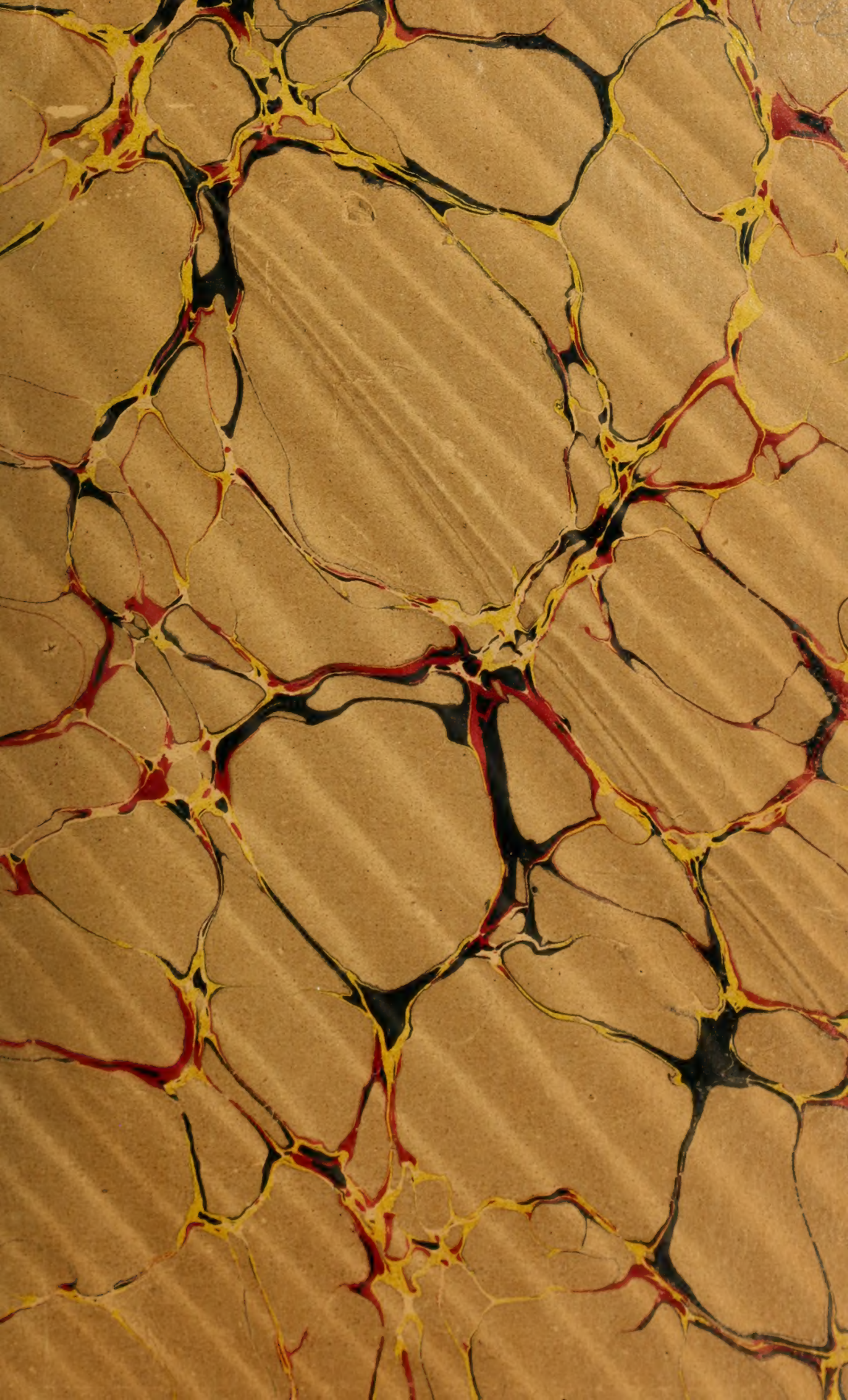




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



P.
16
8

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

**1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAÎRE
FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,**

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE
BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD,
DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN,
FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT,
DOUCET, FRAYSSINOU, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ;
DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ;
DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÈNES ; BILLIET, ARCH. DE
CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE
MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ;
ROESS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; ANGERAULT,
ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ;
DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; VICART, ÉV. DE LAVAL ; DE MORLHON,
ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOUL-
QUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP,
ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ;
REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV.
DE CARCASSONNE ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; JOURDAIN, ÉV.
D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE
BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÈGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET,
VIC. GÉN. DE LIMOGES ; LEQOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ
DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS,
SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; LIABEUF,
CHAPELAIN DE L'EMPEREUR ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS ;
MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE ; VIDAL, DU
CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOEL, ID. ; CASSAN DE FLOYRAC, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ
D'AMIENS ; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC.

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION ;

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

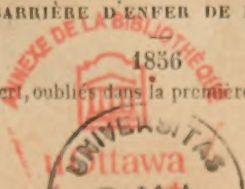
35 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR
A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-QUATRIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME
SEPTIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE DE BOULOGNE ET DE FOURNIER
DE LA CONTAMINE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, publiés dans la première série



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE QUATORZIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME SEPTIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

DE BOULOGNE, ÉVÊQUE DE TROYES.

Notice sur M. de Boulogne.	col. 9
OEuvres oratoires complètes.	15
Discours sur la décadence de l'éloquence.	<i>Ibid.</i>
Sermons sur le dogme	75
Sermons de morale.	235
Sermons sur les mystères	529
Panégryriques.	587
Discours divers.	669
Oraisons funèbres.	755
Exhortations.	835
Discours politiques.	907

FOURNIER DE LA CONTAMINE, ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

Notice sur Fournier de la Contamine	933
OEuvres oratoires complètes.	<i>Ibid.</i>
Discours sur les vérités fondamentales de la religion.	935

BX

1756

A2M5

1844

v. 74

NOTICE

SUR ÉTIENNE-ANTOINE DE BOULOGNE

ÉVÊQUE DE TROYES.

Boulogne (Etienne-Antoine de), évêque de Troyes et pair de France, naquit à Avignon, le 26 décembre 1747, d'une famille honnête, mais peu riche. Sa première enfance fut négligée; on ne l'envoya qu'assez tard aux écoles des frères dits des *écoles chrétiennes*. Ceux-ci, frappés de ses heureuses dispositions et de son penchant pour l'état ecclésiastique, favorisèrent sa vocation. Il entra, à quinze ans, dans une pension pour apprendre le latin, et son ardeur fut telle, qu'il acheva ses études de latinité dans l'espace d'un an. Il fit sa rhétorique seul et avec le secours de quelques livres; ensuite il entra au séminaire de Saint-Charles, dirigé par MM. de Saint-Sulpice. Son goût le portait dès lors vers la prédication, et il s'amusait à composer des discours qu'il débitait devant ses camarades. Après avoir terminé sa philosophie et sa théologie, il reçut le sous-diaconat, puis le diaconat, et fut ordonné prêtre, par dispense, en 1771, dix mois avant l'âge requis. Le 1^{er} avril suivant, il prononça, devant la congrégation des hommes d'Avignon, un sermon sur la religion chrétienne. Une circonstance vint encore favoriser son penchant pour l'art oratoire. L'académie de Montauban proposa, en 1772, un prix sur cette question : « Il n'y a point de meilleur garant de la probité que la religion, » conformément à ces paroles de l'*Ecclésiastique* : *Qui timet Deum faciet bona*. L'abbé de Boulogne composa un discours sur ce sujet, et remporta le prix. Il prêcha ensuite à Avignon, à Tarascon, à Villeneuve, et se rendit, en 1774, à Paris, pour y entendre les prédicateurs qui étaient les plus suivis; mais son peu de fortune ne lui permettant pas de consacrer tous ses moments à l'étude, il s'attacha d'abord au clergé de Sainte-Marguerite, puis à celui de Saint-Germain-l'Auxerrois. En 1777, il prêcha dans l'église des Récollets de Versailles, devant Mesdames, tantes du roi. L'année suivante, M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui vraisemblablement avait été trompé sur son compte, lança contre lui un interdit, et cette disgrâce fut très-sensible à l'abbé de Boulogne. Il profita néanmoins de cette circonstance pour étudier l'Écriture et les Pères, et se perfectionner dans l'éloquence sacrée. A la même époque, une société d'*amis de la religion et des lettres* proposa un prix pour l'éloge du dauphin, mort en 1763, et l'abbé de Boulogne mérita d'être couronné; mais l'archevêque, que la société avait nommé son président, ne voulait pas qu'on décernât le prix

à un prêtre qui avait encouru sa disgrâce. Toutefois, il se laissa fléchir aux instances réitérées qui lui furent faites, et il leva l'interdit, à condition que le jeune orateur irait faire une retraite dans une communauté de Saint-Lazare, ce à quoi celui-ci se soumit. Son *Eloge du dauphin* fut imprimé et fit honneur à ses talents. En 1782, il prononça devant les deux Académies des sciences et belles-lettres le *Panegyrique de saint Louis*, et ce discours, qui fut aussi imprimé, accrut sa réputation. La même année, M. de Clermont-Tonnerre, qui avait été élevé à l'évêché de Châlons-sur-Marne, le choisit pour son grand vicaire; mais M. de Boulogne, qui voulait suivre la carrière qu'il avait commencée, resta peu de temps auprès de lui et revint dans la capitale. Il prêcha pour la première fois à la cour en 1783, et reçut une pension de 2,000 francs sur l'archevêché d'Auch. En 1784, l'évêque de Châlons le nomma archidiacre et chanoine de sa cathédrale. En 1786, il remplit la station du carême aux Quinze-Vingts; enfin, en 1787, il prêcha le carême à Versailles. Dans son sermon pour le dimanche des Rameaux, il s'attacha à montrer combien la religion est nécessaire aux Etats, et combien l'irrégulation leur est fatale. Il signala avec force les malheurs dont la société était menacée par les progrès de l'esprit philosophique. L'orateur fut taxé d'exagération, et l'on continua de marcher à grands pas vers une révolution que tout favorisait. Il prononça, en 1788, le discours d'ouverture de l'assemblée provinciale de la Champagne, et M. de Talleyrand, qui présidait l'assemblée, le félicita de son zèle et écrivit en sa faveur à l'évêque d'Autun, qui le nomma à l'abbaye de Tonny-Charente. En 1789, il fut élu député ecclésiastique de la paroisse de Saint-Sulpice à l'assemblée baillagère de Paris, et commissaire pour travailler à la rédaction des cahiers. Lors de la constitution civile du clergé, il refusa le serment, et se vit dépouillé de ses titres et de ses bénéfices. Il ne quitta point la France pendant la Terreur, et chercha vainement à se faire oublier en menant une vie fort retirée. On l'arrêta trois fois : la première fois, on le mit au séminaire de Saint-Sulpice, transformé en maison d'arrêt, mais il parvint à se soustraire à ses gardiens. Arrêté de nouveau et conduit à la section, il subit un interrogatoire et obtint sa liberté au bout de trois jours. Repris le 26 juillet 1794, dans une visite domiciliaire de nuit, il fut enfermé dans la prison des Carmes, si fameuse

par d'horribles massacres, et y resta jusqu'au 7 novembre suivant. Lorsque la Convention parut revenir à des idées de modération et de tolérance, il attaqua, avec les armes de la logique et du ridicule, les constitutionnels qui cherchaient à relever leur Eglise. Le succès qu'il obtint en ce nouveau genre le fit juger propre à la rédaction d'un journal ecclésiastique que les abbés Sicard et Jauffret venaient d'entreprendre, sous le titre d'*Annales religieuses*; et, à partir du n° 19, il devint seul rédacteur du journal, qu'il intitula *Annales catholiques*, pour le distinguer des *Annales de la religion*, qui étaient rédigées par des constitutionnels. Ce recueil obtint un grand succès, mais il fut plusieurs fois interrompu. Ayant osé combattre La Réveillère-Lepeaux, qui, dans un discours prononcé devant l'Institut, avait attaqué le christianisme, ce théophilanthrope fit supprimer les *Annales*, et l'auteur fut condamné, au 18 fructidor, à la déportation, à laquelle il n'échappa qu'en se tenant caché. M. de Boulogne reprit son journal au commencement de janvier 1800, et le continua jusqu'à la fin de 1801, sous la dénomination d'*Annales philosophiques et littéraires*, et quelquefois sous le titre de *Fragments de littérature et de morale*. Il le recommença en 1803 et l'intitula *Annales littéraires et morales*, puis *Annales critiques de littérature et de morale*, et enfin *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*; mais il travailla peu à cette dernière partie, et en abandonna entièrement la rédaction dès l'année 1807. Ces différents recueils, qui forment plus de 10 gros volumes in-8°, sans y comprendre les *Mélanges de philosophie*, se font remarquer par un attachement constant aux saines doctrines en religion et en littérature, de bons articles sur les livres qui paraissaient, des refutations très-piquantes des écrits des constitutionnels, et des morceaux pleins de chaleur en faveur de la religion et contre l'incrédulité. Dans les intervalles où les *Annales* étaient suspendues, M. de Boulogne fournissait volontiers des articles à la *Quotidienne*, à la *Gazette de France*, à la *France littéraire*, et surtout au *Journal des Débats*, qui alors soutenait les bonnes doctrines. Les articles qu'il a fournis à ce dernier journal ont été recueillis dans le *Spectateur français au XIX^e siècle*, publié par Fabry, de 1805 à 1812, en 12 vol. in-8°. M. de Boulogne profita du rétablissement du culte pour remonter dans la chaire. La maturité de son talent imprima encore plus de force et d'énergie à tout ce qui sortit alors de sa plume. On distingue particulièrement ses sermons sur la charité chrétienne, celui sur l'excellence de la morale chrétienne, plusieurs fois répété dans la capitale; le panégyrique de saint Vincent de Paul, composé depuis 1789; le sermon sur la Providence, celui sur la Vérité, et quelques autres. Il était resté sans emploi lors du concordat; l'évêque de Versailles lui donna un canoniat dans sa cathédrale, et le nomma ensuite grand vicaire. L'em-

pereur, qui cherchait à s'entourer d'hommes à grande réputation, le choisit pour un de ses chapelains. L'abbé de Boulogne, à qui il en coûtait de s'attacher à ce monarque, dont il avait jugé la politique, voulait refuser ce titre; mais un ami, dont il respectait la sagesse et les lumières, l'entraîna par ses conseils. Au mois de mars 1807, un décret, daté du camp d'Osteroode, le nomma évêque d'Acqui et aumônier. Il refusa le premier titre, en observant que son ignorance de la langue italienne le mettrait dans l'impossibilité de se faire entendre et priverait son troupeau de ses instructions. Bonaparte agréa ses raisons. La même année, M. de la Tour du Pin, évêque de Troyes, étant mort, il fut appelé à lui succéder et préconisé à Rome dans le consistoire du 11 juillet de l'année suivante. Il est à remarquer que déjà Rome était envahie, que le pape était en butte à une persécution ouverte, et que ce fut le dernier évêque français dont l'institution ne souffrit pas de difficulté. M. de Boulogne fut sacré dans la chapelle des Tuileries, le 2 février 1809, par le cardinal Fesch, assisté des deux évêques de Versailles et de Gand. Un des premiers actes du nouveau prélat fut une lettre pastorale, en date du 20 mars, qui a été imprimée, et où l'on remarque un morceau très-éloquent sur l'indifférence religieuse de notre siècle, sur l'amour de l'indépendance, cette manie des systèmes, triste fruit des enseignements de la philosophie et des habitudes de la révolution. Peu de temps après, il entreprit la visite de son diocèse; il donna la confirmation dans plusieurs villes, et partout il adressait quelques mots d'édification aux fidèles. On lui a reproché les éloges qu'il a donnés à Bonaparte à l'occasion de victoires et autres événements politiques; on les a même insérés dans un recueil, mais on a évité d'y citer des morceaux pleins de vérité, auxquels les éloges servaient en quelque sorte de passeport. On trouve dans ses mandements des réflexions courageuses. Ainsi, dans celui du 1^{er} juin 1809, le prélat, s'adressant à Dieu, s'exprime en ces termes sur Napoléon : Dites-lui tout ce que les hommes ne peuvent pas lui dire; donnez-lui de surmonter toutes les passions comme il surmonte tous les dangers; faites-lui comprendre que la sagesse vaut mieux que la force, et que celui qui se dompte lui-même vaut mieux que celui qui prend des villes. » M. l'évêque de Troyes ne se montra pas plus timide dans le discours qu'il prononça lors de l'ouverture du concile de 1811, où il parla de l'*influence de la religion catholique sur l'ordre social et sur le bonheur des empires*. Ce discours le perdit dans l'esprit de l'empereur; mais les évêques lui donnèrent un témoignage de confiance en le nommant un des quatre secrétaires du concile, et en le choisissant, quelques jours après, pour faire partie de la commission chargée de répondre au message de Bonaparte. Celle-ci déclara que le concile était

incompétent pour prononcer sur l'institution des évêques sans l'intervention du pape. Bonaparte, irrité, cassa le concile et fit arrêter, dans la nuit du 10 au 11 juillet, les évêques de Troyes, de Gand et de Tournai, qu'il fit conduire à Vincennes et mettre au secret le plus rigoureux. A la fin de novembre, on leur demanda séparément leur démission et une promesse par écrit de ne se point mêler des affaires de leurs diocèses. A ces conditions, ils sortirent du donjon de Vincennes et furent envoyés en différents lieux d'exil. M. de Boulogne fut relégué à Falaise, où il devait rester en surveillance. Cette démission, signée dans une prison, devint une source de trouble dans son diocèse. Deux ecclésiastiques furent envoyés successivement à Fontainebleau pour consulter le pape et les cardinaux, et la réponse fut que les droits de M. de Boulogne étaient entiers et que le chapitre n'avait aucune juridiction. Un troisième ecclésiastique fut envoyé à Falaise pour consulter le prélat, qui déclara que, dans la situation rigoureuse où il se trouvait, il ne pouvait rien répondre. Alors l'abbé Arvisenet, chanoine et grand-vicaire de Troyes, publia sa rétractation, et déclara qu'il ne reconnaissait point les pouvoirs du chapitre. Cette démarche d'un homme si pieux et si révérent fit une grande sensation, et plusieurs chanoines se déclarèrent pour M. de Boulogne. Le gouvernement, pour faire cesser cette opposition, demanda au prélat une nouvelle démission, et, sur son refus, il fut reconduit à Vincennes le 27 novembre 1813, deux ans après en être sorti. Bonaparte avait nommé à sa place M. de Cussy, et une partie du chapitre l'avait reconnu; mais les événements de 1814 rendirent son évêché à l'abbé de Boulogne. Louis XVIII le choisit pour prêcher devant lui le jour de la Pentecôte, et le 29 avril le pape le chargea d'une mission spéciale auprès du roi pour des points qui intéressaient la religion. Peu après, une commission d'évêques et d'ecclésiastiques fut nommée pour s'occuper des affaires de l'Eglise, et il fut choisi pour en faire partie. C'est à ses représentations que l'on doit, entre autres, l'ordonnance du 5 octobre qui affranchissait les petits séminaires du joug de l'Université. De retour dans son diocèse, il y fut reçu avec de vifs témoignages de joie; cependant les traces des premières divisions ne s'effacèrent que quelques années après. Il avait rédigé une ordonnance relativement à ses droits, et dans laquelle il prononçait la nullité des actes du chapitre; mais il s'abstint, par prudence et par modération, de la mettre au jour. Le 12 janvier 1815, il reçut une invitation pour prêcher à Saint-Denis, le 21 janvier, l'oraison funèbre de Louis XVI; et, malgré l'extrême brièveté du temps qu'il eut pour se préparer, il se trouva en état de lire son discours à Louis XVIII, qui ne pouvait se rendre à la cérémonie, deux jours avant celui où il devait le prononcer. Le prince lui en témoigna à plusieurs re-

prises sa satisfaction. L'abbé de Boulogne fut encore obligé de quitter son troupeau lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe en France. Il se retira à Vaugirard, près Paris, où il vécut retiré et ignoré jusqu'à la seconde restauration. Alors il donna un mandement pour ordonner des prières publiques à l'occasion de l'ouverture des chambres, mandement qui fut inséré en entier, par ordre du roi, dans le *Moniteur*. Le jour de l'Epiphanie, il prêcha dans sa cathédrale un discours devenu célèbre, sous ce titre : *La France veut son Dieu, la France veut son roi*. Ce discours, qui est regardé comme un des meilleurs qu'il ait prononcés, fut répété à Paris dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin et à l'Assomption. En avril 1816, il publia une *Instruction pastorale sur l'amour et la fidélité que nous devons au roi, et sur le rétablissement de la religion catholique en France*. Depuis le concordat, le séminaire de Troyes était placé dans un local étroit et insuffisant, tandis que l'ancien séminaire servait de caserne. Il écrivit à ce sujet une lettre respectueuse, mais forte et pressante, à Louis XVIII, qui ordonna de restituer les bâtiments occupés par les militaires. Lors du concordat de 1817, il fut nommé à l'archevêché de Vienne; mais les circonstances rendirent cette translation sans effet. Le concordat éprouva beaucoup de difficultés dans son exécution; M. de Boulogne adhéra à la suspension du rétablissement de ce siège, et depuis il y renonça formellement. Le roi le nomma pair de France par ordonnance du 31 octobre 1822. Il assistait régulièrement aux séances de la chambre, et prononça un discours dans la discussion sur les délits dans les églises, qui excita les plaintes de quelques pairs; mais Louis XVIII en accepta l'hommage des mains de son auteur. Il voulait parler aussi dans la discussion sur les communautés religieuses; la discussion ayant été fermée plus tôt qu'il ne le croyait, il ne put prendre la parole. Léon XII l'autorisa, en 1825, par un bref, à porter le titre d'archevêque et à se revêtir du pallium, marque distinctive des métropolitains, qu'il avait reçue en 1817, après sa promotion au siège de Vienne. Il prêcha la Côte à la cour en 1819 et en 1823; il fit à Saint-Denis le discours sur la translation des reliques des saints martyrs, prononça dans sa cathédrale l'oraison funèbre du duc de Berry, et prêcha pour l'anniversaire de l'ouverture de l'église de Sainte-Geneviève, en 1823. Enfin, en mars 1825, il porta la parole dans une réunion annuelle en commémoration des victimes de la révolution. Il a donné, dans ses dernières années, plusieurs instructions pastorales, non moins remarquables par le zèle que par le talent. Il en avait composé une sur le sacre, et il allait la livrer à l'impression, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie cérébrale dans la nuit du 10 au 11 mai 1825. Le matin, on le trouva sans connaissance. Malgré les efforts des médecins, il ne put recouvrer ni les sens ni la parole. Le curé de Saint-Sulpice

lui administra l'extrême-onction, et il rendit le dernier soupir le vendredi 13 mai, à une heure du matin. Ses restes furent déposés au mont Valérien, à côté de ceux de M. de Beauvais. L'auteur de l'*Annuaire nécrologique* porta sur le compte de M. de Boulogne un jugement bien sévère. Il ne faut pas s'en étonner : son attachement à la religion, son courage à la défendre, ses vigoureuses sorties contre l'esprit du siècle, ont dû lui faire beaucoup d'ennemis ; mais ses talents oratoires, la douceur de son caractère, sa bienfaisance pour les malheureux, sa vie exemplaire le feront toujours

regarder par les amis de la religion et des mœurs comme un des plus grands évêques de notre époque. On a recueilli ses ouvrages en 8 vol. in-8°, 1826 et années suivantes. Les quatre premiers volumes, qui sont précédés d'une notice historique sur ce prélat, contiennent les *Sermons* et *Discours* inédits ; les *Mandements* et *Instructions pastorales*, suivis de divers morceaux oratoires, forment un volume, et les *Mélanges de religion, de critique et de littérature*, avec un *Précis historique sur l'Eglise constitutionnelle*, 3 vol

ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES

DE

DE BOULOGNE

DISCOURS

SUR LA DECADENCE DE L'ELOQUENCE EN FRANCE

ET EN PARTICULIER DE L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

PREMIERE PARTIE.

DECADENCE DE L'ELOQUENCE EN GÉNÉRAL.

C'est sans doute le sujet d'une grande et belle méditation, où les sages n'ont pas moins à gagner que les littérateurs, que de suivre l'esprit humain dans ses progrès divers, d'en observer la marche, et d'assigner les causes plus ou moins immédiates de son élévation ou de sa décadence ; de le voir, tantôt aigle sublime, s'élever sur ses propres ailes par delà même les régions où se forme la foudre ; et tantôt insecte obscur et rampant sous l'herbe, inconnu à lui-même, ne soupçonner presque pas le rang de supériorité et de domination qui lui appartient dans l'échelle des êtres. Mais qui peut se vanter de réussir dans une si grande entreprise ? Comment suivre les anneaux de cette chaîne mystérieuse, qui unit les effets aux causes dans les phénomènes moraux comme dans les phénomènes physiques ? Quel génie assez vaste pourrait épier ici la nature dans ses opérations, ses travaux impénétrables et ses enfantements secrets ? Qui nous dira par quelle filière et quelles ineffables transmutations elle fait passer cet or pur pour le mettre en œuvre, et par quelles succes-

sives combinaisons, par quel mécanisme inconnu, elle répand ses dons ou les retire, les prodigue dans un temps, et s'en montre avare dans un autre ? A-t-elle nécessairement des moments d'épuisement et de sommeil ? Se lasse-t-elle quelquefois de sa fécondité ? D'où vient tant de différence entre un siècle et un siècle ? Et quelle est cette réaction des mœurs sur le génie, et du génie sur les mœurs ? Comment l'esprit humain passe-t-il de son enthousiasme pour le beau et le vrai, à l'oubli et au dégoût de ces mêmes choses ? Qui a révélé tout à coup à Pascal et à Bossuet le secret de leur langue, et par quel concours de circonstances et d'événements, le temps, qui détruit et renouvelle tout, prépare-t-il l'apparition de ces brillants génies, vrais phénomènes des nations, grands astres qui se montrent de distance en distance, au milieu de la nuit des temps, et chassent devant eux les ténèbres, ainsi que les brouillards s'évanouissent devant le soleil ? En est-il donc des arts comme des empires ? et faut-il nécessairement qu'ils déclinent, une fois qu'ils sont

parvenus au dernier période de leur maturité et de leur gloire? Grandes questions, sur lesquelles l'esprit humain peut se donner une libre carrière, mais dont la discussion est encore peut-être plus curieuse qu'utile. Nous n'aurons garde d'y entrer; et, nous bornant à ce qui nous paraît ici le plus clair et le plus instructif, à ce qu'il est plus important d'établir et plus difficile de constater, nous nous arrêterons à ce que nous apprennent l'expérience de tous les temps et l'histoire de tous les peuples. C'est que les talents et l'art d'écrire sont soumis nécessairement au caractère national, à l'esprit dominant du siècle, à l'influence des doctrines et des mœurs régnantes: c'est que la perfection de la littérature a toujours suivi la perfection de l'ordre social, et que, quand celui-ci déchoit et dégénère, l'autre également se dégrade et se détériore: c'est que, partout où le luxe corrompt les mœurs, les mœurs aussi à leur tour corrompent les discours, et que la même cause qui avilit les sentiments, affaiblit aussi le langage: c'est que, quand la religion est attaquée, le génie est attaqué lui-même dans sa source et dans son principe, et que, partout où elle a été méprisée, les peuples en ont été punis par la barbarie; c'est que l'art de bien écrire tient radicalement à l'art de bien penser, et que, partout où il n'y a plus de bases sûres dans les croyances et dans les opinions, il n'y en a plus dans le style ni dans le langage: c'est enfin que, plus un siècle penche vers la philosophie, vers l'esprit raisonneur et l'amour des systèmes, plus le génie baisse et le talent s'appauvrit. Ainsi, avec les beaux jours de leur gloire et de leurs vertus, Athènes et Rome perdirent leurs grands poètes et leurs grands orateurs. L'esprit raisonneur enfanta les sophistes, et après les sophistes suivirent les rhéteurs et les déclamateurs. Ainsi l'a voulu la nature, ou plutôt la Providence; et rien sans doute n'est plus digne d'elle, que de mettre une telle harmonie et une telle connexion entre les lumières de l'esprit et les affections de l'âme, que celles-ci ne puissent se dérégler, sans que les autres ne pâlisent et ne finissent par s'obscurcir; et c'est ainsi qu'elle punit la corruption et l'impiété d'un siècle par la perte des lettres, et la mort des vertus par celle des talents.

Nous pouvons maintenant expliquer cette dégénération des arts de goût, et la décadence fatale de notre gloire littéraire dont nous sommes témoins. Qu'est devenu, entre nos mains, cet héritage magnifique que nous a légué le grand siècle, et quel fruit en avons-nous retiré? Quel vent brûlant a desséché le sol de notre littérature et l'a frappé de stérilité? Et à quoi donc attribuer cette honteuse médiocrité à laquelle notre siècle, tout superbe qu'il est, se trouve condamné? Ce ne sont plus les lumières qui lui manquent; car, s'il faut en croire ses vanteries, jamais notre horizon n'a été plus resplendissant de clartés. Ce n'est point son asservissement aux préjugés vulgaires qui para-

lyse ses efforts et l'arrête dans ses élans; jamais il ne s'en est plus affranchi, et il n'a plus secoué ce qu'il appelait ses chaînes. Ce n'est pas défaut d'indépendance et de liberté dans les opinions; jamais les écrivains n'ont éprouvé moins d'entraves, et jamais il ne leur a été permis de s'émanciper davantage. Ce n'est pas faute de grands objets à discuter; il ne s'agit plus maintenant des intérêts d'une ville ou d'un royaume, mais de ceux de tout le genre humain. Ce n'est pas faute d'émulation et de récompenses; jamais les talents n'ont reçu plus d'encouragements et jamais la fortune ne s'est plu à élever au haut de sa roue plus d'esprits médiocres et de talents communs.

Toutes nos poétiques nous apprennent que l'éloquence ne prend sa source que dans les passions fortes; et quand en avons-nous montré de plus violentes et de plus exaltées? Elles nous apprennent encore qu'il faut à l'esprit humain des agitations et des secousses, et qu'il y a dans les tempêtes et les nuages politiques je ne sais quel feu électrique propre à échauffer le talent, à vivifier le génie, à donner du ressort aux âmes. Mais, si ce principe est vrai, a-t-il jamais pu prendre un vol plus haut, et a-t-il eu jamais plus de moyens de s'élancer dans la carrière du sublime? Ce ne sont donc ni les occasions, ni les événements, ni les vives lumières, ni les violentes commotions qui ont manqué à l'éloquence: et pourquoi donc l'éloquence nous manque-t-elle? et d'où vient qu'à mesure que le siècle s'agite le plus, les talents sommeillent davantage? Est-ce sa faute, ou son malheur? et à qui faut-il s'en prendre? aux hommes, ou aux choses? aux doctrines, ou aux circonstances? à nos mœurs, ou à nos principes? Aurions-nous acquis le droit de penser, au détriment du talent d'écrire? ou plutôt le talent d'écrire et de parler dégénère-t-il parmi nous, parce que nous avons abusé de la faculté de penser? et ne peut-on pas dire qu'il n'y a plus de règle dans les ouvrages, parce qu'il n'y en a plus dans les principes?

Pourquoi le demander, tandis que les faits parlent si haut, et que tout nous indique la déplorable généalogie de nos erreurs comme de nos misères? La philosophie a corrompu les maximes, les maximes ont corrompu les discours. Voilà la triste gradation par laquelle nous avons passé, et qui nous a conduits à cette fausse position littéraire, politique et morale, où nous sommes aujourd'hui placés: de sorte qu'à travers cette triple anarchie, et ces déviations de tout genre, et cette confusion de toutes les idées, et ce déplacement de toutes les bornes, lancés dans ce chaos de règles sans application et dans ce labyrinthe de routes sans issue, tous les esprits vont au hasard, incertains de leur but comme de leurs moyens, et les talents eux-mêmes ne peuvent plus se retrouver et ne savent plus se reconnaître.

I. — Fausse position littéraire.

On l'a déjà dit depuis longtemps, et quelle opinion que l'on se forme des motifs et des causes de la dégénération de l'éloquence parmi nous, on convient généralement qu'elle ne soutint sa gloire que jusqu'à la mort du grand roi, et qu'avec ce soleil de la France pâlit celui des talents et des arts. Avaient-ils donc besoin, pour se soutenir, de sa présence et de la majesté de ses regards ? Y eut-il alors moins d'hommes qui les cultivèrent ? Est-ce la nature qui se reposait après tant de sublimes créations, après tant de grands hommes qui semblaient être ses derniers efforts ? ou plutôt ne fallait-il pas qu'à une époque de folies et de licence, de scandales et d'impiété, qui succédait, sous le nom de régence, à cette époque de grandeur et de gloire, les talents dégénéraient comme les mœurs, s'affaiblissent avec les caractères, et que l'éloquence se corrompît avec le nouveau siècle, si différent en tout de celui qui venait de se fermer ?

Pour peu qu'on réfléchisse sur les événements de ce monde, et qu'on remonte aux causes des grandes révolutions, il est aisé de reconnaître que chaque siècle porte en quelque sorte en lui-même les éléments du siècle qui doit le suivre. C'est ainsi que, dans l'histoire de Rome et d'Athènes, on voit que le siècle des lois et des vertus prépare celui de la valeur et de la gloire, ce dernier celui des conquêtes et du luxe, lequel finit par la perte des mœurs publiques et par la ruine des Etats. On ne voit pas trop cependant comment le *xviii^e* siècle renfermait le germe du *xviii^e*, et comment, à la suite de la raison et du génie, du goût des choses nobles et solides, vint l'esprit de paradoxe avec le goût des choses vaines et frivoles. On n'a pas moins de peine à comprendre comment, en un clin d'œil, notre nation se montra si différente d'elle-même, ni comment tout à coup les Français qui semblaient si grands, parurent si petits. Explique qui pourra cette subite métamorphose. Nous nous contenterons de remarquer les faits, et d'observer que la corruption publique et la philosophie mo-

derne naquirent presque le même jour, et que de cet accouplement ignoble et monstrueux sortirent soudain notre humiliation morale et notre dégradation littéraire.

La décadence des talents fut cependant moins prompte que celle des mœurs ; et, quoique l'auteur du *Télémaque* se plaignît déjà que l'éloquence française était déchue de sa gloire (1), on vit encore quelques écrivains, dépositaires des saines traditions, retarder, par de bons ouvrages, l'appauvrissement de notre langue et le déclin de ces temps de perfection d'où ils sortaient, et dont ils étaient, pour ainsi dire, les derniers reflets. Ce ne fut guère que vers le milieu du *xviii^e* siècle, que, le mal empirant d'une manière bien sensible, l'éclipse du goût devint presque totale, et que sonna, pour ainsi dire, *l'heure de la puissance des ténèbres*. C'est de cette époque que date, à proprement parler, l'ère philosophique, ou, comme l'appellent certains écrivains de nos jours, l'ère des idées, c'est-à-dire le règne de cet esprit systématique et raisonneur, qui prend le doute pour l'autorité, le calcul pour la sagesse, l'exaltation pour le talent, et qui, après avoir anatomisé la pensée, voulut encore anatomiser le langage. C'est alors que le siècle commença à marcher, c'est-à-dire à s'éloigner du grand chemin, à prendre les routes écartées (dût-il s'y égarer, et nous y perdre avec lui), et à courir après la nouveauté, idole de ces esprits vains et superbes, qui se croient éclairés, parce qu'ils sont inquiets, et forts, parce qu'ils sont ardents, passionnés et enthousiastes.

C'est à peu près à cette époque que l'Académie française commença de prendre une forme plus imposante et un caractère plus sérieux (2). Jusque-là, elle n'avait été qu'une école de grammairiens et un bureau de beaux esprits : elle devint alors un tribunal de catéchistes de morale et de philosophie, le concile permanent des prêtres de la pensée, et des pontifes de la raison, laquelle devait bientôt avoir ses déesses. L'esprit de sa fondation s'éteignit. On y abandonna le *Dictionnaire* de la langue, pour le dictionnaire de l'*Encyclopédie* (3). Que d'épreuves et d'examens ne fallait-il pas subir pour entrer dans ce sanctuaire ! Quelle len-

(1) *Lettre sur les occupations de l'Académie française.*

(2) M. le cardinal de Bausset, dans son *Histoire de Fénelon*, raconte que madame de Maintenon le plaisantait sur sa qualité d'académicien, et qu'elle écrivait à madame de Dangeau, dont le mari était de l'Académie : « On m'a toujours reproché que je ne regardais pas l'Académie comme un corps sérieux. » Qu'eût-elle dit, si elle avait vu cette même Académie devenir un corps tellement sérieux, qu'il se mêlât de tout, et se croyait sérieusement une puissance ? Qui peut douter qu'au lieu de plaisanter alors les académiciens, comme elle plaisantait l'archevêque de Cambrai, elle ne les eût très-sérieusement gourmandés, en les voyant trahir ainsi leur institut, et, au lieu de se borner, d'après leur règlement, à former de bons régents de collège, se croient et mis au monde pour régenter les peuples et les rois ?

(3) Voltaire appelle l'*Encyclopédie* un entassement de fadeurs et de fadeuses, écrites du style du laquais de Gil-Blas ; du retour de goux cousu à des étoffes d'or. (A d'Alembert, 29 janvier 1757.) Ce style de laquais ne devait pas trop flatter d'Alembert, qui avait mis une si savante préface à la tête de cet entassement de fadeurs et de fadeuses, lui dont Gilbert a si bien dit :

Qui se croit un grand homme, et fit une préface. Mais quelle n'est pas notre surprise, lorsque nous l'entendons répondre à Voltaire, que l'*Encyclopédie* est un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. (22 février 1770.) Néanmoins, ce qui peut paraître encore plus incroyable, c'est ce jugement qu'en porta Diderot lui-même, lorsqu'il l'appelle l'œuvre d'une race d'écrivailleurs, qui, ne sachant rien et se piquant de tout savoir, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout ; un gouffre où des espèces de chif-

teur dans tous les exercices de l'initiation ! Que de précautions pour s'assurer de l'orthodoxie du candidat, et le purger de tout soupçon, bien moins encore de faiblesse dans son talent, que de faiblesse dans sa croyance ! Que de temps enfin pour passer par tous les grades, jusqu'à ce qu'à force de complaisances et de courbettes, on eût reçu une patente de penseur en bonne et due forme, signée du patriarche siégeant à Ferney ! Enivrés de leur mérite, et tout radieux de l'auréole des immortels, les académiciens se crurent tout à coup créés, non pour faire des vers et discuter les principes du goût, mais pour répandre les *grands principes*, et travailler à tout refaire, la langue comme la pensée. Ils ne discutèrent plus, comme auparavant, pour savoir si leurs places étaient un titre ou un rang ; ils en firent une dictature et une puissance : et c'en fut une véritable, celle de commander à l'opinion, de maîtriser la direction des esprits, et de dispenser en arbitres suprêmes les renommées et les talents, les faveurs mêmes de la fortune. O heureux temps pour les philosophes, où, seuls, ils possédaient la clef du temple de la gloire, et où, enfants gâtés des rois assez bons ou assez aveugles pour engraisser des factieux et des ingrats, ils étaient sûrs d'être fêtés et enrichis pendant leur vie, et célébrés encore après leur mort !

Le premier arrêt de ce tribunal dominateur, et même tyrannique, fut d'émanciper le talent, de l'affranchir des règles ordinaires, et de proscrire l'imitation comme une servitude. L'école du *xvii^e* siècle fut décriée, nos plus beaux chefs-d'œuvre dépréciés ; Racine fut sacrifié à Voltaire ; Bossuet ne fut plus qu'un déclamateur, Boileau un poète sans verve, le grand Rousseau un mince versificateur. Les dieux du jour effacèrent tout ; et ces fiers législateurs, craignant d'être copistes, abandonnèrent tous nos anciens modèles, dans la folle persuasion qu'ils devaient être neufs en langage, comme ils l'étaient en politique et en morale, et qu'en s'éloignant des opinions reçues, ils devaient aussi se frayer de nouvelles routes pour bien écrire et bien parler. En vain le bon sens leur disait-il qu'imiter n'est pas copier, et que bien commun serait l'esprit qui ne voudrait avoir rien de commun avec les autres. En vain le législateur du Parnasse leur disait-il qu'il n'y a plus de nouvelles découvertes à faire en littérature : en vain la raison leur avait-elle dit, avant lui, que les arts ont leurs limites naturelles qu'on ne saurait franchir sans tout confondre ; qu'autant l'esprit d'invention est utile dans les sciences, autant il est fatal aux lettres ; qu'on peut faire des découvertes en chimie, en astronomie et en géométrie, mais qu'on n'en fait point dans l'éloquence, dont tous les secrets sont

connus, et qu'il n'y en a point d'autres que celui d'étudier nos grands maîtres, dont tout l'art est de cacher celui qu'ils emploient et de suivre en tout la belle nature. En vain leur montrait-on que, s'il est possible d'être plus éloquent que Bossuet et Fénelon, ce sera toujours en les imitant, comme ils ont eux-mêmes imité les anciens ; que même leur plus grande gloire est qu'on ne puisse les surpasser qu'en les imitant, et en ne devant ainsi qu'à eux-mêmes l'honneur insigne de faire mieux qu'eux. Tous les arrêts de la raison disparurent devant ceux des nouveaux maîtres de la littérature, et les écrivains à leurs ordres n'hésitèrent pas à croire que l'on pouvait mieux faire encore que la nature ; le propre du génie étant d'inventer, et non d'imiter. Ils se persuadèrent, à force de penser, que, si le cœur ne change point, et s'il est toujours mu par les mêmes passions, ils pouvaient aller à lui par de nouveaux chemins ; que ce n'était point au siècle des lumières à recevoir la loi, mais à la faire. Ils firent donc la loi : de nouvelles poétiques parurent, et la même révolution qui se faisait dans les idées se fit aussi dans la manière de les rendre. L'amour des innovations et la manie des réformes produisirent le néologisme, genre de locution que les bons écrivains dédaignèrent toujours. Les mots changèrent de signification, et furent en perpétuelle dissonance avec les choses. Avec l'esprit analytique et raisonneur se perdit l'art d'intéresser par les grâces, ou de toucher le cœur par le sentiment. La fausse profondeur prit la place de la netteté, et de ce naturel qui est la première qualité du style. Je ne sais quel ton d'oracle, digne du langage des Sibylles, ne fit plus de la raison et de la vérité qu'une science occulte, et des maximes les plus communes que des énigmes et des hiéroglyphes aussi pénibles à écrire que difficiles à comprendre. La finesse ne fut plus que de l'artifice. On prit le boursoufflé pour le sublime, le bizarre pour l'original. Alors s'accréditèrent à la fois et le ton dogmatique, et la morgue doctrinale, et le langage sententieux, et les déclamations hyperboliques, et les locutions ambitieuses, pour chercher avant tout, non le sens, mais l'effet ; et ces grands mots pour peindre de petites choses, et ce dégoût pour tout ce qui est simple, signe le plus certain de la décadence du goût ; et ce mépris du sens commun, preuve la plus incontestable de l'appauvrissement de l'esprit.

De là ces nouveaux prix littéraires, entièrement dénaturés, et transformés en textes philosophiques destinés à déclarer la guerre aux préjugés, c'est-à-dire, à toutes les opinions reçues ; à déclamer contre la religion, sous le nom du fanatisme ; et où le plus sûr moyen d'être couronné était de remplacer, par un style amer et superbe, l'imagination

fourniers jettent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vaines, fautes, incertaines, et toujours inco-

hérentes et disparates. Lettre de Diderot aux éditeurs de l'Encyclopédie, relatée dans un Mémoire au chancelier, 1758.

et le sentiment, et de réunir au ton morose d'un frondeur l'échafaudage d'un rhéteur qui veut étonner et surprendre.

De là ce fanatisme des *Eloges*, qui vinrent alors à la mode, pour exploiter les grandes renommées au profit des nouvelles doctrines. On vit alors ces mêmes hommes, si ennemis des oraisons funèbres, qu'ils regardaient comme des adulations mensongères envers les princes et les grands, distribuer à pleines mains les palmes du génie ou de la vertu au gré de leur vanité ou de leur intérêt, toujours ainsi parfumés d'encens, soit qu'ils le donnassent, soit qu'ils le reçussent. Dans ces nouveaux panégyriques, le bon goût n'eut pas moins à perdre que le bon sens, le langage n'y fut pas moins dénaturé que le mérite; et l'on peut dire, sans injustice, qu'ils ne contribuèrent pas peu à la décadence des talents, en accoutumant les esprits à prendre l'exagération pour la règle, la fausseté pour une convenance, la partialité pour une justice, et l'enflure des mots pour la valeur des choses. C'est cette manie louangeuse qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui s'est même accrue à un tel point, qu'on ne connaît presque plus aucune échelle de proportion entre les talents et les talents, entre les vertus et les vertus, et qu'à force de devenir communs, les éloges cessent d'être honorables. N'est-ce pas là une vraie prostitution de la louange? et cette espèce de fanatisme n'est-elle pas d'autant plus nuisible à l'intérêt des lettres et au progrès des arts, qu'elle flatte la présomption, encourage la vanité, favorise la paresse, enhardit la médiocrité, exalte l'amour-propre, étouffe la véritable émulation, ne fait que donner du ressort à l'intrigue, et, en élargissant le chemin de la célébrité, persuade au plus mince écrivain qu'il peut se placer sans façon au rang des demi-dieux.

De tous ces louangeurs, le plus célèbre alors par ses succès et par le nombre de ses couronnes, fut ce Thomas, qu'on peut bien appeler le rhéteur par excellence du XVIII^e siècle, le plus digne d'y figurer avec ses mots techniques, et ses savantes nomenclatures, et sa boursoufflure collégiale, et son ton emphatique, et sa composition guindée, et cette ambition de la pensée qui ne met de chaleur que dans la tête, et ce faux enthousiasme de commande, qui n'est que de l'exaltation (4). On peut le regarder comme le prototype de ce beau idéal philosophique, et l'auteur classique du mauvais goût moderne, dont Fontenelle et Marivaux avaient été les précurseurs. Ce n'est pas qu'il n'eût un vrai talent; mais quel talent peut tenir à l'envie de briller, à l'éblouissement des succès, à l'entraînement

de la vogue, et à l'ivresse de la louange? Il avait l'esprit naturellement juste, et il fallut le sacrifier à l'esprit de parti; il avait de l'élevation dans l'âme, et il fallut la rapetisser et la mettre au niveau des idées étroites et des systèmes vains qui dominaient alors. Il avait le cœur religieux (5), et il fallut renoncer à toutes les beautés que sa religion même lui aurait inspirées, pour y substituer les mouvements factices et compassés d'une froide philosophie. Ainsi on peut dire que tout ce qu'il avait de bon venait de lui, et que tout ce qu'il a eu de défectueux vient de son siècle; et on peut augurer que, s'il fût venu cinquante ans plus tôt, il eût pu être mis au rang des plus illustres écrivains. Séduisant par ses défauts mêmes, il eut la gloire ou le malheur de faire dans l'éloquence une révolution nouvelle, où les talents et l'art d'écrire n'enrent qu'à perdre. A son école se formèrent de nombreux disciples, auxquels il légua, non son talent, mais ses *calculs*, ses *masses* et ses *chocs*, et tout cet étalage scientifique et pédantesque qui surcharge bien plus encore qu'il ne pare ses ouvrages (6) : triste héritage pour des orateurs, qui ne doivent pas plus être géomètres que les géomètres ne doivent être orateurs.

Et voilà, n'en doutons pas, une des principales causes de la décadence de l'art d'écrire parmi nous : c'est ce débordement de la langue mathématique, et cet engouement des sciences abstraites; sciences qui, pour être appelées *exactes*, n'ajoutent pas plus à l'exactitude du jugement, qu'à celle des principes, et sont heureusement aussi inutiles pour bien raisonner, que pour se bien conduire. Nous sommes loin de contester les avantages qu'elles offrent sous bien des rapports; mais nous n'en blâmerons pas moins le prix exagéré qu'on leur donne, et le culte presque exclusif qu'on leur accorde. Nous dirons toujours que cet esprit géométrique, qui ne prétend céder qu'aux rigoureuses démonstrations, et qui veut soumettre au creuset de l'analyse les vérités morales, est l'esprit le plus opposé au talent de l'éloquence, et que la langue des calculs n'a rien de commun avec la langue de l'âme. Nous ne cesserons de nous élever contre ce fanatisme pédantesque, qui, dans la folle importance qu'il se donne, prétend *organiser* les discours comme les constitutions, les poèmes comme les empires. Appliqué à la science des gouvernements, il ne peut produire que la fermentation et l'anarchie; appliqué à l'art d'écrire et de parler, il ne peut produire que la roideur et la sécheresse; et, par une singularité bien digne d'être remarquée, tandis qu'il porte dans la politique le génie de l'exaltation et de l'ef-

(4) On croit voir un homme qui s'échauffe pour étonner, dit Thomas en parlant d'un mauvais orateur. C'est aussi ce qu'on peut dire de lui, et il s'est parfaitement peint dans ce peu de paroles.

(5) Il en donna des preuves à sa mort, qui fut très-chrétienne, et qui consterna, dit la Harpe, la secte philosophiste. Il mourut chez M. de Montazet,

archevêque de Lyon, qui lui fit recevoir les sacrements de l'Eglise.

(6) C'est du *galithomas*, disait Voltaire, lorsqu'on lui montrait quelque écrit où il trouvait la sécheresse et la roideur de cet académicien. C'est ainsi qu'en parlant des écrits de Marivaux, il disait le *marivaudage*.

tervescence, il éteint, dans la littérature, le feu du sentiment et de l'enthousiasme. Et que peuvent attendre les orateurs de ces théories alambiquées, qui, toutes concentrées dans des nombres, des lignes et des points, nous font bien plus connaître les surfaces des choses, que leurs propriétés essentielles et leurs rapports intrinsèques; et qui, aussi mortes pour l'imagination que pour la vertu, dessèchent toutes les sources de la sensibilité, sans laquelle les arts, frappés de langueur, restent sans vie, et le génie sans essor? Aussi Newton lui-même voulait-il qu'on cherchât Dieu par le sentiment, premier juge en toutes choses, et non par le calcul, qui se trouve si souvent en défaut; et Bossuet, qui ne voulait pas que les théologiens se mêlassent de mathématiques, les conseillait encore moins aux orateurs. De nos jours même, un partisan des idées nouvelles, Gibbon, ne nous-a-t-il pas appris que « les sciences exactes nous ont accoutumés à dédaigner l'évidence morale, si féconde en belles sensations, et qui est faite pour déterminer les opinions et les actions des hommes (7)? » Il faut en conclure que les sciences exactes ne sont pas propres à l'orateur, pour qui l'évidence morale est tout, et qu'étrangères aux belles sensations, elles ne peuvent ni l'inspirer ni le conduire; ce qui faisait dire à Pascal que, « quand l'esprit d'un géomètre sort d'un angle, c'est presque toujours un angle obtus. »

Heureux, si ces admirateurs exclusifs de la géométrie n'eussent fait que conjurer contre le bon goût, et bouleverser les règles du langage! mais il fallait encore bouleverser les Etats et conjurer contre les rois. Peu contents d'anatomiser la grammaire, ils voulurent aussi anatomiser la politique, et de métaphysiciens ils se firent chefs de parti. Comme s'ils eussent été ennuyés que la France durât depuis quinze siècles, et restât plus longtemps debout que l'empire romain, ils voulurent lui donner la date de leurs systèmes, et pensèrent qu'elle serait plus affermie, lorsque ses fondemens antiques seraient à découvert et mis à nu par l'analyse et le calcul. Alors naquirent ces fanatiques exagérateurs des abus, dont ils vivaient eux-mêmes et plus que tous les autres; ces précepteurs du genre humain, destinés à renouveler la face du monde, et à remettre au premier faiseur de systèmes les destinées des générations; ces tuteurs des Etats, qui trouvaient plus facile et plus beau de définir les hommes que de les contenir, de les affranchir de leurs préjugés que de leurs vices, et de les soulever contre l'autorité que de leur donner le bonheur par la paix et la paix par l'obéissance. Alors se forma une

nouvelle école d'écrivains, où le grand art était d'unir à l'ardeur des sectaires l'hypocrisie des conjurés, au ton chagrin des réformateurs l'insolence des mécontents, et au faux enthousiasme des illuminés le jeu des empiriques. Alors tous les adeptes de la philosophie furent forcés, par le plan même qu'ils se faisaient, de donner à tout des noms empruntés pour travestir toutes leurs idées; de prendre des tours pénibles et embarrassés pour déguiser leur marche et voiler leurs desseins, pour faire entendre ce qu'ils n'osaient encore publier, et laisser deviner ce qu'ils craignaient encore d'avouer sans détour. Avec les supercheries des oracles, ils en eurent les ténèbres et les mystères. Alors se multiplièrent les livres anonymes, où chacun se faisant un système de fausseté, ne cherchait qu'à tromper et sur ses intentions et sur ses motifs; genre nouveau d'écrire, qui ne peut être que fatal aux talents et mortel pour l'éloquence, en lui ôtant cette franchise de style qui en est le nerf, comme elle est la première propriété de notre langue; genre inconnu aux auteurs du grand siècle, qui n'eurent jamais besoin de cette circonspection cauteleuse, de ces réticences de commande, de ce langage énigmatique; eux dont le style fut toujours aussi clair et aussi franc que leurs pensées étaient ouvertes, que leurs intentions étaient droites, que leur but était louable, que leur fidélité était sincère et inaltérable.

Ainsi commença à s'établir entre les mots et les choses une telle discordance, que bientôt nous n'entendrons plus nos grands écrivains, que nous perdrons la clef de leur langue, et que, dans moins d'un demi-siècle, nous aurons besoin de commentaires pour les expliquer et les comprendre.

II. — Fausse position politique.

Par là se prépara cette souveraineté du peuple, née de cette souveraineté de l'homme établie par les philosophes. Par là l'idiome du peuple le plus poli et le plus humain fut façonné par tous les degrés à toutes les fureurs qui devaient bientôt éclater; et par là se trouva toute préparée cette langue révolutionnaire, lorsque les novateurs en eurent besoin pour soulever toutes les passions : langue d'abord voilée et mesurée par quelque sorte de pudeur et de crainte, puis violente et emportée comme les mouvements et les secousses qu'il s'agissait de produire. Cette langue monstrueuse, digne du chaos qu'elle nous préparait, ne fut autre chose que l'art d'outrager toutes les idées pour faire tourner toutes les têtes, de fausser le jugement pour mieux parvenir à corrompre le cœur, et de faire de la grammaire une mé-

(7) Pascal disait aussi que, si l'esprit a son ordre pour procéder par principes et par démonstrations, la cœur en a un autre; et Fénelon interdisait les mathématiques à son jeune neveu, l'objet de sa tendresse, et lui recommandait de ne pas se laisser enchanter par la géométrie, quoiqu'il vécût dans un

siècle où ce démon n'était pas à la mode, et n'en sorcelait personne; parce que, disait-il, elle peut étendre l'esprit de la grâce. Il aurait pu ajouter : et le feu du génie, et les grâces du style, et la chaleur du sentiment.

thode d'impôture, où le bien fut appelé un mal et le mal un bien. Certes, si les démons ont une langue, peuvent-ils en parler une autre ? Mais combien l'âme s'attriste et l'esprit se confond quand on pense que c'est surtout par l'abus des mots et la corruption de la langue, que la philosophie a établi son règne et préparé la plus fatale des révolutions ! de sorte que ce n'est plus un paradoxe de dire que nos plus effroyables calamités et le total renversement de notre patrie sont dus à quelques erreurs grammaticales, à quelques termes altérés par la mauvaise foi ou mal entendus par l'ignorance, et que les phrases emportées et les bizarres vociférations de nos tribunes ont plus encore contribué à la démolition de l'édifice social que les canons et les baïonnettes.

Ainsi tout se tient dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique : le despotisme littéraire préludait au despotisme national, la souveraineté de l'homme à la souveraineté du peuple, l'arbre encyclopédique à l'arbre de la liberté, *les prêtres de la pensée* aux déesses de la raison, *le bonheur public au bonheur commun*, *les amis des hommes aux frères et amis*, les amis des noirs aux bourreaux des blancs, la langue des nouveaux penseurs à la confusion des langues, et enfin la république des lettres à

cette belle république que nous avons vue.

Ainsi donc l'éloquence française ne pouvait échapper à son malheureux destin, puisque les arbitres du goût en devenaient les corrupteurs ; hommes inconséquents, qui, par le Dictionnaire de l'Académie, voulaient fixer la langue, et par le dictionnaire de l'Encyclopédie, la dénaturaient en bouleversant tous les rapports de l'expression avec la pensée, en torturant tous les termes pour confondre toutes les notions, et en portant dans les mots la même anarchie que dans les idées. Hommes imprévoyants autant que téméraires, ils ne songeaient pas qu'en conspirant contre la religion et contre l'Etat ils conspiraient contre eux-mêmes et qu'ils ouvraient de leurs propres mains le vaste abîme où devaient se perdre à la fois et les littérateurs et les lettres (8).

Que de belles choses cependant ne nous disaient pas ces sycophantes politiques, sur l'éloquence républicaine ! Que de déclamations sur la nécessité d'un changement pour donner aux esprits une autre direction, ouvrir aux talents de nouvelles routes, et développer dans chaque individu sa valeur propre ! Que de mouvements oratoires sur les avantages sans prix d'un gouvernement libre, où le cœur palpite au seul nom de patrie, où l'homme ajoute à sa pensée tout ce

(8) Qu'aurait dit d'Alembert, s'il fût revenu sur la terre au moment où disparut sa chère Académie, dont il était si fier ? s'il l'eût vue démolie, et tombant en lambeaux sous les mains sacrilèges de Condorcet et de Champfort, escortés de Mirabeau et de Marat, hommes de lettres, pour être ensuite convertie en Institut républicain, et son magnifique fautuil en banquet civique, et la couronne du lauréat en un sale bonnet teint de boue et de sang ? s'il eût vu le géomètre séant à côté de l'histrien, le faiseur de poèmes à côté du faiseur d'entrechats ; et à la place de ces princes et de ces grands seigneurs avec lesquels rivalisait notre académicien bourgeois, des sans-culottes, non moins misérables dans leurs productions que dans leurs costumes ? s'il eût enfin vu toutes les pensions littéraires supprimées comme tous les droits féodaux, et que, tout à la fois, il eût perdu sa dictature et sa fortune ? Qu'aurait-il dit alors de son *Traité sur la dignité des gens de lettres* ? et comment aurait-il posé la question, pour savoir si la place académique était un titre ou un rang ? Question sérieuse, dont lui et ses confrères furent si longtemps occupés, et qui n'était encore qu'un problème, quand la grande bourrasque vint la résoudre en dernier ressort, et qu'il fut décidé, de par l'égalité, qu'il n'y avait plus ni rang ni titre, même parmi les gens de lettres.

La note suivante, tirée des *Nouveaux mémoires de Dangeau*, contient des réflexions qui confirment si bien ce qui vient d'être dit, que nous avons cru qu'on la lirait avec intérêt. Ces réflexions sont d'un anonyme que plusieurs personnes soupçonnent être le duc de Saint-Simon.

« L'Académie française se perdit peu à peu par sa vanité et par sa complaisance. Elle serait demeurée en lustre, si elle s'en était tenue à son institution. La complaisance commença à la gâter. Des personnes, puissantes par leur élévation ou par leur crédit, protégèrent des sujets qui ne pouvaient

lui être utiles, et conséquemment ne pouvaient lui faire honneur. Ces protections s'étendirent après jusque sur leurs domestiques par orgueil ; et ces domestiques, qui n'avaient souvent pas d'autre mérite littéraire, furent admis. De là cela se tourna en espèce de droit que l'usage autorisa, et qui remplit étrangement l'Académie. Pour essayer de se relever au moins par la qualité de ses membres, elle élit des gens considérables, mais qui ne l'étaient que par leur naissance ou leurs emplois, sans lesquels les lettres ne les auraient jamais admis dans une société littéraire ; et ces personnes eurent la petitesse de s'imaginer que la qualité d'académiciens les rendait académiques. De l'un à l'autre, cette mode s'introduisit, et l'Académie s'en applaudit par la vanité de faire subir à ces hommes distingués une égalité littéraire. Tel qui eût été à peine assis chez un autre, se croyait quelque chose de grand par ce mélange, et ne sentait pas que cette distinction intérieure et momentanée ne différait guère de celle des rois de théâtre et des héros d'opéra. Tant que l'Académie n'a été ouverte qu'à des prélats et à des magistrats en petit nombre, distingués en effet par les lettres, et à des gens de qualité, même de dignité, s'il s'en trouvait de tels, elle leur a donné et en a reçu un éclat réciproque ; mais depuis que, par mode et par succession de temps, les grandes places, et celles des domestiques, sans autres titres, s'y sont réunies, les lettres sont tombées dans le néant par le très petit nombre de gens de lettres qui y ont eu place, et qui se sont découragés par les confrères qui leur ont été donnés, parfaitement inutiles aux lettres, et bons seulement à y cabaler des élections. On admirera la fauité de plusieurs gens considérables qui s'y laissèrent entraîner, et celle de l'Académie à les élire. » (Note sur l'élection du maréchal de Villars, 17 mai 1714, dans les *Nouveaux mémoires de Dangeau*, avec des *Notes d'un courtisan*, publiés par P. E. Lemontey : Paris, 1818, in-8°, pag. 253.)

qu'il ôte à sa dépendance ; et sur les inconvénients de nos constitutions modernes, où l'éloquence, esclave et étrangère aux grands intérêts de l'Etat et aux grandes discussions parlementaires, languit faute d'occasions, d'aliment et d'émulation ! En vain leur disait-on que chaque siècle, comme chaque peuple, a son éloquence propre assortie à son climat, à ses mœurs et à son caractère ; que c'est le bon esprit d'une nation, bien plus encore que la forme de son gouvernement, qui influe sur les talents ; que ce qui est bon pour un temps ne l'est point pour un autre, et que, vouloir transporter Rome et Athènes à Paris, pour l'unique plaisir de faire de plus belles phrases, des motions plus chaleureuses et des harangues plus véhémentes, c'est trahir à la fois et la patrie et le bon sens. En vain leur prouvait-on que les grands siècles sont les siècles monarchiques, et que les âges classiques sont tous des âges de force et de sécurité. En vain leur montrait-on, par notre propre histoire, que nos discordes politiques n'avaient pas fait faire un seul pas à l'esprit humain, ni arraché un seul secret à l'art d'écrire ; que l'empire des lettres ne s'est jamais plus affermi parmi nous qu'avec le trône de nos rois, que jamais même les talents n'ont davantage brillé que sous la protection du pouvoir absolu, qu'il ne faut pas confondre avec le pouvoir despotique, et que le seul regard d'un roi les encourage et les anime encore plus que les bruyants suffrages de la multitude : ils n'en disaient pas moins que l'éloquence est la fille de la liberté ; que les Français ne seraient véritablement éloquentes qu'en devenant libres ; qu'un peuple ne peut parvenir à sa maturité et devenir tout ce qu'il peut être, que quand il est constitué, et qu'il ne jouirait jamais de la plénitude de ses talents qu'avec la plénitude de tous ses droits.

Enfin la fatale expérience a été faite, et le mouvement si désiré a été donné. Le tocsin de la liberté a sonné ; mais quel en a été le résultat ? Les troubles n'ont produit que des troubles, les ruines que des ruines, les orages que des tempêtes, et on n'a vu se réveiller d'autre génie que celui de la destruction. Les événements ont été grands, et les hommes petits ; les ambitions ont été turbulentes, et les caractères serviles. D'affreux secrets que recelait le cœur humain, et que la sagesse de nos pères tenait cachés pour l'honneur même de notre nature, ont été révélés ; et on nous a donné pour des découvertes précieuses les choses mêmes que nous eussions toujours dû ignorer, autant pour notre bonheur que pour notre gloire. La même anarchie qui régnait dans l'Etat s'est introduite dans la littérature, qui, à son tour, a voulu être rebelle comme la politique, et s'affranchir de tout joug comme les passions de tout frein. On a voulu faire de nouvelles poétiques comme de nouvelles constitutions. Avec la rudesse des tons et des manières a disparu l'urbanité des discours, et tous les genres ont été confondus

ainsi que tous les rangs. L'éloquence, prenant ses écarts pour ses éians, et ses excès pour ses triomphes, s'est crue énergique et fière, parce qu'elle était âpre et sauvage ; et les talents, participant de la destruction générale, se sont montrés d'autant plus faibles et plus rampants, qu'ils ont eu plus d'occasions de se développer, plus de liberté pour se signaler, plus de facilité pour se produire.

En effet, qu'est-il sorti de toutes ces assemblées délibérantes, et du milieu des plus violentes commotions qui aient jamais agité les esprits ? Que nous reste-t-il de tant de discussions fougueuses qui soit digae d'être citée ? Quels traits d'éloquence et quels mouvements oratoires méritent d'être transmis à la postérité ? Et, parmi tous ces harangueurs plébicoles, quel est celui dont les discours et les écrits puissent véritablement honorer la nation dont ils avaient l'audace de se dire les interprètes ? On vit tout au plus quelques talents qui se faisaient craindre ; on n'en vit aucun qui se fit admirer. Eschine nous apprend que, quand Démosthènes parlait, on croyait entendre une bête féroce se débattant pour dévorer sa proie : c'est le seul trait de ressemblance qu'aient eu avec lui tous ces vociférateurs frénétiques, qui, sans pudeur comme sans mission, prenaient leur délire pour de l'enthousiasme, et la force de leurs poumons pour celle du génie ; à peu près comme certains malades prennent leur bouffissure pour de l'embonpoint et de la vigueur.

Aujourd'hui même, que voyons-nous ? qu'entendons-nous dans nos tribunes ? Quels grands talents ont percé à travers ce choc de tant d'opinions, ce conflit de tant d'intérêts, et cette opposition de tant de partis ? Il en est sans doute encore quelques-uns qui brillent avec éclat ; mais où se trouvent-ils ? Est-ce parmi les orateurs formés à la nouvelle école, et dans les rangs de nos sophistes libéraux, non moins fertiles en théories creuses qu'en paradoxes insensés ? ou bien parmi ces sages conservateurs des traditions nationales, ces nobles héritiers des doctrines salutaires consacrées par le temps, et ces amis de la religion, qui ont allumé leur génie au feu sacré de ses rayons, et qui, après l'avoir défendue dans leurs écrits, l'honorent encore par leurs vertus et leur courage ?

Ainsi est-il vrai de dire que l'esprit humain, à le prendre ici sous le seul rapport littéraire, n'a fait aucun progrès, n'a pris aucun essor sous l'influence de la révolution française, et qu'on n'a pas plus gagné pour les lumières que pour les vertus ; à moins que l'on appelle progrès l'art de remplacer les institutions par les livres, et la manie de gouverner les hommes sur le papier ; à moins que l'on appelle progrès la triste gloire de rompre avec le passé pour mieux corrompre le présent ; à moins que l'on appelle essor cette audace insensée de hâter, par d'affreux bouleversements, ce

que le temps tout seul, dans sa course rapide, n'avait pu accomplir, et de voler par-dessus tous les siècles pour tout renverser dans un jour, avec l'absurde prétention de tout refaire dans un autre.

Ainsi, grâce à la Providence, l'éloquence et les talents sont toujours du côté de la droiture, de la morale, de la justice et de la vérité; les belles et grandes pensées n'entrent point dans les cœurs pervers; et il est arrêté par la nature qu'une âme basse ne rencontrera jamais le sublime. Ainsi notre éloquence politique ne sera guère plus abondante ni plus fertile en fruits heureux, que notre éloquence académique; et si le champ où celle-ci s'est exercée n'a été qu'une terre ingrate et un triste désert, où le poète et l'orateur n'ont cueilli que des ronces et des épines, le domaine de celle-là ne leur offre pas une moisson plus riche à recueillir, par la nature même des objets qu'elle embrasse, et des matières qu'elle se plaît à discuter.

Voyez Bossuet dans sa *Politique sacrée*; quelle force et quelle élévation! C'est qu'il remonte à la source de tout; c'est qu'il parcourt un horizon immense. Et comment n'être pas éloquent, quand on verse de si haut la lumière? Lisez Fénelon, Massillon, d'Aguesseau; quelle substance et quelle vie! C'est que, nobles interprètes de l'équité et de l'ordre moral, ils en font l'objet premier de la science des gouvernements, et qu'ainsi tout favorise en eux les inspirations du génie. Mais la politique actuelle, toute étrangère à la morale, au grand principe de l'ordre social, à la destinée immortelle de l'homme, qui n'étudie de la science des Etats que ce qu'elle a de plus grossier, et qui toujours se traîne terre à terre, comme si le ciel n'existait pas: mais cette politique, qui prétend se passer de Dieu dans le gouvernement des Etats, comme s'en passe la nouvelle physique pour la formation du globe; et qui, détachant la Providence des événements d'ici-bas, ne voit plus, dans les nations, que des aggrégations fortuites: mais cette folie du jour, qui décompose les empires comme les métaux; qui ne veut plus voir, dans la refonte des sociétés, que des contre-poids, des balanciers et des rouages, avec lesquels on

monte aujourd'hui un gouvernement, à peu près comme on monte une horloge; cette folie, qui ne veut admettre dans le corps social qu'une mécanique, ainsi que dans le corps humain une machine, et qui travaille à transporter dans le système politique du monde sublunaire les mêmes lois d'attraction et de répulsion du monde planétaire; cette erronée et absurde politique, qui ne prépare à la génération actuelle que des institutions imbues de l'esprit du matérialisme, que des écoles et des lois qui n'ont pour but que les besoins physiques de l'homme, et dont tout l'art consiste à nous donner une civilisation toute matérielle, où il ne s'agit que des corps, ou bien des esprits relativement aux corps; laquelle, s'associant à cette métaphysique impie qui soumet les idées aux sensations, la volonté aux organes et l'être simple au composé, assujettit, par la plus stricte analogie, le souverain au sujet, et le chef, qui est l'âme de la société, au peuple, qui n'en est que le corps; cette métaphysique, dis-je, n'est pas moins nuisible aux talents qu'à la morale, à l'éloquence qu'au bonheur public. C'est une nouvelle plaie qu'elle fait à notre littérature, et un nouveau principe de mort qu'elle met dans les arts de goût et d'imitation, en desséchant tous les esprits, en les tournant à des études tristes et arides, où le sentiment reste oisif et où l'âme n'a point de part; en les appliquant à des compositions inanimées, où le talent de l'écrivain ne peut tout au plus s'élever qu'à une certaine hauteur, ainsi que les utopies romanesques (9) qui sortent de sa plume doivent être d'autant plus faibles et caduques, que ni Dieu, ni la nature, ni l'expérience, ni le temps n'y ont eu aucune part.

II. — Fausse position morale.

Que si, de notre situation politique, nous passons à notre situation morale, nous la verrons encore moins favorable à l'éloquence, au développement des talents et à la perfection des arts. Qui ne voit, disait un ancien aux orateurs de son temps, que, si l'éloquence et les autres arts sont déchus de leur gloire, ce n'est point faute d'hommes qui les cultivent, mais bien à cause de l'oubli des mœurs antiques? Paroles pré-

(9) Les utopies politiques ont dû produire nécessairement les utopies littéraires. A force de courir après des illusions et de rêver le beau idéal, on n'a dû rencontrer que le beau chimérique; et comme on ne faisait plus de la société qu'un roman qui n'a existé nulle part, on ne devait plus faire de la littérature qu'un roman qui n'a existé dans aucun temps. Aussi, c'est à la suite de la révolution que nous est arrivé ce genre de folie qu'on appelle *le genre romantique*, lequel n'a pu que dépraver le goût en corrompant les règles, et devenir ainsi une des causes de notre décadence littéraire. Les romantiques ne veulent plus rien de classique, ou ne veulent de classique que ce qui n'a jusqu'ici appartenu à aucune classe de littérateurs; et, ne rougissant pas de faire divorce avec les anciens, comme les faiseurs de révolutions renient leurs ancêtres, ils se font une gloire de leur nouveauté et un titre

de leur inexpérience. Faux esprits, qui croient créer parce qu'ils inventent, ou inventer parce qu'ils suivent une route inconnue avant eux: oubliant ainsi que les lettres, comme les nations, ont à conserver leurs traditions héréditaires, et que, sans ces traditions vénérées, les unes et les autres ne peuvent que s'abâtardir. Aussi le genre romantique n'est-il qu'un genre bâtarde, qui n'offense pas moins le bon sens que le bon goût. Le grand siècle ne le connut jamais; il l'eût repoussé avec dédain: on n'en trouve aucune trace dans ses écrivains, et il ne pouvait naître que dans un siècle de fantasmagorie, où il n'y a plus rien de fixe et de certain dans les croyances littéraires comme dans les croyances religieuses, qui aventure tout dans les arts comme dans les lois, et ne fait plus guère qu'un problème de la poétique comme de la morale.

cieuses, que nous pouvons appliquer avec plus de raison encore aux orateurs de nos jours. Et si ce principe général est vrai, combien l'est-il davantage par rapport à nous, qui, non-seulement avons oublié les mœurs anciennes, mais qui avons renversé les bornes mêmes de la morale ! Combien ce principe nous est applicable au sortir d'une révolution, plus ignoble encore dans son repos qu'elle n'a été sanglante dans ses agitations, et qui a remué à une si vaste profondeur toute la lie des passions humaines, pour y trouver le perfectionnement de la perversité ; disons plutôt de la *démoralisation*, puisque ce mot est devenu classique, que nous l'avons créé pour notre honte, et qu'il souille notre langue, en attendant qu'il flétrisse à jamais notre histoire ! Etat véritablement inouï, où la cupidité est le seul génie qui domine, où la fraude est justifiée par l'industrie, et les rapines par l'habileté ; où l'honneur n'est plus qu'un mot énigmatique ; où le *moi* est le seul terme dont on ait une idée fixe et précise ; où à la fièvre ardente de je ne sais quelle liberté chimérique, a succédé je ne sais qu'elle apathie bizarre qui se passionne pour tout, en même temps qu'elle ne s'affecte de rien, et où l'amour de la paix n'est au fond que la lassitude : état vraiment nouveau, qui ouvre un vaste champ à tous les vices privés, qui ne reconnaît plus de crimes que les fautes qui peuvent nuire, et qui renforçant toutes les passions naturelles par toutes les passions dogmatiques, ajoute ainsi à la corruption de tous les siècles. Or, que devient l'éloquence escortée de tant de vices ! Comment, à travers tant de boue, son céleste flambeau se rallumerait-il ! Et peut-il naître autre chose de ce sédiment infect, que l'affaïssement des âmes, la prostration des talents et le marasme du génie ?

N'en doutons pas : la force de l'esprit, comme celle du corps, vient de la force du cœur ; les hommes immoraux ont rarement une élévation soutenue, tandis que, plus un écrivain est vertueux, plus il doit être éloquent. Où il n'y a point de vertus, il n'y a point de passions, à proprement parler ; il n'y a que des appétits grossiers. Le vice ne fait pas les cœurs tendres, mais les âmes amollies, qui n'enfantent rien que de petit, d'énervé et de faible comme elles. Celui auquel la laideur du vice ne déplait pas ne peindra jamais bien les charmes de la vertu ; et de même qu'il est des vertus que le vice ne saurait imiter, il est des expressions que la vertu seule peut trouver, et qu'elle seule peut rendre. Le style a, comme elle, sa virginité et sa pudeur ; partout où les affections se dépravent, il perd son innocence, sa fraîcheur, et cette fleur de délicatesse qui tient aux nobles sentiments et aux affections pures. Tout ce qui flétrit le cœur rétrécit le génie. Vous avez des mœurs frivoles ; vous n'aurez qu'un jargon maniéré et un style léger, où le bon sens sera sacrifié à de vaines saillies. Vous avez des mœurs efféminées ; vous n'aurez qu'une éloquence molle

et superficielle, sans vigueur et sans nerf, et, pour nous servir d'une expression de Quintilien, *sans reins*. Vous avez des mœurs viles et rampantes : vous n'aurez qu'une éloquence ignoble, et à la débauche des mœurs succédera la débauche de l'esprit. Vous êtes possédé du démon de l'impiété et de l'irréligion ; la haine vous égèrera, la prévention vous aveuglera, vos sarcasmes vous tiendront lieu de preuves et de raisonnements, l'acrimonie sera votre sel ; et votre style, se ressentant de vos passions, sera dur, emporté et virulent comme elles.

Ainsi, il y a une affinité secrète et une harmonie nécessaire entre le beau et l'honnête, entre la pureté du goût et la pureté de l'âme, entre les esprits justes et les cœurs droits, entre la politesse des discours et celle des manières, entre les bienséances de l'art et les bienséances sociales ; et celui-là connaissant aussi bien le cœur humain que le secret de l'art d'écrire, qui a défini l'orateur, *un homme de bien, habile dans l'art de parler* : ce qui veut dire que sa diction doit être plus ou moins forte, son goût plus ou moins pur, et son génie plus ou moins élevé, suivant qu'il a des sentiments plus nobles, des principes de conduite plus sages, et un caractère moral plus irréprochable. Ainsi, l'homme à prétention dans le monde en mettra dans ses ouvrages ; l'homme à faux sentiments ne peindra jamais qu'avec des couleurs fausses, et les travers de la vie civile se retrouveront inévitablement dans les productions de l'esprit. La dissimulation et la mauvaise foi doivent enfanter les tournures énigmatiques, ennemies de ce charme et de cette grâce qui accompagnent la candeur. Celui qui est impérieux par caractère sera dominateur, tranchant, affirmatif et dogmatique dans ses livres. L'orgueil conduit tout aussi mal la plume que la personne de l'écrivain, et cette suffisance, qui fait tort à l'homme, n'en fait pas moins à l'auteur. L'égoïsme moral, qui rapporte tout à soi, doit produire cet égoïsme de style, cette manie révoltante, et tant à la mode, de se mettre en scène, et de perdre de vue son objet pour parler de soi. La fausse humanité ne nous donnera que de froides homélies, et ces grimaces sentimentales qui ne font que des comédiens. Il est aisé par là d'apprécier tant d'écrivains de nos jours, d'expliquer l'état dégénéré de notre littérature, et de conclure en même temps que rien n'est moins étranger à l'art d'écrire et de parler, que celui de bien vivre ; que, l'éloquence et l'immoralité se repoussant mutuellement, un vrai génie sera toujours inséparable d'un grand cœur et d'une âme honnête ; et que, si nous voyons aujourd'hui si peu d'ouvrages dignes de servir de modèles, c'est que les vices dominent les talents, en même temps que l'on veut se servir des talents pour absoudre les vices.

Et voilà aussi ce qui distingue éminemment les écrivains qui illustrèrent le *xviii^e* siècle, c'est leur caractère moral. Il est impossible de ne pas voir, dans leurs chefs-d'œuvre, les mœurs fortes et régulières qui

dominaient alors ; ce tact exquis des convenances qui régnait dans la société, ce ton de réserve et de décence qui formait celui de la bonne compagnie ; cette pompe sans luxe et ces grandes pensées sans grands mots ; ce style grave et noble comme leur maintien, et répondant en tout à la dignité de leur vie ; cette bonne foi, qui, chez eux, marche toujours avec le bon sens. C'est moins leur éloquence et leur savoir que l'on admire en eux, que la grandeur de leur âme et la générosité de leur cœur ; et cette admiration est d'autant plus vive, qu'ils sont bien loin d'avoir l'air nous de la commander. Leur ton modeste inspire la confiance, et l'estime qu'on a pour eux dispose le lecteur à les croire. Qu'on les lise attentivement, et on sera forcé de reconnaître que leur éloquence est celle de leur vertu, et que, pour la peindre avec tant d'énergie et de charme, il fallait la sentir. En vain voudrait-on le nier ; il est impossible de s'y méprendre ; et, pour la gloire même du génie, nous avons à louer en eux quelque chose de plus que le génie.

C'est la différence essentielle qui les distingue de ces écrivains du *siècle des lumières*, dont la plume décèle à chaque instant la corruption et l'immoralité. De même qu'en lisant Bossuet et Fénelon, on sent la vertu ; en lisant les écrits des philosophes novateurs, on sent l'absence de la vertu. On ne peut qu'être repoussé par l'égoïsme des uns, par le cynisme des autres, par la morgue et la suffisance de tous ; et, quels que soient les ornements de leur diction et la parure de leurs pensées, il est impossible de ne pas voir que leur esprit vit seul, et que leur âme est morte.

Ce n'est pas sans doute que l'on n'ait vu de grands écrivains avec de grands vices, et tous les siècles pourraient nous en offrir des exemples ; mais ces exemples n'infirmement nullement notre principe, et ne feraient tout au plus que des exceptions à la règle. Et qui donc nous a dit que ces hommes trop célèbres ne se seraient pas élevés à une plus grande hauteur, et n'auraient pas atteint à une plus grande perfection, s'ils n'eussent pas écrit avec leurs passions, avec leurs haines, avec leurs préventions, avec leur humeur, avec leur irascibilité, avec leur partialité, avec leur fanatisme, et s'ils eussent plus consulté leur conscience que leur ambition ? Et qui donc osera prétendre qu'avec moins de vices dans le cœur, ils n'eussent pas donné plus de grâce à leurs expressions, ou plus de force à leurs pensées ? N'hésitons donc pas à conclure que ce qui a manqué le plus à notre âge, c'est la vertu ; que c'est pour n'avoir eu ni respect pour les bonnes mœurs, ni pureté dans leurs intentions, ni zèle pour la vérité, ni amour sincère pour la justice, que tant d'auteurs sont restés au-dessous de leurs propres talents, et que les plus terribles ennemis de leurs ouvrages, comme de leur renommée, ce sont leurs

propres vices et leurs propres passions (10).

C'est par une suite nécessaire de cette corruption publique, qui ne connaît plus de bornes, que nous est née cette hypocrite modération, tant préconisée de nos jours, dont on voudrait faire honneur à la douceur de nos mœurs et au progrès de nos lumières, et qui ne tient au fond qu'à la mollesse de nos habitudes et à la nullité de nos principes. C'est le masque de l'indifférence qui rougit encore de son nom, et le dernier degré de la perversité humaine ; c'est une nouvelle maladie de ce siècle, lequel, après s'être enivré de liqueurs fortes, ne veut pour tout régime (qu'on nous passe cette expression), que se mettre à l'eau tiède. La révolution avait proscrire la modération, et tout le inonde se rappelle le sort que promettaient aux *modérés* les amis énergiques du peuple. La modération était alors proscrire par les partisans forcenés de la démagogie ; la modération d'aujourd'hui est préconisée par les intéressés, par les tièdes, les lâches et les dévots de la philosophie. On ne voulait point alors d'une modération qui aurait mis obstacle aux emportements des chefs, et opposé une digue au torrent révolutionnaire : on en veut une aujourd'hui qui consolide tout, qui légitime tout, et qui consume l'iniquité. Il n'y a donc opposition entre les deux combinaisons morales, que dans le but et les moyens ; mais l'esprit est le même, avec une différence pourtant, c'est que, si dans l'une il y a plus d'audace, dans l'autre il y a plus de lâcheté, et que, si d'un côté la perversité est plus franche, de l'autre elle est plus raffinée. Dès là, n'attendez plus ni ces foudres qui font les orateurs, ni cette indignation généreuse qui fait les vers, ni cette verve qui transportait le Juvénal français, ni ce nerf polémique qui tient autant à la force de l'âme qu'à celle de l'esprit, ni cette haine vigoureuse pour le crime, sans laquelle il n'y a pas de véritable vertu. Et voilà ce qui nous explique en partie la faiblesse de nos modernes écrivains, qui, neutralisés par ce honteux modérantisme, mettent toute leur gloire à louver avec adresse entre le vice et la vertu, quand il faudrait défendre avec courage la vertu contre le vice ; et qui, transigeant ainsi avec leur conscience comme avec leur talent, manquent également, pour bien écrire, de dignité dans l'âme et d'indépendance dans l'esprit : patelinage indigne, qui ne peut qu'énervier le génie en tuant la morale, et corrompre à la fois les sentiments et les idées ; honteuse transaction, qui, en confondant toutes les notions du juste et de l'injuste, et défendant d'appeler les choses par leur nom, on nommant tout en sens inverse, dénature tellement notre langue, que bientôt l'honneur, la vérité, la justice, l'amour de l'ordre, et toutes les vertus généreuses, ne trouveront plus d'expressions propres qui puissent les caractériser. Ainsi, cette

(10) Voltaire a dit : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime*. Et voilà pourquoi il ne l'a jamais été.

modération si désirable, qui, dans son acception propre, est le plus bel ornement de la vertu, et que tous les moralistes regardent comme son caractère distinctif et sa pierre de touche, devient, par le plus étrange abus du mot et de la chose, le principe même de notre dégénération morale et littéraire, et un système doublement corrupteur, où les vices ont tout à gagner et les talents tout à perdre.

C'est de cette hypocrite modération, qui doit rétrécir l'esprit en affaissant le cœur, que nous sont nées les idées *libérales*, plus hypocrites encore. Conçues dans la fange de la révolution, elles participent de son venin, et, sans en justifier peut-être tous les excès, elles n'en conservent pas moins l'esprit et les principes : idées vraiment nouvelles, que nos grands maîtres et nos grands modèles ne connaissent jamais ; idées magiques, pour lesquelles on se passionne d'autant plus qu'on les entend moins, ou plutôt qu'on ne les entend que trop, et que chacun peut les définir au gré de sa passion ou de son caprice ; idées véritablement immorales, dont le génie propre est de tout confondre pour tout absoudre, et de tout excuser pour se permettre tout. Or quoi de plus opposé à la véritable éloquence, que ces idées sans idée propre et sans acception déterminée ? Comment écrire clairement avec des idées vagues, arbitraires et indéfinies, et qui n'ont pas même de place dans notre dictionnaire ? Comment écrire fortement avec ce froid délayement de toutes les pensées fortes, de toutes les vertus mâles et courageuses ? et à quelles grandes choses s'élèverait donc le génie, sous l'influence de ces formes mixtes et neutralisées, de ces idées aventureuses qui vont toujours au hasard, incompatibles avec cette noble et fière énergie sans laquelle il n'y a pas plus de talents que de vertus ; et qui, laissant aux passions toute la latitude qu'elles veulent prendre, n'ont été jusqu'ici libérales qu'en fléaux, et généreuses que du bien d'autrui ?

Mais il est une autre modération, non moins défavorable aux succès littéraires, et non moins funeste aux talents ; c'est notre indifférence pour la vérité, inévitable conséquence de notre indifférence pour la vertu. Rien n'est beau que ce qui est vrai, on ne dit bien que ce qui est vrai ; c'est un principe aussi ancien que la vérité même. L'accent du mensonge est une vraie dissonance dans l'harmonie littéraire et oratoire. Non-seulement la vérité est le premier devoir d'un écrivain, c'est encore son premier intérêt. L'éloquence peut bien orner la vérité, mais il n'y a que la vérité qui puisse donner de la force à l'éloquence, et le génie ne consiste, à proprement parler, que dans sa découverte. Elle est la vie des lettres comme celle des Etats. Vainement embellirions-nous nos discours de sons harmonieux et de peintures brillantes, si le fond ne portait sur elle. C'est sa force intrinsèque, c'est sa

beauté entraînante qui peut ajouter à la puissance du talent ; et, où il n'y a point de vérité dans la pensée, il n'y en a point dans le sentiment, ni même dans l'image. Le génie est ce qui invente, mais on n'invente que ce qui est, comme on ne peut trouver que ce qui existe. Or qu'est-ce que l'erreur, sinon un fantôme sans réalité, une pure ignorance des choses ? et qui peut, si ce n'est Dieu, bâtir sur le néant ? il n'y a donc de réel que la vérité, qui est Dieu même ; et tout ce qui n'est point établi sur ce fondement ne porte sur rien, et par conséquent n'instruit pas, mais égare ; n'éclaire pas, mais aveugle ; ne dure pas, mais s'évanouit au moindre souffle. Ce n'est qu'une cymbale retentissante, et rien de plus.

D'après ces principes, où seront, de nos jours, les hommes éloquents ? Qu'attendre de ceux qui comptent la vérité pour rien, qui n'en font que ce qu'ils veulent, ou ne veulent pas même savoir ce qu'elle est ; et qui, s'il leur arrive de demander, comme autrefois Pilate au Sauveur du monde : *Qu'est-ce que la vérité ?* comme lui, disparaissent soudain, sans se soucier de la réponse ? Qu'attendre de ces hommes versatiles, qui défendent indifféremment le pour et le contre, et dont la dialectique ambidextre combat également et pour le *oui* et pour le *non* ; de ces hommes de circonstance, qui ne connaissent de vérité que l'opinion publique, et ses caprices fugitifs, et ses bizarres fantaisies, et sa marche oblique et chancelante ? Qu'attendre de cette foule de demi-savants, doutant de tout, et ne doutant de rien ; tâtonnant sur tout, et contredisant tout, et toujours prêts à nous instruire de tout ce que nous pouvons ignorer, pour n'avoir rien à dire sur ce que nous devons apprendre ? Quelle vigueur et quelle élévation peut-on avoir dans l'esprit, lorsqu'on n'a rien d'arrêté dans les principes, lorsqu'on cherche tout, même ce qui est trouvé, et qu'on discute tout, même ce qui est reçu ; lorsqu'on essaye tout, et sa morale et sa religion, et sa politique et son gouvernement, et que l'on tourne à droite ou à gauche, suivant que le vent de l'opinion nous pousse ? Comment marcher d'un pas ferme sur un terrain aussi mouvant, et chercher à convaincre les autres, quand on n'est convaincu de rien ? et que peut-il sortir d'un pareil scepticisme, qu'une éloquence vacillante comme les principes, vague comme le sentiment, et nébuleuse comme la pensée ?

Non-seulement on ne peut être réellement éloquent qu'avec la vérité et par la vérité ; mais on ne peut l'être encore qu'en la disant avec cette force et ce courage que demande sa dignité et qu'exige son importance. La vérité, dit Tertullien (11), est une vierge dont la pudeur est d'être découverte et dont la gloire est dans la nudité : mais aujourd'hui c'est sa nudité même qu'on redoute, et sa virginale pudeur que l'on craint d'exposer. Soit que l'on appréhende de déplaire, soit

(11) *Ad Valentin.*, n. 5.

qu'on dédaigne d'éclairer, soit qu'une vague inquiétude se répande sur tous les objets, sans s'arrêter à aucun; soit enfin qu'on ne prenne pas assez d'intérêt, ni aux hommes, ni à la vérité, pour la découvrir tout entière et l'exposer sans détour, au risque de se compromettre, on veut tout au plus soulever un coin du voile qui la couvre et ne la montrer pour ainsi dire que de profil : on cherche plus encore à la faire entendre qu'à la dire, et à passer à côté d'elle qu'à l'aborder franchement. On disait autrefois : cela est bien fort, mais cela est vrai; et on se gardait bien de confondre la force avec l'exagération. On dit aujourd'hui : cela est vrai, mais cela est trop fort, et par conséquent outré : sans se douter qu'on ne frappe jamais trop fort, quand on frappe juste et que rien n'est exagéré, quand il est fondé sur la vérité, quelque dure qu'elle puisse être. Il semble qu'un prophète avait prévu cet état de choses, quand il disait : Ils n'aiment que ceux qui voilent leurs paroles et n'achèvent pas leurs pensées; ils ont en horreur celui qui corrige sans dissimulation et qui parle sans fard (12) : c'est la peinture parfaite de l'esprit presque général de nos écrivains modernes. De là tant de précautions oratoires, tant de pénibles circonlocutions, tant de détours plus ou moins prolongés, et ces réticences factices, et ces préambules multipliés, et ces subtiles restrictions dont se servent ces écrivains qui ne vont jamais droit au but, et qui aiment encore mieux se laisser deviner que de se faire entièrement comprendre. Point de discours vraiment beaux avec ce manège et ces incertitudes, avec ces énigmes de morale et toutes ces modifications tortueuses, et toute cette fausse prudence d'expressions qui ne peuvent qu'énervier la pensée et refroidir le sentiment. Et certes notre langue est déjà assez timide dans ses tournures, elle est déjà assez pauvre et embarrassée dans sa marche, sans chercher à l'affaiblir encore par ces tours d'adresse et par ces artifices de style, si opposés à la marche du génie, à l'entraînement de la véritable éloquence et à cette fierté de pinceau qui fait les véritables écrivains!

Ainsi donc il est vrai de dire que, dans le ton général du siècle, il faut être aussi tolérant pour les erreurs que pour les vices : tolérance d'autant plus triste qu'on peut la regarder comme une persécution de la vérité, et d'autant plus à déplorer, pour l'honneur même des talents, qu'elle gagne jusqu'aux écrivains les plus estimables, qui, sous prétexte de mieux servir la vérité, font à ses ennemis des concessions qu'ils appellent ménagements, et dont ils sont encore plus les dupes que les complices : concessions qui n'en tournent pas moins au profit des mauvaises doctrines qu'au détriment de l'art, en partageant les forces du génie, en lui ôtant tout ce qui pourrait le rendre ori-

ginal, et en nous faisant oublier qu'il n'y a que les demi-talents qui aiment les demi-vérités; qu'un écrivain qui ne complète pas toute sa pensée restera toujours au-dessous de lui-même, et que, partout où la vérité est mutilée, le génie est manqué.

Ce n'est point avec cette mollesse que combattaient contre leurs adversaires les plus illustres écrivains du xvii^e siècle. Ils allaient à l'ennemi par le plus court chemin : ils maniaient leurs armes avec cette noble franchise qui est le nerf de la pensée, et avec cette bonne foi inséparable du vrai talent. Ils eussent regardé comme indignes d'eux ces complaisances de style, si communes aujourd'hui, ces traits faibles et tronqués, *ces traits sans blessure*, ainsi que s'exprime un ancien, moins faits, ce semble, pour défendre la vérité que pour ménager le mensonge. Jamais ils ne connurent ces restrictions subtiles et ces frivoles sous entendus qui sont bien plus de la faiblesse que de la prudence, de la timidité que de la retenue. *Leurs flèches aiguës*, ainsi que celles dont parle un prophète (13), lancées d'une main ferme, pénétrèrent jusqu'au fond du cœur et y restent. Vrais soldats de la vérité, ils ne composaient pas plus avec elle qu'avec le bon goût : ils ne savaient pas plus fléchir que feindre. Chevaliers sans peur, comme sans reproche, ils ne songeaient qu'à la victoire, jamais à la capitulation : et c'est ainsi que le courage, réuni à la sincérité, leur laissait tout leur génie.

Et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que si, d'une part, il y a aujourd'hui tant de mollesse dans les principes, tant de langueur dans la recherche de la vérité, tant d'incertitude et de mobilité dans les opinions, il n'y a jamais eu plus d'exagération et d'emportement dans le style; c'est qu'à cette absolue, à peu près générale, pour les écarts du cœur et de l'esprit, se joint l'exaspération la plus effrénée dans les partis, et que jamais les passions polémiques et les haines des écrivains n'ont été plus exaltées ni plus envenimées que depuis ce système de modération, qui fait tant de honteux sacrifices à l'esprit du siècle. On ne discute plus, on se déchaine; on ne combat plus, on se déchire, et le champ des lettres semble s'être changé en une arène de gladiateurs. Rien de plus opposé au progrès de l'art d'écrire que cet état permanent d'hostilité et de lutte violente, où les armées des écrivains sont toujours en présence pour se disputer le terrain. Rien n'est plus nuisible au bon goût, autant qu'à la morale, que ce pugilat littéraire, avec lequel il ne peut pas plus y avoir de pureté de style, qu'il n'y a de politesse dans les procédés; car l'une et l'autre ont les mêmes dates et la même origine; et, comme elles ne peuvent vivre l'une sans l'autre, elles doivent aussi mourir le même jour (14).

Mais non-seulement on ne dit bien qu'en

(12) *Odio habuerunt corripientem in porta, et loquen em perfecte abominari sunt. (Amos, V, 10.)*

(13) *Psal. XLIV, 6.*

(14) *L'éloquence, dit la Harpe, est une des forces*

disant ce qui est vrai, et tout ce qui est vrai ; mais encore on n'écrit bien que ce que l'on croit : et c'est en ce sens qu'on peut dire avec saint Paul (*Hebr.*, XI, 1), que *la foi est le fondement des choses que l'on ne voit pas*.

— *Bien croire*, dit aussi Bossuet, *est le fondement de bien vivre*, et l'on peut ajouter de bien écrire. Oui, pour bien traiter son sujet, il faut y croire. Les artistes et les savants doivent être convaincus de la certitude de leurs découvertes pour y exceller. Les poètes, les orateurs, les peintres, doivent avoir la foi en leurs sujets pour se passionner, et s'élever jusqu'à ce beau idéal qui fait la perfection de l'art. Point de grande composition sans enthousiasme ; point de véritable enthousiasme sans une pleine conviction. La conviction supplée au génie, ainsi qu'une grande confiance concourt souvent aux plus grands desseins et fait prendre des villes et gagner des batailles.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne voit pas.

(BOILEAU, *Art poétique*, chant. III.)

Et il eût été encore plus vrai de dire que l'esprit n'est ému que de ce qu'il croit. Pour apprendre, il faut croire, dit Bacon, et celui qui ne croit rien ne sait rien, et par conséquent ne sent rien. Rien n'est donc plus fatal à l'esprit humain que ce scepticisme glacé, qui, n'étant convaincu de rien, ne sent jamais un vif besoin de convaincre les autres. Rien n'est plus fait pour paralyser les efforts du génie, et pour tarir la source des belles conceptions, que cette exaltation inconcevable de l'orgueil, qui nous apprend que l'on n'a rien de mieux à faire qu'à douter de tout, même de sa conscience, et à se défier de tout, même du sentiment.

On a beaucoup loué cette maxime d'un moraliste moderne, que *les grandes pensées viennent du cœur*. Mais Cicéron a aussi parlé des pensées du cœur. Quintilien nous a dit que c'est le cœur qui rend l'homme éloquent ; Salomon avait dit auparavant, que *c'est le cœur du sage qui rend sa langue discrète*, et cette autre parole, que *le cœur du sage enseigne sa bouche*. (*Prov.*, XVI, 23.) C'est à peu près dans ce sens que l'Evangile a dit, que *la bouche parle de l'abondance du cœur*, et que *l'homme de bien tire des choses excellentes du trésor de son cœur*. (*Luc.*, VI, 45.) Mais quel trésor, quelle abondance et quelles choses véritablement bonnes, quelles pensées véritablement grandes peut trouver dans son cœur celui qui n'écrit jamais avec sa conviction et sa conscience, celui qui ne croit rien, et se méfie de son cœur même ? Comment l'esprit serait-il fécond et animé, lorsque le cœur est vide, et que la réflexion qui discute, ou le doute qui hésite, prend la place du sentiment qui entraîne ou de la foi qui persuade ? Où trouver alors ces traits brûlants qui partent de l'âme, et ces ailes de feu que le génie donne aux pensées ? Et,

s'il est vrai que l'éloquence n'est que l'art de porter dans la vérité la véhémence et l'ardeur de la passion, comment serait-il éloquent, celui qui craint de se livrer à ses subites inspirations, pour lequel rien n'existe de tout ce qu'il ne comprend pas, qui ne reconnaît d'autorité que celle de son opinion, et qui, en jugeant tout, décompose tout, et finit par mépriser tout ?

Ainsi on peut dire, qu'à talents égaux, Pascal devait être plus éloquent que Bayle, et il l'a été, parce que l'un établissait, et que l'autre démolissait ; parce que l'un croyait, et que l'autre doutait ; parce que l'un était d'accord et de bonne foi avec lui-même, et que l'autre manquait de certitude, et que, n'ayant ni la même confiance dans ses principes, ni la même foi dans son sujet, il ne pouvait avoir par conséquent la même force dans son talent. D'où vient la majesté, la continuité du sublime qui règne dans le *Discours sur l'Histoire universelle* ? C'est non-seulement de la grandeur du sujet, qui tient toujours l'écrivain à une grande hauteur, et l'élève jusqu'à la sommité des choses ; mais de sa forte conviction, mais de l'amour de la vérité dont l'auteur était pénétré, mais du désir d'en pénétrer les autres, mais de la fixité et de l'uniformité de ses principes, mais de ce coup d'œil juste et sûr d'un homme qui voit la lumière, parce qu'il l'a cherchée. Non-seulement sa marche est noble, auguste et solennelle, autant que son plan est vaste et fécond ; mais son style est plein, abondant et ferme comme sa conviction. D'où vient que Voltaire, dans son *Essai sur l'Histoire générale*, est si petit et si mesquin, quoique toujours brillant ? C'est que non-seulement son plan est étroit, mais que sa marche est incertaine comme ses principes, et mobile comme son imagination ; c'est que, dans son impuissance de creuser et d'approfondir, il *essaie*, différant ainsi de Bossuet, qui établit et qui fonde ; c'est que, chez lui, rien n'est franc, droit ni sincère ; c'est qu'il se moque de la vérité, et qu'il la prend ou la laisse suivant sa fantaisie ; c'est qu'il tergiverse sans cesse, et qu'il abuse sciemment de son esprit ; c'est qu'il ne fait de son histoire qu'un roman, auquel il ne croit pas lui-même, et qu'il ne cherche qu'à plier à ses passions ou à ses intérêts, fût-ce même aux dépens de la morale, aux dépens du repos et du bonheur du monde (15).

Combien d'autres exemples ne pourrions-nous pas apporter pour montrer la différence qui se trouve entre celui qui édifie *sur le fondement des choses*, et celui qui ne bâtit que sur des hypothèses ; entre celui qui écrit avec sa conviction, et celui qui n'écrit qu'avec ses doutes et ses incertitudes ; entre celui qui féconde et enrichit son génie de toutes ses croyances, et celui qui regarde comme des illusions toutes les ré-

de la vérité, et il a raison. Mais on peut dire encore mieux, que la vérité est la force de l'éloquence, et que, partout où il y a fausseté, il y a faiblesse.

(15) Voltaire, a dit un écrivain récent, *n'écrivait jamais avec sa conscience*.

vélations qu'il n'a pas reçues de lui-même et de son génie ! Et combien il serait facile de prouver, par cette comparaison, qu'il n'y a que la foi qui sauve, tant dans les arts que dans la morale ; qu'elle inspire les bons ouvrages comme les bonnes œuvres ; que l'écrivain, comme *le juste, vit de la foi* ; et que, de même qu'avec la foi on peut transporter les montagnes, ce n'est qu'avec la foi et l'assurance intime de ce que l'on écrit, que l'on peut enfanter les prodiges du génie, se surpasser soi-même, et parvenir aux dernières bornes de l'art !

Jeune homme, disait Phocion à Léosthène, tes discours ressemblent aux cyprès ; ils sont grands et beaux, mais ils ne portent point de fruits. Tels sont les discours à la mode, qui, sans couleur et sans physionomie, comme leurs auteurs, sont sans principes et sans caractère, ne parlent ni à l'imagination ni au cœur, et par leur sécheresse, leur monotonie, leur roideur, leur tristesse et leur stérilité, ressemblent parfaitement aux cyprès. Mais, si telles sont les productions qui naissent sur le terrain de l'indifférence, quelles doivent être celles qui croissent dans les déserts du matérialisme ; et si le seul état de doute, d'indécision et de fluctuation, qui est l'état actuel des esprits, est si funeste à l'éloquence et aux talents, combien plus doivent l'être ces doctrines abjectes et meurtrières, qui, en flétrissant le cœur, ne peuvent que rétrécir l'esprit, et éteindre dans l'écrivain et dans l'orateur tout principe de vie, tout sentiment du beau et de l'honnête ! En effet, que peut-on se promettre de ces auteurs et investigateurs, tout enfoncés dans la matière et plongés dans la boue, qui ne travaillent qu'en présence du cadavre de l'homme, qui ne le considèrent que comme un objet de curiosité appartenant à l'histoire naturelle. Toute leur science consiste à disséquer nos sensations, à décomposer la pensée, et leur plume est aussi froide et aussi dure que le scalpel des équarrisseurs. Leurs discours ne sont que des squelettes, comme l'homme sur lequel ils opèrent ; et il n'en sort qu'une odeur de poussière, semblable à celle des tombeaux, qui affadit le cœur et attriste l'esprit. Ils ne veulent pas d'âme, ils n'en ont point dans leurs écrits : l'immense et l'infini ne sont jamais entrés dans leurs laboratoires aussi bornés que leurs espé-

rances. Si l'éloquence est semblable à la flamme, s'il faut des aliments pour l'entretenir et du mouvement pour l'exciter, comment trouverait-on cette flamme et ce mouvement au milieu d'une atmosphère obscurcie de vapeurs humides et nébuleuses, où l'on ne peut trouver que de la lumière sans chaleur, ou de la chaleur sans lumière ? C'est bien alors que l'esprit rampe, et que le génie sommeille. Ne leur demandez point *s'ils ont reçu du ciel l'influence secrète* ; n'attendez pas d'eux cette surabondance de sentiment et de vie, ces nobles images qui animent tout, ces heureuses inspirations, et ces *grandes pensées que le ciel envoie* : où Dieu n'est point, tout manque, et la vie et le sentiment, et la chaleur et la lumière. Ils n'habitent que des sépultures, ils ne savent que les blanchir : tout au plus ils vous donneront *du sauvage* (16), qu'ils appelleront du sublime ; tout au plus ils vous donneront de l'esprit, des bluettes, des pensées quintessenciées, et des mots pour flatter l'oreille, ou, pour parler avec Quintilien, des *fadaises harmonieuses* ; ne leur demandez pas autre chose. Et comment s'élèveraient-ils dans le langage, ces hommes qui descendent si bas dans la pensée, qui se ravalent au niveau de l'insecte, et se traînent si tristement dans la matière ? Est-ce donc en frappant sur ces agents bruts et ces masses inertes, que l'on peut faire retentir ces grands sons qui remplissent à la fois la bouche et l'oreille, le cœur et la pensée ? Est-ce dans les *forces motrices* et dans les sympathies animales, qu'un écrivain pourra puiser cette moëlle et cette sève, cette onction victorieuse, cet enthousiasme créateur, et ce transport de belles passions, et tous ces divers éléments dont se compose la véritable éloquence ? Quelle richesse de style et de coloris peut-on attendre de ces physiologistes nouveaux, qui mettent tour à tour de la matière dans l'esprit et de l'esprit dans la matière ? Quelles impressions ou de grandeur ou de tendresse pourront nous faire éprouver ces auteurs, qui font de la mort et du néant le secret de toutes les sciences ; tous ces fades théoriciens, qui croient nous donner de l'imagination avec du phosphore, de la sensibilité avec des molécules organiques, du feu poétique avec de l'oxigène, et du génie avec du phlogistique (17) ?

(16) *Je fais du sauvage*, disait Diderot à ceux qui lui reprochaient son style convulsif et le désordre de ses idées ; et il disait plus vrai qu'il ne pensait. Ce même Diderot, qui se passionnait pour tout ce qu'il aimait, avouait qu'il était *fanatique*, et se faisait même gloire d'un pareil aveu.

(17) Un académicien distingué (M. Cuvier) nous a paru penser différemment, dans le discours qu'il a prononcé à la réception de M. le comte Desèze. Il lui appartenait sans doute de faire l'éloge des sciences naturelles : mais il aura bien de la peine à faire adopter son système sur l'affinité secrète et nécessaire de ces sciences avec les talents ; de sorte qu'on n'est jamais plus propre, selon lui, à devenir grand écrivain que quand on est grand géomètre, et que l'on n'a jamais une imagination plus vive et

plus fleurie que quand elle est embellie par l'algèbre : d'où il conclut que ce sont les *Géorgiques* qui ont inspiré l'*Enéide*, et que par conséquent elles ont dû la précéder ; que Racine n'a été grand poète que parce qu'il était lié avec Pascal, et que Pascal lui-même n'a été si éloquent que parce qu'il était excellent géomètre, il nous semble qu'il aurait dû plutôt dire, quoique géomètre. Respect sans doute aux équations, et salut au calcul infinitésimal ou différentiel ! Mais jamais nous n'admettrons que c'est de préférence dans les *museum* que l'on respire l'air pur de l'éloquence, et toujours nous soutiendrons que, raisonner ainsi, c'est prendre la littérature à contre-sens. Nous sommes, il est vrai, dans le siècle des théories ; heureusement, celle-ci ne fera de mal à personne, pas même à son auteur.

De là l'immense différence que l'on voit constamment établie, par la seule nature de leur sujet, entre ces écrivains tristement matériels, qui ont voulu assujettir l'homme à sa nature physique et à ses appétits grossiers, et ceux qui, pénétrés de sa vraie dignité, se sont attachés à l'envisager dans sa nature morale et sa destinée immortelle. C'est ainsi que, parmi les anciens, le chanteur des atomes (Lucrèce), de la fatalité et du néant, a dû rester, et en force de sentiment et en beauté d'imagination, bien au-dessous de ce Platon, tout éclatant d'idées célestes, et qui, s'élevant au-dessus de lui-même par la sublimité de ses contemplations où l'âme seule se déploie, prend séance au conseil des dieux, pour y apprendre l'art de gouverner les hommes.

C'est ainsi que, chez les modernes, le chanteur des *Saisons*, qui ne fait de l'homme qu'une masse organisée (18), est aussi froid qu'obscur, aussi sec que fastidieux, et qu'il se tient par là à une si grande distance de ce peintre éloquent de la nature (Buffon), qui nous présente l'homme comme le roi de la création, qu'il semble dominer par ses divines facultés, et à laquelle il donne, pour ainsi dire, une seconde vie.

Il paraît cependant que cette différence, dont nous pourrions multiplier les exemples, n'humilie nullement notre siècle, et que même, se consolant du déclin des talents par les progrès de la science, il se fait gloire d'avouer sans détour que, si le dégoût dégénère, la lumière s'étend; si l'esprit s'obscurcit, la mémoire se meuble; que l'art d'étiqueter des matériaux vaut bien celui de compasser des phrases; que le siècle gagne en observations tout ce qu'il perd en sensations; et qu'enfin, s'il est pauvre en beaux discours et en bons ouvrages, il n'en est que plus riche en classifications et en nomenclatures.

Ce que nous avons dit des sciences naturelles s'applique également aux sciences économiques, où les lettres et les talents n'ont pas fait une moisson plus riche, si même ils n'y ont pas trouvé un champ plus aride et un sol plus ingrat. Mieux vaut peut-être encore, pour l'art d'écrire, la *Théorie de la terre* que celle de l'*impôt*; et l'esprit humain n'a pas plus gagné dans les calculs des éphémérides, que dans les *énergies de la nature* et dans le *règne animal*. Jamais ni Démosthène ni Cicéron n'eussent pu se livrer à leurs beaux mouvements, et porter leur génie si haut, si l'un ne s'était occupé que de *consommation* et de *matières premières*, et l'autre

de *monopole* et de *privilege*. Nous pouvons en dire autant des grands hommes des temps modernes; et Pascal pensait, avec raison, que l'élévation et la délicatesse des pensées avaient trop peu de prise sur ces esprits auxquels il ne faut que des choses palpables, qui ne croient que ce qu'ils manient, et dont tout le génie est au bout de leurs doigts. C'est dans ce sens que Bacon nous dit que, « du moment où chez un peuple, les têtes tournées vers des objets d'intérêt, s'occupent d'administration, d'industrie, de commerce, d'agriculture, d'importation, d'exportation et de finances, la philosophie, les sciences et les beaux arts tendent à leur déclin. » Et c'est au sujet de ces paroles, que le rédacteur en chef de l'*Encyclopédie* ajoutait, dans son exaltation ordinaire, que la *science économique* abrutit l'esprit (19); mais, l'expression fût-elle exagérée, il n'en serait pas moins prouvé que ce *déclin*, annoncé par Bacon, a été un des résultats de la *manie* du dernier siècle, et qu'il vint à la suite de cette nouvelle école de visionnaires, et de tristes spéculateurs se morfondant sur la matière *contribuable*. Enthousiastes battus à froid, leurs livres, aussi emphatiques qu'obscurs, semblaient avoir été écrits sur le trépid des pythonisses. Ils mirent surtout à la mode l'abus des mots, et cette exagération dans les idées, qui ne peut que les affaiblir; et, plus occupés de grains et de calculs que de morale et de vertus, ils ne soupçonnaient pas même cette belle parole de l'Evangile, que *l'homme ne vit pas seulement de pain*. (Matth., IV, 4.) Il n'en est pas moins vrai que nos progrès littéraires ont toujours été en raison inverse de nos progrès industriels et commerciaux; que plus nous avons avancé dans la science des agronomes, plus nous avons reculé dans la culture de l'esprit et dans la carrière du génie; que *le produit net* de toutes ces combinaisons financières et fiscales n'a pas moins abouti à la ruine des lettres qu'à celle de l'Etat, et qu'elles n'ont pas moins dérangé les têtes que les fortunes.

Mais maintenant, supposons l'absence de la religion. Que de chefs-d'œuvre et de productions magnifiques perdus pour l'esprit humain! Que de richesses pour les arts dont jamais ils n'eussent profité! Quelles immenses perspectives, et que de points de vue ravissants dérobés au génie! Que de pensées sublimes qui ne seraient jamais montées dans le cœur de l'homme! Comment n'être pas saisi d'admiration autant que de reconnaissance, à la vue de tous ces trésors de sentiments et de lumières que nous

(18) SAINT-LAMBERT. Voyez son *Catéchisme universel*.

(19) Voltaire n'aimait pas non plus les économistes, mais il ne le disait pas trop haut. On voit seulement, dans sa *Correspondance*, l'honneur qu'ils lui donnaient, en attaquant l'autorité des souverains, et en compromettant l'honneur national. « J'ai reçu, écrivait-il à Thiriot, la *Théorie de l'impôt*, théorie obscure, théorie qui me paraît absurde; et toutes ces théories viennent mal à propos pour faire croire aux étrangers que nous sommes sans res-

source, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément: Voilà de plaisants citoyens et de plaisants amis des hommes! Qu'ils viennent comme moi sur la frontière, ils changeront bien d'avis. Ils verront combien il est nécessaire de faire respecter le roi et l'Etat. Par ma foi, on voit tout de travers à Paris. » (11 janvier 1761.) C'est ainsi que jugeait Voltaire, dans ces moments lucides qui lui laissaient tout son bon sens et son bon goût; et, par ma foi, il faut l'en croire, personne ne pouvant lui suspecter sa bonne foi ni sa sincérité.

devons à ses augustes inspirations, et dont, sans elle, nul écrivain n'aurait pu concevoir la possibilité, ni même soupçonner l'idée? Et voilà pourquoi nos grands maîtres de l'art ont toujours plus réussi dans les sujets religieux que dans les sujets profanes. C'est la remarque entre autres du Quintilien français; et un des chefs de la philosophie pensante n'a pas craint d'avouer que rien n'est plus favorable à l'éloquence et aux arts que les *vérités de la religion, qui nous offrent le néant et la dignité de l'homme* (20) : il aurait pu ajouter, et qui relèvent la dignité de l'homme par son néant même, en lui montrant sa majesté jusque dans sa poussière. Et certes, qui peut douter que les écrivains plus ou moins célèbres du XVIII^e siècle n'eussent encore élevé plus haut leurs talents, s'ils eussent remplacé par les merveilles de leur croyance les froides abstractions de leur philosophie? Aussi jamais Voltaire et Rousseau n'ont été mieux inspirés que par la religion et la morale; et l'on peut remarquer que les plus beaux endroits de leurs ouvrages, et leurs pages les plus brillantes que l'on cite avec le plus de plaisir, sont celles où ils rendent hommage aux vérités du christianisme, dussent-ils être en contradiction avec eux-mêmes. Il est aisé d'en conclure que, pour avoir manqué à la religion, ils ont manqué le premier rang dans l'ordre littéraire, et qu'ils ont trahi leur génie en trahissant leur foi.

Ces principes peuvent être d'autant moins contestés, que les faits parlent ici de la manière la plus frappante, et investissent de leur lumière les yeux les moins clairvoyants. C'est une chose avouée, que nous n'avons pas de plus beaux chefs-d'œuvre dans l'éloquence, que les *Oraisons funèbres* de Bossuet; de plus beaux chefs-d'œuvre dans la poésie dramatique, qu'*Esther* et *Athalie*; de plus beaux chefs-d'œuvre dans l'épopée, que le *Paradis perdu* et la *Jérusalem délivrée*. Et si de l'éloquence nous passons aux arts, nous dirions encore que nous n'avons rien de plus parfait dans la peinture, que la *Transfiguration* de Raphaël; dans la sculpture, que le *Christ* de Girardon; et dans l'architecture, que l'église de *Saint-Pierre de Rome*, magnifique ornement de la *Ville et du monde* : tant la religion est le génie du beau comme le génie du bien! tant il vrai qu'elle seule peut donner la vie aux ouvrages, et aux auteurs l'immortalité!

Aussi toute l'antiquité croyait-elle qu'un dieu inspirait les orateurs et les poètes, et donnait-elle aux talents divers une origine céleste. Qui ne sait tout ce que la littérature doit aux fictions brillantes de la mythologie, toutes les beautés qu'y puisèrent tous ces grands hommes et de Rome et d'Athènes, qui s'illustrèrent dans la carrière du génie? De là ce début d'un poète : *Muses, chantez d'abord Jupiter, qui remplit tout de sa présence*. (HESIOD., *Op. et Dies*.) En effet, toutes

les muses le chantèrent, et Jupiter animait tout, depuis l'Olympe jusqu'au Tartare. Ici c'est le divin Orphée qui enchante et féconde les forêts par ses chants religieux; là c'est Prométhée qui dérobe le feu du ciel, ne croyant pas que l'homme pût avoir ni feu ni génie par lui-même : tant la faible créature a besoin d'être soutenue par quelque chose de céleste! tant tout ce qui est grand tient à l'idée de Dieu auteur de l'ordre et génie du monde! tant il est écrit dans le cœur de l'homme que, pour produire quelque chose de vraiment beau, il faut qu'il sente en lui quelque chose de plus grand que lui-même : *Est Deus in nobis*. (OVID., *Art. amator.*, lib. III, v. 549.)

Mais si la présence de ces dieux fantastiques, si le seul instinct religieux, étaient capables, au sein même du paganisme, de réveiller en eux la flamme poétique ou la verve oratoire; si de vaines allégories, enfants légers d'une imagination ardente ou désordonnée, n'en ajoutaient pas moins à l'éclat des talents et à la perfection des arts : combien plus une religion, qui, par la majesté de ses dogmes et la magnificence de ses révélations, a ouvert à l'esprit humain une nouvelle source de pathétique et de sublime! et si le génie d'Homère a tiré un si grand parti de cette chaîne d'or qui unissait la terre au ciel, quel usage n'aurait-il pas fait de cette chaîne du cœur, de ce commerce d'affections qui unissent la créature au créateur! Qui peut donc ne pas regretter que ces grands hommes, dont nous parlons, n'aient pas eu à traiter nos sujets chrétiens et nos vérités éternelles? car, s'ils ont trouvé dans leurs oracles imposteurs, dans leur culte fabuleux avec ses brillants mensonges, de quoi produire tant de conceptions merveillesuses et enfanter tant de chefs-d'œuvre, à quel hauteur d'éloquence ne se fussent-ils pas élevés, s'ils eussent été inspirés, non par les muses, mais par les prophètes; non par Minerve et Apollon, mais par celui qui est *esprit* et *vie*, et dont chaque parole est une création et un trait de lumière!

Ne cessons donc de répéter, ce qu'aussi bien la voix de la raison, de l'expérience et des siècles ne cesse de nous dire, que la religion seule est l'âme des vrais talents, comme elle est la passion des grands cœurs; que les sciences ne lui doivent pas moins que la morale, les lettres que les gouvernements; qu'elle est aussi utile à celui qui veut écrire qu'à celui qui veut méditer, au contemplatif qu'à l'artiste; et qu'elle n'est pas moins propre à l'honneur des talents qu'au bonheur de la vie. Surtout n'oublions jamais que l'homme tient à elle par toutes ses facultés, et que le sentiment religieux retentissant, pour ainsi dire, jusqu'à la dernière fibre de son cœur, il faut, pour tenter de l'en arracher, autant de barbarie que d'absurdité, autant d'aveuglement que d'ingratitude.

Il est donc temps que, pour son propre

intérêt et pour sa propre gloire, la philosophie se rapproche de cette religion sublime qu'elle s'obstine à méconnaître, et qui seule a la clef de la véritable éloquence, comme elle a seule la clef du cœur humain. Il est temps de bien se convaincre qu'il y a en elle quelque chose d'auguste qui donne de la hauteur aux pensées, de la magnificence aux paroles; que, plus le génie s'approche d'elle, plus il atteint la perfection; qu'elle seule peut véritablement l'alimenter et l'ennobler par la grandeur des spectacles qu'elle présente, autant que par l'héroïsme des sentiments qu'elle inspire; que l'imagination y puise ses plus brillants tableaux, le cœur ses émotions les plus exquises, l'intelligence ses plus hardies conceptions; et qu'enfin, également pleine d'onction et de lumière, toute vivante d'espérance et d'amour, elle enchante à la fois et la vie et la mort.

Ainsi une fausse métaphysique, qui corrompt la raison et égare la droiture naturelle; un esprit systématique, qui porte la froideur dans les arts et l'audace dans la pensée; une philosophie tristement analytique, quitient pour suspects tous les mouvements passionnés de l'âme, et qui, dans sa superbe et incroyable naïveté, se donne pour l'ennemie du sentiment; une fureur d'innovations, impatiente de toutes les règles reçues, et qui, dégoûtée de tous nos grands modèles, ne trouve rien de bien dans tout ce qui est ancien; une corruption sans bornes, qui met dans les productions de l'esprit le même désordre que dans les passions; une indifférence mortelle, qui, à la place des croyances, ne met plus que des opinions convenues, avec lesquelles on n'écrit plus d'après son cœur, et qui, ne tenant à aucun principe fixe, ne permet à personne de conserver son propre caractère, ni par conséquent de faire valoir son propre talent; une politique étroite et toute terrestre, qui n'est autre chose que l'art d'exploiter les territoires, et qui, ne voyant dans l'Etat que le sol, dans une nation que son cadavre, ne saurait imprimer aucune grandeur aux écrits ni aux actions, et ne favorise pas plus les inspirations du génie que les élans du patriotisme; un goût abject de matérialisme, qui se répand dans toutes nos productions littéraires, et qui, en dédaignant tout ce qui reluit en nous de sublime et de grand, pour n'appliquer l'importance et l'estime qu'à ce qu'il y a de petit et de misérable, ne nuit pas moins à la vigueur de l'esprit qu'à l'élévation de l'âme; une certaine obliquité de but et de moyens, d'où dérivent toutes ces infidélités de style, qui ne trahissent pas moins le mot que la pensée; une insouciance pour la vérité, qui guide aussi mal le pinceau de l'orateur que le crayon de l'historien; une haine frénétique pour la religion, unique source du beau et vrai foyer de la lumière; enfin une neutralité systématique, sous le nom de modération, misérable compromis entre le vice et la vertu, aussi funeste au bon goût qu'à la saine morale, et symptôme le plus effrayant

de la corruption d'un peuple : telles sont les causes plus ou moins prochaines qui ont appauvri tous les trésors de notre langue, fait avorter les grands talents parmi nous, et qui ne promettent désormais aux lettres qu'une agonie plus ou moins prolongée.

Honteux de cette triste décadence et de cette langueur secrète qui a frappé toutes les branches de notre littérature, les philosophes ont tenté de la pallier; et comme l'orgueil d'un siècle doit monter d'autant plus que ce siècle baisse davantage, ils ont prétendu que, si nous ne brillons point par nos chefs-d'œuvre, nous brillons par nos découvertes; et n'osant disputer au grand siècle la gloire des beaux-arts et la prééminence des lettres, ils ont cherché à l'affaiblir en l'appelant le siècle timide et pusillanime des talents et du goût; tandis que le nôtre, beaucoup plus fort et plus éclairé, est le siècle de la raison et du génie : futile distinction, qui ne peut être que le génie de la déraison et de la mauvaise foi. Eh! quel siècle fut donc plus étincelant, et de raison et de génie, que celui de Louis XIV? Dans quel autre vit-on briller plus d'hommes supérieurs? Penseurs originaux, c'est par eux-mêmes qu'ils jugeaient, et non par autrui. Ils n'étaient point incrédules sur parole; mais par la force de la vérité ils doubleraient celle de leurs talents. Ils n'épuisèrent pas leurs forces à poursuivre un perfectionnement chimérique, vaine pâture des petits esprits; mais, vrais philosophes, dans la juste acception du mot, ils savaient que la sagesse consiste à n'être pas plus savant qu'il ne faut, à ne chercher que ce qu'il nous est permis de connaître, à ne jamais oublier que l'audace et la témérité sont de mauvais guides, que la dignité de la raison est toute entière dans les bornes mêmes qu'elle se donne, et à bien se convaincre que c'est la justesse dans l'esprit, comme c'est la justice dans la vie, qui fait l'homme et tout l'homme. Qui a creusé plus avant qu'eux dans la mine féconde du cœur humain? Que l'on nous montre une grande vérité qu'ils n'aient pas connue, une grande découverte en morale, en politique et en législation qu'ils aient ignorée, un art vraiment utile qu'ils n'aient pas fait valoir, une seule connaissance relative au bonheur et à la perfection de l'homme qui leur ait manqué, une seule erreur dangereuse et funeste qu'ils n'aient pas combattue, enfin un moyen d'amélioration dans l'ordre social qu'ils n'aient pas mis en œuvre. Si, pour être véritablement philosophe et avoir du génie et de la raison, il faut dire ou faire quelque chose de plus, que l'on nous indique ce que c'est. Quel étrange renversement d'idées, que d'opposer ainsi le siècle de la raison et du génie au siècle timide et pusillanime du talent et du goût! C'est-à-dire, pour qui sait l'entendre, que le *xvii^e* siècle ne connaissait que l'art d'embellir les surfaces; tandis que le nôtre a celui de creuser à une vaste profondeur. Nous ne produisons plus, il est vrai, de chefs-d'œuvre dans aucun genre; mais nous avons cepen-

dant plus gagné que perdu, puisque nous possédons exclusivement l'art de penser, qui est le génie par excellence. Prétendre que nous avons gagné en raison et en génie ce que nous avons perdu en goût et en talent, n'est-ce pas la plus grande des hérésies morales et littéraires? C'est dire que le génie est étranger au goût, ou que le goût est étranger au génie; c'est soutenir que le génie n'est pas dans la perfection, puisque c'est le goût qui achève tout, embellit tout et perfectionne tout : d'où il s'ensuit que nos philosophes ne s'entendent pas eux-mêmes quand ils avancent que le génie peut se passer du goût, qui en est le guide, de l'imagination, qui en est l'ornement, du sentiment, qui en est la vie.

Le goût supplée à l'étude; il devine les mystères de l'art, et en fixe les règles. Sa *timidité* vient de la force même de l'esprit, bien plus que de sa faiblesse; de même que le vrai courage de l'homme est de sentir qu'il est borné, et qu'il y a des limites qu'il ne saurait franchir sans compromettre sa propre dignité. C'est la sagesse qui est timide, c'est le bon sens qui est *pusillanime*; et, par la raison des contraires, c'est la folie qui est audacieuse et qui vise à l'indépendance. Aussi les ouvrages que le goût et le talent ont enfantés sont les seuls durables, les seuls qui passent à la postérité, les seuls qui donnent à l'esprit de véritables jouissances, les seuls qui doivent à jamais nous servir de modèles; et ce que nos philosophes appellent le génie, et qu'ils prennent pour vigueur de tête et force d'esprit, n'est qu'une chaleur éphémère, un feu qui brûle sans éclairer, un volcan qui jette une obscure fumée.

Tel est donc l'orgueil incurable de la philosophie, qui triomphe ainsi de sa propre misère, qui se croit hardie parce qu'elle est entreprenante, originale parce qu'elle est bizarre, haute parce qu'elle est gigantesque, sublime parce qu'elle enfante des monstres, exempte de tout préjugé parce qu'elle ose tout, et que rien ne l'arrête plus : assez aveugle pour ne pas voir que la décadence du goût est nécessairement la suite de la décadence de la raison; de même que la fausseté des raisonnements suit la perte du goût, qui n'est autre chose que le tact des convenances. C'est par la perte du goût que commence la barbarie, et c'est encore cette perte qui nous y ramènera. O heureux siècle, que celui qui était *timide*! et malheur au nôtre, qui, prenant les tours de force pour les élans du génie, s'arroge le privilège exclusif de la pensée, parce qu'il a perdu le talent pour la rendre et le goût pour l'orner!

Revenons donc à nos grands écrivains, à

ces vrais hommes de génie, à ces sublimes dépositaires du feu sacré, arbitres éternels du bon sens et du goût, d'autant plus raisonnables qu'ils étaient moins raisonneurs, et d'autant plus véritablement philosophes, qu'en portant si haut la faculté de penser, ils n'aspiraient jamais à être des penseurs. Rappelons-nous sans cesse que rien ne prouve plus le progrès des lumières que l'art de bien parler et de bien écrire; que, partout où le talent de l'éloquence décroît, l'esprit humain rétrograde dans sa marche; que les grands orateurs, comme les grands poètes, tiendront toujours le premier rang dans l'histoire de l'esprit humain, ainsi que les siècles qui les voient naître sont les premiers parmi les siècles; que, si l'homme est le roi de l'univers, c'est par le don de tout soumettre à l'empire de sa pensée comme à celui de sa parole; et qu'en dépit de tous les prétendants à la science et à la gloire du calcul, le talent de faire passer aux autres sa propre conviction est l'art des arts et le triomphe du génie.

Rendons enfin hommage à ce siècle immortel, la plus brillante époque de notre histoire; à ce siècle d'autant plus éclairé, qu'il ne parlait jamais du progrès de ses lumières; à ce siècle à jamais illustre, qui vit éclore un monde tout nouveau, qui conquiert à la fois et l'empire des sciences et l'empire des lettres, et dont le nôtre, malgré tous les fastes guerriers dont il s'enorgueillit, malgré tous ses voyages aériens, ses bateaux à vapeurs, ses découvertes chimiques et géologiques, n'est encore qu'une ombre.

Les prôneurs des nouvelles lumières s'offenseront sans doute de notre irrévérence : mais que répondront-ils, lorsque nous leur opposerons l'autorité irrécusable du coryphée même de la philosophie; juge d'autant plus imposant, qu'il est celui qui, par la nature de son talent, marque le plus le passage du *xviii^e* siècle au suivant, et qu'il a été contemporain de tous les deux? « Il me semble, » écrivait-il, l'année même de sa mort, à un de ses élèves (20), dont la religion n'avait pas encore fait la conquête; « il me semble que notre chère nation tourne furieusement, depuis quelques années, à l'opprobre et au ridicule en plus d'un genre. J'ai vu la fin du règne d'Auguste, et je suis déjà dans le Bas-Empire (21). » Il disait dans un autre endroit : « Notre pauvre siècle est d'une affreuse stérilité en grands hommes comme en bons ouvrages; du siècle de Louis XIV, il ne nous est resté que *la lie*, et, dans peu, il n'y aura rien du tout. » Il l'appelait encore *l'égout des siècles*. Nous laissons à nos

(20*) A La Harpe, 14 janvier 1778.

(21) Qui peut donc expliquer comment *cette chère nation*, qu'il ne chérissait guère, et qu'il estimait encore moins, est cependant celle qui le plaçait alors, et qui le place encore sous façon au-dessus de tous les génies présents et futurs? Était-ce ingratitude de sa part, ou est-ce folie de la nôtre?

« J'ai vu finir, ajoutait-il encore, le règne de la raison et du goût; je vais mourir en laissant la France barbare. » (A. M. d'Argental, 30 juillet 1776.) Que dirait-on, aujourd'hui, des barbares qui parleraient ainsi? et comment la France était-elle alors assez barbare pour se résigner à de tels compliments?

lecteurs le soin de choisir entre ces deux images.

Quel anathème plus foudroyant contre les détracteurs du grand siècle et les admirateurs exclusifs de celui-ci ! et combien acquiert-il plus de force, et devient-il plus concluant, quand on pense que Voltaire était l'idole du siècle dont il parle ainsi ! Mais, si tel était son sentiment dans un temps où brillait encore quelques restes du *siècle d'Auguste*, et où l'arbre de notre littérature poussait encore de temps en temps quelques branches vivaces, comment se serait-il exprimé, s'il eût vu cet arbre, frappé dans sa racine, ne plus offrir, sur ses branches desséchées, que des fleurs inodores et des fruits sans saveur ? Si déjà, il y a quarante ans, il se croyait dans le *Bas-Empire*, où se croirait-il maintenant ? et si alors notre nation, selon lui, *tournaît à l'opprobre*, où tourne-t-elle de nos jours, si ce n'est à la mort ?

Et certes, ce *Bas-Empire*, surtout si on le prend à son origine, ne fut pas aussi méprisable qu'on voudrait nous le faire croire. C'est dans le *Bas-Empire* que brillent les dernières étincelles de l'éloquence attique, et qu'apparaissent pleins de gloire les Basile et les Chrysostome, les Augustin et les Grégoire, et autres grands hommes, honneur éternel de la religion et des lettres, que l'Eglise réclame comme ses Pères et l'éloquence comme ses modèles. C'est là que l'on distingue encore de grands princes, de grands hommes d'Etat, de grands législateurs, dont les nôtres n'ont été que les copies ; c'est là qu'est né ce droit public qui si longtemps nous a régis et même nous régit encore. Quelles qu'aient été, dans l'empire d'Orient, les divisions plus ou moins cruelles, les schismes religieux plus ou moins affligeants, les combats de plume non moins ardents et aussi nombreux que ceux de l'épée, et cette rouille de barbarie qui, pendant une si longue succession de princes, se mêla aux institutions et aux arts, il n'en est pas moins vrai qu'on ne cessa d'y respecter ces vérités fondamentales, ces principes conservateurs qui donnent la vie aux empires. Il est également certain que, si le *Bas-Empire* est le règne des subtilités théologiques, nous sommes dans celui des niaiseries philosophiques ; que ses rhéteurs et ses scolastes valaient encore mieux que nos idéologues et nos calculateurs ; que ses hérésiarques dogmatiques n'étaient pas plus ardents, et sans doute étaient moins dangereux que nos hérésiarques politiques ; que ses iconoclastes n'ont pas brisé plus d'images que nous n'avons brisé de monuments et renversé de temples, et que ses gnostiques et ses illuminés du mont Athos n'étaient pas si absurdes que nos initiés maçonniques et nos ténébreux illuminés. Il est encore permis d'assurer que les qualités occultes et les formes substantielles des quiddités scolastiques, qui jouaient alors un si grand rôle dans les écoles, valent bien sans doute les abstractions politiques ; et

que les entéléchies d'Aristote, mises en vogue dans ces temps-là, ne sont pas plus vaines, et paraîtront peut-être plus ingénieuses que nos systèmes, nos utopies, et autres chimères de nos empiriques modernes.

Voilà le sort qui attend la France, si elle ne revient à la religion, à la morale, aux vrais principes et au bon goût de l'antiquité ; c'est de descendre tôt ou tard plus bas encore que le *Bas-Empire*. Et vous, qui vous regardez comme des génies inventeurs, parce que vous rajeunissez de vieilles erreurs ou que vous ajoutez à de vieilles erreurs vos rêveries nouvelles, n'oubliez jamais qu'on ne fait rien de beau avec les vices, rien de grand avec les passions, rien d'achevé ou de fini avec l'erreur et le mensonge. Sachez que ce sont les vérités, bien plus que les connaissances, qui sont les richesses de l'esprit et qui fécondent le génie. Sachez que ce n'est point avec des calculs et des machines qu'on peut monter bien haut dans la carrière du génie ; de même que ce n'est point avec le mouvement du sang et des esprits qu'on fait de la morale et qu'on se donne des vertus. Tout au plus vous taillerez le bloc de la statue ; mais quel est le dieu qui l'animera ? Vous ne voulez rien de fort, vous n'aurez rien de grand ; vous n'aspirez qu'au tempéré, vous n'atteindrez qu'au médiocre ; vous pourrez avoir des poètes, vous n'aurez pas de poésie ; vous pourrez avoir des orateurs, mais frivoles comme vos goûts, froids comme vos spéculations et mauvais comme leurs intentions. Vous travaillerez pour des partis, pour des factions, pour des coteries, vous ne travaillerez point pour le genre humain. Vous ferez des brochures, et on aura de vous quelques pages plus ou moins brillantes ; mais vous ne ferez pas de livres, ou vous ferez des livres sans faire des ouvrages, ou vous ferez des ouvrages qui passeront comme ces feuilles légères que le vent emporte ; et vos productions avortées, sans honneur pour vous comme sans profit pour les autres, périront à la fois, et pour les lettres et pour la France, et pour la nation et pour la postérité.

Ainsi s'est accompli au milieu de nous cet oracle d'un prophète : Je confondrai l'orgueil de ta fausse sagesse ; tu ne travailles que pour la gloire, je te défendrai de rien faire de grand et de glorieux ; j'arracherai le voile dont tu pares ta triste nudité ; je réduirai à rien tout l'attirail de tes grands mots, tout l'étalage de tes maximes fastueuses, tout le prestige de tes promesses mensongères ; et de tant de phrases sonores et de sentences ampoulées, il ne te restera que le don de tout obscurcir et le talent de tout détruire : *Auferam de medio tui magniloquos superbiæ tuæ.* (Sophon., III, 11, 12.)

Ainsi le siècle, en abandonnant la religion et la morale pour s'engouer de paradoxes et courir après des doctrines perverses ou de fallacieuses théories, s'est cruellement puni lui-même. Il a trahi la cause des lettres et

des arts, et s'est lui-même condamné à cette indigence de talents, aussi honteuse qu'incurable. Il est triste de le penser, mais il n'en est que plus nécessaire de le dire : le voile de la nuit s'étend sur notre horizon littéraire. Le flambeau des arts retournera peut-être à son premier berceau, s'il ne va briller dans des régions nouvelles où il ne pénétra jamais ; mais il ne se rallumera plus dans les mains ingrates qui l'ont laissé éteindre. Les imprudents qui ont favorisé le génie de la destruction en seront infailliblement les premières victimes, et n'échapperont point à la catastrophe générale qui menace les lettres et qui doit engloutir

les talents et les sciences : car l'art d'écrire s'applique à tous les arts ; il est l'âme de toutes nos pensées, comme la langue est la mère de toutes nos connaissances. Tout se tient nécessairement dans la chaîne de nos opérations intellectuelles ; et, par un arrêt irrévocable, on n'en peut laisser briser un anneau sans que tous ne se détachent et ne tombent les uns après les autres. Tant il est vrai qu'il nous faut Dieu pour tout vivifier, le monde physique et moral, le monde politique et littéraire ; et que, sans lui, tout croule, les lettres comme les mœurs, les talents comme les vertus, et les arts comme les empires !

SECONDE PARTIE

DECADENCE DE L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

Si jamais il y eut sur la terre une grande et utile institution, c'est sans doute celle de la chaire chrétienne, de ce ministère de la parole, dont la religion seule nous a donné l'exemple. Quel plus grand véhicule et pour les talents et pour les vertus ! Quel plus bel art que celui qui sanctifie le génie par la religion, embellit la religion par le génie, et fait ainsi remonter vers le ciel les lumières et les talents qui en descendent ! Quel plus sublime emploi que celui de partager avec Dieu même l'empire des cœurs, et d'ajouter à l'onction de sa grâce par celle des discours ! L'onction ! vraie création du genre apostolique, dont lui seul a fourni le modèle. Non, ce n'est plus ici cette éloquence des anciens, fille de la liberté et de la licence, compagne de la sédition, qui, au jugement de Tacite, ne vivait que d'agitations, ne se plaisait que dans le trouble, dont la guerre était le premier besoin, et dont la paix était la mort. C'est cette fille du sentiment et de l'amour, qui, loin d'exalter les passions, travaille à les calmer et à les vaincre ; qui, bien loin de réveiller les haines, n'a pour but que de réveiller les consciences, et, au lieu de chercher dans la guerre son premier élément, fait de la douce paix sa plus belle conquête. Ce n'est point cette éloquence judiciaire qui, bornée dans ses intérêts, dans ses formes, dans ses moyens, dans ses ressources, dans ses causes et dans ses sujets, l'est également dans son vol ; qui, n'ayant qu'une autorité circonscrite, n'a qu'une hauteur limitée, tracée en quelque sorte, par le texte strict, inanimé de la loi, et qui, souvent forcée de se contenir pour l'intérêt même de la justice, ne peut guère imprimer un grand mouvement à la pensée. L'éloquence de la chaire n'a que des sujets sublimes à traiter, des intérêts infinis à défendre, de grands devoirs à inculquer, des décrets éternels à annoncer : elle ouvre ainsi à l'orateur un horizon sans bornes, où il

peut déployer tour à tour le pathétique et le terrible, le sombre et le touchant, et s'élever des formes les plus simples aux aspects les plus magnifiques. Ce n'est point cette éloquence théâtrale et dramatique, qui n'a que des pleurs factices à arracher, et de faux sentiments à peindre. Le personnage de l'orateur sacré est aussi saint que celui qui l'envoie, et son rôle aussi vrai que la doctrine qu'il annonce. Ce n'est point ici un sage ni un dissertateur qui discute dans son école l'art de bien vivre, sans vrai moyen pour ranimer la froideur ou vaincre la résistance : c'est un père, c'est un ami, qui porte avec lui tout ce qui frappe l'imagination ou réveille le sentiment. Tout parle pour lui, jusqu'au lieu où il se fait entendre, jusqu'aux autels qu'il invoque, jusqu'aux tombeaux qu'il a sous ses pieds. Si, pour être éloquent, il faut avoir autorité, qui peut donc l'être davantage que l'orateur sacré, parlant au nom du ciel d'où descend tout empire, voyant disparaître devant lui toutes les conditions comme toutes les gloires, élevant ainsi l'art de la parole à toute sa hauteur et lui imprimant toute son énergie ? Quel ministère remplacera jamais un pareil ministère ? Quelles lois ou quels livres pourront jamais y suppléer ? Qui oserait donc contester l'immense supériorité de la morale prêchée sur la morale écrite ? Et si la parole est la plus noble faculté de l'homme, le plus beau présent qu'il ait reçu du ciel, n'est-ce pas lorsqu'elle est destinée à produire ce que la raison toute seule ne peut opérer, et à devenir l'interprète de celui qui est la raison même, et la raison de tout ?

Mais, si le ministère de la chaire est grand par lui-même ; si, par sa seule institution, il peut tant ajouter à la perfection de l'ordre moral et à la dignité de l'esprit humain, lors même qu'il n'est exercé que par des hommes ordinaires, que doit-ce être quand

il est rempli par des hommes supérieurs, par des génies du premier ordre, tels que ceux dont la chaire sacrée peut se glorifier, qui, unissant à la grandeur de leur mission la transcendance de leurs talents, exercent ainsi la plus grande puissance morale qui ait été donnée aux hommes ? Aussi, qui de nous n'aime pas à se reporter en esprit vers ce siècle à jamais mémorable, où la chaire chrétienne brillait d'un si vif éclat ? Qui de nous n'aime à relire sans cesse ces beaux discours où se trouvent réunis toutes les émotions du cœur, et tous les intérêts de l'esprit ? Qui de nous, après avoir lu ces chefs-d'œuvre, ne dit pas de chacun des auteurs ce qu'Eschine disait de Démosthène : « Que serait-ce, si vous l'eussiez entendu lui-même ? » Qui de nous n'aime à transporter sa pensée dans l'auditoire où Bourdaloue, *disant des vérités à bride abattue* (22) forçait les maîtres du monde à interroger leur conscience, et à rougir secrètement d'eux-mêmes ? Qui de nous n'aurait voulu assister à ces funèbres solennités où d'illustres orateurs, interprètes de la douleur publique, célébraient les illustres morts ; à ces imposantes réunions, où l'aigle de la chaire placé entre les grandeurs vivantes destinées à mourir demain, et les grandeurs éteintes, et déjà descendues au sépulcre ; à la vue « de ces figures qui pleuraient autour d'un tombeau, et de ces colonnes qui semblaient vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant (23), » faisait ainsi du triomphe de la mort le triomphe de son éloquence (24) ?

Si de là on se transporte en imagination, dans la chapelle de Versailles, quelle nouvelle source d'admiration et de regrets, lorsqu'on se représente encore le plus grand des orateurs, parlant devant le plus grand des monarques, au milieu de la cour la plus polie et la plus éclairée de l'univers, avec sa figure imposante et majestueuse, avec ses cheveux blancs et son immense renommée, donnant à son talent toute l'autorité de son épiscopat, en même temps qu'il réfléchissait sur son épiscopat tout l'éclat de son talent ; comptant parmi ses auditeurs, et Turenne et Condé, Racine et Corneille, La Bruyère et Boileau, et toute cette foule ou de héros ou d'écrivains, d'un

ordre plus ou moins élevé, qui venaient échauffer leur génie au feu de son génie, et confondaient avec le respect qu'ils avaient pour la religion, celui qu'ils portaient à son ministre et à son interprète ! O grands et magnifiques souvenirs ! siècle qu'on peut appeler vraiment le siècle des lumières ! Heureux ceux qui ont été les témoins de tant de splendeur et de gloire !

Il faut l'avouer cependant ; au milieu de cette réunion si imposante de talents de tout genre, la chaire brille surtout d'un éclat particulier. Oui, j'ose croire que l'éloquence de la chaire fait la plus grande illustration des lettres françaises, qu'elle est leur plus beau domaine ; que les orateurs chrétiens sont encore nos premiers modèles de style et nos auteurs vraiment classiques ; que ce sont eux qui ont fixé la langue, après l'avoir créée ; et que ceux qui les ont suivis, sans même hériter de leur gloire, peuvent encore la disputer, à ne les considérer que sous le rapport des talents, aux écrivains dont la littérature actuelle se glorifie le plus. Car il faut reconnaître que l'éloquence s'élève avec les sujets, que les sujets s'élèvent avec l'orateur, et que l'orateur n'acquiert jamais sa véritable force, et n'atteint à toute sa hauteur, que quand il est porté sur les ailes de la religion même (25).

Première cause de la décadence de la chaire : — *La décadence des mœurs.*

Mais plus cette chaire française s'est couverte de gloire, et a jeté d'éclat, plus on s'étonne de sa chute, et plus on se demande avec douleur comment cet or si pur s'est obscurci, et comment s'est éteinte cette flamme si vive et toute brillante de clarté ! Que faut-il donc en accuser ? est-ce l'affaiblissement de la foi ? est-ce l'indifférence ou le dégoût du siècle ? les orateurs sacrés auraient-ils cédé à la malignité des temps ? se seraient-ils trompés dans la nouvelle direction qu'ils avaient à prendre ? la nature, devenue avare, leur aurait-elle refusé ces dons qu'elle leur prodiguait aux beaux jours de la chaire ? est-ce que tous les grands sujets seraient tellement usés, toutes leurs beautés tellement épuisées, qu'il n'y aurait plus rien à défricher dans le champ de l'éloquence sacrée ? est-ce la faute des auditeurs

leur épargnait ; et son silence les touchait plus que lardeur empressée des autres. »

(23) BOSSUET, *Oraison funèbre du prince de Condé.*

(22) Il est curieux d'entendre madame de Sévigné raconter naïvement l'impression profonde que produisait à la cour ce célèbre orateur : « Nous entendîmes, après dîner, le sermon du Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adulteré ; sauve qui peut, il va toujours son chemin. » (*Lettre du 29 mars 1680.*) Vent-on voir, dans ce même siècle, un autre exemple de la puissance du ministère évangélique ? c'est celui que le Père de la Rue rapporte de Bossuet, dans son *Oraison funèbre* : « A combien de pécheurs a-t-il dit, avec le zèle d'un Jean-Baptiste : *Non licet; cela n'est point permis!* Il n'avait quelquefois qu'à se présenter à leurs yeux, en des moments imprévus à leurs passions, pour les frapper du regret de n'en être pas les maîtres. Ils se faisaient eux-mêmes, en le voyant, les reproches qu'il

(24) A ces magnifiques éloges, où le talent et la vertu avaient tout à gagner, ont succédé ces éloges obscurs, dont s'empare le premier occupant, ou qu'on donne au premier venu, lugubres sans être touchants, ou tristes sans être funèbres ; froides élégies, plus faites pour être récitées sous des saules pleureurs que dans un temple, et non moins inutiles à l'instruction des vivants qu'à la gloire des morts. C'est ainsi que la chaire chrétienne perdra un genre si propre à favoriser l'éloquence, et à faire valoir tout ensemble l'art, le ministre et le ministère.

(25) « La chaire vaut mieux que la tribune pour former des hommes éloquents, parce que là on combat généreusement les passions, et qu'on les appelle avec bassesse. » (HENRI DE BONALD.)

devenus faussement délicats, ou des prédicateurs devenus tristement complaisants ? ou plutôt n'est-il pas évident que les mêmes causes qui ont précipité parmi nous la chute des talents, ont dû étendre leur influence jusque sur la chaire, et que son ancienne vigueur ne pouvait plus se soutenir au milieu des débris de toutes nos institutions, et de cette défaillance générale de nos mœurs et de nos principes ? N'est-on pas forcé de reconnaître que, placés sous une atmosphère pestilentielle, et au milieu d'un siècle imprégné d'un double venin anti-moral et anti-littéraire, les prédicateurs ne pouvaient guère échapper au mauvais goût devenu dominant, et ne point participer, souvent même sans s'en douter, à cette épidémie devenue générale, en remplaçant dans leurs sermons, comme les écrivains dans leurs ouvrages, le sentiment par la raison et la raison par le bel esprit ?

Cependant l'éloquence chrétienne lutta plus longtemps que tous les autres talents, contre la fausse direction que prenaient les esprits. Soit que le plus grand nombre des orateurs sacrés appartint à des corps conservateurs des saintes règles ; soit qu'ils trouvassent dans les bienséances de leur état, un motif de plus pour respecter les bienséances oratoires ; soit, enfin que le genre sacré ait en lui-même plus de force et de nerf pour se soutenir, ce ne fut guère que vers le milieu du dernier siècle que le déclin devint sensible, et que la contagion parvint à s'introduire dans la chaire évangélique. Alors on vit les prédicateurs prendre peu à peu, sinon l'esprit du temps, du moins ses couleurs et presque sa livrée ; sinon sacrifier les principes, du moins les affaiblir, et, sans trahir la vérité, songer encore plus à l'orner qu'à la défendre : infidèles ainsi à leurs illustres devanciers, qui jamais ne s'imaginèrent pouvoir parler une langue plus belle que celle de Dieu même ; qui, puisant dans les trésors des livres saints ces beautés toujours anciennes et toujours nouvelles, si propres à nourrir la foi en même temps que le génie, et apprenant à l'école des prophètes à devenir apôtres, unissaient aux sublimes sentiments, source féconde des inspirations du zèle, ces vives et nobles peintures qui enflamment le talent (26).

Un prédicateur académicien, et qui a eu plus d'une célébrité (27), nous allègue, dans un de ses écrits, comme une des causes de la décadence de la chaire, l'exemple pernicious que donna Massillon, dans son *Petit*

Carême. On ne peut nier qu'à certains égards, ce grand orateur ne soit ici sorti des limites de son art, comme de celles de son ministère ; on ne peut guère disconvenir que ses sermons, qu'on doit plutôt appeler des discours, n'aient été, et par la nature des sujets, et par la hardiesse des leçons devant un roi enfant, et par la mondanité de certaines maximes, et par je ne sais quelle teinte de popularité, enfin par ce ton constamment disert, plus digne d'un littérateur que d'un ministre de l'Evangile ; que ses sermons, dis-je, n'aient été une espèce d'innovation, dont les gens de lettres purent alors abuser, et qui devint peut-être, même pour les candidats de la chaire, une vraie tentation et un piège très-séduisant.

De là les éloges outrés des philosophes, qui n'ont pas peu contribué à la grande fortune de ce *Carême*, vraiment *petit*, si on le compare au *grand Carême*. De là cette affectation de Voltaire à le conserver, dit-on, sur son bureau, et de certaines femmes beaux esprits à l'avoir sur leurs toilettes. De là cette opinion trop répandue de nos jours, et trop accréditée par les nouveaux amis du peuple, qui n'ont pas craint de nous présenter Massillon comme un professeur des *droits de l'homme*, et comme le précurseur de cette révolution même qui devait renverser la chaire dont il était la gloire : assertion qu'il eût sans doute repoussée lui-même avec horreur, et que démentent, à la fois, et sa piété, et ses exemples, et son caractère. C'est ainsi, et dans les mêmes intentions, que les mêmes hommes ont enflé au delà de toute mesure, le mérite du *Télémaque*, en nous donnant, contre toute évidence, son illustre et pieux auteur comme un prédicant d'*humanité* et un docteur de tolérance ; et que, par un artifice qui n'appartient qu'à eux, ils se sont plu à outrer ses vertus, pour mieux le calomnier, et à exagérer sa louange, pour mieux souiller sa grande renommée.

Seconde cause : — *Influence de l'esprit académique*

Mais, quelle qu'ait pu être l'influence du *Petit Carême* de Massillon sur ses imitateurs et ses émules, il en est une d'autant plus digne d'être remarquée, qu'il est plus difficile de la contester : c'est l'influence de cet esprit académique dont nous avons déjà parlé, et qui, après avoir envahi tous les genres de la littérature, finit enfin par pénétrer jusque dans le sanctuaire.

Nous avons vu toute l'importance que s'était donnée ce tribunal de beaux esprits, distributeurs de toutes les réputations, et

(26) On raconte un bon mot sur l'abbé Le Tourneux, qui, sous Louis XIV, prêchait à Paris avec assez de réputation, et attirait beaucoup de monde, quoiqu'il ne fit que des instructions familières. Le monarque demanda un jour à Boileau ce qu'était ce prédicateur après lequel tout le monde courait : « Sire, répondit le poète, Votre Majesté sait que l'on court toujours à la nouveauté ; c'est un prédicateur qui prêche l'Evangile. » Cette réponse de Boileau est d'autant plus singulière, que, dans le siècle de Louis XIV, rien n'était moins nouveau que d'entendre prêcher l'Evangile. Tous les grands

prédicateurs de ce temps-là, tous ceux du moins qui sont parvenus jusqu'à nous, prêchaient l'Evangile, et devaient par conséquent donner le ton à tous les autres. On peut donc croire que le satirique avait été entraîné dans cette occasion par le plaisir de lancer une épigramme, ou peut-être par quelque penchant pour une école à laquelle Le Tourneux appartenait, et que Boileau faisait profession de respecter.

(27) L'abbé depuis cardinal Maury, dans son *Discours sur l'éloquence de la chaire*, n. 44, édit. de 1777.

devenus les suprêmes régulateurs de l'opinion publique. Comment résister à l'envie d'être loué par eux, récompensé par eux, à l'ambition de prêcher devant eux, et à l'honneur insigne d'être admis parmi eux? Il est triste, sans doute, mais il est aussi important qu'utile de le dire : peu d'orateurs marquants résistèrent à toutes ces tentations réunies. De là cette excessive précipitation qu'on remarquait dans les ecclésiastiques à talents, lesquels, avides de succès, ou trop impatients de suivre les premières impressions de leur zèle, abrégeaient trop souvent le temps des épreuves et des travaux préliminaires qu'exige la perfection d'un art auquel suffit à peine la vie d'un homme toute entière. De là le besoin de se répandre pour se faire des prôneurs, et de chercher la réputation dans les cercles, dans la dissipation et la vie du grand monde où le talent avorte, au lieu de la chercher dans l'étude et dans la retraite où le talent mûrit, où le génie se féconde. De là cet abandon des anciens modèles, pour courir après les écrivains qui avaient la vogue et qui donnaient le ton ; pour prendre, à leur exemple, la morgue doctorale et le langage sententieux. On vit alors les prédicateurs à prétentions *penser* leurs sermons, comme les autres écrivains raisonnaient leurs drames ou *pensaient* leurs vers ; et, pour être *forts de choses* et de maximes, devenir aussi pauvres d'imagination que de verve, d'images que de mouvements et de tout ce qui peut remuer les cœurs. La finesse prit la place du sentiment. Ce ton d'onction et de pathétique, qui doit faire le caractère distinctif d'un orateur chrétien, se perdit, ou commença à s'affaiblir sensiblement. Cette manière forte et toute apostolique des premiers fondateurs de la chaire française ne parut plus de saison. A ces vigoureuses attaques contre les vices et les scandales succédèrent ces faux ménagements et ces *traits sans blessure* (28), qui n'étaient propres qu'à compromettre la dignité du ministère, en même temps qu'ils énervaient la puissance de la parole ; ces timides circonspections qui ne profitent à personne, également nuisibles et à l'orateur qui s'y prête, et à l'auditeur qui les exige. A la peinture des jugements de Dieu succéda la peinture des mœurs ; on n'osa plus effrayer, on voulut plaire ; on s'appliqua bien moins à convaincre qu'à flatter des hommes dont on supposait les oreilles plus délicates que les consciences, et dont on cherchait plus à enlever les suffrages qu'à opérer la conversion. C'est ainsi que ces prédicateurs ne voyaient pas qu'en voulant s'ouvrir une route nouvelle, ils faisaient bien moins qu'ils n'auraient pu faire, s'ils eussent consulté les seules règles du bon sens, et l'inspiration même de leurs propres talents ; qu'en cherchant la gloire, ils prenaient la route opposée, et qu'en courant

après la vogue, ils manquaient la renommée.

Nous ne pouvons ici résister au plaisir de citer la belle et grande leçon que, du haut de sa chaire, le maître des prédicateurs donnait à ceux de son temps. Il veut leur prouver qu'ils ont une grande puissance à exercer : « Où ? dit-il, dans les consciences. Comment ? par la manifestation de la vérité ; et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par l'académie et l'arrangement des paroles ; l'imagination réjouie par la délicatesse des pensées ; l'esprit gagné quelquefois par la vraisemblance du raisonnement. La conscience veut la vérité ; et, comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, non un brillant et un feu d'esprit qui égale, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent, mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité et parler Jésus-Christ lui-même ? Dieu a les orages en sa main ; il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le bruit du tonnerre. Il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre ; et s'il y avait un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dit comme à Job : *Et si habes brachium sicut Deus, et si voce similitonas* (Job, XL, 4) : si tu crois avoir un bras comme Dieu, et tonner d'une voix semblable, achève et fais le dieu tout à fait (29). »

Quel style ! quelle dignité ! quelle hauteur ! quelles pensées ! N'est-ce donc pas ici que l'on trouve ces *éclairs qui percent, ce tonnerre qui émeut, et ce foudre qui brise les cœurs* ? Fut-il jamais une plus terrible condamnation de ces apôtres manqués, contre lesquels nous nous élevons ici, qui, bien loin de *faire reluire la vérité, et parler Jésus-Christ lui-même*, ne parlaient qu'un langage à eux et ne cherchaient qu'un *brillant feu d'esprit qui égale, ou une harmonie qui délecte et des mouvements qui chatouillent* ? Et si Bossuet craignait tant que les prédicateurs n'ambitionnassent de *flatter les oreilles par l'Académie*, lors même que l'Académie n'était dangereuse ni par ses leçons, ni par ses principes, ni par ses exemples, que n'eût-il pas dit s'il eût vu les prédicateurs du dernier siècle devenir académiciens, en même temps que les académiciens se faisaient moralistes, catéchistes et prédicateurs ; s'il les eût vus, au lieu de couper dans le vif et d'écraser de tout le poids des saints oracles ces tartufes de morale, mettre tout leur art à parodier les homélies philanthropiques et les grimaces sentimentales (30) de ces prédicants d'humanité ?

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que l'on voyait les prédicateurs dont nous par-

(28) *Telum imbellis sine ictu*. VIRG. *Ænéid.* lib. II, v. 544.

(29) BOSSUET. 2^e Sermon pour le second dimanche

de carême, *Sur la parole de Dieu.*

(30) C'est ce que Mercier appelait de la sensiblerie.

lons chercher à se justifier à eux-mêmes cette espèce d'abdication de leur saint ministère, et ce déplorable sacrifice qu'ils faisaient à l'opinion. Nous en avons même connu qui se faisaient illusion au point de croire qu'il fallait ainsi apprivoiser le siècle avec la divine parole, et disputer d'adresse et de raffinement avec lui, pour mieux vaincre sa résistance et surmonter sa corruption. L'abbé de Boismon, entre autres, prédicateur du beau monde et académicien, appelait cette condescendance *un innocent artifice, une utile et bienfaisante séduction*; partant de ce principe, que, *quand le vice est devenu ingénieux, il faut le devenir avec lui pour le combattre* (31). Etrange manière de livrer bataille, que celle d'émousser ses traits pour mieux percer son ennemi ! Trop de prédicateurs adoptèrent ce système, véritablement *séduisant* pour ceux qui préféreraient leur vanité à leurs devoirs, et qui cherchaient plus à se prêcher eux-mêmes qu'à prêcher les autres. Ils devinrent *ingénieux* aux dépens de leur ministère et même de leurs propres succès, et ils publièrent ainsi qu'en courant après l'*artificieux* et le *séduisant*, ils manquaient le touchant et surtout le sublime. Ces hommes *ingénieux* ne s'apercevaient pas que les philosophes ne pouvaient que leur savoir gré d'une condescendance qui était toute à leur profit, et au détriment de la vérité. Ces hommes *ingénieux* ne voyaient pas que le monde se moquait d'un *artifice* qu'il trouvait véritablement *innocent*, et qu'il riait de ces apôtres si raffinés, si déliés, qui croyaient arriérer avec des fils d'araignées ce torrent d'impiété qui emportait tout. Ces hommes *ingénieux* ne comprenaient pas qu'ils ne *séduisaient* personne; que, dans l'art de parler, le talent doit toujours dominer l'esprit, et non l'esprit dominer le talent; que le vrai mérite, ainsi que la vraie gloire d'un orateur chrétien, c'est de dompter son siècle, et non de s'en laisser maîtriser; c'est d'être le juge de ses auditeurs, et non de regarder ses auditeurs comme ses juges; c'est enfin de bien se convaincre qu'en devenant leur esclave il perd le plus beau de ses droits, celui de leur parler en maître.

Troisième cause : — *La manie des sujets plus philosophiques que chrétiens.*

En conséquence de cette *utile et bienfaisante séduction*, les vérités fondamentales du christianisme furent presque exilées de la chaire; comme si l'on eût oublié que les grands sujets font les grands orateurs, ainsi que les grands combats font les grands capitaines. A la place de ces riches masses d'éloquence que présentent les sujets véritablement religieux, ce furent de jolis portraits et de brillantes enluminures, qui laissent l'auditeur aussi froid que l'orateur lui-même : tableaux agréables et piquants des mœurs, plus propres à flatter la mali-

gnité qu'à corriger la perversité, et à faire briller le bel esprit que l'esprit apostolique. On n'entendit plus ces grands sujets sur l'éternité, sur l'enfer, sur la mort du pécheur, sur le jugement, sur l'impénitence finale, et autres vérités de cette nature, que nos grands maîtres choisissaient de préférence, et qui sont la vraie base de l'instruction chrétienne; on ne traite que des sujets plus philosophiques que chrétiens, où la charité fut remplacée par l'humanité, Dieu par l'Etre suprême, et l'enfer par je ne sais quoi, enfin, les magnificences de la révélation par les artifices de la rhétorique; sujets maigres et décharnés comme des squelettes, où toute la perfection consiste à réunir la délicatesse des pensées à l'élégance de la diction, et où, quand l'orateur a montré son esprit, on n'a plus rien à lui demander; sujets uniquement propres à exercer la voix et le langage, semblables à ces sources pauvres; qui, ne pouvant former des rivières où des fleuves, se répandent ça et là, et ne produisent que de petits ruisseaux qui vont se perdre, en serpentant, dans des sables arides.

Est-ce donc avec de pareils sujets qu'on peut donner l'essor aux grandes explosions du zèle, poursuivre le vice à outrance, et lui livrer *des combats à mort*? est-ce avec de pareils sujets qu'on fait couler des larmes, et qu'on pleure soi-même? est-ce enfin avec de pareils sujets que nos premiers orateurs opéraient ces merveilleux effets de la parole, dont l'histoire nous a laissé le souvenir? Qui ne connaît le trait frappant de Massillon, dans son sermon du *petit nombre des élus*? Voltaire a dit lui-même que c'est le plus beau mouvement d'éloquence ancienne et moderne; et la tradition nous a conservé le souvenir de la sensation extraordinaire que ce morceau produisit sur des auditeurs tout hors d'eux-mêmes. Ce n'est point en prêchant sur le luxe, sur les vertus domestiques et purement sociales qu'un orateur peut se monter à ce ton de pathétique et de sublime. Il faut, pour cela, avoir à remuer les plus grands intérêts du cœur humain : c'est en traitant les vérités les plus touchantes ou les plus terribles de la religion, que peuvent se porter ces grands coups qui transportent un auditoire, ou qui le terrassent. C'est avec ces leviers puissants qu'on ébranle les âmes, et que l'orateur se sent élevé au-dessus de lui-même; c'est bien alors qu'il peut se dire l'envoyé du ciel, et parler en son nom; c'est lorsqu'il semble prendre des mains de Dieu même cette balance redoutable, dans laquelle il pèse, comme de sa part, les destinées humaines, ou ces foudres terribles qui réveillent le pécheur et terrassent l'impie rebelle. Quel avantage un pareil orateur n'a-t-il pas sur celui qui, bien loin d'inspirer à ses auditeurs la frayeur salutaire des jugements de Dieu, ne prêche uniquement que pour capter les jugements des hommes, et, au lieu

(31) *Discours de réception à l'Académie.*

de faire trembler les autres, ne tremble que pour lui-même (32).

Sans doute, les sujets moraux ne peuvent être exclus du domaine de la chaire, mais ils n'en doivent être que l'accessoire; et encore faut-il qu'ils soient rattachés à la religion, dont le prédicateur ne peut cesser d'être l'organe. Ce n'est pas la morale qui fait la religion, c'est la religion qui fait la morale. Rien de plus ordinaire que d'entendre aujourd'hui grand nombre de gens nous dire hardiment qu'il faut laisser le dogme aux écoles, et s'appliquer surtout à prêcher la morale: maxime dangereuse dans un temps surtout où l'on ne place la morale avant tout, que pour laisser la religion de côté; maxime dont il est trop facile d'abuser, et qui n'est propre qu'à énerver la sainte vigueur et la majesté vénérable du ministère évangélique. Ils prêchent effectivement la morale, c'est-à-dire que, la détachant des mystères dont elle tient sa sanction et sa consécration, ils n'en font plus qu'une triste philanthropie sans vie comme sans autorité, plus propre à attiédir le cœur qu'à l'épurer et à le nourrir. Or, comment être riche en beautés et en grands mouvements avec des sujets si pauvres? Ce n'est point ainsi qu'on peut étendre l'empire de la parole et le domaine de l'élocution; ce n'est point ainsi que pensait Bossuet, quand il disait: « On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme (33). » Ils prêchaient donc la morale; mais ils se gardaient bien de s'y borner, et de croire qu'ils pouvaient laisser le dogme, qu'on ne doit point confondre avec les discussions dogmatiques, et moins encore avec les subtilités de l'école. Ils croyaient sans doute que, si l'orateur qui s'attacherait seulement au dogme manquerait son but, celui qui s'astreindrait uniquement à la morale ne le manquerait pas moins; que c'est, pour ainsi dire, sur ces deux pivots que doit rouler tout l'enseignement chrétien; que dans cet heureux mélange réside tout son secret, parce qu'en même temps que la morale peut dénouer le dogme d'une certaine sécheresse qui semble lui appartenir, le dogme communique à la morale ce nerf qu'elle n'a point par elle-même, et je ne sais quelle majesté qui la rend plus auguste, plus imposante et plus sainte.

Aussi est-ce dans la région sublime des

mystères, que l'on a vu planer les aigles de la chaire. C'est dans ces vastes réservoirs qu'ils ont puisé les eaux abondantes de l'éloquence sacrée; c'est en entrant, comme le grand prêtre, dans le saint des saints, qu'ils en rapportaient des oracles, qui, sortis de ce sanctuaire, n'en paraissaient que plus vénérables. Jamais Bourdaloue et Massillon n'ont brillé davantage que dans ce genre de sermons; et si l'un n'a rien fait de mieux que sa *Passion* si renommée, l'autre n'a rien produit de plus éloquent que son sermon sur la *Divinité de Jésus-Christ*. Bossuet n'est jamais plus admirable, même comme orateur, que quand il s'enfonce dans les profondeurs dogmatiques. Partout il ramène les vérités morales aux vérités mystérieuses, et il sait les enchaîner de telle sorte, qu'elles se fortifient réciproquement et se font ressortir les unes par les autres. Voyez quelle magnificence de doctrine il déploie dans son sermon sur l'*éminente dignité des Pauvres*; voyez comment, dans son discours sur la *parole de Dieu*, qu'il compare avec le mystère eucharistique, il sait tirer de ce rapport auguste je ne sais quelle profondeur et quelle majesté qui paraissent d'abord étrangères à la nature de son sujet, et pourtant ne lui prêtent que plus de force. Il n'y a pas même jusqu'à ses *Oraisons funèbres* où l'on n'admire ce noble accord de la doctrine et de l'éloquence, et où il ne veuille entrer dans les *puissances du Seigneur* (*Psal. LXX, 15*), tant il était porté au grand, tant son génie, qui avait besoin de l'infini, aimait à se perdre dans l'immensité et se trouvait trop resserré dans les limites de la morale humaine! tant il est vrai que le champ dogmatique, où les orateurs médiocres croient ne rencontrer que des épines et des ronces, produit néanmoins, pour ceux qui savent le défricher, des fruits abondants dont s'alimente le génie, et même des fleurs dont il peut parer sa couronne.

C'est donc pour avoir abandonné la partie doctrinale et mystérieuse, et s'être trop attachés à la partie morale et humaine, que quelques prédicateurs modernes n'ont pas moins trahi leurs propres intérêts que ceux de leurs auditeurs. Ils ont payé une espèce de tribut au génie de leur siècle, en substituant aux magnificences de la révélation les *pompons* de leur rhétorique; par là ils ont manqué le vrai but de l'instruction chrétienne, celui d'enrichir la morale par le dogme et le dogme par la morale; et, se privant ainsi de la force de leurs sujets,

(52) On ne peut se dissimuler que quelques-uns des prédicateurs renommés peu avant la révolution, n'aient affecté de traiter, dans leurs sermons, des sujets plus philosophiques que chrétiens. En se prêtant ainsi à l'esprit du siècle, ils n'ont donné, le plus souvent, que des discours sans suc et sans substance, modèles, si l'on veut, de style et de goût, mais non de chaleur et de sentiment, d'élévation et de force oratoire.

Le Père de Neuville, qui touchait au grand siècle, tomba moins dans le piège, et on ne peut lui reprocher d'avoir négligé les grandes vérités, ni dédaigné

les sujets vraiment évangéliques. Aussi est-il au premier rang parmi les prédicateurs du second ordre. On l'a appelé le *Voltaire des prédicateurs*, à cause de son style fleuri et de ses nombreuses et brillantes énumérations. Cette comparaison et ce rapprochement sont assez justes; le Père de Neuville étant à peu près à Bossuet, à Bourdaloue, et aux autres grands maîtres de la chaire, ce que Voltaire est à Racine, à Corneille, et aux grands auteurs dramatiques.

(55) Sermon sur l'Unité de l'Eglise, 1^{er} point.

ils ont perdu ou affaibli celle de leurs talents.

Et voilà d'où vient, pour le dire en passant, l'incontestable supériorité des prédicateurs catholiques sur les prédicateurs protestants. C'est que ceux-ci puisent presque tous leurs discours dans une raison toute nue, qui semble s'effaroucher de tout ce qui est dogme, et repousser tout ce qui est mystère. Les sujets qu'ils traitent ordinairement ne diffèrent guère des traités de Sénèque et de Cicéron, paraissent plus faits pour des littérateurs que pour des prédicateurs. L'autorité des saints Pères, qu'ils affectent de mépriser, parce qu'ils ont intérêt de la méconnaître, n'est rien pour eux ; et, rougissant de citer ces grands maîtres d'éloquence et de vertu, ils se privent ainsi de cette manne véritablement nourricière qui renferme, dit Bossuet, *la première sève du christianisme*. En dédaignant de creuser cette mine féconde, où les prédicateurs catholiques puisent de si grandes ressources pour leurs talents, ils se trouvent réduits à leur propre force, et sont ainsi beaucoup moins éloquents, parce qu'ils emploient moins les matières propres à allumer le feu de l'éloquence, et à donner, pour ainsi dire, une plus grande ampleur au génie de la parole. De là cette froideur continue, cette absence de toute onction et de tout pathétique sans lesquels il n'y a point d'orateur : témoin Saurin, à qui, pour être un prédicateur du premier ordre, il n'a manqué que d'être catholique et d'avoir été élevé à l'école de Bossuet et de Bourdaloue.

C'est avec ces grands sujets et ces dispositions vraiment apostoliques, que nos missionnaires produisaient si souvent les effets les plus prodigieux. Sans autre talent que leur zèle, sans autre culture qu'un cœur ardent et passionné pour le salut des âmes, vrais athlètes de la parole, lorsque tant d'autres n'en étaient que les dissipateurs, c'est en parlant de la mort, de l'enfer, de l'éternité, et en sachant ainsi intéresser la nature immortelle de l'homme, qu'ils savaient si bien remuer les cœurs, et opérer ces éclatantes conversions que n'auraient osé se promettre les prédicateurs les plus consommés. Ces orateurs véritablement populaires étaient d'autant plus éloquents, qu'ils aspiraient moins à l'être, et que, par un secret qu'ils possédaient à leur insu, ils tournaient leur asperité en force, leur simplicité en ornement, leurs négligences en moyens, et produisaient ainsi ces grands effets, sans se douter peut-être des règles mêmes de l'art. C'est ainsi que l'on voit quelquefois sortir de ces terres vierges des productions d'autant plus vigoureuses, que leur sol n'a jamais été dompté ni affaibli par le travail de la culture. Tel fut surtout ce Brydaine, qui s'est montré si digne d'être à leur tête, et qui a mérité un nom dans les fastes de la chaire. C'est en assortissant

heureusement à la nature de son caractère la nature de ses compositions ; c'est en planant toujours dans les hautes régions des vérités premières, qu'il se mettait plus à la portée des nombreux auditeurs qu'il voulait entraîner, et descendait plus aisément jusqu'à ces multitudes affamées de l'entendre, dont il savait si bien, ou frapper l'imagination, ou exciter l'enthousiasme, ou réveiller les remords, ou arracher les larmes.

En parlant des timides condescendances et des tristes ménagements qui n'ont que trop contribué au dépérissement de l'éloquence chrétienne, nous n'avons pas sans doute voulu dire que tous les prédicateurs payassent également le tribut au goût dominant de leur siècle ; et nous remarquerons, à la gloire de quelques-uns dont la mémoire est précieuse à la chaire française, que, loin de céder à la contagion et de subir la loi du monde, ils honoraient leur ministère comme saint Paul, par un noble courage, et qu'ils firent, à cet égard, l'acquisition de leur conscience comme de leur talent. On en vit même qui, au risque de déplaire, signalaient du haut de la chaire royale, et les scandales qui déshonoraient la cour, et les malheurs qui menaçaient la monarchie. On les vit foudroyer constamment l'impiété moderne, comme l'avant-coureur de notre ruine, et, quoique l'orage qui devait fondre un jour sur notre malheureuse patrie ne fût encore qu'un point imperceptible qui paraissait au loin sur l'horizon, ils le montraient, à travers les nuages, à la France endormie et fascinée par ses sophistes. Sentinelles toujours vigilantes, tandis que tout était muet, eux seuls sonnaient l'alarme ; eux seuls, en annonçant ces jours de denil et de désolation, s'écriaient avec Jérémie : *Malheur à Babylone ! malheur à Samarie et malheur à Jérusalem !* Les philosophes nous donnaient ces tristes pronostics pour des déclamations intéressées et des exagérations fanatiques : mais les événements ont montré si ceux qui parlaient ainsi étaient des déclamateurs ou des sages, des fanatiques ou des hommes prévoyants, et si c'était l'esprit de corps ou l'esprit public, l'intérêt ou la raison, l'amour d'eux-mêmes ou l'amour de leur pays, qui animaient leur zèle et arrachaient de leur bouche ces funestes prédictions.

Quatrième cause : — *La révolution.*

Ainsi la chaire chrétienne se soutenait encore, non sans quelque gloire, lorsque la proscription dispersa ses principaux appuis. Cette révolution fatale, dont les philosophes avaient été les précurseurs, et dont les prédicateurs furent les prophètes, vint l'abattre de sa hache impie, et ses derniers échos allèrent retentir sur des rives lointaines : catastrophe d'autant plus déplorable, qu'il est notoire qu'à cette époque même, d'heureux projets se préparaient pour lui donner une nouvelle vie (34). Mais le mo-

(34) L'auteur fait ici sans doute allusion au projet qu'avait eu M. de Beauvais, évêque de Senes, de

fonder un séminaire de prédicateurs, et de rédiger une nouvelle *Bibliothèque des prédicateurs*. On sait

ment fatal, marqué par la Providence, était arrivé, où il ne s'agissait plus d'émulation, mais de destruction : tout devait périr, les talents comme les grandeurs. Le règne de Napoléon parut leur être un instant favorable ; mais, par principe politique, la religion n'eut pas, sous ce monarque, une existence véritable, et ses ministres ne reçurent pas de lui un assez solide appui. Au retour de nos rois, elle parut se ranimer et reprendre un nouveau courage. Avec les fils de saint Louis, la confiance renaquit dans le sanctuaire, et tout nous faisait espérer que la restauration du trône, préparant celle de l'autel, relèverait en même temps la tribune sacrée. Mais quel pouvoir humain pourra forcer si tôt la malignité des temps ! quel bras serait assez fort pour dompter ce génie du mal, qui ose encore se promettre de dompter le génie du bien ? Les intentions les plus nobles et les plus loyales seraient-elles en ce moment assez puissantes pour surmonter tant d'obstacles ? Quel esprit créateur fécondera ce champ aride ? quel souffle divin détruira ces germes de corruption, et vivifiera ces principes de mort ? Et qui peut nous dire quand et par où nous arrivera l'époque du salut et le moment de la résurrection ?

Nous voyons, il est vrai, revivre en ce moment cette milice d'hommes apostoliques, qui, reproduits comme par une espèce d'enchantement, et nés de la disette même d'ouvriers qui afflige le sanctuaire, renouvellent les succès merveilleux de leurs infatigables devanciers.

Gloire et honneur leur soient rendus mille fois, pour n'avoir pas désespéré du salut de la France, et l'avoir jugée encore digne de leurs efforts ! Mais il est triste d'être forcé de le demander : Comment se recruta leur phalange sacrée ? comment se reproduiront-ils ? doute pénible et affligeant pour tous les gens de bien. Et que serait-ce si, au lieu de les favoriser, on calomniait leur zèle, et si, bien loin d'encourager leurs efforts, on redoutait jusqu'à leurs succès ? Que serait-ce, s'il se formait contre eux une ligue impie, et tellement puissante que toute la protection royale suffît à peine pour les mettre à l'abri ? Que serait-ce, si on les signalait comme des *convertisseurs*, des perturbateurs de l'ordre public, des fanatiques qui troublent les consciences, et qu'on tournât ainsi contre eux leur propre gloire et leurs propres bienfaits ? Non, après les conquêtes qu'ils font à la religion et à la vertu, rien n'est plus honorable pour eux, que d'avoir mérité la haine des méchants. Hélas ! quel serait notre sort, si les vœux de ces ennemis de tout bien, de ces missionnaires d'athéisme et de libertinage,

étaient accomplis ? Nous n'aurions plus de convertisseurs, mais aussi nous n'aurions plus de convertis, et les hommes resteraient ce qu'ils sont, s'ils ne devenaient encore pires qu'ils n'ont jamais été, et plus méchants qu'ils ne peuvent être ; nous n'aurions plus de fanatiques qui troubleraient les consciences, mais nous aurions plus que jamais des factieux qui brouilleraient l'Etat, et des corrupteurs qui troubleraient les familles ; nous n'aurions plus de ces zélés qui portent jusqu'au fond des cœurs le remords et le repentir, mais nous aurions des empoisonneurs qui porteraient dans les âmes le venin de leurs affreux systèmes, et qui les laisseraient dormir tranquillement dans la paix du crime et dans la corruption de tous les vices. L'immoralité se répandrait comme un torrent, et les campagnes le disperseraient aux villes en impiété et en libertinage. Ce qui n'empêcherait pas ces grands restaurateurs de la raison publique de chercher à nous rassurer, en nous disant que le cours des idées libérales n'en saurait être troublé ; que, si les malfaiteurs se multiplient, la justice aura la ressource de multiplier ses satellites et ses agens ; que, si l'on n'a plus de missionnaires pour les convertir, on aura des bourreaux pour les punir ; que, si le peuple devient sauvage, faute d'instruction, on espère le rendre poli à force de lumières ; et qu'enfin, si la nation se dégrade et tombe en pourriture, le siècle marchera toujours vers une perfection idéale, et la plus haute civilisation n'en sera pas moins notre partage.

Il faut le dire cependant, quels que soient les succès de ces hommes apostoliques, et quelques moyens de propagation qu'on leur suppose, ils ne pourront retarder la décadence de la chaire, envisagée sous le rapport de l'art oratoire : car les orateurs proprement dits n'entrent pas moins que les missionnaires dans l'économie de l'apostolat chrétien, et si les campagnes réclament les uns, nos cités ont besoin des autres. Il faut en effet des orateurs pour parler aux grands et dans les occasions solennelles, c'est-à-dire qu'il faut des hommes de talents, à prendre ce mot dans son acception rigoureuse. Ainsi le veut la Providence ; ainsi l'a disposé cet Esprit divin qui préside à la destinée de l'Eglise. C'est lui qui forme les uns pour la haute méditation, et les autres pour la parole ornée (35) ; qui éclaire les grands génies, comme il rend désertes les langues des enfants (Sap., X, 21) ; c'est lui qui veut que les uns traitent la sagesse avec simplicité, et que les autres la traitent avec magnificence (II Mach. II, 9) ; il crée les orateurs sublimes comme les docteurs transcendans ; il donne enfin des *anges* à l'école, et des *bouches d'or* à la chaire. Il entre dans ses vues

aussi qu'un peu avant la révolution, le ministre de la feuille, M. de Marbeuf, se proposait de faire revivre l'usage suivi sous Louis XIV, d'encourager les talents par l'espérance des honneurs et des di-

gnités ecclésiastiques. (Note de la 1^{re} édition.)

(35) C'est là ce que saint Augustin appelait *granditer dicere*. De Doctr. Christ. lib. IV, n. 55.

qu'on orne les discours, comme il veut qu'on pare les autels, et que le sacrificeur même soit orné. Cet ornement n'est point un luxe, ou, si c'en est un, c'est un luxe saint, qui, bien dirigé, a son utilité et sa grandeur, comme celui des temples; et si rien n'est trop riche pour le lieu où Dieu habite, rien aussi n'est trop beau pour celui qui le fait parler. Un grand talent ajoute à l'éclat des solennités; il relève la dignité du ministère et l'idée que l'on a du ministre; il donne un nouveau prix comme un nouvel attrait à l'instruction; il rend la parole de Dieu plus auguste et plus vénérable; il sert à lui concilier une oreille plus attentive; il subjugué plus aisément tant d'esprits difficiles et faussement superbes, qui ne goûteraient point certaines vérités, si on les leur offrait dans leur austère simplicité. Il agit même bien plus qu'on ne pense sur les nommes grossiers; ce qui a fait dire à un rhéteur célèbre que *l'éloquence est la raison de la multitude* : il répare, en quelque sorte, les torts de cette foule d'orateurs médiocres qui laissent avilir dans leur bouche la majesté des oracles sacrés; ce qui rappelle ce mot si précieux de Bourdaloue, auquel on demandait pourquoi il écrivait avec tant de soin tout ce qu'il disait, et n'osait jamais parler d'abondance : *Par respect*, répondit-il, *pour la parole de Dieu*.

Et certes, pourquoi les prédicateurs ne se serviraient-ils pas de l'art de l'éloquence pour le triomphe de la vertu, comme les écrivains profanes ou impies s'en servent pour le triomphe des passions et des vices? Et pourquoi ne l'emploieraient-ils pas pour la défense de la vérité, quand les méchants en tirent un si grand avantage pour le succès de leurs paradoxes, pour éblouir les yeux de la crédulité, et pour accrédi ter l'empire de l'impiété et du mensonge?

Voilà pourquoi nous voyons l'Apôtre lui-même, l'Apôtre par excellence, qui, dédaignant, ainsi qu'il nous l'apprend, tous les discours sublimes et les vains ornements de l'éloquence humaine, quand il parlait aux simples fidèles, savait néanmoins être éloquent, et ne point dédaigner les formes oratoires, quand il parlait devant l'aréopage (36) : convaincu qu'il devait accommoder son langage à la disposition naturelle des esprits qu'il avait à convaincre ou à persuader.

Les orateurs sacrés n'ont point à prêcher, comme saint Paul, devant l'aréopage; mais ils ont à parler devant des hommes non moins difficiles dans leur goût, et aussi

hautains dans leurs pensées que les sénateurs et les philosophes d'Athènes; mais ils ont à parler encore devant les rois, devant les princes et les grands, devant les courtisans, qui ne veulent pas plus de la vérité pour eux que pour leurs maîtres. La majesté de la parole doit donc répondre à la majesté de l'auditoire, et la dignité des leçons à l'importance des devoirs. C'est ici surtout qu'il importe de faire respecter la parole de Dieu, en sachant réunir toutes les ressources de l'art à tout le zèle de l'apostolat. Qui n'admire pas tous les jours les nobles et touchantes leçons que Bossuet, Bourdaloue et Massillon donnaient à Louis XIV? Quel heureux mélange de liberté et de sagesse, de force et de retenue, de courage et de modestie! et quels discours que ceux au sortir desquels le plus grand comme le plus flatté des rois *était mécontent de lui-même*, et se proposait de *faire son devoir*, comme le prédicateur *avait fait le sien*! Mais quel est donc ce grand et inappréciable ministère qui donne droit au plus simple prêtre de faire retentir du haut de la tribune sainte, aux oreilles des rois, les vérités les plus terribles et les plus salutaires (37)? vérités qu'aucun couris an n'oserait ou ne pourrait dire sans danger, et qui viennent naturellement se placer dans la bouche des prédicateurs, sans que le souverain puisse s'en offenser, et que la dignité royale puisse en être compromise. Combien est loin d'une si noble hardiesse l'arrogance de ces modernes précepteurs des rois, qui, formés à l'école de la philosophie, ne sauraient instruire les princes sans les régenter, ni leur dire des vérités sans leur faire la leçon! Quelle est donc cette auguste fonction qui concilie si bien le respect et la soumission du sujet avec l'instruction du maître, et offre l'avantage sans prix d'opposer au pouvoir suprême un frein d'autant plus fort, qu'il est plus doux et plus persuasif? Mais où serait maintenant le Nathan qui oserait dire : *Tu es ille vir ?* (II Reg., XII, 7.) Comment se formeront ces apôtres ou ces prophètes, qui, unissant l'autorité de la parole à celle du talent, tonnaient sur la tête des rois endormis, au nom de celui qui les juge et les brise dans sa colère (Psal. CIX, 5), et rendaient témoignage à la vérité, *sans être confondus* (Psal. CXVIII, 46.) Qui remplacera cet admirable contre-poids à la toute-puissance? Serions nous condamnés à ne plus voir revivre ces orateurs sacrés, qui doivent être d'autant plus chers aux vrais amis des peuples, ainsi qu'à ceux des rois, que rien

(36) Rien n'est peut-être plus éloquent, dans toute l'antiquité, que le commencement du discours de saint Paul dans l'aréopage : « Athéniens, en passant devant un de vos autels, j'y ai vu cette inscription : Au Dieu inconnu. C'est ce Dieu, que vous adorez sans le connaître, que je vous annonce. » (D'ALEMBERT, *Essai sur les Eléments de la philosophie*, tom. IV.)

(37) « Notre éloquence s'éleva surtout dans la chaire, et c'est là qu'elle parvint à sa plus grande hauteur : car, pour être vraiment éloquent, on a

besoin d'être l'égal de ceux à qui on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre sur eux une espèce d'empire; et l'orateur sacré, parlant au nom de Dieu, peut seul déployer, dans les monarchies, devant les grands, les peuples et les rois, cette sorte d'autorité et cette franchise altière et libre, que, dans les républiques, l'égalité des citoyens, et une patrie qui appartenait à tous, donnait aux anciens orateurs. » (THOMAS, *Essai sur les Eloges*; chap. 50.)

ne peut les suppléer, et que leur perte deviendrait funeste sous le triple rapport de la morale, du talent et de la saine politique?

Un moyen de restauration et de vie s'offrirait peut-être à l'éloquence chrétienne, dans le retour de cette société célèbre qui a fait de si grandes choses, qui a produit nos plus illustres orateurs, qui savait si bien unir le talent de la parole à l'esprit apostolique, et qui éclairait l'ancien monde en même temps qu'elle civilisait le nouveau; corporation si bien constituée, et d'un tempérament si robuste et si sain, qu'aujourd'hui même, qu'elle n'est plus qu'une ombre d'elle-même, elle se montre encore vivace dans ses derniers rejetons (38). Mais ce retour est impossible, et trompera toujours les vœux de la vertu, tant que l'impiété prévaudra, que la ligue des libéraux serapuisante, que la philosophie s'emparera des avenues du trône, et restera maîtresse des postes avancés, et que les régulateurs de l'éducation publique marcheront au hasard, et se perdront dans des voies incertaines et des moyens obliques. Le parti funeste en est pris: le siècle, qui dans sa démenée orgueilleuse, nous dit qu'il ne peut reculer, *ne recule point*; il n'en aura pas le démenti; dussent toutes les chaires rester muettes, toutes les écoles demeurer désertes; dussent tous les talents s'abâtardir, la jeunesse devenir sauvage, l'éducation publique n'être plus qu'un vain nom. *Génération perverse et adultère*, es-tu donc assez punie? et de qui donc vient ta ruine, si ce n'est de toi-même?

Si maintenant on nous dit qu'il faut se confier à la Providence; que le divin fondateur de l'Eglise, intéressé à sa conservation et à sa gloire, ne permettra pas que cette parole féconde, qu'a conquis le monde, après l'avoir créé, *retourne à lui vide* (Isa., LV, 11); et que *cette voix magnifique, qui brise les cèdres, ébranle les déserts, et retentit jusqu'au fond des abîmes* (Psal. XXVIII, 3, 8), perde à jamais et sa vertu première et son ancien éclat: si l'on cherche à nous consoler par cette flatteuse perspective, nous n'en répondrons pas moins que, si les promesses divines doivent nous inspirer de la confiance, les dispositions actuelles des esprits ne peuvent que nous inspirer de l'effroi, et que nous avons encore moins à pleurer sur le présent qu'à nous alarmer sur l'avenir; nous n'en dirons pas moins que ce n'est point en attirant, chaque jour, sur nos têtes de nouveaux tonnerres et de nouvelles malédictions, que nous aurons droit de compter sur de nouveaux bienfaits et de nouveaux miracles; nous n'en répondrons pas moins...., ou plutôt nous ne répondrons point, car nous savons, avec le Sage, qu'il y a un temps pour parler et un temps pour se taire. (Eccle., III, 7.) Nous nous garderons bien d'exprimer ici toute notre pensée; vous ne pourriez la supporter maintenant,

pour nous servir des expressions de la Sagesse même: *Non potestis portare modo* (Joan., XVI, 12): mais nous vous parlerons quand cette fièvre de l'opinion, et cette ivresse de l'esprit qui vous transporte, se sera dissipée; quand ce charme qui vous fascine encore sera détruit; quand la terre sur qui tombera la semence sera plus propre à la recevoir, et que nous pourrons vous dire sans ménagement ce que vous pourrez entendre avec utilité: *Scies autem postea*. (Joan., XIII, 7.) Car telle est la triste position des choses, et l'aveuglement des esprits, que pour mieux vous servir nous devons nous taire, et nous envelopper du manteau de la prudence, jusqu'à ce que le temps du vertige soit passé, et que le torrent de l'iniquité soit écoulé: *Donec trans-eat iniquitas*. (Psal. LV, 2.)

Mais, si nous retenons en nous-mêmes de trop justes pressentiments, si nous croyons plus sage de ne pas jeter dans les esprits de sinistres alarmes sur les destinées futures de la religion parmi nous, du moins nous sera-t-il permis de prévoir et de déplorer le sort de l'éloquence chrétienne. Oui, l'art sublime des Chrysostome et des Bossuet touche à sa fin; et c'est bien ici que les prédicateurs peuvent s'appliquer à eux-mêmes ce qu'ils répètent si souvent dans les chaires chrétiennes: *Consummatum est*: Tout est consommé. (Joan., XIX, 30.) Oui, nous avons trop sujet de le craindre, notre littérature verra tarir cette source féconde de richesses et de moyens pour la culture de l'esprit, et la perte des orateurs sacrés hâtera la stérilité dont elle est menacée. Ainsi s'appauvrira de plus en plus cette langue déjà altérée, cette belle langue française qu'ils avaient jugée digne de rendre immortels leurs accents, et qui avait si bien secondé leur talent de toutes ses richesses. Ainsi cette chaire chrétienne, que l'on pouvait bien regarder comme la plus belle et la plus glorieuse de nos propriétés nationales, et qui s'était placée, à force de triomphes, au-dessus même de la tribune et d'Athènes et de Rome; cette chaire, qui n'avait aujourd'hui aucune rivale en Europe, qui tenait encore parmi nous la palme du talent et du génie, et qui régnait en souveraine sur les peuples comme sur les rois, va bientôt voir son sceptre échappé de ses mains, pour le céder à la science, si toutefois le règne de la science peut être long, quand le génie s'éclipse, quand le vrai goût se perd, quand l'art du raisonnement dépérit et s'éteint, et qu'elle-même dégénère en manie et en fanatisme. Tel est le sort des choses humaines; tout s'use par la nécessité du temps, et il faut que tout périsse, dans les lettres comme dans les empires. L'éloquence sacrée cédera donc à sa destinée, ainsi que tout le reste, jusqu'à ce que d'autres mœurs, d'autres institutions, d'autres principes, d'autres événements ou d'autres miracles,

(38) Ce corps était si parfaitement constitué, qu'il n'a eu ni enfance ni vieillesse. (*Histoire de Fénelon*, par M. le cardinal de Bausset, liv. I, n. 40.)

donnant aux esprits une nouvelle direction, viennent remonter le ressort des âmes, nous ramènent au goût du beau comme à

l'amour du vrai, et retiennent ainsi la chaire sainte au bord du tombeau où tout nous annonce qu'elle est près de descendre.

SERMONS SUR LE DOGME.

SERMON I^{er}

SUR L'IMMORTALITÉ.

Ubi est, mors, victoria tua? (I Cor., XV, 55)

O mort! où est ta victoire?

Est-ce donc à nous, mes frères, jouets infortunés, tristes victimes du trépas, à faire une pareille demande : O mort! où est ta victoire? Hélas! elle est dans ce deuil général qui couvre la terre, dans ces tombeaux pressés qui la surchargent, dans cette foule de générations qui s'écoulent comme un torrent et disparaissent comme un nuage. O mort! où est ta victoire? Ah! chrétiens, voyez-la dans ces empires qu'elle renverse, dans ces trônes qu'elle abat, ces amis qu'elle nous enlève, ces biens qu'elle nous ravit; dans nos mœurs et nos lois, nos arts et nos sciences qu'elle anéantit tour à tour, dans nous-mêmes enfin qu'elle use et qu'elle détruit.... Dans nous! qu'ai-je donc avancé? Quoi! serait-il vrai que tout périclît dans l'homme? Non, sans doute; il est en lui un être pur et respectable, inaccessible aux traits du temps et à l'empire de la mort : son âme, cette noble portion de lui-même, doit échapper au grand naufrage de la nature entière. Nous avons donc le droit d'insulter à la mort, et de lui demander avec une sainte fierté : *O mort! où est ta victoire? « Ubi est, mors, victoria tua? »*

Ce cri sublime d'une âme qui se sent plus forte que la terre, plus durable que le temps, quelle impression fait-il sur nous? Nous sommes immortels : que nous dit, mes chers frères, cette grande espérance? Hélas! elle produit des spéculations vaines, et jamais ces pensées fécondes qui partent du cœur; des rêves philosophiques, et jamais ces héroïques sentiments qui enfantent le salut. C'est en nous une idée, et non une persuasion; tout au plus un désir, et non une espérance. Oh! que nous faut-il donc pour toucher vivement nos âmes? et quelle léthargie est la nôtre, si l'attente d'une autre vie nous laisse froids et insensibles?

Non moriar, sed vivam : « Je ne mourrai point, mais je vivrai. » (Psal. CXVII, 17.) C'était le saint transport du prophète, c'est celui de toute âme que le monde n'a point enchantée; c'est l'élan généreux du fidèle qui vit de la foi des promesses : Je ne mourrai point, mais je vivrai. *La terre retourne à la terre, et l'esprit vers le Dieu qui l'a fait. (Ecclé., XII, 7.)* Mon corps doit se dissoudre; mais mon corps n'est pas moi, c'est tout au

plus le voile grossier qui cache mon être véritable, et la mort n'est pour moi que le commencement de la vie : *Non moriar, sed vivam.* Arrêtons-nous à cette idée. Ici-bas les passions grossières nous humilient et nous dégradent; le sentiment de l'immortalité nous élève et nous agrandit; les misères inséparables de notre condition viennent empoisonner nos jours les plus sereins; le sentiment de l'immortalité nous soutient et nous console. En deux mots, l'immortalité de notre âme est la plus glorieuse de nos prérogatives; c'est la plus douce de nos espérances. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Garantir son esprit des préjugés du siècle, et son cœur de l'aviilissement des passions, c'est, dit saint Augustin, la vraie grandeur de l'homme. Or, tels sont les deux effets qu'opère en nous le saint espoir de la vie future. Il nous préserve également de nos erreurs et de nos vices; nous y trouvons tout à la fois la source des plus vives lumières, le principe des plus grands sentiments; et c'est ici, sans doute, le lieu de s'écrier avec l'apôtre : *Nous nous glorifions dans l'espérance : « Gloriamur in spe. » (Rom., V, 5.)*

Oui, Messieurs, le plus grand nombre de nos erreurs prend sa source dans notre amour pour la vie présente. Renfermés dans le temps, nous sommes trop près des objets pour en juger sainement. Entraînés par le tourbillon, les vérités les plus frappantes échappent à nos esprits distraits; nous n'y voyons plus qu'une énigme. Peut-être voyons-nous, mais nous ne sentons pas. Pour connaître parfaitement le monde et son néant, la vie et sa rapidité, les hommes et leurs inconséquences, il faut sortir du temps, abandonner les figures qui passent, et habiter, par la pensée, l'immuable région de l'immortalité. C'est à cette hauteur que s'élève le vrai fidèle. Que l'air qu'il y respire est salubre et pur! Là s'effacent toutes les illusions, là disparaissent tous les nuages. Du point de vue où il se place, il n'aperçoit que des atomes là où le monde imagine des colosses. Il jette un regard sur la terre, et il n'y voit, comme Jérémie, qu'un sombre et triste vide que dominent de toutes parts et le mensonge et le néant : *Aspexi terram, et ecce vacua erat, et nihili. (Jer., IV, 23.)* Il y voit le puissant du siècle n'acquiescer tant d'honneurs, que pour se forger plus de chaînes; le riche n'augmenter ses possessions, que pour multiplier ses ennuis;

le conquérant ne remporter de grandes victoires, que pour laisser après lui de plus grands débris; le voluptueux, qui croit goûter des plaisirs, et ne trouve jamais que des remords; l'avare, qui vit de rien, pour mourir riche; le héros du siècle, qui prend la gloire pour la grandeur, la renommée pour l'immortalité; le mondain, qui ne fait qu'agrandir le vide de son âme en s'attachant à plus d'objets; le savant, qui raisonne sur le temps et le consume sans remords; le philosophe, qui se croit un sage et n'est qu'un sophiste; le pécheur obstiné réduit à la condition déplorable d'être assez lâche pour faire le brave contre Dieu; l'incrédule contraint sans cesse de lutter contre la religion qu'il est forcé de respecter, contre sa raison qui le condamne, contre sa fermeté qui l'abandonne, contre sa conscience qui le poursuit, contre la mort qui l'épouvante et qui le presse, et qui le pousse, et qui le traîne de doutes en doutes, de passions en passions, de malheurs en malheurs jusqu'à la porte du tombeau, au delà duquel se présente à lui un Dieu juste qu'il redoute, un Dieu bon qu'il n'ose espérer, et le triste et sombre néant, dont il voudrait se faire une ressource, et qui n'est que son désespoir. Il y voit enfin tous les hommes, qui consomment leur vie dans un stupide enchantement, qui se flattent et se méprisent, s'embrassent et se détestent, épuisent tous leurs biens pour épuiser leurs jours, forment sans cesse des vœux extrêmes pour des objets frivoles; jamais à Dieu par leurs plaisirs, jamais à leurs semblables par leurs passions, jamais à eux-mêmes par leurs affaires: insensés, qui regrettent le passé, abusent du présent, remettent à l'avenir le soin de leur salut, et ne vivent ainsi que par des regrets ou par des espérances!

C'est encore du sein de l'immortalité qu'il voit la pompe du pouvoir, l'orgueil de la naissance, tous les sentiers de la prospérité et de la gloire aboutir au tombeau. Le temps, qui s'écoule avec une incroyable vitesse pour faire place à l'éternité, se perd dans ce vaste océan comme un faible ru sseau; il entraîne dans sa fuite nos plus hardies entreprises, ne fait qu'un même débris et des héros et des trophées, et des vainqueurs et des vaincus; il confond dans un même néant et nos chagrins et nos plaisirs, et nos craintes et nos espérances; la vertu seule ne meurt point; toujours auguste, si elle n'est pas toujours heureuse, et au milieu de ce désastre universel, brillant seule d'une gloire immortelle.

Que conclut l'homme immortel de toutes ces lumières? qu'il y a de la frénésie à ne point s'attacher à un objet solide, dans cet éroulement général; que tout ce qui se termine au tombeau n'est donc pas fait pour l'homme; qu'il doit donc être toujours prêt à partir pour un autre monde; qu'il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir les morts; que malheur à celui qui, renfermé dans le temps, n'étend pas ses vues plus loin, et malheur encore à l'âme qui s'en-

dort au bruit perfide de ses passions, sans songer aux suites affreuses de son réveil: il conclut que le temps est donc bien précieux, qu'il est irréparable; que, s'il n'est rien comme notre fin, il est tout comme moyen pour y atteindre; que, la vertu seule échappant au naufrage du temps, *servir Dieu et observer ses commandements, c'est tout l'homme* (*Eccle.*, XII, 13); qu'il faut donc *chercher, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice* (*Matth.*, VI, 33); que, hors de là, *tout n'est que travail, affliction d'esprit* (*Eccle.*, I, 14), tourment inutile; et qu'enfin tout est vain, excepté Dieu et l'éternité.

De là, mes frères, quelle grandeur, quelle noblesse de sentiment! de là, ce calme inaltérable parmi les vicissitudes et les agitations éternelles de la vie. Le siècle a beau dérouler devant l'homme immortel ses représentations et ses mensonges, ce qui ne dure qu'un instant ne saurait occuper sa grande âme. Catastrophes brillantes ou désastreuses, projets et amitiés illustres, actions mémorables, succès de talents, misérables chimères, disparaissent aux yeux de ce héros qui ne respire que d'immortelles espérances. Semblable à celui qui se trouve placé sur une haute montagne, les vents se déchènent, les flots mutinés se heurtent et se brisent, l'orage se forme, la foudre gronde sous ses pieds, le nuage enflammé crève, et devient tout à coup un fleuve qui entraîne et renverse tout; lui seul, inébranlable, contemple cette scène avec indifférence, et tout ce grand fracas n'est pour lui qu'un vain murmure. Ainsi l'homme immortel, appuyé sur le rocher des siècles, immobile par l'espérance, *immobiles a spè* (*Col.*, I, 23), voit passer devant lui la figure du monde. Et qu'aurait donc ce monde à lui ôter? que veut-il, qu'espère-t-il sur la terre? Il n'est pas né pour elle, il est fait pour une autre région: son attente, c'est le Seigneur; que lui importe tout le reste? Rempli de son ambition immense, daignera-t-il remarquer quel rang et quelle place il occupe ici-bas? daignera-t-il se tourmenter suivant que la fortune lui sourit ou le menace? Voyez comme il prononce avec dédain les noms de grandeur et de gloire: et qu'est-ce que la grandeur, qu'est-ce que la gloire pour une âme immortelle? Les solides vertus, les hauts sentiments, les grandes pensées, sont la seule gloire dont elle doit être jalouse. Il tire de son propre fonds toute sa dignité; il se voit sortir des mains de Dieu couronné d'honneur et de gloire; il assiste au conseil de son Créateur; il entend ces paroles sublimes: *Faisons l'homme à notre image*. (*Gen.* I, 26.) Un rayon de la face divine brille, non pas sur son front, comme sur celui de Moïse, mais dans le fond intime de son âme. Il a Dieu pour témoin et pour juge de ses pensées. Les astres vieilliront, et sa jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. (*Psal.* CII, 5.) Les empires s'écrouleront, et il s'élèvera sur leurs ruines. Son nom sera écrit, non sur de vaines épitaphes, non sur le marbre et sur l'airain, mais dans les

annales impérissables et dans le livre du Dieu vivant. Saintement fier de son origine céleste, il s'efforce d'y remonter sans cesse. Que l'homme mortel et périssable dise à la pourriture : *Vous êtes ma mère; et aux vers : Vous êtes mes sœurs* (Job, XVII, 14); qu'il rampe dans la fange de la matière, et qu'il n'ose lever ses regards vers le ciel; pour lui, plein d'une audace vertueuse, il s'adresse à son Créateur : O mon Père ! ce n'est plus seulement votre bonté qui me conserve, votre puissance qui me soutient, c'est votre souffle qui m'anime, votre substance qui me pénètre, je me sens tout rempli de vous. O ! combien je vois la terre au-dessous de moi ! combien tout ce qui n'est pas grand, infini comme vous, excite ma pitié ! ô mon Père, si les enfants des rois doivent craindre toujours de profaner le sang auguste qui coule dans leurs veines, oserais-je donc m'avilir ? Que mon âme devienne votre temple, que partout elle se montre digne de vous, que tout y soit divin comme son origine ! que ne puis-je vous la rendre aussi noble, aussi belle qu'elle est sortie de vos mains ! O mon Père, ouvrez-moi votre sein, que je m'y perde et m'y confonde, que je m'épure à son feu sacré, que j'y dépose toutes mes faiblesses ; et qu'oubliant, s'il est possible, l'esclavage honteux et les besoins avilissants de la matière, je puisse faire sur la terre l'heureux essai de cet état sublime, qui, je l'espère, sera un jour le mien !

Sont-ce là vos sentiments, mes frères ? Hélas ! pourquoi faut-il que je l'avoue ? ils sont trop supérieurs à toutes vos idées, ils vous accablent par leur sublimité. Quoi donc ? vous vous glorifiez de savoir les vains dé mêlés des cours, les petites intrigues de la bassesse ; vous passez votre vie dans les vaines poursuites de l'ambition, vous calculez les révolutions politiques : et Dieu, et votre âme, et l'éternité, et ces dons de l'esprit et de la pensée qui vous élèvent au-dessus de toute la nature, et tout ce qu'il y a en vous d'essentiellement beau ne vous occupe point ! et cette vaste intelligence, vous consommez toute sa force et son activité dans de pénibles bagatelles ! Grand Dieu ! qu'est devenue cette flamme immortelle, ce sceau divin que vous avez gravé au dedans de nous-mêmes ? C'est en vain que je le cherche, il m'échappe, je ne le trouve plus ; pas un seul trait qui me l'indique, une seule lueur qui le décèle : j'erre dans une nuit totale, je ne rencontre que la trace impure des sens ; les viles passions ont tout envahi : c'est le corps qui domine, c'est la chair qui commande. Tout languit, tout sommeille ; hélas ! mes frères, disons mieux, tout est mort. Je me perds et m'égare dans un dédale obscure de voluptés grossières ou d'intrigues rampantes. Cet esprit, plus vaste que l'univers, se traîne avec orgueil sur un grain de poussière, et ce cœur, pour qui Dieu même n'est pas trop grand, est rempli par un atome. C'est un jeu d'enfant qui l'amuse, un léger succès qui l'enfle, une frivole joie qui le transporte, une fade

louange qui l'enivre, une chétive récompense qui l'enchanter, un vain éclat qui l'éblouit, et ce son qui passe comme lui, il l'appelle l'immortalité. Ah ! mes chers auditeurs, si les expressions d'une âme inspirée, si le langage d'Isaïe n'était pas trop relevé et trop sublime pour vos cœurs terrestres, je vous dirais ici : Voyez l'opprobre qui vous couvre, mesurez, s'il se peut, de quelle élévation vous êtes descendus ; quel oubli de vous-mêmes ! quel avilissement ! quelle chute pour une âme immortelle ! Osez enfin secouer la poussière où vous êtes ensevelis ; osez sentir combien le monde vous dégrade ; donnez plus d'essor à vos prétentions et plus d'audace à vos pensées : *Excutere de pulvere, consurge, Jerusalem.* (Isa., LII, 2.) Mais non, du centre de nos vanités et du tourbillon qui nous entraîne, nous dédaignons d'écouter ce langage. Celui qui se nourrit des hautes espérances que lui présente l'avenir, ne nous semble courir qu'après de vaines ombres ; il excite notre pitié, et nous croyons l'avoir assez flétri en l'appelant avec dédain un homme de l'autre monde. Mot insensé ! le comprenez-vous bien, mes frères ? savez-vous donc ce que c'est qu'un homme de l'autre monde ? C'est un homme dont ce monde-ci n'est pas digne, dont tous les jours sont pleins, qui n'a rien et qui possède tout, qui sait mériter l'estime des hommes et s'en passer ; un homme prodigue, mais de ses aumônes ; avare, mais de son temps ; jaloux, mais de sa perfection ; fier, mais de son âme ; esclave, mais de ses devoirs : un homme qui ne connaît qu'un mal, le péché ; qu'une règle, la vérité ; qu'un gain, le ciel ; qu'un désir, Dieu même : c'est un homme maître de tous les temps ; du passé, dont il jouit par le spectacle de ses vertus qui ne périssent point ; du présent, dont il enchaîne la rapidité par un travail utile ; de l'avenir, où règne son témoin et son juge ; du passé, qui revit pour l'éternité ; du présent, qui fructifie pour l'éternité ; de l'avenir, où l'attend l'éternité. c'est un homme qui se respecte trop pour voir en soi quelque chose de plus grand que soi-même ; qui sait, sur ce principe, s'élever sans être vain, s'abaisser sans s'avilir, commander sans fierté, obéir sans bassesse, et qui porte ainsi partout une âme égale, que rien n'enfle et que rien n'humilie : c'est un homme de l'autre monde. Mais qu'est-ce donc qu'un homme de celui-ci ? C'est un homme tel qu'un ancien l'a défini : le plus vain et le plus misérable de tous les êtres, *nihil superbius et miserius* ; un homme que désespère le moindre mépris, qu'enflamme la plus légère offense, qu'abat le plus faible revers : c'est un homme borné comme ses possessions, frivole comme ses honneurs, vain comme ses titres, mobile comme l'opinion, changeant comme le préjugé, inconstant comme la fortune ; c'est un homme qui revient sans cesse de la crainte à la joie, de la joie à la crainte ; qui s'agite sans dessein, et se tourmente sans objet ;

qui se traîne tristement dans un même cercle de sensations usées, se dégoûte de tout et ambitionne tout, se plaint des hommes et les recherche; qui adore le monde et le maudit, se lasse de ses joies comme de ses peines; qui n'aime ni ses devoirs ni ses passions, n'est content ni de lui ni de sa fortune, ni des ses plaisirs ni de ses affaires, ni du vice ni de la vertu. Voilà, mes frères, ce que c'est que l'homme de ce monde.

Mais, si tel est l'homme qui ne réfléchit pas sur l'immortalité, que doit-ce être, Chrétiens, de l'insensé qui ne craint pas de la combattre? s'il est si méprisable, l'homme frivole qui n'y pense pas, que sera-ce donc de l'impie qui n'y croit pas? Otez à l'homme cette grande espérance de l'immortalité, et il cesse de s'estimer lui-même; il perd aussitôt, avec la conscience de sa grandeur, le noble désir de la perfection; et il n'est plus à ses yeux qu'un objet aussi vil que la poussière qu'il foule aux pieds, au-dessous même de la brute stupide, qui jamais ne s'égare, qui jamais ne sort de sa place. Le spectacle des cieux, qui élève tant le Chrétien en lui montrant sa fin, n'est pour l'impie qu'un éclat importun qui accable sa faiblesse et désespère son néant : tous les saints transports du divin amour sont perdus pour lui; il ne voit plus dans son cœur que le chaos, dans sa conscience qu'une voix mensongère, dans toutes les révolutions que les jeux du hasard, dans la création qu'un vain spectacle de puissance, dans Dieu même qu'un paradoxe. Ne vivre que pour se voir mourir, sortir du néant sans objet, et s'y replonger sans dessein; commencer sa vie par l'instinct et la finir par le délire; traîner dans l'ignorance et la misère quelques instants rapides qui vont se perdre sans retour dans la nuit éternelle; errer à l'aventure sans savoir ni d'où l'on vient ni où l'on va; n'avoir de passions que pour s'avilir, de connaissances que pour douter, de raison que pour s'égarer avec plus d'ignominie, de remords que pour être plus cruellement trompé; et attendre ainsi le tombeau, inutile à la terre, étranger à son Dieu, inconnu à soi-même : voilà l'homme sans l'immortalité.

Cependant on travaille à nous la ravir, cette glorieuse espérance. Le projet horrible en est formé : on discute, on calcule, on raisonne, on s'arme de sophismes, on propose des doutes savants, on écrit, on rajoute de vieilles objections, et l'on s'efforce de réveiller les morts pour corrompre les vivants. De toutes parts circule le poison. Le grand dogme d'une autre vie n'est plus que la chimère des esprits faibles, et l'on nous dit en triomphant que le présent est notre bien unique, qu'il faut se hâter d'en jouir, que notre âme n'est qu'un feu subtil qui s'évapore avec le souffle de la vie, et qu'enfin toutes nos vertus, comme tous nos vices, vont pour jamais s'éteindre dans l'abîme du néant. Le néant ! ce mot triste et funèbre retentit jusque parmi les jeux et les délices de la table : un peuple couronné

de fleurs le répète comme à l'envi, une coupable poésie s'efforce d'embellir ce système lugubre, on se balance mollement sur le bord de l'abîme inconnu ; du milieu d'un cercle brillant, on ose affronter l'avenir avec un farouche courage, on veut tenter à l'aventure cet épouvantable hasard : ce point si grave et si sérieux est décidé par un bon mot, et l'on ne rougit plus de prononcer avec des épigrammes sur nos destinées éternelles.

Ainsi, Messieurs, pour nous affranchir de la crainte d'un avenir, on nous dépouille de nos plus belles prérogatives; en nous ôtant les chaînes d'une soumission qui n'a rien de pénible, on nous laisse toutes celles de nos passions qui nous accablent ; à des espérances qui nous honorent, on substitue des doutes qui nous avilissent; à la place de ces motifs puissants qui font agir, on nous offre de noirs systèmes qui découragent : on ne craint pas de tout risquer pour ne vouloir pas tout contraindre; et pour nous laisser la liberté de tout faire, on nous ôte la gloire de tout espérer. De là ces jours de décadence et d'ignominie; de là l'anarchie des mœurs, le mépris de toutes les lois; de là tous les esprits rétrécis, tous les cœurs desséchés, toutes les âmes énervées : plus de ce saint orgueil qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Quoi ! c'est donc en vain que je purifie mon cœur ! ô vertu ! tu n'es donc qu'une vaine image ! *Ergo sine causa justificavi cor meum.* (Psal. LXXII, 13.) Quoi ! de l'homme de bien il ne restera qu'une froide cendre ! Quoi ! faire à chaque instant les plus grands sacrifices, dompter la volupté, immoler mes passions, mes penchants les plus doux : et puis les angoisses d'une agonie et les horreurs du trépas; et puis la nuit, l'ignominie du sépulcre, la pourriture et les vers; et puis le néant et cet abîme effroyable qui engloutira sans retour mes vertus et mes peines, mes violences et mes combats; enfin le même sort que le scélérat qui aura corrompu la terre, foulé aux pieds les lois, outragé la nature ! Ah ! Chrétiens, si c'est là l'affreuse perspective qui se présente à l'homme juste, pleurons amèrement sur sa fatale destinée ! Mais non, loin de nous cette réflexion effrayante qui viendrait flétrir les plus grandes actions et déshonorer la plus belle vie du monde ! loin de nous cette fureur monstrueuse qui déracine tout autour d'elle ? Sauvez-nous, grand Dieu ! de cet abîme ; sauvez-nous de l'horrible système qui ne ferait de la conscience qu'un aveugle instinct, de la vertu qu'une chimère, et du feu céleste de l'âme qu'une simple végétation ! Un sentiment invincible me dit d'assurer au juste que tout ira bien (Isa. III, 10) pour lui, et que non-seulement cette immortalité, que tout lui garantit, est la plus glorieuse de nos prérogatives, mais qu'elle est encore la plus douce des espérances : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Que faites-vous, disait saint Ambroise aux

impies de son temps. Quelle étrange fureur vous anime ? Quel peut être le but de vos enseignements funestes ? Quand même il serait vrai que l'avenir n'est qu'un songe, c'est un songe qui nous console, c'est une erreur qui nous est chère : et malheur au barbare qui se fait un jeu cruel de nous réveiller ! L'argument de ce saint docteur est resté dans toute sa force. Les impies les plus déterminés sont encore forcés d'avouer qu'ils devraient trembler de détruire en nous cette espérance salutaire qui nous fournit les plus puissants remèdes contre les misères de la vie, les plus douces consolations contre les horreurs de la mort : deux idées simples qui nous feront conclure, avec l'Apôtre, qu'il faut se réjouir dans l'espérance : *Spe gaudentes*. (Rom., XII, 12.)

Que l'homme soit malheureux !... Hélas ! que vais-je faire, Chrétiens ? Emportés, tous tant que nous sommes, dans un même torrent de misères, vous donnerai-je ici le spectacle aussi triste que vain de m'amuser à les dépeindre ? Jetez les yeux de toutes parts, partout vous trouverez des hommes qui ne savent que se plaindre. Je ne sais quel cri puissant de notre déplorable condition domine tous les bruyants éclats et paraît seul se faire entendre dans le tumulte de la joie mondaine. Contentes de leur sort, les brutes coulent en repos des jours tranquilles : hélas ! la paix dont elles jouissent, l'homme ne la connaît jamais ! Seul, l'homme se fait peur à lui-même, son propre vide l'effraye ; uni avec ses semblables, il ne fait qu'étendre ses misères et participer davantage à l'infortune générale ; malheureux s'il se fuit, plus malheureux s'il se retrouve ; inquiet s'il désire, dégoûté s'il obtient ; ennemi du repos, incapable de travail ; trop faible pour jouir de tout, trop ardent pour se contenter de peu ; trop borné dans ses facultés, trop avide dans ses jouissances : il n'est point pour lui de plus grand supplice que lui-même.

Où fuir, ô mon Dieu, pour échapper à ces maux innombrables ? mes frères, dans une autre vie. Sauvons-nous dans le siècle à venir, une meilleure vie nous attend : voilà notre grand et unique consolateur. Il n'est permis de s'attrister qu'à ceux qui n'ont point d'espérance. Je suis trop grand, se dit l'homme immortel, pour trouver le repos ici-bas ; mon inquiétude devient en quelque sorte ma plus belle vertu : c'est ma noblesse qui me tourmente ; cette brûlante activité qui m'agite sans cesse n'est que le sentiment d'un être qui se voit déplacé sur la terre ; les larmes conviennent à mon état : larmes précieuses, qu'il est donc grand le privilège que j'ai de les répandre ! Elles m'annoncent que ce n'est ici que mon enfance, elles me disent que le temps n'est pas digne de moi, elles m'apprennent à me détacher de la vie, elles m'invitent à chercher un asile dans un autre séjour, elles attestent hautement les droits que j'ai sur le ciel. Je pleure ;... grand Dieu ! je vous rends grâces. Que je

serais à plaindre, si j'étais satisfait ! malheur à moi, si le monde pouvait remplir le vide immense de mon âme ! je ne serais donc né que pour le temps ; je serais donc aussi borné que la terre, aussi vil que ses chimères ; ces riens frivoles, qui nous amusent sans nous remplir, seraient donc mon unique espérance. Mon espérance !... ah ! elle est toute dans l'immortalité : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo*. (Job, XIX, 27.) *Hæc spes* !... Saint et précieux espoir ! il me soutient, il me console ; toutes mes autres espérances ne sont pour moi que des agitations violentes, semblables à des flots qui repoussent des flots ; celle-ci repose au fond de mon cœur, et lui apporte un calme inaltérable : *reposita est hæc spes mea in sinu meo*. Je le sens, rien ne me contente, rien ne répond à l'ardeur toujours renaissante de mes désirs ; et voilà mon triomphe. J'ai donc une autre patrie ; il y a donc une vie plus heureuse, dont celle-ci n'est qu'un essai, une ébauche imparfaite ; il n'y a point de proportion entre les vains objets qui m'environnent et la capacité de mon âme, sans doute parce que Dieu se l'est réservée pour la satisfaire un jour lui-même et la remplir entièrement.

Où sont donc ces cœurs bas et frivoles qui donnent encore des larmes véritables à un revers de fortune ? La mort nous enlève un fils chéri, un ami tendre, un protecteur puissant ; un fléau destructeur ravage nos campagnes, disperse nos moissons, et aussitôt notre âme, dans sa douleur profonde, s'écrie : Tout est perdu ! et c'est l'héritier des cieux qui tient ce langage ! tout est perdu ! et notre rédempteur est vivant, pour nous rendre un jour heureux avec lui ! tout est perdu, mes frères ! et vous avez encore l'éternité ! Elevons-nous donc jusqu'à elle et bientôt nous rougirons de nos larmes, et nous comprendrons que la fortune ne peut pas dépouiller l'homme immortel, que ses caprices respectent notre héritage, qu'étant plus grands et plus durables que le monde, nous n'avons de lui ni rien à craindre ni rien à attendre ; qu'il ne peut rien nous ôter, et que nous ne saurions, par conséquent, rien perdre, quand il nous reste Dieu et l'immortalité.

Ah ! laissons à l'impie le cruel avantage de pouvoir se plaindre : ses larmes coulent, et nulle main ne peut les essuyer ; il appelle un protecteur, et il n'y en a point ; un consolateur, et il n'y en a point ; des espérances, et il ne s'en présente point, puisque, toujours forcé de porter ses regards en arrière, il ne voit dans le passé que des pertes irréparables. Nul appui ne s'offre à sa faiblesse ; son cœur flétri se voit forcé de tomber sur lui-même, de s'affaïsser sur son néant, et de dévorer dans un affreux silence le spectacle effrayant d'un malheur sans ressource. Lui seul connaît combien il est horrible, parmi tout ce qui fuit et tombe autour de lui, de ne pouvoir saisir un objet permanent et solide ; lui seul peut s'écrier à juste titre : Tout est perdu. Oui,

sans doute, tout est perdu, puisque Dieu lui échappe, puisqu'il n'a plus dans ses malheurs que sa raison et ses maximes impuissantes, que ses amis et leurs inutiles complaints, que la nécessité et sa force désespérante, qu'un monde vain qui prêche la constance et ne la donne pas, que sa doctrine désolante, qui, le déshéritant dans l'avenir, lui ôte pour jamais ce salutaire espoir où l'enfant de la foi trouve sans cesse non-seulement l'asile le plus doux contre les misères de la vie, mais encore le plus puissant remède contre les horreurs de la mort : *Spe gaudentes*.

La mort ! Ici, mes frères, que de tristes idées se réveillent ! que d'horribles objets se présentent ! la nature se trouble, elle recule épouvantée. Nécessités fatales, ténèbres épaisses, abandon général, dénûment affreux, ravage universel, solitude immense, destruction ; cadavre livide, ossements épars, infection, pourriture, doux et trop chers objets de nos attachements brisés et réduits en poudre ! affligeantes images, vous nous importunez sans cesse, vous nous poursuivez tour à tour ! Mort cruelle, tu n'arrives qu'une fois, et tes horreurs se font sentir à chaque instant de la vie ; il est encore moins dur de t'éprouver que de t'attendre. Tu te présentes à l'imagination, et tu l'attristes et la noircis ; à notre orgueil, et tu l'humilies ; à l'amour-propre, et tu le désespères ; à la raison, et tu ébranles toute sa fermeté. Que de soins, que de tristes précautions pour t'éloigner du moins, si l'on ne peut te fuir ! et lorsque tu arrives, que de dures séparations, que d'adieux déchirants, que d'embrassements aussi tendres que douloureux ! Infortunés humains ! c'est ainsi que nous sommes les jouets de la mort avant d'en être les victimes ; qu'elle immole notre âme à de vaines terreurs, avant de livrer nos dépouilles à la corruption ; qu'elle domine ainsi sur notre vie même, et fait servir à son propre triomphe la substance immortelle qu'elle ne peut éteindre.

Loin du héros chrétien, que pénètre le sentiment de l'immortalité, ces craintes et ces alarmes : il est trop convaincu qu'elles ne sont que les erreurs des sens et les illusions d'une nature corrompue ; que c'est ici l'amour-propre qui se méprend ; qu'aux yeux de la foi, *c'est un gain de mourir* (*Philip., I, 21*) ; que bien loin de nous dépouiller, nous ne faisons alors qu'abandonner et nos malheurs et nos faiblesses : il sait qu'il perd tout par la vie, et qu'il obtient tout par la mort ; il compare sans cesse ce qu'il peut espérer de l'un et de l'autre monde. Dépendances basses et douloureuses, déshonorantes grossièretés, vertus faibles ou équivoques, ennuis, dégoûts mortels, poursuites inquiètes et vaines, emportements des passions, longs et tristes orages : voilà ce que la vie lui promet. Liberté parfaite, ineffable transformation, société des saints, jouissance sans dégoût, possession sans inquiétude, jour brillant et parfait : voilà ce que la mort lui donne ; et Dieu, en l'appellant

à lui, semble bien moins, dans sa magnificence, lui arracher la vie que lui faire présent de la mort.

Infortuné ! s'écrie-t-il avec l'Apôtre, qui me délivrera de ce corps de mort ? (*Rom., VII, 24.*) O mon âme ! quand verras-tu la fin de ta course pénible ? quand seront déployées tes facultés immenses ? quand jouiras-tu du pouvoir d'aimer sans mesure ? Sainte Jérusalem, dont on m'a raconté tant de choses grandes et ineffables, quand verrai-je tes murs sacrés et tes portes brillantes ? Ah ! bientôt arrivera cette heure fortunée, bientôt seront brisés mes tristes fers, bientôt mes faibles yeux pourront fixer le soleil de justice ; oui, bientôt. Terre, vil et triste cachot, masse impure et grossière, c'en est fait, je te quitte pour m'élancer dans les pures régions de la vie ; encore un pas, et je respire. O mort ! je te rends grâce ; tu ne troubles pas mes desseins, mais tu les accomplis ; tu n'interromps pas mon ouvrage, mais tu le perfectionnes : et que m'importent mes dépouilles mortelles, si j'emporte avec moi tout ce qui sent, tout ce qui aime ? Jusqu'à présent j'ai somméillé, l'instant de mon réveil approche ; j'entends mon Sauveur qui m'appelle, je le sens, je le vois. O lumière ! ô amour ! ô vérité ! ô bonheur de Dieu même ! mon âme pourra-t-elle y suffire ? Que de nouveaux prodiges se déploient devant moi ! Plus de doutes qui me tourmentent, plus de préjugés qui m'égarent, plus de passions qui m'humilient, plus de péchés qui me souillent. Grand Dieu ! est-ce donc là ce que les hommes appellent mourir ?

Et vous, chrétiens, qui, jouissant de la même espérance, voudriez encore cependant que votre règne fût de ce monde, que vous dirai-je ? comment vous nommerai-je ? Hélas ! puisque vous le voulez, vous seriez dignes de rester sur la terre : cœurs lâches et rampants, et vous vous plaisez encore dans ce honteux séjour ! et vous voudriez y prendre des racines profondes, et il faut qu'on vous en arrache comme par violence, et ce n'est qu'en pleurant que vous voyez tomber vos chaînes, et la mort est pour vous le dernier des malheurs, et vous ne désirez que de vous enfoncer bien avant dans la vie ; et, bien loin d'éprouver le sublime besoin de sortir de ce monde, vous vous traînez lentement et à regret vers cette terre des vivants où vous attendent les véritables biens ! Nous sommes immortels : ah ! mourons donc, mes chers frères, et mourons tous les jours ; mourons à nos sens et à nous-mêmes, mourons au monde et à nos passions, mourons pour voir Dieu face à face, mourons pour être délivrés de cette chair de péché, mourons pour jouir de la lumière et de la vérité, mourons pour vivre à jamais, mourons.... Nous sommes immortels, il ne faut donc que savoir mourir.

Eh quoi ! l'on aura vu des païens attendris, animés par les discours de Platon sur l'immortalité de l'âme, se donner eux-mêmes la mort pour terminer des jours qui retardaient à leurs yeux le terme de leur déli-

vance; et nous, mes frères, nous, enfants de la foi, nous à qui sont réservées les promesses de la vie à venir, nous écoutons ce qu'on nous dit d'une autre vie avec aussi peu d'intérêt que s'il ne s'agissait que d'un beau rêve. Ah! il n'est point ici question de se donner la mort, mais de la désirer, mais de la méditer, mais de conclure sagement : Nous sommes immortels, il ne faut donc que savoir mourir.

Non, chrétiens, je ne vous dis point ici d'apprendre à vivre : hélas! nous n'avons pas même le temps de l'entreprendre. Et que vous apprendrait d'ailleurs cette froide leçon ? à vous consommer tout entiers les uns pour les autres, à ne vivre jamais pour soi, à connaître les hommes pour pouvoir s'en servir; à supporter leur humeur et dissimuler leurs vices; à cacher nos défauts plutôt qu'à les corriger, à ne faire ainsi de la vie humaine qu'un long et pénible mensonge : triste et vaine science pour celui dont les intérêts et les vues doivent s'étendre au delà du temps. Nous sommes immortels, mes frères, il ne faut donc que savoir mourir.

Mais que vois-je ? Insensés, où courez-vous ? Que signifient donc et ces partis qui vous divisent, et ces haines qui vous aigrissent, et ces travaux qui vous lassent, et ces veilles qui vous épuisent, et ces perplexités qui vous consomment, et ces repentirs qui vous déchirent, et ces craintes qui vous poursuivent ? Quelle est cette foule confuse de mortels insensés qui se heurtent, se croisent, s'unissent, se pressent, se tourmentent, se disputent, s'arrachent et s'enlèvent un vil arpent de terre, une chétive décoration, une frivole prééminence ? Pourquoi tant d'édifices construits à grands frais, tant d'établissements auxquels mille vies comme la nôtre suffiraient à peine ? Quoi ! mes frères, serions-nous donc par hasard immortels sur la terre ? Eh ! que ferions-nous de plus, si nous ne devons jamais en sortir ? Pourrions-nous mettre plus de sérieux et d'importance dans nos liaisons, dans nos projets, nos prétentions, nos mouvements, nos inquiétudes ? O enfants des hommes ! quel est donc le délire et l'effroyable enchantement qui nous égare ? Nous ne faisons que nous montrer ici-bas et disparaître sans retour : encore un moment, et nous ne serons plus ; encore un moment, encore un songe, et voilà pour nous ou le ciel ou l'enfer, ou des torrents de délices ou des abîmes de malheurs : et cependant nous vivons avec sécurité, nous sommeillons tranquillement sur le bord du précipice. Ce moment, qui décide de notre tout ; ce moment, qui porte dans sa fuite rapide nos éternelles destinées, nous l'employons à nous fixer, à nous étayer de toutes parts, à multiplier nos trésors, à entasser domaines sur domaines. Mais où m'emporte le transport qui m'anime ? et mon zèle ne serait-il ici que de l'enthousiasme ? Viens-je donc vous arracher au monde, à vos parents, à vos amis ; vous inspirer une langueur mortelle, une

farouche insensibilité pour vos intérêts temporels ? A Dieu ne plaise, chrétiens ! Si je ne vous parlais ici que d'une immortalité philosophique, si je venais vous inviter à vivre séparés du reste des vivants, pour rêver sur l'éternité, comme tant de faux sages, peut-être qu'une pareille indifférence serait à craindre ; ah ! malheur sans doute à ceux qui n'étudient l'immortalité que dans les livres ! Mais qu'elle est différente cette immortalité que la foi nous présente, et à laquelle je vous ramène ici ! Bien loin de nous faire oublier que nous sommes pères, époux, amis et citoyens, elle ne sert qu'à nous rendre ces noms plus respectables et plus chers : elle ne défend point d'user, mais de jouir ; de recueillir la manne, mais d'en faire une provision superflue ; de camper dans le désert, mais de vous y fixer ; de songer que vous avez des frères, mais d'oublier qu'il ne faut que passer parmi eux, qu'ils ne doivent point absorber toutes nos affections, et nous empêcher de nous élever vers notre patrie future ; car le trajet est court, et nous touchons presque au terme où tout finit. Elle nous apprend, il est vrai, que la vie n'est qu'un torrent rapide, une vapeur légère, un trait qui fend les airs, pour nous inculquer par là le mépris du monde, l'aversion pour tout ce qui passe, et les saints transports du ciel. Mais n'apprend-elle pas aussi que ce torrent, cette vapeur, ce trait rapide, ce néant devant Dieu, deviendra pour nous une carrière de mérite, un jour de salut, si, par la pratique de nos devoirs, par la mortification de nos passions, et par l'exercice des bonnes œuvres, nous savons mettre à profit les courts instants qui nous sont donnés ?

Ah ! qu'on ne dise donc plus : Que deviendra le monde, si l'on ne pense qu'à la vie future ? Mes frères, il deviendra ce qu'il était dans les beaux jours du christianisme, une société d'hommes laborieux et sages, qui fera l'admiration du ciel et de la terre. Que deviendra le monde ? hé bien ! puisque vous le voulez, il sera totalement bouleversé ; les fêtes et les spectacles, les jeux et les festins, tous les plaisirs tumultueux et vains d'une vie mondaine seront bientôt évanouis ; le souffle de l'immortalité fera tout à coup disparaître et ces imposantes chimères, et ces illusions séduisantes, et ces graves riens, qui occupent un si grand espace dans notre vie. Que deviendra le monde ? voyez plutôt, Chrétiens, ce qu'il est devenu : luxe effréné, profusions criminelles, cabales, mépris des lois, trahisons, extinction de toute pudeur, forfaits inouïs. D'où nous sont venus et ces excès, et ces horreurs, et ces scandales ? Serait-ce donc que nous n'agissons plus, que nous ne vivons plus que pour une autre vie ? Que deviendra le monde ? eh quoi ! le lieu de votre exil et de votre pèlerinage vous occupe-t-il si fort ? cette terre étrangère, cette terre de Chanaan, où nous n'avons, comme Abraham, que le droit de sépulture ; ce frêle tabernacle qui va être enlevé comme la tente d'un

pâleur, ce vil amas de boue vous intéresse-t-il au point d'exciter tant vos inquiétudes ? Que deviendra le monde ? mes frères, que vous importe ? Déjà, pour la plupart, vous avez essuyé ses rebuts et ses dédains : il insulte peut-être à l'empressement que vous avez de lui plaire ; il vous fuit, il vous abandonne ; ses modes ne sont plus pour vous que des ridicules ; vos divertissements, on les appelle vos folies. Vous craignez de vous voir ; mais un monde malin remarque vos rides et compte vos années ; vos goûts s'émoussent, vos facultés s'altèrent, vos sens sont déjà morts ; vous n'êtes plus qu'un reste de vous-mêmes ; vous ne faites plus qu'achever de mourir ; et vous osez encore vous inquiéter de ce que deviendra le monde ! Insensé ! encore une fois, que vous importe ?

Déjà il fond, il coule sous vos pieds, il tombe, il dépérit chaque jour ; je n'aperçois partout que des débris, je ne vis que parmi des mourants, j'erre dans un vaste tombeau : mes frères, hâtez-vous d'en sortir ; que chacun songe à le quitter, de peur d'être accablé sous ses ruines ; mes frères, sauvez-vous du naufrage. Déjà ce monde est la proie des flammes ; je vois les éléments dissous par la chaleur, les cieux qui passent avec le bruit d'une tempête, une lueur mourante qui n'éclaire plus que des monceaux de cendre... Osez-vous élaner dans le sein de l'immortalité : de là, jetez les yeux sur cet incendie général ; cherchez encore, si vous le pouvez, l'espace qu'occupait l'univers ; et, après n'y avoir rencontré que la nuit et le silence, que le chaos et le néant, demandez-nous encore que deviendra le monde. Que deviendra le monde ? et moi, je vous demande avec la vérité éternelle : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme* (Matth., XVI, 26) ? et moi, je vous dis : *Insensé, on vous redemandera votre âme cette nuit* (Luc., XII, 20) ; et moi, je vous annonce que, pour un homme immortel, une seule chose est nécessaire (Luc., X, 42) ; et moi, je n'ai d'autre réponse que ces paroles de l'Écriture : *Sauvez votre âme : « Salva animam tuam »* (Gen., XIX, 17) ; et moi, je m'écrie : Néant, néant, et néant sur toutes les créatures ; *vanité des vanités, tout n'est que vanité*. (Eccle., I, 2.)

O mon Dieu ! un si grand intérêt n'est-il donc pas assez sérieux pour mériter qu'on y pense ? Mes frères, il n'y a que deux mondes, celui du temps et celui de l'éternité : ceux qui s'inquiètent tant du premier ne sont pas dignes du second : vous n'avez qu'à choisir ; les discussions sont inutiles, il faut prendre un parti. Que vois-je donc, Chrétiens ? hésitez-vous encore ? eh quoi ! serait-il vrai que je vous parle un langage barbare ? la morale que je vous prêche est-elle trop sublime pour vos sens ? Si j'invectivais en ce moment contre mon siècle, si je faisais ici la peinture piquante de vos mœurs, vous sortiriez peut-être de votre pesante léthargie, parce que ce discours serait moins pour vous une instruction qu'un spectacle ; mais, quand je vous en-

tretiens de la vie future, quand je m'efforce de vous transporter dans le siècle à venir, dans la cité permanente, je parais vous parler une langue étrangère. Cependant le temps presse ; si nous osons encore balancer, ô mon Dieu ! que sera-ce de nous ? Tonnez donc, Seigneur ; suppléez à mon impuissance : frappez vous-même ce grand coup qui nous réveille de notre assoupissement, et faites-nous comprendre que rien n'est plus digne de nous occuper sur la terre, que vous, ô mon Dieu, notre âme et son immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA VÉRITÉ.

Non possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate. (II Cor., XIII, 8.)

Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité.

La connaissance de la vérité a toujours été regardée comme le plus beau privilège et la plus noble distinction de la nature humaine. C'est par elle que l'homme est l'image de Dieu, qu'il s'élève jusqu'à son auteur, et que du fond de sa poussière, il est associé aux plus vastes desseins de la suprême intelligence. Otez à l'univers la connaissance de la vérité, et l'univers ne offre plus que l'image du chaos, et nos lumières ne sont plus que le délire de l'orgueil, nos vertus que l'ouvrage de nos passions. Mais plus la vérité nous est utile et glorieuse, plus sa lumière doit se montrer avec éclat à tous ceux qui la cherchent ; et plus son origine est grande, plus sa puissance doit se faire sentir à ceux qui osent lui résister. Or, telle est sa magnifique destinée. Proportionnée à tous les esprits, mais supérieure à tous les esprits ; à la portée de l'intelligence humaine, mais au-dessus de l'intelligence humaine ; accommodée à tous les jugements, mais indépendante de tous les jugements, elle est tout à la fois ce qu'il y a de plus accessible et de plus redoutable ; de plus accessible pour ses adorateurs fidèles, et de plus redoutable pour ses coupables contradicteurs : accessible, elle se montre à tous, sans peine et sans effort : redoutable, elle perd, si elle ne sauve ; elle confond, si elle n'éclaire : et c'est ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre, lorsqu'embrassant dans sa pensée ce double triomphe de la vérité, il nous dit que nous ne pouvons rien contre elle, mais que nous pouvons tout pour elle : *Non possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate*. Principe fécond en réflexions utiles et en moralités profondes, d'autant plus dignes d'être développées, qu'elles tiennent au fond et à l'essence de la religion même. Oui, chrétiens, nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité ; nous pouvons tout pour la connaître, nous ne pouvons rien pour la combattre ; c'est tout le plan de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

J'appelle vérité tout ce que nous dit la

conscience, tout ce que nous prescrit la loi, tout ce que la loi nous révèle. Or, soit que nous écoutions la vérité dans la conscience, soit que nous l'étudions dans la loi, soit que nous la cherchions dans la foi, il est toujours certain que nous pouvons tout pour la connaître : dans la conscience, où on la sent évidemment ; dans la loi, où elle parle distinctement ; dans la foi, où on la trouve facilement : *sed pro veritate*.

Dans la conscience, où on la sent évidemment. Non, ce n'est point ici ce monde que Dieu a livré à la dispute des hommes et à la vanité des systèmes, cette lumière qui habite en nous est au-dessus de nos pénibles contentions, et elle est à nos âmes ce que le soleil est au monde. Dieu, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, a divisé la lumière d'avec les ténèbres ; et comme celle du jour frappe soudain tous les yeux, celle de la conscience frappe de même tous les esprits : *et divisit lucem a tenebris*. (Gen., I, 4.) Que dis-je ? il y a pour la lumière du soleil de vastes profondeurs où elle ne pénètre pas : il n'y en a point au fond de l'âme où ne descende celle de la conscience ; et c'est d'elle surtout que l'on peut dire, bien plus encore que de l'astre du jour : *Rien n'échappe à sa chaleur vivifiante* : « *Nec est qui se abscondat a calore ejus*. » (Psal. XVIII, 7.) Lumière véritable, elle illumine, dit saint Jean tout homme venant au monde. (Joan., I, 9), Ce ne sont point les livres qui nous la montrent, elle précède tous les livres ; ce n'est point l'éducation qui nous la donne, elle devance l'éducation ; ce n'est pas l'expérience qui la dirige, elle est avant l'expérience ; ce ne sont pas les lois humaines qui lui imposent ses obligations, elle est la première des lois, sans laquelle nulle autre ne saurait exister, et jamais la conscience ne peut obéir au législateur, qu'auparavant le législateur n'ait obéi à la conscience. Ce n'est point à force d'art et de raisonnement que nous y parvenons, elle est indépendante de tout raisonnement ; et, par une disposition vraiment divine, qu'on ne saurait trop admirer, souvent le plus ignorant et le plus grossier se trouve ici le plus intelligent et le plus habile. Enfin, ce n'est pas des sens qu'elle nous arrive, car les sens varient, et elle est une et invincible ; les sens s'altèrent avec l'âge, et elle ne suit point le cours de l'âge : et c'est ce que le prophète a voulu nous apprendre quand il nous dit que le Seigneur a imprimé sur nous la lumière de sa face : « *Signatum est super nos lumen vultus tui*. » (Psal. IV, 7.) Expression profonde encore plus qu'elle n'est belle, et qui d'un trait décèle toute notre grandeur ; car quoi de plus grand et de plus glorieux pour nous, que cette ressemblance ineffable, ce sceau divin et cette auguste empreinte de la lumière du Très-Haut qui reluit en nos âmes, et dont l'éclat se réfléchit sur nous ? desorte que, comme Dieu ne peut se tromper, le sentiment, tant qu'il est droit, ne peut jamais faillir, et que l'homme aperçoit ses devoirs

d'un seul regard de sa conscience, ainsi que Dieu embrasse tout d'un seul regard de sa face éternelle.

C'est donc au dedans de nous-mêmes, dit Jésus-Christ (Luc., XVII, 21), qu'est placé le royaume de Dieu, c'est-à-dire, la vérité, qui n'est autre chose que la voix de Dieu et l'interprète de ses volontés saintes. Là est fixé ce tribunal suprême que nul ne saurait décliner, et où chacun se juge avant que Dieu même le juge. Là est ouvert cet appel toujours subsistant contre les sophismes de l'esprit. Là sont renfermés tous les titres qui instruisent nos décisions ; décisions si claires et si précises, que l'homme est tout aussi inexcusable quand il les ignore que quand il les transgresse ; décisions si irrefragables, que Dieu lui-même les confirmera, et prononcera d'après elles sa dernière sentence. Là enfin réside cet invisible prédicateur, sans lequel tous les autres vous parleraient en vain, sans lequel tous les autres n'ont rien de beau ni d'utile à vous dire. Je parle et vous m'écoutez ; si j'en crois l'attention dont vous m'honorez, ce que je dis vous attache et vous intéresse ; mais ce n'est ni le son de ma voix, ni le choix de mes expressions, ni même l'arrangement de mes pensées qui, dans le fond, vous fixe et vous captive. Ce qui vous plaît réellement, ce qui vous touche à proprement parler, dans nos faibles discours, c'est la vérité elle-même, c'est sa force, c'est sa beauté, c'est son charme suprême, c'est un je ne sais quoi tout ineffable et tout divin qui remue au fond des cœurs, tandis que mes paroles retentissent à vos oreilles. C'est donc au cœur qu'il faut avoir recours pour savoir évidemment ce qu'il faut faire ou éviter : point de juge plus sûr, ni de casuiste plus éclairé que la conscience ; c'est le docteur qui parle avec le moins d'embarras. C'est lui qui vous dira, si vous le consultez, que vous ne pouvez pas faire ce commerce, que vous ne pouvez pas faire cette usure, que vous ne pouvez pas faire ce divorce : c'est lui qui vous fera sentir, sans ambiguïté et sans détour, que cette liaison que vous appelez attachement mérite un autre nom ; que ce jeu que vous appelez délassement est, de toutes les passions, la plus vaine et la plus meurtrière ; que ces spectacles que vous appelez innocents sont autant de pièges tendus à votre vertu ; que ces plaisirs que vous appelez permis sont la mort de l'âme ; et qu'enfin tous ces biens immenses que vous appelez le prix de vos sueurs, les fruits de votre industrie, ne sont au fond que des rapines criminelles et des trésors d'iniquité, et que votre fortune a été cimentée par le sang de la veuve et la dépouille de l'orphelin.

Et qu'on ne dise pas que les oracles de la conscience ne sont pas toujours si clairs qu'on ne puisse s'y méprendre ; qu'après l'examen le plus mûr, on ne sait souvent à quoi s'en tenir ; qu'il n'est pas toujours facile de saisir ces limites fragiles et ces nuances délicates qui se trouvent entre le

permis et le défendu ; que l'attention la plus scrupuleuse ne suffit même pas pour déterminer ce point souvent imperceptible, qui sépare le conseil du précepte, l'abus de l'usage, la jouissance de l'attachement, et souvent même les saillies de la nature d'avec les mouvements de la grâce. Vain prétexte d'un cœur qui aime ses faiblesses. Donnez-moi une âme courageuse, bien décidée à mettre un frein à ses passions, une âme supérieure à tous les intérêts humains, une âme indépendante de toutes les vues de la chair, et pour elle tout sera clair ; et elle sentira que la conscience va toujours droit au but, que la route que nous devons suivre est toujours simple, qu'il n'y a de doutes réels que pour l'homme déterminé à ne pas les résoudre, et que, s'il y a de l'ambiguïté dans ce jugement intérieur, elle vient ordinairement, non du défaut de lumières, mais du défaut de courage ; non de notre ignorance, mais de notre perversité.

De là cet oracle de la vérité même, que quand notre œil est simple, tout notre corps est lumineux (*Matth., VI, 22*), c'est-à-dire, que, quand notre conscience est saine, tous nos devoirs sont évidents, et que ce n'est jamais la vérité qui nous échappe, mais que c'est l'amour-propre qui veut échapper à la vérité. Que, si sa voix salutaire devient embarrassée et confuse ; si, à force de contenir de perverses inclinations, tout ce que vous voulez paraît bon, tout ce qui vous paraît saint : si de bizarres raffinements vous éblouissent à la longue ; si, par l'empire de vos coupables habitudes, la droiture de votre cœur se fausse ; si, ne pouvant vous faire des passions qui s'accroissent avec la conscience, vous parvenez enfin à vous faire une conscience qui s'accroît avec vos passions ; si, frappés d'un aveuglement mérité, comme ceux dont parle Isaïe (*Isa., XLIII, 8*), vous n'entendez plus rien, vous ne voyez plus rien, pas même en plein midi ; si la lumière qui est en vous n'est plus que ténèbres, ainsi que parle Jésus-Christ (*Matth., V, 23*), et que, pour comble de misère, vous parveniez à perdre jusqu'au remords cette ombre de vertu qui reste à des coupables, à qui s'en prendre ? et comment se fait-il que vous osiez ici vous prévaloir d'une erreur qui vous accuse, d'une ignorance qui s'élève contre vous, d'un malheur qui fait votre crime ?

O conscience ! ô vérité ! ô sentiment ! ô lumière intérieure et rayon immortel de la lumière incréée ! magnétique soleil de l'âme ! non, ce n'est jamais toi qui nous manques ; c'est nous qui te manquons : ce n'est pas ta lumière qui s'éteint, ce sont nos yeux qui sont malades ; ce n'est pas ta voix, c'est notre volonté qui est faible ; ce ne sont pas tes oracles qui sont obscurs, mais nos passions qui sont trompeuses, mais nos penchants qui sont vicieux, mais nos œuvres qui sont mauvaises ! Eh ! comment te montrerais-tu, quand ce n'est pas toi que l'on cherche ? comment répondrais-tu, quand ce n'est pas toi qu'on interroge ? Ah ! dans un pareil

état, malheur à qui l'entend, et malheur encore à qui ne l'entend pas !

Il est vrai que, dès que le péché fut commis, la vérité se vit déchue de sa splendeur première. Semblable jusqu'alors à cette étoile du matin qui ne connaît point de couchant, elle ne jeta plus que de faibles lueurs ; et ce ruisseau si pur dans sa source, en passant à travers la fange de nos erreurs et de nos vices, sembla en quelque sorte contracter une partie de leurs souillures.

Mais la révélation vint au secours de la conscience. Une loi pure, un code inaltérable, qui ne pouvait être ni souillé par nos vices, ni obscurci par nos préjugés, descendit du Père des lumières ; et cette même vérité que l'homme dégradé ne voyait plus que faiblement au dedans de lui-même, l'homme régénéré la vit évidemment dans les maximes de la loi.

Nous l'avons donc entre les mains, ce code lumineux, ce grand supplément de la conscience. Tout ce qui peut manquer à nos lumières naturelles nous est offert dans ce livre céleste : c'est la lampe toujours ardente qui éclaire nos pas (*Psal. CXVIII, 105*) ; c'est ce discours vivant et efficace, dont parle saint Paul (*Hebr., IV, 12*), qui pénètre plus avant que le glaive ; c'est cette parole abrégée qui nous dit tout dans un seul mot. Que voit-on dans les autres livres ? que de soins pour les étudier ! que de peine pour les comprendre ! Ici tout est substance et vie. Les enfants y trouvent du lait, et les parfaits une nourriture solide ; le savant le creuse sans cesse et ne l'épuise jamais ; l'ignorant, sans l'approfondir, le comprend toujours. Quel est donc ce nouveau langage, et si grand et si simple, et si noble et si populaire ? Quelle précision dans les maximes ! quelle évidence dans les caractères ! Et n'est-ce pas au livre de la loi évangélique que l'on peut appliquer ce que le prophète dit du livre de la nature, qu'on n'y trouve aucun mot ni aucune syllabe qui ne porte à la fois et la conviction dans le cœur, et la lumière dans l'esprit : *Non sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.* (*Psal. XVIII, 4*.)

Prenez donc l'Evangile, mes frères, lisez ce livre : *Lege istum.* (*Isa., XXIX, 11.*) Dans ces cas épineux où la conscience reste muette, ce livre vous parlera ; si vous avez des doutes, ce livre les dissipera ; si votre esprit demeure flottant, ce livre le fixera ; *lege istum.* En vain nous diriez-vous qu'il vous est impossible de le comprendre, qu'il est scellé pour vous ; *non possum, signatus est enim* (*Ibid.*) : nous vous dirons toujours : Lisez ce livre ; car, pour le comprendre, il n'y a qu'à le vouloir, et il dit tout à qui ne cherche qu'à s'instruire ; *lege istum.* En vain nous opposerez-vous ses dogmes et ses mystères, nous vous répondrons encore : Lisez ce livre ; car, si ses mystères nous accablent par leur obscurité, ses règles nous entraînent par leur évidence ; et, si l'on confond notre esprit par des hauteurs inaccessibles, il ne le dirige pas moins par d'irrésistibles

motifs; *rege istum*. Si enfin vous vous prévaliez des explications dont il a si souvent besoin, nous vous dirons toujours, lisez ce livre, parce que, si la lettre de la loi est quelquefois obscure, l'esprit du législateur ne l'est jamais; ses maximes sont éclaircies par ses actions, et son intention, toujours manifestée par ses exemples, ne peut pas plus laisser de doutes à notre conception que de prétextes à notre corruption et à notre ignorance.

Aussi, quand nous voulons former un vrai chrétien, ce n'est ni par de longs discours ni par de savantes études que nous le conduisons à la science de la loi. Bien différent de ces futiles discoureurs de vertu, qui, après tant de livres et de calculs, sont encore à chercher les premiers principes des choses; de tous ces grands penseurs de vertu, qui savent tout, excepté ce qu'ils doivent faire; le chrétien n'a rien à discuter, et sa route est toute tracée. Tout ce qu'il doit faire, il le voit, et ce qu'il voit, il l'adore. La superbe raison veut toujours démontrer la vérité; l'Evangile fait bien plus, il la montre; il ne dit pas à ses enfants : Raisonnez et étudiez, mais, regardez et agissez : *aspice, et fac*. (*Deut*, XXV, 40.) Un grand modèle est devant vous, irrécusable, puisqu'il est Dieu; sensible à tous, puisqu'il est homme : regardez donc, et faites. Ambitieux, voyez sa pauvreté; hommes de plaisirs, voyez ses abstinences; hommes insensibles, voyez sa charité; hommes orgueilleux, voyez sa modestie et sa simplicité : *aspice, et fac*. Et, s'il vous faut encore de plus grands coups pour dompter vos convoitises et terrasser à jamais votre orgueil, montez sur la montagne, voyez-y et sa croix et ses plaies, et son sang et ses larmes : fut-il jamais un langage plus éloquent et un livre plus intelligible ! quels subterfuges opposer à de tels arguments ou à de tels spectacles ? Oh ! s'écrie ici Tertullien, qu'il faut peu de recherches après Jésus-Christ ! ô qu'il faut peu de commentaires, quand on n'aspire qu'à le suivre ! Ecoutez Jésus-Christ, regardez Jésus-Christ : voilà l'expression la plus touchante et la plus simple des devoirs, le centre lumineux où aboutit toute la loi, et le grand résultat de toute la morale.

Voilà donc le vrai triomphe du christianisme, c'est de nous avoir montré, dit saint Augustin, la vérité résidant personnellement au milieu de nous; c'est d'avoir donné à la vérité pratique un point d'appui sensible que tous les esprits pussent saisir, et montré à la terre ce soleil de justice que tous les yeux pussent fixer; c'est d'avoir débarrassé la vertu de tout ce vain savoir qui ne servait qu'à l'offusquer, qui n'en faisait qu'une longue et pénible énigme, et un doute savant où la cupidité pût trouver tout ce qui lui plaît, et l'orgueil tout ce qu'il désire; pour présenter à ses disciples la vérité substantielle, et un modèle toujours vivant qu'ils pussent à la fois imiter sans danger et copier sans peine. Ce divin modèle, qui est tout ensemble la voie et la

vérité, parle distinctement à l'âme la plus simple et à l'esprit le plus sublime; de sorte que, pour comprendre ce qu'il y a de plus grand et pratiquer ce qu'il y a de plus sublime, l'homme n'a besoin que de son cœur pour sentir, de ses yeux pour voir, et de ses oreilles pour entendre.

Mais, si nous pouvons tout pour connaître la vérité dans la conscience où elle éclaire par le sentiment, dans la loi où elle parle distinctement, nous ne le pouvons pas moins dans la foi où on la trouve facilement.

Et c'est ici que nous pouvons dire véritablement que la lumière brille dans les ténèbres, et célébrer avec le Prophète les magnifiques témoignages que Dieu rend à la vérité. A travers ces augustes nuages dont s'enveloppe la majesté de la foi, sortent avec éclat ces grands traits de vérité, auxquels rien d'humain ne ressemble, qu'on démêle sans peine, et qu'on saisit avec transport. L'esprit ne peut comprendre, il est vrai, mais le cœur est incliné à croire, dit le Prophète. (*Psal*. CXVIII, 36.) Le cœur dit tout au vrai chrétien, et dès le premier pas, il a su le rendre savant. La foi a des caractères aussi frappants que la vertu, et nous avons en quelque sorte une conscience pour les dogmes comme pour les devoirs. C'est cette âme naturellement chrétienne dont parle Tertullien (*Apolog*. c. 17), ce sont ces *témoignages justifiés par eux-mêmes* qu'a chantés le Prophète. (*Psal*. XVIII, 10.) Le peuple ainsi que les docteurs sentent également que la religion est conforme à nos vrais intérêts; qu'elle répond parfaitement aux droits de Dieu et à la dignité de l'homme; qu'elle peut seule se mesurer avec l'excellence de nos facultés et avec les besoins immenses de notre âme; qu'elle seule remplit nos désirs, comme elle soulage nos misères; qu'elle nous élève autant qu'elle nous console, et qu'une fois bien connue comme bien pratiquée, l'homme en devient plus grand, et Dieu reçoit de plus légitimes adorations.

Ainsi dans ce seul tableau raccourci viennent se perdre tous mes doutes, toutes mes difficultés s'abrégent, et ces vérités bien connues me répondent de toutes les autres. Qu'on ne me parle plus des innombrables difficultés qu'entraînent les mystères. Que m'importe d'en savoir la raison, dès que j'en sens la vérité ? Ils peuvent bien être l'objet de mes sacrifices, et non le sujet de mes inquiétudes. Toujours guidé par une autorité, la plus visible et la plus imposante, qui me fixe, et par un Dieu qui me détermine, je parviens sans effort, non à l'évidence qui n'est pas nécessaire, mais à la certitude qui seule me suffit. La sainteté de la doctrine me garantit la vérité incontestable des mystères. Sans me jeter dans de longues discussions, je sens que les dogmes doivent être aussi certains que les enseignements sont sublimes; que l'auteur et le consommateur de notre foi n'a pu être en même temps et un docteur céleste et un enthousiaste absurde; plus qu'un ange dans

la morale, et moins qu'un homme dans les mystères ; et qu'en rendant ses disciples semblables à Dieu par l'élévation de leurs sentiments, il n'a pu les rendre les plus stupides des mortels par le délire de leur croyance. J'arrive ainsi, par les principes les plus simples, aux conséquences les plus sublimes ; par des faits palpables, à d'incompréhensibles vérités ; et, dans l'admiration qu'elles m'inspirent, je ne sais ce qui me frappe davantage, ou la lumière qui investit l'humble savant qui les médite, ou la douceur qu'éprouve le pauvre d'esprit qui les croit.

Ainsi le chrétien tient à la vérité de sa foi, non-seulement par la raison, mais par l'autorité ; non-seulement par la grâce, mais par la nature ; non-seulement par l'esprit, mais par le sentiment : il y tient par les consolations qu'elle donne, et par la paix du cœur qu'elle procure ; il y tient par des faits aussi faciles à saisir que difficiles à contester ; il y tient par sa propre misère et par l'impuissance où il est d'être à lui-même sa règle et son bonheur ; il y tient par cette conviction intime et pénétrante qui le dispense de toute autre étude. Que, si sa religion le trompe, c'est Dieu même qui le trompe ; et, si l'erreur est ici, la vérité n'est nulle part. Il y tient par les absurdités mêmes qu'il faut croire pour être incrédule, et parce qu'à tout prendre, il vaut mieux encore se soumettre à d'incompréhensibles mystères qu'à d'incompréhensibles erreurs ; il y tient par l'alternative où il est, ou de vivre dans la religion, ou de vivre sans religion ; il y tient par le néant même de tout ce qui n'est pas elle ; car sans elle il ne sait plus à quoi tenir ; enfin, il y tient parce qu'il la désire autant qu'elle est souverainement désirable, parce que le plus grand malheur qui pût lui arriver serait qu'elle ne fût pas vraie, parce qu'il est de l'intérêt de tous les gens de bien qu'elle soit vraie, et que le seul homme qui puisse désirer qu'elle soit fausse, c'est le méchant. Ainsi les liens et les motifs qui l'attachent à sa foi sont d'autant plus raisonnables qu'il y entre moins de raisonnements, d'autant plus forts qu'il les tire de sa faiblesse même, d'autant plus intimes qu'il les puise dans le fond même de notre être, et dans l'invincible besoin que la créature mortelle et périssable a d'aimer, d'espérer et de croire.

Mais, si la vérité de la foi est si claire, pourquoi ne l'est-elle pas pour tous ? et, s'il est si facile de croire, comment se fait-il qu'il y ait tant d'incrédulités ? Comment, mes frères ? c'est qu'on ne cherche pas la vérité, ou qu'on la cherche mal ; car qui sont ceux qui se plaignent de la poursuivre vainement ? Ce sont de frivoles discoureurs, qui veulent faire de l'école de Jésus-Christ une académie de philosophes, qui traitent la vérité comme une question oiseuse, et se font un triste amusement de tout ce qui la contredit, et une joie maligne de tout ce qui l'embrouille. Ce sont des esprits indifférents,

qui, comme Pilate, demandent bien où est la vérité, mais qui, comme lui, n'attendent point la réponse à cette grande question. Ce sont des esprits dissipés qui vivent éternellement dans l'agitation des plaisirs et dans le fracas des affaires mondaines. Ce sont des esprits présomptueux, dont l'altière raison croit toujours que l'on est crédule, parce que l'on est docile. Ce sont enfin des esprits corrompus, dont les doutes sur les principes ne sont que des alarmes sur les conséquences ; plus jaloux d'une funeste liberté que de l'austère vérité qui, commençant par leur être importune, a fini par leur être odieuse.

Or je dis à ces vains discoureurs que la nouvelle Jérusalem ne doit pas ressembler à l'ancienne Athènes ; qu'on ne devient point enfant de la foi comme disciple de Platon ; que toujours simple et toujours auguste, la vérité abhorre le vain bruit des paroles ; qu'elle se plaint, par la bouche du Sage, de ce que, bien loin d'aller droit à elle, les hommes se sont embarrassés dans des discours sans fin, et qu'il nous faut, pour la trouver, plus de droiture que de discussion, plus de simplicité que de subtilité, plus de sagesse que de philosophie. Je dis à ces esprits dissipés, que la vérité ne se montre jamais que dans le recueillement et la retraite ; que c'est la voix qui crie dans le désert ; que, pour l'écouter avec fruit, il faut entrer dans la nuée, comme le prophète, c'est-à-dire, dans la partie la plus intime de l'âme, parce que sa céleste harmonie ne peut se faire entendre dans ce choc éternel des affaires et des plaisirs : *Non in commotione Dominus.* (III Reg., XIX, 11.) Je dis à ces esprits présomptueux que la vérité n'a d'autre raison à donner que son autorité et sa parole : *Quia verbum locutus sum* (Jerem., XXXIV, 4) ; qu'on n'est jamais plus propre à être rempli de sa lumière que lorsqu'on est plus vide de ses propres pensées, jamais plus près d'elle que lorsqu'on sait, non où il faut avancer, mais où il faut s'arrêter ; qu'on ne peut, sans une audace monstrueuse, exiger que l'auguste vérité vienne composer, pour ainsi dire, avec la raison, comme avec une rivalité digne d'elle, et qu'elle se soumette au tribunal impérieux d'un esprit vain, inquiet, bizarre, inconstant et mobile ; de ce philosophisme misérable, follement idolâtre de lui-même, qui ne sait que combattre nos erreurs, par d'autres erreurs, nos vices par d'autres vices, nous présenter sans cesse des remèdes pires que nos maux, digne enfin d'être regardé, quand il est livré à lui-même, comme la plus triste et la plus déplorable des misères humaines. Je dis enfin à ces esprits corrompus que les vierges seules peuvent suivre l'Agneau (*Apoc.*, XIV, 4), que Jésus-Christ se cache aux hommes charnels, qu'il sera toujours pour eux une pierre d'achoppement et de scandale ; qu'il n'est point d'évidence que n'obscurcissent les passions, et point d'erreurs qu'elles n'adoptent ; que partout où elles parlent, la vérité se tait ; qu'elle fuit leur présence impure, comme si elle semblait craindre que

leur souffle empesté n'altérât ses attraits célestes, et ne flétrit son immortelle beauté.

O incroyables, ne nous dites donc point que vous ne trouvez pas la vérité, et qu'elle échappe à vos recherches. Vous ne la trouvez pas, c'est que vous ne l'aimez point. Aimez la vérité, comme vous aimez votre repos, votre santé, et vous la trouverez; aimez la vérité, comme vous aimez vos divertissements et vos plaisirs, et vous la trouverez; soyez aussi ardents à la poursuivre, que vous l'êtes à courir après les honneurs, après la fortune, et vous la trouverez. Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez; et moi j'ajoute : Aimez, et cherchez ce que vous voudrez. Vous ne la trouvez pas; ah! c'est qu'approchant sans crainte et sans respect du trône de sa majesté, vous êtes opprimés par l'éclat de sa gloire; c'est qu'à force de la contredire, vous ne méritez plus de l'entendre; c'est que vos longs mépris l'ont enfin rebutée, et que, par un juste retour, il doit vous en coûter autant pour la rappeler, qu'il vous en a coûté pour la bannir. Ignorez-vous qu'elle refusa de se montrer à Tyr et à Sidon, qu'elle resta muette devant Pilate, qu'elle ne se découvrit qu'aux âmes simples et craintives, et qu'elle aveugle et anéantit, dit Isaïe, les scrutateurs superbes de ses divins secrets : *Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint.* (Isai., XI, 23.)

Vous ne la trouvez pas; je n'en suis point surpris : vous devriez la chercher pour vous en instruire, et vous ne la cherchez que pour vous en défaire; vous ne la demandez qu'aux hommes, et Dieu seul en est la source; vous l'étudiez dans les livres, et on ne l'obtient que par la prière; vous la cherchez, non pour vouloir ce que vous entendrez, mais pour entendre ce que vous voulez. Vous prétendez dissiper vos doutes par vos raisonnements, et vous ne pouvez les résoudre que par vos œuvres; vous ne cherchez qu'à convaincre l'esprit, et vous ne voyez pas que le cœur seul est incrédule. Laissez l'esprit, et allez au cœur; songez à devenir meilleurs, et non à devenir savants : raisonnez moins, pratiquez davantage, et puis cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira. Vous ne la trouvez pas ! Hypocrites, dit ici Jésus-Christ, pourquoi me tentez-vous ? Vous voulez que la vérité se montre, et vous redoutez sa présence ; vous paraissez l'interroger, et vous craignez qu'elle ne vous réponde ; vous feignez de chercher des moyens pour dissiper vos doutes, et vous ne désirez que de les augmenter. Ah ! malheur à vous si, avec de pareilles dispositions, vous parveniez à la connaître ! vous lui résisteriez encore : rebelles aux prophètes et à Moïse, vous seriez encore insensibles à la résurrection d'un mort ; et peut-être que Dieu, par une épouvantable miséricorde, veut encore vous soustraire, en la cachant, au plus grand de tous les crimes, celui d'être rebelle à la lumière, et de combattre la vérité connue.

Vous ne la trouvez pas ! Mais, quand l'avez-vous invoquée ? quand lui avez-vous dit, dans une tendre effusion de votre âme ; Divine vérité, rends-moi digne de te connaître ; parle à mon cœur, il est prêt à se rendre ; parle, je t'écoute bien plus que je ne t'interroge ? Trésor inestimable, perle précieuse que ne vaut pas le monde entier, où est ce champ qui te renferme ? Ah ! j'irai, je l'achèterai, quoi qu'il m'en coûte. Faut-il mes biens ? faut-il ma vie ? Mais non, ce ne sont ni mes biens, ni ma vie que tu demandes ; c'est un cœur droit et pur, c'est un esprit docile. Oh ! si jamais tu daignes te montrer, toutes mes répugnances, je les surmonterai ; toutes mes passions, je les immolerai : la première sacrifiée, ce sera mon orgueil ; et soit que tes réponses offensent ma raison ou contrarient mes penchants, mon bonheur sera de te suivre, et ma gloire de t'obéir.

Si c'est ainsi, mes frères, que votre cœur lui a parlé, je ne crains pas de le dire, vous l'avez déjà trouvée ; ou si, par des raisons impénétrables, elle diffère encore le jour de sa visite, ayez confiance, elle se montrera bientôt : elle est près, dit le Prophète (*Psal. CXLIV, 18*), de tous ceux qui l'invoquent ; encore quelques moments d'épreuve, et vous direz avec le Sage : *J'ai désiré et j'ai compris* (*Sap., VII, 7*), et vous publierez avec reconnaissance que l'on peut tout pour connaître la vérité, mais aussi que nous ne pouvons rien pour la combattre : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Des ennemis puissants s'élèvent à la fois contre la vérité : le cœur avec toutes ses passions, le monde avec tous ses abus, et l'impiété avec tous ses sophismes. Nous allons la voir toujours auguste, toujours victorieuse parmi ces divers assauts : victorieuse des passions du cœur, qui ne peuvent étouffer sa voix ; victorieuse des abus du monde, qui ne peuvent prescrire contre ses règles ; victorieuse des efforts de l'impiété, qui ne peuvent détruire son règne ; victorieuse dans la conscience dont le témoignage est incorruptible, dans la loi dont la rigueur est inflexible, dans la foi dont le règne est indestructible. Apprécions ces différents triomphes de la vérité, et nous sentirons aisément cette parole de l'apôtre, que nous ne pouvons rien contre elle : *Non possumus aliquid adversus veritatem.*

Il est un temps dans la vie où l'homme droit et sincère s'élance vers tous les objets pour saisir la vérité. Ainsi qu'une fleur tendre s'épanouit aux rayons du soleil, nos cœurs s'ouvrent alors aux impressions de sa vive lumière ; elle nous trouve sans résistance, parce que nous sommes sans passion, et son règne au milieu de nous est aussi paisible que nos sens sont tranquilles et calmes. Mais que ce temps est court ! Bientôt les passions s'éveillent : l'amour de l'indépendance est la première qui ose se montrer, et nous décèle la conspiration de



toutes les autres; bientôt elles dominent sans obstacle, elles enchaînent toutes nos facultés, elles maîtrisent notre raison. Etrange misère de l'homme! l'aiguillon intérieur s'émousse peu à peu, le ver rongeur semble mourir, le voile de la nuit s'étend, la conscience s'assoupit, elle s'endort, et les seules passions vivantes dans le cœur s'aplaudissent de leur triomphe.

J'en ai trop dit : non, leur triomphe n'est qu'apparent, et la vérité ne perd jamais ses droits. Tyrans superbes, en vain veulent-elles déposséder ce roi légitime, il réclame sans cesse contre leur injuste usurpation, et fait valoir les titres immortels de sa souveraineté. Parmi tous ces combats de la chair et du sang, la vérité conserve je ne sais quelle autorité vénérable et quel pouvoir terrible qui se fait sentir aux passions, même les plus rebelles. Elles ont pu nous corrompre, mais non pas nous convaincre; nous séduire, mais non pas nous calmer; nous entraîner enfin, mais non pas nous soumettre; elles ont pour elles nos accès, nos moments de délire, la seule vérité a les moments de la raison; elles ont nos emportements, la seule vérité a nos hommages; nous sommes leurs complices plutôt que leurs sujets, et tandis qu'elles s'efforcent de combattre la vérité et d'étouffer sa voix vengeresse, toutes leurs tentatives viennent se briser contre son témoignage incorruptible et sa rectitude inaltérable.

Que pourraient donc les passions contre cette voix impérieuse? C'est la voix de Dieu même, c'est cette voix que le Prophète nous a dépeinte (*Psal. XXVIII, 3, 5, 8, 9*), voix magnifique qui brise les cédres, voix souveraine qui appelle ce qui est comme ce qui n'est pas, voix foudroyante qui ébranle les voûtes des cieux; *Deus majestatis intonuit*. Voix de Dieu, voix de la vérité, elle est comparée à la foudre : or, quoi de plus puissant et de plus redoutable que le tonnerre? A sa suite marchent l'effroi, l'épouvante et la mort; il fait pâlir le front le plus altier, il écrase les palais superbes comme l'humble chaumière, et tombe sur l'éminence des montagnes comme sur les flots de l'océan. Image naturelle de la puissance de la vérité, qui, toujours inflexible, toujours tonnante au fond de tous les cœurs, n'est surmontée ni par la force des préjugés, ni par le torrent des abus, ni par le vice puissant et en crédit, ni par le nombre des coupables; *Deus majestatis intonuit*. Elle fond sur les tyrans qui ne veulent rien voir au-dessus de leurs têtes, ou sur ces potentats qui s'endorment dans leur gloire; *confringentis cedros*. Elle trouble la solitude de l'impie, qui, toujours hors de soi, se fuit, se craint, s'évite, n'ose se trouver seul avec sa raison et sa foi; *concutientis desertum*. Elle répand sur le péché une amertume douloureuse, porte l'angoisse et la tribulation dans l'âme du coupable, pour qui l'iniquité n'est qu'un long et difficile enfantement; *preparantis cervos*. Le crime a beau s'enfoncer dans la nuit, elle trait le chercher jusqu'au fond de

l'abîme; *revelabit condensa* : et Caïn fratricide ne peut plus fuir le sang d'Abel, qui l'accuse partout et ne cesse de lui crier : Malheureux, qu'as-tu fait? et où est donc ton frère? *quid fecisti? ubi est Abel frater tuus?* (*Gen., IV, 9, 10.*)

Ainsi l'homme pécheur a beau chercher à se distraire dans les cercles, à se perdre dans les affaires, à s'abîmer dans les plaisirs : la vérité toujours puissante le fixe, dit l'Écriture (*Psal. L, 5.*) en présence de lui-même; elle l'atteint dans les plaisirs par la satiété, dans les affaires par les dégoûts, dans les cercles par la tristesse; et David adultère a toujours son péché contre lui, qui, comme un spectre menaçant, vient même l'arracher aux douceurs du sommeil; *dormivi conturbatus*. (*Psal. LVI, 5.*) Ainsi ces dieux de la terre, que trompent les flatteurs ou qu'enivre leur puissance, s'efforceraient en vain d'ériger en règles leurs passions, et en lois leurs caprices : la vérité, toujours plus puissante, plus absolue que les rois, les traîne sous les yeux de l'Arbitre suprême dont la colère brise les potentats; et Saül, au milieu de ses emportements, reconnaît chaque jour qu'il y a un maître plus grand que lui, dont il ne peut ni éviter les coups, ni tromper la justice. Ainsi le juge inique ne saurait violer sans effroi la sainteté de son auguste ministère : la vérité, toujours puissante, fait retentir à ses oreilles le redoutable cri de l'innocence qu'il opprime, elle le fait pâlir sur le tribunal qu'il profane; et Pilate, oppressé du poids de son iniquité, cherche à s'en soulager par le public aveu de sa propre infamie. Ainsi l'impie a beau se mettre au rang des gens déabusés, et affecter un air de supériorité en bravant les terreurs de la religion : la vérité, toujours puissante, lui fait sentir qu'il n'y a point de courage contre elle; que le blasphème peut bien plaire à l'orgueil, mais ne le trompe point; qu'il peut bien être un plaisir misérable pour l'incrédulité, mais non pas sa ressource; et Félix infidèle honore, par son trouble, ces mêmes vérités qu'il feint de dédaigner dans la bouche de Paul; *tremefactus Felix*. (*Act., XXIV, 25.*)

Ah! c'est maintenant que je comprends cette parole du Sage (*Sap., IV, 20*), que les pensées du pécheur sont timides; cette parole d'Isaïe (*Isaï., LVII, 20*), que le cœur de l'impie ressemble aux flots d'une mer battue par la tempête. Toujours obligé de lutter entre le plaisir qui flatte et la vérité qui déchire, entre la passion qui approuve et la vérité qui condamne, entre le sophisme qui éblouit et la vérité qui éclaire, entre l'exemple qui séduit et la vérité qui réclame, entre le monde qui retient et la vérité qui appelle; privé tout à la fois et des douceurs de la vertu et de celles du vice, il s'agit, il se combat, il traîne sans cesse après lui l'éternelle contradiction de ses lumières avec ses actions, de lui-même avec lui-même, et nous prouve ainsi hautement qu'il n'y a point de conseil contre le Seigneur, point de prudence con-

tre la vérité, point d'asile contre la conscience, et que, par un décret irrévocable, elle est tout à la fois à l'insensé qui ose la combattre, la loi et le témoin, l'accusateur et le juge, et la vautour insatiable qui lui sert de bourreau.

Victorieuse dans la conscience, dont le témoignage est incorruptible, la vérité ne l'est pas moins dans la loi, dont la rigueur est inflexible. Oui, chrétiens, c'est en vain que nous voudrions établir des prescriptions contre cette loi sainte; en vain chercherions-nous, ou des raisons pour l'éluder, ou des prétextes pour l'adoucir; en vain penserions-nous qu'elle peut être surmontée, ou par la force de l'exemple, ou par la force des usages, ou par le torrent des abus, ou par le nombre des coupables. Uniforme dans son langage, imperturbable dans ses maximes, elle n'a égard, ni aux temps, ni aux lieux, ni aux rangs, ni aux conditions; égale pour tous, tous sont égaux pour elle. Oui et non, cela est ou cela n'est pas : voilà son langage. Comment pourrait-elle en avoir un autre? comment, avec le temps, pourrait-elle rabattre de la rigidité de ses principes? Jésus-Christ n'est-il donc pas toujours le même, hier, aujourd'hui, et dans tous les siècles? (*Hebr.*, XIII, 8.) Peut-elle être moins une et moins inaltérable que son divin auteur? ou bien penserions-nous que ses règles saintes aient été faites par les hommes?

Ah! si les grands principes de sainteté et de justice étaient le fruit des conventions humaines, il y a longtemps qu'ils n'existeraient plus; il y a longtemps qu'il ne serait plus vrai pour personne qu'il est beau de se vaincre soi-même, qu'il est grand de dompter ses passions; et pour tout dire enfin, il y a longtemps que le vice serait la vertu. Mais, si ces règles saintes que nous trace la loi de Dieu ne sont qu'une sacrée émanation de son immortelle raison, quelle est donc notre illusion quand nous osons parler de la raison des temps, de la raison des circonstances, de la raison de la nécessité, de la raison de la coutume, de la raison du monde, de la raison de l'opinion; quand nous voulons nous prévaloir de la différence des siècles, quand nous osons penser que la morale peut être rajeunie comme les modes, quand nous croyons répondre à tout en insultant aux vieilles règles! et combien est vain ce principe adopté par un monde profane, qu'il faut se plier aux conjonctures, se monter au ton du siècle où l'on vit; que les usages peuvent justifier les abus, et qu'enfin autres temps, autres mœurs!

Autres temps, autres mœurs! Oui, sans doute; autres temps et autres scènes, autres acteurs, autre théâtre, autre décoration, autres événements qui changent la face du monde; oui, sans doute, une génération passe, une génération arrive, un royaume s'élève, un royaume s'écroule, et l'océan n'a pas plus de flux et de reflux que le spectacle de la vie humaine n'offre d'agitations, d'inconstances et de vicissitudes. Mais que

conclure de ce mouvement éternel? quoi? que Dieu doit aussi changer, et céder à tout vent comme le monde; qu'il doit connaître aussi les caprices des goûts et l'inconstance des préjugés; que la loi du Dieu vivant doit varier comme celle des hommes, et que tous ces principes factices, ces fugitives conventions qui, nées la veille, meurent le lendemain, doivent servir de règle à cet Ancien des jours (*Dan.*, VII, 13) pour lequel il n'y a ni lendemain ni veille?

Autres temps, autres mœurs! Oui, sans doute, autres temps et nouveaux préjugés, et nouvelles erreurs, et nouveaux scandales, et nouveaux excès inconnus à nos pères, et nouveaux raffinements de luxe et de volupté, et nouvelle immoralité si monstrueuse et si nouvelle, qu'aucun peuple avant nous n'en avait offert le modèle. Mais que conclure encore de cet étrange renversement? quoi? que l'Evangile doit se relâcher d'autant plus que le monde se relâche davantage; que ses maximes deviendront moins sévères, parce que nous sommes plus sensuels; que la voie du salut deviendra moins étroite, parce que celle de la perdition s'agrandit chaque jour; que plus nos passions seront vives, plus nous aurons le droit de nous y livrer sans contrainte; et que le Dieu des vertus s'unira ainsi avec le siècle pour le pervertir et le corrompre? Mais si les mœurs changent avec les temps, changez donc aussi les promesses de votre baptême et la nature de vos engagements; changez l'autel et l'auguste victime qui s'y immole chaque jour; changez la croix, et arrachez-en l'écriteau qui vous annonce un sauveur et un juge; mais avant de le faire, rappelez-vous que si la croix de Jésus-Christ est un arbre, c'est un arbre planté sur le roc, et qui ne saurait plier; rappelez-vous que les temps ont beau changer, il sera toujours vrai que vous avez promis de renoncer au monde, d'être étrangers sur la terre, de dire anathème à la joie du siècle; et quels que soient aujourd'hui et vos usages, et vos maximes raffinées, et vos fausses délicatesses, nous avons toujours le même droit de dire à cette cour, à cette ville de plaisirs, ce qu'annonçait, il y a dix-huit siècles, la Vérité incarnée (*Luc.*, VI, 25; *XIII*, 5) : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Autres temps, autres mœurs! Eh! quoi! ignorez-vous que plus le monde change, moins vous devez changer? ignorez-vous que plus tout tend à la nouveauté, plus il faut remonter vers l'antiquité, où la vérité prend sa source? Ignorez-vous que plus ce sol mobile sur lequel vous marchez s'échappe sous vos pieds, plus vous devez vous attacher au rocher immuable de la vérité? Que parlez-vous de nouvelles lumières? sachez que tout ce qui est vrai est éternel, et qu'il n'y a que l'erreur qui naît et qui commence; sachez que c'est l'Evangile qui doit régler nos mœurs, et non nos mœurs qui doivent régler l'Evangile; sa-

chez que ce n'est pas l'abus qui juge la règle, mais la règle qui juge l'abus ; sachez qu'il ne peut jamais y avoir de raison contre la loi, ni de nécessité au préjudice des devoirs ; sachez que ce qui est écrit est écrit, et qu'un seul *iota* de la loi ne passera point ; sachez que le Seigneur a dit : Je suis votre Dieu, et je ne change point (*Malach.*, III, 6) ; sachez enfin que, s'il y a d'autres temps, il n'y a pas d'autre vérité ; que, s'il y a d'autres temps, il n'y a pas d'autre éternité.

Mais si nous ne pouvons rien contre la vérité dans la loi, dont la rigueur est inflexible, vainement encore voudrions-nous la combattre dans la foi dont le règne est indestructible.

Ici, mes frères, quel spectacle s'offre à nos yeux ? quelle guerre s'allume ? quelle ligue se forme ? Et qu'est-ce donc que ce frémissement des nations et des peuples ? *Quare fremuerunt gentes ?* (*Psal.* II, 1.) Que signifient et ces partis, et ces cabales, et ces systèmes entassés sans fin ? pourquoi toute cette effervescence de la raison ? cette vague inquiétude de nos vaines pensées qui se poussent, se heurtent et s'agitent comme les flots soulevés par l'orage ? Quoi ! ces temps annoncés par l'Évangile seraient-ils arrivés ? toucherions-nous à cette heure fatale où le choc des opinions doit précéder le choc des éléments ? *Erunt prælia et opinionones ?* (*Matth.*, XXIV, 6.) La foi aurait-elle perdu ses droits à nos hommages ? Non, sans doute ; mais elle alarme les passions, et les passions ne veulent plus de frein ; mais elle humilie la raison, et la raison ne veut plus souffrir de maître. De là cette fierté séditionneuse qui se communique de proche en proche ; de là cette anarchie des esprits, ce fanatisme d'impiété qui les emporte tous ; de là ces attentats d'une secte nouvelle qui ose en appeler de la soumission de dix-huit siècles, qui consacre l'indépendance sous le nom de liberté, et confond tristement le désir de connaître avec la hardiesse de penser, l'examen de l'ancienne croyance avec le goût des nouveautés profanes, et les droits légitimes de la raison avec la licence effrénée des systèmes.

Vains efforts, fureur impuissante ! Que pouvons-nous pour combattre la vérité ? quelles armes pouvons-nous opposer à celle dont le règne est indestructible ? Les cieux et la terre passeront, ses paroles ne passeront point : tout vieillit sous la main du temps, les plus fameux empires meurent comme leurs maîtres ; les factions se dissipent, les partis n'ont qu'un temps, les sectes se détruisent elles-mêmes, les traditions humaines s'effacent, les systèmes disparaissent comme des songes, l'opinion ne dure qu'un jour ; la foi seule reste, la seule vérité demeure : elle n'a pas été, elle demeure ; elle ne sera pas, elle demeure ; elle ne dure pas, elle demeure ; elle ne vieillit pas, elle demeure ; elle ne diminue pas, elle n'augmente pas, elle demeure. Qui nous racontera sa génération ? qui nous révélera la gloire de son règne ? Subsistant avant les collines, engendrée avant

l'aurore, adorée par les anges, tandis que le monde était plongé dans le néant ; s'emparant de l'univers comme de son domaine, dès l'instant qu'il sortit du chaos ; toujours ou annoncée, ou désirée, ou possédée ; tantôt abandonnant le monde à tous les excès des passions, pour nous faire sentir par son absence tout le besoin que nous avions de sa lumière ; tantôt le subjuguant par la force de sa parole, et apprenant à l'univers que rien ne lui résiste ; soumise en apparence aux événements, et dominant tous les événements ; emportée, ce semble, par le cours des révolutions, et toujours au-dessus des révolutions ; se montrant, se cachant, éclairant, aveuglant tour à tour suivant ses souverains décrets, ou de justice, ou de miséricorde : pendant la vie, sans cesse notre juge implacable, si elle n'a pu être notre amie fidèle ; à la mort où tout fuit, plus vive, plus redoutable que jamais, au grand jour des vengeances, s'élevant seule à travers les débris d'un monde qui s'éteint ; dans le ciel, transportant les saints qui la voient et qui la possèdent ; dans l'enfer, désespérant les réprouvés qui la sentent et qui la regrettent : *Veritas Domini manet in æternum.* (*Psal.* CXVI, 2.)

Immutabilité du règne de la vérité, son empire est indépendant de toutes nos erreurs. Bien loin que les hérésies lui nuisent, il faut qu'elles paraissent pour donner plus de poids à son autorité, et plus d'éclat à sa lumière : les schismes diviseront, elle restera une ; les scandales ébranleront les faibles, elle restera ferme ; les vices prévaudront, elle restera vierge ; les siècles passeront tour à tour de la barbarie à la lumière, des lumières à la barbarie, elle restera pure. L'homme ennemi pourra bien semer l'ivraie dans le champ de la vérité, il ne pourra jamais arracher le bon grain ; il pourra obscurcir son flambeau, jamais il ne pourra l'éteindre : semblable à ces feux cachés sous la cendre, dans le temps qu'on s'y attendra le moins, elle jettera une clarté plus vive et une flamme plus rapide : *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité ; son empire est indépendant des puissances du monde. Elle s'est établie en souveraine par sa propre vertu, elle a régné sur les hommes sans les hommes, elle a dédaigné l'appui fragile des princes et des rois, elle a élevé toute seule l'édifice immense de la religion, elle a appelé les grands et les monarques quand ce divin ouvrage a été consommé. C'est alors qu'elle leur a dit : *Et vous, ô rois, comprenez maintenant.* (*Psal.* II, 10.) Ainsi, quand les chefs des nations sont assez heureux pour la défendre, c'est moins eux qui protègent la vérité que la vérité qui les protège. Malheur donc à eux, s'ils osaient jamais prétendre la changer, la réformer, la juger et la modifier au gré de leurs passions, de leur politique et de leurs intérêts ! Qu'ils sachent que les souverains règnent par elle et non sur elle, et que si la vérité daigne emprunter le se-

cours de leur bras de chair, c'est pour se servir d'eux comme de ses sujets, et non comme de ses arbitres. En vain penseraient-ils qu'il est des circonstances où elle doit céder; qu'ils peuvent la sacrifier aux avantages de la paix; qu'elle doit se plier aux raisons d'Etat, aux suggestions d'une sagesse tout humaine, aux perfides conseils des faux prudents du siècle. Loin de la majesté de la vérité tous ces vils accommodements : qui n'est pas pour elle est contre elle, et qui ne recueille pas avec elle, dissipe. Et c'est d'après cet arrêt, émané de Jésus-Christ même (*Luc.*, XI, 23), que nous dirons ici hautement aux dieux de la terre : La paix sans doute, la charité, mais la vérité; la gloire de l'Etat, mais la vérité; la politique, mais la vérité; la liberté de penser, mais la vérité, et la vérité dans tout, et la vérité avant tout, et la vérité par-dessus tout : *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité; son empire est indépendant du zèle même de ses propres ministres. Qu'ils l'honorent par des mœurs pures, qu'ils la desservent par leurs scandales; qu'ils la défendent avec courage, qu'ils la sacrifient avec lâcheté; qu'ils la publient sur les toits, qu'ils la laissent cachée sous le boisseau, elle saura se soutenir par la seule puissance de sa main souveraine. L'on pourra sans doute enchaîner ceux qui, par état, sont chargés d'annoncer ses oracles, jamais on ne pourra la retenir captive : elle fera parler Paul dans les chaînes, elle fera parler le sang des martyrs, elle fera parler ces muets caractères d'une fatale main, qui épouvanteront les Balthasar profanateurs. Si les langues cessent, si les prédicateurs se taisent, si les docteurs quittent la plume, si les prophètes en Israël prennent la fuite, les pierres crieront : *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité; son empire est de tous les lieux. Chassée d'un royaume, elle vole dans de nouveaux climats; persécutée en Judée, elle fuit en Egypte. Que dis-je? c'est elle-même qui transporte son règne, pour le donner à des nations plus dignes d'elle, et qui ne laisse à sa place que les ténèbres et l'étourdissement : elle punit ainsi par son abandon ces peuples audacieux qui abusent de sa lumière; jamais plus forte que quand elle fuit, jamais plus redoutable que quand elle cède : *Veritas Domini manet in æternum.*

Ecoutez donc ici, chrétiens, ce que la vérité semble dire aujourd'hui à ces impies conjurés qui s'efforcent de la détruire : Insensés! quel est donc le délire et l'étrange fureur qui vous anime? Fille auguste du ciel, que peuvent contre moi les attentats des enfants de la terre? Pensez-vous donc que vos doutes frivoles, que vos intrigues misérables puissent jamais atteindre à ma sphère éternelle? Jetez un coup d'œil à travers les siècles : des ennemis plus nombreux encore et plus redoutables se sont tour à tour élevés contre ma science, et

tour à tour je les ai vaincus; j'ai vu la terre entière couverte du bandeau de la superstition, prosternée honteusement devant des dieux d'argile; j'ai dit, et tous ces dieux flétris ont passé tout à coup de l'apothéose à l'infamie, de l'infamie au ridicule, et je les ai vaincus. J'ai vu les tyrans et les Césars m'opposer fièrement l'appareil de toute leur puissance : j'ai multiplié mes conquêtes par leurs cruautés, mes disciples par leurs proscriptions, et je les ai vaincus. J'ai vu les philosophes du Portique, et les philosophes du Lycée, et les philosophes du Midi, et les philosophes du Septentrion, et sans cesse des philosophes : j'ai démasqué le néant de leurs systèmes et le néant de leurs vertus; ils se sont tous évanouis dans leurs folles pensées, et je les ai vaincus. Et maintenant, disputez, écrivez, unissez-vous, armez-vous, et vous serez vaincus. Vases d'argile, vous serez mis en poudre. Géants superbes, tentez d'escalader les cieux, vous n'en serez que plus voisins de mon tonnerre : c'est sur les éminences orgueilleuses de la raison que je me plais surtout à le faire tomber. Je perdrai toute votre prudence, je réprouverai toute votre sagesse, je souillerai sur vos écrits coupables, et tout à coup je verrai disparaître et vos succès, et vos ouvrages, et vos disciples, et votre siècle, ainsi que tous ces frères édifices, vains jouets de l'enfance, ainsi que la poussière chassée par le vent : *Et sicut pulvis ante faciem venti.* (*Psal.* XXXIV, 5.)

Je reviens maintenant aux paroles de mon texte. Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais tout pour la vérité. Nous ne pouvons rien pour la combattre, mais nous pouvons tout pour la connaître : rien pour la combattre, notre vraie gloire est donc de nous soumettre; tout pour la connaître, notre bonheur est donc de la chercher. Cherchons-la donc; mais que ce soit dans la conscience, et non dans les idées vagues et arbitraires que les hommes s'en forment; dans la loi, et non dans les usages d'un monde corrompu; dans la foi, et non dans l'opinion.

Je l'ai nommée, cette idole du siècle, cette bizarre et changeante opinion, triste enfant de nos préjugés, vil assemblage de nos folles erreurs. O sainte vérité! voilà donc celle qui domine et qui règne en nos jours, qui dispose à son gré des règles et des mœurs, qui préside à tous les conseils et dicte tous les jugements. Et toi, lumière inaltérable, raison suprême, indépendante et éternelle, raison de Dieu, hélas! tout t'abandonne. Tu ne vois parmi nous que des hommes aussi froids pour tes intérêts qu'insensibles à tes charmes. Oui, chrétiens, il faut le déplorer ici; il faut vous peindre un scandale nouveau qui échappe à vos yeux distraits. Nous gémissons avec raison sur ces impies déclarés qui blasphèment insolemment ce qu'ils ignorent. Percez le mur, dit le prophète, et vous verrez encore une plus grande abomination. (*Ezech.*, VIII, 8.) Il est, mes frères, il est un monstre plus dangereux encore que

l'irréligion, plus redoutable que l'apostasie, et ce monstre, c'est la fatale indifférence; c'est ce sommeil de la foi, plus triste encore que l'effervescence de la raison; c'est cette léthargie mortelle dont on ne peut nous réveiller qu'en nous parlant de nos plaisirs ou de nos affaires; c'est cette dédaigneuse neutralité qui met toujours la vérité à part; qui laisse, comme on dit, la religion pour ce qu'elle est; qui nous rend, comme s'exprime Tertullien (*Scorp.*, c. 1), chrétiens en l'air, et fidèles quand on le peut et quand on le veut; *plerique in ventum, et si placuerit, christiani*: c'est cette tolérance perfide qui rend suspecte toute espèce de zèle, et qui fait que, tandis que chaque opinion a son défenseur, chaque système son partisan, la religion ne peut pas avoir le sien sans passer pour intolérante; c'est cette fausse philanthropie, décorée du beau nom de modération dont on veut faire honneur à la bonté de nos mœurs, et qui tient uniquement à la nullité de nos principes; c'est cette espèce de capitulation tacite avec toutes les croyances qui, sous prétexte de tranquilliser les consciences, ébranle toutes les certitudes et ne tranquillise que les vices et les passions; c'est cette inertie déplorable de tous ces sages, si communs de nos jours, qui se disent impartiaux parce qu'ils mettent sur la même ligne la vérité et le mensonge, et qui se vantent d'être les ennemis du fanatisme parce qu'ils n'ont sur rien ni aucune idée fixe ni aucun jugement arrêté; c'est enfin cette funeste insouciance qui fait que l'on rejette ou qu'on admet la vérité, qu'on la renie, qu'on la confesse tour à tour, qu'on la prend, qu'on la laisse, suivant le temps et l'occasion, le besoin et les circonstances. Je le dis hardiment: plutôt au ciel que l'on ne fût que la haïr ou la combattre ouvertement! elle pourrait au moins se défendre, réclamer hautement ses droits, et, du poids de sa gloire et de sa majesté, opprimer le blasphémateur et confondre le sacrilège. Mais que les hommes n'en veuillent plus que pour la faire servir à leurs fins, que la seule curiosité la cherche, que le seul intérêt la protège, que toujours elle soit ou trahie par la flatterie ou déguisée par la fausse prudence; mais qu'on n'en fasse plus qu'un indigne trafic, et que tristement renversée dans les places publiques, suivant l'expression du prophète (*Isa.*, LIX, 14), elle n'y trouve plus que des mercenaires qui la vendent ou des mercenaires qui l'achètent. Voilà la vraie désolation dont parle le même prophète (*Isa.*, I, 7); voilà le grand scandale qui consummera bientôt la ruine des mœurs, la décadence entière de la foi, et la grande calamité de l'Eglise, qui va mettre le comble à toutes les autres.

Et ce qu'il y a ici de plus triste et de plus déplorable, c'est que le siècle s'applaudit de cet excès de corruption et qu'il triomphe de sa misère même; c'est qu'il regarde ce marasme moral comme le complément de la sagesse humaine, et qu'il croit par là avoir saisi le nœud de toutes les difficultés

religieuses et politiques; c'est qu'il se persuade avoir répondu à tout, quand, imitant ces faux docteurs dont parle Jérémie (*Jerem.*, VI, 14), il répète avec eux: La paix, la paix, lorsqu'il n'y a pas de paix; comme si la paix pouvait subsister sans l'amour de la vérité; comme si les vrais ennemis de la paix n'étaient pas ceux qui, sous prétexte d'union et de concorde, répandent des opinions nouvelles, déplacent toutes les bornes posées par nos pères; et, comptant l'autorité pour rien, se font à eux-mêmes leurs propres règles et leur propre autorité! Ah! sans doute la paix religieuse est le plus grand des biens, et malheur à nous si nous ne faisons pas tous nos efforts pour la conserver! Malheur à ceux qui chercheraient à la troubler par des disputes dangereuses, par de vaines questions, et par ces combats de paroles contre lesquels l'Apôtre a soin de nous précautionner! (*1 Tim.*, VI, 4.) Mais cette paix si désirable et si précieuse est dans l'union, et non dans la confusion des principes; elle est dans la charité de Jésus-Christ, et non dans la politique du monde; elle est dans la vérité qui unit, et non dans l'erreur qui divise. Toute autre paix n'est pas la paix, c'est le calme perfide avant-coureur de la tempête; ce n'est point l'édification, c'est la destruction. Et nous aussi, disait saint Grégoire de Naziance aux prétendus conciliateurs de son temps, et nous aussi nous aimons la paix; mais la paix que nous désirons n'est point celle qui s'obtiendrait au détriment de l'Evangile et aux dépens des saintes règles, et où l'on consentirait à se relâcher de la rigueur inviolable des principes pour se faire une vaine réputation de douceur et de condescendance, pour se prêter à l'ignorance des uns, à la mauvaise foi des autres et à la vanité de tous. Le nom de paix est imposant, dit le même Père, l'idée de l'union est belle; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Eglise et l'unanimité de la doctrine: autrement, ce n'est plus la paix de Jésus-Christ qui conduit à la vie, mais la paix du monde qui conduit à la mort.

Aimons donc la paix et la charité, mes très-chers frères, mais craignons l'indifférence; aimons la paix, mais craignons celle qui se ferait aux dépens de la foi et au détriment de la vérité: car sans elle il n'y a pas de paix; aimons la paix et la vérité tout ensemble, l'une ne peut aller sans l'autre, c'est l'Esprit-Saint qui le déclare: *Veritatem et pacem diligit*. (*Zach.*, VIII, 19.) Belle et grande parole qui renferme tout le principe de la vie humaine et toute la science de la religion. La paix inséparable de la vérité et de l'autorité de ceux qui sont chargés de l'enseigner aux autres, voilà la seule vraiment durable qui soit digne du chrétien, la paix seule que la religion puisse avouer, la seule qui puisse nous être vraiment utile et profitable pour le salut, la seule qui puisse faire le bonheur de l'Etat et la gloire de l'Eglise, la seule enfin qui puisse faire notre bonheur en cette vie périssable, et nous

conduire à la paix éternelle, dans la contemplation, sans ombre et sans nuage, de la vérité qui est Dieu même. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA RELIGION.

Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet. (*Luc.*, XI, 17.)

Tout royaume divisé en lui-même sera désolé, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine.

Tel est l'oracle redoutable dont se sert ici Jésus-Christ pour confondre les pharisiens superbes, qu'il ne peut subjuguier par la force de ses miracles. Il vient de montrer sa puissance d'une manière bien éclatante ; les démons ont fui à sa voix, une foule de peuple le bénit et l'admire : les seuls pharisiens résistent, ils s'arment contre l'évidence, ils attribuent ce prodige à la magique opération d'un pouvoir enchanteur ; et c'est à l'occasion d'un aveuglement si frappant et d'une résistance si opiniâtre, que le Sauveur, dans son indignation, leur adresse ces terribles paroles : *Tout royaume divisé en lui-même sera désolé, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine.*

Il est donc aisé maintenant de pénétrer ici le véritable esprit de cette maxime prophétique. Nous voyons clairement quelle est cette fatale division, vraie source de désolation pour les royaumes et les empires. Non, ce n'est point ici de ces guerres domestiques qui troublent les familles, ni de ces combats plus meurtriers encore qui arment les rois contre les rois, ni de ces édifices matériels s'écroulant les uns sur les autres et confondant leurs propres ruines, ce n'est point de ces désastres dont parle le Sauveur du monde ; c'est de la guerre sacrilège que les impies déclarent au Très-Haut, c'est de la haine de la vérité, c'est de la superbe inquiétude qui s'élève, dit saint Paul (*II Cor.*, X, 5), contre tout ce qui est Dieu ; c'est de l'anarchie des esprits qui, rompant l'unité religieuse, brise d'un même coup l'unité sociale. Voilà, mes frères, la grande division dont parle Jésus-Christ ; voilà le souverain malheur des Etats, et la suprême désolation qui prépare à jamais leur perte et leur ruine.

Vérité redoutable ! et dans quel temps est-il plus nécessaire de la faire entendre, que dans un siècle où la foule des écrivains prostituent leurs plumes au triomphe de l'incrédulité, où la dérision des anciennes maximes semble être devenue une bienséance publique, et où les ennemis de l'Eternel, semblables à ceux dont parle le prophète, disent ouvertement : Venez, envahissons son héritage, et détrônons la religion pour nous mettre à sa place ? (*Psal.* LXXXII 13.)

Ils l'ont dit, mes chers frères ; et tandis que d'abord ce n'était qu'un langage, maintenant c'est un dessein formé : ce n'est plus seulement ici la morale des libertins, c'est la morale des politiques ; ce n'est plus le délire obscur de quelques passions particulières, c'est la funeste maladie qui tra-

vaille les peuples. A cet attachement sans bornes pour nos institutions antiques, ont succédé le fanatisme réformateur et une fièvre d'innovations, qui, ne connaissant plus de dogme que l'égalité, de règle que la liberté, de véritables biens que la rosée du ciel avec la graisse de la terre, suppriment avec dédain de la morale des Etats, la vérité et la vertu, la croyance et la foi, Dieu et la conscience.

Etrange politique ! efforçons-nous de la combattre ! Hélas ! à peine daigne-t-on nous entendre, quand nous parlons de l'intérêt de l'éternité, des intérêts des âmes ; nous allons donc parler des intérêts du temps, des intérêts de la société. Nous dirons aux sages du siècle : Vous affectez de ne parler que du bien public, la religion seule le produit ; que de la gloire de l'Etat, la religion seule la procure ; que de patriotisme, la religion seule en est la véritable source. Ensuite nous démontrerons que de tous les fléaux publics, celui de l'irréligion est le plus propre à alarmer le zèle des véritables citoyens et la vigilance de l'autorité ; que les impies sont les vrais ennemis de l'Etat ; que chaque coup qu'ils portent à l'autel retentit aux fondements de la société, et que si, par un jugement redoutable du ciel, leur coupable projet venait jamais à se réaliser, la monarchie avec la religion tomberait d'une chute commune.

O Dieu ! soutenez mon zèle, préparez l'âme de mes auditeurs, et donnez-leur de bien comprendre combien la religion est nécessaire à l'Etat, combien l'irréligion lui est funeste ! *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Pour connaître jusqu'à quel point la religion est utile et nécessaire aux Etats, nous n'avons qu'à la suivre dans les principes qu'elle établit, dans les vertus qu'elle inspire, dans les ressources qu'elle procure : dans les principes qu'elle établit et sur lesquels se fonde la stabilité des Etats ; dans les vertus qu'elle inspire et qui font le bonheur des Etats ; dans les ressources qu'elle présente et qui procurent la gloire des Etats.

Principes de la religion sur lesquels est fondée la stabilité des Etats. Sans se perdre dans de vagues questions sur l'origine et la formation des sociétés, elle rappelle tout le système social à un grand et unique centre, Dieu, principe et origine de toutes choses, source sacrée d'où découlent également et les droits de l'autorité et les devoirs de la dépendance. Elle le place à la tête de l'Etat ; elle le montre premier législateur, régnant du haut des cieux sur tout ce qui commande, comme sur tout ce qui obéit, présidant aux conseils des peuples, gouvernant par des principes immuables ce monde qu'emporte en apparence une éternelle mobilité, faisant rouler tous les arrangements humains, toutes les formes variées des gouvernements dans le plan éternel d'une sagesse infinie, et enfin, plaçant et déplaçant

les nations avec ce même empire qui lui fait dire aux étoiles : Venez, et elles viennent, (*Baruch*. III, 35.) Ce ne sont plus ici des associations fortuites, soumises par la force, ou réunies par le besoin : ce sont de nombreuses familles dont lui seul est le modérateur suprême, dont il consacre les liens, dont il prescrit tous les devoirs, dont il marque lui-même les places et les rangs ; de sorte que les droits de la société deviennent les droits de Dieu, les intérêts de la société les intérêts de Dieu, les libres conventions de la société les décrets immuables de Dieu, et qu'on peut lire aussi facilement le miracle de sa providence dans le spectacle de l'ordre social, que le miracle de sa puissance dans le spectacle de l'ordre naturel.

Or, mes frères, quoi de plus propre à maintenir cet heureux équilibre d'où résulte la stabilité et la vigueur durable des Etats, que cette belle et grande morale, qui des liens même politiques fait autant de liens sacrés, qui nous apprend que c'est un Dieu qui commande, que c'est pour Dieu qu'on obéit, et qui, fixant d'une manière invariable les droits des maîtres comme ceux des sujets, protège également les peuples contre les abus de l'autorité, et l'autorité contre les attentats des peuples ? La force peut contraindre, l'intérêt détermine ; la religion, en enseignant aux hommes que toute puissance vient de Dieu (*Rom.*, XIII, 1), peut seule leur persuader qu'il n'y a jamais de raisons solides contre la soumission, ni de prétextes décisifs en faveur de la tyrannie. La force fait les révolutions et fonde les empires, la religion les rend durables et fait leur état permanent. Elle dit aux rois assis sur le trône : Soyez l'image de Dieu ; songez que, comme lui, vous ne voudrez que ce qui est bon, vous ne pourrez que ce qui est juste, et que tourner contre vos peuples la puissance empruntée que vous tenez de lui serait toujours le plus grand des crimes, quand ce ne serait pas le plus grand des malheurs. Elle dit aux sujets : *Que toute âme soit soumise aux puissances* (*Ibid.*) ; vous n'êtes point sans doute les esclaves de l'autorité, gardez-vous cependant de vous en croire les arbitres. Marquée au sceau de la Divinité, elle est indépendante et sacrée comme elle. Si cette doctrine relâche le pouvoir des princes, elle n'en favorise cependant ni l'abus ni l'excès. Si dans l'ivresse de la puissance, les maîtres des nations s'endormaient au sein de leur gloire, ils sont avertis qu'il est un Dieu qui juge au milieu des dieux (*Psal.* LXXXI, 1) : représentants du roi par qui règnent les rois, lui seul peut les absoudre, lui seul peut les punir.

Maximes simples et lumineuses, mille fois supérieures à toutes ces subtilités politiques, dont tant d'esprits inquiets se sont servis pour agiter les trônes et troubler les nations ! Quelle plus forte digne pour arrêter la licence des peuples, que

cette grande majesté d'où émanent toutes les majestés secondaires qui règnent ici-bas ! Quel frein plus imposant pour amortir l'ivresse du pouvoir, que ce tribunal redoutable où une justice sans miséricorde cite les potentats ! Quel lien plus fort et plus intime, pour unir les princes aux sujets et les sujets aux princes, que ce contrat sacré non passé par les hommes, mais écrit de la main de Dieu même, qui en garantissant aux uns leur grande et unique puissance, celle de faire sans obstacle toute espèce de biens, conserve aux autres toute leur liberté, celle de ne dépendre que des lois et de leurs devoirs ! Economie admirable, qu'on ne doit qu'à la religion, et dont elle seule nous a donné l'exemple : ce qui fait dire à un grand homme que le christianisme a tout fait pour les peuples, en les prémunissant, par ce contrat irrévocable dont Dieu est le garant, contre les dangers de leur inconstance et les malheurs de leur indocilité ; qu'il a également tout fait pour les rois, en plaçant leur trône dans le lieu le plus inaccessible et le plus sûr, dans la conscience où Dieu même a le sien.

Aussi est-ce depuis l'établissement du christianisme, que les peuples ont essuyé moins d'orages, et les empires moins de révolutions. Tandis que, sous le règne du paganisme, la terre ne sortait des horreurs de la rébellion que pour tomber dans la mort de la servitude, sous le règne de l'Evangile, des maîtres plus humains trouvèrent des sujets plus fidèles ; une autorité plus douce produisit nécessairement une soumission plus entière. D'après la grande règle, que toute puissance venant de Dieu doit retourner à Dieu, tous les devoirs publics furent par là même tracés, tout se mit naturellement à sa place ; on songea moins à disputer sur la forme du gouvernement qu'à bien user de celle qui se trouva établie ; on courut moins après cette liberté trompeuse, dont tant d'Etats avaient éprouvé les tempêtes, qu'après la paix et le repos. A l'ombre de la religion, on vit les trônes s'affermir, les Etats prendre une vigueur nouvelle, et l'univers se rapprocher enfin de cet heureux état qu'avait annoncé le prophète, où les peuples seraient soumis à l'empire de Dieu : *In conveniendo populos in unum et reges, ut serviant Domino*. (*Psal.* CI, 23.)

Et, pour nous borner ici à un exemple bien sensible, jetez les yeux sur cette terre même que nous habitons. Comment le plus changeant des peuples a-t-il toujours été le plus souais ? quelle force inconnue a pu fixer son inconstance ? quelle invisible main a soutenu le trône de Clovis, et l'a rendu tel que celui dont parle le Prophète (*Psal.* LXXI, 5), immuable comme le soleil ? Par quel miracle ce grand empire n'a-t-il point vieilli ? Comment, au milieu de tant de violentes tempêtes, s'est-il toujours rassis sur ses antiques fondements ? et par quel rare privilège voit-il encore ses lois constitutives dans

leur vigueur première (39) ? Est-ce l'ouvrage de la force, ou celui de la raison ? est-ce celui de l'intérêt, ou celui de l'habitude ? Mes frères, remontons à un plus haut principe, c'est le miracle de la religion, qui seule a conservé à cette monarchie sa jeunesse immortelle. Appuyée sur la terre ferme du christianisme, elle a semblé défier, en quelque sorte, les portes de l'enfer de prévaloir contre elle ; elle a puisé dans le code de Jésus-Christ ces principes célestes, qui, en fondant la subordination, non sur la crainte, mais sur le devoir ; et l'autorité, non sur le caprice des peuples, mais sur la puissance même de Dieu, ont formé entre le prince et les sujets cette chaîne sacrée que rien n'a été capable de rompre. Ainsi, mon Dieu, vous l'avez permis pour la gloire de votre religion ; et, malgré les nuages que l'impiété voudrait répandre sur un exemple aussi frappant, il restera toujours prouvé que la puissance la plus chrétienne et la plus catholique a été, de tout temps, la plus inébranlable et la plus inviolable.

Après avoir assuré la stabilité des Etats par les principes qu'elle établit, la religion travaille encore à leur bonheur par les vertus que consacre son ministère. Ministère de charité ; que de misères elle soulage, que de besoins elle prévient ! ministère de douceur et de paix ; que de malheureux elle console, et que d'infirmes elle assiste ! ministère de réconciliation ; que de ressentiments elle calme, et que de haines elle éteint ! ministère de justice ; que de réparations elle commande, que de restitutions elle opère ! ministère de pénitence, que de pécheurs elle ramène, que de méchants elle corrige ! ministère d'instruction ; la religion parle aux enfants, aux ignorants, aux simples ; elle met à leur portée la plus haute morale ; elle leur apprend à être citoyens par habitude avant de pouvoir l'être par principes ; elle sème ses divines leçons, non dans les lycées, non parmi quelques hommes choisis, mais dans les campagnes et dans les places publiques : *In mediis semitis stans, in ipsis foribus loquitur.* (Prov. VIII, 2, 3.) Ce pauvre peuple, si oublié, si dédaigné par la hauteur philosophique, la seule religion s'en occupe, la seule religion s'en empare. Grossier, elle adoucit ses mœurs par la pompe des fêtes et la majesté des liturgies ; incapable de réflexion, elle parle à ses sens par des cérémonies augustes ; elle lui rend tous ses devoirs palpables par l'usage des sacrements ; elle domine son imagination par la puissance des exemples ; elle arrive à son cœur par les images les plus douces et les symboles les plus touchants ; elle lui rend visibles l'aimable fraternité et l'égalité primitive dans ce banquet sacré où tous les hommes sont admis sans distinction de places et de rangs ; elle lui apprend à respecter l'humanité par ces signes vénérables dont les ministres saints consacrent nos

personnes : grand et magnifique pouvoir de la religion, de faire tout, comme l'Eternel, par des moyens aussi féconds que simples ! Polir les mœurs, et aux âmes les plus grossières inspirer les plus hautes vertus ; perfectionner les sentiments de la nature, resserrer tous les liens de la société ; et tous ces étonnants effets les produire à la fois par des pratiques faciles et communes, dont l'impression persévérante est si douce qu'on ne la sent pas, ou si puissante qu'on n'y résiste pas ! Oh ! que la raison est petite auprès de ces heureux moyens ! Qu'a-t-elle donc pour remplacer ces pratiques si attachantes ? Otez ce culte, ces temples, ces signes précieux et cette morale sensible, pour y substituer les principes abstraits de la sagesse humaine ; quel vide, quelles ténèbres, et quelle mort ! Oui, nous défions hardiment toute la logique humaine de jamais opérer par ces maximes ce que la religion opère par ses pratiques : tous les penseurs les plus profonds, de faire pour le genre humain un livre aussi utile que le Catéchisme ; et tous les philosophes de l'univers, de mettre, avec leurs arguments subtils, autant d'idées d'ordre et de sociabilité dans le cœur d'un seul homme, qu'en a semé la religion, le Symbole à la main, dans les nations étrangères.

Il semble, mes frères, que la société n'ait plus rien à attendre de la religion ; mais de nouveaux bienfaits se préparent, et à toutes ces vertus sur lesquelles est fondé le bonheur des empires, s'unissent encore les ressources qu'elle procure, et d'où naît la gloire de l'Etat.

Et en effet, mes frères, imaginez un vrai moyen de splendeur réelle et de gloire solide, qui ne soit enfanté ou, du moins, soutenu par la religion. Est-ce l'héroïsme guerrier et la gloire des armes ? La religion, par ses divins motifs, soutient le vrai courage ; et qui craint vraiment Dieu, craint rarement les hommes. Voyez les Matathias, les Judas, les Simon, ces illustres Machabées, héros de l'ancien peuple, défendant leurs foyers avec la même ardeur qu'ils défendaient leur temple, et attestant à l'univers que cette même religion qui donne des martyrs, à la vérité, en donnera, s'il le faut, à l'Etat et à la patrie. Est-ce l'accroissement de la population ? La religion, en imprimant sur les mariages un caractère de sainteté, les rend plus chastes et plus fidèles, et, par conséquent, plus féconds. Est-ce une sage économie des revenus publics ? La religion, en proscrivant toute vaine dissipation et toute fausse magnificence, est la gardienne la plus sûre des trésors de l'Etat. Est-ce le progrès des talents et des arts ? La religion les agrandit par d'augustes objets, et les exalte par la magnificence de ses rares merveilles. Est-ce l'abondance et tous les avantages de la fortune temporelle ? La religion, en faisant du travail un devoir sacré, et de l'oisiveté un crime,

(39) Ce passage indique clairement que ce discours fut prêché avant les désastres de notre patrie. (1^{re} edit.)

est l'âme et l'aliment d'une industrie utile. Est-ce la sage distribution des honneurs et des grâces? La religion ira chercher le mérite modeste dans les asiles où il se cache : elle tirera de leur obscurité les vertueux Joseph pour les placer à la tête de l'Etat : elle préviendra ces funestes méprises de la faveur, qui enrichissent l'iniquité et l'intrigue, engraisent la bassesse, confient à des mains souillées le sort de tout un peuple, et prêtèrent souvent, par un seul mauvais choix, tout le malheur de plusieurs siècles. Est-ce le succès des négociations? La religion, en n'admettant de droit public que l'équité, de politique que la morale, de secret que la bonne foi, fera jouir l'Etat de la confiance de ses alliés, de l'estime de ses ennemis, et du respect de l'univers. Est-ce la vérité et la sagesse dans les conseils? Que la religion y préside, et la vérité saintement libre et fière s'y montrera sans crainte; et de nouveaux Josaphat, assez grands pour l'entendre, y trouveront de nouveaux Michée assez grands pour la dire; la religion y placera d'intrépides Daniel, qui s'exposeront à déplaire, afin de mieux servir. Enfin, cherchez, mes frères, tout ce qui peut élever l'esprit d'une nation, illustrer un empire, concourir à sa majesté; et vous reconnaîtrez avec l'Esprit-Saint, que *la piété est utile à tout*, que la religion est le vrai génie de l'Etat, et que, suivant l'expression de l'Apôtre (I Tim., IV, 8), *elle n'a pas moins les promesses de la vie présente que celles de la vie future*.

Mais comment une religion toute spirituelle, que rien de ce qui passe ne peut intéresser, dont tous les vœux se portent vers une autre patrie, qui fait des privations son plus doux aliment, de la méditation son plus doux exercice; comment cette religion peut-elle procurer la gloire des empires? Quel rapport peut-il y avoir entre les abstinences et l'industrie, la prière et l'activité, l'humilité profonde et l'enthousiasme des grandes choses, les pratiques mortifiantes et l'amour des succès, la proscription du luxe et le progrès des arts, enfin entre la destruction de l'amour-propre et tant d'héroïques actions, qui, nées de ce puissant ressort, font fleurir les empires? Qu'ont de commun la science du salut et celle du gouvernement? En prêchant la fuite du monde, invite-t-on à le servir? et la même morale qui fait les solitaires est-elle donc bien propre à former les héros? Ainsi raisonne, ainsi déclame ce sophiste hardi qui n'a pas rougi d'avancer que le christianisme était nuisible à la société par sa perfection même : comme s'il était digne de la sagesse et de la sainteté de Dieu que ces mêmes vertus, qui contribuent tant à la noblesse et à la dignité de l'homme, pussent nuire jamais à la prospérité et à la gloire du citoyen. Sans doute que le royaume du chrétien n'est pas de ce monde; ses sentiments et ses désirs, ses craintes et ses espérances, tout porte en lui l'empreinte d'une grandeur divine, et le sceau d'une âme immor-

telle; mais, pour être moins attaché à la vie présente, en sera-t-il moins prêt à la consacrer tout entière au service du bien public? pour avoir moins de faux besoins, sera-t-il moins porté aux sacrifices généreux; et pour être plus simple, en sera-t-il moins grand? Qui ne sent pas que se détacher de la vie, c'est apprendre à en bien user; que s'occuper d'un avenir, c'est vouloir mettre à profit le présent, et que plus on pense devoir à Dieu, plus on se croit comptable envers les hommes et la patrie?

Malheur à l'homme aveugle qui ne comprendrait pas combien les vertus religieuses élèvent les vertus civiles, combien la vie austère dispose à l'héroïsme, combien elle affaiblit tous les moyens de corruption et d'avilissement, combien elle agrandit les âmes par l'habitude de se vaincre! Politiques rampants, vous avez donc cru qu'un peuple faisait tout avec des passions, et qu'un empire avait de tout avec de l'or? Oui, sans doute, il a de tout avec de l'or, excepté des principes et des sentiments nobles; il fait tout avec les passions, excepté son bonheur, sa splendeur et sa gloire. Peut-être pensez-vous qu'on ne gouverne bien les hommes qu'avec des vices; peut-être prétendez-vous que, pour les rendre grands, il faut les corrompre; peut-être voulez-vous qu'un habile gouvernement soit un chef-d'œuvre d'iniquité et d'imposture. Si ce n'est pas là votre morale, quelle est donc votre inconséquence? Vous dédaignez les hommes humbles! aimez-vous mieux ces intrigants qui, sans autre droit que l'audace, marchent aux grands emplois? Vous méprisez les hommes détachés de la terre : préférez-vous ces âmes vénales, toujours prêtes à se vendre au premier qui veut les payer? Vous vous défiez des hommes scrupuleux et saintement timides : estimeriez-vous davantage ces génies inquiets et remuants qui, pour se rendre nécessaires, veulent troubler l'Etat?

Quand même la religion ne donnerait point par elle-même tous les principes d'un parfait gouvernement, que pourraient sans elle les hommes les plus éclairés? Une triste expérience ne nous apprend-elle pas que les génies les plus vastes sont ici les plus dangereux? Aveugles que nous sommes! nous faisons du bonheur général une science immense, dont le secret déconcerte le plus adroit et épouvante le plus habile; et nous ne voyons pas qu'il dépend presque tout entier de tous ces biens particuliers que la religion opère. Nous nous perdons ici dans de grands résultats, et nous ne pensons point que, sans ces bonnes œuvres que la piété fait en détail, les plus vastes combinaisons ne sont que des chimères; nous nous persuadons que les succès de la législation ne peuvent être que le fruit des lumières, et nous ne voyons point qu'ils dépendent uniquement des dispositions intérieures de chaque citoyen, et de l'amour du bien que la religion fait germer dans les âmes. Non, ce ne sont ni les génies trans-

cendants, ni les savants spéculateurs qu'il faut à la félicité publique : ce sont ces hommes simples et bons que forme le christianisme ; ce sont ces âmes vraiment chrétiennes , dans qui l'amour de l'humanité n'est pas un vain calcul , mais un devoir et une passion ; ce sont ces citoyens vraiment zélés, qui ne font pas des livres, mais qui pratiquent tous les devoirs particuliers de leur état ; ce sont ces bons pères de famille qui n'inspirent à leurs enfants d'autre crainte que celle de Dieu, d'autre ambition que celle de bien faire ; ces riches et ces grands, tout occupés des pauvres, et ne s'annonçant autour d'eux que par des bienfaits ; ces pasteurs vertueux, qui, pour parler avec l'Esprit-Saint (*Job, XIX, 15.*), se font l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. Voilà, mes frères, les vrais hommes de l'Etat ; les autres ne sont, pour l'ordinaire, que les hommes de la vanité, de l'inutilité, ou tout au plus de quelques circonstances. Ah ! laissons donc, et ces systèmes, et ces projets, et ces méthodes dont notre siècle est si avide ; il ne nous faut que de la vertu : qu'elle règne dans tous les cœurs, et les chefs des nations auront bien peu à faire, les politiques bien peu à dire. Donnez-nous la religion, et renvoyons ensuite tous ces rêveurs économiques, qui, au lieu de servir l'Etat, ne savent que le censurer ou le plaindre, ne cherchent qu'à tirer parti de ses malheurs et de sa détresse. Mes frères, toutes les formes de gouvernement sont bonnes, dès que les hommes sont vertueux ; toutes les formes de gouvernement sont défectueuses, dès que les hommes sont méchants : voilà le principe éternel d'où doit partir tout vrai législateur, et sans lequel seront vains à jamais tous ces calculs profonds et ces pénibles discussions, et ces futiles théories dont nous fatigue chaque jour un peuple de réformateurs.

Stabilité, bonheur et gloire de l'Etat, bienfaits inestimables de la religion : et de ces vérités démontrées, que de conséquences naissent en foule !

Une première conséquence, c'est que tous les désordres et les malheurs publics qu'on impute à la religion n'ont donc pu être son ouvrage. C'est l'ambition, c'est la vengeance, c'est l'orgueil insensé, c'est la rampante politique, ce sont tous ces vices honteux proscrits par la religion même, qui ont produit cette suite de maux dont on l'accuse sans pudeur. Mais en montrerait-on un seul qui découle de ses principes, un seul qui soit le fruit de ses enseignements, un seul qu'elle n'ait détesté dans sa douleur amère ? Eh quoi ! est-il rien de si saint et de si légitime dont on n'abuse chaque jour ? Faut-il cesser d'aimer les bons princes, parce qu'il y a eu des tyrans ? faudra-t-il condamner la vraie philosophie, parce que la fausse se déshonore chaque jour par la licence de ses blasphèmes ? Des insensés ont troublé leur siècle sous le masque de l'Evangile, des insensés pervertissent le leur sous le masque de la philosophie ; et si on ne saurait accuser la raison des excès du

siècle présent, oserait-on imputer à la religion les excès des siècles passés ?

Une seconde conséquence, c'est que la religion pouvant seule faire le bonheur de la société et la prospérité des peuples, elle est donc nécessairement sainte et infailliblement divine ; c'est qu'on ne dit point précisément qu'elle est vraie par les avantages qu'elle procure, mais qu'elle nous procure ces avantages parce qu'elle est vraie, parce que le mensonge ne pourrait pas produire un bien aussi constant et aussi général, parce que l'utilité et la vérité sont nécessairement liées ensemble : et par là nous confondons ces audacieux raisonneurs, qui, ne voyant dans les principes religieux que des inventions politiques uniquement fondées sur l'intérêt des princes et des législateurs, se font contre la religion un titre de son utilité même, et lui insultent parce qu'elle fait du bien au hommes.

Une troisième conséquence, c'est que le bien que la religion peut opérer dans un empire ne peut être qu'en proportion de l'intérêt qu'on prend à ses succès ou à ses pertes, à l'affaiblissement de son culte ou à la gloire de ses autels ; qu'abandonner tranquillement ses destinées au gré des événements, ne voir dans la défense de ses droits qu'un vieil enthousiasme dont on évite jusqu'au soupçon, dans le zèle qu'un travers d'imagination dont on proserit jusqu'au nom même, et se promettre encore d'elle quelque heureuse révolution, quelque changement salulaire, c'est une insigne contradiction dont la vertu s'indigne autant que la raison : et par là nous confondons ces hommes injustes, qui se prévalent contre le christianisme de tous les désordres qu'il n'arrête point, de tous les maux qu'il ne prévient point, et qui ne veulent pas voir que la religion ne fera rien pour la société, tant que la société ne fera rien pour la religion.

Une quatrième conséquence, c'est que la religion doit tenir la première place dans tous les plans de bien public : que dans toutes les entreprises, elle doit être consultée ; qu'elle est inséparable de l'Etat, que leurs intérêts se confondent, et que rien de ce qui est mauvais religieusement ne peut être bon civilement : et par là, nous confondons tous ces nouveaux Félix qui traitent avec un froid mépris les affaires de la religion, qui les regardent comme étrangères à celles de l'Etat, sans songer que tout système tendant à les diviser est un monstre en morale aussi bien qu'en politique.

Une cinquième conséquence, c'est que, si les intérêts de la religion et ceux de l'Etat doivent toujours se réunir, leurs pouvoirs ne doivent jamais se confondre ; que leur mutuelle vigueur est toute dans la ligne même que les sépare ; que les hommes publics ne peuvent tout avec la religion que parce qu'ils ne peuvent rien sur elle : et par là nous confondons ces politiques insensés, qui, abusant de ce principe, que la religion est dans l'Etat, n'affectent de la protéger

que pour en être les arbitres, ne parlent de ses libertés que pour l'enchaîner, sans songer qu'il implique contradiction, que l'État puisse être fort contre la religion, sans être fort contre lui-même.

Une sixième conséquence, c'est que, surtout dans une monarchie, l'unité de religion n'est pas moins nécessaire que l'unité de pouvoir; qu'on affaiblit la religion nationale en la multipliant, qu'en adoptant toutes les sectes ses rivales, on diminue aux yeux des peuples son imposante majesté: et par là nous confondons ces apôtres passionnés de la tolérance, qui veulent tout admettre pour tout mépriser, tout réunir pour tout confondre, et nous apprendre qu'il est de l'intérêt public de favoriser toutes les fausses religions, pour nous insinuer qu'il n'y en a point de véritable.

Une dernière conséquence, c'est que, quand les sages modernes auront épuisé tous les projets de réforme, tous les plans d'administration, toutes les vues économiques, tous les systèmes de législation, et tous les traités de morale, il en résultera toujours cette imposante vérité plus lumineuse que le soleil, qu'en détruisant la religion, ils ôtent tout au moins une barrière de plus à la dépravation, un frein de plus au despotisme, un motif de plus à l'obéissance, une sanction de plus aux lois, une base de plus aux vertus sociales; qu'ils n'ont donc visiblement, pour la combattre, que l'intérêt de leurs passions; que tout ce qui tend à l'avilir dans l'esprit des peuples est donc un attentat contre l'humanité, et que, si jamais on parvenait à l'affaiblir dans l'âme des princes, ce crime deviendrait la cause et le principe d'une foule de crimes et de malheurs: et par là nous établissons notre seconde proposition, que de tous les fléaux dont un État puisse être menacé, l'irrégion est le plus funeste et le plus redoutable.

SECONDE PARTIE.

Il est peu de personnes qui ne sentent parfaitement les précieux avantages dont les peuples sont redevables à la religion; mais ce qui n'est pas également sensible, est également frappant pour tous les yeux, c'est l'influence désastreuse que peut avoir dans un État l'esprit d'irrégion. Je ne sais quel voile trompeur et quel calme apparent cachent ou déguisent cette influence. Cependant est-il un fléau plus destructeur et plus funeste? et qu'y a-t-il de plus à craindre pour un État, puisque alors il ne peut attendre ni stabilité, ni sûreté, ni prospérité?

Et d'abord, qui peut assurer aux États cette heureuse stabilité? Vous l'avez vu, chrétiens, c'est cette loi invariable et éternelle, qui, imprimant un sceau divin à la suprême autorité, commande aux rois de ne jamais en abuser, et aux peuples de ne jamais y résister. Or, dans les principes de l'irrégion, l'autorité n'est plus sacrée ni pour ceux qui gouvernent, ni pour ceux

qui sont gouvernés: pour les premiers, qui, ne voyant plus rien au-dessus de leur tête, consacreront leurs caprices en lois; et pour les seconds, qui, ne voyant plus Dieu dans la personne de leur maître, croiront qu'ils peuvent le juger, que l'homme ne doit pas dépendre de l'homme, et qui finiront par se persuader que toute autorité est une usurpation, et par conséquent une tyrannie; pour les princes, qui alors, n'entendant plus le sang des peuples crier vengeance vers le ciel, le prodigueront sans remords; et pour les sujets, qui, alors regardant leurs chefs comme des simulacres vains que la faiblesse a élevés, et leur sceptre comme un don arbitraire des peuples, travailleront sans cesse à restreindre l'idée de ce qu'ils doivent, pour ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'ils peuvent: enfin pour les princes, qui, n'ayant plus qu'une précaire autorité, seront forcés, au lieu de gouverner les hommes afin de les rendre heureux, de les rendre pauvres et misérables afin de les gouverner; et pour les peuples, qui, concentrant en eux la source du pouvoir, ne tarderont pas à goûter cette maxime désastreuse, qu'il leur est permis de reprendre leur serment dès que le prince viole le sien. Ainsi, empêcher que le bien public ne se fasse tantôt par excès, et tantôt par défaut de puissance; livrer les souverains à la licence populaire, et les peuples aux caprices du despotisme; jeter dans les uns ces tristes défiances qui les poussent à l'oppression, semer parmi les autres ces fatales terreurs qui les poussent à la révolte, et préparer enfin ce terme déplorable où le prince, ne comptant plus sur la fidélité, ne veut régner que par la force, où le peuple, ne comptant plus sur la justice, n'obéit plus que par la crainte; telle est, mes frères, l'anarchie malheureuse dont un empire est menacé, lorsque l'irrégion s'empare de l'autorité ou qu'elle dirige l'obéissance.

Car quel frein assez puissant donnera-t-elle au despotisme d'une part, à l'indépendance de l'autre? Citera-t-elle les chefs des nations au jugement de la postérité? c'est à ce tribunal que les tyrans de tous les siècles ont été appelés. Prétendra-t-elle retenir les peuples par la nécessité de la subordination? mais cette nécessité sera-t-elle toujours sensible? En commandant l'obéissance, fera-t-elle une loi du dévouement?

Sans doute que l'impie ne trouble pas toujours ouvertement l'ordre public, mais il en sème à petit bruit les premiers fondements; il ne brise pas les liens de l'obéissance, mais il les dénoue insensiblement; il ne se soustrait pas à la domination, mais il la méprise; il ne viole pas la majesté, mais il la blasphème: *Dominationem spernunt, majestatem blasphemant* (Jud., 8.) Non, l'indocilité n'est pas toujours la sédition, et les plus indépendants ne sont pas toujours les plus factieux. Non, la rébellion vraiment à craindre n'est pas toujours celle qui agit, c'est celle qui raisonne; ce n'est pas celle qui s'arme ouvertement contre l'au-

torité, c'est celle qui en dégoûte et la rend odieuse, c'est ce chagrin superbe, qui, jugeant tout, méprise tout; c'est ce fanatisme passif qui consiste à ne plus rien reconnaître, à tout discuter pour ne plus rien défendre, c'est cet orgueil secret, qui fermentant d'autant plus au dedans, qu'il est plus comprimé au dehors, enfante peu à peu cette sourde aliénation des cœurs contre laquelle l'autorité est sans rempart, et la politique sans remède. Voilà, mes frères, l'indépendance vraiment funeste à un Etat; voilà celle que produit toujours par lui-même l'esprit irréligieux; voilà pourquoi dans tous les temps, chez tous les peuples, les impies ont été regardés comme les ennemis de l'Etat; voilà pourquoi on a vu des païens mêmes les chasser comme une peste publique.

Et ici, mes frères, qu'il nous soit permis de vous confier les alarmes de tous les cœurs français. L'amour que nous avons eu pour nos princes a été de tout temps l'âme et le grand ressort de cette monarchie; ce feu sacré ne s'est jamais éteint parmi les plus violents orages: c'est lui qui a conduit à la victoire nos plus grands capitaines; c'est lui qui chaque jour soutient le pauvre, et l'aide à supporter le fardeau des tributs. Cependant ce saint enthousiasme de l'amour français, ce noble amour qui, dans nos cœurs, se transforme en vertu, ce germe heureux des plus grandes actions qui aient illustré cet empire, tarderait-il à s'affaiblir si le poison de l'impiété circulait parmi nous? A Dieu ne plaise que je veuille jamais rendre suspects les sentiments du meilleur des peuples! Il vit encore dans toute sa vigueur, cet antique amour pour nos rois, et, s'il faut en croire notre cœur, il ne s'affaiblira jamais. Mais peut-on ne pas craindre qu'à force d'exalter les droits de la nature, les droits de la liberté, les droits de la nation, on n'en vienne tôt ou tard à nous rendre moins sacrés les droits du souverain? Malheur à moi, sans doute, si, vil esclave du pouvoir, je venais dire ici que le monarque est tout, et que la patrie n'est rien; mais je crois servir cette même patrie, en la prémunissant contre ces principes hautains d'insubordination que répand l'impiété, et en montrant combien il est à craindre que ces maximes plus que républicaines ne dénaturent l'esprit national; qu'elles ne remplacent peu à peu ce tendre amour sans lequel il n'est plus de Français; que désormais ce respect filial soit moins l'expression du cœur et l'hommage du sentiment que le devoir de la nécessité et le tribut de l'habitude, et que le peuple enfin, devenu raisonneur, ne se fasse un mérite de calculer la soumission, et ne croie ajouter à son bonheur tout ce qu'il ôte à son obéissance (40).

Premier malheur public de l'irréligion, plus de stabilité dans l'Etat: j'ajoute en second lieu plus de sûreté.

Telle est la corruption humaine, que des liens mêmes qui rapprochent les citoyens, naissent les vices et les passions qui les divisent; c'est l'ambition qui veut envahir, c'est l'envie qui veut perdre, c'est l'imposture qui tend des pièges: parmi ces vils débats de la cupidité, et ces rivalités meurtrières, où fuir, et comment se défendre? Une fois affranchis des contraintes religieuses, quelle loi commandera à tant de passions furieuses, étouffera tant de semences d'injustice, pénétrera tous les détours de la mauvaise foi, et poursuivra le crime dans ses plus obscures retraites? Les motifs éternels une fois méprisés, quel garant restera-t-il à la société? et quelle sauvegarde pour se mettre à l'abri des méchants? L'impie croira-t-il avoir assez pourvu à la sûreté commune, en nous abandonnant à la seule force des lois humaines, ces règles mobiles et si souvent impuissantes, incertaines dans leur but comme dans leurs moyens, auxquelles on peut être soumis avec une âme vile et des passions abjectes? lois trop faibles, que peuvent redouter quelques crimes, mais auxquelles tous les vices insultent, dont se jouent également l'imposteur et l'ingrat, l'avare et le perfide; lois insensibles et muettes, qui, n'arrivant jamais au cœur, ne font guère dans la société que des esclaves par les châtimens, des faussaires par les contrats, des parjures par les sermens, et qui, à travers leur obscurité, leurs explications, leurs commentaires éternels, ne servent trop souvent qu'à égarer le cœur de l'homme juste, et qu'à donner plus de force au méchant.

O vous tous qui présidez à l'ordre public, que vous pouvez donc peu par vous-mêmes pour l'intérêt des mœurs et pour la sûreté publique! Nous admirons, il est vrai, ce chef-d'œuvre de l'humaine sagacité et cette police savante, à l'ombre de laquelle repose en paix la foule des citoyens confiés à votre vigilance; mais, si le Seigneur ne garde plus la ville, si la religion ne veille plus avec vous, si l'homme ne craint plus cet œil immense qui embrasse tout, cette verge toujours vigilante que voyait Jérémie (*Jerem.*, I, 11), cette censure formidable qui interroge les pensées, vous veillerez en vain, dit le prophète: le vice sera toujours plus subtil que votre prudence, et les passions toujours plus fortes que vos satellites. Semblables à ce roi insensé qui faisait battre l'océan parce qu'il avait brisé ses vaisseaux, vos punitions feront tout au plus quelque violence aux corps, mais les cœurs ne fléchiront point; tout au plus vous aurez la paix, vous n'aurez pas la sécurité; vos sages seront ceux qui prendront le mieux leurs mesures; toutes vos précautions ne feront qu'attester nos dangers, vos efforts qu'exciter nos alarmes, et l'excès même de votre vigilance deviendra pour nous un motif de plus de trembler et de craindre.

(40) Ces tristes pressentiments paraissent encore plus frappants, quand on les rapproche des mal-

heurs qui les suivirent de si près.

Et voilà ce que le siècle ne veut point entendre. Il a bien dit : Que peuvent les lois sans les mœurs ? les païens l'avaient dit avant lui ; mais par quelle conséquence ne demandait-il pas : Que font les mœurs sans la religion ? car sans elle quelle peut être leur sanction ? Et ici que mettra l'impie à la place de Dieu ? l'honneur ? bien loin de former les mœurs, il les suppose ; l'estime publique ? on peut la conserver sans être plus pur que son siècle ; le respect pour l'opinion ? que de moyens pour la tromper ! l'éducation ? elle apprend tout, excepté à se vaincre ; la raison ? elle ne sert alors qu'à mettre les passions à l'aise ; l'intérêt public ? vain calcul que le méchant ne fera jamais. Rien de plus facile sans doute que de dire dans des livres : Soyez justes, soyez humains. Avec cette morale abrégée on peut faire des philosophes, on ne fait pas des citoyens. Non, jamais les hommes ne seront retenus par ces motifs de pure convention, ni par ces chaînes purement sociales. Eh ! qui de nous ne fuirait pas ses concitoyens, s'il était convaincu que chacun, affranchi des chaînes religieuses, n'a contre ses passions et sa cupidité que la seule raison pour frein, et pour armes que des maximes ? Quel chaos que la société, si la grossière multitude, privée des impressions sensibles de la religion, et jetée au hasard dans le vague de la nature, n'avait pour se conduire qu'une législation sans morale, ou une morale sans religion ! Mais non, disent les sages, nul de nous qui ne pense qu'il faille au peuple un frein si salutaire ; notre dessein n'est pas de le briser, mais de l'alléger. Dessein perfide ! ah ! c'est bien alors qu'on pourrait dire que le remède serait pire que le mal. Qui de nous ne sent pas que l'on flétrit la religion si on y touche, qu'on la rend suspecte si on la juge, que nous la perdons tout entière si nous ne la conservons pastelle que nous l'avons reçue, qu'elle tombe à jamais si elle cède un seul instant, et qu'en tout point elle ne sera plus qu'un vain jeu pour les hommes, si les hommes pensent jamais qu'elle peut devenir leur ouvrage.

Oui, malheur à l'Etat qui verra le premier exemple d'innovation ! malheur au peuple qu'on aura convaincu que la religion peut se changer ! Et où n'ira-t-il pas, quand une fois il aura remué les anciennes bornes ? qui posera la limite à laquelle il faudra s'arrêter ? à quel renversement ne doit pas s'attendre un empire, quand cette force invisible et secrète, qui domine la multitude, est affaiblie par la fureur des nouveautés, et que chacun, n'implorant plus que ses inventions, appelle Dieu tout ce qu'il pense ! quelles funestes révolutions ne doivent pas se préparer, quand de hardies entreprises auront persuadé aux hommes que cette autorité sacrée n'est plus qu'un vain fantôme qu'a forgé leur crédulité ! Voyez l'exemple de Samarie : elle abandonne sa première simplicité et profane le culte antique. Politique funeste ! une fois

émus, les esprits s'agitèrent sans fin ; l'altération des mœurs suivit soudain l'altération du culte ; les scandales publics furent multipliés avec les changements ; avec la liberté de penser, le peuple crut avoir acquis la liberté de tout faire : tant il est dangereux de toucher aux choses de Dieu, et d'inspirer aux hommes, en innovant sans fin, le mépris de l'ancienne croyance ! Mes frères, réformons les abus, parce que les abus viennent de nous ; réformons ces passions qui sont notre ouvrage, et cet orgueil qui fait notre crime ; réformons cette vénalité honteuse qui met l'or à la place de tout, cette foule de lois qui nous viennent de la barbarie, et ce luxe sans bornes qui nous y ferait bientôt retomber : c'est le seul changement qui nous soit permis, et le seul qui puisse être utile. Si vous allez plus loin, ce n'est plus changer, c'est détruire ; c'est plonger les esprits dans un délire sans remède ; c'est anéantir la confiance qui fait l'harmonie de la société ; c'est livrer à l'arbitraire toutes les règles de conduite ; c'est rendre les mœurs libres comme les opinions ; c'est faire succéder au sentiment précieux qui nous dirige, cette funeste effervescence qui ne sait plus où s'arrêter ; c'est ébranler cette masse de vérités confuses, mais toujours agissantes, sur lesquelles reposent les mœurs publiques ; c'est nourrir cette vague inquiétude si naturelle à l'homme, qui, s'échappant alors du fond des cœurs, se répand dans l'Etat pour y porter le trouble ; c'est enhardir le peuple à se croire trompé, et le pousser ainsi à cet terme fatal, où chacun, ne croyant plus à sa propre conscience, craindrait de trop compter sur celle de son prochain ; enfin, c'est ôter à l'Etat tout garant de sa sûreté, et briser tous les ressorts de sa prospérité.

Vous le savez, chrétiens, cette prospérité réside tout entière dans cet heureux concert de tous les efforts particuliers vers le bien général, dans cet esprit public qui inspire tous les sacrifices, et dans cette émulation nationale qui commande tous les dévouements : or, dans les principes de l'irréligion, l'esprit public n'existe plus, et le bien général n'est plus celui de personne. Consacrer en vertu cet égoïsme vil dont le nom même était inconnu avant elle, n'avoir de loi que le plaisir, et de maître que l'intérêt ; faire de l'homme une divinité, croire qu'il n'est lié à la société par aucune obligation, que chaque citoyen naît étranger à tout autre citoyen, et que les lois de la société qui nous enchaînent ne sont que l'infraction des lois de la nature qui nous séparent : telle est, mes frères, la morale rampante de l'irréligion. Pourrait-elle en avoir une autre ? Mais alors que devient l'Etat ? Ce qu'il devient, mes frères ? il meurt. Semblable à ce roi de Babylone, dont parle le prophète, il n'est plus qu'un cadavre en dissolution : *quasi cadaver putridum*. (Isa., XIV, 19.) Eh ! où puiserait-il sa vigueur et sa vie ? Alors chaque membre s'isole, et devient à lui-même son centre ; le citoyen n'est rien,

parce que l'homme est tout: alors les dévouements héroïques sont tournés en dérision sous le nom d'enthousiasme; tous les grands caractères s'effacent, toutes les âmes se rétrécissent: alors les cœurs flétris sont incapables de sentir d'autres plaisirs que les vils plaisirs qui s'achètent. C'est alors qu'on voit naître ces chefs des nations, qui, sans s'inquiéter de l'avenir, ne veulent plus que le repos; ces ambitieux pervers qui ne travaillent qu'à trouver leur compte dans la ruine générale; ces grands qui ne font rien pour l'homme; ces guerriers mercenaires qui ne connaissent plus la gloire, et ne demandent plus qu'en argent le prix de leurs blessures; ces magistrats profanateurs qui vendent la justice; ces intrigants qui osent tout; ces tyrans subalternes dont tout l'art est de faire des pauvres; ces courtisans qui, au lieu de vivre pour l'Etat, ne veulent vivre que de l'Etat; ces publicains infâmes, trafiquants odieux de malheurs et de crimes; ces célibataires si multipliés de nos jours, qui par un froid calcul, ou un dur égoïsme, demeurent étrangers à toutes les affections de famille, comme à tous les devoirs de la société; enfin ces froids spéculateurs si féconds en projets et si stériles en vertus, qui font du bien public le prétexte de leurs écrits plus que le but de leurs travaux, qui prêchent le désintéressement et ne songent qu'à leur fortune, et qui tantôt fuient les hommes par orgueil, tantôt s'en rapprochent par ennui.

Je sais, mes frères, que de tout temps l'intérêt personnel a dirigé les hommes, et que le règne de l'égoïsme est encore plus ancien que le règne de l'irréligion; mais quand a-t-il laissé des traces plus visibles et plus profondes dans l'Etat? quand a-t-il été plus vil et plus exalté, plus exclusif et plus universel? Autrefois c'était le vice de la grandeur et de l'opulence; c'était le vice de la cour; maintenant c'est le vice du peuple, et le système de la nation. N'en doutez pas, mes frères, il germe dans les cœurs les plus simples ce funeste soupçon, que le présent est tout, et que jouir c'est sagesse. L'esprit d'indifférence commence à se répandre jusque dans les dernières classes du peuple. Ce peuple simple, dont toute la morale a été jusqu'ici de craindre Dieu et d'honorer le roi, apprend à faire maintenant des retours secrets sur lui-même; et la triste doctrine de l'intérêt personnel est prêchée jusque dans les chaumières. Combien il est à craindre que la fatale révolution ne se consume entièrement, que ces mêmes hommes qui n'ont su jusqu'ici qu'être fidèles et français, ne parviennent enfin à discuter tous les premiers devoirs, que cet esprit d'indifférence et d'inertie morale ne corrompe insensiblement tout le corps de l'Etat, que ce vil égoïsme ne rende vains tous les efforts des lois, et que tous les soins de l'autorité, ne tombant plus que sur des cœurs desséchés par l'irréligion, soient à jamais perdus pour le bonheur de cet empire.

Princes, hommes d'Etat, pères des peuples, voici donc une vérité que vous ne sauriez trop entendre: tant que l'irréligion dominera, n'attendez rien de vos travaux; vous ne donnerez à l'Etat qu'une vie factice; vous bâtirez sur le sable mouvant, et l'édifice de prospérité que vous aurez élevé à grands frais s'affaîssera nécessairement sur lui-même; vous le munirez d'un côté, la ruine viendra de l'autre: les forteresses et les légions ne pourront pas le garantir. Vous défendrez la nation contre ses ennemis, qui la défendra elle-même? Tous vos efforts seront trompés; vous entreprendrez la guerre, et vous n'aurez que des soldats qui oseront penser que leur vie est à eux et non pas à l'Etat; vous conclurez la paix, et en jouissant du repos on tombera dans la langueur; vous étendrez votre commerce, et il sera ruiné par la mauvaise foi; vous exciterez l'industrie par l'aiguillon de l'intérêt, et ce vil mobile étouffera tout sentiment d'honneur; vous accrediterez le luxe, et avec lui tomberont ces maisons illustres, nobles appuis du trône et ornements de la monarchie; vous offrirez des distinctions aux grands services, et ce sera l'intrigue qui les envahira; vous encouragerez les arts, et la dissolution des mœurs entraînera la corruption du goût; vous récompenserez les talents, et l'envie en étouffera bien plus que l'émulation n'en fera naître; vous protégerez les sciences, et aux malheurs de l'ignorance succéderont les malheurs plus grands encore du faux savoir. C'est la loi éternelle de la Providence, c'est la parole irrévocable de l'Esprit-Saint, qu'où n'est point l'Esprit de Dieu, la politique n'est qu'un piège et la sagesse qu'un écueil: *Vani sunt homines, in quibus non subest scientia Dei.* (Sap., XIII, 1.)

Hélas! mes frères, nous nous applaudissons de nos heureuses découvertes, des chefs-d'œuvre de notre industrie et des progrès de nos lumières! Oui, sans doute, voilà nos avantages, et avec quel désir nous voudrions ici publier, sans aucun mélange d'amertume, la gloire de notre patrie! Mais que sont, avec l'esprit d'irréligion qui nous domine, et ces arts florissants, et ces lumières tant vantées, sinon une prospérité trompeuse, un fard brillant que nous prenons pour la santé? Mes frères, une fatale vérité me frappe, c'est que les lumières ne servent plus de rien, quand on est corrompu, si ce n'est pour se corrompre davantage; c'est qu'une fois la décadence commencée, rien n'est capable de l'arrêter, et qu'il faut alors pour sauver l'empire, ou quelque grand miracle que le ciel, dans le cours ordinaire de sa sagesse, accorde rarement à la terre, ou quelque grand désastre qui, changeant tout à coup la face de l'Etat, prépare de nouvelles mœurs. On peut régénérer un peuple de barbares; mais une nation, une fois dégradée et parvenue à mépriser les principes antiques, se ferme tout retour à la vertu; et c'est bien d'elle qu'on peut dire, avec un prophète, qu'elle est frappée d'une plaie sans remède: *Desperata est plaga ejus.* (Mich., I, 9.) Dans

cet état violent, elle prend pour sa force ses tristes convulsions, pour la pratique des devoirs le faste des maximes, pour le courage du génie les excès de l'audace, pour ses vertus réelles ses vices colorés : ses propres avantages se changent en poison ; elle se croit polie et ne sent pas qu'elle s'énervé ; aimable et ne sent pas qu'elle n'est que frivole ; tranquille et modérée et ne voit pas qu'elle tombe dans le marasme de l'agonie ; sans préjugés et ne voit pas qu'elle est sans principes ; sans haine et ne voit pas qu'elle est sans frein. Un orgueil incurable succède à ces erreurs ; de ces erreurs naît la sécurité ; de la sécurité la mort : *Cum dixerint : Pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus.* (1 Thess., V, 3.)

Voyez cet empire fameux, maître de tant d'empires ; il adopta ce système d'impiété qui forme le génie de ce siècle ; il laissa circuler cette morale irréligieuse qu'on préconise de nos jours ; et dans le temps qu'il vantait, comme nous, ses soldats citoyens, il tombe sans retour : il vit périr au sein des arts et ses lumières, et son antique vigueur ; les liens civils se relâchèrent ; une langueur interne le mina sourdement ; tous les canaux de la vie publique se desséchèrent peu à peu, et il fut dévasté par les sophistes avant de l'être par les barbares : *Et maintenant, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre.* (Psal. II, 10.)

Ainsi, quand l'Eternel veut frapper d'une manière bien terrible les villes et les royaumes, quand son indignation est montée au comble, quand l'excès de nos crimes pousse à bout sa patience et que, suivant l'expression d'un prophète, il est las de se repentir, alors il tire du trésor de sa colère, non la contagion, non la famine, non les éléments conjurés, non les orages et les tempêtes, mais l'esprit d'impiété dont il enivre les nations, mais l'esprit de vertige qui précipite leur ruine : alors paraissent ces prédicateurs fanatiques de liberté, à la suite desquels arrive la licence, ces téméraires écrivains qui renversent tous les principes, et avec les principes les mœurs, et avec les mœurs la foi, et avec la foi le plus ferme soutien de la félicité publique.

Hélas ! vous demandez souvent où sont les ennemis de l'Etat : voulez-vous les connaître ? Ce sont ces écrivains perfides, si humains dans les livres et si cruels dans tous leurs desseins ; ce sont ces hommes sacrilèges qui jouent la religion sur les théâtres et mettent en scène des impiétés pour corrompre le peuple ; ce sont ces catéchistes nouveaux, qui fabriquent des éléments de séduction pour corrompre jusqu'à l'enfance ; ce sont ces enthousiastes qui ne respectent plus rien que leur propre délire, ne tolèrent plus rien que le vice et l'audace, et qui bientôt, s'ils ne sont arrêtés, vont renouveler contre la religion les barbares fureurs de ses anciens tyrans ; ce sont enfin ces philosophes qui, à remonter de siècle en siècle, ont perdu tous les empires, depuis l'ancienne Egypte jusqu'aux empires de nos

jours, et que les païens chassèrent, mais trop tard, de leurs républiques, comme des hommes inutiles quand ils ne sont pas dangereux, et d'extravagants perturbateurs qui n'ont de force que pour renverser, et de génie que pour détruire.

Et quel est donc ce calme inconcevable où nous vivons ? Faudra-t-il attendre que l'excès de nos maux en soit le seul remède, qu'une éclatante révolution nous avertisse du danger et que quelque grand coup réveille enfin le monde ? Ah ! si nos maux ne sont pas encore à leur comble, si nous voyons encore fleurir l'ancien honneur de cette monarchie, il ne tient pas à l'impiété que déjà n'aient disparu les derniers restes de notre gloire. L'exemple d'un monarque religieux, le bien immense que fait encore la religion, en dépit de ses dangers et de ses douleurs, peut-être je ne sais quel fond ineffaçable de vérité et de droiture attaché à tout cœur français, peut-être aussi les prières des saints rois qui, du haut des cieux, daignent encore présider à cette nation : toutes ces choses à la fois ont soutenu l'Etat sur le penchant de sa ruine ; mais craignons qu'une plus longue indifférence n'ait des suites irréremédiables, et que notre sommeil n'engendre enfin la mort. Mais non, il nous semble le voir, du moins nous aimons à le croire, déjà la plus saine partie de la nation ouvre les yeux. Ah ! on peut l'égarer un instant, mais bientôt elle revient aux vrais principes.

AUTRE PERORATION.

O Dieu ! serait-il vrai que le don de la foi ne nous échappera pas ; qu'il ne sera pas transporté à une terre plus heureuse ; que la France proteste encore contre sa propre séduction, et que ce moment d'ivresse est moins l'ouvrage de sa corruption que le crime de son inconstance ? Non, quinze cents ans de possession ne seront pas inutiles ; la cendre de nos pères s'élèverait contre nous ; leurs os arides prophétiseraient contre nous. Eh quoi ! nous diraient-ils du fond des tombeaux, vous pour qui la religion a tout fait ; vous qui lui devez tout, et vos vertus et vos lumières, et vos grands rois et vos grands hommes ; vous qui, sans elle, seriez encore barbares, Français, quelle étrange erreur vous abuse ! Qui vous a persuadé qu'en devenant irréligieux vous en seriez plus grands, ou plus heureux, ou plus fidèles ? Comment pourriez-vous donc vous cacher à vous-mêmes que le code de Jésus-Christ est surtout fait pour la noble nation des Francs ? Interrogez vos propres cœurs, ils vous diront qu'elle est naturellement chrétienne, comme elle est naturellement monarchique ; qu'elle a besoin d'un Evangile, comme il lui faut un roi, et que c'est ici son malheur ou sa gloire ; que quand elle se livre au premier vertige d'erreur, elle a besoin de se défendre contre sa propre inclination. Français, élevez donc vos âmes, laissez à d'autres peuples la triste gloire de l'innovation, et toujours soutenus

par un orgueil aussi noble que saint, dites-vous sans cesse à vous-mêmes que la religion la plus pure appartient à l'empire le plus auguste, et le premier de tous les cultes au premier peuple de l'univers.

Grand Dieu! c'est assez nous humilier; abrégez les jours d'erreur, veillez sur l'héritage de saint Louis, protégez la race auguste et chère des antiques Bourbons, conservez-les pour la religion, ou plutôt conservez la religion pour eux; et, pour mettre le comble au bonheur d'un empire pour lequel vous avez tout fait, donnez-lui de ne jamais se départir de cette maxime sacrée : Le roi au-dessus de tout, et la religion au-dessus du roi. Ainsi soit-il.

SERMON IV

SUR LA FOI.

Expandit nubem in protectionem eorum, et ignem ut luccret eis per noctem. (Psal. CIV, 39.)

Il fit paraître un nuage pour les protéger, et une lumière pour les éclairer dans les ténèbres.

Telle est l'image de notre foi. Ce prodige éclatant, dont fut témoin le peuple hébreu dans le désert, nous retrace parfaitement les deux rapports qui la caractérisent, son obscurité et sa lumière. Elle est obscure, parce qu'elle a Dieu pour objet; lumineuse, parce qu'elle est donnée à l'homme; obscure, parce que Dieu est grand; lumineuse, parce qu'il est juste; obscure, parce que l'homme est borné; lumineuse, parce qu'il est raisonnable; obscure, pour ne point la confondre avec les vérités qui tombent sous les sens; lumineuse, pour la distinguer de l'erreur; obscure enfin, parce qu'elle doit nous soumettre; et lumineuse, parce qu'elle doit nous conduire. Ainsi, ne séparant point ces deux idées que renferme mon texte, j'exposerai à vos yeux les ténèbres de la foi, les lumières de la foi. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui fait l'excellence de la foi en fait aussi l'obscurité. Elle a Dieu pour objet et pour principe : voilà le fondement de sa gloire et en même temps la source de ses ténèbres. Comme être infiniment grand, Dieu nous les rend nécessaires, et comme être infiniment sage, il a su nous les rendre utiles. Nécessité des ténèbres de la foi, fondées sur la grandeur de Dieu; utilité des ténèbres de la foi, fondées sur la sagesse de Dieu. Développons ces deux idées.

Que Dieu soit incompréhensible, c'est une vérité dont nous sommes tous invinciblement pénétrés. En vain notre raison, oubliant quelquefois son ignorance et sa faiblesse, veut s'efforcer de s'élever jusqu'à lui, nous sentons alors, pour ainsi dire, une main invisible qui nous repousse et nous fait rentrer avec humiliation dans notre propre néant. Aussi l'esprit humain, toujours audacieux dans ses prétentions, n'a jamais cru de bonne foi qu'il fût capable de mesurer par sa pensée le vaste abîme qui se trouve entre lui et Dieu. Un orgueil plus

subtil nous séduit et nous abuse. Nous n'osons point pénétrer son essence, mais nous voulons contrôler ses desseins; nous respectons ses attributs, mais les mystères qu'il propose trouvent en nous des rebelles. Nous nous soumettons aveuglément lorsqu'en maître absolu il dispose des biens et des maux, de la vie et de la mort; mais nous prétendons que son domaine souverain ne s'étend pas sur nos pensées. Insensés! Comme si en Dieu tout n'était pas la même chose que sa nature, et que, par conséquent, ses desseins, ses volontés, les mystères qu'il nous révèle, ne dussent pas être aussi incompréhensibles que lui-même; comme s'il pouvait y avoir devant lui, dit saint Paul, des sages et des docteurs; comme s'il n'était pas de sa majesté de régner sur nos esprits autant que sur nos corps, ou que, lorsqu'il daigne s'abaisser jusqu'à nous pour nous instruire, il dût cesser d'être souverainement grand, et nous infiniment petits!

Je vous l'avoue ici, Messieurs, rien ne m'a tant frappé, dans cette matière, que le contraste étonnant de la grandeur de Dieu avec la faiblesse de l'homme, et lorsque, donnant l'essor à mon imagination, je m'élève par la pensée, autant que mon infirmité peut le permettre, dans cette région intellectuelle, où la Divinité se découvre à l'esprit humain avec de si nobles attraits; quand je contemple cet assemblage majestueux des perfections qui la décorent, cette gloire éblouissante, cette toute-puissance qui d'une parole enfanta l'univers, et qui d'un souffle doit le réduire en poudre; lorsqu'ensuite, entraîné par le poids de la matière, forcé d'interrompre une spéculation délicieuse, je reviens à regret sur la terre pour y ramper avec mes semblables, et qu'encore tout pénétré de la grandeur de Dieu, tout ébloui de sa magnificence, j'aperçois ce globe fragile que j'habite, pétri de boue, habité par l'erreur et ses tristes chimères, environné de ténèbres, égaré, confondu comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers; quand je vois, dans un coin de ce globe, un vil insecte couvert de poussière, misérable jouet de la nature, destiné à la corruption, enveloppé dans la nuit des sens, dégradé par des passions humiliantes; un vain fantôme d'un moment, qui ne fait que se montrer à la terre et disparaître, ignorant jusqu'à la nature de l'air qu'il respire, du sol qui le nourrit, de l'herbe qu'il foule aux pieds, plus voisin du néant que de l'être, un homme enfin, puisqu'il faut le nommer; lors, dis-je, que je vois cet homme, du fond de son borbier, lever insolemment sa tête altière, interroger le maître du tonnerre, et lui demander raison de ses desseins; interdit, épouvanté à la vue de tant d'orgueil réuni avec tant de misère, je ne sais ce qui s'offre à mes yeux de plus insupportable, ou l'excès de l'audace, ou l'excès du ridicule.

O vous, qui réclamez sans cesse les droits fastueux d'une raison superbe, vous qui

regardez comme indigne d'elle ce qui n'est point marqué au sceau de l'évidence, vous qui prétendez que l'infini doit se mettre au niveau de votre petitesse, et concentrer ses vastes desseins dans le cercle étroit de vos idées; quels seraient vos sentiments, si Dieu daignait lui-même vous instruire en personne, et vous annoncer ici les mêmes vérités qui font murmurer votre orgueil? Je suppose qu'il parût en ce moment au milieu de vous, qu'il vînt prendre sa place, et qu'armé de sa foudre, resplendissant de gloire, il fit entendre dans ce temple cette voix puissante qui féconda le néant, cette voix magnifique et terrible qui brise les cèdres, ébranle la terre, retentit jusqu'au fond des abîmes, et qu'il vous dît, avec cet air de majesté qui convient au Maître du monde : Vils mortels, soumettez-vous, croyez, parce que c'est moi qui parle, *quia verbum ego locutus sum* (Jerem., XXXIV, 5); qui de vous, je ne dis pas aurait assez d'audace, mais se croirait en droit de lui répondre : Non, je ne puis obéir; car ce que vous m'annoncez surpasse ma faible intelligence? Ah! bien loin de concevoir une pareille idée, le silence de l'admiration et du respect règnerait dans tout cet auditoire, un saint frémissement, une crainte religieuse s'emparerait de tous les cœurs; chacun de nous, abîmé dans son néant, accablé sous le poids de la grandeur suprême, s'écrierait comme autrefois le peuple d'Israël : *Que le Seigneur ne nous parle plus, de peur que nous mourions* (Exod., XX, 19) : tant il est vrai, Messieurs, que ses pensées ne sont pas nos pensées, que ses voies ne sont pas nos voies, et que ses conseils sont autant au-dessus de nos conseils que le ciel est au-dessus de la terre! Quand Dieu parle, notre raison n'a point de droit sur l'évidence, et le comble du délire est de vouloir que le terme de nos connaissances soit le terme de ses volontés.

Dieu, en créant le monde, prescrit des limites à tous les êtres qui le composent; à ces globes lumineux qui roulent avec tant de majesté dans les déserts de l'espace; à cet astre bienfaisant, qui, par sa pompe et son éclat, semble le roi des cieux qui l'environnent; à cet élément terrible qui renferme dans son vaste sein tant de beautés et de richesses; à l'univers entier, qui, rapproché de sa grandeur suprême, n'est qu'un grain de poussière qui disparaît à ses regards. Je le demande ici, Messieurs, si tout a ses bornes dans la nature, pourquoi l'esprit humain n'en aurait-il pas? est-ce parce qu'il est la plus noble de toutes les substances? C'est par là même que sa soumission était plus nécessaire; plus Dieu l'avait privilégié, plus il devait lui faire sentir sa dépendance; la rébellion du plus grand de tous les anges l'avait instruit, pour ainsi dire, de ce que peut oser une créature qui trouve dans ses lumières le fondement de son orgueil. Orné des plus rares connaissances, indépendant des passions du corps; placé, autant qu'il pouvait l'être, dans le

sanctuaire de la vérité, il la voyait presque dans sa source, ne la contemplait qu'à travers un léger nuage. Le Créateur, en le formant, semblait lui avoir dit, comme autrefois Pharaon à Joseph : *Uno tantum recognisolo te præcedam* (Gen., XLI, 40); je ne serai au-dessus de vous que par ce trône auguste que je ne puis céder à personne : encore un trait de majesté et de grandeur que le souverain Etre ne pouvait lui communiquer et il était Dieu. Cependant, ô faiblesse de tout ce qui ne l'est pas! l'élévation de son être devient la source de son apostasie; il puise dans les hauteurs de ses connaissances la matière de son délire : qui l'aurait cru, Messieurs? et qui, d'une créature si élevée, eût attendu une si grande chute? N'en doutons pas, Dieu le permit ainsi; il voulut que la plus grossière de toutes les erreurs fût réservée à la plus noble des intelligences, pour nous montrer, par ce trait mémorable, que la voie des ténèbres est la seule qui puisse nous conduire à la soumission. Elles font encore des rebelles, il est vrai; mais les efforts que nous faisons pour secouer le joug de la foi déposent hautement en faveur de son empire; et si, dans ce séjour humiliant où tout nous rappelle notre ignorance, où la nature entière insulte à notre pauvreté, où tout nous dit que nous ne sommes, sous la main de Dieu, que comme le vermisseau sous le pied dédaigneux de celui qui l'écrase, nous oublions néanmoins notre dépendance; nous nous disons encore, dans notre fol orgueil, comme l'ange rebelle : *In cælum conscendam* (Isai., XIV, 13); oui, je monterai dans le ciel, je sonderai les desseins du Très-Haut, je pénétrerai ses secrets; je veux entrer en confidence de ses opérations les plus intimes, *in cælum conscendam*; quelle n'eût pas été notre audace, si Dieu, toujours conduit par des vues adorables, toujours jaloux de sa grandeur, n'eût prescrit à l'esprit humain des bornes salutaires, et ne lui eût dit, avec bien plus de raison qu'aux flots de la mer : *Usque huc venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos?* (Job, XXXVIII, 11.)

J'ai dit, mes frères, des bornes salutaires, puisque, si la grandeur de Dieu nous les rend nécessaires, sa sagesse a su nous les rendre utiles.

Et d'abord ce sont les ténèbres de la foi qui conservent à la vérité la souveraine indépendance qui lui est essentielle. Hélas! nous naissons faibles, ignorants et mortels, et nous imprimons sur tout ce qui nous environne le caractère de nos imperfections, le sceau de notre faiblesse, et l'image de notre mortalité. La vérité, simple, pure, éternelle dans sa source, semble devenir mortelle et périssable par la contagion de notre fragilité, si la foi ne vient à son secours. Immuable en elle-même, elle change alors par rapport à nous; livrée au néant de nos pensées, elle suit leur marche irrégulière et flottante; jouet des vicissitudes humaines, elle s'abat et se relève comme les empires, s'é-

pure et se corrompt comme les mœurs, s'éclipse et renaît sous cent formes nouvelles : aujourd'hui sur le trône, demain forcée à se cacher et à rougir ; incertaine comme nos jugements, qui varient eux-mêmes autant que nos affections et nos humeurs ; victime d'une raison qui se croit née pour être souveraine, et qui néanmoins est autant partagée dans ses idées que notre cœur dans ses désirs, d'une raison plus féconde en erreurs que nos passions en crimes ; esclave tout à la fois des préjugés et des coutumes, des exemples et des lois, des goûts et des temps, des impressions anciennes et de la nouveauté, de l'éducation et de l'habitude, de l'intérêt et des circonstances, du tempérament et de l'âge, des maladies et de la santé, des lieux et des climats : telle est la vérité, mes frères, si elle ne se sauve dans l'asile de la foi. En vain notre divin législateur nous eût conduit par le flambeau de l'évidence ; en vain nous eût-il rendu sensibles les mêmes vérités qui nous étonnent, elles n'eussent jamais conservé cette indépendance absolue qui les caractérise : tel est l'orgueil épouvantable de l'esprit humain, qu'il se plaît même à se roidir contre l'ascendant irrésistible de l'évidence. Toujours inquiet, toujours présomptueux, flexible à toutes les idées, inépuisable dans ses subtilités, aimant mieux s'agiter dans ses propres chaînes que de goûter la douceur du repos, toujours errant dans la vaste région des doutes, il combat ses lumières par ses lumières mêmes. Dieu existe, ce principe est aussi lumineux que le soleil : son évidence nous frappe, nous subjugué, se fait jour dans notre esprit par tous les sens : elle nous investit, pour ainsi dire, et le sentiment, ce juge infailible que rien ne séduit, parle en sa faveur encore plus haut que la raison. Cependant, ô infamie, ô opprobre éternel ! l'esprit humain, encore plus corrompu que superbe, a tenté plus d'une fois d'altérer cette vérité, et d'étouffer en ce point le cri de la nature par toutes les souplesses de l'art. Mortels audacieux, cessez d'en appeler à l'évidence, vous n'en seriez pas plus dociles ; la vérité, toujours battue par les orages de l'opinion, toujours emportée par le tourbillon de vos chimères, ne jouirait jamais de son immutabilité ; et celle qui a été conçue avant les abîmes, celle qui est de tous les siècles serait par rapport à vous aussi changeante que la scène du monde.

Réfugiée dans les ténèbres de la foi, la vérité ne craint point ces humiliantes vicissitudes : armée de ce bouclier impénétrable, elle triomphe sans peine de toutes les inégalités d'une raison capricieuse. Je la vois alors régner en souveraine, assise sur les débris des empires ; recevant, durant toute la suite des siècles, l'hommage uniforme et constant de l'univers ; du haut de son trône inaccessible, contemplant dans un repos majestueux le cours rapide des âges qui emporte tout, et le torrent inépuisable des opinions humaines ; conservant

toujours son ascendant sur les hommes, toujours au-dessus de l'erreur, toujours une, simple, immuable, indépendante comme le Dieu dont elle émane.

Ce sont les ténèbres de la foi qui impriment à la vérité ce caractère de grandeur qui la rend respectable, et la distingue glorieusement de tous les sentiments humains. Dès que sa découverte sera le fruit de nos lumières, nous la regarderons comme un bien qui nous est propre, comme l'ouvrage de notre discernement ; nous ne la distinguerons plus de ces productions frivoles, et de ces brillantes bagatelles que notre imagination enfante en se jouant ; nous verrons l'homme, sur la même vérité, être tour à tour, ou crédule jusqu'à l'excès, ou opiniâtre jusqu'à l'impiété. La science du salut sera pour lors confondue avec les dons de la nature : comme les sciences profanes, elle aura ses ignorants et ses philosophes. Ceux-ci, remplis d'eux-mêmes, insultent fièrement à l'humble ignorance des autres. Les simples auront toujours à rougir de leurs propres ténèbres ; mais ce voile favorable, dont la foi s'enveloppe, fait disparaître cette affligeante inégalité : à ses yeux, tout est savant et tout est peuple ; mêmes mystères pour tous, et par conséquent plus d'orgueil dans les uns, ni de honte dans les autres : semblable à une bonne mère qui ne souffre aucune prééminence parmi ses enfants, et n'a de prédilection que pour le plus docile. Sur ce principe, aussi juste que consolant, un chrétien simple et grossier, sans connaissances et sans lumière, tient parmi les enfants de la foi une place aussi honorable que les Augustin et les Chrysostome.

Ce sont les ténèbres de la foi qui concourent au bien de l'univers moral, qui secondent les desseins de la Providence dans le gouvernement du monde, entretiennent cette harmonie et ce concert d'où résulte le bonheur de la terre. L'homme ici-bas est moins fait pour méditer que pour agir. Le Créateur, en le formant, exigea de lui plus de devoirs que de connaissances, plus de mœurs que de spéculations, plus de vertus que de raisonnements. Consoler l'affligé, soulager l'indigent, servir son prince, se dévouer à sa patrie, chercher plus à perfectionner son cœur que son esprit, s'appliquer à des œuvres utiles plutôt qu'à des discussions qui n'opèrent rien ; pratiquer la morale salutaire de l'Évangile au lieu de sonder ses mystères impénétrables ; vivre plus pour aimer Dieu que pour le définir, pour le servir que pour le comprendre, pour obéir à ses préceptes que pour sonder ses desseins ; en un mot, être plus serviteur fidèle, plus homme de bien que dissertateur inutile, plus chrétien charitable que chrétien philosophe ; telle est, pour la plupart, notre destination dans l'ordre de la Providence. Des lumières plus sublimes nous eussent distraits de ces devoirs ; avec plus de pénétration, nous eussions été plus empressés de connaître que d'agir, insensibles à la

voix de la société qui nous rappelle sans cesse dans son sein, des spéculations stériles eussent absorbé toute notre vie : oui, nous dédaignerions de ramper sur la terre, si nous pouvions comprendre ce qui se passe dans le ciel.

Ce sont les ténèbres de la foi qui nous rendent la religion si touchante, et qui donnent à l'économie de la grâce tant de charmes et de beautés. Quel spectacle admirable se découvre ici à mes regards ! Quel plan, quel chef-d'œuvre de sagesse ? Dieu est honoré ; l'homme est soumis : les occasions de mérite se multiplient ; notre constance est éprouvée ; on se rend à soi-même le témoignage consolant de sa fidélité ; nos désirs s'étendent à mesure qu'ils sont moins remplis ; notre amour s'épure à mesure qu'il est plus éprouvé ; les humbles sont distingués des superbes, les âmes droites de celles que les passions dominent ; les esprits les plus sublimes croient les plus petites choses, et les choses les plus sublimes sont crues par les esprits les plus bornés ; Dieu se montre assez pour que les simples le découvrent, et il se cache assez pour que les superbes soient confondus. Otez à la foi ses nuages, et ce bel ordre disparaît ; et le système de la grâce s'écroule, et notre orgueil triomphe, et le cœur n'a plus de part dans la conviction de l'esprit, et l'Être suprême cesse à nos yeux d'être grand, et la raison n'a plus de sacrifices à lui faire, et la religion n'est plus qu'une philosophie sèche qui n'offre rien d'affectueux à l'âme, et notre amour perd tout son prix, nos désirs leur aliment, notre récompense ses richesses, notre humilité son principal fondement, nos vertus leur éclat, notre soumission son mérite.

Enfin, ce sont les ténèbres de la foi qui procurent à Dieu le plus grand sacrifice qu'un mortel puisse lui offrir sur la terre. Se soutenir uniquement par ses espérances, fouler aux pieds le monde entier en vue d'une récompense invisible, se reposer aveuglément sur la divine parole ; porter, sans se lasser les entraves de son autorité ; toujours adorer et se taire ; prendre toujours le parti de la vérité contre ses passions, triompher des préjugés, dompter la tyrannie de l'opinion ; braver les appas trompeurs de la nouveauté, et, parmi toutes les clameurs de l'amour-propre, n'entendre que la voix de son néant, quel sacrifice, mes frères, ou plutôt que de sacrifices dans un seul ! Ah ! s'il est vrai que Dieu s'honore de nos hommages, peut-il en recevoir un plus grand, plus pur, plus digne de sa majesté souveraine ? et si les mérites de l'homme se mesurent sur la grandeur de ses sacrifices, peut-il en offrir un plus noble, plus magnanime, et par conséquent plus méritoire ? Le sacrifice du cœur nous a paru, sans doute, jusqu'ici le dernier degré d'héroïsme où l'homme puisse atteindre. Dompter la volupté, fermer l'oreille à la voix enchanteresse des passions, mortifier une chair rebelle, modérer ses désirs, s'élever au-dessus des

sens, au-dessus de la fortune, au-dessus de soi-même, quelle hauteur de courage ! quelle étonnante magnanimité ! et que peut donc faire l'homme de plus grand sur la terre ? Humilier sa raison sous le joug de la foi. Oui, mes frères, le sacrifice de l'esprit est de tous le plus généreux et le plus héroïque. Le sacrifice du cœur renferme un certain caractère de noblesse qui soutient notre fragilité : il est beau, il est grand, d'imposer un frein à sa cupidité, de se mettre au-dessus d'une offense, d'étouffer un ressentiment : on se relâche aisément du plaisir de satisfaire ses passions, par la gloire de les dompter : ce puissant aiguillon prête à l'âme une force et une vigueur étrangères. Le sacrifice de l'esprit privé de ce mobile ne réveille point nos forces, n'aide point notre faiblesse, et tout y désespère notre vanité. L'un n'a rien en apparence qui ne m'abaisse et m'humilie, et l'autre rien qui ne m'honore à mes propres yeux ; celui-ci me concilie l'amour, la confiance et la vénération des hommes, et celui-là n'a que Dieu seul pour témoin : le premier me distingue glorieusement du vulgaire ; le second me met à son niveau et me confond avec lui. Dans le sacrifice du cœur se trouve un certain goût sensible qui souvent est l'effet d'un heureux naturel : la vertu a je ne sais quel attrait invincible qui nous subjugue : elle est si consolante et si aimable, qu'on se sent entraîné vers elle sans effort. Dans le sacrifice de l'esprit, je ne vois point d'appui sensible : le goût, le caractère, le tempérament n'y ont aucune part : rien ici qui me pique et m'intéresse. Par le sacrifice du cœur, je n'offre souvent à Dieu que des ennuis, des remords et des larmes, compagnes inséparables de mes passions ; je renonce à des plaisirs qui sont toujours les ennemis de mon repos ; et par celui de l'esprit, je n'immole que des douceurs ; je mortifie, j'accable l'amour-propre, ce sentiment vif et précieux, qui est, pour ainsi parler, l'âme de mon âme. Des philosophes païens ont fait le sacrifice de leur cœur ; aucun n'a fait celui de son esprit : l'un est toujours et nécessairement l'ouvrage de la grâce, et l'autre n'est souvent que l'effet de la nature. Enfin, les hommes peuvent exiger de nous le sacrifice du cœur ; il est des privations que nous devons à l'intérêt de la société, au bien de la patrie : mais telle est la grandeur du sacrifice de l'esprit, que Dieu seul peut l'exiger. Disons-le hardiment, mes frères ; s'il y a sur la terre un objet capable d'étonner les anges et de ravir le ciel, c'est le spectacle que leur offre, par sa soumission, le disciple de la foi ; et si cela est vrai à l'égard de ceux qui n'ont que des lumières ordinaires, quel prix et quel mérite ne donnent pas à leur sacrifice ces génies privilégiés qui semblent avoir franchi leurs propres limites ! Ainsi, quand je considère Augustin, ce génie vaste et puissant, entraîné par la douceur de ses hautes spéculations, transporté par l'amour du vrai, s'élever au-dessus de lui-même, briser les liens qui le compriment, planer

sur l'univers, s'élancer dans une région supérieure à la nôtre, porter la sainte, la rapide audace de ses regards jusqu'au trône de l'Eternel, pour y contempler la vérité dans la vérité même; lorsque je vois ensuite cet aigle hardi s'arrêter dans la majesté de son vol, suspendre ses sublimes élans, s'abattre par respect dès que la foi lui oppose le plus léger nuage, s'anéantir devant l'incompréhensible vérité, adorer en silence, et revenir avec le commun des fidèles dans les humiliations et le néant de la terre, je ne puis alors que m'écrier avec transport : Mon Dieu, que l'homme est grand, quand il l'est par la foi ! qu'il sort rempli de gloire et de majesté du milieu de ces ombres sacrées ! et combien sera riche cette couronne que vous réservez, grand Dieu ! à un si prodigieux héroïsme !

O hommes, reconnaissez ici l'injustice de vos murmures. Les obscurités de votre foi, bien loin d'en être le scandale, en sont l'ornement et la gloire; bien loin de ternir son éclat, elles l'embellissent et le décorent : ce sont les ténèbres d'une nuit pure et tranquille, qui offrent aux yeux étonnés des beautés plus majestueuses que le soleil dans son midi. Oui, elle aurait moins de charmes, si elle avait moins de nuages : plus elle est obscure, plus elle m'attache; plus elle humilie mon esprit, plus elle intéresse mon cœur. Quand même ces ténèbres ne seraient pas nécessaires, elles me sont trop utiles pour en faire le sujet de mes plaintes. Mais quoi ! toujours parler de ténèbres ! la foi est-elle donc un chaos, un abîme, une nuit éternelle, où la raison dégradée, privée de ses droits, sans soutien, sans flambeau, languit tristement sous des fers qui la déshonorent ? Loin de nous une pareille idée; le nuage auguste qui l'enveloppe ne cache point les doux rayons de la vérité : notre raison y trouve encore plus de lumières qui la consolent que de ténèbres qui l'humilient. Mais je tombe, s'en m'en apercevoir, dans la seconde partie de mon discours, où je dois faire briller à vos yeux les lumières de la foi.

SECONDE PARTIE.

Non, quoi qu'en dise l'impie, le chrétien ne croit pas en aveugle; il n'est ni l'esclave des préjugés, ni le jouet de l'illusion, ni la dupe de ceux qui l'instruisent : et nous avouons ici, avec un noble orgueil, que, si le fidèle se laissait conduire aveuglément par l'inspiration d'autrui, il ne serait qu'un écho stupide et vain; sa conviction ne serait plus une conviction, mais une servitude humiliante et le triomphe de l'incrédulité.

Apprenez donc ici, mes frères, à vous honorer du joug précieux que vous impose votre foi : elle n'est point évidente, mais elle est certaine; elles veulent des esclaves, il est vrai, mais elle ne les asservit que par les liens honorables de la persuasion. Vous êtes des enfants soumis, mais prudents; humbles, mais éclairés; fidèles, mais instruits; dociles, mais raisonnables. La lumière brille

dans les ténèbres; elle se recouvre à vous dans l'examen des motifs de crédibilité, dans l'autorité respectable émanée du ciel même, qui éclaircit vos doutes, prévient vos erreurs, fixe vos incertitudes; dans la force de la vérité qui pénètre un cœur sincère, et ne se montre nulle part d'une manière plus sensible, que dans la foi chrétienne : *Et lux in tenebris lucet.* (Joan., I, 5.)

Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, dit Jésus-Christ, il examinera ma doctrine, et il verra si elle vient de Dieu, ou si je parle de moi-même. (Joan., VII, 17). Il examinera, remarquez bien ceci, mes frères; et vous impies, qui souriez dédaigneusement à notre crédulité, connaissez enfin ce que nous sommes : il examinera ma doctrine, *cognoscat de doctrina*. Bien différente de l'erreur, elle ne redoute point le grand jour, et je ne viens point en imposer à l'univers. S'il est de ma grandeur d'abaisser cette raison superbe qui s'élève contre ma science, il est aussi de ma bonté de la soutenir et de la vaincre par l'ascendant des témoignages. Croyez-m'en sur ma parole, mortels, vous le devez à mon autorité; mais examinez si j'ai parlé, vous vous le devez à vous-mêmes. Respectez la profondeur de mes desseins, l'intérêt de ma gloire l'exige; mais instruisez-vous des titres de ma mission et des merveilles opérées par mon ministère, l'intérêt de ma religion le demande : elle perd infiniment à n'être point connue, et n'est jamais plus grande, plus belle ni plus aimable, que lorsqu'elle est approfondie.

Enhardi par cette invitation, le fidèle se rend raison de sa foi; il interroge tous les temps, entre en commerce avec tous les lieux, rapproche le passé du présent, fait parler les événements, surmonte l'évidence spéculative par l'évidence morale. Les preuves s'accumulent, les faits se pressent sous ses yeux. Tout le frappe; les monuments l'instruisent, les sens viennent au secours de sa raison; une nuée de témoins, une foule de prodiges déposent en faveur de sa foi. La voix majestueuse de tous les siècles, celle de tous les grands hommes qui l'ont précédé se fait entendre : Nous avons pensé comme vous, s'écrient-ils; vous êtes notre héritier, vous jouissez de nos lumières, vous possédez tous nos trésors. De nouvelles scènes s'offrent à ses regards surpris : les livres saints sont ouverts; il y voit l'origine de sa religion, dont les fondements ont été posés avec ceux de l'univers; les révolutions des empires servant aveuglément ses desseins et ses vues; les conquérants et les héros, par leurs conquêtes ou par leurs chutes, préparant, sans le savoir, son élévation et sa gloire; le dépôt sacré de la vérité surnageant sans cesse à travers le torrent immense des erreurs humaines. Il y voit ce tableau majestueux que forme le rapport des deux alliances, la première toute en promesses, la seconde toute en réalité; l'une qui prépare, l'autre qui accomplit. Il y voit tout cet appareil imposant de l'ancienne loi, annonçant à la terre le plus

grand des événements, la venue du Sauveur du monde; le Messie remplissant enfin l'attente des nations; son Evangile annoncé, ses progrès rapides, les changements merveilleux qu'il opère, l'idole de la superstition réduite en poudre, la vérité répandant partout les rayons de sa vive lumière, la face de la terre renouvelée, les mœurs épurées, Dieu adoré en esprit et en vérité, trois cents ans de persécutions et de triomphes, l'opprobre de la croix triomphant de l'univers : à ce spectacle, l'admiration, l'amour, le respect, l'attendrissement et la joie se succèdent tour à tour dans son âme; cette éclatante perspective répand sur la religion et sur la foi une magnificence, une pompe, un torrent de lumières qui le subjuguent, l'entraînent et le transportent : *Et lux in tenebris lucet.*

Aux lumières de l'examen s'unissent celles de l'autorité. Les premières, je l'avoue, ne sont point faites pour la multitude; grossière, inhabile aux travaux de l'esprit, toute occupée de ses besoins, elle ne saurait se dévouer à des recherches auxquelles se refusent son loisir et ses forces. Une voie plus abrégée et plus simple vient s'offrir à sa faiblesse, suppléer à son ignorance, placer, malgré ses ténèbres, la raison à côté de sa docilité; de sorte que, marchant toujours sur les routes obscures de la foi, sa foi marche toujours néanmoins à la clarté de la lumière.

Enfin, le moment est arrivé. Le Sauveur des hommes a rempli sa mission, ses devoirs sont accomplis; il est temps qu'il retourne vers celui qui l'avait envoyé. O terre malheureuse, verse des larmes sur ton sort ! Privée de ce divin soleil, te voilà donc plongée pour jamais dans le chaos de l'incertitude. Suspendons nos alarmes, Messieurs; tout est prévu. Il a tout disposé pour l'instruction comme pour le bonheur du monde : les coopérateurs de son zèle sont assemblés, et c'est en leur présence qu'il me semble le voir s'adresser au genre humain, et lui tenir ce langage :

Jusques ici, ô mortels, vous avez été le jouet de la superstition et de l'erreur; contemplez, si vous le pouvez sans rougir, l'état de l'univers. Où est la vérité, quel est son asile, quel en est l'interprète, quelle autorité vous y soumet, à quels traits la reconnaissez-vous ? Voyez-la errante de ville en ville, tristement enchaînée au char de l'opinion; suivez cette longue chaîne d'absurdités, que l'homme traîne honteusement après lui depuis la corruption de sa nature; voyez-le s'abîmer dans l'immense chaos de ses idées, rouler d'écueils en écueils, et s'agiter vainement dans un mensonge inépuisable, sans règles, sans principes, sans plan de doctrine, sans système, sans autorité, sans objet, étourdi plutôt qu'éclairé par les clameurs frivoles des faux sages. Voyez ces prétendus asiles de la vérité, séjours fastueux de l'ignorance et du doute; quelle lumière ont répandue sur vous ces orgueilleux sophistes qui les

ont élevés ? en trouvez-vous un seul, je ne dis pas qui ait dissipé ses ténèbres, mais qui du moins, par un effort sublime, ait pu lui arracher un coin de son bandeau ? Voyez ces temples, ces profanes autels consacrés à des divinités infâmes et ridicules, qui insultent publiquement à la pudeur et au bon sens de l'univers : voilà les fastes de la raison humaine, et l'affreux résultat de trente siècles de philosophie et de disputes. Enfin la vérité va trouver un point fixe. Mortels, ouvrez les yeux; cette lumière des nations, si longtemps et si pompeusement annoncée, va luire sur vos têtes; elle a déjà paru en ma personne, mais, obligé de quitter la terre, je ne puis l'éclairer que par le ministère de mes représentants. Les voilà donc, ces hommes tout divins, chargés de cette noble entreprise ; oui, quoique vos semblables, ils seront vos maîtres. Instruits de mes volontés, remplis de mon esprit, ne craignez rien pour leur doctrine; elle sera toujours invariable, comme la vérité dont je les établis dépositaires. Les colonnes de l'univers s'ébranleront plutôt qu'ils ne chancelleront dans leur foi : ils sont mortels, il est vrai, mais leur enseignement n'en sera pas moins durable. Une chaîne non interrompue de successeurs remplis du même esprit, revêtus du même caractère, le perpétuera d'âge en âge, et formera ainsi dans tous les temps un tribunal auguste, où la vérité viendra plaider ses droits, discuter ses intérêts, affermir son empire, se venger des outrages de la raison ou prévenir son audace, se purifier de l'alliage des passions ou se prémunir de leurs atteintes; un tribunal vénérable, où le fidèle trouvera toujours une règle vivante, un préservatif contre la séduction, un remède contre son inconstance un trésor inépuisable de lumières.

Je vous le demande, Messieurs, Dieu, dans le plan d'une religion, pouvait-il faire plus pour l'homme ? pouvait-il nous donner ici-bas une autorité plus respectable ? pouvait-il choisir un moyen plus simple, plus court, plus aisé, plus proportionné à la faiblesse humaine ? Sans lui, notre raison n'éclaire pas, elle aveugle; elle ne connaît pas, elle doute: elle n'établit pas, elle détruit; elle ne marche pas, elle tâtonne; elle ne fixe pas, elle agite; elle n'enseigne pas, elle embarrasse; elle n'agit pas, elle attend : avec lui tout est lumière et certitude; sans lui tout me trouble et m'agite, avec lui tout me console et me rassure. Qui conservera le dépôt des vérités saintes ? quel sera le garant de son intégrité ? quelle autorité le mettra dans nos mains, en sera l'interprète ? qui lui donnera cette âme et cette activité qu'il n'a point par lui-même ? l'Eglise. Qui répandra sur ses obscurités le jour et la lumière ? qui le soustraira aux injures du temps, aux atteintes de l'hérésie, aux abus inévitables des décisions arbitraires, des vues personnelles, des intérêts particuliers ? l'Eglise. Qui me découvrira les artifices de

l'erreur, les souplesses des faux prophètes ? qui ôtera le masque à l'imposture enveloppée des dehors de la saine doctrine ? l'Eglise. Qui fixera mes doutes parmi ce choc d'opinions qui partagent les hommes ? quel sera mon flambeau dans la recherche de ces vérités épineuses où la raison elle-même demeure muette ? l'Eglise. Qui me fera discerner le sentiment particulier d'avec la foi universelle, la vérité de tous les siècles d'avec l'opinion du moment ; ces principes antiques, respectés dans tous les temps, d'avec les lueurs passagères d'une raison présomptueuse ? l'Eglise. Qui dirigera les lumières de l'esprit humain, en tempérera les écarts ? qui le tiendra en équilibre entre l'obéissance due à la raison seule, et l'aveugle docilité ; entre ses droits et ses bornes, ses entraves et sa liberté ? qui lui fera distinguer ce point délicat et fragile où le raisonnement finit et où la foi commence, ces limites imperceptibles qui séparent le désir de s'instruire d'avec l'orgueil de tout sonder, le pouvoir de peser les motifs de crédibilité d'avec la présomption de creuser les mystères, l'empressement louable de motiver sa soumission d'avec le plaisir malin de contenter sa vanité ? l'Eglise. Ainsi, conduit par cette autorité, le fidèle ne marche plus à la lueur incertaine du doute, il n'erre plus à l'aventure ; il est déterminé à l'instant, il n'a plus rien à chercher, il trouve tout dans l'Eglise. Sans aucun circuit de raisonnement, il est conduit, dès le premier pas, à la connaissance de la vérité : *Et lux in tenebris lucet.*

Ce n'est pas tout, Messieurs, et notre foi va se montrer sous un jour plus touchant. Un nouveau trait de lumière, plus brillant encore et plus pur, s'offre ici pour l'embellir : la force de la vérité, qui pénètre invinciblement un cœur sincère, et ne se montre nulle part d'une manière plus sensible que dans la foi chrétienne : *Et lux in tenebris lucet.*

Non, ce n'est point ici une vaine déclamation de l'enthousiasme, rien n'est plus puissant que la vérité. Semblable à Dieu en qui elle réside, sa voix formidable et terrible a opéré, dans tous les temps, les plus grandes merveilles. C'est la force de la vérité qui triompha de Paul persécuteur, terrassa cet esprit superbe, et l'aveugla pour l'éclairer ; c'est la force de la vérité qui vint troubler Augustin au milieu de ses joies insensées, se fit jour à travers mille passions et mille obstacles, et l'arracha, malgré ses résistances, des bras de la volupté ; c'est la force de la vérité qui a fait et qui fera, dans tous les temps, le désespoir de l'incrédule. Toujours souveraine, toujours redoutable, elle le presse, le poursuit sans relâche : il a beau l'éviter, la fuir, il retrouve partout son image importune. C'est un vautour cruel qui le déchire, c'est un fantôme menaçant, dont la vue terrible l'obsède et l'effraie sans cesse. Sans autres armes que sa vive lumière, elle le livre à la honte, aux regrets et aux remords ; le rend du moins malheu-

reux, ne pouvant le rendre fidèle, et triomphe ainsi de son incrédulité par son incrédulité même. Enfin, c'est la force de la vérité qui soumet le fidèle, le soutient dans sa foi, et lui arrache ses hommages par une impulsion mille fois plus puissante que tous les raisonnements humains. Je m'explique :

Il est dans notre religion un certain caractère de grandeur, qui, sans beaucoup de réflexion, nous frappe et nous entraîne. Les vérités qu'elle nous offre sont si touchantes et si affectueuses, qu'elles semblent n'avoir besoin d'autre interprète que la vertu. Je ne parle point ici de ses prodiges, de ses prophéties et de ses triomphes ; ce ne sont là, pour ainsi dire, que les dehors du christianisme. Toute sa beauté est au dedans, dit le prophète ; c'est là qu'il faut considérer la religion autant que dans ses preuves ; c'est dans sa morale autant que dans ses prodiges, dans ses bienfaits autant que dans ses victoires. Les consolations qu'elle nous procure, les remèdes qu'elle nous offre, nos maux qu'elle soulage, nos besoins qu'elle satisfait, nos désirs qu'elle remplit, notre repos qu'elle assure, nos espérances qu'elle agrandit, notre infirmité qu'elle soutient, voilà, mes frères, les plus beaux titres de notre foi, et la base inaltérable de ses véritables lumières. Envisagée sous ces nobles rapports, qu'il en coûte peu de s'y soumettre ! la soumission alors n'est presque plus un sacrifice. Il semble qu'en obéissant à ses oracles, nous n'obéissions qu'à nous-mêmes. Elle n'arrache point notre consentement, elle l'obtient ; elle ne le captive pas, elle le gagne. Alors l'amour se réveille, les sentiments s'enflamment, le cœur est enchaîné, l'âme entière se repose en elle avec délices, tout l'homme se penche vers elle comme par un instinct qui prévient tout raisonnement. On n'est peut-être pas convaincu, mais on est persuadé. La hauteur de ses mystères nous étonne, mais leurs charmes nous entraînent : on ne les comprend pas, mais on les sent. C'est le cœur qui éclaire l'esprit ; c'est la vertu qui soutient la raison alarmée ; c'est l'amour qui anime la foi, c'est lui qui nous engage à nous soumettre ; en un mot, c'est l'attrait qui supplée à l'examen, l'onction à la capacité, le penchant à la discussion, le sentiment à l'évidence.

En voulez-vous un exemple ? il m'a toujours frappé, et malheur à celui qui n'en sent pas toute la force ! Lors qu'un chrétien agité par des doutes qu'il cherche à dissiper de bonne foi, mais accablé dans cet état sous le poids de l'infortune, aux prises avec la douleur, trahi, persécuté par l'envie, sans appui, sans consolation, sans ressource, va se jeter au pied de la croix ; lorsqu'il contemple ce bois vénérable, qu'il le serre dans ses bras, le baise tendrement, l'arrose de ses larmes ; qu'il considère son Sauveur victime des péchés du monde, humilié, couvert de plaies, expirant au milieu des opprobres ; pensez-vous, mes frères, que dans ce doux moment où ce grand objet l'occupe, le remplit et le console, où son cœur se dilate, où

son âme s'épanche, où les pleurs d'un amour tendre coulent en abondance, où le spectacle d'un Dieu mourant l'élève au-dessus de lui-même, et répand sur ses maux un baume salutaire; pensez-vous qu'alors il ait beaucoup de peine à croire ce mystère; qu'il cherche à raisonner, qu'il hésite, qu'il doute, qu'il en discute froidement l'existence? Ah, Messieurs, que notre foi est lumineuse! que l'on voit clair, quand le cœur parle, et qu'il s'exprime par les accents d'une joie pure! Pauvre raison, pauvre philosophie, que tu nous parais alors froide et stérile! et que pourraient les vains obstacles, tes murmures contre les transports d'une âme attendrie? Qui a bien senti Jésus-Christ, l'a toujours bien compris.

Et voilà, Messieurs, ce que j'ai appelé la force de la vérité, ce sentiment lumineux, qui pénètre le disciple de la foi, et lui fait aimer à croire ce qu'il ne comprend pas. La raison fait le philosophe, le cœur fait le chrétien : c'est par le cœur qu'il est fidèle, a dit saint Paul : *Corde creditur*. (Rom., X, 10.) C'est là qu'il puise ses motifs, c'est par là surtout qu'il se détermine; et en effet, le cœur a ses raisons aussi bien que l'esprit, avec cette différence, que les lumières du premier ont plus d'éclat et d'énergie que celles du second. Les unes sont incertaines comme le préjugé, flottantes comme l'opinion; les autres, appuyées sur le sens intime, sont invariables comme lui. Les lumières de l'esprit s'altèrent par les doutes, se corrompent par les sophismes, tandis que tous les traits de l'impie vont s'émousser contre les lumières du cœur. Celles-ci se font sentir au commun des fidèles, celles-là ont peu d'empire sur le vulgaire. Les lumières de l'esprit ne s'acquièrent que par un travail opiniâtre, les lumières du cœur paraissent dédaigner le secours de la raison. Les unes donnent à la vérité toute l'onction de la vertu, les autres ne forment que de pénibles dissertations et de froids moralistes. Celles-ci ne sont, pour ainsi dire, que les conseillers de l'homme, celles-là sont comme le poids qui l'entraîne. Enfin, les lumières de l'esprit nous aveuglent quelquefois, nous abusent souvent, nous enflent toujours; les lumières du cœur ne sont que l'expression pure et simple de la vérité. Soyez sincères, faites taire vos passions, rentrez en vous-mêmes, elle se montrera bientôt : un cœur pur est son premier organe. Discoureurs éternels, philosophes laborieux, nous faisons de la vérité une science abstraite; et la vérité n'est qu'un sentiment, comme la vertu : nous la cherchons toujours loin de nous, et c'est dans le cœur qu'elle règne. C'est là que, loin des bruyants sophismes et des recherches inquiètes de l'esprit, elle a fixé son paisible séjour. Plus on veut raisonner, moins on la trouve : une âme innocente et docile entend d'abord sa voix; l'ameur seul l'invite à se découvrir. C'est par cette voix, si facile et si douce, qu'elle se fait jour dans le cœur du fidèle, et qu'elle y dissipe, par une force irrésis-

tible, le pouvoir des préjugés, les obstacles de l'incrédulité, les dangers de l'ignorance, les ténèbres de la raison, les doutes de l'orgueil : *Et lux in tenebris lucet*.

Lumières d'examen, lumières d'autorité, lumières de sentiment, en faut-il davantage pour laisser à notre soumission tous les honneurs d'un culte raisonnable? Peut-être qu'elles n'apaisent point encore les murmures de l'impie, et ne satisfont pas entièrement les vœux de son orgueil; mais qu'il faut être injuste pour ne point reconnaître que notre état, notre infirmité, nos besoins actuels, ne comportent pas de plus grandes lumières! Elles sont imparfaites, il est vrai; mais vouloir qu'elles ne le soient point, n'est-ce pas exiger ici-bas de nouveaux cieux et une nouvelle terre, un nouveau monde, une nouvelle société? n'est-ce pas renverser l'arrangement des choses, confondre l'économie du temps avec celle de l'éternité? Elles sont imparfaites; oui, mes frères, pour voir et non pour croire, pour comprendre avec évidence et non pour se soumettre avec sagesse. Elles sont imparfaites, je l'avoue; mais le chaos, l'abîme affreux de l'impiété offre-t-il à l'esprit plus de ressources? Elles sont imparfaites, sans doute; et pourquoi ne le seraient-elles pas? nous ne sommes encore que des êtres ébauchés; la faiblesse de notre esprit, la sphère étroite de notre cœur, les misères qui nous affligent, les larmes qui coulent de nos yeux, tout nous rend raison ici-bas de l'imperfection de nos lumières. Elles sont imparfaites, mais c'est par là même qu'elles me sont chères : voilà ce qui me rend la mort si consolante et si douce, l'espérance d'un développement de mon être dans un nouvel ordre de choses : *Post tenebras spero lucem* (Job, XVII, 12), puis-je m'écrier avec transport. Oui, la terre n'est pour moi qu'un séjour ténébreux où tout me rappelle mon humiliation et ma faiblesse; je languis ici-bas dans un état d'assoupissement et de sommeil, et mon âme enveloppée dans la boue des sens, vit sans fonction, sans mouvement, du moins, qui soit digne d'elle; mais un jour, un jour viendra, où, dégagé de ses tristes fers, elle jouira sans obstacle de ses plus nobles facultés, et déploiera toute son énergie : encore un moment, et la mort va m'ouvrir un nouvel univers! O surprise, ô volupté suprême, ô réveil plein de charmes! lorsqu'au sortir de la nuit du temps et des ombres de la vie, transporté tout à coup dans la vraie patrie des intelligences, où la seule raison aura droit de parler et d'entendre, où l'éclatante vérité échauffera, remplira mon esprit de sa charité sublime! O mort, si redoutée des sens, hâte-toi de venir; ah! ce n'est qu'en mourant, que je commencerai à vivre : *Post tenebras spero lucem*. Banneau précieux de la foi, qu'il est doux de vous porter en cette vie! et sans vous, en effet, qu'aurait la mort de désirable? Hélas! pourquoi mourir, si ce monde était le règne de la vérité et le séjour de l'évidence? qu'aurait alors le ciel de plus

que la terre, pour remplir nos désirs ? et qu'il serait désespérant de changer avec effroi de demeure, sans pouvoir se flatter de la douce espérance d'y acquérir de nouvelles lumières !

En attendant, mes frères, connaissez tout le prix de celles dont vous jouissez par la foi ; bien loin de vous croire de vils esclaves, par une aveugle crédulité, regardez-vous comme les enfants de la lumière : *Ut filii lucis*. (Ephes., V, 28). Les entraves de votre foi ne sont point des chaînes qui vous lient, mais plutôt des ailes qui vous élèvent jusqu'aux cieux. Ce n'est point être libre, que d'avoir, comme l'impie, le triste pouvoir de s'égarer ; n'obéir qu'aux oracles de la Divinité, c'est la vraie liberté de la raison : j'ose donc ici la réclamer hautement pour l'honneur de ma foi. C'est la raison qui me conduit à la soumission ; c'est la raison qui m'apprend à savoir ignorer ce qu'on ne peut connaître : plus on a de lumière, plus on est soumis ; l'orgueil est le vice de l'ignorance. C'est la raison qui me dit que ce présent auguste n'a point été donné à quelques hommes vains à l'exclusion de tous les autres, et que l'univers n'a pas rêvé pendant dix-huit siècles. C'est la raison qui me fait sentir que, la soumettre, ce n'est point la combattre, l'humilier ce n'est point l'avilir, la fixer ce n'est point la détruire. C'est la raison qui me fait comprendre que, si le jeu le plus léger de la nature déconcerte toutes nos idées, les grands objets de la foi peuvent donc aussi nous confondre. C'est la raison qui me persuade que, puisque l'impiété n'a rien dans le fond qui satisfasse pleinement, il vaut bien mieux se soumettre à des mystères incompréhensibles qu'à d'incompréhensibles erreurs. C'est la raison qui me crie à haute voix que, Dieu nous ayant fait connaître tout ce qu'il faut pour nous conduire, pour l'aimer et l'adorer, il est absurde de vouloir aller plus loin, parce que le reste n'est pas fait pour nous. C'est la raison qui me découvre que, quand Dieu parle, le plus grand de tous les mystères est notre rébellion et notre orgueil. Enfin, c'est la raison qui m'invite à me soumettre à une foi qui fait ma consolation en cette vie et mon bonheur dans l'autre.

SERMON V

1^{er} SUR L'INCRÉDULITÉ.

Videte ne quis vos seducat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum. (Col., II, 8.)

Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie et par les raisonnements vains et trompeurs d'une doctrine humaine.

La voilà dépeinte d'un seul trait, cette fausse sagesse, ennemie de Jésus-Christ, cette coupable philosophie dont nous déplorons chaque jour les funestes progrès. Ses travaux, ses vertus, ses discours, sa morale, tout ce qu'elle entreprend, ainsi que tout ce qu'elle enseigne, se réduit tristement à ce mot de saint Paul : vanité et imposture, *inanem fallaciam*. Aussi nous recommandait-il de nous tenir sans cesse sur nos gardes :

Videte ne quis vos seducat. Comme s'il nous eût dit : Le grand empire de la philosophie est dans la séduction ; faible dans ses attaques, elle ne l'est point dans ses surprises, et peut-être est-elle encore plus redoutable par ses ruses que par ses armes, plus par les pièges qu'elle vous tend que par les coups qu'elle vous porte. Ses maximes pompeuses sont si humaines que vous les prendrez pour la vertu, le poison qu'elle vous offre est si doux, que vous l'avalerez à longs traits ; ce sommeil de la conscience où tôt ou tard elle conduit, vous laissera si tranquille que vous croirez que c'est la paix : *Videte ne quis vos seducat per philosophiam*. Grande leçon, Messieurs ; et, si l'Apôtre la crut nécessaire dans la ferveur des premiers temps, combien l'est-elle davantage dans nos jours malheureux ! Ah ! c'est ici surtout qu'il faut sonner l'alarme, et, s'il est possible, donner à notre zèle toute la véhémence des prophètes. L'impiété criera sans doute à l'emportement, à la fureur, au fanatisme ; et nous crierons au mépris de toutes les règles, au renversement de tous les principes, à l'extinction de toute pudeur, à la perte de la patrie : nos cris redoubleront avec les maux qui nous menacent, et nous ne cesserons de faire retentir une parole qui ne peut être trop entendue : *Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise par la philosophie*. Mais qui pourra donc la suivre dans sa marche laborieuse ? Qui nous dira par quelle voie elle s'insinue, par quel prestige elle en impose ? Elle prend tous les détours, elle intéresse toutes les passions. Elle parle de tolérance et la sensibilité applaudit ; de courage, d'esprit, et l'orgueil s'éveille ; d'indépendance, et le libertinage accourt. Tour à tour flatteuse adroite et censeur hypocrite, mêlant avec art la prudence à la témérité, elle ébranle, si elle ne convainc ; elle éblouit, si elle n'éclaire ; elle mine sourdement les barrières, si elle ne peut les briser : ainsi se propage la séduction, ainsi s'établit le règne de cette grande enchanteresse dont parle l'Apôtre. Hâtons-nous de lui arracher aujourd'hui ce beau nom de lumière et de vertu dont elle se pare ; montrons que, de toutes les sciences, celle qu'il plaît à notre siècle d'appeler philosophie est la plus illusoire, quand elle ne serait pas la plus dangereuse ; que, semblable à ces arbres dont parle saint Jude, *elle est morte deux fois* : « *Bis mortuæ* (Jud., 12) ; » morte, parce qu'à la prendre même sous le jour le plus favorable, et à ne l'envisager que dans son beau, elle est tout au moins inutile et ne peut opérer aucun bien ; morte, parce qu'à la considérer sous son vrai point de vue, et telle qu'elle est en effet, elle traîne à sa suite tous les maux à la fois ; morte par sa stérilité, elle ne produit rien ; morte par son pouvoir funeste, elle détruit tout. C'est le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Eclairer l'homme sur ses vrais intérêts, dégager sa raison des préjugés honteux, l'é-

lever au-dessus des passions, des erreurs, des faiblesses, et l'introduire enfin dans le sanctuaire de la vérité et de la vertu, voilà, mes frères, ce que depuis longtemps nous promet la nouvelle sagesse : prétentions hautaines autant que chimériques. Ne vous laissez point éblouir, n'oubliez jamais qu'elle ne nous flatte que pour mieux nous séduire ; qu'elle ne cherche qu'à couvrir du faste des paroles la pauvreté de ses ressources ; que, réduite à jamais à une honteuse impuissance, elle n'a rien à dire, elle n'a rien à faire après la religion ; qu'en lui accordant même et les plus pures intentions dont elle veut se faire honneur, et les lumières qu'elle n'a pas, et les vertus qu'elle possède encore moins, elle ne serait tout au plus qu'une science oiseuse ; je dis oiseuse, et pour l'esprit dont elle ne saurait fixer les écarts, ni dissiper les doutes ; et pour le cœur dont elle ne saurait ni régler les penchants, ni détruire les vices.

Écoutez tous ces nouveaux oracles : il semblerait d'abord que la nature leur a révélé ses secrets, la sagesse tous ses mystères. Quelle pompe ! quel étalage ! quelle profusion d'éloquence ! Mais qu'ont-ils donc à nous dire ? qu'ont-ils connu ? qu'ont-ils appris ? sont-ils dépositaires de quelque grande découverte, de quelques vérités nouvelles ? car, pour heurter de front toutes les idées reçues, pour se produire avec tant de confiance, et soutenir ces airs mystérieux et décidés qu'ils nous opposent, il faut avoir acquis des connaissances inconnues aux siècles anciens, et avoir acheté par de rares lumières le droit de nous endoctriner. Mais quelle est donc cette supériorité d'esprit, cette science merveilleuse ? Interrogeons ces fastueux législateurs, et puisque, dans leur sublimité philosophique ils ne dédaignent pas de nous instruire, hâtons-nous de les entendre.

D'où viens-je ? est-ce un vain souffle qui m'a produit, ou une main sage qui m'a créé ? Que fais-je sur la terre, quelle tâche dois-je y remplir ? que suis-je, et qui pourra me délinir ? Mélange inexplicable de choses incompatibles, de vils et de grands sentiments, de majesté et de bassesse, de faiblesse et de force : comment sortir de cet abîme ? comment débrouiller ce chaos ? Pourquoi tant de combats dans un sujet unique, tant de contradictions dans un sujet si simple, tant de grossièretés dans un sujet si grand ? Qu'est-ce que Dieu, et que demande-t-il de moi ? Qui me dira ce qui lui plaît, ce qui l'offense, et comment on l'irrite, et comment on l'apaise ? Dirige-t-il tous les événements, ou sont-ils enchaînés par la fatalité ? Où chercher le bonheur, où trouver le repos ? Qu'est-ce donc que mon âme ? une triste poussière, ou une flamme céleste ? et que faut-il que j'espère, l'éternité ou le néant ?

Grandes et importantes questions, mes frères, d'où dérive toute la morale, d'où dépendent nos plus chers intérêts, vers lesquelles nous sommes forcés de revenir sans

cesse, et sur lesquelles nul homme raisonnable ne peut rester indifférent. Vous le savez : la religion nous rend raison de toutes ces questions ; elle est la seule voie de l'homme qui, pour me servir de l'expression d'un grand génie, est visiblement égaré. Nous avons beau parler de scepticisme, d'indifférence, il faut toujours en revenir à ces questions ; et, pour nous les rendre étrangères, il faudrait nous dépouiller de notre être, de notre raison, de notre cœur, de notre existence tout entière. Que la philosophie me réponde donc, qu'elle me dise où est ici la vérité. Hélas ! j'ai beau l'interroger, elle reste muette. Que dis-je ? elle répond, et c'est pour déclamer ; elle parle, et c'est pour m'étourdir. Tantôt elle cherche à m'en imposer par un ton dogmatique, tantôt elle se plaît à me confondre par l'aveu de son incertitude. *Que sais-je ?* est la devise et le cri de guerre qu'elle a gravé sur ses étendards. Ici, c'est l'orgueil insensé qui croit avoir vaincu les difficultés, parce qu'il les méprise ; là, c'est l'orgueil aveugle qui croit les avoir surmontées, parce qu'il y succombe. D'une part, c'est la témérité qui hasarde tout ; de l'autre, c'est l'opiniâtreté qui nie tout : nul plan, nul système suivi ; je cherche des principes, et je ne trouve que des objections ; des éclaircissements, et je ne vois que des doutes. De temps en temps s'offrent à moi quelques faibles lueurs : lueurs perfides, elles ne laissent après elles que des ténèbres plus profondes ; partout des contradictions, quand il n'y pas de subtilités : si j'évite l'erreur, c'est pour tomber dans l'ignorance. O Dieu ! qui me donnera d'en sortir ? et qu'est-ce donc que la raison humaine, quand elle n'a d'autre guide que son orgueil, d'autre règle que ses caprices, d'autre Dieu qu'elle-même ?

Ah ! elle est donc vraie cette parole de l'Esprit-Saint, que les impies tournent sans cesse dans un long circuit : *Impii in circuitu ambulans*. (Psal. XI, 9.) Le flambeau de la foi éteint et l'autorité de Dieu méprisée, ils ignorent nécessairement, et le point d'où ils sont partis, et la route qu'ils tiennent, et le but auquel ils aspirent ; ne tenant plus à rien, ils ne savent eux-mêmes ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils doivent, ni ce qu'ils veulent : leur seule manière d'établir leur croyance est d'attaquer toute croyance. Semblables à ces insensés de Babel, leur orgueilleuse témérité est punie par la confusion des langues. Ils errent, dit Lactance, dans une grande mer, toujours flottants, toujours battus par des vents opposés, et voguant au hasard sans gouvernail et sans pilote : *Errant velut in mari magno*. Je les vois élever aujourd'hui ce qu'ils renverseront demain, remplacer une erreur par une autre erreur, un préjugé par un paradoxe, s'accuser mutuellement de mensonge et de mauvaise foi : ils cherchent à penser autrement que les autres, pour tromper tout le genre humain, s'ils y trouvent leur intérêt ; ils ne veulent qu'augmenter les difficultés

pour augmenter les incertitudes, qu'élever des questions pour éterniser les disputes, et qu'établir enfin le monstre affreux du pyrrhonisme sur les débris de toutes les opinions humaines.

Les voilà donc, ces hommes si subtils, si profonds, qui, pour me servir de l'expression de Job (*Job*, XII, 2), pensent être les seuls hommes; ces vastes génies qui savent tout, et qui veulent à peine nous permettre de savoir quelque chose; ces grands penseurs qui ne veulent pas que nous pensions, ou qui ne nous permettent de penser qu'à près eux et comme eux. Dites-nous maintenant ce que leurs livres vous ont appris? en est-il un seul qui ait porté quelque lumière dans les replis du cœur humain et dans les contradictions de sa nature? un seul qui vous ait fait connaître Dieu, ses adorables attributs, les desseins de sa providence, les devoirs qu'il exige, le culte qui lui est agréable? Que prétendent-ils donc, ces importants législateurs, s'ils ne nous disent rien sur tous ces grands objets, s'ils ne peuvent même rien dire de satisfaisant que ce que la religion a daigné nous apprendre? Et, quand même la religion ne dirait rien de plus que la philosophie, ignorance pour ignorance, j'aimerais encore mieux l'ignorance de la docilité que l'ignorance de la vanité, l'ignorance qui me soumet à Dieu que celle qui me livre à moi-même; l'ignorance de la religion, dont je m'honore devant l'Être suprême, que l'ignorance de la philosophie qui me dégrade à mes propres yeux. Quel objet raisonnable peut donc se proposer dans ses enseignements la nouvelle sagesse, si elle ne peut rien pour dissiper nos doutes? Quoi donc! y aurait-il plus de gloire à douter en impie qu'à croire en vrai fidèle, ou plus de sûreté à se soumettre à de superbes ignorants qu'au témoignage uniforme de toutes les nations? Quoi! les énigmes de la philosophie vaudraient-elles mieux que les saintes obscurités de la foi? les contradictions de l'impiété, que la hauteur des mystères de Dieu? la vaine curiosité d'une âme inquiète, que l'honorable soumission d'une âme simple? et les fluctuations éternelles d'un esprit sans règle, que la voie courte et sûre d'une divine autorité? Toutes choses même égales, cette religion qui m'apprend au moins à savoir m'arrêter, et qui m'anéantit par la foi devant l'intelligence suprême, n'est-elle pas mille fois préférable à tout ce vain philosophisme qui ne fait qu'ajouter à un orgueil sans frein une ignorance sans mérite?

Et, pour apprécier plus sûrement l'insuffisance à cet égard de la raison livrée à elle-même, suivons-la dans les jours de sa plus grande activité, dans ces siècles fameux où elle déploya toute son énergie. Quel fut le fruit de ses méditations, le résultat de ses recherches? Son grand art fut d'apprendre à douter. Tous les esprits restèrent en suspens, et tous, dit saint Paul (*Act.*, XVII, 27), cherchèrent Dieu en tâtonnant. Quel est l'homme, disaient les plus sages, en état

d'éclairer le monde, si Dieu même ne l'inspire? Le parti le plus sûr est d'attendre que la Divinité daigne prendre pitié de nous. La voilà donc jugée sans retour cette raison hautaine, la voilà convaincue d'une éternelle impuissance : et par qui? non, sans doute, par des ignorants qui la méconnaissent, ou par des fourbes qui la calomnient, mais par ce Socrate que l'antiquité entière révéra, par ce Platon qu'elle appela divin. Que nos impies nous disent donc si elle pourra maintenant ce qu'elle ne pouvait point alors. A-t-elle acquis depuis de nouveaux droits sur l'évidence, ou de nouveaux moyens de découvrir la vérité? Elle a fait quelques pas dans les sciences et les arts, enfants tardifs de l'expérience et du temps; mais, dans ces grands objets qui sont le tout de l'homme, de quels progrès peut-elle s'honorer? Que si nous la voyons réduite maintenant à disserter comme elle dissertait alors; si nous avons toujours le même droit de nous en méfier; si ses lumières, dans les points capitaux, n'ont pu jusqu'à présent aller plus loin que le doute, que nous importent donc ces savantes incertitudes, et à quoi bon tant d'études et de discussions, si c'est pour nous laisser notre ancienne ignorance?

Impuissante pour dissiper nos doutes, la philosophie ne l'est pas moins pour détruire nos vices. Et quel moyen emploierait-elle pour dompter les passions rebelles? quelle serait sa force pour détrôner ces vrais tyrans de l'homme? par quelle voie prétendrait-elle nous détacher de nous-mêmes, nous armer contre l'intérêt, nous arracher à l'attrait du plaisir? Les vains discours et les leçons pompeuses ne suffisent pas. Avons-nous donc besoin de grandes discussions pour nous apprendre que la vertu seule est aimable, et que les passions sont honteuses? Telle est la corruption de l'homme, que, pour le réformer, lui commander des sacrifices, lui rendre ses devoirs plus chers que ses passions, il faut descendre jusqu'au fond de lui-même, le remuer, l'ébranler dans toutes ses puissances, le faire agir encore plus par sentiment que par maximes, plus par attrait que par principes; lui communiquer par de grands intérêts une force étrangère, et lui présenter tour à tour des promesses qui le soutiennent, ou des menaces qui l'épouvantent. Sera-ce donc avec ses grandes discussions et ses magnifiques sentences, que la philosophie trouvera ces ressources? ira-t-elle avec ses arguments subtils sommer l'indépendance de fléchir, la cupidité de se rendre? Que nous importent tous ces beaux traités de morale? L'amour de la vertu ne se discute point, il s'inspire; le respect pour les mœurs ne se raisonne point, il se commande. Moralistes sublimes, comme vous savez peindre les dangers des passions! avec quelle énergie vous tracez l'horreur du vice! J'admire votre éloquence, mais pouvez-vous nous corriger? Avez-vous donc jamais rendu un magistrat plus intègre, une femme plus

vertueuse, un époux plus fidèle, une vierge plus pudique? De quel secours vos vains écrits pourront-ils jamais être dans les moments critiques et dans les épreuves délicates? La volupté étale ses attraits, l'ambition ses perspectives brillantes; la haine fait valoir les douceurs de la vengeance; l'occasion est favorable, l'entreprise facile, le succès assuré, l'impunité certaine: je le demande ici; dans un pareil moment, qui sera retenu par la philosophie? Quel contre-poids assez puissant pourra-t-elle opposer à une si grande tentation? La crainte des hommes? mais les vices sont impunis; la voix de la honte? mais le crime est sans témoins; la voix de l'honneur? mais la passion parle plus haut; la voix du devoir? celle de l'intérêt l'étouffe; la voix de la raison? elle n'est que l'art de composer avec les remords: c'est le plus souvent un sophiste, un lâche complaisant, toujours aux ordres de la cupidité. Quel philosophe, s'il est de bonne foi, osera m'avouer qu'il n'a besoin que de logique pour avoir de la probité, et qu'il fait par raison ce qu'il ne ferait point par religion? Méfions-nous de cette probité mondaine; gardons-nous de tous ces sages prétendus, qui ne connaissent, disent-ils, que la religion de l'honnête homme. Qui de vous ne sent pas que la religion de l'honnête homme est la religion de ceux qui n'en ont point; qu'une vertu sans Dieu est un mot vide de sens; qu'un Dieu, sans religion, n'est qu'un vain simulacre qui n'influe en rien sur nos actions, et qu'une religion sans christianisme, pour ceux qui l'ont déjà connu, n'est qu'un masque imposant dont veut encore se couvrir un reste de pudeur? L'incrédule honnête homme! Oui, peut-être dans les moments de représentation, dans les actions d'éclat; honnête homme, quand la vanité parle, quand la honte retient, quand l'intérêt commande; honnête homme, pour sauver sa réputation bien plus que sa vertu; honnête homme, quand la vertu ne coûte point d'efforts, et qu'elle suppose plus de dédommagements que de sacrifices; honnête homme, quand le crime révolte par sa noirceur ou décourage par les obstacles. Mais qu'il le soit, qu'il ait du moins des motifs assez forts, assez puissants dans chaque circonstance, et à chaque moment de la vie, pour se livrer à la vertu, sans autre intérêt que la vertu même, sans autre récompense que la satisfaction de faire le bien; mais qu'il le soit quand il peut par la seule apparence, par le seul spectacle, obtenir l'estime publique; qu'il le soit aux dépens de sa vanité, de ses plaisirs, de son repos, de sa fortune; qu'il le soit jusqu'à dompter son humeur, ses caprices, ses fantaisies, sa sensibilité, son amour-propre: mes frères, s'il le dit, c'est un hypocrite; s'il l'est en effet, c'est un insensé.

Aussi n'en fait-il rien; aussi sait-il donner le nom de préjugés aux vieilles maximes qui l'incommodent; aussi, dès qu'on a pu l'apprécier, l'homme de bien le fuit, ses amis mêmes le redoutent; aussi n'y a-t-il

aucun de vous, mes frères, qui voudrât lui confier les intérêts de son honneur, de sa réputation, de sa fortune. Définir méthodiquement les passions, et s'y livrer sans aucune contrainte; dissenter éloquentement sur le temps, et le consumer sans remords; prêcher le désintéressement, et ne songer qu'à sa fortune; parler toujours de mœurs, pour s'en passer plus aisément; être humain dans les livres, et implacable dans les vengeances; regarder comme sans conséquence tout crime, toute action louable qui se fait sans bruit; donner tout à la renommée et rien au devoir, tout à l'enthousiasme et rien aux principes, tout à la vanité et rien à la vertu: voilà du moins jusqu'à présent le plus grand effort des honnêtes gens à la mode.

Et ce sont là ces hommes qui veulent être nos apôtres! et c'est avec des mœurs souvent infâmes, et toujours équivoques, qu'ils se donnent effrontément pour les maîtres de la morale! et c'est leur abjecte philosophie et leur inutile babil, qu'ils veulent opposer à la divine religion, qu'elle, toute vivante d'espérance et d'amour, fournit un frein à chaque vice, un remède à chaque passion! Où est donc ici la pudeur? et que leur audace est étrange! Malgré ces ressources puissantes que l'Evangile nous a offertes, la corruption est à son comble; et nos précepteurs impudents diront qu'ils servent le genre humain en renversant ces précieuses barrières! Les sages du paganisme ont, pendant deux mille ans, tonné en vain contre le vice, et les apostats du christianisme oseront prêcher la vertu! Ce que les philosophes du Portique tentèrent vainement, avec tout l'ascendant de leur réputation et la puissance de leur génie, nos puérils beaux esprits l'entreprendront, sans autres armes que de frivoles théories! Ils oseront prétendre à la réformation du monde, eux qui méritent tout au plus d'en être la risée, quand ils n'en sont pas le scandale! et ils l'oseront, non-seulement après l'antiquité, après l'expérience de tant de siècles, mais encore après les apôtres, après les martyrs, après cette nuée de témoins puissants en œuvres et en paroles! et ils l'oseront après Jésus-Christ, aux pieds de qui tout l'univers s'est prosterné; après Jésus-Christ, qui dans un seul discours a renfermé plus de leçons utiles, que n'en donnèrent jamais tous les philosophes ensemble! Après Jésus-Christ, ils se présenteront avec un nouveau code de morale; ils parleront de vices à détruire ou de vertus à pratiquer, comme s'il pouvait y avoir des vertus plus sublimes que les vertus évangéliques, ou qu'il y eût des vertus que l'Evangile ne commande point, des vices que l'Evangile ne condamne point; comme si le christianisme n'ordonnait pas tout ce que prescrivent et la raison et la conscience; comme s'il n'était pas le supplément de la conscience et la perfection de la raison! Les insensés! qu'ils nous disent donc ce que la philosophie a de beau, de vrai, de grand,

qui ne se trouve dans le christianisme; quelles vues plus nobles, quels principes plus saints on peut tirer de la philosophie, qu'on ne puisse, sans son secours, puiser dans la religion; que! bien elle peut opérer par ses systèmes, que la religion n'opère encore mieux par ses préceptes. Qu'ils nous disent quelle vertu l'on fera naître d'une doctrine nouvelle, qui ne soit une conséquence de celle que l'Evangile nous enseigne. Qu'ils nous montrent un seul homme de bien qui ait quelque intérêt que la philosophie règne, et que la religion soit détruite; un seul chrétien, qui, pour être plus solidement vertueux, se soit fait incrédule. Qu'ils nous fassent sentir ce qu'on peut ajouter, pour l'avantage de la société et la réformation des mœurs, aux motifs puissants que la religion nous suggère. Qu'ils nous apprennent donc à quoi sert l'impiété: a-t-elle rendu les hommes plus heureux et plus sages? Dieu en est-il plus honoré? l'humanité vaut-elle plus que la charité, et la vertu que la piété? gagnerons-nous, comme philosophes, ce que nous perdrons comme chrétiens? verrons-nous plus d'hommes de bien, parce que nous aurons moins de saints? y aura-t-il plus de modestie, quand il n'y aura plus d'humilité? et plus de mœurs chastes, quand il n'y aura plus de pureté? les lois seront-elles plus respectées, quand nous aurons appris à discuter les premiers principes de l'obéissance? nos maîtres seront-ils plus sacrés, lorsque la religion ne les marquera plus du sceau de son autorité? serons-nous meilleurs français, quand nous parviendrons à douter des premiers principes de docilité et d'obéissance?

Pensent-ils donc, ces insensés, que, sous le règne de la philosophie, tous les inconvénients seront détruits, toutes les superstitions éteintes, tous les excès évités? qu'il n'y aura plus de fanatisme, quand il n'y aura plus de zèle; plus de crédulité, quand il n'y aura plus de foi; plus de petitesse, quand il n'y aura plus de scrupules; plus de préjugés, quand il n'y aura plus de principes; plus d'abus, quand il n'y aura plus de règles? Que si la philosophie ne peut remédier à rien, si elle ne peut rien ajouter aux grands principes de la morale évangélique; si, après Jésus-Christ, elle n'a rien à nous apprendre, que dis-je? si elle tient de Jésus-Christ ses plus pures lumières, ce qu'elle a jamais enseigné de plus sage et de plus raisonnable: qu'elle daigne au moins nous montrer quel est l'objet de ses travaux, l'utilité de ses recherches. Est-ce donc la peine de nous rendre incrédules, pour nous laisser nos passions et nos vices, et nous soumettre à une triste raisonneuse qui n'a jamais produit une seule vertu, comme elle n'a jamais éclairé un seul doute?

Et, s'il vous faut ici une nouvelle preuve de sa honteuse stérilité, jugeons-en par des faits palpables; dépouillons-la de tout ce vain langage de sensibilité qu'elle affecte, de ses lamentations hypocrites et de son

grand appareil de morale; laissons les livres, et venons aux œuvres: ce n'est pas de philosopher, c'est d'agir qu'il importe. Où est donc le bien qu'elle a fait? Depuis un demi-siècle qu'elle raisonne, qu'elle disserte, qu'elle calcule, qu'a-t-elle donc produit pour la prospérité de l'Etat et le bonheur de l'humanité? des rêves, et puis encore des rêves; de vains systèmes de politique, de vains projets, toujours inapplicables dans l'état des choses, et toujours chimériques à force d'être beaux. Je jette un coup d'œil sur la capitale, que l'on peut appeler son théâtre d'honneur et son champ de gloire. Je cherche un monument utile élevé par ses mains; je me demande où est le malheureux qu'elle console, le pauvre qu'elle soulage, l'infirme qu'elle assiste. Hélas! sans cette même religion qu'on calomnie et qu'on outrage, pauvres de Jésus-Christ, où en seriez-vous? infirmes délaissés quel serait votre sort? Ah! dans cette décadence totale, le seul appui, la seule mère qui vous reste, c'est la religion. Voyez tout ce qu'elle a fait pour vous, ces monuments sans nombre élevés par sa bienfaisance, ces asiles, pour tous les besoins comme pour toutes les infortunes: les ressources peuvent lui manquer, jamais le zèle et le courage; on pourra épuiser ses trésors, jamais sa charité et sa tendresse. Tandis que le déclamateur, dans son triste loisir, entasse des systèmes, forme des doutes, censure le gouvernement, et croit avoir remédié à tous les maux, parce qu'il fronde quelques abus, le vrai fidèle, toujours actif, toujours infatigable, embrasse tout le bien qui s'offre sous sa main, s'approprie la cause de tous les misérables, s'immolera, s'il le faut, à la félicité publique; et une seule fille de Vincent de Paul, dans un seul jour qu'elle consacre aux œuvres de miséricorde, mérite plus de la patrie, fait plus de bien à la nation, que tous nos modernes docteurs avec leurs beaux discours, et leurs adages métaphysiques.

Sainte religion, que tu deviens chère à mon cœur, quand je contemple et ta fécondité inépuisable, et ces miracles toujours nouveaux de ton souffle vivifiant! Pourrions-nous donc assez te révéler et te bénir? nous faut-il d'autres preuves de ta divinité? que le bien que tu fais sur la terre? Périssent ces barbares, ces ennemis de la patrie qui méditent ta destruction! enfants dénaturés, dans le temps même qu'ils t'outragent, ils jouissent de tes bienfaits. Daigne poursuivre néanmoins ta glorieuse destinée; fais des ingrats, c'est par là que tu ressembles à ton divin auteur; montre à ces insensés qu'en toi seule est la vraie bienfaisance, que toi seule nous donnes ce que la philosophie nous promet; que, tandis qu'elle fait des penseurs, tu fais des citoyens, et que si, comme le dit l'Apôtre (1 Tim., IV, 8), la vertu est utile à tout, cette philosophie n'est donc pas la vertu.

Où sont donc ces prétendus sages qui nous l'ont tant vantée? où sont ces téméraires écri-

vains qui lui prostituent leurs plumes ? Sans secours pour la vérité et sans force pour la vertu ; inutile à l'ignorant qui ne l'entend point, au savant qu'elle n'éclaire point, au méchant qu'elle ne retient point, au juste qu'elle n'anime point, au malheureux qu'elle n'assiste point, au peuple qui ne peut la saisir, à la société qui ne se conduit point par des raisonnements et des systèmes ; mes frères, je le demande encore une fois, de quel bien sommes-nous redevables à la philosophie ? que nous restait-il de tous ses travaux ? où sont donc ses grandes promesses ? qu'a-t-elle fait depuis un demi-siècle ? Ce qu'elle a fait ? hélas ! il faut donc vous entretenir de son pouvoir funeste ; non-seulement elle ne produit rien, mais encore elle détruit tout . c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Vous m'avez déjà prévenu, mes frères ; en vous retraçant la faiblesse et l'impuissance de la philosophie, vous en aviez prévu les funestes effets ; vous aviez senti que dès lors qu'elle est inutile, elle ne peut être que dangereuse ; qu'elle doit nécessairement augmenter nos doutes, si elle ne les éclaircit point ; multiplier nos vices, si elle n'y remédie point, parce que ce ne peut jamais être en vain que l'on agite les esprits, que l'on remue les anciennes bornes, et qu'on s'efforce de renverser la religion établie, et qu'ainsi, dans l'état des choses, il faut que la philosophie soit le plus grand des maux, si elle n'est pas le premier des biens.

Suivons-la donc dans ses progrès funestes, déplorons ses ravages meurtriers ; elle n'a rien pu pour le bien, elle pourra donc tout pour le mal ; son souffle dévorant va tout détruire. Et d'abord, destruction de toute autorité.

Nous ne rappellerons point ici ses maximes séditionnaires, ni ses déclamations incendiaires contre les oppresseurs et les tyrans, c'est-à-dire, contre les puissances légitimes, ou, si vous voulez un autre nom, contre les prêtres et les rois. Nous ne mettrons pas sous vos yeux ce code anarchique qui consacre l'indépendance sous le nom de la liberté, qui ne fait du sceptre qu'un don arbitraire des peuples, et des monarques que de vaines idoles que la faiblesse a élevées. Une fois la religion anéantie, toutes les pensées de l'impie doivent se tourner en révolte, et l'ennemi de Dieu ne peut guère tarder à devenir l'ennemi de César. C'est alors que naissent en lui ce dégoût secret pour toute contrainte, ce superbe chagrin qui juge ses maîtres, qui s'indigne de toute espèce de barrières, cet orgueil qui monte sans cesse, et qui, comme parle saint Jude, fait mépriser la domination et blasphémer la majesté : *Dominationem spernunt, majestatem blasphemant.* (Jud., 8.) Il faudrait pouvoir lire ce qui se passe dans la tête exaltée d'un homme qui, parvenu à ne dépendre que de ses opinions, se dit enfin dans un moment d'ivresse : Je suis un

philosophe. Qu'on ne lui parle plus de lois, d'autorité, de dépendance : que sont pour lui des lois qu'il n'a pas faites, des supérieurs qu'il ne s'est pas donnés ? Qu'est-ce donc qu'un roi, pour commander à un philosophe ? qu'est-ce donc que l'Eglise entière, pour enseigner un philosophe ? un philosophe ! qui ne reçoit des lois que de son génie, et des ordres que de la nature. Semblable à ce prince insensé de Babylone, qui, sur les débris de toutes les divinités, avait voulu élever sa statue, on le verrait, si jamais son pouvoir égalait son orgueil, ériger de ses propres mains ce monument d'audace, et nous montrer, dans son délire, que, s'il est encore pour lui un maître, un Dieu, lui-même est ce maître, lui-même est ce dieu.

Destruction de l'esprit social. C'est la philosophie qui nous détache des hommes, en les rendant suspects, en les calomniant sans cesse, en les rappelant tous à l'intérêt particulier ; c'est elle qui, en nous attachant à la terre, où elle fixe nos espérances, nourrit en nous ces passions rampantes qui resserrent le cœur humain, le concentrent au dedans de lui-même, et font que presque tous les hommes nous sont nécessaires, et qu'aucun ne nous est cher. C'est sa triste métaphysique qui réduit l'égoïsme en système, l'humanité en une froide abstraction, la vertu en une affaire de calcul, et qui, semblable à une liqueur corrosive, va dessécher jusqu'au fond de l'âme tout germe de sensibilité. Grâce à sa morale si raisonnée et si profonde, on ne connaît plus cet oubli généreux de son propre intérêt, qui met dans ses privations ses plus douces jouissances, ni cette vertu sublime qui meurt à elle-même toute entière pour ne vivre plus qu'à autrui. En vain cette philosophie voudrait-elle cacher l'indifférence qu'elle inspire, sous un faux air de tolérance, et sous je ne sais quel amour vague et indéfini de l'univers ; qui de nous ne sent pas que ce bien public est moins le but de ses disciples que le prétexte de leurs écarts, et que cette humanité tant généralisée est le droit de n'aimer personne ? En vain veut-elle s'applaudir de nous avoir rendus plus doux et plus humains ; oui, si elle entend par là plus mous, plus apathiques, plus étrangers au bien public. En vain se vanterait-elle qu'elle a perfectionné l'esprit de société ; oui, pourvu qu'elle ne parle point de tant d'hommes bizarres, atrabilaires et misanthropes, qu'elle livre à tous les caprices de la singularité et de l'humeur ; pourvu qu'elle entende par l'esprit de société ces liaisons frivoles, dont les intrigues sont l'aliment ou bien ce froid commerce de sentiments joués, de bienséances vaines, où la dissimulation est le premier devoir, le plaisir le premier besoin. Mais ces grands et sublimes rapports de fraternité, dont Dieu seul est la source, mais ces héroïques dépouillements, ces sacrifices magnanimes d'un cœur qu'enflamme la charité, ah ! ils sont trop supérieurs à cette sensibilité rampante, qui n'a

pour base que l'instinct, et pour ressort que la matière. Aussi c'est bien aux impies modernes que l'on peut appliquer ce que disait saint Jude des impies de son temps : Ils s'isolent eux-mêmes, ils se séparent de leurs frères, ils se paissent eux-mêmes, ils ne vivent que pour eux-mêmes : *Qui segregant semetipsos, semetipsos pascentes.* (Jud., 19.)

Destruction de tout principe. Qui nous donnera de faire comprendre que la philosophie, en invitant les hommes à discuter tous les devoirs, les pousse enfin à les mépriser tous ; qu'à force de leur dire de s'affranchir des préjugés, elle les porte insensiblement à ne plus respecter de principes ; qu'en rendant la raison trop impérieuse, elle affaiblit en eux la voix de la conscience ; qu'en leur laissant la liberté de penser, c'est-à-dire la faculté de ne rien croire et le pouvoir de tout nier, elle leur donne la liberté de tout faire ; que nécessairement les règles de conduite doivent être arbitraires comme les opinions ; qu'au sentiment précieux qui les dirige, doit alors succéder une vague inquiétude qui ne fait que les agiter ; que pour eux il n'y a plus de règles, dès qu'il n'y a plus de barrières sacrées ; et que ne pouvant jamais par eux-mêmes connaître ce vrai point où il faut s'arrêter, ce point si délicat où la liberté devient licence, où le doute cesse d'être sagesse, où l'examen dégénère en audace, leur vague inquiétude doit plonger à jamais les mœurs dans l'anarchie, la société dans le trouble, et les esprits dans une effervescence sans frein, dans un délire sans remède ?

Ici, mes frères, faisons une réflexion importante, et comprenons enfin combien funeste à l'univers est ce génie de destruction qui possède la philosophie. Depuis longtemps elle se plaît à déclamer contre le fanatisme ; sans cesse elle exagère les malheurs de l'intolérance, sans cesse elle rappele avec affectation ces jours de sang, que le christianisme pleure encore. Sans doute que le fanatisme est affreux ; sans doute que l'intolérance, quand elle est sanginaire, peut engendrer des maux irréparables. Sainte religion ! je vous atteste ici : périsse à jamais tous les persécuteurs ! Mais la philosophie, si tolérante et si humaine la plume à la main, n'est-elle pas plus destructive encore que ces deux monstres qu'elle affecte tant de combattre ? Aveugle, dans sa frénésie, de ne pas voir qu'elle va remplacer par de plus grands malheurs tous ces excès qu'elle se vante de proscrire, qu'elle est bien plus meurtrière dans son indifférence que le fanatisme dans son enthousiasme, et que l'effervescence du faux zèle est encore moins à craindre que la triste stagnation du scepticisme ? Oui, mes frères, l'abus de la philosophie doit encore mener plus loin que l'abus de la religion. Il est possible de réprimer le fanatisme et de le diriger vers le bien, tandis que l'esprit raisonneur, sans autre guide que son

orgueil, ne connaît plus de frein, et ne souffre plus de remède. Le fanatisme n'est que l'excès de la vertu, l'irréligion en est la mort. Dans l'un, je puis encore découvrir une certaine élévation de sentiments et de principes. La gloire de Dieu, l'amour de la vérité, ces sublimes motifs, dans ceux même qui en abusent, peuvent encore supposer des caractères vigoureux, des âmes énergiques. Dans l'autre, dans l'esprit d'irréligion et de système, je n'aperçois que la dégradation et l'engourdissement de toutes les facultés de l'âme. Dût l'excès du zèle être une suite nécessaire de nos principes religieux, il serait encore moins fatal au genre humain que le triste sommeil de l'incrédulité, et dans une alternative malheureuse, peut-être des âmes exaltées vaudraient-elles mieux encore que des cœurs avilis.

Allons plus avant. Nous demandons depuis longtemps aux impies modernes ce qu'ils veulent substituer à la divine révélation. Depuis longtemps nous leur disons : Nous avons une religion, elle forme les mœurs publiques, elle a jeté dans les esprits des racines profondes ; son influence salutaire imprime à tout le mouvement ; elle est liée par une chaîne indissoluble à nos institutions sociales, à la nature de notre gouvernement, au caractère même national. Indépendamment de ces motifs, que de titres nous la rendent chère ! Son antiquité vénérable, elle touche à la source de la raison primitive ; ses victoires sans nombre, les nations ont frémi et elle a vaincu, les bourreaux ont frappé et elle a vaincu ; son ascendant irrésistible, elle parle et sa voix entraîne, elle parle et sa voix retient ; ses préceptes divins, qui nous rendent heureux, malgré la fortune, et sages malgré les passions ; son étonnante sublimité dans les sentiments qu'elle produit, comme dans les objets qu'elle contemple ; ses pensées qui élèvent, ses espérances qui consolent : avec elle et par elle l'homme enchaîné est toujours libre, l'homme abaissé est toujours grand, l'homme exalté est toujours humble. Voilà, mes frères, ce que nous possédons, voilà le grand héritage que nos pères nous ont transmis, ou plutôt le présent magnifique que le ciel nous a fait, qu'a reçu l'univers avec reconnaissance, que tous les siècles ont conservé avec vénération. Et maintenant, que l'on nous dise si la sagesse humaine est capable de plus d'élévation dans un plan de doctrine ; qu'on nous montre un système plus suivi, plus lié dans son ensemble, plus conforme à nos vrais intérêts et nos vrais besoins. Cependant, ce plan majestueux, on veut le détruire ; ce système si sage et si consolant, on veut l'abattre : mais qu'élever à sa place ? quelle sera cette nouvelle législation ? Les impies prétendent-ils nous donner pour unique règle de mœurs et de croyance, la religion naturelle, c'est-à-dire, la religion d'une nature visiblement dégénérée ; la religion dont aucune nation éclairée n'a pu encore se con-

tenter, avec laquelle un seul empire n'a pu encore se soutenir ; la religion que chacun interprète au gré de ses caprices ; la religion qui n'est plus celle d'aucun peuple civilisé ; la religion enfin, qui enfanta jadis tant de monstres d'erreurs, et ne put sauver l'univers des plus honteux délires ? S'ils nous l'ôtent encore, prétendent-ils nous raconter leurs propres songes, comme ces insensés dont parle Isaïe ? (*Isa.*, LVI, 10.) Mais où est leur mission ? qui donnera la sanction à leur doctrine ? La fureur d'innover sans fin est-elle un droit pour être crue, et leur audace est-elle un titre ? Comment prouver à l'univers qu'ils sont les seuls dépositaires des vérités premières ? et de quel front oseront-ils nous forcer, par l'autorité, à ne point croire à l'autorité ? Qui leur a donc promis et cet ascendant qui subjugué, et cette onction qui persuade, et cette force toujours prédominante qui fixera les indécis, dirigera les ignorants, soumettra les rebelles ; mais surtout qui instruira la multitude, ce pauvre peuple que la philosophie méprise tant ? L'expérience de tous les siècles nous l'apprend ; en fait de mœurs, de religion et de croyance, l'homme ne se soumet jamais à l'homme ; il ne veut obéir qu'aux seuls représentants de la Divinité ; il faut alors, non des philosophes qui disputent, mais un Dieu qui détermine : grande vérité, que reconnurent tous les anciens législateurs, tous ces sages fameux qui voulurent tenter de réformer les peuples. Tous furent obligés de faire honneur aux dieux de leurs propres lumières, tous mirent leurs maximes dans la bouche des immortels ; tant ils étaient persuadés que l'instruction du monde ne peut appartenir qu'à ceux que Dieu envoie ! tant il est vrai que, sans l'intervention du ciel, ce ne peut être ici que l'imposture qui enseigne, la tyrannie qui commande, et la stupidité qui obéit !

Nous diront-ils que leur dessein est d'épurer la religion, et non de la détruire ? Ah ! c'est bien ici le lieu de dire que le remède serait pire que le mal. Qui de nous ne sent pas qu'on flétrit la religion, si l'on y touche ; qu'on l'anéantit, si on la juge ; qu'on la rend suspecte, si on la modifie ; que nous la perdons toute entière, si nous ne la conservons pas telle que nous l'avons reçue ; qu'elle tombe à jamais, si elle cède un seul instant, et qu'en tout point, elle ne sera plus qu'un vain jeu pour les hommes, si les hommes pensent jamais qu'elle peut devenir leur ouvrage ?

Et en effet, chrétiens, que deviendra la sainteté de l'arche sainte, si le premier audacieux peut y porter la main ? Comment la religion se dira-t-elle la vérité, quand elle aura perdu l'auguste immutabilité qui est son grand caractère ? Où sera donc la majesté de la fille du ciel, quand les hommes auront imprimé sur son front l'empreinte de leur mortalité, et le sceau de leur inconstance ? Soumise à nos caprices, aura-t-elle jamais assez d'empire pour nous soumettre

à ses oracles ? Ses superbes arbitres pourront-ils jamais être ses disciples dociles ? et de quel poids sera-t-elle à nos yeux, quand une fois nous serons convaincus qu'elle est changeante comme la politique, et variable au gré de nos caprices et de nos intérêts ? Oui, malheur au peuple qui verrait le premier exemple d'innovation ! malheur aux hommes qu'on aurait convaincus que la religion peut se changer ! C'est alors que les esprits une fois émus, s'agitent dans leurs chaînes et font effort pour les briser ; c'est alors que naissent cette fureur de subtiliser, cette ambition des nouveautés, cette intempérance de curiosité, ce libertinage d'esprit, non moins doux que celui du cœur, qui n'adore que ses inventions, et qui, pour me servir de l'énergique expression de Bossuet, appelle dieu tout ce qu'il pense.

Mes frères, réformons les abus, parce que les abus viennent de nous ; réformons ces passions qui sont notre ouvrage, et cet orgueil qui fait notre crime ; réformons cette vénalité honteuse qui met l'or à la place de tout, cette fureur du jeu qui fait périr les mœurs dans le même gouffre où s'engloutissent les fortunes, cette foule de lois qui nous viennent de la barbarie, et ce luxe sans bornes qui nous y fera bientôt retomber : c'est le seul changement qui nous soit permis, le seul qui puisse être utile. Si vous allez plus loin, ce n'est plus changer, c'est détruire. La religion nous offre un tout essentiellement lié : la vérité ne se divise point : ici tout se tient, tout s'enchaîne ; les mystères influent sur les mœurs, les mœurs reposent sur les mystères ; la pratique et la croyance se prêtent un mutuel appui : détachez une seule pierre de l'édifice, et tout s'écroule à la fois d'une même chute.

Où veut donc nous conduire l'impie ? Vaine question ! il n'en sait rien lui-même, ou plutôt il n'ose nous le dire : c'est le secret qu'il laisse deviner, et qu'il n'avoue pas ; mais l'iniquité s'est si souvent mentie à elle-même, qu'elle n'a pu nous dérober l'ignominieux mystère. Pourrons-nous, sans frémir, l'exposer au grand jour ? Une fois qu'on a perdu le fil de la vérité, on se trouve engagé dans je ne sais quel labyrinthe d'où l'on ne saurait plus sortir ; on suit des routes inconnues où l'on ne se retrouve plus. On n'avait pas cru d'abord aller si loin, et quand, faisant un retour sur soi-même, on considère le point d'où on est parti ; quand on examine comment on a pu passer si rapidement de l'orgueil au doute, du doute à l'infidélité, de l'infidélité à l'oubli de tout principe, épouvanté de ces progrès funestes, on voudrait revenir sur ses pas ; mais la passion retient, mais l'habitude enchaîne : un reste de raison se fait entendre ; mais que peu la raison, quand la foi est éteinte ? Ainsi l'on va de jour en jour s'enfonçant dans les voies de l'impiété ; peu à peu s'étend le voile de la mort, on se ferme tout retour vers la vérité ; arrive enfin la nuit totale, où marchant sans flam-

beau, errant à l'aventure, on tombe de chutes en chutes et de ruines en ruines, dans une erreur sans fin qui n'a plus de nom, dans le gouffre effroyable de l'athéisme.

Tel est l'abîme où la philosophie nous conduit tôt ou tard ; telle est l'histoire déplorable de presque tous les incrédules. Au seul nom d'athéisme, ils commencent d'abord par reculer d'horreur ; mais il n'est point de monstre d'extravagance avec lequel l'esprit philosophique ne s'apprivoise. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, n'osant s'avouer à eux-mêmes un si profond égarement, adoptent un vain langage pour se faire illusion. C'est le grand architecte, c'est le géomètre éternel qu'ils adorent : architecte qui arrange le monde, et ne se mêle point de leur conduite ; géomètre qui donne aux astres des lois invariables, et qui permet aux hommes d'errer impunément au gré de leurs passions. Mais quand Dieu n'est rien par rapport à nous, qu'importe qu'il existe en lui-même ? De toutes les erreurs sur la Divinité, la plus dangereuse et la plus incurable, ce n'est pas de nier son existence, mais de l'oublier ; ce n'est pas la révolte, mais l'indifférence. D'autres craindraient aussi de dire : Dieu n'est pas ; mais ils voudraient qu'il ne fût pas : c'est l'athéisme du cœur dont parle le Prophète (*Psal. XIII, 1*), et, quand le cœur le désire, qu'importe que l'esprit ne l'affirme pas ? Que l'impie rende ici hommage à la vérité, si la vérité est encore pour lui quelque chose, et il vous dira que l'athéisme est le système favori de la secte moderne, qu'il est du moins la conséquence la plus inévitable de ses principes destructeurs ; que si elle ne l'enseigne pas expressément, elle y conduit nécessairement, et qu'il faut enfin qu'un esprit sans règle, livré à l'arbitraire, tourmenté par ses doutes, et fatigué de ses contradictions, s'efforce de se débarrasser de Dieu, et cherche dans ce parti désespéré le fatal dénoûment de ses incertitudes.

Malheureuse philosophie ! il est donc vrai qu'elle ne connaît que l'art de détruire, le plus misérable de tous les arts, puisque c'est le plus facile. Non, elle n'est pas même un système, elle n'est rien : ce n'est point une religion, c'est le renversement de toute religion ; ce n'est point une règle, c'est le mépris de toutes les règles ; ce n'est point une doctrine, c'est l'extinction de toute doctrine, c'est l'anéantissement de tout : semblable à une de ces divinités infernales qui, dans sa fureur dévorante, renverserait les monuments, dépeuplerait les villes, dévasterait les campagnes, tarirait les fleuves, éclipserait les astres. Si nous avons des privilèges, elle nous en dépouille ; des lumières, elle les éteint ; des vertus, elle les corrompt ; des remords, elle les étouffe ; des espérances, elle nous les arrache ; une immortalité, elle voudrait l'anéantir. Ah ! qu'on ne nous parle plus de la fureur des éléments, ou des calamités que la guerre en-

traîne à sa suite : il nous reste à pleurer des désastres plus grands, et à craindre des maux encore plus lamentables. C'est du sein des orages que naît l'harmonie du monde, c'est du sein des discordes que jaillit parfois la liberté ; c'est du choc des Etats que naît souvent cette utile secousse qui instruit les peuples par le spectacle du malheur. Mais l'impiété, dans quelque sens qu'on l'envisage, ne peut être que funeste ; mais la fatale irréligion n'est puissante que pour le mal ; ses ruines ne sont que des ruines, ses destructions n'aboutissent qu'à la destruction. Hélas ! et quel est donc ce calme inouï, ce calme où nous vivons ? quelle est cette sécurité fatale où s'endort la génération présente ? faudra-t-il donc attendre que l'excès de nos maux en soit le seul remède, qu'une éclatante révolution nous avertisse du danger, et que quelque grand coup réveille enfin le monde ? Mais ce que nous voyons n'est-il donc pas assez frappant ? Avons-nous besoin que de plus grands scandales raniment notre zèle ? Ah ! s'il nous reste encore quelque étincelle de vertu, si l'intérêt des mœurs peut nous toucher encore, craignons que notre indifférence n'ait des suites funestes, et que notre sommeil n'engendre enfin la mort. Eh ! quoi ! n'y aura-t-il de confédération que pour l'erreur et l'impiété, les fidèles chrétiens n'auront-ils pas leurs saintes ligue ? Que tous les hommes vertueux se donnent donc la main, qu'ils se répondent tous d'un bout du royaume à l'autre. Il est, mes frères, un bien noble moyen d'anéantir la secte moderne, c'est de la faire succomber sous l'indignation du juste. Qu'elle lise sur tous les fronts l'arrêt de son infamie, qu'elle ne puisse se montrer qu'au libertin, seul digne de l'entendre, et que réduite enfin à ses obscurs blasphèmes, elle sèche de honte devant la vertu, et de crainte devant les lois.

Chrétiens, il me semble le voir, du moins j'aime à le penser : cette révolution n'est pas éloignée ; l'illusion se dissipe, la plus saine partie de la nation ouvre les yeux ; l'irréligion est démasquée, elle est trahie par ses propres excès. O Dieu ! serait-il vrai que le don de la foi ne nous échappera pas, qu'il ne sera pas trahi à une nation plus fidèle, que la gloire de Juda n'est point encore éteinte, que la France proteste encore contre sa propre séduction, et que ce moment d'ivresse est moins l'ouvrage de sa corruption que le crime de son inconstance ? Non, ce n'est point en vain que vous avez tout fait pour elle dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce. Eh ! quel prodige d'enchantement ne faudrait-il donc pas pour qu'elle abandonnât le culte de ses pères ; ce culte saint qui l'a tirée de la barbarie, ce culte vénérable où ont vécu et où sont morts les plus grands de ses rois, ces génies puissants à qui elle doit ses lumières, ces vaillants capitaines à qui elle doit sa splendeur ! Ah ! on peut l'égarer un instant, mais bientôt elle revient aux vrais principes. Nous ne craignons pas d'avancer

qu'elle est naturellement chrétienne, comme elle est naturellement monarchique; qu'elle a besoin d'un Evangile, comme il lui faut un roi, et que tel est ici son malheur ou sa gloire, que, quand elle se livre au premier vertige d'erreur, elle a besoin de se défendre contre sa propre inclination. Grand Dieu ! c'est assez cependant nous humilier; c'est assez prolonger la terrible leçon que nous donne votre justice. Abrégez les jours d'erreur ôtez du milieu d'Israël ce scandale qui le déshonore, et faites-nous comprendre que votre seule religion est la vraie philosophie, cette philosophie si sublime et si populaire, qui satisfait tout à la fois et l'homme le plus simple et l'âme la plus haute; qui trouve tout dans l'autorité, qui agit plus qu'elle ne raisonne, discute moins les premiers devoirs qu'elle ne les fait aimer; qui convient à tous les états, sert dans tous les moments de la vie, et ne connaît enfin d'autre système que la vertu, d'autre science que votre amour.

SERMON VI.

II^e SUR L'INCREDULITE.

Videte ne quis vos seducat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum et non secundum Christum. (Col., II, 8.)

Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par les raisonnements vains et trompeurs d'une sagesse humaine, qui n'est pas selon Jésus-Christ.

La voilà donc dépeinte d'un seul trait cette fausse sagesse et cette coupable doctrine dont nous déplorons chaque jour les funestes progrès (41). Ses travaux, ses vertus, ses discours, sa morale, tout ce qu'elle entreprend, ainsi que tout ce qu'elle enseigne, se réduit tristement à ce mot de saint Paul : vanité et imposture, *inanem fallaciam*. Aussi nous recommanda-t-il de nous tenir sans cesse sur nos gardes : *Videte ne quis vos seducat*. Comme s'il nous eût dit : Le grand empire de cette vaine philosophie est dans la séduction; faible dans ses attaques, elle ne l'est point dans ses surprises, et sans doute qu'elle est encore plus redoutable par les pièges qu'elle vous tend que par les coups qu'elle vous porte. Ses maximes pompeuses sont si humaines, que vous les prendriez pour la vertu; ce poison qu'elle vous offre est si doux, que vous l'avalerez à longs traits; ce sommeil de la conscience, où tôt ou tard elle conduit, vous laissera si tranquille, que vous croirez que c'est la paix : *Videte ne quis vos seducat per philosophiam*.

Grande leçon, mes frères, et si l'Apôtre la crut nécessaire dans la ferveur des premiers temps, combien l'est-elle davantage dans ce siècle de décadence, où la fureur des nouveautés semble enivrer tous les esprits, et où, bien loin de repousser avec horreur cette aveugle et intempérante sagesse, tout semble aller au devant d'elle !

Elle parle de tolérance, et la sensibilité applaudit; de courage d'esprit, et l'orgueil s'éveille; d'indépendance, et le libertinage accourt. Tour à tour flatteuse adroite et censeur hypocrite, mêlant avec art la prudence à la témérité, elle ébranle, si elle ne convainc; elle éblouit, si elle n'éclaire; elle mine sourdement les barrières, si elle ne peut les briser. Ainsi se propage la séduction, ainsi s'établit le règne de cette grande enchanteresse dont parle l'Apôtre. Hâtons-nous de la démasquer, efforçons-nous de lui arracher aujourd'hui ce beau nom de lumière et de vertu dont elle se pare; montrons que de toutes les sciences, celle qu'il plaît à notre siècle d'appeler philosophie est la plus illusoire, quand elle ne serait pas la plus dangereuse, et que de toutes les épidémies, celle de l'incrédulité est la plus triste et la plus déplorable. Quand je parle d'incrédulité, mon dessein n'est pas de combattre ce scepticisme absolu, qui, pour braver tous les préjugés, sape entièrement tout principe, brise toute espèce de joug pour ne dépendre que du hasard, et, précipité d'abîme en abîme, finit enfin par pousser ce cri détestable : Il n'y a point de Dieu. Je parle simplement de cette religion humaine et toute naturelle, d'autant plus séduisante qu'elle paraît plus modérée; de ce système hautain qui consiste à n'admettre que ces palpables vérités que tout le monde peut saisir, et ces principes de morale que chacun trouve dans son cœur; enfin, de cette sagesse trompeuse, qui, affectant de rabaisser l'homme religieux pour relever l'honnête homme, abjure hautement l'Evangile pour s'en tenir, dit-elle, à la conscience ainsi qu'à la raison. Or, c'est cette raison et cette conscience, cette loi toute profane et toute humaine qu'il importe de vous faire connaître, en vous montrant qu'ellen'est dans ceux qui l'embrassent qu'un simulacre vain de religion, de bonheur et de probité; que hors la loi de Jésus-Christ, la raison est trop bornée pour éclairer, la conscience trop faible pour retenir, toutes les ressources humaines trop impuissantes pour nous rendre heureux : c'est-à-dire, chrétiens, que ces disciples de la nature ne peuvent jamais être que de faux adorateurs de la Divinité, de faux heureux, de faux hommes de bien. Trois réflexions que nous allons développer succinctement, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint.

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne nous faut, mes frères, qu'une bien simple réflexion pour reconnaître évidemment que, puisque Dieu a créé l'homme, il doit se soumettre tout l'homme. Toutes nos facultés sont autant de tributs que nous devons à son empire; lui en soustraire une

(41) Cet exorde est en partie semblable à celui du sermon précédent, parce que le sujet en est le même; mais le plan étant différent, nous donnons

ces deux discours tels que l'auteur les a faits, sans nous permettre aucune suppression. (Première édition.)

partie, c'est méconnaître sa grandeur, c'est insulter à sa puissance ; car notre hommage ne doit pas être moins entier que son domaine est absolu. Si la raison conçoit un culte, il ne peut consister que dans le double sacrifice de l'esprit et du cœur ; or, lui offre-t-il d'abord le sacrifice de l'esprit, ce disciple de la pure raison qui ne veut céder qu'à l'évidence, qui prétend hardiment que Dieu ne peut rien dire que ce que l'homme peut comprendre, qui détermine ainsi les limites de son pouvoir, et lui dispute fièrement le plus beau de ses droits et le plus inhérent à sa grandeur suprême, celui de captiver l'entendement, comme parle l'Apôtre (II Cor., X, 5), sous le poids de sa majesté ? Lui offre-t-il le sacrifice de l'esprit, ce téméraire serviteur qui ne veut recevoir aveuglément aucun ordre de son souverain maître, qui mieux que lui veut savoir le moyen de lui plaire et la façon de le servir, qui sans cesse est occupé à le surprendre et à le fatiguer par ses orgueilleuses questions ? Lui offre-t-il le sacrifice de l'esprit, cet homme dont le principe favori est que l'erreur n'est point un crime, que Dieu ne nous impute point les méprises de la raison, et que, pourvu qu'on croie qu'il existe, peu lui importe ce qu'on pense et quel culte on lui rende ? Enfin, lui offre-t-il le sacrifice de l'esprit celui qui a abandonné la loi chrétienne parce que la raison y est trop subjuguée, et Dieu trop cru sur sa parole ? Il s'abaisse, dit-on, devant la grande intelligence, il adore humblement l'être incompréhensible : beau langage sans doute, s'il signifiait quelque chose dans la bouche de ceux qui le tiennent ! grande soumission, en effet, qui n'impose aucune croyance précise, et qui laisse toujours à l'esprit la liberté d'errer sans fin au gré de ses vains songes ! grand abaissement, qui se fait à lui-même sa loi, et dont la résistance est plus vive à mesure que les vérités sont plus hautes ! grande dépendance, qui ne porte aucun joug pénible, et qui dans la réalité ne lui rend pas plus sacré le Dieu de la nature que le Dieu du christianisme ! Croit-on bien en effet que le sage orgueilleux qui abandonne l'Evangile à cause de ses incompréhensibles mystères, respectera davantage les attributs de Dieu, qui sont tout autant de mystères qu'il ne comprend pas mieux ? Croit-on bien qu'une fois affranchi du joug de la révélation, son intempérante raison s'abaissera humblement devant les augustes nuages dont s'est enveloppé le Dieu de l'univers ? Et pourquoi croirait-il mieux ce qui le confond comme homme que ce qui le surpasse comme chrétien ? Non, mes frères, celui qui n'a pas voulu faire le sacrifice de son esprit dans la loi chrétienne ne le fera pas davantage dans la loi naturelle, parce que la création n'a pas moins ses insurmontables mystères que la révélation, et qu'ainsi son plus grand effort de raison et le plus grand honneur qu'il croira faire à la Divinité sera toujours au moins de rester dans le doute.

Lui offrira-t-il davantage le sacrifice du cœur ? Quels devoirs envers Dieu lui commande donc la nature ? quelles obligations lui fait-elle contracter envers celui qui l'a créé ? quel commerce et quel rapport établit-elle entre la terre et le ciel ? Qu'est-ce qu'un homme qui n'a pour symbole que sa seule raison, pour religion que l'inspection de l'univers, et pour catéchisme que le livre de la nature ? Sans doute que c'est une fort grande et fort utile occupation de contempler le spectacle de la création, pour s'efforcer de remonter, par ses merveilles, vers le Dieu qui en est l'auteur ; mais que peut-elle enfin produire, dans ceux qui n'ont plus de christianisme, qu'une vaine spéculation qui sert bien plus au délassement de la créature, qu'au service du Créateur ; qu'une passion oiseuse pour les devoirs, que des rêves perdus pour la vertu, et une stérile métaphysique qui n'influe en rien sur la probité des actions et sur la conduite de la vie ? aussi, mes frères, suivez le plan de leur vie, examinez en quoi elle diffère de celle des athées ; examinez à quelle marque on peut les reconnaître pour des adorateurs de la Divinité ; demandez-leur si jamais ils ont su ce que c'est que d'invoquer son nom, d'étudier sa volonté sainte, d'implorer humblement son secours, et de marcher en sa présence. Ils adorent un Dieu ! mais qu'ont-ils jamais fait pour lui témoigner leur amour ? quelle passion lui ont-ils immolée ? quelle prière lui ont-ils adressée ? quelles actions de grâces lui ont-ils jamais rendues ? surtout quelles expiations se sont-ils imposées après l'avoir offensé ? Quoi ! de stériles regrets qui leur laissent toujours les mêmes habitudes et les mêmes penchants ; quelques vains repentirs sans changement, sans componction et sans contrainte ! Je les adjure tous ici ; y en a-t-il un seul qui jamais lui ait consacré, je ne-dis pas un jour, mais un seul moment de sa vie ? un seul qui ait jamais pris quelque intérêt à son service et à sa gloire ? Mais que dis-je ? hélas ! qui ne sait pas que Dieu est, dans leur principe, un nom qui n'a plus de sens, et son service un devoir qui n'a plus d'objet ! Ils adorent un Dieu ! mais qu'est-ce donc qu'adorer un Dieu, et ne lui rendre aucun culte ? Si ce Dieu n'est rien par rapport à eux, qu'importe qu'il existe en lui-même ? qu'importe qu'ils l'adorent en esprit, si dans la vérité ils ne diffèrent point des athées ? De toutes les erreurs sur la Divinité, la plus dangereuse et la plus incurable, ce n'est pas de nier son existence, c'est de l'oublier ; ce n'est pas la révolte, c'est l'indifférence. Ils adorent un Dieu ! oui, mais un Dieu qui, n'étant pas plus saint que la nature, laisse à nos sens leurs appétits grossiers, à la chair toutes ses convoitises, et au corps toutes ses souillures ; un Dieu qui donne aux astres des lois invariables, et qui permet aux hommes d'errer sans règle au gré de leurs penchants ; un géomètre éternel qui arrange le monde, et ne se mêle point de leur conduite : c'est-à-dire qu'ils admettent son existence

uniquement pour s'épargner la honte et l'infamie de la nier; qu'ils reconnaissent ses bienfaits, en s'en servant pour leurs plaisirs; sa puissance, en lui demandant tout au plus longue vie et santé; sa bonté, pour l'impunité qu'ils en attendent. Qu'une telle croyance est commode pour les passions! et qu'il était bien nécessaire que Dieu sortît de son repos, et déployât dans la création tant de puissance et de grandeur, pour obtenir un pareil culte et se former de tels adorateurs!

Prenez donc garde, mes frères, que personne ne vous séduise par la philosophie : elle parle de Dieu, et ne lui laisse aucun adorateur; elle parle de bonheur, et ne sait faire aucun heureux : seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Et comment en effet donnerait-elle le bonheur, cette vaine sagesse qui n'est que Doubtes dans l'esprit et vide dans le cœur? doubts alarmants que rien ne dissipe, vide affreux que rien ne remplit; car ses orgueilleux disciples ont beau se dire détrompés, reste toujours cette désolante perplexité, qu'il peut bien y avoir dans le monde une religion révélée; que dans cette supposition, dont rien ne montre l'impossibilité, leur désertion ne peut pas demeurer impunie; et que le souverain auteur de la révélation ne saurait alors rester indifférent sur le mépris qu'ils affectent pour elle. Ils ont beau prétendre que Dieu a pu se contenter du culte raisonnable de chaque homme, suivant l'étendue et le degré de ses lumières; jamais ils ne parviendront à montrer, par ce raisonnement de possibilité, qu'il s'en soit effectivement contenté. Ils auront beau appeler leur incrédulité force de raison et d'esprit, toujours ils seront tourmentés par ce doute cruel, que cette force de raison peut bien n'être au fond qu'une hardiesse coupable; qu'ils ne sont pas les seuls hommes; que seuls ils n'ont pas reçu le don de penser; que tout n'est pas peuple parmi les fidèles; que tant de vrais croyants ne sont pas tous des insensés, et que surtout les grands hommes que la loi chrétienne a produits, ces génies immortels qui l'ont défendue par leur zèle, ou vengée par leurs écrits, ou honorée par leurs vertus, n'ont pu être à la fois des dieux par leur intelligence, et à peine des hommes par leur crédulité.

Aussi pressez-les sur leur situation, vous ne verrez jamais en eux que des hommes faux qui se masquent, ou des hommes éternellement dissipés qui s'étourdissent, ou des hommes inquiets dont la vie tout entière n'est qu'un pénible effort pour se rassurer contre eux-mêmes. De là ce langage qui leur est si ordinaire, qu'ils ne demanderaient pas mieux de croire pour leur propre tranquillité; qu'il n'y a de vrai repos que dans la simplicité de la foi; et qu'ils ne cessent de regretter ce temps heureux de leur docilité, où, soumis, ils étaient contents et où, bien avec Dieu, ils étaient bien avec eux-mêmes.

Et voilà le nouveau malheur de ces sages du siècle; ils n'ont pas plus la paix du cœur que celle de l'esprit. A les entendre, on dirait qu'ils sont sans violentes passions, préparés à tous les événements, peu touchés des avantages humains, et supérieurs à toutes les disgrâces; mais ne vous laissez point éblouir : ce sont des héros de théâtre; ils parlent de la constance dans les revers, et l'orgueil ne la donne point; de l'empire sur les passions, et ils ne montrent point comment on l'obtient; des charmes de la vertu, et ils restent sans force contre ses sacrifices et ses obstacles; du mépris de la douleur et de la mort, et les douleurs se font sentir, et la mort est toujours aussi amère qu'elle est inévitable; enfin du secret d'être heureux, et ce secret est si merveilleux qu'ils n'ont pu jusqu'à présent s'en servir pour eux-mêmes.

Ah! loin de moi une philosophie qui ne me fournit des consolations et du repos qu'en idée, qui affecte de retrancher les vains objets de mes désirs, sans y rien substituer de réel et de solide; qui m'invite à mépriser les maux, sans m'offrir un remède qui les adoucisse; qui prêche la patience, et ne m'apprend point à souffrir; qui, en me laissant toute ma corruption et toute ma faiblesse, me fait chercher en moi le souverain bien; qui, me montrant la sagesse comme le centre de la félicité, ne m'indique jamais la source salutaire où je puis la trouver, et qui, dans sa triste stérilité, n'a jamais éclairci un seul doute, comme elle n'a jamais essuyé une seule larme.

Mais, si leur vie est si malheureuse, que sera-ce de leur mort? C'est surtout alors que se réveillent tous leurs anciens soupçons, et que, n'étant plus enivrés par le tumulte des plaisirs, la vérité reprend sur eux son ascendant et son empire. Oui, c'est ici qu'on sent évidemment toute la prééminence du Chrétien sur le disciple de la nature. Le premier éprouve au moins, à son dernier moment, la consolation et la divine joie d'avoir suivi la plus pure et la plus sainte loi qui ait jamais paru sur la terre. Il se rend à lui-même le doux témoignage qu'ayant passé sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes il va rendre à son Créateur une âme plus élevée et plus perfectionnée qu'il ne la lui avait donnée. Le second ne voit plus dans la loi naturelle qu'une fausse sagesse qui lui a laissé tous ses vices, qui n'a jamais dompté une seule passion, et qui n'a emprunté le nom de religion que pour se dispenser plus aisément d'en avoir une. Le disciple de l'Evangile a l'heureuse certitude qu'il n'a rien hasardé; qu'en pratiquant la loi de Jésus-Christ, il n'a pu courir aucun risque, et que le même Evangile qui a fait son bonheur fait aussi sa sûreté. Le disciple de la nature a, dans ce moment, tout à craindre, parce qu'il n'est assuré de rien, ni de l'immortalité dont il n'a qu'une idée confuse, ni des suites de la mort qui ne lui offre qu'un grand *peut-être*, ni du pardon de ses péchés dont il ne peut apprécier l'énormité.

ni même de l'accomplissement des devoirs naturels, dont il n'a jamais pu fixer ni l'étendue ni la mesure. L'un se jette avec confiance dans les bras de Jésus-Christ, qui le reçoit, qui le soutient, qui l'encourage par ses promesses, qui fait crier la voix puissante de son sang, qui ne lui parle que de paix, de lumières, de rassasiements célestes; l'autre se jette tristement dans les bras de la nature, qui ne lui parle que de sa poussière, de sa dissolution et de la nuit de son tombeau. Enfin, il est impossible et contradictoire qu'un Chrétien au lit de la mort se repente d'avoir été fidèle; jamais un tel exemple n'a déshonoré l'Evangile : mais les disciples de la nature démentent sur le bord du tombeau leur prétendue philosophie; et, s'il en est encore quelques-uns qui fassent les faux braves, on ne voit dans leur triste courage que l'excès de l'orgueil, et dans le comble de leur orgueil que l'excès du désespoir.

Répétons-le donc encore avec l'Apôtre : *Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie*; elle parle de bonheur, et ne peut parvenir à faire un seul heureux; enfin elle parle de probité, et ne fait pas un honnête homme : c'est la troisième réflexion. Arrêtons-nous un moment.

TROISIÈME PARTIE.

De tous les reproches que nous pouvons faire aux sages du siècle, celui sans doute qu'ils redoutent le plus, et qui leur est le plus sensible, c'est de manquer de probité; et peu leur importe au fond ce que l'on peut penser de leur croyance et de leurs devoirs envers Dieu, pourvu que l'on respecte leur conscience, et que l'on soit persuadé qu'ils tiennent pour sacrés tous les devoirs envers les hommes. Cependant, pour peu que nous réfléchissions, nous sentirons bientôt que c'est encore ici qu'ils en imposent, et qu'infidèles aux lumières de la foi, ils ne le sont pas moins aux lumières de la conscience.

Car est-il bien vrai que cette conscience tant vantée soit seule suffisante pour la parfaite probité? est-il bien vrai qu'elle ait pour eux un poids assez prépondérant et une voix assez impérieuse pour contrebalancer d'indociles penchants? est-il vrai que, livrés aux primitives notions du bien et du mal, ils y trouveront toujours un miroir assez pur pour y lire les devoirs naturels, et un motif assez déterminant pour triompher de tous les sophismes du vice? Qu'il faudrait peu connaître le cœur humain pour se persuader que ces principes innés de vertu et de justice, si sévères et si droits quand la religion les commande et que la crainte de Dieu les inspire, ne le sont pas moins quand ce grand appui leur manque! Qui ne sent pas que, quand même cet ascendant de la conscience suffirait à ceux qui ne connaissent pas la loi de Jésus-Christ, il ne doit plus suffire à ceux qui l'ont abandonnée après avoir été nourris de ses divins principes; parce que, eu égard

à leurs dispositions et au motif qui leur fait mépriser ce joug salutaire de la foi, ce cri de la conscience ne sera jamais assez précis pour eux, et, pour ainsi dire, assez articulé pour se faire entendre sans ambiguïté et sans nuage; parce que celui qui plaint tant le chrétien des sacrifices qu'il fait à la religion n'est guère disposé à faire ceux que demande la probité; parce que rien n'est plus facile que de passer des doutes sur la religion aux doutes sur la conscience, et que ceux qui ont eu tant d'esprit contre la doctrine n'en manquent jamais contre les principes de l'honneur et les devoirs de la morale?

En vain nous dira-t-on qu'on ne peut jamais obscurcir cette grande maxime, qu'il ne faut point faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fit à nous-mêmes: sans doute cette maxime est évidente pour tous les yeux; mais l'est-elle toujours, l'est-elle également dans son application? Toujours frappante comme principe d'enseignement, le sera-t-elle également comme règle de conduite? et toujours sensible aux yeux de la raison, le sera-t-elle également à ceux de la passion? Invoquez tant qu'il vous plaira la sainte voix de la nature : si cette voix parle à mon cœur, elle parle aussi à mes sens; si elle plaide pour mes devoirs, elle ne plaide pas moins pour mes plaisirs; et, entre ces deux impulsions, où sera donc le point certain pour tenir l'équilibre? Aussi, mes frères, d'abord temporiser avec ses vices, ensuite les flatter, puis se les dissimuler, enfin se persuader à force de subtilités que la plupart sont excusables, voilà tout le secret de la sagesse humaine. Les remords se font bien entendre; mais que leur voix est faible quand Jésus-Christ ne parle plus! Tout au plus on condamne le vice qui n'est que vice, et qui se montre évidemment dans toute sa laideur; mais s'il s'enveloppe, comme il arrive si souvent, de quelque voile d'honnêteté, s'il emprunte quelque apparence spécieuse de vertu, et que, pour se parer, il lui dérobe quelques-uns de ses ornements, alors, bien loin de résister à ses amorces, cette même conscience finit par s'en applaudir. L'amour impur, paré du nom de fidélité, de discrétion et de constance, devient une belle passion et la vertu des héros; la prodigalité, sous le nom de générosité, devient noblesse et grandeur d'âme; la vengeance, sous le nom de l'honneur, devient devoir, élévation de sentiments. Peu à peu mille arguments s'élèvent en faveur des passions; les crimes bas sont repoussés avec horreur, mais on fait grâce aux plus tristes faiblesses. On rougirait peut-être de vexer et d'opprimer cruellement ses frères, mais on ne craint pas de faire sa cour aux dépens d'autrui; on respecte les propriétés, et fort peu les réputations; on ne commet point de lâches injustices, mais on ne se reproche guère celles qui sont adroites; et, comme on s'était fait déjà un dieu au gré de ses caprices, on finit presque toujours par se faire une

conscience et une probité au gré de ses penchans.

Hé! que sont au fond, mes frères, toutes les invectives de ces prétendus sages contre les pieux scrupules des âmes religieuses et timorées? Qu'est-ce au fond que leur froid mépris pour les saintes et timides délicatesses qu'inspirent la crainte de Dieu et de ses jugemens, sinon un indice presque assuré qu'ils ne se mettent tant au-dessus de ces petites délicatesses de conscience que pour savoir, quand il le faut, s'élever au-dessus des règles; que le choix des moyens ne les embarrasse guère; que cette vertu si noble et si aisée n'est rien que la facilité de se plier aux circonstances, de profiter de l'occasion, de s'accommoder de tout et à tout, et qu'ils n'ont si peu de scrupules que parce qu'ils ont peu de remords?

Et pour sentir encore mieux la vérité de cette observation, interrogeons leur propre cœur: demandons-leur si c'est pour être plus solidement et plus efficacement vertueux, qu'ils ont cessé d'être fidèles à leur Dieu; si c'est pour mettre un plus grand frein à leurs passions, qu'ils se sont faits incrédules; si c'est enfin pour avoir moins le droit de s'égarer et de se mettre à l'aise sur les devoirs de la probité, qu'ils ont abjuré la religion et ses principes. Qu'ils soient vraiment sincères, et nous saurons bientôt que, s'ils ont abandonné la loi chrétienne, c'est que son joug pesait encore plus sur leur cœur que sur leur esprit, et qu'ils ont voulu, par cette désertion, mettre leurs plaisirs et leurs passions à l'aise. La loi naturelle aurait pour eux moins d'attraits, si elle était moins libre et moins accommodante; ils en font ce que bon leur semble; les passions n'y perdent rien, et ils y trouvent tout ce qu'ils aiment: d'où il est aisé de conclure qu'à parler en général, on ne fait point d'injustice aux ennemis de la religion en soupçonnant leur probité et en se méfiant de leur conscience; et que, s'il est des vices qu'ils n'ont pas, c'est moins, le plus souvent, la volonté qui leur manque que l'intérêt ou l'occasion.

N'outrons rien, cependant, et gardons-nous d'avilir à leurs yeux notre zèle par le seul soupçon d'exagération. On voit souvent parmi eux des vertus; mais quelles vertus? vertus faibles et chancelantes, toujours prêtes à se démentir à la première tentation, et ne se soutenant que parce qu'on n'a pas encore attaqué l'endroit faible du cœur; vertus de goût et de tempérament, pratiquées uniquement parce que, eu égard au caractère, à l'éducation, à l'habitude, elles nous rendent plus heureux que ne feraient les vices qui leur sont contraires; vertus commodes et faciles, auxquelles on est fidèle quand elles font plus d'honneur qu'elles ne causent de contrainte, quand elles procurent, tout calcul fait, plus d'agréments que de peines, et que, n'exigeant ni rudes combats ni grands sacrifices, elles laissent le double plaisir de satisfaire la conscience à peu de frais, et de se croire vertueux sans

le devoir à la piété. Nous ne dirons donc pas qu'un homme sans christianisme est toujours et nécessairement sans probité; mais nous dirons qu'il n'en a jamais qu'une bien fragile et bien équivoque: nous dirons que, si sa conscience est un frein assez fort pour lui interdire le crime, elle n'est point, et ne peut jamais être un mobile assez efficace pour lui commander les grands efforts de la vertu, parce que rien, hors de la loi chrétienne, ne lui démontre évidemment qu'il doive se sacrifier au bien public, que le bonheur d'autrui doive lui être plus cher que le sien propre, et que, dans ses principes, la nature ne l'ayant pas fait pour être malheureux, il ne doit plus trouver son devoir dans la vertu, quand il n'y trouve plus son compte ni son bien-être. Qu'il soit donc honnête homme, je veux l'en croire sur sa parole: mais en quel sens et sous quel rapport? Honnête homme, dans les moments de représentation, dans les actions d'éclat; honnête homme, quand la honte retient, quand la vanité parle, quand l'intérêt commande; honnête homme pour sauver sa réputation bien plus que sa vertu; honnête homme, quand le crime révolte par sa noirceur ou décourage par les obstacles; honnête homme, quand la vertu ne coûte point d'effort, et qu'elle suppose plus de dédommagements que de sacrifices. Mais qu'il le soit, qu'il ait du moins des motifs assez forts, dans chaque circonstance et à chaque moment de la vie, pour se livrer à la vertu sans autre intérêt que la vertu même, sans autre récompense que la satisfaction de faire le bien; qu'il le soit quand, par la seule apparence, il peut obtenir l'estime publique; qu'il le soit jusqu'à dompter son humeur, ses caprices, sa sensibilité, son amour-propre; qu'il le soit aux dépens de ses plaisirs, de son repos, de sa fortune; qu'il le soit jusqu'à se perdre pour son devoir, jusqu'à se faire tort en travaillant au bien public, jusqu'à s'exposer à la calomnie, jusqu'à braver le jugement des hommes qui flétriront ses intentions; qu'il le soit enfin quand il sait qu'il fera ou des mécontents par sa rigidité, ou des ingrats par ses services: mes frères, s'il le dit, c'est jaectance ou mensonge; s'il en vient à la pratique, c'est inconscience ou fofie.

Car au fond, la religion une fois écartée, pourquoi accorderait-il au monde plus que le monde ne lui demande? Ne sait-il pas ce qu'on appelle vivre? ne s'efforce-t-il pas de corriger ses ridicules? ne paye-t-il pas avec un religieux scrupule les dettes du jeu? ne se fait-il pas honneur de son bien? Dès qu'il a reçu un affront ne montre-t-il pas qu'il est brave? ne respecte-t-il pas le public? ne couvre-t-il pas ses intrigues du voile de la décence? ne montre-t-il pas sa belle âme en versant au théâtre des larmes d'attendrissement? n'a-t-il pas toujours l'humanité sur ses lèvres? Ne parle-t-il pas du beau moral avec enthousiasme? ne fait-il pas de temps en temps quelques actes d'humanité bien attestés et bien publics? Puisque

personne ne lui reproche rien, n'a-t-il donc pas ainsi satisfait à tous ses devoirs et accompli toute justice? et, puisque tout le monde est si content de lui, comment ne serait-il pas pleinement content de lui-même? Méfions-nous donc de tous ces grands parleurs de vertu, qui ne connaissent, disent-ils, que la religion de l'honnête homme. Qui ne sent pas que la religion de l'honnête homme est la religion de ceux qui n'en ont point; que la vertu sans la crainte de Dieu est un mot vide de sens; qu'un Dieu que l'on ne craint pas n'est qu'un fantôme qui n'influe en rien sur nos actions?

En vain les partisans de la loi naturelle nous diraient qu'ils vivent sous les yeux d'un Dieu vengeur du vice et rémunérateur de la vertu : vains mots qui ne sauraient en imposer qu'aux simples. Rémunérateur de la vertu! mais qu'est-ce donc que la vertu hors du christianisme, sinon une justice purement extérieure, dont le plus bel effort est d'éviter la honte et le crime, ou d'opérer un bien facile? Trouvera-t-on jamais dans la loi naturelle que Dieu nous demande autre chose? Et cette récompense future, dont on est presque assuré dès que personne ne nous reproche rien, est-elle donc capable de jamais former un homme de bien? Un Dieu vengeur du crime! mais de quels crimes? est-ce des crimes qu'on commet par faiblesse, ou seulement des crimes réfléchis? est-ce des crimes secrets, ou seulement des crimes publics? Mais jusqu'où donc doivent s'étendre ses vengeances? est-ce jusqu'aux désirs, ou seulement jusqu'aux actions? est-ce jusqu'aux penchants du cœur, ou seulement jusqu'aux actes de la main? Mais quelle sera donc la mesure de sa justice? quel compte tiendra-t-il de nos iniquités? quelle règle aurons-nous pour fixer cette punition? Pour qui sera-t-elle? combien durera-t-elle, et à qui appartient-il d'en juger? A personne sans doute : mais alors que deviennent ces peines dont on ne peut rien assurer? qu'ont-elles de si alarmant? qu'est-ce que cette crainte d'un avenir si peu connu? Qui de nous ne sent pas qu'alors chacun distribuera le blâme ou la peine suivant ses caprices; que l'on changera d'opinion toutes les fois que l'on changera de passions; que, bien loin de se servir de sa croyance pour réprimer ses vices, on se servira de ses vices pour déterminer sa croyance, et qu'ainsi ce ne sera plus la crainte du châtement qui retiendra la passion, parce que ce sera la passion qui jugera le châtement?

Eh quoi! l'homme le plus persuadé des grandes vérités du christianisme est souvent ébranlé; avec des motifs si puissants de crainte et d'espérance, il peut à peine triompher de la nature : et les sages du siècle se croiront aussi forts que lui, en s'établissant sur le seul fragile appui d'un jugement indéfini dont ils n'ont aucune idée précise! Avec le livre si touchant et si lumineux de l'Evangile, il fait la triste expérience de sa fragilité; et les sages du siècle se croiront

assez retenus par je ne sais quel simulacre vain d'un arbitre suprême que s'est forgé leur raison incertaine, et dont ils ont grand soin de borner ou d'étendre et la justice et la bonté, au gré de leur caprice et de leur corruption! Quoi! le tonnerre de l'éternité que fait gronder la religion ne réveille pas toujours le coupable; l'autorité imposante d'une loi sainte qui ne met de bornes ni à ses châtements ni à ses récompenses, qui les énonce sans ambiguïté, qui foudroie une seule offense mortelle, et qui par là ne laisse aucun subterfuge à l'habileté des passions : cette religion, dis-je, n'est pas encore suffisante pour contenir toujours d'indociles penchants; et le fantôme d'un avenir incertain qu'on ne voit livré qu'à travers un nuage à tous les caprices de l'opinion, sera pour eux une digne assez forte et un frein assez réprimant! Non, non, chrétiens; et il faut ici, ou que ces sages mentent à leur propre cœur, ou qu'ils ne soient pas faits comme les autres hommes. Aussi qu'arrive-t-il? On sauve ses plus chères passions du milieu de tant de doutes; on se fait, contre la justice de Dieu, un rempart de la moindre obscurité; on parvient insensiblement à se persuader que, puisque Dieu a trouvé bon de créer l'homme tel qu'il est, sans doute ce n'a pas été pour qu'il se fît une violence éternelle; qu'il ne pourrait, sans barbarie, lui imputer des penchants qu'il lui a donnés; et qu'au reste, puisqu'il n'est pas évidemment démontré qu'il y ait pour le méchant des peines en l'autre vie, il est toujours fort prudent de ne rien perdre de celle-ci; en conséquence, on sacrifie tout à l'ambition, on tend habilement à ses fins, on ne pardonne aucune injure, on perd un rival, on pousse à bout ses vengeances, on intrigue à la cour, on satisfait sa passion aux dépens de l'innocence; et parce qu'on n'a contre soi ni concussion ouverte, ni brigandage scandaleux, ni conduite déshonorante, on vit tranquillement, on se repose sur la bonté de Dieu, et on est ravi de se trouver si honnête homme.

Concluons donc, mes frères, que cette honnêteté naturelle dont tant de faux sages se glorifient dans ce siècle, n'est dans la réalité qu'une religion sans religion, qu'une philosophie sans sagesse, une conscience sans probité, ou une probité sans garantie; que l'élève de la nature est un homme qui n'a point de maître, et qui n'apprend rien; l'interprète de la nature, un homme qui n'a point d'oracle à expliquer et qui n'enseigne rien; le système de la nature, un système appuyé sur rien, et qui ne prouve rien; le droit de la nature, un mot vague, arbitraire et obscur, que chacun entend à sa manière, détermine à son gré, et qui n'est pas moins un paradoxe dans la pratique qu'un problème dans le langage; enfin l'honnêteté de la nature, une morale illusoire, livrée à tous les caprices de l'opinion, qui peut-être n'exclut pas toutes les vertus, mais qui s'arrange fort bien avec presque tous les vices; un masque imposteur, dont on se sert pour conserver dans l'incrédulité

un certain caractère de modération et de droiture, et une imposante décoration, pour jouir en repos des tristes avantages que les passions trouvent dans l'impiété, et se sauver encore de la honte que le monde même y attache.

Pour vous, mes frères, qui avez le bonheur de vivre sous l'empire de Jésus-Christ, chérissez donc de plus en plus l'auguste lien qui vous unit à lui : souvenez-vous que nous n'avons point d'autre maître; que rien n'est pur, solide ni vrai, que ce que l'on bâtit sur ce fondement; que sa seule lumière embellit tout dans la nature; que sans elle nous ne marcherions qu'au hasard, incertains de nos devoirs et ignorants de notre destinée; que dans sa sainte loi se trouve le vrai culte, la véritable probité comme le vrai bonheur; qu'elle seule nous donne ce que la philosophie nous promet; qu'elle seule peut commander à nos passions, nous consoler dans nos peines, nous soutenir dans nos faiblesses, et qu'après avoir été dans le temps le garant de notre vertu et de notre bonheur, elle seule nous garantit encore nos espérances pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA PROVIDENCE.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. (Luc., XVI, 29.)

Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et vous dans les tourments.

Quel spectacle, aussi triste pour l'humanité qu'alarmant pour la raison, nous présente aujourd'hui la parabole de l'Evangile ! D'une part, c'est un homme comblé de biens, nageant dans les délices, qui de tous ses besoins peut faire autant de jouissances; de l'autre, c'est un infortuné abandonné de la nature entière, qui semble n'avoir reçu un corps que pour la peine, et une âme que pour les privations. Quel contraste, mes frères ! et qui peut donc autoriser une si monstrueuse disproportion ? Si du moins la brillante situation de l'un était le prix de sa vertu, et que le triste état de l'autre fût le fruit de ses injustices ; mais non, presque toujours c'est la vertu qui souffre, et le vice qui prospère ; et, tandis que la nature et l'art se réunissent à l'envi pour embellir les jours d'un riche corrompu, poids inutile de la terre, le vertueux Lazare, en proie à tous les maux, cherche en vain, dans les vils restes de la prodigalité, le soutien imparfait de sa vie mourante. Qui nous expliquera ce mystère nouveau ? Tout est-il ici-bas un jeu de la fortune ? tout est-il emporté au gré d'un aveugle hasard ? et comment trouver Dieu à travers cette confusion et ce renversement de toutes choses ? Juge-t-il donc les hommes d'après leurs mérites ou d'après ses caprices ? voit-il d'un œil égal celui qui sacrifie et celui qui blasphème : car, s'il ignore ce désordre, où est sa prévoyance ? s'il l'opère, où est sa justice ? s'il le

souffre, où est sa bonté ? Ainsi murmurent chaque jour, ainsi ont murmuré dans tous les siècles les ennemis de la Providence. C'est là le grand problème que l'impie fait tant valoir ; c'est là le grand scandale qui a fait chanceler jusqu'à la foi de l'homme juste. Est-il fondé, chrétiens ? est-il bien vrai que l'impie ait tant ici à triompher, ou que l'homme de bien ait ici tant à craindre ? C'est ce qu'il importe de discuter aujourd'hui au poids de la raison et de la foi. Méditons les secrets de cette politique céleste qui régit toute la nature ; éclaircissons ces apparentes irrégularités qui, à nos yeux, déparent son ouvrage ; cette distribution si inégale des biens et des maux qui, dans le philosophe, a enfanté tant de systèmes aussi bizarres que hardis ; dans l'homme politique, tant de fausses mesures ; dans l'homme timide, tant de vaines alarmes ; dans l'homme malheureux, tant de plaintes injustes ; dans tous enfin, tant de folles précautions et d'injurieuses défiances. Faisons sortir, en quelque sorte, la lumière des ténèbres et l'ordre du chaos, et pour le faire d'une manière aussi solide que touchante, montrons d'abord que les désordres qui règnent sur la terre ne peuvent rien contre la Providence ; montrons ensuite que ces désordres mêmes sont la gloire et le plus beau triomphe de la Providence : voilà, mes frères, tout le plan de son apologie et le partage de ce discours.

Que vais-je entreprendre, ô mon Dieu ! cendre et poussière, oserai-je expliquer le grand mystère de votre empire ? Vous avez dit par votre Esprit-Saint (*Tob., XII, 7*), qu'il est bon de cacher le secret des rois ; mais c'est que ce secret est nécessaire à leur faiblesse : le vôtre, Seigneur, ne craint point le grand jour, et plus il est approfondi, plus vous êtes sûr de vous-même. Laissez tomber un seul rayon de la lumière inaccessible qui environne votre trône, afin qu'à sa lueur nous puissions découvrir moins sans doute par quelles lois sublimes il vous plaît de nous gouverner que par quels titres il faut vous obéir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour venger pleinement la divine Providence des maux et des désordres qui règnent sous son empire, il suffirait de remarquer que ces imperfections sont une suite inévitable du néant de notre nature, que, tout-puissant qu'il est, Dieu n'a pas pu faire un ouvrage aussi parfait que lui ; et qu'ainsi demander pourquoi tout n'est pas bien dans ce monde, c'est demander pourquoi la terre n'est pas le ciel, et pourquoi l'homme n'est pas Dieu. Nous pourrions dire encore que ces désordres sont une suite naturelle de notre liberté ; que la vertu eût été chimérique, si le mal eût été impossible, et qu'ainsi toute la cause de la Providence se réduit à cette question qui se résout par elle-même : Pourquoi Dieu a-t-il voulu que l'homme fût capable de blâme ou de louange, de mérite ou de démerite, de punition ou de ré-

compense ? Mais des raisons plus instructives et plus directes vont nous convaincre que l'état actuel des choses ne rend point témoignage contre la Providence, parce que tous ces objets de scandale qui nous révoltent, et que nous ne concevons pas, ne peuvent point effacer à nos yeux l'ordre évident que nous admirons, et les traits d'une Providence que nous concevons clairement, première réflexion ; parce que ces désordres sont notre crime, et non l'ouvrage de la Providence, deuxième réflexion ; parce que, de tous ces désordres, celui qui nous scandalise le plus est celui qui existe le moins, troisième réflexion : appliquez-vous, chrétiens, à les suivre et à les comprendre.

Qu'il y ait une Providence, c'est une vérité aussi constante que l'ordre ravissant et l'admirable économie qui règnent dans cet univers. Si je la cherche dans les cieux, ce jour destiné pour mon travail et cette nuit pour mon repos me l'annoncent à haute voix ; si j'interroge les nuées, leurs pluies salutaires et leur douce rosée se hâtent de me répondre ; si je consulte les habitants des airs, ils chantent tous sa vigilance paternelle ; si je la demande à la terre, ses plantes et ses fruits, ses fleurs si magnifiquement parées, ses fertiles campagnes et ses riches moissons s'empressent de m'instruire ; si je m'adresse à l'océan, ses flots impétueux que brise un grain de sable me rendent témoignage ; si je me contemple moi-même, tous ces ineffables ressorts qui me font agir, tous ces moyens miraculeux qui me conservent, la publient éloquemment, et il n'est pas un de mes os, dit le Prophète (*Psal. XXXIV, 19*), qui ne me la rende sensible ; si j'étudie les premiers mouvements de la nature, ils me poussent invinciblement à l'invoquer dans mes besoins, ou à le bénir dans ses merveilles ; si je la suis dans tant d'événements, ces périls d'où elle a tiré la faiblesse comme Moïse, ou l'innocence comme Susanne, me l'attestent visiblement ; si j'interroge tous les siècles, ils me disent tous qu'ils l'ont crue ; si enfin, m'élevant plus haut, je l'étudie dans la nature de Dieu même, elle me montre évidemment que celui qui a fait l'œil voit, que celui qui a fait l'oreille entend, et que celui qui a donné l'intelligence ne peut pas en manquer. Il est pour moi tout aussi démontré qu'il gouverne les hommes qu'évident qu'il les a créés. Je vois sans ombre et sans nuage que l'admirable ouvrier qui a si bien perfectionné la construction de l'édifice n'abandonne point au hasard cette famille immense qu'il a faite pour l'habiter. Je conçois que ce n'est point en vain que j'ai reçu mon âme, et que, si tout a sa fin dans la nature, tout ne peut pas être un chaos dans les destinées humaines. Je sens enfin que Dieu ne saurait être saint, s'il n'exige de nous aucune vertu ; grand, s'il nous tient quittes de toute adoration ; sage, s'il m'a tiré du néant sans objet, pour m'y replonger sans dessein ; juste, s'il m'a donné une

raison pour en abuser sans crime, ou pour la suivre sans mérite. Autant cette divinité distraite, et tristement oisive que se forge l'impie, noircit mon imagination et révolte mon cœur, autant un Dieu protecteur de la vie humaine satisfait mon esprit et parle à mon amour. Ce Père universel que mes lumières me démontrent, mes désirs l'appellent ; et il m'est tout aussi impossible de méconnaître son empire que de fermer mes yeux au spectacle des cieux, et ma conscience à l'invincible sentiment qui la subjugué et la soumet.

Et maintenant, que l'on vienne m'opposer quelques doutes, je m'en tiendrai toujours à l'évidence insurmontable de l'empire d'un Dieu qui m'investit de toutes parts ; que l'on étale avec affectation tous les désordres de la terre, tant de vices sous un Dieu saint, tant de misères sous un Dieu bon, tant d'iniquités couronnées, tant de vertus dans le mépris, ils n'effaceront point à mes yeux tous ces miracles de sagesse qu'a prodigués le Créateur. En vain voudra-t-on s'efforcer de découvrir des taches dans le tableau de l'univers, je ne cesserai point d'y voir les traits augustes qui réfléchissent la majesté d'une éternelle intelligence ; en vain on montrera dans cette perspective des coups de pinceau qui paraissent n'avoir rien de suivi, j'en conclurai seulement que je ne suis point placé dans un jour favorable pour en saisir l'ensemble et en embrasser tous les rapports. Je pourrai bien être arrêté par quelque nuage ; mais, toujours convaincu que la Providence est derrière le voile, je ne le toucherai qu'avec crainte et respect ; et content d'admirer ce qu'il lui plaît me faire connaître, sans me mettre beaucoup en peine des ténèbres mystérieuses dont elle aime à s'envelopper, j'opposerai sans cesse, non quelques difficultés à toute ma conviction, mais toute ma conviction aux vains soupçons d'une raison qui veut mesurer l'infini et qui se perd dans un grain de sable ; qui veut comprendre Dieu sans se concevoir elle-même.

Telle est, chrétiens, la conduite que nous prescrivent envers la Providence les premiers principes d'une saine raison. Ce n'est point celle de l'homme téméraire. Semblable à ces enfants dénaturés qui épient leur mère pour lui surprendre quelques vices, dans l'intention de pouvoir plus impunément méconnaître tous ses bienfaits, il se prévaut malignement de quelque confusion dont il ne peut rendre raison pour douter d'une Providence à laquelle d'ailleurs tout est forcé de rendre hommage. Il aime mieux se servir contre Dieu de quelques désordres inexplicables que de conclure en sa faveur d'un ordre évident et sensible ; et au lieu de dire : Il y a visiblement un but et une proportion dans les ouvrages du Créateur, donc il y a une Providence qui les régit et les gouverne, il trouve plus beau d'avouer que tout est livré au hasard, parce qu'il est un point où la Providence est obscure. O hom-

mes que, est donc notre aveuglement ? un seul nuage nous rend impies et censeurs de la Providence, et toutes les preuves qui l'attestent ne peuvent nous rendre fidèles ; et, tandis que, d'une part, vous croyez au livre de quelque obscur blasphémateur, de l'autre, vous refusez de lire dans le livre éclatant de toute la nature ! Vous êtes entraînés par les sophismes de quelques insensés, et vous êtes sourds à la voix de votre propre cœur ! Quoi donc ! est-il plus sûr de vous nourrir des difficultés que de vous attacher à l'évidence des principes ? ou bien est-il plus consolant de puiser dans les mystères de la Providence des motifs d'incrédulité que dans la foule de ses bienfaits des titres de reconnaissance ? Quoi ! suffira-t-il, quand il s'agit de Dieu, que sa conduite vous paraisse quelquefois obscure, pour la croire douteuse ? sera-ce assez que l'ordre ne soit pas aperçu partout pour assurer qu'il n'existe nulle part ? Faites-vous plus d'honneur à la Divinité, de croire alors que c'est elle, et non votre raison, qui se trouve en défaut ? ou bien pensez-vous que Dieu soit obligé de nous développer le plan entier de son gouvernement pour satisfaire notre folle curiosité, et de faire à chaque instant des miracles nouveaux pour apaiser nos vains murmures ?

Laissons donc aux cœurs arides et froids le misérable soin de censurer la Providence ; pour nous, mes frères, bénissons-la dans ce qu'elle nous cache comme dans ce qu'elle nous montre. Soyons plus attentifs, mais non pas plus rebelles à ses ineffables secrets ; faisons-nous de ses mystères des titres pour l'adorer, et non des droits pour la contredire : songeons que nous n'avons ici tant de raison que parce que nous manquons d'amour ; que le plus sûr moyen de comprendre sa sagesse, c'est de nous y soumettre ; et que méconnaître ses règles admirables pour quelques exceptions que l'on ne conçoit pas, c'est de tous les égarements le plus criminel, si ce n'est pas le plus stupide.

Tous les désordres dont nous sommes scandalisés ne prouvent donc rien contre la Providence ; ils prouveront encore moins, si nous considérons que ces désordres sont notre propre crime, et non l'ouvrage de la Providence.

Car, remontons au premier plan de son gouvernement : tout y était fait avec poids et mesure ; tout, pour le plus grand bien, avait une destination marquée. Elle avait resserré par le besoin tous les liens de la société ; elle avait assigné à chaque homme son poste, à chaque état ses devoirs, à chaque condition ses bornes ; elle avait donné aux monarques la puissance et la majesté, pour être sur la terre ses images visibles ; elle avait fait les grands pour les protéger, les petits pour servir, les pauvres pour travailler, et les riches pour secourir. Sous son empire, on devait voir des maîtres, mais point de tyrans ; des inférieurs, mais point d'esclaves ; des faibles, mais point d'opprimés ; des besoins, mais point de mi-

sères, et, comme du choc des éléments elle avait fait sortir l'harmonie du monde ; de l'inégalité des biens et des rangs, et de l'opposition des intérêts divers, elle devait tirer l'intérêt général et la félicité commune.

Tel et plus merveilleux encore avait été l'arrangement d'une Providence propice. Comment un si bel ordre s'est-il donc perverti, et qui a pu dénaturer cet admirable ouvrage ? Chrétiens, oserons-nous le demander, tandis qu'ici tout nous accuse ? Le plan de la Providence n'offre visiblement que proportion, sagesse et harmonie ; pourquoi le monde n'est-il plus qu'un lieu de confusion, où habite une horreur éternelle ? Où est ce fonds sur lequel étaient assignées la vie et la subsistance des malheureux ? Qui les a donc déshérités ? qu'est devenu leur patrimoine ; qui a dilapidé le fruit de leurs travaux ? Riches injustes, répondez ; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui a fait cet odieux partage ? est-ce elle qui a mis tout d'un côté, et rien de l'autre ? est-ce elle qui a inventé ce luxe destructeur, inépuisable source de misères pour eux, et de vices pour vous, de scandales pour tous ? D'où viennent donc ces cris de l'innocent et ces pleurs de la veuve ? Juges des peuples et organes des lois ; répondez ; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui vous a dit de faire acception du riche, de trafiquer de la justice, de recevoir ces perfides présents qui vous aveuglent et vous corrompent, de profaner la sainteté de vos fonctions, et d'immoler au nom des lois cette même faiblesse qu'elles doivent protéger et défendre ? Pourquoi et ces provinces ravagées, et ces villes en cendres, et ces fleuves de sang qui coulent depuis tant de siècles ? Princes ambitieux, insatiables conquérants, qu'on appelle héros, et qu'on devrait plutôt nommer brigands insensés et fléaux de la terre, répondez ; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui a créé cet art meurtrier et destructeur, qui donne des principes à la dévastation et des règles à l'homicide ? est-ce donc elle qui vous a dit de n'être forts que pour abattre, et puissants que pour renverser ? Pourquoi tant de récompenses sans talents, tant de grands emplois sans mérite ? Dépositaires de la faveur et distributeurs des grâces, répondez ; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui vous a dit de confier la course à celui qui va le moins vite, les affaires aux moins sages, et, foulant aux pieds la loi sacrée du plus digne, d'honorer la bassesse et d'enrichir l'intrigue ? Pourquoi tant de dignités sans fonctions, et tant de titres sans travail ? Dieux de la terre, répondez ; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui vous a dit de n'être plus que des idoles inanimées ? est-ce donc pour languir au sein de la grandeur, qu'elle vous a associés à son gouvernement ? est-ce sa faute, si ceux qu'elle a faits grands pour la représenter ne se montrent jamais qu'avidés de plaisirs et fatigués d'affaires, et

si ses premiers députés, ses ministres augustes, au lieu de soutenir un si grand nom par de grands bienfaits, le prostituent si souvent à de vains caprices et à des passions insensées? Faut-il s'en prendre à elle si les génies qu'elle a créés pour éclairer la terre la corrompent; si les arts, destinés à nos nécessités, ne servent plus que pour nos vices; si les épreuves, destinées à réveiller l'émulation, répandues au hasard, la découragent et l'éteignent?

Et pour entrer, chrétiens, dans un détail qui vous soit encore plus personnel, la Providence avait confié à chacun de vous le bonheur de vos semblables; pourquoi vous êtes-vous donc crus libres à cet égard, et en vous séparant vous-mêmes, avez-vous dit, comme Cain (*Gen.*, IV, 9) : *Suis-je le gardien de mon frère?* Elle avait ordonné que tous les états de la société humaine eussent quelque chose de sacré, et qu'on ne pût s'y engager sans l'avoir consultée; pourquoi, dans le choix d'un état, n'écoutez-vous d'autre conseil que l'ambition, d'autre règle que le caprice? Elle nous avait faits bien plus pour les devoirs que pour les connaissances, pour les œuvres utiles; que pour les vaines spéculations; pourquoi préférez-vous des rêves savants aux laborieuses fonctions de la société, et l'honneur facile de penser, à la gloire si rare d'agir? Trouvez-vous plus beau de n'être dans son sein qu'un fainéant lettré et un dissertateur stérile, que de devenir par vos soins un citoyen zélé, un époux vertueux et un bon père de famille? Dans le corps humain dit saint Paul (*I Cor.*, XII, 15 et seq.), l'œil regarde, l'oreille écoute, le pied marche, la main agit, chaque membre fait ses fonctions, et l'œil ne dit pas à la main : Je n'ai pas besoin de vous. D'où vient donc que, dans le corps de la société, tout se trouve désuni? D'où vient que ce qui est fait pour agir reste dans le repos, que ce qui est né pour servir aspire à commander, que tous sont soulevés contre leur condition, et que chacun, au lieu de concourir au bien commun, par ses efforts, déplace tout par sa malice? O mon Dieu! nous trompons toutes vos vues, nous traversons tous vos desseins, nous nous faisons un jeu de vos arrangements suprêmes; partout notre volonté est à la place de la vôtre; nos frivoles projets à la place de votre sagesse; et tandis que nous pervertissons l'ordre de vos conseils, nous osons élever contre vous nos plaintes téméraires. Levez-vous donc, Seigneur, jugez vous-même votre cause, et confondez ces insensés qui, trouvant plus facile de disputer contre votre sagesse que de la seconder, gouvernent tout sans vous, et osent dire ensuite que vous ne gouvernez plus rien; qui taxent votre ouvrage d'énigme, parce que leur vie n'est qu'un chaos, et qui supposent toujours que vous allez au hasard, parce qu'ils vont eux-mêmes sans principe et sans règle.

Ce que nous disons des désordres qui troublent et déshonorent la société s'ap-

plique naturellement aux misères particulières dont chacun se prévaut pour murmurer contre la Providence. Oui, le mal que nous souffrons, comme celui que nous faisons, vient également de nous, et la Providence n'est pas moins absoute de nos afflictions que de nos désordres. Vous êtes malheureux! mais pourquoi? La Providence n'a-t-elle pas mis entre vos mains tout ce qu'il faut pour le bonheur? n'a-t-elle pas rendu aisé tout ce qu'elle a rendu nécessaire? Le vrai contentement est-il placé si haut que vous ne puissiez y atteindre? Faut-il donc tant de frais pour contenter les vrais besoins? Est-il si difficile de goûter des joies pures et d'innocents plaisirs? La paix et le repos sont-ils des biens si chers, que vous ne puissiez en jouir? Est-ce la faute de la Providence si nous cherchons le bonheur où il n'est pas, si nous sommes misérables par nos folles inquiétudes; si, rassasiés de faux plaisirs, nous ignorons les véritables, si l'abus que nous faisons de la vie nous la rend à charge, si celle que nous nous composons n'est qu'un déplorable tissu d'ennuis et de tristesse, qu'une longue et pénible mort? Insensés que nous sommes! nous cherchons un bonheur particulier, un bonheur exclusif qui n'appartienne qu'à nous et distingué de celui du commun des hommes; nous voulons des biens, une réputation, des honneurs que les autres n'ont pas : c'est la vraie source de nos misères. Le dessein de la Providence est de faire sur la terre un bonheur commun à tous, comme celui dont nous jouirons dans le ciel; un bonheur simple, indépendant de nos frivoles conventions, et que chacun puisse acquérir par la possession seule des biens qu'elle nous a départis. Malheur à nous, si nous nous attachons à cet autre bonheur si rare et si recherché! il s'évanouira bientôt, et nous serons forcés de reconnaître qu'on n'est jamais heureux. Est-ce sa faute enfin, si nous donnons tant d'importance aux biens ou aux maux de cette courte vie? est-ce sa faute si, pour être heureux, vous croyez qu'il faut être riche, si vous vous trouvez pauvre en ne manquant de rien, si l'inutile est pour vous le nécessaire, et si le superflu, vous l'appellez vos besoins? La Providence doit-elle vous donner tout ce qui vous corrompt? doit-elle être prodigue sous peine d'être cruelle? Vous rendra-t-elle malheureux, quand tous vos faux besoins ne seront pas satisfaits, quand tous vos bizarres projets ne seront pas réalisés, quand tous vos goûts fantasques ne seront pas contentés? Quelle étrange idée vous formez-vous d'une Providence s'il faut que, pour être juste, elle soit aux ordres de votre cupidité, ou si, pour vous donner assez, il faut qu'elle vous donne tout? Hommes injustes, indiquez-nous du moins jusqu'où doivent aller ses largesses, ou montrez-nous le terme où doivent s'arrêter vos désirs?

Ah! si nous entendions ici se plaindre un pauvre habitant des campagnes, et, du fond de sa masure délabrée, pousser un grand

cri vers la Providence pour lui demander, comme Job (III, 30), pourquoi la lumière a été donnée aux malheureux, peut-être pourrions-nous excuser ses murmures : mais non, ce n'est point ordinairement le pauvre qui se plaint; c'est ce riche, ce grand, nourri dans l'abondance, ne connaissant d'autre dégoût que celui de la satiété, d'autre fatigue que celle des plaisirs; et il ne faudrait ici, pour l'apologie de la Providence, que cette seule observation prouvée par l'expérience, que presque tous ses ennemis naissent au sein du luxe et de la volupté, comme presque tous ses vrais adorateurs au sein de la médiocrité et des privations.

Supposons néanmoins tous vos malheurs réels. la Providence en est-elle plus responsable ? Devait-elle bénir ce lien mal assorti qu'a formé la passion, vous préserver de la misère où vous a plongé l'oisiveté, sauver votre fortune d'une ruine que le jeu a précipitée, vous épargner les cruelles douleurs que vous ont attirées vos voluptés criminelles ? Quel est donc ce chagrin aussi injuste qu'opiniâtre, qui fait sans cesse retomber sur la Providence tous les malheurs de nos excès, toutes les suites de nos inconséquences, toutes les amertumes de notre repentir ? O vous tous qui fatiguez sans cesse le ciel de vos plaintes et de vos murmures, rentrez en vous-mêmes, et bientôt vous y trouverez le grand principe de vos peines : vous y verrez bientôt que la Providence nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ; vous y verrez que les maux nécessaires auxquels nous sommes assujettis ne seraient presque rien sans ceux que nous y ajoutons par notre faute ; qu'en nous contentant de ses dons, nous avons tous plus d'occasions de bénir ses bienfaits que de prétextes de suspecter sa bonté paternelle ; qu'en nous tenant dans l'ordre où elle nous veut, il nous reste plus de douceurs capables de nous consoler que de peines faites pour nous aigrir ; que ce sont nos passions, et non le sort, qui nous persécutent ; vous y verrez enfin que, si nous sommes malheureux, c'est des maux de notre folie, non de ceux de notre nature.

Mais si tous ces désordres, dont la terre est troublée, sont visiblement notre ouvrage, il en est un sans doute, et le plus grand de tous, qui ne peut nous être imputé : le bonheur du méchant et les larmes du juste. Ici, chrétiens, chacun de vous m'attend comme à l'endroit le plus périlleux de mon discours, impatient de savoir comment je justifierai à vos yeux la Providence de ce nouveau désordre. Comment, chrétiens ? en vous montrant que ce désordre qui vous scandalise le plus est celui qui existe le moins ; qu'à proprement parler le bonheur est toujours pour l'homme juste, et jamais pour le méchant, et que dès ce monde même la vertu reçoit sa récompense, et le vice sa punition.

Vérité consolante et en même temps la plus palpable. Dieu discerne ici-bas les bons

et les méchants ; il change pour les Egyptiens les eaux du Nil en sang, et pour les Israélites il tire l'eau d'un rocher ; et ce miracle, qui n'est arrivé qu'une fois, n'en est pas moins l'image sensible de ce discernement que la divine Providence opère chaque jour. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'est point de sort sur la terre, quelque triste qu'on le suppose, que l'innocence et le contentement de soi ne puissent rendre supportable ; et point de destinée, quelque heureuse qu'elle paraisse, qui ne soit flétrie par le crime ; que tous sont heureux par la pratique des devoirs, ou que tous au moins peuvent l'être. Il n'en est pas moins vrai que la vertu tient lieu de tout, et que rien en ce monde ne peut la remplacer ; que, si elle ne garantit pas des maux de la vie, et n'en procure pas les biens, elle aide au moins à profiter des uns et à se passer des autres ; que toujours le parti le plus sûr qu'on puisse prendre sur la terre est de se conformer à l'ordre, à la beauté de la justice ; que, s'il est en ce monde un exemple de bonheur, il ne se trouve que dans l'homme de bien, et qu'à tout prendre enfin, toutes les folles joies dont s'enivre le vice ne valent pas les larmes mêmes de la vertu.

Le juste, dites-vous, est souvent malheureux ; mais qu'appellez-vous son malheur ? Sont-ce les calomnies de ses ennemis ? mais en lui ôtant sa réputation, réussit-on à lui ôter l'estime de lui-même ? Est-ce l'ingratitude des hommes ? mais a-t-il donc jamais compté sur eux, et les a-t-il jamais servis dans l'espérance du retour ? Sont-ce les infirmités qui affligent son corps ? mais en est-il d'assez cruelles que la confiance en Dieu, le courage d'esprit et la santé de l'âme ne puissent adoucir ? Est-ce la privation des plaisirs ? ah ! qu'importe la joie au dehors, à qui la porte dans son cœur ? Est-ce la pauvreté ? mais comment pourrait-il s'en plaindre, puisque presque toujours il lui doit sa vertu ? Le vrai bien, dit saint Augustin, est celui qui nous rend plus grands, plus forts, plus saints : les honneurs, la fortune, le crédit, ne sont donc pas le bien de l'homme juste.

Le méchant est heureux ; mais qu'appellez-vous son bonheur ? Sont-ce les grandes dignités où il est parvenu ? ah ! plus la vie jette d'éclat, plus elle est exposée à la violence des orages ; sont-ce les biens dont il jouit ? il vous montre son or, dites-lui qu'il vous montre son âme ; sont-ce les divertissements qui forment le tissu de ses jours ? malheur à lui ! puisqu'il en a besoin, il lui faut donc des distractions qui le dérobent à lui-même ; est-ce la réussite de tous ses ambitieux desseins ? tristes succès, qui ne l'empêchent pas de rougir de lui-même, de se mépriser en secret, d'envisager le passé avec regret, le présent avec dégoût, et l'avenir avec effroi ; succès trompeurs qui n'étouffent jamais ce cri de la conscience, que, si l'homme est heureux, c'est par le bien qu'il fait et non par celui qu'il possède : ils ne servent qu'à lui prouver qu'un ordre irrévocable de

la Providence exige toujours que la vertu soit honorée par nos hommages ou vengée par nos remords.

Mais, vous qui opposez sans cesse à l'adorable Providence et les succès du vice, et les malheurs de la vertu, répondez-moi : le doux sommeil a-t-il jamais été pour l'ambition, la santé pour l'intempérance, et la vigueur pour la débauche ? La honte a-t-elle jamais été pour la modération, les dégoûts pour la bienfaisance, et les sombres ennuis pour l'amour du travail ? Est-ce au sein d'une obscure retraite ou au milieu de la corruption des cours que croissent et les violents chagrins, et les grandes alarmes ? est-ce pour l'homme de plaisirs ou pour l'homme austère et sage, qu'est réservée une saine et paisible vieillesse ? est-ce par nos devoirs ou par nos passions que nos jours sont empoisonnés ? est-ce pour l'homme juste ou pour l'homme méchant que la mort est amère ? Martyrs de la cupidité et victimes du monde, dites-nous vous-mêmes si vous croyez qu'il y a plus d'avantage à satisfaire ses penchants qu'à les dompter, s'il est plus doux d'avoir sacrifié brutalement vos jours à l'ivresse des sens que de les avoir consacrés au paisible exercice de la vertu. O mon Dieu ! quel est celui qui vous ait résisté, et qui ait eu la paix ? quel est l'impie qui n'ait pas avoué que ce qui l'a charmé le plus dans la vie n'a jamais été pour lui que vanité et affliction d'esprit ? Rappelez-le, Chrétiens, en vos esprits, je vous en conjure avec l'écrivain sacré : *Recordare, obsecro te* : avez-vous jamais trouvé quelqu'un qui se soit repenti d'avoir fait le bien ? avez-vous jamais vu un homme juste envier le sort du méchant ? avez-vous jamais vu un méchant qui n'ait pas désiré le sort de l'homme juste ? Et vous-mêmes, mes frères, quelle destinée vous paraît la plus désirable ? vers laquelle votre cœur vous porte-t-il, quand vos passions se taisent ? quel tableau enchante le plus vos regards, celui du juste magnanime, plus fort que les revers, et dédaignant ces biens qu'ambitionne tant le vulgaire, ou celui de l'impie engraisé de rapines, foulant aux pieds les lois, et s'élevant au faite des honneurs à force de bassesses ? *Recordare, obsecro te, quis unquam innocens periit ? aut quando recti deleti sunt ? Quin potius vide eos qui operantur iniquitatem, et seminant dolores, et metunt eos, flante Deo periisse ?* (Job, IV, 7, 8, 9.) Voilà Néron sur le trône, et saint Paul dans les chaînes : auquel des deux auriez-vous mieux aimé ressembler ? lequel des deux contemplez-vous avec le plus de charme ? de quel côté croyez-vous que le bonheur était placé ? Pensez-vous qu'au sein des plaisirs cet odieux tyran ait jamais dit qu'il surabondait de consolations et de joie, comme saint Paul le disait au milieu de ses chaînes ? (II Cor., VII, 4.) Mais que parlons-nous de joie et de consolations ? parlons plutôt d'anxiétés et de tortures, parlons de ces déchirements plus durs à supporter que les exils et les prisons, de ces

angoisses mortelles qui rendent le plus fier des tyrans mille fois plus à plaindre que le dernier de ses esclaves. Providence éternelle, rompez en ce moment le voile des consciences, découvrez-nous le cœur du méchant, rongé par un ver qui ne meurt point, devenu son propre bourreau, aussi insupportable aux autres qu'à lui-même ; ouvrez en même temps ce sanctuaire auguste, ce grand cœur de l'homme de bien, où Dieu tient lieu de tout, où règne ce calme ineffable, ce juste accord des désirs avec la raison, où se célèbre, comme dit le Sage (*Prov.*, XV, 15), un banquet perpétuel : et vous serez vengée, et toute créature, forcée de tomber au pied de votre trône, reconnaîtra avec transport qu'il y a certainement un Dieu qui juge sur la terre : *Utique est Deus judicans in terra.* (*Psal.* LVII, 12.)

Ne perdons jamais de vue, chrétiens, cet admirable discernement : le bonheur du juste est réel, et ses maux ne sont qu'apparents ; le bonheur des impies n'est qu'apparent, et leurs maux sont réels. Les avantages de l'homme de bien ne dépendent que de lui-même, nulle puissance humaine ne peut les lui ravir ; les avantages du méchant sont l'ouvrage de l'opinion, et dépendent des créatures : ils sont tous inconstants et fragiles comme elles. En deux mots la vertu est pauvre, mais contente ; le vice opulent, mais inquiet. Voilà, mes frères, la grande règle qui doit guider nos sentiments sur le sort de l'une et de l'autre, et nous faire adorer ce jugement anticipé, qui, précurseur d'un autre plus redoutable, commence, dès cette vie même, et le ciel et l'enfer : *Utique est Deus judicans in terra.*

Et ce jugement se manifeste d'une manière bien sensible, non-seulement sur les particuliers, mais encore sur les familles. Voyez cette maison où s'est perpétuée une succession d'économie et de travail, d'intégrité et de justice ; des mariages heureux la propagent, sa modeste ambition est rarement trompée, la considération et l'estime publique l'environnent ; et, pour parler avec le Prophète, elle réunit dans son sein les richesses et la gloire : *Gloria et divitiæ* (*Psal.* CXI, 3) : c'est la bénédiction que la Providence promet à la génération des justes. Voyez cette autre d'abord si florissante : vous demandez avec surprise comment elle est tombée, et où s'est englouti son immense trésor ; il est un Dieu qui juge sur la terre : elle avait élevé sa grandeur par des moyens iniques, son vaste patrimoine était le prix du sang ; la malédiction de la Providence a frappé ce bien mal acquis, il s'est fondu dans les mains de l'injustice ; malheur au père qui l'a laissé, malheur au fils qui en a hérité ! *Utique est Deus judicans in terra.*

Même discernement à l'égard des empires. Ce politique avait cru élever sa nation par des crimes heureux ; il avait cru que la morale est étrangère à l'administration, que la vertu lui est même souvent nuisible, et

qu'enfin peu importe qu'un Etat ait des vices, pourvu qu'il ait de l'industrie, du commerce et de l'or : il y a un Dieu qui juge sur la terre. Avec la religion ont disparu tous les principes, avec les principes les mœurs, avec les mœurs le plus puissant ressort de la vigueur publique; alors, frappé d'un vertige incurable, l'Etat, comme l'Egypte dont parle l'Ecriture (*Isai.*, XIX, 14), l'Etat marche étourdi, incertain dans ses propres conseils; alors livré en proie à ses sophistes insensés, l'intempérie des saisons et la rigueur des éléments sont les moindres malheurs qui lui soient réservés, et ses fondements écroulés donneront aux mortels cette grande leçon, que, comme les particuliers, les royaumes ne sont heureux que par l'amour de la justice, et que jamais il n'y a de peuple florissant que celui, dit le Prophète (*Psal.* CXLIII, 15), qui a la vertu pour richesses et pour appui son Dieu : *Utique est Deus judicans in terra.*

Supposons néanmoins que ce discernement entre le vice et la vertu n'ait pas lieu en ce monde; abandonnons aux impies la possession de leurs plaisirs et de leurs joies profanes, convenons que les justes sont aussi malheureux que les mondains le croient, avouons même que les mesures qu'a prises le Créateur pour empêcher le mal sont toutes imparfaites, et qu'enfin tous les désordres dont nous sommes scandalisés sont encore plus une suite du plan de l'Eternel que de la malice des hommes : cet aveu, bien loin de nuire à notre cause, ne nous rend que plus forts; car non-seulement les désordres qui règnent sur la terre ne prouvent rien contre la Providence, mais ils deviennent eux-mêmes, dans les conseils de Dieu, la gloire et le plus beau triomphe de la Providence : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin a eu une grande et belle idée quand il a dit que la Providence n'est autre chose que l'exercice des perfections divines; et il est évident que, quand Dieu a créé le monde, c'était pour en faire le théâtre de ses suprêmes attributs, et pour répandre au dehors l'éternelle grandeur qu'il renfermait en lui-même. Chose admirable! c'est par tous les désordres qui paraissent d'abord déshonorer son propre ouvrage que Dieu met en activité ses ineffables perfections; et, de cette apparente confusion des choses humaines, il sait tirer son triomphe et sa gloire, parce que ces désordres et cette confusion ne sont pour lui qu'un obstacle de plus qui fait éclater sa puissance, un moyen de plus pour faire briller sa sagesse, un motif de plus pour déployer sa justice.

Qu'ils s'abusent étrangement, les ennemis de la liberté de l'homme, quand ils la supposent contraire à la toute-puissance et au souverain domaine de Dieu! Comment peuvent-ils ne pas voir qu'ils rabaisent la Divinité même, en enchaînant sous la né-

cessité la créature raisonnable; que, si Dieu règne en Dieu, c'est en laissant les hommes entre les mains de leur conseil; que, bien loin de borner son empire éternel, ce magnifique privilège ne contribue qu'à l'étendre; que tout le mal qui en résulte ne le rend même que plus grand, parce que, d'une part, un homme seul qui l'adore par choix, et le sert par amour, l'honore mille fois davantage que tous les scélérats ne peuvent avilir et dégrader son règne, et que, de l'autre, il lui est plus glorieux de tirer le bien du mal que de ne permettre aucun mal?

Et c'est ce qui arrive sous l'empire de la Providence. Les méchants ont beau faire, elle ne perd jamais ses droits, et, comme dit énergiquement un prophète (*Isai.*, V, 16), elle se sanctifie par leurs iniquités, en faisant tourner à ses fins même ce qu'ils font contre elle : ils peuvent suivre librement leurs voies injustes et détournées, mais Dieu n'en suit pas moins souverainement ses volontés droites et saintes; et à l'ins tant ils seraient tous anéantis, plutôt qu'il y en eût un seul qui résistât à sa puissance. Elle brilla sans doute en tirant du chaos tous les biens dont nous jouissons; mais elle porte encore un plus grand caractère; en usant pour sa gloire de nos propres passions, et en rapportant à l'ordre souverain la confusion et le désordre même. Quels que soient nos efforts, nous sommes toujours sous la main de Dieu, comme nous vivons sous ses yeux; et, lorsque nous disons que nous pervertissons l'ordre de ses conseils, si ce langage est vrai par rapport à nous, il ne l'est point par rapport à lui : il règle, dit saint Augustin, nos dérèglements mêmes, et donnant tel cours qu'il lui plaît au torrent aveugle et impétueux de la malice humaine, il fait tout ce qu'il veut de ces mêmes impies qui ne font pas ce qu'il veut : *Cum faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult.*

Ainsi, dans l'ordre des destinées particulières, la Providence sait tourner en moyens infaillibles tous les obstacles que croit lui opposer la malice des hommes. Qui jamais l'eût prédit aux frères de Joseph, que leurs noirs attentats le feraient triompher, et que son esclavage le conduirait à la couronne? Qui jamais l'eût prédit au favori d'Assuérus, qu'il trouverait la mort sur le même gibet qu'il préparait à Mardochée? Dieu, sans doute, aurait pu épargner toutes ces injustices : il aurait pu tout d'un coup élever Joseph, et tout d'un coup punir l'audacieux Aman; mais il n'eût point assez montré la force de son bras, ni assez confondu notre vaine prudence. C'est par de semblables leçons que Dieu nous instruit chaque jour; c'est par ces effets imprévus, toujours si loin de nos pensées, qu'il se plaît à tromper l'orgueil de nos conseils; c'est par ces grandes catastrophes de la vie humaine, où l'on voit tantôt dominer ce qui paraissait le plus faible, et tantôt échouer ce qui est le plus habile, où tour à tour l'homme est conduit à la gloire par l'ignominie, et à l'ignominie

par la gloire, qu'il nous force de reconnaître que c'est lui seul qui mortifie et qui vivifie, qui élève ou abaisse selon son bon plaisir, qu'il n'y a nul mortel sur la terre, si grand ou si prévoyant qu'il soit, qui puisse sonder le fond de sa destinée, et disposer ni des autres ni de lui-même; que toute vue humaine est toujours courte par quelque endroit; et qu'enfin nos plus subtiles dispositions sont toujours maîtrisées par un conseil plus haut, contre lequel toute précaution est un piège, et toute sagesse un écueil: *Non vestro consilio, sed Dei voluntate.* (Gen., XLV, 8.)

Ainsi, dans l'ordre des sociétés, la Providence se sert des guerres et des malheurs publics pour exercer sur les nations ses redoutables jugements. Quand nous lisons l'histoire des empires, nos yeux distraits n'y voient qu'un enchaînement d'aventures uniquement réglées par le sort des armes et par l'ascendant de la fortune; mais combien Dieu y paraît grand, à qui sait démêler dans ces événements son adorable providence! Qu'il est beau de voir comment, sans le savoir ni le vouloir, chaque conquérant lui prête sa main, chaque politique ses vues, pour transporter, comme il lui plaît, la puissance d'un peuple à un autre, et se rendre l'arbitre de la prospérité ou de la désolation publique; comment elle se sert des armes de Cyrus pour écraser l'impie Babylone, des armes d'Alexandre pour punir l'orgueil des Perses, des armes de Nabuchodonosor pour châtier Jérusalem, et enfin de celles de Tite pour la réduire en cendre; comment elle se sert du brigandage des barbares pour démembrer le plus grand des empires devenu le plus criminel; comment, par ce partage, elle rend plus rapide la propagation de son Evangile; comment enfin, considéré sous ce point de vue, le monde entier change de face, et, d'un théâtre d'injustices, devient un lieu de règle et d'équité où le doigt de Dieu paraît seul; où tout, venant de lui, retourne à lui; où l'on ne voit aucun désordre qui ne serve à ses fins, aucun fléau dont il ne tire quelque avantage, et point d'iniquité qui ne concoure aux prodiges cachés de sa toute-puissance!

Ainsi, dans l'ordre de la religion, la Providence se sert victorieusement des infidèles pour faire triompher, quand il lui plaît, l'empire de la grâce: elle se sert des hérétiques pour l'éclaircissement de la saine doctrine; des incrédules pour le triomphe de la foi; des schismatiques pour mieux prouver l'inaltérable unité de l'Eglise; des Juifs pour être des témoins au Messie promis, et des garants aux anciens oracles; des persécuteurs pour multiplier les palmes des martyrs; enfin des efforts réunis de l'enfer et du monde pour mieux montrer que l'ouvrage de Dieu est immortel et invincible comme lui.

Ainsi, du haut des cieux, Dieu regarde les faibles mortels: il les voit comme des enfants toujours occupés de mille projets frivoles, toujours timides ou hardis à l'ex-

cès, aussi faciles à tromper que difficiles à retenir, se trahissant par leurs propres mesures, d'autant plus faibles en raison qu'ils sont plus impétueux en desirs, et sans cesse faisant plus ou moins qu'ils ne pensent. Il se rit de leurs vaines sollicitudes; il en a pitié, il les laisse faire, et à travers leurs folles entreprises, il avance vers son but, et d'une fin à une autre fin, il atteint tout avec autant de douceur que de force. (*Sap., VIII, 1.*) Il distingue par là son glorieux empire de l'empire des hommes, auquel on se soustrait ou par la fuite ou par la force, ou par l'adresse, tandis que, sous le sien, on n'est jamais plus dans sa dépendance que lorsqu'on se montre plus rebelle. A quoi pensons-nous donc, chrétiens, lorsque nous combattons la Providence, ou que nous oublions son empire? Espérons-nous éluder par nos artifices, ou suspendre par nos délais ses dispositions éternelles? Ah! n'oublions jamais que contre Dieu toute puissance devient faiblesse, comme avec lui toute faiblesse devient puissance; songeons qu'en refusant de nous soumettre à ce premier mobile, nous ne faisons que nous priver de ses lumières, sans nous aider par notre propre résistance, et que tous nos complots pour nous soustraire à sa domination seraient toujours les plus inutiles, quand ils ne seraient pas les plus criminels.

Mais s'il est des désordres que Dieu permet pour faire triompher sa puissance, il en est d'autres qu'il ménage pour faire briller sa sagesse; et de ce nombre sont les souffrances et les revers qu'il envoie à l'homme de bien. Ames justes et désolées que Dieu aime, mais qu'il lui plaît d'abandonner à toutes les misères de cette triste vie, venez, je vous raconterai le mystère de la Providence; je vous la montrerai veillant sur vous avec d'autant plus de soin, qu'elle semble plus vous oublier et dédaigner votre affection et vos services. Trop souvent vous vous êtes plaint! trop souvent, dans le fort de l'orage, vous avez demandé à Dieu pourquoi il s'endormait, et vous laissait sans assistance: *Quare obdormis, Domine?* (*Psal. XLIII, 22.*) Mais n'aurait-il pas pu vous répondre, comme autrefois à ses disciples (*Matth., VIII, 26*): 'Hommes de peu de foi, d'où viennent tant de défiances? ne sais-je pas ce que je dois, ne sais-je pas ce qu'il vous faut? Aveugles, laissez agir ma providence; je peux bien vous traiter quelquefois en père rigide, jamais en père indifférent: croyez que, si ma main vous blesse, elle sait aussi vous guérir, et que, quelque sensibles que soient les coups que vous porte mon bras, c'est ma sagesse qui le règle, et mon amour qui le conduit. Oui, mes frères, à n'en juger que par les apparences, on ne voit d'abord dans les malheurs de la vertu qu'oubli et abandon d'une Providence inattentive; mais qui sait pénétrer la sagesse de ses voies, aperçoit aisément la cause de ce sommeil mystérieux. C'est alors qu'il la voit tantôt sondant le cœur des justes et s'assurer de leurs

fidélité par de longues épreuves ; tantôt les affligeant pour épurer leurs affections terrestres, et leur apprendre à s'attacher à Dieu, non par ce qu'il donne sur la terre, mais par ce qu'il renferme en lui de grand et d'adorable ; quelquefois, leur envoyant ces épreuves pour les mettre à couvert des malheureux écueils de la prospérité, pour fortifier la trempe de leur âme, et les sauver par d'utiles revers des périls des richesses et de la contagion des profanes plaisirs ; plus souvent, pour les tenir unis à Dieu par un lien d'autant plus étroit que, ne trouvant plus autour d'eux que des objets de pleurs et d'amertumes, ils sont presque forcés de se tourner vers lui, comme vers l'unique bien et le centre immuable de la béatitude ; toujours les éprouvant pour multiplier leurs mérites en augmentant leurs combats, et pour accroître leur récompense en multipliant leurs mérites.

Conduite adorable d'une Providence aussi sage que bienfaisante. Eh ! que deviendrait en effet l'homme juste, si tout réussissait au gré de ses desirs ? Où serait son humilité, s'il n'essuyait jamais aucune humiliation ; sa prudence, s'il ne rencontrait point d'embarras ; sa modération, s'il n'éprouvait jamais de contrariétés ; sa constance, s'il ne surmontait point d'obstacles ; sa générosité, s'il ne faisait jamais d'ingrats ; sa compassion, s'il n'éprouvait jamais ni douleurs ni misères ; enfin, sa soumission et son entière dépendance, si, secouru toutes les fois que la nature souffre, et n'ayant rien à demander, il ne sentait jamais ni le prix de la grâce, ni le fardeau de son néant ?

Maintenant, et par une raison contraire, nous concevons la prospérité du méchant, sous l'empire de la Providence. Nous voyons clairement que, quand il est heureux, c'est qu'il n'est pas, ainsi que l'homme juste, jugé digne de souffrir ; c'est qu'il ne faut point de creuset, quand on connaît un faux métal ; c'est que Dieu ne s'intéresse plus, en quelque sorte, à le former pour lui ; c'est que les grands combats ne sont point pour les âmes lâches ; c'est que les honneurs du triomphe ne lui sont point destinés, et que, n'ayant point de couronne à attendre, il n'a par conséquent point de victoires à remporter. Demander pourquoi les méchants sont heureux en ce monde, c'est demander pourquoi ils sont où amollis par les plaisirs, ou corrompus par les richesses, ou enivrés par les succès, ou assoupis dans une léthargie mortelle. O vous, à qui la vertu est chère, cessez enfin de murmurer, et apprenez à connaître la Providence : vous pleurez, tandis que le méchant nage dans les délices ; mais qui des deux le Seigneur devait-il visiter par les tribulations ? Voudriez-vous donc qu'il eût réservé à l'impie cette honorable distinction ? Est-ce à ses favoris, ou à ceux qu'il réprouve, que Dieu doit envoyer ces heureuses souffrances et ces pleurs salutaires, qui de la terre transportent nos desirs au ciel ? Est-ce une âme commune ou une âme

sublime qui peut supporter les revers et vaincre la nature ? Comme un maître exige plus de ceux qui parmi ses disciples annoncent les plus grands talents, comme un chef réserve au plus courageux les actions les plus difficiles, ainsi Dieu vous choisit pour les grandes épreuves de la force et de la patience. Ames prédestinées, connaissez donc votre bonheur et votre gloire ; et, quand l'impie, se prévalant de vos revers, osera vous demander où est la Providence, montrez-la lui dans cette sagesse adorable qui ne fait souffrir l'homme juste que pour son intérêt, pour l'honneur de la vertu et l'instruction du monde.

Cette admirable économie est le meilleur moyen dont se sert la sagesse de la Providence pour rendre méprisables les différents objets de l'ambition humaine. Si les richesses, les honneurs et les félicités du siècle eussent toujours été le partage des gens de bien, jamais nous n'en eussions connu la déplorable vanité ; nous aurions pu regarder tous ces futils avantages comme la récompense de la vertu, peut-être même les eussions-nous confondus avec elle : mais, quand nous voyons toutes les faveurs de la terre prodiguées aux derniers des hommes, alors nous élevons plus haut nos sentiments et nos pensées, alors nous découvrons évidemment que ces grands biens et ces places brillantes sont donc bien peu de chose aux yeux de l'Eternel, puisqu'il en fait présent aux plus vils mortels ; que cet or tant prisé, cette boue tant adorée, n'est donc point fait pour payer l'homme juste, puisqu'il est si souvent le vil salaire du méchant ; que les frivoles distinctions de cette courte vie ne font donc pas toute la différence entre le vice et la vertu ; que pour Dieu il n'y a de vraie faveur que son amour, de vraie disgrâce que sa colère ; et qu'enfin le ciel est le seul bien, et l'enfer le seul mal qui soit vraiment digne d'exercer sa justice.

Grand principe, mes frères, et dernier développement du mystère de la Providence. C'est faute de l'approfondir que tant d'esprits s'égarent ; c'est parce qu'ils ne savent pas percer les voiles du temps, et voir Dieu au delà, que tant d'esprits audacieux blasphèment la profondeur de ses voies adorables. Misérables mortels, dont l'existence n'est qu'un songe, qui n'occupons qu'un point dans l'espace, nous ne voyons jamais que ce rapide instant dont notre vie est composée ; parce que nous et nos conseils sommes limités dans le temps, nous voudrions que l'Etre infini y concentrât son plan immense, et que tous ses desseins s'accomplissent soudain dans la brièveté de nos années : c'est notre grande erreur. Si nous n'avions à espérer d'autres biens et d'autres maux que ceux de la vie présente, notre impatience serait juste, et sans doute nous aurions droit d'accuser la Providence du triomphe du vice et des larmes de la vertu, de nous scandaliser du partage inégal qu'en aurait fait le Créateur : mais il existe un avenir. Oui, il existe cet avenir

pour lequel tout arrive! Que ceux qui osent le nier nous expliquent comment, sous l'empire de Dieu, l'iniquité prévaut, l'innocence succombe: c'est à ces insensés à résoudre ce grand problème, à sauver, s'ils le peuvent, la justice de Dieu de cet effroyable chaos où il laisse le monde. Pour nous qui l'attendons, cet inévitable avenir, nous qui le concluons de l'excès même du mal présent, nous qui savons que notre temps n'est pas le temps de Dieu, qu'il ne borne pas ses conseils à la scène d'un jour qu'on appelle la vie, et que, du centre de son éternité, il ne considère que l'importance et la grandeur des choses qui doivent toujours être: pour nous, dis-je, et ce mélange, et ce chaos, et ce désordre passager, n'ont rien qui nous surprenne. Bien loin d'obscurcir à nos yeux sa justice, ils ne servent qu'à la faire briller avec plus d'évidence: nous la voyons alors indépendante des années et des siècles, attendant tout, ne hâtant rien, mûrissant tout dans le long calme d'une souveraine équité, n'ayant à dispenser que des biens ou des maux extrêmes, et, du fond du nuage où elle aime à s'envelopper, tenant toute la nature en attente de ce jour où brillera son éclatant soleil, dont nous ne voyons ici-bas que les premiers rayons et la plus faible aurore.

C'est sous ce point de vue qu'envisageait la Providence un sage inspiré par la Sagesse même. Il avait vu comme nous toutes les abominations qui couvrent la face de la terre; il avait vu sous le soleil l'injustice à la place du jugement, et l'iniquité dans le lieu que doit tenir la justice; il l'avait vu, mais que concluait-il de cet étrange renversement? quoi? que Dieu abandonne la vie humaine aux caprices du sort, et qu'il est ou trop différent pour s'embarrasser de ces désordres, ou trop faible pour y apporter du remède? Ainsi conclut le téméraire qui croit que Dieu doit précipiter ses conseils comme l'homme précipite ses jugements. Mais le Sage dit aussitôt dans son cœur: Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses: *Et tempus omnis rei tunc erit.* (Eccle., III, 17.) Conséquence admirable, et qui explique en un seul mot tout le secret de la Providence. Que l'innocent soit ici-bas persécuté, qu'importe? ce n'est point son séjour ni le lieu de son héritage; que l'impie s'élève comme le cèdre du Liban, qu'importe encore? je ne fais que passer, et il n'est déjà plus. Encore un moment, et le grand juge va venir, la balance à la main; encore un moment, et nous touchons à ce temps pour lequel passent tous les temps, où ce mélange si confus se démêlera, où toutes les inégalités se rectifieront, où Dieu séparera une seconde fois la lumière d'avec les ténèbres, et où enfin, par un dernier arrêt, tout rentrera dans l'ordre et sera mis à sa place éternelle: *Et tempus omnis rei tunc erit.*

O mon Dieu, que vos œuvres sont grandes et que vos voies sont justes! Qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô roi des

siècles? Si tous les justes prospéraient et que tous les méchants vécussent dans les larmes, alors peut-être je pourrais interroger votre justice, je pourrais vous faire l'outrage de penser qu'entièrement épuisée sur la terre elle n'est point immense et éternelle comme vous: mais quand je vois la confusion qu'elle permet, et l'impunité qu'elle souffre, je sens alors évidemment qu'il vous faut un plus vaste théâtre pour la manifester, qu'un grand changement se prépare, et que tout se mûrit pour ce jour formidable, centre de tous les jours, où vous mettrez à toutes choses votre dernière main: *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Ne parlons donc plus des désordres qui règnent sous l'empire de Dieu, ou parlons-en comme des grands moyens qui exercent et sa puissance, et sa sagesse, et sa justice. Et pour finir par un raisonnement qui réunit toutes nos preuves, pourquoi ce mélange si inégal et si confus des biens et des maux nous paraît-il un désordre, s'il ne répugne pas à un ordre primordial et nécessaire? pourquoi est-il irrégulier, s'il ne contredit pas une perfection souveraine? pourquoi est-il une injustice, s'il n'est pas opposé à une justice originalité et primitive? pourquoi enfin est-il un mal, s'il n'existe point une règle inaltérable et éternelle qui le condamne? Et cette règle, et cet ordre, et cette perfection, et cette justice, que sont-elles autre chose que la divine Providence? Ainsi que les ténèbres supposent la lumière, les écarts mêmes prouvent la règle, et le désordre décèle l'harmonie. Nous sommes confondus quand nous voyons, avec le Sage (Eccle., IX, 2), que tout arrive également au juste et à l'injuste: n'est-il pas dans l'ordre, chrétiens, que nous soyons ainsi scandalisés? c'est le cri souverain d'une Providence qui parle au fond de tous les cœurs, et qui ne permet pas que l'on voie de sang-froid une confusion si étrange. Si nul de nous ne réclamait contre l'insolence du vice et n'était indigné de la paix du pécheur, c'est bien alors qu'on pourrait demander si Dieu s'occupe de ce monde, et s'il est vrai qu'il sachent tout ce qui se passe ici-bas: *Quomodo scit Deus, et si est scientia in Excelso?* (Psal. LXXII, 11) Mais tant qu'aux yeux de la raison le vice sera hideux et punissable, tant que les succès de l'imposture et de la fraude exciteront l'indignation, tant que l'on ne concevra point que la vertu puisse être si souvent ou décriée ou avilie, la Providence triomphera, et ce soulèvement de toute la nature contre le mal dont nous sommes témoins sera toujours le plus bel hymne qui ait été jamais chanté en son honneur.

Nous le concevons donc maintenant cet arbitre suprême des événements du monde, qui, par une secrète loi, ramène tout à lui, qui permet le péché et n'en est pas moins saint, qui souffre le désordre et n'en est pas moins juste, qui envoie les misères et n'en est pas moins bon; qui, dans le plan de l'univers, laisse des taches et des imperfec-

tions et n'en est que plus sage, qui permet qu'on lui résiste et n'en est que plus fort, qui de toutes les volontés ne fait que sa volonté, qui de tous les desseins ne fait qu'un seul dessein; qui, se plaisant à nous surprendre dans les effets particuliers, fait néanmoins tout avancer avec une suite réglée; et qui enfin, cause de toutes les causes, toujours la même sous des scènes si variées, remuant tout le genre humain par un immuable conseil, appelant d'un coup d'œil ce qui est comme ce qui n'est pas encore, unit par un lien ineffable le règne de la nature et de la grâce, les créatures intelligentes avec les êtres matériels, les causes libres avec les causes nécessaires, le présent avec l'avenir, le ciel avec la terre, le temps avec l'éternité.

Providence suprême, dans laquelle nous vivons, nous sommes et nous agissons; inépuisable source de bienfaits et de grâces, pardonnez à mon zèle d'avoir plutôt justifié vos miraculeuses ténèbres que célébré les bénédictions immortelles dont vous comblez, dit le Prophète (*Psal.* CXLIV, 16), tout être qui respire. Mais tel est l'esprit dominant de ce siècle, que vous avez presque toujours besoin d'apologie, et que tous vos secrets sont devenus pour lui, non des titres pour vous adorer, mais des droits pour vous contredire. Qu'ils sont à plaindre cependant ces arides censeurs qui n'ont ici tant de raison que parce qu'ils manquent de reconnaissance et d'amour! Hélas! que font-ils autre chose que disputer contre leur intérêt et s'armer contre leur bonheur? Eh! que serait donc l'homme, ô mon Dieu! si, jeté sans dessein et sans but dans l'abîme de la nature, il n'avait, parmi tant de malheurs et de vicissitudes, d'autre consolation que la nécessité, et d'autre maître que le hasard? Oui, vous ne m'avez fait ignorant, faible, sujet aux vices et aux misères, que pour m'apprendre à m'appuyer sur votre force et à m'éclairer de votre sagesse. Ah! je ne parlerai donc plus de hasard, ou si mon ignorance emploie ce nom pour désigner le cours inaperçu de vos opérations, toujours elle sera gravée dans mon cœur, cette vérité consolante, qu'où la sagesse est infinie et la puissance sans bornes, il n'y a plus de place pour le hasard ni d'empire pour la fortune. O joie! ô repos de mon âme! il est donc vrai que le monde n'est pas orphelin: je sais à qui je crois, je sais en qui j'espère. Avec quel abandon je me jette, ô mon Dieu! dans le sein de votre providence! Qu'il m'est doux de penser que ma sûreté ne dépend que de vous; que tout mon être vous appartient; que c'est un père juste et bon qui a fixé mon sort, et qu'enfin ce qu'on appelle la nature n'est que l'art de votre sagesse, et le destin, que les décisions souveraines de votre volonté! Apprenez-moi à la connaître cette volonté sainte! à m'y conformer, à m'y résigner; qu'elle soit

désormais ma règle et ma science; environnez-m'en comme d'un bouclier, ainsi que parle le Prophète (*Psal.* V, 13), afin qu'après avoir été, pendant la vie, l'unique objet de ma soumission, elle devienne à mon dernier moment le garant assuré de ma béatitude. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA MISERICORDE DE DIEU.

Dicite filiæ Sion: Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Math.*, XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion: Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur.

Nous vous avons tenu, il n'y a pas longtemps, nos très-chers frères, un langage bien différent (42): nous avons fait briller sur vos têtes ce glaive redoutable qui blesse et rien ne l'émousse, qui frappe et rien ne l'arrête; nous vous avons montré le Dieu qui dit dans sa fureur: *La vengeance est à moi* (42) (*Deut.*, XXXII, 35); nous vous avons prouvé que nul ne peut mesurer la puissance de sa colère (*Psal.* LXXXIX, 11); que le péché de Juda est écrit avec un burin de fer, et que l'espérance du pécheur périra avec lui. Et voici qu'aujourd'hui, pour entrer dans l'esprit de notre Evangile, d'autres pensées nous occupent: nous venons vous prêcher le Roi pacifique, ce Roi plein de douceur, qui n'ose pas même casser le roseau à demi brisé; ce roi, ou plutôt ce père, plus jaloux d'avoir des enfants que des sujets, de toucher par sa bonté que d'effrayer par sa justice; enfin ce maître tendre et généreux, sous l'empire duquel la première loi est l'amour, et le premier hommage la confiance.

Mais viens-je donc ici me contredire, chrétiens, et renverser d'une main ce que j'ai établi de l'autre? Non, sans doute, si je parais ici vous présenter un autre Dieu, c'est que je m'adresse aujourd'hui à des personnes bien différentes. Nous avons annoncé le Dieu terrible aux pécheurs endurcis, et nous allons offrir le Dieu de toute consolation à ceux qui pèchent par désespoir, aux consciences timides faussement alarmées: nous avons effrayé ces âmes tristement courageuses qui se réjouissent quand elles ont fait le mal, et nous allons dire aux pusillanimes de se fortifier; enfin, nous avons parlé aux impénitents de Samarie, et aujourd'hui nous nous adressons à la fille trop craintive de Sion: *Dicite filiæ Sion.* O Dieu! c'est ainsi que peu d'hommes connaissent votre justice; toujours enhardis par la présomption, ou glacés par la défiance, sans cesse partagés entre les attentats de la révolte ou les perplexités du découragement, lâches s'ils ne sont téméraires, ils ne vous laissent que la triste alternative, ou de punir des audacieux qui se servent de votre bonté contre vous-même, ou de prodiguer en vain votre tendresse à des cœurs abattus que vous ne pouvez point rassurer à force de bienfaits.

(42) Ce sermon fut prêché le dimanche des Rameaux. L'orateur avait parlé, le dimanche de la Passion, sur la justice divine. (1^{re} édit.)

C'est contre ces derniers, ou plutôt c'est en faveur des âmes injustement découragées, que je viens élever ma voix. Soins consolants de notre ministère! il est donc vrai que nous parlerons aujourd'hui le langage de la dilection, il est donc vrai que nous chanterons, avec le prophète (*Psal. LXXXVIII, 1*), les divines miséricordes, et que nous déploierons ici les richesses du cœur immense qui nous aime jusqu'à la fin. Hélas! serions-nous donc toujours forcés de tonner dans les chaires chrétiennes? ne pourrions-nous jamais nous reposer sur des objets plus doux? Mes frères, serions-nous donc toujours vos juges, et jamais vos amis: toujours les ministres des vengeances du ciel, et jamais les organes de sa clémence? Ah! s'il est un art dans l'éloquence chrétienne, c'est sans doute celui de consoler et d'attendrir: c'est là le vrai génie de la persuasion. Tel qui voit sans pâlir les éclats de la foudre, se rend, pour l'ordinaire, aux douces émotions d'un ministère consolateur; et le même qui résistait à l'effrayant tableau de nos menaces, cède sans peine aux effusions de notre charité, et court baigné de larmes se précipiter dans nos bras.

Hâtons-nous donc, mes frères, de célébrer la sainte espérance en exposant la certitude de ses motifs, et de confondre la fausse crainte en découvrant la vanité de ses prétextes. Tout nous invite à espérer en la miséricorde de Dieu: rien ne peut, dans une âme chrétienne, autoriser le découragement et la défiance, deux réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me prévenez, sans doute, chrétiens, et il est inutile de vous dire ici que ce n'est point aux téméraires et aux impies que s'adresse ce discours. Je viens encourager les timides, et non enhardir les audacieux: en prêchant la miséricorde, je la présente comme un soutien dans votre pénitence, et non comme un asile dans vos désordres; comme la consolation de votre repentir, et non comme le garant de votre impunité. Loin donc ces libertins présomptueux qui s'applaudissent dans leur sécurité, et qui, au lieu de demander grâce, ont l'audace de l'exiger. Pourraient-ils ignorer que le Dieu d'Israël n'est bon que pour ceux qui le craignent, qui pleurent amèrement après l'avoir perdu, et qui pleurent encore après l'avoir trouvé; qu'à eux seuls il est permis d'espérer le pardon, et qu'il n'est rien en Dieu qui ne soit propre à ranimer leur confiance, soit qu'ils le considèrent avec les yeux de la raison, soit qu'ils en jugent d'après les touchantes idées que nous en donne l'Évangile?

Et d'abord que nous dit la raison? que plus Dieu est compatissant, plus il est adorable; que le bien souverain ne cherche qu'à se communiquer et à se répandre; que toutes ses opérations vont aboutir et se confondre dans l'amour; que sa colère n'est que son amour qui menace, ses châtiments son

amour qui éprouve, sa providence son amour qui veille, sa sainte jalousie son amour qui s'irrite; qu'il n'est juste que par emprunt, dit Tertullien; que tout ce qu'il a de bien-faisant vient de lui, et tout ce qu'il a de rigoureux lui vient de nous: ce qui fait dire encore à Isaïe que la justice n'est en Dieu qu'un ouvrage étranger à lui-même: *Peregrinum opus ab eo (Isai., XXVIII, 21)*; que c'est pour signaler sa gloire autant que sa bonté, qu'il prodigue envers nous ses bienfaits et ses grâces, suivant cette belle parole: C'est pour moi que j'oublie les crimes et que j'efface les iniquités: *Deleo iniquitates propter me (Isai., XLIII, 25)*; qu'ainsi nos fausses craintes l'outragent autant que nos rébellions, et que, s'il est indigné contre l'impie, qui méconnaît son existence, il a droit d'être irrité contre le pécheur pusillanime qui se méfie de sa bonté.

Telles sont, mes frères, les premières notions que nous donnent de Dieu nos lumières naturelles. Elles n'ont jamais varié sur le grand attribut de la miséricorde: c'est la foi de tous les peuples et le dogme du genre humain. La raison a pu s'égarer au point de contester à Dieu sa prescience, sa liberté, et même sa puissance: elle n'osa jamais lui disputer l'infinie bonté. La première idée qui naît en nous à la vue de l'Être suprême, c'est celle de sa miséricorde: c'est la seule de ses perfections qui soit à notre portée, la seule que nous concevions clairement. Bon Dieu! c'est le premier mot que l'enfant bégaye, c'est le premier cri de sa raison. Demandez-lui s'il n'est pas vrai que Dieu nous aime, qu'il nous aime jusqu'à l'infini. Et nous-mêmes, chrétiens, ne l'éprouvons-nous pas chaque jour? A quel sommes-nous d'abord tentés d'avoir recours dans nos souffrances? Vers quel consolateur notre âme affligée aime-t-elle à se tourner? Quel nom prononçons-nous alors avec plus d'émotion? Quel est alors notre meilleur ami, le plus cher confident de nos peines? Une seule larme versée dans le sein de Dieu ne nous soulage-t-elle pas mille fois davantage que toutes les froides consolations des hommes? O mon Dieu! ô mon père! que de choses vous dites à mon cœur dans ces moments de peine et de chagrin où le monde me désespère par le vide de ses ressources! que vous m'êtes précieux dans cette triste solitude où me jette alors le néant de tout ce qui m'environne! Ah! celui qui peut tout pour adoucir mes peines n'est pas sans doute moins puissant pour effacer mon crime. Et pourquoi l'asile des affligés ne serait-il pas l'asile des pécheurs pénitents? Pourquoi serait-il plus touché de me voir malheureux qu'infidèle, plus propice à mes vœux quand je pleure mon infortune que quand je pleure mon péché? Non, mon Dieu, et dès que j'ai tourné un seul regard vers vous, puis-je dire avec le Prophète: Je sens renaître en moi le calme et l'espérance; parce qu'alors je vois mon juge dans mon consolateur, le vengeur de mes fautes dans le soutien de

ma faiblesse, l'arbitre de mon sort dans l'ami de mon cœur : *Memor fui Dei, et delectatus sum.* (Psal. LXXVI, 3.)

Que fais-je donc ici, mes frères ? Viens-je affaiblir la crainte et le respect que nous devons au Dieu puissant ? Ai-je perdu de vue sa majesté et sa grandeur suprême ? Ai-je donc oublié que je parle du Dieu qui veut, et la terre s'ébranle ; qui regarde, et le feu s'allume ; qui souffle, et tout se confond ? Non, sans doute. Mais Dieu, pour être grand, aurait-il donc besoin d'esclaves ? Une crainte pusillanime l'honore-t-elle plus qu'un amour tendre et pur ? Ne pourrions-nous donc pas imiter les séraphins ? Ils se prosternent devant l'Agneau, et sans cesse ils entonnent des hymnes et des cantiques ; ils se couvrent de leurs ailes, et brûlent d'un feu divin. Ah ! bien loin d'oublier sa majesté et sa puissance, nous en faisons ici le fondement de sa bonté. Nous disons : Dieu est souverainement grand, il est donc souverainement bon ; inaccessible à nos misères, il n'en connaît que mieux l'argile dont nous sommes formés ; plus la puissance l'environne, plus notre néant l'intéresse ; nous lui sommes d'autant plus chers, qu'il s'est joué en nous formant ; et telle est sa gloire suprême, que tout ce que les hommes donnent à sa tendresse, ils l'ajoutent à sa grandeur.

En effet, dit le Sage, c'est parce que Dieu est tout-puissant qu'il a pitié de nous : « *Misereris omnium, quia omnia potes.* » (Sap., XI, 24.) Pouvoir tout est souvent, dans les hommes, un titre pour n'avoir pitié de personne, ou plutôt les hommes ne sont ordinairement sévères et inflexibles que parce qu'ils ne peuvent pas tout. Ouvrons les histoires, et nous verrons que c'est toujours une puissance précaire ou mal affermie qui a formé tous les tyrans. D'où vient que la clémence a toujours été la première vertu de nos rois ? C'est qu'ils sont assis sur un trône inébranlable, et que leur puissance n'a d'autres bornes que les lois. Nous dirions donc ici, si les comparaisons étaient permises quand il s'agit de Dieu, que c'est précisément parce que sa grandeur et son autorité n'ont point de bornes, que sa miséricorde et sa patience doivent être infinies ; que plus il est souverainement fort, plus il doit avoir pitié de notre faiblesse ; que nous aurions bien plus à craindre s'il pouvait moins. Oui, mes frères, supposons un instant qu'on ôte à Dieu un seul degré de sa puissance, qu'il cesse d'être infiniment grand ; et alors tremblez, la crainte, la défiance, le désespoir, vous sont permis.

Il faut cependant l'avouer : la raison toute seule nous porte à espérer l'infinie miséricorde, bien mieux qu'elle ne la prouve. Dieu est bon, voilà sans doute ce que nous disent nos lumières naturelles. Mais comment, mais jusqu'à quel point, mais de quelle manière peut-on se le rendre propice ? C'est ici qu'elles s'arrêtent. Aussi, chrétiens, avant que l'Evangile nous eût fait luire son flambeau, quel spectacle m'offre le monde ? Une crainte rampante a glacé tous

les cœurs. Que d'esclaves qui se prosternent ! que de barbares expiations ! que d'auteurs gémissant sous le poids des hécatombes ! Tout tremble. Disons-le hautement : il nous fallait le Dieu de l'Evangile pour calmer nos frayeurs et dissiper nos défiances ; lui seul est le Dieu des pécheurs. Quel Dieu ! mes frères, et qui me donnera d'ouvrir à vos yeux son cœur adorable, de me perdre avec vous dans cet océan sans rives et sans fond, dans ces immenses dimensions, dans la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de cet abîme qui surpasse toute connaissance ? Parlez donc à ma place, sacrés organes de la Divinité ; peintres sublimes que dirigea l'éternelle sagesse, prêtez-moi vos traits brûlants et vos images ravissantes ; et vous, Esprit vivifiant, soufflez immortel de Dieu même, fondez la glace de mon cœur, et que mes paroles toutes de feu, comme celles d'Elie, portent dans l'âme de mes auditeurs la douce paix de la confiance avec la flamme du sentiment.

Eh ! qui peut ne pas la sentir, cette divine flamme, à la vue d'un Dieu qui donne à son amour des traits aussi touchants, des caractères aussi aimables ? les soins empressés de l'amour : il nous garde comme la prunelle de son œil, il nous visite dès l'aurore ; il est avec nous, soit que nous passions les mers, soit que nous ayons à craindre le feu ou la tempête ; il connaît toutes ses brebis, il les appelle chacune par leur nom, il marche toujours devant elles : *Ante eas vadit.* (Joan., X, 4.) Les doux reproches de l'amour : *Que pouvais-je faire de plus à ma vigne ?* (Isa., V, 4.) Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! (Matth., XXIII, 37.) J'ai nourri des enfants, j'les ai élevés au comble de la gloire, et ils m'ont méprisé. (Isa., I, 2.) J'étends mes bras tous les jours vers un peuple contredisant et rebelle. (Isa., LXV, 2 ; Rom., X, 21.) La constance de l'amour : *Je suis à la porte de votre cœur, et je frappe.* (Apoc., III, 20.) Il ne se rebute pas, il frappe ; vous faites la sourde oreille, n'importe, il frappe toujours malgré vos résistances. Que les hommes s'offensent d'un refus, il ne connaît pas ce faux point d'honneur ; vos rigueurs pourront l'affliger, elles ne l'arrêteront pas : plus vous vous obstinez, plus il persistera, et il vous fera souvent douter, à force d'importunités, s'il ne serait pas plus doux de lui ouvrir que de lui résister. Les larmes de l'amour : il pourrait lancer la foudre, le tonnerre n'attend qu'un seul de ses regards pour servir ses vengeances ; et il s'attendrit sur notre sort, et il déplore la perte du pécheur, ainsi que celle de Jérusalem, et il laisse couler ses pleurs, dussions-nous les regarder comme les preuves de sa faiblesse ou le désespoir de sa toute-puissance : *Flevit super illam.* (Luc., XIX, 41.) Les prévenances de l'amour : voyez comme il reçoit cet enfant coupable, que la nécessité, bien plus que le remords, traîne vers la maison paternelle. L'attendre, ah ! c'est trop peu pour son cœur impatient ; il faut voler à sa

rencontre, il faut lui épargner la honte du retour. Loin de ce tendre père ces calculs d'une dignité qui craindrait de se compromettre. Ce fils ingrat n'a pas encore ouvert la bouche, et son père l'a entendu; il n'a pas encore manifesté son repentir, et il est absous; il devrait être aux pieds de l'auteur de ses jours, et il est déjà dans ses bras. Les artifices de l'amour : que ne fera-t-il point pour conquérir nos cœurs ! Il prendra tous les langages, il empruntera toutes les formes; insensibles, il nous attendrit; rebelles, il nous épouvante; timides, il nous encourage; il oublie nos injures pour ne se plaindre que de nos malheurs; il ne nous parle de nos crimes que sous le nom de nos misères. Faut-il s'accommoder à nos penchants, descendre même jusqu'à nos faiblesses ? Il se montrera parmi nous comme l'un de nous, pauvre, infirme, faible, souffrant; semblable à ce pasteur ingénieux qui se couvre de la toison de ses brebis, pour les attirer plus sûrement à lui. Le désintéressement de l'amour : il s'oublie lui-même, il ne cherche que nous; il a bien moins à cœur ce que nous lui devons que ce que nous nous devons à nous-mêmes. *Goûtez et voyez*, nous dit-il, *combien le Seigneur est doux*? (Psal. XXIII, 8.) Pourquoi vous rebuter ? Essayez au moins mon fardeau, avant que de vous plaindre. Vous me quittez, ingrats ! et pour qui ? pour le monde ! Servez-le, j'y consens, s'il peut jamais vous rendre heureux; oubliez ma grandeur, oubliez ma puissance; fuyez-moi, si mon joug n'est pas doux et léger; mais, si sans moi la joie n'est qu'une erreur, le bonheur qu'un mensonge, mon fils, donnez-moi votre cœur. Les transports de l'amour : enfin il l'a trouvée, cette brebis chérie; qu'il lui en a coûté de peines ! Enfin il l'a trouvée ! O moment ! ô bonheur ! qui pourra le dépeindre ? ce n'est plus de la joie, c'est une ivresse. Parents, voisins, amis, accourez, venez tous pour le congratuler; son cœur, trop plein de sa félicité, cherche partout des compagnons qui la partagent : *Congratulamini mihi*. (Luc., XV, 6.) Enfin l'excès, l'héroïsme de l'amour : les doux noms de défenseur, d'ami, d'époux, de père même, n'expriment point encore assez tout ce que sent son cœur. Craignant toujours de ne pas rassurer entièrement, il veut encore se montrer à nous rempli de la tendresse d'une mère... Une mère ! ô vous qui portez ce nom vénérable, dites-nous ce que c'est que le cœur d'une mère, vous seules pouvez le définir. Expliquez-nous, s'il est possible, quels furent vos ravissements lorsque l'enfant de vos douleurs vous sourit pour la première fois. Avec quelles extases vous contempliciez ses attraits purs et ses grâces naïves ! avec quels transports vous reçûtes ses premières caresses ! avec quelles palpitations vous le pressiez sur votre sein ! Racontez-nous encore comme vous vous plaïsiez à bégayer avec lui, comme vous descendiez jusqu'à ses moindres amusements, comme vous saviez faire de ses jeux enfantins vos plus chères délices. Dites-nous,

de quels yeux le voyez-vous maintenant croître, s'embellir chaque jour, et retracer d'une manière plus sensible vos traits et votre image; comment vous partagez et ses succès et ses disgrâces, comment enfin tous vos désirs et toutes vos passions vont s'absorber et se confondre dans ce cher et unique objet. Ah ! le cœur d'une mère, c'est le chef-d'œuvre, c'est le miracle de la nature : eh bien ! tel est le cœur de Dieu. En est-ce assez ? Non, chrétiens, quand même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai jamais. (Isa., XLIX, 15.) Pécheurs, qui ne voyez entre les mains de Dieu que le glaive et la foudre, serez-vous donc enfin satisfaits ? Que désirez-vous davantage ? comment auriez-vous donc voulu que Dieu s'expliquât ; que pouvait-il faire de plus pour calmer vos alarmes ? Trouvez, s'il est possible, des images plus douces, des expressions plus tendres ; et, s'il vous eût été permis de faire Dieu à votre gré, auriez-vous pu le rendre et plus touchant et plus aimable ?

Que conclure de tout ceci, chrétiens ? C'est que, Dieu ayant pour nous les sentiments d'une mère, nous devons donc avoir pour lui les sentiments d'un fils. Or, quels sont les véritables traits du caractère filial ? C'est l'amour, c'est la confiance. Voyez-vous cet enfant ? le moindre péril l'avertit qu'il a une mère, il ne connaît point d'autre asile. Que son sommeil est doux, qu'il est profond, quand il repose dans le sein de sa mère ! Craintif et timide partout ailleurs, qu'il est fort, qu'il est puissant, quand il la serre entre ses bras ! De là, comme d'un rempart, il défie tous ses ennemis, il a oublié sa faiblesse ; il ne redoute, il ne soupçonne aucun danger : ce frère et tendre roseau paraît braver les vents et la tempête. Pécheurs lâches et méfiants, voilà votre modèle. Oh ! que le Prophète avait bien saisi cette idée, quand il disait dans une tendre effusion de son âme : J'irai me reposer avec délices dans le sein de mon Créateur, j'irai me jeter dans ses bras : loin de la crainte et de la défiance, j'y coulerai des jours sereins et calmes, j'y dormirai dans une paix profonde, et ma sécurité sera inaltérable comme mon espoir sera sans bornes : *In pace in idipsum dormiam, et requiescam*. (Psal. IV, 9.)

O vous qui regardez votre Dieu comme un maître inflexible, dont l'implacable sévérité exige ce qu'il n'a pas donné, et moissonne ce qu'il n'a pas semé, quels auraient été vos sentiments si vous l'eussiez vu dans l'étable de Bethléem, sous la forme la plus douce et la plus aimable, sous les traits d'un enfant pauvre qui intéresse par ses pleurs, ses charmes et sa faiblesse ; si vous eussiez percé l'auguste obscurité de sa vie privée pour l'admirer dans un humble atelier aux pieds de Marie et de Joseph ; si vous l'eussiez suivi dans les fonctions laborieuses de son ministère, dans ses courses pénibles, tout couvert de sueur, épuisé de fatigues, allant de ville en ville pour évangéliser les pauvres et y porter la concorde et la paix ; si

vous aviez contemplé de vos propres yeux ce charitable Samaritain devenu l'amî de tous les affligés, l'appui de tous les faibles, ne faisant usage de sa puissance que pour guérir les infirmes, apaiser les flots et calmer la tempête; si vous aviez vu ce bon Pasteur, dont la bouche distillait le lait et le miel, dont l'onction pénétrante s'insinuait si bien dans les cœurs; ce père aimable, simple dans ses manières comme dans ses vertus, entouré d'une foule de jeunes enfants qu'il bénit et qu'il embrasse, indulgent pour les plus grands pécheurs, jusqu'à rendre sa sainteté suspecte, ne dédaignant pas de visiter les publicains et de se prêter même à la gaieté de leurs repas, agréant les parfums de la femme pécheresse, ne craignant pas de paraître enfreindre la loi du Sabbat dès qu'il s'agit de se montrer compatissant et charitable; si vous aviez été du nombre de ses disciples à qui il répétait sans cesse: *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres* (Joan., XIII, 33, 34); *petit troupeau, ne craignez rien* (Luc., XII, 32); *je vous aime comme mon Père m'a aimé* (Joan., XV, 9.) Chrétiens, répondez-moi: vous eût-il inspiré la crainte et la défiance? Auriez-vous pu douter de sa miséricorde? Ah! un charme irrésistible vous eût entraînés malgré vous. Avec quel empressement l'auriez-vous abordé! Avec quel zèle lui auriez-vous dit: *Maitre, je vous suivrai partout où vous irez!* (Matth., VIII, 9.) Avec quels transports vous seriez-vous écrié: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!* (Luc., XVIII, 38.) Avec quelle confiance auriez-vous touché le bord de sa robe! Comme ses regards tendres auraient ranimé votre espérance! comme ses paroles divines auraient porté dans votre âme le calme et la consolation! Comme vous auriez passé rapidement du remords au repentir, du repentir aux larmes, des larmes à la joie, de la joie à l'amour! Hommes de peu de foi, pourquoi douter encore? Ce même Dieu, qui, bien loin de vous alarmer, aurait été votre unique asile, ce médecin consolateur, qui aurait mis sur toutes vos blessures un baume salutaire, vous tend encore les bras; du haut des cieux qu'il habite il vous dit encore aujourd'hui: *Venez à moi, et je vous soulagerai* (Matth., XI, 28); *maison d'Israël, pourquoi mourriez-vous?* (Ezech., XVIII, 31.) Il a toujours les mêmes entrailles: *il est toujours vivant afin d'intercéder pour vous* (Hebr., VII, 25); il est tout aussi bon, tout aussi père dans la splendeur des saints que dans les humiliations de sa vie mortelle; et, si du sein de l'immortalité, si du centre de sa puissance il pouvait jamais oublier combien nous lui fûmes chers, ses plaies le lui rappelleraient bientôt et crieraient miséricorde plus haut que nos péchés ne crieraient vengeance.

Hélas! qu'ai-je donc dit? Qu'ai-je parlé de gloire, de majesté et de puissance? Et pourquoi donc placer Jésus si loin de nous? Ne fait-il pas ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes? (Prov., VIII, 31.) Tournez vos regards vers l'autel: le voilà,

cet Agneau de Dieu, plus simple et plus touchant encore qu'il n'était durant le cours de sa mission; voilà ce Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance, voilà ce sang de l'aspersion qui parle plus favorablement que celui d'Abel. (Hebr., XII, 24.) Approchez sans effroi; je ne vous conduis point à la tempête et à l'obscurité. Plus de montagnes inaccessibles, plus d'éclairs, plus de foudres qui retentissent au loin: ce Jésus ne vous demande ici que l'amour, et l'amour, dit saint Jean, *chasse la crainte*. (I Joan., IV, 18.) Ecoutez en silence: que dit à votre cœur tout l'appareil de ce sanctuaire, ces voiles mystérieux qui couvrent le Saint des saints, ce propitiatoire qui s'ouvre au gré de vos désirs, cette table sacrée d'où personne n'est exclu, et où le père de famille vous force même de vous asseoir? Mes frères, pourquoi seriez-vous donc défiants et timides? *Quid timidi estis?* (Matth., VIII, 26.) Vous êtes dans ce temple comme investis de la miséricorde; tout vous annonce le pardon, tout vous inspire la confiance. Ici c'est une eau salutaire qui met en fuite vos ennemis; là une eau plus salutaire encore qui vous régénère et vous sanctifie. Ici c'est un baume précieux pour vous fortifier et guérir vos blessures; là des tribunaux favorables où votre juge devient lui-même votre avocat; à côté, ces portes saintes qui, comme celles du ciel, s'ouvrent sans distinction de places et de rangs; sur vos têtes, une voûte sacrée qui ne semble placée entre vous et le ciel que pour en repousser la foudre; partout des autels, des prêtres, des oblations; le sang de Jésus-Christ qui coule à grands flots, qui ruisselle et qui vous inonde. O mes frères, encore une fois, pourquoi donc êtes-vous timides? *Quid timidi estis?*

Ecoutez ici ce que vous dit la religion: Eh quoi! chrétiens, vous enfants de la femme libre, vous qui n'êtes plus appelés les esclaves, mais les amis; vous les amis! m'offrirez-vous toujours un hommage avili par la défiance? Tendre et sensible nourrice, aurais-je toujours la douleur de vous voir dédaigner mes caresses et repousser les soins empressés que je vous offre? Moi qui vous fournis à chaque instant des secours aussi multipliés que vos besoins, aussi grands que vos misères, aussi prompts que vos désirs; moi qui ne suis qu'un supplément à la faiblesse humaine, le refuge du pécheur pénitent contre les poursuites de la divine justice; moi la fidèle dépositaire de promesses, des serments que Dieu a faits, pardonner au repentir sincère, je n'ai donc jamais la consolation de jouir de votre confiance? Me ferez-vous toujours l'outrage de me confondre avec cette marâtre cruelle qui faisait trembler sous sa main une foule de mercenaires? O mes fils, mes chers fils! moi, je vous parle comme à mes fils: *« anquam filius dico* (II Cor., VI, 13); » unique objet de ma sollicitude, ne l'oubliez jamais, le véritable esprit, la perfection de mes préceptes, c'est la confiance: plus elle est vive, plus

elle est digne de moi ; plus votre hommage est noble, plus votre encens est pur ; et je proscriis tous ces cœurs d'autant plus faibles dans leur foi, qu'ils le sont dans leur espérance.

Tout nous invite donc à espérer en Dieu. Faisons voir maintenant qu'aucun prétexte ne peut autoriser dans une âme chrétienne le découragement et la défiance : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Dieu est infiniment juste : mon crime est trop grand pour en obtenir le pardon ; il faut, pour me sauver, un miracle de la grâce. Telles sont, chrétiens, les raisons précieuses dont la fausse crainte se sert pour nous décourager, et dont la réfutation va servir de nouvel aiguillon à notre confiance et de nouveau triomphe à la miséricorde de Dieu.

Dieu est infiniment juste ! Oui, sans doute, mes frères, venez l'apprendre de Job. Si l'on compare l'homme à Dieu, nous dit-il, il sera toujours trouvé coupable ; quand la vertu habiterait en moi, je prierais encore mon Juge de me pardonner ; quand mes mains seraient aussi brillantes que le soleil, votre lumière, Seigneur, les ferait paraître impures. (*Job*, IV, 17 ; IX, 15, 30.) Ah ! il n'ignorait donc pas que Dieu est infiniment juste ; mais que conclut-il de tout ce qu'il vient de nous apprendre ? que, quand même il serait écrasé sous la main du Tout-Puissant, il espérerait toujours en lui : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job*, XIII, 15.)

Dieu est infiniment juste ! Oui, sans doute, entendez encore le Prophète : Si vous observez mes iniquités, qui pourra, ô mon Dieu, se soutenir devant vous ? J'ai craint à la vue de vos jugements ; ils sont pour moi un abîme impénétrable. (*Psal.* CXXIX, 3 ; CXVIII, 120 ; XXXV, 7.) Ah ! il n'ignorait donc pas que Dieu est infiniment juste : cependant, qui eut jamais plus de confiance ? avec quel attendrissement lève-t-il les yeux vers la montagne d'où lui vient son secours ! avec quelle magnificence ne chante-t-il pas la multitude des divines miséricordes, et dans quels sublimes transports ne fait-il pas retentir ces paroles si tendres : *O mon Dieu ! ô ma miséricorde : « Deus meus, misericordia mea ! »* (*Psal.* CXX, 1 ; LVIII, 18.)

Dieu est infiniment juste ! Et voilà pourquoi vous devez craindre, mais non pas désespérer ; et voilà pourquoi je vous exhorte à vous humilier sous sa main puissante, et on à méconnaître sa main miséricordieuse paternelle ; et voilà ce qui doit vous rendre actifs et vigilants, et non lâches et pusillimes. Redoublez donc vos jeûnes, vos prières et vos aumônes ; que vos soupirs n'en soient que plus ardents et vos larmes plus abondantes : mais ne vous méfiez pas ; espérez même d'autant plus, que vous craignez davantage, puisque la crainte est un don de Dieu, le commencement de la sagesse, et qu'elle devient ainsi et le gage de votre pardon, et le motif de votre espérance.

Dieu est infiniment juste ! Mais, chrétiens, s'il est juste, il est aussi sauveur, *justus et salvator.* (*Zach.*, IX, 9.) Nouveau Melchisédech, s'il est roi de justice, il est aussi roi de paix. D'où vient donc, mes frères, cette tristesse qui va jusqu'à la mort ? Voudriez-vous donc nous dire que vous ne sauriez accorder l'excès de sa miséricorde avec sa sainteté et sa justice ? Vaine sollicitude ! inquiétude superflue ! laissez à Dieu le soin de concilier ces deux attributs, travaillez à fléchir et non à expliquer sa justice. C'est à lui à soutenir ses droits, c'est à vous à implorer ses grâces. Insensés ! supposez-vous condamnés à la mort, et près d'aller périr dans un affreux supplice. Le prince, touché de votre sort, consent à vous absoudre, et révoque la sentence : que feriez-vous alors ? et quel nom devrait-on vous donner, si, au lieu de bénir votre libérateur, et d'arroser ses pieds des larmes de la joie et de la reconnaissance, vous osiez discuter froidement s'il a pu ou dû vous faire grâce ?

Mais mon crime est trop grand pour en obtenir le pardon ! Ah ! sans doute, il est trop grand, et il l'est mille fois plus que vous ne sauriez vous le dépeindre. Il a osé attaquer l'Eternel jusque sur son trône, il a contristé l'Esprit-Saint, il a crucifié de nouveau le Roi de gloire. Sans doute, il est trop grand, il a coûté le sang d'un Dieu, il le profane, il le rend chaque jour inutile ; sans doute, il est trop grand, et si Dieu n'eût regardé la face de son Christ, ce péché eût resté éternellement sur vos têtes. Mais puisque le ciel est désarmé, mais puisque Dieu s'est fait péché pour nous, nous opposerons sans cesse le sang d'un Dieu à la grandeur de nos forfaits, les mérites d'un Dieu à l'indignité de l'homme, les souffrances d'un Dieu à la faiblesse de nos expiations ; et nous dirons toujours anathème à l'insensé qui croira que Dieu n'a pas été aussi fort pour nous sauver, que nous le sommes pour nous perdre.

Votre crime est trop grand pour en obtenir le pardon ! Ah ! mes frères, vous dites encore plus vrai que vous ne pensez. Il est d'autant plus grand que vous ne le connaissez pas, d'autant plus grand qu'il est la source de tous les autres, d'autant plus grand qu'il vous ferme l'entrée du cœur de Dieu, et qu'il tarit la source de ses grâces. Ce crime, ne l'oubliez jamais, c'est la défiance. Oui, sans doute, s'il est un crime irrémissible, c'est celui-là. Ce ne fut pas après son fratricide, que Caïn pouvait dire : Mon crime est trop grand, mais quand il eut désespéré de la bonté de Dieu. Eh quoi ! mes frères, seriez-vous donc plus coupables que Dieu n'est bon ? seriez-vous donc plus misérables que Dieu n'est riche ! La foi ne vous dit-elle pas que la grâce abonde là où le péché avait abondé ; que Dieu compte bien moins vos crimes que vos efforts pour retourner à lui, que plus vos péchés sont grands, plus ils ajoutent au triomphe de sa miséricorde ; qu'il faut alors vous écrier avec le Prophète : Pour la gloire de votre

nom, ô Dieu, soyez propice à mon péché, car il est énorme, *multum est enim?* (Psal. XXIV, 11.)

D'ailleurs, mes frères, voudriez-vous donc être plus justes et plus sévères que Dieu même? ne serait-ce point ici un raffinement d'amour-propre? ou bien, voudriez-vous nous apprendre que vous êtes indignes des grâces du ciel, et que Dieu, pour vous sauver, doit faire en quelque sorte violence à sa justice? Ah! nous l'avouons avec vous, mais nous savons en même temps, avec le Sage, que la miséricorde de Dieu est aussi grande que son essence. (Eccl., II, 23.) Nous savons, avec Isaïe, que la terre s'usera comme un vêtement, que les montagnes s'écrouleront, et que sa miséricorde sera toujours la même. (Isa., LIV, 10.) Nous savons, avec Michée, que si nous retournons sincèrement à lui, il jettera nos crimes dans la profondeur de la mer. (Mich., VII, 19.) Nous savons, avec Joël, que sa bonté est au-dessus de notre malice : *Præstabilis super malitia*. (Joel, II, 13.) Nous savons enfin, avec Jésus-Christ, que celui qui croit en lui, fût-il mort, vivra et ne mourra jamais, *non morietur in æternum*. (Joan., XI, 26.)

Et quel est donc, mes frères, ce crime si énorme qui vous épouvante? L'homicide? mais il fut pardonné à David; l'idolâtrie? elle fut pardonnée à Manassès; l'injuste détention du bien d'autrui? ce crime fut remis à Achab; la persécution des prophètes? mais saint Paul devint un vase d'élection; l'adultère? mais la femme de l'Evangile fut renvoyée absoute; les concussions et les rapines? Mais Zachée reçut dans sa maison sa grâce et son salut; le parjure? mais saint Pierre l'effaça par ses larmes; le scandale d'une vie toute licencieuse? mais la Samaritaine, mais Magdeleine, trouvèrent dans Jésus-Christ un médecin et un père.

Mais il faut, pour me convertir, un miracle de la grâce! Mes frères, cela peut être: hé! pour qui donc sont les miracles de la grâce, s'ils ne sont pas pour les paralytiques de trente ans? seront-ils donc pour les parfaits et pour les justes? Les miracles de la grâce ne coûtent rien à Dieu, dès qu'ils ont pour objet notre salut. Il ne fait presque point de miracles pour sa gloire, ils sont tous pour les intérêts de nos âmes. Mais ce miracle, il faut au moins le mériter par la confiance: Croyez-vous que je puisse vous guérir, disait Jésus-Christ (Matth., IX, 28) aux aveugles qui se présentèrent à lui? Nous le croyons, répondirent-ils. Hé bien! qu'il vous soit fait selon votre foi; et ils furent guéris. Mais ce miracle deviendrait inutile, il serait même impossible, si vous n'avez une confiance entière. Dieu, tout puissant qu'il est, ne pourra vous sauver, si vous n'espérez pas en lui; votre défiance lui lie les mains, et c'est elle qui borne le pouvoir du Saint d'Israël. (Isa., XXXI, 1.)

Il faut un miracle de la grâce! Ah! mes frères, votre état est donc bien douteux, vo-

tre salut bien incertain, votre conversion bien difficile; et, puisqu'il faut que vous l'avouiez, il est donc bien à craindre que la mesure ne soit comblée, que vous n'ayez passé ce terme épouvantable où finit la clémence; et je n'hésite point à m'écrier ici: Malheur à celui qui attend son salut d'un miracle de la grâce! Mais je dirai toujours: *Heureux celui qui met son espérance dans le Seigneur* (Psal. XXXIX, 5); je vous inviterai toujours à espérer contre toute espérance, et à vous écrier avec le Prophète: Dieu des puissances, Dieu des miracles, convertissez-nous (Psal. LXXIX, 20.)

Ah! mes frères, ne nous dites donc point: Il n'y a plus d'espérance. Hé quoi! le bras du Seigneur s'est-il donc raccourci pour vous sauver, et son oreille serait-elle appesantie pour ne pas vous entendre (Isa., LIX, 1)? n'aurait-il donc qu'une seule bénédiction à donner? n'a-t-il pas appelé des ouvriers à la onzième heure? et pourquoi vous souffre-t-il encore sur la terre? pourquoi vous permet-il de venir encore dans ce temple? pourquoi cet autel toujours fumant du sang de la victime? serait-il donc possible que toutes ces condescendances ne fussent qu'un vain jeu de sa part, ou qu'un ménagement cruel pour mieux vous perdre? se plairait-il à vous abuser et à vous offrir à chaque instant des moyens illusoire? semblable à un ami perfide, ne vous tendrait-il les bras que pour vous trahir plus sûrement? Ah! s'il était vrai que ce Dieu n'eût plus sur vous aucun dessein de paix et de miséricorde, il n'aurait qu'à retirer sa main, et vous seriez perdus.

Il n'y a plus d'espérance! mes frères, tel fut autrefois le langage des Israélites, quand le prophète Jérémie les invitait de la part de Dieu à faire pénitence. Nous sommes désespérés, lui dirent-ils, *desperavimus*; et ils en conclurent qu'il fallait que chacun d'eux vécût au gré de ses désirs, et suivît les penchans de son cœur: *Et unusquisque pravitatem cordis sui mali faciemus*. (Jerem., XVIII, 12.) Prenez garde, chrétiens; ne serait-ce point ici par hasard, la conséquence favorite que vous voudriez tirer? Est-ce donc l'espérance qui vous manque ou l'ascendant de vos passions qui vous entraîne? Ne voudriez-vous pas dire qu'il est trop difficile de briser vos chaînes, trop pénible de renoncer à des plaisirs si doux? ne confondriez-vous pas le désespoir de votre salut avec la peine de quitter le monde, avec la crainte de sacrifier vos goûts les plus chéris? Etes-vous sans espoir, ou bien sans force et sans courage? Sondez bien votre cœur; quelle est donc l'idée fatale qui vous désespère? Serait-ce le regret d'avoir perdu Dieu, ou la crainte de le retrouver? Croyez-vous sincèrement que tout chemin vers lui vous soit fermé, ou ne tremblez-vous pas que la voie ne soit trop étroite? pleurez-vous le mal que vous avez fait, ou celui que vous avez mérité? Non, ce n'est pas la justice de Dieu qui vous alarme, mais la pénitence qui vous coûte. Si le repentir n'avait au-

cane suite, j'en appelle à votre témoignage, diriez-vous : Il n'y a plus d'espérance ?

Il n'y a plus d'espérance ! Non, chrétiens, vous ne le croyez pas ; un cri puissant s'élève en ce moment au fond de vos cœurs, et condamne bien plus éloquemment que toutes nos raisons, ce sentiment funeste. Je suppose, mes frères, que l'enfer s'ouvrit en ce moment sous vos pieds, et que ses flammes dévorantes vinssent chercher dans cet auditoire les coupables qui désespèrent de la bonté de Dieu. Je le demande ici : quels seraient alors vos sentiments ? quelle impression ferait sur vous un si grand danger ? Iriez-vous, en furieux, vous précipiter dans l'abîme ? Ah ! il me semble vous voir courir dans ce sanctuaire, vous prosterner au pied de cet autel, embrasser tendrement cette croix adorable, investir tous nos tribunaux : je vous entends appeler à grands cris sur vos têtes le sang de Jésus-Christ ; implorer avec larmes ses anciennes miséricordes, et lui dire : O mon père, par vos opprobres, par votre croix, grâce, grâce ! voudriez-vous perdre l'enfant de vos douleurs, le prix de vos souffrances ? Mon père, mon père : « *Pater mi, pater mi !* » (Matth., XXVI, 39.) Hé quoi ! chrétiens, pourquoi donc ne pas faire maintenant ce que vous feriez alors ? pourquoi votre confiance serait-elle moins vive, parce que le danger est plus loin de vous ? Par quelle inconsequence faut-il que vos vaines terreurs augmentent, à mesure que vous avez plus de temps pour vous sauver ? et puisque vous vous sentiriez alors plus forts que toutes les puissances de l'enfer, pourquoi donc êtes-vous maintenant moins forts que vous-mêmes !

Il n'y a plus d'espérance ! mais que fais-je ici, mes frères ? peut-être voulez-vous que je porte encore plus loin les divines miséricordes, peut-être exigez-vous que je promette le lendemain au pécheur impénitent, peut-être demandez-vous à être couronnés sans avoir combattu, peut-être voulez-vous que je vous garantisse que votre Dieu ne viendra point vous surprendre pendant la nuit, peut-être attendez-vous que je vous dise que votre conversion est l'ouvrage d'un moment, ou que la grâce guérira toute seule vos plaies invétérées. Ah ! chrétiens auditeurs, si tels étaient vos sentiments, nous vous livrerions sans ménagement à votre désespoir, et nous dirions ici, et nous répéterions sans cesse, et nous nous écrierions mille fois plus haut que vous : Non, non, il n'y a plus d'espérance.

Mais pourquoi donc est-il besoin de discussions, quand nous pouvons, par des faits évidents, célébrer la bonté divine, et confondre à jamais vos vaines objections ? Depuis longtemps la voix de nos iniquités s'est élevée jusqu'aux cieux. Le débordement est si grand, que Dieu semble nous demander, comme autrefois par son prophète Jérémie, *quel est donc parmi vous celui qui peut encore mériter ma clémence ; « Super quo propitius tibi esse potero ? »* (Jerem., V, 7.) Oui, dit le prophète, le Seigneur a regardé du haut

des cieux, pour voir s'il y aurait encore quelqu'un sur la terre qui eût le don de l'intelligence, et qui recherchât son Dieu : « *Dominus de cælo prospexit* (Psal. XIII, 2) ; et il a vu la vertu, depuis longtemps errante et fugitive, chercher vainement, parmi un déluge de crimes, quelque heureux asile où elle pût comme la colombe de l'arche, se reposer en paix ; et il y a vu les hommes endormis dans une pesante léthargie, tous devenus inutiles à la patrie et à leurs frères, pas un seul qui fasse le bien ; et il y a vu un oubli général de Dieu et de ses lois, de l'éternité et de ses suites, les scandales devenus si communs dans la société, tous les crimes justifiés par leur succès, toutes les injustices consacrées par leur grandeur, l'intérêt dessécher et avilir toutes les âmes, la fortune devenir le seul et unique Dieu, le luxe corrompre tout à la fois et le riche qui l'étale, et le pauvre qui le désire ; la religion même n'être plus pour les uns qu'une politique, pour les autres qu'un jeu, presque pour tous qu'une habitude. Le Seigneur a regardé du haut des cieux, *Dominus de cælo prospexit* ; et il a vu dans cette reine orgueilleuse des cités ce peuple brillant et frivole, plus jaloux de ses modes que de ses principes, qui croit avoir des mœurs parce qu'il a des agréments, et qui supplée à l'indigence de ses vertus par le faste de ses paroles ; ce peuple qui aspire à la réputation de franchise, et qui met toute l'humanité en étiquette, tous les devoirs en cérémonies, toute la morale en problème ; ce peuple doux et barbare, toujours riche pour les spectacles et avare pour les malheureux ; ce peuple poli et licencieux, pour qui l'homme d'honneur n'est pas l'homme de bien, et chez qui la jeunesse montre une perversité précoce, et se joue de bonne heure avec tous les vices ; ce peuple charmant et abominable, dont les excès ne sont que des raffinements monstrueux qui n'ont plus de nom dans la morale.

Le Seigneur a regardé du haut des cieux, *Dominus de cælo prospexit* ; et il a vu cette Babylone, cette princesse des provinces en devenir la corruptrice, et leur faire acheter par la perte de toutes leurs vertus la connaissance de quelques arts frivoles ; il l'a vue communiquer encore sa contagion plus loin et sa perversité, enivrer tous les peuples de la terre du vin de sa prostitution, offrir à l'univers entier toutes les règles de l'iniquité, toute les lois de la licence, et se glorifier de devenir ainsi le scandale et l'opprobre de toutes les nations..... Il l'a vu ! et il n'a pas lancé sa foudre, et l'ange exterminateur n'a pas tiré le glaive, et le ciel n'est point devenu d'airain, et nos campagnes n'ont point été frappées de stérilité, et nous jouissons encore de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, et l'abîme ne s'est point ouvert pour nous engloutir, et il se contente de nous dire : *Vous avez fait tout cela, et je me suis tu !* (Psal. XLIX, 21.) et dix justes qui se trouvent peut-être dans cette ville criminelle, le désarment entièrement et ob-

tiennent grâce pour les coupables ! Ah ! mes frères, pourquoi perdriions-nous donc le temps à discourir ? Ne touchons-nous pas comme au doigt toutes les richesses de la patience et de la longanimité du Seigneur ? et l'excès des divines miséricordes n'est-il donc pas aussi évident, que l'excès de nos crimes est sensible et palpable ?

Mais, hélas ! et quel remords vient ici me poursuivre, mes frères ? Je tremble d'en avoir trop dit ; je crains d'avoir crié la paix, tandis qu'il n'y a pas de paix ; et je vous avoue ingénument qu'en méditant mon discours, j'ai souvent été tenté, comme autrefois Tertullien dans une pareille matière, d'abandonner un sujet si propre à favoriser notre audace. J'entendais ces insensés qui s'écrient dans leur délire : Le Seigneur ne nous voit pas, il ne nous fera ni bien ni mal (*Soph.*, I, 12) ; et alors une fatale réflexion venait comme enchaîner ma main et suspendre toutes mes idées. O Dieu ! me disais-je en moi-même, je vais peut-être trop prouver la vérité qui vous est la plus chère ; peut-être ne faudrait-il l'annoncer qu'avec le plus austère ménagement ; peut-être même faudrait-il en faire un secret à la multitude, et ne dire tout bas qu'à quelques âmes saintement désolées, que vous êtes patient, inépuisable en longanimité. Mes frères, prononcez ; nos alarmes sont-elles fondées ? Ah ! chrétiens, s'il y avait dans cet auditoire des pécheurs ou même des justes qui pussent abuser de ce discours, j'ouvrirais encore devant eux tous les trésors de la colère céleste. C'est à ceux-là que nous dirions que leur espérance est une abomination, que Dieu les perdra sans miséricorde, les foulera aux pieds, les brisera comme un vase d'argile, et se rira de leurs calamités ; et ramassant toutes nos forces, nous ferions retentir à leurs oreilles ces paroles, ou plutôt ce coup de tonnerre : Le juste à peine sera sauvé, le juste à peine sera sauvé ; fuyez, fuyez tous devant la colère de l'Agneau. Mais non, et je reprends avec confiance le langage de la miséricorde. Non, chrétiens, j'augure mieux de votre cœur, et je sens que le spectacle des bontés divines, bien loin de nous rendre rebelles, nous rendra pénitents. Grand Dieu ! je ne cesserais donc jamais de publier l'immensité de vos miséricordes, et je m'applique ici ces paroles de saint Paul : *Malheur à moi, si je n'annonçais pas l'Evangile.* « *Væ mihi, si non evangelizavero.* » (I *Cor.*, IX, 16.) Et qu'est-ce donc, ô mon Dieu qu'annoncer l'Evangile ? n'est-ce pas prêcher l'année d'indulgence, le temps favorable, le jour du salut ? n'est-ce pas consoler ceux qui pleurent, guérir ceux qui ont le cœur brisé ? n'est-ce pas annoncer au monde la paix que vous lui avez laissée ? Oui, mes frères, la paix : non ce repos léthargique qui retarde notre course, non ce sommeil de la conscience qui n'est pas loin de la mort ; mais ce calme précieux que l'on goûte dans les larmes d'un repentir sincère ; mais cette joie du Seigneur, fruit consolant de la conversion ;

mais cette douce paix des enfants de Dieu qui ne se soutient que par l'amour et ne vit que par l'espérance. Ainsi soit-il,

SERMON IX.

SUR LA JUSTICE DE DIEU

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. (Matth., X, 28.)

Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps, et ne peuvent rien sur l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut tout à la fois perdre l'âme et le corps.

Est-il donc vrai, chrétiens, que Dieu ne soit pas craint sur la terre ? que celui qui secoue l'impie, dit l'Ecriture, comme la poussière des vêtements, qui fait marcher devant sa face le feu et la tempête ; qui regarde, et la terre est ébranlée dans ses fondements ; qui touche les montagnes, et elles sont réduites en fumée ; que ce Dieu, dis-je, qui peut tout à la fois perdre l'âme et le corps, ne puisse cependant ni nous retenir par ses menaces, ni nous effrayer par ses châtimens, et que du trône de sa puissance et de sa justice, il n'aperçoive sur la terre que des indifférens qui l'oublient, ou des audacieux qui le bravent ?

Hélas ! toute la vie humaine n'est qu'une longue et pénible crainte : crainte du monde et de ses jugemens, des hommes et de leurs injustices ; crainte de la nature et de ses fléaux, de la fortune et de ses caprices, de la mort et de ses horreurs ; crainte de perdre ses protecteurs et ses amis, crainte de souffrir, crainte de mourir... O malheur ! ô crime de l'homme ! et Dieu, et le péché, et l'éternité, et les foudres d'une justice que nul ne peut corrompre, d'une puissance que nul ne peut fuir, tous ces grands et terribles objets ne laissent dans notre esprit que la vaine trace d'un songe. Dieu tonne, et on ne l'entend point ; il tonne plus fortement, et on n'y fait nulle attention. Ici ce sont des sacrilèges qui disent ouvertement, comme ces impies de l'Ecriture (*Psal.* XCHI, 7, *Soph.*, I, 12) : Le Seigneur ne nous voit pas, il ne nous fera ni bien ni mal ; là des présomptueux qui osent penser qu'on obtient de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense ; partout des hommes indolents ou distraits qui nous demandent froidement s'il est bien vrai que Dieu soit aussi redoutable qu'on le dit, et qui, éloignant d'eux toute triste pensée et tout sérieux retour, abandonnent comme au hasard leur éternelle destinée. En vain répétons-nous sans cesse que les jugemens de Dieu sont des abîmes, qu'il est terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes ; quels que soient nos efforts, rien ne peut les toucher, ni la vue du mal présent qu'ils se font à eux-mêmes, ni la vue épouvantable d'un jugement à venir. Le malheur présent ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens ; et l'attente des vengeances futures ne fait sur eux qu'une faible impression, parce qu'elle est trop éloignée. Ainsi, dit Bossuet, rien n'est capable de les émou-

voir, parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible, et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent.

Efforçons-nous cependant de dissiper aujourd'hui ces illusions de l'esprit, et de faire plier cette obstination du cœur : faisons briller le glaive étincelant de la colère divine levé sur vos têtes ; montrons celui que vous devez craindre. L'impiesourira peut-être ; le sage prétendu ne verra dans nos discours qu'une pieuse exagération qui ne saurait en imposer qu'à la crédulité du simple ; mais que nous importent son superbe dédain et sa vaine délicatesse ? Sommes-nous donc venu ici pour vous plaire, ou pour vous sauver ; pour vous flatter, ou pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre Dieu ; pour parier le langage de vos passions, ou pour vous atterrer aux pieds de la majesté sainte ; enfin pour nous accommoder à la corruption d'un siècle philosophe, ou pour vous annoncer sans ménagement et sans crainte tous les conseils de Dieu sur vous ? Et quel jour plus propice pour vous faire trembler sous la terreur des jugements de Dieu, que celui où l'Eglise nous rappelle au spectacle du grand jour des vengeances (43) ? Qui de nous pourra donc encore tenir ferme parmi tant de ruines ? quel cœur ne se brisera pas, quand les rochers se fondent comme la cire devant la colère du Tout-Puissant ? De quel léthargique sommeil n'êtes-vous donc pas endormis, si vous ne vous réveillez point à ce fracas épouvantable des éléments bouleversés ? et quel est l'aveuglement fatal dont vous êtes frappés, si vous n'apprenez point, à la lueur mourante d'un monde qui s'éteint, que tout l'homme, comme toute la religion, c'est de craindre Dieu et sa justice ?

Oui, mes frères, craindre Dieu et sa justice ; car tout ici est sujet d'alarmes, et rien ne peut nous rassurer. Tout est sujet d'alarmes, si nous discutons les preuves sur lesquelles est fondée la redoutable justice de Dieu ; et rien ne peut nous rassurer, si nous pesons les vaines illusions sur lesquelles le pécheur ose appuyer son espérance. Voici donc tout mon dessein. Quels sont les fondements de la justice redoutable de Dieu ? première considération : vanité des prétextes qu'apporte le pécheur pour se rassurer contre la justice de Dieu, seconde considération. Puissions-nous les développer l'une et l'autre avec autant de simplicité que de force ! Puisse ma voix, semblable à la trompette formidable qui doit un jour se faire entendre aux morts, porter dans l'âme de mes auditeurs une épouvante salutaire, et nous faire reconnaître, en tremblant, le crime d'une fausse paix et le malheur de l'impénitence ! *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour reconnaître jusqu'à quel point est

redoutable la justice de Dieu, nous n'avons qu'à consulter le tribunal de la conscience, les lumières de la raison, les oracles de la religion : le tribunal de la conscience, qui nous en donne le sentiment ; les lumières de la raison, qui nous en démontrent les droits ; les oracles de la religion, qui nous en offrent le mystère. Sentiment de la justice de Dieu, dont l'empreinte est ineffaçable ; droits de la justice de Dieu, dont la rigueur est incontestable ; mystère de la justice de Dieu, dont les voies sont impénétrables. Suivez la chaîne de ces réflexions, mes frères, il vous importe infiniment de les sentir et de les comprendre.

Sentiment de la justice de Dieu, dont l'empreinte est ineffaçable. J'en appelle à tous les siècles et à tous les peuples ; aucun qui n'ait pensé que point de faute sans expiation, point de péché sans châtement. Les peuples séparés par des mers immenses se sont tous réunis dans la même opinion ; les peuples les plus polis comme les plus barbares, les plus savants comme les plus sauvages, tous ont également senti que si Dieu peut permettre le crime, il ne peut ne pas le punir. De là ces sacrifices et ces expiations sans nombre aussi anciennes que l'univers ; de là ces hécatombes dont les autels du paganisme furent ensanglantés ; de là ces éternelles supplications pour apaiser le ciel, et se rendre la Divinité propice ; de là cet aveu même de l'impiété, que c'est la crainte qui a fait les dieux : pensée sacrilège, mais aveu mémorable ! car, si c'est la crainte qui a fait les dieux, l'idée de Dieu renferme donc une justice infinie et souverainement redoutable ; on ne peut donc le concevoir, sans se le représenter comme un juge terrible avec qui le péché est en opposition éternelle, et il y a donc dans l'homme un sentiment dont il n'est pas le maître, qui, précédant toute réflexion, le fait trembler sous le poids d'une justice souveraine et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie.

Sentiment ineffaçable de la justice de Dieu. J'en appelle à tous les incrédules : en vain font-ils parade d'une folle intrépidité, en vain affectent-ils de nous donner le Dieu terrible comme un fantôme vain dont on fait peur aux esprits faibles ; qui ne sait que leur bravoure n'est jamais qu'un faux air, qu'ils craignent en secret ce redoutable Dieu qu'ils insultent tout haut, et qu'ils n'aspirent à détruire la religion et ses menaces, l'enfer et ses peines, que pour se venger de l'impuissance où ils sont d'en douter ? Insensés, dit saint Augustin, qui ne veulent point de justice, parce qu'ils ont intérêt qu'il n'y en ait point ; qui ne cherchent dans leur incrédulité que le moyen de se rassurer contre eux-mêmes, et dont les doutes les plus hautains ne sont au fond qu'un excès de frayeur des peines éternelles. De là ces maximes si communes, et qui n'en sont que plus vraies, que rien n'est plus faible que

l'esprit fort, et que tel incrédule, qui ne croit pas en Dieu, est peut-être celui qui croit le plus aux démons.

Sentiment ineffaçable de la justice de Dieu. J'en appelle aux jugements humains : une grande injustice se commet sous vos yeux, c'est une lâche perfidie, c'est une calomnie atroce ; votre indignation se soulève soudain, une secrète horreur s'empare de votre âme. Que l'injustice soit publique, tous les esprits s'irritent ; les méchants mêmes éclatent, invoquent à grands cris les lois ; le coupable est proscrit d'une voix unanime ; tous pensent que, pour le punir, le prince n'a pas assez de toute sa puissance, les lois de toute leur rigueur. Mais, si tel est en nous cet invincible sentiment d'une sévère équité, quel doit donc être celui du Créateur d'où dérive toute justice ? Le jugement des hommes serait-il plus inflexible que le jugement de Dieu même ? la faible créature aurait-elle de l'auguste équité une idée plus haute que lui-même ? et le Dieu trois fois saint verrait-il avec indifférence ce que le monde, tout corrompu qu'il est, ne peut voir sans horreur ?

Sentiment ineffaçable de la justice de Dieu. J'en appelle à vous-mêmes, mes frères : avez-vous jamais pu l'éteindre ? avez-vous jamais pu vous former un autre Dieu que celui que nous vous dépeignons ? avez-vous jamais pu vous débarrasser de cette justice incommode qui vient empoisonner vos jours les plus sereins ? Combien de fois n'avez-vous pas frémi au seul nom de l'enfer ! combien de fois n'avez-vous pas reculé d'effroi au seul nom de ce Dieu redoutable ! Vous avez pu l'offenser sans pudeur, vous n'avez pu l'outrager sans remords. Dans le délire des passions, vous avez dit, comme ce roi impie de l'Ecriture (*Exod. V, 2*) : Qu'est-ce donc que le Tout-Puissant pour que nous le servions ? Vous l'avez dit, mais vous ne l'avez pas cru ; le crime vous a emportés, mais la conscience vous a désavoués : justice glorieuse que se fait rendre malgré nous la Justice divine ! Et que sont, en effet, ces secrètes agitations qui vous surprennent au milieu des plaisirs, ces sombres pensées qui suivent le crime, ces soins perpétuels pour le cacher aux autres ou pour se le dissimuler à soi-même, sinon autant de preuves d'un jugement terrible déjà commencé au dedans de nous mêmes, et autant de tristes avant-coureurs du grand Juge qui fait ainsi de la conscience son fidèle témoin et sa surveillante éternelle ? Ainsi les règles innées de la justice humaine nous aident à entrer dans les profondeurs de la justice divine ; ainsi, par cet obscur rayon d'équité qui reluit en nos âmes, remontons-nous jusqu'au soleil de la justice même ; ainsi, sans sortir de notre propre cœur, apprenons-nous à redouter ce Dieu puissant, qui, voyant tout, porte son jugement sur tout, et dont les arrêts souverains seront d'autant plus à redouter, qu'il nous les fait, pour ainsi dire, ratifier d'avance ; que nous plaçons sa cause malgré nous, et

déclarer pour lui contre nous-mêmes.

Et de là suit encore une vérité terrible ; car si c'est ainsi que l'homme s'accuse, comment Dieu condamnera-t-il ? si c'est ainsi que Dieu nous avertit, que sera-ce quand il nous frappera ? si c'est ainsi qu'il nous reprend dans le temps de sa patience, que sera-ce quand il éclatera, et qu'il fera gronder son tonnerre ? si c'est par de tels reproches qu'il nous prépare au jour de ses vengeances, que sera-ce de ce jour redoutable ? et, si sa voix secrète nous fait quelquefois frissonner, quoiqu'il la mesure et la tempère, que sera-ce quand il la fera retentir jusqu'au fond des tombeaux, et qu'ébranlant les fondements du monde, elle appellera devant lui les vivants et les morts ?

Sentiment de la justice de Dieu dont l'empreinte est ineffaçable. J'ajoute, en second lieu, droits de la justice de Dieu dont la rigueur est incontestable.

« Quel est donc ce fantôme hideux qui s'offre ici à mon esprit ? Sur son front est écrit : *Je ne servirai point* (*Jer., II, 20*) ; de sa bouche sort le blasphème, de ses yeux des flammes impures ; ses mains sèment partout le scandale et la mort, le venin de l'aspic est caché sous ses lèvres, son souffle est la corruption même. Vil composé d'orgueil et de misère, de faiblesse et d'audace, il brave l'Eternel, et n'ose se montrer ; il défie le ciel, et ne peut soutenir sa vue ; il a brisé le joug légitime, et il ne peut rompre ses fers. Etre ou chimère inconcevable, contredisant tout et opposé à tout, à Dieu dont il est l'ennemi, à l'homme dont il fait le malheur, à la nature dont il viole les lois : il est déjà nommé, mes frères, et déjà chacun de vous a dit : Ce monstre est le péché. Mais pour l'avoir nommé, le concevez-vous davantage ? Qui est-ce donc qui l'a fait ? Grand Dieu, ce n'est pas vous ; vos mains augustes et saintes, plus pures que le jour, n'ont jamais pu former cette chimère immonde. Mais si ce n'est pas vous, comment existe-t-il ? mais si ce n'est pas vous, comment le souffrez-vous ? Quelle est donc cette volonté qui n'est pas votre volonté, et cet empire qui n'est pas votre empire ? Et, s'il est vrai que vous n'avez fait l'univers que pour vous y peindre vous-même, quelle est donc cette tache qui le défigure, et ce scandale qui le déshonore ?

Mes frères, ce n'est point ici mon dessein, ce n'est pas même le lieu d'expliquer comment le péché est entré dans le monde, ni de concilier ce désordre visible avec les attributs divins. Qu'il nous suffise de dire ici : Le péché existe dans l'univers, il existe sans Dieu, il existe contre Dieu ; il est donc le mal ineffable et l'injustice souveraine. Moins je conçois son existence, plus je vois sa difformité, et moins j'explique la raison de la justice qui le permet, plus je sens la rigueur de la justice qui le punit. Je sens que sous un Dieu si saint, un extrême désordre

qu'il nous force à chaque instant de nous ne peut qu'être suivi d'un extrême malheur; que, sous un Dieu si grand, quoi que fassent les hommes, il faut toujours que sa volonté prévaille, et que son règne arrive; que tous rentrent dans son domaine par le châtement, s'ils en sortent par la rébellion, et que jamais nul ne puisse lui échapper que pour retomber d'une chute plus effroyable dans ses mains toujours actives et toujours vivantes.

C'est en ce sens que le Prophète s'écrie : *Seigneur, que vous êtes terrible ! et qui pourra vous résister ? (Psal. LXXV, 8.)* Il est, sans doute, en notre pouvoir d'effacer en nous l'image de Dieu, et de le détrôner au dedans de nous-mêmes; il nous est libre de nous avilir en outrageant sa bonté, de nous corrompre en violant sa droiture, et de tourner ainsi contre lui-même ce magnifique don de la liberté qu'il ne nous a donné que pour notre perfection ainsi que pour sa gloire. Mais lui, qui est toute force comme toute sainteté, il aura sans doute aussi le droit de venger son honneur, et de ne pas souffrir que sa volonté sainte soit vaincue par la volonté rebelle de l'homme. Eh quoi ! celui qui nous a donné la vue serait aveugle, celui qui nous a donné l'ouïe n'entendrait point (*Psal. XCIII, 9*), celui qui communique l'autorité aux juges resterait sans justice ! Quoi ! tout dans la nature serait souple sous sa main, et l'homme seul aurait le droit d'être rebelle ! Non, non, il n'en est point ainsi : l'homme pécheur ne veut pas se soumettre à lui par amour, il s'y soumettra par la force ; il secoue le joug de la loi bienfaisante, il tombera dans l'ordre de la justice rigoureuse. Et qu'est-ce donc que l'ordre de la justice ? C'est qu'il y ait entre l'homme coupable et un Dieu outragé un éloignement éternel ; c'est que ce Dieu perde dans sa colère ceux qu'il ne peut ranger sous son autorité ; c'est enfin qu'il se glorifie par notre ruine, s'il ne le peut par notre obéissance. O vous qui commettez le crime avec autant d'audace que de facilité, quelle est donc votre erreur ? Pensez-vous que l'arbitre suprême de tout être créé puisse jamais perdre ses droits, et que, comme vous pouvez manquer à vos devoirs les plus sacrés, il puisse aussi manquer à ses perfections les plus saintes ? Vous vous endurecisez contre lui, il s'endurcira contre vous ; vous persévérerez dans le mal, il persévère à le poursuivre ; vous êtes inébranlable dans vos coupables résolutions, il est inébranlable dans ses formidables arrêts ; enfin vous vous soulevez contre lui, il se soulève contre vous : vous, de toute la force de vos passions, c'est-à-dire, de vos misères et de vos faiblesses ; lui de toute la force de ses perfections, c'est-à-dire, de sa grandeur et de sa puissance. Qui de nous ne comprend pas que le pécheur ne peut que se détruire et se perdre lui-même par son entreprise insensée ; que, si jamais la volonté de Dieu pouvait être vaincue par la perversité de l'homme, Dieu ne serait plus Dieu ; que,

puisqu'il n'est pas en sa puissance de faire qu'il y ait au monde un plus grand mal que le péché, il ne l'est pas non plus d'en affaiblir le châtement ; que, comme il s'aime nécessairement, il hait nécessairement le péché ; que, comme il s'aime souverainement, il hait souverainement le péché ; que sa justice est donc inexorable autant que le péché est opposé à son essence ; et que, puisqu'il ne saurait un seul instant se mentir à lui-même, il est forcé de le punir, de le poursuivre tant qu'il subsiste, sans que rien puisse jamais ni suspendre, ni ralentir la vigueur immortelle de son immuable justice ?

Mais comment Dieu l'exercera-t-il, et jusqu'où s'étend-elle ? à quel péché, à quel moment, à quelle grâce a-t-il donc attaché notre salut ou notre perte ? quelle règle suit-il dans la distribution de ses faveurs ou de ses disgrâces ? et par quel enchaînement le jugement de cette vie prépare-t-il le jugement de l'autre ? Mes frères, c'est ici le mystère de la justice de Dieu, et le nouveau motif qui doit nous porter à la crainte ; c'est ce trésor caché et inépuisable de sagesse dont parle l'Apôtre (*Rom., XI, 33*) ; c'est cette science des temps, qui est un des secrets que le Père s'est réservés dans sa puissance. (*Act., I, 7.*) Grande et ineffable économie de la justice de Dieu, qui nous l'expliquera ? qui nous peindra cet esprit qui souffle où il veut et comme il veut, et dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va ? qui nous dira comment celui-ci tombe, comment celui-là persévère ? pourquoi l'un a le temps de réparer sa faute, et pourquoi l'autre se trouve pris, sans le savoir, dans les pièges de la mort ? Qui nous rendra raison de cette nature incompréhensible de la grâce, dont la dispensation est si gratuite, le transport si arbitraire, et les suites si incertaines ? O abîme, ô profondeur ! tantôt Dieu refuse la grâce avec laquelle le pécheur se sauverait, tantôt il accorde la grâce dont le pécheur doit abuser ; tantôt il éclate comme la foudre, et c'est ainsi que sont frappés soudain Ananie et Saphire ; et tantôt il nous prévient, il nous menace, il daigne prolonger le temps de sa visite, et Ninive a quarante jours pour prévenir sa subversion. Ici c'est le plus sage que la grâce abandonne, et Salomon ne retire aucun fruit de tant d'années de vertu ; là c'est le plus coupable que la grâce va chercher, et David criminel est attendu à la pénitence : quelquefois c'est l'homme juste que Dieu enlève de bonne heure pour le soustraire à la corruption du siècle ; plus souvent il juge à propos de laisser engraisser les victimes de ses vengeances, et se multiplier les désordres, afin de les punir plus rigoureusement. Toujours c'est ce distributeur suprême des ténèbres et de la lumière, qui élève ou qui abat, qui nous avertit ou nous surprend suivant son bon plaisir ; de sorte que nul ne pouvant savoir à quel péché, à quel hasard, à quel événement son sort est attaché, tout peut être pour nous une époque

de salut où une époque de ruine; notre destinée ne tient à rien; notre destinée tient à tout, et enfin nul ne peut répondre jamais ni de Dieu ni de soi-même : de Dieu pour accorder toujours le temps, de soi-même pour avoir toujours la force; de Dieu pour obtenir toujours la grâce, de soi-même pour avoir la volonté.

Or comment se défendre d'une terreur profonde, quand on aura devant les yeux ce plan terrible de justice, où le salut n'est jamais assuré, où rien ne garantit les conditions d'où dépend notre destinée? comment n'être pas effrayé, quand on lit dans les Ecritures que Dieu a établi un temps fixé, mais inconnu, pour se souvenir du pécheur, et un temps pour l'oublier; un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui est planté? quand on sera bien convaincu que Dieu, dans ses pensées éternelles, a fait la redoutable distribution de ses faveurs, qu'il a marqué pour chacun de nous la hauteur où doit monter l'iniquité, et que chacun de nous est appelé, plus tôt ou plus tard, au jugement irrévocable et décisif, selon qu'il se trouve placé, ou dans l'ordre de la rigueur, ou dans l'ordre de la clémence?

Et voici donc la grande illusion de la vie humaine. Dieu est juste, on le sent; il ne peut s'empêcher de punir le crime, on l'avoue; il doit le haïr autant qu'il s'aime lui-même, on en convient encore : mais que de moyens pour fléchir sa justice! mais que de secours pour effacer ce crime! mais que de grâces pour nous régénérer et nous rendre la première innocence! Ainsi parle, ainsi s'aveugle la présomption; on se fie sur ces moyens, on se rassure sur ces secours; ces grâces, on les attend : et on ne veut pas voir que ces secours ne sont pas dus, que ces moyens ne sont pas toujours efficaces, que ces grâces ne sont pas toujours données; et on feint d'ignorer que ces moyens ne sont pas infinis, que ces secours n'ont qu'un temps, que ces grâces sont comptées, et qu'il n'arrive que trop souvent que Dieu permette, par des vues adorables, qu'avec ces moyens on reste dans le péché, qu'avec ces secours on ne se convertisse point, et qu'avec ces grâces on se perde.

Mes frères, ce ne sont point les nouveautés qui nous convertiront, mais ces vérités importantes, aussi anciennes que la foi. Quelque système qu'on embrasse sur le mystère de la grâce, il sera toujours vrai que, quoique aucun péché ne soit inexpiable de sa nature, il en est un enfin qui reste sans expiation; que, s'il n'y a point de crime qui ne puisse être effacé par le sang de Jésus-Christ, il en est un enfin qui ne le sera jamais; que le pécheur peut toujours mériter, mais qu'arrive enfin l'instant fatal où il ne mérite plus; qu'il peut toujours tout réparer par la pénitence, mais qu'il est un temps après lequel il ne répare plus rien; et qu'enfin, quel que soit le nombre des grâces que Dieu tire de ses trésors, il y en aura toujours une dernière et décisive,

après laquelle tous les trésors de la miséricorde sont fermés : épreuve terrible! en profiter c'est tout gagner, en abuser c'est tout perdre. Terme fatal, bornes mystérieuses, que nul ne peut connaître, comme nul ne peut les franchir! qui de nous est en droit de s'en plaindre, ou qui sera assez hardi pour exiger qu'elles soient reculées? Tout n'est-il pas déterminé avec poids et mesure dans les ouvrages du Très-Haut? ne sait-il pas le nombre des étoiles? n'a-t-il pas compté les grains de sable qui bornent l'océan? et pourquoi donc celui qui a marqué le temps précis où le soleil se lève et où il disparaît, n'aurait-il pu fixer celui où la lumière de la grâce sera enfin éclipsée par les ténèbres du péché? N'est-il pas maître de ses dons comme de ses secrets? ou bien est-il comptable des folies humaines? et en est-il moins juste, parce que les hommes sont ingrats, négligents et déraisonnables? Quoi! il distribuerait avec réserve la rosée du ciel et la graisse de la terre, et il verserait à pleines mains, sans discernement et sans choix, les dons ineffables de l'Esprit saint et l'Esprit saint lui-même! il se dégraderait, il se prostituerait, selon l'énergique expression d'un prophète, en se montrant d'autant plus généreux, que nous serions plus coupables! forcé de proportionner à la multitude de nos iniquités le nombre de ses grâces, il serait vrai que pour les obtenir il ne faudrait qu'en abuser! Le croyez-vous, mes frères? et moi-même, si je venais vous annoncer cette étrange morale, si je vous disais que, toujours livré aux caprices de l'homme, Dieu ne suit aucun ordre dans la distribution de ses bienfaits; qu'il accorde en tout temps toutes sortes de moyens, comme à toute heure il pardonne toutes sortes de crimes, et qu'enfin il n'est pas plus lassé par nos délais que rebuté par notre ingratitude, quelle subite indignation s'élèverait dans tous les cœurs, et quel témoignage éclatant rendriez-vous d'une commune voix à ce mystère de justice, que maintenant vous affectez de ne point craindre! Mais, si vous ne le croyez pas, si un reste de foi ou de pudeur vous force d'avouer que le nombre des grâces est fixé, et que chaque faveur dont on abuse peut être la dernière de toutes, sur quoi fonder votre sécurité? et qui de nous n'entrera pas en effroi, quand il verra dans ses langueurs, dans ses indévotions, dans ses rechutes, dans ses coupables habitudes, des preuves, ne fût-ce même que des indices que Dieu a retiré sa main? quand il se dira sérieusement, à lui-même : Peut-être que j'ai été frappé dès mon premier pas dans le crime : peut-être que ma résistance actuelle est le terme marqué pour l'endureissement, peut-être que c'est ici pour moi le dernier moment, le dernier discours, le dernier effort de la vérité expirante! peut-être, et pour la force des moyens, et pour le nombre des péchés, et pour le nombre des années, et pendant la vie et à la mort, et toujours un épouvantable peut-être! O

grâce ! ô péché ! ô moment ! et où en suis-je donc, si ce premier péché est commis, si cette dernière grâce est perdue, si ce dernier moment est passé ? O nombre ! ô poids ! ô mesure ! qui les connaît ? Vous seul, Seigneur ; c'est le secret qui est à vous : mais ce que je sais, ce que je vois sans ombre et sans nuages, c'est que les grâces ordinaires ne me suffisent plus ; c'est qu'il me faudra cette puissance qui réveille les morts : et encore quels morts ! je ne le suis point depuis quatre jours comme Lazare, mais depuis quatre ans, mais depuis vingt, mais depuis trente. O Dieu ! ai-je le droit de compter sur ce prodige de miséricorde ? Pour commander au néant, il ne vous faut qu'une seule parole ; mais pour vaincre une volonté dépravée, mais pour faire, non un nouveau ciel, mais une nouvelle âme, ah ! c'est l'effort suprême de votre puissance : et cet effort ne m'est pas dû, et je ne fais rien pour le mériter, et chaque jour je théosaurise pour le jour de votre colère ! ô Dieu ! et quel sera mon sort, si vous n'êtes pour moi que juste et équitable ?

Mes frères, il est inutile de résister contre la face du Tout-Puissant ; telles sont les voies impénétrables de justice que le Très-Haut s'est imposées, et nos vains murmures ne les changeront point. Raisonons tant qu'il nous plaira, ce n'est point par de futiles discours qu'on peut lui échapper, et toutes nos subtilités ne nous sauveront pas. Nous avons beau disputer avec lui, le dernier effort d'esprit ne pourra tout au plus que nous conduire au doute ; mais que font nos doutes contre ses décrets, et nos disputes insensées contre sa parole éternelle ? Ah ! laissons les doutes qui ne mènent à rien, et venons aux œuvres qui seules peuvent rendre notre vocation certaine : mes frères, ce n'est pas le temps de douter, c'est le temps de trembler, c'est le moment de faire pénitence, c'est le temps de vous convertir au Seigneur ; et, quand vous aurez commencé ce grand ouvrage, tremblez encore, car, qui sait si le Seigneur se convertira à vous, s'il agréera vos vœux, s'il acceptera vos prières : *Quis scit si convertatur, et ignoscat Deus ?* (Jon., III, 9.) Et, quand vous en verrez d'aussi coupables que vous revenir cependant à Dieu, et parvenir enfin à goûter le don céleste, tremblez encore, parce que Dieu fait miséricorde à qui il fait miséricorde (Rom., IX, 15), et que de deux hommes qui seront aux champs, dit Jésus-Christ (Luc., XVII, 25), l'un sera pris et l'autre sera laissé ; *quis scit ?* Et, quand, touchés vous-mêmes de repentir, vous verserez des larmes sur vos anciens égarements, tremblez encore, parce que les larmes ne sont pas la conversion, que le repentir n'est pas toujours le renouvellement du cœur, et qu'Antiochus pleura sans mériter d'être excusé, et que le disciple perfide se repentit et ne put éviter l'abîme ; *quis scit ?* Et, quand vous vous rendrez à vous-mêmes le témoignage d'une conscience sans reproche, tremblez encore, parce que la paix

de la conscience ne justifie pas, que souvent ceux qui se croient riches et comblés de biens sont dans la réalité pauvres et misérables, et que c'est en ce point que se font chaque jour les plus terribles mécomptes ; *quis scit ?* Et, quand, à la vue de vos bonnes œuvres, vous serez tentés de vous complaire en vous-mêmes, et de modérer vos inquiétudes, tremblez encore, parce que le grand Dieu jugera les justices mêmes, et que vous, fussiez-vous élevés comme l'aigle, dit un prophète (Abd., 4.), eussiez-vous des vertus aussi brillantes que le soleil, rien ne peut vous répondre qu'une chute fatale n'en ternisse à l'instant le lustre et l'éclat ; *quis scit ?* Et, quand vous aurez confessé devant Dieu tous vos péchés connus, tremblez encore, parce qu'il est des péchés cachés, dit le Prophète (Psal. XVIII, 13), et que tous les mystères ne sont pas dans le sein de Dieu, mais qu'il en est encore d'affreux et d'incompréhensibles dans le cœur de l'homme ; *quis scit ?* Et, quand un ange viendrait du ciel vous annoncer que vous êtes dignes d'amour, et que beaucoup de péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé, je vous dirai encore, tremblez ; tant ici la méprise tire à conséquence, tant les conseils de Dieu sur vous sont hauts et ineffables ! *quis scit ?* Et, si vous me demandez quel est enfin celui qui peut se rassurer, je vous répondrai : C'est celui que nous avons besoin d'encourager, de soutenir dans ses alarmes, qui n'a pas assez de toute sa foi pour se garantir de l'abattement et de la tristesse ; c'est à lui et à lui seul à qui nous pouvons dire : Allez en paix ; et, si vous trouvez que ma décision est trop rigoureuse, je vous dirai que personne ne peut se rassurer, parce que le salut de tous est dans la crainte, que les plus grands saints ont tremblé, et qu'ils n'ont été saints que parce qu'ils ont tremblé ; *quis scit ?* Que, si vous insistez, en disant que vous avez cette crainte si salutaire, je vous dirai, tremblez encore ; car il n'est rien de plus facile que de craindre, mais rien de plus rare que de craindre utilement ; rien de plus naturel que de craindre, mais rien de plus divin et de plus surnaturel que de craindre souverainement, que de craindre efficacement, que de craindre persévéramment ; *quis scit ?* Si vous demandez enfin où est donc cette douce confiance en Dieu, tant et si souvent recommandée, je vous répondrai encore qu'elle est dans la crainte de Dieu ; qu'il n'y a point de solide confiance sans la terreur des jugements de Dieu, parce que nécessairement tout est à craindre, et pour le plus grand nombre, car il se perdra sûrement, et pour le petit nombre, car il risque de se perdre.

Terrible et désolante incertitude ! grand et redoutable moyen dont se sert l'Eternel pour humilier toute créature sous sa main puissante ! Et qui de nous osera le lui interdire ? qui a été son conseiller ? qui de nous peut lire dans le livre de ses décrets

ce qu'il veut, pourquoi il le veut, comment il le veut? C'est un Dieu auquel chacun de nous doit rendre compte, mais qui ne doit compte qu'à lui-même de ses desseins sur les enfants des hommes. N'est-il pas libre de nous les cacher? nous en doit-il la confiance? faudra-t-il donc que tout se pèse à notre balance incertaine, et se décide par nos faibles lumières? En vain l'erreur et la passion s'en scandalisent, en vain le sens humain y répugne; en sera-t-il moins vrai que, si Dieu n'est pas comme nous, il ne doit pas penser comme nous, ni résoudre comme nous, ni juger comme nous, ni punir comme nous? et quelle serait donc notre folie, d'appuyer notre espérance et d'asseoir notre jugement sur un mystère qui nous est inconnu? Quoi donc! croirions-nous surmonter les difficultés, parce que nous y succombons? ou éviter les jugements de Dieu, parce que nous ne pouvons pas plus en pénétrer le fond qu'en diriger la marche? aurions-nous moins de crainte, parce que nous avons plus de faiblesse et d'ignorance? et pour être justifié, Dieu aurait-il besoin de nos misérables suffrages? Ah! bien loin de prétendre abaisser jusqu'à nous ses inaccessibles hauteurs, courbons-nous humblement sous le poids adorable de son divin secret, entrons humblement dans l'ordre de ses conseils, mais gardons-nous de vouloir le faire entrer dans nos sentiments. Songeons que, dans la religion, la seule et unique prudence est celle qui tente tout, et ne compte sur rien; que cette incertitude même est une véritable grâce; qu'en abaissant l'orgueil, elle réveille la paresse; qu'en réprimant la passion, elle encourage la vertu, et qu'enfin le grand but de ces ténèbres mystérieuses est de nous rendre attentifs et non curieux, vigilants et non plus hardis, pénitents et non téméraires.

Mais de nouveaux sujets d'alarmes se préparent, et après vous avoir montré sur quelles preuves est établie la justice redoutable de Dieu, voyons maintenant quelles sont les illusions dont se berce notre sécurité, et les prétextes vains dont se sert le pécheur pour appuyer son espérance : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Avant de répondre, mes frères, aux prétextes dont s'arment la plupart des pécheurs contre la justice redoutable de Dieu, je pourrais vous dire d'abord que je suis venu pour vous annoncer les vérités du salut, les vérités éternelles, et non pour discourir sans fin sur tous vos doutes et vos murmures; que je veux vous donner les moyens de sortir de votre péché, et non répondre aux vains raisonnements que vous faites pour vous y affermir; vous porter à craindre Dieu, et non vous apprendre à disputer avec lui. Je pourrais dire encore que toute votre religion porte sur ce grand fondement de la redoutable justice de Dieu, qu'il faut ainsi que vous optiez entre renoncer à

votre foi ou à vos prétextes : point d'objections ou point de religion. Je pourrais dire enfin que, vos raisonnements fussent-ils aussi concluants qu'ils sont faibles, il serait au moins inutile de nous les opposer ici, parce que, quand même ils parviendraient à m'embarrasser, ils ne parviendraient pas à vous sauver, et qu'ici la véritable sûreté sera toujours de dire avec Job, qu'eussiez-vous même contre Dieu les objections les plus sensées et les plus raisonnables, il faudrait encore vous garder de les lui opposer : *Etiamsi habuero quidpiam justum, non respondebo.* (Job, IX, 15.)

Mais que fais-je? je parle d'objections et de raisonnements, et je ne vois que misérables subtilités et suppositions hasardées : car enfin, que nous opposez-vous? la grandeur de Dieu, la bonté de Dieu, la justice même de Dieu. Dieu est si grand, il est si bon, il est si juste : or, si grand, quelle attention peut-il donc faire à nos insultes? Si bon, peut-il punir si rigoureusement la faible créature? Si juste, comment a-t-il donc adopté un plan de salut où presque tous les hommes se perdent? Attention à nos crimes, indigne de la grandeur de Dieu; rigueur dans la punition, destructive de la bonté de Dieu; plan de salut où si peu d'hommes sont sauvés, incompatible avec la justice même de Dieu : reprenons ces prétextes vains, et confondons tous ces pécheurs si ingénieux à se rassurer aux dépens de Dieu, et à tirer de ses perfection adorables des conséquences contre lui-même.

Premièrement, quelle apparence, nous dites-vous, qu'un Dieu si grand s'intéresse si fort à nos faibles insultes; qu'il s'arme de sa foudre pour briser un vase d'argile, et montrer son pouvoir contre une feuille que le vent emporte? (Job, XIII, 25.) Valons-nous donc la peine qu'il se courrouce contre nous? n'est-il pas au-dessus de nos outrages? en quoi l'impie peut-il lui nuire? que perd-il lorsque nous le fuyons? que gagne-t-il lorsque nous revenons à lui? et de même que le triste spectacle de nos misères ne saurait troubler son bonheur, le spectacle plus triste encore de nos folles erreurs pourrait-il offenser sa gloire? Sophisme spécieux! en vain l'impie voudrait s'en prévaloir, en vain se flatte-t-il de la folle pensée qu'il n'est pas digne de la grandeur de Dieu de s'élever contre un néant; je ne sais quel cri puissant sort de son cœur, et lui fait sentir malgré lui combien l'entreprise est insensée que le néant s'élève contre Dieu, que le vase d'argile insulte au potier qui l'a fait. Qu'est-ce donc qui est digne de Dieu, si ce n'est pas de venger l'ordre, la vérité et la justice? Est-il donc plus digne de Dieu d'être patient jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse; de ne faire par ses bienfaits que des ingrats, et par ses lois que des rebelles? L'impie trouve-t-il donc plus beau de ne faire de Dieu qu'un triste simulacre, qui a des yeux et ne voit point, des oreilles et

n'entend point, des mains et ne s'en sert point? Singulier hommage en effet qu'il rend à la Divinité, d'outrager sa grandeur par le mépris, et sa puissance par l'insulte! Sans doute que nos outrages ne vont pas jusqu'à Dieu, et qu'il est hors de nos atteintes : *Quel mal lui ferez-vous, s'écrie Job, en multipliant vos offenses? « Si peccaveris, quid ei nocebis? » (Job, XXXV, 6.)* Non, non, le crime ne lui nuit point, il le permet; le coupable ne lui nuit point, il le souffre; les scandales ne lui nuisent point, rien n'arrive que pour sa gloire; et, comme il ne peut rien gagner par notre amour, il ne saurait rien perdre par notre ingratitude; *si peccaveris, quid ei nocebis?* Montagnes orgueilleuses, Dieu vous touchera, et vous vous évanouirez en fumée; cèdres audacieux, il soufflera, et vous serez brisés comme un faible roseau; héros et conquérants, potentats et monarques, qu'êtes-vous devant lui, et devant lui comment vous nommerai-je? Colosses ou atomes, objets sacrés ou vers de terre? Triste néant, disparaissez, vous n'avez plus de nom; *si peccaveris, quid ei nocebis?* Et que font au grand astre des cieus les impures vapeurs de la terre? Quand de sombres ténèbres attristent la nature, que de noires tempêtes l'environnent d'horreurs, que la foudre en éclat embrase les forêts, qu'elle écrase les tours menaçantes, que les torrents n'ont plus de digues, ni les rivières plus de bornes, le soleil en est-il moins pur, et son cours moins réglé, et sa substance moins brillante? *Si peccaveris, quid ei nocebis?* Mais parce que Dieu est supérieur à nos attaques, le sommes-nous à ses coups? et parce que nous ne pouvons rien sur lui, échapperons-nous à ses vengeances? Ah! si nos iniquités pouvaient violer sa sainteté, si par nos rébellions nous pouvions affaiblir sa puissance, ou par notre dédain blesser sa dignité, il serait pour nous un vengeur trop peu redoutable, et il nous blesserait d'autant moins, que nous pourrions le blesser davantage; mais parce que le péché n'a point de prise sur le grand Dieu, qu'il ne saurait troubler son éternel repos, et que la foudre qui nous menace part d'une main inaccessible à nos injures, séchons d'effroi, mes frères, et n'oublions jamais que, plus la suprême équité est invulnérable, plus l'injustice vient se briser contre elle; que notre châtement augmente ici à raison de notre impuissance, et que les traits lancés par le pécheur, trouvant toujours un invisible bras qui les repousse, ne font que retomber sur lui pour le percer avec plus de violence : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur. (Psal. XXXVI, 15).*

D'ailleurs qui sommes-nous, pour prononcer ainsi sur ce qui convient ou ne convient pas à la grandeur suprême? Homme petit et vain, montre-moi ta raison, et je te montrerai ta misère : apprends à servir Dieu avant de le venger. Ames dégénérées et corrompues, c'est donc vous qui vous cons-

tituez ainsi les arbitres de son honneur et les protecteurs de sa gloire. Ah! le vrai, le seul juge digne de lui, c'est l'homme juste et pur qui marche dans la voie de ses commandements. Interrogeons ces âmes vertueuses que n'ont point dégradées les viles passions; demandons-leur si la rigueur des jugements de Dieu est indigne de sa grandeur, et elles répondront que sa grandeur est toute dans sa sainteté, et que sa sainteté est fondée sur sa justice. Pensez-vous donc que ces âmes fidèles ne soient pas aussi éclairées sur les intérêts de Dieu, que ces mondains ensevelis dans la matière et flétris par la volupté? et quel étrange dieu nous donne-t-on ici, qui n'a pour juges de ses droits que de vils libertins, et pour protecteurs de sa gloire que des cœurs dissolus!

Après avoir opposé à Dieu sa propre grandeur, on se prévaut encore de sa bonté. Dieu est trop bon pour nous punir avec tant de rigueur, où seraient donc ses infinies miséricordes? tout n'est-il pas l'objet de sa tendresse, comme tout est l'ouvrage de ses mains?

A Dieu ne plaise, mes frères, que je vienne ici rétrécir les voies de Dieu! Périssent à jamais tous ces systèmes de rigueur, qui dépouilleraient Dieu de son infinie miséricorde, qui me le montreraient insensible à mon sort, et se plaisant au sein de sa grandeur, à créer des victimes! O Dieu qui m'avez créé! ce n'est point sous ces traits que vous vous peignez à mon cœur; ce n'est point là ce père aimable qui reçoit le prodigue, cet ami des pécheurs, dont le cœur, aussi tendre que celui d'une mère, ne respire qu'amour et compassion : doux et touchants objets, combien nous aimerions à nous y reposer! Pourquoi sommes-nous donc forcés de quitter si rapidement ces consolantes images? Mais cette miséricorde que nous célébrons sans cesse, le plus bel attribut de sa toute-puissance; cette miséricorde si digne du Père des humains, est-elle donc toute miséricorde? infinie en elle-même, l'est-elle aussi dans ses effets? inépuisable dans ses trésors, l'est-elle aussi dans ses largesses? Qui de nous ne sent pas qu'un Dieu tout miséricordieux serait un Dieu injuste? bien loin que sa bonté exclue sa justice, sa justice elle-même fait partie de sa bonté; ces deux attributs se réunissent dans cet embrassement ineffable dont parle le Prophète (*Psal. LXXXIV, 11*); Dieu exerce sa bonté par la haine même qu'il a pour le mal; jamais il ne se montre plus bienfaisant qu'en se déclarant l'ennemi irréconciliable du vice; on ne peut donc jamais séparer le Dieu bon du Dieu juste, ni diviser ainsi une nature aussi indivisible qu'elle est parfaite, en mettant en opposition ses jugements et ses miséricordes.

Et voilà ce qui nous trompe. Nous nous persuadons que la bonté de Dieu n'est autre chose que l'amour qu'il a pour les hommes, et nous ne voyons pas que cet amour n'est que l'amour de l'ordre et de la justice, de la raison et de la vérité, c'est-à-dire, l'amour

de lui-même. Tout livrés aux sens, nous ne nous arrêtons qu'à ce qui est sensible; mais Dieu, toute vérité et toute raison, ne s'arrête qu'à ce qui est raisonnable: pour nous, le mal est dans la peine; pour Dieu, le mal est dans le désordre; pour nous, le mal est dans le châtement; pour Dieu, le mal est dans le mal même. Loi souveraine, originale et éternelle, il absout, il punit dans une impassibilité que rien n'altère, il se montre inflexible autant que l'ordre est immuable; et tant que l'ordre violé par le péché n'est pas rétabli par la pénitence, tant que Dieu n'est point vengé par un sincère repentir, quelles que soient son indulgence et sa bonté, le crime doit rester à jamais l'objet de sa colère.

De sa colère! Quoi donc! donnerons-nous à Dieu nos passions et nos vices? le rendrons-nous hautain et emporté, vindicatif et jaloux? Ce qui est vil et bas pour la créature serait-il donc en Dieu une vertu? Que parlons-nous de son courroux, de ses vengeances? se venger est d'un homme, pardonner est d'un Dieu.

Ainsi sommes-nous souvent abusés par ce raisonnement frivole: comme si nous ne savions pas que l'on s'exprime fort improprement quand on parle de la jalousie et de la colère divine; comme si, pour se faire entendre aux hommes, il ne fallait pas se proportionner à leurs faibles pensées, ou que votre nature ne fût pas telle, ô mon Dieu, qu'elle confondît à la fois notre raison et notre langage! Sans doute qu'il n'y a point de colère pour la raison inaltérable, ni de jalousie pour l'être souverainement heureux. Loin de Dieu ces affections humiliantes, triste apanage de notre humanité; mais prenons garde que cette crainte de donner à Dieu nos passions et nos vices ne soit en nous un penchant malheureux à lui donner nos faibles vertus, nos vertus de tempérament, en lui supposant la pitié, la commiseration, la sensibilité; vertus tout humaines, vertus toutes terrestres, qui n'appartiennent qu'à des êtres bornés, qui naissent toutes de nos misères, honorables peut-être moins dignes de l'Eternel, qu'elles l'associeraient à nos imperfections. Non, le cœur de Dieu n'est pas notre cœur, ses pensées ne sont pas nos pensées; il ne pardonne point par commiseration, comme il ne punit point par colère; de même que ses vengeances redoutables ne sont point ressentiment, sa miséricorde n'est point faiblesse ni sensibilité; et sa justice, ainsi que sa bonté, toujours calmes et toujours uniformes, ressemblent à son éternité, et participent à la sérénité du ciel.

Et au fond, que veulent dire ces insensés qui s'appuient avec tant d'assurance sur la bonté de Dieu? Quoi? que jamais quittes envers le Seigneur, jamais inquiets sur les anciennes dettes, il importe peu qu'à chaque instant ils en contractent de nouvelles? Quoi? que l'on ne risque rien de tourmen-

ter la divine patience? que Dieu ne peut pas se retirer quand on le fuit, ne plus chercher ceux qu'il a si vainement appelés? quoi? que chaque abomination doit être marquée de sa part par un acte de bienveillance, et que sa grâce, toujours plus forte que notre obstination, et plus puissante que notre malice, doit se servir de notre propre indignité pour opérer en nous de grandes choses? O hommes, dit saint Paul, *ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu* (Galat., VI, 7): et qui sont ceux qui se moquent de Dieu, sinon ceux qui rendent sa longanimité complice de leurs égarements, et qui font de sa miséricorde un asile à leur corruption; ceux qui lui donnent une bonté sans bornes, pour l'outrager sans peine et sans remords; ceux qui, au lieu de lui demander grâce, ont l'audace de l'exiger; ceux enfin qui, pour ne pas lui obéir, font semblant de ne pas le craindre; qui veulent devoir tout à sa bonté, afin de ne compter pour rien sa justice, et qui, péchant toujours dans l'espérance du pardon, osent penser que, si sa grâce a des miracles à faire, ils doivent être tous pour les cœurs endurcis et pour les âmes impénitentes?

Malheur donc à ceux qui pourraient jamais oublier sous quel rapport et en quel sens nous disons avec le Prophète, que le Dieu d'Israël est bon! c'est que de lui-même et par lui-même il ne veut que faire du bien; c'est que, sous son empire, l'innocence n'a jamais rien à craindre; c'est que, quand il punit, c'est toujours à regret; c'est qu'il aime à nous prévenir, pourvu que nous ne refusions pas de le suivre; c'est que son tendre cœur ne se ferme jamais à nos supplications et à nos larmes; c'est qu'il pardonne tout à ceux qui ne se pardonnent rien, et enfin qu'il se relâche d'autant plus de la rigueur de ses jugements, que nous nous reprochons plus rigoureusement notre conduite criminelle. Mais croire qu'il est bon pour tout tolérer, qu'il est bon pour ne rien punir, pour laisser vivre les pécheurs à leur aise; c'est bien sans doute là le Dieu que notre aveuglement se forge, c'est bien là le Dieu de l'impie: mais ce n'est point le Dieu de la raison, encore moins le Dieu de l'Evangile; ce n'est point le Dieu vivant et le Dieu trois fois saint, c'est-à-dire toujours juste. Mais pourquoi donc nous le cacher? pourquoi ne pas avouer sans détour que tout va au hasard, et que tout roule à l'aventure? pourquoi ne pas nous peindre Dieu oisif, insouciant, indifférent pour le vice comme pour la vertu? Dites-le donc, pécheurs, car aussi bien est-ce là votre pensée; dites que Dieu n'existe pas, car aussi bien est-ce là votre désir le plus ardent et votre opinion la plus chère; et qu'importe au fond que vous ne le disiez pas, si votre conduite le dit, s'il n'existe point par rapport à vous, si toute votre vie n'est qu'un oubli total de ses plus saintes lois, et si, mêlant l'insolence à l'ingratitude, vous vous faites de ses facilités

miséricordieuses un coupable chemin à la rébellion et à la licence?

Enfin c'est le nombre des victimes et la multitude des coupables qui sert encore de fondement à notre folle sécurité. Qui sera sauvé, nous dit-on, s'il faut en croire l'Evangile? que deviendra le monde entier, dans ce plan de rigueur que l'Eternel s'est imposé? Dieu n'est-il pas trop juste, pour condamner ainsi la plus grande partie du genre humain, et pour choisir un ordre de choses où presque tous les hommes, vivant tous de la même manière, doivent subir le même châtement?

Que l'on a de peine à réfuter sérieusement une si vaine objection! Qui le croirait, mes frères? une difficulté si faible est cependant celle qui fait le plus d'intrépides pécheurs : c'est là ce qui, au fond, les calme et les rassure. Ils n'osent s'avouer à eux-mêmes cette misérable ressource; c'est elle cependant qui les enhardit au désordre, et les porte le plus à braver les jugements de Dieu. S'ils étaient seuls à vivre dans le dérèglement, leur solitude les épouvanterait; mais parce qu'ils font comme tout le monde, et que tout le monde fait comme eux, ils s'en croient plus forts contre Dieu et ses formidables menaces. Insensés qui, au lieu de venger la justice de Dieu par cet abîme de corruption où la terre est plongée, opposent fièrement cette corruption générale à la justice de Dieu! Sans doute que Dieu aurait pu rendre le salut plus facile, et plus rare la perte des hommes; mais quand ses vues, en formant un plan de justice rigoureuse, n'auraient été que de nous donner une idée plus haute de sa justice et de sa sainteté, serait-ce à nous qu'il conviendrait de contredire sur ce point un si adorable dessein? Mais, quel qu'ait été ici le but de sa sagesse, en faut-il moins que sa justice sorte toujours inviolable et sainte du milieu de ce débordement de crimes? est-il moins nécessaire que presque tous les hommes se perdent, puisqu'ils marchent presque tous dans la voie de la perdition? est-il raisonnable de conclure que plus est terrible le plan que s'est tracé la justice de Dieu, moins on a à craindre les mortels qui osent en braver les suites et en mépriser la rigueur? Qui ne sera forcé de convenir que ce n'est point le nombre des victimes qui accuse la justice de Dieu, mais ce nombre même des victimes qui l'absout et la justifie; que c'est bien moins ici la foule des coupables qui effraie l'imagination que leur aveuglement volontaire et leur audace persévérante; que, quel que soit le prodige de cette multitude, l'excès de son malheur est toujours son propre ouvrage; et enfin qu'il n'y aura jamais de réprouvés que ceux qui auront voulu l'être, et que, suivant l'expression d'un Père, il n'y aura jamais de damnés que ceux qui se damneront?

Cependant, ô mon Dieu! permettez-moi de vous interroger, moi qui ne suis que cendre et que poussière; souffrez que, confondant ma destinée avec celle de mes au-

diteurs, et partageant leur épouvante, je vous demande en tremblant si, à la vue de cette foule de coupables, foule plus innombrable que les étoiles du ciel ou que les grains de sables qui sont sur le rivage de la mer, vous ne vous relâchez point sur les droits de votre justice, et si votre vengeance ne sera point arrêtée par ce nombre effroyable de victimes. Vaine question, mes frères! grande difficulté, en effet, que nous suscitons à l'éternelle justice, comme si Dieu était embarrassé de la multitude des coupables! comme si Dieu comptait les coupables et non pas les crimes! comme si, semblable aux rois impuissants de la terre, Dieu était obligé d'accorder, comme eux, des amnisties! comme si la foule des coupables pouvait diminuer l'horreur du crime, ou qu'il pût s'empêcher de le poursuivre partout où il le trouve! Quel est donc cet emportement frénétique et cette stupide fureur auxquels se livre l'impénitent, quand, pour se rassurer dans ses désordres, il ose se faire un rempart contre Dieu de cette foule de victimes que sa justice sera forcée d'immoler? Eh! pourquoi donc l'enfer a-t-il dilaté ses abîmes? quelle est donc cette coupe redoutable où doivent boire tous les pécheurs, que l'Eternel incline à droite et à gauche, et dont la lie n'est jamais épuisée? (*Psal. LXXIV, 9.*) Quel est donc cet exterminateur impitoyable que nous dépeint le Sage (*Sap., XVIII, 16*), dont le glaive aigu sème partout la mort, et des profondeurs de la terre atteint jusqu'aux extrémités des cieux? et où croyez-vous que va se rendre chaque jour cette infinie multitude de créatures qui meurent dans l'impénitence. Il est affreux d'y penser, je l'avoue, et la triste nécessité où nous sommes de vous le dire déchire notre cœur; mais si Dieu ne nous a pas trompés, si sa parole est immuable comme lui, et cette foule, et ce torrent roulent à grands flots, et chaque jour s'abîment dans le gouffre sans fin. Chrétiens, je le répète encore ici, je vous l'annonce à la face des saints autels, dans cette chaire de vérité; j'en prends à témoin et la terre et le ciel, je vous le dis avec Jésus-Christ, et je le jure au nom du Dieu vivant, ce n'est pas un de vous, ce n'est pas plusieurs d'entre vous, c'est le plus grand nombre d'entre vous que Dieu réprouvera; ou plutôt ce n'est pas moi, ce n'est pas Dieu qui vous le dit, c'est votre conscience, c'est votre vie, ce sont vos mœurs et vos scandales, c'est tout vous-même qui vous crie hautement qu'il faut qu'il en soit ainsi : car, quel Dieu serait donc le nôtre, si, à force de crimes, on le faisait rabattre de la sévérité de ses lois, et si jamais, fiers de leur multitude, les coupables enfants d'Adam le forçaient de peupler le ciel d'avares et de vindicatifs, de voluptueux et de parjures, de sacrilèges et de profanateurs.

Et maintenant flattez-vous d'échapper à la justice redoutable de Dieu; dites-nous maintenant que vous êtes tranquilles sur l'avenir, et que vous n'avez pas peur de

l'enfer. *O homme, s'écrie saint Paul, par où croyez-vous éviter le jugement de Dieu : « Existimas, o homo, quia tu effugies judicium Dei? »* (Rom., II, 3.) Quoi donc ! penseriez-vous que tout ce que nous vous en avons dit n'est que la chimère de notre imagination, ou que tout ce qu'en dit l'Evangile n'est qu'une fable ? Non, sans doute, et périsse celui qui prononcerait ce blasphème ! Nous direz-vous encore que Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre ? Mais ce fils que vous déshéritez pour ses égarements et sa vie licencieuse, l'aviez-vous mis au monde pour le perdre ? Prétendez-vous que, le plus beau privilège du suprême pouvoir étant de faire grâce, Dieu, sans doute, usera de ce même droit ? Ce prince, qui peut faire grâce, a-t-il auparavant épuisé, comme Dieu, toutes ses faveurs ? Mais si Dieu peut vous faire grâce, il peut donc faire grâce à tous ; mais si Dieu peut ôter la peine du crime, il peut donc aussi supprimer la récompense de la vertu ; mais s'il peut diminuer la peine, il peut donc ôter toute la peine ; mais s'il peut céder une partie de la réparation que demande sa gloire, il peut donc la céder tout entière ; mais s'il peut tempérer sa vengeance, il peut donc aussi l'étouffer : mes frères, qui de nous ne sent pas l'horreur de ces conséquences ?

Vous rassurerez-vous sur votre propre incertitude ? nous direz-vous que peut-être les choses ne se passeront pas comme on le dit ? Mais peut-être aussi que ce qu'annoncent les livres saints s'accomplira à la lettre, peut-être aussi que Dieu viendra comme un larron pour vous surprendre, peut-être aussi que l'étang de feu et le puits de l'abîme sont le partage qui vous attend. Pitoyable délire, de vous rassurer sur un peut-être ! Quand a-t-on jamais raisonné de la sorte ? Quoi ! vous ne voudriez pas sur un peut-être hasarder votre fortune, votre santé, votre réputation ; et vous ne craignez pas d'en faire dépendre votre tout, qui est votre âme ! Je lis dans les Ecritures que Dieu enverra l'esprit de vertige et d'étourdissement (Isa., XIX, 14) : chrétiens, je vois clairement cette prophétie accomplie. Eh bien ! jouez-vous donc, puisque vous le voulez, de vos destinées éternelles ; tentez à l'aventure cet épouvantable hasard, éprouvez jusqu'où peut pousser une sécurité affectée au milieu de l'incertitude et du doute, faites les braves, et courez-en les risques ; voyez ce qui arrivera de cette fermeté de pensée, voyez si vous détruirez la sainteté de Dieu, ou si Dieu consumera vos vices ; voyez si vous serez forts contre Dieu, ou s'il vous brisera comme un vase d'argile : mais, avant de prendre ce parti funeste, sachez que, si vous vous vous piquez d'être immuables par vanité, Dieu est immuable par essence ; sachez que, si vous vous faites un point d'honneur d'être toujours les mêmes, sa gloire à lui est d'être essentiellement et éternellement le même ; ou plutôt, laissez là le courage, il n'y a de lâche ici que celui qui résiste : celui-là seul est vraiment grand qui plie

sous la main de Dieu ; ici la bravoure est faiblesse, ici trembler c'est courage.

Nous direz-vous enfin, au défaut de raisons, que le devoir de notre ministère est de consoler les pécheurs, et non de les désespérer ; de calmer les consciences, et non de les troubler ? Mes frères, nous aimons à l'entendre cette excuse, en apparence si touchante, et si frivole en réalité ; nous aimons à penser que la religion vous paraît si douce et si aimable, et si capable d'entraîner une belle âme, qu'on ne peut guère résister à son onction et à ses charmes. Mais où sont ces martyrs de la pénitence, prosternés devant le vestibule du temple, couverts de sacs et de cilices ; ces David desséchés et abattus par la tristesse, mangeant la cendre avec leur pain, et chaque nuit arrosant leur couche de leurs larmes ? Je ne vois partout que fausse paix, endurcissement, mépris, oubli de Dieu, sommeil léthargique, repos voisin de la mort ; et vous nous dites que notre ministère est de vous consoler ! Ah ! quand l'idée terrible des jugements de Dieu aura troublé votre tranquillité, qu'elle vous aura réveillés comme un coup de tonnerre, qu'elle empoisonnera vos plaisirs les plus innocents, peut-être pourrez-vous alors nous demander : Pourquoi désespérer les âmes et troubler les consciences ? Alors nous écouterons vos reproches, nous vous relèverons, nous opposerons à la colère de Dieu tout le sang de Jésus-Christ. Maintenant que l'idée d'un Dieu vengeur ne répandra pas la tribulation et l'angoisse sur votre vie voluptueuse, qu'elle ne vous poursuivra point comme un fantôme sans cesse menaçant, sans cesse attaché à vos pas, nous ne cesserons de vous importuner, de vous attrister, de vous fatiguer, de vous alarmer même, si Dieu nous en donne la force. Et que demandons-nous ? que désirons-nous ? à quoi tient-il donc que nous vous annoncions la paix et toutes les consolations de l'espérance ? Ah ! si nous prêchions dans les campagnes, et au milieu d'un peuple simple, aussi avide de s'instruire que prompt à se désespérer ; si nous ne parlions qu'à des pauvres ou à des malheureux, qui à toutes les misères de cette vie joignent encore toutes les craintes et les anxiétés de l'autre, nous tâcherions de leur trouver une morale plus douce et plus attrayante : c'est à eux que nous dirions que Dieu est bon, qu'il est patient, et qu'il connaît l'argile dont nous sommes formés ; nous dirions à ces âmes simples et toujours craintives : *O mon peuple, consolez-vous* (Isa., LX, 1), *Dieu vous tient compte de vos misères ! Maison d'Israël, pourquoi mourriez-vous ? convertissez-vous et vivez : « Revertimini et vivite. »* (Ezech., XVIII, 31, 32.) Mais au milieu de Babylone, mais dans cette cité orgueilleuse et corrompue, parmi ses vanités, ses pompes, ses dissolutions inouïes ; mais dans un siècle où le mot de l'enfer est une dérision, où menacer des peines éternelles, c'est manquer aux bienséances ; mais dans un temps où nos scandales sont sans bornes comme nos malheurs, où le torrent d'une corruption sans

mesure attire sur nos têtes des châtimens et des punitions sans exemple, ah ! il faut ex-norter à temps et à contre-temps, et faire gronder toutes les foudres de l'éternelle justice.

Hélas ! qu'attendons-nous encore ? Le règne de Dieu approche, le bras du Seigneur est levé pour frapper, la cognée est à la racine de l'arbre ; encore un moment, et le coup est donné, et la racine meurt, et l'arbre est arraché, et le feu le consume ; et, s'il en est ainsi de l'arbre stérile, que sera-ce de l'arbre empoisonné qui ne porte que des fruits de mort ? que sera-ce de vous, mes frères, qui accumulez crimes sur crimes, et qui, après avoir avalé l'iniquité comme l'eau, dites, dans votre sacrilège audace : *J'ai péché, et que m'en est-il arrivé ?* (*Eccli.*, V, 4.) Que vous en est-il arrivé ? mais quoi ! prendriez-vous donc la patience de Dieu pour le pardon, et son silence pour l'oubli ? Insensés, dit un saint Père, vous pensez que Dieu dort, parce que vous dormez vous-mêmes ! vous pensez qu'il oublie vos crimes, parce que vous oubliez ses jugemens, et, tandis que sa main infatigable et toujours vigilante n'est que retenue, vous pensez qu'elle est désarmée. Et qu'importe à l'Eternel de précipiter ses vengeances ? craint-il la fuite de ses ennemis ? ne sont-ils pas sous ses yeux ? ne vivent-ils pas sous sa main ? le temps n'est-il donc pas en sa disposition, ou bien l'éternité n'est-elle pas assez longue ? Que vous est-il arrivé ? Rien, mes frères, et voilà donc peut-

être votre réprobation consommée. Ah ! malheur à vous, non parce que votre héritage sera détruit, que vos campagnes seront ravagées, que vous serez en proie à des infirmités cruelles, et que toutes les calamités à la fois viendront fondre sur vous ; c'est ainsi que souvent Dieu châtie ses élus, c'est ainsi qu'il les sanctifie ; mais malheur à vous, parce que rien ne vous arrive, qu'aucun revers ne vous afflige, qu'aucun grand coup ne vous réveille, et qu'au milieu d'une sécurité profonde arrivera la nuit, nuit fatale, nuit lamentable où l'on veut et on ne peut plus, où l'on prie sans être entendu, où l'on pleure et les larmes sont méprisées, où Dieu arrive sans avertir, où il frappe à l'improviste ! O Dieu ! tout autre châtiment que ce calme perfide où vous laissez l'impénitent, toute autre punition que cette fausse paix qui rend tout remède inutile ! Seigneur, m'auriez-vous exaucé ? quel trouble subit s'est donc emparé de mon âme ? quel combat, quelle force inconnue l'agite, l'ébranle tout entière ? Je l'entends au dedans de moi, cette voix souveraine, qui prend votre parti contre moi-même : ah ! c'est le dernier cri de votre bonté qui m'appelle. Frappez donc, Seigneur, puisqu'il est temps encore ; blessez, déchirez, enfoncez dans mon âme le glaive de la componction ; mais blessez pour guérir, mais frappez pour sauver, en me faisant passer du remords au repentir, du repentir à l'espérance, de l'espérance à votre amour. Ainsi soit-il.

SERMONS DE MORALE.

SERMON I^{er}.

SUR LA MORALE CHRÉTIENNE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis. (*Act.*, II, 4.)

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues.

Ainsi donc ces apôtres, auparavant si faibles et si pusillanimes, qui jusqu'alors n'avaient su que fuir, dissimuler et craindre, sont-ils changés soudain en héros intrépides et en magnanimes vainqueurs : et ces mêmes hommes, qui jusqu'ici avaient renié ou abandonné leur divin Maître, lui servent de témoins, et se disposent à combattre pour lui au prix même de tout leur sang. La vérité, auparavant captive sur leurs lèvres, se déborde comme un torrent, et à leur voix puissante les esprits les plus orgueilleux, les cœurs les plus endurcis se rendent ; trois mille prosélytes sont la première conquête de leur zèle : et, pour que rien ne manque à cette étonnante merveille, ils parlent plusieurs langues dans une seule langue, afin qu'il soit visible à tous les yeux que ce ne sont point eux qui parlent, mais un Esprit plus grand qu'eux qui parle en eux. L'univers verra que les succès de

l'Evangile qu'ils annoncent ne doivent être attribués ni au crédit de la puissance, ni au prestige de l'éloquence, ni aux efforts de la raison, ni aux ressources du génie, ni aux dispositions naturelles des esprits, ni à la politique des princes, ni à la prudence des sages ou aux talens des orateurs, mais à la force du Très-Haut, mais à cette langue divine qui rend éloquentes toutes les autres ; il verra que celui qui préside à ce grand renouvellement qui va s'opérer dans l'ordre moral, est le même que cet esprit de vie qui, porté sur les eaux aux jours de la création, fécondait les germes du monde, et préparait les ténèbres de l'abîme à l'enfantement du soleil : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis.*

Telle est donc, chrétiens, la source de cette joie publique et solennelle qui se répand en ce grand jour du couchant à l'aurore ; c'est le mystère par excellence de cet Esprit promis de Dieu, qui ouvre le cœur des fidèles et la bouche des prédicateurs ; c'est la fête du monde entier, dont Jésus-Christ se met en possession, pour le remplir de la splendeur de sa lumière et de la gloire de son nom ; c'est enfin la promulgation de cette morale céleste, chef-d'œuvre de

toutes les perfections de Dieu qui concoururent à la dicter : seule elle a fait connaître les droits du Créateur et les devoirs de la créature ; seule elle honore Dieu autant que sa grandeur l'exige, perfectionne l'homme autant que sa faiblesse le permet, et non moins sublime dans les biens qu'elle nous promet que dans les sentiments qu'elle inspire, elle sait nous rendre heureux malgré la fortune, et sages malgré les passions.

Cependant cette loi sainte, ce grand besoin de l'univers, est livrée chaque jour aux contradictions des profanes ; le peuple fidèle, on voudrait le changer en peuple raisonneur ; partout on oppose le monde à Jésus-Christ, le code de l'honnête homme à la grâce qui fait les saints, la triste enflure de la raison à la magnificence de l'adoption chrétienne. Sur les ruines de l'Evangile s'élève je ne sais quel culte tout humain et quelle religion mondaine ; je ne sais quelle morale naturelle, aussi vague et aussi arbitraire que le nom qu'elle porte ; je ne sais quelle morale artificielle, qui, faite de main d'homme, ne peut avoir aucune prise sur l'homme ; je ne sais quelle morale criminelle, qui légitime tous les penchans du cœur et définit la vertu par le plaisir ; je ne sais quelle morale universelle, qui, à force d'être la morale de tout le monde, n'est plus celle de personne. A ces impies novateurs qui blasphèment ce qu'ils ignorent, succèdent tous ces chrétiens indifférens qui négligent ce qu'ils connaissent ; et tel est aujourd'hui le déplorable état du christianisme, qu'il n'a pas moins à gémir sur ces lâches enfans qui rougissent de l'avouer ou qui craignent de le défendre, que sur ces censeurs sacrilèges qui méditent ouvertement sa destruction et sa ruine.

Vengeons-la donc, puisqu'il le faut, cette céleste loi aussi tristement oubliée que scandaleusement insultée : instruisons ses disciples, et confondons ses ennemis ; réveillons l'indifférence des uns ; réprimons, s'il se peut, l'injustice des autres : montrons à tous que Jésus-Christ est le seul maître qu'il nous faut écouter ; que lui seul enseigne avec utilité, et que tous les autres ne sont que des déclamateurs ; que lui seul parle avec vérité, et que tous les autres ne sont que des imposteurs ; que lui seul parle avec autorité, et que tous les autres n'ont ni droit pour être crus, ni titres pour se faire entendre ; que la foi seule enfin peut nous donner ce que la philosophie nous promet. Et pour la faire sortir plus brillante et plus pure du milieu même des nuages qu'on répand autour d'elle, développons d'abord son excellence et sa grandeur considérée en elle-même ; ensuite montrons-la non moins grande et non moins sublime dans les reproches mêmes qu'on lui fait, et dans les contradictions qu'on élève autour d'elle ; c'est tout mon dessein.

Esprit-Saint, Esprit de force et de lumière, souffle immortel qui ranimez tout ce qui languit, qui fécondez tout ce qui est aride,

donnez-moi cette voix, qui, semblable au vent impétueux dont le cénacle fut ébranlé, inspire à tous mes auditeurs ces pensées salutaires qui enfantent le salut ; et que ma langue toute de feu, ainsi que celle qui reposa sur la tête de chaque apôtre, raconte dignement les beautés de votre morale et les merveilles de votre sainte loi. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connaître parfaitement la grandeur et l'excellence de la loi de Jésus-Christ, il faudrait pouvoir la suivre dans le détail de ses merveilles, et présentant à vos regards la hauteur de chaque mystère, et la beauté de chaque maxime, faire sortir de cet admirable concours ce corps complet de vérités sublimes qui s'éclairent réciproquement, se soutiennent les unes par les autres, et s'embellissent par leur ensemble ; mais, ne pouvant vous présenter ici un si grand développement, contentons-nous de la saisir sous les traits généraux qui la caractérisent. J'en remarque trois principaux, qui la distinguent évidemment de toutes les doctrines humaines, et que le Prophète a célébrés dans le plus beau de ses cantiques ; son triomphe sur les esprits, sur les âmes et sur les cœurs : sur les esprits, qu'elle dirige et qu'elle éclaire : *illuminans oculos* ; sur les âmes, qu'elle change et qu'elle sanctifie : *convertens animas* ; sur les cœurs, qu'elle console et qu'elle réjouit : *latificans corda*. (*Psal. XVIII, 8, 9.*)

Son triomphe sur les esprits qu'elle dirige et qu'elle éclaire. Ici qui nous dira les ignorances et les ténèbres qui régnaient avant elle ? qui nous racontera les grossières erreurs où s'abîmait l'esprit humain ? Sans boussole et sans règle, il allait s'enfonçant dans une vaste mer de systèmes et d'opinions. Que nous avaient appris sur la science de nos devoirs les plus grands philosophes, et quel fruit recueillir de tous leurs beaux discours pour l'avantage de nos mœurs ? quelle lumière retirer de leurs doctes leçons ? Profonds génies dans les découvertes de la nature, enfans dans les premiers principes de la vie humaine, ils n'étaient, dit saint Paul, qu'aux éléments de la morale : *sub elementis mundi*. (*Galat, IV, 3.*) Quelle pitié, quand on les voit entreprendre de longs voyages pour chercher la sagesse, et se la demander les uns aux autres comme un secret et un doute savant, étranger à la multitude ; comme si la règle de notre vie était si inaccessible à l'esprit humain, que la plupart des hommes dussent en être exclus par leur état ou par leur ignorance ! Écoutez-les dans leurs écoles, voyez-les disputant sur tout et ne convenant de rien, détruisant d'une main ce qu'ils ont établi de l'autre, réduisant tout à rien en analysant tout, raffinant sur toutes les vérités, subtilisant sur les limites qui séparent le bien du mal, et ne faisant ainsi de la science de bien vivre qu'une pénible énigme, vaine pâture des discoureurs et des curieux. Jésus-Christ parle, et tout à coup disparaissent ces vastes

ombres qui couvraient toute la morale, et le problème du monde entier trouve son dénoûment, et toute la chaîne de nos devoirs se déroule à nos yeux avec autant de clarté que de certitude : il parle, et à sa voix tout m'est appris, ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter; tout ce que Dieu est par rapport à moi, et tout ce que je suis par rapport à lui; tout ce que l'homme se doit à lui-même, et tout ce que les hommes se doivent entre eux. Et à qui l'apprend-il? aux enfants comme aux vieillards, aux faibles comme aux forts, aux plus petits esprits ainsi qu'aux plus puissants génies, à tous les âges comme à tous les états. Et comment l'apprend-il? sans discussion et sans étude; avec lui on est savant dès le premier jour. Quel est donc cet enseignement qui répond à tout, qui supplée à tout, et qui embrasse tout? Cieux et terre, écoutez; votre maître va vous l'apprendre : *Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même.* (Luc., X, 27.) Belle et grande parole! Et que ferai-je donc maintenant? faut-il ici la commenter ou l'adorer, l'expliquer ou me prosterner devant elle? Vous aimez le Seigneur, *diliges* : là se prend aisément une plus haute idée de Dieu, que n'en peuvent donner toutes les merveilles de la nature; là se découvre sans effort cette adoration en esprit et en vérité, seule digne de Dieu, cet hommage du sentiment qui ne peut jamais nous tromper, cette religion du cœur qui honore le Créateur bien plus par les passions qu'on sacrifie que par les victimes qu'on immole; là s'imprime dans l'âme cette confiance illimitée comme sa bonté, cette reconnaissance sans bornes comme ses bienfaits; là ce zèle ardent qui fait tout pour lui plaire, qui entreprend tout pour sa gloire; là ces nobles efforts pour imiter ses perfections, où notre volonté se confond avec sa volonté; là enfin se prend cette piété douce qui sait calmer nos craintes sans affaiblir notre respect, et qui, abrégant toute recherche, exclut en même temps toute superstition : *diliges*. Vous aimez votre prochain comme vous-même; là est anéanti d'un seul mot cet intérêt fatal qui anéantit tout; là se réunissent à la fois tous les devoirs de la charité fraternelle, cette bonté qui prévient, cette patience qui supporte, cette commisération qui plaint, cette bienfaisance qui soulage, cette générosité qui se dépouille; là se forme cette heureuse communauté, cette grande famille d'autant plus étroitement unie, que le bonheur d'un seul y fait le bonheur de tous; là naît l'aumône, trésor de grâces et de mérites, le pardon des injures qui nous assure celui de Dieu, cet amour des ennemis mêmes que la sagesse humaine, dans sa plus grande élévation, ne soupçonna jamais; toutes les vertus aimables d'où viennent tous les charmes de la société et tous les agréments innocents de la vie, qui ôtent à l'amour-propre sa sensibilité, à la richesse son faste, au rang sa fierté, à la vanité ses pré-

tentions, à la vengeance tous ses prétextes, et à l'humeur tous ses caprices : *diliges*. Réunissez tous les principes des mœurs et tous les axiomes de la raison; rappelez toutes les lois de l'ordre et de la justice, vous les trouverez toutes dans ce seul faisceau de lumière : *diliges*. Rassemblez tous les livres et des anciens et des modernes; fondez ensemble tout ce qu'ont dit les plus fameux législateurs de Rome et de la Grèce; leurs plus belles maximes ne sont qu'une ombre de celle-ci : Vous aimez. Sondez enfin le cœur humain dans toutes ses profondeurs, jamais il n'en sortira rien d'équivalent à ce grand mot : Vous aimerez, *diliges*. Bonheur des Etats, bonheur des familles, bonheur des particuliers, bonheur de la terre et bonheur du ciel, tout aboutit là, tout appartient à ces deux mots qui n'en font qu'un : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. Tout ce que Jésus-Christ dira dorénavant se rapportera là, et il ne sortira pas une seule parole de sa bouche, qui ne soit la suite et la conséquence de celle-ci, *diliges* : c'est le précepte étendu jusqu'à l'infini, *latum nimis* (Psal. CXVIII, 96), qui suppose tous les préceptes anciens, et qui embrasse tous les nouveaux, ou plutôt c'est la plénitude et la fin de tous les préceptes (I Tim., I, 5); c'est cette déclaration dont parle le Prophète (Psal. CXVIII, 130), avec laquelle il n'y a plus d'ignorants, qui rend savant dès le premier jour, et donne aux plus petits la plus parfaite intelligence; c'est la clef de toutes les Ecritures, c'est le commencement et la fin; c'est tout savoir, dit Tertullien (*De præscript.*, c. 14), que de n'en pas savoir davantage. Après cette parole, le chrétien n'a plus rien à chercher, ni de questions à faire : tout ce qu'elle exprime suffit, tout ce qu'elle ne dit pas est inutile; qui la met en pratique a tout fait, qui la comprend a tout compris : *Diliges Dominum, diliges proximum.*

N'en doutons pas, chrétiens, il n'y avait qu'un Dieu, qui pût parler de la sorte; celui-là seul qui voit la vérité dans la vérité, et la lumière dans la plénitude de la lumière, pouvait fixer toute la règle des mœurs par un principe aussi simple qu'inépuisable, et ramener à un centre commun toutes les lignes mystérieuses de la nature et de la religion. L'homme est trop faible et trop borné pour enfanter une morale aussi concise que féconde; les ornements de son langage, comme la multitude de ses raisonnements, qui paraissent d'abord être l'effet de sa force, ne sont, à le bien prendre, que la preuve de son néant, le fruit de sa misère; et c'est bien ici que l'abondance est stérilité. Voilà donc le vrai triomphe de Jésus-Christ, de n'avoir fait de tout son Evangile qu'une parole abrégée, double chef-d'œuvre de sagesse et de bonté, non moins facile à comprendre qu'aisée à pratiquer; d'avoir humanisé sa divine doctrine, comme il avait humanisé sa divine personne; d'avoir réglé toute la vie humaine par les maximes les plus courtes, comme il dirige l'univers par

les plus simples lois, et de répondre à tout par un seul mot dans la morale, comme d'un mot il a tout fait dans la nature.

Mais un nouveau trait d'excellence et de divinité va briller dans la loi chrétienne, c'est son triomphe sur les âmes, qu'elle change et qu'elle sanctifie: *convertens animas*. Les lois les plus sages ne changent pas les hommes : elles ne les font pas bons, mais elles les trouvent tels; elles ne portent avec elles ni force ni vertu pour épurer nos affections. On nous dit chaque jour qu'avec de bonnes lois on peut rendre les hommes vertueux, c'est un mensonge de la philosophie; il nous faut des hommes vertueux pour faire de bonnes lois : elles entrent si peu dans notre cœur pour le changer, qu'elles n'entrent pas même dans nos maisons pour les régler, et leur observateur le plus fidèle peut être en même temps le plus vicieux et le plus vil des hommes. La morale des sages n'a pas plus de pouvoir ni d'efficacité; ils écrivent sur l'homme, ils dessinent ses traits, ils dissertent sur ses défauts, ils nous montrent ses ridicules, ils font de beaux traités sur les dangers de ses passions; mais que peuvent, pour nous rendre meilleurs, et leurs savantes anatomies, et leurs brillantes enluminures? Quel homme véritablement vertueux fut jamais formé par leurs livres? et quelles armes nous fournissent-ils contre nos vices, si ce n'est de nous apprendre à les cacher? La loi de Jésus-Christ est exclusivement la loi des âmes; elle se mêle à tous nos mouvements pour les rectifier; elle pénètre, dit l'Apôtre (*Hebr. IV, 12*), *jusqu'aux moelles et aux jointures*, pour y tarir la source des penchants corrompus; elle nous montre qu'il ne sert de rien de nettoyer le bord de la coupe, si le fond n'en est pur, et si la gloire des actions n'est encore plus réelle dans le cœur que dans les actions mêmes.

Nous faisons tous en ce moment, mes frères, un acte de christianisme, moi en prêchant, et vous en m'écoutant; mais si mon zèle à vous instruire ne paraît de mon cœur pour aller jusqu'à votre, si mes intentions n'étaient pas aussi pures que mes discours, et que mon but fût bien plus de flatter vos oreilles que de porter en vos âmes la parole du salut, je ne serais qu'un airain sonnant, également indigne et du nom que je porte, et du Dieu que je sers. Et vous, chrétiens, si votre attention aux vérités saintes ne représente pas l'amour intime que vous avez pour elles, et le désir ardent de vous y conformer; si vous n'avez autant de docilité pour les recevoir, que vous avez d'empressement à les entendre, vous n'êtes pas plus dignes d'appartenir à Jésus-Christ, et à ses yeux vous êtes morts, quoique vous portiez le nom de vivants. (*Apoc., III, 1.*) C'est cette loi vivifiante qui seule produit en nous, non les belles paroles, mais les bons sentiments; non les belles pensées, mais les bons desirs; qui prend toujours l'homme dans ce qu'il est, et non dans ce qu'il veut paraître, et qui,

s'offensant bien moins des crimes parce que la main les commet que parce que le cœur les conçoit, fait craindre l'intention presque autant que la faute, l'apparence du mal presque autant que le mal même.

Grande et sublime destinée de l'Evangile! il laisse aux politiques le soin d'arranger les formes extérieures de la société; aux instituteurs, la peine de polir l'homme et de le façonner pour le monde; aux écrivains l'art de le peindre avec finesse et de le définir avec subtilité; il se réserve un plus bel ouvrage, celui qu'aucun sage de l'univers n'a jamais osé entreprendre, et qui n'entra même dans la pensée d'aucun homme, qu'aucun docteur n'a pu même tenter, celui de conquérir les volontés, de sanctifier les motifs, d'extirper jusqu'à leurs dernières racines les inclinations perverses, de lui ôter son cœur de pierre pour lui donner un cœur de chair, de renouveler l'homme, ainsi que parle le Prophète (*Psal. L, 12*), jusqu'au fond des entrailles, de le faire naître une seconde fois, et de n'y rien laisser qui ne soit digne de ce Dieu des vertus, qui l'a formé à son image. Pour conquérir le monde, il ne fallait qu'un Alexandre; pour lui donner des lois, il ne fallait qu'un Platon; pour censurer ses vices, il ne fallait qu'un Socrate; pour le changer et le sanctifier, il fallait Jésus-Christ, il fallait ce soleil de justice qui pénètre les âmes du feu sacré de ses rayons pour y faire fleurir les vertus et fructifier les bonnes œuvres. Quelle est donc cette loi si étonnante et si nouvelle, qui ne travaille que sur l'âme, qui ne veut pas de la modestie qui est sur le front, mais de l'humilité qui est dans le cœur; ni de l'amitié qui est dans les goûts, mais de la charité qui est dans les sacrifices : *Quenam doctrina hæc nova?* (*Marc., I, 27.*)

Quel est donc ce sublime législateur qui le premier a dit que le désir était un crime, le regard un adultère, et la pensée un attentat? Qui jamais, avant lui, avait osé parler de cette justice tout intérieure, qui, mille fois plus élevée que la gloire et plus grande que l'opinion, ne craint rien tant que d'être vue des hommes, et ne veut pas que la main gauche sache le bien que fait la main droite? Qui jamais, avant lui, avait osé parler de cette vie de l'âme, et de ce péché qui la tue en lui ôtant son innocence? Qui jamais, avant lui, avait osé parler de cette faim de la justice qui va toujours de vertus en vertus, et qui croit n'avoir rien fait dès qu'elle peut faire davantage? Qui jamais, avant lui, avait entendu dire qu'il fallait tellement fuir le mal que l'on dût s'arracher l'œil et se couper la main, lorsque la main et l'œil en sont devenus l'occasion! Qui jamais, avant lui, s'était avisé de dire : *Soyez parfaits, comme le Père céleste est parfait*? (*Matth., V, 48.*) Et dans quel autre cœur que dans celui de Jésus-Christ monta jamais cette haute doctrine, que rien n'est grand dans l'homme que ce qui est vrai, que rien n'est vrai que ce qui est saint, et

que rien n'y est saint que ce que Dieu y met : *Quenam doctrina hæc nova?*

Rapprochons-nous de cet homme intérieur, de cet homme sanctifié et circoncis de cœur, chef-d'œuvre unique de la morale de Jésus-Christ, cet homme extérieur que forme la sagesse humaine, cet homme tout en surface et en représentation, qui ne connaît de devoirs que ceux des bienséances, de vertus que les procédés, et de principes que les considérations ; ce philosophe pour le public, qui n'agirait jamais si le public ne le regardait pas ; cet homme probe de nouvelle invention, qui se croit sage parce qu'il est bien avisé, et qui s'abstient du mal, non parce qu'il est mal, mais parce qu'il est nuisible ; enfin cet homme moral selon le monde, plus occupé de sa réputation que de sa conscience, plus soigneux de ses démarches que de ses penchants, et plus affligé de ses indiscretions que de ses désordres ? Vain simulacre de vertu, il se compose, il ne se change point ; il se contient, il ne s'amende point ; il a de la réserve, il n'a pas de justice ; il a de l'honneur, il n'a pas de vertu ; il fait des actes de vertu, il n'est pas vertueux : tout au plus il est honnête homme, mais il n'est pas homme de bien.

Gloire immortelle soit donc rendue à notre divin Maître, qui seul a remplacé l'honnête homme par l'homme de bien, c'est-à-dire, par l'homme juste et saint : seul il a dévoilé ces sépulchres blanchis par la philosophie, qui ne renferment que des squelettes décharnés et des ossements arides, vils jouets de la pourriture et des vers, et tous ces beaux parleurs de vertu, qui n'en font qu'un spectacle vain pour amuser les hommes ; seul il a foudroyé cette sagesse de parade, cette morale de commande qui ne forme que des acteurs ; seul il a brisé ce masque imposteur de l'honneur humain, pour élever sur ses ruines cette vertu, fille du ciel, qui ne tient en rien à la terre ; seul il lui a donné sa juste mesure, l'éternité et l'infini ; seul enfin il l'a arrachée des mains de l'homme où elle ne pouvait porter que des fruits corrompus, pour la transporter tout entière dans le sein de Dieu, d'où elle tire son mérite ainsi que sa couronne.

Et maintenant, quel autre que celui dont l'œil pénètre les abîmes, a pu créer cette doctrine qui interroge nos desirs, qui pèse nos motifs, et juge nos pensées ? quel autre que celui qui a su mettre un frein aux vagues de la mer, a pu régler ainsi nos mouvements les plus cachés, maîtriser nos affections les plus intimes ? quel autre que celui aux yeux de qui tout est nu, a pu créer cette morale qui prend toujours l'homme dans ce qu'il est, et non dans ce qu'il veut paraître ? quel autre enfin que le Dieu trois fois saint, a pu nous dire : *Soyez saints, parce que je suis saint ?* (Lev., XIX, 2.)

Enfin, le dernier caractère de la morale de Jésus-Christ, c'est qu'elle réjouit le cœur, et qu'autant elle est pure et sanctifiante, autant elle est aimable et consolante ;

lætificans corda. Ce n'est point ici un maître impérieux qui nous endoctrine, c'est un pasteur qui nous conduit, c'est un ami qui nous conseille, un médecin qui nous guérit ; sa loi n'est point une science, ce n'est point un enseignement, ce n'est point une opinion, ce n'est pas même une croyance ; c'est la vie de l'âme, c'est Dieu sensible au cœur, c'est le vif sentiment du souverain bien, c'est ce mystère du don de Dieu, qu'il est bien plus aisé de goûter que de définir ; c'est cette manne cachée, qui, en nous nourrissant par sa substance, nous délecte par sa suavité ; c'est cette fontaine d'eau vive et jaillissante, ainsi qu'il l'appelle lui-même (Joan., IV, 14), qui rafraîchit et désaltère, en même temps qu'elle lave et qu'elle purifie. Que n'ai-je sur mes lèvres cette grâce ineffable qui était répandue sur les siennes, pour vous le peindre distribuant partout et ses consolations et ses béatitudes ! D'autres avaient dit avant lui : Venez à moi, et je vous apprendrai à être heureux, comme si le bonheur était un art à acquérir et une science à apprendre. Jésus-Christ seul a dit : *Venez à moi, et je vous soulagerai, et vous trouverez la paix de vos âmes.* (Matth., XI, 28, 29.) Etes-vous chargés du poids de vos penchants terrestres ? il vous soulagera en vous déprenant efficacement des faux charmes des créatures, et en imprimant bien avant dans votre âme cette grande parole, qu'elles ne sont pas votre Dieu. Etes-vous chargés du poids de vos devoirs ? il vous soulagera par cette onction secrète qui nous incline vers le bien, qui inspire tout ce qu'elle apprend, et opère tout ce qu'elle inspire, par cette grâce toute-puissante qui rend son joug aimable et son fardeau léger. Etes-vous chargés du poids de vos remords ? il vous soulagera en vous ouvrant le cœur d'un Dieu, c'est-à-dire le cœur d'un père. Etes-vous chargés du poids de vos misères ? il vous soulagera en vous montrant dans la pauvreté un trésor, dans les richesses un écueil, dans la prospérité une infortune. Etes-vous chargés du poids de vos maladies ? il vous soulagera en s'en servant pour vous détacher de ce corps mortel, et affaiblir les liens qui vous attachent à la vie. Etes-vous chargés du poids de vos alarmes à la vue de la mort ? il vous soulagera en vous montrant dans ce monde un passage, dans la terre un exil, dans la mort l'immortalité, en vous disant qu'il est la voie, la résurrection et la vie. Enfin, êtes-vous chargés du poids de vos tribulations ? il vous soulagera en vous montrant dans les souffrances des épreuves, dans les épreuves des mérites, dans les mérites autant de titres assurés à un bonheur sans fin.

Et maintenant, chrétiens, consultez tous les oracles de la raison, et voyez si vous y trouverez rien qui ressemble à ce langage, rien qui approche de tous ces dogmes amis du cœur, avec lesquels il n'y a de malheureux que ceux qui veulent l'être. Consultez tous les registres de la sagesse humaine, et voyez si vous y trouverez quelqu'un qui

ait dit : Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent ; quelqu'un qui ait parlé de la soif des biens éternels, seule consolation parmi tous les biens périssables ; quelqu'un qui vous ait présentés les afflictions comme des châtimens d'une main paternelle ; quelqu'un qui ait eu la sublime idée de faire tourner au profit de l'homme les malheurs mêmes de sa condition ; quelqu'un enfin qui ait jamais imaginé ce système admirable de la résignation, qui rend l'homme à la fois et si humble et si fort, et qui, par un charme nouveau dont Jésus-Christ nous a seul découvert le secret, nous fait trouver notre bonheur dans notre malheur même. Ah ! je me tourne donc vers la loi de mon divin Maître ; elle est bonne comme son cœur, elle est douce comme son nom. Si cette loi sainte n'eût occupé toute ma pensée, puis-je dire avec le Prophète (*Psal. CXVIII, 92*), cent fois j'aurais manqué de courage parmi les peines et les chagrins dont est semée ma triste vie, et peut-être aurais-je péri au jour de mon affliction : mais j'ai médité ses saintes ordonnances, et ses paroles délectables sont tombées sur mon cœur ainsi qu'une douce rosée tombe sur l'herbe tendre ; et mon cœur soulagé a senti à l'instant qu'il ne peut y avoir de véritables peines là où règnent la paix, l'amour et l'espérance.

Opposerons-nous maintenant à cette morale douce et affectueuse, toute vivante d'espérance et d'amour, cette morale repoussante, comme la morgue et la hauteur des sophistes altiers qui la professent ; cette morale aride et apprêtée, toute fardée du coloris de nos rhéteurs, aussi froide que ses calculs, et aussi creuse que ses abstractions ; cette morale péniblement élaborée dans les ateliers des penseurs, si tristement profonds ? Eh ! que me disent-ils, ces pédagogues imposteurs ? quels fruits retirer de leurs subtils enseignemens, de leurs sentences ampoulées ? Semblables à ces empiriques qui mettent tout leur baume en paroles, toute leur force en conseils, tous leurs secrets en vanteries, ils me fatiguent de maximes quand je demande des secours ; ils me renvoient à leur Marc-Aurèle, à leur Sénèque et à leur Epictète : mais qu'y vois-je, qu'une doctrine désespérante qui se croit forte parce qu'elle est dure, et héroïque parce qu'elle est enflée ? Les insensés ! ils me prêchent la patience, ils feraient bien mieux de me la donner ; ils me disent qu'il faut souffrir, et mon malheur est de le savoir ; ils me parlent de l'injustice du sort, et c'est elle qui me désespère ; de la force de la raison, et c'est elle qui m'abandonne ; de la nécessité de la mort, et c'est elle qui me la rend amère et douloureuse. Ah ! loin de moi cette vaine et triste philosophie, qui ne m'offre jamais que des sacrifices sans dédommagemens, et des devoirs sans motifs, ou des motifs sans garantie ; qui ne peut pas plus me guérir de mes vices que de mes maux, et, par un grossier contre-sens qui

dénature l'homme, veut le rendre orgueilleux parce qu'il est faible, et arrogant parce qu'il est malheureux ; et qui, après ne m'avoir donné que des vertus en théorie, ne me présente qu'un repos en idée et un bonheur sans réalité.

Ainsi la morale de Jésus-Christ est la seule qui console le cœur et qui le réjouisse, la seule qui soit conforme à nos besoins et proportionnée à notre faiblesse, la seule qui convienne à cette vallée de larmes, à notre court et douloureux pèlerinage : c'est la morale des pauvres, des faibles, des opprimés, des infirmes, des mourans, de tous ceux qui sont travaillés et chargés. Et quel est celui qui n'a pas quelque croix à porter et quelques larmes à répandre ? Mais qui peut à ces traits méconnaître l'empreinte d'une main divine ? Quel autre que l'auteur de la grâce, a pu répandre sur sa loi tant de grâces et tant de douceurs ? quel autre que le Père et le Sauveur du genre humain, a pu si bien se faire entendre à cette grande famille de malheureux, qui est le genre humain ? quel autre que celui qui fait la joie du ciel, a pu porter au fond des cœurs cette divine joie, ineffable avant-goût de la joie éternelle ? quel autre enfin que la source même du sentiment et de l'amour, a pu créer cette morale, dont toutes les paroles et les inspirations sont esprit et vie : *Spiritus et vita*. (*Joan., VI, 64.*)

Ainsi la morale de Jésus-Christ est la lumière de nos esprits, la vertu de nos âmes, et la joie de nos cœurs : avec elle il n'y a plus de doutes ; avec elle il n'y a plus de vices ; avec elle il n'y a plus de peines. Et maintenant qui pourrait ne pas s'écrier comme ces Juifs dont parle l'Evangile (*Joan., VII, 46*) : Non, jamais homme n'a parlé comme cet homme ; jamais homme n'a élevé si haut nos sentimens, n'a plus agrandi le domaine de la morale ; jamais homme n'a creusé plus avant dans l'âme pour y découvrir ce poison subtil qui se cache jusque dans le bien et qui corrompt jusqu'à la vertu même ; jamais homme n'a élargi davantage le cœur et ne l'a fait aimer autant qu'il lui est possible d'aimer. Tous les préceptes de morale qu'on avait ébauchés avant lui, cet homme les a achevés ; tous ceux qui n'avaient été qu'entrevus, cet homme les a dévoilés ; tous ceux que la main seule n'avait fait que tracer, cet homme les a réalisés : et à lui seul appartenait de donner à la fois la leçon et l'exemple. Quoi donc ! et où cet homme a-t-il puisé tous ces renseignements, et si simples et si grands, et si hauts et si populaires, et toutes ces leçons inouïes, cachées jusqu'à lui à la pensée de l'homme ? *Unde hunc sapientia hæc ?* (*Matth., XIII, 54.*) N'est-ce donc pas ce fils d'un artisan qu'une étable a vu naître ; n'est-ce pas ce fils de Marie sans éducation et sans culture, qui jamais n'apprit rien, et qui jamais n'écrivit rien ? *Nonne hic est faber, filius Mariæ ?* (*Marc., VI, 3.*) Mais comment cet homme, qui jamais n'apprit rien, a-t-il donc mieux parlé que tous ceux qui ont tant appris ; et

comment cet homme, qui jamais n'écrivit rien, a-t-il donc mieux parlé que tous ceux qui ont tant écrit et qui écriront jusqu'à la fin des siècles? *Quomodo scit litteras, cum non didicerit?* (Joan., VII, 15.) Chrétiens, faudrait-il encore vous le dire? Et qui de vous ne sentira donc pas que cet homme n'est pas un pur homme? mais le docteur venu de Dieu, le Verbe fait chair, mais le Verbe de vie; que sa doctrine n'est pas de lui, mais de celui qui l'a envoyé: et que, s'il n'a rien appris ici-bas, c'est qu'il a tout appris dans le sein de son Père? Voilà donc ce qui m'attache particulièrement à la religion de l'Evangile. C'est l'Evangile lui-même: c'est le Testament véritablement nouveau, puisqu'il a tout renouvelé, et qu'avant lui, comme après lui, on ne voit rien qui lui ressemble; c'est ce charme divin qui dispose à devenir meilleur quiconque sait le lire avec droiture; c'est cette impression de vertu qui sort de toutes ses pages, ainsi qu'elle sortait de la personne même du Sauveur du monde: *Virtus de illo exibat* (Luc., VI, 19); c'est cet air d'innocence et de candeur qui y brille à chaque ligne, ainsi qu'il reuisait sur la face céleste de son divin auteur; c'est ce baume d'une onction indéfinissable qui porte tellement en mon cœur la lumière et la conviction que, quand je n'aurais que ce livre seul pour titre de ma foi, ce titre seul me suffirait pour être chrétien. Oui, quand la religion ne s'annoncerait point par la voix des miracles, quand le sang des martyrs n'aurait pas fécondé le champ où elle a pris naissance, ce livre tout seul ne m'apprendrait pas moins que le doigt de Dieu l'a tracé; il ne me dirait pas moins que, s'il n'était l'ouvrage de Dieu, il ne serait jamais entré dans la pensée d'aucun homme: je n'en resterais pas moins convaincu que, si le Très-Haut a dû nous envoyer son Fils, son Fils a dû parler comme a fait Jésus-Christ: je n'en publierais pas moins qu'il a été puissant en œuvres et en paroles. De sorte que, comme la vérité de ses œuvres justifie ses paroles, la beauté de ses paroles, par un admirable retour, justifie la vérité de ses œuvres; et je n'en conclurais pas moins que sa morale est le plus grand et le plus beau de ses miracles; qu'elle se manifeste par sa propre lumière, ainsi que le soleil par ses propres rayons; que si la raison humaine n'a pas pu la découvrir, la fraude et l'artifice n'ont pas pu l'inventer; et que telle est sa perfection et sa grandeur que, si cet admirable code était l'ouvrage de l'homme, Dieu lui-même l'envierait au sublime mortel qui en serait l'auteur.

Mais achevons le triomphe de la morale de Jésus-Christ. Nous vous avons montré son excellence et sa grandeur par les caractères divins qui la distinguent évidemment de toutes les doctrines humaines; voyons-la maintenant non moins grande et non moins divine dans les reproches mêmes qu'on lui fait et dans les contradictions qui s'élèvent contre elle: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

La morale de Jésus-Christ combat trop ouvertement les sens et les passions, pour qu'à leur tour les passions et les sens ne s'arment point contre elle; mais plus elle compte parmi ses ennemis de philosophes orgueilleux et d'âmes désordonnées, plus elle se montre à nos yeux auguste et vénérable, et l'opposition même qu'ils forment avec elle devient sa plus solide et sa plus belle apologie. Si elle était conforme à leurs désirs et à leurs penchants, je la récuserais; et, si je m'enorgueillis d'être disciple de Jésus-Christ, c'est précisément parce qu'ils ne le sont pas. Mais que disent-ils, et qu'opposent-ils donc à cette loi céleste? Je les entends me demander comment peut éclairer les esprits, une morale qui les confond par ses mystères; comment peut réjouir le cœur, une morale qui l'attriste et le crucifie; comment peut changer les âmes, une morale qui laisse au genre humain ses vices et ses désordres. Obscurité dans ses dogmes, rigorisme dans ses préceptes, stérilité dans ses effets: trois reproches que renouvellent chaque jour ces censeurs téméraires, mais qui vont servir à mettre dans un plus grand jour toute la dignité et la grandeur de la divine loi que nous a donnée Jésus-Christ.

Oui, mes frères, la morale chrétienne est attachée inséparablement à des dogmes incompréhensibles: et pourquoi ne le serait-elle pas? pourquoi le livre de l'Evangile n'aurait-il pas ses mystères comme le livre de la nature? pourquoi Dieu serait-il moins profond dans sa parole que dans ses opérations, et moins inaccessible à notre esprit comme législateur que comme créateur? N'est-il donc pas aussi digne de lui de captiver notre entendement que de soumettre notre cœur? et n'a-t-il pas autant de droit d'assujettir notre raison par des mystères que notre volonté par des préceptes? C'est la gloire exclusive de Jésus-Christ d'avoir placé la foi au rang des vertus, d'avoir fait de la croyance aux oracles divins un devoir moral qui est le fondement de tous les autres, et comme le premier pas de la philosophie chrétienne. Lui seul en a créé le mot, comme il en a conçu l'idée; *fides*, la foi. Seul il nous a appris à plier avec respect sous le poids de l'autorité divine; seul il a eu la gloire d'avoir soumis l'esprit à Dieu après avoir soumis le corps à l'esprit, et d'achever ainsi la perfection de l'homme, en ajoutant au sacrifice de son cœur le sacrifice de sa raison. Seul il a dit: *Bienheureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu* (Joan., XX, 22), et, par cette fidélité aveugle à ses divins enseignements, il nous a élevés au-dessus des régions où règnent les tempêtes et la dispute; il a dompté l'orgueil humain, ce principe secret de l'incrédulité, source de toutes nos folies et de toutes nos erreurs, et avec lui l'intempérance de l'esprit, plus dangereuse encore que l'intempérance des sens, et la curiosité sans bornes que l'esprit de l'homme regarde comme sa grandeur, et

qui n'est que sa maladie. Seul enfin il a trouvé le secret de doubler nos forces pour accomplir tous nos devoirs, en nous faisant pratiquer, parce que Dieu l'ordonne, après nous avoir fait croire, parce que Dieu l'a dit : *Hæc dicit Dominus.*

Ainsi ces dogmes, bien loin de nuire à la morale, ne servent qu'à la fortifier et qu'à agrandir son domaine. Par la foi, ils nourrissent l'espérance, et par ce surcroît d'espérance ils raniment la charité. En augmentant ma dépendance, ils multiplient pour moi les moyens de sanctification; ils me donnent une plus haute idée de Dieu, ils me pénètrent plus vivement de sa justice comme de sa bonté; ils me remplissent de l'infini, ils échauffent mon cœur par de nouveaux bienfaits; tantôt ils me retiennent par la crainte, tantôt ils m'attirent par l'amour, et il n'en est pas un qui ne m'encourage par quelque exemple, ou qui ne m'instruise par quelques leçons, ou qui ne contente mes désirs par quelque promesse. Leur obscurité même n'est pour moi qu'un bienfait de plus : ils m'apprennent à me prosterner devant Dieu comme vérité souveraine; ils me montrent qu'il y a une règle suprême, plus inébranlable et plus ferme que nos timides raisonnements; ils répandent sur la loi sainte je ne sais quel voile auguste et quelle majesté vénérable qui la distingue évidemment de toutes les autres lois, et, me faisant aimer cette docte ignorance que produit la docilité, ils me font sentir que le grand et le véritable moyen d'adorer la vérité, c'est de la croire. Ainsi la foi soutient la morale, tandis que la beauté de la morale prouve invinciblement la foi; et comme je ne puis m'empêcher de croire au céleste docteur qui m'enseigne à si bien vivre, je ne puis que bien vivre en croyant à ces mystères ineffables qu'il lui plaît de me révéler. Qu'il est donc beau et ravissant, ce code de la loi chrétienne, où rien n'est oisif, où rien n'est écrit pour le stérile ornement de la pensée, et où tout fructifie pour l'instruction et l'édification! Il est clair dans les préceptes, parce qu'il faut les pratiquer; il est obscur dans les dogmes, parce qu'il faut les adorer; et faisant ainsi de ses lumières, comme de ses ténèbres, une double source de mérites et de vertus, il n'est pas moins admirable dans ce qu'il nous découvre que dans ce qu'il nous cache : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* (Psal. CXXXVIII, 12.)

Ainsi, chrétiens, lorsque vous entendrez les nouveaux professeurs de morale naturelle vous demander d'un ton très-dogmatique à quoi servent les dogmes, et pourquoi il faut des dogmes à la morale, répondez-leur qu'il faut des dogmes à la morale pour la fixer, pour l'arracher à l'arbitraire, afin que personne ne se donne le droit de la juger, de l'interpréter à son gré et de l'appeler en cause au tribunal de sa propre raison; répondez-leur qu'il faut des dogmes à la morale, parce que l'homme n'est fort que de sa croyance, et qu'il agit non d'après ce

qu'il pense, mais d'après ce qu'il croit; parce que celui qui ne croit rien ne pratique rien, et que si la foi est morte sans les œuvres, ainsi que dit l'apôtre (*Jac., II, 20*), les œuvres meurent si elles ne sont vivifiées par la foi. Quand ils vous disent qu'il faut prêcher la morale et non le dogme, parce que la morale est tout et que les dogmes ne sont rien, répondez-leur que les dogmes sont tout, en ce sens que la morale n'est rien sans les dogmes, parce qu'elle perd alors son poids et son autorité, et que là où l'autorité cesse, l'obligation disparaît. D'où vient que parmi nos sages on voit si peu de vertu et de sagesse? C'est que leur morale est sans dogmes, et par conséquent sans autorité; c'est que, chargés de se faire à eux-mêmes leur propre catéchisme, ils en prennent ou ils en laissent tout ce qui leur convient, et que, devenus à eux-mêmes leur propre juge et leur propre législateur, ce n'est plus leur morale qui commande à leurs passions, mais leurs passions qui commandent à leur morale. D'où vient encore que l'on voit parmi eux autant de morales qu'il y a de têtes, autant de morales qu'il y a de systèmes, autant de morales qu'il y a de caprices? C'est que leur morale est sans dogmes, et par conséquent sans stabilité, et que, n'étant plus retenue par cette croyance commune qui subjugue tous les esprits, elle se noie dans un déluge de paroles et dans un chaos d'opinions, où l'intérêt trouve tout ce qu'il veut, le plaisir tout ce qui le flatte, et la cupidité tout ce qui la contente.

Voilà donc une nouvelle preuve de la divinité de la morale de Jésus-Christ : c'est qu'elle est dogmatique, et par conséquent révélée; c'est qu'elle est positive, et par conséquent sanctionnée; c'est qu'elle est consacrée par des mystères ineffables, qui font corps avec elle et qui en sont inséparables : de sorte que, comme on ne peut toucher à un seul dogme, on ne peut omettre ni altérer un seul précepte, et qu'il n'y a pas plus de composition à faire avec les devoirs qu'avec les mystères; harmonie et enchaînement admirables, qui ne se trouvent que dans la loi de Jésus-Christ, et qui, en l'arrachant par là au domaine de l'homme, la fait participer tout entière à la souveraineté de Dieu!

Mais c'est peu de censurer l'obscurité des mystères qu'elle nous propose de croire : on veut encore condamner l'austérité des maximes qu'elle établit; on ne voit plus en elle qu'une doctrine exagérée, qui, à force d'outrer les devoirs, les rend impraticables, et qu'un rigorisme odieux, qui dénature l'homme pour le trop élever. Comment fuir le monde, et dire anathème à ses joies? Comment porter sa croix, et se renoncer soi-même, contrarier en tout la nature et les sens, ne vivre que de sacrifices? De tels efforts sont-ils donnés à l'homme? Ce combat éternel de nous-mêmes contre nous-mêmes est-il donc compatible avec nos tristes fragilités? Et si Jésus-Christ n'a pas cru parler à des anges, comment n'a-t-il pas vu que ses dures vertus ne sont que des excès, et ses

devoirs crucifiants qu'un joug intolérable?

Vain sophisme, qui ne saurait faire illusion qu'aux âmes corrompues, trop aveugles dans leur propre cause pour connaître que ces commandements, qui paraissent si fort au-dessus de l'homme, sont néanmoins faits pour l'homme; que tout ce qui paraît en eux excès n'est que sagesse; que tout ce qui nous semble une exagération n'est que proportion; et qu'enfin la morale de Jésus-Christ est si éminemment raisonnable dans ce qu'elle a de plus austère et de plus rigoureux, que, quand même on n'en voudrait pas faire sa religion, il faudrait encore, pour être heureux, en faire sa philosophie.

Et d'abord la morale chrétienne nous ordonne, il est vrai, de fuir et de mépriser le monde, et Jésus-Christ est le premier législateur qui l'ait dit. Aucun moraliste, avant lui, n'avait parlé du monde dans le sens où il l'a pris; ni l'idée ni le mot ne se trouvaient nulle part: c'est Jésus-Christ qui a créé l'un et l'autre, c'est lui qui le premier l'a nommé *mundus*, le monde; c'est lui qui le premier a dit qu'il n'était pas de ce monde, que ses disciples n'étaient pas de ce monde, et que nous devons nous hâter de quitter ce monde. Mais cette morale, qu'a-t-elle donc de si triste et de si outré? Une fois démontré que l'âme est immortelle, est-il rien de plus raisonnable que de n'estimer qu'elle, de ne donner de la valeur qu'à ce qui ne meurt point? et, si le cri de l'univers nous apprend qu'il est une vie future, qu'y a-t-il de plus naturel que de ne pas s'attacher au présent? qu'y a-t-il de plus digne d'un esprit élevé que de se bien convaincre qu'il ne faut pas s'attacher au monde, puisque nous sommes plus grands que le monde; que tout bien qui ne va pas au delà du monde n'est pas un bien; qu'il ne faut pas demeurer dans un monde qui ne demeure à personne; et qu'enfin, si aujourd'hui c'est le monde, demain c'est l'éternité? Quelle sagesse peut égaler cette sagesse? Si le suprême bon sens existe quelque part, où peut-il se trouver que là? et, s'il est sur la terre un véritable philosophe, n'est-ce pas le chrétien, qui, usant de ce monde comme n'en usant point, et ne donnant un prix réel qu'à ce qui est réel, se met constamment en état de se passer des choses vaines et fragiles? Voilà cependant la borne insurmontable que la sagesse humaine ne sut jamais franchir. Elle a bien pu nous dire quelquefois de mépriser le monde, mais c'est quand il nous méprise; de le quitter, mais c'est quand il nous quitte: jamais elle n'a dit de le haïr quand il nous loue, de le fuir quand il nous sourit, de l'éviter quand il nous appelle: elle ne va pas jusque-là: Jésus-Christ seul nous a appris à le mépriser parce qu'il est méprisable, et à s'en détacher parce qu'il est périssable. La morale humaine n'a pu nous dire qu'il faut fuir le monde parce qu'il est vain, capricieux, inconstant; Jésus-Christ seul a dit qu'il faut le fuir parce qu'il nous corrompt et qu'il nous trahit. Enfin, la morale humaine a

pu nous dire: Que sert à l'homme d'acquiescer des richesses s'il vient à perdre son repos, et de gagner des villes s'il vient à perdre sa santé? Jésus-Christ seul a dit: *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.*, XVI, 26.) Admirable sentence, qui n'a pu partir que d'un Dieu plus élevé que le monde! magnifique parole, qui ne peut appartenir qu'au Père du siècle futur, et qui d'un trait sépare à jamais sa morale de tous les documents humains, mettant entre eux toute la distance qui se trouve entre l'âme et le corps, la terre et le ciel, le temps et l'éternité!

A ce mépris du monde, Jésus-Christ ajoute encore le mépris de soi-même, le renoncement à soi-même, *abneget semetipsum* (*Matth.*, XVI, 29): maxime inouïe dans l'histoire de la morale! On avait bien vu avant lui les héros du paganisme renoncer aux plaisirs par misanthropie, aux embarras du siècle par amour de l'indépendance, aux richesses et aux honneurs par faste et par orgueil; aucun n'avait appris à se renoncer lui-même. Les plus sages d'entre eux avaient bien dit: *Abstenez-vous, abstine*: abstenez-vous de la volupté qui vous use, de l'intempérance qui abrège vos jours, de l'ambition qui vous empêche de jouir; et par cette abstinence mensongère ils ne faisaient qu'un misérable échange d'une passion contre une autre passion, d'un vice contre un autre vice. Jésus-Christ seul a dit: *Renoncez-vous*; et par cette seule maxime il nous a révélé tout le secret du cœur humain, tout le mystère de notre nature. Renoncez-vous, parce que tout ce qui est en vous n'est que misère et corruption, et que tout, jusqu'à vos vertus, est infecté du vice de votre origine; renoncez, non à votre bonheur, non à votre bien-être raisonnable, non à la vraie charité que vous devez avoir pour vous, mais à cet amour-propre qui vous fait le centre de tout, et à cette idolâtrie de vous-même, qui est toujours en opposition avec vos devoirs, et qui, faisant votre malheur, vous empêche en même temps de faire le bonheur des autres: *abneget*.

Or en quoi cette morale est-elle si outrée et si excessive? N'est-il donc pas souverainement raisonnable de haïr ce moi humain qui est si haïssable, de renoncer à ce qui est nuisible, et d'attaquer ainsi tous nos vices et tous nos désordres jusque dans leur principe? Nous concevons sans doute que ce renoncement soit le scandale des faux sages, et que des hommes qui s'aiment tant, et qui peut-être s'estiment davantage, trouvent étrange une doctrine qui, fondée sur l'humilité et le mépris de soi-même, déshonore si fort cette idolâtrie de leur propre personne, qui est tout le secret de leur philosophie; mais c'est précisément ce qui fait le triomphe de la morale de Jésus-Christ, c'est sa gloire suprême d'être toute fondée sur le principe, inconnu avant lui, de la dépravation originelle, et d'avoir seule appris aux hommes que, pour vivre à la vertu, il faut mourir nécessairement à soi-

même. Voilà donc ce qui justifie ce magnifique paradoxe de l'abnégation chrétienne, qui paraît forcer la nature, et qui est tout dans la nature, qui surpasse le sens humain, et qui est parfaitement assorti au cœur humain, et qui, par une contradiction sublime dont on ne peut trouver qu'en Dieu seul le principe et la solution, fait que l'homme se sauve en se perdant, et en se renonçant se retrouve.

Cette morale sainte va encore plus loin, elle veut que toutes les passions soient immolées sans réserve. Mais est-ce là encore une doctrine outrée et excessive? N'est-il pas souverainement raisonnable de réprimer sans relâche tous ces tyrans de notre cœur qui nous tourmentent sans relâche, d'aller toujours de combats en combats, comme les passions vont toujours de désirs en désirs, et de n'avoir pour elles aucun ménagement, comme elles n'ont aucune mesure? Montrez-moi un terme où la volupté ne veut plus se contenter, où la vanité ne veut plus jouir, où l'avarice ne veut plus amasser, où l'ambition ne veut plus monter, un terme enfin où les passions s'arrêtent, et nous pourrions marquer celui où l'on peut cesser de les combattre. Insensés que nous sommes ! nous voudrions que Jésus-Christ eût composé pour ainsi dire avec elles, et nous ne voyons pas que l'indulgence les irrite, et que toute réserve les rend plus indomptables ; c'est le grand vice de la sagesse humaine de chercher tout au plus à les apprivoiser, et à les tempérer les unes par les autres. Pauvre et misérable philosophie, qui croit par là se jouer avec les passions, sans songer qu'elle n'en est que le jouet et la victime ! Mais Jésus-Christ, plus sage que tous les philosophes, nous a mis en main le glaive qui doit les immoler sans pitié ; il nous a appris que son royaume souffre violence, et que ce n'est point en les endormant, mais en les combattant à force ouverte, que l'on peut parvenir à s'en rendre le maître. Il faut sans doute un pénible travail pour soutenir ce long combat ; mais tous ces douloureux efforts peuvent-ils balancer l'ineffable plaisir que donne la victoire ? Il en coûte sans doute pour réprimer sans cesse d'indociles penchans ; mais n'en coûte-t-il rien pour être leur esclave ? Notre grande erreur, c'est de regarder comme un malheur le devoir qui nous est imposé de leur faire une guerre éternelle, et de ne pas sentir que c'est un bien plus grand malheur de leur céder sans résistance ; c'est de ne jamais envisager que ces luttes pénibles que nous prescrit la loi, et de ne pas songer aux iniquités et aux tourmens dont elle nous délivre ; c'est de ne peser que le moment si doux où la passion est satisfaite, et de ne pas penser à ses suites amères et à ses cruels repentirs. Placez d'un côté cette âme saine, toujours maîtresse d'elle-même, et à laquelle une heureuse habitude aplanit chaque jour le chemin de la vertu ; placez de l'autre ce cœur agité de mille passions, auxquelles il est contraint d'obéir, tant elles sont impérieuses ; qu'il ne

peut assouvir, tant elles sont insatiables ; qu'il ne peut accorder, tant elles sont incompatibles ! et jugez si Jésus-Christ n'a pas plus fait pour l'homme en l'affranchissant de l'esclavage fatal de la chair et du sang, que s'il l'eût laissé l'esclave de ses penchans sans frein et le triste jouet de ses désirs sans règle.

Mais une telle morale est-elle praticable ? Chrétiens, demandez-le à ceux qui la pratiquent ; demandez-le à votre propre cœur, il vous dira que vous pouvez faire tout ce que font tant d'autres ; demandez-le à Jésus-Christ, il vous dira que vous pouvez tout par la prière qui obtient tout, et par sa grâce qui soutient tout, et que sa croix porte ceux qui la portent ; demandez-le au monde lui-même, il vous dira que l'Evangile n'exige rien de plus pénible et de plus dur que ce que chaque jour vous faites pour les hommes. Et votre vie, qu'est-elle au fond qu'un martyre continuel et un entier renoncement ? qu'est-elle qu'une servitude éternelle et une chaîne de sacrifices plus douloureux les uns que les autres ? Sacrifiez-moi vos plaisirs, dit la santé ; sacrifiez-moi la santé, disent les plaisirs ; sacrifiez-moi le repos, dit la fortune ; sacrifiez-moi la fortune, dit l'amour du repos ; sacrifiez-moi vos veilles, dit la renommée ; sacrifiez-moi vos goûts et votre liberté, dit l'opinion, dit l'envie de plaire, dit le tyran qu'on appelle la mode ; partout sacrifices et toujours sacrifices. Contraignez-vous autant pour vous sanctifier que vous le faites pour vous corrompre et pour vous perdre ; prenez seulement pour Dieu autant de peine que vous en prenez pour le monde, et vous voilà chrétiens.

Ainsi la morale de Jésus-Christ a seule réuni la plus haute sagesse à la plus haute perfection ; ainsi elle serait toujours un chef-d'œuvre de raison, quand elle ne serait pas un chef-d'œuvre de sainteté ; ainsi s'évanouissent ces reproches de perfection imaginaire, que lui font tous ceux qui n'imaginent rien au delà des sens, et de morale impraticable que lui font tous ceux qui n'osent pas la pratiquer ; ainsi cette sévérité et cette perfection, que l'on appelle outrée, devient elle-même le plus beau titre de sa gloire, une preuve de plus de sa divinité. Non, jamais l'homme n'aurait pu s'enseigner à lui-même une telle doctrine, jamais l'homme amateur du monde n'aurait dit anathème au monde, jamais l'homme amateur des plaisirs n'aurait condamné les plaisirs, jamais l'homme amateur de lui-même n'aurait donné à ses penchans un démenti aussi formel, et n'aurait prononcé un tel arrêt contre lui-même. Plus cette morale est dure, sévère, incommode, terrible aux sens et fatale aux passions, plus elle nous convainc que les passions ne l'ont point faite, que la chair et le sang n'ont pu la révéler, et qu'elle n'a pu être introduite, propagée et conservée dans le monde que par celui qui tient le monde dans sa main, et qui, quand il lui plaît, ou le crée ou le

brise, ou l'instruit ou l'aveugle, ou le perd ou le sauve.

Mais pourquoi donc cette morale, si sublime dans ses préceptes et si puissante dans ses motifs, produit-elle si peu de justes dans le christianisme? pourquoi, depuis que Jésus-Christ a donné sa loi à l'univers, l'univers est-il aussi corrompu qu'il l'était auparavant? Elle se vante d'enchaîner les passions, et toutes les passions règnent encore avec empire; de corriger les vices, et les mêmes vices triomphent; de placer en nos cœurs le vif amour de la justice, et cet amour, bien loin de se fortifier, s'affaiblit chaque jour. Est-ce donc là tout le fruit des enseignements d'un Dieu? est-ce la grande œuvre que devaient opérer sa mort et son ministère? Ainsi parle l'impie, dans le dessein de nous donner l'Homme-Dieu comme un réformateur qui n'a rien réformé, comme si l'univers entier n'était pas son irréfutable témoin, et que tout sur la terre ne racontât pas sa gloire, ainsi que dans le ciel tout raconte celle du Créateur. Nous demandons où sont les fruits et les succès de sa mission. Ingrats, ouvrez les yeux; n'est-ce pas sa loi sainte qui a civilisé les nations les plus barbares, et les a toutes réunies, malgré la distance et des temps et des lieux, dans les liens de la même foi, de la même espérance et de la même charité? n'est-ce pas elle qui, s'élevant du sein d'un peuple obscur et sans aucun secours humain, a su enchaîner à son char et l'orgueil des Césars, et la fierté des sages? n'est-ce pas elle dont la vive lumière a dissipé la longue nuit de la superstition, et dont la force victorieuse a détrôné les immortels? n'est-ce pas elle qui a fait succéder aux sacrifices inhumains un sacerdoce pacifique, une hostie pure et sans tache? n'est-ce pas elle qui, en proclamant la liberté des enfants de Dieu, a brisé les liens de l'esclavage, du même coup dont elle a frappé les idoles? n'est-ce pas elle qui a comblé ou du moins adouci les intervalles des rangs et des conditions, en frappant d'anathèmes les richesses et les plaisirs, en rendant l'infortune sacrée et la pauvreté respectable? n'est-ce pas elle qui, en consacrant l'autorité, nous a donné des maîtres plus humains et des sujets plus fidèles; n'est-ce pas elle qui, en sanctifiant le mariage, en a rendu le lien plus fort, et la société plus douce? Ce qu'elle fait, ingrats! il a sans doute disparu ce spectacle enchanteur que le christianisme offrit dès son berceau à la terre étonnée. Hélas! ils ne sont plus ces heureux temps où l'on comptait autant de justes que l'Evangile avait d'enfants; mais n'en reste-t-il pas encore assez pour admirer le doigt de Dieu, et reconnaître la mission de son Fils adorable? On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des hommes avilis par l'amour du gain, et possédés par le démon de l'avarice; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des hommes détachés de tout, qui, n'ayant que Dieu

pour trésor, font des vœux pour la pauvreté, comme les ambitieux en font pour la fortune. On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des hommes enivrés du désir de la gloire et de la vanité, s'agiter dans les affaires et s'abîmer dans les intrigues; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des hommes s'enfoncer dans la retraite pour ne converser qu'avec Dieu, et des mondains quitter le monde, ou n'y rester que pour en être l'ornement et le modèle. On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des esclaves des sens s'avilir sous l'empire de la volupté, et ne connaître d'autre maître que leurs penchants, ni d'autre Dieu qu'eux-mêmes; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des anges dans des corps mortels, et des âmes sublimes qui régissent toutes leurs passions par le frein de la tempérance. On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des sages orgueilleux qui se déshonorent par la bassesse de leurs mœurs, qui ne parlent que de vertu en renversant tous les principes, et qui, tout concentrés dans leur vil égoïsme, font le mal sans remords ou le bien sans mérite; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des esprits humbles et dociles, s'honorant de leur soumission, abaissant toutes leurs lumières devant la majesté de Dieu, et par la grandeur de leur foi, s'élevant au-dessus de leur vertu même. Ce qu'elle fait! hé quoi! vous nous parlez sans cesse des vices honteux de tant de faux chrétiens, parlez-nous donc aussi des sublimes vertus de tant d'âmes fidèles. Est-ce par ceux qui abandonnent l'Evangile, on par ceux qui l'adorent, qu'il convient de le juger? Qu'il y ait un si grand nombre d'hommes pervers et corrompus au sein même du christianisme, j'en gémis bien plus encore que je ne m'en étonne, les hommes étant ce qu'ils sont; mais je n'en suis que plus frappé d'admiration à la vue de ces grands cœurs, de ces héros vraiment évangéliques. Un seul disciple de Jésus-Christ, plus grand que le monde entier par l'élévation de ses sentiments, et se plaçant au-dessous du dernier des hommes par sa profonde abnégation, honore plus ma foi, que la foule des prévaricateurs ne l'avilit et ne la dégrade. Ce qu'elle fait! tout le bien qui se fait encore chaque jour: nommez une bonne œuvre qui ne soit pas la sienne, un établissement utile qui ne lui doive son existence. Ce qu'elle fait! tout le bien que vous ne faites pas, tout celui que sans elle vous ne pourriez pas faire. Ce qu'elle fait! eh bien! voyez ce que vous faites depuis qu'elle ne fait plus rien; voyez ce que nous devenons depuis qu'elle a perdu son influence et son empire. Ce qu'elle fait! eh bien! mes frères, puisque vous le voulez, elle n'est plus qu'une ombre d'elle-même, ses antiques vertus ont entièrement disparu; ces chrétiens, qui d'abord n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, ne font plus que se supplanter et se nuire; ces chrétiens, qui

étonnaient les tyrans par leur intrépidité, ne sont plus que des lâches qui tremblent devant le monde; et ces chrétiens, si élevés au-dessus de l'intérêt, ne sont plus que des âmes abjectes qui n'ont d'autres principes que l'argent, d'autre morale que l'argent, d'autre honneur et d'autre religion que l'argent. Mais que conclure de cette triste décadence contre la loi de Jésus-Christ? est-ce sa faute, est-ce la nôtre? est-ce la honte du maître, est-ce l'opprobre des disciples? Quel est donc ce prodige nouveau, qu'une morale qui a changé le monde, ne puisse nous changer nous-mêmes? Ce qu'elle fait! quoi donc! nous dédaignons de nous servir de ce guide céleste, et nous osons lui faire un crime de nos propres égarements! nous refusons de prendre ce remède divin, et nous osons nous plaindre de n'être pas guéris! Lorsque nous abandonnons la cause, nous demandons où est l'effet; et quand, à force de raison et de philosophie, nous ressuscitons les mœurs païennes, nous osons triompher de la chute rapide des vertus chrétiennes! Eh! qu'importe au fond à sa divinité ce qu'elle fait, pourvu que ce soit la seule qui puisse faire, et la seule sans laquelle rien ne se fait? En est-il moins vrai que tout ce que vous pouvez dire et d'utile et de beau, Jésus-Christ l'a dit avant vous, qu'il l'a dit mieux que vous, et que sans lui vous ne l'eussiez jamais dit? en est-il moins vrai qu'il n'y a aucun homme de bien qui n'ait intérêt de la défendre, comme il n'y a aucun libertin qui n'ait intérêt de la combattre? en est-il moins vrai que ceux qui n'en veulent pas pour eux-mêmes la désirent pour les autres? que les pères la désirent pour leurs enfants, les enfants pour leurs pères; les maîtres pour leurs serviteurs, les serviteurs pour leurs maîtres; les monarques pour leurs sujets, et les sujets pour leurs princes? en est-il donc moins vrai que, si elle était universellement pratiquée, l'âge d'or des poètes serait réalisé, et que le ciel descendrait sur la terre?

Mais vous, injustes détracteurs d'une morale toute sainte, que prétendez-vous faire? Qui êtes-vous? d'où venez-vous, au nom de qui nous parlez-vous? et quel est donc votre évangile? Prétendez-vous nous en donner un autre plus efficace et plus puissant? auriez-vous par hasard quelque chose de mieux à nous dire? Mais, si la morale de Jésus-Christ ne fait rien, qu'attendez-vous donc de la vôtre? si la morale où tout est frein pour les passions les contient si difficilement, qu'attendrons-nous de celle qui les favorise et qui les justifie? si la morale qui fait les saints ne suffit pas pour arrêter le débordement de nos mœurs, que faut-il que nous espérons de la morale qui fait les libertins et de celle qui fait les brutes? Prétendriez-vous étouffer l'égoïsme avec votre intérêt personnel, rendre plus saints les mariages avec votre divorce? et viendrez-vous, au nom de la raison, sommer la volupté de fléchir, et l'avarice de se rendre? Mais, si vous ne savez pas ce que vous voulez

faire, voyez au moins ce que vous avez fait, voyez ce qu'ont produit tous ces catéchismes nouveaux si savamment analysés, dont vous avez empoisonné nos collèges; voyez ce que devient cette jeunesse malheureuse, à laquelle vous apprenez à discuter tous les premiers devoirs; voyez cette pourriture morale qui a gagné tous les états, et qui ne laisse plus rien d'entier dans le corps social; voyez les campagnes le disputer aux villes en vices calculés et en corruption raisonnée. Grâce à vos leçons, tout déperit, tout tombe: à des crimes sans nom ont répondu des malheurs sans exemple; à une présomption sans bornes doit répondre une corruption sans remède; à une génération avilie va succéder une génération barbare; et tel est l'excès de nos maux, que des enfants plus coupables que leurs pères ne nous promettent que des neveux plus coupables encore.... Sainte loi de Jésus-Christ, êtes-vous assez vengée? misérables humains, sommes-nous assez punis?

Ainsi la loi de Jésus-Christ triomphe également, et par le bien qu'elle a fait, et par le bien qu'elle ne fait plus, et par l'abîme d'où elle nous a tirés, et par l'abîme où elle nous laisse. C'est sa gloire suprême, dit saint Augustin, de réjouir le monde par l'abondance des vertus quand on se livre à sa lumière, ou de l'abandonner aux plus tristes excès quand on refuse de la suivre; c'est la plus grande preuve de sa divinité que tout lui serve également, et les miracles qui la prouvent, et les scandales qui la justifient. Le fidèle est rempli de consolation quand, à la vue de ces scandales, il s'écrie avec le Prophète (*Psal. CXVIII. 126, 127*): Les impies, ô mon Dieu, ont abandonné votre loi, et c'est pour cela que je l'ai aimée, c'est pour cela que je l'adore; plus ils la blasphèment, et plus j'en sens le prix; plus je suis pénétré de sa ravissante beauté et du besoin que nous avons de sa lumière, et plus je reste convaincu de tout ce que le monde perd en n'écoulant qu'une raison toute profane, et de tout ce qu'il se refuse à lui-même en se refusant à la grâce et à la loi de Jésus-Christ.

C'en est donc fait, divin Législateur des hommes, vous serez désormais notre flambeau et notre guide; et où irions-nous donc, Seigneur? vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Que tous les maîtres et les docteurs se taisent devant vous. Les insensés! ils ne m'ont raconté que des fables aussi nuisibles à ma vertu que contraires à mon bonheur; mais votre sainte loi est toute grâce et toute vérité: elle contente ma raison, elle ennoblit mon âme, elle pacifie mon cœur. Ah! quand le ciel ne m'ordonnerait pas de la suivre, mes seuls besoins m'entraîneraient vers elle. Je la chanterai donc sans cesse cette divine loi, plus suave que le miel, plus désirable que les trésors. Cette loi, toute-puissante, dont un seul mot prononcé avec simplicité rend plus fort contre les passions que toute la sagesse du monde: je veux la méditer sans cesse; je veux l'honorer par mes œuvres, afin qu'a-

près avoir été ma règle et mon soutien dans les écueils de cette vie, elle soit mon espoir et ma consolation dans mon dernier moment. Ainsi soit-il.

FRAGMENT D'UN SERMON (44)

SUR LA LOI CHRÉTIENNE.

Pure dans ses lumières, sublime dans ses motifs, efficace dans sa parole et simple dans sa perfection, tels sont, mes frères, les caractères principaux sous lesquels la loi chrétienne s'est présentée à mon admiration : puissé-je ici vous les développer avec ce degré de force et de conviction qui réponde à leur excellence, et qui imprime bien avant dans votre âme l'amour et le respect de votre vocation !

Pure dans ses lumières. Et ici qui nous racontera les ignorances et les erreurs qui régnaient avant elle ? qui nous dira les éternelles contradictions où se jetait l'esprit humain ? Sans principe et sans règle, il allait s'enfonçant dans l'abîme de l'opinion. D'où venons-nous, que sommes-nous, que faisons-nous sur la terre ? qui nous y a placés ? qu'est-ce que Dieu, et que demande-t-il de nous ? qu'est-ce que notre âme, et que faut-il donc espérer, l'éternité ou le néant ? A ces grandes questions, d'où dépend notre tout, restaient muets les plus fameux oracles de la Grèce et de Rome. Profonds génies dans les découvertes de la nature, enfants dans les premiers principes des choses, ils ne surent jamais ni le but où ils devaient tendre, ni de quelle origine ils étaient descendus. Chose étrange ! c'était sur ce grand doute que s'élevait l'édifice de leur doctrine, et ils se vantaient de conduire les hommes indépendamment de ces premières vérités d'où dérivent toutes les vérités. Insensés ! qui, sans savoir où était le fondement, travaillaient à orner le comble. Jésus-Christ parle, et tout à coup disparaissent ces vastes ombres qui couvraient toute la morale, et la lumière se répand sur toutes ces questions où la raison chancelle, et l'énigme du monde entier trouve son dénoûment. Il parle, et il m'apprend non à mesurer les cieux, à sonder les abîmes, à parcourir des mers nouvelles qu'aucun siècle n'avait connues, mais à connaître ce que Dieu est, et à savoir ce que je suis.

Que de merveilles sa céleste doctrine fait passer sous mes yeux ! Elle me transporte aux premiers jours du monde, elle me fait assister au conseil de la création, elle me montre l'homme sortant des mains de Dieu, couronné d'honneur et de gloire, et tout à coup déchu de ce sublime état par le crime de son orgueil. Partant du seul principe de cette chute originelle, elle m'explique le paradoxe de mes penchants si opposés et me développe tous les mystères de mon être ; elle me révèle le secret de ma gran-

deur et de ma faiblesse ; et m'expliquant cette corruption qui vit en moi et ces nobles élans qui me portent à la vertu, elle accorde parfaitement et la bonté de Dieu et le spectacle de mes misères ; elle relève mes espérances par la réparation de l'homme, et par le don d'un Rédempteur elle me garantit mon immortalité ; elle me découvre l'économie de ce monde nouveau qui suit le temps ; elle me raconte déjà toutes les délices que je dois goûter dans cette nouvelle Sion, et par la beauté de tout ce que j'aperçois, je pressens la beauté plus grande encore et plus parfaite de tout ce qu'elle me cache. Elle me développe cet ineffable accord de la miséricorde et de la justice de Dieu, ces deux éternelles et augustes colonnes qui soutiennent la majesté de son trône ; elle me met en main la clef de ses plus beaux ouvrages, elle me fait entrer dans les sublimes profondeurs de tous ses attributs ; elle m'associe aux secrets de sa providence ; elle me le montre partout, dans les événements qu'il dirige, dans les empires qu'il fait ou qu'il détruit, dans les destinées humaines qu'il tient dans sa puissante main. Tout ce qu'il est par rapport à moi, et tout ce que je suis par rapport à lui, les titres de sa souveraineté et ceux de ma dépendance, tout ce que je puis attendre de ses grâces, ou tout ce que je puis craindre de ses vengeances ; enfin, mon origine et ma destination, ma fin et mes devoirs, la vertu que je dois suivre, le terme où je dois aspirer : tout est par elle décidé avec clarté et certitude ; et, s'il est encore des questions que je m'efforce en vain d'éclaircir, c'est qu'elles me sont inutiles, et que ni la vérité ni la vertu n'y gagnent rien.

Ce n'est pas sans doute que cette loi si lumineuse, ainsi que parle le Prophète, n'ait aussi ses ténèbres et ses saintes obscurités. Et pourquoi ne les aurait-elle pas ? pourquoi le livre de la loi n'offrirait-il pas ses mystères comme le livre de la nature ? pourquoi Dieu serait-il moins incompréhensible dans sa parole que dans ses opérations, dans ses lois que dans la création de l'univers ? Mais, d'une part, si ces difficultés déconcertent ma raison, de l'autre elles l'éclairent : ces mystères qui m'étonnent, n'en sont pas moins des règles qui me dirigent, et leur obscurité même n'est pour moi qu'un bienfait de plus. Quand ils ne formeraient pas dans leur ensemble un tout frappant ; quand ils ne porteraient pas une empreinte de vérité et de grandeur, devant laquelle je suis forcé de me prosterner ; quand ils ne m'apprendraient qu'à me méfier de ma propre sagesse et à me faire aimer cette docte ignorance que produit la docilité ; quand ils ne feraient que répandre sur la loi sainte je ne sais quel voile auguste qui la mette à l'abri de notre orgueil et de notre inconstance, et

néanmoins qu'on nous saurait gré de donner au public la 1^{re} partie du premier discours qui renferme des passages frappants et des différences assez sensibles pour qu'on la lise avec plaisir, après le sermon qui précède ?

(Note de la 1^{re} édit.)

Nous avons trouvé, dans les manuscrits de M. de Boulogne, deux sermons sur l'excellence de la Loi chrétienne. Notre projet était de n'imprimer que celui qui avait été composé le dernier, et qui était par là même plus achevé. Nous avons pensé

une majesté vénérable qui la distingue évidemment de tous les ouvrages des hommes, je ne pourrais que bénir la souveraine autorité qui me commande de les croire. Combien doivent-ils donc m'être plus précieux, quand ils m'offrent partout des modèles de sainteté, qu'ils tendent à ma perfection, et qu'en les méditant je ne puis que devenir meilleur ! Et en effet, le mystère de la Trinité, qu'est-il pour moi, qu'un plus grand sujet d'adoration et de respect ? le mystère de l'eucharistie, qu'un plus grand sujet de pureté et d'innocence ? le mystère de la grâce, qu'un plus grand sujet de crainte et de salutaire frayeur ? le mystère de l'incarnation, qu'un plus grand sujet d'amour et de reconnaissance ? le mystère de la croix, qu'un plus grand motif de fuir le péché et de sentir le prix de mon âme ? Qu'il est donc beau ce code de la loi chrétienne, où rien n'est oisif, où rien n'est écrit pour le stérile ornement de la pensée, et où tout fructifie pour la vertu ! Il nous délivre également et des tourments de la curiosité qui ne produit que des doutes, et des écueils de la présomption qui n'enfante que des erreurs ; il soumet l'homme tout entier au souverain Législateur qui l'a créé tout entier ; il assujettit la volonté par les préceptes et la raison par les mystères ; il est clair dans les préceptes, parce qu'il faut les pratiquer, et obscur dans les mystères, parce qu'il faut les adorer ; et faisant enfin de ses ténèbres comme de ses lumières une double source de mérites et de vertus, il n'est pas moins admirable dans ce qu'il nous découvre que dans ce qu'il nous cache : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* (Psal. CXXXVIII, 12.)

A la pureté des lumières la loi chrétienne ajoute la sublimité des motifs. N'agir jamais ni pour le monde ni pour soi-même, ne chercher autre chose que Dieu, n'avoir que lui pour fin dernière, n'attendre que de lui notre bonheur et notre récompense, notre sagesse et notre force ; s'appliquer à lui plaire plutôt qu'aux hommes ; ne compter pour rien ni leurs suffrages, parce qu'ils sont faux, ni l'opinion, parce qu'elle est trompeuse, ni leurs applaudissements, parce qu'ils sont dangereux, ni la gloire, parce qu'elle est vaine ; chercher dans la vertu, non le plaisir mais le devoir, non l'intérêt mais la justice ; enfin être saint parce que Dieu est saint : tel est le sublime ressort qui fait agir le vrai chrétien dans tout le plan de sa conduite ; telle est la divine philosophie que nous enseigne la loi chrétienne. Grande et sublime morale ! la seule qui jamais ait jugé les intentions et interrogé les pensées, la seule qui ait pris l'homme dans ce qu'il est et non dans ce qu'il doit paraître, où la gloire des actions est encore plus réelle dans le cœur que dans les actions mêmes, où l'âme est encore plus noble et plus étendue que les œuvres ; la seule où tout est grand parce que tout y est vrai ; la seule enfin qui, n'appréciant l'homme que par ses mérites, ses mérites par ses actions, ses actions par ses motifs, et ses mo-

tifs par la sainteté de leur principe, ait donné à la vertu une base immortelle.

C'est pour avoir ignoré cette élévation de principes que les sages du paganisme n'em brassèrent jamais qu'un simulacre de sagesse ; c'est pour n'avoir pas su que les actions n'ont rien de grand ni de louable que par rapport à Dieu, qu'ils dégradèrent la vertu en la rendant le vil esclave des préjugés publics, en la mettant au rang de ces biens frivoles que la seule opinion fait valoir, et en ne cherchant dans leur sagesse qu'à être grands plutôt qu'à être justes. Malheureuses victimes de la gloire humaine, ils ne comprirent point que la vertu étant ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste sur la terre, elle ne peut venir que de Dieu et ne doit retourner qu'à Dieu ; que, détachée de ce centre de tout, elle devient le jouet de nos faiblesses, et qu'uniquement concentrée dans les créatures, tôt ou tard elle doit disparaître avec un si fragile appui. Et c'est aussi ce qu'éprouva le plus sage et le plus célèbre d'entre eux, lorsque, lassé d'avoir été si longtemps le martyr de la vanité, et honteux d'avoir fait tant de sacrifices à une fausse gloire qui le payait si mal, il finit par ne plus croire à la vertu et s'écria, dans son indignation, qu'elle n'était qu'un vain fantôme.

Mot sacrilège, mais conséquent, puisqu'il parlait de sa propre vertu ; parole mémorable ! elle déshonore à jamais la sagesse humaine et célèbre magnifiquement la loi de Jésus-Christ, qui seule a rendu à la vertu son prix et sa réalité, en l'appuyant sur la base éternelle de la conformité à l'ordre et à la volonté divine.

Et ici, mes frères, ce serait le lieu de répondre à tant de mondains qui, plus philosophes que chrétiens, croient que toute vertu est assez glorieuse pour Dieu dès qu'elle est utile aux hommes, et qui, dédaignant le mérite de l'intention, nous demandent sans cesse ce que fait le motif, pourvu que l'action s'ensuive. Ce que fait le motif ! Ah ! il fait tout, puisque sans lui on ne sait plus ce que c'est que la vertu, ou que sans lui elle n'a que le triste honneur de n'être pas le vice. Qu'elle serait donc pauvre et misérable cette vertu ! Et où seraient donc son excellence et sa beauté, si, séparée du principe de toute justice, elle ne s'élevait qu'à la hauteur de l'homme ? Quel respect mériterait-elle, si jamais on pouvait la confondre avec la vanité ou l'intérêt, et que l'on eût tout fait pour elle dès que l'on a tout fait pour soi ? Et vous-mêmes, chrétiens, quelle vertu admirez-vous le plus ? N'est-ce pas la vertu noble et généreuse qui ne prétend à rien, cette vertu pure, libre et dégagée de toute vue humaine, telle enfin que l'Evangile la commande ? Ne décriez-vous pas tous les jours les plus belles actions quand vous en pénétrez le motif, orgueilleux ou mercenaire ? Ne méprisez-vous pas l'égoïste rampant qui trafique de ses vertus ? Ne vous croyez-vous pas dispensés de la reconnaissance envers un bienfaiteur

qui s'est cherché lui-même ? Etes-vous bien flattés des assiduités d'un ami quand vous le soupçonnez de quelque vue particulière ? Et pourquoi Dieu ne pourrait-il pas exiger ce que les hommes exigent ? Que si vous-mêmes êtes portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on montre plus d'empressement à le poursuivre ; si le monde refuse d'autant plus les louanges qu'on les recherche avec plus d'ardeur, de quel oeil Dieu doit-il regarder ces idolâtres de la gloire et de l'opinion ? Pourquoi serait-il donc en quelque sorte moins délicat et moins difficile que le monde ? Pourquoi voudriez-vous donc qu'il se contentât de ces mêmes vertus dont les hommes ne veulent pas ? Et quelle idée avez-vous donc de Dieu si vous pensez qu'à ses yeux tout le mérite est dans l'action ; qu'il ne regarde pas le cœur, et qu'indifférent sur le ressort qui nous fait agir, il s'associera des héros de théâtre en couronnant dans nos vertus l'ouvrage de l'opinion, c'est-à-dire, l'enfant de notre vanité et le bizarre résultat de nos caprices et de nos goûts ?

Ce n'est donc véritablement qu'avec la loi chrétienne que la vertu a commencé : elle seule peut se glorifier de l'avoir divinisée par la sublimité de ses motifs ; d'avoir imprimé sur elle un caractère de sainteté qui la distingue de toutes les actions profanes ; d'avoir flétri tous ces motifs grossiers qui n'en faisaient qu'un vain spectacle pour amuser les hommes ; d'avoir brisé ce masque imposteur de l'honneur humain, pour élever sur ses ruines cette fille du ciel qui ne tient en rien à la terre ; de lui avoir donné sa juste mesure, l'éternité et l'infini, et de l'avoir enfin arrachée des mains de l'homme où elle ne portait que des fruits corrompus, pour la porter dans le sein de Dieu, où puisant son mérite, elle trouve sa couronne.

De là, mes frères, l'efficacité et la puissance de sa parole, troisième caractère de son excellence. C'est celui que chantait le prophète dans le plus beau de ses cantiques ; c'est ce grand témoignage qu'il rend à cette loi immaculée, pleine de force et de vertu qui convertit les âmes. Grande et sublime destinée de l'Evangile ! il laisse aux politiques le soin d'arranger la forme extérieure de la société ; il se réserve un plus bel ouvrage, celui qu'aucun sage de l'univers n'a jamais pu entreprendre et n'a même jamais tenté, c'est-à-dire la force d'enchaîner les passions, de conquérir les volontés et de placer au milieu de nous son trône et son royaume : *Regnum Dei intra vos est.* (Luc., XVII, 21.) C'est ce glaive victorieux qui pénètre, comme parle l'apôtre (Hebr., IV, 12), jusqu'aux moelles et aux jointures, c'est cette loi vivifiante qui fait aimer ce qu'elle ordonne, qui inspire ce qu'elle enseigne, qui opère ce qu'elle apprend ; c'est le règne de l'âme, c'est la faim et la soif de la justice ; c'est Dieu sensible au cœur, c'est le vif sentiment du souverain bien ; c'est le témoignage rendu au fond de nous-

mêmes que nous sommes enfants de Dieu ; c'est l'assurance intime des célestes promesses ; c'est cette vie qui n'est qu'amour, louange, bénédiction, actions de grâces ; c'est cette force d'en haut dont le fidèle s'investit, c'est cette impression de l'esprit de Dieu qui habite en nous ; c'est cette heureuse transformation de la nouvelle créature qui réfléchit en elle toutes les perfections de Dieu dont nous portons l'empreinte ; enfin, c'est cette chaste dilataction de l'âme, dont tous les mouvements, les affections et les désirs ne sont qu'esprit et vie : *Spiritus et vita.*

Différence essentielle qui distingue éminemment la parole de Dieu de la parole de l'homme : celle-ci peut bien enseigner la vertu, mais ne la persuade point ; elle peut bien condamner nos injustes penchants, elle ne les affaiblit pas. Moralistes sublimes, comme vous savez peindre les dangers des passions ! avec quelle énergie vous nous tracez l'horreur du vice ! j'admire votre éloquence, mais puissiez-vous nous corriger ! Les mœurs et la vertu ne se raisonnent pas, elles s'inspirent : irez-vous donc, avec vos arguments subtils et vos magnifiques sentences, sommer les passions de fléchir, et la cupidité de se rendre ? Que nous importent tous ces beaux traités de morale ? avons-nous donc besoin de tant de discussions, pour nous apprendre que la vertu seule est aimable, et que les passions sont honteuses ? Il ne s'agit point de convaincre l'esprit, mais de parler au cœur ; de condamner nos désordres, mais de les guérir ; de censurer nos vices, mais de nous apprendre à les vaincre ; de proscrire le luxe, mais de nous le faire mépriser ; de nous conseiller de ne pas suivre le torrent, mais de nous en donner la force ; de nous apprendre à fuir les plaisirs, mais de nous affranchir de la triste nécessité de les aimer ; de me prêcher la patience, mais de m'élever au-dessus de mes maux ; de vanter la modération, mais de remplir ce vide immense qui tourmente mon cœur. Pauvre sagesse humaine, tu ne fais rien de tout cela : tu me dis qu'il faut me suffire à moi-même, mais tu me laisses tout mon néant et toute ma faiblesse ; tu me montres les sacrifices, mais où sont les dédommagements ? tu me découvres tout au plus mes devoirs, mais que me sert de les connaître, si je ne puis les pratiquer ! Ah ! je me tourne donc vers la loi de mon divin Maître : là je trouve, non la stérile censure de mes vices, mais le prompt remède à mes maux ; non une doctrine qui m'invite, mais une grâce toute-puissante qui me porte et qui me soutient, qui m'aplanit la route du devoir, qui pénètre jusqu'à la source de ma corruption, qui sait en même temps condamner mes passions et les affaiblir, qui fixe mon inconstance dans le bien, qui me met en main le glaive à deux tranchants qui doit servir à me combattre, qui me détache de la terre en m'élevant au-dessus de tout ce qui passe, qui m'apprend à souffrir en donnant un prix à mes peines, qui

porte dans mon cœur le sentiment de l'infini, qui élève mon âme à la mesure de l'éternité, qui me fait mépriser les faux biens en portant mes désirs vers la région des biens futurs, qui me déprend efficacement des faux charmes des créatures en imprimant bien avant dans mon âme cette grande parole qu'elles ne sont pas mon Dieu; et changeant ainsi par une onction secrète les préceptes en sentiments, les sentiments en goût et en attrait, elle me fait, pour ainsi dire, pratiquer par passion cette même vertu que la froide raison conseille tout au plus par discussion et par maximes.

Mais voici un autre avantage qui met le dernier sceau à l'excellence de la loi chrétienne, c'est d'être simple dans sa plus haute perfection. Toutes les autres morales accablaient leurs sectateurs sous la multitude des préceptes et la pénible complication des raisonnements; elles ne parlaient qu'aux savants, et ne pouvaient être entendues que d'un petit nombre de sages. La loi de Jésus-Christ parle à l'humanité entière; elle embrasse dans la simplicité de ses préceptes tous les âges comme tous les états. Ici le peuple le plus borné trouve sans effort la sagesse, l'enfant y est aussi instruit que le plus grand génie, et tous deviennent savants dès le premier jour. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces; vous aimerez votre prochain comme vous-même* (Matth., XXII, 37, 39); voilà, chrétiens, cette parole simple et lumineuse qui d'un seul trait développe toute la morale; voilà ce mot admirable, qui nous instruit lui seul plus que tous les livres ensemble; voilà cette maxime sensible et populaire, que toute l'enflure de la raison ne saurait remplacer. Le Sage avait déjà dit : *Craignez Dieu, car c'est là tout l'homme* (Eccl., XII, 13); et par ce seul principe il avait plus appris au monde, que n'avaient jamais fait tous les maîtres de la morale. Avec non moins de simplicité, Jésus-Christ va plus loin : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même, car voilà toute la loi*; et par cette maxime il montre à l'homme en un moment tout ce qu'il peut concevoir de plus grand, et pratiquer de plus sublime. *Vous aimerez : « Diliges. »*

Quelle est donc cette grande et magnifique loi qui efface toutes les lois? cette morale qui ne ressemble en rien à aucune morale; qui n'a rien emprunté des autres, et de laquelle toutes les autres ont emprunté; qui a dit tout ce qu'on n'avait jamais dit, qui a mieux dit tout ce qu'on avait dit avant elle; qui met autant de vertus dans l'âme que de lumières dans l'esprit? cette morale si douce, que l'âme la plus faible n'en peut jamais être découragée, et si mortifiante, qu'elle peut exercer l'âme la plus parfaite; à portée des moindres enfants par sa simplicité, supérieure aux plus grands génies par sa sublimité; si populaire, qu'on ne peut ne pas la comprendre; si haute qu'on ne

peut trop la méditer? Et serons-nous surpris qu'en l'entendant, les Juifs aient demandé, dans leur admiration : *Quelle est donc cette doctrine si étonnante et si nouvelle?* « *Quænam doctrina hæc nova?* » (Act., XVII, 19.)

Disons-le donc ici, mes frères, mais d'une manière plus noble et plus étendue que les Juifs : *Quænam doctrina hæc nova?* Quelle est cette morale touchante, où tout est pour le pauvre et pour les malheureux? Donnez à un homme affligé votre Platon, votre Epictète et votre Marc-Aurèle, de quel secours pourront-ils lui être? qu'y verra-t-il, qu'une sagesse désespérante, qui se croit forte parce qu'elle est dure; et héroïque, parce qu'elle est enflée? Mettez entre les mains de cet infortuné le code de la loi chrétienne, où les prospérités sont offertes comme des grâces; faites-lui entendre ces douces paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui souffrent persécution* (Matth., V, 3, 10) : *Venez à moi, ô vous qui êtes affligés, et je vous soulagerai* (Matth., XI, 28.); et à l'instant la paix et la consolation descendront dans son âme.

Quænam doctrina hæc nova? Quelle est cette morale évidente et palpable, dont les préceptes sont toujours soutenus par les exemples du législateur? Dans l'ancienne sagesse, je ne vois que des docteurs orgueilleux qui me prêchent la modestie, des voluptueux qui me prêchent l'austérité, des amateurs du faste et des richesses qui tiennent école de pauvreté. Dans la morale de Jésus-Christ, ses saints enseignements ne sont qu'un tableau de sa vie. Lui seul a dit à ses disciples : *Suivez-moi, Suivez-moi*; lui seul a fait ce qu'il a dit, et bien plus dignement, bien plus parfaitement qu'il ne l'a dit; et, s'il y avait quelque ambiguïté dans ses maximes, à l'instant elle serait dissipée par l'évidence de ses œuvres.

Quænam doctrina hæc nova? Quelle est donc cette divine loi, aussi pure dans ses lumières que sublime dans ses motifs, aussi puissante dans sa parole que simple dans sa perfection? Mais que fais-je, mes frères? où est donc cette loi, et dans quel cœur habite-t-elle? Nous avons souvent rapproché la morale du paganisme de la morale évangélique, et nous avons vu qu'elles diffèrent autant l'une de l'autre, que la terre est séparée du ciel, et les ténèbres de la lumière : mais, si nous comparons disciples à disciples, et vertus à vertus, ô mon Dieu! quel contraste! et quel opprobre pour votre loi! Qui a donc opéré cette révolution fatale? Comment s'est préparée cette chute rapide de toutes les vertus chrétiennes? Comment s'est donc éteinte cette flamme céleste qui embrasait le peuple saint? Hélas! pourquoi le demander? C'est que l'on s'est enfin persuadé qu'on pouvait être heureux sans Jésus-Christ, et que chacun peut se suffire par sa propre sagesse. Voilà, chrétiens, la grande erreur qui a tout perverti, et qui consommera bientôt notre dégradation. Hâtons-nous donc de la com-

battre. Vous avez vu l'excellence et la perfection de la loi chrétienne; voyons maintenant ce qu'il faut penser de cette loi naturelle que les sages du siècle s'efforcent de lui opposer : c'est mon second point.

SERMON II.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Exaltabitur Dominus exercituum in judicio, et Deus sanctus sanctificabitur in justitia. (Isa., V, 16.)
Le Seigneur des armées sera exalté dans son jugement, et le Dieu de sainteté sera justifié dans sa justice.

Que les cieux soient attentifs, que la terre, interdite et muette, prête l'oreille à mes paroles, disait autrefois le législateur des Juifs, exposant à ce peuple rebelle les châtimens dont il était menacé. Ce langage nous annonce sans doute un homme pénétré des jugemens de Dieu dont il était le fidèle interprète. Il voudrait, s'il était possible, intéresser l'univers, et animer tous les êtres, pour partager avec eux le fardeau qui l'accable; il cherche partout des confidens à ses peines, ou des témoins à sa douleur. Qu'eût-il donc dit cet homme inspiré, quelles expressions aurait-il employées, s'il eût été chargé du même ministère que j'ai à remplir aujourd'hui? Comme lui, je n'ai point à vous annoncer des fléaux passagers et des calamités particulières, la perte des moissons, la stérilité des campagnes, vains objets auprès de la grande scène qui nous occupera dans ce discours : c'est la majesté du Fils de l'homme déployée dans tout son éclat, le fatal dénoûment de toutes les destinées, les tribus de la terre poussant des cris de désespoir, la chute du monde, la désolation de la nature entière, la fin du temps, le commencement de l'éternité; en un mot, c'est le Dieu des armées exalté dans son jugement, et le Dieu de sainteté justifié dans sa justice; *Exaltabitur Dominus exercituum in judicio, et Deus sanctus sanctificabitur in justitia.* Je viens donc aujourd'hui, mes frères, vous prêcher, pour ainsi dire, à la vue des ruines du monde; je viens vous étaler le néant des choses humaines, et vous le faire reconnaître à la lueur mourante de l'univers embrasé. Ah! que n'ai-je pu, grand Dieu! tremper ma langue dans cette coupe redoutable, dont la lie n'est jamais épuisée, pour dépeindre à mes auditeurs, avec l'éloquence du sentiment, l'image épouvantable de vos jugemens et de vos vengeances! Pour vous, chrétiens, rentrez en vous-mêmes, pénétrez-vous d'une sainte terreur, fixez vos regards sur le triste tableau de vos égaremens, figurez-vous que vous êtes assis sur les débris de tout ce qui vous environne, rendez-vous attentifs au fracas des éléments bouleversés, contemplez des yeux de la foi les objets effrayants que je vais exposer à vos yeux : il ne s'agit de rien moins que de vous faire admirer, dans le dernier des jours, et le triomphe de la puissance de Dieu, et le triomphe de sa justice. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu pourrait sans doute, à la fin des

temps, détruire l'univers d'une seule parole : il dirait, et tous les êtres rentreraient aussitôt dans le néant, avec la même promptitude qu'ils en sont sortis : mais sa puissance ne se manifesterait point alors d'une manière assez sensible. Il faut pour cela que l'univers s'éteigne comme par degrés, qu'il contemple comme à loisir son propre néant, et que le spectacle de sa destruction lui fasse reconnaître le pouvoir du moteur suprême qui lui donna l'existence. Oui, mes frères, le dernier des jours sera le vrai triomphe de la puissance de Dieu, parce qu'il n'y aura plus alors de nuages qui l'obscurcissent, plus de passions qui l'oublient, plus d'insensés qui la méconnaissent : *Exaltabitur Dominus exercituum in judicio.*

Plus de nuages qui l'obscurcissent. Mais quoi! cette puissance souveraine est-elle donc invisible ici-bas? Les cieux et la terre la publient de concert; le cours des astres la révèle à tous les yeux; nous en portons en nous-mêmes l'auguste empreinte. Tout m'en parle, en moi et hors de moi : je l'admire également dans l'insecte qui rampe et dans l'aigle qui plane au haut des cieux; dans le souffle léger qui agite l'herbe tendre, et dans ces noires tempêtes qui bouleversent le sein de l'Océan. Oui, grand Dieu, votre puissance est empreinte dans vos ouvrages avec des traits ineffaçables; et voilà ce qui fera toujours le crime et l'opprobre de l'athée.

Il n'est pas moins vrai, cependant, que cette puissance ne brille ici-bas qu'imparfaitement, et ne se montre qu'à travers des nuages. Dieu fait tout dans le monde, mais il opère ses plus beaux chefs-d'œuvre dans une nuit impénétrable; il est encore un Dieu caché : plus grand mille fois dans ce que nous ne voyons pas que dans ce qui frappe nos sens, il n'offre à notre admiration que les moindres de ses ouvrages. Que de miracles perdus, en quelque sorte, pour sa gloire! A chaque instant l'univers est tiré du néant; le prodige de la création est sans cesse renouvelé; la nature, qui travaille sans relâche sous les ordres de la Providence, se plaît à opérer dans le secret, et à piquer notre curiosité pour la tromper. Craignant, ce semble, de nous donner ici-bas un signe trop évident de sa puissance, Dieu n'opère jamais que d'une manière insensible et lente. D'ailleurs, il paraît ne rien faire ici-bas, parce qu'il fait tout dans une paix inaltérable. Tel est l'aveuglement des hommes, que Dieu n'est grand, par rapport à eux, qu'autant qu'il frappe ou qu'il effraie. Jésus-Christ fait des prodiges de miséricorde et de bonté, la Synagogue lui refuse des hommages; à sa mort il bouleverse la nature et le centenier reconnaît qu'il est Dieu. Maîtrisés par les sens, nous sentons mieux le pouvoir du Créateur lorsqu'il lance le tonnerre, que lorsqu'il fertilise nos campagnes et dore nos moissons. Spectateurs tranquilles du cours réglé des astres, peu frappés d'une harmonie toujours

constante et toujours uniforme, nous n'admirons que faiblement le bras puissant qui la conserve, et de si grands objets ne sont presque pour nous qu'un vain spectacle qui nous amuse et nous distrait.

Il faut donc que, pour manifester pleinement sa puissance, Dieu montre à l'univers des scènes de terreur qui le frappent et qui le réveillent; il faut que la désolation succède au repos, la tempête au calme, la confusion à l'ordre, le choc des éléments au cours paisible de la nature, et, puisque nous ne sentons que faiblement la puissance de Dieu, lorsqu'il l'exerce pour les hommes, il doit se réserver un jour où il l'exerce uniquement pour lui-même.

Quand sera donc ce grand jour? Souverain Maître de l'univers, ne vous montrerez-vous jamais tel que vous êtes, ne dissiperez-vous jamais les ombres qui vous couvrent? Juge suprême de la terre, exaltez votre puissance; qu'elle paraisse sans nuages, qu'elle se montre dans tout son éclat : *Exaltare, qui judicas terram.* (Psal. XCIII, 2.)

Je me lèverai, répond le Seigneur, par son prophète Isaïe; je signalerai cette puissance si longtemps obscurcie; j'arracherai ces voiles qui l'éclipsent; je sortirai de mon repos; j'ouvrirai enfin le sanctuaire inaccessible de ma gloire : encore un moment, le jour de mes vengeance approche, et ce jour est réservé pour mon triomphe : *Nunc consurgam, nunc exaltabor.* (Isaï., XXXIII, 10).

Il est enfin arrivé ce moment. Déjà j'entends le son fatal de la trompette qui retentit au milieu des airs; il perce au fond des tombeaux, et vient rompre leur vaste silence; ce silence, que tous les tonnerres n'avaient pu troubler, cesse à la voix du Tout-Puissant. Les os arides entendent sa parole. Tous les êtres foudroyés par la mort se raniment. Les rois apprennent à obéir pour la première fois. La puissance suprême se fait sentir avec autant d'empire sous ces voûtes antiques où reposent les fondateurs des monarchies, que dans la tombe ignorée de l'humble berger; elle agite également l'urne pompeuse du conquérant et la fosse obscure de l'esclave foulé aux pieds. Une longue chaîne de générations et de générations sort avec bruit du gouffre insatiable qui engloutissait l'espèce humaine, sans jamais dire : C'est assez. O surprise! ô réveil plein d'horreur! quel changement! quelle révolution! Leur dépouillement universel les épouvante. Le prince cherche en vain ses courtisans; le héros, ses admirateurs; le guerrier, les régions qu'il ravagea; le savant, ses productions; l'artiste, ses chefs-d'œuvre; le voluptueux, ses jardins enchantés; la beauté profane, ses anciens adorateurs; le riche, ses domaines; le pauvre, sa cabane; le captif, ses chaînes; le maître, ses esclaves : leur vue s'égare, leur esprit se confond : plus de vestiges de leurs habitations, plus de traces de leurs usages et de leurs mœurs. Le temps, dans sa marche impétueuse, ou plutôt la puis-

sance de Dieu, qui se joue de tout ce qui passe, a tellement bouleversé la face de la terre, que toutes ces générations croient habiter un nouvel univers. Sorties tout à coup des ombres de la mort et du néant de leurs cendres, elles se demandent, dans le transport de leur surprise, quel est le bras puissant qui a pu vivifier ainsi la poussière? C'est le Seigneur, s'écrient-elles, c'est le Juge suprême qui vient d'opérer cette merveille. Maître absolu de la vie et de la mort, il en dispose comme il lui plaît : à sa voix, tout se détruit et tout se vivifie : il peuple les tombeaux et les dépouille à son gré : *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit.* (I Reg., II, 6.)

C'est au milieu de cette horreur universelle, que le Tout-Puissant va se manifester. Nous allons l'admirer, non plus comme Moïse, dans une obscurité profonde, ou comme Job, dans une nuée, ou comme Isaïe, couvert des ailes des chérubins, ou comme Ezéchiel, dans un char étincelant : il paraît, il s'avance mille fois plus terrible qu'il n'apparut aux patriarches et aux prophètes. Je le vois environné d'un tourbillon de flammes qui dardent une lumière plus affreuse que celle des éclairs. Accompagnée de la terreur, la mort le devance; sa voix perçante retentit jusqu'au fond des abîmes; les collines s'abaissent sous ses pas, la tempête est son char, ses regards embrasent les montagnes, les légions infernales sont enchaînées à ses pieds; les anges mêmes, à son aspect, seraient remplis d'effroi, si leur bonheur n'était pas inaltérable. Quel sera donc, mes frères, notre saisissement à la vue de tout cet appareil de majesté et de puissance? Le peuple, dans le désert, appréhende d'approcher de Dieu, de peur de mourir. Les parents de Samson s'écrient : *Nous mourrons, car nous avons vu le Seigneur.* (Judic., XIII, 22.) Jacob, après son admirable vision, s'écrie épouvanté : *Que ce lieu est terrible!* (Gen., XXVIII, 17.) Ezéchiel n'aperçoit qu'une légère image de la gloire du Tout-Puissant, et aussitôt, pénétré d'une horreur religieuse, tout son sang se glace dans ses veines. *Malheur à moi!* ajoute Isaïe, *parce que j'ai vu le Seigneur.* (Isa., VI, 5.) *Quand je le considère,* s'écrie Job, *le trouble me saisit, et je crains qu'il ne m'accable sous le poids de sa grandeur.* (Job, XXIII, 15.) *J'eus cette grande vision,* dit Daniel, *et mes forces m'abandonnèrent, mon visage fut tout changé, et je tombai en défaillance.* (Dan., X, 8.) Ah! mes frères, si ces faibles emblèmes qu'empruntait la Divinité pour se manifester aux hommes, faisaient sur leur esprit une impression si vive, que sera-ce, lorsqu'elle se montrera sans voiles et sans nuages, qu'elle révélera sa gloire, selon l'expression d'Isaïe, et n'exercera sa puissance que pour se rendre redoutable!

Elle ne s'était point assez manifestée, cette puissance, le jour de la création : ce grand ouvrage n'avait eu pour témoin que les anges. L'homme, au sortir des mains

de son auteur, avait trouvé son séjour embellî ; il n'avait point été frappé du spectacle d'un Dieu qui éclaire le chaos et vivifie le néant : mais, s'il ne put admirer un Dieu créant le monde, du moins il le verra quand il l'anéantira. Bientôt va s'opérer cette étrange révolution : déjà j'entends gronder la foudre ; et ses longs retentissements, portés au loin de montagne en montagne, m'annoncent avec un fracas lugubre la chute du monde. Le trouble de la raison humaine précède celui de la nature ; le choc des opinions, celui des éléments ; l'extinction de la foi, celle de l'univers. La discorde, et tous les fantômes de sa suite, se déchaînent. La terre s'ébranle, ses abîmes s'entr'ouvrent, les pâles éclairs volent de toutes parts ; les montagnes s'engloutissent ; les îles reculent et s'enfuient devant la colère du Seigneur ; tout n'est plus qu'un vaste océan, tout se confond, tous les fleuves se réunissent. Les cieux se roulent comme un livre, dit l'Écriture ; les astres s'éteignent ; les monuments fastueux s'écroulent, les superbes palais se renversent, les trônes s'enfoncent, les fastes des nations périssent, tout n'est plus qu'un monceau de cendres.. Encore un prodige, grand Dieu ! encore un effort de votre puissance, encore un regard et la nature entière va s'éclipser comme un ombre. C'en est fait, mes frères, il a juré la perte de tout ce qui existe. Vil jouet de mes mains, s'écrie-t-il, périssables objets qui violiez ma puissance en la manifestant, disparaissez. Il dit, et frappe de son souffle les décombres fumants de l'univers ; cette masse énorme, il la soutenait encore de trois doigts, pour parler avec Isaïe ; il les retire, et l'univers s'abîme sans retour.

Il n'est donc plus, ce monde enchanteur, ce séjour de tant de délices, ce théâtre de tant de passions ; il n'est plus. Le temps s'est éclipié devant l'éternité, comme une goutte d'eau disparaît et s'abîme dans les gouffres de l'Océan. On ne compte plus les heures, on ne mesure plus la vie par les jours et par les années ; la durée n'a plus de parties qui se succèdent, on ne fixe plus les époques ; le soleil ne ramène plus tour à tour les saisons, le sommeil et les plaisirs ; maintenant rien ne change, rien ne se renouvelle ; rien n'est ancien, rien n'est nouveau ; rien ne commence, rien ne finit ; tout est constant, tout est immuable, un présent éternel embrasse et mesure tout ; on ne voit plus que Dieu ; et les passions humaines, qui nous le font oublier sur la terre, se sont évanouies avec les vains objets qui les faisaient naître.

Qu'est en effet notre vie, qu'un long oubli de la puissance de Dieu ? C'est cette puissance invincible qui enchaîne et qui dirige tous les événements ; c'est elle qui fonde ou détruit les empires, établit ou renverse les trônes ; c'est elle qui fait régner les rois, qui forme leurs projets ou les dissipe, répand dans leurs conseils ou l'esprit de sagesse ou l'esprit de vertige, maîtrise leurs bras et leur cœur, et les conduit, dit le Sage, *comme le cours des eaux*.

C'est elle, dit Isaïe, qui fait marcher la terreur devant les conquérants, ou la victoire à leur suite. Cependant nous la perdons de vue parmi toutes ces révolutions qui sont son propre ouvrage. Aux yeux de notre chair, c'est le monarque qui règne, c'est le politique qui dispose, c'est le héros qui triomphe, c'est le conquérant qui renverse. Dieu est ainsi toujours loin de nous. Toutes les créatures dont il se sert pour agir nous le font oublier, et nous sommes plus occupés de ces vils instruments et de ces agents subalternes, que de la puissance suprême qui les domine et les fait agir.

Il y a plus : l'idole de la puissance humaine occupe ici-bas tous nos soins, et reçoit tout notre encens. Ce faible rayon de majesté qui décore les rois nous cache le divin soleil dont il émane ; nous nous arrêtons à l'image, et la réalité n'est comptée pour rien. Entrez dans leurs palais superbes, voyez cette foule d'esclaves respectueux et tremblants ; est-ce un homme, est-ce un Dieu qu'on y révère ? Entrez dans nos temples saints où réside la puissance infinie : est-ce le Dieu vivant, est-ce une vaine idole qu'on y adore ? Enfin, suivons les hommes dans leurs vues, leurs desseins, leurs travaux, leurs passions, leurs établissements, leurs inquiétudes, leurs espérances ; Dieu n'entre en rien dans leurs projets ; il n'est jamais consulté ; on agit comme si les événements de la vie étaient indépendants de sa puissance, qu'il ne dût pas diriger le cours de nos destinées comme il règle le cours des astres, ou qu'il ne fût qu'une idole stupide et muette.

N'en doutons pas, mes frères, Dieu n'est point insensible à cet oubli de son pouvoir suprême ; et, s'il paraît le dissimuler ici-bas, ce n'est que pour se ménager au jour de sa colère un triomphe plus éclatant. Enfin, les passions humaines ont fini leur bruyante carrière. Le voilà seul, élevé sur les débris de l'univers ; il brille seul parmi tous les astres éteints, lui seul se fait entendre dans le silence du chaos. Il n'est plus de théâtre que celui où s'annonce et se déploie sa souveraine majesté ; plus de puissance qui éclipse ou partage la sienne ; plus de grandeur terrestre qui fixe nos hommages. Il a brisé les rois, selon l'expression du Prophète ; il a touché ces montagnes superbes, et les voilà en poudre. L'enchantement de tous les siècles est rompu pour jamais. L'on n'entend plus le tumulte des villes, le bruit des équipages, le son des instruments, la mélodie des concerts, les éclats de la joie, les chants des festins, l'on ne voit plus l'activité des ateliers, le tourbillon des affaires, les embarras du commerce, l'étalage du luxe, les inventions de la mollesse, la bizarrerie des modes ; l'on ne voit plus l'appareil des fêtes, le concours de la multitude, les flots tumultueux d'une foule insensée qui se pressent, se heurtent, s'agitent, se consomment, se tourmentent sans dessein, sans objet, sans plaisir, dans les cercles, les promenades, les

bals et les spectacles; l'on ne voit plus les entreprises de l'ambition, les menées de l'intrigue, les noirceurs de la politique, les prétentions de la naissance, la vanité des titres, les petitesse du point d'honneur, les perfidies de l'envie, les soucis de l'avarice, les excès de la volupté, les écarts de l'intempérance; l'on ne voit plus l'attrail des beaux arts, les travaux des savants, l'éclat de la réputation, les progrès des talents, l'emphase des philosophes, la manie du bel esprit, l'orgueil des hautes connaissances, l'audace des esprits forts, les attentats de la raison; l'on ne voit plus la fureur des conquêtes, la gloire des succès, les débats de l'autorité, les querelles des rois, le choc des intérêts, une partie de l'univers armée contre l'autre, les nations toujours prêtes à s'égorger pour un grain de poussière; l'on ne voit plus... une triste et vaste solitude à remplacer tous les objets de nos passions, l'homme n'est plus distrait par leurs folles clameurs, et tout a disparu. Mais où m'emporte l'erreur de mes sens? Non, ce ne sont que les ombres, les mensonges, les fantômes, les décorations, les scènes frivoles, le néant du monde qui ont disparu; tout reste. Dieu et sa toute-puissance. Ah! c'est proprement ici-bas que tout disparaît. Ensevelis dans la matière, bannis de nous-mêmes, enivrés de chimères, emportés dans un tourbillon éternel de soins inutiles, de vains embarras, de petits intérêts, de petits désirs, de petites passions, de pénibles riens, le monde est notre tout, et Dieu n'est, pour ainsi dire, qu'un rêve. O vous, qui oubliez ainsi le plus puissant de tous les êtres, comprenez bien ce que je vais vous annoncer: *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum. (Psal. XLIX, 22.)* Que penserez-vous, lorsque, sortis du temps et de ses vicissitudes, réveillés tout à coup de votre long assoupissement, dépouillés de vos titres, sans appui, privés des viles objets de vos passions, effrayés de votre solitude, perdant de vue pour toujours les étranges phénomènes de la vie, promenant vos regards à travers l'éternité, errant dans un abîme sans fond, égarés dans un vide immense, partagés entre l'admiration et la terreur, vous vous verrez seuls avec Dieu, sans autre spectacle que sa majesté, sans autre objet que sa puissance, qui fixera tous les regards, qui remplira tout, qui entraînera tout, qui absorbera tout? Combien alors vos idées s'élèveront! quelle étonnante révolution se fera dans vos sentiments! que le maître de l'univers vous paraîtra grand, et quel dédain inexprimable ne concevrez-vous pas alors pour tous les vains objets qui vous auront amusés pendant le court espace de la vie! car, au jour de ses vengeances, Dieu, pour remettre en honneur sa toute-puissance si longtemps oubliée, enverra dans nos esprits une affreuse lumière, qui nous éclairera subitement sur l'incompréhensible vanité du monde dont nous aurons fait la base de nos espérances. De quels yeux le verrons-nous alors? Ah! si le monde nous

paraît si méprisable au moment de la mort, où nous tenons encore à lui par mille liens précieux, par notre postérité, par nos amis, par les prières de l'Eglise, par les monuments de notre zèle ou de notre piété, quel sera donc son néant effroyable, lorsqu'il ne nous sera plus rien, qu'il aura disparu d'une fuite éternelle, et que nous chercherons vainement l'espace qu'il occupait! *Posuimus mendacium spem nostram (Isa., XXVIII, 15)*, dirons-nous alors avec les insensés du prophète Isaïe: Nous avons donc couru après de vains fantômes. Dieu était tout, et le monde n'était rien; Dieu pouvait tout, et le monde ne pouvait rien; et cependant le monde a fixé nos regards: le monde, ce vil atome, comparé, pesé avec le Tout-Puissant, a fait pencher la balance. Ses magnifiques mensonges nous ont éblouis, sans songer qu'il devait dans peu crouler sous nos pieds, et disparaître devant la puissance infinie, comme une feuille légère devant les tourbillons d'une tempête. O vanité, vanité des vanités, tout n'était donc que vanité: vanité dans les richesses, vanité dans les honneurs, vanité dans les titres, vanité dans la gloire, vanité dans les plaisirs, vanité dans les sciences, vanité dans les passions, vanité dans tout ce qui n'est pas Dieu; vanité, vanité des vanités, tout n'était donc que vanité. Mes frères, nous comprenons peut-être actuellement ce langage, mais nous ne le sentons pas. Ce ne sera qu'au grand jour du Seigneur, où il dominera seul sur toutes les créatures, que nous aurons une conviction intime et de la puissance de l'un et de la vanité des autres. Et comment ne pas la sentir cette puissance? Il n'y aura plus alors de nuages qui l'obscurcissent, plus de passions qui l'oublient, j'ajoute enfin plus d'insensés qui la méconnaissent: *Exaltabitur Dominus exercituum in judicio.*

Plus d'insensés qui la méconnaissent. L'audacieux incrédule s'était efforcé dans tous les temps de la détruire, ou de la défigurer par des erreurs: tantôt il ôtait à l'Être suprême le pouvoir de commander au néant et de le féconder par sa parole; tantôt il faisait de l'univers un dieu, pour en bannir la Divinité; tantôt il faisait honneur des merveilles de la création au destin et à la nature, ces bizarres divinités qui n'offrent rien de réel à l'esprit, rien d'affectueux à l'âme, et qui glacent les transports de la reconnaissance et de l'amour.

Au grand jour des vengeances, toutes les pensées de l'impie périront, dit le Prophète. Assis sur les ruines du monde, tenant en main la foudre qui vient de le détruire, Dieu lui fera sentir qu'il avait donc pu créer le monde, puisqu'il l'anéantit; que ce vil univers n'était donc pas confondu avec l'Être par excellence; que sa volonté faisait ici-bas le destin, et que ce qu'ils appelaient la nature n'était que l'art de sa puissance. Ah! je les vois ces contempteurs odieux du souverain pouvoir, couverts de honte, effrayés de leur audace, épouvantés du ridicule de leurs systèmes et du vide

désespérant que leur présentent les vains noms de hasard et de fatalité ; ne pouvant plus comprendre qu'ils aient poussé l'aveuglement et la fureur jusqu'à confondre l'Eternel avec un frêle amas de boue qui n'a duré qu'un jour, et doutant en quelquesorte de leur ancien délire. Accablés sous le poids de la grandeur du Tout-Puissant, tout investis de son immensité, ils voudraient se dérober à son aspect, ou du moins pouvoir se fuir eux-mêmes ; ils souhaitent, ils appellent à grands cris le néant, ils ne voient partout que l'éternité.

Plus d'insensés qui la méconnaissent. Jusqu'ici l'idolâtre grossier n'avait eu de la Divinité que des idées rampantes ; il avait prodigué à des fantômes d'un moment les honneurs réservés à cet être parfait qui ceint son front de l'immortalité. Ingrat par une fausse reconnaissance, la grandeur du bienfait lui faisait méconnaître la source du bienfait même ; il avilissait son Créateur par ses propres chefs-d'œuvre, et Dieu n'avait été si longtemps ignoré que pour trop se manifester. Ah ! que la puissance de Dieu sera vengée dans ce jour où l'infidèle verra tous ces mortels défiés plus timides que des esclaves, toute la milice du ciel, devant qui la terre se prosterna, dissipée comme de la poussière, et ce soleil qui reçut tant d'encens, éteint, comme un flambeau, par le souffle du Tout-Puissant !

Plus d'insensés qui la méconnaissent. Victimes de leurs superbes espérances, les Juifs n'avaient cessé d'insulter à sa faiblesse apparente. Les larmes et l'opprobre du Dieu de Bethléem n'annonçaient point à ces hommes charnels le Dieu de l'univers. Au grand jour des vengeances, tombera pour jamais le voile qu'ils auront si longtemps porté : *Ils verront* alors, dit Zacharie, *celui qu'ils ont percé*. (Zach., XII, 10.) Ils le verront non plus mouillé de pleurs, mais armé de tonnerres ; non plus couché dans une crèche, mais assis sur un trône brillant ; non plus comme l'abjection du peuple, mais comme la splendeur de l'Eternel. Sa croix paraît dans ses mains triomphantes : la voyez-vous cette croix, s'écrie Jésus-Christ, s'adressant à la Synagogue, la voyez-vous cette croix, cet instrument qui vous fut si longtemps odieux, ce bois infâme?... Elle a vengé le ciel, vaincu les enfers et désarmé la mort ; elle a ouvert les portes de la gloire à mes élus, elle a sanctifié le monde : c'est elle qui abolit votre sacerdoce, détruisit votre royauté, elle qui fut l'objet éternel des figures et des oracles, elle qui imprima sur votre front l'opprobre de votre déicide ; c'est elle qui foudroya les vains simulacres, qui imposa silence aux démons, renversa Jérusalem, entraîna la ruine des plus fameux empires. Les voyez-vous ces mains que vous avez percées ? ce sont les mêmes qui formèrent l'univers, les mêmes qui lançaient le tonnerre. Vous m'aviez défié de détruire le temple, moi qui devais réduire en poudre les colonnes du monde. Nation aveugle, quel était donc votre délire ? ren-

dez ici hommage à ma puissance, servez d'escabelle à mes pieds, en admirant combien j'ai su tirer de votre orgueil et de vos mépris mon triomphe et ma gloire.

Mais hâtons-nous de passer à de plus grands objets. Une scène plus touchante vient ici s'offrir à nos yeux, puisqu'au triomphe de la puissance de Dieu doit succéder le triomphe de sa justice : *Et Deus sanctus sanctificabitur in justitia* (Isa., V, 16.)

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur a régné, dit le Prophète ; *que la terre s'en réjouisse, et que les îles les plus éloignées en tressaillent d'allégresse* : « *Dominus regnavit ; exultet terra, latentur insule multe.* » (Psal. XCVI, 1.) *Le Seigneur a régné*, dit le même Prophète ; *que les peuples s'en courroucent, et que la terre s'en ébranle jusque dans ses fondements* : « *Dominus regnavit ; irascantur populi, ... moveatur terra.* » (Psal. XCVIII, 1.) N'est-ce point ici une contradiction, mes frères, et deux règnes si différents ne sont-ils pas incompatibles ? non, sans doute. L'empire de Dieu sur les hommes, quoique toujours souverain, ne s'exerce pas toujours de la même manière. Il règne maintenant par sa miséricorde et sa bonté : il se tait ; il dissimule, il nous prévient, il nous pardonne ; et voilà le fondement de cette joie à laquelle le Prophète nous invite. Il régnera à la fin des siècles par sa colère et par sa justice ; il tonnera, il effectuera ses menaces, il ne respirera que la vengeance ; et voilà le sujet de cette juste épouvante que le Prophète nous inspire. Ce n'est pas néanmoins qu'il ne règne ici-bas par sa justice ; il l'exerce en ce monde même par sa miséricorde, et je la vois jusque dans ses bienfaits ; mais, dans l'économie présente, il ne saurait la déployer entièrement. Il est encore des doutes qui l'outragent, des raisons qui la suspendent, des adoucissements qui la tempèrent ; ce ne sera qu'à la fin des temps qu'elle agira dans toute sa force, et se découvrira dans tout son jour : alors elle triomphera, parce qu'il n'y aura plus de raisons qui l'obscurcissent, plus de délais qui la retardent, plus de ménagements qui l'adoucissent : *Et Deus sanctus sanctificabitur in justitia.*

Plus de raisons qui l'obscurcissent. Sur la terre, ne craignons pas de l'avancer, elle n'est presque qu'un problème. De toutes parts s'élèvent des nuages qui la dérobent à notre faible vue, tout dépose contre elle ; le vice couronné des fleurs, la vertu inondée de larmes, voilà le grand scandale qui enhardit l'impie, et qui, pour ainsi dire, le rend fort contre Dieu. Le juste même s'en alarme, sa piété se trouble ; s'il n'éclate pas en blasphèmes, souvent il se plaint, il murmure tout bas ; et je vous avoue, grand Dieu, que, quand je vois la paix des pécheurs, tout soumis que je suis à vos adorables desseins, mes pieds, comme ceux du Prophète, chancellent et semblent presque m'annoncer la chute de ma foi. Cependant

vous êtes juste, qui oserait en douter? Vous ne pourriez cesser de l'être un seul instant : pourquoi donc ici-bas cet étrange conduite, qui fait, en quelque sorte, le scandale de votre justice?

Mortels ignorants et bornés, nous répond ici l'Eternel, ne jugez pas avant le temps ; vos jugements sont toujours faux, parce qu'ils sont précipités. Vos plaintes n'ont d'autres fondements que vos vues étroites : l'étendue de mes desseins est immense comme celle de mes connaissances ; pour raisonner sur ma justice, il faudrait embrasser dans un même coup-d'œil et le présent et l'avenir. Vous n'occupez qu'un point dans la durée des temps, et vous vous hâtez de prononcer sur des arrêts dont l'équité ne se développe, par rapport à vous, qu'avec la lenteur des siècles. Non, ma justice n'est pas endormie, elle n'est pas suspendue : mon Prophète ne vous dit-il pas que ma verge veille sans cesse? Mon jour n'est point encore venu, attendez en paix qu'il arrive ; ma justice ne se cache maintenant que pour briller avec plus d'éclat dans le siècle à venir ; alors je la révélerai à la face des nations, j'en déploierai tous les ressorts ; alors elle se vengera de vos doutes, elle dissipera tous les nuages, et triomphera de vos murmures.

Non, mes frères, cette espérance n'est pas vaine, un jour tout sera éclairci ; Dieu, à la fin des temps, ne nous manifestera pas uniquement l'équité du jugement qu'il prononcera sur chacun de nous, mais encore celle de tous les jugements particuliers qu'il aura portés durant le cours des siècles. Sous une même perspective se rassembleront tous les âges, tous les événements de la vie humaine, toute la suite des desseins de Dieu. Cette chaîne éternelle d'opérations et de décrets, ou plutôt cette unique et grande opération, ce seul et vaste décret, par lequel Dieu a tout fait et tout exécuté, et que nous analysons maintenant, que nous divisons, que nous parcourons en détail, que nous séparons par de longs intervalles, se concentrera, pour ainsi dire, en un seul point. Nous verrons alors pourquoi ce partage inégal des biens et des maux, cette odieuse différence de sort et de condition ; pourquoi l'un a été pauvre et l'autre riche ; celui-ci esclave, celui-là libre ; l'un malheureux, l'autre sans cesse rassasié de joies et de plaisirs. Nous découvrirons qu'il était dans l'ordre que Dieu parût favoriser le méchant sur la terre, et montrât pour l'homme juste une indifférence apparente ; qu'il aurait été plus incompréhensible que le vice eût versé des larmes ici-bas, et que l'on eût vu la fortune sourire à la vertu. Justice de mon Dieu, que vous serez alors victorieuse ! O merveille ! ô triomphe ! tous les nuages disparaissent, tous les doutes s'effacent. L'intelligence humaine s'étend à proportion des grands objets qu'elle découvre ; l'homme n'est plus le téméraire scrutateur des voies de Dieu, il en est le confident et le témoin.

Le simple et l'ignorant en jugent avec autant de vérité que les plus grands philosophes. Plus d'opinions, plus de systèmes : les blasphèmes de l'impie se changent en profonds hommages, les murmures de la raison en actions de grâce, les soupçons mêmes de la vertu en bénédictions et en chants d'allégresse. L'évidence entraîne tous les esprits : ce qui n'était au jugement des sens qu'injustice et désordre, n'offre plus qu'un enchaînement de prodiges, une adorable économie ; on ne voit partout qu'un ordre souverain qui ne se démentit jamais. Ah ! c'est maintenant que Dieu est, selon la prophète, un soleil de justice. Toutes les créatures élèvent leur voix pour applaudir à cette grande harmonie. Ceux qui ont été les heureux du siècle comme ceux qui en ont été le rebut ; ceux que la Providence a récompensés sur la terre, quoique méchants, ou qu'elle a délaissés, quoique vertueux ; les élus et les réprouvés, les anges et les hommes, le ciel et les enfers reconnaissent, dans un commun transport, que les arrêts du Très-Haut n'eurent jamais d'autre base qu'une équité inaltérable : *Et Deus sanctus sanctificabitur in justitia.*

Plus de délais qui la retardent. Triste, mais adorable vérité ! Dieu ne pourra plus alors différer ses vengeances. Ici-bas tout arrête l'exécution de ses desseins. L'harmonie de la religion, l'incertitude de notre sort, si nécessaire en cette vie, l'ordre qui suit la grâce dans la sanctification des élus, le plan que s'est formé la Providence, portent Dieu à suspendre l'effet de ses menaces. Nous y touchons enfin, à ce jour redoutable, *ecce dies* (Isa., XIII, 9), ce jour où, selon l'Ecriture, *il n'y aura plus de temps* (Apoc., X, 6), plus de temps de salut, plus de temps de mérites ; ce jour, ou plutôt cette nuit où l'homme ne pourra plus opérer ; ce jour qui vient de loin, dit Isaïe, parce qu'il s'avance lentement et dans le long calme de la justice divine. *La moisson est mûre, « maturavit messis, » les pressoirs regorgent de toutes parts, « exuberant torcularia »* (Joel., III, 13) ; il faut cueillir les fruits de mort ou les fruits de vie, la mesure des crimes est comblée, le nombre des élus est rempli ; le Seigneur est las de se repentir, son règne est arrivé. Les richesses de la patience et de la longue attente sont épuisées ; l'œuvre de la grâce est accomplie ; le grand mystère de la prédestination est consommé, le règne de la foi est à son terme, l'état de tous les hommes est immuablement fixé ; la source du sang de Jésus-Christ, où la foudre du ciel venait s'éteindre, est tarie pour jamais ; il devait cesser de couler, quand le temps cesserait d'être. Les prêtres du Très-Haut n'ont plus qu'un caractère stérile ; plus d'autels, plus de sacrifices : mortels, tremblez, voici le grand moment, le moment décisif, le moment si retardé de la divine justice. Je vous l'annonce en frémissant ; il n'est plus de délai, voici la fin de la miséricorde, la fin de toutes les espérances, la

fin de toutes les destinées : *Finis venit, venit finis, nunc finis super te.* (Ezech., VII, 2.) Déjà le livre de l'éternité paraît entre les mains du souverain Juge. Ce livre redoutable, ou le prophète Ezéchiel ne vit que des lamentations et des anathèmes; ce livre où sont gravés avec un burin de fer les crimes de tous les siècles, les scandales qu'éclaira le soleil comme les noirs desseins que voilèrent les ténèbres, les fautes des rois et celles des peuples, les forfaits illustres des conquérants et les vices obscurs des particuliers, les erreurs de l'esprit et les égarements du cœur, l'histoire enfin, aussi affreuse que bizarre, de toutes les passions humaines; ce livre auguste, que l'Agneau seul a droit d'ouvrir, cet Evangile éternel, qui fut toujours placé à la droite du Dieu vivant, qu'il tenait caché dans ses trésors, sur qui les anges mêmes n'ont jamais osé porter leurs regards, va se montrer aux générations épouvantées. Déjà les sreaux en sont rompus. Accourez ici, rassemblez-vous autour de ce livre, hommes de tous les âges et de toutes les nations; ministres du sanctuaire, monarques, sujets, magistrats, philosophes, chrétiens et idolâtres, grands et petits, riches et pauvres, justes et pécheurs, ô vous, qui que vous soyez, venez et voyez : *Veni et vide.* Ce livre est écrit des mains mêmes de la vérité; les caractères en sont simples, évidents, inaltérables comme elle. Tout a été apprécié dans sa balance incorruptible. Vous ne trouverez point ici ces grands événements qui ont embelli nos histoires, les triomphes des héros, les hautes spéculations des philosophes, les découvertes des savants, les annales des temps, les fastes des nations, la chute ou l'élévation des monarchies. Immuable et éternelle, la vérité ne devait point tenir compte de ce qui s'écoulait avec les âges; fille auguste du ciel, il était de sa grandeur de dédaigner les vains spectacles de la terre; et toutes ces révolutions étonnantes qui, pendant tant de siècles, éblouirent les peuples, bouleversèrent l'univers, ne vous occuperont pas ici un seul instant. Les victoires de la foi sur le monde, les progrès de la grâce dans les âmes, les combats de l'esprit contre la chair, les défaites du démon, les sacrifices, les violences, en un mot les vices et les vertus, voilà ce que la vérité regardait comme digne d'elle, et ce qu'elle a consigné dans ses registres redoutables; venez, et examinez de plus près : *Veni et vide.* Admirez ici la vie des véritables justes : oh ! que leurs jours sont pleins ! ils sont plus longs que ceux des hommes ordinaires, tous leurs instants ont ici une valeur infinie. Que de mérites, que de trésors accumulés ! rien n'a été perdu. Voyez comme tous leurs sacrifices sont comptés ; avec quelle complaisance le Juge souverain s'est plu à recueillir ici tous les mouvements de leur cœur, tous leurs chastes élans, tous leurs tendres soupirs ! comme il pesait leurs privations, leurs souffrances ; comme il voyait couler leurs larmes ! Ah !

quelles sont douces, maintenant qu'elles sont répandues ! Il est donc vrai que rien n'était plus grand, plus noble aux yeux de Dieu que la vertu ; venez, approfondissez davantage : *Veni et vide.* Considérez comme ici tout est mis à sa place ; les réputations n'y sont point équivoques, le vice n'y est point décoré des apparences de la vertu, et la vertu n'y est point obscurcie sous les couleurs du vice : tout a passé par le creuset ; venez, pénétrez plus avant : *Veni et vide.* Ici les dieux de la terre ne sont point flattés ; voyez comme le jugement a été dur pour ceux qui commandent ; rien n'a été omis : tous les fléaux qu'entraîna leur ambition démesurée, les crimes de leur politique, leurs guerres injustes, leurs coupables exploits, leurs ordres tyranniques, toutes les provinces qu'ils ont ravagées, toutes les familles qu'ils ont réduites au désespoir, tout a été écrit, jusqu'à la dernière goutte de sang qu'ils ont fait répandre, jusqu'à la dernière larme que versa la veuve opprimée, jusqu'au dernier soupir que poussa le malheureux ; venez, pénétrez davantage dans ces abîmes d'iniquités : *Veni et vide.* Comptez-y tous les écarts d'une raison indocile et superbe, toutes ces productions ténébreuses qui rassuraient le crime et désespéraient la vertu, tous les ravages que firent vos écrits dans les mœurs de vos contemporains, les libertins qu'ils ont formés, les malheureux qu'ils ont enfantés, les innocents qu'ils ont corrompus, les faibles qu'ils ont entraînés, les ignorants qu'ils ont éblouis ; venez, entrez dans un plus grand détail : *Veni et vide.* Suivez ce mélange bizarre de plaisirs et d'affaires, de soucis et d'intrigues, de soins profonds et d'amusements frivoles, et toute cette chaîne, aussi triste que risible, de brillantes inutilités qui ont formé le tissu de vos jours, et voyez comme vos moments les plus occupés sont ici les moins remplis, et comme vos jours les plus bruyants sont ici les plus vides ; venez : *Veni et vide.* Que de crimes en foule se reproduisent ici ! combien que vous commîtes sans remords, combien que vous n'aviez jamais soupçonnés, combien que vous regardiez comme des faiblesses, sont ici comptés parmi vos forfaits ! Cette intrigue criminelle, qui ne fut à vos yeux qu'une belle passion, est ici mise au nombre de vos attachements infâmes ; ce trait d'esprit, qui ne vous échappa que comme une saillie heureuse, est compté parmi vos blasphèmes, et ces plaisirs que vous appeliez permis sont rangés dans la classe des voluptés déshonorantes ; venez, enfin, prêtez une attention nouvelle : *Veni et vide.* Peut-être cherchez-vous ici vos vertus, hélas ! elles composent la liste de vos crimes. Votre prudence n'est plus qu'une ruse coupable, votre générosité une profusion criminelle, votre économie une avarice sordide, votre dégoût pour les plaisirs une misanthropie, votre amour pour la retraite une singularité, votre charité une vaine ostentation, votre fidélité un piège pour sur-

prendre la confiance; votre modestie un orgueil déguisé, votre franchise une fourberie, votre grandeur d'âme une fierté ridicule, votre zèle une fureur capricieuse, votre douceur une lâche indolence, votre austère sévérité une amertume de caractère, votre condescendance un penchant secret vers le relâchement, votre aversion pour le péché une haine contre le pécheur, et votre amour pour Dieu une indifférence pour tous les hommes. Mais c'est trop suspendre le moment de ses vengeances : déjà la faux redou ahl est levée, déjà il a moissonné la terre et recueilli son froment. Les vases d'ignominie sont séparés des vases de gloire; l'Agneau de Dieu rugit comme un lion; le plus doux des enfants des hommes est armé de flèches brûlantes; il a fermé son cœur : ce cœur immense, qui avait aimé jusqu'à l'excès, ne s'ouvre plus qu'au dur sentiment de la haine; haine implacable, aigrie par de longs outrages; haine souveraine, irritée même par les bienfaits; haine sans bornes. Dieu peut en mettre à son amour, parce qu'il aime librement; mais, quand il hait, il hait sans mesure, parce qu'il y est forcé par la nécessité de son être : haine incompréhensible, d'autant plus redoutable qu'elle remplace la plus vive tendresse; et c'est ici le dernier triomphe de la justice divine; il n'y aura plus alors de ménagements qui la tempèrent : *Et Deus sanctus sanctificabitur in justitia.*

Celui qui n'a point épargné son propre Fils pour nous, dit saint Paul, *nous donnera toutes choses avec lui.* (Rom., VIII, 22.) La conséquence est nécessaire; un Dieu prodigue de son sang ne peut que l'être dans ses récompenses; mais, si le prix infini de la rédemption doit procurer aux élus un poids immense de gloire, il doit, par une liaison infaillible, faire tomber sur les méchants les plus terribles anathèmes. Le sang de Jésus-Christ ne peut être versé inutilement pour personne; il faut qu'il fasse ou le bonheur suprême des uns, ou le malheur souverain des autres. Les délices ineffables du ciel et les feux inextinguibles de l'enfer découlent d'une même source. La croix de Jésus-Christ suppose également un vengeur implacable et un rémunérateur magnifique. Ingrats, dira Jésus-Christ aux méchants, je vais mesurer sur mes bienfaits les châtimens que je vous prépare; ils ont été sans nombre, ma vengeance sera sans bornes. J'ai tout fait pour vous sauver, je ferai tout pour vous perdre : n'espérez pas de m'attendrir; tout ce qui désarmait autrefois ma colère, maintenant l'entretient et l'enflamme. Je regardais mes plaies et ma croix, à cette vue la foudre échappait de mes mains; ce sont, dans ce grand jour, ces objets si touchants qui me rendent inexorable. Vous versez des larmes, malheureux; et moi, j'ai versé tout mon sang : n'en eussé-je répandu qu'une seule goutte, n'eussé-je versé qu'une seule larme, poussé qu'un seul soupir, cette seule goutte de sang,

cette seule larme, ce seul soupir aurait suffi pour creuser cet abîme de maux que ma colère vous réserve. Non, ce serait insulter à mes souffrances, que d'adoucir l'arrêt de ma justice, le prodige de mes miséricordes doit devenir le prodige de mes vengeances, ma croix fera l'enfer. Prières impuissantes, vains regrets, inutilement voudrais-je y être sensible, ma puissance ne pourrait point ici seconder mon amour; je n'aurais qu'à parler, je créerais un monde encore plus beau que le premier; je parlerais en vain, tout-puissant que je suis, je ne saurais éteindre une seule étincelle du feu qui vous est destiné.

Ne cherchons donc point ici d'autre raison de l'inflexible rigueur du souverain Juge; il se la doit à lui-même, son équité et sa gloire l'exigent : il est un terme où la bonté devient une faiblesse et même une injustice. Les réprouvés eux-mêmes applaudiront à cette affreuse vérité. O triomphe de la divine justice! déjà ils ratifient l'arrêt qui les condamne; à la lueur effrayante du flambeau de la croix, ils en découvrent l'équité; mais, hélas! la foudre ne les éclaire qu'en tombant. Frappez, grand Dieu, s'écrient-ils avec la force du désespoir, épuisez sur nous tous vos traits : plus vous serez rigoureux, plus vous serez juste; qu'il tombe sur nous, ce sang que nous avons profané, qu'il nous accable, qu'il nous confonde, puisqu'il n'a pu nous sauver : nous respectons, en périssant, la main qui nous écrase. La vue de votre amour nous déchire encore plus que celle de nos supplices; le spectacle de notre ingratitude nous désespère mille fois davantage que la rigueur de notre punition.

Ici, mes frères, recueillez vos esprits, baissez vos têtes criminelles, songez que vous avez une âme à sauver, sortez un instant du monde et de son tumulte; figurez-vous, s'il est possible, que vous ne tenez plus à rien, fermez les yeux à tout objet qui pourrait vous distraire, pour écouter dans un profond silence l'arrêt fatal qui va se prononcer. Jusqu'ici vous n'avez entendu que les paroles d'un homme, maintenant ce sont les paroles d'un Dieu qui vont retentir à vos oreilles. Ah! que n'ai je, en ce moment, l'âme toute de feu d'un Jérémie, ce prophète sublime qui sut si bien proportionner ses lamentations aux calamités! Les anges du Très-Haut suspendent leurs harmonies célestes; celui qui se fit entendre au néant s'adresse aux réprouvés : *Retirez-vous*, leur dit-il, avec tous les transports de l'indignation, *retirez-vous, maudits, au feu éternel* (Matth., XXV, 41.) O malheur! ô désespoir! l'avez-vous entendu, mes frères, avez-vous bien senti toute la force de ces paroles? Pesons-les ici dans leur énergique simplicité, laissons-les telles que l'Esprit-Saint a bien voulu nous les transmettre, ne les énermons point par des commentaires, n'y joignons pas nos réflexions, n'y mêlons point des vains raisonnemens : il ne s'agit point ici de raisonner, il s'agit de trembler; *retirez-vous, maudits, au feu éternel.* Le

grand Jérôme était toujours frappé du son de la trompette; pour moi, je ne suis plus effrayé que de ces paroles : *Retirez-vous*; je n'entends plus que ces paroles : *Retirez-vous*; je ne vois plus rien de redoutable dans l'étonnante catastrophe du jugement dernier que ces paroles : *Retirez-vous, maudits, au feu éternel*. Qu'elles vous poursuivent sans relâche, chrétiens auditeurs, qu'elles vous importunent à chaque instant, qu'elles tonnent sans cesse à vos oreilles, qu'elles vous glacent, qu'elles portent continuellement autour de vous l'épouvante et l'effroi; qu'elles réveillent vos remords, qu'elles apaisent vos fureurs, qu'elles éteignent vos haines, qu'elles désarment vos vengeances, qu'elles étouffent votre cupidité, qu'elles viennent vous troubler au milieu de vos plaisirs, de vos folles assemblées, de vos festins licencieux. Rappelez-les dans ces moments critiques où votre vertu chancelante est prête à vous échapper : opposez-les, comme un mur d'airain, à la fougue de vos passions; que ces tyrans impérieux se taisent, qu'ils tremblent devant cette sentence profondément méditée : *Retirez-vous, maudits, au feu éternel*. Mes frères, je lis sur vos fronts la vive impression que ces paroles ont faite sur vos esprits : cependant c'est un homme faible et timide qui les prononce, dans le simple appareil de son ministère, sans autre dessein que celui de vous toucher et de vous arracher quelques larmes, cherchant moins à vous imprimer qu'à vous persuader la crainte du Seigneur; *timorem Domini suademus* (II Cor., V, 11.) Le lieu même où vous êtes vous rassure; tout vous y prêche la miséricorde et la paix, tout y ménage votre faiblesse; craignant de vous intimider, votre juge se cache, il voile sa grandeur : quel sera donc votre désespoir, lorsque vous entendrez prononcer ces paroles par le maître du monde, dont la voix magnifique brise les cèdres, ébranle les déserts, réduit en fumée les montagnes! Oui, le magissement de son tonnerre, l'éclat de son trône, le retentissement de sa voix, la majesté de ses regards, l'appareil de sa cour, le spectacle de sa gloire, donneront à cette sentence, si formidable en elle-même, une énergie, un feu, qui pénétrant les âmes criminelles, déjà bouleversées par le fracas des éléments, déchirées par le ver rongeur de la conscience, leur fera sentir d'aussi cruelles douleurs que les tourments de l'enfer.

Enfin tout est consommé. (Joan., XIX, 30.) Aux sombres accents de la douleur succède le silence de la consternation : l'arbitre souverain suspend lui-même son courroux, pour laisser parler les remords. En ce moment, l'enfer dilate ses abîmes, le triste bruit des chaînes embrasées se fait entendre au loin, le ciel ferme pour toujours ses portes; la vertu n'a plus de crainte, le vice plus d'espérance : un intervalle immense va les séparer à jamais. Déjà la foule des coupables a disparu, c'est en vain que

je les cherche; ô mon Dieu, où sont-ils? Mon Dieu, où serons-nous nous-mêmes? La mort n'a plus d'empire sur les enfants d'Adam; tout devient permanent et durable comme Dieu; tout ce qui n'est pas le théâtre ou de ses rigueurs, ou de ses récompenses, est englouti dans le néant. Le jour unique de l'éternité brille dans toute sa splendeur et commence son règne inaltérable.

Mes frères, l'aveuglement des hommes m'épouvante. Non, ce n'est point seulement l'appareil de ce grand jour, l'inexorable sévérité de mon juge, les horreurs de l'enfer qui me troublent et me consternent : ce qui glace mes sens, ce qui confond toutes mes idées, c'est la dissipation perpétuelle où nous vivons; c'est cet esprit de vertige, cet enchantement universel qui nous abuse, nous égare, fixe tous nos regards vers la terre, et nous empêche de les porter vers le siècle à venir. Hélas! ce siècle s'ouvrira, pour la plupart de nous, avant que celui-ci se ferme. Le temps passe; immobile en apparence, il démolit, sans se lasser, tout ce qui nous environne; il mine sourdement les fondements de l'univers. Nos années se précipitent, nos générations s'écoulent comme les flots; elles se pressent, elles se poussent, elles s'entassent, elles se hâtent de s'abîmer et de s'éteindre. Parmi cette joie turbulente, ces jeux brillants, ces fêtes tumultueuses; parmi tout ce brillant fracas qui nous étourdit et nous dissipe, l'éternité marche à grand pas dans le silence; bientôt elle va faire disparaître pour chacun de nous tous les mensonges de la vie : encore un moment, et le tombeau va s'ouvrir; encore un moment, et vous voilà entre les mains de votre juge, accusés, convaincus, condamnés, livrés à des ardeurs dévorantes. Cependant vous ne voyez que dans le lointain ces lugubres objets, vous représentez avec tranquillité sur le fragile théâtre de la vie; vous courez en dansant vous précipiter dans l'abîme. Au sortir de ce discours, vous reprendrez le cours de vos plaisirs, le siècle vous emportera dans son tourbillon, l'éternité disparaîtra; un rien, un amusement frivole, un vain spectacle, un futile projet, une agitation puérile, feront évanouir de si grands intérêts. O mon Dieu! et l'on ose, après cela, vous demander raison de la rigueur de vos jugements, comme si nos excès n'étaient pas l'apologie complète de votre inflexibilité! Oui, qu'on les pèse, ces excès, dans la balance du sanctuaire, et, tout incompréhensible que vous êtes, votre justice sera expliquée, l'enfer sera compris! Mes frères, soyons conséquents une bonne fois : notre sort est incertain, notre juge nous sera-t-il favorable, ne le sera-t-il pas? Occupons-nous souvent de ce doute terrible, et que chacun se dise ici à soi-même : Peut-être que je suis écrit sur la liste fatale des réprouvés; peut-être serai-je au nombre des boucs; peut-être ma place est-elle déjà marquée dans l'enfer, peut-être.... peut-être!.... Epouvantable incertitude! Allez, mes frères, et que chacun, se retirant en

silence, médite utilement ces réflexions profondes. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE.

Dicite filiæ Sion: Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.

De toutes les actions publiques qui ont illustré la vie de Jésus-Christ, il n'en est point de plus remarquable que son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem. D'une part, c'est le désir de se faire reconnaître pour le fils de David, et le Messie promis à l'attente du monde; de l'autre, c'est l'oubli de tout ce qui peut imposer à la multitude: nulle pompe, nul appareil, nulle marque extérieure de sa royale dignité; et au lieu, dit le grand Bossuet, qu'il fallait rappeler aux anciens triomphateurs qu'ils étaient hommes, de crainte qu'éblouis de leur magnificence, ils n'oublissent trop la condition de leur nature, ne semblerait-il pas à propos, en voyant aujourd'hui la modestie et la simplicité du Sauveur, de le faire souvenir qu'il est roi, et encore plus qu'il est Dieu?

Quel est donc le dessein d'une entrée si peu royale, et d'un triomphe en apparence si obscur? Chrétiens, il est aisé de le comprendre. Qui de nous ne sent pas qu'il veut réformer en ce jour les frivoles idées que les hommes s'étaient faites de la grandeur et de la gloire, et nous montrer, par un exemple mémorable, que le vrai moyen d'être grand, c'est d'être supérieur à l'admiration des hommes; que la vraie dignité n'est point dans la représentation; que la plus belle parure de la vertu, c'est la modestie; qu'elle ne doit briller que de son propre éclat, et qu'enfin la simplicité est tout le secret de son Evangile, et, si je puis m'exprimer ainsi, le grand art de la loi chrétienne?

La simplicité! Hélas! cette vertu est-elle encore connue sur la terre? Où la chercher? où l'admirer? où en trouver, je ne dis pas quelque modèle, mais au moins quelque image imparfaite et quelque idée confuse? et comment aujourd'hui, en vous entretenant d'une vertu si rare, me faire entendre de ce siècle; siècle de luxe, où tout est vain; d'imposture, où tout est faux: siècle d'enthousiasme, où tout est hors des règles; d'enchantement, où l'on ne juge que par les apparences; de préjugés, où la seule règle est l'opinion; de frivolités, où l'on n'admire que ce qui brille: enfin, siècle à la fois d'orgueil et de faiblesse, qui, regardant toutes les autres vertus comme au-dessus des forces de l'humanité, regarde celle-ci comme au-dessus de l'homme même?

Osons réclamer aujourd'hui contre un préjugé si grossier, et en même temps si funeste. Célébrons cette aimable simplicité, et pour la gloire de la religion dont elle est l'âme, et pour l'honneur de la nature dont

elle est l'ornement. Plus elle est étrangère au lieu même où je parle, plus nous sommes autorisés à vous en rappeler les saintes lois: et qu'importe d'ailleurs que nous ne parlions point le langage de la cour, pourvu que nous parlions celui de notre ministère?

Mais avant de vous la dépeindre, hâtons-nous de la définir dans toute son étendue. Qu'est-ce donc que la simplicité chrétienne? C'est une vertu qui, n'ayant pour base que la vérité, pour ennemi que l'art, n'offre en elle rien d'affecté, de déguisé, d'intéressé ni d'équivoque; ou plutôt ce n'est point une vertu déterminée, c'est une vertu générale qui dirige et qui perfectionne toutes les vertus particulières; c'est un certain caractère de droiture et un certain amour de l'ordre qui se répand sur toutes les facultés de l'homme: dans l'esprit, pour en réprimer la curiosité ou la résistance; dans le cœur, pour en bannir tout excès, toute vertu outrée, toute duplicité; dans l'intention, pour en épurer le motif; sur l'extérieur, pour y retrancher toute superfluité mondaine; enfin, dans toutes les actions, pour mettre entre elles je ne sais quelle suite et quelle convenance, je ne sais quelle mesure et quelle proportion, qui, les ramenant toutes à un centre commun, le devoir et Dieu, ne fait de la vie entière qu'un bel ensemble et un heureux concert de dignité et de vertu, où tout est règle, unité, discrétion, modération et vérité.

Ainsi la simplicité chrétienne ne peut point se diviser dans l'homme; elle ne peut point régner dans le cœur, qu'en même temps elle ne règne dans l'esprit: ni régler l'intérieur, qu'en même temps elle n'orne tout l'extérieur de la personne. La moindre dissonnance dans une de nos facultés la ferait disparaître, et son empire n'existe plus dès qu'il est partagé.

Nous ne séparerons donc pas dans ce discours ce qui ne peut pas être séparé dans le chrétien, et vous la présentant sous ces deux rapports généraux, nous montrerons d'abord ce que c'est pour le chrétien que la simplicité extérieure; nous ferons voir ensuite qu'elle doit être pour le chrétien la simplicité intérieure, deux réflexions qui renferment en abrégé tout ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime dans la morale chrétienne. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier caractère de la simplicité chrétienne, c'est ce noble mépris de tous les ornements de la mondanité, qui n'ambitionne d'autre parure que celle de la vertu, ou qui ne veut donner à la vertu d'autre parure que celle de la modestie. Instruit à l'école de la foi, le chrétien se rappelle toujours que la nécessité des vêtements n'est qu'une suite de notre corruption originelle, et que c'est renverser tous les desseins de Dieu, de faire d'un sujet d'humiliation et de misère la source de notre vanité et l'aliment de notre amour-

propre. Fidèle aux promesses de son baptême, il fuit toutes ces pompes et ces recherches affectées, peu dignes du sérieux de sa vocation et de la noblesse de son caractère, pour imprimer sur tout son extérieur la dignité et l'élévation de son âme. Epouvanté du néant de la vie, il déplore sans cesse la triste vanité de ces hommes frivoles tout occupés d'un corps, aujourd'hui leur idole, et demain un cadavre. Uniquement jaloux de faire de ce corps un temple auguste et saint, où Dieu puisse habiter, il craint de le souiller par ces profanes ornements que condamne l'Apôtre, et il fait de son austère modestie le plus sûr garant de sa pureté. Toujours comptable à la divine justice, il cherche à humilier la victime, et non à la parer. Enfin, satisfait des avantages glorieux qu'il possède en lui-même, d'un cœur créé pour aimer Dieu, d'un esprit fait pour le connaître, peu lui importe que l'homme extérieur brille, pourvu que l'intérieur se perfectionne, et que, riche, de son propre fonds, il puisse offrir à l'Eternel des œuvres saintes, des jours pleins, et le trésor d'une conscience pure.

Ce n'est pas cependant, mes frères, que le chrétien méprise entièrement toute décoration extérieure ; car alors il ne serait point simple. Aussi ennemi de la singularité que de la mondanité, son extérieur n'a rien de remarquable que son éloignement pour toute affectation. Bien différencié de tous les anciens sages, qui, plus attachés au luxe par l'orgueil de le mépriser, qu'on ne l'est communément par le plaisir d'en jouir, n'eurent jamais qu'une modestie aussi fausse que leur vertu, il n'évite pas moins l'excès de la négligence que celui de la recherche, et le plus beau caractère de sa modestie, c'est de ne vouloir pas que l'on s'en aperçoive. Son mépris pour la vanité est si réel et si singulier, qu'il craindrait même de le trop annoncer ; et il attache si peu d'importance à ces mondaines superfluités, il a si peu de peine à savoir s'en passer, qu'il ne met pas même de gloire à le faire paraître.

Et il me semble, mes frères, que c'est ici le lieu de faire remarquer combien est éloignée de cette simplicité chrétienne, la simplicité de tant de mondains de nos jours, qui mettent toute leur dignité à en déposer les marques, et la gloire de leur état à en bannir les bienséances. Fausse simplicité, qui n'est, au fond, ou qu'un déguisement de l'avarice, ou qu'une ruse de l'orgueil, qui veut se distinguer en fuyant toutes les distinctions, ou qu'un moyen de la mollesse, qui trouve plus son compte dans l'affranchissement de toute contrainte, ou plus souvent, qu'un expédient de la licence, qui ne veut tromper les regards du public que pour mieux éviter sa censure, et qui n'aime à se confondre avec le peuple que pour vivre impunément comme le peuple ; simplicité toute profane, née de l'excès même du luxe et de la corruption de nos mœurs, et qui n'est, dans ce siècle, qu'un travers de plus.

Combien la foi est ici d'accord avec la raison ! Qu'y a-t-il, en effet, de plus digne d'un esprit sain et d'une âme élevée, que de ne mettre un prix réel qu'à ce qui est réel, de n'admirer que la vérité des choses, de ne songer qu'à être vertueux, et non à le paraître, de n'emprunter aucun éclat que de soi-même, et par cette simplicité qui ne montre que soi sans décoration, sans prétention et sans art, se rapprocher de la grandeur même de Dieu, qui est *celui qui est* (Exod., III, 14), et qui ne prend pas d'autre titre ? Qu'y a-t-il, au contraire, de plus indigne d'une âme raisonnable que ces parures recherchées et ces caprices d'ajustements, source féconde de ridicules et de vices ? Quel est donc ce vain appareil, qui ne se rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, ni à l'utilité, ni à la vertu, et qui n'a d'autre objet que de frapper les yeux ? Quelle est cette bizarre jouissance, qui ne tient ni aux talents, ni au mérite, mais qui est toute à l'opinion et au factice éclat d'un vain dehors ? Quelle est cette grandeur, aussi fausse que puérile, qui s'attache toujours, non à ce qui est bon, mais à ce qui est rare ; non à ce qui est estimable, mais à ce qui est remarquable ? comme si c'était là, dit saint Augustin, le souverain bonheur et la vraie richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même ! Décorons, tant qu'il nous plaira, de magnifiques nous cette ostentation misérable ; appelons-la noblesse et dignité, honneur et bienséance : il sera toujours vrai qu'elle est l'indice le plus sûr de notre indigence intérieure, et la preuve la moins trompeuse de la petitesse de l'âme ; il sera toujours vrai que l'homme dégradé par ces futiles soins ne pourra jamais s'élever à rien de grand ; que, quand il en aurait la force, le courage et la volonté lui manqueraient toujours ; et que, semblable à cet autel de la loi ancienne, tout brillant au dehors et tout vide au dedans, il ne possède en lui rien de plus réel ni de plus solide que l'éclat mensonger dont il s'enorgueillit : *Non erat solidum, sed intus vacuum.* (Exod., XXXVIII, 9.)

Enfants des hommes, quel est donc en ce point l'illusion qui vous trompe ? Vous regardez communément cette simplicité comme étrangère à la morale, et vous ne voyez pas que c'est presque toujours d'elle que dépendent et la gravité de vos mœurs, et le sérieux de votre vie. Vous la croyez indifférente à la vertu, et vous ne pensez pas que, si l'on trouve quelquefois des hommes peu chrétiens sous un extérieur simple, jamais on n'a trouvé un chrétien véritable revêtu des livrées du luxe et des enseignes de la mondanité. Vous ne voyez en elle qu'une vertu purement extérieure qui n'influe en rien sur vos principes, et vous ne voyez pas que le mépris de la simplicité est presque toujours le premier pas que l'on fait vers le vice. Vous prétendez qu'on peut être juste sans être modeste, et vous ne voyez pas que, dans tous les temps et chez tous les peuples, le mépris de la simplicité

a été la mesure de la corruption publique. Vous affectez de dire que c'est notre âme, et non le dehors, qui nous fait tout ce que nous sommes, et vous ne voyez pas que ce dehors annonce au moins ce que vous êtes, et que, si cet extérieur mondain ne souille point votre âme, c'est presque toujours une âme souillée, ou prête à l'être, qui vous donne cet extérieur mondain. Vous nous dites enfin que le goût des parures n'est point un mal en soi, et vous ne voyez pas que c'en est un très-grand par les dispositions qu'il suppose, et par l'abus que le monde en fait. Sans doute qu'à rigoureusement parler, l'éclat de l'or et des parures n'a rien en soi de criminel; mais n'est-ce rien que de placer dans ces vaines décorations son bonheur et sa gloire? n'est-ce rien que de les préférer à tout? n'est-ce donc rien que l'oubli de Dieu où elles nous conduisent, les goûts frivoles qu'elles font naître, les misérables rivalités qu'elles enfantent, les disputes qu'elles entretiennent, l'orgueil qu'elles nourrissent, l'esprit d'immortalisation qu'elles produisent, le temps précieux qu'elles consomment, et l'éternel désœuvrement auquel elles nous livrent? n'est-ce donc rien que cette complaisance pour soi-même qui suppose au moins l'indifférence pour toutes les vertus?

Juges des peuples, n'est-ce donc rien pour vous, que ce ton de frivolité qui contraste si fort avec la majesté de la justice, et qui vous ôte insensiblement le saint respect que vous devez à vos fonctions? Ministres saints, n'est-ce donc rien pour vous, que de vous rapprocher ainsi d'un monde avec lequel vous n'avez rien de commun? Vierges chrétiennes, n'est-ce donc rien pour vous, que de vous exposer à perdre votre vertu en perdant votre modestie, d'accoutumer insensiblement votre candeur à l'artifice, et d'affaiblir en vous ce sentiment de la pudeur, le plus ferme bouclier de votre innocence et de votre honneur? Mères de famille, n'est-ce donc rien pour vous, que ce besoin de vous montrer qui vous chasse sans cesse de l'intérieur de votre domestique, ou qui ne vous y laisse que comme étrangères? n'est-ce donc rien que ce dégoût pour la retraite et cet amour de la dissipation, qui, vous rendant insupportables les soins les plus touchants de votre état, vous assimile tristement à cette femme dont parle l'Esprit-Saint, qui ne se croit heureuse que hors de l'enceinte de sa maison, et loin des yeux de sa famille : *Nunc foris, nunc in plateis, nec valens in domo consistere*. (Prov., VII, 11, 12.) Enfin, mes frères, n'est-ce donc rien pour vous tous, que ces frivolités mondaines, qui, sous quelque rapport qu'on les envisage, seront toujours, au jugement de la vertu, attrait de la chair, concupiscentie des yeux et orgueil de la vie?

Mais vous qui regardez comme si indifférente pour un chrétien cette recherche des mondanités, je vous le demande : pensez-vous qu'il domptera ses sens et soumettra le corps à l'esprit, celui qui ne songe

qu'à le parer et à lui rendre une espèce de culte; qu'elle le consacrerait à Dieu comme une hostie vivante, celle qui chaque jour le livre aux tourments de la vanité et aux tortures de la mode; qu'il sera bien jaloux d'attirer les regards de Dieu, celui qui ne désire que de fixer les regards des hommes? Pensez-vous qu'absorbé dans de futiles soins, il aimera à rentrer souvent en lui-même pour y suivre le progrès de sa vertu, y méditer sur la fuite du temps, sur le néant de la vie et le prix de l'éternité? Pensez-vous que ce soit là ce chrétien magnanime supérieur aux plaisirs, et que rien ne tente; armé contre la volupté, et que rien ne séduit; au-dessus des événements, et que rien n'étonne; plus fort que les disgrâces, et que rien n'abat? Est-ce là ce grand cœur élevé par la foi, soutenu par la sainte espérance, enflammé par la charité? Ah! c'est un cœur de poussière, dit énergiquement l'Esprit-Saint, un cœur flétri qui oublie sa fin, sa sublime destination, et dans lequel enfin la terre et son néant ont pris la place de Dieu : *Cinis est cor ejus, et terra supervacua spes illius*. (Sap., XV, 10.)

Vous avez remarqué sans doute, mes frères, que nous n'avons encore parlé ici que du simple goût de la mondanité. Mais que serait-ce donc si ce goût devenait passion, si cette passion devenait fureur? si cet oubli de la simplicité était mépris de la décence? si nos parures outrageaient à la fois le bon goût et les bonnes mœurs? si le soin de les varier était mis au rang des affaires sérieuses, et la science de les inventer au rang des arts les plus utiles? si, par leur licence excessive, elles nous rendaient semblables aux païens, et par leur bizarrerie aux barbares et aux sauvages? si, après avoir confondu les états, elles confondaient encore les sexes, et les avilissant à la fois tous deux par une honteuse imitation, elles tournaient en hardiesse et en fierté le caractère doux et timide de l'un, et en manières lascives et efféminées la dignité et la force de l'autre? si ces honteux travestissements, dont le monde se sert dans les jours les plus dissolus, ne faisaient plus rougir dans les jours même les plus saints; si ces scandaleuses métamorphoses étaient portées jusqu'au pied des autels, si elles affligeaient nos plus augustes cérémonies? si, plus parées que le temple, des femmes mondaines venaient effrontément s'y ériger en divinités coupables et disputer l'adoration au Dieu de nos autels? Le dirons-nous, si les mêmes mondanités qui distinguent indigne ment les victimes de la corruption publique, devenaient l'ornement distinctif de la grandeur et de la naissance, si des patrimoines opulents étaient consumés tout entiers en misérables fantaisies, si la désolation des familles et les divorces scandaleux étaient la suite nécessaire de ces caprices insensés, si des mères de famille changeaient le pain de leurs enfants, en vils ornements de théâtre, si leur meurtrière vanité dévorait sans pitié le salaire de l'ar-

tisan, et que, se couronnant de fleurs, ainsi que ceux dont parle l'Esprit-Saint, elles formassent le barbare projet de ruiner le mercenaire et d'écraser le pauvre; *Coronemus nos rosis, opprimamus pauperem* (Sap., II, 10) : si, non-seulement la fortune, mais la santé, mais la vie même, étaient immolées à cette ivresse de la mode qui moissonnait autant de victimes que ferait l'épidémie la plus cruelle; si, dis-je, tels étaient les ravages du luxe et les tristes progrès de la mondanité, alors, mes frères, nous n'aurions pas assez de larmes pour les déplorer, ni la religion assez d'anathèmes pour les foudroyer et les proscrire.

C'est donc, mes frères, à ce point de licence que nous a conduits le mépris de la simplicité chrétienne ! Et quel prétexte pourrait jamais le justifier ? Dira-t-on que ces mondanités sont commandées par l'usage ? mais l'usage a-t-il jamais servi de règle à un chrétien ? mais l'usage, fondé sur la corruption du siècle, peut-il jamais justifier la corruption ? Voudra-t-on les excuser par l'intention ? mais jamais une intention innocente a-t-elle été prouvée par un mauvais exemple ? Dira-t-on que ces mondanités sont l'assortiment naturel de la jeunesse, comme si la modestie et la pudeur n'étaient pas le devoir de tous les âges ; que dis-je ? comme si elles n'étaient pas le plus beau, le plus riche ornement du premier âge de la vie. Sainte pudeur, aimable modestie, grâce suprême qui surpasse toutes les grâces, fleur immortelle que le temps ne saurait flétrir, beauté céleste qui ne périclité point, combien tu réfléchis d'attraits sur la jeunesse qui t'honore ! O ! si elle savait quelle gloire tu répands sur un chaste front ! Malheur à l'âme dépravée qui ne sentirait pas combien les charmes de l'innocence ajoutent aux charmes de la jeunesse ; qu'une vierge chrétienne peut bien briller par sa parure, mais qu'elle ne plaît que par la pudeur ; et que, semblable à ces lis des campagnes dont parle Jésus-Christ (*Matth.*, VI, 28, 29), elle sera toujours dans la simplicité mille fois plus parée, mille fois plus brillante que Salomon dans toute sa magnificence. Enfin, dira-t-on que cette simplicité n'est point compatible avec l'éclat qui doit accompagner un grand nom et une grande place ? Mais est-il bien vrai que, pour être grand, vous ne puissiez être simple ? est-il vrai que ce luxe vous soit fort nécessaire pour la considération et l'estime publique ? est-il vrai que, pour commander le respect, il vous faille emprunter cette vaine décoration, où l'homme le plus vil peut même vous surpasser, où vos esclaves peuvent un jour devenir vos rivaux ? est-il vrai que vous ne serez pas plus grand en vous distinguant par une noble modestie ? Ah ! n'oubliez jamais qu'elle est aux yeux des gens du monde le vrai faste d'un amour-propre bien entendu, et que jamais vous ne serez plus respecté que lorsque, vous voyant plus occupé de vos devoirs que de votre luxe, les hommes perceront ces modestes dehors pour

rendre hommage à la grandeur réelle qui sera toute à vous, à cette grandeur de l'âme que la simplicité leur décèle toujours, et que l'homme le plus humble ne peut pas même réussir à voiler de toute sa modestie.

Mais nous n'avons encore parcouru que l'écorce, et comme la surface la plus légère de la simplicité chrétienne. Il est encore une simplicité plus réelle, plus digne du chrétien, c'est la simplicité intérieure, c'est celle de ses mœurs et de ses actions. Tout est simple dans la vie du chrétien, ses discours, ses procédés, ses occupations, ses besoins, ses plaisirs ; son œil simple, pour parler avec l'Evangile (*Matth.*, VI, 22), répand la lumière sur tout le corps de ses actions. Simple dans ses paroles autant que dans ses sentiments, il appelle le mal un mal, et le bien un bien. La vérité qui règne dans son cœur se peint dans son langage, et c'est bien lui qui peut dire avec le Prophète, que ses lèvres lui appartiennent puisqu'elles ne sont que les organes de sa sincérité : *Labia nostra a nobis sunt.* (*Psal.* XI, 5.) Loin de lui cette politesse étudiée, qui, dans nos mœurs, n'est que l'art de se passer des vertus qu'elle contrefait ; cette politesse exagérée, dont les expressions sont aussi vides de sentiments que d'idées. La sienne n'est que l'emblème de sa charité et l'expression de sa bienveillance : toutes ses démonstrations vous disent, non qu'il veut vous plaire, mais que vous lui êtes cher ; non qu'il désire que vous soyez content de lui, mais qu'il est content de vous-même ; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la vraie amabilité. Simple dans son commerce avec ses frères, il les sert sans intérêt, il les protège sans vanité, il les supporte sans les flatter, il les aime sans les rechercher, il s'accommode à toutes les humeurs sans se prêter à aucun vice ; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la vraie sociabilité. Simple dans sa confiance, qu'on aime à le voir, au milieu d'un monde trompeur, marcher dans l'abandon d'une aimable sécurité, et s'ouvrir un accès dans les cœurs, sans autre art que d'ouvrir le sien ! Et pourquoi serait-il réservé ? il est irréprouvable ; pourquoi se tiendrait-il toujours en garde ? il ne craint pas de se trahir. Qu'a-t-il à redouter ? des ennemis ? il ne sait offenser personne ; des rivaux ? Il les désarme par sa modestie, et c'est ainsi, dit le Sage, que la simplicité du chrétien est la vraie sûreté et la vraie sauvegarde : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* (*Prov.*, X, 9.) Simple dans ses besoins, rien d'inutile ne le tente : vous ne verrez en lui ni ces profusions ruineuses pour satisfaire des goûts bizarres, ni ces raffinements de délicatesse pour réveiller des goûts éteints ; mais une frugalité vertueuse, une modération qui semble s'enrichir de tout ce dont elle se détache, et qui lui fait dire, en voyant tous les apprêts de la sensualité et de la mollesse : Que de choses dont je n'ai pas besoin ! et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la véritable sagesse. Simple

dans ses plaisirs, dans ses amusements, qu'a-t-il besoin de joie au dehors ? il la porte en son cœur. Se plaire avec son âme bien plus qu'avec le monde, élever ses enfants, jouir de leurs vertus, se faire un délassement de ses propres devoirs, et un spectacle de ses propres bienfaits ; varier ses amusements par la diversité de ses occupations, être heureux du bonheur d'autrui, voilà ses plaisirs ; ou s'il en a d'autres, ce sont toujours des plaisirs innocents qui dépendent de lui, et non des autres ; des plaisirs qu'il cherche sans empressement et qu'il goûte sans remords ; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la vraie et la seule félicité. Enfin, simple dans toute sa conduite ; toujours le même dans toutes les situations, en public comme en particulier, dans la retraite ou dans le monde, dans la ville ou dans la solitude ; toujours grand, parce qu'il l'est toujours autant que son état ; se tenant toujours à sa place, chaque jour recommençant avec le même goût le même cercle d'exercices ; ne trouvant rien de bas, pourvu qu'il soit bon, rien de petit, pourvu qu'il soit utile ; n'admirant rien, n'étant surpris de rien, ne craignant rien avec excès, ne désirant rien avec violence, pauvre, sans en être humilié, riche sans s'estimer davantage, comblé d'honneurs, sans en être plus fier ; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la véritable grandeur.

Je comprends maintenant, mes frères, combien est raisonnable l'abnégation évangélique, puisqu'elle n'est au fond que la simplicité perfectionnée ; je comprends pourquoi la femme forte, tant célébrée par l'Esprit-Saint (*Prov. XXXI, 10*), n'est ni une Debhora législatrice et conquérante, ni une Judith libératrice de sa nation, mais celle dont la vie a été la plus simple, celle qui a le mieux rempli ses devoirs domestiques, et dont toutes les occupations tirent leur prix de leur obscurité même. Et il faut bien que cette simplicité de mœurs ne soit pas si vulgaire, et qu'elle porte en elle-même un caractère d'élévation, puisque les plus grands hommes ont été de tout temps des hommes simples. Voyez un Moïse, un Job, un David, un Daniel, un Onias : quels hommes ! leur caractère distinctif fut la simplicité. Et nous-mêmes, chrétiens, n'est-ce pas elle que nous cherchons dans les héros, dans les grands rois, dans les vrais sages ? Qui nous paraît encore plus digne d'admiration, ou d'Alexandre enchaînant à son char les monarques vaincus, ou de saint Louis assis au pied d'un chêne, et sur ce trône patriarchal jugeant la veuve et l'orphelin ? Et pourquoi cette simplicité ne serait-elle pas le sublime des mœurs comme elle l'est de toutes les productions humaines ? N'est-ce pas elle que nous cherchons dans les ouvrages mêmes de l'esprit dont elle fait le charme ? dans les arts dont elle forme les chefs-d'œuvre ? Comment pourrait-il se faire qu'elle nous plût partout, excepté en nous-mêmes ? Si vous désirez un ami droit et sincère, ne cherchez-vous pas un homme

simple ? un confident et un consolateur, ne désirez-vous pas un homme simple ? Qui de nous, en parcourant les livres saints, dont la simplicité touchante prouve elle-même la vérité, ne se repose pas avec délices sur les mœurs domestiques d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? qui de nous a jamais lu sans attendrissement l'histoire d'un Joseph et d'un Tobie ? D'où nous vient ce charme inconnu qui sans cesse nous transporte en esprit au milieu de ces familles patriarcales où régnait tant d'uniformité et si peu de dégoût, tant de rigidité et si peu de tristesse, tant de plaisirs et si peu de fêtes, tant de ménagements et si peu de contrainte, tant de prévenances et si peu de bassesse, tant de liberté et si peu de licence ; dans ce sanctuaire des mœurs, dans ce simple foyer où le plus grand plaisir pour des frères était de se voir ensemble, d'où l'on n'était jamais tenté de sortir pour trouver une meilleure place, et où l'on était d'autant plus heureux qu'on cherchait moins à le devenir.

Et, sans remonter à des temps si reculés, qui de nous ne se sent pas rappelé par ses désirs ou par ses regrets vers ces âges encore récents, dont la simplicité ne vit plus que dans les images de nos pères ? Mais que dis-je ? peut-être vous fais-je honneur ici d'un sentiment que vous n'avez pas ? peut-être n'avez-vous plus qu'un froid mépris pour ces mœurs vénérables ? peut-être pensez-vous qu'en vous y rappelant nous ne ferions que vous rendre durs, grossiers, insociables et barbares ? Quoi donc ! nous serons grossiers quand nous regagnerons en vertu ce que nous perdrons en langage, lorsque l'éducation ne sera plus l'art de nous contrefaire, lorsque la politesse ne sera plus le masque de nos vices, ni la société un commerce de tromperies ; nous serons grossiers quand l'ordre et la décence seront comptés pour quelque chose, lorsque chacun s'estimera, non par ses trésors, mais par son travail ; lorsque la considération ne sera plus pour les richesses, quand une vie active et occupée nous laissera moins de temps pour penser au mal, et une vie simple et frugale moins d'intérêt à le faire ! Nous serons insociables lorsque les grâces ne seront rien sans la vertu, lorsque les agréments, loin de voiler le vice, ne serviront qu'à le rendre plus odieux et qu'à répandre sur sa difformité une lumière plus terrible ! Nous serons insociables quand on nous aura rappelés à ce respect pour les mœurs privées et domestiques, sans lesquelles il n'est plus de mœurs publiques ; à ce goût de famille sans lequel il n'est plus d'esprit de société ; quand chacun, content de vivre chez soi, n'ira plus porter son ennui chez les autres ! Nous serons insociables quand nous ne croirons plus qu'étourdir la vie, c'est en jouir ; quand nos plaisirs ne seront plus des tracasseries, nos affaires des intrigues, nos divertissements la confusion du jour et de la nuit ; quand la modération, rendant plus rares les grandes fortunes, mettra moins de distance parmi

les citoyens, et qu'on ne verra plus ces parvenus, dont l'élévation nous confond, prodiguer avec insolence des biens acquis par des bassesses ! Nous serons durs et insensibles lorsque le cri des malheureux ne se perdra plus dans le tumulte de nos fêtes, et que nous trouverons dans le retranchement du superflu ce nécessaire qui manque aux malheureux ! Nous serons barbares quand la vertu, au lieu de déclamer sur un théâtre, régnera dans nos maisons ! que dis-je ? quand nous n'aurons plus dans les spectacles des leçons de libertinage, quand toute une nation ne sera plus passionnée pour de vils histrions, lorsque le jeu ne sera plus un brigandage, lorsque les arts ne seront plus prostitués au triomphe de la licence ! Mais les premiers chrétiens étaient-ils si grossiers, si insociables et si barbares, parce que leur vie simple n'était qu'une suite continue de prière, de lecture, de travail, de silence et de retraite ? étaient-ils moins braves soldats, parce qu'ils ne connaissaient point la mollesse ? étaient-ils moins unis et moins frères, parce qu'ils n'avaient point les saillies de nos cercles ni la frivolité de nos amusements ?

Mais vous, qui croyez tout perdre en perdant vos mœurs artificielles et vos démonstrations étudiées, vous qui craignez tant pour vos arts frivoles, vous qui tremblez de tomber dans la barbarie en quittant tous les raffinements de vos vices brillants, ignorez-vous qu'entre la barbarie et l'excès de la politesse il n'y a qu'un pas ? ignorez-vous que c'est cet excès même qui doit bientôt nous y conduire ? ignorez-vous que nous ne pourrions l'éviter qu'en rappelant les mœurs austères et chrétiennes, et que la seule simplicité peut nous sauver de la fatale décadence et de l'entière dégradation qui nous menace ? ignorez-vous que c'est depuis qu'elle est abandonnée que se sont formés parmi nous ces excès indéfinissables, ces désordres qui n'ont plus de nom, cette corruption calculée, ces égarements de l'orgueil, cet art de se dispenser par le ridicule de l'estime pour les vertus que l'on n'a pas, ou de braver la honte pour les faiblesses que l'on a ? Quoi, mes frères ! seriez-vous assez pervers pour oser préférer à ces mœurs simples et vraies que forme le christianisme, ces mœurs corruptrices, pires que la barbarie, et formées par le goût effréné du monde et par les raffinements coupables de toutes les voluptés, et à ces vrais Israélites loués par la Vérité même (*Joan.*, I, 47), et dans lesquels il n'y a point de fraude, ces hommes si brillants, si recherchés et si célébrés par le monde, qu'on appelle les hommes du jour ? Ils sont aimables, dites-vous : oui, aimables, mais rien de plus ; aimables, mais sans vertus, aimables, mais trompeurs ; aimables, mais se jouant avec les vices, et, pour parler votre propre langage, dignes souvent, pour la plupart, de l'animadversion de la justice, si les lois punissaient les corrupteurs publics, qui, commençant de se faire un mérite de leurs vains agréments,

finissent par se faire un jeu de leurs infamies.

Que faisons-nous donc en vous rappelant à la simplicité des mœurs chrétiennes ? Nous voulons vous épargner tous les écarts de la frivolité, tous les crimes de l'imposture, toutes les bassesses de l'intérêt, toutes les suites désastreuses d'une oisiveté dissipée. Que désirons-nous, sinon de vous rappeler à l'ordre, à l'amour de la paix, de la fraternité, des devoirs domestiques, en vous apprenant à ne compter pour rien les agréments sans la vertu, en vous ramenant à la vie sérieuse pour laquelle nous sommes faits, et de laquelle nous ne sommes sortis que par la perte de tout notre bonheur ; à cette vie paisible, mais active, d'autant plus remplie qu'elle est moins agitée, toujours féconde comme celle de Dieu, sous l'apparence du repos ; à cette vie enfin qui nous rende non plus grossiers, plus tristes et plus insociables, mais plus grands et plus vrais, plus heureux et plus sages ? Que cherchons-nous, sinon à vous persuader que cette sagesse qui laisse tout à sa place est préférable mille fois à cette force qui renverse, ou à cette gloire enivrante qui ne vit que de ruines, ou à cette illusion des sens qui ne demande que des spectacles, ou à ces talents dangereux qui ne demandent que des succès ? Nous voulons que de grands sentiments remplacent des goûts frivoles, en dirigeant l'émulation, non vers la gloire, mais vers le devoir et le bonheur ; non vers les plaisirs, le bruit et la pompe, mais vers l'obscurité, la paix et le travail.

Vous sentez déjà, mes frères, que la simplicité intérieure du chrétien doit embrasser à la fois et l'esprit et le cœur : l'esprit, la science du chrétien est simple ; le cœur, la vertu du chrétien est simple. Appliquez-vous, mes frères, et ne perdez rien d'une morale qui fait l'essence même de votre vocation et le fond du christianisme.

Oui, mes frères, la science du chrétien est simple. Loin de lui ces vaines recherches et ces inutiles questions de la curiosité humaine : il sait qu'on est tout par le cœur, et rien par les pensées ; que si l'esprit fait le philosophe, le cœur fait le chrétien ; que l'homme n'est pas justifié par ses lumières, mais par ses sentiments ; que c'est bien loin de la chaleur des disputes et du vain bruit des arguments que la vérité parle au cœur ; que tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus grand dans la religion est connu, non par la science qui enfle, mais par la charité qui édifie, et que la crainte et l'humilité nous approchent bien plus de Dieu que l'orgueil des raisonnements et le faste des connaissances. Il sait qu'on est savant quand on ne veut savoir que ce que Dieu nous a révélé, de même que l'on ne sait rien quand on veut savoir autre chose. Il sait que l'humilité est la seule force d'esprit que l'homme ait à montrer parmi tant de misères ; que l'Evangile n'éclaire que ceux qui le suivent, et non ceux qui en scrutent témérairement les profondeurs. Il sait, avec saint Hilaire,

que Dieu ne nous a pas appelés au salut par des questions difficiles, mais par ces vérités communes que tout fidèle peut savoir; avec Tertullien, qu'il ne faut plus de curiosité après Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ nous a tout dit; avec saint Jérôme, qu'un vrai chrétien ne doit apprendre sur la terre que ce qu'il ne pourra point oublier dans le ciel; avec saint Paul (I Cor., IV, 20), que le royaume de Dieu ne consiste pas dans les discours brillants, mais dans la force et la vertu divine; enfin, avec le même apôtre (I Cor., XIII, 8), que les langues cesseront, que la science sera détruite, mais que la vertu seule subsistera, et qu'un seul mouvement d'espérance et d'amour est mille fois plus grand aux yeux de l'Eternel que les plus rares productions de notre intelligence.

Il le sait, mes frères. Et comment pourrait-il l'ignorer? Jésus-Christ n'est-il donc pas le premier exemple de cette admirable simplicité d'esprit? Tout, dans l'Evangile, ne lui dit-il pas que l'Homme-Dieu fit toujours plus de cas d'un seul acte d'humilité que des recherches ambitieuses de la raison humaine; que, plus jaloux de convaincre par ses exemples que de briller par ses discours, s'il parla de science, ce fut pour nous apprendre à nous en méfier; que, laissant l'éloquence aux prophètes, la profondeur aux docteurs, il a gardé pour lui les paraboles et les instructions familières; que jamais il ne donna rien à la curiosité de ses disciples, que jamais il ne répondit à leurs indiscrètes questions; que jamais il n'écrivit rien, si ce n'est en traçant sur le sable quelques mobiles caractères, comme pour nous faire sentir que tout ce qu'écrivent les hommes n'a pas plus de solidité; que jamais il ne s'est proposé de faire une société de discoureurs, mais un peuple de saints; que ce n'est point à des savants, mais à des hommes simples, à des hommes sans lettres, qu'il confia son ministère et sa parole, et que la conversion de l'univers n'a point été le fruit des vains raisonnements de la sagesse humaine, mais le miracle de la simplicité apostolique et de la vertu de la croix?

Que j'aime à contempler le chrétien simple d'esprit, sage avec sobriété, faisant jeûner l'esprit comme le corps, puisqu'ils ont l'un et l'autre leurs excès et leur intempérance; toujours recueilli en lui-même pour entendre au fond de son cœur les paroles de la vie éternelle; comptant sans cesse non les difficultés qu'il résout, mais les vices qu'il déracine; planant sans cesse au-dessus de ce monde que Dieu a livré à la dispute des hommes, pour s'élever de plus en plus vers ce monde impérissable, immortel, où l'appelle la vérité et où ses œuvres le devançant; ne cherchant dans la création des merveilles que pour les admirer, des secrets que pour les adorer; faisant ainsi de tout ce grand spectacle moins le sujet de ses recherches que l'aliment de son amour, et enfin ne voulant savoir autre chose que ne mettre aucune borne à sa reconnaissance,

comme le Créateur n'en a point mis à ses bienfaits! Admirable science! *Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez caché ces choses aux habiles et aux sages, et de ce que vous les avez révélées aux enfants et aux petits.* (Matth., XI, 25.)

Nul de nous n'a pensé sans doute que le chrétien pût jamais se glorifier de cette ignorance grossière, qui, repoussant toute instruction, et dédaignant toute lumière, dégraderait le cœur en même temps que la raison, et le rendrait encore plus vil par sa stupidité, que la science ne peut l'enfler et le corrompre par l'orgueil. Loin de lui cette erreur qui, commune à ceux dont parle saint Jérôme, lui ferait croire qu'il est d'autant plus vertueux, qu'il méprise plus la science: *Quasi idcirco sancti sunt, cum nihil scierint.* Cette simplicité d'esprit que sa religion lui commande, et dont il s'honore lui-même, est cette ignorance précieuse qui consiste non à dédaigner la science, mais à estimer exactement ce qu'elle vaut; c'est cette ignorance modeste qui, par l'humilité, nous tient sans cesse dans l'ordre de la soumission et de la dépendance; cette ignorance docile qui, bornant la curiosité à l'étendue de nos facultés, se plaît à ignorer ce que l'homme ne peut connaître; cette ignorance vertueuse qui, subordonnant toute étude à celle des devoirs, fait tout pour la sagesse et rien pour la vanité; enfin cette ignorance raisonnable qui, ne mettant nul prix à ces pensées terrestres qui, comme parle le Prophète (*Psal. CXLIX, 4*), périssent à la mort, ne connaît de mérite réel que celui sur lequel l'homme sera jugé. Voilà, mes frères, cette ignorance évangélique qui fait la gloire du chrétien, et cette pauvreté d'esprit que le Sauveur du monde proclame bienheureuse. (Matth., V, 3.) O pauvreté d'esprit! ô pauvreté sublime qui renferme les véritables richesses, les richesses de l'âme! ô sainte enfance du chrétien, plus sage mille fois que toute la science du siècle! ô céleste ignorance, qui naît non de l'oisiveté, mais du travail même; non de la petitesse d'esprit, mais de la véritable force, et sur laquelle sont toujours ramenées ces âmes grandes et sublimes, qui, après avoir parcouru tout le cercle du savoir humain, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, ne retirent enfin de toutes leurs recherches que cette grande et unique instruction, que la vie est trop courte pour suffire à l'étendue des sciences, et les sciences trop vaines pour suffire à l'importance de la vie. Et qu'est-ce, après tout, que l'esprit, même humainement parlant? de quel secours est-il dans les circonstances périlleuses de la vie? est-ce lui qui nous rend heureux? est-ce avec lui qu'on conduit ses affaires et qu'on peut bien se conduire soi-même? est-ce avec lui qu'on gouverne bien sa famille? est-ce lui qui fait les bons pères, les bons époux, les bons citoyens? est-ce l'esprit qui réussit le plus dans les grandes entreprises, les grandes négociations? est-ce avec de l'esprit que l'on peut bien gouverner un Etat et re-

lever un empire; ou avec le jugement, ou avec la sagesse, ou avec cette pénétration qui connaît les dangers, ou avec cette force qui les brave? Et combien devons-nous bénir cette religion sainte, mille fois plus éclairée et plus sage que la philosophie! c'est elle qui guérit tous les défauts de l'esprit en le soumettant, qui le rectifie en l'enchaînant, qui l'étend et l'agrandit par les bornes mêmes qu'elle lui donne.

Où sont donc maintenant tous ces docteurs si vains de leur savoir, qui dégradent par de puériles recherches la simplicité de l'Evangile, et qui, du plus beau langage qu'ait jamais parlé la vertu, ne font qu'un pénible sujet de contentions et de disputes? *Ubi est litteratus? ubi legis verba ponderans?* (Isai., XXXIII, 18.) O qu'ils sont éloignés de l'esprit de leur vocation tous ces hommes systématiques, qui font bien plus de cas d'un point d'érudition que d'un précepte de morale, qui cherchent moins à servir Dieu qu'à le définir, moins à l'aimer qu'à le comprendre; qui mettent plus d'importance à une fable de l'antiquité qu'à une vérité utile, qui méditent bien plus la loi pour les questions qu'elle fait naître que pour les leçons qu'elle donne, qui étudient l'Evangile plutôt comme une histoire qui leur plaît que comme une doctrine qui doit les réformer! Qu'ils sont dignes de pitié, tous ces frivoles discoureurs que Jésus-Christ n'intéresse qu'autant qu'ils peuvent le faire servir à leur réputation, à leur curiosité, et qui ne savent enfin de ce livre divin, dont le cœur seul est le digne interprète, que ce qu'ils peuvent ignorer sans danger, ou apprendre sans mérite!

Mais qu'apprend donc le chrétien? Ah! mes frères, il apprend tout, puisqu'il sait que toute connaissance qui ne va pas à Dieu ne vaut pas une heure de peine; il apprend à le connaître et à se connaître lui-même, comme Augustin, non pour devenir savant, mais pour devenir meilleur; il apprend, comme l'Ange de l'école, à n'avoir besoin que d'un livre, et ce livre est l'Evangile; à ne point s'inquiéter de la vaine opinion que les hommes pourront avoir des lumières; à s'apprécier pour ce qu'il est; à n'acquérir des lumières que pour la patrie, des talents que pour remplir dignement son état, des connaissances que pour le bon usage de la vie, et à sentir enfin, avec le Sage, combien s'abuse étrangement l'homme insensé qui s'épuise en de vains travaux, en oiseuses spéculations et en petites découvertes, qui cherche tout ce qu'il peut ignorer sans valoir moins, et savoir sans valoir davantage, tandis qu'il ne sait point ce qu'il doit faire ou éviter durant le cours de son pèlerinage: *Quid necesse est homini majora se querere, cum ignoret quid conducat sibi in vita sua?* (Eccle., VII, 1.)

Telle est, mes frères, la véritable science de l'homme simple, et avec ces lumières abrégées il est plus savant que tous les vieillards, dit le Prophète. (Psal. CXVIII, 100.) Eh! qui de nous serait donc assez insensé

pour oser préférer à cette heureuse enfance ce profane savoir que l'on peut acquérir avec des mœurs honteuses et une âme rampante; cette aride et triste science qui ne dit rien au cœur, qui perd le temps en de vains rêves: science mensongère qui, dans ce siècle corrompu, n'est que l'art d'entasser des sophismes, d'embarrasser la raison par mille détours, et la déplorable facilité de tout mettre en problème?

L'homme simple d'esprit ne méprise donc pas la science en elle-même, mais il en fuit l'écueil, mais il en évite l'abus: il regarde en pitié tous ces hommes qui s'inquiètent tant de savoir et de retenir ce qu'ils ne sont pas obligés d'apprendre; il sait qu'une des plus grandes maladies de l'esprit humain, c'est la curiosité et l'intempérance de savoir; il ne dédaigne pas d'étendre ses connaissances, mais il ne perd jamais de vue le compte redoutable qui lui en sera demandé; il craint le sort de ces hommes téméraires qui furent frappés pour avoir voulu regarder dans l'arche. A ses yeux chaque vérité est respectable, chaque connaissance a son prix par sa liaison nécessaire avec la vérité première d'où émanent toutes les vérités; mais elle cesse d'être digne de lui, dès qu'il peut s'en passer, dès qu'elle ne le rend ni plus grand ni plus sage, ni plus propre à remplir sa destination véritable. Eh! où ne va-t-on pas, mes frères, quand on néglige ce grand principe de conduite? à combien d'écarts on s'expose! combien de chutes on se prépare! et sans parler ici de cette science qui ne demande qu'à détruire, et ne cherche qu'à briller par des blasphèmes, où ne conduit pas ce désir de voir plus loin que les autres? Qui nous dira les fruits amers que des mains indiscrettes vont cueillir chaque jour sur l'arbre de la science? et de quoi peut donc nous servir cette triste science dont tant d'esprits se glorifient? que peut-elle nous apprendre? hélas! à nous passer de nos devoirs, à s'apprécier par ce qu'on sait, et non par ce qu'on pratique; à ne vouloir plus vivre que dans l'admiration des hommes, à mépriser la simplicité de la foi, enfin à préférer toujours l'esprit à la raison, la renommée à la vertu, et la sagesse incertaine de l'homme à la sagesse immortelle de Dieu. C'est là, chrétiens, cette affliction d'esprit et cette grande vanité que déplorait le Sage. J'ai vu, s'écrie-t-il, tous les travaux des hommes, j'ai pesé leurs folles pensées, j'ai vu leurs pénibles recherches et leurs vagues inquiétudes; j'ai vu l'œil de l'homme insatiable de voir, et son oreille insatiable d'entendre; j'ai vu ce déluge de livres qui n'a plus de fin, cette fureur d'écrire qui n'a plus de bornes: *Faciendi plures libros nullus est finis* (Eccle., I, 8; XII, 12); et après avoir parcouru tous les volumes de la science humaine, je me suis dit que c'était là une grande misère, et j'ai conclu qu'il n'y avait point de différence entre les insensés et ce qu'on appelle les sages: *Quid habet amplius sapiens a stulto?* (Eccle., VI, 8.) Mais, si

Salomon retraçait avec tant d'éloquence la triste vanité des sages de son temps, sous quels traits eût-il donc dépeint cette foule de beaux esprits modernes, tout ce peuple d'auteurs dont notre siècle est inondé? qu'aurait-il dit, s'il avait vu tous ces fabricateurs absurdes de systèmes, si vains de leurs succès, si entêtés d'eux-mêmes, si jaloux de leur renommée; cherchant toujours à colorer leur ignorance par leurs prétentions, et leurs vices par leur incrédulité; se regardant comme les précepteurs et les flambeaux du genre humain, quand ils n'en sont que le scandale, et toujours prêts à bouleverser l'univers par les frivoles intérêts de leur vanité misérable; s'admirant, se déchirant, se soutenant ou se moquant les uns des autres sans autre but que de se distinguer; enfin n'apprenant qu'à mépriser tout, excepté eux-mêmes, leurs prôneurs et leur siècle: spectacle de pitié et de misère, qui serait doux pour l'homme simple, si l'homme simple pouvait jamais se réjouir de ce qui fait le scandale de la raison et l'opprobre de ses semblables?

Mais, si tous ces principes de la simplicité chrétienne étaient reçus universellement, que deviendrait l'étude? Mes frères, elle serait l'examen des choses sérieuses, et l'amour des choses utiles. Et les grands hommes? Ils ne seront jamais plus grands que quand ils seront convaincus que l'on n'est grand que par les sentiments, et non par de stériles connaissances; que servir Dieu et observer ses commandements, c'est là tout l'homme. (*Eccle.*, XII, 15.) Et l'amour des lettres? Qu'importent les lettres, pourvu que les devoirs ne soient pas négligés, pourvu qu'on fasse plus de cas d'une seule vertu que de tous les livres ensemble? Et les livres eux-mêmes? Il y en aurait bien moins, et ils n'en vaudraient que mieux. Et les écrivains? Ils prendraient la plume, non pour eux-mêmes, mais pour la vérité. Mais enfin, il faut des philosophes. Mes frères, si vous parlez des véritables sages, élevés au-dessus de toutes les passions comme au-dessus de tous les préjugés, ils se formeront tous à l'école de la simplicité chrétienne; que, si vous parlez des discoureurs, des pédagogues arrogants qui se croient nés pour régenter la terre, ils disparaîtront sans retour, et nous bénirons le ciel de nous en avoir délivrés. Et d'où nous sont donc venus tous les malheurs et les forfaits qui ont affligé notre malheureuse patrie? n'est-ce pas de ce désir de voir plus loin que les autres? n'est-ce pas depuis que tout le monde se donne pour philosophe, depuis qu'on s'est persuadé qu'il fallait être quelque chose de plus que vertueux et raisonnable? Substituez à ces sophistes en délire des âmes simples et fidèles, plus jalouses de bien faire que de bien dire; que de vertus à la place de tant de bruit, que de raisons à la place de tant d'erreurs! O! quand pourrons-nous le comprendre, quand saurons-nous combien s'éloigne de l'ordre et de la vérité l'homme qui ne suit point

les règles simples et communes? quand pourrons-nous sentir que l'amour des systèmes est le fléau de la vertu, et la plus triste maladie de l'âme?

Et vous, âmes pures et simples, qui, vides de vous-mêmes, n'aspirez qu'à être remplies de Dieu, consolez-vous de plus en plus de l'heureuse ignorance où vous vivez: qu'ils sont petits auprès de vous, ces insensés qui la dédaignent! ils veulent étonner les hommes, vous ne voulez que leur être utiles; ils ne veulent qu'être connus, vous ne cherchez qu'à vous connaître; ils font du bruit, vous faites du bien. Ah! bien loin d'en rougir, songez que cette simplicité fait votre gloire, comme elle est votre sauvegarde; songez que c'est à vous que Dieu aime à se communiquer; songez qu'elle vous rend par la docilité tout ce qui peut vous manquer du côté des lumières, qu'il n'y a de vraies lumières que celles qui nous apprennent à bien vivre, qu'il n'y a de livres nécessaires à l'homme que ceux qui lui apprennent sa religion, sa destinée future, et que ceux qui vous en indiquent d'autres pour votre bonheur et pour votre vertu, se jouent de votre crédulité et en imposent à votre ignorance. Si quelque mondain vous demandait avec dédain, comme la femme de Job, si vous restez encore dans votre simplicité: *Adhuc permanes in simplicitate tua?* (*Job*, XI, 9) dites-lui qu'en marchant avec elle, on ne craint point de s'égarer; et préférant à tout cette simplicité divine qui vous abrège tant de peines, et vous fait éviter tant d'écueils, n'ayez que du mépris pour ce savoir futile dont l'orgueil est le moindre danger, et la suite la moins funeste, la perte du temps.

Cette simplicité de la science du chrétien le conduit nécessairement à la simplicité de la vertu. Ce n'est point ici cette vertu exagérée que les faux sages plaçaient à une hauteur inaccessible, au bout d'une rude et pénible carrière, cherchant à étonner par ses excès, ou à effrayer par ses obstacles, et qui n'était si peu humaine que parce qu'elle n'était point divine. C'est une vertu familière, usuelle et toujours présente, qui est de tous les moments et de toutes les circonstances, qui peut appartenir à tous les états, convenir à tous les âges, s'accommoder à tous les caractères; semblable à la manne divine que tout le monde pouvait recueillir; c'est une vertu tranquille et modérée, qui tient tout du sentiment et rien de la passion, qu'on atteint sans effort comme on la pratique sans faste; qui, toujours pure dans ses motifs, n'a rien d'outré dans ses moyens, et sait tout à la fois élever la nature et se proportionner à sa faiblesse: c'est une vertu uniforme et toujours égale, qui, sans cesse agissant non par saillies, mais par principes, fait que l'âme, sans s'exalter, sans s'abaisser, est toujours ce qu'elle doit être: c'est une vertu sans art, qui ne se montre ni ne se cache, qui multiplie ses progrès et les ignore, ses sacrifices et ne les compte point, qui toujours

éloignée des écueils d'une fausse confiance et des prétentions de l'orgueil, fait que celui qui la possède pense toujours à devenir meilleur que soi-même, sans aspirer jamais à devenir meilleur que les autres.

Ainsi, songer plus à gémir sur ses défaites qu'à s'applaudir de ses victoires, voilà le goût de l'âme simple; se mesurer non par ses grands efforts, mais par ses habitudes, non par la multitude des choses qu'elle fait, mais par l'intention avec laquelle elle les fait, voilà sa règle; ne désirer que Dieu pour juge et pour témoin, voilà son ambition; croire qu'entreprendre le mieux, lorsque le bien suffit, c'est s'exposer à le manquer, voilà son art et sa science; s'avancer par degrés, et aller insensiblement aux plus grands sacrifices par la route des plus ordinaires, voilà sa sagesse; chercher plus à éviter les tentations qu'à les surmonter et à les vaincre, voilà sa prudence; enfin, n'être jamais ni au-dessus ni au-dessous de ses devoirs, éviter tout excès comme l'écueil le plus funeste, et selon l'avis de l'Apôtre (*Rom.*, XII, 5), n'avoir jamais plus de sagesse qu'il ne faut, voilà sa perfection. Oui, mes frères, sa perfection. Les âmes naturellement ardentes la cherchent et la voient dans les transports du zèle, les âmes naturellement tendres dans le feu des extases, les âmes naturellement hautes dans la sublimité de la contemplation, les âmes naturellement austères dans les rigueurs de la pénitence, les âmes naturellement froides dans le dépouillement des affections sensibles; les âmes vraies, droites et simples la cherchent et la voient dans la juste mesure des passions et dans la sobriété de la sagesse. O précieuse sobriété! ô divine modération de la simplicité chrétienne! heureux qui te connaît, heureux l'homme qui sent que l'âme la plus haute n'est pas toujours la plus sublime, que les sentiments gigantesques ne sont pas les plus grands, que ceux qui vont à l'extraordinaire ne vont pas toujours au plus difficile; qu'il y a sans doute plus de courage à ne faire précisément que ce qu'il faut, qu'à faire plus qu'il ne faut; que hors des règles rien n'est beau, comme rien n'est vrai; que l'édifice de la vertu, semblable à ceux que l'art élève, tire sa force et sa grandeur de la justesse des proportions et de la régularité des formes; et qu'en voulant le faire trop hardi, on manquera toujours cet équilibre heureux, sans lequel, tôt ou tard, il s'écroulera sur lui-même.

A Dieu ne plaise que nous voulions arrêter dans ses brûlants transports le héros de la religion! Bien loin de borner son ardeur, nous lui dirions toujours de marcher de vertus en vertus, de se sanctifier encore, après s'être sanctifié, et de ne jamais oublier que, pour lui, la mesure d'aimer est d'aimer sans mesure. La morale que nous prêchons ne restreint donc pas la perfection, elle en proscriit seulement les écarts; elle n'enseigne pas qu'on puisse aller trop loin dans la vertu elle-même, mais dans l'application

de ses règles et de ses principes; elle ne place pas l'excès dans la sphère de la vertu, mais hors de ses limites; elle nous dit : Usez du monde comme n'en usant pas, jouissez sans attachement, dominez votre chair pour empêcher qu'elle ne vous domine, c'est la perfection de la vertu; mais condamner tous les plaisirs, vous interdire toute douceur, crucifier vos sens pour épuiser vos forces, c'est l'excès de la vertu. Prenez les ailes de l'aigle, ainsi que parle l'Esprit-Saint : approchez-vous de Dieu, afin qu'il vous éclaire; élevez-vous par la contemplation au-dessus des choses sensibles, c'est la perfection de la vertu; mais prendre un vol si haut que vous perdiez de vue la terre, préférer à tous les devoirs ces occupations célestes; et, pour n'être qu'à Dieu, être étranger à tout, c'est l'excès de la vertu.

Excès dans la vertu, souvent plus funeste que le défaut même de vertu, parce que le trop peu ne nuit qu'à l'homme lâche et pusillanime, au lieu que l'exagération nuit à la vertu même, en autorisant les mondains à ne rien croire, et encore plus à ne rien faire. Excès dans la vertu d'autant plus dangereux, que sous un héroïsme apparent il cache une faiblesse réelle; excès souvent plus à craindre que celui-même du mal, parce que l'on s'en méfie moins. On croit pouvoir tout entreprendre pour la défense de la religion, et Jephthé, pour sauver le peuple saint, fait un vœu sanguinaire qui outrage la nature; on croit qu'on ne saurait trop se livrer aux doux sentiments de la nature, et le grand-prêtre Héli entraîne la ruine de ses propres enfants par une tendresse barbare; on croit qu'on ne saurait trop rendre hommage à l'angélique pureté, et Tertullien, le plus grand homme de son siècle, ne fait plus de cette vertu, vrai ornement de la nature humaine, qu'un farouche dédain qui l'avilit et la déshonore; on croit que tout ce qui vient du zèle est saint, que tout ce qui prouve la fidélité est grand, et Pierre veut signaler la sienne par un acte de violence. O qu'il est donc rare de trouver des âmes assez fortes pour tempérer, par la modération, les élans de la vertu! Qui nous donnera, chrétiens, non ce point que demandait un ancien géomètre pour soulever le monde, mais ce vrai point de la morale aussi difficile à connaître que facile à franchir? qui nous tiendra dans ce juste milieu? qui nous tracera cette ligne unique du vrai? qui nous montrera le terme précis où il faut s'arrêter? et quelle grandeur d'âme ne faut-il pas dans la vertu, pour échapper à la tentation d'être extrême, puisqu'il faut être grand pour pouvoir même y succomber?

La simplicité seule, mes frères, évite cet écueil; avec elle, plus d'imprudences, plus de méprises. La voie est si unie, pourrait-elle s'égarer? l'intention si droite, pourrait-elle se méprendre? le motif est si pur, y mêlerait-elle rien d'humain? l'amour-propre est si peu consulté, pourrait-il la mener

trop loin ? elle n'aime que la règle, où serait donc l'abus ? elle ne veut que l'ordre, où serait donc l'excès ? elle n'aspire qu'à faire la volonté de Dieu, où serait donc l'erreur ? Avec elle que d'illusions sont dissipées ! plus de ces dévotions arbitraires, où le caprice et le goût ont plus de part que l'amour du devoir ; plus de cet esprit de singularité, qui dédaignant les anciennes pratiques, veut sans cesse créer de nouvelles méthodes pour aller à Dieu ; plus de ce faux zèle, qui prend les inquiétudes de l'esprit pour les mouvements de la charité, qui fait que l'on se croit exempt de tous les vices qu'on censure, ou enrichi de toutes les vertus qu'on exige des autres ; plus de ces faux raffinements de spiritualité, qui ne font de la vertu qu'une pénible métaphysique ; plus de ce luxe de piété, qui se crée un nouveau langage, une nouvelle route, qui se surcharge de mille affaires étrangères, de mille devoirs de surrogation que Dieu ne demande pas ; plus de ces scrupules rampants, qui avilissent la piété, et lui font trop souvent oublier l'essentiel pour courir après l'inutile ; plus de ces préférences pour Apollon ou pour Céphas : qu'Apollon et Céphas se disputent l'empire de l'opinion, qu'ils forment des partis, qu'ils cherchent à se créer de nouveaux disciples, ils ne peuvent rien sur l'homme simple qui ne connaît que Jésus-Christ ; plus de ce faux enthousiasme, qui, tout fondé sur l'imagination, est, comme cette faculté, sans bornes et sans mesures ; plus de cette fausse activité, par laquelle on avance d'autant moins que l'on se hâte davantage : et c'est ainsi que s'accomplit cet oracle de l'Esprit-Saint, que la simplicité du juste lui servira toujours de règle et de boussole, et que toujours elle sera sa sûreté et son garant ; *simplicitas iustorum dirigit eos*. (Prov., XI, 3.)

Simplicité de la vertu, elle nous est sensiblement tracée dans celle de Jésus-Christ. En fut-il jamais une plus simple que la sienne ? plus extraordinaire par les faveurs célestes, mais plus commune dans le détail ; plus divine par les prodiges, et, si j'ose le dire, plus humaine dans les actions ; plus dure et plus laborieuse, et cependant moins distinguée par une austérité particulière ? Voyez-le, mes frères, ne recherchant jamais le commerce des hommes, et jamais ne le méprisant ; cachant sa force et son pouvoir, quand il ne s'agit que de lui-même, et toujours prêt à le montrer dès qu'il peut être utile ; ne voulant pas passer au seul *iota* de la loi, et ne craignant pas de l'enfreindre quand la charité le commande, car c'est la vraie gloire de la vertu simple d'être aussi peu minutieuse qu'elle est loin d'être exagérée, et d'éviter également ce qui est trop grand pour la faiblesse de l'homme, et ce qui est trop petit pour la grandeur de Dieu. Voyez-le encore instruisant les docteurs, et conversant par préférence avec les enfants ; étonnant par ses miracles qu'il fait sans empressement, jamais par les vertus qu'il

pratique sans affectation ; passant d'un jeûne de quarante jours aux noces de Cana, de la contemplation aux repas chez les publicains, des extases de la transfiguration aux fonctions les plus ordinaires de la vie. Quel est donc ce sublime mélange de grandeur et d'humilité, d'élévation et d'uniformité ? Il ne cherche point la louange, et il ne la fuit point ; souvent il la souffre, souvent il la rejette ; on le voit également fuir les honneurs et s'y prêter, tonner contre le pécheur et lui pardonner, le redresser avec courage et le plaindre avec bonté ; enfin, faire les plus grandes choses sans faste, les plus petites sans dédain ; tantôt élever l'homme jusqu'à Dieu, tantôt aussi abaisser Dieu jusqu'à l'homme ; et par ce rare et beau tempérament d'élévation et de simplicité, d'obscurité et de merveilles, montrer qu'il est l'image et la splendeur du créateur de toutes choses, qui, par un juste accord de force et de douceur, conduit tout à ses fins, gouverne l'univers par des lois aussi simples que lui-même, n'est pas moins grand dans ce qu'il nous découvre que dans ce qu'il nous cache, ni moins digne de notre admiration, soit qu'il forme le vermisseau, soit qu'il crée l'archange.

Que nous apprend cet exemple, chrétiens ? que pour atteindre la perfection, il ne faut ni se transporter au-delà des mers, ni s'élever au-dessus des astres, ainsi que parle l'Esprit-Saint (*Deut.*, XXX, 12, 13), mais se tenir invariablement dans l'ordre où Dieu nous veut ; que ce n'est point tant sur nos grandes actions que nous serons jugés, que sur nos œuvres communes ; que, dans l'ordre de la société, ce ne sont pas les qualités les plus rares qui font le plus de bien ; mais les vertus communes et ordinaires ; que, dans les grands emplois, ce n'est pas l'homme le plus brillant, ni le plus hardi dans ses entreprises, qui est le plus utile, mais l'homme le plus simple, mais celui qui n'oublie jamais que si à chaque jour suffit sa peine, à chaque jour suffit son bien ; et qu'enfin tout ce qui s'écarte de la voie ordinaire vient rarement de Dieu, et conduit rarement à Dieu.

La simplicité, mes frères, est donc la voie des parfaits : plus une vertu est simple, plus elle est chrétienne et évangélique, plus elle est pure, aucun intérêt ne la souille ; plus elle est méritoire, elle n'a point de dédommements humains ; plus elle est constante, elle n'a rien de violent et de forcé ; plus elle est sûre, elle a bien moins de tentations à craindre ; plus elle est attrayante, tout le monde est tenté de l'imiter et de la suivre ; plus elle est riche et abondante, elle met à profit chaque partie du temps ; enfin, plus une vertu est simple, plus elle est digne de Dieu : de sa Providence qu'elle honore par un abandon plus parfait, de sa bonté qu'elle publie par une plus vive reconnaissance, de sa grandeur qu'elle révère par une soumission plus entière. Non, ce n'est pas la plus riche offrande qui flatte davantage son cœur, c'est le don pur et simple d'un Abel ; ce n'est pas le temple le plus

pompeux qui attire le plus ses regards, c'est le cœur simple et droit d'un Job et d'un Tobie; ce n'est pas la fumée de l'encens qui monte le plus vers son trône, c'est la prière simple d'un David ou d'un Daniel. Une suite nécessaire de la grandeur de Dieu, c'est de ne pouvoir être dignement honoré que par des choses simples, symboles naturels de notre dépendance, et de ne rien trouver en nous qui réponde à sa toute-puissance, que l'aveu de notre misère et le vif sentiment de nos imperfections. Adorable simplicité! ô toi, sans laquelle il n'y a ni bonheur ni vertu sur la terre, toi que tout le monde aime, en qui tout le monde se confie, et que désire dans autrui l'homme frivole et vain qui te dédaigne pour lui-même, toi qui donnes tant de prix aux talents, et tant d'éclat au mérite, qui rends l'enfance si touchante et la vieillesse si vénérable; caractère éternel de tout ce qui est beau, charme ineffable qui embellit tout, viens aussi embellir nos corps, comme tu embellis nos âmes.

Et vous, grand Dieu, donnez-nous-en le goût, marquez-nous de ce sceau précieux de vos élus, faites-nous-la aimer comme vous l'aimez vous-même; car nous savons par le Prophète que vous en faites vos plus chères délices : *Scio quod simplicitatem diligas.* (I Paral., XXIX, 17.) Et comment ne l'aimeriez-vous pas? n'êtes-vous pas l'être simple par essence? n'êtes-vous pas parfait parce que vous êtes simple, et simple parce que vous êtes parfait? Simple dans votre puissance, vous parlez, et d'un seul mot vous faites tout; simple dans votre science, vous voyez, et d'un regard vous embrassez tout; simple dans votre immensité qui est sans espace, dans votre durée qui est sans succession, dans votre pureté qui est sans mélange; ah! si le néant peut jamais se rapprocher de la source de l'être, ô Dieu, mettez entre vos sentiments et les nôtres, entre votre simplicité et la nôtre, une heureuse conformité, afin qu'elle réponde à votre spiritualité par le mépris des sens, à votre vérité par sa droiture, à votre immutabilité par sa constance, à votre unité, en n'aimant que vous seul dans le temps, pour ne posséder que vous seul dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR L'EXCELLENCE DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE

Scientia inflat, charitas vero ædificat. (I Cor., VIII, 1.)
La science enfle, mais la charité édifie.

De toutes les maximes dont l'Apôtre a orné ses divins écrits, il en est peu d'aussi utile et d'aussi importante, et, s'il m'est permis de me servir de cette expression, de plus profondément sentée, que celle qui nous est offerte dans les paroles de mon texte. Que de leçons dans ces deux mots! et quel magnifique abrégé de morale! Là nous est peinte d'un seul trait cette science orgueilleuse qui se distingue par l'enflure,

et s'évapore en vains discours et en belles paroles; cette science raisonneuse qui ose prendre pour préjugé tout sentiment qui n'est pas discuté; qui ne sait jamais nous apprendre que ce qu'il faut penser, et jamais ce qu'il faut faire; qui, sans principe ainsi que sans ressort, et aussi pauvre en vertus et en bonnes œuvres que riche en discussions et fertile en projets, ne sème que du vent et ne recueille que la tempête, et qui, se parant du nom de sensibilité et de bienfaisance, n'a conservé de la sensibilité qu'un faux air, et de la bienfaisance que le nom; *scientia inflat.*

Là nous est donnée la plus noble et la plus juste idée de cette charité divine, dont l'origine est du ciel, et dont la racine est dans l'âme; cette reine des vertus qui donne le prix à toutes les autres, qui, peu contente d'édifier le prochain par d'éclatants exemples, le soulage encore par le zèle et par d'abondants secours; cette passion des grands cœurs qui ne vit que de dévouements et de sacrifices, qui s'approprie la cause de tous les malheureux, et qui, aussi sublime dans ses motifs qu'immuable dans son objet, consacre tout ce qu'elle enseigne, féconde tout ce qu'elle inspire, et consolide heureusement tout le bien qu'elle fait; *charitas vero ædificat.*

Développons, chrétiens, ces deux pensées de l'Apôtre, qui se soutiennent l'une par l'autre, et qui deviennent inséparables par leur opposition même. Démasquons aujourd'hui cette fausse science qui ne dit rien au cœur et ne bâtit que sur le sable, pour célébrer cette héroïque charité, à qui seule il appartient d'édifier avec solidité, parce qu'elle a ses fondements sur les collines éternelles; montrons qu'autant celle-ci est puissante quand elle parle, et féconde quand elle agit, autant celle-là est froide quand elle dogmatise, et stérile quand elle opère, et que cette humanité tant vantée ne ressemble pas plus à la charité que la vie ne ressemble à la mort, et les ténèbres à la lumière.

Chrétiens, assez d'autres ont combattu l'irréligion par tous les maux qu'elle a produits et les désordres qu'elle opère : montrons aujourd'hui son impuissance et son néant dans le bien même qu'elle prétend faire; assez d'autres vous ont prouvé la vérité de votre foi par la beauté de ses mystères et la grandeur de ses miracles : faisons-la paraître à vos yeux toute belle de ses bienfaits, toute brillante de sa miséricorde. Et, quand cette instruction a-t-elle été plus nécessaire que dans un temps où une raison superbe, fatiguée de destructions et de ruines, cherche à se reposer sur je ne sais quelle législation naturelle et quelle morale humaine toute enfoncée dans la matière, toute bornée à des vertus d'instinct? Nous la voyons, appelant à son secours une vaine philanthropie née du triste naufrage de toutes nos vertus, ne faire des débris de tous les cultes comme de tous les temples qu'un seul culte, celui de

l'indifférence, qu'un seul temple, celui de l'humanité; espèce de religion civile qui s'arrange fort bien avec tous les vices, et fort commode pour le méchant; paganisme nouveau qui nous menace d'une dégradation nouvelle, et qui nous fait douter laquelle de ces deux idolâtries est la plus coupable et la plus insensée, ou celle du paganisme, dans laquelle tout était Dieu, excepté Dieu même, ou celle dont nous sommes aujourd'hui témoins, dans laquelle rien n'est Dieu, excepté l'homme.

Élevons-nous donc aujourd'hui, mes frères, contre un système d'autant plus dangereux, qu'il est plus séduisant; faisons entendre, s'il se peut, à notre siècle, que son humanité n'est qu'imposture, comme sa philosophie n'est qu'illusion; montrons que la divine charité est la vraie bienfaisance, qu'il n'y a de vrais amis des pauvres que les amis de Jésus-Christ, et que ces vertus humaines que nous tenons de la nature, ne sont rien sans ces vérités célestes que nous tenons de Dieu.

Voici donc tout mon dessein : rien de plus grand et de plus magnanime que cette charité divine que le siècle combat; rien de plus vain et de plus illusoire que cette bienfaisance que le siècle proclame.

Esprit saint, Esprit créateur de la charité chrétienne, souffle immortel qui ranimez tout ce qui languit, qui fécondez tout ce qui est aride, échauffez-moi du feu sacré dont elle vit, et mettez sur mes lèvres, ou ces douces paroles dont parle le prophète (*Deut.*, XXXII, 2), qui tombent et pénètrent comme de la rosée, ou cette onction céleste que le disciple bien-aimé puisa sur le sein de celui qui est l'amour même : nous vous le demandons par l'entremise de la Mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connaître parfaitement toute l'excellence et la beauté de la charité chrétienne, nous n'avons qu'à l'envisager dans les motifs qu'elle propose, et dans les sentiments qu'elle inspire. Dans les motifs qu'elle propose, il n'en est pas de plus puissants ni de plus efficaces; dans les sentiments qu'elle inspire, il n'en est pas de plus sublimes ni de plus généreux; rien de plus beau que ce qu'elle enseigne, rien de plus grand que ce qu'elle fait. Développons ces deux propositions également claires et simples, et qui, par leur clarté et leur simplicité même, n'en seront que plus propres à s'insinuer bien avant dans nos esprits et dans nos cœurs.

Rien de plus beau que ce qu'elle enseigne. Et d'abord, que de choses sont renfermées dans son nom seul ! C'est la charité, *charitas* : ce n'est pas l'amour, il est trop passionné; ce n'est pas l'attachement, il est trop faible; ce n'est pas l'amitié, elle est trop bornée; ce n'est pas la pitié, elle est trop humaine; c'est la charité, *charitas*. Charité, c'est-à-dire grâce : grâce de la part du riche qui la fait au pauvre au nom

de Dieu, et grâce de la part du pauvre qui l'obtient de Dieu en faveur du riche. Charité, c'est-à-dire joie; joie dans le riche qui la fait, et joie dans le pauvre qui la reçoit; joie sur la terre dont elle fait le bonheur, et joie dans le ciel qui en est la récompense. Charité, c'est-à-dire amour de Dieu et des hommes; amour de Dieu, père commun de tous les hommes, et amour des hommes qui sont tous les enfants d'un même Dieu; amour de Dieu pour aimer les hommes plus efficacement, et amour des hommes pour aimer Dieu plus dignement. Belle et admirable réciprocité, dont Jésus-Christ seul nous a donné l'idée, et qu'on ne trouve nulle part avant lui. L'orateur romain avait bien dit la charité du genre humain, *charitas generis humani*; mais ce n'était là qu'un simulacre de charité, aussi dépourvu de sanction que de motif, et non moins vague dans son principe que dans son application. C'est la gloire exclusive du christianisme d'avoir fondé la bienfaisance sur des motifs surnaturels, d'avoir mêlé Dieu à tous les sentiments humains pour les rendre plus nobles et plus purs, d'avoir créé cette vertu céleste de la charité, qui sacrifie tout parce qu'elle espère tout, qui sans cesse nous ramène vers nos frères par l'amour de Dieu, et vers Dieu par l'amour de nos frères; et qui ne faisant de ces deux amours qu'un seul et même sentiment, donne à nos affections généreuses et bienfaisantes le plus haut degré d'activité dont le cœur humain soit capable.

Que je suis fort dans mon sujet quand je tiens en mes mains l'Evangile ! Ce n'est plus seulement ici une miséricorde exercée en vue de Dieu, mais en faveur de Dieu; ce n'est plus l'aumône faite pour Dieu et dans l'esprit de Dieu, mais l'aumône faite à Dieu même. Le voilà donc ce pontife nouveau qui vient épouser toutes nos peines et nos misères, afin de mieux y compatir; le voilà ce Fils de Dieu et en même temps fils de l'homme, qui se fait annoncer, non aux grands, non aux riches, non aux heureux du siècle, non aux habitants des palais, mais aux petits, mais aux pauvres, mais aux habitants des chaumières. Les dieux des nations étaient les dieux des héros, des conquérants, des beaux esprits, des hommes éloquents, des artistes célèbres. Et quel sage s'avisa jamais d'en faire un pour les pauvres et pour les malheureux ? Ce Dieu est exclusivement le Dieu de l'Evangile; lui seul a dit : Bienheureux ceux qui pleurent, et pour nous le prouver, il a voulu pleurer; lui seul a dit : Bienheureux ceux qui souffrent, et pour nous le prouver, il a voulu souffrir; lui seul a dit qu'il était venu pour les malades, et non pour ceux qui sont en santé, et pour nous le prouver, il a voulu guérir les paralytiques et les malades; lui seul a rendu la pauvreté honorable, en se l'appropriant; lui seul a préparé une espèce de culte à l'humanité souffrante, en se l'identifiant; lui seul a consacré la compassion, dont il a fait son caractère distinctif,

et, pour ainsi dire, sa passion dominante : *Misericordia motus*. (*Matth.*, V, 6 ; XII, 7 ; *Luc.*, VII, 13.) Chrétiens, quel est donc ce nouveau prodige ? Quel système admirable que celui qui a su mettre ainsi la compassion au rang des perfections divines, et par là rendre le malheur non-seulement sacré, mais encore divin ! O combien douce est à mon cœur cette religion sainte, qui n'a de force que pour le faible, et de prédilection que pour le malheureux ! quelle preuve plus pénétrante de son origine céleste ? quel témoignage plus éclatant qu'elle est la religion faite pour tous les hommes et le besoin de l'univers ? car qu'est-ce donc que l'univers, qu'une horrible collection de maux et de misères, qu'un immense hôpital où tout est malade, ou par le corps, ou par l'esprit, ou par le cœur, et un déplorable assemblage de morts et de mourants, d'hospices et de tombeaux ?

Mais il nous faut entendre Jésus-Christ lui-même, développant cette sainte et sublime philosophie (*Matth.*, XXV, 31 et seq.) : Nous voici parvenus à la fin des temps ; déjà la trompette a sonné, et les morts se réveillent ; déjà le tribunal du souverain Juge est dressé, déjà la grande séparation se fait ; les uns sont à la droite et les autres à la gauche. Ce ne sont pas ici, ni les savants que l'on sépare des ignorants, ni les monarques des sujets, ni les maîtres des serviteurs : de toutes les distinctions humaines, il n'en reste plus qu'une qui efface toutes les autres, celle des boucs et des brebis, c'est-à-dire, des bons et des méchants. *Et alors le Roi dira aux uns : Venez, les bénis de mon Père ;..... car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; je ne savais où me loger, et vous m'avez reçu chez vous ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus me voir ; venez donc prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde... Mais, Seigneur, et quand est-ce que nous vous avons vu étranger, malade, prisonnier, pressé par la faim et par la soif, et que nous vous avons secouru ?..... Et moi, je vous dis en vérité que, toutes les fois que vous avez fait ces choses au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait : « *Mihi fecistis*. » Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas logé ; malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité : allez, maudits, au feu éternel..... Mais, Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, manquer d'habits ou de logement, malade ou en prison, et que nous avons refusé de vous assister ?... Et moi, je vous dis en vérité que, toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un de mes plus petits frères, vous avez manqué de me le faire à moi-même : « *Nec mihi fecistis*. » Car ce prisonnier, c'était moi ; et ce malade, c'était moi ; et cet homme nu, c'était moi ; et cet homme sans logement,*

c'était moi ; et ce dernier de tous les hommes, et ce rebut de toute la nature, c'était encore moi...., Chrétiens qu'avons-nous entendu, et quel est donc ce nouveau langage ? est-ce de l'éloquence ? est-ce de la raison ? est-ce du sublime de pensées ? est-ce du sublime de sentiment ? C'est tout cela ensemble, mes frères, ou plutôt ce n'est rien de tout cela ; c'est le langage des anges, c'est le langage de Dieu même, et Dieu seul a pu l'inspirer. Non, jamais l'homme n'aurait imaginé que le Dieu de gloire et de majesté pût se trouver sous les humiliations de la pauvreté et les lambeaux de l'indigence, le Dieu de force et de puissance dans la faiblesse des malades, le Dieu de toute sainteté dans le cachot des criminels et que le maître de la terre voulût se faire représenter plus proprement encore par les pauvres que par les rois, puisque les pauvres sont ses membres, et que les rois ne sont que ses images. Voilà donc le grand mystère de la charité chrétienne que je vous annonce ; mystère qui nous offre une nouvelle eucharistie où nous nourrissons notre Dieu dans les pauvres, comme notre Dieu nous nourrit de lui-même sous les espèces sacramentelles ; mystère qui nous offre une nouvelle rédemption, où le créateur de tous les biens se charge de toutes les misères, comme l'auteur de toute justice s'est chargé de toutes les iniquités ; mystère qui nous offre une nouvelle passion, où l'Homme-Dieu souffre dans les pauvres, comme autrefois dans les pécheurs, et, par cette double miséricorde, achève le sacrifice de la croix, et met le comble à toutes les merveilles du Calvaire.

Que dire encore de ce verre d'eau, de ce verre d'eau froide, donné au pauvre au nom de Dieu, et payé de l'immortalité ? Quel autre que celui qui fait couler les fleuves a pu trouver tant de mérite dans un verre d'eau ? quel autre que celui qui a fondé les cieux peut les ouvrir pour si peu de chose, ou élever si peu de chose à toute la hauteur des plus grands sacrifices et des plus sublimes vertus ? quel philosophe aurait jamais osé parler d'un verre d'eau ? qu'est-ce qu'un verre d'eau aux yeux de la sagesse humaine ? et aussi bien, qu'a-t-elle donc en elle-même pour élever ainsi jusqu'à l'infini un si mince présent et une si petite offrande ? Non, il n'y avait qu'un Dieu qui pût offrir cet encouragement à la faiblesse humaine, en donnant à la dernière des aumônes la plus grande des récompenses, et en plaçant au même rang, dans l'ordre moral, le denier de la veuve et le trésor des rois, ainsi qu'il fait entrer dans l'harmonie du monde la plus humble des fleurs, comme les cèdres les plus hauts et les plus superbes.

Que dire encore de cet ineffable trafic et de cette céleste usure, où celui qui a pitié du pauvre, dit l'Esprit-Saint, prête à l'Éternel : *Fœneratur Domino*. (*Prov.*, XIX, 17.) Qui jamais a osé parler d'un tel commerce, où celui qui n'a rien prête à celui qui a tout, et où l'auteur de tous les dons reçoit, à titre d'avance et de secours, ses

propres Liens? Qui est donc ici le plus riche, ou de l'homme ou de Dieu? de Dieu qui reçoit ainsi notre prêt à un si magnifique intérêt, sans s'appauvrir, ou de l'homme, qui, saintement avide et ambitieux, place des fonds périssables et caducs sur le gage de l'éternité même? O homme, que tu es petit, quand je te considère des yeux de la nature! et combien tu es grand, lors que je vois jusqu'à quel point la charité divine élève ton néant!

Que dire enfin de ces pauvres dont il faut se faire des amis, qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels? (*Luc.*, XVI, 9.) Que de grandeur et de divinité dans ces seuls mots! Quelle idée tout à la fois et plus sublime et plus touchante, que de montrer ces hommes si délaissés, si méprisés aux yeux du monde, tenant le premier rang à la cour du Roi des rois, et dans leur crédit tout-puissant, devenus dans le ciel les intercesseurs de ceux qui ont été leurs intercesseurs sur la terre? Pauvres de Jésus-Christ, consolez-vous : aujourd'hui tout vous fuit, tout vous abandonne ; hélas ! vous n'avez point d'amis, mais levez les yeux vers le royaume qui vous appartient ; aujourd'hui vous implorez notre assistance, alors nous implorerons votre secours ; aujourd'hui votre destinée est entre nos mains, alors c'est de vous que dépendra la nôtre ; aujourd'hui toutes les portes vous sont fermées, alors vous serez les gardiens des portes éternelles. Et nous, Chrétiens, ne voulons-nous donc pas nous faire des amis ? Hélas ! vous savez ce que sont tous les amis du monde, inconstants et trompeurs, intéressés autant qu'ingrats : mais en voici que le monde ne connaît point, que le monde ne donne point ; en voici qui vous resteront, quand tous les autres auront disparu, et qui, reconnaissants du moindre bien que vous leur aurez fait, viendront tous au-devant de vous dans la grande journée des couronnes et des récompenses.

Maintenant, chrétiens, que de lumières et de trésors cachés dans cet Evangile si simple, dans ce livre des enfants ! Malheur à l'homme qui ne sentirait pas tout ce qu'il y a de surhumain dans une pareille doctrine ! malheur à l'âme morte à laquelle ne dirait rien cette parole toute féconde, de laquelle débordent, comme par torrents, et le sentiment et la vie ! Pour moi, je la sens, parce que j'ai un cœur, parce que je me sens moi-même, parce qu'un cri puissant, plus fort encore que ma raison, me dit qu'ici tout est divin, et que cette morale qui va si droit au cœur de l'homme n'a pu être enseignée, n'a pu être créée que par celui qui a fait le cœur de l'homme.

Mais, grande et sublime dans ses leçons, la charité chrétienne ne l'est pas moins dans ses exemples : rien de plus beau que ce qu'elle enseigne, rien de plus héroïque que ce qu'elle fait. De la puissance des motifs naît nécessairement l'héroïsme des sentiments. Une fois convaincu que Dieu est dans les pauvres, le héros qu'elle inspire

croit se devoir tout entier aux pauvres, comme il se doit tout entier à Dieu. Miséricordieux comme le Père céleste est miséricordieux, il ne fait acception de personne, et la rosée de sa charité, comme celle des cieux, tombe également sur les bons et sur les méchants, sur les pécheurs et sur les justes. Loin de lui cette charité étroite et paresseuse, qui calcule toujours ses peines, et compte avec son devoir : non-seulement il donne selon son pouvoir, mais au-dessus de son pouvoir, suivant le conseil de l'Apôtre (*II Cor.*, IX) ; non-seulement il prend ses dons sur ses plaisirs, mais sur ses besoins ; non-seulement sur son superflu, mais sur son nécessaire. Saintement empressé, comme Abraham (*Gen.*, XVIII, 2), il n'attend pas que les pauvres viennent à lui, c'est lui qui va au-devant des pauvres ; il entre avec une sorte de religion dans leurs humbles asiles : que ces infortunés ne lui exposent pas leurs besoins, il les a devinés, il les a compris, dit le Prophète. (*Psal.* XL, 2.) Tantôt c'est leur timidité qu'il encourage par de saints artifices ; tantôt c'est leur sensibilité qu'il ménage par un inviolable secret : toujours c'est leur condition qu'il honore par ces égards touchants, plus précieux que les bienfaits mêmes. En le voyant, le pauvre sent renaître en son cœur l'amour et la confiance ; un aimable abandon remplace la timide réserve ; en lui découvrant sa misère, il croit ne la découvrir qu'à Dieu même : c'est le député de la Providence, c'est l'envoyé du ciel qui vient lui apporter, non le vil pain de l'aumône, mais le noble tribut de la justice. On ne sait presque plus si c'est le riche, si c'est le pauvre qui est le bienfaiteur ; l'un et l'autre se réunissent pour célébrer la bonté suprême, le pauvre qui en est l'objet, le riche qui en est le ministre. Une reconnaissance mutuelle a mis le sceau à leur bonheur ; leurs pleurs se confondent comme leurs âmes, leurs communes bénédictions s'élèvent vers le ciel ; et ces doux sentiments, et ces larmes heureuses sont le plus beau cantique en l'honneur de la Providence, et le plus magnifique encens que de faibles humains puissent offrir à l'Eternel.

Mais le Dieu des nécessiteux est encore le Dieu des malades : *J'étais malade, et vous m'avez soulagé.* (*Matth.*, XXV, 36.) La charité chrétienne tourne donc ses regards vers les hôpitaux, vers les asiles de la miséricorde : ce sont là ses maisons de prédilection, les lieux chéris où elle aime à se rendre. Les philosophes et les savants élèvent des lycées, des monuments aux arts ; les grands et les puissants du siècle construisent de superbes palais, des édifices somptueux, des jardins enchantés ; la religion dote et bâtit des hôpitaux. Voilà les palais dont elle s'enorgueillit, les monuments de gloire qu'elle ambitionne spécialement, et c'est pour cela qu'elle les appelle la maison de Dieu. Admirable expression, qu'elle seule a pu trouver, et qu'on ne connaissait point avant elle ! belle et auguste dédicace, plus magnifique

encore que celle de Salomon, laquelle rend également sacré le temple de la miséricorde et le temple du sacrifice; et nous apprend ainsi qu'il faut avoir porté ses offrandes et ses soins dans l'asile de l'infortune, pour être digne de porter ses vœux et son encens dans la maison de la prière.

Mais c'est peu pour la religion de consacrer la maison des pauvres, elle consacre encore leurs servantes; elle crée ces vierges héroïques, qui viennent leur promettre, à la face des saints autels, de ne vivre que pour eux et de mourir avec eux; elle les arrache à leurs parents, à leurs amis, à la fortune, à la jeunesse, aux attraits d'un monde enchanteur; elle les revêt, suivant l'expression de l'Apôtre (*Coloss., III, 12*), des entrailles de la miséricorde; elle les élève au-dessus d'elles-mêmes en leur rappelant Jésus-Christ lavant les pieds de ses apôtres, et déclarant qu'il est venu, non pour être servi, mais pour servir lui-même. O mon Dieu! je vous rends grâces des forces que vous leur donnez. Et quel autre que vous pourrait leur inspirer ce saint désintéressement qui ne cherche que vous, cette noble ambition qui n'aspire qu'à vous seul? quel autre que vous pourrait leur donner tant de patience parmi tant de contradictions, tant de joie parmi tant de dégoûts, tant de courage parmi tant de fatigues? Ah! je les vois servant les pauvres avec autant de zèle qu'elles servent le Seigneur, aussi attentives à leurs plaintes qu'indulgentes pour leurs défauts, autant au-dessus de leurs mépris que de leur reconnaissance; je les vois parcourir de rang en rang les lits de la langueur, mêler heureusement l'huile et le vin sur les plaies du malade, le soutenir, le changer de situation et remuer la paille qui lui sert de lit... Esprits superbes, ne vous rebutez pas de tous ces détails; Dieu lui-même consacre leurs nobles soins par son exemple : son prophète nous le représente abaissant en quelque sorte la splendeur des cieux, pour descendre auprès des malades; et de ces mêmes mains qui portent le monde, les soutenant dans leur défaillance, et préparant lui-même le lit de leur infirmité : *Stratum ejus versasti in infirmitate ejus*, (*Psal. XL, 4.*)

Mais le Dieu des malades est encore le Dieu des prisonniers : J'étais en prison, et vous êtes venu me visiter. La charité chrétienne ne cherchera pas moins à soulager les prisonniers que les malades. Ces criminels que tout le monde oublie et que tout le monde repousse, elle va les chercher; elle veut qu'on se les rappelle comme si on était en prison avec eux (*Hebr., XIII, 3*); elle leur envoie ses anges, comme autrefois à Pierre dans les liens (*Act., XII, 7, 8, 9*), pour mêler à leur pain d'absinthe le pain de la consolation; elle réclame contre ces rigueurs inutiles à l'amendement des coupables, contre ces barbares traitements qui d'un lieu de sûreté publique feraient un lieu de désespoir; elle ordonne à ses ministres de proclamer sans cesse l'année de ré-

mission et le jubilé de leur délivrance. O jours, ô doux et touchants souvenirs! où, ministres de la parole, nous devenions aussi les ministres de la miséricorde; où nos faibles talents étaient employés tour à tour à défendre ces enfants de la honte et de l'indigence, et à plaider pour le soulagement de tous les criminels; où, après avoir parlé au cœur des mères, nous parlions au cœur des juges; où, pour remplir avec plus de succès une fonction si honorable et si digne de notre ministère, il nous était permis d'entrer dans les sombres cachots pour nous y pénétrer nous-mêmes du sentiment de compassion et de pitié que nous devions communiquer aux autres! Hélas! plus d'une fois on m'a permis d'ouvrir ces portes fatales; je les ai vus, ces ombres pâles, ces fantômes errants;... je les ai vus, le crime sur le front et le blasphème à la bouche. O mon Dieu! c'étaient mes frères et mes semblables, c'étaient les membres de Jésus-Christ souffrant. Ah! leurs accents plaintifs et le bruit de leurs chaînes retentissent encore jusqu'au fond de mon âme. Cœurs sensibles, si jamais la pitié a fait couler vos larmes, si, à la vue d'une grande infortune, vous avez jamais éprouvé les angoisses d'une amertume douloureuse, ah! n'entrez jamais dans ces déplorables enceintes, ou plutôt ayez la force d'y pénétrer; descendez dans ces ténèbres extérieures, dans ces entrailles de la terre; les objets déchirants qui s'offriront à vous calmeront vos passions, affaibliront l'empire de vos sens; vous pleurerez sur les malheurs de l'humanité; un sentiment profond de nos communes faiblesses vous rendra plus doux, plus patients, plus enclins au pardon, et au milieu même des plus grands crimes vous apprendrez la vertu.

Que si, du fond des cachots, ces criminels passent au lieu des tortures, la charité chrétienne les y accompagne, et plus leur sort est devenu horrible, plus elle leur prodigue ses soins et ses consolations : tandis que tout les abandonne, elle accourt pour les sauver du désespoir; elle les couvre, dans ces moments affreux, du sang de Jésus-Christ; elle les entoure des douces et pénétrantes idées de rédemption, de réconciliation, d'espérances célestes; elle leur adoucit les horreurs de la mort en leur ouvrant les portes de la vie. O nobles et augustes fonctions du saint ministre, qui serre dans ses bras et presse sur son sein ces déplorables infortunés, qui reçoit sur lui leurs larmes, leurs sueurs, leur sang, et ne leur montre la croix de Jésus-Christ que pour leur cacher en quelque sorte la croix fatale sur laquelle ils vont s'étendre! Ah! la justice humaine ne sait que punir, et son bras de fer ne sait que frapper; la seule religion punit et console, punit et pardonne. Admirable contraste qui ne se rencontre qu'en elle! Divine et ineffable compensation qui concilie tout, qui réunit à la fois et tout ce que la morale a de plus austère, et tout ce que la charité a de plus touchant, et tout ce

que l'ordre a de plus rigoureux, et tout ce que le cœur humain a de plus tendre, et qui, tour à tour nourrissant la compassion par la justice, et adoucissant la justice par la compassion, prouve invinciblement qu'il n'y a point de vertu au-dessus de sa sainteté, comme il n'y a point de crime au-dessus de sa miséricorde !

Ce n'est pas tout : plus forte que la mort, la charité chrétienne ne craint pas de s'y exposer dans ces grandes calamités où elle exerce ses plus tristes ravages ; elle descend dans ces réduits infects qu'habite la contagion, et, mille fois plus intrépide que ce fléau n'est redoutable, elle enfante les Borromée et les Belzunce, et tous ces pasteurs héroïques, honneur du sacerdoce, honneur de l'humanité, saints et nobles martyrs de leur dévouement, de leur tendresse et de leur zèle. La philosophie a pu quelquefois faire des martyrs de la vanité, de l'intérêt, de l'ambition et de la gloire ; le seul christianisme fait des martyrs de la charité : lui seul a dit à ses disciples que se sacrifier, c'est se sauver ; lui seul a dit à ses ministres que le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau, et les pasteurs l'ont donnée, et chaque jour ils la donnent encore, et partout où les appelle un mal épidémique, un fléau destructeur, on les voit s'immoler avec joie, en s'écriant, avec leur divin Maître, que personne ne peut avoir un plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis et pour ses frères. (*Joan.*, X, 11 ; XV, 13.)

Mais comment raconter tous les genres de biens que la religion opère encore chaque jour et à tous les instants, par ses ministres, ces hommes de paix et de miséricorde, ces évangélistes des pauvres, qui vont de chaumière en chaumière enseigner la vertu, en secourant l'indigence ; ces anges d'humanité qui, suivant l'expression des livres saints (*Job*, XXIX, 15), sont le pied du boiteux et l'œil de l'aveugle ? Hommes de Dieu auprès des peuples, hommes des peuples auprès de Dieu, qui nous dira et les maux qu'ils préviennent, et les maux qu'ils réparent, et les familles qu'ils unissent, et les orphelins qu'ils recueillent, et les brebis égarées qu'ils rappellent au bercail, et les enfants prodiges qu'ils ramènent dans la maison paternelle ? Quand un saint caractère n'ennoblerait pas leurs personnes, ils n'en seraient pas moins dignes de nos hommages, ils n'en seraient pas moins sacrés pour nous. Quel est donc ce sublime emploi et cette dignité touchante qui n'a d'autorité que pour le bien, et de pouvoir que pour la paix, qui commande par la douceur et qui force par les exemples ? Que peut offrir de comparable toute l'antiquité païenne à cette belle magistrature, où tout est pour le faible, où la justice est la bonté ; à cette aimable domination dont les arrêts sont des conseils, dont les ordres sont des prières ? Hélas ! toujours distraits par nos vains plaisirs, tout occupés de ces scènes diverses qu'offre à nos yeux séduits le

théâtre du monde, nous n'apercevons pas tous ces prodiges de bienfaisance qu'opère chaque jour la foule des ministres obscurs qu'a dispersés la Providence dans les villes et dans les campagnes ; ils sont perdus pour nous tous ces mystères de charité, qui, nés de la religion, se cachent dans la religion même. Mais, si la somme des maux est diminuée sur la terre, si l'habitant des hameaux porte sans murmurer le fardeau des tributs publics, s'il ne succombe point sous le poids des calamités, si l'extrême misère n'a point encore dégradé son âme, si la puissance civile conserve encore sa force sur tant d'infortunés tentés à chaque instant de briser le joug des lois, qui ne pèse que sur eux seuls, nous devons ces grands biens aux ministres saints, ces pères des pauvres, dont la vie entière est employée à plaider la cause des malheureux, à imprimer bien avant dans leur cœur le respect des lois et le respect des mœurs, et à leur faire aimer une religion consolante qui adoucit leur amertume et désarme leur désespoir.

Et maintenant, chrétiens, quelle autre religion peut se vanter d'une telle gloire ? quelle autre a possédé plus de motifs de bien et plus de principes de vie ? quelle autre a fait de la miséricorde un état et un ministère ? quelle autre a jamais donné à chaque troupeau un pasteur, à chaque ignorant un docteur, à chaque malade un serviteur, à chaque orphelin un tuteur, à chaque captif un libérateur, à chaque affligé un consolateur ? Et vous, ingrats, qui la calomniez en jouissant de ses bienfaits, que tardez-vous à lui rendre les armes ? Si vous avez un cœur, comment ne pas l'aimer ? ou si vous l'aimez, comment ne pas y croire ? Le Dieu de la charité peut-il donc être en opposition avec le Dieu de la vérité ? et où serait la Providence, si elle permettait que ce qui est si bon dans ses effets fût absurde dans son principe, et que la source de tous les biens pût être en même temps la source de toutes les erreurs ? Vous ne voulez pas croire aux martyrs de la foi, croyez au moins aux martyrs de la charité ; vous ne voulez pas croire aux morts ressuscités, croyez au moins aux mourants assistés, aux mourants consolés. Que font ici vos arguments subtils et vos questions intarissables ? Il ne s'agit pas de raisonner, il s'agit de sentir, il s'agit de s'écrier avec l'Apôtre : Et nous aussi nous croyons à la charité, nous croyons à cette loi des belles âmes, à cette religion du sentiment et de l'amour, dont les enseignements sont des bienfaits, dont les bienfaits sont des miracles ; nous croyons à ce cœur immense qui a aimé jusqu'à la fin, et à ce Dieu des pauvres, non moins grand par la charité qu'il a eue que par celle qu'il nous commande ; par la charité qu'il nous montre que par celle qu'il nous inspire : *Et nos credimus charitati.* (*1 Joan.*, IV, 16.)

Nous avons vu, mes frères, la grandeur et

l'héroïsme de cette charité chrétienne que le siècle combat, voyons maintenant l'impuissance et l'illusion de cette bienfaisance mondaine que le siècle proclame : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Un des plus sûrs moyens de vous faire sentir la vanité et l'illusion de la bienfaisance mondaine, c'est de l'écouter dans ce qu'elle dit et de l'envisager dans ce qu'elle fait ; c'est de comparer enseignement à enseignement et pratique à pratique, et de montrer par là que, comme dans la divine charité tout est grand, les maximes ainsi que les actions, dans la bienfaisance mondaine tout est petit, les actions ainsi que les maximes. Vaine dans ses motifs, plus vaine dans ses moyens : tel est son double caractère, dont le développement achèvera de vous convaincre que la religion seule est la vraie bienfaisance, et qu'il n'y a point d'humanité là où n'est pas la charité.

Je dis d'abord vaine dans ses motifs. Et quels motifs assez puissants pour la vertu trouverait donc en elle-même cette fausse sagesse qui s'appelle la bienfaisance ? sur quelle base assez solide fondera-t-elle nos obligations fraternelles et nos devoirs envers les malheureux ? où prendrait-elle un levier assez puissant pour nous élever au-dessus de la nature, nous commander les grands dévouements, et nous rendre les pauvres aussi chers que nous-mêmes ? Croirait-elle nous toucher par l'amour de l'ordre ? mais qu'est-ce que cet ordre, lorsque Dieu n'y préside pas ? qu'est-ce que cet amour dont Dieu n'est pas le terme, et qui toujours finit par se confondre avec l'amour de soi ? Nous donnera-t-elle pour règle de vertu et pour principe de miséricorde l'intérêt personnel ? Mais n'est-ce pas insulter au genre humain, que de lui proposer comme motif d'union, précisément ce qui nous désunit, et comme un sentiment qui élève le cœur, ce moi humain qui le dessèche et l'endurcit ? Gagnera-t-elle l'homme riche par le mobile de l'honneur, de la vanité et de la gloire ? triste bruit, misérable fumée, utile quelquefois pour produire de grandes choses, rarement de bonnes actions. Croirait-elle nous entraîner par ce charme secret attaché à la bienfaisance, et par le plaisir si doux de faire des heureux ? Mais, si la bienfaisance n'est qu'un plaisir, il est donc libre à moi de ne pas le prendre, et je puis m'en passer. Ce charme secret et ce plaisir si doux sont-ils donc assez forts pour contrebalancer tous les autres plaisirs et tous les autres charmes ? Si la bienfaisance a ses charmes, les passions ont aussi les leurs ; l'avarice a ses charmes, l'ambition a ses charmes, la volupté a ses charmes, et parmi tous ces charmes et si divers et si contraires, quel charme prévaudra ?

Grands, riches du siècle, on vous l'a dit souvent : l'homme ne jouit jamais davantage que lorsqu'il donne ; ses biens ne sont jamais plus à lui que lorsqu'il les répand dans

le sein du pauvre ; le grand art de la félicité est de pleurer avec ceux qui pleurent, et enfin le plus sûr moyen d'adoucir nos malheurs, c'est de partager ceux des autres. Belles maximes, sans doute, et la raison en manque-t-elle ? mais ce ne sont que des maximes pour des cœurs où Dieu ne vit point. Sans cet esprit de religion, qui seul peut les graver dans l'âme, on se contente d'y applaudir ; enluminées de tout le fard de l'éloquence et de tout l'art de la déclamation, on les admire dans les livres, on les exalte sur le théâtre. Toute la sensibilité se consume et se perd dans l'enchantement des spectacles : on s'attendrit, mais sur des infortunes ou feintes ou coupables ; des héros fabuleux obtiennent tous nos pleurs ; hélas ! il n'en reste plus pour le pauvre.

Mais n'outrons pas les choses, et gardons-nous de nous faire un triste plaisir de calomnier l'humanité en exagérant sa misère ; elle est assez malheureuse de son propre fonds, sans chercher encore à la dégrader davantage. Je sais que l'homme est né compatissant, je sais que la pitié, cette vertu des êtres faibles et misérables, est la première de nos affections, et qu'indépendamment de tout retour vers Dieu, l'homme se sent l'ami de l'homme ; mais ce fonds précieux de sensibilité peut-il être toujours assez actif par lui-même ? en nous empêchant quelquefois de nuire à nos semblables, nous porte-t-il toujours à leur faire du bien ? Qu'il y a encore loin des sentiments d'humanité à l'exercice de la miséricorde, de la compassion à la charité ! Rien de plus commun que de voir ces mouvements humains se borner à des larmes stériles ; elle n'est que trop ordinaire cette pitié cruelle qui plaint les malheureux qu'elle se hâte de fuir ; on ne connaît que trop ces riches et ces grands qui sont humains par caractère et insensibles par système. Eh ! qui ne sait par combien de moyens ce fonds d'humanité s'affaiblit et s'altère ? La puissance endureit, l'abondance corrompt, l'amour des voluptés flétrit les âmes les mieux nées ; les mêmes vices qui nous souillent nous dessèchent, et ne laissent en nous de goût que pour les jouissances exclusives. Hélas ! souvent même l'habitude de voir les malheureux nous rend indifférents et insensibles à leur sort. Raisonnons tant qu'il nous plaira sur les rapports de la sociabilité, sur ces liens primitifs qui unissent les hommes, et sur ces heureux penchants que la nature a mis en nous ; tous ces motifs naturels n'auront jamais qu'une faible prise sur l'âme, s'ils ne sont soutenus par l'esprit de charité. Pour que ces liens et ces rapports soient sensibles, il faut que Dieu en soit le centre ; pour qu'ils soient respectés, il faut que la religion les consacre ; sans quoi tous ces devoirs d'humanité deviendront arbitraires, parce qu'ils dépendront de l'idée bizarre que chacun s'en formera, suivant ses préjugés, ses intérêts et ses passions ; sans quoi les droits de l'humanité seront toujours sacrifiés aux

prétentions de la vanité, le plaisir de faire des heureux à la crainte de faire des ingrats. L'augmentation des revenus ne fera qu'augmenter le nombre des désirs, de fausses bienséances deviendront des nécessités d'état, des fantaisies ruineuses seront appelées des besoins, de criminelles profusions engloutiront impitoyablement le patrimoine des malheureux, chacun aura son cœur là où est son trésor; et malgré ces mouvements de sensibilité et cette bienfaisance innée, nous verrons la plupart des riches mourir de leurs excès et les pauvres de leurs misères.

Sages du siècle, quelle est donc votre erreur, et combien sont vaines vos leçons ! Vous vous vantez d'avoir répandu les principes d'humanité, ou, pour parler votre langage, les idées libérales : mais ce sont des motifs qu'il nous faut, et non pas des idées ; ce sont des préceptes obligatoires, et non des libéralités en tableaux et en théories. Vous affectez toujours de nous donner le nom de frères, et, par une contradiction inexplicable, vous voulez nous ôter notre père commun, non-seulement dans le ciel, mais encore sur la terre ; et vous voudriez proscrire cette religion sainte qui est la vraie fraternité, puisqu'il n'y a qu'elle qui fasse du genre humain une grande famille, et qui unisse dans une même descendance et une même fin tous les enfants d'Adam. Vous croyez avoir tout dit aux pauvres et tout fait pour les consoler, lorsque vous parlez de leurs droits imprescriptibles, de l'injustice du sort, et d'une égalité chimérique dont ils ne jouiront jamais. Mais à quoi leur sert cette doctrine, sinon à les aigrir, à leur rendre plus douloureux le fardeau de la vie, à les soulever contre les riches, et à leur donner de l'orgueil, quand il ne faudrait leur donner que de la patience ? Vous avez toujours à la bouche le mot de sainte humanité : ah ! sans doute qu'elle est sainte, mais c'est pour le chrétien, mais c'est aux yeux de la religion qui la sanctifie, la consacre et la divinise. Mais, dans vos systèmes abjects, comment est-elle sainte, puisqu'elle n'y est plus qu'une pure animalité, qu'un misérable jeu des organes ? comment est-elle sainte dans cet homme physique qui seul fait votre idole, et dont vous disséquez l'entendement à peu près comme le cadavre ? Etrange sainteté que celle de la boue et de la matière ! A la place de Dieu vous substituez la nature ; mais que dit la nature quand Dieu ne parle pas ? à quoi oblige la nature lorsque Dieu ne commande pas ? a-t-elle donc sur nous d'autre autorité que celle que nous voulons bien lui laisser ? quelle sanction donne-t-elle aux devoirs qu'elle prescrit, et quelle force à ses préceptes ? Vous donnez, dites-vous, l'aumône à la nature ! mais qu'est-ce encore que la nature, qu'une loi sans législateur, un maître sans commandement, et un juge sans tribunal ? qu'est-elle séparée de Dieu, qu'une cause sans effet, ou un effet sans cause ? Vous donnez l'aumône à la nature ! mais la

nature vous entend-elle ? la nature vous comprend-elle ? a-t-elle un cœur pour vous répondre, ou une main pour vous récompenser ? Vous donnez l'aumône à la nature ! hé bien ! que la nature vous la rende.

Ah ! ne donnez pas l'aumône à la nature, mais donnez-la à Dieu, à votre juge, à votre maître, à votre créateur, qui vous voit et qui vous entend, qui vous la rendra au centuple, et qui a juré par lui-même de faire miséricorde à ceux qui auront fait miséricorde.

Nous ne nions pas, mes frères, que les bienfaisants, selon le monde, ne puissent donner quelquefois à l'humanité et à la nature ; qu'ils ne se montrent souvent sensibles sans se piquer d'être chrétiens ; et il me semble ici que la plupart d'entre vous m'opposent en secret les libéralités que leur arrachent quelquefois des motifs tout profanes. Nous savons même que l'on voit des impies se signaler par des actes d'humanité, nous le savons ; et comment pourrions-nous l'ignorer ? Dès que cela arrive, ils ont si grand soin de le publier ! Mais en faisant cet aveu la religion ne perd rien de sa gloire, les mondains n'ajoutent rien à leur triomphe : car c'est peu d'être humain quelquefois, il faut savoir être généreux ; c'est peu d'être bienfaisant, si on ne l'est avec noblesse, avec courage, avec persévérance. Or, par quelle transaction avec la nature, le disciple de l'humanité s'engagera-t-il à la servir généreusement, constamment et persévéramment ? Et en vertu de quelle loi lui sacrifierait-il ses aises, ses passions et ses plaisirs ? Il pourra bien nous éblouir par quelques actes de charité ; dans un temps de calamités, il pourra faire quelques efforts ; mais bientôt il se lassera, bientôt sa bienfaisance disparaîtra avec les circonstances qu'il a choisies, avec les regards du public qu'il a recherchés, avec les occasions d'éclat qu'il s'est ménagées. Non, ce ne sont pas toujours les traits de bienfaisance qui nous manquent, c'est la suite des bonnes œuvres, c'est ce cours uniforme et toujours actif d'une vie utile, par lequel le bien de demain n'est qu'une suite du bien d'aujourd'hui ; c'est cette continuité d'aumônes ordinaires et de bienfaits obscurs qui supposent bien plus de véritable générosité que tous ces traits d'humanité consignés ordinairement avec tant d'appareil dans les registres de la renommée. Voilà donc tout le secret de la bienfaisance mondaine ! Dans un moment de sensibilité, dans la chaleur de l'attendrissement, on s'est livré avec transport à tous les mouvements du zèle : les larmes ont coulé, on s'est cru humain, on n'a été qu'enthousiaste. On a pris pour vertu de principe une vertu de tempérament, pour l'expression de l'âme une saillie de l'âme propre, pour le sublime effort d'un cœur généreux les élans passagers d'une imagination exaltée. Ce n'est point Dieu qui nous faisait agir : nous éprouvons bientôt que tout est vain, que tout est faux dans un cœur que Dieu n'anime point ; bientôt

la triste réflexion refroidit tout; la connaissance que l'on acquiert des hommes, pour lesquels seuls on agit, nous fait approfondir de tristes soupçons qui flétrissent le cœur et qui relâchent peu à peu tous les liens de bienveillance. Une fatale expérience nous détrompe. On perd insensiblement ces illusions aimables des vertus sociales; l'âme retombe dans sa langueur première : l'humanité n'a eu qu'un jour, les plaisirs ont toute la vie.

Eh ! qui sent mieux que les nécessiteux une aussi triste vérité ? Je les atteste tous ici. Demandons-leur qui les assiste; à qui ont-ils recours, dans leurs pressants besoins; à qui osent-ils faire leurs douloureuses confidences ? Vont-ils trouver ces hommes tout profanes, qui ne connaissent d'autres principes que les relations sociales, ni d'autre Dieu que la nature, ces heureux du siècle, dont la vie n'est qu'un enchaînement de fêtes et de plaisirs ? Vont-ils chercher ces beaux esprits et ces penseurs qui font de l'humanité toute leur religion ? Ah ! ils courent à ceux dont la renommée publie la piété, ils s'adressent à ceux qui fréquentent nos temples. Une cruelle expérience les a trop convaincus qu'il n'y a que l'homme véritablement religieux qui se fasse un devoir sacré de la miséricorde; que les mondains n'accueillent que ceux qui leur apportent ou le crédit, ou la fortune; que tous ces hommes de plaisir ne savent point pleurer avec les malheureux; que ces penseurs ont d'autant moins l'humanité gravée dans le cœur qu'ils la font plus souvent retentir sur leurs lèvres; et qu'enfin tous ces hommes sans religion sont des gens sans entrailles : *Viscera impiorum crudelia*. (Prov., XII, 10.)

On nous dira peut-être que nous manquons ici à cette charité dont nous sommes les prédicateurs et les ministres. Mes frères, il y a longtemps que l'on voudrait se servir de la charité pour étouffer la vérité et se prévaloir ainsi de la beauté de la religion contre la religion elle-même. Nous savons qu'en effet les personnes dont nous parlons ont grand besoin de charité; mais pourquoi serions-nous plus charitables que Jésus-Christ, la charité même ? Pourquoi ne parlerions-nous pas de ces sépulchres blanchis, décorés du vernis de l'humanité et de la bienfaisance, et ne renfermant que des vers et des ossements poudreux, tristes trophées de la mort ? La charité a aussi sa vérité, et son premier devoir est de la dire, rien n'étant plus charitable ni plus humain que de donner aux hommes de salutaires leçons, au risque même de déplaire aux oreilles mondaines. Eh ! que nous importent d'ailleurs les suffrages du monde, pourvu que nous ayons les suffrages des pauvres, les bénédictions des pauvres, et les prières que les malheureux adresseront pour nous au Père des miséricordes.

Vaine dans ses motifs, cette humanité prétendue le sera-t-elle moins dans ses moyens, et ses expédients vaudront-ils

mieux que sa morale ? Nous paiera-t-elle de ses calculs et de ses plans, de ses vues nouvelles en administration et de ses savantes méthodes ? Chrétiens, c'est bien encore ici que l'on peut dire avec l'Apôtre, que la science enfle ; c'est bien encore ici que se trompent grossièrement tous ces modernes spéculateurs, qui croient pouvoir organiser, pour ainsi dire la charité, ainsi qu'on organise les tribunaux et la justice, et faire de la bienfaisance un système et un art, sans se douter qu'elle n'est qu'un sentiment et un devoir indépendant de tout art et de tout système. Hélas ! ce sont bien plus les amis que les savants qui manquent aux pauvres, et ils ont bien plus besoin de consolations que de lumières. Mais supposons la religion anéantie dans les âmes : qui leur donnera ces amis et ces consolations ? qui versera dans leur cœur déchiré les germes précieux de la résignation et de la patience ? qui pourra procurer à ces jeunes orphelins des tutrices presque aussi tendres que des mères, des anges de miséricorde à ces victimes de la honte qui se nourrissent en secret d'un pain d'amertume et de larmes, des parents et des frères à ces malheureux étrangers, qui, au sein d'une ville immense, ne trouvent qu'un désert ? Tous les calculs économiques, tous les plus heureux plans, toute la puissance des rois, nous donneront-ils jamais une de ces femmes fortes qui encouragent toutes les bonnes œuvres, et qui souffrent de tous les maux qu'elles ne peuvent guérir ; une de ces dames illustres qui descendent du plus haut rang dans des réduits obscurs pour y surprendre un malheureux abandonné de la nature entière ; une de ces saintes veuves et de ces nouvelles Dorcas, travaillant de leurs propres mains pour vêtir les pauvres (Act., IX, 36) ; une de ces vierges chrétiennes, servantes héroïques de nos pauvres malades ; une de ces filles de Vincent de Paul, dont le cœur comme celui de Dieu, est tout charité ?

Hélas ! on pourra bien, à force d'or et de calculs, bâtir des hôpitaux ; mais tous les trésors et tous les calculs de la terre nous donneront-ils une hospitalière ? On pourra bien dresser des plans, combiner des systèmes pour réformer ou enrichir les maisons de miséricorde, une sage administration pourra bien y mettre l'ordre ; y mettra-t-elle le courage de la charité ? On construira peut-être de superbes asiles, on élèvera à grands frais des temples à l'humanité ; mais qu'importe une vaine pompe pour y loger la douleur et le désespoir ? Si la religion ne vient à l'appui des lumières, si l'esprit de Jésus-Christ n'anime point toutes ces œuvres de miséricorde, si les vertus privées ne secondent pas les efforts de la puissance publique, on n'édifiera que de tristes solitudes, dit l'auteur sacré (*Job, III, 14*), que de magnifiques tombeaux, semblables à ces pyramides fameuses ; au dehors brillera la grandeur, au dedans régneront la misère, la désolation et la mort. Non, ce n'est pas l'opulence, ce ne sont pas les règles de police, c'est

la douceur, c'est la bonté, c'est la patience, c'est le désintéressement, c'est le support mutuel, ce sont les tendres soins, les saintes inquiétudes du zèle, qui peuvent rendre ces asiles vraiment chers à l'humanité. Mais où trouver hors de la religion ces vertus généreuses ? et que sont devenus nos hôpitaux, depuis qu'on en a chassé Dieu, pour les mettre sous la tutelle de l'humanité et la sauvegarde de la nature ? Oh ! combien mon âme était doucement affectée, quand j'entrais autrefois dans ces tristes séjours des infirmités humaines, où la charité s'épuisait en tendres soins et en pieuses sollicitudes ! et combien mon cœur se resserre, lorsque j'entre aujourd'hui dans la plupart de ces hospices d'humanité, qu'a dévastés l'inhumaine philosophie, et qu'errant dans ces salles de la douleur, je n'y rencontre plus que des servantes par métier ; au lieu de ces amies par état, de ces servantes par devoir ! Quelle nudité ! quel abandon ! et quelle indifférence ! Sages du siècle, ah ! rendez-nous bien vite nos hôtels-Dieu, et reprenez vos hospices d'humanité, de cette humanité toute en paroles et en calculs, non moins froide et non moins dure que la pierre elle-même sur laquelle vous l'avez gravée.

Vous nous direz peut-être que nous sommes les ennemis de l'humanité. Oui, sans doute, de la vôtre : ennemis de tous ceux qui empruntent son masque pour s'en passer plus aisément, et qui n'ont mis le mot en faveur, que pour mieux se débarrasser de la chose ; ennemis de tous ces prétendus réformateurs, qui méprisent tout, excepté leurs vices, qui veulent tout bouleverser, excepté leur fortune ; ennemis de tous ces sophistes, qui, vivant du bien des pauvres, n'en osent pas moins propager une doctrine ennemie des pauvres, et destructive non-seulement de toute bienfaisance, mais de toute humanité. Ou plutôt nous ne sommes ennemis de personne, pas même de nos ennemis, pas même des ennemis de la religion ; nous sommes amis des pauvres que vos maximes attristent, et que vos systèmes dépouillent ; amis des malheureux, que votre doctrine désole et que votre néant déshérite ; enfin amis de tous les hommes, en ne voulant que leur bonheur, et en offrant à leur respect une religion douce, compatissante et fraternelle, qui n'aime que les pauvres, ou les riches qui se font pauvres à force de bienfaits et de miséricorde.

Nous parlera-t-on de ces associations de bienfaisance et des confraternités patriotiques, érigées sous les auspices de la philanthropie ? A Dieu ne plaise que nous voulions ici manquer aux encouragements et aux égarés que méritent ces utiles institutions ! Honneur au gouvernement qui les protège ; louange à ces citoyens respectables dont le zèle le dispute aux talents : rendons-leur grâce du bien qu'ils font, et même du bien qu'ils ne peuvent pas faire, puisque le Père des miséricordes nous tient compte de la volonté, et qu'à ses yeux le désir est réputé

pour l'action même. Mais que sont cependant de pareils établissements, auprès de ces assemblées chrétiennes, objets de nos regrets, d'où sortaient mille sources fécondes de vie et de consolation ? Que sont-ils auprès de ces pieuses et magnifiques fondations léguées par la charité de nos pères, où le pauvre venait puiser, non goutte à goutte comme aujourd'hui, mais par torrents, dans les eaux abondantes de la miséricorde ? Et cette science économique tant vantée de nos jours, qu'est-ce au fond que le triste talent de spéculer sur les besoins des malheureux, qu'une science avare et durement calculatrice, qui, dans ses subtiles épargnes, marque tout juste, non ce qu'il faut au pauvre pour vivre, mais ce qui lui suffit pour ne pas mourir ? Aussi, quels soient les éloges que méritent ces nouveaux établissements, et dussions-nous déplaire à un monde profane ami de la flatterie, nous ne cesserons de le dire : si la religion n'en est l'âme, si elle ne préside au choix, des membres dont ils sont composés, s'ils ne sont cimentés par cet esprit de charité qui ne meurt point, tôt ou tard ils mourront eux-mêmes, et leur peu de succès ne servira qu'à nous convaincre de plus en plus qu'ou le Seigneur ne bâtit point, les hommes travaillent en vain ; que rien ne peut remplacer la charité que la charité elle-même ; qu'elle ne peut avoir sa racine que dans la foi, et qu'elle perd sa sève et sa fécondité dès qu'on essaye de la transporter sur le sol desséché de la philosophie.

Voici donc la grande illusion de ce siècle calculateur. Il s'est persuadé que le chef-d'œuvre de la raison était de tout résoudre dans la politique ; qu'avec des lois et de la politique, il pouvait soutenir les mœurs ; qu'avec des lois et de la politique, il pouvait créer des vertus ; disons mieux, qu'avec des lois et de la politique, il pouvait se passer de mœurs et de vertus. La religion n'a plus qu'une existence précaire et subordonnée ; si l'on daigne s'occuper d'elle, c'est tout au plus comme du moyen, et jamais comme de la fin. On ne veut plus la regarder que comme un heureux préjugé, qu'il faut favoriser dès qu'il s'arrange avec nos vues humaines, qu'il faut abandonner quand il les contrarie. Finances, commerce, population, agriculture, grands et superbes mots ! ils occupent tous les talents, ils appellent tous les travaux. Sans doute que tous ces importants objets méritent de fixer l'attention des sages. Célébrons ce goût de réforme qui anime tous les esprits, rendons-en même grâce à l'auteur de tout bien, qui, de tous ces efforts réunis, peut faire naître quelque heureux changement dans la génération présente : mais que le siècle ne s'abuse point ; sans l'influence de la religion, il ne travaillera qu'en vain au bonheur de l'humanité, il s'agitera en vain dans ses folles pensées ; il commencera par le fait d'un édifice qui manque par le fondement.

Nous l'avouons ici, chrétiens, si nos spéculations et nos savantes théories parlent au

cœur de l'avare, si elles peuvent nous persuader qu'il vaut mieux donner que de recevoir, si elles peuvent prévenir et l'inquiétude de nos désirs et les transports de la cupidité, si elles peuvent empêcher les flatteurs de calomnier auprès du trône les pauvres et les malheureux; si elles peuvent enchaîner la dévorante ambition, cette sangsue, dit Salomon (*Prov.*, XXX, 15), qui crie toujours d'apporter; si elles peuvent découvrir par quels homicides complots tant d'infâmes calculateurs, sous le prétexte du bien public, ruinent la patrie, par quelles iniquités secrètes, par quels mystères d'oppression le riche et le puissant ont préparé la mort du pauvre, et, pour me servir de l'expression du Prophète, le dévorent comme un morceau de pain (*Psal.* XIII, 14); nous l'avouons, mes frères, les politiques ont tout fait, nous applaudissons à leur zèle. Mais s'il est vrai que les richesses sans la religion ne sont que de nouveaux moyens de corruption et d'avilissement, si l'œil de celui qui voit tout peut seul surveiller les obscures manœuvres de la cupidité, si tous les vices destructeurs qui escortent l'opulence n'en sont que plus actifs contre les lois sévères et réprimantes, reconnaissons l'aveuglement des modernes spéculateurs, et convenons qu'en négligeant la partie des mœurs et de la religion, ils n'ont encore rien fait pour le bonheur des hommes. Peut-être que ces vérités paraîtront dures à tant d'hommes profanes qui sont si contents de leur siècle, parce qu'ils ont intérêt que leur siècle n'aille pas mieux; à tant d'esprits follement superbes, qui s'imaginent que les sermons et les censures ne sont plus de saison. Mais il importe de le dire, sans jamais se lasser, que sans l'esprit de Dieu point de vertu, et sans vertu point de bienfaisance; il importe de convaincre le siècle de la stérile enflure de ses brillants projets et du néant de sa fausse sagesse. Eh! qu'a donc produit cette sagesse humaine qui parle tant du progrès des lumières? Que nous reste-t-il de tous ces frais de discussion et de tous ces nouveaux projets qu'elle offre avec orgueil au jugement des hommes? Quels fruits nous sont venus de cet arbre de la science que nous avons planté si fastueusement au milieu de nous? N'est-ce donc pas ce figuier stérile maudit par l'Evangile? Qu'a-t-on mis à la place de ces dogmes heureux de paix et de miséricorde? A cet esprit de charité, si capable d'élever l'âme, qu'a-t-on substitué? La passion de savoir, la plus oiseuse de toutes; le fanatisme de la raison, le plus dangereux de tous; l'esprit de doute, le plus funeste de tous; la fureur des systèmes, la plus meurtrière de toutes; la doctrine de l'égoïsme, cette mort de toute vertu, comme l'indifférence est la mort de toute religion. Et d'où vient que chacun s'isole, que chacun se concentre, que chacun dit, comme Caïn : Suis-je le gardien de mon frère? et que tous, dit saint Paul, cherchent avec rigueur ce qui leur appartient? D'où vient que les liens mêmes du sang n'ont plus d'autre

ciment que la ressemblance des noms; que toutes les actions s'évaluent, que chaque vertu a son prix, et que tout le commerce de la vie humaine n'est plus qu'un trafic honteux de l'intérêt qui vend et de l'intérêt qui achète? N'en doutons pas, chrétiens, c'est le fruit de cette bienfaisance systématique, cette religion de pure humanité, qui, ne donnant à la vertu que le présent pour espérance, ne lui laisse conséquemment que l'intérêt pour toute fin : doctrine abjecte et destructive, qui, semblable à un poison lent, mine insensiblement tous les principes de la vie morale, altère d'une manière bien frappante l'esprit national, et va bientôt dénaturer le caractère du peuple le plus humain et le plus sensible de la terre.

Ainsi, que l'on arme tant qu'on voudra l'esprit contre la raison, ou la raison contre le sentiment, toujours il sera vrai que la science enfle, et que la charité édifie; toujours il faudra convenir qu'il y a dans notre religion un principe de bien qui ne se trouve nulle part, et que, n'eût-elle en sa faveur que cette seule preuve, la chose vaudrait bien sans doute la peine que l'on y pensât. Ah! si c'est là une fable, qu'on nous laisse cette fable qui est bonne à tout; que l'impie garde sa vérité qui n'est bonne à rien, ou plutôt qu'il laisse sa fable, et qu'il revienne à la vérité, à cet Evangile divin dont une seule ligne nous dit mille fois plus que tout le faste des discours mondains; cet Evangile, qui, par un heureux accord qui n'appartient qu'à lui, secourt les pauvres par les riches, et sanctifie les riches par les pauvres, et qui seul peut nous retirer de l'abîme ouvert sous nos pas. Voilà la bienfaisance qu'il nous faut, non cette triste philosophie qui, sans la religion, n'est qu'un rêve trompeur, et pour le pauvre qu'elle désole, et pour le riche qu'elle corrompt; non cette pénible métaphysique, qui ne sait vivre que d'abstractions, qui, dans sa dureté superbe, se vante de négliger les détails pour embrasser l'ensemble, compte pour tout l'espèce, et les individus pour rien; non cette humanité de théâtre, qui n'a jamais produit une seule vertu, comme elle n'a jamais essuyé une seule larme.

Ainsi elle demeure à jamais prouvée cette importante vérité, cette vérité indestructible, puisqu'elle est appuyée sur la conscience de l'univers, que la religion est nécessaire pour frein du riche et la consolation du pauvre; que tout ce qui tend à l'avilir dans l'esprit des peuples est donc un attentat contre l'humanité; qu'on ne peut affaiblir le respect qui lui est dû, sans altérer la morale, ni altérer la morale sans détruire la bienfaisance, et que c'est insulter au genre humain que de se dire bienfaisant, en blasphémant le plus beau code de charité qui ait été jamais donné aux hommes.

Ainsi, chrétiens, si nous voulons honorer dignement notre foi, rendons-lui gloire par l'héroïsme de notre charité; songeons qu'une miséricorde vulgaire n'est pas digne de nous; prouvons, par nos exemples, que

la religion va plus loin que la nature, et que, lors même que nous sommes généreux aux yeux du monde, à peine sommes-nous justes aux yeux de Jésus-Christ. Faisons rougir tous les ennemis de notre foi par l'abondance de nos aumônes; ils nous attaquent par des sophismes, répondons-leur par nos bonnes œuvres, et que nos libéralités, plus éloquentes que les raisonnements, et plus puissantes que les miracles, suivant l'énergique expression de saint Chrysostome, les forcent de reconnaître qu'il y a quelque chose de plus qu'humain dans cette charité sainte, douce, bénigne, patiente, qui souffre tout, qui supporte tout, qui croit si aisément aux besoins des pauvres. Elle n'a qu'un intérêt, l'intérêt de tous, qu'une ambition, celle de faire des heureux; et plus élevée que le monde, supérieure à tout ce vil encens dont se nourrit la vanité, elle ose se croire digne de ne pouvoir être payée par d'autres mains que par celles de Dieu même.

SERMON V.

SUR LA RESSEMBLANCE DU CHRÉTIEN AVEC DIEU.

Faciamus nomen ad imaginem et similitudinem nostram. (Gen., I, 26.)

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

Que signifie cet auguste conseil? Que nous annonce ce langage extraordinaire? Pourquoi tant de précautions et de réserve? Et comment le Créateur, qui, pour ainsi parler, laisse tomber de ses mains les astres avec profusion, qui sème en se jouant les mondes dans l'espace; comment suspend-il ici l'action de son pouvoir, agit-il avec poids et mesure, semble-t-il, en quelque sorte, douter de sa puissance? N'en soyons pas surpris, mes frères; ce n'est pas que la création de l'homme lui coûte davantage que celle du plus vil des insectes; non, mais il veut, par cette apparente circonspection, nous montrer l'importance de l'ouvrage qu'il entreprend, le rendre respectable aux générations futures, et leur faire sentir l'énorme distance qui se trouve entre ce nouvel être et toutes les autres productions pompeuses qui décorent l'univers. Je vois l'homme: il sort tout brillant des mains de son auteur; ces mains divines, qui avaient dédaigné d'arranger les cieux et de placer les astres, pétrissent elles-mêmes la boue qui doit former son corps; un souffle immortel anime cette argile, l'éclat du soleil disparaît devant la gloire qui l'environne, son âme est la vive expression de la Divinité, qui a fait rejaillir sur lui une partie de sa grandeur; il vit comme Dieu par l'intelligence, il agit comme Dieu avec liberté, il est heureux comme Dieu par l'amour; et l'Eternel, frappé lui-même de ce nouveau chef-d'œuvre, s'admire dans son propre ouvrage, s'en applaudit et s'y contemple avec complaisance.

Hélas! tant de grandeur devait donc disparaître en un instant: un seul péché efface cette auguste image; cet or si pur est obs-

curci; de si beaux dons se changent en opprobre; à la sérénité de l'innocence succèdent les longs orages des passions; cet homme rayonnant de bonheur et d'espérance, la douleur le presse, le plaisir le fuit, une nuit sombre l'environne, la chair le subjugué, les sens l'enchaînent, la honte le flétrit, le remords l'accable, la mort en fera sa victime; et celui qui a voulu s'élever jusqu'à Dieu descend même jusqu'au-dessous de l'homme.

Mais la miséricorde s'élève au-dessus du jugement: « Superexaltat autem misericordia judicium. (Jac., II, 13.) » Un libérateur est promis à l'homme déchu. Les temps arrivent; le Sauveur se montre à la terre, il la renouvelle, il la rend féconde en vertus; son sang coule, et avec lui la grâce, le salut et la vie; l'empire de la mort est détruit, le péché rentre dans les abîmes, le vieil Adam est anéanti, l'homme brise ses fers, il recouvre sa grandeur première, il sort même plus grand du milieu de ses propres ruines; l'image de Dieu reparaît sous de plus nobles traits, les sacrements la sanctifient, la consacrent, la régénèrent; ils enfantent le chrétien, et c'est en imprimant dans son âme ce caractère auguste, que Dieu se dit à lui-même avec bien plus de fondement: *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*

Fixons ici le sens de ces paroles mémorables, et justifions la réalité de cette divine ressemblance. Je considère Dieu sous deux rapports qui caractérisent parfaitement la grandeur de son être. Il est la source de toute lumière et le principe de toute sainteté; il faut donc que le chrétien, pour être son image, participe de ces deux attributs, et y puise sa ressemblance. Montrons-le donc ici investi de ce double rayon que fit rejaillir sur lui l'Esprit-Saint, lorsqu'il le marqua du sceau de l'adoption et disons en deux mots que le chrétien est l'image de Dieu par l'éclat de ses lumières, et par l'éclat de sa sainteté. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le sentez déjà, mes frères, il n'est point ici question de comparaison rigoureuse entre Dieu et le chrétien; le nom même de ressemblance m'effraye, et je ne le prononce qu'en tremblant. Il y a dans Dieu tant de grandeur, et dans tout ce qui ne l'est pas, tant d'abjection et de faiblesse, qu'il y aurait de l'absurdité à rapprocher ces deux extrêmes; et le chrétien, fût-il le dernier effort de la puissance suprême, comme il en est le jouet, il y aurait toujours entre lui et Dieu une distance, une séparation infinie. Il est donc uniquement ici question de rassembler les traits divers et les faibles rapports qui conviennent également à Dieu et au chrétien, et de prouver d'abord que celui-ci, autant que la faiblesse humaine le comporte, lui ressemble par l'éclat de ses lumières, parce qu'elles sont, à proportion et dans un certain sens, pures, immenses, immuables comme celles

de Dieu; pures dans leur source, immenses dans leur étendue, immuables dans leur fondement. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

L'homme, dit le prophète, ne marche ici-bas qu'à travers des fantômes; il erre dans une longue et triste nuit, tout le fascine et tout l'abuse. Dominé par les sens, entraîné par l'opinion et séduit par les apparences, il prend le change sur tous les objets, il n'a de ses devoirs que des idées imparfaites ou fausses; ses jugements sur les biens et les maux véritables sont comme ses désirs, sans règle et sans consistance; réalisant toujours de vaines ombres, il regarde comme précieuse une gloire passagère, comme importantes des bagatelles puériles, comme solide une félicité trompeuse. A ses yeux, les préjugés sont des principes, les usages des lois sacrées, les décisions d'un monde corrompu des maximes incontestables. Insensible aux grands intérêts de la foi, des jeux d'enfants l'occupent et l'amuse. Ce sont de toutes parts de malignes vapeurs qui offusquent ses yeux, ou des lueurs perfides qui l'égarent dans sa route. Admirateur stupide de ce cercle éternel de révolutions journalières, tantôt tristes, tantôt brillantes, souvent funestes, toujours bizarres, il ignore également et le prix du temps et celui de l'éternité. Tout l'éblouit, rien ne l'éclaire; tout le distrait, rien ne l'instruit. La vertu se présente à lui sous un jour triste et sévère, le vice sous des couleurs aimables. La terre avec tout son néant absorbe ses désirs, le ciel avec tous ses attraits, lui échappe; et sa raison endormie par le bruit flatteur des passions, ou battue par leurs orages, devient presque toujours leur confidente et leur complice, lui dresse ainsi de nouveaux pièges, consacre ses illusions et perpétue ses erreurs.

Loin du chrétien ces nuages et ces fantômes, ces travers et ces méprises; ses lumières sont aussi pures que son cœur. Les objets se présentent à lui sous leur vrai point de vue. Guidé par les livres saints, pourrait-il se méprendre? Il s'y nourrit des plus saines maximes, il y découvre la nature de ses devoirs, les rapports qui le lient à Dieu et à ses semblables. S'il est assis sur le trône, il y trouve un ami de tous les moments, qui ne sait ni flatter ni séduire; sujet, il y puise les motifs de son obéissance; magistrat, les règles inviolables de l'équité; guerrier, les véritables sources de l'héroïsme; père, les principes d'une éducation sainte; fils, le fondement de sa tendresse; riche, les dangers des biens terrestres; pauvre, les avantages de l'indigence. Placé entre le temps et l'éternité, il connaît leur juste valeur; pour en juger plus sainement, il pénètre jusque dans le sein de Dieu même. Écoutons parler ici le sublime Isaïe : que le chrétien est grand sous son pinceau, et combien la magnificence des expressions répond à la hauteur des pensées ! *Il habitera, dit ce prophète, dans les lieux élevés; il montera sur le sommet*

des montagnes : c'est de là que ses yeux contempleront le Roi dans toute sa majesté, et ne verront plus la terre que de loin. « Habitabit in excelsis, monumenta saxorum sublimitas ejus; regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longe. » (Isai., XXXIII, 16.) Eclairé par la grâce, enflammé par ses méditations, le chrétien s'élève au-dessus des sens, au-dessus des créatures, et pénètre dans une région toute intellectuelle : *Habitabit in excelsis.* Placé sous un ciel toujours calme, inaccessible également et aux vapeurs des préjugés et aux tempêtes des passions, il pèse tout dans une paix inaltérable. L'air empoisonné d'un monde corrompu ne parvient point jusqu'à lui; les maximes trompeuses d'une fausse sagesse ne sauraient l'éblouir, le tumulte du monde ne saurait le distraire; il n'est point ébranlé par le tourbillon général, rien ne peut l'abuser, rien ne peut le séduire : *habitabit in excelsis.* Dès lors le charme cesse, tous les prestiges se dissipent; la foi et ses précieuses consolations, l'Évangile et ses sublimes espérances, la vertu et ses attraits augustes, Dieu et sa beauté suprême, se découvrent à ses regards : *Regem in decore suo videbunt oculi ejus.*

Il contemple avec délices les voies singulières de la sagesse de Dieu, les trésors ineffables de sa miséricorde, les profondeurs de ses jugements, les opérations merveilleuses de sa puissance; il voit que Dieu seul est grand, seul aimable, seul capable de remplir les vastes besoins d'une âme immortelle; il comprend combien étrange est la folie de ces mortels aveugles, de s'attacher à un monde qui s'usera comme un vêtement, tandis qu'ils abandonnent le Roi de gloire dont les années sont éternelles; *Regem in decore suo videbunt oculi ejus.* Il voit que les hommes ne lui ont raconté que des fables auprès des grandes merveilles que lui présente la religion : que tous les vains systèmes de la philosophie dessèchent l'âme et la livrent à l'horreur de son indigence, tandis que les préceptes de la loi sainte l'élèvent et la remplissent. Il voit cette mer d'opinions et de paradoxes, qui, chaque jour grossie, s'efforce de renverser les antiques barrières de la foi; il voit cette intempérance de l'esprit, cette frénésie de la nouveauté, cette effervescence de la raison, et ces énormes attentats de l'intelligence humaine, qui, ne voulant mettre aucune borne à ses conceptions, ose elle-même prescrire à l'Éternel les limites de sa puissance. Mais il voit en même temps l'inaltérable vérité poursuivant sa carrière glorieuse, marchant toujours avec une majesté toujours égale à travers ce long amas d'erreurs; il voit le Dieu saint, mais terrible, livrant ce peuple de sophistes à l'esprit de vertige; du sein de son repos, se jouant de leurs vains efforts, perdant et leur prudence et leur sagesse, opprimant ces frères insectes sous le poids de sa gloire : *Regem in decore suo videbunt oculi ejus.* Frappé par de si grands objets, il se détache de l'univers,

qui n'est plus, aux yeux de sa foi, qu'un point imperceptible indigne de fixer ses regards, qu'un vil atome, misérable jouet des vents et de la tempête : il ne voit plus la terre, ou ne la voit plus que de loin : *Oculi ejus cernent terram de longe*. Du haut du séjour qu'il habite, il contemple à loisir le laborieux pèlerinage des enfants d'Adam, et les royaumes de l'univers avec toute leur gloire. C'est de là qu'il découvre ce néant effroyable qui les domine, ces fables éternelles et ce mensonge inépuisable de la vie, cette apparente sérénité qui cache tant d'orages, ces jeux bizarres de la fortune, tant de récompenses sans mérites, tant de mérites sans récompenses, ces grands honneurs toujours près d'une grande chute ; c'est de là qu'il juge un siècle inconstant et frivole dont les plaisirs sont faux et les chagrins réels, les caresses perfides, les promesses trompeuses, les amitiés vaines.

C'est de là qu'il aperçoit l'illusion des mérites humains, la vanité des actions que le siècle adore, la fausseté des vertus qu'il admire : c'est de là qu'il regarde en pitié l'opposition éternelle des intérêts divers, le choc toujours renaissant des rivalités, la scène tumultueuse des intrigues et des passions, la foule des mortels qui s'agitent sans dessein et se tourmentent sans objet, toujours occupés et toujours oisifs, soupirant sans cesse après le repos et sans cesse s'en éloignant, traînant tristement après eux la pesante chaîne de leur existence, cherchant toujours à s'éviter eux-mêmes sans pouvoir se fuir, victimes tout à la fois et de leurs craintes et de leurs espérances, prodiges de leurs jours et idolâtres de leur vie, toujours affamés au milieu de leur abondance, essayant vainement de toutes les situations, tournant sans cesse avec fatigue dans le même cercle de dégoûts et d'ennuis, mendiant inutilement le bonheur à toutes les créatures, et révélant ainsi, en dépit de leurs folles joies, le secret de leur infortune ; rampant avec orgueil dans l'abjection des sens ; ne trouvant de satisfaction ni dans le plaisir, ni dans le crime ; multipliant sans cesse leurs amertumes par leurs voluptés, leurs chaînes par leurs attachements, leurs privations par leurs jouissances et se traînant avec ignominie dans un mélange aussi triste que ridicule de plaisirs vains et d'affaires profondes, de brillantes dissipations et de soins dévorants : *Oculi ejus cernent terram de longe*. C'est de là qu'il distingue à peine ici-bas ces héros, ces potentats, ces dieux de la terre qui font ou l'espérance ou la terreur des peuples ; il les dépouille de leurs décorations, il sourit à leur pompe vaine, et s'il daigne encore les voir grands, c'est par leur religion et leurs vertus : *Oculi ejus cernent terram de longe*. C'est de là enfin qu'il voit sur la terre une puissance souveraine qui se joue de tout ce qui passe, brise les trônes et les secoue comme de la poussière ; une force irrésistible qui précipite les choses humaines vers leur terme inévitable, les entraîne,

les pousse dans l'abîme de leur néant, jusqu'à ce qu'il n'ait fait de l'univers entier qu'un monceau de débris : *Oculi ejus cernent terram de longe*.

Ainsi les lumières du chrétien, sous ce premier rapport, sont semblables à celles de Dieu, pures comme celles de Dieu, parce qu'elles sont sans illusions et sans nuages. Tout se montre à lui sans fard : on peut dire, en un sens, de lui comme de Dieu que *tout est nu et découvert à ses yeux* : « *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* » (Hebr., IV, 13.) Point d'illusion qu'il ne dissipe, point d'imposture qu'il ne démasque, point d'apparence qu'il ne perce, point de dehors qu'il ne sonde, point de voile qu'il n'arrache, point de surface qu'il ne pénètre, point de pièges qu'il n'évite, point de préjugé qu'il ne détruise. Vains fantômes de l'opinion, disparaissez devant lui. Comme Dieu, il pèse tout au poids incorruptible de la vérité ; comme Dieu, rien ne peut l'éblouir, rien ne lui en impose ; comme Dieu, il voit grand ce qui est grand, imparfait ce qui est imparfait : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus* ; comme Dieu enfin, il ajoute à des lumières pures des lumières immenses : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*

Je sais, mes frères, que nous ne sommes ici-bas qu'en partie, que nous ne voyons qu'en énigme, que les ténèbres sont encore, pour ainsi parler, répandues sur la surface de l'abîme (Gen., I, 2) et que ce ne sera proprement qu'au sortir des ombres de la vie que nous serons, comme dit l'Apôtre (II Cor., III, 18), transformés de clarté en clarté. Disons-le, néanmoins, à la gloire du chrétien, il trouve dans la foi de si grandes ressources, les hauteurs sublimes de la révélation étendent tellement à ses yeux les bornes de la sphère humaine qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses lumières une espèce d'immensité : et, en effet, n'embrassent-elles pas tous les temps, n'embrassent-elles pas toutes les vérités ?

Qu'il est beau, qu'il est grand de contempler le chrétien, du point de la durée qu'il occupe, tenant comme dans sa main les deux extrémités de la chaîne du temps, remontant jusqu'à l'origine du monde, et suivant toujours pas à pas les traces de la foi ; passant de ce coup d'œil à celui que lui présente l'avenir, voyant dans le lointain cette foi toujours ferme, toujours inébranlable, braver les outrages du temps, survivre à tous les monuments de l'orgueil, aux empires et aux royaumes qui sortent un instant du néant pour s'y replonger aussitôt, triompher de toutes les sectes et ne s'éteindre enfin qu'avec l'univers, pour faire place à cette vision claire et parfaite qui diviniserait en quelque sorte les intelligences ! Quel vaste tableau ! quelle immense perspective ! Je suis donc l'héritier de tous les siècles, se dit alors le fidele, et le contemporain de tous les temps. Dans quelque période que je me place, je me trouve comme dans mon domaine ; je tiens à tout par la

perpétuité de ma foi ; tous les âges, tous les lieux, toutes les nations, le monde entier, le présent et le futur ; tout est à moi : *Sive mundus, sive vita, sive mors, sive presentia, sive futura, omnia vestra sunt.* (I Cor., III, 22.)

Lumières immenses du chrétien, elles embrassent toutes les vérités. *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs*, disait Jésus-Christ à ses disciples, *car le serviteur ne sait pas ce que fait le maître ; mais je vous appellerai mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.* (Joan., XV, 15.) Que signifient ces paroles ? Le chrétien est-il donc le confident et le conseiller de l'Éternel ? Non, sans doute ; nous pouvons dire néanmoins, dans un sens, qu'il renferme dans ses lumières toutes les vérités utiles : celles qui ont rapport à son origine, à son état présent, à sa destination future, à sa félicité : *Docebit vos omnem veritatem.* (Joan., XVI, 13.)

D'où viens-je ? Ai-je été jeté comme par hasard sur la terre ? Est-ce un vain souffle qui m'a produit, ou une main sage qui m'a créé ? Que fais-je ici-bas ? Quel dessein l'auteur de mon être a-t-il eu en m'y plaçant ? Quelle tâche dois-je y remplir ? Que suis-je ? Et qui pourra me définir ? Mélange inexplicable de choses incompatibles, de sentiments vils et élevés, de majesté et de bassesse, de faiblesse et de force, de lumières et de ténèbres ! Comment sortir de cet abîme ? Comment débrouiller ce chaos ? Pourquoi tant de combats dans un sujet unique, tant de contradictions dans un sujet si simple, tant de grossièretés dans un sujet si grand ? Quelle est ma condition ? Suis-je libre ? Suis-je esclave ? Suis-je le roi ou le jouet de la nature, la gloire ou le rebut de l'univers ? Est-ce la sagesse éternelle qui dirige tous les événements ? Est-ce un destin aveugle qui les enchaîne ? Où me tourner pour trouver le repos ? S'il y a sur la terre une véritable félicité, où dois-je la chercher ? Et s'il n'y en a point, où fuir pour me dérober au vide affreux de mon existence ? Qu'est-ce donc que mon âme ? Une triste poussière ou une flamme céleste ? Y a-t-il plus d'ambition que de certitude, plus d'orgueil que de vérité dans mes prétentions immortelles ? Toutes mes espérances s'écoulent-elles avec mon sang ? Et cette âme, qui fait toute ma noblesse, sera-t-elle donc un jour l'héritière des cieux ou l'éternelle possession du néant ?

Voilà, mes frères, les questions importantes que doit se faire tout homme raisonnable, et qu'il ne peut cependant jamais résoudre s'il est laissé entre les mains de sa faiblesse. Je le vois ; il s'inquiète, il s'agite dans tous les sens, il se tourmente ; il appelle en vain sa raison, qui ne lui offre que de fausses lueurs, encore plus tristes qu'une ignorance entière ; à chaque pas il rencontre un précipice ; un abîme appelle un autre abîme, une erreur entraîne une autre erreur, et dans tout l'univers, et dans lui et hors de lui, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Doutes affreux, disparaissent devant le chrétien. Il est enrichi, dit saint Paul (I Cor.,

I, 5), de toute connaissance : l'esprit consolateur lui a enseigné toute vérité, non pas sans doute ces vérités si hautes qui lui déconvriraient ce que l'œil n'a jamais vu, il ne peut le porter maintenant, mais toutes celles qui sont proportionnées à ses besoins et à sa faiblesse ; non pas ces vérités frivoles qui nous enflent sans nous rendre plus grands, mais toutes celles qui nous honorent, qui ajoutent à notre noblesse autant qu'elles aident notre infirmité ; non pas ces vérités abstraites qui dessèchent l'esprit sans consoler le cœur, mais toutes celles qui apportent à l'âme et l'onction et la paix, qui remplissent ses désirs et fortifient ses espérances ; non pas ces vérités stériles qui éblouissent et n'éclairent pas, qui enfantent tant de disputes et si peu de vertus, mais toutes celles qui nous rendent meilleurs, qui forment le saint bien plus que le savant, qui produisent plus de grandes actions que de rares découvertes ; non pas ces vérités ambitieuses qui lui feraient connaître, comme à Salomon, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, mais toutes celles qui lui rendent raison de son origine et de sa fin, de son état présent et de sa destination future ; qui lui découvrent également et la cause de ses contradictions, et le principe de ses misères, et le remède de ses passions, et l'essence de sa félicité. Tout s'éclaircit et se développe à ses yeux : il sait qu'il vient de Dieu et qu'il retournera vers Dieu ; qu'il n'est point fait pour ramper tristement sur la terre, comme les animaux, mais pour s'élever jusqu'à l'Être suprême par ses vertus et par ses hommages. Le seul dogme de la corruption originelle, ignoré pendant tant de siècles, à peine soupçonné par le plus grand de tous les philosophes de l'antiquité, répand sur l'étrange problème de sa nature la plus vive clarté. A la lueur de cette vérité, dont tout lui garantit l'existence, il perce les abîmes, il sonde tous les replis de son cœur ; l'homme n'est plus pour lui une énigme. Le chrétien vous expliquera pourquoi il est tout à la fois rampant et sublime. Ces nobles sentiments qui l'élèvent, il les voit dans sa dignité première ; ces penchants honteux qui le flétrissent, dans sa dégradation et son crime ; il ne l'abaisse point comme un insecte, il ne l'élève pas comme un dieu ; il n'est à ses yeux ni l'ornement ni l'opprobre du monde, mais un édifice renversé dont les débris respirent encore un air de dignité et de magnificence. De ce déndement lumineux, le chrétien passe à de nouvelles vérités ; une fois convaincu de l'excellence de son origine, il découvre aisément quel est le véritable objet de sa félicité ; il laisse aux frivoles disciples d'une sagesse mondaine le triste soin de dissenter éloquentement sur le bonheur, et de faire ainsi de ce qui n'est qu'un sentiment un pénible système : *Docebit vos omnem veritatem.* Est-ce tout ? Non, mes frères : le sentier du juste, dit le Sage (Prov., IV, 18), est resplendissant comme le soleil, qui croît toujours en lumière jusqu'à ce qu'il arrive au point de sa plus haute

perfection; il suit, pour ainsi dire, de l'œil cet ordre invisible et caché qui règne dans l'univers; il le suit dans les fleuX qui désolent la terre comme dans les bienfaits qui la consolent, dans les larmes de la vertu comme dans la prospérité du vice; il voit toujours une main infiniment sage qui conduit tout à une fin également juste et sublime: *Docebit vos omnem veritatem*. Si du spectacle de l'univers il passe à celui de son âme, il y découvre une substance auguste, une dignité supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel, un rayon que rien ne sera capable d'éteindre; alors il se voit libre, maître de ses actions, l'artisan de ses vertus; il connaît sa grandeur véritable, il s'élance au-delà du temps, il tend les bras à l'éternité qui lui ouvre son sein: *Docebit vos omnem veritatem*.

Ainsi le chrétien connaît toutes les vérités utiles, toutes les vérités nécessaires, toutes celles qui honorent l'homme ou qui le dirigent; ses lumières embrassent tout ce qui peut intéresser et l'esprit et le cœur, elles ont donc une espèce d'immensité. Comme Dieu est le père des lumières, le chrétien est enfant de la lumière; comme à Dieu, aucun siècle n'est étranger au chrétien, aucun temps n'ajoute à ses connaissances; comme Dieu, il est exempt des anxiétés du doute et des dangers de l'ignorance; comme Dieu enfin, il réunit à des lumières immenses des lumières immuables dans leur durée: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*.

Que j'aime, pour l'honneur de ma foi, à me dépendre la variété et l'inconstance des opinions humaines, à me représenter ce choc perpétuel de sentiments contraires, ce flux et ce reflux de préjugés qui se détruisent et s'effacent tour à tour! N'avoir jamais une raison à soi, la livrer au premier sophiste qui veut la subjuguier et la séduire, la rendre incéise et changeante comme le caractère, acquiescer aujourd'hui à ce qu'on rejettera demain; ne donner à la vérité qu'une existence locale et momentanée, la voir naître et mourir comme nous, en marquer les progrès, lui fixer des époques, lui donner l'orgueil humain pour maître et pour censeur, la regarder comme un vain jeu de l'opinion, la respecter par caprice ou s'y soumettre par intérêt; courir sans cesse après des nouveautés ambitieuses, prononcer hardiment que l'erreur n'est pas un crime, et sur ce principe admettre ou rejeter indifféremment un dogme, suivant qu'il est plus ou moins analogue à nos goûts ou favorable à notre vanité: tel est, mes frères, le mobile tableau et l'instabilité bizarre d'une raison qui joint à la faiblesse des lumières l'inquiétude de l'indépendance.

Le chrétien ne connaît point ces variations perpétuelles. Les sectes se divisent, l'opinion sème ses doutes, les esprits prennent sans cesse une nouvelle forme, tout change autour de nous, le chrétien seul ne change point: appuyé sur la base immuable de sa foi, ses lumières ne sauraient souffrir

aucune altération; toujours constant, toujours inébranlable, lui seul rend à la vérité un hommage qui soit digne d'elle. Et comment pourrait-il changer? Il n'embrasse aucun parti, il n'est d'aucune secte, il n'appartient ni à Paul, ni à Apollon, ni à Céphas; il n'est guidé ni par son propre esprit, ni par celui des autres; il n'écoute que Dieu dont les paroles ne passent point, il ne connaît d'autre maître et d'autre docteur que la raison souveraine, il regarde toutes ses lumières comme des ruisseaux échappés de ce vaste océan. Bien plus, il se rend à lui-même cet honorable témoignage, que ses pensées sont celles de Dieu même, et qu'il accomplit déjà, dans un sens très-vrai, ces paroles du prophète: *Nous verrons la lumière dans votre lumière*; « *In lumine tuo videbimus lumen*. » (*Psal. XXXV, 10.*)

Aussi n'attendez pas qu'il se laisse emporter à tout vent de doctrine, qu'il descende de la hauteur où l'élève sa foi, dans les vaines écoles des philosophes pour y mendier honteusement des lumières, et se plier au gré de leurs caprices: il n'est qu'une vérité, cette vérité est en Dieu, ce Dieu s'est manifesté, il a parlé: *Dominus locutus est*. (*Psal. XLIX, 1.*) Savants présomptueux, esprits superbes, pauvres humains! vainement voudriez-vous entraîner le chrétien, le rendre esclave de vos idées flottantes, l'enchaîner aux pieds de cette idole; la raison qui le guide est celle de Dieu, le Seigneur a parlé: *Dominus locutus est*. Embellissez tous vos sophismes, semez de fleurs la route du mensonge; inutiles efforts! sa constance augmentera avec vos subtilités: vous feriez même des miracles qu'il n'en serait pas moins fidèle; le Seigneur a parlé: *Dominus locutus est*. Que dis-je? Un ange viendrait du ciel lui annoncer qu'il se trompe, il verrait défaillir la foi de toutes parts: la sienne, bien loin de chanceler, ne ferait que s'affermir. Tel qu'un rocher inébranlable, qui, parmi la tempête et les désastres du naufrage, semble se jouer des flots et s'enorgueillir des débris qui l'entourent; tel qu'une colonne antique, qui, après avoir résisté aux outrages du temps, paraît encore défier l'univers de l'abattre et de l'ensevelir sous ses ruines, le chrétien verrait sans se troubler la chute de tous les faibles; il triompherait même parmi cette défection, si générale; il se glorifierait, comme Elie, d'être presque seul du parti de l'Eternel; et redoublant alors et sa constance et ses hommages, il lèverait la tête avec plus de confiance, il ferait retentir sa voix avec plus de force, et s'écrierait mille fois plus haut, dans son héroïque transport: *Le Seigneur a parlé: « Dominus locutus est. »*

De là cette intrépidité plus qu'humaine des martyrs, qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, faisait des enfants de la foi un peuple de héros; de là ce sentiment sublime du grand Ignace d'Antioche, sentiment que partagèrent les vrais chrétiens de tous les temps: Il vaut mieux mourir pour l'honneur de la vérité que de régner sur l'uni-

vers : *Melius est mori propter Christum, quam imperare finibus terræ.* Les tyrans, il est vrai, ont disparu de dessus la terre ; mais le chrétien n'en est pas moins disposé, dans ces jours de paix, à voler au devant de la mort au premier signal de la persécution ; il livrera, s'il le faut, son corps aux flammes ; il bravera la rage des bourreaux, et parmi les horreurs des supplices, ses lèvres expirantes répéteront constamment ces paroles : *Le Seigneur a parlé : « Dominus locutus est. »*

Et voilà sans doute le trait le plus brillant de la ressemblance que les lumières du chrétien ont avec celles de Dieu même. C'est ici que la créature se montre au-dessus d'elle-même, et que les idées d'inconstance et de fragilité, attachées à la nature humaine, s'effacent et disparaissent. Tout grand qu'est le chrétien, il laisse néanmoins entrevoir en lui un reste de faiblesse qui le rappelle à sa caducité et l'instruit de son néant : ici rien ne décèle l'homme, tout est divin, tout est surnaturel. Oui, si jamais l'idolâtrie avait pu, je ne dis pas justifier, mais du moins colorer aux yeux de l'univers son épouvantable délire, c'eût été sans doute en élevant aux honneurs de l'apothéose ces héros étonnants, qui, par leur magnanimité, semblent faire oublier qu'ils sont hommes ; ces généreux athlètes, qui, sur la parole d'un Dieu, sont prêts à faire à la vérité les plus grands sacrifices ; ces sublimes mortels, qui, par l'immuabilité de leurs lumières, s'assimilent si glorieusement à la raison souveraine, imperturbables comme elle dans leurs principes et leurs idées, indépendants comme elle et des temps et des lieux, inaccessibles comme elle aux caprices d'une fausse sagesse, et qui par conséquent expriment dans leur personne d'une manière si frappante la vérité de ces paroles : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen., I, 26.)

Mais le tableau n'est encore qu'ébauché ; pressons davantage le parallèle, et montrons que le chrétien n'est pas moins l'image de Dieu par l'éclat de sa sainteté que par celui de ses lumières : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

C'est par le cœur que nous sommes tout ce que nous sommes, dit saint Augustin ; c'est lui qui nous rend libres ou esclaves, nobles ou rampants, justes ou impies ; lui seul enfin est tout l'homme. Nos lumières nous sont en quelque sorte étrangères ; elles n'ont qu'un rapport imparfait avec notre grandeur, et ne décorent que la surface de notre être. Les sentiments seuls nous appartiennent, et ce n'est que par eux qu'on peut nous définir. C'est donc au cœur qu'il faut avoir recours pour juger dignement de la ressemblance qui se trouve entre l'homme et Dieu. Lui seul peut animer le tableau : sans lui la ressemblance est morte, l'image est froide, elle languit sans couleur et sans vie.

Combien le christianisme élève l'homme, et que son cœur est grand quand il en suit

les règles et les principes ! Le voyez-vous cet être si faible, cet enfant de la poussière, cet atome égaré dans l'espace ? Hé bien ! il va vous étonner par le spectacle de ses forces. Porté sur les ailes de sa religion, il quitte la terre ; il prend un essor sublime et touche à la hauteur des cieux ; il y contemple la vertu dans sa source, et se forme sur ce modèle auguste. O mon Créateur, ô mon Père, s'écrie-t-il dans une sainte et noble confiance, puisque c'est dans votre sein que vous avez puisé la substance et le germe du cœur que je possède, il faut donc que je vous ressemble. Si je ne puis franchir par la raison le vaste abîme qui nous sépare, je puis du moins me rapprocher de vous par la sainteté ; elle seule peut enrichir mon âme et la rendre digne de vos regards ; quelle haute destinée pour une créature, que de mériter les regards de son Dieu ! Pénétré d'un si grand sentiment, il s'élance vers le Dieu trois fois saint, il le voit pur dans sa sainteté, immense dans sa sainteté, immuable dans sa sainteté ; la sienne, autant que pourra le permettre son infirmité, aura donc ces trois caractères : elle sera pure, immense, immuable comme celle de Dieu : pure dans ses motifs, immense dans son objet, immuable dans sa durée : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

Soyez saints, parce que je suis saint (Levit., XI, 44) : tel est, mes Frères, le motif sublime qui détermine le chrétien, et le noble ressort qui le fait agir. Avec ce grand principe, ses vertus sont d'autant plus pures, qu'elles ne sont pas de son choix. Tous ses goûts sont anéantis dans cet ordre suprême, il s'oublie dans ses devoirs, et n'aperçoit que celui qui les impose. Chacune de ses actions est un hommage qu'il rend à la souveraine volonté ; et n'aimât-il la vertu que par instinct, il se conserverait encore le mérite du sacrifice par son obéissance.

Soyez saints, parce que je suis saint. Ce n'est donc plus le caractère ni le tempérament qui décide de ses vertus ; il ne se fait pas une passion du renoncement même de ses passions. Bien différent de ces faux sages, qui, pour parler avec le grand évêque de Meaux, définissaient la vertu par le plaisir, il ne l'aime jamais davantage que lorsqu'elle est plus pénible ; et plus la nature y trouve d'obstacles, plus sa foi y découvre d'attraits.

Soyez saints, parce que je suis saint. Le chrétien ne cherche donc dans la sainteté que la sainteté même. Il redoute comme un écueil ces brillantes actions qui ôtent à la vertu tout ce qu'elles donnent à l'amour-propre ; il fuit tous les devoirs de représentation qui dédommagent par leur éclat des privations qu'ils exigent. Plus une action est simple, plus elle lui est chère. Il s'enveloppe dans une sainte obscurité ; il est mort, dit saint Paul (Coloss., III, 3), et sa vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. ce n'est qu'aux yeux de Dieu qu'il se veut donner en spectacle ; l'idée même de n'avoir

que lui pour témoin l'agrandit et l'élève. Heureux du témoignage de sa conscience, et non du regard des hommes, n'attendez pas de lui une sagesse singulière et fastueuse : il n'affecte point de la placer si haut, que ses semblables ne puissent y atteindre : il ne feint pas d'en augmenter les obstacles pour se ménager la gloire de les surmonter. On dirait que la vertu ne lui coûte pas plus d'effort qu'à Dieu même. Il ne paraît suivre qu'une route commune ; il tremble qu'on le distingue dans la foule. Les regards du ciel, les charmes de la vertu, le témoignage précieux de sa conscience, le noble sentiment de son élévation, lui tiennent lieu des hommages de l'univers ; et par un héroïsme que ne connaissent point les âmes vulgaires, et par une grandeur d'autant plus étonnante qu'elle est moins aperçue, il aspire à n'avoir que de la vertu.

Soyez saints, parce que je suis saint. La plus légère apparence du mal doit donc alarmer le véritable fidèle : il sait que la vertu la plus brillante n'est pas toujours la plus pure, que les vices ne connaissent que trop l'art de se déguiser, qu'il n'est pas rare de confondre les saillies de l'amour-propre avec les mouvements de la grâce, que le cœur a ses sophismes comme l'esprit ; que, trop facile à se laisser séduire, il entretient souvent avec ses faiblesses un commerce illégitime à l'insu de lui-même ; que la raison en esclave timide entre souvent dans leur parti, ou les dissimule avec artifice ; que la passion prend quelquefois le ton et le caractère de la vertu ; qu'il n'y a souvent entre ces deux rivales que des limites délicates et imperceptibles ; que nos faiblesses enfin trouvent d'ordinaire leur compte dans nos propres vertus. Aussi son œil attentif ne se repose jamais, ses regards précèdent toujours ses pas, selon l'avis du Sage (*Prov.*, IV, 25), il va jusqu'à la division de l'âme : raffinements artificieux du vieil homme, secrets manèges de la cupidité, retours délicats d'amour-propre, rien n'échappe à sa vigilance. De là cette honorable différence qui se trouve entre le chrétien et le sage du siècle. Celui-ci cherche uniquement à corriger ses ridicules, celui-là à rectifier ses inclinations ; l'un à cacher ses faiblesses, l'autre à les surmonter ; celui-ci à purifier sans cesse l'intérieur de son âme, celui-là à n'en parer que la surface. Le sage du siècle tout au plus compose avec ses passions, le chrétien leur déclare une guerre ouverte ; enfin le premier ne craint que l'opinion publique, le second que Dieu et sa conscience.

Ainsi la sainteté du chrétien est pure, en quelque sorte, comme celle de Dieu. Comme Dieu, il n'aime la vertu que pour elle-même, ses vues sont élevées comme celles de Dieu. Comme Dieu, il trouve dans sa sainteté le dédommagement d'une fausse gloire ; comme Dieu, il n'est ni dominé par l'orgueil, ni entraîné par l'humeur, ni séduit par l'intérêt, ni soutenu par l'amour-propre ; comme Dieu enfin, sa sainteté n'est pas moins im-

mense dans son objet que pure dans ses motifs : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

Immense dans son objet, la sainteté du chrétien embrasse toutes les vertus : rien ne saurait le ralentir dans sa course, il s'élance comme un géant ; c'est de lui qu'il est écrit : *Ils iront de vertus en vertus (Psal. LXXXIII, 8.), Ils acquerront une force nouvelle, ils prendront les ailes de l'aigle, ils voleront sans cesse et ne se laisseront jamais. (Isaï., LX, 31.)* Pénétré de ces paroles de l'Esprit-Saint (*Apoc.*, XXII, 11 ; *Eccl.*, XXIV, 29 ; *XVIII, 6 ; Luc.*, XVII, 10), que celui qui est juste doit devenir encore plus juste ; que ceux qui se nourrissent de la sagesse ont toujours faim ; que, quand l'homme a tout achevé, il ne fait encore que commencer ; qu'on est même serviteur inutile, après avoir pratiqué tout ce qui est commandé, il est sans cesse affamé et altéré de la justice : comme saint Paul (*Philip.*, III, 13), il croit n'avoir jamais atteint le but ; comme lui, il ambitionne sans cesse des dons plus excellents, il aperçoit toujours un chemin plus parfait. (*I Cor.*, XII, 31.) Saintement avide, il ne dit jamais c'est assez ; il ne regarde jamais en arrière, il compte pour rien ce qu'il a fait, dès qu'il peut faire davantage ; bien différent du sage profane, il ne croit pas avoir toutes les vertus, parce qu'il n'a pas tous les vices ; il veut que chaque instant l'enrichisse et lui apporte le tribut d'une vertu nouvelle. Ainsi, on le voit également modeste au faite des honneurs, affable dans la puissance, humble dans les louanges, ferme dans les revers, patient dans les persécutions, doux parmi les outrages, modéré parmi les succès, indulgent pour ses frères, inexorable pour lui-même ; ami fidèle, protecteur généreux, riche compatissant, père tendre, fils respectueux, sujet soumis, magistrat intègre, juge équitable : montrez une vertu qui ne soit pas la sienne.

Mais plus je l'observe, plus il est grand à mes yeux. Il veut non-seulement acquérir toutes les vertus, mais encore les posséder dans un degré souverain. Tout ce qui est médiocre n'est pas digne de sa grande âme, et une vertu faible l'offense presque autant qu'un vice. S'il aime Dieu, c'est sans mesure ; s'il donne aux pauvres, il ne connaît de la charité que l'héroïsme ; s'il fait des sacrifices, ils sont sans réserve. Bien loin de compter avec le Seigneur, d'examiner froidement jusqu'où s'étend le domaine de la loi, et de s'arrêter aux bornes grossières de la lettre, il ajoute les conseils aux préceptes ; il ne calcule point ce que ses devoirs peuvent laisser à ses plaisirs, il n'examine point s'il peut être faible un instant sans être infidèle, si la sévérité de l'Evangile ne donne point aux sens quelques libertés innocentes, s'il ne serait pas possible de faire grâce à certains vices, si Dieu réproche absolument tout ce qui vient de l'homme. Non, le fidèle s'indigne de ces lâches réserves : plus une action est héroïque, plus il l'aim-

bitionne; et, s'il s'arrête dans la voie de la perfection, ce n'est jamais qu'à ce point où commence l'excès.

Ainsi le chrétien est parfait, comme le Père céleste est parfait. Comme Dieu, toutes les vertus ont des droits sur son cœur, aucune ne lui est étrangère; comme Dieu, il ne met aucune borne à sa sainteté, il rejette les demi-vertus, il ne connaît ni ménagement ni partage: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*.

Enfin, la sainteté du chrétien est immuable dans sa durée. Telle est la déplorable condition de l'homme, que son cœur est encore plus que sa raison le jouet de l'inconstance. Les vertus ne sont dans lui que des goûts légers, comme les vérités des idées passagères. Semblable à ces plantes qui naissent sur les mers et dont la racine s'appuie sur la mobilité des ondes, ou, pour parler avec saint Jude (*Jud.*, XII, 13), à ces nuées sans eau, jouet de la tempête, à ces astres errants qui ne tiennent jamais une route certaine; toujours battu par mille passions contraires, toujours flottant entre le monde et ses devoirs; entre ses faiblesses et ses remords, ses plaisirs et leurs amertumes, ses penchants et leur honte, il échappe au pinceau qui s'efforce de le dépeindre. Son âme, aussi molle que de la cire, suivant l'expression du Prophète (*Psal.* XXI, 15), languit sans énergie comme sans caractère: inquiète dans ses desirs, incertaine dans ses résolutions, inégale dans ses démarches, emportée tour à tour par l'ardeur et le dégoût, le zèle et l'indifférence, elle varie selon les temps, change avec les intérêts, se modifie avec les circonstances, et n'a rien, en un mot, de fixe que sa propre instabilité.

Ces humiliantes vicissitudes ne sont point faites pour le chrétien. Toujours maître de lui-même, toujours égal parmi les différentes situations de la vie, il donne à ses vertus la même stabilité qu'à ses lumières. Quelle constance dans son amour pour son Dieu! quelle intrepidité dans ses résolutions! Point de périls qui les suspendent, point de dégoûts qui les altèrent, point d'obstacles qui les arrêtent, point de prétextes qui les éludent, point de contradictions qui les ébranlent, point de caprices qui les étouffent. Que vois-je ici, mes frères? quelles tempêtes et quels orages s'élèvent tout à coup! Le vent impur de l'aquilon et du midi souffle de toutes parts; quelle ligue furieuse! J'entends frémir toutes les passions déchaînées; l'enfer s'unit avec le monde, tous les sens à la fois se révoltent, le siècle étale ses prestiges, le plaisir ses amorces, la fortune ses perspectives brillantes, l'impiété ses sophismes, la volupté ses funestes douceurs; l'occasion est favorable, le moyen facile, le chemin court, la passion vive, mille intérêts divers se réunissent, tout se joint pour séduire le chrétien; le crime même qui le tente colore sa difformité, et fait illusion à son cœur. Où fuir, pour échapper à tant de pièges? Rassurons-nous,

notre héros s'indigne de nos alarmes; ses mains sont dressées au combat; il marche sur le lion et sur l'aspic; revêtu de toutes les armes de Dieu, il commande aux flots et à la tempête, un saint courage l'enflamme, une force divine le soutient, mille tombent à sa droite, et dix mille à sa gauche. Il ose défier et la mort et la vie, et le fer et le feu, et les principautés et les puissances, et le présent et le futur, et les éléments et la nature entière de le séparer jamais de l'amour de Jésus-Christ. Non-seulement il fait ce généreux défi, mais encore il est certain de son triomphe: *Certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque instantia, neque futura, neque alia creatura poterit nos separare a charitate Christi*. (*Rom.*, VIII, 38.) *Certus sum*, je suis certain, et c'est un homme qui tient ce langage. Quoi, un homme! ce fragile roseau, que le moindre souffle renverse, dont tous les éléments se jouent, et qui va se briser contre un grain de poussière! Oui, mes frères, ou plutôt c'est un chrétien, un enfant de la grâce, un fidèle qui vit de la foi, un héros qui peut tout dans celui qui le fortifie; disons plus encore, non ce n'est plus un mortel, il participe à la nature divine (*II Petr.*, I, 4), c'est une créature céleste.

Qui pourrait en effet ébranler cette grande âme? Comme Dieu, elle est indépendante de tout ce qui existe; elle a brisé tous ses liens; que pourrait-elle craindre? Le Dieu fort, le Dieu puissant la remplit et la possède: *Deus in medio ejus; non commovebitur*. (*Psal.* XLV, 6.) Elle ne dépend point de son corps, elle le captive; ni de ses passions, elle les combat; ni de ses penchants, elle les réprime; ni de ses goûts, elle les contredit; ni de ses caprices, elle les étouffe; ni de son propre jugement, elle l'immole; ni du monde, elle le condamne; ni des plaisirs, elle les fuit; ni de la fortune, elle la méprise; ni de ses biens, elle en voit le néant; ni des honneurs, elle les redoute; ni de ses maîtres, elle n'est soumise qu'à Dieu seul; ni de ses protecteurs, elle n'ambitionne rien; ni de ses amis, elle sanctifie ses attachements par des vœux surnaturelles; ni de l'exemple, elle lui résiste; ni des usages, elle ne suit que la règle éternelle; ni de la censure, elle ne craint que le juge suprême. Au-dessus des tentations, par l'habitude de les vaincre; au-dessus des événements, par sa résignation parfaite; au-dessus du temps, par la noblesse de ses prétentions; au-dessus de la mort, par son ardeur pour les biens célestes; au-dessus de l'univers entier, par l'élevation de ses sentiments: que la nature se confonde, que tout s'écroule sous ses pieds, que ses desseins échouent, que tout lui résiste, que Dieu semble l'abandonner, qu'il le favorise, que la prospérité l'élève, que les revers l'accablent, le chrétien, toujours fidèle à la vertu, marche d'un pas ferme entre la terre qui l'admire, et le ciel qui le contemple.

Je ne l'ignore pas, mes frères, et une

triste expérience ne nous l'apprend que trop, le chrétien, ainsi que le reste des hommes, a souvent, des faiblesses. Dieu, qui s'est plu, ce semble, à placer dans ses ouvrages la magnificence à côté du néant, permet souvent dans ceux qu'il aime le plus ces humiliations salutaires. Et comment d'ailleurs éviter de faire des chutes avec une chair de péché, quand il faut sans cesse recommencer le combat, quand la guerre et la paix sont également dangereuses, quand la résistance même a ses périls, quand notre propre vertu devient un piège, la victoire elle-même un écueil, quand des ennemis mille fois vaincus renaissent de leurs propres cendres, et que tout ce qui nous environne fournit des armes contre nous? Le chrétien pèche, il est vrai, mais l'image de Dieu, pour être affaiblie, n'est jamais défigurée; il pèche, mais ses faiblesses mêmes entrent, pour ainsi dire, dans la composition de sa grandeur, et les ombres qu'elles répandent sur sa sainteté ne servent qu'à en faire ressortir tout l'éclat. Il pèche, *mais son péché est toujours devant lui.* (Psal. L, 5.) Il en gémit amèrement, il déplore sa propre fragilité, et ses regrets sont souvent plus grands que ses fautes; il pèche, mais il cède plus à la force de ses penchants qu'il ne leur obéit : son péché est moins un crime qu'une faute, moins un égarement qu'un écart; il a été surpris plutôt que vaincu. Il pèche, mais, quoique opprimé, comme saint Paul (II Cor., IV, 8), il n'est jamais entièrement abattu; victime plutôt qu'esclave du péché, la vertu lui est toujours chère; en abandonnant un instant son devoir, il le respecte : il n'est que fragile, jamais il n'est infidèle. Il pèche, mais à l'exemple de l'Apôtre (II Cor., XII, 10), il n'est jamais plus puissant que lorsqu'il est infirme; comme Dieu, il sait tirer le bien du mal; sa faiblesse même devient sa force : semblable à ce pilote qui est souvent conduit au port par des vents orageux, il se sert des surprises de l'ennemi pour s'animer à la vigilance; il s'aguerrit par ses propres défaites; une sainte défiance de lui-même l'invite à de nouvelles précautions, il se rassure moins sur sa propre vertu; chaque faute l'avertit du danger, il fortifie les endroits faibles de son âme, il met ses pertes à profit, et triomphe jusque dans ses chutes. Enfin il pèche, mais ses fautes, bien loin de diminuer son amour, lui servent d'aliment; l'amour s'entretient par le repentir, il se nourrit dans les larmes. Ce sont de courtes absences qui rendent l'union plus douce et en resserrent les liens, de légères froideurs qui donnent à l'âme plus de feu, et n'en suspendent les sentiments que pour les rendre plus vifs et plus durables. Je ne crains pas de l'avancer, il doit à ses faiblesses les plus nobles de ses transports, et il semble qu'il serait moins grand, s'il était impeccable.

La sainteté du chrétien est donc immuable comme celle de Dieu. Comme Dieu, il ne change point, il est toujours semblable à

lui-même; uniforme dans ses désirs, inaltérable dans ses affections, constant dans ses démarches; comme Dieu, au-dessus de toutes les créatures, de toutes les circonstances, de tous les événements, de tous les intérêts, de toutes les séductions de tous ses ennemis : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

Que ne puis-je, mes frères, développer de plus en plus la vérité de cette divine ressemblance! Je vous montrerais le chrétien toujours occupé, comme Dieu, du bonheur des hommes, sans rien attendre d'eux; maître, comme Dieu, de sa propre félicité, parce qu'il ne désire rien ici-bas que ce dont il jouit; inaccessible aux caprices du sort, qui ne peut rien lui donner ni rien lui faire perdre; se suffisant à lui-même, se plaisant avec son propre cœur, sans remords, sans inquiétudes, sans alarmes; impassible comme Dieu, non en ce sens qu'il n'est point sujet aux traits de la douleur et à l'empire des souffrances, mais parce qu'il les reçoit avec résignation, les supporte avec courage, et que les maux que le ciel lui envoie ne sont que la source de ses consolations ou l'instrument de ses victoires. Je vous le montrerais tout esprit comme Dieu, parce que, n'accordant rien aux sens, il réduit son corps en servitude, et se joue en quelque sorte des révoltes de la chair; tout amour, comme Dieu, parce que la charité est la source de ses affections, le principe de ses mouvements, le grand et l'unique ressort de ses actions; tout vérité, comme Dieu, parce qu'il est sans fraude, sans dissimulation, et qu'une sainte ardeur dirige ses démarches, que sa bouche est toujours d'accord avec son cœur, que ses intentions sont aussi pures que ses œuvres; immortel comme Dieu, parce que son âme triomphe de la destruction de son corps, et que le moment de sa mort ne sera que l'instant de son réveil. Je vous le montrerais n'ayant avec Dieu qu'un même empire, puisqu'il règne sur les créatures; qu'une même conquête, puisque, par la foi, il a vaincu le monde; qu'une même volonté, puisqu'il fait celle du Père céleste; qu'une même autorité, puisqu'assis sur un trône il doit juger, à la fin des temps, les douze tribus d'Israël; enfin qu'un même bonheur, puisqu'il partagera un jour la même gloire : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

A la vue de cette assemblée de fidèles, par où puis-je mieux finir ce discours, mes frères, qu'en vous adressant ces sublimes paroles de l'Écriture : *J'ai dit : Vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut : «Ego dixi, Dii estis, et filii Excelsi omnes.»* (Psal. LXXXI, 6.) Un ancien admirateur de Rome, frappé des mœurs austères et des sentiments héroïques qui animaient tous les citoyens de cette dominatrice de l'univers, encore plus frappé de l'appareil imposant du sénat et de la hauteur de ces âmes étonnantes qu'il renfermait dans son sein, s'écria, dans sa surprise extrême, que cette

ville superbe ne formait qu'un temple, et qu'il y avait autant de rois que de sénateurs. Mes frères, ce spectacle était grand, sans doute; mais un spectacle plus grand encore vient ici frapper nos regards. Ce n'est plus une seule ville, c'est l'univers entier qui nous présente un temple auguste; ce n'est plus une foule de rois qui s'offre en ce moment à vos yeux, c'est une foule immense, permettez-moi l'expression, c'est un peuple de dieux : *Ego dixi, dii estis*. Qui de nous, à cette idée, ne sent pas son âme s'agrandir et s'élever? Qui de nous ne craindra pas de s'avilir, de flétrir de si nobles traits, et de déshonorer cette auguste ressemblance? Mais que fais-je ici, mes frères? viens-je donc amuser votre vanité et flatter votre orgueil? viens-je renouveler ici le même piège que l'ancien serpent tendit au premier des humains? Ah! chrétiens, malheur à moi si je venais vous inspirer cet étrange et superbe délire; ou plutôt, plaise à Dieu que vos âmes fussent capables de le concevoir! Il supposerait du moins en vous cette grandeur d'idées, cette sublimité de sentiments, cette haute ambition qui fait germer les grandes vertus, et la crainte que nous aurions de vous séduire deviendrait par là même le plus beau titre de votre gloire. Mais non, il n'est que trop vrai que ce piège n'est point à redouter pour nous; un sommeil léthargique, un funeste engourdissement nous met à l'abri d'une pareille tentation. Bornés comme nos possessions et nos domaines, enivrés de chimères aussi frivoles que nos biens et nos titres, nous ne sentons point notre dignité véritable; nous soupçonnons à peine notre ressemblance avec Dieu, et je tremble de n'avoir dépeint dans mon discours qu'un fantôme imaginaire. O hommes! il est donc arrêté que nous ne savons être que vains. Jamais un noble orgueil, un saint enthousiasme ne nous élève au-dessus de nous-mêmes, et je vois ces enfants du Très-Haut, aussi vils que les enfants de la terre, confondus dans la foule du reste des hommes, se traîner dans la même boue, ramper avec le vulgaire, emprunter son langage, ses erreurs, ses faiblesses, et mériter que nous leur appliquions ces paroles de la même Ecriture : *J'ai dit : Vous êtes des dieux, mais vous mourrez comme les autres hommes* : « *Verumtamen sicut homines moriemini*. » (Psal. LXXXI, 7.) O! de quelle hauteur l'âme régénérée est descendue! Fille éclatante de Sion, comment un si sombre nuage a-t-il donc obscurci ta gloire? Comment a pu s'éteindre cette flamme céleste qui brillait sur ton front? Quelle chute, grand Dieu! dans quel abîme t'es-tu plongée, et qui pourra jamais en sonder la profondeur : *Quomodo cecidisti?* (Isa., XVI, 12.) Le temple de l'Esprit-Saint est devenu le repaire de l'esprit immonde; le siège de la vérité, le jouet du mensonge; le centre de toutes les lumières, la victime de toutes les illusions; et le sanctuaire de toutes les vertus, l'asile impur de toutes les passions. Je cherche l'image de Dieu, et je ne trouve

que l'image du monde, l'image de l'ambition et de la cupidité, l'image de l'intempérance et de la volupté, de la dissension et de la discorde, l'image du chaos; oserai-je le dire, l'image de l'enfer? Qu'ai-je donc fait, mes frères? je vous ai appelés chrétiens; hélas! j'ai profané ce nom auguste. Quoi donc! ne sentirons-nous jamais toute la grandeur de notre destinée! C'est à nous à réfléchir ici-bas l'éternelle beauté, à retracer, comme dans un miroir, ses adorables perfections; c'est à nous à rendre Dieu visible, à le montrer par nos vertus, à l'annoncer au monde par la beauté de l'ordre moral, comme le jour le montre au jour par la beauté de l'ordre physique. Mes frères, élevons donc nos cœurs; laissons la terre aux enfants de la terre; brisons, avec une fierté généreuse, les chaînes qui nous y attachent. Pourquoi y concentrer nos prétentions et nos désirs? Ah! l'ambition d'un chrétien doit n'avoir point de bornes. Notre crime n'est pas d'être ambitieux, c'est de ne l'être qu'à demi. Soyons-le donc jusqu'à l'infini. Que l'éternité seule soit la mesure de nos espérances; l'éternité, où l'image auguste dont nous portons l'empreinte sera perfectionnée, et où nous deviendrons, dans un sens plus noble et plus vrai, semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est. (I Joan., III, 2.) Ainsi soit-il.

SERMON VI.

APOLOGIE DES GENS DE BIEN.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (Joan., VIII, 46.)

Qui de vous me reprendra de péché?

Si jamais homme a pu faire un pareil défi, si jamais sage a pu dire avec cette noble confiance et avec la sainte hauteur que donne la vertu : Qui me reprendra de péché? c'est sans contredit l'Homme-Dieu, la vraie lumière d'Israël, et ce juste par excellence dont chaque parole était une leçon, et chaque action un exemple. Cependant la calomnie et la méchanceté ne respectèrent pas sa vertu. Toujours en butte aux traits des pharisiens et au déchaînement de l'orgueilleuse Synagogue, ses plus nobles actions n'eurent que des contradicteurs; d'amères railleries furent le prix de ses démarches les plus saintes : sa touchante indépendance, on l'appelait relâchement; son zèle infatigable, on le traitait d'obstination; et il n'y eut pas jusqu'à ses œuvres miraculeuses que la prévention ne se fit gloire de flétrir, ou que l'envie ne prit plaisir à méconnaître.

Et maintenant quelle vertu osera se promettre plus de justice, ou attendre plus de ménagement? Si c'est ainsi qu'a été traité le maître, que sera-ce donc des serviteurs? (Matth., X, 25), et si la source, autant que le modèle de toute sainteté, ne fut point à l'abri de profanes censures, qui peut se flatter désormais d'échapper à la malignité des discours, ainsi qu'à la contradiction des jugements du monde.

Aussi, telle a toujours été la destinée

triste ou glorieuse des gens de bien, de voir sans cesse la satire attachée à leurs pas, comme l'insecte cherche de préférence les fruits les plus parfaits : d'être contraints de se justifier, quand ils devraient n'avoir que des hommages à recueillir, et de vérifier à chaque instant cette parole de l'Apôtre, que la persécution attend tout disciple de la piété qui aura le courage de professer ses saintes règles, et d'arborer son étendard. (II *Tim.*, III, 12.)

Mais si le monde a toujours condamné tout ce qui ne lui ressemble pas, si la simplicité du juste ainsi que parle l'Esprit-Saint (*Job*, XII, 4), a toujours été méprisée, quand a-t-elle jamais rencontré plus d'obstacles ou essuyé plus de mépris que dans le siècle où nous vivons ? siècle d'excès et de licence, qu'il est d'autant plus difficile d'édifier, qu'il est plus aisé de le scandaliser ; siècle de raison prétendue, où les plus vives impressions de l'esprit de Dieu sont dégradées sous le nom d'enthousiasme, où les menaces de la foi sont regardées comme des terreurs populaires, les héroïques austérités comme les excès d'une raison blessée, les saintes craintes de la vertu comme de vils scrupules, tout spectacle de piété comme un vain jeu de l'imposture, et dont l'esprit de hauteur, de contradiction, de superbe mépris, paraît d'autant plus incroyable, qu'il affecte de se cacher sous un air de sagesse et de modération.

Ainsi la religion blasphémée dans ses mystères, combattue dans ses preuves, outragée dans sa morale, profanée dans ses sacrements, dédaignée dans son culte, est encore persécutée dans ses enfants ; et comme si ce n'était pas assez d'avoir à déplorer l'aveuglement et les scandales des mondains, il faut encore que nous soyons réduits à la honteuse nécessité de faire l'apologie des serviteurs de Jésus-Christ.

Faisons-la donc, chrétiens, puisque le monde nous y force ; osons prendre le parti de ces amis de Dieu, honneur de la piété, honneur de la nature, de ces âmes sublimes, vrai sanctuaire de la Divinité, et ses plus augustes images. Ranimons leur courage, et consolons leur foi, en confondant leurs injustes contradicteurs. Et dans quel lieu est-il plus à propos et plus juste de les combattre qu'au milieu de la cour, dont le plus grand malheur est de tourner la vertu en ridicule, où presque tous ont intérêt qu'elles soient sans crédit, où tout, excepté elle, est toléré, et où enfin, peu content de n'être pas chrétien, on ne veut pas même pardonner de l'être ? Montrons d'abord combien est criminelle en elle-même la prévention injuste du monde contre les gens de bien ; faisons voir ensuite combien elle est funeste dans ses suites et dans ses effets ; c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est sans doute, chrétiens, un grand et beau spectacle que de voir la vertu victo-

rieuse des passions et des erreurs de tous les siècles, s'élevant avec majesté à travers cet amas d'opinions qui se succèdent tour à tour, et se détruisent les unes par les autres ; tous les peuples se réunissant pour adorer sa céleste beauté, malgré les préjugés qui les divisent et les distances qui les séparent ; le vice, son éternel fléau, toujours difforme et hideux, sous quelque forme qu'il se présente et quelque couleur qu'il emprunte, ne pouvant pas plus s'allier avec elle que la plus sombre nuit avec l'éclat du jour ; et par cet immuable empire contre lequel rien ne prescrit, montrant à l'univers qu'il est en elle je ne sais quoi d'auguste et de divin, plus fort que les révolutions, et supérieur à la nature entière. Mais combien notre surprise égale notre indignation, quand nous considérons cette même vertu si triomphante tant qu'elle se montre en idée, et néanmoins si décriée dès que nous la voyons dans la réalité ; si adorée universellement dans son divin original, et presque toujours méprisée dès qu'elle vit et se rend sensible dans la personne des gens de bien ; enfin si grande dans cet unanime concert qui reconnaît ses règles immortelles, et presque toujours avilie dans cette guerre criminelle que l'on déclare à ceux qui en font profession : je dis, mes frères, criminelle, et par l'étrange facilité avec laquelle on les juge, et par l'odieuse malignité avec laquelle on les censure !

Criminelle facilité avec laquelle on juge les gens de bien. En vain la raison nous apprend que plus la corruption est générale, plus nous devons avoir d'estime et de respect pour ces âmes nobles et pures qui ont le courage d'y échapper ; que plus la sainteté est rare, plus les fidèles qui en font une profession ouverte méritent nos hommages, et que notre vénération pour eux doit augmenter à proportion des scandales et des horreurs dont la terre est souillée ; en vain la foi nous dit que l'on ne peut sans crime prévenir le jugement du souverain scrutateur, et qu'enfin tout est confondu sur la terre, si les hommes se rendent juges des intentions et des pensées : tous ces motifs réunis n'arrêtent point la témérité de nos conjectures ; sans aucune apparence, et même contre toute apparence, nous jugeons tous les gens de bien. Ces hommes vénérables, honneur de la piété, honneur de la nature, ces héros magnanimes, vrai ornement de l'univers, nous les traduisons sans pudeur au tribunal de la malignité publique, comme des imposteurs qui ne font de leur dévotion que le masque de leurs vices, comme des anges de ténèbres, qui, transformés en anges de lumière, dégradent la piété par le honteux trafic qu'ils ne rougissent pas d'en faire ; nous ne voyons en eux que des hommes trompeurs que la seule crédulité des simples révère et canonise, qui ne paraissent plus vertueux que parce qu'ils ont eu plus d'art pour cacher leurs faiblesses ; et, comme si le nombre des méchants n'était pas assez alarmant, nous vou-

lons en grossir la liste déplorable en affectant de tenir pour suspecte toute vie chrétienne.

Écoutez les discours du monde. Ce grand est régulier, mais c'est par ambition; ce riche est modeste, c'est par avarice; cet homme est charitable, mais par ostentation; ce courtisan respecte la décence et les mœurs, c'est qu'il a ses vues; cette femme donne aujourd'hui de grands exemples de vertu, c'est pour se venger de la nécessité de renoncer aux plaisirs; celle-là s'est retirée du monde, c'est dépit et secret désespoir; celle-ci est de toutes les bonnes œuvres, c'est pour jouer un rôle et se donner quelque importance. Ainsi, ce qu'on appelle sainteté dans les hommes n'est plus un mérite ni une vertu aux yeux des frivoles mondains : ce n'est qu'un personnage par lequel chacun tend à ses fins; l'on n'est sage que pour le public, et le plus dévot n'est que le plus habile; l'on ne cherche Dieu que pour mieux se retrouver soi-même, et enfin plus on parle de Dieu et de la religion, moins on croit et à l'un et à l'autre : c'est-à-dire, chrétiens, que nous concluons la perversité des motifs, de la pureté même de la conduite. Ainsi on serait d'autant plus sûr de perdre votre estime, qu'on paraîtrait la mériter davantage; il faudrait d'autant moins croire à la vertu, qu'elle se montre plus éclatante et plus parfaite; et plus on sert Jésus-Christ avec zèle et avec ardeur, moins on serait digne de vos ménagements et de votre indulgence.

Mais où en sommes-nous donc, mes frères, si les apparences ne signifient rien, si les dehors ne répondent de rien, si une vie sainte et louable est livrée sans pitié à la témérité des conjectures? Quelle règle aurons-nous pour déterminer en ce monde où est le vice, où est la vertu? Et vous-mêmes, chrétiens, que ce discours regarde, que diriez-vous, si ces gens de bien, sur la sincérité desquels vous aimez tant à rassembler des nuages, interpréteraient malignement ces vertus humaines dont vous faites parade, et si, se permettant d'en rechercher le motif, ils se plaisaient à avilir ces qualités brillantes qui sont si vaines devant Dieu, et si imposantes pour le monde? s'ils disaient, par exemple, que vos beaux sentiments d'honneur et de probité ne sont qu'un vain langage, votre désintéressement qu'un orgueil déguisé, votre douceur qu'une souplesse adroite, votre affabilité qu'une vanité plus raffinée, votre facilité de caractère qu'un art de mieux faire votre cour, votre empressement à obliger qu'un vil besoin de protéger, vos services auprès du prince qu'un attachement à ses faveurs, et non à sa personne; et qu'enfin toute votre vie de courtisan n'est qu'un rôle continu où vous flattez pour tromper, où vous dissimulez pour mieux nuire, où vous cachez les haines pour mieux préparer les vengeances, et où toute la politesse n'est que l'art de se passer des vertus qu'elle imite : combien alors vous vous croiriez en droit de blâmer leur

témérité; et quelque raison qu'ils aient de soupçonner vos vertus tout humaines, avec quelle vivacité crieriez-vous à l'injustice! Allons plus loin. Si, jugeant vos démarches même les plus suspectes, ils vous disaient à vous, magistrats, que ces présents multipliés aveuglent votre justice et souillent votre ministère; à vous, jeunes personnes, que ces parures recherchées ne sont point sans intention; à vous, hommes du monde, qu'on a raison de parler de certaines assiduités, et que ces liaisons si tendres, que vous appelez attachement, méritent un autre nom; à vous, hommes parvenus, que cette fortune si subitement grossie vous arriva par des voies suspectes, et que, si vous vous faites honneur de votre bien, c'est aux dépens d'autrui. quelle nouvelle indignation ne feriez-vous pas éclater! comme vous nous diriez alors que l'on ne peut, sans un vrai fonds de corruption, soupçonner ainsi ses frères; qu'il n'y aura plus rien d'innocent et de permis, s'il faut donner à tout un air de crime, et que cette témérité qui veut trouver à tout quelque vice caché, mérite également et les foudres du ciel, et l'horreur de la terre. Quoi donc! on sera corrompu en présumant le mal sous les apparences du mal, et on sera sage d'accumuler les doutes et les soupçons sur les apparences du bien; vous nous taxeriez d'injustice si nous jugions trop légèrement vos démarches les plus suspectes, et vous croyez avoir le droit d'empoisonner les plus saintes actions! Quoi! vous voulez des égards et des ménagements pour vos désordres et vos scandales, et vous n'en voulez point pour la vie la plus chrétienne! quoi! vous voudriez qu'on excusât toujours par l'intention les exemples les plus mondains, et vous osez prêter les motifs les plus vils aux actions les plus louables! Hommes injustes, souffrez au moins, pour être conséquents, que nous soupçonnions des dehors qui sont tous contre vous, ou respectiez des apparences qui sont toutes pour la piété.

Y avez-vous jamais pensé, superbes contempteurs de la piété chrétienne? avez-vous jamais réfléchi sur l'étrange témérité qui se plaît à jeter des soupçons sur la droiture des gens de bien? Ah! si vous pouviez être témoins de ce qui se passe en certaines âmes solidement pieuses, si vous pouviez savoir avec quel soin tant de véritables chrétiens nous cachent leurs vertus sublimes, avec quel noble désintéressement ils se dévouent au bien public, avec quelle tendresse ils portent tous les hommes au dedans de leur cœur; si vous pouviez les voir toujours grands sans penser à l'être, toujours bons sans songer même qu'on puisse ne l'être pas; si vous découvriez à la fois et leur délicatesse de conscience, et leur droiture d'intention, et leur généreux oubli des injures, et leur empire sur les plaisirs, et ce mépris de l'opinion qui ne connaît que les principes, et cette héroïque résignation que la philosophie cherche en vain dans son

sage ; si, dis-je, tant d'héroïsme et de vertu vous était révélé, vous auriez horreur de vous-mêmes, vous n'oseriez lever les yeux en présence de ces grands cœurs : tout corrompas que vous êtes, vous baiseriez avec vénération la trace de leurs pas, et frappés de l'état divin auquel la religion peut élever une âme, vous iriez jusqu'à respecter les apparences de la fausse piété, de peur d'être exposés à l'horrible danger de méconnaître la véritable.

En vain nous diriez-vous que vous auriez pour leur vertu tout le respect qui lui est dû, si vous les jugiez tels que nous venons de les dépeindre ; car sur quel fondement jugez-vous donc leurs intentions, et accusez-vous leurs pensées ? Quel si grand intérêt ont-ils donc de paraître différents d'eux-mêmes ? Voyons-nous maintenant qu'on parvienne beaucoup par la voie de l'hypocrisie ? La profession de la piété est-elle un sûr moyen pour arriver à la faveur ? le respect extérieur pour la religion est-il un droit certain pour être respecté ? est-ce par là qu'on peut réussir dans le monde ? est-ce à ce titre qu'on y domine et qu'on y brille ? Les déférences, les ménagements, les applaudissements et les éloges, pour qui sont-ils ? Ah ! quand ils reviendront ces temps heureux, où la piété était censée un vrai mérite, où la réputation de sainteté ouvrait le chemin de la fortune et du crédit, où le scandale perdait un homme sans retour, où les plus grands talents étaient comptés pour rien, s'ils n'étaient soutenus par des vertus encore plus grandes : alors peut-être nous pourrions parler d'hypocrisie et d'imposture ; mais dans un siècle où le scandale est du bon ton, et la décence un ridicule ; où l'intrigue et l'audace ouvrent la porte à tout, où le mondain se fait un titre de sa propre licence, un jeu de ses égarements ; où de tous les personnages, le plus triste à jouer, c'est celui d'homme de bien ; où l'on ose penser qu'il faut laisser la dévotion à qui n'a rien de mieux à faire, où l'on dit hautement que le dévôt n'est bon à rien, et où la plus grande fortune qu'il puisse attendre des hommes, c'est d'échapper à leurs censures par leur oubli : il ne lui faut pour être cru que sa courageuse profession de piété, et la plus grande preuve de sa vertu est sa vertu même. Vous les respecteriez, si vous les jugiez tels ! et voilà précisément votre crime : c'est d'affecter de nous louer sans cesse la religion et la justice, et de prétendre que l'homme juste et religieux n'est plus qu'un être imaginaire ; c'est de célébrer magnifiquement la morale de l'Evangile, et de vouloir en même temps qu'il n'enfante que des pharisiens et des hypocrites ; c'est de paraître respecter la vertu en spéculation, et de répandre en attendant l'opprobre et le mépris sur ceux qui la pratiquent ; c'est de faire quelquefois l'éloge de la sainteté pour conserver encore quelque idée avantageuse de vous-mêmes, et de rendre suspects ceux qui en font profession, pour nous en donner la plus affreuse

idée ; et séparant sans cesse le christianisme de ceux qui en arborent l'étendard, de n'élever si haut son excellence et sa beauté que pour nous rendre plus odieux les serviteurs de Jésus-Christ.

Vous les respecteriez si vous les jugiez tels ! eh quoi ! croiriez-vous donc impossible toute piété dont vous ne trouvez pas en vous-mêmes le sentiment où l'idée ? La vertu vous serait-elle si étrangère, vous semblerait-elle si extraordinaire et si miraculeuse, que dès qu'elle paraît vous la preniez pour un fantôme ? ou bien jugeriez-vous toujours de la façon de penser des autres hommes par la vôtre ? penseriez-vous que tout est faux dans leur dévotion, parce que rien n'est vrai dans votre conduite ; qu'ils jouent le personnage de la piété, parce que vous jouez celui de l'honnêteté, de la candeur, de l'humanité, de la franchise ; qu'ils sont tous hypocrites, parce que vous êtes dissimulés et fourbes ; que la charité n'est pas dans leur cœur, parce que votre bienfaisance n'est que sur vos lèvres ; que leur sagesse n'est qu'un masque, parce que votre philosophie n'est qu'un nom ; et qu'enfin il n'est plus de cœurs droits, généreux et sincères, parce que vous n'avez pour maître que l'intérêt, et pour ami que la fortune ?

Vous les respecteriez si vous les jugiez tels ! et pourquoi donc, mes frères, les juger autrement ? Serait-ce parce qu'il y a eu, et qu'il y a même encore de faux dévôts qui ont trompé le monde ? Et voilà donc encore une témérité nouvelle, de faire du crime de quelques-uns le crime de tous ; de donner à entendre qu'il n'y a point de véritable vertu, parce qu'il est des imposteurs qui n'en ont eu que les dehors, et de vouloir déshonorer la véritable profession de la piété, parce qu'il est des monstres qui trop souvent ont abusé de son image. Trop injustes mondains, et sous quel jour vous peignez-vous donc l'humanité entière ? car, s'il faut se méfier de ceux qui font le plus de bien, il ne faut pas au moins avoir plus de confiance dans ceux qui font le plus de mal. Si la pratique des vertus n'est que le masque des injustices et des passions, quelles horreurs ne doit pas receler la vie de ces mondains, où tout est volupté, scandale et licence ! Infortunés ! bannissez-vous donc de ce monde, où l'honneur, la bonne foi, la sublime piété, ne sont que des chimères ; sortez donc au plus tôt de ce repaire impur de la perversité, ou plutôt laissez-nous croire à la vertu, laissez-nous cette douce persuasion, que l'innocence et la fidélité ne sont point exilées de la terre ; et dussions-nous y être souvent trompés, aimons à nous dire à nous-mêmes que, parmi cette foule de crimes et de malheurs qui la désolent, il est encore des âmes pures et sincères qui l'honorent par leur vertu, et la consacrent par leur présence.

Mais il est encore envers les gens de bien une injustice plus commune, c'est l'odieuse malignité avec laquelle on les censure. On

n'ose pas toujours noircir leurs intentions, et leur prêter le masque affreux de l'imposture, mais ils n'en sont pas moins l'objet de nos sanglantes dérisions; on rend souvent hommage à leur droiture, mais ils n'en sont pas moins immolés sous le glaive de la satire; on respecte leur bonne foi, mais on répand sur eux les traits les plus amers du ridicule; et affectant toujours de découvrir des taches dans ces astres qui nous éclairent, nous nous faisons comme un devoir d'exagérer leurs défauts, ou un triste plaisir de dénigrer leurs vertus : *Considerat peccator justum, et quærit mortificare eum.* (Psal XXXVI, 32.)

Or, quoi de plus odieux que de voir ces mondains, si indulgens et si faciles pour eux-mêmes, qui prétendent justifier leurs plus viles passions par les difficultés insurmontables de la vertu; qui opposent sans cesse l'infirmité de la nature aux plus grossiers égarements; de les voir, dis-je, devenus tout à coup inexorables et cruels envers les âmes saintes, porter contre elles un jugement plus rigoureux que celui de Dieu même, exiger d'elles une perfection pour laquelle l'homme n'est pas fait, leur commander une vertu plus qu'angélique, ne pardonner ni saillie à leur humeur, ni vivacité à leur caractère; et plus charmés de cent vices à reprendre que d'une vertu à imiter, se servir des faiblesses des gens de bien pour déprécier leurs vertus, au lieu de se servir de leurs vertus pour faire grâce à leurs faiblesses: comme si l'on n'avait plus de vertus dès que l'on a quelques défauts, ou que l'on ne méritât plus ni égard ni respect, parce qu'on n'a pas toutes les vertus; comme si leur vie entière d'intégrité, de justice et de bonnes œuvres, ne devait pas effacer quelques moments de fragilité, ou qu'il ne fallût pas du moins songer à acquérir leurs perfections, pour avoir quelque droit de relever avec tant de sévérité leurs plus excusables faiblesses?

Mais tous ces gens pieux ont de bien grands défauts! Pas si grands, mes frères: car, si vous voulez être justes, vous trouverez que ces défauts si exagérés seraient à peine remarqués dans ces prétendus sages dont le siècle s'honore; vous sentiriez que ces faiblesses si énormes seraient encore des vertus pour vous; et bientôt vous reconnaîtrez que la terre ne serait plus qu'un lieu de paix et de délices, l'aimable séjour de la félicité, si tout à coup tous les mondains qui vous ressemblent venaient à n'avoir pour tout vice que ces mêmes défauts qu'ils reprochent avec tant d'amertume à tous les gens de bien. D'grands défauts! Je l'avoue, mes frères; rien n'est en effet plus dur, plus fâcheux ni plus incommode que ces hommes de bien, qui ne partagent aucune intrigue, qui ne sont d'aucun parti que de celui de la vertu, qui ne veulent jamais rendre service contre leur conscience, qui se font scrupule de la moindre affaire douteuse, et qui, tenant toujours superstitieusement aux anciennes maximes, osent en-

core trouver que les spectacles sont dangereux, et qu'une vie de plaisirs ne peut jamais être chrétienne, osent encore nous dire qu'il vaut mieux sauver son âme que de gagner l'univers. De grands défauts! O vous qui m'écoutez, que vous entendez mal vos intérêts! car, si les partisans de la piété sont, selon vous, si pleins d'antipathie et d'humeur, d'orgueil et d'amour-propre; s'ils ont encore tant d'attachement à leurs intérêts, tant de sensibilité pour les injures, tant de bizarrerie dans le caractère, qu'êtes-vous donc, mondains, vous qui n'avez nulle espèce de frein et nul principe de conduite? Si l'homme se retrouve si souvent dans le chrétien, que sera-ce de vous qui n'avez point de morale? si la nature est encore si défectueuse sous l'empire de la grâce, que doit-elle être sous l'empire de vos passions? si le juste ne peut se corriger en tout, que faut-il donc penser de vous qui ne voulez vous corriger sur rien? s'il est encore imparfait celui qui veut au moins gagner le ciel par ses bonnes œuvres, que sera-ce de vous qui trouvez si beau de penser que, même par les vices, on ne mérite pas l'enfer? si l'ami de la vertu est encore si près du vice, que sera-ce de vous à qui le nom même de la vertu est odieux et insupportable? et si la lumière qui brille dans les gens de bien n'est que ténèbres, que sera-ce donc des ténèbres elles-mêmes? De grands défauts! Mais non, mes frères, non, ce ne sont pas leurs défauts qui vous blessent, ce sont leurs vertus qui vous incommode; ce ne sont pas leurs faiblesses qui vous révoltent, c'est leur sainteté elle-même qui vous déplaît, ce sont leurs exemples qui vous sont à charge, c'est leur présence qui vous humilie, c'est leur perfection qui vous désespère, c'est leur bonheur qui vous fait envie, et vous ne haïssez dans leur piété que la piété elle-même. Vous craignez leur aspect comme des yeux malades craignent l'éclat du jour; vous soupçonnez leur vertu, parce que vous voulez, pour votre tranquillité, que les plus gens de bien vous ressemblent; vous n'affectez de les censurer que pour vous dispenser de les imiter; vous les traitez d'insensés, parce que le parti qu'ils ont pris vous fait sentir sans cesse que vous l'êtes vous-mêmes; vous ne relevez leurs vices prétendus que pour mieux vous dissimuler à vous-mêmes vos propres égarements; vous ne leur pardonnez rien, parce que vous voulez vous pardonner tout; et, comme dit saint Jérôme, pour vous excuser de n'être pas saints, vous voulez que personne ne le soit ou passe pour l'être.

Seront ils au moins plus heureux, et réussiront-ils plus auprès de nous, quand ils seront exempt de ces défauts et de ces faiblesses que nous exagérons avec tant de complaisance? C'est la grande injustice du monde de chercher encore à les avilir par leurs propres vertus, et, ne pouvant censurer directement l'homme pieux, de décrier la pratique de la piété elle-même; de

nous la présenter tantôt comme une profession inutile et oiseuse, tantôt comme une faiblesse populaire, toujours comme une singularité bizarre qui n'annonce pas moins du faux dans l'esprit que de la petitesse dans l'âme, et digne, en un mot, de toute la pitié du sage.

Oui, chrétiens, un des plus tristes préjugés contre les gens de bien, c'est de ne voir en eux que d'inutiles citoyens, dont les jours, consumés en de vaines prières, sont perdus pour le bonheur public; c'est de les comparer à ces animaux que vit Ezéchiël, ayant des ailes pour la méditation, jamais des mains pour le travail; et, comme s'il fallait oublier Dieu pour mieux servir les hommes, de demander avec un froid mépris ce que font donc tous ces gens pieux sur la terre: *Justus autem quid fecit?* (*Psal.*, X, 4.)

Ce qu'ils font? C'est sans doute quelque penseur qui nous propose cette question; mais qu'il daigne nous écouter, et nous lui répondrons: Ils font tout le bien que vous ne faites pas; vous prêchez la vertu et ils la pratiquent; vous donnez des leçons, eux des exemples; vous cultivez la morale comme un amusement, et eux comme un devoir; vous faites des analyses savantes sur le cœur humain, ils épurent, ils sanctifient le leur; vous faites des traités sur le bonheur public, et ils y travaillent efficacement par leurs œuvres. Ce qu'ils font? Eh quoi! mes frères, l'auriez-vous déjà oublié? ne sauriez-vous donc plus que c'est cet homme de bien qui vous a donné si souvent des conseils salutaires, qui vous a tant de fois défendu contre la calomnie, qui, si souvent partageant vos disgrâces, a pleuré avec vous, et dans le sein duquel vous alliciez si souvent verser votre chagrin et déposer vos confidences, tandis que vous ne trouviez dans le monde que des rivaux à craindre ou des imposteurs à fuir? Ce qu'ils font? Demandez-le aux pauvres qu'ils assistent, aux infirmes qu'ils secourent, à leurs enfants qu'ils élèvent dans la crainte de Dieu et dans l'amour de leurs semblables. Sages du siècle, vous feignez de ne pas le voir; mais ce sont tous ces hommes si inutiles qui vont surprendre les malheureux dans leurs asiles solitaires, qui font les bonnes œuvres de tous les jours et de tous les moments, qui encouragent tous les établissements utiles; c'est dans les temples qu'ils apprennent à aller dans les hôpitaux; c'est au pied de la croix qu'ils apprennent à soulager l'humanité souffrante; c'est dans l'esprit de piété que les anime qu'ils puisent le courage de préférer constamment les vertus obscures aux actions éclatantes, et de s'oublier eux-mêmes pour ne chercher dans le bien d'autre récompense que la pratique du bien même. Otez à l'univers ces hommes de sainteté et de prières, et tout à coup est tarie la source de la charité publique, et l'orphelin se trouve sans appui, et la société se voit la proie ou de ces faiseurs de projets qui la plaignent sans la servir, ou de ces sages

orgueilleux qui la corrompent en se vantant de l'éclairer.

Vous insistez, et, toujours aveuglés par vos injustes préventions, vous insultez aux petitesse des gens de bien; vous flétrissez ces observances que leur inspire la ferveur, vous demandez à quoi bon tant de pratiques, et si la vraie vertu peut consister dans tant de minuties? Insensés! et vous ne voyez pas que ce qui paraît si minutieux dans l'objet, peut être très-grand et très-sublime dans le motif; que Dieu, tout grand qu'il est, ne peut guère être honoré que par de petites choses, et que le vrai moyen de nous élever jusqu'à lui, c'est de nous abaisser devant sa majesté par ces pratiques simples et communes, symboles naturels de notre dépendance et de notre néant. Sans doute que la vertu ne vit que par le sentiment, et que son vrai trône est dans l'âme; mais s'il est vrai que ces pratiques extérieures ne font pas seules la véritable piété, il ne l'est pas moins que la véritable piété ne saurait subsister sans ces pratiques extérieures; que ces observances, à vos yeux si minutieuses, l'exercent et la soutiennent; et que tour à tour contrariant la volonté et humiliant l'esprit, elles deviennent dans une âme sainte une source féconde de sacrifices et de vertus, de victoires et de mérites.

Mais vous, qui trouvez tant de petitesse dans ces pratiques de la piété, dites-nous donc ce que c'est que votre vie: expliquez-nous pourquoi vous êtes si empressés, si agités; quelle si grande affaire vous fait sans cesse revenir de la ville à la cour, de la cour à la ville; quels si grands intérêts concentrent tous vos soins, absorbent toutes vos pensées. Hommes du monde, que vous seriez honteux de vous-mêmes, si ces gens pieux, dont vous dédaignez tant les petitesse, vous faisaient remarquer et comment un rien vous amuse, et comment un rien vous attriste; s'ils vous montraient et la ridicule importance que vous mettez à des frivolités, et ce mouvement éternel qui n'a d'autre objet que le mouvement, et ce sérieux aussi triste que vain qui couvre vos intrigues, et ces conversations d'où les calomnies et les médisances ne peuvent pas même chasser l'ennui. Vous leur demandez, comme autrefois la femme de Job (*Job*, II, 9), s'ils demeurent encore dans leur simplicité; et ils vous demandent à leur tour, si vous trouvez dans vos fades adulations et dans vos basses complaisances, dans la stupide idolâtrie qui vous enchaîne aux pieds des gens en place, dans ces soins éternels pour leur plaire, plus de noblesse et de sérieux que dans les pieux exercices qui nourrissent leur foi. Vous riez de leurs minuties, ils plaignent votre aveuglement; vous dédaignez leurs œuvres populaires, ils ne comprennent ni vos soucis rongeurs, ni vos fatigues puériles; vous insultez à leur faiblesse, ils ont pitié des ineptes futilités qui tourmentent votre existence; vous leur reprochez le temps qu'ils passent dans les temples, et ils vous demandent compte de

celui que vous passez dans les bals et dans les visites, dans ce commerce d'étiquette et de compliments éternels.

Mais enfin, quelle est donc votre religion à vous, mes frères, qui trouvez dans la piété tant d'oiseuses vertus, tant de pratiques minutieuses, tant de bizarres singularités? Vous nous direz sans doute que vous êtes d'honnêtes hommes, mais que vous n'êtes pas dévots; car voilà, mes frères, le refrain éternel, la maxime favorite avec laquelle les prétendus sages du siècle croient répondre à tout. Vous n'êtes pas dévots! non, sans doute, puisque vous n'êtes pas chrétiens, puisque Dieu n'est plus rien pour vous, et qu'à force de simplifier la religion, il ne vous reste plus qu'un simulacre inanimé où rien ne parle à votre cœur, qu'un culte arbitraire où rien ne fixe votre esprit. Vous n'êtes pas dévots! ah! mes frères, il y a longtemps qu'on le soupçonne; on le voit bien à vos scandales, à vos dissipations, à cette vie mondaine, toute sans fruit devant les hommes, et sans mérite devant Dieu: on sent bien qu'effectivement vous traitez en grand la morale, que vous avez les grands principes, que vous savez fort bien vous plier aux grandes circonstances, profiter de l'occasion, et vous mettre au-dessus des règles; que, méprisant ces ridicules abstinences, vous préférez à tout le repos et la santé; que, ne consommant pas votre temps en prières, vous le perdez dans les plaisirs, et que n'ayant pas de scrupules, vous n'avez guère de remords.

Vous êtes d'honnêtes hommes! oui, mes frères, et vous avez tant d'humanité, que, si vos vœux étaient remplis, tous les cachots seraient ouverts, tous les fers des scélérats brisés: et tant de scrupules sur les dettes du jeu, que, pour y satisfaire, vous avez même oublié ce que vous devez à l'ouvrier et au pauvre; et vous êtes si charitables qu'au lieu que personne n'en doute, vous avez soin que la plus vile aumône soit dûment consignée dans les fastes de la renommée. Vous êtes honnête homme! oui, c'est avec cette honnêteté, que, magistrat, vous vendez la justice; que courtisan, vous trahissez la vérité; qu'écrivain, vous mentez au public sans honte et sans pudeur: c'est avec cette honnêteté que vous rampez pour parvenir, que vous flattez ceux que vous méprisez, que vous perdez ceux dont vous avez à vous plaindre; c'est avec cette honnêteté que l'envie vous ronge, que l'avarice vous domine, que l'ambition vous dévore, et que misérable jouet des passions les plus rampantes et des vices les plus honteux, vous ne gardez de la vertu que ce qu'il vous en faut pour votre honneur ou pour votre fortune. Vous êtes honnête homme! je vous entends, vous êtes l'ami de toutes les religions, ce qui veut dire que vous n'en avez aucune, ou que vous n'avez que celle que vous vous composez vous-même, celle qui ne vous impose aucun devoir pénible et n'exige aucune violence, celle qui s'arrange fort bien avec vos goûts chéris et met tous vos pen-

chants à l'aise, celle enfin qui borne votre philosophie à je ne sais quelles belles paroles, vos obligations à ces vertus publiques dont l'amour-propre ne souffre rien, et avec lesquelles vous vous croyez vertueux, quand vous ne faites que pallier vos vices. Vous vous croyez bon citoyen, quand vous ne trahissez pas la patrie; noble et généreux, quand vous ne faites pas de bassesses; et régulier, quand vous savez voiler les infamies avec art: ô mon Dieu, gardez-nous de tous ces honnêtes hommes!

Mes frères, soyons d'honnêtes hommes, mais soyons chrétiens; soyons d'honnêtes hommes, mais soyons gens de bien, car il n'y a que les gens de bien qui soient d'honnêtes hommes. Vous ne voulez pas être dévôts, j'y consens; mais soyez pieux et fidèles, car les dévôts ne sont pas autre chose. Que font ici les dénominations? De quelques noms pompeux que vous appeliez la sagesse du siècle, elle n'en est pas moins le misérable ouvrage de l'opinion et de l'orgueil, fantôme vain, qu'un souffle élève, et qu'un souffle détruit; de quelques noms ridicules que vous appeliez la piété, il n'en est pas moins vrai que c'est la seule vertu qui soit solide, puisqu'elle a pour fondements les promesses de la vie présente et celles de la vie future: *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* (I Tim., IV, 1.) Mettez, tant qu'il vous plaira, de votre côté la force, la raison, la supériorité d'esprit, il restera toujours constant que le véritable courage n'est pas d'être fort contre Dieu, mais contre soi-même; que la vraie philosophie n'est pas de suivre le torrent, ni de faire comme les autres, mais de heurter de front les lois impérieuses des fausses bienséances, et de soutenir avec dignité le ridicule que le commun des hommes attache à des mœurs simples et chrétiennes; que la véritable élévation n'est pas de s'attacher à plaire au monde, mais de connaître ses abus, mais de mépriser ses promesses, et de n'être pas plus ébranlé par ses censures que par ses exemples: il restera constant que les vrais sages ne sont pas ceux qui, comme vous, se croient grands parce qu'ils sont dédaigneux, et seuls raisonnables, parce qu'ils n'adorent que leurs propres lumières; mais que ce sont ces généreux enfants de la foi, qui préfèrent sans balancer la conscience à leur intérêt, la vertu à la gloire, l'avenir au présent, l'éternité à tout. Et en effet, si l'on rapproche leurs sentiments et leurs actions de votre conduite et de vos principes, on sera bientôt forcé de convenir que c'est vous qui êtes l'esprit faible et le caractère borné; que c'est vous qui êtes la bassesse et la puérilité même, et que ces hommes, qu'avec tant de mépris vous appelez des saints, mettent dans leur foi simple et leur piété craintive, dans leur amour pour Dieu, et dans leur haine pour le monde, plus de force d'esprit et de véritable prudence, plus de grandeur d'âme et de sublimité de raison, que n'en ont jamais connu les plus fameux héros de la sagesse humaine, et qu'ils

en ont plus pratiqué dans leurs actions, que les plus grands philosophes n'en ont ébauché dans leurs belles paroles.

Pour vous, âmes justes et saintes, armez-vous de plus en plus contre ce déchaînement et cette bizarrerie des censures humaines. Laissez parler ces injustes estimateurs des choses de Dieu, qui, fascinés par des choses présentes, blasphèment ce qu'ils ignorent; montrez-leur, par l'intrépidité d'une indignation sainte, que Dieu a encore plus de charmes pour se faire aimer, que le monde n'a de raisons pour se faire craindre. Uniquement jaloux des suffrages du ciel, regardez tous les faibles mortels comme s'ils n'existaient pas; ne voyez dans leurs mépris que le gage assuré de votre vertu, dans leurs jugements que les tristes erreurs d'une raison que Dieu abandonne, et, si leurs dérisions vous touchent encore, que ce ne soit plus que par un retour de pitié sur leur perte, ou de douleur sur leurs égarements. Ainsi Noé, livré pendant longtemps aux traits moqueurs d'une populace insensée, et aux profanes jugements qui insultaient à son ouvrage, ne voyait dans les discours publics que le funeste aveuglement d'un monde corrompu qui courait à sa perte, et plus heureux de n'être point enveloppé dans la malédiction commune qu'humilié de leurs folles censures, il se hâtait de mettre la dernière main à cette arche conservatrice, monument éternel de sa sagesse et de sa foi. (*Gen.*, VI).

Nous avons vu combien est criminelle en elle-même l'injuste prévention du monde contre les gens de bien; voyons maintenant combien elle est funeste dans ses suites et dans ses effets: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Pour peu que nous parlions à la conscience et à la bonne foi des mondains, il nous est facile de leur faire sentir l'injustice de leurs préventions, et le crime de leurs censures contre les gens de bien; mais ce qu'il n'est pas également aisé de leur faire comprendre, ce sont les suites et les tristes effets de ce déchaînement impie: effets également funestes à la religion à la vertu et à eux-mêmes; à la religion, qu'il déshonore; à la vertu, qu'il décourage; à eux-mêmes qu'il endurecit. Censeurs injustes de la vertu, ouvrez les yeux, et comprenez enfin que le ridicule dont vous vous efforcez de la couvrir est toujours le plus grand des malheurs, quand il ne serait pas le plus grand des crimes.

Je dis premièrement funeste, par rapport à la religion qu'il déshonore: car, mes frères, vous prétendez d'abord ne décrier que la fausse vertu, et vous insultez à la religion même; vous ôtez au christianisme son plus bel ornement, ainsi que sa principale force; vous l'attaquez dans la partie la plus noble de lui-même, vous obscurcissez, autant qu'il est en vous, cette preuve éclatante que nous tirons de ce grand change-

ment que sa force divine a opéré dans l'univers; vous affaiblissez aux yeux des profanes le caractère merveilleux de cette loi céleste qui convertit les âmes, qui déracine les passions, et triomphe de la nature. Vous blasphémez l'ineffable fécondité de l'Esprit sanctificateur; vous déprimez cette grâce toute-puissante qui se signale chaque jour par les opérations les plus miraculeuses; vous ternissez l'éclat de ses plus belles conquêtes, de cette tradition vénérable de justes qui doivent *luire comme des soleils au milieu de la génération perverse* (*Philip.*, II, 15), de cette auguste succession d'élus que perpétue la Providence pour servir à la fois et de réclamation toujours subsistante contre le vice, et de preuve toujours vivante de la divinité de notre religion.

En effet, chrétiens, c'est en vain que cette religion sainte brillerait à nos yeux par la gloire de ses premiers succès, par la beauté de sa morale, par la sublimité de ses mystères et la grandeur de ses prodiges; en vain serait-elle défendue par les écrits les plus touchants et les plumes les plus savantes, si elle n'annonçait, par l'éminence des vertus qu'elle inspire, la sainteté de Dieu dont elle est le plus digne ouvrage. C'est là ce qui fait sa véritable majesté; c'est le trait le plus inimitable qui la distingue de l'erreur, c'est le spectacle le plus frappant pour attirer à elle les nations et les peuples. Que faites-vous donc, mes frères, quand vous décriez la piété, et que vous vous plaisez à avilir par vos dérisions insensées ceux qui en font une profession plus ouverte? Vous servez les propres ennemis de l'Eglise de Dieu; vous encouragez les impies, vous leur donnez des armes pour combattre la foi, vous les autorisez à dire qu'elle ne produit que de fausses vertus, vous les portez à la confondre avec cette ancienne sagesse et cette morale fastueuse des philosophes, qui donnait tant de beaux préceptes et si peu de bons exemples, qui avait tant d'admirateurs et si peu de disciples; vous les portez enfin à prétendre qu'elle n'est point prouvée, puisque partout elle est si peu ou si mal pratiquée.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est d'entendre souvent les détracteurs de la vertu dire avec assurance que c'est pour l'honneur même de la religion qu'ils font ainsi justice de tant de faux dévots qui en sont le scandale: tant le monde, mes frères, est adroit à se séduire! Pour l'honneur de la religion! mais que feraient-ils de plus, s'ils voulaient la flétrir ou la combattre? Singulier honneur en effet pour la religion, d'en faire ainsi le jouet des impies et la fable du monde, de répandre sur ses disciples un ridicule et un mépris qui retombent infailliblement sur elle. Ah! si vous preniez réellement à cœur les intérêts de son honneur et de sa gloire, vous respecteriez tous ceux qui la pratiquent, vous craindriez de les flétrir par le moindre soupçon, vous jetteriez sur leurs défauts le

voile de l'indulgence, vous excuseriez leurs fautes pour ne voir que leurs perfection : vous aimeriez à raconter dans l'assemblée des saints leurs aumônes et leurs bons exemples, à les rapprocher des sages du siècle, pour montrer par le parallèle combien ils les surpassent dans leur esprit de paix, de charité, d'héroïque renoncement; vous aimeriez à fortifier de plus en plus cette frappante vérité, que les chrétiens fidèles sont les seuls hommes vertueux, que la religion seule produit les véritables gens de bien, et que toute vertu qui n'est point appuyée sur ce grand fondement n'est trop souvent qu'un vice coloré pour endormir la conscience, ou qu'un mensonge orgueilleux pour en imposer au public. Pour l'honneur de la religion ! langage artificieux, qui lui devient mille fois plus funeste que la fureur de ses anciens tyrans : que dis-je ? ses tyrans mêmes faisaient sa gloire, leur fer sanglant fertilisait son héritage, et pour une victime qui tombait sous leurs coups, mille disciples se formaient et accroissaient chaque jour son triomphe. Si vous me demandez, disait un Père, où règne donc cette religion persécutée, je vous dirai : Voyez les bûchers qu'on allume, voyez les échafauds que l'on dresse, et les flots de la mer où sont précipités ses enfants magnanimes. Là sont ses temples les plus pompeux, ses sanctuaires les plus augustes ; là brûle le plus noble encens que la Divinité put jamais recevoir ; tout ce qui la proscrit l'annonce, tout ce qui l'agite l'affermir ; chaque exil est une victoire, et chaque perte une conquête. Ce n'est donc pas le glaive des césars que le christianisme avait à redouter, mais ces flèches envenimées que les pécheurs, dit le Prophète (*Psal. X, 3*), lancent malignement contre l'homme de bien ; ce n'est pas cette violence étrangère qui punissait sa foi comme un crime, mais cette tyrannie domestique qui insulte à ses vertus comme à autant de faiblesses, mais ces censeurs profanes, mais ces enfants dénaturés qui voudraient lui ravir toute la gloire qui lui revient de la vertu : voilà les grands ennemis de son nom, et les véritables Nérons qui font sa honte et son opprobre. Eh ! qu'importe, après tout, mes frères, que vous respectiez ses lois, si vous décriez ses disciples ; que vous ne renversiez pas ses temples, si vous avilissez sa sainteté ; que vous laissiez sur les autels le Dieu de l'Evangile, si, selon vous, il n'a que des adorateurs ou méprisables ou suspects ; enfin, que vous ne fassiez pas des martyrs, si vous faites des apostats.

Car voilà, mes frères, un second effet non moins déplorable de l'injustice de vos censures envers les âmes justes : vous découragez leurs vertus, vous tentez leurs faiblesses, vous suspendez tous les mouvements de leur zèle, vous préparez le déclin insensible de leur piété, vous devenez l'écueil toujours présent contre lequel échouent trop souvent leurs résolutions les plus saintes, et, unissant vos forces à celles de l'enfer, vous employez le plus infail-
 lible

moyen de les séduire et de les perdre.

Eh quoi ! mes frères, n'est-ce donc pas assez pour eux d'avoir à s'armer contre eux-mêmes, à soutenir ces combats journaliers de la nature contre la grâce, de la chair contre l'esprit, des plaisirs contre le devoir, de la raison contre les sens ? faut-il encore qu'ils aient à se défendre contre vos froides railleries ? Le joug des obligations chrétiennes n'est-il donc pas assez pesant ? Faut-il encore l'aggraver et le leur rendre insupportable par vos satires insensées ? Le vice n'a-t-il donc pas assez de charmes ? Faut-il encore qu'ils trouvent une nouvelle amorce dans cet impie discrédit que vous jetez sur la vertu ? Est-il pour eux un piège plus inévitable ? Quel mortel sera donc assez heureux pour ne pas y être exposé, ou assez fort pour y échapper ? Cet homme était parvenu à dompter ses plus indociles passions, il ne tient point contre les plus frivoles discours ; il avait eu le courage de se contredire lui-même, il n'aura pas celui de contredire les autres. Un moment de respect humain a fait évanouir des années entières de sacrifices et de vertus, et les plus vives impressions de grâce et de salut sont venues échouer contre ce misérable écueil. Pour un homme de bien que les épreuves purifient, que les contradictions affermissent, mille chancellent et succombent à la vaine terreur d'une ironie puérile. C'est ainsi qu'un homme feint d'adopter des maximes de débauche et de libertinage, parce que de faux amis l'y forcent par leurs railleries, et se moquent de sa retenue ; c'est ainsi que ce politique craint de se déclarer pour les maximes de la religion, parce qu'on raille celui qui croit que la religion est la source du bonheur social et le vrai fondement de toute politique ; c'est ainsi que tant de chrétiens rongissent de rendre gloire à la vérité, et, comme Nicodème (*Joan., III, 2*), ne vont à Jésus-Christ que la nuit, parce qu'ils redoutent le ridicule que l'on jette sur la piété qui se montre au grand jour.

Faibles créatures que nous sommes ! c'est donc avec cette arme frivole que le monde se promet tout, et qu'il ébranle non moins facilement notre vertu que notre foi : car, mes frères, vous voyez, hélas ! jusqu'à quel point elle s'est affaiblie ! Comment les impies sont-ils parvenus à se faire autant de complices que de lecteurs ; comment s'est opérée cette étrange révolution ? Ecoutez-le, mes frères. Un impie s'est élevé, à qui de tous les talents il n'a manqué que celui de savoir en faire un bon usage ; plus jaloux de plaire que d'être utile, plus avide de gloire que de vertus : que dis-je ? toujours prêt à immoler la vertu à la gloire ; il a cru que, pour l'obtenir, il n'avait qu'à fronder tout ce qu'il y a de plus sacré, et qu'il serait bientôt le plus grand des hommes, s'il était le premier des blasphémateurs. Il s'est donc déclaré le plus intrépide ennemi de Dieu et de son Christ. Mais qu'a-t-il fait pour ébranler tous les esprits et subjuguier tous les lecteurs ? Les a-t-il entraînés par la force

des preuves? les a-t-il éclairés par de profonds raisonnements? a-t-il donc mis dans de si graves discussions le poids et le sérieux que demande leur importance? Ah! il avait trop connu son siècle pour ne pas voir qu'il ne fallait qu'être léger pour conquérir l'admiration, plaisant pour enlever tous les suffrages, et qu'il aurait tout fait dès qu'il aurait su ou éblouir par de fausses lueurs, ou amuser par des saillies : il s'était assis dans la chaire des moqueurs, ainsi que parle l'Esprit-Saint : *In cathedra derisorum.* (Psalm. I, 1.) Comme son siècle, il s'est donc montré décisif et frivole, libre et superficiel. Le sel du ridicule a tenu lieu de preuves, les épigrammes ont formé les démonstrations; et de tous les intérêts, le plus terrible et le plus grand a été discuté comme une vaine bagatelle. Cet homme a renversé tout en se moquant de tout; il a séduit tout à la fois et l'indolent qu'il dispense d'approfondir, et l'ignorant qui s'est cru fort instruit pour avoir retenu quelques sarcasmes sacrilèges; et sans parler un seul instant à la raison et sans trouver rien de nouveau, sans entamer une seule des preuves qui sont la base de la foi, il eût fait chanceler cet édifice auguste, si ses fermes colonnes, comme celles des cieux, pouvaient être ébranlées.

Chrétiens, l'application est trop aisée à faire. Ces mêmes armes que d'audacieux écrivains ont employées contre notre croyance, vous les faites servir contre la vertu; les mêmes ravages qu'ils opèrent dans la doctrine vous les renouvez dans la morale; ce ridicule, qui a été dans leurs écrits la raison des ignorants, est aussi dans vos discours la raison des faibles; la même tentation, qui à si peu de frais a fait tant d'incrédules, ne fait pas moins facilement des chrétiens lâches et honteux. Comme peu d'esprits sont assez solides pour être fermes dans leur foi, quand les impies la blasphèment par de sacrilèges bons mots, peu de cœurs sont assez courageux pour rendre gloire à la piété, quand vous la profanez par d'insensées dérisions; et ce n'est pas moins à vous qu'à ces perfides écrivains dont le style trompeur, dit Jérémie (*Jerem.*, VIII, 8), opère le mensonge, que convient cette parole de saint Jean : *Il lui a été donné de combattre les saints et de les vaincre* : « *Datum est illi bellum facere cum sanctis et vincere eos.* » (*Apoc.*, XIII, 7.)

Déplorable victoire! de combien de maux ne vous rend-elle pas responsables! L'homme de bien dont vos censeurs ont triomphé aurait pu être dans la main de Dieu le plus grand instrument de sa providence; c'était un ministre zélé qui aurait opposé les plus fortes barrières aux progrès de l'irréligion; c'était un fidèle pasteur qui aurait ramené un grand nombre de ses ouailles; c'était un homme en place qui aurait répandu au loin la bonne odeur de ses vertus; c'était un grand qui, placé au centre de la faveur, y aurait fait briller la sainte autorité de ses exemples; il eût parlé le langage de la vérité

dans le séjour de l'adulation, le langage de la simplicité dans le séjour de l'artifice, le langage de l'humanité dans le séjour de la mollesse et de l'indifférence. Par vous s'est évoué ce sel de la terre; découragé par vos censures ou avili par vos dérisions, ce ministre zélé n'a plus parlé qu'avec faiblesse; ce fidèle pasteur a suspendu l'utilité de ses conseils; cet homme en place n'a plus agi qu'avec de tristes ménagements; ce pieux courtisan s'est enfin lassé de déplaire : c'est-à-dire, chrétiens, que vous répondrez devant Dieu, non-seulement de tout le bien que ces hommes justes ne font plus, mais encore de tout le mal qu'ils vous ont laissé faire; c'est-à-dire que, par vous, ont tari tous les canaux de la vertu publique et que, déjà chargés du poids de vos iniquités, vous devenez encore coupables de toutes celles qui vont prévaloir sur la terre.

O mon Dieu! de quel œil votre justice voit-elle donc ces profanes censeurs? Si ceux qui ne sont pas pour vous sont contre vous, que ferez-vous de ceux qui font la guerre à vos enfants? Si l'homme faible qu'entraîne le péché est digne de vos anathèmes, que ferez-vous de l'homme séducteur qui fait de ses censures une tentation de péché? Si nous avons tant à craindre pour le chrétien qui n'édifie pas, quel châtiment sera réservé à celui qui empêche qu'on édifie? et si, pour mériter votre éternelle indignation, il suffit de n'avoir pas aimé la vertu, aurez-vous donc assez de foudres pour écraser l'impie qui l'aura découragée?

La punition est arrêtée, chrétiens, et la plus terrible de toutes, celle de l'endurcissement. L'exemple de ces gens de bien, objet de vos mépris, était pour vous la grande grâce de salut, et le plus sûr moyen dont se servait la Providence pour vous apprendre à respecter et à connaître la vertu : moyen palpable que vous ne pouviez récuser, moyen visible que vous ne pouviez ignorer, moyen toujours présent que vous ne pouviez fuir. Elle mettait sous vos yeux ces justes tranquilles et heureux, pour vous inviter paisiblement à goûter combien le Seigneur est doux; elle avait converti cet ancien compagnon de vos égarements, pour que ce changement, plus pathétique et plus touchant que nos discours, pût faire sur vos cœurs une impression profonde; elle vous avait donné cet ami chrétien, pour dessiller vos yeux, et rappeler l'ivresse de vos sens au doux calme de la raison : tous les justes étaient dans les desseins de Dieu autant de phares lumineux répandus sur la route périlleuse de votre vie. Il les montrait tantôt à la cour, pour vous prouver que la vertu n'y est point impraticable; tantôt dans les personnes de votre rang, afin qu'on ne crût pas que la piété est incompatible avec la grandeur; tantôt dans les personnes de votre âge, pour vous faire sentir que la jeunesse ne doit pas être la saison des plaisirs; tantôt dans la dissipation des grands emplois, pour nous apprendre que l'on peut s'y sauver, et qu'il

faut savoir y rester quand nos devoirs nous y appellent : que dirai-je, chrétiens ? tantôt jusque sur les premières marches du trône, pour qu'un exemple aussi frappant, aussi illustre, déposât solennellement contre les vices de la cour, et qu'elle fût par là hautement confondue ou utilement excitée. Renversement étrange ! tous ces spectacles de vertu, qui étaient faits pour condamner vos passions, ne servent plus qu'à les autoriser : ce qui devait vous ramener à Dieu, ne sert qu'à vous en éloigner ; ce qui devait vous inspirer une confusion salutaire, n'est plus que le motif d'une vanité déplorable ; enfin ce qui devait troubler votre fatale paix, vous calme et vous endort. C'est alors que vous allez jusqu'à vous faire un vain triomphe du petit nombre de chrétiens, qui n'est au fond qu'une suite de vos dédains et de vos dérisions hautaines ; c'est alors que les vices les plus grossiers, tournés en habitude ou consacrés par les grands, ne blessent plus vos yeux ; c'est alors qu'à force de travailler à convaincre les autres qu'il n'y a guère en ce monde que de fausses vertus, vous finissez par vous le persuader à vous-mêmes ; c'est alors que, parvenus à faire rougir les autres de leur piété, vous poussez le délire jusqu'à vous croire plus estimables, parce que vous êtes plus hardis à vous vanter de vos désordres, et plus ingénieux à raffiner sur les vices et sur les excès. Ainsi la réprobation se consume ; ainsi s'accomplit cet oracle du Sage, que le jugement des moqueurs est proche : *Parvata sunt derisoribus judicia.* (Prov., XIX, 29.) Ainsi, mon Dieu, vous vengez tous vos serviteurs, en permettant que l'impie qui leur insulte s'aveugle par la même lumière qui devrait l'éclairer, et que ces grands exemples, qui étaient faits pour le sauver ne servent plus qu'à le perdre et à le confondre.

D'ailleurs quel obstacle invincible ne mettez-vous pas à votre salut, vous qui, affectant sans cesse de déprécier la piété, ne devez rien tant redouter que la réputation de chrétien pieux et fidèle ! Comment osez-vous jamais embrasser cette profession respectable que vous aurez tant décriée, vous qui, toujours portés à avilir les gens de bien, aurez pris publiquement l'engagement funeste de ne jamais leur ressembler ? car enfin vos superbes dédains ne font pas votre sûreté ; ces principes si fiers d'une fausse sagesse, que sans cesse vous opposez aux saintes règles de la foi, ne vous sauveront pas. Il faudra, tôt ou tard, que vous rendiez hommage à cette même piété à laquelle vous reprochez maintenant tant de travers et de folies. Viendra le temps, où fatigués du monde, et revenus de ses erreurs, vous sentirez enfin que, si la raison existe sur la terre, elle est toute dans les âmes tendres et pieuses qui vont à Dieu par une vie pure, et au bonheur par le divin amour. Mais alors quelles difficultés pour surmonter cette funeste honte que vous aurez tant inspirée aux autres ! quel éloignement pour arborer un étendard que vous

aurez déshonoré vous-mêmes ! et n'avons-nous pas toute raison de craindre que, punis de vos coupables dérisions par une honte insurmontable, vous ne soyez condamnés à ne passer jamais la fatale barrière du respect humain, et à rougir jusqu'à la fin de Dieu et de son Evangile.

Je conçois maintenant cette parole du Sage (Prov., XVIII, 3), que le contempteur de la vertu est déjà au fond de l'abîme, et qu'il y est d'autant plus confondu, qu'un miracle inouï de miséricorde peut seul l'en retirer. Dieu peut être touché de notre fragilité, il nous tend souvent une main secourable quand des passions violentes nous entraînent, quand la fougue du caractère nous emporte ; mais le froid mépris et la dérision calculée de la piété nous ferme pour jamais l'entrée de son cœur ; il étouffe en lui tout sentiment de compassion, d'indulgence ; et pour montrer que rien ne peut ici le désarmer, et que son cœur est à jamais fermé à toutes les excuses, il fera dévorer impitoyablement les enfants de Béthel qui auront raillé le prophète. Comprenez-le donc aujourd'hui, ô vous détracteurs téméraires de la vénérable piété : sachez que, si vous vous moquez des gens de bien, Dieu se moque aussi des gens du monde ; sachez que, si vous prenez en pitié les saints, Dieu prend en pitié les prétendus sages, avec cette énorme différence, que vos dérisions sont celles d'un homme aussi aveugle qu'impuissant, et que les dérisions de Dieu sont aussi terribles que ses jugements, et aussi redoutables que ses vengeances : sachez enfin que pour lui, railler, c'est punir ; insulter, c'est aveugler et perdre, et que, quand il se moque, ce n'est jamais qu'avec la foudre.

Nous n'avons parlé jusqu'ici, chrétiens, que des profanes dérisions, et des coupables ridicules par lesquels les mondains s'efforcent d'obscurcir le mérite des gens de bien, et l'éclat de leurs bonnes œuvres ; mais, si l'on poussait le mépris de la vertu jusqu'à la haine, la haine jusqu'à la persécution ; si des enfants bien nés devenaient pour leur propre famille un objet de contradiction et de scandale ; si ils étaient forcés de cacher leurs pieux exercices dans leur propre maison, comme s'ils cachaient des vices ; si ils recevaient de leurs propres parents les premières leçons de ce mépris pour la piété ; si, dans les cours publiques, on regardait comme un membre déshonorant celui qu'une grande piété distingue ; si il y avait des impies qui, comme ceux dont parle l'Écriture, ne craignissent pas de dire : *Opprimons l'homme de bien, puisqu'il est inutile* (Sap., II, 12) ; si, pour y parvenir, on nous peignait son zèle sous le nom du fanatisme, et sa sainte raideur sous celui de l'intolérance, et qu'enfin telle fût la corruption du siècle, que l'on regardât le crédit ou l'élévation d'un homme de bien comme une calamité publique, c'est bien alors que l'état des choses humaines serait désespéré, et que l'État, comme la religion, n'aurait bientôt

que des pleurs à verser sur sa ruine et sa désolation.

Désolation d'autant plus infaillible, que Dieu, se hâte de priver le monde de ses saints, dès que le monde, par son mépris, cesse d'en être digne ! Tantôt il abrège les jours de leurs humiliations, et donne à leurs épreuves une récompense prématurée ; tantôt il laisse cachées sous le boisseau ces vives et précieuses lumières : il dérobe à nos profanes regards ces arches vivantes où son esprit réside ; persécutés en Egypte, il les envoie dans le désert. Ces âmes saintes et généreuses eussent été les colonnes de l'Etat ; elles eussent rappelé la bonne foi dans le commerce, l'intégrité dans les tribunaux, la douceur dans l'autorité, le zèle dans les soins publics ; à ce prince qui, par toute sa gloire et toute sa puissance, ne peut avoir que des flatteurs, elles eussent donné de fidèles amis : mille fois plus utiles que les prospérités et les victoires, elles eussent rendu aux yeux de tout un peuple l'humanité sacrée et la probité respectable. Indigné des outrages qu'elles reçoivent chaque jour, Dieu les isole ; il les fait croître dans le secret de sa face, il sépare dès cette vie même ces brebis innocentes d'avec les animaux immondes, il met entre elles et nous un immense chaos ; que dis-je ? il ajoute à leur disparition un châtement plus grand encore ; il va jusqu'à tarir la source des générations fidèles, et faisant retomber, par un terrible jugement, tout le poids de sa main sur son propre héritage, il frappe de stérilité la terre ingrate où la piété est dédaignée, pour n'y laisser que des scandales et des pièges, des abîmes et la mort.

Tout autre châtement, ô mon Dieu ! plutôt que la soustraction des justes. Eux seuls peuvent rendre à l'univers sa dignité première, eux seuls peuvent l'embellir à vos yeux ; c'est pour eux seuls qu'il subsiste, et pour eux seuls que vous le conservez : dès que le nombre marqué dans vos décrets sera rempli, cette terre qu'ils honorent par leurs vertus ne sera plus qu'un vil amas de boue indigne d'attirer les soins de votre providence. Ah ! si vous daignez encore y fixer vos regards, c'est leur présence qui l'en rend digne ; si elle échappe aux traits de votre justice, ce sont leurs prières qui vous désarment, et qui arrachent de vos mains la foudre vengeresse. Hélas ! peut-être est-ce seulement pour dix justes que vous épargnez une nation entière, peut-être n'attendez-vous que la fuite d'un nouveau Lot, pour frapper cette ville coupable : conservez-nous donc ces hommes justes, comme autant de trésors, pour le bonheur de votre peuple et pour la gloire de votre Eglise ; conservez-nous ces hommes vénérables, sacrés dépositaires de la dernière étincelle de foi qui reste sur la terre ; apprenez-nous à les admirer comme les seuls hommes sensés, à les respecter comme vos plus dignes images, à les aimer comme nos bienfaiteurs, nos anges tutélaires ; afin que,

vivant à l'ombre de leur protection, et passant du respect pour leurs personnes à l'imitation de leurs vertus, nous puissions un jour partager leur bonheur et leur récompense. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur ? (Luc., XII, 49.)

Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume ?

Telle fut la grandeur du ministère de Jésus-Christ : bien différent des héros de la terre, il ne vint point y apporter ce feu destructeur et homicide qui arme les rois contre les rois, les peuples contre les peuples ; qui ravage les provinces, fait nager les nations dans des fleuves de sang, et répand partout avec lui l'incendie, le désastre et la mort. Loin de lui ces indignes triomphes ; ils eussent déshonoré sa mission, et le prince de la paix n'était point destiné à de pareilles conquêtes. Mais déclarer une guerre ouverte aux passions humaines, arracher au monde ses adorateurs, à la volupté ses esclaves ; renverser le trône de l'amour profane, élever sur ses débris impurs des trophées à l'amour divin, et allumer ainsi dans tous les cœurs la plus belle et la plus noble flamme, tels sont, mes frères, les glorieux exploits qui signalèrent la venue du Messie.

Il est étonnant qu'un sentiment si naturel, celui d'aimer son Créateur, n'ait eu, avant Jésus-Christ, qu'un faible empire sur le cœur humain. Le Juif grossier, trop souvent dominé par la crainte, lui offrait des victimes, l'adorait en tremblant ; mais il ne l'aimait pas. L'orgueilleux philosophe analysait ses perfections, dissertait éloquemment sur sa grandeur ; mais il ne l'aimait pas. Dans le premier, l'amour n'était qu'un sacrifice, et non pas un besoin ; mais dans le second, ce n'était point un sentiment, mais un art : dans l'un et dans l'autre, l'amour, toujours présenté sous le triste nom de devoir, cachait toutes ses douceurs et ne montrait que des violences. Ainsi l'union de la créature avec le Créateur ne fut, dans tous les temps, qu'une affection pénible ou une science abstraite ; et Dieu, infiniment jaloux de l'empire du cœur, ne reçut jamais que le froid tribut de la crainte ou le stérile hommage de l'esprit.

Ils s'écoulèrent enfin ces siècles de ténèbres. La loi cessa de faire des esclaves, le règne de la crainte disparut avec les ombres de la Synagogue ; ce fleuve enflammé, qui, selon l'expression de Daniel, sort à grands flots de devant la face du Seigneur, se répandit sur la terre : *Fluvius igneus... egrediebatur a facie ejus. (Dan., VII, 9.)* L'homme reçut un cœur de chair, et ce cœur se mit en possession de tous les droits qu'il avait sur l'amour.

Efforçons-nous donc aujourd'hui, chrétiens, de célébrer une vertu qui seule est la source de notre gloire et le fondement de

notre bonheur. Ah ! que n'ai-je dans ma bouche les expressions brûlantes des prophètes et dans mon âme l'étendue et la sublimité des sentiments d'un saint Paul ! Hélas ! s'il n'appartient qu'à l'amour de parler son langage, s'il faut le sentir pour le peindre, échauffez-moi, grand Dieu ; envoyez-moi, non pas une étincelle de ce feu qui consumait les victimes anciennes, non pas même un séraphin qui me touche, comme Isaïe, d'une flamme céleste, ce ne serait point assez ; mais un souffle de votre Esprit, de cet Esprit de vie qui est lui-même un feu dévorant : *Deus ignis consumens est.* (*Deut.*, IV, 24.) Lui seul peut pénétrer le fond intime de mon âme, et m'inspirer des sentiments qui m'élèvent à la hauteur de la vertu que je célèbre. Nous devons aimer Dieu, mes frères : rien de plus grand, rien de plus juste. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le cœur de l'homme n'est essentiellement qu'amour. A ce mot, tout son être s'épanouit et se réveille : c'est l'amour qui donne le mouvement à toutes ses passions et met en jeu toutes ses puissances. Aimez donc, nous dit saint Augustin ; donnez un libre essor à ce doux penchant de votre cœur ; mais, parmi les objets qui s'en disputent l'empire, voyez quel est celui qui mérite de le fixer. C'est de là que dépendent vos vertus ou vos vices, votre liberté ou votre esclavage, votre bonheur ou votre misère, votre ignominie ou votre gloire. Dieu et le monde aspirent à cette conquête. Il paraît d'abord que nous ne saurions hésiter sur le choix : cependant notre cœur est toujours suspendu, ses desirs se partagent ; il fait plus, il abandonne, sans délibérer, le plus aimable de tous les pères, il court avec fureur vers le tyran qui l'asservit, et Dieu n'a pas même le triste honneur d'être mis un instant dans la même balance. D'où peut venir cet étrange aveuglement ? Il vient en partie du peu de connaissance que nous avons de la grandeur et de l'excellence de l'amour de Dieu. Oui, Messieurs, nous ne connaissons pas tout le prix de la charité. Appesantis par la matière, nous n'avons qu'une idée imparfaite d'une vertu toute spirituelle et toute dégagée des sens. Il est donc important de vous en retracer ici les précieuses prérogatives, et de vous faire sentir combien il est glorieux à l'homme d'aimer Dieu : et pour cela je dis que la charité est la plus noble de toutes nos vertus, le privilège le plus honorable que Dieu pût accorder à une créature, le plus bel ornement de la religion chrétienne, le grand but des ouvrages et des desseins de Dieu. Développons ces réflexions.

L'homme est si corrompu, les traces de sa dégradation sont si profondément empreintes dans son être, que tout, jusqu'à ses vertus, lui en rappelle le triste souvenir. Oui, mes frères, ses vertus, celles même que la religion ennoblit, et dont la grâce est le principe, portent avec elles un caractère

de bassesse qui l'humilie, et lui retrace son néant d'une manière encore plus éloquente que la poussière de son tombeau. La foi lui annonce son aveuglement, l'espérance sa pauvreté, la pénitence ses crimes, la patience ses afflictions, l'humilité sa misère, la mortification sa convoitise, la chasteté ses penchants honteux, la soumission aux ordres de Dieu sa dépendance, la charité..... ; mais où vais-je, mes frères ? non, la charité, plus excellente et plus noble que toutes ces vertus, aussi magnifique dans son objet que pure dans ses motifs, indépendante des sens et de la matière, ne lui offre rien que de grand et ne lui rappelle aucune imperfection. Vertu sublime, elle est la plus digne fonction et le sentiment le plus héroïque de l'âme, elle est le commerce le plus intime et le plus élevé que je puisse avoir ici-bas avec mon Créateur et mon Dieu. Si je l'adore, je me sens accablé sous le poids de ma bassesse ; si je le prie, je suis humilié à la vue de mes besoins ; si je lui offre des victimes, je ne vois plus en lui qu'un souverain ou un vengeur ; si je contemple ses grandeurs ineffables, je ne découvre entre lui et moi qu'un éternel et vaste abîme : mais quand je m'élève à lui par l'amour, mes sentiments s'exaltent, mon âme s'agrandit ; j'oublie, pour ainsi dire, mon néant, et je ne me sens plus la faiblesse de mon être que par l'impuissance où je suis de l'aimer autant qu'il est aimable. Vertu toute-puissante, elle opère les plus grandes merveilles, elle purifie les cœurs les plus criminels, d'un vase d'ignominie fait tout à coup un vase d'élection, ouvre les portes du ciel, ferme celles de l'abîme, apaise un Dieu dans sa fureur, éteint la foudre dans ses mains. Vertu angélique, elle met l'homme de niveau avec ces intelligences sublimes, lui donne les mêmes sentiments et les mêmes transports. Vertu céleste, le ciel n'en a point d'autre ; car, à proprement parler, les saints glorifiés ne connaissent plus ni la foi, ni l'espérance, ni l'humilité, ni la patience, ni la mortification ; toutes ces vertus seraient incompatibles avec leur félicité : la charité seule fait tout leur ornement, leur gloire et leur bonheur suprême. Vertu divine, elle est, si je puis m'exprimer ainsi, la vertu de Dieu même, et l'unique sentiment qu'il éprouve. *Dieu est charité*, dit saint Jean, « *Deus charitas est* : » (*I Joan.*, IV, 8.) C'est donc l'amour qui constitue son essence ; c'est l'amour qui est le principe inépuisable de son être ; c'est l'amour qui opère son ineffable fécondité ; c'est l'amour qui forme ce nœud incompréhensible qui unit les trois personnes divines ; et, comme c'est l'amour qui fait le bonheur des saints dans le ciel, c'est aussi l'amour qui fait le bonheur de Dieu même. Vertu éternelle, elle franchit les bornes du temps ; aussi immuable que son objet, l'éternité est proprement son règne. Toutes les autres vertus ne subsistent que jusqu'au tombeau ; le corps, en périssant, les entraîne dans sa chute ; alors la foi dis-

paraît, parce que Dieu va se montrer à découvert; alors l'espérance finit, parce que nos désirs vont être satisfaits; alors la patience finit, parce que le temps des tribulations est passé; alors la chasteté finit, parce que l'esprit va reprendre sur le corps le droit qu'il a de commander. La charité seule, plus forte que la mort, sort en triomphe de nos cendres, et s'élève sur les débris de toutes les vertus que le tombeau fait disparaître : *Charitas nunquam excidit*. Vertu universelle, c'est à son flambeau que s'allume le feu sacré de toutes les vertus; elle les vivifie et les épure : tout change, tout s'ennoblit dans ses mains; elle est à notre cœur ce que le soleil est au monde. Otez à la nature cet astre bienfaisant, et l'univers retombera bientôt dans son premier chaos; ôtez à nos vertus la charité, et bientôt elles perdront leur chaleur et leur lumière, leur fruit et leur mérite.

Telle est, mes frères, la magnifique idée que nous en donne l'Apôtre dans ce texte fameux, dont nous n'avons peut-être jamais senti toute la force et la sublime énergie. *Quand je parlerais le langage des anges, nous dit-il, si je n'ai la charité, je ne suis qu'un airain sonnant; et quand j'aurais le don de prophétie, et une foi assez forte pour transporter les montagnes, et livrer mon corps aux flammes, si je n'ai la charité, je ne suis rien.* (I Cor., XIII, 2.) Quelles expressions, mes frères! parler le langage des anges, être prophète, être martyr, posséder le don des miracles, et avec tout cela n'être rien! Parler le langage des anges, c'est-à-dire avoir les mêmes connaissances, les mêmes lumières, les mêmes idées que les anges; être prophète, c'est-à-dire dévoiler les événements futurs, dissiper les ténèbres de la destinée des hommes, percer d'un coup d'œil l'étendue immense de l'avenir; être martyr, c'est-à-dire braver la fureur des tyrans, monter avec joie sur un bûcher, rendre à la vérité le témoignage le plus éclatant, l'établir et la cimenter par l'effusion de son sang; posséder le don des miracles, c'est-à-dire commander en maître à la nature, renverser ses lois, disposer à son gré des astres, des vents et des flots, et avec tout cela n'être rien! Est-ce ici un enthousiate qui parle? Est-ce une imagination qui se joue? Est-ce ici une de ces hyperboles hasardées dans le feu des extases? Rien de tout cela, chrétiens : cette idée, la plus belle et la plus grande qui fut jamais, n'a rien que de vrai et d'exact dans toute son étendue. Oui, tous ces dons sublimes, qui font l'objet de notre admiration, fussent-ils plus sublimes encore, n'ont rien que de vil et de méprisable, si la charité ne les ennoblit; parce qu'avec tous ces dons, nous n'aurions que des vertus stériles, et que nous n'en serions pas plus chrétiens, plus spirituels, plus dégagés des sens, plus ennemis de nous-mêmes, plus maîtres de nos passions, plus agréables à Dieu, plus dignes de son estime, plus propres au royaume céleste; et qu'avec la plus noble

de toutes nos vertus, nous perdriions encore le plus grand de nos privilèges.

Dois-je taire ou avancer ici cette proposition? C'est que si quelque chose est capable de me donner une haute idée de la dignité et du prix de mon âme, c'est ce témoignage glorieux que je me rends à moi-même : Je suis fait pour aimer Dieu. Ma raison, il est vrai, et encore plus ma religion, m'offrent d'autres motifs pour me convaincre de l'excellence de ma nature. Ma raison, appuyée sur un sentiment invincible qui ne saurait me tromper, me répond de mon immortalité et m'assure que mon âme, plus grande et plus noble que l'univers, doit un jour s'élever sur ses ruines. Cette espérance, toute magnifique qu'elle est, ne saurait être néanmoins le fondement solide de ma véritable grandeur, parce que ce n'est pas sur la durée d'un être que je dois apprécier sa dignité. Ma religion me met sans cesse devant les yeux tout ce qu'un Dieu a fait pour moi; elle me conduit sur le Calvaire, et, à la vue de ce sang adorable qui coule pour mon salut, elle me crie : Regarde, ô homme! et comprends tout ce que tu vaux : juge de la dignité de ton âme par le prix de sa rédemption. A ce spectacle, mon cœur s'enflamme, je me sens pénétré de reconnaissance et d'amour; mais, quand je sonde cet abîme de miséricorde, j'y découvre moins l'excellence de mon âme que l'excès de mes crimes et la profondeur de ma chute. Non, rien ne m'honore davantage, à mes propres yeux, que cette faculté respectable qui m'unit par l'amour avec l'ouvrier suprême qui me forma, parce que cette faculté me donne avec mon Dieu une conformité de sentiments et d'être; qu'elle m'annonce une origine et une destination également glorieuses; qu'elle me fait découvrir dans mon âme, non quelques traits légers du Créateur, mais un écoulement réel de sa substance, et qu'elle me distingue excellemment de toutes les autres créatures. Si je suis fait pour aimer Dieu, le ciel est donc ma destinée; et, comme tous les êtres qui ne sont pas moi n'ont pour centre et pour fin que la terre, la différence qui me distingue d'eux est aussi grande que celle qui sépare la terre d'avec le ciel. Je suis fait pour aimer Dieu : idée sublime! vous êtes le transport et le triomphe de mon âme. Que l'impie s'efforce de l'avilir, qu'il la confonde avec l'instinct, qu'il me crie sans cesse que cette portion de moi-même n'est qu'une triste et vile poussière, l'amour de son Dieu, dont elle est susceptible, déposera toujours en faveur de sa noblesse. Tous les sophismes de l'incrédulité ne sauraient l'empêcher de se sentir elle-même et d'avoir la conscience de sa grandeur. Je suis fait pour aimer Dieu! J'existe donc pour la même fin pour laquelle Dieu existe; je suis fait pour aimer Dieu! je suis donc fait pour que Dieu m'aime. Oui, ce cœur qui ne connaît de la tendresse que les excès; ce cœur qui se suffit à lui-même; ce cœur où tous les sé-

raphins viennent à la fois se confondre ; ce cœur où s'opèrent à chaque instant des mystères ineffables ; ce cœur qui conçut le projet de sauver un monde coupable ; ce cœur dont l'activité ne peut se lasser par le dégoût ni s'éteindre par la jouissance ; ce cœur n'attend qu'un seul de mes desirs pour s'épancher dans le mien, répondre à tous ses accents, lui tenir compte de chaque soupir et voler au devant de ses transports. Que dis-je ? Il n'attend rien : c'est lui qui m'invite, me prévient, me presse et me poursuit, au point de me faire douter si c'est l'homme qui a besoin de Dieu, ou Dieu qui a besoin de l'homme. Je suis fait pour aimer Dieu ! Voilà, mes frères, le sentiment précieux qui me venge pleinement et des humiliations de ma chute, et des faiblesses de ma nature, et des outrages de la mort, et de l'opprobre du tombeau. Tombeau, cesse, cesse de me vanter tes lugubres victoires ; c'est par l'amour que je t'échappe. Et que pourraient sur mon cœur, sur ce feu divin qui l'enflamme, les traits glacés de la mort ? Son souffle, qui réduit tout en poudre, ne sert qu'à donner à mon âme une nouvelle activité ; et ces vastes débris, ces ossements arides dont elle fait trophée, ne sont plus dans ses mains que le signal de ma victoire et l'étendard de ma liberté. Je suis fait pour aimer Dieu ! Ah ! s'il est vrai que nous sommes tout ce qu'est l'amour qui nous possède ; si, en aimant les créatures, nous nous rendons propres leur abjection et leur bassesse, il est donc vrai que, par l'amour de Dieu, nous devenons des êtres tout divins et tout célestes. Une âme que ce beau feu transporte s'élève au-dessus d'elle-même, ne tient plus aux sens ni à la matière ; elle prend une autre existence indépendante des passions du corps, s'épure et se dilate, acquiert une espèce d'immensité, se perd dans l'être ravissant qu'elle contemple, se rend propre en quelque sorte sa grandeur, s'incorpore ses sentiments, ses desirs, sa volonté, ne vit plus que d'une vie divine ; de sorte qu'il est vrai de dire en un sens que, comme c'est l'amour qui d'un Dieu en fait un homme c'est aussi l'amour qui fait de l'homme un Dieu.

Rougissons ici, Messieurs, de notre aveuglement et du peu de cas que nous faisons de la grandeur de notre destinée. Courbés sans cesse vers la terre, nous ne levons jamais les yeux vers le grand objet qui devrait nous fixer ; esclaves des créatures, nous en portons avec gloire les fers et les entraves. Nous rampons avec fierté sur ce vil univers ; et notre cœur, ce cœur si grand, si vaste, qui peut et doit prétendre au souverain bien, ce cœur..., un vil atome le remplit et l'absorbe. O dégradation profonde ! ô avilissement ineffable ! Ignorons-nous donc, mes frères, qu'aimer Dieu est le plus beau de nos privilèges ? que c'est la seule faculté qui fasse la vraie grandeur de l'homme, ou, pour mieux dire, la vraie gloire du chrétien ? Troisième privilège de la charité, c'est

l'ornement le plus précieux de la religion chrétienne.

Mille traits sublimes se réunissent ici en sa faveur. Des prophéties sans nombre, des prodiges inouis, des triomphes glorieux, l'idole de la superstition réduite en poudre, les maîtres superbes de la terre enchaînés à son char par les mains de la pauvreté et de la faiblesse : que de grandeurs et que de titres pour nous attacher à elle ! Le dirai-je, cependant, Messieurs ? tous ces grands objets ne font sur mon esprit qu'une impression légère : un motif plus intéressant encore lui assure mon respect et mes hommages. Elle m'a appris à aimer Dieu : voilà ce qui me la rend infiniment chère et précieuse ; telle est la source auguste de sa véritable gloire et le monument incontestable de sa divinité. Elle m'a appris à aimer Dieu, et dès lors, appuyé sur ce principe, je me dispense de toute autre recherche. Dieu n'a pu étayer sur le mensonge et l'imposture une religion qui devait inspirer à l'homme un sentiment si noble et si juste, peu connu cependant jusqu'alors. Elle m'a appris à aimer Dieu : donc les prophéties qui l'annoncent, les prodiges qui la constatent, les triomphes qui l'accompagnent, n'ont plus rien de suspect. Elle m'a appris à aimer Dieu, et c'est par là qu'elle remplit si dignement le principal objet d'une religion sainte, qui est d'unir le ciel avec la terre, la créature avec le Créateur, le temps avec l'éternité. Otez la charité, la communication est interceptée, la chaîne est rompue, le ciel nous échappe, la terre retombe dans sa poussière. Plus d'union ni de commerce ; la religion n'est plus qu'une philosophie sèche, une théorie stérile qui livre l'âme à l'horreur de son indigence, au vide de son néant, et, pour me servir d'une expression de l'Apôtre, la laisse sans Dieu dans ce monde : *Sine Deo in hoc mundo*. (Ephes., II, 12.) Elle m'a appris à aimer Dieu, elle m'a donc appris à le connaître : celui qui n'aime pas Dieu ne le connaît pas, dit saint Jean. Ce n'est point par la voie froide et lente de la discussion, que l'on atteint à un être dont l'amour est le grand caractère. Il a pénétré tous mes os d'une flamme céleste, s'écrie Jérémie, et c'est par là qu'il m'a enseigné : *« Misit ignem in ossibus meis et erudit me. »* (Thren., I, 13.) Ce n'est pas la science, c'est l'amour qui nous conduit jusqu'à Dieu : le cœur, chaste qui l'aime est le savant qui le comprend. La raison seule ne nous conduit qu'à l'idée d'un Dieu, auteur de l'ordre et des vérités abstraites : or, ne le connaître que sous ce rapport, c'est l'ignorer ; il ne possède alors qu'une grandeur sans charmes, au lieu que l'Être souverain est, pour ainsi dire, encore plus aimable qu'il n'est grand. Elle m'a appris à aimer Dieu, elle m'a donc aussi appris à l'adorer. Point d'hommage sans sentiment : telle est notre nature, que notre culte est notre amour. En vain l'esprit s'humilie, le corps se prosterne : si le cœur ne dit rien, Dieu n'est point honoré. Une âme pure et chrétienne

lui rend mille fois plus de gloire par un seul mouvement d'amour que les Platon et les Socrate avec leurs spéculations sublimes. Elle m'a appris à aimer Dieu, elle est donc infiniment supérieure à la Synagogue, qui n'apprenait guère qu'à le craindre. Un seul trait de l'Écriture justifie ce que j'avance.

Le plus célèbre et le plus saint personnage qui ait jamais illustré la Synagogue, c'est sans doute le précurseur du Messie, annoncé lui-même par les prophètes, chargé du plus glorieux ministère, puissant en œuvres et en paroles, en un mot, le plus grand des enfants des hommes, selon le témoignage du Sauveur. Il fut donc plus grand qu'Abel et que Noé, qu'Abraham et que Moïse, que David et que Salomon, que tous les patriarches, les prophètes et les martyrs de l'Ancien Testament. Mais la religion chrétienne, en nous apprenant à aimer Dieu, a fait de chacun de ses prosélytes des hommes presque aussi grands, et, si j'ose le dire, encore plus grands que Jean-Baptiste. Ceci vous surprend sans doute, mes frères, et vous concevez à peine que les apôtres et les martyrs de l'Évangile aient jamais pu l'égaliser en gloire et en sainteté : je n'avance rien cependant que d'après le plus sûr et le plus respectable de tous les oracles. *Parmi les enfants des femmes*, dit Jésus-Christ, *il n'en est point né de plus grand que Jean-Baptiste ; mais le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui : « Qui autem minor est in regno Dei major est illo. » (Matth., XI, 11.)* Que signifient ces paroles : *Minor in regno Dei*, le plus petit dans le royaume des cieux ? c'est-à-dire que le plus petit chrétien, ou, pour parler plus clairement, que le plus faible en amour, pourvu que ce soit un amour véritable, réunit dans sa personne autant et plus de grandeurs que Jean-Baptiste. Je parle, au reste, ici, Messieurs, de Jean-Baptiste considéré précisément comme membre de la Synagogue et disciple de la loi. Ainsi un chrétien simple et grossier qu'on distingue à peine dans la foule, sans lumières et sans connaissances, vivant dans la poussière et dans l'oubli, l'objet peut-être de notre dédain superbe, mais offrant sincèrement à Dieu l'hommage pur et chaste d'un amour véritable, est devant Dieu mille fois plus grand que tout ce que la loi, livrée à ses propres ressources, enfanta jamais de plus saint et de plus illustre.

Et ne soyons pas surpris, mes frères, que la charité élève le chrétien à un degré si sublime. Que ne peut pas une vertu qui fut, dans tous les temps, le grand but des ouvrages et des desseins de Dieu !

Suivons-le dans ses opérations, et nous verrons, mes frères, que le grand et l'unique ressort qui le fit agir dans tous les temps fut la charité. S'il sort de son repos, s'il forme un monde, c'est pour la charité ; s'il crée des anges, des êtres raisonnables, c'est pour la charité ; s'il verse sur la terre ou ses fléaux ou ses bienfaits, c'est pour la charité ; s'il laisse encore subsister le monde,

c'est pour la charité ; s'il le détruit un jour, c'est pour la charité ; s'il quitte les cieux, s'il naît d'une vierge, s'il souffre, s'il meurt, c'est pour la charité : sans elle nous n'entendons plus rien dans les ouvrages de Dieu. L'univers n'est plus qu'un chaos informe, aussi triste que celui d'où il a été tiré ; les anges et les hommes, que des êtres frivoles qui ne paraissent plus dignes de leur auteur ; les châtimens et les récompenses célestes, que des jeux bizarres d'une puissance capricieuse : sans la charité, Jésus-Christ même n'est qu'une énigme ; tout l'appareil de son ministère n'est qu'une pompe inutile, son alliance n'a plus d'effet, ses promesses plus de réalité, son incarnation plus d'objet, ses instructions plus d'avantages, ses souffrances plus de prix ; le dirai-je ? sa croix plus de mérite. Il nous la fallait, cette croix, pour nous procurer un amour véritable ; elle seule pouvait suppléer à l'insuffisance de la nature et de la loi, qui jamais n'auraient pu nous tracer la route ; nous n'avions que cette unique voie pour y parvenir. Si nous eussions pu aimer Dieu dignement sans la mort de Jésus-Christ, sa mort eût été inutile, puisque cet amour pur et chaste nous eût justifiés indépendamment de l'effusion de son sang. La charité est donc l'objet principal de la croix du Sauveur : comme le sang de Jésus-Christ est d'un prix infini, l'amour de Dieu est d'un prix infini ; comme une seule goutte de ce sang adorable aurait suffi pour expier tous les péchés du monde, un seul mouvement d'amour parfait efface en nous tous les crimes ; et, puisque la religion n'offre rien de plus grand que le mystère d'un Dieu Sauveur, rien aussi n'est plus auguste que la vertu qui en est une suite nécessaire.

Je vous l'avoue ici, mes frères, un noble sentiment s'élève dans son âme, et pour quoi craindrais-je de le manifester ? Tout occupé de la grandeur de mon sujet, frappé de l'état sublime où se trouve une créature qu'enflamme l'amour de son Dieu, je me dis à moi-même : Peut-être, ah ! peut-être que ma faible voix, vil instrument de la grâce, vient de gagner un cœur à Dieu ; après elle, ce cœur est mon ouvrage : assisté du secours d'en haut, c'est moi qui l'ai préparé, c'est moi qui l'ai enflammé ; ce sont les élans de mon âme, qui, se transmettant à la sienne, l'ont élevé vers la beauté suprême ! Accablé sous le poids de cette idée, étonné moi-même de mon bonheur, je me sens transporté hors de ma sphère ; une divine joie m'échauffe, m'attendrit autant qu'elle m'élève, et je parais en ce moment oublier mon indignité, pour ne plus m'occuper que de la grandeur de mon état et de l'excellence de mon ministère.

Mais hâtons-nous d'achever le triomphe de la charité. Rien de plus grand que d'aimer Dieu ; j'ajoute encore rien de plus juste.

SECONDE PARTIE.

Si j'avais à parler ici à des hommes qui n'eussent pour guide que le flambeau de la

raison, je n'emploierais d'autres motifs, pour exciter dans leur cœur l'amour de Dieu, que l'idée magnifique de ses perfections adorables, et le tableau intéressant des bienfaits naturels dont il les a favorisés; mais, ayant à convaincre dans ce discours les enfants de la grâce, j'ai cru devoir puiser dans la religion chrétienne, si féconde en merveilles, un nouveau motif de tendresse plus touchant encore, et exposer ici à vos yeux le plus grand objet qu'elle puisse offrir à une âme sensible, je veux dire le spectacle d'un Dieu mourant pour le salut du monde. Ainsi, réunissant ces trois motifs, je dis que nous devons l'aimer, parce qu'il est Dieu, parce qu'il est notre Dieu, parce qu'il est notre Sauveur. Suivez-moi, je vous prie.

Dieu, considéré en lui-même, habite une lumière inaccessible; un nuage impénétrable le dérobe à nos faibles yeux; et, comme notre cœur n'aime et n'agit que quand les sens l'en avertissent, il paraît d'abord difficile qu'il se sente enflammé pour un objet qui ne lui offre aucun attrait sensible. Ainsi pourraient le penser certains esprits grossiers, qui ne se conduisent, comme les animaux, que par l'instinct et les ressorts de la matière. Bien différent des petites passions de la terre, l'amour divin, ce feu pur et sublime, ne prend point son aliment dans la boue des sens et des organes; les charmes de la Divinité ne sont visibles qu'aux yeux de l'esprit, et n'agissent que sur le fond intime d'une âme qui travaille sans cesse à se purifier, et à se détacher des vains objets d'ici-bas.

Non, Messieurs, aimer Dieu pour lui-même n'est point un sentiment chimérique, dont le cœur humain ne soit pas susceptible. L'idée de la beauté souveraine et de l'infinité perfection est la première et la plus lumineuse de toutes les idées. Nous sentons tous, sans effort et sans peine, que Dieu est le plus grand et le plus beau de tous les êtres. C'est en conséquence de ce sentiment intime, qui ne vient ni du préjugé ni de l'éducation, que nous nous portons, par une pente irrésistible, vers tout ce qui est grand et tout ce qui est beau; et lorsque nous sentons notre âme s'agrandir et s'échauffer à la vue des objets ravissants qui décorent l'univers, nous aimons Dieu alors sans le vouloir ni le savoir, puisque c'est alors l'idée du beau infini et de l'être parfait qui agit dans elle, et lui cause ses transports.

Il est donc inutile de vous faire ici une description pompeuse de la beauté de l'Être suprême. Faisons taire nos sens, n'écoutons là-dessus que le langage de notre cœur, livrons-nous à son éloquence. Ah! que le cœur est un grand maître dans l'art de peindre ce qu'il sent!

Or, je le demande, Messieurs, serait-il possible que ce sentiment lumineux, qui nous éclaire sur les perfections de Dieu, nous laissât froids et insensibles, et que tant de charmes réunis à la fois n'eussent pas le pouvoir de nous enlever à nous-mêmes, et le droit

de fixer notre cœur? Si nous ne saurions lui refuser nos hommages à la vue de sa grandeur souveraine, pourquoi refuserions-nous de l'aimer à la vue de sa beauté suprême? L'amour n'est-il pas le premier et le plus noble de tous les cultes? Est-il donc si pénible d'aimer? n'est-ce pas au contraire, le plus doux de nos penchants? et notre cœur peut-il sans se faire violence, se refuser à tant de charmes?

Il s'y refuse cependant. Cette beauté, qui fait la joie des anges, ne nous touche que faiblement, ou si elle réveille notre amour, ce n'est presque jamais qu'à la faveur de l'espérance. Vils esclaves que nous sommes, nous comptons toujours avec Dieu; à nos yeux mercenaires, ses charmes sont ses bienfaits. Aimer Dieu pour ses perfections est presque un sentiment qui accable notre faiblesse, et l'héroïsme du pur amour nous paraît un pieux excès que nous abandonnons à ces cœurs trop sensibles, qui ne se nourrissent que de chimères. Jamais nous ne goûtons ce plaisir ineffable de se confondre en Dieu, en s'oubliant soi-même. Aveugles! qui ne sentons pas que, si l'amour humain n'est jamais plus délicat et plus noble que quand il ne connaît point l'intérêt, l'amour divin n'est jamais plus réel que lorsque l'on dédaigne de s'occuper de son bonheur. Insensés! qui avons le malheur de ne pas comprendre que l'amour véritable ne calcule jamais; que ce sont les motifs serviles qui en diminuent les douceurs, en ralentissent les transports, nous en font perdre les extases; que c'est le profane que d'appeler ainsi un sentiment que le pur intérêt nous arrache. Oui, mon Dieu, c'est presque vous outrager que de vous aimer de la sorte; la froide tendresse d'un cœur intéressé n'est point digne de vous: laissons à ces divinités terrestres, qui n'ont d'autres charmes que leurs faveurs, le triste privilège d'être servis par des esclaves: pour vous, grand Dieu, vos souverains attraits sont indépendants de vos dons: fussiez-vous n'être jamais le prix de mon amour, vous mériteriez l'empire de mon cœur.

Mais, puisqu'il vous faut des bienfaits, cœurs terrestres; puisque vous ne distinguez que faiblement l'amour, de la reconnaissance, il est temps de vous attendrir. Ce n'est plus ici le plus parfait de tous les êtres que j'offre à votre amour, mais le plus généreux; ce n'est plus Dieu, c'est votre Dieu.

A ce mot, quelles tendres idées se réveillent? Un Dieu, aussi bon qu'il est grand, embelli par ses dons autant que par ses attributs, ajoutant à l'éclat de sa majesté tous les charmes d'un père tendre, épuisant en faveur de ses créatures tous les trésors de sa puissance, leur communiquant une partie de sa grandeur, les destinant à partager ainsi son bonheur et sa gloire: tel est, Messieurs, l'aimable objet qui s'offre ici à notre cœur.

O amour de Dieu pour les hommes, que tu es incompréhensible! et comment mesu-

rer ici toute son étendue, puisqu'elle embrasse les deux éternités ?

Faibles mortels, nous n'existons que depuis hier; et cependant ne pouvons-nous pas dire, avec le Sage, que le Seigneur nous a possédés dès le commencement de ses voies? Les abîmes n'étaient pas encore, et nous étions déjà l'objet de ses complaisances, le centre et le but de ses desseins. Arrive enfin ce moment, marqué dans ses décrets, pour se communiquer au dehors : Dieu parle, et le néant se hâte d'obéir. La lumière paraît, la foule brillante des astres commence sa course superbe, le magnifique spectacle des cieux se déploie, la terre se pare de fleurs et de fruits, les montagnes s'élèvent, les abîmes de l'Océan se creusent, les fleuves roulent majestueusement leurs eaux. L'homme seul est l'objet de toutes ces merveilles; tout doit servir à sa félicité. Il est temps enfin qu'il paraisse, et c'est ici que sont versés à pleines mains les dons et les bienfaits. Une parole avait suffi pour enfanter le monde; et, pour créer ce nouvel être, Dieu suspendra l'action de son pouvoir, il agira avec poids et mesure, il se recueillera en lui-même pour tenir un auguste conseil; il paraîtra, ce semble, douter de sa puissance, tant il veut multiplier les prodiges pour cet être favorisé ! Les plus nobles facultés viennent l'embellir tour à tour : un cœur immense, capable de s'élever jusqu'à Dieu; un esprit assez grand pour le connaître; une âme indépendante, douée d'une absolue liberté, dût-elle s'en servir contre Dieu même; un corps, dont la structure, en lui assurant la jouissance de tous les biens qui l'entourent, procure à son âme mille plaisirs innocents. A la vue de tant de grandeurs, la nature le reconnaît pour son roi, et vient mettre à ses pieds ses productions et ses richesses. Son règne, il est vrai, ne doit être que d'un instant : la frêle argile qui l'enveloppe doit se dissoudre au moindre souffle; mais son être véritable sera toujours inaccessible aux traits de la destruction et du temps. Les astres vieilliront, l'univers s'abîmera sans retour; et l'homme, cet atome imperceptible qui disparaît et s'égarait maintenant dans l'immensité du monde, sortira comme en triomphe du milieu de tant de débris, pour se perdre à jamais dans le sein de Dieu même, pour jouir éternellement, selon le prix de ses œuvres, de son bonheur et de sa gloire. Dieu libéral et magnifique, quelles sont donc les faveurs qu'il n'ait pas reçues de votre bonté ?

Périssiez donc à jamais l'ingrat dont l'âme froide et aride peut soutenir sans émotion le spectacle d'un amour si généreux ! toute la nature le déclare indigne de vivre. Autant la reconnaissance ennoblit et élève le cœur humain, autant l'ingratitude le dégrade et le déshonore.

Quelle impression vive et profonde ne firent pas sur le cœur des païens les bienfaits du Créateur ! C'est le délire de leur reconnaissance et de leur amour qui produisit le plus grand de leurs crimes, je veux dire l'i-

dolâtrie. Moins frappés de la majesté que des dons de l'astre du jour, ils crurent ne pouvoir mieux les reconnaître que par le culte suprême. La terre entière, chargée de ses productions magnifiques, tous les ressorts de l'univers animés par son influence, toute la nature embellie par cette chaleur bienfaisante qui fait circuler dans son sein le charme de la vie : tels furent les titres et le fondement de leurs hommages. Le premier prince qui obtint d'eux l'honneur de l'apothéose ne le dut qu'à ses bienfaits. Ils se trompèrent, je l'avoue, et ils se trompèrent grossièrement : qui en doute ? Mais je suis tenté d'avancer ici que l'inconséquence des premiers idolâtres, en devenant l'opprobre de leur nation, faisait, pour ainsi parler, l'éloge de leur cœur. Il est presque glorieux de s'égarer par un sentiment si noble et si juste, et de ne devoir son erreur qu'à un excès de reconnaissance. Nous sommes donc plus insensés ou du moins plus méprisables qu'eux, lorsque les mêmes bienfaits nous laissent froids et insensibles, puisque, s'ils se rendirent coupables, ce fut par reconnaissance et par amour, au lieu que nous le devenons par dureté et par ingratitude.

O honte ! la reconnaissance et l'amour des païens mit des hommes au rang des dieux, et la reconnaissance et l'amour des enfants de la foi met à peine Dieu au rang des hommes ! je dis, Messieurs, au rang des hommes ; car, s'il était possible que nous eussions reçu d'un de nos semblables les bienfaits dont Dieu nous a fait part, quelle ne serait pas pour lui notre tendresse ! Nous baisserions avec attendrissement ses mains bienfaisantes, nous les arroserions de nos larmes ; nous éprouverions en sa présence cette émotion vive et tendre, ces doux élans de la reconnaissance qui transportent une âme sensible à la vue de celui à qui elle doit tout : et parce que c'est Dieu qui nous les accorde, ou par je ne sais quel délire et quelle étrange bizarrerie, nous les recevons de sang-froid et le cœur sec ; nous les regardons comme un bien qui nous est propre ; l'habitude d'en jouir sans les demander semble nous avoir acquis sur eux un droit de justice : que dis-je ? nous en abusons, nous les tournons contre lui-même ; nous nous jouons de sa tendresse ; souvent même nous croyons faire beaucoup, que de nous arrêter à ce point où commence la haine. Comment expliquer ce prodige d'insensibilité ? Est-ce aveuglement ? est-ce folie ? C'est tout à la fois l'un et l'autre.

Mais de plus grands objets me frappent, et ravissent ici mon admiration. La religion vient au secours de la nature. Des bienfaits d'un nouveau genre, des richesses d'un nouvel ordre, s'offrent à mes regards surpris. Disparaissez ici, merveilles de la création ; charmes grossiers des éléments, prodiges de la nature, objets frivoles, vains ornements qui décidez le monde, disparaissez. Cieux, vous n'avez plus de pompe ; astres, plus de lumière ; terre, plus de richesses auprès de l'étonnant prodige que ma reli-

gion me découvre. Ce n'est plus ici un Dieu qui me crée, qui me conserve, me soutient, embellit mon séjour, pourvoit à mes besoins; mais un Dieu qui devient ma victime, qui me sauve lors même qu'il devrait me punir, succombe sous des coups qui ne devaient tomber que sur moi, et, par un moyen que l'amour seul d'un Dieu pouvait inventer et mettre en œuvre, m'arrache du fond de l'abîme où mes péchés m'avaient plongé.

Je m'arrête donc uniquement ici au bienfait de la rédemption. Tous les autres traits de l'amour d'un Dieu que ma foi me présente sont effacés par celui-ci. Non, je ne conçois rien de si grand : mon imagination épuisée succombe et me livre sans secours à toute mon impuissance; je ne trouve plus rien dans le langage humain qui réponde à tout ce que je sens, et je me sens forcé de tomber aux pieds de mon Sauveur sans expressions et sans idées. Tâchons néanmoins, autant que le comporte la faiblesse humaine, de mesurer toute l'étendue d'un si grand sacrifice; envisageons la mort de Jésus-Christ, par rapport aux grands événements qui l'ont préparée, aux prophéties qui l'ont annoncée, aux figures et aux cérémonies qui l'ont tracée, aux tourments inexprimables qui l'ont consommée, aux prodiges terribles qui l'ont accompagnée, et nous jugerons par là du prix de cet amour qui en a été la source et le principe.

Toutes les révolutions qui précédèrent la mort de Jésus-Christ n'avaient pour centre et pour fin que ce grand événement; mais, comme Jésus-Christ est mort pour nous, c'est donc pour nous et pour notre salut que tout arrivait dans le monde. Les figures et les oracles de l'Ancien Testament n'avaient pour but et pour objet que la mort de Jésus-Christ; mais, comme Jésus-Christ est mort pour nous, c'est donc pour nous et pour notre salut que le peuple juif a existé. Le ciel s'unit avec la terre, et la terre avec les enfers, pour rendre la mort de Jésus-Christ et plus douloureuse et plus humiliante; mais, comme Jésus-Christ est mort pour nous, c'est donc pour nous et pour notre salut que Dieu forma ce concert redoutable. Des signes effrayants accompagnèrent la mort de Jésus-Christ; mais, comme Jésus-Christ est mort pour nous, c'est donc pour nous et pour notre salut que le soleil pâli, que la terre trembla, que les sépulcres s'ouvrirent. Ainsi l'histoire de l'univers est, pour ainsi parler, l'histoire de ma rédemption; ainsi tout est amour dans ce mystère. La grandeur de la victime, la grandeur des préparatifs, la grandeur du supplice, la grandeur des prodiges, tout m'annonce dans la croix du Sauveur un amour infini. Mais nous ne pénétrons pas si avant; nous prononçons froidement ces paroles si consolantes à la fois et si terribles : Un Dieu est mort pour nous, nous le répétons comme une formule que nos pères nous ont transmise; nous contemplons sans émotion cette effigie d'un Dieu mourant placée sur nos

autels, elle n'est plus dans nos temples qu'une vaine décoration. De ce cœur entre ouvert et de ces mains percées sort une voix éloquente, qui nous crie à chaque instant : Aimez-moi, aimez-moi; et notre cœur n'y répond que par un morne silence. Familiarisé avec ce grand objet, il n'entend plus son langage touchant. Serait-il donc vrai, grand Dieu, que nous ne sommes insensibles que parce que vous nous retracez plus souvent tout ce que vous avez fait pour nous? Oui, Messieurs, telle est notre inconscience; et, pour vous en convaincre parfaitement, suivez-moi dans le raisonnement que je vais faire.

Je suppose que tous ceux qui sont dans cet auditoire n'ont que des idées vagues et confuses sur le mystère de leur rédemption; que, sûrs uniquement de son existence, ils ignorent comment, par qui et par quel moyen s'est opérée cette grande merveille. Je suppose encore, mes frères, que, ne pouvant ici toucher vos cœurs par l'exposition d'un mystère que vous ne connaîtrez qu'imparfaitement, Dieu me chargât, dans ce moment, de dissiper là-dessus vos ténèbres, et d'exposer à vos yeux, pour la première fois, toute la grandeur et l'économie du sacrifice de la croix; si, dis-je, pour m'acquitter de ce ministère, et ne voulant vous développer que par gradation le moyen dont Dieu s'est servi pour vous racheter, je vous disais ici, avec cette éloquence et ce feu divin qui animait les prophètes : Mes frères, Dieu vous a tant aimés, qu'il a immolé pour votre amour la plus noble, la plus chère et la plus innocente de toutes les victimes. A ces mots, saisis d'étonnement et de surprise, vous me demanderiez sans doute avec impatience, quel est donc cet infortuné qui s'est ainsi chargé d'expier nos crimes? Est-ce un homme? est-ce un saint? est-ce un ange? Ah! qu'il est dur, pour un cœur sensible, d'ignorer l'auteur de son salut! Mais si, profitant de votre surprise et de votre attendrissement, je vous disais encore : Non, ce n'est ni un homme, ni un saint, ni un ange; c'est une victime mille fois encore plus chère et plus noble : de quel nouveau trouble ne seriez-vous pas alors pénétrés? Que si, voyant vos cœurs ouverts à la tendresse, je vous disais enfin : Cette victime, celui sur qui l'Eternel a lancé tous ses carreaux; celui qui, en se chargeant de nos iniquités, a porté tout le poids de la colère du Tout-Puissant; cette victime...., c'est un Dieu. c'est Dieu même! Oui, c'est lui qui, pour vous sauver, s'est fait semblable à vous; il est né dans une crèche, il a pleuré, il a épuisé sur soi tous les supplices réunis ensemble, a été moqué, meurtri, couvert de crachats, rassasié d'opprobres; enfin il est mort.... et mort sur un bois infâme! Il me semble, mes frères, qu'à cette étonnante proposition, frappés comme un coup de foudre, un transport général, un saisissement involontaire s'emparerait de tout cet auditoire, et, qu'agités par mille mou-

vemens contraires, de crainte et de joie, de douleur et de tendresse, d'admiration et d'effroi, interrompu moi-même par vos gémissements, vos cris et vos larmes, et partageant tous vos sentiments, nous ferions tous ensemble retentir les voûtes de ce temple de nos accents de reconnaissance et d'amour.

Eh quoi ! Messieurs, serait-il donc possible que le même bienfait qui vous arracherait des larmes, si j'étais le premier à le manifester, vous fût moins cher parce qu'il vous est plus familier, et touchât moins votre cœur, parce qu'il vous est plus connu ? a-t-il donc perdu de son prix, parce que nous en sommes instruits par la voix de dix-huit siècles ? cette merveille qui nous touche de si près, le temps peut-il donc l'affaiblir ? Ingrats, s'il ne vous est pas possible de répandre un torrent de pleurs, donnez-nous au moins une larme ; oui, Messieurs, une seule larme, et vous voilà reconnaissans, mais une larme versée par l'amour. Ah ! chrétiens, qu'il est doux de pleurer quand on aime ! Eh quoi ! la refuseriez-vous, tandis que tout le sang d'un Dieu vous est prodigué ? Au moment même où je vous parle, vous en êtes inondés ; l'autel, les tribunaux, les fonts sacrés, la chaire sainte, tout ce qui vous environne, l'air même que vous respirez dans ce temple, est, en quelque sorte, imbibé de ce sang adorable. La flamme vous entoure, l'amour divin s'efforce de pénétrer dans votre cœur par tous les sens, ses traits vous investissent de toutes parts ; mes frères, lui échapperez-vous encore ? Cependant vous parez toutes ses attaques, vous bravez tous ses traits, votre cœur se fait même une gloire affreuse d'être invulnérable ; aucune larme ne coule de vos yeux, pas un gémissement, pas le moindre soupir, et, par un prodige effroyable, vous sortirez du milieu de cette fournaise, sans en recevoir la moindre atteinte : mes frères, pardonnez au transport qui m'entraîne ; sommes-nous des monstres ou des hommes ?

Une des raisons principales qui engagèrent la Providence à différer l'incarnation du Verbe fut, dit saint Augustin, de faire sentir à l'homme sa corruption et sa misère, et de le convaincre, par une longue expérience, du besoin qu'il avait d'un médiateur qui vint redresser ses penchans et perfectionner ses mœurs. Plus de trente siècles d'horreurs et de crimes apprirent à l'univers jusqu'où pouvait aller la perversité de l'homme, et immortalisèrent son opprobre. Le dirai-je cependant, Messieurs ? l'accomplissement de ce mystère, bien plus que son retardement, nous a fait découvrir dans le cœur humain, des noirceurs que nous n'eussions jamais soupçonnées. Non, sans la mort de Jésus-Christ, sans le spectacle de la croix, nous n'eussions jamais cru que l'homme fût capable de porter si loin l'aveuglement et l'ingratitude ; et quand j'approfondis le mystère d'un Dieu Sauveur, quand je veux sonder cet abîme d'amour et

de miséricorde, ce n'est point l'infamie du supplice et l'abaissement profond où se réduit la grandeur souveraine qui confond ma raison et trouble mes idées ; mais qu'un si grand bienfait ait pu produire des ingrats, voilà, Messieurs, le prodige qui me déconcerte et m'épouvante ; il justifie l'enfer à mes yeux.

C'en est fait, Seigneur, mon cœur est à vous sans réserve. Vos souverains attraits, vos bienfaits inestimables, et, plus que tout cela ensemble, votre croix adorable, vous en assurent pour jamais la conquête et l'empire. Ah ! je cours dès ce moment aux pieds de cette croix ; je vais la serrer dans mes bras, la baiser tendrement, la mouiller de mes larmes : puisse-je, au souvenir de mon ingratitude, y expirer de douleur et d'amour ! O amour, pure et divine flamme ! viens remplir ce vide immense de mon âme, qui réclame son Créateur. Viens, ouvre les cieux et descends parmi nous : *Utinam dirumperes celos et descenderes* (Isai., LXIV, 1, 2) ! nos cœurs, plus durs que des rochers, fondront devant toi comme de la cire, et la glace de nos sentiments sera changée en un feu céleste ; *A facie tua montes defluerent...*, *aquæ arderent igni.* (Ibid.) O amour ! tu es donc tout l'homme ; le reste n'est point lui, ce ne sont que ses chimères, ses égarements et ses erreurs. O amour ! qui ne t'a point goûté n'a jamais rien senti ; il n'a jamais connu le plaisir d'avoir un cœur, il n'a couru qu'après des ombres, il languit tristement, il sommeille, il rêve, hélas ! il est déjà mort. O amour ! quel est donc le barbare que tu n'aies jamais attendri ? Quel est ce vil mortel, qui, sensible aux attraits impurs d'une idole profane, n'ait jamais éprouvé tes sublimes transports ? O amour ! élève-moi au-dessus de ma faiblesse, prête-moi tes ailes de feu, embrase, absorbe tous mes sentiments ; dilates-en, s'il est possible, la sphère trop étroite. Vains objets de la terre, fuyez devant moi ; périsent les créatures, périssent l'univers, pourvu que Dieu me reste et que je l'aime ! Que n'ai-je un cœur immense ; que n'ai-je l'âme de tous les séraphins ? grand Dieu, que n'ai-je votre cœur pour vous aimer autant que vous en êtes digne ! Du moins augmentez l'activité du mien, placez-le dans le vôtre ; qu'ils s'unissent ensemble, qu'ils se mêlent, qu'ils se confondent dans le temps et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

SERMON: VIII.

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis: Pax vobis. (Joan., XX, 19.)

Jésus vint, et se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous.

Voilà, chrétiens, le bien précieux et le trésor inestimable que Jésus-Christ laisse à la terre, la paix ; voilà le fruit de ses souffrances, le grand terme de ses desseins, le complément de toutes ses œuvres, le grand sujet de ses discours avant de monter vers son Père, le vœu suprême qui met le comble

à tous ses vœux, la paix. Mais quelle est donc cette paix, avant lui si longtemps prédite, et par lui si souvent annoncée ? Mes frères, qui de vous pourrait s'y méprendre ? qui de vous ne sent pas que Jésus-Christ ne parle point ici de la paix donnée par le monde, paix trompeuse dans ses dehors, fragile dans ses fondements, stérile dans ses effets ; de cette paix imaginaire qui peut suspendre les ressentiments, et ne les éteint pas ; de ce simulacre de paix qui consiste à ne point se nuire, ni même enfin de cette paix politique, qui, éloignant de nos frontières le fer de l'ennemi, laisse au dedans toutes les passions vivantes, plus redoutables aux Etats que les hostilités étrangères ? Non, ce n'est point là sans doute le céleste présent que devait apporter au monde le souverain pacificateur : un don plus noble et plus parfait est descendu du Père des lumières, c'est la sainte union des âmes, c'est l'intime concorde que dépeint le Prophète, et qui de plusieurs cœurs n'en fait qu'un seul ; c'est cette paix qui s'embrasse avec la justice (*Psal. LXXXIV, 11*) ; c'est cette nouvelle alliance où il n'y aura qu'un seul corps comme un seul pain (*I Cor., X, 17*), un seul esprit comme un seul baptême (*Ephes., IV, 4, 5*) ; cette alliance toute intérieure, dont la grâce est la source, dont la joie est le fruit, dont l'Esprit-Saint est le lien. Tel est, chrétiens, l'héritage sans prix dont nous fait tous participants le Prince de la paix ; tel est le touchant caractère auquel il veut qu'on reconnaisse ses disciples ; telle est enfin cette divine paix que nous vous annonçons en terminant notre carrière, ainsi que Jésus-Christ quand il termina sa mission. Célébrons-la donc, avant de nous quitter, cette sainte concorde, qui a tant de panégyristes et si peu de disciples, que tous invoquent à grands cris, et que tous troublent sans remords ; cette aimable fraternité qu'on profane d'autant plus en ces malheureux jours, que l'on affecte d'en emprunter et les symboles et le langage. Parions de paix quand nous ne voyons que discorde ; cherchons à réunir les cœurs quand tout concourt à les aigrir. Hélas ! assez d'autres se sont fait le barbare plaisir d'exciter parmi nous les rivalités et les haines ; assez d'autres ont tenté de nous égarer sous un vain masque de patriotisme : hypocrisie nouvelle, mille fois plus funeste que celle de la religion, à laquelle elle a succédé. Malheur à nous, si jamais nous pouvions oublier que notre ministère est établi pour l'édification et non pour la destruction, et si jamais nous pouvions changer en tribune séditieuse cette chaire sacrée d'où ne doivent descendre que des pensées de paix et des paroles de consolation ! Oui, mes frères, la paix : *Pax vobis* ; toute la nature vous y invite, toute la religion vous recommande la paix ; c'est le plus doux de vos devoirs, c'est le plus cher de vos intérêts : la paix, et pour la gloire de la société dont elle est le premier bien, et pour la gloire du christianisme dont elle est la première vertu. Heu-

reux si nous pouvions vous la laisser pour fruit de toutes nos instructions, et si, pour prix de notre zèle, vous emportiez gravées profondément dans vos âmes ces deux touchantes réflexions qui vont partager ce discours : Nous sommes hommes, aimons-nous les uns les autres ; nous sommes chrétiens, aimons-nous donc les uns les autres. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que la charité fraternelle soit un devoir imprescriptible que nous commande la nature, c'est une vérité si frappante, que nous craindrions de l'affaiblir par trop de preuves et de raisonnements : aussi mon principal dessein est-il ici de vous persuader bien plus encore que de vous convaincre, de vous toucher plus que de vous instruire, et bien moins d'éclairer vos esprits que de réveiller vos cœurs assoupis, aussi lents à aimer qu'à croire. Et pour cela je viens vous dire : Nous sommes hommes, aimons-nous donc les uns les autres, puisque, sous ce premier rapport, nous sommes frères ; nous sommes misérables, nous sommes faibles : nous sommes frères, il faut donc être unis ; misérables, il faut nous consoler ; faibles enfin, il faut nous supporter.

Qu'il n'y ait point de disputes entre vous et moi, entre vos pasteurs et les miens, disait Abraham à Lot (*Gen., XIII, 8*), car nous sommes frères par la naissance et par la fortune : c'était là le grand principe des mœurs patriarcales, des mœurs hospitalières. On ne comprenait point alors qu'un homme pût être étranger à un autre homme par la nature ou dans la société ; qu'enchaînés par les mêmes besoins, on pût ne l'être point par le même intérêt ; que descendu de la même origine et remontant vers la même source, jouissant des bienfaits du même père, aspirant au même héritage, nourri des mêmes espérances, on pût agir comme des êtres qui n'ont rien de commun, et qu'enfin né pour vivre ensemble, on pût mourir sans s'être aimé.

Nous sommes frères, et parce que nous nous voyons séparés par quelques fleuves ou par quelques montagnes, nous oublions, dit saint Jean Chrysostome, que nous n'avons tous qu'une même nature ; nous nous croyons étrangers les uns aux autres, et la haie qui défend notre champ, borne nos domaines, entretient parmi nous des guerres éternelles ; et de frivoles distinctions, que l'orgueil inventa, mettent entre les cœurs une distance immense ! Nous sommes frères, mais où sont donc les amis ? où sont les Jonathas et les David ? Deux cœurs vraiment unis sont un prodige dans la société ; on le cite, on l'exalte, on l'admire. L'amitié n'est pour nous qu'un vain nom, elle n'est plus que sur nos lèvres ; bannie de nos cœurs, nous la peignons tout au plus dans les livres, ou nous la reléguons sur le théâtre, tant nous sommes tentés de la regarder comme une chimère !

Nous sommes frères ; et d'où viennent donc parmi nous tant de rivaux, tant de

jaloux? Quel peut être le fondement de cette envie qui sans cesse nous aigrit et nous divise? Tous pétris de la même boue, nos malheurs ne sont-ils pas communs? n'avons-nous pas tous les mêmes infirmités pendant la vie, et le même tombeau après la mort? Ne sommes-nous pas tous dans la même prison, également éloignés de notre patrie, également jouets et victimes de nos passions, également entraînés par la décadence continuelle de toute la nature? Non, l'envie n'a point d'objet réel sur la terre; en croyant désirer mutuellement nos places ou nos biens, que faisons-nous que désirer d'autres chagrins et d'autres peines? Et cependant c'est l'envie qui fait la grande maladie du cœur humain; c'est ce ver qui ne meurt point; c'est elle qui nous mine, qui nous ronge, qui chaque jour enfante et nos complots, et nos cabales, et nos perfidies. Quoi! mes frères, serait-il arrêté que l'aimable concorde n'appartient point à notre exil, et que le grand secret pour nous de jouir de la paix, fût de ne pas vivre ensemble? serions-nous donc tristement condamnés à des haines sans fin, à des dissensions interminables? Non, sans doute, n'outrageons pas la Providence; elle a mis dans nos âmes ces grands principes, ou plutôt ces sentiments de paix et de fraternité plus forts que les principes, et que ne méconnaissent jamais les nations les plus barbares: de là ce grand besoin que nous avons de nous rapprocher les uns des autres; de là cette propension naturelle qui porte tous les cœurs à se reposer sur les cœurs; de là cette parole de saint Augustin, que rien ne plaît à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre qui lui plaise. Voilà donc la grande énigme du cœur humain que je n'ai jamais comprise. Non, je ne puis concevoir comment, avec ce doux penchant qui nous entraîne impérieusement vers nos semblables, comment, puisqu'il est arrêté que les hommes sont trop misérables et trop pauvres d'eux-mêmes pour vivre seuls, on a pu voir ces mêmes hommes dire sans cesse comme Caïn : *Suis-je le gardien de mon frère?* (Gen., IV, 9.) Vivre entre eux comme des inconnus qui se rencontreraient dans une terre éloignée: que dis-je? et tous acharnés les uns contre les autres, se déchirer comme des tigres; hélas! les tigres eux-mêmes vivent en paix dans leurs forêts. Quoi donc! le plus beau des ouvrages de Dieu serait le seul discordant dans la nature! l'instinct des animaux serait donc préférable à la raison! l'âme humaine n'aurait donc reçu plus d'activité et d'énergie que pour mettre plus de fiel dans ses haines, plus de fureur dans ses vengeances! et ce souffle céleste ne serait donc en nous qu'un surcroît de moyens pour nous nuire plus sûrement, et nous trahir avec plus d'artifice!

Mais à ce tendre rapport de la fraternité j'en ajoute un nouveau non moins intéressant, celui de nos misères. Nous sommes frères, il faut donc être unis; nous sommes misérables, il faut nous consoler.

Hélas! chrétiens, nous ne faisons que nous montrer un instant à la terre, et disparaître sans retour; encore un moment, et nous ne serons plus! et ce moment si court, si précieux, si rapide, nous l'employons à nous supplanter, à nous surprendre, à nous disputer, à nous arracher des atomes! et ce moment qu'empoisonnent tant de soucis, tant de misères inséparables de notre condition, nous le consomons tout entier dans l'amertume des dissensions, dans le choc éternel de nos frivoles intérêts! Malheureux voyageurs, tous battus des mêmes vagues, tous exposés aux mêmes écueils, tous emportés dans le même vaisseau qui va être englouti, pourquoi ne pas songer à nous adoucir le passage, à nous porter le uns aux autres les secours nécessaires dans la triste navigation de cette courte vie! Insensés! les maux inévitables ne nous suffisent-ils pas? ne sommes-nous donc pas assez fragiles par nous-mêmes, sans nous heurter encore les uns contre les autres? n'est-ce donc pas un assez grand malheur d'avoir à combattre tout à la fois et les éléments si souvent déchainés contre nous, et ces penchants toujours indociles, et ces regrets sur le passé, et ces perplexités sur l'avenir, et ce cœur toujours inquiet, sans cesse tourmenté, tantôt par sa grandeur, tantôt par son néant? faut-il encore que nous aggravions le fardeau de notre existence par les sombres fureurs de la discorde et de la haine? Infortunés, que faire ici-bas sans s'aimer? Sortons de ce triste désert, de ce vaste tombeau d'où la charité est exilée, ou plutôt rappelons parmi nous cette fille du ciel; vivons, puisque Dieu nous l'ordonne, mais que ce soit pour nous aider, pour nous consoler, pour essuyer nos larmes des mains de la fraternité. Nos larmes, en est-il donc pour des hommes qui se consolent et qui s'aiment? Oh! que les tentes de Jacob seraient belles! Sainte union des cœurs, qui pourrait peindre les délices? *C'est une huile suave*, dit le Prophète (Psal. CXXXIII, 1, 2); c'est un baume précieux qui soulage nos maux et guérit nos blessures. Les rigueurs des éléments, les rigueurs mêmes de la fortune, n'auraient plus alors aucune prise sur nous. Les âmes ainsi ouvertes par la confiance, tous les bras unis par l'amitié, combien nous serions forts contre le malheur, et qu'elle serait douce la pente qui nous conduit vers la tombe! Ah! ne nous plaignons plus des amertumes ni des dégoûts qui empoisonnent notre malheureuse carrière: c'est la punition attachée à la dureté de nos cœurs, c'est l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ, que *tout royaume divisé sera désolé* (Matth., XII, 25). Donnez-nous la paix, la charité divine, et tous les biens nous viendront avec elle, et tous nos jours seront sereins. *Oh! qu'il est bon*, dit le Prophète, *que les frères habitent ensemble! c'est là que l'Eternel a ordonné la bénédiction et la vie!* (Psal. CXXXII, 1) *Malheur à celui qui est seul*, dit l'Ecriture! (Eccl., IV, 10) s'il tombe, personne ne le relève; s'il chan-

celle, personne ne le soutient : mais deux frères, ajoute l'Esprit-Saint, qui s'entre aident et s'unissent ensemble, qui partagent leurs joies ainsi que leurs chagrins, et font à frais communs le triste pèlerinage de la vie, ne sont pas moins inébranlables que les plus forts remparts : *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma.* (Prov., XVIII, 19.) *Bienheureux donc les hommes doux ; bienheureux les pacifiques, car ils posséderont la terre* (Matth., V, 4, 9). Ils la posséderont ; le riche n'y a que des domaines, le grand n'y trouve que des ennuis, le voluptueux que des dégoûts, le méchant que des remords, le conquérant n'y amoncelle que des ruines ; mais l'homme doux et pacifique, l'homme consolateur l'occupe, cette terre, et la possède véritablement : il en en hérite, dit le Prophète (Psalm. XXXVI, 11), parce que lui seul y trouve les vrais biens, les seuls plaisirs dignes du sage. C'en est donc fait, nous le sentons maintenant, et dans tous ces instants d'une vague tristesse, où l'âme, rassasiée d'elle-même, demande à tous les objets qui l'environnent un remède à sa langueur, nous irons nous réfugier dans la maison de deuil, dans l'asile sacré de l'infortune ; nous pleurerons avec celui qui pleure, pour nous réjouir avec lui lorsqu'il sera dans la joie ; et ces pleurs, et cette joie, et ces tendres dilatations, et ces effusions réciproques vaudront bien sans doute les froides jouissances que nous offrent de vains théâtres, et ces cercles encore plus vains, où de tristes oisifs amusent leur loisir par des plaisirs frivoles, et charment leurs ennuis par la malignité.

Nous sommes misérables, il faut nous consoler ; nous sommes faibles, il faut nous supporter.

Hélas ! grand Dieu, qu'est-ce que l'homme ? Jouet infortuné de ses passions comme de ses erreurs, victime de son ignorance ou abusé par ses propres lumières, ne s'instruisant presque jamais que par des fautes, inconstant dans ses goûts, incertain dans ses résolutions, sans cesse emporté vers les extrêmes, ne connaissant jamais le vrai point où il faut s'arrêter, faisant le mal qu'il déteste et fuyant le bien qu'il approuve, impétueux dans sa jeunesse, enfant dans sa caducité, inconséquent dans tous les âges, ne trouvant dans son corps qu'une chair indomptable, dans son esprit qu'un vain sophiste, ou tout au plus qu'un censeur inutile, dans son cœur que des combats renaissants, que des désirs contraires ; presque toujours aussi malheureux que coupable, plus digne de compassion que de haine : *C'est une feuille que le vent emporte*, dit l'Écriture (Job, XIII, 25.), c'est un vase d'argile qui se brise à la rencontre du moindre obstacle. Dieu puissant, avec quelle bonté vous rappelez-vous chaque jour que l'homme est faible ! *Et recordatus est quia caro sunt.* (Psalm. LXVIII, 39.) Vous connaissez vous-même son néant, vous savez quelle est l'argile dont vous l'avez formé : qui pourra donc le condamner ? qui osera

poursuivre cette paille légère ? Sans doute quelque ange mortel, quelque intelligence céleste ? non, c'est la faiblesse même qui veut accabler la faiblesse, c'est le vice qui poursuit le vice, c'est l'erreur qui condamne l'erreur. O délire ! qui pourra te comprendre ? qui nous expliquera comment ces hommes qui ont tant besoin de support et d'indulgence, qui tomberaient à chaque instant s'ils ne se soutenaient mutuellement, qui ne peuvent se relever s'ils ne se prêtent une main secourable ; comment ces mêmes hommes s'épient sans cesse pour se surprendre, ne s'unissent que pour voir de près leurs mutuelles faiblesses, et pour les censurer plus amèrement ? Malheureux que nous sommes ! malgré ce grand cri de toute la nature, qui nous dit que nous sommes tous enfants du péché, tous engendrés dans la corruption, tous misérables enfants d'Adam, nous nous jugeons impitoyablement ; toujours aveuglés sur nos vices, nous exagérons ceux d'autrui avec une complaisance cruelle ; nous cherchons à les deviner si nous ne les voyons pas ; ou à les présumer quand ils n'existent pas ; et jamais plus heureux que lorsque nous pouvons montrer ce triste et dur besoin d'investiver et de reprendre, il faut encore que nous flétrissions les motifs, si les actions sont hors de nos atteintes. Insensés, dit l'Apôtre ! vous ne voyez donc pas qu'en jugeant ainsi vos frères, vous vous jugez vous-mêmes, et prononcez par là votre condamnation ? (Rom., II, 1.) Eh ! qui êtes-vous pour jeter la première pierre ? voudriez-vous donc être plus justes et plus sévères que Dieu même ? Dieu dissimule, et nous ne voudrions rien pardonner ; Dieu justifie, et nous condamnons ; Dieu supporte le méchant, et nous voudrions le perdre ! Quoi ! la justice essentielle est indulgente, et la perversité même serait inexorable ! quoi ! le juge est patient, et le criminel même veut être rigoureux ! Ah ! blâmons sans doute ce que condamne la raison, mais tremblons toujours d'ajouter au jugement suprême de la souveraine équité ; craignons d'exercer sur nos frères cette censure rigoureuse, qui ne serait qu'une entreprise sacrilège sur les droits de Dieu même, en nous faisant trop oublier qu'il répand sa rosée sur les pécheurs comme sur les justes, qu'il fait luire pour tous son éclatant soleil, et qu'à lui seul est réservé le jugement, comme à lui seul est réservée la vengeance.

C'est ici qu'il faut encore le répéter : nous sommes faibles, et nous le sommes tous, et nous le serons éternellement en dépit de nous-mêmes ; c'est la grande misère de tout ce qui n'est pas Dieu. Le juste pèche chaque jour, et le plus ferme dans ses voies est celui qui pèche le moins. Ah ! que celui qui est debout prenne donc garde de tomber à son tour ; demain nous aurons besoin du pardon que l'on nous demande aujourd'hui : aurions-nous donc oublié ces exemples fameux de la fragilité humaine, et ces écarts trop mémorables des plus ver-

tueux personnages? Mais si ces soleils, allumés pour luire au milieu de la génération perverse, ont souffert des éclipses; si les cèdres du Liban ont été ébranlés, comment, avec une faiblesse qui a tant lieu de craindre, oserions-nous tout condamner?

Nous sommes faibles : soyons donc sages avec sobriété; couvrons du manteau de Sem les nudités de Noé. L'infortuné, à son réveil, sera assez puni par ses remords, assez tourmenté par sa propre honte : c'est un malade, il faut le traiter avec ménagement; c'est un aveugle, il faut le ramener avec bonté; c'est un ignorant, il faut l'instruire avec douceur. Ah! plaignons plutôt la condition humaine; reconnaissons que l'indulgence est notre premier devoir, puisqu'elle est notre premier besoin; qu'il faut tâcher de relever notre malheureux frère qui a fait une chute, et non pas le haïr; le changer, et non pas le perdre; que nous devons toujours nous peindre l'homme tel qu'il est, capable de fautes et de repentir, de faiblesses et de retour, et que, si on ne lui pardonne rien, on lui ôte tout à la fois le courage, le désir et l'espoir de se corriger.

Que ne puis-je ici retracer à vos yeux toutes ces déplorables victimes d'un indiscrète sévérité, tous ces infortunés qu'entraîne dans l'abîme une rigueur désespérante! Que de brebis errantes seraient rentrées dans le bercail, si le pasteur avait daigné courir au-devant d'elles! que de prodiges auraient détesté leurs erreurs et pleuré leur ingratitude, s'ils avaient eu l'espoir de se jeter dans les bras du pardon! que de Cham seraient peut-être devenus l'honneur de leur famille, s'ils n'eussent point été maudits par leur père! que de libertins sont parvenus à vivre sans remords, parce qu'ils ont été sans espoirs! Eh quoi! chrétiens, toujours employer le fer et le feu, quand il ne faudrait qu'un baume salulaire; toujours tonner, quand il ne faut qu'attendrir. Hélas! nous ne les verrions donc plus, ces charitables Samaritains qui savaient si bien mêler ensemble l'huile et le vin! il ne serait donc plus connu ce sage tempérament de fermeté et de clémence, de justice et de charité! Et qu'est-ce donc que la justice sans la charité? qu'opère-t-elle avec son inflexible rigueur? Elle irrite, elle contriste, elle resserre le cœur, elle tarit la source de la sensibilité: à sa vue, l'imagination se noircit: l'âme se trouble: vaine terreur, stérile tristesse, qui ne rendit jamais l'homme meilleur, et qui, tandis qu'elle arrache peut-être quelque impuissant aveu, va dessécher jusqu'au fond de l'âme toute la sève de la vertu! Mais, par une raison contraire, quels nouveaux changements, quelles humiliations salutaires n'opère pas l'indulgente vertu avec sa tendre compassion et ses facilités aimables? Ainsi qu'une douce rosée, elle pénètre et s'insinue jusqu'aux derniers replis d'une conscience criminelle: sans commander elle obtient tout; sans armes, elle subjugué tout; et sa douceur toute-

puissante accomplit chaque jour cet oracle de Jésus-Christ: Faites que votre frère vous écoute, et bientôt vous l'aurez gagné, et il sera d'autant plus disposé à rentrer en lui-même, qu'il sentira plus vivement sa propre indignité: *Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.* (Matth., XVIII, 15.)

Eh! comment en effet, chrétiens, voudriez-vous que votre frère revînt à la vertu, s'il la voit si effrayante dans votre barbare justice? Comment peut-il l'aimer jamais, si vous la dépouillez du plus beau de ses charmes, si vous n'offrez plus en elle qu'un menaçant fantôme, qui, bien loin de l'encourager, le repousse et l'indigne? O vertu! divinité des âmes belles et sensibles, si jamais tu daignais te rendre visible, et révéler aux hommes tout le secret de tes attraits augustes, sous quelle forme et dans quel appareil te montrerais-tu à la terre? Ah! il me semble te voir paraître entre la tendre compassion et la candeur aimable, brillant de ta seule beauté, le front calme et serein comme le ciel où est ton origine; le pardon sur tes lèvres, qui, comme celles de l'épouse, distillent le lait et le miel (*Cant.*, IV, 11); portant tous les humains dans l'immensité de ton cœur; toujours prête à sourire à l'innocence de leurs plaisirs; d'une main relevant la faiblesse qui s'applaudit de pouvoir te suivre, de l'autre désarmant l'envie qui te pardonne ta victoire. O transport! ô charme irrésistible! tout obéit, tout cède : tu parles, et on se rend; tu te montres, et on t'aime. O vertu! tendre et indulgente vertu! qui pourrait encore se défendre de ta douce séduction? quel barbare résisterait à ton heureux empire? qui pourrait maintenant s'empêcher de t'aimer, si trop souvent ceux qui se font gloire de te suivre ne te présentaient pas sous ces traits farouches qui profanent ta majesté et défigurent ton image? Oui, chrétiens, donnons à la vertu cette douceur aimable, cette tendre condescendance qui forme son vrai caractère; et son empire est assuré, et tous les cœurs voleront après elle, et nous pourrions alors nous écrier avec un poète célèbre. Grand Dieu, s'il est encore des pervers, des tyrans sur la terre, montrez-leur la vertu pour toute punition, et qu'en la contemplant, ils sèchent de douleur et de honte de l'avoir abandonnée...

Ce pouvoir suprême de la vertu qui compatit et de la vertu qui pardonne, ne paraît nulle part plus admirable que dans l'histoire si touchante de Joseph. Il est donc parvenu ce vertueux Israélite, du comble des humiliations et des outrages, au faite des grandeurs. Ses frères arrivent en Egypte; d'abord il se présente à eux avec un front sévère; mais bientôt ne retenant plus l'émotion de son cœur : *Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu.* (*Gen.*, XLV, 4.) A ces mots, ils sont frappés comme d'un coup de foudre; la honte, le remords et l'effroi s'emparent tour à tour de leur âme; ils voudraient se cacher, ils voudraient fuir, ils ne voient plus que la juste punition de

leur crime : ils commencent à se sentir hommes, ils ne sont point encore frères. Mais, lorsqu'enfin donnant un libre cours à sa tendresse, Joseph s'efforce, non-seulement de les rassurer, mais de les excuser, lorsqu'il leur dit : *Ne vous offligez point, ce n'est pas vous qui l'avez fait; la Providence l'a permis* (*Gen.*, XLV, 5, 8), elle a tiré le bien du mal : mais, lorsqu'il presse sur son cœur le jeune Benjamin, lorsqu'il les prend ensuite les uns après les autres, qu'il les embrasse, et qu'il pleure sur chacun d'eux, *ploravit super singulos* (*Ibid.*, 15), ah ! c'est alors que leur cœur se dilate, et qu'il demande à s'épancher. A l'effroi succède l'attendrissement, à la honte l'amour, à la crainte la confiance : ce n'est plus le ministre, le favori de Pharaon, c'est leur frère, c'est leur bon frère, c'est leur tendre Joseph qu'ils ont cruellement trahi. La nature a repris tous ses droits, c'est le moment, le grand moment de son triomphe. *Mon père vit-il encore ?* (*Ibid.*, 3.) A ce saint nom, leurs pleurs augmentent et les embrassements redoublent, toutes les larmes se confondent comme toutes les âmes. O Jacob ! ô vieillard vénérable ! et vous n'êtes point ici ! consolez-vous, vos cheveux blancs ne descendront point avec tristesse dans le tombeau. (*Gen.*, XLII, 38.) Ce que n'auraient pu faire les reproches sanglants et les invectives amères, Joseph l'a fait par sa bonté et par son indulgence. Non-seulement Joseph vous est rendu, mais tous vos fils sont rendus à Joseph, à l'amitié, à la vertu, à la nature.

La voilà, mes frères, cette vertu touchante, telle que les hommes l'admireront toujours, et telle que Dieu la commande. Voilà cette vertu toute-puissante et vraiment souveraine, puisqu'elle attire sans commander, qu'elle règne sans armes, et n'a d'autre ascendant que sa douceur et sa bonté.

Mais je me sens entraîné par le charme de mon sujet. Il faut que je rappelle un autre trait, d'autant plus fait pour mon discours, qu'il est plus touchant et plus simple : c'est celui de ce pécheur fameux, converti par saint Jean. Suivons ici la conduite du grand apôtre. Il instruisit pendant plusieurs années un jeune homme dont les heureuses dispositions secondaient ses soins ; il le formait doucement à la religion et à la vertu. Déjà il s'applaudissait de son ouvrage. Forcé de s'absenter et de se séparer d'un disciple si cher, il le remet à son évêque, et lui confie cette tendre fleur cultivée par ses mains. L'homme de Dieu revient après une longue absence ; il va redemander ce dépôt précieux toujours présent à sa mémoire, encore plus à son cœur. Il croit le retrouver dans son innocence première, il croit que ses vertus auront augmenté avec ses années. O surprise ! ô douleur ! ce cher disciple a quitté l'évêque, et s'est lié avec des jeunes gens déréglés. Séduit par l'exemple et entraîné par l'occasion, il s'est précipité dans un affreux abîme ; hélas ! et tant de

soins n'ont donc servi qu'à former un chef de brigands. A cette accablante nouvelle, un long soupir sort du cœur de l'apôtre ; il frappe sa poitrine comme s'il eût été coupable... Il s'est perdu, ce cher objet de ma sollicitude ! mon fils, mon tendre fils, il s'est perdu ! mais le serait-il sans ressource ? non, il est temps encore ; allons chercher un infortuné qui s'égare. Il dit, et aussitôt il ramasse ses forces, et court vers le lieu qu'on lui indique. C'est un apôtre, c'est un pontife vénérable courbé sous le poids de ses ans, qui parcourt des déserts immenses, et qui, tout couvert de sueur, épuisé de fatigues, poursuit cette brebis errante. Déjà il l'aperçoit, il arrive, il atteint le coupable qui se dispose à fuir... O mon fils ! pourquoi fuyez-vous votre père ? mon tendre fils, ayez égard à ma vieillesse, c'est mon cœur qui vous cherche ; par mon amour, par ces cheveux blanchis, par ces soins que j'ai pris de votre enfance, revenez dans mes bras. Le jeune homme attendri n'ose plus résister, il vient mettre ses armes aux pieds d'un père : interdit, confondu, il demeure dans le silence ; mais ses regrets, mais ses larmes parlent pour lui. Que fera donc ici l'apôtre bien-aimé ? portera-t-il dans le cœur du coupable et l'alarme et le désespoir ? l'effrayera-t-il par l'horreur de ses crimes ? fera-t-il gronder sur sa tête l'anathème et la foudre ? Oh que la vraie vertu prend une route bien différente ! et qui de nous s'attend au dernier trait qui me reste à vous peindre ? Cet aigle sublime qui s'est élevé dans le sein de Dieu même, cet ancien ami du Sauveur se prosterne devant le coupable, il baise ses mains homicides, il les arrose de ses larmes, il le conjure en cet état d'achever par la pénitence une conversion que les remords ont commencée. Ah ! l'homme est tout-puissant quand il emploie de telles armes. C'en est fait, la résolution en est prise ; ce nouveau prodigue était mort, et le voilà ressuscité. Il est ramené en triomphe, il reprend ses premières voies, en publiant partout le pouvoir d'une charité qui a su préparer à la grâce la plus belle des victoires, comme à notre instruction le plus grand des exemples.

Que veux-je donc conclure, chrétiens ? serait-ce que, puisque l'homme est faible, il lui est permis d'être coupable ; que le méchant doit trouver dans la violence de ses passions l'excuse de ses fautes ou le garant de son impunité ? Ah ! loin de nous sans doute cette coupable tolérance, qui interdit toute espèce de ressentiment contre le vice, comme une cruauté ! bien loin cette fatale indulgence que notre siècle appelle douceur de mœurs, et qui n'est que le triste fruit de la dégradation de nos âmes ! Mais je conclus qu'en abhorrant les vices, nous ne devons jamais cesser de supporter les vicieux ; que, coupables devant Dieu, ils sont pour nous toujours à plaindre ; que nous devons songer à les toucher, bien plus qu'à les confondre ; que, s'il ne faut jamais que la règle se relâche, il faut tou-

jours que la charité compatisse; que, s'il est des occasions où la sévérité est nécessaire, il n'en est aucune où la charité ne soit indispensable, et que, lors même que nous serions en droit d'exercer notre censure, elle est toujours injuste, si nous ne la faisons pas dans la compassion de notre mutuelle faiblesse, et pénétrés du sentiment profond de nos infirmités communes.

Nous sommes hommes, aimons-nous donc les uns les autres; nous sommes chrétiens, à ce titre nous nous devons encore l'amour: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Quelle imprimée qu'elle soit dans nos cœurs, cette fraternité que nous impose la nature, elle serait encore bien imparfaite, si le christianisme ne l'eût fortifiée par ses puissants motifs, et ne l'eût consacrée par d'illustres exemples. Pour qu'elle pût entièrement triompher de notre corruption, il nous fallait encore cette loi d'amour, qui opère en nos âmes la charité bien plus encore qu'elle ne la commande, et qui à ce cœur de pierre formé par le péché substitue ce cœur de chair, ce grand cœur dont la dilection est la vie. Et voilà pourquoi ce précepte de l'amour fraternel, aussi ancien que la nature, est devenu sous le règne de l'Evangile un commandement tout nouveau, qui nous donne un droit particulier de vous dire: Vous êtes chrétiens, aimez-vous donc les uns les autres; c'est l'esprit de votre religion, c'est le grand intérêt de votre religion.

L'esprit de notre religion n'est autre chose que l'esprit de Dieu: or qu'est-il, cet esprit de Dieu, si ce n'est la charité? C'est en Dieu qu'elle puise ses sentiments et ses principes, et tout ce qui ne porte point l'auguste empreinte de la Divinité la souille et la profane. Or, le véritable esprit de Dieu n'est point, à proprement parler, ni cet esprit de prudence qui fait les politiques, ni cet esprit de prévoyance qui fait les sages, ni cet esprit de science qui fait les docteurs, ni cet esprit de miracles qui fait les thaumaturges, ni cet esprit de prédiction qui fait les prophètes, ni cet esprit de zèle qui fait les apôtres, ni même enfin cet esprit de force qui fait les martyrs; ah! le véritable esprit de Dieu, c'est la charité: voilà sa vertu dominante, *il n'est que charité*. (1 Joan., IV, 16.) Tous ces différents dons viennent de lui sans doute, mais ne sont pas son esprit; celui qui le caractérise éminemment, sa vertu dominante et suprême, c'est la charité: *Deus charitas est*. Il n'est point dit que Dieu n'est que sagesse, que force et que lumière; la seule charité semble absorber en lui ses autres attributs, et y domine de telle sorte, que tous les rayons de sa gloire viennent se réunir et se confondre dans ce seul et unique centre: *Deus charitas est*. Ainsi, pour discerner où est l'esprit du christianisme, voyons où est l'esprit de Dieu; et, pour connaître où est l'esprit de Dieu, voyons où se trouve la charité. Cet

homme est enrichi des plus sublimes connaissances, il subjugue, il entraîne par l'ascendant d'une éloquence victorieuse; mais il est dur, intraitable et hautain: il n'a donc pas l'esprit de Dieu. Cet autre est consumé de zèle pour la maison du Seigneur, il consacre à la religion ses sueurs et ses veilles; mais il est insensible à l'excès, mais il exige tout et ne pardonne rien: il n'a donc pas l'esprit de Dieu. Celui-ci, toujours guidé par l'honneur, est incapable de faire une bassesse; mais il est toujours prêt à croire le mal, il croit à peine le bien qu'il voit, il est bien plus fâché de la prospérité de ses frères que de leurs désordres: il n'a donc pas l'esprit de Dieu. Celui-là vient perdre dans le temple un temps dont les malheureux ont besoin; il a augmenté ses prières et diminué ses aumônes: il n'a donc pas l'esprit de Dieu. Un autre n'accorde rien à ses plaisirs, mais il donne tout à l'amour-propre; il a dompté la volupté, mais la colère le domine: il n'a donc pas l'esprit de Dieu. J'en vois un autre qui a moins de lumières, mais plus de patience; moins de zèle, mais plus de douceur; moins d'austérité dans ses jeûnes, mais plus de bonté dans ses mœurs; sa vertu est douce, sa probité seule est sévère: il a donc l'esprit de Dieu, le véritable esprit du christianisme.

Esprit de Dieu, esprit de charité, ce fut aussi par excellence celui de Jésus-Christ: dites-le nous, terre heureuse qu'il arrosa de ses sueurs, Jérusalem perfide sur laquelle il versa des larmes, femme adultère qu'il renvoya sans la condamner, infidèle Samaritaine qu'il alla visiter, publicains scandaleux qui eûtes le bonheur de l'avoir pour convive, trop coupable Madeleine dont il agréa les parfums; et vous, cher confident qu'il faisait reposer sur son sein; et vous, petits enfants auxquels il prodiguait sa tendresse; et vous, mères et veuves désolées dont il essuya les pleurs; et vous, infirmes qu'il guérit, vous pauvres qu'il secourut, dites-nous s'il fut jamais une âme plus aimante, plus expansive; si jamais sa patience s'est lassée, si son zèle ne fut pas toujours aussi doux que son cœur était tendre: apprenez-nous comment il repoussa ces indiscrets disciples qui le priaient de faire descendre le feu céleste; comment il savait compatir aux humaines infirmités, s'accommoder à tous les caractères, donner du lait aux uns et un pain solide aux autres. Quelle doctrine! c'est un évangile, une bonne nouvelle; quels miracles! Ce ne sont point des signes dans le ciel, ce sont des bienfaits pour la terre; quelle puissance! elle est toute pour les malheureux. Je le vois, je le suis dans ses courses pénibles, dans ses pathétiques discours, dans les tendres sollicitudes de son apostolat, il se montre toujours sauveur, toujours bon. toujours père, toujours plein de grâce et de vérité.

Chrétiens, qui que vous soyez, voilà votre modèle; tout homme qui s'en éloigne veut s'égarer et se perdre; toute vertu qui ne lui est pas conforme n'est qu'un vain simula-

ere. Qu'ils viennent donc ici; qu'ils paraissent aux pieds de Jésus-Christ; qu'ils soutiennent, s'il se peut, sa présence, et qu'ils se jugent eux-mêmes, ceux qui, loin de demander à Dieu sa rosée, voudraient toujours lui arracher sa foudre, et dont la ferveur n'est qu'un chagrin superbe, et le zèle une triste iniquité.

Ah! loin de nous tous ces prophètes de malheurs, tous ces censeurs atrabilaires, tous ces zéloteurs hypocrites! ils n'eurent jamais le véritable esprit du christianisme. O vous qui prétendiez allier votre sévérité avec vos devoirs, vos inimitiés et votre dévotion, vos ressentiments avec l'Évangile, quelle étrange erreur vous abuserait? Vaines subtilités! inutiles sophismes! point de religion sans la charité, point de christianisme sans la paix; l'arrêt en est porté, vous êtes exclus du vrai troupeau. Branches arides, vous êtes détachées de la vigne; membres desséchés, vous ne participez plus à la sève vivifiante; vous tenez au corps de l'Eglise, mais vous ne tenez plus à son cœur; son cœur est tout amour, son cœur brûle sans cesse, et vous n'avez qu'un cœur de pierre; ses pensées sont des pensées de paix, et vous ne respirez que la vengeance; son autel est un autel de paix, et vous osez en approcher sans être réconciliés avec votre frère. Parjures qui l'avez si souvent signée, cette paix, avec le sang de Jésus-Christ, qui si souvent l'avez jurée, cette confédération mutuelle, dans le saint temple et à la face du tabernacle, voyez l'abîme qui s'ouvre sous vos pas. Une fatale stérilité vous frappe; vous portez le nom de vivants, et vous êtes morts (*Apoc.*, III, 1); vous croyez, et votre foi est vaine; vous espérez, et votre espérance, dit l'Écriture (*Job*, XI, 20), est une abomination; vous priez, et vous n'êtes pas entendus; vous comptez vos vertus, fussent-elles celles des anges, elles sont inutiles; vos sacrifices, ah! le prix même de votre sang serait perdu pour le ciel: vainement voudriez-vous y prétendre, votre partage est avec l'infidèle, vous devenez étrangers; portez à Samarie vos vœux et vos offrandes, la fille de Sion les rejette, votre encens lui soulève le cœur, chaque offrande est pour elle un outrage, chaque prière est un blasphème.

Mais jusqu'à quel point devons-nous donc nous aimer, et quelle est l'étendue du saint précepte de la fraternité chrétienne? Écoutez-le, mes frères; Jésus-Christ va vous l'apprendre. Il aurait pu nous dire simplement que nous sommes membres d'un même corps; et alors qui de nous n'aurait pas dû se rappeler ces paroles de saint Paul (*1^{re} Cor.*, XII, 26), que, quand une partie de notre corps souffre, toutes les autres compatissent à sa souffrance? Il aurait pu se borner à nous apprendre que nous sommes tous des soldats enrôlés sous le même étendard; et alors qui de nous n'aurait pas dû craindre de troubler l'harmonie de la sainte milice? Il aurait pu sans doute s'en tenir au grand précepte qu'il nous a fait de nous

aimer comme il nous a aimés lui-même (*Joan.*, XIII, 34), et alors qui de nous aurait donc pu ne pas sentir que la plus faible atteinte à la sainte fraternité est un vrai sacrilège? Mais tant de comparaisons sensibles ne lui suffisent pas, il faut qu'il cherche dans le ciel ce modèle de charité qu'il veut établir sur la terre; il s'adresse à son père, il lui demande... quoi, mes frères? que l'abondance de la paix s'élève sous son règne? non, ce n'est point assez; quoi? que nous soyons unis comme les séraphins le sont entre eux dans la Jérusalem céleste? non, c'est trop peu encore. Ah! que celui qui a des oreilles écoute, et que celui qui a de l'intelligence comprenne. Il lui demande que nous soyons unis, ou plutôt que nous soyons un, comme il est un avec lui: *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus.* (*Joan.*, XVII, 22.) O sainte union! ô sainte unité des fidèles! ô ineffable charité de la loi chrétienne, qui nous dira donc maintenant toute la perfection dont tu portes l'auguste empreinte! Charité suréminente, dont la véritable mesure est de n'avoir point de mesure, assez active pour n'être rebutée par aucun obstacle, assez solide pour n'être affaiblie par aucun prétexte, assez étendue pour n'exclure personne, assez scrupuleuse pour s'abstenir de la pensée même du mal, assez généreuse pour supporter également les affronts et l'ingratitude, assez magnanime pour se dévouer à tous les sacrifices; enfin assez héroïque pour aimer nos semblables, non-seulement sans intérêt, mais contre notre intérêt, non-seulement ceux qui nous aiment, mais encore ceux qui ne nous aiment pas; non-seulement par inclination, mais contre notre inclination; enfin pour les aimer non pour nous, mais comme nous, non pour eux, mais pour Dieu et en Dieu.

Car voilà, mes frères, la vraie gloire du christianisme: à lui seul était réservé ce privilège unique, d'avoir donné à la fraternité un motif tout divin et une fin toute céleste; lui seul a agrandi nos affections en élevant nos cœurs jusqu'au foyer brûlant de la charité par essence, pour y puiser une étincelle de ce sublime feu qui ranime tout ce qui languit, qui féconde tout ce qui est stérile; lui seul a dilaté nos sentiments en nous faisant remonter jusqu'à ce centre inépuisable de dilection, d'où notre âme descend ensuite pour donner de sa plénitude, et s'épancher avec surabondance sur l'humanité tout entière. Et comment aimer nos frères comme nous, si nous n'aimons Dieu pas plus que nous? quelle serait donc cette concorde, cette fraternité dont Dieu ne serait pas la source et le mobile? Dieu seul peut former la parfaite union des âmes, l'intime nœud des affections; Dieu seul peut être le lien de l'harmonie morale, comme il est le fondement de l'harmonie physique. Sans Dieu tout languit, tout est mort dans les âmes, comme tout est muet dans le spectacle de l'univers; sans ce premier anneau, toute la chaîne des rapports qui doivent

nous unir se dissout et se brise, tous les sentiments se concentrent, et tous les cœurs flétris s'affaissent tristement sur le froid égoïsme.

Nous déclamons sans cesse contre la vanité et l'inconstance des amitiés humaines, c'est le sort nécessaire de toutes celles dont Dieu n'est pas l'objet; et pourquoi donc seraient-elles plus durables, ou que l'intérêt du moment qui les forme, ou que l'aveugle sympathie qui les produit, ou que l'enthousiasme passager qui les enfante? Il faut le dire ici, car nous avons besoin de vérités humilantes; rien n'est moins digne que l'homme d'être aimé, si on le détache de Dieu: c'est l'indigence naturelle de tout être créé, c'est ce grand mensonge de toutes les vertus qui fait l'apologie de notre inconstance dans nos attachements. S'il est encore en nous quelques vestiges de notre première grandeur, c'est ce dégoût inévitable, ce vide nécessaire qu'entraînent après elles toutes les affections humaines; vide précieux qui nous démontre que rien de créé ne saurait être aimé pour lui-même; cri sublime d'un cœur qui a besoin de Dieu pour s'attacher à l'homme, qui réclame un objet assez grand pour ne rien perdre en se sacrifiant lui-même, assez riche pour le dédommager de l'indigence de la créature; voix éloquente qui nous prouve enfin qu'en cessant d'aimer l'homme pour Dieu, on finit nécessairement par n'aimer que soi-même.

Une fatale expérience n'a que trop confirmé cette vérité. Hélas! depuis longtemps, et à la honte d'un siècle philosophe, on s'efforce de nous unir avec les liens de l'humanité, après avoir brisé ceux de la religion; on croit nous rendre à la société en nous enlevant au christianisme; à la place de Dieu on a substitué la nature. Qu'ont produit ces étranges systèmes? On a perdu tout sentiment à force de raison; on n'a plus rien aimé, parce qu'on a tout discuté; de froids calculs ont remplacé les plus douces affections de l'âme. On a parlé de pblitesse, et on a cessé d'être affable; on a parlé de sensibilité, de tolérance, et on n'a été sensible que pour les plaisirs, et tolérant que pour les vices; on a parlé de pacte social, et tous les liens de la société se sont rompus, et on a vu ces citoyens de l'univers devenus étrangers à leur propre famille. Il a paru, ce triste code, qui nous apprend que le plaisir est notre premier maître, l'intérêt notre premier devoir; que la vertu n'est autre chose que l'amour raisonné de soi-même, et qu'enfin il n'y a de sacrifices raisonnables, que ceux qui sont offerts à l'idole du moi humain: basse et rampante morale, qui dégrade les âmes en les endureissant; qui les dessèche en les isolant, et nous rend assez malheureux pour ignorer ces douces jouissances qu'éprouve la vertu, lorsqu'elle s'enflamme par la divine charité, et qu'elle met son enchantement à s'oublier et à mourir à elle-même tout entière afin de ne vivre que pour autrui.

Aimons-nous donc les uns les autres, c'est

l'esprit de notre religion; aimons-nous les uns les autres, c'est le grand intérêt de notre religion.

Me sera-t-il donné de vous faire entendre, mes frères, que rien ne peut dédommager le christianisme de la perte de la charité; que c'est par elle seule qu'on peut le faire respecter, par elle seule qu'on peut le rendre aimable; que dans un temps où il n'y a plus d'oracles dans Juda ni de signes dans Israël, c'est par la charité que doit briller ce monument toujours visible qui atteste sa divinité, et ce prodige toujours subsistant qui fait taire l'erreur; que la charité seule peut donner à la vérité ce grand caractère qui frappe l'esprit, en même temps qu'il prépare le cœur; qu'une fois divisée, la religion languit sans force ainsi que sans attraits; qu'elle sème sans recueillir, qu'elle instruit sans succès, qu'elle parle sans autorité, et qu'elle perd tout à la fois sa plus touchante distinction comme son plus beau lustre?

Hélas! nous la félicitons de ce qu'elle n'a plus ni tyrans à redouter, ni proscriptions à craindre; nous nous applaudissons de ce qu'assise sur un trône paisible; elle donne des lois au lieu d'en recevoir: c'est notre grande erreur; ses épreuves faisaient sa force, ses larmes épuraient ses vertus. C'est du sein des orages que, semblable au soleil, elle sortait plus brillante et plus belle; c'est aux secousses de la tempête qu'elle devait sa consistance inébranlable; c'est cette heureuse nécessité de combattre et de se défendre, qui la rendait terrible comme une armée rangée en bataille; alors les héros naissaient en foule, alors paraissaient de grands cœurs, des âmes énergiques, comme des plantes vigoureuses germant dans une terre forte profondément sillonnée par le fer. Plaignons-la au contraire du calme et de la paix dont elle jouit maintenant; calme trompeur, paix fatale, c'est l'inertie, la stagnation des âmes; c'est le sommeil de la vertu et le silence de la mort. Ah! ne parlons plus de paix, parlons plutôt de guerre, et d'une guerre plus funeste que la persécution, plus destructive que le fer des tyrans; parlons de la discorde humiliante qui excite ses propres enfants par tant de schismes scandaleux qui divisent la communion des saints; parlons de la contradiction des langues, parlons de cette confusion plus déplorable que celle de Babel, de ces honteuses dissensions, tantôt obscures et tantôt éclatantes, tantôt se renfermant dans le sein des familles et tantôt armant les rois contre les rois et les peuples contre les peuples; parlons de ces ombrages, de ces soupçons qui anéantissent toute confiance, de ces dissensions éternelles entre le père et le fils, entre l'époux et son épouse; parlons de cette rage de la calomnie, qui ne respecte aucune vertu, de cette cupidité effrénée qui foule aux pieds toutes les lois et renverse toutes les barrières, de cette ambition dévorante qui ne se nourrit que de ravages et ne vit que parmi des

ruinés. Voilà, mes frères, la vraie persécution, le plus grand fléau que la religion puisse jamais redouter. Le glaive des tyrans fertilisait le champ de l'Eglise, le glaive de la discorde ne fait que le ravager; alors toute la honte était pour les persécuteurs, et maintenant toute la honte est pour la religion. O vous tous qui passez, venez et voyez s'il fut jamais une douleur semblable à la sienne. Mère tendre et sensible! il me semble l'entendre pousser à chaque instant des gémissements plaintifs, et nous dire sans cesse, dans l'amertume de son cœur : O mes fils! c'est donc en vain que je m'efforce de vous rassembler sous mes ailes; il est donc perdu pour mon cœur cet espoir consolant de vous voir réunis dans un même bercail, assis à la même table, embrasser tous ensemble votre mère commune; ou plutôt j'aurai donc toujours la douleur de vous voir participer à la même cène, manger le même pain, boire le sang de la même alliance avec des cœurs ulcérés par la haine ou rongés par l'envie. O mes chers fils! jusques à quand affligerez-vous votre mère? pourquoi déshonorer mon nom? pourquoi le livrer sans pitié à la dérision des impies? Appréciez, s'il se peut, leurs funestes succès, pesez leurs attentats, écoutez leurs blasphèmes; mes mystères sublimes, ma morale céleste, mon héritage saint, tout est foulé aux pieds; cruels, voilà votre ouvrage! On me demande à quelle marque on peut reconnaître mes disciples, où est la paix que mon époux a laissée, quel est le signe de sa venue, quel est l'objet de sa mission, quel est le fruit de ses souffrances; je répondrais en vain; le scandale est trop grand, l'impie s'en prévaut, le libertin triomphe, hélas! il ne me reste plus qu'à pleurer tristement sur des divisions qui font tout à la fois et vos malheurs et mon opprobre.

Cet opprobre est d'autant plus douloureux, mes frères, qu'il nous empêche même de nous élever avec fruit contre les ennemis de la loi sainte. Et sur quel fondement établirions-nous donc notre censure? comment leur reprocherions-nous et l'odieux de leurs rivalités et la noirceur de leurs intrigues? De quel droit oserions-nous leur dire qu'ils ne désirent de dominer que pour opprimer, qu'il n'y a d'autres liens parmi eux qu'un fade commerce de louanges; que semblables à ceux dont parle saint Paul, on les voit n'aimant qu'eux-mêmes, ne cherchant qu'eux-mêmes, fuyant le monde par dépit, ou s'en rapprochant par ennui, tantôt passionnés par engouement, et tantôt misanthropes par orgueil; et qu'enfin, toute la secte philosophique n'est qu'un mélange monstrueux d'orgueil et de bassesse, de vanité puérile et d'intérêt sordide, de prétentions frivoles et de vengeances implacables, de beaux esprits et de cœurs vides et desséchés? Mais quelle serait notre victoire, et avec quels succès nous ferions-nous entendre, s'ils voyaient eux-mêmes, parmi nous ces scandales, ces excès, ces

mêmes scènes déshonorantes? Avec quelle confiance leur dirions-nous alors qu'il n'y a point de paix pour les impies, que l'ennemi de Dieu ne peut être l'ami de l'homme, que l'iniquité se déchire de ses propres mains, comme elle sement à elle-même (*Psalm. XXVI, 12*); qu'il n'y a plus d'union dès qu'il n'y a plus de principes, et plus de cordialité dès qu'il n'y a plus de charité? Ces vérités devenues plus frappantes par le spectacle de nos mœurs, se tourneraient plutôt en témoignages défavorables à la religion, si son histoire ne nous montrait ce long cortège de vertus et de bienfaits qui marquèrent avec tant d'éclat son origine, et qui se sont perpétués jusqu'à nous, de siècle en siècle.

Rappelons nous en effet, mes frères, le grand triomphe que l'Evangile remporta dans ces beaux jours qui illustrèrent son berceau. Quelle fut la surprise de l'univers, quand tout à coup parut sur la terre cette société naissante des premiers fidèles! Il vit des hommes extraordinaires qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, qui ne connaissaient d'autre gloire que celle d'être utiles, d'autre honte que l'insensibilité, d'autre intérêt que l'intérêt de tous; des hommes pour qui se dévouer était une jouissance et s'aimer un besoin. A ce spectacle, tous les esprits se réveillèrent. Quelle étonnante fraternité, s'écriaient les païens! quelle concorde plus qu'humaine! voyez donc comme ils s'aiment : *Videte ut invicem se diligant!* (*TERTULL., Apol., c. 39.*) C'était la grande preuve qui dessillait leurs yeux, le grand miracle qui subjuguait leur obstination; ceux mêmes qui avaient résisté à la voix éloquente d'un saint Paul, et à la voix plus éloquente encore de cette foule de martyrs, de cette nuée de témoins, se sentaient entraînés par l'ascendant d'une union jusqu'alors inouïe. O jours de notre grandeur! ô jours de notre vertu! ils se sont évanouis comme un vain songe. Religion sainte, dépose donc tes ornements de joie, et que ton deuil devienne, s'il se peut, aussi grand que tes disgrâces. Dis-nous comment cet or si pur s'est obscurci : tu domines, il est vrai, d'un bout du monde à l'autre, et les plus savantes plumes te défendent comme les plus grands rois te protègent; jamais ton culte ne fut plus éclatant, ni tes solennités plus imposantes, jamais tes saints autels ne furent chargés de plus riches présents, ornés de plus belles guirlandes; éclat trompeur, triste parure, vain supplément d'une grandeur qui n'est plus!

O charité divine, sainte paix, aimable concorde, qui surpasses tout sentiment! Oui, tu es mille fois plus précieuse que l'or, plus désirable que les honneurs, plus attrayante que les épanchements de la joie mondaine. Mais que fais-je? hélas! est-ce à nous de te peindre? Nous ne t'avons jamais connue, tu n'as jamais embelli nos tristes jours. Ah! si nous avions fait l'heureux essai de tes délices, si nous avions pu goûter un seul jour, un seul instant ta beauté ravissante! Du moins, il nous est permis de te désirer,

si nous ne pouvons pas te peindre. Viens, descends de l'auguste séjour où tu règnes : y serais-tu reléguée pour toujours ? Non, tu nous appartiens, puisque tu nous es promise ; tu es notre premier bien comme notre premier devoir. Viens, et qu'à ton aspect et la haine et l'envie, ces pâles et lugubres fantômes, disparaissent soudain, ainsi que des vapeurs impures s'évanouissent devant le soleil. Ah ! quand jouirons-nous du spectacle enchanteur que nous dépeignent les prophètes, ou Ephraïm ne sera plus envieux de Juda (*Isa.*, XI, 13), où les agneaux et les lions habiteront ensemble (*Ibid.*, 6), où la justice et la paix se donneront un saint baiser. (*Psal.* LXXXIV, 11.) où les étrangers viendront eux-mêmes faire pâître nos propres troupeaux ? (*Isa.*, LXI, 5.) Quand verrons-nous tomber ce mur de division, ces antiques barrières qui séparent le Scythe du Romain, et le Grec du barbare ? Quand ne serons-nous donc qu'un peuple d'amis, un peuple de frères, comme il n'y a qu'un soleil qui nous éclaire, un même Dieu qui nous aime tous ? Divine charité, vie de l'âme, viens mettre le comble à nos vœux : tous les cœurs te réclament ; seule tu peux sécher nos pleurs ; seule tu peux adoucir nos peines ; viens, et avec toi le ciel descendra sur la terre ; nous connaissons de nouveau le bonheur d'exister ; toute la vie, qui jusqu'ici n'a été qu'un spectacle, ne sera plus que sentiment ; nous parcourrons notre carrière dans les douceurs de la même espérance ; et, quand la mort apparaîtra, quand nous toucherons à notre heure dernière, alors partagés par la charité, entre les tendres frères qu'il nous faudra quitter, et les tendres frères que nous irons rejoindre, sans crainte comme sans remords, nous remettrons notre âme entre les mains de l'arbitre suprême, en lui disant avec confiance : O mon juge, ô mon père ! pardonnez-moi, comme j'ai pardonné ; jugez-moi, comme j'ai jugé, et que l'arrêt qui va fixer mon sort soit dicté par la miséricorde, ainsi que tous mes sentiments l'ont été par la charité. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR L'AUMÔNE.

Claudi ambulans, leprosi mundantur, pauperes evangelizantur. (*Matth.*, XI, 5.)

Les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les pauvres sont évangélisés.

Voilà, mes frères, le vrai triomphe de la mission de Jésus-Christ, juste appréciateur de la grandeur et de la gloire, il la voit moins dans l'éclat que dans l'utilité des prodiges : partout il cherche plus à toucher qu'à éblouir, plus à consoler qu'à surprendre. Suivez-le dans le cours de son ministère, il ne déploie jamais sa puissance que pour faire briller sa miséricorde ; il ne fait point descendre le feu du ciel comme Elie ; il n'arrête point le soleil dans sa course comme Josué : chaque action de sa vie est une preuve de sa tendresse, chaque prodige est un bienfait. Toujours au-dessus de la

douleur, supérieur aux outrages, on croirait sa grande âme invulnérable, si on ne la voyait s'ouvrir à chaque instant à la compassion et à la pitié. Voyez-le comme il s'attendrit sur le sort des infortunés qui l'entourent, comme il verse des larmes sur la mort de Lazare et sur la ruine de Jérusalem, comme il va chercher les infirmes, comme il attire à lui les pauvres, les évangélise avec bonté, et leur donne toujours, sur le reste des hommes, une honorable préférence. Ce n'est plus le juge de la terre, le dominateur des nations, l'arbitre de leurs destinées, c'est un père, un pasteur, un ami, un médecin ; il ne travaille, il ne respire, il n'est puissant que pour les malheureux ; et l'on dirait en quelque sorte, que plus il se voit Dieu, plus il veut être humain.

Tels sont, mes frères, les exemples touchants et les grandes leçons de miséricorde que nous donne le Sauveur du monde. Riches du siècle, voilà votre modèle ; reconnaissez ici l'esprit et le vrai caractère de votre religion. Semblable à son divin auteur, elle n'est qu'amour et charité : elle cimente, elle resserre les liens de la fraternité en les rendant plus respectables et plus saints ; elle condamne ces stériles contemplatifs, qui se serviraient du prétexte de l'amour de Dieu pour oublier les hommes ; elle nous dit que l'Evangile n'est descendu du ciel que pour faire le bonheur de la terre ; que plus on est chrétien, plus on est sensible ; que la miséricorde est plus agréable à l'Eternel que le sacrifice ; qu'on ne l'honore jamais davantage qu'en soulageant les malheureux, et que le christianisme ne nous élève au-dessus de la nature, que pour nous en rendre les devoirs et plus faciles et plus doux.

Ministres de cette religion sainte, nous ne sommes donc jamais plus dignes d'être ses interprètes qu'en plaçant en son nom la cause des misérables ; et c'est à nous sans doute, bien mieux qu'aux vains sophistes de ce siècle, de faire retentir ces mots si souvent et si froidement célébrés, de bienfaisance et d'humanité.

Efforçons-nous donc aujourd'hui de faire parler en faveur des pauvres le sentiment de la raison, l'Evangile et la nature ; renversons tous les prétextes de la cupidité ; faisons rougir, s'il se peut, ces riches mondains qui n'éprouvent jamais ni le plaisir d'être humains, ni la honte d'être insensibles ; réclamons, avec une sainte liberté, les droits sacrés de l'indigence, en vous faisant sentir, chrétiens, que dans le refus de l'aumône vous êtes également injustes et cruels : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La principale cause de notre erreur en cette matière, c'est que nous ne remontons jamais à la vraie source de nos biens ; transmis par nos ancêtres ou acquis par nos soins, nous ne nous en croyons redevables qu'à la naissance ou à l'industrie. Frappés

de l'appareil de tant de lois qui nous en garantissent la possession et en punissent les ravisseurs, nous ne soupçonnons pas qu'il y ait des pauvres sur la terre à qui nous devions en faire part. Nous contempons nos vastes domaines, nous les parcourons avec complaisance, et à la vue de tant de riches possessions, nous nous écrivons dans la joie de notre cœur : Tout ceci est à moi ; et dans le temps que nous prononçons ces mots, des milliers d'hommes meurent de faim. Nous le savons ; hélas ! pourrions-nous l'ignorer ? et néanmoins ou cette idée touchante ne réveille point nos remords, ou la cupidité les étouffe : étrange aveuglement qu'on ne saurait trop déplorer, puisqu'il nous rend également injustes, et envers Dieu, et envers les pauvres !

Oui, chrétiens, Dieu sans doute aurait pu, sans le secours des riches, pourvoir à la subsistance de tous les malheureux. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? Mes frères, quand cette question ne serait pas présomptueuse, elle serait au moins inutile. Les desseins du Très-Haut, dans le partage des richesses, ne furent jamais une énigme ; nous le sentons, le but est visible, et on ne saurait s'y méprendre : il a voulu que l'homme fût utile à l'homme ; que le pauvre et le riche se rencontrassent ; que le plus opulent fût aussi le plus miséricordieux, qu'il suppléât à la Providence ; qu'il fît, par son superflu, ce qu'elle ne croyait pas devoir faire par elle-même ; que cette diversité de biens et de richesses fût à peu près comme la différence des lumières et des talents ; qu'elle fît naître le besoin de l'union, des rapports et des secours mutuels ; qu'une harmonie réelle résultât d'un désordre apparent ; que ce désordre même devint un moyen de salut ; qu'il éprouvât, et la fidélité des uns et la patience des autres ; qu'il y eût parmi les hommes un commerce de bienfaisance qui fit germer les plus nobles vertus, qui produisît dans les uns la générosité, dans les autres la reconnaissance ; dans les uns le plaisir de donner, dans les autres celui de recevoir ; dans ceux-là une tendre compassion, dans ceux-ci la confiance, dans tous le respect et l'amour de leur père commun ; et en associant ainsi à ses opérations les riches de la terre, il a rendu, et sa providence plus visible, et sa sagesse plus palpable.

Reconnaissez donc ici votre crime, riches insensibles ; vous renversez toute l'économie des desseins de Dieu, et tout le plan de sa sagesse. Il a voulu donner en vos personnes des consolateurs à la terre, et vous en devenez les fléaux. Du théâtre de ses bienfaits vous faites un séjour de souffrances et de larmes ; il a trouvé bon d'ôter aux uns le superflu, et vous les privez du nécessaire ; il a permis que le partage des biens fût inégal, et vous le rendez monstrueux ; cette inégalité était sans doute le chef-d'œuvre de sa providence, et, par votre dureté, elle en devient le scandale ; elle ne

devait faire que des pauvres, et vous faites des malheureux ; elle ne devait produire que des vertus, et votre dureté n'enfante que des crimes. Dans le plan de la Providence, je vois régner partout l'ordre, la proportion et l'harmonie ; tous les extrêmes disparaissent, les montagnes sont abaissées et les vallées sont comblées ; chaque pauvre a son protecteur, chaque opprimé son soutien, chaque captif son libérateur. Dans le système de votre cupidité, je n'aperçois que le trouble, la confusion et le chaos. Je vois dans les uns toutes les privations, dans les autres toutes les jouissances ; ici tous les plaisirs, là tous les besoins ; d'un côté c'est la joie dans toute son ivresse, de l'autre le désespoir dans toute sa fureur ; dans ceux-là c'est la prospérité qui insulte, dans ceux-ci la pauvreté qui rougit ; d'une part ce sont des victimes, de l'autre des tyrans ; plus de travail, ni pour le riche par dédain, ni pour le pauvre par impuissance ; plus de patrie, ni pour le riche qui lui est inutile, ni pour le pauvre qui n'en attend rien ; plus de vraie grandeur, ni pour le riche que rapetisse la vanité, ni pour le pauvre que le malheur dégrade ; plus de mœurs, ni pour le riche que l'abondance corrompt, ni pour le pauvre que la détresse décourage ; enfin, plus de Dieu, ni pour le riche qui l'oublie, ni pour le pauvre qui le blasphème.

Ecoutez donc, chrétiens, ce que vous dit ici le Maître suprême : C'est par vous, riches injustes, que mon nom est blasphémé et qu'il est outragé de la manière la plus sanglante et la plus cruelle : *Propter vos nomen Dei blasphematur.* (Rom., II, 24.) Rappelez dans vos esprits, et les égarements de l'incrédule, et les fureurs de l'hérétique, et les scandales du mauvais chrétien : tous ces crimes divers vous font horreur sans doute ; le vôtre cependant m'est encore plus odieux et les blasphèmes que vous attirez à mon nom sont infiniment plus durs et plus sensibles : *Propter vos nomen Dei blasphematur.* Du sein de ma splendeur je me ris de ces insensés qui osent méconnaître ma grandeur ou mon existence ; le spectacle des cieux me venge assez hautement, et je cherche moins maintenant à les perdre dans ma colère qu'à les opprimer de ma gloire. Mais les outrages qui percent mon cœur et déchirent mes entrailles paternelles ce sont ces plaintes et ces murmures sacrilèges qu'arrache aux malheureux votre barbare insensibilité, parce que c'est alors qu'on attaque ma miséricorde, le premier de mes attributs, l'âme de mes desseins, le fond de mon essence. Aussi je dissimule tous les autres crimes, je les supporte avec patience, j'attends dans un long calme l'inévitable éternité ; mais votre inflexible dureté allume à chaque instant mon indignation, et ne donne, pour ainsi parler, aucun repos à ma justice. A tout moment, les cris des pauvres montent jusqu'à mon trône, arment mon bras, et précipitent ma vengeance ; je compte à chaque instant leurs

soupirs et leurs larmes, j'exauce contre vous leurs imprécations, et j'accumule sur vos têtes autant d'anathèmes qu'ils poussent de gémisséments : *Propter genitum pauperum nunc exurgam.* (Psal. XI, 6.)

Ce n'est pas, chrétiens, que les pauvres ne soient également coupables dans leurs plaintes contre la Providence; ils peuvent aisément sentir qu'elles manquent de fondement légitime, et que, quelque triste que soit leur état, ils ne sauraient en accuser le ciel : mais le riche insensible n'en est pas moins injuste envers Dieu en autorisant leurs murmures, et en fournissant des prétextes à leurs blasphèmes. Sans doute que les pauvres doivent sans peine reconnaître que Dieu est bon, qu'il est le père de la veuve et de l'orphelin : et voilà précisément ce qui aigrit leurs maux et ce qui rend leurs larmes plus amères; voilà l'idée fatale qui envenime le trait dont ils sont atteints; c'est parce que Dieu est bon, que leur misère est à son comble : il semble que leur sort serait plus doux, s'ils étaient moins convaincus de cette vérité. Les biens que leur promet dans l'avenir une religion consolante, ne sont pas toujours assez forts pour tromper la douleur du moment : en vain le cri de leur raison voudrait se faire entendre; trop faible voix parmi tant de soucis, de pleurs et de misères; tandis qu'elle condamne leurs murmures, un sentiment irrésistible les arrache, je dirai presque les justifie, et, lorsqu'à la vue des riches le pauvre fait un retour sur lui-même, il ne peut s'empêcher, dans l'excès de son amertume, de pousser un grand cri vers le ciel et de se dire en pleurant : Infortuné, quelle est ma destinée ! souffrir et mourir ; hélas ! sous un Dieu bon, voilà donc ici-bas les deux grands termes de ma carrière.

Dieu vous assiste, disons-nous froidement au pauvre qui nous importune ! Mais je le demande ici, mes frères, ces paroles sont-elles bien intelligibles et pour vous et pour lui ? Dieu vous assiste ! c'est-à-dire attendez que Dieu fasse un miracle en votre faveur, et qu'il renverse, pour vous secourir, toutes les lois de la nature et toutes les règles de sa providence. Quelle affreuse ressource ! quelle horrible consolation ! Dieu vous assiste ! mais quoi ! faudra-t-il donc que ce Dieu renouvelle à chaque instant les merveilles du désert, qu'il change les pierres en pain, et qu'il envoie ses anges aux pauvres, comme autrefois à plusieurs des prophètes ? Peut-il donc, dans le plan ordinaire de sa sagesse, les assister autrement que par votre secours ? Ses dons sont vos richesses, tous ses bienfaits sont dans vos mains. Y pensez-vous, mes frères ? c'est Dieu qui vous envoie les pauvres, et vous les renvoyez à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* (Psal. IX, 14), le pauvre vous est confié, il n'a point d'autre ressource, il ne connaît point d'autre père, il n'a point d'autre Dieu que vous. Dieu vous assiste ! ces mots, que nous suggère l'habitude bien plus que la réflexion, sont une chimère dans

notre bouche, un sujet de désespoir pour le pauvre, une ironie contre Dieu.

Mais si le refus de l'aumône est une injustice envers Dieu, ce n'est pas moins une injustice envers les pauvres. Riches, grands, puissants du siècle, de quelque nom qu'on vous appelle, voilà vos frères. Multipliez les barrières, créez des distinctions, imaginez sans cesse de nouvelles distances, voilà vos frères; parlez-nous de vos titres, de vos honneurs, de vos esclaves; voilà vos frères. Il sera toujours vrai que les pauvres sont l'os de vos os, la chair de votre chair; que toute prééminence qui ne tend pas à leur soulagement n'est qu'un titre barbare, une chimère monstrueuse; que Dieu même ne serait pas digne de nos hommages, si Dieu n'était que grand; que la nature ayant donné à tous les hommes les mêmes sens, les mêmes facultés et les mêmes besoins, elle a dû fournir à tous les moyens de les satisfaire, sans quoi elle se serait trompée en les formant; que par conséquent les pauvres ont sur nos biens des droits imprescriptibles; que tout ce que nous possédons au delà du nécessaire devient leur patrimoine; que leur faire l'aumône, c'est moins leur donner de notre propre bien que leur rendre une partie du leur, et qu'on ne peut, sans étouffer tout sentiment et renverser tous les principes, voir de sang-froid une poignée de superbes oisifs envahir l'univers et déshériter sans pudeur la plus grande partie des hommes des biens que la nature leur a laissés.

Sentez-vous tout le poids de ce raisonnement, ô vous qui jouissez tranquillement de vos trésors immenses ? Non, sans doute; la voix de la nature, si puissante et si forte ne l'est jamais assez pour se faire entendre parmi tout ce fracas de l'opulence. Ah ! s'il était possible qu'elle perçât à travers ces vastes palais, où la volupté, comme l'ennui, entre par tous les sens; si vous pouviez oublier un instant vos décorations empruntées, vous dépouiller enfin de tout ce qui n'est pas vous, et qu'à la vue des pauvres, vous vous disiez à vous-mêmes : Nous sommes donc enfants d'une mère commune; ils sont, ainsi que nous, destinés à recevoir ses dons et à jouir de ses bienfaits : cependant ils manquent de tout, et nous regorgeons de biens; c'est donc leur pauvreté qui fait notre abondance. Nous n'habitons sous des lambris dorés que parce qu'ils n'ont pas où reposer leur tête. Toutes nos jouissances sont destructives : nous ne vivons que de ravages, notre luxe dévore leur substance; les malheureux, ils expient, par la privation de tout, nos prodigalités; ils payent nos plaisirs de toutes leurs souffrances; ils manquent eux-mêmes du pain qu'ils ont arraché à la terre; ils sèment dans les pleurs, sans recueillir dans la joie; ils ont même donné le prix des dignités qui nous décorent et dont nous nous servons pour les opprimer. Ils sont, pour ainsi dire, notre proie, et nous les dévorons, dit l'Esprit-Saint, comme ferait une bête sauvage :

Pascua dicitum sunt pauperes. (Eccli., XIII, 23.) Il me semble, chrétiens, qu'à cette idée bien loin de vous enorgueillir du faste qui vous environne, vous en rougiriez comme d'un crime, vous vous le reprocheriez comme une injustice horrible envers les pauvres, vous baisseriez les yeux en leur présence, vous auriez honte de votre prétendue félicité.

Que faites-vous donc sur la terre, riches injustes qui m'écoutez ? Vous ne vivez que pour l'embarrasser ; tout ce vain cortège de votre opulence ne sert qu'à la surcharger, qu'à la fatiguer à pure perte : semblables à ces rochers arides dont la hauteur ne sert qu'à donner aux campagnes une ombre dangereuse ; ou à ces nuées sans eau qui ne servent qu'à former la foudre. Mais, si vous n'êtes pour la terre qu'un poids meurtrier et inutile, pourquoi l'occupez-vous ? Plante stérile et vorace, il faut donc vous arracher du milieu de nos champs. Mille bras s'épuisent pour combler vos désirs, et vous n'avez jamais assisté un seul homme ; vous jouissez de tout et vous ne donnez rien. Tout être raisonnable doit remplir sa tâche ici-bas : quelle est la vôtre ? flatter vos goûts fantaisiques, mettre sans cesse la nature en travail, et tous les arts à la torture pour satisfaire vos caprices. Ah ! si vous vous croyez en ce monde pour une fin si frivole, quelle idée avez-vous de Dieu ? ou si vous pensez que vous n'êtes sur la terre que pour être utiles à vos frères, qu'elle idée avez-vous de vous-mêmes ?

Mais pourquoi vous prouver par de longues discussions une injustice condamnée par le seul cri de la nature ? Ici il est plus question de sentir que de raisonner : la réflexion serait trop froide et trop lente. Dieu, par un trait digne de sa sagesse, a remis, si je puis m'exprimer ainsi, les intérêts des pauvres entre les mains du sentiment, dont la lumière vive et prompt nous dispense de discuter les droits qu'ils ont sur nous. En vain notre cupidité feint de les méconnaître, le sentiment les réclame sans cesse ; c'est là que la cause du pauvre est toujours triomphante. Nous avons beau nous faire illusion, notre injustice à leur égard est toujours présente à nos yeux. De là vient que le pauvre est pour nous un objet affligeant dont nous nous hâtons de nous débarrasser ; nous cherchons à nous en défaire comme d'un ennemi ; son aspect nous importune et nous chagrine : le refus que nous faisons de le soulager nous humilie en secret presque autant que lui-même, et il nous en punit par sa seule présence.

Aussi je ne suis plus surpris que l'obligation de faire l'aumône soit sortie comme victorieuse des débris de toutes nos vertus. Nos mœurs ont varié comme nos modes, elles ont pris la trempe de notre caractère ; la vérité n'est plus pour nous que l'opinion, nous avons abusé de l'esprit pour nous corrompre. On est venu à bout de nous faire regarder la fidélité dans le mariage comme une vertu bonne pour le peuple, l'amour

impur comme une passion noble, l'irrégion comme la preuve du mérite, et la décence comme un ridicule ; mais parmi ces éternelles variations et ce renversement de toutes les idées, le devoir de l'aumône n'a jamais souffert aucune atteinte. Nous l'avons négligé dans la pratique, nous en avons éludé l'application par des sophismes, sans oser cependant en ébranler les fondements. Nos fronts qui rougissent de tous les devoirs se parent encore avec orgueil des dehors de la charité : c'est la vertu qui fait le plus d'hypocrites. On voit des libertins qui auraient honte de rendre à Dieu ce qui lui est dû, se faire une gloire de s'acquitter envers les pauvres : tant toutes les idées sont d'accord sur ce point ; tant ce même devoir, toujours si peu respecté parmi nous, est toujours cependant celui qui nous paraît le plus sacré et le plus juste ! Que nous démontre cet accord de toutes les idées, sinon que ce devoir n'a été le plus respecté, que parce qu'il est le plus conforme à toutes les notions de la religion, de la raison et de la nature ?

Je pourrais ici, mes frères, réfuter les prétextes que fait valoir la cupidité pour se soustraire au devoir de l'aumône. Je sais quel est le plus spécieux et le plus universel ; et il me semble qu'impatient de soulager son amour-propre, chacun de vous voudrait ici m'interrompre pour m'opposer cette réponse triomphante : nous n'avons pas de superflu. Vous n'avez pas de superflu ! ah ! mes frères, vous dites plus vrai que vous ne pensez ; et comment en auriez-vous ? Votre jeu dissipe tout, votre train consume tout, votre table absorbe tout, votre luxe engloutit tout. Vous n'avez pas de superflu ! dites plutôt que vous manquez du nécessaire ; et pour nous le prouver, vous nous ferez ici valoir le nombre de vos créanciers, vos domestiques, vos ouvriers sans salaire, vos enfants mêmes sans entretien et sans éducation. Nous l'avouons avec vous ; vos revenus, tout immenses qu'ils sont, ne peuvent point en effet suffire à vos caprices, nous savons qu'à mesure que vos biens augmentent, vos désirs se multiplient, et par conséquent vos besoins : mais nous savons aussi que ce qui fait votre prétexte fait aussi votre crime. Vous n'avez pas de superflu ! mais voudriez-vous bien nous expliquer par quel admirable secret tant de personnes placées, ainsi que vous, dans un rang distingué, mais avec une fortune plus médiocre, trouvent néanmoins le moyen d'honorer de leur substance le Seigneur en la personne des pauvres ; par quel prodige, ou si vous voulez, par quelle magie, tant de simples artisans puissent uniquement dans leur travail ces secours qu'ils offrent à l'indigence ? Interrogez ces âmes compatissantes, et elles vous apprendront que la vraie charité est industrieuse, que dans ses mains tout paraît se multiplier : ayez un cœur sensible, vous diront-elles, et bientôt vous aurez du superflu.

Vous n'avez pas de superflu ! sans doute que vous voulez nous dire que les dépenses

inséparables de votre rang et de votre naissance vous rendent nécessaire tout ce que vous possédez. Mais d'abord ne confondez-vous point les bienséances de la grandeur avec la vanité du grand, et la dignité de l'état avec le faste de la personne? D'ailleurs le frivole intérêt d'une décence toute mondaine serait-il donc assez puissant pour vous rendre insensibles aux cris redoublés de la douleur et de la misère? Grandeur, dignité, naissance, vains noms! osera-t-on vous prononcer auprès d'un membre de Jésus-Christ souffrant? verra-t-on sans rougir cet homme racheté au prix du sang d'un Dieu, immolé cruellement à la chimère de la condition? et ce qu'il y a de plus sacré aux yeux de la foi sera-t-il donc la victime d'un misérable fantôme? Providence adorable! quelle ressource restera-t-il aux pauvres, si ceux que vous n'avez faits grands que pour les secourir ont le droit de les abandonner, si leur élévation devient elle-même un obstacle à vos vœux, s'ils deviennent plus insensibles parce qu'ils sont opulents, et s'il leur est permis d'acheter avec leur grandeur le privilège d'être barbares?

Je le sais, mes frères, et puisque les préjugés le veulent ainsi, nous sommes bien forcés d'en convenir; il faut à la naissance des dehors qui la distinguent, et à la dignité une décence qui la soutienne; mais ces dehors doivent être modestes, car vous êtes chrétiens, et alors le superflu se trouve; mais cette décence ne doit pas être un luxe; et alors le pauvre n'en souffre pas. Et, quand même vous dédaigneriez cette décoration, le pensez-vous, mes frères, en seriez-vous moins grands? Faites-en l'essai, retranchez une partie de ce vain cortège, et à la place de tout ce triste et pénible embarras, inutile à votre bonheur autant qu'à votre gloire, substituez cette noble simplicité qui fit le partage de vos respectables aïeux; sortez un instant de cette brillante enveloppe, pour vous environner uniquement de votre charité et de vos largesses. J'en atteste mon siècle, tout frivole qu'il est; on vous applaudira, le libertinage interdit honorera votre vertu, et vous serez l'admiration et le modèle de vos concitoyens. Ne vous abusez point, ce faste imposant n'est point la grandeur, ce n'en est que le fantôme. Cet homme vain qui représente ne fait que mendier nos respects, tandis que nos respects vont chercher l'homme charitable. Cette foule de pauvres qui béniront votre nom, toutes ces mains levées vers le ciel, tous ces accents de la reconnaissance, ces larmes de la joie, tout ce spectacle attendrissant répandra sur votre personne plus de pompe réelle, que le fastueux attirail dont se pare la vanité. On ne vous respectera plus, vous serez adoré; il faudra même que vous mettiez des bornes aux hommages du peuple; son amour serait un culte, ses transports une idolâtrie: non, vous ne serez plus un riche, un grand; vous serez un monarque, un ange envoyé du ciel; un dieu.

Vous n'avez pas de superflu! hé bien!

mes frères, efforcez-vous du moins d'en dominer les pauvres par les empressements du zèle, par les touchantes effusions de la tendresse. Il est souvent plus nécessaire d'épancher votre âme dans leur sein, que d'y répandre vos largesses; ils ont autant besoin de consolations que d'aumônes; et ils souffrent bien moins de leurs misères, que de notre froideur qu'on prendrait presque pour de la haine. Une visite, la moindre prévenance, le moindre témoignage de sensibilité adoucirait souvent leur sort, et répandrait sur tous leurs maux un baume salutaire. Mais ce qui les leur rend insupportables, c'est le lugubre spectacle d'un abandon général, c'est de se voir isolés et comme étrangers dans toute la nature; c'est d'être de trop partout, de n'avoir de commerce avec leurs semblables que par le mépris qu'ils en reçoivent, et de ne rencontrer autour d'eux que l'orgueil qui les plaint, la dureté qui les repousse, et la pitié qui les insulte. Vous n'avez pas de superflu! mes frères, je ne veux point ici résoudre la question, je ne viens point déterminer quel est ce terme où le nécessaire finit, et où le superflu commence; cette discussion nous mènerait trop loin. Je me contente de produire autour de vous cette foule de malheureux que la misère accable, de faire parler en leur faveur et le désespoir qui les agite, et la faim qui les dévore, et de vous dire alors: En vain vous retranchez-vous sur les nécessités et les bienséances de votre rang; il ne s'agit plus de savoir si elles vous laissent du superflu; cette question est inutile, la faim, la faim de ces infortunés l'a déjà décidée: hélas! il vont mourir, si vous n'allez à leur secours. Contemplez leur pitoyable état, et après cela, pensez, discutez, mesurez, calculez, si vous en avez le triste courage.

Vous n'avez pas de superflu! quoi, mes frères! et vous nous prononcez ces mots dans le sein de l'opulence, et tout couverts des ornements de la vanité mondaine! Est-ce un jeu? est-ce une dérision? Il ne faut donc pas que je m'arrête à réfuter ce prétexte, et je ne dois plus répondre que par des antithèses. J'ouvre les livres saints, j'emprunte les paroles de la vérité éternelle, et je vous le dis ici: Malheur à vous, riches, malheur à vous, avares, malheur à vous qui êtes rassasiés (*Luc.*, VI, 24-25), malheur à vous qui vivez dans les délices, malheur et malheur! Ah! si, semblables à des vapeurs malignes, l'abondance et la cupidité n'aveuglaient pas leurs vils esclaves, tout leur retracerait cette terrible malédiction; elle retentirait sans cesse à leurs oreilles; elle les poursuivrait sans relâche, et viendrait même les arracher aux douceurs du sommeil; ils entendraient ces mots lugubres parmi les chants des festins et les délices de leurs tables, malheur et malheur! ils verraient gravée sur leurs trésors, sur les murs de leurs demeures superbes, cette inscription fatale, Malheur et malheur! Tous ces frivoles ornements, ces insensées prodigalités seraient autant de voix foudroyantes qui

leur crieraient à chaque instant, malheur et malheur ! Oui, malheur, ajoute le Saint-Esprit, parce que leurs richesses pourriront, et que la rouille qui rongera leur or portera témoignage contre eux (*Jac.*, V, 2) ; malheur, parce que leur religion est vaine ; malheur, parce qu'ils ont reçu leurs biens, et qu'ils vomiront les richesses qu'ils auront dévorées ; malheur, parce qu'ils n'auront point d'amis qui les reçoivent dans les tabernacles éternels ; enfin malheur, et mille mille fois malheur, et malheur jusqu'à l'infini, parce que Dieu exercera un jugement sans miséricorde sur ceux qui n'auront point fait miséricorde, et qui, dans le refus de l'aumône, auront été non-seulement injustes, mais encore cruels : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Quelque lumineuse et juste que soit une maxime, il n'arrive pas toujours qu'elle subjugue la raison par l'ascendant de l'évidence : cette puissance impérieuse se plait souvent à se roidir contre sa propre conviction, et s'alarmant aisément pour ses droits, elle est portée, par je ne sais quelle pente, à se faire un jeu de la contradiction et un mérite de la résistance. Il n'en est pas ainsi du cœur ; toujours avide d'émotions, il aime à se livrer sans armes et sans défense à l'orateur qui sait le maîtriser ; et telle est sa faiblesse ou plutôt sa grandeur, qu'il met toujours son bonheur à se rendre, et sa gloire à être vaincu.

La cause que je défends va donc triompher sans obstacle. Je parle maintenant bien moins à votre raison qu'à votre cœur ; je ne viens plus vous dire : Soyez justes, mais, soyez humains. Je veux en quelque sorte intéresser votre amour-propre et piquer votre vanité, en vous faisant sentir que, par le refus de l'aumône, vous violez sans remords, non plus les règles essentielles de la morale, mais les premiers penchants d'une âme bien née, et que rien ne peut alors vous soustraire à la honte d'être cruels, parce que vous résistez au sentiment le plus doux et au spectacle le plus touchant.

Donnez-moi un cœur qui aime, disait saint Augustin (*Tract.* 24 in *Joan.*, n. 4), et il sentira ce que je dis. Je n'exige pas tant de vous mes frères ; non, je ne demande point un cœur qui aime, un cœur tendre et sensible : donnez-moi seulement un cœur qui ne soit pas barbare, et il comprendra ce que j'avance ; il sentira qu'il n'est point sur la terre de douceurs comparables à celles que la charité nous procure ; qu'un seul instant consacré aux œuvres de miséricorde offre à l'âme plus de joie et de vrai contentement que toutes les fades délices du libertin et du voluptueux ; que, bien différents des plaisirs d'une âme corrompue, ceux d'un cœur charitable sont aussi vifs par le souvenir que par la jouissance ; que l'homme ne se sent jamais plus grand, plus noble que lorsqu'il se voit compatissant ; qu'il aime alors à reposer sur lui-même, et qu'il se complaît dans le bien qu'il a fait ; que ses

biens ne sont jamais plus à lui que lorsqu'il les répand dans le sein des pauvres ; et que ce riche, qui est assez malheureux pour fermer son âme à la compassion, ignore également et le prix des richesses, et le bonheur qu'elles peuvent procurer, et ne connaît de son abondance que les ennuis et les dangers.

Grands de la terre, on vous a dit souvent que vous étiez à plaindre, et on vous a dit vrai. Que peut donc la grandeur pour la félicité ? que peuvent les trésors pour contenter le cœur de l'homme ? Vous nous montrez votre or ; que ne pouvez-vous donc nous découvrir votre âme ! Les vains plaisirs sont-ils capables d'en remplir le vide ? Qu'ils sont doux cependant les privilèges, et les droits attachés à votre abondance ! Mère de tant d'ennuis, elle peut être en un instant la source des voluptés les plus pures. Ne méprisez pas votre chair, ainsi que s'exprime Isaïe (*Isa.*, LVIII, 7) ; ouvrez votre âme à la pitié, rendez-vous à la nature, daignez enfin être un homme, et vous sentirez alors combien il est doux d'être grand. La mesure de vos aumônes sera celle de vos consolations ; sans elles votre propre grandeur fera votre supplice. Vous serez morts tout vivants, dit l'Écriture ; vous finirez votre carrière sans avoir jamais goûté ces émotions délicieuses d'un cœur bienfaisant ; vous aurez possédé, vous n'aurez point joui ; infortunés, vous n'aurez parcouru que les déserts de la vie.

Ah ! c'est maintenant que je conçois cette parole du Sage : *Il vaut mieux aller à la maison du deuil qu'à la maison de la joie.* (*Eccle.*, VII, 3.) La joie n'est qu'une erreur, le rire nous trompe (*Ibid.*, II, 2) ; c'est surtout dans le séjour des larmes, quand on va les essuyer, qu'on peut goûter le vrai bonheur. Insensés ! nous regardons le bonheur comme un vaste édifice qu'il faut élever à grands frais ; nous le demandons avec inquiétude à tous les objets qui nous environnent, nous en faisons une étude sérieuse ; nous interrogeons les morts, nous dévorons avec avidité leurs productions volumineuses ; nous nous épiions sans cesse, comme pour nous arracher mutuellement le secret d'être heureux. Que nous sommes à plaindre de ne pas sentir que pour trouver, pour ainsi dire, le bonheur en soi-même, il faut le porter chez autrui ; que nous l'avons sous la main, et que ce n'est qu'en faisant des heureux que nous mériterons d'être heureux nous-mêmes ! L'aumône seule nous en offre un moyen toujours présent, toujours facile ; telle est sa consolante prérogative : vous avez cru souvent, en la faisant, ne soulager qu'un misérable, et vous avez encore fait un heureux.

Quoi de plus consolant ! Sans retrancher un seul de mes plaisirs, la plus légère aumône, qui ne nuira pas même à mon faste ni à mon luxe, suffit pour mettre la joie dans une famille honnête et vertueuse. Il me semble l'entendre : tous prononcent mon nom avec transport, ils me bénissent, ils lèvent leurs mains pures vers le ciel pour solliciter en ma faveur ; l'image de la

sérénité brille sur tous les fronts ; tous les cœurs, serrés auparavant par la misère et le désespoir, se dilatent et palpitent d'allégresse. Ah ! je les vois : la mère presse sur son sein des enfants dont elle était forcée de repousser les caresses, les enfants sourient à leur mère, le père se retrouve avec joie au milieu de cette famille si chère, qu'il était obligé de fuir avec amertume ; il goûte en ce moment le bonheur d'être père. Malheur à l'âme froide qui ne se sentirait pas émue par un si touchant tableau !

Ah ! s'il était quelqu'un dans cet auditoire qui ne me répondit pas au fond de son cœur ; s'il y avait un barbare qui n'eût jamais éprouvé le besoin de soulager un misérable, je lui dirais ici, en l'arrosant de mes larmes : Mon cher frère, que faites-vous donc de votre cœur ? C'est donc inutilement que Dieu l'a fait sensible ? C'est donc en vain qu'il palpite ? Pour qui réservez-vous ses émotions, ses élans et ses transports ?.... Je vous entends ; c'est-à-dire que vous le livrez à la fougue des désirs, à l'agitation du crime, au remords, au repentir, à toutes les agitations d'une vie tumultueuse, à toutes les fureurs des passions. Connaissiez mieux sa véritable destination ; vous la trompez en la prostituant à de si viles idoles ; vous croyez alors être sensible, et vous n'êtes que corrompu. Hâtez-vous donc, dit Isaïe (*Isa.*, LVIII, 6, 7), de décharger le pauvre de son fardeau, de partager avec lui votre pain, et vous saurez alors que vous avez un cœur. Oui, l'aumône seule peut vous l'apprendre, puisque non-seulement vous résistez sans elle au sentiment le plus doux, mais encore au spectacle le plus touchant.

N'attendez pas ici, mes frères, que, donnant à mon imagination une libre carrière, je vienne vous attendrir par des peintures chimériques : j'échapperais mon but, et ce serait même manquer d'art que de s'en servir dans une matière où l'on est toujours éloquent par la seule vérité. Jetez les yeux de toutes parts, quels objets se présentent à vous ? Des hommes qui ne paraissent avoir reçu un corps que pour la peine, et une âme que pour les privations ; des hommes dont l'aspect flétrit le cœur, en même temps qu'il déshonore l'humanité ; des malheureux dont les tristes lambeaux déposent contre notre luxe, et dont les larmes accusent nos folles joies ; des orphelins sans appui, des Lazares couverts d'ulcères ? Sont-ce des spectres ou des hommes ? Quels lugubres accents ! quelles images déchirantes ! Tantôt c'est un vieillard infortuné que sa misère et sa vertu rendent encore plus vénérable que ses années, sans autre ressource que des membres usés et des mains inutiles, faisant sans cesse au ciel des vœux meurtriers pour être bientôt délivré du pesant fardeau de la vie, et accusant la lenteur de la nature comme d'un crime à son égard. Tantôt c'est une mère désolée, entourée d'une foule de jeunes enfants, qui, mêlant au pathétique de leurs gémissements les attraits purs et touchants d'un âge tendre,

lèvent vers elle leurs mains innocentes, et lui demandent inutilement du pain. Ici c'est une veuve abandonnée, dont les larmes, comme celle que nous dépeint le Sage (*Eccli.*, XXXIV, 19), montent sans cesse vers le ciel, poursuivie par l'image toujours présente d'un époux qui n'est plus, ne trouvant pas un cœur qui entende le sien, n'ayant pas même la triste consolation d'être rassasiée d'un pain d'amertume ; toujours obsédée par la faim, qui, comme un spectre menaçant, l'arrache au doux sommeil ; forcée de s'éveiller en regardant avec douleur les premiers rayons du soleil, et de maudire le retour d'un astre qui réjouit toute la nature : là une jeune personne luttant sans cesse contre les horreurs de la misère et les pièges de la séduction, et placée dans la triste alternative de succomber, ou aux rigueurs du besoin, ou aux perfides douceurs des ennemis qui l'assiègent.

Voilà, mes frères, le spectacle touchant et les scènes attendrissantes dont nous sommes chaque jour les spectateurs tranquilles. Cruels ! nous les contemplons l'œil sec et le cœur froid ; nous célébrons nos fêtes et nos jeux parmi un peuple de misérables ; ils viennent se mêler au son des instruments, les cris lamentables de ces infortunés ; et jamais leurs importunités n'ont pu suspendre un seul de nos plaisirs. Sensibles au sort d'un héros de théâtre, nous honorons de nos larmes des infortunes simulées, et nous sommes insensibles aux plaintes énergiques et vraies de l'humanité souffrante ; les scènes frivoles, les vaines contorsions de l'art ont plus d'empire sur nos âmes que les cris douloureux du désespoir et de la misère. Nation douce et brillante, peuple spirituel et poli, vous qui connaissez si bien l'art d'embellir la vie ; vous dont l'âme flexible s'ouvre si aisément aux idées de gloire et de grandeur ; vous qui saisissez comme par instinct tout ce qui flatte le cœur, tout ce qui remue l'esprit, comment avez-vous néanmoins pour les pauvres je ne sais quelle insensibilité ? Quelle étonnante contradiction dans nos mœurs ! Quoi ! une dureté si farouche dans le sein des plaisirs et de la politesse ! Ah ! transportons-nous chez ces peuples grossiers, si dégradés dans notre opinion, et ils nous apprendront à respecter l'humanité ; nous verrons encore chez eux l'antique et vénérable hospitalité, une prévenance mutuelle, un vif empressement d'épargner aux misérables, si toutefois il en est parmi eux, je ne dis pas la honte, notre vanité seule la connaît, mais l'embarras de pourvoir eux-mêmes à leur soulagement : et voilà cependant des hommes qu'avec un air de triomphe nous appelons barbares.... Barbares ! serait-ce donc parce qu'ils n'ont pas nos arts ingénieux et nos modes changeantes ; qu'ils ne connaissent ni nos vices couverts de beaux dehors, ni nos savantes intrigues, ni nos aimables impostures ? Barbares ! et qui mérite plus ce titre, ou cet homme sans ici qui compaît à l'indigence de son frère, ou

cet homme poli qui voit tranquillement son concitoyen, son semblable, expirer à ses pieds de douleur et de faim ?

Et que nous importent, mes frères, ces vains dehors d'urbanité dont nous faisons parade, ces fausses démonstrations de bienveillance que nous appelons politesse, si nous ne sommes, du moins envers nos frères, ni plus humains, ni plus sensibles ? Ce qui fait mon malheur, pourrait se dire à lui-même l'infortuné que la misère accable, ce qui fait mon malheur, c'est de n'être pas né dans ces pays sauvages que notre orgueil dédaigne ; je ne serais point alors humilié par la présence des riches, je n'aurais point à rougir de ma pauvreté, je ne serais plus opprimé au nom des lois : mon bonheur serait, pour ainsi dire, sous la garde de la nature, et mes semblables ne seraient point mes tyrans. Hélas ! c'est parce que je suis né parmi ces peuples cruellement civilisés où l'on raffine tant sur la sensibilité, où l'on ne parle que de bienfaisance, que je me vois forcé de maudire mon existence.

Rendons-nous justice, mes frères, et nous sentirons que ce reproche serait aussi vrai qu'humiliant pour nous. Pardonnez-moi, chrétiens, puis-je vous dire avec l'Apôtre, et supportez le mouvement de zèle qui m'entraîne : *Sed et supportate me.* (II Cor., XI, 1.) Nous avons dégradé la nature à force de l'analyser ; nos vains raisonnements ont rétréci nos âmes, les sentiments ont disparu devant les mots ; une triste et calculante philosophie a corrompu nos plus douces inclinations, toute la sève de la sensibilité s'est évaporée en systèmes. Oisifs laborieux, stériles penseurs, nous construisons intrépidement de vastes plans sur le bonheur de l'Etat, et nous en dédaignons les membres ; nous dissertons éloquemment sur la population, et nous ne songeons point à nourrir ceux qui vivent ; nous travaillons à grands frais pour prévenir des maux où nous ne pouvons rien, et nous négligeons ce bien facile et journalier qui dépend de nous ; nous faisons des milliers de volumes en faveur de la bienfaisance, et nous n'avons jamais essuyé une seule larme. Notre luxe, nos goûts légers, nos plaisirs bruyants, nos besoins factices, n'ont fait de la compassion qu'un sentiment triste et pénible qui pèse sur notre cœur. Disons tout en un mot ; nous avons une raison brillante et une cupidité barbare, des lois douces et des procédés tyranniques, des manières engageantes et des âmes dures, des visages affables et des cœurs d'airain, des mœurs paisibles, mais à peine humaines. Riches du siècle, vous croyez peut-être ici que je vous outrage ; non, mais je vous plains, mais je voudrais vous inspirer une honte salutaire, mais je ne fais que vous rappeler ce que vous devez aux pauvres en vous rappelant ce que vous vous devez à vous-mêmes. Ah ! que l'on voie enfin chez nous moins de systèmes et plus d'actions, moins de projets et plus d'aumônes, moins

de faste dans les paroles et plus d'humanité dans les effets.

Ici s'élèvent de nouveaux prétextes, on attaque tout à la fois les mœurs et les besoins des pauvres. Ce sont, disent les uns, des imposteurs qui affectent des besoins qu'ils n'ont pas : les pauvres sont méchants, disent les autres, ils sont indignes de notre compassion. Ce sont des imposteurs qui affectent des besoins qu'ils n'ont pas ! Mais croyez-vous bien, mes frères, qu'on s'expose sans une urgente nécessité, à la honte de tendre la main, et qu'on s'abaisse de gaieté de cœur jusqu'à jouer un rôle si triste et si humiliant ? Ils affectent des besoins qu'ils n'ont pas ! si cela est, leur feinte est notre crime, elle suppose notre inflexible dureté ; si le simple exposé de leurs misères pouvait nous attendrir, ils n'auraient point recours au mensonge. Hélas ! ne voulez-vous donc pas qu'ils usent d'artifice, quand ils ne trouvent point en vous les sentiments de la nature ? Ils affectent des besoins qu'ils n'ont pas, que signifie ce langage ? voulez-vous dire qu'ils peuvent encore exister sans le secours qu'ils sollicitent ? Quoi ! faudra-t-il donc attendre qu'ils expirent à vos pieds pour vous convaincre de leurs besoins ? Prétendez-vous ne leur faire l'aumône que lorsqu'ils n'auront plus ni le temps ni la force de la recevoir ? Cœurs inhumains, voudriez-vous calculer froidement toutes les gouttes de sang qui leur restent, avant que de les secourir ? Ils affectent des besoins qu'ils n'ont pas ! mais la véritable charité est-elle donc si réservée ? Pèse-t-elle avec tant de sévérité les misères des pauvres ? Suit-elle avec lenteur tous les conseils de la circonspection défiant et timide ? Attend-t-elle pour se déterminer, l'extrémité des besoins ? Non, mes frères, si l'insensibilité qui examine et qui discute ; impatient de se soulager lui-même en soulageant les pauvres, un homme vraiment miséricordieux préfère d'être imprudemment charitable plutôt que méthodiquement cruel ; et s'il arrive que, séduit par une honorable crédulité, il répande quelquefois des largesses inutiles, il s'applaudit encore et regarde avec joie ceux qui les ont reçues, en s'écriant dans un divin transport : J'ai ajouté à leur bien-être. Ils affectent des besoins qu'ils n'ont pas ! Et moi, je dis que quelquefois ils diminuent ceux qu'ils ont ; que plus souvent encore ils rougissent de les manifester ; que c'est un art pour les pasteurs que le secret de savoir percer les ténèbres que la honte oppose à leur charité ; que, victimes d'un préjugé cruel, les pauvres cachent leurs misères comme s'ils cachaient des remords placés presque toujours entre cette désespérante alternative, ou de mourir de faim, ou de vivre dans l'humiliation. Mais vous ne connaissez pas la misère, si vous ne la jugez que par les malheureux qui vous importunent ; il faut la sonder dans toute son étendue ; il faut avec le prophète, percer le mur de ces sanctuaires impénétrables où

elle recèle pour ainsi dire, les plus tristes et les plus désolants mystères. Et comment d'ailleurs savez-vous si leurs besoins sont supposés? Est-ce donc du sein de vos plaisirs et du milieu de vos festins, qu'il vous convient de prononcer hardiment sur les misères des pauvres? Ah! si du moins vous aviez le noble courage de vous en éclaircir par vous-mêmes!

Quoi! vous n'avez jamais quitté vos jardins enchantés, vos superbes demeures, et vous calomniez sans remords des misérables que vous ne daignez pas même écouter! Ah! si vous souffriez que je vous en fisse sortir un instant pour vous conduire dans ces réduits obscurs où tant d'infortunés débordent à la lumière leur désespoir et leur honte, vous y verriez, non pas simplement des besoins réels, mais une détresse épouvantable, et des misères qu'il n'est pas même donné à l'imagination de concevoir et de feindre. Si vous craignez tant de vous tromper en assistant les pauvres, jetez les yeux sur ces sombres murailles où gisent de tristes captifs; ouvrez les portes fatales de ces cachots affreux, de ces antres effrayants que l'on prendrait pour des tombeaux, si des cris lamentables ne nous avertissaient que le désespoir y respire, et que la douleur y vit encore. Voyez ces ombres pâles, meurtries de leurs fers, se renvoyant mutuellement le souffle de la mort comme celui du crime, rongées toutes vivantes des mêmes insectes qui bientôt vont les ronger dans le sépulcre: passez delà dans ces tristes asiles de l'humanité souffrante, entrez dans ces nouveaux séjours de désolation; et si les larmes, les plaintes ou le silence de la douleur, si l'appareil effrayant de toutes les infirmités humaines, si une odeur infecte, si de longs et sourds gémissements, si toutes les scènes de la mort, en vous glaçant le cœur, ne vous font pas reculer d'effroi, découvrez-y vos semblables sous des traits défigurés; voyez-les traînant à peines les restes affreux d'un cadavre vivant, forcés par leur état de compter parmi leurs souffrances leurs propres soulagements, et dites alors, si vous l'osez, que, pour toucher vos cœurs, ils ont recours à l'imposture.

Les pauvres sont méchants, ils sont indignes de notre compassion! Hé quoi! voudrions-nous donc qu'ils n'eussent point de vices, que seuls ils fussent parfaits? ne sont-ils pas des hommes? Mais que peuvent donc avoir de commun leurs mœurs et leurs besoins? où est-il dit qu'il faille des vertus pour mériter vos aumônes? leur faut-il pour cela d'autres titres que leurs misères? et quand même leurs vices les rendraient indignes de votre compassion, nous vous dirions: Donnez encore, donnez toujours, l'or pur de votre charité ne sera point rouillé par cet alliage immonde; semblables alors à votre Père céleste, vous ferez miséricorde à ceux qui ne le méritent pas. D'ailleurs, combien s'en trouve-t-il de respectables par leurs vertus et par leurs qualités personnelles! combien

dont l'âme droite et élevée n'eût point faite pour l'abjection! combien dont la sévère probité a toujours triomphé des écueils de l'indigence! avons-nous néanmoins pour ceux-là plus d'humanité et d'indulgence?

Les pauvres sont méchants! Hé bien! mes frères, c'est de leurs vices que nous sommes responsables; ce sont les refus dédaigneux qu'ils essuient de notre part qui les irritent; c'est l'abus criant que nous faisons de nos biens qui les indigne; c'est cette pompe odieuse, ce faste révoltant dont nous sommes environnés, qui les outrage et leur fait sentir plus vivement tout le poids de leur infortune. Hé! comment ne seraient-ils pas durs envers les autres, quand ils ne voient partout que des hommes impitoyables? pourront-ils regarder la patrie comme une mère tendre, s'ils sont traités plus durement que des esclaves? quel respect auront-ils pour la société, toujours distraite sur leurs maux; pour les principes de l'honneur, dont la voix est trop souvent étouffée par le cri de la faim; pour l'autorité enfin, qui ne sert presque toujours qu'à protéger les tyrans?

Les pauvres sont méchants! Nous ne prétendons sans doute ici ni plaider la cause de ces pauvres pervers, qui prostituent à la dissolution ce qui n'est donné qu'à la misère; ni excuser ces fléaux de la société qui se font un art de leur bassesse importune et un mérite de leur criminelle oisiveté comme un jeu de leurs mensonges; et tous ces fainéants errants, couverts de lambeaux et d'opprobre: mais qui vous assure que celui qui se présente à vous n'est pas peut-être ce vrai chrétien, cet homme droit et simple que le ciel contemple avec complaisance? L'idée seule de mépriser ce qu'il y a de plus grand et de plus divin sur la terre, la vertu malheureuse, ne doit-elle pas vous faire trembler? Ah! dans la crainte de laisser sans secours un homme vertueux, exposez-vous plutôt à rendre heureux mille coupables.

Les pauvres sont méchants! disons plutôt que ce sont les riches. C'est une triste et dure vérité à révéler ici; mais il faut cependant que les riches l'entendent. Sybarites efféminés, qui, avec de vastes domaines, avez presque toujours des âmes rétrécies; publicains scandaleux, qui raffinez sur tous les plaisirs, et qui portez écrits sur votre front, comme la femme de l'*Apocalypse* (Apoc., XVII, 5), tous les mystères de la dissolution, c'est donc vous qui censurez austèrement des infortunés à qui le désespoir arrache quelques légers emportements, ou quelques plaintes amères. Assis à vos tables somptueuses, il vous est facile d'exercer une censure qui fait avec votre mollesse un contraste aussi affreux que ridicule. Mais voudriez-vous bien savoir ce que c'est qu'un méchant? Le méchant, c'est cet avaro insatiable, tranquille spectateur des misères publiques, dont les coffres sont autant de gouffres où tout s'engloutit et d'où jamais rien ne sort; le méchant, c'est ce dissipateur,

ce père, cet époux étranger à sa propre famille, qui fait entrer le nombre de ses dettes dans le cortège de sa grandeur, et paye plus cher un plaisir d'un instant, que ne pourraient gagner en plusieurs jours les artisans d'une ville entière; le méchant, c'est ce riche inhumain qui détourne sa sensibilité de dessus les pauvres, pour la porter tout entière sur des animaux domestiques; le méchant, c'est ce riche voluptueux qui dévore dans un seul repas de quoi nourrir vingt familles qui manquent de pain; je le répète encore, mes frères, voilà le méchant, le véritable méchant.

Que je m'estimerai heureux si j'avais été assez éloquent pour faire passer dans vos cœurs les sentiments qui m'animent! si je pouvais me dire à moi-même: Aujourd'hui, dans un instant, au sortir de ce temple, les pauvres de Jésus-Christ verront avec surprise qu'on prévient même leurs importunités. Frappées de ce nouveau prodige, les mères attendries s'empresseront d'en faire part à leurs enfants: Réjouissons-nous, leur diront-elles, la charité n'est pas encore éteinte sur la terre. Et quand nous flatterons-nous donc de triompher des cœurs, si ce n'est en prêchant le devoir touchant de l'aumône? Que vous ne nous entendiez pas lorsque nous vous parlons de la mort des passions, du renoncement des sens et de la violence qui doit ravir le ciel, nous le concevons sans peine; mais que nous déployions en vain toute l'autorité de la sainte parole pour obtenir les miettes dédaignées qui tombent de vos tables, voilà ce qui tout à la fois et nous attriste et nous confond.

Mais quelle douce illusion vient ici me séduire! Peut-être un jour viendra où tous les riches s'uniront pour le bonheur commun du genre humain; peut-être que, lassés de leurs fades plaisirs et de leur pompe vaine, ils se rappelleront enfin qu'il y a des pauvres sur la terre, et que ligés, pour ainsi dire, par une sainte et honorable confédération, ils oseront prendre le généreux dessein de bannir pour jamais du monde le fléau de l'indigence. Idée consolante! Ne seriez-vous donc qu'un vain songe? J'aime du moins à m'en entretenir. Alors le ciel descendrait sur la terre, elle offrirait aux yeux de l'Eternel un spectacle digne de ses regards; alors les larmes ne seraient plus que pour le crime et la honte pour les remords. Tous frères, tous amis, tous heureux, nous coulerions tranquillement les jours de notre exil dans les chastes douceurs de la miséricorde, en attendant que nous allions jouir un jour des transports et des extases de la charité consommée. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR L'OPINION.

Quem dicunt homines esse Filium hominis? At illi dixerunt: Alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii vero Jeremiam, aut unum ex prophetis. (Matth., XVI, 13.)

Que dit-on du Fils de l'homme? Les disciples lui répon-

dirent: Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres que c'est Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un d'entre les prophètes.

Il est bien étrange, mes frères, que sur un point aussi essentiel et aussi capital, les opinions des Juifs pussent être à la fois si variées et si flottantes. Il ne s'agissait de rien moins que de savoir si le libérateur promis avait été enfin donné au monde; si le Désiré des nations allait enfin remplir sa magnifique destinée; et si dans sa personne auguste s'étaient enfin réunis comme dans leur centre les vœux des patriarches et les oracles des prophètes. Cependant tous demeurent à cet égard dans la plus grande indifférence; au lieu de consulter sérieusement les oracles des livres saints, ils aiment mieux se livrer à des conjectures et s'épuiser en vains discours: ce n'est ici que la curiosité qui cherche, ou le caprice qui prononce; et d'une question d'où dépendent toute la gloire d'Israël et le salut de la république, ils n'en font plus qu'une dispute oiseuse, qui ne sert qu'à exercer la subtilité des uns, ou qui amuse le désœuvrement des autres.

Quels hommes étaient-ce donc que les Juifs, et qui jamais expliquera leur prodigieux aveuglement? Mes frères, c'étaient des hommes moins inconcevables que nous, et l'énigme de leur conduite ne cessera que trop de nous surprendre, si nous faisons quelque retour sur nos propres égarements; car enfin, n'avons-nous pas d'aussi grands intérêts à discuter, d'aussi grandes questions à résoudre? Pourquoi suis-je en ce monde? que fais-je pour assurer ma vocation? ma vie d'inutilités et de plaisirs est-elle chrétienne? ai-je donc travaillé pour l'immortalité, et quelles sont mes espérances? De tous ces points, mes frères, dépendent notre félicité, notre religion, notre destinée, notre tout; cependant que faisons-nous pour les éclaircir? quelle est ici notre règle? quel oracle consultons-nous? quelle autorité suivons-nous? Hélas! ces grandes questions, d'une conséquence éternelle, sont tristement abandonnées à la merci de nos fantaisies, ou déferées follement au tribunal de l'opinion. L'opinion est l'arbitre suprême, et, pour me servir de l'expression d'un grand génie (PASCAL, *Pensées*, c. 25, n. 4), c'est la reine du monde, qui veut, et tout obéit; qui commande, et tout se prosterne. Religion, morale, probité, conscience, raison, christianisme, rien n'existe pour nous, rien n'est à nos yeux que ce que l'opinion le fait; et tandis qu'elle asservit les grands et les petits, les rois et les peuples, tandis qu'elle subjugue les plus sages, qu'elle abuse les plus clairvoyants, la loi, dit le prophète (*Habac.*, I, 4), est déchirée, la justice est foulée aux pieds, et l'éternelle vérité se traîne honteusement dans les places publiques, jouet de nos erreurs et rebut de la terre.

Ainsi sont menés tous les hommes, esclaves volontaires des erreurs d'autrui, adorateurs aveugles de je ne sais quel chi-

mère, n'osant jamais être ce qu'ils paraissent, ne faisant jamais ce qu'ils veulent, ne pensant jamais ce d'après ce que pensent les autres; n'adoptant de système, d'opinion, qu'à raison du bruit qu'ils font; changeant à peu près de maximes comme de modes, poussés en sens contraire par tous les vents du préjugé; variant, quittant, reprenant leurs sentiments, souvent même sans s'en douter; enfin, croyant toujours être à eux-mêmes, tandis qu'ils ne sont qu'à ce fantôme que l'opinion élève sur les ruines de tout ce que le ciel nous a donné de sentiments dans le cœur et de lumières dans l'esprit.

Déplorons aujourd'hui ce monstrueux enchantement : démasquons, s'il se peut, cette grande imposture qui fascine les faibles hommes, et dont ils sont ou les admirateurs ou les martyrs; pesons cette fantastique opinion au poids du sanctuaire; renversons de son tribunal ce juge inique, qui appelle le bien un mal et le mal un bien, pour le citer lui-même au tribunal de Jésus-Christ; montrons combien on est tout à la fois et malheureux et insensé de se régler par elle et de vivre pour elle. Fut-il jamais, mes frères, une discussion plus utile, et j'ose dire plus chrétienne, plus propre à nous rappeler aux grands principes de la foi? Car qu'est-ce que le christianisme, sinon la vérité préférée à l'opinion, et le jugement de Dieu au jugement des hommes! Voici donc tout mon dessein; folie de l'opinion, et toutes les erreurs qu'elle produit; tyrannie de l'opinion, et tous les sacrifices qu'on lui fait. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'ai-je entrepris, chrétiens? Montrer la vanité et la folie de l'opinion humaine! comment y réussir? comment saisir son étrange mobilité? comment la suivre, elle qui ne sait pas se suivre elle-même, et chercher quelque point assuré parmi ses éternelles variations ou ses égalités bizarres? Jamais plus semblable à elle que quand elle est différente d'elle-même, je la peins aujourd'hui, elle aura changé demain. Essayons cependant ici de nous fixer, quoique rien ne la fixe; bornons-nous aux principales illusions qui sont comme le fond de ses jugements insensés. Les choses les plus vaines et les plus chimériques, elle leur donne un prix réel; les meilleures et les plus louables, elle les corrompt; les plus coupables et les plus odieuses, elle les consacre : en faut-il davantage pour vous découvrir sa folie, et pour vous faire sentir la honteuse dépravation de tous ses jugements?

Si l'homme eût toujours vécu dans la sainteté et dans l'innocence, il eût donné à tout et sa juste valeur et sa véritable mesure; il eût puisé dans la plénitude de la vérité, source toujours pure et principe infaillible de ses jugements : aussi heureux que grand par la possession de Dieu même, il n'eût rien vu que ce qui est, il n'eût rien

estimé que ce qui brille par lui-même; et, comme nul bien extérieur n'eût excité sa convoitise, nul éclat étranger n'eût surpris son admiration. Mais, aveuglé autant que corrompu par le péché, il ne jugea que sur de vaines apparences; il prit le nom pour la réalité, il ne courut qu'après des ombres; tout ce qui l'éblouit fut grand, ses sens devinrent ses seuls guides, et l'imagination, usurpant la place de la raison, prépara cet état d'illusion où tous les dehors en imposent, et où les choses ne sont plus vues ce qu'elles sont, mais seulement ce qu'elles paraissent.

L'opinion est donc née avec nos vices et nos misères; l'homme pauvre au dedans ne cherche plus qu'à acquérir et à s'étendre au dehors; il lui faut emprunter mille décorations pour embellir son indigence, il mendie de tous côtés la gloire et le bonheur qu'il ne trouve plus dans son propre cœur : et, ramassant autour de lui tout ce qu'il peut pour remplir ce vide immense que le péché lui a laissé, il s'imagine follement posséder la grandeur quand il a su la contrefaire.

Ainsi ce grand repaît sa vanité du nom illustre que lui ont laissé ses ancêtres : en vain la raison lui apprend que la gloire de nos aïeux ne peut point être la nôtre, qu'aucun d'eux n'a pu travailler pour notre mérite; qu'on ne peut pas s'apprécier par des actions qu'on n'a pas faites, ou par des récompenses qu'on n'a pas obtenues; que la naissance est tout au plus un engagement à la grandeur, mais qu'elle ne la donne pas, et qu'enfin, plus l'origine est antique, plus elle nous rapproche de la boue commune dont nous sommes tous sortis : l'opinion, plus puissante que la raison, fait évanouir à ses yeux ces éternelles vérités; il n'affecte pas moins de porter sur son front l'orgueil de sa naissance, il ne met pas moins la fierté au rang de ses plus beaux droits, il ne se regarde pas moins avec complaisance comme un être fort supérieur à tous ces hommes de néant qu'il foule aux pieds, sans songer que le néant est pour ces hommes vains qui prennent l'enflure pour la grandeur, qui ne se nourrissent que de vent et de fumée; il ne fait pas moins de son nom le supplément de son mérite, sans songer que, si la noblesse est dans l'âme, elle ne peut se soutenir que par des qualités réelles, et que, si elle est toute hors de nous, elle n'est rien ou bien peu de chose.

Ainsi ce possesseur de tant de biens ose encore se croire grand, parce qu'il est magnifique; en vain la raison le rappelle à sa petitesse naturelle; en vain elle lui dit que, pour étendre ses domaines, il n'étend pas son existence; que tout l'éclat qui l'environne peut tromper son neant, mais qu'il ne le change pas; et qu'enfin, quelles que soient ses possessions et ses honneurs, il ne faudra jamais qu'un souffle pour le renverser, qu'une seule mort pour l'abattre et qu'un pouce de terre pour renfermer sa cendre : l'opinion, plus puissante que la

raison, n'en fortifie pas moins sa puérile ostentation ; il s'incorpore en quelque sorte tout ce qu'il acquiert, il s'identifie avec son or et sa parure, il regarde toujours son cortège et son train, et jamais sa personne ; il ne peut se résoudre à se compter pour un seul homme, tant il renferme en lui de fortunes particulières ! et dans l'ivresse où le jette sa vanité, il ne voit pas qu'au milieu de tout cet appareil dont il est flatté, ce qui brille le moins, c'est lui-même.

Ainsi tous ces héros, enflés de leurs succès, ne voient plus rien de grand que l'éclat des victoires ; en vain la raison nous apprend que le hasard ou la témérité les a presque tous enfantés, que leurs succès ne sont pas leurs vertus, et que tous ces dieux vus de près, sont à peine des hommes : l'opinion, plus puissante que la raison, n'en impose pas moins par ces noms si pompeux de conquérants, d'arbitres de la terre ; celui qui les acquiert n'en insulte pas moins à ce noble repos du sage, et à cette vie tranquille et ordinaire qui sait se renfermer dans les routes communes, sans songer que celui qui est maître de son cœur a plus de véritable force que le guerrier qui prend des villes (*Prov.*, XVI, 32), et qu'un chrétien patient dans les souffrances montre plus d'héroïsme et de grandeur d'âme que ne peuvent en supposer les plus rares exploits et la valeur la plus brillante.

Ainsi tous ces beaux esprits si vantés s'imaginent-ils posséder tous les droits à l'admiration et tous les titres à nos hommages ; en vain la raison nous apprend que les lumières ne sont rien, si elles ne nous rendent meilleurs ; que l'homme est né pour agir bien plus encore que pour penser, et que quand nous aurions moins de tous ces gens à systèmes et de ces prodiges d'esprit, les choses n'en iraient pas plus mal sur la terre ; l'opinion, plus puissante que la raison, consacre néanmoins leurs prétentions hautes. Eux seuls, dit le Prophète (*Job*, XII, 2.), croient être les seuls hommes ; à les voir, on dirait qu'eux seuls possèdent la sagesse, et qu'eux seuls sont chargés des intérêts de l'humanité. Et cependant le vertueux artisan qui jouit du fruit de ses peines, et qui dans son obscurité est bien plus occupé d'élever ses enfants que d'éclairer son siècle, est au fond plus précieux à la société et mérite plus du genre humain que tous ces merveilleux esprits avec leurs beaux discours et leurs sentences fastueuses.

Telles sont, mes frères, les tristes vanités et les futiles apparences par lesquelles l'opinion nous impose et surprend notre admiration. Mais c'est peu encore pour elle de réaliser des chimères, et de mettre un grand prix aux choses les plus vaines : elle corrompt encore les meilleures et les plus louables

Rien n'est plus grand ni plus auguste sur la terre que la vertu. Sacrée émanation de la Divinité, c'est le plus beau de ses ouvrages, c'est de ses dons le plus précieux ; mais

plus elle est riche et abondante dans son principe, plus elle cherche à s'élever par son motif ; plus elle brille de sa dignité naturelle, moins elle cherche à surprendre les hommes par des ornements étrangers. Heureuse des regards de Dieu, elle ne vit que d'elle-même ; indépendante de tous les jugements humains ; elle est à elle-même son prix et sa conquête ; elle sait se passer d'approbateurs et de témoins ; et le manque de suffrage et d'appui, bien loin de l'affaiblir et de lui nuire, ne sert qu'à l'épurer et à la rendre plus parfaite. Uniquement jalouse de prouver au ciel sa fidélité, elle se plait dans le secret ; elle dit comme Jésus-Christ : *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien* (*Joan.*, VIII, 54) ; et, remontant sans cesse vers la justice originelle, d'où elle est descendue, elle ose se croire digne de ne pouvoir être payée par d'autres mains que par celles de Dieu même.

Or, que fait l'opinion ? Elle corrompt cette fille du ciel ; elle la tire en quelque sorte des mains de Dieu, pour la transporter tout entière dans les mains de l'homme ; elle la met au rang de tous les biens frivoles que la vanité fait valoir ; elle prostitue, dit éloquentement saint Chrysostome, cette vierge chaste et sévère, en l'exposant aux regards de la multitude ; elle flétrit ses célestes attraits, en en faisant un art ; elle insulte à sa modestie, en la plaçant sur le théâtre ; elle viole, pour ainsi dire, sa pudeur sainte par la séduction des louanges ; elle avilit sa dignité en lui mendiant des suffrages humains et en la rendant le vil esclave des jugements publics ; elle la déshonore en la vendant au plus bas prix, c'est-à-dire pour de la gloire ; et, s'arrêtant toujours à l'effet, sans approfondir la cause, elle se sert ainsi de l'ombre de la vertu pour anéantir la vertu même.

Car qu'est-elle autre chose qu'une ombre vaine et un fantôme sans réalité, cette vertu toute extérieure, toute étrangère à notre propre cœur, toujours aux ordres des spectateurs et des témoins, toujours commandée par l'opinion, variant sans cesse et changeant comme elle, et qui, sacrifiant tout à l'honneur, rien à la règle, tout à l'intérêt, rien au devoir, tout à l'homme et rien à Dieu, n'a pas plus de substance et de solidité que la fumée qui l'enivre, et le vain bruit qu'elle ambitionne ?

Par là sont à jamais flétris tous ces sages que le monde fait tant valoir, tous ces héros d'honneur et d'opinion, qui sont moins jaloux de bien faire qu'ambitieux d'entendre publier qu'ils ont bien fait ; tous ces honnêtes hommes si communs de nos jours, qui, peu soucieux de savoir si leur sagesse est la vertu, sont toujours fort contents, pourvu qu'elle en porte le nom : ils sont grands pour le public, ils ne le sont point par eux-mêmes ; ils peuvent bien, par quelques bonnes actions, se rendre plus illustres, ils n'en sont pas meilleurs ; ils font des actes de vertu, ils ne sont pas vertueux : personnages d'ostentation, qui, feignant d'adorer la vertu, n'adorent réellement

qu'eux-mêmes, qui donnent à leur morale le même principe qu'à leurs passions, et dont on pourrait dire qu'ils seraient sans vertus, s'ils n'avaient point de vices.

Ce serait ici le lieu de répondre à tant de mondains qui, plus philosophes que chrétiens, croient que toute vertu est assez glorieuse pour Dieu, dès lors qu'elle est utile aux hommes, et qui, dédaignant le mérite de l'intention, nous demandent sans cesse ce que fait le motif, pourvu que l'action soit bonne en elle-même. Ce que fait le motif? Ah! il fait tout, puisque sans lui on ne sait plus ce que c'est que la vertu, ou que sans lui elle n'a que le triste honneur de n'être pas le vice. Et où seraient donc son excellence et sa beauté, si, séparée du principe de toute justice, elle ne s'élevait qu'à la hauteur de l'opinion? Quel respect mériterait-elle, si jamais on pouvait la confondre avec la vanité ou l'intérêt, et que l'on eût tout fait pour elle dès que l'on a tout fait pour soi? Ce que fait le motif? Mais pourquoi donc décriez-vous vous-mêmes les plus belles actions, quand vous les soupçonnez de vanité ou d'intérêt? Pourquoi rougissez-vous vous-mêmes de vos meilleures actions devant l'homme de bien, dès qu'il vous surprend dans le dessein de vous attirer des éloges? Ce que fait le motif? Mais quel vertu admirez-vous le plus dans les autres? N'est-ce pas cette vertu noble et généreuse qui ne prétend à rien, cette vertu pure, libre et dégagée de toute vue personnelle? Ne méprisez-vous pas l'égoïste rampant qui trafique de ses vertus? Ne vous croyez-vous pas dispensé de la reconnaissance envers un bienfaiteur qui n'a cherché que lui? Etes-vous bien flatté des assiduités d'un ami, quand vous le soupçonnez de quelque vue particulière? N'êtes-vous donc pas les premiers à rendre d'autant moins d'honneurs, que l'on montre plus d'empressement à les poursuivre? Ne refusez-vous pas d'autant plus les éloges, qu'on les recherche avec plus d'ardeur? Et pourquoi Dieu serait-il moins difficile et moins délicat que le monde? Pourquoi ne pourra-t-il pas exiger pour lui ce que les hommes exigent pour eux-mêmes? Pourquoi enfin voudriez-vous donc qu'il se contentât de ces vertus dont les hommes ne veulent même pas? Quelle idée auriez-vous donc de Dieu, si vous sachiez qu'à ses yeux tout le mérite est dans l'action; qu'il ne regarde pas le cœur, et qu'indifférent sur le ressort qui nous fait agir, il s'associera des héros de théâtre, en couronnant dans nos vertus l'ouvrage de l'opinion, c'est-à-dire l'enfant de notre vanité ou le bizarre résultat de nos caprices, de nos goûts, et de nos intérêts les plus frivoles?

Ce n'est pas que nous devions mépriser l'estime des hommes, le plus noble comme le plus fort lien par lequel nous puissions tenir à la société. L'approbation de nos semblables est un véritable bien; elle procure la confiance et cette considération qui donne tant de crédit à la vertu. Il est même

bon jusqu'à un certain point qu'elle soutienne et qu'elle encourage notre faiblesse. D'ailleurs, il est dans l'ordre que la vertu reçoive sur la terre l'honneur qui lui est dû, sans quoi tout serait confondu dans les choses humaines. C'est surtout aux princes et aux grands qu'est imposée l'obligation de respecter le suffrage des hommes : placés sur les hauteurs et donnés en spectacle au monde, ils doivent en être l'exemple. Il n'y a point de secret pour leurs vertus; la modestie ne doit rien leur ôter, et ils sont forcés par état de jouir de toute leur renommée. Malheur sans doute à eux s'ils pouvaient jamais oublier ce que pense d'eux l'univers, et ce qu'en pensera la postérité, qui ne les flattera plus quand la mort, les égalant au reste des hommes, ne fera d'eux tous qu'une même cendre! Disons encore que le mépris ouvert de l'opinion publique est un des grands malheurs et des plus grands scandales de ce siècle, où la richesse est la mesure de l'honneur, et où l'or étant tout, la réputation n'est plus rien. Mais, si l'applaudissement des hommes est un bien, c'est un vrai mal quand il est la fin dernière de nos vertus. Si c'est un malheur de mépriser l'opinion publique pour se dispenser de bien faire, ce n'en est pas un moindre de songer à bien faire pour capter l'opinion; c'est se rendre indigne de l'honneur même qu'on recherche; C'est dégrader la vertu, en recherchant plus qu'elle quelque chose qui n'est pas elle; c'est montrer que l'on n'a pas pour elle toute l'estime ni tout le respect qui lui sont dus, puisqu'on la met au rang de ces biens frivoles que la vanité fait valoir, puisqu'on ne juge pas alors qu'elle seule puisse nous contenter et qu'elle seule nous suffise; c'est s'exposer à ne plus y croire, parce qu'à force de s'accoutumer à ne voir en elle que l'intérêt, l'amour-propre et la vanité, on s'en méfie tôt ou tard, et que l'on finit par s'écrier avec un ancien, idolâtre de l'opinion : O vertu, tu n'es qu'un vain fantôme! c'est enfin rabaisser la dignité du chrétien au rôle de philosophe, et l'assimiler tristement à ces hommes superbes auxquels Jésus-Christ disait : *Comment pourriez-vous croire, puisque vous mendiez la gloire les uns des autres, et que vous n'ambitionnez point celle qui vient de Dieu; « Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam que a solo Deo est, non quaritis? »* (Joan., V, 44.)

Après avoir corrompu la vertu, l'opinion met le vice en honneur. Quoi donc! peut-elle le consacrer dans toute sa difformité? Non sans doute, chrétiens; mais elle sait le pallier, le décorer artificieusement et le mettre en crédit, à la faveur de noms spécieux et de couleurs attrayantes. Et pour entrer ici dans un détail qui nous instruit, y a-t-il rien de plus odieux et de plus punissable que de ravir à son prochain le plus précieux des biens, la réputation et l'honneur? Cependant, pourvu qu'on mêle de la gaieté à une calomnie atroce, elle cesse

d'être révoltante ; on n'a plus horreur de ces langues empoisonnées dès qu'elles sont ingénieuses, et il est reçu que ce n'est rien de nuire, pourvu qu'on plaise et qu'on amuse ? Y a-t-il rien de si barbare et de si féroce que de verser le sang humain pour venger une injure ? Cependant l'opinion, sous le nom de l'honneur, a consacré cette démente absurde : c'est elle qui a dit que le courage tient lieu de vertu, qu'on n'a plus à rougir de rien dès qu'on a été brave, que toutes les horreurs sont justifiées par un meurtre ; et ces maximes, si contraires au véritable honneur, si destructives des premiers éléments de la saine raison, ont tellement prévalu, que ni les anathèmes de l'Eglise, ni les lois de l'Etat, ni le temps même, plus fort que tout, n'ont pu encore ni les détruire, ni même les flétrir. Est-il rien de plus lâche et de plus immoral que de se détruire soi-même, et de quitter par un moyen aussi honteux le poste de la vie ? N'est-ce pas là de tous les égoïsmes le plus affreux, de toutes les résolutions la plus désespérée ? Cependant l'opinion est parvenue à faire honorer le suicide : ce délire frénétique, devenu de nos jours une maladie nationale, elle l'a appelé héroïque et sublime ; elle en a fait un devoir, ou tout au moins une affaire de calcul ; non contente de l'exalter dans des romans séducteurs, elle range parmi les préjugés barbares la loi qui le punissait, et le seul frein qu'on pût mettre à cette déplorable fureur. Est-il rien de plus dégradant que l'impiété ! ne suppose-t-elle pas ou des mœurs dépravées, ou une probité tout au moins équivoque, ou un orgueil en délire ? Cependant l'opinion la consacre sous le nom de philosophie ; c'est un titre honorable ; elle donne un air de distinction et de capacité ; c'est un droit pour être admis aux honneurs de la littérature et aux faveurs du gouvernement ; elle donne auprès des plus hauts rangs un privilège de familiarité ; elle, qui devrait ternir l'éclat du plus grand talent, ennoblit souvent le plus mince mérite, et chaque jour on voit l'homme le plus obscur se croire dispensé de tous les égards, parce qu'il s'affranchit de tous les principes, et prétendre au respect, parce qu'il a l'audace de ne rien respecter. Est-il rien de plus déshonorant et de plus criminel que de violer la sainteté de la foi conjugale ? Cependant il est convenu..... Que vais-je dire, chrétiens ? Quel scandale inouï n'ai-je pas à révéler ! et quelle honte n'y a-t-il pas à le voir exister, puisqu'il y en a tant à le raconter et à le peindre ! cependant il est convenu que l'adultère n'est plus rien dès qu'il est réciproque ; il est décidé au tribunal de l'opinion qu'ici tout est sans conséquence quand tout se fait sans bruit. On voit aujourd'hui ces accommodements monstrueux, où deux époux, confidents mutuels de leurs faiblesses adultères, se cèdent l'un à l'autre

leurs droits les plus sacrés, et bien loin d'être déshonorés par cette horrible paix, ils jouissent encore de la gloire de se supporter ; on leur sait gré de ne pas rompre avec éclat, et leur indigne complaisance les sauve de la honte d'un crime que les païens punissaient à l'égal du meurtre.

Mais n'est-ce pas faire trop d'honneur à l'opinion humaine, que de croire qu'elle ait encore besoin de prendre quelques ménagements pour couronner les vices et pour faire triompher les vices ? Voyez tous ceux qui sont le plus considérés dans le monde, ceux qui s'y poussent plus aisément, et qui, presque toujours, sont sûrs d'y réussir. Qu'y sont-ils ? de jeunes dissipés, ardents à plaire à tous et ne se souciant de personne, qui, généreux du bien d'autrui, font des présents et ne paient pas leurs dettes ; hommes audacieux qui, comme parle le prophète (*Jerem.*, VI, 15), mettent leur gloire dans leur confusion, et s'imaginent s'élever au-dessus des choses humaines par le mépris des bienséances ; aimables corrupteurs, scélérats enjoués, qui badinent avec les vices, traitent légèrement la pudeur et la bonne foi, se vantent de porter dans une famille le malheur et la honte, et qui, commençant par se faire un mérite de leurs vains agréments, finissent par se faire un jeu de leurs excès et de leurs infamies. Voilà, chrétiens, les héros de l'opinion du siècle, voilà les honnêtes gens du monde et surtout du beau monde, qui n'a honte que de la modération et de la pudeur, comme le dit énergiquement saint Augustin : *et pudet non esse impudentem.* (*Confes.*, lib. II, cap. 9.) Que cette bizarre opinion corrompe de nos jours les principes du goût et les règles de l'art, qu'elle décerne aveuglément les palmes du génie, qu'elle défie les demi-talents, qu'elle donne aux plus vains succès les plus vaines louanges, que nous importent et les talents, et les réputations, et ces misérables chimères dont se repaît la vanité humaine ? Mais qu'elle dénature les principes les plus sacrés, mais qu'elle appelle hommes de bonne compagnie des hommes qui sont l'opprobre de la société, et qu'elle leur laisse envahir la considération qui n'est due qu'à la vertu, c'est le dernier degré de la corruption publique, c'est le plus grand outrage que les mœurs aient jamais reçu, c'est le plus grand scandale qui ait jamais flétri un empire. Vous nous direz sans doute que les hommes de ce caractère sont cependant décriés dans le monde : oui sans doute, ils sont décriés, mais ils ne sont pas déshonorés. Et qu'importe qu'ils soient décriés, s'ils n'en sont pas moins accueillis, si on ne rougit pas de former liaison avec eux, et s'ils n'en jouissent pas moins des égards de la société ? Qu'importe que la raison les flétrisse, si l'opinion les absout ? Qu'importe qu'ils soient confondus par le nom avec les derniers criminels (45), si ce nom même n'est qu'un

(45) Allusion au nom de *roués*, par lequel on désignait alors des hommes sans principes et sans mœurs.

sujet de plaisanterie, si l'indignation publique n'en fait pas justice, et s'ils parviennent non-seulement à obtenir pour eux les signes extérieurs de la considération, mais encore à la distribuer aux autres : tandis que l'homme simple, qui n'a pour toute considération que des mœurs pures et modestes, paraît à peine fait pour le monde, qu'il reste confondu dans la foule, qu'on l'appelle homme de mauvaise compagnie, et qu'il ne recueille qu'un dédain insultant ou des plaisanteries amères ?

Mais quoi ! serait-ce donc qu'on ne se cache plus pour se livrer au vice et pour commettre une bassesse ? Prenez garde, chrétiens ; on se cache pour ce que le vice a de ridicule bien plus que pour ce qu'il a d'odieux ; on cache ses jalousies, mais on ne cache pas ses excès et ses débauches ; on cache son avarice, on ne se cache point pour dépenser par ostentation ce que l'on a ravi par violence ou par artifice ; on se cache pour tromper au jeu, on ne se cache point pour opprimer le pauvre, pour ruiner des créanciers et pour frustrer cruellement l'ouvrier de son salaire ; on cache ses intrigues, mais non pas ses succès, quelque honteux qu'ils puissent être ; on se cache pour réussir mais non pas après avoir réussi ; on se cache pour manquer de bonne foi dans les petites circonstances, mais on s'applaudit d'en manquer dans les grandes occasions, dans ces commerces si communs de nos jours et si scandaleux, que l'on décore du nom de brillantes spéculations et de vastes entreprises ; on se cache si l'on est faible, mais on se met au-dessus de tout si l'on est puissant ; on se cache, oui, le peuple seul, mais non pas les grands, qui semblent se persuader que leurs vices doivent avoir la grandeur de leurs places et le lustre de leurs dignités ; enfin on se cache :... mais non, et pourquoi se cacherait-on ? N'est-on pas convaincu par l'expérience que, dans le siècle où nous sommes, on échappe au mépris en le bravant ; qu'aux yeux de l'opinion on est toujours justifié, et que jamais personne n'osera reprocher une noirceur qu'à celui qui aura la faiblesse de ne pas s'en vanter ?

Vous avez vu, chrétiens, la folie de l'opinion, et tous les excès qu'elle autorise ; voyons maintenant la tyrannie de l'opinion, et tous les sacrifices qu'on lui fait : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il est en nous, mes frères, une loi de péché, comme parle l'Apôtre, attrait puissant et impérieux qui domine nos sens, source et peine tout à la fois de notre dépravation. Que cette loi fatale, inséparable de notre mortalité, emporte trop souvent notre volonté faible ; que nous n'ayons pas toujours le courage de nous armer contre nous-mêmes, et que la promptitude de l'esprit entraîne si facilement l'infirmité et la faiblesse de la chair, c'est le malheur de notre nature, ce n'en est pas le problème. Mais

que cette loi factice et toute imaginaire que crée l'opinion ait sur nous tant d'empire, et qu'à ce tyran domestique que chacun porte en soi, s'unisse encore un tyran étranger, ce bruit humain auquel nous résistons encore avec plus de peine qu'à nous-mêmes, c'est là, chrétiens, un des plus grands mystères que nous offre le cœur de l'homme. Aussi ce qui nous surprend, n'est point cette folie de l'opinion qui érige en lois tant d'erreurs ; c'est sa tyrannie qui nous y assujettit, c'est sa séduction qui nous joue, c'est la stupide idolâtrie qui nous fait tout sacrifier à ce misérable fantôme ; je dis tout, notre bonheur présent et notre bonheur futur.

Que de combats et de sueurs pour faire parler les Athéniens, disait autrefois le plus fameux des conquérants ! Voilà, mes frères, le secret de presque toute notre vie, voilà l'histoire des mouvements divers qui agitent nos tristes jours, voilà la source de presque tous nos sacrifices. Otez l'opinion de dessus la terre, et avec elle disparaîtraient nos plus violents chagrins, nos plus amères inquiétudes. Non, ce n'est ni l'indigence, ni les douleurs, ni les infirmités, ni toutes les misères, triste apanage de notre humanité, qui font les véritables malheureux de ce monde, c'est cette existence factice et toute façonnée au gré de l'opinion, où nul ne vit pour soi, où nul ne peut en maître disposer de soi-même, où l'on n'a que des sentiments commandés et des passions empruntées ; c'est cette vie toute étrangère à nous-mêmes où l'on n'ose jamais ni penser ni agir, ni parler ni se taire, ni aimer ni haïr de soi-même et par soi-même ; cette vie de contrainte et de privations, où pour conquérir une vaine réputation, ou bien de méprisables suffrages, on se condamne tristement, non-seulement à ne rien faire de ce qui plaît, mais encore à faire tout ce qui ne plaît pas : de sorte que rien ne nous touche de plus près que le bruit qui se fait loin de nous, qu'indifférents sur ce qui se passe en notre âme, rien ne nous intéresse plus que ce qui se passe au dehors, et que tel insensé est souvent consolé de se voir malheureux, pourvu qu'il ait le renom et les apparences du bonheur.

Témoins tant d'hommes, qui, disposés par goût à une vie paisible et retirée, se jettent par air dans le tumulte du grand monde ; qui, naturellement amis de l'ordre et d'une sage économie, prennent sur leurs véritables besoins de quoi fournir à des profusions étalantes ; qui, naturellement sensés et réfléchis, vont languir tristement dans ces assemblées mondaines, où tout est aussi vide pour l'esprit qu'aride pour le cœur, et où de vains amusements, sous le nom de plaisirs, produisent l'ennui aussi souvent qu'ils le dissipent.

Voilà donc, de toutes les erreurs de la vie, une des plus insignes et des plus capitales. Nous le tenions d'une providence propice, ce vrai bonheur, d'autant plus simple et plus facile qu'il ne fallait, pour le trouver, que descendre au dedans de nous-

mêmes; bonheur pur comme la vertu, inaltérable comme l'ordre, intime comme la conscience, et qui, tout renfermé dans Dieu et dans nos devoirs, ne pouvait nous être ravi par aucune puissance humaine. Insensés, qu'avons-nous fait? Nous avons préféré un bonheur qui n'est point à nous, un bonheur variable, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'acquérir ou de conserver, un bonheur compliqué, et composé, pour ainsi dire, d'autant de pièces qu'il y a d'esprits divers dont nous redoutons les jugements ou dont nous recherchons les suffrages : de sorte que toujours à la merci de l'opinion, toujours abandonnés à la discrétion des hommes, toujours à découvert contre les injustices de leurs préventions, nous nous préparons autant de peines et de chagrins qu'ils ont d'humeurs bizarres, de caprices changeants, de jugements contradictoires ou iniques.

Par là nous comprenons combien est vaine et déplorable cette curiosité inquiète et cette éternelle agitation pour savoir ce que dit, ce que pense de nous le monde. Le monde! quoi donc? serons-nous toujours abusés par des noms mensongers? Le monde! quoi? ce petit cercle d'hommes dont à peine vous êtes connu, et qui eux-mêmes sont inconnus de tous les autres hommes? Ce que dit le monde! quoi? vous croyez donc que tout le monde est occupé de vous, parce que vous êtes sans cesse occupé de vous-même? Ce qu'il dit, mes frères! il vous ignore et vous oublie, et si bientôt pour parler avec le Prophète (*Psal. IX, 8.*), votre mémoire y périra comme un vain son, aujourd'hui votre existence y est à peine soupçonnée. Ce que dit le monde! quoi? cette Babel tumultueuse où tous les langages se confondent et où se contredisent toutes les opinions? Quoi? ce public que le public même méprise et dont la sottise est passée en proverbe; ce juge aveugle et capricieux, toujours flottant et incertain, qui n'établit rien qu'aussitôt il ne renverse, et qui n'a ni des yeux pour voir le mérite, ni un cœur pour le sentir? Ce que dit le monde! n'insistez pas, mes frères, il dit plus que vous ne voulez, il dit tout ce que vous ne voulez pas. Il insulte lui-même à l'empressement que vous avez de lui plaire : il dit que l'or est votre idole, que personne ne parle plus que vous de bien public et ne se moque plus du bien public, que votre modération n'est qu'un calcul de votre vanité et de votre égoïsme, que votre bienfaisance est toute sur vos lèvres, et votre humanité toute dans vos maximes; il dit que, nouveau parvenu, vous voulez regagner le temps perdu à force de hauteur et d'orgueil. Il vous dispute votre valeur, vos services, votre réputation, et jusqu'à votre naissance; il dit que le grand nom que vous portez, vous l'avez acheté; il dit que, toujours oisif et toujours ennuyé, vous ne faites rien autre chose dans la société que de savoir péniblement ce qui s'y fait; il dit que vous jouez le patrimoine de vos enfants, et que, si vil, si en-

joué et si aimable dans les cercles, vous êtes, dans votre domestique, mauvais père, mauvais époux et mauvais maître; il dit enfin que ce sont vos souplesses et non votre mérite qui ont fait votre avancement, que ce sont vos intrigues et non vos talents qu'on a récompensés, et qu'enivré de la subite élévation où vous êtes monté, vous jouissez avec insolence des honneurs et des biens que vous ont acquis vos bassesses. Il le dit, mes frères, et il faut bien l'en croire, puisqu'en jugeant ainsi son amateur et son esclave, il juge contre ses propres intérêts et parle contre lui-même. Ah! ne demandez plus ce que le monde dit de vous; le plus grand bonheur qui puisse vous arriver dans le monde, c'est d'ignorer ce que le monde pense. O hommes! quel est donc votre aveuglement? et qui jamais pourra le guérir si vous n'apprenez pas à mépriser le monde par le même mépris que le monde a pour vous? Vous nous direz sans doute : Mais ma conscience ne me reproche rien; si cela est, qu'avez-vous donc besoin du monde? Mais je méprise ses sentiments; pourquoi donc briguez-vous ses suffrages? Mais je connais son injustice; pourquoi donc voulez-vous, à quelque prix que ce soit, occuper une place dans son opinion? Mais j'apprécie ce qu'il vaut : pourquoi donc tant de sacrifices pour lui plaire? pourquoi faites-vous donc dépendre de lui toutes vos joies et vos chagrins? Mais non, il n'est pas vrai que vous méprisiez le monde; c'est ici le langage de votre dépit et non celui de la persuasion; c'est tout au plus le dédommement d'un orgueil mécontent et non les expressions d'un cœur désabusé. Infortunés esclaves de l'opinion, que vous êtes à plaindre! victimes de vos passions et plus encore des passions d'autrui; malheureux si le monde vous connaît, et plus encore s'il vous oublie; sans cesse vous plaignant de lui, et ne pouvant vous passer de lui; toujours trompés, jamais changés, qu'êtes-vous donc, qu'une chimère inconcevable également désavouée du ciel et de la terre?

Comprenez-le donc aujourd'hui, mes frères; ce monde pour lequel vous faites tout, ne fera jamais rien pour vous; c'est en vain que vous prenez tant de mesures avec lui; vous perdez toutes vos peines pour lui plaire, jamais vous ne parviendrez à le contenter; bien loin de vous savoir gré de vos sacrifices, il s'en joue cruellement et ne paye vos assujettissements à ses caprices tyranniques que par plus de rebuts et par des censures plus amères; et après lui avoir immolé votre santé, votre jeunesse, votre liberté, vos plaisirs mêmes, le repos de vos plus beaux jours, mille dégoûts vous apprendront qu'il ne mérite pas d'être tant ménagé, et que l'on est bien insensé de s'agiter ainsi pour un monde qui vaut si peu de chose.

Mais ce serait peu de sacrifier à l'opinion le rapide moment que nous passons sur cette terre; ce n'est point là que se bornent sa séduction et sa cruelle tyrannie, il faut en-

core que son esclave réunisse au malheur du temps le malheur de l'éternité. Ce n'est plus ici ce tyran fantastique que crée la folie humaine pour troubler notre repos, c'est un fantôme corrompueur que l'enfer a suscité pour perdre nos âmes, et qui ne dispose pas moins en arbitre suprême de notre bonheur futur que de notre félicité présente.

Et quand je parle ici du sacrifice de nos âmes, je ne m'élève point précisément contre ces victimes du respect humain, dans qui la crainte du monde l'emporte sur la crainte de Dieu, et qui, plus intimidées encore que trompées, tour à tour attirées par la grâce et retenues par le ridicule, n'osent entrer dans les sentiers de la vertu où les appellent leurs penchants ainsi que leurs lumières : je parle surtout de ces esclaves de l'opinion, qui, se croyant souvent assez grands et assez forts pour juger Dieu, se croient trop faibles et trop petits pour juger le monde; qui, aimant à se séduire eux-mêmes et se jouant, comme dit Tertullien, de leur propre conscience, ne prennent pour garants de leur éternité que l'exemple public et les préjugés vulgaires; qui, rassurés sur le grand nombre, jugent toujours des devoirs par les mœurs reçues, et non des mœurs reçues par les principes et par les devoirs; et qui, osant se faire contre Dieu un rempart de leur folle sagesse, feignent de ne pas voir que rien n'est sûr que ce qui est bon, que rien n'est bon que ce qui est vrai, que rien n'est vrai que ce que Dieu a dit, que tout ce qu'il a dit ne peut jamais changer, et que si les cieus et la terre passent, sa loi et sa sainte parole seront toujours les mêmes. (*Luc.*, XXI, 33.)

Or, mes frères, que nous enseigne cette loi et que nous dit cette parole? Qu'il ne faut pas se conformer au siècle corrompu (*Rom.*, XII, 2), que tout ce qui est dans le monde n'est que vice et malignité (*I Joan.*, V, 18), qu'il faut le condamner pour n'être pas condamné avec lui, qu'on ne saurait trop fuir du milieu de cette Babylone (*Jer.*, LI, 6) que celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ n'est pas des siens (*Rom.*, VIII, 9); qu'étant rachetés d'un grand prix, nous ne devons pas être les esclaves des hommes: *Pretio empti estis; nolite fieri servi hominum* (*I Cor.*, VII, 23); que l'on ne peut servir deux maîtres, qu'il faut s'attacher à l'un et abandonner l'autre (*Matth.*, VI, 24); qu'il est impossible de plaire aux hommes et d'être serviteur de Jésus-Christ (*Galat.*, I, 10); que l'on ne peut pas plus allier Jésus-Christ et Bélial, que les lumières avec les ténèbres (*II Cor.*, VI, 14, 15); que deux voies nous sont ouvertes, la voie étroite qui conduit à la vie, et la voie large dont l'issue est la mort. (*Matth.*, VII, 13, 14.) Il n'y a point ici de milieu, ici rien n'est arbitraire; toutes ces maximes sont annoncées à tous, et nul homme n'y est soustrait par son rang ou ses prétentions, comme nul siècle par ses scandales et par ses innovations.

Ainsi parle la vérité; mais l'opinion parle

à son tour, et que dit-elle? Que si Jésus-Christ a ses règles, le monde aussi a ses usages; qu'il faut savoir s'accommoder au temps, prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'ayant à vivre dans le monde, il faut vivre comme le monde; qu'avec le temps tout se relâche; que ce n'est pas à nous à réformer toutes les maximes reçues; que l'on doit s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et qu'enfin ce n'est point à nous à être seuls plus sages et plus prudents que tous les autres hommes.

Chose étrange! ce langage prévaut sur celui de la vérité. Ces principes perfides sont érigés en lois : non seulement ils font notre règle, mais encore notre tranquillité. On se contente de regarder autour de soi; cela se fait ou ne se fait pas, voilà la règle de notre jugement; cela doit-il se faire ou ne pas se faire? on ne va pas jusque-là. Ces mêmes hommes, si fiers de leur pénétration dans les affaires du siècle, rougissent presque tous de suivre leurs propres lumières dans l'affaire du salut : partout ailleurs téméraires dans leur confiance, ils ne montrent ici qu'une stupide docilité. Ce n'est plus Jésus-Christ, ce n'est plus l'Evangile, c'est la coutume qui nous entraîne. Nul ne remonte jusqu'à la loi; la mode est la raison par excellence; et tel est son empire et son invincible ascendant, qu'à nos yeux rien n'est plus légitime qu'une erreur devenue générale.

Ainsi, nous agissons avec Dieu comme avec les faibles mortels, par des procédés et des convenances. Ainsi l'affaire du salut, comme toutes les autres affaires du monde, se traite par des considérations; que dis-je? nous nous piquons de raisonnement dans nos affaires les plus indifférentes; nous mettons de la suite jusque dans nos jeux, nous conduisons avec le plus grand art nos plus frivoles intérêts; et, quand il nous arrive alors de consulter les hommes, nous ne sommes jamais si aveuglément confiants et dociles que nous ne conservions toujours une certaine liberté dans nos jugements. S'agit-il de l'éternité? tout est livré à l'opinion et abandonné au hasard; un esprit de vertige s'empare de nous, nous voulons vivre sur parole, nous aimons mieux croire que juger, et, tristement déçus par une honteuse imitation, nous nous persuadons avoir rempli tous nos devoirs quand nous faisons comme les autres. O malheur! s'écrie saint Augustin, torrent fatal de l'opinion humaine, jusqu'à quand entraineras-tu dans l'abîme les misérables enfants d'Adam? Et vous, mes frères, qui a donc pu vous fasciner les yeux au point de croire que vous ne devez pas rester seuls ni vous écarter du chemin que vous voyez battu; et que vous êtes en sûreté lorsque vous faites comme les autres? Insensés! N'est-ce pas la multitude qui a été ensevelie sous les eaux du déluge? N'est-ce pas la multitude qu'a consumée le feu du ciel? N'est-ce pas la multitude qui a été précipitée dans les flots de la mer Rouge? Et n'est-ce pas pour la

multitude que l'enfer, dit le prophète, dilate chaque jour ses gouffres et ses abîmes : *Propterea dilatavit infernus os suum* : (Isa., V, 14.) Vous voulez, dites-vous, vivre avec les vivants : cela vous est permis, dit ingénieusement Tertullien ; mais ce qui ne l'est pas, c'est que vous mouriez avec eux : *Necesse convivere, commori non licet*. (De idol., cap. 14.) Vous voulez faire comme les autres : insensés ! sont-ce les autres qui vous jugeront ? Si vous périssez, les autres vous sauveront-ils ? Si Dieu vous condamne, les autres vous justifieront-ils ? Sont-ce les autres qui porteront votre fardeau devant la majesté terrible, et qui décideront de votre éternité ? Qui vous a donc persuadé que les dérèglements perdaient leur malice avec leur généralité, ou que plus la vertu devenait rare, plus le désordre était permis ? Ah ! tout ce qui est vraiment grand, noble, élevé, est rare et singulier. C'est le petit nombre qui est grand, c'est la multitude qui est rampante ; les âmes vraiment sublimes ont toujours eu leurs mœurs à part ; elles se sont honorées d'être séparées du reste de la terre, et d'être seules de leur côté. Quel aveuglement d'assujettir ainsi la loi de l'Éternel à nos variations bizarres ! Comme si Jésus-Christ ne s'était pas appelé la vérité et non l'opinion, la vérité et non la coutume ; comme si les hommes pouvaient changer ce qui est plus ancien que les hommes, que le temps pût détruire ce qui est plus fort que le temps, ou que nous pussons, ô mon Dieu ! surprendre par la folie de nos conseils les suprêmes arrêts de votre immortelle sagesse.

Croyez-vous d'ailleurs être seuls, mes frères, en vous séparant de la foule et en foulant aux pieds l'opinion de la multitude ? Ouvrez les yeux, et contemplez tant d'âmes vertueuses qui n'ont point encore fléchi le genou devant Baal, et qui ne tiennent compte que des principes quand tout ne parle que de coutumes. Regardez ensuite en arrière ; voyez cette nuée de témoins et cette tradition non interrompue de saints, depuis le juste Abel jusqu'à nous. Rappelez tous ces grands hommes enfantés par la foi, des princes si magnanimes, des héros si religieux, des philosophes si fidèles, de grands esprits si humbles et si soumis, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et des martyrs si courageux : voilà tous les prédécesseurs et les véritables aïeux du chrétien. Quelle auguste généalogie ! quelle suite magnifique de vertus et d'exemples ! Elevez ensuite plus haut vos regards ; transportez-vous en esprit dans le séjour de l'Éternel ; comptez, s'il est possible, tous ceux qui ont été rachetés, de toute langue et de toute tribu, cette foule d'intelligences qui composent sa cour, ces puissances qui soutiennent son trône, ces séraphins brûlants de son amour, et ce nombre immense d'esprits aussi brillants de pureté que de lumière, qui doivent partager sa gloire et son bonheur dans les siècles des siècles. Voilà, mes frères, ce qu'il faut appeler la

multitude, voilà ce qui compose la véritable foule, et non cet amas impur de prévaricateurs qui ne font que ramper tristement sur la terre, et non cette coupable Babylone, monstrueux assemblage de toutes les vanités unies à toutes les misères, et non cette génération perverse et adultère qui, toute concentrée dans le monde, passe sans cesse comme le monde, et comme lui doit bientôt s'évanouir et disparaître.

Ainsi toute la vie humaine n'est qu'un commerce d'illusions que l'on inspire ou que l'on reçoit, qu'un triste amas d'erreurs que l'on se transmet de main en main. Ainsi nous poursuivons la vanité et le mensonge, jusqu'à ce que tous ces fantômes imposteurs se dissipent enfin à la sombre lueur du flambeau de la mort. Alors la vérité sort du nuage. Elle reprend ses droits, et devient comme le grand secret révélé à l'homme expirant : alors l'opinion n'est plus rien, son bandeau tombe ; et s'enfuyant comme un vain songe, elle laisse paraître enfin la raison et la foi. Mais que dis-je, mes frères ? et quelle horrible vérité n'ai-je donc pas à révéler ! elle pousse sa tyrannie jusqu'au dernier moment, elle domine encore sur le bord du tombeau, et à mesure que tout s'écroule autour de nous, l'opinion seule vit encore. Que sont en effet toutes ces morts scandaleuses, toutes ces morts philosophiques si communes de nos jours, sinon autant de sacrifices déplorables que l'on fait à l'opinion ? Que sont ici tous ces intrépides qui osent affronter l'avenir avec un farouche courage, sinon de misérables martyrs de la vanité, qui lui immolent tristement leurs espérances mortelles ? Ils voudraient bien rendre les armes, mais la crainte insensée de paraître faibles, mais la honte de se démentir, mais l'idée que s'ils en revenaient, quelques libertins, tout aussi peu résolus qu'eux, se moqueraient de leur peur : voilà ce qui les pousse aveuglément à tenir ferme jusqu'au bout, et à soutenir jusqu'à la fin leur personnage. Quoi ! elle est donc possible cette démece inconcevable ! quoi ! serait-il donc vrai que ce redoutable moment ne fût encore qu'une scène, et que tout fût devenu mode, jusqu'à la façon de mourir ? Je les vois tous, ces héros de la sagesse du siècle, s'exciter, s'enhardir mutuellement à franchir sans terreur le passage fatal, établir parmi eux, une lamentable émulation à qui fera meilleure contenance sur le bord de l'abîme, et triompher toutes les fois que, pour l'honneur de leur système, quelqu'un d'entre eux est mort, comme ils disent, en sages. Infortunés ! ils meurent non en sages, mais en faux braves qui affectent ici une assurance qu'ils n'ont pas, mais en imposteurs qui veulent nous en imposer, sans pouvoir réussir à se tromper eux-mêmes, mais en extravagants qui vont tenter à l'aventure le plus grand des hasards, et tout risquer pour ne gagner rien ; non en sages, mais en désespérés qui cherchent à se rassurer contre les erreurs de leur vie, en y mettant le comble : non en sages, mais en furieux qui croient mou-

rir au rit d'honneur et ne meurent qu'au lit d'opprobre, mais en victimes malheureuses d'un Dieu vengeur, qui veut punir par une telle mort le crime que l'Esprit saint ne pardonne point (*Matth.*, XII, 31), le crime de la vérité toujours connue et toujours méprisée.

Nous la connaissons donc maintenant cette opinion tout à la fois si tyrannique et si vaine, qui produit tant d'erreurs et qui exige tant de sacrifices. Serons-nous plus longtemps ses jouets et ses esclaves? N'aurons-nous jamais le courage de sortir de l'enchantement, en nous séparant de la foule? Jusqu'à quand ne comprendrons-nous pas qu'étant de race divine, comme parle l'Apôtre (*Act.*, XVII, 29), nous devons prendre de bien plus haut le principe de nos actions et la règle de nos jugements? Ne saurons-nous jamais que l'esprit qui habite en nous est plus grand que celui qui est dans le monde? (*I Joan.*, IV, 4.) Laissons aux morts le soin d'ensevelir les morts; mais nous enfants de la lumière, nous enfants de la liberté, nous qui avons reçu non pas l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, c'est à nous qu'appartient le noble privilège de puiser notre loi, non dans l'âme des autres, mais dans le cri de la conscience dont la voix est incorruptible, et de tout voir par ces yeux spirituels et intérieurs qui jugent tout d'après la vérité et non d'après les convenances. Que sont donc toutes ces conventions mobiles et passagères, toutes ces opinions d'un jour, tous ces intérêts de la veille et tous ces intérêts du lendemain, auprès de l'ordre, auprès des rapports immuables des choses, auprès de l'éternité, cette règle originale et immortelle, auprès de vous, ô mon Dieu, et de votre parole toujours vivante et toujours efficace, qui a fondé les cieux? Que seront-elles quand le temps aura disparu, et qu'à nos longues et pénibles ténèbres succédera la clarté d'un jour éternel? Alors que deviendra la mode? que sera l'opinion? quels vestiges restera-t-il de nos folles coutumes et de nos frivoles usages? Hélas! il arrive ce jour terrible, il approche ce règne redoutable de la raison et de la justice, où l'on ne verra que ce qui est, où tous les voiles tomberont; où l'on ne prendra plus le nom pour la chose, les apparences pour la réalité, les prétextes pour des raisons, et où toutes les pensées des hommes périssant, dit le Prophète (*Psal.* CXLV, 4), il ne restera plus que les pensées de Dieu et sa vérité sainte. Hélas! maintenant elle n'est plus qu'un rêve pour les mortels; alors tout sera rêve, elle seule exceptée. Voyez tous les esprits se réveillant au bruit de son tonnerre, toutes nos illusions s'éclipsant devant elle, comme de vaines ombres devant l'éclat du jour; et au milieu des immenses débris de tant de modes et d'opinions, de vanités et de grandeurs imaginaires, elle seule immuable, elle seule triomphante, dominant avec majesté et s'élevant comme une colonne de lumière jusqu'au trône du Dieu vivant, qui

ne couronne qu'elle, et qui ne juge qu'avec elle et par elle. Chrétiens, perçons donc les voiles du temps, élevons-nous au-dessus de tout ce qui passe, enfonçons-nous dans l'avenir, jugeons de là le monde et ses songes, et sa figure éblouissante, et toute cette grande fable qu'on appelle la vie. C'est le point de vue où il faut se placer pour n'être point trompé; c'est la seule mesure qui apprécie au juste la valeur actuelle des choses; c'est l'unique moyen de régner sur le monde, de régner sur nous-mêmes, de juger l'opinion, et d'être enfin, selon la parole du Fils de Dieu (*Joan.*, VIII, 32), délivrés par la vérité. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

SUR L'HYPOCRISIE.

Attendite a fermento Phariseorum, quod est hypocrisis. (*Luc.*, XII, 1.)

Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie.

Cet avis, que Jésus-Christ réitère si souvent dans son Evangile, et qu'il nous donne en tant de manières différentes, serait-il donc bien important dans le malheureux siècle où nous vivons? Ce levain pharisaïque fermentait-il beaucoup parmi tous les scandales éclatants dont nous sommes témoins? et dans un temps où la licence est un bon air, le libertinage un triomphe, et où l'homme puissant dans l'iniquité, pour parler avec le Prophète (*Psal.* LI, 3), se glorifie dans sa malice, n'est-ce pas nous exposer à combattre un fantôme, que de nous élever aujourd'hui contre le vice de l'hypocrisie?

Hélas! mes frères, que ne sommes-nous fondés à le croire! Qu'il serait doux pour l'Eglise, parmi les malheurs qui l'affligent, de n'avoir à lancer des anathèmes que contre ces coupables par qui vient le scandale! Pourquoi faut-il qu'elle ait encore à déplorer l'aveuglement de la plupart de ceux qui semblent se déclarer ouvertement pour elle, et qu'elle soit réduite à gémir à la fois et sur les lâches qui rougissent de s'avouer pour ses disciples, et sur ces hommes plus lâches encore, qui n'arborent ses étendards que pour lui être plus impunément infidèles?

Oui, mes frères, il n'en existe encore que trop de ces faux prophètes, de ces âmes pharisaïques qui font leur justice devant les hommes, qui, sous les dehors de la piété, abjurent, dit saint Paul (*II Tim.*, III, 5), la piété elle-même; de ces adorateurs dont tout le culte est sur les lèvres, et dont le cœur est loin de Dieu: et la cour surtout du plus religieux des monarques, qui d'un regard fait pâlir le vice, sous l'empire duquel on ne parvient à la faveur que par la vertu, comme on ne plaît que par la vérité, et auprès de qui le courtisan le plus chrétien est toujours le plus habile, est-il donc étonnant qu'on trouve beaucoup d'esclaves qui ne font leur devoir que sous l'œil de leur maître?

Que fais-je ici, chrétiens? et n'est-il pas à craindre que ce discours ne flatte la cor-

ruption du siècle, ne favorise les malignes applications, et ne contriste par conséquent les âmes saintes qui m'entendent? O Dieu! si tel devait être le fruit de mon zèle, desséchez ma langue à l'instant. Mais non, rassurons-nous, mes frères; quand des esprits profanes et mondains ont exposé sur le théâtre l'hypocrisie et ses excès, leur dessein a été funeste, parce qu'ils n'ont cherché qu'à rendre ridicule un vice qu'il fallait couvrir d'infamie, parce qu'ils ne voulaient qu'entrer dans les intérêts du libertinage, qu'humilier les gens de bien, et ne faire rire de la fausse vertu que pour insulter à la véritable : pour nous, chrétiens, qui ne cherchons pas à saisir les ridicules, mais à guérir les vices; nous qui ne venons pas exposer l'hypocrisie à la risée publique, mais à toute l'horreur dont elle est digne, qui ne voulons pas en faire un vain spectacle, mais en déplorer les funestes abus, nous pouvons sans danger la livrer à vos censures. Nous ne la rendrons odieuse que pour rendre plus respectable la véritable sainteté; nous ne confondrons la fausse justice que pour relever davantage l'inestimable prix d'une piété sincère : en attaquant les pharisiens du christianisme, nous soutiendrons les intérêts des vrais Israélites; et, si Dieu daigne seconder notre zèle, ce discours servira tout à la fois à la honte des uns, à la consolation des autres, à l'instruction de tous.

Ne craignons donc pas de peindre l'hypocrite dans toute sa difformité, en vous montrant que de tous les pécheurs, c'est le plus coupable et le plus insensé. Crime de l'hypocrite, illusion de l'hypocrite : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le sentez déjà, chrétiens, en combattant l'hypocrisie, nous ne la suivrons point sous toutes ses faces différentes. Ainsi nous ne parlerons point de cette fausseté d'usage que l'on appelle politesse, de tout ce vain esprit de société où les démonstrations ne peignent pas les sentiments, où les paroles ne représentent point les pensées; froid commerce de feinte et de dissimulation qui maintenant n'en impose plus à personne, qu'on offre et qu'on reçoit pour ce qu'il est, et auquel on ne donne pas même le nom de mensonge, parce qu'on est convenu de ne plus y croire. Nous ne vous dépeindrons point ce sentiment naturel qui nous porte à voiler nos faiblesses; c'est ainsi qu'après son péché se cacha notre premier père; c'est la honte du crime, et non le mépris de la vertu. Nous laisserons de côté cette science du monde, dont le grand art est de savoir percer le labyrinthe des cœurs et de se rendre soi-même impénétrable, afin de mieux pénétrer les autres; ceci peut être politique et prudence, ce n'est pas toujours imposture. Nous passerons sous silence cet instinct ou ce penchant involontaire de l'amour-propre qui nous porte à nous montrer mieux que nous-

mêmes; c'est un désir de plaire plutôt qu'un dessein de tromper. Enfin nous ne dévoilerons pas cette obscurité qui enveloppe le cœur humain, qui le rend tout à la fois un énigme aux autres et un mystère à lui-même, le cache aux yeux qui voudraient le sonder, comme au pinceau qui voudrait le peindre; ce qui fait dire au prophète que *le cœur de l'homme est impénétrable, et que nul ne peut le connaître* (Jerem., XVII, 9) : c'est là une de nos misères plutôt qu'un de nos vices. Je prends l'hypocrisie sous le point de vue le plus naturel et le plus propre à nous ouvrir ici le plus vaste champ de morale. Je parle de cet art mensonger, plus commun qu'on ne pense, qui n'a d'autre objet que d'orner la superficie de l'âme, et de transformer en ange de lumière un esprit de ténèbres; de ce trafic honteux qui ne fait de la religion qu'un masque, et de Dieu qu'un moyen; enfin de ce vice odieux, doublement trompeur et par les noirceurs qu'il recèle et par les vertus qu'il affecte, et dans lequel on ne sait ce qui révolte davantage, ou son fard emprunté, ou sa difformité naturelle.

Pour bien connaître sa malice, nous attaquerons ce vice en lui-même et dans les suites malheureuses qu'il entraîne; dans l'outrage qu'il fait à Dieu et dans le tort qu'il fait à la vertu : appliquez-vous, mes frères, et comprenez enfin quel est le monstre que je combats.

Qu'est-ce donc que l'hypocrisie? C'est une préférence honteuse de l'estime des hommes à l'estime de Dieu; c'est l'offrande des bonnes œuvres que l'homme fait à l'homme; c'est un désir coupable de s'approprier une gloire qu'on feint de ne rendre qu'à Dieu. Or, point de crime qui blesse davantage la sainte jalousie de Dieu, qui viole davantage le souverain domaine de Dieu, qui outrage plus directement la grandeur suprême de Dieu; car c'est comme si l'hypocrite lui disait : Vous avez tout fait pour vous, mais vous n'existerez que pour moi; vous avez établi que l'homme se serve des créatures pour aller à vous, et moi je me servirai de vous pour aller aux créatures; vous voulez être notre fin, vous ne serez que le moyen. Que d'autres vous adorent en esprit et en vérité, vous n'aurez de moi qu'un culte théâtral, qu'une adoration en figure. Que me fait votre estime? j'ai celle de mon roi, de mes protecteurs, de mes maîtres. Que me fait votre approbation? j'ai celle du public. Qu'importe que mon hommage soit indigne de votre grandeur? il sert à ma fortune ainsi qu'à ma réputation. Fut-il jamais, mes frères, un mépris plus marqué, plus formel et plus réfléchi? et n'est-ce pas à l'hypocrite que nous pouvons appliquer, dans un sens rigoureux, la plainte qu'autrefois Dieu faisait par son prophète : *Vous m'avez fait servir à vos iniquités : « Servire me fecisti in peccatis tuis? »* (Isai., XLIII, 24.)

L'hypocrite, mes frères, est donc l'abomination de la désolation dans le lieu saint!

Supposons, chrétiens, que vous vissiez en ce moment une foule d'impies s'emparer de ce temple, le livrer à d'indignes profanations, insulter à l'autel par des hommages ironiques, offrir à Dieu un encens infect et corrompu, dresser un théâtre profane pour y jouer nos saints mystères, et mêler à leurs scènes ridicules les objets les plus vénérables de notre culte : de quelle horreur ne seriez-vous pas pénétrés ? et qui de vous pourrait un seul instant soutenir la vue de ce spectacle sacrilège ? Cependant ces horribles profanations, l'hypocrite s'en rend coupable autant qu'il est en lui ; et pour être moins sensibles à nos yeux, elles n'en sont pas moins réelles dans son cœur. Ce que ces impies supposés feraient devant les hommes, l'hypocrite le fait devant Dieu, par l'alliance monstrueuse de son apparente justice et de ses vices trop réels : ce ne sont pas les vases saints qu'il profane, comme Balthazar, mais la sainteté de Dieu même, en l'associant en quelque sorte à ses vices ; mais la majesté de Dieu même, en empruntant son nom auguste ; mais la vérité de Dieu même, en le servant par le mensonge : et voilà pourquoi j'ai dit mépris de Dieu le plus formel et le plus réfléchi. Dans presque tous les vices, c'est la fougue du caractère qui entraîne, c'est l'erreur de l'imagination qui séduit, c'est l'ivresse des sens qui emporte : ici tout est calculé, tout se fait dans le calme d'une corruption raisonnée ; rien n'est erreur, rien n'est faiblesse : point d'excuse sur le tempérament, sur l'ignorance et la fragilité, c'est l'outrage le plus médité et le plus froid. Plus téméraire mille fois que les autres pécheurs, qui voudraient, s'il était possible, fuir les regards du ciel, l'hypocrite va se placer sous les yeux de la justice redoutable ; il s'environne de sa présence, il se fait un rempart de la sainteté des autels, et ne craint pas de prendre Dieu pour le garant de son impunité et le protecteur de ses crimes : audace sacrilège ! où trouver des couleurs pour la peindre ? L'enfer, pour la punir, a-t-il assez de tortures ? et ne sentons-nous pas ici pourquoi le plus terrible châtiment dont Dieu menace le serviteur méchant est de lui faire partager, dans l'abîme éternel, le sort des hypocrites : *Par-tem ejus ponet cum hypocritis* ? (Matth., XXIV, 51.)

Ah ! je ne suis plus surpris maintenant des anathèmes redoublés, des malheurs et des malheurs sans fin dont Jésus-Christ les accablait. Je conçois maintenant et la profonde horreur et cette haine inexpiable que le plus doux des enfants des hommes avait vouée à la secte pharisaïque. Je comprends que, si telle était son inépuisable indignation contre les Juifs hypocrites, vivants sous une loi purement extérieure qui ne réprimait que les sens, qui n'arrêtait que la main, où tout était préceptes, traditions, purifications corporelles et symboles grossiers, combien doivent être loin de son cœur ces chrétiens imposteurs sous une religion où tout est culte de l'esprit, effusions de

l'âme, justice, charité, louange, bénédiction, actions de grâces. Je sens qu'il n'y a nulle exagération quand Jésus-Christ nous dit que les pécheurs de profession et les femmes publiques sont moins éloignés du royaume de Dieu, et moins indignes de sa miséricorde que ces hommes trompeurs qui s'étudient à frauder pieusement la loi. (Matth., XXI, 31.) Je vois pourquoi des scélérats fameux sont rentrés en eux-mêmes, jamais un hypocrite. Madeleine revient, Zachée est converti, Pilate a des remords ; le larron, sur la croix, reconnaît son Sauveur : mais nous ne voyons pas que jamais aucun pharisien ait suivi Jésus-Christ, qu'aucun se soit jamais rendu à l'onction de ses discours et à la force de ses miracles ; tant l'abus des choses saintes ferme tout retour vers la vertu ! tant l'habitude de tout donner à l'extérieur de la piété entretient l'illusion, endort les remords, et consomme l'impénitence !

Odieuse en elle-même et par l'outrage qu'elle fait à Dieu, l'hypocrisie ne l'est pas moins dans ses suites funestes et par le tort qu'elle fait à la vertu ; seconde preuve de son énormité.

Rendons-en gloire à Dieu, chrétiens ; il n'est point encore accompli ce triste oracle du prophète, et nous voyons encore de véritables justes sur la terre, des Abel dont rien ne souille les offrandes, des Moïse qui marchent sans cesse en présence de l'Invisible, des Job simples, droits, craignant Dieu, et le servant dans une charité non feinte ; des David pénitents, qui poussent au pied des autels de sincères gémissements ; des dames illustres dont la piété est au-dessus de tout soupçon, comme la charité au-dessus de toute louange ; des personnages éminents, qui ne cherchent et ne peuvent trouver dans la vertu d'autre intérêt que la vertu même ; enfin des hommes de tout sexe et de tout état dont la pure lumière brille devant les hommes, et qui soutiennent avec dignité le sacré caractère de la vertu. Cependant ces âmes élevées, honneur de la piété, honneur de la nature, ces âmes prédestinées en qui le ciel a mis ses complaisances, sont exposées chaque jour à d'injustes soupçons ou à des dérisions profanes. On calomnie leurs intentions, on juge leurs pensées, on exagère leurs imperfections, on empoisonne leurs actions les plus saintes. La dévotion, si consolante et si aimable, si supérieure aux vertus humaines, si saintement philosophique, puisqu'elle n'est que l'art d'aller à Dieu par le sentiment, et au bonheur par le divin amour ; la dévotion n'est plus qu'un titre de ridicule, quand elle ne l'est pas de mépris, et l'auguste piété ne passe plus que pour un travers dans les uns, ou pour une imposture dans les autres.

Ce scandale affligeant, une des grandes plaies de l'Eglise, hypocrites, c'est votre ouvrage ; c'est vous qui nourrissez ces tristes préjugés contre la vertu ; c'est par vous qu'elle est blasphémée, par vous que les

mondains parviennent à ne plus y croire, par vous que l'on s'obstine à ne plus reconnaître ce qu'elle a d'aimable et de divin, parce que, sous vos vains dehors, elle n'a rien que de triste et de rebutant. Non, on ne veut plus voir tout ce que la vertu a de grand dans ses motifs, parce que vous faites servir la vôtre à vos desseins et à vos vues criminelles ; on méconnaît tout ce qu'elle a d'empire et d'ascendant sur les passions humaines, parce que l'homme et toutes ses misères percent à travers vos magnifiques apparences, et que l'on voit ainsi ces âmes célestes, dont le monde n'est pas digne, partagé trop souvent la peine de votre lâcheté et la honte de votre imposture.

De là, chrétiens, que de maux innombrables ! les exemples des gens de bien rendus presque inutiles et leurs leçons suspectes, le triomphe de l'impiété qui se produit avec ostentation, le découragement des âmes timides qui craignent d'embrasser une profession décriée dans l'opinion publique, tous les dehors de la piété dédaignés par le respect humain, et l'affaiblissement aux yeux des profanes d'une des grandes preuves de notre religion, qui est son immortelle fécondité, par laquelle elle produit dans tous les siècles une génération vénérable de justes pour empêcher la prescription du vice et pour protester sans cesse contre la défection générale.

Ce n'est pas que les mondains ne soient également coupables de mépriser ou du moins de tenir pour suspecte la piété, parce qu'il est des monstres qui abusent de son image : car nous pourrions leur dire d'abord que, puisque la fausse dévotion est si odieuse, ils ne sauraient mettre dans leurs jugements trop de circonspection et de réserve ; que l'horreur attachée à l'hypocrisie n'est qu'un titre de plus pour respecter la véritable sainteté ; que plus celle-ci est rare, plus ils doivent trembler de ne pas lui rendre justice, et d'être assez malheureux pour confondre un vil et hideux fantôme avec ce qu'il y a de plus grand et de plus divin sur la terre.

Nous pourrions encore insister et leur mettre devant les yeux la mauvaise foi qui les guide dans leurs censures hautaines et dans leurs malignes applications. Il nous serait facile de leur montrer que la véritable piété porte avec elle son propre témoignage. C'est cet or pur qui ne souffre aucun alliage, et qui sans peine est distingué de tous les autres métaux. Si nous en exceptons ces rares circonstances où Dieu permet, par des vues adorables, qu'elle soit méconnue ou même méprisée, je ne sais quoi d'auguste et de touchant nous avertit toujours de sa présence. Elle est libre sans doute de tempérer l'éclat de sa majesté, elle ne l'est point de l'obscurcir ; il est sans doute en son pouvoir de renfermer au dedans d'elle-même cette magnanimité de desirs, cette sublimité d'intention que Dieu seul connaît, que Dieu seul récompense : mais cette douce sérénité, cette aimable

indulgence, cette bonté compatissante, et cette mâle austérité devant laquelle le méchant est forcé de baisser les yeux, voilà les traits sacrés et toujours visibles qui la décèlent et les rayons inextinguibles de sa gloire intérieure. Quoi donc ! la vertu est-elle si au-dessus de l'homme, est-elle si miraculeuse que, dès qu'elle paraît, nous la prenions pour un fantôme ? Approchez, téméraires, *touchez et voyez ; a palpite et videte* (Luc., XXIV, 39) : faites taire vos passions et déposez vos préjugés, et vous reconnaîtrez qu'une chimérique vertu ne soutient pas de si rudes épreuves, qu'elle n'a pas un si ferme courage, une charité aussi active, une égalité aussi constante, une patience aussi inaltérable.

Nous pourrions encore leur demander si c'est bien l'hypocrisie ou la piété elle-même qui leur est odieuse ; si leurs déclamations contre les fausses vertus ne sont pas une guerre couverte contre la vertu même ; si ce sont bien les intérêts de Dieu ou les intérêts de leurs passions qu'ils se proposent de venger, et s'ils n'affectent point d'augmenter le nombre des hypocrites pour se rendre plus supportable la vue d'eux-mêmes, en se formant des hommes une idée plus affreuse et en se donnant, dans leurs désordres, cette horrible consolation, que l'innocence n'est qu'un nom et la vertu une chimère. D'ailleurs, que chacun s'interroge. Qui de nous n'est pas hypocrite ? Qui ne se cache point sous mille formes différentes ? Qui ne cherche pas à séduire ? Qui voudrait se montrer tel qu'il est en effet ? Où sont ces vrais Israélites dans lesquels il n'y a point de fraude ? (Joan., I, 47) ces Nathanaël qui appellent le bien un bien et le mal un mal ? Grand Dieu ! si le mystère d'iniquité qui s'opère en secret était tout à coup révélé (II Thess., II, 7) ; si d'un seul mot, comme au jour de la création, vous éclairiez cet immense chaos, non moins obscur que le premier ; si, d'un souffle de votre bouche, vous faisiez disparaître les ténèbres qui sont encore répandues sur la face de l'abîme, et que la grande décoration du monde, ébranlée tout à coup, et tout à coup entraînant avec elle le masque et l'acteur, les draperies et le théâtre, nous laissât voir en ce moment toutes les âmes nues, toutes les passions vivantes, et pénétrer des yeux l'enfoncement des cœurs, que de taches honteuses n'apercevriions-nous pas sur ces astres qui nous éblouissent ! Qui de vous, mes frères, n'aurait pas à rougir ? Qui pourrait soutenir les regards du public ? Qui pourrait supporter sa propre ignominie ? Qui ne serait saisi d'une profonde horreur en voyant tout ce que tiennent caché la crainte ou l'intérêt, l'honneur humain et les bienséances mondaines, en découvrant et les bas artifices, et les misérables ressorts, et les ressources honteuses qui font mouvoir tout le spectacle de la vie, et toutes ces abominations si colorées et si décentes ? Où fuiraient ces perfides amis que la fortune fait, que la fortune change ; tous ces grands

politiques, dont toute la science est de n'avoir point de morale; tous ces hommes en place qui trafiquent de leur crédit, ces magistrats iniques qui trahissent la justice, ces épouses infidèles qui souillent la sainteté de leur union; ces courtisans dont tout l'art, dit le Prophète, est de cacher des pièges; ces honnêtes hommes selon le monde, qui n'ont de probité que sur les lèvres, et qui s'efforcent de gagner en langage tout ce qui leur manque en vertu; ces philosophes tant prônés qui n'ont rien d'humain que leurs livres; ces libertins de profession, qui souvent cachent d'autant plus de vices qu'ils en montrent davantage; ces brillants coupables, si communs parmi nous, qui savent allier si bien les agréments du caractère et les horreurs de la licence, la douceur du miel et le venin de l'aspic? Combien même que nous trouverions hypocrites jusque dans le scandale, dissimulés et faux jusque dans la sincérité! combien dont la franchise ne serait tout au plus que l'effronterie du vice, l'incrédulité qu'un faux air de bravoure, et la vie tout entière qu'une affectation déplorable de paraître plus libertins qu'ils ne sont et plus impies qu'ils ne peuvent! Mais, si le monde a plus de fourbes que l'Eglise, le libertinage plus d'imposteurs que la religion, la bienfaisance plus d'hypocrites que la charité; si les fourberies philosophiques sont encore plus communes et non moins odieuses que les dévotions simulées, quel est donc cet acharnement à décrier tout ce qui se déclare ouvertement pour le parti de la piété? Mondains injustes, ah! soyez donc différents de ce que vous êtes, ou rougissez de la témérité de vos jugements et de l'audace de vos censures.

Mais revenons aux hypocrites à qui s'adresse ce discours. Quoique le monde soit coupable de confondre sans raison la sincère vertu avec l'apparente justice, ils ne le sont pas moins eux-mêmes de lui en fournir le moyen, ou du moins le prétexte; ils n'en sont pas moins responsables du déshonneur qu'ils attirent sur la piété, et le souverain Juge leur demandera compte, non-seulement de la vertu qu'ils auront contrefaite, mais encore de celle qu'ils auront exposée à d'indignes censures ou à des soupçons odieux.

Achevons de les confondre; et après leur avoir montré quel est leur crime, faisons-leur voir quelle est leur illusion: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Parmi les hypocrites il n'en est point qui ne sente toute l'énormité de son crime; mais ce qui les abuse presque toujours, c'est leur confiance téméraire et leur présomptueuse audace, c'est de croire qu'il n'est point ici-bas de vengeance réservée à leur imposture, c'est de ne pas sentir que leur illusion égale ici leur injustice, que c'est une entreprise bien insensée de vouloir sérieusement paraître différent de ce que l'on est, que l'es-

pérance de l'hypocrite périra, et que, tandis qu'il croit en imposer aux autres, il se trompe que lui-même.

Car que cherche-t-il dans sa fausse justice, et quel est ici son but? Sans doute qu'il prétend, sous le masque de la vertu, jouir tranquillement et des douceurs qu'elle procure, et de l'estime qui la suit. Or, c'est ce double objet qui lui échappe presque toujours: les douceurs de la vertu, il n'en a que les peines; la considération de la vertu il ne l'obtient jamais où il la perd bientôt: humiliation de l'hypocrite, tourment de l'hypocrite: *Spes hypocritæ peribit.* (Job, VIII, 13.)

Lorsque nous vous l'avons dépeint dans son horrible difformité, vil trafiquant de la piété, esclave de l'iniquité sous l'étendard de la justice, lorsque vous l'avez vu se jouer froidement de tout ce qu'il y a de plus sacré, insulter à la foi publique, et cacher sous d'austères dehors de coupables penchants, chacun de nous s'est demandé sans doute s'il avait pour ce crime une punition assez terrible. Oui, chrétiens, il en est une que le ciel dès cette vie même, réserve à l'hypocrite plus cruelle que les tortures, la seule qui ait quelque proportion avec sa scélératesse: tôt ou tard il sera connu, tôt ou tard sa malice échappera par quelque endroit, sa triste nudité nous sera révélée. Il est trop difficile de soutenir longtemps un rôle qu'on emprunte; les précautions trahissent, les efforts montrent l'art, la contrainte dérele, et la prudence même n'est souvent qu'un piège de plus. Grâce au Dieu des vertus, une affectation continue n'est guère donnée au méchant. *Il n'est rien de caché qui ne soit découvert* (Luc., XII, 2), c'est l'oracle de Jésus-Christ, et il l'a prononcé en parlant de l'hypocrite. Il a beau blanchir le sépulcre, je ne sais quelle infection et quelle odeur de mort décèlera bientôt le cadavre. Sa bouche parlera toujours de l'abondance de son cœur; son imposture ébleuira d'abord, mais elle finira par se démentir elle-même. Les fausses couleurs de quelque manière qu'on les applique, ne tiennent pas longtemps. *L'inconstance*, dit l'Esprit-Saint, *est le partage de l'homme fourbe: « Vir duplex animo, inconstans est omnibus rebus suis. »* (Jac., I, 8.) Mille traits de lumière perceront malgré lui; si sa bouche ment, son œil dira vrai; il aura les mains d'Esau, mais non pas la voix de Jacob; et si Dieu lui permet quelquefois comme à l'imposteur Simon, d'exercer sur nos yeux un empire magique, ce n'est que pour rendre sa honte plus solennelle et sa chute plus éclatante.

L'humiliation de l'hypocrite est donc inévitable: il ne sème que du vent, il ne recueillera que la tempête; la raison nous l'apprend, l'expérience le confirme. Je l'ai vu, dit l'auteur sacré, depuis que je suis sur la terre; j'ai vu que la louange donnée aux impies est courte, et que *La joie de l'hypocrite ne dure qu'un instant*. *« Gaudium hypocritæ ad instar puncti. »* (Job, XX, 5.) Pré-tendre unir ensemble une injustice véritable et une apparente vertu, une ambition

réelle et une feinte humilité, une excessive vanité et une modestie contrefaite, c'est vouloir allier des éléments contraires, le soleil avec les ténèbres. L'insensé disait dans son cœur : J'enchanterai le monde, et, s'il est possible je veux séduire les élus à la faveur des apparences je surprendrai la bénédiction d'un père aveugle, les bonnes grâces d'un protecteur pieux, la confiance d'un peuple crédule. Il le disait, et il ne savait pas que compter sur les apparences, c'est bâtir sur le sable, et qu'établir sur ce fragile appui l'édifice de sa fausse vertu, c'est s'exposer à une chute honteuse. Il avait dit : *Les ténèbres me couvriront, et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me* ; et voilà que la nuit devient autour de lui comme le plus grand jour, et *nox sicut dies illuminabitur (Psal. CXXXVIII, 11, 12.)* Déjà est arrivée la catastrophe humiliante ; sa justice empruntée succombe avec éclat ; un mépris général lui apprend qu'il est démasqué ; toute une ville raconte son histoire, tous se font un devoir, tous croient avoir le droit de s'armer contre lui ; les méchants mêmes sont les premiers à publier son infamie, et se font une gloire de venger la vertu. Où fuir ? où se cacher ? où trouver des excuses ? où chercher un asile ! Il peut y en avoir pour tout autre pécheur, mais la chute de l'hypocrite endureit tous les cœurs, les ferme tous à l'indulgence, et semble dispenser envers lui de la loi de charité. Il faut qu'il soit la fable et le jouet d'une ville entière, que sa confusion égale sa lâcheté, *que la honte, dit le Prophète, l'environne comme un manteau (Psal. CVIII, 29)*, et que, suivant l'arrêt de Jésus-Christ, son infamie soit prêchée sur les toits : *Prædicabitur in tectis. (Luc., XII, 3.)*

Et remarquez ici, chrétiens, que cette infamie ne s'efface plus. Son humiliation doit le suivre jusqu'au tombeau. L'estime, la confiance publique, sont des biens si précieux, que, perdus une fois, ils ne se recouvrent jamais ; une chute précipitée le brise, dit l'Esprit-Saint (*Prov., VI, 15*), et il n'y a plus de remède. En vain reviendrait-il sincèrement à Dieu, il changera ses mœurs, il ne changera pas sa réputation ; il a voulu, malgré ses vices, jouir des honneurs de la piété, et malgré sa piété, il portera, par un juste retour, toute l'ignominie du vice. Réduit à envier le sort de ces pécheurs sincères, qui, simples dans le mal, se sont toujours montrés ce qu'ils sont en effet, il reconnaîtra dans son désespoir que la chute de l'hypocrite est irréparable, que sa honte survit à son repentir même, et ne peut s'expier à force de vertus : *Prædicabitur in tectis.*

Je sais, mes frères, qu'une chute éclatante et une scandaleuse révolution ne sont pas toujours le châtement que Dieu réserve à l'hypocrite, et que tous les Cains ne portent pas sur le front la marque de leur ignominie. Mais de quelque couleur que se pare l'hypocrite, il est bien difficile qu'il puisse soutenir longtemps un rôle contraire à son

caractère et à son inclination. Il est dans la religion comme dans la nature un vrai auquel n'atteint jamais le plus habile fourbe : le monde ne s'y trompe guère, et les moins vertueux sont même ici les plus clairvoyants. Ainsi qu'une ombre vaine s'évanouit devant l'astre du jour, l'apparente justice disparaît devant la piété sincère, et la verge de Moïse dévore bientôt la verge des enchanteurs. O vertu ! rayon sublime du Très-Haut et sa plus vive image, non, qui ne te sent pas, ne te peindra jamais ! Le fard le plus brillant ne saurait égaler l'éclat de ta lumière ; jamais l'œil esclave de l'hypocrite n'imitera ta sainte liberté ; jamais sa vanité rampante ne produira ta noble modestie ; jamais ses vils raffinements n'atteindront à ton auguste simplicité ; jamais sa lâche hardiesse ne saura feindre ton aimable pudeur. Et qui de vous, mes frères, pourrait donc s'y méprendre ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que nous connaissons les hypocrites à leurs fruits ? (*Matth., VII, 16.*) N'avons-nous pas des règles saintes pour discerner l'esprit de mensonge, des principes certains pour ne pas nous laisser séduire par tous ceux qui viendront au nom du Seigneur ? Et pourquoi Jésus-Christ nous eût-il ordonné de joindre ici une sainte circonspection à une exacte vigilance, de ne pas croire à tous les esprits, de nous précautionner contre les loups travestis en brebis, s'il n'y avait pas de signes auxquels on pût se reconnaître ? Suivez-les donc ces signes tracés par l'éternelle vérité, et apprenons à l'hypocrite que, quel que soit son art, il joue mal son personnage, et ne peut jamais soutenir la comparaison d'une vraie et solide vertu.

L'homme de bien ne mesure pas sa vertu par ce qu'il peut faire de temps en temps de surprenant et d'extraordinaire, mais par ses habitudes, mais par l'ordre constant de ses journées, mais par l'heureux concert de toutes les actions de sa vie. Pour lui, tout est commun, rien n'est exagéré ; tout est principe, rien n'est saillie ; nul excès, nulle dissonance. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez aux inégalités et à l'incohérence de sa vie, et bientôt vous découvrirez qu'il n'y a dans sa conduite ni plan suivi, ni règle uniforme ; que sa fausse vertu n'a que des accès, que sa dévotion est capricieuse comme son humeur, et que sa vaine sagesse ne s'élève un instant que pour retomber aussitôt. L'homme de bien est généreux, désintéressé ; sa charité ne cherche point ce qui lui appartient ; tous les hommes sont dans son cœur ; il les servira, s'il le faut, aux dépens de son repos, de sa gloire, de sa réputation, de sa fortune même. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à ses vues ambitieuses, à ses projets intéressés ; et vous verrez bientôt que, peu jaloux d'être utile à ses frères, il ne cherche qu'à s'en servir, qu'il vend ses vœux et ses prières, que la piété n'est pour lui qu'un gain, et que l'origine de sa fortune est une énigme honteuse et un mystère inexplicable : *Qui*

devorant domos viduarum simulantes longam orationem. (Luc., XX, 47.)

L'homme de bien jouit d'un calme doux, d'une sérénité touchante; le bonheur qu'il goûte se multiplie et se répand autour de lui, il se réjouit, mais simplement et dans le Seigneur. C'est cette paix du Saint-Esprit qui surpasse tout sentiment (*Philip.*, IV, 7); c'est ce calme précieux d'un cœur qui a tous ses desirs réglés, c'est cette joie inaltérable d'une conscience qui jouit d'elle-même. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à son triste sérieux, à son humeur chagrine, et bientôt vous verrez que cette paix chrétienne n'est pas plus dans son cœur que dans le séjour qu'il habite; qu'autour de lui tout respire la gêne, tout a un air servile; qu'embarrassé de ses devoirs, il en embarrasse les autres; qu'il est toujours dans un état violent; que son rôle lui est à charge, et que son masque le fatigue: *Sicut hypocritæ tristes.* (*Matth.*, VI, 16.) Toujours humble et modeste, la vertu sincère marche sans appareil et sans cortège, elle prie dans le secret. C'est le royaume des cieux qui ne vient point avec appareil, dit Jésus-Christ (*Luc.*, XVII, 20); la moindre préférence alarme sa réserve, la plus légère distinction l'embarrasse, les applaudissements blessent sa pudeur sainte, et le premier caractère de sa grandeur, c'est de l'ignorer. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à la trompette qu'il fait sonner devant lui, à son empressement de se montrer et d'être vu des hommes, *ut videantur ab hominibus* (*Matth.*, VI, 5); et bientôt vous découvrirez que sa main gauche sait toujours le bien que fait sa main droite, qu'il regarde comme sans conséquence toute action vertueuse qui n'est point accompagnée de quelque bruit, qu'il est toujours oisif dès qu'il n'est plus sur le théâtre: *in synagoga et in vicis* (*Ibid.*, 2); et vous verrez bientôt que son aliment le plus doux, c'est la louange; sa plus chère passion, la vanité, et que, dans toutes les occasions, les préférences, il les mendie; les premières places, il s'en empare; les distinctions, il les achète: *primas cathedras et salutationes.* (*Luc.*, XI, 43.) L'homme vraiment pieux n'est ni recherché dans sa personne, ni singulier dans sa parure; il ne cherche pas plus à en imposer par ses habits que par sa vertu, et tout son extérieur est simple comme son âme. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à son affection et à tout l'étrange étalage qui le distingue de la foule; et bientôt vous verrez que son premier soin est de remplacer la mondanité par la singularité, le mépris des modes par la bizarrerie de ses ajustements: *Dilatant phylacteria sua et magnificant fimbrias.* (*Matth.*, XXIII, 5.) Le chrétien sincère embrasse tout dans la plénitude de sa justice: pour lui toutes les lettres de la loi sont sacrées, il n'en passe pas un seul point; et s'il était coupable dans un précepte, il se croirait coupable dans tous. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à ses exceptions arbi-

traires, à ses pratiques favorites, et vous verrez bientôt qu'il divise Jésus-Christ, qu'il déchire la loi, selon l'expression d'un prophète (*Habac.*, I, 4); qu'il y porte toujours et le goût qui choisit et l'humeur qui préfère; qu'il est minutieux bien plus que délicat, et qu'esclave rampant d'une dévotion puérile, il viole sans pudeur les plus sacrés devoirs, *excolentes culicem, camelum glutientes.* (*Matth.*, XXIII, 24.) Le vrai juste est tout intérieur: plus attaché à l'esprit qu'à la lettre, il voit la religion en grand; sans négliger le sacrifice, il préfère la miséricorde; les dons qu'il offre à Dieu, il les prend dans son cœur, et le vrai temple qu'il cherche à parer, c'est son âme. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à son attachement grossier pour les préceptes extérieurs, et bientôt vous découvrirez que toute sa morale est dans l'écorce de la loi, toutes ses privations dans les abstinences légales: *jejuno bis in sabbato.* (*Luc.*, XVIII, 22); que la décence fait toute sa vertu, les bien-séances ses seuls devoirs, les procédés ses seuls scrupules: *Mundatis quod de foris est calicis.* (*Matth.*, XXIII, 25); qu'il immolera cent génisses et pas une passion; qu'il offrira mille dons étrangers, mais pas un seul moment d'humeur, une seule antipathie, un seul retour d'amour-propre: *Qui decimatis mentham et anethum.* (*Luc.*, XI, 42.) Le vrai juste excuse tout, supporte tout; plein de miséricorde, il ne voit les fautes d'autrui que pour craindre de tomber à son tour; compatissant, il est infirme avec les infirmes et faible avec les faibles; débiteur avec saint Paul aux insensés comme aux sages, doux, bénigne, pacifique, les scandales des pécheurs lui donnent plus d'affliction que de colère, et sa sévérité est toute pour lui-même. L'hypocrite, vous le reconnaîtrez à son sourire amer, à son ironique dédain pour tout ce qui ne pense pas, qui n'agit pas comme lui: *aspernabantur cæteros* (*Luc.*, XVIII, 9); à cette aveugle présomption qui lui montre la paille dans l'œil de son frère et lui cache la poutre dans le sien (*Matth.*, VII, 4); à son langage hautain: *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (*Luc.*, XVIII, 11); à cette sévérité impitoyable qui se plaît à aggraver le joug, à lier des fardeaux énormes pour en charger autrui, sans daigner un instant les soulever lui-même: *alligant onera importabilia* (*Matth.*, XXIII, 4); à l'aigreur de son zèle, qui cherche plus à confondre le pécheur qu'à le guérir, moins à le corriger qu'à le perdre; à sa langue acérée que le Prophète compare au tranchant de l'épée (*Psal.* LVI, 5), à ces morsures que le même Psalmiste appelle vénémeuses et mortelles (*Psal.* CXXXIX, 4); enfin à cette sensibilité orgueilleuse que blesse la plus légère offense, qu'irrite la plus faible censure et qui rend ses ressentiments éternels et ses haines implacables.

N'oubliez jamais, chrétiens, cette règle infaillible, cette distinction ineffaçable et si fatale aux hypocrites; ils manquent tous

de charité. Partout où vous ne verrez point la tendre compassion, la douceur qui prévient, la bonté qui pardonne, la dureté pour soi et l'indulgence pour les autres, quels que soient les dehors, quelque spécieuse que soit la conduite, dites, sans crainte de vous tromper : La vraie vertu n'est point ici. Les vierges folles, dans l'Evangile (*Matth.*, XXV), sont parées comme les vierges sages ; comme celles-ci, elles portent leurs lampes, elles vont au même festin, elles courent au-devant du même époux : jusque-là nulle distinction, nulle différence ; bientôt vous cesserez de les confondre. Leurs lampes, faute d'aliment, vont s'éteindre, leur huile est épuisée, c'est-à-dire dans le sens de la parabole, qu'elles n'ont ni l'onction, ni la douceur, ni l'esprit de la charité : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* (*Matth.*, VII, 20.)

Et c'est ici surtout que les âmes vraiment pieuses, que les adorateurs en esprit et en vérité doivent avoir à cœur de se mettre à couvert de toute censure, et de ne rien faire en ce point qui puisse démentir le saint caractère de la vertu. Elle a déjà assez de tort d'humilier les libertins par sa seule présence, faisons qu'ils lui pardonnent à force de charité et de douceur. Qu'elle n'oublie jamais que son premier devoir est de se faire aimer, et que, tandis que l'hypocrite cherche à forcer les cœurs, c'est à elle à les obtenir. Quelquefois trop sincère, elle en vient jusqu'à être fâcheuse ; inébranlable dans ses principes, elle ne voit pas toujours qu'elle n'est que dure, que les préventions sont attachées à sa délicatesse, l'obstination à sa fermeté, la défiance et le soupçon à sa pureté même, et que, par une pente insensible, elle tend à confondre l'aversion du péché avec la haine pour le pécheur. O vous tous en qui brûle sa sainte flamme, écarter loin d'elle ces tristes nuages, fermez la bouche à ses coupables détracteurs. Songez que c'est toujours par sa rigidité mal entendue qu'on est injuste à son égard ; que, dès qu'elle paraît sous ses aimables traits, tout mortel est forcé de tomber à ses pieds ; qu'en matière de charité, il n'est point pour vous de petites fautes, de précautions indifférentes ; que le monde en ce point ne vous pardonne rien ; que la malignité du siècle veille toujours sur vous pour vous surprendre quelque saillie à votre humeur, quelque écart à voire zèle, et que sans cesse vous devez trembler que l'aimable vertu ne soit également décriée dans ceux qui la pratiquent comme dans ceux qui la contrefont.

Ainsi existe-t-il des caractères distinctifs qui séparent la vraie vertu de la rampante hypocrisie, et qui ordinairement nous empêchent de les confondre. L'une et l'autre se trahissent presque toujours par des moyens contraires ; la vraie vertu par sa candeur, l'autre par son affectation. La première se soutient par sa simplicité, la seconde succombe presque toujours par ses artifices ; l'une fuit la gloire, et la gloire vient la cher-

cher ; l'autre la cherche par mille voies, et la gloire lui échappe de tous côtés. L'apparente vertu nous étonne d'abord dans l'éloignement ; on approche, les yeux la cherchent, elle s'évanouit ; semblable à ces montagnes qui s'élèvent de plus en plus devant l'œil du voyageur, la vraie justice s'agrandit et frappe davantage dès qu'on la voit de près. Celle-ci se montre et on l'aime ; celle-là paraît, et elle repousse. Ainsi sont confondus les efforts de l'hypocrite ; ainsi périssent ses espérances ; ainsi, dit le Sage (*Prov.*, XII, 26), le trompeur ne gagne rien ; ainsi il est un Dieu qui juge sur la terre, qui punit l'imposture, qui venge la vertu, et avec elle la Providence, son éternelle protectrice : *Spes hypocritæ peribit.* (*Job*, VIII, 13.)

Ce n'est pas, mes frères, que bien des hypocrites ne puissent s'applaudir d'être parvenus à leurs fins, et d'avoir envahi les honneurs de la véritable justice. Soit que Dieu, par des vues adorables, permette quelquefois que le méchant triomphe ; soit que, pour la plus grande punition de l'hypocrite, il veuille laisser croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'à la moisson, il n'en existe encore que trop qui égarent l'opinion publique, et dont nous pouvons dire qu'ils ont reçu leur récompense. Mais que cette récompense, toute vaine qu'elle est, leur coûte cher ! O vous, que de pareils succès pourraient tenter, comprenez à quel prix l'hypocrite les achète, et par quelles voies difficiles il est obligé de marcher. Tourment de l'hypocrite, nouvelle preuve de son illusion : *Spes hypocritæ peribit.*

Qui me donnera de le peindre dans son triste esclavage, en proie à ses perplexités cruelles, à cette crainte qui le tourmente, qui le possède, dit l'Esprit-Saint : *Possedit tremor hypocritas* (*Isa.*, XXXIII, 14) ; toujours flottant, toujours battu entre la passion qui l'entraîne et l'opinion qui le retient, toujours luttant contre sa propre inclination, victime des penchants mêmes qu'il contraint et qu'il ne dompte pas, des désirs qu'il réprime et dont il ne triomphe pas ; n'éprouvant jamais que les peines de la violence sans les douceurs de la victoire, que les privations de la piété sans en avoir les jouissances, et martyr à la fois de la vertu qu'il affecte, comme du vice qui le domine ? Être toujours différent de soi-même, entretenir toujours la paix au dehors tandis que la guerre est au dedans, sans cesse se tenir en garde contre les saillies du caractère ou les surprises des passions, se méfier également des imprudences de l'humeur ou des épanchements de la confiance ; craindre tout à la fois et l'ami qui peut nous trahir et l'ennemi qui nous surveille : oui, s'écrie éloquentement saint Chrysostome, j'aimerais mieux être esclave de tous les barbares, que de l'être de l'hypocrisie. Infortuné la réalité lui coûterait bien moins que les apparences, et le masque de la vertu lui est bien plus à charge que ne serait la vertu même. Laissons-le donc, mes frères, laissons-le

s'applaudir d'abuser le public et de conduire habilement tout son système d'imposture. Vain triomphe ! combien de fois a-t-il tenté de n'être que lui-même, de déposer son personnage, et d'apprendre à tous ceux qui voudraient l'imiter qu'où la vertu n'est qu'un fantôme, le bonheur n'est qu'une illusion !

Ainsi, mon Dieu, vous avez arrêté qu'on ne peut être heureux que par la vérité et l'innocence ; que tôt ou tard il faut se repentir d'être infidèle à la vertu ; qu'il faut ou l'honorer par nos hommages, ou la venger par nos inquiétudes ; que le grand intérêt de l'homme est d'être juste et non de le paraître ; que la conduite la plus droite est toujours la plus sûre et la plus raisonnable, et que la vraie, la sublime philosophie est toute renfermée dans cet oracle sorti de votre bouche : *Soyez prudents comme le serpent, et simples comme la colombe.* (Matth., X, 16.)

Mais y a-t-il beaucoup d'hypocrites ? Mes frères, Dieu seul le sait ; à lui seul appartient d'en faire le discernement, lui seul peut sonder les cœurs et les reins : et malheur à nous, si nous oublions que la charité ne croit pas facilement le mal, et si nous prévenions indistinctement le jugement du souverain scrutateur ! Malheur à ces mondains qui, sous des prétextes aussi frivoles que leur imagination, censurent hardiment tout ce qui s'est rangé sous l'étendard de la piété ! Malheur à tous ces téméraires qui supposent toujours le crime sous les apparences de la vertu, eux qui ne rougissent point d'aspirer aux honneurs de la vertu sous les apparences mêmes du vice ! Malheur à tous ces hommes corrompus qui jugent impossible toute action vertueuse dont ils ne trouvent pas en eux-mêmes le sentiment ou l'idée, auprès de qui toute profession ouverte de régularité est un titre pour ne mériter aucune indulgence, et la pratique de la piété le seul crime qu'ils ne pardonnent point ! Malheur enfin à tous ces libertins scandaleux, qui croient avoir le droit de taxer d'imposture tout extérieur de dévotion, parce qu'ils affichent le vice, et d'insulter à la vie la plus exemplaire, parce qu'ils n'ont plus de pudeur !

Grand Dieu, devant qui tout est nu, pour qui la nuit est éclairée comme le jour, dont toutes les voies sont vérité, dont l'œil infatigable et sûr pénètre les abîmes et les profondeurs de la conscience comme celles de la nature : *Deus qui intueris abyssos* (Dan., III, 33) ; vous qui détestez l'homme à deux langues, et qui perdrez tous ceux qui parlent le mensonge, inspirez-nous la même indignation qui vous anime contre l'homme trompeur, faites-nous bien comprendre que le véritable bonheur, comme le vrai mérite, est de nous attacher à sa vertu pour sa beauté céleste, sans nul retour sur nous-mêmes ; pénétrez nous de la crainte de ce grand jour où tous les voiles tomberont, où seront dévoilés tous les conseils des cœurs, et où la vérité, si longtemps captive, s'échappant

tout à coup des retraites de l'âme, fera retentir son tonnerre aux oreilles de l'hypocrite, et le livrera sans défense aux traits perçants de votre lumière et à l'indignation des peuples assemblés. Donnez-nous cet esprit de sincérité, de candeur, de droiture, cet esprit des enfants, le seul propre au royaume des cieux. Sauvez-nous, grand Dieu ! parce que les vérités sont diminuées ; que les hommes ont un cœur, et un cœur ! et que toute leur vie se passe à mentir aux autres après s'être menti à eux-mêmes. Rompez l'enchantement funeste qui nous attache à cette terre que se sont partagée et le malheur et l'imposture, à cette vie fabuleuse où l'éclat des vertus humaines est si rarement pur, où chacun combat sous le masque, où nous ne voyons qu'en énigme, où l'on ne marche qu'incertains, étrangers, inconnus les uns aux autres, se pressant, se croisant, se heurtant dans une longue nuit. O Dieu ! nous le sentons maintenant ; il est bon de ne se confier qu'en vous, et de porter toutes ses espérances vers une terre plus heureuse, où tout sera réel, le bonheur comme l'amitié, les vertus comme les plaisirs, et où le cœur, rassasié de vous-même quand votre gloire apparaîtra, ne connaîtra qu'une passion, la charité ; qu'une règle, la vérité ; et qu'un bonheur, la possession de vous-même. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (Gen., III, 19.)

Souviens-toi, ô homme, que tu es poudre et que tu retourneras en poudre.

Hélas ! comment l'oublier ! comment perdre de vue cette commune destinée et ce terme fatal où vont se perdre pour jamais les vains projets des hommes ? Ce triste arrêt n'est-il donc pas écrit sur tout ce qui nous environne ? et qu'est-ce que l'univers entier, sinon un vaste tombeau où est empreinte à chaque pas cette lamentable sentence : Vous êtes poudre, et vous retourneriez en poudre ?

Cependant qu'y a-t-il de plus loin de nous, et, pour ainsi dire, de plus étranger à nous-mêmes, que l'idée de notre fin ? En vain résonne partout le tonnerre de la mort, en vain elle se reproduit sous mille formes différentes, nous la fuyons aussi sérieusement que si nous pouvions l'éviter. Toute la vie humaine n'est que l'art de nous en distraire, et, si nous avons aujourd'hui courbé nos fronts sous la poussière, nous l'avons fait sans réflexion comme sans fruit, par convenance ou par habitude ; que sais-je ? peut-être par désœuvrement et par dissipation : tant l'homme est vain, qu'il se fait un spectacle de sa misère et de sa mort !

D'où peut venir ce prodigieux aveuglement ? Les inquiétudes et les soucis de la vie sont-ils si forts et si multipliés que la pensée de la mort ne puisse point pénétrer

jusqu'à nous? ou nos plaisirs sont-ils si continus, qu'un seul instant de crainte et de sérieuse réflexion n'y puisse trouver place? Chrétiens, c'est l'un et l'autre; mais c'est surtout aux plaisirs profanes qu'il est donné d'enchanter le monde, et c'est au milieu de leur tourbillon que va se perdre et s'engloutir comme un vain son cette grande et terrible parole : Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre.

Quel pas n'aurions-nous donc pas fait, chrétiens, vers la perfection de nos mœurs, si nous parvenions aujourd'hui à rompre ce charme décevant, ou, pour parler avec le Sage (*Sap.*, IV, 12), cette fascination de la frivolité, qui nous attache au monde! Et dans quelle circonstance pouvons-nous mieux l'entreprendre qu'au sortir de cette carrière tumultueuse de joies et de plaisirs? Qui de vous ne s'est pas demandé aujourd'hui : Qu'ai-je trouvé parmi ces divertissements, ces jeux et ces folies, que dégoût et qu'ennui, et puis encore ennui et dégoût? Que m'en reste-t-il maintenant, que fatigue du corps, vide de l'esprit, remords de l'âme? Vous l'avez dit, mes frères; et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'un si grand avenu n'ait rien produit en vous. Vous êtes détrompés, vous n'êtes point changés; suspendue un moment par la lugubre cérémonie de ce jour, cette vie mondaine va reprendre son cours avec une nouvelle force. En vain la religion va nous proposer les plus grands mystères et les plus grands objets de componction; plus fort que ses invitations et que ses saintes ordonnances, le monde ne perd pas un seul de ses plaisirs, un seul de ses spectacles, un seul de ses scandales; que dis-je? nous allons voir des scandales nouveaux, de plus sanglants outrages faits à la loi de Dieu, l'abstinence commandée pour être plus hautement violée; infatigable pour la dissipation, on va devenir faible, infirme, impuissant pour la pénitence; par je ne sais quel dérisoire accommodement, on fermera des théâtres profanes pour ouvrir des concerts qui n'ont de chrétien que le nom; et la seule différence que nous mettrons entre le saint temps où nous en trons, et la carrière profane d'où nous sommes sortis sera peut-être de porter plus d'audace dans nos transgressions, et de nous ménager, ce semble, dans notre abandon aux plaisirs, le plaisir de la désobéissance et le charme affreux de la profanation.

Elevons-nous donc aujourd'hui contre la vanité et contre les suites funestes d'une vie mondaine. Servons-nous de vos plaisirs contre vos plaisirs; montrons qu'ils ne dégradent pas moins la majesté de l'homme que la dignité du chrétien, qu'ils ne sont pas moins un triste abus de la raison qu'une prostitution de l'âme. Examinons d'abord ce qu'ils sont en eux-mêmes, et par là nous apprendrons à les mépriser; nous verrons ensuite ce qu'ils sont dans leurs effets, et par là nous apprendrons à les craindre. Heureux si, en vous dégoûtant

en ce jour des plaisirs factices d'un monde corrompu, nous pouvions vous porter à faire en ce saint temps de dignes fruits de pénitence. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En combattant dans ce discours le goût des joies profanes et l'amour des plaisirs sensibles, je ne prétends pas vous parler de ces honteuses voluptés qui déshonorent l'humanité, de ces grossiers emportements des sens que le monde même condamne, et de cette ivresse brutale qui brise effrontément toutes les dignes que la conscience et la pudeur ont mises à la licence. Tirons sur ces tristes excès un voile de mépris et d'horreur, et ne profanons point notre ministère, en révélant ici ces flétrissantes turpitudes. Notre objet principal est de parler de cette vie molle et dissipée qui s'allie si bien avec l'honneur du monde; de ces joies sensuelles qui, pour être moins excessives, n'en sont guère plus chrétiennes; de cette volupté plus turbulente encore qu'effrénée, plus légère que dissolue, qui se fait un art de jouir; enfin de ces plaisirs qu'on nomme des amusements, et sans lesquels la vie nous paraît froide et insipide. Or, que sont-ils, ces plaisirs, et que poursuit l'homme insensé qui en fait son idole? Le Sage nous l'a dit : *Vanité et affliction d'esprit*. Vanité dans cet attrait qui nous y porte; affliction d'esprit dans le sentiment qui les goûte : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* (*Eccle.*, II, 11.)

Vanité dans l'attrait qui nous porte au plaisir. D'où vient-il en effet, si ce n'est d'un orgueil insensé, d'un cœur vide et d'une raison faible? Orgueil qui voudrait oublier que les plaisirs et les joies sensuelles ne sauraient convenir à des êtres mortels; cœur vide, qui ne peut ni rien goûter de solide, ni s'élever à rien de grand; raison faible, qui nous fait prodiguer sans réflexion un temps aussi rapide qu'il est irréparable. En faut-il davantage, chrétiens, pour nous faire sentir la triste vanité de cet attrait si doux qui nous porte aux plaisirs de ce monde : *Vidi vanitatem?*

Et d'abord, c'est l'orgueil qui veut faire oublier à l'homme sa propre misère. Hélas! pour l'attester, avons-nous besoin de preuves? Misère dans son corps qui n'est que faiblesse et douleur, dans son esprit qui n'est qu'erreur et ignorance, dans son cœur qui n'est que trouble et passion, dans sa volonté qui n'est qu'une contradiction éternelle, dans tout son être enfin où il se cherche en vain, où tout l'étonne et le confond. Hélas! le jour succède à la nuit, dit saint Chrysostome, et les dures saisons aux saisons agréables; mais les maux de la vie se suivent sans interruption, et tombent sur nous sans mesure. Dans la société que de mensonges et de trahisons! dans la nature que de fléaux sans cesse renaissants! dans le lit de mort quelles angoisses! dans le sépulchre quelle effroyable nuit! dans le temps quelles vicissitudes! au delà du temps

quel impénétrable avenir ! Enfants d'Adam, tel est le joug inévitable qui vous est imposé, telle est la dette malheureuse que vous contractez en naissant : vivre dans les chagrins, et mourir dans l'incertitude. Or, qu'ont de commun avec une si triste condition les jeux, les ris et les bruyants éclats de la joie mondaine ? Comment peuvent-ils convenir à une créature aussi faible et aussi périssable que l'homme ? Quel contraste entre son état naturel d'alarmes et de perplexités, et cet état de sécurité et de molle indolence ; entre un monde de deuil, où les objets les plus rians nous parlent de la mort, et un monde de fêtes, où les plaisirs se succèdent encore plus rapidement que les jours ! Que d'autres voient ici une révolte criminelle et une opposition aux décrets du ciel, qui a voulu, par nos misères naturelles, abattre notre présomption, et perpétuer à nos yeux l'image salutaire de notre dépendance : pour moi, je ne me sens ici frappé que du stupide enchantement, qui, à tant de malheurs, n'oppose qu'une ivresse éternelle ; je ne vois plus que l'orgueil insensé, qui, au lieu de chercher les remèdes à tant de maux, ne veut que s'étourdir ; je ne sais plus que plaindre ces hommes dissipés, qui feignent d'oublier que les jeux et les ris sont déplacés dans cette vallée de larmes ; je ne puis cesser de dire avec le Sage que c'est là une bien triste vanité et une bien grande misère : *Vidi vanitatem*.

Vanité dans l'attrait des plaisirs : cet attrait vient encore d'un cœur vide, incapable de s'élever à rien de grand ni de goûter rien de solide ; car si nous savons l'observer, nous verrons aisément que là où les sens sont toujours en activité, l'âme est toujours sans exercice ; que cet empressement à se répandre au dehors est le plus sûr indice qu'on ne trouve rien en soi-même : que le corps qui se corrompt, pour parler avec l'Écriture (*Sap.*, IX, 15, 16), appesantit l'âme, abat l'esprit qui voudrait s'élever, et l'empêche de s'occuper de pensées sérieuses autant que salutaires ; et qu'enfin ce besoin éternel de distractions et de plaisirs n'est au fond qu'une prolongation de l'enfance et un appauvrissement de l'âme, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd la raison, et que, si le plaisir demande une chose, la raison en demande une autre.

En effet, chrétiens, quelles dispositions nobles et raisonnables peut supposer en nous cette légèreté qui court après tant de folies changeantes ? Que puiser d'utile et de grand dans ces assemblées mondaines, d'où sont bannies l'amitié, la confiance et l'estime, où tout ce qui est grave est déplacé, et où il faut être frivole sous peine d'être ridicule ? Quoi de plus vain et de plus puéril que ces concours publics où l'on se rend pour se donner en spectacle, pour tout observer avec curiosité, tout censurer avec malignité ? Quelles ressources peuvent donc avoir en eux-mêmes ces hommes dont la grande affaire est de donner des fêtes avec éclat et des festins avec délicatesse ? Quel

poids dans les pensées et quelle dignité dans les sentiments peut-on attendre de cet intérêt qui nous attache incessamment sur une scène théâtrale, où tout est hors de la nature, où rien ne plaît que l'exagération, rien n'intéresse que le mensonge ? Imaginez quelle peut être la trempe d'âme de ces mondains, qui, formant chaque jour ce qu'on appelle des parties de plaisir, passent sans cesse des cercles aux spectacles, et des bruyants éclats de la table aux tristes querelles du jeu ; le jeu, cette ressource des désœuvrés, cette passion des âmes qui ne sentent rien ; ce mélange insensé d'avarice et de prodigalité, où l'homme ne se montre jamais plus frivole que quand il est plus occupé, et où, jouet éternel de l'aveugle hasard, il n'a guère plus de fond et de solidité que le bizarre dieu auquel il se sacrifie.

Aussi, Messieurs, observez tous ces hommes de plaisir, ces enfants de la joie, qui s'imaginent follement, dit l'Esprit-Saint, que toute la vie ne doit être qu'un jeu et un amusement, *lusum esse vitam nostram*. (*Sap.*, XV, 12). Quelle futilité dans leurs conversations quelle inconstance dans leurs attachements ! quelle bizarrerie dans leurs goûts ! quelle petitesse dans leurs desseins et dans leurs entreprises ! Leurs promesses, n'y comptez pas, si elles doivent leur coûter un plaisir ; leur rang, ils n'en ont plus dès qu'il est question de plaisir ; les sociétés, elles sont toutes bonnes pour eux, pourvu qu'ils y trouvent le plaisir ; leurs amis, ils n'en ont d'autres que ceux qui leur procurent des plaisirs ; le mérite, il n'en est de réel à leurs yeux que le talent qui les amuse. Ames étroites et légères, dont la volonté faible ne sait s'arrêter nulle part, et qui, ne connaissant qu'un seul besoin, celui de se distraire, et qu'un malheur, celui de réfléchir, ne mettent d'importance à rien, ou plutôt en mettent à tout, excepté à l'emploi du temps, pensant à tout excepté à eux-mêmes : *Vidi vanitatem*.

Ce n'est pas sans doute que l'homme de plaisir ne reconnaisse moins qu'un autre et la brièveté de la vie et la rapidité du temps ; c'est, au contraire, sur cette rapidité même qu'il forme le projet de se livrer incessamment à la fougue de ses désirs et au tumulte de la joie mondaine. Écoutez-le parler dans le livre de la Sagesse : *Ne laissons point passer en vain les beaux jours de la vie ; couronnons-nous de fleurs avant qu'elles ne se flétrissent : « Coronemus nos roseis, antequam marcescant. »* (*Sap.*, II, 8.) Ainsi c'est parce que la vie n'est qu'un rapide instant, une ombre fugitive, une fleur passagère, qui, cueillie le matin, est fanée le soir, qu'il veut se hâter de jouir et d'embellir ce songe. En vain la raison lui apprend que c'est précisément parce que nos jours sont rapides qu'il faut en être plus avare ; en vain elle lui dit que tous ces vains amusements ne font que hâter davantage la fuite de ses jours et le torrent de ses années.

Plus chargé de son loisir qu'un captif ne l'est de ses chaînes, il court en insensé pour se débarrasser du temps qui ne va pas assez vite, et pour abrégér, autant qu'il est en lui, le cours de ses journées dont la lenteur lui est à charge : semblable à cet esprit dont parle le prophète, qui circule sans cesse, allant, courant toujours sans s'arrêter, et ne rentrant jamais au dedans de lui-même, *spiritus vadens et non rediens*. (Psal. LXXVII, 39.) En vain la religion lui dit qu'un temps si court est le prix de l'éternité ; que chaque instant pouvant la mériter, il a une valeur infinie ; qu'il faut que notre empressement à bien user du temps égale la vitesse avec laquelle il se précipite, et que ce torrent devant bientôt se tarir, il faut se hâter d'y puiser les vertus nécessaires, il le laisse échapper sans fruit comme sans regret ; toute sa vie n'est qu'un art de le perdre, et, pour parler son propre langage, il ne veut d'autre soin que de se divertir et de passer le temps. Quoi donc ? père de famille, il a des enfants à instruire ; citoyen, une patrie à servir ; magistrat, des innocents à défendre ; homme d'état, les plus grands intérêts reposent dans ses mains ; prince, il doit répondre à Dieu du sort de tout un peuple, et il passe le temps ! chrétien, il a une âme à perfectionner, des vices à détruire, il est l'héritier des cieux et l'enfant des promesses, et il passe le temps ! voilà la mort qui s'avance, voilà son juge qui approche, voilà l'éternité qui s'ouvre, et il passe le temps ! Insensé, pourrais-je lui dire ici, insensé, quelle est votre erreur ! vous croyez que c'est le temps qui passe, et vous ne voyez pas que c'est vous qui passez, et vous ne songez pas qu'en s'écoulant il emporte à la fois vous et vos plaisirs ! et vous ne pensez pas que ce qui se passe à votre égard, par le moyen du temps qui s'écoule, va se jeter dans le gouffre de l'éternité, qui ne passe point ! Mais, si passer le temps, si s'amuser c'est vivre, dites-nous donc, s'écrie ici saint Chrysostome, si c'est aussi s'amuser que de mourir ? Dites, comment passerez-vous le temps, quand il faudra vous préparer à soutenir l'entrevue de Dieu, à rendre compte de vos jours, et qu'au dedans de vous retentira cette épouvantable nouvelle, que pour vous il n'y a plus de temps ? Hélas ! si toutes nos espérances se terminaient au tombeau, il serait encore indécis s'il ne vaudrait pas mieux mettre sa gloire et son plaisir dans l'emploi raisonnable du temps, que de se consumer en des agitations vaines et stériles. Que faut-il donc penser de ces esclaves du plaisir, qui ont toujours trop d'un temps dont chaque instant peut commencer pour eux l'éternité ? O mon Dieu ! auront-ils jamais assez de larmes pour déplorer amèrement une si triste vanité et une si grande misère : *Vidi vanitatem*.

Si du moins ces plaisirs pouvaient nous rendre heureux pendant le court espace de la vie, peut-être aurions-nous quelque excuse, et peut-être nous resterait-il quelque

moyen de justifier notre aveuglement ; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous soupirions encore après eux malgré leur amertume, et que nous les aimions si puissamment, lorsqu'à la vanité de l'attrait qui nous y porte, nous sommes forcés d'ajouter l'affliction d'esprit dans le sentiment qui les goûte : *et afflictionem animi*.

A n'en juger d'abord que par les apparences, rien n'est plus agréable ni plus doux que le tableau d'une vie voluptueuse. Mais, approfondissez cette surface de bonheur, envisagez de près ces dehors de réjouissance. Qu'y verrez-vous, chrétiens ? des sens toujours satisfaits et toujours insatiables, des désirs toujours remplis et jamais contentés, un repos toujours poursuivi et jamais atteint ; une joie toujours commandée et par conséquent jamais obtenue, des visages rians et des cœurs sombres, des malheureux enfin qui, s'épuisant à la poursuite des plaisirs, n'y ont jamais trouvé que le remords ou le dégoût : *et afflictionem animi*.

Car c'est en vain qu'ils veulent s'étourdir ; elle est inextinguible cette voix intérieure qui prend sans cesse le parti de la raison contre leurs plaisirs, qui ne parle que de devoirs, quand ils ne rêvent que folies, et qui, dans le temps que l'âme s'abaisse à ces indignes soins, réclame contre son abjection, et fait effort pour la relever. Tandis qu'ils vont de fêtes en fêtes et de spectacles en spectacles, je ne sais quel inflexible accusateur mêle à leurs jeux bruyants de secrètes alarmes. Malgré tant d'agréables diversions, ils sentent invinciblement qu'ils ne sont pas dans l'ordre, que Dieu n'est point avec eux, qu'une vie qui fait leur crime ne saurait faire leur bonheur, et ce ver dévorant qu'ils veulent étouffer ne fait que s'irriter par ces remèdes vains que le bruit et la dissipation lui opposent. Voyez ce voluptueux Balthazar au milieu d'un festin ; tout à coup un effroi mortel s'empare de son âme, et tout son sang se glace dans ses veines. (Dan., V, 5 et seq.) Est-ce donc le glaive suspendu sur sa tête ? est-ce la terre qui s'ébranle ? sont-ce les abîmes qui s'ouvrent ? Non, c'est une main. Et pourquoi la craindre, cette main ? c'est qu'elle trace des caractères illisibles. Mais elle peut annoncer des succès autant que des désastres, et écrire la victoire aussi bien que la mort. Pourquoi la craindre ? ah ! c'est qu'une voix intime, plus puissante que le tonnerre, lui reproche depuis longtemps la honte de ses plaisirs, et que, tandis que cette main écrit sur le mur son arrêt, le doigt de Dieu l'enfonce avec un trait mortel jusqu'aux derniers replis de sa conscience criminelle : *et afflictionem animi*.

Mais, quand ils parviendraient à les éteindre entièrement, ces lumières importunes, en seraient-ils plus heureux ? Echappés aux remords, échapperaient-ils aux dégoûts et à l'ennui, ce poison lent qui s'attache à tous les plaisirs, ce retour éternel de tous leurs vains amusements ? Combien de fois les

avez-vous entendus se plaindre amèrement que leurs plaisirs augmentent, et que leur félicité décroît ! combien de fois, dans le plus fort enchantement des sens, se sont-ils demandé si c'était là tout le bonheur que le monde leur promettait ! Voyez-les aujourd'hui ; quelle joie, quel transport ! ce n'est plus un plaisir, c'est une ivresse : revenez demain ; quel vide, quelle tristesse et quelle mort ! Mon Dieu, vous le voulez ainsi pour l'honneur de la vertu, que l'homme qui abuse de son existence en soit tourmenté ; que ses passions soient toujours plus pénibles que ses devoirs, et que, toujours puni de ses plaisirs par ses plaisirs mêmes, il ne puisse trouver, dans le tourbillon qui l'entraîne, qu'une vaine ressource qui décele ses maux ; et ne les guérit pas.

C'est surtout chez les grands et les dieux de la terre, que cette vérité se fait sentir davantage. Au sein de tant d'amusements rassemblés à grands frais, parmi tous ces esclaves concourant à leur plaire, ils échappent d'autant plus au plaisir, que leur grand soin est de le rendre inévitable. Que disent en effet leurs bizarres variations et leurs changements éternels dans leurs domaines, dans leurs habitations, dans la forme de leurs amusements, sinon que tout leur devient insipide, qu'un malaise éternel est leur triste partage, qu'un grand dégoût les tue, et que pour eux le plus horrible des supplices est celui d'exister ? Non, ce n'est ni le travail, ni la pauvreté, ni l'intempérie des saisons, ni les besoins de la vie qui font les véritables malheureux de ce monde ; c'est l'abondance des superfluités, c'est la facilité de jouir, c'est cette vie dissipée et voluptueuse, où, à force d'étendre l'existence, on finit par l'anéantir. Et nous ne voudrions ici donner d'autre consolation, si elle était plus chrétienne, à tant de pauvres dénués de tout, que le spectacle de ces illustres malheureux, de ces brillants esclaves du plaisir, qui, au milieu de leurs jardins enchantés et de leurs demeures superbes, n'ont jamais passé un jour serein, ni peut-être une nuit tranquille, et qui portent écrit sur leur front que l'ennui les consume, et qu'ils sont fatigués de tout : *Vidi vanitatem et afflictionem animi*.

Ils sont las de tout : quoi donc ! n'y a-t-il plus d'heureux à faire, de larmes à sécher, d'indigents à secourir, de pupilles à défendre ? Source inépuisable de délices toujours ouverte par la charité, seriez-vous donc tarie pour ces âmes blasées ? Chrétiens, c'est la grande misère des faux plaisirs de dégouter des véritables ; c'est la punition réservée aux amateurs de la joie mondaine, qu'ils ne s'avisent jamais de ces moyens si simples et si doux de charmer leurs ennuis, et de se consoler du malheur d'être grands, et qu'au milieu de leurs richesses, ils soient réduits à ne sentir que le poids d'eux-mêmes et le tourment de ne pouvoir s'en délivrer.

Enfants des hommes, que vous êtes à

plaindre ! vous voulez un bonheur que Dieu n'a pas fait ; vous voulez inventer une félicité qui contrarie ses desseins. Insensés ! vous vous êtes donc crus plus puissants et plus sages que lui-même. Il a voulu que vous fussiez heureux par votre âme, et vous ne désirez l'être que par vos sens ; il a voulu que vous cherchiez le plaisir en lui seul et pour lui seul, et vous ne le demandez qu'aux créatures et au monde. Malheur à vous, si vous le trouvez ! jamais vous n'y pourrez puiser que l'affliction et l'amertume. Vous aurez beau errer d'objet en objet ; en variant vos amusements, vous ne ferez que varier vos chagrins et vos peines. Vous sortirez de la retraite, la société vous déplaira ; vous rentrerez dans vos palais, la solitude vous effrayera : en vain vous changerez de place, vous ne changerez pas d'état ; vous serez autre part, mais vous ne serez pas autre : et c'est ainsi que, ne trouvant rien de certain dans ce mouvement éternel, sans cesse vous fuyant et vous retrouvant sans cesse, ne pouvant ni rentrer au dedans de vous-même, où vous ne goûtez pas la paix, ni vous plaire au milieu du monde où l'ennui vous poursuit, il n'y a point de misère qui égale la vôtre.

O joie ! tu n'es donc qu'une erreur, qu'une illusion trompeuse, s'écrie ici le Sage. (*Eccl.*, II, 2.) Eh ! quelle plus grande erreur, chrétiens, que de prendre les émotions des sens et les transports tumultueux pour l'indice et la preuve d'un vrai contentement ? La véritable joie, dit excellemment un Père, a quelque chose de sérieux ; elle est calme comme la vertu. L'homme vraiment heureux possède son âme en paix, et craint d'épuiser, par de vains divertissements, ce fonds de satisfaction intérieure dont son cœur est rempli ; il la goûte en silence, il la porte en son âme dans un profond recueillement. C'est la fausse joie qui est turbulente, cette joie superficielle qu'un rien fait naître et qu'un rien fait mourir, et qui, dans son agitation, ne nous tire un instant hors de nous que pour nous rendre ensuite le repos plus accablant et la vue de nous-mêmes plus insupportable.

Elle nous trompe encore, cette joie mondaine, en ne s'emparant de la vigueur de nos premiers jours que pour nous préparer une vieillesse plus longue et plus douloureuse. Hélas ! elle est presque arrivée pour nous, cette triste période où les plaisirs seraient honteux, quand ils ne seraient pas impossibles, où toutes les créatures nous fuient, où l'imagination, désenchantée des doux songes de l'espérance, ne produit plus que des retours amers vers le passé. Si quelque chose peut embellir encore le déclin de nos ans, c'est le bonheur d'avoir porté le joug dès sa jeunesse, c'est la conscience du bien que l'on a fait, c'est la satisfaction d'avoir apprécié de bonne heure ces rapides plaisirs qui devaient mourir avant nous, et ce monde perfide, qui fuit autant les vieillards que les malheureux, et qui paye par l'indifférence ou le mépris ce même em-

pressement qu'on a eu de lui plaire. Voilà, dit l'Esprit Saint, ce qui fait la couronne du vieillard, et la seule consolation qui peut répandre une douce lumière sur le soir de sa vie. Mais vous qui avez passé ce que vous appelez vos beaux jours dans l'ivresse des sens et dans les égarements de la joie mondaine, de quels yeux verrez-vous alors vos folies ? Quels fruits en retirerez-vous, quand tous vos goûts seront usés, quand toutes vos passions seront éteintes, et qu'après avoir passé tant d'années sans réfléchir, la raison et la foi reprendront malgré vous leur ascendant et leur empire ? Ah ! je vous vois alors aussi à charge aux autres qu'à vous-mêmes, chassés du monde par vos infirmités, rappelés au milieu de lui par vos habitudes ; ne pouvant supporter ni l'oubli des hommes que vous aurez tant recherchés, ni la privation des plaisirs qui vous sont devenus nécessaires, ni cette vue de vous-mêmes que vous avez eu tant de soin d'éloigner : je vous vois sans consolation du côté de la société, où vous êtes de trop ; du côté de vos amis, qui, compagnons de vos folies, ne veulent plus l'être de vos douleurs ; et de la part de Dieu, dont le nom seul vous importune ; traînant enfin, pour parler avec l'Écriture, votre affliction et votre nullité pénible dans un triste abandon et dans une solitude forcée, sinistre avant-coureur de celle du tombeau : *Affligetur relictus in tabernaculo suo.* (*Job*, XX, 26.)

Enfin elle vous trompe, cette joie, en ne paraissant vous cacher les horreurs de la mort que pour envenimer ses traits et vous rendre doublement sa victime. Insensés, vous le dites souvent, que c'est aller au devant de la mort que de vous priver des plaisirs dont elle doit si souvent vous arracher ; et vous ne voyez pas que c'est précisément par ces mêmes plaisirs que vous lui préparez un triomphe plus sûr, et que, plus ils resserrent les liens qui vous attachent à la vie, plus ils vous rendent horrible la nécessité de la perdre. Hélas ! si tous les hommes appréhendent tant de mourir, que doit-ce être de vous, hommes voluptueux, dont la grande passion est celle de vivre, et qui, par l'habitude des plaisirs, ne faites que vous préparer à vos derniers moments, où un plus grand regret de vous y être abandonnés, ou une plus grande douleur de les quitter et de les perdre ! Tel ce roi d'Amalec, que l'Écriture nous dépeint comme un homme de plaisir, et de bonne chère, *Agag pinguissimus*, trouvait la mort si douloureuse et si amère, et, dans son désespoir, la nommait inflexible et cruelle ; ainsi la nommerez-vous vous-même, quand, forcés de sortir de l'enchantement de ce monde, il vous sera d'autant plus dur de dire à vos plaisirs un éternel adieu, qu'ils auront serré davantage les tristes nœuds qui lient vos cœurs à la terre : *Siccine separat amara mors ?* (*I Reg.*, XV, 32.)

La voilà donc, cette folle joie, idole des cœurs faibles et des âmes étroites ; les voilà,

ces plaisirs si vantés et si recherchés par le monde, si frivoles dans l'attrait qui nous y porte, si amers dans le sentiment qui les goûte, et dont la vanité, égalant la misère, nous laisse encore douter s'ils nous rendent ou plus malheureux, ou plus méprisables.

Mais nous n'avons encore dépeint que leur néant et leur impuissance ; que sera-ce, mes frères, quand nous les considérerons dans leurs effets et dans leurs suites funestes ! Nous avons vu combien ils sont frivoles et vains, voyons maintenant combien ils sont dangereux et redoutables : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il est peu de mondains qui ne reconnaissent la vanité et le néant des plaisirs de la terre ; c'est là-dessus qu'ils sont même les plus éloquents, et c'est ici que leur propre conscience les instruit et les convainc encore plus que nos discours. Mais, ce qui n'est pas pour eux également évident et palpable, ce sont les suites et les tristes ravages qu'entraîne après elle la vie molle et sensuelle. J'en distingue de deux sortes, les uns intérieurs et secrets, les autres extérieurs et sensibles, tous également déplora- bles, tous également propres à nous faire redouter les plaisirs comme les plus cruels et les plus dangereux ennemis de l'homme.

Le premier ravage que l'amour des plaisirs fait en nous, c'est de nous endurcir le cœur. Pourrai-je bien, mes frères, vous le faire comprendre, que l'âme qui s'ouvre le plus à la volupté est celle qui se ferme plus tôt aux passions douces et compatissantes ; qu'en l'énervant, l'amour des plaisirs la dessèche ; que l'abondance et les molles délices remplissent tellement le cœur, qu'aucun sentiment des misères d'autrui ne peut plus y avoir entrée, et qu'enfin cette recherche excessive de soi-même et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice ?

Eh ! comment ces hommes de plaisir pourraient-ils être compatissants ? On ne saurait le devenir que par la contemplation de la misère humaine, et ils repoussent toute image chagrine qui pourrait la leur rappeler. On ne peut exercer sa sensibilité que par les sacrifices et les privations, et ils ne veulent que des amusements et des jouissances. Il faut pouvoir se mettre à la place des malheureux, et ils ne voient et ils ne cherchent qu'eux-mêmes. C'est le reproche que faisait Isaïe à la voluptueuse Babylone : *Vous avez dit : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : « Dixisti : Ego sum, et prater me non est altera. »* (*Isa.*, XLVII, 10.) Esclaves des plaisirs, voilà votre image ; voilà cet homme personnel que forme en vous la volupté, cet homme solitaire qui s'isole sans cesse et se fait le centre de tout, aux yeux de qui le bien public n'est rien, qui ne se communique que pour étendre, non ses affections, mais ses délices et ses amusements, et qui, toujours distrait sur les maux qui ne le touchent point, rapporte tout à son bonheur particulier, et ne vit que pour lui-même : *Ego sum, et prater me non est altera.*

C'est ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre, en nous retraçant les mœurs des anciens sages : il nous les représente à la fois voluptueux et insensibles : *Sine affectione, sine misericordia.* (Rom., I, 37.) Quoi donc ! n'est-ce point ici une contradiction ? c'est ce qui nous semble d'abord, à n'en juger que par les apparences. Voyez comme ils s'expriment dans le livre de la Sagesse ; ils ne parlent que de fleurs, de danses, de festins, de sociétés agréables : *Que tout le monde, s'écrient-ils, partage nos plaisirs : « Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ »* (Sap., II, 9) ; *laissons partout les traces de nos réjouissances, et qu'il n'y ait point de prairie où notre joie ne se signale : « Nullum sit pratium quod non pertranseat luxuria nostra. »* (Ibid., 8.) Quoi de plus tendre que ces sentiments ? quoi de plus doux que ce langage ? Voyez cependant où aboutiront ces invitations si flatteuses : *Opprimons l'innocent, et dépouillons le pauvre : « Opprimamus pauperem justum. »* (Ibid., 10.) Comment s'unissent donc des choses si opposées, et qui, d'un langage si doux, eût attendu une conclusion si odieuse ? C'est le propre de la volupté de réunir la barbarie à je ne sais quelle tendresse, et de ne dilater le cœur que pour resserrer les entrailles ; c'est le calcul affreux que fait tout homme de plaisir, d'opprimer tout ce qui le gêne, le juste qui l'importune par ses avis ou par sa présence ; le pauvre qui le fatigue par ses prières ou l'accuse par ses larmes ; la veuve et l'orphelin, afin de réparer par ses injustices ce qu'il dissipe par ses débauches : *Non parcamus viduæ.* (Ibid.) Sans doute que l'attache aux plaisirs n'entraîne pas toujours cette cruauté monstrueuse ; mais, si elle n'étend pas toujours les mains jusqu'aux rapines et aux violences illégitimes, elle les ferme aux secours de la pitié ; elle accoutume à voir les malheureux avec indifférence, à ne plus croire à leur misère, à se roidir contre les importunités ; et le Lazare infortuné attendra plutôt les animaux domestiques, que l'âme impitoyable du riche efféminé, qui lui refuse sans pudeur les miettes de sa table : *Sed et canes lingeant vulnera ejus.* (Luc., XVI, 21.)

Quand nous lisons l'histoire de ces tyrans sanguinaires, honte de la nature et fléau de la terre ; lorsque nous parcourons leurs meurtres et leurs forfaits, lorsque nous les voyons, du fond de leurs palais délicieux, lancer ces arrêts de sang qui font frémir l'humanité, ordonner, au milieu des fêtes et des festins, tant de cruelles proscriptions, et mêler ainsi tranquillement les atrocités aux plaisirs, nous demandons avec horreur, comment ces monstres exécrables avaient pu parvenir à cet excès de barbarie. Dois-je le dire ici, mes frères ? c'étaient des hommes de plaisir. C'est à l'école de la mollesse que ces tyrans avaient appris à raffiner sur leurs cruautés comme sur leurs jouissances ; c'est le génie de la volupté qui inspirait ici le génie de la barbarie. Ainsi Hérode, au milieu des danses

et des festins, donne-t-il l'ordre sanguinaire de livrer la tête de Jean à l'impudique Hérodiade. Il est rare sans doute que l'amour des plaisirs se signale par de pareilles atrocités ; mais il importe au moins de faire remarquer ici quel est au fond le caractère de cette volupté si aisée, si douce et si commode, et que le monde ne craint pas d'appeler le goût des cœurs bien nés et la passion des âmes bonnes ; il importe de vous montrer que l'amour des plaisirs, quoique moins cruel dans ses effets, ne l'est guère moins par sa disposition habituelle. Et comment nommerons-nous ces âmes sensuelles, qui, pour flatter un seul instant leur goût éteint, ou s'attirer l'applaudissement d'un convive, expriment dans un seul repas la substance qui nourrirait trente pauvres familles ? comment qualifier ce joueur passionné, qui engloutit d'un seul coup de fortune l'héritage de ses enfants ; cet homme de fêtes et de réjouissances qui jette des trésors pour la pompe d'un jour ? enfin quel nom donner à cet homme de luxe et de somptueuses recherches, qui épuise les arts pour multiplier ses commodités, ses jouissances, et qui fait de ces lieux de délices, élevés à grands frais, autant d'outrages aux malheureux, autant d'insultes aux misères publiques : *Immites voluptatum amatores ?* (II Tim., III, 4.)

L'Écriture nous montre dans la personne d'Achab un exemple frappant de cette prodigieuse insensibilité. Une fatale sécheresse désolait le royaume d'Israël ; tout périssait entre un ciel d'airain qui ne donnait plus sa rosée, et une terre dévorante qui n'ouvrait plus son sein. Dans ce désastre universel, une grande sollicitude occupe ce prince, ami des fêtes et des plaisirs ; il fait parcourir les provinces pour trouver les moyens de nourrir, s'il se peut, qui, mes frères ? sont-ce les pauvres ? hélas ! vous pressentez déjà que ces infortunés ne l'occupent guère. Sont-ce ses favoris ? on les recherche pour les fêtes, on ne les connaît plus dans les temps de malheurs ; c'est peut-être sa famille ? ce sont peut-être ses enfants ? O amour des plaisirs, que tu es cruel, et qui dira jusqu'où peuvent aller tes barbares excès ? Que l'on cherche, dit-il à nourrir, avant tout, les animaux qui servent à mes amusements et à mes fêtes. *Si possumus invenire herbam, et salvare equos et mulos* (III Reg., XVIII, 5.) Est-ce un homme qui parle ainsi, mes frères ? oui sans doute, mais c'est un homme de plaisir, c'est-à-dire une âme dure et insensible, qui ne connaît rien de plus cher que ce qui sert à ses amusements, et qui verrait sans émotion périr le genre humain, s'il le fallait, pour satisfaire un goût futile, pour fournir à un besoin d'imagination, et contenter un frivole caprice.

Mais il est encore un autre effet plus déplorable qu'opère en nous l'amour des plaisirs ; après avoir endurci le cœur, ils aveuglent l'esprit. Je sais, mes frères, que c'est le propre de tout péché d'obscurcir

notre entendement, et que chaque action qui tue l'âme affaiblit nécessairement les lumières de la foi : mais c'est surtout à l'attrait des joies sensuelles qu'est réservé le malheur de l'aveuglement ; c'est à l'école de la volupté que se forme ce cœur qui ne comprend point, ainsi que parle l'Écriture. C'est à la suite des plaisirs qu'arrive tôt ou tard cet état funeste où la connaissance de Dieu est comme éteinte, où ses jugements redoutables n'ont plus d'empire sur nos cœurs, où les vérités saintes perdent leur poids terrible, où l'on apprend enfin à rire de l'enfer, et à se faire un jeu de cette éternité fatale qui ne doit finir nos plaisirs que pour commencer nos malheurs.

Ce n'est pas sans doute que tout homme voluptueux soit nécessairement incrédule. Ce que je veux prouver ici, c'est que l'esprit de doute et d'indocilité accompagne ordinairement les plaisirs profanes ; que l'impiété est le caractère le plus marqué du libertinage des sens ; que ces molles délices, tant recherchées par le monde, ne font guère moins de déserteurs de la foi que d'apostats de la vertu ; que, de tous les penchants injustes, celui qui nous attache à la coupable volupté est le plus voisin de l'irrégion, et qu'à considérer enfin ses désirs, ses maximes, ses habitudes, l'homme de plaisir est, de tous les pécheurs, celui qui doit plus tôt et plus facilement faire ici un triste naufrage.

Car enfin le voluptueux veut jouir tranquillement : pour jouir ainsi, il faut se calmer ; pour se calmer, il faut étouffer les remords ; et pour faire taire les remords, il faut éteindre jusqu'au dernier cri de la foi. Il faut tâcher de se persuader que ce joug si incommode n'est plus qu'un joug injuste, et se débarrasser d'un avenir qui ne sert qu'à troubler le présent ; et pour cela, que ne fait-il pas ! que de misérables sophismes n'accumule-t-il pas ! que de livres impies ne dévore-t-il pas ! que de maximes corromptrices n'adopte-t-il pas ! Il appelle le blasphème au secours de la volupté : c'est alors qu'il va jusqu'à nous dire qu'elle est le bien suprême, le grand législateur de la nature ; que l'homme est né son esclave, et qu'il n'est point de censeur assez austère pour l'interdire aux mortels, ni de mortel assez farouche pour résister à ses charmes. Sa raison et sa foi repoussent ces maximes, mais ses sens les adoptent, et il en croit bien plus à ses sens qu'à sa foi et à sa raison. Par une suite nécessaire, il conclura bientôt que cet attrait si doux que chacun trouve en soi ne saurait être un crime, et que Dieu ne punira point des penchants qu'il a mis en nous : de là bientôt encore cette autre conclusion, qu'il faut donc se livrer à la joie et à ses plaisirs, car la mort peut arriver demain. Ainsi d'abord licencieux par faiblesse, on le devient par réflexion ; d'abord impie par désir, on le devient par système : tant il est vrai que l'ivresse des sens emporte loin de Dieu, et qu'égagée par l'amour des plaisirs, la trop

faible raison ne peut plus répondre d'elle-même !

Aussi est-il à remarquer que les anciens disciples de ce voluptueux célèbre, dont le nom ne souillera point cette chaire, n'étaient au fond que des athées qui n'attendaient plus rien au delà du tombeau. Et comment en effet être tout plongé dans le corps, et ne pas croire enfin que tout l'homme n'est que matière ? Comment partager toujours les sensations de la brute, et ne pas croire enfin qu'entre elle et nous il n'y a plus de différence ? Comment sans cesse s'enfoncer dans la région des sens, et ne pas croire enfin que cette terre est notre vrai séjour ? N'en doutons pas, mes frères ; c'est le propre des faux plaisirs et de la volupté profane d'embellir à nos yeux l'effroyable néant, et de ne mettre un si grand prix à la félicité du temps que pour nous faire haïr nos espérances immortelles.

Mais peut-être qu'il faut encore, pour vous les faire craindre, des effets plus palpables ; peut-être que, livrés aux sens, vous ne pouvez juger de rien que par les sens : ouvrez donc les yeux, chrétiens ; voyez partout les traces fatales des plaisirs corrompteurs. Que de désordres domestiques ! que de misères effroyables au milieu de ces ris et de ces joies bruyantes ! quelle ruine dans les fortunes ! quelle décadence dans les familles ! quel épuisement des forces du corps ! quelle dégradation des plus heureuses dispositions de l'âme ! Voyez tous ces hommes de plaisir, tous ces voluptueux, hommes dégénérés, vieux dans leur jeunesse, vivant pour la plupart sans gloire avec un grand nom, et sans succès avec de grands talents ; enlevés presque toujours par une mort prématurée, ou ne prolongeant leur existence que pour être en proie à ces maux indéfinissables que les anciennes mœurs ne connurent jamais, à ces infirmités compliquées qui déconcertent la science et qui n'ont plus de nom dans le code des arts, comme les vices qui en résultent n'ont plus de nom dans la morale. Voilà, mes frères, les funestes effets de cette vie sensuelle et dissipée, qui confond le jour et la nuit, où l'imagination, dépravée par l'oisiveté, ne crée que de faux besoins et ne produit que des monstres, et qui, contrariant à la fois la religion et la nature, ne doit pas moins anéantir la vigueur du corps que celle de l'esprit et de l'âme.

Telle est cependant la vie qu'on mène dans le monde ; telle est surtout la vie de cette cité de plaisirs, où chaque jour se multiplient les moyens de les satisfaire. Ils s'élèvent donc à la honte des mœurs publiques, ces divers monuments de luxe et de scandale qu'on eût proscrits dans Babylone, ces asiles brillants des funestes délices, où tous les arts se prostituent au triomphe de la volupté, où chaque objet est un piège pour l'innocence et un appât pour la passion ; où l'enfance même, ô ciel ! l'âge le plus sacré, est dévouée sans pudeur à une vocation d'opprobre ; où le vil intérêt, trafiquant

de la corruption publique, fournit encore à la licence plus de facilités que les vices n'ont de désirs, que les désirs n'ont de caprices. Où aboutiront donc ces funestes ressources ? Quel bien peut-il en résulter pour la nation ? et quel est donc le système meurtrier, qui, bien loin de les interdire, pense peut-être qu'il est bon de les protéger ? Oui, grand Dieu, vous me donnerez la force de réclamer, devant un prince ami de la vertu, contre l'étrange politique qui, sous le vain prétexte de fournir des délassements, s'épuise à créer des scandales, et croit répondre à tout en disant qu'ils sont nécessaires. Nécessaires ! et pourquoi ? pour prévenir des vices et des malheurs que produirait l'absence des plaisirs publics ? Mais depuis quand les poisons sont-ils des préservatifs, et quel étrange moyen de prévenir les vices, que d'aller au devant de la licence et de la corruption ! Nécessaires ! pourquoi encore ? pour distraire le peuple de ses travaux et de ses peines ? Hélas ! qui ne voit pas que ces funestes distractions ne servent trop souvent qu'à aggraver son joug, et ne le tirent un instant du gouffre de ses misères que pour l'y replonger ensuite avec plus d'amertume et d'horreur ? Nécessaires ! oui, comme le fléau de la contagion l'est dans ces villes infortunées dont l'air est empoisonné. Nécessaires ! mais ce peuple n'est donc plus composé que de citoyens sans famille, sans enfants, sans devoirs ; pour lui les innocents plaisirs ont donc perdu leurs charmes ; il n'y a donc plus pour lui ni de fêtes modestes, ni de jeux sans dangers, ni d'exercices honnêtes ? Nécessaires ! Eh ! bien, malheur au peuple qui, pour se délasser, a besoin de se corrompre ; malheur au peuple qui ne sait point tirer un seul plaisir de ses devoirs, qui n'en connaît que de vils ou de mercenaires, et qu'on croirait perdu, s'il demeurait un seul jour rendu à son loisir et à lui-même ! Quoi donc ? on parlera toujours de ses amusements et jamais de ses mœurs ! toujours on sera occupé de le distraire, et jamais de le rendre meilleur ! Quoi ? pour le rendre heureux, il faudra lui donner des vices, et la raison et la vertu ne seront plus bonnes à rien ! O mon Dieu ! qu'est-ce donc qu'un siècle, lorsque, pour le punir de ses égarements vous le livrez à sa fausse sagesse ?

Mais laissons ici les réflexions trop générales, et faisons pour notre instruction des retours plus personnels et plus directs sur nous mêmes. Pourquoi, dites-vous, condamner les plaisirs ? pourquoi, mes frères ? parce que l'Arbitre suprême, qui a réglé l'usage de nos biens, a dû régler l'usage de nos sens ; parce qu'il a voulu dominer sur nos corps ainsi que sur nos âmes, et qu'il était de sa sagesse d'établir un ordre de choses où sa grandeur fût honorée par nos sacrifices, et où l'homme s'honorât lui-même en soumettant ses appétits grossiers à la plus haute partie de lui-même. Pourquoi ? parce que l'Évangile les condamne, et que, jusqu'à ce que vous ayez affaibli

l'autorité de Jésus-Christ, nous aurons toujours le droit de vous dire : *Malheur à vous qui vivez dans les délices, malheur à vous qui vous réjouissez, car vous pleurerez.* (Luc., VI, 25.) Pourquoi ? parce que la raison toute seule les a toujours condamnés. Quoi donc ? faudra-t-il ici vous instruire à l'école du paganisme ? faudra-t-il vous montrer ses plus grands et ses plus fameux personnages sans cesse s'efforçant de vaincre le plaisir, et de se détacher de tout ce qu'il y a en nous de mortel et de périssable, pour ne plus vivre que de la vie de l'esprit et de l'âme ? Sans doute que leur morale fut outrée, et que, privés des lumières que nous avons, ils manquèrent tous l'héroïsme humain à force de vouloir l'exalter : mais c'est cet excès même qui fait ici l'excès de notre confusion ; car, si ces âmes stoïques s'égarèrent par excès de vertu et de renoncement, que faut-il penser des chrétiens qui s'égarent ici par excès de licence ? Quoi ! des hommes qui ne connaissaient point l'excellence de notre origine, qui ne savaient ni de quelle hauteur notre nature avait été précipitée, ni à quel degré de gloire le sang d'un Dieu devait un jour la rétablir ; ces hommes, dis-je, auront mis leur gloire à s'affranchir des sens, et nous mettrons toute la nôtre à être leur esclave ! Quoi ! des païens seraient ici nos maîtres ! Avec moins de secours ils auront eu plus de courage, avec moins de lumières ils auront eu plus de vertus ! Ah ! s'écrie ici saint Augustin, quel opprobre pour notre foi, que la philosophie chrétienne, qui est la seule véritable, soit moins pure, moins sévère et moins chaste que celle de ces maîtres d'erreur et de mensonge : *Obsecro te, non sit honestior philosophia gentium, quam nostra christiana, quæ est vera philosophia !*

Mais quelle étrange manière d'honorer la Divinité, que de nous priver ainsi des jouissances que nous ménage sa bonté ! Et moi je dis : Quelle étrange manière d'honorer la Divinité, de croire que celui qui n'est qu'esprit peut être atteint, connu et célébré autrement que par l'esprit ; que la sainteté même puisse aimer en nous quelque chose qui n'est pas saint, et que l'homme puisse lui plaire par ces joies sensuelles dont les éclats sont ennemis de tout ordre et de toute sagesse ! A Dieu ne plaise que je veuille ici endurcir votre cœur aux bienfaits de la Providence ! Je le sais, je le sens, ô mon Dieu ! oui, tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est doux, tout ce qui est aimable, c'est de vous qu'il découle. Centre éternel d'où partent tous les charmes des créatures, soyez donc à jamais béni, adoré, et que votre louange ne sorte jamais de nos lèvres : *Benedicam Dominum in omni tempore; semper laus ejus in ore meo.* (Psal. XXXIII, 2.) Ainsi s'écrie le Prophète, et après lui toute âme juste et reconnaissante ; voilà la religion de tous les jours et de tous les moments ; voilà ce culte si précieux qui sans cesse des créatures remonte vers le Créateur ; voilà pourquoi, soit que nous mar-

gions, soit que nous buvions, il faut tout faire pour sa gloire. (I Cor., X. 31.) Mais sa gloire n'est point dans nos frivoles et inutiles jouissances, elle n'est point à ce que l'homme s'établisse le centre de la création, et d'un spectacle de louange et de bénédiction ne fasse qu'un théâtre de plaisir, de volupté et de licence. Rampant voluptueux, que voulez-vous donc dire, quand, à l'exemple de cet homme dont parle l'Ecriture, vous osez mettre Dieu d'intelligence avec vos plaisirs en nous les présentant comme des dons de sa bonté: *Hoc est donum Dei?* (Eccle., V, 18.) Quoi? que Dieu vous récompensera pour vous y être abandonné? Quoi? que vous le serviez d'autant plus que vous vous aimez davantage? Hélas! en reconnaissant ses bienfaits, vous outragez ses perfections, et, si vous n'êtes point un ingrat, vous êtes un blasphémateur.

Mais à qui mes plaisirs font-ils tort? A qui, mes frères? à vous qu'ils laissent endormir dans une fausse paix; à vos frères qu'ils séduisent par la contagion de l'exemple; à la religion qu'ils déshonorent par une vie sans fruit comme sans mérite devant Dieu et devant les hommes. A qui vos plaisirs font-ils tort? vous croyez donc qu'on n'offense jamais le ciel quand on n'offense pas les hommes. Grande gloire, en effet, de respecter les lois de l'équité! grande vertu pour un chrétien, qu'une mollesse qui n'est point tyrannique! grande idée que vous avez de votre religion, de croire que, semblable aux lois humaines, elle punit uniquement la honte des crimes, et non la honte des penchants!

Mais je ne prends que des plaisirs modérés. Modérés! je vous entends, mes frères; c'est-à-dire que vous craignez d'épuiser la coupe de la volupté, pour ne pas en boire la lie, et de trop exprimer ce fruit dangereux, de peur d'en tirer l'amertume; c'est-à-dire que pour vous le bien suprême c'est la santé; que votre éloignement pour l'excès n'est en vous que défaut de courage et non défaut de volonté, et que si vos plaisirs sont modérés, c'est que vos goûts sont faibles; c'est-à-dire encore que cette modération tant vantée n'est au fond qu'un épicurisme plus raffiné qui s'abstient pour jouir; qui, par certaines privations, prévient le dégoût, qui craint d'éteindre les désirs à force de les satisfaire, et qui fuit également cette langueur qui accompagne l'inaction, et cette intempérance qui trouble le repos. Vaine et trompeuse modération, le plus grand écueil du salut; tempérance funeste, qui perd peut-être plus de chrétiens que les plaisirs violents et leurs grandes tempêtes, parce que ceux-ci peuvent du moins réveiller enfin notre foi, nous alarmer sur leurs dangers, tandis que ces plaisirs prétendus modérés nous calment par leur propre mesure, et nous conduisent d'autant plus sûrement à la mort qu'ils nous y tracent une pente et plus douce et plus insensible.

Mais n'y a-t-il point de plaisirs innocents? Oui, sans doute, chrétiens; mais ce

ne sont pas ceux que vous prenez: ce n'est point celui des spectacles, où vous allez, comme autrefois Augustin, pour vous remplir de l'image de vos misères; ce n'est point celui de ce jeu, dont vous faites non pas un délassement, non pas même une occupation, mais une fureur, et peut-être un brigandage, et, ce qui est plus déplorable encore, un état et comme une condition publique; ce n'est pas celui de cette table exquise et abondante où, prenant, dit saint Chrysostome, plus de corruption et non plus d'aliments, vous avez surchargé et non soutenu la nature. Il y a sans doute des plaisirs innocents; mais il y en a peu pour le pénitent, qui doit uniquement chercher à se punir d'avoir abusé des plaisirs; il en est peu pour l'homme faible, qui doit souvent refuser à ses sens ce qui est permis, pour les dompter plus sûrement quand ils demanderont ce qui n'est pas légitime; il en est peu pour tout chrétien, qui ne doit jamais oublier que les plaisirs les plus raisonnables cesseraient de l'être par leur continuité, et qu'une vie entière d'amusements et de plaisirs, quelque simples, quelque sobres, qu'ils soient, ne peut jamais être innocente. Oui, sans doute, il y a des plaisirs innocents, et ce sont tous ceux qui peuvent s'allier avec la violence qui doit ravir le ciel, tous ceux qui ne nous empêchent point de mourir à nous-mêmes, tous ceux dont on use comme n'en usant pas, tous ceux dont l'homme ne fait pas sa fin, mais un moyen pour remplir les vues de la Providence; tous ceux qu'il prend par besoin et non par attachement, pour conserver le corps et non pour le satisfaire; pour réparer ses forces affaiblies et non pour alimenter ses passions; tous ceux enfin qu'il peut prendre en la présence du Seigneur: car c'est ainsi, dit le prophète, que le juste se réjouit: *Justi exsultent in conspectu Dei.* (Psal. LXVII, 4.) Et nous aussi, s'écriait Tertullien, nous avons nos spectacles, et ce sont ceux que nous offrons les merveilles de la nature; et nous aussi nous avons notre joie, et c'est celle que nous trouvons à consoler un malheureux, à verser nos bienfaits dans une famille indigente; et nous aussi nous avons nos plaisirs; et le plus grand de tous, c'est le mépris des plaisirs mêmes, c'est le consentement de soi et la paix d'une bonne conscience, c'est la simplicité du cœur, c'est l'égalité de l'esprit, c'est la résignation et la sainte confiance; c'est celui d'une âme fidèle quand elle répand dans le sein de Dieu ses soins et ses peines; quand, élevée par la contemplation sur la sainte montagne, elle touche à la source du sentiment et de la lumière; quand, revenue de ses erreurs et fatiguée du monde, elle voit succéder aux passions dévorantes l'onction de la grâce et la douceur de la vertu. O vertu! beauté céleste, charme immortel qui ne périt point; plaisir toujours nouveau, qui se fortifie par la durée et s'accroît par la jouissance, le seul qui ne dépende ni du revers ni du hasard.

le seul qui convienne à la nature de l'homme et qui soit digne du chrétien, le seul enfin qui, toujours égal, remue l'âme sans la troubler, et qui, toujours inépuisable, donne sans cesse et promet toujours davantage ! O joie bien différente de la joie du monde ! ô plaisir avant-goût des plaisirs célestes ! Hélas ! tous les autres s'écoulent, ils fuient d'une fuite éternelle ; si du moins nous avions autant de force pour les retenir qu'ils en ont pour nous échapper, notre erreur aurait quelque excuse. Mais qu'y a-t-il de plus déplorable que de nous attacher à eux, quand ils ne peuvent pas s'attacher à nous, et de voir ces illusions trompeuses prendre en nous la place de Dieu ? Oui, je le sens, je suis né pour la joie immortelle ; comment donc chanterai-je le cantique des plaisirs périssables ? Je ne suis pas dans ma patrie, je vis encore sur les rives profanes des fleuves de Babylone. Si éloigné de ma terre natale, ah ! c'est le deuil, ce sont les larmes et les gémissements qui conviennent à mon exil : *Quomodo cantabimus in terra aliena ?* (Psal. CXXXVI, 4.) Créez-les donc en moi, Seigneur, ces gémissements ineffables ; inspirez-moi cette sainte tristesse que le ciel seul peut consoler, et ce deuil si précieux d'une âme immortelle, qui ne veut être heureuse que par le partage de votre joie et la possession de vous-même. Ainsi soit-il.

SERMON XIII

SUR L'AMBITION.

Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. (Matth., IV, 9.)

Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer.

Ce même piège, que l'esprit de mensonge tendit à Jésus-Christ, se représente chaque jour, d'une manière moins sensible, il est vrai, mais non moins réelle. Maître une fois du cœur des ambitieux, il leur tient à peu près ce langage imposteur ; il les conduit par l'imagination jusque sur le pinacle des grandeurs humaines ; il leur en exagère l'éclat et les délices, il leur montre de loin des places éminentes, des richesses pour leurs plaisirs, des honneurs pour leur vanité ; et, se donnant à eux comme l'arbitre souverain de tous ces dons de la fortune, il semble en quelque sorte, leur adresser ces mêmes paroles : *Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer.*

A cette seule proposition, au seul nom de fortune, les esprits se réveillent, et les cœurs palpitent, les uns de joie, les autres de crainte, tous d'une espérance inquiète et tumultueuse. Celui-ci s'applaudit de ses succès, celui-là pleure sur ses méprises ; l'un combine de nouvelles mesures, l'autre s'apprête à supplanter de nouveaux concurrents. Que signifient donc tous ces grands mouvements qui agitent les cours ? Pourquoi ces flots tumultueux de tous ces intri-

poursuivis, sont tour à tour la proie les uns des autres ? que sont ces insensés qui se fuient ou se cherchent, se flattent et se déchirent ? des esclaves de la fortune. Les pères la demandent pour leurs enfants, les enfants pour leurs pères, les amis l'implorent pour leurs amis : il faut faire fortune ; voilà le projet qui domine tous les autres projets, la grande espérance qui absorbe toutes les espérances, le grand vœu qui remplit tous les vœux, et pour tout dire enfin, voilà le dieu, l'unique dieu du siècle, *deus hujus sæculi.* (II Cor., IV, 4.) Divinité monstrueuse et barbare, on l'adore sans la connaître. Oui, chrétiens, c'est sur les palais des rois et des grands, sur ces temples de la fortune assiégés par les ambitieux, qu'on pourrait mettre, quoique dans un sens différent, l'inscription de ce temple d'Athènes : *Au dieu inconnu : « Deo ignoto. »* (Act., XVII, 23.) Aussi aveugles sur ses présents que crédules sur ses promesses, nous ignorons également et les sacrifices qu'exige cette divinité, et les chaînes qu'elle impose, et les chagrins qu'elle prépare : *Deo ignoto.* O ambitieux, ô vous qui sans cesse tendez vos bras vers elle, venez et ouvrez les yeux ; reconnaissez ici la vanité de vos travaux, et la honte de vos hommages ; venez pleurer tout à la fois et vos malheurs et vos folies, je vais tâcher de les dépeindre. Je viens démasquer aujourd'hui ce dieu du siècle, cette superbe chimère des ambitieux qu'ils n'adorent que parce qu'ils ne la connaissent pas : *Deo ignoto.* Je vais montrer que, de toutes les passions qui travaillent les enfants d'Adam, il n'en est pas de plus vaine ni de plus funeste que l'ambition ; de plus vaine dans son objet, de plus funeste dans ses effets, deux réflexions qui partageront ce discours. Puisse votre grâce, ô mon Dieu, puisse le tonnerre de votre parole, semblable à cette pierre détachée de la montagne, abattre au pied du saint autel cette profane idole de la cour, dont la tête est d'or, mais les pieds d'argile (Dan., II, 31, 32, 34) ; et si, dans ce discours, nous paraissions donner à ce fantôme quelque réalité, si quelquefois nous nommons devant vous cette vaine divinité, faites que, sans blesser la dignité de notre ministère, nous n'emprunions le langage des ambitieux que pour confondre plus sûrement leurs espérances insensées. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Telle est, mes frères, l'étrange misère de l'homme, de ne pouvoir ici-bas se suffire à lui-même. Voyez-le toujours avide de ce qu'il n'a pas, toujours empressé de s'élever et de s'accroître. Quel est donc le principe de cette vague inquiétude, de ce penchant irrésistible qui le pousse sans cesse au dehors de lui-même ? Serait-ce ou sa grandeur ou son néant qui le tourmente ? c'est l'une et l'autre, mes frères. Il jette un regard sur lui-même, et il n'y trouve qu'une indigence universelle, voilà son néant ; il est toujours en proie à des désirs insatiables, à des es-

pérances sans bornes, voilà sa grandeur. Que fera-t-il entre ces deux extrémités ? Sans doute que s'il existe un bien immense, source unique de tous les biens, il en fera l'objet de ses poursuites ambitieuses. Non, chrétiens, ce bien suprême existe, il le croit, il le sent ; mais, par une inconcevable bizarrerie, il se fait un dieu qui n'est pas Dieu : comme ces idolâtres que nous peint Isaïe, il sacrifie à la fortune ; et si, comme eux, il ne l'appelle pas la reine du ciel, il ne l'adore pas moins comme la reine de la terre ; il n'est pas moins l'esclave de ce dieu chimérique, qui n'a ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, ni des entrailles pour sentir, et dont les mains, chargées en apparence de dons et de présents, ne sèment que des illusions et ne distribuent que des ombres : *Qui ponitis Fortunæ mensam, et libatis super eam. (Isa., LXV, 11.)*

Inconséquence déplorable, serai-je donc assez puissant pour la combattre ? Qui me donnera de vous peindre la vanité des biens que poursuit l'ambition ? Biens chimériques ; on les désire, on ne les obtient pas ; on les obtient, ils ne contentent pas ; s'ils contentent, ils ne durent pas : pesons-les donc ici dans la balance du sanctuaire, et il nous sera facile de conclure, avec Isaïe (*Isa., XXVIII, 13*), que l'ambitieux met son espoir dans le mensonge et son appui dans le néant.

Biens chimériques, objets de l'ambition, on les désire, on ne les obtient pas ; témoins cette foule de prétendants qui, depuis tant d'années, errent inutilement sous les portiques de la faveur. C'est ce que nous prouvent, d'une manière bien éloquente, et ce mécontentement général, et ces murmures éternels de tous ceux qui aspirent aux grâces. Interrogez surtout les habitants des cours, ils vous diront qu'ils avaient cru d'abord se placer dans un lieu d'abondance, et qu'ils n'habitent que des déserts sauvages où il ne croît que des épines ; entendez-les compter avec chagrin les longs jours de leur servitude, leurs services perdus, leurs peines oubliées, se plaindre amèrement de semer dans les pleurs sans recueillir dans la joie (*Psal. CXXV, 3*), et avouer, en soupirant, que le monde n'est riche qu'en promesses et prodigue qu'en espérances et en rêves trompeurs.

Il faut ici le reconnaître ; jamais spectacle ne fut plus séduisant que la brillante perspective qui se présente à l'ambitieux, et sans une force d'esprit et une grandeur de sentiments, que la grâce seule peut nous donner, il est bien difficile d'échapper à l'illusion : la route est longue et pénible, les hasards sont sans fin et les dangers sans nombre ; mais cette route une fois achevée, mais ces périls une fois évités, quelle joie, quel transport d'être arrivé au terme, et voici donc l'histoire de l'ambitieux ! D'abord découragé par les premières difficultés qu'il entrevoit, il résiste quelques instants aux flatteuses invitations que lui fait un monde trompeur ; il combat vainement : bientôt il faut se rendre. C'en est fait, l'ambition a parlé et la

raison se tait. Rempli d'audace et de confiance, il prend la violence de ses désirs pour la certitude de ses succès : le voilà donc en pleine mer ; il faut voguer à travers les écueils et s'exposer à toutes les tempêtes de la vie. Déjà l'orage se forme et la foudre gronde ; la calomnie accourt, la perfidie s'éveille, des flots de concurrents se pressent et se poussent sur son passage : n'importe, toujours porté par l'espérance, il brave les périls et s'enflamme par les obstacles. Enfin s'élève un jour serein, tout lui rit : accueil favorable d'un puissant protecteur, démonstrations flatteuses, assurances encourageantes, protestations même et serments, s'il le faut : car que de gens en place auxquels les serments ne coûtent rien, et qui ne connaissent que trop l'art de s'en servir pour amuser les hommes ! A l'instant, la joie renaît, les inquiétudes se dissipent, quand tout à coup se forme un autre orage. L'envie se déchaîne avec plus de violence, la haine trame de nouvelles horreurs ; le protecteur se refroidit, les promesses sont oubliées, que fera l'ambitieux ? Ira-t-il perdre le fruit de tant d'années de travaux ? Non, sans doute : le premier pas est fait, il faut aller jusqu'au bout et voir, comme l'on dit, ce qui en arrivera ; comme Jacob, il a servi sept ans, il servira sept ans encore. (*Gen., XXIX, 30.*) Il réalise cette fable du malheureux Sisiphe qui roule sans cesse au haut de la montagne la pierre qui sans cesse retombe avec lui. Je ne sais par quel enchantement un espoir, toujours plus ardent renaît de ses espérances, même renversées : nouvelles chutes, nouvelles prétentions ; il oublie toujours et ses tourments passés et ses peines présentes pour se sauver dans l'avenir ; toujours poussé d'orages en orages, d'illusions en illusions ; passant sans cesse du calme à la tempête, de la crainte à la joie, il consume toute sa force, selon l'expression d'Isaïe (*Isa., XLIX, 4*), en vœux stériles et en poursuites vaines ; il vieillit dans l'attente, son front blanchit dans l'esclavage : et c'est ainsi, dit le grand Bossuet, que l'ambitieux tire toute sa vie la longue chaîne de ses espérances trompées.

Et remarquez ici jusqu'où va l'illusion. La fortune sait nous séduire, par ses réserves comme par ses largesses ; tout lui sert, jusqu'à son inconstance : et ce n'est proprement qu'à ses caprices qu'elle doit le plus grand nombre de ses esclaves ; elle est insensible et cruelle, dit l'ambitieux : j'aurai donc plus de gloire à me la rendre favorable ; elle est aveugle : il ne me faut donc qu'un moment, qu'une occasion heureuse ; elle est bizarre : peut-être viendra-t-elle au-devant de moi ; elle enrichit l'homme sans mœurs : je puis donc, avec tous mes vices, me ranger sous ses étendards ; elle couronne l'homme sans talents : je n'ai donc besoin que de mes intrigues ; elle illustre l'homme sans naissance : je puis, du plus bas rang, m'élever au premier. Ainsi, de toutes parts, l'illusion investit l'ambitieux : elle est inévitable. C'est bien ici que l'on peut dire,

avec l'Esprit-Saint, qu'il pleut des pièges sur les pécheurs : « *pluet super peccatores laqueos.* » (Psal. X, 7.) L'ambitieux se rassure sur le hasard, il n'en croit ni à ses craintes ni à ses défiances : il se fie tout à la fois sur les obstacles comme sur les moyens, sur les malheurs comme sur les succès de ses concurrents ; au défaut d'assurance, il se sauve dans un peut-être ; son incertitude elle-même devient pour lui une ressource ; s'il n'a point de prudence, il aura de l'audace ; s'il manque de mérite, il aura du bonheur. Et tel est son enchantement, que la fortune l'intéresse par ses bizarreries, l'enflamme par son inconstance, et l'encourage par ses refus.

De là, mes frères, l'éternelle séduction de toute sa vie qui se passe en désirs et en supplications. Il croirait ne plus exister s'il cessait de prétendre. Semblable à l'insensé dont parle Jérémie, il faut qu'il flatte et qu'il encesse, il faut qu'il coure et qu'il s'agite, qu'il sollicite et qu'il s'empresse : *Dilexit movere pedes suos, et non quievit.* (Jerem., XIV, 10.) Le titre seul d'aspirant à la faveur le console souvent de ses ennuis, il ne saurait y renoncer ; tout le détrompe, rien ne le change ; jamais il n'obtient, sans cesse il aspire ; et la fascination est si complète, qu'il attend par la seule habitude, et qu'il conserve le besoin de poursuivre, en perdant même l'espérance d'obtenir.

Grand Dieu ! qu'est-ce que l'homme quand il s'éloigne de vos voies ? Il est donc arrêté que l'espérance de l'ambitieux périra comme celle de l'hypocrite. (Job, VIII, 18.) Il abandonne les fontaines d'eau vive, il sera condamné à puiser tristement dans des citernes sans eau. (Jerem., II, 13.) Sans cesse il prendra des mesures, et sans cesse vous perdrez sa prudence. Du sein de votre éternelle sagesse vous soufflerez sur lui cet esprit de vertige qui étourdit et qui enivre. (Isa., XIX, 14.) Oui, grand Dieu, c'est bien ici que l'on peut dire que vous vous jouez dans l'univers, en confondant les vains projets des ambitieux, en les élevant tantôt jusqu'aux cieux par la folie de leurs prétentions, et tantôt en les faisant descendre jusqu'au fond des abîmes par le néant de leurs entreprises, en permettant qu'ils s'égarent et qu'ils tournent sans cesse dans ce qu'ils appellent avec tant de raison la roue de la fortune. C'est sans doute en leur personne que s'accomplit ce vœu terrible que vous adresse le prophète, de faire tourner les impies comme une roue : *Deus meus, pone illos ut rotam.* (Psal. LXXXII, 14.)

Ne dissimulons rien cependant et n'outrons pas les choses ; la fortune est souvent libérale ; de temps en temps elle montre à la terre ces subites élévations qui n'étonnent pas moins les ambitieux qui y parviennent que ceux qui en sont les témoins. Vous dire maintenant par quels jeux du hasard elles sont arrivées, par quels secrets ressorts cet ouvrage a été conduit, quelles intrigues l'ont commencé, quelles intrigues l'ont achevé ; vous expliquer comment ce n'est pas le plus

habile qui a été le plus heureux, ni celui qui a frappé à plus de portes auquel on a ouvert, comment c'est le nouveau venu qui a devancé tous les autres dans la carrière ; comment enfin ce n'est pas celui qui a couru le plus vite qui cependant a obtenu le prix ; c'est une discussion que nous laissons au monde pour qu'il en amuse son loisir et sa malignité. Mais ce que nous osons prédire ici à l'ambitieux, c'est qu'en supposant même qu'il soit du nombre des élus de la fortune, non moins rares, si j'ose ainsi parler, que les élus du ciel, et qu'il arrive au port tandis que mille n'ont pu échapper au naufrage, il ne sera alors guère plus avancé qu'il ne l'était auparavant ; son succès ne fera jamais son bonheur ; tous ses vœux les plus ardents ne seront exaucés que pour être plus cruellement trompés, et jamais il ne recevra moins que lorsqu'il paraîtra recevoir davantage. Biens chimériques, objets de l'ambition, on les obtient, ils ne contentent pas.

Le voilà donc cet ambitieux chargé d'honneurs et comblé de richesses : ne vous laissez point éblouir ; il brille au dehors, il est vide au dedans ; il est enflé, mais il n'est pas rempli ; tous ses trésors excitent votre envie, hélas ! ils n'ont fait qu'aiguïser sa faim, bien loin de l'assouvir : *Divites eguerunt et esurierunt.* (Psal. XXXIII, 11.) Vous le croyez content. Erreur grossière ! Sa grande fortune n'a fait que lui donner de grands besoins. Vous l'appellez un parvenu ; nouvelle erreur ! A peine se croit-il au milieu de sa course, et son orgueil monte sans cesse, dit le Prophète. (Psal. LXXIII, 23.) Sa fortune, dites-vous, a surpassé ses espérances ; cela peut être, mais elle ne les a pas comblées. Il n'a plus rien à désirer ; vous vous trompez : le gouffre de sa cupidité dilate de plus en plus ses abîmes ; c'est Aman qui veut obtenir les hommages d'une nation entière (Esth., III) ; c'est Nabuchodonosor qui de monarque veut devenir dieu. (Dan., III.) Mais il avoue qu'il n'a plus rien à prétendre. Vain langage ! C'est le cri de l'impuissance et non celui de la modération. Mais il n'est plus d'aucune intrigue, il ne cherche plus qu'à se reposer : triste situation, repos funeste ! Ce n'est dans lui que le sommeil de l'affaissement et le silence de la lassitude.

L'insensé ! Il avait dit au commencement de sa carrière : Un jour je me reposerai. On aurait pu lui dire alors, comme autrefois ce sage courtisan : Que ne vous reposez-vous maintenant ? Mais, hélas ! qu'il s'est trompé dans son attente ! Voyez-le, semblable à cet esprit immonde dont parle l'Evangile, cherchant le repos et ne le trouvant jamais. (Matth., XII, 43.) Qui le délivrera de son inquiète activité ? C'est un malade que la fièvre dévore. Il faut sans cesse qu'il se déplace et qu'il essaye de toutes les situations. Toujours mécontent, il traîne ses dégoûts dans tous les postes qu'il occupe ; de loin il n'en voyait que les honneurs et les plaisirs ; il n'en sent plus que les peines et le fardeau. Sa fortune serait encore mille fois

plus brillante qu'elle aura toujours le défaut d'être la sienne. Forcé pour ainsi dire de regretter les premières erreurs de sa crédulité, ces beaux jours où la fortune lui donnait pour tout bien le charme de l'espérance, il reconnaît avec douleur qu'il est presque plus doux de désirer que d'obtenir, parce qu'on se dégoûte toujours de la possession et rarement de l'espérance. Et c'est ainsi que, ne pouvant jamais ni changer ni se fixer, trouvant toujours, dit l'Esprit-Saint, dans sa prospérité sa peine et son tourment, l'ambitieux est le plus vain de tous les insensés et le plus incurable de tous les malheureux qui sont sous le soleil.

Mais, quand même nous supposerions que l'ambitieux pût être satisfait, quand même il serait vrai que son sort fût heureux, que sa joie fût réelle, qu'en conclure, chrétiens ? Que sa joie sera courte ; qu'il n'a tout au plus, comme Jonathas, qu'un peu de miel à goûter. (I Reg., XIV, 43.) Biens chimériques que poursuit l'ambition, s'ils contentent, ils ne durent pas. Car enfin, quelque grande et longue que soit cette fortune, elle sera toujours la fortune du temps et ne sera jamais plus longue que la vie. Mais qu'est-ce donc que la vie ? Qui nous dira quelle est sa mesure, son fondement et sa durée ? O homme ! apprends-nous comment tu la reçois, dis-nous comment tu la conserves et comment tu en sors ? Cherche-la, si tu peux, dans le gouffre immense des ans ; dis-nous qui t'en répond, et si c'est Dieu ou toi qui mesure les jours ? Tomberas-tu comme la fleur des champs, éclore le matin et fanée le soir ? Ou bien, comme le chêne antique, verras-tu passer sous ton ombre plusieurs générations ? Vivras-tu aussi longtemps que Job, ou comme Ezéchias, seras-tu enlevé au milieu de ta course ? Qui pourrait le prévoir ? Je vois par où un édifice est près de s'écrouler ; mais qui peut sonder tous les ressorts mystérieux qui font mouvoir le cœur humain ? Qui peut compter sur une vie dont tu n'uses que par emprunt et qui, à chaque instant, te peut être redemandée ? Qui peut te dire ce qui t'est plus funeste, ou le travail ou le repos, ou l'abondance ou le besoin ? Est-ce la pauvreté ? Est-ce l'opulence ? Sont-ce les privations ou sont-ce les plaisirs ? Ce que je vois évidemment, c'est que tu passes comme un torrent et que rien ne t'arrête ; c'est que tu passes et que chaque moment ajouté à ta durée n'est qu'un pas de plus vers ta fin. Hélas ! toujours forcé de saisir un instant après l'autre, de le voir fuir quand tu le tiens, de le rappeler vainement quand il s'écoule, jusqu'à ce qu'arrive enfin l'instant fatal qui termine tous les autres instants, et où, manquant tout à coup de force et de soutien, tu tombes pour jamais dans l'abîme. Mais si la vie n'est qu'un passage, qu'importe que ce passage soit plus ou moins long ? quelques instants de plus ou de moins font ici toute la différence. O homme ! dis-moi donc ce que c'est que ta vie ? Je me la re-

présente sous l'image d'une tempête inévitable ; tous s'efforcent d'échapper au naufrage, tous cherchent une planche pour se sauver de la mort : vaine et frivole tentative ! il faut passer. Mortels, je vous vois tous, les uns soudainement frappés de la foudre, les autres flottant encore quelques instants à travers les orages de l'ambition et les écueils de la fortune, pour venir, après plus ou moins de succès, après plus ou moins de malheurs, vous briser tous ensemble contre le même écueil et disparaître ainsi dans le néant commun de toute la nature. Ce frêle édifice de la fortune, vous l'élevez à grands frais, vous le consolidez, vous l'étayez de toutes parts ; déjà vous vous applaudissez d'être arrivé au faite, vous le croyez à l'abri des vents et des orages ! C'est ma main qui a fait tout cela, dites-vous, comme ce roi superbe (*Dan.*, IV, 27). Aveugle ! qui ne voyez pas que cet édifice manque par les fondements, qu'il n'est assis que sur le sable, que le temps le mine sourdement et qu'il va bientôt être enlevé, comme la tente du pasteur qu'il ne dresse que pour une nuit. Et maintenant, ô ambitieux ! parlez-nous de grands biens, de grands honneurs et de grande puissance : accumulez, accumulez sans cesse, vous n'amassez que des vapeurs, vous n'entassez que des fantômes, que de vaines écumes, dit le Sage (*Sap.*, V, 15) : aussi peu sensés que ces enfants dont les futilités amusements excitent votre pitié, et plus dignes de compassion, sans doute, puisqu'à la vanité et au néant de vos desseins vous vous voulez ajouter toute la gravité et le sérieux de la raison.

Encore un coup, chrétiens, qui peut donc rassurer l'ambitieux ? sur quoi fonde-t-il ses magnifiques espérances ? Peut-être compte-t-il sur la carrière la plus longue ; peut-être a-t-il percé dans l'avenir pour être sûr qu'il mourra plein de jours. Hé bien ! promettons-lui, puisqu'il le veut, l'âge des patriarches, et qu'il ne pense pas que je veuille lui envier jusqu'à la triste espérance de la caducité ; donnons-lui un siècle de vie : la supposition n'est pas impossible, elle se réalise quelquefois ; il le sait, et comment pourrait-il l'ignorer ? Dès que ce phénomène arrive, on crie aux quatre coins de l'univers qu'un homme a vécu cent ans. Il parviendra donc jusqu'à ce période miraculeux de la vie humaine ; que d'années pour s'avancer ! que de temps pour jouir ! Qu'ai-je dit, chrétiens, combien encore son espérance est vaine ! Combien de jours perdus, durant ce long espace, pour le bonheur, pour les succès, pour la fortune ! Que devient ce siècle entier, si nous le réduisons à sa juste mesure ? Retrançons-en d'abord les besoins du berceau, les larmes de l'enfance, le vide de l'adolescence, tout le frivole enfin, et le néant de l'aurore de notre vie, que de temps enlevé déjà aux poursuites de l'ambitieux ! Viennent ensuite les écarts et les fougues de la jeunesse dont les jours, consacrés au plaisir, sont presque tous perdus pour la fortune. Ce n'est donc

proprement qu'à l'âge mûr que l'ambitieux peut ouvrir sa carrière, et ce n'est guère que quand la volupté s'endort que l'ambition se réveille. Jusqu'ici, le désir de s'avancer n'avait été qu'un désir, maintenant il va devenir une fureur. Mais quelle est son inconséquence? Ce serait le temps de jouir, et voilà qu'il songe à amasser; il demande, on lui refuse; il insiste, on lui fait espérer; il supplie, on lui promet; il se prosterne et il obtient; il va jouir de ce poste éminent, de ce vaste domaine; il va jouir, hélas! et pour combien de temps? il avait oublié qu'en suivant le fil de ses desseins, le temps précipitait sa course. L'inutile et froide vieillesse s'est avancée à grands pas; à la place de ce repos si désiré, il ne trouve bientôt qu'une inaction pesante; ses domaines ont augmenté et ses sens s'affaiblissent; sa maison est bien affermie et sa santé est ruinée; il exhorte son âme, comme l'insensé de l'Evangile (*Luc.*, XII, 19, 20), à vivre et à jouir en paix, et arrive la nuit, et la fatale nuit est arrivée où l'on va lui demander cette âme; enfin la fortune se montre et voici la mort! Déjà penché vers le bord de sa tombe, il se retourne avec amertume pour mesurer la suite de ses jours; et alors qu'est-ce pour l'ambitieux que la plus longue vie? Une partie s'est dissipée dans des jeux puérils, une autre dans l'étourdissement et l'effervescence des passions, une autre dans les mesures inquiètes et les soucis rongeurs de ses vaines poursuites; enfin ont succédé quelques années de possession qui l'ont conduit, comme subitement, jusqu'au sommeil et à la nullité de la décrépitude. Alors, ô mon Dieu! je le demande encore, qu'est-ce pour l'ambitieux que la plus longue vie? Un trait qui a fendu les airs, sans laisser aucune trace, un éclair qui fuit et disparaît dans une longue nuit. Jusqu'alors, il avait dormi, il avait rêvé, dit le Prophète, *dormierunt somnum suum* (*Psal.* LXXV, 6); il se réveille maintenant, il cherche autour de lui, et il n'y voit que des rivaux qui épieient son dernier soupir, que des ambitieux, comme lui, qui se disposent à occuper ses places; il regarde ses mains, elles sont vides, et *nilhil invenerunt in manibus suis*; il s'interroge, en soupirant; il se demande ce qu'il a donc obtenu, et quelle a été la fin de ses longues inquiétudes, et le tombeau lui répond que l'homme passe comme une ombre, et que c'est en vain qu'il se tourmente : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur.* (*Psal.* XXXVIII, 7.)

Si du moins il pouvait se flatter que ses honneurs et ses trésors seront transmis à ses enfants, et qu'ils feront le bonheur d'une longue postérité, peut-être aurait-il quelque excuse pour justifier tous ces mouvements éternels qu'il s'est donnés pour parvenir; mais il n'a pas même la malheureuse consolation de pouvoir saisir à son dernier moment cette ombre de gloire. J'ai vu encore, dit le Sage (*Eccle.*, IV, 7, 8), une plus grande

vanité, c'est le travail de l'ambitieux, qui ne sait point pour qui il travaille; c'est sa fureur inconcevable d'amasser, sans pouvoir s'assurer quelle sera après sa mort la suite de sa fortune. Peut-être ses enfants en jouiront-ils, peut-être aussi n'en jouiront-ils pas; peut-être s'en serviront-ils en économes fidèles, peut-être aussi la dissiperont-ils en des profusions insensées; peut-être passera-t-elle jusqu'à la dernière génération, peut-être aussi ne verra-t-elle pas la première; peut-être restera-t-elle dans sa maison, peut-être aussi passera-t-elle en des mains étrangères; peut-être fera-t-elle la gloire de sa famille, peut-être aussi en fera-t-elle le déshonneur et la ruine. Et c'est pour un peut-être que l'on s'épuise, que l'on s'agite! Quoi! tant de veilles, tant de mesures, et tant de sueurs ajoutées à tant de chagrins, sans jamais pouvoir arracher à la fortune qu'un misérable peut-être! Me trompé-je, chrétiens, ou bien est-ce vous qui êtes fascinés? Est-ce ma pensée qui m'égare, ou votre passion qui vous enchante? Ainsi, incertitude pour acquérir, incertitude pour conserver, incertitude pour transmettre. Il est donc vrai que rien n'est assuré pour l'ambitieux, pas même l'espérance de laisser un nom sur la terre, pas même un tombeau pour y éterniser l'histoire de ses succès, pas même la reconnaissance d'un héritier avide, qui peut-être se rira de l'insensé qui, pour s'enrichir, aura tourmenté nuit et jour sa vie infortunée. Mais ce qu'il y a pour lui d'incontestable et d'assuré, ce sont ses regrets, à la mort, d'avoir mis tant de prix à des biens fragiles qui devaient mourir avec lui; c'est sa surprise d'avoir fait tant de sacrifices à la périssable fortune, qui ne valait pas une heure de peine; c'est sa douleur d'avoir risqué l'éternité pour une vie de dix ans. O homme! pourquoi te travailler si vainement? Et à quoi te sert ta raison, si elle ne te guérit pas de cette haute et insigne extravagance? *Sed et frustra conturbatur.*

Mais achevons de confondre les ambitieux; et après leur avoir montré que la passion qui les domine est la plus vaine dans son objet, faisons-leur voir qu'elle est encore la plus funeste dans ses effets : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

L'homme n'a point été tellement dépouillé par son péché, qu'il n'ait rien pu sauver du naufrage de son innocence : sa misère est extrême, mais non pas totale; au milieu de sa pauvreté même brillent encore les précieux restes de sa grandeur première : sa liberté, qui le rend maître de lui-même, et sa conscience, dont la voix le rappelle sans cesse à la vertu. Dons célestes, indépendants de toute la nature, qui pourra donc nous les ravir? L'ambition, mes frères. Insensés! qu'avons-nous fait? Nous avons voulu être grands, être riches sans Dieu, et Dieu nous a livrés à ce cruel tyran qui nous dépouille de tous nos privilèges, et nous ravit nos

seuls biens véritables : notre liberté, nos vertus.

Notre liberté. Et c'est ici, ô ambitieux ! qu'il vous faut comprendre et la pesanteur de vos chaînes, et la honte de votre servitude, et la longue amertume de votre carrière douloureuse. C'est donc à vous que je le demande : Qu'est-ce qu'un esclave ? A cette seule idée la nature s'attriste, la pitié se réveille ; c'est un homme qui, n'existant que pour autrui, n'a plus de sentiment ni de goût qui lui appartiennent, et qui perd enfin jusqu'à la propriété de lui-même ; un homme qui semble n'avoir reçu des mains que pour les travaux, des yeux que pour les larmes, et un front que pour les humiliations. Etre abject et rampant, dont les égards ne sont que des contraintes, les complaisances des bassesses, les hommages des anéantissements, et qui, par sa fatale destinée, serait toujours le dernier des mortels, quand il n'en serait pas le plus misérable. Ambitieux, voilà votre image ! Est-il libre en effet l'infortuné que l'ambition tourmente ? Vit-il pour lui ? Peut-il en maître disposer de lui-même ? Est-il dans sa personne une seule démarche, une seule parole, un seul regard qui ne soit commandé par la fortune ? Suivez-le dans le tortueux labyrinthe de ses projets, de ses mesures ; dans les sombres détours de ses complots, de ses cabales ; dans les sentiers laborieux de ses courses et de ses veilles : quel travail, s'il n'a rien oublié ! quel désespoir, s'il a négligé quelque chose ! Éviter une faute, en réparer une autre ; sans cesse calculer les moyens, sans cesse balancer les ressources ; tantôt brusquer une entreprise, et tantôt la préparer de loin ; tantôt attendre, et tantôt prévenir le moment ; tantôt mesurer, et tantôt précipiter ses pas ; faire parler les uns, faire taire les autres ; flatter ceux-ci, intimider ceux-là ; attaquer d'une main, se défendre de l'autre : quelle contrainte ! Tout ménager pour n'avoir rien à craindre, tout diviser pour mieux régner, tout dissimuler pour mieux nuire : quel asservissement ! Prévenir un subalterne, deviner ses goûts, respecter ses hauteurs, dévorer ses dédains : quelle humiliation ! Mettre à profit les vices d'un maître, ou abuser de ses vertus ; servir, encenser toutes ses passions, ou égarer sa droiture : quelle infamie ! Vous demandez où sont les plaisirs de l'ambitieux ? il les sacrifie ; ses caprices ? il les réprime ; ses volontés ? il les captive ; son humeur ? il la retient : quel supplice ! Enfin, considérez en lui et les angoisses du repentir, et les serremments de la tristesse, et les fureurs de l'envie, et les amertumes du dépit, et les palpitations de la crainte, et les convulsions du désespoir : quelle torture et quel enfer ! Et n'est-ce point aux ambitieux que doivent s'appliquer ces paroles de Jérémie : *Vous servirez des dieux qui vous tourmenteront et la nuit et le jour : « Servietis ibi diis alienis die ac nocte, qui non dabunt vobis requiem. »* (Jerem., XVI, 13.)

Hélas ! lorsque nous vous disons, l'Evan-

gile à la main, qu'il faut vous oublier, vous renoncer vous-même, et sous le glaive de l'abnégation, immoler vos plus doux penchans, vous accusez d'excès cette morale toute divine. Le moyen, dites-vous, de combattre sans cesse la nature et les sens ? Le moyen, ô mon Dieu ! et c'est l'ambitieux qui le demande ! Mais s'il veut le savoir, qu'il s'interroge donc lui-même : il n'a qu'à voir si vous lui imposez une croix plus pénible à porter que celle de son ambition ; s'il connaît une pénitence qui épuise plus la santé, une mortification qui suppose plus de contrainte, une patience qui supporte plus de dégoûts : il n'a qu'à voir si l'humilité chrétienne fait descendre aussi bas ; si jamais vos disciples fidèles ont plus d'injures à pardonner, qu'il n'a d'outrages à dissimuler : il n'a qu'à voir... Mais, hélas ! et cent fois ne l'a-t-il pas vu ? et cent fois n'a-t-il pas déploré sa honteuse captivité ? et cent fois n'a-t-il pas reconnu que sa passion lui fait souffrir plus de violence que votre sainte loi ? et cent fois avec Isaïe n'a-t-il pas dit : *Malheur à ceux qui, comme lui, traînent l'iniquité dans les fers de la vanité ? « Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis. »* (Isa., V, 18.)

Venez nous dire maintenant que l'ambition est la passion des grandes âmes, et le besoin des héros ; que borner ses desirs est la preuve d'un cœur étroit, qu'il faut savoir forcer la destinée et maîtriser le sort. Maximes insensées ! Quoi ! est-ce donc maîtriser le sort, que de vous exposer à tous ses caprices ? est-ce forcer la destinée, que d'être en butte à toutes ses rigueurs ? Est-ce donc maîtriser la fortune, que de tout lui sacrifier, que d'attendre en tremblant ses arrêts, comme le criminel attend dans des trances mortelles l'arrêt de son supplice ? Quoi ! est-ce donc un héros, le lâche qui n'a jamais la force de briser des fers qui lui pèsent ? Et en qui trouvera-t-on désormais le caractère d'une âme étroite et vile, si ce n'est dans l'ambitieux, qui, toujours souple pour s'insinuer, toujours rampant pour s'élever, s'honorant même de ses honteuses chaînes, est d'autant plus bas, comme l'ancien serpent, que, portant plus haut ses prétentions et son orgueil, il partage sa malédiction, et se voit tristement condamné à se traîner comme un reptile : *Super pectus tuum gradieris ?* (Gen., III, 14.)

Ah ! heureux donc l'humble de cœur et le pauvre d'esprit, qui, désabusé des choses humaines, règne vraiment en servant Dieu ; heureux celui qui, sachant à la fois mériter l'estime des hommes et s'en passer, se rendre digne des honneurs et les mépriser, atteint par là à cette haute tranquillité d'âme que nul revers ne peut troubler, et qu'aucun accident n'altère ; heureux cet enfant de la foi, qui, sans envie pour ce qu'il n'a pas, sans attachement pour ce qu'il possède, éprouve à chaque instant qu'un des plus beaux fruits de la grâce, c'est la liberté ; heureuse cette âme, qui contente de tout, et disposée à tout sous la main de celui qui

dispose de tout, sait également se tenir dans l'obscurité, si Dieu le demande, et dans l'élévation, si Dieu l'y appelle; heureux enfin ce nouveau Mardochée, qui, trop pénétré de la grandeur du maître qu'il adore pour s'abaisser à des intrigues et fléchir le genou devant la faveur, demeure seul debout, tandis qu'autour de lui tout rampe et se prosterne : *Solus autem non flectebat genu!* (*Esther.*, III, 2.)

Que pouvons-nous donc attendre de l'ambitieux ? quelle idée aurons-nous maintenant de ses sentiments, de ses vertus ! en est-il donc pour un esclave ! et voici un surcroît de malheur qu'entraîne l'ambition : après nous avoir ravi notre liberté, elle détruit encore nos vertus.

Car, mes frères, il fut un temps où nous respections les principes, où nous portions encore avec honneur le joug des règles saintes. Nous péchions, il est vrai ; mais, enfants désobéissants plutôt que sujets rebelles, plus fragiles que criminels, nous étions bientôt ramenés par la voie des remords. La malheureuse passion de parvenir s'est emparée de notre cœur ; la fortune a fait briller à nos yeux ses prestiges, et aussitôt tous nos principes se sont évanouis, nous n'avons plus connu de règles que pour les enfreindre. A nos faiblesses ont succédé des attentats, à la timidité de nos passions l'audace du crime, et nous avons dès lors compté au nombre de nos vertus tous les excès que nous n'avons pas osé commettre.

Je sais, chrétiens, que le propre de chaque passion est d'aveugler l'esprit et de corrompre le cœur ; mais l'aveuglement n'est jamais si grand, ni la corruption si profonde, que l'âme qui en est atteinte ne connaisse plus de frein et n'écoute plus de remords. Je rencontre quelquefois dans le voluptueux une âme bienfaisante, dans l'homme vain une âme généreuse, dans l'époux infidèle un fils respectueux, dans le vindicatif un ami tendre. La colère n'a que des accès, et l'impérence que des moments de délire ; la paresse omet plus de devoirs qu'elle ne fait de crimes ; et l'impiété même, qui refuse à Dieu ce qui lui est dû, n'étouffe pas tous les sentiments de la nature ; mais l'ambition, plus emportée et plus impérieuse qu'aucune autre passion, s'empare tellement des puissances de son esclave qu'elle ne laisse plus en lui d'accès à la vertu. Tel est son caractère funeste, qu'elle aveugle l'esprit, et l'aveuglement est total ; qu'elle corrompt le cœur, et la corruption est entière. Le démon de l'ambition est celui dont parle l'Évangile, qui s'appelle *Légion*. Non, ce n'est plus un seul démon, ce sont tous les démons à la fois ; ce n'est plus un crime déterminé, c'est l'abomination de la désolation ; c'est l'assemblage de tous les crimes : *Legio mihi nomen est.* (*Marc.*, V, 9.) Semblable à la statue de Nabuchodonosor, composée de toutes sortes de matières, de fer et d'airain, d'or et d'argile (*Dan.*, II, 32, 33 et seq.), l'édifice que veut élever l'ambitieux sera construit, pour ainsi dire, de tout ce qui tom-

bera sous sa main ; le permis comme le défendu, le sacré comme le profane, le crédit du riche comme la dépouille du pauvre, tout sera mis en usage pour élever cet édifice monstrueux. Fera-t-il ce pas ? ne le fera-t-il point ? Non, lui dit la raison ; non, lui dit l'honneur ; non, lui dit la conscience : faibles voix ! vains obstacles ! ce pas lui est utile, il est donc légitime. L'honneur ne sera pour lui qu'un préjugé, la probité qu'un vain nom, et la conscience que l'épouvantail du vulgaire : Il a dit, comme l'ange superbe : *Je monterai* : « *Ascendam* (*Isai.*, XIV, 14), » et pour cela il se fera jour à travers les cris de la veuve et les larmes de l'orphelin : les bienséances, il les violera ; les lois, il les profanera ; les liens du sang, il les brisera : malheur à celui qui l'arrêtera dans sa course ! il faut qu'il parvienne à son but, dût sa fortune être le prix des calamités publiques, dût la patrie s'anéantir, et la nature se confondre : fourbe par principe, intrigant par besoin, atroce par caractère, n'ayant de lumières que pour tromper, et de forces que pour nuire, des amis que pour les trahir, et des rivaux que pour les perdre ; vil trafiquant de toutes les vertus comme de tous les crimes, se jouant également et de Dieu et des hommes, souvent au-dessous de ses places par son incapacité, et toujours au-dessous de lui-même par ses vices : grand Dieu ! et, si je n'ai point ici chargé le portrait de l'ambitieux, pouvez-vous donc envoyer à la terre un fléau plus terrible ?

Permettez-moi, mes frères, cette supposition. Vous tramez un noir dessein, vous méditez quelque attentat... vous n'osez pas, un reste de pudeur vous retient.... vous frémissez.... peut-être cherchez-vous un homme assez audacieux ou assez lâche pour le commettre ; allez trouver un ambitieux : si l'intérêt l'anime, si l'impunité le rassure, l'attentat sera commis.

Que penserons-nous maintenant de tous ces hommes de fortune qui nous étonnent par leur subite élévation ? Le grand les méprise, quand ils sont sans naissance, et c'est un préjugé ; le petit les admire, parce qu'ils brillent, et c'est inconséquence ; le sage les craint et s'en méfie, et il leur rend justice ; et si nous exceptons ces hommes rares que leur réputation met hors de rang, ces hommes supérieurs, que nous appelions improprement hommes de fortune, puisqu'ils sont les hommes de leurs talents, il serait vrai de dire que la plupart ont acheté leur fortune au détriment de leur conscience. C'est un mystère, mais un mystère d'iniquité ; et si vous en doutiez encore, mes frères, Jérémie va vous l'apprendre : Ils se sont élevés, ils se sont avancés sur la terre, dit ce prophète, parce qu'ils ont marché de forfait en forfait : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt.* (*Jerem.*, IX, 3.) Voilà la source de presque tous ces phénomènes étonnants de la fortune. La charité chrétienne nous défend, il est vrai, l'application de ce principe général ; nous pouvons néanmoins avancer qu'il n'est point d'ambitieux

qui ne soit décidé à prendre les voies abrégées, les voies les plus courtes, quand les lenteurs le fatigueront : convenons-en, les grandes fortunes sont au moins équivoques, et ces eaux qui croissent si subitement viennent toujours d'une source bourbeuse.

Et de là vient, mes frères, que nous voyons si rarement les gens de bien faire fortune ; oui, rarement un homme humble, désintéressé, modeste, tout occupé de ses devoirs, quitte la route que ses pères lui ont tracée. Heureux de sa seule conscience, trop grand pour s'abaisser à des intrigues, il laisse et les empressements et les complots à ces hommes trop inquiets ou trop lâches pour se passer de la faveur. A peine un siècle nous fournit-il l'exemple d'un juste placé par la fortune. Eh ! de quoi pourrait donc lui servir son austère et paisible conscience ? que faire de sa sainte roideur, de sa timide réserve, de sa courageuse sincérité ? Il est si délicat sur le choix des moyens, et pour faire fortune, il faut tenter toutes les voies ; il ne connaît ni ménagements ni souplesses, et pour faire fortune, il faut se plier à tout, prendre toutes les formes, et jouer tous les personnages ; il marche la balance à la main, et pour faire fortune, il faut avoir un poids et un poids, une mesure et une mesure (*Prov.*, XX, 10) ; il respecte encore les principes, et, pour faire fortune, il faut s'accommoder à tous les préjugés, et se donner autant de vices que l'on a d'hommes à tromper. Ah ! je ne suis plus surpris qu'il ne soit jamais sorti de son obscure médiocrité ; je ne m'étonne plus que l'ambitieux demande si souvent, dans son dédain superbe, ce qu'a donc fait ce juste sur la terre ? *Justus autem quid fecit ?* (*Psal.* X, 4.) Non, sans doute, il n'a rien fait ; et voilà sa gloire, et voilà pourquoi il peut offrir à l'Eternel des mains pures et innocentes. L'intrigant parvenu lui sourit en pitié, parce qu'il n'a pas su se tirer de la foule ; et il ne voit pas que par là il se déshonore lui-même, en avouant que, surtout dans ce siècle où nous sommes, il n'y a presque plus de moyens honnêtes de s'élever, et que celui qui a été ici le plus habile n'a pas été le plus scrupuleux ; et il ne voit pas qu'il est resté lui-même dans la classe des âmes vulgaires par la bassesse de ses sentiments, et que le juste est autant au-dessus de la foule, que le vice est au-dessous de la vertu.

Mais que fais-je dans ce discours ? viens-je donc condamner toute ambition et tout désir de parvenir ? O vous surtout que la naissance appelle aux dignités, aux honneurs, viens-je vous faire un crime d'y aspirer et d'y prétendre ? Chrétiens, qui de vous pourrais-y méprendre ? qui de vous ne sent pas que le christianisme, d'accord ici avec le véritable honneur, bien loin de vous fermer la carrière des dignités et de la gloire, vous fait même une loi de vous y distinguer. Remplissez donc votre noble destination, soyez grands comme vos aïeux, ainsi le veut la Providence ; mais n'oubliez jamais que la

naissance n'est point la seule vocation qui vous appelle aux grands emplois, qu'elle n'est qu'un engagement pour les mériter, et non un titre pour les envahir ; qu'ils sont le prix de la vertu, et non le patrimoine de la cupidité, et que, s'il est permis de les ambitionner, c'est pour le bien qu'on y peut faire, et non pour les futiles avantages qu'y peut trouver la vanité. Ainsi guidée par ces nobles motifs, bien loin de faire votre crime, l'ambition deviendra votre gloire ; elle agrandira vos esprits, elle élèvera vos âmes, elle sera pour vous le germe heureux d'une émulation sainte. Alors vous servirez le prince, non par intérêt, mais par devoir ; vous rechercherez son estime bien plus que ses faveurs, et votre attachement pour sa personne auguste sera tout à la fois plus flatteur pour son cœur, plus utile à la patrie, plus honorable pour vous-mêmes.

Mais, séparée de ces principes, l'ambition des grands ne peut jamais être que le fléau des cours et le malheur de la patrie : c'est alors qu'elle devient une calamité publique ; alors la présomption et la témérité envahissent les récompenses de la vertu, le mérite est compté pour rien ; le prince ne fait plus que des ingrats par sa bonté, ou des mécontents par sa justice. Naissent alors ces courtisans qui assiègent le trône pour en bannir la vérité, ces Joab qui ne craindraient pas de se souiller d'un meurtre, s'il le fallait, pour briguer la faveur de David (*II Reg.*, III), ces tyrans subalternes qui ne craindraient pas de sacrifier la nation pour sauver leur crédit et conserver leurs places ; ces magistrats iniques, ces Pilates toujours prêts à perdre l'innocent (*Matth.*, XXVII) ; ces Alcimes et ces Jasons qui déshonorent par leurs vices le sacerdoce d'Aaron qu'ils ont usurpé par l'intrigue (*I Mach.*, VIII, 5, 9 ; *II Mach.*, IV, 7 et seq.) ; enfin, ces odieux calculateurs qui ne cherchent qu'à trouver leur compte dans la ruine générale. O mon Dieu ! et quand votre Evangile n'eût fait que condamner cette seule passion, ne serait-il donc pas le don le plus précieux que vous ayez fait à la terre ? Aussi je ne suis plus surpris que, de tous les vices, celui que Jésus-Christ a repris avec plus de force, et condamné avec plus de vigueur, ce soit l'ambition. Il se montre indulgent pour la Samaritaine, pour la femme adultère ; mais il se montre sans indulgence pour ces scribes et ces pharisiens qui aspirent aux premières places dans les festins, et aux premières chaires dans les synagogues (*Luc.*, XII, 42 ; XX, 46) ; c'est contre eux qu'il tonne sans cesse, parce qu'il voit dans cette disposition un principe de désordre, et une source d'injustices aussi funestes à la société qu'à la religion.

Que vous dirai-je, en finissant, chrétiens ? Sans doute qu'un orateur profane, s'il parlait à ma place, s'efforcerait ici, pour désillir les yeux des esclaves de l'ambition, d'étaler les maximes d'une philosophie superbe ; il vous dirait sans doute qu'il faut savoir se suffire à soi-même, se con-

tenter de peu ; que, comme la sobriété est la santé du corps, la modération est la santé de l'âme ; qu'ouvrir son cœur à l'ambition, c'est l'ouvrir à tous les chagrins de la vie ; que l'homme le plus riche est celui qui désire le moins, et qu'enfin celui qui sait tenir le moins de place, qui laisse le moins de prise à la fortune, est de tous les mortels le plus heureux et le plus sage. Belles maximes, que la raison avouerait sans doute ; mais l'orateur chrétien s'élève encore plus haut, et doit parler ici un tout autre langage. Eh ! qu'est-ce donc que cette modération philosophique ? qu'est-elle que notre orgueil ajonté à notre misère ? M'inviter à me suffire à moi-même, c'est insulter à la pauvreté, à l'infirmité de mon être, au vide de mon cœur ; c'est désespérer mon néant. Hélas ! comment pourrais-je me contenter de peu, s'il est dans mon cœur un vide que ni les trônes, ni les diadèmes ne peuvent remplir ? Comment ne pas chercher à m'agrandir, si je suis pauvre, si toutes les puissances de mon âme ne sont que des facultés pour désirer, pour recevoir en moi quelque chose de plus grand que moi-même ? À vous seul, ô mon Dieu, à vous qui êtes *Celui qui est (Exod., III, 14)*, il appartient de ne rien souhaiter hors de vous, parce que rien n'est grand que vous. Mais l'homme, mais cet abîme de misères : ah ! désirer, c'est le cri de sa misère, c'est le plus fort comme le plus noble besoin de son âme. Désirons donc, chrétiens, mais que nos désirs soient des ailes qui nous élèvent jusqu'au ciel, et non des chaînes honteuses qui nous attachent à la terre ; désirons, mais que nos désirs soient immenses : notre crime n'est pas d'être ambitieux ; c'est de ne l'être qu'à demi, c'est de borner nos prétentions à des biens moins grands et moins durables que nous-mêmes, c'est de chercher à une âme immortelle l'héritage d'un jour, c'est de s'attacher à des richesses qui ne nous suivront point, c'est de ne sentir pas que, puisque le monde entier ne nous suffit point, Dieu tout entier nous est donc nécessaire. O enfants des hommes ! jusqu'à quand poursuivrez-vous la vanité et le mensonge ? Ah ! si la vaine idole qui vous captive peut remplir ce grand vide de votre cœur, si les biens qu'elle nous offre sont assez solides pour n'être point dévorés par le temps, si cette idole elle-même n'a rien à craindre ni des revers ni des hasards ; mes frères, si la fortune est Dieu, j'y consens, prosternez-vous devant elle : *Si Baal est Deus, sequimini illum (III Reg., XVIII, 21)* ; mais si elle n'a rien pour nous dédommager des sacrifices qu'elle exige, si ses biens nous laissent toujours pauvres, ses caprices toujours malheureux, portons ailleurs notre désespoir avec nos hommages, courons à la source des véritables richesses, vers vous, ô mon Dieu ! dont les biens sont immuables comme votre trône, certains comme vos promesses, et éternels comme vos années. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

SUR L'ENFANT PRODIGE.

Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat et revixit ; perierat et inventus est. (*Luc., XV.*)

Il fallait nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé.

De toutes les paraboles qui rendent la morale de Jésus-Christ si instructive et si touchante, il n'en est pas de plus sensible ni de plus naturelle que celle de l'enfant prodigue. Ce n'est point ici une de ces énigmes dont le Sauveur du monde se plaisait quelquefois à envelopper sa céleste doctrine, un de ces voiles mystérieux dont il couvrait, aux yeux des Juifs charnels, la majesté de ses conseils. C'est une image aussi tendre que naïve, où tout est facilement applicable, où rien ne saurait nous être étranger, où tout se développe de soi-même, où chacun lit sa propre histoire, où, sans avoir besoin pour l'expliquer d'autre interprète que de son propre cœur, chacun est forcé de s'y reconnaître, et de s'écrier à l'instant : Pécheur égaré, cet enfant prodigue, c'est moi ; ce bon père, ce père tendre, et néanmoins abandonné, ce père des miséricordes, c'est Dieu.

Mais si la parabole est si simple et si frappante pour tous les yeux, la morale qui en résulte n'est pas moins utile et profonde. Quel concours surprenant d'images douces et terribles, de pensées atterrantes et délicieuses ! D'une part, fruits amers de la passion, suites effrayantes du vice, précipices sans fin où se roule l'iniquité ; de l'autre, joie ravissante du retour, effets inestimables de la pénitence, bonheur ineffable de la vertu : d'un côté, lamentables égarements du pécheur dont la corruption égale la misère ; de l'autre, tableau attendrissant de la bonté de Dieu, qui nous dévoile tout son cœur pour mieux gagner le nôtre ; fut-il jamais un fonds plus précieux et une source plus féconde d'instructions et de lumières ? Lequel des deux est le plus prodigue, ou du fils qui dissipe son bien, ou du père qui verse à pleines mains ses dons et ses bienfaits ? Quel est le plus à plaindre, ou du fils qui abandonne un si aimable père, ou du père qui perd un fils si tendrement aimé ? Quel est le plus consolé, ou du fils qui se jette aux genoux de son père, ou du père qui répand sur son fils les larmes de sa joie ? Quel est enfin le plus heureux, ou du fils qui rentre dans la maison paternelle, ou de ce père transporté qui le reçoit comme en triomphe ? C'est ce qu'il nous importe d'approfondir pour la gloire de l'un, autant que pour l'instruction de l'autre. Trop souvent, hélas ! les grandes idées de la miséricorde font oublier les rigueurs de la justice ; les rigueurs de la justice font douter des richesses de la miséricorde : ici un mélange heureux de crainte et d'espérance alarme sans confondre, rassure sans enhardir ; et le pécheur, abattu et relevé tour à tour, puise, dans le même tableau, une salutaire horreur de ses maux et une soif ar-

dente du remède. Opérons donc ici, mes frères, ce double effet, si l'Esprit-Saint daigne nous seconder, en vous découvrant deux abîmes : abîme d'infortune et de dégradation dans les voies égarées d'une âme infidèle : *mortuus erat, perierat* ; abîme de miséricorde et de consolation dans le retour d'une âme que la grâce a changée ; *revixit et inventus est*. C'est tout le plan de cette homélie, comme c'est tout le dessein de la parabole. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Un homme avait deux fils ; or le plus jeune lui dit : Mon père, donnez-moi la portion de l'héritage qui me revient. Remarquez d'abord l'expression : c'était le plus jeune, *adolescentior*. Son frère, plus âgé, et profitant d'une plus longue expérience, restait soumis, et trouvait son bonheur dans sa docilité. Une raison plus mûre lui apprenait à commander à ses penchants, et à sentir tout le malheur qui accompagne l'indépendance. Cet exemple frappant n'instruit cependant pas le jeune téméraire. Hélas ! la jeunesse raisonne-t-elle ? Irréfléchie, elle tente tout au hasard ; aveugle, ses désirs vont toujours plus loin que ses forces ; impatiente, elle ne prend conseil que de la passion ; ardente, elle se précipite vers l'objet qui la flatte ; sans prévoyance, elle est toute dans le présent, et l'avenir n'est rien pour elle. O jeunesse ! s'écrie saint Augustin, on vous appelle la fleur de la vie, l'âge heureux, le printemps de nos jours, et vous n'en êtes que l'enchantement et l'ivresse ! De combien d'illusions vous êtes le jouet ! Pourquoi faut-il que votre présomption égale votre ignorance, et qu'insensible aux exemples comme aux leçons, vous n'appreniez pas plus à douter qu'à obéir ! Quelle est surtout cette funeste erreur qui, à chaque jour, nous persuade que c'est folie d'attrister, par de sérieuses réflexions, ces brillantes années, et d'avancer ainsi les inévitables chagrins du triste soir de notre vie ? Quel est ce mot fatal, si commun de nos jours et si répété parmi nous, que les plaisirs doivent avoir leur temps, et qu'il faut que la jeunesse se passe ? Belles et aimables années, précieuses si précieuses et si intéressantes de la vie, c'est donc ainsi qu'on vous outrage ! Quoi ? cette force, ce feu, cette surabondance de sensibilité, ne nous auraient été donnés que pour les vils excès de la débauche et les langueurs d'un fol amour ! Il faut que la jeunesse se passe ; ah ! sans doute, et bien plus vite encore que vous ne pensez. Fleur passagère, qui brille le matin, elle ne verra pas le soir ; frivoles agréments et fragile beauté dont vous êtes si fiers, grâces trompeuses, un vain souffle va vous flétrir. Trop rapide jeunesse, vous passez donc, mais les vices restent, mais leurs fatales impressions subsistent, mais les coupables habitudes ne se déracinent plus, mais le temps d'amasser et de s'enrichir pour le ciel disparaît et s'envole. Jeunes infortunés, que vous aimez à vous tromper !

aurez-vous jamais assez de larmes pour déplorer les illusions sans fin qui vous égarent ? *Dixit adolescentior*.

Mon père, donnez-moi la portion de l'héritage qui me revient. Fils ingrat ; mais si c'est votre père, pourquoi l'abandonner ? pourquoi, par votre fuite, empoisonner ses jours ? Est-ce ainsi que vous reconnaissez ses généreuses attentions et ses tendres sollicitudes ? Mon père ! comment un nom si doux est-il échappé de vos lèvres ? comment, sans être ému, avez-vous pu le prononcer ? Mais encore où aller et où fuir loin d'un père ? Où trouverez-vous donc plus d'abondance et de douceurs que dans sa maison ? Qui, plus que lui, partagera vos plaisirs ou vos peines ? Qui vous donnera des conseils et plus sincères et plus tendres ? Vous le fuyez, comme tyran, comme votre ennemi, ce bon père qui vous aime plus que sa vie, qui vous aime bien plus que vous ne vous aimez vous-même ; et vous ne voyez pas que le plus grand et le plus dangereux de vos ennemis, c'est vous-même, c'est votre inexpérience, votre légèreté changeante, votre imagination bouillante que va suivre bientôt l'embrasement des sens. Vous voulez être maître ; entendez-vous ce mot ? savez-vous donc vous gouverner vous-même ? savez-vous donc ce qu'il vous faut ? Faible roseau au milieu des orages, frêle barque au milieu des flots, qu'allez-vous devenir ? qui vous sauvera du naufrage ? qui vous montrera les abîmes entr'ouverts sous vos pas ? Enfant dénaturé ! pouvez-vous réunir à la fois plus de folies à plus de dureté, plus de rigueurs à plus d'inconséquences ?

Le voilà donc ce cœur dur et rebelle, formé par le péché. C'est donc ainsi, grand Dieu ! que chaque jour, l'âme coupable se révolte, et qu'oubliant à la fois votre puissance et votre amour, elle ne craint pas plus de vous affliger que de vous perdre. Ah ! si la conduite du prodigue envers son père nous paraît si téméraire et si barbare, comment nommerons-nous la nôtre, lorsque, égarés par l'ivresse du crime, nous foulons à nos pieds vos lois et vos bienfaits ; nous, vos enfants ; nous, l'œuvre de vos mains, vos héritiers et vos images ? Chrétiens, l'avez-vous bien compris, ce cri de sédition que poussent contre Dieu nos passions insensées ? Elle s'échappe du fond des cœurs, si elle n'est point sur nos lèvres, cette parole de l'impie : *Qu'est-ce donc que le Tout-Puissant pour lui être fidèle ? » Quis est Omnipotens, ut serviamus ei ? » (Job, XXI, 15.)* Qu'il soit le Dieu de l'univers, je serai mon dieu à moi-même ; qu'il soit l'arbitre de ma vie, moi, je veux l'être de mon cœur ; que les montagnes s'abaissent devant lui, je ne fléchirai point ; que la foule docile se soumette à sa voix, je ne servirai point : qu'ont de commun ses ordres et mes penchants ? Que me sont ses faveurs ? je ne demande que des richesses ; que m'importe ses grâces ? il ne me faut que des plaisirs. Mes frères, ce langage vous fait horreur ; vous le traitez en ce moment d'extravagance et de fureur :

hélas ! c'est pourtant vous qui êtes le furieux, c'est pourtant vous qui êtes l'insensé !

Le partage se fait, et le prodigue obtient la portion de son héritage. Le voilà donc sans joug, sans témoin, sans conseil, sans surveillant, sans père, tel en un mot qu'il ambitionnait d'être. Il part, il s'éloigne sans autre objet que l'éloignement ; et parce qu'il promène çà et là ses desirs incertains et sa vague inquiétude, l'aveugle, il se croit libre ! Il fuit, et comme s'il voulait s'ôter jusqu'à la tentation de revenir, il ne sera content que quand il aura mis entre son père et lui une distance immense : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Histoire déplorable du pécheur, qui, peu content d'avoir levé contre Dieu l'étendard de la rébellion, voudrait encore, s'il était possible, l'oublier pour toujours, et se procurer dans le crime une affreuse tranquillité. Tous les liens qui l'attachent à Dieu, il les rompt ; toutes les pensées qui l'y ramènent, il s'en distrait ; tous les principes de son éducation, il les étouffe. Il fuit loin des bons exemples qui l'accusent, loin des salutaires conseils d'un ami sincère, loin des saints temples dont la vue l'importune, loin de toute la religion dont les menaces l'épouvantent : il fuit, et, au lieu de chercher à réparer une première faute, il ne travaille qu'à s'endurcir ; et, au lieu de s'ouvrir aux vives impressions de la grâce, il ne cherche qu'à se fermer toute voie au retour. Il fuit hors de lui-même : déserteur de son âme, il se craint, il s'évite, pour n'être jamais seul avec sa raison et sa foi. Où êtes-vous ? lui dit sans cesse Dieu, comme autrefois au premier prévaricateur ; croyez-vous donc me fuir, parce que vous échappez à vous-même ? et pour tromper votre conscience, pensez-vous éviter mon œil ? *Ubi es ?* (Gen., III, 9.) Mais, bien loin d'écouter cette voix souveraine, il fuit ; il se fait un rempart de ses spectacles, de ses plaisirs et de ses jeux contre la poursuite divine. Hélas ! il veut mettre un abîme entre lui et Dieu. L'infortuné ! il n'y a que trop réussi ; il touche à ce calme terrible, si longtemps désiré : les crimes s'accumulent avec les années ; la foi n'agit plus, les remords se taisent, l'âme perd peu à peu jusqu'au sentiment de ses vices ; il va de jour en jour s'enfonçant dans la région de l'iniquité ; il suit des routes inconnues où on ne se retrouve plus ; le libertinage du cœur entraîne celui de l'esprit : arrive enfin la nuit totale où, marchant sans flambeau, errant à l'aventure, il tombe, de chute en chute et de ruine en ruine, dans une erreur sans fin qui n'a plus de nom, dans le gouffre effroyable de l'endurcissement : *Profectus est in regionem longinquam.*

Qu'arrive-t-il encore au jeune téméraire dans cette terre éloignée ? Hélas ! tous les malheurs que son père lui avait annoncés, tous ceux qu'il aurait dû prévoir lui-même. Le luxe et les plaisirs ont bientôt dévoré son riche patrimoine ; cet héritage, que la longue économie d'un père avait amassé,

quelques années de débauche le dissipent. Il pleure tristement sur les débris de sa fortune, et, avec les douceurs du présent, il voit s'évanouir toutes les espérances de l'avenir : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Ainsi donc le plus grand malheur qu'un jeune homme ait à craindre, c'est d'être riche de bonne heure ; et à peine en voit-on un seul qui sauve sa fortune, non plus que sa vertu, d'un si terrible écueil. Ainsi voit-on se fondre chaque jour l'opulence des grandes maisons. Ainsi le péché détruit tout ; il n'est pas moins le fléau des familles que le malheur des particuliers, et les ravages qu'il porte au dehors ne sont encore qu'une bien faible image de la malediction et de la mort qu'il porte dans l'âme : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Après qu'il eut tout dissipé, continue l'Evangile, une grande famine affligea le pays, et il se sentit pressé par une faim extrême : *Cæpit egere.* Quel est donc ce pays ? C'est le monde, cette terre sans eau qui dévore ses habitants ; ce séjour de l'iniquité, que se partagent tour à tour la vanité et la misère ; cette région où nul ne vit content, et où tout le monde désire. Tous les dehors en sont brillants, toutes les avenues en sont belles ; on le prend pour un lieu enchanté, on espère y trouver la joie et le bonheur. On se persuade d'abord que les richesses n'y ont point de fragilité, les fortunes point de revers, les protecteurs point de caprices, les amis point de légèreté, les plaisirs point d'amertume, la santé point d'altération, et les joies point de fin : funeste erreur, dont on est bientôt dérompé ! A peine l'a-t-on vu de près qu'on ne trouve partout qu'une déplorable disette, et qu'on est convaincu, par une triste expérience, que rien n'y est réel, que tout s'y passe en représentations, que tout y est spectacle pour les yeux, que pour le cœur tout y est vide ; que ses promesses sont des mensonges, ses amitiés des perfidies et ses faveurs des illusions ; que sa joie n'est qu'un bruit trompeur, que son faste couvre l'ennui, que ses plaisirs finissent tous par le dégoût, que ses trésors n'ont jamais fait un seul heureux, et qu'en y changeant de situation on ne fait qu'y changer de misère : *Facta est fames valida, et ipse cæpit egere.*

Les malheurs du prodigue vont toujours croissant : de l'excès de l'indigence il est tombé dans l'esclavage ; *adhæsit uni civium.* Malheur inévitable ! il a quitté un père, il faut donc qu'il se donne un maître. Nous travaillons à nos chaînes en abusant de notre liberté, et nous perdons ce magnifique privilège, dès que nous voulons trop l'agrandir et l'étendre. Ce n'est pas être libre que de ne respecter ni lois ni dépendance, et de laisser son cœur à l'abandon partout où la passion l'attire. Autrefois, dit saint Augustin, j'ai voulu être libre de cette manière ; mais, en faisant ainsi tout ce que je voulais, j'arrivais toujours où je ne voulais pas :

pensée profonde, et qui dépeint en un seul mot la destinée du pécheur. Autant de passions qu'il satisfait, autant de chaînes qu'il se donne. Chaînes de l'ambition, que de bassesses ! que d'assiduités rampantes pour captiver la faveur ! chagrins à dévorer, outrages à dissimuler, caprices à contenter, passions viles à respecter : dieux de la terre ! c'est ainsi qu'il faut vous servir, ce n'est qu'ainsi qu'on peut vous plaire ! Chaînes de l'habitude qui maîtrise sa volonté, qui le lie à ses propres faiblesses, et lui rend comme nécessaire le poids du crime dont il est accablé. Chaînes de l'opinion : le respect humain le retient, l'usage le commande, le préjugé l'asservit ; ni son cœur, ni son esprit, ni son caractère, ni ses principes, rien ne lui appartient ; tout lui est inspiré par une impulsion étrangère. Chaînes de ses besoins, qui lui commandent bien plus encore qu'il ne les satisfait ; qui renaissent sans cesse, et qui, bizarres enfants de l'imagination, sont comme elle sans bornes. Chaînes de la société, où il ne trouve que des complaisances qui coûtent, que des bienséances qui gênent et qui dégoûtent. Ainsi, toujours tyrannisé, toujours vivant de sacrifices en ne cherchant que des jouissances ; esclave des passions d'autrui autant que de ses propres faiblesses, esclave de ses confidents, esclave de ses esclaves mêmes, toute sa vie n'est qu'une preuve déplorable que la vraie liberté n'est pas de secouer le joug, mais de le porter avec honneur ; que le vrai moyen de la conserver, c'est de la restreindre ; qu'on n'est libre qu'en servant Dieu, et que, dans la réalité des choses, ce n'est jamais qu'en faisant ce qu'on doit, que l'on peut faire ce qu'on veut : *Adhæsit uni civium*.

Mais encore comment ce maître traite-t-il le prodige ? Peut-on le dire sans horreur ? il lui confie la garde des animaux les plus immondes. Quel avilissement ! quelle dégradation honteuse ! L'aurait-il jamais cru qu'un abîme pût appeler un autre abîme, et que tous les écarts de sa folle jeunesse fussent le conduire jamais à ce comble de flétrissure ? *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos*. Image épouvantable des brutales passions qui se traînent dans la bassesse. Reconnaissez ici les honteuses indignités où nous poussent l'oubli de Dieu, et l'excès de la dégradation par lequel tôt ou tard finit l'homme sans mœurs. Dégradation de qualités et de talents. Il paraissait né pour la gloire et pour l'honneur de sa famille ; la distinction de son mérite ajoutait encore à celle de sa naissance. Bonté du cœur, douceur de caractère, principes élevés, nobles inclinations, tout annonçait en lui ce qui fait les destinées ou grandes ou heureuses : ces présages flatteurs se sont évanouis. Une malheureuse passion a obscurci cet or brillant ; des pensées vaines et basses ont pris la place des pensées utiles et grandes : on se demande tristement si c'est donc là où devaient aboutir tous les succès de son éducation ; et de tous les précieux avantages que la nature lui avait

prodigués, il ne lui reste plus que des penchants honteux, une âme sans ressort, et des regrets amers sur tant d'espérances éteintes. Dégradation des sentiments. Il se plaît jusque dans sa misère : ce qui auparavant l'aurait fait reculer d'horreur, n'a plus rien même qui le blesse. Ainsi que le prodigue qui désirait pouvoir se rassasier de la plus sale nourriture, il va jusqu'à envier le sort des animaux qui n'ont pour règle que l'instinct, et pour guide qu'un aveugle penchant ; que dis-je, la seule brute vit en lui ; il ne connaît plus des passions que leur ignominie, et éteignant en lui la dernière étincelle d'humanité et de raison, il ne craint pas de se vanter des emportements de son cœur, et de donner le nom de savoir-vivre aux outrages mêmes qu'il fait à la nature. Dégradation de son honneur. Quel est cet homme méprisé, dont le nom seul est un opprobre ? c'est ce libertin scandaleux, qui, d'abord ne comptant pour rien la perte de sa vertu, a fini par ne plus sentir la perte de sa considération ; qui oublie tout à la fois et ce qu'il doit aux autres, et ce qu'il se doit à lui-même ; qui à un cœur rampant joint un front sans pudeur, et qui, foulant aux pieds toutes les bienséances comme tous les principes, est parvenu à braver l'infamie, ainsi qu'il brave les remords. Dégradation de son corps. Voyez sa santé ruinée ainsi que ses affaires, son cadavre vivant livré en proie à la corruption ; ses os, pour me servir de l'expression énergique de l'Esprit-Saint (*Job, XX, 11*), remplis des vices de sa jeunesse, portant ignominieusement les flétrissures du péché, traînant dans l'humiliation ses hideuses ruines, et par son désespoir non moins affreux que ses infirmités, traçant d'une manière bien terrible les horribles tourments que prépare l'enfer aux âmes corrompues. Dégradation de l'âge. Si le prodigue se montre à nous si vil, lui que sa fougue emporte, que sa jeunesse excuse, et que sa seule inexpérience a conduit sur le bord de l'abîme, dans quel état se présente donc le mondain qui vieillit dans le crime ? Le sort du jeune infortuné peut nous toucher et nous intéresser encore, celui du vieillard débauché et licencieux nous repousse et nous indigne. Et quel spectacle plus propre à inspirer également l'horreur et la pitié, que celui du prodigue en cheveux blancs, qui ne se soutient plus que par de monstrueux raffinements, qui s'avilit par ses désirs, ne le pouvant par ses actions, et qui semble vouloir lutter avec la nature pour perpétuer ses désordres jusqu'aux portes du tombeau ?

Vous avez suivi, chrétiens, les divers degrés de la malice du pécheur, ainsi que ceux de sa misère. Vous avez vu comment il va de passion en passion, de précipice en précipice ; comment, une fois devenu son guide, il n'évite un écueil que pour retomber dans un autre ; comment il se sert de sa fortune pour fomentier ses vices, et de ses vices pour anéantir sa fortune ; comment,

après avoir secoué le joug légitime, il est forcé de subir un joug étranger; comment la perte de ses mœurs prépare celle de sa foi; comment, après avoir déshonoré le caractère de chrétien, il finit par effacer en lui jusqu'aux derniers vestiges de l'homme. Vous en avez conclu que nul mortel ne sait s'arrêter quand le crime le pousse, qu'on perd tout avec l'innocence, et qu'enfin le plus grand des malheurs c'est d'abandonner Dieu. Voyons maintenant combien il est doux de le retrouver; et, après avoir puisé dans les égarements du prodigue les motifs de notre crainte, cherchons dans son retour les encouragements et les consolations de notre repentir : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

La plus terrible idée que l'Écriture nous ait jamais donnée de la malice du péché, c'est quand elle nous dit de l'appeler sans miséricorde : *Voca nomen ejus, Absque misericordia.* (Ose., I, 6.) Quoi donc? Une fois égaré, serait-on perdu sans ressource? C'est ce que l'impie voudrait que nous crussions, pour avoir droit de blasphémer la justice éternelle; c'est ce que le pécheur endurci désirerait peut-être, afin d'avoir quelque prétexte de croupir dans le vice. Mais non, mes frères, il n'en est pas ainsi du Dieu que nous servons. Si son cœur est toujours fermé aux coupables obstinations d'une âme infidèle, il est toujours ouvert aux sincères regrets d'une âme pénitente; et si d'une part il se plaît à mettre sous nos yeux la terreur de ses jugements, de l'autre il met toute sa gloire à nous faire adorer les prodiges de sa miséricorde. Hâtons-nous de les raconter; et pour le faire d'une manière aussi utile que touchante, suivons encore simplement l'histoire de notre évangile.

Enfin le prodigue rentre en lui-même : *In se autem reversus*; un rayon de lumière a pénétré son cœur; il commence à sentir la grandeur de son mal, à s'indigner contre ses propres chaînes. Indépendant et riche, il ne voyait plus rien; avec le cours de la prospérité s'accroissait le torrent de ses vices : plongé dans le malheur, il se réveille, le bandeau tombe, et il retrouve sa raison à la lueur de l'infortune. Il voit le monde tel qu'il est; tous les objets qui l'ont trompé se dépouillent de leur fausse parure; il compare les illusions qui l'ont séduit aux noirs chagrins qui leur ont succédé; il regarde avec effroi derrière lui; il repasse dans son esprit tous ses travaux perdus, toutes ses honteuses folies, tous les durs sacrifices que sa passion a exigés; il se demande en soupirant comment il a donc pu acheter si cher son malheur et sa honte. Insensé! qu'ai-je fait? Je me promettais des plaisirs durables dans le séjour de l'inconstance, la liberté dans le séjour de l'esclavage. Hélas! c'est donc ainsi qu'ont fini mes beaux jours! Mais ont-ils jamais commencé? Ai-je jamais goûté un seul instant de joie? Je me suis agité, mais je n'ai pas vécu. Oh! si j'avais bien pesé tous les objets de mes désirs, si j'avais bien

connu le monde avant d'y entrer, que d'amertumes et de regrets me serais-je épargnés! *In se autem reversus.*

C'est le premier effet de la bonté de Dieu à l'égard du pécheur. Elle le met en face de lui-même, elle lui montre sa honteuse difformité, elle le force à se haïr, elle lui révèle toutes les horreurs de son âme, elle lui découvre toute la profondeur du gouffre où l'a précipité le crime, elle jette une affreuse lumière sur ses égarements, et, l'arrachant au tourbillon qui l'étourdissait et qui l'entraîne, elle fait naître en lui, avec le sentiment de sa misère, l'impatience de la finir. Mille fois donc heureuse l'âme qui sait souvent se replier sur elle-même pour écouter cette voix intérieure. O homme! s'écrie le prophète, retournez donc à votre cœur. (*Baruch.*, II, 30.) Bientôt la vérité se fera jour, le charme cessera, la raison reprendra son empire, la foi alarmée poussera ce grand cri qui annonce le salut, et bientôt vous éprouverez que, pour revenir à Dieu, il ne faut que rentrer en soi-même : *In se autem reversus.*

Les démarches du prodigue sont encore imparfaites, mais sa raison va faire un nouveau pas. A la lumière qui lui a fait connaître la vanité des biens qu'il a cherchés, succède un plus grand jour qui lui découvre tout le prix des biens réels qu'il a perdus. Déjà son cœur l'a transporté vers l'asile qui l'a vu naître; il l'appelle par ses regrets, il l'habite par ses désirs. O maison paternelle! s'écrie-t-il, retraite heureuse, sanctuaire auguste des mœurs, quand reverrai-je tes murs paisibles; quand pourrai-je m'y reposer de mes longues fatigues? Ah! depuis que je t'ai quittée, j'ai erré comme un insensé de malheur en malheur! O pudeur! o chasteté passée! ô jours de mon enfance! jours de calme et de liberté, de joie et d'innocence! doux et cruels souvenirs! Qui me rendra ces moments fortunés où, n'ayant rien à me reprocher, je n'avais rien à craindre; ces jours de félicité pure que je goûtais sur le sein de mon père, où, jouissant de ses caresses, il jouissait de ma vertu? Hélas! l'esclave qui le sert est plus heureux que moi; il vit dans l'abondance, il met à profit les bontés généreuses d'un maître, il jouit de mes avantages, il est presque compté au nombre de ses fils; et moi, malheureux fugitif, je languis tristement dans les horreurs de l'indigence, je me traîne dans l'abandon; et moi, réduit à envier son sort, si je suis rassasié, c'est de déshonneur et d'opprobre : *Hic autem fame pereo.*

C'est le second effet de la miséricorde. Après avoir éclairé le pécheur, elle le change; elle ennoblit ses affections, elle épure ses sentiments, elle rend ses désirs célestes; au repentir elle fait succéder l'amour; elle grave bien avant dans le cœur l'impression de la souveraine béatitude; elle lui donne cette faim et cette soif de la justice, vrai caractère des enfants de Dieu; et, réveillant en lui ce fond d'excellence et de grandeur qui le rappelle à son principe,

elle lui fait sentir qu'ou Dieu n'est point, tout manque, que sans lui la nature n'est que misère et indigence, qu'il faut à notre cœur des biens plus vastes que le monde, et que toujours elle aura faim, cette âme malheureuse que Dieu ne remplit pas : *Hic autem fame pereo.*

Une si noble disposition va consommer bientôt la plus heureuse des démarches. Écoutez encore le prodigue. Infortuné ! que ferai-je ? où me tournerai-je ? de toutes parts assiégé par la misère ou par le crime, importun aux autres, et ne pouvant me supporter moi-même, de quel côté porter mes pas ? comment sortir de cet abîme ?.... Mais puis-je donc hésiter ? puis-je balancer un instant ? n'ai-je donc point encore mon père ? Ah ! je me lèverai, j'irai vers lui, j'irai me jeter à ses pieds.... Quoi ! ce père que vous avez tant contristé, que vos égarements ont déshonoré, que votre ingratitude a désespéré ?.... N'importe, il est encore mon père. Je connais le fond de son cœur et de sa tendresse inépuisable ; les pleurs qu'il répandit à mon départ me répondent de ceux qu'il va verser à mon retour. Ah ! quand il verra la triste nudité où la misère m'a réduit, il sera attendri, et je le fléchirai par ma seule présence. Je ne réponds pas de mes anciens amis, je ne compte pas même sur mon frère ; mais mon père, ah ! il dira toujours que je suis son enfant, et la voix de son sang criera bien plus haut que mon ingratitude. C'en est donc fait, je me lève, je pars, je m'en vais droit à lui, sans crainte et sans détour. Heureux encore si je le retrouve, heureux si la douleur n'a point abrégé sa vie languissante ; et, si l'affreux pressentiment de tous les maux que j'ai soufferts ne l'a point entraîné dans le fond du tombeau, *surgam, et ibo ad patrem meum.*

Et vous aussi, pécheurs, qu'une fausse crainte retient, levez-vous donc, venez à Dieu, et accourez vers votre père. Pourquoi votre confiance serait-elle moins vive que celle du prodigue ? Comme vous, n'avait-il donc pas mille prétextes pour se méfier et pour craindre ? n'avait-il pas accumulé offense sur offense ? Cependant il s'abandonne au sentiment irrésistible qui l'entraîne, et convaincu qu'un sentiment si fort ne le trompera point, il attend son pardon de l'excès même de sa faute. Mais, si cet abandon à l'égard d'un père nous paraît si légitime et si louable, combien le nôtre ne le sera-t-il pas à l'égard de Dieu ! Dieu d'où descend toute paternité, Dieu plus père que tous les pères, Dieu qui leur a donné, Dieu qui leur a formé ce cœur si expansif et si sensible ! Si l'homme aime si fort, malgré tout son néant, si sa tendresse est capable d'enfanter des miracles pour sauver ses enfants, que ne fera donc pas de prodigieux le Tout-Puissant pour ses créatures ? Il est juste, mais nous sommes faibles ; il est saint, mais il sait de quoi il nous a formés ; nos crimes ont monté jusqu'aux cieux, mais il est la miséricorde, mais il est tout miséri-

corde. Ne cherchons point d'autre cause à son amour que son amour même. S'il faut une raison à sa justice, il n'en faut point à son amour ; il naît de son propre fonds. Comme la source épanche ses eaux, comme l'astre du jour répand ses doux rayons, ainsi Dieu, toujours bon et toujours abondant, ne cherche qu'à se communiquer et à donner de son immense plénitude. Hommes de peu de foi, prenez enfin le cœur d'un fils et gravez-y profondément ces consolantes vérités, que la confiance en Dieu ne sera jamais confondue, que ce juge est un père, que son cœur plaide notre cause, et qu'espérer en lui, c'est tout en obtenir : *Ibo ad patrem meum.*

Mais la confiance n'aveugle point notre prodigue ; elle anime son repentir, et non sa présomption. Quels que soient les reproches qu'il attend, ils n'égaleront jamais ceux que lui fait son propre cœur. Il n'est pas nécessaire qu'un accusateur le dénonce, qu'un témoin le convainque, qu'un juge le condamne, il est lui-même son accusateur, son témoin, son juge : il se jette d'avance aux pieds de l'auteur vénérable de ses jours ; il médite les expressions de son repentir. Qu'elles seront humbles et touchantes ! O mon père, lui dira-t-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous : à ces tristes lambeaux, reconnaissez-vous votre fils ?... Votre fils ! Malheureux, qu'ai-je dit ? puis-je encore mériter ce nom ? n'en ai-je pas déshonoré la sainteté et la noblesse ? n'ai-je donc pas perdu les droits de fils, lorsque j'en ai perdu les sentiments ? Non, je ne suis plus digne d'un nom si doux et si aimable ; mettez-moi au rang de vos esclaves : trop honoré d'être avec eux, puisqu'ils vous sont restés fidèles. C'est tout l'effort que votre clémence peut faire, c'est le seul titre que ma honte peut me permettre d'accepter : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Merveilleuse disposition d'une âme qui revient à Dieu, et ce cœur nouveau que la grâce vient de changer ; cœur gémissant qui s'accuse sans cesse, cœur contrit et humilié qui a toujours son péché contre lui, et qui ne met son espérance que dans sa douleur et dans ses larmes. Et ! que serait la confiance sans ces sentiments, qu'une audace de plus, qu'une témérité nouvelle ? Loin donc du cœur de Dieu tous ces présomptueux qui exigent encore plus qu'ils n'espèrent, qui comptent hardiment sur sa bonté bien plus qu'ils ne s'y confient, et qui, songeant plutôt à commander son indulgence qu'à fléchir sa justice, sont assez malheureux pour ne pas voir que le péché rend indigne de tout ; que notre humilité peut seule faire notre force ; que les plus dures expiations ne sont encore rien, si Dieu ne veut bien s'en contenter ; que sa miséricorde est le fruit des larmes, et que, s'il daigne pardonner, ce n'est jamais qu'à ceux qui ne se pardonnent pas : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Toujours inquiet, toujours inconsolable, le père du prodigue ne soupirait qu'après

son fils ; sa chère image n'était jamais sortie de son cœur. Tantôt parcourant les chemins, tantôt montant sur les hauteurs, comme la mère de Tobie, il appelait son fils par ses cris comme par ses larmes : tout le lui retraçait. S'il voyait un jeune homme prospérer par ses talents ou par ses vertus : ainsi, disait-il, mon fils, docile à mes leçons, aurait consolé ma vieillesse ; s'il voyait un infortuné, errant et méprisé, plongé dans les horreurs de la misère, il s'écriait en soupirant : C'est en cet état peut-être qu'est réduit mon enfant ! Tandis qu'il se livrait à ses pensées déchirantes, son fils lui apparaissait de loin, *cum longe esset* ; il le voit, *vidit*. Que les yeux de l'amour paternel sont perçants ! Tout le rendait méconnaissable, ses traits défigurés, sa jeunesse flétrie, les lambeaux déchirés dont il était couvert : sous ces tristes dehors, et malgré tant d'altération, il distingue ce fils si longtemps égaré. A son aspect, ses entrailles s'émeuvent, son cœur est ébranlé jusque dans son centre ; la pitié le dispute à la joie ; il croit doubler son existence, il croit recommencer à vivre dans son fils, et l'engendrer une seconde fois ; *misericordia motus*. Mais quoi ! point de colère et point d'indignation ! Qui a donc apaisé son juste courroux ? comment a-t-il pu oublier tant de noirceurs et tant d'ingratitude ? Cœurs étroits, entrailles resserrées, que vous connaissez mal le cœur d'un père ! C'est moins la désertion que le malheur de son enfant qui le touche et qui le pénètre. Déjà sa tendresse l'emporte, il n'est plus maître de ses mouvements, il ne peut plus se contraindre, il vole, il court, il s'élance vers cet autre lui-même, *accurrens*. Mais sait-il si son fils revient contrit et pénitent ? ne doit-il pas au moins attendre les marques de son repentir ? ne craint-il pas de s'avilir, en s'abaissant ainsi à cette étrange prévenance ? Vaines réflexions ! l'amour d'un père ne vous écoute pas. Impatient de soulager son cœur de ce poids de tendresse qui l'opprime et qui le surcharge, il oublie à la fois la dignité de son caractère et la faiblesse de son âge ; il se précipite, il franchit le premier l'intervalle qui le sépare de son fils, *accurrens*. Mais que lui dira-t-il ? Hélas ! a-t-il rien à lui dire ? il lui parlera par ses larmes, il le serrera dans ses bras, il le pressera sur son cœur, et là, dans un silence plus éloquent que toutes ses paroles, il lui fera sentir qu'il est absous, puisqu'il le désire ; que tout lui est pardonné, puisqu'il l'a voulu : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*. Grand Dieu ! il est donc vrai que vous avez voulu vous peindre sous ces aimables traits. Je les conçois maintenant, ces vifs empressements et ces poursuites de votre grâce ; je le vois, ce tendre amour qui me prévient, cet amour enflammé que le moindre retardement inquiète, cet amour généreux qui m'accorde tout, pourvu que je tente tout ; qui me pardonne tout ce que je pleure ; qui daigne encore me distinguer, malgré les taches qui me souillent ; qui veut me ramener, non par la violence des

reproches, mais par l'excès de l'indulgence, et qui, plus affligé de mon malheur que de mon crime, veut encore faire tous les frais de la réconciliation, et m'épargner jusqu'à la honte du retour. O bonté vraiment paternelle ! ô prévenance inattendue ! ô embrassements imprévus et si peu mérités ! Mon Dieu ! m'écrierai-je ici avec saint Augustin, que celui-là se taise donc sur vos louanges, qui ne connaît pas vos infinies miséricordes. Non, je ne vous adore point tant parce que vous réglez le cours des astres, étant l'ordre ; ni parce que vous dirigez l'univers, étant la sagesse ; ni parce que vous me conservez, étant la source de la vie ; mais parce que vous me prévenez étant maître, que vous dissimulez étant juge, et que vous me cherchez n'ayant besoin que de vous-même : *cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*.

Ici, mes frères, représentons-nous le prodigue introduit dans la maison paternelle, touchant enfin au terme de ses maux, loin des alarmes et des tempêtes qui ont tant agité sa malheureuse vie, s'honorant de sa noble résolution, recouvrant à ses yeux toute son estime, aux yeux d'autrui toute sa dignité, et se voyant l'enfant chéri, lui qui n'aspirait qu'à être mis au rang des esclaves. Quel moment ! En vain l'esprit voudrait le peindre, puisque le cœur suffit à peine pour le sentir. C'est l'état où se trouve une âme, lorsque, passant des agitations du vice au doux calme de la vertu, elle se voit enfin réconciliée avec Dieu et avec elle-même. Ainsi qu'un voyageur rendu au port après une longue et orageuse navigation, ainsi qu'un malheureux captif qui voit tomber ses chaînes accablantes, elle est heureuse, elle respire, et sent renaître en elle une seconde vie. D'autant plus consolée du présent qu'elle est plus affligée du passé ; trouvant ses affections d'accord avec ses lumières, jouissant à la fois de son amour et de son repentir, des larmes qu'elle verse et des faveurs qu'elle reçoit, commençant à se reposer avec complaisance sur elle-même, elle goûte d'autant plus le prix et la beauté de la justice qu'elle a eu le malheur de la perdre. Etat délicieux et ravissant ! ce n'est pas un plaisir, ce n'est pas de la joie ; c'est quelque chose de céleste, c'est cette paix innarrable qui surpasse tout sentiment ; c'est ce sacrifice continu d'actions de grâces pour le bras tout-puissant qui l'a tirée d'un gouffre de misères, afin de la placer dans un lieu de sûreté et de repos ; c'est le bonheur de voir de loin tous les complices de ses anciens égarements tristement agités au gré de leurs passions ; c'est cet amour qui adoucit toutes les peines, et qui console de tous les sacrifices ; c'est l'assurance intime qu'elle a pris le meilleur parti, quo rien n'est comparable en ce monde à la condition de la vertu, et qu'un seul jour passé dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs ; que dirai-je ! ce sont les secrets du Seigneur, ce sont les mystères de votre grâce, ô mon Dieu ! et l'abondance des consolations que

vous tenez cachées dans les trésors de vos miséricordes pour tous ceux qui vous servent.

Mais le bon père ne s'en tient pas à une simple réconciliation; il faut encore que les effets succèdent aux caresses, et qu'une générosité frappante suive de près les démonstrations. Ah! sa joie est trop grande pour ne pas la faire éclater : que tous ses serviteurs secondent ses transports, qu'ils apportent à son fils les précieux ornements qui le paraient aux beaux jours de son innocence; qu'ils mettent à son doigt la marque de sa noblesse et de sa liberté; qu'un grand festin se prépare, et que le son des instruments apprenne à tout ce qui l'entoure que le temps des larmes est passé, que son fils était perdu, mais qu'il est retrouvé; que son fils était mort, mais qu'il est ressuscité : *Mortuus erat et revixit.*

Quel surcroît de délices et de consolations pour ce prodigue infortuné, quand, revêtu de la justice, il voit non-seulement ses fautes oubliées, mais tous ses titres rétablis; quand, d'un vase d'ignominie, il devient un vase d'honneur, objet des complaisances du ciel et des bénédictions de la terre; quand il puise dans chaque sacrement et dans chaque mystère le sacré gage de sa réconciliation; lorsque, placé à la table des enfants, il participe à ce banquet céleste où tout est vie et immortalité, et que, par la magnificence des promesses présentes, ils pressent la magnificence plus grande encore des promesses futures! O moment, ô bonheur! s'écrie-t-il alors dans les transports de sa confiance; ô moment! quand tout à coup admis aux noces éternelles de l'Agneau, réuni pour jamais à mon père et à mes frères bien-aimés que j'avais perdus sur la terre, citoyen pour toujours de la Jérusalem céleste, membre de l'auguste famille de ces esprits sans nombre aussi brillants de pureté que de lumière, étonné de ma propre gloire, je vivrai dans ce monde nouveau où il n'y aura plus ni soleil ni ténèbres, parce que Dieu en sera le soleil et la lumière, et dans cette nouvelle Eglise où l'on ne trouve plus ni temple ni autel, parce que Dieu y sert de l'un et de l'autre. O mon âme, glorifie donc le Seigneur qui t'enrichit de tout lui-même, et qui, dans l'excès inénarrable de sa miséricorde, ne semble pleinement heureux qu'en devenant ton bien, ta possession et ta couronne : *Benedic, anima mea, Domino, qui coronat te in misericordia et miserationibus.* (Psal. CII, 1, 4.)

Mais qu'entends-je? et tandis que le prodigue est comblé de biens et d'honneurs, quelles plaintes son frère ne fait-il pas retentir! Quoi! tant de fêtes et d'appareils pour un ingrat que la seule indigence ramène! Quoi! est-ce ainsi qu'on récompense

ses folles dissipations et les scandales de sa vie? Enfant présomptueux et trop fier de votre vertu, vous ne savez donc pas que la joie du retour se mesure à la douleur de la séparation, et qu'un père est bien plus encore touché de retrouver ce qu'il a perdu que de conserver ce qu'il possède? Votre constante soumission vous attire une estime uniforme et vous mérite une tendresse toujours égale; mais le retour inopiné de votre frère fait cesser les regrets, il essuie les larmes, il calme les inquiétudes, il ranime une joie qui paraissait éteinte pour jamais... Que disons-nous, chrétiens? Dieu serait-il le père des ingrats et le protecteur des coupables? y aurait-il plus à gagner en revenant à lui, quand le crime nous lasse, qu'en lui demeurant constamment attaché? Ah! loin de nous une erreur si funeste : mais c'est qu'un Dieu sauveur est venu pour chercher ce qui était perdu; c'est qu'il aime le juste d'un amour content et satisfait, et la créature égarée, d'un amour impatient et agité en quelque sorte par la crainte; c'est que sa conduite envers les forts est forte, en les laissant dans les épreuves pour récompenser leurs combats, et que sa conduite envers les faibles est douce, pour les encourager, et pour conquérir leur cœur par les excès de sa clémence. Chrétiens, sera-t-il donc maître du nôtre? et qui le touchera jamais, si ce n'est point une bonté si attirante et si aimable? Ah! qui peut mieux qu'un tel amour nous montrer notre indignité? Si sa justice nous fait voir l'énormité de nos excès d'une manière plus terrible, la profusion de ses bienfaits nous la fait sentir d'une manière plus pénétrante; ah! un Dieu si bon mérite-t-il d'être offensé? Non, il n'y a plus moyen de lui résister, ni d'outrager encore une si grande miséricorde; et à la vue de ce tendre père qui se jette au cou de son prodigue qui le comble de caresses, et qui célèbre son retour par tant d'acclamations, il faut à notre tour tomber à ses genoux, nous confondre en sa présence, et ramasser tout ce qu'il y a en nous de force et de faiblesse, de honte et d'amour, de lumières et de ténèbres, de misères et de grâces pour condamner nos crimes, pour briser nos cœurs à l'instant, et pour mériter, par des regrets sans bornes, une réconciliation parfaite. Ainsi soit-il.

XV. DISCOURS

PRONONCÉ À LA FÊTE DES BONNES GENS,

Dans l'église abbatiale de Sainte-Barbe de Mézidon en Normandie, le 29 septembre 1777 (46).

Habitabit in solitudine judicium ;... et sedebit populus

beaucoup d'appareil, et cette fête s'appelait la *Fête des bonnes gens*.

M. de Boulogne prêcha trois fois pour cette cérémonie, en 1777, 1778 et 1779. Nous ne donnons ici que le premier de ces discours, les autres ayant paru offrir quelques répétitions.

(46) Nous avons raconté l'origine de cette fête dans la *Notice historique*. Etie de Beaumont, célèbre avocat du temps, avait établi, dans sa terre de Canon, en Normandie, un concours et des prix pour un vieillard et une jeune fille qui se seraient distingués par leur bonne conduite; on les couronnait avec

meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ. (Isai., XXXII, 16, 18.)

La justice habitera dans la solitude, et mon peuple s'assiéra dans la beauté de la paix et dans les tabernacles de la confiance.

L'eussions-nous jamais cru, peuple fidèle, que dans un siècle où tous les cœurs sont énervés par la mollesse, où se relâchent tous les liens de la fraternité, où le saint nom de la vertu n'est plus qu'un mot vide de sens, où l'on n'ose plus même y croire, et où le luxe enfin corrompt tout à la fois et le riche qui s'en glorifie, et le pauvre qui le désire; l'eussions-nous, dis-je, jamais cru que, dans ces jours de décadence, nous fussions les témoins de l'heureuse révolution dont parle ce prophète? Bons habitants de ces heureux cantons, il vous était réservé de réaliser à nos yeux la douce image qu'Isaïe nous a peinte dans les paroles de mon texte. Quelle scène touchante m'offrent ici et vos coteaux paisibles et vos humbles chaumières! Une sainte émulation d'intégrité et de justice; des familles nombreuses où l'on ne se transmet d'autre héritage que le travail, d'autres richesses qu'à la vertu; des âmes simples qu'enflamme le feu sublime de l'honneur; un tribunal imposant et vénérable, où l'on décerne des couronnes à l'indigence vertueuse; une honorable confédération de tous les ordres de citoyens, pour rendre hommage aux cheveux blancs du bon vieillard, et aux grâces modestes de la vierge pudique; le vice honteux, forcé de se cacher, et de fuir dans les villes où le luxe l'appelle. O respect pour les mœurs, tu n'es donc point encore éteint sur la terre! Il est encore une étincelle de vertu dans ma patrie! et l'éloquence chrétienne, employée jusqu'ici à foudroyer les passions des vivants ou à jeter des fleurs sur le tombeau de ceux qui ne sont plus, est, pour ainsi dire, surprise d'avoir à publier le sort heureux d'un peuple assis dans la beauté de la paix et dans les tabernacles de la confiance.

O bon vieillard! ô bonne fille! humbles héros de cette fête, je viens aujourd'hui honorer mon ministère et ma jeunesse, en célébrant votre triomphe. Il faut que je m'acquitte, par un hommage solennel, des larmes bien douces que vous m'avez fait répandre. Mon âme éprouve en ce moment le besoin de s'épancher, et ne demande ici que des cœurs qui l'entendent. O mon frère! ô ma sœur! j'ose entreprendre votre éloge avec d'autant plus de liberté que je n'ai point à redouter pour vous ni l'ivresse de la vanité, ni les séductions de l'amour-propre. Je viens inspirer à mon siècle le goût précieux de cette aimable simplicité qui fait votre plus bel ornement, de ces mœurs aussi pures que les clairs ruisseaux qui arrosent vos campagnes; et dût ce discours offenser la superbe délicatesse de ce siècle, je viens offrir ici de l'encens aux pieds de la sainte et vénérable *bonhomie*.

Montrons-en dans ce discours la dignité

et le bonheur. Efforçons-nous de remplir ici le double objet de consoler ces âmes simples, ces pauvres habitants de la campagne, qui ne connaissent pas assez peut-être les avantages de leur état, et d'instruire ces riches et ces grands, qui ne savent jamais que se prévaloir du leur. Apprenons aux premiers à se féliciter, et aux seconds à se modérer, en vous faisant voir, mes frères, qu'il n'est pas d'hommes sur la terre plus heureux ni plus estimables que les *bonnes gens*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je pourrais d'abord demander ici ce que c'est que la bonhomie. Si j'interroge les beaux esprits ou les riches du siècle, peut-être dédaigneront-ils de me répondre. Elle est si loin du faste imposant de ceux-ci et des spéculations superbes de ceux-là qu'une question pareille, pourrait bien exciter leur mépris et leur sourire. Si je m'adresse à ces hommes simples et purs qui sont l'objet de ce discours, plus contents de sentir que de raisonner, ils me la montreront sans me la définir. J'ouvre donc les livres saints. J'en découvre d'abord une image bien naturelle dans le célèbre patriarche de la terre de Hus. *Il était simple, droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal : « Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum et recedens a malo. »* (Job, I, 1.)

Que j'aime à contempler le tableau ravissant des mœurs patriarcales! Mes yeux s'arrêtent avec délices sur l'enfance de l'univers, où l'homme, loin d'un monde soupçonneux et trompeur, marchait dans l'abandon d'une aimable simplicité; où toute la sève du sentiment était, pour ainsi dire, dans sa surabondance; où l'on ne connaissait d'autres désirs que ceux de la modération, d'autre honneur que celui de la vertu, et d'autres jouissances que celles de l'âme : temps heureux que ne troublaient jamais ni les débats de l'autorité, ni le choc des intérêts, ni les orages des passions, et dont l'innocence, inaccessible à la tyrannie de l'usage, aux besoins de l'opinion, aux fausses jouissances du luxe, se suffisait à elle-même, et goûtait le bonheur sans y prétendre.

Beaux jours du premier âge, vous seriez-vous éclipsés sans retour? Non, mes frères, il est encore sur la terre, il est des lieux privilégiés qui nous retracent en quelque sorte de si douces images; il est encore de bonnes gens qui, loin de la politesse et du tourbillon de nos cités, goûtent la paix et le bonheur. Chaumes rustiques, asiles respectables de l'indigence active, il importe à notre instruction de révéler ici vos mystères. Hélas! nous ne sommes que trop souvent forcés, dans les chaires chrétiennes, de contrister les bonnes gens de la campagne, ces âmes droites et fidèles; laisserions-nous échapper l'occasion de leur parler un langage de paix, et d'employer aujourd'hui, pour leur consolation, un ministère qui ne devrait servir qu'à humilier le grand

superbe, ou à faire pâlir le riche insensible ?

Que fais-je ici, mes frères ? et n'est-ce point m'abuser, que de vouloir me faire entendre ! Je parle de bonheur devant les hommes qui sont, pour la plupart, si simples qu'ils en ignorent même le nom ; si solitaires, qu'ils vivent comme étrangers au monde ; si pauvres, qu'ils paraissent n'avoir reçu un corps que pour le travail, et une âme que pour sentir les privations. Ainsi pourraient le penser ces hommes raisonnables, qui croient qu'il faut savoir bien disserter sur le bonheur pour pouvoir y atteindre ; ces hommes opulents, qui ne connaissent point de joie sans plaisir, point de plaisir sans richesses, ces hommes bruyants et dissipés, qui s'imaginent follement que, pour se dérober à l'ennui, il faut se dérober à soi-même. Détrompons-les ; montrons-leur qu'on peut être heureux sans leurs lumières, sans leurs richesses et sans leurs dissipations, et que, si le bonheur n'est pas une chimère sur la terre, il ne peut se trouver que chez les bonnes gens.

Et c'est ici que nous devons admirer la sagesse propice de la Providence, qui a voulu que le bonheur des hommes fût toujours à leur portée ; qui, bien loin d'en avoir fait un grand art, permet qu'on le trouve d'autant plus aisément qu'on le cherche moins ; qui le fait dépendre de si peu de chose qu'il peut appartenir à tous les âges et à toutes les conditions, et qui nous y conduit par une voie d'autant plus sûre qu'elle est plus simple et plus commune.

Voyez ces bonnes gens : sans autre lumières que leurs vertus, sans autre livre que leur conscience, ils jouissent d'une paix que ne donna jamais le vain et triste savoir. Ils n'ont point de vues ni de systèmes sur le bonheur, mais ils le goûtent. Jugeons-en par la sérénité de leur front et par le calme de toutes leurs facultés. Qui jamais éprouva moins et ces détiâces qui agitent, et ces craintes qui déchirent, et ces espérances qui passionnent, et ces fausses joies qui enivrent, et ces repentirs qui tourmentent, et ces jalousies qui aigrissent, et ces haines qui transportent ? Qui jamais sentit moins les inconvénients de la solitude, et ce sentiment triste, cette lassitude de soi-même qu'on appelle ennui ? Qui connut mieux ce doux sommeil que les livres saints réservent à la sagesse ? *Suavis erit somnus tuus.* (Prov., III, 24.) Qui jamais pensa moins à quitter l'héritage de ses pères, à sortir de son état, à changer de condition ? Qui fut jamais plus éloigné de cette vague inquiétude qui nous transporte éternellement hors de l'enceinte que nous traça la Providence ? La preuve complète qu'ils sont contents de leur sort, et qu'ils se plaisent avec eux-mêmes, c'est qu'ils ne sont jamais tentés d'aller mendier le bonheur chez autrui.

Malheureux habitants des villes, voilà ce qui nous trompe. Nous regardons le bonheur comme un vaste édifice qu'il faut élever à grands frais ; nous le cherchons dans tout ce

qui est hors de nous ; nous le demandons avec inquiétude à tous les objets qui nous environnent ; nous en faisons une étude sérieuse ; nous interrogeons les morts, nous parcourons leurs ouvrages ; nous dévorons des milliers de volumes ; nous nous épions sans cesse comme pour nous en arracher mutuellement le secret : que nous sommes à plaindre ! Insensés ! nous regardons comme une rare découverte ce qui n'est qu'un sentiment qui dépend de nous. Il arrive de là qu'avec tant de peines nous ne parvenons jamais au bonheur, parce que le bonheur ne se cherche pas ; qu'avec tant de richesses nous restons avides et affamés ; qu'avec tant de plaisirs nous n'en éprouvons jamais aucun, et qu'avec tant d'esprit nous n'avons jamais celui d'être heureux.

Douce destinée de la bonhomie, de la vertu champêtre, me sera-t-il donné de vous dépeindre ? Pénétrons dans son humble séjour ; contemplons ce sanctuaire des mœurs, tout rempli de Dieu ; cet asile sacré, où l'on est d'autant plus heureux qu'on cherche moins à le devenir ; séjour précieux que le bon homme n'a jamais envie de quitter, pour trouver une meilleure place ; où le plus grand plaisir pour une famille est de se voir ensemble ; où l'on parle si peu, et où se disent tant de choses ; où tout le monde est bien reçu, et où l'on ne désire personne ; où tous les âges de la vie humaine sont rassemblés sous un même chaume ; où la nature se montre si vivante et si douce ; où l'austère vieillesse suspend quelques instants sa gravité, et se mêle gaiement aux jeux aimables de l'enfance ; où le bon laboureur vient oublier, dans les embrassements de sa famille, une journée entière de sueurs et de fatigues. Qui lui a donc appris le secret d'allier ensemble tant d'uniformité et si peu de dégoût, tant de rigidité et si peu de tristesse, tant de peines et si peu d'inquiétudes, tant de contentements et si peu de fêtes ? Si peu de fêtes..... ah ! laissons-les pour ces hommes opulents qu'on amuse avec tant d'appareil ; pour ces grands de la terre, à qui le soin de se consoler n'est qu'une longue et pénible occupation. Il ne faut ici, pour être heureux, que du travail, de la vertu, des sentiments paisibles. O bonnes gens ! vous êtes trop contents pour avoir besoin de fêtes, et trop heureux pour avoir de bruyants plaisirs.

Aussi, Messieurs, ne leur demandez pas des richesses ; elles sont inutiles à leur félicité. *Nous n'avons rien*, pourraient-ils vous dire avec l'Apôtre, *et nous possédons tout : « Tanquam nihil habentes et omnia possidentes. »* (II Cor., VI, 10.) Et que feraient-ils de ce métal corrompeur, devant lequel on se prosterne dans les grandes villes ? Ils tiennent si peu de place, ils ont si peu de projets, si peu d'ambition, si peu de caprices ; les bornes où se renferment leurs désirs sont si étroites, que souvent la nature leur offre encore plus de présent qu'ils n'ont de besoins. Que craignent-ils, qu'espèrent-ils de la fortune ? quel empire peut-elle avoir sur eux ? Ils n'en briguent pas les faveurs,

comme ils n'en redoutent pas les caprices ; elle ne leur a rien donné, elle ne peut donc rien leur ôter. *Tous leurs biens*, selon l'expression du Sage, *leur sont venus avec leurs vertus* : « *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* » (*Sap.*, VII, 11.) Ils n'ont que faire de payer pour avoir de la joie ; les plus saints des devoirs deviennent pour eux les plus doux des plaisirs. Le mariage de leurs enfants, l'appareil des moissons, les solennités pieuses et champêtres, les repas gais et modestes de la religieuse hospitalité, voilà les grands plaisirs qu'ils ont toujours, pour ainsi dire, sous leurs mains, voilà les grands événemens qui, chez eux, occupent la scène ; et ils valent bien sans doute nos intrigues tumultueuses, et ces dissipations, tout à la fois si vaines et si sérieuses, que nous appelons nos affaires.

Peuple simple de ces contrées, connaissez donc ici tous les avantages de votre condition. Plus elle est obscure, et plus elle est paisible ; moins vous êtes élevés dans le monde, et plus votre repos est constant et durable. Voyez ces arbres superbes qui dominent dans vos forêts, ils sont les premiers exposés aux secousses de la tempête, et leur cime altière n'en est que plus voisine de la foudre, tandis que l'humble roseau se soustrait aux orages par sa faiblesse même, toujours obscur, mais toujours calme comme le ruisseau qui le nourrit. Image bien naturelle de cet état d'une médiocrité vertueuse, inaccessible aux craintes, aux agitations dévorantes ; image aussi de la grandeur que des revers imprévus accablent, que l'ambition tourmente, que poursuivent les noirs soucis. Pauvre peuple, ah ! laissez à l'opulence ses grands airs et ses dédains, son importance et son cortège ; tous ces riches vous montrent leur âme : ils sont parvenus à la fortune, et non à la félicité. Voyez comme ils viennent chaque année se débarrasser parmi vous de tout cet attirail de la vanité qui les surcharge, et qu'ils traînent tristement dans les villes, comme les esclaves traitent leurs fers. Ils ne sont donc pas heureux sous leurs lambris dorés, puisque c'est pour eux une fête que d'habiter parmi vos toits rustiques. Les rois eux-mêmes descendent de leurs trônes pour s'égayer dans vos prairies. Malheureux avec tous leurs trésors, ils sont forcés de vous imiter. Une pente invincible les entraîne vers le bonheur des bonnes gens, et, par une bizarrerie aussi triste pour eux que glorieuse pour vous, ils passent à vous contrefaire la plus grande partie de leur vie.

Qui de vous, mes frères, serait donc assez insensé pour désirer un autre sort ? assez aveugle pour tourner des regards avides et jaloux vers nos tristes cités, ... nos vastes cités où notre cœur se perd, où nous n'avons jamais la douceur de nous retrouver ? Qui de vous voudrait s'élancer dans ces tourbillons infinis, où les flots de l'espèce hu-

maine, dit Isaïe, se heurtent et s'agitent comme ceux d'une mer battue par la tempête (46*) ? Qu'avons-nous donc qui puisse exciter vos désirs ? Ah ! puisqu'il faut ici vous révéler le secret de notre infortune, ô bonnes gens ! croyez-en l'aveu sincère que nous en faisons ; non, nous ne sommes point heureux. Et que peuvent donc pour le bonheur et cette foule et ce tumulte, et ces fêtes tristement gaies, et ces plaisirs sérieusement frivoles ; et ces laborieuses inutilités qui forment le tissu de nos jours, et ces pénibles jeux que l'ennui fait naître et que l'ennui dissipe ? Que peuvent donc pour le bonheur tant de liaisons sans attachement, tant de connaissances sans union, tant de protestations sans sincérité, tant de caresses sans sentiment ? Que peuvent donc pour le bonheur tous ces cercles que l'on fréquente pour se dissiper, et que l'on quitte pour se distraire ; et ces brillantes sociétés, où les soins deviennent des inquiétudes, où les visites ne sont que des bienséances, où les bienséances ne sont que des contraintes, où les contraintes vont jusqu'à l'esclavage ; et ces commerces fastidieux, où l'esprit et si plein et le cœur si vide, où l'on raisonne tant sans jamais ni rien sentir, où l'on n'éprouve jamais ni le besoin de s'aimer ni la douceur de se connaître, où l'on se cherche pour se quitter, où l'on se loue pour se tromper, où le travail n'est point de l'occupation, où le repos n'est point de la tranquillité, où les jeux ne sont pas des délassements, où les ris ne sont pas la joie, et où enfin tout le plaisir n'est qu'en surface et le bonheur en représentation ?

Comparez un instant la douce image que nous offre l'intérieur de vos chaumes rustiques avec celle que nous présentent ces superbes maisons des villes, où tout est si froid, où règne un silence si triste, où tous les membres d'une famille entière ne tiennent entre eux que par le nom, et paraissent inconnus l'un à l'autre, où l'on voit des pères qui n'ont jamais embrassé leurs enfants, et des enfants qui n'ont jamais souri à leur mère ; ou les barbares circonspections de la politesse suspendent ou ralentissent tous les élans de la nature ; où l'on est si dissipé et si peu content ; où tout est bruyant, où rien n'est animé ; ou des frères n'ont rien de commun que l'intérêt qui les sépare ou qui les unit, et où enfin le sentiment ne fit jamais verser une seule larme.

O sentiment ! ô douceurs de la vie domestique ! charmes délicieux que ne connut jamais ni la grandeur ni l'opulence, c'est vous qui soutenez le bon homme dans ses travaux champêtres, vous qui le dédommgez de toutes ses peines, vous qui rendez content le bon laboureur dans le temps même qu'il est courbé sous le poids du jour et de la chaleur. Que ne sommes-nous quelquefois les confidants de ses pensées ! que n'avons-nous pu l'entendre lorsque, dans le silence

(46*) *Vae multitudinī populorum multorum, ut multitudo maris sonantis : et tumultus turbarum, sicut cœnis aquarum multarum.* (*Isaï.*, XVII, 12.)

de la campagne, il conversait avec lui-même ! Le jour baisse, disait-il, en tracant ses pénibles sillons, et le temps du repos approche. Mon épouse m'attend ; tous mes enfants inquiets lui demandent leur père. Déjà l'espoir de mon retour prochain a suspendu leurs amusements ; déjà ils ont quitté la chaumière, et se disputent à qui aura le bonheur de m'embrasser le premier. Je vois leur joie naïve, leur aimable sourire ; je les vois tendre leurs petits bras. Comme ils sont bons ! comme ils m'aiment ! Ah ! sans doute, ils seront un jour la consolation de mes vieux ans. Ils sont pauvres ; mais je leur laisserai le travail et la vertu, un corps robuste, une âme saine. O mes enfants ! mes bons amis ! je vais vous retrouver, vous presser sur mon sein, essuyer mes sueurs de vos mains innocentes. Je vais bégayer avec vous le saint nom de Dieu, vous apprendre à l'aimer, et à bénir tous ensemble le Père universel qui verse sur nos champs la fécondité et l'abondance. Pourrais-je donc me plaindre ? ma vie est obscure, mais utile ; laborieuse, mais paisible ; j'ai de la peine, et non des remords. Est-il donc sur la terre un trésor plus précieux que mes enfants, ma bonne épouse, et Dieu et ma conscience ?... Il disait, et à l'instant de grosses larmes s'échappaient de ses yeux, et arrosaient l'instrument utile qui fertilise sa campagne. Tristes habitants des palais et des villes, enfants corrompus de la mollesse, ces plaisirs sont perdus pour vous. Vos arts frivoles les retracent aux yeux de l'imagination, jamais ils n'ont fait palpiter votre âme ; et vos cœurs vides et flétris, condamnés à ne plus rien sentir, ne se repaissent plus que de froides peintures.

Ah ! mes frères, qui pourra nous donner une idée de cette pure volupté de la bonhomie ? plaisir chaste qui ne naît point de l'ignominie des passions, mais des charmes de la vertu ; plaisir tranquille que n'enfante point le trouble des sens, mais la paix du cœur ; plaisir toujours nouveau, qui ne s'éteint jamais par la jouissance, ni ne s'émousse par le dégoût ; plaisir uniforme qui ne vient point de l'effervescence des desirs, mais de la droiture inaltérable de la conscience ; plaisir solide qui n'effleure point la surface de l'âme, mais qui descend jusque dans ses plus intimes profondeurs ; plaisir, par conséquent, réel et véritable, qui n'agite pas, mais qui flatte ; qui ne surprend pas, mais qui attendrit ; qui ne dissipe pas, mais qui fait rentrer avec complaisance au dedans de soi-même. Mon Dieu ! qu'a donc le monde de comparable à ce plaisir céleste, à ces sublimes jouissances d'une âme bonne, à cet état de sérénité et de bonheur que donne l'innocence ? Je le comprends ici : non, une vie entière passée dans les tentes des pécheurs ne vaut pas un seul instant de cette paix précieuse que donne la bonhomie. Et quels plaisirs pourrions-nous goûter sans elle ? Ceux de la puissance ? elle n'est alors qu'un poids qui lasse ; ceux de la gloire ? vaine fumée qui enivre l'esprit, et laisse le cœur vide ; ceux

de la sensualité ? elle traîne sans cesse avec elle la satiété et l'amertume. O douceurs de la bonhomie ! quel est cet infortuné qui ne vous a jamais goûtées ? Il mourra sans avoir éprouvé la révolution délicieuse qui se passe dans un cœur sans remords ; que dis-je ; hélas ! il n'a jamais vécu et, pour parler avec l'Apôtre, il est mort tout vivant : *Vivens mortua est.* (1 Tim., V, 6.)

Ce n'est pas, Messieurs, que ce bonheur et ce repos des bonnes gens ne soit souvent altéré par les fatigues du travail et par les soucis de l'indigence ; où est le mortel privilégié qui goûte sur la terre une félicité sans nuage ? Ces masures entr'ouvertes, ces tristes haillons, ces visages livides, ces aliments grossiers, ce pain noir dont se nourrissent la plupart d'entre eux, prouvent assez que leurs jours ne sont point exempts d'anxiétés et d'amertumes. Mais j'avouerai toujours avec le Sage, *qu'il vaut mieux aller à la maison du deuil qu'à la maison du festin* (Eccle., VII, 3) ; qu'il y a toujours plus de chagrins et d'inquiétudes dans le séjour doré de l'opulence que dans l'humble foyer du pauvre vertueux ; qu'on est toujours bien fort contre la pauvreté, quand on l'est de toute sa conscience ; qu'on trouve alors dans sa vertu des ressources et des consolations que le méchant ne pourrait même soupçonner ; que plus la vertu est indigente et délaissée, plus elle acquiert de force et d'héroïsme ; qu'il est bien doux alors d'être chrétien, que les espérances de l'Evangile offrent alors plus de douceur que l'indigence ne fait verser de larmes, et que plus le présent paraît insupportable, plus on se jette avec transport dans les bras d'un avenir.

Religion consolante ! besoin sublime des âmes affligées ! vie et soutien de l'homme juste, viens ici nous offrir tes célestes maximes ; et vous, mes frères, rendez-vous attentifs. Ah ! que ne puis-je les faire retentir sans cesse dans le silence de vos hameaux : *Bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux les doux et les pacifiques ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; bienheureux les pauvres d'esprit ; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice !* (Matth., V.) O bonnes gens, vous voilà dépeints par la bouche de votre divin Maître. C'est à vous seuls que s'adresse son sublime discours sur la montagne, c'est à vous seuls qu'il a promis le bonheur. Chers objets de sa prédilection, qu'auriez-vous donc à désirer sur la terre ? *Bienheureux ceux qui pleurent ! Répétez-le toujours, veuve inconsolable, qui allez si souvent arroser de vos larmes la cendre chérie de votre époux. Bienheureux ceux qui pleurent ! Répétez-le souvent, vieillard infortuné, qui n'avez plus d'autre ressource que des membres usés et des mains inutiles. Bienheureux ceux qui pleurent ! Répétez-le souvent, vertueux laboureur, qui pouvez à peine rassasier vos enfants d'un pain que vos sueurs ont détrempé. Répétons-le tous ensemble : Bienheureux ceux qui pleurent ! Ah ! malheur donc, suivant l'Evangile (Luc., VI, 25), à*

vous tous qui riez ! malheur à vous qui vivez dans les délices, malheur à vous qui êtes rassasiés ! malheur enfin à tous ceux ! qui n'ont jamais versé de larmes ! Ah ! pleurez donc, pauvres habitants des campagnes, mais ne vous attristez pas ; pleurez, mais consolez-vous. O mes frères, qu'il est doux de pleurer, quand on a sa vertu pour essuyer ses larmes ; quand on peut, comme vous, se présenter avec confiance devant l'Etre suprême ! ne le perdez jamais de vue, mais surtout tournez vos regards vers l'homme de douleurs (Isai., LIII, 3), vers le Dieu de la croix, ce tendre ami du malheureux et du pauvre. Voyez-le toujours près de vous, toujours avec vous, toujours occupé de vous ; que dis-je ? semblable à vous, dénué de tout, infirme comme vous, pleurant dans une triste chaumière comme vous. Du haut de l'instrument de ses souffrances, il vous tend les bras, il vous ouvre son cœur : allez y déposer vos douleurs et vos peines, et songez que, s'il est sur la terre un objet digne de ses regards, c'est l'innocence abandonnée, c'est la vertu dans les larmes.

Que vous dirai-je encore pour votre consolation ? C'est qu'une vie si simple, si frugale et si chrétienne vous prépare une mort bien douce. O qu'il sera bien doux de repasser dans vos derniers moments les époques diverses de l'histoire si courte, d'une longue vie sans reproche ! Que ce mot de saint Paul, *j'ai fini ma course* (II Tim., IV, 7), aura d'attraits pour vous, lorsque, sur le bord de la tombe, vous vous retournerez pour mesurer cette suite de jours consacrés à la vertu. Avec quels transports d'une sainte allégresse, vous partirez pour la maison de l'éternité ! O précieux souvenir, tu ne t'effaceras jamais de ma mémoire ! J'ai vu mourir un bon vieillard ; j'ai vu le lit bien plus de sa faiblesse que de sa douleur : entouré de deux générations dont il était le père, j'ai vu ce respectable octogénaire, plein de mérites encore plus que de jours, tendre à sa bonne épouse une main défaillante, et la prier de lui fermer les yeux ; je l'ai vu ranimer une voix à demi éteinte pour invoquer le Dieu qu'il avait toujours aimé ; j'ai vu cette cérémonie touchante, cette bénédiction patriarcale, accordée à des enfants chéris, qui, prosternés à deux genoux, rendaient hommage à la dignité paternelle ; j'ai vu cette douce sérénité qui brillait sur son front, bien supérieure à l'ostentation du courage ; j'ai pleuré avec sa famille, j'ai regretté en ce moment de n'être pas son fils. L'homme juste mourut, et je sortis de ce spectacle, non poursuivi par l'image lugubre de l'agonie et du trépas, mais le cœur plein de l'impression de sa vertu.

Pardonnez, bon vieillard, si j'ose vous parler de la mort dans un jour où tout fait sentir si vivement le bonheur de la vie. Mais non, cette idée n'a rien qui vous attriste. Combien de fois, vous promenant à l'ombre des forêts, dans la saison des beaux

jours, ou bien assis auprès d'un chêne antique, entouré de cette postérité nouvelle qui croit sous vos yeux, l'avez-vous tenue gaiement de vos cheveux blanchis et du terme de votre carrière ! Ah ! il est donc vrai que les terreurs du tombeau ne sont point pour les bonnes gens, parce qu'une vie sans remords leur prépare une mort sans alarmes.

Mais hâtons-nous d'achever le triomphe de la bonhomie. Point d'hommes plus heureux que les bonnes gens : j'ajoute encore point de plus estimables.

ECONDE PARTIE.

Tel est, Messieurs, le préjugé grossier qui nous domine, que nous ne savons plus accorder notre estime qu'à des vices brillants, et notre admiration qu'à de vains spectacles. Un homme simple, confondu dans la foule, sans esprit ou sans titres, dont tous les sentiments sont paisibles et doux, vertueux par goût autant que par principe ; un homme enfin qui n'est que bon, n'obtient guère de nous que de l'indifférence. Il a quelque chose de si austère, de si antique, sa bonhomie est si loin de nos mœurs, qu'elle est pour nous bien près du ridicule, et qu'elle perd même à nos yeux le beau nom de vertu.

Inconséquence déplorable ! serais-je donc aujourd'hui assez puissant pour la combattre ? serais-je assez heureux, Messieurs, pour vous faire comprendre que rien n'est plus digne de notre estime que la bonhomie ; que sa simplicité fait elle-même sa noblesse ; qu'elle nous offre de la Divinité l'image la plus digne et la plus visible ; qu'elle est d'autant plus vertu, qu'elle peut devenir celle de tous les hommes et celle de tous les moments ; qu'elle mérite d'autant plus nos hommages, qu'elle offre moins de grands spectacles ; que la vertu ne déploie jamais plus d'énergie, et ne prend un caractère plus auguste que chez les bonnes gens, parce qu'elle est dans eux toujours modeste, toujours aimable et toujours utile ?

Non, Messieurs, je ne puis me lasser d'admirer le bon homme enveloppé dans sa paisible obscurité, faisant le bien sans s'informer si les hommes le savent, ne désirant que Dieu pour rémunérateur et pour témoin, indifférent sur les éloges ou le mépris de ses semblables, heureux par sa seule conscience, uniquement jaloux de sa propre estime, sincèrement persuadé qu'il n'est encore qu'un homme ordinaire, n'osant jamais regarder le devoir comme un sacrifice ni la vertu comme un mérite, et se sauvant toujours par sa modestie des périls d'une confiance téméraire, et du danger de se voir trop lui-même.

Premier caractère de la bonhomie, qu'il nous la rend intéressante et précieuse ! qu'elle acquiert de grandeur sous cet humble appareil ! Oh ! qu'elle est différente de cette vertu fastueuse, qui par l'orgueil se dédommage des privations qu'elle souffre ! de cette

vertu singulière qui tremble toujours de suivre une route commune, de cette vertu imposante qui semble défier hautement notre courage, de cette vertu théâtrale qui cesse avec le spectacle qui l'a produite, de cette vertu intéressée qu'on fait servir à la fortune ! Qu'elle est bien supérieure à ces efforts d'une âme vile qui ne recherche que la gloire, et non le plaisir de la vertu ! D'autant plus courageuse qu'elle aspire à n'être qu'elle-même, d'autant plus magnanime qu'elle ne se soutient que par sa propre force, d'autant plus étonnante qu'elle croît et s'enflamme dans le cours uniforme d'une vie inconnue, la bonhomie n'a pas besoin de grands événements ni de grands théâtres pour avoir droit à nos hommages. Elle tire de son propre fonds toute sa dignité : moins elle est brillante, plus elle est pure ; moins elle éblouit, et plus elle a d'éclat. Otez-lui de sa simplicité, elle perdra de sa grandeur. Non, ce n'est que chez les bonnes gens que l'on peut trouver le sublime de la vertu et l'héroïsme de l'âme humaine. Vous l'avez sous les yeux, Messieurs, cette bonhomie vénérable : jugez vous-mêmes si vos regards peuvent tomber sur un objet plus estimable. Contemplez nos deux humbles triomphateurs. Avec quelle candeur et quelle modestie ils ont reçu le prix de leur vertu ! Ils le regardent comme une grâce, et non comme un hommage. Qu'il y a de grandeur véritable dans cette joie naïve qui brille sur leur front ! Egalement éloignée de cette joie maligne qui triomphe ouvertement de l'humiliation d'un rival, ou de cette joie fausement modeste qui ne modère ses transports que pour acquérir plus d'éloges, celle de nos vainqueurs s'épanche sans ostentation, et se retient sans artifice. Parmi la pompe de cette fête et le bruit de nos acclamations, ils disent avec le Prophète : *Mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux ne se sont point élevés.* (Psal. CXXX, 1.) Ils n'ont pu encore revenir de leur surprise. A les voir si sereins, si tranquilles, ne dirait-on pas qu'il n'y a rien de personnel dans leur triomphe, ou qu'un instinct secret, dont l'amour-propre n'est pas complice, les avertit que le plus beau prix de la vertu, c'est la vertu elle-même ?

Fut-il jamais un spectacle plus digne de notre admiration ? D'une part, ce patriarche vertueux, qui, au milieu de son triomphe, fait contraster heureusement ses rides vénérables et les flétrissures de ses travaux antiques, avec l'ingénue franchise et la douce naïveté de l'innocence du premier âge ; de l'autre, une vierge respectable, dont toute la gloire, comme celle de la fille du roi, est au fond de son propre cœur : *Omnis gloria ejus filia regis ab intus* (Psal. XLIV, 14) ; plus occupée de sa vertu que de ses attraits, de son bonheur que de son mérite ; sachant se faire pardonner ainsi par ses ri-

vales l'honneur de leur avoir été préférée ; modeste sans le savoir et presque sans le vouloir, et remportant sur l'affectation une victoire qu'elle ignore.

Une vertu qui prétend si peu à notre admiration doit sans doute la fixer davantage. Moins elle brigue nos suffrages, plus elle les mérite. Aussi quels attraits purs et quel tableau touchant n'offre pas à une âme sensible la religieuse bonhomie ! Quel cœur peut refuser d'aimer le bon vieillard, qui, n'ayant, pour ainsi dire, plus de sens pour les plaisirs de la vie, conserve encore toute sa force pour la vertu ; la bonne fille que pare la pudeur timide, et qui fait servir au soutien de ses parents des mains chastes et laborieuses ; le bon père de famille qui n'inspire à ses enfants d'autre crainte que celle de Dieu, d'autre ambition que celle de bien faire ; la bonne mère dont le cœur se dilate et palpite en entr'ouvrant le berceau de son enfant, qui l'interroge avec inquiétude, prévient ses moindres besoins, et lui prodigue en l'embrassant les soins les plus pressés ; les bons époux qui chérissent le nœud sacré qui les unit, et s'aident mutuellement à porter le fardeau de la vie ; le bon pasteur qui, comme ceux des trois paroisses, ne cherche à dominer sur son peuple que par l'ascendant de ses exemples, qui soutient et encourage au travail vingt familles de laboureurs, partage leurs peines, sourit à leur joie, visite leurs chaumières, cultive leurs vertus, et passe enfin sa vie à consoler la veuve qui gémit d'être chargée d'enfants, ou le vieillard qui pleure de se voir seul ? Ah ! nous avons beau être endurcis par le plaisir et corrompus par un vain luxe, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'est point sur la terre de spectacle plus doux que celui de la bonhomie, qu'elle seule peut captiver les cœurs, qu'elle inspire plus d'intérêt que toutes ces qualités brillantes qui forment l'homme célèbre, qu'elle porte au fond de l'âme je ne sais quel attendrissement dont on ne saurait se défendre. O vous qui avez assisté à cette sainte cérémonie, dites-nous quels mouvements, quelles émotions délicieuses vous ont agités tour à tour ! L'inauguration de la bonhomie mêlée avec l'acte de religion le plus important et le plus auguste ; le pasteur qui se félicite et s'honore lui-même, en couronnant l'élite et l'ornement de son troupeau ; le trône de la vertu champêtre qui fait ici disparaître tous les autres rangs, et semble participer, en quelque sorte, à la sainteté de l'autel ; ces instruments guerriers, destinés à porter les alarmes, annonçant le triomphe de la timide et modeste sagesse ; cette décoration royale dont la pare un grand prince (47), et qui l'honorait sans doute, si la vertu pouvait briller d'un éclat étranger à elle-même... ah ! Messieurs, nos yeux mouillés de larmes ne pouvaient

(47) Mgr le comte d'Artois, à la sollicitude de M. le vicomte de Thianges, a envoyé deux cordons bleus qu'il a portés lui-même un jour chacun, et

dont on décore les couronnés le jour de la cérémonie.

(Note de la 1^{re} édit.)

se rassasier d'un spectacle si doux. Tous les cœurs, comme de concert, se sont ouverts à la bonhomie; nous nous sommes plu davantage avec nous-mêmes, parce que nous nous sommes trouvés meilleurs. Nos desirs nous ont mis à la place de ces deux obscurs mais respectables citoyens. Nous avons fait ensuite un retour sur nous-mêmes. Peut-être avons-nous rougi en secret, peut-être qu'aux pleurs de l'admiration ont succédé les pleurs du repentir; car, Messieurs, je n'ose vous supposer assez corrompus pour n'avoir pas été attendris, et il ne manquerait plus sans doute aux scandales de ce siècle que de nous voir sourire dédaigneusement à ces sublimes institutions.

Non, Messieurs, je le répète encore, il n'est point de caractère plus aimable, plus enchanteur que celui de la bonhomie. Où trouve-t-on un commerce plus sûr, des mœurs plus douces, des vertus plus vraies, des démonstrations plus sincères, des amitiés plus constantes? où peut-on voir tant de dureté pour soi et si peu pour les autres, tant de circonspection et si peu de réserve, tant de ménagements et si peu de contrainte, tant de complaisances et si peu de fadeurs, tant de prévenances et si peu de bassesses, tant de liberté et si peu de licence, tant de travail et si peu d'ambition, tant de tranquillité et si peu de froideur, enfin tant de rusticité dans les manières et si peu dans les sentiments?

Aussi, Messieurs, à qui sommes-nous d'abord tentés d'avoir recours dans nos adversités, dans certains moments de détresse où nous nous sentons le besoin de pleurer? Quel est alors notre meilleur ami, le plus cher confident de nos peines? Serait-ce donc ce brillant désœuvré qu'on appelle l'homme du jour, qui nous écouterait d'un air distrait, ou qui feindra de prendre à nos malheurs un intérêt qu'il ne donne qu'à ses intrigues? serait-ce encore ce barbare voluptueux qui se croit sensible et qui n'est que libertin, et pour qui la pitié n'est qu'un sentiment douloureux que son cœur repousse? serait-ce donc ce riche superbe qui n'a jamais pleuré, et dont l'âme est aussi froide que le métal dont il fait son dieu? serait-ce enfin ce philosophe, qui, pour toute consolation, ne nous offre que des maximes; qui n'éprouva jamais aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons, et qu'il faut toujours qu'il raisonne? Non, sans doute, mais tout nous porte alors, tout nous entraîne vers ce cœur droit et simple, vers ce bon homme dont l'âme pure s'ouvre si aisément aux tendres émotions de la pitié, qui sentira la moitié de nos peines, qui nous plaindra sincèrement et mêlera bientôt ses pleurs avec les nôtres. Ah! Messieurs, voilà le consolateur que cherche une âme affligée, et sur lequel elle aime à se pencher. L'homme titré l'embarrasse, l'homme riche l'importune, l'homme de plaisirs l'attriste, l'homme d'esprit la fatigue, le seul bon homme la touche et la soulage.

L'homme d'esprit! qu'ai-je donc dit, Messieurs! et serais-je assez téméraire pour m'élever ici contre l'idole de ce siècle? Oui, je veux le dire en passant, l'esprit, ce sot esprit, n'a pas sans doute tous les charmes qu'on lui suppose. Cruel, il sacrifie à un bon mot la réputation du prochain, à l'éclat d'une pensée les intérêts de la justice; turbulent, il n'amuse pas, il étourdit; superficiel, il ne pense pas, il déclame; présomptueux, il ne gagne point les cœurs, il les indigne; aride, il n'aime pas, il veut plaire; frivole, il n'éclaire pas, il éblouit; inquiet, bizarre, impérieux, sensible à l'exces, ennemi même de la vertu, il est moins l'ornement que le fléau de l'univers.

Ah! laissons donc ces beaux esprits, ces intrigants et ces flatteurs, tous ces vils courtisans et ces hommes frivoles que nous appelons si fausement hommes aimables: il ne nous faut que de bonnes gens, des hommes droits qui ne connaissent que de nom la calomnie et le mensonge, des hommes toujours ouverts à la douce confiance, à la tendre amitié; des hommes désintéressés qui ne briguent ni les faveurs ni la fortune, ni les éloges de la renommée; des hommes compatissants qui s'approprient la cause de tous les malheureux; des hommes francs et sincères qui ne cherchent jamais à deviner personne, ni à se contrefaire eux-mêmes; des hommes indulgents qui n'aperçoivent que leurs défauts, et qui pardonnent aisément les faiblesses d'autrui; des hommes enfin qui puissent dire avec l'Apôtre: *Nous ne faisons tort à personne, nous ne corrompons personne, nous ne tendons de pièges à personne*: « *Neminem læsimus, neminem corruptimus, neminem circumvenimus.* » (II Cor., VII, 2.) Alors, Messieurs, nous ne marcherions plus parmi nos frères comme parmi nos ennemis, nous ne serions plus en garde contre les surprises de la fraude ou les attentats de la cupidité, nous ne vivrions plus avec nos voisins comme avec des étrangers ou des inconnus, nous n'aurions plus à craindre que le même homme qui nous étouffe de caresses ne nous plonge le poignard dans le sein. Alors notre habitation, pour parler avec Jérémie, ne serait plus au milieu de l'imposture: *Habitatio tua in medio doli* (Jerem., IX, 6); une nuit impénétrable n'envelopperait plus tous les cœurs, le ciel descendrait sur la terre; et chaque particulier, heureux du bonheur de tous, conlerait dans les bras de l'aimable confiance les jours de son pèlerinage.

Et c'est ici qu'il faut confondre une autre erreur qui nous abuse. Nous ne voyons tout au plus dans les bonnes gens que l'exemption du vice; ils ne sont à nos yeux que des êtres vulgaires et inutiles, placés sur la terre sans autre dessein, ce semble, que celui de faire nombre. Cet homme obscur, qui n'a que de la vertu, nous paraît une plante stérile qu'il faut arracher du milieu de la moisson; nous lui demandons à chaque instant quelle est sa tâche, et pourquoi il

occupe ici-bas une place ? et, par un étrange abus d'idées et de mots, nous disons froidement de lui : *C'est un bon homme.*

C'est un bon homme ! Oui, sans doute, et voilà sa gloire, et c'est par là qu'il est utile. Lui seul est vraiment l'enfant de l'État. Les guerriers le défendent contre les étrangers, les bonnes gens le défendent contre lui-même ; les magistrats lui donnent des lois, souvent inutiles, toujours imparfaites ; les bonnes gens ont une législation plus efficace et plus sûre, la droiture de leur conscience : les grands sont la décoration de l'État ; les bonnes gens, ceux surtout que nous avons en vue, en sont le fondement et la base. C'est parmi les bons habitants de la campagne que sont les vrais trésors de la patrie. Le trône est assis sur les chaumières, et il ne faut à l'État que des bras et des vertus.

C'est un bon homme ! Ah, Messieurs, vous dites plus vrai que vous ne pensez ; c'est-à-dire que c'est un homme de bien, un homme dont tous les jours sont pleins, dans qui l'intérêt privé cède toujours à l'intérêt public, un homme scrupuleux sur le choix des moyens, étranger à toutes les intrigues, regardant comme perdus tous les instants qu'il ne consacre pas à la vertu ; c'est un homme qui seconde ici-bas les vues sublimes de la Providence. Et qui de vous vous pourrait les ignorer ? Elle semble ne nous avoir mis sur la terre que pour être de bonnes gens. Le Créateur, en nous formant, exigea de nous plus de devoirs que de connaissances, plus de mœurs que de talents, plus de vertus que de spéculations. Consoler l'affligé, soulager l'indigent, servir son prince, se dévouer à sa patrie, chercher plus à perfectionner son cœur que son esprit, s'appliquer davantage à des œuvres communes qu'à des études transcendantes ; vivre plus pour aimer Dieu que pour le définir, pour le servir que pour le comprendre, pour obéir à ses préceptes que pour sonder ses desseins ; en un mot, être plus serviteur fidèle, plus homme de bien que conquérant redoutable ou dissertateur inutile, plus chrétien compatissant que chrétien philosophe : tels sont nos vrais devoirs dans l'ordre de la Providence, et c'est le seul bon homme qui les connaît et les remplit.

C'est un bon homme ! Mais quel est donc celui qui prononce ce mot dédaigneux ? C'est ce riche insensible qui dévore dans un seul repas de quoi nourrir vingt familles qui manquent de pain ; c'est ce politique absurde qui disserte éloquentement sur la population, et ne songe pas à nourrir ceux qui vivent ; c'est cet avaro insatiable, tranquille spectateur des misères publiques, dont les coffres sont autant de gouffres où tout s'engloutit et d'où jamais rien ne sort ; c'est cet homme en place qui fait entrer dans le cortège de sa dignité le

nombre de ses dettes ; c'est enfin ce savant aride qui croit suppléer à l'indigence de ses vertus par le luxe de ses paroles.

C'est un bon homme ! Mais quoi ! croyez-vous donc que la bonhomie soit si commune ? et si vous êtes si vivement touchés des choses rares, combien devez-vous admirer la vertu simple et naïve ! Ce ne sont pas les qualités brillantes qui sont rares, mais les vertus modestes et utiles. Et que pensez-vous qu'étaient ces illustres Romains dont nous révérons la mémoire, ces âmes grandes, ces âmes étonnantes, qu'à peine nous croyons humaines ? C'étaient des âmes bonnes. Hommes sottement vains ! vous cherchez des distinctions, vous redoutez comme un opprobre d'être confondus dans la foule ; je le vois, vous voulez être singuliers : eh bien ! ayez des mœurs irréprochables, une probité à toute épreuve ; à coup sûr vous le serez. Non, les bonnes mœurs ne sont pas le partage du stupide vulgaire. Ce n'est pas l'esprit ni la valeur, mais la sagesse, la probité sans tache, qui distinguent un petit nombre de mortels privilégiés ; et vous trouveriez plus difficilement un citoyen honnête, une âme droite, un bon homme enfin, qu'un guerrier valeureux ou un élégant écrivain.

C'est un bon homme ! Ah ! malheur à celui qui serait assez vil pour rougir de ce nom ! O bonnes gens, venez apprendre ici à vous honorer de cette dénomination glorieuse ; soyez saintement fiers de votre vertu. Vos noms ne seront point inscrits dans les annales de la grandeur, ni dans les fastes des dévastateurs du monde ; une plus noble destination vous est réservée, suivez cette tradition respectable de bonnes gens, de bons Français qui sont vos vrais aïeux, et dont vous partagez la gloire. C'est à eux que vous appartenez ; et, sans remonter plus haut, voyez ces bons frères d'armes, ces braves chevaliers, l'ornement de leur siècle et l'orgueil de la nation, fiers comme l'aigle et simples comme la colombe, guerriers par goût, citoyens par devoir, joignant à un fanatisme héroïque de bravoure le saint enthousiasme de l'honneur et de la vertu ; voyez ce prince adorable, ce dieu de son peuple, que nous n'appelons plus maintenant le grand, mais le *bon Henri* ; voyez ce pontife pieux et sensible, qui se plaisait tant dans les chaumières, qui pleura si souvent avec la veuve et l'orphelin, ce pasteur vénérable, que ses ouailles appelaient le *bon archevêque* (50) ; ce tendre ami des hommes, dont la bouche distillait le lait et le miel, et qui s'honorait bien plus par sa candeur aimable et sa naïve simplicité que par l'élévation de ses pensées. Mais quoi ! aurions-nous donc oublié que la bonhomie est aujourd'hui sur le trône des Bourbons ? Non, sans doute, et tant de fois vous l'avez répété à vos enfants ; si souvent vous leur avez dit qu'ils allaient être heureux sous le

(50) C'est ainsi qu'on appelait l'immortel Fénelon, et ce titre valait bien à ses yeux celui de duc de Cambrai et de prince du Saint Empire.

meilleur des princes; cent fois vous les avez entretenus de la révolution qui se prépare dans les mœurs; vous les avez conduits aux pieds de son image auguste (51), et là, les yeux fixés sur un objet si cher : Le voilà ce bon roi, vous êtes-vous écriés; voilà ce jeune monarque dont le cœur est si droit, les manières si vraies, et les vertus si simples. Jurons ici de vivre et de mourir bons Français, et qu'il soit à jamais gravé dans nos cœurs, un prince qui, par l'effigie sacrée dont il daigne honorer cette fête, semble, pour ainsi dire, briguer le titre que nous portons, et demander parmi nous une place.

C'est un bon homme ! Oh ! que les auteurs sacrés avaient une idée bien différente de ce nom respectable ! Voyez tous ces héros de la bonhomie que consacrent les livres saints, cette foule de patriarches, de rois pasteurs, qui illustrèrent la nation sainte ; ce religieux Tobie, que l'Écriture appelle un homme bon, *viri boni* (*Tob.*, VII, 7), ce grand prêtre Onias, qu'elle ne nous présente encore que comme un homme bon, *virum bonum* (*II Machab.*, XV, 12); ce pacifique Solomon, qui, de toutes ses qualités brillantes ne relève que celle d'avoir reçu une âme bonne, *animam bonam* (*Sap.*, VIII, 12), et ce bon prêtre Zacharie qui vivait avec son épouse dans l'union la plus parfaite, *sine querela* (*Luc.*, I, 6); et ce Nathanaël, ce vrai Israélite dans lequel il n'y avait point de fraude, *in quo dolus non est* (*Joan.*, I, 47); et s'il m'était permis de le dire ici, le Sauveur du monde lui-même, ce charitable Samaritain, toujours entouré de pauvres, d'infirmes et d'enfants, que ses disciples appelaient avec complaisance un maître bon, *Magister bone*. (*Luc.*, XVIII, 18.) Nom précieux et auguste, qu'il soit désormais le plus beau et le plus cher de tous les noms ! qu'il efface à nos yeux et les titres d'une grandeur factice qui n'a que des ancêtres, et ceux d'une gloire barbare qui ne suppose que des meurtres; qu'il nous élève au-dessus de nous mêmes; qu'il nous imprime un saint respect, toutes les fois surtout qu'en invoquant notre Dieu nous oublions, pour ainsi dire, et sa grandeur et sa puissance, sa majesté et son tonnerre, pour ne lui donner que le nom de bon.

C'est un bon homme ! O vous tous qui lui prodiguez sans mesure vos mépris et vos dédains, venez ici vous prosterner devant ce généreux mortel; et vous surtout, génies superbes, qui vous croyez si nécessaires au bonheur des humains, venez baiser avec respect la trace de ses pas. Savez-vous bien quel est l'objet que votre orgueil dédaigne ? Osons-ici vous comparer ensemble. Vous raisonnez sur l'esprit des lois, le bon homme les suit; vous faites des analyses savantes sur le cœur humain, le bon homme agrandit et épure celui de ses enfants; vous prêchez la vertu, il la pratique; vous donnez

des leçons, et lui des exemples; vous cultivez la morale comme un amusement, et lui comme un devoir. Disons tout en un mot, le bon homme est un sage, et vous n'êtes qu'un philosophe.

A Dieu ne plaise que je veuille affaiblir ici le respect que nous devons à ces hommes célèbres dont les talents et les lumières honorent la patrie ! Mais je regrette avec amertume ces jours de nos bons aïeux que nous appelons barbares, où l'on n'avait point encore abusé de l'esprit pour se corrompre; ce règne de la simplicité, où l'on voyait si peu de talents agréables et tant de vertus utiles. Mais je m'élève uniquement contre ces hommes frivoles qui ne trouvent rien de grand que ce qui brille, contre ces stériles penseurs qui ne veulent qu'embellir leur imagination et garder leurs vices, contre ces écrivains oisifs qui envahissent sans pudeur les honneurs dus à la vertu active, contre ces prétendus réformateurs du monde qui savent tout au plus discourir avec art, et qui vivent sans règle; mais je soutiens que les plus beaux efforts de l'éloquence et du génie sont effacés par la seule journée de ce vertueux laboureur, qui ne fait pas de livres, mais qui donne de bons citoyens à l'État et de bons chrétiens à l'Eglise; mais je proscriis avec indignation cette triste philosophie qui rétrécit les âmes, tarit la source de la sensibilité, et met dans les actions la même sécheresse que dans les écrits; mais j'avance hardiment, et je répéterai sans cesse, et je prêcherai sur les toits que tous leurs ouvrages, tous leurs succès, toutes leurs couronnes ensemble ne valent pas celle du bon homme.

Couronne précieuse, acquise sans bassesse, obtenue sans intrigues, dont tous les concurrents ont été frères et amis; d'autant plus respectable que nos deux héros ne la doivent qu'à leur sagesse; d'autant plus chère qu'elle n'humilie personne, et que, pour la mériter, ils n'ont éprouvé ni les inquiétudes de la rivalité, ni les tristes anxietés d'une vanité misérable : de combien de vertus ne sera-t-elle pas la source ? Déjà les pères attendris la montrent à leurs enfants; déjà les jeunes cœurs palpitent à sa vue et brûlent de l'obtenir un jour; déjà des familles entières promettent en ce moment de se rendre dignes de leur chef par une vie sans reproche; déjà des vierges chastes ne désirent plus d'autre parure, n'ambitionnent plus d'autre dot que celle de l'honneur sans tache; les instructions domestiques ne sont plus que des leçons de probité et d'innocence, et la vertu d'un seul va devenir la vertu de tous.

O mes frères, quel noble transport anime tous les cœurs ! quel feu sacré s'allume ! Le prix de la vertu s'embellit chaque année. L'airain (52), trop souvent destiné à immortaliser les conquérants et les batailles,

(51) Le roi et la reine avaient envoyé leurs portraits à M. Elie de Beaumont pour ajouter à l'éclat de la fête, et prouver en même temps la protection

spéciale que LL. MM. accordaient à cette louable institution.

(52) On avait fait graver des médailles ou étaient

sert maintenant à consacrer le nom obscur du citoyen paisible et les humbles vertus des chaumières. La grandeur vient s'honorer elle-même, en prenant part au triomphe de la sagesse humaine. Une ligue nouvelle se forme; tous les gens de bien se rassemblent ou se répondent de loin; tous les *hommes de bonne volonté* se donnent la main et s'unissent pour la paix de la terre. La respectable association des trois paroisses (53) s'accroît et s'étend chaque jour, tous aspirent à l'honneur de lui appartenir. Les lieux fortunés de Canon et de Salenci (54) deviennent aussi précieux à la France que chers à la vertu. Quoi! serait-il vrai, ô mes concitoyens, que tous les hommes vont devenir frères? ne serions-nous donc plus qu'un peuple d'amis? la douce égalité va-t-elle donc renaître? Quoi! n'est-il donc plus de dignité réelle que celle des mœurs, d'autre noblesse que celle de la vertu? Rang, titres, naissance, ne seriez-vous donc plus que de vains noms sans la bonhomie? Ah! sans doute un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas loin, où le respect ne sera plus que pour les vertus utiles, où l'on saura répandre l'infamie sur les grandes injustices, où l'homme qui n'est que riche sera dédaigné; où l'on ne connaîtra plus de titre sans travail, plus de dignité sans bienfait; où la candeur et l'innocence effaceront les agréments, et où l'on rougira de distinguer l'homme d'honneur avec le bon homme. O révolution! ô bonheur! ne seriez-vous donc que le rêve sublime d'un homme de bien? J'aime du moins à m'en entretenir; j'aime à croire que ces fêtes des mœurs vont opérer dans ma patrie une régénération universelle, et que ces contrées deviendront comme le foyer où viendra s'allumer la sainte flamme de la bonhomie. Soyez donc à jamais béni, généreux citoyen, digne instituteur de cette auguste solennité; vous que je puis appeler ici, avec le Prophète, *le père des orphelins et le juge des veuves*: « *Patris orphanorum et iudicis viduarum.* » (Psal. LXVIII, 6.) Je vous rends grâce au nom de la patrie, au nom de la religion. J'oublie ici vos titres littéraires et ces causes célèbres où le feu du génie sait si bien se confondre avec celui du patriotisme; ils sont inutiles pour votre gloire. Je ne veux voir ici que le patron, le rémunérateur de la bonhomie; et je ne sais en ce moment qui mérite plus mon admiration ou celui qui donne ici la couronne, ou ceux qui la reçoivent.

Qu'il me soit permis, en finissant, de me conjurer avec vous, bon vieillard, du grand exemple de vertu que vous donnez à ces contrées. Père tendre, époux fidèle, voisin officieux, citoyen paisible, et plus que tout cela ensemble, chrétien édifiant et modeste,

fut-il jamais une couronne plus méritée que celle que vous a décernée la voix publique? Aussi, votre grandeur survivra à toute cette pompe momentanée. En vous dépouillant de l'écharpe brillante qui vous décore, il vous en reste une plus brillante encore, je veux dire cette étoile dont parle l'Esprit-Saint, et qui est le vêtement du sage : *Stola gloriæ vestiet illum.* (Eccli., XV, 5.) Oui, désormais vous allez être un objet cher et respectable à tous vos concitoyens. O que les instructions que vous donnerez maintenant à vos enfants seront énergiques et éloquentes! que votre qualité de père va devenir grande à leurs yeux! Avec quelle sainte confiance pourrez-vous leur dire : Craignez de devenir indignes de ma couronne! Quelles vives secousses, quelles impressions durables d'intégrité et de vertu ne gravera pas dans ces âmes encore flexibles le triomphe de leur père! Puissent-ils marcher sur vos traces! puisse toute votre génération devenir, comme vous, la bénédiction et l'exemple de ce pays, et mériter ainsi d'être couronnée à perpétuité : *et in perpetuum coronata triumphat!* (Sap., IV, 2.)

Pour vous, bonne fille, que la mémoire de ce jour ne s'efface jamais de votre esprit. Que ce diadème de fleurs soit pour vous un engagement solennel de vous dévouer de plus en plus à la vertu. Suspendez cette couronne dans la maison paternelle; et si jamais, ô ma sœur, le vice voulait s'emparer de votre âme, un seul regard jeté sur le prix de votre innocence vous suffira pour la conserver; à chaque instant vous verrez s'accomplir cet oracle de l'Esprit-Saint : *Une couronne précieuse vous protégera* : « *Corona inclyta proteget te.* » (Prov., IV, 9.) Bientôt elle va se faner, son éclat ne doit durer qu'un jour; mais il vous reste des fleurs plus durables, que le temps ne saurait flétrir. *Mes fleurs véritables*, pouvez-vous dire avec le Sage, *ce sont les fruits de mon honneur, de ma virginité inaltérable* : « *Flores mei fructus honoris et honestatis* » (Eccli., XXIV, 23); c'est ce travail infatigable, cette réputation de douceur et de sagesse que l'envie la plus maligne a été forcée de respecter; c'est surtout cette mère infirme à qui j'ai prodigué mes soins les plus assidus et les plus tendres : voilà vos titres, ma chère sœur, voilà ces fleurs que vous avez ambitionnées : cultivez-les sans cesse. Demandez souvent à Dieu la rosée de sa grâce; que le souffle impur de l'aquilon et du midi n'en ternisse jamais l'éclat, qu'elles répandent partout l'odeur suave de leurs parfums. Puissiez-vous les conserver toujours, ces fleurs pures et fraîches, telles que nous les admirons en vous, et que l'Époux céleste s'en serve un jour lui-même

représentés les divers attributs de la bonhomie, relatifs à chaque âge, avec les noms des couronnés. ils étaient obligés de les porter le reste de leur vie comme une marque d'honneur.

(53) Canon, Vieux-Fumé et Mézidon, paroisses voisines; l'on choisissait dans ces trois paroisses

indifféremment et à la pluralité des voix les personnes qui devaient être couronnées.

(54) Salenci, village près de Noyon, est célèbre par une fête dite de la Rosière dont on attribue l'institution à saint Médard, évêque de Noyon au vi^e siècle. Cette fête a subsisté jusqu'à nos jours.

pour vous dire, comme celui des *Cantiques* : *Venez, vous serez couronnée* : « *Veni, coronaberis !* (Cant., IV, 8.) »

Que je m'applaudirais, bons habitants de ces contrées, si j'avais pu vous convaincre que votre état est du moins le plus près du bonheur, s'il n'y conduit pas toujours ; que la vie frugale, l'innocence et la paix de l'âme sont la source des vrais plaisirs ; qu'un *morceau de pain sec avec la joie*, selon l'expression de l'Écriture, est meilleur que cette maison où se célèbrent tant de bruyants festins : « *Melior est buccella siccacum gaudio, quam domus plena victimis cum jurgio* (Prov., XVII, 1) ; » qu'avec plus de richesses vous auriez plus d'inquiétude, et qu'enfin tous les soucis de la fortune et de l'ambition font encore répandre plus de larmes et de sueurs que les travaux de la campagne !

Mais surtout qu'il serait consolant pour notre ministère, si nous vous voyions pénétrés du véritable esprit de cette fête, si vous étiez bien convaincus qu'elle n'est point

destinée à vos amusements, mais à votre instruction ; qu'elle est faite pour vous édifier, et non pour vous distraire ; que toute cette pompe n'est que pour Dieu et pour la vertu ; que tout autre motif la rendrait vile et méprisable ! O que nos cœurs seraient attristés, si cette sainte solennité, qui doit être le triomphe de la sagesse et le tourment du vice, devenait elle-même par une fatalité déplorable, un profane délassement, un vain spectacle, et peut-être, hélas ! la source de nos scandales ! Mais non, nous espérons de vous de meilleures choses, puis-je vous dire avec saint Paul. (Hebr., VI, 9.) Nous avons cette douce confiance, que vous vous efforcerez de plus en plus de vous rendre dignes du nom que vous portez ; qu'il y aura désormais entre Canon et Salenci une sainte rivalité de mœurs et de vertus, et que vos noms, après avoir été écrits sur la terre dans les registres de la bonhomie, le seront aussi dans le grand livre de l'éternité.

MYSTERES.

SERMON I.

POUR LA FÊTE DE NOËL.

Eecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus (Luc., II, 10.)

Je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le monde un grand sujet de joie : c'est qu'il vous est né aujourd'hui un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

Elle est donc enfin arrivée, cette époque suprême, terme et principe de toutes les époques ; elle est remplie la magnifique attente qui tenait l'univers dans un respectueux silence, ou, pour parler avec l'Apôtre (Rom., VIII, 22), toutes les créatures dans une espèce d'enfantement. Nous touchons à ce moment auguste et solennel, auquel devaient se rapporter non-seulement tous les siècles qui l'ont précédé, mais encore tous les siècles qui devaient suivre ; à ce moment qui devait tout commencer et tout finir ; à ce moment, dirai-je, qui devait renfermer en lui toute l'éternité. Enfin le messager céleste a rempli sa mission, l'humble servante du Seigneur a donné son consentement, *fiat* ; et à cette parole, mille fois féconde que celle de la création, l'univers sort du chaos une seconde fois, les cieux s'abaissent pour pleuvoir le Juste, la terre s'ouvre pour enfanter son Sauveur. La voilà donc cette grande révolution qui préparait, dès le commencement, l'élévation ou la chute des monarchies, cette mémorable consommation de toutes les vicissitudes de l'histoire du monde ; ce jour qu'Abraham

désirait de voir, et qu'appelaient tous les justes par leurs soupirs et par leurs larmes. il approche enfin cet heureux avènement du Désiré des nations, qui unit les prophètes avec l'Évangile, les figures avec la vérité ; qui remplace la lettre par l'esprit, la loi par la justice, et qui, égalant encore la grandeur des objets par la grandeur des grâces, nous fait douter s'il est plus digne encore de ravir l'admiration de notre esprit, que d'épuiser les sentiments et de combler la joie de tous les cœurs ; *Evangelizo vobis gaudium magnum.*

Lève-toi donc, Jérusalem, revêts-toi de ta force, et prends les ornements de ta gloire. O mon peuple ! consolez-vous ; ne songez plus aux choses passées, Dieu en a fait de nouvelles. Et vous, ministres du sanctuaire, qui évangélisez Sion, montez sur les hautes montagnes, et criez à pleine voix à toutes les villes de Juda : Voici que votre Dieu arrive. Dites-le à tous les peuples dont il est l'espérance, à tous les siècles dont il est la gloire, à toute la nature dont il est le bien commun et le besoin suprême ; annoncez partout la grande nouvelle : grande pour le ciel, dont les portes s'ouvrent ; grande pour les enfers, dont les abîmes se ferment ; grande pour la terre, où vont régner la paix et le bonheur ; grande pour l'homme, dont la rédemption approche ; grande pour les anges qui s'associent de nouveaux compagnons ; dirons-nous grande pour Dieu même, qui acquiert en cette heureuse nuit le seul titre qui pouvait lui manquer, le titre de

Sauveur du monde, et le seul bien qui lui pût arriver, celui d'en faire aux hommes sans bornes et sans mesure : *Gaudium magnum, quia natus est vobis hodie Salvator.*

Et nous, mes frères, accourons à Bethléem ; allons y reconnaître l'enfant qui nous est né, le nouveau maître qui nous est donné ; allons entendre les leçons de cet Ange du grand conseil, magnifique abrégé de toutes les merveilles du Très-Haut. Mais quel spectacle s'offre ici ? Le silence, la nuit, la pauvreté, les pleurs et toutes les misères de la faible nature ! Quoi ! est-ce donc ici le grand Dieu que j'adore, l'oracle que je dois suivre, et le nouveau législateur que l'univers attend ? Chrétiens, n'en soyez pas surpris, et gardez-vous de rougir pour votre maître. Quand Moïse donna sa loi, il se montra, du haut de la montagne redoutable, tout rayonnant de gloire et de lumière, et la foudre imposante, bien plus encore que sa voix, parut dicter ses nouveaux oracles : c'est qu'il n'était qu'un faible organe, et qu'il fallait, par cet éclat sensible, soutenir son infirmité. Le roi Messie vient promulguer la sienne, et tout est bas et obscur autour de lui : une mesure est son palais, une crèche est son trône, de pauvres langes sont sa pourpre, des larmes et des soupirs ses armes et sa puissance. C'est que plus il est fort et divin au dedans, moins il devait chercher à paraître au dehors. Ministre extérieur d'une loi extérieure, il fallait que Moïse parlât aux yeux et frappât les sens ; auteur d'une législation toute spirituelle, il faut donc que Jésus-Christ ne s'adresse qu'au cœur. Quelle gloire, Chrétiens ! combien il est donc sublime dans son auguste obscurité ? Et quel tableau plus ravissant pour une âme élevée, que d'admirer ici comment cette vile mesure va devenir l'école publique de la Grâce et de Rome ; comment le silence de cet enfant va dire plus de choses que tous les sages à la fois n'en ont pu même soupçonner ; comment enfin de cette crèche ignominieuse est annoncée, non la loi, comme sous Moïse, figure morte et lettre inanimée, mais la grâce et la vérité, mais cet esprit répandu dans les âmes, qui est tout à la fois le législateur qui prononce et le maître intérieur qui instruit : *Gratia et veritas per Jesum Christum.* (Joan., I, 17.)

Mais qui nous expliquera ce rapprochement ineffable du ciel et de la terre, de la crèche d'un enfant et du trône de l'Eternel ? Comment marcher sans s'égarer entre ces deux abîmes, l'un de grandeur, et l'autre de bassesse ? Quoi ! celui qui a fait le temps, et qui naît dans le temps ; l'impassible devenu mortel ; celui qui a la lumière pour vêtement, enveloppé dans les langes de la faiblesse, et le même qui a placé son trône dans le soleil, couché dans une vile crèche ? quel spectacle ! Le ciel a bien été assez puissant pour le donner, le sera-t-il assez pour nous ôter l'étonnement et la surprise qu'il inspire ? Non, sans doute, et voilà sa gloire suprême. C'est le charme de notre faiblesse de nous sentir accablés sous le poids

d'un tel mystère, et, bien loin que notre insuffisance nous trouble ici et nous confonde, nous nous réjouissons encore de ne pouvoir comprendre un ouvrage si haut. Mais est-il bien vrai que tout ne soit ici qu'abîme et profondeur ? est-il vrai que tout y soit scandale pour la raison, et que la foi n'y trouve rien qui la soutienne ? Gardons-nous de le croire. Si, d'un côté ses bassesses nous étonnent, de l'autre ses grandeurs nous ravissent ; que dis-je ? nous fondons ses grandeurs sur ses bassesses mêmes. Bien loin de les dissimuler, nous en ferons le sujet de notre triomphe. C'est ici que nous nous vanterons avec Tertullien de mépriser la honte et d'être saintement hardis par cela même que notre maître paraît plus faible et plus infirme. Non-seulement nous le reconnaitrons malgré cet état ; mais c'est à cet état même que nous le reconnaitrons. Dieu se montrera tout entier dans cette étable abandonnée, où à peine nous voyons un homme. Nous baisserons ses langes vénérables, nous toucherons avec un saint respect la paille même qui lui sert de lit ; et plus il sera vil aux yeux de l'orgueil, plus il paraîtra grand aux yeux de la vertu.

Chrétiens, c'est donc à ce Dieu abaissé que nous appelons aujourd'hui et le fidèle pour lui montrer son Sauveur, *Salvator*, et l'incrédule pour lui faire admirer le Christ et le Seigneur, *Christus Dominus*. C'est dans l'infirmité de sa chair et dans la bassesse de sa servitude, c'est dans le scandale de son incarnation, c'est dans la folie de la crèche que nous l'admirons ; non moins grand par ses bienfaits que par ses victoires, humanisant ses perfections et divinisant ses anéantissements ; d'autant plus Sauveur qu'il est Dieu ; et, si j'ose dire, d'autant plus Dieu qu'il est Sauveur ; faisant dans sa glorieuse naissance tout pour nous, ainsi que tout pour lui : tout pour nous, et soutenant nos faiblesses par les siennes ; tout pour lui, et ne montrant jamais plus ses adorables perfections qu'en les cachant sous le voile de l'enfance : tout pour nous, en nous enrichissant d'autant plus qu'il s'appauvrit davantage ; tout pour lui, et subjuguant le monde en étant le rebut du monde : tout pour nous, en nous rendant nos devoirs plus faciles et plus doux, et tout pour lui en rendant ses droits plus sacrés et ses lois plus inviolables : tout pour nous en se dépouillant de sa majesté pour encourager notre bassesse ; et tout pour lui, qui va régner d'autant plus sûrement, qu'il ne saura pas même où naître : enfin tout pour nous, qui ne pouvons rien désirer de plus heureux ; et tout pour lui, qui ne pouvait rien faire de plus grand : *Salvator qui erit Christus Dominus.*

Tels sont les deux rapports, aussi sacrés que doux, sous lesquels nous allons vous offrir le grand mystère de la crèche ; mystère de salut et de grâce, mystère de gloire et de triomphe ; double chef-d'œuvre de puissance et d'amour, double sujet d'admiration et de reconnaissance, double spectacle aussi digne du Créateur qu'infiniment salutaire à la créature ; et, pour vous tracer en deux

mots le plan de ce discours, double prodige où tout répond parfaitement et aux besoins de l'homme et à la majesté de Dieu : *Salvator qui erit Christus Dominus*.

Verbe divin, source éternelle de toutes les vertus comme de toutes les lumières, vous qui produisez la parole intérieure de l'homme, parce que vous êtes la parole du Père et sa pensée substantielle, purifiez ma langue, échauffez mon cœur du même feu dont furent embrasés vos précurseurs et vos prophètes. Ils ont rempli leur auguste mission; mais où finit leur ministère, le nôtre commence. Donnez-nous donc de célébrer votre venue avec autant de force qu'ils en avaient à la prédire, afin que votre avènement ne soit pas moins auguste et saint dans nos discours, que votre attente fut magnifiquement prédite dans leurs oracles. Faites qu'en ce saint jour tout soit sublime et grand, nos sentiments comme vos bienfaits, nos pensées comme vos victoires : nous vous le demandons par l'entremise de cette Vierge auguste qui, proclamée aujourd'hui la plus grande des femmes, peut seule nous aider à parler dignement du plus grand des mystères. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, mes frères, ne peut agir que pour lui-même, et sa gloire est nécessairement sa fin dernière et son unique terme. Notre bonheur peut bien être une suite de sa volonté bienfaisante, ce n'en peut être l'objet premier. Et de même que l'homme ne serait plus homme en quelque sorte, s'il lui était permis d'être tout entier à lui-même; Dieu ne serait plus Dieu, s'il cessait de tout faire pour sa propre grandeur. Or en quoi cette grandeur peut-elle consister à notre égard, sinon à être plus connu, plus aimé et plus glorifié? Chose admirable! c'est par le scandale du Verbe fait chair que Dieu opère ses grands desseins : il se rend visible, et par là il se fait connaître davantage; il s'abaisse, et par là il se fait aimer davantage; il s'affaiblit en apparence, et par là il se fait glorifier davantage. Hautes et importantes vérités, puissions-nous vous les faire entendre, et vous montrer comment l'incarnation répond parfaitement à la grandeur et à la majesté de Dieu.

Il se rend visible, et par là il se fait connaître davantage. Et ici qui nous dira dans quel délire était plongé l'esprit humain avant l'Incarnation? Dieu était au milieu du monde, et le monde ne le connaissait pas. Cette première vérité, sans laquelle il n'existe aucune vérité, n'était plus qu'un triste problème. La plupart des sophistes avaient, il est vrai, remonté à une première cause, mais combien de bizarres erreurs en défiguraient la nature? quelles grossières ignorances sur son éternité, sur sa sainteté, sa providence et sa justice? Se perdre vaguement dans des stériles contemplations, philosopher sur la marche du monde, sur le mouvement des cieux et la génération des êtres, c'était le seul effort que pouvait faire la raison. Que

dis-je? le plus bel ouvrage de Dieu avait été le premier piège pour tomber dans l'idolâtrie, et le soleil, que l'Ecriture appelle l'instrument admirable du Très-Haut (*Eccli. XLIII, 2*), n'était, pour la plupart des hommes, qu'un voile magnifique qui le cachait en le montrant. Plus éclairés que la gentilité, les Juifs ne donnaient point dans ces erreurs monstrueuses, et Dieu, dit le prophète (*Psal. LXXV, 2*), était connu dans la Judée. Je le vois, il est vrai, chanté avec magnificence par David, loué avec grandeur par Moïse, et dépeint par tous les prophètes en ces traits sublimes que l'homme seul n'a pu trouver. Mais que pouvaient au fond ces descriptions pompeuses? c'était peindre Dieu bien plus encore que le définir. O homme! il en est temps ouvrez les yeux à la lumière. C'est au jour du Messie qu'elle doit apparaître; c'est lui qui doit montrer ce Dieu caché, dont les suprêmes attributs échappaient à nos faibles yeux. Inconnu dans le temple de l'univers, il va se découvrir dans l'étable de Bethléem, et ce que les hommes n'ont pu voir à la lueur des astres, ils le contempleront au milieu de l'obscurité dont la crèche est environnée : c'est elle qui, bien plus encore que les cieux, doit raconter sa gloire; c'est elle qui sera le miroir où nous pouvons, comme parle l'Apôtre (*II Cor., III, 18*), contempler la gloire du Seigneur à face découverte; elle nous fera toucher la lumière impalpable, qui, en montrant le Fils, nous montrera le Père, et qui, plus éloquente que le firmament, plus magnifique que les prophètes, révélera au monde ces ineffables perfections que le gentil ne connaissait pas, et que le Juif ne voyait qu'à travers des ombres.

Et d'abord par là nous est manifestée pleinement sa puissance; et quelle puissance! la plus grande, la plus étonnante qui fut jamais; car qu'est ce donc que la terre et le ciel, et les hommes et les anges auprès d'un Homme-Dieu? Jusque-là le Créateur n'avait fait que se jouer dans ses ouvrages; d'un mot il avait fécondé le néant, d'un seul vouloir il avait formé le monde, d'un souffle il avait allumé les flambeaux éclatants du jour et de la nuit, d'un regard il faisait fondre les montagnes, d'un signe il ébranlait les colonnes du ciel, et d'un seul mouvement de son indignation il effaçait, comme de la poussière, les plus fameux empires avec toute leur gloire. Nobles et grandes figures suggérées par l'Esprit-Saint lui-même, vous n'êtes plus dignes de lui. Un nouveau miracle s'annonce, devant lequel disparaissent tous les autres miracles. C'est Dieu anéanti; c'est un Dieu qui a su unir sa majesté suprême avec notre bassesse, sa souveraine indépendance avec notre servitude, et son incommunicable grandeur avec nos misères. Etonnante merveille! qu'il embellisse ou qu'il bouleverse à son gré la nature, que tous les éléments soient souples sous sa main, qu'il dispense à son gré ou la vie ou la mort, je ne vois rien ici que les faibles essais de sa toute-puissance. Mais

qu'il embrasse les deux extrêmes; mais qu'il rapproche ce qui s'exclut nécessairement, ce qui est séparé éternellement, l'infini et le fini, l'immense et le borné, la source de l'être et le néant, l'immortalité et la mort; ou plutôt qu'il se dépouille sans s'appauvrir, qu'il s'abaisse sans s'avilir, qu'il prenne une autre nature et qu'il n'altère point la sienne; de sorte, dit saint Augustin, que la forme de Dieu ne détruise point celle d'esclave, et que la forme d'esclave ne diminue en rien celle de Dieu: voilà l'effort suprême du Dieu des vertus, le dernier terme de son pouvoir, et le chef-d'œuvre après lequel il ne nous reste plus rien à concevoir, comme à Dieu il ne reste plus rien à faire. Ainsi le mystère du Verbe fait chair, en nous apprenant jusqu'à quel point Dieu pouvait tempérer l'éclat de sa majesté, nous a donné une plus haute idée de son pouvoir suprême; il nous a dévoilé une nouvelle perfection que nous n'eussions jamais soupçonnée, celle de pouvoir descendre du faite de la gloire jusqu'aux profondeurs du néant. Nous n'admirions dans les autres chefs-d'œuvre qu'une gloire d'élévation; l'Incarnation nous offre en lui une puissance d'abaissement, et c'est à la vue d'une nouveauté si étrange, que l'esprit humain, abîmé dans son admiration, s'écrie avec le prophète: Grand Dieu! voilà non-seulement votre plus bel ouvrage, mais encore votre seul et votre unique ouvrage, devant lequel disparaissent tous vos autres ouvrages: *Domine, opus tuum.* (*Habac.* III, 2.)

Par là nous est manifestée pleinement sa grandeur; et quelle grandeur! Les prophètes ne nous avaient clairement annoncé que le Dieu des hommes, la crèche vient nous montrer un Homme-Dieu; la raison ne nous découvrirait qu'un Dieu qui a droit à notre culte et à notre obéissance, la crèche nous annonce un Dieu dont l'empire s'étend jusqu'à soumettre un Dieu; le ciel même ne nous montrait qu'un Dieu adoré par les intelligences bienheureuses, la crèche nous découvre un Dieu qui ne veut et qui ne peut être dignement adoré que par un Homme-Dieu. Anges brûlants de son amour, séraphins couverts de vos ailes, chérubins absorbés dans vos ravissements, puissances et dominations courbées sous le poids de sa majesté, sacrés vieillards sans cesse prosternés devant son trône redoutable, non, vos sublimes transports et vos profonds hommages ne sont plus rien auprès d'un adorateur Homme-Dieu. Mais ce que ne disent point ces magnifiques encensements et ces cantiques éternels pour célébrer l'Agneau, et ce concert majestueux de bénédictions et de louanges dont retentissent les voûtes de Sion, la crèche le dira; à elle seule il appartient de nous montrer la plus incompréhensible grandeur honorée par le plus incompréhensible hommage. Un Dieu soumis et obéissant! un Dieu priant et suppliant! Qu'est-il donc le Dieu qui a un tel

adorateur, et qui demande un tel hommage? Et s'il est vrai, comme le dit l'Apôtre (*Philip.*, II, 10), qu'il faut que tout genou fléchisse, et dans le ciel et sur la terre, au seul nom de Jésus, quel culte et quels honneurs suffiront désormais à ce Dieu immortel, devant lequel Jésus courbe la tête et fléchit le genou?

Par là nous est manifestée également sa sagesse; et quelle sagesse? Quelle admirable proportion entre la fin et les moyens, entre l'état de l'homme plongé dans les sens et le remède qui le répare! car d'une part, l'homme, esclave de la matière, ne pouvait plus écouter Dieu immédiatement, ni le voir dans sa substance même, et de l'autre, il ne pouvait plus sans danger attendre ses lumières des simples créatures. Quand il voulait prendre un homme pour sa règle, il en faisait un dieu, et quand il voulait prendre Dieu pour modèle, il en faisait un homme. Condition déplorable! qui lui donnera d'en sortir? L'humanité déifiée du Verbe va tout concilier d'une manière merveilleuse; elle va nous montrer dans le Verbe incarné ce maître souverain que nous pouvons tout à la fois imiter sans danger et copier sans peine. Bien loin d'être le piège qui nous tente, cette forme extérieure devient l'appui qui nous soutient. On ne peut plus désespérer de s'élever jusqu'à lui, puisque ce maître souverain est homme; et il n'y a plus moyen de s'égarer en le suivant, puisque cet homme est Dieu. Nous pouvons pratiquer les vertus qu'il commande, puisqu'elles sont humaines; et nous devons nous y rendre conformes, puisqu'elles sont divines. Le modèle est si élevé, qu'il est inaccessible au mensonge et à l'erreur; et il est si près de nous, que l'on peut voir ce soleil de justice sans être ébloui par la splendeur de ses rayons. Artifice vraiment divin, dans lequel saint Augustin nous montre la sagesse éternelle se donnant elle-même comme un lait pour nourrir notre enfance (55). Admirable économie, qui redresse par les sens mêmes la créature égarée par les sens, qui rectifie nos préjugés en s'y proportionnant, s'accommode à notre faiblesse sans égarer notre raison, se proportionne à notre ignorance sans nous exposer à l'erreur, et qui, rendant la vérité palpable sans la rendre grossière, et la Divinité visible sans la rendre moins haute, parvient tout à la fois à nous élever jusqu'à elle, sans jamais nous permettre de la rabaisser jusqu'à nous.

Par là nous sont manifestées pleinement sa justice et sa miséricorde; et quelle justice! quelle miséricorde! Auparavant la raison incertaine ne sut jamais quelles bornes leur assigner. Est-ce donc un si grand mal que d'offenser l'Être suprême; l'injure d'un vil mortel peut-elle parvenir jusqu'au trône du Tout-Puissant? et du sein de sa gloire, daigne-t-il abaisser sur nos actions la majesté de ses regards? une fois outragé,

(55) Ut infantie nostræ lactesceret sapientia tua.

Confess. lib. VII, cap. 18, n. 21.

est-il un juge inexorable? est-il un père qui pardonne tout? Ces hautes questions n'offraient à l'homme qu'une cruelle incertitude que pouvait seul dissiper le grand mystère de piété. (I Tim., III, 16.) Nous y apprenons que Dieu n'est pas moins riche en longanimité que sévère dans ses vengeances; qu'en exigeant dans son courroux une si noble victime, il ne met point de bornes à sa sévérité; que cette victime subissant pour nos péchés une si grande humiliation, il n'en met point à ses bienfaits; que l'on ne peut donc concevoir ni une plus grande justice, ni une plus grande miséricorde; que plus il y a de sévérité, plus aussi il y a de clémence; que, bien loin de s'exclure, ces deux extrêmes se supposent; que, bien loin de se désunir, il se soutiennent l'un par l'autre, et qu'ainsi se réalise cet ineffable embrassement de la justice et de la paix dont parle le prophète (Psal. LXXIV, 11), où Dieu remet d'autant plus de dettes qu'il exige plus de rançon, où il exerce d'autant plus ses droits qu'il les sacrifie davantage, où il accorde d'autant plus de pardon qu'il demande plus de satisfaction, et dans lequel on ne sait si c'est l'offensé qui y trouve plus de gloire, ou si c'est le coupable qui y trouve plus de bonheur.

Ainsi, par le mystère de la crèche, nous sont données les plus belles, les plus nobles idées de la Divinité. Nous savons que cet être caché par sa propre lumière, et éloigné de tout par sa propre étendue, est cependant infiniment communicatif, et que comme il peut, quand il lui plaît, replonger ses ouvrages dans le néant, il peut aussi se les associer, et les élever jusqu'à lui d'une manière incompréhensible. *Nous savons maintenant quel est son nom et celui de son Fils : « Quod nomen est ejus, et quod nomen filii ejus. »* (Prov., XXX, 4.) Nous savons que ce nom si mystérieux est celui du Père qui a engendré le Fils de toute éternité, et l'a fait naître dans le temps. Nous savons que le nom du Fils c'est le Verbe, l'éclat de sa clarté et sa parole incréée par laquelle Dieu, se disant éternellement à lui-même tout ce qu'il est, enfante éternellement en lui-même tout ce qu'il dit. Nous savons que le monde est régi par sa providence, et que celui qui s'est uni à nous d'une manière si intime n'abandonne point au hasard la destinée de l'univers. Nous savons que ce grand Dieu est aussi libre que nécessaire, puisqu'il consomme dans le temps ce qu'il a déterminé de toute éternité. Nous connaissons son ineffable sainteté, devant laquelle le soleil est souillé, devant laquelle les anges, dit Job (Job. IV, 14), ne sont point exempts de lache, et nous apprenons qu'à ses yeux le péché est un si grand mal, qu'il faut encore moins s'étonner de l'amour qui le répare, que de l'audace qui le commet. Non-seulement ces hautes vérités sont dévoilées, elles sont mises à la portée du plus simple des hommes; et le plus obscur artisan, dit Tertullien, le dernier disciple de Jésus en sait

mille fois davantage sur les grandeurs de Dieu, que les Socrate et les Platon dans leurs plus vastes conceptions et dans leurs pensées les plus sublimes : *Vidimus gloriam ejus.* (Joan., I, 14.)

Le voilà donc, mes frères, cet enfant qu'Isaïe appelait l'Ange du grand conseil; la voilà, cette étoile de Jacob, image et abrégé visible des choses invisibles de Dieu. Qu'il est grand ce Messie, qui tenant, dit saint Augustin, la place de la vérité, nous la fait voir personnellement résidente au milieu de nous, et qui ne semble perdre l'usage de tous les attributs divins que pour nous les montrer dans leur plus noble et plus vaste étendue! Quel plus beau ministère Dieu pouvait-il réserver à son Fils descendant sur la terre? Combien ici tout répond à sa majesté! combien ces nouvelles lumières qui investissent son berceau, rendent augustes ses abaissements, et ennoblissent ses faiblesses! Et qui de nous ne souscrit pas à l'expression hardie d'Origène, qui s'écriait, avec admiration, que Jésus-Christ est Dieu et quelque chose de plus : *Christus est Deus, et aliquid ultra?* Non qu'il soit devenu plus grand en lui-même, mais parce que nous l'avons connu de plus près; non que l'homme ait ajouté quelque nouvelle perfection à la Divinité, mais parce qu'il a découvert en elle quelque nouveau rayon de gloire que jamais il n'eût soupçonné sans un si haut mystère; non enfin qu'alors Dieu ait commencé d'être ce qu'il n'était pas, mais parce qu'alors on a seulement commencé à bien connaître ce qu'il est. *Vidimus gloriam ejus; Christus est Deus, et aliquid ultra.*

Mais une nouvelle grandeur se découvre dans la crèche. C'est peu encore pour la majesté de Dieu de se rendre visible pour être plus connu, il veut encore se faire plus aimer, et par là il s'abaisse, dit saint Augustin, comme un grand qui veut se rendre plus populaire pour se rendre plus accessible; comme un père se plaît à bégayer avec ses enfants pour mieux gagner leur tendresse naissante, comme un pasteur ingénieux se couvre de la toison de ses brebis pour les attirer plus sûrement à lui, ainsi la sagesse incréée se dépouille de son éclat, pour que l'homme puisse l'approcher davantage; elle resserre, en quelque sorte, son immensité, pour se communiquer davantage; elle rend plus familière sa suprême grandeur, afin que la confiance succède à l'étonnement, et l'amour à la surprise. La folle antiquité n'avait rien trouvé de plus beau que la fiction d'une chaîne d'or, pour lier la terre avec le ciel et Dieu avec les hommes. Mais voici une nouvelle chaîne que Dieu seul a pu inventer : c'est la chaîne du sentiment et de l'amour, qui désormais unira inséparablement et personnellement le Créateur avec sa créature. Tandis que Dieu et la créature étaient personnellement séparés, les vifs sentiments de l'amour ne pouvaient exister. Il fallait se cacher devant la gloire de sa majesté : *A gloria majestatis ejus* (Isa., II, 10); maintenant il descend à nous. Ce n'est plus un

éclat trop vif qui nous éblouit, ni une majesté trop imposante, qui nous épouvante : tout accès nous est ouvert auprès de lui. Auparavant c'était le Dieu devant lequel les nations sont comme si elles n'étaient pas, maintenant nous pouvons nous écrier avec transport : Non, il n'y a point de nation qui ait ses dieux aussi près d'elle. (*Deut.*, IV, 7.) Auparavant c'était le Dieu des combats, le Dieu tonnant du haut des cieux, allumant le feu d'un regard, et faisant marcher devant lui la mort et la tempête. Adam le voit, et il se cache; Isaïe le voit, et il est saisi d'épouvante; Daniel le voit, et il s'écrie : Malheur à moi, car j'ai vu le Seigneur ! Maintenant c'est le Dieu qui aime et qui veut être aimé, autant par ce qu'il est en lui-même, que par ce qu'il paraît n'être pas; qui nous donne d'autant plus de droits sur notre cœur, qu'il semble faire plus de frais pour conquérir le nôtre; qui veut parler à l'homme comme un ami parle à son ami, et qui, mille fois plus jaloux de captiver notre affection que d'éblouir nos faibles yeux, reprend, pour ainsi dire, par le charme de sa bonté, un empire qu'il n'aurait pu ni commander par sa puissance, ni obtenir par sa grandeur.

Or, qu'y a-t-il donc de plus divin qu'une telle condescendance? quoi de plus grand et de plus digne de la majesté du Très-Haut, que d'aspirer ainsi à reprendre dans le cœur humain la place qui lui appartient? Quelle impression ne ferait pas sur nous ce généreux monarque qui, pour gagner l'affection de ses peuples, environné de sa seule simplicité, repoussant tout cortège, s'emploierait lui-même aux fonctions les plus obscures, se confondrait parmi les derniers de ses sujets, et ne trouverait rien de bas, pourvu qu'il fût utile? Nos pères virent avec étonnement, dans le dernier siècle, le chef d'un grand empire (56), qui, pour régénérer sa nation, s'exposa aux plus rudes fatigues, brava tous les dangers, et dévoua ses mains royales à des travaux mécaniques ! Mais si, bien loin de mépriser ce généreux courage, les sujets d'un tel prince lui érigèrent des statues; et, si son nom est célébré comme celui du restaurateur de son empire, combien plus grand mille fois doit être Jésus-Christ, qui ne voile aujourd'hui sa grandeur que pour mieux nous montrer ses charmes ! Qui de nous ne sent que plus Dieu se communique avec abondance, plus il se montre le bien suprême, et que, s'il a dû aimer les hommes, il a dû les aimer comme a fait Jésus-Christ ? Je le dis hautement, jamais Dieu n'a paru plus Dieu que quand, pour se rendre plus cher, il a voulu descendre si fort au-dessous de lui-même. Il y a mille fois plus de gloire à être aimé des hommes qu'à les créer, plus de gloire à les attirer par attrait qu'à les repousser par la crainte, à les subjuguier par inclination qu'à les soumettre par la force. Un Dieu qui, pour se faire plus aimer, verse des larmes dans un herceau, nous touche

plus que quand il pèse les montagnes, qu'il jette les îles ça et là, et qu'il soutient dans ses mains les fondements du monde. Oui, s'il y avait quelque nouveau degré de gloire qui fit monter plus haut l'Être suprême, ce nouveau degré consisterait dans cet abaissement volontaire qui l'a rendu semblable à nous, afin que nous puissions aller plus sûrement à lui, parce que plus Dieu s'est rapproché de nous, plus il est devenu aimable, et qu'un Dieu est d'autant plus grand, qu'il est plus digne de notre amour.

Disons-le donc ici avec saint Bernard : Ainsi a voulu naître celui qui a voulu être aimé. Par la création j'étais l'ouvrage de ses mains, par le mystère de la crèche je suis l'ouvrage de son cœur; par la création c'était le Dieu de la nature, par le mystère de la crèche c'est le Dieu de mon âme, c'est mon Dieu; par la création il avait notre respect, par l'incarnation il obtient notre tendresse; par la création nous étions ses sujets, par le mystère de la crèche nous sommes ses enfants; il nous y touche par ses charmes, il nous y intéresse par ses pleurs, il nous y gagne par ses promesses, il nous engage par ses soupirs. Qui jamais a osé parler d'une telle magnificence ? Qu'on ne me dise plus qu'il est l'être *qui est*. (*Exod.*, III, 14.) Cette belle et grande parole qui abat tout esprit créé, comme elle épuise tout langage humain, s'adresse surtout à mon intelligence. Il m'en faut une plus touchante, et qui s'adresse plus à mon cœur; la voilà, elle est gravée sur la crèche : *Dieu est charité*, Dieu n'est que charité, Dieu est tout charité, *Deus charitas est* (*Joan.*, IV, 16); et dès lors je comprends que tout son bonheur c'est d'aimer, que sa gloire c'est d'être aimé, et que, tout faible et tout infirme que je suis, je puis encore tirer de mon cœur de quoi m'acquitter envers lui en l'aimant, de quoi l'adorer en l'aimant, de quoi le connaître en l'aimant, de quoi l'imiter en l'aimant. Oh ! si Israël savait méditer et comprendre, combien trouverait-il vénérables et saintes ces mêmes humiliations que son orgueil dédaigne ! Quel serait son ravissement à la vue d'un mystère qui a su rendre tout à la fois et aux hommes le cœur de Dieu, et à Dieu le cœur des hommes, mystère qui l'a plus fait aimer que tous les autres biens, qui l'a rendu notre souverain bien, qui seul honore sa bonté autant qu'il la contente ! et, s'il est vrai que le sentiment qui nous unit à Dieu est après Dieu ce qu'il y a de plus auguste et dans le ciel et sur la terre, quelle idée n'aurait-il donc pas d'un mystère adorable, qui nous offre à la fois le précepte et la récompense, la voie et le terme, le moyen et la fin de ce divin amour.

Je le répète donc encore : ainsi a voulu naître celui qui a voulu être aimé. Et maintenant que la raison recule, que la superbe délicatesse se soulève; dès que je suis certain que c'est pour un si beau motif que Jésus s'est anéanti, non-seulement j'adore

(56) Pierre le Grand, empereur de Russie.

sa bassesse, mais j'y découvre encore la marque la plus illustre de sa souveraine grandeur. Douter s'il est digne de Dieu de se rendre plus cher par un tel moyen, c'est douter s'il est digne de Dieu d'être Dieu, parce son vrai trône ne peut être que dans nos cœurs; parce que le vrai titre qui le fait notre Dieu, c'est de régner par notre amour; que le seul tribut qui puisse le flatter, c'est notre amour; que le seul culte qui puisse l'honorer, c'est notre amour, *nec colitur ille nisi amando* (S. Aug., epist. 140, n. 45); et que, de même que la créature ne peut rien lui donner que son cœur, quoiqu'elle lui doive tout, Dieu lui-même, dans sa toute-puissance, ne peut plus rien exiger d'elle, sinon qu'elle le serve par attrait, et qu'elle s'attache à lui par sentiment et par tendresse. *Sic voluit nasci, qui voluit amari.*

Mais est-il dans l'ordre que Dieu préviennne ainsi l'amour de sa créature? Oui, mes frères, il est dans l'ordre que Dieu soit le premier à aimer, et qu'il prévienne nos affections par une bonté surabondante; il est dans l'ordre qu'il ne trouve d'autre fondement à ses grâces que la profondeur de notre néant; enfin il est dans l'ordre qu'il soit encore plus pressé de nous donner par l'excès de sa miséricorde, que les hommes à lui demander par l'excès de leurs misères. Mais Dieu avait-il donc besoin de nous? Non, sans doute; et c'est précisément parce qu'il n'a besoin de rien, et que, dit Tertulien, il renferme tout dans son auguste solitude, qu'il veut faire envers nous les premières démarches. Ah! il ressemblerait trop à l'indigente créature, s'il exigeait que nous le prévinssions; mais il montre sa grandeur autant que sa bonté en aimant le premier, *prior dilexit nos.* (I Joan., IV, 19.) « Mon Dieu, s'écrie saint Augustin, que celui-là ne parle jamais de vous qui ne connaît pas vos infinies miséricordes! Non, je ne vous adore point tant parce que vous réglez le cours des astres, étant l'ordre; ni parce que vous dirigez l'univers, étant la sagesse; ni parce que vous me conservez, étant la source de la vie; mais parce que vous me prévenez, étant maître, et que vous me cherchez, n'ayant besoin que de vous-même : *Quia prior dilexisti me.* »

Mais Dieu a-t-il pu nous aimer jusqu'à cet excès? Faibles esprits, entrailles resserrées, eh quoi! est-il donc impossible que la bonté inépuisable se communique par torrent, et qu'un Dieu aime sans mesure? Pourquoi mettre des bornes à un amour qui n'en a point? pourquoi chercher le fond d'un abîme qui n'en peut point avoir? Si les prodiges ne coûtent rien à Dieu, combien plus lui seront faciles ceux de sa tendre miséricorde! Si l'homme aime si fort malgré tout son néant; si la tendresse d'un père est capable d'enfanter des miracles pour sauver ses enfants, que ne fera donc pas le Tout-Puissant en faveur de sa créature? Qui pourrait arrêter un amour infini? Pourquoi ce sentiment si fort, si incompréhensible dans les hommes, ne le serait-il pas dans

Dieu? Et pour que cet amour fût vraiment digne de son cœur, ne fallait-il donc pas qu'on n'y pût rien comprendre que ses grands et suprêmes excès?

Disons donc pour toute raison : *Dieu a tant aimé le monde.* (Joan., III, 16.) Il faut une raison à sa justice; il n'en faut point à son amour, parce qu'il naît de son propre fonds. Comme la source épanche ses eaux, comme l'astre du jour répand ses doux rayons, ainsi Dieu, toujours bon et toujours abondant, ne peut que chercher afin qu'on le trouve, prévenir afin qu'on le suive, et aimer afin qu'on le lui rende. Qu'on le lui rende! Mais comment reconnaître une telle condescendance? Nous aurions mille cœurs, nous ne pourrions payer le plus faible de ses soupirs; nous n'en avons qu'un seul, et il nous donne tout ce qu'il est lui-même. Mes frères, c'est sa gloire suprême de nous forcer, pour ainsi dire, à être ingrats par la grandeur de ses bienfaits; d'être autant au-dessus de notre reconnaissance que de nos adorations; de nous apprendre que lui seul sait aimer, que lui seul peut aimer sans borne et sans mesure, et qu'autant ses pensées sont au-dessus de nos pensées, autant son cœur est au-dessus de notre cœur. Mais si ce cœur « éme lui était refusé; si, bien loin de lui rendre amour pour amour, l'homme ajoutait encore le mépris à l'indifférence : alors quel mystère nouveau! alors comment prouver qu'il s'est rendu plus aimable et plus cher, ce Dieu qui cherche et qui ne trouve pas, qui presse et qu'on n'écoute pas, qui s'offre et qu'on n'accepte pas, qui demande et qu'on ne suit pas?... Mes frères, alors nous resterions sans expressions et sans idées, alors nous laisserions sans réponse un aveuglement sans prétexte; alors pour toute solution nous n'aurions qu'à donner des malédictions et qu'à lancer des anathèmes; alors, dans l'impuissance de nous faire entendre à des cœurs ingrats plus durs que les rochers, nous nous adresserions avec le prophète à la nature inanimée, nous invoquerions et la terre et les cieux, et les montagnes et les mers, et tous les éléments pour leur confier notre douleur et notre épouvante; alors nous nous écrierions avec lui (Ezech., VI, 3; Isa., I, 3) : Montagnes, écoutez, et vous, collines, écoutez, et vous, prêtez l'oreille, les plus fermes fondements de la terre : les plus stupides animaux reconnaissent leur possesseur et la crèche de leur maître, mais Israël a oublié son Dieu, mon peuple seul est insensible; alors, désespérant d'attendrir par le sentiment des hommes que n'a pu toucher tant d'amour, nous ouvririons les portes de l'abîme, nous ferions gronder ces foudres redoutables dont retentissent ses ténébreuses profondeurs, nous vous ferions entendre à notre place tant de victimes malheureuses s'écriant dans leur désespoir : Voilà comment punit ce Dieu qui n'a pu être aimé; à la lueur des flammes dévorantes nous vous le montrerions ce Dieu qui se console par ses vengeances de n'avoir pu nous gagner par ses dons; et, cessant de

vous expliquer le prodige de sa charité, nous vous forcerions d'avouer que, s'il est ici un mystère, ce n'est pas son amour, mais notre insensibilité; ce n'est pas le miracle d'un aussi grand bienfait, c'est le miracle de notre ingratitude.

Mais n'affaiblissons point par de si tristes réflexions la joie de cette journée. Non-seulement Dieu se fait plus connaître en se rendant visible, et plus aimer, dit saint Jean (I *Joan.*, 1, 3), en faisant société avec nous; il veut encore acquérir plus de gloire, et par là il se dépouille de sa puissance et de sa force. Il aurait pu sans doute descendre parmi nous, précédé de la foudre, plus radieux mille fois que le soleil, assisté d'une légion d'anges, et monté sur une nuée, comme au dernier des jours; mais ce n'était là ni le dessein de sa sagesse, ni la gloire de son Evangile. Plus les choses qu'il doit opérer sont merveilleuses et grandes, plus les moyens dont il doit se servir seront faibles et petits. Il vient donc; et comment? Vous le voyez, sans biens, sans éclat, sans force, la honte et le rebut du monde. Il vient; et pourquoi? Vous le savez, pour fonder sur la terre un nouveau culte, créer un nouveau peuple, imposer un silence éternel à ces oracles imposteurs qui enchantent le monde, rassembler toutes les nations sous l'invocation de son nom, renverser toutes les chaînes de pestilence, dégrader à jamais tous ces dieux ou tous ces crimes déitiés, et au milieu des profanes débris de l'impiété païenne, dresser une trophée à son Evangile, et un trône à la vérité. Mais quel contraste s'offre ici? quel rapport entre une crèche où il doit naître, une croix où il doit mourir, et la destruction de la philosophie, et le renversement de toutes les erreurs, et la conversion d'un monde aussi fier de ses maîtres que de ses idoles? Quel rapport? aucun sans doute, et c'est précisément par là que la droite du Très-Haut va être plus glorifiée. C'est la gloire de l'homme de faire la loi en menaçant, c'est la gloire de Dieu de la faire en s'affaiblissant; c'est la gloire de l'homme de vaincre par les armes, c'est la gloire de Dieu de vaincre sans combattre; c'est la gloire de l'homme de persuader par la force des raisonnements, c'est la gloire de Dieu de nous rendre notre raison en confondant tous les raisonnements; enfin c'est la gloire de l'homme de dominer par l'éloquence et les discours artificieux, c'est la gloire de Dieu de soumettre les sages par la simplicité, et les docteurs par l'ignorance. Je reprends donc, et je dis : Voyez-vous cet enfant et l'humble chaume où il habite, et le pauvre berceau où il verse des pleurs, et les humbles pasteurs qui composent sa cour? Encore un moment, et cette étable abandonnée deviendra l'école publique de Rome et de la Grèce, et cette crèche ignominieuse sera le trône magnifique d'où il imposera ses lois, et à la place de ces pauvres bergers tomberont à ses pieds les géants de la terre et les redoutables Césars. Admirable dessein de Dieu! cet enfant inconnu dans sa propre patrie,

plus oublié que les enfants les plus obscurs, forme à son gré des projets qui déconcertent toute la politique humaine; dans le silence d'une masure ruinée, cet enfant si délaissé, si ignoré, prépare d'autres temples, d'autres autels et d'autres monarchies; et son royaume, qui n'est pas de ce monde, va soumettre le monde. Tandis que ses mains sont emmaillottées, il agite, il secoue, dit l'Ecriture, les extrémités de la terre, et tout est ébranlé par la vertu de son premier soupir. Déjà Bethléem, la plus obscure des bourgades, est aperçue du couchant à l'aurore; déjà le Capitole est sapé par les fondements, et la bassesse de la crèche domine dans tout l'empire. Etonnante révolution! cet enfant, qui n'ose pas même casser le roseau à demi brisé, déracine les cèdres du Liban, et brise en se jouant, dit Jérémie (*Jerem.*, 1, 23), ce marteau qui a brisé tous les empires; cet enfant qui ose à peine lever la voix, se fait entendre d'une mer à l'autre mer; cet enfant de paix et de douceur, qui ne veut rien disputer, enchaîne les barbares, et soumet à son joug ces peuples impatients de tous les autres jougs. Qui nous expliquera ce prodige inoui? comment ce Dieu, qui ne devait pas même éteindre le flambeau qui fume encore, a donc pu détrôner ce dieu redoutable, ce Jupiter terrible armé du tonnerre? Comment l'aigle romaine est-elle venue s'abattre au pied de cet humble berceau? Chrétiens, ne le demandez pas, ou bien je vous demanderai avec Job (*Job*, XXXVIII, 19 seq.) où habite la lumière, et quelle est la marche des astres, et comment se lève chaque jour l'étoile du matin et l'étoile du soir, et en quel lieu est renfermé le trésor des tempêtes, et quel bras lance la foudre et lui marque le lieu où elle doit tomber, et quelle main disperse les nuages et les roule d'une île à l'autre, ouvre et arrête les torrents de la pluie, et par quelle force inconnue le faible grain de sable arrête l'Océan? Lorsque vous m'aurez dit comment Dieu a posé la terre sur le néant, et a d'un souffle allumé le soleil, je vous dirai aussi comment d'un souffle cet enfant a dissipé les ombres de la mort et les ténèbres de l'erreur; je vous expliquerai comment il a pu sans violence désarmer les tyrans, sans armes conquérir les nations, sans éloquence soumettre les savants, et sans autre appui que ses larmes, changer la face de la terre, et demeurer seul Dieu au milieu de la chute et de la mort de tous les autres dieux; ou plutôt nous vous disons ici de reconnaître, dans cet enfant qui nous est né, le même qui a dit : *Que la lumière soit, et la lumière a été* (*Gen.*, 1, 3), et qui, en renversant les profanes idoles, comme en asseyant le monde sur ses fondements, s'est servi de ce qui n'était pas pour détruire ce qui était : « *Ut ea quæ sunt, per ea quæ non sunt, destrueret* » (*I Cor.*, 1, 28).

Mais le triomphe des triomphes, c'est qu'avec la croyance du seul *mystère de piété*, les plus hautes vertus brillent incontinent. Du fond de l'étable de Bethléem sort tout à

coup ce feu de l'amour divin, inconnu jusqu'alors sur la terre. Fécondée par les pleurs de ce divin enfant, on ne peut plus compter cette foule de justes que chaque jour elle produit. Que j'aime à les voir accourir, se presser autour de la crèche, et en suivre avec joie les voies les plus austères ! O prodige nouveau ! le règne des sens disparaît pour faire place à celui de l'âme ; des anges se montrent dans des corps mortels ; ils expient sous le glaive de la pénitence les plus légères imperfections ; les riches se dépouillent pour enrichir les pauvres ; les pauvres tiennent à honneur leur bassesse, et bénissent leur infortune ; les déserts sont peuplés d'hommes célestes qui ne méditent plus que les vérités éternelles ; comme on avait vu courir à la fortune et aux plaisirs, on accourt au supplice et à la mort la plus horrible ; les opprobres du Christ sont préférés à tous les trésors de l'Égypte, et ses disciples, en s'élevant si fort au-dessus de l'homme, prouvent évidemment que leur maître n'est sans doute pas moins qu'un Dieu ; enfin le ciel descend parmi les hommes : ce que tous les prophètes n'avaient pu même entreprendre, ce que les philosophes n'avaient pas même osé tenter, est accompli par le Dieu de la crèche ; et l'univers chrétien adore un nouveau Créateur, plus grand encore lorsque, par ses abaissements, il le retire de ce second chaos où le péché l'avait plongé, que quand il le faisait sortir du néant par la vertu de sa parole.

Or quelle plus grande gloire pouvait recevoir Jésus-Christ, que ce merveilleux changement ? que pouvait-il donc faire de plus conforme à sa véritable excellence, que d'accomplir par des voies si contraires un aussi beau dessein ? quoi de plus digne de sa suprême majesté, que de nous montrer un ouvrage qui nous étonne tout à la fois par sa hauteur comme par sa bassesse ; et qui, surmontant encore la grandeur des objets par la simplicité des moyens, nous fait sentir que sa faiblesse est mille fois plus forte que toute la puissance des hommes, et sa folie plus sage mille fois que toute la sagesse du monde ? Tristement abusés par les illusions des sens, nous ne voyons jamais ici que des bassesses et des humiliations, et parce que nous en eussions rougi pour nous-mêmes, nous croyons qu'il nous est permis d'en rougir pour un Dieu. C'est notre grande erreur, de transporter toujours nos basses et terrestres idées dans un mystère qui en est si loin. Sans doute que, si l'homme eût été consulté, il eût choisi des moyens puissants, puisqu'il est faible ; il eût évité la misère et la mort, parce qu'il n'a en lui ni la source du bien, ni celle de la gloire, ni celle de la vie ; il ne se serait point abaissé, parce qu'il n'est lui-même que bassesse et infirmité. Mais le Fils de Dieu, égal au Père, source infinie de grandeur et de puissance, a pris les moyens faibles, parce qu'il n'a besoin de rien, et que tout dans ses mains, devient, comme il lui plaît, efficace et utile ; il a pris sur lui la

malédiction du péché, parce qu'il est le principe de toute grâce et de toute justice ; il n'a pas rougi de la mort, parce qu'il est la source de l'immortalité et de la vie. Ainsi le mystère de la crèche est le mystère de la vertu et de la sagesse de Dieu : *Dei virtutem et Dei sapientiam*. (I Cor., I, 24.) C'est ici que je m'écrie avec Jérémie, qu'il est grand en conseils et abondant en moyens. (*Jerem.*, XXXII, 19). Plus j'y rencontre de choses dures, étranges, incroyables, et plus j'y vois de gloire ; plus je conclus que tout y est de Dieu, que son seul bras a triomphé, et plus je reste convaincu que rien d'humain ne s'est mêlé dans un ouvrage, qui, commencé sans le monde, ne finira pas même avec le monde.

Mais Dieu n'avait-il donc, dans sa toute-puissance, que la naissance de son Fils pour réparer le genre humain ? Chrétiens, que nous importe de le savoir ? Ce que nous savons clairement, c'est que nous ne voyons aucun moyen qui ait pu davantage nous gagner par l'amour, ou nous retenir par la crainte ; aucun qui nous eût inspiré une plus forte horreur du péché, une plus haute idée de l'honneur de notre nature ; aucun qui eût pu nous rendre le nom de Dieu et plus cher et plus vénérable. Ce que nous savons, c'est que le *grand mystère de piété* (I Tim., III, 16) est la plus magnifique image que Dieu lui-même ait pu nous donner de son essence et de la majesté de ses lois ; ce que nous savons, c'est que ce grand spectacle d'un Dieu fait homme pour notre salut nous offre encore plus de secours et de consolations, que nous n'avons d'infirmités et de misères ; ce que nous savons, c'est que le mystère de Jésus incarné est une condescendance et non une chute, comme l'imaginent les hommes sensuels : la chair y est ennoblie, et non la Divinité dégradée ; Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève ; il ne s'épuise pas, et il nous enrichit. En prenant la nature humaine, dit saint Léon, il élève ce qu'il prend, et il ne perd point ce qu'il communique ; il conserve ce qu'il a, et il nous le donne ; il nous témoigne son amour, et il garde toute sa majesté. Cœurs arides et secs, ne sentirez-vous pas qu'en réduisant toujours la religion à des maximes purement raisonnables, on ne ferait que l'énerver, et qu'elle ne serait plus qu'une froide et stérile philosophie ? tandis qu'elle est bien autrement vivante et onctueuse, quand elle s'abandonne aux sentiments de crainte et d'espérance qu'inspire un Dieu naissant, et que, bien loin des vaines et timides circospections de la sagesse humaine, elle se plonge avec délices dans ce double Océan de justice et d'amour que nous présente le mystère de la crèche, et où tout ne répond pas moins à la majesté de Dieu qu'aux misères et aux besoins de l'homme. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Pour comprendre parfaitement combien grande et combien nécessaire est la grâce

que Jésus nous apporte en naissant, il faudrait pouvoir sonder les faiblesses, les blessures et la triste captivité de notre nature dégradée par le péché. Auparavant, le bonheur et la paix, la gloire et la vertu faisaient son apanage; mais une fois tombée, quelles misères! quels vices! quelle dégradation! Je ne vois plus dans l'homme qu'un enfant de colère, froissé par toutes les douleurs, flétri par toutes les passions, et privé sans retour de ses plus belles espérances. Or que demande-t-il dans un pareil état? Misérable, il a besoin qu'on le console; corrompu, il a besoin qu'on le guérisse; dégradé, il a besoin qu'on le relève. Pouvoir suprême d'un Dieu anéanti! c'est à lui seul qu'est réservée la gloire de répondre à ces grands besoins par des remèdes plus grands encore. Nos souffrances, il les soulage; nos passions, il les guérit; nos pleurs, il les sèche; nos espérances, il nous les rend; nos illusions, il nous en délivre: affligés, il nous console; séduits, il nous détrompe; désespérés, il nous rassure: c'est-à-dire qu'il est tout à la fois notre consolateur, notre réformateur, notre médiateur; notre consolateur par les pleurs qu'il répand; notre réformateur par les exemples qu'il nous donne; notre médiateur par l'humanité sainte dont il daigne se revêtir. Reprenons, mes frères, et qu'à ces traits touchants chacun de vous reconnaisse ce Père et ce Sauveur qui vous est donné aujourd'hui: *Salvator*.

Je dis d'abord notre consolateur par les pleurs qu'il répand. Hélas! l'homme en versait depuis quarante siècles, sans qu'une main propice daignât en arrêter le cours. Livré à de faux sages, dont les uns ne savaient tout au plus que déplorer éloquemment les misères humaines, et les autres prétendaient les guérir en osant les nier, il fut toujours et la victime de leur orgueilleuse démençe et le jouet de leurs inutiles déclamations. En vain lui disaient-ils que la raison doit maîtriser le sentiment; que la sensibilité est une faiblesse; que les afflictions étant un mal nécessaire, il faut savoir être malheureux; et qu'enfin les disgrâces rendent le sage supérieur aux dieux, puisqu'elles le font triompher de ces revers auxquels les dieux sont inaccessibles. Pensées vides et superbes! elles amusaient sa vanité, et ne disaient rien à son cœur. Et vous, consolateurs barbares, comment donc ne sentiez-vous pas que vos remèdes étaient aussi cruels qu'inutiles; que vos maximes fastueuses ne faisaient que des héros de théâtre, et que cette nécessité fatale de nos maux, bien loin d'en être la ressource, n'en est que le désespoir? Ainsi l'homme affligé gémissait sans consolation, seul avec ses malheurs, son orgueil impuissant et sa dure sagesse, quand un Dieu-Homme vint remplir son touchant ministère. Jésus parut, et, en se soumettant à partager les maux de notre triste condition, il fit de ses faiblesses le remède et l'appui des nôtres; en épousant les infirmités humaines, il les sanctifia; en passant par toutes nos épreuves, il nous

obtint notre courage et notre force, et il accomplit ainsi cet oracle d'Isaïe, que l'Esprit du Seigneur avait répandu sur lui son onction, pour guérir tous ceux qui ont le cœur brisé, et consoler tous ceux qui pleurent: *Ut consolaretur omnes lugentes*. (Isa., XLI, 1, 2.)

Mais quoi! et quel nouveau prodige! Que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur prenne la forme de notre servitude? Quel asile offrira-t-il aux malheureux, ce Dieu qui vient en augmenter le nombre? Comment un Dieu qui verse des larmes tarira-t-il les nôtres? Et n'est-ce pas plutôt accroître nos misères que de vouloir, pour les guérir, nous en tracer l'affligeant spectacle? Vain jugement de la sagesse humaine! Et c'est précisément parce qu'il est Dieu qu'il n'a pour nous jamais plus de puissance que lorsqu'il nous paraît plus faible; c'est parce qu'il est Dieu qu'en chancelant il nous soutient, et qu'en souffrant il nous soulage. Mystère de bonté et de miséricorde, si grandement développé par l'Apôtre: *Il a fallu, dit-il, que, bien que Fils de Dieu, il devint semblable à ses frères, pour être à leur égard tendre et compatissant, et pour apprendre par ce qu'il souffre à avoir pitié de nos maux: « Ut misericors fieret. »* (Hebr., II, 17.) Il connaissait sans doute nos misères par ses propres lumières, mais il devait encore les connaître par son expérience, afin qu'il pût montrer par son exemple qu'il est l'ami des affligés, puisqu'il l'est lui-même; attentif à leurs larmes, puisqu'il en verse; intéressé à leur patience, puisque leur état est le sien; et occupé de tous nos maux, puisqu'il en éprouve l'amertume. O vous tous qui êtes affligés, venez donc à lui, et il vous soulagera (*Matth.*, XI, 28); venez lui raconter vos peines, l'entretenir de vos souffrances. *Nous n'avons pas un pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités*: il les sent, il en a pitié; et tout ce qu'il sent, il le guérit, et tout ce qu'il plaint, il le sauve. *C'est parce qu'il a été lui-même éprouvé et tenté*, dit l'Apôtre, *qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve*. (Hebr., IV, 15; II, 18.) Et par quelles épreuves ne veut-il point passer? Il prend la faim, la soif, la nudité; il prend nos craintes, nos ennuis et nos langueurs; il se dispose à parcourir notre carrière de douleurs et de larmes; il éprouve tout comme homme, il guérira tout comme Dieu. Oh! qu'il est doux de se pencher vers lui, quand il daigne s'abaisser jusqu'à nous; de lui offrir nos maux, quand il les souffre; notre sensibilité, quand il la justifie par son exemple; de lui adresser nos soupirs, lorsque nous entendons les siens, et de verser nos larmes dans son sein, quand nous voyons couler les siennes! O vous qui, toujours déçus par les sens, ne voudriez voir dans le mystère de Jésus fait homme que la grandeur suprême et la toute-puissance, âmes cruellement superbes, que vous seriez à plaindre si Dieu eût puni l'orgueil de vos désirs en

les exauçant ! Eh ! qu'aurait donc servi la vue de l'Être impassible par essence à des hommes souffrants ? Un Dieu pleurant et affligé ! ah ! voilà celui qui est mon Dieu : c'est celui dont j'ai besoin dans mon exil, c'est celui que mon cœur réclame : *Ecce Deus noster iste.* (Isa., XXV, 9.) Ce n'est point dans le ciel, c'est sur la terre que je veux le chercher. Il y a trop loin des collines éternelles à cette vallée de larmes. Tant de splendeurs ne sont point faites pour les malheureux ; tant de distance accable : il me faut un Dieu plus près de moi, plus avec moi, plus semblable à moi ; il me faut mon Jésus, et mon Jésus sachant l'infirmité : *Scientem infirmitatem.* (Isa., LIII, 3.) Et comment en effet, chrétiens, aurions-nous pu le suivre, s'il eût toujours marché à pas de géant ? Quel découragement pour les membres, s'il n'y avait eu rien d'humain dans le chef ! Où me serais-je caché, s'il eût rougi de mes souffrances ? Ah ! sans doute, il n'eût pas été mon sauveur et mon père ; car quel père et quel sauveur qu'un Dieu superbe qui m'eût repoussé dans mes larmes, qui eût attristé ma faiblesse, qui eût contrasté avec mes maladies et mes besoins ? Et de quelle ressource aurait été pour moi une gloire toute divine qui n'eût fait qu'accabler ma faiblesse et désespérer mon néant ?

Ainsi tout est pour mes besoins, tout est pour mon salut dans ce mystère de pitié. Je n'y vois point l'invincible, l'immortel, l'impassible ; mais j'y vois quelque chose de plus, mon soutien, mon asile et mon consolateur ; j'y vois un père tendre dont la bonté ne souffre pas que nous cherchions d'autre consolation que dans son exemple, qui nous mérite cette consolation en s'en privant lui-même ; qui, bien loin de rougir de mes infirmités, me dit de m'en glorifier ; qui, en portant sa croix, porte tous ceux qui y sont attachés, et qui, en partageant les maux de notre triste condition, a trouvé l'ineffable secret de changer ainsi les afflictions en faveurs et les larmes en privilège : *Scientem infirmitatem.* Ah ! bienheureux donc ceux qui pleurent ! bienheureux donc maintenant ceux qui souffrent, et plus heureux encore ceux qui souffrent davantage ! Sainte et admirable folie d'un Dieu fait homme ! Voilà ce qui rend le christianisme si consolant et si aimable : c'est la religion du cœur, c'est la morale des malheureux, c'est le culte des âmes tendres et sensibles. N'eût-il en sa faveur que cette seule preuve, c'en serait assez pour adorer une doctrine qui, si elle n'était vraiment du ciel, n'aurait pu même entrer dans la pensée d'aucun homme ; n'eût-il que cet avantage, c'en serait assez pour déplorer l'aveuglement de ces impies qui voudraient remplacer l'impression touchante d'un Dieu consolateur par leurs tristes enseignements. Les insensés ! ils prêchent la constance, et Jésus me la donne ; ils m'offrent des systèmes, et Jésus des remèdes ; ils m'apprennent à être fier, Jésus à être doux ; dans les souffrances, ils n'ont su jusqu'ici que tirer de nos misères et de nos douleurs

des arguments contre la Providence. Jésus en a fait autant de preuves de sa bonté, autant de titres à ma reconnaissance. Ah ! laissons-les donc avec leurs vains discours, leurs inutiles conseils et leur froide arrogance, et allons à Jésus enfant. Apprenons de son exemple, non à être intrépides contre le sort, mais humbles et soumis sous la main de Dieu ; non à montrer cette stoïque fermeté qui n'est qu'une trompeuse contenance, mais cette héroïque résignation, la plus sublime des vertus. N'affectons pas d'être insensibles, mais demandons d'être patients. N'oublions pas que celui qui cherche hors du mystère d'un Dieu enfant sa joie et sa consolation, ne mérite plus ni joie ni consolation sur la terre, et que la première punition que réserve le ciel à l'insensé qui méconnaît cette merveille, c'est le malheur sans doute de ne pas la sentir.

Mais c'est peu pour le Sauveur du monde de prendre nos faiblesses pour nous soutenir, et nos misères pour nous consoler, il faut encore satisfaire à de plus grands besoins, et un plus bel ouvrage lui est réservé. Il a vu du haut des cieux que les hommes ne sont touchés que des biens sensibles ; il les voit fascinés par de trompeuses apparences, et tristement déçus par de séduisantes figures ; il les voit enchantés de l'amour du monde, aussi faux dans son éclat que coupable dans ses plaisirs ; il les voit tantôt s'élevant follement jusqu'au ciel par un orgueil sans bornes, et tantôt descendant au-dessous de la brute par des passions sans règle ; il les voit prenant la gloire pour de l'élévation, et l'enflure des titres pour la hauteur de l'âme ; esclaves des honneurs, idolâtres d'eux-mêmes, avides de tout ce qui les trompe, et recherchant tout ce qui les dégrade ; enfin aussi malheureux par ce qu'ils possèdent, qu'avilis par ce qu'ils désirent. Il les voit, et dans son cœur il conçoit le projet de dissiper ses folles opinions, de sauver l'homme de ses vices, d'arracher de son cœur ses penchants corrompus, de faire mourir jusqu'à la dernière racine les passions injustes, et de dompter ces monstres furieux qui jusqu'alors exerçaient sur le genre humain une si longue et si cruelle tyrannie.

Grande et divine entreprise ! mais quel moyen pour y réussir ? Tout a été trop faible jusqu'ici contre de si grands maux. La nature a parlé, mais l'homme est devenu sourd à sa voix ; la loi a parlé, mais elle n'oppose qu'une lettre morte et inanimée ; la conscience a parlé, mais les passions ont étouffé ses cris ; la philosophie a parlé, mais elle n'a débité que de vaines et stériles maximes : que va donc faire la sagesse de Dieu ? Il n'est plus dans le cœur de l'homme, d'où l'ont chassé les vices et les passions, il se mettra devant nos yeux ; il n'a pu nous rendre attentifs par sa parole, il va nous fixer par ses exemples ; mais exemples tout à la fois si sensibles et si touchants, que l'homme ne pourra pas plus y résister que s'y mé-

prendre. Enfants des hommes, venez donc à Bethléem, venez entendre les leçons de ce maître adorable. Si l'organe de sa voix se trouve embarrassé par la faiblesse volontaire où il s'est réduit, ses langes parlent, son état vous instruit, et sa crèche est la chaire éloquente qui vous enseignera toute vérité : *Prædicat stabulum, præsepe clamat*. Le pontife de l'Ancien Testament portait sur sa poitrine en figures mystérieuses ces mots : *Doctrine et vérité* ; le pontife de la loi nouvelle les gravera sur toute sa personne, il prêchera la vérité par autant de bouches qu'il souffre d'humiliations et qu'il éprouve d'injustices. Tristes esclaves des passions, ouvrez donc les yeux : voilà le signe qui vous est offert : *Et hoc vobis signum*. (Luc., II, 12.) La volupté vous enchantait, voyez ici combien elle est hideuse ; la fortune vous séduisait, voyez ici combien elle est injuste et méprisable ; la vanité vous enivrait, voyez ici combien elle est coupable et insensée ; la pauvreté vous effrayait, voyez ici combien elle est auguste et honorable ; les souffrances vous faisaient horreur, voyez ici combien elles sont saintes et précieuses ; le mépris des outrages vous semblait honteux, voyez ici combien il est grand et sublime : *Et hoc vobis signum*. Maintenant que la sagesse humaine cherche de grands raisonnements pour dompter les passions et triompher des vices, combien ses vains efforts sont loin de ce mot puissant : Un Dieu est pauvre, Jésus-Christ souffre ! Faibles orateurs, que pourraient tous nos arguments après cette grande et lumineuse parole ? Après elle, il ne nous reste plus rien à dire, ou plutôt nous vous disons tout avec elle. Avec elle nous enseignons tout, avec elle nous expliquons tout, avec elle nous répondons à tout. Nous vous disons : N'aimez donc plus les choses de la terre, parce que, si elles étaient dignes de notre amour, cet enfant les eût recherchées ; ne comptez pour rien les honneurs, les plaisirs, l'abondance, parce que si c'étaient là de véritables biens, cet Homme-Dieu n'en eût jamais souffert la privation ; ne craignez plus les ignominies, ni la mort, parce que si tout cela vous était nuisible, cet enfant n'y eût jamais été exposé ; ne redoutez plus d'être délaissés, maltraités par le monde parce que, si le monde méritait notre estime, cet enfant n'en eût point été rejeté. Ainsi, un simple coup-d'œil sur Jésus naissant nous apprend toute la morale ; ainsi dans ce divin original aussi palpable qu'infailible, nous est développée toute la science du bien et du mal. Tout ce qu'il dit est une leçon, tout ce qu'il fait est un exemple, tout ce qu'il souffre est un remède. S'il se fût montré dans cet état où le désirent les passions, bien loin d'être notre réformateur et notre médecin, il n'eût été que le complice de notre perversité. S'il est méprisé, s'il est abject, s'il est souffrant, dit Tertulien, c'est le Sauveur que je cherche. Il m'en faut un que le monde ne puisse goûter et que la sagesse humaine ne puisse

comprendre ; un qui rejette tout ce que je désire, et qui prenne pour lui ce que je crains le plus ; un qui démasque tout ce qui me trompe, et qui dégrade tout ce qui m'élève. Il en faut un à l'univers qui fasse honte aux sensuels, qui désespère les voluptueux, qui fasse trembler les superbes, qui commande non aux vents et à la tempête, mais à tous les sens révoltés, et qui tire la raison de sa léthargie mortelle. Le voilà, ce Sauveur, je le vois, je l'ai rencontré : *Et hoc vobis signum*. Le moyen qu'il a pris est étrange sans doute. Avant l'événement, qui l'eût jamais soupçonné ? mais après le succès, qu'y a-t-il de plus glorieux et de plus divin ? On sent alors qu'il nous fallait un Dieu réduit à la dernière des conditions, pour nous montrer tout le néant et la chimère des distinctions humaines ; un Dieu pour lequel il ne s'est point trouvé de place, dit saint Jean, afin d'avilir celle que nous ambitionnons de tenir dans l'opinion des hommes ; un Dieu manquant de tout, pour déshonorer les faux biens ; un Dieu humilié, pour dompter notre orgueil et nos vaines délicatesses ; un Dieu baigné de larmes, pour guérir à jamais la grande maladie de notre nature, l'amour excessif de nous-mêmes ; un Dieu aux yeux de qui tout ce qui brille au dehors n'est rien, pour rendre à notre âme sa dignité première, et son ancienne prééminence sur la nature et sur les sens. Combien donc, s'écrie saint Augustin, combien beau et admirable est ce spectacle même dont les impies font l'objet de leurs superbes dérisions ! Leur orgueil frémit en voyant jusqu'où un Homme-Dieu s'est abaissé ; mais s'ils pouvaient devenir humbles, et faire taire leurs sens grossiers dont ils sont les esclaves, ils comprendraient qu'une telle humiliation n'a rien que de noble et d'auguste ; ils comprendraient qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût ainsi offrir au genre humain un remède aussi grand que ses maux, des secours aussi grands que ses besoins, guérir des excès de désordre par des excès de perfection, et, par un moyen aussi sensible que puissant, détrôner l'amour-propre, crucifier la volupté, terrasser à ses pieds toutes les passions consternées, et devenir ainsi tout à la fois l'épouvante de tous les vices et le miroir vivant de toutes les vertus.

Mais que vois-je, mes frères ? où est donc ce triomphe d'un Dieu réformateur ? Quel est le vice qu'il lui cède ? quelle est la passion qui fléchit ? quel désordre a-t-il forcé de disparaître ? et, si nous jugeons par nos mœurs de la vertu de ses exemples, ne serons-nous pas tentés de croire que sa naissance n'a été qu'une scène aussi inutile pour nous que malheureuse pour lui-même ? Voilà le chef et voici les membres, voilà le maître et voici les disciples. Grand Dieu où est donc la proportion ? où est la ressemblance ? Le maître qui n'a pas osé se reposer sa tête, et les disciples couronnés d'ornements aussi indécents que futiles ; le maître couché sur une paille abjecte et les disciples esclaves malheureux d'une mollesse cor-

ruptrice et d'un luxe effréné; le maître qui n'environne son berceau que de pauvres, et les disciples bassement prosternés devant l'idole de la faveur. Avouons-le, mes frères; s'il est dans la naissance de Jésus un scandale étonnant et un inconcevable mystère, c'est sans doute un contraste si monstrueux, une opposition si étrange. Mais si ce scandale, si ce mystère existe, il est sans doute tout entier à notre confusion. De ce que le monde se relève chaque jour des coups funestes que lui ont portés les exemples d'un Dieu naissant, c'est bien sans doute le sujet de nos douleurs et de nos craintes, et non celui d'un vain triomphe. De ce qu'il ose appeler encore de l'irrévocable sentence que ce Dieu a portée contre nos vanités insensées, c'est bien sans doute notre honte, ce n'est point celle de Jésus-Christ. Qu'après l'éternelle malédiction dont sont frappés les plaisirs de la terre, la volupté coupable ait pour nous tant d'attraits, c'est bien sans doute pour nous une audace qui épouvante, et non dans lui une contradiction qui nous surprend. Que de si grands-moyens n'aient pu encore fléchir nos cœurs pervers ni courber nos têtes rebelles, c'est bien sans doute la condamnation des disciples, et non le déshonneur du maître : ce qui suffit à la vertu toute divine de ses exemples, c'est qu'il nous ait ouvert la route, et qu'il ne tienne qu'à nous d'y entrer; c'est qu'il n'y ait pas un seul désir désordonné qu'il ne réprouve, pas une seule injustice qu'il ne foudroie; c'est qu'une passion ne puisse plus soutenir sans effroi son aspect redoutable; c'est qu'il n'y ait plus de vice assez hardi pour jeter sur la crèche un regard tranquille; c'est qu'un tel modèle enlève à la cupidité ses plus subtils détours, ainsi qu'à notre orgueil ses plus insidieux prétextes; c'est qu'il nous rende plus coupables quand nous résistons à sa loi, ou plus heureux quand son exemple est notre règle; c'est enfin qu'on ne puisse plus s'égarer qu'en souhaitant ce qu'il a méprisé, ou qu'en fuyant ce qu'il a recherché. Voilà ce qui suffit à sa gloire immortelle, voilà les traits précieux auxquels je reconnais mon Dieu et mon Sauveur, *Salvator*.

Mais le Verbe fait chair n'a point encore mis la dernière main à son ouvrage. Il nous faut encore montrer quelque chose de plus intime et de plus haut dans le mystère de l'Homme-Dieu. Ce n'est point seulement en de plus nobles sentiments et en des maximes plus élevées, que devait consister la nouvelle alliance. Qu'importait à l'homme de marcher par ces routes pénibles, si ses efforts, par eux-mêmes sans mérite, ne le pouvaient rendre ni plus saint ni plus agréable à la majesté suprême? Tout ce que Jésus-Christ aurait apporté à l'univers n'aurait donc été qu'une morale plus parfaite que celle des philosophes. Mais dans le fond cet avantage tout humain eût été plus glorieux que solide, et dès lors plus vain que salutaire. Ce n'est point là encore ce qu'at-

tendait l'homme tombé et couvert des plaies du péché; ce n'est pas là cette ressource de salut implorée depuis tant de siècles; prophètes, ce n'est pas là ce que vous promettiez aux races futures. Celui dont nous avions surtout besoin, c'était ce Libérateur qui devait briser nos chaînes, précipiter la mort pour jamais, anéantir l'ancien opprobre, effacer nos iniquités, venger le ciel justement irrité, se placer entre nous et la foudre, et qui, épuisant sa puissance pour épuiser sa charité, nous rendit, par son humanité, nos droits anéantis et nos espérances perdues.

Déjà, dit saint Grégoire, Dieu, pour rappeler toute chose à son unité, avait établi l'homme comme le prêtre et le médiateur de toute la nature visible. Il lui avait donné un esprit et un cœur plus grand que l'univers, afin que, le contemplant et le ramassant, en quelque sorte, en lui-même, il l'offrit et le consacra au Dieu vivant : de sorte que les êtres inanimés, privés tout à la fois et d'un cœur pour aimer Dieu, et d'une intelligence pour le connaître, pussent puiser dans un tel pontife et dans un tel adorateur une voix et un cœur, pour célébrer à leur manière la main divine qui les a formés. Mais ce que l'homme est pour la nature inanimée, un Enfant-Dieu va le devenir pour la nature humaine. O homme, réjouis-toi, élève ton esprit et agrandis ton âme. Tu prêtes une voix et un cœur au monde, pour qu'avec toi et par toi il puisse glorifier son auteur, et voici qu'un médiateur égal à Dieu te prêterait le sien, pour qu'avec lui et par lui tu puisses parvenir jusqu'à la source de ton être, et l'élever par lui jusqu'au principe de tout bien; car que pouvait par elle-même notre nature dégénérée, et comment combler cet immense chaos que mettait le péché entre la créature et le Créateur? Du gouffre de misères où il était plongé, vainement voulait-il élever jusqu'aux cieux et ses cris et ses larmes; je ne sais quelle main redoutable le repoussait soudain, et le faisait rentrer dans l'abîme de son néant. Qui calmera sa conscience agitée? qui le garantira de cette impression de terreur qu'éprouve la nature, depuis la première malédiction? quel holocauste offrira-t-il pour le prix de son âme? qui lui rendra l'espérance de l'avenir? qui ressuscitera ses titres d'immortalité et ses droits à la gloire? Le Messie, l'Emmanuel qui nous est donné aujourd'hui, opérera tous ces prodiges par sa médiation. En se revêtant de notre nature, il l'honore et la rétablit; aux titres de la servitude succèdent les privilèges de l'adoption. L'abondance du péché est couverte par une surabondance de justice. Dieu voit avec complaisance l'homme qu'il ne distingue plus de son Fils. Présentés par cet autre lui-même, nos demandes sont saintes, nos sacrifices agréables. Prêtre éternel, ses prières sont nos mérites, son sang notre vertu, son oblation nos espérances et nos droits. Que le philosophe désespère d'approcher de Dieu, je n'en suis

pas surpris, il n'a point de médiateur qui l'y appelle; mais moi, j'ai un Jésus qui m'introduit, et par lequel j'ai accès auprès de son Père. Qu'on ne m'objecte plus mon néant; tout néant que je suis, je suis homme, et mon Dieu, qui est tout, est homme. Il est homme, et à son nom je viens me présenter avec une sainte hardiesse devant le trône du Tout-Puissant; je soutiens que, par son humanité, tout ce que Dieu est m'appartient; et, en m'attachant à lui par tout ce qu'il y a de semblable à moi, je me mets en possession de tout ce qu'il a d'égal à son Père. O échange étonnant, où Dieu prend miséricordieusement tout ce que je suis, pour me donner avec plus d'abondance tout ce qui est lui-même ! O commerce admirable, où l'Éternel se fait enfant du temps pour me garantir l'avenir, et m'en ouvrir les portes radieuses, et où il adopte le corps de notre bassesse, comme parle l'Apôtre (*Philip., III, 21*), pour le transformer au corps de sa clarté et de sa gloire ! Non, ce n'est point sans doute pour une vile cendre et pour un insecte périssable que Dieu a envoyé son Fils. Comme mortel, il est à nous; comme immortel, il sera donc à nous encore, et le réparateur de la terre doit devenir encore notre consommateur dans le ciel. O quel monde nouveau se découvre à mes yeux ! ô céleste Sion ! ô divine patrie ! ô grandeur, ô transport de mon âme ! Et maintenant qui pourra me peindre le bonheur qui m'attend ? car, si telle est aujourd'hui la grandeur de la grâce, quelle sera dans l'avenir la grandeur de la gloire ? Si tel est aujourd'hui le pardon, quelle sera la magnificence ? Si telle est la charité, quelle sera la prodigalité ? Si le moyen est si grand, quelle doit donc être la fin ? Si les préparatifs sont si riches, quel sera donc l'événement ! et si la rançon est si inestimable, ô mon Dieu ! quel sera donc le royaume qui en est le prix, et quel trésor de félicité est donc réservé à tous ceux qui vous craignent ?

Ainsi tous mes besoins sont remplis par le Verbe incarné. Je trouve en lui tout ce que je désire; j'obtiens par lui tout ce qui me manque. J'ai besoin de lumières, il en est la source; de consolations, il les prodigue; de remèdes contre mes passions, il m'en délivre; de raisons pour calmer ma conscience, il m'assure le pardon; de rempart contre la justice divine, il la désarme; de preuves évidentes qui m'assurent un avenir, il est le père de l'éternité. Et maintenant où sont ces cœurs bas et terrestres qui oseraient encore rougir des humiliations du Verbe, et ne sentiraient pas toute la grandeur qui se trouve dans son auguste abaissement ? Où est cette infidèle Synagogue, et ses rêves abjects, et son ambition rampante ? Comme si des malheureux consolés, des plaies guéries, des chaînes brisées; comme si le péché vaincu et la mort désarmée n'étaient pas pour un Dieu un trophée plus brillant que les débris de cent villes fumantes. L'Incarnation d'un

Dieu vous scandalise : eh bien ! changez, si vous voulez, de nom, appelez-la le bonheur, la gloire, la grandeur, l'immortalité et la vie de l'homme. De quoi rougissez-vous ? Est-ce de son état, de la pauvreté de sa crèche et de l'opprobre de sa croix ? Qui de nous ne sent pas que, pour instruire et racheter les hommes, il devait monter sur une croix et non sur un trône, naître dans une crèche et non enviroonné d'une cour superbe ? Que parlons-nous de royauté, d'exploits et de magnificence ? Sa royauté est mon salut, ses exploits, c'est mon salut, et sa magnificence est encore mon salut. Eh quoi ! le pontife des biens futurs ne serait donc venu que pour nous faire soupirer après les biens présents ! Le consolateur de la terre en serait devenu la terreur ! Et le Saint d'Israël, le Prince de la paix, le germe de justice n'eût donc produit que des fruits de mort ! Était-ce là cette douce rosée que les cieux devaient envoyer d'en haut ? ce Juste que les nuées devaient faire descendre comme une pluie salutaire, ce Sauveur que la terre devait enfanter ? Était-ce là ce grand ouvrage préparé par le Très-Haut dès l'origine du monde ? Et Dieu ne serait donc sorti de son secret, il n'aurait interrompu ce repos majestueux qu'il goûtait en lui-même, il ne se serait dépouillé de la splendeur des saints, que pour venir ici-bas étaler une pompe frivole ! Quoi ! c'est par un rôle si humiliant qu'il eût rempli l'attente de tous les peuples ! C'est à ce bas ministère que se seraient bornées les anciennes promesses ! Et les soupirs de tant de justes, les oracles de tant de prophètes, l'appareil de tant de sacrifices, tant de préparatifs, tant d'augustes emblèmes, n'auraient donc annoncé aux races futures qu'un vil conquérant qui l'aurait disputé à César par ses conquêtes, ou à Salomon par sa magnificence !

Mais non, et mon Sauveur a rempli une plus haute destinée. Il est venu corriger ma cupidité, et non l'assouvir; dompter mes passions, et non les satisfaire; apporter la paix aux hommes, et non les rendre plus misérables en les trompant par de faux biens; changer en joie, dit Isaïe (*Isa., LXI, 3*), la tristesse de ceux qui se lamentent en Sion, et non irriter leurs maux en les attachant aux choses sensibles; enfin il est venu évangéliser les pauvres, et non aggraver leurs misères en paraissant dédaigner leur état. Oh ! que Jésus-Christ est grand dans cet ordre qui lui est propre ! Il est sans biens, sans autorité, sans éclat au dehors; il ne domine pas, il ne donne pas de batailles, il ne remporte pas de victoires : mais il est sublime et touchant dans sa doctrine, mais il est tendre et bienfaisant pour les hommes, mais il répare les ruines de notre ancienne grandeur, mais il réconcilie le ciel avec la terre; mais s'il souffre, c'est pour que je ne souffre pas. Quels prodiges et quelles merveilles égaleront jamais ce prodige et cette merveille ? Il est vendu, s'écrie ici l'admirable saint Léon, il est vendu et il nous délivre, attaché à un gibet et distribuant

des trésors, devenu sujet et faisant des monarques, cédant à la mort et m'arrachant des portes de la mort, tout couvert de plaies et l'infaillible médecin des miennes, descendant au tombeau et en faisant sortir l'espérance et la fécondité; enfin naissant pour mourir, mourant pour ressusciter, et ne ressuscitant que pour faire mon héritage de son trône, et des dieux ma propriété. Mes frères, que ces idées sont magnifiques et touchantes !

En voulez-vous de plus grandes encore; écoutez Tertullien : « Pardonnez, » s'écrie ce grand homme, à l'espérance de l'univers : *Parce spei totius orbis.* » Laissez-moi donc jouir du déshonneur et de la honte de ma foi. Qu'une crèche, qu'une croix soit indigne de Dieu, j'y consens; mais tout ce qui est indigne de Dieu est conforme à mes besoins, mais cet étrange abaissement m'est infiniment profitable, et dès lors il devient digne de Dieu même, car rien n'est plus digne de Dieu que de sauver sa créature; *quodcumque Deo indignum est, mihi expedit.* Que d'autres pensent donc ce qui leur plaira, dans quelque bassesse que je voie mon Sauveur, il ne pourra pas plus tromper mes yeux que mon amour. Qu'importe dans quel état mon Dieu ait paru, s'il est venu me tendre une main secourable ? Si j'ai à rougir de quelque chose, c'est de mes maux et non du remède, c'est du malade et non du médecin. Ce qui fait mon bonheur pourrait-il faire mon scandale ? Mon charitable libérateur pourrait-il donc jamais être vil à mes yeux ? et dans le temps qu'il apaise mon juge, qu'il paye ma rançon, qu'il relève mon néant et divinise ma nature ; tandis que je ne vois autour de moi que le torrent de ses bienfaits et de ses grâces, pourrais-je hésiter un instant à tomber à ses pieds ? et ne serait-ce point me dégrader moi-même, que de me servir contre lui de ses dons ineffables, et de chercher à venger sa grandeur aux dépens de sa bonté et de sa miséricorde ?

Mais ne ferons-nous ici que discuter ou admirer ? et le plus auguste des mystères ne serait-il qu'une belle spéculation, plus propre à exercer l'esprit qu'à diriger nos mœurs et à épurer nos âmes ? Qui de nous ne sent pas que des grandes perfections ne nous sont révélées aujourd'hui que pour nous inspirer des sentiments plus purs, et pour nous commander de plus hautes vertus ? Mes frères, laissons toutes les discussions : il ne s'agit point ici de curiosité, mais de fidélité ; ni de raisonnements, mais de reconnaissance ; ni d'examens stériles et vains, mais de nobles désirs, mais d'un parfait détachement, mais d'une héroïque droiture. Instruisons-nous par la charité : *Instructi in charitate.* (Col., II, 2.) Aimons, et nous comprendrons ; soyons saints, et tout nous deviendra croyable. Les mystères adorables du christianisme demandent autant de pureté pour les entendre que pour les exprimer dans la conduite de la vie ! La grandeur suprême du Verbe anéanti est de discerner les hommes par le

cœur, d'être tout à la fois le scandale des orgueilleux et l'amour des humbles, et de n'être pas moins redoutable et terrible pour les mondains et les pervers, que consolant et doux pour les âmes simples et fidèles.

Que faire donc ici, chrétiens ? Quitter tout pour aller à lui, fouler aux pieds tout ce qui n'est pas grand, éternel comme lui, et dans un corps mortel mener une vie divine. *Le Verbe s'est fait chair* (Joan., I, 14) : nous ne sommes donc plus enfants selon la chair, mais enfants selon la loi ; nous ne sommes donc plus des hommes terrestres et profanes ; tout est immense et infini dans notre condition, nous ne tenons plus à la terre, et désormais notre conversation doit être dans le ciel. Tel est l'ordre ineffable de sa descente mystérieuse, de prendre notre corps afin que nous prenions son esprit, de s'abaisser jusqu'à nous afin que nous puissions le prendre pour modèle, et d'allier l'éternité au temps, afin que ceux qui sont sujets au temps aspirent à l'éternité. Chose admirable ! la sagesse humaine, qui était tout orgueil, a changé les dieux en hommes, et l'Evangile, qui est tout simplicité, change les hommes en dieux. Soyons donc changés, en imitant ce que nous adorons. Heureux de le voir arriver, vivons sans cesse dans l'attente de le voir arriver encore, car la grande œuvre du Tout-Puissant n'est point encore terminée. Il est venu pour semer, il viendra pour recueillir ; il est venu confier le talent, il viendra pour en exiger le profit ; il est venu pour sauver, il viendra pour juger. O vous qui deviez venir, qui êtes venu et qui viendrez encore, rendez-moi digne d'aller à vous, apprenez-moi à faire mon salut de celui qui est mon Sauveur. Donnez-moi de comprendre que le plus sûr moyen de pénétrer vos grandeurs, c'est de révéler vos bassesses. Faites-moi craindre de prendre ici l'enflure de mon cœur pour l'intérêt de votre gloire. Créez en moi un esprit humble et un cœur haut, le mépris de moi-même et le respect pour ma nature, l'amour des humiliations et la crainte de m'avilir, cette foi qui m'abaisse et cette espérance qui me relève. Soyez la fin de toutes mes études, comme vous êtes le terme de tous les oracles. Soyez ma force et mon refuge, ma joie et ma consolation dans cette vie, en attendant que vous soyez ma gloire et mon bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Jesus Nazarennus, rex Judæorum. (Joan., XIX, 19.)

Jésus de Nazareth, roi des Juifs. (C'est l'inscription que Pilate fit attacher lui-même au haut de la croix.)

Il est accompli d'une manière bien frappante cet oracle du Prophète : *L'iniquité s'est menti à elle-même.* (Psal. XXVI, 12.) L'innocence de l'Homme-Dieu succombe, et le juge qui le condamne trace lui-même l'inscription qui motive sa mort. Qui de nous ne se serait attendu que Pilate eût écrit qu'o

Jésus était un séditionnaire, un imposteur, le perturbateur du repos public et le destructeur du temple ? Sans doute il le devait, pour se dérober à l'opprobre d'un jugement inique. Mais non, une force inconnue guide sa pensée et enchaîne sa main. L'aveugle, il dira plus vrai qu'il ne pense ; il attestera avec solennité, et l'infamie de son arrêt, et la grandeur de la victime qu'il immole. Il écrira ce titre contre ses propres intérêts ; il l'écrira en trois sortes de langues, pour qu'il soit lu également par les Hébreux, par les Grecs et par les Romains ; il l'écrira malgré les clameurs redoublées d'une populace furieuse. Le vil adulateur de César, le lâche cemplaisant d'une nation perfide donnera tout à coup l'exemple d'une fermeté courageuse, et ses mains, encore dégoûtantes du sang du juste, traceront elles-mêmes le témoignage non suspect du sacerdoce et de la royauté de Jésus-Christ : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*.

Et c'est ainsi, grand Dieu, qu'il n'est point de conseil contre vous. Non, ce ne sont ici ni les disciples de Jésus, ni les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a ressuscités qui attestent dans ses derniers moments l'éminence de ses titres et la sublimité de son caractère ; c'est son juge barbare, c'est le représentant d'un monarque infidèle, c'est une main païenne qui attache à l'infâme gibet cette inscription profonde, qui exprime en substance les ineffables oppositions de lumières et de ténèbres, de grandeurs et de bassesses qui se rencontrent dans le mystère de la croix. Le mystère de la croix !.... mais quelle langue humaine en parlera dignement ? Ici, mes frères, les orateurs sacrés semblent, par leur embarras et leur trouble, partager la confusion des éléments, et le désordre dont toute la nature est agitée en ce jour funèbre. Tous leurs sentiments se confondent par la rapidité avec laquelle ils se succèdent : les uns craignent de ne pas assez convaincre, les autres de ne pas assez toucher ; ceux-ci de dessécher le sentiment de la piété par trop de preuves et de raisonnements, ceux-là d'affaiblir les raisonnements par le détail trop circonstancié des souffrances de l'Homme-Dieu ; les uns de ne pas assez montrer le mystère de son humilité et de sa faiblesse, les autres de ne pas assez faire éclater le mystère de sa gloire et de sa puissance ; ceux-ci de ne pas assez venger le scandale de ses opprobres, ceux-là de trop parler à notre esprit, quand il ne faut que les déchirements du cœur et la sainte désolation de l'âme ; enfin ceux-ci de ne pas mettre assez d'unction et de sensibilité pour retracer l'histoire la plus simple et la plus touchante ; ceux-là de n'avoir pas assez de force et de grandeur pour raconter l'événement le plus auguste et la révolution la plus mémorable ; et tous, également combattus tour à tour, et par l'esprit qui veut tout prouver, et par le cœur qui voudrait tout dire, ignorent également jusqu'où ils peuvent porter la hardiesse de leurs expressions dans

un discours qui désespère tout langage, et jusqu'où ils doivent abaisser et anéantir leurs pensées à la vue d'un mystère où le raisonnement se perd, et qui jette les anges dans une surprise éternelle.

Cependant approchons, puisqu'il le faut, de cet abîme redoutable ; sondons-en, autant qu'il est donné à de faibles mortels, la hauteur et la profondeur, *sublimitas et profundum* (Ephes., III, 18) : et pour me renfermer dans les paroles de mon texte, découvrons, s'il se peut, cette alternative étonnante et ce mélange tout divin de grandeurs et d'opprobres qu'il nous présente dans le mystère de piété ; mystère de salut et de grâce, mystère de gloire et de triomphe, double chef-d'œuvre de puissance et d'amour, double spectacle non moins digne de notre admiration que de nos larmes, auquel nous appelons, et le fidèle pour l'attendrir, et l'incrédule pour le convaincre. *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*.

Nous allons donc le présenter comme l'Agneau immolé et le dominateur de la terre, comme victime et triomphateur tout ensemble ; nous allons peindre ce Sauveur et ce Roi, aussi incapable de se renoncer que de nous renoncer nous-mêmes, faisant dans sa passion tout pour nous ainsi que tout pour lui, non moins grand par ses bienfaits que par ses victoires, réunissant dans sa personne ces extrémités ineffables d'un Dieu qui agit en homme, et d'un homme qui agit en Dieu. Nous contemplerons d'un côté les flétrissures adorables de l'homme de douleurs, de l'autre la majesté du Fils unique qui habite au sein du Père ; nous le pleurerons avec les femmes de Jérusalem ; nous le glorifierons avec le centenier, nous frapperons notre poitrine à la vue de l'hostie qui s'immole, nous crierons *Hosanna au fils de David* (Matth., XXXI, 9) ; et, pour vous rendre aussisacrés que doux ces deux noms glorieux que sa croix nous présente, nous offrirons aux yeux de votre foi ce Jésus qui a tout sauvé, et ce roi qui a tout vaincu : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*.

Croix adorable, trône de notre Roi et autel de notre Sauveur, monument éternel de justice et d'amour, admirable folie, scandale glorieux, bois infâme, bois auguste, qui nous ôte Jésus et qui nous le donne, vertu et sagesse de Dieu, c'est vous que j'invoque. Laissez tomber sur ma langue, ainsi que sur mon cœur, une seule goutte de ce sang adorable dont vous êtes teinte, pour l'enflammer d'une divine ardeur. C'est le moment de notre zèle, c'est le grand jour où la sainte parole doit se promettre des miracles. Faites agir sur nos âmes cette même puissance qui fendit les rochers, qui fit pâlir le soleil, et ébranla les fondements du monde, afin que toute hauteur abaissée, et tout esprit profane incliné devant vous, soit forcé d'admirer le plus grand des triomphes dans le plus grand des scandales. *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque nous parcourons l'histoire des

souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, nous demandons avec étonnement pourquoi il a voulu beaucoup plus endurer que n'exigeait la rédemption du genre humain, et comment il a daigné multiplier si fort ses peines et ses tourments, lorsqu'il pouvait racheter mille mondes par l'efficace dignité d'un seul de ses soupirs; mais, pour peu que nous réfléchissions sur sa qualité de Sauveur, nous concevons facilement cette suite de douleurs et d'opprobres auxquels, par amour, il a voulu se soumettre. Nous sentons qu'il ne devait rien oublier pour remplir dans toute sa magnificence un titre si glorieux, et pour nous manifester, par toute sorte de moyens, combien tout l'homme était cher à son cœur. Or, c'est ce qu'il fait dans sa passion d'une manière si admirable. Chaque état douloureux où il se place n'est pour nous qu'un bienfait de plus, chaque humiliation qu'une grâce nouvelle, et ce même homme qu'il a créé tout entier s'y trouve sauvé tout entier. Nous l'allons voir sonder miséricordieusement toute la profondeur de nos misères, de nos souffrances sans consolation, de nos passions sans remède, de nos iniquités sans expiation : c'est-à-dire, chrétiens, qu'il va montrer en lui-même un Dieu consolateur qui soutient nos faiblesses par les siennes, un Dieu réformateur qui guérit nos passions par ses exemples, un Dieu réparateur qui agrandit et qui relève nos espérances par sa mort. *Jesus Nazarenus.*

L'heure de la puissance des ténèbres est arrivée; il est rempli, ce désir d'un amour immense, et le divin repas est achevé. Nous voici parvenus à la consommation de ce grand sacrifice, dont toute la vie de Jésus-Christ n'a été que le prélude et une longue préparation. Qu'attendons-nous de lui? Que nous annoncent et son empressement à passer le torrent de Cédron, et cette sainte hauteur avec laquelle il prédit aux disciples leur défection honteuse, et cette imperturbable tranquillité en mettant sous leurs yeux le tableau de ses ignominies, pour les préparer au plus grand des scandales, et la résolution qu'il prend de se séparer d'eux dans le temps où il paraît avoir le plus besoin de consolation et d'assistance? Sans doute qu'en un tel moment il n'attend rien que de lui-même. Avec quelle ardeur il va se plonger dans ce baptême de sang si longtemps désiré! Avec quelle ardeur il va se livrer lui-même! Mais non, ô Dieu! Et dans quel état vois-je ici votre Fils adorable? La langueur et l'ennui, l'épouvante et l'effroi s'emparent tour à tour de son âme; elle est troublée, elle est triste jusqu'à la mort, et son affliction, pour parler avec le prophète (*Thren.*, II, 13), est grande comme l'Océan. La terre est humectée d'une sueur sanglante qui ruisselle de tout son corps; il pleure, il soupire, il implore le ciel, que dis-je? il implore la terre. Je ne vois plus qu'un homme; et, s'efforçant en vain d'éloigner le calice amer qui lui est présenté, il tombe à terre de tout le poids de sa

frayeur et de sa honte. Quel mystère! quel abîme! celui qui a commandé aux flots et à la tempête est ici brisé dans l'infirmité, et le même qui dans peu bravera toutes les puissances de l'enfer est ici moins fort que lui-même. Quoi donc! Jésus manquerait en ce moment ou de tendresse ou de courage? S'il manque de courage, où est le Dieu de la nature? Et s'il manque de tendresse, où est mon Sauveur? O homme! que tes pensées sont vaines! C'est parce qu'il est Sauveur qu'il se réduit lui-même dans un pareil état. Sur la croix, nous le verrons consoler tous les siens, et rendre enfin son bienheureux esprit encore plus tranquillement que nous n'entrons dans le plus paisible sommeil : c'est qu'alors il est dans l'action même de son auguste sacrifice, qu'il est placé sur son autel, et qu'aucun trouble ne doit déshonorer cette grande fonction de son sacerdoce. Maintenant il a besoin qu'un ange le fortifie; il est froissé par les plus mortelles angoisses : c'est qu'il veut nous consoler en s'attristant lui-même; il veut nous prouver sa tendresse en montrant le désir de nous ressembler, d'épouser nos infirmités et de passer par toutes nos épreuves, afin de les sanctifier. Il veut nous assurer, par cette admirable condescendance, qu'il sera désormais plein de compassion pour les affligés, puisqu'il partage leur sort; attentif à leurs larmes, puisqu'il en verse; intéressé à leur patience, puisque leur état est le sien; occupé de leurs maux, puisqu'il en éprouve l'amertume et qu'il en est encore mieux instruit par sa propre expérience que par ses divines lumières. Mystère de bonté et de miséricorde si grandement célébré par l'Apôtre. Il a fallu, dit-il, que, quoique Fils de Dieu, il devînt en tout semblable à ses frères, pour être à leur égard tendre et compatissant, et pour apprendre, par ce qu'il souffre, à avoir pitié de ceux qui souffrent : *Ut misericors fieret.* (*Hebr.*, II, 17.) Que veut donc dire l'Apôtre, et quel est ce nouveau mystère? Que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme et que notre libérateur prenne la forme de notre servitude? Comment un Dieu baigné de larmes tarira-t-il les miennes? Quel asile offrira-t-il aux malheureux, ce Dieu qui vient en augmenter le nombre? N'est-ce pas plutôt accroître nos misères, que de vouloir, pour les guérir, nous en tracer l'affligeant spectacle? Vain jugement de la sagesse humaine! c'est parce qu'il est Dieu qu'il n'a pour nous jamais plus de puissance que lorsqu'il nous paraît plus faible; c'est parce qu'il est Dieu qu'en chancelant il nous soutient, qu'en tombant il nous relève, et qu'en paraissant succomber sous le poids qu'il porte, il veut nous mériter notre courage et notre force; c'est parce qu'il est tenté et éprouvé qu'il est puissant, dit l'Apôtre, pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve. (*Ibid.*, 18.) Ah! comment en effet aurions-nous pu le suivre, s'il eût toujours marché à pas de géant? Quel découragement pour les membres, s'il n'y avait rien d'hu-

main dans le chef! Qu'auraient fait les infirmes, s'il n'eût agi que pour les forts? Qui nous aurait rassurés dans nos craintes, s'il n'eût jamais été troublé? Qui nous aurait soutenus dans notre agonie, s'il n'eût jamais eu horreur de la mort? Et de quelle ressource aurait été pour nous un courage toujours divin, qui n'eût fait qu'accabler notre faiblesse et désespérer notre néant?

Ainsi, tout est pour mon salut et ma consolation dans les faiblesses de Jésus. Je ne vois point dans le jardin le Tout-Puissant, l'Immortel, l'Invincible; mais j'y vois quelque chose de plus encore : mon libérateur, mon soutien, mon asile et l'ami de mon cœur. O qu'il m'est doux de me pencher vers lui quand il daigne s'abaisser jusqu'à moi; de lui offrir mes maux quand il les éprouve; ma sensibilité quand il la justifie par son exemple; de lui adresser mes soupirs lorsque j'entends les siens, et de verser mes larmes dans son sein lorsque je vois couler les siennes! Un Dieu pleurant et affligé! Ah! voilà celui qui est mon Dieu : c'est celui dont j'ai besoin dans mon exil, c'est celui que mon cœur réclame : *Ecce Deus noster iste*. Ce n'est point dans le ciel, c'est dans le lieu de ses faiblesses que je veux le chercher. Il y a trop loin des collines éternelles à cette vallée de larmes; tant de splendeurs ne sont point faites pour les malheureux, tant de distance les accable. Il me faut un Dieu plus près de moi, plus avec moi, plus semblable à moi : il me faut mon Jésus, et mon Jésus sachant et connaissant mes infirmités et mes peines : *Scientem infirmitatem*. (Isa., LIII, 3.) Grand et admirable secret qu'un Dieu sauveur a révélé au monde. Jusqu'à lui, que pouvait pour les malheureux une sagesse imaginaire? Que pouvait la raison, avec ses beaux discours et sa froide arrogance? Hélas! prenant toujours l'enflure pour la force, et se croyant haute parce qu'elle était dure, elle invitait les affligés à la divine impassibilité, et dans son désespoir elle niait nos maux, ne pouvant les guérir. Jésus souffrant et affligé parut, et voici que la croix, dans sa sublime et sainte extravagance, nous apprend non que l'homme doit être invulnérable et impassible comme Dieu, mais que c'est Dieu qui a voulu s'attrister et pleurer comme l'homme; et tous les malheureux se tournèrent aussitôt vers lui, en l'invoquant comme leur sauveur et leur père. Le sage ne s'honora plus de son insensibilité, mais de sa patience; bien loin de rougir de ses pleurs, il s'en glorifia. Les afflictions devinrent des faveurs, les larmes des privilèges, et la raison humaine, déconcertée, se prosterna devant ce mystère ineffable qui consacra les tristes attributs de notre mortalité, qui nous rapproche de Dieu par nos misères mêmes, et fait de nos infirmités, ces grands témoignages de notre néant, qui jusqu'à Jésus-Christ semblaient mettre entre Dieu et l'homme une éternelle séparation, en fait, dis-je, autant de traits précieux de leur commune ressemblance.

Et voilà ce qui rend le christianisme si animé, si intéressant et si aimable. C'est la religion des pauvres, c'est la loi des malheureux, c'est le culte des âmes tendres et sensibles. N'eût-il en sa faveur que cette seule preuve, c'en serait assez pour adorer une doctrine qui, si elle n'était vraiment du ciel, n'aurait jamais pu même entrer dans la pensée d'aucun homme. N'eût-il que ce seul avantage, c'en serait assez pour déplorer l'aveuglement de tous ces insensés qui voudraient remplacer sa touchante morale par leur doctrine désolante. Futiles discoureurs, vous m'offrez des systèmes, et je demande des consolations. Que m'importe tout ce verbiage pompeux dont vous fatiguez ma raison? il me faut des secours qui soulagent mon cœur. C'est lui qui souffre, c'est lui surtout qui est malade, et vous le laissez en proie à son aridité, et vous lui arrachez sa plus douce espérance; et, pour soulager ma misère, vous ne songez qu'à nourrir mon orgueil. Ah! si vous pouviez compter tous les malheureux que vous faites! Vous avez séduit les riches, les grands du monde, je n'en suis pas surpris; l'abondance corrompt et les grands yeux aveuglent, mais votre triomphe est encore imparfait; portez maintenant votre aride morale dans les tristes chaumières, allez endoctriner ce pauvre que la faim dévore, cette mère désolée dont le tendre nourrisson suce bien moins le lait que les larmes, ce malheureux couché sur une paille humide; allez lui dire qu'il est victime de sa crédulité; qu'en serrant dans ses bras l'effigie d'un Dieu souffrant, il n'embrasse qu'un vain fantôme, qu'il n'est point de Jésus pour lui, que sa seule raison doit être son sauveur; son seul courage, toute sa consolation..... Barbares, vous n'osez pas; vous croiriez insulter à son état et outrager son infortune; lui-même pourrait-il vous entendre? Vous disserteriez, et il pleure; vous raisonnez, et il souffre, et, quand on pleure et quand on souffre, il faut des remèdes et non pas des maximes, des sentiments et non pas des discours. Ah! le Dieu affligé que j'adore les lui apporte ces remèdes, ces sentiments de force et de patience, de paix et de résignation, dont son exemple est une source inépuisable. Ah! laissez-nous notre Evangile avec sa simplicité, notre Dieu avec ses faiblesses, notre croix et sa sainte folie; laissez aux pauvres leur ami, aux infirmes leur soutien, aux mourants leur consolation, à tous les malheureux affligés leur Sauveur et leur père; laissez-nous Jésus de Nazareth; *Jesus Nazarenus*.

Mais c'est peu pour le Sauveur du monde de prendre nos faiblesses pour nous soutenir, nos maux pour nous consoler : un plus grand ouvrage lui est réservé, celui de réformer l'homme tout entier, de dissiper ses folles opinions, de le désabuser de ses fausses idées sur les biens et sur les maux de la vie, de faire tomber enfin ce masque éblouissant par lequel le monde impose

aux yeux du vulgaire, de le sauver de ses vices, d'arracher de son cœur ses penchants corrompus, de faire mourir jusqu'à la dernière racine ses injustes passions, et de dompter ces monstres furieux qui jusqu'alors exerçaient sur le genre humain une si longue et si cruelle tyrannie.

Grande et divine entreprise ! Mais quel moyen pour y réussir ? Tout a été trop faible jusqu'ici contre de si grands maux ; la nature, la loi, la conscience, la philosophie ont parlé, mais en vain. Que va donc faire un Dieu sauveur ? Il n'a pu nous rendre attentifs par la parole, il va nous fixer par ses exemples, qui seront tout à la fois si puissants et si palpables, que l'homme ne pourra pas plus y résister que s'y méprendre. Le pontife de l'Ancien Testament portait sur sa poitrine, dans de figures mystérieuses, ces mots sacrés : *doctrine et vérité* (*Lévit.*, VIII, 8) ; le pontife de la loi nouvelle les portera gravés sur son corps adorable, et empreints sur sa chair virginale. Il montrera la doctrine en autant de caractères qu'il souffre de douleurs ; il prêchera la vérité par autant de bouches qu'il a de plaies et de blessures, par autant de voix qu'il pousse de soupirs et qu'il verse de larmes ; de sorte que toute sa personne n'offrira plus qu'un grand livre également frappant et lisible pour tous, dont toutes les lettres, dit saint Léon, seront de sang pour frapper la vue avec plus de force, et toutes les maximes seront tracées par le fer avec violence, pour être aussi invariablement fixées que profondément inculquées.

N'attendez pas, Messieurs, que nous parcourions à vos yeux tout le théâtre de sa passion, que nous vous montrions tout entier l'homme de douleurs, que nous parcourions la vaste carrière de ses opprobres, que nous comptions tous les coups sacrilèges dont a été meurtrie sa chair vénérable : nos discours doivent avoir des bornes, ses souffrances n'en ont point eu. Contentons-nous, pour votre instruction, de vous produire le Sauveur dans l'état déplorable où Pilate le montre aux Juifs dans le prétoire, et de vous dire ici : « *Voilà l'homme*, » *Ecce homo*. O Dieu ! quel spectacle pour notre foi ! celui sous qui tremblent les colonnes du ciel, attaché à un poteau infâme ; celui qui a la lumière pour vêtement, honteusement dépouillé ; un vil roseau entre les mains du Dieu qui lance le tonnerre ; une couronne déchirante sur la tête divine qui porte le monde ; enfin celui qui fait la joie des anges, succombant sous les coups redoublés d'une flagellation sanglante ! Quoi donc ! est-ce là ce même homme qui guérissait les malades, qui ressuscitait les morts, éclairait les aveugles et commandait en maître aux flots irrités ? Silence, esprits superbes, et gardez-vous de rougir pour votre Sauveur. Vous voudriez ici des miracles de puissance, et il ne s'agit que de miracles d'instruction ; vous voudriez un spectacle de force et d'autorité, et il ne faut qu'un spectacle de sainteté et de perfection.

N'est-il donc pas plus grand et mille fois plus glorieux de guérir nos vices que nos maladies, et nos désirs injustes que nos infirmités ? n'est-il pas plus grand de nous rappeler victorieusement à nos devoirs que de nous rappeler à la vie, et de calmer les orages des passions humaines que les tempêtes d'une mer en courroux ? Or, quoi de plus propre à opérer ces prodiges nouveaux que l'état où il est réduit ! quelle chaire plus éloquente que cette funeste colonne où il est attaché ? quelles bouches plus persuasives que ces blessures ouvertes ? quelle instruction plus pénétrante que ces épines douloureuses ? quel glaive plus aiguisé, pour me servir de l'expression de saint Léon, que ce roseau ignominieux, pour retrancher nos folles convoitises ? quel remède plus souverain pour amortir le feu impur qui nous dévore, que le torrent de ce sang adorable dont le prétoire est inondé ? Qu'il est fort maintenant pour réprimer ces désordres honteux qui faisaient à la fois nos malheurs et notre crime ! Les cœurs ont résisté au Dieu de gloire et de puissance, il faut qu'ils cèdent au Dieu d'opprobres et de douleurs. Tristes esclaves des passions, ouvrez donc les yeux.

Voilà l'homme, *Ecce homo*. La volupté vous séduisait, voyez ici combien elle est hideuse ; la fortune vous enchantait, voyez ici combien elle est injuste et méprisable ; la vanité vous enivrait, voyez ici combien elle est coupable et insensée ; les souffrances vous faisaient horreur, voyez ici combien elles sont saintes et précieuses ; le mépris des injures vous semblait honteux, voyez ici combien il est grand et sublime : *Ecce homo*. Ainsi, par un simple coup d'œil jeté sur Jésus souffrant, nous est apprise toute la morale ; ainsi, dans ce divin original, aussi palpable qu'infailible, nous est développée toute la science du bien et du mal. Tout ce qu'il dit est une leçon ; tout ce qu'il fait est un exemple ; tout ce qu'il souffre est un remède. Accourez donc, chrétiens ; venez connaître votre Sauveur : *Ecce homo*. A son aspect l'orgueil frémit, la raison se déconcerte et se révolte ; mais, s'il se montrait ici dans cet état où le désir de notre orgueil, il eût nourri mes injustes désirs, il m'eût tenté, il eût aigri mes maux, loin de les guérir ; et le Dieu qui devait être mon médecin et mon sauveur n'eût été que le complice de ma corruption, et un piège de plus pour ma perversité. S'il est méprisé, s'il est abject, s'il est souffrant, dit Tertulien, c'est le Sauveur que je cherche. Il m'en faut un que le monde ne puisse goûter, et que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui démasque tout ce qui me trompe, et qui dégrade tout ce qui m'éblouit ; qui rejette tout ce que je désire, et qui prenne pour lui ce que je crains le plus ; un Sauveur qui commande, non aux vents et à la tempête, mais à tous mes sens révoltés : plus il est loin des pensées du monde, plus il est vil, plus je l'adore. Il en faut un à l'univers qui fasse honte aux sensuels,

qui désespère les voluptueux, qui fasse trembler les superbes, qui impose par de grands coups à la rébellion de la chair, et qui tire ainsi tout l'homme de son long et mortel assoupissement. Le voilà ce Sauveur, je le vois, je l'ai rencontré : *Ecce homo*.

Mais il nous faut encore montrer quelque chose de plus intime et de plus haut dans le mystère de la croix. Ce n'est point seulement dans une morale plus pure ni dans des sentiments plus relevés, que devait consister la nouvelle alliance; ce n'est point là encore ce qu'attendait l'homme perdu, et l'univers en proie à tous les maux : il nous fallait encore un généreux libérateur qui vînt briser nos chaînes, précipiter la mort, anéantir l'ancien opprobre, effacer nos iniquités, venger le ciel justement irrité, se placer entre nous et la foudre, et qui, épuisant sa puissance pour épuiser sa charité, étendit, assurât, relevât par sa mort nos espérances abattues.

Quels grands et augustes objets se présentent donc à nos yeux ! Ce n'est plus Jésus entre les mains de ses ennemis, mais entre les mains de son Père; c'est le grand traité de notre paix qui s'avance; c'est Dieu se réconciliant le monde en Jésus-Christ; c'est ce combat de la justice et de la miséricorde, où va se décider la cause de notre salut : la justice du Père qui ne peut plus souffrir les coupables, et la miséricorde du Fils qui ne peut voir des malheureux; la justice du Père qui ajourne son Fils sur le Calvaire où il l'attend depuis quatre mille ans, et la miséricorde du Fils qui s'y présente solennellement comme la victime publique devenue malédiction pour le péché; enfin la justice du Père qui ne cessera de frapper, tant qu'il y aura dans la victime auguste un souffle de vie, et la miséricorde qui ne cessera de donner, tant qu'il y aura des maux à réparer et des dettes à satisfaire. Quel spectacle, et quel profond étonnement il nous inspire !

Venez donc, mes frères; transportons-nous sur le sommet de la montagne : le voilà ce nouvel Isaac destiné pour le sacrifice; il s'avance vers le bûcher ! *Approchez et voyez* : « *Attendite et videte.* » (Thren., I, 12.) Considérez Jésus se traînant douloureusement sous le poids de sa croix; suivez-le à la trace de son sang à travers les outrages d'une populace effrénée; voyez l'enfer déployant sur lui ses dernières fureurs; voyez l'impatience féroce avec laquelle on élève l'autel, ces clous, cette lance, ce breuvage d'amertume, cette violente suspension de tout son corps qui ne se soutient plus que par ses blessures, ce renouvellement de toutes ses souffrances, ses mains et ses pieds déchirés de tout le poids de son corps, ces secousses redoublées qui rompent et brisent toutes ses veines desséchées, où ne circule plus que la douleur; voyez enfin cette langue glacée, ces yeux éteints, cette tête penchée, ce visage couvert des ombres de la mort. O mort ! c'est donc vous que Jésus appelle. Anges

célestes, qui vivez dans le sein de la gloire, accourez donc en ce moment; détournez vos regards des merveilles qui brillent au plus haut des cieux; courbez-vous sur cette arche mystique, pour y pénétrer jusqu'au fond; découvrez-nous, s'il est possible, tous les prodiges qu'elle renferme; montrez-nous cet échange admirable qui vient de se faire, où un seul est frappé, et tous sont délivrés; où le juste par excellence paye ce qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent : racontez-nous comment se concilient d'une manière si ineffable les intérêts du juste et ceux du criminel; comment se forme cet ineffable embrassement de la miséricorde et de la justice, où l'on voit en même temps le péché justifier sa mort, et sa mort effacer le péché; où Dieu tout à la fois se venge et s'apaise, exige et remet, punit nos crimes et les oublie.

Ainsi le plus grand des crimes de la part des hommes produit de la part de Dieu le plus grand des bienfaits. Dès ce moment tout change; l'antique mur de division s'écroule pour jamais. Il est comblé ce vaste abîme qui séparait le ciel d'avec la terre : Dieu n'est plus éloigné de nous, ni par la hauteur de sa nature, ni par la terreur de ses vengeances; nous avons un Sauveur qui nous appelle auprès de lui, un tout-puissant médiateur qui nous y introduit, et il ne nous est plus défendu de l'approcher comme trop grand, ni de l'invoquer comme trop juste. Ainsi, dans les deux hémisphères, on offre à Dieu une victime sans tache; tous s'unissent à elle pour ne faire avec elle qu'une seule victime, et tous ceux qui pèchent frappent leur poitrine pour obtenir en son nom le pardon dont ils ont besoin. Ainsi est promulguée solennellement l'immortalité de mon âme, et le voile de l'avenir, que ma faible raison ne faisait qu'entrevoir, se déchire avec celui du temple. Pourquoi Jésus-Christ, le maître du monde, n'a-t-il qu'une crèche pour berceau, une étable pour palais, une croix pour lit de mort? c'est que son règne n'est pas de ce monde. Ce qui se passe au Calvaire suppose l'immortalité, et la croix m'en dit mille fois plus sur le dogme d'une autre vie, que n'avaient jamais fait les plus pompeux discours des plus grands philosophes.

Ainsi tout est à moi par Jésus-Christ; sa mort garantit tous mes droits, assure toutes mes espérances. Sa croix sanglante me donne tout; je trouve en lui tout ce que je désire : j'ai des ténèbres, il les dissipe; j'ai des misères, il les soulage; j'ai des passions, il m'en délivre; j'ai des remords, il les apaise; j'ai des péchés, il les expie. Je le dis donc avec l'Apôtre : *Ah ! je vis en la foi de celui qui m'a aimé, et qui s'est livré pour moi.* (Galat. II, 20.) Il s'est livré pour moi ! son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes : sa dernière prière, un vœu pour leur salut : son dernier regard est tombé sur mon âme. Je le vois : ses mains sont étendues pour me re-

lever, sa tête est penchée pour me donner le baiser de paix, son cœur est ouvert pour me recevoir : il a soif, ah ! c'est que son cœur brûle ; il pousse une clameur puissante, ah ! c'est le cri de la miséricorde. O miséricorde qui atteints jusqu'aux cieux ! ô abîme ! ô profondeur ! ô dimensions immenses de la charité de Jésus ! ah ! si un tel amour est pour moi, qui sera contre moi ? quel ennemi puis-je donc craindre, et de qui maintenant pourrais-je me défier. hélas ! si ce n'est de moi-même ?

Il s'est livré pour moi : « Tradidit semetipsum pro me. » Mais celui qui n'a pas épargné son propre Fils, et qui nous l'a donné tout entier, ne nous donnera-t-il donc pas toutes choses avec lui. (Rom., VIII, 32.) Ah ! sans doute, puisqu'il s'est déjà donné à nous, il doit donc se donner encore. Comme dans une chaîne un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu doivent se succéder par un enchaînement admirable. Non, elle n'est point encore tarie la source de ses miséricordes, et un abîme doit attirer un autre abîme. Tous les dons de la gloire suivront tous les dons de la grâce. Mais, s'il a été si grand et si prodigue en nous pardonnant, que sera-t-il en nous glorifiant ? S'il a été si généreux pour des coupables, que sera-t-il pour des hommes justifiés ? et si la grâce a été si excessive, ô mon Dieu ! que sera donc la récompense ?

Tels sont, mes frères, les sentiments de paix, d'espérance et de consolation qu'un Dieu mourant inspire. Mais que fais-je ? je croyais parler à des cœurs qui sentent et qui aiment, et je ne trouve plus que des esprits qui discutent et qui raisonnent. Je les entends nous demander s'il est bien vrai que Dieu ait opéré cette merveille, et s'il a pu lui-même nous aimer jusqu'à cet excès. Faibles esprits et cœurs trop lents à croire ! Eh quoi ! est-il donc impossible que la bonté inépuisable se communique par torrents, et qu'un Dieu aime sans mesure ? Pourquoi mettre des bornes à un amour qui n'en a point ? Pourquoi chercher un abîme qui n'en peut point avoir ? Si les prodiges de puissance ne coûtent rien à Dieu, combien plus lui seront faciles ceux de sa tendre miséricorde ! Si l'homme aime si fort, malgré tout son néant ; si sa tendresse est capable d'enfanter des miracles pour sauver ses enfants, que ne fera donc pas de prodigieux le Tout-Puissant pour sauver ses créatures ? Que font ici les discussions ? C'est ici l'ouvrage de l'amour d'un Dieu ; c'est le fruit d'un amour immense. Où trouver des raisons, dès qu'il s'agit d'un amour infini ? Comment ce sentiment si extraordinaire, si impérieux, si incompréhensible dans les hommes, ne le serait-il pas en Dieu ? Et, pour que cet amour fût vraiment digne de son cœur, ne fallait-il donc pas qu'on n'y pût rien comprendre que ses grands et suprêmes excès ?

Mais un moyen aussi vil que la croix, et aussi honteux que la mort, était-il digne de la puissance et de la majesté divine ? Mes frères, voilà notre grande erreur. A cette

vue, notre orgueil frémit et s'irrite : comme cet état déplaît à nos passions, il nous semble qu'il déplaît à notre raison ; et, comme nous le jugeons indigne de nous, nous le croyons indigne de notre Dieu ; et, prenant pour zèle de sa gloire ce qui n'est que l'enflure de notre cœur, nous sommes tentés de nous écrier avec l'impie Marcion : « Loin de nous ces langes et cette étable, dont l'aspect nous révolte ; *aufer hinc sordidos pannos et dura præsepia.* » Mais écoutez Tertullien : « Laissez-moi jouir des souffrances de mon Maître et de l'ignominie de mon Roi, son déshonneur fait mon orgueil ; le Fils de l'Eternel est la victime de la mort, je n'en ai point de honte à cause que la chose est honteuse ; l'impassible souffre, cela est croyable, parce que cela paraît scandaleux ; celui qui fait la félicité des cieux est le rebut de la terre, je crois cela d'autant plus raisonnable, que toute la raison y est confondue. Qu'une croix soit indigne de Dieu, j'y consens, pourvu que l'on m'avoue que ce qui est indigne de Dieu fait ma consolation, mon bonheur et mon espérance. » (TERTULL., *De carne Christi*, c. 2, 5.) Ainsi, ajoute éloquemment Bossuet, ainsi la simplicité de nos pères se plaisait à étourdir les sages du siècle par des propositions inouïes, auxquelles l'esprit humain ne pouvait rien comprendre, afin que, tout l'orgueil des hommes s'évanouissant, il ne restât plus d'autre gloire que celle de Jésus mourant pour le salut du monde. *Jesus Nazarenus.*

Laissons donc ces âmes vaines et superbes se perdre dans leurs raisonnements, et s'égarer dans leurs subtilités aussi pénibles que futiles ; laissons-les censurer la divine sagesse, au lieu de s'abandonner à elle, et mépriser par orgueil ce que leur orgueil leur a rendu nécessaire. Pour nous, à qui la foi donne des yeux, ne nous laissons pas d'admirer ce que le cœur ne peut se lasser de sentir : aimons, et tout nous deviendra croyable ; c'est celui qui aime le plus qui comprend ici davantage. Si Dieu a fait quelque chose pour nous au delà de toute mesure, c'est pour nous un sujet de louanges et de bénédictions, et non un motif de crédulité et de doute. Ah ! plutôt, que les cieux soient saisis d'étonnement, puisqu'on n'y trouve pas un aussi grand bienfait que celui dont la terre est aujourd'hui comblée. Mais l'homme ? ah ! il ne doit ici se plaindre de n'avoir qu'une voix et qu'un cœur pour répéter les accents de sa joie et les cantiques de sa reconnaissance. Sainte et auguste victime, que vous parlez puissamment à mon cœur ! Plus on se fie à votre amour, plus il devient croyable. Malheur à l'homme ingrat qui oserait ici se servir contre vous de votre don inénarrable, et qui croirait défendre votre gloire au détriment de votre amour ! Apprenez-moi donc à méditer le mystère de votre croix, non sans doute pour le discuter, mais pour m'en appliquer le fruit et le mérite ; non pour sonder les difficultés qu'il fait naître, mais pour goûter les vertus qu'il inspire, et pour me convaincre pleinement

que la plus grande et la plus terrible punition dont vous puissiez frapper l'âme ingrate et superbe qui méconnaît une telle merveille, c'est le malheur sans doute de ne pas la croire.

Nous avons vu, chrétiens, dans le mystère de la croix, ce Jésus qui a tout sauvé, *Jesus Nazarenus* ; bâtons-nous maintenant de vous faire admirer ce Roi qui a tout vaincu, *Rex Judæorum* : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est d'abord plus étonnant, ni en apparence plus contradictoire, que la conduite de Jésus au moment de sa mort, et celle qu'il avait jusqu'alors constamment tenue. Pendant le cours de sa mission, il semble toujours craindre que le trop grand éclat de ses miracles ne révèle, pour ainsi dire, tout le secret de sa puissance : s'il laisse échapper quelques rayons de sa gloire, c'est à l'écart et dans la solitude ; si le peuple désire de le faire roi, il se dérobe par la fuite à ses empressements. Mais dès qu'il sent approcher sa dernière heure, quel changement, quelle révolution ! *C'est maintenant, dit-il, que le Fils de l'homme va être glorifié.* (*Joan.*, XIII, 31.) C'est alors qu'il se prépare à une entrée triomphante, et qu'il applaudit même au peuple qui le proclame roi. Comment expliquer, dans une âme toujours égale à elle-même, des sentiments si opposés ? Quoi donc ! il n'a jamais dit qu'il fût roi quand il faisait des actions d'une puissance toute divine ; il le déclare maintenant qu'il est réduit à la dernière des extrémités humaines. Chrétiens, il est facile de percer ce mystère ; c'est qu'en touchant à son dernier moment, il touche à la plus belle de ses victoires ; c'est que sa gloire réelle ne doit proprement commencer qu'au moment où commenceront ses souffrances, et que l'histoire de sa mort n'est presque que l'histoire de sa royauté. Oui, tout nous dit ici qu'il est roi, si toutefois ce nom n'est pas au-dessous de sa puissance et de sa gloire : roi parce qu'il règne sur ses ennemis, qu'il règne sur lui-même, qu'il règne sur le monde, qu'il règne sur nous-mêmes ; sur ses ennemis par son autorité, sur lui-même par ses sentiments, sur le monde par ses victoires, sur nous-mêmes par ses droits. En faut-il davantage pour reconnaître ici ce Roi des Juifs, *Rex Judæorum* ?

Il règne sur ses ennemis. Nous ne voyons d'abord, dans l'histoire de sa passion, que l'ouvrage ou du hasard ou du caprice des hommes. Il nous semble que, maîtres des événements, ses ennemis les dirigent à leur gré, et que Jésus ne fait que suivre forcément le plan de leur malice et la marche de leurs conseils : mais, pour peu qu'on se rende attentif, on ne tarde pas d'admirer comment sa main puissante les domine et les enchaîne, pour les faire servir au plus grand des mystères ; comment il conduit à son but leurs injustes passions ; comment il en dispose souverainement pour la parfaite exécution de ses plus hauts desseins ;

comment, dans le temps même qu'ils prévalent contre lui, ils ne sont plus que les aveugles instruments de sa suprême volonté : de sorte qu'il n'est jamais plus leur roi que lorsqu'il daigne leur obéir, et qu'ils ne lui obéissent jamais plus, que lorsqu'ils nous paraissent lui résister davantage.

En effet, mes frères, quand je le vois découvrir les complots odieux que ses persécuteurs trament contre sa vie, deviner toutes leurs pensées, prédire l'infâme baiser du disciple perfide, marquer l'heure fatale de la puissance des ténébres, désigner d'avance les opprobres divers dont il va être rassasié, annoncer hautement qu'il sera dans peu livré entre les mains des gentils, insulté, flagellé, mis à mort parmi des scélérats ; et que je considère ensuite le développement successif de tant de prédictions si claires et si précises, puis-je ne pas reconnaître toute la dignité du Messie promis de Dieu, qui n'a pour ennemis que les exécuteurs de ses propres oracles ; qui, en cédaient à leurs volontés, ne fait jamais que sa volonté, et qui tantôt leur lâche la main, et tantôt donne des bornes à leur fureur, comme à celle des flots, jusqu'à ce que soit fidèlement et littéralement accompli tout ce que les saints prophètes ont annoncé du Fils de l'homme ?

Mais combien redouble mon admiration, quand, remontant jusqu'à l'origine des choses, je parcours les Ecritures, depuis le sang d'Abel jusqu'à Jésus ; quand je vois cet homme de douleurs tout entier dans l'Ancien Testament, tel qu'il se montre dans le Nouveau ; quand Isaïe me retrace l'homme méconnaissable, blessé pour nos iniquités et brisé pour nos crimes (*Isa.*, LIII, 3, 4) ; quand Zacharie me peint le pasteur frappé, et ses brebis dispersées ; quand j'y vois le champ du potier acheté, et les trente deniers qui payeront le déicide (*Zachar.*, XIII, 7 ; XI, 12, 13) ; quand David me montre ses vêtements partagés et sa robe jetée au sort, ses mains et ses pieds cruellement percés, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre (*Psal.* XXI, 17, 19 ; LXVIII, 22) : lorsque je vois ensuite, dans tout le cours de sa passion, cette foule de prêtres, de sénateurs, de Pharisiens et de soldats se coordonner, s'entendre si parfaitement avec toutes ces prophéties, qu'ils n'en passent pas un seul point ; de sorte que, pour apprendre l'histoire de Jésus, je ne sais si je dois consulter ou les écrits de ses prophètes ou les écrits de ses disciples ! Je ne puis alors que m'écrier : Certes, ce n'est donc point sous les coups de ses ennemis que succombe le Roi de gloire ! De toute éternité, tous leurs pas sont comptés, toutes leurs démarches réglées : ils peuvent le saisir, ils ne lui ôtent pas sa liberté ; ils peuvent le lier, ils ne lient pas sa puissance. Avant même de voir comment d'une parole il les renverse tous, je reconnais en lui leur souverain et leur arbitre ; je vois qu'ils n'ont contre lui d'autre force que celle qu'il leur communique, d'autre pouvoir que celui qu'il leur

laisse ; que, s'il se livre à eux, c'est par son propre choix, et non par sa faiblesse ; qu'il prépare lui seul son heure et son moment, et que jamais il ne consentira à expirer entre leurs mains que quand tous les oracles et toutes les figures auront fini, auront expiré avec lui.

Mais c'est peu encore pour notre divin Roi de forcer ses ennemis à accomplir toutes les prophéties, il faut encore qu'il en fasse, malgré eux, ses précurseurs et ses prophètes. Désormais ils ne parleront plus, ils n'agiront plus que pour nous annoncer, sans le vouloir ni le savoir, la gloire de son règne et les divers triomphes de son auguste ministère. Ainsi Caïphe, ne parlant pas de son propre mouvement, comme le remarque l'Evangile (*Joan.*, XI, 50, 51), c'est-à-dire, entraîné par une force plus qu'humaine, reconnaît hautement qu'il est expédient que Jésus meure, afin que toute la nation ne périsse pas ; et il atteste par là que Jésus est la seule victime capable de satisfaire à Dieu et d'empêcher la perte du genre humain. Ainsi, en déchirant ses vêtements, contre la loi expresse du *Lévitique* (XXI, 10), le même pontife publie, sans le savoir, qu'il n'est plus digne de les porter, et que le temps est arrivé où le sacerdoce légal va disparaître comme une ombre devant la majesté du Pontife éternel qui s'est mis à la place des hosties anciennes. Ainsi, ne sachant pas ce que signifie l'action que leur inspire une sacrilège fureur, les impies soldats qui mettent un bandeau sur les yeux de Jésus nous pronostiquent que ce voile restera toujours sur leur cœur, et nous annoncent cet incurable aveuglement qui doit punir leur attentat contre la lumière du monde. Ainsi Hérode, en le revêtant d'une robe d'ignominie et en le traitant en insensé, rend un hommage involontaire à la folie de la croix, qui doit cacher la sublimité de ses voies sous les plus viles apparences, et nous rendre notre raison en renversant tous les raisonnements humains. Ainsi, ses cruels bourreaux proclameront sa royauté par des attributs dérisoires, et formeront, en se jouant, un véritable monarque. Je vois déjà dans la couronne douloureuse la voie des pénitents et des martyrs, dans la pourpre insultante la foule des sujets qu'il acquiert par son sang, et dans le sceptre ridicule qu'ils mettent dans ses mains, cette verge de fer qu'il appesantira sur les ingrats et les rebelles. Ainsi, chacun concourt à la grandeur des desseins de Jésus dans l'ordre qu'il lui plaît, et dans la mesure qu'il a déterminée lui-même. Ils ne savent pas ce qu'ils disent, ils ne savent pas ce qu'ils font ; mais ils disent, mais ils font tout ce que veut Jésus, et, par les motifs les plus criminels, ils exécutent les desseins les plus admirables. L'esprit superbe et vain ne voit peut-être ici que des réflexions plus subtiles que raisonnables, et plus pieuses que solides ; mais, quand on suit de l'œil la liaison intime, le rapport constant et toujours soutenu entre les faits et les emble-

mes, entre les symboles et les événements, peut-on s'empêcher d'admirer dans Jésus le Maître du présent comme de l'avenir, qui fait tourner en preuves de sa royauté tout ce qu'on tente pour la détruire, et qui sait ennoblir jusqu'aux derniers de ses opprobres, en faisant de ses ennemis ses témoins, et de ses bourreaux ses prophètes : *Et inimici nostri sunt judices?* (*Deut.*, XXXII, 31.)

Allons encore plus avant. D'où viennent ces contradictions éternelles où se jettent ses ennemis ? Qui nous expliquera ou ces aveux qui les trahissent, ou ces infidélités qui les déshonorent ? Quoi donc ! ils osent tout contre Jésus, excepté lui reprocher aucun crime : infatigables calomniateurs, ils ont inventé mille faibles absurdes, jamais aucune action qui puisse flétrir sa mémoire ; ils lui préfèrent le plus vil scélérat, et, de leur propre aveu, il n'est coupable de rien, que de s'être dit Christ Fils de Dieu ; ils le dénoncent comme un rebelle, et jamais comme un imposteur ; ils reconnaissent qu'ils ne peuvent rien opposer à l'évidence de ses miracles, et c'est pour l'évidence de ses miracles mêmes qu'ils forment le complot de lui ôter la vie ; ils s'arment maintenant pour le saisir, et ils n'ont jamais osé le prendre dans le temple où il enseignait chaque jour ; ils sont déterminés à le sacrifier à quelque prix que ce soit, et ils n'osent pas se servir de la liberté que leur donne Pilate de le juger selon leurs lois ; ils se vantaient auparavant de n'avoir jamais été esclaves de personne, *Nemini servivimus unquam* (*Joan.*, VIII, 33) ; et, quand Pilate le leur présente comme leur roi, ils disent qu'ils n'ont point d'autre roi que César ; ils ont récompensé le crime de Judas, et ils rougissent de reprendre le prix infâme que restitue le perfide ; ils ont intérêt de cacher cet argent sacrilège et souillé, et ils en achètent un champ, qui, par son nom, doit éterniser leur opprobre. Quelle force inconnue, quel transport invincible les pousse ? Reconnaissons ici l'empire de Jésus qui déconcerte leurs mesures, qui perd leur fausse prudence, se sert de toutes leurs passions pour les tromper les unes par les autres, et ne préside à leurs conseils que pour les convertir en égarements et en pièges.

Que dirons-nous encore de tous ces juges, ou plutôt de ces meurtriers travestis en juges, qui prennent hardiment leur autorité pour des preuves et leurs factions pour des jugements ? Que penser de ce conseil suprême de la nation, dont tous les membres corrompus mendient des dépositions dont ils ont honte de faire usage, et ne rougissent pas de se constituer tout à la fois témoins, accusateurs et juges, pour accabler une vertu qui confond leur orgueil et désespère leur envie ? Que penser du pontife Anne qui ne reçoit Jésus que par vanité, et ne l'absout que par indifférence ? Que dirons-nous de ce Caïphe si prévenu, si passionné, si ennemi des bienséances et des lois, qui a déjà arrêté la mort de Jésus-

Christ sans le citer et sans l'entendre, et qui ensuite ne l'entend que pour la forme, et ne l'interroge que pour lui tendre un piège? Que dirons-nous de cet Hérode, qui, se jouant de tout ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, l'innocence persécutée, ne veut plus faire de Jésus que le spectacle vain d'une cour désœuvrée, comme il a fait de la tête de Jean-Baptiste l'horrible amusement d'une cour dissolue? Que penser de ce Pilate, courtisan corrompu, qui, au seul nom de la faveur, fait taire la justice; qui, mêlant lâchement sa politique avec son devoir, met des négociations à la place des règles, et des expédients où il ne faut que la vérité; juge infâme, qui lave ses mains et souille son ministère, qui en appelle à la loi et la profane, et qui, barbare pour être indulgent, perdant tout pour concilier tout, marche de faiblesse en faiblesse au crime même qui lui fait horreur? Mais laissons ces lâches déserteurs de la justice s'agiter sans frein dans les actes de leur violence, et sans pudeur dans les détours de leurs iniquités; et admirons Jésus, qui, juge et roi de ses propres juges, les force de se condamner avant de le condamner lui-même, et qui, se jouant de tous leurs vains complots, les défie hautement de jamais déshonorer ni la sainteté de sa vie, ni l'innocence de sa mort.

Cependant les clameurs séditeuses vont sans cesse croissant; le parti de l'injustice domine; je ne sais quel démon s'est emparé de tous les cœurs; je n'entends plus que ce cri détestable : Qu'on l'ôte, qu'il soit crucifié; il est digne de mort, qu'il soit crucifié! Merveilleux jugement de Dieu sur un peuple insensé qui sollicite la mort du juste dont il a depuis peu célébré le triomphe, qui fait succéder subitement à ses acclamations de joie ses emportements fanatiques; et qui, donnant ici pour la force de ses raisons l'excès de sa frénésie, ne craint pas de prononcer un arrêt de condamnation, sans qu'aucun tribunal ait jamais osé porter un jugement! Mémorable infamie, dont on ne trouve aucun exemple dans les annales du monde! monstrueuse injustice, toute à la gloire de Jésus, qui toujours accusé et jamais convaincu, toujours condamné et jamais jugé, alliant d'une manière ineffable sa sainteté et son supplice, mourant en criminel, satisfaisant en juste, triomphe tour à tour et par son innocence qu'on reconnaît, et par son innocence qu'on opprime; *Ut vincas cum judicaris!* (Matth., XXVII, 23.)

Qu'il soit crucifié? (Ibid.) La voilà donc réalisée cette idée toute divine que le plus grand des anciens sages, entraîné comme par un mouvement prophétique, avait donnée de la vertu! Il est donc achevé ce dernier trait de l'homme juste. La voilà cette vertu sublime vraiment digne des regards du ciel, cette vertu accomplie qui ne reçoit pour ses bienfaits que des opprobres, et que les hommes ne récompensent que par la mort la plus infâme. La terre voit le plus saint, le plus

parfait des hommes, privé non-seulement de la gloire de la vertu, mais compté parmi les méchants, mais expirant au milieu des supplices. Grande et sublime destinée! à quel autre qu'à Jésus-Christ pouvait-elle appartenir? Le Dieu tout-puissant pouvait-il en réserver une plus auguste à son Fils? Ebauché dans la personne des prophètes, ne convenait-il pas qu'un si noble triomphe fût montré tout entier dans la personne du Messie, et un si bel exemple n'aurait-il pas manqué à notre instruction comme à sa gloire?

Qu'il soit crucifié! Nouveau triomphe de Jésus sur ses ennemis. C'est la marque essentielle du Messie d'être rejeté par la nation même à laquelle il était promis. Ils n'ont pas cru en lui, c'est pour cela que je l'adore; et ma foi est d'autant plus ferme, que l'égarement de ce peuple est profond et incompréhensible. Mais si cet arrêt de mort est un des plus beaux traits auxquels je dois le reconnaître, s'il m'annonce sa royauté, il n'en est pas moins pour les ingrats qui l'exécutent un signal de malédiction. Entendez-les déjà demander à grands cris que son sang soit sur eux. Infortunés! que de malheurs va leur coûter cette parole! Dès ce fatal instant, ils sont frappés d'un vertige éternel. Déjà ce sang crie vengeance; déjà la Synagogue dégradée tombe, se précipite sans retour dans un abîme sans mesure; déjà sont converties en un deuil lamentable ses plus belles solennités; déjà il est frappé, ce peuple monstrueux, qui sans pays et de tous les pays, ne faisant pas une nation et distingué de toutes les nations, partout reçu et partout abhorré, misérable dans tous les siècles sans être plaint dans aucun temps, portera sur son front flétri la marque ineffaçable de son déicide. Et toi, ville infortunée, Jérusalem meurtrière des prophètes, et plus que tout cela encore, meurtrière de l'héritier, c'en est donc fait; plus sacrilège que Babylone, tu vas tomber d'une chute plus effroyable. Onze cent mille morts vont expier une seule mort. Tu subiras tous les fléaux, comme tu as commis tous les crimes; tu pleureras en vain sur ton temple écrasé, et de tous ces monuments dont tu t'enorgueillis, il ne te restera que le Calvaire, pour attester à tous les siècles que tes malheurs furent sans bornes comme les attentats.

Il règne sur lui-même. Trop souvent on est roi par autorité, esclave par les sentiments, et le même qui commande à des légions est souvent commandé par ses propres faiblesses. Mais posséder son âme en paix, se rendre maître de tout soi-même au milieu des plus tristes épreuves et des plus déplorables extrémités; aux plus affreux tourments opposer une vertu que rien ne dément, une fermeté que rien n'alarme; et dans des jours d'horrible confusion, commander tellement à toute la nature, qu'il n'échappe jamais une parole qui ne soit une leçon, ni une action qui ne soit un exemple: telle est, mes frères, la royauté suprême, la

royauté par excellence ; ce devait donc être celle de Jésus-Christ.

Comment le suivre cependant à cette nouvelle hauteur ? Comment atteindre à la sublimité de ses sentiments magnanimes ? Comment vous peindre ce concours surprenant d'ignominies et de grandeurs, de tant de force avec tant d'apparence de faiblesse ? C'est l'abjection du peuple, c'est le modèle des héros ; c'est le dernier des hommes, c'est le premier des anges ; c'est un ver qu'on écrase, c'est un Dieu qu'on adore. Qu'il est grand, lorsque, réprimant la violence de Pierre armé d'un glaive pour le défendre, il lui apprend que ce n'est point avec de telles armes qu'on peut venger la vérité et la justice ! Qu'il est grand, lorsque, rejetant les pleurs des saintes femmes qui compatissent à son sort, il leur apprend qu'il n'a pas besoin de ces larmes stériles, et que rien d'humain ne doit déshonorer la dignité de son sacrifice ! Qu'il est divin devant Caïphe et son conseil ! Pourrions-nous assez admirer ce silence plein de dignité pour ne pas satisfaire à des questions captieuses, et cette réponse aussi modeste qu'intrepide au vil esclave du pontife, pour lui montrer qu'un excès de fureur ne prouve rien, et qu'il faut le convaincre avant de le frapper ; et ce noble aveu de sa divinité, quand il le juge nécessaire à la gloire de son Père, et qu'il prévoit que la malignité peut abuser de son silence ; et ce refus de s'expliquer devant des hommes qui n'ont qu'à interroger ses œuvres, ainsi que sa doctrine publiquement enseignée, et qui doivent savoir que les prophéties parlent assez pour lui ! Qu'il est auguste devant Hérode, dont il trompe et les desirs curieux et l'attente orgueilleuse ; auquel il fait sentir, par un refus constant de faire des miracles, qu'il n'attend rien de la faveur des rois ni de la protection des hommes ; qu'il est venu sauver les simples et les petits, et non les téméraires et les superbes ; qu'il a opéré des miracles pour les malheureux, mais qu'il n'en fera point pour contenter le libertin et l'incrédule ; et que, s'il a des grâces à accorder, c'est à la foi craintive, à la prière humble, et non aux caprices des princes, à la fierté des grands, ni à la vaine présomption des faux sages du siècle qui ne cherchent qu'à tenter Dieu ! Qu'il est magnanime devant Pilate, quand il brave, par sa contenance assurée et sa sécurité paisible, la majesté des faiseaux romains ; quand il lui annonce hautement que son royaume n'est pas de ce monde, et que son juge n'a sur sa vie d'autre pouvoir que celui qui tient d'en haut ; quand il refuse ensuite de se justifier et d'échapper, par un seul mot, au supplice dont il est menacé, et que, disant tout à son juge par son silence même, il le force de reconnaître, dans un excès d'admiration et de surprise, que quelque chose de divin est ici, qu'un tel empire sur soi-même est vraiment au-dessus de l'homme : *Ita ut miraretur præsens vehementer.* (Act.)

Maintenant que tous ses ennemis multiplient les attentats, que leur insolence brutale ajoute aux vils crachats les soufflets sacrilèges, qu'ils accumulent en une seule nuit tous les opprobres avec tous les crimes, mon divin Maître n'en sera que plus grand, plus invincible et plus auguste. Ils pourront le réduire à la dernière ignominie, ils ne pourront point lui ôter cette douce sérénité qui accompagne l'innocence. Des soldats impies pourront bien, en le bafouant, souiller la majesté du tribunal et profaner le sanctuaire de la justice ; il ne sera jamais donné à leurs efforts de dégrader la majesté de l'homme juste. Non, je n'ai plus besoin que des légions célestes accourent à sa voix pour prendre sa défense, ni qu'il s'élève au-dessus des nuées, pour annoncer à tous ses ennemis son pouvoir redoutable ; du sein de toutes ses misères sortent des traits divins qui le montrent et qui le décèlent. Je découvre plus ce qu'il est entre les mains de ses bourreaux que quand, sur le Thabor, il se montrait tout éclatant des rayons de sa gloire ; et chaque indignité dont il est accablé ne fait que relever cette grandeur toute céleste, qui, supérieure aux insultes comme aux tourments, annonce à l'univers que la vérité et la vertu sont invincibles à tous les hommes.

Quel est donc cet homme miraculeux auquel non les vents, non la mer, non les tempêtes, mais toutes les passions obéissent ; qui ne montre jamais ni fierté dans ses discours, ni faiblesse dans son silence ; qui ne cède jamais ni aux promesses ni aux menaces ; qui, libre dans les fers, ne dit jamais que ce qu'il veut dire, et qui le dit en Dieu ; qui n'emploie son courage que pour la vérité, et qui reste muet pour sa propre défense ; qui ne veut ni blesser ni satisfaire ses juges, ni les apaiser ni les aigrir, ni capter leurs suffrages, ni manquer à leur autorité ; qui n'a de zèle que pour Dieu, d'indignation que contre le mensonge, d'indifférence que pour sa propre gloire, et, qui, par un caractère inouï qui n'appartient qu'à lui, se montre toujours au-dessus tantôt du mépris, tantôt de l'admiration qu'il inspire ?

Régnera-t-il moins sur lui-même dans ses derniers moments, quand, élevé sur l'arbre de la croix, il se trouve placé entre le ciel qui l'abandonne et la terre qui le maudit ? Qui nous dira tout ce qui se passe alors dans son âme ? Où trouver des couleurs pour vous peindre cette résignation sans bornes parmi des tourments sans mesure, cette patience inaltérable plus accablante encore pour ses propres bourreaux que les reproches les plus sanglants ; cette bonté sublime qui excuse tout, qui oublie tout ; cette belle leçon qu'il donne à tous les mourants en remettant son âme entre les mains de Dieu son père ; cette prière ineffable qui sollicite pour le plus grand des crimes la plus grande miséricorde ; enfin cette pitié qui ne semble se réveiller que pour l'ingrate Jérusalem, et qui ne le distrait, ce semble, de l'excès de son mar-

tyre, que pour l'occuper tout entier de l'ex-cès de son amour ?

Ah ! qu'on ne vante plus tous ces sages opprimés que célèbre l'antiquité. Ils plaidèrent éloquentement leur propre cause, Jésus-Christ s'interdit jusqu'à la moindre plainte. Ils firent leurs efforts pour confondre leurs ennemis ; Jésus-Christ veut sauver les siens , et leur donner la première place dans son testament, comme ils l'ont dans son cœur. Ils ne cherchaient qu'à soutenir avec honneur leur personnage ; Jésus-Christ ne fait rien pour les spectateurs, et partout il nous montre qu'il transporte dans une autre région son bonheur et sa gloire. Ils ne voulaient que se faire un grand nom par de grands malheurs, Jésus-Christ ne cherche qu'à inspirer de hautes vertus par de touchants exemples. Maintenant que la terre s'ébranle et que les tombeaux s'ouvrent, que les morts ressuscitent et que les éléments bouleversés lui rendent témoignage ; pour moi, je ne veux voir que les grandeurs et les miracles de son âme. Je ne veux qu'admirer ce spectacle, aussi grand pour le ciel que nouveau pour la terre, du juste par excellence qui meurt sans ressentiment comme sans impatience, sans faiblesse comme sans ostentation ; qui n'a besoin d'aucune consolation humaine ; qui trouve plus de gloire à pardonner qu'à se venger, à se sacrifier qu'à se sauver, à se taire qu'à se défendre, et qui, plus fort et plus patient que tous les justes à la fois, surmonte un abîme d'opprobres par un abîme de douleur, d'humilité, de charité et de constance.

Ainsi la mort de Jésus-Christ, à ne prendre même les choses qu'humainement, est de toutes les morts la plus belle comme la plus touchante, la plus sublime comme la plus héroïque. Ainsi Jésus-Christ n'a fait que mettre le comble à sa gloire, comme il l'a mis à sa vertu ; et, s'il est vrai qu'un Homme-Dieu soit à jamais un mystère incompréhensible, un homme qui mourrait ainsi sans être Dieu, serait plus étonnant et plus incompréhensible encore. C'est ce qui arrache au centurion infidèle l'aveu de sa divinité ; c'est ce qui pousse le disciple perfide à le venger par une mort aussi infâme que son crime ; c'est ce qui convertit un des deux scélérats témoins et compagnons de son supplice ; c'est ce qui brise de composition et qui frappe comme d'un coup de foudre cette foule de spectateurs, qui, réveillés soudain, s'en retournent épouvantés de l'horreur de leur déicide. Ils publient enfin que ce n'est point ainsi que peut mourir un homme ordinaire ; qu'une vertu si soutenue et si constante ne peut point être celle d'un imposteur ; que la dignité de sa mort répond parfaitement à l'ineffable sainteté de sa vie, et que, s'il souffre en homme, il agit et il meurt en Dieu. *Vere Filius Dei erat iste.* (Matth., XXVII, 54.)

Il règne sur le monde par ses victoires. Eh ! que ne pourra point celui dont le trépas est honoré du deuil de toute la nature !

Quelles victoires ne doit pas se promettre ce vainqueur de la mort même, qui, par la puissante clameur qu'il pousse en expirant, nous annonce qu'il ne meurt point, comme les autres hommes, par faiblesse et par nécessité, mais par son choix et par sa volonté ; que la vie ne lui est point arrachée, mais qu'il la donne de lui-même, comme il l'avait prêté (Joan., X, 18) ; et que la mort, pour le frapper, a attendu, pour ainsi dire, qu'il lui en ait donné le signal ! Chose admirable ! il s'était fait peu de disciples dans le temps même qu'il jetait le plus grand éclat par la sainteté de ses œuvres et par le grand nombre de ses miracles ; maintenant qu'il a subi le dernier des supplices comme un insigne scélérat, les peuples tombent à ses pieds. Tandis que ses mains sont clouées à la croix, il agit, il secoue, dit l'Ecriture, les extrémités de la terre, et tout est ébranlé par la puissance de son dernier soupir. Du fond même de son tombeau lui naît cette nombreuse postérité qu'annonçait Isaïe (Isa., XI), et là où toutes les grandeurs viennent s'anéantir, les siennes commencent. Le Calvaire devient cette montagne élevée au-dessus de toutes les montagnes ; on l'aperçoit du couchant à l'aurore ; les rois accourent de loin, les Barbares se soumettent, et les géants de la terre viennent se prosterner devant l'étendard de la croix. Quoi donc ! par quels moyens s'est opérée cette étrange révolution, et par quel art a-t-on pu désenchanter le monde ! Comment un Dieu couvert d'opprobres a-t-il fait disparaître ces divinités si révérées, devant qui se courbait l'univers ? Comment l'aigle romaine est-elle venue s'abattre au pied de l'infâme gibet ? Mes frères, c'est ainsi qu'il faut le chanter avec le prophète, c'est par le bois qu'a régné notre Dieu. Ce n'est ni par le nombre des armées, ni par la quantité des trésors, ni par les orgueilleux raisonnements de l'éloquence humaine, mais par la force et la vertu secrète du bois ignominieux. Bien loin de le tenir caché, de l'embellir par des fictions, ou d'en diminuer la honte par les ornements du discours ou par de subtiles allégories, il est prêché sans honte ainsi que sans détour. Le grand Paul ne veut savoir que lui et la sainte folie, et c'est de ce scandale même qu'il fait dépendre tout le succès de ses paroles. Les Juifs demandent des miracles, il leur annonce Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ; les Grecs demandent des raisonnements, il leur annonce Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, afin, dit-il, que la vertu de la croix ne s'affaiblisse point, et qu'aucune force, ainsi qu'aucun talent ne puisse s'approprier la grandeur de ses œuvres et les progrès de ses victoires : *Ut non gloriatur omnis caro in conspectu ejus.* (I Cor., I, 22, 29.) Et maintenant où sont les sages et les docteurs, où sont les scrutateurs curieux des sciences de ce siècle ; *ubi sapiens ? ubi scriba ?* N'est-il donc pas écrit : *Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudens* (I Cor., I, 19, 20.) Qui a été contraint de se taire, ou de l'Evangile, ou

de la philosophie? La croix est-elle tombée devant les idoles, ou les idoles devant la croix de Jésus-Christ? Sont-ce les césars qui ont dompté les apôtres, ou les apôtres, rebuts du monde, qui ont domptés les césars invincibles? Grand et magnifique spectacle! Dieu s'est servi de ce qu'il y avait de plus faible pour briser ce qu'il y avait de plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus insensé pour confondre ce qu'il y avait de plus sage, et même de ce qui n'était pas, pour anéantir ce qui est : il a persuadé contre toutes les règles de la persuasion; il a fait croire à ce scandale par ce scandale même; il a dompté les plus vastes génies comme les plus petits enfants; il a voulu que sa religion, ainsi que l'univers, fût tirée du néant, et par cette seconde création, non moins grande que la première, il prouve à tous les yeux qui ne veulent pas se fermer, que rien d'humain ne s'est mêlé à son ouvrage; qu'il est tout de sa main, et que celui qui a changé et retourné le monde par le seul levier de sa croix est le même que celui qui l'a créé d'une seule parole : *Ut ea quæ sunt per ea quæ non sunt destrueret.* (*Ibid.*, 28.) Et tandis qu'une politique profane demande encore quel bras puissant a renversé le vaste empire qui avait englouti lui-même tous les autres empires, et comment est tombé ce Lucifer superbe plus élevé que les astres, pour nous, mes frères, ne voyons plus dans ces grandes ruines que la force invincible d'un Dieu crucifié, qui devait, selon le prophète (*Isai.*, LIII, 12), partager les dépouilles des forts; qui ne permettait le succès inouï de leurs armes victorieuses que pour ouvrir, en quelque sorte, une plus large entrée à son Evangile, et préparer ainsi un plus grand triomphe à sa croix.

Mais la victoire des victoires, c'est qu'avec la croyance du seul mystère de la croix, les plus hautes vertus brillent incontinent. Des plaies sacrées de Jésus sort tout à coup ce feu de l'amour divin inconnu jusqu'alors sur la terre; échauffée par son sang, on ne peut plus compter cette foule de justes que chaque jour elle produit. Que j'aime à les voir accourir, se presser autour de la croix, et en embrasser avec joie les voies les plus salutaires! O prodige nouveau! le règne des sens disparaît pour faire place à l'empire de l'âme; des anges se montrent dans des corps mortels; les riches se dépouillent pour enrichir les pauvres; les pauvres tiennent à honneur leur bassesse, et bénissent leur infortune; les déserts sont peuplés d'hommes divinisés qui ne méditent plus que les vérités éternelles; comme on avait vu courir à la fortune et aux plaisirs, on accourt au supplice et à la mort la plus horrible; les opprobres du Christ sont préférés à tous les trésors de l'Égypte, et ses disciples, en s'élevant si fort au-dessus de l'homme, prouvent évidemment que leur Maître crucifié n'est sans doute pas moins qu'un Dieu; enfin, la face de la terre est renouvelée, le ciel descend parmi les hommes, et l'univers changé adore un nouveau Créateur, plus

grand encore lorsque, par sa faiblesse et par le déshonneur de sa croix, il le retire de son second chaos où il était plongé, que quand il le fait sortir du néant par la vertu de sa parole.

Qui jamais a ouï parler d'une telle grandeur, et qui jamais dans l'univers égala une telle gloire? Ne nous opposez point et ces nations qui ne le reconnaissent plus, ou ces nations qui ne le reconnaissent pas encore; car, outre qu'il compte des disciples et des adorateurs sur tous les points de l'univers, ignorons-nous que l'œuvre de la croix ne doit recevoir sa perfection qu'avec le développement des siècles? Ignorons-nous que, dans les éternels décrets, l'ordre moral, comme l'ordre physique, n'est qu'une succession et un tempérament d'ombres et de lumières? Mais, quels que soient ici les desseins de la Providence, et sans entrer dans une profondeur qui n'est pas de notre sujet, en est-il donc moins vrai que tout ce qu'il y a encore de pure morale sur la terre est dû à ce crucifié; que les dogmes surtout de l'éternité de Dieu et de la vie à venir, universellement professés, sont dus à ce crucifié? En est-il moins vrai que c'est encore ce crucifié qui fait la distinction des nations policées et des nations barbares? de sorte que parmi celles où ce crucifié est méconnu, règnent la nuit, la dégradation et la mort, et que partout où ce crucifié domine, là brillent exclusivement et les grandes vertus et les grandes lumières. En est-il moins vrai que l'imposteur fameux qui envahit tant de contrées avec un fer sanglant, bien loin de rougir de ce crucifié, se donna bien moins pour son rival que pour son interprète; qu'ainsi le nom de ce crucifié est encore au-dessus de tous les noms; que ce crucifié est encore le premier et tout ensemble le dernier; qu'il est l'unique après lequel il n'y en a point d'autre, et qu'en attendant que le soleil de la croix fasse le tour de l'univers, la plus grande partie l'adore comme un Dieu, tandis que l'autre l'honore comme un sage?

Je la conçois donc maintenant, cette exaltation magnifique dont il parlait lui-même, en annonçant à ses disciples le genre de mort dont il devait mourir : *Et ego si exaltatus fuero a terra.* Combien cette grande expression ennoblit le mystère de la croix, et rend auguste son opprobre! Le voilà donc élevé de la terre; *exaltatus a terra.* Placé entre le ciel qu'il a ouvert, et l'enfer qu'il a fermé, et du haut de sa croix mesurant l'univers, dit Lactance, découvrant l'empire qu'il acquiert, l'Eglise qu'il enfante; embrassant tout le genre humain de ses bras étendus; d'une main appelant l'Orient, de l'autre l'Occident; d'une main répudiant l'ancien peuple, de l'autre créant le nouveau; d'une main dissipant l'ignorance, de l'autre l'impiété; mille fois plus fort que Samson, il ébranle ainsi les deux colonnes de ce temple où l'esprit de mensonge se faisait adorer, et, tandis que, par le charisme de sa grâce, il éclaire, il attire tous ceux

que son Père lui a donnés, par la force de son bras, il surmonte et met en poudre tout ce qui s'oppose à la majesté de son règne et au triomphe de sa croix : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (Joan., XII, 32.)

Accourez donc, chrétiens; venez donc toutes, filles de Sion, venez voir votre Roi dans toute la gloire de sa majesté et dans tout l'éclat de son diadème : *Egredimini, et videte, filiæ Sion, regem in diademate.* (Cant., III, 11.) Voyez-le couronné d'honneur et de gloire, ceint d'autant de lauriers qu'il a répandu sur la terre de nouvelles vertus et qu'il a remporté de nouveaux trophées sur l'erreur; installé sur les débris de l'idolâtrie, sur les ruines de la Synagogue, et demeurant seul Dieu dans la chute et la mort de tous les autres dieux. Chrétiens, il est temps de le reconnaître, il est temps de se prosterner devant ses opprobres, de le saluer roi des Juifs, et d'effacer, s'il est possible, leurs mépris sacrilèges par un culte infini et une adoration sans bornes; il est temps de lui dire ce que les anges ne cessent de lui répéter : Oui, Seigneur, vous êtes digne de recevoir la puissance, la divinité, la force, la sagesse, l'honneur, la gloire et la bénédiction. (*Apoc.*, V, 12.) On vous a cru faible, méprisable, insensé; de criminelles mains vous ont élevé sur un bois infâme, et ce gibet ignominieux est devenu un arbre fécond, dont les rameaux majestueux ont ombragé toute la terre. Nous les baisons avec respect, ces plaies sacrées et ces augustes flétrissures dont vous avez su tirer tant de gloire. *Qu'à votre nom tout genou fléchisse, et dans le ciel, et sur la terre, et dans les enfers.* (*Philip.*, II, 10.) Que tout publie, par un commun concert de louange et d'admiration, comment vous n'avez fait de tous les peuples qu'un seul peuple, de tous les royaumes qu'un seul empire, de tous les empires qu'une religion, de l'univers entier qu'une seule conquête; comment vous avez tout acquis dans ce même moment où tout nous fuit et nous échappe; comment enfin vous avez commencé à régner par où les autres cessent de vivre : *Ave, Rex Judæorum.*

Mais est-il notre Roi? Il est Roi légitime; sommes-nous ses fidèles sujets? Il règne sur le monde, règne-t-il sur nous-mêmes? Mes frères, voilà cependant votre Roi: *Ecce Rex vester.* Déjà nous étions ses sujets par le droit de la nature, nous le devenons aujourd'hui par un droit de conquête. Délivrés par son sang, rachetés à un si grand prix, nous ne sommes plus à nous, dit saint Paul. (*I Cor.*, VI, 19, 20.) Il a sauvé tout ce que nous sommes, nous nous devons donc à lui tout entiers, et nous ne lui appartenons pas moins que la vie elle-même qu'il a donnée pour nous. Chrétiens, qui que vous soyez, voilà donc votre Roi : *Ecce Rex vester.* Maintenant tout est fixé, tout se mesure sur ses idées souveraines, et la gloire et l'ignominie, et la grandeur et la bassesse, et le bonheur et la misère; plus de vertus

que par sa grâce, plus de grâces que par ses mérites, plus de mérites que par son sang : *Ecce Rex vester.*

Mais qu'entends-je? et quel cri, plus détestable encore que celui de la Synagogue, retentit parmi nous? *Nous ne voulons pas qu'il soit notre roi : « Nolumus hunc regnare super nos. »* (*Luc.*, XIX, 14.) Nous n'avons point d'autre roi que notre or, disent les avarés; d'autre roi que la fortune, disent les ambitieux; d'autre roi que les plaisirs, disent les mondains; d'autre roi que la faveur, disent les esclaves du pouvoir; d'autre roi que la raison, disent les impies; d'autre roi que l'humanité, disent les hommes sans morale; d'autre roi que la liberté, disent les tyrans et même leurs esclaves : *Nolumus hunc regnare super nos.* Vain blasphème! impuissante révolte! Vous ne le voulez pas pour roi! Insensés, qui ne voyez pas qu'il ne l'est jamais plus que lorsque vous le reniez davantage; qu'il faut ou lui obéir par amour ou lui être assujéti par la force, et que celui qui méprise son sceptre n'échappera point à sa foudre. Vous ne voulez pas le plus doux des maîtres, vous aurez à sa place les plus affreux des tyrans; vous aurez pour roi, puisque vous le voulez, la raison et sa licence effrénée, la philosophie et sa morale corruptrice, l'impiété et toutes ses fureurs, les passions et toutes les horreurs qu'elles enfantent, le monde et ses caprices insensés; vous aurez pour roi tous les malheurs avec tous les crimes. Telle est la grande alternative qui nous est offerte aujourd'hui. Depuis qu'un Dieu est mort pour nous, il n'y a plus de tempérament dans notre condition, et notre sort ne souffre rien de médiocre. Sous son empire, nous devons être les plus heureuses ou les plus infortunées des créatures. Placés désormais entre les deux extrémités de la justice et de la miséricorde, nous allons éprouver tout ce qu'il y a de plus doux dans la paix du Seigneur, ou tout ce qu'il y a de plus terrible dans sa colère redoutable; et, si son sang n'ouvre le ciel, il doit creuser l'abîme. Chrétiens, vous n'avez qu'à choisir. Il faut qu'il règne sur nous, ou pour y répandre les bénédictions et les grâces, ou pour y attirer les anathèmes et les malédictions; qu'il règne sur nous en nous envoyant sa vérité et sa lumière, ou qu'il règne sur nous en nous la retirant, si nous en abusons; qu'il règne sur nous pour nous fortifier dans nos faiblesses et nous consoler dans nos peines, ou qu'il règne sur nous pour nous laisser sans force dans nos tentations et sans consolation dans nos souffrances; qu'il règne sur nous pour nous soutenir dans notre agonie, pour nous rendre la mort heureuse et nous donner l'éternité triomphante, ou qu'il règne sur nous pour apporter dans notre lit de mort le désespoir et les angoisses, et nous faire expier par des tourments sans fin le crime inexpiable qui le foule aux pieds : *Ecce Rex vester.*

Mais ne mêlons rien de triste ni d'amer dans cette grande solennité de notre déli-

vance et de notre adoption. O jugement ! ô vengeance terrible ! Pourquoi ces images effrayantes dans le mystère de mon Sauveur ? Ah ! dans ce grand jour où son sang nous inonde, où son sang fume encore, ne parlons que de son amour. *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a livré son Fils pour nous.* (Joan., III, 16.) Son Fils ! ce n'est pas un de ces vieillards qui assistent devant son trône, ce n'est pas le premier des archanges, c'est son Fils unique, et son Fils innocent, et son Fils trois fois saint ! Que faire ici, chrétiens ? que n'ai-je l'âme et le ton d'un prophète ! que ne puis-je parler le langage des anges ! Faibles orateurs, qu'ajouter à ces grandes paroles, quand le Sauveur lui-même ne peut nous en dire davantage ? Mes frères, toutes les discussions sont ici superflues : ce sont des cris de joie ou des torrents de larmes, c'est l'amertume des remords, c'est la sainte désolation du repentir, c'est la douleur d'une âme brisée, c'est l'amour et la componction d'une âme ébranlée dans toutes ses puissances que demande un pareil prodige. Hélas ! dois-je en croire mes yeux ? et le cœur ne sent rien, la foi ne dit rien ! Etrange ministère que le nôtre ! toujours presser, toujours exhorter, toujours des vérités tantôt touchantes, tantôt terribles, et jamais des changements, jamais des résolutions salutaires ! Il est dit que les premiers missionnaires qui portèrent la foi au fond de l'Orient, n'eurent besoin que d'insister sur le mystère de la croix pour conquérir à Jésus-Christ un monde d'idolâtres. Du fond de leur grande âme s'exhalait ce mouvement puissant : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré son Fils pour nous* ; et aussitôt des nations entières, assises aux ombres de la mort, se réveillaient comme subitement pour bénir un Dieu si bon et si aimable. Mes frères, nous n'avons pas les talents de ces hommes apostoliques, encore moins avons-nous leurs vertus ; mais nous avons comme eux la croix de Jésus-Christ, nous avons la voix de son sang qui crie bien plus haut que ce vain son des paroles de l'homme. Quoi ! serait-il donc plus difficile de prêcher Jésus-Christ crucifié à des chrétiens que de le faire connaître à des barbares ? qu'il serait-il accompli cet oracle : *Si je vous envoyais vers des peuples sauvages, ils vous écouteraient* (Ezech., III, 6, 7) ; mais la maison d'Israël est rebelle ? Portes des cieux désolez-vous ; terre, tremblez ici une seconde fois. Des barbares ont été attendris, et des chrétiens sont insensibles ! Qui nous expliquera ce mystère effroyable ? qui nous révélera la profondeur de notre corruption ? Soleil ! quand tu pâlis, était-ce donc d'effroi au spectacle d'un Dieu mourant, ou d'horreur à l'aspect de la perversité de l'homme ? Grand Dieu ! et notre ingratitude avait-elle être aussi incompréhensible que

vosre amour ? Les voilà donc ces abîmes secrets, ces horreurs inconnues que recelait le cœur humain ; les voilà ces profondes pensées dont parlait Siméon, qui devaient être dévoilées à la lueur du flambeau de la croix ; et quelles pensées ! C'est qu'un Dieu ait pu nous donner son sang, et que nous ne puissions lui accorder nos larmes ; c'est que l'homme soit encore plus fort pour se perdre que Dieu lui-même pour le sauver ; c'est que tandis que la foudre a grondé sur la tête de Jésus-Christ même, nous restions endormis dans le crime ; c'est que la malice humaine n'ait point été épuisée dans le plus affreux attentat que l'univers ait jamais vu ; c'est qu'en portant leurs mains criminelles sur l'auteur de la vie, les Juifs n'aient pas consommé la prévarication, et que cette consommation étrange ait été réservée non à ses bourreaux, mais à ses enfants ; non aux aveugles qui l'immolent sans le connaître, mais aux ingrats qui le connaissent sans l'aimer. Voilà, chrétiens les effroyables vérités et les révélations funestes qu'un Dieu mourant a fait sortir, dirai-je donc du fond des cœurs, ou du fond des enfers ? *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* (Luc., II, 35.)

Mais non, Jésus-Christ meurt, et nous allons mourir avec lui : mais mourir avec lui, c'est vivre pour lui, c'est mourir à nous-mêmes, et commencer une vie nouvelle ; c'est nous couvrir de deuil avec le reste de la nature ; c'est pleurer, non sur lui, mais sur ce péché qui a pu exciter tant de vengeance et tant d'amour ; c'est entrer en société avec ses souffrances, et retracer sur tout nous-mêmes l'image de sa mort ; c'est tourner sur les plaies de notre âme toutes les larmes et toute la compassion dont nous voulons honorer les siennes ; c'est puiser dans ses sacrées blessures cette tristesse salutaire qui éternise nos regrets, et qui répande sur la face du monde toute l'horreur de la passion de Jésus-Christ. Oui, qu'elle se brise en ce grand jour, qu'elle tombe à ses pieds, cette trompeuse idole. C'est maintenant que le monde est jugé, et que son injustice est démasquée sans retour. Que tout son faux éclat soit donc obscurci et ne paraisse plus que couvert d'un voile funèbre ; que les ténèbres dont la nature est enveloppée se rejettent toutes sur le monde. Qu'il meure donc, qu'il disparaisse sans retour, et qu'à jamais anéanti avec ses pompes et ses plaisirs, et sa vanité tout entière, il soit crucifié pour nous : *Crucifigatur.* (Matth., XXVII, 23.) Et vous, mon Sauveur et mon Roi, rénez sur moi à ce double titre ; soyez à jamais mon guide dans mes ténèbres et ma vie dans la mort, ma consolation dans le temps et ma couronne dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE I.

SAINT AUGUSTIN (57).

Super populum meum constitui te: sapientia et scientia data sunt tibi, et gloriam dabo tibi. (II Paral. I, 11, 12.)

Je vous ai établi sur mon peuple; la sagesse et la science vous ont été données, et je vous donnerai la gloire.

Messeigneurs,

Quoique la science et la vertu paraissent à la première vue indépendantes l'une de l'autre, il n'est pas moins vrai qu'il existe entre elles des rapports très-réels et une liaison très-intime. Distinguées par leurs objets, leurs fins et leurs moyens, elles n'en ont pas moins, dans l'ordre de la religion une influence réciproque. C'est des vives lumières que naissent presque toujours les grands sentiments; c'est des grands sentiments que viennent ordinairement les vives lumières. Guidée par la vertu, que de tristes écueils n'évite pas la science! enrichie par la science, que de nouveaux moyens d'ennobrir son hommage n'acquiert pas la vertu! Alors l'une s'élève sans orgueil, l'autre s'abaisse sans faiblesse; et voilà la vraie explication de ces paroles de mon texte : *La sagesse et la science vous ont été données, et je vous donnerai la gloire.*

Qui jamais posséda plus éminemment cette gloire suprême que l'immortel évêque d'Hippone, dont la solennité rassemble ici cet auguste auditoire? Quel est donc cet homme extraordinaire qui, s'élançant comme un géant pour remplir sa carrière, parut réunir tous les célestes dons que l'Esprit-Saint partage entre les autres; cet homme devant lequel les bornes de l'esprit humain semblent s'être reculées; qui, après avoir tout su, tout creusé, tout expliqué, né pour répandre ses pensées comme le soleil sa lumière, fut encore moins grand par son génie que par son âme, par ses lumières que par ses sentiments; qui sut faire servir à son propre triomphe les erreurs de ses premiers jours; qui aima d'autant plus la vertu qu'il avait plus connu le vice, et ne sembla d'abord donner dans les derniers excès de la crédulité que pour embrasser, en quelque sorte, les deux extrémités de l'esprit humain.

C'est à ce grand homme, c'est à ce grand évêque que l'Eglise gallicane rend aujourd'hui un hommage si solennel. Je vois autour de son autel tous les voyants en Israël s'honorer d'être ses disciples, tous les vieillards du sanctuaire abaisser devant lui leurs

chaires sacrées, et s'efforcer de rendre à sa mémoire tout l'éclat que l'épiscopat tient de lui : je les vois suspendre en ce jour leurs utiles travaux pour remercier le ciel du plus superbe don qu'il ait fait à l'Eglise. Ah! sans doute, il ne manque à ce magnifique concours qu'un orateur digne de célébrer le plus illustre des pontifes devant le plus illustre des clergés de l'Europe. Mais la gloire de l'évêque d'Hippone n'a pas besoin des prestiges de l'art; si mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mon sujet, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Votre présence le louera bien plus éloquemment que mes faibles discours, et vos exemples m'aideront à persuader tous les prodiges que je vais vous raconter.

Par quels honneurs la religion pourra-t-elle donc s'acquitter de ce qu'elle doit à Augustin, et quels tributs de reconnaissance pourront jamais égaler ses services? Ne peut-on pas dire que la noble Eglise des Gaules acquiert plus de gloire elle-même par le culte éclatant qu'elle lui décerne en ce jour, qu'elle ne peut en procurer à ce pontife immortel dont les écrits éclairent tous les lieux, dont le nom est dans toutes les bouches?

Pour entrer dans l'esprit de cette sainte cérémonie, nous offrirons dans Augustin un grand modèle aux princes des prêtres; nous le présenterons tantôt apôtre par son zèle, tantôt prophète par son éloquence, toujours vainqueur dans la tribune et dans l'arène; ici nouvel Esdras, pour déployer avec magnificence les merveilles de la loi; là nouveau Machabée, pour réparer les ruines du sanctuaire; partout nouveau Jérémie, mur d'airain et colonne de fer; nouveau Paul, puissant à exhorter dans la saine doctrine et à reprendre les contradicteurs; semblable enfin à l'Eternel, qui extermine l'impie du souffle de sa bouche; et, franchissant tous les intervalles qui pourraient retarder le but moral de ce discours, nous nous hâterons de le placer sur le chandelier d'où ses talents et ses vertus vont éclairer le monde.

En séparant, dans l'éloge d'Augustin, l'éclat de sa piété d'avec celui de son génie, nous serons souvent forcés de les confondre l'un et l'autre; souvent il nous faudra montrer la sainteté dans les talents, et les lumières du docteur dans les travaux du saint évêque. Nous ne pourrions point tellement nous occuper de sa vertu, que nous ou-

(57) Ce panégyrique se prononçait tous les dix ans, devant l'assemblée générale du clergé de France, qui se tenait au couvent des Grands-Augustins de Paris. Le clergé regardait avec raison le saint docteur comme son principal patron, et en

faisait par conséquent célébrer la fête avec la plus grande solennité. C'était la seule occasion où un ecclésiastique du second ordre eût l'honneur de parler devant le corps des premiers pasteurs.

blions sa science, ni célébrer sa science que nous n'ayons à peindre en même temps quelques traits de sa vertu; et, par une exception aussi rare que mon sujet est grand, tout parlera pour Augustin, jusqu'au désordre même où m'entraînera son éloge. Voici donc le double objet de votre admiration : Augustin honorant l'épiscopat par ses vertus, Augustin défendant la religion par son génie. *Avè, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce serait, sans doute, un grand et touchant spectacle, que de suivre Augustin dans les jours de ses erreurs et dans les combats de ses passions, que de raconter ces longs efforts qui le travaillent pour enfanter la vérité et la justice, de découvrir ce cœur tel qu'il le peint lui-même, enchaîné, non par des liens étrangers, mais par sa volonté plus dure que le fer; attiré tour à tour par les amorces du vice et par les attraits de la vertu, toujours battu comme les flots d'une mer agitée; tantôt élevé jusqu'aux cieux par la violence de ses désirs, et tantôt précipité jusqu'aux abîmes par la force de ses penchants; presque en un même instant promettant tout, rétractant tout; ne pouvant ni supporter son crime ni s'en repentir; toujours portant, au milieu de ce vide immense que lui laisse le monde, le poids d'une grande âme qui se sent déplacée; toujours tombant, se relevant, tombant encore, jusqu'à ce que celui qui tient nos cœurs en sa main souveraine daigna enfin se faire entendre, et d'un seul mot appela la lumière une seconde fois.

Ce ne serait pas un tableau moins intéressant de le montrer au sortir du bain sacré de la régénération baptismale, de vous faire admirer dans l'esclave de la volupté le martyr de la pénitence, dans l'homme le plus vain le chrétien le plus simple, dans le plus ambitieux un miracle d'abnégation; préférant désormais le port de la retraite et l'obscurité aux brillants écueils de la gloire; plus courageux que le jeune homme de l'Evangile, vendant tous ses biens, quittant tout pour retrouver tout, et ne s'affranchissant ainsi de l'empire des sens, comme de celui de la fortune, que pour s'élever de toute son âme vers le souverain bien.

Tous ces objets sont grands; mais de plus admirables encore nous frappent et nous appellent : c'est Augustin placé sur le chandelier de l'Eglise, c'est sa vie pastorale dont chaque instant est illustré par un nouveau bienfait, c'est le tableau des vertus immortelles dont il va honorer son épiscopat.

Vous savez, mes frères, par quelle sainte violence il fut promu au sacerdoce, et de combien de larmes il arrosa les mains dont il reçut l'onction sacrée. Sa timide piété était encore inconsolable quand tout à coup il se vit imposer le fardeau de l'épiscopat. Quelle fut sa nouvelle douleur à cette élévation nouvelle! Toute l'ardeur que met un ambitieux à poursuivre une grande place, Augustin l'emploie à la fuir. Il rappelle les

désordres de sa vie passée, il calomnie sa vie présente; inutiles efforts! Le Créateur peut bien cacher les astres et les renfermer sous le sceau, ainsi que s'exprime un prophète (*Job, IX, 7*); mais l'humilité peut-elle cacher la vertu? Sa propre résistance trahit ce prêtre modeste; la voix publique le proclame, et, conduit par Valère, qui l'a désigné à son peuple, il monte en soupirant sur le siège d'Hippone, où nous le verrons s'illustrer par les prodiges de sa charité, par les succès de ses instructions, par l'activité de son zèle.

Ici, mes frères, comment vous raconter les tendres effusions de sa charité pastorale? Représentez-vous d'abord Augustin formé par les mains seules de la nature; peignez-vous ce cœur tout de feu, cette âme aimante, dont la trop vive sensibilité a fait tous les malheurs, dont l'excessive bonté a causé toutes les fautes; retracez-vous cette âme simple et confiante, cette âme noble et élevée qui n'a jamais connu ni les ressentiments de la haine, ni les tourments de la jalousie, ni les détours de la duplicité; qui, dans ses amitiés, n'a pu souffrir aucune réserve, dans ses dons aucun intérêt. Voyez ce tendre fils de la tendre Monique, ce généreux ami d'Alupe et de Romanien; voyez-le inconsolable de la perte de Nébride, au point d'être obligé de fuir les tristes lieux où il a perdu, dit-il, la moitié de son âme. Si cet homme sensible autant que généreux s'est dévoué à un état sacré dont le premier devoir est la miséricorde, si cette âme si belle tourne vers Dieu ses affections, si ses vertus morales sont ennoblies par la foi, si ce grand cœur s'épure et se dilate encore au feu sacré de la religion, et que toute l'ardeur de la charité se joigne alors à toute la sensibilité de la nature, quel grand caractère doit prendre en lui ce vif besoin qu'il a d'aimer! Combien ses généreux penchants, en devenant plus saints, en vont-ils devenir plus forts! combien aimable deviendra sa douceur! combien active sa compassion! combien touchante sa bonté naturelle! Avec quelle tendresse celui qui a tant éprouvé l'humaine fragilité traitera-t-il les pécheurs! avec quelle indulgence accueillera-t-il le repentir et les excuses! avec quel héroïsme il se dévouera au bonheur de ses frères! C'est ce qu'on admira dans l'évêque d'Hippone. Quand son cœur s'ouvre à tous les besoins, sa main s'ouvre à tous les bienfaits. Faut-il protéger un pupille et accueillir un orphelin? c'est l'empressement d'une mère; assister un infirme? il y vole; pleurer avec ceux qui pleurent? c'est sa plus douce occupation; courir après une brebis errante? nulle fatigue ne lui coûte; consoler des pécheurs abattus par le désespoir? le lait et le miel coulent de ses lèvres; réconcilier des ennemis? c'est le premier de ses talents; assister tout un peuple dans des temps de calamité? il se dépoillera, il vendra jusqu'aux vases du sanctuaire; enfin, compatir aux humaines faiblesses? il n'est sévère et dur que pour le seul méchant. Que dis-je?

Le méchant même a des droits sur son cœur. Un pasteur peut-il trop dilater ses entrailles? Que n'a-t-il le pouvoir de pardonner à tous les criminels, ou du moins d'alléger leurs chaînes! Ah! s'il n'a pas le privilège de faire grâce, il a du moins celui de la solliciter, c'est le beau droit de sa mission, et les ministres de la justice seront toujours importunés par ce ministre de la clémence. A Dieu ne plaise, mes frères, que je vienne ici trop louer un évêque d'une vertu sans laquelle il n'est point d'évêque! Mais outre qu'Augustin la fit briller d'une manière si éclatante, on se plaît d'autant plus à le voir rapproché des hommes par la bonté de son cœur qu'il en paraît plus éloigné par la hauteur de son génie. On aime à suivre cet aigle hardi qui, des célestes régions où l'ont élevé ses pensées, descend avec délices dans les détails obscurs de la miséricorde; jamais sans doute il ne nous paraîtra plus grand que dans ce magnifique accord de tout ce que le sentiment a de plus doux et l'intelligence de plus sublime.

Inépuisable charité d'Augustin, elle se signala surtout envers les hérétiques. Que de ménagements pour fléchir leur orgueil! que d'artifices innocents pour les ramener au bercail! que de prières au ciel, afin d'amener, dit-il, leur conversion et leur salut, et non leur confusion et leur ruine! Déjà il détermine trois cents évêques catholiques à partager les honneurs de l'épiscopat avec les pontifes errants qui rentreront sincèrement dans l'unité. « Quoique vous ne le vouliez pas, dit-il à ceux-ci, vous êtes mes frères; bons ou mauvais, vous êtes mes frères. Avons-nous donc assez plaidé? avons-nous assez disputé? Enfants du même père, soyons amis par la charité. Et pourquoi ne le serions-nous pas? Il ne s'agit pas de partager l'héritage, il est à vous comme à nous; mais d'en jouir tous en commun, mais de le posséder ensemble. » Quel langage, mes frères, et dans quelle circonstance leur fait-il une invitation si touchante et si généreuse? C'est au milieu de ses plus grands succès, dans ces moments si enivrants pour l'homme même le plus humble, où les ennemis hautains qui l'ont si souvent défié sont publiquement confondus; c'est dans un temps où, ami de César, il peut aussi facilement les accabler du poids de son crédit que de celui de son génie. Et qui sont donc ces hommes qui intéressent tant sa charité et sa tendresse? Ce sont ceux mêmes qui tant de fois ont attenté à sa vie, ces féroces circoncellions qui ont brûlé les temples et massacré les prêtres; ces fanatiques insensés qui, contents également de donner la mort et de la recevoir, répondent tour à tour aux châtimens par la fureur et à la douceur par l'audace. Et dans quel siècle leur montre-t-il tant d'indulgence et de modération? C'est sous l'empire des Théodose et des Honorius, pour qui l'extirpation de l'hérésie paraît autant un devoir de piété qu'une affaire de politique. C'est alors qu'Augustin se place entre les réfractaires et le glaive des lois;

c'est alors qu'il plaide pour la conservation de leurs biens et de leur fortune, alors qu'il refuse hautement de profiter de leurs dépouilles, alors qu'il écrit au proconsul d'Afrique de détester les erreurs, mais de ménager les personnes; alors enfin qu'il écarte les soldats d'Honorius qui voudraient commander par la violence ce qu'il veut obtenir par la persuasion. Oh! combien la religion est grande quand elle inspire de pareils sentimens! combien s'honore le mortel qui en connaît ainsi le véritable esprit! Qu'armé du bouclier de la foi, il en terrasse les ennemis, c'est le triomphe de sa cause, et je bénis le Dieu qui lui a donné de les vaincre; mais qu'au milieu de leurs emportemens il n'abuse jamais ni de sa supériorité ni de son zèle, c'est le triomphe de sa vertu, et je tombe aux pieds du héros qui sait ainsi se surmonter lui-même. Quoi donc! je ne fais que commencer son éloge, et je n'ai presque plus besoin de rien ajouter à sa gloire.

Après avoir gagné tous les cœurs par sa charité, Augustin les subjugué par son éloquence, et un nouveau degré de gloire va rejaillir sur son épiscopat, le succès de ses instructions. Oui, mes frères, s'il est sur la terre un ministère respectable, c'est sans doute celui qui donne à la morale un organe public; où ce qu'il y a de plus puissant parmi les hommes, l'art d'émouvoir et de persuader, est employé à poursuivre le vice et à faire aimer la vertu; où l'orateur sacré, parlant au nom du ciel, discute avec une sainte liberté, non les intérêts d'une famille, non les intérêts d'une nation, mais ceux de l'humanité entière; où, rassemblant au pied des saints autels les peuples et les rois, il annonce aux uns la vérité que leur dérobent les flatteurs, révèle aux autres ces moyens de bonheur que leur ravissent les passions, et les confond ensuite tous ensemble sous le pouvoir d'un même juge et la grandeur d'un même Dieu. Mais si ce ministère, déjà si grand et si utile par lui-même, est encore honoré par l'orateur qui le remplit; si cet interprète du ciel, à un talent sublime, joint une éminente dignité; si, né avec des passions vives, il a su s'en rendre le maître; s'il soutient l'ascendant de son autorité par celui de sa vertu; si ses mœurs impriment encore plus de respect que son caractère, et, pour tout dire enfin, s'il réunit le double empire de l'éloquence et de la sainteté: alors, mes frères, nul mortel n'est plus digne de faire parler Dieu, et la plus forte domination est exercée sur les esprits et sur les cœurs. Tel est le vrai triomphe de l'apostolat d'Augustin. Déjà il s'y prépare par la prière et la retraite; comme Moïse, il s'enfonce dans la nuée: là, il écoute au fond de son âme l'invisible prédicateur qu'il doit représenter. Semblable à l'aigle du Liban, dont parle Ézéchiel (*Ezech.*, XVII, 3), qui se nourrit de la moelle du cèdre, il se nourrit du suc et de la substance des livres saints. Il pénètre à la fois les profondeurs du cœur humain et celles de l'Évangile, et dévorant,

suivant. l'expression d'un prophète (*Apoc.* X, 9), le volume sacré, il y goûte à loisir ces beautés immortelles comme le Dieu qui les inspira.

Cependant les besoins de l'Eglise l'appellent; Valère le sollicite, et, dérogeant pour lui aux lois expresses de l'Eglise d'Occident, il confie au prêtre Augustin le ministère de la prédication, jusqu'alors réservé aux seuls évêques. Qui l'eût cru, Messieurs? cette honorable exception n'éblouit point Augustin; il ose résister encore, ses propres précautions ne le rassurent pas, il craint de profaner par trop de précipitation l'emploi auguste des prophètes. Mais qu'il n'est-il donc plus celui que ses ennemis mêmes ont appelé le dieu de l'éloquence? n'est-il plus ce maître célèbre qui vient d'enseigner ce grand art à Rome et à Milan, à Madaure, à Carthage? Oui, sans doute; mais, effrayé de toute la distance qui sépare l'homme de Dieu de l'orateur profane, il craint encore d'avilir dans sa bouche la majesté de la religion. Ainsi le grand Chrysostome ne parut qu'en tremblant dans la chaire d'Antioche; ainsi, ministres saints, apprenons-nous, par de mémorables exemples, à ne monter qu'avec effroi dans la tribune sacrée, à ne point prendre ici notre témérité pour le talent, pour vocation notre confiance, et à craindre toujours que de trop légères épreuves ne nous fassent porter en des mains incertaines le tonnerre de Dieu, et ne changent en un vain son cette parole magnifique qui a conquis le monde.

Vous presentez déjà, mes frères, les éclatants succès que préparent à Augustin de si rares dispositions. A peine ce nouvel ange du Seigneur a-t-il paru sur la montagne, qu'Israël vient en foule entendre avec respect les paroles de la loi. Frappé d'étonnement, comme si l'Evangile leur était annoncé pour la première fois, son peuple transporté l'interrompt par des acclamations : mais qu'importent à Augustin de stériles suffrages? il demande des larmes; il fait plus, il les obtient. Du haut de la chaire d'Hippone partent ces traits hardis qui déchirent les cœurs et épouvantent les consciences. Tous les abus, il les signale; tous les scandales, il les attaque; toutes les superstitions, il les poursuit. Chaque année, les habitants de Césarée se divisent en deux partis; le frère s'arme contre son frère, le père contre ses enfants, l'ami contre son ami; ils se livrent des combats meurtriers, pour l'unique plaisir de signaler leur force ou leur adresse : Augustin parle, et la fureur de ces barbares est enchaînée, l'humanité reprend ses droits, et, à la gloire de l'orateur, une coutume aussi ancienne que féroce ne déshonore plus ni la religion ni la nature. Pour plaire à des païens puissants, le peuple d'Hippone ne craint point de se mêler à leurs cérémonies sacrilèges, ou du moins d'autoriser par sa présence le culte des idoles : Augustin parle, et son peuple rougit de cette espèce d'apostasie, et, avouant

qu'il ne peut y avoir aucune convention entre Jésus-Christ et Bélial, il abjure pour jamais une si basse complaisance. Après qu'il a épuisé ses trésors, les pauvres ont recours à son éloquence; il parle, et déjà il fait pâlir les riches, qui, non contents de revêtir à l'instant les membres de Jésus-Christ, prennent encore le solennel engagement de renouveler chaque année le même acte de miséricorde. Pour célébrer la fête des martyrs, les fidèles d'Hippone souillent les temples saints par des festins profanes. Il parle.... Mais que vois-je? et d'où vient cette résistance inouïe? N'est-ce donc plus le même peuple, ou n'est-ce plus le même apôtre? Il parle, et on murmure; il insiste, on le brave; il redouble de zèle, et on redouble d'obstination. Vains obstacles! le scandale est trop grand, Augustin ne cédera pas, ou plutôt il cède, mais ce n'est que pour obtenir un triomphe plus sûr. Comme l'Apôtre, il exhorte en toute patience. Au bruit des anathèmes succèdent les douces invitations, il supplie, il conjure, il s'humilie, il pleure. Ah! l'homme est tout-puissant quand il emploie de telles armes.... Bientôt le peuple pleure avec lui; c'en est fait, la maison de prières n'est plus un lieu d'intempérance, et les martyrs sont honorés par des hommes dignes d'eux. Quel est donc ce grand homme, dont la parole, comme celle de l'Eternel, ne retourne jamais à lui sans effet? quel est cet homme encore plus grand, qui, après de pareils triomphes, se plaint de ce que sa langue ne peut suffire à son cœur, qui s'attriste, dit-il, de ne point rendre la vérité telle qu'il la voit et la sent dans son âme? Ah! qui jamais posséda mieux que lui le grand art de la rendre sensible? combien ses sentiments devaient être sublimes, s'ils surpassaient ses expressions! Qui peut méditer ses discours, et ne pas admirer ce prodigieux talent de la persuasion qui se produit sous tant de formes différentes? Ici cette méthode, qui, par un ordre progressif, marche toujours au but; là cette noble confiance qui attend tout de Dieu, rien de lui-même ni de son art, et qui, le transportant du sein de la Divinité au milieu de ses auditeurs, lui fait dire cette belle parole : Voilà, mes frères, ce que Dieu m'a donné pour vous : *Hæc nobis donavit Deus*; quelquefois cette profusion de richesses, pour peindre avec magnificence les augustes traits de la fille du ciel; plus souvent cette simplicité touchante et cette heureuse négligence qui dédaigne tout prestige de l'art; toujours cette habileté à suivre pas à pas les subterfuges des passions, à négocier, pour ainsi dire, avec elles, ou cette force prédominante qui les atterre et les confond, sans leur laisser ni le moyen de se précautionner, ni le temps de se reconnaître.

Mais je ne puis ici résister au plaisir de l'entendre; il vient de parler de la paix, son peuple est attendri, ses larmes coulent. « O mes frères! s'écrie-t-il, de quelle joie vous vois-je tous saisis? l'amour de la paix vous

transporté; je n'ai encore rien dit, je n'ai encore rien expliqué, et son nom seul vous fait tressaillir d'allégresse : mais que vous dirai-je maintenant qui égale ce transport ? qu'ajouterai-je à vos larmes ? elles ont prévenu, elles ont surpassé tous mes raisonnements et je me sens trop faible pour achever mon discours. O mes fils bien-aimés ! si la seule pensée du bonheur de la paix vous communique une si douce ivresse, que sera-ce quand vous la goûterez dans sa source, quand vous la verrez dans son principe, et qu'elle versera sur vous le torrent de ses ineffables délices ? » Quel mouvement et quelle onction ! Le grand regret de saint Fulgence était de n'avoir pu entendre l'Apôtre des nations annonçant l'Evangile. Saint Chrysostome désirait seulement de voir et de toucher la cendre auguste de cette bouche vénérable. Qui de nous ici n'éprouve pas les mêmes sentiments à l'égard d'Augustin ! Ah ! si ses expressions, rendues en muets caractères, sont encore aujourd'hui si animées et si vivantes, quelle devait donc être leur puissance en partant de son cœur ! Mais il nous faut encore écouter ce grand homme. « Que désirer-je ? pourquoi parler-je ? pourquoi suis-je au monde ? pourquoi suis-je évêque, sinon pour vivre en Jésus-Christ, mais pour y vivre avec vous ; sinon pour être sauvé, mais pour l'être avec vous ? C'est là ma passion, ma gloire, mon honneur, mes richesses ; non, je ne veux pas être sauvé sans vous. » C'est par de pareils mouvements qu'Augustin entraînait son peuple, c'est avec cet enthousiasme divin qu'il produisait ces grands effets de la parole qu'on ne connaît plus aujourd'hui. O douleur ! ô décadence du premier et du plus sublime des arts ! qui a donc affaibli cette ancienne vertu du ministère évangélique ? Comment s'est donc éteinte cette foudre divine, qui des prophètes fut transmise aux apôtres, et des apôtres aux ministres des premiers siècles ? Est-ce le prêtre, est-ce le peuple qu'il faut en accuser ? est-ce que l'éloquence sainte doit subir, comme tous les arts, la révolution des temps ? est-ce qu'avec sa simplicité elle a perdu toute sa force ? est-ce enfin qu'une fausse sagesse aurait communiqué même aux orateurs sacrés sa triste aridité ? Quoi qu'il en soit, mes frères, pleurons amèrement sur la fatale stérilité dont est frappée la chaire sainte. C'est la grande plaie de l'Eglise, c'est le plus terrible fléau dont Dieu ait pu punir un siècle d'incrédulité. Pontifes du Très-Haut, souffrez que nous ranimions ici votre zèle. Non, il ne peut pas être éteint, ce feu sacré de l'éloquence chrétienne, il n'est que ralenti ; pour briller, il n'attend que vos soins, et, pour ainsi dire, que le souffle de votre sollicitude ; parlez, et il se montrera, comme autrefois fut ranimé le feu sacré caché dans les entrailles de la terre. Relevez souvent par vos exemples la première fonction de votre épiscopat ; veillez sur les ministres inférieurs qui la tiennent de vous. Retenez l'impatience des uns, encouragez la modes-

tie des autres, honorez les efforts de tous, et vous verrez paraître alors des oracles en Juda et des prophètes en Israël, et vous aurez la gloire d'avoir ressuscité cette sainte parole, cette parole magnétique qui a sauvé le monde après l'avoir créé, et qui le sauvera encore, si vous joignez à son autorité l'éclat de vos vertus et l'ascendant de vos exemples.

Nous pensons bien sans doute, mes frères, que ce zèle si véhément, dont l'évêque d'Hippone anima ses discours, ne fut pas moins actif dans les autres fonctions de son ministère. Premier serviteur de son église, ainsi qu'il s'exprime lui-même, toute son ambition fut d'en procurer la sanctification et la gloire. Déjà s'élève auprès de lui une école sacerdotale où se discernent les vocations autant que les talents. A l'ombre de ce cèdre majestueux croissent ces jeunes plantes qui doivent donner du fruit dans leur temps. Qu'on aime à voir ce grand évêque au milieu de tous ces ministres que ses lumières et son rang lui donnent pour disciples, et que sa modestie lui a donnés pour frères ; les honorer par une sainte égalité, les élever au-dessus du vil intérêt, pour que, contents du nécessaire, ils n'aient rien à désirer que la gloire de leur état ; les conduire enfin à la plus haute perfection par l'observance d'une règle uniforme et d'une vie commune ; et, unissant l'esprit de zèle à l'esprit de retraite, le goût de la contemplation à celui de l'étude, donner ainsi dans l'Occident le premier exemple de la vie religieuse. O noble et respectable origine de l'état monastique ! o ferveur primitive des cloîtres ! asiles vénérables qui fûtes si longtemps le rempart de la religion, le sanctuaire des plus hautes vertus, l'honneur de la nature humaine !... Sainte Eglise de Jésus-Christ, viens-je ici réveiller ta douleur ? viens-je, à l'exemple des profanes, insulter à tes disgrâces ? Ah ! loin de nous toute censure amère ; laissons au siècle toute sa malignité, et trop souvent son injustice. A nous les larmes, les regrets, les prières, les vœux les plus ardents pour la régénération de la tribu cénobitique. Eh quoi ! tout serait-il désespéré pour elle ? la religion n'aurait-elle donc plus que des pertes à faire et des malheurs à déplorer ? Ah ! s'il faut retrancher de ce grand arbre, qui a fleuri si longtemps à l'ombre des autels, quelques branches arides, que ce soit du moins pour que le tronc en soit plus sain et la sève plus vigoureuse. O Israël ! puissent tes pavillons reprendre leur beauté première ! puissions-nous les voir refluer, ces grands corps dont Augustin a été le premier patriarche et le premier législateur ; ces tribus sacrées enrichies de son esprit, qui, après avoir défriché nos déserts, ont cultivé nos lettres, qui ont fondé nos hôpitaux et créé nos écoles, et qui ont plus formé parmi nous d'établissements utiles que les génies les plus féconds n'ont imaginé de projets ! Elles seules peuvent aujourd'hui remplir ces vides effrayants qu'a laissés dans l'éducation pu-

blique le génie de la destruction, et réparer ces ruines fatales dont la nation est alarmée, et qui déjà l'éclairaient tristement sur cette grande vérité, que, si pour abattre il faut un jour, pour construire il faut des siècles (58).

Après s'être appliqué à réformer les ministres sacrés, Augustin porte encore son zèle vers le bien de l'Etat. Convaincu qu'il n'est évêque que pour être plus citoyen, il ne travaille pas moins à servir la patrie que la religion, et rien de ce qui concourt à la félicité de l'empire ne peut lui être indifférent. Voler au secours de la majesté trahie en ramenant à son devoir un sujet puissant et rebelle; solliciter avec une sainte hauteur la diminution des tributs publics; défendre contre les oppresseurs les pauvres habitants des campagnes; être l'arbitre de tous les différends, le pacificateur de toutes les familles, le négociateur même des affaires publiques toutes les fois que la patrie invoque sa médiation, tels sont les glorieux travaux par lesquels Augustin croit devoir honorer son ministère. Eh! qui oserait ici l'accuser d'en avoir franchi les limites? Un évêque n'est-il donc pas, ainsi que parle saint Grégoire, le promoteur par excellence du bien public? n'est-il pas toujours à sa place dès qu'il sollicite le bien, de quelque espèce qu'il puisse être? ne sert-il pas la religion en servant l'humanité? et jamais sa dignité est-elle plus vénérable que lorsqu'elle a pour but d'unir les intérêts de la terre avec les intérêts du ciel? Malheur à moi sans doute, si, oubliant cette parole, que le pontife est consacré pour les choses qui sont de Dieu, je changeais en soins profanes ses fonctions augustes et ses saintes sollicitudes! mais j'ose me servir du grand exemple d'Augustin contre l'abus d'une piété peu éclairée, qui, pour trop resserrer l'exercice du sacerdoce, en affaiblit l'autorité, et favorise l'esprit irréligieux du siècle, qui se plaît à lui contester son heureuse influence. Cet abus ne tend à rien moins qu'à rendre étrangère à la félicité publique la plus belle domination qui soit dans l'univers, celle qui prend sa source dans la toute-puissance de la vertu et de la vérité, comme tous ses moyens dans l'ascendant de la douceur et des exemples.

(58) A cette époque venait d'être formée la *commission des réguliers*, sée à Saint-Denis, composée d'évêques et de conseillers d'Etat, pour la réforme des ordres religieux, laquelle ne laissait pas sans inquiétude les amis de l'état monastique. Déjà plusieurs suppressions avaient été effectuées, et on en méditait même beaucoup d'autres, quand la révolution vint consommer ces fatales opérations, plus conformes à l'esprit du siècle qu'à l'esprit de l'Eglise, et qui semblaient nous présager toutes les destructions dont la religion devait bientôt devenir la victime. Cette commission paraissait dangereuse à beaucoup de gens sages, et le parlement fit à cet égard des remontrances, présentées au roi le 10 février 1784, dans lesquelles il s'élevait avec force contre la violation des formes. A l'entendre, on ne pouvait pas toucher à la congrégation de Saint-Maur ni à la moindre partie de ses biens sans

Mais ce n'est encore ici que le prélude des travaux d'Augustin : il a jeté un regard sur le monde, et il a vu que, pour son zèle, le monde entier n'est pas trop grand : *Stetit, et mensus est terram.* (Habac., III, 6.) Fortifié par la pensée d'un grand évêque des premiers siècles, que l'épiscopat est un, et que tous les pasteurs en sont chargés indistinctement, son zèle n'a plus d'autres bornes que celles du monde chrétien, et trouvant trop étroit le cercle où le renferme son troupeau, il se rend comme personnels les soins et les travaux de toutes les Eglises : *Stetit, et mensus est terram.* Profitant de l'ascendant que lui donne sa renommée, et des honneurs hiérarchiques que lui a mérités sa vertu, il pait en quelque sorte les premiers pasteurs, il veille sur leur élection, il dirige le choix des peuples, il anime la piété des césars, il éclaire leur zèle, il est l'âme de ces fameux conciles, qui, sans être œcuméniques, auront la gloire de changer la face de la religion et de fixer sa discipline. Du fond de ce nouveau cénacle qu'il a formé auprès de lui, sort une foule d'ouvriers qui, remplis de son esprit, vont porter sur les différents sièges la vigueur de l'apostolat. Hippone n'est plus petite parmi les villes de Juda, et ce faible hameau devient, l'oserai-je dire? une seconde Rome qui a fixé les yeux de l'univers : ses règles sont, pour ainsi dire, le modèle et le code des autres Eglises; son pontife est consulté des extrémités de la terre, et ses oracles révévés vont porter la lumière jusqu'au foyer de la lumière; ce siège obscur de l'Afrique devient comme le guide et l'appui du siège de Pierre : de sorte, mes frères, que ce n'est rien exagérer quand nous dirons que ce que saint Athanase avait été en Egypte, saint Basile dans la Cappadoce, saint Hilaire dans les Gaules, saint Ambroise à Milan, Augustin semblait l'être alors dans la catholicité, veillant sur tout, dirigeant tout, instruisant tout, et apprenant ainsi à la postérité tout ce que peut un seul évêque animé de l'amour de la religion et de l'esprit de son ministère : *Stetit, et mensus est terram.*

Quel pasteur pourra se plaindre désormais du poids de ses fonctions, quand il verra

ébranler l'Etat, et sans compromettre toutes les fortunes publiques et particulières. Hélas ! que n'avait-il montré le même zèle et le même attachement aux formes et aux lois, lorsqu'il avait été question de détruire une congrégation bien plus importante et plus utile encore, contre toutes les lois divines et humaines, et malgré la réclamation solennelle du Pape, de tout le clergé de France et du roi lui-même ! et comment ce même parlement, si scrupuleux et si sévère pour les formes, si jaloux des droits des citoyens, lorsqu'il s'agissait de la suppression de quelques maisons de Bénédictins, se montra-t-il aussi injuste que passionné, aussi ingrat qu'imprévoyant, lorsque, sans forme de procès, il prononça l'arrêt de mort de tout un corps illustre par ses vertus et par ses services, et confisqua indignement ses biens, sans aucun profit pour personne ? (Note de l'auteur.)

l'immortel évêque d'Hippone dévoué tout entier au salut des autres Eglises, comme si son diocèse lui était étranger, et tout entier à son diocèse, comme si les autres Eglises n'existaient que pour lui; gouvernant les monastères avec autant de soin que si ses fonctions pastorales ne l'appelaient pas au dehors; livré à ses fonctions pastorales, comme s'il n'eût point veillé à l'intérieur des monastères; absorbé dans l'étude, et toujours en action? Il ranime ce zèle divin, même sous les glaces de la vieillesse et sous les ruines de son corps; du lit de sa douleur, il instruit, s'il ne peut agir; il pleure sur la triste invasion qui désole l'Afrique, il console ceux qui souffrent persécution, il encourage ceux qui sont ébranlés, il ramène ceux qui ont succombé, et il croit encore n'avoir rien fait, s'il ne se choisit un successeur fidèle qui perpétuera tout le bien qu'il a entrepris, et perfectionnera celui qu'il n'a pu achever. Je ne sais, mes frères, si un excès d'admiration ne me séduit point, mais il me semble que le siècle ne produit plus de telles âmes. On ne les connaît plus, ces grands efforts pour surmonter de grands obstacles, ces grands moyens pour fournir à de grands besoins, ces immenses ressources pour opérer des biens immenses. Où sont ces temps où un seul apôtre convertissait des royaumes? où sont ces hommes intrépides qui savaient tout entreprendre et qui osaient tout espérer? où sont ces vastes génies qui ne pouvaient se remuer sans agiter le monde? Qui nous rendra ces âmes héroïques qui, à l'exemple d'Augustin, après avoir foulé aux pieds leurs penchants pervers, changeaient leurs passions en vertus? Tout est frivole et vain dans ce siècle de petites gens. Hélas! qu'avons-nous fait? nous avons cru gagner beaucoup en proscrivant le zèle, en le rendant suspect, en le calomniant sans cesse, en flétrissant ses saints transports sous le nom d'enthousiasme. Qu'ont donc produit ces étranges maximes? le zèle s'est éteint, et avec lui la vraie vigueur de l'âme; les grands caractères se sont effacés, tous les cœurs se sont rétrécis, tous ont été frappés d'une langueur seerète: *Omne caput languidum*. (Isai., I, 5.) Au lieu de se livrer au noble sentiment qui inspire le bien, on s'est traîné péniblement dans les tristes calculs d'une raison qui le discute, et notre orgueil s'est encore applaudi en nous donnant cette langueur pour la modération, cette impuissance pour la sagesse. Ainsi, mon Dieu, vous l'avez arrêté, que sans le zèle, c'est-à-dire sans votre esprit, l'homme n'aura jamais que des vertus vulgaires; que votre souffle seul peut lui communiquer l'activité du bien, l'amour des grandes choses; et que jamais il ne prendra un noble essor, s'il n'est animé de ce céleste feu qui embrasa l'âme sublime d'Augustin.

Ici serait finie la carrière d'un grand évêque, la sienne est à peine commencée; préparez vos esprits à un nouvel ordre de merveilles, et après avoir admiré dans l'évêque d'Hippone l'ornement de l'épiscopat,

hâtons-nous de contempler en lui l'athlète de la religion: c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'Augustin ait été séduit par l'attrait des plaisirs, que son cœur trop sensible soit devenu coupable, qu'une imagination ardente ait entraîné ses sens, et qu'enfin tout ait servi à le corrompre, jusqu'à ses avantages naturels, jusqu'à son heureux caractère, c'est ce que l'on conçoit aisément, pour peu qu'on réfléchisse sur l'humaine fragilité et sur l'expérience journalière. Mais que, nourri dans les principes de la foi, il les ait si tôt oubliés; qu'un même homme ait pu réunir tant de droiture dans le cœur et tant d'égarément dans l'esprit, tant d'amour pour la vérité, et tant d'attrait pour le mensonge, de si vives lumières et des ténèbres si profondes: voilà le grand problème que nous offre l'histoire d'Augustin. Quoi donc? ne peut-on se sauver de l'erreur que par l'ignorance? ou bien faut-il toujours un contre-poids à la grandeur de l'esprit humain? Enfants des hommes, élevez plus haut vos pensées, un grand ouvrage se prépare. Il faut que Augustin soit mûri pour le triomphe de la grâce. Il faut en faire un grand témoin de sa toute-puissance, une preuve éclatante de sa nécessité. Il faut que la religion soit honorée par un martyr d'un nouveau genre, qui, lui sacrifiant toutes ses opinions, docile malgré ses préjugés, et humble malgré son orgueil, apprenne à l'univers que, comme désormais tout est possible dans la vertu, puisque Augustin l'a pratiquée, tout est croyable dans la foi, puisque Augustin s'y est soumis. Il faut enfin que le plus grand génie de la terre, éclairé par ses fautes, instruit par ses malheurs, et devenu d'autant plus fort qu'il a été plus faible, donne à la vérité un intrépide défenseur que l'impiété ne puisse ni suspecter, ni récuser, ni surprendre, ni vaincre.

Jamais la cause de l'Eglise n'eut plus besoin d'un illustre soutien que dans le siècle où parut Augustin, jamais la religion ne courut de plus grands dangers: elle respirait, il est vrai; assise sur le trône, elle ne craignait plus le glaive des tyrans, mais du sein même de la paix étaient nés de nouveaux orages. Et d'abord j'aperçois une fermentation générale, toutes les bornes qui se déplacent, Rome ébranlée de toutes parts, les Goths et les Vandales fondant comme un torrent sur ce colosse de puissance, précipitant une ruine que le luxe avait commencée, et à travers cette grande lutte des nations qui se mêlent, qui se confondent, qui se disputent l'univers, des esprits vains et remuants, plus fiers encore de dominer par l'opinion que ces conquérants par les armes; une curiosité inquiète, tous les mystères profanés par un œil téméraire, tous les novateurs s'agitant, subtilisant, dogmatissant, opposant systèmes à systèmes, erreurs à erreurs, et toujours prêts, ce semble, à ne faire qu'un chaos de l'Eglise, ainsi que les barbares n'allaient faire bientôt qu'un dé-

bris de l'empire. Laissons tomber cette nouvelle Babylone, meurtrière des martyrs, comme l'ancienne fut la meurtrière des saints d'Israël. Mais votre Eglise, ô Dieu, sera-t-elle entraînée par ces débordements de mensonges et d'erreurs ? Rassurons-nous, Dieu a suscité Augustin ; c'est lui que la Providence a formé pour arracher et pour planter, pour réparer les pertes de l'Eglise et pour étendre ses conquêtes, pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science divine, et, comme le chantait l'illustre Prosper, pour instruire les humbles et pour terrasser les superbes.

Non, mes frères, l'histoire ecclésiastique n'offre rien de plus imposant que le spectacle d'Augustin aux prises avec tous les impies et les sectaires de son temps, les entraînant par la conviction, ou les gagnant par la confiance ; assez pénétrant pour les deviner, assez insinuant pour les réunir ; jamais découragé par leur nombre, jamais séduit par leurs artifices. O qui me donnera de suivre Augustin dans la rapidité de ses victoires ? il a eu le temps de les remporter, aurai-je celui de les décrire ? Pourrai-je le montrer semblable à ces vaillants Israélites, qui savaient employer à la fois des armes différentes, et se servir des deux mains avec une égale dextérité, combattant tour à tour et le superbe pélagien qui exagère les droits du libre arbitre, et le manichéen qui ne cherche qu'à l'avilir, et l'audacieux donatiste qui méprise l'autorité, et l'insidieux arien qui ne cherche qu'à la surprendre, et le philosophe orgueilleux dont il faut humilier la raison, et l'idolâtre stupide qu'il faut forcer à s'en servir, et au milieu de ces légions de novateurs, si différents de prétentions, d'intérêts et de systèmes, Augustin portant toujours un front invulnérable sur lequel sont gravés, comme autrefois sur celui du grand prêtre, ces deux noms imposants : *Doctrina et veritas*, « *doctrina et veritas*. » (*Levit.*, VIII, 8.)

Ils souillaient encore l'univers, ces vils restes du paganisme échappés au zèle des apôtres et à la force des martyrs. Encore accrédité par les passions, par l'intérêt, par l'habitude, il se débattait contre les lumières et les vertus du christianisme. Augustin entreprend de lui porter le dernier coup par la raison. A peine initié dans les principes de la foi et mis au rang des simples fidèles, il se hâte d'entrer en lice avec les sceptiques ; il combat ce doute fameux par lequel la philosophie sait masquer si longtemps sa superbe ignorance. Déjà paraissent ces grands traités *De la vraie religion* et *De la morale chrétienne*, où le paganisme, éclairé par ses propres excès, est forcé de se demander comment il a pu résister si longtemps au cri puissant de toute la nature. De nouveaux écrits répandent successivement la lumière ; il voit se dissiper peu à peu ce honteux enchantement, qui, pendant trente siècles, a fasciné le monde. Les païens de Madaure le lisent et l'admirent, ils ne peuvent plus résister à la sagesse et à l'esprit

qui parlent en lui ; leur conversion est comme le signal qui annonce aux prétendus immortels la fin de leur règne. L'oracle d'Isaïe s'accomplit à la lettre, le Dieu unique est exalté, et Augustin a le bonheur, avant sa mort, de voir tomber la dernière idole : *Et idola penitus conterentur.* (*Isai.*, II, 18.)

En triomphant ainsi du paganisme, Augustin frappait du même coup la secte des manichéens, qui, à tant de nouvelles erreurs, joignait tant de rêveries anciennes. Qui eût pu le penser, mes frères, et qui d'un si grand homme eût attendu une si grande chute ? Il avait adopté leur doctrine insensée ; il avait pu se persuader que l'auguste vertu peut être esclave du destin, que l'empire de Dieu peut être partagé. Mais, si jamais il n'abusa plus de sa raison qu'en la prostituant à ces absurdités, jamais aussi s'en servit-il avec plus de succès que lorsqu'enfin désabusé, il les voua à un opprobre ineffaçable ? Quelle gloire pour Augustin, ou plutôt pour la vérité, quand on le voit démasquer hardiment ses premiers corrupteurs, les dénoncer à la pudeur publique, les obliger de fuir partout où il se montre, les attaquer par ses discours s'ils échappent à ses ouvrages, d'un souffle renverser les plus fermes colonnes de ce redoutable parti, défier Fortunat après avoir vaincu l'indomptable Félix, réduire Fauste à un silence honteux après avoir accablé Fortunat, et profiter de la défaite de tous ces chefs fameux, pour entraîner leurs sectateurs, dont *mille tombent à sa gauche et dix mille à sa droite.* (*Psal.* XC, 7.)

Mais de nouveaux combats se préparent, c'est-à-dire, de nouveaux triomphes. Elle est donc enfin obtenue, cette fameuse conférence que tant de prétextes éloignaient, que tant d'artifices éludaient ; voilà donc Augustin aux prises avec trois cents évêques donatistes : sa main est contre tous, la main de tous est contre lui. Le voilà presque seul attaquant, se défendant, sans autres armes que la vérité et son génie, à chaque instant forçant l'iniquité à se mentir à elle-même, poursuivant l'ennemi de retraite en retraite, sans cesse le désespérant par cette question foudroyante : D'où venez-vous ? où étiez-vous hier ? toujours armé de l'autorité de l'Eglise, toujours appuyé sur cette pierre ferme, et de ce poste inattaquable, lançant et repoussant les traits, jusqu'à ce qu'à force de raisons il ait décidé la victoire. Que ne puis-je ici, mes frères, développer le magnifique résultat de sa doctrine ! Avec quel art il sépare la cause de l'Eglise de celle de quelques-uns de ses membres rebelles ! avec quelle force il démontre qu'il ne peut jamais y avoir de raisons pour rompre l'unité, que ce n'est point à la partie à disputer contre le tout, ni à la branche séparée à combattre contre le tronc ! avec quelle vigueur il dépeint le schisme, ses variations éternelles, sa honte aussi ineffaçable que la marque de sa rupture ; le malheur de ses partisans, nués sans eau et arbres desséchés, misérable jouet

des vents et des orages ! avec quelle éloquence il montre ensuite la grande Eglise dont aucune secte ne peut ni usurper l'autorité, ni imiter la majesté, ni troubler la possession antique ; à laquelle il n'est pas possible d'assigner un autre auteur que Jésus-Christ même ; aussi belle que forte de son unité, toujours vierge parmi les vices, toujours ferme malgré les scandales ; sortant, comme le soleil, plus brillante et plus pure du sein des nuages qui voudraient l'obscurcir, visible à tous les yeux, embrassant tous les lieux comme tous les temps, et tellement reconnue pour l'Eglise catholique, que, quand un étranger demande où cette Eglise existe, aucun novateur n'ose montrer ni sa maison ni sa basilique !

L'orgueil, la honte et l'obstination résisteront longtemps, mais la puissance de la vérité fit tomber peu à peu ces différents obstacles. La nouvelle Samarie rougit enfin de sa désertion ; l'Eglise adultère abjura Donat pour retourner à Jésus-Christ ; l'Afrique n'eut plus qu'un autel et qu'un temple, et cette heureuse réunion, que les Césars n'avaient pu même commencer par le glaive des lois, Augustin la consumma par l'ascendant de sa persuasion et la force de son génie.

Vaincra-t-il aussi aisément ce superbe ennemi de la grâce de Jésus-Christ ? Armé de toutes les ressources d'un génie facile, soutenu du cortège imposant de ses apparentes vertus, Pélage a créé tous les artifices et rassemblé tous les genres de séduction ; il présente un système d'autant plus attrayant qu'il encourage la vertu, d'autant moins fait pour alarmer la foi qu'il en emprunte le langage : système qui doit plaire à l'orgueil, dont il flatte les prétentions ; à la nature, dont il exagère les forces ; à la raison, dont il étend le domaine. Par lui que de difficultés s'éloignent, que de mystères s'éclaircissent ! l'homme y paraît plus grand, Dieu y paraît plus saint. Où fuir, pour échapper à tant de pièges ? Terreur vaine, mes frères ! Pélage a pu tromper les prêtres de Marseille, éblouir un concile, ébranler l'Orient et en imposer à Zozime ; il a séduit jusqu'aux élus, il ne séduira point Augustin. Tous ses détours, Augustin les percera ; ses équivoques, il les démêlera ; son hypocrisie, il la démasquera. plein de la conviction que la grâce a tout fait pour lui, il va tout faire pour la grâce ; et comme elle n'a jamais eu de plus noble conquête, il veut aussi qu'elle n'ait point de plus intrépide vengeur.

N'attendez pas, mes frères, que j'entre ici dans des profondeurs dogmatiques ; que je vous montre par quelle suite de raisonnements Augustin défendit ce don céleste d'où provient toute notre justice, cette mystérieuse vocation qui prévient l'homme sans le contraindre, cette opération ineffable qui agit efficacement sur une volonté qui agit librement, et cet admirable concours qui laisse tout à la fois l'honneur de la vertu, et à Dieu qui excite, et à l'homme qui coopère. Contentons-nous de remarquer comment il

sut ici marcher à travers tant d'écueils et les éviter tous, combattre tous les systèmes sans adopter de système, défendre les droits de Dieu sans altérer les droits de l'homme, et dans cet assemblage de mystères qui semblent mutuellement se détruire, poser d'une main sûre les bornes de la raison et celles de la foi, et combattre l'erreur dans ses détours si variés et ses formes toujours nouvelles, sans quitter d'un seul pas la ligne unique de la vérité. Disons comment son zèle égala sa sagacité, comment il poursuivit Pélage, comment il le cita au tribunal du Souverain Pontife, comment il déclara qu'il allait abdiquer l'évêché d'Hippone si ce sectaire était absous ; comment, enfin, il ne lui laissa aucun relâche jusqu'à ce qu'il eût vu et l'Orient et l'Occident se réunir pour le percer du même trait et le flétrir du même anathème.

Ainsi, par les travaux immenses d'Augustin, l'empire de la grâce reste à jamais inébranlable. Sa nécessité, sa force, sa douceur, sa gratuité, ont pris l'empreinte d'une sanction sacrée. On sait que Dieu prévoit tout, et que l'homme n'en est pas moins libre ; on sait que l'homme peut résister, et que Dieu n'en est pas moins puissant ; on sait que Dieu est maître de ses dons, et l'homme maître de ses actions. Mais si tous ces points fondamentaux furent décidés, ils ne furent point éclaircis : l'Eglise parla ; mais en admirant, comme l'Apôtre, la profondeur des trésors de la grâce, comme lui il craignit de la sonder ; la vérité fut vengée, mais la raison ne fut pas satisfaite. Comment, après cette conduite si sage de l'Eglise, l'esprit humain a-t-il voulu en savoir davantage ? Comment a-t-il été se briser si souvent contre ce grand écueil de la curiosité humaine ? Quel nom donnerons-nous à ces tentatives hardies autant qu'infructueuses pour arracher le voile auguste dont s'enveloppe le mystère de la grâce ? Qui nous rendra raison de ces disputes éternelles qui ont enfanté autant de partis qu'elles ont produit de systèmes ? Ignorons-nous que rien n'est plus incompatible que les systèmes et la foi ? Ignorons-nous que le catholique qui veut tout expliquer n'est guère moins éloigné de la vraie soumission que l'incrédule qui veut tout comprendre ? Hélas ! pourquoi faut-il que notre orgueil égale ici notre ignorance ? Ne plaindrons-nous jamais un temps précieux que ces subtilités ont enlevé à la morale ? Chrétiens, nous ne saurons jamais comment la liberté s'accorde avec la grâce ; mais ce que nous savons bien clairement, c'est que l'esprit humain doit porter son activité vers des objets plus faits pour lui. Eh quoi ! l'Eglise est ébranlée jusqu'en ses fondements, la cognée est à la racine de l'arbre (*Matth.*, III, 10), l'ennemi est à la porte ; et tandis que nous avons l'incendie au dehors, ainsi que s'exprime un prophète, nous aurions encore le glaive au dedans (*Ezech.*, VII, 15) ; et tandis que Jérusalem est investie de toutes parts, ses propres soldats tourneraient leurs armes les

uns contre les autres; ils languiraient, comme parle saint Paul, autour de ces vaines questions (I *Tim.*, VI, 4), dont le moindre danger est l'inutilité! Ah! puisque les combats de l'esprit paraissent presque aussi inévitables que les guerres politiques, aimons-nous donc, mais que ce soit pour diriger nos coups contre ces prétendus sages, contre ces sophistes insensés qui ne disputent point sur la grâce de Dieu, mais qui nient son existence; qui ne discutent pas les dogmes de la foi, mais qui rendent problématiques tous les premiers devoirs, et qui se sont trop longtemps prévalus de nos rivalités pour nous précipiter dans la mort de l'irréligion, et pour préparer cette grande hérésie de notre siècle, cette fatale indifférence qui ne met fin à toutes les controverses que pour mettre le comble à toutes les erreurs.

Ainsi, de l'amour des systèmes sont nées les subtilités; des subtilités, les disputes; des disputes, les doutes; des doutes, le mépris : tel est le cercle inévitable que doit parcourir la raison, toutes les fois que son activité l'entraîne plus loin que l'Eglise. C'est le terme effrayant où l'on arrive tôt ou tard, quand, par d'oiseuses discussions, on altère insensiblement la majesté de la foi. Grande et terrible leçon! il est temps de la mettre à profit. Laissons Apollon et Céphas, pour être à Dieu et à l'Eglise; efforçons-nous de mériter la grâce, et non de l'expliquer; et au lieu de fatiguer par de vaines questions l'Etre éternel, qui la dispense, aimons à n'adorer en lui que l'arbitre absolu des destinées humaines, qui se plaît à répandre sur toute créature la terreur de ce grand secret.

Maintenant, mes frères, revenons aux travaux et aux victoires de l'évêque d'Hippone. Sans parler ici des ariens, des nestoriens, des priscillianistes, des semi-pélagiens, des tertullianistes et des sabelliens, qui tous se sont éclipsés devant lui comme des ombres devant le soleil, quelle idée doit-on se former de l'homme prodigieux qui combat tant de partis sans esprit de parti, tant d'excès sans donner dans aucun excès, et qui, aussi inflexible dans ses principes qu'infatigable dans son zèle, marche toujours d'un pas égal et sûr entre la terre qui l'admire et le ciel qui le contemple?

Mais si tous ces triomphes sont si glorieux à Augustin par les lumières presque divines qu'ils supposent, ils ne le sont pas moins par la nature même des erreurs qui en furent l'objet. Les premiers Pères ne combattirent que les Montan, les Valentin, les Marcion, les Basilide, ces sectaires obscurs, qui n'eurent qu'une courte et faible postérité : Augustin a la gloire de s'être armé contre ces grandes hérésies d'où devaient naître toutes les hérésies des siècles suivants. Depuis Arius jusqu'à Luther, depuis Luther jusqu'à Socin, depuis Socin jusqu'aux faux sages de nos jours, toute profane nouveauté doit succomber sous la vigueur de son génie. Non, ce n'est plus

Donat, ce n'est plus Manès, ce n'est plus Pélagé qu'il a vaincus : c'est, en leurs personnes, les impies de tous les temps et les hérétiques de tous les âges; c'est, dans les pélagiens, tous les disciples prétendus de la nature; dans les manichéens, tous les apôtres du fatalisme; dans les donatistes, tous les partisans de la rébellion; dans les philosophes anciens, tous les philosophes nouveaux. Non, le schisme n'inventera pas plus de prétextes qu'Augustin n'en a confondu, ni l'hérésie plus de sophismes qu'Augustin n'en a réfuté, ni l'inquiète raison plus de difficultés qu'Augustin n'en a éclairci. Il a triomphé des anciennes, il a prévenu les nouvelles; et c'est ainsi qu'en embrassant dans la chaîne de ses victoires et le passé, et le présent, et l'avenir, et ajoutant à la grandeur de ses talents la grandeur de ses services, il a su réunir à lui seul la gloire de tous les saints docteurs et la reconnaissance de tous les siècles.

Il faudrait ici s'arrêter, mes frères, et laisser reposer vos yeux fatigués par l'éclat de tant de merveilles; mais la grandeur de mon sujet m'entraîne. Nous ne connaissons qu'imparfaitement l'évêque d'Hippone, s'il n'était peint ici que comme controversiste; un nouveau champ de gloire s'ouvre devant lui. Philosophe profond, savant interprète, critique consommé, moraliste sublime, peintre éloquent de la vertu, tel est le fonds inépuisable de ses richesses et de ses lumières, qu'il n'est pas moins puissant pour édifier que pour abattre, et qu'il n'a pas moins établi de vérités que confondu d'erreurs. Et quelles vérités, mes frères! ce ne sont point ici quelques points de morale, quelques mystères détachés, quelques traits épars de lumière, c'est l'admirable enchaînement de tous les points de la doctrine, c'est le rapport de toutes les vérités qui ne font qu'une vérité, c'est le magnifique développement de tout le plan de la révélation, dont il n'a trouvé nulle part le modèle. Ce n'est pas que déjà la religion n'eût eu des écrivains dignes de l'honorer. Avant lui, j'aperçois ce Lactance que saint Jérôme appelle le Cicéron chrétien, ce Cyprien sublime dans sa vertu comme dans ses écrits, cet Origène qu'on admire toujours, lors même qu'il ne convainc pas; ce Tertullien qui sait si bien faire servir la dureté de ses expressions à la hardiesse de ses pensées; et cet Hilaire qui eût été le plus grand homme de son siècle, si saint Athanase n'eût alors existé. Mais tous ces Pères n'avaient presque traité que des vérités isolées, ou saisi la religion que sous des traits particuliers. Augustin seul l'a embrassée dans son ensemble, seul il en a généralisé les rapports, seul il a présenté dans un seul corps la majesté de tout son enseignement : semblable à un habile architecte, qui, embrassant d'un coup d'œil un vaste édifice, en distribue toutes les parties, et les étayant les unes par les autres, des fondements le conduit au faite. Aussi que peuvent désirer et l'esprit et le cœur,

qui ne soit renfermé dans le trésor de ses écrits ? Demandez vous à être pénétrés de la grandeur des livres saints ? lisez ses livres sur la *Genèse* et sur la *Doctrine chrétienne*. Il vous y montrera ces traits frappants de supériorité qui les distinguent de tous les livres, cette lointaine antiquité qui en est le garant, cette noble simplicité qui en fait le charme, cet admirable tempérament d'obscurités et de lumières, qui, d'un côté soutient la foi, et de l'autre l'éprouve ; cette onction qui pénètre, cette majesté qui étonne, cette éloquence qui suit toujours sans jamais être appelée, et qui, mêlant heureusement de grands objets à des images familières, satisfait à la fois l'esprit le plus vulgaire comme l'âme la plus sublime. Voulez-vous pénétrer bien avant dans les routes de la vie intérieure ? lisez ses *Soliloques* et ses explications sur les *Psaumes*. Là, chaque pensée est un sentiment, chaque expression un trait de flamme. Jamais l'amour divin n'eut de plus tendres effusions, jamais la pitié ne parla un plus doux langage. Avec quels pathétiques accents il rend les gémissements du Prophète ! avec quel feu il peint ses sublimes extases ! Comme il nous communique ensuite les diverses impressions, les divers sentiments qu'il éprouve lui-même ! On pleure, on est saisi de joie, on craint, on aime, on espère avec lui, et, ne pouvant plus distinguer ce qui est de Dieu de ce qui est de l'homme, on est souvent tenté de demander qui des deux est le plus inspiré, ou de l'auteur ou du commentateur de ces divins cantiques.

Voulez-vous admirer le christianisme dans la beauté de sa morale, dans la grandeur de ses bienfaits ? lisez ses livres *De l'utilité de la foi* et *De la morale chrétienne*. Il vous montrera la religion également sublime par les sentiments qu'elle produit et par les objets qu'elle contemple, substituant à l'éclat mensonger des vertus humaines la perfection d'une justice dont la racine est dans le cœur, et dont la base est éternelle, et de son sein faisant éclore un prodige nouveau, l'homme enchaîné et toujours libre, l'homme abaissé et toujours grand, l'homme exalté et toujours humble. Voulez-vous remonter jusqu'aux premiers principes des choses, assister au conseil de la création, approfondir les éléments de la morale, et parcourir l'histoire de la religion roulant d'un même cours avec celle des siècles ? lisez son livre *De la cité de Dieu*. Voyez-le s'élever au-dessus de lui-même, développer en traits rapides toute la suite des desseins de Dieu, ou plutôt de ce grand et unique dessein qui les renferme tous : il parcourt la chaîne immense de la religion, dont le premier anneau, ainsi que le dernier, touche à l'éternité ; il nous peint tous les événements concourant à sa gloire, les empires jouet du temps, et jamais du hasard ; du milieu de leurs débris, la foi s'élevant triomphante ; à travers un désordre apparent, un ordre invisible et caché ; et parmi ces longs ébranlements, il ne cesse

de nous montrer l'immutabilité de l'Eternel, sa sagesse toujours active, sa puissance toujours féconde, les peuples sous ses yeux, les tyrans sous sa main ; et c'est ainsi qu'il nous instruit par de grandes leçons, après nous avoir étonnés par de grands spectacles.

Voulez-vous bien comprendre toute l'économie du salut des hommes ? lisez ses livres *Du don de la persévérance* et *De la prédestination des saints*. Là il vous montrera l'homme marchant entre ces deux abîmes d'une justice qui peut tout, d'une bonté qui ne doit rien ; tantôt il l'abat par la crainte, tantôt il le relève par l'espérance ; il lui apprend à chanter comme le Prophète, la miséricorde et la justice (*Psal. LXXXVIII, 2*) : la miséricorde, afin qu'on ne soit pas ingrat quand elle sauve ; la justice, afin qu'on ne puisse se plaindre quand elle perd. Quelle profondeur lumineuse ! Si quelquefois il s'environne de ténèbres, sa doctrine n'en devient que plus auguste. Je crois être introduit dans un sanctuaire redoutable, sur lequel repose un nuage qui semble renfermer tous les secrets du ciel, et où Augustin va puiser sa science sublime. Une émotion sacrée me pénètre, la majesté de Dieu m'accable, et, dans mon admiration, je doute s'il n'est pas aussi grand par les pensées qu'il me fait naître, que par celles qu'il me présente.

Ainsi, si l'on demande qui a vu la religion plus en grand, qui a parlé de Dieu avec plus de hauteur, des mystères avec plus de précision, de la vertu avec plus de charmes, je dirai : c'est Augustin. Quel est celui de tous les Pères qui a le plus influé sur son siècle, celui qui a le plus ajouté à la dignité de l'esprit humain, celui qui n'a rien emprunté des autres et de qui presque tous les autres ont emprunté ? je dirai encore : c'est Augustin. Qui a réuni plus de talents, accumulé plus de connaissances ? quel homme a parcouru une plus vaste carrière ? je dirai toujours : Augustin. Et pour la mesurer, s'il est possible, cette carrière immense, réunissez dans un seul point de vue tous les genres de ses travaux, rappelez en vos esprits tous les fidèles qu'il a dirigés, tous les ignorants qu'il a instruits, tous les pécheurs qu'il a convertis, tous les hérétiques qu'il a vaincus ; remettez sous vos yeux toutes les courses qu'il entreprend, soit pour apaiser des troubles, soit pour arrêter des scandales, soit pour répondre à l'empressement des peuples ; suivez cette correspondance avec les évêques, avec les conciles, avec les souverains pontifes, avec les empereurs, avec tous les grands saints, avec tous les grands hommes de son temps, avec l'Orient, avec l'Occident, avec l'Eglise universelle dont il est l'oracle, et dont seul il semble être le représentant ; et, quand vous aurez admiré tous ces monuments de son zèle, et quand vous aurez pesé tous les obstacles que son siècle lui opposa par la rareté des livres et la difficulté des communications, et quand vous aurez songé qu'une par-

tie de sa vie, perdue dans la dissipation et les plaisirs, le fut aussi pour le travail ; que depuis son épiscopat, sans cesse forcé de quitter une occupation pour une autre, il ne fût jamais ni maître de son temps, ni de sa plume : comptez alors cette foule d'ouvrages dont la seule énumération formerait presque un livre ; rassemblez tous ces volumes dont Isidore dit qu'il faudrait plus de temps pour les transcrire qu'Augustin n'en a mis pour les composer ; ajoutez-y tous ceux qui n'ont pu échapper aux ravages du temps, et tous ceux qu'Augustin n'a pas voulu transmettre à la postérité ; et, si votre surprise vous laisse alors quelque expression, demandez-vous comment un homme seul a pu suffire à tant d'écrits, et comment il a pu tirer du trésor de son cœur tant de choses anciennes, tant de choses nouvelles ? Quoi donc ? faudra-t-il croire qu'il créa tout ce qu'il n'eut pas le temps d'apprendre, ou qu'il étudia bien moins toutes les sciences, que toutes les sciences ne lui furent inspirées ? Disons-nous qu'il connut le moyen de se multiplier, ou celui de fixer la rapidité du temps, ou celui d'agrandir les facultés humaines ? Car ce n'est pas un seul homme qu'il nous faut admirer en lui, mais autant d'hommes et autant de génies qu'il a traité de matières diverses. En lisant ses ouvrages ascétiques, on dirait qu'il se livra tout entier à la méditation ; en parcourant ses ouvrages polémiques, qu'il ne fit jamais que combattre ; en étudiant ses discours oratoires, qu'il ne fit jamais qu'annoncer la parole sainte.

La Sagesse éternelle a-t-elle donc accumulé assez de dons et de faveurs sur ce mortel privilégié, et que pouvons-nous offrir de plus étonnant à votre admiration ? Quelque chose de plus étonnant encore, c'est le grand caractère de cet esprit sublime ; c'est, au milieu de ses combats, cette noble assurance d'un esprit qui sait tout, jointe à la modestie d'un homme qui croit ne rien savoir ; c'est l'aimable docilité qui le porte toujours à préférer l'avis de ses collègues, et à sacrifier aux lumières d'autrui celles d'une raison qui était née pour être souveraine ; c'est ce courage d'un génie qui ne trouve jamais aucun travail au-dessus de ses forces, quand le bien le commande, ni au-dessous de ses talents, dès qu'il peut être utile ; c'est cette hauteur de raison qui ne cherche jamais à exercer inutilement sa subtilité, et ne désire de briller que pour le besoin de sa cause ; c'est cet empire sur lui-même qui le tient sans cesse dans les bornes de la modération comme dans celle du vrai, et qui apprend à tous ceux qu'il combat qu'ils ne peuvent pas plus fatiguer sa patience qu'égaler sa sagacité ; c'est cette rare condescendance qui le porte à descendre souvent de la hauteur de son génie pour se proportionner à la faiblesse du vulgaire, plus jaloux d'être entendu par les esprits les plus communs qu'admiré par les esprits les plus sublimes ; c'est cet oubli généreux de sa gloire personnelle qui, parmi ses plus grands succès lui fait rapporter tout à Dieu, jamais rien à lui-

même, ne désirant, dit-il, dans son propre triomphe que celui de la vérité, et dans le triomphe de la vérité que celui de la charité ; c'est cette piété tendre et cette onction si pénétrante, que n'ont jamais pu dessécher les plus arides discussions ; c'est enfin cette héroïque droiture qui, dans le livre de ses *Confessions*, lui fait censurer ses fautes avec plus de sévérité que n'eussent fait ses propres ennemis, et expier en quelque sorte sa célébrité, en rendant ses erreurs aussi publiques que ses victoires. Divine religion, tels sont les hommes que vous formez ! aussi simples que grands, ils donnent à leur génie toute la popularité de leur vertu, ainsi qu'à leur vertu toute l'élévation de leur génie ; toujours convaincus que les lumières ne sont rien, si le Dieu qui en est la source n'en est pas la dernière fin.

Hélas ! ils meurent donc, comme le reste des hommes, ces oracles du monde, et ni la gloire qu'ils répandent sur la nature humaine, ni cette étincelle plus vive de la Divinité qui brille dans leur âme, ne peuvent donc les affranchir du triste arrêt qui nous dévoue tous à la même poussière. O quelle loi inconcevable a donc uni ces organes abjects à des pensées divines, et une flamme céleste à cette argile périssable ? Mais que dis-je ? non, Augustin ne meurt point véritablement, il se survit dans ses écrits ; sa renommée et ses travaux, ses victoires et ses bienfaits ne sont point descendus avec lui dans la tombe ; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettront, et que la religion prend sous sa sauvegarde. Il vivra éternellement, et dans les conciles où ses propres décisions deviendront celles de l'Eglise, et dans les chaires de vérité où il sera toujours cité comme son plus digne interprète ; dans les écrits de tous les saints docteurs, qui prendront tous une portion de son esprit ; dans les écrits des sectaires mêmes, qui ne se produiront jamais qu'en se parant de son autorité, et qui ne parviendront à séduire les simples qu'à la faveur de son grand nom. Eternellement nous l'appellerons en témoignage ; tant que les schismes dureront, nous les confondrons par la catholicité d'Augustin ; tant qu'il y aura de superbes esprits qui rougiront de se soumettre, nous leur opposerons la docilité d'Augustin ; tant que l'irrégion se prévaudra de ses grands hommes prétendus, nous la tourmenterons par l'accablante autorité d'Augustin. Après treize cents ans, son génie respire encore ; il vit aux quatre coins de l'univers chrétien, il veille sur les remparts de la cité sainte ; de là il épouvante encore l'ennemi. Partout il laisse son empreinte et communique son influence. Je vois surtout les plus grands hommes de l'Eglise gallicane féconder leur talent au feu de ses écrits. C'est lui qui, dans Bourdaloue, nous subjugué par la raison ; lui qui, dans Massillon, nous intéresse par le sentiment ; lui qui découvre à Pascal de vastes profondeurs. C'est avec lui que Bossuet s'élève, avec lui qu'il combat, avec lui qu'il flétrit

l'hérésie et grave ses *Variations* sur des tables d'airain. Ainsi que ces grands astres qui, dans leur mouvement, entraînent tous les autres astres, Augustin donne l'impulsion à tous les esprits, vivifie toutes les pensées, guide toutes les plumes qui se consacrent chaque jour à la défense de la foi ; et, si jamais ses ouvrages se perdaient, il la protégerait encore de son nom seul, et la couvrirait de son ombre.

Voilà donc les grands hommes dont l'Eglise s'honore et que forme la religion ; voilà ces Pères de l'Eglise, c'est-à-dire ces flambeaux du monde, ces bienfaiteurs du genre humain, l'honneur des lettres, la gloire de leur siècle, que le nôtre n'est pas digne d'admirer. Avec quelle audace il les attaque ! avec quelle fureur l'impiété les calomnie ! Et quel est donc ce délire inconnu jusqu'ici, de décrier ainsi tout ce que le génie a de plus sublime, et la vertu de plus divin ? Elles s'impriment donc à la face du ciel, ces œuvres de ténèbres, déplorables abus du talent, et dépôts infects de blasphèmes et de mensonges, où l'art de tronquer le dispute à l'art de corrompre. Sera-t-il donc vrai que rien n'arrêtera ce débordement inouï de doctrines antichrétiennes et anti-sociales, dignes tout à la fois et des anathèmes de la religion et de la vengeance des lois ? Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas, Messieurs, et quel surcroît de gloire ne vous a pas acquis votre éloquente réclamation contre ces productions sacrilèges, honte éternelle de leur auteur ! Avec quelle vigueur, digne des premiers temps, n'avez-vous pas dépeint au plus religieux des monarques tout le danger de leur déplorable circulation, et dénoncé à son amour pour la vertu et pour le bonheur de son empire, les excès où s'emporte une philosophie destructive, qui, bravant à la fois la pudeur et l'autorité, trafique honteusement de la corruption publique, et se joue, pour le seul plaisir de briller, de la destinée d'un grand peuple ! Grâce à votre zèle, ils ont donc été proscrits, ces écrits licencieux où domine tout le génie de l'enfer, où pour parler avec l'Apôtre, toutes les profondeurs de Satan ; et si, malgré votre sollicitude, la séduction se propage, si le poison devenu plus rare, n'en est que plus recherché, si l'impiété est encore plus habile à tromper la loi, que la loi n'est puissante pour réprimer l'impiété, si les principes et les mœurs s'en vont dépérissant, si la foi antique se perd, et que l'Etat tombe avec elle, pontifes du Seigneur, vous êtes absous de nos cala-

mités, et la perte de la nation ne vous sera point imputée (59).

Saint pontife ! ô vous le véritable enfant de la lumière, vous qui sûtes nous la communiquer avec la même profusion que le ciel vous l'avait donnée ; oh ! si la possession de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que vous regrettiez d'avoir aimée si tard ; si les ravissements où vous êtes perdu vous laissent encore le souvenir de ce triste séjour des ombres et des énigmes, grand saint, jetez un regard favorable sur le monde chrétien. En mourant vous le laissâtes en proie à des barbares ; hélas ! un plus grand fléau le menace. Des débris de toutes les sectes que vous avez vaincues est sorti un monstre nouveau, le monstre de l'irréligion, qui ne fait pas couler le sang, qui ne dévaste pas les villes et les campagnes (60), mais qui, plus perfide dans sa marche, plus désastreux dans ses excès, mine insensiblement les fondements de l'ordre social, dévore à petit bruit les générations, et creuse sourdement le tombeau des peuples. C'est au fort de l'orage, et, pour ainsi dire, au sein de la fermentation qu'est placée cette Eglise gallicane dont vous ne vîtes que la brillante aurore ; cette Eglise si renommée, et dont la gloire s'est tellement accrue de siècle en siècle, que de son sort semble dépendre encore celui de toutes les autres. Grand saint, veillez sur elle ; soyez son protecteur comme vous fûtes son oracule ; que vos prières soient son plus ferme appui, comme votre doctrine est sa plus sûre règle ; que, dirigée par vos écrits, sa foi soit toujours aussi pure que le sang des martyrs qui la lui ont transmise, afin que, toujours modèle de ses enfants, toujours unie entre ses membres, toujours soumise à son chef comme elle l'est à son roi, elle puisse un jour se présenter sans tache à son divin époux. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE II.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Et nunc, reges, intelligite. (Psal. II, 10.)

Et vous, ô rois, comprenez maintenant.

Le souverain dominateur ne se montre jamais plus grand et plus sage que dans les leçons imposantes qu'il lui plaît de donner aux arbitres du monde. Tantôt il fait passer sous leurs yeux tous ces fameux empires engloutis sans retour dans l'abîme du temps effacés de dessus la terre, comme ces frères caractères que l'on a tracés sur le sable ; et, à la vue de ces puissantes monarchies qui

(59) L'assemblée générale du clergé venait de faire au roi de vives et pressantes réclamations au sujet de la publication de l'édition des *Œuvres de Voltaire*, donnée par Beaumarchais, et imprimée à Kehl. Le roi parut faire droit à ces remontrances, qui, pour la forme comme pour le fond, étaient dignes d'un si illustre corps. Un arrêt du conseil, en date du 3 juin 1785, supprima l'édition, qui du reste entra librement dans le royaume, et y circula publiquement. Ce fut un triomphe pour l'impiété ; mais du moins le clergé n'eut aucun reproche à se

faire. Qui nous eût dit alors que, dans trente-huit ans, nous répéterions aux évêques de France ce que nous disions en 1785 devant l'assemblée du clergé, et que la triste prophétie dont nous parlons ici aurait un si effrayant accomplissement ?

(Note de l'auteur.)

(60) Lorsque ce discours fut prononcé en 1785, personne ne pouvait prévoir les dévastations et les cruautés inouïes qui devaient être commises, quelques années après, au nom de l'impiété.

(Note de l'éditeur.)

tombent, il leur apprend combien plus périssables et vains doivent donc être les monarques eux-mêmes.

Tantôt il leur fait sentir que lui seul est vraiment roi sur la terre, qu'à proprement parler, ce n'est ni le potentat qui commande ni le politique qui dispose, ni le conquérant qui triomphe, et que lui seul, du haut des cieux, domine tous ces subalternes agents, maîtrise leurs bras et leur cœur, repand dans leurs conseils ou l'esprit de sagesse ou l'esprit de vertige, et par là leur apprend à trembler sous sa main, et à s'humilier devant la grande et unique puissance d'où émanent et où remontent toutes les autres : *Et nunc, reges, intelligite.*

Mais il ne les instruit jamais d'une manière plus efficace et plus impérieuse que lorsqu'il leur découvre l'exemple des bons rois et la vertu en action sur le trône. Quand il leur montre ces princes accomplis, vainqueurs d'eux-mêmes, austères au milieu des plaisirs, humains dans la puissance, appuis du faible et fléaux du méchant ; et pour prix de leurs sacrifices, les bénédictions du pauvre, les hommages de la religion, la reconnaissance des peuples ; alors il élève leur âme ; il encourage leur faiblesse, et il les force de reconnaître qu'on peut donc être heureux et être roi, être roi et être saint : *Et nunc, reges, intelligite.*

Précieuse vérité, Messieurs ; où fut-elle jamais plus sensible que dans le saint monarque suscité par la Providence pour le bonheur de cette grande nation ? Quel est donc cet homme extraordinaire, qui, depuis plus de cinq siècles, n'a pu encore épuiser ni notre admiration ni nos éloges ; dont la gloire survit à toutes les opinions, le culte à toutes les censures ; à qui l'irrégion a pardonné sa sainteté, parce qu'il a su l'attacher à la grandeur de son empire : prince le plus inspiré par le génie du bien, qui n'abusa jamais ni de ses vertus ni de ses forces ; soutenant la religion par sa puissance et sa puissance par la religion ; s'élançant du sein des ténèbres, ainsi que le soleil s'élança du chaos, pour communiquer à son siècle cette impulsion rapide, dont le contre-coup retentit bien avant dans les générations suivantes ; joignant à l'âme d'un héros le cœur d'un père tendre ; ne devant qu'à sa piété l'éclat de ses vertus, qu'à ses vertus la gloire de son règne, et se montrant enfin supérieur à la fois aux dangers de son rang et aux préjugés de son siècle ?

C'est sous ce double aspect que je vais l'offrir à vos yeux. N'attendez pas de moi, Messieurs, ces discussions politiques, qui d'ordinaire présentent moins les vues du héros que les rêves du panégyriste, ni ces vagues spéculations aussi funestes à l'éloquence qu'inutiles à notre instruction : c'est le cœur de Louis, c'est son âme céleste que je m'attacherai surtout à peindre. Hélas ! un orateur chrétien est heureux quand il a trouvé l'occasion de célébrer une grande vertu devant un auditoire si illustre ! Je trahirais mon ministère, je tromperais l'at-

tente de ces deux compagnies de sages, si je craignais d'offrir à l'admiration du génie les saints transports de la vertu. Eh ! qu'est-ce donc, Messieurs, que le génie, que le don de la mieux sentir et le talent de la mieux peindre ? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque nous jetons un coup d'œil rapide sur les obligations des monarques et sur l'importance de leur destinée ; quand nous considérons que, dans le rang suprême, chaque faiblesse peut engendrer une injustice, chaque passion un abus, chaque distraction une erreur, chaque erreur un désastre, nous sommes tentés de demander pourquoi la Providence n'a confié qu'à des mortels un si grand et si dangereux ministère : mais combien redouble notre surprise quand nous voyons que ces arbitres de la terre sont exposés, par leur élévation même, à plus d'erreurs que le commun des hommes, et qu'il faut presque les regarder comme des êtres privilégiés, lorsqu'ils n'ont que les passions et les préjugés du vulgaire ! Qu'il est difficile en effet, parmi toutes les séductions rassemblées à la fois, de ne point confondre les mensonges de l'adulation avec les règles éternelles de la vérité, et les suggestions de l'amour-propre avec le cri sublime du devoir ! Qui défendra les rois de cette illusion fatale qui leur montre le bonheur dans les plaisirs, l'héroïsme dans la valeur, la grandeur dans l'ambition, la politique dans la fraude ? et quel magnifique don le ciel ne fait-il pas à la terre, quand il daigne former un roi qui n'est ni corrompu par les passions, ni endurci par la grandeur, ni enivré par l'ambition, ni égaré par la politique ; un prince enfin tel que Louis, qui met sa gloire dans la piété, sa grandeur dans la bonté, son héroïsme dans la modération, sa politique dans la droiture, et qui ne parvient ainsi à éviter les dangers de son rang que pour en respecter les devoirs ?

Une des grandes illusions qui égarent les souverains, c'est de leur faire regarder la piété comme inutile, quand elle n'est pas dangereuse, c'est de penser qu'elle ôte au génie tout ce qu'elle retranche aux passions et qu'elle met dans les desseins la même timidité qu'elle laisse dans la conscience. Combien fut éloigné de la grande âme de Louis ce préjugé funeste ! Ainsi que la vertu fut son premier penchant, la religion fut son premier devoir. Docile aux instructions de sa mère, de cette célèbre Blanche de Castille, qui sut mêler une grande vertu à un grand caractère, et soutenir de sublimes leçons par d'illustres exemples, il apprit de bonne heure qu'il y a non une gloire et une renommée, mais un Dieu et une justice. Loin de lui les flatteurs, loin ces vils mercenaires qui cherchent à trafiquer des passions de leur maître ; ils ne trouveront en lui ni ce goût pour la dissipation, ni ce penchant pour la volupté, mais sans bornes dans un pouvoir qui n'en a

point. Cependant ils existaient alors comme ils existent maintenant, ces lâches courtisans qui s'emparent de la jeunesse des princes, et n'attendent qu'un moment de faiblesse pour corrompre tout un règne; ils reprochaient au saint monarque tous les instants qu'il consacrait à la piété, parce que ces instants étaient perdus pour leurs intrigues. Louis entend ce cri de la licence, et il le dédaigne. « On ne se plaindrait point, » disait ce grand homme, « si j'employais à mes plaisirs ce même temps que je donne à la prière. » Parole mémorable, qui fait la condamnation des courtisans et des politiques de tous les siècles.

Eh ! qui sont donc ces insensés qui osent blâmer dans un prince ce goût pour les choses célestes qui tient toujours l'âme élevée, et cet attrait pour la piété qui n'est en lui qu'une idée plus haute de ses devoirs et un sentiment plus profond de son entière dépendance ? Qui sait jusqu'où une excessive pureté de cœur influe sur la droiture de l'âme, et l'équilibre des passions sur l'équité des jugements ? Combien est grand ce prince qui se croit élevé à un ministère de sainteté, et appelé à des vertus aussi sublimes que son rang ! combien auguste le monarque qui pense que sa vraie royauté est dans l'âme, et que, si sa personne est sacrée, elle doit l'être pour lui bien plus encore que pour ses sujets ! Croit-on bien qu'ils soient perdus pour le bonheur des peuples ces moments qu'emploie le prince à se pénétrer devant Dieu de l'étendue de ses obligations et à contempler le modèle éternel dont il est l'image vivante ? croit-on qu'ils fussent inutiles à la prospérité de l'Etat ces jours que saint Louis passait, dans la solitude de Royaumont, à se rendre compte à lui-même de l'usage de son pouvoir, en attendant de le rendre un jour à l'Arbitre suprême ; à repasser dans un austère recueillement l'emploi de ses journées, à gémir sur ses fautes les plus légères, à se punir sévèrement de ses moindres faiblesses, à expier par de rigoureux exercices les erreurs inséparables de l'administration ? Ah ! bien loin de regarder la piété comme peu digne du rang suprême, disons plutôt qu'elle est la première vertu des maîtres de la terre, parce qu'elle seule soumet les passions hautes, commande les sacrifices, inspire le courage des vertus, et, imprimant bien avant dans le cœur des rois le sentiment de leurs misères, leur montre nuit et jour le grand Dieu sur leurs têtes.

Supérieur aux passions qui corrompent, Louis ne le sera pas moins à la grandeur qui endure. Craignons-nous de le dire, Messieurs ? à moins que les souverains n'aient reçu du ciel un cœur d'une trempe sublime, ils oublient bientôt que nos maîtres par convention, ils sont hommes par la nature. Soit que forcés de tout envisager sous des vues générales, ils ne puissent descendre à la science des détails si nécessaire pour exercer la sensibilité, en l'appliquant aux objets qui la réveillent ; soit que cette

saleté de tout, la plus funeste de leurs maladies, affaiblisse en eux le désir de communiquer à autrui un bonheur qu'ils ne trouvent point eux-mêmes, tout ce qui est humain leur paraît étranger, et la même grandeur qui donne à leurs faiblesses tant d'empire, à leur humeur tant de caprices, ne laisse presque point de besoins à leur âme. Est-ce leur crime ou leur malheur ? faut-il les censurer, ou les plaindre ? Il était réservé à Louis, Messieurs, de porter sur le trône une âme aussi tendre que pure, et de pouvoir dire, comme Job : *La compassion est née avec moi, elle a crû dans mon cœur dès l'enfance.* (Job, XXI, 28.)

La Providence, qui veille à la gloire de Louis, lui ménage des infortunes, c'est-à-dire des leçons. A peine a-t-il pris possession du trône de ses pères, que des cris séditeux retentissent de toutes parts. Les tempêtes s'élèvent, les factions se forment, les trahisons se multiplient : aux noirs complots succèdent les guerres ouvertes ; son trône est ébranlé, ses jours mêmes sont en péril : hélas ! et c'est un roi enfant sur qui fondent tous ces orages. Rassurons-nous, Messieurs, et rendons grâces au ciel qui n'attriste ainsi les premières années du règne de Louis, que pour lui rendre ses malheurs utiles ; ils développeront sa sensibilité naissante, ils fortifieront sa vertu, ils écarteront loin de lui la dangereuse séduction d'une puissance à qui rien ne résiste ; ils serviront de contre-poids aux hommages des flatteurs, et il apprendra à être homme avant que d'être roi. Plus heureux en cela que la foule des princes qui, parvenus au trône sans contradiction, y montent sans effroi, s'accoutument à regarder leurs sujets comme leur patrimoine, des millions d'hommes comme une propriété, et oublient bientôt que le droit de commander les peuples n'est que le droit de les servir.

Déjà Louis demande où sont les malheureux. *O vous tous qui êtes surchargés*, leur dit-il avec Jésus-Christ, *venez avec moi, et bientôt vous serez soulagés.* (Matth., XI, 28) Mais que d'obstacles se pressent devant eux ! Le respect les retient, la crainte les arrête ; l'éloignement les décourage, le courtisan les repousse, le publicain les calomnie ; vont-ils périr oubliés ou inconnus sous un bon roi qui désire de les connaître ? Effrayé de cette idée, Louis va prendre tous les moyens, afin que rien ne trompe sa bonté et ne surprenne sa vigilance. Il demande une liste de tous les laboureurs que l'âge ou les infirmités ont condamnés à l'inaction. C'est peu ; il a nommé des commissaires pour découvrir dans les provinces les désordres commis par les dépositaires de son autorité. C'est peu encore ; il enverra secrètement de pieux ecclésiastiques pour juger les justices, et s'informer si les commissaires eux-mêmes n'abusent point de sa confiance. Son cœur n'est point encore satisfait : malgré ces précautions, il s'inquiète, il s'agite, un doute cruel le tourmente. « On me répond, dit-il, de l'intégrité de mes ministres ; qui me ré-

pond de leur tendresse ? Rassuré sur leur droiture, le suis-je aussi sur leurs erreurs ? Ils peuvent avoir les lumières, mais ils n'ont pas le cœur d'un roi, et le cœur d'un roi, comme celui d'un père, ne se remplace point : ah ! j'irai, je verrai de mes yeux la cabane du pauvre ; je toucherai le pain noir dont il se nourrit ; et si, malgré mes soins, il est encore des malheureux qui souffrent, ô Providence ! je suis absous, et je ne réponds plus des larmes de mon peuple. »

Le vœu sacré est fait. Le saint monarque part pour la visite de son royaume. Astre vivifiant, il n'est aucun lieu qu'il n'éclaire, aucun réduit où il ne pénètre. Tous les abus, il les réforme ; les impôts, il les diminue ; les malheurs de la stérilité, il les répare. Mille asiles s'élèvent pour la faiblesse ou pour l'indigence. Les pauvres le voient, et ils sont réjouis ; le faible l'invoque, et il est écouté ; l'innocent réclame ses droits, et il respire. Peignons-nous ici ce bon peuple qui suit partout son roi à la trace de ses bienfaits, qui dans son maître ne voit que son ami, qui l'aborde sans peine, l'interroge sans crainte ; ce peuple français qui de tout temps a regardé comme un bonheur la seule vue de son souverain, au milieu même de l'appareil formidable de sa puissance ou de sa justice ; qui l'a toujours idolâtré, lors même qu'il n'a pu le voir ni le connaître. Quels durent être ses transports, les larmes de sa joie, les accents de sa reconnaissance ! Et combien ces touchantes acclamations et ces hommages vrais sont plus flatteurs et plus doux pour le cœur d'un monarque, que cette trompeuse idolâtrie des cours, toujours glacée comme l'intérêt, et toujours triste comme la servitude !

Que pensons-nous, Messieurs, que devait être saint Louis dans l'intérieur de son palais et au milieu de sa cour ? Simple, sans faste, à toutes les qualités d'un prince il joint les vertus d'un particulier. On ne s'aperçoit pas qu'il est roi, on voit seulement qu'il est digne de l'être. En lui obéissant, on croit n'obéir qu'à soi-même. Rendons grâces à ce bon sénéchal (61) qui, dans un temps où l'histoire de l'humanité n'était comptée pour rien, nous a transmis ces traits précieux de candeur et de bienveillance qu'on admira dans le saint roi, ces doux épanchements de son âme sensible dans le sein de l'amitié, et cette égalité d'humeur qui ne lui laisse aucun caprice, et cette noble générosité qui excuse les inattentions et encourage la franchise, et cette touchante familiarité qui gagne si bien la confiance sans diminuer le respect, et cette tendre vertu toujours heureuse du bonheur des autres, et cette sérénité inaltérable qui ne se ressent jamais ni des ennuis de la grandeur, ni des ombrages de la puissance, ni des dégoûts inséparables de la royale sollicitude, et ce caractère enchanteur, le plus beau don de la nature ainsi que de la religion, qui nous offre dans le même homme

des principes si rigides et des mœurs si douces, les mortifications d'un cénobite et le commerce aisé d'un citoyen, le plus austère des chrétiens et le plus aimable des chevaliers.

Ne craignons pas cependant que sa bonté l'égare, que l'ambition et la cupidité s'emparent de ses grâces, et que, facile dans son accès, il le soit aussi dans ses récompenses. Bien différent de tant de princes qui se croient généreux parce qu'ils sont prodigues, Louis achète par ses épargnes le droit d'être libéral. Il sait que, s'il veut être magnifique, il ne sera jamais charitable, qu'on prend toujours sur les aumônes tout ce qu'on donne à la faveur, et que par conséquent chaque refus fait aux grands est une grâce pour le pauvre. Aussi jamais l'intrigue ne fut assez rusée, ni le crédit assez puissant pour envahir, sous ce bon roi, le patrimoine des malheureux ; et nous remarquerons, à sa gloire immortelle, qu'au milieu de tant de largesses, et malgré son penchant à la générosité, il n'a jamais récompensé un seul favori, ni enrichi un seul courtisan.

Il eut cependant des favoris, et ce furent les plus saints et les plus grands personnages de son temps : Robert Sorbon, Bonaventure, et ce Thomas dont le génie eût étonné le monde, s'il fût né dans un autre siècle. D'autant plus dignes d'être ses courtisans qu'ils étaient sans ambition, ils méritèrent sa confiance par le courage de la sincérité. De simples religieux furent les convives de leur maître, et l'on vit ainsi saint Louis prodiguer cette distinction insigne à ces deux classes de citoyens qui peuvent seuls, en quelque sorte, honorer la table des rois : les savants en qui réside la vraie sagesse, celle que donnent la piété et les lumières ; et les pauvres que consacre la religion et que le malheur rend augustes.

Ce caractère de bonté qui nous étonne, Messieurs, nous le verrons briller jusque dans sa justice. Qu'on aime à se représenter saint Louis dans le bois de Vincennes, assis sur un trône patriarcal élevé par les mains seules de la nature, et là, sans autre garde que la confiance et l'amour public, exerçant les sublimes fonctions de la magistrature ! Quel spectacle que celui d'un roi qui, jugeant par lui-même des affaires et des hommes, n'ayant ni rivaux à écarter, ni grands à ménager, ni fortune à faire, ni sollicitations à craindre ; élevé par la sublimité de son rang au-dessus des petits intérêts et des passions subalternes qui peuvent égarer les juges ordinaires ; pouvant par son auguste caractère, permettre à sa tendresse d'interpréter les lois, et s'élever au-dessus d'elles, sans en violer la sainteté ; voyant tous les hommes au bas de son trône, égal pour tous et tous égaux pour lui ; les portant tous dans l'immensité de son cœur, ouvrant à tous un même accès, sans dis-

(61) Joinville.

inction de places ni de rangs!... Ah! c'est alors qu'il est la plus sainte et la plus digne image du Père universel dont il est le ministre. Je te salue, bois antique et sacré, où notre saint monarque prononçait les oracles de sa justice. Tant que tes chênes superbes résisteront au temps, tu seras le plus doux asile des âmes tendres et sensibles; elles auront pour toi une espèce de culte; elles viendront souvent se reposer sur l'humble tribunal où s'assit le bon roi, et là, les yeux mouillés de larmes, elles diront: Ici il écoutait la veuve, il recevait ici la requête de l'orphelin; et du milieu de cette solitude révéralée, sortira je ne sais quelle voix éloquente, qui les pénétrera de cette vérité, que les rois ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils se communiquent davantage, que leur tendresse est leur vraie majesté, qu'enfin l'indigent, le faible, le malheureux seul a des droits, et que les potentats n'ont que des devoirs.

Eh! qui jamais, Messieurs, regarda plus la royauté comme un esclavage honorable, que le pieux monarque dont la vie toute entière ne fut qu'un héroïque dévouement? Prisonnier chez les Sarrasins, jamais il ne consentira que l'on brise ses chaînes, s'il faut que ses soldats soient le prix de sa délivrance. Que dis-je? il s'offrira lui-même dans une autre occasion, pourvu que son armée, qui est près de périr, soit mise en liberté. Une horrible tempête s'élève: on craint que le navire où se trouve Louis n'en soutienne pas la violence; chacun oublie son propre péril pour ne voir que celui du saint roi, chacun le conjure avec larmes de changer de vaisseau, et se dispute la gloire de le remplacer: inutiles instances! « Ma place, dit Louis, est celle du danger; croit-on bien que la vie d'un seul de mes sujets me soit moins chère que la mienne? » Voilà des traits, Messieurs, que les rois ne sauraient trop entendre; voilà ce qu'il faut consigner dans les annales de la monarchie, et non ces meurtres solennels, ces effroyables calamités que nous appelons des victoires.

O vous que la Providence destine à élever un jour l'auguste enfant sur qui reposent nos espérances! mettez-lui souvent sous les yeux tous ces miracles de tendresse. Dites-lui, et, quand il le saura, redites-lui encore, que le plus saint de ses ancêtres voulut faire à son peuple, non pas le sacrifice de son repos, mais le sacrifice de sa liberté, mais celui de sa vie même. Hélas! de tristes préjugés et de barbares bienséances ne vous permettront pas de l'arracher au faste de la cour, pour le conduire sous l'humble toit de la misère; hélas! peut-être qu'il parviendra au trône sans avoir jamais vu une seule victime de la douleur ou de la faim. Ah! du moins montrez-lui saint Louis, parcourant tous ces lamentables asiles de l'humanité souffrante; peignez-lui ces infortunés que ce bon roi console, ces infirmes servis par ses royales mains, ces mourants expirants dans ses bras;

offrez tous ces héroïques exemples à son âme encore tendre; ensuite fatiguez-le par le récit des calamités humaines, et quand à ce tableau touchant, vous le verrez s'attendrir avec vous, quand ses jeunes paupières se mouilleront de larmes, ah! bénissez alors celui qui tient le cœur des rois dans ses mains immortelles: votre ouvrage est fini; l'enfant royal sait tout, puisqu'il a su pleurer; il sait tout, puisqu'il aime le pauvre.

Non, ce n'est pas la science, ce n'est pas la politique, c'est l'amour des peuples qui est le vrai talent des rois. Les moyens, il les crée; tous les besoins, il les devine; ces misères que recèle la honte, il les voit; ces plaintes qu'étouffe le respect, il les entend; ces chaumières délabrées habitées par la faim, il les parcourt: c'est un invisible génie qui est présent partout, qui s'empare de tout, qui veille dans la nuit, qui agit dans le jour, qui inspire quand la sagesse conseille, qui opère quand la politique projette, qui commande quand la philosophie calcule. Saint amour des peuples, première loi des trônes et le seul art des rois, ah! descends bien avant dans le cœur de nos maîtres, embrase-les de ton feu divin, de ce sentiment ineffable, plus impérieux que l'honneur, supérieur mille fois à toutes les maximes, ressort puissant qui supplée à tout, tandis que rien ne le supplée, ni les talents, ni les vertus, hélas! ni les serments.

Mais n'est-ce pas trop louer saint Louis d'avoir eû pour son peuple ce tendre cœur d'un père, sans lequel il n'y a pas de roi? N'a-t-il donc pas une grandeur plus singulière, dans laquelle il n'a point de rivaux? un héroïsme plus étonnant, qui le distinguera toujours de tous les souverains que célèbre l'histoire? Oui, Messieurs, et c'est celui de sa modération. C'est cette force d'âme qui le fait échapper à la domination de la fortune, plus irrésistible peut-être que l'empire même du vice; c'est cette noble indifférence pour sa gloire personnelle, et son amour inaltérable pour la paix, qui fait que, malgré sa valeur, nous n'avons pas besoin de ses vertus pour l'absoudre de ses conquêtes.

Quel est donc ce héros brillant qui s'élève avec tant de gloire? Dès l'âge le plus tendre, il s'est joué avec la foudre. Des places jusqu'alors imprenables sont tombées devant lui: comme David, lui seul est compté pour dix mille. Lui seul, sur le pont de Taillebourg, s'est opposé, ainsi qu'un mur d'airain, à une armée entière. Saintes lui a ouvert ses portes. Il a rendu vains tous les vastes projets de la superbe Albion; et l'Europe étonnée demande en sa surprise, comment cette nouvelle Tyr reste comme enchaînée au milieu de la mer: « *Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris?* » (Ezech., XXVII, 32.) Il a dissipé d'une main des ligues étrangères: il a dompté de l'autre tous ces vassaux puissants, qui ne divisent

que pour régner, et ne règnent que pour opprimer; ce comte de La Marche qui se fait un jeu du parjure, comme sa femme du poison; ce comte d'Anjou, nouvel Adonias, qui croit avoir des droits, et qui n'a que de l'orgueil; cet Enguerrand de Couci, qui n'a d'autre génie que l'intrigue, et qui ne connaît ni la mesure de l'honneur, ni celle de l'ambition; ce duc de Bretagne, dont la valeur n'est qu'un délire, l'activité une triste inquiétude; ce comte de Champagne, qui cherche à se venger des succès de Louis par des affronts, et des vertus de Blanche par des calomnies; ce comte de Boulogne, digne peut-être d'être roi, s'il n'eût point aspiré au trône; ce roi de Navarre, qui réclame un pouvoir sacré pour sanctifier ses brigandages, et qui vient d'éprouver que rien n'est sacré pour Louis que la religion et la justice; enfin ce comte de Toulouse que nous célébrerons comme un héros, si, pour jouir de cet honneur, il ne faut pas de la vertu. Tous mutins, tous superbes, tous intraitables, ils subissent la loi du vainqueur, et les plus obstinés sont venus lui demander grâce.

Qui pourra donc arrêter dans son vol cet aigle impétueux? qui le préservera du piège inévitable que lui tend l'ambition, de la confiance téméraire qu'inspirent les succès? qui le dirigera dans la carrière de la gloire, dans cette route périlleuse où le vrai courage consiste à savoir s'arrêter? qui le rendra assez maître de lui-même, pour qu'il dédaigne de conquérir quand il ne sait que vaincre? assez magnanime, pour conserver toujours le calme de la sagesse parmi le tumulte des armes, et les règles de la modération parmi les chants de la victoire? Qui, Messieurs? la religion, qui lui enseigne qu'il faut avoir l'âme bien étroite pour songer à conquérir des royaumes; la raison, qui lui fait préférer l'honneur si rare de n'être que roi, à la gloire trop facile d'être conquérant; son respect pour l'humanité, qui lui dicte cette maxime, que, puisqu'un roi n'a pas assez de toutes ses larmes pour pleurer les triomphes que la justice même a consacrés, il n'a donc pas assez de toute son horreur pour flétrir les lauriers que l'ambition moissonne; l'expérience, qui lui apprend que s'agrandir, c'est s'appauvrir, et qu'une monarchie ambitieuse marche à grands pas vers sa ruine, suivant cet anathème lancé par l'Esprit-Saint : *Malheur à vous qui envahissez, car vous serez aussi envahis à votre tour : « Væ qui prædatis, nonne et ipse prædaberis? »* (Isai., XXXIII, 1.) Rempli de ces grands sentiments, Louis saura se garantir de l'éblouissement de la prospérité et de l'ivresse de la victoire. Que des guerriers vulgaires cherchent à anéantir leurs ennemis, Louis ne veut que désarmer les siens; qu'ils entretiennent sourdement des dissensions utiles, Louis se déclare l'arbitre de ses propres rivaux; qu'ils ne combattent que pour vaincre, Louis ne veut vaincre que pour pardonner.

Vous l'eussiez admiré, Messieurs, s'il se

fût contenté de ne parler que de ses droits, quand tout lui parle de ses succès : quelle sera votre surprise, lorsque vous le verrez faire des sacrifices, quand tout lui rappelle ses droits; aimer à se nourrir de l'idée de sa faiblesse, quand tout la lui fait oublier; céder, quand il peut obtenir; restituer, quand il peut posséder; chercher bien moins à se servir de son épée qu'à se couvrir de son bouclier, et s'applaudir encore, puisqu'à force de générosité il a conquis la paix! En vain tous ces esprits inquiets et turbulents, qui ont besoin des désastres publics pour se rendre nécessaires, et qui n'ont plus d'existence quand l'Etat est heureux, osent dire à Louis que tant de sacrifices rendent suspecte sa valeur, que sa clémence lui ménage des repentirs, qu'il ne sait profiter ni des troubles de ses voisins pour les affaiblir, ni des malheurs de ses ennemis pour les perdre; le saint monarque leur répondra avec Jésus-Christ : *Bienheureux les pacifiques.* (Matth., V, 9.)

Bienheureux les pacifiques! Messieurs, et c'est le seul héros de son temps qui tient ce langage! et il le tient à un peuple guerrier, aux yeux de qui le monarque a tout fait, quand il a su combattre et vaincre! et il le tient à un siècle barbare, où la première vertu est la valeur, le premier droit la force! Oh! quelle âme sublime a donc pu réunir des qualités si rarement amies, cette héroïque modération avec l'enthousiasme de la chevalerie, ce noble mépris des conseils de l'orgueil avec une fierté si mâle, tout le sang-froid de la raison avec tout le feu du courage?

Bienheureux les pacifiques! Sera-t-il compris de mon siècle ce généreux transport que notre saint monarque a fait entendre au sien? Serait-elle nouvelle pour nous cette vérité aussi antique que la nature, que les humains ne sont point faits pour s'égorger et se détruire? Ferions-nous donc encore de ces sanglantes tragédies un vain spectacle à notre oisiveté, un froid amusement à nos rêveries politiques? Y en aurait-il encore parmi nous de ces hommes durs qui n'ont une âme que pour haïr, et des bras que pour ravager; de ces ambitieux pervers, qui, pour les plus minces intérêts, soupirent après de grands désastres? Non, l'âme vraiment grande, et le citoyen sensible, le patriote généreux n'est jamais impatient de cueillir des lauriers; c'est la fausse valeur, c'est l'intérêt rampant, c'est la licence honteuse. Que parle-t-on de gloire et de triomphe? Notre gloire, c'est la vertu, notre triomphe, c'est la paix. Oh! quand jouirons-nous du spectacle enchanteur que nous dépeignent les prophètes; quand verrons-nous les agneaux et les lions habiter ensemble? (Isai., XI, 6.) Quand ne serons-nous donc qu'un peuple d'amis, qu'un peuple de frères, comme il n'y a qu'un soleil qui nous éclaire, qu'un même Dieu qui nous aime tous? Ah! du moins, si cette paix parfaite n'est pas donnée à notre exil, versons l'opprobre sur la démente déplorable des conquêtes, sur le

fanatisme décevant de la gloire ; et puisque notre jeune monarque, qui, comme Ezéchias, ne demande au ciel que la paix et la vérité, se voit forcé malgré son cœur, de montrer à une nation ennemie que ce n'est point en vain qu'il porte le glaive, pleurons amèrement sur la fatale nécessité qui lui a mis les armes à la main, et n'oublions jamais que les combats et les batailles ne sont, aux yeux de l'Eternel, que des jeux de sa main puissante qui précipite la décadence des choses humaines, ou des fléaux de sa justice qui punit nos scandales, et qu'il n'est surtout le Dieu des armées que pour *dissiper*, dit le Prophète, *ces nations qui veulent la guerre*, et pour perdre à jamais tous ces brillants déprédateurs qui désolent le monde : *Dissipantes que bella volunt.* (Psal., LXII, 31.)

D'après ces grands exemples de générosité et de modération que nous a donnés saint Louis, qu'attendrons-nous de sa politique ! Sommes-nous tentés de penser qu'il les respectera ces préjugés honteux trop accrédités sur le trône : qu'il est des raisons de conscience et des raisons d'Etat ; une morale pour le cœur, et une pour le cabinet ; une justice pour ceux qui gouvernent et une pour ceux qui sont gouvernés ? Croyons-nous bien qu'elles souilleront ses conseils, ces manœuvres obliques et insidieuses qui suppléent aux talents par des crimes, ces vils accommodements entre l'iniquité et la vertu ; cette science mensongère, aussi ancienne que les rois, qui réduit en principes l'art de tromper les hommes, qui les gouverne avec des vices, et les amuse avec des serments ? Toujours guidé par une religion sublime, nous verrons saint Louis s'élever avec gloire au-dessus de la région vulgaire où rampent tristement les génies politiques, et oser gouverner son empire, ainsi que l'Eternel gouverne l'univers, par des principes invariables et simples, qui ne seront soumis qu'à la justice, et dirigés que par la vérité.

Par quels traits éclatants il les annonce au monde, ces grands principes d'intégrité et de droiture, de vérité et de justice ! Nous le verrons tantôt refuser fièrement l'investiture de l'empire que lui offre un pontife, tantôt rendre justice solennellement à un simple laboureur contre le premier prince de son sang ; ici porter la lumière sur les titres de ses possessions même, et ne pas craindre de troubler la cendre de ses pères ; pour leur demander compte de leurs usurpations et pour expier leurs victoires ; là, assis au milieu de ses barons, dépeindre en traits de feu la mort de trois jeunes Flamands qu'Enguerrand de Couci vint d'immoler à sa férocity ; faire crier, au milieu de cette assemblée, le sang de ces malheureuses victimes ; ramener tous les esprits vers la justice, après avoir entraîné tous les cœurs vers la pitié ; élever, par son éloquence, l'âme de ces barons, qui rougissent enfin de réclamer des droits barbares, et de protéger le monstre qui en a si indignement abusé ; venger ensuite la cause de l'humani-

té, malgré les larmes et le crédit de l'illustre coupable, qui, ne pouvant, suivant les lois, subir l'arrêt de mort, apprendra du moins, par la perte de son honneur et par celle de ses biens, à respecter le sang des hommes. Enfin, nous le verrons toujours invoquer la justice contre lui-même, toujours se respecter assez pour s'abaisser devant la loi, et juge en sa propre cause, consacrer en faveur du pauvre cette sublime jurisprudence, que le doute est un droit ; et l'indulgence une justice.

Oui, Messieurs, justice et vérité, voilà tout le secret de son gouvernement, voilà le premier dogme de sa politique, comme la charité est la première vertu de sa religion. D'où vient qu'il est toujours en garde contre les abus du pouvoir, et qu'il parle sans cesse des libertés et des franchises de son peuple ? Par cette juste et vraie politique, qui lui apprend que le plus sûr moyen d'affermir sa puissance, c'est de la restreindre ; qu'un bon roi n'a aucune raison de se faire craindre ; que l'oppression est une véritable impuissance, et que le plus malheureux des esclaves est le prince insensé, ennemi de la liberté : *Qui in captivitate duxerit, in captivitate vadet.* (Apoc., XIII, 10.)

Comment cet homme, ami de la simplicité chrétienne, est-il tout à coup transformé en magnifique potentat, quand il reçoit les étrangers, quand il traite les souverains, ou qu'il doit se montrer dans les fêtes publiques ? Par cette juste et vraie politique qui lui apprend à ne point négliger ces grandes occasions où il faut déployer l'éclat de sa couronne, à soutenir l'honneur de la nation par la splendeur du chef ; splendeur d'autant plus légitime, qu'elle est alors grandeur et non pas orgueil, et qu'elle est toute pour l'Etat et non pour le monarque.

Comment a-t-il porté toutes ses vues vers cette classe de citoyens si longtemps oubliée ? D'où vient que, peu content de pourvoir à l'aisance des laboureurs, il veut encore honorer leur état, en élever parmi eux plusieurs à la magistrature, et les venger ainsi du stupide mépris qui, prodigue d'encens pour les ravageurs des provinces, regarde comme ignoble l'emploi de les nourrir ? Par cette juste et vraie politique, qui lui montre dans les hameaux les forteresses de l'Etat, dans les habitants des campagnes les vrais enfants de la patrie, dans leur vie patriarcale l'image des saintes mœurs, base immuable des empires, et dans les fertiles sillons la florissante population, appelée par Dieu même la vraie pompe des rois : *In multitudine populi dignitas regis.* (Prov., XIV, 28.)

Aussi, Messieurs, je ne suis plus surpris de ce concert d'estime publique, de ce tribut d'admiration que lui décerne l'univers. Je comprends maintenant comment les divers Etats de l'Europe, ne paraissent former qu'une seule monarchie, qui a pour tribunal le trône de Louis, pour sûreté sa sagesse, pour droit public sa bonne foi. Quelle est

donc cette nouvelle domination, qui sans contrainte enchaîne, qui sans armes subjugué, qui sans autorité commande, qui excite l'admiration sans irriter l'envie ? C'est l'ascendant de cette politique sublime que l'on a toujours vue étrangère aux intrigues, scrupuleuse dans ses moyens : c'est le pouvoir de cette incorruptible droiture, qui a calmé toutes les défiances, anéanti toutes les haines. O rois ! y seriez-vous encore trompés ? pourriez-vous maintenant ne pas comprendre que la religion est la vraie politique, ou plutôt qu'il ne faut point de politique là où règne la religion ; que cette même probité, qui fait la gloire des particuliers, peut seule faire aussi la gloire des monarques ; que la justice, suivant l'énergique expression du Sage, est la santé des empires (*Sap.*, VI, 26.), tandis qu'une éternelle malédiction tombe sur les Etats qui veulent s'illustrer sans la vertu, où s'affermir par l'injustice ?

Mais achevons le triomphe de saint Louis : et après l'avoir montré supérieur par ses vertus aux dangers de son rang, montrons-le supérieur par ses lumières aux préjugés de son siècle.

SECONDE PARTIE.

C'est un spectacle singulièrement intéressant, que de voir saint Louis, dans la nuit de son siècle, aux prises avec tous les abus, luttant sans cesse contre les illusions de ses contemporains, ayant à combattre, d'une part, un gouvernement sans principe, de l'autre, un peuple sans caractère, et concevant le sublime projet de donner à sa nation des vertus malgré ses vices, et des lois malgré ses erreurs ; d'abord mûrissant en silence cette heureuse révolution, la préparant de loin par l'influence de ses lumières, et saisissant enfin ce moment du législateur que sa sagesse a attendu, ou plutôt que son génie a fait naître. Plaçons-nous, Messieurs, à cette époque mémorable où parut saint Louis pour régénérer sa nation. Qui le secondera dans cette haute entreprise ? Les grands hommes de son royaume ? Il n'y trouve que des soldats ; l'exemple des princes, ses contemporains ? Ils sont tous entraînés par leur siècle ? Nul secours étranger, nulle trace de lumière ; il ne pourra remplir ses vues qu'en travaillant, comme le Créateur, sur le chaos ou sur le néant. Att-il, du moins, pour lui les vœux de sa nation ? Peut-être pourrait-il se flatter de les obtenir, si ce peuple n'était que barbare, mais il est corrompu ; s'il avait la docilité d'un peuple naissant, mais enchaîné par de longues erreurs, il ne saurait souffrir que l'on touche à ses maux. Louis n'a donc plus rien à espérer que de lui-même : le voilà seul contre son siècle. Cependant il faut édifier ; il y a plus, il faut détruire : et quoi, Messieurs ? ces préjugés enracinés qui ont toute la force des passions et toute la douceur de l'habitude ; ces usages barbares comme les peuples qui les ont introduits, cette foule innombrable de coutumes qui ne

fait qu'augmenter le nombre des tyrans ; tous ces principes anarchiques d'un gouvernement sans ressorts ; tous ces excès de la licence consacrés sous le nom de la liberté ; tous ces droits monstrueux qui confondent l'autorité avec la force ; toutes ces prétentions hautaines des grands, qui n'ont pas même soupçonné qu'il y a un peuple ; tous ces tribunaux sanguinaires, épouvante du faible, asile du méchant : quoi encore ? ces énormes abus, d'autant plus révévés, qu'ils paraissent avoir une sanction plus auguste ; tous ces scandales honteux qui profanent le sanctuaire ; enfin tous ces désordres de l'ignorance qui confond les droits de la royauté et ceux du sacerdoce, et qui entretient les deux plus grands fléaux dont la religion puisse être affligée, la superstition et le fanatisme.

Quel ouvrage, Messieurs ! Louis n'en est point effrayé. La tyrannie résistera, la licence s'armera, le fanatisme rugira ; vains efforts ! Lorsque l'amour du bien possède une grande âme, la résistance qu'on lui oppose ne semble être qu'un moyen de plus. Louis domptera donc tous ces monstres divers déchainés contre lui ; et, toujours plus fort que son siècle, il marchera d'un pas intrépide et sûr vers le grand but de ses opérations, celui de mettre le bonheur de son peuple sous la garde des lois, les lois sous la sanction des mœurs, les mœurs sous l'empire de la religion.

Mais, avant de donner un code à sa nation, il faut commencer par détruire cet absurde système, ennemi de toutes les lois ; cette administration barbare où le peuple sert et n'obéit pas, où les grands commandent et ne règnent pas, où le souverain règne et ne commande pas. C'est peu d'avoir dompté tous ces feudataires puissants, implacables ennemis du trône, il faut encore attaquer dans son germe la féodalité. Voyez avec quel art il la mine, avec quelle force il l'enchaîne ; comment il la domine par l'opinion, lors même qu'il ne peut la subjuguier entièrement par l'autorité ; comment, par l'abandon des amendes, il laisse ce régime s'éteindre, faute d'aliment. Déjà il se rend maître des alliances, et par là il gêne l'agrandissement des vassaux ; déjà il institue des baillis royaux, et par là il accoutume les provinces à respecter l'autorité suprême ; déjà il établit les appels graduels des tribunaux inférieurs au trône, et par là il devient le centre commun de tous les pouvoirs. Bientôt le gouvernement est ramené à l'unité, les forces subalternes ne bornent et n'enchaînent plus la force principale ; l'empire est en état de déployer tous ses moyens et de les réunir ; tous les efforts de la patrie se répondent ; l'Etat n'est plus l'ennemi de l'Etat, et le monarque a reconquis le plus beau de ses droits, celui de donner des lois à son peuple.

Vous concevez, Messieurs, tout ce qu'exige et de courage et de lumières un plan de législation. C'est le dernier effort de la politique et le désespoir de l'esprit humain.

Maintenant que nous jouissons des travaux de tant de siècles, des efforts réunis de tant de grands hommes, ce plan n'effraie pas moins le plus hardi génie, et nous semblons encore attendre que le ciel nous envoie, dans sa magnificence ou dans sa pitié, un mortel ou un dieu, pour nous donner un code. Connaître les ressorts de toutes les passions, et n'en avoir aucune; s'élever au-dessus de l'homme, et n'oublier jamais que l'on parle à des hommes; approprier les règles simples de la morale aux conventions multipliées de la société; pallier les maux qu'on ne peut détruire; donner au peuple moins les meilleurs lois en elles-mêmes, que celles qui conviennent le mieux aux circonstances; diriger vers le bien général toutes les affections particulières; établir l'ordre sur le mélange même de tous les intérêts discordants, ainsi que la nature tire du choc des éléments son harmonie éternelle : tel est, Messieurs, le grand et magnifique emploi du législateur, et c'est celui que Louis va remplir. Mais que voit-il dans la législation française ? un labyrinthe ténébreux où s'égare la justice, où la seule iniquité se retrouve; les actes de la loi aussi cruels que ceux de la passion; les punitions publiques aussi barbares que les vengeances particulières; nulle proportion entre les délits et les peines; la balance de la justice remise entre les mains d'un vil gladiateur; la violence qui a ses règles, l'homicide son appareil et ses cérémonies; l'offense poursuivie et jugée par l'offensé; le meurtre justifié par un autre meurtre; les accusés absous tantôt par leur serment, tantôt par leur adresse, tantôt par des récriminations, c'est-à-dire, toujours par un nouveau crime; les seigneurs qui ne se croient jamais plus nobles que lorsqu'ils peuvent compter plus de massacres impunis; les épreuves de l'eau et du feu, ces sacrilèges solennels que l'on appelle jugements de Dieu, et dans lesquels rien n'est juridique que les outrages qu'on lui fait.

De si grands maux, Messieurs, vont disparaître pour jamais devant le code de Louis. On n'en appelle plus à son épée, mais aux témoins; à son serment, mais aux preuves; aux éléments, mais à la loi. D'audacieux vassaux ne peuvent plus faire la guerre sans le consentement du souverain. Les procédures ne se font plus dans des arènes sanglantes, mais dans des tribunaux sacrés, où la faiblesse ne craint plus la force, ni l'innocence l'injustice du sort. Il existe des magistrats auxquels Louis apprend à respecter la sainteté de leurs fonctions; un temple auguste s'élève à la justice : plus de sentences clandestines, plus d'amendes arbitraires. O changement ! ô révolution mémorable ! les établissements de saint Louis paraissent, et les lois ont repris toute leur majesté. Je les vois auparavant éparses sans objet, accumulées sans union; Louis les recueille en un seul corps : muettes et sans vigueur, Louis leur donne un dénonciateur public, qui en est tout à la fois le surveillant

et l'organe; mobiles comme les coutumes, Louis les assied sur des principes invariables; abandonnées dans des archives particulières, Louis les a fixées dans un dépôt public, entre les mains de la magistrature; obscures ou ignorées, Louis a ordonné qu'elles soient rédigées en langue vulgaire; contraires à l'humanité, Louis les adoucit; et l'on voit que lui seul, dans son siècle, connaît ce grand principe de l'administration criminelle, que les lois doivent être douces, et le seul juge sévère.

Le code de Louis devient bientôt pour la nation un bienfait qui n'a plus de bornes. Le commerce se ranime sur les pas de la liberté; les arts encouragés se perfectionnent; le laboureur trouve dans sa propriété respectée un aiguillon à son travail; les familles, le fondement de leur tranquillité dans la sainteté des testaments et des contrats; les fortunes, un garant assuré dans le système inébranlable des monnaies. Des mains infatigables, après avoir fertilisé nos campagnes, aplanissent nos routes. Répartis avec justice, les tributs sont payés sans contrainte. La servitude, cet état de dégradation, où le maître et l'esclave se dépravent mutuellement, et où il y a autant de bassesse à commander qu'à obéir; la servitude reçoit enfin non pas le dernier coup, il n'est pas donné à Louis de pouvoir suivre ici tous les mouvements de son âme, mais du moins la plus mortelle atteinte qu'elle eût à redouter, l'exemple du souverain qui l'abolit dans ses domaines, et qui, par l'affranchissement des serfs, annonce à tous les petits tyrans qu'un monarque est trop grand pour commander à des esclaves.

Mais c'est peu pour Louis de rendre libres ses sujets, il veut encore qu'ils soient dignes de l'être, et pour cela, Messieurs, il leur donne des mœurs. Il proscriit les théâtres où, de toutes les leçons qu'on y donne, celles de corruption et de libertinage sont les seules dont on profite; le jeu où la perte du temps est toujours celle qu'on regrette le moins; l'usure, ce remède perfide mille fois pire que le mal; le luxe que les plus grands empires, en périssant, ont accusé de leur ruine; les lieux de prostitution, ces fléaux éternels des Etats malheureux qui ont besoin de les tolérer; le duel, ce préjugé féroce qui déshonore la nature pour venger l'opinion. Bientôt paraissent de nouveaux règlements, pour diriger l'éducation publique, cette source féconde de vices ou de vertus, de gloire ou de ruine. A la faveur d'une police exacte et vigilante, fleurissent la décence et la paix domestique, et c'est pour affermir ces deux biens si précieux, que Louis établit ce grand principe, sans lequel il n'est point de police humaine; cette maxime plus importante mille fois que toutes nos rêveries modernes, que tout citoyen sera forcé de découvrir à l'autorité les ressources qu'il a pour sa subsistance.

Un des plus sûrs moyens de rendre les hommes meilleurs, c'est de les éclairer : ce noble et grand dessein dut donc intéresser

le zèle de Louis. Dans un siècle où le goût dominant est celui des fables, où l'on ne trouve pas un seul ouvrage utile, où il n'est pas en Europe une seule langue formée, où l'ignorance est un titre d'orgueil, où l'enseignement est ignoble, saint Louis protège les lettres, et c'est à ce grand homme que la France devra le premier réveil de l'esprit humain. Il ranime la léthargie de sa nation, en l'entraînant vers des objets nouveaux, en mettant sous ses yeux ces antiques chefs-d'œuvre d'éloquence et de goût ; il recueille avec soin tous les restes épars des écrits de nos saints docteurs, échappés à la barbarie ; et ces débris sacrés du génie sont déposés sous ses auspices dans un asile vénéré, que Louis ne semble avoir placé près de l'auguste sanctuaire où la Divinité réside (62), que pour montrer le saint accord et l'harmonie inaltérable qui doivent toujours régner entre les lettres et la vérité, la religion et les sciences.

Je me plais à le dire devant ces deux illustres compagnies, j'aime à publier que le plus religieux des princes fut aussi le plus éclairé, et que le plus grand homme de son siècle fut aussi le plus fidèle. Comments'est donc rompu ce pacte antique et toujours respecté des lettres et de la piété, de la religion et des lumières ? Quelle intempérie a donc égaré les esprits ? quelle force inconnue a brisé les anciennes digues ? quelle malignité a donc produit ce mélange adultère de la licence et du génie ? Ne pourrait-il donc plus conserver sa fierté, sans se livrer à son audace, et montrer sa grandeur qu'en signalant sa témérité ? Non, l'amour des lettres ; ce besoin des âmes élevées, n'est point incompatible avec la simplicité de la foi, c'est le blasphème de l'orgueil. Non, l'auguste piété n'est point rivale des talents, c'est le blasphème de l'ignorance ; j'en atteste ces jours de notre gloire qui furent ceux de notre docilité, ces hommes immortels, dans qui la religion éleva si haut le génie, ce grand siècle où les talents furent purs comme la piété qui les anima. Eh ! qu'est-ce donc que le génie sans la religion ? un superbe délire, qui prend l'inquiétude pour de l'activité, la frénésie pour de la force ? Oh ! si jamais il parvenait à ne plus croire à cette religion sainte, combien il serait vil et malheureux ! il n'aurait plus à parler de Dieu, il n'aurait plus à contempler ce magnifique ouvrage qui offre à l'imagination de grands objets, à la vertu de grands appuis, au malheur de grandes espérances, et le seul propre à inspirer le vrai sublime des pensées par le sublime des sentiments.

Affranchi des erreurs du gouvernement, Louis le sera-t-il aussi de celles de la piété ? C'est sa gloire suprême, Messieurs, d'avoir montré autant de lumières dans les affaires de la religion que dans celles de l'Etat. Il était accompli cet oracle du Prophète, et la fille de Sion avait perdu son ancien lustre ;

soit qu'elle eût cru devoir exagérer son autorité extérieure, pour donner plus de poids à ses anathèmes, le seul frein alors qui pût réprimer la licence ; soit que les entreprises réciproques de tous les ordres de l'Etat eussent contribué à égarer son zèle, elle avait oublié que *toute sa grandeur est au dedans* (Psal. XLIV, 14), et que ce n'est ni un pouvoir ambitieux qui peut faire sa force, ni un éclat humain qui peut lui donner sa splendeur.

Gardons-nous bien, Messieurs, de toucher avec les profanes aux oints du Seigneur, et d'outrier ici nos censures comme ils outragent leurs entreprises ; n'oublions point la reconnaissance immortelle que nous devons à ces mêmes ministres, qui, lors même qu'ils enflaient leur puissance, servaient toujours les mœurs par des enseignements utiles, et honoraient en quelque sorte leur ambition, en soutenant les rois trop faibles sans eux dans l'extirpation des abus ; mais n'affaiblissons point la gloire de Louis, en passant sous silence ces traits de fermeté et de sagesse qui illustrèrent sa piété : disons avec quelle justice il mesure ces bornes sacrées des deux pouvoirs jusqu'alors confondus, avec quelle sainte assurance il revendique les droits de son sceptre. En vain Rome menace, en vain la foudre gronde, Louis apprend au monde que rien n'ébranle l'homme juste, et que la sainteté n'est point une faiblesse. Paraît alors cette pragmatique fameuse, rempart sacré des libertés de notre Eglise et de l'indépendance de nos rois ; et son siècle étonné sembla entendre pour la première fois cet oracle, que *toute puissance vient de Dieu* (Rom., XIII, 1), et que le roi, comme le prêtre, ne reçoit que du ciel son auguste pouvoir : comme si les livres saints n'eussent pas renfermé ces vérités palpables ; comme si les pontifes n'eussent pas dû comprendre qu'ils descendaient au-dessous d'eux-mêmes, quand ils voulaient, dans l'ordre temporel, s'élever au-dessus des rois ; ou que ce ne fût pas un assez beau droit d'enseigner la vérité, et d'en être les juges suprêmes, sans aspirer encore à dominer comme les princes des nations !

Nul de nous n'a pensé sans doute que saint Louis, en refusant d'être vassal du sacerdoce, eût formé le projet d'en être le rival : il sait que si l'Eglise est dans l'Etat, c'est pour que l'Etat la protège, et non pour que l'Etat la domine ; et que malheur au prince qui ose toucher aux choses de Dieu, parce qu'il cessera bientôt d'être un objet sacré pour le peuple, dès que la religion ne sera plus sacrée pour lui. Fidèle à ces principes, il pose les limites et ne les brise pas ; en combattant les prétentions, il respecte les droits : il se montre inflexible, et non entreprenant ; et si, malgré les passions de l'homme, le ministère du pontife lui est encore si respectable, quelle eût été sa vénération pour Grégoire, s'il l'eût vu

non chercher à devenir maître, mais à être pasteur; non citer au pied d'un trône de bonté la majesté de Frédéric, mais courir vers son fils, ainsi qu'un tendre père, et posséder cet art, trop longtemps méconnu, de s'abaisser sans descendre, et de fléchir avec grandeur.

Saint Louis est-il donc assez grand? a-t-il détruit assez d'abus? a-t-il vaincu assez de préjugés? Je le sais, Messieurs, et pour quoi le dissimuler? il laissa des imperfections à son ouvrage; mais n'avait-il donc pas assez de lumières pour résister à la tentation du mieux? n'avait-il pas acquis par assez de réformes le droit de s'arrêter? Pourrions-nous trop admirer ce héros sublime, que le désir même du bien ne séduit pas; qui ne manque jamais ni de confiance dans ses forces, ni de prudence dans ses moyens; qui sait toujours s'arrêter à propos, soit qu'il abandonne ou qu'il défende ses droits; qui tempère toujours par l'art des précautions l'activité du zèle, et par les craintes de la sagesse cette précipitation dangereuse qui voudrait donner à son siècle un mouvement qu'il n'est pas en état de suivre; qui se défend sans cesse du grand écueil des rois, l'impatience de jouir du fruit de leurs travaux, et qui, plus occupé de semer pour l'avenir que de recueillir pour le présent, se montre également grand dans les préjugés qu'il combat, comme dans les préjugés qu'il respecte.

O vous, censeurs chagrins, qui voudriez faire à saint Louis autant de crimes de toutes les imperfections de son règne, transportez-vous encore dans le *xiii^e* siècle, au milieu de ce choc éternel de l'indépendance et de l'autorité; voyez cette funeste conspiration de tous les pouvoirs contre le bien public : suivez ces jours d'horreurs, où les guerres ne sont que des factions, et les trêves que le sommeil de l'épuisement et le silence de la lassitude; ces jours de fausse subtilité, où les controversistes ont porté dans l'école ce même esprit de guerre qui règne dans l'Etat : pesez, s'il est possible, tous les genres de contradictions qu'il essuie, tous les ménagements que la nécessité lui impose, et ensuite jugez si saint Louis a pu, s'il a dû même se livrer à toutes les suggestions de ses lumières, ainsi qu'à tous les mouvements de sa piété. Ah! bien loin de méconnaître ici tous les prodiges de sa sagesse, rendons hommage à ce grand homme, qui, ne pouvant détruire tous les abus, n'en approuve jamais aucun; qui ne souffre jamais un mal que pour en éviter un plus grand; qui toujours fait concourir au bien les erreurs mêmes qui résistent à son pouvoir; qui, au défaut de l'autorité, commande par l'exemple, invite quand il ne peut contraindre, et toujours supérieur

à son siècle comme à lui-même, nous force également d'admirer son courage et de plaindre son impuissance.

Mais viens-je donc employer en apologie un temps trop court pour son éloge? Eh! quel reproche assez fondé pourra donc jamais altérer la sainteté de sa mémoire? Quoi, Messieurs! d'avoir puni le blasphème par un supplice trop rigoureux (63)? Mais sommes-nous assez près de son siècle, pour juger jusqu'à quel point cette sévérité fut nécessaire? Qui ne sait que, sous son règne, le désordre était si commun, que l'enfant, même dès l'âge le plus tendre, s'y livrait sans pudeur? Pourrions-nous soupçonner de cruauté ou de violence celui qui, dans un siècle de fer, défendit la mutilation de la main pour le vol domestique? Ignorons-nous qu'il adoucit le châtimement quand le scandale fut plus rare? ou bien voudrions-nous que les outrages faits à la Majesté suprême fussent seuls impunis? O Dieu! qui peut donc respecter assez peu les mœurs, pour condamner une rigueur qui les venge et qui les honore? que dis-je? pour ne pas invoquer, dans ces jours de licence, une utile sévérité, qui, réduisant l'impie à ses obscurs blasphèmes, le fît sécher de honte devant la vertu, ou de crainte devant les lois (64)?

Quoi encore, Messieurs! d'avoir persécuté les hérétiques de son temps, c'est-à-dire, d'avoir réprimé ces ennemis de la patrie autant que de la vérité; d'avoir senti que l'hérésie est entreprenante, qu'elle porte son inquiétude dans l'Etat comme dans la doctrine, et que, dans une monarchie, l'unité de religion est aussi nécessaire que l'unité de pouvoir? Si, forcé par les circonstances, il usa de sévérité contre les novateurs, que pouvait-il faire de plus que de tempérer, dans la suite, des édits trop rigoureux peut-être, qui avaient paru sous la régente? Fallait-il donc qu'il introduisît dans ses Etats la tolérance, qui n'est trop souvent que le masque de l'indifférence? Non, Messieurs, je n'ai point oublié que je parle devant un Dieu de paix : mais il faut le dire à mon siècle, il faut qu'il sache tous les malheurs que l'irréligion lui prépare. Depuis longtemps, elle se plaît à déclamer contre le fanatisme; sans cesse elle exagère les malheurs de l'intolérance, sans cesse elle rappelle avec affectation ces jours de sang que le christianisme pleure encore. Sans doute que le fanatisme est affreux, sans doute que la cruelle intolérance peut engendrer des maux irréparables. Sainte religion, je vous adjure ici : périsse à jamais tous les persécuteurs! Mais l'irréligion, si humaine, si tolérante dans ses livres, n'est-elle donc pas aussi destructive que ces deux monstres qu'elle

(63) Les édits de saint Louis condamnaient les blasphémateurs à avoir la langue percée d'un fer chaud; il disait à cette occasion : « Je souffrirais moi-même ce supplice avec plaisir, si je pouvais par ce moyen bannir les juréments et les blas-

phèmes de mon royaume. »

(64) Ce passage n'est point dans l'édition du panégyrique publiée par l'auteur : on peut conjecturer que le censeur l'aura engagé à le supprimer. Nous le rétablissons sur l'original.

se vante de proscrire? Aveugles, comment ne voyons-nous donc pas qu'elle va remplacer tous ces déplorables excès par des malheurs non moins déplorables encore, qu'elle est aussi funeste dans son indifférence que le fanatisme dans son enthousiasme, et que la triste stagnation du scepticisme n'est pas moins alarmante que l'effervescence du zèle. Oui, l'abus de la philosophie doit encore mener plus loin que l'abus de la religion. Il est possible de réprimer le fanatisme, et même de le diriger vers le bien, tandis que l'esprit raisonneur, sans autre guide que son orgueil, ne connaît plus de frein, et ne souffre plus de remède. La gloire de Dieu, l'amour de la vérité, ces sublimes motifs, dans ceux mêmes qui en abusent, peuvent encore supposer, jusqu'à un certain point, des caractères vigoureux, des âmes énergiques; mais l'esprit d'irréligion et de système n'entraîne que la mort et la dégradation de toutes les facultés de l'âme. Dût l'excès du zèle, ainsi que le prétend l'impie, être une suite nécessaire de nos principes religieux, il serait encore moins funeste à l'univers que le triste sommeil de l'incrédulité; et dans une alternative malheureuse, peut-être vaudrait-il mieux encore des âmes exaltées que des cœurs avilis.

Quoi enfin? d'avoir entrepris ces guerres fameuses, que la religion consacrait, que la politique inspirait, que l'humanité commandait? car voilà en deux mots l'apologie des croisades. Sans doute qu'il faut dire anathème à cette foule de brigands qui les déshonorèrent par la violence et la déprédation; sans doute qu'il faut vouer à l'indignation des siècles ces pèlerins vagabonds qui croyaient acheter par la croix le droit de l'impunité, et effacer dans un sang infidèle les crimes dont ils se souillaient. Mais ces abus honteux, si funestes aux croisades, peuvent-ils retomber sur le saint roi qui les condamna? Que des enthousiastes, entraînés par la voix d'un berger, aient volé au delà des mers sans précaution, sans discipline, pour être les victimes de leur crédulité et de leur imprudence; le saint monarque, qui attend le moment, qui prépare l'occasion, qui emploie tous les moyens de la sagesse humaine pour le succès de son entreprise, n'en est que plus digne de nos éloges. Que des princes croisés aient abandonné leurs Etats à tous les maux de l'anarchie, le saint roi, qui a mis les siens à l'abri de toute insulte, et qui confie aux lumières d'une habile régente les soins du gouvernement, n'en devient que plus respectable. Que des conquérants ambitieux ne courent dans la Palestine que pour soumettre et envahir, le saint roi, qui n'y marche que pour délivrer et défendre, n'obtient que plus de titres à notre admiration.

Je sais, Messieurs, les éloquentes lamentations que peuvent faire ici les détracteurs de saint Louis; je sais avec quel art on peut nous peindre ce qu'on appelle le dé-

lire pieux des guerres saintes. La France dépeuplée, des citoyens paisibles enlevés à leurs propres foyers, des bras utiles arrachés aux campagnes, la religion commandée par la violence, les droits des nations foulés aux pieds, de légitimes possessions usurpées par l'injustice, tels sont les traits sous lesquels une censure téméraire nous offre les croisades. Rapprochons ces traits de la vérité, et nous sentirons aisément qu'on exagère les malheurs, et qu'on suppose les injustices; et bientôt nous verrons, au lieu d'un prince qui dépeuple la France, un roi qui la délivre des tyrans dont elle était accablée; au lieu de ces paisibles citoyens enlevés à leurs propres foyers, des hommes opprimés arrachés à la servitude; au lieu de ces utiles bras dont les campagnes sont privées, des mains meurtrières et factieuses dont on débarrasse les villes; au lieu de ces sujets que la force conduit dans une terre étrangère, des hommes malheureux, fatigués de leur sort, avides des changements, qu'on ne peut retenir dans les lieux qui les ont vu naître; enfin, au lieu de ces possessions légitimes qu'il faut respecter, de véritables usurpations qu'il faut punir, des droits sacrés qu'il faut défendre; les droits de l'Europe entière que les Tartares ont menacée d'une invasion prochaine; les droits des nouveaux souverains de la Palestine et de la Syrie, que les soudans ont dépouillés, et qui réclament la protection du plus juste des rois; les droits de la religion, qui se voit outragée dans la profanation des lieux saints; les droits de soixante mille Français, qui, du fond des cachots, invoquent à grands cris leur sauveur et leur père.

Que manque-t-il donc aux croisades de saint Louis pour mériter, au lieu de nos censures, notre reconnaissance et nos éloges? Ce qu'il y manque, Messieurs? un chef que l'incrédulité pût compter parmi ses héros; un motif tout profane où la religion n'eût eu aucune part; des succès qui n'eussent rien justifié, mais qui nous eussent éblouis; et voilà comme nous sommes justes. Oublions un instant que Louis est un saint; oublions le pieux motif qui guide sa grande âme: ensuite imaginons les croisades heureuses et sous nos armes triomphantes, la mer affranchie de ses pirates, le commerce de ses entraves, la religion de ses ennemis, l'humanité de ses tyrans; voyons l'étendard de la croix s'élevant sur les ruines d'un empire dont les annales ne nous offrent que des atrocités absurdes et de stupides horreurs; les lettres florissant au milieu d'un Etat qui en est le fléau; les arts embellissant une vaste contrée abâtardie par l'ignorance; des monarques, sujets des lois, assis sur ces trônes antiques où règnent endormis des despotes déifiés; et la sainte liberté de l'Evangile faisant entendre sa voix auguste parmi ce peuple dégradé, qui ne sait que passer et revenir sans cesse des convulsions de la révolte à la stupeur de l'esclavage. Supposez-la, Mes-

sieu cette grande révolution ; et puis blâmez, si vous l'osez, le religieux monarque qui l'aurait opérée.

Quoi donc ? la faible imagination se laissera-t-elle toujours séduire par l'éclat des succès ? ou notre orgueil sera-t-il toujours prêt à dédaigner tout ce qui porte l'empreinte de l'ancienne piété ? Jusques à quand serons-nous donc enorgueillis de nos fausses lumières ? Jusques à quand nous croirons-nous en droit de citer tous les siècles à notre tribunal, pour les flétrir par les arrêts de notre froide sagesse ? je ne veux rien dissimuler, Messieurs ; la raison a fait des progrès, l'empire des arts s'est agrandi, l'humanité est plus respectée, le genre humain a reconquis une partie de ses droits, et de l'effort commun de tous les esprits vers la législation, est sortie comme une voix terrible qui épouvante les mauvais princes. Mais tous ces avantages peuvent-ils balancer tous ces excès et ces désordres dont nous sommes témoins ? peuvent-ils nous donner le droit d'insulter à tous les siècles ? Ah ! si nos aïeux antiques revenaient parmi nous, si ces chevaliers renommés promenaient leurs ombres sévères à travers nos scandales : Français, nous diraient-ils, quel peut donc être le fondement de l'orgueil qui vous enfle ? Vous nous appelez barbares ; eh quoi ! voudriez-vous opposer les pénibles exploits de notre vaillance à ces vices brillants de votre mollesse, notre ignorance à votre faux savoir, l'inquiétude de notre zèle à l'inquiétude de votre curiosité, notre simplicité à votre pyrrhonisme, l'effervescence de nos âmes ardentes à la rampante léthargie de vos cœurs rétrécis, et l'héroïque enthousiasme qui animait nos guerres saintes à votre funeste repos, où la seule intrigue est active, où la seule cupidité veille ? Vous parlez de vos arts ; parlez-nous de vos mœurs, et comprenez enfin que le comble de la corruption est de prétendre en triompher, et le dernier degré de la misère, de ne pas la sentir.

Voilà ce qu'ils diraient, Messieurs, et moi j'ajoute que ce n'est point au siècle malheureux qui n'a pas de lois, qu'il faut insulter, mais au siècle avili qui méprise les siennes ; non au siècle belliqueux par goût, mais au siècle pacifique par indifférence ; non au siècle où se commettent de grands crimes, mais à celui où l'on rend la vertu ridicule et le vice aimable, et où les talents inutiles sont payés comme les services ; non au siècle où l'on exagère l'honneur, mais à celui où l'or en est le supplément ; non au siècle enfin où l'on en appelle au jugement de Dieu, mais à celui où on le brave. Ah ! ne disons donc plus que notre siècle est le règne des lumières ; malheur à nous, puisque ce règne de lumières est le règne de la dépravation, et que les vices, dans un temps éclairé, supposent plus de corruption que les vices de la barbarie ! Craignons de ne retirer de nos censures qu'une sécurité funeste. Tremblons de toucher à ce degré fatal de dépravation d'où l'on ne se relève

plus, où tout retour vers la vertu se ferme, et où la nation incurable ne peut plus trouver son salut que dans quelque crise violente, ou dans quelque révolution malheureuse, qui la replonge dans le chaos d'où elle était sortie.

Mais que fais-je, Messieurs ? Je m'arrête aux vices du siècle, et je ne songe point que je vous dois le récit des vertus de Louis ; vertus sublimes, dont une seule effacerait la faute des croisades, si les croisades en sont une. Non, je ne veux plus savoir si saint Louis a payé le tribut à son siècle dans l'entreprise des guerres saintes, je ne veux voir que les vertus qu'il y a déployées. Je ne veux plus que contempler ce grand spectacle d'héroïsme et de sainteté qu'il va m'offrir dans sa défaite. Laissons aux âmes froides et arides le vil besoin ou le triste plaisir de la censure ; pour nous, plus sensibles aux transports de la louange et de l'admiration, tombons aux pieds de ce grand homme ; les barbares eux-mêmes nous en donnent l'exemple. Les voilà prosternés devant leur esclave ; qu'ai-je dit, Messieurs ? c'est leur roi. Ils se sont jetés dans sa tente pour être ses assassins, ils veulent être ses sujets ; ils ont cru lui donner des fers, ils lui offrent un sceptre. Qui a donc opéré ce changement soudain ? Par quel charme secret les a-t-il subjugués ? Est-ce donc ? est-ce fierté ? est-ce valeur ? est-ce patience ? C'est tout cela ensemble, Messieurs. C'est la mâle intrépidité tantôt froide et tantôt brillante, qu'on l'a vu déployer dans la mémorable journée où, soldat valeureux autant que savant général, il a gagné trois batailles, c'est ce caractère sublime d'une âme que les succès n'ont point enflée, que les revers n'ont pu abattre ; c'est cet invincible courage qui s'efforce de ranimer tous les courages ; c'est l'air de majesté qui brille sur son front, et que ni les douleurs d'une maladie cruelle, ni les horreurs d'une longue captivité, n'altèrent pas un seul instant ; c'est le refus constant d'armer chevalier un barbare, ce qui fait dire à un émir qu'il n'a jamais vu de plus fier chrétien ; c'est cette indignation qu'il manifeste à ses vainqueurs qui osent exiger de lui un serment dont sa piété est alarmée ; c'est son respect pour sa personne sacrée, qu'il refuse de racheter à prix d'argent, et pour laquelle il ne veut donner d'autre garant que sa parole. Divine religion, voilà votre triomphe ! Ainsi la gloire de vos saints ne dépend point de l'éclat des succès ; à eux seuls il appartient d'aller à l'immortalité par la route des infortunes, et d'être encore plus grands au milieu de leurs chaînes que parmi les trophées les plus brillants de la victoire !

Mais la lie du calice n'est point encore épuisée ; Louis est trouvé digne d'éprouver de plus grands malheurs. Une seconde entreprise commencée par des triomphes est suivie bientôt des plus tristes revers. Les pertes se succèdent, les fléaux s'accumulent, la famine achève de détruire ce qui est

échappé à la contagion, la contagion ce que n'a pu détruire le glaive. Le pieux monarque est frappé; il perd déjà toutes ses forces, il ne lui reste plus que son courage et sa vertu. Le vainqueur de Taillebourg, de Damiette et de Carthage est étendu sur la cendre; et c'est de ce trône de la mort qu'il instruit tous les rois, en instruisant son fils. Enfin le tombeau s'ouvre, et Louis y descend, non en regrettant la vie, il en a senti le néant; non en regrettant le trône, il en a connu les dangers, mais son peuple pour lequel il a toujours vécu, mais ces captifs infortunés dont il n'a pu rompre les chaînes. O décrets inconnus! le barbare triomphe, et l'homme juste meurt dans les fers! Providence suprême! le téméraire dirait que c'est là son scandale; le sage reconnaît que c'est ton secret.

Grand roi, du sein de l'immortalité où vous ont placé vos vertus, présidez à votre nation, malgré ses vices et ses erreurs, peut-être encore la meilleure de toutes. Elle se glorifie encore de votre nom; elle se plaît à raconter vos vertus; elle demande encore au ciel des rois qui vous ressemblent; elle est encore inconsolable d'avoir perdu ce prince trop tôt ravi à notre amour, ce vertueux Dauphin qui vous avait pris pour modèle. Elle applaudit aux vues bienfaisantes et religieuses de son jeune monarque. Oh! daignez jeter sur elle un regard de pitié, elle est encore digne de vous! On peut l'égarer un instant, mais bientôt elle revient aux vrais principes. Nous ne craignons pas de dire qu'elle est naturellement chrétienne, comme elle est naturellement monarchique; qu'elle a besoin d'un Evangile, comme il lui faut un roi, et que l'ivresse qui la transporte en ce moment est moins l'ouvrage de sa corruption que le crime de son inconstance. Grand saint, protégez votre race auguste; que le plus beau sang de l'univers en soit aussi le plus pur, et que ses rejetons immortels assurent à jamais le bonheur de la monarchie et la gloire de la religion!

AUTRE PÉRORAISON PRONONCÉE A SAINT-CYR.

Daignez jeter sur elle un regard de pitié; elle est encore digne de vous. Grand saint, protégez votre race auguste, et que le plus beau sang de l'univers en soit aussi le plus pur! Veillez surtout sur cette royale maison, noble et superbe ouvrage d'un des plus grands de vos enfants (65); défendez-la contre l'esprit d'iniquité et de destruction dont est frappé un siècle irrégulier. Et quel établissement mérite plus de durer que cet asile mémorable, où la noblesse est préservée des écueils de la vanité, l'innocence des écueils du monde, et la piété des fausses illusions qui la séduisent trop souvent; où toutes les vertus sont inspirées par le secours sensible de l'exemple, où la science n'est que l'art d'orner l'esprit sans enfler le cœur, où les devoirs de la vie religieuse ne sont qu'un encouragement aux vertus so-

ciales, où tous les principes qui élèvent l'âme sont heureusement balancés par les humbles pratiques qui mortifient l'amour-propre, où les prééminences n'offrent qu'un droit de plus de modestie et de travail, et où enfin tout semble gouverné comme la Providence gouverne l'univers, par un mélange heureux de douceur et de force, d'autorité et de liberté, de fermeté et d'indulgence? Qu'elle subsiste donc autant que la monarchie, cette école célèbre, digne de servir de modèle à toutes les écoles, et que ses magnifiques murs, plus forts que les révolutions et les humaines vicissitudes, montrent à l'univers qu'ils sont l'ouvrage de celui qui édifie, dit le prophète, et que personne ne peut détruire! Que les succès toujours constants de ses nobles élèves soient la plus grande, la plus sensible réfutation de tous ces systèmes nouveaux d'éducation, toujours si chimériques et si vains, quand ils ne sont pas dangereux! Qu'elle y soit à jamais vivante et révéree, la mémoire de cette femme illustre (66), qui ne connut de la piété que l'héroïsme, de la grandeur que le néant; vraiment auguste par son âme, si elle ne put l'être par son rang, et digne certes d'une couronne, s'il n'eût fallu pour la porter qu'un grand cœur, un esprit élevé et un caractère sublime! Que son esprit s'y perpétue et s'y conserve comme le plus précieux de tous les héritages; que tout y soit, comme elle, noble, simple et modeste! Qu'elles y soient à jamais répétées, ces maximes sacrées que la véritable noblesse c'est la vertu; qu'on est grand par les sentiments et non par la naissance, et que plus l'origine est antique, plus elle touche de près à cette boue commune dont tous les hommes sont sortis! Qu'ils y soient profondément inculqués ces principes non moins sacrés: *Que la beauté est vaine, et que les grâces sont trompeuses*; ainsi que parle l'Esprit-Saint (*Prov.*, XXXI, 30); mais que la pudeur embellit tout, et que la plus riche dot d'une fille chrétienne, c'est la crainte de Dieu et l'amour de la sagesse! Qu'elles croissent à l'ombre de ce sanctuaire, ces jeunes plantes, pour fructifier dans leur temps; qu'elles apprennent à obéir, afin d'apprendre un jour à commander! qu'elles se forment tout à la fois pour le ciel et pour la patrie, et qu'honorées du choix du prince, et élevées sous les yeux de la nation, elles n'oublient jamais qu'elles lui sont comptables de leurs vertus, de leurs progrès et de leurs exemples! Que la proximité d'une région contagieuse, dont le mensonge et l'agitation se disputent l'empire, n'influe jamais sur un séjour où tout doit être simple comme la vertu, et calme comme le bonheur, afin que, toujours pur, toujours digne des mains royales et chrétiennes qui l'ont élevé, il puisse célébrer son heureuse renaissance de siècle en siècle pour la prospérité de la France et la gloire de la religion!

(65) Louis XIV.

(66) Madame de Maintenon.

PANÉGYRIQUE III.⁴

SAINT VINCENT DE PAUL

Spiritus Domini super me, ut mederer contritis corde, ut prædicarem captivis indulgentiam, et consolarem omnes lugentes. (Isa., LXI, 12.)

L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la délivrance aux captifs, pour consoler tous ceux qui pleurent.

Tels sont les traits touchants sous lesquels le Sauveur du monde, développant cette prophétie devant ses concitoyens (*Luc.*, IV, 18), nous peint le but et les succès de sa mission. Que les orgueilleux philosophes cherchent à éblouir les peuples par de brillants discours; que les conquérants ambitionnent d'accumuler les lauriers en même temps que les ruines; pour lui, sa gloire est de rompre les chaînes, son triomphe est de consoler. S'il a des favoris, ce sont les pauvres; s'il manifeste sa puissance, c'est en faveur des malheureux, et son cœur ne sera point encore satisfait, s'il ne laisse après lui des substitués de sa miséricorde, qui, tout remplis de son esprit, serviront d'âge en âge de preuves et de témoins à cet oracle du prophète : *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la délivrance aux captifs, et consoler tous ceux qui pleurent.*

À la vue de cette charité sublime, déjà, chrétiens, vous en nommez le héros le plus parfait comme le plus touchant modèle et tous les cœurs se précipitent vers Vincent de Paul à qui Dieu *dispensa*, suivant les paroles de l'Esprit-Saint, *cette latitude de cœur* et cette âme expansive *aussi étendue que le rivage des mers* : « *Dedit Deus latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris.* » (*III Reg.*, IV, 29.) Vincent qui, tourmenté de la passion de faire des heureux, entreprit à la fois de déclarer la guerre à tous les vices, d'apporter des secours à tous les genres d'infortune; qui se dévoue tour à tour à la gloire des temples et à l'entretien des chaumières; que l'on voit successivement le missionnaire des campagnes et l'oracle des pontifes, le catéchiste des enfants et le législateur du clergé, le dernier dans la maison de Dieu et le protecteur des églises, et dont la solennité est devenue, pour ainsi dire, une fête nationale, où la patrie et la religion semblent à l'envi se disputer à qui lui rendra plus d'honneurs, et lui donnera plus d'éloges.

Qu'attendez-vous de moi, chrétiens? est-ce un discours? est-ce une histoire? est-ce l'esprit de ses vertus ou le récit de ses actions? Faut-il multiplier ou les réflexions ou les faits? faut-il s'astreindre à raconter, ou aspirer à émouvoir et plus flatter les oreilles curieuses qu'intéresser les cœurs sensibles? Mes frères, l'histoire de Vincent de Paul vous est assez connue : vous ne sauriez faire un pas dans cette capitale sans rencontrer l'empreinte de sa charité ainsi que de son zèle; et, si les langues pouvaient jamais se taire, les pierres seules parleraient pour sa gloire et pour son triomphe. Li-

vrons-nous donc ici aux mouvements de l'orateur, bien plus encore qu'aux détails de l'historien, ou plutôt que l'orateur soit oublié, pourvu que les cœurs soient émus : efforçons-nous de le louer sans art, comme il a aimé sans mesure; de transporter, s'il est possible, dans son éloge une partie de cette onction surabondante dont son âme fut pénétrée, et de ne mettre, en quelque sorte, aucune borne au sentiment, comme il n'en mit jamais à son zèle et à sa tendresse.

Loin donc d'ici ces esprits superbes qui ne sauraient s'intéresser qu'aux révolutions éclatantes et aux spectacles imposants; l'éloge de Vincent de Paul n'a rien qui puisse fixer leurs regards. Bornés à des événements aussi simples que sa vie, aussi obscurs que son ministère; toujours forcés de le suivre parmi les pauvres, les infirmes, les prisonniers, les enfants délaissés, les débiles vieillards, les mères désolées, et ne pouvant louer une seule de ses vertus sans rappeler en même temps un malheur et une misère, nous ne saurions leur offrir ces traits brillants qui éblouissent ou ces grandes secousses qui étonnent : mais que nous importe leur indifférence, pourvu que les âmes miséricordieuses nous entendent et nous répondent? Malheur à nous, si nous craignons de raconter ce que la charité n'a pas rougi de faire, et si jamais nous pouvions oublier que cette reine des vertus agrandit et ennoblit tout dans l'orateur qui la célèbre, comme dans le héros qui l'exerce et qui la pratique!

Qu'ai-je dit, chrétiens, et quel tableau plus fait pour échauffer les âmes et enlever l'admiration, que le spectacle d'un simple prêtre des mains duquel sortent, comme à grands flots, des largesses plus que royales; qui fût en France, pendant un demi-siècle, la charité publique et la providence visible; qui a, lui seul, élevé plus de monuments utiles, que le génie le plus fécond n'aurait pu imaginer de projets; dont le zèle intrépide lutte éternellement contre les fléaux réunis et les éléments conjurés, et dont la charité active autant que prévoyante, embrassant à la fois et le présent et l'avenir, répond en quelque sorte à la bonté, à la grandeur, à la magnificence, à la toute-puissance divine?

Tel est donc le double aspect sous lequel nous allons vous présenter Vincent de Paul. Nous vous le montrerons bienfaiteur de son siècle, bienfaiteur des races futures, et non moins admirable dans l'exercice que dans les succès de sa miséricorde; grand par toutes les vertus généreuses dont son âme est ornée, plus grand encore par tous ces états de bien-être précieux qui lui doivent leur existence. En deux mots, charité de Vincent de Paul, et tout ce qu'il a fait pour la pratiquer, pour la perpétuer : tel est le plan de ce discours.

Combien il nous est doux de le prononcer dans ce temple nouveau (67), spécialement consacré au Dieu de charité, au Père des miséricordes; dans cette maison sainte,

(67) Dans la chapelle de l'Infirmier de Marie-Thérèse, en présence de Madame, duchesse de Berri.

dont le nom seul ne peut qu'intéresser toutes les âmes généreuses et tous les cœurs français, nouvel asile ouvert à l'infortune et aux infirmités humaines par des mains aussi actives qu'industrielles, et dirigé par une charité non moins infatigable dans ses soins qu'admirable dans ses moyens : monument digne de figurer parmi tous ceux qu'éleva le saint prêtre, et où semblent gravés sur chaque pierre ces mots sacrés : *Dieu et le roi!* monument à la prospérité duquel s'empressera de concourir cette noble et pieuse assemblée, plus jalouse encore d'imiter Vincent de Paul que curieuse d'entendre son panégyrique, et convaincue pleinement que le plus bel hommage qu'on puisse rendre à sa mémoire réside en nos aumônes bien plus qu'en nos discours, en nos largesses bien plus qu'en nos éloges. Heureux nous-mêmes si, pour prix de tous nos efforts, nous pouvions nous rendre le consolant témoignage que d'abondants secours et de généreuses offrandes vont aujourd'hui les couronner. Que, s'il fallait ici un encouragement nouveau pour exciter le zèle et ranimer la charité en faveur d'un si bel établissement, en est-il donc un plus puissant que l'exemple de son auguste protectrice, ange de réconciliation que nous laisse le ciel, comme l'heureux garant de sa miséricorde et la présence de cette héroïque princesse plus grande encore que ses infortunes, de cette nouvelle Blanche, dont le miraculeux enfant, objet de notre amour et de notre espérance, est déjà l'ami du pauvre, comme son auguste mère, et, comme elle, sera un jour la vivante image du Dieu de charité, du Dieu qui nous l'a donné ?

PREMIÈRE PARTIE

La Providence, qui veillait d'une manière toute particulière à la gloire de Vincent, le fit naître dans une condition simple et commune. Soit qu'elle se plût à confondre la vanité humaine, en nous montrant la plus grande des âmes formée au sein de l'obscurité; soit qu'elle eût dessein d'apprendre, par un grand exemple, que la fortune ne fait rien pour le héros que la religion inspire; soit enfin qu'elle voulût donner un nouveau lustre aux succès de Vincent, par, toute la distance qui séparait le point d'où il partait du point où il devait atteindre : sous l'humble toit d'un laboureur naquit celui qui devait être l'ornement de son siècle et le premier bienfaiteur de son pays.

Ne vous attendez pas que je raconte ici par quelle suite d'événements, le Seigneur le conduisit, dès sa plus tendre enfance, pour le placer dans le sanctuaire; ni comment, jeté par un coup imprévu entre les mains des pirates et entraîné sur des plages barbares il y porta les fers de la captivité. Nous ne vous dirons point par quel miracle le ciel rompit les chaînes de celui qui devait rompre ou adoucir un jour les chaînes de tant d'autres, ni comment il fit, dans

deux années d'esclavage, l'essai de son apostolat, en ramenant son maître à la foi de ses pères par la seule impression de ses divins cantiques. Nous passerons sous silence ses travaux héroïques dans la paroisse de Clichy, où rien n'égale les succès de sa charité que les succès de ses prédications, et dans laquelle, en moins d'un an, il trouve le moyen de rétablir le culte saint et d'élever un temple au Seigneur. Nous ne dirons pas même comment, pasteur d'un nouveau troupeau, il opère dans Chatillon-les-Dombes de nouvelles merveilles, et y consomme, dans six mois, l'entière régénération d'une paroisse abandonnée depuis un demi siècle : ce pourrait être le sujet du panégyrique d'un autre, c'est le moindre rayon de la gloire de Vincent; de plus grands objets nous entraînent : hâtons-nous de nous transporter avec lui dans la capitale, où la Providence l'appelle. Fixé au milieu de ce tourbillon des affaires et des plaisirs, Vincent n'y voit que de grands désordres à réparer, de grands scandales à détruire. Déjà François de Sales le distingue; déjà ces deux âmes sublimes se cherchent, se devinent, s'attachent l'une à l'autre. Vincent, frappé de la majesté douce qui brille sur le front du saint évêque de Genève, croit, dit-il, contempler le Sauveur du monde conversant sur la terre. François de Sales découvre dans Vincent de Paul le zèle uni à la prudence, la science embellie par la candeur, et l'art divin de gouverner les âmes. L'un prend pour règle et pour modèle le plus saint des pontifes, l'autre confie au prêtre le plus vertueux la direction des Filles de la Visitation dont il vient d'enrichir l'Eglise, et les progrès de leur piété lui prouveront bientôt que jamais dépôt plus précieux ne pouvait être confié à des mains plus fidèles.

Mais alors qu'il se livre à de si nobles soins, un nouveau dessein le travaille : il voit que tout est fait pour les cités, et que les lumières y abondent, tandis que, privé d'instruction, l'habitant des campagnes vieillit dans l'ignorance, et meurt sans consolation. Frappé de tous ces maux, Vincent s'écrie avec le Sauveur du monde : *J'ai pitié de ce pauvre peuple*, de ce bon peuple aussi avide d'enseignement que susceptible d'impressions vertueuses : *Misereor super turbam.* (Marc., VIII, 2.) Toute sa sollicitude se tourne donc vers les campagnes : mais que peut-il tout seul pour arracher ce voile d'ignorance qui les couvre ? Il dit, et une foule d'ouvriers infatigables vient se ranger sous ses drapeaux et s'associer à son zèle. Déjà sont établies, par ses soins, ces conférences célèbres où se rassemble autour de lui tout ce que le sanctuaire a de plus renommé par le savoir et par la vertu. C'est là que Bossuet préludait à ses triomphes, et que cet aigle encore jeune s'essayait à prendre son vol et à porter la foudre. « Vincent, dit ce grand homme (68), était l'âme

(68) Lettre au pape Clément XI, du 2 août 1702.

de ces assemblées, où il répandait à la fois l'onction et la lumière : *Pium cœtum animabat Vincentius.* » C'est là qu'élevant ses pensées à toute la hauteur de ses sentiments, il ramène les Ecritures à leur véritable sens, la religion à son ancien esprit, le sacerdoce à ses règles sacrées, l'art de prêcher à son véritable but. Et que leur disait donc le saint prêtre ? Qu'il fallait préparer par la pureté de leur vie les grands effets de leurs discours, et que l'autorité de la vertu peut seule soutenir l'autorité de la parole ; que la science enfle, mais que la charité édifie ; que la véritable éloquence dédaigne l'éloquence, et qu'enfin *l'oraison est au prédicateur ce que l'arme est au soldat et au capitaine.* Pénétrés de ces maximes simples, mais plus instructives que tous les livres, on voyait ces hommes de Dieu sortir de ce nouveau cénacle pour renouveler les travaux ainsi que les prodiges des premiers disciples. Comme eux, ils parcourent les humbles bourgades, rompent le pain de la parole sous les toits rustiques : *Circuibant per castella* (Luc., IX, 6) ; comme eux, partout ils sèment et partout ils moissonnent.

O qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix sur les montagnes ! « *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem !* » (Isai., LIH, 7.) Entendez ces longs gémissements que pousse la componction ; voyez ce saint frémissement répandu sur tous les visages, ces pénitents prosternés au pied des autels, ces pécheurs endureis qui s'en retournent, ainsi que ceux dont parle l'Evangile, en se frappant la poitrine (Luc., XXXIII, 48), ces familles irrécconciliables qui se jurent une amitié éternelle : tels sont les miracles de leur zèle, soutenus par les miracles de leur charité. Faibles orateurs des capitales et des cours, que sommes-nous devant ces hommes apostoliques ? Ils paraissent, une foule immense les suit ; ils parlent, une foule immense se rend. Vincent les envoie-t-il instruire nos guerriers, et ramener les bonnes mœurs au sein même de la licence des camps ; quatre mille soldats se courbent sous le joug de la pénitence, et font revivre les vertus des premières légions chrétiennes. Les envoie-t-il dans les Cévennes, où semblent s'être cantonnées l'erreur et la révolte ; à leur voix, l'esprit de schisme s'éteint, les troupeaux égarés abandonnent leurs faux pasteurs, et les remparts de l'hérésie tombent, ainsi que ceux de Jéricho, au son de leurs trompettes évangéliques. Entreprennent-ils de visiter les hôpitaux pour y semer les instructions, non moins nécessaires que les secours de l'art ; huit cents mahométans ne tardent pas d'ouvrir les yeux à la lumière, et d'abjurer leur faux prophète : tant est puissant et souverain le zèle uni à la bonté ! tant le secret de la persuasion est dans

l'empire de la vertu et dans l'ascendant de l'exemple !

Mais quelles sont donc ces autres colonies qui vont partir pour de nouveaux climats ? Vincent a levé les yeux, suivant la parole de l'Evangile, et il a découvert au loin de plus grands fruits à recueillir, une plus ample moisson à faire. Il a vu, en Irlande, les enfants de la foi toujours près de la perdre par suggestion ou par violence ; en Pologne (69) et en Italie, les pauvres et les pestiférés réclamant à grands cris des ministres consolateurs ; à Tunis, à Alger, des victimes de l'oppression arrosant de leurs pleurs leurs chaînes douloureuses ; à Madagascar, une contrée immense assise aux ombres de la mort, qui n'attend plus que des ouvriers pour la propagation de la lumière. Ces maux et ces besoins sont grands, mais son âme est plus grande encore, et il y pourvoira. En vain la perte des catholiques est jurée par Cromwell ; l'hypocrite tyran pourra bien empêcher les rois de secourir un roi, il n'empêchera pas Vincent de secourir les pauvres. En vain et la terre et le ciel, et les hommes et les éléments contrarient son zèle dans la mission de Madagascar ; en vain, par trois fois, les ouvriers qu'il envoie sont ensevelis sous les flots ; Vincent ne commandera pas aux vents et à la tempête, mais il fera partir, malgré les vents et la tempête, des apôtres nouveaux ; et, si ses succès ne couronnent pas ses efforts, il prouvera du moins que le ciel peut bien déconcerter ses entreprises, mais non pas son courage ; que sa charité est aussi forte que la mort, et que l'océan n'est pas plus indomptable que son zèle n'est invincible : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.* (Cant., VIII, 7.)

Ici, chrétiens, que faut-il admirer le plus, ou de Vincent, qui sait toujours faire naître et trouver au besoin de ces hommes apostoliques, ou de ces hommes apostoliques, toujours fidèles et dociles sous la main de Vincent ? Par quel secret ou par quel charme savait-il donc leur inspirer tant de vertus et de courage ? Célébrons aujourd'hui ces martyrs tout ensemble de la miséricorde et de la vérité ; louange et mille fois honneur à ces prodigieux conquérants, que le dédain peut-être appelle missionnaires ! Quel ressort ineffable animait leurs âmes sublimes ! Si l'humanité, si la vertu, si la saine philosophie sont quelque chose sur la terre, qu'y a-t-il de plus admirable que leurs héroïques travaux ? Renoncer au repos, franchir les torrents et les mers et les déserts immenses ; se faire entendre à des hommes pour lesquels est muet tout le spectacle de l'univers ; réunir leurs familles errantes, les chercher au fond des forêts, les suivre au plus haut des monts, et les atteindre à travers les abîmes ; les fixer malgré leur in-

(69) Casimir V, roi de Pologne, demanda des missionnaires et des Filles de la Charité à Vincent de Paul, qui lui en envoya. Tous rendirent les plus grands services à ce royaume en proie à tous les

fléaux. Ces missionnaires soignèrent avec autant de zèle que de courage les pestiférés ; et Lambert, leur chef, et bien digne de l'être par ses héroïques vertus, mourut à Varsovie, victime de sa charité.

constance, les adoucir malgré leur barbarie, leur créer à la fois un cœur, une âme, une morale, un culte, une patrie; et tous ces étonnants efforts de magnanimité et de constance sans aucun retour d'intérêt, et sans autre aiguillon que la soif du bonheur des hommes...! Certes, chrétiens, quelque chose de divin est ici. Comment la terre entière ne s'est-elle pas prosternée devant ces hommes ou ces dieux? Que de brillants aventuriers, avec la double ambition de la fortune et de la gloire, aient entrepris de conquérir des mondes, il n'y a rien ici que d'humain et même de vulgaire; mais que des hommes bravent tant de périls, et se dévouent à tant de sacrifices, sans autre mobile que l'amour de la vérité, sans autre espoir que le martyre, c'est le dernier miracle de l'héroïsme humain, c'est le plus beau triomphe de la religion qui l'inspire.

Après avoir été le missionnaire des pauvres, Vincent de Paul va se montrer leur tuteur et leur père; désormais tous leurs besoins deviendront des besoins pour son cœur. Aux yeux d'une charité ordinaire, les pauvres sont des hommes; aux yeux de Vincent de Paul, il semble qu'il n'y ait d'hommes que les malheureux: tant qu'il y en aura sur la terre, il ne goûtera ni joie ni repos; et, pour nous servir de son expression touchante, c'est là *son poids et sa douleur*. Mais que fera-t-il pour s'en soulager, et que peut-il contre tant de misères? Il commence par intéresser ce sexe faible que le ciel semble avoir créé pour la sensibilité, et qui de sa faiblesse même tire le plus puissant ressort de sa commisération et de sa pitié. Il réunit autour de lui tout ce qu'il y a de plus pur et de plus zélé parmi les femmes chrétiennes, et il en forme ces assemblées de charité dont il n'a trouvé nulle part le modèle; moyen cependant et si efficace et si simple, qu'on se demande avec surprise comment personne ne s'en était avisé avant lui. C'est là que, sous les auspices de Vincent, s'agitaient, non les intérêts de la politique, mais les intérêts plus grands encore de l'humanité; c'est là que, toujours sûr d'être écouté, le pauvre venait plaider sa cause. Fallait-il recueillir des orphelins,

racheter des captifs, ou doter des vierges; fallait-il fournir du travail à l'industrie indigente, établir une école champêtre, soutenir un hôpital chancelant, réparer les pertes occasionnées par un naufrage ou par la rigueur des saisons, relever une chaumière dévorée par les flammes, ou bien aider une famille sur le penchant de sa ruine: de là, comme du centre de sa charité, Vincent dirigeait tout et pourvoyait à tout.

Ne pensons pas cependant que ces nouvelles Pauls, ces nouvelles Marcelles qu'excitait le saint prêtre, se signalassent seulement par leurs abondantes aumônes; Vincent leur disait si souvent qu'il *fallait servir Dieu aux dépens de leurs bras et à la sueur de leur visage*, que nulle fatigue ne leur coûtait, nul service ne les effrayait, dès que la charité réclamait leurs soins et leurs peines. Qu'il était beau surtout de contempler cette héroïque confédération de plus de deux cents dames illustres, qui, munies du code de charité que leur trace Vincent de Paul, prenaient pour théâtre de leur zèle l'Hôtel-Dieu de la capitale, forment le généreux dessein d'en extirper tous les abus, d'en rétablir la discipline, et de faire de ce séjour, hélas! si redoutable pour le pauvre, le doux espoir de sa misère, l'heureux terme de ses vieux jours! Le ciel sans doute se réjouit, comme la terre fut étonnée, à ce spectacle de tant de femmes fortes qui parcourent de rang en rang les lits de la langueur, humilient leur âme, ainsi que parle l'Esprit-Saint, devant les pauvres et les infirmes (*Eccli.*, XVIII, 21), se disputent à qui sera la plus active et la plus compatissante, et, nobles rivales des vierges sacrées, mêlent à tous les secours de l'humanité toutes les consolations du christianisme. Ah! c'est bien alors que l'on peut appeler, à juste titre, cet asile de la douleur la *Maison de Dieu*. (*Gen.*, XXVIII, 17.) Ce fut le plus beau de ses temples; tout y parla de sa bonté; le pauvre n'y douta plus de la Providence; pour la première fois, il désira d'y mourir: heureux, dans ses derniers moments, de puiser, parmi les soins consolateurs de ces âmes divines, les prémices et l'avant-goût de l'éternelle miséricorde (70)!

Mais la charité de Vincent ne doit pas se

(70) Combien ce tableau de l'Hôtel-Dieu de Paris, dirigé par Vincent de Paul, paraîtra différent de celui que nous présentent les hôpitaux actuels! Il y a sans doute du bien à en dire sous certains rapports: on ne peut qu'applaudir au zèle des vierges chrétiennes qui s'y sont vouées, et l'on ne saurait nier qu'il ne s'y trouve de très-dignes administrateurs; mais il est difficile de se dissimuler que, si l'on y a réformé quelques abus introduits par un laps de temps considérable, il ne s'en soit plussé de nouveaux et de plus grands encore, malgré tous les éloges que la philanthropie du jour se donne à elle-même; abus qui tiennent nécessairement à l'esprit du siècle, à cet esprit tout matériel qui ne voit jamais que le physique est la partie la plus grossière de l'homme. Grand étalage de tout ce qui frappe les yeux, de tout ce qui peut intéresser la salubrité corporelle; grand appareil de beaux tarifs et de formes administratives; rapports fiscaux de la plus stricte exactitude; magnifiques comptes rendus

jusqu'à la dernière obole: il faut le dire encore, rien ne manque au matériel, pas même l'armée des commis, les bons et solides traitements, les généreuses gratifications et les frais de bureau, quelque énormes qu'ils soient, le tout dans un ordre admirable. Mais ce luxe de parade et cette ostentation administrative ne rendent pas le sort du pauvre plus doux, ni son patrimoine plus ménagé, ni son bouillon plus succulent, ni sa position plus consolante; et, si la religion ne venait à son secours, on verrait que toutes ces améliorations prétendues, bien loin d'adoucir sa situation, ne sont propres qu'à l'aggraver, et que beaucoup de ces épargnes tant vantées sont plus au profit de la régie qu'à celui de l'humanité souffrante. On fait grand bruit surtout de ce qu'on ne met plus, comme autrefois, deux malades dans un même lit, et on ne peut disconvenir que ce ne fût un grand abus: mais il faudrait dire cependant, pour être juste, que, si l'on n'est pas deux dans le même lit, c'est que moins de

borner à soulager des misères particulières, quelque multipliées et quelque grandes qu'elles soient. C'est peu pour lui de secourir des familles sans nombre, des paroisses entières; sa charité toujours croissante, dirai-je sa providence infatigable, va nourrir des Etats. En proie à cinq différentes nations qui se disputent la gloire ou la honte de les dévaster, la Lorraine et le Barrois ne sont plus qu'un théâtre d'horreur, où tout ce qu'ont jamais déploré les lamentations prophétiques se trouve rassemblé. Ce n'est plus seulement ici toute la beauté de Sion tristement obscurcie, toutes ses voies en deuil, ses temples renversés, ses prêtres gémissants, ses vierges désolées; ce sont toutes les cruautés réunies à toutes les profanations, c'est l'assemblage de tous les maux de l'anarchie avec tous les fléaux de la nature. Les flammes ont consumé ce qui est échappé au glaive; la contagion dévore ce qui est échappé à la famine; on ne voit plus dans les campagnes que des déserts, dans les cités que des ruines, partout des hommes... des restes d'hommes, des enfants expirant au sein de leurs mères, des mères... ô ciel! raconterai-je ici leur effroyable nourriture? Quelles aumônes, quels secours ou quels miracles suffiront donc à de pareilles calamités? Qui aura, pour les réparer, assez de force et de courage, et de puissance et de richesse? Le pauvre prêtre Vincent. Nouveau Joseph, il sauvera cette nouvelle Egypte. Il n'a pas, il est vrai, comme le ministre de Pharaon, prévu les jours de famine et de stérilité, il n'a point, comme lui, ni des trésors accumulés, ni sept années de récolte en réserve: mais il a bien plus encore, il a son zèle à toute épreuve, sa charité qui suffit à tout, et les fonds de la Providence, qui ne lui ont jamais manqué. On lui oppose en vain qu'il ne doit point secourir les ennemis de la nation; Vincent répond que, si la Lorraine est l'ennemie de la France, les malheureux qu'elle renferme sont les amis de Dieu. Rempli d'un si beau sentiment, il vole à leur secours; il leur envoie des ministres de paix, qui font briller l'étendard de la charité dans ces régions de la discorde, et qui portent la vie dans ce vaste tombeau. Tour à tour médecins et pasteurs, guérissant et enseignant, placés entre les mourants et les morts pour assister les uns et ensevelir les autres; ici distribuant des ornements pour les autels, là des instruments pour la culture; relevant à la fois les chaumières et les temples, ils se montrent partout doublement dignes de Vincent. Plus de vingt-cinq villes soulagées le comblent de bénédictions; la Lorraine entière respire; et ce que n'aurait pu entreprendre toute la puissance des souverains,

malades y sont admis, c'est qu'on y fait plus de difficultés pour les recevoir, et qu'avant de leur accorder cette grâce, il est de rigueur de bien et dûment constater s'ils sont au degré de la maladie voulu par la loi, laquelle est fort loin d'être généreuse. Que de choses ne pourrions-nous pas encore ajouter, s'il était prudent de tout dire!

Vincent de Paul l'a consommé, sans autre appui que sa vertu, sans autre crédit que son zèle (71).

N'ai-je donc rien exagéré, mes frères, et ne pensez-vous pas que je suis moins dirigé ici par la vérité qu'entraîné par l'enthousiasme? Je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'on soit tenté de le croire: mais quel sera donc l'excès de votre admiration, quand vous saurez que ce n'est point par des secours momentanés et des aumônes passagères que le saint prêtre se signala dans ces temps déplorables, mais qu'il soutint pendant plusieurs années cet immense fardeau; quand vous aurez appris que, dans le même temps qu'il versait sur ces tristes régions des sommes innombrables, de nouveaux trésors partaient pour l'Artois et pour le Maine, pour l'Angoumois et le Berri, et que, tandis que ses enfants y répandaient à pleines mains les dons de la miséricorde, il accueillait, il secourait, il nourrissait et les réfugiés d'Irlande qui fuyaient la persécution, et les réfugiés lorrains qui avaient fui la misère; et des communautés nombreuses qui manquaient à la fois de retraite et de pain, et des légions entières de guerriers, qui, versant leur sang pour l'Etat, étaient oubliés par l'Etat; charité, munificence vraiment inconcevable, et qui paraîtrait fabuleuse, si des monuments authentiques n'en attestaient l'existence, et si nous ne touchions, pour ainsi dire, à la génération qui en fut le témoin!

Mais il faut cependant nous accoutumer aux miracles, car de nouveaux malheurs vont faire éclore de nouvelles merveilles. La Picardie est aux abois, et la Champagne voit renouveler dans son sein toutes les calamités de la Lorraine: c'est la guerre au dehors, c'est la guerre au dedans. Déjà Vincent de Paul apprend que tout y retrace l'image de la mort, qu'on n'y rencontre plus que des fantômes affamés, que la détresse y est au comble, et qu'un seul instant de délai pourrait y entraîner des maux incalculables. Il l'apprend; mais si le mal est au-dessus de toute expression, le remède ne sera point au-dessus de ses forces. Il met bientôt en mouvement sa pieuse assemblée; il presse, il insiste, il conjure; si ses discours sont impuissants, il fait parier ses larmes; plus on lui montre de difficultés, plus il a trouvé de ressources: le ciel se lassera plutôt de frapper que Vincent de Paul de donner, d'assister et de répandre. Pendant plus de dix ans, ces provinces infortunées voient successivement renaître leurs misères; pendant plus de dix ans, Vincent de Paul prodigue les secours et multiplie les largesses. Par quelle admirable industrie pouvait-il donc augmenter sans cesse ses moyens avec

(71) Les services que Vincent de Paul rendit à la Lorraine furent tels, que le duc lui-même se crut obligé d'écrire au pape, lorsqu'il s'agissait de la béatification du saint prêtre, que, dans le temps même où ses Etats étaient dévastés par la guerre, la peste et la famine, *ce grand serviteur de Dieu en avait été le sauveur et le père.*

les besoins? Où puisait-il ce magique secret d'entretenir cette éternelle contribution qui ne manque à aucun malheur, qui suffit à chaque misère? Chrétiens, dans le trésor de ses économies, de ses privations et de ses sacrifices; dans les retranchements journaliers imposés à ses propres enfants, qui, comme lui, manquaient souvent du nécessaire; dans cette attrayante douceur, à laquelle on ne pouvait rien refuser; dans je ne sais quel art divin d'enseigner, d'inspirer la miséricorde; dans je ne sais quel abandon, quelle confiance en Dieu qui ne le trompait jamais; dans je ne sais quel pouvoir ineffable, non de multiplier la nourriture pour des multitudes affamées, non de changer les pierres en pain, mais de multiplier les âmes charitables, mais de changer le cœur des riches, et de les tenir; pour ainsi dire, dans ses mains, comme Dieu tient dans les siennes le cœur des rois.

Mais oublions, s'il est possible, tout ce qu'a fait jusqu'ici Vincent : il n'en paraîtra ni moins grand ni moins admirable. Ce n'est encore qu'un commencement de douleurs; ce n'est encore pour Vincent qu'un commencement de travaux et de gloire. Il semble que le ciel, pour le donner en spectacle à la terre, voulut alors multiplier les misères et les fléaux, et se plut à égaler les calamités à sa compassion et à sa tendresse. Il ne s'effacera jamais de notre souvenir; ce temps d'étourdissement et de vertige national, mélange inexplicable de scènes ridicules et de sanglantes catastrophes; ce temps des discordes allumées par les Frondeurs; où chacun, entraîné au delà de ses propres mesures, passait sans cesse, et souvent dans un même jour, de la révolte à la soumission, et de la soumission à la révolte; où les meilleurs esprits allaient aveuglément, sans savoir où les poussaient des prétentions qui se combattaient toutes les unes par les autres; et où enfin l'Etat, presque ébranlé dans ses fondements, s'agitait dans des convulsions d'autant plus déplorables, qu'on ignorait également et la source du mal et l'application du remède : révolution étrange, et qui, par une singularité inouïe dans nos annales, ne fut pas moins calamiteuse dans ses suites que frivole dans son objet. Parmi ces vagues agitations et ces tristes fureurs, tout à la fois et si cruelles et si vaines, nous ne demandons point de quel parti était Vincent de Paul.

Frères, il fut pour Dieu, et pour le roi, et pour les pauvres; les pauvres, hélas! toujours victimes des intérêts des grands, et dans ces temps, surtout, payant par de lamentables malheurs leurs prétentions les plus futiles! Tandis que les princes cabalent, que les ministres négocient, les malheureux languissent, touchent aux portes de la mort. Vincent de Paul le voit; il voit la foule des innocents enveloppés dans la proscription des coupables, la ville des plaisirs plongée tout à coup dans un gouffre d'horreurs, et la princesse des provinces changée en un séjour de désolation et de deuil. A ce spectacle, ses

entrailles s'émeuvent; il s'efforce de ramener tous les esprits vers la paix, ainsi que tous les cœurs vers la miséricorde. Après avoir gémi au pied des saints autels sur les iniquités du peuple, il va gémir au pied du trône sur ses calamités. Le plus humble des prêtres porte une fierté sainte devant la mère de son roi; et, mille fois plus intrépide que les courtisans ne sont adroits et souples, il lui parle en faveur des pauvres avec autant de vérité et de courage qu'il eût été, comme il le dit lui-même, au jugement de Dieu. Belle et grande parole! Ah! il n'est donc pas vrai que la piété soit faible; et que le mépris de soi-même ne soit pas compatible avec la vraie grandeur. Mais que sont les affaires des pauvres, quand il s'agit des affaires d'Etat? Qu'importe que l'orphelin gémissé dans l'abandon, et que la veuve périclite sans secours, pourvu que le politique triomphe, que l'intrigant aille à son but, et que l'ambitieux conserve son crédit et son poste? Vincent a donc parlé en vain, et les pauvres n'ont plus que lui pour sauveur et pour père. Plus de deux mille sont nourris chaque jour dans sa propre maison; chaque jour, par ses soins, sont assistés quatorze mille infirmes; le blé manque pour les plus riches, il ne manque point pour Vincent; ce qu'il n'a point, il l'emprunte, et ce qu'il ne peut emprunter, il le crée. Là plusieurs villes submergées sont secourues soudain, ici des campagnes abandonnées sont pourvues de pasteurs; là s'élève sous ses auspices un mont-de-piété qui désespère les perfides secours de la cupidité; ici plus de huit cents jeunes personnes sont retirées dans l'asile de la vertu et soustraites au péril de la pauvreté, qui prépare celui du crime.

Merveilleuse toute-puissance de la charité de Vincent! Et maintenant qu'ajouter de plus à sa gloire? Une gloire plus grande encore : celle des croix et des épreuves; celle des calamités dont on l'accable et des persécutions qu'il endure. On l'accuse d'avoir part aux calamités publiques, lui qui a tout fait pour les prévenir, comme il fait tout pour y remédier; de favoriser les subsides nouveaux, lui qui a tant gémi sur les anciens, déjà si pesants pour le pauvre; de partager la lâcheté des courtisans, lui qui, par sa généreuse liberté, vient de s'exposer à la disgrâce de Mazarin; comme, dix ans auparavant, il s'était exposé à la disgrâce de Richelieu. A ces folles imputations se joignent les outrages; et aux outrages les attentats. Deux fois sa maison est horriblement pillée, deux fois sa personne est indignement insultée; à Rennes et à Bordeaux il est obligé de fuir, et celui qui a sauvé la vie à tant de malheureux est exposé plus d'une fois à perdre la sienne. Eh quoi! les hommes valent-ils donc la peine qu'on leur fasse du bien? Et cette horrible ingratitude est-elle donc possible? Mes frères, on la conçoit pour peu qu'on réfléchisse à la perversité humaine. Mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est l'imperturbable douceur de Vincent parmi tant de violences; c'est sa

résolution de s'en venger par de nouveaux bienfaits; c'est le parti qu'il prend d'oublier tous les torts pour soulager toutes les misères, et d'employer, pour obtenir la grâce des coupables, un crédit dont il n'a jamais voulu se servir ni pour lui ni pour les siens. « Mon Dieu, s'écriait un jour Vincent de Paul en voyant le saint évêque de Genève, mon Dieu, si François de Sales est si bon, oh ! qu'il faut donc que vous soyez bien bon vous-même ! » Conséquence admirable ! tirons-la aujourd'hui à la gloire de Vincent. Non, grand Dieu, non, ce n'est point dans les livres, ce n'est point même dans la splendeur des cieux qu'il faut apprendre à vous connaître; mais c'est dans le cœur du juste, dans ces âmes prédestinées et miséricordieuses que votre main se plaît à enrichir. Car si l'émanation est si bonne, que doit-ce être de la source ? Et si la faible image est si touchante et si aimable, que faut-il penser de la substance et du principe même ?

Ne croyons pas cependant, chrétiens, qu'il n'y ait en dans Vincent de Paul qu'un zèle sans talent et une bonté sans élévation. Bien loin d'ici ce misérable préjugé, non moins injurieux au génie qu'à la vertu, qui se plairait tristement à confondre avec les vulgaires esprits les cœurs miséricordieux et simples. Combien connaîtrait peu le saint prêtre que nous louons, celui qui pourrait ignorer que ses lumières égalèrent ses bienfaits, et que son génie n'est guère moins surprenant que sa vertu ! Eh ! comment nommerons-nous donc cette admirable facilité à saisir les objets les plus disparates, à se livrer aux occupations les plus opposées, et à passer des unes aux autres sans confusion dans leur multitude, comme sans embarras dans leurs difficultés ? Comment appellerons-nous cette aptitude merveilleuse à s'élever et à descendre tour à tour, suivant les places qu'il occupe et les personnes qu'il entretient, depuis l'homme du peuple qu'il dirige, jusqu'au monarque qu'il assiste dans ses derniers moments ; depuis l'enfant de la campagne avec lequel il bégaye, jusqu'au maître en Israël avec lequel il parle le langage des parfaits ; depuis l'âme céleste qu'il conduit dans les régions les plus élevées de la vertu, jusqu'au pécheur invétéré qu'il retire en vainqueur du gouffre infect de ses désordres ! Quelles lumières ne lui faut-il pas pour se montrer constamment supérieur à lui-même, soit qu'il inspire à ses élèves des sentiments dignes de leur nais-

sance (72), soit qu'il dirige la vierge chrétienne dans les humbles sentiers de la vie intérieure, soit qu'il gouverne une paroisse obscure, soit qu'il ait place au conseil des rois, soit qu'il décide dans ses conférences les plus hautes questions du dogme et de la morale ; soit que, chargé auprès de Henri le Grand d'une négociation épineuse, il s'en acquitte avec autant d'habileté que de succès ; soit enfin qu'il dévoile avec sagacité les erreurs de son temps, et qu'il en démasque avec courage les perfides auteurs ! De quel rare talent n'avait-il pas besoin pour attirer à ses discours les premiers hommes de son temps, et faire dire au prince des orateurs français que, *quand le saint prêtre parlait, on croyait entendre Dieu s'exprimer par sa bouche* ! Non, celui qui savait aussi bien traiter les affaires que les consciences ; qui mêlait aussi bien la force à la douceur, l'ardeur à la prudence, la connaissance de la religion à la connaissance du cœur humain ; celui qu'admirait Richelieu, qu'estimait Mazarin, que Conti honorait, que le grand Condé consultait ; celui qui n'a jamais manqué une seule de ses entreprises, qui sut toujours ramener à sa volonté tant de volontés différentes, et ne s'est pas plus trompé sur les conseils qu'il a donnés que sur les moyens qu'il a pris ; cet homme, dis-je, n'a pas pu être un homme ordinaire. Mais que parlons-nous et de talent et de génie ? Mes frères, il eut le talent du zèle et le génie de la miséricorde ; il eut le talent de donner sans cesse et de n'avoir rien, de s'épuiser pour donner encore ; il eut le don, non de faire descendre du ciel la rosée et la pluie, mais de suppléer à la pluie et à la rosée, quand le ciel les refuse. Ne lui cherchons plus d'autre gloire, et qu'en ce jour tout éclat disparaisse devant celui de sa charité. Ne voyons plus que l'homme unique dans les annales de la vertu, dont l'amour pour la pauvreté égala constamment son amour pour les pauvres ; qui, humble à proportion qu'il est utile, ne se doute pas même de ses propres bienfaits ; qui, nourricier de sa nation, se dispute jusqu'à sa propre subsistance, et qui, dans le temps même qu'il fait couler aux quatre coins de l'univers le fleuve de ses aumônes, demande encore à ses enfants s'il est bien vrai qu'il ait le droit de vivre et de manger le pain des pauvres, lui qui ne fait rien pour gagner le sien. L'entendez-vous, nos très-chers frères ? il ne fait rien pour gagner son pain ; paroles simples, mais admirables !

(72) Le plus distingué de ses élèves fut le cardinal de Retz, plus fameux encore par son esprit turbulent que par son esprit brillant et orné. Le grand rôle qu'il joua dans la Fronde, les différents écarts où le poussa sa folle ambition, et enfin son éclatante conversion plusieurs années avant sa mort, son zèle vraiment édifiant pour réparer les scandales d'une jeunesse orageuse et non moins agitée par les événements que par les passions, prouvent que les vertueux sentiments que lui avait inspirés le saint prêtre ne furent point perdus pour lui, pas plus que les prières de sa digne mère, qui disait

souvent au vénérable instituteur qu'elle souhaitait bien plus faire de ceux que Dieu lui avait donnés des saints dans le ciel que des grands seigneurs sur la terre.

Nous croyons devoir encore rappeler ici que ce cardinal, réfugié à Rome, et assez bien traité par le pape Alexandre VII, travailla auprès de ce pontife pour lui faire confirmer l'institut de son ancien maître, dont il ne cessa d'honorer les éminentes vertus ; et en effet, l'année même de son élection, ce pape mit la dernière main à une si importante affaire.

C'est bien ici le lieu de s'écrier avec le grand évêque de Meaux qu'elles effacent les discours les plus magnifiques, et qu'il faudrait ne parler plus que ce langage. Non, grand saint, non grand homme, vous n'avez rien fait pour gagner votre pain, si nous songeons à tout ce qui vous reste encore à faire. C'est votre gloire suprême, c'est votre triomphe immortel, que des travaux qui rempliraient plusieurs vies illustres ne soient encore que l'essai et le prélude de la vôtre.

Nous l'avons vu, chrétiens, travailler jusqu'ici pour le salut et le bonheur de ses contemporains; son âme immense va se porter encore vers les générations futures. Charité de Vincent de Paul et tout ce qu'il a fait pour la perpétuer : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Un des plus grands et des plus nobles privilèges de la divine charité, c'est ce sceau d'immortalité qui la fait surnager à travers les débris du temps et parmi ses tristes vicissitudes. Tandis que toutes les autres vertus semblent tomber avec le corps, et disparaître avec les ombres de la vie, toujours auguste et toujours vivante, la charité se fortifie par la destruction, et triomphe de la mort même; ce qui a fait dire à l'Apôtre que la charité ne meurt point : *Charitas nunquam excidit.* (I Cor., XIII, 8.) Il était réservé à Vincent de Paul de prouver, plus qu'aucun autre saint, la vérité de cet oracle, en nous montrant sa charité toute éclatante de la double immortalité du ciel et de la terre. Des aumônes passagères et des secours qui mourraient avec lui ne suffisent point à son cœur : il veut donner à tout le bien qu'il fait une action durable et féconde, lutter, pour ainsi dire, de force avec le temps, et assurer, autant qu'il est en lui, jusqu'aux derniers âges, le bonheur de ses concitoyens. Nous l'allons voir embrasser, dans son active prévoyance, la postérité la plus reculée, et, s'emparant de l'avenir, perpétuer l'apostolat de sa charité, le ministère de sa charité, les monuments de sa charité, l'influence de sa charité.

Je dis d'abord perpétuer l'apostolat de sa charité. Ici, chrétiens, chacun de vous nomme déjà les prêtres de la Mission. Assez d'autres ont établi des compagnies pour la culture des sciences, pour les soins de l'éducation, ou les pieuses méditations de la vie contemplative. Vincent formera le projet d'une tribu sacerdotale qui sera toute pour l'instruction des simples et l'apostolat des campagnes, qui, dévouée par état aux humbles fonctions de la maison de Dieu, s'interdira dans les grandes cités l'exercice du ministère, et qui, faisant du salut des pauvres son principal objet, regardera tout le reste comme accessoire. Grâce donc à Vincent de Paul, il existe encore dans l'Eglise un corps où les charges sont préférées aux dignités, la pauvreté aux richesses, les modestes vertus à l'éclat des talents, et l'utilité à la gloire; un corps où les travaux ne sau-

raient être plus grands ni les récompenses plus modiques; un corps d'autant plus cher à la religion et à l'Etat, qu'il sert l'une sans prétention et l'autre sans intérêt; un corps enfin qui, sans mépriser la science, ne veut que de celle qui est simple, usuelle, pratique et populaire. Admirable dessein que Dieu seul a pu inspirer! O qu'il y a de grandeur dans cette auguste simplicité! Combien est loin cette divine popularité de l'enflure gigantesque de la sagesse humaine! Combien est donc sublime cette religion sainte, qui fait ainsi de ce qu'il y a de plus faible et de plus obscur sa première sollicitude! Quelle autre religion s'est occupée du pauvre peuple? quelle autre a jamais dit : *Laissez approcher de moi les enfants?* (Luc., XVIII, 16.) *Bienheureux les pauvres d'esprit?* (Matth., V, 3.) Quel sage, quel législateur s'est jamais cru destiné par état à l'instruction de l'homme ignorant et grossier? Le propre de la philosophie c'est de briller, c'est de se distinguer, c'est de se concentrer dans un certain nombre d'esprits qu'elle appelle privilégiés, et de se croire d'autant plus éclairée, qu'elle est plus loin de la portée du vulgaire. Mais qu'est-ce donc que cette science orgueilleuse dont presque tous les hommes sont exclus par leur état ou par leur ignorance? Le propre de la religion est de se dilater et de s'étendre, et de tout embrasser dans ses instructions, ainsi que le soleil embrasse tout dans sa lumière; sa grandeur est d'être commune, et sa sublimité d'être entendue de tout le monde. La vérité, disent les philosophes, n'est pas faite pour le peuple; et voilà donc ce qui nous prouve que leur philosophie n'est pas la vérité.

Mais Vincent de Paul ne croirait encore avoir rien fait, si, après avoir assuré l'instruction des brebis, il ne donnait encore la même consistance et la même durée à celle des pasteurs. Peu content d'avoir formé des retraites particulières où les ministres saints viendraient se recueillir et renouveler chaque année la grâce de leur consécration, il ouvrira encore pour les jeunes lévites des asiles perpétuels où ils seront nourris du lait de la piété, où ils prendront le goût des saintes lettres et où leurs talents seront éprouvés comme leur vocation. Déjà ces écoles sacrées, ordonnées à Trêves, ébauchées en Italie par le grand Borromée, sont en France établies et consolidées par Vincent de Paul. Plus de soixante séminaires s'élèvent par ses soins; une émulation sainte les multiplie dans la suite, et c'est à lui que seront dus principalement ces établissements précieux où s'est perpétué jusqu'à nos jours l'esprit du sacerdoce, où ont germé tant de vertus illustres, d'où sont sorties tant de lumières, et dont le rétablissement peut seul ressusciter l'Eglise gallicane, la consoler de ses revers, et réparer ses pertes, hélas! peut-être irréparables.

Ce fut, chrétiens, pour répandre de plus en plus et pour perpétuer ces heureux herbesaux des ministres fidèles, que Vincent

travailla sans relâche à procurer à l'Eglise de grands et vertueux pontifes. Admis au conseil de la régente, et associé à cet important ministère appelé si improprement le ministère des grâces ecclésiastiques, puisqu'ici rien n'est grâce, et que l'éternelle loi du plus digne doit décider le choix, Vincent ne voulait placer à la tête des diocèses que des hommes dignes de servir de modèles. Bien loin du sanctuaire cette médiocrité présomptueuse qui voudrait envahir le patrimoine des talents ! Plus loin encore cette cupidité intrigante et hardie qui ne rougirait point d'usurper le droit sacré du travail et de la vertu ! C'est dans les hôpitaux, dans les missions, parmi les humbles catéchistes et les ouvriers les plus laborieux, que Vincent va chercher le mérite modeste qui doit monter sur les chaires pontificales. Qu'on ne lui parle pas des prétentions de la naissance et des distinctions de la chair et du sang ; il répond que la royauté du sacerdoce, ainsi que celle de Melchisédech, n'a pas besoin de nom et de généalogie, et que les vrais aïeux du pontife sont ses talents et ses vertus. Que ne puis-je ici vous tracer la liste glorieuse de tous les saints évêques qu'éleva son suffrage ! Vous les verriez presque tous s'illustrer par les dons de la munificence, presque tous acquérir des droits immortels à la reconnaissance des peuples, presque tous créateurs de ces lois synodales qui sont encore l'honneur de notre discipline, et presque tous enrichir leurs églises de ces utiles établissements qui n'ont laissé pour ainsi dire plus rien à faire à leurs successeurs. Ainsi, par les choix de Vincent, l'Eglise gallicane reprit une vigueur nouvelle ; ainsi se forma peu à peu ce célèbre

clergé digne du plus beau siècle de notre monarchie ; ainsi reste à jamais ce grand et mémorable exemple de la toute-puissance du dispensateur des dignités sacrées, qui semble tenir dans ses mains les deux sources premières de résurrection et de ruine ; qui récompense la vertu, et les vertus se multiplient ; qui oublie les talents, et les talents meurent, et qui peut d'autant plus régénérer le sanctuaire, qu'il semble y commander, ainsi que l'Eternel commande à l'univers, par les deux grands ressorts de la crainte et de l'espérance.

Quoi donc ? et comment les mêmes ressorts ne produiraient-ils pas encore les mêmes avantages ? et pourquoi, ranimé par un tel moyen, ce clergé, jadis si renommé, et depuis tombé avec tant de grandeur, ne se relèverait-il pas avec honneur et avec gloire ? Et quel moment plus favorable pour nous livrer à un si doux espoir, que celui de cet heureux accord qui régit si parfaitement entre le chef de l'Eglise et le chef de l'Etat, entre le successeur de saint Pierre et le successeur de saint Louis ? Puisse-t-il donc se resserrer de plus en plus, ce lien sacré si propre à affermir leur mutuel pouvoir et leur prospérité commune ! Puisse cette nouvelle convention entre la couronne et la tiare concilier tous les intérêts, rendre aux autels leur dignité primitive, donner au trône de nouveaux appuis, à la morale de nouveaux défenseurs, à l'ordre public de nouveaux garants, à l'impiété de nouvelles digues, à la France une nouvelle vie, et répandre enfin sur le roi et sur sa race auguste de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions (73).

Après avoir perpétué l'apostolat de sa

(73) Convention du 10 octobre 1822, par laquelle le nombre des évêchés vient d'être fixé à quatre-vingts, à la différence du Concordat de 1817, qui les porte à quatre-vingt-douze. Jusqu'à quel point cette diminution est-elle utile ou défavorable ? Ce serait une question trop longue à résoudre ; mais ce qui n'en est pas une, c'est que le définitif vaut mieux que le provisoire, et le fixe que l'incertain ; c'est que ce dernier accord, tel qu'il est, peut encore donner à l'Eglise de France ce caractère d'indépendance et de stabilité si nécessaire à sa considération et à sa gloire. Honneur donc au monarque qui, secondé par ses dignes ministres, vient de faire cesser cet état d'ajournement et d'incertitude qu'ont cherché à prolonger par tant de subterfuges les ennemis de l'autel et du trône !

Il faut le dire cependant sans crainte comme sans détour, au risque même de déplaire à certains esprits, ce serait en vain qu'on aurait arrêté cette démarcation définitive des évêchés, si on ne prend les moyens les plus efficaces et les plus prompts pour le rétablissement de la discipline et la réforme des abus ; et à la tête de ces moyens on peut placer sans doute la convocation périodique des conciles provinciaux. C'est surtout dans le temps de Vincent de Paul que l'on réclama ces vénérables assemblées. C'est alors que l'on vit paraître la déclaration du 16 août 1646 et la lettre écrite par le roi à M. de Harlai, archevêque de Rouen ; pièces précieuses en ce qu'elles témoignent combien les augustes prédécesseurs de Sa Majesté jugeaient ces assemblées importantes et utiles. Non, ce n'est que par là que l'on pourra faire revivre nos traditions anciennes,

qui chaque jour s'oublient, et les formes épiscopales, qu'on semble dédaigner ; c'est par là seulement qu'on pourra déjouer les perfides machinations de tous ces hommes habilement pervers, qui ne parlent jamais que de liberté pour eux et de chaînes pour l'Eglise, et qui, comme on ne le voit que trop aujourd'hui, voudraient enlever aux évêques le droit sacré de traiter leurs propres affaires, et les rendre étrangers aux choses même les plus inhérentes à leur état et à leur caractère ; c'est par là seulement que l'on pourra arrêter le faux zèle ou confondre l'erreur funeste de ceux qui voudraient créer une nouvelle Eglise, étrangère à ses vraies libertés, à ses privilèges fondamentaux et à ses traditions héréditaires, pour ne plus faire du clergé qu'une espèce de hors-d'œuvre dans l'Etat, un pur objet d'administration civile, et, suivant l'expression très-juste et très-bien appliquée d'un de nos plus habiles publicistes, *un simple article du budget*. Hélas ! les ministres de la religion ne pourront plus s'assembler pour les besoins de l'Etat ; qu'ils puissent du moins s'assembler aujourd'hui pour leurs propres besoins, et ranimer, par leurs statuts réparateurs, le feu sacré qui commence à s'éteindre. Et que deviendrait donc cette belle Eglise de France, jadis l'ornement de la chrétienté, sans ce puissant ressort de régénération qui peut seul la tirer de cet état de léthargie et de langueur où elle vit ? Quel bien, quelle harmonie, quelle unité, et par conséquent quelle vigueur pourrait-elle trouver dans cet isolement et cette triste dislocation de toutes ses parties ? Tout nous dit donc que ces saintes assemblées, au lieu d'être entravées, seront encouragées

charité, Vincent de Paul travaille encore à en perpétuer le ministère. Hélas ! les hommes bienfaisants meurent, et la misère est éternelle. Vincent léguera donc à la postérité une congrégation nouvelle, immortel ornement de l'Eglise catholique ; une association d'héroïnes chrétiennes dont il ne sera pas moins l'inventeur que le fondateur, laquelle donnera aux pauvres des servantes, des amies, des mères tendres, qui ne leur manqueront jamais. On verra donc les Filles de la Charité remplissant à la fois les fonctions de Marie comme celles de Marthe, mêlant heureusement l'activité du zèle au saint recueillement de la vie contemplative, portant au milieu même de la société les vertus paisibles du cloître, et réunissant à la plus grande sévérité pour elles-mêmes la plus tendre sensibilité pour tous les malheureux. O rares et touchantes merveilles de la piété chrétienne ! Pourrons-nous assez admirer cette patience inaltérable et ce courage magnanime pour surmonter tous les dégoûts qui semblent invincibles, et cette héroïque abnégation parmi tous les objets qui révoltent les sens, et la mâle énergie qui les fait triompher d'une compassion même toute humaine ? Quelle force inconnue soutient ce sexe délicat ? quelle main défend ces filles admirables, et repousse loin d'elles les maux qu'elles soulagent ? par quel miracle sauvent-elles leur vie ainsi que leur vertu ? Est-ce une colonne protectrice qui marche devant elles ? est-ce un rayon de la gloire divine qui brille sur leur front ? Les écrits publics ne disent rien de leur courage habituel ; ils n'exaltent point ce sacrifice continu du jour et de la nuit : et que le ciel en soit béni ! il existe donc des âmes sublimes pour lesquelles faire des grands biens n'est qu'un devoir commun et ordinaire dont personne ne parle. Tout pour Dieu, tout pour la vertu ; rien pour l'amour-propre, pour l'intérêt, pour la fortune, peut-être même pour la considération. Filles respectables, ô mes sœurs ! mes vénérables sœurs ! car le sacerdoce vous adopte, vous êtes nos coopératrices et nos collègues ; prêtres augustes de la charité, recevez en ce jour le tribut de reconnaissance que vous doit l'hu-

manité. Il vous est bien permis d'être humbles et modestes, autant qu'utiles et généreuses : nous l'est-il à nous d'être ingrats ? nous l'est-il d'oublier l'immolation perpétuelle de votre liberté, de votre repos, de votre vie même et de ravir ainsi à la piété sa plus touchante instruction, comme à Vincent de Paul sa plus belle couronne (74) ?

par l'autorité elle-même, et que, bien loin de les redouter d'après les suggestions de l'impiété, toujours habile à créer des moyens évasifs et des craintes hypocrites, elle s'empassera de les provoquer, et de fournir ainsi au clergé de France son plus grand moyen de résurrection et de vie, sans lequel il n'atteindrait jamais à sa noble et sublime destination, celle de fortifier les lois en épurant les mœurs, et de sauver l'Etat en sauvant les âmes.

(74) Au seul nom des Filles de la Charité, toutes les idées de vertu et d'héroïsme se réveillent. « Peut-être, dit le patriarche des philosophes lui-même, peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse et souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. » Mais ce que n'a pas dit ce philosophe trop célèbre, c'est que ce sont là les pro-

diges de la piété ; c'est que la religion seule peut enfanter tant de vertus ; c'est que toute l'antiquité païenne n'offre rien de comparable à cette institution sublime ; c'est qu'avant le christianisme on n'avait rien vu d'aussi grand sur la terre ; c'est que les protestants conviennent de cette vérité, et que les Anglais mêmes, si fiers de toutes leurs richesses comme de tous leurs établissements, avouent que ceux-ci leur manquent, et qu'ils les envient aux nations catholiques, qui seules ont le bonheur exclusif de les posséder.

M. Necker fait sans détour le même aveu dans ses *Opinions religieuses*, et y reconnaît que ces belles institutions de serviteurs et servantes des pauvres et des malades n'appartiennent qu'à la religion catholique ; qu'elle en a seule et l'honneur et la gloire, et qu'ainsi demander sa destruction et la conservation de ces héros de la charité, qu'elle seule produit, c'est vouloir l'effet sans la cause, la conséquence sans le principe.

cir. Son cœur n'est point encore satisfait : ce qu'il a entrepris dans la capitale, bientôt il l'exécute aux extrémités de la France. Déjà Louis XIII, frappé des biens immenses opérés par son zèle, l'établit aumônier-général des galères ; dignité nouvelle, grande et magnifique surintendance, digne d'être créée pour Vincent de Paul, comme Vincent de Paul vient de créer une nouvelle miséricorde. Tout fier d'un titre qui ne donne que des peines, et qui ne lui promet que des fatigues sans cesse renaissantes, il part pour les différents ports du royaume. On le voit tour à tour à Bayonne, à Marseille, à Bordeaux, voler sur ces prisons flottantes, et y répandre toutes les instructions réunies à tous les secours, comme il y trouve tous les malheurs réunis avec tous les crimes. Quelle dut être la surprise de ces tristes forçats, lorsque Vincent de Paul leur apparut pour la première fois ; lorsqu'ils virent ce prêtre vénérable ou cet ange du ciel pénétrer dans leurs sombres demeures, toucher la paille humide qui leur sert de lit, soulever le poids de leurs chaînes, aller de rang en rang pour écouter leurs plaintes, et verser dans leurs âmes flétries le baume précieux de la résignation et de la patience ! Pouvoir suprême de la charité de Vincent ! Les plus désespérés se jettent dans ses

bras ; ils l'appellent leur père, ils le proclament leur ami, et ces âmes endurcies, autant par la grandeur de leurs forfaits que par l'excès de leurs tortures, s'ouvrent au repentir et sont accessibles à la vertu. Nous ne dirons donc point ici que Vincent ait porté les chaînes d'un forçat qu'il voulait rendre à sa famille. Pourquoi des faits douteux dans un discours où l'orateur succombe sous le poids des merveilles authentiques, et où pour être éloquent il n'a besoin que d'être vrai ? Il n'est sans doute pas prouvé que pour délivrer un forçat il ait vendu sa propre liberté (75) ; mais ce qui l'est incontestablement c'est que ses soins, son temps, sa vie toute entière ont été consacrés à l'assistance et au soulagement de tous ces malheureux ; c'est qu'il ne se crut quitte envers eux qu'en leur assurant des instructions aussi durables que les secours ; c'est qu'il leur assigna des fonds pour des missions perpétuelles ; c'est que sa charité, vivant toujours dans l'avenir, éleva dans Marseille ainsi que dans la capitale, un édifice hospitalier pour leur soulagement ; c'est qu'enfin une royale dotation, obtenue par ses soins, consolida ces asiles consolateurs, où ses enfants perpétuent encore les prodiges de sa miséricorde (76), et nous présentent chaque jour le plus beau des spectacles, le

(75) Le fait que l'abbé Maury s'est plu tant à faire valoir dans son panégyrique de saint Vincent de Paul, non-seulement est plus qu'in vraisemblable, il est moralement impossible ; et, dans la supposition même que le saint prêtre eût voulu porter à ce point une humanité exagérée, il n'en aurait pas été le maître, tout aumônier général des galères qu'il était. Aussi la congrégation des rits n'en a point fait usage pour sa béatification, et l'orateur aurait bien pu s'en dispenser dans son panégyrique. Nous n'ignorons pas que, dans plusieurs vies de saint Vincent de Paul, ce fait est présenté, sinon comme avéré, du moins comme très-vraisemblable ; mais nous avouons que les raisons sur lesquelles s'appuient ces historiens ne nous ont pas semblé péremptoires ; et, quand même le fait serait vrai, nos réflexions à ce sujet ne nous en paraîtraient pas moins convenables.

C'est à peu près dans ce sens, et par je ne sais quel faux enthousiasme et quelle fausse humanité, que les philosophes avaient répandu la fable de la vache égarée après laquelle courait Fénelon, pour la rendre au paysan désolé de l'avoir perdue : fable puérile, où il y a encore plus de niaiserie que d'absurdité, et qui ne ferait guère plus d'honneur à ceux qui la croiraient qu'aux ridicules philanthropes qui l'ont inventée. Cependant que de gens d'esprit et même bien pensants s'y sont laissés prendre, sans s'être jamais demandé dans quels manuscrits, ni quels monuments authentiques ils ont trouvé une anecdote aussi invraisemblable qu'inconvenante ! Nous trouvons moins ridicule Diogène, sa lanterne à la main, cherchant un homme, que Fénelon cherchant, à travers les champs et les ténèbres, une vache perdue. C'est ce qu'a si bien senti l'illustre auteur de l'*Histoire de Fénelon*, qu'après avoir d'abord adopté ce conte, son excellent esprit le lui a fait retrancher dans la seconde édition de ce bel ouvrage. Nous pourrions en dire autant de la caricature où Fénelon est représenté, en habits pontificaux, pansant sur ses genoux un soldat blessé à Malplaquet, comme s'il

avait voulu prendre la place des chirurgiens de l'armée ; pure invention faite à plaisir, et dans la même intention de ceux qui, après avoir voulu faire des prêtres des *officiers de morale*, voudraient encore en faire des *officiers de santé*.

(76) Cela était vrai, au moins avant la révolution, pour le bagne de Marseille ; mais depuis il n'est plus desservi par les prêtres de la Mission, et nous doutons qu'il y règne aujourd'hui la même humanité et les mêmes moyens pour l'exercice et les secours de la religion. Les réflexions que nous avons déjà faites sur l'administration des Hôtels-Dieu s'appliquent naturellement aux prisons et aux maisons de force. La philanthropie moderne a cru faire un prodige d'humanité, en proposant de leur donner des courroies, au lieu des fers, pour les enchaîner, et nous avouons sans peine que le nouvel expédient n'entra jamais dans l'esprit de notre saint prêtre ; mais ce qui l'occupait beaucoup plus, c'était moins encore d'alléger les chaînes des prisonniers et des forçats que d'alléger le poids de leur conscience, en les rendant meilleurs, et en leur inspirant le courage de changer de vie et de se repentir : voilà la véritable humanité. C'est quelque chose sans doute, pour des prisonniers, que des fers plus ou moins pesants ; mais, avant tout, il faut les empêcher de se corrompre davantage, et de devenir par conséquent plus malheureux, dans ces lieux où la religion serait sans influence, où ses soins seraient méconnus, et ses consolations peut-être dédaignées. Nous connaissons parfaitement une maison de force des plus considérables du royaume, dans laquelle il s'agissait de donner une mission. Le prêtre s'entendait très-bien à cet égard avec l'évêque du diocèse, et tout paraissait arrangé pour une si bonne œuvre, quand tout à coup elle fut arrêtée par une grande difficulté : c'est que cette mission ferait perdre trop de temps aux détenus, et qu'une partie de leur travail étant au profit du directeur de la maison, il faudrait que celui-ci fût indemnisé de cette perte. C'est ainsi qu'aujourd'hui on exploite non-seulement le temps et le travail de

crime soulagé par les mains mêmes de la vertu.

Mais j'entends un grand cri dans Rama : *Fox in Rama audita est*. D'où viennent donc ces voix plaintives et ces tristes accents, « *ploratus et ululatus multus* ? (Matth., II, 18.) » Seraient-ce encore les gémissements d'une Rachel inconsolable d'avoir perdu ses fils ? seraient-ce encore de cruels ravisseurs qui viennent arracher de tendres nourrissons des bras de leurs mères tremblantes ? Hélas ! ce sont les mères elles-mêmes qui sacrifient tristement à un honneur perdu le fruit de leurs entrailles ! Pourrions-nous donc entendre sans frémir dans quel état étaient réduites ces déplorables victimes de la honte et du crime ? Exposés dans les places publiques et vendus à vil prix, confiés à des mains mercenaires qui les prostituent à des usages inhumains, souvent ensevelis tout palpitants encore, toujours incertains de leur sort et abandonnés au hasard, ces enfants périssaient inévitablement de misère et de faim. Comment l'autorité tolérerait-elle de semblables malheurs ou de semblables crimes ? comment l'humanité n'en était-elle pas indignée ? Comment la religion ne les foudroyait-elle pas de tous ses anathèmes ? comment intéressée à recueillir ces milliers d'infortunés, la patrie elle-même les voyait-elle avec indifférence ? Vaines questions, chrétiens, lorsque nous en avons de si admirables à résoudre. Ah ! cherchons plutôt comment à la grandeur de tous ces maux Vincent de Paul sut apporter la grandeur du remède ; comment il se donna pour ces pauvres enfants un cœur plus tendre mille fois que le cœur de leurs mères ; comment, tandis que l'humanité et la nature ne parlaient plus pour eux, il sut leur créer à la fois tant de mains nourricières ; comment enfin il fut assez heureux pour leur ouvrir ce respectable et magnifique asile, dont l'idée seule n'avait pas même été soupçonnée avant lui, dont on ne trouve nulle trace chez aucun peuple, et qui seul suffirait pour immortaliser sa mémoire.

Mais que d'obstacles et de traverses se réunissent à la fois contre une si utile et si importante entreprise ! Que vois-je ici ? La licence des mœurs augmente, et avec elle le nombre de ces enfants abandonnés : de nouveaux malheurs font naître de nouveaux besoins ; les ressources de la charité s'épuisent, l'ardeur première se refroidit. Ces

les malheureux détenus, mais encore leur instruction, leur religion, leur conversion et leurs consolations, et que l'on s'embarrasse fort peu qu'ils mettent ordre à leur conscience, pourvu que la règle soit en règle ; c'est alors que tout va bien, que toute justice est accomplie, et que par conséquent nul n'a droit alors de se plaindre.

(77) Il est bon de citer ici les propres paroles du saint prêtre : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants : vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur

femmes généreuses, dont Vincent était encore plus occupé de modérer que d'exciter le zèle, se repentent enfin d'avoir trop entrepris : pour la première fois ces grandes âmes lui échappent. Vincent lui-même, Vincent, accoutumé à tenter l'impossible, est ébranlé par les difficultés. Que dis-je ? tandis que tout semble désespéré, c'est alors qu'il espère, et l'impossibilité se changera pour lui en moyen. Déjà est convoqué dans le premier temple de la capitale le conseil général de ces héroïnes chrétiennes, et là, tout à coup élevant la voix comme inspiré d'en haut, éloquent sans aspirer à l'être, mêlant heureusement au pathétique d'un mouvement inattendu toute l'autorité d'un ministère saint, il leur propose de prononcer l'arrêt de ces enfants infortunés, d'être *leurs mères ou leurs juges, et de décider à l'instant ou de leur vie ou de leur mort* (77). Frappées d'une pareille alternative, et ne pouvant plus résister à la vertu qui parle en lui, elles ne savent plus lui répondre que par des larmes. C'en est fait, Vincent de Paul a triomphé ; toute son âme a passé dans leur âme : l'œuvre de Dieu est conclue soudain ; tous ces enfants sont recueillis sans distinction et sans réserve, et la fête de leur adoption est solennellement proclamée.

Vincent pourra donc maintenant donner un libre cours à sa tendresse. Que de moyens il va tenter pour les nourrir à peu de frais, pour les partager dans les campagnes, favoriser leur insensible accroissement, et procurer à leurs corps délicats une douce température ! Que de travaux et de soins assidus pour surveiller leur éducation, pour diriger leur âme vers le bien, et leur apprendre à cultiver tout à la fois et les talents et la vertu ! Que j'aime à contempler Vincent de Paul en cheveux blancs recueillant dans ses bras ces innocentes créatures, les réchauffant contre son sein, se courbant sur eux, à l'exemple d'Elisée, et, comme lui, appliquant ses mains sur leurs mains, ses yeux sur leurs yeux, et, dans ses vives et douces étreintes, leur répétant ces paroles du prophète : *Quand même votre mère vous, aurait abandonnés, moi je ne vous abandonnerai jamais !* (Isa., XLIX, 15.) Grand saint, je réponds à vos sentiments les plus chers, en célébrant vos tendres soins pour ces innocentes victimes, et il me semble qu'à leur nom seul votre cendre insensible se ranime (78), et que je vois encore palpiter ce grand cœur où l'on eût dit que s'était réfugié

mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et au contraire ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez : l'expérience ne permet pas d'en douter. » Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples du style et du talent oratoire de Vincent de Paul, lesquels nous prouveraient encore que ce grand saint savait aussi bien parler que bien agir, et nous ne serions embarrassés que du choix ; mais il faut nous restreindre.

(78) Avant la révolution, le corps de saint Vin-

toute la tendresse maternelle. Que n'avons-nous pu les rassembler dans ce temple! que n'avons-nous pu presser autour de votre autel tous les berceaux de ces nouveaux Moïses! Sans doute que leurs accents plaintifs et leurs grâces naïves eussent ici parlé bien plus éloquentement que nos faibles discours, et que tous ces trophées de la miséricorde, mille fois plus brillants que ceux de la victoire, eussent mis le comble à l'éloge de la charité créatrice qui doit de siècle en siècle rendre à la religion tant d'enfants et tant d'appuis à la patrie: *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (Psalm. VIII, 3.)

Mais un plus grand ouvrage est réservé à sa tendresse. Quel est ce vaste monument dont le nom seul inspire également l'horreur et la pitié, qui tour à tour déchire l'âme et l'attendrit, où le malheur se reproduit sous les aspects les plus touchants, comme le vice sous ses formes les plus hideuses? A ces traits, qui de vous ne reconnaît pas l'hôpital général de cette capitale? Qui sondera les déplorables profondeurs de cet abîme de misère, de dégradation et d'infortune? Ici sont renfermés ces imposteurs oisifs qui surprenaient la compassion publique; là ces hommes, plus malheureux que coupables, qu'a trompés l'infortune ou l'imprévoyance; ici ces jeunes victimes de l'erreur, qu'un moment de faiblesse a précipitées dans l'abîme; là ces monstres de perversité, qui ont perdu, par la longue habitude du crime, jusqu'à la triste consolation du remords; d'un côté ces furieux, privés de la raison, privés même de l'instinct, qui se débattent dans leurs chaînes; de l'autre ces cadavres vivants, tout couverts des plaies de l'opprobre, et montrant à l'œil effrayé jusqu'à quel point la corruption a pu se punir elle-même.... Ah! fuyons tous ces lamentables objets, aussi douloureux à voir que difficiles à décrire, pour contempler Vincent de Paul qui, formant le dessein de rassembler dans un seul lieu toutes les misères humaines, délivrant à la fois l'humanité de ces spectacles affligeants, la société de tous ces fardeaux dangereux, l'Etat de tous ces membres dégradés, élève ainsi un des plus forts remparts de la tranquillité publique. Peut-être son esprit de miséricorde s'y est-il quelquefois affaibli, peut-être la justice s'y montre-t-elle sous des formes trop sévères, peut-être n'y trouve-t-on pas toujours ces soins consolateurs pour adoucir le poids de l'infortune, peut-être enfin oublie-t-on trop souvent ce qu'il recommandait si fort lui-même, de respecter l'humanité dans ceux mêmes qui l'avilissent, et de bien se convaincre que l'on n'a pas toujours le droit de rendre malheureux ceux mêmes qu'on ne peut pas rendre bons. Mais, quels que soient ici les abus dont les âmes sensibles peuvent être attristées, n'en célébrons pas moins le prêtre magnanime qui,

cent de Paul était exposé à découvert sur l'autel de sa chapelle, le jour de sa fête, dans l'église de Saint-Lazare. Il a été heureusement soustrait aux mains sacrilèges des nouveaux barbares, plus avides

aussi sage dans ses moyens qu'intrépide dans les obstacles, parvint à consommer cette entreprise mémorable qu'avaient tentée en vain et Henri IV dans son amour et Médicis dans sa magnificence.

Que ne puis-je, chrétiens, vous montrer tous ces autres établissements dont Vincent a été le fondateur ou le réparateur ou le conservateur! Nous le verrions ici élever, de ces mêmes mains qui ont préparé de si doux berceaux à l'enfance, une retraite assurée pour quarante vieillards, là ouvrir un asile bienfaiteur pour la tendre innocence; ici un refuge de pénitence pour ce sexe coupable qui immole la pudeur à des besoins que le crime augmente, mais ne satisfait pas; partout des temples à l'humanité: à Sainte-Reine, un religieux hospice pour le secours des voyageurs; dans la capitale, les Filles Orphelines, les Filles de la Madeleine, la maison de la Providence, celle de l'Union chrétienne, celle de la Propagation de la Foi, celles des Filles de Sainte-Genève et des Filles de la Croix. A peine ai-je le temps de les nommer, il a eu celui de les édifier, de les doter, de les consolider. Quel est donc cet homme extraordinaire qui entreprend tout ce qu'il veut, qui exécute tout ce qu'il entreprend, qui éternise tout ce qu'il exécute? Que peut offrir de comparable l'histoire des peuples anciens et modernes à ce spectacle d'un citoyen obscur, qui, par l'ascendant de sa seule vertu, fait sortir un monde tout nouveau de ses mains créatrices? Quoi donc? nous avons vu la seule réparation de l'Hôtel-Dieu embarrasser la puissance royale! En vain cette noble entreprise excita le zèle de tous les gens de bien; en vain, pour y réussir, on crut devoir flatter la vanité et encourager l'amour-propre; longtemps il fallut y renoncer par les difficultés sans cesse renaissantes. Quelle idée faut-il donc se former de l'homme prodigieux qui, partageant ses forces, sur tant d'objets aussi dispendieux qu'utiles, les accéléra tous avec une égale facilité, et, reproduisant sa charité sous autant de formes qu'il y a d'espèces de malheureux, porte à leur perfection tous ces asiles tutélaires qui nous étonnent par leur nom et par leur grandeur.

Il faut ici le reconnaître: Vincent de Paul trouva dans son siècle des ressources qui lui eussent manqué dans le nôtre. Parmi tous les scandales, et malgré les malheurs dont il fut si longtemps témoin, s'offraient à lui mille moyens heureux pour seconder son zèle. C'est alors qu'on voyait à la cour de grandes faiblesses, mais de grandes conversions; à l'armée, les plus fameux héros qui s'honoraient d'être Chrétiens; dans la capitale, des orages et des factions, mais des principes et des mœurs encore fortes; sur le trône, Louis XIII, pour qui la justice fut toujours sacrée; Anne d'Autriche, dont le

d'enlever sa châsse, riche et précieuse, que ses vénérables restes, qui représentent actuellement dans la chapelle du chef-lieu des Filles de la Charité.

nom fut celui de la miséricorde; à la tête de l'Etat, Richelieu et Mazarin, dont le génie travaillait pour les siècles; dans la magistrature, Molé, l'appui du faible et l'effroi du méchant; Le Tellier et Lamoignon, dont les lumières égalaient les vertus; Séguier, aimant les lettres et les pauvres; dans le sanctuaire, François de Sales, Bérulle, Sourdis, La Rochefoucauld, Abelly et Godeau, et Vialard, et Solminihac, noms illustres et saints! Et, dans un ordre moins éminent, Eudes, Bourdoise et Condren, et ce pauvre prêtre Bernard, si riche en foi et en bonnes œuvres, et ce François Régis, émule de Xavier, et ce vertueux Ollier, si digne d'être l'ami de Vincent, et toute cette foule de prêtres renommés, âmes grandes et simples, qui n'écrivaient rien pour le bonheur de l'humanité, et qui faisaient tout pour elle. Mais remarquons, à la gloire de Vincent, comment il sut se servir à propos de tous ces grands et vénérables personnages, et comment ceux-ci, à leur tour, l'associèrent à leurs pieux desseins; comment il sut mériter leur estime et gagner leur confiance, encourager leur zèle ou mettre à profit leur crédit; et, fort de tous ces illustres appuis et de tous ces imposants suffrages, commencer, avancer et porter jusqu'au faite l'édifice immortel de sa miséricorde.

Mais pourquoi ne seriez-vous pas aussi nommées dans son éloge, femmes incomparables, qui eûtes tant de part à ses bienfaits comme à sa gloire; d'Aligre, de Herse, Traversai, Lamoignon, Fouquet, et vous, illustre Gondi, le premier instrument de ses vastes desseins; et vous, vertueuse Pollalion, toujours avare pour vous-même, toujours prodigue pour le pauvre; et vous, pieuse Miramion, qui, après avoir tout donné, trouvez encore le moyen de donner davantage; et vous, d'Aiguillon immortelle, qui, à des maux immenses apportâtes toujours des ressources immenses; et vous, duchesse de Mantoue, plus grande encore lorsque vos mains servaient les pauvres, que quand vos mains portaient le sceptre; et vous, magnanime Marillac, âme céleste, qui toujours vous montrâtes au niveau de la sienne; et vous toutes, ses saintes et infatigables coadjutrices, qui, chacune selon vos forces, ou plutôt au-dessus de vos forces, sans cesse fournissiez à l'inépuisable trésor de ses magnifiques aumônes, recevez en ce jour l'effusion de mon cœur et le tribut de nos hommages; partagez tout l'encens que nous brûlons sur son autel, et que désormais votre mémoire vénérée ne soit plus séparée de la sienne, ainsi que vos grands cœurs furent toujours unis dans un même concert de zèle et de vertu.

Maintenant venez ici, nouveaux apôtres de bienfaisance, et tombez aux pieds de Vincent. Rassemblez sous un seul point de vue tous les monuments de son zèle; imaginez tout ce qu'ils ont dû coûter de sacrifices et de privations, et tout ce qu'ils supposent de difficultés et d'obstacles. Supprimez, s'il est possible, ces largesses accumu-

lées et ces fonds pour les missions, et ces fonds pour les séminaires, et ces fonds pour les hôpitaux, et ces fonds pour les prisons. Ajoutez à ces bonnes œuvres publiques, toutes celles que cachait son humilité; ne vous lassez pas de compter, comme Vincent de Paul ne se lassait pas de répandre, et puis faites encore sonner devant vous la trompette, inscrivez vos aumônes dans le registre de la renommée, instruisez l'univers des grands progrès que fait l'humanité, vantez-nous vos fastueuses souscriptions, vos plans économiques, vos secours si bien calculés et les hauts faits de la philanthropie.

Mais non, et gardons-nous de rien mêler de triste ni d'amer dans un discours consacré au triomphe de la charité chrétienne. Venez plutôt contempler cette religion sainte, toute belle de ses vertus, toute éclatante de ses bienfaits. Pourquoi résister à ses charmes? Pourquoi l'attaquer par de vaines subtilités, quand elle vous répond par des bonnes œuvres? Pourquoi vous obstiner à raisonner, quand il ne faudrait que sentir? Lui faut-il d'autre preuve de sa divinité que tout le bien qu'elle fait sur la terre? *Annoncez ce que vous avez vu*, disait autrefois Jésus-Christ aux disciples de Jean; *les infirmes sont guéris, les pauvres sont évangélisés*. Nous vous tenons aujourd'hui le même langage: Voyez tous ces miracles de charité qu'à chaque jour et à chaque moment la religion opère; voyez par quels innombrables canaux elle répand l'esprit de vie dans le corps social; voyez sa touchante morale pénétrer dans les humbles campagnes, et sa douce lumière dans les ténèbres des cachots, et ses soins généreux dans le séjour de l'infortune. Que sert encore de disputer? Que font ici tous vos sophismes? *Les malades sont guéris, les pauvres sont évangélisés*. Ah! un principe si salutaire peut-il n'être pas bon, un principe si bon peut-il n'être pas vrai? *Renuntiate quæ vidistis: leprosi mundantur, pauperes evangelizantur.* (Matth., IV, 5.)

Mais, tandis que nous parcourons l'histoire de tant de merveilles, nous oublions que les années de Vincent s'accumulent, et qu'il touche déjà au dernier terme de sa carrière. Trop courte destinée de ces mortels sublimes! Et comment donc ces héros de l'humanité, qui participent tant à la bonté et à la sainteté de Dieu, ne sont-ils pas exempts de la fragilité, de la caducité de l'homme? Il meurt donc comme le reste des humains, celui dont chaque souffle de vie a été un élan d'amour pour le pauvre? Mais admirons la Providence, qui ne permettra pas qu'en cessant de vivre, il cesse encore d'être utile. Il meurt; mais l'influence de sa charité sera éternelle, *mais ses ossements prophétiseront*, comme ceux de Joseph (Eccli., XLIX, 18), et, du fond même de son tombeau, sortiront ces vives étincelles qui ranimeront dans les cœurs le feu sacré de la miséricorde, qui perpétueront le goût des bonnes œuvres, et donneront une nouvelle impulsion à la charité publique.

Admirable révolution ! L'esprit de Vincent se mêle à tout. Ses établissements donnent naissance à d'autres établissements non moins ouverts à la misère, non moins propices au malheur. Placés dans les maisons royales, ses humbles enfants nous y montrent le contraste heureux de la simplicité rapprochée du spectacle de la magnificence. Formé par les disciples du saint prêtre, bientôt paraît le vénérable fondateur des écoles chrétiennes, où le peuple apprend cette ignorance qui sait tout, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et l'amour du travail. Le goût des réformes salutaires s'étend et se perfectionne, et l'art de secourir les nécessiteux devient de jour en jour et plus actif et plus industrieux. Le siècle magnifique des lettres et des arts est aussi le siècle des grandes et belles œuvres, et Louis le Grand reconnaît qu'il ne sera vraiment digne de ce nom qu'en se rendant cher à l'humanité par ses lois tutélaires, plus glorieuses mille fois que ses conquêtes : de toutes parts les hospices s'élèvent ; de toutes parts se multiplient ces écoles en faveur des pauvres, ces dépôts en faveur de la mendicité, inconnus jusqu'alors. Chaque pasteur établit dans chaque troupeau ces assemblées chrétiennes, formées sur le modèle de celles de Vincent. Les nations étrangères les adoptent à l'envi, et, dans leur honorable jalousie, elles se vantent d'avoir aussi leurs pieuses hospitalières, qui, d'un bout de l'Europe catholique à l'autre, répandent, avec la bonne odeur de leurs vertus, leurs soins secourables. Et, pour que rien ne manque à la gloire de Vincent, on verra celles que son zèle a fondées, visiblement protégées du ciel d'une manière toute particulière, survivre à toutes nos tempêtes, échapper à ce génie de destruction qui, parmi nous, a tout anéanti dans sa fureur impie, surnager à travers les débris de toutes nos institutions antiques, et, héritières de l'esprit de leur illustre père, le transmettre de générations en générations, et nous faire à jamais célébrer son nom et bénir sa mémoire : *Et justitia ejus manet in sæculum sæculi.* (Psal. III, 3.)

— Ainsi donc tout le bien dont les pauvres

(79) Allusion à la statue qui venait de lui être élevée au Louvre, par ordre du gouvernement ou plutôt du directeur des bâtiments, à l'instigation d'une coterie de philosophes, qui, se donnant pour les dispensateurs de la gloire, croient faire beaucoup d'honneur à celui même auquel la religion élevait des autels, que de le placer ainsi à côté de Descartes, de Racine et de La Fontaine. Nous crûmes à propos de relever dans ce discours cette impertinence philosophique, d'autant plus que certains prédicateurs, aussi téméraires que maladroits, avaient eux-mêmes provoqué une apothéose si inconvenante, qu'ils osaient appeler une *canonisation civile*, espèce d'insulte à la canonisation religieuse. Cette statue est actuellement reléguée dans l'hospice appelé de la Maternité, où elle n'est plus qu'un monument obscur et comme non avenu, aussi inutile à la gloire du saint prêtre qu'indifférent à la reconnaissance publique.

Ne serait-ce pas ici le lieu de remarquer qu'il

jouissent aujourd'hui est presque dû à Vincent de Paul, digne éternellement de notre reconnaissance, et par tous les services qu'il a rendus à l'humanité pendant sa vie, et par tous ceux qu'il lui rend encore chaque jour après sa mort. Ainsi la postérité redira qu'un seul prêtre, animé de l'esprit de son état, qui n'est autre chose que l'esprit de Dieu, a plus fait pour le bonheur de sa nation que le plus grand de ses ministres et le plus puissant de ses rois. Ainsi les ennemis du sacerdoce seraient encore les plus coupables des ingrats, quand ils ne seraient pas de tous les raisonnements les plus inconséquents, et c'est bien ici qu'on peut dire que l'impiété n'est pas moins un vice du cœur qu'un travers de l'esprit. Ainsi reste à jamais prouvée cette importante vérité, que, si nous devons à Vincent tant d'immenses bienfaits, Vincent doit à la religion tant de biens opérés par lui. Oui, c'est elle qui agrandit son âme en la sanctifiant, et qui, par le sublime des motifs, lui inspira le sublime des sentiments. Eh ! pensez-vous qu'il eût aimé si ardemment les hommes, s'il n'eût été lui-même embrasé de l'amour divin ? pensez-vous qu'il eût bravé tant de contradictions, et surmonté tant de difficultés et d'obstacles, s'il n'avait eu pour aiguillon qu'un engouement d'humanité aussi facile à s'enflammer que prompt à se décourager et à s'éteindre ? pensez-vous enfin qu'il eût fait tout ce qu'il a fait, s'il n'avait eu pour espérance que le temps, pour aliment que la fumée de la gloire, et pour toute ambition qu'une vaine statue (79) ? Une statue ! Mais quoi ? serait-ce donc à ce chétif honneur que se mesure l'homme juste ? est-ce donc à ce prix misérable qu'on peut payer quatre-vingts ans de sacrifices et de vertus ? Qu'a de commun cette frivole récompense dont l'orgueil peut jouir, et que le vice même peut partager, avec l'humble simplicité, l'héroïque renoncement et la touchante modestie ? Ainsi, qu'on affecte de le placer au rang de ces grands hommes avec lesquels il n'a rien de commun, ni par le genre de ses travaux, ni moins encore par l'élévation de ses vues ; qu'on lui décerne une futile gloire, pour

exister dans une paroisse de Paris une chapelle dédiée à saint Vincent de Paul ? Ben des personnes, amies de la décence et des convenances religieuses, ont paru scandalisées de voir cette statue d'un saint prêtre revêtu simplement d'une soutane et d'un manteau, et portant dans ses bras un enfant trouvé. C'est là tout au plus la statue qu'on pourrait mettre dans un musée, et telle qu'elle était au Louvre, mais nullement dans une église, encore moins sur un autel. Tout cela n'est que trop conforme à l'esprit matériel et au goût profane du siècle, et doit par conséquent être exclus de nos temples. Un prêtre canonisé ne doit paraître sur nos autels qu'avec les ornements sacerdotaux. La statue dont nous parlons est plus digne d'un sage et d'un philanthrope que d'un ministre de la religion révérend par l'Eglise. Nous pensons que cette réflexion aurait toujours son utilité, quand même la statue dont il s'agit resterait ce qu'elle est.

laquelle il n'a point travaillé, et ces honneurs civiques qu'il eût repoussés lui-même (80) ; pour nous, nous le revendiquons au nom sacré de la religion, comme un héros qui n'appartient qu'à elle, qui n'a vécu que pour elle et n'a été formé qu'avec elle et par elle ; et, prosternés, non devant sa statue, mais devant son autel, seul monument qui soit digne de lui, nous le con-

jurons d'élever nos âmes à la hauteur de la sienne ; sur sa tombe sacrée, nous promettons d'aimer les pauvres ; près de sa cendre vénérable, nous viendrons invoquer cette flamme céleste qui brûla dans son cœur, cette charité sainte, qui, découlant, du sein de Dieu, est toujours pure comme son motif, immense comme son objet, et immortelle comme sa récompense.

(80) Parmi les folies révolutionnaires qui doivent surtout frapper l'observateur, il en est peu qui le méritent plus que l'inscription qu'on lisait au bas de la statue du saint prêtre placée au Louvre : *Vincent de Paul, philosophe français du dix-septième siècle* ! En effet, comment imaginer que, dans un temps où les prêtres n'étaient plus représentés que sous le nom odieux de fanatiques par état et par principes, on ait placé au premier rang, dans le calendrier philosophique, un saint canonisé, un prêtre que tous les prêtres regardent comme leur modèle et honorent comme leur patron ? Certainement, si jamais il y a eu fanatique, dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot, c'est saint Vincent de Paul, c'est ce convertisseur qui envoyait dans les deux mondes des colonies d'apôtres ; c'est le missionnaire simple et crédule qui passa toute sa vie à prêcher l'enfer et le paradis, et même le purgatoire ; c'est ce dévot à la sainte Vierge, qui jeûnait en son honneur toutes les veilles de ses fêtes ; c'est ce zélé de tous les droits des papes et des évêques ; c'est ce grand ami des jésuites, dont il admirait tant les succès, et qui avaient pour lui tant de vénération.

Quelle aurait donc été sa surprise ou son horreur, s'il était revenu sur la terre, de se voir au Louvre affublé du manteau philosophique, lui qui avait un si grand respect pour son étoile ? Comment se reconnaîtrait-il sous cet étrange travestissement ? Qu'aurait-il dit d'une pareille mascarade, et que diront aujourd'hui les philosophes pour justifier une inscription dont il eût lui-même rougi comme d'un affront, et qui, dans quelque sens qu'on la prenne, n'est qu'un abus impudent du langage, et une insulte faite à la religion et à l'histoire ? Ils nous répondront sans doute que c'est pour ses travaux philanthropiques, et non pour ses travaux apostoliques, qu'ils l'ont ainsi *philosophisé*, et qu'ils distinguent le fondateur des Enfants trouvés du fondateur des prêtres de la Mission : mais ce n'est là qu'une misérable subtilité. Saint Vincent de Paul n'établit la maison des Enfants trouvés qu'en établissant aussi des vierges chrétiennes pour veiller en même temps au salut de leurs âmes et au bien de leurs corps.

Ce fut donc, de la part du saint prêtre, un acte de religion, avant d'être une œuvre d'humanité, ou plutôt ce ne fut une œuvre si sublime d'humanité que parce qu'elle fut inspirée, soutenue et animée par l'esprit de la religion. Il faut donc, avant tout, ne voir en lui que le prêtre et non le philosophe, puisqu'il est évident qu'il n'a jamais rien fait par principes de philanthropie, mais par principes de charité, et que son ardent amour pour les hommes se confondait toujours avec son tendre amour pour Dieu : d'où il résulte que les philosophes ont ici bien mal entendu leurs intérêts. Ils ont voulu honorer la philosophie aux dépens de la religion, et ils n'ont pas vu qu'un contre-sens aussi grossier, démenti par la vie entière de saint Vincent de Paul, n'était qu'une caricature burlesque, et la plus sanglante satire que la philosophie pût faire d'elle-même. Ils n'ont pas vu non plus le rapprochement que présente naturellement à tout homme sensé cette inscription dérisoire entre le saint prêtre français et le sophiste genevois, entre le héros de la religion, qui fonda les Enfants trouvés, et le héros de la philosophie qui y mit les siens ; ils n'ont pas même soupçonné combien la sublime sensibilité de l'un devait faire ressortir la dure bassesse de l'autre. C'est donc d'eux-mêmes que nous le savons, et ce sont eux qui nous l'apprennent, que le plus saint des prêtres fut le meilleur des citoyens, que le plus grand ennemi de la philosophie fut le plus grand ami de l'humanité, et que le chrétien le plus humble en sa foi et le plus pauvre en beaux discours fut aussi le plus élevé en vertus et le plus riche en bonnes œuvres.

Au reste, nous les prévenons que, s'ils veulent inaugurer dans leurs musées tous les saints prêtres qui ont fondé, en France comme ailleurs, de grands et utiles établissements, ils peuvent les faire agrandir, car ils ne seraient pas assez vastes, à beaucoup près, pour les contenir tous. Nous les prévenons encore que, s'ils viennent chercher leurs héros parmi nos saints, nous n'irons jamais chercher nos saints parmi leurs héros, et que, s'ils placent notre immortel Vincent de Paul sur leurs autels, nous ne mettrons pas même leur Jean-Jacques dans nos garde-meubles.

DISCOURS DIVERS

DISCOURS PREMIER.

POUR LE CONCILE,
(17 juin 1811.)

PRÉFACE.

serait assez difficile de dire quel est le nom qu'il faut donner à ce concile. Est-ce un concile national de France et d'Italie, comme on l'appelait alors ? Est-ce même un concile, puisqu'il ne fut point approuvé du

pape, soit dans sa convocation, soit dans ses résultats ? C'est aux canonistes à discuter ce point, comme c'est à la postérité qu'il appartient de porter son jugement sur une assemblée si nombreuse, laquelle, quelque nom qu'on lui donne et quelque idée que l'on s'en forme, n'en est pas moins un des événements les plus importants de l'histoire de l'Eglise dans ces derniers temps. Les irrégularités qu'offrit la tenue de cette assemblée sont sans doute moins imputables à

ses membres qu'aux circonstances extraordinaires où l'on se trouvait alors. Les évêques purent n'y voir d'abord qu'un moyen d'amélioration et de pacification, dans l'état pénible où était l'Eglise, et nous aimions nous-même à nous flatter de cet espoir, lorsque nous prêchâmes le discours d'ouverture, qui va pour la première fois être livré à l'impression.

Le lendemain de ce discours, Napoléon nous fit signifier, par une lettre ministérielle, l'ordre exprès de ne pas le faire imprimer, et les journaux reçurent aussi de la police défense d'en rendre compte. A l'humeur que notre discours avait causée à l'empereur se joignit le mécontentement que lui avait fait éprouver la cérémonie de l'ouverture du concile. Cette cérémonie avait été aussi pompeuse que touchante; la présence de tant d'évêques, la piété qu'ils montraient, la lecture de la profession de foi de Pie IV, et le serment que firent tous les évêques de se tenir attachés à cette foi, et de rendre au pontife romain une véritable obéissance, tout cela fut imposant, mais tout cela déplut excessivement au pouvoir. Il vit avec peine que le premier acte d'une assemblée, convoquée au fond contre le Saint-Siège, fût une reconnaissance des droits de ce même siège. Deux mesures inattendues annoncèrent son mécontentement. A la première congrégation générale, le 20 juin, on fut tout surpris de voir arriver les deux ministres des cultes de France et d'Italie, qui prirent place à côté du président, et parurent destinés à entraver la liberté des suffrages. Le premier lut un message de l'empereur au concile, véritable manifeste contre le Pape et acte éminemment hostile contre le Saint-Siège. Alors on vit, ou l'on crut voir le projet formé de détruire le Pape par les évêques, les évêques par les chapitres, et les chapitres, ainsi que les autorités inférieures du clergé, par la puissance civile.

Alors les plus confiants sentirent la nécessité de se tenir en garde, tantôt contre les insinuations cauteleuses, tantôt contre les dispositions menaçantes du gouvernement. Nous-même qu'avait pu d'abord entraîner un premier mouvement, et qui avons peut-être à nous reprocher de nous y être livré trop longtemps, nous prîmes dès ce moment la résolution de nous opposer à des vues trop évidentes de destruction et d'envahissement, et nous eûmes occasion de le faire dans la commission chargée de répondre au message. Cette commission décida, par huit voix contre trois (81), que le concile était incompétent pour prononcer, sans le consentement du Pape, sur un nouveau mode d'instituer les évêques. Cet avis de la commission irrita tellement Bonaparte, qu'il prononça, le 10 juillet, la dissolution du concile. De là les trois années de captivité ou d'exil auquel nous fûmes condamné comme un des provoca-

teurs de la décision de la commission, et comme ayant mis la dernière main à l'exposé des motifs sur lesquels elle était fondée.

Ce préambule nous a paru nécessaire pour faire sentir la différence des circonstances, et pour expliquer comment nous avons pu montrer d'abord tant de confiance, et quelques jours après en venir à une opposition déclarée. Ceux qui ont calomnié les intentions des évêques membres de cette assemblée ne se reportent pas assez à une époque fâcheuse, où tantôt on pouvait espérer de calmer Bonaparte par quelques formules et par quelques condescendances, tantôt on luttait contre ses vues, qui d'un jour à l'autre devenaient plus manifestes. Quelques prélats, à la vérité, montrèrent une extrême faiblesse; mais la plupart ne laissèrent pas plus de doutes sur la pureté de leurs intentions que sur celle de leur doctrine.

Il a paru, en 1818, un ouvrage intitulé : *Des quatre concordats*, 3 vol. in-8°, espèce d'histoire ou de roman, comme on voudra l'appeler, où l'on ne sait ce qui domine le plus, de la légèreté, de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Cet ouvrage pourrait induire dans de graves erreurs, si heureusement le nom de l'auteur n'engageait pas à se tenir en garde contre ses assertions. M. de Pradt n'est pas moins excessif dans ses éloges pour le gouvernement impérial, que dans ses plaintes et ses déclamations contre la cour de Rome et contre les évêques. Il a daigné nous honorer aussi de son improbation, de ses reproches et de ses plaisanteries. En parlant du discours prononcé à Notre-Dame pour l'anniversaire du sacre, il s'exprime en ces termes : « Après avoir employé des figures de rhétorique semblables en tout à celles dont il use aujourd'hui, l'évêque de Troyes tomba dans des écarts qui irritèrent beaucoup Napoléon, ainsi qu'une partie de son auditoire, et s'abandonna à des remontrances bien hors de saison (82). » Ce langage prouve que M. de Pradt avait jugé ce discours comme la tourbe des flatteurs. Il n'en est pas moins singulier qu'un évêque trouve mauvais qu'un autre évêque adresse quelques remontrances au pouvoir. Est-ce donc un écart, que de faire entendre la vérité aux chefs des nations, et quelle ressource restera-t-il pour dissiper leurs illusions, si la chaire même est fermée aux avis des orateurs chrétiens?

M. de Pradt revient plusieurs fois dans son ouvrage sur les torts de l'évêque de Troyes : il s'étonne que celui-ci contrariât les vues de Bonaparte, tandis qu'il était attaché à sa chapelle, comme si un aumônier, par cela seul qu'il était aumônier, était obligé de servir les vues d'une politique que sa conscience désapprouvait; comme si le devoir d'un évêque n'était pas, avant tout, de voter en conscience, et de songer aux intérêts de l'Eglise et de la religion. M. de Pradt serait-il persuadé par hasard que la pre-

(81) M. de Boulogne dit dans son manuscrit, *par sept voix contre cinq*; nous croyons que c'est une

erreur.

(82) *Les quatre concordats*, tome II, page 271.

mière règle d'un aumônier fût d'être dévoué à son maître, et qu'il n'y a pas pour lui d'obligations plus étroites ni plus sacrées? Son jugement sévère sur M. de Boulogne ne donnerait-il pas lieu de craindre que sa morale pour lui-même n'eût été quelquefois un peu relâchée?

L'ancien archevêque de Malines prétend que l'évêque de Troyes fut toujours à la tête de l'opposition contre l'empereur. Est-ce un reproche? Est-ce un éloge? Mais l'évêque de Troyes ne peut pas en conscience accepter l'un plus que l'autre. Il ne fut pas toujours à la tête de l'opposition contre l'empereur, puisque, soit dans ses mandements, soit dans ses discours, il lui a donné plus d'une fois des louanges, tantôt sur ses victoires, tantôt sur ce qu'il y avait de louable dans son administration. Il n'a commencé à être de l'opposition que lorsqu'il a cru reconnaître clairement que le gouvernement était hostile à l'Eglise, et alors même il ne s'est point fait chef de parti, il n'a point cherché à soulever les esprits, il a voté conformément à son opinion : il savait assez sans doute quels risques il courait en suivant cette ligne de conduite, et si cette prévoyance ne l'a point empêché d'émettre son avis en conscience, cette fermeté, que d'autres n'ont pas eue, n'a rien qui compromette le caractère d'un honnête homme ni celui d'un évêque. Nous croyons du moins qu'on en jugera généralement ainsi, et qu'entre deux évêques, dont l'un encourut par son courage la disgrâce impériale, et dont l'autre, docile aux volontés du pouvoir, en servit aveuglément les desseins, on n'hésitera pas à prononcer lequel tint une conduite plus honorable et plus épiscopale.

C'est surtout en parlant du discours du concile que M. de Pradt paraît oublier toute retenue. « Le discours d'ouverture, dit-il, fut prononcé par M. de Boulogne, évêque de Troyes. Ce prélat, dont la plume âcre blesse comme une épée, qui a parcouru beaucoup de chaires plus en rhéteur qu'en orateur, plus en homme du métier qu'en homme de l'art, dont la mémoire impartiale fournit au temps actuel ce qu'il adressait au temps passé, en consant quelques passages neufs à un discours suranné, d'un fruit des deux saisons en fit un qui n'était d'aucun temps (83). » L'impression du discours est le meilleur moyen de répondre à ce verbiage obscur et à cette critique partielle et maladroite. Le lecteur jugera si ce discours n'était pas conforme à l'esprit de la cérémonie, à l'objet de la convocation et à une réunion si imposante. Ne serait-il pas possible que M. de Pradt, qui avait des prétentions à l'éloquence, et qui chercha plus d'une fois les occasions de monter dans les chaires de la capitale, eût été un peu piqué de la préférence donnée à l'évêque de Troyes pour le discours d'ouverture du concile?

Enfin une note des *Quatre concordats* est encore dirigée contre l'évêque de Troyes; c'est au tome III, page 340. M. de Pradt, parlant de l'*Instruction pastorale*, publiée par le prélat en 1816, et de la critique qu'en fit M^{me} de Staël, se moque beaucoup de l'évêque, et de ses déclamations, et des Champenois... « Voilà donc, dit-il, M. de Boulogne attaché au pilori de l'Europe de la main d'une femme, et il faut avouer qu'il l'a bien mérité. » Effectivement, c'est une chose bien humiliante pour nous, que d'avoir été critiqué par une femme bel-esprit, par une protestante, par une apologiste de la révolution. Si elle nous a mis au pilori, nous avons pu voir de là nos *Instructions pastorales* répandues en Europe et traduites en plusieurs langues. C'est encore de ce pilori que nous avons vu M. de Pradt mis au pilori de l'*Index*, et traduit même au pilori de la police correctionnelle, sur les mêmes bancs où figure la lie de la société. Pilori pour pilori, il vaut mieux y être attaché par la main imprudente d'une femme philosophe que par celle du Pape ou de la justice.

DISCOURS.

Ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum, venit Jesus, et stetit in medio eorum, et dixit eis : Pax vobis. (Joan., XX, 19.)

Jésus vint où ses disciples étaient assemblés, et se plaçant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous.

Tel est le grand souhait qui semble renfermer tous les autres, que le Sauveur du monde adresse à ses disciples assemblés; telle est la parole abrégée qu'il se contente de leur faire entendre, comme s'il n'avait pas de plus grand mystère à leur révéler, de vérité plus utile à leur apprendre, ni de plus bel héritage à leur laisser. C'est qu'en effet Jésus-Christ est l'auteur de la paix, et la paix même. C'est que la paix est le premier des biens, sans lesquels il n'y a pas de bien; c'est qu'elle est le seul bonheur qui convienne, dans notre condition mortelle, aux nations comme aux particuliers, à l'Etat comme à l'Eglise; à l'Etat, qui ne s'établit que par la paix, qui ne s'affermirait et ne dure que par la paix; à l'Eglise, dont les pasteurs sont des anges de paix, destinés à la cimenter sur la terre, comme l'image et l'avant-goût de celle qui règne dans le ciel : *Pax vobis*.

Et voilà aussi, Messieurs, cette parole que j'ai cru pouvoir vous adresser, à l'exemple du prince des pasteurs, en ouvrant cette auguste assemblée, une des plus imposantes et des plus mémorables qui aient jamais illustré les fastes de l'Eglise gallicane : assemblée dont le premier but est la paix, ainsi qu'elle en doit être le plus bel ornement, et qui jamais ne pourra être plus assurée qu'elle est convoquée au nom de l'Esprit Saint, que quand cet esprit pacificateur en animera les délibérations et en dirigera les conseils : *Pax vobis*.

Mais que de sentiments divers s'élèvent à la fois dans mon âme à la vue de ce magnifique concours, et quel spectacle plus propre à réveiller en même temps et la joie et l'étonnement, et la crainte et l'espérance? Si je considère la nature des discussions qui vont s'ouvrir, en fut-il jamais de plus importantes et de plus dignes de fixer les regards de l'univers chrétien? Que d'inconvénients à prévenir! que de dangers à éviter! que d'orages à calmer! que d'obstacles à vaincre! et quand fut-il plus nécessaire d'unir les lumières aux lumières, et les conseils aux conseils?

Si je considère sous quels auspices nous sommes convoqués, je vois un prince qui ne fait rien que de grand, qui n'entreprend rien que d'utile; qui a voulu, et la religion a été rétablie, et les autels se sont relevés, et notre Eglise renouvelée est sortie du milieu de ses ruines; qui veut encore, et à sa voix les pontifes de son empire se rassemblent, pour que d'une main sage ils guérissent les maux et ferment les plaies de la France catholique, ainsi qu'il a, d'une main puissante, détrôné l'anarchie, et rassis sur ses antiques fondements la France monarchique, civile et sociale.

Si je jette les yeux sur cette vénérable Eglise qui a franchi les monts pour s'unir à nos destinées, saintement fière de sa terre natale où ont germé les premiers fruits de la doctrine et de la foi, toute resplendissante des grands noms des Ambroise et des Borromée, quel nouveau sujet de surprise! et quel événement que celui où l'on voit l'Eglise d'Italie et l'Eglise des Gaules se donner mutuellement la main pour épouser, si l'on peut parler ainsi, les mêmes libertés, ne faire plus qu'une même famille et n'avoir plus qu'un même intérêt: de sorte qu'on peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus d'Alpes pour l'Eglise, comme on a dit que pour la France il n'y avait plus de Pyrénées; de sorte que désormais unies par les mêmes opinions, comme elles n'ont jamais cessé de l'être par les mêmes dogmes, par le même lien d'unité et la même orthodoxie, elles ne rivaliseront plus que pour le bien commun, et porteront, de concert, à la religion et à la patrie tout ensemble, l'hommage et le tribut de leur zèle et de leurs efforts, de leurs travaux et de leurs lumières.

Si je jette les yeux sur les pontifes qui composent cette assemblée, j'y vois des hommes non moins recommandables par leurs vertus que par leur science, des hommes qui, pour le plus grand nombre, ont passé par le creuset des tribulations, agueris aux orages, vieillis encore plus par les malheurs que par les années, et apportant ici toutes les lumières qui naissent de la maturité et de l'expérience, et toutes les vertus que peuvent inspirer les grandes leçons de l'adversité.

Tout devait donc être en ce siècle hors de l'ordre commun, et les hommes et les choses, et les fastes chrétiens et les fastes politiques, et les annales de la religion et

les annales de la victoire. Ainsi, la Providence, qui se joue dans l'univers, fait servir les événements humains aux choses qui n'ont rien d'humain, et par une chaîne mystérieuse dont Dieu seul tient le premier anneau, elle unit avec les affaires du ciel les affaires de la terre. Ainsi, il est des révolutions pour l'Eglise comme pour l'Etat, avec cette différence que celles des empires les brisent, les déracinent et les enlèvent, dit l'Esprit-Saint, comme d'un coup de vent (III Reg., XIV, 15.), tandis que celles que Dieu permet dans son Eglise ne font que l'affermir, l'épurent sans la changer, la changent sans la dénaturer, et loin de la vieillir, ne servent qu'à renouveler sa jeunesse immortelle.

Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole et que faire ici, faible orateur, au milieu de mes juges et de mes maîtres? Viens-je donner des leçons de morale aux interprètes de la morale, ou des leçons de doctrine aux interprètes de la doctrine, ou bien viens-je dans ce moment de s'élever ou prévenir leurs sentiments et leurs pensées? A Dieu ne plaise, Messeigneurs! c'est à moi à vous suivre et non à vous diriger: vous écoutez, c'est mon devoir; et marcher après vous, c'est ma gloire.

Mais serait-ce donc sortir de l'esprit de cette auguste cérémonie, que de célébrer ici l'heureuse influence de la religion dans l'ordre social? et à la vue de ce noble accord entre le chef de l'Etat et les évêques de l'empire, entre la protection que le prince accorde à l'Eglise et le zèle que met l'Eglise à seconder les généreuses intentions du prince, serait-ce tromper votre attente que de mettre sous vos yeux un rapide aperçu de tout ce que fait la religion pour la stabilité, la gloire et le bonheur des nations et des empires? Tel est le sujet qui nous a paru également utile aux pontifes et aux fidèles, aux princes et aux sujets, aux sages selon Dieu et aux politiques mêmes selon le monde; sujet non moins digne de l'auguste auditoire devant lequel j'ai l'honneur de parler, que de la grande et mémorable circonstance qui nous rassemble.

Pour connaître parfaitement jusqu'à quel point la religion est utile aux Etats, et fait sentir son influence dans l'ordre social, nous n'avons qu'à la suivre dans les maximes qu'elle établit, dans la nature de son culte, dans le ministère de ses pasteurs: dans les maximes qu'elle établit, d'où naît la durée des Etats; dans la nature de son culte, d'où naît la gloire des Etats; dans le ministère de ses pasteurs, d'où naît le bonheur des Etats.

I. Sans se perdre dans ces vaines questions sur l'origine et la formation des sociétés, la religion rappelle tout le système social à un grand et unique centre, Dieu, principe et origine de toutes choses, source sacrée d'où découlent également et les droits de l'autorité et les devoirs de la dépendance. Elle le place à la tête de l'Etat; elle le montre premier législateur, régnant du

haut des cieux sur tout ce qui commande comme sur tout ce qui obéit, gouvernant par des principes immuables ce monde qu'emporte en apparence une éternelle mobilité, faisant rouler tous les arrangements humains, toutes les formes variées des gouvernements, dans le plan éternel de sa sagesse infinie : de sorte que les droits de la société deviennent les droits de Dieu ; les intérêts de la société, les intérêts de Dieu ; les libres conventions de la société, les décrets immuables de Dieu, et qu'on peut lire aussi facilement le miracle de sa providence dans le spectacle de l'ordre social, que le miracle de sa puissance dans le spectacle de l'ordre naturel.

Or, quoi de plus propre à maintenir cet équilibre heureux, d'où résultent la stabilité et la vigueur durable des Etats, que cette belle et grande morale qui, des liens même politiques fait autant de liens sacrés ; qui nous apprend que c'est Dieu même qui commande ; que c'est pour Dieu qu'on obéit, et qui, fixant d'une manière invariable les droits des maîtres comme ceux des sujets, protège également les peuples contre les abus de l'autorité, et l'autorité contre les attentats des peuples ? La force peut contraindre, l'intérêt détermine ; la religion seule, en enseignant aux hommes que *toute puissance vient de Dieu* (Rom., XIII, 1), les a persuadés qu'il ne peut jamais y avoir de raisons contre la soumission, ni de prétextes en faveur de la tyrannie. Elle dit aux rois : Assis sur le trône de Dieu, soyez donc l'image de Dieu ; songez que, comme lui, vous ne voudrez que ce qui est bon, vous ne pourrez que ce qui est juste, et que tourner contre vos peuples la puissance empruntée que vous tenez de lui serait toujours le plus grand des crimes, quand ce ne serait pas le plus grand des malheurs. Elle dit aux sujets : *Que toute dne soit soumise aux puissances* (Ibid.). Vous n'êtes point sans doute les esclaves de l'autorité ; gardez-vous cependant de vous en croire les arbitres : marquée au sceau de la divinité, elle est indépendante et sacrée comme elle. Vous avez pu vous choisir votre maître, vous ne vous l'êtes point donné ; vos suffrages l'indiquent, mais Dieu seul le couronne. Si, dans l'ivresse du pouvoir, les maîtres des nations s'endormaient dans leur gloire, il est un Dieu qui juge au milieu des dieux (Psal. LXXXI, 1), et qui juge les justices mêmes (Psal. LXXIV, 3) ; représentants du Roi par qui règnent les rois, lui seul peut les absoudre, lui seul peut les punir.

Maximes simples et lumineuses, que l'Eglise catholique n'a jamais cessé d'enseigner, et qu'elle a constamment opposées aux factieux et aux impies de tous les siècles. Combien elles parlent à l'âme ! Quelle plus forte digue pour enchaîner la licence des peuples, que cette grande majesté d'où

émanent toutes les majestés ? Quel frein plus imposant pour amortir l'ivresse du pouvoir, que ce tribunal redoutable où une justice sans miséricorde cite les potentats (Sap., VI, 7) ? Quel lien plus fort et plus intime, pour unir les princes aux sujets, et les sujets aux princes, que ce contrat sacré, non passé par les hommes, mais écrit de la main de Dieu même, qui, en garantissant aux uns leur grande et unique puissance, celle de faire sans obstacle toute espèce de bien, conserve aux autres toute leur liberté, celle de ne dépendre que des lois et de leur devoir : économie admirable qu'on ne doit qu'à la religion, et dont elle seule nous a donné l'exemple ; ce qui fait dire à un grand homme que le christianisme a tout fait pour les peuples, en les prémunissant, par ce contrat irrévocable dont Dieu seul est l'arbitre, contre les dangers de leur inconstance et les malheurs de leur indocilité ; et tout fait pour les rois, en plaçant leur trône dans le lieu le plus inaccessible et le plus sûr, dans la conscience, où Dieu même a le sien ?

Aussi est-ce depuis l'établissement du christianisme que les peuples ont essuyé moins d'orages, et les empires moins de révolutions. Tandis que, sous le règne du paganisme, la terre ne sortait des horreurs de la rébellion que pour tomber dans la mort de la servitude, sous le règne de l'Evangile, des maîtres plus humains trouveront des sujets plus fidèles, une autorité plus douce produisit nécessairement une soumission plus entière. D'après la grande règle que toute puissance venant de Dieu doit retourner à Dieu, tous les devoirs publics allèrent d'eux-mêmes ; on songea bien moins à disputer sur la forme du gouvernement qu'à bien user de celle qu'on trouva établie. A l'ombre de la religion, on vit les trônes s'affermir, les Etats prendre une vigueur nouvelle, et l'univers se rapprocher enfin de cet état heureux qu'avait annoncé le Prophète, où les peuples seraient soumis à l'empire des princes, et les princes soumis à l'empire de Dieu : *In conveniendo populos in unum, et reges, ut serviant Domino*. (Psal. CI, 23.)

Ainsi la religion est essentiellement conservatrice des empires, comme l'impiété amène essentiellement leur destruction ; et de même que l'une consolide et affermit le pouvoir qu'elle garantit, l'autre affaiblit et ruine le pouvoir qu'elle juge et qu'elle discute : d'où il résulte que la religion est le premier besoin des Etats, puisqu'elle contribue le plus à leur tranquillité et à leur durée, et que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un empire, c'est de durer.

Et voilà pourquoi il importe de le remarquer à une époque mémorable, où l'héritier de la plus belle des couronnes vient d'être fait enfant de la religion la plus pure, et a reçu l'onction sacrée du chrétien (84) : voilà

(84) Le baptême du fils de Bonaparte avait eu lieu le jour de la Trinité, 9 juin précédent. (Note de l'éditeur.)

pourquoi les races royales qui ont duré le plus longtemps sont les dynasties catholiques. C'est un fait attesté par l'histoire, et surtout par nos annales, où l'on voit les maisons régnantes appuyées sur l'autel, traverser majestueusement les siècles, non moins fortes de notre amour que de nos serments. Voilà pourquoi, lorsqu'on a voulu ébranler l'Etat on a toujours commencé par ébranler la religion, et ils sont tombés tous deux d'une chute commune. Voilà pourquoi, lorsque des mains réparatrices ont voulu relever le trône, elles ont relevé les autels, comme le plus sûr moyen de le consolider : tant ces deux choses marchent invariablement ensemble, Dieu et le roi ; tant le sacerdoce et l'empire sont si intimement unis, que chaque coup qu'on porte à l'autel répond aux fondements de la société. Puisse la maison qui s'élève sur la France comme un nouveau soleil, devenir la maison favorite de Dieu, comme était celle de David ! puisse-t-elle faire passer de génération en génération son nom avec sa gloire, et se perpétuer d'âge en âge, sous l'égide de la religion, toujours heureuse, toujours triomphante, et toujours couronnée par la vertu et par la victoire : *Et in perpetuum coronata triumphat!* (*Sap.*, IV, 2)

II. Après avoir assuré la conservation des Etats par l'esprit qui l'anime et par les maximes qu'elle enseigne, la religion ne travaille pas moins à leur gloire par la nature même de son culte.

Et ici, nos très-chers frères, nous ne vous répéterons pas ce qu'ont dit avant nous, et beaucoup plus éloquemment que nous, tant d'illustres apologistes du culte catholique, de ce culte qui a partout répandu les vertus avec les lumières, qui a partout adouci et épuré les mœurs, en donnant l'amour le plus pur des hommes pour base à la société, que la philosophie voudrait fonder sur l'intérêt ; de ce culte d'autant plus réprimant pour les crimes publics, qu'il attaque les vices secrets ; de ce culte qui, fortifiant la morale par les dogmes, et dirigeant les dogmes vers la morale, ajoute encore de nouveaux motifs à la conscience du genre humain, et devient le plus fort ressort pour pratiquer cette justice, qui fait, dit l'Esprit-Saint (*Prov.*, XIV, 34), la gloire des nations ; culte véritablement fraternel, qui, réunissant tous les hommes au pied des saints autels, sans distinction de rang et de conditions, pour partager à tous également les mêmes espérances avec les mêmes consolations, multiplie au plus haut degré les moyens d'union parmi les hommes, et qui, par l'égalité religieuse, a seul réalisé l'égalité sociale, ce problème éternel que la politique et les lois n'ont point encore résolu.

Mais, pour me borner dans ce vaste sujet, et me renfermer davantage dans l'esprit de ce discours, je me contenterai de vous prouver ici l'influence particulière qu'a le culte catholique sur la nation française ; culte tellement assorti à ses besoins, à son génie et à son caractère, tellement en harmonie avec

ses qualités heureuses, ou en opposition avec ses défauts naturels, que tout autre serait en contradiction avec elle ; qu'elle ne pourrait le répudier sans se répudier elle-même, sans renoncer aux plus beaux titres de sa grandeur et de sa gloire ; de sorte que bientôt nous cesserions d'être Français, si jamais nous cessions d'être catholiques.

En effet, il faut à un peuple mu par des passions vives et impétueuses, et naturellement plus dominé qu'aucun autre par l'amour des plaisirs, un culte austère et réprimant par la sévérité de sa morale, par la nécessité de ses expiations, par le renoncement qu'il nous prescrit, et par les pratiques mortifiantes qu'il impose.

A un peuple inconstant, amoureux de nouveautés et avide de curieuses recherches, il faut un culte dont le principe dominant est l'autorité, dont le fondement est la foi, dont le premier dogme est de croire, le premier devoir de se soumettre ; un culte qui, par la hauteur inaccessible de ses mystères, met un frein à l'orgueil humain, à cette curiosité sans bornes, à cette impatience de tout savoir, que l'esprit prend pour sa grandeur, et qui n'est que sa maladie.

A un peuple frivole et léger, il faut un culte qui, par la multitude de ses préceptes, lui retrace sans cesse la multitude de ses devoirs, qui lui rappelle à chaque moment la présence de la Divinité, et qui sans cesse le ramène aux principes conservateurs de l'ordre social.

A un peuple sensible et doué d'une vive imagination, il faut un culte noble et animé, qui, par la pompe de ses solennités et la majesté de sa liturgie, offre à l'esprit de grands tableaux, au cœur des sentiments profonds, et aux yeux d'imposants spectacles.

A un peuple ami des arts, il faut un culte qui, faisant entrer toutes leurs productions dans la magnificence de ses temples et dans la décoration de ses autels, les honore et les encourage à la fois, et contribue le plus à leurs progrès et à leur perfection.

A un peuple doué de grands talents, il faut un culte tendre et merveilleux, tout vivant d'espérance et d'amour, inépuisable source de sublimes beautés et de hautes pensées, et qui, glorieusement distingué de tous les autres par cette foule d'écrivains illustres dont il a développé le génie, prouve qu'à lui seul appartient la saine littérature comme la saine doctrine, et qu'il est seul dépositaire des véritables talents, comme il l'est des véritables promesses.

Enfin à un peuple toujours monarchique et essentiellement ami de ses rois, il faut un culte qui les favorise et les consacre particulièrement ; un culte qui s'appelle un *sacerdoce royal* (1 *Petr.*, XI, 9), ayant lui-même un chef suprême, dont la puissance est tempérée par les canons, comme la puissance royale est tempérée par les lois.

Ainsi, à ne prendre même les choses qu'humainement parlant, et indépendamment

ment des autres grands motifs qui nous rendent notre culte si saint et si vénérable, et qui nous le montrent fait pour tout l'univers, propre à tous les Etats et bon pour tous les peuples, la religion dont la France jouit depuis quatorze siècles est le plus grand bienfait qu'une Providence propice ait pu lui accorder, puisqu'elle lui convient plus qu'à aucune autre nation; qu'elle est la plus analogue à ses mœurs, la plus appropriée à ses besoins, la plus conforme à son génie : d'où il résulte que le plus grand malheur qui pût lui arriver serait de perdre cette religion sainte, puisqu'alors elle perdrait ses mœurs anciennes, et avec le respect de ses aïeux, le respect d'elle-même; puisqu'elle dénaturerait par là son caractère national, c'est-à-dire tout ce qui constitue un peuple, tout ce qui fait la stabilité, la sûreté, la force et la grandeur d'une nation.

III. Mais c'est surtout pour le ministère de ses pasteurs, que la religion influe si efficacement sur l'ordre social et sur la prospérité publique.

Ministère de prédication, pour rappeler sans cesse la morale qui s'altère, pour inculquer les devoirs qu'on oublie, pour réveiller la conscience qui s'endort, pour combattre les vices qui se propagent, et s'opposer sans cesse aux désordres qui se débordent comme un torrent. Institution admirable, dont la religion seule nous a donné l'exemple ! Fut-il jamais un plus bel usage de la parole ? Quel ministère remplacera jamais un pareil ministère, et quels livres ou quelles lois pourront jamais y suppléer ? Combien notre âme s'attriste quand nous voyons se préparer la décadence inévitable de cette chaire catholique où se sont fait entendre tant de voix éloquentes, où l'esprit et le zèle se réunissant à l'envi, l'orateur fortifiait l'apôtre, et l'apôtre échauffait l'orateur ; quand nous songeons surtout qu'avec elle vont disparaître le dernier frein de la licence, les dernières leçons que la toute-puissance pouvait encore recevoir, et le dernier asile qui restait à la vérité sur la terre !

Ministère des sacrements, qui consacre nos personnes par des signes augustes, qui nous suit dans les différents âges de la vie, depuis l'enfance qu'il entoure de salutaires préservatifs, jusqu'à l'heure dernière qu'il environne des plus douces consolations ; qui établit un tribunal sévère pour les réparations, les restitutions, les réconciliations ; qui donne au mariage une sanction et une dignité que la loi toute seule ne saurait lui communiquer, et qui, en apposant le sceau le plus inviolable au lien le plus nécessaire, devient par là un des plus sûrs garants de la félicité des époux, du bonheur des enfants, de la paix des familles, et un bienfait national que la nature humaine ne saurait trop reconnaître.

Ministère de charité, pour soutenir tout ce qui est faible, pour consoler tout ce qui affligé, pour assister tout ce qui est pauvre, pour secourir tout ce qui est malade. De là ces associations consacrées au service de

l'humanité, ornements exclusifs de la religion catholique ; de là cette foule de vierges chrétiennes, honneur de la nature et gloire de leur sexe ; de là, parmi tant d'autres, cet immortel Vincent de Paul qui a plus fait pour sa nation que le plus grand de ses monarques, et qui, par un rare concours d'un courage que rien n'abat et d'une charité que rien n'épuise, a su montrer à l'univers tout ce que peut un simple prêtre, quand il est animé de l'amour de son état et de l'esprit de son ministère.

Ministère d'enseignement et de jugement, pour fixer les doutes par les décisions, et les décisions par l'autorité ; pour réunir tous les esprits dans la même foi, et les empêcher de flotter à tout vent de doctrine ; pour prévenir ainsi les schismes et les ruptures religieuses, source trop ordinaire des discordes civiles ; pour arrêter les hérésies turbulentes, et contenir ces novateurs inquiets, vrais fléaux de l'Etat ainsi que de l'Eglise. Par là se raffermît la paix domestique dans la grande communion des saints ; par là s'accomplit cette parole de l'Apôtre : *Soyez tous un même cœur et une même âme* (Act., IV, 32), *ayant tous les mêmes sentiments*, « *idipsum invicem sentientes* (Rom., XII, 16) ; » ou cette autre : *Un seul corps, un seul esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême*. (Ephes., IV, 5.) Or, qui peut douter que cette unité de corps, d'esprit, de Seigneur, de foi et de baptême, ne soit un des plus forts moyens pour unir la société politique sous une même loi, sous un même souverain, dans une même patrie ; que rien ne soit plus propre à nourrir l'unité d'affection et de charité, que l'unité de la même croyance et l'accord de la même foi ; qu'en prévenant les hérésies et les schismes, on ne prévienne en même temps les haines et les inimitiés, et qu'enfin la fraternité catholique ne soit un des plus forts remparts de la fraternité civile et de l'harmonie sociale ?

Voilà donc la véritable gloire de l'Eglise catholique, c'est de voir établi dans son sein ce corps auguste de pasteurs enseignants, dépositaires des oracles sacrés, représentants de l'autorité de Dieu même, et non moins infailibles que l'Esprit-Saint qui les dirige et qui les envoie ; de tenir ainsi le seul fil qui puisse nous conduire dans le dédale et l'abîme sans fond des opinions humaines ; d'avoir éteint par là l'esprit particulier, enfant de l'hérésie et de l'orgueil, père de l'anarchie et de la confusion, avec lequel nul ordre et nul repos ne peuvent exister sur la terre, ainsi que nulle vérité ne peut demeurer fixe et intacte parmi les hommes, et d'avoir ainsi mérité d'être appelée à juste titre *le fondement et la colonne de la vérité* : « *Columna et firmamentum veritatis*. » (I Tim., III, 15.)

Et certes, s'il y a au monde une vraie religion qui soit marquée d'un caractère tout céleste, c'est sans doute celle qui défend ainsi, par un principe non moins simple que sûr, l'ordre général contre les opinions particulières ; celle qui réunit tous les esprits

dans un sentier commun, où, sans crainte de s'égarer, marchent également les grands et les petits, les ignorants et les savants, les faibles et les forts. Combien donc s'abusent étrangement ces novateurs, qui, pleins de leur propre sens, prennent pour juge de leurs disputes le principe même d'où naissent toutes les disputes; qui, préférant marcher au hasard, sans autre guide que leurs propres lumières, n'ont pas craint d'opposer cet esprit versatile autant que téméraire, qui ne sait, dit le Sage, ni d'où il vient ni où il va, à cet inviolable principe de l'enseignement de l'Eglise, où ses enfants puisent sans cesse la règle invariable de leur croyance comme de leurs devoirs; sans songer qu'il n'y a rien de plus raisonnable, ni de plus divin qu'une pareille institution: de plus raisonnable, rien n'étant plus digne de l'homme que de se soumettre à un tribunal infaillible, éminemment conservateur de l'unité et de la paix parmi les hommes, et qui, prévenant toutes les erreurs, abrège toutes les discussions, dispense de toutes les recherches et termine toutes les disputes; ni de plus divin, rien n'étant plus digne de Dieu que d'avoir soustrait sa sainte loi aux interprétations arbitraires, et d'avoir donné aux vérités qu'il lui plaît de nous révéler, cette autorité majestueuse sous laquelle il faut que tout ploie, et ce garant irréfutable sans lequel tout serait confondu, dans le dogme comme dans la morale.

Mais ce n'est pas seulement à ces jugements définitifs, non moins propres à bannir l'anarchie politique que l'anarchie religieuse, et à ces décisions doctrinales qui fixent la morale des peuples et la croyance des nations, que se bornent les assemblées solennelles des premiers pasteurs. Là se cimente encore la discipline ecclésiastique, si propre à cimenter la police civile; là, par la réforme du clergé, se prépare la réforme des mœurs publiques; là l'administration pastorale est dirigée par des lois sages, ou retenue par d'utiles censures; là enfin chaque abus est dénoncé, chaque mal indiqué et chaque remède appliqué. Police admirable, qui fait la force ainsi que la beauté de la milice sainte! Puissions-nous donc les voir revivre ces assemblées synodales trop longtemps suspendues! Puisse celle qui nous occupe en ce moment être l'aurore ou le prélude de toutes celles qui font l'objet de tous nos vœux, qui peuvent seules vivifier l'Eglise gallicane, la retirer du milieu de ses ruines, et devenir l'époque d'une renaissance morale pour le salut des peuples, pour l'honneur du sacerdoce catholique, et la prospérité de cet empire!

Et maintenant, quelle autre religion peut se vanter d'avoir eu de semblables pasteurs et de pareils ministres? Toutes les autres ont eu leurs prêtres et leurs docteurs; aucune n'a eu des ministres dans le sens catholique: ministres, c'est-à-dire, serviteurs, hommes qui ne sont pas à eux, mais aux autres, mais à tous pour les gagner tous;

ministres, c'est-à-dire promoteurs par état de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste; ministres, c'est-à-dire, hommes de Dieu auprès des peuples, et hommes des peuples auprès de Dieu; ministres, c'est-à-dire, serviteurs de Dieu et des hommes, de Dieu pour servir les hommes plus efficacement, et des hommes pour servir Dieu plus dignement. Et c'est ce que saint Paul appelle l'œuvre du ministère pour l'édification du corps de Jésus-Christ: ministère unique sur la terre, qui, pour nous attacher davantage au salut des hommes, nous fait une loi de nous en tenir séparés; séparés des soins temporels, pour mieux distribuer les biens et les grâces célestes; séparés du monde, pour mieux le corriger et le reprendre; séparés de nos familles, pour mieux nous attacher à la grande famille qui nous est confiée, et de laquelle nous répondons vie pour vie, âme pour âme, *in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi*. (Ephes., IV, 12.) Tous sans doute ne remplissent pas ainsi un si haut ministère, et plusieurs, loin d'édifier le corps de Jésus-Christ, le déshonorent trop souvent par leurs scandales, ou l'avalissent par des mœurs vulgaires: mais tous, par leur état, sont obligés de se montrer au-dessus du vulgaire; mais il suffit à la gloire de cette religion sainte de n'avouer pour ses dignes ministres que ceux qui unissent à l'âme la plus tendre le cœur le plus magnanime, et au plus noble désintéressement la charité la plus active; ceux qui ajoutent aux vertus privées de la vie chrétienne les vertus publiques de la vie pastorale; ceux qui se régissent, qui se perfectionnent et se sanctifient d'autant plus, qu'ils cherchent davantage à régler, à perfectionner et à sanctifier les autres, *in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi*.

Chrétiens, que peut offrir toute l'antiquité païenne de comparable à ce ministère sublime, à cette belle magistrature qui commande par la douceur et qui force par les exemples? Qu'étaient ces sages si vantés, tous ces sophistes arrogants, aussi inutiles aux autres qu'à eux-mêmes, qui, étrangers à tous les intérêts du genre humain, ne savaient que le gourmander, et, dans leur fol orgueil, se faisaient un vain spectacle de ses misères, un triste jeu de ses erreurs? Et, quand on pense que ce ministère pastoral est aussi admirable dans sa durée que dans ses moyens, aussi simple dans son action que majestueux dans sa hiérarchie; quand on le voit communiquer d'un bout de l'univers à l'autre par l'unité de son gouvernement, réunir tous les peuples par l'uniformité de sa doctrine, et tenir à tous les siècles du monde par cette succession de pontifes qui sans interruption se transmettent de main en main un héritage magnifique d'enseignements et de bienfaits, de travaux et de lumières, n'est-on pas forcé de reconnaître qu'un ministère aussi fort dans sa constitution que sublime dans son objet serait toujours la plus admirable con-

ception de l'esprit humain, quand il ne serait pas un des plus beaux chefs-d'œuvre de la droite du Tout-Puissant?

Combien ingrats seraient donc les peuples qui pourraient oublier tout ce qu'ils doivent à un ministère en qui réside éminemment le génie du bien; à cette autorité de confiance et d'amour qui peut tout pour l'édification et rien pour la destruction, qui, ne pouvant plus abuser, ne peut plus qu'être utile, et qui, alors même qu'il pouvait abuser, ne cessa jamais d'être utile; qui enfin, sans autres armes que la prière et la patience, ne saurait être redoutable qu'au vice qu'il poursuit, à l'erreur qu'il combat, et à l'impiété qu'il ne cesse de dénoncer comme le fléau des nations et la plus grande calamité qui puisse affliger un empire!

Mais c'est surtout ici de la reconnaissance nationale que je parle: et combien doit-elle augmenter, chrétiens, ainsi que votre attachement et votre révérence pour vos pontifes, lorsque vous saurez qu'aucune autre nation n'est plus riche en évêques illustres, et n'a produit dans tous les temps plus de célèbres personnages, aussi puissants en œuvres qu'en paroles! Quelle histoire imposante, que celle de l'Eglise gallicane! que de souvenirs vénérables! et quel magnifique spectacle présentent nos pères dans la foi, auxquels la France doit non-seulement sa religion, mais sa civilisation! Quels hommes! et que faut-il admirer le plus de leurs vertus ou de leur génie? D'abord martyrs, et scellant de leur propre sang la vérité dont ils étaient les apôtres, vainqueurs ensuite des barbares qui les avaient vaincus, et ramenant par la persuasion des hommes qui ne connaissaient d'autre droit que la force, d'autre raison que les armes; successivement sauveurs de la morale dans des temps de corruption et de licence, sauveurs du dogme dans des temps de ténèbres et d'obscurcissement, sauveurs de la discipline dans les temps de décadence et de relâchement, sauveurs des lettres dans des temps d'ignorance, sauveurs des arts et des monuments du génie dans des temps de ravages et de dévastation; anges de paix au milieu de la guerre, et sans cesse sollicitant la trêve au nom de Dieu, quand ils ne peuvent obtenir la paix au nom des hommes; imperturbables défenseurs des faibles contre les puissants, des opprimés contre les tyrans, et profitant de l'ascendant de leur ministère pour attaquer tout à la fois et les passions belliqueuses et les passions licencieuses. Voilà nos ancêtres, Messieurs, voilà ceux qui ont fondé nos églises et dont nous occupons les sièges; fut-il jamais une plus noble et plus illustre descendance? Que vous dirai-je encore et comment donc les appeler ici, ou les pères de l'Eglise gallicane, ou les pères de la nation française? à qui ont-ils rendu plus de services, ou à la religion dont ils étaient les plus fermes colonnes, ou à l'Etat dont

ils ont jeté les premiers fondements? et qui leur doit plus de respect et de reconnaissance, ou l'Eglise qu'ils ont enrichie de leurs doctes écrits, ou la France qu'ils ont comblée de leurs bienfaits insignes?

Que ne puis-je, Messieurs, parcourir successivement tous les siècles, pour vous montrer nos devanciers honorant à la fois et leurs sièges et leurs noms, et non moins grands par leurs services signalés que par leurs glorieux exemples! Mais, pour nous borner dans ce vaste tableau, quel siècle pour l'Eglise, que ce dix-septième où les grands hommes succèdent aux grands hommes, les évêques illustres aux évêques illustres, les saints prêtres aux saints prêtres, et les héros de la piété aux héros de la foi et de la doctrine! Que d'établissements! que d'institutions! que de fondations! que de congrégations! que d'hospices! que d'écoles pour tous les sexes et pour tous les états s'élèvent à la fois, dirai-je par enchantement? et combien tous ces monuments de piété et de munificence devaient-ils être multipliés, variés et accumulés, puisque au milieu même de leurs débris et de leurs faibles restes, ils étonnent encore par leur nombre et par leur grandeur!

Mais, en célébrant la gloire des évêques français, pourrais-je ne pas nommer cet immortel évêque de Meaux, qui termine si glorieusement cette chaîne majestueuse des Pères de notre Eglise, commencée par le grand Irénée? Célébrons-le donc aujourd'hui au milieu de cette assemblée qui a tant de rapports avec celle dont il fut l'âme, le régulateur et l'oracle. Quel homme, quel évêque, et quel génie! et que n'ai-je, pour le louer, la majesté de son style et la hauteur de ses pensées! pourquoi ma langue n'est-elle pas, comme sa plume, aussi féconde que rapide, aussi impétueuse qu'inépuisable? Salut, gloire immortelle au plus grand homme du grand siècle, dont le nom seul suffit pour illustrer une nation. Un écrivain célèbre a dit: Nommez une vertu qui ne soit pas la sienne (85), et j'ajouterai: Nommez un talent qui ne soit pas le sien. Si je considère l'homme, quelle élévation dans le caractère! Quelle dignité dans la vie! Si je considère l'évêque, que d'immenses travaux! Précepteur des enfants des rois et catéchiste des enfants du pauvre, oracle du clergé et missionnaire des campagnes. Si je considère le génie, en fut-il jamais un plus étendu, plus fécond et plus varié? Historien, tous les siècles lui sont ouverts, et d'un coup d'œil il embrasse à la fois et le passé et le présent; orateur, il parle une langue qu'il a créée, une langue qui n'est qu'à lui, et il prodigue le sublime, comme les autres les idées ordinaires; métaphysicien, il s'élève toujours jusqu'à la sommité des choses, et il n'y a ni hauteur où il n'atteigne, ni abîme où il ne descende; controversiste, tout tombe devant lui, et l'hérésie et l'impiété sont écrasées sans re-

(85) La Bruyère, *Discours de réception à l'Académie*

tour sous la double massue de sa raison et de son éloquence ; commentateur des Pères, il les enrichit en les expliquant ; interprète des livres saints, il dévore ce volume sacré, suivant l'expression du prophète, et il en rompt les sceaux pour y puiser tout à la fois ce qu'ils ont de plus tendre et de plus onctueux, ce qu'ils ont de plus haut et de plus sublime : semblable à l'aigle du Liban dont parle Ezéchiel, lequel vole de cèdre en cèdre pour en extraire le suc le plus exquis et la moelle la plus pure. (*Ezech.*, XVIII, 3).

Voilà notre Bossuet, Messigneurs, et l'Eglise de France, ne comptât-elle que ce grand homme parmi ses évêques, n'aurait presque rien à envier aux autres Eglises ; voilà celui que nous suivrons, que nous méditerons au milieu de nos travaux, convaincus que l'on ne peut s'égarer en suivant un tel maître. Héritiers de sa modération, nous tiendrons, comme lui, un juste milieu entre les flatteurs de la puissance séculière et les exagérateurs de la puissance pontificale ; héritiers de son amour pour la vérité, qu'il appelle *la grâce spéciale de l'épiscopat*, nous la dirons sans crainte comme sans détour, et nous la défendrons au prix de tous les sacrifices. Comme lui, nous proclamerons encore, s'il le faut, ces *articles* célèbres que lui dicta à la fois son amour pour l'Eglise ainsi que pour l'Etat, et qui concilient si bien la majesté du trône impérial avec la majesté du trône apostolique ; comme lui, nous défendrons ces libertés précieuses, établies à la fois pour l'indépendance des souverains, pour l'honneur des évêques et la tranquillité de tous : libertés qui, retenues dans leurs justes bornes, font toute la vigueur de notre discipline, et qui, bien loin de nous faire manquer au respect et à la révérence filiale, ne font que nous rendre plus sujets des canons, de ces canons qui doivent être d'autant plus chers au Saint-Siège, que *le Saint-Siège les a faits siens*, dit Bossuet, *en les confirmant dès leur origine* ; libertés qui ne sont autre chose que le droit d'observer les statuts de nos Pères et les règles anciennes, et en cela conformes d'autant plus à l'Eglise romaine, qu'aucune Eglise n'a plus qu'elle respecté l'antiquité, et n'a gardé plus religieusement la suite des traditions et le dépôt sacré des maximes héréditaires ; libertés enfin que nous défendrons telles que nous les ont transmises nos pères dans la foi, telles qu'elles sont consignées dans les registres publics de notre Eglise et dans les délibérations de ses assemblées.

Mais je reviens au fond de mon discours. Nous avons vu la religion affermir l'ordre social, et concourir à la félicité publique par la force de ses maximes, par la nature de son culte et le ministère de ses pasteurs. De ces vérités démontrées suit une conséquence non moins simple que lumineuse, c'est que le bien public n'est donc jamais plus assuré que par l'union sainte et par l'heureuse concorde entre le sacerdoce et l'empire, en-

tre l'évêque du dehors, c'est-à-dire, le défenseur des autels et le protecteur des canons que fait l'Eglise, et les évêques intérieurs, c'est-à-dire les pasteurs des âmes, et les conducteurs des fidèles dans la carrière des vertus et dans l'enseignement des choses qui sont de Dieu. Union admirable, qui fortifie les deux puissances l'une par l'autre, et sans laquelle, dit le grand homme que nous voudrions toujours citer, rien ne peut demeurer en assurance parmi les hommes, ni l'Etat qui voit alors périr ses véritables fondements, la justice et les mœurs, fruits heureux des vertus et de la doctrine chrétienne ; ni l'Eglise, qui manque alors de secours et d'appui pour opérer le bien commun, et pour remplir efficacement sa glorieuse destinée.

Mais pourquoi cette heureuse harmonie entre ces deux puissances que Dieu a établies pour se soutenir, est-elle si souvent troublée ? pourquoi cette belle union, le plus grand bien que le ciel puisse accorder à la terre, est-elle si souvent rompue ? Tant de paix et de bonheur ne serait-il pas fait pour ce monde caduc et cette vie périssable, ou bien enfin l'Eglise ne serait-elle née que pour les combats, et le ciel n'aurait-il à lui offrir que des épreuves et des traverses dans son pèlerinage sur la terre ? Quels nuages épais se sont donc élevés ? comment s'est obscurci cet horizon si pur, qui nous promettait des jours si serrens et si calmes ? d'où est venue la tempête ? comment s'est rompu ce pacte pacificateur et réparateur qui unissait d'un lien si doux le chef de l'Etat et le chef de l'Eglise ? Mais que fais-je ? viens-je donc attrister vos cœurs par le récit de cette rupture qui afflige les fidèles, et dont les impies triomphent ? viens-je donc vous entretenir de ces grands différends dont le principe part de si haut, et dont la discussion doit être encore environnée de tant de circonspection et de respect ? Mais, si de graves considérations nous imposent la loi de nous taire ici sur la cause du mal et sur la source des dissensions, nous pouvons parler de leurs tristes effets et de leurs déplorables suites ; nous pouvons gémir sur l'état de notre Eglise et sur le sort de tant de vastes diocèses, qui, déjà désolés par cette effrayante disette de ministres inférieurs, voient encore aggraver leurs maux par la privation de leurs premiers pasteurs. Enfin il nous est permis de chercher quel remède appliquer à de si grands maux, et quel terme donner à de si grandes extrémités. Jusques à quand doit donc durer cet état d'inquiétude et d'anxiété, de vuidité et de souffrance ? L'Eglise gallicane, que l'on peut appeler aujourd'hui la catholicité européenne ; l'Eglise gallicane, agitée par tant de secousses, environnée de tant d'écueils et presque sur le penchant de sa ruine, ne porte-t-elle pas en elle-même le principe de sa conservation ? N'y a-t-il donc pas pour elle, ainsi que pour l'Etat, une nécessité à laquelle il faut que tout cède ? Le salut des fidèles, ainsi que le salut du

peuple, n'est-il pas la première loi? Ne peut-il pas y avoir des craintes tellement fondées, des dangers si imminents, des circonstances si hasardeuses, que l'Eglise de France ne puisse toute seule aviser aux moyens de se sauver elle-même, en sauvant son épiscopat? Mais quelle est cette planche qui s'offre à elle pour échapper au naufrage dont elle est menacée? Jusqu'où peut s'étendre la loi des tempéraments? jusqu'où peut-on s'avancer? où doit-on s'arrêter? quelle application peut-on faire des règles anciennes aux règles actuelles, et de l'histoire du passé aux conjonctures du présent? comment peut-on céder à l'empire des circonstances, sans faire plier les principes? et enfin quelles sont les mesures que suggèrent ici ou la prudence, ou le courage, ou la modération, ou le zèle, pour faire dans ces grandes occurrences ce qui convient le mieux à l'Etat et à l'Eglise, à vos peuples et à vous-mêmes? voilà, Messieurs, les hautes discussions qui sont offertes à vos lumières, et sur lesquelles vous avez à prononcer devant l'Europe qui vous observe, devant l'Eglise qui vous écoute, et la postérité qui vous attend.

Mais quelle que soit l'issue de vos délibérations, quel que soit le parti que la sagesse et l'intérêt de nos Eglises pourront nous suggérer, jamais nous n'abandonnerons ces principes immuables qui nous attachent à l'unité, à cette pierre angulaire, à cette clef de la voûte, sans laquelle tout l'édifice s'écroulerait sur lui-même : jamais nous ne nous détacherons de ce premier anneau, sans lequel tous les autres se dérouleraient et ne laisseraient plus voir que confusion, anarchie et ruine : jamais nous n'oublierons tout ce que nous devons de respect et d'amour à cette Eglise romaine qui nous a engendrés à Jésus-Christ, et qui nous a nourris du lait de la doctrine; à cette chaire auguste que les Pères appellent la citadelle de la vérité, et à ce chef suprême de l'épiscopat, sans lequel tout l'épiscopat se détruirait lui-même et ne ferait plus que languir comme une branche détachée du tronc, ou s'agiter au gré des flots comme un vaisseau sans gouvernail et sans pilote. Oui, quelques vicissitudes qu'éprouve le siège de Pierre, quels que soient l'état et la condition de son auguste successeur, toujours nous tiendrons à lui par les liens du respect et de la révérence filiale. Ce siège pourra être déplacé, il ne pourra pas être détruit; on pourra lui ôter de sa splendeur, on ne pourra pas lui ôter de sa force; partout où ce siège sera, là tous les autres se réuniront; partout où ce siège se transportera, là tous les catholiques le suivront, parce que partout où il se fixera, partout sera la tige de la succession, le centre du gouvernement et le dépôt sacré des traditions apostoliques.

Tels sont nos sentiments invariables, que nous proclamons aujourd'hui à la face de

l'univers, à la face de toutes nos Eglises dont nous portons en ce moment les vœux, et dont nous attestons la foi; à la face des saints autels, et au milieu de cette basilique où nos pères assemblés vinrent plus d'une fois cimenter la paix de l'Eglise, et apaiser, par leur sagesse, des troubles et des différends, hélas! trop ressemblants à ceux qui nous occupent aujourd'hui. Il me semble en ce moment les entendre, il me semble voir leurs ombres vénérables apparaître au milieu de nous, comme pour nous dire de ne rien faire qui ne soit digne d'eux, qui ne soit digne de nous, et de ne jamais dévier de l'antique chemin qu'ont tenu nos ancêtres. O sainte Eglise gallicane! fille aînée des Eglises, après celle de Rome la plus auguste et la plus vénérable; toi qui, tombée avec tant de grandeur, t'es relevée avec tant de gloire; plus digne encore de toi-même aux jours de tes tribulations qu'aux plus beaux siècles de ta splendeur et de ta gloire, jamais, non jamais, tu ne dégénéreras de ta noble origine ni de ta belle renommée, et les siècles futurs te verront telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de l'Eglise universelle (86), et une des plus illustres parties de cette Eglise à laquelle Jésus-Christ a promis les nations pour héritage et pour durée l'immortalité.

Mais que vois-je, et quel doux avenir s'offre donc à mes yeux? Est-ce illusion? est-ce besoin d'espérer qui fait le charme et le soutien de notre faiblesse? Je vois un nouveau siècle de grandeur et de gloire qui s'ouvre devant moi; je vois la paix s'embrasser avec la justice, et la paix dans l'Eglise couronner la paix dans l'Etat; je vois le soleil de l'Evangile, qui unit, féconde et embellit tout, chasser bien loin devant lui ce ténébreux fantôme de l'impiété qui divise, dessèche et enlaidit tout; je vois l'instruction publique, débarrassée de tous les alliages qui pourraient encore altérer sa pureté et rendre ses enseignements incertains, tendre noblement vers son but, vers cette régénération morale, sans laquelle ne se fera jamais la régénération politique; je vois les mœurs nationales reprendre avec les arts une nouvelle vie, et les lettres contracter avec les vertus cette auguste alliance qui n'aurait jamais dû se rompre; l'impiété reculer de honte devant les maux qu'elle a causés, et la philosophie elle-même, éclairée par son expérience, se réconcilier enfin avec la religion, sans laquelle il n'y a pas de vraie philosophie, et faire ainsi l'essai de ce que peut, pour le bonheur du monde, le noble accord de toutes les lumières que le génie peut répandre, et de toutes les vertus qu'inspire la religion.

Mais, en attendant que les temps s'accomplissent, et que les desseins de Dieu se développent, pontifes du Très-Haut, nous les hâterons par l'ascendant de notre ministère. Armés du glaive de la parole, et nous aussi nous aurons nos conquêtes, en obtenant par

(86) Bossuet, sermon sur l'Unité de l'Eglise, 11^e partie.

la persuasion ce que les rois les plus puissants ne sauraient commander par la force. Nos saints et vénérables prédécesseurs ont civilisé la nation des Francs, nous mettrons tout notre bonheur à travailler au sien; ils ont consolidé l'ancienne monarchie, nous défendrons la monarchie nouvelle; ils ont fondé la plupart de nos hôpitaux, nous les secourrons de tout notre pouvoir; et, s'il le faut, nous les servirons; ils ont fondé la plupart de nos écoles, nous mettrons tous nos soins à ranimer le goût des saintes lettres et des études cléricales; enfin ils ont su être riches en faisant de grands biens, nous saurons être pauvres en excitant d'autant plus la charité publique, que nous avons moins de moyens d'être charitables; et c'est ainsi qu'honorant notre ministère comme saint Paul, et ne séparant jamais notre amour pour la religion de notre amour pour la patrie, nous obtiendrons cette considération que le monde ne peut pas nous donner, puisqu'elle sera toute à nous, et qu'indépendante des richesses et des honneurs, nous ne la devrons qu'à nos services et à nos travaux, à nos vertus et à nos exemples.

Esprit-Saint, au nom de qui nous sommes assemblés, source ineffable de toutes les lumières et de toutes les bénédictions, confirmez par votre grâce ces sentiments que votre grâce a mis en nous. Bénissez l'Eglise gallicane, cette vigne chérie qu'a plantée votre droite; relevez-la de son abatement, ranimez-la dans la foi des promesses, et faites-lui comprendre qu'au milieu de tous ses malheurs le plus grand sans doute ce serait de désespérer.

Bénissez les fidèles confiés à nos soins, en leur donnant un cœur docile aux décisions de leurs pontifes, et en les préservant de cet esprit d'orgueil, de schisme et de révolte, qui pourrait leur persuader qu'au mépris de l'autorité établie par vous-même, les disciples peuvent être plus éclairés que les maîtres, les enfants plus instruits que les pères, et les brebis plus savantes que les pasteurs.

Bénissez notre invincible et glorieux monarque; conservez cette tête précieuse sur laquelle repose non-seulement le bonheur de la France, mais le destin de l'univers; formez en lui une âme aussi grande que sa fortune, en l'ornant de toutes les vertus chrétiennes; donnez-lui de comprendre que, si la force ou le génie fonde les empires, la religion seule les affermit et les conserve, et faites qu'en héritant des droits de Charlemagne, il le surpasse en zèle et en sagesse, comme il le surpasse en gloire et en puissance.

Bénissez son auguste compagne; qu'elle soit une princesse accomplie non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu, et que, tandis que le héros dont elle partage le trône fera fleurir les lois et triompher la justice, elle mette à la cour la piété en crédit, et fasse régner autour d'elle la véritable dignité, celle des mœurs, de la décence et de la vertu.

Bénissez l'auguste enfant que vous avez accordé à nos vœux et à nos prières; couvrez son berceau de vos ailes; imprimez en lui de bonne heure l'amour profond de ses devoirs, l'amour des peuples, vrai génie de la royauté; l'amour de la religion, cette vertu des grands princes, et la crainte de Dieu, seul contre-poids de la toute-puissance, et seul moyen de donner un maître à celui qui n'en reconnaît point, afin qu'étant né l'enfant de l'Eglise il puisse en devenir un jour le soutien et le père.

Bénissez tout le peuple français, en lui inspirant de plus en plus l'amour et le respect pour le culte de nos aïeux, qui l'a rendu le premier peuple de la terre, et en le préservant de cet esprit d'impiété qui donne la mort aux nations, et qui bientôt le ferait retomber dans la barbarie d'où la religion l'a tiré.

Enfin bénissez cette assemblée, dont vous êtes le suprême docteur; soufflez sur elle, comme autrefois vous soufflâtes sur celle de vos apôtres; remplissez-la de votre esprit, de cet esprit de conseil qui mêle heureusement le zèle à la prudence; de cet esprit de liberté et de courage pour annoncer et pour défendre cette vérité sainte contre laquelle tout conspire, et dont vous nous avez constitués les gardiens et les sentinelles. Inspirez-lui tout ce qu'elle doit dire, tout ce qu'elle doit faire; tout ce qu'elle doit dire pour l'instruction de ses enfants, tout ce qu'elle doit faire pour la gloire de l'Eglise, afin que tous, et peuples et pasteurs, et le chef et les membres, et les pères et les enfants, puissent un jour se réunir dans le royaume des élus, dans l'Eglise des premiers nés, où la foi, disparaissant devant la claire vue, et l'espérance devant la possession, ne laisseront plus subsister que la divine charité, immuable dans son objet et éternelle dans sa durée.

DISCOURS II

POUR LA TRANSLATION SOLENNELLE DES RELIQUES DE S. DENIS ET DE SES COMPAGNONS

Faite par ordre du roi,

Prononcé dans l'église de Saint-Denis, le 26 mai 1819.

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo. (Eccli., XLVI, 14.)

Que leur mémoire soit en bénédiction et que leurs os fleurissent de leurs sépulcres.

A la vue de cette sainte et auguste cérémonie, quels sentiments divers s'emparent tour à tour de mon âme! que de grands et touchants souvenirs viennent en foule se réveiller dans mon esprit, et tour à tour ou m'élever ou m'attendrir! Cette majestueuse et vénérable basilique, berceau illustre de la foi de nos ancêtres, dont Geneviève posa les premiers fondements, dont Clovis releva la splendeur, dont Charlemagne célébra la magnifique dédicace, que saint Louis et ses augustes héritiers chargèrent à l'envi des plus riches offrandes, et où nos rois,

après en avoir fait l'objet spécial de leur culte pendant leur vie, venaient encore dormir leur dernier sommeil, et faire ainsi à l'Eternel le double hommage de leur couronne et de leur poussière; monument véritablement historique, et qu'on peut regarder comme une sorte d'abrégé de toutes nos antiquités civiles et chrétiennes : ces tours superbes, au-dessus desquelles semble flotter encore cette sainte bannière si chère à nos aïeux, cette oriflamme de Denis qu'arboraient nos guerriers, comme l'emblème de la joie (87), le bouclier de l'Etat et le signal de la victoire : ces ossements sacrés de nos premiers apôtres d'abord sauvés miraculeusement des mains barbares de leurs tyrans et échappés de nos jours par un nouveau prodige, à des mains plus barbares encore, aux sacrilèges violateurs de nos autels et de nos tombeaux : ces magnifiques dons de la piété et de la munificence royale (88), pour parer l'autel de nos martyrs, du haut duquel ils vont exercer encore une sorte d'apostolat, et dominant sur ces royales catacombes et sur ces grands vassaux de la mort, prêcher éloquentement la vanité des grandeurs et l'immortalité de la vertu : cette imposante réunion des voyants en Israël et des augustes vieillards du sanctuaire (89), descendus aujourd'hui de leurs chaires sacrées pour les abaisser devant celle de Denis, et pour réfléchir ainsi sur sa mémoire tout le lustre et l'éclat que l'épiscopat tient de lui : ce clergé vénérable destiné au maintien de la majesté de son culte, et dont la plus belle décoration est dans les noms de ceux qui le composent, à la tête duquel je vois un pontife illustre (90), l'ornement de la pourpre, l'amour de ses collègues, l'honneur comme l'espoir de ce grand diocèse, tout fier de l'avoir bientôt pour son premier pasteur; un pontife qui, réunissant à une douceur que rien n'altère un courage que rien n'abat, nous apprend chaque jour que la vertu ne vieillit point : que dirai-je encore? ces jeunes Samuels, élevés à l'ombre du sanctuaire, et qui, croissant comme ces palmiers dont parle le Prophète, pour donner des fruits dans leur temps (*Psal.* I, 3), sont venus respirer auprès de ces cendres sacrées l'odeur de la sainteté, l'esprit sacerdotal et la vigueur apostolique (91) : enfin cet immense concours de fidèles de tout âge et de tout état, rivalisant d'empressement et de piété, et disputant à qui leur rendra plus d'hommages et leur offrira plus d'encens!... Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole! Ici tout parle aux yeux, ici tout parle au cœur : et combien donc nous regrettons et le temps qui nous a manqué, et les forces que nous n'avons plus, pour célébrer dignement en ce jour ces héros immortels, non moins dignes d'exciter notre

vénération et notre reconnaissance, que d'intéresser à la fois tous les cœurs chrétiens et tous les cœurs français!

En effet, Messieurs, que ne devons-nous pas, comme chrétiens, à ceux qui, les premiers, nous ont annoncé la bonne nouvelle; qui, les premiers, ont fait reculer devant eux les ténébres de la superstition pour nous appeler, dit l'apôtre, à une admirable lumière (*I Petr.*, II, 9), et qui ont ensuite scellé de leur sang la vérité de leur doctrine et l'authenticité de leur mission; qui, les premiers, ont planté au milieu de nous *cet arbre de vie, dont les feuilles*, dit l'Esprit-Saint, *sont destinées à la guérison des nations* (*Apoc.*, XXII, 2), et qui ont commencé cette belle chaîne et cette liste glorieuse de pontifes plus illustres les uns que les autres, et aussi éclatants de vertus que de lumières!

Comme Français, quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à ces hommes apostoliques, auxquels la France doit non-seulement sa conversion, mais sa civilisation; non-seulement sa foi, mais son existence sociale; non-seulement ses premiers pasteurs, mais ses premiers législateurs, mais ses premiers instituteurs, qui, en fondant parmi nous le christianisme, y ont posé les premiers fondements du trône, et ont préparé, par leurs conseils comme par leurs exemples, le règne paternel de nos rois chrétiens; ce qui fait dire à un historien non suspect (92) que la France est un *royaume bâti par des évêques*, et si bien constitué, qu'il vit encore après quatorze siècles, et qu'il n'a pu chanceler un instant sans ébranler le monde : de sorte qu'on peut dire, en un sens, qu'appuyé sur la religion il repose sur la pierre ferme, et que l'Etat, comme l'Eglise, est établi sur le fondement des apôtres, *super fundamentum apostolorum*, (*Ephes.* II, 20.)

Ainsi, tandis que, par un scandale sans exemple dans l'histoire des nations, la législation fait divorce avec le Dieu de nos pères, que la religion est exilée de notre code, et qu'on est parvenu à rougir jusque de son nom et à craindre jusqu'à son nombre, les restes vénérés de nos premiers apôtres viennent se replacer auprès des cendres de nos rois, et attester par ce rapprochement que l'autel et le trône ne peuvent pas se séparer, qu'ils se soutiennent l'un par l'autre, et que, si jamais ils cessaient d'être unis, tout l'Etat serait en confusion, et finirait par tomber en ruines.

Ainsi, tandis que des plumes impies autant que factieuses versent sur nos saints et intrépides missionnaires les flots envenimés de leurs outrages et de leurs calomnies, tout s'empresse de rendre hommage aux augustes dépouilles des premiers missionnaires de la France, qui l'ont arrachée à la

évêques nommés, assistèrent à cette cérémonie.

(90) M. le cardinal de Périgord, grand-aumônier de France, primicier du chapitre de Saint-Denis, et élu archevêque de Paris.

(91) Le seminaire de Saint-Sulpice.

(92) Gibbon.

(87) *Mont-Joie Saint-Denis* était l'ancien cri de guerre des Français.

(88) Le roi avait fait présent de trois chasses, pour renfermer les reliques des saints martyrs.

(89) Tous les évêques réunis à Paris, dont quatorze archevêques et évêques sacrés, et vingt-cinq

barbarie, comme les nouveaux s'efforcent aujourd'hui de l'enlever à une corruption sans bornes, à une impiété sans exemple, et à une idolâtrie plus déplorable et plus honteuse encore que celle dont nous ont délivrés nos premiers pères dans la foi.

Qu'avons-nous dit, chrétiens, et serait-il donc vrai que nous sommes encore sous l'esclavage des idoles, et que le paganisme revit encore parmi nous? Qui pourrait en douter? et comment ne pas voir que, bien loin d'avoir été détruit, il n'a fait que changer d'esprit et de forme, et que les nouvelles idoles, pour n'être pas l'ouvrage de nos mains ni des images taillées, n'en sont pas moins viles, ni leur culte moins honteux et moins criminel? Comment donc nommerons-nous tous ces grands philosophes qui pullulent au sein de la France, et qui sont pour elle une plaie non moins triste et aussi cruelle que celle des insectes malfaisants dont fut frappée la malheureuse Egypte; ces fiers propagateurs de la lumière, qui nous donnent leurs rêves pour des découvertes, et qui, se croyant plus savants que le genre humain, doutent de tout, même du sens commun; ces superbes esprits, enflés de leur mérite, qui se croient inspirés parce qu'ils s'engouent de tout, même de l'absurde et de l'impossible; ces grands génies qui savent tout, et veulent à peine nous permettre de savoir quelque chose; ces penseurs par excellence, qui, comme ceux dont parle Job, *croient être les seuls hommes* (Job., XII, 2), et seuls avoir reçu le don de penser pour eux, et la mission de penser pour les autres; et que sont-ils donc, que des idolâtres qui *se paissent eux-mêmes*, dit l'apôtre (Jud., XII), qui se défont eux-mêmes, qui n'adorent plus que leurs chimères et leurs propres inventions, et qui, dans leur fol orgueil, appellent Dieu tout ce qu'ils pensent? car quel est celui d'entre eux qui ne dise en son cœur, comme ce roi d'Assyrie : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre* (Soph., II, 15); ou qui ne voulût, comme ce roi de Babylone, élever sa statue sur les débris de toutes les autres? (Dan., III, 1.)

Comment nommerons-nous ces grands réformateurs qui se croient nés pour régenter le monde; ces fastueux précepteurs du genre humain, qui, après nous avoir fait recommencer notre éducation politique, voudraient encore nous faire recommencer notre éducation religieuse? Et que sont-ils donc, que des idolâtres qui ne veulent aucun contre-poids à leur toute-puissance, qui se rendent maîtres du présent comme de l'avenir, qui n'aspirent à rien moins qu'à disposer tout à la fois de nos corps et de nos âmes, et qui hasardent ainsi, sur leur parole aventureuse, notre bonheur dans cette vie et notre salut dans l'autre?

Comment nommerons-nous ces hardis scrutateurs de la divine majesté, qui, ne pouvant saisir un atome, veulent embrasser l'infini, et mesurer leurs pensées d'un jour à la pensée éternelle; qui semblent dire au Créa-

teur ce que le Créateur lui-même disait aux flots de l'Océan : *Vous irez jusque-là* (Job, XXXVIII, 11) : qui ne trouvent rien de prouvé que ce qu'ils expliquent, rien d'avéré que ce qu'ils inventent, rien d'infailible que ce qu'ils décident, rien de vrai que ce qu'ils comprennent? Et que sont-ils que des idolâtres qui se font les arbitres de tout, qui osent citer à leur tribunal celui qui juge les justices, et se placent arrogamment, dit saint Paul, au-dessus même de tout ce qui est Dieu : *Qui extollitur supra omne quod dicitur Deus.* (II Thess., II, 4.)

Comment nommerons-nous ces hommes qui, contrefaisant la voix du destin, et marchant de pair avec la fatalité, se donnent un ascendant aveugle et une volonté de fer, qui regardent comme nécessaire tout ce qu'ils veulent, comme forcé tout ce qu'ils décident, comme irrésistible chaque mouvement qu'ils impriment? Et que sont-ils que des idolâtres, imitateurs bizarres de ce dieu fabuleux de l'antiquité qui avançait toujours et ne reculait jamais, sans songer qu'ils reculent sans cesse, et que depuis longtemps ils ne font que revenir sur eux-mêmes sans pouvoir s'entendre ni se fixer sur rien; qu'ils vont et viennent sans savoir ni d'où ils viennent, ni où ils vont, toujours doutant, toujours discutant, toujours recommençant, aussi flottants et indécis aujourd'hui qu'ils l'étaient hier et qu'ils le seront demain; vérifiant ainsi malgré eux cette parole de l'Esprit-Saint, que les impies ne feront que s'agiter dans un long circuit, et tourner sans cesse dans un même cercle : *Impii in circuitu ambulanti.* (Psal. XI, 9.)

Comment enfin nommerons-nous tous ces enfants du siècle, si éperdument amoureux de ce que fait le siècle, et pour lesquels le siècle est la loi suprême? Et que sont-ils, quelque couleur qu'ils prennent, ou quelque nom qu'ils se donnent, que des idolâtres qui demandent à leurs nouveaux chefs ce que ces Israélites dont parle l'Écriture demandaient à Aaron : *Faites-nous des dieux* qui marchent devant nous, ou plutôt des dieux qui nous plaisent et qui soient suivant nos désirs, *fac nobis deos* (Exod., XXXII, 23) : faites-nous une religion, non telle que nous l'avons reçue, mais telle qu'il nous la faut; non telle qu'elle est, mais telle qu'elle nous convient; une religion qui obéisse au temps, qui soit en harmonie avec le progrès des lumières et la haute civilisation, et qui puisse marcher avec nous; qui ne sera pas dominante, mais que la philosophie dominera, qui nous consultera au lieu d'être consultée, *fac nobis deos*? Que sont donc ces nouveaux apôtres, que d'autres idolâtres, qui leur répondent comme l'ancien serpent : *Ecoutez-nous, et vous serez comme des dieux, ayant la science du bien et du mal*, dont vous fixerez les limites, et dont vous serez les juges suprêmes, « *eritis sicut dii* (Gen., III, 5); » et vous verrez de nouveaux dieux et une nouvelle terre, et vous aurez une religion à vos ordres, qui sera non la parole de Dieu, mais

la parole de l'homme; non sans doute vieille comme le temps, mais toute rajeunie et accommodée à votre humeur et à vos goûts, et réduite à la mesure de chaque tête et à la faculté de chaque esprit; une religion que vous jugerez, et qui ne vous jugera point; que vous expliquerez, et qui ne vous expliquera rien; à laquelle vous apprendrez qu'elle n'est plus ce qu'elle a été, mais ce que vous la faites : de sorte que ce n'est plus à Dieu, mais à vous qu'il appartient d'assigner le culte qui lui convient et l'encens qui lui est agréable, *eritis sicut dii, scientes bonum et malum*? Ils trouvent en effet la religion nouvelle qu'ils demandent, où chacun dogmatise à son gré, en méprisant tous les dogmes; où chacun fait de la raison qui doit obéir, la raison qui doit commander; où chacun élève un autel à sa passion ou à son caractère, et où chacun enfin se donne un dieu suivant son cœur, et une idole suivant sa fantaisie, *eritis sicut dii*.

Et d'abord idole de la gloire, aux yeux de laquelle la valeur est tout et dispense de tout, même de la vertu; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ces héros si enivrés de leurs succès, si fiers de leurs lauriers, et plus forts encore pour vaincre l'ennemi que pour se vaincre eux-mêmes; tous ces ravageurs de provinces que l'on appelle conquérants, et qui sont convaincus que tant de gloire et de triomphes n'ont pu être payés trop cher, ni achetés par trop de sang, de larmes et de désastres.

Idole de la liberté, après laquelle chacun court en aveugle, pourvu qu'il en entende seulement le nom (93); pour laquelle on se passionne d'autant plus qu'on est moins propre à en jouir, qu'on parvient moins à la définir et qu'on en est encore à la comprendre; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ces nouveaux émancipés, tous ces superbes affranchis qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes, parce qu'ils ne connaissent de pouvoir que celui qui vient d'eux, de lois que celles qu'ils font, de souverain que celui qu'ils se donnent, et qui, se croyant opprimés toutes les fois qu'il faut obéir, disent, comme Lucifer, et à leur Dieu et à leur roi, et à leurs pères : *Je ne servirai point, « non serviam. »* (Jerem., II, 20.)

Idole de la liberté des cultes, dont le résultat est de les affaiblir les uns par les autres, et en ne leur montrant qu'un égal mépris, d'inspirer pour tous une froide indifférence; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ceux qui croient que, tous les cultes étant libres, tous les cultes sont bons; que, si tous les cultes sont bons, il n'y en a point de vrai; que, si chacun a la faculté d'en choisir un, chacun, par la même raison, a la liberté de n'en point prendre; que, s'ils sont tous égaux devant la loi, ils sont tous égaux devant Dieu, et qu'ainsi le meilleur système et le plus conséquent, c'est de n'en avoir aucun.

Idole de la tolérance, qui consacre toutes les erreurs comme tous les vices, qui sup-

porte tout pour tout excuser, et qui excuse tout pour tout confondre; piège le plus subtil que l'enfer ait tendu aux âmes simples, lesquelles peuvent n'y voir que le support de l'impie, ce qui est un devoir, quand cette tolérance n'est au fond qu'un encouragement pour l'impiété même, ce qui est un crime; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ces tolérants d'un genre inconnu jusqu'ici, qui invoquent sans cesse la charité, la paix et l'indulgence, tout en se montrant durs et impitoyables pour leurs frères; qui, ne tolérant que ceux qui, les flattent, proscrivent tout ce qui les contrarie, et dont le but avéré est de persécuter la religion par le mépris, puisqu'ils ne peuvent plus le faire par la violence.

Idole de la nature, qui sert à se passer de son auteur; idole aux pieds de laquelle font fumer leur encens tous ces aveugles partisans du hasard, qui, ne voulant point reconnaître d'intelligence supérieure pour régler tout cet univers, adorent ainsi des lois sans législateur, des plans sans architecte et des effets sans cause : hommes d'autant plus insensés que le hasard ne les entend point, et que la nature ne leur tient compte ni de leurs vœux, ni de leur encens, ni de leur admiration, ni de leur tendresse.

Idole de ces hommes tristement célèbres, de ces prétendus beaux esprits que l'on nous donne pour la gloire de la nation, et qui n'en ont été que la honte et le scandale : dieux malfaisants, dont le génie a été plus funeste à la France que l'éruption des volcans et le débordement des fleuves, dont les autels n'ont été dressés que sur des ruines, dont l'apothéose n'a été signalée que par nos désastres, dont les écrits ont précipité notre dégradation, et dont les noms n'iront à l'immortalité que pour le malheur des générations; idolâtrie semblable à celle des païens, qui mettaient au rang de leurs divinités les monstres mêmes qui les dévotaient : de sorte que l'on peut bien dire de ces nouveaux idolâtres ce que le Roi-Prophète disait des nations infidèles, que leurs dieux sont des démons : *Dii gentium demonia*. (Psal. XCV, 9.)

Idole de l'opinion, qui seule règne en souveraine, qui seule est la règle de tout et la raison de tout, et qu'adorent exclusivement tant d'hommes versatiles, aux yeux desquels tout est une opinion, le néant une opinion, le ciel et l'enfer une opinion, et Dieu même une opinion; et dans les choses politiques, la monarchie une opinion, la légitimité une opinion, l'usurpation une opinion, la trahison une opinion, l'existence de l'Etat une opinion, et les fondements mêmes sur lesquels il repose une opinion : de sorte que la vérité n'étant plus qu'un mot vide de sens que chacun interprète à son gré, l'opinion est le seul dogme qui nous reste, la seule religion qu'on admette encore aujourd'hui; et que, par une conséquence aussi folle que déplorable, le des-

tin des générations présentes et futures se voit aujourd'hui confié à ce dieu imaginaire et fantastique qui tourne à tout vent, et qui, né aujourd'hui, n'est pas sûr de vivre demain.

Idole de la nouveauté, devant laquelle se prosternent tous ces fiers contempteurs des siècles, qui calomnient sans cesse le passé pour mieux corrompre le présent, et méprisent tout ce qui a été pour ne rêver que ce qui doit être : esprits inquiets, ardents à essayer de tout, et incapables de rien prévoir; qui n'ont d'attrait et de vénération que pour ce qui n'a jamais existé. Voilà donc l'idole favorite qu'il importe surtout de signaler ici comme la plus funeste et la plus dangereuse de toutes. C'est dans ce jour solennel qu'on ne saurait trop démasquer ce dieu du siècle (II Cor., IV, 4), en présence de ces saintes reliques si propres à nous rappeler les premiers temps de notre histoire, et à nous attester l'antiquité de notre Eglise. C'est surtout devant elles que se fera davantage sentir cette importante vérité, que rien n'est véritablement grand que ce qui porte sur l'autorité du temps et sur la sanction des siècles; que le plus grand aveuglement, ainsi que la plus triste calamité dont Dieu puisse frapper un peuple, c'est ce mépris de l'antiquité, ce divorce insensé du passé avec le présent, et ce goût effréné pour les innovations, qui nous font préférer à l'expérience des siècles nos essais d'un moment et nos rêves d'un jour.

Quoi de plus sacré en effet que cette antiquité vénérable, faible image de celle de Dieu, qui met au rang des plus beaux droits de son essence celui de ne pouvoir subir la loi des changements (*Malach., III, 6*), et qui regarde comme le premier de ses titres celui d'*Ancien des jours* (*Dan., VII, 9*), de ces jours qui vont au delà de l'éternité même? De là vient que rien de ce qui est vrai ne saurait être nouveau, car la vérité ne commence pas; il n'y a que l'erreur qui naisse et dont on puisse assigner l'origine. Soit que nous remontions au principe de la croyance ou au principe de la morale, il faut toujours remonter au commencement, c'est-à-dire au principe qui n'a point de commencement; il faut toujours que nous prenions pour règle ce qui a été cru en tous lieux, toujours, et par tous (94). La religion a commencé avec le monde, l'Eglise catholique a commencé avec Jésus-Christ; et c'est en s'appuyant sur cet immortel fondement, que sa jeunesse, dit Bossuet, se renouvelle comme celle de l'aigle, et que sa nouveauté dure toujours (95): c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé par Tertullien l'*illuminateur des antiquités* (96), comme celui d'où toute antiquité descend, et vers lequel toute antiquité remonte, double héritier des temps comme des nations, source immortelle d'où sans lacune, comme sans

interruption, nous sont transmis de main en main et le trésor incorruptible de la doctrine et le dépôt invariable de notre foi, et où viennent se réunir, dans leur centre, tous les siècles passés, tous les siècles futurs, depuis le jour où la lumière fut appelée jusqu'à celui où la lumière s'éteindra, *illuminator antiquitatum*.

Voilà pourquoi, Messieurs, la nouveauté a toujours été regardée comme la preuve la plus visible du schisme et de l'hérésie, et la condamnation la plus frappante de tous les sectaires passés, présents et futurs. Ils ont beau s'envelopper de voiles hypocrites et d'artificieux sophismes, toujours on les a confondus par cette interpellation foudroyante : « Où étiez-vous hier, et pourquoi donc venez-vous troubler nos limites (97) ? » Et c'est aussi ce que nous disons aux hérétiques de notre siècle : « Vous avez commencé, et on vous assigne le jour et l'époque de votre naissance; mais votre nouveauté vous déceit, votre nom même vous trahit et dépose hautement contre vous : en vain vous vous parez du manteau de la réforme, le point de la scission perce évidemment au travers, et quels que soient tous vos efforts pour le cacher, on l'aperçoit jusque sur votre front, avec le trait sanglant de la rupture (98) et le signe ineffaçable de votre rébellion : Où étiez-vous hier ? »

Et c'est encore ce que nous croyons devoir dire aujourd'hui à tous ces novateurs passionnés, à ces penseurs d'un jour qui osent bafouer la pensée des siècles, et à tous ces sectaires politiques qui, aussi impatients dans leurs desirs que bornés dans leurs vues, s'érigent en réformateurs sans mission, et viennent aujourd'hui troubler le monde et déchirer le sein de l'Etat, comme les sectaires religieux ont désolé l'Eglise et déchiré le sein de cette tendre mère. De la part de qui venez-vous, et pourquoi donc voulez-vous renverser les bornes qu'ont posées nos pères? (*Prov., XXII, 28*) Comment ne voyez-vous pas que, s'ils pouvaient sortir de leurs tombeaux, ils vous accuseraient d'ingratitude et d'impiété, et vous repousseraient comme des apostats de votre nation, des déserteurs de la grande famille? Comment ne voyez-vous pas que c'est l'antiquité qui donne du prix à tout? c'est elle qui répand sur tous les ouvrages du temps je ne sais quelle empreinte auguste et vénérable qui contribue tant à les perpétuer, et que la nouveauté ne donne jamais; de sorte que, par une admirable disposition de la Providence, ce même temps qui détruit tout, établit et consolide tout. Eh quoi! n'est-ce donc pas l'antiquité qui consacre les dynasties régnantes et qui les rend inviolables, comme elle consacre le droit de propriétés particulières? n'est-ce pas elle qui ajoute au respect de la légitimité, laquelle n'est jamais plus sacrée ni plus inattaquable

(94) Vinc. Lirin., *Commonitor.*, cap. 2.

(95) *Sermon pour le Jubilé*, part. II.

(96) *Adversus Marc.*, lib. IV.

(97) Tertull., *De præscr.*, cap. 27.

(98) Bossuet, *Inst. sur les promesses de l'Eglise*, n. 14.

que quand elle se perd dans la nuit des temps? n'est-ce pas elle qui place le gouvernement au-dessus des caprices de la multitude et des vains jeux de la fortune, et qui fait ainsi le désespoir des factieux? Que serait donc sans elle la société, qu'une agrégation éventuelle d'individus gouvernés au hasard, toujours à la merci des événements, et tout aussi peu sûre du présent que de l'avenir? n'est-ce pas la vieillesse des nations qui fait leur véritable majesté, en attestant tout à la fois et la sagesse de leurs institutions, et leur fidélité aux principes conservateurs, et la grandeur de leur caractère moral? Ainsi, le plus beau titre de la nation française n'est-il pas d'être regardée comme la fille aînée des nations, et le plus grand honneur de notre Eglise gallicane n'est-il pas d'être nommée la fille aînée des Eglises, et d'être ainsi, après Rome, la plus auguste et la plus vénérable? Si elle tient tant à ses libertés, c'est qu'elle y voit une preuve de plus de son antiquité, une barrière de plus contre l'innovation, et un titre de plus pour conserver ses anciens droits. Que sont en effet les libertés de cette Eglise, sinon le droit de jouir de ses anciens privilèges, de garder ses anciennes maximes? et la première de ces maximes n'est-elle pas de regarder comme oppressives toutes les lois nouvelles que l'on voudrait imposer sans son concours et sans son consentement?

Et pour tout dire ici, Messieurs, quel charme nous attache tant à la lecture des livres saints? n'est-ce pas ce goût des premiers temps qu'on y respire, et qui ajoute encore à l'empreinte divine de leur inspiration? Qu'est-ce qui nous plaît le plus dans les écrits des saints docteurs? n'est-ce pas leur antiquité, et je ne sais quel baume et quelle odeur suave qui en sort et qui tient à leur antiquité même? Qu'y a-t-il de précieux et de recherché parmi nous? ne sont-ce pas ces antiquités naturelles et ces gothiques productions, objets de tant d'études, et qui occupent tant les veilles des savants? Nous sommes presque idolâtres de leurs moindres débris; nous entreprenons de longs voyages pour en déterrer les plus faibles restes; nous fouillons dans les entrailles de la terre pour en découvrir quelques vestiges. Que de regrets n'éprouvons-nous pas à la vue de ces obélisques brisés, de ces colonnes renversées par le temps! et c'est avec une espèce de culte que nous conservons jusqu'à leur poussière. Les temples les plus imposants, et qui commandent davantage notre respect et notre admiration, ce sont ces antiques et vénérables basiliques, dont nous voyons un beau modèle dans celle que nos aïeux ont consacrée à la mémoire de saint Denis, et qui nous réunit dans sa vaste enceinte: basiliques d'autant plus dignes de la majesté du Très-Haut, qu'elles comptent plus de siècles, et qu'elles ont vu passer plus de générations.

Or pourquoi, Messieurs, ces antiquités matérielles, qui ne parlent guère qu'aux

sens, ou qui n'intéressent que les artistes et les savants, nous seraient-elles plus chères et plus précieuses que ces antiquités sacrées et éminemment sociales, si propres à intéresser tous les cœurs comme tous les esprits? Comment ces objets morts et inanimés auraient-ils tant d'empire sur nous, et nous offriraient-ils tant de charmes, si nous comptions pour rien ces traditions héréditaires qui sont la vie des nations, et tous ces grands et honorables souvenirs qui feront à jamais l'orgueil du nom français et la gloire du nom chrétien?

Et certes, Messieurs, tout en méprisant les siècles passés, nos modernes réformateurs n'appellent-ils pas à leur secours les siècles futurs? n'invoquent-ils pas l'avenir comme une divinité tutélaire? ne disent-ils pas chaque jour qu'il faut tout attendre du temps, que le temps est un grand maître, que c'est le temps qui fait les empires et mêmes les constitutions? Quand ils parlent d'une institution nouvelle, ne sont-ils pas obligés de convenir qu'elle a besoin d'être éprouvée par l'expérience, et de recevoir ainsi de l'antiquité un caractère de fixité et de durée qui seul peut la rendre imposante et vénérable aux yeux des peuples? Quand nous voulons éprouver quelque chose, ne demandons-nous pas depuis combien de temps elle dure, et n'est-ce pas sur le nombre de ses années que nous l'apprécions? Que demandons-nous chaque jour, sinon que le temps mette son sceau à nos nouvelles institutions, et les sanctionne de son autorité? Mais quelle est donc l'inconcevable contradiction d'un siècle qui, divorçant avec le passé, attend de l'avenir la stabilité de son ouvrage, qui ose préférer ainsi l'antiquité future, que rien ne peut lui garantir, à l'antiquité du passé qui portait avec elle sa caution et sa garantie? Et quelle inconséquence de se reposer ainsi sur la sagesse de nos neveux, après avoir bafoué celle de nos pères?

En vain les novateurs nous diraient-ils que le temps détruit tout, et que rien ne peut échapper à sa faux meurtrière. Hélas! qui peut n'être pas convaincu de cette triste vérité, et qui, mieux que la religion, nous apprend que *la figure de ce monde passe* (I Cor., VII, 31), et qu'il n'y a rien de *permanent sous le soleil*? (Eccl., II, 11.) Qui, mieux qu'elle, nous montre dans cette marche cachée, mais toujours continue du temps, l'action même de Dieu, dont il sert la puissance et dont il exécute les volontés suprêmes? Mais plus un empire vieillit, plus c'est une raison de ne pas détruire, plus il est sage de retenir les instructions du passé, et plus il est utile de révéler la vieille autorité des siècles: mais plus le temps renverse et détruit tout, plus il faut nous servir contre lui-même de sa force corrosive, en conservant précieusement ce qu'il a fait pour nous, et en ne voulant pas être plus sages ni plus prudents que lui, plus nous devons plaindre ces insensés, qui, sans règle et sans mesure, cherchent bien plus à

fatiguer le temps qu'à le suivre et à le laisser faire, puisque c'est Dieu qui le conduit, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; et plus nous devons dire anathème à ces tristes auxiliaires de la mort, à ces démolisseurs infatigables, qui précipitent par leur fureur d'innovations la décadence des choses humaines, comme si la mort n'était pas assez puissante, et que le temps ne hâtât pas assez tôt à leur gré sa marche dévorante et sa triste rapidité.

Ainsi, l'esprit d'innovation contre lequel nous nous élevons ici n'est pas moins opposé à la saine morale qu'à la saine politique, et les détracteurs de nos antiquités sociales ne sont pas moins les ennemis de leur patrie que les contempteurs de nos antiquités religieuses ne sont les ennemis de Dieu. En vain nous dirait-on qu'il y a des abus que le temps amène, et par conséquent des réformes que la nécessité demande; qui pourrait en douter? Mais qui donc ne sait pas aussi que réformer ce n'est pas détruire; que le plus grand des abus est celui de vouloir les détruire tous, et que s'il est des changements avoués par la sagesse, il n'en faut pas moins repousser ces philosophes d'un jour, qui, sans cesse armés contre le passé, ne trouvent rien de beau que ce qui est neuf, rien de sûr que ce qui commence; tous ces novateurs insensés qui ne craignent point de précipiter un Etat dans l'anarchie et la désolation, pour l'unique plaisir de le refaire et la gloire de le rajeunir: aveugles, qui ne voient pas qu'en maudissant leurs pères, ils seront à leur tour maudits par la postérité; et qui, bravant tout à la fois la majesté des lois comme celle des temps, et se déshéritant de quatorze siècles de gloire, sont tout fiers et tout radieux de n'avoir plus qu'une antiquité de trente ans?

Que faire donc, chrétiens, pour célébrer dignement cette auguste solennité? C'est de nous retremper dans les eaux salutaires de l'antiquité, et d'abjurer plus que jamais cette fureur de changement et cet esprit d'innovation, premier signal de la décadence d'un peuple; c'est de prendre aujourd'hui cette grande résolution, de marcher constamment, suivant l'avis du Sage, dans les chemins battus et dans les voies antiques (*Jerem.*, VI, 16), d'interroger nos pères, et de nous bien garder de remuer les bornes qu'ils ont posées; c'est de nous pénétrer de cette parole divine, que l'ancre du salut est dans l'expérience, et la sagesse dans les anciens, et qu'autant le respect pour les vieilles maximes est la preuve la plus sûre d'un esprit sain et d'une âme élevée, autant le goût sans frein des nouveautés est l'indice le plus certain d'un cœur étroit et d'un esprit borné; c'est de se bien convaincre que l'ordre social a ses mystères comme l'ordre divin, et qu'il faut une croyance pour les uns comme pour les autres; c'est enfin de se dire à soi-même que les empires ont leurs fondements aussi bien que la foi; que, s'il y a de l'impiété à vouloir ébranler ceux-ci, il y a de la témérité à ébranler ceux-là, et

qu'ainsi le plus sûr moyen de marcher sans danger entre ces deux abîmes, c'est d'écouter avec respect la voix de nos anciens, et de les suivre dans cette grande route qu'ils nous ont eux-mêmes tracée: *In antiquis est sapientia.* (*Job*, VII, 12.)

Ainsi, Messieurs, idoles de la gloire humaine, de la liberté, de la tolérance, de la nature, idoles des beaux esprits, de l'opinion et de la nouveauté: telles sont les divinités fantastiques qu'adorent les enfants du siècle, et qu'ils se sont forgées à force de lumières; idoles mortes entièrement à la vertu, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point (*Psal.* CXIII, 5), ou plutôt qui ont des yeux et ne veulent pas voir, des oreilles et ne veulent point entendre pour faire le bien; idoles révolutionnaires, nées au sein de nos malheurs et de nos crimes, toutes sales encore des sacrilèges mains qui les ont fabriquées, et auxquelles on a offert, ainsi qu'à Baal et à Moloch, tant de victimes humaines; idoles néanmoins défendues encore aujourd'hui avec plus de fanatisme que les païens ne défendaient les leurs; fanatisme inouï, et qui ne pouvait appartenir qu'à un siècle philosophe; fanatisme qui n'a plus de nom, où l'on voit l'incrédulité se passionner pour les doctrines les plus tristes et les plus désolantes, comme les enthousiastes les plus ardents pourraient s'exalter pour les illusions les plus douces et les dogmes les plus consolants; idoles enfin mille fois plus funestes que celles d'Apollon, de Minerve et de Jupiter, puisque celles-ci, incorporées avec la politique et les institutions, placées à la tête du corps social, et invoquées comme les dieux tutélaires de l'empire, pouvaient du moins contribuer à sa conservation en renforçant, par leur intervention, toute fictive qu'elle était, les mœurs comme les lois, tandis que celles qu'on adore aujourd'hui, en privant l'Etat de tout rapport avec le ciel, ne peuvent qu'y porter le trouble et l'anarchie, et y laisser tout à la fois les passions sans frein, la raison sans règle, les lois sans appui, la morale sans vigueur et sans garantie.

Et voilà, chrétiens, ce qu'on ne saurait trop faire entendre à ce malheureux siècle, c'est qu'un culte superstitieux est encore moins funeste à un Etat que l'impiété mise en système; c'est qu'une religion, quelque absurde qu'elle puisse être, est encore moins fatale au genre humain que l'absence légale de toute religion; c'est qu'un peuple qui, dans son ignorance, adorait des faux dieux, était encore moins méprisable que ce peuple prétendu éclairé qui croit pouvoir impunément blasphémer le Dieu véritable; c'est que les nations idolâtres qui adoraient tout étaient encore moins perverses qu'un peuple raisonneur qui n'adore plus rien, et duquel on peut bien dire avec saint Paul qu'il est sans Dieu dans ce monde, *sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II, 12.)

Ainsi s'est accompli ce triste oracle du prophète: *Mon peuple a changé sa gloire*

pour de ruines idoles. (Jerem., II, 11.) Sa gloire, c'est-à-dire sa religion, mère féconde de toutes les vertus et toute rayonnante de consolations et d'espérances, il l'a changée en d'abjectes idoles, source impure de tous les vices, et non moins propres à dessécher le cœur qu'à rétrécir l'esprit; sa religion, qui en avait fait le modèle et l'envie des autres peuples, qui l'avait élevé au plus haut point de gloire où une nation puisse atteindre, il l'a changée en des idoles antinationales, qui l'ont rendu le scandale et l'effroi du monde, et qui, non moins étrangères à cet honneur antique qui fait le Français qu'à cette foi divine qui fait le chrétien, lui ont ravi sa dignité, et ont dénaturé son noble caractère; sa religion, qui donne des ailes au génie et de l'élévation aux sentiments, il l'a changée en des idoles froidement systématiques, qui mettent toutes les vertus en calcul, toutes les vérités en question, tous les principes en problèmes: enfin sa religion, qui fait la force des empires et les rend immortels comme elle, il l'a changée en des idoles venimeuses dont le poison mortel corrode sourdement toutes les bases sociales, frappe au cœur les Etats les mieux affermis, et précipite dans le tombeau tout peuple qui en est atteint: *Populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum.*

Mais non, tous ces dieux imaginaires, tous ces simulacres trompeurs tomberont, et ils tomberont plus facilement encore que ceux dont nos glorieux apôtres brisèrent les autels, parce qu'il est écrit: *Ils édifieront, et je détruirai; ils bâtiront, et je démolirai* (Malach., I, 4); parce que tout ce qui porte sur le mensonge est établi sur le néant, et que tout ce qui n'a pas la vérité pour fondement doit nécessairement s'écrouler sur lui-même. Insensés! ils ont dit comme l'ange rebelle; *Je monterai jusqu'au ciel, et je m'assiérai sur le trône du Tout-Puissant, « in calum condescendam* (Isai., XIV, 13); » mais celui qui habite au plus haut des cieux se moquera d'eux, dit le Prophète (Psal., II, 4), et s'il diffère si longtemps leur entière défaite, c'est pour la rendre encore plus honteuse et plus éclatante. Le mal est grand sans doute, mais il trouvera son remède dans sa grandeur même; encore un moment, et la vérité sortira du nuage, et toutes les idoles, suivant l'arrêt de l'Esprit-Saint, *seront brisées et tomberont en poudre.* (Isai., II, 18.) Déjà ces statues au cœur d'airain et aux pieds d'argile chancellent sur leurs bases, et leurs adorateurs sont trahis chaque jour par leurs propres excès; chaque jour se détache une pièce de ce théâtre de tromperies et de mensonges sur lequel ils les ont élevées: ils ne cessent de nous prêcher *la raison et l'humanité*; mais chaque jour cette humanité se démasque malgré son douxereux langage, et cette raison rétrograde en dépit de sa hautaine certitude; l'engouement des nouveautés s'é-

teint; on se désenchante de plus en plus de ces hommes doublement corrupteurs, qui tour à tour ont soutenu leurs théories par des crimes, et leurs crimes par des théories; et d'un bout de la France à l'autre se fait entendre ce cri universel, prélude de cet arrêt inexorable de la postérité, qui, perpétué d'âge en âge, redira à nos derniers neveux: *Ils ont semé du vent, et ils ont moissonné la tempête* (Ose., VIII, 7); ils nous ont promis l'âge d'or, et l'âge de fer nous est arrivé; ils ont appelé la lumière, et le chaos leur a répondu.

Ainsi toutes nos constitutions, nos usages, nos mœurs, nos habitudes mêmes, les plus doux liens qui existent parmi les hommes, ont disparu et se sont engloutis dans le torrent d'une révolution impie; la religion seule a surnagé à travers ces débris immenses, et, tandis que tout est tombé autour d'elle, elle seule est restée debout.

Ranimons donc notre confiance en ce jour solennel, et n'oublions jamais que le plus grand de tous nos malheurs serait de désespérer; *c'est notre foi qui a vaincu le monde*, (I Joan., V, 4), c'est notre foi qui le vaincra encore: armons-nous contre lui de nos prières, de nos vertus, de nos exemples et de nos bonnes œuvres, et nous serons plus forts que lui. *Les armes de notre milice*, dit saint Paul, *ne sont pas charnelles, et, quand nous sommes forts, c'est de la force de Dieu même.* (II Cor., X, 4.) Qui peut donc lui résister? Il est écrit que tout ce qui heurtera contre cette pierre sera brisé. (Matth., XX, 18.) On aura beau exiler la religion de nos lois, on ne la bannira point de nos cœurs, on ne l'exilera pas de la France, qui proteste hautement contre cet attentat, et le monde lui-même sera forcé de rendre hommage à cette religion céleste, aussi impérissable que les colines éternelles d'où elle est descendue.

Et vous, grand saint, daignez du haut des cieux jeter un regard favorable sur cette vigne chérie que vous avez plantée, que vos sueurs ont fécondée, que votre sang a consacrée, et qu'il doit vivifier encore. Intercédez pour cette Eglise gallicane que vous avez fondée par votre zèle et illustrée par vos exemples: obtenez-lui cette sagesse proportionnée à ses dangers, ce zèle égal à ses besoins, ce courage aussi grand que ses tribulations, ce surcroît de piété pour mettre à profit ses épreuves, afin que, par l'union entre ses membres, par la soumission à son chef, par la fidélité à son roi, elle puisse en tout se montrer le modèle de ses enfants.

Intercédez pour tant de troupeaux sans pasteurs, pour tant de pasteurs sans chefs, pour tant d'Eglises affligées de leur longue viduité. Hâtez, par vos prières, l'exécution de cet accord si désiré (99), qui doit donner à la religion une nouvelle splendeur, à l'Etat une nouvelle vie, au trône de nouveaux appuis, à la morale de nouveaux défenseurs, à l'ordre public de nouveaux garants, à l'innocence de nouvelles dignes, et répandre enfin

(99) Le concordat de 1817.

sur le monarque et sur les sujets de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions.

Intercédez pour ce monarque, noble héritier de soixante rois très-chrétiens : rendez-le digne de plus en plus de son auguste race, faites-lui bien sentir que tout le secret de la royauté est dans l'accord parfait et l'alliance intime de l'autel et du trône ; que protéger la religion n'est point une grâce, mais un besoin ; que ce n'est point une faveur, mais une dette, ni une condescendance, mais une nécessité ; que c'est par elle seule qu'il pourra efficacement réparer nos malheurs, mettre un terme à nos maux, consommer la restauration qu'il a si heureusement commencée, et accomplir ainsi cette belle et consolante prophétie : Le roi sera comme un refuge après la tempête, comme un ruisseau dans une terre desséchée, et comme l'ombre d'une roche avancée à travers les sables brûlés par l'ardeur du soleil.

Intercédez enfin pour toute cette France, si digne de vous intéresser encore, et obtenez, par votre puissante médiation, que, repoussant avec horreur ces sophistes inquiets et ces esprits turbulents qui, jusqu'ici l'ont si cruellement trompée, elle revienne sincèrement à cette religion qui peut seule cicatriser ses plaies, et sans laquelle son existence serait toujours provisoire et son sort toujours incertain ; qu'elle obéisse à cette loi suprême sans laquelle il n'y a point de loi, charte éternelle qui supplée à toutes les autres, et à laquelle aucune autre ne saurait suppléer, afin que, réconciliée avec Dieu, elle redevienne son peuple chéri, et qu'après s'être offert le plus terrible exemple de sa justice, elle nous présente le plus éclatant témoignage de sa miséricorde. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

POUR LA FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE.

Prononcé dans l'église de Sainte-Geneviève, le 3 janvier 1823 (100).

Si jamais nous avons éprouvé combien il est doux d'annoncer la parole sainte, c'est sans doute dans cette auguste solennité, où les plus nobles et les plus touchants souvenirs viennent se rattacher aux émotions les plus vives et les plus tendres. Fut-il jamais un spectacle plus consolant, plus fait pour élever les âmes ? Cette cérémonie pompeuse, où le sentiment de la piété s'accroît par celui de la joie, et où le sentiment de la joie s'augmente par celui de la piété ; tous ces accords harmonieux, ces saints cantiques de Sion, heureux préludes du chœur des anges, dont retentissent ces voûtes majestueuses ; ce temple magnifique, chef-d'œuvre de l'art, élevé en l'honneur d'une pauvre bergère, dont nos rois ont posé les premiers fondements, et dont la cime imposante domine tous les palais des grands ; ces reliques sacrées, autour desquelles sont appendues les

guirlandes de la piété et les offrandes de la reconnaissance, et devenues d'autant plus chères et plus précieuses, qu'elles rappellent tout ce que nous avons perdu, et tout ce que, dans leur fureur impie, nous ont ravi ces barbares qui outrageaient à la fois la cendre de leurs pères et la cendre des saints ; tout ce cortège vénérable d'intrépides apôtres et de nouveaux évangélistes, dévoués à la fois au service de cet autel et à la conversion des âmes, et revêtus de la double mission de cultiver la vigne du Seigneur et de garder son temple ; et à la tête de ce clergé aussi nombreux qu'édifiant, le pontife sacré dont la piété ranime le courage, dont le courage fait briller la piété, et qui, non moins puissant en œuvres qu'en paroles, prêche tout à la fois la vérité par ses leçons et la charité par ses exemples !.... Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole ! Ici tout parle aux yeux, ici tout parle au cœur. Combien donc nous regrettons de ne pouvoir célébrer assez dignement cette vierge immortelle, non moins faite pour exciter notre admiration que notre reconnaissance, et pour intéresser à la fois et tous les cœurs chrétiens, et tous les cœurs français !

Quelle est cette héroïne incomparable, si faible et si puissante, si petite dans son élévation et si grande dans sa bassesse, non moins humble par sa vertu que merveilleuse par sa gloire ? Quelle est cette vierge simple et modeste qui sans science éclaire les docteurs, sans richesse nourrit les villes, sans armes disperse et met en fuite les barbares ; qui sait, sous l'humble chaume qui la couvre, se faire respecter des païens et des fidèles, des pontifes et des rois ; qui devient tout à la fois le sauveur et l'apôtre de sa patrie, et qui, par la conversion du grand Clovis, ouvrage de son zèle comme de sa piété, prépare d'un seul coup la chute entière des idoles, la grandeur de l'empire français et le bonheur des générations futures ? Quelle louange suffira donc à sa louange ? Comment ne pas admirer cette Providence ineffable qui se sert de ce qu'il y a de plus faible pour opérer de grandes choses, afin que l'univers comprenne que tout est souple sous sa main, comme à ses yeux tout est égal, le sceptre et la houlette, le pauvre et le potentat ; que rien ne lui est inutile, quelque petit qu'il soit, ainsi que rien ne lui est nécessaire, quelque grand qu'il puisse être ; et qu'enfin, soit que Dieu crée, soit qu'il gouverne, soit qu'il pose les colonnes des cieux ou les fondements des empires, il bâtit tout sur le néant, et n'a besoin que de lui-même ? C'est ainsi que, dans Israël, il se sert de la débile main de Judith, de Debhora, d'Esther et du dernier enfant d'Isaïe, pour triompher des ennemis du peuple saint, et pour terrasser les géants ; et c'est ainsi que parmi nous il suscite Geneviève, et qu'il fait d'une fille ignorante l'oracle de son siècle, d'une bergère obscure un thaumaturge tout-puissant

(100) C'était le jour anniversaire de l'ouverture de l'église, qui avait été bénite avec une grande pompe le 3 janvier 1822)

qui remplit l'univers du bruit de ses merveilles, et qui, après avoir été pendant sa vie le boulevard et la libératrice de cette capitale, mérite d'en devenir, après sa mort, l'avocate toute-puissante et la glorieuse patronne.

Ainsi la mémorable commémoration que nous célébrons aujourd'hui peut être regardée comme une solennité tout à la fois religieuse et nationale, et pour ne pas y prendre part, il faudrait renoncer à sa foi comme à sa patrie.

Ainsi la Providence se plaît à consoler, par cette fête expiatoire, les enfants de la foi, et à mêler parmi tant de sujets de découragement et de tristesse les plus touchants motifs de joie et d'espérance.

Ainsi nous avons vu disparaître ce *Panthéon français* d'exécration mémoire, aussi vil et aussi immonde que celui de l'ancienne Rome où régnaient les immortels, dédié, non aux grands hommes par la patrie reconnaissante, mais aux dieux infernaux de la révolution par l'impiété en délire : et tout nous dit qu'ils disparaîtront bientôt jusqu'aux derniers vestiges, ces trophées sacrilèges, ces profanes emblèmes qui affligent encore les regards des gens de bien, de même que les restes de ces écrivains trop fameux, non moins déshonorés aux yeux de la raison qu'aux yeux de la foi, non moins coupables devant les hommes que devant Dieu, qui, tout cachés qu'ils pourraient être dans les plus obscurs souterrains, se trouveraient encore trop voisins de l'autel de la pureté virginale et de la maison du Saint des saints.

Ainsi les novateurs et les artisans de ruines ont beau s'enorgueillir de leurs victoires et se vanter de leurs affreux succès, ils n'en seront pas moins forcés de rendre hommage, tôt ou tard, à cette religion impérissable, à cette fille du ciel et de l'éternité, qui fait servir ses malheurs à ses vertus, ses humiliations à sa gloire, ses contradictions à son triomphe, les orages et les tempêtes à son affermissement, et qui sait ainsi puiser jusque dans les efforts de ses persécuteurs le principe même de sa force et de sa durée.

Ainsi, après treize cents ans, la dévotion envers Geneviève est devenue plus vive, son culte plus éclatant, sa mémoire plus chère et son nom plus vénéré. Tout est tombé autour de nous, son autel est resté debout, des mains augustes l'embellissent et l'ornent chaque jour; et, si la femme forte, dont parle l'Esprit-Saint, (*Prov.*, XXXI, 13.) filait la laine et le lin pour en vêtir les serviteurs de sa maison, la femme forte de la France, la fille de nos rois, fille l'or et l'argent pour en parer les serviteurs de cet autel : de sorte que, malgré tous les attentats des profanateurs qui avaient violé le tombeau de Geneviève et déshonoré son temple, on peut lui appliquer encore cet éloge de la fille de Béthulie : *Vous êtes l'honneur de notre peuple, la gloire de Jérusalem, et la joie d'Israël.* (*Jeduth*, IV, 10.)

Grandes et importantes vérités, qu'on ne saurait trop faire entendre aux amis de la religion pour les consoler, et à ses ennemis pour les confondre ! Que ne pouvons-nous donc les développer en ce jour, dans un temple où les pierres elles-mêmes parlent si éloquemment pour les attester ! Que ne nous est-il donné de pouvoir célébrer ce grand triomphe de la vérité, surnageant à travers les siècles, dans ces temps d'emportement et de vertige, où tout conspire contre Dieu, où l'impiété, se débordant comme un torrent, faits les derniers efforts pour engloutir dans une même chute les trônes et les autels !

Ici l'auteur a intercalé un fragment du discours sur la Vérité : *Ici, mes frères, quel spectacle, etc.*, col. 105 de ce volume.

Après ces mots de la col. 108, vous n'en serez que plus voisin de mon tonnerre, il continue ainsi :

Ou plutôt vous triompherez ; je vous donnerai de tromper les peuples et de prévaloir contre moi, mais le triomphe sera court, et pour déshonorer à jamais vos fatales doctrines et vos systèmes insensés, il ne faudra que les réaliser, et pour vous perdre sans retour, je n'aurai qu'à vous laisser faire : vous nous parlerez de morale, et les peuples n'en auront plus ; vous invoquerez le bonheur, et les peuples seront misérables ; vous appellerez la lumière, et le chaos arrivera, et un opprobre ineffaçable sera le prix de vos succès ; et les peuples, honteux d'avoir été séduits, viendront se jeter dans mes bras ; et l'univers, désabusé par ses propres malheurs, vous rendra en malédictions tout ce que vous lui aurez donné en destruction, en corruption et en ruines.

Relève-toi donc, rassure-toi, Jérusalem, et ranime ta foi ainsi que ta confiance. Non, le temps n'est pas loin où le monde désenchanté sortira de son étourdissement, et où ce siècle qui marche, nous dit-il, mais qui marche au hasard, se lassera dans les voies de l'iniquité, finira par rétrograder, par revenir sur lui-même, et par reprendre ce grand chemin par où ont passé tous les sages, par où ont passé tous les siècles. Non, le chandelier de l'Eglise de France ne sera point transporté ailleurs ; la gloire de Sion n'est point encore éteinte, Dieu n'a point abandonné son héritage, et la France est toujours son peuple. Nous le disons avec un juste sentiment de consolation, la France vaut encore mieux que ses lois, et il y a en elle je ne sais quelle impulsion irrésistible vers le bien, je ne sais quel besoin immense de sa religion, je ne sais quel principe de vie qui ne demande qu'à se développer, et que rien n'a été capable d'éteindre. Semblable au feu caché sous la cendre, et qui ne se rallume qu'avec plus d'ardeur, ce principe vital n'attend que le moment de sortir du sein des décombres pour produire les fruits les plus heureux de grâce et de salut. Le mal est grand sans doute, mais il trouvera son remède dans son excès même ; les bons obtiendront grâce pour les mé-

chants, et fléchiront en faveur des coupables ce Dieu terrible, mais miséricordieux, qui ne frappe que pour guérir, et ne punit que pour sauver. Ce qui nous confirme dans un si doux espoir, c'est que, malgré cette corruption systématique et raisonnée qui se déborde comme un torrent, la foi chrétienne s'illustre chaque jour, et fait sur le mensonge et sur l'erreur de nouvelles conquêtes; c'est qu'à travers tous les outrages que reçoit chaque jour la religion, au milieu de tous les malheurs qu'elle éprouve, de toutes les pertes qu'elle fait, on la voit honorée par les plus grands exemples, par les plus héroïques vertus, par les conversions les plus éclatantes; c'est que, parmi tous les scandales dont nous sommes témoins, nous n'en voyons pas moins de pieux établissements s'élever partout à travers mille obstacles et s'affermir par les obstacles mêmes; partout les écoles chrétiennes sortent victorieuses de la persécution, et le pauvre reçoit la seule instruction qui lui convient; partout enfin se forment ces honorables confraternités, rivalisant entre elles de zèle, dirons-nous de passion? pour faire le bien, et se disputant à qui remportera la palme des bonnes œuvres.

Autrefois on jouissait de la religion comme d'un bien dont la conservation nous était assurée, et on n'en connaissait pas assez tout le prix; c'était le bien de la santé qu'on n'apprécie parfaitement qu'après l'avoir perdu : aujourd'hui elle nous devient d'autant plus chère et plus précieuse, que, ne la possédant plus que d'une manière précaire, nous craignons encore de perdre jusqu'à ses derniers restes, et nous nous attachons à la faire d'autant plus régner dans nos mœurs, qu'elle règne moins dans nos lois et dans nos institutions.

Autrefois on insultait à notre zèle, quand du haut des chaires chrétiennes nous annoncions tous les malheurs que devait entraîner la perte de la foi; aujourd'hui les faits parlent trop haut et ont trop confirmé nos sinistres présages : soutenues par les événements et renforcées par l'expérience, nos instructions ont plus de poids et plus d'autorité, et on est d'autant plus disposé à nous entendre, que l'on a été plus ardent à nous accuser et à nous contredire.

Autrefois il était très-possible qu'on ne défendit la religion que par intérêt, par vanité, par ambition, par politique; aujourd'hui on ne peut plus l'aimer que pour elle-même, et dégagés de tout motif humain, les hommages qu'on lui rend ne s'adressent qu'à la beauté de sa morale, à la sainteté de son culte, à la magnificence de ses promesses. Comme on ne peut plus la pratiquer que par devoir et par conviction, on ne peut plus la défendre que par admiration et par respect, par sentiment et par reconnaissance.

Enfin, autrefois on pouvait croire à l'hypocrisie religieuse, et au besoin, pour quelques esprits, d'emprunter le masque d'une piété réelle; aujourd'hui on ne peut plus

servir Dieu que pour lui-même et pour la gloire de son nom. Quels hypocrites pourrait-il y avoir encore, à moins qu'on ne parle des hypocrites de la liberté à laquelle ils ne croient pas, des hypocrites de l'humanité qui ne brille que sur leurs lèvres, des hypocrites de la bienfaisance qui ne vit que dans leurs écrits, des hypocrites de la modération qu'ils défendent avec fureur, des hypocrites de la tolérance dont ils ne veulent que pour eux, des hypocrites du bonheur public qu'ils ne voient que dans leur bien-être particulier; enfin des hypocrites des nouvelles lumières qui mesurent les progrès que fait la raison par ceux que fait leur fortune.

Ainsi tout est admirablement compensé dans les œuvres de la divine Providence, qui sait tirer du mal et de la mort même tout ce qui peut nous rendre et au bonheur et à la vie. Ainsi tout tourne à bien, dit l'Apôtre, à ceux qui craignent le Seigneur (*Rom.*, VIII, 28); et jamais on n'a mieux senti la vérité de cet autre oracle, qu'il est nécessaire que les désordres et les scandales arrivent (*Matth.*, XVIII, 7), puisqu'ils ne servent qu'à rendre la foi plus vive, le zèle plus ardent, la charité plus active et plus courageuse : semblables à ces éruptions des volcans d'où sortent des tourbillons de cendres et de fumée, qui fécondent ces mêmes champs qu'ils désolent et qu'ils épouvantent, ou à ces sombres nuages qui renferment à la fois et la foudre qui embrase les forêts et la pluie qui arrose les prairies, et qui fait prospérer les moissons.

C'est surtout en ce jour, que deviennent frappantes et sensibles ces consolantes vérités. On, Messieurs, c'est à l'école d'une pauvre bergère, humble gardienne de troupeaux, qu'il y a plus à apprendre que dans toutes les écoles des savants et des sages. C'est de son toit obscur et solitaire, que partent des traits d'une vive lumière pour nous éclairer dans la science du salut et dans les hauts sentiers de la vie chrétienne; c'est de là que Geneviève nous fait sentir que l'esprit et les talents ne conduisent pas seuls à la perfection, mais qu'il faut y joindre la droiture du cœur, la défiance de soi-même, et le sentiment profond de sa misère. De là elle nous apprend que ce n'est point avec l'esprit et le savoir que l'on peut faire de grandes choses, sauver une nation, relever un empire ou empêcher qu'il ne s'écroule, et laisser sur la terre de précieux souvenirs et un nom vénéré; mais qu'il faut encore cette foi vive qui agrandit le cœur et transporte les montagnes, ce généreux dévouement auquel aucun sacrifice ne coûte, ce besoin immense du bien que la religion seule peut inspirer. C'est auprès du tombeau de Geneviève que nous pourrions méditer avec fruit ces grandes et importantes vérités, que la piété est utile à tout (*1 Tim.*, IV, 8); que la raison toute seule n'est bonne à rien; que, de toutes nos facultés, celle de l'esprit est la plus vaine, la plus versatile, la plus faible, la plus

prompte à se dépraver, et la moins faite pour nous rendre heureux ; que la véritable sagesse ne consiste pas, dit le Sage, à se perdre dans les téméraires élans d'une vaine curiosité, et à scruter des choses trop fortes pour l'homme, mais à craindre les jugements de Dieu, à vouloir ce qu'il veut, et à se résigner aux maux qu'il nous envoie. (*Eccli.*, III, 22.) C'est ici enfin que l'on se convaincra que la plus grande et la plus sûre des sciences, c'est de s'unir intimement à celui qui sait tout ; que nul n'est plus savant que l'homme simple et humble qui connaît bien son ignorance, et qui voit bien sa pauvreté (*Thren.*, III, 4) ; que l'on peut savoir très-peu de chose et être fort éclairé, de même que l'on peut acquérir beaucoup de connaissances, et être encore aux éléments de la morale et aux premiers rudiments du sens commun ; qu'il n'y a de mérite réel que celui sur lequel l'homme sera jugé, et qu'enfin il n'y a de vraies lumières dignes d'un esprit sage et d'un cœur élevé que ce qui nous apprend à bien vivre et à bien mourir.

Telles sont les grandes leçons que nous donne aujourd'hui Geneviève ; elles nous en disent plus que tous les livres, et sont comme la substance et l'abrégé du christianisme : magnifique morale qui apprend tout en un seul jour ! Gloire immortelle à ce divin législateur qui l'a créée, et qui le premier a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* (*Matth.*, V, 3.) Qui jamais, en effet, avait tenu avant lui un si étrange langage ? qui jamais avant lui s'était avisé de proclamer une telle béatitude ! Que dis-je ? Tout contredisait une doctrine si éloignée des pensées humaines ; et la morale des philosophes n'était qu'un engouement de la science et une idolâtrie de l'esprit. Tel était même leur aveuglement qu'ils allaient jusqu'à confondre l'esprit avec la sagesse, la science avec la vertu, et souvent même la gloire de bien dire avec celle de bien faire. Bienheureux, disaient-ils, celui qui brille par les lettres, et qui se distingue par les connaissances ; heureux celui qui se signale par ses découvertes, et qui peut, dans son vol hardi, sonder tout à la fois les abîmes des cieux et les abîmes de la terre, et connaître dans la nature toutes les causes et tous les effets

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

(VIRGILE.)

maxime emphatique, qui peut briller dans la bouche d'un philosophe ou dans les vers d'un poète, mais qui n'en est pas moins aussi vide pour l'esprit que stérile pour le cœur, et qui est aussi inutile au bonheur de cette vie qu'à la vertu qui profite pour l'autre.

C'est surtout au moment de l'inauguration solennelle de cette croix auguste et glorieuse (101), de cet arbre de vie qui va être

arboré là où naguère était planté l'arbre de mort, que vous devez vous pénétrer de ces grandes vérités : c'est au moment où nous voyons flotter l'étendard du salut, là où flottait la bannière du sacrilège et le drapeau de la malédiction. Quel spectacle plus beau, plus instructif ? C'est de ce dôme majestueux que cette croix nouvelle nous fait entendre cette parole du Sauveur : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (*Joan.*, XVI, 33) ; et : *Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (*Joan.*, XII, 32) ; c'est de là qu'elle écartera la foudre, qu'elle fera descendre une rosée vivifiante, qu'elle s'interposera entre la terre et le ciel, qu'elle couvrira de son ombre tutélaire l'héritage de saint Louis, qu'elle sera le bouclier du trône, le boulevard de la cité, et qu'elle deviendra un signal d'encouragement pour aller planter d'autres croix et élever d'autres calvaires sur la terre des lis.

Oui, ministres saints (102), intrépides soldats de la vérité, anges de la terre, c'est du haut de ce temple confié à vos soins que la croix vous appelle ; c'est de là qu'elle vous donne la mission et vous intime l'ordre de voler au secours d'une nation malade qui se déchire elle-même de ses propres mains : *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam* (*Isa.*, XVIII, 2) : partez donc avec autant de promptitude que de confiance ; c'est dans ce signe que vous vaincrez. Partez sous les auspices de Geneviève, qui fut aussi missionnaire, et que la France a toujours regardé comme un de ses premiers apôtres. Convertissez, et sauvez d'elle-même cette nation doublement malade, et par ses lois et par ses mœurs, et d'autant plus près de sa fin qu'elle n'a plus la force de supporter ni les maux qui la travaillent, ni le remède qui pourrait la guérir : *Ite, angeli veloces*. Fut-il jamais une mission plus faite pour honorer le saint ministère, plus digne d'enflammer votre ardeur et d'intéresser votre zèle ? Partez donc : si l'on vous chasse d'un pays, secouez la poussière de vos pieds, et allez dans un autre ; rendez-vous dignes, par vos succès, de la haine honorable de vos détracteurs. Ils vous attaquent par des injures, répondez-leur par vos bonnes œuvres : opposez vos prières à leur persécution, vos bons exemples à leurs outrages ; montrez de plus en plus que votre zèle égale votre désintéressement, que votre récompense est toute dans le ciel, et que jamais on ne pourra vous rebuter, tant qu'il y aura des malheureux à consoler, des ignorants à instruire, des pauvres à évangéliser (*Matth.*, XI, 5), des incrédules à éclairer ou à confondre, et des âmes à sauver.

Et vous aussi, chrétiens, qui que vous soyez, c'est encore cette croix sainte qui vous appelle, et qui vous dit d'accourir sur ce nouveau Calvaire, pour y avoindre à

(101) On s'occupait alors des travaux préparatoires à l'érection de la croix, qui fut bientôt après placée au sommet de la coupole.

(102) Les missionnaires de France, qui desservent l'église de Sainte-Geneviève.

porter votre croix et à mourir au monde : auprès de cet autel sacré, pour y puiser le goût des vertus dont il rappelle le souvenir, cet air de virginité et d'innocence, qui vaut mieux que tous les trésors; cette pauvreté d'esprit, qui est la vraie richesse; cette simplicité de cœur, vrai caractère des grandes âmes; cette enfance évangélique, qui en sait plus que les vieillards; cette science de l'amour de Dieu, qui apprend tout dans un seul jour; ce respect pour les traditions héréditaires, qui rend les peuples forts et les Etats durables; enfin ce renouvellement de zèle et de ferveur pour le culte de Geneviève, pour cette dévotion antique, innée, pour ainsi dire, avec la monarchie, et qui, si cher à nos pieux ancêtres, ne peut que devenir pour nous et pour nos derniers neveux une source abondante de grâces et de bénédictions.

Et vous, grande sainte, illustre patronne, intercédez du haut des cieux pour cette capitale, dirai-je de la France et de l'univers ? pour cette reine des cités, qui puise, hélas ! dans l'excès même de sa corruption une partie de sa renommée. Chaque jour, elle s'embellit par ses édifices, et s'enlaidit par ses mœurs; elle se polit par ses arts, et se dégrade par ses vices; elle aime plus encore à vivre de spectacles que de pain, mais, pour comble de misère et de scandale, elle élève ses théâtres sur les débris de ses temples et de ses autels; obtenez donc par vos prières qu'au lieu d'être appelée la ville des plaisirs et des joies corruptrices, elle mérite d'être nommée, comme cette ville de Juda dont parle l'Esprit-Saint : *La cité des justes et la ville fidèle. « Civitas justi, urbs fidelis. »* (Isa., I, 26.)

Intercédez pour cette nouvelle jeunesse dont l'impiété veut s'emparer pour la dresser à la révolte et la former au scandale : alors sans frein comme sans pudeur, cette jeunesse qui se croirait studieuse ne serait plus que séditeuse; elle se dirait libre, et afficherait la licence; elle voudrait paraître franche et loyale, et elle se montrerait audacieuse et effrontée. Obtenez-lui par vos prières de revenir à cette religion sainte, dans laquelle, bien loin d'être l'espoir de la patrie, elle n'en serait que l'opprobre; obtenez-lui de se garantir de plus en plus des pièges que lui tendent ces conjurés impies, qui, ne pouvant plus tromper ni corrompre les pères, ne cherchent qu'à pervertir et à séduire les enfants.

Intercédez pour ce monarque, qui, noble émule de ses glorieux ancêtres, vous a donné une preuve si éclatante de son zèle pour votre culte; demandez pour lui de plus en plus cet esprit de force, sans lequel il n'y a point de bonté; cet amour pour la religion, sans lequel tout dépérirait dans

ses mains tout exercées et habiles qu'elles sont; et faites, par vos prières, que l'Impiété soit ôtée, non de son noble cœur où jamais elle ne pénétra, mais, pour parler comme l'Esprit-Saint, de devant son visage et avec elle disparaîtra le plus grand fléau des nations, le plus grand ennemi des trônes : *Aufer impietatem de vultu regis, et firmabitur thronus ejus.* (Prov., XXV, 5.)

Intercédez pour cette Eglise gallicane dont vous vîtes la brillante aurore; pour cette Eglise, jadis l'ornement de la chrétienté, et maintenant l'objet encore de ses craintes et de ses regrets, plus affligée des chaînes qu'on lui déguise que de celles qu'on lui montre, et des maux qu'elle éprouve que des maux qui la menacent, et qui, après avoir traversé quinze siècles de vertus, de travaux, de services et de bienfaits, ne semble plus offrir qu'une ombre d'elle-même.

Intercédez enfin pour cette France, pour cette fille aînée des nations, à laquelle vous avez tant contribué : délivrez-la par votre heureuse médiation, non plus, comme autrefois de la disette du pain, mais de celle de l'instruction, mais de celle de la parole sainte dont elle est menacée; délivrez-la, non plus comme autrefois du feu sacré et de la fièvre dévorante des ardents (103), mais de ces ardents propagateurs des nouvelles lumières, de ces ardents démolisseurs de l'ordre social, de ces ardents apôtres d'athéisme et d'impiété; délivrez-la, non plus de ces barbares qui renversaient nos villes avec leurs armes, mais de ces hommes à haute civilisation qui les troublent par leurs maximes désolantes, qui les empoisonnent par leurs écrits pervers; mais de ces Atila modernes qui ne s'appellent pas le fléau de Dieu, comme ce roi des Huns, mais qui sont les fléaux de leur patrie et du genre humain; délivrez-la enfin, non des ennemis du dehors, qu'elle n'a plus à craindre, mais sauvez-la d'elle-même et des ennemis cachés qui la détruisent sourdement, afin que, revenue à ses anciens principes, elle revienne à son ancienne gloire, et que, pacifique au dedans autant que respectée au dehors, et forte également de sa légitimité dans l'Etat et de son unité dans l'Eglise, elle mérite d'obtenir cette récompense que la religion garantit aux peuples qui lui sont fidèles, *les promesses de la vie présente et celles de la vie future.* (I Tim., IV, 8.) Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

A L'OCCASION D'UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ
POUR LES MISSIONNAIRES DE FRANCE.

Prononcé dans une salle de l'archevêché de Paris, le 21 avril 1823 (104)

Nous avons souvent payé, nos très-chers

et l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, par le P. Longueval, liv. xxiv.

(104) Le prélat regardait ce discours comme une suite et un complément de son *Instruction pastorale sur les missions*.

(103) On appela feu sacré ou ardents, une maladie qui, sous le règne de Louis le Gros, vers l'an 1151, fit beaucoup de ravage en France. Un grand nombre de malades qui en étaient atteints furent guéris à Paris par l'intercession de sainte Geneviève. Voyez le *Bréviaire de Paris*, au 26 novembre.

frères, dans nos diverses instructions pastorales, un juste tribut de louanges à ces hommes apostoliques qui se dévouent spécialement au ministère des missions. Il nous est doux de rendre encore ici un hommage particulier à ces nouveaux athlètes de la parole, à ces nouveaux apôtres de la vérité qui font l'objet de ce nombreux concours, de cette noble et sainte réunion où les vertus le disputent aux grandeurs, et où plutôt les grandeurs sont effacées par les vertus. Combien nous nous félicitons d'être aujourd'hui, dans cette enceinte vénérable, l'organe de la religion et de la patrie, pour réveiller le zèle et l'intérêt des âmes généreuses en faveur de ces enfants favorisés du Calvaire, d'autant plus dignes d'être appelés missionnaires de France, qu'ils sont doublement destinés à prêcher jusque sur les toits la foi catholique et la foi monarchique ! Pourrions-nous passer sous silence les éminents services que rendent à la religion et à l'humanité ces apôtres privilégiés des pauvres et des malheureux, auxquels ils distribuent avec tant d'ardeur le pain de l'instruction, qui ne leur est pas moins nécessaire que le pain de la vie ? Qui pourra donc assez bénir ces moissonneurs spirituels, non moins intrépides que désintéressés, qui portent le poids du jour et de la chaleur, et arrivent toujours à la première heure dès qu'il y a quelque bien à faire et quelque âme à sauver ? Qui pourra nous raconter les conversions qu'ils opèrent, les réconciliations qu'ils obtiennent, les réparations et les restitutions qui sont l'ouvrage de leur zèle ? Comment les suivre dans leurs courses arrosées de leurs sueurs à travers tant de landes desséchées, sur lesquelles ils font tomber la rosée céleste, dans les campagnes abandonnées dont ils remplacent les pasteurs, dans des terres sans eau où règnent la stérilité, le silence et la mort, et où ils vont porter la résurrection et la vie ? Fut-il jamais une vocation plus sublime, un ministère plus glorieux, un apostolat plus digne de notre admiration et de notre reconnaissance ?

Et cependant, mes frères, c'est cet apostolat si important et si fécond en œuvres de miséricorde que les enfants du siècle cherchent à avilir ; c'est ce ministère si consolant pour l'humanité qu'ils peignent comme dangereux et funeste ; c'est cette vocation si haute dont ils dénaturent l'esprit, le but et les moyens. Et cependant ces anges de paix sont transformés en artisans de discorde ; ces hommes embrasés d'amour pour le bien, en fanatiques et en perturbateurs ; ni ces réparations, ni ces restitutions, ni ces réconciliations, ni tous ces biens immenses opérés par tant de travaux et de peines n'ont pu encore désarmer leurs implacables ennemis, qui chaque jour s'emportent avec

une fureur nouvelle contre nos confesseurs, nos réconciliateurs et nos prédicateurs de pardon et de pénitence (105).

Nous avons réfuté, dans une de nos instructions, les différents reproches et les imputations calomnieuses que font aux missionnaires leurs implacables détracteurs, et nous n'y reviendrons pas ; mais dussions-nous être taxés de manquer à la gravité de notre ministère, nous croyons devoir relever ici la qualité de chevaliers errants de la religion, dont vient de les gratifier un des plus fougueux orateurs de l'opposition.

Hélas ! il a dit plus vrai qu'il ne pensait : ils sont sans doute des chevaliers errants ; errants dans les déserts qu'ils ont à cultiver au milieu de tant de dangers et de précipices ; errants dans ces campagnes abandonnées où ils ne trouvent ni la maison de Dieu, ni la maison du prêtre, et où ils ne rencontrent que des brebis dispersées sans guides et sans pasteurs ; errants comme les premiers disciples, allant de ville en ville, de bourgade en bourgade (*Matth.*, X, 11), et comme Jésus-Christ lui-même, le premier missionnaire, qui les envoyait deux à deux devant lui (*Luc.*, X, 1), et, comme lui, ils passent en faisant du bien (*Act.*, X, 38).

Mais pourquoi réfuter des sophismes auxquels ceux qui les mettent en avant ne croient pas eux-mêmes, et comment répondre sérieusement à des aveugles volontaires qui ne blasphèment tant contre les missions que parce qu'ils y voient une œuvre utile à la religion et favorable à l'ordre public ? Ah ! laissons-les combattre leurs fantômes ; il est une réponse plus propre à les confondre, c'est celle de nos aumônes et de nos bonnes œuvres, c'est celle d'un zèle ardent à propager, à soutenir ces précieux établissements et ces heureuses pépinières où doivent se recruter nos phalanges apostoliques, et où nos jeunes Gédéons viendront former leurs mains aux combats du Seigneur. Quelles aumônes peuvent être mieux appliquées que celles qui sont faites à ces hommes vénérables que des ennemis pervers appellent intéressés, et qui souvent manquent du nécessaire ; qu'ils appellent ambitieux, et qui souvent, comme leur divin Maître, n'ont pas où reposer leur tête ? (*Matth.*, VIII, 20.) Quels pauvres plus sacrés et plus secourables que ceux qui par état sont les consolateurs des pauvres ? Fut-il jamais des aumônes plus méritoires, plus faites pour rapporter au centuple, pour obtenir le rachat de nos fautes et pour intéresser le cœur du Père des miséricordes ?

Gardez-vous donc plus que jamais, mes frères, de prêter l'oreille aux détracteurs de ces nouveaux renforts d'ouvriers évangéliques pour lesquels nous sollicitons aujourd'hui les généreux efforts de votre piété.

(105) Le philosophe de Genève aurait été bien loin de partager cette antipathie contre les missionnaires, lui qui nous dit dans son *Emile* : « Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile ! que de restitutions, que de réparations la confession ne fait-elle pas chez les catholiques ! Com-

bien le jubilé des Hébreux ne rendait-il pas les usurpateurs moins avides ! que de misères ne prevenait-il pas ! » Avez précieux, et certainement non suspect. Et c'est précisément ce que font nos missionnaires.

Et vous surtout, bons et honnêtes habitants des campagnes, qui êtes, plus que tous les autres, privés du secours des pasteurs ordinaires et du pain journalier de la sainte parole, apprenez à connaître leurs détracteurs et à vous méfier de leurs perfides insinuations. Ah ! s'ils vous aimaient véritablement, et qu'ils fussent réellement sensibles à vos irrémédiables misères, ils seraient les premiers à accueillir vos bienfaiteurs, vos consolateurs et vos pères ; mais que leur importe que vous soyez malheureux, pourvu qu'ils triomphent ? que leur importe que la France périclite, pourvu qu'ils règnent et que leur fortune soit assurée ? Fuyez aussi ces émissaires et ces soldats de l'impiété comme vos plus cruels ennemis, plus funestes encore pour vous que les soldats des légions étrangères qui ravageaient vos champs et démolissaient vos chaumières ; repoussez avec horreur tous ces ouvriers d'iniquité qui ne veulent faire de vous que l'instrument de leurs passions, se jouer de votre ignorance, trafiquer à leur profit de votre crédulité, et qui, par leurs perfides amorces, cherchent à vous attirer dans des pièges trompeurs où vous trouverez votre perte.

Mais, en vous précautionnant de plus en plus, mes frères, contre le venin de leurs discours, et la contagion de leurs doctrines, vous écouterez avec plus de confiance et de docilité ces hommes de Dieu, qui ne veulent et ne peuvent vouloir que votre bonheur et votre salut ; vous bénirez la Providence, qui, au milieu de tant de sujets de tristesse et dans une si grande détresse d'ouvriers évangéliques, a eu pitié de nous en nous envoyant cette laborieuse colonie de cultivateurs, qui chaque jour fécondent si heureusement le champ du père de famille ; vrais pasteurs de la charité, en même temps qu'athlètes intrépides de la vérité, et non moins pleins de force pour confondre que d'onction pour toucher. Vous formerez les vœux les plus ardents pour qu'elles soient hautement et efficacement protégées et encouragées, ces associations précieuses où préside l'esprit de la foi, où se conserve le

feu sacré qui doit éclairer les esprits et échauffer les âmes ; et dussiez-vous exciter la colère ou la peur des détracteurs de nos missions, vous appellerez de tous vos vœux cette compagnie si justement célèbre, dont le nom seul les fait frémir, dont l'ombre seule les importune, et que l'Eglise et l'Etat redemandent à l'envi ; cette société illustre qui a fait de si grandes choses, et qui en ferait de plus grandes encore ; si fortement constituée qu'elle n'a eu, dit un historien célèbre (106), ni enfance ni vieillesse ; qu'elle est encore vivace dans ses derniers rejets, et tellement inhérente au bonheur de la France, que sa ruine a été le signal et l'avant-coureur de la nôtre. Eh quoi ! nous voulons des corporations pour les lettres, pour les savants, pour les artistes et même pour les acteurs ; et nous n'en voudrions point pour les pères des pauvres, pour les instituteurs de la jeunesse ! et nous imprimerions à nos lois la tache honteuse de les juger incompatibles avec ces saintes institutions qui donnent tant de force aux lois et qui peuvent même y suppléer ! et nous n'en voudrions point pour ces écoles fondamentales d'où dépendent les premières mœurs d'un peuple, et qui décident ainsi de sa bonne ou de sa mauvaise fortune ! Fut-il jamais une plus grande confusion d'idées ?

Mais ce que nous espérons de la divine Providence pour la renaissance et la restauration de ce corps si rayonnant encore de la gloire de ses services (107), nous ne l'espérons pas moins pour l'accroissement et la conservation de l'association nouvelle de nos missionnaires français : nouvelle, il est vrai, par son origine, mais antique par son esprit, et qui, si Dieu la protège et que vous la secondiez, pourra devenir non moins utile à ce royaume, que les enfants de saint Ignace ne l'ont été à tant d'Eglises chrétiennes et à tant de nations ensevelies dans les ombres de la mort. Déjà la munificence royale l'a établie sur ce mont cher à la piété (108), du haut duquel cette association semble dominer sur la France pour en observer les besoins, pour en étudier les

(106) M. le cardinal de Bausset, *Hist. de Fénelon*, liv. 1, n. 10.

(107) Combien était belle et noble cette devise de la compagnie de Jésus : *Ad maiorem Dei gloriam* ; et qui osera dire que cette compagnie ne la remplissait pas ? N'est-ce pas même pour cela qu'elle a été détruite ! n'est-ce pas à la plus grande gloire de la philosophie et de l'impiété qu'elle a été immolée ?

Le trop fameux Raynal, entre autres hommages qu'il rend à cette société, dont il avait reconnu lui-même qu'il était indigne d'être membre, nous dit que *c'est le seul corps qui ait aimé la gloire*. Mais quelle était donc cette gloire ? et où la plaçait-il ? Ce n'était point la gloire des armes, puisque ce corps n'était point un ordre militaire ; ce n'était pas la gloire des sciences proprement dites, puisqu'elles n'étaient pas l'objet direct de cette institution ; ce n'était pas la gloire des honneurs ni des dignités, puisque tout jésuite faisait vœu d'y renoncer : ce

n'était donc que la gloire de faire le bien, de répandre aux quatre coins du monde les trésors de la foi et de la vérité, et de porter l'éducation publique au plus haut point de perfection où elle pût atteindre ; et c'est bien là aussi ce que cette compagnie appelait la plus grande gloire de Dieu. C'est surtout ce rare talent pour l'éducation qui rendra sa gloire immortelle, et qui perpétuera nos regrets. Le célèbre Bacon l'a bien caractérisée en deux mots, quand il a dit : Consultez les écoles des Jésuites, il n'y a rien de mieux ; *consule scholas Jesuitarum, nihil melius* (a). Aveu clair et précis, sur lequel il est impossible de se méprendre ; avoué que les philosophes auront bien de la peine à lui pardonner. Hélas ! que dirait-il, s'il revenait sur la terre ? N'est-il pas à craindre qu'en voyant nos nouvelles écoles et l'exploitation de nos collèges, il ne s'écriât douloureusement, au lieu de rien de mieux : Rien de pis ?

(Note de l'auteur.)

(108) Le mont Valérien.

(a) De dignitate et augm. scientiarum, lib. vi, c. 4.

les misères, et pour voler au secours de tous ceux qui ont faim de la parole sainte. Formée sous de si augustes auspices, forte des vœux de tous les gens de bien, appuyée sur la croix qui lui sert d'étendard, sur cet arbre de vie dont la racine touche aux enfers pour les fermer, et dont la cime touche aux cieux pour les ouvrir, tout nous dit qu'elle prospérera, et que, participant au germe de vie attaché à ce bois sacré, elle triomphera par les obstacles mêmes, et trouvera, dans les contradictions du monde et dans les efforts mêmes de ses ennemis, un aliment de plus à ses succès et à sa gloire.

Supplions donc, mes frères, le Père de la moisson pour qu'il daigne ressusciter au milieu de nous toutes ces maisons saintes et toutes ces congrégations vénérables, desquelles, comme d'autant de fontaines d'eau vive, découlaient jadis les flots de la science et les eaux de la piété. C'est alors seulement que commencera la véritable restauration, alors que nous verrons la monarchie sortir de ses ruines, les coupables espérances des apôtres de l'anarchie avorter et mourir; nos campagnes livrées à la famine de la parole sainte se vivifier, et, pour parler avec le prophète, les déserts de Sion se réjouir (*Isa.*, LII, 9), et reprendre, à l'ombre de la croix, leur ancienne fertilité; tous les nuages dont notre horizon est encore obscurci se dissiper; le sol encore mouvant sur lequel nous marchons s'asseoir et se raffermir; ce volcan qui fume toujours et qui nous menace encore de ses laves brûlantes s'éteindre pour jamais; la France échappée de ce nouveau déluge, sur l'arche de la religion, reprendre son ancien rang parmi les peuples, et pacifique au dedans, invincible au dehors, triomphante tout à la fois de ses ennemis et d'elle-même, mériter encore d'être appelée, comme autrefois, le plus beau des royaumes après celui du ciel.

DISCOURS V.

SUR LE SACRE (109).

De toutes les cérémonies qu'offre l'Eglise catholique à la piété et à l'instruction de ses enfants, il en est peu d'aussi auguste et d'aussi importante que celle qui fixe en ce moment l'attention de toute la France. Il en est peu de plus utile et de plus faite pour intéresser à la fois les cœurs et les esprits que cette inauguration royale et ce sacre majestueux où nos monarques viennent, au pied des saints autels, recevoir l'onction sacrée. Ce n'est point ici ce pavois antique, sur lequel, dans les premiers temps, on élevait le nouveau roi; vaine cérémonie qui ne montrait, en lui que le premier soldat de la nation, dont toute la vertu était dans la

valeur et toute la sûreté dans l'épée: c'est une intronisation toute céleste, où le monarque est proclamé le premier lieutenant du Très-Haut et son représentant sur la terre: cérémonie auguste et vénérable, qui ne donne pas la puissance, mais qui nous montre de quelle source elle descend; qui ne communique pas l'autorité, mais qui nous apprend l'usage que le souverain doit en faire; qui ne le place pas sur le trône, mais qui lui montre que le trône où il est placé est le trône de Dieu même, et qui enfin ne le consacre pas pour le faire roi, mais parce qu'il est roi: magnifique dédicace, où couronnés au nom de l'Eternel, sanctifiés par la prière des pontifes, les rois deviennent les christes du Très-Haut, qui défend, sous peine de sacrilège, d'attenter à leur personne auguste, et qui leur apprend ainsi à se respecter eux-mêmes, autant qu'ils doivent être respectés des autres; institution éminemment nationale, à laquelle se rattachent de si glorieux souvenirs, qui nous rappelle l'antiquité de notre Eglise, l'antiquité de notre monarchie; la noble et glorieuse succession de nos rois toujours catholiques, depuis le fier Sicambre, abjurant les faux dieux, pour devenir enfant de l'Eglise et premier roi chrétien, jusqu'à Charles X, encore roi très-chrétien et fils aîné de l'Eglise: enfin cérémonie qui doit être aujourd'hui d'autant plus chère et plus précieuse à la nation qu'elle peut être regardée comme une profession authentique du pouvoir régnant, comme un démenti éclatant donné aux insensés qui oseraient en faire une question, comme une amende honorable pour tous les crimes dont est souillée notre révolution, en même temps qu'une haute publication du pardon de toutes les fautes, et un embrassement solennel de la miséricorde et de la vérité, de la paix et de la justice. (*Psal.* LXXXIV, 11.)

Quoi donc, mes frères, de plus propre qu'une pareille cérémonie pour réveiller en nous les sentiments religieux et les sentiments monarchiques, et pour ranimer dans nos cœurs l'amour pour notre roi? Quel est le Français, quel est le chrétien qui verrait arriver avec indifférence ce jour fortuné, un des plus beaux qui ait pu se lever sur l'empire des lis? Tous sans doute ne peuvent être les témoins de ce grand spectacle de piété et de magnificence, où la religion et les arts se sont donné mutuellement la main pour parler à la fois et à l'âme et aux yeux: mais tous peuvent se pénétrer des sentiments qu'elle inspire, des obligations qu'elle impose, des leçons qu'elle donne, des grâces qu'elle attire.

Le grand Henri disait de son sacre, qu'il était le symbole de son mariage avec son peuple: belles paroles, non moins dignes de son

(109) Ce discours avait été composé par M. de Boulogne, dans un temps où il croyait être chargé de porter la parole dans la cérémonie du sacre de Charles X. Un autre prélat ayant été appelé à cet honneur, M. l'évêque de Troyes se proposait de

publier son discours sous la forme d'instruction pastorale pour son diocèse, et il s'occupait de lui donner cette forme, lorsque la mort le surprit. Nous donnons le discours tel qu'il a été trouvé parmi ses manuscrits.

bon sens que de son excellent cœur. Charles X dira plus encore, et il regardera le sien comme le symbole de son mariage, non-seulement avec son peuple, mais encore avec la religion ; mariage vraiment indissoluble, et formant la sainte alliance qui doit régner entre l'autel et le trône, entre le sacerdoce et l'empire, pour se soutenir l'un par l'autre, et par ce mutuel appui, concourir à la plus grande félicité des peuples et des rois.

Voilà donc la grande et immortelle vérité qui fait comme le fonds et tout l'esprit de cette consécration royale ; vérité si hautement consignée dans les livres saints, et qui ne saurait être ni trop étendue, ni trop méditée : *C'est par moi que les rois règnent, et que les législateurs font des lois équitables.* (Prov., VIII, 15.) Que de choses en effet nous y découvrons à la fois ! que de grandes leçons, que de trésors de lumière et de sagesse ! Politique admirable, si toutefois, on peut appeler politique, une doctrine qui vient de si haut, avec laquelle marche tout le monde moral, ainsi qu'avec l'astre du jour tout marche et vit dans la nature ! Maxime heureuse et tutélaire, qu'a proclamée le suprême conservateur, de la société humaine pour lui garantir son repos, et sans laquelle resteraient toujours incertaines les diverses obligations qui lient les princes aux sujets et les sujets aux princes. C'est avec ce code divin que tous les doutes s'éclaircissent, que toutes les difficultés s'aplanissent, que tous les liens sociaux se resserrent, que tous les droits sont assurés, que tous les devoirs publics vont, pour ainsi dire, d'eux-mêmes ; et par là se simplifie toute la science du gouvernement.

C'est ici que sont déconcertés tous les complots, que sont confondues toutes les rebellions, toutes les trames de la félonie. Sortez de là ; ôtez ce ministre de Dieu pour faire le bien (Rom., XIII, 4), vous aurez l'anarchie constituée, et le désordre établi ; ôtez la puissance céleste d'où dérivent toutes les autres, tout n'est plus que doute et confusion, et la foi publique est éteinte, et tout devient problématique, le droit de commander comme celui d'obéir. Combien sont donc aveugles ces législateurs tout terrestres, tout enfoncés dans la matière, qui, en abandonnant ce grand principe, que Dieu est à la tête de l'État, pour ne plus voir dans le souverain que l'homme, dans l'homme que la force, enlèvent à l'autorité toute sa sanction, à l'ordre social toute sa garantie, tuent la conscience des peuples, et ne font plus de la déclaration des droits qu'un cruel mensonge pour tromper les hommes ! *Toute puissance vient de Dieu : celui qui résiste à la puissance, résiste à Dieu même : obéissez, non par crainte, mais par conscience,* ainsi parle saint Paul. (Rom., XIII, 1, 5.) Voilà la première et la véritable charte, sans laquelle tous les législateurs

ne bâtiraient que sur le sable. C'est la seule constitution qui soit faite pour toutes les nations et pour tous les empires, la seule avec laquelle on peut se passer de toutes les autres, et sans laquelle aucune autre ne saurait subsister ; la seule à laquelle aucune faction ne saurait toucher, contre laquelle ne peuvent rien ni le sujet ni le monarque ; la seule enfin qui soit plus forte et plus durable que le temps, puisqu'elle est écrite en haut et gravée dans les cœurs.

C'est par moi que les rois règnent. Par là est consacré spécialement le gouvernement monarchique, lequel, pour nous servir des expressions de Bossuet (110), va tout seul comme la nature, puisqu'il est né avec la paternité et l'enfance du monde. La religion se prête sans doute aux modifications diverses qu'apportent dans ses institutions civiles les lieux, les mœurs et les temps ; elle s'adapte parfaitement à tous les genres de gouvernement : mais c'est surtout au gouvernement monarchique qu'elle attache, pour ainsi dire, sa prédilection particulière ; elle se plaît à les distinguer de tous les autres, comme le plus conforme à celui de Dieu, le plus en harmonie avec l'ordre qu'il a établi sur la terre, et avec ce titre de Roi des rois qu'il s'est donné lui-même. Aussi est-ce aux rois qu'il a dit : *Vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut* (Psal. LXXXI, 6) : idée tellement naturelle et si parfaitement d'accord avec les principes d'une saine raison qu'un des plus grands philosophes de l'antiquité appelle la monarchie le premier et le plus divin de tous les gouvernements, *primus et divinissimus principatus* (111) ; idée que Tertullien a rendue encore d'une manière plus noble et plus élevée, quand il appelle le respect que nous devons aux rois, *la religion de la seconde majesté* (112) : tant la dignité du roi s'allie naturellement avec la divinité du grand Être, de celui qui est le roi par excellence et le père du genre humain !

C'est par moi que les rois règnent. Par là sont consacrés non-seulement les rois, mais les dynasties régnantes. Comme c'est Dieu qui fait les rois, c'est Dieu qui établit leurs races augustes, et qui les couvre de son égide tutélaire. C'est ainsi qu'il avait établi, parmi tant d'autres, la maison de David, Ce n'est pas que tôt ou tard elles ne disparaissent de dessus la terre comme les familles les plus vulgaires, et qu'elles ne meurent enfin comme les rois et les royaumes : mais la succession des couronnes n'en est pas moins conforme à l'ordre de la Providence et à la marche naturelle des choses ; et loin de réprouver l'hérédité des trônes, Dieu promet aux bons rois, comme aux bons pères de famille, de bénir leur postérité, et de faire passer, de générations en générations, leur nom avec leur couronne.

C'est donc, mes frères, un vrai motif de reconnaissance que nous avons envers la

(110) *Politique sacrée*, liv. II, art. 1, 7^e propos.

(111) Aristot., *De republ.*

(112) *Apolog.*, c. 35.

Providence, de nous avoir donné, dans nos Bourbons, la plus illustre, et sans contredit la plus antique race qui soit sous le soleil. C'est un bienfait, que certains esprits ne savent pas assez apprécier, qu'il n'y ait rien de comparable à la splendeur des lis, et que ni le temps ni l'opinion, n'aient rien fait de plus grand chez les hommes : n'y eût-il que cette seule considération, c'en serait assez pour nous faire chérir une famille qui tient, pour ainsi dire, aux fondements de la monarchie, et de laquelle semblent dépendre la paix et le bonheur de toutes les familles.

Combien se trompent donc grossièrement ces hommes qui ne voient dans ce droit de succession qu'une atteinte portée aux libertés publiques, dans le sceptre transmis par le sang qu'un droit contre nature et qu'un renversement de tous les droits d'une nation ! Insensés, qui ne sauraient sentir que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un empire, c'est de durer, et qu'il ne dure jamais plus qu'avec l'hérédité des trônes ! Aveugles, qui ne voient pas que la perpétuité des familles royales est ce qui attache le plus les peuples aux souverains, comme les souverains aux peuples, et que la légitimité, qui ne meurt jamais, est la plus grande force qui puisse être donnée au pouvoir, et la plus sûre garantie de la dignité des couronnes, de la paix des nations et de la durée des empires !

C'est par moi que les rois règnent. Par là est condamnée et proscrite à jamais cette doctrine irréligieuse et antisociale de la souveraineté du peuple, principe destructeur de toute souveraineté, de toute légitimité, de toute fixité et de toute perpétuité ; système qui ne connaît rien d'inviolable ni de sacré, que la volonté changeante et capricieuse de la multitude ; doctrine véritablement antifranaçaise, et avec laquelle la cérémonie du sacre, qui convient si bien à un roi, considéré sur la terre comme le représentant de la Divinité, deviendrait étrangère et inapplicable à un roi qui ne serait que le représentant du peuple souverain. Qui donc ne sent pas l'inconséquence, disons plutôt la dérision, qu'il y aurait à répandre l'onction sainte sur un roi que Dieu ne couronnerait pas, et sur le front duquel il n'imprimerait pas un rayon de sa gloire

en le déclarant son ministre et l'homme de sa droite (113) ?

C'est par moi que les rois règnent ; mais l'Esprit-Saint ajoute une autre vérité qui est la conséquence de la première : *et c'est par moi que les législateurs font des lois équitables.* Oracle remarquable, que le siècle ne saurait trop entendre, et qui nous avertit que, si sans Dieu il n'y a point de puissance, il n'y a pas de justice non plus sans Dieu, et que vouloir la justice sans reconnaître l'auteur de toute justice, c'est vouloir des effets sans cause. Par là sont confondus tous ces nouveaux faiseurs de codes, qui, séparant toujours la justice de la terre de la justice éternelle du ciel, et la pensée de l'homme de la pensée de Dieu, sont assez aveugles pour ne pas voir que ce n'est pas la loi qui fait la morale, mais la morale qui fait la loi, et que toute loi qui la blesse n'est pas même une loi et n'est pas digne de ce nom. Inconséquents et insensés, qui veulent que la loi soit sacrée et qui ne reconnaissent rien de sacré ; qui soumettent la loi au serment et qui ôtent au serment son témoin et son juge, sans se douter que là où l'opinion est tout la conscience n'est rien ; ce qui fait dire au prophète que *les lois des peuples sont vaines* (Jerem., X, 3) ; vaines pour le cœur où elles ne pénètrent pas ; vaines pour se faire respecter, puisque, sans la foi divine, il n'y a plus de foi sociale ; de sorte que le plus grand malheur dont puisse être frappé un empire, c'est de laisser, comme le font nos athées politiques, le suprême législateur en dehors de la loi, et de précipiter ainsi sa propre chute, par cette double dégradation où tour à tour les mœurs sont corrompues par les lois et les lois par les mœurs.

Les partisans de la démocratie s'écrieront peut-être que nous voudrions ressusciter la théocratie. Nous croyons qu'en effet la seule idée d'un gouvernement où Dieu préside fait frissonner les grands politiques du jour ; mais ils savent fort bien que nous sommes loin d'avoir l'intention de ramener la société aux premiers jours du monde. Non, nous ne voulons pas de gouvernement théocratique, mais nous ne voulons pas non plus de celui duquel Dieu serait exilé, comme un être fictif et idéal qui n'est plus digne d'être nommé dans notre code ; mais nous repous-

(113) Voilà pourquoi les partisans du système révolutionnaire se sont toujours montrés les ennemis de cette auguste cérémonie. A peine le monarque que nous pleurons avait-il annoncé son sacre que les philosophes, qui donnaient alors le ton dans la société s'élevèrent contre cette inauguration religieuse, qu'ils présentaient comme un gothique usage et une mysticité surannée, indignes des progrès de l'esprit humain. Pour peu qu'on soit instruit dans les affaires du temps, on sait qu'il ne tint pas à eux que l'infortuné Louis XVI ne fût pas sacré, et qu'ils employèrent à cet égard toutes leurs manœuvres. Des dépositaires même du pouvoir firent tous leurs efforts pour insinuer leurs idées au monarque : ils lui répétaient que la royauté était indépendante du sacre ; ce que tout le monde savait aussi bien qu'eux, et ce que l'Eglise n'a jamais con-

testé ; ils lui montraient, dans cette cérémonie, un acte de vassalité envers le clergé ; et, s'il avait fallu les en croire, on eût regardé ce même sacre, qui ennoblit et sanctifie la royauté, comme un attentat à la royauté même. Il n'y eut pas même jusqu'au goût de ce vertueux prince pour l'économie et la simplicité qu'ils essayèrent d'employer pour l'entraîner et le séduire. Hélas ! qui aurait pu alors prévoir le sort de ce monarque infortuné, et s'attendre qu'il devait sitôt être sacré, non-seulement comme roi, mais encore comme martyr, et attester par son immolation que le plus grand malheur qui puisse arriver à un prince n'est pas sans doute d'être vassal de la Divinité et enfant de l'Eglise, mais vassal de ses sujets et mandataire de son peuple ?

sois. Ce norreür cõt atheïsme politique et constitutionnel, non moins funeste à un Etat que l'athéisme systématique. Au reste, cette théocratie ne doit pas tant effaroucher ces grands penseurs qui élaborent nos constitutions ou nos lois avec tant d'art et d'industrie. Numa était aussi partisan de la théocratie, lui qui voulait faire croire aux Romains que ses lois étaient descendues du ciel; le sage Plutarque était aussi partisan de la théocratie, lui qui dit que *la religion et la politique se fondent ensemble, et qu'on distingue à peine le législateur du prêtre* (114); le sage Platon était aussi partisan de la théocratie, lui qui dit, dans sa *République*, que, *dans tout Etat bien constitué, les premiers soins doivent se tourner vers la religion véritable, et non vers une religion quelconque*: arrêti qui sans doute paraîtra dur à tous ces ardents partisans de la tolérance, eux qui ne se tournent plus que vers une religion *quelconque*, et même vers un Dieu *quelconque*. Ces Romains, les Grecs, les Egyptiens, et tous les peuples de la terre étaient partisans de la théocratie, puisque leurs religions étaient nationales, et qu'aucun d'eux ne reconnaissait les *dieux étrangers*: ce qui fait dire à Bossuet, « que tous les peuples ont voulu donner à leurs lois une origine divine, et que ceux qui ne l'ont pas eue ont feint de l'avoir (115). » Ainsi la religion et l'Etat ont toujours marché ensemble, et rien ne peut les séparer que pour la perte des nations et pour la ruine des empires.

On nous dira peut-être encore que cette politique céleste et cette morale divine nous mènent droit au gouvernement absolu : oui, absolu comme la loi qui ne connaît rien au-dessus d'elle et qui commande en souveraine à celui qui l'a faite; absolu comme la paternité, également descendue du ciel et aussi ancienne que le monde; absolu comme la vérité et la justice, qui ont raison, parce qu'elles ne peuvent avoir d'autre contre-poids qu'elles-mêmes; absolu, dit l'Apôtre, pour la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises (I *Petr.*, II, 13); absolu dans le sens de saint Louis, qui léguait à son fils ces belles paroles : « Maintiens les libertés et franchises de ton peuple; plus il sera riche et puissant, plus tes ennemis docteront de l'affaiblir : » enfin absolu et non arbitraire, le sacre de nos rois n'étant lui-même qu'une solennelle protestation contre le despotisme, et qu'une suite de promesses, à la face du ciel et de la terre *de gouverner suivant les lois, de conserver les anciens privilèges, et d'être principalement le défenseur des pauvres et des malheureux*; ce qui nous montre l'immense supériorité de la charte religieuse, qui fait passer les pauvres avant tout, et met au rang des premiers citoyens les orphelins et les pupilles, ainsi que ceux qui s'en déclarent les tuteurs et les pères.

Rien n'est donc plus opposé que le gou-

vernement religieux au gouvernement absolu, si on entend par ce mot un gouvernement despotique. Tous les siècles se lèvent à la fois pour attester que jamais les franchises et les libertés publiques n'ont été plus respectées que sous les bons princes, et que jamais il n'y a eu de bons princes que ceux qui ont fondé leur empire sur celui de la religion, de même que jamais il n'y a eu de tyrans que les rois impies. Et qui pourrait donc retenir celui auquel le maître du tonnerre n'en impose point ? De là cette belle parole de l'Apôtre, qu'on n'est jamais plus affranchi que quand on est esclave de la justice (*Rom.*, VI, 18); et cette autre de l'historien sacré, que celui qui gouverne les hommes doit être gouverné lui-même par la crainte de Dieu (II *Reg.*, XXIII, 3), vrai contre-poids de la puissance, et seul moyen de donner un maître à celui auquel les lois n'en donnent point.

Ici, mes frères, nous croyons à propos de rappeler cette maxime aussi ancienne que la monarchie, et si chère à nos ancêtres : *Une foi, une loi, un roi*; maxime où l'on trouve plus de sagesse, de bon sens et de vraie politique, que dans tout l'étalage et le mécanisme savant de nos machines sociales. *Une foi*, comme il n'y a qu'une vérité; principe sacré, sans lequel tout s'écroule dans la religion comme dans l'Etat : le nier, c'est dire qu'aux yeux de l'Eternel tout est égal, le culte le plus insensé comme le plus sage; c'est ouvrir la porte à toutes les superstitions ainsi qu'à tous les fanatismes. *Une foi*, parce que rien n'est plus propre que l'unité religieuse pour ramener à l'unité sociale, but invariable auquel tend tout gouvernement qui connaît ses vrais intérêts; parce que l'unité de religion n'est pas moins nécessaire que l'unité de pouvoir, et que la multiplicité des professions de foi ne peut qu'énervier le lien politique en énervant le lien moral. *Une foi*, indulgente, il est vrai, comme la charité, mais exclusive comme la vérité. *Une foi*, parce qu'une religion n'est jamais plus salutaire ni plus efficace, qu'elle n'inspire jamais au peuple une plus grande vénération, et n'obtient jamais un plus grand ascendant sur les cœurs et sur les esprits, que quand elle est une, et que par là elle fortifie et rapproche, tandis que la pluralité désunit et décompose. *Une foi*, parce qu'un Etat qui admet, protège et honore indistinctement toutes les religions, n'admet, à proprement parler, aucune religion, qu'il les méprise toutes, et donne ainsi le fatal exemple d'une neutralité funeste aux mœurs publiques et d'une indifférence mortelle qui frappe au cœur les nations. Enfin *une foi*, mais une religion nationale, la religion catholique, qui est celle de nos rois et de nos ancêtres, celle de la presque totalité de la nation, la religion qui a fondé la monarchie, qui a planté les lis, et que la monarchie ne saurait abandonner, sans se trahir et s'abandonner elle-même.

(114) Vie de Numa

(115) *Politique sacrée*, liv. I, art. 4, 7^e propos.

Une loi qui nous vienne d'une source unique, pour que l'action en soit plus forte et l'application plus rapide; *une loi* qui soit la force du faible contre le puissant, et devant laquelle tout plie, les grands comme les petits, les riches comme les pauvres; *une loi* au préjudice de laquelle rien ne puisse se faire, ni par la faveur, ni par le crédit, et à laquelle le monarque lui-même soit tenu d'obéir, *une loi*, parce que le monarque peut avoir des caprices ou des passions que la loi ne connaît point, et que, si le monarque peut être séduit, la loi est impossible; *une loi* qui punisse quand le prince ne saurait punir; *une loi* qui ne meure jamais, quand même le législateur meurt, et qui soit immortelle comme la vérité et la justice.

Un roi, comme il n'y a qu'un chef dans la famille et une tête dans le corps humain; *un roi*, avec une autorité sans rivalité, pour qu'il puisse faire le bien sans obstacles; *un roi*, et non plusieurs, et non un peuple-roi ni une foule de souverains, vrais rois de théâtre, qui n'en imposent ni par leur nom, ni par leur rang, ni par les habitudes de leur vie; *un roi*, père de son peuple, et non un peuple tuteur de son roi; un roi de France par la grâce de Dieu, et non un roi des Français par la grâce du peuple et révocable à volonté, ainsi que l'avaient établi, il y a plus de trente ans, des insensés qui regardaient comme une conquête chaque lambeau qu'ils enlevaient à la pourpre royale, sans se douter que les Français ne sont forts que de leur roi, et qu'ils ne peuvent rien lui ôter qu'ils ne se l'ôtent à eux-mêmes; enfin *un roi*, dont la race est plus antique qu'aucune autre race du monde, qui, non moins grand par ses aïeux que par lui-même, n'a besoin d'autre gloire que de celle de la paix, d'autre triomphe que de l'amour de ses sujets, et dont la couronne, qu'il tient tout à la fois de Dieu et du temps, est hors de toute atteinte et de toute rivalité. *Une foi, une loi, un roi.*

Les grands publicistes du jour ne manqueront pas de nous dire que ce n'est point là une constitution, puisqu'on n'y trouve ni balancements, ni rouages, ni contrepoids, ni toutes ces formes imaginées par les publicistes modernes, et nous avouons sans peine que nous ne sommes pas assez à la hauteur du siècle pour décider si ces conceptions nouvelles étaient impérieusement nécessaires à notre bonheur. Nous observerons seulement que, si la maxime que nous avons mise en avant n'est pas constitutionnelle, elle est fondamentale, et que, de quelque côté qu'on le prenne, un Etat retranché derrière une pareille citadelle est inattaquable : nous dirons que la monarchie appuyée sur ces trois unités a duré plus de quatorze siècles, et que nul de nous ne pourrait dire qu'appuyée sur l'équilibre des trois pouvoirs, elle poussera aussi loin sa carrière : enfin, nous n'hésitons nullement d'assurer qu'une pareille déclaration de droits mérite d'être inscrite en lettres d'or

au haut de tous les trônes et sur le frontispice de tous les temples : *Une foi, une loi, un roi.*

En vain voudrait-on nous opposer ici la liberté des cultes. Nous laissons encore à la politique le soin de résoudre cette grande question, et de nous dire jusqu'à quel point cette liberté doit s'étendre, et quelles sont les bornes auxquelles elle doit s'arrêter. Pour nous, renfermés dans le cercle de notre ministère et dans l'esprit de ce discours, et nous bornant aux grandes leçons que nous donne cette auguste solennité toute catholique, et exclusivement catholique, nous ne voyons ici et nous n'y devons voir que la protection spéciale et l'assistance toute particulière que la religion a droit d'attendre de la part du monarque qu'elle consacre, dont elle bénit la couronne, qu'elle proclame son fils aîné, et qui, non moins envieux de plaire à Dieu que de faire le bonheur de ses peuples, trouve dans ce nom le plus beau titre de sa gloire.

Et certes quel serait notre aveuglement et notre ingratitude, si jamais nous pouvions oublier le droit sacré et tout particulier qu'a cette religion à notre amour et à notre reconnaissance, et ne pas voir que chaque atteinte qu'on lui porte ne peut que retomber sur la nation entière et sur son roi légitime ! car elle aussi a parmi nous sa légitimité et son hérédité, à laquelle on ne peut pas plus toucher qu'à celle du trône. De même que méconnaître la légitimité royale, ce serait livrer l'Etat à la fureur des partis et à l'empire de la force ; méconnaître la légitimité de notre religion et la confondre avec toutes les autres, ce serait s'exposer à des troubles sans fin, à des convulsions sans remède, en ne faisant plus qu'un chaos de toutes les croyances et de toutes les opinions. Comme la France n'est pas libre de prendre un autre roi, elle n'est pas libre de prendre une autre religion, sous peine de se détruire elle-même ; et comme le roi légitime peut dire seul : Je règne par mon droit, la seule religion catholique peut dire : Je subsiste par la vertu divine ; je n'ai pas été établie par les hommes, j'ai précédé tous les établissements ; c'est moi qui ai nourri, élevé, agrandi, affranchi les Français, et qui veille encore à leur prospérité et à leur gloire, comme une bonne mère veille à l'éducation et au bonheur de ses enfants : *Filios enutrivit, et exaltavi. (Isa., I, 2.)* Il est donc vrai de dire que, si les Bourbons sont les pères de la patrie, les catholiques sont les fils aînés de la maison, et que, par une heureuse réciprocité, ils sont catholiques parce qu'ils sont Français, et Français parce qu'ils sont catholiques. Il suit encore de là que personne n'a le pouvoir de les dépouiller des privilèges de leur primogéniture, d'effacer ce contrat solennel entre la religion et les peuples, ni de rompre les liens qui doivent les unir à jamais : *Filios enutrivit, et exaltavi.*

Quelle éternelle reconnaissance ne doit donc pas les souverains à une religion

aussi magnifique en bienfaits, et comment ne feraient-ils pas tout pour elle, alors qu'elle fait tout pour eux ? N'en doutons pas, cette vive reconnaissance ne s'effacera jamais du cœur de notre sage et pieux monarque. Il n'oubliera point que la religion est encore plus nécessaire à l'Etat, que l'Etat ne lui est nécessaire, et qu'elle doit en être la première dette, puisqu'elle en est le premier besoin. Il la protégera, puisque la religion est la première loi de l'Etat, la première condition de son existence, et que la protéger ce n'est pas une grâce, mais un devoir, mais une nécessité à laquelle est assujéti tout prince qui veut gouverner comme tout Etat qui veut vivre. Il la protégera, non en la tolérant, non en la confondant avec toutes les autres, mais en l'honorant comme la seule véritable, mais en la plaçant avec lui sur le trône, et en demandant au ciel, comme Salomon, de l'avoir pour conseil, pour amie et pour assistante (*Sap.*, IX, 4). Il la protégera, mais efficacement et généreusement, et avec toute la droiture de son cœur et toute l'éminence de sa rare piété; mais en bon prince, lequel, dit saint Ambroise (116), est dans l'Eglise et non au-dessus d'elle, qui s'en dit l'enfant et non le père, le disciple et non le maître, la brebis et non le pasteur; mais en lui rendant, comme à la religion de l'Etat, tout ce qui est dû à la prééminence et à la sainteté de son culte; mais en rendant à ses ministres leur considération et leur autorité, si nécessaires au bien qu'ils veulent faire, et sans lesquelles ils ne pourront faire aucun bien. Si le prince est l'évêque du dehors et le protecteur des canons (117), ayant le droit d'interposer son autorité pour les faire exécuter, il n'est point l'évêque du dedans, pour s'en rendre le juge et l'arbitre; il doit être convaincu que l'Eglise et l'Etat sont indépendants l'un de l'autre, que, si les rois ne tiennent pas leur sceptre de la main des pontifes, les pontifes ne tiennent pas de la main des monarques leur houlette pastorale; et que, si l'Eglise doit être la première à obéir au prince dans l'ordre politique, le prince doit obéir aux ministres de Jésus-Christ dans les choses de Dieu et dans ce qui touche la conscience. Enfin, le prince protégera la religion, non sans doute en se prêtant aux fausses craintes et aux conseils perfides de tous ces politiques ombrageux, si communs de nos jours, qui ne voient dans la religion qu'une rivale dangereuse contre laquelle un souverain ne saurait trop se précautionner et se mettre en défense; mais en ne voyant dans cette fille du ciel qu'une puissante auxiliaire, qui prête d'autant plus de force à l'autorité que l'autorité lui en donne; mais en faisant disparaître ce scandale affligeant d'une religion de l'Etat qui est hors de l'Etat, et

en se pénétrant de cette grande vérité, que, plus le ressort religieux s'affaiblit, plus l'Etat s'affaiblit lui-même; de même que, par la raison contraire, tout ce que l'autel acquiert de vénération ajoute au respect dû au trône; que plus la religion sera maintenue dans sa divine indépendance, plus le souverain aura de puissance et d'autorité; et que plus elle acquerra d'empire sur les cœurs, plus les rois inspireront de confiance et d'amour.]

Par là, mes frères, seront à jamais confondus ces hypocrites de la tolérance, qui, ne rêvant que liberté plénière pour les sacrilèges et les profanateurs, ne veulent que des chaînes pour les ministres de Jésus-Christ, ou tout au plus ne leur accordent qu'une protection simulée, qui les tiendrait sous la main bien plus que sous l'égide tutélaire du pouvoir souverain : feinte tutelle, ou plutôt humiliante dépendance et véritable asservissement, que Fénelon appelait un *joug déguisé* (118), plus fatal à la religion qu'une persécution ouverte, et non moins indigne de la majesté de la religion que de la majesté du trône.

Ici, mes frères, notre confiance est d'autant plus grande et plus fondée que nous en avons pour garant la parole, même de notre roi, qui, du haut de son trône, nous a fait la solennelle promesse de *proposer successivement les améliorations que réclament les intérêts sacrés de la religion et les parties les plus importantes de notre législation* (119). Que d'améliorations et de réclamations doivent se présenter en foule à un prince que possède l'amour du bien ! Ainsi le mariage sera rendu à sa vraie dignité, le jour du Seigneur à sa rigoureuse observance, l'éducation publique à ses anciens principes, aux interprètes-nés de la morale, à ses tuteurs naturels et à ses surveillants nécessaires, sans lesquels l'éducation et l'instruction seront également insuffisantes et incomplètes. Ainsi seront révisées ces lois appelées organiques, qui retiennent encore dans une vraie servitude cette belle Eglise de France, laquelle, dans l'état précaire où elle vit, n'est plus qu'une ombre d'elle-même; et pour tout dire enfin, nous verrons notre code affranchi de tant de lois dont gémissent les vrais Français et les chrétiens fidèles, de lois sorties du sein de la révolution, et qui portent la tache de leur origine, de lois aussi impies dans l'esprit que dans la lettre, de lois enfin que l'on ne peut voir sans douleur figurer encore auprès de celles que la légitimité a marquées de son sceau, et qui, si elles restaient en vigueur, feraient languir la religion, ébranleraient l'Etat et corrompraient l'esprit national.

La confiance que nous avons, mes frères, de voir bientôt ces heureuses et indispen-

(116). Serm. contra Auxent, n. 56, post epist. 21.

(117) Fénelon, *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne*, part. II. *Œuvres*, tom. XVII,

pag. 147.

(118) Discours déjà cité, pag. 148.

(119) Discours du roi à l'ouverture de la session des chambres, 22 décembre 1824.

sables améliorations, s'accroît et se fortifie encore par l'assurance que nous a donnée notre roi, que, *connaissant tous les devoirs de la royauté, et fort de son amour pour ses peuples, il aura, avec l'aide de Dieu, le courage et la fermeté nécessaires pour les bien remplir* (120). Il est donc convaincu, ce prince religieux, que l'on ne fait rien de grand sans la raison unie à la force, que la vérité et la justice ne sont que force, que la paix même n'est que dans la force, que régner c'est vouloir fortement, et que rien de ce qui est faible ne saurait jamais être ni utile ni bon. Il s'est donc dit à lui-même, qu'où il n'y a pas un roi qui gouverne, le peuple tombe et se perd : *Ubi non est gubernator, populus corruet.* (Prov., XI, 14.)

Il les a donc entendues ces paroles du Seigneur à Josué, lorsqu'il fut établi prince après Moïse : *Soyez ferme et courageux, et je serai avec vous.* (Deut., XXXI, 23.) N'en doutons pas, mes frères, Dieu sera avec ce pieux monarque ; il le couvrira de l'ombre de ses ailes, il l'investira de sa force et de ses lumières, il lui donnera *le vouloir et le faire.* (Philip., II, 13.) Armé du casque de la foi et du bouclier de la justice, ce prince magnanime forcera le vice audacieux à rougir de lui-même, le vil blasphémateur à se cacher dans les ténèbres, et pour parler avec l'Esprit-Saint, *il le confondra d'un souffle de sa bouche, et l'exterminera d'un seul de ses regards.* (II Thess., II, 8.) Il mettra fin à cette effroyable circulation de livres empoisonnés, avec laquelle il faudrait désespérer du salut de la France, fléau qui n'a point d'exemple chez aucun peuple civilisé. Ainsi disparaîtront, *avec l'aide de Dieu*, tant de honteuses concessions, et un fatal système d'accommodements et de palliatifs qui fait toute la politique du siècle, et qui jusqu'ici n'a profité qu'aux méchants et aux ennemis de l'ordre public ; trêve honteuse avec toutes les règles, balance sacrilège entre le vice et la vertu, entre la vérité et le mensonge ; alliance perfide avec toutes les opinions et toutes les croyances, et enfin oubli et confusion de tous les principes, vrai marasme moral, avec lequel un Etat ne peut que tomber en lambeaux et en pourriture.

Mais, pour que Dieu vienne à son aide, mes frères, il faut que nous l'aidions nous-mêmes, que nous nous hâtions de le seconder dans ses magnanimes résolutions, et de nous rendre dignes de lui, en répondant par nos efforts aux élans généreux de son âme. Et de quoi servirait, pour notre renaissance à la vie, *sa fermeté et son courage* ? comment pourrait-il réformer l'Etat, si nous ne commençons par nous réformer nous-mêmes ? comment pourrait-il nous défendre au dehors, si l'Etat était piqué au cœur par le venin des doctrines licencieuses et par la lèpre de l'athéisme, mille fois plus fatale que celle qui jadis affligea nos pères ? comment, eût-il même toute la sagesse de Salomon, tout le courage de David, et toute

la piété de Josias, pourrait-il être maître d'une nation indisciplinée, impatiente de tout joug, mécontente de tout, et d'autant plus difficile et exigeante pour ses chefs et ses guides qu'elle serait plus facile et plus indulgente pour elle-même ? Et, si l'on a dit qu'il faut être des dieux pour gouverner les hommes, que faudrait-il donc être pour gouverner cette nouvelle race d'hommes, où il y aurait autant d'opinions que de têtes, autant de folies que d'opinions, et qui, n'ayant plus d'autre esprit que l'intérêt particulier et le vil égoïsme, resterait aussi perverse et aussi immorale que la révolution elle-même qui l'a créée ?

Que faire donc, mes frères, dans cette grande circonstance, où l'Etat va être béni et consacré en quelque sorte dans la personne de son chef, sinon de jurer avec lui d'être fidèle à la loi de son Dieu, afin qu'elle nous soit fidèle (Eccli., XXXIII, 3) ; sinon de nous rallier de plus en plus sous l'oriflamme de Clovis, et sous la bannière de saint Remi, son illustre consécrateur ; de ranimer en nous le respect pour les traditions de nos pères ; et de ne perdre jamais de vue ce conseil salutaire que nous donne l'Esprit-Saint, de remonter à la source, et de consulter les anciens dans lesquels seuls réside la sagesse : *In antiquis sapientia* ? (Job, XII, 12.) Que faire ? sinon de nous défendre de plus en plus de cet esprit d'innovation, la plus funeste maladie qui puisse travailler un empire ; de fermer l'oreille à toutes les suggestions de *ces perfides enchanteurs* dont parle le prophète (Isa., XLVII, 12), qui veulent être plus habiles que le temps, plus savants que l'expérience, plus forts que la nécessité ; et de repousser bien loin de nous tous ces nouveaux dispensateurs de la lumière, ces apôtres sans mission, qui, dégoûtés de tout, excepté de détruire, voudraient nous ramener à l'enfance du monde, et qui, tout fiers de n'avoir point d'aïeux, et de ne plus se reconnaître eux-mêmes, vont chercher leurs publicistes chez des peuples révoltés, leur organisation sociale parmi les hordes sauvages, et leur civilisation dans les pays livrés à l'anarchie.

C'est alors, mes frères, mais alors seulement que commencera notre véritable restauration, et que la France reprendra sa grandeur première ; c'est par cet heureux concours du prince et des sujets que s'affermira le sol encore mouvant sur lequel nous marchons, et que s'éclaircira totalement notre horizon, encore rembruni de tant de nuages. Oui, nous aimons à nous laisser aller à ces espérances ; le plus riant avenir semble s'offrir à nos yeux, et l'aurore du nouveau règne est peut-être pour nous une nouvelle ère, non de *raison*, mais de sagesse, de justice et de foi ; nous verrons les campagnes abandonnées, où n'ont crû jusqu'à présent que des ronces et des épines, renaître à la vie, se rammer à la voix de leurs nouveaux

pasteurs, et, pour parler avec l'Esprit-Saint, reflleurir comme les lis (*Isa.*, XXXV, 1) ; les lis eux-mêmes acquérir parmi nous un nouveau degré de splendeur et se relever encore plus sur leur tige superbe. La race auguste de nos rois nous deviendra de plus en plus chère et précieuse ; leur trône s'affermira plus que jamais, et durera, comme celui de David, autant que le soleil. (*Psal.*, LXXXVIII, 38). La France, abjurant ses erreurs, redeviendra le royaume chéri de Dieu, sa nation privilégiée ; et avec la religion tous les biens nous seront donnés, les biens de la vie et les biens de la grâce, l'union des cœurs au dedans et la sûreté au dehors, la confiance pour le présent et la sécurité pour l'avenir. L'hydre sanglante des révolutions, pour jamais étouffée, rentrera dans les enfers d'où elle était sortie ; enfin le génie du mal étant enchaîné sans retour, nous jouirons en paix de ces consolantes promesses que le Seigneur nous fait dans ses Ecritures : Le roi sera pour son peuple un refuge et une retraite après la tempête.

DISCOURS VI.

POUR UNE ORDINATION.

Prononcé dans la cathédrale de Troyes, le 17 juin 1810.

Après vous avoir adressé, au nom de l'Eglise, mes frères, les avis salutaires que vous venez d'entendre, ces paroles toutes divines, tout empreintes de cette onction apostolique et de ce baume vivifiant de la sainte antiquité, je ne puis résister au besoin d'en ajouter encore quelques-unes que m'ont dictées ma tendresse pour vous, et l'intérêt tout particulier que je prends à votre bonheur. Mais ce n'est point tant à vous, prémices du Seigneur, qui venez de le prendre pour votre héritage, jeunes initiés à la sainte milice, qui venez de vous dépouiller du vieil homme pour vous revêtir du nouveau ; ce n'est point tant à vous, nouveaux lévites, qui venez d'être séparés du reste des hommes pour le service des autels, et de monter aux degrés inférieurs qui conduisent au sacerdoce, qu'il nous importe de faire entendre notre voix ; c'est principalement à vous qui venez d'être consacrés les oints et les saints du Seigneur, à vous qui venez d'être élevés à l'ordre de Melchisédech et à la royauté sacerdotale, et qui, sous ces grands rapports, êtes bien plus dignes que tous les autres de recevoir les effusions de mon cœur, et de fixer l'attention de ce pieux concours ; c'est à vous, dis-je, que nous croyons devoir surtout nous adresser en ce moment, pour vous rappeler ces paroles du grand Apôtre à Timothée : Ne négligez point la grâce qui vous a été donnée par l'imposition des mains : *Noli negligere gratiam quæ data est tibi per impositionem manuum.* (I *Tim.*, IV, 14.)

• Grâce d'instruction et de lumière pour annoncer l'Evangile, grâce de force et de courage pour le défendre ; grâce de zèle et

d'apostolat, pour étendre le royaume de Dieu et la connaissance de son nom ; grâce de pureté et d'innocence, pour exercer dignement un ministère redoutable aux anges mêmes ; grâce qui vous établit les conducteurs des aveugles, les précepteurs des ignorants, les docteurs des enfants, et la lumière de ceux qui sont toujours dans les ténèbres ; grâce qui vous consacre les médiateurs entre le ciel et la terre, les continuateurs de la mission de Jésus-Christ, les dispensateurs de ses mérites, les vicaires de sa charité et de son amour pour les hommes, le canal de tous les dons de l'Esprit-Saint, l'homme de Dieu auprès des peuples, et l'homme des peuples auprès de Dieu ; grâce enfin, qui, vous élevant au plus saint des états, vous donnera tous les moyens de remplir les augustes devoirs qu'il impose, de pratiquer les vertus éminentes qu'il commande, d'éviter tous les périls qu'il présente, et de supporter toutes les peines et les sollicitudes qui y sont attachées : *Noli negligere gratiam, quæ data est tibi per impositionem manuum.*

Que de grâces, mes frères, dans une seule grâce ! et quel malheur pour vous, et quelle affliction pour nous, si jamais vous parveniez à la négliger, cette grâce éminente, et si, au lieu de la ressusciter chaque jour par de nouvelles précautions, vous la laissiez éteindre comme un don inutile aux autres et à vous-mêmes ; si cet or pur s'obscurcissait dans vos mains, et que, suivant l'expression d'un prophète, le prêtre devint comme le peuple (*Isa.*, XXIV, 2) ; si cette langue sanctifiée par les paroles redoutables, cette langue qui semble commander au ciel, se prêtait encore à de vaines paroles et à de profanes discours ; si ce canal, qui doit enrichir de ses eaux les villes et les campagnes, n'était plus qu'une citerne bourbeuse et desséchée ; si, au lieu d'être le sel de la terre pour en empêcher la corruption, vous ne faisiez que la corrompre encore davantage ; si vous changiez la lumière en ténèbres, et qu'au lieu de briller au milieu du monde, comme une lampe toujours ardente et toujours luisante, ainsi que parle l'Evangile (*Matth.*, V, 16 ; *Joan.*, V, 35), vous n'y paraissiez que comme une pierre d'achoppement et de scandale ; enfin si vous changiez un ministère de vie en un ministère de mort, et que d'une source de bénédiction, de réconciliation, d'édification, de sanctification, vous en fissiez un instrument funeste de perdition et de ruine pour vous et pour vos frères !

Mais non, et gardons-nous d'affaiblir par de tristes réflexions la joie de cette journée : non, nous espérons de vous de meilleures choses, et tout nous dit au fond du cœur que vous remplirez notre attente. Les heureuses dispositions que vous avez montrées de bonne heure, votre amour pour l'étude et pour le travail, votre goût pour la piété qui ne s'est jamais démenti, nous sont autant de sûrs garants que les célestes dons que vous venez de recevoir fructifieront chaque

jour, et que, bien loin de nous attrister par le relâchement de cette première ferveur dont vous nous avez donné de si consolants exemples, vous vous rendrez dignes de plus en plus de cette alliance auguste et solennelle que vous venez de contracter avec Jésus-Christ dont vous devenez les envoyés et les représentants, avec l'Eglise dont vous devenez les époux, avec les fidèles dont vous devenez les pères, et avec nous-mêmes dont vous devenez les coadjuteurs, les coopérateurs et les frères.

Vous la conserverez donc cette grâce précieuse, par l'esprit de prière auquel tout est promis, qui est la vie de la piété, l'âme de vos fonctions, la source des lumières, et en parlant souvent et dignement à Dieu, vous apprendrez à parler efficacement et dignement aux hommes. Vous la conserverez par la fuite d'un monde qu'a maudit Jésus-Christ, par l'éloignement de ces commerces profanes où votre honneur n'a rien à gagner, où votre vertu a tout à perdre. Vous la conserverez par la méditation assidue des livres saints, où vous puiserez cette élévation de pensées, et cette sublimité de sentiments qui répondra à la grandeur de vos obligations et à la sainteté de vos augustes fonctions. Vous la conserverez en vous renouvelant sans cesse dans l'esprit de votre sacerdoce, par un nouveau surcroît de vigilance et de retour sur vous-mêmes en mettant une garde de circonspection sur ces lèvres dépositaires de la doctrine et de la science, et en faisant un pacte avec vos yeux, pour ne plus les fixer que sur des objets aussi purs que votre ministère, et pour les détourner à jamais de tout ce qui pourrait flétrir cette sainte pudeur, véritable ornement des prêtres comme des vierges.

C'est donc avec la plus vive confiance que nous vous envoyons, suivant la parole de l'Evangile, pour travailler à notre vigne, et que nous vous disons dans la joie de notre cœur : *Ite et vos in vineam meam.* (Matth., XX, 4.) Allez-y pour y travailler sans relâche, car la vie d'un prêtre est une vie de travail et de peine, et ses mains ne peuvent devenir oiseuses sans devenir criminelles. Toutes les dénominations que lui donne le Sauveur du monde annoncent un homme de travail et de sollicitude. C'est un soldat, qui ne doit jamais cesser de combattre pour conquérir les âmes ; c'est un pêcheur d'hommes, qui doit toujours voguer dans la haute mer, et tendre ses filets pour retirer ceux qui s'enfoncent dans la profondeur de l'abîme ; c'est un moissonneur, qui, pour recueillir la moisson, doit porter avec courage le poids du jour et de la chaleur ; c'est un économe qui doit rendre le compte le plus rigoureux de son administration et de l'emploi de ses talents ; c'est un pasteur qui doit courir après les brebis égarées, et à travers les précipices et les montagnes, les ramener sur ses épaules ; c'est enfin le débiteur de tout le monde, dit saint Paul (Rom., I, 14), du fort comme du faible, du savant

comme de l'ignorant, du sage comme de l'insensé : voilà le prêtre. Un prêtre, qui ne remplit pas tous les devoirs attachés à ces titres et toutes ces fonctions laborieuses, est un être hors de sa sphère et qui trompe sa destinée. Ce n'est pas un prêtre, c'est un usurpateur ; ce n'est pas un pasteur, c'est une idole et un vain simulacre.

Ite et vos in vineam meam. Allez-y avec cette docilité et cette soumission que vous venez de nous promettre ; toujours prêts à marcher sous la houlette de votre évêque, toujours prêts à suivre ses conseils, toujours prêts à vous rendre au lieu qu'il vous assignera, à embrasser le genre de travail et l'espèce de ministère qu'il vous désignera, quels que soient vos goûts ou votre répugnance ; et toujours assurés que vous êtes pleinement dans l'ordre de la Providence, et à la place où Dieu vous veut, dès que vous y êtes appelés par celui qu'il a établi pour être son organe.

Ite et vos in vineam meam. Allez-y avec promptitude et empressément, et partez à la première heure ; car elle dépérit chaque jour, cette vigne, faute de bras et de culture. Voyez ces ronces et ces buissons sauvages là où croissaient les fleurs les plus brillantes et les fruits les plus abondants. Voyez cette famine de la parole qui désole l'Eglise, et la menace d'une mort prochaine. Voyez cette foule de malades sans médecins, cette foule de pupilles qui n'ont plus de pères, cette foule d'enfants qui demandent le pain de l'instruction ! et personne ne leur en donne. Que de motifs pour vous de ranimer vos forces, de redoubler d'ardeur, de vous multiplier, en quelque sorte, afin de compenser par un redoublement de soins et de travail, tout ce qui manque du côté du nombre, et de faire dans un jour l'ouvrage de plusieurs années !

Ite et vos in vineam meam. Allez-y, non comme ces mercenaires qui n'ont pour mobile que l'intérêt, qu'un gain sordide pour aiguillon, et qui, loin de paître le troupeau, voudraient se paître du troupeau lui-même ; mais comme de généreux serviteurs qui ne sont avares que du temps ; qui ne sont avides que de la gloire de leur Maître, et qui, plus occupés du salut que de la toison de leurs brebis, se trouvent toujours riches partout où ils ont le nécessaire, toujours heureux partout où ils peuvent être utiles, et toujours contents partout où ils ont du bien à faire.

Ite et vos in vineam meam. Allez-y pour arracher et pour planter, dit le prophète, pour édifier et pour détruire (Jerem., I, 10) ; pour en arracher les scandales et pour y détruire les vices, pour y édifier par la bonne odeur de votre vie, et y faire germer l'abondance de toutes les vertus. Allez-y pour la défendre contre les incursions de l'homme ennemi qui la ravage, qui en a renversé les haies et les murailles, qui, après l'avoir ouverte à tous les passants qui la foulent aux pieds, ne tend à rien moins qu'à la déraciner tout entière. Allez-y pour

la défendre contre le démon de l'impiété qui ne connaît point de frein, contre le démon de la licence qui ne connaît point de mesure, contre le démon du libertinage qui se déborde comme un torrent, et plus que tout cela encore, contre le démon de l'indifférence auquel on ne voit plus de remède, monstre nouveau qui ne ressemble à aucun autre, qui jamais n'a eu de pareil dans aucun siècle, et qui, semblable à une bête féroce, à une bête *singulière*, dit le Prophète, et unique dans son espèce, dévaste cette vigne encore plus par ses ruses que par ses fureurs, et plus encore par ses coups détournés que par ses attaques ouvertes : *Et singularis ferus depastus est eam. (Psal., LXXIX, 14.)*

C'est donc aujourd'hui, mes Frères, que nous pouvons plus que jamais vous appliquer ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, « sicut agnos inter lupos (Luc., X, 13) : »* c'est-à-dire, au milieu des épreuves, des traverses et des contradictions sans cesse renaissantes ; au milieu des séductions, des tentations, des dangers, des écueils et des obstacles de toute espèce : *Inter lupos* ; au milieu de ces hommes ennemis de la vérité qui les condamne, de la lumière qui les importune ; au milieu de ces hommes qui vous haïront, parce qu'ils haïssent tout ce qui contredit leurs passions et qui ne voudront pas plus de vos leçons que de vos exemples ; au milieu de ces hommes pervers, qui se croient sans reproche parce qu'ils sont sans remords, et qui se diront offensés parce que vous ne les imitez pas ; parmi ces hommes amoureux de la nouveauté, qui se sont persuadé que vous devez changer parce qu'ils ont changé eux-mêmes, et que vous devez être accommodants sur tout, parce qu'ils n'ont de principes sur rien ; enfin parmi ces hommes, qui ne pouvant plus être jaloux de nos richesses, le sont encore de notre considération, et qui croient que la plus grande grâce qu'on puisse faire à un ministre des autels, ce n'est pas de l'honorer, mais de le supporter ; ce n'est pas de le faire vivre, mais de le laisser vivre : *Inter lupos*.

Imitateurs de cet Agneau sans tache qui va s'immoler chaque jour dans vos mains, vous serez au milieu d'eux comme des agneaux, *sicut agni* ; vous les confondrez à force de vertus, ou plutôt vous chercherez à les convertir bien plus qu'à les confondre ; comme saint Paul, vous les exhorterez en toute patience. (II Tim., IV, 2.) En combattant les vices, vous supporterez les vicieux ; vous leur rendrez la vertu aimable en vous faisant aimer, vous gagnerez leurs cœurs pour parvenir plus sûrement à les rendre dociles, vous n'opposerez à leur malice que la candeur et la simplicité d'une conscience pure ; vous répondrez à leurs censures par l'innocence de vos mœurs et par l'intégrité de votre conduite, à leur ingratitude par de nouveaux bienfaits, et à leurs calomnies par vos bonnes œuvres ; *sicut agni*, comme

l'Apôtre, vous vous ferez l'esclave de tous pour les gagner tous. (I Cor., IX, 19.) Si les pères ne veulent pas de vos leçons, vous irez chercher les enfants, et si les enfants repoussent également les paroles du salut, vous les servirez encore par vos prières, en demandant au ciel leur changement que vous ne pouvez obtenir vous-mêmes ; *sicut agni*. Si ces mondains qui payent si cher leurs plaisirs refusaient de payer le juste tribut qu'ils doivent à vos laborieux services, vous saurez être pauvres avec dignité, en leur opposant ce noble désintéressement que le monde ne connaît point, mais qui convient si bien à un disciple des apôtres. Parés de vos seules vertus, vous leur prouverez qu'il est plus aisé de vous dépouiller que de vous avilir, de vous ôter votre salaire que l'amour de vos devoirs ; et vous leur apprendrez qu'il y a dans un ministre de Jésus-Christ je ne sais quelle élévation d'âme, je ne sais quelle richesse de sentiments, qui lui fait trouver la plus belle récompense de ses travaux dans ses travaux eux-mêmes : *Sicut agni*.

Mais en épuisant tous les ménagements de la douceur évangélique et de la charité chrétienne, vous saurez vous défendre de ces complaisances indignes de la vigueur sacerdotale ; et à l'onction qui persuade la vérité, vous saurez ajouter le zèle ardent qui la défend sans crainte et sans faiblesse. A ces amateurs passionnés des changements et de la nouveauté, vous opposerez l'inflexibilité de vos principes ; vous serez disposés à tout souffrir, à tout sacrifier, plutôt que de vous relâcher de la sainteté des anciennes règles et de rabattre de l'exactitude de vos fonctions. Vous leur apprendrez que, si la sagesse du siècle varie comme les temps, Jésus-Christ est toujours le même ; que l'esprit de votre état est toujours le même ; que, s'il y a des révolutions pour les empires, il n'y en a point pour nos enseignements ; que, si la philosophie est versatile comme l'opinion, la religion est immuable comme Dieu ; et que, si les lumières du jour sont nouvelles, la vérité que vous annoncez est éternelle.

Enfin, jeunes encore, vous serez des vieillards par la décence de vos manières et la gravité de vos mœurs ; vous compenserez, par un surcroît de sagesse, de discrétion et de retenue, tout ce qui peut vous manquer du côté de l'âge ; et vous vous comporterez avec tant de prudence et de maturité que, bien loin de mépriser votre jeunesse, on en fera le sujet même de votre éloge, et elle deviendra pour vous un titre de plus à la confiance et à la vénération publique : *Nemo adolescentiam tuam contemnât, sed exemplum esto fidelium. (I Tim., IV, 12.)*

Par là vous honorerez votre ministère comme saint Paul (Rom., XI, 13.), vous le rendrez respectable aux yeux de vos ennemis mêmes ; vous ferez tourner à la gloire du ministère les injustices mêmes des mondains envers les saints ministres ; vous combleriez les vœux des âmes généreuses qui

ont concouru à votre éducation cléricale; vous ajouterez à la gloire de l'école sacrée où vous avez été nourri du suc de la piété et du lait de la doctrine sainte; vous consolerez l'Eglise aux jours de ses afflictions et de ses peines; vous nous consolerez nous-mêmes et deviendrez notre joie et notre couronne.

Et vous, Seigneur, souverain Prêtre et Pontife éternel, confirmez ce que vous venez d'opérer en eux. Bénissez leurs premiers travaux, et donnez-leur l'accroissement qu'ils ne peuvent avoir que par votre grâce. Rendez-les tout-puissants en œuvres et en paroles; donnez-les en spectacle et aux anges et aux hommes, en formant en eux ce cœur vraiment sacerdotal, ce cœur doublement magnanime, non moins ouvert aux misères du pauvre qu'à celles du pécheur, non moins sensible aux intérêts du ciel qu'aux besoins de la terre; ce cœur qui, par le mélange heureux d'un courage que rien n'abat, et d'une charité que rien n'épuise, nous fasse voir tout ce que peut, pour le bonheur de votre peuple, un prêtre qui est animé de l'amour de son état et de l'esprit de son ministère.

Mais comme vous avez plus d'une bénédiction à donner, bénissez et confirmez dans leur vocation ces jeunes Samuels élevés à l'ombre du sanctuaire; faites-les croître autour de nous comme ces jeunes palmiers et ces plants d'oliviers dont parle le Prophète, afin qu'ils donnent du fruit dans leur temps (*Psalm. I, 3*), que ce grain de semence multiplie au centuple, et que ce frêle espoir du sacerdoce en devienne bientôt l'ornement et la gloire.

Bénissez cette maison sainte et ce berceau de vos ministres; environnez-le de votre ombre, couvrez-le de votre bouclier, et faites-y germer le goût des saintes lettres, la vigueur de la discipline et toute l'éminence des vertus apostoliques.

Bénissez tous les bienfaiteurs de cette œuvre sainte, la plus utile et la plus méritoire de toutes, et faites-en l'objet spécial de vos miséricordes, comme nous en faisons l'objet particulier de nos prières et de notre reconnaissance.

Bénissez ces familles chrétiennes qui consacrent leurs enfants au service de votre tabernacle, et rendez-les, de génération en génération, participantes de tout le bien que ces enfants feront un jour.

Bénissez tout ce diocèse en y multipliant les bons ouvriers évangéliques, en y faisant reflourir tant de terres incultes, tant de campagnes désertes, tant d'églises abandonnées, et en y ramenant la beauté des anciens jours.

Bénissez enfin votre indigne ministre, en mettant dans son cœur ces paroles de vie que vous avez mises sur ses lèvres. Faites qu'il s'applique à lui-même ce qu'il demande pour les autres, et dont il a besoin bien plus que tous les autres. Donnez-lui la force comme vous lui avez donné le fardeau, afin que tous, et le père et les enfants, et le

chef et les membres, et le pasteur et le troupeau, réunis ici-bas dans un même esprit de vertu, de piété et de zèle, puissent l'être éternellement dans le même bonheur et dans la même gloire.

DISCOURS VII.

POUR L'INSTALLATION DU SÉMINAIRE DE TROYES.

Le iv^e dimanche de carême, 16 mars 1817.

C'est sans doute pour nous, Messieurs, la plus vive et la plus douce satisfaction, que la sainte cérémonie qui nous rassemble en ce moment. C'est aujourd'hui pour nous une véritable fête, que l'inauguration et la rénovation de cette maison sainte, dont la restitution est bien moins due encore à nos sollicitations et à nos instances qu'à la piété et à la justice d'un monarque dont la légitimité est la plus forte garantie de toutes les légitimités, de toutes les propriétés, de toutes les justices; et c'est bien ici le lieu de chanter avec l'Eglise, et de répéter ce cri de joie et d'allégresse qui commence aujourd'hui sa liturgie : *Réjouis-toi, Jérusalem, et vous tous qui êtes ses amis, réunissez-vous pour la féliciter : « Latate, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam. »* (*Isa., LXVI, 10.*) Oui, réjouissons-nous de voir enfin rendue à sa noble destination cette école sacrée que Dieu nous a conservée parmi tant de ruines. Réjouissons-nous de voir ce temple du Seigneur, naguère le séjour des armes et de l'agitation, et souillé par des usages peu dignes de sa sainteté, redevenu la maison de la prière, l'asile des anges de paix, où les cantiques saints et les chastes accents de Sion ont succédé aux chants profanes de Samarie : *Latate, Jerusalem.* Réjouissons-nous à la vue de ces nouveaux soldats de Jésus-Christ, armés du bouclier de la foi et du casque de la justice; de ces nouveaux Gédéons, dont les mains vont être formées aux combats du Seigneur, non pour voler à la conquête des villes, mais à la conquête des âmes; non pour abattre les forteresses; mais pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu (*II Cor., X, 4*); non pour forcer les camps, mais pour forcer l'iniquité dans ses derniers retranchements; non pour délivrer la France de ses ennemis, mais pour l'affranchir de ses vices, pour faire la guerre à ses scandales, mais pour l'avertir des maux qui la menacent, et pour éloigner d'elle ce fléau de l'impiété, plus redoutable que la guerre, et plus terrible encore que les orages et les tempêtes : *Latate, Jerusalem.* Réjouissons-nous enfin dans le Seigneur, en bénissant son adorable Providence, qui nous a ménagé cette faveur inespérée, qui a daigné aplanir devant nous les obstacles, couronner nos efforts, et nous aider à conquérir une maison qui semble renfermer à elle seule toute la destinée de ce diocèse, ainsi qu'elle fera l'édification de notre ville épiscopale; une maison qui ne concourra pas moins à la

restauration des mœurs publiques et sociales qu'au maintien de la religion et à la renaissance des mœurs chrétiennes et sacerdotales; une maison qui intéresse également les riches et les pauvres, les grands et les petits, l'Eglise et l'Etat, la génération présente et les générations futures : *Lætare, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam.*

Mais que faisons-nous ? et la joie qui nous anime en ce moment n'est-elle donc mêlée d'aucun motif de tristesse et d'aucun sujet d'amertume ? Jérusalem n'est plus désolée, ainsi qu'aux jours funestes d'où nous sommes sortis, mais est-elle heureuse ? Elle n'est plus enchaînée, mais est-elle indépendante ? Elle n'est plus persécutée, mais est-elle honorée, est-elle secondée ? Elle n'a plus de tyrans, mais a-t-elle beaucoup d'amis, beaucoup de protecteurs ? Elle ne gémit plus sur les profanations de son sanctuaire, mais ses chemins ne sont-ils pas déserts, et ne pleure-t-elle pas toujours de ce qu'on ne vient plus à ses solennités ? (*Thren.*, I, 4.) Pouvons-nous donc nous réjouir, quand nous voyons tant de campagnes sans pasteurs, tant de pasteurs sans fonctions et sans ministère, tant de terres incultes, qui nous montraient jadis des pâturages si fertiles, tant de sables arides là où coulaient abondamment des fontaines d'eau vive, tant de ronces et d'épines là où croissaient des pépinières si fécondes en fruits de grâce et de salut ? Pouvons-nous donc nous réjouir, quand la race sacerdotale est près de s'éteindre ; quand s'ouvre devant nous ce vide effrayant que creuse chaque jour la mort de tant de prêtres vieillissants avant le temps, et emportés par les malheurs encore plus que par les années ; quand, à la place de ces chênes vigoureux et antiques qui ombrageaient la vigne du Seigneur de leurs branches salutaires, nous ne voyons autour de nous que de faibles arbrisseaux qui de longtemps ne donneront des fruits ; quand enfin, bien plus inconsolable encore que Rachel, l'Eglise pleure tout à la fois et sur ses enfants qui ne sont plus, et sur ceux qui ne naîtront plus, ou qui ne naîtront que lentement, avec effort et avec peine.

Mais non, détournons nos regards de ces tristes objets et de ces funestes présages, pour nous livrer à la joie sainte à laquelle l'Eglise nous invite en ce jour, et disons encore à Jérusalem de se réjouir, et à tous ses amis de se réjouir pour la féliciter : *Lætare, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam.* Réjouissez-vous surtout, enfants chéris, que le ciel m'a donnés ; jeunes Samuels, élevés à l'ombre du sanctuaire, bénissez mille fois le Seigneur qui vous a retirés dans cette arche sainte, pour vous sauver de ce déluge d'iniquités qui inonde le monde, pour vous garantir de ses fatales séductions, et préserver votre innocence de ses tristes écueils. Réjouissez-vous de vous trouver dans ce précieux asile où tout profite également pour votre esprit et pour votre cœur, pour votre instruction

et pour votre vertu ; où vous êtes nourris du lait vivifiant de la saine doctrine ; où vous puisez le goût des saintes lettres, l'amour des bonnes règles, le respect pour la discipline, dont la fatale décadence se précipite chaque jour ; le respect pour l'antiquité vénérable, ainsi que le mépris pour les profanes nouveautés, et le respect pour l'autorité des pontifes, vrai caractère des bons prêtres. Réjouissez-vous enfin de vous voir sous la conduite de ces maîtres éclairés, qui, mettant leur gloire dans vos succès, leur bonheur dans votre salut, vous donnent à la fois la leçon et l'exemple. Hâtez-vous donc d'en profiter, en vous montrant également dociles à leurs avis, sensibles à leurs soins, reconnaissants pour leur sollicitude. Hâtez-vous de vous rendre dignes de l'état saint auquel vous aspirez, en vous pénétrant, avant tout, de l'esprit de piété plus nécessaire encore que l'esprit de science, ou plutôt en vous animant de l'amour de la science pour perfectionner la piété, et de l'esprit de piété pour mieux régler et diriger l'amour de la science. C'est ainsi que vous consolerez votre évêque, que vous allégerez le poids de son épiscopat, et que vous deviendrez sa gloire et sa couronne ; c'est ainsi que vous remplirez l'attente de vos maîtres, de vos bienfaiteurs, des amis de la religion, et que, croissant chaque jour en âge et en sagesse, vous attirerez sur cette institution toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

DISCOURS VIII.

Prononcé, le 30 décembre 1821, dans l'église cathédrale de Troyes.

POUR L'INSTALLATION DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

C'est avec une vraie et bien douce satisfaction, nos très-chers frères, que nous venons présider à l'installation de ces vénérables instituteurs, que tous les gens de bien appelaient depuis si longtemps par leurs vœux, et que notre ville épiscopale est enfin assez heureuse de posséder dans son sein. C'est pour nous une occasion précieuse de signaler ici notre estime particulière pour ces écoles chrétiennes, si dignes de ce nom, et si propres à servir de digues à ce torrent de dépravation qui se déborde de toutes parts : écoles consacrées par la reconnaissance et le respect de tous les hommes vertueux, et que nous devons d'autant plus accueillir que les impies et les mondains les redoutent davantage, et qu'ils en font chaque jour l'objet de leurs dérisions ou de leurs blasphèmes ; écoles véritablement françaises, monarchiques et nationales, et aussi saintes dans leur origine que non suspectes dans leurs moyens et dans leurs méthodes ; écoles éprouvées par une longue expérience, et cautionnées par des succès aussi avérés que constants, et qui, par leurs services éminents et par leur bonne renommée, ont triomphé tout à la fois et des plus tristes préventions et des plus

fortes oppositions. En dépit de l'esprit du siècle, et de tant d'ennemis aussi perfides que puissants, ces écoles se propagent plus que jamais, et jouissent de plus en plus de la vénération et de la confiance publique. Leurs pieux et modestes chefs sont pour l'instruction des pauvres ce que les Filles de Vincent de Paul sont pour leur assistance et leur soulagement. Belles et heureuses institutions, si dignes du grand siècle qui les a vues naître, véritable ornement de l'Eglise catholique; qui, distinctes dans leur but, sont mues par le même esprit, et qui, à elles seules, rendent plus de services à l'humanité dans un jour, que n'en rendront jamais tous nos grands faiseurs de systèmes et de spéculations dans l'espace d'un siècle!

Combien devons-nous donc nous féliciter, nos très-chers frères, du nouvel établissement qui commence aujourd'hui sous les auspices de la religion! et quel spectacle plus touchant, que de voir ces bons frères accourir dans ce temple, pour invoquer la lumière qui vient d'en haut, et promettre, à la face des saints autels, de se dévouer sans réserve à l'auguste mission qui leur est confiée, celle de faire de ces pauvres enfants, d'abord et avant tout, de bons chrétiens, et ensuite, et comme par surcroît, de leur apprendre les premiers éléments des connaissances humaines?

Et quand a-t-il été plus nécessaire d'avoir des frères des écoles chrétiennes, que dans un temps où l'instruction véritablement religieuse va devenir si rare par la disette toujours croissante des saints ministres; à une époque où s'élèvent, dans plus d'un endroit, des écoles plus que suspectes où des maîtres sans garantie ne nous montrent que trop des élèves sans surveillance: écoles étrangères à notre sol, dont la philosophie fait sa grande affaire, et un des objets les plus chers dans ses arrières-pensées? Hélas! c'est surtout au moment où l'impiété s'est fait un horrible système d'empoisonner l'enseignement, et une affreuse politique d'entraîner vers sa ruine la génération qui arrive, après avoir perdu la génération qui s'écoule; c'est, dis-je, dans cette extrémité et dans cette situation déplorable des choses, qu'il importe plus que jamais de s'attacher au premier âge, et d'écarter loin de lui tous les dangers qui l'environnent et tous les pièges qu'on sème sous ses pas.

Hé! quels hommes plus faits pour opérer un si grand bien, et plus propres à diriger les premiers mouvements de l'innocence des jeunes cœurs, que ces pieux instituteurs, dont le zèle égale le désintéressement, qui donnent à la fois la leçon et l'exemple, et qui, avant de tenir leurs écoles, ont été à l'école de la vertu pour y subir les épreuves les plus sévères? Combien il faudrait s'aveugler, pour croire que l'on pourra trouver en d'autres mains la même sûreté, les mêmes préservatifs contre les séductions du vice et les tentations du monde; et que des maîtres sans noviciat, sans aucun rapport distinctif

avec Dieu, isolés entre eux, et ne vivant que pour eux, dont le premier mobile ne peut être que l'intérêt, forcés de partager leurs soins entre les enfants d'autrui et leur propre famille, et non moins étrangers trop souvent à l'art de bien vivre qu'à l'art de bien enseigner; que ces hommes, disons-nous, auront le même zèle et le même talent pour inspirer à des âmes neuves le goût pour la piété, l'amour des saints devoirs, enfin cette crainte de Dieu, qui est, dit Isaïe, le vrai trésor de l'homme (*Isa.*, XXXIII, 6), et plus particulièrement le trésor de l'enfant et le trésor du pauvre! (*Eccli.*, X, 25.)

Voilà ce qui fait l'éloge ou plutôt la gloire de ces instituts vénérables et de ces saintes associations, contre lesquels l'impiété se déchaîne avec tant de violence. C'est leur titre même de congrégation qui fait leur vigueur, et par conséquent leur durée; c'est par là qu'elles se maintiennent saines et intactes; c'est ce qui a soutenu les écoles chrétiennes à travers tant d'obstacles, et c'est ce qui explique comment, après avoir essuyé de nos jours tant d'orages, elles restent encore debout. Que nos pieux instituteurs cessent d'avoir pour père leur vénérable fondateur, et d'être animés du même esprit; qu'on leur donne un autre régime, et surtout une autre ambition que celle de gagner le ciel, et demain ils n'existeront plus.

En vain les enfants du siècle ont cru devoir, pour les déprécier sans doute, les appeler du nom d'*Ignorantins*. C'est le plus beau titre qu'ils aient pu leur donner; c'est le plus bel éloge qu'ils en aient fait, sans le savoir; c'est une raison de plus de croire à leurs vertus, à leur utilité, au cas qu'il faut faire d'eux, et au besoin que nous en avons. Ces frères respectables sont en effet des ignorants, qui ignorent jusqu'à leurs vertus mêmes, qui s'apprécient par ce qu'ils font, et non par ce qu'ils savent, et qui se bornent uniquement à apprendre tout ce qu'il faut savoir pour remplir dignement et utilement leur état: docte et précieuse ignorance, avec laquelle ils savent tout et apprennent tout, puisqu'ils possèdent à un si haut degré l'art suprême d'inspirer à leurs élèves l'amour de Dieu, l'amour du roi, l'amour des parents et l'amour du travail; magnifique abrégé de morale, devant lequel pâlissent toutes les lumières du siècle; éducation sublime, avec laquelle on peut se passer de toutes les autres et sans laquelle toutes les autres ne méritent pas une heure de peine.

Eh quoi! nos très-chers frères, voudrions-nous donc, en compensation de toutes ces vertus simples, usuelles et pratiques, de ces instructions sensibles, utiles à tous les états et à toutes les conditions, si propres surtout à former les premières mœurs, et si accommodées au génie de l'enfance; voudrions-nous tous ces arides documents et tous ces froids calculs, auxquels on donne aujourd'hui une si grande importance? Quels vrais principes de conduite, quelle rectitude dans le cœur et quelle exactitude dans les devoirs, les enfants de nos jours peuvent-

ils puisent dans ces sciences prétendues exactes, où l'on ne juge des choses que par les surfaces, et qui forment aujourd'hui leur principale éducation? De quelle passion cette science morte, qui ne parle qu'aux yeux, peut-elle les guérir? de quelle faute peut-elle les préserver? Que sont-ils devenus, depuis qu'étrangers en quelque sorte à la religion, on ne leur apprend plus qu'à combiner des nombres, à décrire des cercles, à tracer des lignes, et à tout mesurer, excepté le temps et la vie? Voyez ce que sont aujourd'hui tous ces jeunes docteurs, élevés par les habiles et les régentes du siècle, dont l'unique soin est d'ornier l'esprit, fût-ce même aux dépens du cœur. Observez tous ces petits philosophes déjà infatués d'eux-mêmes, déjà doutant de tout, et ne doutant de rien; ne connaissant plus de vertu que le talent, de mérite que le succès, de divinité que la gloire; plus familiers encore avec les vieillards qu'avec leurs compagnons; ne rêvant plus qu'indépendance et émancipation; bien irrespectueux envers leurs parents, et déjà se constituant leurs juges, en attendant qu'ils veuillent être leurs maîtres; ne rougissant plus de rien que de la pudeur, et qui, interrogés gravement par leurs professeurs de morale, pour savoir de quelle religion ils veulent être, répondent plus gravement encore qu'ils y réfléchiront.

Où, nos très-chers frères, nous le disons avec douleur, tel est en général l'état de dépravation et de folie où se trouve aujourd'hui notre malheureuse jeunesse; tel est le fruit de cette nouvelle politique ou nouvelle conspiration, qui consiste à la tromper pour mieux la corrompre, à la corrompre pour mieux s'en servir, et à s'en servir pour mieux répandre l'esprit d'insurrection et le venin des doctrines séditeuses; vertige tel, que nous étant élevé, dans notre dernière instruction pastorale, contre la fatale influence des mauvais livres sur le premier âge (121), les échos de la philosophie nous ont répondu sans détour, et ont imprimé sans pudeur, qu'aucun ouvrage, quelque obscène et licencieux qu'il pût être, ne pouvait corrompre la jeunesse actuelle, modèle de raison, prodige de discernement, et que c'est tout au plus l'ancienne, qui, moins sensée et moins avisée, aurait pu être pervertie par de telles lectures. Lâche et cruelle

flatterie, dont à peine trouverait-on quelques exemples dans les annales des siècles corrompus? Flatter la gloire militaire, c'est dans l'ordre de l'ambition et de la vanité humaine; flatter les talents, on peut croire que par là on les encourage; flatter les rois, c'est sans doute un très-grand malheur, c'est trahir les nations elles-mêmes, et, pour parler avec Bossuet, *infester les oreilles des princes, c'est un aussi grand crime que d'infester les fontaines publiques* (122); mais infester les oreilles des jeunes gens, mais les séduire par des éloges hypocrites et des adulations mensongères; mais leur persuader qu'ils savent tout avant le temps, et que, par je ne sais quelle inspiration, ils ont l'art de tout deviner, même le secret des Etats et le talent de gouverner le monde; mais exalter, par la plus folle présomption, des passions d'autant plus vives et plus aveugles, qu'elles ne font que de naître, et déraciner ainsi en eux jusqu'aux derniers germes de la conscience; mais calomnier et décrier les pères, pour mieux enorgueillir et enivrer les enfants, c'est empoisonner les générations dans leur source, c'est frapper l'Etat au cœur, et lui ravir tout à la fois, avec le bonheur du présent, l'espérance de l'avenir.

Ce n'est point là, chrétiens, ce que l'on trouvera chez nos bons frères; l'enfance n'y sera point flattée, mais corrigée, mais contenue et réprimée; c'est auprès d'eux que se formera non une jeunesse pensante et réfléchissante, mais une jeunesse aimante, obéissante et reconnaissante; c'est avec eux que l'on apprendra non-seulement à lire, mais à pratiquer l'Évangile. C'est ici que l'on gravera les principes de la religion, non sur des tableaux pour décorer les murs, mais au fond des cœurs pour les épurer; et qu'on s'efforcera de les rendre sensibles, non-seulement par des sentences, mais par des pratiques propres à les faire aimer. C'est ici que se feront, non des évolutions pour le corps, mais des exercices pour l'âme, suivant cette parole des livres saints, que le Seigneur n'est point dans le mouvement et le bruit, mais dans le calme et le silence. (III Reg., XIX, 11.) C'est ici que seront inculquées ces maximes fondamentales, qu'une seule vertu vaut mieux que tous les livres ensemble, et que si c'est quelque chose de bien écrire et de bien calculer, l'essentiel

(121) On n'apprendra pas sans intérêt le succès qu'a eu cette instruction, laquelle, après avoir été imprimée dans les principales villes de la France, et adoptée par plusieurs évêques, qui en ont ordonné la lecture dans leurs diocèses, au prône des paroisses, a été encore répandue chez l'étranger, et imprimée en Suisse et en Hollande, dans les principales villes de la Belgique et de l'Italie, depuis Turin jusqu'à Rome, sous les yeux de Sa Sainteté. On a cru devoir faire ici cette observation, pour répondre à certaines personnes, plus pieuses qu'éclairées, qui se sont imaginé qu'une instruction contre les mauvais livres n'était qu'un moyen de plus de les accréditer et d'en provoquer la lecture. Nous avons même appris, non sans quelque surprise, que cette fausse idée avait été partagée par

plusieurs desservants, qui, par cette raison, avaient eu quelque peine à publier cette instruction en chaire. Rien n'est plus fait pour calmer leurs scrupules et montrer combien leurs craintes étaient mal fondées, que cette imposante réunion de suffrages, et cet assentiment presque général de l'Europe catholique; rien n'est plus propre à les convaincre qu'une instruction contre les mauvais livres est bien moins un attrait pour les faire lire qu'un motif de plus pour apprendre à les mépriser; et que, quand même il serait vrai que quelques libertins profitassent de cette occasion pour les répandre, notre instruction n'en serait pas moins propre à jeter sur ces honteuses productions toute l'horreur qu'elles méritent. (Note de M. de Boulogne.)

(122) Politique tirée de l'Écriture sainte.

est de bien vivre et de se comporter sagement. Enfin vous trouverez toujours nos modestes frères bien différents de ces modernes instituteurs, tout boursoufflés de vent comme de mots; bien éloignés de ces pédagogues mécaniciens, qui, pénétrés de la dignité de la raison et de la liberté de la pensée, viennent faire sur des enfants l'essai de leurs subtilités et de leur esprit, ne leur parlent que de préjugés, avant même que leur jugement soit formé, et leur apprennent mille choses futiles qu'ils peuvent ignorer sans aucun danger, ou apprendre sans aucun profit.

Laissons donc, nos très-chers frères, tous ces grands philosophes qui savent tout, et qui veulent à peine nous permettre d'ignorer quelque chose; laissons-les nous parler avec dédain d'ignorance et de simplicité, et gardons-nous de rougir pour nos bons frères d'un nom qui les honore. C'est bien à eux que l'on peut appliquer cette parole du Sage, que, *la simplicité du juste le conduit et l'éclaire* (*Prov.*, XI, 3), et que son ignorance même fait sa règle et sa sûreté. Hélas! ce ne sont pas les hommes humbles et modestes qu'il faut mépriser, ce ne sont pas les simples et les pauvres d'esprit qu'il faut craindre, ce ne sont pas eux qui ont troublé le monde et qui lui menacent de le troubler encore; mais les faux savants, mais tous ces penseurs arrogants, si fiers de leurs lumières, qui veulent tout discuter pour ne rien croire, et tout approfondir pour ne s'attacher à rien; mais tous ces hommes remuants et audacieux, qui prennent leur inquiétude pour leur génie, qui croient avoir tous les talents, parce qu'ils ont toutes les ambitions, et qui, dans leur fol orgueil, veulent tout régenter, depuis les enfants jusqu'aux rois, et tout bouleverser, les écoles comme les empires. Voilà les hommes véritablement dangereux, et certainement méprisables, que l'on peut regarder comme les fléaux des nations, et *la verge de fer* (*Psal.* II, 9) dont Dieu se sert pour punir les peuples. Disons-le encore; tous ces grands dispensateurs de la lumière sont les vrais ignorants de ce monde, qui, à force de tout savoir, ne se connaissent pas eux-mêmes, qui n'ont qu'un seul talent, celui de tout mettre en question; qu'un seul principe, celui de ne trouver plus rien de certain que la mort; et auxquels nos bons frères et nos enfants mêmes du catéchisme sont en état de faire la leçon, puisque ces gens si épris de leur science ne savent ni d'où ils viennent ni où ils vont, ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils doivent être; et qu'à le bien prendre, qui doute de tout, ignore tout; et qui ne croit rien, ne sait rien.

Fuyons-les donc plus que jamais, nos très-chers frères, ces hommes superbes auxquels Dieu résiste, pour donner sa grâce aux humbles (*Jac.*, IV, 6); et ces humbles ce sont les cœurs droits, simples et craintifs auxquels il se révèle, et à qui il se plaît à communiquer les trésors de ses secrets (*Isa.*, XLV, 3.) Gardons-nous bien de croire que

tout ce qui éblouit éclaire. N'oublions jamais qu'on peut savoir très-pen de chose, et être fort instruit, de même que l'on peut acquérir beaucoup de connaissances, et être encore aux éléments de la morale et aux premiers rudiments du bon sens, de ce bon sens si nécessaire à tout, étranger à rien et suppléant à tant de choses; de ce grand maître de la vie humaine, avec lequel l'homme peut faire tout ce qu'il doit, monte aussi haut qu'il peut aller, et devient tout ce qu'il peut être.

Voilà donc, nos très-chers frères, ce que nous ne saurions trop nous dire à nous-mêmes, dans ce siècle de fausse instruction et de fausses lumières: c'est que la grande science est d'ignorer les choses qu'on ne doit pas savoir; c'est que la vraie étendue de l'esprit est de bien connaître ses bornes et de s'y renfermer; c'est qu'il y a plus de force d'esprit à croire qu'à douter, et que le plus bel usage qu'on puisse faire de sa raison est de s'en méfier; c'est que rien n'est vraiment grand que ce qui est bon, que rien n'est bon que ce qui est utile, et que rien n'est vraiment utile que ce qui ne sort point des règles ordinaires et des occupations communes de la vie.

Ainsi mieux vaut sans doute l'homme paisible qui conserve, que l'homme entreprenant qui détruit; mieux vaut l'homme sage qui veut tout laisser à sa place, que cet amateur de ruines qui cherche à déplacer toutes les bornes; mieux celui qui gouverne bien sa famille, que celui qui veut gouverner les États; mieux l'honnête artisan qui vit du travail de ses mains, que le profond dissertateur qui vit du travail de sa tête; mieux le laboureur, qui, en voyant la pluie et le soleil fertiliser ses champs, bénit la Providence de tous les biens qu'elle lui donne, que l'astronome calculateur qui perd de vue la terre pour s'élaner et s'évanouir dans les astres; mieux la femme forte dont parle l'Esprit-Saint, qui sait présider à sa maison, et, au milieu de ses enfants, file la laine et le lin (*Prov.*, XXXI, 10, 13), que la femme savante, qui, trahissant sa vocation, se livre à de vaines études, aussi étrangères à son ménage qu'à son sexe; mieux la vertueuse hospitalière qui a fait vœu de soigner jusqu'à la mort le pauvre malade, que ce prédicant d'humanité, aussi fertile en plans ingénieux que pauvre en bonnes œuvres; enfin mieux vaut le frère des écoles chrétiennes, qui apprend aux enfants à bégayer le saint nom de Dieu, et à graver bien avant dans leurs cœurs cette belle parole, si pleine de substance et de vie: *Notre Père qui êtes au ciel* (*Matth.*, VI, 9), que ce rhéteur brillant, ce professeur à grands systèmes, qui n'en fait que des raisonneurs, et dont les froides instructions et les maximes ampoulées, desséchant leur âme au lieu de la nourrir, ne sont pas moins inutiles à leur bonheur qu'à leur vertu.

Ainsi donc les vrais héros de la religion et les favoris de l'Évangile sont les *pauvres d'esprit* (*Matth.*, V, 3), c'est-à-dire les riches en foi

{*Jac.*, II, 3), qui n'ont que l'esprit qu'il faut, et pas plus qu'il ne faut pour remplir dignement la vraie destinée de l'homme. Ici les plus courageux sont les plus patients, les plus dociles, et les plus savants sont les plus humbles. C'est ainsi que Salomon, qui connaissait tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, n'en concluait que plus hautement la vanité du savoir humain, et n'en a pas moins dit que le fou en sait tout autant que le sage. (*Eccle.*, VI, 8.) C'est ainsi que le Prophète se glorifie de ne pas savoir la littérature, et d'entrer mieux par là même dans les puissances du Seigneur (*Psal.* LXX, 15), c'est-à-dire, d'être plus propre à méditer sur ses grandeurs, à se remplir de sa lumière, et à marcher d'un pas plus ferme dans la voie de ses commandements : pensée profondément sentée, si toutefois cette expression convient à la parole inspirée et à la pensée éternelle. C'est ainsi que saint Paul nous dit que *la science périra*, et que *les langues cesseront* (*I Cor.*, XIII, 8), mais que la connaissance et l'amour de Jésus-Christ surnageront sur l'abîme. C'est ainsi que Jésus-Christ même, toujours opposé aux faux docteurs et aux scribes superbes, aimait par-dessus tout les enfants et les petits, et préférerait à tous les genres de discours la simple parabole; et il importe ici de remarquer que jamais il n'écrivit rien, si ce n'est en traçant un jour sur le sable quelques mobiles caractères, comme pour nous faire sentir que tout ce qu'écrivent les hommes n'a pas plus de solidité.

Comprenons-le donc, nos très-chers frères, et ne l'oublions jamais : il n'y a de vraies lumières que celles qui nous apprennent à bien vivre et à bien mourir, de véritable éducation que celle qui mène droit à la vertu, de vraie sagesse que celle qui ne cherche que ce qui doit nous rester à la fin de notre course, et qui n'écrit que ce qui est digne de l'être au livre de vie; de mérite réel que celui sur lequel l'homme sera jugé; et enfin ce que nous avons de mieux à faire et ce qui nous importe uniquement, c'est de laisser bien loin de nous ce siècle qui marche, pour nous attacher à l'ancre de l'éternité, qui ne marche point, mais qui demeure.

Morale simple, mais féconde; inépuisable source de sentiments et de lumières ! elle peut également être entendue de l'enfant, et méditée par les esprits les plus sublimes. Et telle est aussi celle de nos vertueux frères; c'est elle surtout qui fait l'esprit de leur état, l'âme de leurs écoles; c'est la seule qu'ils enseigneront, comme c'est la seule qu'ils pratiquent. Vrais *docteurs des enfants* (*Isa.*, XXXIII, 18), eux aussi vont devenir nos coopérateurs et nos auxiliaires; hélas ! eux aussi vont avoir leurs missions à faire, puisqu'on peut dire que de nos jours l'enfance, dans sa perversité précoce, a besoin d'être convertie. Eux aussi ont la croix à planter dans leurs écoles, pour l'offrir au respect et à l'adoration de tous ces jeunes infortunés, destinés par

état au travail et à la misère, et dont le signe seul est mille fois plus propre à mettre de bons sentiments dans leur cœur, et de bonnes pensées dans leur esprit, que toutes ces vaines parades et toutes ces instructions tristement matérielles, tant en vogue aujourd'hui, qui ne mettent rien dans le cœur, et dans l'esprit bien peu de chose.

Et vous, pères et mères qui m'écoutez, et vous surtout qui tenez à cette classe obscure, la dernière aux yeux du monde et la première aux yeux de Jésus-Christ, combien devez-vous donc vous croire heureux de vous voir associés à ces bons frères, qui vont faire de vos enfants leur famille adoptive ! car vous êtes leurs premiers surveillants et leurs premiers instituteurs; vous exercez dans vos maisons une sorte de sacerdoce et d'apostolat; et c'est surtout de vos enfants que vous répondrez devant Dieu *œil pour œil, dent pour dent et âme pour âme*. (*Exod.*, XXI, 24; *Matth.*, V, 38). Eh ! que vous servirait d'avoir de tels instituteurs, si vous détruisiez d'une main ce qu'ils édifient de l'autre; si vos enfants se corrompaient tout à la fois par vos discours comme par vos exemples, et qu'au sortir de l'école chrétienne, ils ne trouvaient auprès de vous qu'une école païenne, asile impur de vos désordres, tombeau fatal de leur foi et de leur innocence ? Ah c'est bien alors que le mal serait sans remède, et qu'il faudrait désespérer de vos enfants et de vous-mêmes. Mais non, nous aimons à repousser bien loin de nous une si triste idée. Nous aimons à penser que vous seconderez de tout votre pouvoir ces seconds pères que la Providence leur donne; que, cultivées aussi par vos soins, ces jeunes plantes porteront d'heureux fruits dans leur temps, et qu'après avoir dirigés dans la route du bien leurs premières années, vous les verrez dans vos vieux ans faire votre bonheur, votre consolation et votre gloire.

Pour vous, nos bons et dignes frères, vous justifierez de plus en plus l'idée si favorable que nous avons conçue de vous; et les éloges que nous avons cru devoir faire de votre sainte institution, bien loin d'altérer votre modestie et votre humilité, ne feront qu'augmenter votre zèle et nourrir votre émulation. De plus en plus vous les mériterez par une application constante à vos devoirs; de plus en plus vous répondrez à l'idée flatteuse qu'a conçue de votre institut, et qu'a exprimée si hautement notre auguste monarque. De plus en plus vous obtiendrez la confiance et l'estime d'un gouvernement réparateur, qui se convaine chaque jour qu'il n'y a de bonne éducation que celle dont la religion est la base, qu'elle est la seule garantie que puisse avoir un instituteur, et que jamais les écoles ne prospéreront que sous la vigilance et l'inspection immédiate de ses premiers ministres. Vous acquerrez l'estime et la confiance de ces magistrats respectables que l'on trouve toujours sur la route du bien, dont le zèle en cette occasion honore les sentiments et les

principes, et qui attestent ici, par leur présence, tout le bien qu'ils vous veulent et toute la protection qu'ils vous accordent. Vous aurez l'estime et la confiance de toutes ces personnes aussi chrétiennes que généreuses, qui ont contribué de tous leurs moyens à fonder cette école précieuse, pour laquelle elles n'ont trouvé aucun sacrifice trop grand. Enfin, vous vous concilierez l'estime et la confiance de vos vénérables pasteurs, dont les jeunes ouailles composent votre école, que vous honorez comme vos pères, dont vous vous ferez gloire de suivre les conseils, et que vous connaîtrez,

pour nous servir des expressions de l'Evangile, ainsi qu'ils vous connaîtront. (*Joan.*, X, 14.) C'est ainsi que vous augmenterez encore la renommée de votre sainte institution; que votre école deviendra l'exemple et l'encouragement de toutes les autres; qu'au bonheur de former de bons élèves, vous ajouterez celui de former de bons maîtres, et qu'après avoir inspiré la vertu à vos jeunes disciples, vous mériterez ce royaume des cieux que Jésus-Christ n'a promis qu'aux enfants ou à ceux qui leur ressemblent (*Matth.*, XVIII, 3.).

ORAISONS FUNEBRES.

I.

ÉLOGE DE LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE,
PÈRE DU ROI.

Discours qui remporta, en 1779, le prix proposé par une société amie de la religion et des lettres (123).

Nil opis externæ cupiens, nil indigna laudis
Divitiis animosa suis....

(CLAUDIEN.)

Il est une gloire pure et simple qui appartient tout entière au vrai sage; gloire que la fortune ne peut ni lui donner ni lui ravir, indépendante des circonstances, supérieure à la loi des temps, inaccessible aux illusions de l'amour-propre; qui n'impose ni par de grands succès, ni par de grands spectacles; d'autant moins équivoque, qu'étant toute dans l'âme, elle n'emprunte rien de l'opinion ni de l'enthousiasme : c'est la vertu sans faste comme sans effort.

(123) Une société, qui s'intéresse vivement au progrès de l'éloquence, proposa à Paris, en 1778, un prix de 1,200 livres pour l'éloge de feu M. le Dauphin. Le concours fut nombreux, mais la société, ne jugeant pas ses intentions remplies, ne couronna aucun discours. Le prix fut remis et doublé pour l'année suivante. Des juges, également recommandables par leurs vertus et par leurs lumières, viennent de prononcer l'arrêt qui l'adjuge; et quoique cet arrêt ne soit point émané d'un corps académique, je ne m'en sens pas moins honoré.

Fidèle aux termes du programme, et toujours renfermé dans les bornes qui m'étaient prescrites, je n'ai peint le Dauphin que comme un prince dont la religion a consacré les vertus, et dont la première a été de se dérober à l'admiration de son siècle. Si ce dernier point de vue n'offre pas un champ bien vaste à l'éloquence, il n'en est pas moins intéressant pour toute âme sensible. On aine à voir un jeune prince qui, avec tous les talents, n'affecte jamais d'en avoir aucun; assez grand pour se suffire à lui-même, d'une trempe assez vigoureuse pour ne chercher dans la gloire ni de tomber ni d'appui. Rien ne frappe dans ce tableau, mais tout y attache; on se sent pénétré par degrés; et, s'il était un lecteur qui ne crût pas à la vertu, il serait tout

Mais plus ce genre d'élévation exclut tout éclat étranger, moins aussi frappe-t-il le vulgaire. Toujours injustes ou toujours distraits, plus occupés des grands effets que des grands motifs, les hommes n'admirent guère que ce qui brille. Celui qui se contente de vivre sans remords, vit ordinairement sans gloire; et, comme si la plus belle récompense de la vertu modeste était de ne jouir que d'elle-même, rarement elle échappe à la censure ou à l'oubli.

Telle fut la destinée de Louis, Dauphin. Plus jaloux de la paix de son cœur que du vain bruit des applaudissements, plus empressé de devenir utile que de se montrer nécessaire, il resta inconnu à son siècle dont il fuyait l'admiration; et, parce qu'on ne remarqua point dans le cours de sa vie de ces actions d'éclat qui remplissent les histoires, on oublia longtemps ces grands devoirs qui remplissaient ses journées.

O vanité des renommées! ô éternelle con-

surpris, à la fin du discours, de la trouver dans le fond de son cœur.

Etranger aux intrigues par son caractère et aux affaires par sa place, le Dauphin n'a pu nous offrir beaucoup d'événements à retracer; mais les faits que sa vie nous a transmis sont tous infiniment précieux, tous supposent en lui les plus beaux dons de la nature : de sorte qu'en faisant son éloge, j'étais surpris tout à la fois de la stérilité des événements et de la fécondité du sujet.

En célébrant le Germanicus de la France, je n'ai fait qu'obéir à mon cœur. Il est si doux de parler du bonheur même qu'on regrette! Pouvais-je mieux d'ailleurs honorer mes faibles efforts, que de les mettre, pour ainsi dire, sous les auspices de la vertu?

On ne saurait trop applaudir aux respectables citoyens qui, dans leur zèle noble et pur, ouvrent à l'émulation publique une lice aussi utile qu'honorable, et se proposent de maintenir la religion par l'éloquence, et l'éloquence par la religion. Puissent ces nouveaux encouragements ramener parmi nous l'amour du grand avec celui du vrai, et réveiller quelques étincelles de ce beau feu qui brillait dans le dernier siècle!

tradition des jugements humains ! Les uns ne voyaient dans le Dauphin qu'un esprit rétréci, peu susceptible des idées vastes et des vues profondes du gouvernement ; les autres, qu'un enthousiaste pieux, plus vertueux par goût que par principes ; presque tous, que le fils d'un roi qu'il fallait ménager, parce qu'on avait de lui beaucoup à espérer ou beaucoup à craindre.

Ainsi, soit que notre admiration fût alors entraînée par la rapidité brillante des événements politiques, soit que notre frivolité ne pût atteindre à l'héroïque simplicité de son caractère, l'erreur dura, et les opinions flotteront jusqu'à ce que sa mort vint dissiper tous les nuages, fixer tous les jugements, et nous révéler tout le secret de sa grandeur. Alors tous les esprits se réveillèrent ; la nation vit sa perte immense, les étrangers prirent le deuil, l'Europe entière devint française, l'irréligion elle-même reconnut le grand homme dans le chrétien, tous les citoyens à l'envi s'empressèrent de le venger de leur injustice, ou plutôt de leur trop longue inattention, et nos éloges furent alors inépuisables comme nos pleurs.

Quinze ans après sa mort, une société respectable, au risque de rouvrir les plaies de la patrie, invite l'éloquence à le célébrer ; d'autant plus digne de son héros, qu'à son exemple elle cache sa générosité, et qu'elle veut, comme lui, rester inconnue. Aurait-elle pensé que les panégyristes de ce prince se fussent plus occupés de ses talents que de ses vertus, plus de ses vertus que de sa religion ; qu'ils n'eussent point assez pénétré dans le sanctuaire de son âme, et qu'ainsi les grands traits de son caractère leur ayant échappé, Louis, Dauphin, eût été jusqu'ici plus célébré que connu, plus plaint encore que regretté ? Voudrait-elle ranimer parmi nous l'éloquence visiblement déchuë, si déjà elle n'est pas éteinte, en offrant aux talents des objets dignes d'eux ? Quoi qu'il en soit, ses intentions sont nobles, efforçons-nous de le seconder, en faisant l'histoire du juste. Peignons dans le Dauphin une âme vraiment sublime, un sage qui n'aspira jamais à n'être que lui-même, un héros de tous les moments, un prince qui, par sa modestie, s'éleva au-dessus de ses propres vertus, qui sut se consoler de son obscurité par ses travaux, de ses revers par sa conscience, penser en roi et vivre en simple citoyen ; un prince à jamais regretté pour tout le bien qu'il fit, et plus encore pour celui qu'il voulut faire ; et, rassemblant sous deux vues générales les traits épars de sa gloire, montrons-le comme un prince d'autant plus digne de notre admiration qu'il s'empresse de la fuir, d'autant plus respectable dans ses vertus que la religion les consacre.

PREMIERE PARTIE.

Il paraît d'abord difficile de suivre le Dauphin dans la route qu'il a tenue. Il se plaît

tant à se réfugier dans l'oubli, à tromper nos recherches ; il aime tant les sentiers ignorés, qu'on désespère presque de l'atteindre. C'est l'erreur de nos sens : les vrais trésors de la vertu ne se trouvent jamais dans l'éclat qui la suit, mais dans l'asile obscur et solitaire qui la cache. Ainsi, quand la nature élabore ses substances les plus précieuses, elle ne produit point son travail au grand jour, mais elle le recèle dans le secret et la profondeur de ses mines.

Suivons donc le Dauphin à travers tous les voiles dont s'enveloppe sa sagesse. Consultons les confidents de son cœur ; interrogeons ces écrits précieux, dignes fruits de ses veilles, où sa belle âme respire encore ; épions tous les instants où sa modestie le trahit, efforçons-nous de lui surprendre son secret, quand nous ne pourrions l'obtenir ; et, le jugeant toujours à l'insu de lui-même, faisons parler jusqu'au silence de sa retraite.

A peine dégagé des entraves de sa première éducation, le Dauphin se hâte de disparaître. A cet âge où le besoin de se répandre domine sur les autres besoins, où l'âme, si longtemps captive, veut s'échapper par tous les sens, et se précipite vers tous les objets, il forme le généreux dessein de se dérober à la foule pour se rendre tout entier à lui-même. Désormais il ne jouira de sa liberté que pour jouir en paix de sa retraite ; il n'y portera point un cœur usé, mais une âme toute fraîche que n'a point flétrie le plaisir, que le dégoût n'a point désabusée. Oblige de la quitter souvent par devoir, il y reviendra toujours par attrait. Les nœuds de l'hymen ne feront que l'y attacher davantage, et sa compagne, digne de lui, l'embellira sans la troubler.

Quel est cet éloignement invincible qu'ont tous les hommes pour la retraite ? Serait-ce donc qu'ils sont trop faibles pour vivre sans appui, ou trop vains pour vivre sans témoins, ou bien trop misérables pour se passer de distractions ? Il faut pour s'y livrer une âme peu commune, assez courageuse pour se détacher de tous les objets qui séduisent, et assez pure pour ne pas craindre de soutenir longtemps la vue d'elle-même. J'ai dépeint l'âme du Dauphin. Un seul objet l'occupe tout entier, c'est le plan raisonné qu'il vient de faire de ses travaux ; une seule vue l'effraie, celle de l'ignorance et de l'oisiveté. Dans un pareil état, que sa retraite aura de charmes ! Suivons-le dans cet asile. Là son âme s'épure autant que son génie s'élève : tantôt, dans une paix touchante, il y jouit des délassements que lui présentent les beaux-arts ; et tantôt, effrayé de la rapidité du temps, il entend la patrie qui lui demande compte de ses journées. Là il commence lui-même une nouvelle éducation : il sent le tort de son enfance, et forme le projet de le réparer (124). Là, les plus grands objets se développent sous ses yeux ; l'antiquité lui déploie ses chefs-d'œuvre, et lui rend fami-

lières les plus belles productions du génie. Les langues, après l'avoir conduit dans des déserts arides, l'introduisent enfin dans les champs les plus riches de la littérature étrangère. La philosophie, non cette inquiète et téméraire raisonneuse, mais ce guide fidèle qui dirige l'esprit sans le corrompre, lui dicte ses sublimes leçons. L'histoire, qu'il appelle lui-même *l'école de la politique et la leçon des rois* (125), lui raconte les crimes de l'ambition, les malheurs des peuples, les grandes injustices des nations, les fautes des princes, la suite déplorable de leurs passions ou de leur ignorance, et les arrêts de la postérité qui verse sur leurs noms la gloire ou l'infamie. C'est l'orateur romain qui le fait remonter jusqu'aux principes éternels de la conscience, c'est Malebranche qui lui peint les erreurs de l'imagination; c'est Locke qui prévient celles de son intelligence; c'est Montesquieu qui lui découvre des « vérités utiles semées parmi des erreurs dangereuses (126); » c'est d'Aguesseau qui le nourrit des grands principes de la monarchie française; c'est Fénelon qui le conduit à la sagesse sur les pas de la fiction; c'est Bossuet qui l'élève à la hauteur de ses pensées. Quel vaste cercle il parcourt ! Que d'objets à la fois viennent exercer sa sagacité, ou orner sa mémoire ! Les différentes branches de l'administration, dont il saisit tous les détails et dont il embrasse l'ensemble; le commerce dont il pèse les avantages; les finances dont il ne dédaigne pas les calculs; le droit public, où il démêle les lois

(125) *Manuscrits du Dauphin.*

(126) *Ibid.* : — « Je trouve, disait-il encore, que M. de Montesquieu raisonne en philosophe, mais en philosophe trop physicien. » Trait simple, mais profond, qui caractérise parfaitement l'auteur de *l'Esprit des lois*.

(127) Je n'ai fait que parcourir, ou plutôt qu'indiquer rapidement les ramifications diverses de ses connaissances, et les travaux qu'il embrassa depuis qu'il eut repris, comme il le dit lui-même, son *éducation sous œuvre*. La Vie et les Mémoires de ce prince offriront au lecteur un plus ample détail. Il y verra son goût éclairé pour tous les arts d'agrément, sa passion dominante pour tous les orateurs et les poètes du siècle d'Auguste, et surtout pour Horace, qu'il avait tout entier gravé dans sa mémoire; ses essais dans l'éloquence et la poésie, qui furent les jeux de son enfance; les rapides progrès qu'il fit à l'école de Newton; cette avidité de génie à laquelle nos richesses nationales ne suffisaient pas; l'étude approfondie qu'il fit de tous ces insulaires raisonneurs; ses traductions de Pope et d'Addisson; ses notes savantes sur Grotius, Puffendorf, et autres fameux publicistes; sa réfutation de plusieurs principes de M. de Saint-Réal; sa profondeur dans toutes les sciences, soit exactes, soit économiques; cette immensité de Mémoires sortis de sa plume féconde; son habileté dans la tactique, et surtout dans la marine, qui faisait demander aux officiers de mer ce il avait appris le pilotage et l'art de la manœuvre. Mais ce qui frappera le plus, c'est ce coup d'œil de génie qu'il avait porté dans l'histoire de sa nation. Il conçoit le plan d'un monument historique, ouvrage immense dont il n'a trouvé nulle part le modèle. Il se propose d'interroger chaque siècle, de rapprocher sous un seul point de vue le bien et le mal qui s'est fait depuis Clovis jusqu'à

de la force d'avec celles de la justice; la jurisprudence criminelle, où il distingue le code de l'humanité d'avec celui de la barbarie; le chaos tout entier de nos institutions qu'il débrouille, mer immense, triste monument des abus de nos pères, inutile remède des maux présents; la politique qu'il apprend dans la morale; l'art de régner, celui de tous qu'il étudie le plus, quoiqu'il le trouve dans son cœur: rien ne ralentit ses efforts; sa patience est inépuisable comme son génie. Rien de ce qui est utile n'est au-dessus ni au-dessous de lui; et parmi ces différentes discussions souvent rebutantes, toujours laborieuses, le Dauphin est heureux, car il est oublié (127).

Nous ne craignons donc pas qu'il se prévale de ses connaissances, ni que, joignant la supériorité de ses lumières à celles de son rang, il veuille subjuguier l'admiration comme il commande le respect. C'est le défaut trop ordinaire des princes, de vouloir mettre dans leur raison la même hauteur que dans leur naissance, et de chercher à dominer par leurs opinions comme par leur pouvoir. Cultiver sa raison pour embellir son âme, et ne chercher dans ses lumières que de nouveaux moyens de devenir meilleur, c'est la grande ambition du Dauphin. Dans un épanchement que lui a surpris l'amitié, il fait part à un confident du résultat de ses études, et aussitôt, averti par sa modestie, il lui demande le secret de ses connaissances, comme si c'eût été celui de ses faiblesses. Un illustre étranger (128) l'entre-

nos jours, de tirer du passé une règle sûre pour l'avenir, de faire ainsi de l'histoire de la monarchie un cours de droit public, et de fixer, par les événements mêmes, la morale toujours flottante du gouvernement. Pour cela, il partage en quarante époques les treize siècles de l'empire français. Il les compare, il les suit par degrés, et saisissant tous les traits de lumière qui sortent du contraste des différents régnes, il en extrait la vérité. À l'aide de ce rapprochement, il étudie les causes de la grandeur ou de la décadence de l'Etat, les progrès de la barbarie ou de la civilisation, l'influence des lois sur les mœurs, et des mœurs sur les lois; la juste proportion qui doit régner entre ces lois et nos besoins, les rapports qu'elles doivent avoir avec notre climat et notre caractère, les suites funestes du despotisme, où rien n'est abus, parce que tout est malheur; le grand art d'éviter dans l'Etat toute crise violente, d'affaiblir insensiblement les préjugés pour les détruire sans orage, et l'art plus grand encore de les diriger vers le bien; et, toujours appuyé sur l'expérience, il conclut que le bien politique est essentiellement lié au bien moral, et que *la justice est la base des Etats*: conséquence invariable et éternelle, à laquelle devait se rapporter tout l'ouvrage du Dauphin, qu'il ne put exécuter qu'en partie.

(128) Milord Harcourt. « Voilà, disait ce seigneur, dans sa méprise, voilà un officier qui me paraît singulièrement instruit pour son âge. Comment l'appellez-vous? — C'est le colonel du régiment Dauphin. — Mais je voudrais savoir son nom, car je n'ai point encore vu de français plus aimable. — Mais ordinairement on l'appelle M. le Dauphin. » Un seigneur racontant au Dauphin que ce milord ne l'avait pas reconnu: « Il est vrai, répondit le prince, que j'ai été un peu surpris du ton de fami-

tient sans le connaître, et quelle est sa surprise, quand il apprend que ce jeune officier, qui n'a rien de remarquable que sa modestie, et rien de frappant que ses lumières, c'est le Dauphin. Admis au conseil dans un âge où l'âme est pleine du sentiment de ses forces, il paraît y chercher les connaissances qu'il y apporte. On croirait qu'il apprend ce qu'il a mérité des années entières. Il écoute en disciple, quand il peut parler en maître. Le seul indice qu'il donne de sa pénétration est la sagesse de ses doutes. Ce n'est point cette circonspection affectée qui n'est pas loin du dédain, ni cette prudence orgueilleuse qui se méfie bien plus des autres que d'elle-même : ici le Dauphin ne se montre point, il ne se cache point ; sa retenue n'est point la réserve, et son silence est d'autant plus modeste, qu'il n'a pas même la prétention de vouloir être impénétrable.

Toujours fidèle à ses principes d'obscurité, il enveloppe ses bienfaits du même voile dont il couvre ses connaissances. L'histoire de sa vie nous a transmis les ruses innocentes dont il se servait dans son enfance pour dérober à ses instituteurs la prodigalité de ses largesses (129). Mais ces mêmes moyens, employés alors par la crainte qui veut fuir les contradicteurs, le seront dans un âge plus mûr, par la modestie qui veut échapper aux témoins. Pour satisfaire le penchant généreux qui l'entraîne, il a recours aux privations, ressource la plus conforme à sa modestie, parce que c'est celle de toutes qu'il peut cacher le plus, et qui en apparence dédommage le moins l'amour-propre. Gêné par la reconnaissance qu'il impose, sa bienfaisance a une sorte de pudeur : il craint de rencontrer les yeux de l'infortuné qu'il soulage. Sa félicité sera complète s'ils peuvent échapper tous deux, lui à la gloire de donner, l'autre à l'embaras de recevoir. Que d'autels élevés dans les cœurs à ce Dieu inconnu ! Et, quand il ne peut résister à la pure douceur d'essayer lui-même des larmes, quand il veut être le témoin, non des bénédictions que lui donne le pauvre, mais du bonheur qu'il lui procure, alors quels égards touchants ! dirai-je, quel respect pour sa situation ! on douterait s'il vient d'accorder un bienfait ou de contracter une dette (130).

« Un esprit sain, a dit le plus célèbre mo-

liarité qu'il prenait avec moi, mais j'ai cru que ce pouvait être un effet des libéralités anglaises. »

(129) Peu de princes ont donné l'exemple d'une générosité plus précoce, et en même temps plus modeste. Son gouverneur, ayant remarqué qu'il donnait aux pauvres avec trop peu de discrétion, fixa à un écu ses libéralités. Alors, quand il rencontrait un pauvre qui lui paraissait plus misérable, il glissait adroitement un louis sous l'écu qu'il lui donnait. Il fut un jour si touché de la misère d'une femme, que n'osant, en présence de son gouverneur, la soulager aussi généreusement qu'il l'eût voulu, il lui dit tout bas de se rendre devant son appartement dans un temps qu'il lui assigna. A l'heure marquée, il ouvrit sa fenêtre, reconnut la femme et lui jeta quelques louis. Un militaire implorait sa protection pour obtenir une gratification

raliste du dernier siècle (131), puise à la cour le goût de la retraite et de la solitude. » Cette pensée est d'un grand sens. L'esprit dont les vues sont droites ne cherche que la vérité, et à la cour tout est mensonge ; il ne s'occupe que de devoirs, et à la cour tout n'est qu'affaires ; il s'applique à connaître les hommes, et à la cour ils vivent tous sous un masque uniforme et trompeur. Nous concevons déjà pourquoi Louis, Dauphin, fixé dans ce séjour par nécessité, n'y paraît que par bienséance, et comment il ne laisse échapper aucune occasion de s'exiler lui-même. Mais, quand cet amour de la retraite n'annoncerait pas en lui un sage qui se méfie de son cœur, une âme forte et élevée qui fuit le tourbillon, de peur de s'égarer ou de se distraire, quel rôle plus sublime pour un Dauphin, que de se préparer ainsi, par une longue solitude, à commander aux hommes, que de s'essayer en secret à porter le fardeau d'une grande couronne, de faire précéder son règne d'un recueilement religieux, comme celui qui, dans un silence mêlé de crainte, est dans l'attente d'un grand événement ? Combien ce recueillement est auguste ! combien il imprime à sa jeunesse un caractère vénérable ? Y aurait-il au monde un objet plus sacré, plus digne d'une espèce de culte ? Le trône, en le plaçant plus haut, le rendra-t-il plus grand ? On a dit que le meilleur des rois était celui dont on parlait le moins dans l'histoire : ne pourrais-je pas ajouter que le plus grand des héritiers de l'empire est peut-être celui dont on parle le moins à la cour ?

Mais la malignité des hommes ne jugeait point ainsi. Le Dauphin, qui ne pouvait pas être l'objet de leur envie, devait au moins être celui de leur censure. Je vois tout ce vil peuple d'intrigants, qui pensent faire beaucoup de choses, parce qu'ils font beaucoup de bruit, sourire dédaigneusement à sa paisible obscurité. Je les entends répéter sans rougir qu'il ne renonce à la réputation que dans l'impuissance de la mériter, qu'il n'affecte des vertus modestes que pour se dispenser d'avoir des qualités brillantes, et qu'enfin ce qu'on appelle amour de la retraite n'est en lui qu'une ruse de la médiocrité pour être décevant inutile, ou de la paresse qui veut languir avec grandeur.

méritée ; le Dauphin, alors à peine âgé de douze ans, lui fit compter le double de la somme qu'il demandait. « Tenez, Monsieur, vous reviendrez solliciter, si vous voulez, votre gratification quand vous serez guéri. » Une autre fois, il vida sa bourse dans les mains d'un officier, et le força même d'accepter des bijoux qui lui étaient chers. Une communauté, dont il avait fait réparer les bâtiments, voulait ériger un monument à sa bienfaisance : « Point d'inscription, dit alors le Dauphin à ceux qui lui firent part de ce projet, point d'inscription, ou je ferme ma bourse. »

(130) « Taisez-vous, » disait-il à un officier qui s'efforçait de lui témoigner sa reconnaissance par ses démonstrations, « taisez-vous, car assurément je vous ai fait trop attendre. »

(131) LA BRUYÈRE, *Caractères*, ch. 7, *de la Cour*.

Ils se demandent dans leur mépris superbe ce que fait le Dauphin. Ce que fait le Dauphin ! bas et lâches flatteurs qui rampez à la cour, et vous, vains discoureurs qui languissez à la ville, hé quoi ! toute la vie doit-elle donc se passer en spectacles ? N'est-il donc plus d'occupations sans mouvement, plus d'existence sans intrigue ? Et le Dauphin n'esera-t-il donc le premier des courtisans que pour être le premier ressort des cabales, de vos plaisirs frivoles, ou de vos affaires encore plus frivoles que vos plaisirs ? Quoi ! parce qu'il travaille sans prétention, qu'il n'écrit que pour s'instruire, qu'il ne s'instruit que pour le devoir et non pour la gloire, perdra-t-il à vos yeux le fruit de ses travaux ? Pour être obscurs, en sont-ils moins réels ? et faudra-t-il en méconnaître l'importance, parce que vous n'en voyez pas les effets ? Ce que fait le Dauphin ? O peuple ! il ne fait rien pour la renommée, mais tout pour votre bonheur. Il songe à soulager un jour vos misères (132), à prévenir un jour vos besoins ; il calcule vos facultés et vos impôts. Il vient de refuser l'augmentation de sa pension, en demandant qu'elle soit diminuée sur les tailles. Du fond de son cabinet solitaire, il a vu vos tristes chaumières et vos campagnes désolées. Que ne peut-il y porter l'abondance ! que ne peut-il les parcourir lui-même ! Ah ! s'il ne craignait pas que les dépenses de cette entreprise ne fussent trop onéreuses, ô peuple ! vous le verriez au milieu de vous ; son cœur vient de former ce vœu sublime : heureux, dit-il, s'il peut lui-même connaître vos ressources, pour empêcher qu'un jour on ne vous calomnie. Ce que fait le Dauphin ? Demandez-le à tous ces sages qui l'environnent ; interrogez tous ces grands hommes qu'il rassemble pour mettre à profit leurs lumières, pour leur proposer ses doutes ; voyez-le devenir tour à tour leur disciple et leur admirateur, et quelquefois leur juge, rapprocher, comparer les mémoires qu'ils ont composés par ses ordres ; s'instruire ainsi, tantôt par leurs discours, tantôt par leurs écrits, et redemander ensuite à la nuit les heures que lui ont dérobées les entretiens du jour. Ce que

fait le Dauphin ? Ingrats ! vous le saurez trop tôt ; vous l'apprendrez quand la mort vous l'aura ravi, quand des écrits touchants, restes immortels de lui-même, vous auront rendus les confidents de ses travaux comme de ses pensées : vous y verrez alors tous les projets de sa grande âme, celui de rendre aux mœurs leur vigueur antique, celui de réprimer cette honteuse vénalité qui met l'or à la place de tout ; celui de réparer, par une économie sévère, l'épuisement des finances ; celui de réformer les lois, de naturaliser ces étrangers, de les ramener à l'unité, et de les rendre invariables et simples comme les lois de la nature, comme celles de l'Eternel, dont elles doivent être l'image. Mais, en attendant qu'une aussi grande perte vous éclaire, pénétrez, si vous en êtes dignes, dans son sanctuaire paisible, et, dussiez-vous le profaner, contemplez-y ce grand prince au milieu de ses jeunes enfants, jetant dans leur âme encore flexible les premières semences de la vertu, ne demandant au ciel pour eux que ce qu'il a demandé pour lui-même, un esprit droit, une âme simple ; s'avouant comptable à la patrie de tout le bien qu'ils peuvent faire un jour ; cultivant surtout cette tige naissante dont la France après lui doit recueillir les fruits ; et puis, osez encore demander ce que fait le Dauphin ?

L'histoire nous a peint ces princes orgueilleux et farouches, qui confiaient à leur retraite le soin de leur grandeur, et ne se renfermaient dans l'ombre que pour tonner avec plus de majesté, comme la foudre dans la profondeur des nuages. Nous ne reconnaitrions point à ces traits la solitude du Dauphin. Il n'en sortait que pour rassurer la timidité et gagner la confiance. Ne craignons pas que cette habitude constante de vivre encore plus avec les livres qu'avec les hommes, que cette fuite continuelle de la dissipation altèrent en lui ses qualités aimables, ce don plutôt que ce désir de plaire, ce tact des bienséances et cet art des ménagements, cette politesse vraie qui sait se confondre si bien avec l'affabilité, et cette prévenance tout à la fois noble et touchante, qui obtient d'autant plus de respect qu'elle

(132) Il se voit difficile de rendre combien le Dauphin aimait le peuple, cette portion de l'Etat la plus digne d'être heureuse, dont la fidélité tient plus au dévouement qu'à l'obéissance, et qu'il serait barbare d'accabler, parce qu'on est toujours sûr de la soumettre. Il n'en parlait jamais sans attendrissement ; il se plaisait à mettre sous les yeux de ses enfants le tableau de sa misère. « Qu'on les conduise, disait-il, dans la chaumière du pauvre, qu'on leur fasse voir le pain noir dont il se nourrit, la paille humide qui lui sert de lit ; je veux qu'ils apprennent à pleurer. » S'il entend dire qu'il n'y a point de misère dans le royaume : « Il faut donc, répond-il, que la Providence veille ; car, suivant mon calcul, il doit y en avoir. » De là ce respect qu'il eut toujours pour la propriété du pauvre. « J'aimerais toujours M. le Dauphin, disait un laboureur, parce qu'à la chasse il n'entre jamais dans les terres ensemencées. » Après la petite vérole, le roi lui offrit de l'argent, comme un moyen de plus

d'adoucir sa convalescence. « Je puis, dit-il, me passer de cette somme, et le pauvre peuple en a besoin. » Il déclarait un jour qu'il était plus jaloux d'être aimé des paysans que des courtisans. A la naissance du duc de Bourgogne, il obtint du roi qu'on employât au soulagement des pauvres ces mêmes sommes qu'on devait prodiguer à de stériles réjouissances. Quand on lui présenta l'état des frais qu'entraînerait le voyage qu'il avait projeté dans nos provinces : « Oh ! en vérité, s'écria-t-il, toute ma personne ne vaut pas au pauvre peuple ce que lui coûtera ce voyage ; je ne veux plus y penser. » Sa grande maxime était que « toute imposition sur le peuple est injuste, lorsque le besoin général de la société ne l'exige pas. » Traçant un jour, avec autant d'art que de soin, le plan d'une maison royale, il dit à ses courtisans : « Savez-vous ce que je trouve de mieux dans ce palais ? C'est qu'il ne sera jamais exécuté qu'au crayon, et qu'il ne coûtera rien au peuple. »

accorde plus de familiarité. Une retraite philosophique eût pu sans doute dénaturer son caractère et dessécher son cœur; retraite de caprice et d'humeur qu'inspire la singularité, qui sert d'asile à la misanthropie, que recherche la fausse grandeur pour ne pas se montrer de près, où l'égoïsme se réfugie pour fuir des hommes qu'il n'a ni le courage de supporter, ni la volonté de servir. Mais celle du Dauphin, cette retraite où la modestie conduit, où le devoir appelle; celle qu'on ambitionne, moins pour fuir les hommes que pour s'étudier soi-même, moins pour peindre son siècle que pour travailler à le corriger; cette retraite ne pouvait affaiblir ni le charme de son caractère, ni la bonté de son cœur. Aussi verrons-nous le Dauphin passer tour à tour de ce recueillement de l'âme, qui inspire les grandes choses, à cette effusion du cœur qui s'épanche sur les plus douces, et, quand il le faut, sur les plus indifférentes; se livrer à tous les détails de la vie, comme s'ils eussent dû remplir les inutilités et les vides de ses journées; se proportionner à tous les objets; allier les agréments de l'esprit avec l'austérité de la raison; porter partout la dignité, et non le poids de ses pensées; et, content de la société et satisfait de sa solitude, posséder ainsi le grand art de savoir vivre avec les autres autant qu'avec lui-même.

Le premier caractère de la modestie, c'est la simplicité, ou plutôt ces deux vertus se confondent toujours, et se soutiennent l'une par l'autre. Le Dauphin n'eut pas seulement cette simplicité de caractère qui fait sans faste les grandes choses, et les petites sans dédain; il eut encore cette simplicité d'extérieur qui écarte tout luxe et bannit toute pompe étrangère. Il ne cherche pas plus à imposer par sa parure que par sa vertu, et tous les dehors de sa personne sont populaires comme son âme. Condamné par sa naissance à la représentation, on voit combien elle l'importune; on sent qu'elle n'est à ses yeux que l'esclavage bien plus que le privilège de son rang; et toutes ces distinctions éclatantes altèrent si peu sa simplicité naturelle, qu'elles deviennent les ornements de sa vertu et la parure de sa modestie.

Ah ! si ce grand prince avait pu vaincre la rigueur de sa destinée, il l'eût ramenée parmi nous, cette simplicité vénérable, et avec elle l'amour des vrais plaisirs, l'ambition des vrais biens, le goût des choses saines. On les eût vus renaître, ces jours de notre gloire où nous n'étions point aimables, mais où nous étions grands; et son exemple, plus puissant que la loi, eût à jamais pros crit ce luxe corrupteur qui rétrécit tous les talents à mesure qu'il énerve toutes les âmes, qui entraîne dans une même chute et le goût et les mœurs, les arts et

les vertus, et précipite la décadence inévitable d'un peuple qui, à force d'être poli, bientôt redeviendra barbare.

Nous pensons bien qu'un prince de ce caractère, qui cherche plus à mériter l'estime qu'à en jouir, plus à servir les hommes qu'à les étonner, ne devait pas attacher un grand prix à leurs jugements. Fixé sur des principes inaltérables, le Dauphin n'eut jamais la faiblesse de faire un sacrifice à l'opinion. Jamais la crainte de choquer son siècle ne l'empêcha de dire une vérité courageuse, ni de donner un grand exemple. Elle existait déjà, comme elle existe maintenant, cette secte de beaux esprits, qui se croient nés pour distribuer à leur gré les faveurs de la renommée. Vains discoureurs qui prétendent suppléer les talents par les prétentions, et le génie par l'audace; sans cesse cabalant pour leur réputation, sans oublier de cabaler pour leur fortune; sans cesse s'agitant dans leurs inquiétudes toujours pénibles, dans leur ambition toujours trompée; tolérants dans leurs principes et implacables dans leur orgueil; calomniant toujours le mérite qui les offusque, ou celui qu'ils ne protègent pas; prôneurs pour être prônés; et, du haut de la dictature qu'ils se sont arrogée eux-mêmes, jugeant les lettres et les arts, les hommes et les siècles, avec un despotisme qui n'a cessé d'être révoltant qu'à force d'être ridicule. Une voie courte et sûre s'offrait donc au Dauphin pour conquérir la réputation : il n'avait qu'à louer leurs talents sans même adopter leurs principes, qu'à flatter l'écrivain sans approuver l'incrédule; et les despotes orgueilleux, ivres de cet encens, lui eussent même pardonné ses vertus, et d'un seul mot il s'assurait l'apothéose. Ménagements indignes ! ils ne seront point faits pour mon prince. « Nos grands génies, disait-il, nos philosophes de Paris doivent penser qu'ils ont bien de l'esprit, et que le Dauphin en a bien peu. » Il ne se trompait pas; mais il avait placé son ambition si haut, il était par ses sentiments tellement au-dessus de leur dédain, qu'il s'en applaudissait sans songer même à le leur rendre. Eh ! qu'a donc besoin des beaux esprits celui qui veut uniquement cultiver en paix la sagesse, sans regarder autour de lui, et qui, content de faire le bien, ne s'informe jamais si les hommes le savent ? *Que dit-on de moi dans Paris ?* demandait souvent le célèbre duc de Bourgogne. Le Dauphin n'eut jamais cette inquiétude, qui d'ailleurs n'exclut pas la modestie : heureux de sa seule conscience, il attendit le jugement des hommes, comme il devait attendre la mort, sans empressement et sans crainte.

Je viens de le nommer, ce prince adorable, ce digne et tendre élève de Fénelon (133). Me serait-il permis de me reposer un instant sur un objet si doux ? Ombre chère !

(133) Louis, duc de Bourgogne, aïeul du Dauphin, mort à Marly le 18 février 1712, à l'âge de trente ans : populaire, sans faste à la cour de Louis XIV, un des princes peut-être qui ait été le plus frappé des malheurs de la guerre, et le plus sensible aux

misères publiques. « Si Dieu me donne la vie, disait-il, c'est à me faire aimer que j'emploierai tous mes soins. » De 12,000 fr. qu'il avait par mois, il en employait onze au soulagement des pauvres. Dans sa dernière maladie il ordonna qu'on veu-

ombre auguste ! mon cœur éprouve en ce moment le besoin de s'occuper de toi. Plus je suis plein de mon héros, plus ta mémoire m'est présente. Et pourquoi serais-tu étranger à cet éloge ? le Dauphin n'est-il pas ton fils ? ne désira-t-il pas que ses enfants te ressemblassent ? n'eut-il pas tes desseins, tes vertus, hélas ! ta destinée ? Peut-être les dut-il, ces vertus, à la sainteté de ton sang qui coula dans ses veines, à ton souffle sublime qui inspira son âme. Louis duc de Bourgogne, Louis Dauphin de France ! noms à jamais précieux qu'on ne sépare plus, qu'on ne prononce plus sans attendrissement ! jamais deux princes ne méritèrent plus d'être rapprochés, jamais le ciel ne réunit plus de trésors dans deux âmes royales ; celle du duc de Bourgogne se rendit plus visible, il eut plus de ce caractère imposant d'une vertu qui se montre : celle de Louis Dauphin fut peut-être moins expansive, il eut plus de ce caractère touchant d'une vertu qui se cache. Trop longtemps éblouis, trop longtemps fatigués de

cet amas de malheurs et de gloire, qui embellit et attrista tour à tour le règne d'un grand roi et le cours d'un grand siècle, les Français durent saisir avec transport le spectacle nouveau de modération que leur offrait le duc de Bourgogne, et ses vertus pacifiques ne pouvaient faire que des enthousiastes. Dans des jours d'audace et de frivolité, de bel esprit et de mollesse, les exemples antiques de simplicité que donnait le Dauphin ne pouvaient être que dédaignés, et ses mâles vertus ne durent faire au moins que des indifférents. L'héritier de Louis XIV fut l'idole de sa nation ; celui de Louis XV en fut le modèle. L'un fit les délices de la cour ; l'autre en fut la censure. Celui-ci rencontra plus d'obstacles dans son siècle ; celui-là en trouva plus dans son caractère : le duc de Bourgogne dut plus à son éducation, le Dauphin, plus à la nature. Peut-être que le premier n'eût rien été sans l'auteur vertueux du *Télémaque* ; nous pouvons dire, sans flatter le second, qu'il se créa lui-même (134). Ils eurent tous deux

dit pour eux tous ses diamants. Il avait, comme le Dauphin, demandé des mémoires aux intendants pour connaître les provinces ; comme lui, il refusa l'augmentation de sa pension ; il s'honora comme lui, d'une égale victoire sur son caractère, qu'on regardait comme inlombtable. Mais ce qui n'a pas moins contribué à rendre chère sa mémoire, c'est la tendre amitié qui l'unissait à Fénelon, c'est ce commerce qu'il entretenait avec son cher archevêque, même après sa disgrâce ; c'est d'avoir su apprécier l'âme sublime de son instituteur ; ce sont enfin les larmes que Fénelon lui-même répandit sur sa tombe, et l'amertume avec laquelle il s'écria en apprenant sa mort : *Tous mes liens sont rompus*.

(134) Je ne sais si l'orateur n'a pas été ici un peu injuste envers ceux qui eurent part à l'éducation du Dauphin : il ne parle que du gouverneur, qui était le duc de Châtillon ; mais il ne daigne pas nommer l'évêque de Mirepoix, qui, à la vérité, a été assez mal traité par les philosophes. Il ne fait pas plus d'honneur à l'abbé de Saint-Cyr, sous-précepteur du prince. Ni l'évêque ni l'abbé ne sont mentionnés une fois dans l'éloge, et le dernier se trouve à peine nommé une fois ou deux dans les notes. Il était digne de M. de Boulogne de rendre plus de justice à des hommes dont on avait eu intérêt de déprimer le mérite. L'évêque de Mirepoix, B. yer, était un prélat pieux et estimable qui a rendu plus d'un service à l'Eglise. L'abbé de Saint-Cyr ne méritait pas l'oubli où on l'a laissé : et le silence que presque tous les Dictionnaires historiques gardent sur lui, nous a paru une raison de plus pour insérer ici le résultat des recherches que nous avons faites sur ce vertueux et sage ecclésiastique.

Odet-Joseph de Vaux de Giry de Saint-Cyr, sous-précepteur du Dauphin, fils de Louis XV, était né à Bagnols en 1694. Il entra dans l'état ecclésiastique, et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat dans la collégiale de Saint-Just à Lyon ; ce qui ne l'empêcha pas de venir à Paris terminer ses études théologiques. Il passa deux ans au grand séminaire de Saint-Sulpice, et fit son cours de licence dans la maison de Navarre. Ayant été reçu docteur en théologie, il s'attacha à M. de Rastignac, archevêque de Tours, qui le fit son grand-vicaire et chanoine de sa cathédrale. L'abbé de Saint-Cyr montra

son zèle en plusieurs occasions, lors des disputes élevées par les opposants aux décisions du Saint-Siège, et il adhéra, le 1^{er} juin 1750, au décret de la Faculté de théologie de Paris, du 15 décembre 1729, pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Son mérite lui procura bientôt un emploi aussi honorable que difficile. En décembre 1753, il fut nommé sous-précepteur du Dauphin, fils de Louis XV, qui était dans sa septième année. C'est le 15 janvier 1756 que ce jeune prince fut remis entre les mains de ses maîtres (a). L'abbé de Saint-Cyr paraît avoir eu la principale part à son éducation ; il gagna la confiance de son élève, non en flattant ses caprices, mais en lui parlant toujours le langage de la raison et de la vérité. « Il joignait, dit Proyard, à une âme solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connaissances utiles. « Le même historien a recueilli quelques détails sur les rapports entre le maître et le jeune prince. Ferme et bon, l'abbé de Saint-Cyr était surtout uniforme dans sa conduite avec l'enfant ; il l'accoutumait à raisonner juste ; en lui prescrivant le travail, il savait le lui rendre plus facile. Aussi gagna-t-il l'estime comme l'amitié du prince ; et quand, son éducation terminée, le Dauphin voulut acquérir de nouvelles connaissances, il s'associa encore l'abbé de Saint-Cyr, qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur, qu'il n'en avait eu autrefois à l'exercer. Il l'admettait à sa familiarité la plus intime, et son cabinet lui était toujours ouvert. L'abbé Proyard nous a conservé quelques-unes de leurs lettres ; celles du prince sont sur le ton de la confiance et de l'amitié, et celles de l'abbé de Saint-Cyr sont pleines de sagesse et de sens. Quoiqu'il aimât et cultivât les lettres, il fut le premier à faire observer au Dauphin qu'il ne devait point s'attacher trop à la littérature, et qu'il est des connaissances plus nécessaires à un roi. Il lui inspira surtout le respect et l'amour de la religion, et un grand éloignement pour les systèmes des incrédules. Il avait su apprécier les écrivains qui avaient pris à cette époque le titre de philosophes, et il avait essayé de faire connaître leur doctrine et leur morale dans le *Catéchisme* et *Décisions de Cas de conscience à l'usage des Coadjuteurs, Coadjuteurs*, 1758, in-8^o de 407 pag. C'est un recueil de maximes et de pensées tirées des livres des modernes incré-

(a) Le comte, puis duc de Châtillon, était gouverneur ; l'évêque de Mirepoix, B. yer, sous-précepteur ; les comtes de

Moy et de Polastron, sous gouverneurs, et l'abbé de M. theof, lecteur.

une éducation difficile, celle du duc de Bourgogne, parce qu'il oubliait trop souvent qu'il était prince; celle du Dauphin, parce qu'il ne l'oubliait pas. Ils furent tous deux amis de leurs instituteurs, pleins de reconnaissance pour leurs services; cruellement éprouvés tous deux, le duc de Bourgogne, par la disgrâce de l'archevêque de Cambrai, et le Dauphin par celle du duc de Châtillon; tous deux embrasés du saint amour des peuples, tous deux enlevés au printemps de la vie, et tous deux à jamais regrettés, tant qu'il y aura en France des sentiments et de la vertu.

Mais puisque j'ai rappelé ici une des plus sensibles de nos pertes, il faut encore que je m'adresse à toi, auguste rejeton du héros que je loue (135)! Prince aimable, qui dans un jeune enfant annonçais déjà un grand homme! quelle est cette fatalité attachée à ton nom? Pourquoi de si beaux dons, et une si rapide existence? Le ciel ne voudrait-il ici qu'honorer le sang de nos rois ou nous le rendre doublement cher, et par les princes qu'il laisse à notre amour, et par ceux qu'il ravit à nos espérances?

Nul de nous n'a pensé sans doute que cette indifférence, que nous a montrée le Dauphin pour les jugements du vulgaire, ne fût en lui qu'un caprice farouche, et ce courage de principes qui lui faisait braver les pré-

jugés, qu'un absolu mépris pour l'opinion publique: le Dauphin n'oublia jamais ni ce qu'il devait aux peuples, ni ce qu'il se devait à lui-même. Indifférent sur leur admiration, il ne l'est point sur leur confiance. Plus soigneux, il est vrai, de travailler à sa vertu qu'à sa réputation, il n'ignore pourtant pas les grands avantages que sa réputation peut procurer à sa vertu. Il sait qu'une trop grande insensibilité à l'opinion publique, qui peut n'être qu'un défaut dans un homme ordinaire, devient toujours un vice dans un prince, et que souvent, en conduisant les simples citoyens à l'indolence, elle entraîne toujours les rois à l'avidité. Ainsi, nous le verrons saisir toutes les grandes occasions pour déployer un grand caractère, et se montrer digne fils des héros. Ainsi, quand les ministres étrangers seront admis auprès de lui, il saura leur imposer par la pénétration de ses vues, par la profonde connaissance de leurs cours respectives, par l'étonnante facilité de parler leur langage, de démêler leurs intérêts, et obtenir sur eux cet ascendant de réputation qui leur fait reconnaître que *l'enfant de l'Europe* (136) a déjà mérité d'en devenir le père, et que sa destinée n'est pas trop grande pour de si grands talents. Ainsi, oubliant seul son propre danger, il fera admirer sa valeur aux champs de Fontenoy, en

dules. L'abbé de Saint-Cyr n'y mit pas son nom, et il paraît que c'est la seule chose qu'il ait publiée. Cet homme estimable mourut le 13 janvier 1761, à l'âge de soixante-sept ans. Il était conseiller d'Etat et aumônier ordinaire de la Dauphine. Il avait été nommé abbé de Val Benoîte en 1726, de la Clarté-Dieu en 1755, et de Saint-Martin de Rouen en 1744. En 1749, il remit ces abbayes, et eut celle de Troarn, au diocèse de Bayeux. Il avait été reçu à l'Académie française en 1742, à la place du cardinal de Polignac. Son discours de réception, qui fut prononcé le 10 mars, est aussi sage que modeste. L'orateur y amène naturellement l'éloge du prince son élève, et quelques détails sur son heureux caractère. Il termine ainsi son discours: « Mais, quelque autorité que les lettres aient sur les esprits et sur les mœurs, c'est d'un principe plus sublime que nous attendons l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Vous le savez, Messieurs; c'est à la religion seule qu'il appartient de donner au monde des rois selon le cœur de Dieu et selon le cœur des hommes. Puissent ses salutaires maximes, jusqu'à présent reçues avec docilité, s'imprimer de plus en plus, et ne s'effacer jamais! » Ce fut Destouches qui répondit, comme directeur, et il loua dans le récipiendaire la douceur de son caractère, la délicatesse de son esprit, sa vaste érudition, et sa profonde connaissance des lettres grecques et romaines. L'abbé de Saint-Cyr fut remplacé dans le même corps par l'abbé Battaux, dont le discours de réception est du 9 avril 1761. Celui-ci fit sentir combien la philosophie de son prédécesseur avait été sage, raisonnable et religieuse, et le duc de Nivernais, dans sa réponse, dit que l'éloge le plus frappant de l'abbé de Saint-Cyr était le succès de ses soins auprès de son auguste élève, et il parla des vifs et honorables regrets de l'Académie. L'abbé de Saint-Cyr a sa place dans l'*Histoire des membres de l'Académie morts depuis 1700 jusqu'en 1771*, qui fait suite aux *Eloges des académiciens*, par d'Alembert; mais le secrétaire perpétuel s'est bien donné de

garde de louer un homme qui avait apprécié les vues des philosophes. Son article est tout entier une critique et un persiflage. Il suppose que l'abbé de Saint-Cyr n'avait pas cherché à inspirer au Dauphin de l'éloignement pour la philosophie, *cette sauvegarde la plus assurée des rois*, dit-il; la suite a montré si *cette sauvegarde* était bien sûre. D'Alembert prétend que le Dauphin se plaignait souvent d'avoir été mal élevé; et en effet un prince élevé par un prêtre attaché à la religion, un prince qui lui-même faisait profession de piété, et qui n'avait pas dissimulé son peu de penchant pour les principes de d'Alembert et de ses amis, ne pouvait, à leurs yeux, qu'avoir été mal élevé. D'ailleurs le propos qu'on prête au Dauphin est suffisamment démenti par la confiance, l'estime et l'amitié qu'il témoignait toujours à son ancien maître. Il lui rendait compte de ses lectures, et lui demandait ses conseils. Le suffrage d'un prince si solide, si vertueux, si juste appréciateur du mérite, a au moins autant de poids que celui du rusé et partial académicien. Les *Mémoires de Trévoux*, dans le peu de mots qu'ils consacrent à l'abbé de Saint-Cyr, disent de lui qu'il *cultiva les lettres et la philosophie, comme s'il avait voulu que personne ne lui sût gré de son mérite, de ses talents et de ses travaux*, et qu'il conserva dans le tourbillon même de la cour cette égalité de mœurs, d'études, de procédés qui exclut les desirs et condamne les prétentions. Il nous a paru d'autant plus à propos de rendre justice à l'abbé de Saint-Cyr, que son nom est omis dans les Dictionnaires historiques. Celui qui avait contribué à faire du Dauphin un prince si religieux et si éclairé, et qui avait ainsi travaillé pour la gloire et le bonheur de son pays, ne devait pas du moins être oublié dans l'éloge du même prince.

(135) Louis-Joseph-Xavier, duc de Bourgogne, frère de Louis XVI, mort en 1761, à neuf ans et demi.

(136) Ce nom lui fut donné à sa naissance par tous les ambassadeurs.

s'avancant, dans un moment affreux, pour rallier nos bataillons dispersés, ranimer le soldat, appeler à grands cris l'honneur de la nation (137), et pour charger cette lente et terrible colonne que le hasard avait formée peut-être autant que le génie. Ainsi, quand de nouvelles divisions amèneront de nouveaux combats, nous le verrons solliciter avec instance l'honneur du commandement et autant empressé de servir l'Etat à la tête des armées que dans le silence de son cabinet, ne désirer rien tant que de courir de l'ombre du trône dans la carrière de la gloire.

Qu'ai-je donc fait? ô prince! pardonnez, j'ai parlé de la gloire : ai-je donc oublié que je fais votre éloge? Et qu'est-ce que la gloire à vos yeux? c'est le tourment des âmes vaines, c'est la soif des cœurs desséchés. Qu'ils embrassent ce fantôme, tous ces immortels éphémères; qu'ils se sauvent dans l'avenir, tous ces grands hommes du jour, si inutiles au présent; il est bien digne de leurs visions, ce monde imaginaire. Mais vous, grand prince, qui vivez sous les yeux de Dieu, que vous importent les regards du monde? qu'importe que la terre applaudisse, quand le ciel vous approuve? Faire du bien aux hommes, voilà votre ambition; ne rien attendre d'eux, voilà votre gloire.

J'en dis trop encore. Non, le Dauphin ne fit jamais ce retour sur lui-même; il eût été pour lui trop voisin de l'orgueil. Je n'ai rien fait, dit-il sans cesse; et son aveu est si senti, il croit si peu à ses vertus, que sa sincérité lui ôte même le pénible embarras d'être modeste. Si les acclamations et les bénédictions multipliées retentissent sur son passage, il en est tout surpris. « N'admirez-vous pas, s'écrie-t-il, ces bonnes gens? ils nous aiment, parce que nous ne leur faisons point de mal. » Ce bon prince se plaît à oublier qu'il fait tout le bien qui est en son pouvoir, tout ce qui dépend de son rang, tout celui qu'on peut attendre de sa jeunesse; il ne se doute point des droits que ses travaux lui ont acquis sur la reconnaissance; il ne soupçonne point que son existence soit nécessaire, ou que sa perte puisse jamais exciter des regrets. Disons tout : il se regarde, suivons ses propres expressions, comme inutile; et c'est ici, sans doute, la seule erreur qui l'ait jamais séduit.

Sentira-t-elle donc le vil besoin d'être flattée, cette âme simple et vraie? S'enivrera-t-elle aisément de cet encens trompeur qui fume auprès des trônes? et croira-t-on que cette modestie inflexible, qui vient de refuser les hommages sincères de la recon-

naissance, accueillera le tribut imposteur de l'adulation? Mercenaires rampants, qui trafiquez de vos mensonges, portez ailleurs votre poison et vos bassesses; notre héros ne connaît point d'autres amis que ses censeurs. Par une loi nouvelle, le plus sincère courtisan sera le plus habile, et les témoins de ses vertus, à l'exemple de l'auguste Adélaïde, viennent de lui promettre d'être les juges courageux de ses faiblesses (138). Mais à qui viens-je d'adresser la parole? Les séducteurs ont déjà fui : se sont-ils même jamais montrés? auraient-ils pu soutenir un instant son aspect redoutable? J'en atteste tous ceux qui l'ont connu : la seule reconnaissance fit à sa mort ce que n'avait jamais fait l'adulation; et, par un privilège bien rare, s'il n'est point unique, la louange ne lui fut prodiguée que quand elle ne pouvait plus le corrompre.

Quelle est donc cette âme rare et privilégiée qui ne s'est jamais soutenue que par sa propre force? Quel est cet homme extraordinaire, qui a toujours su résister à la plus inévitable illusion des princes, celle de confondre la gloire avec la vertu et le devoir avec la renommée? Je me plais à faire cet aveu; j'ai tenté de me consoler de n'avoir pu faire l'histoire de son règne, en songeant que je pouvais m'occuper tout entier de l'histoire de son âme. Forcé de le suivre sur le trône, dans l'appareil de la royauté, dans ses rapports immenses avec son peuple, avec le monde entier, alors nous n'aurions pu le contempler assez dans sa précieuse obscurité, dans le silence auguste de sa sagesse. Peut-être n'aurions-nous pu admirer assez cette partie de sa gloire, qui n'en est pas la plus brillante, mais qui sans doute en est la plus réelle; ce cours uniforme et tranquille de sa vie cachée; cette continuité de jours, d'autant plus pleins qu'ils se ressemblent davantage; cet heureux concert de toutes ses occupations, qui, différentes dans leur objet, n'ont toutes que le même but; ce travail assidu, image de celui de Dieu, toujours fécond sous l'apparence du repos; cette succession non interrompue de devoirs qui s'enchaînent les uns aux autres et qui de toute la vie ne font qu'une vertu.

La voilà donc cette vertu suprême, d'autant plus sublime qu'elle paraît moins haute; cette sagesse qui ne mesure sa grandeur que par celle de ses devoirs, et non par celle de ses projets; qui n'a rien d'exagéré dans ses entreprises comme dans ses moyens; toujours héroïque, puisqu'elle n'est jamais extrême, et que, se renfermant dans de justes limites, elle n'a pas même la gloire de paraître un sacrifice.

Ainsi, vingt ans de paix, de modération

(137) « Marchons, Français, s'écriait-il, où est l'honneur de la nation? »

(138) Cette ligue, d'une espèce bien rare, dura jusqu'à la mort de ce prince. On remarqua qu'un de ses courtisans, si l'on peut toutefois l'appeler de ce nom, dut son élévation au courage qu'il avait eu d'être ouvertement d'un avis contraire au sien. « Tout le monde nous flatte, disait-il un jour, et

chacun a ses raisons pour le faire. » Madame la Dauphine, alors présente, lui demandait s'il la mettait au rang de ses flatteurs : « Quelquefois, et surtout quand je suis malade. — Et Adélaïde? — Oh ! pour elle et l'abbé (de Saint Cyr), je les crois très-disposés à me redresser toutes les fois que je n'irai pas droit. »

et de retraite n'ont pu être enlevés à notre admiration. Nous avons connu le Dauphin, malgré sa modestie ; nous l'avons entendu, malgré son silence : il a fui nos hommages, il n'a pas pu les éviter. Quoi donc ! et la vertu peut-elle se cacher ? n'a-t-elle pas son expression et son langage ? peut-on la méconnaître à son aimable sérénité, à son autorité puissante et douce ? Ainsi les siècles à venir pourront donc juger le Dauphin. Ils loueront comme nous ce mérite éminent qui le distingua toujours, le seul qu'il n'a pu nous cacher. Je parle de ce caractère de bienséance et de dignité qui n'est pas la vertu, mais qui ne subsiste jamais sans elle ; de cette simplicité de mœurs, la plus forte digue peut-être que les princes puissent opposer aux passions ; de cette modestie vraie qui était encore plus dans son caractère que dans son extérieur ; de cet amour de l'ordre, la première vertu des rois, parce que c'est la seule dont ils ne peuvent point abuser ; et enfin de ce respect inaltérable pour la religion, qui va mettre, dans cet Éloge, le dernier sceau à sa grandeur.

SECONDE PARTIE.

Nous l'avons déjà pressenti : en admirant dans le Dauphin cette vertu sans art qui s'ignore elle-même, toujours au-dessus de la gloire comme au-dessus de l'opinion, nous n'avons pu la séparer de la piété ; nous avons reconnu que l'humanité seule n'aurait pu le porter à ce degré d'élévation, et que, pour s'y soutenir longtemps, il fallait au Dauphin un guide plus parfait que la philosophie, un point d'appui plus sûr que la raison.

En faisant l'éloge de son amour pour la retraite et de sa sublime simplicité, nous avons donc fait celui de sa religion. Il ne s'agit plus maintenant que de montrer d'une manière plus directe l'influence particulière qu'elle a sur ses actions, le degré d'énergie qu'elle donne à ses idées, le caractère de grandeur qu'elle imprime à tous ses sentiments.

Nous ne dissimulerons point ici ses premières imperfections, car nous ne saurions

dire ses vices ; nous ne craignons point de rappeler ces nuages légers qui obscurcissent un instant son aurore. Peut-être qu'il en faut à la vertu comme à l'astre du jour, pour briller d'un plus vif éclat ; peut-être qu'ils entrent même dans la composition de sa grandeur, et que, pour se connaître, elle a besoin de ses défauts, comme, pour s'affermir, elle a besoin de l'infortune. Une impétuosité de caractère qui semble faire craindre les grands orages des passions (139) ; une ardeur d'imagination qui l'emporte toujours au delà du but ; une indolence pour le travail, à laquelle succède une activité sans objet ; une inconstance que rien ne fixe ; une indocilité d'humeur qu'irrite toute contradiction ; une fierté de caractère (140), utile quelquefois quand elle vient de l'âme, toujours dangereuse quand elle vient du rang : tels sont les premiers traits sous lesquels le Dauphin s'annonce. Déjà sont près de s'alarmer les sages qui veillent sur lui ; vains présages des hommes ! Son cœur ne s'est encore ouvert qu'aux impressions de la nature ; attendons que la religion se soit emparée de son âme, et les obstacles mêmes se changeront en moyens ; et sa vague impétuosité se tournera tout entière en un travail utile, son ardeur d'imagination en une sensibilité tendre, son impérieuse fierté en un sentiment noble qui deviendra la grandeur. Déjà l'heureuse révolution s'opère ; la religion agit sur son esprit et sur son cœur : les premières impressions s'effacent ; sa violence naturelle, il la réprime ; son inconstance, il la fixe ; son indocilité, il la dompte. L'homme ainsi subjugué va nous montrer un chrétien sublime. En parcourant l'histoire de ses ancêtres, ses yeux se fixent sur le plus saint ; ils s'arrêtent avec délices sur l'image de ce prince immortel, qui laissa entre lui et son siècle une si grande distance, et qui sut nous montrer que le vrai génie du trône c'est la vertu. Presque partout il n'a vu que des vices éclatants et des célébrités mensongères ; il admire dans Louis IX une grandeur toute fondée sur le devoir et le devoir sur la piété : son choix

(139) Cette crainte ne dura pas longtemps. « Ses défauts, écrivait le duc de Châtillon, ne m'ont donné d'inquiétude que jusqu'à ce que j'aie reconnu la source d'où ils partaient. Une vivacité bouillante et le sentiment précoce de sa destinée en sont le principe ; mais le cœur est trop bon pour qu'on ait à craindre des suites. Il me dit bien que je me moque de lui, qu'il saura en rabattre de ce que j'exige : sa mauvaise humeur dure un moment, il vient l'instant après m'offrir la paix, en avouant ses torts. »

On trouve à ce sujet, dans la *Vie du Dauphin*, une anecdote singulièrement piquante. Son gouverneur lui parlait un jour de ses vivacités. « Je vous avertis, Monsieur, lui dit le Dauphin, que je désavoue par avance toutes les sottises que je pourrai faire à l'avenir ; imaginez-vous, dans ces moments, que c'est le vent qui souffle. » Un jour qu'il se laissait emporter à son humeur, son gouverneur, faisant allusion au propos qu'il lui avait tenu, dit que le vent était bien fort. « Oui, oui, Monsieur, reprit le jeune prince avec émotion, et la foudre n'est pas loin. » Le gouverneur, contrefaisant l'homme

qui avait peur, se boucha les oreilles. Le prince se mit à rire, vint l'en embrasser, et lui dit : « J'avais pourtant bien promis de ne plus me mettre en colère ; je vous en fais mes excuses. »

(140) On en peut juger par la seule réponse qu'il fit, à l'âge de neuf ans, au cardinal de Fleury. Ce ministre, assistant un jour à son dîner, entreprit de lui faire une leçon de modération. Il fit pour cela l'énumération de tout ce qui l'environnait, et à chaque chose qu'il nommait, il ajoutait : « Cela, Monsieur, est au roi ; rien de tout cela ne vous appartient. » Le Dauphin écouta fort impatiemment la remontrance, sans pourtant interrompre le cardinal. Quand elle eut été achevée, le jeune prince, voyant qu'on avait tout donné au roi sans rien lui laisser : « Eh bien ! reprit-il avec émotion, que tout le reste soit au roi, au moins mon cœur et ma pensée sont à moi. » Une réplique d'un si grand sens étonna le roi et toute la cour, et annonça que l'enfant qui était capable de la faire ne serait pas un homme ordinaire.

est fait, il le prend pour modèle. Au nom de saint Louis son cœur palpite avec émotion, il brûle de lui ressembler; sans cesse il le cite, sans cesse il l'admire; l'âme de ce pieux monarque semble encore respirer dans la sienne. Même respect pour la pudeur, même courage contre la volupté. Pas un égarement dans l'âge des faiblesses; pas même un seul oubli dans ces jours d'effervescence où les princes surtout mettent au nombre de leurs vertus tous les excès qu'ils ne commettent point. Aussi je ne suis pas surpris que la plus religieuse des reines se croie la plus fortunée des mères, et qu'elle dise avec transport : « Le ciel ne m'a donné qu'un fils, mais il a pris plaisir à le former. »

Il ne pouvait trop tôt se jeter dans les bras d'une religion consolante. Son premier pas dans la vie devait être pour lui la première leçon du malheur. Il vient de s'unir à l'Infante, à cet âge où les attachements sont si vrais, les amitiés si tendres; où la passion, à force de sincérité, se confond avec la vertu; où l'amour même, dans une âme pure, a tout le charme de l'innocence. Leurs goûts ont une heureuse conformité, leurs cœurs s'entendent, ils se promettent des jours se-reins : illusion trop vaine ! un lit de mort remplacera bientôt la couche nuptiale; et des fêtes de l'hymen aux scènes lugubres du deuil, il n'y aura qu'un instant. Il a déjà perdu la moitié de lui-même, et avec elle le charme de sa vie, tout le bonheur de sa jeunesse. Laissons pleurer ce prince malheureux : c'est ici que l'on aime à voir échouer toute la fermeté du sage. Soit que l'on sente alors que ses larmes honorent l'humanité, ou plutôt qu'elles le rapprochent de la faiblesse commune, on se plaît à les voir couler, et on ne lui pardonne son courage que lorsque, soutenu par la religion, ce n'est plus la force de l'homme, mais la force de Dieu que l'on admire en lui. C'est le spectacle que nous offre Louis Dauphin. D'abord la nature succombe; cette âme aimante n'a plus de vie que pour se pénétrer des horreurs de la mort. Mais la religion viendra bientôt au secours de la nature. Longtemps il est inconsolable, mais il l'est en chrétien;

et ses pleurs intarissables, en lui laissant toute sa foi, ne servent qu'à prouver jusqu'à quel point il est capable de porter la tendresse.

Ce n'est encore ici que le commencement de ses épreuves. Un nouveau coup se prépare, et son cœur doit être encore déchiré entre son épouse et son fils. Cette fleur tendre se dessèche, elle est tombée sans retour. Le voilà condamné à pleurer sur deux tombes. Il nous a peint lui-même l'égarement de sa douleur (141). Tout lui rappelle son aimable duc de Bourgogne, ce premier objet de ses soins; tout lui en retrace les traits; ils sont gravés sur les *murs qui l'entourent*; partout il croit le voir, partout il croit l'entendre : si c'est un délire, nous n'aurons donc que cette vertueuse faiblesse à lui reprocher dans sa vie. Mais tandis que sa tendresse se plaît ainsi à se nourrir d'illusions, sa piété lui prépare des consolations plus réelles. Il fait bien plus que de montrer du courage, il a de la résignation, cette vertu céleste qui peut seule donner au sage le droit d'être sensible sans faiblesse, et courageux sans orgueil.

Mais à quelle épreuve déplorable sa sensibilité est-elle réservée? O crime! ô attentat! le fanatisme arme le bras d'un sacrilège, et les annales de la France sont souillées d'un parricide de plus. Qui nous expliquera ce qui se passe alors dans l'âme du Dauphin? qui nous racontera ses mortelles alarmes? Par quelles expressions son désespoir s'exhale! par quelles effusions sa tendresse s'épanche! Dieu puissant! venez donc au secours de votre ami fidèle : si votre bras ne le soutient, un nouveau danger nous menace. La France ne craint plus pour les jours de son roi; le Dauphin tremble encore. Ouverte enfin à l'espérance, son âme ne l'est point encore à la joie : il se dispute le plaisir de s'y livrer. O ses tendres amis! ne cherchez point à le distraire; il est une douleur qu'on ne soulage que par le sentiment qui la nourrit. Toujours fixé sur l'image de l'attentat, il lui semble « qu'il vit dans un autre siècle, et qu'il est dans l'horreur d'un songe (142). » En cet

(141) « Les lieux, les murailles mêmes nous rappellent ce que nous avons perdu, comme ferait une peinture, il semble que l'on y voit les traits gravés; que l'on entende la voix : l'illusion est bien forte. » (*Lettre du Dauphin à l'évêque de Verdun.*)

(142) « Je suis à peine revenu, écrivait alors le Dauphin à l'évêque de Verdun, de l'horreur où j'ai passé ces cruels temps-ci. Je crois toujours rêver, quand je pense à ce que j'ai vu; je l'ai vu, et ne puis le croire : je me crois transporté dans un autre siècle. De quelques malheurs que les dissensions présentes m'offrissent le tableau, celui-là ne s'étant jamais présenté à mon imagination. » Il faut lire cette lettre tout entière dans les Mémoires de ce prince; l'on jugera, par le désordre et le ton de vérité qui y règnent, si le Dauphin aimait le roi. Jamais fils ne fut plus respectueux ni plus tendre; il en donna des preuves non équivoques, des sa première jeunesse, dans la maladie de Louis XV, à Metz. C'est alors qu'on le vit accourir pour baigner de ses larmes le lit de son père mourant, oublier

même son obéissance pour n'écouter que son amour; occasionner, par son obstination, la disgrâce de son gouverneur, qui n'eut pas la fermeté de le retenir; se désoler, comme s'il eût dû perdre toutes ses espérances, et s'écrier, dans l'excès de son affliction : « Que va donc devenir ce pauvre peuple? quelle ressource lui reste-t-il? moi! un enfant! O Dieu! ayez pitié de moi! » Dans sa dernière maladie, ses plus vives inquiétudes étaient pour le roi. Il lui faisait souvent des excuses de ce que son séjour à Fontainebleau le dérangeait de ses voyages; il les lui renouvela quelques jours avant sa mort. Le roi lui repaît que cela ne le dérangeait point : « Je suis bien sûr, lui dit-il, que c'est par bonté que vous le dites; mais si nous étions à Versailles, vous iriez à Bellevue, Trianon ou Choisy, et je me reprocherais toujours d'avoir eu la fantaisie de venir ici. » Le roi lui ayant assuré qu'il n'était dérangé en rien : « Mais me dites-vous cela en conscience? — Oui, répondit le roi. — Ah! s'écria le Dauphin, que vous

affreux moment, il accourt au pied des autels; c'est dans le sein de la religion qu'il répand son âme: il se prosterne devant le grand Dominateur, qui, en se jouant, brise les trônes; mais, après s'être humilié sous la main de l'Arbitre suprême des rois, il se relève avec une nouvelle force; dans le trouble de sa douleur, il nous laisse admirer tout le sang-froid de sa sagesse. Ses oracles ont rendu la confiance au conseil, ses ordres ont remis le calme dans les esprits, son courage a passé dans l'âme des ministres, et l'un d'eux s'écrie, dans les transports de sa surprise: « Quelle tête! chacune de ses paroles est un trait de lumière. »

Rappellerai-je encore ici la tragique aventure de cette chasse trop malheureuse, qui devait lui coûter tant de larmes? Peindrai-je la désolation et la douleur inépuisable de cette âme sensible? Comme il se précipite sur la victime infortunée d'un coup involontaire! comme il l'arrose de ses pleurs, et lui prodigue les soins les plus touchants! Est-ce son écuyer? est-ce son fils? Il le confie aux plus habiles maîtres; il s'informe de son état de moment en moment; les témoignages étrangers ne lui suffisent pas, il s'agit de la vie d'un homme; l'intérêt est trop grand, il ne s'en rapportera qu'à lui-même. Qu'on ne lui dise point que sa main seule a été coupable, qu'il ne doit point expier comme un crime ce qui n'est qu'un malheur: vains discours! ils calmeraient une âme ordinaire; la sienne est trop profondément blessée. L'ombre sanglante du malheureux Chambord le poursuit sans relâche, elle l'obsédera jusqu'au bord de la tombe. Il écrit à la veuve (143), il adopte le fils, il comble de bienfaits la famille. Tant de réparations n'ont point suffi à sa douleur; il ne croit point qu'on puisse racheter le sang humain avec de l'or, et qu'on répare un aussi grand malheur par des grâces. Il faut à sa vertu une plus noble expiation, la seule qui puisse coûter à un prince, la seule digne d'un chrétien, celle des sacrifices. Il se l'interdit pour toujours, ce plaisir innocent, qui a pu devenir si funeste. On ne l'a point assez cité, ce trait sublime. Des orateurs mêmes ont été assez malheureux pour l'ignorer, je n'ose dire pour le taire. On ne l'a point assez répété dans les cours, ni assez mis sous les yeux des princes: on n'a point assez dit que l'héritier de la monarchie française crut s'acquitter à peine envers l'humanité, en payant la perte d'un

homme de toutes ses larmes, en expiant le crime du hasard par le sacrifice de ses plaisirs, et par un désespoir aussi long que sa vie. O prince! je vous rends grâces d'avoir donné un si bel exemple à la terre. Nous dirons maintenant que le prince le plus religieux fut aussi le plus humain; nous dirons qu'il puisa dans le christianisme cette profonde sensibilité, ce saint respect pour la vie des hommes, qui est un de ses premiers dogmes. Ah! il n'est donc pas vrai que la religion endurecisse et dessèche les âmes. C'est l'incrédulité, c'est la froide morale de nos jours, c'est l'égoïsme systématique qui nous fait perdre tout sentiment à force de raison, et qui, dans sa triste indifférence, nous invite à tout discuter pour nous apprendre à ne plus rien aimer.

On ne peut donc se le dissimuler; le Dauphin ne fut pas heureux, ses plus beaux jours furent les plus obscurcis. Frappé par les endroits les plus sensibles, dans ses rapports les plus doux, dans ses liens les plus chers, dans ceux d'époux, de père, de fils, de maître, on ne saurait ici se défendre d'un sentiment de tristesse: on se demande, en soupirant, si c'est donc là le sort de l'homme juste. Téméraires! que faisons-nous? Qui peut donc ici-bas juger sa destinée? Nous sommes-nous jamais élevés à sa hauteur? Savons-nous ce que vaut un seul jour de vertu? Nous voyons ses épreuves, connaissons-nous ses dédommagements? Ah! croyons que ses larmes n'altérèrent point sa paix, que peut-être elles sont ses plus sublimes jouissances; et avant de le plaindre, cherchons-lui sur la terre une plus grande destinée que son triomphe sur le malheur.

La même religion qui le soutint dans ses revers forma aussi ses attachements. L'inclination pouvait bien d'abord lui désigner ses amis, la seule vertu les lui donnait. Qu'elle était surtout respectable, cette amitié qui l'unissait au plus austère des courtisans comme au plus humain des guerriers (144)! Combien était-elle loin de nos mœurs, et combien étrangère à ce siècle, cette tendre union de deux cœurs que semblaient éloigner la distance des rangs et la différence des âges! C'est la jeunesse qui reçoit les conseils de la maturité; c'est l'héritier d'un grand monarque, dans qui le besoin de s'unir à une âme digne de lui l'emporte sur les froides réserves qu'impose sa naissance. Qu'on aime à se représenter le Dauphin traçant lui-même de sa main cette prière vrai-

me soulagez! » Pendant toute sa vie, il prévint les moindres volontés de son père, étudia ses moindres désirs. Aussi le roi lui donna-t-il cette belle louange, « qu'il n'avait jamais eu d'autre chagrin de son fils que celui de sa mort. »

(143) « Vos intérêts, Madame, écrivait alors le Dauphin à madame de Chambord, vos intérêts sont devenus les miens; je ne les envisagerai jamais sous un autre point de vue..... pour vous et pour l'enfant que vous allez mettre au monde. Après l'horrible malheur dont je n'ose vous retracer l'idée,

mon unique consolation sera de contribuer, s'il est possible, à la vôtre, et d'adoucir, autant qu'il dépendra de moi, la douleur que je ressens comme vous. » Cette dame étant accouchée, le Dauphin voulut tenir l'enfant sur les fonts de baptême avec madame la Dauphine. Quelqu'un lui représenta que c'était contre l'usage, et qu'une pareille démarche n'était point d'usage. « Il n'est point d'usage non plus, répondit ce prince, qu'un officier du Dauphin périsse par la main de son maître. »

(144) M. le maréchal du Muy.

ment touchante (145), et l'adressant chaque jour au Dieu des armées ! comme si, dans sa simplicité, il n'eût osé se livrer à l'abondance de son cœur, ou qu'il eût cru que, pour parler à Dieu de son ami, il devait employer un langage plus solennel. Qui peut lire cette prière sans attendrissement, ou ne pas se sentir meilleur après l'avoir lue ? Serais-je ici séduit par trop d'enthousiasme ? Jamais Louis, Dauphin, ne m'inspira un intérêt plus tendre ; et la prière qu'il fait au ciel, la prière qu'il compose lui-même, non pour un flatteur qui l'encense, mais pour un censeur qui le reprend, est à mes yeux l'expression la plus sublime de l'amitié, et un des beaux spectacles que puisse nous offrir la vertu.

Serait-il moins intéressant dans son intimité avec ses sœurs augustes, dans cet accord invariable et pur comme la religion, qui en était la base ? Quels doux épanchements ! quels innocents plaisirs ! quelle société touchante ! Là tous les cœurs étaient communs comme toutes les pensées ; là se formait une asile inaccessible au torrent de la corruption : on y parlait de principes dans des jours d'impiété, de projets utiles dans un siècle de décadence. La triste vérité, dont le courage était enchaîné par le respect, venait s'y consoler dans le sein des vertus ; et qui sait si ce n'est point surtout à celle du Dauphin, à l'éloquence de ses leçons, que la religion doit ce grand et rare triomphe d'une victime auguste (146), que l'Europe étonnée a vu se dépouiller des lis éclatants des Bourbons pour embrasser les saintes rigueurs de la croix ?

Pénétrons plus avant dans l'âme du Dauphin, nous la verrons toujours chrétienne. S'il répand des largesses, il préfère toujours ces victimes, doublement augustes, que consacrent la vertu et le malheur, et sa bienfaisance est charité. S'il cache ses vertus, c'est qu'il les rappelle à leur véritable source, et sa modestie est humilité. S'il réprime cette excessive vivacité d'esprit qui dégénère trop souvent en railleries piquantes, c'est qu'il la voit contraire à la douceur chrétienne, et sa retenue est mortification. Si son cœur s'ouvre encore aux feux d'un amour chaste, s'il parvient enfin à surmonter la répugnance qu'il a de partager avec la princesse de Saxe un cœur trop plein encore de sa première épouse, c'est un nouvel hommage qu'il rend à la piété ; c'est par elle que la princesse triomphe. Suivons-le dans ses travaux, dans ses plaisirs, dans le tourbillon des affaires, dans le tumulte des armes, partout la sainte idée de Dieu le soutient et l'anime. Dieu est dans son âme

ce qu'il est dans l'univers, communiquant à tout le mouvement, dirigeant tout par l'impression de sa main souveraine.

Que la religion est grande ! combien elle est sublime dans les sentiments qu'elle produit, comme dans les objets qu'elle contemple ! Qui nous dira tant de merveilles à la fois ? La raison perfectionnée, l'instinct ennobli, le règne des sens resserré pour étendre celui de l'âme ; l'homme enchaîné pour le rendre plus libre, l'homme abaissé pour l'élever plus haut ; de grands secours offerts sans cesse à de grands combats, de grands motifs à de grands sacrifices, de grands exemples à de grands devoirs. Dieu, qui se mêle à tout, commande les vertus et les inspire ; il devient la fin et le moyen, le témoin et le juge ; et dans la profusion de ses bienfaits, il daigne ici-bas nous communiquer par la foi ce qui est invisible, par l'espérance ce qui est éternel.

Par quelle étrange illusion le sentiment le plus auguste du genre humain en devient-il si souvent le plus rétréci ? par quel mélange inconcevable cet or si pur s'obscurcit-il ? Que peut-il y avoir de commun entre la vérité et le préjugé, entre la piété et la superstition ? Et comment voyons-nous rapprocher si souvent tant d'extrêmes, les plus hautes contemplations et les idées les plus rampantes, des occupations toutes célestes et des pratiques puériles, enfin les vains songes de l'homme et les pensées immortelles de Dieu ? Tout doit-il être en nous marqué au sceau de la caducité ? Faut-il que l'homme imprime sur ce qu'il y a de plus divin l'image de sa mort ? et sommes-nous donc irrévocablement condamnés à attendre un nouvel ordre de choses, pour que la vertu soit sans préjugé, et la religion sans faiblesse ?

Ne craignons rien pour le Dauphin ; son culte sera pur comme son cœur. Il voit la religion sous son vrai point de vue ; il l'étudie chaque jour dans sa source ; chaque jour il consulte ces oracles divins, qui ne trompent jamais que le superbe scrutateur. A l'étude il joint la prière ; pourrait-il s'égarer ? Convaincu que la religion ne souffre rien d'humain, que tout ce qui n'est pas grand la dégrade, il y porte cette noblesse de sentiments, cette hauteur d'intelligence digne de la fille du ciel. Zélé, sans fanatisme ; toujours soumis, jamais crédule ; humble mais éclairé, tout est sage dans ses vertus, parce que rien n'est faible dans ses lumières. Quand, prosterné au pied des autels, il montrait, par son recueillement profond, que les princes ne sont rien devant Dieu ; lorsque pour célébrer l'Etre suprême, il ne

(145) La voici telle qu'on l'a trouvée dans les papiers de ce prince : « Seigneur, Dieu des armées, arbitre souverain de la vie et de la mort ; vous qui, du milieu des combats, détournez, quand il vous plaît, les coups de dessus ceux que vous voulez sauver, exaucez ma prière, en prenant sous votre protection votre fidèle serviteur du Muy ; servez-lui vous-même de boucher ; éloignez de lui le fer et le feu, les maladies et l'attente mortelle de la

contagion ; soutenez-le dans ses travaux, afin qu'il continue de me donner, comme il a toujours fait, des conseils pleins de piété et de sagesse, et qu'il m'aide à défendre la religion et la justice. »

(146) Madame Louise de France, sœur du Dauphin. Cette princesse, née le 15 juillet 1737, entra aux Carmélites de Saint-Denis le 11 avril 1770, et mourut dans ce monastère le 25 décembre 1787.

dédaignait pas de mêler sa voix avec celle du peuple, et que, rigide observateur des saints préceptes, il ne trouvait dans son élévation qu'une raison de plus d'y être fidèle, l'orgueil philosophique souriait en pitié : comme si l'homme pouvait jamais descendre quand c'est la foi qui l'abaisse, ou qu'il eût, dans son indigence, un plus noble moyen de s'élever vers Dieu, que le témoignage éclatant de son entière dépendance. Également éloigné des vains scrupules d'une âme étroite, de ces raffinements de spiritualité, où l'imagination a plus de part que la vertu ; de ces dévotions arbitraires, où le goût conduit plus que la règle ; de cette piété chimérique qui ne crée des fantômes brillants que pour se dispenser des devoirs ordinaires, le Dauphin ne sut être que chrétien et fidèle.

C'est cette vraie et solide piété qui lui fait dire « qu'un prince ne peut guère être un homme d'oraison, mais qu'il doit méditer sur ses devoirs. » C'est elle qui l'engage à employer une plume savante (147) pour se procurer des réflexions journalières, « mais des réflexions, disait-il, remplies de pensées, sans aucune phrase, pour avoir de quoi méditer. » C'est elle qui lui fit toujours abhorrer les abus du pouvoir, ces coups d'une autorité arbitraire, et qui le tint toujours en garde contre les surprises de l'imposture et la lâcheté des délations ; c'est elle qui lui apprit que, dans les grandes places, il faut autant se méfier des artifices des méchants que de sa propre vertu, parce que celle-ci est toujours prompte à s'alarmer, toujours facile à se laisser séduire, toujours prête à frapper au seul nom de conscience, et que l'on voit ainsi le plus beau don du ciel devenir trop souvent, dans des hommes puissants, le plus grand fléau de la terre.

C'est cette religion toujours éclairée qui le convainquit que l'économie est la vraie générosité des princes, que leurs faveurs ne font que des ingrats, que leur seule justice peut faire des heureux, et que « l'excès dans les récompenses est pour la monarchie une signe de décadence, parce qu'il prouve que les principes sont corrompus, et l'honneur affaibli (148). » C'est elle qui lui inspire encore ces maximes : « Qu'il est bien plus

beau d'être les délices que la terreur du monde ; qu'un prince qui n'entreprend la guerre que pour sa gloire personnelle est en horreur à Dieu et aux hommes (149) ; » et qu'il est temps enfin qu'on dévoue à l'opprobre tous ces brillants déprédateurs, qui n'ont de grands talents que pour de grands désastres, et des succès que pour le deuil de l'univers. C'est elle qui lui fait donner à ses enfants cette leçon continuelle : « Que tous ceux qui le servent sont plus grands que lui, s'ils sont plus vertueux. » O jour ! où ce sage prince pour imprimer bien avant dans leur âme encore tendre le sentiment de l'égalité primitive, ouvre devant leurs yeux le registre public où sont inscrits, sans distinction de rang, tous les enfants d'une mère commune ; leur montre des noms obscurs qui précèdent des noms augustes, le fils des rois mêlé avec le fils du pauvre ; leur peint ensuite toutes les conditions à jamais confondues devant la souveraineté de Dieu, et toute la prééminence des titres effacée comme une ombre devant celle de la pitié ! Sainte religion, vivez donc dans l'âme des princes ; c'est à vous seule qu'il appartient de leur donner de grandes leçons. La raison leur dira qu'ils sont hommes, vous seule le leur ferez sentir ; vous seule pouvez briser leurs âmes hautes, les fatiguer sous leur propre faiblesse, et abaisser leur grandeur empruntée devant la majesté éternelle de la vertu.

C'est cette piété vraiment éclairée qui le rendit juste appréciateur des droits sacrés du sacerdoce et de l'empire. Il a suivi cette longue rivalité si féconde en scandales : il a vu « l'ambition s'efforçant des deux côtés d'augmenter son pouvoir, en obscurcissant les idées (150) : » il entreprend de les éclaircir. Guidé par des oracles respectables, il marque les excès, il pose les limites (151). Dans une sainte impartialité, il reconnaît que la puissance du clergé est celle de la vérité, sa grande force celle de la persuasion ; que le glaive des rois leur donne le droit de défendre les peuples, et non celui de les instruire ; et, portant sur ce grand résultat un coup d'œil vaste et sûr, il conclut que c'est de l'union de ces deux pouvoirs également subordonnés, ou plutôt également in-

(147) Le P. Griffet, jésuite.

(148) *Manuscrits du Dauphin.*

(149) *Ibid.*

(150) *Ibid.*

(151) « On a bien tort, disait le Dauphin dans une lettre, de me regarder comme ultramontain. » Ceux qui lui faisaient ce reproche ne connaissaient point sans doute ses écrits ; ils ignoraient avec quelle sagesse il s'était exprimé dans une matière aussi délicate. Écoutons-le parler lui-même : « Dans quels excès un prince ne peut-il pas être entraîné par un zèle mal entendu ? Laisser les ministres de l'Eglise empiéter sur les droits de la puissance temporelle, n'est-ce pas introduire l'anarchie dans l'État, et l'ambition dans le sanctuaire ? Juger les décisions de ceux qui sont les dépositaires de la foi, se rendre maître absolu de la discipline et du culte, n'est-ce pas entreprendre sur cette autorité que Jésus-Christ

a confiée aux premiers pasteurs, et qu'il a si bien distinguée de celle qu'il leur ordonna de respecter dans la personne des empereurs. On sent aisément que ces deux puissances n'ont ni le même fondement, ni le même objet, ni la même fin. » Il avait divisé en quatre chefs l'extrait du livre de M. de Marca, *De la concorde du sacerdoce et de l'empire* : La protection que le souverain doit aux ecclésiastiques ;

Les précautions qu'il doit prendre contre leurs entreprises ;

En quoi ils sont soumis aux juges ordinaires ;

En quoi ils sont indépendants.

L'on peut juger par là combien était injuste la prévention contre ce prince, et combien ses vues furent éloignées de cet esprit de fanatisme, le plus affreux de tous les maux, après l'esprit d'irreligion et de système.

dépendants, que résultent la force et l'harmonie de la constitution monarchique ; qu'ils ne se nuisent que quand ils se choquent, qu'ils ne s'embarrassent que quand ils se confondent, qu'ils ne se soutiennent l'un par l'autre que lorsqu'ils ne semèlent point, et que le mur de séparation ayant été posé par Dieu même, tous ceux qui tentent de l'ébranler sont également sacrilèges.

Convaincu de ces sages maximes, qui sont celles même de la monarchie, le Dauphin s'était proposé de soutenir avec vigueur la dignité de sa couronne, si jamais les ministres saints étaient assez peu jaloux de leur véritable grandeur pour aspirer à un empire qui fût de ce monde. Mais un devoir non moins cher à son cœur eût été de protéger cette puissance, qui doit nous être d'autant plus sacrée que ses entreprises sont plus redoutables ; de venger l'autorité sacerdotale des attentats de la licence ; de frapper le novateur qui voudrait remuer les anciennes bornes, et de dire aux profanes : Vous irez jusque-là. Qu'on ne nous parle point de superstition ni de faiblesse. N'y aurait-il donc plus de milieu entre la faiblesse qui cède et l'audace qui entreprend ? entre la superstition qui réverse tout, et la témérité qui renverse tout ? Quoi ! la vertu sera-t-elle plus respectée, quand ses apôtres n'auront plus de pouvoir ? les mœurs seront-elles plus pures, quand on avilira leurs censeurs naturels ? ne faut-il plus révéler leur mission, parce qu'il n'est plus temps d'exagérer leurs privilèges ? et parce que nous ne sommes plus barbares, faudra-t-il être impies ? Etrange politique ! qui en expliquera la cause ? C'est la dépravation qui s'indigne de toute espèce de barrière, c'est le mépris de toute autorité, c'est l'impatience de tout joug ; et les frondeurs irréligieux ne rejettent les prêtres que parce qu'ils abhorrent les rois.

« Le clergé, disait le Dauphin, sert de bornes au despotisme, sans lui exposer de violence (152). » Belle maxime dans la bouche de l'héritier d'un trône, ne fût-elle pas évidente en saine politique. Il avait bien senti qu'un ordre de citoyens qui sans cesse rappelle aux rois la puissance de Dieu, qui sans cesse leur dit que la religion n'est point

leur sujette, et qu'il est un pouvoir sur la terre dont ils ne sont pas la source ; qu'un tel ordre à qui le ciel a confié le noble soin de dire aux princes la vérité, est le frein le plus propre à réprimer la tyrannie ; qu'inviter les rois à porter l'encensoir, c'est leur dire qu'ils peuvent tout oser ; et que, s'ils parviennent jamais à usurper des droits que tous les siècles ont respectés, ils s'accoutumeront à ne voir rien de saint que leur couronne, rien de sacré que leurs caprices.

Vrai enfant de l'Eglise, le Dauphin n'en eût été que père plus tendre de son peuple. Aurait-il jamais pu abuser de sa puissance, celui qui cherchait ainsi un juste tempérament à l'autorité ? « Toute puissance vient de Dieu, disait-il, et doit retourner à lui seul. » Combien la royauté doit être sainte pour celui qui la voit dans une source aussi pure ! Combien elle est sacrée aux yeux du prince qui n'envisage dans le trône de l'homme que le trône de Dieu, et dans la puissance des rois que la puissance du ciel même ! Mais il faut encore écouter ce grand prince : « N'admirez-vous pas la sainteté par excellence qui réside dans Dieu, son amour pour le bien, sa bonté qui nous aime avec tant de tendresse, sa justice qui nous punit aussi sévèrement qu'il récompense avec usure, son amour qui ne s'occupe qu'à faire notre bonheur ? Voilà les traits de ressemblance que l'autorité des rois doit avoir avec celle de Dieu (153). » Paroles simples, mais sublimes ! Qui me donnera de les graver sur tous les trônes ? C'est ici le lieu de s'écrier avec Bossuet, qu'elles effacent les discours les plus magnifiques, et qu'il faudrait ne parler plus que ce langage.

Je vous appelle ici, ô hommes qui êtes rois, et vous, hommes qui devez l'être, et vous tous qui êtes chargés du bonheur des peuples, et vous, peuples aussi, il importe que vous l'entendiez ; c'est l'héritier du plus beau sceptre de la terre qui parle. Dans ces seuls mots, il vient de nous tracer le code entier des souverains. Laissons tous les systèmes ; n'écoutons plus tous ces modernes précepteurs des rois ; auprès de ce que le Dauphin vient de nous faire entendre, leurs discussions pénibles ne sont que de vains

(152) L'application de cette grande vérité est sans doute bien moins sensible dans un empire tel que le nôtre, où le souverain ne règne que par les lois ; mais il n'est pas moins constant que nos modernes declamateurs, en affectant de s'élever contre la distinction des deux puissances, en s'efforçant de les réunir dans la même main, ont bien moins consulté les intérêts du peuple que leur haine contre la religion. Comment n'ont-ils pas vu qu'anéantir le corps intermédiaire du clergé, ou, ce qui est la même chose, ne lui donner, dans les objets purement spirituels, qu'une mission émanée des souverains, c'était ôter au despotisme une digue d'autant plus forte, qu'elle le paraît moins ; d'autant plus salutaire qu'elle l'arrête sans le heurter ? Car qui sait jusqu'à quel point est puissant le respect qui supplée, et la faiblesse même qui réclame ? On a vu les progrès qu'a faits la liberté dans les monarchies protestantes : on aurait dû parler aussi des

révolutions et des orages qu'y a causés l'esprit de schisme. Mais, quand ces progrès seraient réels, il serait toujours évident que depuis cette époque où les pasteurs, en se séparant de la succession antique, perdirent tout à la fois leur autorité avec leur caractère, la royauté, qui, par sa nature, tend toujours à s'agrandir, n'a besoin que d'un moment pour rompre toutes ses digues, et que les peuples de presque la moitié du Nord ont plus à redouter que les autres l'instabilité de leurs constitutions, et plus à se précautionner contre des circonstances malheureuses. Cela est vrai, surtout de l'Angleterre ; elle n'a pas su tout ce qu'elle accordait à son roi, en lui laissant usurper la suprématie de la religion. « Aussi, dit Montesquieu, que les Anglais conservent bien leur liberté ; s'ils venaient à la perdre, ils seraient un des peuples les plus esclaves de la terre. »

(153) *Manuscrits du Dauphin.*

rêves. Qu'on nous donne des princes inspirés par la religion, des rois animés de ces beaux sentiments que nous montre Louis Dauphin; et nous sommes dispensés d'entendre nos sophistes, et tous ces politiques profonds, et toutes ces têtes pensantes qui n'affectent depuis longtemps d'instruire avec hauteur les maîtres de la terre que pour les avilir, et d'éclairer leur autorité que pour la combattre. Tenons-nous-en à ce principe simple, si fécond en grandes leçons et pour les rois et pour les peuples : Toute puissance vient de Dieu, et doit retourner à lui seul.

Français ! c'est surtout à vos maîtres que ce principe bien senti peut suffire. Maintenant que le pouvoir ne heurte plus le pouvoir, que des tyrans subalternes ne bravent plus la majesté ; que les lois, dérivant d'une source unique, n'ont qu'une seule direction ; que la marche de la justice plus uniforme en est devenu plus rapide, et que les rois, sûrs du respect des grands et de l'amour du peuple, peuvent faire le bien sans obstacle, et n'ont plus rien à redouter que leurs propres passions ; ah ! toute leur science est dans l'Evangile. Qu'ils soient bien convaincus, à l'exemple du Dauphin, que « c'est pour Dieu que le souverain doit régner sur son peuple, que c'est aussi pour Dieu que le peuple doit obéir à son souverain (154). » Voilà pour eux l'étude vraiment royale et le grand supplément à toutes les lumières. Alors, pouvant tout ce qu'ils veulent, nos rois ne voudront plus que ce qu'ils doivent ; l'obéissance sera plus sûre, parce que l'autorité sera plus douce ; et la monarchie atteindra, sans effort, sans orage, à ce degré suprême de sa félicité, où le roi est au-dessus de tout, et la religion au-dessus du roi.

C'est ici qu'il me semble voir le Dauphin méditant cette vérité ; c'est ici que je crois l'entendre s'adresser à la religion et lui dire, dans une tendre effusion de son âme : Divine religion, viens, unissons-nous ensemble pour concourir un jour au bonheur de l'empire auquel m'appelle ma naissance. Que pourrais-je sans toi ? La philosophie ne me donnera que d'inutiles raisonneurs, l'honneur humain que des hypocrites, la politique que des courtisans, mes récompenses que des flatteurs, mes châtimens que des esclaves : toi seule peux me donner des sujets. Par mes bienfaits, j'enchaînerai leurs cœurs, par tes leçons sublimes, tu les épureras ; par mes soins, je contiendrai les vices, par la force divine, tu feras germer les vertus ; j'encouragerai les arts, tu formeras les mœurs ; je ferai respecter la justice, tu en inspireras l'amour ; tu parleras quand les lois se tairont ; et si jamais l'oubli des saints devoirs, si l'ivresse de la puissance pouvait jamais m'égarer moi-même, alors tonne du haut des cieux, remplis mon âme d'un effroi salutaire, rappelle-moi à mes sermens ; et que, traîné devant ton tribu-

nal, je reconnaisse qu'en toi seule les princes ont un juge, et les peuples un vengeur.

Serait-ce donc ici ou le héros ou l'orateur qui parle ? Ce sont sans doute les expressions de l'orateur, mais c'est l'esprit du héros, ce sont les sentiments qu'il a manifestés lui-même, c'est ce qu'il a tracé dans ses écrits d'une manière si énergique. Sous quels grands caractères il y présente la religion ! comme il y peint son ascendant impérieux sur les passions, le ressort prodigieux de ses craintes et de ses espérances ; tantôt sa voix touchante qui attire, tantôt sa voix terrible qui retient ; sa sévérité réprimante, non moins jalouse des pensées que des actions ; son irrésistible puissance qui va saisir le crime dans sa solitude, et le tourmente jusque dans ses derniers retranchemens ; son influence salutaire qui des liens même politiques fait autant de liens sacrés ! Comme il s'indigne contre ses insensés qui s'efforcent de la détruire ! comme il repousse avec horreur cette morale contagieuse de nos jours, qui prépare insensiblement la décadence de l'Etat, ainsi que celle d'Epicure (ce sont ses expressions) entraîne la ruine de l'empire romain ! Il avait reconnu que, si jamais on rend suspecte la religion antique, on ôte aux hommes le seul frein capable de les retenir ; qu'on l'anéantit, si on la change ; qu'elle tombe à jamais, si elle cède un seul instant ; et qu'en tout point, elle ne sera plus qu'un vain jeu pour les hommes, si les hommes pensent jamais qu'elle peut devenir leur ouvrage.

Il avait encore senti que de toutes les épidémies, celle de raisonner sans fin est la plus vaine et la plus triste ; que tout est perdu, si le peuple s'abandonne jamais à l'intempérance de sa curiosité, si jamais il parvient à subtiliser sur ses devoirs ; qu'il n'agira plus, s'il discute ; qu'il tient bien plus à la vertu par le sentiment que par la raison, cette froide raison qui arrive si rarement quand on l'appelle, qui conseille si faiblement quand elle répond ; qu'à ce sentiment qui le dirige succédera bientôt une inquiétude qui ne fera que l'agiter ; qu'il deviendra atroce, si on le rend penseur ; que ce peuple a besoin non sans doute d'être trompé, mais d'être dominé par une force invisible et secrète, sur laquelle il ne doit point avoir de prise ; qu'on la lui rend suspecte par l'esprit de doute, esprit funeste qui ne peut servir qu'à lui apprendre à se méfier de la conscience ; qu'en ce point même, tous les hommes sont peuple ; que pour eux il n'y a plus de règles, dès qu'il n'y a plus de barrière sacrée ; qu'à force de leur dire de s'affranchir des préjugés on les invite à ne plus respecter de principes, en nourrissant en eux ce penchant secret qui les porte à l'indépendance ; que, ne pouvant jamais connaître par eux-mêmes le terme où il faut s'arrêter, ce point si délicat où la liberté devient licence, où le doute cesse d'être sagesse, où l'examen

dégénère en audace, sa vague incertitude doit porter à jamais dans les mœurs l'anarchie, dans la raison un délire sans frein, dans toutes les facultés de l'âme l'engourdissement et la mort.

Une triste expérience lui confirmait ces vérités. Il voyait se préparer la fatale révolution, l'invasion des impies, plus redoutable encore que celle des barbares, et, à sa suite, l'esprit de la nation qui s'altère et qui baisse ; la France languissante dans une consommation interne, dont peut-être elle ne se relèvera plus ; un assemblage monstrueux de luxe extrême et d'extrême misère, de graves bagatelles et de frivolités profondes ; un mélange inoui de toutes les horreurs avec toutes les grâces, de tous les crimes avec tous les agréments ; tous les excès commis au nom de la raison, tous les écarts au nom du génie ; la dégradation des âmes entraînant celle des esprits ; des talents sans élévation, des caractères sans énergie ; plus rien de sûr dans les principes, plus rien de grand dans les passions ; des systèmes à la place des vertus, des problèmes au lieu des devoirs ; de grands mouvements pour de petits objets, de grandes récompenses pour de petits travaux, de grandes réputations pour de petits succès ; et plus que tout cela encore, l'oubli de toute vérité, mille fois plus funeste que l'irrégularité déclarée, et la fatale indifférence qui, mettant fin à toutes les disputes, mettra bientôt le comble à toutes les erreurs.

A la vue de cette affligeante perspective, nous ne demandons point quels étaient les sentiments du Dauphin. Il gémissait amèrement ; il s'occupait des moyens efficaces d'arrêter un jour le mal dans sa source ; il avait que, « s'il faut plaindre l'aveuglement des impies, il n'est jamais permis de tolérer leur licence (155). » Mais, plus jaloux de les réprimer par la voix de la raison que par celle de l'autorité, il armait

(155) *Manuscrits du Dauphin.*

(156) Le philosophe ne manquera pas sans doute ici d'insulter au prince théologien ; il finira même de ne pas voir que ce projet, médité par le Dauphin, ne nuisait point à ses travaux politiques, et qu'ainsi l'étude de la religion n'était en lui qu'un mérite de plus. C'était surtout contre les anciens adversaires du christianisme que le Dauphin destinait son ouvrage, persuadé que les modernes, qui n'en sont que les copistes, seraient frappés du même coup. Il ne crut point que ce dessein fût au-dessous de son rang, comme il n'était point au-dessus de ses connaissances. L'histoire de l'Eglise lui était aussi familière que l'histoire de sa nation. Il ne paraissait aucun livre contre la religion qu'il ne l'analysât, et qu'il n'en fit sentir, avec une admirable sagacité, le danger ou le fable. Un jour qu'il parcourait, avec l'abbé de Saint-Cyr, une de ces productions impies, il s'arrêta sur un endroit qui avait quelque chose de séduisant. L'abbé de Saint-Cyr lui dit alors qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu proposer ce sophisme : « Comment, M. le docteur, repartit le Dauphin, parce que cette vieille chicane de Celse est habillée à la française, vous ne la reconnaissez pas ? » et en même temps il lui cita l'auteur ecclésiastique qui l'avait réfutée.

contre eux les talents que n'avait point encore séduits l'attrait de la nouveauté. Il encourageait la plume ingénieuse qui les a tour à tour accablés sous le poids des preuves et sous les traits du ridicule. Lui-même il se proposait de les combattre (156). Oh ! s'il avait pu achever son ouvrage, ce résultat de tant d'études, cette production de son âme encore plus que de l'art ! l'élévation de ses pensées eût certainement répondu à la grandeur de sa foi, la persuasion eût tout inspiré, il eût fallu se rendre à l'éloquence de son cœur, et nous eussions eu, dans ce genre, un chef-d'œuvre de plus. Un décret rigoureux s'opposait à ce beau dessein. La même Providence qui permit autrefois au plus superstitieux des princes de produire contre l'Evangile ses rêves insensés, ne voulut pas que le plus éclairé eût le temps de lui consacrer les efforts de son génie. Aurait-elle eu dessein d'instruire la terre ? voudrait-elle montrer que la religion n'a pas besoin des rois, qu'elle seule est vraiment souveraine, et que sans eux elle saura se soutenir, comme elle s'est formée sans eux ? Mais les regrets de la religion n'en seront pas moins vifs ; longtemps elle pleurera son auguste apologiste, longtemps elle en conservera le souvenir amer, et chaque violation de ses droits, chaque entreprise sur son autorité, chaque nouvel outrage de l'impie, seront pour elle autant de retours de douleur vers la tombe de ce vertueux prince.

Hélas ! il devait donc y descendre si tôt ! Santé, jeunesse, biens trompeurs ! je vois déjà cette santé robuste s'altérer, cette jeunesse florissante se flétrir. Nous touchons à ce grand moment qui vaut seul la plus belle vie du monde ; moment où l'orateur est toujours éloquent, quand il ne cherche point à l'être, et où, pour l'être, il ne lui faut que la simplicité d'un récit fidèle (157). Qu'ils nous laissent ici jouir de leur silence ou de

(157) Rien n'est plus beau ni plus touchant que le récit de la mort du Dauphin. Je n'ai point oublié la profonde impression qu'elle fit sur mon cœur dans ma tendre jeunesse. Je ne pus alors que pleurer, et je ne prévoyais point qu'une grande occasion m'était réservée pour la célébrer et pour la peindre. Les moindres circonstances en sont précieuses, et tout y est sublime à force d'être simple.

Ce n'est point ici cette ostentation de courage, ni encore moins cette affectation de gaieté si déplacée dans un pareil moment ; c'est je ne sais quel aimable abandon qui nous laisse admirer d'autant plus le héros, qu'il nous cache moins l'homme. Nulle maxime, nulle sentence ; partout le sentiment naïf, partout l'épanchement aimable. Dans sa constance même, il permet, il demande qu'on le console ; il ne cherche qu'à distraire les autres de son propre danger. On lui apprend que le deuil est universel, et que les temples retentissent sans cesse des vœux et des soupirs de toute la nation : « Hélas ! il y a six mois que bien des gens me détestaient ; je ne l'avais pas plus mérité que l'amour que me porte aujourd'hui. — J'espérais faire mes dévotions à Noël, dit-il à son médecin ; dites-moi si je puis vivre encore quinze jours. » Le médecin verse des larmes. « Rassurez-vous, vous savez que je ne crains pas la mort. » Son confesseur l'invite à prier

leur embarras, tous ces panégyristes qui ont loué l'impie; ils rougissent pour leur héros, ils n'osent nous montrer sa triste nudité. Tout s'est glacé, tout s'est éteint sous la main de la mort, les transports de l'enthousiasme, les grâces de l'imagination; il ne lui reste plus que les vices de l'âme. Pour nous, bien loin de redouter le dernier moment du chrétien, nous l'attendons avec impatience, parce qu'il y déploie sa sublimité tout entière, et que le terme de sa vertu en est en même temps le comble. Déjà le péril est certain, le doux espoir nous abandonne; la mort, depuis longtemps cachée, se montre à découvert; les tristes nuits se prolongent; le paisible sommeil s'est enfui de l'asile du sage. Tout a donc été vain, les vœux du prêtre, le jeûne du soldat et les larmes du peuple. Il faut donc briser tous les liens, et s'arracher à tout ce qu'il aime, dans la force de l'âge, où l'âme, encore neuve, sent toute son énergie pour faire le bien; à cette heureuse époque où la vie a moins d'erreurs sans avoir moins de charmes, et où l'expérience, qui nous fait connaître les hommes, ne nuit point encore à la sensibilité qui nous les rend chers. Combien alors les regrets doivent être vifs et les séparations douloureuses! Que de morts on éprouve dans une seule mort! Que si la foudre gronde de loin; si le calice distille goutte à goutte; si la mort rassemble toutes ses forces pour frapper une tête auguste; si, non contente de lui ravir le reste de ses jours, elle semble aspirer encore à

se jouer de son courage; si elle joint aux plus vives douleurs une lenteur désespérante, et qu'on admire en même temps dans la jeune victime une patience que rien n'affaiblit, une résignation que rien n'altère, alors le monde n'a pas de spectacle plus grand pour les regards du ciel. O toi! le premier de nos orateurs, quand tu ne serais pas le premier de nos pontifes! toi qui, du triomphe des héros mourants, sus faire le triomphe de ton éloquence, aigle sublime, que ne puis-je prendre ton vol! Rien n'a manqué à ton génie qu'une aussi grande perte à déplorer, qu'une aussi belle mort à peindre. Oh! comme tes pensées se fussent élevées avec celles du Dauphin! comme ton âme se fût agrandie avec son âme! Avec quelle hauteur imposante tu nous eusses raconté la magnanimité d'un jeune prince qui voit d'un œil serein et ce trône brillant qui disparaît pour faire place à un cercueil, et ce corps qui tombe en ruines, et l'abîme inconnu qui s'ouvre par degrés, et le temps qui s'engloutit avec ses songes! Avec quel pathétique tu nous eusses retracé cette prudence qui délibère, cette fermeté qui exécute, cette bonté qui reconnaît tous les services, cette tranquillité qui juge de tous les regrets, qui voit couler toutes les larmes; « cet air de ravissement, de béatitude qui brille dans ses yeux (158); » ces mains défaillantes, assez fortes encore pour serrer les mains d'un ami (159); ce cœur qui ne palpite plus qu'à force de tendresse; ces aimables inquiétudes de la fraternité,

Dieu pour sa conservation : « Permettez que je ne demande à Dieu que l'accomplissement de ses volontés; ses pensées sont bien différentes des nôtres. » Il lui dit que sa santé intéresse la religion : « Celui qui a établi sa religion sans moi, saura bien la soutenir sans moi. » Il se reproche ensuite jusqu'à la joie involontaire qu'a produite dans son âme une lueur trompeuse d'espérance. On lui administre les derniers sacrements; sa voix à demi éteinte se ranime pour prononcer ces paroles redoutables : *Partez, âme chrétienne, allez jouir de la paix que vous attendez dans le sein de Dieu.* — « Je suis ravi, dit-il à madame la Dauphine; je n'aurais jamais cru que recevoir ses derniers sacrements donnât tant de consolations. » Le roi, fondant en larmes, se précipite sur son lit. « Ah! votre attendrissement est la seule chose qui me fasse de la peine en ce moment; je vous ai toujours été inutile, et je vous laisse chargé de mes enfants. » Il lui recommande encore le fils de son malheureux écuyer. Exhorté de faire à Dieu le sacrifice de sa vie : « Ah! si vous saviez combien ce sacrifice me coûte peu. Oui, si j'avais mille vies, je les sacrifierais à l'instant au désir de voir Dieu. » Il remercie les grands officiers de la couronne. Il rassemble autour de son lit ses menins : « Approchez, Messieurs, que je vous voie tous. Je vous remercie bien des peines que vous avez prises, et de l'attachement que vous avez eu pour moi.... Je vous ai donné lieu quelquefois de vous impatienter, en vous faisant attendre : vous me le pardonnerez sûrement de bon cœur. Adieu, Messieurs, je vous prie de vous souvenir de moi. » Il demande d'épancher son cœur sur ses enfants; il veut leur donner sa bénédiction et ses leçons dernières, toujours si éloquentes dans la bouche d'un père mourant; mais son cœur ne peut être satisfait; il ne lui est permis

que de leur faire porter ses derniers vœux. Il s'adresse à leur gouverneur : « Je vous charge, Monsieur, de dire à mes enfants que je leur souhaite toute sorte de bonheur et de bénédictions. » Son attendrissement étouffe ses paroles; il s'efforce vainement de continuer : « Ah! il ne m'est plus possible de poursuivre. Achève, Monsieur (s'adressant alors à son confesseur, de dire, en mon nom, ce dont nous sommes convenus. » D'une main défaillante, il détache deux boucles de ses cheveux qu'il donne à madame Adélaïde et à madame la Dauphine. « Que je suis aise de te voir, dit-il à son épouse désolée, et que je t'aime! » Il s'informe ensuite si elle a pu pleurer. Touché des témoignages solennels de l'amour des Français, il lève au ciel ses mains glacées : « Mon Dieu, je vous en conjure, protégez à jamais ce royaume! » Il se nourrit de l'espoir à jamais consolant d'aimer encore dans le ciel « ceux qui lui ont été ici-bas les plus chers. » Il cherche l'âme de tous ceux qui l'entourent. En prenant la main de l'évêque de Verdun : « Mettez-la sur mon cœur, vous n'en êtes jamais sorti. » Le médecin lui tâte le pouls : « Ah! tâtez-le plutôt à l'évêque. — Qu'il a de courage, » dit-il en parlant de ce prelat, qui rassemblait toutes ses forces pour l'exhorter à mourir. Ce bon prince ne pensait point au sien : il oubliait ici sa propre fermeté, comme il avait toute sa vie oublié sa vertu. Il expira enfin, dans les bras de l'amitié, dans le sein de la foi, le 20 décembre 1765, à la trente-septième année de son âge, et justifia ainsi la vérité de ces deux vers :

Connu par ses vertus plus que par ses travaux,
Il sut penser en sage et mourir en héros.

(158) Lettre de madame la Dauphine.

(159) M. de Nicolai, évêque de Verdun.

de l'amour conjugal ; ces adieux touchants qui sortent d'une bouche glacée ; ce doux sourire qui règne encore sur des lèvres mourantes ! Quels coups de lumières ! quelle majesté religieuse tu n'eusses pas répandue sur un si grand tableau ! et peut-être que ton discours eût été le dernier prodige de l'éloquence, comme la mort de mon héros est le dernier miracle du courage humain.

Du courage humain ! mais l'homme seul pourrait-il donc se soutenir ainsi lui-même ? Ce doux calme de l'âme dans ce moment terrible, aux portes d'un avenir impénétrable, parmi toutes les scènes de la désolation, parmi toutes les horreurs d'un dépérissement progressif, et toutes les angoisses d'une longue agonie, ne serait donc qu'un triste effort de la nature ! Ah ! c'est le triomphe du chrétien, c'est le charme puissant de la sainte espérance. Louis Dauphin l'a reconnu lui-même. *Cela vient de Dieu*, s'écrie-t-il. Oui, grand prince, cela vient de Dieu. Est-il sans Dieu de vrai courage ? Malheur au philosophe qui ne voudrait en ce moment que déployer ses propres forces ! C'est Dieu qui vous a inspiré ce sentiment sublime : « que vous occuper du retour de votre santé est une pensée qui dessèche votre âme, et vous empêche de vous unir à lui. » C'est lui qui vous a donné la force de rassembler autour de vous vos augustes enfants, et de leur dire en leur montrant vos bras déchirés : « Voilà ce que c'est qu'un grand prince ; Dieu seul est immortel. » C'est lui qui vous fait demander « si vous serez encore long-temps privé de la joie ineffable de sa vue. » C'est lui qui vous soutient dans l'appareil des cérémonies redoutables, et vous laisse assez de présence d'esprit pour redresser le pontife que sa douleur égare. C'est lui qui règne seul en ce moment, et remplit tout de sa présence. Pouvoir suprême de la vertu mourante ! disons plutôt de la vertu qui ne meurt point. Quelle est grande au milieu de la destruction ! Tous les cœurs sont émus, tous sont ouverts à son impression céleste : où est le libertin ? que devient l'incrédule ? L'orgueil de la raison est désarmé, toutes les passions se taisent ; on ne voit plus ici que le Dauphin et la vertu. Nul ne peut s'empêcher de se dire à soi-même : Quelque chose de divin est ici. Je veux mourir de la mort du juste ; je veux vivre dans cette religion où meurt Louis, Dauphin. Et maintenant que l'impie comprenne, qu'il voie, et qu'il soit confondu. Ne raisonnons plus avec lui ; la mort du Dauphin, pour qui saura la méditer, sera désormais plus éloquente que tous les livres. Pour moi, ô prince ! je ne veux plus

que savoir votre mort ; et, si jamais ma foi pouvait être ébranlée, je relirais l'histoire de votre heure dernière ; et, fort de toute votre magnanimité je viendrais abjurer tous mes doutes auprès de votre tombe, et me jeter dans les bras de cette religion qui forma vos derniers sentiments, et qui reçut vos derniers soupirs.

Mais le grand coup est parti d'en haut. Que n'ai-je encore ici ce pinceau terrible qui traça la nuit désastreuse, et la nouvelle retentissant tout à coup comme un éclat de tonnerre ! Quelle calamité vient de tomber sur la nation ! Mille cris de douleur me l'annoncent, ces longs accents du désespoir qui vont se perdre dans le silence de la consternation, cette fuite précipitée de la maison royale, ces vastes palais où ne règne plus que la mort ; ces guerriers magnanimes qui semblent avoir perdu tout leur courage, ces mêmes guerriers qui avaient joui depuis peu de sa familiarité touchante (160). Le jeune homme oublie ses plaisirs, l'ambitieux ses intrigues ; le courtisan, pour la première fois, s'occupe de la patrie et sent la perte de l'Etat. D'un bout du royaume à l'autre, un grand cri vers la Providence se fait entendre. On pleure le Dauphin comme un ami pleure son ami, comme une mère pleure son fils unique ; et le bon peuple, uniquement frappé d'une mort aussi déplorable, ne songe pas même à pleurer sur son propre sort ; il ne voit plus qu'un jeune prince dont il admirait les qualités prématurées, dans qui, par une loi secrète, tout a été rapide, ses vertus comme ses jours. Mais nous qui, dans une douleur plus calme, avons pu mesurer toute l'étendue de notre perte, ah ! ne pleurons pas sur le Dauphin ; il n'a perdu qu'un trône, et qu'est-ce qu'un trône pour la vertu ? mais pleurons sur le peuple et sur la religion qui perdent le fruit de ses veilles ; pleurons sur la fatale destinée des empires. Que nous importe l'existence de ces vulgaires héritiers des trônes qui doivent y monter sans effroi, et d'où la mort doit tôt ou tard les précipiter sans gloire ? Vrais fléaux de la terre s'ils ne sont qu'inutiles, quel nom faudra-t-il leur donner s'ils deviennent méchants ! Mais comment caractériser ce vertueux prince, que nous avons entendu répéter si souvent : « Si jamais j'ai le malheur de régner ; » celui qui nous atteste, dans ce dernier moment où l'homme ne ment plus, « n'avoir jamais envisagé le trône que du côté des devoirs qui l'accompagnent et des périls qui l'environnent ; » ce prince qui ne se proposait rien tant que « de sacrifier au peuple son plaisir, son temps, sa vie, sa gloire même (161) ? » O Dieu de ma

(160) C'est au camp de Compiègne, quelques mois avant sa mort, que le Dauphin, passant en revue son régiment de dragons, se montra si populaire et si aimable. C'est alors qu'on le vit s'entretenir familièrement avec tous, se confondre dans la foule, demander grâce pour ceux qui avaient manqué à la discipline militaire, « ne voulant pas que personne fut malheureux dans un jour qui lui cau-

sait tant de joie, » s'adresser aux simples soldats, et leur dire, tenant le bras de son auguste épouse : « Approchez, mes enfants, voilà ma femme. » L'air digne du bon Henri ! scène vraiment attendrissante, que la mort de ce prince ne sembla suivre de si près que pour leur rendre plus douloureux le sentiment de sa perte.

(161) *Manuscrits du Dauphin.*

patrie ! ô Dieu de ma religion ! de si beaux projets ne seront donc que les rêves de l'homme juste ? Quoi ! votre sagesse éternelle se plairait-elle à confondre tous nos desseins ? ou votre inflexible justice a-t-elle donc voulu punir le siècle par la perte d'un prince dont le siècle n'était pas digne ?

Il n'est plus ! et même en mourant il a craint de nous être à charge ; il a voulu que sa pompe funèbre fût simple comme sa personne. Loin de la demeure fastueuse des ombres royales, sa cendre vénérable reposera parmi celles du pauvre dont il fut l'ami. Peut-être que la postérité ne lira point son histoire : il n'a fait que du bien, et il l'a fait sans ostentation. Mais si le Dauphin ne jouit pas d'un nom fameux dans les annales de la monarchie, sa mémoire sera précieuse dans les fastes de la religion ; tous les vrais sages se transmettront son nom de bouche en bouche ; et dût l'histoire, trop accoutumée à ne peindre que les brillantes révolutions, dédaigner un héros qui n'eut point de victoires à expier, il existera parmi nous une tradition sacrée qui apprendra à nos derniers neveux que le Dauphin ne vécut pas assez pour notre bonheur, mais qu'il vécut assez pour sa gloire, et qu'il ne fut pas roi, celui qui craignit tant de l'être.

Il n'est plus ! mais il règne, ce même duc de Berri qu'il embrassa un jour avec transport, lorsqu'au sortir de ses instructions le jeune prince lui dit que « le temps qui lui paraissait le plus court était celui de l'étude (162) ; » ce prince dont il prophétisa qu'il ferait un jour tout le bien qu'il pourrait connaître. Il règne, l'héritier de sa simplicité et de sa modestie ; et si l'ordre se rétablit, si la justice semble renaître ! ah ! c'est qu'il vit sous les yeux de l'auteur de ses jours, et qu'il en est sans cesse environné. Non, nos larmes n'ont rien qui le blesse, notre douleur n'insulte point à ses bienfaits ; il est trop occupé lui-même du prix qu'il nous a coûté ; il ambitionne trop de ressembler à son auguste père, de nous faire oublier sa perte, ou de nous consoler du moins par cette idée bien douce, que le père de son peuple est le fils du Dauphin.

II.

ORAISON FUNEBRE DE LOUIS XVI, ROI DE FRANCE
ET DE NAVARRE.

*Prononcée dans l'église royale de Saint-Denis,
le 21 janvier 1815, au jour anniversaire de
la mort du roi, et au transport solennel de
ses cendres et de celles de la reine.*

Et dixit David ad Abisai : Ne interficias eum ; quis enim extendet manum suam in christum Domini, et innocens erit ? (I Reg., XXVI, 9.)

Et David dit à Abisai : Gardez-vous d'attenter à sa vie ; car quel est celui qui portera sa main sur l'oint du Seigneur et sera innocent d'un tel crime ?

Monseigneur (163),

C'est ainsi que David exprimait sa pro-

fonde horreur contre celui qui lui donnait le barbare conseil d'immoler Saül à sa vengeance. Saül venait de tomber entre ses mains, bien moins encore par le sort des combats que par un juste châtimement du ciel. C'était un prince que poursuivait la main de Dieu, et qui, non moins obsédé par le trouble de son esprit que par celui de sa conscience, ne pouvait être que le fléau de ses sujets ; c'était l'implacable ennemi de David, et sa mort lui ouvrait le chemin du trône. Cependant il est saisi d'effroi à la seule idée du meurtre de ce mauvais prince, parce qu'il est l'oint du Seigneur ; et que l'indignité de l'homme ne saurait effacer en lui la consécration et la majesté du monarque ; et, quand le coup fatal sera porté, on l'entendra faire des vœux pour que la rosée et la pluie ne tombent plus sur la montagne malheureuse où s'est commis cet attentat. Mais si telle était la haute idée qu'il avait de l'auguste dépositaire du suprême pouvoir, dans celui même qui en abuse et qui le laisse avilir dans ses mains, qu'aurait-il dit, et de quel surcroît de surprise et d'indignation n'aurait-il pas été pénétré, si Saül, comme le prince infortuné, objet éternel de nos larmes et de nos regrets, eût été le modèle de toutes les vertus royales, et un de ceux qui ont le plus honoré et le trône et l'humanité ? De quelle malédiction n'aurait-il pas frappé les sacrilèges qui ont porté leurs mains sur l'héritier de tant de rois, plus grands encore et plus illustres que ne furent autrefois ceux d'Israël et de Juda, et qui, dans sa personne auguste, ont violé tout à la fois la triple majesté du diadème, du malheur et de la vertu ?

Mais que vois-je ? et quel est donc ce nouveau monument qui fixe ici tous les regards et plus encore tous les cœurs ? Il est donc vrai, et nos yeux ne nous trompent point ; il est donc vrai que nous les possédons, ces restes, j'ai presque dit ces reliques précieuses que nous croyions anéanties, de deux époux si dignes l'un de l'autre, plus rapprochés encore par leur tendresse mutuelle que par leur destinée commune, et d'autant plus chers à nos longs souvenirs qu'ils ont traversé avec une égale constance la même mer de tribulations et d'infortunes. Comment ces dépouilles sacrées ont-elles échappé à ces mains doublement sacrilèges qui violaient à la fois et les autels et les tombeaux ? Comment les parricides, intéressés à les ravir à nos respects, n'ont-ils pas cherché à faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de ces cendres redoutables ? N'en doutons pas, Messieurs, c'est le miracle de la Providence. C'est le même miracle qui a sauvé ce testament, le plus beau titre de la gloire de Louis, qui a sauvé les dépouilles mortelles des auteurs vertueux de ses jours, qui a sauvé cette antique et vénérable basilique, le berceau de nos rois et

(162) « Après que ses enfants furent sortis, dit madame la Dauphine dans une de ses lettres, il me rappela le plaisir qu'il ressentait de ce que le duc de

Berri lui avait dit. »

(163) S. A. R. Monsieur, frère du roi.

leur dernier asile; c'est enfin le même miracle qui a sauvé la monarchie, qui nous a tous sauvés, et qui nous sauvera encore, s'il le faut, par de nouveaux miracles. Bénie soit mille fois la pieuse et courageuse main qui les a recueillies! Quel héritage pour sa famille auguste! quel trésor pour la nation! et quel objet plus propre à réveiller en nous ces sentiments de repentir, de tristesse et d'expiation qui conviennent si bien à ce funèbre et déplorable anniversaire, et au sacrifice divin que nous allons offrir pour la plus grande et la plus auguste victime qui jamais ait été immolée à la fureur des factions et à l'impiété en délire.

Qu'attendez-vous de moi, Messieurs, dans cette grande et mémorable circonstance? Exigerez-vous que ma langue, ainsi que celle du prophète, aille aussi vite que la plume d'un écrivain habile. (*Psal. XLIV, 2.*) Penserez-vous que notre obéissance à l'ordre glorieux que nous avons reçu doive nous tenir lieu de facilité et de talent, et que nous puissions suppléer par le dévouement et au temps qui nous manque, et aux forces que nous n'avons plus? Le plus grand de nos orateurs cherchait, dans un sujet à peu près semblable, des lamentations qui égalassent les calamités; et moi, je ne trouve dans le mien que des calamités qui surpassent toutes les lamentations. Que ferai-je donc ici? M'occuperai-je davantage ou de ses malheurs ou de ses vertus, ou de sa vie ou de sa mort? Si jamais discours a semblé défier tous les efforts de l'éloquence et du langage, n'est-ce donc pas celui-ci? et où prendrai-je des couleurs assez vives et des traits assez forts pour vous montrer, dans une même perspective, et le spectacle d'une grande nation s'agitant dans les convulsions de son agonie, et ce violent combat de tant de partis nés les uns des autres, et tour à tour abattus les uns par les autres; et ces terribles ouragans des passions humaines soulevées à une si vaste profondeur, non moins inexplicables et plus à craindre encore que ces tourmentes qui agitent les flots de l'Océan; et cette grande catastrophe, préparée par des forfaits sans nombre et suivie de malheurs sans exemple; et ce monarque infortuné, toujours calme au milieu de tous ces éléments de trouble et de discorde, toujours juste au milieu de tant de crimes et d'injustices, toujours se soutenant par ses seules vertus au milieu de tant de ruines, et mettant le comble à sa gloire en triomphant de la mort, s'il ne peut triompher de ses ennemis; et, pour que rien ne manque à un pareil tableau, le trône antique de la France, qui arraché de ses fondements, et s'écroulant avec fracas, ébranle tous les autres, et, par le bruit de sa chute, annonce à l'univers épouvanté qu'un des plus florissans empires de la terre vient de mourir avec son roi? Fut-il jamais un plus vaste sujet, plus digne de la majesté de l'histoire, plus fait pour être offert à la méditation du sage et au génie de l'orateur; et ne semble-t-il pas que, pour

vous raconter des événements si étranges, il nous faille créer des expressions nouvelles? Mais l'indulgence des princes illustres qui président à ce pieux concours nous rassure, mais la grandeur même de mon sujet soutiendra ma faiblesse, et la vue de ce tombeau parlera puissamment à vos cœurs, comme vos cœurs vous parleront encore bien plus éloquemment que nos faibles discours. C'est dans ce jour funèbre de larmes et de deuil, dans cette grande solennité de la douleur publique, que l'éloquence doit se taire pour faire place au sentiment. Gardons-nous d'en affaiblir l'élan par des mouvements étudiés : c'est au cœur seul qu'il appartient de faire dignement l'éloge de mon roi, et celui qui le pleurera davantage l'aura le mieux loué.

C'est donc pour le pleurer, Messieurs, ce roi si digne de nos larmes, et pour nous pénétrer plus vivement de l'esprit de cette triste commémoration et de cette amende honorable tout à la fois religieuse et nationale, que nous nous appliquerons à vous montrer que le meilleur des rois en a été le plus malheureux et le plus à plaindre, et que, si jamais homme ne mérita moins la rigueur de son sort, jamais homme ne la supporta avec plus de constance et de grandeur d'âme : ce qui nous offre naturellement le plan de ce discours, où nous montrerons que sa mort a été tout à la fois la plus injuste et la plus héroïque. C'est le tribut de douleur et d'admiration que nous allons offrir à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XVI^e du nom, roi de France et de Navarre; et de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse Marie-Antoinette-Josèphe-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me prévenez sans doute, Messieurs, et nul de vous n'a pensé qu'en nous proposant de montrer combien la mort de Louis est de toutes la plus injuste, nous avons voulu le venger des imputations insensées des factieux, ni vous prouver l'iniquité de cet arrêt inouï qui a indigné l'univers, et qui est bien plus encore la sentence de ceux qui la prononcèrent que de celui qui la subit. Qui est-ce donc qui doute aujourd'hui de son innocence, et qui en a jamais douté? Quelle est donc la voix qui l'accuse? et quelle est la contrée, quelque lointaine qu'elle soit, où son nom ne soit parvenu non-seulement sans tache, mais encore couvert de respect et de gloire? Sa vertu et ses bienfaits sont les seuls témoins que nous puissions ici appeler, et les seuls défenseurs que nous puissions entendre. Ses vertus dont nous avons abusé, et ses bienfaits que nous avons méconnus; ses vertus qui le rendaient si digne de notre amour, et ses bienfaits qui le rendaient si digne de notre reconnaissance : voilà, Messieurs, la seule justification qui nous est permise, la seule qui soit digne de lui, la seule qui réponde

à la majesté de sa cause et à la sainteté de sa mémoire.

En parcourant les pages de l'histoire, on a de la peine à comprendre comment on y voit si souvent les plus vicieux des princes jouir tranquillement des succès de leur ambition et de leur tyrannie, tandis que tant de rois doués des plus heureuses qualités ont été les victimes des plus noirs attentats ; et, puisqu'il faut le dire, au risque même de rappeler notre humiliation, nos annales domestiques ne nous offrent que trop de preuves de cette triste vérité. Entrerait-il dans les desseins de la Providence de punir quelquefois les crimes des peuples par les vertus des rois ? ou voudrait-elle apprendre aux rois que telle est le danger de leur condition, qu'ils ont à redouter jusqu'à leurs vertus mêmes ? Quoi qu'il en soit de ce secret de la sagesse divine, le monarque que nous pleurons est un exemple des plus mémorables que les meilleurs princes ne sont pas à l'abri des plus funestes révolutions. Quel roi fournit jamais moins de prétextes de s'armer contre lui ? quel fut plus éloigné, par la trempe heureuse de son âme et de son caractère, de compromettre le repos de ses peuples et d'ébranler leur fidélité ? quel réunit jamais plus de titres pour régner sur nos cœurs ? Cependant n'est-ce pas de ces titres mêmes qu'une nation, dans son délire, a si cruellement abusé ? et qui jamais eut plus de droit que lui de nous dire, comme le père de famille dont parle l'Évangile : *Faut-il donc que votre œil soit mauvais, parce que je suis bon. (Matth., XX, 15.)* Infortuné ! il devait pardonner tous les crimes, et on ne devait pas même lui pardonner ses vertus.

Et d'abord, je le vois élevé à l'école de la vertu même, à celle de Louis, Dauphin, de ce prince à jamais regrettable, dont la mort prématurée fut le sinistre avant-coureur de nos désastres, et le premier signal des vengances divines. C'est ce père, si digne de ce nom, qui lui transmet avec le jour la beauté de son âme, la droiture de son cœur, son amour pour la religion, son goût pour l'étude et pour le travail, la seule passion qu'il aura dans sa vie. Serons-nous surpris qu'élevé par de telles mains rien ne lui plaise que ce qui est simple, rien ne l'intéresse que ce qui est solide, rien ne l'attache que ce qui est honnête ? Aurons-nous de la peine à comprendre que les premières leçons d'un tel maître, soutenues par de tels exemples, aient préparé, dans ce royal enfant, cette jeunesse sans orage comme sans erreur, où l'on ne trouve aucun écart qui puisse offenser la sagesse, aucun plaisir que ne puisse avouer la vertu, ni aucune faiblesse dont il ait à rougir ? Ne nous sera-t-il pas facile de sentir comment, à l'annonce subite qu'il est roi, une sainte frayeur s'empare de son âme ? et pourquoi, craignant également et sa jeunesse et sa puissance, mille fois plus frappé des écueils que de

l'éclat qui l'environne, il s'écrie dans un sentiment douloureux de son insuffisance : *Je suis roi, et je n'ai que vingt ans ! Hélas !* pressentait-il déjà cette carrière de souffrances et de calamités, à laquelle il était destiné, et lisait-il dans l'avenir ce *malheur de régner* (164), terrible et dernière leçon qu'en mourant il devait léguer à son fils ? Il n'avait que vingt ans, mais il avait des mœurs pures et une probité sévère, un amour ardent pour la vérité, une aversion insurmontable pour les flatteurs, et une passion pour le bien si vive et si sincère que, pour s'y livrer sans réserve, il ne lui fallait que des hommes dignes de le lui montrer. Que faut-il donc de plus pour être roi ? Combien est donc digne du trône, celui qui craint tant d'y monter ! combien peu abusera de ce pouvoir celui qui en redoute tant l'exercice, et qui, trouvant ses forces si au-dessous de ses devoirs, supplée par ce seul sentiment à tout ce qui lui manque, qui triomphe ainsi de sa jeunesse même, et a déjà deviné, en quelque sorte, tout le secret de la royauté ! Ah ! si la Providence avait alors tiré de ses trésors un de ces hommes d'Etat qu'elle semble tenir en réserve, et que de loin en loin elle montre à la terre pour régénérer les nations vieillissantes, et soutenir les empires sur le penchant de leur ruine ; un de ces génies capables de donner l'impulsion à une âme aussi belle et d'encourager ses efforts ; un de ces ministres habiles qui eût sondé d'une main ferme les plaies profondes de l'Etat, et dompté par son ascendant cette force ennemie qui minait sourdement les anciennes bornes, quel changement cet homme n'eût-il pas mis peut-être dans nos destinées ? Mais ce bonheur ne fut pas donné à Louis, et il se vit seul assis sur le bord de l'abîme, seul avec ses vertus et les sentiments généreux de son âme, faibles et impuissantes dignes pour lutter contre le torrent qui les renversait toutes. Heureux encore si, trompé par l'opinion publique qu'il aimait trop à consulter, il n'eût admis sur les marches du trône des novateurs aussi faux amis que faux sages, qui, loin de diriger ses pas, les égarent ; loin de seconder ses intentions, les trahirent, et qui, au lieu de l'aider à conduire au port le vaisseau de l'Etat, le lancèrent à travers les flots où il devait s'engloutir et se perdre !

Cependant l'aurore de son règne n'en fut pas moins prospère, et ses vertus n'en brillèrent pas moins. La nation entière ne pouvait qu'applaudir à cette administration aussi sévère que ses mœurs, et d'où était bannie toute prodigalité, comme tout faste était hanni de sa personne ; à cette modestie touchante, plus sensible encore au plaisir d'acquérir des connaissances qu'à celui de les montrer ; à cette sage économie qui le rendait capable de toutes les privations (165), et qui ne lui permettait jamais aucune de ces grandes dépenses si inutiles, disait-

il, *pour le bonheur* ; à cette noble franchise, aussi étrangère aux intrigues qu'incapable de toute dissimulation ; à cette politique éclairée, non moins droite que sa conscience, non moins ouverte que son caractère, et dont toute l'habileté était la bonne foi ; à cet amour inaltérable pour la paix, qui s'accordait si bien avec cette âme douce et calme que ne purent jamais séduire ni l'appât des conquêtes, ni le prestige de la gloire, la plus funeste tentation dont les rois aient à se défendre ; enfin à cet accord précieux de ses vertus privées et publiques, qui, se soutenant toutes les unes par les autres, nous promettaient un règne heureux, et nous assuraient qu'un tel prince ne manquerait jamais ni à son Dieu, ni à son peuple, ni à la France, ni à lui-même.

Telle était la justice éclatante que, d'un bout du royaume à l'autre, on aimait à rendre à Louis, avant que les ennemis de l'ordre et de l'autorité eussent, à son égard, perverti l'opinion publique, et que le vœu révolutionnaire se fût insinué dans les esprits et dans les cœurs. Mais à mesure que la corruption gagne, cette justice s'affaiblit, et à ce concert de louanges et d'amour ne tardent pas à succéder et les haines aveugles et les préventions passionnées. C'est alors que l'ami de la vérité se vit en butte aux courtisans ; l'ami des mœurs, aux amateurs de la licence ; l'ami de la simplicité, aux amateurs du luxe et des plaisirs ; l'ami de la religion, aux impies qui méditaient sa destruction et sa ruine ; enfin l'ami de l'ordre, de la raison et de la sagesse, dont le premier but était d'améliorer sans détruire, ou de détruire sans bouleverser, à ces agitateurs inquiets et turbulents, qui ne voulaient que des secousses, et qui, déterminés à ne rien laisser aller de ce qui va tout seul, ne craignaient pas de tenter leurs expériences, n'importe à quel prix, et de hasarder, sur la trompeuse parole de leurs systèmes, le sort de la patrie et le salut du genre humain.

Déplorable fatalité ! Comment tant de vertus, qui, dans un autre siècle, lui eussent mérité des statues, ne firent-elles que des frondeurs chagrins qui les tournèrent contre lui-même ? Qui donc nous expliquera comment, bien loin de les apprécier et de les reconnaître, on finit par s'en faire autant de moyens pour le perdre et autant de prétextes de s'armer contre lui ? C'est ainsi qu'on se servit de sa droiture et de sa candeur pour lui tendre des pièges et pour tromper plus sûrement les vœux les plus purs de son cœur ; qu'on se prévalut de son indifférence au vain bruit de la renommée, pour lui ôter sa réputation et pour ternir sa vie irréprochable ; que l'on fut d'autant plus hardi à lui enlever son pouvoir, qu'il se montra moins jaloux de ses augustes prérogatives, et que, pour avoir été si avare du sang de ses sujets, l'on fut si prodigue du sien. O mystère des destinées humaines ! Et

combien ce malheureux prince devient plus cher et plus sacré à notre mémoire, quand on pense qu'il ne doit qu'à ses propres vertus ses lamentables infortunes ; qu'il régnerait peut-être encore, s'il eût cherché d'avantage à régner ; et que, s'il eût été moins digne de porter la couronne, elle ornerait peut-être encore son noble front ! Hélas ! il eût fallu se rendre redoutable, et Louis ne cherchait qu'à se rendre affable et populaire ; il eût fallu augmenter plutôt les braves légions qui entouraient son trône, et Louis laissa diminuer le nombre de ses défenseurs ; il eût dû enfin prendre plus de confiance en lui-même, et, trompé par sa modestie, il ne se confiait qu'aux lumières d'autrui. O le meilleur des princes ! si méconnu des hommes, fallait-il donc encore que vous fussiez méconnu de vous-même ? Ah ! si vous aviez pu croire que les hommes que vous gouverniez n'étaient pas aussi bons et aussi généreux que vous ; si vous aviez pu moins compter sur leur justice et sur leur reconnaissance ; si vous aviez pu montrer autant de vigueur contre l'iniquité que vous aviez de penchant pour le bien ; si vous aviez pu vous convaincre que la sévérité est la dette de la justice, en même temps que la justice est la sauvegarde de la bonté, que de larmes n'auriez-vous pas épargnées aux gens de bien, que de crimes aux méchants, que de malheurs et à la France et à vous-même !

Reprochons-lui donc, si l'on veut, de n'avoir eu de force que pour se surmonter lui-même ; d'avoir trop tempéré la puissance par la bonté, quand tout tendait à l'attaquer ou à l'affaiblir par l'audace ; de s'être plus occupé de ses devoirs que de ses droits, tandis que ses sujets ne parlaient que de leurs droits pour oublier tous leurs devoirs, ne songeant pas assez peut-être à ce qu'il devait reconnaître à ses derniers instants, qu'un prince sans autorité ne peut jamais faire le bien qui est dans son cœur (166) ; d'avoir trop aimé à céder, quand il fallait résister et punir ; de s'être montré si facile pour tous, quand il était si sévère à lui-même, et de n'avoir pas opposé à ses ennemis cette même énergie et cette même fermeté dont il soutint ses grands revers et ses longues souffrances. Ou plutôt ne lui reprochons rien ; mais demandons-nous à nous-mêmes ce qu'aurait pu faire à sa place tout autre roi pour sauver sa couronne ainsi que son pays ; et si, dans cette grande lutte de la franchise et de la perfidie, de la loyauté et de la bassesse, de la sagesse et de la frénésie, enfin du crime et de la vertu, il ne fallait pas que ce fût le crime qui prévalût et la vertu qui succombât.

Ah ! plaignons-le plutôt de n'être pas né dans un autre siècle, et d'avoir régné dans ce temps d'emportement et de vertige, contre lequel ne peuvent rien ni la force des lois ni la force des armes. Plaignons-le de s'être vu dans ces crises terribles et dans ces

extrémités désespérées qui trompent toutes les précautions, et déconcertent à la fois et la prudence et le courage. Plaignons-le de n'avoir pu guérir un peuple qui ne voulait pas de guérison, et qui, dans sa corruption raisonnée et sa démence systématique, était mécontent de tout, excepté de lui-même. Plaignons-le de n'avoir pu combattre le génie du mal, auquel le ciel avait donné toute puissance de nuire également et à la terre et à la mer (*Apoc.*, VII, 2), si toutefois on peut plaindre un roi dont toutes les erreurs honorent la grande âme; qui jamais ne contracta une seule des taches dont fut souillée cette génération perverse qu'il eut à traverser, et qui, ayant à lutter contre tous les vices, ne donna l'exemple d'aucun : un roi qui n'a jamais été trompé que par son amour même pour le bien; qui n'a jamais été complice que d'une séduction : celle de rendre son peuple heureux aux dépens de son repos et de sa vie même; qui a toujours été le maître de ses passions, s'il n'a pas été assez fort pour maîtriser celles des autres, et auquel on ne peut opposer qu'un seul tort dans sa vie : celui de n'avoir pu vaincre ni la rigueur de son sort ni la malignité des temps, de n'avoir pu surmonter des événements insurmontables, ni triompher des injustices des hommes comme de celles de la fortune.

Ces injustices se manifesteront encore davantage, et paraîtront bien plus odieuses encore, quand, après avoir abusé de ses vertus qui le rendaient si digne de notre amour, on méconnaîtra encore ses bienfaits qui le rendaient si digne de notre reconnaissance. Et quels bienfaits, Messieurs! ce sont tous les soins que peut donner un souverain à la prospérité de son empire; ce sont tous les sacrifices personnels qu'il compte pour rien, dès qu'ils peuvent contribuer au soulagement de son peuple; c'est le généreux abandon de ses droits qui signala son avènement à la couronne; ce sont toutes les branches de l'économie et de l'administration publiques réformées à la fois; c'est l'industrie ranimée, le commerce vivifié, l'agriculture encouragée, l'éducation nationale épurée; c'est la législation qui reçoit toutes les améliorations que commandent et l'expérience et le temps; c'est la marine rendue à sa splendeur ancienne; la navigation illustrée par des conquêtes d'un nouveau genre, et ces expéditions lointaines où l'ambition n'avait rien à prétendre, mais où l'humanité avait tout à gagner. Sous quel roi les malheureux réclamèrent-ils plus hautement leurs droits, et furent-ils plus favorablement écoutés? sous quel roi les ateliers de l'industrie et les établissements de la charité publique furent-ils plus surveillés et plus multipliés? sous quel roi les sciences et les arts reçurent-ils plus de récompenses et d'encouragements? ces arts et ces sciences qui font la splendeur des Etats, mais qui peuvent aussi en faire la ruine, quand on les préfère à tout, même à la vertu, et qu'on parvient à oublier que rien n'est plus

près de la barbarie que l'abus de l'esprit et l'engouement du faux savoir. Que manquait-il donc à la gloire de nos armes? la seule guerre qu'il ait entreprise, fût-elle même une faute dans le principe, n'a-t-elle pas vengé l'honneur nationale des longues injures d'une puissance rivale? Que manquait-il à notre considération au dehors? n'avions-nous donc pas repris cet ascendant et cette supériorité en Europe que nous avait fait perdre la faiblesse du dernier règne? Que manquait-il enfin à Louis pour rendre ses travaux durables, la France à jamais florissante et son règne immortel, qu'une nation digne de son roi et digne d'elle-même; une nation qui méritât de jouir de tant de bienfaits par ses mœurs et par ses vertus, et qui eût conservé sa religion et son caractère, biens suprêmes que rien ne supplée, et sans lesquels tous les autres ne sont que des moyens de corruption et de ruine? Eh! de quoi sert à un Etat qu'il soit défendu par de nombreuses forteresses et par des légions aguerries, que les lettres fleurissent dans son sein, que ses vaisseaux couvrent les mers, que l'abondance règne dans ses ports, et qu'il étende ses communications jusqu'aux bornes du monde, quand tout conspire à ébranler ses fondements, quand une consommation interne le travaille, quand il porte en lui-même le principe de sa dissolution, et qu'il est piqué au cœur par le poison des nouvelles doctrines, par le vil égoïsme, par la fatale indifférence, par ce dégoût superbe de tout ce qui est, pour ne rêver que ce qui doit être, et par cet esprit tristement raisonneur qui, jugeant tout, décompose tout; semblable à ces eaux stagnantes qui creusent insensiblement le terrain qui les reçoit, et qui, bien loin de le fertiliser, n'y déposent qu'une fange putride d'où s'exhale une odeur de mort? C'est bien alors qu'on peut dire de lui, comme de la statue de Nabuchodonosor, qu'il a la tête d'or et les pieds d'argile; d'autant plus malheureux qu'aveuglé par ces biens trompeurs, il ne sent pas la profondeur de sa misère. Mais Louis, en travaillant ainsi à la prospérité de sa nation, n'en acquérait pas moins de droits à la reconnaissance publique; il n'en montrait pas moins, par tout ce qu'il faisait et d'utile et de juste, tout ce qu'il aurait fait encore, si ses coupables ennemis lui en eussent donné le temps et laissé le pouvoir, et il n'en prouvait pas moins qu'une âme simple dans ses goûts et pure dans ses affections peut avoir encore de la grandeur dans ses desseins, et de l'élevation dans ses vues et dans ses pensées.

Cependant de quel retour fut-il payé? quel témoignage reçut-il de son peuple, et quel fruit retira-t-il de tant de libérales concessions, de tant de royales sollicitudes? O opprobre éternel du siècle des lumières! Qui nous expliquera comment tant de bienfaits ne firent que des ingrats, et ne purent jamais désarmer les méchants? comment, après avoir accordé à son peuple la liberté

qu'il demandait, on ne parlait que d'oppression? comment, après avoir détruit dans son empire jusqu'à la moindre trace de servitude, on ne parlait que d'esclavage? comment, après avoir mis tous les actes de son autorité à l'abri de toute surprise, on ne parlait que d'actes arbitraires? comment, après avoir accordé la tolérance aux cultes dissidents, on ne parlait que d'intolérance et de persécution? comment, après avoir favorisé tous les talents et toutes les sciences, on ne parlait que de mépris pour les lumières et d'indifférence pour les talents?

Que disons-nous, Messieurs! et quel sera l'étonnement de nos neveux, quand ils sauront que du faite de ses grandeurs il fut précipité dans une obscure enceinte, dernier reste du superbe héritage de ses aïeux, et que l'on réduisit au dénûment le plus affreux celui qui aimait tant le pauvre, qui avait adouci le sort des prisonniers, et porté la réforme et la consolation dans tous les asiles du malheur et du crime; que l'on rendit esclave de ses propres sujets celui qui avait affranchi jusqu'au dernier de ses sujets; que l'on tyrannisa dans son culte et dans sa conscience celui qui avait accordé la liberté des cultes et celle des consciences; que l'on vit condamner, contre toutes les lois, celui qui avait adouci les lois criminelles, et soumis à la révision tant de condamnations précipitées et tant de jugements désavoués par la justice; qu'on le vit enfin diffamé, persécuté par les mêmes écrivains qu'il avait tant favorisés, et qui, pour prix des statues qu'il élevait dans son propre palais aux hommes de génie, minaient son trône sourdement, et furent les premiers à proclamer l'insurrection et à forger ses chaînes! Ingratitude monstrueuse, et déloyauté sans exemple dans les annales du monde! Quoi donc! les hommes valent-ils la peine qu'on leur fasse du bien? et serait-il vrai que le grand art de les gouverner n'est pas peut-être celui de les aimer, mais de les contenir? Ah! loin de nous ces idées désespérantes; mais que les rois apprennent du moins qu'un peuple devenu impie est nécessairement un peuple ingrat, qui se dispense d'autant plus aisément de la reconnaissance, que, se croyant en droit de demander compte à ses maîtres de tout le bien qu'ils ne font pas, il se croit aussi, par une suite nécessaire, quitte envers eux de tout le bien qu'ils lui ont fait, comme de tout celui qu'ils peuvent encore lui faire.

C'est, Messieurs, ce qui mettait le comble aux infortunes de Louis. Non, ce qui affligeait cette âme sensible, ce n'était pas tant de se voir chaque jour abreuvé d'humiliations et d'outrages, de se voir chaque jour enlever un lambeau de sa pourpre royale; c'était de voir ses intentions calomniées, ses bienfaits méconnus; c'était d'apprendre qu'on lui enlevait l'amour de son peuple, qui occupait tout son cœur et toute sa pensée. Voilà ce qui faisait le poison mortel de

sa vie, et la grande amertume qui absorbait toutes les autres. Ah! il me semble le voir ici, ce royal cœur, se ranimer et palpiter encore au nom de ce peuple qui lui fut si cher, et dont il s'était proclamé solennellement le *premier ami*. Il me semble voir sa poussière se réveiller sous ce drap mortuaire, et nous adresser, du fond de son tombeau, ces tendres et touchants reproches: *O mon peuple! que vous ai-je fait, et en quoi vous ai-je donc été contraire? répondez-moi: « Réponde mihi. »* (Mich., VI, 3.) O vous qui fûtes constamment l'objet de mes travaux, vous dont on disait que j'étais aimé, quand on voulait me consoler dans mes peines (167); ô mon peuple! car vous avez beau faire, les Français seront toujours mon peuple (168) au milieu même de leurs plus grands égarements; *répondez-moi, « responde mihi. »* Quelle demande m'avez-vous faite que je ne vous aie pas accordée? quel vœu avez-vous formé pour votre bonheur, auquel je n'aie pas souscrit? quelle misère m'avez-vous exposée que je n'aie pas voulu soulager? quel abus m'avez-vous dénoncé que je n'aie pas voulu réformer? quel sacrifice fallait-il s'imposer auquel je ne me sois soumis? Quel roi en a donc fait autant que moi? et en vingt années n'ai-je pas répandu sur vous les bienfaits de plusieurs siècles! et mes fautes, si j'en ai fait, que sont-elles, sinon autant de preuves même de mon amour pour vous? Mais que lui répondre, Messieurs, tandis qu'ici tout nous accuse, en même temps que tout le justifie? que lui répondre, tandis que l'évidence dépose contre nous, que le règne des illusions s'est enfin dissipé, que le jour de la vérité nous éclaire tous maintenant, et que son innocence, montée jusqu'au ciel, éclate par toute la terre? Ah! c'est la douleur, ce sont les larmes, c'est le silence de la confusion qu'il nous faut pour toute réponse; c'est un saisissement de honte et d'effroi, quand nous pensons que le prix de tant de bienfaits, que la récompense de tant de vertus, que la reconnaissance pour tant de sacrifices a été... un échafaud.

Mais si nous n'avons rien à répondre à l'auteur de tant de bienfaits, n'aurons-nous rien à dire aux artisans de tous nos malheurs, qui voudraient au moins nous tromper sur leurs causes, s'ils ne peuvent en cacher les effets; les taire, s'ils ne peuvent les nier; et qui, toujours incurables dans leur aveuglement, mettent peut-être encore au rang de leurs titres de gloire tous les fléaux qu'ils ont versé sur nous? Nous serait-il défendu de les interpeller à notre tour, et de leur dire aussi au nom de tous les vrais Français: *Répondez-nous, « responde mihi? »* Ah! interrogeons donc ici ces mandataires infidèles qui trahirent à la fois et leur Dieu, et leur roi et leur patrie; qui, appelés à sauver l'État, furent les premiers à le précipiter dans l'abîme; qui, de représentants, se firent conspirateurs; qui, de sujets, se constituèrent

maîtres, et de maîtres devinrent tyrans ; qui, par une déloyauté inouïe dans l'histoire des crimes, se firent de leur mission un titre contre leur mission, et de leurs serments un droit contre leurs serments mêmes ; et, par tous ces grands attentats, préparèrent celui qui devait bientôt mettre le comble à tous les autres.

Interrogeons ces grands corps de judicature, gardiens nés des antiquités nationales et des maximes héréditaires, qui, atteints de la contagion commune, laissèrent pénétrer dans le sanctuaire des lois l'esprit d'innovation et de système, et, au lieu de se faire la règle de l'opinion du siècle, s'en firent les esclaves : ces magistrats qui, rappelés par leur souverain, oublièrent si tôt le respect et la reconnaissance qu'ils lui doivent, eux qui, les premiers, donnèrent le signal de la résistance ; qui, les premiers, ébranlèrent la fidélité en raisonnant la soumission, et qui, mettant la discussion à la place de l'autorité, accoutumèrent la nation à voir eiter son roi au tribunal de ses propres sujets : nouveaux Samsons, ils voulurent ébranler le temple, et, comme lui, ils ont été ensevelis sous ses ruines.

Interrogeons ces dépositaires de son pouvoir, avides de changements pour parvenir à la célébrité, et de la célébrité pour parvenir à la fortune ; tous ces ministres, ou incapables ou perfides, qui abusaient de sa confiance sous le masque du bien public, et qui, semant les pièges sous ses pas, commettaient le plus grand des crimes envers les peuples, celui de tromper la conscience des rois.

Interrogeons ces flatteurs de la multitude, plus méprisables mille fois que les flatteurs des princes, qui l'égarèrent par des promesses fallacieuses et des droits chimériques, et qui, pour la tromper plus sûrement, armaient ses passions de tous leurs systèmes, en même temps qu'il armaient leurs systèmes de toutes ses passions : audacieux dominateurs, qui se disaient une puissance, et et qui en effet en étaient une, la puissance de la destruction, la puissance de la désolation, la puissance de la mort pour aiguïser le fer des parricides et creuser le tombeau des nations.

Interrogeons cette nation, auparavant si douce et si sensible, et devenue si emportée et si cruelle ; auparavant si facile à conduire, et devenue si indisciplinable et si rebelle ; auparavant si idolâtre de ses rois, et devenue si indocile et si ingrate ; qui se disait si éclairée, et qui devint si follement crédule et si honteusement soumise aux vils tyrans qu'elle se donnait : demandons-lui par quelle inconcevable légèreté elle a pu passer tout à coup des transports de l'amour aux fureurs de la haine, des adorations aux outrages ; et, en abjurant son roi, s'abjurer et se renoncer elle-même.

Interrogeons-nous nous-mêmes, et que chacun de nous se demande si nous n'avons pas mérité nos malheurs, en abusant de la prospérité que nous lui devions ; si nous ne sommes pas devenus injustes envers lui par

l'excès même du bonheur dont nous jouissions, par je ne sais quelle satiété du bien-être qui gagne certaines nations, comme certains esprits malades éprouvent le dégoût de la vie ; si nous n'avons pas fatigué sa patience par des plaintes inconsidérées, si nous n'avons pas été entraînés par vanité, par amour-propre, par caprice, par je ne sais quelle inquiétude et quel désir du changement, que l'homme prend pour sa grandeur, et qui n'est que sa maladie. Voilà, Messieurs, les sérieux retours que nous avons à faire sans cesse sur nous-mêmes. Voilà les hommes que nous devons hautement accuser comme l'unique source de tous nos maux, en attendant que la postérité les juge, et qu'elle venge en même temps de leurs ingratitude ce prince juste et vertueux qui, par ses soins constants et son amour inaltérable pour son peuple, aurait sauvé l'Etat, si l'Etat pouvait être sauvé, lorsque les temps sont arrivés, lorsqu'une main fatale a tracé son arrêt, et que l'on peut dire de lui comme de Babylone, que ses jours sont comptés, qu'il est divisé de lui-même, qu'il a été mis dans la balance, et qu'il a été trouvé trop léger. (*Dan.*, V. 27.)

Et maintenant, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre : que les grandes et terribles leçons que vous donnent les malheurs de Louis ne soient pas perdues pour vous. Voyez à quoi tient le destin des plus belles couronnes, et la dissolution des empires les mieux affermis ; voyez combien fatale est aux rois l'impiété audacieuse qui domine en nos jours ; voyez jusqu'à quel point l'esprit de sédition et de révolte se confond avec l'esprit d'irréligion et de système. Et comment se feraient-ils un crime de détrôner les représentants de la Divinité sur la terre, ceux qui n'aspirent à rien moins qu'à détrôner la Divinité même, et qui nous ont donné le spectacle effrayant de l'athéisme assis jusque sur l'autel ? Accoutumés à juger Dieu et ses mystères, comment ne se croiraient-ils pas en droit de juger le roi et ses actions ? N'en doutons pas, l'ennemi de Dieu ne peut manquer de devenir l'ennemi de César ; et il est écrit que l'impie qui méconnaît et abjure son Dieu méconnaît et abjure également son roi : *Maledicet regi suo et Deo suo.* (*Isa.*, VIII, 21.)

Et vous, peuples aussi, instruisez-vous à votre tour, à force de malheurs. Voyez tout ce que coûtent les victoires que l'on remporte sur son roi ; voyez dans quel abîme de misère et de dégradation un peuple peut descendre, lorsque ses passions effrénées l'entraînent ; voyez combien sont amers les fruits de cette liberté après laquelle vous couriez en aveugles, et de ces droits trompeurs dont on berçait votre crédulité. Apprenez que vous avez le droit d'être heureux, et non celui de vous nuire ; le droit d'être gouvernés par la justice, et non celui de vous la faire ; le droit de n'obéir qu'aux lois, et non celui d'en être les arbitres : qu'ainsi le veut l'ordre éternel, contre lequel vous ne sauriez vous élever sans vous

punir vous-mêmes, et sans attirer sur vous ce déluge de calamités que rien n'a égalé que le déluge de vos crimes. Apprenez enfin que les Français ne sont forts que de leur roi; que, si sa puissance est dans notre amour, notre vraie liberté est dans sa puissance; que nous ne pouvons rien lui ôter, sans nous l'ôter à nous-mêmes, et qu'ici la grandeur d'un seul est le trésor de tous.

Mais la gloire de Louis est à peine ébauchée, et de plus grands objets encore nous appellent. Nous vous avons montré, Messieurs, par toutes les vertus de sa vie, l'injustice de sa mort; il faut encore vous en découvrir toute la sublimité et l'héroïsme.

SECONDE PARTIE.

Un des plus beaux génies de l'antiquité a eu une idée véritablement grande, quand il a dit que la plus glorieuse destinée que Dieu pût réserver à un mortel, c'est qu'il mourût pour la justice, et que, pour prix de sa vertu, il succombât sous le fer des méchants. Les premiers défenseurs de la foi ont trouvé cette pensée si belle et tout à la fois si chrétienne qu'ils n'ont pas hésité d'en faire l'application à la mort du Sauveur du monde, pour prouver qu'à ne prendre même les choses qu'humainement parlant, la mort de l'Homme-Dieu avec tous ses opprobres, bien loin de nuire à sa gloire, n'avait fait qu'y mettre le comble. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette application; mais sera-t-elle donc moins naturellement appropriée à la mort du juste que nous pleurons, et nous paraîtra-t-elle moins touchante, lorsque nous penserons que ce juste est un roi, que ce roi est immolé par ses propres sujets, qu'il est victime de ses bienfaits mêmes, et qu'il surpasse encore, par le courage et l'héroïsme avec lequel il soutient sa mort, la criminelle ingratitude de ceux qui l'ont ordonné? Mort véritablement héroïque, soit qu'on la considère, et dans les sacrifices qui l'ont devancée, et dans les sentiments qui l'ont accompagnée; de sorte que, bien loin de porter la moindre atteinte au saint respect que nous devons à sa mémoire, elle la rend encore plus sacrée et plus vénérable, et fait du dernier terme de ses infortunes le plus beau titre de sa gloire et de son triomphe.

Je dis, Messieurs, héroïque par les sacrifices qui la préparèrent. Depuis plusieurs années, Louis la voyait en face, il la voyait s'avancer chaque jour par degrés; il la lisait sur le front de tous les conjurés; il les entendait s'écrier *qu'il est expédient qu'un homme meure, pour que toute la nation ne périsse pas.* (Joan., XVIII, 14.) Il voyait plus d'un perfide s'avancer pour le trahir, et trafiquer, non de ses vêtements, mais de ses jours. De toutes parts lui arrivaient les plus sinistres avertissements, que confirmaient les plus sanglants outrages dont à chaque moment il était abreuvé, et il ne pouvait plus se dissimuler le sort qui l'attendait. Mais quelles étaient alors même ses inquiétudes et ses craintes, et de quels soins s'oc-

cupait-il? Hélas! toujours prêt à s'offrir en holocauste pour son peuple, et à se sacrifier, comme Jonas, pour apaiser la tempête, s'il prend des précautions, c'est bien plus pour les autres que pour lui-même, et s'il s'inquiète, c'est bien moins des dangers qui menacent sa vie que des malheurs qui vont tomber sur sa nation. Ce n'est point ici une simple résignation à sa cruelle destinée; c'est la disposition habituelle d'une âme magnanime, à laquelle il n'en coûtera pas plus de faire le sacrifice de sa vie, s'il le croit nécessaire au bonheur de ses sujets, qu'il ne lui en coûte de faire le sacrifice de son autorité royale et des plus beaux droits de sa couronne, dès qu'il pense éviter par là de plus violentes commotions, et prévenir les horreurs d'une guerre intestine. S'il tente une seule fois de s'arracher par la fuite à l'horreur de sa situation, c'est bien plus pour délivrer la France de ses oppresseurs que pour se délivrer lui-même de ses ennemis, et en se débarrassant à leurs fureurs, les empêcher de devenir encore plus coupables: digne peut-être alors d'une plus vive admiration, quand il veut épargner à ses sujets le déshonneur d'un grand crime, que quand il poussera l'héroïsme et la grandeur d'âme jusqu'à leur pardonner le crime même.

C'est toujours, Messieurs, dans cet esprit d'immolation et d'un entier oubli de lui-même, qu'on le verra songer à la sûreté des autres, bien plus encore qu'à la sienne propre. Combien de fois des serviteurs, non moins courageux que fidèles, voulurent, à l'exemple de Pierre, tirer l'épée pour le défendre, et combien de fois ne leur dit-il pas de la remettre dans le fourreau, ne voulant pas, suivant ses propres expressions, *qu'il fût répandu une seule goutte de sang, dût-elle même lui conserver et son trône et sa vie!* O noble et touchante illusion de sa belle âme! Comme s'il n'était pas responsable de sa propre défense à sa nation, à son siècle, à la postérité; comme si ses successeurs n'avaient pas droit au trône dont il est l'héritier; et que sa vie ne fût pas la vie de tous! C'est encore par ce généreux dévouement que, dans la plus critique des circonstances, on l'entend dire *qu'il ne veut pas faire verser le sang des Français pour sa querelle.* Non, cette généreuse erreur ne pouvait germer que dans un cœur aussi grand que le sien: comme si sa querelle n'était pas celle des Français, la querelle de son peuple et de son bonheur, la querelle de la justice et de l'ordre public, la querelle de la religion sur laquelle est appuyé son trône, disons tout, la querelle de Dieu même, qui lui a mis le glaive en main pour exterminer les rebelles, et pour venger les lois en se vengeant lui-même!

Que dirons-nous, Messieurs, de ce refus qu'il fait de plaider lui-même sa cause devant ses juges, *de peur, dit-il, de les émouvoir, et d'avoir trop raison contre ses adversaires!* N'est-il pas mille fois supérieur ici à ce Socrate tant vanté, qui ne voulait faire

de sa mort qu'un spectacle, et qui mit tant d'art à émouvoir ses juges et à confondre ses adversaires? Que dirons-nous encore de l'ordre qu'il donne à l'orateur, aussi éloquent qu'intrépide, qui s'était chargé de sa défense (169), d'en supprimer tout ce qui serait trop pathétique, *parce qu'il ne veut pas les attendrir*? Sublime abandon de soi-même, et abnégation surhumaine, dont on chercherait en vain la moindre trace chez tous les sages de l'antiquité, et qui fait de Louis un héros d'une espèce unique, dont on ne trouve aucun exemple dans les annales de la vertu.

Mais nous, Messieurs, ne serions-nous donc pas émus et attendris, en voyant ce prince infortuné refuser jusqu'aux larmes de ses ennemis, comme pour leur apprendre qu'ils sont à plaindre encore plus que lui, et que, si quelqu'un est ici digne de compassion et de pitié, c'est ce peuple en délire qui ne se connaît pas lui-même, qui court aveuglément au devant de sa perte, et qui, encore plus coupable que l'infidèle Jérusalem, immole à la fois et ses prophètes et ses rois? Quel spectacle vraiment attendrissant, où Louis se montre d'autant plus digne de l'admiration qu'il cherche plus à la fuir; d'autant plus digne de nos larmes qu'il ne veut pas que nous pleurions sur lui; et où, toujours plus grand que lui-même, il apprend ainsi à l'univers que, s'il est glorieux d'occuper un trône avec sagesse, il l'est encore davantage de le perdre sans regret, et d'en descendre avec tant de grandeur!

Ah! son vœu magnanime ne sera que trop exaucé, et ses juges barbares ne seront point attendris; mais sa mort en deviendra plus héroïque, puisqu'elle aura toute la gloire et le mérite d'un sacrifice volontaire; mais son amour pour ses sujets en éclatera davantage, et il n'en prouvera que mieux, à tous les siècles à venir, que, comme un autre Eléazar, il s'est immolé pour ses frères; que, nouveau Rédempteur, il a donné sa propre vie pour le salut de sa nation, et qu'il est digne qu'on dise de lui, ainsi que du Sauveur du monde, qu'il s'est offert parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit*. (Isa., LIII, 7.)

Le dirons-nous cependant, Messieurs, c'est cet héroïque esprit de résignation et d'abandon de sa propre vie, pour épargner celle des autres, qui ne fut point apprécié par certains esprits, lesquels n'y voyaient qu'un penchant à la faiblesse, un tribut payé à la crainte, ou, tout au plus, que le courage de souffrir. Mais combien grande fut leur erreur! combien injuste leur censure! Et où donc est la force d'âme, si ce n'en est pas une d'aller au-devant de la mort quand on la juge nécessaire au bonheur de son peuple? Et où sont donc les occasions où Louis ne se soit pas montré supérieur à toutes les craintes comme à tous les dangers? Qui pourrait oublier ces jours d'ivresse et d'effervescence populaire, où,

sans autres armes que sa vertu et sa mâle intrépidité, il fit, seul contre tous, pâlir les factieux, et leur apprit qu'il existe une majesté inaccessible aux coups du sort et aux atteintes des méchants? Quoi donc! fut-il faible dans cette nuit de deuil et de carnage, où, assiégé dans son propre palais par des hommes altérés du sang de son auguste compagne et de ses gardes les plus fidèles, il sut faire avorter, par sa noble assurance et par sa fermeté stoïque, tous leurs affreux desseins? Fut-il faible dans cette journée plus désastreuse encore; où se méditaient de plus grands attentats, et où, parmi les cris de rage et le fracas des bronzes meurtriers, il sut montrer que l'homme de bien, qui a une conscience pure, ne tremble jamais (170)? Fut-il faible, quand, traîné dans sa capitale, escorté de furies qui menaçaient ses jours, et, à travers les flots amoncelés d'une multitude effrénée, il y parut avec autant de calme et de sérénité que lorsqu'il y venait dans tout l'éclat de sa grandeur, au milieu des transports de l'amour et des cris de l'allégresse? Ah! ce n'est point au soldat, dont la valeur impétueuse affronte les hasards dans la chaire du combat et dans le fort de la mêlée, qu'appartient la gloire du vrai courage : c'est à celui qui, toujours maître de lui-même parmi les plus indignes traitements qu'un mortel ait jamais éprouvés, se montre encore plus intrépide que le crime n'est hardi et audacieux; qui voit les poignards des assassins levés sur sa tête, et n'en est point intimidé, et qui, connaissant les desseins homicides de ses ennemis, ne prend contre eux aucune sûreté, parce qu'il est prêt à tout, comme il ne s'étonne de rien. Voilà le brave par excellence; voilà le héros qui est plus fort que celui qui prend des villes : et tel fut Louis dans ces terribles circonstances, où jamais ni l'homme ni le roi ne s'oublèrent un instant. Hélas! tant d'héroïsme et de courage sera perdu et pour lui-même et pour les autres; il ne sauvera pas plus son peuple de ses malheurs que son trône de sa ruine; mais il ne sera pas perdu pour sa gloire, il ne le sera pas pour la postérité. Oui, elle admirera le monarque qui sut s'élever autant au-dessus de lui-même que ses ennemis descendaient plus bas; qui, par la force de son âme, honorait l'humanité, dans le temps que l'humanité se dégradait tant elle-même; qui soutenait encore la grandeur de la nation dont il était le chef, dans le temps que cette nation souillait toute sa gloire et flétrissait sa renommée, et qui, toujours digne du trône et de son noble sang, conservait encore à lui seul l'honneur du nom français, la splendeur de sa race et la gloire de quatorze siècles.

Mais il faut arriver à l'endroit le plus pénible et le plus douloureux de mon discours, et vous parler de cette mort qui va nous révéler tout le secret de sa vie, et qui vaut à elle seule la plus belle vie. Déjà

(169) M. de Sèze.

(170) Paroles de Louis XVI dans la journée du 20 juin.

l'heure de la puissance des ténèbres est arrivée. (Luc., XXII, 53.) La synagogue des conjurés s'ébranle, et d'abord divisés entre eux, ils se sont enfin donné la main pour perdre le juste. Les prêtres de Baal ont déchiré leurs vêtements; ils s'apprêtent à dévorer leur proie et à immoler leur victime. Les Scribes et les Pharisiens du sénat impie ont ourdi contre lui leur complot sacrilège; ces Pharisiens qui ont toujours l'humanité et la liberté sur la bouche, et l'enfer dans le cœur; et ces Scribes atroces qui n'écrivent qu'avec du sang leurs lois et leurs décrets. Une populace effrénée, comme autrefois dans l'infidèle Jérusalem, pousse des cris furieux, et proclame que l'innocent est digne de mort. Déjà il est dressé ce sanguinaire tribunal, où siègent à la fois les juges, les accusateurs et les bourreaux, lesquels, foulant aux pieds toutes les lois et toutes les formes protectrices de l'innocence, prennent ici leur rébellion pour leur autorité, leurs calomnies pour des preuves, et leurs factions pour des jugements. Il est interrogé celui qui ne pouvait l'être que par le Dieu qui juge au milieu des dieux (Psal. LXXXI, 1), et, par une audace inouïe dans l'histoire de la perversité humaine, ils lui reprochent et ses propres bienfaits, et leurs propres crimes, et jusqu'au sang qu'ils ont versé eux-mêmes. Mais telle est sa noble sécurité, tel est le calme et la sagesse de ses réponses, que celui qui préside à cette œuvre d'iniquité ne peut se défendre lui-même d'un sentiment d'admiration et de surprise : *Ita ut miraretur prases vehementer.* (Matth., XXVII, 14.) Déjà est portée la fatale sentence, et ici, ce n'est pas celui auquel on la prononce qui tremble et qui frémit, c'est celui qui l'annonce et qui la signifie. Déjà les éternels adieux sont dits, les derniers sacrifices sont faits, tous les cœurs de l'auguste famille se sont déchirés dans leur séparation : Louis s'est arraché des doux embrassements des compagnes chéries qui allégeaient le poids de sa captivité, et qui n'auraient pas même la triste consolation de mourir avec lui. Le voilà seul avec lui-même, ou plutôt seul avec Dieu, et *n'ayant plus que ce témoin de ses pensées auquel il puisse s'adresser* (171). O combien, dans ce moment suprême, ce Dieu lui devient nécessaire ! combien il sent tout le bonheur d'avoir conservé ses principes (172), et de n'avoir jamais douté des dogmes sacrés de sa foi ! combien il s'applaudit d'avoir toujours fermé l'oreille aux suggestions perfides de cette triste philosophie, qui n'aurait eu à lui offrir, dans ces affreux instants, que le vide de ses maximes et la promesse de son néant ! combien il sent tout le besoin de cette religion sublime, qui ne se plaît jamais plus à consoler les malheureux que quand tous les appuis humains leur manquent à la fois ! Elle lui envoie son ministre

ou son ange réconciliateur, qui vient lui apporter les bénédictions du ciel et les paroles du salut. Qui pourra nous raconter cette scène de piété et d'attendrissement ? qui nous dira ce qui dut se passer entre l'homme de Dieu et le monarque qui lui découvrirait tout son cœur ? qui nous révélera leurs pieux entretiens et leurs occupations célestes ; et l'autel sacré que l'on dresse, et la célébration des augustes mystères qu'a précédée ce doux sommeil, image naturelle, heureux augure du repos éternel dont il va jouir ; et la réception du pain des forts, qui l'aidera si puissamment à monter sur l'autel ou sur le trône de son martyre, et à prouver à tous les siècles que, s'il a su vivre, il sut aussi mourir ?

Mais qu'entends-je ? et quel nouveau spectacle vient s'offrir à mes yeux ? C'est l'heure fatale qui sonne ; ce sont de cruels satellites qui s'avancent pour se saisir de la victime ; c'est Louis, qui, en allant au-devant d'eux, leur demande, d'un air plus calme encore qu'intrépide, comme autrefois Jésus à la cohorte impie : *Qui cherchez-vous ? « Quem quæritis »* (Joan., XVIII, 4), et qui, toujours roi, alors même qu'il ne peut plus l'être, leur ordonne de partir avec lui : *Partons.* C'est le départ du char funèbre qui roule lentement au milieu du deuil et des ruines : de là Louis, comme de son char de triomphe, récite les prières ou le cantique des mourants ; de là, semblable à l'Agneau de Dieu, il s'avance, à travers les glaives homicides, au lieu de son immolation, et monte enfin sur son calvaire. Anges des cieux, accourez tous en ce moment, puisqu'il vous invoque, pour contempler le plus grand des spectacles que puisse vous offrir la terre. Accourez, non pour le soutenir dans son agonie et dans sa défaillance, il n'en a pas besoin, puisque Dieu le soutient ; non pour détourner de lui le calice amer, il veut le boire jusqu'à la lie ; mais pour admirer un héros dont le courage et la résignation égalent l'infortune, et qui, sans plainte comme sans impatience, sans faiblesse comme sans ostentation, se montre également au-dessus, tantôt de la compassion et tantôt de l'admiration qu'il inspire. Venez voir ce descendant de trente rois, condamné à perdre la vie par ses propres sujets, auxquels il s'est sacrifié lui-même, et qui, bien loin de succomber sous ce poids immense d'injustice et d'ingratitude, conserve encore je ne sais quelle héroïque impassibilité, je ne sais quelle sérénité surnaturelle, qui déjà l'associe à la béatitude dont vous jouissez.

O miracle de la foi ! il est donc vrai que le chrétien surpasse autant le sage que l'ouvrage de Dieu l'emporte sur l'ouvrage de l'homme. Quel autre sentiment que celui de la religion aurait donc pu élever ainsi Louis au-dessus de lui-même, le rendre encore plus calme mille fois que ses bour-

(171) Expressions de Louis dans son Testament.

(172) Propres paroles de Louis, s'adressant à M. de Malesherbes.

reaux ne sont barbares et furieux, et lui communiquer ce surcroît d'héroïsme inouï avec lequel non-seulement il leur pardonne tout le mal qu'ils lui ont fait, mais leur demande encore grâce *pour tout le mal qu'ils peuvent croire leur avoir été fait par lui-même* (173)? Les insensés! ils veulent l'avilir, et ils ne font que le relever davantage; en déchirant son diadème, ils ont rendu son front plus auguste et plus vénérable; et ses mains si pures, liées par des mains impies, ne s'en montreront que plus dignes de porter le sceptre. Saint Louis fut roi dans les fers, son fils est roi sur un échafaud. Saint Louis fit trembler les barbares à son aspect, son fils fait redouter à ses ennemis jusqu'à l'ascendant de ses paroles; et leur iniquité, se trahissant, se confondant et se mentant plus que jamais à elle-même, apprendra à tout l'univers que l'innocence et la vertu sont invincibles à tous les hommes.

Enfin le sacrifice est consommé, et l'auguste victime n'est plus. O jour affreux! ô jour plus sombre mille fois que la nuit! jour d'exécrable mémoire! que n'est-il effacé du nombre de nos jours! *Et pourquoi suis-je donc né pour être ainsi témoin de la ruine de ma patrie et de l'opprobre de ma nation!* (I Mach., II, 7.) Non, après le déicide dont se rendit coupable un peuple réprouvé, le plus grand crime que le soleil ait jamais éclairé, la plus grande injure que les hommes aient jamais faite au ciel, c'est la sentence sacrilège portée contre l'oint du Seigneur. Ministre d'un Dieu de paix et de miséricorde, nous louons, l'Evangile à la main, nous admirons même cette magnanimité d'âme, cette bonté inépuisable de notre roi, qui, pardonnant à de si grands coupables, se montre tout à la fois et l'image de Dieu et l'image de son frère: mais, quels que soient les vœux que nous formons ici pour l'indulgence généreuse et l'oubli paternel de toutes les erreurs, il nous sera encore permis de douter si la clémence royale peut aller jusque là, et nous n'assurerons pas moins qu'un si grand pardon ne peut se mériter que par un grand repentir, et qu'ici l'excès de la miséricorde ne dispense pas plus de l'expiation qu'elle ne lave de l'opprobre.

Mais non, Messieurs, tout n'est pas consommé, et la mesure des forfaits, pour être à son comble, n'est pas encore à son terme. Un abîme doit appeler un autre abîme; après l'époux nous verrons immoler l'épouse, et après l'épouse la sœur, et après la sœur le fils. Quel sort pour cette reine infortunée que Marie-Thérèse nous avait donnée avec tant de confiance, que nous avions reçue avec tant de transports! Mélange heureux de grâce et de bonté, elle portait sur son noble front et la majesté des Césars et la majesté des Bourbons; toujours digne d'elle-même, soit qu'elle monte au faite des grandeurs, soit qu'elle descende jusqu'au dernier degré des misères humaines; femme vraiment forte, moins encore élevée par son

rang que par son caractère; au-dessus de ses malheurs par son courage, comme au-dessus des calomnies par sa vertu, elle ne conspira jamais que pour le bien public, et ne fut jamais complice que des bienfaits de son époux.

Quel sort pour cette vierge céleste, ornement de son sexe et honneur de la piété, modèle impérissable de l'amour fraternel; âme sublime, dont l'énergie égalait la candeur, aussi pure à la cour que patiente et résignée dans les fers, et digne enfin d'un meilleur sort, si toutefois il en est un plus beau que celui de vivre en ange et de mourir en héroïne!

Quel sort pour ce royal enfant, tout orné de ses charmes et de son innocence, tendre lis, qui, sous des mains aussi viles que barbares, tombe à peine éclos avant son printemps! Forfaits inconcevables! et comment les concevrons-nous, puisque nous-mêmes, qui les avons vus, pouvons à peine y croire? Ah! qu'ils aient immolé l'héritier (Marc., XII, 7) pour envahir son héritage, nous pouvons l'expliquer; mais Marie-Antoinette, mais Elisabeth, qui n'avaient à leur léguer que leurs malheurs et leurs vertus; mais cet ange qui ne fait qu'essayer de la vie, et qui déjà semble en avoir épuisé toutes les infortunes!... O mon Dieu! que faut-il donc admirer le plus ici, ou les mystères de votre providence ou les mystères de notre perversité, ou les profondeurs de vos jugements ou les profondeurs du cœur de l'homme? et que peut devenir un peuple, lorsque, pour le punir de ses égarements, vous l'abandonnez à lui-même, et le livrez à ses propres fureurs?

Après cela, Messieurs, serons-nous bien surpris que le Seigneur ait versé sur ce malheureux royaume la coupe de ses vengeances, et que, pour parler comme l'Esprit-Saint (Ezech., XIII, 13), il ait fait pleuvoir sa fureur sur ce peuple rebelle, complice de tant d'erreurs, instrument de tant de crimes? Voyez le règne affreux de l'anarchie, de la terreur et de la confusion succéder à un règne d'amour, de paix et de confiance. Voyez ce déluge de maux qui vient engloutir la patrie, et qui, par vingt ans de désolation, expie le délire et l'opprobre d'un jour. N'en doutons pas, Messieurs, c'est pour venger la mort de l'innocent, que tant d'innocents ont péri; c'est pour venger le sang le plus pur et le plus auguste de la France, qu'a été versé par torrents le sang de nos enfants; c'est pour venger la faute de nous être soustraits à la domination la plus glorieuse et la plus paternelle, à celle de nos rois, que nous avons subi le joug humiliant du despotisme révolutionnaire, et que cette noble nation des Francs, si orgueilleuse de ses Bourbons, si heureuse par leurs vertus, si illustrée par leur grandeur, a dû accepter, comme un refuge providentiel, le joug de fer d'un guerrier sans aïeux.

Mais ce n'est pas la France seule qui portera la peine d'un si grand attentat ; il faut encore que l'Europe entière en recoive le châtement, et tous les trônes ébranlés ressentiront le contre-coup de ce grand coup qui fait tomber le premier trône de la terre. La fatale révolution portera partout ses ravages et ses doctrines désastreuses ; partout les fléaux succéderont aux fléaux, et les ruines aux ruines. On verra les rois châtiés dans leurs propres palais, dans leurs cités fumantes, pour n'avoir pas vengé la profanation du diadème, et s'être séparés de la cause des rois, et l'ébranlement du Nouveau-Monde, répondant à celui de l'ancien, apprendra à tous les peuples, comme à tous les siècles, que, si le régicide est le plus grand des crimes qui puisse armer la justice du ciel, il est encore la plus grande calamité que Dieu puisse tirer du trésor de sa colère.

Mais il faut, Messieurs, qu'à ces punitions mémorables qui ont parcouru l'univers, à ces expiations forcées qui n'ont dépendu que du ciel, succèdent ces expiations volontaires qui ne dépendent que de nous, et dont nous puissions nous faire un mérite aux yeux de Dieu, et une gloire aux yeux des nations et de la postérité ; il faut qu'en cette grande commémoration se renouvelle cette vive horreur, cette consternation profonde où fut plongée la nation le jour de la fatale catastrophe ; il faut que, d'un bout de la France à l'autre, on puisse lire sur tous les fronts que le peuple français est innocent de la mort de son roi, et que, loin d'avoir été le complice de ce forfait à jamais détestable, nous le vouons à l'exécration de l'univers ; il faut qu'à l'exemple d'une nation rivale, qui venge tous les ans, par un deuil solennel, la majesté des rois, nous la surpassions en douleur et en regrets comme nous l'avons surpassée en injustice et en ingratitude ; il faut que, par un surcroît de supplications et de larmes, de jeûnes et de bonnes œuvres, nous fléchissions la justice du ciel, et que nous obtenions du Père des miséricordes que cette grande et mémorable iniquité ne nous soit pas imputée, et que, suivant l'expression du prophète, il transporte loin de nous notre péché. (II Reg., XII, 13.) Oui, notre péché, et il nous faut l'entendre ici ce mot si véritable ; car quel que soit le deuil que nous en portons, et en quelque détestation que nous l'ayons, il n'en est pas moins vrai de dire que c'est là notre péché, parce que, si nous ne l'avons pas consommé, nous l'avons préparé par nos désordres et par nos scandales, par le mépris de Dieu et de ses lois, par je ne sais quel engouement d'innovations, et quel amour exalté d'indépendance qui s'était emparé des meilleurs esprits ; et que, si nous avons été étrangers aux excès sacrilèges des factieux, nous ne l'avons pas été peut-être à l'exagération de leurs idées, à leurs chimères politiques, à leurs para-

doxes pervers, à cette fièvre d'impiété qui faisait toute leur morale, et qui, ôtant aux rois leur majesté comme aux lois leur vigueur, nous a, de piège en piège, de conséquence en conséquence, poussés jusqu'à l'abîme ; notre péché, parce qu'il s'est commis au milieu de nous, et que notre gloire en sera éternellement souillée ; enfin notre péché, parce que, si nous ne l'avons pas commis, nous l'avons laissé commettre.

Allons donc pleurer entre le vestibule et l'autel, allons nous prosterner devant l'hosie de propitiation pour celui qui fut victime de son peuple, victime de sa vertu même ; demandons, conjurons que bientôt il règne dans le ciel, celui qui ne songea qu'à faire le bonheur de la terre. Mais que disons-nous ? Est-il bien vrai que Louis ait encore besoin de nos prières ? est-il vrai que ce soit pour lui ou pour nous que les expiations soient nécessaires ? est-il vrai que ce soit à nous à lui offrir le secours de nos vœux et de nos suffrages, ou est-ce lui qui déjà intercède pour nous dans le sein d'Abraham où il réside ? Ne pouvons-nous pas croire sans témérité que cette âme prédestinée, purifiée par tant de souffrances, a déjà reçu la récompense de ses vertus ; que le Seigneur a eu pour elle cette même clémence qu'elle a eue pour les autres, et que toutes les fragilités, toutes les ombres de sa vie ont disparu devant le jour immortel de sa mort ?

Saluons-le donc aujourd'hui roi-martyr, c'est le seul titre de gloire qui manquait à sa race auguste ; saluons-le martyr, puisque aussi bien les impies l'ont mis à mort, moins encore peut-être par haine pour la royauté que par haine pour la foi de ses pères, à laquelle il fut toujours sincèrement uni de cœur (174), et moins pour le punir du crime d'être roi que de son glorieux refus de souiller sa main en scellant la proscription des ministres fidèles. Saluons-le martyr, puisque aussi bien c'est de ce nom que l'appelle un grand et immortel pontife : « O jour de triomphe pour Louis ! s'écrie-t-il, à qui Dieu a donné et la patience dans les plus grandes infortunes, et la victoire au lieu même de son supplice. Nous avons la ferme confiance qu'il a heureusement changé une couronne fragile et des lis qui se seraient bientôt flétris, en un diadème impérissable, que les anges mêmes ont tissu de lis immortels (175). »

Ainsi s'exprimait Pie VI, sans prévoir encore qu'il serait martyr lui-même, et qu'un destin à peu près semblable associerait son nom à la gloire de ce monarque, objet de sa vénération. Noble et touchant témoignage ! favorable présage de l'union et de l'heureux accord qui va régner entre le successeur de l'un et le successeur de l'autre ; entre un Pie nouveau, honneur de la tiare, et un nouveau Louis, honneur de la couronne ; et qui, resserrant plus que jamais les antiques liens de l'Eglise de Rome et de l'Eglise

(174) Testament de Louis.

(175) Allocution du pape Pie VI, au consistoire, le 17 juin 1793.

de France, soutiendra ainsi l'un par l'autre la chaire de saint Pierre et le trône de saint Louis!

Mais, s'il nous est permis de croire que le prince que nous pleurons préside déjà du haut des cieux aux destins de la France, et qu'il a changé les cyprès de la mort en palmes triomphantes, il ne l'est pas moins de penser qu'il s'accomplira ce vœu sublime, cette dernière expression de son amour et de son cœur : *Je désire que mon sang fasse le bonheur de la France.* Paroles admirables, et véritablement royales! Ah! que ne peuvent-elles percer les voûtes de ce temple, voler aux quatre coins de l'univers, afin que l'univers répète jusqu'aux siècles les plus lointains : *Je désire que mon sang fasse le bonheur de la France!* Oui, prince magnanime autant qu'infortuné, votre mort le fera, comme la mort de l'Homme-Dieu a procuré le salut du genre humain. Le sang du juste est monté jusqu'au ciel, non pour crier vengeance comme celui d'Abel, mais pour crier grâce et miséricorde. Il nous protégera, il nous couvrira comme d'un bouclier, il nous réconciliera avec Dieu, avec nos frères, avec nous-mêmes; il s'interposera entre le ciel et nous; il éteindra toutes les haines et toutes les discordes; il fertilisera cette terre couverte de crimes et de tant d'égarements, pour y faire germer les vertus de nos aïeux; il ressuscitera l'honneur antique; il ranimera cet esprit religieux qui doit tout vivifier; il rajeunira la France que ses vices avaient vieillie; il renouvellera le sang français, en renouvelant le sang chrétien; il scellera la nouvelle alliance qui vient d'unir le roi et ses sujets, et les lis qu'il arrosera, relevant leur tige superbe et plus belle et plus vigoureuse, brilleront d'un éclat immortel.

Qu'elles soient donc gravées sur son tombeau ces belles et mémorables paroles! C'est la plus magnifique et la plus éloquente épitaphe dont nous puissions le décorer; le génie de l'homme n'en fera point qui puisse dire davantage pour notre instruction, ainsi que pour sa gloire. C'est bien de ce tombeau que l'on peut dire, comme de celui dont parle l'Esprit-Saint, *qu'il sera glorieux* (Isa., XI, 10) : glorieux par les grands souvenirs qu'il rappellera, par les grandes leçons qu'il donnera, par les grandes vertus qu'il inspirera. C'est là que les politiques apprendront à juger les révolutions, à se pénétrer vivement des malheurs qu'elles entraînent, et à s'en dégoûter à jamais. C'est là que les chrétiens apprendront à mourir et à pardonner; les malheureux à se consoler, en se rappelant des misères et des malheurs qui, à eux seuls, ont épuisé tous les malheurs et toutes les misères; les rois à s'humilier sous la main de celui qui brise les sceptres comme les roseaux, qui fait mourir les royaumes comme les rois, et qui chasse devant lui les potentats et leurs diadèmes, comme le vent disperse au loin la plus vile poussière. C'est là enfin que tous les cœurs français viendront se retremper,

puiser une seconde vie, et une nouvelle surabondance de fidélité et d'amour.

Accourez donc tous en ce moment, et réunissez-vous autour de ce tombeau, ô vous que la douleur et la piété ont appelés à cette triste cérémonie. Hélas! il va disparaître à vos yeux, il va descendre dans ces demeures silencieuses, où nos rois, pour nous servir des expressions de Job, avaient édifié leurs solitudes (*Job, III, 14*), et dont ils ne devaient pas même avoir la triste gloire de jouir. Venez vous enfoncer dans ces royales catacumbes où la mort seule règne; vous n'y trouverez plus tous ces magnifiques cercueils qu'elle avait entassés, comme pour orner son triomphe, ni tous ces ossements humiliés (*Psal. L, 10*), qui, hier, étaient des rois, ni ces trente générations de princes et de monarques qui dormaient dans la tombe : Louis est resté seul de tous ces rois fameux, l'orgueil de notre France, dont il va aujourd'hui recommencer la succession. Ni les glorieux noms de Sage et de Victorieux, ni ceux de Père du peuple, de Père des lettres, de Juste, de Grand, de Bien-Aimé, n'ont pu les défendre des outrages de l'impiété, qui, plus cruelle et plus vorace encore que la mort, a dispersé jusqu'à leurs cendres, et dévoré jusqu'à leurs sépulcres : tant Dieu se plaît à abaisser toute grandeur qui n'est point à lui, et toute gloire qui n'est point la sienne! tant il aime à prouver, par tous ces grands trophées de la mort, qu'il n'y a rien de stable que son trône, rien d'éternel que ses années!

Mais, après avoir rendu tout ce que nous devons à la sainte et douloureuse mémoire du monarque que nous pleurons, ne nous acquitterons-nous pas, en ce jour solennel, de ce que nous devons à l'héritier de ses vertus encore plus que de ses droits; à celui qui semble agrandir l'amour qu'il a pour nous de tout celui qu'il eut pour son tendre et malheureux frère, et de tous les regrets que lui cause une mort qu'il pleure chaque jour? Oui, il règne sur nous ce noble confident de ses pensées royales, ce légataire glorieux de tous ses bienfaisants desseins, ce magnanime exécuteur de ce testament immortel, inépuisable source d'admiration et de regrets, et le plus beau chef-d'œuvre qui soit jamais sorti du cœur d'un roi, qui soit jamais sorti du cœur d'un père : et si l'ordre se rétablit avec tant de promptitude, si tant d'injustices se réparent, si tant de blessures se ferment à la fois, c'est qu'il vit sous les yeux de ce frère, qui est toujours vivant pour lui, et qu'il sent le premier tout le prix qu'il nous a coûté. Il règne; et autour de lui, nous voyons d'un côté ce prince aimable autant que vertueux, idole de nos cœurs, pieux, chrétien et loyal chevalier, et dont les enfants font la gloire et le bonheur, comme ils sont notre douce et notre plus chère espérance; et de l'autre cet ange de la France, que son absence même semble nous rendre encore plus présente, cette auguste prisonnière du Temple, qui partagea les chaînes de son père, qui reçut

ses derniers adieux et ses derniers embrassements, toute parée de sa ressemblance, de ses vertus et de ses malheurs, toute sanctifiée de ses bénédictions dernières, qu'elle nous envoie en ce jour, pour nous les faire partager avec elle. Puissent-elles descendre sur nous comme une rosée céleste, sur ce royaume ressuscité, sur cette nation repentante, et principalement sur sa royale postérité, afin que toujours chérie, toujours heureuse, toujours victorieuse, et toujours couronnée par l'amour des Français dans le temps, elle le soit aussi par les mains de Dieu même dans l'éternité : *Et in perpetuum coronata triumphat!* (Sap., IV, 2.)

III.

ORAISON FUNEBRE DE SON ALTESSE ROYALE
MONSIEUR LE DUC DE BERRI.

Prononcée dans l'église cathédrale de Troyes, le 19 avril 1820, à l'occasion d'une assemblée de charité, et d'un service qu'y ont fait célébrer MM. les membres de l'association paternelle des chevaliers de Saint-Louis.

Consummatus in brevi, explevit tempora multa. (Sap., IV, 13.)

Enlevé en peu d'heures, il a rempli beaucoup de temps.

Quand nous vîmes, il y a peu de temps, nos très-chers frères, célébrer dans ce temple l'anniversaire expiatoire du roi martyr, nous étions bien loin de prévoir que nous dussions y être appelés sitôt pour un sujet non moins triste et non moins déplorable. Et vous, malheureux prince, objet éternel de nos regrets et de nos larmes, qui vous eût dit, il y a trois mois, quand vous rendiez vos devoirs funèbres aux cendres vénérées du *juste couronné*, qu'incessamment vous mêleriez les vôtres avec les siennes, et qu'en vous la race royale compterait un martyr de plus ? O attentat ! ô crime sans exemple dans l'histoire des crimes ! Et qui de nous n'a senti le contre-coup d'un événement si funeste ? Non, ce n'est plus ici un lis qui tombe, c'est la tige elle-même de ces superbes lis qui ombragent le trône, frappée dans sa racine ; ce n'est plus un seul prince, c'est toute une postérité, c'est toute une génération royale s'éteignant sous la main barbare qui vient de faire en un instant ce que le temps, tout fort qu'il est, n'avait pu faire en tant de siècles ; c'est la mort d'un petit-fils de Henri IV et de Louis le Grand, dépositaire de nos plus chères espérances, et garant de notre avenir.

Oh ! qui me donnera d'ouvrir et de dérouler devant vous ce livre funèbre que vit Ezéchiel, ce livre qui ne renfermait, et au dedans et au dehors, que des lamentations et des calamités, *intus et foris... lamentationes et vae* (Ezech., II, 9), pour y puiser des couleurs assez fortes et assez touchantes, assorties au malheur que nous déplorons, et qui met le comble à tous les autres ? Quel sujet que celui où nous avons à montrer, dans une seule mort et dans un si étroit espace, tout ce que la vertu a de plus sublime, et le crime de plus odieux ; tout ce que le ciel a

de plus divin, et l'enfer de plus hideux ! Quelle voix assez éloquente pourra donc retracer cet étrange contraste ? Que n'avons-nous ce pinceau sublime qui traça la nuit désastreuse, la nuit effroyable, et la nouvelle retentissant tout à coup comme un éclat de tonnerre ! Et quel tonnerre plus atterrante ? et qu'elle nuit plus désastreuse que celle qui couvrit de son ombre funeste le crime affreux qui a plongé la France dans le deuil ?

Venez donc, amateurs du monde, venez, enfants légers des jeux et des ris ; hommes frivoles et distraits, qui ne savez ni rien sentir ni rien prévoir ; transportez-vous en esprit sur ce théâtre d'enchantements et de plaisirs, où la mort tout à coup vient aussi placer son théâtre. Entendez tous ces accents de la désolation, et ces longs cris du désespoir qui font taire tous les concerts ; voyez toutes ces pompeuses décorations, vains prestiges des yeux, remplacés par des crêpes funèbres ; et dans le temps qu'on se livre à une joie trompeuse, et que, suivant l'expression du Sage, on se couronne de roses et de fleurs : *Coronemus nos rosis, antequam marcescant* (Sap., II, 8), le tombeau s'entr'ouvrant soudain pour dévorer l'héritier de trente rois. O Dieu ! qu'est-ce donc que nous ? Ainsi nous sont révélées à la fois et la vanité de ce monde, et la vanité de la vie, et la vanité des grandeurs, et la vanité des plaisirs, et la vanité de la gloire, et la vanité tout entière de l'homme, que ni la valeur, ni la santé, ni la jeunesse, ni la force de l'âge, ni les douceurs de l'union la plus heureuse, ni la splendeur du sang, ni l'attente de la plus belle des couronnes, ne sauraient garantir de la rigueur de sa destinée. Mais qu'avons-nous besoin d'éloquence, quand les choses parlent si haut, et que, pour émouvoir, il ne nous faut que raconter ? Qu'en avons-nous besoin pour célébrer un prince dont l'éloge est dans toutes les bouches comme dans tous les cœurs ? Et ce regret immense, et ce deuil universel, où chaque père le pleure comme son fils, chaque fils comme son père, chaque brave comme son chef ; tant de larmes aussi amères qu'inépuisables ne sont-elles pas plus éloquentes mille fois que ne le pourraient être tous nos faibles discours ?

Mais, Messieurs, il ne s'agit point seulement ici de le louer et de le plaindre ; il faut encore nous instruire, et profiter des grandes et terribles leçons qui sortent comme en foule du fond de son tombeau. Il s'agit de considérer non-seulement le prince qui nous est enlevé, mais le royaume en deuil qui vient de le perdre ; non-seulement le crime du moment, mais l'attentat dont la punition peut retentir bien avant dans les siècles ; et je ne remplirais qu'imparfaitement mon déplorable sujet, si je ne l'em brassais à la fois et dans le présent et dans l'avenir. C'est ainsi que se développeront d'elles-mêmes ces paroles de mon texte : *Enlevé en peu d'heures, il a rempli beaucoup de temps ;* oui, beaucoup de temps pour lui.

car c'est ici que s'accomplit en sa faveur un jugement de miséricorde; et beaucoup de temps pour nous, car c'est ici que s'exécute à notre égard un jugement de rigueur et de justice; beaucoup de temps pour son salut dans l'autre monde, et beaucoup de temps pour notre sort dans celui-ci; beaucoup de temps par rapport à lui, puisque quelques heures de grâce ont décidé de son éternité, et beaucoup de temps par rapport à nous, puisque sa mort peut compromettre le salut de la France et décider de notre existence sociale : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Double point de vue qui va faire le partage de ce discours, où nous vous montrerons, dans la perte irréparable que nous avons faite, l'objet le plus digne de nos regrets amers et de nos larmes douloureuses, et le sujet le mieux fondé de nos sérieuses réflexions et de nos plus justes alarmes. Tel est l'éloge que nous consacrons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri.

Puisse ce discours, Messieurs, répondre à la douleur publique, au vif empressément d'une ville renommée par sa fidélité, et au zèle de ces respectables guerriers, de ces vétérans de la valeur et de la gloire, qui, par l'hommage aussi pieux que solennel qu'ils viennent rendre, au pied des saints autels, à la mémoire du prince auguste qui fut tout à la fois leur chef et leur modèle, nous disent assez haut qu'à son exemple leur plus chère devise sera *Dieu et le roi*, et qu'en bons et loyaux chevaliers, on les verra toujours marcher sous la double bannière de la religion et des lis.

PREMIÈRE PARTIE.

On a dit souvent, et on se plaît à le répéter, que rien n'est comparable sous le soleil à la grandeur de notre royale famille, qu'elle n'a point de rivale en antiquité et en gloire, et qu'elle efface par son éclat toutes les généalogies du monde, et certes, cette idée est trop douce, trop honorable au nom français, pour qu'elle ne revienne pas souvent à l'esprit, et qu'elle ne se reproduise pas dans toutes les bouches. Mais ce que l'on ne dit pas assez, et ce que même certains esprits ne savent pas assez apprécier, c'est que rien n'est plus fait pour consacrer la légitimité, et pour assurer par conséquent le repos des peuples et l'avenir des générations, que cette gloire et cette noble antiquité qui se perd dans la nuit des siècles; et c'est ce que le Sage a voulu nous faire entendre, quand il nous dit : *Heureux le peuple dont le roi est d'une naissance illustre* : « *Beata terra cujus rex nobilis est* (Eccle., X, 17) ! » rien n'étant plus propre en effet que cette illustration de la maison régnante pour commander le respect des peuples, et pour rendre ainsi d'une part l'obéissance plus facile et plus honorable, et de l'autre l'autorité plus douce et plus vaternelle : de sorte que, n'y eût-il que

cette seule considération, c'en serait assez pour nous faire chérir à jamais une famille toute rayonnante de ses héros, de ses sages et de ses saints, d'autant plus digne de n'avoir pas de fin, qu'on ne peut guère en assigner le commencement, et qu'elle s'est faite, pour ainsi dire, d'elle-même; une famille à laquelle nulle autre ne prétend s'égalar, de laquelle toutes les autres tiendraient à honneur de descendre, et qui, par tous ses titres divers, donne à la nation plus de dignité, à la majesté plus de lustre, à la monarchie plus de grandeur, à l'ordre de la succession plus de stabilité, au trône plus de consistance.

Par là se fait sentir l'inconséquence et tout ensemble l'abjection de tous ces factieux, qui, bien loin de s'enorgueillir de la magnificence et de la majesté de nos Bourbons antiques, ne rêvent que dynasties nouvelles; qui ne connaissent rien de plus noble ni de plus glorieux que ces sceptres précaires, toujours confiés au sort des combats et au succès du crime, et ces couronnes éventuelles, triste jouet de l'intrigue et de l'ambition; dussent-ils obéir au sang le plus ignoble, à l'étranger le plus obscur, au soldat le plus heureux, et dût notre belle France être la vile proie du premier aventurier servi par la fortune !

De tous les héritiers de la race royale, le duc de Berri était celui qui pouvait lui offrir le plus d'appui, en lui donnant des gages certains de sa durée, tandis qu'à l'exemple des siens il nous offrait la réunion des vertus les plus propres à en rehausser l'éclat, et à la rendre de plus en plus chère à la France. Ils ne le savaient que trop, ces hommes aussi impies que barbares, qui depuis si longtemps épiaient dans l'ombre leur proie, et avaient désigné leur victime. C'est pour cela qu'ils disaient avec ces hommes pervers dont parle Jérémie : *Nous le dévorons, et le jour que nous attendons est enfin arrivé* : « *Et dixerunt : Devorabimus; enistad dies quam expectabamus.* » (Thren., II, 16.) Et là éte dévoré; et ce jour, à jamais déplorable, nous a ravi le plus doux espoir de la France, un prince digne à jamais de nos regrets, et par les qualités de l'esprit et par celles du cœur, et par sa vie et par sa mort; par sa vie qui a été toute française, et par sa mort qui a été toute sainte et toute chrétienne.

Lorsque le duc de Berri naquit, l'Etat portait en lui depuis longtemps le principe de sa dissolution, et déjà il touchait aux jours de son agonie. C'est alors qu'une philosophie inquiète et téméraire, enivrée de systèmes et passionnée pour les innovations, répandait son venin mortel dans toute les veines du corps social, minait sourdement tous les appuis de l'autel et du trône, et préparait ainsi le règne affreux de cette impiété cruelle, tolérante par ton et par hypocrisie, tyrannique par goût et par principes, et qui, commençant par s'armer de calomnies et de mensonges, devait finir par s'armer de proscriptions barbares et d'arrêts sanguinaires.

C'est au milieu de toutes ces matières inflammables, et sur ce volcan dont l'explosion devait bientôt engloutir la France, que fut placé le berceau de ce nouveau rejeton de la tige royale. Il croissait heureusement sous les mains, non moins sages qu'habiles, chargées de le diriger dans les premiers pas de l'enfance, quand l'orage éclata; et à peine il entraîna dans la carrière de la vie, que s'ouvrit devant lui la route des infortunes. C'est à l'école du malheur, ce grand maître de la vie humaine, qu'il achèvera son éducation : école précieuse, la plus féconde en instructions et en lumières, et où va se fortifier et s'embellir encore son âme naturellement grande et généreuse. Les voilà donc, ces nobles fils de France, exilés de la France, jadis le refuge de rois malheureux, et maintenant proscrivant ses propres rois; errants et fugitifs d'asile en asile, de climats en climats, et des bords de l'Italie jusqu'aux champs hyperboréens, promenant leur pénible et incertaine destinée. Que de vicissitudes à parcourir! que de traverses à rencontrer! que d'épreuves à subir! que de périls à éviter! que de combats à soutenir! que d'obstacles à vaincre! Parmi ces conjonctures si hasardeuses, ces contre-temps sans cesse renaissantes et ces écueils multipliés, le jeune duc de Berri se montrera toujours digne de lui comme de la France, noble émule de tous les siens, modèle de tous ses frères d'armes, dont il sait partager toutes les privations et toutes les misères. Disciple et compagnon de l'illustre Condé, dont le nom est celui de la valeur même, il saura lui prouver, par un talent précoce qui semble encore plus inspiré qu'appris, qu'il est du même sang que lui. Toujours prêt à voler à la voix du devoir, et, pour nous servir de ses expressions, à *marcher en avant quand la gloire l'appelle*, si trop souvent les occasions lui manquent, il ne manque jamais à aucune occasion. Mais il fait bien plus que d'être brave, il est humain et généreux; chaque exilé voit en lui un ami, chaque soldat un frère, chaque famille fugitive un protecteur et un appui. D'autant plus avare du sang français, qu'il le voit prodigué par torrents pour la plus injuste des causes, il se reprocherait tout combat qui n'aurait d'autre but que de verser le sang, et d'autre succès que l'honneur de vaincre: bien supérieur ici à tant de faux héros qui se croient sans faiblesse parce qu'ils sont sans entrailles, au-dessus de l'humanité parce qu'ils la méconnaissent, et toujours avides de lauriers et impatients de gloire, n'importe à quel prix! Sans cesse poursuivi par une fortune ennemie, qui se plaît à tromper la fidélité et à déconcerter toutes les prévoyances, qui semble se jouer entre les divers intérêts, entre les succès et les revers, entre la crainte et l'espérance, entre les secours qu'elle promet et les secours qu'elle refuse, le duc de Berri se

montrera toujours supérieur à lui-même, toujours d'accord avec sa situation, aussi bon à donner les conseils qu'à les recevoir, aussi capable de se mêler d'affaires que de combats, et non moins propre à négocier qu'à se battre; et toujours il saura prouver que l'on peut bien trahir sa cause, mais non pas lasser sa constance, et que, si on peut le tromper, on ne pourra jamais l'abattre.

Qui nous dira cependant sa douleur, et nous racontera ses regrets d'employer ainsi son courage et de tourner ses armes, non sans doute contre sa patrie, car pour lui, ainsi que pour tout vrai Français, il n'y a pas de patrie là où n'est pas le roi; mais contre des Français, dont le nom seul intéressait son cœur; mais contre un peuple égaré, dont aucune injustice ne saurait l'éloigner; mais contre une nation ingrate et fascinée, que ses malheurs mêmes ne faisaient que lui rendre plus chère, ou plutôt contre une poignée de factieux, qui s'appelaient alors la nation pour l'asservir, comme encore aujourd'hui une poignée de sectaires s'appelle la nation pour la corrompre.

Enfin l'heure de la délivrance est arrivée. *Le déprédateur des nations* (176) a rempli son destin; *son arrogance l'a trompé* (177), et *celui qui a fait tant de captifs est parti pour la captivité* (178). La France est rendue à son roi, à ses nobles enfants, à elle-même, et le duc de Berri, qui a tant combattu pour elle, va jouir enfin du bonheur de la revoir. Avec quelle confiance et quelle douce sécurité il y revient! avec quels transports il y sera reçu! Déjà sont dressés les arcs de triomphe; déjà la foule se presse autour de lui, et les fleurs sont répandues à pleines mains sur son passage. Quel spectacle enchanteur que son entrée dans les cités qui les premières ont le bonheur de le recevoir! Sont-ce des chants ou des cris de joie? Est-ce de l'amour? est-ce de l'ivresse? et jamais entra-t-il dans des cœurs français des émotions si vives et si pures? Mais quelle pensée déchirante vient en ce moment opprimer mon âme? Hélas! qui eût dit alors à ce malheureux prince, tout rayonnant de gloire et d'espérance, et tellement rempli de son bonheur, qu'il craint d'y succomber et d'en mourir de joie; qui lui eût dit alors qu'un jour si beau était le précurseur de la plus sombre nuit, qu'un retour si miraculeux aurait une issue si funeste, et qu'en touchant au sol natal il touchait à l'abîme qui devait l'engloutir? Et toi, *ô chère France!* car c'est ainsi qu'il te salua en abordant pour la première fois sur ta rive si désirée; *chère France!* comment donc devait-il l'appeler sitôt *France malheureuse*?

Mais trompons un instant notre douleur, et écartons de notre esprit ces réflexions cruelles, pour admirer enfin le prince qui nous est rendu. C'est maintenant qu'il peut dire aussi, comme son vertueux père lors-

(176) *Prædo gentium.* (Jerem., IV, 7.)

(177) *Arrogantia tua decepit te.* (Jerem., XLIX, 16.)

(178) *Qui in captivitate duxerit, in captivitate vadet.* (Apoc. XIII, 10.)

qu'il arriva parmi nous, qu'il n'y a en France qu'un Français de plus. C'est maintenant qu'on va l'entendre s'écrier qu'on n'est heureux qu'au milieu des siens. Nous pourrions donc facilement apprécier tout ce qu'il vaut, jouir de ses vertus comme de ses bienfaits, et, avec plus de moyens de le connaître, acquiescer plus de raisons pour l'aimer. Nous pourrions juger de nos yeux jusqu'à quel point il est Français, et combien il nous est doux de posséder un prince dans lequel brillent à la fois, et cette noble franchise, compagne inséparable d'un grand cœur; et cette affabilité touchante qui se concilie si bien avec la dignité, et même la rehausse; et cette vraie popularité qui fait qu'un prince sait souvent oublier son rang sans jamais en descendre; et ces vivacités aimables, qui ne faisaient que rendre plus sensibles les douceurs de sa société; et cet art, qui n'appartenait qu'à lui, de réparer les offenses échappées à l'ardeur, souvent extrême, de son caractère, laquelle ne servait alors qu'à donner plus de relief à sa bonté, vérifiant ainsi cette maxime du Sage, que, *comme la rosée tempère la chaleur, une douce parole vaut mieux qu'un présent* (178*).

Mais, la vertu qui dominait en lui toutes les autres, c'est cette compassion pour les malheureux, qui était née et croissait avec lui dès l'enfance (*Job*, XXXI, 18); c'est cette générosité sans bornes avec de faibles ressources, et cette bienfaisance inépuisable avec des moyens faciles à épuiser, et cette prodigalité de secours, toute prise, non-seulement sur ses épargnes, mais sur ses goûts : toujours bon et indulgent envers ses serviteurs, il n'est sévère que pour l'économie, ainsi que dans les camps il n'était sévère que pour la discipline. Vous le savez, chrétiens, et qui de vous pourrait l'ignorer? qui de vous n'a pas entendu raconter ses aumônes dans l'assemblée des fidèles? (*Eccli.*, XXI, 11.) Et sans parler ici de ses aumônes journalières, qu'il semait, pour ainsi dire, sur ses pas, et qu'il versait à pleines mains dans le sein des pauvres, qui nous dira tous les malheurs publics qu'il a réparés, toutes les chaumières qu'il a relevées, toutes les écoles qu'il a protégées, toutes les entreprises utiles qu'il a encouragées, toutes les associations de bienfaisance qu'il a favorisées, et à la tête desquelles il se montrait aussi bien placé qu'au front de ses cohortes valeureuses, emportant, l'épée à la main, les redoutes de l'ennemi?

Mais combien une telle bonté, une telle munificence, acquièrent de titres à notre admiration, quand elles sont relevées par toutes ces qualités et ces vertus chevaleresques qui constituent le vrai Français, et dont le duc de Berri fut un parfait modèle; vertus toutes fondées sur le sentiment de l'honneur, de cet honneur, l'âme des monarchies, surtout de la nôtre, et source féconde d'actions héroïques et d'exploits glorieux! Oui, l'honneur est une fleur précieuse dont

la France est la terre classique, que nos Bourbons ont naturalisée parmi nous, et que, par-dessus tous les autres, cultivaient nos illustres preux, ces Français par excellence, dont la fidélité n'a rien de servile, le dévouement rien d'intéressé, la politesse rien de faux, l'ignorance rien de grossier, la valeur rien de farouche, les faiblesses mêmes rien de vil, et qui savaient si bien unir à la fierté des sentiments l'urbanité des procédés, et au désir de plaire le besoin de servir! Mais hélas! cette fleur brillante, l'orgueil de notre sol, se fane tous les jours; et, flétrie par le vent brûlant de la philosophie, à sa place il ne nous reste que l'intérêt, le froid mortel de l'égoïsme, et la rampante ambition, qui apprend à ne connaître d'autre gloire que le succès, d'autre succès que la fortune.

Mais que disons-nous? et serait-il vrai que ce feu sacré du vieil honneur fût éteint parmi nous jusqu'à la dernière étincelle? Et faudrait-il dire de notre prince qu'il a été le dernier des Français, comme on a dit d'un citoyen fameux qu'il fut le dernier des Romains? A Dieu ne plaise, Messieurs, que nous fassions cette injure à une nation qui possède encore ses Bourbons, et où le roi compte encore tant de serviteurs dévoués, tant de gardes fidèles et tant d'épées généreuses! Mais pouvons-nous ne pas gémir sur le déclin précipité des mœurs françaises, et de l'esprit vraiment national qui animait nos bons aïeux? Pouvons-nous ne pas déplorer cette dégradation toujours croissante qu'entraîne parmi nous la perte successive de nos traditions héréditaires, et de ces grands et nobles souvenirs destinés aujourd'hui à être ensevelis dans la nuit de notre histoire, comme ils s'éteignent dans nos cœurs? Pouvons-nous ne pas déplorer l'aveuglement de ces hommes dégénérés, qui, bien loin d'être fiers de notre ancienne gloire, osent encore nous parler d'un âge nouveau, et nous vanter leur nation nouvelle, si nouvelle en effet qu'elle ne peut plus se connaître? Comme si la nouveauté d'une nation ancienne pouvait être autre chose que son déperissement, précurseur de sa barbarie; comme si la vieillesse d'une nation n'était pas sa vraie majesté; comme les sages de tous les temps ne nous avaient pas dit qu'une nation ne se corrompt et ne s'abâtardit qu'en dénaturant son génie, son caractère propre, et en perdant ses mœurs originales, de même qu'elle ne peut se rejuvenir ni renaître à la vie qu'en revenant à son ancien esprit, et en se replaçant sur ses bases premières, comme si ce n'était pas nous apprendre à se mépriser nous-mêmes, que de répudier ainsi nos ancêtres, sans savoir ce que deviendront nos neveux : moins sages et moins pieux sans doute que le Scythe barbare, qui, forcé de quitter la terre natale, voulait du moins emporter avec lui ses dieux domestiques et les ossements de ses pères.

(178*) *Nonne ardorem refrigerabit ros? Sic et verbum melius quam datum.* (*Eccli.*, XVIII, 16.)

Ainsi donc le grand pas qu'a fait le siècle à force de marcher, c'est de nous ramener aux éléments de la vie sociale et à l'enfance des nations, c'est de nous mettre à l'apprentissage de la raison et de la pensée, et, pour que rien ne manque à son délire, d'appeler tous ces essais infortunés et ces rêves d'un jour, de la raison perfectionnée, de la morale transcendante et de la haute civilisation.

Mais une vie toute française, toute conforme à la foi antique, au caractère et à l'honneur national, ne suffirait pas au prince auguste que nous pleurons pour rendre sa mémoire sainte; il nous faut d'autres vertus à célébrer dans cette chaire. Ce n'est encore ni la probité, ni la bienfaisance, quelque grande qu'elle puisse être, ni l'amour pour les arts, ni toutes ces qualités guerrières et domestiques dont sa belle âme fut ornée, qui auraient pu nous rassurer sur ses destinées éternelles : nous avons besoin, pour cela, d'autres titres et d'autres garanties. Ce sont les pensées de la foi, les sentiments de la piété, et ces vertus sublimes qui, inspirées par la religion, renferment seules le principe de la vie et le germe de l'immortalité. C'est une mort toute chrétienne, et, comme parle l'Écriture, *précieuse devant Dieu* (Psal. CLV, 15) et digne au moins de sa miséricorde, si on ne peut pas lui offrir une vie digne en tout de sa sainteté. C'est une mort où la grandeur du repentir peut expier tous les écarts; racheter toutes les faiblesses, et la vivacité de la foi obtenir le pardon de toutes les erreurs. Or telle est celle du duc de Berri, qui vaut à elle seule la plus belle vie du monde.

Venez donc encore, Messieurs, venez contempler cette scène déchirante et ce spectacle vraiment chrétien, où la piété donne des forces à la nature, où la nature, dans ses épuisements, rend encore plus sensibles les mouvements de la piété. Le voilà donc frappé par une main que les furies ont armée, et déjà couvert de son sang, qui rejaillit sur sa compagne infortunée; le voilà sur le lit de douleur, autour duquel vient se précipiter une famille au désespoir. Qui nous retracera ce tableau lamentable, où l'on voit à la fois et ce père chéri autant que respecté qui semble mourir tout entier dans son fils, et ce second père, également frappé et dans son trône et dans son cœur, qui bientôt va lui fermer les yeux de ses mains royales; et ce tendre frère qui, dans ce seul ami, dit avoir perdu tous les autres; et cette sœur, née pour les larmes et pour le malheur, et qui semble dans ce moment épuiser la coupe de toutes les douleurs et de toutes les misères; et plus encore que toutes les autres, cette épouse qui, dans sa douleur sans mesure et grande comme l'Océan (Thren., II, 13), ne veut plus être consolée, et qui, après avoir possédé tout entier le cœur de son époux, voudrait encore partager son tombeau, si son titre de mère ne lui faisait pas un devoir de vivre; et à côté d'elle, l'innocence au berceau, que bénit la main paternelle, et qui, par ses grâces touchantes, son

aimable sourire et l'ignorance même de ses propres malheurs, semble ajouter encore à cette scène d'épouvante et de désolation, de deuil et d'infortune? Non, après ces malheurs, il n'y a plus de malheurs, et il n'est plus permis à aucun mortel de se plaindre.

Mais que faisait en ce moment affreux le prince agonisant, oppressé à la fois, par les douleurs de son corps, et par les angoisses de son esprit, et par les déchirements de son âme? Sa première pensée est pour Dieu, sa première inquiétude pour sa conscience, et sa première crainte pour son salut. Il s'occupe bien plus des secours de la religion que des secours de l'art, et du médecin de son âme que de ceux de son corps. Après s'être livré à ses plus nobles et ses plus chères affections, après avoir payé le juste tribut de ses regrets et de ses larmes à la tendresse, à l'amitié, à la reconnaissance, à la piété filiale, à l'amour fraternel, à l'amour conjugal, il tourne tout son cœur vers celui qui l'a fait, et auquel il va se réunir. Il fait à Dieu le sacrifice du reste de ses ans, comme celui de ses souffrances; il lui adresse ses regrets de l'avoir trop peu servi; il le supplie, à l'exemple du Prophète, d'oublier les ignorances et les fautes de sa jeunesse (Psal. XXIV, 7); il les dépose dans le sein du ministre sacré avec autant d'humilité que de confiance. Il veut encore que sa contrition immense se répande au dehors, et que la publicité de son repentir mette le sceau au sacrement de la réconciliation. Muni du signe auguste du Rédempteur, il invoque à la fois et le Fils et la Mère. Après avoir demandé pardon pour lui-même, il le demande pour les autres; il le demande pour la France. Non-seulement il pardonne à l'homme qui l'a frappé, mais il va même au delà de ses devoirs, et par une charité plus forte que la mort (*Cant.*, VIII, 6), il sollicite du monarque la grâce du meurtrier : sentiment d'autant plus généreux, qu'il regrette, dit-il, de n'être pas mort sur le champ de bataille en combattant pour son pays, plutôt que de mourir d'une main aussi lâche et aussi cruelle.

Vous le voyez, Messieurs, c'est encore ici le Français qui parle, et qui se montre tel jusqu'au dernier moment. Mais non, prince trop abusé peut-être, vous faites bien plus que de mourir au lit d'honneur, vous mourez au lit de la vertu et au lit du chrétien, vous mourez de la mort des justes, ce qui est bien plus beau que de mourir de la mort des braves. Vous auriez pu partager avec vos frères d'armes la gloire de vaincre, et même celle de les surpasser; mais la victoire de votre foi, la victoire de vos derniers moments n'appartient qu'à vous seul, et vous seul en avez tout l'honneur et toute la gloire. Vous auriez pu triompher de votre ennemi, vous n'auriez pas pu lui pardonner, vous auriez remporté la palme du courage, vous en obtenez une plus pure et plus durable, celle du repentir le plus sincère et la résignation la plus héroïque, et vous vérifiez ainsi la vérité de cet oracle, que le pa-

tient vaut mieux que le fort, et celui qui dompte son cœur, que le guerrier qui prend des villes et qui gagne des batailles. (Prov., XVI, 32.)

Voilà pourquoi, n'en doutons pas, Messieurs, la Providence a prolongé, par un miracle que l'on ne saurait trop reconnaître, l'agonie de notre prince et ses souffrances expiatoires; voilà pourquoi elle a permis qu'il se survécût à lui-même (Lettre du roi aux évêques), et se montrât ici plus fort que la nature, afin de lui donner le temps de se purifier et de se reconnaître, et à nous celui de l'admirer, de l'apprécier, et de nous rendre utile le grand spectacle de sa mort. Supposons en effet qu'il fût tombé soudain sous le fer si horriblement assuré du parricide, que de grandes leçons eussent été perdues pour nous et pour sa gloire et pour la postérité! quel beau monument de moins pour l'honneur de la religion! Comment donc aurions-nous pu recueillir alors ses tendres adieux et ces belles paroles qui, parties de son cœur, retentiront si longtemps dans les nôtres; et ses retours édifiants, aussi propres à soulager notre douleur qu'à ranimer notre piété; et ces élans du sentiment religieux, qui, se réveillant avec tant de force parmi les ombres de la mort, nous a prouvé qu'il ne fut jamais éteint au milieu même des illusions de la vie? Par là nous avons pu nous convaincre qu'un cœur si prompt à revenir à Dieu ne fut jamais atteint du poison mortel de l'incrédulité, que jamais il ne fut perverti par les idées nouvelles, que toujours il resta étranger aux erreurs et aux folies de son siècle, et que celui qui retrouva si tôt toute sa foi était bien loin de l'avoir jamais perdue.

C'est ainsi que la mort de notre auguste prince a accompli beaucoup de temps, en nous développant dans un si court délai toutes les profondeurs des desseins éternels sur lui, toute l'étendue de la puissance de la grâce, et toutes les merveilles qu'elle se plaît à opérer dans une âme prédestinée.

C'est ainsi que ces six heures de rémission et de miséricorde nous ont été aussi profitables à nous-mêmes qu'à lui, en nous révélant tout ce que ce cœur noble et magnanime renfermait de religieux et de chrétien, et en nous pénétrant de la douce pensée que, s'il a vécu comme Henri IV, il est mort comme saint Louis.

Tels sont, Messieurs, les deux titres sacres que notre prince vient d'offrir à notre admiration et à notre amour, et qui font de sa perte l'objet de nos éternelles douleurs. Voyons maintenant comment elle doit faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions et de nos plus justes alarmes

SECONDE PARTIE.

Un des principes invariables de notre foi,

(179) *Multi tyranni sederunt in throno, et inspicabilis portavit diadema. (Eccli., XI, 5.)*

(179*) *Regnum a gente in gentem transfertur, propter injustitias, et... diversos dolos. (Eccli., X, 8.)*

c'est que Dieu préside à la destinée des empires; que, dispensateur suprême des sceptres et des couronnes, il les donne ou les ôte à son gré. Tantôt c'est en se servant de l'épée de ces *ravageurs de provinces* appelés conquérants, qu'il met un terme à la vie des nations; tantôt c'est en frappant de l'esprit de vertige les peuples et les rois, pour les punir les uns par les autres. Ici c'est en enlevant, par une mort prématurée, les princes vertueux dont les nations se sont rendues indignes; là c'est en permettant quelquefois que les plus vils tyrans possèdent les plus beaux trônes de la terre (179), comme pour nous montrer le peu de cas qu'il fait des grandeurs humaines, et combien peu de chose sont à ses yeux les trônes et les diadèmes! et toujours en transportant, dit le Sage, le royaume d'une nation à une autre, suivant leurs injustices, leur politique frauduleuse et leurs mauvais desseins (179*). C'est ainsi qu'il se plaît à confondre ces politiques insensés, qui se donnent pour les arbitres des affaires de ce monde, quand ils ne sont que des agents d'un conseil bien plus haut qui les conduit à leur insu; c'est ainsi qu'il nous apprend à trembler toujours sous la main de celui qui *déracine les empires superbes et qui plante les humbles* (180), qui dit aux rois : *Vous êtes des dieux* (Psal. LXXXI, 6), et qui les brise dans sa colère (Psal. CIX, 5); *qui touche les montagnes, et elles s'évanouissent en fumée* (Psal. CIII, 32), qui touche les trônes, et ils tombent en poudre.

Or, parmi ces pertes véritablement alarmantes pour le sort des générations, parmi ces morts qui ont tant d'influence sur l'état des sociétés et sur l'avenir des peuples, il en est peu de plus remarquable et de plus digne de nos sérieuses réflexions que celle du prince, triste objet de nos plus vifs regrets, soit par le principe qui l'a produite, et que nous devons à jamais détester, soit par les suites qu'elle peut avoir, et que nous avons tant à craindre.

En déplorant, Messieurs, avec tant de douleur et d'amertume la mort d'un prince si cher à la France, il n'est aucun de nous qui ne veuille en rechercher la cause, et qui ne se demande d'où est sorti et comment s'est formé le forcené qui a tranché, par un si lâche attentat, des jours aussi précieux. Il n'est aucun de nous qui ne se soit dit : Est-il bien vrai qu'il appartienne à la race humaine, l'artisan de ce crime assez furieux pour s'en faire une gloire, assez barbare pour s'en faire une jouissance, et assez fanatique pour s'en faire un devoir? Mais en même temps que chacun cherche à expliquer ce phénomène d'une perversité surnaturelle, un cri universel se fait entendre, et d'un bout de la France à l'autre, le génie révolutionnaire, c'est-à-dire, le génie du mal, est accusé d'avoir conduit et raf-

(180) *Radices gentium superbarum arefecit Deus et plantavit humiles ex ipsis gentibus. (Eccli., X, 18.)*

fermi la main du régicide, après avoir égaré son esprit et dégradé son cœur. C'est dans ces ateliers abjects où se fabriquent tous ces contrats sociaux, ou antisociaux, que s'est forgé le fer meurtrier qui a percé le sein de l'auguste victime ; c'est dans ces antres ténébreux où préside l'impiété, mère sanglante de la révolte et de la sédition, et où s'ourdissent ces trames infernales et ces perfides machinations qui menacent les trônes et avec les trônes le monde entier. Non, ce n'est point tant l'arme fatale du meurtrier qu'il faut considérer ici, c'est le poignard du peuple souverain, c'est-à-dire de ceux qui le font tel ; c'est le crime de ceux qui l'enivrent de folles prétentions, qui exaltent ses passions par des promesses fallacieuses, et le promènent depuis trente ans d'illusions en illusions et de misères en misères ; le crime de ceux qui ne cessent de lui dire que c'est à lui à faire et à défaire les rois, et qu'ici c'est son nombre qui fait sa force, et sa force qui fait son droit : d'où il conclut que, s'il peut les détrôner à volonté, il peut par là même les immoler à volonté, et que, s'il a le droit de disposer arbitrairement de leur sceptre, il a par là même celui de disposer de leur vie. Doctrine aussi perverse qu'insensée ; fanatisme nouveau, dont le meurtrier s'est déclaré lui-même atteint par l'authentique aveu que son crime n'avait eu d'autre objet que *de délivrer le peuple de ses tyrans* : ce qui veut dire qu'il voulait immoler le prince, non parce que le prince était tyran, mais parce qu'il était prince, et que son titre seul était un titre d'oppression. Dans quel siècle et chez quelle nation vit-on jamais un semblable délire ?

Mais un aveu non moins frappant et non moins mémorable, c'est celui qu'il a fait, que *Dieu n'est qu'un mot*. Ainsi, plus criminel et plus audacieux encore que l'impie dont parle le prophète, qui a dit dans son cœur : *Il n'y a pas de Dieu* (Psal. XIII, 1), celui-ci l'a dit de sa bouche. Mot insensé, mais digne d'être retenu ; blasphème horrible, mais bien propre à répandre un nouveau jour sur le crime que nous déplorons, en démontrant qu'il est l'ouvrage d'un double fanatisme de politique et d'impiété, et qu'ici c'est la haine des rois, exaltée par la haine de Dieu, qui a produit cet exécration paricide : horrible frénésie, qui, en se propageant, pourrait seule ébranler les fondements du monde ! Eh ! qui sont donc ces hommes qui oseraient nous dire encore qu'on ne doit voir en elle qu'une doctrine solitaire et un accident sans complices ? comme s'il n'y avait pas ici autant de complices qu'il y a de cathéchismes mensongers pour empoisonner le berceau de la génération qui arrive, et de *chaires de pestilence* pour achever de pervertir la génération qui s'écoule ; comme si cette doctrine n'était pas celle de tous ces génies malfaisants qui couvrent en ce moment la France, semblables à ces nuées d'insectes venimeux qui convraient autrefois, pour sa désolation, la

malheureuse Egypte. Apôtres infatigables d'insurrection et de révolte, ils n'aspirent à rien moins qu'à parcourir l'un et l'autre hémisphère, qu'à soulever la lie des nations pour creuser leur tombeau, et ils ne seront pleinement satisfaits que quand, rassasiés de sang et de rapines, ils se reposeront sur les débris de l'univers.

Malheureux sophistes, applaudissez-vous donc de vos succès : vous avez voulu les principes, vous en avez les conséquences ; vous avez voulu tout immoler à vos vaines théories, vous en voyez l'application, et de vos systèmes monstrueux naissent des monstres de crime. Vous avez voulu qu'il n'y eût plus que des opinions, et il n'y a plus que des opinions dont chacun est le juge suprême ; et le régicide vous a donné ses opinions comme sa règle unique, et a justifié ainsi le meurtre par le meurtre. Non, ce n'est point ici un ressentiment, ce n'est point une haine personnelle, ce n'est point une injure vengée ; *c'est son opinion, ce sont ses sentiments* ; de sorte que c'est bien moins ici la passion qui pousse au crime, que le crime qui est la passion. Vous ne voulez point de religion, si ce n'est peut-être son simulacre ; et, loin d'invoquer son autorité, vous ne cherchez qu'à lui opposer la vôtre et le coupable aussi cherche à lui opposer la sienne, et dans la liberté de penser il voit la liberté de tout faire. Vous désirez des lois athées, et vous avez des assassins athées, aux yeux de qui le vice et la vertu ne sont qu'un mot comme Dieu, et pour lesquels il n'y a d'autre crime que celui de manquer son coup. Vous ne reconnaissez plus de sacrilège, et il n'y a plus de sacrilège, si ce n'est la loi qui le méconnaît ; et à ses yeux, immoler l'héritier de la monarchie ou le plus vil des hommes n'est plus qu'un même crime. Enfin, vous persécutez les missionnaires de la vie éternelle, et vous avez des missionnaires du néant : tout cela n'est-il pas dans l'ordre ? Et de quoi donc vous plaindriez-vous ? Ne faut-il pas que les maîtres soient responsables de leurs disciples ? ne faut-il pas que chaque arbre porte son fruit ? Ne faut-il pas qu'après avoir semé du vent, vous recueilliez la tempête ? et puisque vous ne voulez plus de l'enfer dans l'autre monde, en attendant ne faut-il pas que vous le transportiez dans celui-ci ?

Et vous, prince magnanime, prince vraiment Bourbon, et à ce titre si jaloux de l'honneur de votre nation, vous qui trouviez si cruel de mourir de la main d'un Français, non, ce n'est point un Français qui vous donne la mort, mais un monstre que repoussent tous les Français, non-seulement comme indigne de l'être, mais comme indigne du nom d'homme. Non, vous n'êtes pas mort par la main d'un Français, mais par celle d'un athée qui n'appartient à aucune nation, qui ne saurait avoir une patrie propre, et qui, n'ayant plus de rapport avec le Père universel des êtres, ne connaît plus de frères, et dans son effroyable solitude, ne laisse

voir en lui que le rebut de l'univers et l'apostat du genre humain.

Mais qu'il et jusqu'à quand ces scandales dureront-ils, et tous ces principes funestes se propageront-ils? jusqu'à quand croirons-nous donc qu'armés de doutes et de blasphèmes, nous pourrions détrôner l'Eternel, ou qu'en jetant quelques grains de poussière ou quelques feuilles teintes de sang contre le soleil, nous pourrions obscurcir sa lumière? Voudrions-nous devenir l'opprobre des nations et l'effroi de la terre? voudrions-nous parler toujours de paix, et mettre un obstacle invincible à la paix en déclarant la guerre à Dieu, source et principe de tout bien et de toute concorde? N'aurions-nous triomphé de tous nos ennemis que pour entretenir au milieu de nous ce chancere dévorant de l'athéisme, plus redoutable mille fois à un Etat que le feu et le fer ennemi? Anathème, horreur éternelle à ces fléaux de la patrie qui se font un jeu de sa perte et un spectacle de ses calamités! à ces ennemis de notre bonheur comme de notre gloire, dont les principes destructeurs armeraient contre nous l'univers, nous rendraient aussi méprisables au dedans qu'au dehors, aussi odieux à nos voisins qu'insupportables à nous-mêmes, et avec lesquels nous deviendrions bientôt les schismatiques de toutes les nations, comme l'athée est schismatique de toute la nature!

Voilà donc, Messieurs, l'inconcevable frénésie qui appartient uniquement au siècle qui ne veut adorer que la *raison pure*; c'est de voir l'impiété se passionner pour les doctrines les plus sombres et les plus désolantes comme les enthousiastes les plus ardents pourraient se passionner pour les idées les plus douces et les plus consolantes; c'est de voir ce triste et froid raisonneur, qui ne croit plus à rien et qui discute tout, devenir plus fanatique encore et plus emporté que le superstitieux qui croit tout et ne discute rien, avec cette différence néanmoins que si, dans celui-ci c'est la religion mal entendue qui l'aveugle, dans celui-là c'est sa philosophie bien expliquée qui le pousse; avec cette différence, que si le fanatisme religieux peut souvent élever l'âme et la porter au grand, le fanatisme de l'impiété ne peut jamais que la flétrir et la porter à tout ce qui est vil; qu'on peut réprimer l'un, et le diriger même vers le bien, tandis que l'autre, sans autre mobile qu'un orgueil exalté et une corruption calculée, ne connaît plus de frein et ne souffre plus de remèdes, et qu'enfin, si le fanatisme religieux est l'excès de la vertu, le fanatisme de l'impiété en est l'extinction et la mort.

Mais c'est peu de pleurer sur le prince que nous avons perdu, nous devons encore pleurer sur nous-mêmes; et, après avoir reconnu la cause à jamais détestable de sa mort il nous importe de nous demander quelles en seront les suites et les fatales conséquences. Hélas! quel sort est donc maintenant réservé à la France? quel changement un si grand attentat mettra-t-il dans

nos destinées? Est-ce le dernier auquel un Dieu vengeur nous attendait, et la mesure serait-elle comblée? A quels nouveaux malheurs sommes-nous réservés! quelles voies inconnues nous reste-t-il désormais à parcourir? et faut-il que nous versions encore plus de larmes sur les vivants que sur les morts? Y aurait-il pour les nations une impénitence finale? arrive-t-il un moment, une faute, un malheur, un crime, après lequel il n'y a plus de salut, plus d'espérance, plus de miséricorde? et, dans cette terrible et redoutable supposition, ce royaume serait-il arrivé à sa dernière réprobation et à sa dernière ruine? Mes frères, Dieu le sait; *son secret est à lui, et qui de nous a été son conseiller?* (Isa., XXIV, 16; XL, 13.) Mais ce que nous pouvons assurer sans entrer dans les conseils de Dieu, c'est que les royaumes ne pouvant pas être jugés dans l'autre monde comme les rois, ils le sont tous dans celui-ci, et reçoivent par conséquent, dès cette vie même, leur châtimement ou leur récompense. Ce que nous pouvons annoncer sans être prophète, c'est que, lorsqu'au coucher du soleil un noir nuage paraît sur l'horizon, le lendemain vient la tempête, et que jamais nuage n'a été plus sombre ni plus sinistre que celui qui s'élève aujourd'hui sur le tombeau du duc de Berri. Ce que nous savons, sans vouloir pénétrer aucun secret du ciel, c'est que si les hommes tuent les princes, les doctrines tuent les empires et frappent au cœur les nations; que toutes ont péri par les mêmes maximes qui nous égarent et par les mêmes vices qui nous travaillent, et qu'un peuple auquel on donnerait l'impiété comme un remède à ses vices, un frein à ses passions et un garant de sa félicité, serait un peuple perdu, une nation finie. Ce qui n'est que trop évident, c'est qu'après avoir parcouru la plus vaste carrière de licence et d'ignominie qui ait été jamais offerte à la perversité humaine, nous sommes encore plus aigris que corrigés, plus affligés de nos misères que repentants de nos propres excès; et que jamais ni Babylone enivrée de ses coupables voluptés, ni l'incrédule Ninive sourde à la voix des prophètes, ni l'Egypte idolâtre et frappée de tant de plaies, ne se montrèrent autant que nous et rebelles aux menaces du ciel et insensibles à ses miracles. Ce que nous voyons enfin sans avoir besoin de percer le mystère des temps et des moments que Dieu a mis en sa puissance (Act., I, 7), c'est que les jours où nous touchons portent tous les symptômes précurseurs des temps prédits par le Sauveur du monde, où l'anarchie des esprits doit précéder la confusion des éléments, et l'extinction de la lumière de la foi être l'avant-coureur de la chute des étoiles.

Telles sont, Messieurs, les tristes réflexions et les vives alarmes que nous inspire d'elle-même la mort fatale que nous déplorons. Et qui de nous oserait dire que nous exagérons nos maux comme nos dangers? Quelle serait donc cette calamité nouvelle ajoutée

à toutes les autres; cette flatterie des vices plus dégradante encore que celle du pouvoir; cette conspiration contre la vérité, qui ne veut d'elle tout au plus que des traits émoussés et des accents timides; et cette haine de la lumière qui, ne craignant rien tant que le grand jour, nous aveuglerait assez pour ne pas voir que rien ne peut nous délivrer que la vérité tout entière (181), et que la trahir, c'est de toutes les félonies la plus lâche comme la plus fatale? Ah! il est temps d'aller à la source du mal ou de nous résoudre à le voir sans remède. Il est temps d'arrêter les progrès de cette double fièvre irréligieuse et politique qui nous consume et nous dévore d'autant plus qu'elle irrite et enflamme l'autre; il est temps de revenir à cette religion sainte, loi suprême sans laquelle il n'y a pas de loi, comme au seul port qui nous reste dans la tempête, comme à l'arche dans ce nouveau déluge, et comme à l'ancre de miséricorde dans ce naufrage universel de l'ordre social. Le siècle a beau nous dire qu'il ne peut rétrograder; c'est le délire de l'orgueil, c'est le langage du désespoir et non celui de la sagesse. Il faut qu'il recule devant nos malheurs ou qu'il y mette le comble; qu'il recule devant ses excès ou qu'il y succombe; qu'il recule devant l'abîme ouvert sous nos pas ou qu'il nous y jette sans retour. *Il est temps enfin de sortir du sommeil* (Rom., XIII, 11), et de prêter l'oreille à ce grand avertissement que vient de nous donner le ciel. Encore un pas, encore un moment, et l'édifice de nos iniquités croulera sur nous-mêmes. Eh! combien faudrait-il que nous fussions endormis, si une catastrophe aussi terrible ne nous réveillait pas; si nous manquions ce moment, ce dernier rayon de lumière que nous offre la Providence, avant de nous abandonner et de nous retirer sa main, et si la mort que nous déplorons, bien loin de nous ouvrir les yeux, nous laissait aussi insensibles aux grandes leçons qu'elle nous donne, qu'aux grands malheurs qu'elle nous fait craindre!

Tournons donc encore un moment nos regards vers la victime expirante, et sachons au moins nous instruire par son dernier soupir. Déjà elle touche aux portes de l'éternité; déjà elle a reçu cette onction sainte qui fait la force des mourants. Le voici arrivé, ce moment suprême, où des bras de la mort elle va passer dans le sein de son Dieu. *Partez donc, âme chrétienne*, c'est le ministre de la religion qui vous en donne le signal, partez pour un monde meilleur, accompagnée des suffrages de l'Eglise, des vœux et des prières des fidèles, de toutes les bénédictions des pauvres, de tout le bien que vous avez fait, et même de tout celui que vous avez été si repentante de n'avoir pas fait. Partez pour ce nouveau royaume où, à l'abri des orages et des factions, les

couronnes sont immortelles. Le roi martyr vous y a devancé, pour vous en montrer le chemin; comme lui, *fils de saint Louis, montez au ciel*. C'est votre sœur, c'est l'ange tutélaire de la France qui vous y invite elle-même; c'est elle qui vous dit : *Mon Père vous attend*; belle et touchante parole, digne à la fois d'une fille et d'une chrétienne. Oui, son père vous attend pour aller au-devant de vous, vous présenter la palme du martyr que vous partagez avec lui, comme ayant l'un et l'autre arrosé de votre sang la terre du malheur, et comme lui mourant *victime des passions des hommes* (182). Mais que lui direz-vous? C'est elle encore qui vous l'apprend : *Vous lui direz de prier pour nous et pour la France*. Ah! dites-lui donc de prier, et priez avec lui pour cette veuve véritablement veuve (I Tim., V, 5), pour laquelle il n'y a plus de joie dans ce monde, et condamnée à un deuil éternel, afin que Dieu vienne remplir ce vide immense que votre mort a laissé dans son cœur. Priez pour cette enfant, née à peine à la vie, qui semble encore demander son père, afin que, suivant votre vœu, *elle puisse être moins malheureuse que sa famille*, pour laquelle il ne semble plus y avoir de paix que dans le cercueil. Priez pour cet enfant qui n'est point encore né, fruit précieux sur lequel reposent toutes nos espérances. Priez pour ce tendre et vertueux père, pour ce tendre et vertueux frère, plus dignes de leur illustre race que le siècle n'est digne d'eux. Priez pour l'auguste prisonnière du Temple, qui vous a consolé dans votre lit de mort, comme elle consola son père dans sa captivité. Priez pour le roi, notre premier besoin, ainsi que sa famille est notre premier bien, afin qu'il fasse tout pour une religion qui fait tout pour les souverains, et que, toujours fidèle à cet oracle de l'Esprit-Saint, que ses vertus le rendent si digne d'entendre, il ait l'impie en abomination, et n'aime que celui qui parle selon la droiture (183). Priez enfin pour la France entière, qui, semblable à Jérusalem aux jours de ses douleurs, n'est plus qu'une grande plaie depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête (Isa., I, 6), et dont la guérison paraît d'autant plus difficile, qu'elle ne cherche que des palliatifs, et qu'elle n'est pas moins malade de ses vices que de ses lois, de ses mœurs que de ses systèmes.

Mais de quoi serviraient ces prières du prince, si nous ne prions pas, si nous ne voulons pas prier; si, loin de faire des retours sérieux sur nous-mêmes, et de gémir, comme Mathathias, sur la décadence de notre peuple et de la cité sainte (I Mach., II, 7), nous nous obstinons à nous plaire dans nos folles erreurs, à ne plus compter que sur nos arts et nos sciences, sur le progrès de notre luxe et de notre industrie, et à prétendre qu'un peuple a tout quand il pense,

(181) *Et veritas liberabit vos.* (Joan. VIII, 32.)

(182) Paroles de Louis XVI, dans son Testament.

(183) *Abominabiles regi qui agunt impie; quoniam*

justitia firmatur solium. Voluntas regum labia justa: qui recta loquuntur, diligerentur. (Prov., XVI, 12, 13.)

et qu'il pense quand il ne croit plus rien? Ah! c'est bien alors qu'aurait sonné l'heure dernière de la patrie, que notre état serait vraiment désespéré, et que l'intercession de toutes les royales victimes, bien loin de conjurer l'orage, ne serait qu'une raison de plus de le voir fondre sur nos têtes.

Accourons donc au pied de cet autel pour supplier le Père des miséricordes d'avoir pitié de nous, ainsi qu'il a été secourable à notre prince. Venons-y renouveler notre serment au sang de nos rois, et à cette légitimité sacrée qui peut seule donner la vie à nos institutions, et sans laquelle nous ne ferions que bâtir sur le sable. Venons abjurer sur ce tombeau l'impiété meurtrière qui l'a creusé, qui nous menace d'en creuser encore d'autres, et d'immoler à sa fureur de nouvelles hécatombes, si elle les juge nécessaires au progrès des lumières et au triomphe de la raison. Conjurons instamment celui qui *soulève ou qui apaise à son gré les flots de l'Océan (Psal. LXXXVIII, 10)*, celui qui *perd et qui sauve, qui plonge dans l'abîme et qui en retire (Rom. XIII, 2)*, de nous convaincre pleinement que, quand il sauve, c'est par la crainte, vrai caractère des élus; ainsi que, quand il perd, c'est par l'orgueil, vrai caractère de Satan, tombé du ciel comme la foudre (184).

C'est, Messieurs, la grande pensée qui doit nous occuper sans cesse, et diriger toutes les autres; c'est le plus sûr moyen d'honorer les obsèques de notre prince, de rendre hom-

mage à sa mémoire, ainsi que nos aumônes sont les plus belles fleurs que nous puissions répandre sur sa tombe. C'est donc en son honneur que nous allons en ce moment, les verser dans les mains des pauvres, en disant comme lui, que *les aumônes portent bonheur*. Ah! sans doute qu'elles lui ont porté bonheur devant le trône de celui qui se nomme *la charité* même, et elles le porteront aussi et à vous et à vos enfants; elles vous consolent comme lui, à votre heure dernière; elles vous soulageront, comme lui, sur le lit de votre douleur (185); elles monteront jusqu'au ciel pour le désarmer, et pour détourner le dernier coup de sa justice; et, puisque, suivant l'expression de l'Esprit-Saint, *elles effacent les péchés comme l'eau éteint le feu le plus ardent* (186), elles effaceront les vôtres, de même qu'elles auront absous ce prince généreux et compatissant, qui ne sut que répandre des bienfaits.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il sera toujours vrai de dire que sa mort aura rempli beaucoup de temps, en opérant un véritable changement dans nos esprits et dans nos cœurs. C'est ainsi que nous trouverons, dans le sujet de nos larmes et de notre douleur, le motif même de nos consolations et de nos espérances, et que, du plus grand des malheurs, nous ferons une époque de renaissance, un moyen de plus de conservation, et un principe de salut pour le temps et pour l'éternité.

(184) *Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem. (Luc., X, 18.)*

(185) *Dominus opem ferat illi super lectum dolo-*

ris ejus. (Psal. XL, 4.)

(186) *Ignem ardentem exstinguit aqua et eleemosyna resistit peccatis. (Eccli., III, 33.)*

EXHORTATIONS.

EXHORTATION I^{re}.

SUR LA COMMUNION.

Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos propinquantes sibi. (*Deut., IV, 7.*)

Il n'est point de nation si favorisée, qui ait des dieux qui l'approchent de si près.

C'était donc là, mes frères, le privilège glorieux qui distinguait les enfants d'Abraham de tous les autres peuples de la terre. Un Dieu qui les rendait dépositaires de ses oracles et de ses promesses, et qui fixait sur eux ses regards de prédilection; un Dieu qui devenait lui-même leur roi, leur législateur et leur guide, et qui se plaisait sans cesse à réveiller leur foi par des prodiges, et leur amour par des bienfaits: voilà, mes frères, la précieuse union dont s'honorait le peuple circoncis, et qu'il regardait tout à la fois comme le plus sûr garant de sa félicité et le plus ferme appui de sa gloire.

Quelle idée, mes frères, n'aurait-il donc pas conçue de sa prééminence et de son bonheur, s'il eût joui de tous les privilèges de la nation évangélique! Ce ne sont plus maintenant des nuages brillants qui descendent du ciel pour couvrir le sanctuaire; c'est Dieu lui-même qui l'habite et qui le couvre de sa propre gloire. Ce n'est plus l'ange du Seigneur, qui, du fond du propitiatoire, annonce les oracles célestes; c'est le Seigneur en personne qui nous y dicte ses volontés. Ce n'est plus ce Très-Haut redoutable qui ne se montre qu'à un seul favori, parmi les éclairs et les foudres, à travers les emblèmes terribles; c'est cet Emmanuel, doux et humble de cœur, qui fait ses plus chères délices d'habiter avec les enfants des hommes. Plus de montagne inaccessible, plus de voile entre le vestibule et l'autel, plus de mur de séparation entre le peuple et le Saint des saints. C'est le firmament qui descend sur la terre, dit le pro-

phète; c'est l'homme et Dieu qui confondent leur être et leur substance; c'est la communion la plus intime et l'effusion la plus entière de tous les dons célestes; c'est Dieu enfin qui devient non-seulement notre espérance, mais notre possession; non-seulement notre médecin, mais notre remède, et, puisqu'il faut le dire, notre nourriture et notre breuvage. Témoins de tant de merveilles, favorisés d'une si grande alliance, ah! c'est à nous, bien mieux qu'aux enfants d'Israël, qu'il appartient de faire retentir ces accents de notre joie et de notre tendresse: Non, *il n'est point de nation si favorisée, qui ait des dieux qui l'approchent de si près.* Mais qu'il serait-il vrai, Chrétiens, que Dieu n'est descendu si près de nous que pour nous voir plus éloignés de lui? Oserions-nous croire que la profusion de ses bienfaits eucharistiques les a, pour ainsi dire, avilis à nos propres yeux; qu'il nous est devenu moins cher en se rendant plus accessible, ou moins grand en se communiquant davantage? Et ce grand Dieu n'aurait-il donc anéanti toute distance que pour nous rendre à son égard ou plus indifférents ou plus téméraires?

Hélas! mes frères, nous voudrions bien nous le dissimuler; mais le scandale est trop public, et la douleur de l'Eglise trop profonde. Sans cesse elle se plaint de voir la participation des saints mystères ou si rare ou si imparfaite; sans cesse elle gémit de n'avoir à la table sainte que des intrus ou des mercenaires, que des Judas perfides qui la souillent, ou de lâches disciples qui s'en éloignent. Entrons donc aujourd'hui dans les vues de cette mère tendre. Efforçons-nous ici de confondre tout à la fois et ceux qui s'abstiennent de l'Eucharistie sans motif, et ceux qui s'en approchent sans respect; et pour cela, établissons premièrement quelles sont les dispositions qu'exige de nous la communion: montrons, en second lieu, les avantages qu'elle procure. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Qu'est-ce que communier? C'est accomplir le vœu le plus ardent du cœur de Jésus-Christ; c'est se nourrir du pain des anges; c'est appliquer d'une manière particulière le fruit et le mérite de la mort de Jésus-Christ. Naissent de là trois dispositions essentielles, qui sont comme la source et le garant de toutes les autres: c'est se rendre au vœu le plus ardent du cœur de Jésus-Christ, il faut donc s'y porter avec un saint empressement; c'est se nourrir du pain des anges, il faut donc être exempt de toute souillure; c'est s'appliquer d'une manière particulière le fruit et le mérite de la mort du Sauveur, nous devons donc y apporter un esprit de sacrifice et de martyre.

1^o Communier, c'est accomplir le vœu le plus ardent du cœur de Jésus-Christ. C'est ce que le Sauveur témoigne d'une manière bien frappante dans la dernière cène qu'il célèbre avec ses apôtres. *J'ai désiré d'un*

grand désir, leur dit-il (Luc., XXII, 15), de manger cette pâque avec vous. Il ne sera satisfait que quand arrivera en ce moment fortuné. Une sainte impatience l'entraîne; rien ne saurait le distraire d'un projet si cher à son cœur, ni les opprobres qui l'attendent, ni les souffrances qu'on lui prépare, ni l'arrivée de ses ennemis qu'il voit prêts à fondre sur lui: la mort lui sera douce, pourvu qu'il puisse auparavant donner aux hommes ce gage de son amour. Tout est prêt pour le divin repas. *Il prend du pain, il le bénit, le rompt, et le distribue: Prenez, mangez-en tous... Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi. (Ibid., 19; I Cor. XI, 24.)* Quelle étonnante simplicité dans une action si grande! quel admirable oubli de sa majesté et de sa gloire! N'en soyons pas surpris, Chrétiens: c'est ici le banquet des confidents et des amis; l'éclat et la magnificence y seraient étrangers; trop d'appareil alarmerait leur timidité ou repousserait leur faiblesse. Il n'offre à nos regards que des apparences communes, afin que nous osions nous présenter à sa table, nous y asseoir avec confiance; et son amour ne semble ici tromper nos sens que pour tromper en quelque sorte notre cœur, et l'attirer plus sûrement à lui.

C'est du pain, c'est du vin: aliment et breuvage ordinaires, qu'on trouve toujours sous la main, que produisent toutes les régions, dont on se nourrit chaque jour, c'est qu'on sert dans tous les repas. *Prenez, mangez, buvez-en tous:* ici point de prédilection, tous sont admis, et le pauvre et le riche, et le maître et l'esclave, et le fort et le faible, et le sain et le malade, pourvu toutefois que la maladie n'aille pas jusqu'à la mort; *omnes.* Mais quel sera ce grand jour, cette grande solennité, où l'on célébrera ce festin? *Toutes les fois que vous ferez ceci:* point de jour privilégié, point de solennité déterminée. Les pains sacrés ne s'épuiseront jamais, la table sera toujours dressée, la salle du festin toujours ouverte, et les ministres seront toujours prêts, *quotiescunq.*

Que conclure de tout ceci, Chrétiens? Que Jésus-Christ ne pouvait rien faire de plus pour exprimer les désirs de son cœur; qu'il n'a ôté tous les obstacles qui auraient pu se rencontrer dans la nouvelle pâque que pour ôter tous les prétextes; que cette sainte avidité qui nous la fait désirer est la première disposition qu'il demande; que plus nous courons avec ardeur vers cette fontaine d'eau vive, plus il se plaît à répandre sur nous ses eaux vivifiantes; qu'en général les communions sont d'autant moins suspectes qu'elles sont moins rares; que Jésus-Christ est presque aussi insensible au refus que l'on fait de s'asseoir à sa table qu'à l'audace insensée de ceux qui la profanent: qu'il est bien plus jaloux d'augmenter dans l'Eucharistie, le nombre de ses convives que celui de ses adorateurs; qu'il cherche plus à s'y donner en nourriture qu'en spectacle; qu'il y est à sa table bien plus que sur son trône,

et qu'ici le plus affamé est presque toujours le plus digne.

Que voyons-nous cependant? Hélas! il faut qu'on nous entraîne avec violence au grand banquet du père de famille, et nous résistons sans cesse aux serviteurs qu'il envoie dans les places publiques pour nous forcer d'entrer, et la moindre affaire est pour nous une excuse, le moindre embarras un obstacle. Le plus dur et le plus importun de tous les préceptes et celui qui nous ordonne la manducation de l'Agneau, et nous l'éluodons par mille sophismes, et toutes les voies de Sion pleurent, parce que personne ne vient à ses solennités. Grand Dieu! auriez-vous dû l'attendre? tant d'invitations d'une part, et tant de répugnance de l'autre un père qui prévient, et des enfants qui s'éloignent; un roi qui vient à nous plein de douceur, et des sujets qui le dédaignent; un maître qui invite, et des esclaves qui refusent. Ah! sans doute, c'est ce refus, c'est ce mépris que vous aviez en vue quand vous disiez autrefois par la bouche de votre prophète: J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méconnu, et ils m'ont méprisé. Voilà ce que vous déplorez encore chaque jour dans votre sanctuaire: J'ai nourri des enfants, je leur ai donné mon corps pour nourriture et mon sang pour breuvage; je les ai élevés au plus haut point de distinction et de grandeur; je leur ai fait part de la gloire que m'a donnée mon Père; tous mes trésors, je les ai répandus; toutes mes grâces, je les ai épuisées: *Filios enutivi et exaltavi*; et les ingrats sur qui j'ai prodigué tant de bienfaits; eux pour qui chaque jour je m'anéantis et je m'immole, eux-mêmes... Ah! du moins si c'était l'étranger, si c'était l'infidèle; mais des convives, mais des favoris, mais des enfants! eux-mêmes, *ipsi autem*, ils ont repoussé mes caresses; et bien loin de se faire une joie des délices de mon banquet, bien loin de discerner ma chair vivifiante d'une viande commune, ils ne répondent à l'excès de mon amour que par l'excès de leur indifférence: *Ipsi autem spreverunt me*. (Isa., I, 2.) Tels sont, ô mon Dieu, les gémissements ineffables que vous formez sur vos autels. Voilà le trait le plus douloureux qui perce votre cœur, et la grande amertume de votre sacrifice.

Ce n'est pas, mes frères, que j'ose ici blâmer cette défiance respectueuse, cette sainte timidité qui nous fait craindre d'approcher ou trop souvent ou trop indiscrètement de l'autel. A Dieu ne plaise que je vinsse ici élargir les portes du sanctuaire, et qu'en voulant enflammer votre zèle je pusse laisser quelque prétexte à la témérité! Mais qui de nous serait assez aveugle pour confondre ici l'empressement avec l'audace et la sainte ardeur de la foi avec une hardiesse coupable? Ah! nous serions trop heureux d'être obligés de vous rassurer contre votre propre frayeur, de vous voir approcher de l'autel comme Moïse du buisson enflammé, comme le peuple hébreu de la

montagne foudroyante. Nous serions trop heureux de vous entendre dire comme saint Pierre. *Retirez-vous, Seigneur, car je suis un pécheur* (Luc., V, 8); ou de vous voir, comme le publicain à la porte du temple, anéanti, confondus devant Dieu. Si quelque chose nous afflige, c'est de ne point reconnaître en vous cette sainte frayeur que doivent nous inspirer les mystères redoutables, cette crainte respectueuse du centenier, qui ne demandait à Jésus qu'une seule parole; ce trouble, cette confusion salutaire de la femme de l'Evangile, qui, pour être guérie, ne voulait que toucher le bord de sa robe. Non, mes frères, nous ne demandons point ce désir qui fait les indiscrets, mais cette sainte familiarité, vrai caractère des enfants. Ah! le désir, l'empressement que nous sollicitons, c'est cette vigilance continuelle sur vous-mêmes pour fuir toutes les occasions, pour éviter tous les écueils, pour prévenir tous les obstacles qui pourraient empêcher ou retarder votre union à Jésus-Christ; c'est cette disposition d'une âme tendre qui la met toujours en état de faire du pain des anges son pain quotidien. Le grand scandale que nous déplorons n'est pas sans doute cette terreur si bien fondée qui vient de la grâce, mais cette tristesse qui vient du péché; ce n'est pas ce respect qui retient, mais ce dégoût qui éloigne; ce n'est point enfin ce trouble précieux d'une conscience délicate et timide, mais cette frayeur, ces sombres inquiétudes d'un cœur qui craint les sacrifices: car, ne nous y trompons point, ce n'est pas la profanation, c'est la conversion qu'on redoute; ce n'est pas la foi qui frémit à la vue des saints mystères, ce sont les passions qui se troublent. L'amour-propre, si ingénieux à se séduire, confond ici l'éloignement et le respect. L'on croit simplement s'abstenir, et l'on fuit; on croit être timide, et on n'est que lâche. Ainsi peu à peu le goût des choses saintes s'affaiblit, la foi se perd par degrés, le cœur périt et se dessèche, parce que, comme dit le Prophète (*Psal.* CI, 5), on oublie de manger son pain; si on le mange quelquefois, c'est toujours sans plaisir, parce que c'est toujours sans faim; comme on n'y trouve aucun goût, on n'en retire aucun fruit. On ne soupire plus qu'après les mets insipides de l'Egypte, le cœur en vient même jusqu'à se soulever à la vue d'une manne toute céleste; l'Esprit-Saint contristé retire ses dons, la grâce, les rosées salutaires; et, dans la crainte de devenir profanateur, on reste constamment infidèle.

2^e Communier, c'est se nourrir du pain des anges. Nous devons donc auparavant être purifiés de toute espèce de souillure. Insisterai-je là-dessus, chrétiens? Vous prouverai-je ici que le saint doit être pour les saints; que les avares, les impudiques et les homicides doivent sortir d'ici; que ceux qui ont leurs vêtements souillés ne sont pas dignes des noces de l'Agneau; qu'on ne doit pas mettre le vin mystique, ce vin nouveau, dans des vases vieux et usés par le péché, ni mêler le

divin froment, cet aliment pur, avec le levain de nos crimes; qu'on ne doit pas jeter le corps de Jésus-Christ, cette perle précieuse de l'Evangile, devant les animaux immondes; et qu'enfin lui donner entrée dans un cœur que les passions dominent, c'est le recevoir comme son juge et non comme son Sauveur, comme notre ruine et non comme notre résurrection? Ah! ces grandes vérités sont connues; elles sont même senties universellement dans le christianisme, et qui de nous oserait en douter, si les lumières de sa foi n'étaient pas entièrement éteintes? Mais comment les applique-t-on? jusqu'où les étend-on? jusqu'à quel point sont-elles la règle de nos changements, de nos efforts, de nos épreuves? C'est ici que presque tous s'abusent. Quel discernement en effet faisons-nous du corps de Jésus-Christ? quelle distance mettons-nous entre le saint et le profane? quel est ici le degré de notre vertu et la mesure de notre innocence? Nous condamnons, nous détestons, il est vrai (ah! j'aime du moins à le supposer et à le croire), nous détestons et ce lépreux qui ose manger la chair de la victime pacifique; et cet intrus, cet étranger qui, contre l'ordonnance de la loi, ne craint pas de se nourrir des pains sacrés de proposition; et ce téméraire qui entre dans la salle du festin sans être revêtu de la robe nuptiale; et ce perfide qui vient s'asseoir audacieusement à la table des amis; mais cette haine de la profanation, cette horreur du sacrilège nous donne-t-elle cette pureté, cette sainteté suffisante pour recevoir la justice incarnée? Notre infirmité, il est vrai, n'est pas jusqu'à la mort, mais nous permet-elle de jouir entièrement de la vie et de la grâce? Nous ne sommes pas couverts de lèpre, mais les anciennes plaies sont-elles entièrement fermées? Nous ne sommes point étrangers, mais sommes-nous au nombre des voisins et des amis, *vicinos et amicos*? Nous rougirions d'assister au festin sans être revêtus de la robe des noces, mais nous ressemblons à ces boiteux, à ces aveugles que l'on força d'entrer; c'est-à-dire, chrétiens, que nous apportons toujours à l'autel quelques suites de nos faiblesses; qu'en abhorrant les crimes, nous nous dissimulons la plupart de nos vices; que nous ne craignons pas de nous nourrir du pain des forts, n'étant encore que convalescents; que, contents d'avoir fait l'aveu de nos crimes, nous n'examinons point s'ils sont entièrement expiés; qu'aux approches des saints mystères nous nous lavons, il est vrai, dans le sang de l'Agneau, mais que nous ne venons pas d'une grande tribulation, c'est-à-dire que nous ne passons point par les angoisses salutaires et les saintes rigueurs de la pénitence; qu'irréprochables devant les hommes, nous nous soucions peu d'être saints devant Dieu, et, qu'à le bien prendre, toute notre vertu n'est ici que la cessation de nos crimes.

Mais que demandons-nous, mes frères? Est-ce une pureté angélique? est-ce la plénitude de l'homme parfait? Ah! sans doute

nous désirerions qu'il nous fût donné d'y atteindre, et que, prenant ici non-seulement les ailes de la colombe, mais les ailes de l'aigle, nous pussions nous élever au-dessus des faiblesses et des misères de notre mortalité. Hélas! l'eussions-nous même, cette pureté des esprits célestes, nos mains fussent-elles aussi pures que le soleil, la lumière de Dieu, dit l'Ecriture, y trouverait encore des taches. Et quel homme vivant, grand Dieu! pourra jamais être justifié devant vous? vous, aux yeux de qui les anges sont sans pureté, vous qui jugez les justes mêmes! Mais la sainteté, mais la pureté que nous exigeons pour la participation au corps du Seigneur, c'est cette pureté éprouvée par la pénitence, exercée dans les larmes; c'est cette guérison réelle et durable qui a non-seulement nettoyé le corps, mais encore renouvelé la masse du sang. Nous demandons ici une âme généreuse qui travaille non-seulement à endormir ses passions, mais encore à déraciner ses penchants; non-seulement à éloigner les obstacles qui se rencontrent dans les voies du salut, mais à prendre les moyens les plus prochains et les plus efficaces pour y parvenir; non-seulement à fuir les occasions, mais à renouveler la volonté. Nous disons qu'il ne suffit pas d'assoupir pour un temps le feu de la concupiscence, mais qu'il faut encore allumer dans son cœur le feu sacré de la charité; que ce cœur, pour être digne de recevoir Jésus-Christ, doit être non-seulement orné comme la salle du festin, mais encore grand et vaste comme elle, *cœnaculum grande*; que la possession de quelques vertus est insuffisante pour lui procurer cet honneur, mais qu'il est nécessaire qu'il soit encore dilaté par l'amour, agrandi par l'espérance, par la sublimité des sentiments; *cœnaculum grande*. Nous demandons ici non-seulement une trêve, mais une guerre continue avec le péché; non-seulement une simple suspension, mais une souveraine détestation de nos crimes. Nous exigeons enfin que la communion soit le prix et non pas le commencement de notre conversion, la couronne et non l'épreuve de notre changement, et que, peu satisfaits d'être fidèles à la lettre qui tue, nous le soyons encore à l'esprit qui vivifie.

Et que devons-nous donc penser, ô mon Dieu! de toutes ces communions que la circonstance décide, qu'une solennité engage, que des motifs purement humains déterminent, qu'on fait bien plus pour obéir à la loi qu'au désir de son cœur, plus pour sauver les apparences que pour sauver son âme, où l'on s'occupe davantage de son propre honneur que de l'honneur du sacrement, auxquelles on ne pense jamais qu'au moment où l'on s'en approche, où nous osons donner le baiser de paix à Jésus avec une bouche toute souillée encore du récit de nos crimes? Que penser de toutes ces communions que l'on ménage avec ses sensibilités, ses humeurs, ses caprices; qui nous laissent nos projets frivoles, notre goût pour

le siècle, nos dissipations éternelles ? qu'en penser, chrétiens ? Ah ! c'est qu'elles ne répondent ni à la grandeur ni à la sainteté de la victime auguste ; c'est qu'elles ne sont point d'une agréable odeur devant le Dieu trois fois saint ; c'est que ce n'est point ici la pâque que Jésus-Christ veut faire avec ses disciples ; c'est que, bien loin de nous sanctifier, elles préparent notre réprobation et précipitent elles-mêmes notre chute.

En troisième lieu, communier, c'est participer au renouvellement de la mort du Sauveur : nous devons donc apporter à l'autel un esprit de sacrifice et de martyre ; grande conséquence qu'il nous importe d'éclaircir. En communiant, nous annonçons la mort de Jésus-Christ, et nous en retraçons la mémoire. Or, comment renouveler dignement un si grand sacrifice, comment nous souvenir utilement de Jésus-Christ crucifié ? N'est-ce pas, chrétiens, en entrant dans les dispositions où nous serions, si nous assistions au sacrifice du Calvaire ? Je suppose que l'immolation de l'Agneau sans tache s'exécutât visiblement sur l'autel comme autrefois sur la montagne, et que non-seulement nous fussions ici les témoins, mais encore les ministres et les coopérateurs de sa mort ; oui, chrétiens, si Jésus-Christ vous demandait encore d'être attaché à la croix par vos mains, de le clouer sur le gibet infâme, d'enfoncer sur sa tête la couronne meurtrière, de percer son côté avec une lance, de lui présenter le breuvage d'amertume, et d'exercer enfin sur lui tous les tourments que ses propres bourreaux inventèrent, quels seraient alors vos sentiments et vos pensées ? comment rempliriez-vous ce triste ministère ? avec quelle douleur mettriez-vous cette couronne, perceriez-vous ces mains, ces pieds, ce côté ? avec quel saisissement verriez-vous couler et son sang et ses larmes ? avec quelle tristesse recueilleriez-vous ses derniers soupirs ? comme ses cris puissants retentiraient jusqu'au fond de votre âme ! comme cette âme serait alors transpercée d'un glaive ! et, ne vous restât-il qu'une étincelle d'amour et de foi, quel martyre pourrait égaler le vôtre ?

Mais quoique ce grand spectacle ne soit renouvelé sur nos autels que d'une manière invisible, il n'en est pas moins réel, et l'immolation de l'Agneau, pour n'être pas sanglante, n'y est pas moins entière. Nous y coopérons dans un sens très-parfait, nous y assistons, nous l'annonçons hautement. Jésus-Christ est vivant dans l'Eucharistie, ainsi nous l'enseigne la foi ; mais il y demeure dans un état de mort. Il n'y souffre plus, mais il y rappelle la mémoire de toutes ses souffrances ; il y est glorieux, mais il n'y est pas moins exposé aux outrages de ses ennemis ; il s'y immole librement, mais c'est toujours par notre intervention qu'il y consomme son sacrifice. Nous ne pouvons donc plus nous approcher de l'autel que comme nous eussions approché du Calvaire. Nous devons donc y apporter cette abondance de componction, cette vivacité de dou-

leur, ce deuil, cette sainte désolation, enfin cet esprit de sacrifice et de martyre qui nous eût animés sur la sainte montagne.

Esprit de sacrifice et de martyre qui nous fait désirer de nous offrir en holocauste, de nous mettre, à l'exemple de Jésus-Christ, dans un état d'anéantissement et de mort. Allons et mourons avec lui, se dit une âme sainte, en approchant de la table sacrée ; portons la même croix ; soyons ainsi que lui étrangers sur la terre, crucifiés au monde ; mourons avec lui à la gloire et aux richesses, aux plaisirs et à la vanité ; *eamus, et moriamur cum illo*. Mourons dans notre esprit en l'immolant sous le joug d'une foi humble, en détruisant toute hauteur qui s'élèverait contre la science de Dieu, en captivant cette raison présomptueuse qui veut sonder quand il ne faut qu'admirer, comprendre quand il ne faut que sentir, et discuter quand il ne faut qu'aimer. Mourons dans notre corps, en lui faisant porter la mortification de Jésus-Christ ; mourons dans tous nos sens par la retraite et par le silence, par l'ardeur des opprobres et des humiliations, par le dédain suprême de tout ce qui les flatte : *Allons et mourons avec lui, « Eamus et nos, ut moriamur cum eo. »* (Joan., XI, 16.)

Esprit de sacrifice et de martyre qui nous fait partager et sentir les outrages que souffre Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, qui nous porte à gémir en secret de ce que cet amour, plus fort non-seulement que la mort, mais encore plus fort que la vie et l'immortalité, l'expose chaque jour à la contradiction des incrédules et à l'audace des profanateurs, et qui nous excite à nous confondre en présence de ce pontife plus élevé que les cieux, séparé des pécheurs, et qui oublie, en quelque sorte, sa sainteté et sa gloire, pour compatir à leurs infirmités.

Esprit de sacrifice et de martyre sans lequel toutes nos communions ne sont que de nouveaux outrages faits à la chair crucifiée de Jésus-Christ, de nouvelles insultes à ses opprobres, et comme de nouveaux bourreaux qui l'attachent à la croix. Se nourrir de son corps percé de plaies, et rejeter ses souffrances ; boire son sang précieux, et le laisser tout seul fouler le pressoir ; tremper sa langue dans le vin de la joie, et reposser le calice amer qu'il a bu lui-même, c'est une dérision cruelle, c'est le trahir comme Judas ; c'est le renier comme Pierre, c'est annoncer non la mort du Sauveur, mais la mort de notre âme, mais notre jugement, mais notre ruine éternelle.

Dispositions qu'exige de nous la communion, je n'ai fait qu'ébaucher les plus essentielles ; voyons maintenant les avantages qu'elle nous procure : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Qu'il est beau, qu'il est grand de voir comment la grâce élève et transforme les âmes, comment elle console et fortifie le juste, comment elle lui fait changer les habitudes du vieil homme, et le dépouille de toutes les affections terrestres ! Quel spec-

tacle aux yeux de la foi que la révolution prodigieuse qui se fait dans celui qui a connu le nom de Dieu, qui a senti les impressions du Père des lumières et les salutaires influences de l'Esprit qui soufle où il veut ! Mais si la grâce seule opère dans les cœurs un si merveilleux changement, si l'esprit du Seigneur fait reposer sur le fidèle, pour parler avec saint Pierre, l'honneur, la gloire et la puissance de Dieu même, quels effets, quels miracles ne doit-on pas attendre du sacrement auguste, où l'on reçoit, non plus simplement les impressions de la grâce, mais l'Auteur lui-même de la grâce ; non plus un rayon émané d'en haut, mais toute la splendeur du Soleil de justice ; non plus seulement l'esprit du Seigneur, mais la substance entière, mais la plénitude de la Divinité qui réside en nous corporellement ! Non, chrétiens, nous ne saurions vous peindre ici toute la grandeur du bienfait eucharistique ; mais dans l'impuissance où nous sommes de creuser dans cette mine féconde, et d'en extraire tous les trésors, bornons-nous en ce jour aux avantages les plus immédiats, et disons que la communion est le principe de notre force, la source de notre consolation, et le lien indissoluble qui nous attache à la justice.

Qu'est-ce que notre vie, chrétiens ? Hélas ! l'Esprit-Saint nous l'apprend, un combat sans fin, une milice continuelle ; guerre au dedans, guerre au dehors ; périls dans le monde, et périls dans la solitude ; périls dans ceux qui nous attaquent à force ouverte pour nous ravir notre vertu, et périls dans les faux frères qui nuisent d'autant plus qu'ils cachent leurs desseins ; périls enfin dans tous les temps, dans tous les âges et dans tous les états. Chaque jour voit naître un nouvel orage, chaque instant nous offre un nouvel écueil, chaque objet une tentation, chaque pas une chute. Si nous jetons un regard sur nous-mêmes, qu'y trouvons-nous ? des penchants rebelles, des passions tyranniques, un cœur volage, une volonté chancelante, un esprit que tout aveugle, une imagination que tout séduit. Que faire seul, grand Dieu ! dans un pareil état ? où fuir pour échapper à tant d'ennemis ? où prendre assez de force pour les combattre ? Dans le sanctuaire, à la sainte table, mes frères. C'est elle que voyait David, lorsque, dans un esprit prophétique, il rendait grâce à Dieu de ce que la table qu'il lui avait préparée était comme un asile et un retranchement contre ses ennemis : *Parasti in conspectu meo mensam, adversus eos qui tribulant me.* (Psal. XXII, 5.) C'est elle qui nous offre ce sel mystique qui prévient la corruption, cette huile précieuse qui s'insinue, qui pénètre et porte la vigueur jusque dans les parties les plus intimes de l'âme ; cette manne savoureuse qui donne d'autant plus de force, qu'on s'en nourrit davantage ; ce pur froment qui engraisse sans appesantir ; cette liqueur vivifiante qui chauffe, qui ranime le cœur ; parlons plus clairement, cette viande divine,

cette nourriture céleste qui nous fortifie contre les dangers, les écueils, les occasions, contre nous-mêmes, qui nous soutient dans les tentations, nous anime dans les combats que nous livrent tour à tour l'enfer et le monde, nos passions et notre propre cœur. Eh ! que pourrait craindre en effet le fidèle qui s'approche dignement de l'autel ? Marqué du sang de l'Agneau, qu'a-t-il à redouter de l'ange exterminateur ? possédant dans son cœur celui qui a vaincu le monde, que pourrait contre lui le monde ? Si, par la seule foi en Jésus-Christ, les anciens justes entreprirent de si grandes choses et firent de si grands sacrifices ; s'ils arrêtaient par ce moyen, dit saint Paul (*Hebr.*, XI, 34), la violence du feu, s'ils évitèrent le tranchant des épées, mirent en fuite les armées étrangères, accomplirent tous les devoirs de la justice et de la vertu, et reçurent l'effet des promesses ; si cette foi peut seule transporter les montagnes ; quelle vigueur, quelle force admirable ne lui donnera pas, non plus l'espérance, mais la possession entière du Dieu des vertus ; non plus une union par l'esprit, mais une union substantielle avec la force et la puissance même de Jésus-Christ ! Et quelle force, quelle puissance ! vous le savez, chrétiens : celle qui a donné des chaînes à toutes les puissances de l'enfer, qui a pris leurs dépouilles, a mené en triomphe la captivité captive ; force et puissance de celui qui commandait, et les flots s'apaisaient ; qui touchait, et les infirmités étaient guéries ; qui parlait, et les démons prenaient la fuite ; qui voulait, et les péchés étaient remis. Ah ! que l'enfer et le monde se liguent, qu'on dresse des camps autour du fidèle convive, que des armées entières viennent fondre sur lui, nous le verrons, à l'exemple du Prophète (*Psal.* XXVI, 3), défier généreusement tous ses ennemis et se rire de leurs efforts. Revêtu, par la communion, de la vertu de Dieu, participant à sa puissance, ne faisant avec lui qu'un seul corps, qu'un seul Christ, il peut tout dans celui qui le fortifie : Dieu habite au milieu de lui, il ne sera point ébranlé : *Deus in medio ejus, non commovebitur.* (Psal. XLV, 6.)

Se plaindre maintenant, mes frères, que la chair est faible, que les chutes sont presque inévitables, que la voie des commandements est étroite, que le joug de la loi est pénible, qu'il est presque impossible de ne pas se laisser et de se soutenir au milieu de la contagion du siècle, ah ! c'est nous dire que vous êtes malades, et que vous n'appellez pas le médecin ; que vous êtes faibles, et que vous refusez un appui ; que vous êtes fatigués de la longueur du chemin, et que vous ne songez pas à marcher, comme Elie dans la force d'un pain céleste, c'est-à-dire qu'un feu profane vous dévore, et que vous délaignez la fontaine d'eau vive qui se présente à vous : ah ! c'est nous demander comment on vit sans se nourrir, comment on peut combattre sans bouclier et sans armes, comment on peut remporter des couronnes en s'éloignant de celui qui les distribue :

c'est nous apprendre ce que nous ne savons que trop, que la plupart de ceux qui périssent dans la langueur, qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui déplorent leur propre fragilité, qui dorment dans la mort, ne mangent que rarement ou qu'imparfaitement le pain des forts ou le fruit de vie : *Ideo multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.* (I Cor., XI, 30.)

Ne l'oubliez donc jamais ; vous trouvez dans le salut des obstacles insurmontables : allez à l'autel, et les voies s'aplaniront. Une malheureuse habitude vous tyrannise ; vous êtes sur le point de succomber à une tentation violente : allez à l'autel, et vous serez victorieux. Vous ne sentez en vous que tiédeur, qu'impuissance pour le bien : allez à l'autel, et les maximes les plus austères deviendront alors vos plus doux penchants. En quelque état, en quelque extrémité que vous soyez réduits, je n'aurai jamais que cette parole à vous dire : Allez à l'autel ; et je voudrais pouvoir vous le répéter si souvent, que cette idée ne pût jamais sortir de votre esprit, qu'elle se gravât profondément dans votre cœur, que vous vous en occupassiez sans cesse, dans vos projets, dans vos travaux, vos perplexités, vos inquiétudes, vos douleurs et vos souffrances ; car, non-seulement la communion est le principe de notre force, mais encore la source de notre consolation.

Eloignez-vous d'ici, profanes ; ô vous tous qui n'avez pas connu le don de Dieu, vous ne m'entendriez pas. Je cherche à m'adresser ici à ces âmes fidèles qui sont initiées dans les mystères de l'Epoux, qui ont reçu ses chastes embrassements, et ont enfin goûté la sainte ivresse des noces de l'Agneau. Il n'appartient qu'à elles seules de nous rendre les douceurs ineffables de la manne cachée, de nous expliquer, avec le Prophète, comment *les justes célèbrent le festin, et se réjouissent en présence de Dieu.* (Psal. LXVII, 4.) Elles seules peuvent nous raconter quels sont les communications et les ravissements, les effusions et les délices que Jésus-Christ réserve à ses convives. Dites-le nous donc, âmes saintes, dites-nous ce qui se passe dans le sanctuaire de votre cœur, lorsque Dieu le remplit de sa gloire, qu'il le sanctifie et le consacre par l'aspersion de son sang précieux, qu'il y allume le feu sacré, qu'il y reçoit la ferveur de vos prières et l'agréable odeur de vos sacrifices ; lorsque vous lui parlez comme un ami à son ami, lorsqu'il devient le confident et le plus cher dépositaire de vos plaisirs et de vos peines... Vos peines ! en est-il donc pour vous ? et que peuvent être les afflictions et les misères, les disgrâces et tous les revers de la terre pour celui qui mange le pain du ciel ? Avec quelle confiance il souffre, avec quelle joie il pardonne, avec quel plaisir il se mortifie, avec quel goût il fuit le monde, avec quelle tranquillité et quelle indifférence il voit passer sous ses yeux ces révolutions journalières, ces vicissitudes perpétuelles, ce mélange bizarre de craintes et d'espérances, ce choc de tous les intérêts, de toutes les pas-

sions, de toutes les intrigues, et cette éternelle mobilité des siècles et des empires, des lois et des mœurs, des modes et des usages qui se renouvellent et se remplacent, qui s'éteignent et revivent, et s'effacent tour à tour ! Comme Dieu, ce juste est indépendant de l'univers ; comme Dieu, il ne désire rien de plus que ce dont il jouit ; le monde ne peut plus ni lui rien donner ni rien lui ôter : la fortune peut le dépouiller de ses biens ; la calomnie lui enlever sa réputation ; la maladie sa santé ; la mort ses enfants et ses amis ; mais rien ne peut lui enlever son Dieu, ce Dieu puissant, ce Dieu aimable qui lui tient lieu de tout, qu'aucun trésor, qu'aucun plaisir ne saurait remplacer. J'entends ses soupirs, je vois ses transports. Que vos tabernacles sont beaux, qu'ils sont aimables, Dieu des vertus ! (Psal. LXXXIII, 4.) Mon cœur et ma chair tressaillent d'allégresse, sont consumés d'ardeur, et succombent sous le poids de leur félicité. Qu'heureux sont ceux qui habitent dans votre maison ! un seul jour passé à l'ombre du sanctuaire vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs. (Ibid., 11.) Vos autels, ô mon Dieu ! vos autels ! ah ! que ne puis-je vivre sans cesse auprès d'eux ! que ne puis-je y mourir ! Hélas ! pour quoi faut-il m'en arracher à chaque instant ? pour quoi faut-il me rengager si vite dans les ennuis et les désagréments du siècle ? Qui me délivrera des tristes besoins, des distractions inévitables de la vie ? vos autels, ô mon roi ! Loin d'eux le monde n'est qu'un triste désert, loin d'eux *tout n'est que vanité et affliction d'esprit.* (Eccle., I, 14.) O enfants d'Adam, venez, je vous raconterai les merveilles que Dieu opère dans mon âme. O vous tous qui gémissiez dans cette vallée de larmes, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! (Psal. XXXIII, 9.)

Serait-il vrai, mes frères, que ces divins entretiens, que ces célestes épanchements vous fussent inconnus ? Nous vous le répétons sans cesse, nous vous invitons à goûter les délices de la nouvelle cène ; sans cesse nous vous disons que la participation aux saints mystères est la seule douceur de notre exil, notre seule consolation dans cet éloignement de la patrie, le seul asile qui nous reste contre l'injustice des hommes et la contradiction des méchants ; que Jésus ne se donne à nous que pour essuyer nos larmes, guérir les cœurs brisés, et rompre les chaînes de tous les captifs ; qu'ici coule avec abondance ce fleuve de paix dont parle Isaïe (Isa., LXVI, 12) ; qu'ici se répand cette onction salutaire qui met un baume sur toutes les blessures ; qu'ici se forme cet *homme spirituel qui juge de tout* (I Cor., II, 15) ; du monde pour en sentir l'imposture, des plaisirs de la terre pour en découvrir l'impuissance, des honneurs pour en dédaigner le faux éclat, des richesses pour en voir le néant : nous le disons, mais les mondains ne nous entendent pas, ou, s'ils nous entendent, ils ne nous croient pas ; ou s'ils nous croient, c'est d'une foi qui tient presque de la défiance, d'une foi qui n'opère rien ; ou,

s'ils essaient quelquefois de s'asseoir au divin banquet, c'est moins pour goûter Dieu que pour le tenter, moins pour être plus saints que pour être plus tranquilles, moins pour sacrifier la vraie source de leurs chagrins, je veux dire leurs injustes passions, que pour calmer un instant des remords importuns : et voilà pourquoi, chrétiens, toutes nos communions nous laissent avec nos afflictions, notre tristesse, nos amertumes. Au sortir du festin délicieux, nous retrouvons partout ce pain d'absinthe dont parle l'Écriture ; nous attendons la paix, et la paix ne vient pas. Mêmes gémissements dans les contradictions de la vie, même sensibilité dans la moindre perte, même désespoir dans la plus légère disgrâce ; et c'est ainsi, grand Dieu ! que s'accomplit cet oracle du Prophète : *Que votre table leur devienne un piège et un scandale !* (Psal. LXVIII, 23.) Un piège, mes frères, puisque nous n'y trouvons pas les consolations qu'elle donne, et un scandale, puisque nous n'en sortons que pour faire une chute nouvelle, bien loin qu'elle soit pour nous ce lien indissoluble qui nous attache à la justice.

Et c'est ici le troisième et le dernier avantage que nous procure la communion ; car la grâce eucharistique n'est point une grâce déterminée pour nous faire pratiquer telle ou telle vertu, pour nous faire éviter tel ou tel vice ; ce n'est point la grâce d'un état, d'une occasion particulière : c'est la grâce de tous les états, de tous les moments et de toutes les circonstances ; c'est une grâce durable et universelle qui s'étend à tout ; disons mieux, c'est le complément et la fin de toutes les grâces. Or, quelle peut donc être cette fin, sinon de nous attacher fermement à la justice, de nous unir tellement avec l'auteur de toute vertu, que rien ne puisse nous le faire oublier, de le faire régner sur nous par une impression si dominante et si souveraine, que nous puissions nous écrier avec l'Apôtre : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ?* (Rom., VIII, 35), ou avec l'épouse des *Cantiques* : *Je le tiens, je le possède, et je ne le laisserai point échapper : « Tenui eum, nec dimittam. »* (Cant., III, 4.)

De là, mes frères, cette parole du Sauveur : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.* (Joan., VI, 57.) Expression mémorable ! Ce n'est donc point une union momentanée que Jésus-Christ fait alors avec nous, mais une union vraiment durable ; ce n'est plus ici un passage, c'est une alliance ferme et constante, c'est un lien indissoluble ; *in me manet, et ego in illo* : non sans doute en ce sens que l'eucharistie nous établit dans un état immuable de justice, qu'elle nous assujettisse tellement nos ennemis, que nous soyons pour toujours hors de leurs atteintes, et qu'enfin elle nous marque du dernier sceau du salut ; mais indissoluble en ce que son effet direct et immédiat est de nous confirmer en grâce ; indissoluble, parce que

la cène du Seigneur nous le rend nécessaire, et en fait notre bien unique ; indissoluble, parce que plus on se nourrit de Jésus-Christ, et plus on désire de vivre pour lui, comme il nous en assure lui-même ; que plus on mange de cette viande qui demeure éternellement, plus on sent réveiller son goût ; que cette nourriture céleste excite nos désirs en les remplissant, aiguise notre faim en la satisfaisant ; qu'une communion sainte sert d'engagement et d'attrait à une autre communion : *Qui edunt me, adhuc esuriunt.* (Eccli., XXIV, 29.) Je dis enfin que ce lien est indissoluble, parce que le sacrement adorable forme en nous un homme nouveau, et que l'homme nouveau ne vieillit point. Oui, ce renouvellement est intime et parfait, tout ce qui n'est qu'ébauché le sacrement l'achève, tout ce qui n'est que tiède il l'enflamme : opération vraiment prodigieuse, qui va jusqu'à la racine de l'arbre, le dépouille non-seulement des branches inutiles, mais pénètre jusqu'au germe, mais purifie toute la sève, et fait ainsi produire ces fruits permanents dont parle l'Évangile : *Fructus vester maneat.* (Joan., XV, 16.)

Et voilà pourquoi le prophète compare le juste à cet arbre toujours vert, placé sur le courant des eaux, et dont les feuilles ne tombent point (Jerem., XVII, 8) ; voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure que, quand une âme est à lui, personne ne peut plus l'arracher de ses mains. (Joan., X, 28.) Or quelle âme est plus à lui que celle qu'il s'acquiert, qu'il s'unit par la communion ? et revenir à son vomissement, reprendre ses anciennes voies, après avoir reçu le Saint des saints, n'est-ce pas annoncer hautement que nous n'avons jamais été sa véritable conquête ?

C'est ce que nous dirons de tous ceux qui se traînent sans cesse autour des mêmes sacrements et des mêmes chutes ; qui recommencent, au sortir de la pâque, leur commerce avec les incirconcis, à qui une communion ne coûte qu'une journée de piété et de privations, dont le recueillement finit avec la solennité, dont la ferveur ne va guère plus loin que la cérémonie, qu'on voit rentrer le lendemain dans leurs premiers désordres ; que dis-je ? qu'une même journée voit sur le Thabor et dans les plaines de Samarie. Oui, nous dirons de tous ceux-là que le remède leur a été mal appliqué, faute de préparation ; que ces éternelles alternatives de maladie et de santé, de réconciliation et de rupture, de sacrements et de rechutes, sont des signes effrayants ; et, quoique nous n'osions avancer que toute chute après la sainte cène annonce une profanation, nous assurons, en général, que celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ sans le conserver, sans demeurer en lui, ne l'a reçu qu'imparfaitement, et que, bien loin d'avoir mangé ce pain du ciel qui fait qu'on ne meurt point, il est à craindre qu'il n'ait mangé son propre jugement.

Grand Dieu ! détournez ce funeste malheur de dessus nos têtes ; venez dans nos

âmes, mais que ce soit pour y fixer votre demeure, pour leur donner et ces remèdes qui les conservent et ces secours qui les purifient : venez-y comme la voie pour redresser nos sentiers; comme la vérité, pour augmenter nos lumières et dissiper nos erreurs; comme la vie, afin qu'après avoir allumé dans nos âmes la vie de la foi, la vie du juste sur la terre, fruit précieux de ce céleste aliment, vous nous fassiez goûter à jamais la douce récompense du bon usage que nous en aurons fait, en nous réunissant et nous consommant tous en vous-même, ô Dieu vivant et véritable, pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

EXHORTATION II.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus... et Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus. (Deut., XXVI, 17, 18.)

Vous avez choisi le Seigneur aujourd'hui pour qu'il soit votre Dieu, et le Seigneur vous a choisi aujourd'hui afin que vous soyez son peuple.

Vous touchez enfin, ma chère sœur, à cette époque mémorable, précédée de tant d'épreuves, préparée de si loin, et attendue avec tant d'impatience. Il est donc arrivé ce moment, le plus doux et le plus beau de votre vie, ce moment de la grâce, ce moment de salut, ce grand moment qui doit en amener un bien plus grand encore, celui qui fixera pour jamais vos destinées éternelles. Enfin, vous voici parvenue sur la montagne; l'autel est dressé, le glaive mystérieux est levé sur votre tête; le feu, le bûcher, tout est prêt pour le sacrifice. Disons mieux : voici l'Époux qui s'avance; le bien-aimé que vous avez choisi entre mille fait entendre sa voix : déjà il vous appelle ma sœur et ma colombe. La couronne, les fleurs dont il doit vous orner, le sceau de l'alliance, le vêtement de gloire, le voile nuptial, le banquet mystique, le vin qui fait germer les vierges, tout est prêt pour votre triomphe; et c'est en ce grand jour que nous pouvons vous dire véritablement : *Vous avez choisi le Seigneur pour qu'il soit votre Dieu, et Dieu vous a choisi afin que vous soyez son peuple.*

C'est cette alliance vraiment auguste dont nous allons développer et la sublimité et l'importance. Vous avez choisi le Seigneur pour qu'il soit votre Dieu, et voilà, ma chère sœur, la grandeur de votre vocation; le Seigneur vous a choisie afin que vous soyez son peuple, en voilà la récompense. Vous avez choisi le Seigneur pour qu'il soit votre Dieu, et c'est ce qui fait le plus beau titre de votre gloire; le Seigneur vous a choisie afin que vous soyez son peuple, et c'est ce qui doit faire le plus digne motif de votre reconnaissance. Enfin vous avez choisi le Seigneur pour qu'il soit votre Dieu, et c'est ce qui vous montrera l'étendue de vos engagements; le Seigneur vous a choisie afin que vous soyez son peuple, et c'est ce qui vous découvrira l'étendue de ses miséricordes. C'est sur ce double choix et sur cette alliance mutuelle que je vais établir les deux propositions qui partageront ce

discours. Dignité de la vocation religieuse dans le choix que fait du Seigneur une vierge chrétienne, afin qu'il soit son Dieu; bonheur de la vocation religieuse dans le choix que fait le Seigneur d'une vierge chrétienne, afin qu'elle soit son peuple. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme, mes frères, quoique avili par le péché, n'a point perdu le sentiment de sa grandeur première. Sans cesse notre cœur nous dit que nous sommes déchus et hors de notre place naturelle; et, à le bien prendre, toutes nos affections, nos desirs, nos inquiétudes, nos vices mêmes, ne sont que l'impression d'une âme qui, tombée d'une hauteur prodigieuse, se prend où elle peut pour se relever et courir après une gloire qui lui est échappée. Mais hélas! notre corruption est si grande et notre avilissement si profond, que presque toujours l'homme s'égare dans les moyens qu'il prend pour recouvrer ses anciennes prérogatives. Sa liberté, il croit s'en ressaisir en secouant toute espèce de joug; son repos, il le demande à des créatures frivoles et inconstantes; ses véritables richesses, il les cherche dans des biens périssables. Presque toujours il prend l'enflure pour la grandeur, des titres vains pour la vraie gloire; de sorte qu'il n'embrasse jamais que le fantôme de sa propre excellence, et que tous ses efforts pour revenir à sa première place ne servent qu'à l'avilir de plus en plus, et à le faire descendre plus bas encore que lui-même.

Il était réservé, mes frères, au renoncement religieux et à la sainte alliance qui se fait entre Dieu et l'âme qui se dévoue à ses autels, de le rétablir dans l'ordre et la beauté de son institution primitive. Il est vrai, et saint Paul (I Cor., XV, 45) nous l'apprend, que, par la vocation au christianisme, l'homme est régénéré selon le premier esprit de son Créateur; mais cette régénération n'est point encore si parfaite qu'elle efface jusqu'à la moindre trace de l'ancien Adam. Ce n'est proprement que dans la vocation religieuse que commence la création de cet homme nouveau, de cet homme spirituel et parfait dont parle le même Apôtre. Sublime vocation! qui, séparant une vierge chrétienne du commun des fidèles, la dévoue à de plus grands devoirs, à des sacrifices plus héroïques, à des vertus plus rares, à une liberté plus sainte et plus glorieuse; et c'est sur ces fondements que je vais établir l'incomparable dignité de l'âme religieuse, sur la générosité de ses sacrifices, sur la noblesse de ses attachements, sur la plénitude de son indépendance.

Qu'il est beau, qu'il est grand ce spectacle que nous présente l'immolation d'une vierge chrétienne, qui, docile aux inspirations de la grâce, conçoit le généreux dessein de renoncer au monde, lors même que le monde doit lui paraître si séduisant;

aux plaisirs, dans un âge où l'âme toute neuve s'ouvre si aisément aux impressions fatales de la volupté : à l'amitié, dans un temps où le cœur cherche et demande impérieusement à s'épancher sur d'autres cœurs ; aux douceurs de la maison paternelle, quand les plus tendres liens de la nature commencent à se faire sentir ; à toute la terre enfin, dans cette saison brillante, ce printemps enchanteur où tous les sentiers de la vie paraissent semés de roses ! Qu'il est frappant cet héroïsme d'une fille de Sion, qui brave tout à la fois et les combats qu'on lui livre, et les obstacles qu'on lui oppose, et l'attendrissement, les soupirs et les larmes des personnes les plus chères ; qui brise d'une main courageuse ces superbes idoles qu'adore le siècle ; qui s'ánéantit, se dépouille de tout elle-même, et qui, ramassant tout ce qu'elle a de force et de santé, de liberté et de jeunesse, d'agréments et de charmes, de prétentions et d'espérances, en forme comme autant de guirlandes qu'elle suspend dans le sanctuaire, et s'avance vers l'autel avec une majesté tranquille, entre les applaudissements du ciel et l'admiration de la terre.

Je sais, mes frères, que les filles de Jérusalem ne sont pas toutes, comme celles de Tyr, favorisées des dons de la fortune ; qu'il en est par conséquent qui ont moins de chaînes à rompre, moins d'obstacles à vaincre, moins de biens à perdre ; mais la grandeur du sacrifice ne se prend pas précisément dans la grandeur des dépouilles qu'on laisse : le Dieu jaloux ne regarde pas tant les mains que le cœur. Ici toute la gloire de la fille du roi est au dedans, tout son héroïsme est dans l'âme. Que les circonstances extérieures de sa consécration soient plus ou moins brillantes, qu'elle offre des agneaux ou simplement des tourterelles, que la victime soit plus ou moins parée, l'objet essentiel de l'holocauste n'en est pas moins grand, moins agréable aux yeux de Dieu. C'est le renoncement intérieur, c'est la sainte abnégation, la haine généreuse de soi-même, c'est le sacrifice des sens, de l'amour-propre, de la volonté, des goûts les plus chéris, des penchants les plus doux ; et, quels que soient ses droits et ses prétentions dans un monde qu'elle abandonne, n'est-il pas toujours vrai que son immolation est le plus digne ouvrage de la grâce, et le dernier triomphe de la nature.

Cette immolation, selon plusieurs Pères, élève la vierge fidèle à la dignité du martyr. Eh ! que fait de plus grand le héros généreux qui scelle de son sang la vérité de sa croyance ? Il ne meurt qu'une fois, et la vierge fidèle peut dire, avec saint Paul, qu'elle meurt tous les jours. Dans le martyr, ce n'est qu'une constance momentanée ; dans la vierge chrétienne, c'est la constance de la vie entière. Le martyr attend les tyrans et les supplices ; la vierge fidèle s'arme elle-même du glaive douloureux. Le premier rend témoignage à la foi, la seconde à l'espérance, et c'est de l'un comme de l'au-

tre qu'on peut dire véritablement qu'ils sont les témoins de Jésus-Christ : *Eritis mihi testes. (Act., I, 8.)*

Cette immolation est si étonnante, que les mondains eux-mêmes, ne pouvant y croire, cherchent presque toujours quelque motif qui la dégrade. Ils supposent des vues terrestres, des insinuations humaines, le dépit, l'orgueil, l'intérêt, peut-être quelque motif plus vil encore. Censure méprisante, qui ne sert qu'à les trahir et à les confondre, puisqu'elle atteste tout à la fois et l'éminence de la sainte virginité, et la lâche impuissance de ses coupables détracteurs.

Oui, cette immolation est aussi honorable au christianisme qui l'inspire qu'à la vierge courageuse qui s'y soumet. Qu'elle est grande, qu'elle est sublime, cette religion qui produit de pareils sacrifices et enfante de semblables héros ! elle seule pouvait donner à la nature humaine ce haut degré de dignité et d'énergie. Qui aurait pu, sans elle, se flatter d'y atteindre ? qui jamais, avant elle, eût pu, je ne dis pas embrasser, mais même avoir l'idée de ce genre de perfection ? On avait vu des philosophes fouler l'orgueil d'un pied superbe, se dépouiller par ostentation, fuir le monde par misanthropie, le dédaigner par singularité, ne s'oublier en apparence que pour être plus recherchés, et se faire le centre de tout, en paraissant renoncer à tout. Mais oublier le monde, et faire tout pour qu'il nous oublie ; mais tout abandonner sans que l'amour-propre puisse en attendre un dédommagement ; mais porter le glaive de séparation jusqu'à la division de l'âme, pour plaire uniquement à celui qui voit dans le secret : ah ! c'est ici le doigt de Dieu ; c'est le triomphe qu'il réservait à son Evangile, à l'effusion de son esprit, à la puissance de sa parole, de cette loi pure et sainte qui seule devait convertir les âmes.

Mais que fais-je, ma chère sœur ? Viens-je donc ici amuser votre vanité et flatter votre orgueil ? à Dieu ne plaise ! En vous retraçant la grandeur du renoncement religieux, je veux uniquement vous exposer celle de vos devoirs. Je n'ai mis sous vos yeux l'étendue de votre sacrifice que pour vous rappeler l'étendue de vos obligations. Je viens vous apprendre à sonder devant Dieu votre cœur et vos reins, à examiner quel est l'esprit qui vous anime, quel motif a dicté votre choix ; s'il est assez pur, assez noble, assez désintéressé ; si votre sacrifice est aussi entier qu'il doit être irrévocable ; si, non contente de changer pour jamais tout votre extérieur, d'ôter et de détruire la peau de la victime, vous l'avez coupée jusqu'au vif, ainsi que l'ordonne la loi. Je viens dire anathème à la vierge chrétienne qui s'applaudirait en secret de sa propre victoire, qui regarderait avec complaisance ces idoles qu'elle croirait avoir brisées ; qui oserait méconnaître la main bienfaisante que Dieu lui a tendue du haut du ciel : car, ma chère sœur, vous ne l'ignorez pas, c'est Dieu, c'est sa grâce

puissante qui vous a conduite dans le tabernacle par des voies adorables et secrètes ; c'est lui qui a préparé les voies, vaincu tous les obstacles et aplani toutes les difficultés ; c'est lui enfin qui vous a mûrie pour ce grand ouvrage. S'il vous a fallu quelque courage pour vous armer du glaive évangélique, c'est de lui que vous le tenez : si vous pouvez tout, comme l'Apôtre (*Philip.*, IV, 13), c'est dans celui qui vous a fortifiée. En vous immolant à ses pieds, vous ne faites que lui offrir ses propres bienfaits. L'autel n'est ici paré que de ses propres dons, et la mesure de votre dévouement doit être la mesure de votre reconnaissance.

Et de quoi pourriez-vous donc encore vous glorifier, ma chère sœur ? Qui pourrait vous faire présumer de vous-même ? Que donnez-vous à Dieu ? votre liberté ? c'est-à-dire le malheureux pouvoir que vous auriez eu dans le monde de vivre au hasard et sans règle ; une jeunesse dont le règne est aussi court que celui d'une fleur. Que laissez-vous ? des plaisirs qui lassent, des affaires qui troublent, des bienséances qui fatiguent, des conversations qui ennuient. Disons plus : vous ne laissez que ce qui ne vous appartient pas, des biens dont vous ne deviez qu'user, et non pas jouir ; qui n'auraient dû servir qu'à vos besoins, et jamais à vos plaisirs ; des profusions que l'Evangile vous eût interdites dans le monde, un luxe qu'il eût condamné, des superfluités qu'il eût réprouvées. Non, ma chère sœur, vous ne renoncez à rien, vous ne sacrifiez aucun droit ; le chrétien n'en a point sur la terre ; il ne fait qu'y passer, il y campe, il y est étranger. Ah ! vous n'avez donc rien quitté, je le répète, ou plutôt vous avez tout donné, mais pour tout acquérir ; tout sacrifié, mais, pour tout obtenir ; tout méprisé, mais pour vous attacher au seul objet digne de votre cœur : nouveau titre de dignité de l'âme religieuse, la noblesse de ses attachements.

Et c'est ici proprement que commence la véritable grandeur d'une vierge consacrée aux autels. Son triomphe n'éclate qu'à demi dans son renoncement au monde : elle ne fait alors que se dépouiller d'une grandeur empruntée et chimérique. Il faut la voir toute brillante de la gloire de son époux, et revêtue de cet éclat réel, de cette grandeur toute divine que produisent la sainteté de ses œuvres et la sublimité de son amour.

Qu'elle est auguste et qu'elle est vénérable cette vierge fervente, qui ne voit plus que Dieu, ne vit plus que pour Dieu, et, comme le Prophète (*Psal.* LXXII, 25,) ne veut plus que Dieu sur la terre ; qui se dispute le plus léger plaisir dont Dieu n'est pas l'objet, la moindre occupation qui ne ramène pas à Dieu, la démarche la plus indifférente qu'elle ne saurait lui offrir ; qui ne laisse échapper aucune occasion de lui plaire, aucun moment de le glorifier ; qui n'a des yeux que pour les fixer vers le ciel, une bouche que pour publier les divines

miséricordes, des oreilles que pour entendre les vérités de la vie éternelle, une volonté que pour faire celle du Père céleste, une imagination que pour la transporter dans le siècle à venir ! O combien il y a loin de son cœur à la terre ! combien est grande la distance qui la sépare des vains objets de nos passions ! combien ses pensées sont hautes, ses desseins immenses, ses sentiments élevés ! combien elle regarde au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas immuable, tout ce qui n'est pas éternel ! Aussi, mes frères, ce n'est qu'avec un religieux respect que j'approche de la sainte retraite où se renferme une chaste amante de Jésus-Christ. C'est ce sanctuaire de Sion, où Dieu seul est grand ; c'est ce ciel nouveau, cette terre nouvelle où Dieu seul doit paraître élevé sur les débris de toute la nature, où tout doit disparaître devant sa majesté.

Oui, ma chère sœur, c'est ici que Dieu règne seul, et que tout est rempli de sa gloire. Ici tout ce qui n'est pas divin est regardé comme profane, tout ce qui n'est pas céleste est souillé ; ici tous les noms sont confondus, tous les titres, toutes les distinctions humaines anéantis ; la seule qualité de servante ou plutôt d'épouse de Jésus-Christ vous honore et vous distingue. Vous perdez même jusqu'au nom qui vous rappellerait votre naissance, les liens du sang et de la patrie : tant la grandeur de Dieu doit ici dominer uniquement et souverainement ; tant tout ce qui n'est pas Dieu profanerait votre retraite, serait une abomination dans le lieu saint !

Importante leçon, ma chère sœur, sur laquelle je ne saurais trop insister. Oui, désormais le moindre retour vers le monde est un outrage à votre époux, la moindre réserve une idolâtrie, la plus légère superfluité une abondance criminelle, toute conversation qui n'est pas dans le ciel une profanation de vos lèvres, le moindre amusement profane, la moindre recherche de vous-même un vice de votre consécration. Et où serait donc cette éminente dignité d'une vierge consacrée au Seigneur ? qui pourrait distinguer si noblement la vocation religieuse de la simple vocation chrétienne ? quelle si grande supériorité auraient les filles de Sion sur les filles de Samarie, si ce n'est celle que leur donnent la perfection des œuvres, la pratique des conseils, et l'héroïsme de l'amour ? Hélas ! trop souvent il arrive, ma chère sœur, et je ne saurais ici vous le dissimuler, trop souvent il arrive qu'une vierge chrétienne fait succéder aux plus grands sacrifices les plus frivoles attachements ; trop souvent les plus petits objets forment dans la retraite les plus grandes passions ; et tel est le néant et la grande misère de la créature, que le cœur veut alors s'attacher à tout, parce qu'il ne tient plus à rien. Les chaînes sont imperceptibles, mais elles ne sont pas moins fortes ; les passions sont peut-être moins tumultueuses, mais elles ne sont pas moins vives ; leur objet est moins éclatant, mais leur empire n'en

est pas moins réel. On ne se fait pas, il est vrai, comme les Israélites coupables, une fausse divinité, pour se prosterner devant elle; mais, comme Rachel, on emporte sou-vent de la maison paternelle des idoles, que l'on n'adore pas, mais que l'on conserve; que l'on n'encense pas, mais que l'on chérit; qui ne détruisent pas, si vous voulez, notre attachement au vrai Dieu, mais qui l'affaiblissent. Parlons plus clairement : on a quitté le monde, mais on en aime le souvenir; on l'a fui, mais on s'en entretient; les abominations de l'Égypte nous révoltent, mais ses événements nous occupent; on n'est plus agité par les grands orages du cœur, mais par les vains fantômes de l'imagination; on s'interdit tout ce qui flatte l'amour-propre, mais non pas tout ce qui l'amuse : on ne viole pas ses engagements, mais on a des caprices; on ne se livre point à l'infidélité, mais à l'humeur : enfin on se dédommage des établissements qu'on a laissés par ceux que l'on s'efforce de procurer, des intrigues du monde par celles du cloître, de l'apparente importance des intérêts du siècle par mille goûts puérils et vains : partage honteux, ménagement indigne d'une vierge chrétienne, et aussi contraire à la noblesse de ses attachements qu'à la plénitude de son indépendance.

Troisième caractère de la dignité de l'âme religieuse. Comme elle n'appartient plus qu'à Dieu, elle ne dépend plus que de Dieu, et ne dépende que de Dieu, c'est être parfaitement libre, c'est être maître de soi-même. Rien n'approche donc de la noblesse de l'élévation d'une vierge dévouée aux autels; elle semble participer à la souveraineté de Dieu même, et partager l'empire qu'il a sur l'univers. Comme Dieu, elle est indépendante de tout être créé; comme Dieu, tout lui sert et rien ne la domine; comme Dieu, elle n'a besoin de personne; ni des grands, elle n'en attend rien; ni des protecteurs, ils lui sont inutiles; ni de ses amis, elle ne les aime qu'en esprit de charité; ni de ses proches, elle est, comme Melchisédech, sans père, sans mère, sans généalogie. Elle ne dépend ni des usages, elle les ignore; ni de l'opinion, elle la dédaigne; ni de la censure publique, elle est crucifiée au monde; ni des préjugés, elle les a tous abjurés; ni des dérisions du libertin, elle le force à la respecter; ni des accidents de la vie, elle est sans embarras pour l'avenir, comme sans inquiétude pour le présent.

Ce n'est pas, ma chère sœur, que l'état religieux n'ait ses assujettissements et sa dépendance; que dis-je, l'esprit d'humilité, de soumission, d'obéissance aveugle doit faire désormais votre principal caractère : mais c'est cette dépendance même qui va former votre véritable liberté. Vous serez esclave, il est vrai, mais de la règle, du devoir, de la justice; vous perdez votre liberté, mais celle des passions, de l'humeur, du caprice, de l'inconstance, mais cette triste liberté qui est à charge à un chrétien,

mais cette liberté fantastique qui n'est au fond que la faculté de se perdre, mais cette liberté inquiète que l'on confond avec la licence, avec le mépris de tout frein et le renversement de toute subordination. Vous serez soumise, mais à Dieu, à ceux qui le représentent, à ceux dont l'organe vous manifesta ses volontés; et sans vous parler ici, ma chère sœur, de la prudence, de la sainte circonspection qui accompagnera tous les ordres que vous recevrez; sans vous mettre ici sous les yeux les vertus simples et modestes de l'illustre vierge qui préside à cette maison, et surtout cette douceur, cette touchante affabilité qui fera qu'en lui obéissant vous croirez n'obéir qu'à vous-même, quels avantages ne retirerez-vous pas de votre soumission! Précieuse servitude, qui n'est, ô mon Dieu! que l'heureuse nécessité de ne plus vous déplaire; sainte dépendance des enfants, que de méprises elle épargne, que d'embarras elle évite, que de fautes elle prévient, que d'incertitudes elle abrège! Ah! la vierge chrétienne est donc parfaitement libre et souverainement indépendante; ses vœux ne sont pas des chaînes qui la lient, ce sont des ailes qui l'élèvent jusqu'à Dieu.

Mais si elle est grande dans le choix qu'elle a fait du Seigneur, afin qu'il soit son Dieu, voyons maintenant combien elle est heureuse dans le choix que le Seigneur a fait d'elle pour la rendre son peuple : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Dieu, mes frères, quoique le dominateur souverain de toute la nature, ne règne pas également sur tous les cœurs; et, quoiqu'il fasse indistinctement lever son soleil sur les pécheurs comme sur les justes, il ne les favorise pas indifféremment, et ne leur communique pas à tous la même abondance de grâces. S'il est le Dieu de tous les hommes, il l'est particulièrement d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il ne fait acception de personne pour la justice, mais il la fait pour ses faveurs. Ainsi, on le verra se réserver toujours une nation privilégiée, une tribu chérie qu'il appelle par excellence son peuple, et sur laquelle il verse, avec bien plus de profusion que sur le reste des hommes, ses dons et ses bienfaits. Or, quel peut donc être ce peuple de prédilection, si ce n'est cette tribu sainte qui se dévoue spécialement à la retraite et à la prière? Il en exige de plus grandes vertus, mais il la garantit de plus d'écueils; il lui demande de plus grands sacrifices, mais il lui communique de plus grandes consolations. Deux vérités, ma chère sœur, qui vont porter dans votre âme la douce conviction que le Seigneur vous a choisie aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple : les dangers dont il vous délivre, les consolations qu'il vous prépare.

Que tout soit danger dans le monde, hélas! mes frères, nous n'en faisons que trop la triste expérience : dangers dans ses usa-

ges, que réprouve l'Evangile, que condamne la règle éternelle; dangers dans ses maximes, qui introduisent le relâchement, qui inspirent la mollesse, qui favorisent les passions, qui canonisent la licence; dangers dans les faux frères qui nous entraînent par leurs séductions, ou qui nous intimident par leurs railleries; dangers dans les exemples, dont la multiplicité nous rassure, et dont l'éclat nous enhardit; dangers dans les richesses: c'est l'avarice qui les accumule ou le luxe qui les dissipe; dangers dans les honneurs, qui nous ouvrent la porte à plus de crimes, en nous laissant moins de frein; dangers dans l'abondance: c'est la mère de tous les excès; dangers dans la pauvreté, qu'accompagnent mille murmures, qu'assaillent mille tentations; dangers dans cette illusion qui nous fait justifier nos faiblesses par nos périls, et changer les obstacles en autant de prétextes; enfin, dangers dans ce que nous voyons, dangers dans ce que nous entendons, dangers dans l'air même que nous respirons.

Que d'actions de grâces n'avez-vous pas à rendre, ma chère sœur, au Dieu puissant qui vous délivre de tous ces dangers, et qui vous choisit aujourd'hui pour son peuple! Tandis que presque tous les hommes errent dans une région semée d'écueils et de précipices, qu'ils n'évitent un abîme que pour tomber dans un autre, que chaque pas leur présente une chute, chaque moment une tentation, chaque objet un scandale, il vous prend lui-même par la main; il vous place dans cette Sion inébranlable, dans cette ville forte dont il est lui-même le rempart et la citadelle; dans cette terre heureuse, environnée de montagnes inaccessibles à l'ennemi; dans ce jardin fermé de l'Epoux, où l'on n'a plus à craindre ni l'inondation des torrents, ni l'influence des vapeurs malignes. Désormais il va vous couvrir de ses ailes, vous garder comme la prunelle de son œil, vous défendre contre les orages de l'aquilon et le démon du midi. Désormais vous n'avez plus à craindre ni les dangers des usages, vous n'y serez pas soumise; ni les dangers des maximes mondaines, vous ne les entendrez plus; ni les dangers des richesses, votre trésor sera dans le ciel; ni les dangers des faux frères, vous ne trouverez ici qu'une charité non feinte, que de salutaires avis; ni les dangers du respect, humain, il n'est ici d'autre singularité que la transgression de la règle; ni les dangers des exemples, une sainte émulation de perfection et de piété vous encouragera; ni les dangers de l'abondance, vous allez tout quitter; ni les dangers de la pauvreté, la vôtre est libre et volontaire. Désormais, ma chère sœur, vous pourrez prendre les ailes de l'aigle, marcher à pas de géant, et aller de vertus en vertus. Dieu a donné ordre à ses anges de vous aplanir les voies, et d'écarter tous les obstacles. O Dieu, je vous bénirai éternellement: je chanterai sans cesse vos miséricordes avec le Prophète: comme lui, je vous offrirai tous les joirs

de ma vie un sacrifice de louanges, parce que vous avez délivré mon âme de la mort, et mes pieds d'une chute mortelle: *Quoniam eripuisti animum meum de morte, et pedes meos de lapsu.* (Psal. LV, 13.)

Ce n'est pas, ma chère sœur, que l'état nouveau dans lequel vous engage votre consécration n'ait ses écueils et ses dangers, et qu'en entrant dans le service de Dieu on ne doive, selon l'avis du Sage (*Eccli.*, II, 1), préparer son âme à la tentation. Et comment n'y trouverait-on point de périls, puisqu'on s'y porte soi-même? Dangers dans la première ferveur, qui souvent se ralentit d'autant plus aisément, qu'elle a d'abord été plus vive; dangers dans cette complaisance qui compte quelquefois nos progrès pour nous dispenser d'aller plus avant; dangers dans ses propres victoires; parce qu'on a défait les Philistins, on croit pouvoir, comme Jonathas, goûter un peu de miel (*I Reg.*, XIV, 43), et, parce qu'on a quitté un monde orageux, on s'abandonne sans défiance aux douceurs d'un état tranquille. Dangers dans l'abondance même des grâces: on s'accoutume peu à peu à n'en plus sentir le prix; on ne craint plus que la manne vienne à manquer, et l'on se hâte moins de devancer le lever du soleil; on recueille moins soigneusement une nourriture journalière. Dangers dans la propre sécurité de la retraite: l'ennemi est ici plus faible, et l'on s'en défie moins; les tentations y sont vives, et elles nous paraissent moins redoutables. Dans le monde, les combats trop fréquents lassent et découragent; dans la retraite, une trêve trop longue invite souvent au repos, et du repos, il est bien difficile de ne pas passer au sommeil. Dans le monde, on doit craindre les amorces du plaisir, dans la retraite les illusions de la piété: d'une part, c'est un raffinement de luxe et de mollesse, de l'autre, c'est un raffinement de spiritualité: là, ce sont des assauts plus terribles contre l'innocence; ici, des pièges plus séduisants pour l'amour-propre. Dans le monde, on ne vit pas assez avec Dieu; dans la retraite, on vit trop avec soi-même. Enfin, dans le monde, ce sont des objets toujours présents qu'il faut fuir; dans la retraite, des souvenirs toujours importuns qu'il faut dissiper.

Que veux-je donc conclure, ma chère sœur? Que la retraite ne vous dispense pas de veiller sur vous-même; que vous avez moins de chutes à craindre, mais que le vase où vous portez votre vertu n'en est pas moins fragile; que la terre où vous allez entrer n'est pas Babylone, mais que ce n'est pas la patrie; qu'elle n'est point le théâtre des guerres et des hostilités, mais que ce n'est point le lieu du repos; que parce que vous aurez moins à combattre, il ne vous est pas permis de quitter les armes, et qu'enfin moins vous perdrez de temps à vous défendre, plus vous devrez en mettre à votre propre perfection.

Premier avantage dans le choix que fait le Seigneur d'une vierge chrétienne, les dan-

gers dont il la délivre ; second avantage non moins précieux, les consolations qu'il lui réserve.

O qui me donnera de révéler ici tous les mystères de cette union, tous les chastes embrassements de l'époux, toute la sainte ivresse des noces de l'Agneau ? Je crains de les profaner, en voulant les dépeindre. Que vos tabernacles sont beaux, qu'ils sont aimables ! Dieu des vertus. (*Psal. LXXXIII, 1*). C'est ici cette terre heureuse où coulent le lait et le miel, et sur laquelle le Seigneur a toujours les yeux fixés. Ici cette rosée céleste, qui ne distille ailleurs que goutte à goutte, forme ce fleuve immense dont parle l'Ecriture. Ici plus de soupirs, plus de larmes, plus de gémissements. Que dis-je ? on y pleure, on y gémit : ah ! ce sont les larmes de l'amour et les gémissements de la colombe.

Ici, mes frères, ne vous figurez point une félicité toute humaine et toute terrestre. Exemption des soins et des embarras temporels, établissement sûr et tranquille, bénédiction d'Esau, et grasse de la terre ; bonheur grossier, digne des mercenaires et des esclaves, vous n'êtes point fait pour les chastes épouses. Le bonheur qui leur est promis, c'est l'assurance d'être à l'abri, non pas des orages de la fortune, mais des orages des passions ; c'est la confiance qu'on est dans le port de salut, dans le chemin qui conduit à la vie ; c'est ce contentement qui vient bien moins de ce qu'on a quitté des biens dont la conservation nous eût coûté mille peines, que de ce que nous nous sommes délivrés de toutes les entraves qui eussent retardé notre course ; c'est l'heureuse nécessité, non d'être plus tranquille, mais d'être plus saint ; non de porter moins de chaînes, mais de pratiquer plus de vertus ; non d'être exempt des sollicitudes de Marthe, mais de pouvoir vaquer à chaque instant aux douces fonctions de Marie : c'est cette paix que le monde ne connaît point ; c'est ce calme de la conscience qui surpasse tout sentiment ; c'est cette surabondance de joie qui transportait l'Apôtre : et, si la charité n'était pas le seul feu qui brûle dans le sanctuaire, je dirais que c'est le bonheur de voir de loin tous les enfants du siècle s'agiter, se tourmenter pour une fumée, courir après l'élévation par des bassesses, chercher le repos par l'épuisement de leur santé, consumer la plus belle saison de leur vie à se supplanter et à se surprendre, à se tromper et à se trahir, et ne trouver enfin d'autre félicité que celle de pouvoir cacher des chagrins réels sous des joies apparentes. Qu'ajouterai-je encore ? c'est cette communication de Dieu qui parle à l'âme comme un ami à son ami, qui la remplit de son esprit, et lui révèle tous les secrets qu'il cache aux prudents du siècle ; c'est le bonheur des croix et des souffrances, croix qui éprouvent, souffrances qui purifient ; c'est le bonheur des absences, des délaissements mêmes de l'époux, des amertumes mêmes qui accompagnent la vertu la plus pure. Courtes absences ! précieux aliments de l'a-

mour ; délaissements apparents, source intarissable de mérites ; saintes amertumes, titres certains de notre force et de notre victoire ; c'est ce bonheur... ah ? c'est ce que l'esprit de l'homme charnel ne saurait comprendre ; c'est ce qui ne peut être aperçu par un œil profane, ni entendu par des oreilles mondaines. Ah ! il n'est donc point vrai que Dieu ne récompense pas les justes sur la terre. Dites-le nous, vierges de Jésus-Christ, si jamais votre époux vous a été infidèle, si jamais il a manqué à ses promesses, s'il ne vous donne point ce centuple qu'il vous avait annoncé, s'il ne vous fournit point autant de secours que vous avez de devoirs à remplir, autant de consolations que vous faites de sacrifices, autant de grâces qu'il exige d'épreuves. Dites-nous si vous changeriez votre état, si le monde excite votre envie, si vous quitteriez les pavillons de Jacob, pour les tabernacles de Cédar : dites-le-nous.

Peut-être que les mondains ne vous croiront pas : parce qu'ils ont vu quelquefois des vierges insensées qui ont laissé éteindre leur lampe, des victimes infortunées que l'intérêt ou la crainte ont traînées à l'autel ; parce que ces victimes gémissent sous des chaînes qu'elles ne se sont pas imposées, ou qu'elles ont prises trop légèrement, et parce que les dégoûts et les murmures règnent dans ces maisons où s'est introduit le relâchement, où s'est altérée la ferveur primitive, ils croient que toutes les maisons de Sion ne sont que des maisons de deuil, de repentir et de contrainte... Non, ils ne le croient pas ; ce n'est dans eux qu'un vain langage ; ce n'est pas une persuasion. Ils savent que l'ennui, que les murmures ne règnent que là où règne la tiédeur, que le repos ne fuit ici qu'avec la régularité, que le dégoût de la règle n'est jamais que le fruit de la dissipation, qu'on ne trouve d'autres chagrins dans le cloître que ceux que le monde y apporte, que la vierge la plus fervente est toujours la plus heureuse, et qu'enfin un seul jour passé dans le sanctuaire vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs. (*Ibid. 11.*)

Un seul jour, ma chère sœur ! et qu'est-ce donc que d'y passer toute sa vie ! Toute sa vie ! ô Dieu, l'ai-je bien entendu ? toute la vie dans votre maison, dans le secret de votre face, dans l'assemblée des justes ! toute la vie dans les doux liens de la fraternité, d'une sainte union, d'un support mutuel ! toute la vie dans la consolation des Ecritures, dans les chants de Sion, dans le recueillement et le silence, l'adoration et la prière ! ô Dieu, toute la vie à vos pieds, pourmourir un jour dans vos bras. Hâtez-vous donc, ma chère sœur ; fidèle servante, entrez dans la joie de votre Seigneur (*Matth., XXV, 21*) ; entrez dans cet asile saint, où vous n'allez plus respirer que l'air de l'innocence, que l'odeur des parfums de l'Époux ; arrachez généreusement toutes ces dépouilles du siècle, ces tristes gages de votre servitude ; parez-vous du vêtement du salut et des ornements de la

justice; qu'en ce moment tout le vieil homme s'anéantisse; prononcez à la vanité son arrêt, et au monde son anathème. L'insensé, hélas! peut-être il pleure en ce moment sur vous: ah! dites-lui de pleurer sur lui-même. Vous entrez dans le port, et il reste exposé à la merci des flots; vous brisez tous vos liens, et il gémît sous le poids de ses chaînes; vous allez vous asseoir dans la beauté de la paix (*Isa.*, XXXII, 18), et il s'agit dans les fureurs de la discorde. Grand Dieu! achevez donc votre ouvrage; purifiez entièrement cet holocauste; parez vous-même la victime que vous destinez à l'autel; ratifiez du haut du ciel la résolution généreuse que vous lui avez vous-même inspirée; et comme vous en êtes le dépositaire, daignez aussi en être un jour la récompense. Ainsi soit-il.

EXHORTATION III.

POUR UN MARIAGE.

C'est au pied des autels, c'est en présence de celui qui est la vérité, et qui jure par lui-même, que vous venez vous donner l'un à l'autre, et vous promettre cette foi conjugale de laquelle dépendent et votre destinée présente et votre destinée future. Ce n'est donc point ici une union profane, qui n'a de sanction que la loi; c'est un engagement sacré comme l'autel qui en est le dépositaire, et saint comme le Dieu qui le reçoit. Elevés l'un et l'autre à l'école de la religion, nous ne vous apprendrons point ce que vous savez déjà. Nous ne vous dirons point qu'elle ne s'est pas contentée de conserver au mariage cette première dignité qu'il tient de la nature, et cette force qu'il puise dans les serments mutuels de deux époux; mais qu'elle y ajoute encore un sceau plus respectable et une garantie nouvelle, que toutes les autorités humaines ne sauraient lui donner, en en faisant un sacrement auguste, mystérieux symbole de l'union divine de Jésus-Christ avec son Eglise. Admirable doctrine, de laquelle découlent tout à la fois et le principe de vos droits mutuels, et le modèle en même temps de vos obligations communes! Vous y voyez que comme Jésus-Christ a quitté son Père pour s'unir à son Eglise, ainsi l'homme quitte son père et sa mère, c'est-à-dire; tout ce qu'il y a de plus cher au monde, pour s'attacher à son épouse; que comme Jésus-Christ ne fait qu'un corps et qu'un esprit avec son Eglise, il en est de même de l'homme et de la femme, qui n'ont plus rien d'étranger l'un à l'autre; que comme Jésus-Christ a aimé son Eglise jusqu'à se donner pour elle, comme il l'a aimé uniquement et sans partage, de même deux époux ne peuvent pas moins se dévouer l'un pour l'autre, ni être moins prêts à se sacrifier l'un pour l'autre. D'où il résulte évidemment que l'homme ne peut plus séparer ce que Dieu a uni, et qu'on ne peut abjurer la foi conjugale sans abjurer la foi chrétienne, sans divorcer avec Dieu, avec la religion, avec la morale et avec l'Eglise.

Fidèles donc à cette belle économie de ce *grand sacrement*, ainsi que l'appelle l'Apôtre (*Ephes.*, V, 32), vous vous aimerez l'un et l'autre, non-seulement parce que vous êtes faits l'un pour l'autre, et que vos cœurs sont dignes l'un de l'autre, mais parce que Dieu le veut, et comme il le veut, et dans l'ordre où il le veut. Vous, Monsieur, vous aimerez votre épouse comme une compagne, comme une aide semblable à vous que Dieu vous a donnée. Vous aurez pour elle ces égards et ce respect de la force pour la faiblesse, vous lui confierez vos peines, vous la rendrez dépositaire de vos secrets; en lui donnant des ordres, vous aimerez à prendre ses conseils; vous la dirigerez avec sagesse, comme elle vous suivra avec douceur, et vous n'oublierez jamais que, si vous êtes le maître, c'est pour son bonheur tout autant que pour le vôtre. Et vous, Mademoiselle, vous aimerez votre époux comme votre chef et votre soutien; vous répondrez à sa confiance par vos attentions à lui plaire, vous partagerez ses peines comme il partagera les vôtres, vous les adoucirez par ces aimables prévenances et par ces soins consolateurs qui sont plus particulièrement attachés aux charmes comme aux vertus de votre sexe; et vous ne perdrez jamais de vue que votre dépendance, se confondant dans un attachement sans bornes, n'a rien que de doux en même temps que d'honorable: car qu'y a-t-il de plus honorable que de ne dépendre que de son devoir? et qu'y a-t-il de plus doux que de dépendre de celui que l'on aime, et de qui on est aimé?

C'est par cette belle compensation et ce sage tempérament de droits et de devoirs, que vous concurrez tous les deux à votre bonheur réciproque. Le sacrement auguste que vous recevez aujourd'hui vous donnera la grâce de pratiquer ces devoirs. Grâce de paix et de concorde, pour prévenir tout ce qui pourrait l'altérer; grâce de pureté conjugale, pour contenir vos sens contre l'intempérance des passions; grâce de fidélité, qui vous défendra contre l'inquiétude des désirs et l'inconstance si naturelle au cœur humain; grâce de charité et de condescendance pour supporter vos défauts mutuels, pour vous entraider l'un et l'autre, et faire ainsi à frais communs le triste pèlerinage de la vie; grâce de force et de courage, pour supporter encore les inquiétudes et les peines qui se trouvent toujours dans l'union la plus heureuse, ainsi que le ciel le plus pur n'est jamais sans quelque nuage. Eh! que serait un mariage dont Dieu ne serait pas la fin, et dont la religion ne serait pas le principe, qu'une source funeste de peines sans dédommagement, de dégoûts sans consolation et de divisions sans remède? Il n'en est pas ainsi des unions où Dieu préside, il n'en sera pas ainsi de la vôtre; et le monde, en voyant ce mariage fortuné, sera forcé de dire: Ils sont chrétiens; et c'est ainsi que des chrétiens sont époux, et c'est ainsi que les époux sont heureux.

Pour moi, je ne puis ici que m'applaudir d'unir deux personnes si dignes de l'être : l'une dont l'honnêteté et la sagesse sont la première richesse, et dont la bonne conduite et l'heureux caractère sont garantis par tant de témoignages aussi nombreux qu'honorables ; l'autre dont la bonté est le premier talent, dont les grâces sont le moindre mérite, et chez qui il semble qu'on chercherait en vain des défauts.

Je ne puis encore que me féliciter de pouvoir ici rendre hommage à une mère vertueuse, dont la piété douce est pour elle une amabilité de plus, et qui, par ses leçons comme par ses exemples, a su s'y prendre si bien, qu'on la voit revivre dans ses enfants.

Nous sommes encore flattés de payer ici un juste tribut à ce père véritablement père, aussi bien placé à la tête de sa famille qu'à la tête de son administration, et qui, depuis longtemps, nous laisse encore douter s'il a plus de capacité et de prudence dans les affaires, que de goût et de talent pour faire le bien.

Préparez donc vos cœurs à recevoir le don céleste qui peut seul rendre votre union d'autant plus solide qu'elle sera plus religieuse, et votre engagement d'autant plus tendre qu'il doit être éternel. Oui, éternel et ce mot, qui paraît d'abord si redoutable aux yeux de la nature, est cependant le plus consolant et le plus attendrissant de tous : car qu'y a-t-il de plus doux que de s'attacher au bien dont on est sûr, et de posséder exclusivement ce qu'on ne peut plus perdre ? Éternel ! ah ! ce mot ravit les âmes, quand c'est pour l'amour qu'on le prononce ; et je le prononce avec vous et pour vous.

Amour saint, amour chaste et chrétien, amour éternel, descendez sur ces deux époux, et les unissez à jamais sans affaiblissement et sans partage. Accomplissez, Seigneur, et confirmez ces heureux présages que conçoivent de leur union et leurs parents chéris et leurs amis nombreux, et tous ceux qui ont le bonheur de les connaître et de les apprécier. Daignez vous-même les bénir de vos mains ; et, pour me servir d'une expression que vous avez consacrée, épousez-les vous-même et pour vous et pour eux, afin qu'ils s'aiment et pour vous et en vous. Bénissez leurs respectables familles : faites qu'ils chérissent de plus en plus leur lien sacré ; qu'ils le resserrent chaque jour dans le cours d'une longue vie ; que les héritiers de leur nom que vous leur donnerez fassent la consolation de leurs vieux ans ; que s'avancant tous deux dans les voies de la sagesse et du salut, ils y conduisent des enfants dignes d'eux, des enfants qui leurs ressemblent, et qui puissent leur rendre toutes les joies et les satisfactions qu'ils ont eux-mêmes l'un et l'autre données à leurs parents : faites enfin qu'après avoir vécu ensemble, après s'être conduits, pour ainsi dire, ensemble sur le

bord de la même tombe, ils puissent encore se revoir et se réunir ensemble, pour célébrer devant l'Agneau sans tache les noces éternelles.

EXHORTATION IV.

POUR L'INSTALLATION DU CURÉ D'ARGENTEUIL,
Le 27 novembre 1802 (187).

C'est avec une vraie satisfaction, nos très-chers frères, que nous sommes chargés de l'agréable commission de mettre de nouveau en possession de la cure de cette paroisse M. Gaidechen, votre ancien pasteur. Je ne vous apprendrai point ici ce que vous savez déjà ; je ne vous rappellerai point qu'après la mort de M. Leguen, un des plus dignes et des plus vertueux curés que vous ayez jamais eus, il fut appelé par votre ancien archevêque à le remplacer, comme étant le plus digne et le plus capable d'être le successeur d'un homme aussi estimable. Vous savez dans quel temps orageux il vint au milieu de vous (188), et combien, à cette époque de dissensions et de troubles, il lui fallut de zèle, de vertu et de courage pour accepter la cure d'Argenteuil. Vous savez encore que la seule persécution l'arracha à son église, et que ce fut qu'à la dernière extrémité qu'il se déterminâ à quitter un troupeau qui lui était devenu cher à tant de titres, et qu'il n'a jamais cessé de porter dans son cœur. Enfin, nos très-chers frères, la Providence a mis le terme à tant de maux ; la religion respire à l'aide d'un gouvernement réparateur, et c'est sous ses auspices que votre ancien pasteur vient renouer les liens qui l'unissaient à vous, et qui n'avaient été rompus que par la force des événements et par le malheur des circonstances. Je ne m'étendrai donc pas ici sur ses mérites et ses vertus, et je m'abstiendrai d'un éloge qui affligerait sa modestie, et qui d'ailleurs est déjà dans le cœur de tous les bons paroissiens. Je me contenterai de dire que vous trouverez encore en lui tout ce que vous pouvez attendre d'un zèle pur et désintéressé, d'une régularité édifiante, d'un caractère doux et conciliant, enfin d'une constante sollicitude et d'un attachement invariable à ses devoirs, quelque durs et difficiles qu'ils puissent être.

En reprenant cette place, nos très-chers frères, il ne s'est pas dissimulé les peines et peut-être les contradictions qui semblent l'attendre ; et, s'il n'eût consulté que son repos et les autres considérations humaines, il ne se fût pas sans doute chargé d'un fardeau que les circonstances rendent aussi dangereux que pénible. Mais il s'est cru comptable à l'Eglise et à la patrie de tout le bien qu'il peut faire encore, et, plus touché de vos intérêts que des siens propres, il n'a pas craint de se dévouer au salut de ses ouailles, malgré tous les obstacles et les écueils qui peuvent croître sous ses pas. Il ne s'est pas même dissimulé les préventions

(187) M. de Batogne était alors chanoine et grand vicaire de Verailles.

(188) Le 31 juillet 1789.

que plusieurs d'entre vous ont manifestées, ni les tentatives qu'ils ont pu faire pour traverser son installation; mais, convaincu qu'il est entré dans leurs desseins plus d'erreur que de malveillance, plus de préventions que de mauvaises intentions, il a conçu l'espoir qu'avec le temps, la douceur et la charité, et par l'ascendant de ses bons exemples, il parviendrait à calmer, à ramener ceux mêmes qui pourraient être encore à son égard le plus mal disposés. C'est dans ces sentiments qu'il vient à vous, nos très-chers frères, et nous vous le présentons ici non-seulement comme votre pasteur, mais comme votre ami, comme l'ami de tous, l'ami de vos familles auxquelles il prêchera l'union et la concorde; l'ami de vos enfants qu'il instruira dans la crainte de Dieu, et auxquels il inspirera l'amour et le respect qu'ils vous doivent; l'ami des malheureux auxquels il apportera les consolations de la religion; l'ami des mourants qu'il aidera à franchir le terrible passage du temps à l'éternité; l'ami des pauvres dont il sera le défenseur et l'avocat, si ses facultés ne lui permettent plus d'en être le nourricier; et, pour tout dire enfin, l'ami de ses ennemis mêmes, s'il pouvait encore en avoir. Et comment donc en aurait-il? et qui sont ceux qui pourraient l'être? sous quel prétexte lui refuseraient-ils l'estime et la confiance qui lui sont si justement acquises? Lui ferait-on un crime des maux mêmes qu'il a soufferts et des périls qu'il a courus? son ministère serait-il donc devenu moins utile et ses services moins précieux, parce qu'il a été épuré par dix ans de tribulations et d'épreuves? lui ferait-on un reproche de sa piété même, et serions-nous réduits à le justifier d'une vertu qui fait l'esprit, le caractère distinctif, et, pour ainsi dire, l'essence d'un bon et d'un véritable pasteur?

En vous faisant part des dispositions pacifiques et bienfaisantes de votre pasteur, vous concevez aussi, mes frères, quelles doivent être les vôtres: car s'il a des devoirs à remplir envers vous, vous en avez aussi envers lui: la conséquence est nécessaire. Vous n'oublierez donc pas que vous devez déférence à ses avis, docilité à ses instructions, respect pour son caractère, attachement pour sa personne, reconnaissance pour ses soins, et enfin concours et assistance, soit pour lui adoucir les peines qu'il pourrait rencontrer dans l'exercice de ses fonctions, soit pour le seconder dans le bien qu'il veut entreprendre. C'est sur ce concours qu'il a compté, nos très-chers frères, c'est sur l'appui de tous les gens de bien, et il sait qu'il y en a beaucoup dans cette paroisse; c'est principalement sur la protection du sage et estimable maire qui préside à cette commune, et qui, mieux que personne,

connaît à cet égard les intentions du gouvernement. Pénétré comme il l'est de ses devoirs, il sent parfaitement que le premier et le plus sacré de tous est de faire respecter la religion, cette base éternelle de l'ordre social, qui n'a pour ennemis que ceux du bien public, et la plus grande garantie que le gouvernement puisse avoir de sa tranquillité, les lois de leur exécution, et le peuple français de sa prospérité et de sa gloire.

C'est dans cette confiance, mes frères, que le pasteur qui vous est redonné par la Providence vient vivre et mourir au milieu de vous, et nous avons tout lieu de croire qu'elle ne sera point frustrée. Heureux si ses soins ne sont pas perdus, si ses peines fructifient, et si, pour prix de tout son zèle et de ses sacrifices, il voit renaître parmi vous la piété, les mœurs publiques reprendre leur empire, l'amour des lois se fortifier, la paix se rétablir dans les familles, les inimitiés s'éteindre, les mariages devenir plus sacrés et par conséquent plus unis; l'impiété, source de tous les vices comme de tous les maux, redescendre aux enfers d'où elle est sortie; et sur ses ruines, la religion antique de nos pères s'élevant triomphante, la religion, cette fille du ciel qui peut seule sauver la génération présente, réparer tous nos malheurs, cicatriser toutes les plaies de la patrie, et avec toutes les promesses du temps, nous assurer encore toutes celles de l'éternité!

EXHORTATION V.

POUR L'OUVERTURE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DES
SŒURS DE CHARITÉ ET AUTRES HOSPITALIÈRES.

Le 27 novembre 1807 (189).

Mesdames,

Si jamais la Providence s'est montrée à nous d'une manière bien sensible, c'est sans doute dans le rétablissement de ces associations charitables et de ces congrégations précieuses, témoignages illustres de la piété de nos aïeux, et les plus beaux sans doute de tous les monuments que les hommes aient élevés au christianisme. Qui jamais nous l'eût dit qu'aux jours de vos épreuves et de vos tribulations succèderaient si tôt les jours de calme, de protection et de justice; que vos saintes institutions, si imprudemment détruites, seraient si soudainement relevées; que vous reprendriez encore les ornements de votre gloire et les vêtements du salut (*Isa. LII, 1; LXI, 10*); que vous seriez encore couronnées solennellement au pied de nos autels, tout étonnés, ce semble, de se trouver encore debout; et qu'enfin telle serait votre faveur auprès du souverain, que, d'un bout de la France à l'autre, vous viendriez tenir, pour ainsi dire, vos grandes assises jusque

(189) Ce chapitre, convoqué par décret de Bonaparte, du 30 septembre 1807, se tint, du 29 novembre au 2 décembre suivant, dans le palais de sa mère. Les deux pièces suivantes offrent le résultat

des délibérations de cette assemblée. Un décret du 5 février 1808 leur accorda des maisons et des secours annuels. Treize-une congrégations avaient été appelées au chapitre.

dans le palais de son auguste mère? Quel changement, heureux prélude de tant d'autres! Et qui pourrait ici méconnaître cette divine main qui soulève ou apaise à son gré les flots de l'Océan; qui déracine les empires, et les assied ensuite sur leurs fondements; qui ne frappe que pour guérir, n'éprouve la vertu que pour l'épurer, ne châtie le monde que pour le réveiller, et ne nous fait sentir les effets consolants de sa bonté paternelle?

Gloire donc et actions de grâces au héros réparateur, qui, au milieu des plus hauts faits dont l'histoire fasse mention, n'a pas dédaigné de porter un regard favorable sur vos pieux asiles, et qui vient, par son nouveau décret, leur donner un nouveau gage de leur durée, comme un garant de plus de leur prospérité : génie unique qui suffit à tout, et auquel rien ne semble suffire; qui ne laisse rien échapper à sa vigilance, ainsi qu'à sa valeur; qui ne trouve rien au-dessous de sa sollicitude, ainsi que rien n'est au-dessus de sa puissance; qui ne s'occupe pas moins des sœurs de Charité que de ses capitaines; qui élève à la fois des hospices et des arcs de triomphe, et qui, non moins habile dans la science des détails que dans ces vastes aperçus qui embrassent l'ensemble, tient jusqu'au dernier fil de l'administration, et trace un décret sur les Hospitales, de cette même main qui balance le sort des rois, et signe le destin du monde.

Honneur et actions de grâces à l'illustre protectrice sous les auspices de laquelle s'ouvre cette assemblée vénérable; qui vient, par cette démarche solennelle, prendre possession de l'honorable protectorat (190) que lui décernent ses vertus encore plus que son rang; qui sait si bien tempérer, par la bonté, l'éclat qui réfléchit sur elle toute la gloire dont son fils est environné, et qui, aussi sensible que chrétienne, serait bien peu jalouse d'être la mère des rois, si elle n'était en même temps la mère des malheureux et des pauvres.

Honneur et actions de grâces à ce pontife illustre (191), qui seconde si heureusement les vues bienfaisantes de son auguste sœur, et qui se montre encore plus grand, quand, assis au milieu de vous, il vient discuter les intérêts touchants de l'humanité, que quand, assis à la tête d'une assemblée de rois (192), il discutera un jour les hautes affaires de l'administration et de la politique.

Le décret que nous venons de lire, Mesdames, n'a pas besoin de commentaire, et il n'est pas moins clair et précis dans la lettre que noble et généreux dans son esprit. Vous voir de plus près pour mieux vous écouter, pour mieux entendre ce que vous ne pouvez pas écrire, pour mieux entrer dans vos

vues, pour mieux apprécier tout ce que vous valez, tout ce que méritent vos soins et vos services, tout ce que vos vertus inspirent de confiance, tout ce que vos besoins inspirent d'intérêt; obtenir, par conseil et par persuasion, ce que n'aurait pu faire la plus longue correspondance; réunir toutes les lumières pour concerter tous les moyens; vous donner des secours pour vous multiplier, doter plus amplement vos noviciats, et propager de plus en plus vos saintes associations; enfin *étendre*, suivant les expressions de sa Majesté, *les encouragements qu'elle vous a déjà donnés, à toutes les parties de son empire* : tel est le but de cette mémorable convocation, digne de figurer dans les annales de l'humanité comme dans celles de la France.

Il a paru, Mesdames, que vous aviez d'abord conçu quelques inquiétudes sur certains changements, qui, se présentant au premier coup d'œil sous un jour favorable, ne vous en paraissaient pas moins contraires au bien-être de vos congrégations; et sur certaines dispositions, qui, quoique belles et grandes dans la spéculation, auraient pu, selon vous, souffrir les plus graves difficultés dans la pratique. Nous n'insisterons pas ici pour calmer ces craintes plus ou moins fondées; nous nous bornerons à vous dire que le dessein de l'empereur n'est pas de changer, bien moins encore de détruire, mais de conserver, mais de consolider, mais d'améliorer vos précieux instituts, et de songer bien plus à ce qui est que de s'occuper de ce qui peut être. Eh! qui donc a su mieux que lui se défendre de l'illusion des vaines théories et de la séduction des hommes à systèmes? Qui a senti mieux que lui qu'il ne faut pas chercher à être plus savant que le temps, ni à mieux faire que l'expérience? Il laissera donc faire le temps qui mûrit tout, et l'expérience qui apprend tout; et, s'il est aujourd'hui quelques changements qu'il juge nécessaires, et quelques modifications que sa sagesse croie devoir adopter, elles seront toujours coordonnées avec l'esprit de votre état, qui ne doit jamais varier, et avec la sainteté de vos règles, qui est tout à la fois le principe de vos vertus et la source de vos consolations.

En parcourant, Mesdames, les différents mémoires que vous avez remis, et qui ont servi de base à nos travaux préparatoires, nous n'avons pu nous empêcher d'admirer le zèle qui les a dictés, l'amour du bien qui y respire à chaque ligne, ce généreux oubli de vous-mêmes, qui vous fait songer aux intérêts des pauvres bien plus encore qu'à vos propres besoins, et cet héroïque dévouement, qui vous fait regarder comme une grâce la permission de les servir aux dépens de votre repos, de votre vie même. Nous y

(190) La mère de Bonaparte était nommée, par un décret, protectrice, de tous les établissements de charité.

(191) Le cardinal Fesch, qui assistait au chapitre, conformément au décret.

(192) Le cardinal Fesch venait d'être nommé coadjuteur de M. de Dalberg, archevêque de Ratisbonne, qui avait le titre de primate d'Allemagne, et devait, en cette qualité, présider le collège des rois de la confédération du Rhin.

avons reconnu que votre désintéressement égale votre zèle; qu'il est impossible de faire un plus grand bien à moins de frais, comme de pratiquer plus de vertus et de prendre plus de peines avec moins d'ostentation; et qu'ainsi ce qui distingue vos pieuses institutions de toutes les autres, c'est qu'elles sont en même temps les plus utiles et les moins dispendieuses, les plus fécondes en bienfaits et les moins à charge à l'Etat. Nous n'avons pu suivre sans attendrissement tous les objets de votre pitié secourable, tout ce ramas de misères humaines, toutes ces maladies du corps et de l'esprit, qu'embrasse votre tendre et pieuse sollicitude.

Quel est donc ce spectacle admirable que donne au monde la charité chrétienne? Que ne puis-je la célébrer au milieu de cette assemblée, dont elle est le plus beau triomphe! que ne puis-je la suivre depuis ces monts qui touchent jusqu'aux nues, et où on la voit s'introduire pour diriger le voyageur égaré dans sa route, jusqu'à ces cachots qui touchent aux abîmes, et où elle descend pour en adoucir les rigueurs! que ne puis-je vous la montrer supérieure à tous les dangers comme à tous les intérêts, prodiguant partout les largesses avec les consolations, et vivifiant tout dans l'ordre social; ainsi que le soleil anime tout dans la nature! Qu'y a-t-il donc de plus respectable sur la terre que ces institutions, où le premier vœu est de faire le bien, la première récompense est encore de faire le bien, et où le service des pauvres se confond avec le service de Dieu? Que peut offrir toute l'antiquité de comparable à ces vierges héroïques, amies par état et servantes par devoir de tout ce qui est faible, de tout ce qui est abandonné, de tout ce qui est affligé; à ces zélées institutrices, qui apprennent si bien au pauvre tout ce qu'il peut savoir, tout ce qu'il doit savoir, l'amour de Dieu, l'amour des parents et l'amour du travail; à ces dames du Refuge, qui, à l'exemple du bon Pasteur, ramènent au bercail les brebis égarées, et, accueillant leur repentir, savent si bien mêler à la prudence qui le dirige, l'indulgence qui l'encourage et la bonté qui le console; à ces généreuses Hospitalières préparant, avec autant de tendresse que de dextérité, les remèdes à la souffrance, mêlant heureusement tous les secours de l'art à tous les ménagements de la sensibilité, et joignant à la plus grande austérité pour elles-mêmes la plus touchante compassion pour tous les malheureux? Les écrits publics ne parlent point de leur courage habituel, ils n'exaltent point ce sacrifice continu du jour et de la nuit, et que le ciel en soit béni! Il est donc des âmes célestes pour qui faire un bien immense n'est qu'un devoir commun et ordinaire dont personne ne parle. Quelle force inconnue soutient ce sexe délicat? quelle main défend ces femmes si faibles, et repousse loin d'elles les maux qu'elles soulagent? Et qui peut donc ici méconnaître le pouvoir de cette religion divine, à qui seule il est

donné d'élever ainsi l'humanité au-dessus d'elle-même, de lui commander cette immolation magnanime de tous les jours et de tous les moments, et, en proportionnant la grandeur des récompenses à la grandeur des sacrifices, d'inspirer le sublime des sentiments par le sublime des motifs et des espérances.

Que de choses n'aurions-nous pas encore à vous dire, Mesdames, sur cette mâle fermeté dont vous avez donné l'exemple aux jours de nos discordes, et qui a démontré à un siècle pervers que les âmes les plus douces et les plus compatissantes sont aussi les plus fortes et les plus courageuses! Combien nous aurions à admirer votre empressement à rentrer dans votre saint état, et à reprendre ces chaînes honorables qui vous liaient irrévocablement au service des malheureux! Conduite vraiment glorieuse, et qui a donné le démenti le plus irrécusable aux ennemis de votre profession, qui, dans leur fol aveuglement, vous appelaient des esclaves et des victimes, et auxquels vous avez prouvé, à force de vertus, qu'il ne peut y avoir d'esclaves dans la maison de Dieu, et qu'il n'y a d'autres victimes que celles que le monde fait.

Pardonnez, Mesdames, à cette effusion de mon cœur, qui me fait oublier que je fais souffrir votre modestie, ou plutôt votre humilité. Mais, s'il vous est permis d'être humbles et modestes autant qu'utiles et généreuses, nous l'est-il à nous d'être ingrats? nous l'est-il d'oublier à la fois et le bien que vous faites aux pauvres, et tout celui que vous faites aux cœurs sensibles, quand ils parlent de vous?

Recevez donc ici toutes les actions de grâces qui vous sont dues, au nom de la religion que vous honorez, au nom de l'Etat que vous servez, au nom de tous les gens de bien, de tous les pères de famille, de tous les citoyens jaloux de la gloire des mœurs et du bonheur de la patrie; au nom enfin du prince, qui, pour payer vos soins et vos services, ne se croit pas assez riche de toute sa puissance. Peut-être que la position actuelle des choses ne lui permettra pas de suivre, à cet égard, tous les mouvements de son cœur; peut-être que la multiplicité des besoins publics pourra suspendre encore quelque temps le développement de ses vues ultérieures; mais, en attendant des circonstances plus heureuses, qui nous sont garanties bien moins encore par l'ascendant de sa fortune que par celui de son génie, cette convocation n'en obtiendra pas moins des résultats utiles; elle n'en servira pas moins à redresser beaucoup d'abus, à écouter beaucoup de plaintes, à satisfaire aux plus urgents besoins et aux demandes les plus justes. Elle réveillera peut-être l'indifférence des fidèles, et ranimera leur zèle pour la maison des pauvres; elle démontrera que vous n'êtes pas moins chères au gouvernement que précieuses à la religion; elle tournera au profit de la religion même, en offrant une preuve de plus

qu'il faut toujours revenir à elle par nécessité, quand même ce ne serait point par devoir, et en attestant hautement que rien ne peut remplacer la charité que la charité elle-même. Elle sera un garant de plus de votre existence; elle la rendra plus honorable, et par conséquent plus utile; elle donnera à vos saintes associations un caractère plus légal, et une autorisation plus authentique; elle augmentera la considération dont vous jouissez, et qui est due au titre sacré de servantes des pauvres; elle resserrera davantage les liens qui vous unissent aux administrations et aux autorités locales; elle vous servira enfin comme de bouclier contre les entreprises illibérales de certains hommes, tellement irréconciliables avec la piété, qu'ils ne sauraient vous pardonner tout le bien même que vous faites en son nom. Et ne devrait-elle produire que ces seuls avantages, elle serait toujours un grand bienfait, digne de toute votre reconnaissance!

Cette reconnaissance, Mesdames, vous la témoignerez à Sa Majesté, en redoublant de zèle, en vous confiant sans réserve aux vues généreuses que l'empereur a sur vous, en répondant de plus en plus à son attente; en méritant, s'il est possible, par de nouveaux efforts, tout le bien qu'il vous a fait, et le bien plus grand encore qu'il médite de vous faire; en conjurant sans cesse ce Dieu de charité, dont vous portez les saintes livrées, de bénir toutes ses entreprises : heureuses ainsi, en le secondant, de vous associer à sa gloire, comme en vous protégeant si efficacement, il s'associe en quelque sorte à vos vertus.

Nous ne vous fatiguerons pas, Mesdames, par des séances longues et multipliées. Nous connaissons déjà tous vos besoins, et toutes vos demandes ont été déjà discutées. Nous connaissons d'ailleurs votre impatience de reprendre ces laborieuses fonctions que vous n'avez quittées que par obéissance, et vers lesquelles vous êtes ramenées sans cesse par goût et par devoir. Vous retournerez donc bientôt vers ces pauvres malades, vers ces pauvres enfants, vers tous ces malheureux si chers à vos cœurs, et avec lesquels vous avez promis au ciel et à la terre de vivre et de mourir; et vous n'oublierez jamais qu'à quelque distance que vous soyez, vous n'en serez pas moins l'objet le plus précieux de l'attention du souverain, et n'en serez pas moins présentes à l'esprit de votre auguste protectrice.

EXHORTATION VI.

POUR UNE VISITE PASTORALE A SENS.

Le dimanche 9 juillet 1809.

A la vue de ce concours solennel, et de cette pieuse affluence de tous les âges et de tous les états, les expressions nous manquent pour peindre tout ce que nous sentons et tout ce que nous voudrions exprimer. Combien ces témoignages de votre zèle et de

vosre piété pénètrent notre cœur, et raniment nos espérances! Ah! il n'est donc pas vrai que tout soit peines, épreuves, et contradictions dans notre ministère! Il n'est donc pas vrai que la nouvelle carrière que nous avons à parcourir soit hérissée de tant d'épines et de difficultés, que le sentiment n'y trouve rien qui le soutienne, et le cœur rien qui le console! C'est bien aujourd'hui, nos très-chers frères, que nous éprouvons ce qui nous a été raconté de cette ville, et que nous retrouvons toute l'idée avantageuse que l'on nous a donnée de ses habitants. Oui, cité de Dieu, pouvons-nous dire ici avec le Prophète, *on nous a raconté de vous des choses glorieuses; « gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. »* (Psal. LXXXVI, 3.) C'est de vous que l'on nous a dit que peu de villes étaient plus animées de l'amour du bien, plus généreuses envers les pauvres, plus assidues aux instructions de leurs pasteurs, plus zélées pour la décoration de la maison de Dieu; que peu de villes ont plus profité des leçons de l'expérience, et que si l'on y trouve encore quelque refroidissement dans la foi et dans la piété, si l'on y voit encore quelques-uns de ces hommes incorrigibles, de ces malades incurables que nos malheurs n'ont pu encore désabuser, il en est beaucoup plus qui, dévoués sincèrement à la religion de leurs pères, se font gloire d'en pratiquer les lois, et d'en révéler les maximes.

Eh! quel autre esprit que celui de la religion a pu vous inspirer tant d'empressement à nous recevoir, tant de joie de nous voir au milieu de vous? Non, ce n'est pas nous, c'est la religion que vous honorez en notre personne; ce n'est pas à nous que s'adressent tous ces hommages empressés, c'est à votre père en Jésus-Christ, c'est au premier dépositaire des choses saintes, c'est au représentant du Très-Haut, c'est à son envoyé pour vous conduire dans les voies du salut, pour vous prêcher le royaume de Dieu, et travailler à votre sanctification présente, afin de parvenir à l'immortalité future. Voilà, nos très-chers frères, les titres saints et les augustes qualités que vous reconnaissez en nous; et voilà aussi ce qui nous pénètre de crainte et du sentiment profond de notre insuffisance, en voyant tout ce qui nous manque pour remplir un si haut ministère et une si sublime mission. Et qu'avons-nous donc qui puisse mériter tous ces témoignages de respect et d'affection que vous nous prodiguez? Si quelques faibles succès, si quelques faibles écrits pour défendre la religion, si quelques desirs de faire le bien, si quelques efforts pour y parvenir, peuvent être comptés pour quelque chose aux yeux de l'indulgence humaine, que sont aux yeux de Dieu des qualités si ordinaires, pour exercer le ministère d'Aaron, et que sont des moyens aussi bornés pour des devoirs aussi immenses?

C'est donc ici que nous pouvons nous appliquer ce que disait Jésus-Christ aux disciples de Jean-Baptiste (*Matth. , XI, 7*) :

Qu'êtes-vous donc venus voir, et qui croyez-vous que nous sommes : *Quid existis videre?* Hélas ! un roseau agité par les vents, « *arundinem vento agitatam* ; » un roseau en santé et en tempérament ; un roseau en vertu, en piété, en science sacerdotale ; un roseau, pour exercer un ministère de force et de courage ; un roseau, pour arracher et pour planter, pour édifier et pour détruire ; un roseau, quand il faudrait la vigueur du chêne pour braver toutes les tempêtes, et résister au déchaînement de l'impiété et aux contradictions du monde ; enfin un roseau qui pliera bientôt, si tout le monde ne vient à son secours : *Arundinem vento agitatam*.

Vous nous soutiendrez donc, vous nous seconderez de tout votre pouvoir, anciens du sanctuaire, vénérables pasteurs qui administrez vos églises avec autant de zèle que de lumières ; et vous tous, ministres du Seigneur, dans quelque rang de la hiérarchie que vous soyez placés. Nous mettrons en commun nos travaux comme nos pensées, nos peines comme nos consolations ; vous vous presserez autour de votre évêque, dont le cœur vous sera toujours ouvert, et qui, toutes les fois qu'il y aura quelque bien à faire ou à solliciter, sera toujours prêt à marcher à votre tête.

Vous nous seconderez, magistrats respectables, qui exercez le sacerdoce de la justice avec autant d'intégrité que de capacité ; vous ferez respecter les lois, lorsque nous en inspirerons l'amour ; et vous n'oublierez jamais que le bien commun ne peut s'opérer que quand les deux autorités se donnent la main pour se fortifier l'une par l'autre, et par des moyens différents marchent au même but, celui de maintenir l'ordre public par les bonnes mœurs, et les bonnes mœurs par la religion.

Vous nous seconderez, pères et mères de famille, en jétant de bonne heure dans le cœur de vos enfants les semences de la piété chrétienne, en leur inspirant cette crainte de Dieu, sans laquelle ils ne vous craindront jamais ; en soutenant nos instructions par vos instructions, et les leçons que vous leur donnerez par vos exemples, et en préparant ainsi une génération nouvelle qui deviendra l'honneur de vos familles et la consolation de vos vieux ans.

Vous nous seconderez, riches et âmes généreuses, en soutenant, surtout par vos offrandes et vos largesses, cette école du sacerdoce, ces jeunes candidats de la cléricature, frêle espoir d'un diocèse où tout menace de s'écrouler, et les mœurs et l'éducation, et le culte public et la religion tout entière, si vous ne vous hâtez de venir au secours de cet établissement par excellence, auquel tous les autres doivent être subordonnés, et sans lequel tous les autres périeraient dans nos mains.

Enfin vous nous seconderez, peuple fidèle, enfants chéris que le ciel m'a donnés, et qu'il a confiés à mon zèle et à ma tendresse. Vous vous rappellerez sans cesse que le pasteur et le troupeau sont unis nécessairement

par des devoirs et des sentiments réciproques ; que, si nous devons avoir la vigilance des pasteurs, vous devez avoir aussi la docilité, la candeur, la simplicité et l'innocence des brebis ; et que, si nous vous devons dévouement entier, sollicitude sans réserve, indulgence pour les faibles, encouragement pour les forts, bienveillance et charité pour tous, vous devez aussi soumission à notre autorité, respect pour notre caractère, docilité à nos instructions, et, si nous osons le dire, reconnaissance envers celui qui vous a fait le sacrifice de son indépendance, de son repos et de sa liberté, et qui vient vous consacrer les derniers restes de ses forces et de sa vie.

Car qu'est-ce que l'épiscopat, nos très-chers frères, qu'une abnégation totale et un sacrifice universel de tout nous-mêmes ? Et quel autre intérêt que le vôtre a pu nous déterminer à nous charger de ce fardeau ? Quel autre motif que celui d'être utile au bien de vos âmes aurait pu nous conduire à vous ? Qu'a donc aujourd'hui l'épiscopat qui puisse satisfaire ou l'amour-propre, ou l'ambition, ou la cupidité ? Et qu'offre-t-il en perspective, qu'un esclavage honorable et un entier renoncement à soi, pour ne vivre que dans autrui ? C'est donc pour vous, nos très-chers frères, et ce n'est que pour vous, que nous avons pu nous déterminer à entrer dans une carrière si au-dessus de nos moyens et de nos forces ; et c'est bien ici que nous pouvons vous dire avec saint Augustin, s'adressant au peuple d'Hippone : « Pourquoi suis-je au monde ? Pourquoi suis-je évêque, sinon pour vivre en Jésus-Christ, mais pour y vivre avec vous ; sinon pour être sauvé, mais pour l'être avec vous ? C'est là ma gloire, mon bonheur, ma passion, mon triomphe, mes richesses ; non, je ne veux pas être sauvé sans vous. » (Serm. xvii, n. 2.) Paroles admirables, que votre évêque ne saurait trop vous répéter. Et nous aussi, nos très-chers frères, nous ne voulons pas être sauvés sans vous. Oui, désormais notre intérêt est inséparable du vôtre, notre bonheur inséparable du vôtre, et notre destinée inséparable de la vôtre. C'est maintenant que nous pouvons vous dire avec l'Apôtre : Nous sommes à vous, et à la vie et à la mort ; nous appartenons, et comme père et comme époux, à l'Eglise de Troyes, dont vous êtes une portion si précieuse et si intéressante : car, si nous sommes les successeurs des Aurélien, des Urse, des Loup et des Cornélien de Troyes, nous ne le sommes pas moins des Savinien et des Potentien de Sens, et de tous ces autres saints pontifes qui ont planté la foi dans ces contrées ; et si nous ne pouvons pas toujours être présents de corps parmi vous, nous le serons toujours par l'esprit, par le cœur, par nos prières, par les vœux que nous ne cesserons de faire pour votre bonheur. Oui, nous le répétons avec joie, nous ne sommes plus à nous, mais à vous ; ne désirant rien plus dans ce monde que d'être enterré aux pieds de mon saint prédécesseur, et de jouir ainsi après

ma mort de votre souvenir et de vos prières, comme pendant ma vie de votre estime, de votre affection et de votre confiance.

Et vous, Seigneur, vous qui aimiez tant à vous donner le nom de bon pasteur; vous, que le premier de vos apôtres appelle le prince des pasteurs et l'évêque de nos âmes (I *Petr.*, II, 25; V, 4), vous verserez sur notre épiscopat les bénédictions les plus abondantes, et vous confirmerez l'ouvrage que vous avez vous-même commencé. O vous qui sondez les cœurs et les reins, vous savez si jamais j'ai ambitionné la première place dans le sanctuaire, et si jamais la présomption est entrée dans mon âme : *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam* (*Psal.* CXXX, 2); vous connaissez les répugnances et les combats qui se sont élevés dans mon cœur, lorsque la voix de votre providence m'a fait monter au poste redoutable. Vous ne permettrez donc pas que je succombe sous un fardeau que vous m'avez imposé vous-même; et, puisque vous m'avez donné la dignité, vous me donnerez aussi la grâce. Mais comme vous avez plus d'une bénédiction à donner, bénissez aussi tous mes chers coopérateurs, afin de maintenir parmi eux la vigueur de la discipline et l'éminence des vertus sacerdotales. Bénissez le pasteur vénérable de cette église, non moins chéri que respecté de son troupeau, dont il est à la fois le père et le modèle, et donnez-lui toutes les grâces du ministère, afin qu'il puisse en porter tout le poids et les saintes sollicitudes. Bénissez toutes les autorités qui président à l'ordre public, en leur donnant de bien comprendre qu'en vain ils veilleront sur la ville, comme dit le Prophète (*Psal.* CXXVI, 1), si vous n'êtes la garde vous-même, et qu'inutilement ils feraient respecter les lois, si on ne respectait pas vos saintes ordonnances. Bénissez ce sage maire, honneur de la cité, si justement estimé de ses concitoyens, et non moins aimable par caractère qu'ami du bien par goût, et de la religion par sentiment et par principes. Bénissez ces braves guerriers, ces invincibles défenseurs de la patrie; faites qu'ils unissent aux vertus martiales les vertus chrétiennes, et qu'après avoir été si fiers dans les combats, si redoutables dans la guerre, ils deviennent humains, généreux, bienfaisants dans la paix. Bénissez enfin tout ce peuple confié à mes soins, afin que mon épiscopat y fasse naître un surcroît de bonnes œuvres, et que la paix des familles y soit l'heureux prélude de la paix des États; qu'il y opère une espèce de renaissance dans les mœurs et dans la piété, en y formant par votre grâce des pères vigilants, des enfants dociles, des pauvres résignés, des riches secourables. Défendez-le du souffle impur de l'impiété, source fatale de tous les vices comme de tous les maux; convainquez-le de plus en plus que ce n'est ni dans les soldats, ni dans les chariots, ni dans les savants, ni dans les artistes, ni dans les armées, comme parle le Prophète (*Psal.* XIX, 8), qu'il pourra trouver son salut, mais

dans le nom du Seigneur, mais dans la religion, mère féconde de toutes les vertus, avec laquelle toutes les nations ont prospéré, et sans laquelle tous les États périssent et tous les peuples deviennent misérables. Faites que ce peuple, après avoir été dans le temps ma joie et ma consolation, devienne ma gloire et ma couronne dans l'éternité.

EXHORTATION VII.

POUR UNE ORDINATION.

Prononcée dans la cathédrale de Troyes, le 17 juin 1810.

Après vous avoir adressé, au nom de l'Eglise, mes frères, les avis salutaires que vous venez d'entendre, ces paroles toutes divines, toutes empreintes de cette onction apostolique et de ce baume vivifiant de la sainte antiquité, je ne puis résister au besoin d'en ajouter encore quelques-unes que m'ont dictées ma tendresse pour vous, et l'intérêt tout particulier que je prends à votre bonheur. Mais ce n'est point tant à vous, prémices du Seigneur, qui venez de le prendre pour votre héritage; jeunes initiés à la sainte milice, qui venez de vous dépouiller du vieil homme pour vous revêtir du nouveau; ce n'est point tant à vous, nouveaux lévites, qui venez d'être séparés du reste des hommes pour le service des autels, et de monter aux degrés inférieurs qui conduisent au sacerdoce, qu'il nous importe de faire entendre notre voix; c'est principalement à vous qui venez d'être consacrés les oints et les saints du Seigneur, à vous qui venez d'être élevés à l'ordre de Melchisédech et à la royauté sacerdotale, et qui, sous ces grands rapports, êtes bien plus dignes que tous les autres de recevoir les effusions de mon cœur, et de fixer l'attention de ce pieux concours; c'est à vous, dis-je, que nous croyons devoir surtout nous adresser en ce moment, pour vous rappeler ces paroles du grand Apôtre à Timothée : *Ne négligez point la grâce qui vous a été donnée par l'imposition des mains : « Noli negligere gratiam, quæ data est tibi per impositionem manuum. »* (I *Tim.*, IV, 14.)

Grâce d'instruction et de lumière pour annoncer l'évangile; grâce de force et de courage pour le défendre; grâce de zèle et d'apostolat pour étendre le royaume de Dieu et la connaissance de son nom; grâce de pureté et d'innocence pour exercer dignement un ministère redoutable aux anges mêmes; grâce qui vous établit les conducteurs des aveugles, les précepteurs des ignorants, les docteurs des enfants, et la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres; grâce qui vous consacre les médiateurs entre le ciel et la terre, les continuateurs de la mission de Jésus-Christ; les dispensateurs de ses mérites, les vicaires de sa charité et de son amour pour les hommes, le canal de tous les dons de l'Esprit-Saint, l'homme de Dieu auprès des peuples, et l'homme des peuples auprès de Dieu; grâce enfin, qui, vous élevant au plus saint des états, vous donnera

tous les moyens de remplir les augustes devoirs qu'il impose, de pratiquer les vertus éminentes qu'il commande, d'éviter tous les périls qu'il présente, et de supporter toutes les peines et les sollicitudes qui y sont attachées. *Noli negligere gratiam, quæ data est tibi per impositionem manuum.*

Que de grâces, mes frères, dans une seule grâce ! et quel malheur pour vous, et quelle affliction pour nous, si jamais vous parveniez à la négliger, cette grâce éminente, et si, au lieu de la ressusciter chaque jour par de nouvelles précautions, vous la laissez éteindre comme un don inutile aux autres et à vous-mêmes ; si cet or pur s'obscurcissait dans vos mains, et que, suivant l'expression d'un prophète (*Isa., XXIV, 2*), *le prêtre devint comme le peuple* ; si cette langue sanctifiée par les paroles redoutables, cette langue qui semble commander au ciel se prêtait encore à de vaines paroles et à de profanes discours ; si ce canal, qui doit enrichir de ses eaux les villes et les campagnes, n'était plus qu'une citerne bourbeuse et desséchée ; si, au lieu d'être le sel de la terre pour en empêcher la corruption, vous ne faisiez que la corrompre encore davantage ; si vous changiez la lumière en ténèbres, et qu'au lieu de briller au milieu du monde comme une lampe toujours ardente et toujours luisante, ainsi que parle l'Evangile (*Matth., V, 16 ; Joan., V, 35*), vous n'y paraissiez que comme une pierre d'achoppement et de scandale ; enfin si vous changiez un ministère de vie en un ministère de mort, et que d'une source de bénédiction, de réconciliation, d'édification, de sanctification, vous en fissiez un instrument funeste de perdition et de ruine pour vous et pour vos frères !

Mais non, et gardons-nous d'affaiblir par de tristes réflexions la joie de cette journée : non, nous espérons de vous de meilleures choses, et tout nous dit au fond du cœur que vous remplirez notre attente. Les heureuses dispositions que vous avez montrées de bonne heure ; votre amour pour l'étude et pour le travail, votre goût pour la piété qui ne s'est jamais démenti, nous sont autant de sûrs garants que les célestes dons que vous venez de recevoir fructifieront chaque jour, et que, bien loin de nous attrister par le relâchement de cette première ferveur dont vous nous avez donné de si consolants exemples, vous vous rendrez dignes de plus en plus de cette alliance auguste et solennelle que vous venez de contracter avec Jésus-Christ, dont vous devenez les envoyés et les représentants ; avec l'Eglise, dont vous devenez les époux ; avec les fidèles, dont vous devenez les pères, et avec nous-mêmes, dont vous devenez les coadjuteurs, les coopérateurs et les frères.

Vous la conserverez donc, cette grâce précieuse, par l'esprit de prière auquel tout est promis, qui est la vie de la piété, l'âme de vos fonctions, la source des lumières ; et en parlant souvent et dignement à Dieu, vous apprendrez à parler efficacement et di-

gnement aux hommes. Vous la conserverez par la fuite d'un monde qu'a maudit Jésus-Christ, par l'éloignement de ces commerces profanes où votre honneur n'a rien à gagner, où votre vertu a tout à perdre. Vous la conserverez par la méditation assidue des livres saints, où vous puiserez cette élévation de pensées et cette sublimité de sentiments qui répondra à la grandeur de vos obligations et à la sainteté de vos augustes fonctions. Vous la conserverez en vous renouvelant sans cesse dans l'esprit de votre sacerdoce, par un nouveau surcroît de vigilance et de retour sur vous-mêmes, en mettant une garde de circonspection sur ces lèvres dépositaires de la doctrine et de la science, et en faisant un pacte avec vos yeux, pour ne plus les fixer que sur des objets purs que votre ministère, et pour les détourner à jamais de tout ce qui pourrait flétrir cette sainte pudeur, véritable ornement des prêtres comme des vierges.

C'est donc avec la plus vive confiance que nous vous envoyons, suivant la parole de l'Evangile (*Matth., XX, 4*), pour travailler à notre vigne, et que nous vous disons dans la joie de notre cœur : *Ite et vos in vineam meam.* Allez-y pour y travailler sans relâche, car la vie d'un prêtre est une vie de travail et de peine, et ses mains ne peuvent devenir oiseuses sans devenir criminelles. Toutes les dénominations que lui donne le Sauveur du monde annoncent un homme de travail et de sollicitude. C'est un soldat qui ne doit jamais cesser de combattre pour conquérir les âmes ; c'est un pêcheur d'hommes qui doit toujours voguer dans la haute mer, et tendre ses filets pour retirer ceux qui s'enfoncent dans la profondeur de l'abîme ; c'est un moissonneur qui, pour recueillir la moisson, doit porter avec courage le poids du jour et de la chaleur ; c'est un économiste qui doit rendre le compte le plus rigoureux de son administration et de l'emploi de ses talents ; c'est un pasteur qui doit courir après les brebis égarées, et, à travers les précipices et les montagnes, les ramener sur ses épaules ; c'est enfin le débiteur de tout le monde, dit saint Paul (*Rom., I, 14*), du fort comme du faible, du savant comme de l'ignorant, du sage comme de l'insensé : voilà le prêtre. Un prêtre qui ne remplit pas les devoirs attachés à ces titres et à toutes ces fonctions laborieuses est un être hors de sa sphère et qui trompe sa destinée. Ce n'est pas un prêtre, c'est un usurpateur ; ce n'est pas un pasteur, c'est une idole et un vain simulacre.

Ite et vos in vineam meam. Allez-y avec cette docilité et cette soumission que vous venez de nous promettre ; toujours prêts à marcher sous la houlette de votre évêque, toujours prêts à suivre ses conseils, toujours prêts à vous rendre au lieu qu'il vous assignera, à embrasser le genre de travail et l'espèce de ministère qu'il vous désignera, quels que soient vos goûts ou votre répugnance ; et toujours assurés que vous êtes pleinement dans l'ordre de la Providence,

et à la place où Dieu vous veut, dès que vous y êtes appelés par celui qu'il a établi pour être son organe.

Ite et vos in vineam meam. Allez-y avec promptitude et empressement, et partez à la première heure; car elle dépérit chaque jour, cette vigne, faute de bras et de culture. Voyez ces ronces et ces buissons sauvages là où croissaient les fleurs les plus brillantes et les fruits les plus abondants. Voyez cette famine de la parole qui désole l'Eglise, et la menace d'une mort prochaine. Voyez cette foule de malades sans médecins, cette foule de pupilles qui n'ont plus de pères, cette foule d'enfants qui demandent le pain de l'instruction, et personne ne leur en donne. Que de motifs pour vous de ranimer vos forces, de redoubler d'ardeur, de vous multiplier, en quelque sorte, afin de compenser, par un redoublement de soins et de travail, tout ce qui manque du côté du nombre, et de faire dans un jour l'ouvrage de plusieurs années!

Ite et vos in vineam meam. Allez-y, non comme ces mercenaires qui n'ont pour mobile que l'intérêt, qu'un gain sordide pour aiguillon, et qui, loin de paître le troupeau, voudraient se paître du troupeau lui-même; mais comme de généreux serviteurs qui ne sont avarés que du temps, qui ne sont avides que de la gloire de leur maître, et qui, plus occupés du salut que de la toison de leurs brebis, se trouvent toujours riches partout où ils ont le nécessaire, toujours heureux partout où ils peuvent être utiles, et toujours contents partout où ils ont du bien à faire.

Ite et vos in vineam meam. Allez-y pour arracher et pour planter, dit le prophète (Jerem. I, 10), pour édifier et pour détruire; pour en arracher les scandales et pour y détruire les vices, pour y édifier par la bonne odeur de votre vie, et y faire germer l'abondance de toutes les vertus. Allez-y pour la défendre contre les incursions de l'homme ennemi qui la ravage, qui en a renversé les haies et les murailles, qui, après l'avoir ouverte à tous les passants qui la foulent aux pieds, ne tend à rien moins qu'à la déraciner tout entière. Allez-y pour la défendre contre le démon de l'impiété qui ne connaît point de frein, contre le démon de la licence qui ne connaît point de mesure, contre le démon du libertinage qui se déborde comme un torrent, et plus que tout cela encore, contre le démon de l'indifférence auquel on ne voit plus de remède; montre nouveau qui ne ressemble à aucun autre, qui jamais n'a eu de pareil dans aucun siècle, et qui, semblable à une bête féroce, à une *bête singulière*, dit le Prophète, et unique dans son espèce, dévaste cette vigne encore plus par ses ruses que par ses fureurs, et plus encore par ses coups détournés que par ses attaques ouvertes; et *singularis ferus depastus est eam.* (Psal. LXXIX, 14.)

C'est donc aujourd'hui, mes frères, que nous pouvons plus que jamais vous appli-

quer ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, « sicut agnos inter lupos* (Luc. X, 3): » c'est-à-dire, au milieu des épreuves, des traverses et des contradictions sans cesse renaissantes; au milieu des séductions, des tentations, des dangers, des écueils et des obstacles de toute espèce : *inter lupos*; au milieu de ces hommes ennemis de la vérité qui les condamne, de la lumière qui les importune; au milieu de ces hommes qui vous haïront, parce qu'ils haïssent tout ce qui contredit leurs passions, et qui ne voudront pas plus de vos leçons que de vos exemples, au milieu de ces hommes pervers, qui se croient sans reproche parce qu'ils sont sans remords, et qui se diront offensés parce que vous ne les imitez pas; parmi ces hommes amoureux de la nouveauté, qui se sont persuadé que vous devez changer parce qu'ils ont changé eux-mêmes, et que vous devez être accommodants sur tout, parce qu'ils n'ont de principes sur rien; enfin parmi ces hommes, qui, ne pouvant plus être jaloux de nos richesses, le sont encore de notre considération, et qui croient que la plus grande grâce qu'on puisse faire à un ministre des autels, ce n'est pas de l'honorer, mais de le supporter; ce n'est pas de le faire vivre, mais de le laisser vivre; *inter lupos.*

Imitateurs de cet Agneau sans tache qui va s'immoler chaque jour dans vos mains, vous serez au milieu d'eux comme des agneaux, *sicut agni*; vous les confondrez à force de vertus, ou plutôt vous chercherez à les convertir bien plus qu'à les confondre, comme saint Paul (II Tim., IV, 2), vous les exhorterez en toute patience. En combattant les vices, vous supporterez les vicieux; vous leur rendrez la vertu aimable en vous faisant aimer, vous gagnerez leurs cœurs pour parvenir plus sûrement à les rendre dociles, vous n'opposerez à leur malice que la candeur et la simplicité d'une conscience pure; vous répondrez à leurs censures par l'innocence de vos mœurs et par l'intégrité de votre conduite, à leur ingratitude par de nouveaux bienfaits, et à leurs calomnies par vos bonnes œuvres; *sicut agni*. Comme l'Apôtre (I Cor., IX, 19), vous vous ferez l'esclave de tous pour les gagner tous. Si les pères ne veulent pas de vos leçons, vous irez chercher les enfants, et si les enfants repoussent également les paroles du salut, vous les servirez encore par vos prières, en demandant au ciel leur changement que vous ne pouvez obtenir vous-mêmes; *sicut agni*. Si ces mondains qui payent si cher leurs plaisirs refusaient de payer le juste tribut qu'ils doivent à vos laborieux services, vous saurez être pauvres avec dignité, en leur opposant ce noble désintéressement que le monde ne connaît point, mais qui convient si bien à un disciple des apôtres. Parés de vos seules vertus, vous leur prouverez qu'il est plus aisé de vous dépouiller que de vous avilir, de vous ôter votre salaire que l'amour de vos devoirs; et vous leur appren-

Jrez qu'il y a dans un ministre de Jésus-Christ je ne sais quelle élévation d'âme, je ne sais quelle richesse de sentiments, qui lui fait trouver la plus belle récompense de ses travaux dans ses travaux eux-mêmes, *sicut agni*.

Mais en épuisant tous les ménagements de la douceur évangélique et de la charité chrétienne, vous saurez vous défendre de ces complaisances indignes de la vigueur sacerdotale; et à l'onction qui persuade la vérité, vous saurez ajouter le zèle ardent qui la défend sans crainte et sans faiblesse. A ces amateurs passionnés des changements et de la nouveauté, vous opposerez l'inflexibilité de vos principes; vous serez disposés à tout souffrir, à tout sacrifier, plutôt que de vous relâcher de la sainteté des anciennes règles et de rabattre de l'exactitude de vos fonctions. Vous leur apprendrez que, si la sagesse du siècle varie comme les temps, Jésus-Christ est toujours le même; que l'esprit de votre état est toujours le même; que, s'il y a des révolutions pour les empires, il n'y en a point pour nos enseignements; que, si la philosophie est versatile comme l'opinion, la religion est immuable comme Dieu; et que, si les lumières du jour sont nouvelles, la vérité que vous annoncez est éternelle.

Enfin, jeunes encore, vous serez des vieillards par la décence de vos manières et la gravité de vos mœurs; vous compenserez, par un surcroît de sagesse, de discrétion et de retenue, tout ce qui peut vous manquer du côté de l'âge; et vous vous comporterez avec tant de prudence et de maturité, que, bien loin de mépriser votre jeunesse, on en fera le sujet même de votre éloge, et elle deviendra pour vous un titre de plus à la confiance et à la vénération publique: *Nemo adolescentiam tuam contemnat, sed exemplum esto fidelium.* (1 Tim, IV, 12.)

Par là vous honorez votre ministère comme saint Paul (Rom. XI, 13), vous le rendez respectable aux yeux de vos ennemis mêmes; vous ferez tourner à la gloire du ministère les injustices mêmes des mondains envers les saints ministres; vous comblerez les vœux des âmes généreuses qui ont concouru à votre éducation cléricale; vous ajouterez à la gloire de l'école sacrée où vous avez été nourris du suc de la piété et du lait de la doctrine sainte; vous consolerez l'Eglise aux jours de ses afflictions et de ses peines; vous nous consolerez nous-mêmes, et deviendrez notre joie et notre couronne.

Et vous, Seigneur, souverain prêtre et pontife éternel, confirmez ce que vous venez d'opérer en eux. Bénissez leurs premiers travaux, et donnez-leur l'accroissement qu'ils ne peuvent avoir que par votre grâce. Rendez-les tout-puissants en œuvres et en paroles; donnez-les en spectacle et aux anges et aux hommes, en formant en eux ce cœur vraiment sacerdotal, ce cœur doublement magnanime, non moins ouvert aux misères du pauvre qu'à celles du pécheur, non moins sensible aux intérêts du ciel qu'aux besoins

de la terre; ce cœur qui, par le mélange heureux d'un courage que rien n'abat, et d'une charité que rien n'épuise, nous fasse voir tout ce que peut, pour le bonheur de votre peuple, un prêtre qui est animé de l'amour de son état et de l'esprit de son ministère.

Mais comme vous avez plus d'une bénédiction à donner, bénissez et confirmez dans leur vocation ces jeunes Samuels élevés à l'ombre du sanctuaire: faites-les croître autour de nous comme ces jeunes palmiers et ces plants d'oliviers dont parle le prophète, afin qu'ils donnent du fruit dans leur temps, que ce grain de semence multiplie au centuple, et que ce frêle espoir du sacerdoce en devienne bientôt l'ornement et la gloire.

Bénissez cette maison sainte et ce berceau de vos ministres; environnez-le de votre ombre, couvrez-le de votre bouclier, et faites-y germer le goût des saintes lettres, la vigueur de la discipline, et toute l'éminence des vertus apostoliques.

Bénissez tous les bienfaiteurs de cette œuvre sainte, la plus utile et la plus méritoire de toutes, et faites-en l'objet spécial de vos miséricordes, comme nous en faisons l'objet particulier de nos prières et de notre reconnaissance.

Bénissez ces familles chrétiennes qui consacrent leurs enfants au service de votre tabernacle, et rendez-les, de génération en génération, participantes de tout le bien que ces enfants feront un jour.

Bénissez tout ce diocèse en y multipliant les bons ouvriers évangéliques, en y faisant refluer tant de terres incultes, tant de campagnes désertes, tant d'églises abandonnées, et en y ramenant la beauté des anciens jours.

Bénissez enfin votre indigne ministre, en mettant dans son cœur ces paroles de vie que vous avez mises sur ses lèvres. Faites qu'il s'applique à lui-même ce qu'il demande pour les autres, et dont il a besoin bien plus que tous les autres. Donnez lui la force comme vous lui avez donné le fardeau, afin que tous, et le père et les enfants, et le chef et les membres, et le pasteur et le troupeau, réunis ici-bas dans un même esprit de vertu, de piété et de zèle, puissent l'être éternellement dans le même bonheur et dans la même gloire.

EXHORTATION VIII.

POUR LE BAPTÊME ET LA CONFIRMATION
D'UN JEUNE AFRICAÎN AGÉ DE 15 ANS,

A Falaise, au commencement de l'année 1813.

Dans ce jour à jamais mémorable pour vous, mon cher enfant, dans ce grand jour qui doit tant influer, et sur votre bonheur présent, et sur votre destinée future, de quels sentiments de joie, d'amour et de reconnaissance ne devez-vous pas être pénétré! quelles actions de grâce n'avez-vous pas à rendre à cette Providence adorable, et toute particulière, qui vous a appelé des

plus épaisses ténèbres à une admirable lumière, et vous a transporté de ces régions infortunées, assises aux ombres de la mort, dans ces heureuses contrées où brillent le soleil de la vérité et le flambeau de cette religion toute divine qui élève l'homme, l'épure, le sanctifie et le perfectionne, autant que le culte insensé auquel vous étiez assujéti par le malheur de votre naissance, l'avilit, le corrompt et le déprave par les erreurs les plus grossières et les superstitions les plus honteuses !

Oui, mon enfant, c'est bien aujourd'hui que vous pouvez dire avec l'Apôtre que vous êtes véritablement libre comme tous les enfants de Dieu, et que vous êtes délivré par la vérité : délivré du joug du démon, délivré du joug du péché, délivré de la damnation éternelle, suite fatale de la chute originelle ; délivré même de la servitude de vos passions, ces véritables tyrans de l'homme, si vous savez être fidèle à cet Esprit de force et de courage, de conseil et de sagesse, qui vient d'être répandu sur vous avec l'onction sainte. Mais combien, mon cher enfant, devez-vous encore redoubler vos actions de grâces envers cette Providence toute miséricordieuse, qui, peu contente de vous avoir retiré de l'abîme de l'infidélité, et de vous avoir associé à cette Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, à cette grande communion des saints, qui seule enfante les prédestinés, a daigné encore confier votre sort à des personnes vertueuses qui remplacent si heureusement les auteurs de vos jours, lesquels seraient sans doute consolés, si jamais ils pouvaient savoir tout le bonheur dont vous jouissez ; à des personnes si estimables qui vous prodiguent les plus généreux soins, qui veillent d'une manière si touchante à votre éducation, qui vous ont adopté comme un de leurs enfants, et qui, par leur présence et la part qu'elles viennent prendre à cette auguste cérémonie, contractent l'engagement solennel de ne jamais vous abandonner, et de vous continuer leur bienveillance, et même leur tendresse, comme vous continuerez envers elles votre amour, votre respect et votre reconnaissance !

Combien donc vous seriez ingrat, mon cher enfant, si jamais vous pouviez oublier tant de grâces et de faveurs ; si, loin de conserver précieusement ce don céleste de la foi que vous venez de recevoir, vous le perdiez ou le déshonoriez par des mœurs peu dignes du nom auguste de chrétien qui vous est donné aujourd'hui ! Mais non, et tout nous fait espérer de vous de meilleures choses. Les bonnes qualités que vos maîtres reconnaissent en vous, cet heureux naturel, cette douceur qui vous fait autant d'amis de vos jeunes collègues, cette piété et ce recueillement qui brillent en ce moment sur votre front, tout nous rassure pour l'avenir ; tout nous dit que tout répondra en vous à la sainteté de votre vocation, et que sans cesse vous conserverez bien avant dans votre cœur ces avis salutaires que vient de

vous donner votre père en Jésus-Christ, qui s'applaudit d'avoir été choisi pour vous enfanter à la religion et à l'Eglise, pour vous marquer du sceau de l'Esprit-Saint, et qui ne cessera de faire de votre salut l'objet de ses prières, en adressant au ciel les vœux les plus ardents pour qu'il défende votre jeunesse de tous les dangers qui l'environnent, qu'il vous couvre de ses ailes, et vous conduise au sein de la vie éternelle.

EXHORTATION IX.

AUX FILLES DU CATECHISME DE LA PAROISSE
SAINT-SULPICE.

Le jour de leur fête, le dimanche après la Conception de la sainte Vierge, 14 décembre 1814.

J'ai été bien édifié, mes chers enfants, de la manière dont vous avez répondu aux différentes questions que je vous ai faites. J'ai vu, avec une vraie satisfaction, que ces réponses, pleines de piété autant que de sagesse, étaient encore plus gravées dans votre cœur que dans votre mémoire ; ce qui me donne la confiance que vous serez plus soigneuses encore à pratiquer ce qu'elles renferment de bon et d'utile, que vous n'avez été soigneuses à les apprendre. C'est une preuve que vous avez bien profité des leçons autant que des exemples de ces vertueux catéchistes, l'ornement de cette paroisse et l'espérance du sacerdoce ; de ces dignes lévites, qui, en vous instruisant, font l'essai de leur apostolat, et préludent si heureusement au ministère saint auquel ils sont appelés, en conduisant vos premiers pas dans la carrière de la vertu. Quelle reconnaissance ne leur devez-vous pas pour leur zèle touchant et leur pieuse sollicitude ! et combien n'est-il pas juste que vous leur rendiez en prières auprès de Dieu, tout ce qu'ils vous donnent en peines et en soins généreux pour former vos esprits et vos cœurs, en vous distribuant le lait vivifiant de la doctrine sainte : doctrine admirable, dont l'Esprit-Saint nous dit qu'elle donne la science aux petits, et qu'elle rend leur langue éloquente et disert ? Qu'est-ce à dire, mes chers enfants, éloquente et disert ? C'est qu'un seul mot de cette loi céleste les rend savants dès le premier jour, les instruit autant que les vieillards, et leur apprend sans effort et sans peine tout ce qu'ils doivent savoir pour être sages, et tout ce qu'ils doivent faire pour être heureux.

Oui, mes chers enfants, vous avez tout appris quand vous savez qu'aimer Dieu et le craindre, et pratiquer ses commandements, c'est là tout l'homme. Voilà pourquoi Jésus-Christ voulait toujours qu'on laissât approcher de lui les enfants, parce que c'est le seul législateur dont les ignorants et les petits puissent entendre le langage, et dont la loi, toute haute qu'elle est, n'est pas moins facile à comprendre que douce à pratiquer. Mais pour aimer Dieu et le craindre, pour observer ses commandements dont la pratique fait tout l'homme,

il faut une grâce puissante et un secours d'en haut. Pour l'avoir cette grâce, il faut la demander, et pour l'obtenir, mes chers enfants, vous n'avez pas de moyen plus puissant ni de canal plus sûr que la médiation de la Reine des anges, qui est en même temps la Reine des vierges, et que par conséquent vous avez solennellement adoptée comme votre avocate et votre patronne spéciale. Hâtez-vous donc de mettre en sûreté votre innocence à l'ombre de sa protection. Hâtez-vous de lui consacrer les premières années, c'est-à-dire, les plus belles et les plus importantes de votre vie, puisque c'est de celles-ci que dépend le sort de toutes les autres, et le sort même de vos années éternelles. Suppliez-la qu'il vous soit longtemps conservé, cet esprit d'enfance, le seul propre au royaume des cieux, cet esprit de simplicité et de douceur, de candeur et de modestie, de droiture et de docilité envers ces guides spirituels que Dieu vous a donnés dans l'ordre du salut, de soumission et de respect envers les auteurs de vos jours; vertus touchantes, qui doivent être les premières qualités de votre âge, comme elles sont le premier charme de votre sexe. Suppliez-là de vous obtenir la force et le courage de résister à l'esprit tentateur, comme elle a écrasé la tête de l'ancien serpent; de surmonter tous les obstacles, et d'éviter tous les pièges qu'il va bientôt vous tendre pour vous ravir le trésor de votre innocence; du trésor qui supplée à tout, qui est préférable à tout, et que ne saurait remplacer, ni la beauté, ni la fortune, ni aucun de ces vains avantages que le monde recherche, et qui toujours sont inutiles au bonheur, quand même ils ne seraient pas souvent funestes au salut.

C'est ainsi, mes chers enfants, que vous contracterez de bonne heure l'habitude des vertus chrétiennes, et que vous trouverez sur le soir de votre vie tout ce que vous aurez amassé dans vos jeunes ans. C'est ainsi que vous deviendrez le modèle et l'édification de vos compagnes, la joie et la consolation de vos familles, et qu'enfin vous mériterez toutes les bénédictions du ciel et de la terre, à laquelle je me sens pressé de joindre la mienne, avec tout l'intérêt et toute la tendresse d'un père.

EXHORTATION X.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE DRAPEAUX.

Prononcée dans la cathédrale de Troyes, le 9 août 1816.

C'est une vive satisfaction pour moi, Messieurs, c'est une vraie consolation pour mon ministère, que cette sainte et imposante cérémonie, qui rassemble à la fois au pied de cet autel deux milices si différentes par leur objet comme par leur esprit : d'une part, les prêtres du Seigneur et les lévites du sanctuaire, et de l'autre, les généreux défenseurs de l'Etat et les soldats de la patrie; d'une part, les ministres d'un Dieu de paix

de douceur et de concorde, qui ne connaissent d'autres armes que la prière, d'autre force que celle de la persuasion; qui, à l'exemple de leur divin maître, ne doivent pas même casser le roseau à demi brisé : et de l'autre, ces braves guerriers élevés pour les combats, et revêtus de l'armure du courage. Quelle réunion plus touchante, et en même temps plus instructive et plus féconde en grandes et utiles leçons! Non, Messieurs, ce n'est point ici une pure cérémonie, un vain spectacle pour les yeux, que cette bénédiction solennelle des enseignes royales que vous nous présentez, ou plutôt que vous offrez à Dieu pour qu'il les consacre lui-même par nos mains, et qu'il leur imprime en quelque sorte le sceau de sa force et de sa puissance. C'est un hommage éclatant que vous venez rendre à cette majesté première d'où dépendent toutes les majestés, de qui relèvent tous les royaumes; à cet arbitre souverain de tous les potentats, qui les couronne ou les brise, quand il lui plaît, comme de faibles roseaux, et qui élève ou abaisse à son gré les empires, comme il commande en maître aux flots de l'Océan.

Vous venez reconnaître que c'est lui qui préside aux batailles, qui décide du sort des combats, et qui distribue, comme il le veut, les revers et les victoires; que ce n'est ni dans les chariots, ni dans les cavaliers, comme dit le Prophète (*Psal. XIX, 8*), mais dans le nom du Seigneur, que vous mettez tout votre espoir; et qu'en vain les politiques compteraient sur leur génie, et les soldats sur leurs épées, si Dieu ne bénissait leurs desseins, et ne favorisait leurs entreprises.

Vous venez ratifier cette auguste alliance de la religion et de la monarchie, du trône et de l'autel, qui se soutiennent l'un par l'autre : magnifique alliance qu'ont reconnue tous les siècles ainsi que tous les peuples, qui seule peut suppléer à toutes les autres, et à laquelle aucune autre ne saurait suppléer! C'est ainsi qu'au milieu même des ténèbres du paganisme, les Romains plaçaient leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, tant ils étaient convaincus que la religion est la vraie politique, le droit public par excellence, la suprême conservatrice de l'ordre social, et l'institution fondamentale sans laquelle toutes les autres s'écroulent et tombent en ruines!

Vous venez enfin, Messieurs, promettre par cette cérémonie, de ne séparer jamais l'honneur et la foi, la piété et le courage, et de vous montrer non moins chrétiens fidèles que braves soldats. C'est ainsi que dans tous les temps les plus grands capitaines se signalèrent par l'accord glorieux des vertus religieuses et des vertus guerrières. Tels furent dans l'ancien peuple les Mathathias, les Judas Machabée et les Eléazar, défendant leurs foyers avec d'autant plus d'intrépidité, qu'ils défendaient les autels de leur Dieu, et attestant ainsi à l'univers que cette même religion qui donne des martyrs à la vérité, sait en donner, quand il le faut, à l'Etat et à la patrie.

Tels on vit, aux siècles mêmes de l'erreur, les Thémistocle et les Scipion, ces favoris de la victoire, déposer aux pieds des immortels leurs palmes et leurs lauriers.

Tel ce grand Alexandre, devant lequel s'inclinait l'univers, s'inclinait lui-même devant le grand prêtre des Juifs; et de ces mêmes mains qui forçaient les camps et renversaient les forteresses, relevait les autels et enrichissait les temples.

Et sans remonter à des siècles si reculés, tels furent parmi nous les Godefroi, les Duguesclin, les Bayard, et tous ces héroïques chevaliers, l'ornement de l'humanité et l'orgueil de notre France, aussi exacts à obéir aux lois de l'Eglise qu'à celles de la discipline militaire, plus sensibles à l'honneur encore qu'à la gloire, aussi doux et aimables dans la paix que redoutables dans la guerre, l'appui des faibles et des vaincus, et l'effroi des méchants. Et pour vous présenter encore des exemples plus près de nous, tels furent les plus illustres capitaines du grand siècle; tels les Turenne et les Condé, grands génies et grands cœurs, non moins religieux qu'invincibles, non moins propres à diriger par le conseil qu'à vaincre par les armes; et tels aujourd'hui les princes fils de saint Louis, qui sont autour du trône; de saint Louis, qui porta la vertu et le courage aussi loin qu'ils peuvent aller; de saint Louis, que les barbares appelaient *le plus fier des chrétiens*.

Il n'est donc pas vrai, Messieurs, que la religion énerve le courage, et qu'il y ait dans la piété je ne sais quoi de faible et de timide, je ne sais quoi d'incompatible avec l'héroïsme guerrier et l'ardeur martiale, source des grands exploits. Quoi de plus intrépide que le soldat chrétien, qui combat sous les yeux de Dieu, dont les regards l'enflamment autant qu'ils le rassurent? Son courage est pur et désintéressé comme la vertu qui l'inspire, élevé comme ses motifs, grand comme ses espérances, et inébranlable comme le sentiment de sa conscience et de son devoir. Ah! c'est l'impiété plutôt qui flétrit le courage et amollit les âmes, puisqu'elle les dégrade et les rabaisse jusqu'au néant. C'est l'impiété qui, réduisant tout en calcul et bornant tout au vil intérêt, n'enfante que des soldats qui ne connaissent pas plus les sentiments de l'humanité que les règles de la justice. Ils ont sans doute leur courage, leur bouillante valeur et leur ardeur impétueuse : hélas ! et ils ne l'ont que trop prouvé. Ils ont montré le courage de l'ambition, le courage d'envahir, de troubler le repos des nations, et de trafiquer du sang des hommes ; c'est le courage du lion, qui n'a d'instinct que pour dévorer, et de force que pour détruire. Ils croient avoir le cœur haut, et ils ne l'ont qu'enflé ; ce n'est pas leur âme qui est forte, c'est tout au plus leur bras. Insensés, qui se croient des héros et qui ne sont pas même des hommes.

Ce n'est pas à vous, braves légions, et généreux guerriers qui m'écoutez, ce n'est pas à vous qu'il faut donner de semblables le-

çons. Le bon esprit qui vous anime, et dont vous nous donnez des preuves chaque jour sous l'influence de votre illustre chef, non moins renommé par sa valeur que par ses principes, et non moins instruit dans l'art de bien faire que dans l'art de bien dire, tout nous assure que vous trouvez dans votre propre cœur ces importantes vérités, et tous ces nobles sentiments qui conviennent si bien à l'honorable profession des armes. Oui, Messieurs, vous les imitez ces grands et illustres modèles des guerriers que nous avons offerts à votre admiration. Comme eux vous n'ambitionnez qu'une gloire sans remords et des lauriers sans tache ; comme eux, vous vous rappellerez qu'il n'y a point de belles actions sans de bonnes mœurs, et qu'on n'est homme de cœur que quand on est homme de bien. Vous n'oublierez point cette belle parole du Sage (*Prov.*, XVI, 32), que *le patient vaut mieux que le fort, et que l'homme modéré dans ses desirs est préférable au brave qui prend les villes*. Vous comprendrez que celui qui sait souffrir est encore plus grand que celui qui sait vaincre, qu'il est plus glorieux de céder à la compassion et à la pitié qu'à la vengeance, de triompher de l'adversité que de ses ennemis ; que la véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, dit saint Jean (*1 Joan.*, V, 4), c'est notre foi, et qu'enfin rien n'est fort dans celui qui ne sait pas se maîtriser lui-même.

Vous comprendrez enfin que ces nobles enseignes sont bénies, non-seulement au nom du Dieu des armées, mais encore au nom de celui qui s'appelle, par préférence et avant tout, le Dieu de la paix ; qu'ainsi la paix est notre premier devoir, comme elle est notre premier besoin ; que la paix est l'état naturel de la société, comme la guerre en est l'état forcé ; que tout esprit qui sort de ces principes éternels n'est qu'un génie malfaisant, ennemi de la nature humaine, et qu'un seul jour de paix, de repos et de vertu vaut plus que mille années de bruit, de triomphe et de gloire.

Ne séparez donc plus, Messieurs, ce que cette sainte cérémonie nous dit d'unir et de ne séparer jamais : la vertu et la valeur ; la vertu pour contenir et pour diriger la valeur, et la valeur pour défendre et pour protéger la vertu. Chrétiens et Français tout ensemble, ralliez-vous plus que jamais autour de l'étendard de la rédemption et de l'étendard de la restauration, de la bannière de la croix qui a vaincu le monde, et de la bannière des lis, sous laquelle nos aïeux ont triomphé, et sous laquelle vous triompherez encore. C'est ainsi que vous serez *forts dans la guerre et forts dans la foi* (*Hebr.*, XI, 34 ; *1 Petr.*, V, 9), et que vous ne songerez pas moins à combattre les ennemis de votre salut que les ennemis de l'Etat ; c'est ainsi que vous servirez Dieu pour mieux servir le roi, et que vous servirez le roi pour mieux servir Dieu. Dieu et le roi, c'est l'antique devise des Français, et ce sera aussi la vôtre : Dieu, pour le craindre.

dit saint Pierre (I *Petr.*, II, 17), et le roi, pour l'honorer et pour le défendre : Dieu, qui nous a rendu si miraculeusement notre roi ; et le roi, qui nous est devenu aussi cher que nécessaire, et qui n'est pas moins digne de notre amour pour ses vertus que de notre reconnaissance pour ses bienfaits. Et quand nous disons le roi, Messieurs, nous parlons en même temps de son auguste dynastie, de cette race de héros et de sages qu'ont adorée neuf siècles, et dont la conservation ne nous est pas moins nécessaire. Nous en posséderons aujourd'hui le plus cher et le plus précieux rejeton : c'est la fille du roi-martyr, la fille de la France, qui vient nous consoler par sa présence, et nous prouver tout l'intérêt qu'elle prend à notre bonheur. Qui de nous ne sent pas le prix d'une telle faveur ? qui de nous ne se prépare pas à la recevoir d'une manière digne de nous et digne d'elle, et à lui témoigner, par nos empressements et nos démonstrations, que si sa visite est sans prix, notre dévouement est sans bornes. Quels heureux augures pour ces drapeaux, qui, déjà consacrés par la religion, recevront peut-être encore l'honneur insigne d'être ornés par ses mains, c'est-à-dire par les mains mêmes de la vertu ! Jurez donc ici, Messieurs, de leur être plus que jamais fidèles. Que vos instruments belliqueux célèbrent à la fois et la puissance de votre Dieu et le salut de votre roi ; et répétez avec nous, en mettant la main sur votre cœur ainsi que sur votre épée : Gloire et honneur au roi des siècles qui vit par lui-même, et vive le roi !

EXHORTATION XI.

POUR L'INSTALLATION DU SÉMINAIRE DE
TROYES,

Le quatrième dimanche de Carême.
16 mars 1817.

C'est sans doute pour nous, Messieurs, la plus vive et la plus douce satisfaction, que la sainte cérémonie qui nous rassemble en ce moment. C'est aujourd'hui pour nous une véritable fête, que l'inauguration et la rénovation de cette maison sainte, dont la restitution est bien moins due encore à nos sollicitations et à nos instances, qu'à la piété et à la justice d'un monarque dont la légitimité est la plus forte garantie de toutes les légitimités, de toutes les propriétés, de toutes les justices ; et c'est bien ici le lieu de chanter avec l'Eglise, et de répéter ce cri de joie et d'allégresse qui commence aujourd'hui sa liturgie : *Réjouis-toi, Jérusalem, et vous tous qui êtes ses amis, réunissez-vous pour la féliciter : « Lætare, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam. (Isa., LXVI, 10.)* Oui, réjouissons-nous de voir enfin rendue à sa noble destination cette école sacrée que Dieu nous a conservée parmi tant de ruines. Réjouissons-nous de voir ce temple du Seigneur, naguère le séjour des armes et de l'agitation, et souillé par des usages peu

dignes de sa sainteté, redevenu la maison de la prière, l'asile des anges de paix, où les cantiques saints et les chastes accents de Sion ont succédé aux chants profanes de Samarie ; *lætare, Jerusalem*. Réjouissons-nous à la vue de ces nouveaux soldats de Jésus-Christ, armés du bouclier de la foi et du casque de la justice, de ces nouveaux Gédéons dont les mains vont être formées aux combats du Seigneur, non pour voler à la conquête des villes, mais à la conquête des âmes ; non pour abattre les forteresses, mais pour *abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu (II Cor., X, 4, 5)* ; non pour forcer les camps, mais pour forcer l'iniquité dans ses derniers retranchements ; non pour délivrer la France de ses ennemis, mais pour l'affranchir de ses vices, pour faire la guerre à ses scandales, mais pour l'avertir des maux qui la menacent, et pour éloigner d'elle ce fléau de l'impunité, plus redoutable que la guerre, et plus terrible encore que les orages et les tempêtes ; *lætare, Jerusalem*. Réjouissons-nous enfin dans le Seigneur, en bénissant son adorable providence qui nous a ménagé cette faveur inespérée, qui a daigné aplanir devant nous les obstacles, couronner nos efforts, et nous aider à conquérir une maison qui semble renfermer à elle seule toute la destinée de ce diocèse, ainsi qu'elle fera l'édification de notre ville épiscopale ; une maison qui ne concourra pas moins à la restauration des mœurs publiques et sociales qu'au maintien de la religion et à la renaissance des mœurs chrétiennes et sacerdotales ; une maison qui intéresse également les riches et les pauvres, les grands et les petits, l'Eglise et l'Etat, la génération présente et les générations futures : *Lætare, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam.*

Mais que faisons-nous ? et la joie qui nous anime en ce moment n'est-elle donc mêlée d'aucun motif de tristesse et d'aucun sujet d'amertume ? Jérusalem n'est plus désolée ainsi qu'aux jours funestes d'où nous sommes sortis, mais est-elle heureuse ? elle n'est plus enchaînée, mais est-elle indépendante ? elle n'est plus persécutée, mais est-elle honorée, est-elle secondée ? elle n'a plus de tyrans, mais a-t-elle beaucoup d'amis, beaucoup de protecteurs ? elle ne gémait plus sur les profanations de son sanctuaire, mais ses chemins ne sont-ils pas déserts, et ne pleure-t-elle pas toujours de ce qu'on ne vient plus à ses solennités ? (*Thren., I, 4.*) Pouvons-nous donc nous réjouir, quand nous voyons tant de campagnes sans pasteurs, tant de pasteurs sans fonctions et sans ministère, tant de terres incultes qui nous montraient jadis des pâturages si fertiles, tant de sables arides là où coulaient abondamment des fontaines d'eau vive, tant de ronces et d'épines là où croissaient des pépinières si fécondes en fruits de grâce et de salut ? Pouvons-nous donc nous réjouir, quand la race sacerdotale est près de s'éteindre ; quand s'ouvre

devant nous ce vide effrayant que creuse chaque jour la mort de tant de prêtres vieillissants avant le temps, et emportés par les malheurs encore plus que par les années; quand à la place de ces chênes vigoureux et antiques qui ombrageaient la vigne du Seigneur de leurs branches salutaires, nous ne voyons autour de nous que de faibles arbrisseaux qui de longtemps ne donneront des fruits; quand enfin, bien plus inconsolable encore que Rachel, l'Eglise pleure tout à la fois et sur ses enfants qui ne sont plus, et sur ceux qui ne naîtront plus, ou qui ne naîtront que lentement, avec effort et avec peine.

Mais non, détournons nos regards de ces tristes objets et de ces funestes présages, pour nous livrer à la joie sainte à laquelle l'Eglise nous invite en ce jour, et disons encore à Jérusalem de se réjouir, et à tous ses amis de se réunir pour la féliciter : *Lætare, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam*. Réjouissez-vous surtout, enfants chéris que le ciel m'a donnés; jeunes Samuels, élevés à l'ombre du sanctuaire, bénissez mille fois le Seigneur qui vous a retirés dans cette arche sainte, pour vous sauver de ce déluge d'iniquités qui inonde le monde, pour vous garantir de ses fatales séductions, et préserver votre innocence de ses tristes écueils. Réjouissez-vous de vous trouver dans ce précieux asile où tout profite également pour votre esprit et pour votre cœur, pour votre instruction et pour votre vertu; où vous êtes nourris du lait vivifiant de la saine doctrine; où vous puisez le goût des saintes lettres, l'amour des bonnes règles, le respect pour la discipline, dont la fatale décadence se précipite chaque jour; le respect pour l'antiquité vénérable, ainsi que le mépris pour les profanes nouveautés, et le respect pour l'autorité des pontifes, vrai caractère des bons prêtres. Réjouissez-vous enfin de vous voir sous la conduite de ces maîtres éclairés, qui, mettant leur gloire dans vos succès, leur bonheur dans votre salut, vous donnent à la fois la leçon et l'exemple. Hâtez-vous donc d'en profiter, en vous montrant également dociles à leurs avis, sensibles à leurs soins, reconnaissants pour leur sollicitude. Hâtez-vous de vous rendre dignes de l'état saint auquel vous aspirez, en vous pénétrant avant tout de l'esprit de piété plus nécessaire encore que l'esprit de science, ou plutôt en vous animant de l'amour de la science pour perfectionner la piété, et de l'esprit de piété pour mieux régler et diriger l'amour de la science. C'est ainsi que vous consolerez votre évêque, que vous allégerez le poids de son épiscopat, et que vous deviendrez sa gloire et sa couronne; c'est ainsi que vous remplirez l'attente de vos maîtres, de vos bienfaiteurs, des amis de la religion et que, croissant chaque jour en âge et en sagesse, vous attirerez sur cette institution toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

EXHORTATION XII.

POUR LA CONFIRMATION.

On vous a déjà préparés, mes chers enfants, à l'auguste cérémonie qui vous rassemble aujourd'hui, et la courte instruction que nous allons vous faire est sans doute bien moins pour suppléer à toutes celles que vous avez déjà reçues, que pour les rappeler dans un moment où il importe infiniment que vous en soyez pénétrés.

On vous a dit que le sacrement que vous allez recevoir était le complément et la perfection de votre baptême; que comme, par ce premier bienfait, d'enfants d'Adam vous êtes devenus enfants de Dieu, vous devenez, par cette nouvelle grâce, d'enfants de Dieu chrétiens parfaits et soldats de Jésus-Christ; que le baptême, ne vous ayant ouvert que la porte du christianisme, vous êtes introduits par la confirmation comme dans son sanctuaire; c'est-à-dire que vous y recevrez un caractère plus auguste, que de plus grands devoirs vous y sont imposés, et que désormais la sainteté de votre vie doit répondre à la plénitude des dons et à l'éminence des grâces dont l'imposition des mains va vous rendre participants.

Où, mes chers enfants, bien différente de cette onction profane qu'employaient les anciens athlètes pour se fortifier avant le combat, l'huile sainte qui coulera sur votre front portera sa sublime vertu jusqu'au fond de votre âme, pour y faire germer ces héroïques sentiments et cette force plus qu'humaine, qui, vous élevant au-dessus de vous-mêmes, vous aideront à triompher et des épreuves délicates où sera mise votre foi, et des écueils multipliés qui menacent votre innocence.

Telle fut, mes chers enfants, la force toute divine dont furent revêtus les apôtres, quand ils eurent reçu cet Esprit sanctificateur qui va se reposer sur vous. Auparavant pusillanimes, timides, et peu sensibles aux intérêts de Jésus-Christ, dès lors ils ne trouvèrent plus de bonheur qu'à confesser son nom, ni de gloire qu'à étendre son règne. C'est alors qu'on les vit, intrépides témoins de la vérité, vainqueurs du monde et des tyrans, défier hautement la mort et les ignominies. Mes chers enfants, vous n'avez pas, comme eux, un monde idolâtre à convertir, mais vous avez un monde corrompu à vaincre; vous n'avez plus de persécuteurs à redouter, mais vous avez de mauvais chrétiens à combattre : vous avez autour de vous ces censeurs de la piété qui se plaisent à l'avilir par des dérisions insensées; ces compagnons pervers, dont la vie licencieuse va devenir pour vous une tentation continue; ces impies, qui, sous le nom de la raison, sèment leurs doutes et leurs blasphèmes. Ainsi, soit que le respect humain vous arrête, soit que l'exemple vous entraîne, soit que des discours vous ébranlent, à chaque instant votre piété est menacée d'un écueil, votre foi d'un naufrage; à chaque instant, vous serez exposés ou à la dis-

simuler par une fausse honte, ou à la perdre par des séductions étrangères. Combien donc vous est nécessaire l'inestimable don qui vous rendra vainqueurs de ces différents dangers, qui vous donnera assez de courage pour défendre publiquement les maximes de l'Evangile, quels que soient les vains préjugés adoptés par la multitude; assez d'élévation et de sainte hardiesse pour confondre les railleries des libertins, quels que soient leur nombre et leur audace; assez de fermeté pour rendre hommage à notre foi, quel que soit le péril ou l'affront que vous ayez à redouter!

Vous faites donc aujourd'hui, mes chers enfants, une profession plus ouverte et plus authentique du christianisme. Vous contractez le solennel engagement non-seulement de le pratiquer, mais encore de le défendre; vous dites aujourd'hui avec saint Pierre : *Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point; « et si oportuerit me commori tibi, non te negabo* (Marc., XIV, 31); » vous protestez de regarder à l'avenir votre nom de chrétien comme votre plus beau nom, la croix de Jésus comme le plus beau titre de votre gloire; vous faites, comme saint Paul, un généreux défi au fer, au feu, au glaive, à la persécution, à toutes les créatures, à toutes les puissances, de vous séparer à jamais du parti de la justice; enfin vous prenez à témoin ces saints autels que vous ne voulez plus craindre que Dieu, ne ménager que la charité, ne déferer qu'à la vérité, et n'avoir pas moins de zèle pour la dire que de plaisir à l'accueillir et à l'entendre.

Quel serait donc votre malheur, mes chers enfants, si, après avoir été marqués du sceau de l'Esprit-Saint, vous n'étiez ni plus ardents à défendre les droits de Dieu, ni plus zélés à soutenir l'honneur de l'Evangile; si la moindre censure ébranlait votre foi, si toute votre vie n'était plus qu'un système de ménagements et de complaisances, qui vous fit oublier qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (Act., V, 29); si, loin d'être parfaits chrétiens, vous rougissiez de le paraître; si, loin de repousser par le mépris des railleries impies, vous étiez les premiers à y applaudir, et si, au lieu de ce caractère d'indépendance et de liberté sainte qui fait la vraie grandeur d'un soldat de Jésus-Christ, vous n'étiez plus que des lâches devant lesquels on pût impunément blasphémer votre foi, ou insulter à la vertu!

Mais le bienfait de la confirmation ne se borne point à nous rendre *forts dans la foi*, comme parle l'apôtre, *fortes in fide* (I Petr., V, 9); il nous rend encore, par une suite nécessaire, forts dans la pratique des bonnes œuvres, et constants dans les sentiers de la piété, *in omni virtute confortati*. (Coloss., I, 11.)

Vous le savez, mes chers enfants, le baptême, en nous ôtant la peine du péché, nous en a laissé toutes les suites; en nous arrachant à l'empire du démon, il ne nous a point soustraits à l'empire de nos passions ni à la

honte de nos faiblesses. De là vient que nous errons tous, dit le Prophète (Psal. LVII, 4), dès le sein de nos mères; de là vient que notre premier attrait est pour le mal, nos premiers penchants pour le vice. Mes chers enfants, quelle est donc la bonté divine, qui, proportionnant ses secours à nos besoins et ses faveurs à nos misères, veut encore ajouter au bienfait de la régénération baptismale celui de nous défendre contre nous-mêmes, de nous rendre vainqueurs de notre propre corruption, soit en affaiblissant les ardeurs criminelles de la convoitise, soit en fortifiant notre goût pour la vertu, et en nous en peignant toutes les douceurs.

Eh! dans quel temps, mes chers enfants, cette grâce vous est-elle plus nécessaire que dans celui où vous touchez? Hélas! c'est surtout à votre âge que l'on peut dire que *l'esprit est prompt et que la chair est faible*. (Matth., XXVI, 41.) Hélas! tout ce qui est en vous est encore plus dangereux que tout ce qui vous environne: danger dans votre inexpérience, qui vous fait prendre la fortune pour les vrais biens, et les plaisirs pour le bonheur; danger dans votre inconstance, qui vous fait mettre dans vos devoirs la même instabilité que dans vos attachements; danger dans votre simplicité même, dont le monde se plaît à profiter, pour mieux vous abuser et vous séduire. Ah! si jamais vous eûtes besoin d'un sacrement de force et de courage, c'est surtout à cette époque de la vie où les chutes sont si faciles, où les illusions sont presque inévitables, où il est tant à craindre que nos penchants ne se changent en vices, nos vices en passions, et nos passions en habitudes. Voilà pourquoi l'Eglise se hâte de vous le conférer dès vos plus tendres années. Elle sait que votre salut dépend presque toujours de vos premières précautions, ainsi que votre perte de vos premières chutes, et qu'il importe infiniment de sanctifier les prémices de votre vie, afin que toute la suite en soit pure, que la grâce s'empare de bonne heure de vos passions naissantes, et que l'esprit tentateur, ne trouvant plus aucune issue ouverte, n'ait plus de prise sur un cœur dont l'Esprit-Saint a daigné faire la conquête.

Et ici, mes chers enfants, qui nous dira les merveilleux effets de la vertu suréminente de l'Esprit sanctificateur? qui nous peindra jusqu'à quel point elle élève l'âme chrétienne? par quelle voie sublime elle la conduit? comment elle lui fait changer les habitudes du vieil homme pour le transformer en un homme nouveau? comment elle fixe ses irrésolutions, prévient ses dégoûts et adoucit ses peines? quel courage elle lui donne pour résister, quelle ardeur pour aimer, quel goût pour prier, quelle joie pour souffrir, quelle confiance pour espérer, quelle lumière pour comprendre toutes les choses qui sont de Dieu? C'est alors qu'elle s'écrie avec saint Paul : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* (Rom., VIII, 31.) C'est alors qu'elle dit avec le même Apôtre :

Nous souffrons des tribulations, et nous ne sommes point accablés; nous vivons dans la pauvreté, et rien ne nous manque; nous endurons la persécution, et nous ne sommes point abandonnés; nous sommes humiliés, et non pas abattus; abaissés jusqu'à terre, et nous ne perdons point courage. (II Cor., IV, 8, 9.)

O mes chers enfants, si vous saviez le don de Dieu, si vous pouviez comprendre les heureux changements qui vont s'opérer en vous ! C'est maintenant que vous irez de vertus en vertus, que l'on vous verra marcher sur le lion et sur l'aspic. Jusqu'à présent vous avez été enfants, vous avez agi, vous avez parlé en enfants ; maintenant vous allez devenir hommes : vous parlerez, vous agirez donc en hommes, mais en hommes confirmés dans la foi, fortifiés dans la vertu. Jusqu'à présent Dieu avait égard à vos faiblesses ; maintenant que vous êtes revêtus du casque de la foi et du bouclier de la justice, vos chutes seront sans excuse. Jusqu'à présent vous pouviez avoir des vertus communes, maintenant une voie plus sublime vous est montrée ; tout ce qui n'est pas saint ne répond point à la grandeur de votre vocation, et votre amour n'est plus digne de Dieu, s'il n'est sans réserve comme ses faveurs sont sans bornes.

Ranimez donc en ce moment toute votre ferveur, excitez-vous à la reconnaissance, préparez-vous à recevoir, par l'ardeur de vos prières et par la pureté de vos âmes, le divin consolateur. Dites-lui : O Dieu, nous ne pouvons qu'exprimer faiblement notre reconnaissance ; mais, si notre langage est imparfait, notre cœur est simple, notre intention est droite, notre conscience est pure ; si les expressions nous manquent, les sentiments abondent. Suppléez donc à notre impuissance, venez remplir nos cœurs du feu sacré que vous êtes venu allumer sur la terre. Faites-nous croître en grâce et en sagesse ; conservez en nous cet esprit d'enfance, le seul propre au royaume des cieux, cette docilité, cette candeur, cette innocence qui nous rendent tout à la fois le modèle de nos collègues, la joie de nos pasteurs, la consolation de nos parents, l'honneur de nos familles. Par le don de sagesse, élevez notre esprit au-dessus des choses créées ; montrez-nous votre volonté par le don de l'intelligence, toute la beauté de la foi et la grandeur des saints mystères par le don de science ; rendez-nous agréable et doux le joug de votre loi par le don de piété ; éclairez nos doutes par le don de conseil ; faites-nous bien sentir, par le don de crainte, tout le malheur de vous déplaire, afin qu'après avoir joui de tant de grâces ineffables dans le temps, nous puissions en posséder la source dans l'éternité.

EXHORTATION XIII.

II^e POUR LA CONFIRMATION.

Avant la confirmation.

Un des principaux objets de notre visite,

mes frères, a été l'administration de cet auguste sacrement qui nous confirme dans la foi, nous rend parfaits chrétiens, soldats de Jésus-Christ, et qui est comme le complément et la perfection de notre baptême. Nous ne doutons point que les enfants qui vont le recevoir n'aient été pleinement instruits et suffisamment préparés pour une action si importante par les dignes pasteurs qui sont venus les conduire au pied de cet autel, de sorte qu'il est peut-être plus nécessaire encore de donner ici nos avis aux pères qu'aux enfants. Souffrez donc, pères et mères, que nous nous adressions à vous dans cette circonstance. Quelle consolation ne doit-ce pas être pour vous de vous voir associés à ces bons frères qui vont faire de vos enfants leur famille adoptive ; car vous aussi, vous êtes leurs instituteurs et leurs premiers surveillants ! Si vos enfants s'imposent aujourd'hui de grands devoirs, vous contractez aussi de nouvelles obligations ; s'ils promettent d'être plus sages et plus dociles, vous promettez aussi d'être plus vigilants. C'est à vous principalement que l'Eglise remet en ce jour le dépôt précieux de leur foi et de leur innocence ; c'est à vous à continuer l'œuvre sainte que ses ministres ont commencée ; c'est à vous à la maintenir, en écartant loin d'eux tous les objets qui pourraient réveiller leurs passions et tenter leur faiblesse.

Nous ne vous répéterons pas ici ce que la raison et la foi vous ont déjà appris ; nous ne vous dirons point que vous exercez dans vos maisons une espèce de sacerdoce, que vous êtes à cet égard les ministres de Dieu, ou, pour parler le langage de l'Ecriture, les dieux de vos propres familles ; que vous devez les gouverner, ainsi que l'Eternel gouverne l'univers, par un mélange heureux de douceur et de force ; qu'un compte redoutable vous en sera demandé ; que vous rendrez ici non-seulement œil pour œil et dent pour dent, mais âme pour âme ; et que le souverain juge vous imputera sans miséricorde non-seulement les vices que votre négligence aura laissé germer, mais encore tous ceux qu'une constante vigilance aurait pu prévenir.

Les voilà donc ces enfants dont la destinée vous est confiée ; les voilà saints, les voilà purs, et dans un moment ils seront plus purs encore. Que vont-ils devenir entre vos mains ? Quelles instructions vont-ils recevoir de vous ? Quels exemples allez-vous leur donner ? Quelles ressources trouveront-ils dans leurs propres familles pour se garantir à la fois contre le monde et contre eux-mêmes ? Hélas ! faut-il ici vous confier nos alarmes ? Et comment ne frémirions-nous pas quand nous pensons que vos enfants auront bien moins besoin d'être fortifiés contre leurs propres passions que contre les vôtres ; quand nous réfléchissons qu'ils trouveront peut-être auprès de vous le grand scandale de leur foi et de leur innocence ; quand nous pensons que la maison paternelle, bien loin d'être l'asile de leur vertu, ne sera peut-être pour eux qu'une école de

dépravation, et qu'au lieu de leur servir de conducteurs et d'anges tutélaires, vous n'en ferez que les témoins de vos désordres, nous n'osons dire les malheureux complices de vos égarements?

Et d'où sont venus tous les malheurs qui ont désolé la génération actuelle et tous les vices qui la corrompent, si ce n'est de l'éducation toute profane que vous donnez à vos enfants? Ah! si vous aviez soin de jeter dans leur âme encore tendre les semences de la vertu; si de bonne heure vous leur appreniez à être bons chrétiens pour devenir bons citoyens; si vous vous appliquiez à leur montrer que leur grand intérêt et leur véritable bonheur est dans l'amour des saints devoirs, que tous les biens leur viendront avec la sagesse, et que toujours ils seront assez riches, ainsi que le disait le saint homme Tobie, tant qu'il leur restera et la crainte de Dieu et le trésor d'une conscience pure, combien vous épargneriez d'écarts à leur jeunesse, de larmes à la religion, de scandales à l'Eglise, de maux à la société et de repentirs à vous-mêmes!

En effet, nos très-chers frères, verrions-nous alors ces jeunes gens licencieux, si communs de nos jours, qui n'ont plus de vertus à quinze ans et qui ont tous les vices à trente? Verrions-nous ces filles chrétiennes, si toutefois elles sont dignes de ce nom, renoncer au plus bel apanage de leur sexe, la modestie et la pudeur? Verrions-nous ce luxe scandaleux, qui corrompt à la fois le riche qui l'étale et le pauvre qui le convoite; ces irrévérences multipliées dans le lieu saint, scandales inconnus aux nations infidèles, et la plus grande marque de la corruption d'un peuple? Verrions-nous cette déplorable infraction des saints préceptes de l'Eglise, cette profanation déhontée du saint jour du Seigneur, où la loi du repos n'est plus qu'une loi de licence; ce mépris affecté des saintes règles de l'abstinence et du jeûne; ses livres impies dévorés avec avidité, circulant avec audace, et répandant avec impunité le poison mortel qu'ils renferment? Verrions-nous ces mariages mal assortis qu'a formés l'intérêt et que l'intérêt divise; et peut-être, car nous ignorons s'il y en a dans cette paroisse, ces mariages que la religion ne connaît pas, que l'Eglise réprouve et qu'elle frappe de tous ses anathèmes? Verrions-nous enfin les solennités désertes, les sacrements abandonnés, le devoir pascal indignement foulé aux pieds et sa transgression devenue une bien-séance publique? car tels sont, Messieurs, les principaux désordres qui déshonorent cette paroisse, jusqu'ici le modèle des autres paroisses. Et quelle est donc notre amertume quand un triste pressentiment nous avertit pour ainsi dire, que les maux que nous déplorons sont peut-être moins affligeants que ceux qui se préparent, et quand l'irréligion, commençant à gagner tous les états et à perdre ainsi les mœurs jusque dans leur principe, ne nous fait entrevoir qu'une décadence sans retour, un dépéris-

sement sans remède, et ne nous présage que de nouveaux malheurs plus déplorables encore peut-être que ceux dont nous sommes sortis!

Mais non, nous concevons de vous de meilleures espérances. Nous aimons à croire que votre premier soin sera l'éducation de vos enfants, que rien ne pourra vous écarter de la sainte circonspection, et pour me servir de l'expression consacrée, du saint respect que vous devez à leur innocence; que la vertu sera dans vous si vivante et si sensible, qu'ils ne pourront ne pas se rendre à sa divine impression, et que vos instructions, soutenues par vos exemples, prépareront une génération nouvelle, qui portera dans son temps des fruits précieux de salut et de grâce, de sainteté et de justice.

Après la confirmation.

Je viens à vous, mes chers enfants, en vous adressant ces paroles du bien-aimé disciple : *Vous avez reçu l'onction de l'Esprit-Saint, soyez lui donc à jamais fidèles : « Unctionem accepistis a Deo; et nunc, filii, manete in eo. »* (I Joan., II, 28.) Vous voilà, en un sens, consacrés prêtres et rois, ainsi que s'exprime l'apôtre (I Petr., II, 9) : rois, pour régner sur vous-mêmes, et prêtres, pour vous sacrifier; rois, pour régner sur le monde, et triompher de ses pompeuses vanités; prêtres, pour ne plus faire de votre vie entière qu'un saint concert d'actions de grâces et de louanges. Marqués du signe adorable, vous vaincrez par ce signe; à l'exemple de Jésus-Christ, vous mènerez en triomphe les principautés et les puissances; armés du casque du salut et du bouclier de la foi, vous marcherez, comme dit le Prophète (Psal. XC, 13), sur le lion et sur l'aspic; et, méritant toujours une victoire par une autre, vous graverez sur l'étendard de votre foi ce cri de joie et de reconnaissance : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* (Rom., VIII, 31.)

Attachez-vous donc invariablement à l'invisible consécrateur, qui par nos mains vient de vous marquer d'un sceau si grand et si sublime; promettez de ne jamais contrister cet Esprit-Saint; craignez sans cesse de l'éteindre; méritez de plus en plus par votre amour les droits qu'il vient de vous donner à sa force et à sa puissance. *Songez que vous êtes maintenant le temple de Dieu, et que, si quelqu'un, dit l'Apôtre (I Cor., III, 16, 17), profane le temple de Dieu, le Seigneur le perdra; consacrez lui donc dès aujourd'hui les prémices de votre vie.* Puissiez-vous bien comprendre avec le prophète (Thren., III, 27), combien il est doux de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse! Les mondains vous diront que c'est la saison des plaisirs; ils vous trompent, mes chers enfants, c'est la saison de la vertu, c'est le vrai temps de servir Dieu, c'est le moment de plier l'arbre encore flexible. Moment précieux! hélas! il s'écoule, il fuit, et sa fuite sera éternelle. Bientôt vont arriver les noirs soucis, les inquiétudes de la vie, les embarras d'un établis-

sement ; bientôt toutes les passions furieuses vont se disputer tour à tour l'empire de votre âme : hâtez-vous de les prévenir ; songez que l'édifice de la vertu n'est jamais plus solidement construit que lorsqu'il est plus promptement commencé ; et n'oubliez jamais cette grande parole du Sage (*Eccli.*, XXV, 5), que vous ne trouverez dans votre vieillesse que ce que vous aurez amassé dans vos jeunes ans. Et vous, grand Dieu, confirmez ce que vous avez opéré en eux ; renouvelez aujourd'hui leur jeunesse comme celle de l'aigle ; faites-les croître en âge et en vertus, afin qu'après avoir joui dans le temps des grâces ineffables que leur a communiquées votre divin Esprit, ils puissent en posséder la source et le principe dans l'éternité.

EXHORTATION XIV.

POUR UNE VISITE PASTORALE.

Depuis longtemps, mes très-chers frères, il nous tardait de nous retrouver au milieu de vous pour vous porter les paroles de salut ; il nous tardait de reconnaître par nous-mêmes cette partie intéressante du troupeau que la divine Providence a confié à nos soins ; et il n'a rien moins fallu que les circonstances rigoureuses dans lesquelles nous nous sommes trouvés, pour ne pas nous procurer plus tôt une si douce satisfaction, et pour tant différer à remplir un devoir si cher à notre cœur. Combien ce cœur jouit et se dilate à la vue de ce concours solennel et de cette pieuse affluence de tous les âges et de tous les états pour recevoir votre premier pasteur, votre père en Jésus-Christ, et le représentant de la religion parmi vous ! concours et empressement vraiment touchants, qui nous prouvent d'une manière bien sensible que cette religion sainte n'est point encore éteinte dans vos cœurs ; que vous en reconnaissez les précieux avantages et la nécessité ; qu'elle est à vos yeux le vrai trésor de l'homme, la vraie richesse des peuples ; et que, malgré tous les ravages d'une révolution impie qui a tout perverti dans les campagnes autant que dans les villes, malgré cette dépravation toujours croissante, qui, se débordant de plus en plus, semble menacer la France de l'engloutir une seconde fois, la paroisse que nous visitons aujourd'hui se montre encore digne d'elle, digne de son ancienne renommée de cité chrétienne et fidèle, et qu'on n'y retrouve plus de fréquentation de sacrements, plus d'assistance aux saints offices et aux sacrées solennités, plus d'esprit de piété, plus de zèle pour la maison du Seigneur, plus de charité pour les pauvres que dans beaucoup d'autres paroisses, qui sont bien loin de nous donner autant de sujets de contentement et de motifs de consolation.

Il faut le dire, cependant, dussions-nous affaiblir la joie de cette journée. Est-il donc vrai que nous n'avons plus de plaintes à porter, ni de reproches à faire ? est-il vrai qu'il n'y a plus parmi vous aucun scandale à déplorer, ni aucun désordre à reprendre ? est-

il vrai qu'on n'y rencontre plus ces profanateurs du saint dimanche, appelé par excellence le jour du Seigneur, de ce septième jour consacré et respecté par des peuples même infidèles, et dont on ne fait plus cependant qu'un jour de travail et de dissipation, de divertissements profanes et de licence effrénée ? scandale qui est une des plus grandes marques de la dépravation d'un peuple, et le plus fait pour attirer sur vous, sur vos enfants, sur vos champs, sur vos moissons, sur toute cette paroisse les terribles châtiments que renferme dans ses trésors la colère céleste ? Est-il vrai qu'on n'y rencontre plus de ces chrétiens indignes de ce nom, qui, n'approchant jamais du tribunal sacré de la réconciliation, ni par conséquent de cette table sainte où se rompt le pain des anges, et où se distribue le froment des élus, ne peuvent par conséquent jamais bien vivre, ni avec Dieu, ni avec eux-mêmes, ni avec les autres ? Est-il vrai qu'on n'y voit point de ces pères coupables, qui, bien loin de donner à leurs enfants une éducation chrétienne, sont les premiers à les pervertir et à les corrompre par leurs exemples, et peut-être par leurs leçons ? Est-il vrai qu'on n'y trouve plus de ces hommes incorrigibles, de ces malades incurables, qu'aucun malheur n'a pu désabuser, et qui ne sont pas moins insensibles aux leçons touchantes de la religion qu'aux leçons terribles de l'expérience ? Est-il vrai qu'on n'y trouve plus de lecteurs ou de colporteurs de ces livres impies, imprimés aujourd'hui avec une impunité sans exemple chez les peuples civilisés ; de ces livres funestes qui empoisonnent toutes les classes de la société, et tuent jusqu'au fond des cœurs le principe même de la conscience ! Est-il vrai enfin qu'on n'y rencontre point de ces docteurs en incrédulité, qui ne savent pas lire, mais qui n'en font pas moins les esprits forts ; qui blâment ce qu'ils ignorent, et qui, condamnés par leur état et par leur condition à l'ignorance et au travail, ne s'en targue pas moins de je ne sais quelle fausse philosophie qu'ils ne comprennent point, ou plutôt qu'ils ne comprennent que trop bien, pour se livrer, sans gêne comme sans remords, aux vices les plus honteux et aux passions les plus effrénées.

Nous regrettons, mes frères, que les fatigues inséparables de nos courses épiscopales ne nous permettent pas de vous en dire davantage, et de répandre ici notre cœur avec plus d'épanchement et d'effusion. Nous nous bornerons à vous dire, avec l'Apôtre : Mes frères, *nous espérons de vous de meilleures choses.* (*Hebr.*, VI, 9.) Nous avons la douce confiance que le sacrement auguste que nous allons administrer, sacrement qui vous confirme dans la foi, qui vous rend participants des dons de l'Esprit-Saint, et qui devient comme le complément et la perfection de votre baptême, vous donnera la force et le courage de vous vaincre vous-mêmes, et de surmonter ces passions dép'o-

rables qui sont la mort de l'âme. Nous avons la confiance qu'armés du casque du salut et du bouclier de la foi, vous terrasserez, comme David, ces nouveaux Goliaths, ces ennemis de Dieu, qui se croient grand parce qu'ils sont enflés d'orgueil et de venin, et qui se regardent comme des colosses de science et de lumière, parce qu'ils sont puissants pour la ruine et savants pour la destruction. Nous espérons que, loin de prêter l'oreille aux discours séduisants et aux perfides suggestions de ces impies novateurs, vous les repousserez comme des pestes publiques, que vous les regarderez, non-seulement comme les ennemis de votre Dieu, de votre religion, de votre foi, mais encore comme les ennemis du genre humain, de votre patrie, de votre bonheur et de votre repos.

Nous espérons que les hommes respectables qui président, dans ces contrées, à l'ordre public et au maintien des lois, se pénétreront de plus en plus de la sainteté de leurs fonctions; que jamais ils n'oublieront cet oracle du Prophète (*Psalm. CXXXVI, 1*), qu'en vain ils garderont la ville, si le Seigneur n'en est lui-même le protecteur et la première sentinelle, et qu'ils ne cesseront de se dire à eux-mêmes que le bien commun ne s'opère jamais mieux que quand les magistrats et les pasteurs se donnent la main pour se fortifier les uns par les autres, et par des moyens différents marcher au même but, celui de maintenir les lois par la religion et la religion par les lois.

Nous espérons que vous serez de plus en plus dociles aux instructions de ce pasteur, si digne de votre confiance, qui ne vit que pour votre bonheur, qui ne travaille que pour votre sanctification, et dont le zèle, aussi sage que sa charité est active, prouve invinciblement aux ennemis de la religion qu'un seul prêtre, animé de l'esprit de son état, mérite plus de l'humanité, fait plus de bien dans un seul jour que n'en feront jamais tous les sages du siècle avec leurs maximes pompeuses et leurs brillants discours.

Enfin nous espérons que le Père des miséricordes daignera bénir notre visite, et qu'elle produira dans cette paroisse des fruits abondants de grâce et de salut; qu'elle y ranimera l'amour de la religion, l'esprit de la piété, la crainte de Dieu et le respect des saintes ordonnances; qu'on n'y verra jamais de ces mariages scandaleux, non bénis par l'Eglise, et par conséquent maudits de Dieu, lesquels, pour être légitimes aux yeux de la loi, n'en sont pas moins coupables et criminels aux yeux de la conscience; qu'on y verra plus que jamais des pères vigilants, des fils soumis et obéissants, des époux fidèles, unis par la vertu bien plus que par l'intérêt, des pauvres résignés et patients, des riches bienfaitsants et secourables, enfin de bons chrétiens, qui par là même n'en seront que meilleurs Français et meilleurs citoyens. C'est ainsi, mes frères, que nous serons forts au dedans, invin-

cibles au dehors, que nous triompherons tout à la fois de nos ennemis et de nous-mêmes, que nous aurons la paix pour le présent, et, ce qui vaut peut-être encore mieux, la sécurité pour l'avenir; et qu'après avoir été pendant la vie notre consolation et notre gloire, vous deviendrez encore notre joie et notre couronne dans l'éternité.

EXHORTATION XV.

POUR L'OUVERTURE DU CONSEIL DE CHARITÉ,
EN QUALITÉ DE PRÉSIDENT,

à Troyes, le 26 Août 1823

C'est pour moi, Messieurs, une bien vraie satisfaction de me voir réuni, dans cette assemblée, à tout ce que cette ville a de citoyens les plus distingués par leurs places et par leur profession, et de plus recommandables par les lumières, les vertus et la bonne renommée. Ce plaisir m'est d'autant plus doux, que le soin des pauvres est le premier devoir des ministres de la religion, et que l'on n'avait pu, sans une extrême contradiction, les rendre étrangers à l'administration de ces mêmes hospices que la religion consacre, et qu'elle appelle, comme ses temples, *la maison de Dieu*. Le roi très-chrétien, Messieurs, a voulu, dans sa haute sagesse, réparer les torts d'une politique aussi étroite qu'inconséquente, en appelant dans ce conseil de charité, créé par lui, les ministres de la charité comme les ministres de la justice, pour discuter, conjointement avec l'élite des autres citoyens, les intérêts des pauvres, dont ils sont les tuteurs nés, les premiers pères et les protecteurs naturels.

Tous les gens de bien, Messieurs, n'ont pu qu'applaudir à cette ordonnance vraiment royale; et nous n'hésitons pas un seul instant à croire qu'elle sera principalement accueillie par ces dignes administrateurs qui, non moins zélés que désintéressés, ne voulant que le bien et ne travaillant que pour le bien, ne verront dans ce nouveau renfort de conseils et de secours qu'un nouveau moyen de faire ce bien avec plus de sûreté, de facilité et de publicité.

Eh! comment pourraient-ils y trouver autre chose? comment ne sentiraient-ils pas que ce conseil est bien plus fait pour les éclairer que pour les censurer, et plus pour partager leurs nobles travaux que pour les arrêter, bien moins encore pour les combattre? Loin de nous toute idée de lutte et de combat entre les membres du nouveau conseil et les administrateurs ordinaires, à moins qu'on ne voulût appeler une lutte et un combat, la révision des comptes et l'aperçu de quelques erreurs qui peuvent échapper à l'administration la plus sage et la mieux intentionnée. Et certes, Messieurs, quel est donc l'homme qui soit infailible? quel est l'homme qui puisse se croire exempt de toute méprise comme de toute prévention? quel est celui qui penserait n'avoir besoin d'aucun conseil? Ne sont-ce pas même les hommes les plus forts et les

plus éclairés, qui comptent le moins sur leurs propres lumières et sur leurs propres forces? Quel est d'ailleurs l'homme en place, quelque élevée que soit sa dignité, qui n'ait quelqu'un au-dessus de lui pour l'éclairer encore? et pourquoi n'y aurait-il pas des appels pour les affaires si intéressantes des pauvres, comme il y en a pour les affaires de tous les autres citoyens? Mais je sens, Messieurs, que ces réflexions sont plus qu'inutiles devant des hommes estimables, qui, par leurs nobles sentiments, sont au-dessus de ces vaines considérations, et de ces fausses délicatesses dont les cœurs élevés ne sont point susceptibles; et tout nous dit qu'en vrais amis des pauvres, ils ne verront dans l'examen qui sera fait de leur gestion, qu'un moyen de plus d'améliorer le sort des malheureux, de même que nous n'y trouverons que de nouvelles preuves de leur zèle comme de nouveaux droits à la reconnaissance publique, par la sévère économie et le bon ordre qui président aux établissements que la patrie a confiés à leur sollicitude.

Pour nous, Messieurs, uniquement jaloux de nous montrer ici les coopérateurs de l'administration bien plus que ses contrôleurs, plus les associés de ses travaux que ses surveillants et ses moniteurs, toute notre ambition sera de mettre en commun nos efforts, et de nous soutenir, dans l'intérêt de l'humanité, les uns par les autres. C'est ainsi que par cette noble rivalité de zèle, et par cette heureuse émulation de charité, nous répondrons à la confiance du monarque, à l'attente de nos concitoyens et à l'espérance du pauvre, dont le soulagement doit être la grande fin de tous nos travaux; ainsi qu'il en sera la plus douce et la plus belle récompense.

EXHORTATION XVI.

POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE ECCLESIASTIQUE.

Le 21 septembre 1823.

C'est avec une véritable satisfaction, Messieurs, que nous nous trouvons ici réunis avec une grande partie de nos chers coopérateurs, de nos frères et nos fils en Jésus-Christ. Depuis longtemps nous désirions de voir se réaliser cette heureuse réunion, et il n'a fallu rien moins que mille embarras imprévus et mille circonstances difficiles où nous nous sommes trouvé, pour n'avoir pas accompli plus tôt un vœu si cher à notre cœur. Quoi de plus propre, en effet, à opérer les plus consolants résultats, et à produire les fruits les plus abondants de grâce et de salut, que ces saintes retraites où les ministres des autels viennent respirer, en quelque sorte, l'air natal du sacerdoce, se renouveler dans l'esprit de leur vocation, ressusciter la grâce qu'ils ont reçue par l'imposition des mains, méditer loin des distractions du monde les années éternelles, se pénétrer dans le recueillement des grandes vérités de la religion, et se les appli-

quer plus particulièrement à eux-mêmes après les avoir prêchées aux autres; retremper les armes de leur foi dans les fontaines vivifiantes du Sauveur; s'exciter et s'encourager mutuellement, par les discours et les exemples, à l'amour de leurs devoirs; enfin travailler efficacement à se guérir eux-mêmes, puisqu'ils sont médecins des autres, et comme les apôtres, ne sortir de ce nouveau cénacle que pour se porter avec plus d'ardeur au salut des âmes, et cultiver avec plus de zèle la vigne du Seigneur? Voilà pourquoi les grands maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé les retraites; voilà pourquoi les Borromée et les Ignace, les François de Sales et les Vincent de Paul en ont fait le principal objet et le point capital de leur sollicitude; etc'est aussi pour marcher sur les traces de ces saints personnages, que les évêques de l'Eglise de France se font aujourd'hui un devoir de rétablir ces exercices salutaires, interrompus par les malheurs des temps, comme un des moyens les plus propres à relever les ruines du sanctuaire, comme une occasion propice pour éclaircir les difficultés, pour fixer les décisions qui intéressent les consciences, pour signaler les abus qui se sont introduits dans l'exercice de nos fonctions, les brèches faites à la discipline, et les atteintes portées aux saintes règles, et par là rendre au clergé une nouvelle vie, à Sion un nouvel éclat.

Et certes, si jamais ces saintes retraites ont dû paraître nécessaires, n'est-ce pas au sortir d'une révolution impie qui a tout perverti, et qui a rendu le gouvernement pastoral si pénible et si difficile? n'est-ce pas dans ce temps déplorable, où le clergé, partagé entre les deux extrémités de la vie humaine, entre ceux qui ne font que commencer leur carrière sacerdotale, et ceux qui sont près de la finir, entre les jeunes ministres sans expérience et les vieillards sans force; n'est-ce pas, dis-je, alors qu'il est plus instant que jamais de fournir à ceux-ci des consolations pour sortir de la vie, et à ceux-là des secours pour se préparer à la carrière de travaux et de peines qui s'ouvre devant eux? Or, quoi de plus propre à opérer ces deux grands biens, que ces exercices pieux qui se partagent entre l'instruction et la prière, que cet heureux concours de lumières et de conseils? et où jamais pourront-ils mieux se préparer, les uns à bien vivre, et les autres à bien mourir? Combien nous regrettons que le temps et nos forces ne nous permettent pas d'en dire davantage sur un sujet si important! mais nous avons la douce confiance que vos bonnes dispositions suppléeront à nos paroles, votre zèle à nos discours, et que vous n'en profiterez pas moins de ceux que vous allez entendre de la part de ce vertueux missionnaire qui vient vous annoncer les paroles du salut, de cet ouvrier infatigable qui vient se reposer ici de ses travaux apostoliques par de nouveaux travaux.

Peut-être que cette retraite, que nous

pouvons appeler improvisée, ne produira pas tout le fruit que nous aurions pu en attendre. Peut-être que le peu de jours dont elle est composée ne suffira pas pour satisfaire à tous les besoins des consciences, ainsi qu'à tous les développements des grands objets de méditation; mais elle suffira du moins pour nous préparer aux autres dont elle n'est que le prélude, et pour en assurer le succès; mais nous n'en espérons pas moins qu'elle resserrera de plus en plus les liens et les rapports qui doivent exister entre le chef et les membres, entre le père et les enfants; qu'elle sera pour les pasteurs un nouveau titre à la confiance et à la considération, et pour les fidèles confiés à leurs soins un sujet d'édification, pour notre ville épiscopale un sujet de satisfaction, pour notre diocèse un sujet d'émulation, pour notre personne, tout indigne qu'elle est, un espoir de plus en la divine miséricorde; et qu'elle attirera enfin sur notre épiscopat, et sur tout l'ordre sacerdotal, les bénédictions du ciel et de la terre.

EXHORTATION XVII.

POUR LA CLOTURE DE LA RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE.

Lorsque nous avons commencé cette retraite, Messieurs, que nous regardions comme improvisée, nous vous témoignâmes une

sorte de crainte qu'elle ne produisît pas tout le bien que nous devions en attendre, et que sa précipitation ne nuisît à son succès; mais un sentiment bien différent nous anime, au moment de la terminer. L'empressement que vous avez mis à vous y rendre et à remplir ici nos intentions avec autant de zèle que de bonne volonté, l'exacte ponctualité à tous les pieux exercices qui vous étaient prescrits, votre attention soutenue à tous les bons et solides discours que vous avez entendus, tout nous donne la douce confiance que c'est Dieu même qui vous a appelés à cette retraite, que c'est Dieu même qui vous a parlé au fond du cœur, et que, fidèles à ses inspirations, vous avez profité de ce peu de jours de recueillement et de prière pour faire des retours sérieux sur vous-mêmes, pour vous repentir de tout le bien que vous n'avez pas fait, pour travailler à tout le bien qui vous reste à faire, et prendre enfin la ferme résolution de revenir, à notre premier appel, dans ce saint temple, dans cet arsenal religieux, afin d'y prendre de nouvelles armes, dont un véritable prêtre a besoin, pour combattre à la fois et le monde et lui-même.

Oui, tout nous dit, Messieurs, que vous conserverez cette grâce de la retraite: vous la conserverez d'autant plus, que c'est la dernière que recevront plusieurs d'entre vous.... *

La fin de cette exhortation est la même que celle du discours *Pour l'oraison*, en 1810, ci-dessus, col. 755.

DISCOURS POLITIQUES.

I. OPINION

SUR LE PROJET DE LOI RELATIF AUX DÉLITS QUI SE COMMETTENT DANS LES ÉGLISES,

Exposée à la chambre des pairs le 30 avril 1824.

Messieurs,

Je regrette vivement de n'avoir à présenter à vos seigneuries que quelques réflexions improvisées, et que j'ai eu à peine le temps de jeter sur le papier: mes regrets à cet égard sont d'autant plus fondés, que la discussion qui m'occupe en ce moment est de la plus haute importance et mérite les plus sérieuses méditations.

Oui, nobles pairs, de toutes les propositions qui ont été portées à cette tribune, il en est peu d'aussi essentielles et d'aussi propres à intéresser les amis de la religion et de l'ordre public que celle qui a été faite à cette chambre, sur les modifications et les amendements de la loi pénale concernant la répression des délits commis dans nos

saints temples. C'est surtout aux évêques qui ont l'honneur de siéger dans cette noble enceinte, qu'il appartient de réclamer d'abord, au nom de tout l'épiscopat français, contre cette loi pénale, telle qu'elle existe encore, et de la signaler ici comme une tache de notre législation. Et comment donc qualifier une loi qui blesse la religion dans ce qu'elle a de plus sacré, puisqu'elle ne connaît pas le sacrilège, ou qu'elle ne le connaît que pour ne pas le punir, ou ne le punit que comme un délit commun et ordinaire? loi d'autant plus étrange, qu'elle place sur la même ligne et confond dans la même peine le vol de l'objet le plus saint, et celui du meuble le plus vil; qu'elle met au même rang la maison redoutable que le Seigneur a choisie pour sa demeure, et le réduit obscur du dernier des particuliers; et qu'elle laisse presque douter si le temple le plus auguste, celui où se célèbrent avec le plus de majesté les solennités les plus imposantes du culte catholique, peut être plus privilégié et mériter plus de garantie de la part des lois, que le repaire immonde des animaux domesti-

ques. Comment donc a pu s'introduire dans notre législation une pareille atteinte au respect dû à la Divinité elle-même ? Comment des législateurs ont-ils pu compromettre à ce point leur propre dignité, en oubliant ainsi toutes les convenances morales et politiques ? Est-ce distraction ou imprévoyance de leur part ? je ne puis le croire ; est-ce un dessein prémédité d'avilir la religion dans l'esprit des peuples ? je n'oserais le dire. Quoi qu'il en soit, Messieurs, il est de notre devoir, il est dans l'ordre de notre ministère de seconder de tout notre pouvoir les nobles et religieuses intentions de notre monarque, ainsi que celles des dignes agents de son autorité, en exposant aux yeux de vos seigneuries tous les inconvénients et les graves dangers de cette loi essentiellement vicieuse, et dont le redressement vous est aujourd'hui proposé. Inconséquence déplorable ! c'est presque au sortir de cette époque désastreuse où le sacrilège était à l'ordre du jour, et où la déesse de la raison était placée sur nos autels par des athées en démence, et desservie par les *prêtres de la pensée* (193) ; c'est, dis-je, au sortir de ces temps d'épouvantable mémoire, que l'on vit nos législateurs affecter de se taire sur la répression des sacrilèges et des spoliations impies, comme s'ils eussent voulu préparer aux lieux saints de nouveaux outrages, et enhardir les malfaiteurs à de nouvelles profanations. Le vœu de l'impiété n'a été que trop accompli ; et, si le siècle marche, la corruption et le sacrilège marchent avec lui. Jamais les vols dans nos églises n'ont été plus multipliés, jamais leur violation n'a été plus habilement ourdie, ni plus audacieusement exécutée. Les choses même en sont au point que, dans plusieurs diocèses, les évêques ont mis en délibération s'il n'était pas urgent de renfermer les saintes hosties dans des vases de peu de valeur, et de laisser par ce moyen moins de tentation à la cupidité et moins d'appât au sacrilège. Il importe encore de dire que les circonstances qui accompagnent ces criminels attentats sont tout aussi hideuses que le nombre en est effrayant. Qui n'a pas entendu parler du scandale inouï donné par un jeune libertin de la ville de Reims, lequel forma tranquillement l'exécrable dessein de monter sur un autel de la cathédrale, et de le souiller, en présence de tous les fidèles, par la dernière des abominations, ne craignant point ainsi de braver à la fois et la malédiction du ciel et l'indignation de la terre ? Attentat sans exemple, et qui néanmoins ne fut puni que comme un simple délit correctionnel, c'est-à-dire, de quelques mois d'emprisonnement. Or, Messieurs, qui peut douter que ce misérable n'eût osé se porter à cet excès vraiment satanique, s'il y avait eu des peines proportionnées à des délits d'un genre aussi monstrueux ? et qui peut en même temps ne pas craindre de les voir se renouveler encore, si on laissait subsister

une loi qui n'inflige à des horreurs pareilles qu'un châtement voisin de l'impunité ?

Cette loi est même si funeste et si favorable au crime, que des magistrats investis des plus hautes fonctions, ayant souvent invité les tribunaux à profiter des obscurités et de certaines réticences qu'elle renferme, pour se donner quelque latitude, en condamnant les vols sacrilèges plus rigoureusement que les vols simples, les juges ont répondu que, si le texte de la loi était obscur, son esprit était évident, et qu'ils devaient conséquemment se conformer à cet esprit : étrange décision, qui nous rappelle ce mot, devenu trop fameux, que *la loi était athée, et devait l'être !* Assertion révoltante, quand on la considère en elle-même, mais malheureusement trop vraie, quand on l'applique à la loi qu'il s'agit de réformer ; car une loi qui ne compte Dieu pour rien, lorsque tout invite à le venger, et qui dédaigne de sévir contre les outrages publics qu'on lui fait jusque dans son sanctuaire, est une loi que l'on peut regarder comme athée, et qui mérite, sous ce rapport, l'opprobre de ce nom, puisqu'à ses yeux il n'y a que des voleurs et point d'impies, et qu'en punissant les spoliations, elle se garde bien de punir les profanations. Or, où il n'y a pas de profanation, il n'y a pas de choses saintes ; où il n'y a pas de choses saintes, il n'y a pas de temples ; où il n'y a pas de temples, il n'y a pas de Dieu : donc la loi qui ne connaît pas de temple ne connaît pas de Dieu ; donc, en ce sens, elle est athée et doit l'être, c'est-à-dire, tant qu'elle restera ce qu'elle est. La conséquence est nécessaire ; et je puis même en tirer une autre, c'est que, là où Dieu n'a plus de temples, les peuples n'ont plus de morale, ni les rois plus de trône.

On me dira que nous avons des temples, et que nous les reconnaissons pour tels, puisque nous pourvoyons à leur entretien et que nous en payons les ministres. Qui en doute ? Mais ce n'est, dans notre législation, qu'une inconséquence de plus ; car expliquera-t-on jamais comment une nation qui ne peut se passer de temples, voudrait néanmoins se passer du respect qui leur est dû, comment en dédaignant tout ce qu'ils ont d'auguste et de sacré, elle n'en protège que le matériel ; et en veillant à leur décoration, elle ne montrerait aucune horreur pour la main sacrilège qui les souille et les profane, croyant peut-être leur faire encore trop d'honneur de les élever au rang des maisons habitées, et même, puisqu'il faut le dire, de les assimiler à une étable.

Hé quoi ! tous les jours nous entendrons les législateurs nous parler du temple des lois, du sanctuaire de la justice, et nous ne voudrions pas que le premier et le suprême législateur eût son temple et son sanctuaire, ou que ce temple et ce sanctuaire fût aussi sacré et aussi inviolable que le leur ! et nous ne craindrions pas d'exiler de nos lois

d'un jour celui dont les lois éternelles régissent les humains et font marcher le monde !

Mais voici bien, nobles pairs, une autre inconséquence. Nous voyons, chaque année, les grands corps de l'Etat et nos princes augustes venir solennellement invoquer la Divinité dans son temple, et mettre sous sa protection le gouvernement de la France : ne serait-ce donc ici qu'une pure cérémonie, commandée par l'usage ou inspirée par la politique ? et n'est-ce pas plutôt un sentiment, commun à toutes les nations, qui leur dit que le secours du ciel est le plus sûr garant de leur prospérité comme de leur durée ? Comment se fait-il néanmoins que ce même temple, où les législateurs viennent remplir avec tant de publicité ce devoir religieux, ne soit plus rien aux yeux de la loi, lorsque des scélérats osent en profaner l'enceinte redoutable, ou que les attentats contre sa sainteté ne soient plus que de simples délits, si toutefois on veut bien leur donner ce nom ? Fut-il jamais une plus triste contradiction ? Et de qui donc la religion aurait-elle plus à se plaindre, ou des spoliateurs impies qui envahissent le sanctuaire même de la Divinité, ou des législateurs qui n'auraient pris que des mesures imparfaites pour les réprimer ? Et qui seraient ici les plus déraisonnables et les plus opposés à toute bonne législation, ou ceux qui, dans l'ordre physique, ne voulant plus de Dieu pour créateur, le bannissent de l'univers ; ou ceux qui, dans l'ordre politique, ne voulant plus de Dieu pour protecteur, le banniraient de leur jurisprudence et de leur empire ?

Où, de leur jurisprudence et de leur empire ! Et voici, nobles pairs, ce qui doit exciter encore vos plus sérieuses attentions, c'est que, et ceci n'est nullement étranger à notre sujet, c'est que notre Code civil n'est pas moins entaché du même vice, c'est-à-dire, du même isolement systématique de la Divinité, que notre Code pénal ; c'est que, du propre aveu des rapporteurs de ce Code civil, on a voulu *séculariser la législation* : et en effet, rien n'est plus séculier ni plus profane qu'elle. C'est un esprit tout matériel qui s'est insinué dans toutes nos institutions, et qui pénètre dans toutes les veines du corps social, Qu'est devenue la sainteté du mariage, et qu'est-il aux yeux de la loi, qu'un simple contrat qui n'a pas plus de dignité qu'un contrat de vente ? Qu'est-ce encore que la religion toute entière ? un simple fait, qu'on ne désigne plus que sous le nom de *culte*, comme sa partie extérieure et sensible ; et même selon l'expression d'un noble pair, elle n'est qu'une affaire de bureau et un article du budget. Qu'est-ce aussi que la monarchie aux yeux des nouveaux éclairés ? un simple fait ; et par conséquent elle ne saurait plus avoir ni de racine dans le cœur, ni d'appui sur la religion : d'où il s'ensuit que le monarque, image de Dieu sur la terre, ne serait que le vassal et le représentant de je ne sais quel chimérique souverain dont le trône est vacant depuis la création du monde, dont tout le mérite est

dans la masse, tout le droit dans la force, toute la force dans le bras. Ainsi donc la France n'offrirait plus qu'un vaste territoire, où la patrie c'est le sol ; qu'un vaste comptoir où tout se chiffre, se palpe et se mesure ; qu'un vaste laboratoire où tout l'Etat passe au creuset de l'analyse ; et, pour tout dire enfin, qu'un vaste cimetière où l'on ne dissequé plus que des cadavres, à commencer par celui de l'Etat.

Mais à travers tout ce règne de la matière, que deviendra le règne de l'honneur, de la probité, de la foi et de la justice ? Que devient le respect pour la religion et son esprit vivifiant, source première de toutes les vertus sociales ? Quels nobles dévouements et quelles affections généreuses pourront jamais sortir de ce terrain fangeux où nous retient une philosophie toute fiscale, tout animale et toute calculante, d'après laquelle on ne veut plus de talents que pour les affaires, on n'a plus de goût que pour les tarifs, et on ne juge plus du progrès des lumières que par les progrès de sa fortune. Or, une société ainsi constituée, où le corps est tout et l'âme rien, ne pourrait-elle pas être comparée, sous le rapport moral, à une masse inerte, à une agrégation informe et fortuite d'individus rapprochés sans être unis, sans aucun autre lien que celui de l'intérêt, sans aucun vrai principe de vie, sans aucun centre commun que le tombeau, et qui, rassemblés par le hasard, sont dispersés par le néant ?

Jusques à quand durera donc cette sorte d'athéisme légal, et ce silence constitutionnel sur tous les objets qui intéressent l'existence et la dignité de la religion ? jusques à quand verra-t-on un scandale aussi affligeant ? D'un côté, la croix du salut placée sur le front du monarque, et ornant son diadème auguste comme un signe d'honneur et de bénédiction ; et de l'autre, pouvant être foulée aux pieds par les plus vils profanateurs sans un châtimement exemplaire : d'un côté, un nouveau David s'occupant à embellir les lieux où doit reposer l'arche sainte ; et de l'autre, de nouveaux Oza portant sur elle une main téméraire, sans craindre d'être frappés de mort, ni même d'encourir une véritable infamie.

Vous allez à Athènes, disait Pline le Jeune, respectez les dieux. Avis et leçon mémorable que nous a conservée l'histoire ; et combien il est triste que ce soit une nation païenne qui nous la donne ! Mais pourrait-on en dire autant de la France qui se proclame régénérée ? et deviendrait-il bien nécessaire d'avertir aujourd'hui ceux qui veulent y venir, de respecter la religion et ses autels ? Une telle précaution ne serait-elle pas regardée comme la censure la plus amère de nos mœurs ainsi que de nos lois, et comme l'ironie la plus sanglante contre le royaume très-chrétien ?

Vous allez à Athènes, respectez les dieux. Ce que Pline disait d'Athènes, Cicéron l'avait dit en plein sénat de l'empire romain, lequel surpassait selon lui toutes les nations

du monde par la piété et par le respect dû au culte des dieux : ce qui fait remarquer à l'auteur de *l'Esprit des lois* que non-seulement la religion romaine était dans l'Etat, mais qu'elle *pouvait être regardée comme l'Etat lui-même* ; ce qui fait qu'il nous dit encore que *Rome était un vaisseau tenu par deux ancres, la religion et les mœurs*. Mais quelles sont donc aujourd'hui les ancres qui soutiennent le vaisseau de la France ? et ne serait-il pas à craindre que, si elle s'isolait de la religion, elle ne fût encore quelque triste naufrage ?

Vous rappellerons-nous, Messieurs, la lettre adressée par Sa Majesté, en 1815, à tous les évêques de France, pour leur manifester son intention qu'ils ordonnassent des prières publiques dans toutes les églises du royaume, en expiation des excès et des outrages commis envers la religion et ses ministres, et des profanations horribles de ses temples aux jours affreux de la révolution ? lettre véritablement digne d'un fils de saint Louis et non moins faite pour honorer sa haute politique que sa haute piété. Comment, après une pareille lettre, laissait-on subsister la loi dont je me plains ? et comment ne fut-elle pas alors révoquée, comme une injure permanente faite à la Divinité elle-même ? Nous l'ignorons ; ce que nous savons, c'est que les intentions royales furent alors exécutées, et que, d'un bout de la France à l'autre, se firent des prières publiques et des amendes honorables solennelles, pour venger les lieux saints de ces profanations, et désarmer ainsi la colère céleste ; ce que nous savons encore, c'est qu'il est de notre devoir de seconder de si nobles sentiments et de si pieuses vues, dans le nouveau projet de loi qui ne nous est sans doute proposé que comme une sorte d'expiation et d'amende honorable faite à la religion et à la justice.

Mais ce projet de loi est-il donc assez répressif, assez propre à remédier au mal, et à nous rassurer contre les attentats et contre les entreprises criminelles dont il s'agit ? ordonne-t-il d'assez éclatantes réparations ? donne-t-il une garantie suffisante à la sainteté de nos autels, à la majesté de nos temples ? mérite-t-il véritablement qu'on le mette au rang de ce qu'on appelle *les lois protectrices de la religion*, et, pour me servir des expressions du noble rapporteur, *complète-t-il le système de la répression du sacrilège* ? D'ailleurs ce projet est-il assez clair ? n'a-t-il pas réuni des éléments assez peu faits pour aller ensemble ? et n'est-ce pas dans l'embarras de les concilier, que chaque juge pourra prononcer suivant sa manière de voir en matière de religion ? En diminuant l'odieux de la loi, ce projet n'en laisse-t-il pas subsister le vice radical ; et, en changeant la lettre, en a-t-il donc entièrement changé l'esprit ? Pourquoi et dans quelle intention le mot de *sacrilège* y est-il omis ? ce qui tendrait à faire croire qu'il s'agit toujours de punir bien plus ici l'attentat à la propriété qu'à la sainteté des choses.

On ne peut pas non plus s'empêcher de demander s'il est bien juste et bien convenable de mettre sur la même ligne, pour le respect et la vénération, les temples des autres cultes, où il n'y a rien de béni ni de sacré ; qui ne sont guère que des académies de morale, et où l'on ne trouve ni croix, ni pieuses images, ni imposantes solennités ni augustes cérémonies, ni rien de tout ce qui commande la crainte religieuse ; si, dis-je, il est permis de les comparer avec les églises catholiques, où tout est consacré, où tout inspire la plus profonde retenue, où réside le Saint des saints, et, pour me servir de la belle expression de M. le garde des sceaux, *où tout est rempli de la majesté du Dieu qu'on y adore*, et où par conséquent les délits qu'on y commet doivent être plus punissables, puisqu'ils sont plus audacieux, et supposent mille fois plus de perversité. De ce que je viens de dire, il est facile de conclure qu'en voulant protéger également tous les cultes, on les protégerait très-inégalement, parce qu'on les vengerait trop ou trop peu, d'après leur nature et leur degré de sainteté, et qu'ainsi une moindre peine relative serait infligée aux délits commis dans les églises catholiques : d'où il s'ensuit que la religion catholique serait la moins vengée et la moins protégée.

Je ne pense pas, nobles pairs, qu'aucun de vous puisse entrevoir dans ce que je dis ici la moindre vue hostile et intolérante contre les autres cultes. Loin de nous toute idée qui pourrait nuire à cet esprit de support et de charité que nous conserverons toujours pour nos frères séparés, et qui porterait atteinte à quelqu'une des garanties que leur donne la loi. Non, il n'y a rien ici d'injurieux ni d'offensant pour eux, à moins qu'on ne voulût tout confondre, et regarder tout privilège comme une intolérance ; à moins qu'on n'appelât offense tout ce qui détruirait l'exacte parité dans la répression de délits fort différents ; à moins qu'on ne taxât d'injure toute distinction entre ce qui est sacré et ce qui ne l'est pas ; entre des cultes visiblement faux, puisqu'ils sont plusieurs, et que plusieurs ne sauraient être vrais, quoique l'exercice en soit autorisé par l'Etat, et le culte unique reconnu par l'Etat comme sa religion, et conséquemment comme le seul vrai ; enfin entre les cultes qui n'appartiennent qu'à quelques légères fractions de Français, et celui de la presque totalité de la nation.

Voilà pourquoi, Messieurs, je pense avec tous les évêques, que le projet de loi aurait pu répondre davantage à l'attente et à la dignité d'un grand peuple, ainsi qu'à la prééminence de la religion de l'Etat, de cette religion qui est celle de nos rois, celle de nos ancêtres, avec laquelle est née la monarchie, et sans laquelle la monarchie mourrait demain : religion qui n'est pas seulement établie dans l'Etat, mais qui elle-même a établi l'Etat en le civilisant ; qui n'est pas seulement reconnue par l'Etat, mais qui reconnaît l'Etat comme fondé par elle : ce qui

a fait dire à un historien anglais que *le royaume des Francs a été bâti par les évêques*.

Tels sont les doutes qui se présentent et les questions que l'on fait ici naturellement; et ne serait-ce pas se montrer bien difficile, que de ne pas croire ces graves réflexions dignes d'être prises par la chambre en grande considération? Je les soumets donc à vos seigneuries avec la plus vive confiance, et avec la parfaite conviction qu'elles ne peuvent qu'être conformes à vos vues politiques et à vos sentiments religieux. C'est par notre début, c'est par cette première décision, que la France catholique va juger de ce qu'elle peut attendre des heureuses circonstances où nous nous trouvons : c'est la détermination que nous prendrons à ce sujet qui ranimera l'espérance des gens de bien ou qui augmentera leurs inquiétudes. Il est donc temps plus que jamais de les rassurer, en leur montrant que les lois comptent enfin pour quelque chose le culte de nos pères; il est temps de savoir au juste en quoi la religion catholique est la religion de l'Etat, et de nous dire franchement si elle est aux yeux de la loi, ou un être réel, ou un être idéal; quelles sont les distinctions dont elle jouit, et si le titre qu'on lui donne est une vraie prérogative ou une simple mention honorable. Il est temps de réduire à sa juste valeur cette association perpétuelle de toutes les religions, qui ne peut produire que l'indifférence pour toutes les religions, ainsi que ce nivellement de tous les cultes qui nous est venu en droite ligne des niveleurs des droits de l'homme, et dont le résultat est le mépris pour tous les cultes.

Il est temps de sortir de ce labyrinthe inextricable où nous jette et nous retient cet étrange amalgame de lois créées sous des régimes si divers, de lois constitutionnelles et de lois révolutionnaires, de lois faites sous la légitimité et de lois faites sous l'usurpation, de lois sanctionnées par le fils de saint Louis et de lois fabriquées par les ennemis de la monarchie et par les bourreaux du roi martyr. Il est temps de sortir de ce marasme moral, triste prélude de l'agonie des empires, et de sentir tout le danger de ce système des entre-deux, où l'on ne craint rien tant que la ligne droite, où l'on prend la faiblesse pour la modération, la tiédeur pour la prudence, et, par la raison contraire, pour zèle outré et pour fanatisme toute vérité forte et tout noble courage. Il est temps enfin de mettre un terme à cet esprit de concessions, de tergiversations et d'accommodements, qui, sous le rapport politique, n'annonce que des vues étroites et bornées, et qui est, dans l'ordre moral, la mort de tous les principes; vains et funestes palliatifs, qui jusqu'ici n'ont profité qu'aux ennemis de notre bonheur et de notre gloire.

Ce temps arrive, Messieurs; l'état prospère et glorieux où se trouve la France nous le promet, ainsi que l'heureux choix des nouveaux députés, qui, soutenus de votre

concours, vont marcher d'un pas ferme vers le bien, et se montrer dignes de la haute mission qui leur est confiée. Un mouvement régénérateur se fait sentir d'un bout du royaume à l'autre; une nouvelle ère de justice et d'ordre public commence : tout nous annonce, dans les mœurs comme dans les lois, un renouvellement intégral qui va fixer enfin les destinées de la France, cicatriser ses plaies, affermir de plus en plus le trône, en affermissant la religion et l'autorité qui lui appartient, et enfanter enfin une nouvelle restauration plus digne encore de ce nom, plus digne de notre roi, de la France et de nous-mêmes.

Je ne pousserai pas plus loin, nobles pairs, ces réflexions, que j'aurais pu fortifier encore : mais il est un temps pour parler et un temps pour se taire. Je crois donc devoir adopter le projet, en attendant mieux, tout incomplet qu'il me paraît, et tout en regrettant qu'il ne remplisse pas entièrement les vues de la religion; mais je ne puis m'empêcher d'y mettre cet amendement, que le mot de *sacrilège* y sera prononcé; qu'il s'appliquera surtout à l'enlèvement et à la profanation des objets sacrés du tabernacle, lequel crime, par le seul fait, et indépendamment des cinq circonstances déterminées par l'article 387 du Code pénal, sera passible de la peine portée à l'article 2 du projet de loi. Je pense qu'on ne peut pas demander moins que ce simple amendement.

II. OPINION

SUR LA LOI CONCERNANT LE SACRILÈGE,

Qui devait être exposée dans la chambre des pairs en février 1823.

Messieurs,

Nous ne répéterons pas ici ce que nous dîmes, l'année dernière, à cette tribune, relativement à la même discussion qui nous occupe aujourd'hui. Notre opinion n'eut pas le bonheur de plaire à tout le monde; mais elle eut l'assentiment de tous les hommes religieux, en particulier dans la chambre des députés. Elle eut le bonheur encore d'obtenir le suffrage de l'illustre monarque que nous pleurons, ainsi que de son auguste successeur, qui n'y vit rien qui ne fût digne d'un bon évêque et d'un bon Français. Nous ne pouvons donc que nous applaudir d'avoir ainsi concouru à la révision de la loi rejetée, et d'avoir préparé par la celle qui vient de faire disparaître cette affligeante réticence, et cette lacune déplorable par laquelle était absous ou méconnu le sacrilège.

Notre dessein, nobles pairs, n'est point d'examiner ici les différents articles de la loi proposée, ni de la considérer en elle-même, mais de soumettre à l'indulgence de vos seigneuries quelques réflexions générales sur l'urgente et indispensable nécessité d'une loi répressive du sacrilège. Mais auparavant, il importe de relever l'erreur où pourraient être quelques membres de cette

chambre, s'ils pensaient que les évêques qui ont l'honneur d'y siéger, ne sont pas compétents pour prendre part à ses délibérations, quand il s'agit des matières criminelles et des discussions qui nous occupent aujourd'hui, Sans doute, Messieurs, que les évêques s'honoreront toujours de cet esprit de douceur et d'humanité qui s'allie si bien avec la sainteté de leurs fonctions. Ils ne peuvent pas appliquer la loi pénale, et ils s'en félicitent; mais ils peuvent la faire, et c'est même, en certains cas, un devoir pour eux d'y concourir. C'est ainsi que les évêques souverains d'Allemagne ont toujours porté des lois, sans craindre de compromettre leur caractère épiscopal. C'est ainsi que le Pape lui-même fait des lois pénales pour le gouvernement de ses Etats; c'est ainsi, comme membres de cette chambre, et par conséquent, comme législateurs, que non-seulement nous pouvons, mais encore nous devons prendre part à vos délibérations en matière criminelle. Voudrait-on sérieusement que les interprètes de la religion et les gardiens de la morale restassent neutres et passifs dans les choses qui intéressent de si près la morale et la religion, et qu'ils ne pussent être compétents, ni prendre une part active qu'aux matières commerciales et financières, aux articles du budget et aux discussions sur les mines et les haras, les chemins vicinaux et les marais salants?

Sans doute, personne n'est plus porté à la clémence que ce clergé tant calomnié. Tous les siècles en font foi; et, si le temps nous le permettait, mille faits, plus éclatants les uns que les autres, s'offriraient à nous pour prouver cette vérité; mais, pour ne parler que d'un seul, qui ne sait que l'assemblée générale du clergé de France en 1780, dans ses remontrances présentées au roi sur l'impression des mauvais livres, et notamment sur l'édition des Oeuvres de Voltaire, demanda elle-même que la peine de mort qui existait alors contre ces éditions coupables fût supprimée, et que la loi s'en tint aux autres mesures répressives?

Mais de ce que l'Eglise a toujours mis sa gloire à pardonner aux criminels, elle n'a jamais été dans l'intention de favoriser le crime, et il n'est pas moins vrai qu'un de ses plus sacrés devoirs est de le prévenir et de le contenir, autant qu'il est en elle: sans quoi elle serait comme étrangère à l'ordre social et au maintien des mœurs publiques. Ce serait, en effet, avoir une idée assez étrange de la charité chrétienne, que d'en faire, en quelque sorte, l'auxiliaire des profanateurs, en la supposant indifférente à la répression de leurs attentats, et en l'assimilant ainsi à cette fausse humanité du siècle, qui ne s'apitoie pas moins sur le crime que sur les criminels, et qui n'a pas moins d'indulgence pour la profanation que pour les profanateurs.

On ne cesse de nous dire que les jours du fanatisme sont passés, que c'est bien moins la haine que l'indifférence pour la religion qui est à craindre, et qu'ainsi il y a

moins de précautions à prendre que jamais contre le sacrilège, qui, dans nos mœurs, nos goûts et nos habitudes, devient, en quelque sorte, un crime imaginaire.

Ici nous demanderons si c'est l'indifférence ou la haine de la religion qui a enfanté la révolution, si c'est l'indifférence ou la haine qui a produit ces sacrilèges sans exemple et ces profanations à jamais déplorables qui l'ont déshonorée; si nous sommes assez éloignés de ces saturnales impies, de ces orgies sacrilèges qui se célébraient au banquet de la raison, pour n'avoir plus besoin de prendre tant de précautions contre l'esprit qui les enfanta. Nous demanderons encore si cette indifférence pour la religion empêche qu'on ne blasphème plus que jamais contre elle, et qu'on ne le fasse de la manière la plus passionnée et la plus violente; si elle empêche que l'on n'écrive contre la religion et ses ministres, et si jamais l'exploitation typographique de l'impiété a été plus cultivée et plus ardente. Or, si les livres irréligieux, les plus capables de pervertir une nation, se débordent comme un torrent qui menace de tout engloutir; si le sacrilège des écrits comme des discours est au plus haut degré d'intensité et d'effervescence, pourquoi le sacrilège des actions se ralentirait-il, et serait-il moins à craindre? Si nous vivons dans le siècle de l'indifférence religieuse, qui est la mort de toutes les vertus, peut-on nier que nous ne vivions aussi dans le siècle de l'impiété audacieuse, qui est la vie de toutes les passions et la mère de tous les vices? Nous devons en conclure que jamais il n'a été plus nécessaire de garantir nos temples, et de préserver les choses saintes des attentats du sacrilège, et qu'ainsi la loi proposée n'a pu nous arriver plus à propos, ni être présentée à notre acceptation dans un moment plus opportun.

Non, non, Messieurs, les jours du fanatisme ne sont point passés. Hé quoi! n'est-ce pas le fanatisme ou la haine de la religion qui a fait cette loi athée et inouïe dans aucun siècle, aux yeux de laquelle le vol, commis dans la plus auguste de nos basiliques, n'est pas plus punissable que celui qui serait commis dans une vile tabagie, ou dans le dernier repaire des animaux immondes? N'est-ce pas le fanatisme ou la haine de la religion qui fait dire en ce moment à tant de libellistes, que le retour des communautés religieuses va faire rétrograder notre civilisation, et que nous retomberions dans la barbarie, s'il arrivait jamais que les pauvres malades eussent des servantes en titre, et nos pauvres enfants des institutrices légalement reconnues? N'est-ce pas le fanatisme ou la haine de la religion qui a provoqué ces outrages faits naguère avec la plus grande publicité et jusqu'au pied des saints autels, contre nos missionnaires en fonctions? A quoi donc tient-il que ces scènes scandaleuses ne se renouvellent? N'est-il pas évident que, s'il y a suspension d'hostilités, et que nos ennemis

aient cru devoir quitter leurs armes; c'est qu'ils ne se croient pas les plus forts, qu'ils attendent le moment favorable, et qu'ils disent toujours comme le patriarche de Ferney, leur digne patron : *Si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais?*

Ce qu'il y a ici de très-remarquable, pour ne pas dire de très-bizarre, c'est que, tandis qu'un orateur cherche à nous rassurer contre les sacrilèges par l'indifférence où l'on est pour la religion, un autre s'efforce de nous donner à cet égard des garanties, par l'amour même et le respect qu'on porte aujourd'hui à la religion, laquelle, selon lui, n'a jamais été plus honorée ni mieux pratiquée. Explique qui pourra cette contradiction : mais, sans chercher à concilier ensemble des motifs si opposés, et à savoir si c'est la haine ou l'amour, l'indifférence ou le zèle qui doivent, à cet égard, calmer nos inquiétudes; toujours il sera vrai de dire que jamais il n'y eut plus de profanations ni de vols sacrilèges, que dans ces jours d'une cupidité sans frein. D'où nous devons conclure que jamais les moyens répressifs n'ont été plus urgents pour garantir la maison du Seigneur, ni la nécessité de défendre nos saints tabernacles contre les invasions de l'impiété plus évidente et plus incontestable.

Ne pouvant nier cette multitude de vols sacrilèges qui se commettent journellement, les opposants se rejettent sur les sacrilèges simples, c'est-à-dire, ceux qui se font dans l'unique dessein de profaner les saintes hosties, et ils soutiennent que ces sortes d'attentats ne sont plus de saison, qu'on peut les regarder comme chimériques dans l'état de notre civilisation, et qu'ainsi c'est calomnier la nation que de les supposer. Mais quoi! calomnierons-nous la nation, quand nous rappellerons le scandale arrivé à Reims, que nous signalâmes l'année dernière; ou bien celui qui a eu lieu à Arcis-sur-Aube, dans notre diocèse, et tant d'autres dont les tribunaux ont retenti, et qui ont été racontés dans les feuilles publiques?

Voilà donc bien, Messieurs, des sacrilèges simples, et qu'on ferait mieux d'appeler des sacrilèges composés, puisque, dans un crime seul, se trouvent réunis plusieurs crimes. Et combien d'autres exemples ne pourrions-nous pas rapporter ici, si la prudence nous permettait de les révéler aux yeux de la France, et si peut-être ils n'étaient pas aussi connus de ceux mêmes qui font semblant de les ignorer! On a dit que, dans l'état actuel des choses, il faudrait être insensé pour se livrer à ce genre de profanation qui est si loin de nos mœurs : mais les insensés seraient peut-être ceux qui ne verraient rien de sacré que la loi, sans songer que, hors la religion, rien n'est sacré, pas même la loi; ceux qui, ne trouvant dans le sacrilège qu'une simple affaire d'opinion, qui n'intéresse en rien la vindicte publique, voudraient que, pour le punir, il fallût attendre un autre monde; ceux qui

prétendraient que le moyen le plus digne comme le plus sûr de venger la religion, c'est de ne pas venir à son secours, quand elle est offensée, parce que le sacrilège se multiplierait d'autant plus, que la punition en serait plus forte et qu'elle inspirerait plus de crainte; ceux qui nous diraient sérieusement, et avec un air de conviction, que, plus les violateurs des choses saintes sont dignes des foudres du ciel, et moins ils doivent être inquiétés sur la terre; ceux enfin qui, tout en feignant de croire que le sacrilège ne sera désormais qu'un être imaginaire, ne révéraient plus que supplices et fantômes sanglants, et, dans leur philanthropie, ne se croiraient plus entourés que de lieuteurs et de bourreaux. Voilà les insensés qui sont à craindre; ou plutôt ce ne sont pas des insensés, mais des philosophes très-avisés qui savent très-bien ce qu'ils disent, et même ce qu'ils veulent; ce sont des dialecticiens habiles qui tirent à merveille la conséquence d'un principe, et qui possèdent au suprême degré le grand art de faire peur aux petits enfants, et même aux grandes personnes; ce sont enfin des penseurs très-profonds, parfaitement versés dans tous les genres d'artifices, même dans celui du sophisme, et qui, plus jaloux d'avoir gain de cause que d'avoir raison, se soucient fort peu que les mœurs se corrompent, et même que la société s'écroule, pourvu que la religion ne soit plus dans la loi, que l'impiété triomphe, et que le siècle marche.

Mais quand il serait vrai, ce qui n'est pas, que les sacrilèges simples ou composés, intellectuels ou matériels, comme on voudra les appeler, ne seraient plus à craindre, vu l'esprit du siècle, serait-il donc moins convenable que la loi dont il s'agit fût portée, et moins nécessaire que le plus grand outrage fait à la Divinité fût mis au rang des plus grands crimes! Serait-ce une raison pour que la loi répressive ne fût pas ce qu'elle doit être, c'est-à-dire, une éclatante réparation faite à la religion de l'Etat, un hommage solennel rendu à la majesté de son culte, et à la profonde vénération que méritent les saints autels?

Nous ne réfuterons pas ici le frivole système de ceux qui prétendent que la Divinité est hors d'atteinte du sacrilège, qu'il ne peut parvenir jusqu'à son trône, ni altérer en rien son infinie majesté : doctrine absurde autant qu'impie, et qui ne mérite pas d'être réfutée, parce que, ou elle prouve trop, ou elle ne prouve rien; comme s'il n'était pas évident que, plus Dieu est grand, et au-dessus de toutes les atteintes des mortels, plus le crime qui souille son sanctuaire redoutable est digne des plus sévères châtimens; doctrine désastreuse, qui tendrait à l'impunité de tous les crimes, et qui tromperait la conscience de tout le genre humain; doctrine d'autant plus faite pour être repoussée par tous les législateurs, qu'elle ne serait propre qu'à diminuer l'horreur de ces attentats sacrilèges, à donner aux profanateurs une sorte d'encouragement et un motif de plus de re-

doubler d'audace, à les familiariser avec l'esprit d'impiété, et enfin à diminuer dans leur cœur la crainte du jugement de Dieu, en les portant à croire qu'ils ne seront pas plus punis du sacrilège dans l'autre monde, qu'ils ne le sont dans celui-ci.

Aussi, Messieurs, nul siècle, nul peuple de la terre n'a pensé ainsi; nul peuple n'a laissé à l'Eternel le soin de venger ses autels; nulle législation humaine qui n'ait puni, comme coupable au premier chef, le violateur sacrilège des temples, et qui n'ait mis au premier rang des crimes celui de lèse-majesté divine. Consultons tous les registres de l'histoire, à commencer par le peuple de Dieu, dont la loi condamnait à mort l'audacieux profanateur qui portait sa main sacrilège sur l'arche du Seigneur. Dieu, qui parlait ainsi, s'en appelait-il moins *le Dieu des miséricordes et de toute consolation*? Qui ne connaît ces vers du poète romain : « Si les temples ne sont pas respectés, n'attendons que de grands malheurs! » qu'aurait-il donc attendu d'une nation qui eût mis en question si les violateurs des temples doivent être punis, et qui, pour les rassurer sur leur châtement, les eût renvoyés dans l'autre monde pour être jugés? Qui ne connaît la mort de ces impies fameux de Rome et de la Grèce, appelés *pestes publiques* par les lois, et par elles frappés comme des homicides et des empoisonneurs? Qui ne connaît surtout la loi des décevirs, qui punissait comme parricide le voleur ou le recéleur des choses saintes; *parricida esto*? Hé quoi, Messieurs! voudrions-nous être moins jaloux de l'honneur de notre religion, que ne l'étaient de la leur les païens et les idolâtres eux-mêmes? et craindrions-nous de répéter ici avec les plus fameux législateurs de l'antiquité, dont les statues décoraient cette enceinte, avec le peuple le plus éclairé de la terre, et à l'époque même de sa plus grande gloire, cet arrêt mémorable : Qu'il soit parricide, *parricida esto*?

Et certes, qu'y a-t-il de plus analogue et de plus fait pour être rapproché, que le sacrilège et le parricide? Le sacrilège est parricide de l'Etat, père de la grande famille; il est parricide de la société, dont la religion est la mère et la suprême protectrice; il est parricide, puisqu'il viole la majesté de *notre Père qui est dans les cieux*, du père de la nature entière, sans le respect et la crainte duquel tout tomberait dans l'abîme et dans le chaos : *parricida esto*?

On nous oppose encore la charte, que l'on suppose ici violée, puisqu'elle accorde une égale protection à tous les cultes. Mais l'égalité de protection ne dit pas une égale vénération, pas plus que la liberté des cultes ne signifie l'égalité des cultes. La loi ne peut pas changer la nature des choses; elle ne peut pas rendre sacré ce qui ne l'est pas, ni profane ce qui est sacré. La religion catholique n'est pas vraie parce que l'Etat la reconnaît; mais l'Etat la reconnaît parce qu'elle est vraie et qu'il la croit vraie. Mais, s'il la croit vraie, il croit donc les autres re-

ligions fausses. La conséquence est immédiate et nécessaire : sans quoi, il faudrait dire qu'il admet également et constitutionnellement l'erreur et la vérité, et qu'il ne sait ou ne veut pas savoir lui-même ce que c'est que sa religion. L'égalité de protection ne peut donc pas entraîner le même degré de punition, pas plus que l'égalité de respect; et la différence de la peine vient nécessairement de la différence du délit. Oter cette distinction, c'est tout confondre, et tout confondre pour tout mépriser.

Et ici, nobles pairs, vient s'offrir naturellement un fait que nous trouvons dans les mémoires du célèbre roi de Prusse, que les philosophes appelaient le Salomon du Nord. Etant allé un jour dans l'église catholique de Berlin qu'il avait fait bâtir, comme il s'y tenait le chapeau bas et dans une contenance respectueuse, ses courtisans lui firent observer qu'il gardait son chapeau sur la tête quand il allait dans les temples protestants : « C'est tout simple, répondit le monarque; on croit ici à la présence réelle, il y aurait donc de l'inconvenance, et ce serait manquer ouvertement au lieu et à la croyance des fidèles qui sont ici, que de ne pas me découvrir; tandis que, dans les temples protestants, j'y suis le plus grand seigneur, et rien, par conséquent, ne m'empêche de mettre mon chapeau sur ma tête. »

Or, qui peut douter que le roi protestant n'eût décidé la question dont il s'agit en faveur des églises catholiques; qu'il n'eût vu ici, dans la différence des cultes celle des délits; et, par une suite nécessaire, dans la différence des délits celle des peines?

Par là nous répondons à ceux qui nous disent que nous entrerions alors dans des questions théologiques, et que nous renouvellerions des controverses et des discussions religieuses. Ce serait bien mal raisonner. Il ne s'agit ici que d'un point de fait qui saute aux yeux. La religion catholique est la religion de l'Etat; donc, quand on l'outrage, on outrage directement l'Etat. La religion catholique est la religion non de la majorité, comme on le dit souvent, mais de la presque totalité des Français; donc, en l'outrageant, on outrage le peuple français, et on manque alors autant à la sainteté de ses autels qu'à la dignité nationale. La religion catholique est née avec la monarchie, et a créé la monarchie; donc, en l'outrageant, on est autant ingrat qu'impie, et on mérite, par conséquent, une peine plus grave que quand on insulte aux cultes nés d'hier. Il n'y a rien ici de théologique, de scolastique ni de dogmatique. On n'y voit que de la saine morale et de la saine politique; et, pour entendre la question, il ne faut être ni théologien ni docteur de Sorbonne, mais bon chrétien et bon Français, ami de son pays et de l'ordre public.

Ah! les subtilités et les controverses à craindre seraient plutôt celles de nos idéologues politiques, qui malheureusement ont depuis si longtemps fabriqué notre Code et pondéré nos constitutions. Ce sont peut-être

celles que fait naître la loi proposée, qui, avec sa *haine* et son *mépris*, et par sa vague et obscure définition du sacrilège, peut donner lieu à mille interprétations différentes et à mille débats par le moyen desquels se sauveront tous les coupables qui sauront bien en profiter. C'est cette question intentionnelle, qui ne fait plus du sacrilège qu'une question plus propre à égarer la conscience des juges qu'à l'éclairer, qu'une véritable énigme qui échappe aux plus habiles, qu'une abstraction insaisissable, aussi difficile à juger qu'impossible à punir.

Ce serait peut-être ici le lieu de demander pourquoi le nom de la religion catholique n'est jamais explicitement énoncé dans le projet, et pourquoi jamais elle n'est désignée que sous le nom générique de *religion de l'Etat* : comme si l'on croyait lui faire trop d'honneur en la nommant, ou que l'on rougît de son nom, ou qu'on voulût accoutumer le peuple à l'oublier, ou que l'on pût ignorer que le plus beau de ses titres est son propre nom. Quoi qu'il en soit de cette réticence, nous ne pouvons qu'applaudir à l'amendement de la commission, qui ajoute à la religion de l'Etat les trois noms qui la caractérisent, sans craindre d'offenser par là les oreilles de quelques hommes d'un esprit difficile ou d'un goût superbe.

Quelle circonstance plus favorable, nobles pairs, pour amender notre législation dans ce qui a rapport surtout aux choses saintes et au respect qui leur est dû, que l'époque de cette auguste cérémonie qui fixe aujourd'hui l'attention de toute la France? Quel moment plus propice pour annoncer la répression du sacrilège, que celui où le monarque va être mis lui-même au rang des choses consacrées, et où l'huile sainte que le Pontife versera sur son auguste front, l'offrira à notre respect et à notre piété, comme l'oint du Seigneur et l'homme de sa droite? Fut-il jamais une plus belle et plus décisive occasion de faire cesser ce triste divorce qui existe entre la loi et la religion, que celle où le chef de l'Etat va former une nouvelle alliance avec la religion, et la déclarer la première des lois, sans laquelle il n'y en a point d'autre?

Quelle serait donc cette dissonnance affligeante et cette triste contradiction, que la personne du roi fût sacrée, et qu'aux yeux de la loi la personne adorable de Jésus-Christ ne le fût pas? qu'il y eût sacrilège dans l'attentat qui violerait la majesté de celui qui porte la couronne, et qu'aux yeux de la loi il n'y en eût point dans le crime qui souillerait le tabernacle de celui qui porte le monde? que le trône participât à la sainteté de l'autel, et que l'autel fût moins sacré et moins garanti que le trône? que le monarque fit serment, le jour de sa royale inauguration, de protéger les saints autels et d'en punir les profanateurs, et que les sacrilèges fussent légalement inconnus, réputés étrangers

à notre sol, et, puisqu'il faut le dire, absous par notre code? N'est-il pas vrai qu'alors, par la plus déplorable inconséquence, nous aurions un roi consacré par la religion, et une loi qui n'en ferait jamais qu'un agent purement politique, un Roi matériel dans lequel rien ne serait sacré; nous aurions un monarque qui se proclamerait à la face de l'univers le Fils aîné de l'Eglise et le Roi très-chrétien, et une loi qui le déshériterait de ces deux titres glorieux, et les regarderait tout au plus comme non avenus; nous verrions ainsi la même nation concourir d'un côté, par ses plus hauts dignitaires et par ses représentants, à cette imposante solennité et à ce grand spectacle de piété et de magnificence; et de l'autre, ne faire plus de ce sacre royal qu'une cérémonie étrangère à notre constitution, un appareil destiné uniquement pour les yeux, et une pompe théâtrale aussi vaine dans son objet que nulle dans ses conséquences.

Mais non, Messieurs, il n'en sera pas ainsi : une loi répressive du sacrilège, et le punissant comme tel, fera disparaître cet étrange renversement d'idées. En abolissant ce divorce scandaleux de notre code avec la religion, elle nous mettra par là en harmonie avec la législation du monde entier depuis sa création, et nous réconciliera avec le droit public de toutes les nations de la terre; elle sera comme un acte de foi en la croyance de nos pères, et une sorte d'amende honorable pour les outrages que chaque jour elle reçoit de l'impiété. Une si glorieuse et si authentique réparation donnera une nouvelle impulsion aux mœurs publiques; elle honorera cette chambre, elle lui attirera l'estime de tous les gens de bien et ranimera leur confiance; elle préludera heureusement au grand règne qui se prépare, à la nouvelle restauration qui va compléter la première, et elle attirera sur la France et sur son monarque vénéré un surcroît de protection et de bénédiction céleste.

III. OPINION

SUR LE PROJET DE LOI RELATIF AUX COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES DE FEMMES (194).

Session de 1824, séance du 13 juillet 1824.

Messieurs,

De toutes les propositions qui ont été faites à cette chambre, relativement à l'intérêt de l'humanité et à l'amélioration des mœurs publiques, il en est peu d'aussi importantes et d'aussi propres à remplir ce noble but, et à produire cet heureux résultat, que celle qui vient de nous être transmise par le gouvernement. Nous avons entendu, l'année dernière, un noble pair insister, avec une louable persévérance, sur la nécessité d'approuver définitivement ces communautés religieuses et ces milices charitables, destinées aux soins de nos hospices

et à la direction de nos écoles, et de leur donner par là cette consistance et cette fixité, sans laquelle elles ne pourraient se vouer efficacement à cette double destination. Des raisons qu'il serait aussi long qu'inutile de rappeler ici, engageront la chambre à remettre cette question à un temps plus opportun. Ce temps est arrivé, nobles pairs ; et voici que le roi, cédant au vœu de tous les gens de bien, autant qu'à l'impulsion de son propre cœur, et se glorifiant de marcher sur les traces de son auguste frère, nous propose aujourd'hui un projet à peu près semblable. Grâce en soient rendues à ce monarque vertueux, qui, disposé plus que jamais à réparer tout le mal qu'a fait en France le génie de la destruction, et à se montrer aussi juste que sage, en recréant tout, porte aujourd'hui sa paternelle sollicitude sur ces précieux établissements, honneur immortel de la France, irréfragables monuments du bon sens et de la piété de nos pères, et que ne pourra jamais remplacer aucune institution humaine. C'est ce que sont forcés d'avouer les coryphées de la philosophie, à commencer par leur patriarche lui-même, qui a écrit en toutes lettres que *rien n'est plus grand sur la terre que ces sublimes institutions*.

Mais ce qu'il convient surtout à un évêque de faire remarquer, c'est que ces sublimes institutions sont la gloire exclusive de la religion catholique ; c'est que les déserteurs de l'ancienne foi, nos frères dissidents, conviennent de cette vérité, et que les Anglais mêmes, si fiers de leurs richesses comme de leurs établissements, avouent que ceux-ci leur manquent, et les envient aux nations catholiques, qui seules ont la gloire et le bonheur de les posséder.

Que n'ai-je ici le temps, Messieurs, d'offrir aux yeux de cette auguste assemblée le spectacle admirable que donne au monde la charité chrétienne ! Que ne puis-je la suivre depuis ces monts qui touchent aux nues, et où on la voit gravir, pour diriger le voyageur égaré dans sa route, jusqu'à ces cachots qui touchent aux abîmes, et où elle descend pour en adoucir les rigueurs ! Que ne puis-je vous la montrer supérieure à tous les dangers comme à tous les intérêts, prodiguant partout les largesses avec les consolations, et vivifiant tout dans l'ordre social, ainsi que le soleil anime tout dans la nature ! Qu'y a-t-il donc de plus respectable sur la terre, que ces institutions où le premier vœu est de faire le bien, où la première récompense est encore de faire le bien, et où le service des pauvres se confond avec le service de Dieu ? Que peut offrir de comparable toute l'antiquité à ces vierges héroïques, amies par état et servantes par devoir de tout ce qui est faible, de tout ce qui est abandonné, de tout ce qui est affligé ; à ces zélées institutrices qui apprennent si bien au pauvre tout ce qu'il peut, tout ce qu'il doit savoir, l'amour de Dieu, l'amour des parents et l'amour du tra-

vail ; à ces dames du Refuge, qui, à l'exemple du bon pasteur, ramènent sur leurs épaules les brebis égarées, et accueillant leur repentir, savent si bien mêler à la prudence qui le dirige, l'indulgence qui l'encourage et la bonté qui le console ; à ces généreuses Hospitalières, qui préparent, avec autant de tendresse que de dextérité, les remèdes à la souffrance, mêlant heureusement tous les secours de l'art à tous les ménagements de la sensibilité, et joignant à la plus grande austérité pour elles-mêmes la plus touchante compassion pour tous les malheureux ; enfin à ces vierges vouées à la contemplation et à la prière, lesquelles, dégoûtées du monde et convaincues de son néant, viennent chercher dans la retraite un abri contre les passions, ou le repos après de grandes infortunes, et qui, ne fissent-elles que nous édifier par leurs vertus, et nous apprendre, par leur genre de vie, que tout n'est ici-bas que vanité et affliction d'esprit, mériteraient encore d'être comptées parmi les bienfaitrices du genre humain.

On n'a pas craint de nous parler de leur pieuse oisiveté, et de nous demander à quoi bon leurs mysticités. Mais outre qu'elles ont toujours, comme les autres, quelques bonnes œuvres à faire, outre qu'elles se rendent utiles toutes les fois que leurs moyens s'accordent avec leur zèle, et qu'il en est peu auxquelles l'Etat n'ait quelque obligation, je demanderai à mon tour si nous pensons que leur vie soit trop pure et trop angélique, pour mériter la protection du gouvernement, et s'il faut les regarder comme étrangères à l'Etat, parce qu'elles passent leur vie à prier pour l'Etat. Je demanderai si la vie contemplative n'a pas été, chez tous les peuples de la terre les plus civilisés, un état honoré dans l'ordre social et favorisé par les lois. Je demanderai si nous avons plus droit de nous mêler de leurs méditations et de leurs prières, qu'elles ne se mêlent de nos systèmes et de nos procédés scientifiques ; et comment il se fait que nous mettions si peu de prix à ces hautes contemplations qui élèvent l'esprit autant qu'elles épurent le cœur, lorsque nous attachons tant d'importance à ces stériles théories, vains passe-temps des désœuvrés, et à ces froides spéculations, non moins dépourvues d'idées que de sentiments. Je demanderai enfin pourquoi tant de rigueur ou de dédain pour leurs célestes méditations et leurs pieuses mysticités, quand nous portons tant d'intérêt à tous ces visionnaires idéologues, à tous ces faiseurs de plans fantasmagoriques, qui croient agir parce qu'ils pensent, ou penser parce qu'ils rêvent, et à tous ces contemplateurs du beau idéal, vrais somnambules politiques, qui méprisent tout ce qui est, pour chercher péniblement tout ce qui doit être.

Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à une religion si efficace et si féconde ! Après avoir donné la vie à ces congrégations antiques qui ont cultivé à la fois

nos lettres et nos cnamps, fondé nos hôpitaux et nos bibliothèques, et à ces corps illustres qui ont porté l'éducation publique au plus haut point de perfection où elle pût atteindre, cette religion bienfaisante crée encore tous les jours de nouveaux secours pour la misère et le malheur, pour l'instruction du pauvre et la perfection de soi-même. Comment ne pas voir que rien n'est plus conforme à la morale et à la saine politique, que ces saintes associations où se médite ce qu'il y a de plus grand, où se contemple ce qu'il y a de plus beau ? et comment ne pas reconnaître qu'ajourner encore leur existence légale, ce serait trahir à la fois les intérêts de l'humanité et ceux de la justice ?

Vous rappellerons-nous ici, nobles pairs, ces temps déplorables, honte éternelle de la France, où la faux de la mort, comme celle de l'impiété, tombait sur ce qu'il y avait de plus saint et de plus vénérable, et où l'on vit ces vierges sacrées bannies de nos hôpitaux avec autant de barbarie que d'imprévoyance, pour y substituer ces gens salariés et ces infirmières à gages, qui, plus occupées de rapines que de prières, et de leur fortune que de leur salut, ne faisaient de leur service qu'un métier, et de leur métier qu'un brigandage ? Aujourd'hui même, n'at-on pas vu plusieurs de ces serviteurs mercenaires accusés devant les tribunaux d'avoir exploité à leur profit le sang des pauvres et la vie des malades ? Nouvelle preuve que rien ne pourra jamais remplacer ces héroïnes de la charité, aussi économes de leur temps que désintéressées sur leurs moyens d'exister et de vivre, et qui, portant avec l'esprit de leur état la garantie de leurs vertus, sont d'autant moins coûteuses aux hospices, qu'elles y prodiguent plus de consolations et de soins, et y opèrent à moins de frais, le plus grand bien possible.

Ce fut pour obvier à ces tristes, mais inévitables désordres dans les hospices desservis par de telles mains, que Bonaparte lui-même s'empressa de leur rendre ces vierges chrétiennes, qui ne demandent que le ciel pour prix de leurs travaux et de leur dévouement. Ses efforts pour les rétablir sont connus de toute la France, et, dès l'année 1801, plus de deux cent cinquante hospices possédaient ces filles précieuses. Jaloux de toute espèce de gloire, il ne pouvait manquer d'ambitionner celle-ci, qui sans doute en vaut bien une autre ; et on le vit, en 1807, convoquer en assemblée générale les députées des différentes congrégations qui existaient alors, pour aviser aux moyens les plus efficaces de pourvoir à leurs besoins, et d'assurer invariablement leur existence. Voudrions-nous donc, Messieurs, être moins sages que lui ? souffririons-nous qu'il nous fit ici la leçon ? et consentirions-nous à lui laisser l'honneur d'avoir commencé un si bel ouvrage, sans ambitionner la gloire d'y mettre la dernière main, et de le porter à toute la perfection dont il est susceptible ?

Nous n'avons pu entendre cependant sans la plus vive peine l'amendement qu'ont présenté quelques orateurs, pour exiger une loi au lieu d'une simple ordonnance : comme si l'on craignait qu'une ordonnance fût trop aisée à faire ou trop aisée à obtenir, et qu'une loi, sujette à plus de discussions et entraînant plus de formalités, pût être un frein de plus à opposer au zèle de la charité, et un nouvel obstacle à l'ouverture de ces saints asiles, auxquels on ne saurait ouvrir une porte trop large, ni procurer une trop prompte approbation.

On nous a dit que c'est pour la plus grande garantie et la plus grande sûreté de leur existence que l'on réclame cette loi. Mais pourquoi voudrions-nous faire ici mieux que le roi lui-même ? pourquoi croyons-nous que les chambres connaîtraient mieux les véritables intérêts de ces communautés, que le monarque et son gouvernement ? pourquoi voudrions-nous demander que ces communautés elles-mêmes ne demandent pas, et ce que leurs plus grands protecteurs ne demandent pas davantage ? Qu'on les interroge, il n'y en a pas une seule qui ne préfère une ordonnance à une loi, par la raison que celle-ci leur présente plus d'embarras et de lenteur, et que, tout compensé, elles aiment encore bien mieux dépendre de l'une que de l'autre.

Hé quoi, Messieurs ! nous voyons tous les jours établir, par une ordonnance, des corporations de banquiers, d'avocats, de négociants, de médecins, de savants et même d'académiciens, et il nous faudrait une loi pour assurer le service des pauvres et l'existence de ces héroïnes chrétiennes, qui ne vivent que pour eux et qui se dévouent sans réserve à leur soulagement ! Que dis-je ? tout le système de l'instruction publique, toute l'organisation universitaire, ne roulent que sur de simples ordonnances, et il faudrait une loi pour l'établissement d'une maison religieuse, composée de trois ou quatre institutrices, et il la faudrait non-seulement pour les maisons présentes, mais encore pour les futures ; et cela parce qu'elles sont religieuses, et qu'elles se dévouent plus gratuitement à l'instruction des enfants pauvres et au soulagement des malheureux.

On nous parle de notre ancienne jurisprudence, en vertu de laquelle il fallait un édit enregistré au parlement pour l'autorisation d'une communauté religieuse. Mais est-ce bien sérieusement que l'on exhume ainsi une législation ensevelie sous tant de ruines, et que l'on cherche encore à compulser ces registres parlementaires qui n'existent plus que pour l'histoire, et que la tempête révolutionnaire a balayés comme tout le reste ? Est-ce bien aujourd'hui, lorsque nous sommes encore régis par tant de lois hétérogènes, incohérentes, contradictoires, et aussi incompatibles avec les principes de la morale qu'avec ceux de la légitimité, dont plusieurs même sont reconnues

injustes et odieuses (195), qu'il faut aller chercher les lois des anciens temps, qui ne peuvent plus avoir leur application ? Ah ! qu'on nous rende l'ancien état des maisons monastiques, et nous pourrions alors leur appliquer notre ancienne jurisprudence ; qu'on les fasse telles qu'elles étaient sous nos derniers rois, et que l'on cesse d'invoquer, pour leur approbation, la nécessité d'une loi, qui, bien loin de leur être favorable, ne pourrait, dans la disposition actuelle des esprits, que les desservir, tourner contre elles-mêmes, et n'être qu'un obstacle de plus à leur restauration.

On nous dit que l'on fait dans ces congrégations des vœux perpétuels que la loi ne reconnaît plus, et qu'il faut par conséquent une nouvelle loi qui les y autorise. Mais d'abord pourquoi vous interposer entre elles et leurs évêques, afin de savoir jusqu'à quel point l'émission de leurs vœux s'étend et se prolonge ? Que si on nous dit que la perpétuité de leurs vœux n'est plus un mystère, nous répondrons à ceux qui se montrent si bien informés : N'est-ce pas assez d'interdire à ces pieuses filles les vœux solennels et d'attenter ainsi à leur propre volonté ? faut-il encore que vous portiez un œil scrutateur jusque dans leurs pensées ? Avez-vous donc le droit de prescrire à leur dévotion des lois et des règles ? Parlez moins de liberté de conscience et gardez-vous de gêner la leur ; parlez moins d'inquisition et ne portez pas la vôtre jusque dans l'intérieur de leur sainte retraite. Sans doute qu'elles font des vœux perpétuels avec des restrictions et des conditions imposées par leurs supérieurs : mais qui peut les en empêcher ? Oui, et elles aussi veulent contracter un mariage indissoluble, non-seulement avec l'époux des vierges, mais encore avec le père des pauvres et l'ami suprême des enfants ; et voilà leur plus belle gloire. Un si noble contrat n'est point inscrit dans le livre de la loi ; et que leur importe, pourvu qu'il soit écrit dans le livre de vie ? Gardons-nous donc bien de vouloir briser une chaîne si douce, de rompre des engagements si précieux et d'enchaîner leur volonté.

Combien étroites et petites ont donc été les vues de ces modernes réviseurs d'ordres et d'instituts, qui n'y voient que le matériel et qui veulent ici tout diviser et subdiviser, jusqu'au sentiment, jusqu'aux élans du cœur, et faire des calculs et des chiffres sur tout, même sur le zèle et sur l'amour de l'humanité ! Mais que ce soient des vœux de cinq ans ou de dix, comme ils l'ont décidé, ou jusqu'à la mort, comme elles le désirent, qu'importe encore, pourvu que ces saintes filles se livrent à leur vocation et portent le bouillon à nos pauvres malades et le lait de la doctrine à nos pauvres enfants ? Laissons-les donc faire des vœux pour aussi longtemps qu'elles le demandent, et n'oublions jamais que c'est bien peu connaître les intérêts des pauvres que d'exiger pour faire vœu de les

servir tout l'étalage d'une loi et l'assentiment des deux chambres.

Nos pères, Messieurs, les connaissaient bien mieux que nous ces intérêts, ils connaissaient bien mieux le cœur humain quand ils ont établi les vœux perpétuels comme base essentielle des congrégations religieuses. C'est dans la perpétuité de ces vœux que se trouvent leur véritable force et leur vrai principe de vie ; c'est par là qu'elles se conservent et qu'on les voit rester debout quand tout tombe autour d'elles ; c'est ce qui en fait des corps d'une constitution si robuste, où tout est si compact et pour ainsi dire si homogène, que rien ne s'en détache, que même rien n'y meurt, et que, si les individus changent, l'esprit qui les anime reste et subsiste toujours. C'est ainsi qu'elles sont parvenues à traverser les siècles et à triompher de la rapidité du temps, tandis que tous nos nouveaux manufacturiers d'institutions politiques, qu'ils fondèrent avec tant d'art, ne vivant plus que d'opinions éphémères, et ne bâtissant plus que sur le sable mouvant, ne produiront jamais que de caduques superfétations qui s'en iront, n'en doutons pas, aussi vite qu'elles sont venues, et qui, nées aujourd'hui, ne sont pas sûres de vivre demain.

Nous aimons à croire, nobles pairs, que ce n'est point pour déprécier les vœux personnels, ni pour jeter de la défaveur sur celles qui les font, que l'on nous a parlé à cette tribune de leur *sinistre mort civile et de leur pieux suicide* : comme s'il pouvait y avoir quelque chose de plus heureux qu'une telle mort, et que rien fût moins sinistre que de mourir au monde et à soi-même, pour ne vivre que de l'amour du bien ; comme si c'était se tuer soi-même que de sacrifier au bonheur de ses frères son repos et sa santé, et qu'il y eût d'autre suicide que celui des impies qui se dégradent au point d'avoir l'ambition du néant, ou, comme dit Pascal, *le goût du désespoir*.

Relèverai-je encore ici, Messieurs, cette expression d'un noble pair qui, en parlant des ordres monastiques, les appelle un *luxe de religion* ? Singulier luxe en effet, si longtemps inconnu au monde, que celui de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance ! Et quel autre qu'un Dieu a pu le révéler à la terre ? Luxe de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ! ô heureux luxe que celui qui peut bien être regardé comme le nécessaire et le premier besoin des pauvres ! luxe vraiment précieux, qui ne coûte rien à l'Etat, qui ne peut corrompre personne, bien différent de ce luxe mondain qui ruine à la fois les mœurs et les fortunes ; luxe d'autant plus désirable, qu'il nous arriverait dans un temps où l'Eglise est dans la plus grande misère et le plus triste dénûment, et où la disette de ses ministres réclame plus que jamais le renfort de ces généreuses auxiliaires, dont les fonctions s'associent si heureusement avec celles du ministère pasto-

ral, e. auxquelles on peut bien donner la noble dénomination de prêtres de la charité.

Une approbation légale et définitive est d'autant plus urgente pour certaines communautés provisoirement existantes, qu'elles éprouvent dans plusieurs hospices de grandes contrariétés de la part des administrateurs, lesquels, plus pénétrés de leurs droits que de leurs devoirs, n'ont pas toujours pour ces filles vénérables tous les égards que méritent leur sexe, leur état, leurs vertus; qu'ils les traitent à peu près comme des subordonnées, et oublient trop souvent qu'elles sont les servantes des pauvres et non de l'administration. Je m'abstiendrai de relever ici certains abus d'autorité qui se commettent tous les jours envers elles et qu'elles supportent avec cette douceur et cette résignation qui fait qu'elles prient encore pour ceux-mêmes dont elles ont à se plaindre. Mais il ne sera pas sans doute inutile de remarquer en général que les administrations présentes, quelque estimables qu'elles puissent être, ne feront jamais oublier les administrations anciennes, lesquelles, composées des citoyens les plus distingués et des premières autorités d'une ville, n'en étaient par là même que moins exigeantes, moins portées à l'esprit de domination, et dont les membres, par leur bonne éducation comme par leurs lumières, possédaient bien mieux le tact des convenances et le talent des attentions.

Nous faisons cette observation pour les amateurs maniaques du perfectionnement, qui croient avoir tout amélioré, parce qu'ils ont tout réformé, et plus encore pour éveiller l'attention du gouvernement et son zèle à protéger ici la faiblesse contre la force, et souvent la piété contre l'esprit irréligieux, pour l'avertir de ne jamais perdre de vue que plus une administration est démocratique plus elle est despotique.

L'adoption du projet de loi, Messieurs, ne pourra donc qu'assurer le sort de ces saintes filles, et le degré d'indépendance dont elles ont besoin pour exercer avec plus de fruit leurs nobles fonctions, et les mettre plus à l'abri de certains actes oppressifs et arbitraires, auxquels elles peuvent se trouver exposées, et qui nuiraient bien plus encore aux hospices qu'aux hospitalières, pour lesquelles ils ne sont qu'un mérite de plus et un nouveau fleuron ajouté à leur couronne.

Une autre difficulté qu'on oppose pour demander que l'ordonnance royale soit ici remplacée par une loi, c'est que, remplissant des emplois civils et destinées à des fonctions publiques, ces congrégations doivent être soumises à plus d'inspection et être autorisées avec plus de réserve. Mais leurs fonctions sont-elles plus publiques que celles des corporations que nous avons citées pour exemples? ne sont-elles pas même moins publiques et moins faites pour exciter la surveillance du gouvernement? Les pieuses filles dont il s'agit ici

sont les servantes et non les gouvernantes des pauvres, leurs amies et non leurs intendantes; elles distribuent leurs biens, elles ne les administrent pas; elles nous prient seulement d'agréer leur temps et leurs peines, et nous demandent comme une grâce la permission d'occuper auprès d'eux les derniers emplois. Ce sont des devoirs qu'elles s'imposent, et non des droits qu'elles exigent; c'est leur zèle et non pas leur autorité qu'elles exercent. On ne peut pas même appeler emplois ces fonctions qu'elles remplissent, ce sont de bonnes œuvres, des sentiments généreux, *ce sont des services*, a très-bien remarqué le ministre de l'intérieur, *qui vous sont offerts; ce ne sont pas des pouvoirs qui vous sont demandés*. Voudrait-on leur faire un titre contre elles-mêmes de leur humilité, de leur zèle, de leur noble dévouement, et de ce saint enthousiasme pour le bonheur de leurs frères, et rendre ainsi leur rétablissement d'autant plus difficile et plus sujet à d'onéreuses conditions qu'on les voit prendre plus de peine, s'imposer plus de sacrifices, et pratiquer plus de vertus?

Laissons donc tous ces amendements qui ne sont autre chose que des empêchements, et, si j'osais me servir d'une expression aussi triviale, qui ne servent qu'à mettre des bâtons dans la roue; craignons qu'on ne nous applique ici cet ancien adage relatif à l'excès des précautions: *Nimia precautio dolus*. Songeons que chaque délai qu'on apporte à la loi proposée, et chaque obstacle qu'on lui oppose est autant de pris sur les malheureux, et ne peut être qu'au détriment du pauvre. Mais pourquoi tant d'incidents de réserve, et de méfiance? Que signifient donc tous ces moyens évasifs et dilatoires? Craignons-nous que ces congrégations ne fassent trop de bien, et qu'elles ne se propagent avec trop de facilité? On compte toujours les maisons religieuses, tant on tremble qu'il y en ait trop, et on ne compte pas tout le bien qu'elles font, tous les jeunes gens qu'elles forment, et tous les orphelins qu'elles recueillent. Il y a, nous a-t-on dit, plus de deux cents maisons religieuses à Paris: hélas! plutôt à Dieu! il ne s'en ferait que plus de bien. Je ne crois point que nous ayons plus de deux cents maisons religieuses; mais serait-ce donc un si grand malheur? aimerait-on mieux qu'il y eût deux cents maisons de jeu, peut-être même d'autres que je n'ose nommer? Pourquoi ne pas nous dire aussi, qu'il y a en France plus de deux cent mille pauvres assistés dans ces pieux asiles, et autant d'enfants trouvés recueillis par de saintes filles qui leur tiennent lieu de mères, et autant de malades soignés par des infirmières aussi zélées que désintéressées?

Il est donc temps de songer à rétablir après avoir tant démoli, et d'écouter la voix de la sagesse qui nous presse de revenir sur tant d'institutions supprimées avec autant d'injustice que d'imprévoyance. Il est urgent de ressusciter, autant qu'il est en nous,

celles qui nous paraissent nécessaires et utiles, quelle que soit leur livrée, quel que soit leur fondateur, et à quelque siècle qu'elles aient appartenu. Il est nécessaire plus que jamais de faire cesser cet état d'incertitude où elles sont depuis si longtemps, et de les tirer de cette position précaire, éventuelle et provisoire avec laquelle elles ne pourraient que languir et se décourager, et finiraient par s'éteindre.

Mais non, et tout nous dit qu'il n'en sera pas ainsi, et que, bien loin de chercher des obstacles qui pourraient retarder ou ralentir tout le bien qu'elles sont appelées à faire, vous ne chercherez au contraire qu'à leur donner tous les moyens et toutes les facilités qu'elles ont droit d'attendre des législateurs de la France et des pères de la patrie.

Oui, c'est à nous, nobles pairs, qu'il appartient surtout de protéger et de favoriser de pareils établissements, si dignes de notre respect et de notre confiance. Plus nous

sommes élevés et placés haut dans la hiérarchie politique, et plus nous devons mettre de prix à tout ce qui tient au bonheur des classes indigentes et des conditions obscures de la société ; plus nous devons sentir que le vrai trésor de l'Etat n'est pas dans le fisc, ni dans les produits de l'industrie, ni dans les chiffres des comptoirs ; mais dans les mœurs publiques et dans le bien immense que procurent à l'humanité ces généreuses associations ; mais dans cette religion sublime, qui par un privilège unique qui n'appartient qu'à elle, est à la fois la première gardienne de l'innocence des enfants et de la majesté des rois ; plus nous devons être convaincus que, si les lettres, les sciences et les beaux-arts ornent et embellissent le sommet de l'édifice social, le soulagement de l'infortune, la protection de l'innocence et l'instruction élémentaire du pauvre en sont la base la plus ferme et le fondement le plus sûr.

NOTICE SUR FOURNIER DE LA CONTAMINE,

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

Fournier de la contaminate (Marie-Nicolas), évêque de Montpellier, né le 27 décembre 1760, à Gex, alors dans le diocèse de Genève, aujourd'hui dans celui de Belley, département de l'Ain, commença ses études ecclésiastiques au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, et fit ses cours de théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Au sortir de sa licence, il devint grand vicaire au diocèse d'Auch, dont le siège était occupé par M. Latour-du-Pin. Peu de temps après il revint à Paris, où il fut reçu docteur, et il entra, en 1789, dans la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice. L'abbé Emery, son cousin, qui en était supérieur général, l'envoya professer la théologie morale au séminaire d'Orléans, et il conserva cette chaire jusqu'à l'époque où il fut renvoyé, ainsi que tous ses confrères, parce qu'ils refusèrent de prêter serment à la constitution civile du clergé. Accueilli chez M. d'Auteroche, riche propriétaire à Orléans, connu par ses traductions en vers d'Horace, de Virgile, du Tasse et de Milton, l'abbé Fournier passa tout le temps de nos orages révolutionnaires dans cette maison, tantôt caché, tantôt se montrant, selon que les circonstances étaient plus ou moins favorables. Il habita quelque temps avec ses hôtes une terre éloignée qu'ils possédaient en Sologne, et quand l'ordre parut se rétablir, M. Emery l'engagea à venir rejoindre ses confrères, qui venaient de reconstruire l'établissement d'un séminaire dans le faubourg Saint-Jacques, à Paris. C'est alors que l'abbé Fournier s'appliqua activement à la prédication. Dans sa

retraite à Orléans, il avait composé un grand nombre de sermons ; ce qui ne l'empêchait pas d'improviser souvent en chaire, et cette circonstance explique comment son élocution était parfois plus abondante que soignée. Le succès qu'il obtenait en chaire à Paris (1801) irritait les ennemis de la religion. A Saint-Roch il fit entendre des paroles pleines d'énergie contre l'esprit révolutionnaire et l'impiété, et il ne craignit pas de déplorer hautement la mort de Louis XVI. Les conventionnels qui entouraient Bonaparte au conseil d'Etat et ailleurs l'engagèrent à faire un exemple sur ce prédicateur, qui fut arrêté, conduit à Bicêtre et traité comme fou. On le revêtit du costume des fous, et comme eux il fut placé dans une loge. Ses amis ne découvrirent sa retraite qu'après plusieurs jours et à force de recherches. Une demoiselle Sophie Jouen, qui faisait profession de piété, et qui rendit beaucoup de services à cette triste époque aux prêtres persécutés, parvint à pénétrer jusqu'auprès de lui. L'abbé Fournier qui jugeait, aux rigueurs qu'on faisait peser sur lui, qu'on avait l'intention de le fusiller, la pria de lui procurer un confesseur. Elle fit venir M. l'abbé Lasausse, qu'on ne voulut toutefois admettre qu'en présence du geôlier, ce qui rendait impossible une confession. Mademoiselle Jouen feignit alors une attaque de nerfs, et pendant qu'elle occupait le geôlier, les deux ecclésiastiques purent s'entretenir. Bonaparte fit ensuite transférer son prisonnier à la citadelle de Turin, et il obtint bientôt qu'il aurait la ville pour pri-

son. Le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, ayant obtenu sa liberté, l'appela dans le chef-lieu de son diocèse, et se fit sa caution auprès du premier consul. Enfin, M. Latour-du-Pin, ancien archevêque d'Auch, devenu, depuis le Concordat, évêque de Troyes, le réclama et le nomma un de ses grands vicaires; la nomination fut agréée (1803). L'abbé Fournier se fit entendre de nouveau dans les chaires de Paris, et il devint chapelain, puis aumônier de l'empereur. Durant son séjour dans la capitale, il demeura chez le cardinal Fesch, et, en 1806, il fut promu à l'évêché de Montpellier, que la démission de M. Rollet laissait vacant. Il eut, à cette occasion, avec l'empereur, une longue conférence, dans laquelle il eut à s'expliquer sur un grand nombre de difficultés concernant la religion. Le nouveau prélat partit pour Montpellier au commencement de 1807. Il fit plusieurs établissements, favorisa plusieurs communautés de son diocèse, qui comprenaient les anciens diocèses de Montpellier, de Béziers, de Saint-Pons, d'Agde, de Lodève, d'Albi, de Castres, de Lavaur et de Vabre, et aimait surtout à répandre, du haut de la chaire, la parole de Dieu. Il prêcha encore à Paris en

1817, lorsqu'il y vint à l'occasion de sa nomination au siège de Narbonne, qu'il était question de rétablir. Mais le concordat de 1817 n'ayant point reçu d'exécution, cette élection n'eut point de suite. En 1823, il fit partie d'une commission d'évêques et d'ecclésiastiques, créée le 20 juillet de cette année, pour le rétablissement de la Sorbonne, et il fut un des signataires de la déclaration des évêques, datée de Paris le 3 avril 1826, contre les doctrines de M. Lamennais. Le prélat, voyant que le projet relatif à la Sorbonne restait sans exécution, retourna peu de temps après dans son diocèse. Parmi les bonnes œuvres auxquelles M. Fournier contribua, nous devons mentionner surtout l'établissement d'une maison de la Visitation à Gex, sa ville natale, pour laquelle il fit, dit-on, un don de trente mille francs, et la fondation de la maison des Filles repenties, faite avec ses seules ressources. Ses diocésains le perdirent le 29 décembre 1834. M. l'abbé Ginouilhac, professeur au grand séminaire, prononça son oraison funèbre au service qui fut célébré pour lui, le 19 janvier 1835, dans la cathédrale de Montpellier.

ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES

DE

FOURNIER DE LA CONTAMINE

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

DISCOURS

SUR LES VÉRITÉS FONDAMENTALES DE LA RELIGION.

FRAGMENTS DU DISCOURS

D'OUVERTURE.

Nous naissons tous dans une ignorance profonde; il nous faut tout étudier et tout apprendre, le langage, les sciences et les arts; mais nulle science n'est plus importante que la religion. Tout en elle réclame notre attention: son objet qui est Dieu, maître souverain de toutes choses; sa nature, qui nous offre l'ensemble de nos devoirs envers le Créateur, envers le prochain, envers nous-mêmes; sa fin, qui est le bonheur dans ce monde et dans l'autre; car jamais ici-bas on ne trouvera la paix et le repos que dans la vertu, et la vertu seule peut nous conduire à l'éternelle félicité...

Quelles sont donc les causes qui éloignent la plupart des hommes de l'étude de la religion? On s'applique avec ardeur à toutes les sciences, on se livre avec passion à l'étude des arts, mais c'est par orgueil, pour un intérêt temporel, par amusement: ces motifs, la religion ne les inspira jamais, elle les réprouve de toutes ses forces; faut-il s'étonner que peu d'hommes l'étudient aujourd'hui? Elle nous montre un maître que l'on redoute, elle impose des devoirs que l'on repousse, elle combat des passions et des vices que l'on aime: de là cette guerre universelle contre la religion; tandis que les sciences humaines s'aiment, se défendent et se protègent entre elles; on les voit réunir

leurs attaques contre la plus haute, la plus certaine, la plus nécessaire de toutes. Non, ce n'est point l'amour de la vérité et de la justice qui les anime à ce combat; elles servent ainsi toutes les passions, l'orgueil, la cupidité et la volupté que la religion seule condamne, et elles ne pensent pas que leurs mépris, leurs calomnies, leurs sophismes retombent sur Dieu même, auteur de toutes les sciences, source de toutes les lumières..

Mais par quels moyens arriverons-nous à la connaissance de la religion? Par la raison et la révélation. La raison est le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme; c'est elle qui l'introduit dans la voie de la vérité, par l'évidence, les sens ou le témoignage humain : ainsi connaissons-nous les vérités intellectuelles, physiques et testimoniales, et nous les connaissons sûrement et sans crainte d'erreur, lorsque les règles prescrites par la raison elle-même ont été observées.

Mais la raison tire un avantage immense du secours de la révélation : des vérités plus hautes et plus sublimes auxquelles elle ne pouvait atteindre lui sont manifestées ; cette divine lumière dispense de bien des recherches, dissipe bien des sophismes, et rend plus facile à tous la connaissance de toutes les vérités nécessaires à la perfection et au bonheur de l'homme et de la société. Ainsi la raison et la révélation se prêtent un mutuel secours, un appui indispensable ; il est donc nécessaire de consulter l'une et l'autre dans l'étude de la religion. Ce n'est point ainsi que procèdent nos philosophes : les uns rejettent également et la raison et la révélation, méconnaissent leur autorité, et se croient en droit de douter de tout ; les autres, au contraire, exaltent la raison et ne veulent écouter qu'elle : la raison, disent-ils, peut tout savoir, elle doit tout comprendre, et ce qu'elle ne comprend pas doit être rejeté au rang des fables et des chimères : ainsi on place la raison humaine à côté de Dieu même. Ces deux excès sont également condamnables ; entre ne rien savoir et tout savoir il est un juste milieu, c'est que la raison peut savoir quelque chose ; pour oser le nier, il faut se déclarer l'ennemi de soi-même, abjurer le bon sens, et vouloir tout anéantir, la religion, la société, les lois, les mœurs, et plonger ainsi le genre humain dans un affreux chaos. Mais si la raison de l'homme peut savoir quelque chose, la raison de Dieu peut et doit en savoir infiniment davantage ; et qui osera lui contester le droit et les moyens de nous instruire et de nous enseigner ce qu'il sait et ce que nous ne savons pas ? Quoi ! nous sommes obligés de tout apprendre ici-bas de la bouche de nos maîtres, dans les sciences comme dans les arts, et Dieu seul n'aurait pas le droit d'être notre maître, et nous ne serions pas obligés d'écouter avec respect ce qu'il lui plaît de nous manifester ? Quelle absurdité révoltante !...

Nous commencerons donc l'étude de la religion par la connaissance de nous-mêmes

et de tous les êtres qui nous environnent ; ensuite, des effets remontant à la première cause, par la magnificence de l'ouvrage nous apprendrons à connaître le Créateur, sa puissance, sa sagesse, ses perfections admirables ; enfin, nous étudierons les lois qu'il a gravées dans le cœur de l'homme, et qui doivent perfectionner notre être, diriger nos volontés et nous rendre dignes de notre sublime destinée. Ainsi, Que suis-je ? Où suis-je ? Par qui suis-je ? Pourquoi suis-je ? Telles sont les importantes questions que nous devons examiner dans l'étude des vérités fondamentales de la religion.

DISCOURS I

DE LA CERTITUDE ET DU BIENFAIT DE NOTRE EXISTENCE.

Pour m'élever jusqu'à la connaissance de Dieu, source de toute vérité et règle suprême de mes devoirs, il faut que j'aie reçu de lui l'être, le premier de tous les bienfaits, car le néant ne peut le connaître ni le servir. J'existe, je suis, puis-je douter de cette vérité ? Toutes les opérations de mon esprit et de mes sens déposent en faveur de mon existence.

Mais suis-je nécessairement ? Pendant des milliers d'années je n'étais pas ; des milliers de siècles et de générations se sont succédé, et je n'étais pas ; bien plus, je sens qu'à chaque instant je puis cesser d'être, et tout me dit que dans peu je disparaîtrai du milieu de ce monde. L'existence n'est donc pas un privilège essentiel de mon être ; je l'ai reçue d'une cause première, immuable, toute-puissante, seule existante nécessairement et par sa nature. Ainsi, dès nos premiers pas dans la recherche de la vérité, nous retrouvons ce grand Dieu sans lequel rien n'est possible, et qui seul peut nous expliquer l'origine des êtres et des lois qui les régissent. Dieu se connaît parfaitement et de toute éternité ; en lui seul se trouve l'idée de tous les êtres possibles ; il voit toutes leurs qualités renfermées éminemment dans ses infinies perfections, et leur existence dans les décrets de sa puissance sans bornes. Lui seul peut donner l'être, parce qu'il est seul par nature non-seulement l'être, mais la plénitude de l'être ; l'existence ne peut venir que de celui qui en est la source, et les créatures ne sauraient donner ce qu'elles n'ont pas elles-mêmes, ce qu'elles ont toutes reçu de l'Être éternel et tout-puissant. J'étais donc comme être possible dans les idées éternelles de Dieu et dans sa puissance infinie ; des êtres innombrables étaient et sont encore possibles comme moi, et si j'existe, c'est par un choix libre et volontaire de Dieu même ; c'est parce qu'il a bien voulu me donner l'existence, préférablement à tant d'autres qu'il a laissés dans le néant.

Mais cette existence est-elle pour moi un bienfait ? D'abord je la dois à un Être éternel et infini, je la dois à sa prédilection et à son choix ; donc je ne puis douter du bienfait de

mon existence sans en méconnaître la source admirable ; et puisque tout mon être ne peut émaner que d'un être éternel, tout-puissant et infiniment bon, ne pas admirer mon existence comme le plus étonnant prodige de puissance et de bonté, n'est-ce pas outrager l'Être infini dont elle émane et dont elle manifeste avec tant d'éclat les adorables perfections ? Je me vois avec un corps organisé, vivant ; puis-je ne pas admirer un pareil ouvrage ? Que sont en comparaison les prodiges du génie de l'homme ? Une statue faite par les grands maîtres de la Grèce ou de Rome excite mon admiration ; un tableau tracé par une main habile ravit toutes mes pensées ; mais qu'est-ce, après tout, que cette matière froide, insensible, inanimée, en comparaison du corps humain, ce chef-d'œuvre du Créateur ? Je sens en moi un principe intelligent, libre de lui-même et de toutes ses opérations, et dirigeant tous les mouvements de mon corps. Quelle merveille plus grande encore, surtout quand nous examinons sa nature, ses admirables qualités, et comment il nous met en rapport avec tous les êtres qui nous environnent, et avec l'auteur même de tous les êtres ! Je ne puis donc méconnaître en moi un assemblage de bienfaits dignes de toute mon admiration et de la plus vive reconnaissance.

Que serait-ce si je développais ici tout ce que Dieu lui-même a fait pour embellir mon existence, en me plaçant au milieu de ce bel univers, et en m'entourant de toutes les merveilles que présentent à mes regards les cieux, la terre et tous les êtres qu'ils renferment ? Pour sentir plus vivement tous ces bienfaits, rentrons un moment par la pensée dans le néant, et supposons que nous en sortons tout à coup dans la plénitude et la perfection de notre être, et que toutes ces merveilles s'offrent à nos regards pour la première fois : un ravissement, un silence d'étonnement et d'admiration serait notre seul langage.

L'existence est donc non-seulement un grand bienfait, mais un assemblage de bienfaits merveilleux. Cependant bien des voix s'élèvent pour combattre une proposition aussi évidente, et j'entends un grand nombre d'hommes me dire que la vie est pour eux une source d'ennuis, un fardeau insupportable ; et combien qui poussent leur délire au point de se détruire et de se tuer eux-mêmes !

C'est ici que l'aveuglement et la fureur se montrent à découvert ; non, ce n'est pas leur existence qu'ils maudissent, mais les peines qui troublent leur existence ; insensés ! ils croient tuer leurs chagrins, ils se tuent eux-mêmes ; ils immolent ainsi l'innocent pour le coupable. Considérez ce joueur qui vient de perdre sa fortune : voulez-vous savoir si dans son malheur il aime toujours la vie ? qu'on lui rende sa fortune, et vous le verrez au comble de la joie ; donc, en portant contre lui-même un fer homicide, c'est le jeu qu'il a voulu anéantir, et toutefois, par un égarement

affreux, il se détruit lui-même sans anéantir le coupable.

Pour mieux comprendre cette vérité, il faut remonter aux principes constitutifs de notre être et de tous les êtres. Dans tous les éléments, dans toutes les plantes, dans tous les animaux, et dans l'homme surtout, il est une force primitive, un principe actif, qui tend sans cesse à leur conservation, et qui fait des efforts continuels pour repousser tout ce qui peut les détruire ; dans tous les éléments, les parties constitutives tendent à se réunir entre elles, à se mettre en équilibre pour se conserver mutuellement ; dans les plantes, tous les sucs se réunissent pour guérir une plaie et réparer le dommage ; dans l'animal, dans l'homme, le principe qui l'âme tend également à réparer les pertes, à prévenir les accidents et à se débarrasser de tout ce qui peut nuire. Mais le principe conservateur se montre surtout dans l'intelligence de l'homme, dont toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les actions n'ont pour objet que la conservation de son être, et l'amélioration de son existence. En effet, si des chagrins, des infortunes, fruits le plus souvent de ses erreurs, de ses passions et de ses vices, viennent la troubler, ce principe conservateur cherche tous les moyens pour écarter de lui ces causes de douleur ; et oubliant trop souvent, hélas ! ou méconnaissant les règles de sagesse, de prudence, de vertu, que la raison elle-même lui prescrit, poussé par la violence de ses désirs, il se trompe, il s'égare ; au lieu de se conserver il se détruit, au lieu de tout faire pour se rendre heureux, par une folie déplorable il va se précipiter dans le plus grand des malheurs.

O insensés, qui vous armez ainsi contre vous-mêmes, fuyez par-dessus tout l'oisiveté, cette corruptrice de la raison et de la nature ! Car voilà la grande source des peines et des ennuis de la vie ; l'ennui n'est qu'un effort continu de la nature pour se débarrasser de l'oppression qui l'accable. Suivez donc, entretenez sans cesse son activité, mais apprenez avant tout à la régler ; il faut un aliment à cette vive flamme, mais un aliment salubre, et qui nous perfectionne ; si nous lui donnons des aliments funestes, ils nous perdront ; si nous l'abandonnons à elle-même, nous en serons les premières victimes ; elle dirigera contre nous toute son activité, nous causera des peines et des ennuis cruels, jusqu'à ce qu'enfin elle nous consume et nous dévore.

Mais, ajoute-t-on, n'y a-t-il pas des maux sur la terre qui font de la vie un tourment, et nous portent à désirer et invoquer la mort ? Je réponds que dans les hommes remplis d'une foi vive, d'une espérance ferme, d'une charité ardente, rien n'est plus vrai, rien n'est plus juste que le désir de passer de cette vie à une meilleure, de sortir de cette vie qui n'est, pour ainsi dire, que l'enfance de notre être, pour arriver à une autre plus parfaite et plus heureuse ; mais je nie que jamais les maux, quels qu'ils

soient, puissent nous faire préférer la cessation entière de notre existence. Ici la voix de la nature parle à tous les êtres vivants, et leur fait repousser la mort comme le plus grand et le plus terrible de tous les maux; les animaux eux-mêmes frémissent à son approche, et il n'est aucun homme qui ne soit glacé d'effroi quand ce terrible arrêt lui est irrévocablement prononcé.

Mais, pour juger sainement des maux qui sont inséparables de notre nature et l'apanage inévitable de notre existence, il faut commencer par en écarter ceux qui sont notre propre ouvrage; séparons donc les maux qui nous viennent de notre ignorance volontaire, de notre insatiable cupidité, de toutes les passions et de tous les vices dont nous nous rendons librement les esclaves; écartons encore ceux que nous font injustement nos semblables par les haines, les jalousies, les vols, les meurtres, les guerres et toutes les calamités qu'elles entraînent après elles; éloignons enfin les suites malheureuses des désordres et de la corruption des auteurs de nos jours, qui transmettent quelquefois jusqu'à la vingtième génération un venin destructeur, sources d'innombrables maladies, et qui sont pour les familles de véritables taches originelles; il ne restera plus alors que les maux inséparables de notre nature, faible, imparfaite, bornée, et que nous devons supporter avec résignation. Encore trop souvent nous les aggravons nous-mêmes en les rappelant sans cesse à notre mémoire, en murmurant contre les lois auxquelles la Providence nous a tous soumis. C'est un père, une mère auxquels la mort a ravi un enfant chéri; cette perte est cruelle sans doute, il est bien juste de la déplorer; mais est-il juste, par une douleur inconsolable, d'aller se précipiter ainsi dans le même tombeau; et n'est-il pas plus raisonnable de considérer que nulle famille n'est à l'abri de ces coups terribles, que nous recevons tous la vie sous la condition expresse de pouvoir la perdre à chaque instant? Soyons donc soumis aux lois de la nature, et ne nous révoltons pas inutilement contre elles. Ah! combien de maux nous nous épargnerions, si nous vivions selon les lois de la sagesse et de la vertu; si nous réglions ainsi toutes les facultés de notre esprit et toutes les puissances de notre corps, toutes nos pensées, tous nos desirs et toutes nos actions! Ah! quelle vie douce, paisible, heureuse, nous nous préparerions sur la terre!

Mais, direz-vous peut-être, plus vous exaltez le bienfait de mon existence, plus vous augmentez en moi un sentiment pénible: c'est la crainte de la mort, de cette mort qui m'environne de toutes parts, de cette mort qui peut me frapper à chaque instant; quel plaisir puis-je goûter au milieu de pareilles frayeurs? La Providence répond pour moi à cette difficulté, par l'amour qu'elle nous a donné de la vie, et par l'éloignement dans lequel la nature se plaît à nous en faire apercevoir le terme; nous

considérons toujours la mort dans un si grand lointain qu'à peine elle nous paraît possible, et lors même que nous arrivons au dernier jour, nous conservons encore l'espoir de jouir du lendemain. Ne mettons donc pas des songes à la place de la réalité, et ne remplaçons pas les bienfaits de la Providence par les maux chimériques que notre imagination se plaît à enfanter.

Mais enfin, ajoutez-vous, il est un malheur que l'on ne peut contester: si l'existence est un si grand bienfait, il est affreux de penser qu'elle doive sitôt finir; tout ce que je puis absolument espérer, c'est un siècle de vie, et qu'est-ce qu'un siècle en comparaison de tous les siècles? Encore la vie, le plus communément, ne s'étend pas au delà de soixante années, et qu'est-ce dans l'immensité du temps et de l'espace qu'une vie de soixante années?

Avant de répondre à cette difficulté, je commence par une observation d'une grande importance. Les sources les plus fécondes de nos plaintes, de nos murmures sur la vie présente, sont une cupidité insatiable et une ambition démesurée pour tous les avantages, pour tous les biens que nous ne possédons pas, et une malheureuse ingratitude pour tous ceux que nous possédons. Doués d'intelligence et de raison, nous nous élevons jusqu'à Dieu même, et nous formant une idée de toutes les perfections dont il est la source, et qu'il peut départir, selon sa volonté, à toutes ses créatures, dans l'orgueil de notre ambition, nous osons lui dire: Pourquoi ne suis-je pas un ange, une intelligence du premier ordre et placée sur les premières marches de votre trône; pourquoi, en un mot, ne m'avez-vous pas comblé de tous les biens et préservé de tous les maux? Il ne vous en aurait pas plus coûté, et ma reconnaissance égalerait vos bienfaits.

Mais qui nous a donné le droit de lui faire toutes ces questions et de lui adresser toutes ces demandes audacieuses? C'est lui qui nous a tirés du néant; il nous y a laissés pendant des milliers de siècles, il pouvait nous y laisser pendant l'éternité tout entière; et parce qu'il nous a donné l'être selon son bon plaisir, les bienfaits reçus sont-ils un titre pour en exiger davantage? Apprenons, pour ne l'oublier jamais, que nous ne sommes que des hommes, et que l'assemblage des bienfaits dont il nous a favorisés doit lui mériter toutes nos adorations et tous nos hommages. Dieu lui-même ne peut jamais créer que des êtres finis et bornés, et qu'il laisse toujours à une distance infinie de ses perfections adorables; quels que soient les dons qu'il leur accorde, il peut toujours leur en accorder infiniment plus, puisque, entre le fini et l'infini, il y a toujours l'immensité qui les sépare. Ainsi, la puissance de Dieu étant inépuisable, il n'est aucun être créé, quelles que soient ses glorieuses qualités, qui ne pût adresser à Dieu les mêmes questions et lui en demander toujours davantage. Encore une fois, taisons-nous, et ado-

rons ses volontés souveraines et toujours bienfaisantes ; soyons des hommes, mais des hommes vertueux, puisque Dieu l'a voulu ainsi, et croyons que nous n'aurons rien à envier un jour aux intelligences célestes.

En effet, revenons à notre difficulté : à quelle mesure voulons-nous donc comparer notre vie ? A l'éternité ? Mais Dieu seul est éternel, et nul être ne peut partager avec lui ce privilège incomparable. Dieu lui-même, tout Dieu qu'il est, ne peut pas faire un être éternel, car par là même qu'un être est fait, qu'il est créé, il était d'abord dans le néant ; il a commencé d'être, il n'a donc pas toujours existé.

Non, une vie de soixante années n'est pas un point indivisible. Que de jours, que d'heures ne renferment-elles pas ; et dans ces jours, ces heures, que de bonnes pensées, que de bons désirs, que de bonnes actions ne pouvons-nous pas produire ! Nous voudrions que notre vie embrassât tous les temps ; eh bien ! il est en notre pouvoir de l'étendre dans tous les âges passés et dans tous les siècles à venir. Usons bien de notre esprit et de notre intelligence ; et tous les monuments historiques viendront se présenter à nos regards ; tous les événements qui se sont passés depuis l'origine du monde, toutes les révolutions des peuples, tout ce que les hommes ont fait, ont produit dans les sciences et dans les arts, nous pouvons le connaître ; or vivre, pour nous, c'est penser, c'est réfléchir, c'est connaître ; nous vivrons donc ainsi dans tous les siècles qui nous ont précédés. Il nous est encore libre, par nos prévoyances, de nous emparer également de l'avenir ; les hommes naîtront toujours avec les mêmes passions et les mêmes vices, et les passions produiront dans les siècles futurs les mêmes changements et les mêmes révolutions que dans les siècles passés. Ainsi, par la mémoire et par la pensée, notre vie peut embrasser tous les temps. Disons-nous encore que notre existence est trop courte ? Sans doute, pour l'homme qui veut vivre comme les brutes, qui ne savent ni penser ni réfléchir ; la vie est courte pour des hommes qui la passent dans une enfance continuelle, qui sont toujours au berceau et dans les langes du maillot, pour qui vivre c'est manger, boire, dormir, et jouir des sensations animales ; ah ! pour de tels hommes, la vie est toujours trop courte et trop longue en même temps, parce qu'elle est toujours vide et toujours inutile.

Mais il est une dernière pensée qui vient dissiper toutes mes craintes et raffermir toutes mes espérances. La vie est courte, dites-vous, la mort inévitable ; et qui vous dit que la mort est la cessation de mon existence ? Il n'y a point de certitude plus grande que celle de tous les siècles et de tous les hommes qui nous ont précédés ; or tous ont pensé que cette vie n'était pour nous que l'enfance d'une autre plus parfaite et plus heureuse ; avez-vous acquis des preuves nouvelles que vous puissiez opposer à ce consentement général et universel ? Cette

nature, si riche et si féconde en bienfaits, ne nous présente-t-elle pas toutes les plantes dans un état de mort pendant l'hiver, et dans un état de résurrection au moment du printemps ? Ne nous montre-t-elle pas une infinité d'insectes, le ver-à-soie surtout, s'endormant dans un état de chrysalide et se réveillant en papillon brillant ? Ce que la Providence fait pour des insectes, ne le fera-t-elle pas pour l'homme, son plus bel ouvrage sur la terre ? Croyons donc fermement que si l'éternité nous est refusée, nous avons pour partage l'immortalité.

DISCOURS II

Que suis-je ?

PRÉÉMINENCE DE L'HOMME SUR TOUS LES ÊTRES VISIBLES DE LA CRÉATION.

Que suis-je ? Question bien humiliante pour un très-grand nombre d'hommes, qui, déjà au milieu, ou même au terme de leur carrière, n'y ont jamais pensé et seraient peut-être incapables d'y répondre. Question non moins étonnante pour un grand nombre de savants qui se piquent de tout savoir, de tout étudier, et qui ne se connaissent pas eux-mêmes. Ce sont des géographes qui ont étudié toutes les parties du monde, et qui ne connaissent pas le pays qui les a vus naître ; des antiquaires curieux de rassembler autour d'eux tous les vieux monuments, qui se mettraient à genoux devant une médaille de Néron ou de Caligula, et qui ne s'occupent jamais d'eux-mêmes ; des chimistes qui décomposent tous les éléments et qui ne pensent jamais à s'étudier eux-mêmes ; des naturalistes qui rassemblent curieusement dans leurs cabinets, les minéraux, les plantes, les insectes, les animaux, et qui se regardent eux-mêmes comme l'objet le moins digne d'attention. Quel déplorable aveuglement, et d'où peut donc venir une telle indifférence ? C'est que le plus grand nombre ne s'occupe de tous les objets qui les environnent que pour flatter leur orgueil et acquérir les biens, les dignités et les honneurs d'ici-bas ; voilà ce qui absorbe tous leurs désirs, toutes leurs pensées ; souvent encore ils ne cherchent qu'à plaire aux autres, ils se montrent les amis de tout le monde, et ne sont les ennemis que d'eux-mêmes. Ils se craignent, se redoutent, se fuient ; mais, encore une fois, d'où peut venir une conduite aussi étrange ?

Je crois entendre un de ces hommes me répondre : Mais que voulez-vous que je fasse avec moi-même ? C'est la plus détestable compagnie, et le plus affreux séjour que je puisse rencontrer ; je ne sais rien, je n'apprends rien, je vis dans une ignorance profonde ; je laisse mon intelligence et toutes ses facultés dans un engourdissement affreux, en sorte que je n'en puis rien tirer pour mon bonheur ; je dois ajouter, avec la même franchise qu'il règne au dedans de moi un désordre, une guerre effrayante ; toutes mes passions se soulèvent, se combattent ; elles me déchirent et me dévorent

sans que je puisse parvenir jamais à les rassasier ; une multitude innombrable de pensées, de désirs, de projets, d'actions, toutes plus ou moins coupables, criminelles, viennent sans cesse s'offrir à mon imagination ; et je n'ai aucun moyen pour les combattre. Ainsi, je cours, je roule partout pour chercher des distractions ou des plaisirs, dans les rues, dans les places publiques, dans les spectacles, dans les réunions de jeu ; enfin, je cherche partout à me perdre et à m'oublier moi-même. Mais, répondez de bonne foi, y avez-vous jamais réussi ? Est-ce que vous laissez dans les rues, dans les places publiques, toutes les peines, tous les tourments qui vous rongent et vous dévorent ? Car, enfin, vous ne pouvez toujours courir, et quand vous rentrez au logis, vous trouvez-vous plus heureux, n'y rapportez-vous pas le poids de vos douleurs ? Hélas ! sans doute, puisque je n'ai fait que multiplier mes égarements et mes erreurs. Que faites-vous donc ? Fatigué, accablé, j'invoque le sommeil et je vais m'y plonger, dans l'espoir que je m'oublierai entièrement moi-même. Ainsi, c'est le sommeil, image de la mort, qui est votre consolateur et votre refuge ! Mais ce sommeil est-il toujours paisible, vos passions et vos crimes ne sont-ils pas encore là pour vous tourmenter ? Enfin, vous ne dormez pas toujours, il faut se réveiller, et à votre réveil ?.... Ah ! ne m'en parlez pas ; c'est le moment le plus affreux de ma vie ; après le repos momentanée de mes sens, j'entends une multitude de voix qui se succèdent au dedans de moi, et qui m'épouvantent ; c'est ma raison, c'est ma conscience, c'est Dieu, qui me font entendre leurs menaces redoutables, et, malgré mes efforts, je ne puis parvenir à étouffer entièrement tous ces avertissements terribles ; je me lève précipitamment, et ne pouvant me supporter moi-même, je deviens le tourment des auteurs de mes jours ; je vois un père, une mère qui me regardent en tremblant, et je lis dans leurs yeux leurs funestes pensées : que va-t-il faire aujourd'hui, que va-t-il devenir, il peut se perdre, se déshonorer, se ruiner et nous perdre nous-mêmes ; une femme, des enfants tremblent devant moi, et je deviens pour eux un sujet de tourment ; je me hâte de sortir pour recommencer le même genre de vie... Hélas ! voilà donc ce que vous appelez savoir vivre, employer son temps agréablement, et suivre la voie qui conduit au bonheur. Ah ! infortuné, c'est la route qui mène au désespoir et à tous les crimes ; qui conduit à la rivière pour s'y précipiter, ou qui met un pistolet à la main pour abrégier ses jours !

Rentrez plutôt en vous-même, et apprenez à vous connaître au lieu de vous fuir sans cesse ; écoutez l'avis que répétaient les anciens sages : *O homo, connais-toi toi-même ! Nosce te ipsum.* Imitiez le grand Augustin, lorsque, revenu des mêmes égarements, il adressait fréquemment à Dieu cette prière touchante dans ses *Confessions* : O mon Dieu, que je vous connaisse, et que je

me connaisse ! *Noverim te, noverim me !* Puisque tout ce qu'il y a au dedans de vous est un sujet d'horreur et d'épouvante pour vous-même, purifiez donc cet intérieur ; sommez votre raison de vous rendre compte de sa conduite, et demandez-lui : De quel mal t'es-tu délivrée aujourd'hui, à quel vice as-tu fait la guerre ? en quoi et comment t'es-tu rendue meilleure ? Devenu ainsi examinateur et juge sévère de vos actions, vous trouverez alors qu'il n'est rien de plus doux que de vivre avec soi-même, et que c'est la seule et véritable route qui conduit au bonheur.

Vous voulez donc, me répond ici notre antagoniste, vous voulez donc me forcer à rentrer au fond de mon âme, et vous me demandez de satisfaire à cette question : *Que suis-je ?* La réponse me paraît bien facile. Nos philosophes modernes m'ont appris que je n'étais qu'un animal, semblable à tous ceux que la terre enfante, nourrit, et qui rampent sur sa surface. Et en effet, je nais, je grandis, je vieillis, je meurs comme eux ; comme eux aussi j'éprouve tous les besoins de la faim, de la soif, du sommeil. Mon organisation extérieure est la même : j'ai une tête, un corps, des jambes et des pieds pour me porter ; j'ai les mêmes sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, les mêmes organes pour la nourriture, la circulation du sang et la conservation de mon corps. Je ne vois donc entre eux et moi aucune différence. Il n'en est pas ainsi, s'écrie à l'instant un autre dont le cœur est plus fier, plus grand : la nature se révolte en moi d'une telle comparaison. Mon organisation n'est-elle pas supérieure à celle de tous les animaux, par la beauté du visage, par la finesse de mes sens, par la force et l'agilité de mon corps ; voyez-vous l'élégance de mes vêtements, la beauté de mes palais, l'étendue de mes terres et de mes propriétés ; enfin, n'êtes-vous pas frappé de la grandeur à laquelle l'homme parvient quand il possède un royaume, un empire, quand il commande à des armées ? Comment oser comparer l'homme au reste des animaux ?

Pour moi, je ne crains pas de répondre que, si nous n'avons d'autres titres de grandeur et de noblesse, la gloire que nous prétendons en tirer n'est propre qu'à nous faire sentir plus vivement notre faiblesse et notre misère. Vous parlez de la beauté ! Mais ce sentiment n'est point uniforme, et chez les Nègres le plus noir est le plus estimé ; chez les Kalmouks, les Tartares, les Lapons, les Iroquois et les Hurons, ce qui nous paraît hideux passe pour une beauté ravissante ; après tout, êtes-vous plus beau que la tourterelle et la colombe ? Vous parlez de la finesse de vos sens ! Mais avez-vous l'œil plus vif et plus perçant que l'aigle ? Fixez-vous comme lui le soleil, et vous élevant au-dessus des nuages, des tonnerres et de la foudre, planant et vous balançant dans les airs, pouvez-vous apercevoir le plus petit animal, fondre sur lui comme l'éclair pour en faire votre proie ? Avez-vous l'odorat plus fin que certains animaux, le tact plus délicat que

l'araignée, et faites-vous des tissus aussi fins et aussi déliés qu'elle? Vous parlez de votre force! Oseriez-vous vous mesurer corps à corps avec le taureau et le lion? Voudriez-vous disputer la palme avec le cerf et le chevreuil en agilité? Tout ce que vous me dites ensuite de vos vêtements, de vos maisons, de vos richesses, de la grandeur et de la puissance des rois de la terre, tout cela n'est pas vous-même et ne fait au contraire que manifester votre petitesse, votre faiblesse, vos besoins, puisque vous êtes réduit à puiser vos titres de grandeur hors de vous-même. Laissons donc tous ces biens étrangers, et cherchons des titres personnels qui puissent justement nous élever au-dessus des animaux.

Puisque je ne suis rien de tout ce qui m'environne, que suis-je donc, moi? Suis-je tous ces membres qui m'appartiennent et qui servent à mes usages? Ce langage répugne au sentiment intérieur et à celui de tous les peuples; cependant c'est le seul convenable et possible, si je ne suis que matière et qu'il n'y ait rien en moi qu'un corps organisé. Mais nous disons tous, et dans tous les pays du monde : mon pied, ma main, c'est-à-dire ce corps, ce pied, cette main *sont à moi*; nous disons aussi : cette maison, ces meubles, ces terres, ces domaines, ces richesses *sont à moi*, et non pas *elles sont moi*. Quel est donc ce *moi* qui parle ainsi en maître et de son corps et de tout ce qu'il possède; qui connaît, distingue, rassemble, calcule tous les objets qui l'entourent, et réclame son domaine sur ce qui lui appartient? Ce *moi* est ce principe actif et vivant, principe intelligent, voulant, agissant en maître; c'est, en un mot, le principe raisonnable ou la raison.

Désabusons-nous donc de tout ce qui fait trop souvent l'objet de nos pensées et de nos affections. A Dieu ne plaise que nous nous glorifions des qualités extérieures de notre corps, des jouissances et de tous les plaisirs des sens qui en dépendent! Ces qualités nous humilient au lieu de nous honorer, c'est par là que nous ressemblons aux animaux; la raison seule nous ennoblit et nous distingue.

Qu'est-ce, en effet, que la raison, sinon une faculté capable d'examiner et de connaître? Elle commence par concevoir les formes, les idées, les images, les apparences des choses; elle rapporte ces images à leurs objets, et se donne ainsi la certitude de leur existence. Bientôt pénétrant dans la nature des choses, elle en examine les qualités essentielles; elle cherche leur origine, leurs causes, leurs effets, leur fins et leurs moyens pour y parvenir; elle compare tous ces êtres entre eux, et elle voit ceux qui sont semblables et ceux qui sont différents, avec les causes de cette ressemblance et de cette différence. La raison va plus loin encore. Après avoir ainsi distingué les êtres entre eux, elle les unit ou les sépare suivant leurs qualités et leurs attributs, et elle en forme des classes, des genres, des ordres généraux,

posés sur des principes immuables comme la nature des choses sur lesquelles elle les fonde, et elle en forme ainsi des systèmes de connaissances, de sciences et d'arts, qui deviennent pour elle comme un monde nouveau, comme un monde intellectuel qu'elle a créé, qu'elle renferme tout entier dans sa pensée, et qui la rendent en quelque façon maîtresse et souveraine de l'univers.

Voilà ce que j'appelle la raison, faculté qui fait de moi un être si grand et me place dans un lieu si élevé que par elle je parcours toute l'étendue de l'espace, par elle j'embrasse tous les temps, par elle je me promène à travers tous les êtres qui remplissent le monde entier, et tout cela sans m'agiter, sans m'égarer, sans changer même de place, et par la seule puissance de mes pensées. Or ne suis-je pas doué de cette raison? Pour en douter, il faudrait douter de ma propre existence. N'est-ce pas en effet par elle que je me connais, que je sens, que je pense, que je compare, que je juge, que je raisonne, et que je domine non-seulement sur toutes les choses corporelles, mais encore sur toutes les choses intellectuelles, morales et abstraites?

La raison, direz-vous, m'abandonne souvent; elle ne voit pas tout avec clarté. Cela est vrai, ma raison n'est pas infinie; mais parce qu'elle ne comprend pas tout, s'ensuit-il qu'elle ne comprend rien? Mes yeux ne voient pas tout, faut-il en conclure qu'ils ne voient rien? Non, sans doute. Ma raison est une puissance admirable, mais bornée, qui sans connaître tout peut connaître bien des choses, et qui, à ce titre, me place au-dessus de la matière, au-dessus de tous les éléments, au-dessus même de tous les astres qui roulent sur nos têtes, et qui, malgré leur beauté, leur éclat, leur ravissante lumière, privés de cette intelligence, ignorent même la place qu'ils occupent dans l'univers. Que n'a pas fait la raison, et avec quel noble orgueil ne devons-nous pas envisager toutes ses découvertes? Placée comme sur un trône élevé, elle porte partout ses regards; elle commande à tous les temps, à tous les lieux; à tous les êtres, de se présenter devant elle, et les soumet à ses connaissances, à son empire et à son utilité. Fixant d'abord ses regards sur la terre, malgré son étendue, elle en détermine la figure, en mesure la grandeur, la circonférence, la profondeur, et, la pesant comme dans une balance, elle en a calculé le poids. Tous les éléments qui la composent ou qui l'environnent, l'air, l'eau, la terre et le feu, ma raison en a déterminé les propriétés et les rapports. Par elle, je connais l'étendue des mers, j'en mesure la profondeur et en fixe les limites; je parcours la terre entière, et j'en vois toutes les montagnes dont j'estime la hauteur et fixe l'élévation. J'aperçois tous les fleuves qui l'arrosent, je vois toutes les nations répandues sur sa surface, j'étudie leurs habitudes, leurs lois, leur gouvernement. Leur genre de vie, leurs progrès dans les arts et les sciences. Je vais plus loin encore; et,

divisant les êtres que renferme la terre en trois grands genres : les minéraux, les végétaux, les animaux, j'en vois la nature, les propriétés, les rapports, les différences, et je les fais tous servir à mon usage.

Par la même opération de mon esprit, portant mes regards sur tous les hommes qui habitent la terre, j'oublie un instant les qualités qui les distinguent entre eux, et je forme cette grande idée abstraite du genre humain : création sublime de la raison, qui dans un seul homme a su comprendre tous les peuples et toutes les générations. Non content d'examiner la superficie de la terre, je creuse encore jusque dans ses entrailles, et j'en tire tous ces métaux, toutes ces pierres précieuses qu'elle semble n'avoir voulu cacher à mes regards que pour exciter ma curiosité.

Ma raison ne s'arrête pas là. Trop resserrée dans les bornes étroites de notre globe, elle s'élève dans les cieux et en parcourt l'immense étendue. Elle se demande d'abord à elle-même qu'est-ce que le temps ? qu'est-ce que l'étendue ? elle sonde la profondeur des siècles et la profondeur de l'espace ; et, après en avoir examiné la nature : le temps, me dit-elle, n'est que la durée et la continuelle existence des êtres créés ; l'espace n'est que l'étendue elle-même des êtres visibles. Comme tous les êtres créés ont commencé, comme ils sont tous finis, le temps et l'espace sont finis comme eux ; et si Dieu les annéantissait tous, il anéantirait avec eux le temps et l'espace, et il demeurerait seul avec son éternité et son immensité. Satisfaite de ces premières connaissances, ma raison porte ensuite ses regards sur tous les astres qui nous environnent ; elle en mesure la distance, elle en calcule la marche, elle en fixe les mouvements et les révolutions, elle en explique la sublime harmonie, et embrasse ainsi l'univers dans son immensité.

Après ce tableau dans lequel je viens de tracer rapidement les opérations admirables de notre intelligence, je vous demande si votre raison ne vous élève pas au-dessus de tous les êtres qui vous environnent, si elle n'est pas votre plus beau titre de grandeur et de noblesse, et si vous osez vous comparer encore à la matière brute que vous foulez aux pieds, ou aux animaux stupides qui rampent sur la terre, qui ne se rapprochent de vous que par l'organisation corporelle et par des sensations fugitives.

Je puis donc répondre à ma première question, *Que suis-je ?* Je suis une intelligence qui habite, qui anime, qui vivifie, qui meut, qui gouverne toute cette machine et ce corps organisé auquel je préside. Je suis un être pensant, et quoique distingué de tous les autres êtres, n'occupant qu'un point dans l'espace et un instant dans la durée des siècles, je les renferme tous dans ma pensée, et, seul, je suis en quelque sorte un monde entier et même plus grand que le monde.

DISCOURS III.

DE LA SPIRITUALITÉ ET DE L'IMMORTALITÉ DE NOS AMES.

Qu'est-ce donc que cette intelligence dont la puissance et l'activité sont si étendues ? N'est-elle qu'une portion de mon corps, une matière organisée comme tous mes autres sens et tous mes autres membres corporels ? Doit-elle se dissoudre comme eux, disparaître et s'évanouir sans espoir de récompense et sans crainte de châtimens pour l'avenir ?

Question importante à laquelle se rattachent les intérêts les plus sacrés de la société, sa dégradation ou sa gloire, sa prospérité ou sa ruine, puisque de là dépend la conservation ou la perte de toute religion, de tout gouvernement, de toute morale, de toutes vertus, pour ne laisser établies et triomphantes que toutes les passions avec leurs égarements, leurs erreurs et leurs crimes. Question de laquelle dépend la première, la plus grande, la plus importante de toutes les vérités, puisqu'elle en est le principe, la source et le fondement, je veux dire l'existence de Dieu ; car les matérialistes n'attaquent l'existence de nos âmes, l'existence de nos esprits, que pour anéantir celle de Dieu même, et tous vont se plonger et s'ensevelir dans l'abîme épouvantable de l'athéisme. Question, enfin, à laquelle la raison elle-même va répondre par la bouche de tous les peuples, de tous les sages, de tous les législateurs, de tous les grands hommes, mais qui sont véritablement grands par leur amour pour la vérité, l'ordre, la justice et toutes les vertus ; tandis que nous verrons tous les hommes qui ont combattu cette vérité dans les siècles anciens comme dans nos temps modernes, rangés dans une de ces trois classes d'*épicuriens*, de *cyniques*, et de *pyrrhoniens*, c'est-à-dire parmi les hommes qui ont été et qui seront toujours l'opprobre et les fléaux de la nature humaine.

Développons rapidement toutes ces preuves.

Et d'abord, que tous les peuples anciens aient cru constamment que nos âmes sont distinguées de nos corps, qu'elles survivent à nos corps, et que des récompenses ou des châtimens leur sont réservés selon leurs vertus ou leurs crimes ; c'est une vérité qu'il est impossible de révoquer en doute, et que tous les monuments historiques nous attestent. Je ne parle pas des Hébreux que la révélation a toujours éclairés d'une manière si spéciale. J'y vois d'abord les patriarches qui remontent jusqu'à l'origine du monde, hommes remplis de la connaissance du vrai Dieu et de ses perfections adorables, de sa providence, de sa sainteté, de sa justice et de sa bonté, et qui, se regardant comme des voyageurs sur la terre, n'attendaient que de lui, dans une meilleure vie, la récompense de leurs vertus. Dans la publication solennelle des commandemens de Dieu sur le mont Sinaï, qui ne sont que

l'expression de la loi naturelle et de la religion patriarcale, Dieu parle, et comme juge terrible que chacun doit redouter dans la transgression de ses lois, et comme rémunérateur fidèle de toutes les vertus. Aussi la distinction et l'immortalité de nos âmes furent-elles toujours dans la croyance universelle et constante de ce peuple choisi de Dieu.

Sans doute la loi mosaïque, comme loi nationale, avait pour sanction les biens ou les maux de la vie présente, la prospérité ou les malheurs temporels, et la nation observant ou transgressant cette loi était récompensée ou punie en corps de nation. Mais les lois naturelles renfermées dans les commandements regardaient aussi tous les particuliers, et à ceux-ci la sanction nationale n'était point applicable. Ils ne pouvaient avoir à craindre ou à espérer que les peines ou les récompenses réservées à chacun dans la vie future. De plus, Dieu, dans ses commandements, défend jusqu'aux pensées, jusqu'aux désirs du crime : quelle sanction peuvent avoir de pareilles lois, sinon la présence de Dieu partout et ses châtimens futurs et inévitables ?

Après le peuple juif, le premier qui se présente à nos regards avec les monuments les plus incontestables, c'est le peuple égyptien. Or tout démontre chez ce peuple la profonde persuasion de cette grande vérité. Le respect qu'ils avaient pour les morts, les tombeaux admirables où ils les renfermaient, le soin qu'ils prenaient de les embaumer, dans la ferme conviction que les âmes devaient, après la révolution des siècles, les habiter de nouveau ; enfin, le jugement solennel de leurs rois après leur mort et leur apo théose démontrent bien évidemment leur croyance sur ce point important.

Tous les peuples anciens pensaient de même, les Chaldéens, les Phéniciens, les Perses, les Indiens, les Chinois, les Grecs et les Romains. Tous les historiens de l'antiquité, Hérodote, Diodore de Sicile et Plutarque nous montrent ces peuples faisant de cette croyance le fondement de leurs religions, de leurs gouvernements, de leurs lois, de leur morale, de tous les devoirs et de toutes les vertus que l'homme doit pratiquer sur la terre.

Frappé de ce consentement unanime, Sénèque s'écrie dans son épître 117 : « Ce n'est pas un petit poids dans la balance et une considération de peu d'importance, quand il s'agit de prononcer sur l'immortalité de nos âmes, que le consentement général de tous les hommes sur cette importante vérité. *Cum de aternitate animarum disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus omnium hominum, aut timentium inferos, aut colentium.* » — « Ce consentement général, dit Cicéron dans sa 1^{re} Tusculane, est la voix de la nature qui parle d'après la tradition constante et universelle, le sentiment intérieur et invincible, et l'évidence palpable qui frappe tous les esprits, quand on considère la supériorité de nos âmes sur les

corps et la nécessité d'une telle vérité pour la conservation de l'ordre général : *Consensiones omnium gentium, vocem quamdam naturæ esse dicendum est.* »

A cette croyance générale de tous les peuples se joint le consentement de tous les sages, de tous les philosophes les plus éclairés et véritablement amis de la vérité, de l'ordre, de la justice et du bonheur du genre humain. Je les vois partagés en quatre grandes classes ou sectes. A leur tête j'aperçois des hommes qui, pendant les huit siècles qui ont précédé la naissance du Christianisme, ont rempli la Grèce, l'Italie et toutes les contrées de l'Orient, seules éclairées alors, du bruit de leurs noms et de leurs doctrines.

Dans la secte italique, Pythagore ; dans la secte académique, Socrate et Platon ; dans la secte péripatéticienne, le grand Aristote ; et enfin, dans la secte stoïcienne, le célèbre Zénon de Scythie.

Or toutes ces sociétés et tous ces grands hommes qui leur ont donné naissance, dans les ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, et principalement Platon, dans ses Dialogues, ses livres sur les lois, sur les gouvernements et les républiques, et ses différents traités de morale ; Aristote, dans ses treize livres sur la métaphysique, ses livres sur le ciel, les météores, la physique, sur la nature et sur la politique ; ces grands hommes, dis-je, défendent hautement et ouvertement la doctrine de la dignité de nos âmes et de leur supériorité sur la matière, leur origine céleste et leur immortalité. Ils soutiennent que ces vérités sont non-seulement évidentes et palpables par elles-mêmes, puisque tout le genre humain les reconnaît, mais qu'elles sont le seul fondement solide et inébranlable de toute religion, de tout gouvernement, de toutes les lois, de toutes les vertus, et que sans elles tout s'écroule dans la société. Et, pour vous rendre cette démonstration plus frappante, il me suffira de vous retracer en peu de mots les principes généraux de tous les philosophes sur l'origine du monde, et particulièrement de nos esprits et de nos intelligences. Tous admettaient unanimement l'existence de deux substances éternellement nécessaires, mais dont l'une était bien supérieure à l'autre : la matière et l'esprit ou l'intelligence infinie, *materiam et mentem*.

Cicéron, *lib. Tusculan* : « *Nec vero Deus ipse intelligitur a nobis, nec alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam et libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens et movens, ipsaque prædita motu sempiterno. Hoc e genere et eadem natura est humana mens. In animi igitur cognitione non possumus, nisi in physicis plane plumbeis, quin nihil sit animis admistum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex.* »

Aristote et tous les anciens philosophes regardaient Dieu et les esprits comme appartenant à une cinquième nature qu'ils croyaient incorporelle, et qu'ils comparaient

à tout ce qu'il y a de plus relevé, de plus subtil, et dont ils ne pouvaient se représenter par rien de corporel l'essence véritable. Ainsi la matière plongée dans le chaos en avait été tirée par l'esprit infini qui est Dieu même, et qui en a formé l'univers et tous les êtres corporels qu'il renferme. Mais les génies que ces philosophes croyaient présider à l'ordre et à l'harmonie de ce monde, mais les intelligences humaines, quelle en est la source ? Selon tous les anciens philosophes, ils étaient une émanation, une participation, une portion même de l'intelligence divine, qui devait ensuite remonter à sa source et s'y unir pour toujours. Telle était donc aux yeux des anciens sages la grandeur et la sublimité de nos âmes qu'ils les regardaient comme une émanation de Dieu même et une portion de sa substance divine. Quelle distance entre ces pensées et celles de nos stupides matérialistes, qui ne voient dans l'homme et dans tout l'univers que de la matière et du mouvement !

Icise présentent deux observations importantes relativement à la croyance des anciens peuples et des anciens philosophes.

D'abord, si ces peuples s'égarèrent dans les erreurs du paganisme, ce n'est point par un matérialisme absurde, mais par un excès tout opposé ; c'est en multipliant les génies, les esprits, les intelligences, et en les plaçant dans tous les astres, dans toutes les plantes, dans tous les animaux et dans tous les êtres où ils voyaient du mouvement, de l'ordre, de la beauté, qu'ils en firent les objets de leurs cultes et de leurs adorations. Ainsi, bien loin de nier l'existence de nos âmes, ils en placèrent dans tous les êtres par une suite naturelle de l'ignorance où ils étaient de tous les phénomènes de l'univers. Telle fut la cause de l'idolâtrie des Egyptiens et de tous les anciens peuples.

Les philosophes de l'antiquité, qui tous ont reconnu l'importance, la nécessité de ce dogme comme fondement de la société entière, se trouvaient néanmoins dans un grand embarras par leurs faux systèmes sur la nature de Dieu, sur l'origine de nos âmes et la manière de concilier avec ces systèmes l'immortalité réelle de nos âmes. Regardant Dieu comme un océan de lumière, et nos âmes comme des portions, des émanations, des effluviations de cette lumière divine, il leur paraissait naturel qu'après la mort elles remontassent dans le sein de cet océan d'où elles étaient sorties pour s'y confondre entièrement.

Je n'ai pas besoin d'ajouter et de citer tous les législateurs anciens à l'appui de cette doctrine ; il est incontestable qu'ils l'ont placée à la tête de tous les gouvernements et de toutes les lois. Mais il faut avouer que, si tous les sages de l'antiquité ont soutenu ces vérités augustes, il s'est rencontré des philosophes insensés qui les ont combattues, et il suffira de les nommer pour imprimer sur leurs fronts, de concert avec toute l'antiquité, un caractère d'opprobre et d'ignominie. Ce sont les épicuriens,

les cyniques, esclaves des passions les plus honteuses, et les pyrrhoniens qui, foulant aux pieds toutes les lumières, se montrèrent les ennemis même de la raison et de la nature. Les effets de leur doctrine en ont prouvé la perversité. Au rapport de Polybe, après avoir perdu Athènes et toute la Grèce, elle se répandit dans l'Italie, malgré les efforts de Caton l'Ancien, et causa la ruine entière de la république romaine.

Mais, à la croyance de tous les peuples et de tous les sages de l'antiquité, nous pouvons joindre celle de tous les peuples modernes, qui regardent ces mêmes vérités comme le fondement de toutes les institutions sur lesquelles repose leur bonheur ; celle de tous les grands génies qui ont paru depuis dix-huit siècles, les Origène, les Tertullien, les Justin, les Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, tous ces grands docteurs, prodiges de lumières, de sciences et de vertus ; tous les plus grands philosophes célèbres par leur sagesse et leurs connaissances, les Bacon, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, les Pascal, les Euler et tant d'autres ; les hommes les plus profonds dans la science des gouvernements et des lois, les Grotius, les Puffendorf, les Cumberland, les Burlamachi, les Montesquieu : tous ont regardé ces mêmes vérités tout ensemble comme incontestables et comme nécessaires au bonheur public.

Et à des hommes si dignes de notre admiration, que peut-on opposer ? Des philosophes en tout semblables aux épicuriens, aux cyniques et aux pyrrhoniens, et dont les doctrines désastreuses ont produit de nos jours le bouleversement de la France et de l'Europe, comme elles produisirent autrefois celui de la Grèce et de Rome.

Or, je vous le demande, entre ces deux autorités pourrions-nous balancer un instant ?

Il reste donc démontré que la distinction de nos âmes, leur spiritualité, leur immortalité, et les récompenses et les peines de la vie future, sont des vérités reconnues dans tous les siècles, et regardées par tous les hommes sages comme le fondement de toutes les autres vérités sur lesquelles repose le bonheur du genre humain, et qu'on ne peut renverser sans détruire la société tout entière.

DISCOURS IV.

NOUVELLES PREUVES DE LA DISTINCTION ET DE L'IMMORTALITÉ DE NOS AMES.

Après avoir établi la distinction et l'immortalité de nos âmes par le consentement de tous les peuples, de tous les sages, entournons cette vérité de nouvelles preuves non moins solides et non moins convaincantes.

D'abord, en doutant de l'existence de nos âmes, les matérialistes sont conduits inévitablement à douter de l'existence de Dieu même, ce qui est le comble de l'aveuglement. En effet, c'est l'abîme dans lequel

sont tombés les épicuriens, les cyniques et les pyrrhoniens, dans l'antiquité, et c'est l'abîme dans lequel tombent également tous les impies modernes. Car, quelles sont les raisons pour lesquelles ils refusent de reconnaître la spiritualité et l'immortalité de nos âmes? C'est, disent-ils, parce que nos âmes sont invisibles, qu'elles ne tombent pas sous nos sens, que nous ne pouvons nous assurer de leur existence de la même manière que de celle de la matière, et que nous ne comprenons pas parfaitement leur nature et leur essence.

Mais toutes ces raisons, si elles avaient quelque poids, nous porteraient également à nier l'existence de Dieu même, car il est invisible comme nos esprits, il ne tombe pas sous nos sens; nous ne pouvons nous assurer de son existence comme de celle des corps que nous voyons et que nous touchons; et il nous est bien plus impossible de comprendre sa nature et son essence infinie que de comprendre la nature de nos âmes; il faudra donc nier l'existence de Dieu. Est-il besoin, après une telle conséquence, de faire sentir l'absurdité de pareils raisonnements? Sur quel fondement oserions-nous assurer qu'il n'existe dans l'univers que les êtres que nous touchons, que nous voyons? Nos sens ne sont-ils pas infiniment bornés, et, à l'aide des instruments de physique, n'avons-nous pas découvert une infinité d'êtres sur la terre et dans les cieux que nos yeux seuls ne peuvent apercevoir? Notre raison, cette puissance admirable, ne nous fait-elle pas connaître une infinité de choses que nous ne pouvons ni voir ni toucher? Notre âme embrasse l'univers entier dans une pensée, nos yeux peuvent-ils l'embrasser d'un seul regard? Voyons-nous, comme la matière et le mouvement, toutes nos sensations, toutes nos idées, nos jugements, nos réflexions, nos volontés; voyons-nous ce principe actif qui commande en nous tous nos mouvements et qui les fait exécuter? Voyons-nous sensiblement et extérieurement toutes les vertus, toutes les connaissances métaphysiques et morales dont nous avons la certitude? Il est même dans les corps plusieurs propriétés que nous ne voyons pas, l'attraction, la gravitation, le magnétisme, l'électricité et un grand nombre d'autres; on ne peut donc nier l'existence de notre âme par la raison qu'elle ne tombe pas sous nos sens. On ne peut également en douter, parce que nous ne connaissons pas parfaitement sa nature; l'essence des choses nous est cachée; il ne nous est donné que de connaître certaines propriétés essentielles et constantes qui leur appartiennent, et qui suffisent pour nous les faire distinguer. L'essence de la matière nous est aussi inconnue que celle des esprits; mais nous connaissons l'un et l'autre par des propriétés essentielles et distinctives: l'esprit, par les facultés de penser, de sentir, de juger, de réfléchir, de vouloir, d'agir librement et de commander à notre corps; la matière, par son étendue, sa divi-

sibilité, sa solidité, son impénétrabilité, son inertie: c'en est assez pour nous forcer à reconnaître leur existence et leur distinction.

De plus, quel est le but des matérialistes en niant l'existence de nos âmes? Est-ce de perfectionner la nature humaine dans ses rapports avec Dieu, avec nos semblables et avec nous-mêmes? Non. C'est évidemment pour détruire tous ces rapports, briser tous ces liens, nous dégager de tous les devoirs, et nous établir dans un état d'indépendance brutale qui nous rende les esclaves de toutes les passions et de tous les vices; c'est pour anéantir toute religion, tout gouvernement, toutes lois, toute morale, toutes vertus, et faire régner toutes les erreurs, tous les égarements et tous les crimes. En effet, si nous n'avons point d'âme, si l'avenir n'est rien, pourquoi craindre, aimer et servir Dieu? N'ayant rien à espérer de lui, quels devoirs serons-nous tentés de lui rendre, sinon de l'oublier comme il nous oublie lui-même? Si nos semblables ne sont que des machines comme nous, il ne peut exister entre eux et nous ni devoirs ni rapport; et pour nous-mêmes le présent est tout, l'avenir n'est rien, et notre unique devoir est de chercher tout ce qui peut nous plaire. Voilà ce que nos adversaires, non-seulement ne dissimulent pas, mais ce qu'ils avancent hautement dans leurs productions infernales, ce que nous lisons dans le *Système de la nature* du baron d'Holbach, dans l'*Homme-machine* de La Métrie, dans le *Livre de l'Esprit* par Helvétius, et tant d'autres qu'on reproduit encore tous les jours avec une aveugle fureur. Dans cet affreux système, que sont la raison, les pensées, les sensations, les jugements, les volontés, en un mot toutes les actions de notre vie, que des mouvements purement mécaniques, toujours aveugles, toujours inévitables? Et quelles lois peut-on imposer, quels devoirs peut-on prescrire, quelles vertus peut-on exiger d'une machine soumise à une fatale nécessité? N'est-il pas évident que tout s'écroule, et qu'il n'y a plus de distinction pour l'homme entre l'erreur ou la vérité, entre le vice ou la vertu, et qu'il faut laisser un libre cours à tous les désordres et à tous les excès?

Enfin s'il n'y a dans l'univers que de la matière et du mouvement, et s'il faut expliquer par là toutes les merveilles de la nature, que sera donc Dieu lui-même? Disons-nous, avec Spinoza, que Dieu est le monde entier, que la matière forme son corps, et que le mouvement de la matière forme son intelligence? Il faudra donc avancer que tous les êtres qui nous environnent et nous-mêmes sommes des dieux, puisque nous sommes des portions de la Divinité même! Est-il besoin de réfuter un pareil système, qui dégrade à un tel point la Divinité, et qui en fait un assemblage aussi monstrueux? Disons-nous que Dieu n'est qu'une petite portion de matière organisée de la manière la plus admirable, et renfermant

ainsi toutes les perfections ? Mais il n'est pas dans cette proposition un seul mot qui ne renferme ou les absurdités, ou les contradictions les plus palpables ; car sur quel fondement peut-on attribuer à une portion de la matière ce qu'on n'ose attribuer à la matière en général, qui a nécessairement la même nature et les mêmes propriétés ; et comment attribuer à une portion de matière, nécessairement finie et bornée, toutes les perfections infinies et sans bornes de Dieu même ? Il est donc évident que les matérialistes, ne pouvant former un Dieu avec de la matière et du mouvement, sont obligés de l'anéantir, de se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et par conséquent de renverser toutes les vérités fondamentales de la société, la religion, les lois, la morale et toutes les vertus, et de replonger ainsi le genre humain dans le plus affreux chaos.

Après avoir ainsi démontré l'absurdité du matérialisme par l'autorité de tous les siècles et par les conséquences funestes qu'il entraîne après lui, entrons maintenant dans le fond de notre sujet ; attaquons les matérialistes corps à corps, et voyons s'ils pourront, dans leurs retranchements, soutenir l'assaut que la raison, justement indignée de leur basse et avilissante doctrine, se prépare à leur livrer, et s'ils résisteront aux traits perçants dont elle va les accabler.

Pour combattre méthodiquement ces ennemis de la raison et de la nature humaine, il faut commencer par les diviser et les partager en deux corps très-différents, soit par les principes qu'ils adoptent, soit par les arguments dont ils se servent. Les premiers sont les matérialistes purs et qui se montrent les plus intrépides, parce que les absurdités les plus révoltantes ne les épouvantent pas ; ils refusent impitoyablement d'admettre l'existence d'aucun être spirituel, simple, indivisible, incorporel, et par conséquent ils nient hardiment l'existence de Dieu, l'existence des intelligences inférieures et l'existence de nos âmes ; ils ne veulent absolument reconnaître que de la matière et du mouvement, et prétendent avec ces deux éléments s'expliquer, non-seulement le monde physique avec sa sublime harmonie, mais encore le monde moral et intellectuel. Les seconds, que nous appellerons les matérialistes mixtes, marchent sous la bannière de Locke, métaphysicien anglais ; mais ce philosophe est bien éloigné de partager le délire et l'aveuglement des premiers matérialistes ; il les combat, au contraire, dans la première partie de son *Essai sur l'entendement humain*, avec toute la force de son génie. Il reconnaît l'existence de Dieu, comme être spirituel, simple, indivisible et doué de toutes les perfections, et la démontre par l'impossibilité d'attribuer à la matière toutes les perfections qui sont l'apanage nécessaire de l'être infini, telles que la nécessité d'être, l'éternité, l'immutabilité, la toute-puissance, l'indépendance, la souveraine intelligence, qualités qui ne

conviennent évidemment, sous aucun rapport, à la matière, car la matière n'étant pas un seul être, mais un composé d'une infinité d'êtres, il faudrait admettre autant de dieux qu'il y a d'atomes dans la matière, ce qui est le comble de l'absurdité ! Ensuite il démontre la même vérité par l'impossibilité d'expliquer la formation du monde et de tous les êtres qu'il renferme, sans l'intervention d'une intelligence infinie, distincte et supérieure à toute la matière, et qui a présidé à ce magnifique arrangement.

Locke ne rejette pas avec moins d'indignation le sentiment des matérialistes sur la possibilité et l'existence des êtres simples et spirituels. Il est impossible, dit-il, de nier que Dieu a créé la matière, à moins de lui refuser le plus beau de ses attributs, celui d'être seul nécessaire, d'être des êtres, et par conséquent la source et le Créateur de tous les êtres ; impossible encore d'attribuer à la matière la nécessité d'être, l'éternité, l'indépendance. Si Dieu a créé la matière, sur quel fondement oserait-on nier qu'il puisse créer des êtres simples, spirituels, supérieurs à la matière, et plus conformes, plus rapprochés de sa propre nature et de ses admirables perfections ; il est bien plus facile de concevoir que Dieu produise des êtres simples comme lui, que des êtres corporels si différents de lui-même. Ce que Dieu a pu faire, tout nous persuade qu'il l'a fait, car il existe des êtres intelligents puisque tous les hommes le sont : or l'intelligence est un attribut naturel et essentiel des esprits ; la matière, au contraire, n'a point cet attribut naturel et essentiel, puisqu'il est évident que les êtres matériels qui nous environnent ne pensent pas.

Mais, après avoir combattu si victorieusement le matérialisme, ce philosophe a proposé un doute, un problème auquel il n'a pas cru pouvoir répondre, et qui a fait jeter un cri de joie à tous les matérialistes qu'il avait mis lui-même en déroute, tandis que les hommes de génie, tels que Newton, Leibnitz, Clarke et tant d'autres ont victorieusement résolu le problème. Voici donc la question que propose Locke : Si la matière et le mouvement ne peuvent produire la pensée par eux-mêmes, Dieu par sa toute-puissance ne peut-il pas donner à la matière cet attribut nouveau, et la substance de la matière ne peut-elle pas le recevoir de la main de Dieu même, et le conserver avec toutes ses autres qualités ?

Avant de répondre à ce doute, je pourrais vous faire observer combien il est opposé à la croyance de tous les peuples et de tous les sages, qui ont regardé l'intelligence comme l'attribut essentiel d'une nature bien supérieure à la matière. Je pourrais vous montrer ses funestes conséquences, puisqu'il donnerait de nouvelles armes aux matérialistes, qui n'ont pas manqué de s'en saisir, et de dire que, si Dieu peut donner à la matière la faculté de penser, elle peut bien avoir cette faculté par elle-même, et alors qu'on peut tout expliquer avec de la matière et du

mouvement sans recourir à Dieu, ni aux intelligences.

Mais attaquons le matérialisme directement, et démontrons que, sous quelques formes qu'il se présente, il est évidemment absurde. En effet, il sera démontré contre tous les partisans du matérialisme que la matière ne peut pas penser, s'il est prouvé : 1° qu'elle ne peut pas se donner cette faculté ; 2° que cette faculté est insociable avec toutes les qualités et tous les attributs de la matière ; 3° que, par conséquent, Dieu lui-même ne peut pas unir la faculté de penser à la matière, parce qu'il ne peut pas faire des choses évidemment contradictoires.

Je dis donc, en premier lieu, que la matière ne peut pas se donner à elle-même la faculté de penser : car je regarde avant tout, comme une vérité incontestable, que la matière n'a pas par nature, par essence, la faculté de penser. Si cela était, il faudrait dire qu'il y a autant d'êtres pensants qu'il y a d'atomes dans tous les éléments et dans tous les êtres qui composent l'univers ; car la matière n'est pas un être, mais un composé d'une infinité d'êtres ; il y aurait autant d'êtres pensants qu'il y a d'atomes dans les cailloux, les rochers, les montagnes, les arbres, les plantes, et dans les éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu ; il faudrait dire, en un mot, que tout pense dans l'univers ; ce que personne n'a jamais osé soutenir, et ce qui est évidemment contraire à l'expérience, à la raison et au bon sens universel.

La matière n'ayant pas par elle-même la faculté de penser, ne peut pas se la donner ; car si elle le pouvait, toute la matière se la donnerait, ce qui n'est pas ; et si l'on dit qu'une petite portion seule peut se la donner, sur quel fondement peut-on appuyer un tel privilège, puisque toute la matière a la même nature et les mêmes attributs essentiels. Si la matière pouvait se donner la faculté de penser, d'où la tirerait-elle ? Ce n'est pas d'elle-même, puisqu'elle ne l'a point, et qu'on ne se donne pas ce qu'on n'a pas ; ce n'est pas du néant, puisque le néant n'est rien et ne produit rien ; ce n'est pas du hasard, puisque le hasard n'est qu'un vain mot ; ce n'est pas, enfin, du mouvement, car la matière ne peut pas se donner le mouvement, il faut qu'elle le reçoive, elle est par nature inerte et passive. Ensuite, le mouvement ne renferme pas en lui-même la faculté de penser ; il n'est que le transport d'un lieu dans un autre, le changement de rapports, de situations des différentes parties de la matière entre elles ; mais tout cela n'est pas la faculté de penser, et ne renferme rien de semblable. Agitez en mille et mille manières des atomes de matière, vous n'aurez jamais que des chocs, des situations, des figures différentes ; vous n'aurez jamais des pensées, ni les opérations qui s'en suivent : c'est ce qu'avoue Locke lui-même.

J'ajoute, en second lieu, que non-seulement la matière et le mouvement ne peuvent pas se donner ce qu'ils n'ont pas, mais

qu'il est impossible d'associer avec la nature de la matière et du mouvement la faculté de penser, et qu'il y a répugnance et contradiction entre elles. En effet, qu'est-ce que la matière ? C'est un assemblage d'éléments dont les principales propriétés nous sont universellement et constamment connues, dont les attributs naturels et essentiels sont l'étendue, la divisibilité, la solidité, l'impénétrabilité, l'inertie et la mobilité : or toutes les opérations des esprits sont incompatibles avec ces différentes qualités de la matière. Quelles sont, en effet, les opérations des esprits ? Ce sont les sensations, les idées, les réflexions, les comparaisons, les jugements, les volontés, les déterminations libres et arbitraires, soit par les opérations de mon esprit, soit par les mouvements de mon corps : or tout cela est évidemment insociable avec les propriétés de la matière. Et d'abord, nos sensations, quels rapports ont-elles avec les propriétés de la matière ? Celle-ci est étendue : quelle étendue, quelle figure, quelle forme donnera-t-on à nos sensations ? La matière est divisible à l'infini, elle est composée d'une infinité d'atomes : en combien de parties diviserons-nous une sensation ; et si elle est divisée dans une infinité d'atomes, au lieu d'une sensation nous en aurons une multitude infinie ; comment alors en sentir l'unité ? La matière est impénétrable, une partie ne peut pas être dans une autre ; mais les sensations nous pénètrent, elles sont dans nous, elles sont nous-mêmes. La matière est inerte, et le principe de nos sensations est actif, par lui-même il se procure toutes les sensations qu'il veut. Enfin, la matière est susceptible d'être mise en mouvement, d'être transportée d'un lieu dans un autre : comment mouvoir nos sensations et les transporter hors de nous ? Tout cela est évidemment impossible. Ce que je viens de dire de nos sensations, je le dis également de nos pensées ; elles n'ont ni étendue, ni figure, ni forme, ni divisibilité, ni solidité, ni aucune des autres qualités de la matière. Mais l'évidence augmente quand il s'agit de nos réflexions, de nos comparaisons et de nos jugements. Nous pouvons avoir au même instant cinq sensations différentes, cinq ou six idées différentes, y réfléchir, les comparer et juger celle qui nous paraît la plus agréable : or comment concevoir toutes ces opérations dans la matière ? Si toutes ces sensations, ces idées sont divisées et répandues dans une infinité d'atomes tous distingués et séparés les uns des autres, qui les réunira, qui les comparera, qui jugera ? Si vous les réunissez dans un seul atome, ou cet atome est simple, et vous en faites un esprit, ou il est composé, et la difficulté reste la même ; ensuite, ce ne peut être que par des mouvements simultanés et différents : or comment concevoir dans un atome de matière une multitude de mouvements différents et simultanés ? Cela est impossible, et Bayle lui-même regarde cette démonstration comme évidente. Il faut donc avoir recours à un principe simple, indivi-

sible, capable de recevoir toutes ces impressions, de les comparer et de juger dans le même instant. Mais, outre la faculté de penser, de sentir, nous avons celle de vouloir qui prouve en nous un principe actif par lui-même; nous sommes capables de vouloir librement et de gouverner en maîtres nos opérations: or tout cela est évidemment impossible avec la nature de la matière qui est inerte et passive, soumise en tout à des mouvements mécaniques et nécessaires. Aussi tous les matérialistes se trouvent-ils forcés de nier notre volonté et notre liberté, c'est-à-dire de nier l'évidence même et d'abjurer la nature humaine.

Joignons ici une démonstration nouvelle, tirée de notre propre organisation. Il est évident que nous avons cinq sens extérieurs, organisés de manière à recevoir des impressions différentes les unes des autres, sans qu'aucun d'eux puisse les connaître toutes, les comparer, les juger. Si notre raison, notre intelligence, notre esprit ne sont qu'une matière organisée, notre raison n'est donc qu'un sixième sens placé au dedans de nous, et destiné à recevoir les impressions de tous les autres, à les connaître, à les comparer, à les assembler ou à les séparer en mille manières, et à juger en tout de leurs rapports ou de leur différence; car il est bien évident que notre raison fait tout cela, et que tous nos autres sens sont incapables de le faire. Or, si notre raison n'est qu'un sixième sens organisé à la manière des autres, quelle organisation lui attribuerons-nous? Ou elle est différente de celle de nos sens particuliers, ou elle est semblable à celle d'un d'entre eux, ou enfin elle embrasse celle de tous nos sens à la fois. Dans le premier cas, notre sixième sens devrait voir ou sentir des objets tout différents, et ne pourrait connaître ceux de la vue, du toucher; dans le second cas, il ne pourrait connaître que les objets d'un sens, et nullement ceux des autres; dans le troisième cas, je demande d'abord à tous les anatomistes s'ils ont jamais aperçu dans le cerveau une machine organisée de cette manière; ensuite, s'il existe une machine intérieure organisée de manière à représenter nos cinq sens, pourquoi la nature nous a-t-elle donné ces cinq sens séparés extérieurement, puisqu'ils ne sont plus nécessaires? Enfin, j'assure qu'une pareille organisation de la matière est impossible. Comment, en effet, donner cinq formes différentes et à la fois aux mêmes éléments de matière? Ce serait vouloir qu'une même chose fût en même temps un cercle, un triangle, un cône, un parallélogramme, ce qui est évidemment impossible; rependant il est incontestable que ma raison reçoit les impressions de tous les sens, connaît tous les objets, les compare et les juge; donc elle n'est pas un sens corporel comme les autres, puisqu'elle ne peut être un sens différent, ni un sens particulier, ni un assemblage de tous les sens. Je dis, en second lieu, que si notre raison n'était qu'un sixième sens placé dans notre cerveau, toutes

nos pensées ne seraient que des mouvements, et chaque pensée serait un mouvement particulier: or tous ces mouvements seraient distincts, successifs, et formeraient en quelque sorte une chaîne immense, dont aucun en particulier ne contiendrait tous les autres pour pouvoir les comparer et les juger. Dix, vingt tuyaux d'orgue donnent des sons différents à la fois, mais tous séparés et distingués. Les uns des autres; tous cependant sont réunis simultanément dans l'âme de celui qui joue et qui en sent l'harmonie; elle peut donc les recevoir tous à la fois, ce qui est impossible si l'âme n'est un principe simple, un principe matériel ne pouvant recevoir que des mouvements successifs; donc ce qui pense en nous n'est pas de la matière et du mouvement.

Répondons maintenant avec tous les esprits sages à la question de Locke: Dieu ne peut-il pas donner à la matière la faculté de penser? Ne peut-il pas unir cet attribut extraordinaire avec tous les autres attributs de la matière? Qui osera donner des bornes à la puissance de Dieu? Qui osera assurer que nous connaissons assez la matière pour dire que cela répugne à son essence?

Nous commencerons par observer que la question change ici totalement de face, et que les matérialistes, en se réfugiant dans la toute-puissance de Dieu, sont donc forcés d'abandonner le champ de bataille qu'ils ont défendu jusqu'ici avec tant d'audace, en soutenant que la matière et le mouvement suffisent pour produire la pensée, le sentiment et toutes les opérations de notre intelligence. Locke lui-même convient que cela est absurde, et il l'a prouvé invinciblement dans son ouvrage par tous les arguments que nous avons développés, et en soutenant qu'autant vaudrait-il dire que le néant peut produire la pensée, puisque la matière et le mouvement, n'ayant ni l'un ni l'autre la faculté de penser, ne peuvent pas donner ce qu'ils n'ont pas, et qu'il faut nécessairement recourir à un être tout-puissant, souverainement intelligent, qui puisse créer cette faculté admirable et la donner à qui il lui plaît. Ils sont donc forcés de reconnaître un Dieu, c'est-à-dire un être d'une nature entièrement distincte de la matière, qui ne peut être ni la matière en général, ni un assemblage particulier de matière, mais un esprit infini, seul et unique, souverainement puissant et intelligent.

Du moins, répondent ici les matérialistes, nous croyons que Dieu a pu faire avec de la matière toutes les intelligences créées, et nous pouvons croire qu'il l'a fait. Mais quelles raisons alléguerez-vous pour croire qu'il l'a fait? Vous ne pouvez en alléguer aucune, et nous, nous alléguons la nature de Dieu même, dans laquelle seule se trouve nécessairement l'intelligence; la possibilité évidente de créer des natures simples comme lui; toutes les preuves métaphysiques, morales et testimoniales que nous avons alléguées; enfin, les conséquences funestes d'un

pareil système, qui n'est soutenu par vous que pour anéantir par la dissolution de nos âmes toutes les vérités sociales.

En effet, sur quel fondement soutenez-vous que Dieu peut faire des esprits, des intelligences avec de la matière; parce que Dieu est tout-puissant, et parce que nous ne connaissons pas parfaitement la nature de la matière? Mais quelle idée les matérialistes se forment-ils donc de la toute-puissance de Dieu? Croient-ils que Dieu peut tout faire, le possible comme l'impossible, le vrai comme le faux, le juste comme l'injuste, en un mot, qu'il peut faire les choses les plus opposées, les plus contradictoires? Croient-ils que Dieu peut s'anéantir lui-même, ou agir d'une manière contraire à toutes ses perfections? Lui qui est la vérité même, peut-il contredire la vérité? Lui qui est la justice, la bonté, la sainteté, l'ordre, peut-il renverser tous ses divins attributs? Peut-il faire qu'une chose soit et ne soit pas en même temps; que le tout ne soit pas plus grand que sa partie; qu'un être simple, indivisible, incorporel, immatériel, soit tout à la fois un être composé, divisible, corporel et matériel?

Certes, si les matérialistes se forment de Dieu une pareille idée, il faut avouer qu'ils l'outragent autant en reconnaissant son existence qu'en la rejetant? Non, sans doute, Dieu ne peut pas se contredire lui-même, changer sa propre nature, ni la nature et l'essence des choses. Or Dieu peut-il faire un esprit avec de la matière? Nous répondons que ce sont des choses contradictoires qui ne peuvent pas être réunies dans la même substance, parce que les propriétés de l'esprit sont opposées aux propriétés de la matière, et les propriétés de la matière à celles de l'esprit. L'un, pour les pensées, les sensations, les réflexions, les jugements, les raisonnements et toutes les idées abstraites, métaphysiques et morales, exige une nature simple, inétendue, indivisible; et la matière, au contraire, possède toutes les propriétés opposées, l'étendue, la divisibilité.

Il est donc démontré que Dieu ne peut pas plus faire un esprit avec un corps, un corps avec un esprit, qu'il ne peut faire qu'une chose soit en même temps simple et composée, divisible et indivisible, étendue et non étendue. En vain Locke nous demande si un atome ne peut pas penser étant privé des dimensions de la matière. Nous lui répondons avec Leibnitz : ou cet atome est simple, ou il est divisible; s'il est simple, vous en faites un esprit, et la difficulté s'évanouit; s'il est divisible, la difficulté reste la même, et vous ne faites que la reculer sans la détruire. La spiritualité de nos âmes, leur distinction essentielle d'avec la matière, et par une conséquence nécessaire, leur conservation et leur immortalité demeurent donc invinciblement prouvées par tous les genres de démonstrations.

DISCOURS V.

DE L'UNION DE L'ÂME ET DU CORPS.

Pourquoi nos âmes sont-elles unies à des corps? Comment peut-on concevoir la possibilité d'une telle union, et comment expliquer les phénomènes qui en résultent? Telles sont les questions importantes qu'il faut encore résoudre pour expliquer complètement cette grande question : *Que suis-je?*

Pour satisfaire à la première demande (pourquoi nos âmes sont-elles unies à des corps?) je pourrais d'abord répondre d'une manière claire et décisive : C'est que l'auteur de la nature l'a ainsi voulu, et qu'étant le maître et l'arbitre de notre existence et de notre destinée, il nous a placés parmi des êtres dans le rang et dans le lieu qu'il lui a plu. Qui osera lui demander compte des actes de sa volonté et de sa toute-puissance? Si l'homme a le droit de se plaindre, la pierre se plaindra de n'être pas une plante, la plante de n'être pas un animal, l'animal de n'être pas un homme, comme l'homme se plaint de n'être pas un ange. Mais la raison ne peut-elle pas aller plus loin, et nous découvrir les motifs qui ont déterminé la sagesse infinie à nous placer dans le rang où nous sommes, et avec les formes corporelles qui nous distinguent? Pour cela il est nécessaire de nous élever à des considérations générales sur le plan que l'auteur de la nature a suivi dans la formation de son ouvrage, et sur le but qu'il s'est proposé.

Ce n'est pas par besoin, ni pour son propre honneur, que Dieu a créé l'univers, mais uniquement pour manifester sa puissance, sa sagesse et sa gloire, et communiquer ainsi les trésors et les richesses dont il possède la plénitude. S'il exige de ses créatures l'hommage de leur reconnaissance et de leur amour, c'est pour qu'elles y trouvent une source nouvelle de mérites et de gloire : or Dieu, dans sa sagesse suprême, n'a pas jugé qu'un seul être, quoique enrichi des plus admirables qualités, pût remplir ses desseins et manifester assez ses perfections infinies; non, une multitude d'êtres en tout semblables, d'une même nature et avec les mêmes formes, n'aurait pas suffisamment prouvé son admirable fécondité. En effet, qu'avec un sceau, un cachet, nous formions un million de figures semblables, cela ne nous paraît pas étonnant; qu'avec des caractères d'imprimerie nous produisions une multitude innombrable de mêmes lettres, rien ne nous paraît plus facile. La divine sagesse a donc voulu faire un ouvrage réellement digne d'elle par sa grandeur, par la multitude des êtres qu'il renferme, par leurs variétés et par les degrés de force, de puissance et de beauté dont il les a doués; en sorte qu'elle paraît avoir voulu remplir, par cette chaîne de tous les êtres et par les degrés qu'ils y occupent, l'espace infini qui se trouve entre le néant et son immensité.

Quelle grandeur, quelle étendue dans l'univers ! Ce n'est pas seulement notre terre avec ses continents et ses mers, avec tous les êtres qu'ils renferment et que l'homme depuis tant de siècles n'a pu encore parvenir à connaître parfaitement ; ce n'est pas seulement notre monde avec son soleil et toutes les planètes qui l'entourent, qui se balancent et se soutiennent mutuellement dans l'espace, et qui sans doute renferment toutes une multitude d'êtres parfaitement en harmonie avec leur situation, leurs éléments et leur température, que nous devons considérer ici. Mais si nous voulons suivre tous les grands hommes qui ont le mieux approfondi ce vaste sujet, les Descartes, les Leibnitz, les Newton, les Euler, les Pascal, les Lambert, qui ont vu dans les étoiles autant de soleils autour desquels roulent également des planètes peuplées d'une infinité d'êtres, qui pourra jamais comprendre l'étendue de ce vaste univers et la gradation que la puissance divine a placée dans tous ses ouvrages ? Descendons maintenant de ces hautes régions, et bornons-nous à l'examen du globe que nous habitons. Quelle multitude, quelle variété admirable parmi tous les êtres qu'il renferme ! Quelle gradation dans les genres, dans les espèces et dans les individus qui les composent, et dont aucun ne ressemble parfaitement à l'autre ! Quelle distance pour la pureté, la simplicité et la finesse entre la terre et l'eau, entre l'eau et l'air, entre l'air et le feu, entre le feu et la lumière ! Parmi les êtres qui nous environnent, quelle distance entre l'atome grossier d'un caillou et les pierres précieuses, ces merveilles de la nature, et l'or, ce métal si beau, si pur, si indestructible ; entre un brin de mousse et le cèdre du Liban qui brave les siècles, entre un ciron et l'éléphant et la baleine ! Encore, que de plantes et d'animaux sont infiniment plus petits que la mousse et le ciron.

Or cette variété presque infinie, cette gradation inconcevable dans les êtres corporels, nous pouvons et devons les reconnaître aussi dans les substances spirituelles. Quelle distance immense entre les intelligences créées et l'intelligence éternelle et sans bornes qui embrasse tout dans sa pensée ! Que de degrés encore dans les intelligences célestes, pures, incorporelles, qui jouissent de la vue de Dieu même et de la connaissance des merveilles de l'univers ! Combien celles-ci sont élevées au-dessus des intelligences humaines, renfermées, enchaînées dans des corps, et si bornées dans l'exercice et le développement de leurs facultés ! Enfin, qui n'admira la supériorité de l'intelligence humaine sur le dernier animal et le dernier principe sensitif qui l'anime et le vivifie !

Telle est la chaîne immense des êtres dans laquelle chacun est placé, selon le degré de perfection qui lui convient et qu'il a plu à la volonté toute-puissante du Créateur de lui départir : or, si l'homme n'existait pas, il manquerait un anneau important dans

cette chaîne. Les intelligences pures, et plus semblables à Dieu, y occupent le premier rang ; les corps bruts et inanimés sont à l'extrémité ; le milieu est donc nécessairement rempli par les êtres mixtes : c'est l'homme, qui par sa raison s'unit aux intelligences pures, et par son corps et tous les éléments qui le composent, tient aux êtres corporels et forme ainsi le lien qui unit tous les ouvrages de la création. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas fait l'homme ? Il était évidemment possible, puisqu'il existe. Mais je vais plus loin, et j'ajoute que le but du Créateur n'aurait pas été rempli ; ôtez l'homme de dessus la terre, qui connaîtra la puissance, la sagesse et la beauté de son ouvrage ? Qui en ressentira les heureux effets et qui lui en rendra gloire ? Ce ne sont pas les éléments, les minéraux, les végétaux, les animaux ; ils ne connaissent pas ces merveilles et ne peuvent pas le louer et le bénir : l'homme seul, au milieu de la nature, peut prêter son cœur, sa bouche, ses sentiments, à tous les êtres qui l'environnent, et devenir ainsi le prêtre et le pontife de l'univers, en présentant à son auteur le tribut de ses louanges et de son amour.

Vous me direz, peut-être, que les intelligences célestes qui environnent son trône, et qui connaissent mieux que nous la grandeur et la beauté de son ouvrage, auraient pu remplir ce beau ministère par leurs concerts de louanges. Je réponds : les merveilles de l'univers sont pour elles sans doute un objet d'admiration, mais non un objet d'utilité directe et nécessaire ; de plus, ces merveilles ne peuvent contribuer en rien à leur conservation et à leur perfection ; de pures intelligences n'ont aucun besoin des corps, aucun rapport avec les qualités des corps ; elles ne peuvent donc en recevoir aucun bienfait : leur bonheur est tout entier dans la vue et la connaissance de Dieu même. Il n'en est pas ainsi de l'homme, composé de deux substances, l'une corporelle et l'autre spirituelle : il tient par son corps à toute la nature, et en reçoit à chaque instant des bienfaits directs et nécessaires à son existence et à sa conservation. Pour nous en convaincre, supposons un moment que nous ne sommes que des intelligences : à quoi nous serviraient alors la terre et tous les éléments, l'air, l'eau, le feu, la lumière ? De quelle utilité seraient pour nous les métaux, les plantes et les animaux ? Mais notre âme étant unie à un corps, nous tenons par lui à tous les êtres qui nous environnent ; il est composé lui-même des éléments : la terre en est la plus petite portion ; l'air, l'eau, le feu, la lumière en forment la plus grande, et ces mêmes éléments concourent sans cesse à notre conservation ; leur mélange admirable, la manière dont ils sont unis et enchaînés, leurs proportions merveilleuses avec ceux qui nous environnent et qui pourraient nous détruire à chaque instant, tout cela forme un spectacle qu'on ne peut envisager sans reconnaître la sagesse profonde du grand ouvrier qui nous a

formés. Tous les êtres de la nature ne sont pas moins une source de bienfaits pour nous : la terre, qui nous porte ; les métaux, qui entrent dans presque tous les usages de la vie ; tout sert à nos besoins : les arbres, à construire nos maisons ; les plantes, à nous nourrir ; les animaux, à nous soulager ; l'air, à respirer ; le feu, à nous réchauffer ; la lumière, à nous éclairer ; la nature entière nous paye le tribut de ses bienfaits. Mais notre âme, avec toutes ses facultés, ne doit pas rester insensible au milieu de tous ces dons ; l'adoration, la reconnaissance et l'amour sont les premiers devoirs qu'elle doit remplir envers l'auteur de la nature. Nous comprenons donc maintenant pourquoi l'homme est un être mixte, composé d'un corps et d'une âme ; Dieu a voulu le mettre en rapport avec tous les bienfaits de la création, et le forcer à louer et à bénir sans cesse le Créateur.

Mais comment concevoir la possibilité et la nature d'une telle union, comment expliquer surtout les phénomènes qu'elle présente ? Je réponds, en premier lieu, que s'il est vrai que nous ne pouvons les concevoir, ce n'est pas une raison pour les révoquer en doute. C'est un axiome, un principe incontestable qui sert de base à toutes les sciences et à toutes les connaissances humaines, que l'on ne doit pas nier un fait certain, évident, parce qu'il s'y trouve des choses qui sont pour nous obscures et cachées : *Non sunt neganda clara propter obscura*. Car je n'imagine pas que nous ayons la prétention de tout savoir, et si notre raison parvient à connaître sûrement bien des choses, il en est cent fois plus encore qu'elle ignore, qu'elle ne parviendra jamais à connaître, et que Dieu se réserve de lui manifester un jour. Oui, si nous voulons révoquer en doute les choses que nous voyons avec certitude, parce qu'il en est que nous ne connaissons pas, il faut douter de tout, et mettre en problème notre existence elle-même. En effet, que de mystères incompréhensibles pour nous ! La formation de notre corps dans le sein de nos mères, son organisation admirable, ses opérations vitales, la manière dont les sens nous transmettent la connaissance de tous les objets extérieurs, et tant d'autres merveilles, tout cela nous est inconnu, et a fait jusqu'ici le désespoir des savants. Nous ne connaissons pas davantage les raisons de l'union des éléments des corps, d'un atome avec un atome : est-ce l'attraction, la gravitation, les affinités, la pression de l'air ? Nous l'ignorons. Toutes ces forces motrices nous sont elles-mêmes inconnues ; il faudra donc nier l'existence de tous les êtres de l'univers, puisque nous ne pouvons concevoir l'union des parties qui les composent. Que dirons-nous des éléments, l'air, l'eau, le feu, la lumière ? Nous ignorons également et leur nature, et les causes de l'union des parties qui les composent, et leurs modes d'union dans tous les corps ; cependant nous ne pouvons nier l'existence des éléments. Or il en est

de même des deux substances qui nous composent. L'homme existe, qui peut en douter ? L'homme est une intelligence et par conséquent d'une nature simple et indivisible, nous l'avons démontré ; il est également composé d'un corps, c'est une vérité palpable ; il est donc de deux substances réunies, et la possibilité de cette union ne peut être contestée sans nier l'évidence du fait qui la prouve, malgré l'impossibilité d'expliquer et de comprendre comment elle s'opère. Les matérialistes eux-mêmes conçoivent-ils mieux comment la faculté de penser peut être unie à la matière ; ils sont forcés d'avouer qu'ils ne le comprennent pas, et nous avons prouvé de plus que c'est une chose impossible et contradictoire ; ils admettent donc, non-seulement ce qu'ils ne conçoivent pas, mais ce qui est absurde et impossible.

Pour nous, touchant l'union des deux substances, disons d'abord ce qu'elle n'est pas, et après avoir ainsi écarté bien des erreurs grossières, qui ne sont que trop répandues, exposons ensuite ce que les hommes du plus beau génie ont pensé sur cette question.

Pour avoir sur la nature de l'union qui existe entre nos esprits et nos corps, sur leurs opérations mutuelles, sur les désordres qui arrivent dans l'esprit par le dérangement de nos organes, et dans notre corps par le désordre de nos idées et de nos affections ; enfin, sur les causes de la cessation de cette union et sur la manière dont elle s'opère : pour avoir, dis-je, sur toutes ces questions si délicates et si importantes, des connaissances, je ne dis pas entières et parfaites, mais dégagées au moins de toutes les erreurs, de tous les préjugés populaires que produisent nos manières de parler figurées et métaphoriques sur des objets qui ne tombent pas sous les sens, il est nécessaire, avant tout, de nous former une idée exacte de la nature de nos esprits et de nos corps ; de voir ce qu'ils ont de commun, en quoi ils diffèrent essentiellement, et par conséquent comment ils peuvent s'unir et agir l'un sur l'autre. Les esprits et les corps ont de commun entre eux la possibilité d'être renfermés de toute éternité dans l'intelligence divine ; l'existence ou la réalité d'être, effet de la toute-puissance du Créateur ; la qualité de substance, par où j'entends une existence propre qui est le sujet ou le soutien de toutes les qualités, de tous les attributs, de toutes les modifications qui la distinguent ; enfin la durée, ou le temps, qui est la continuité et la persévérance de leur existence, marquée pour les esprits par la succession des pensées, et pour les corps par leurs révolutions et leurs changements d'état. Quant aux qualités qui distinguent les esprits et les corps, il est évident qu'un esprit est nécessairement une substance simple, une, indivisible, sans composition, sans distinction de parties, sans étendue, et par conséquent sans aucun rapport dans sa manière d'être avec le lieu, l'étendue et l'es-

pace, et dont les propriétés essentielles sont les facultés de penser, de sentir, de raisonner, de juger, de vouloir et de se déterminer librement dans le choix de ses actions; au contraire, les corps, dans leur état naturel sont des substances étendues, composées, divisibles, solides, impénétrables, mobiles, et par conséquent existant dans l'espace.

Or, d'après ces qualités des esprits et des corps généralement reconnues, et dont nous avons démontré la réalité dans les précédents discours, quelle idée nous formerons-nous de l'union de notre âme avec notre corps? Disons-nous avec certains anatomistes, physiologistes et autres scrutateurs de l'économie animale, que l'âme est renfermée dans le cerveau, et qu'elle y occupe principalement les deux lobes, ou le corps calleux, ou la glande pinéale? Disons-nous avec d'autres, qu'elle est, ou dans le cœur, ou dans le sang, ou dans le diaphragme, ou bien enfin, qu'elle est contenue ou renfermée dans tout notre corps comme une liqueur dans un vase, ou enchaînée, emprisonnée comme dans un cachot, jusqu'au moment où elle jouira enfin de sa liberté et de son indépendance après la dissolution de ce corps mortel? Imaginations absurdes, qui ne sont que trop généralement admises!

Pour reconnaître toute la vanité et le néant de ces pensées, il suffit d'observer que les esprits n'occupent aucune place, aucun lieu, et que leur manière d'exister est entièrement différente de celle des corps. En effet, qu'est-ce qu'un esprit? C'est l'être capable de sentir, de penser et de vouloir; la pensée, le sentiment, la volonté, voilà ses attributs, ses manières d'être, et qui sont nécessairement de la même nature que l'esprit lui-même. Il faut donc voir si la pensée, le sentiment et la volonté peuvent occuper une place; si quelqu'un osait l'affirmer, je lui demanderais si l'on ne peut pas concevoir toutes ces opérations de notre âme sans avoir dans l'esprit l'idée de l'étendue. Or, si la pensée, le sentiment et la volonté étaient une chose étendue, comment pourrait-on les concevoir sans avoir l'idée de l'étendue elle-même? De plus, comme on ne peut concevoir l'étendue sans y voir de la longueur, de la largeur et de la profondeur, je pourrais demander avec raison à nos adversaires de combien leurs pensées sont plus longues ou plus larges les unes que les autres; si elles sont ovales, rondes ou carrées, ce qui est évidemment le comble de l'extravagance. On ne peut donc concevoir que l'être de la pensée, ou l'esprit, occupe une place, un lieu, un espace dans l'étendue.

Mais, me direz-vous sans doute, nous éprouvons tous un sentiment intérieur que notre âme pense, sent et agit dans notre corps; dans le lieu où il est, et qu'elle ne peut pas agir dans les corps et sur les corps qui sont éloignés d'elle; n'est-il pas évident que si mon corps se transporte de Montpellier à Paris, mon âme s'y transporte avec

lui, et change par conséquent de place? Enfin, ne disons-nous pas que l'âme est dans le corps pendant la vie, et qu'elle en sort au moment de la mort? Je réponds d'abord qu'une pensée, un sentiment, une volonté, et par conséquent l'esprit qui en est le principe, ne peuvent être placés dans un lieu; pour cela, il faudrait les concevoir sous l'idée d'une chose étendue et commenturable à l'espace, ce qui est évidemment impossible. Ainsi dans l'âme il n'y a qu'une pensée, un désir, une volonté que le corps agisse; cette volonté est suivie d'un mouvement dans le corps par suite des lois de l'union des deux substances: et l'on dit que l'âme remue son corps dans le lieu où il est, parce que le mouvement du corps ne peut exister que dans le lieu qu'il occupe. Mais l'âme elle-même, ainsi que la volonté qui commande ce mouvement, ne peuvent être placées en aucun lieu, parce qu'elles n'occupent évidemment aucune étendue; son union avec le corps ne peut changer en rien son essence, ni sa manière d'être et d'agir. Donc ces expressions, l'âme est dans le corps, elle pense dans le corps, elle est sortie du corps, signifient seulement que l'âme est unie au corps, qu'elle pense dépendamment de cette union, et qu'après un certain temps cette union n'existe plus. L'âme est unie au corps, comme il convient à deux êtres dont l'essence, les propriétés et les manières d'exister sont si différentes; cette union consiste uniquement dans un rapport réciproque de pensées et de mouvements établi par la toute-puissance de Dieu même.

En conservant à l'un et à l'autre leurs manières d'exister et d'agir parfaitement distinctes, certains mouvements du corps sont, par la volonté de Dieu, causes occasionnelles de certaines pensées, et certaines pensées sont causes occasionnelles des mouvements produits, par la volonté de Dieu, dans le corps; mais de là il ne suit nullement que l'âme soit placée dans le corps comme le cerveau dans le crâne, ou qu'elle soit dans le lieu comme le corps y est lui-même. L'âme et le corps étant d'une nature essentiellement différente, le rapport ne peut exister qu'entre les pensées et les mouvements, et la manière d'être de l'un ne saurait être attribuée à l'autre. Il est également absurde de penser que l'âme sorte du corps par un mouvement local, comme un homme sort de sa chambre ou de son cabinet: on doit entendre seulement que leur union réciproque et leurs rapports mutuels de pensées et de mouvements ont cessé d'être. Alors l'âme change d'état, mais elle ne change pas de place; elle change d'état parce qu'elle n'est plus dépendante du corps, et qu'elle exerce librement toutes ses facultés; mais elle ne change pas de place, parce que sa manière d'être, en qualité d'esprit, reste toujours la même, et que les esprits n'ont aucun rapport avec l'étendue et l'espace.

Il en est de nos âmes et de leur manière

J'être, autant qu'il est permis de comparer un être fini à l'infini, comme de Dieu lui-même, qui existe partout sans occuper aucun lieu, avec cette différence essentielle que notre manière d'être, d'exister, est bornée, et celle de Dieu infinie et sans bornes. Cette manière d'être de Dieu et de nos âmes nous est inconnue, je l'avoue, comme tant d'autres merveilles que je dois examiner dans le discours suivant; mais elle n'est pas moins certaine et incontestable, quoique incompréhensible, et telle est l'idée que nous devons nous former de l'union de nos âmes avec nos corps, dégagée des illusions grossières dont on l'environne, quand on veut soumettre à l'imagination ce qui ne doit être le partage que de l'entendement et de l'intelligence. L'imagination ne peut nous représenter que les objets sensibles et corporels, et qu'on peut renfermer sous une image; mais quelle image se former de tout ce qui est spirituel, incorporel et inaccessible à nos sens, de Dieu, des anges, des âmes, de la vérité, de la justice, de la bonté, de la sainteté? Tout cela ne saurait être l'apanage de l'imagination, et ne peut être connu que par l'intelligence; celle-ci peut seule discerner le vrai et le faux, et juger de tous les objets corporels et spirituels, en connaître la nature et les propriétés, tandis que l'imagination, ainsi que tous nos sens, n'attestent que la présence des sensations, sans en connaître la nature ni la certitude des rapports.

Mais quelle est donc la nature de l'union entre deux êtres si différents, l'âme et le corps? Comment expliquer leur dépendance mutuelle, l'influence qu'ils peuvent avoir l'un sur l'autre avec des attributs, des manières d'être si opposés? Questions du plus haut intérêt que nous examinerons dans le discours suivant; il nous suffit aujourd'hui d'avoir établi la possibilité et l'existence de cette union, d'avoir exposé quelques-unes des raisons admirables qui ont conduit la Sagesse divine dans la création des êtres mixtes, d'avoir enfin montré la vanité des pensées de la plupart des hommes sur ce grave sujet.

DISCOURS VI.

DE LA NATURE DE L'UNION DE L'ÂME ET DU CORPS, ET DES PHÉNOMÈNES QUI EN RÉSULTENT.

Quand il nous serait absolument impossible de comprendre comment notre esprit peut agir sur notre corps et notre corps sur notre esprit, ce ne serait pas une raison suffisante pour nier la réalité de ce phénomène merveilleux; nous ne pouvons en douter sans douter de notre existence, et l'union de notre âme et de notre corps, avec leurs opérations mutuelles, est un fait évident et palpable. Cependant il est inutile de voir et de connaître les efforts que le génie de l'homme a faits pour s'expliquer à lui-même ce merveilleux phénomène, et ravir en quelque sorte au Créateur son secret adorable

Dans tous les temps, les plus grands philosophes se sont appliqués à la découverte de ce grand mystère; à leur tête, nous trouvons Aristote, ce métaphysicien si profond, mais dénué de connaissances exactes sur la nature de Dieu et l'origine de nos âmes, égaré d'ailleurs par une jalousie aveugle contre Platon, son maître, et dont la gloire l'importunait, poussé par le désir de l'effacer en publiant des opinions nouvelles, il semble avoir voulu plutôt envelopper sa doctrine sous des termes incompréhensibles, et dont il lui était impossible de se rendre raison à lui-même. Suivant Aristote, l'âme serait une cinquième substance, d'une nature différente des autres éléments qui composent les corps. Il sentait parfaitement que ces éléments grossiers ne pouvaient produire la pensée, et il se voyait forcé d'admettre une cinquième nature qu'il ne pouvait nommer, disait-il, mais qui évidemment devait être simple et indivisible; elle serait unie au corps et agirait en lui, parce qu'elle en est une forme substantielle, répandue dans toutes ses parties, et le principe de toutes les sensations, de tous les mouvements, de toutes les pensées, et généralement de toutes les opérations physiques et intellectuelles. Or, il est facile de voir qu'il y a contradiction dans ces termes de forme substantielle: une substance a nécessairement une existence propre, indépendante, et ne saurait être une forme, une modification d'une autre substance.

Platon, d'une imagination plus brillante, a vu l'union de nos âmes et de leurs opérations dans un pilote qui conduit un vaisseau, et qui, placé à la poupe et tenant le gouvernail d'une main ferme, en dirige tous les mouvements, en ressent toutes les secousses, en partage tous les périls, et l'abandonne enfin quand le vaisseau menace ruine. Quant à la manière dont nos âmes unies au corps arrivent à la connaissance de la vérité, Platon s'est élevé à la plus haute et à la plus sublime conception; il a vu l'intelligence divine elle-même contemplant la vérité dans l'essence des choses, et leur essence dans les images, les représentations et les idées éternelles, immuables comme les essences qu'elles représentent; il aurait découvert le mystère tout entier s'il eût placé ces idées en Dieu, dans son intelligence infinie, et dans son essence qui renferme tout éminemment. Or, continue Platon, ces vérités éternelles, Dieu nous en montre les idées comme il les voit lui-même, et c'est ainsi que nos esprits les reçoivent et les connaissent ici-bas. Saint Augustin, ravi de la beauté de ces pensées, s'en est emparé, et dans ses divers ouvrages de métaphysique, il les présente dégagées de toute erreur, comme une des plus belles conceptions du génie de l'homme; il avoue, néanmoins, que la manière dont nos esprits sont unis à nos corps, et leurs opérations merveilleuses, seront toujours pour nous un mystère incompréhensible: *Modus quo corporibus adherent spiritus et animalia*

fiunt, omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest, et hoc ipse homo est. (Cité de Dieu, liv. XXI, chap. 10.)

Marchant sur les pas de saint Augustin, le savant P. Thomassin et l'illustre P. Mallebranche ont développé le même système, et Mallebranche surtout l'a montré dans tout son jour, dans le troisième livre de son bel ouvrage de la *Recherche de la vérité*. Suivant ce grand métaphysicien, Dieu est l'auteur de l'union de nos âmes et de nos corps, ainsi que de toutes leurs opérations : l'âme n'agit point directement sur le corps ; mais à l'occasion des pensées, des désirs et des volontés de l'âme, Dieu, par sa volonté persévérante, produit tous les mouvements du corps ; de même, à l'occasion des divers mouvements du corps, Dieu produit toutes les idées, toutes les sensations dans nos âmes, et parce qu'il possède les idées de toutes choses, il nous les découvre dans son essence infinie comme il les y voit lui-même ; d'où il suit que la vérité est toujours immuable, et partout la même.

Leibnitz et Wolff, son disciple et son admirateur, expliquent d'une autre manière les mêmes phénomènes ; ils supposent, comme Mallebranche, qu'il n'existe aucune influence directe entre l'âme et le corps ; mais, sans recourir à une action immédiate et constante de Dieu pour produire toutes leurs opérations, ils disent que le Créateur a établi une harmonie merveilleuse entre les deux substances, de manière que toutes les opérations de chacune d'elles ont été coordonnées et se suivent naturellement dans un rapport parfait avec les opérations de l'autre : c'est ce qu'on appelle *harmonie préétablie*. Descartes a produit son système des idées innées que l'on a pris en deux sens bien différents : l'un, que les idées étaient toujours produites et toujours présentes dans nos esprits ; l'autre, que notre âme, ayant la puissance de penser, produit ses idées naturellement, et à l'occasion des objets extérieurs. Or, c'est évidemment dans ce dernier sens que Descartes l'a entendu, le premier étant absolument faux et contraire à l'expérience de tous les hommes. Enfin, le philosophe anglais Locke a pensé que l'union de l'âme et du corps était plus immédiate, que ces deux substances agissaient directement l'une sur l'autre, que l'âme produisait par sa propre puissance tous les mouvements du corps, et que tous les mouvements du corps étaient la cause immédiate de nos sensations et de nos pensées.

Je n'entreprendrai pas l'examen approfondi de tous ces systèmes ; mais il est important de vous montrer que tous présentent de grandes difficultés, et qu'ainsi rien n'est plus vrai que ce qu'a dit saint Augustin, que l'union de nos âmes avec nos corps et leurs opérations mutuelles sont des mystères que le génie de l'homme ne peut éclaircir avec certitude et avec évidence.

Le système de Mallebranche renferme deux parties bien distinctes : la première a pour objet d'expliquer les opérations de

l'âme sur le corps et du corps sur l'âme ; la seconde, de montrer l'origine et la source de nos idées et la manière dont nous voyons la vérité. D'abord, selon lui, Dieu est la cause immédiate des opérations de l'âme et du corps, et l'un et l'autre ne sont que des causes occasionnelles. Or, je dis que ce système est premièrement incertain ; en effet, il faudrait prouver que toute autre manière d'expliquer ce phénomène est fautive ou impossible ; or, qui peut affirmer que Dieu infini en sagesse et en puissance, ne peut pas opérer cette merveille de mille manières différentes ? Ne peut-il pas donner à l'âme la puissance même de penser et celle d'agir sur le corps ? Qui oserait le nier ? Et, dans ce cas, que devient le système ? Il est encore opposé au sentiment intime et à l'expérience universelle ; le sentiment apprend à tous les hommes que le corps est régi et gouverné par l'âme, qu'il y a un commerce habituel entre eux ; or, tout cela est contredit par Mallebranche, et sans aucune raison démonstrative : l'auteur aurait dû comprendre que nier l'activité de nos âmes, c'est en nier l'existence. Enfin, son système entraîne des conséquences fâcheuses ; non-seulement il détruit la liberté de nos pensées et de nos actions, puisque c'est Dieu qui les produit en nous, mais il conduit encore à la destruction de tout mal, à l'inutilité de toute loi et de toute morale. La seconde partie de son système est sujette à de plus grandes difficultés encore. Suivant le P. Mallebranche, nous voyons la vérité dans Dieu et dans son essence où il la voit lui-même ; or, je dis que tout cela est encore premièrement incertain, par les mêmes raisons que nous avons déjà données ; secondement, contraire au sentiment et à l'expérience ; troisièmement, plein de contradictions et d'absurdités ; car, si nous voyons tout en Dieu, nous devons tout voir parfaitement, tous les hommes doivent également posséder la vérité, et cependant que d'ignorance, que d'erreurs, que d'opinions, que d'inconstance dans nos idées et dans nos jugements !

Nous ferons à peu près les mêmes observations sur le système de Leibnitz : toujours la même incertitude, la même opposition au sentiment et à l'expérience générale ; mêmes conséquences funestes contre la liberté de nos pensées et de nos actions.

Enfin, le système de Locke est évidemment faux si on le prend dans toute son étendue, et conduit nécessairement au matérialisme. D'abord, il est incontestable que les sens, dans l'état actuel de nos âmes unies à nos corps, sont des causes requises, et sans lesquelles les idées premières ne parviennent point dans nos âmes. Mais en sont-ils les causes directes, immédiates et physiques ? c'est ce qu'il est impossible d'admettre. L'âme seule a la puissance de penser, elle seule donc produit la pensée, le jugement ; ni les sens, ni les mouvements des sens, ni les images produites dans les sens ne sont la pensée même ; tout cela ne peut donc être qu'une cause occasionnelle, et

non une cause efficace et productive de la pensée ; à moins de dire que les sens font tout et que l'âme ne fait rien, ce qui est nier son existence et tomber dans le matérialisme.

Mais une question se présente ici naturellement à notre esprit. Pourquoi Dieu nous a-t-il laissés ici bas dans une telle ignorance sur l'excellence de nos âmes, leur manière d'exister, la nature de leur union avec nos corps, et leurs opérations admirables ? Le P. Mallebranche se propose à lui-même cette difficulté, et voici sa réponse dans ses *Méditations chrétiennes*, et dans le III^e livre de la *Recherche de la vérité* : Dieu nous refuse, dit-il, ici-bas, la connaissance claire de la dignité et de la beauté de nos âmes, parce que si nous la connaissions clairement, tout changerait de face à nos yeux dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la création ; au lieu de bénir Dieu pour tous les biens temporels qu'il nous a accordés dans la vie présente, tout nous paraîtrait méprisable, et nous négligerions entièrement la conservation d'un corps que nous ne regarderions plus que comme un fardeau insupportable. Tout mérite, toute victoire sur nos sens s'évanouirait pour nous, tous les objets temporels n'exciteraient plus que nos dédains et nos mépris, et bien loin de tenir à la vie, la mort qui devrait nous délivrer de ce corps auquel nos âmes sont enchaînées, serait l'objet de tous nos vœux et même de tous nos efforts. De plus, une âme est un objet si grand, si capable de ravir notre admiration, que si nous en avions une idée claire, nous ne pourrions plus penser à autre chose ; les connaissances en physique, en géométrie, en astronomie qui n'ont pour objet que les corps, ravissent tellement les savants qui s'en occupent, qu'ils leur sacrifient leurs plaisirs, leur santé et leur vie même. Quelle application ne donneraient-ils pas à la recherche des propriétés de leurs âmes s'ils en connaissaient parfaitement toute la dignité ! Absorbés dans la contemplation de notre être, pleins de nous-mêmes et de notre grandeur, nous ne pourrions plus penser à autre chose. Mais Dieu nous a faits pour lui et pour ne penser qu'à lui ; c'est pourquoi il s'est réservé de nous découvrir la dignité de nos âmes dans ce temps heureux où la vue de l'essence divine effacera notre propre beauté, et nous fera mépriser tout ce que nous sommes pour ne plus penser qu'à le voir et à le contempler éternellement. Toutefois, la connaissance que nous avons de nos âmes suffit pour en démontrer l'immortalité, la spiritualité et les autres attributs qu'il est nécessaire que nous sachions ici-bas ; car c'est une vérité reconnue par les plus grands philosophes, que nous avons de l'existence de notre âme une certitude plus grande, plus immédiate, que de l'existence de nos corps et de tous ceux qui nous environnent ; l'une nous vient immédiatement du sentiment intérieur que nous avons des opérations, et l'autre est basée sur des raisonne-

ments et sur des conséquences ; d'où il résulte que l'existence des corps n'est qu'hypothétique, puisque Dieu pourrait sans eux nous faire éprouver les mêmes sensations s'il l'avait jugé convenable, au lieu qu'il est impossible à Dieu même de nous faire sentir les opérations de notre âme si elle n'existait pas.

Exposons maintenant en peu de mots les suites et les conséquences de l'union de l'âme et du corps.

D'abord, de leur union résulte la vie, et de leur séparation résulte la mort. Or, qu'est-ce que la vie ? Il faut en distinguer de plusieurs genres et de plusieurs degrés : la vie des plantes, la vie des brutes, la vie des hommes, la vie des intelligences pures, la vie de Dieu même. La vie des plantes se montre dépourvue de pensées, de sentiments, de mouvements spontanés et libres ; elle ne présente donc aucun indice d'un principe simple, doué d'intelligence, de volonté et d'activité ; elles n'ont en partage qu'une vie organique, une vie de mouvement produite par les lois de la nature végétale et la combinaison des divers éléments qui les composent. La vie des brutes, selon l'opinion la plus répandue, semble se composer d'une vie organique qui paraît dans la formation et la conservation de leurs corps, et d'un vie sensitive qui se montre dans les impressions faites sur elles par les objets sensibles, et dans les mouvements spontanés qu'elles opèrent ; d'où nous sommes conduits à y reconnaître deux principes, l'un corporel et l'autre sensitif et simple. La vie des intelligences pures, dégagées de toute matière, paraît consister dans l'exercice constant de leurs facultés intellectuelles libres et volontaires, sans aucune dépendance des corps, et dans le sentiment de cet exercice avec son immortelle durée. La vie de Dieu est évidemment d'une nature en tout supérieure ; elle est sans changement, sans succession, sans variation, et consiste dans une existence parfaite, permanente, immobile, éternelle et toujours la même.

La vie de l'homme, qui nous occupe en ce moment d'une manière spéciale, doit être envisagée sous tous ces rapports pour être bien comprise et bien définie. L'homme est composé d'un corps et d'une âme, nous l'avons démontré ; or, ces deux substances ont-elles chacune une vie qui leur soit propre, et dans ce cas sont-elles indépendantes l'une de l'autre dans l'exercice de leurs principales fonctions ? Je réponds que le corps a une existence ou une vie organique, mécanique et animale, qui ne dépend pas de l'âme dans son principe ; que l'âme a également une existence et une vie qui lui est propre, mais que l'une et l'autre dépendent, pour l'exercice de leurs principales fonctions, de l'union des deux substances. En second lieu, de cette union résulte, pour l'âme dans son état actuel, une dépendance générale des organes du corps pour toutes ses opérations, telles que les

sensations, les images des objets sensibles, les perceptions, la mémoire, les affections de plaisir, de douleur; et pour le corps, tous les mouvements spontanés, volontaires et libres. En effet, il était nécessaire que l'âme dépendît du corps pour son développement et ses opérations, et que le corps dépendît de l'âme pour sa conservation et ses actions principales; supprimez cette dépendance, l'union va cesser aussitôt; car quel soin l'âme aurait-elle du corps et le corps de l'âme, l'intérêt de leur conservation mutuelle n'existant plus? tandis que la dépendance où ils sont l'un de l'autre les fait veiller sans cesse à leurs avantages réciproques.

Cette loi de dépendance étant ainsi établie, on ne doit plus s'étonner si l'âme paraît grandir, se perfectionner, se développer avec le corps, puisque toutes ses opérations dépendent de la perfection du corps auquel elle est unie, et dont elle doit se servir comme un musicien se sert de son instrument; si l'instrument n'existe pas, le musicien ne peut pas jouer; s'il est mal exécuté, s'il lui arrive quelque accident qui le dérange, le musicien jouera mal, et n'en tirera que des sons discordants; si, au contraire, son instrument est bon, s'il est meilleur encore, s'il est parfait, il exécutera tout selon cette gradation et avec une perfection toujours plus grande: telle est l'image la plus vraie, la plus naturelle de l'union de nos âmes avec nos corps. Le corps est l'instrument par lequel elles doivent tout exécuter; s'il n'a pas encore le degré de développement qu'il doit avoir, l'âme ne peut en user avec perfection; si le corps est mal organisé, si par quelque accident il a éprouvé des dérangements, l'âme n'en reçoit que des impressions désordonnées, et ne peut exécuter que des opérations fausses ou mal réglées. Enfin, le degré de bonté, d'harmonie, de perfection dans nos organes, sera la cause naturelle et occasionnelle des degrés plus ou moins parfaits de nos opérations intellectuelles.

Ainsi l'union de l'âme et du corps produit, du moins en partie, les diversités que nous remarquons dans les talents, les caractères et les penchants qui distinguent les peuples en général et les hommes en particulier. Toutes ces causes jointes au climat, aux institutions sociales, au genre de nourriture, influent singulièrement sur la diversité des tempéraments, ainsi que des talents et des inclinations. Toutefois, nous ne prétendons pas faire dépendre uniquement de cette organisation corporelle et des causes physiques l'étendue plus ou moins grande des connaissances de l'homme, ses bons ou ses mauvais penchants; cette diversité peut venir encore de la nature de nos âmes qui ne sont pas toutes semblables. Dieu peut varier à l'infini les êtres qu'il a créés; et comme il n'y a pas dans la nature deux feuilles d'arbres, deux atomes parfaitement semblables, tout nous porte à croire que le Créateur a mis aussi divers degrés de per-

fection dans les intelligences; la raison même se refuse à penser que l'âme d'un saint Augustin, d'un Newton, d'un Bossuet, d'un saint Vincent de Paul, n'ait eu rien qui la distinguât de celle d'un Néron, ou du plus stupide des hommes. Ajoutons, pour suivre toujours la comparaison que nous avons déjà faite, qu'il ne suffit pas que l'âme soit unie à un corps bien organisé pour développer aussitôt toutes ses facultés; il faut qu'elle apprenne à s'en servir, qu'elle se forme par le travail et l'étude un trésor de connaissances, comme un musicien est obligé de s'exercer longtemps pour se rendre maître de son instrument; d'où il suit qu'un homme peut naître avec les dispositions les plus heureuses, les plus capables de le rendre un génie extraordinaire, et rester toutefois dans la plus stupide ignorance, si l'éducation, l'instruction et l'étude ne développent ses dispositions. Telles sont donc les causes de la diversité des talents; j'en dis autant de la diversité des caractères, des passions, des vertus et des vices, qui sont le plus souvent les effets du bon ou du mauvais usage des facultés de notre âme.

Nous pouvons donc répondre à cette question imposante: Que suis-je? Je ne suis pas un corps placé dans un autre corps, mais un être pensant, intelligent et libre, maître de mes sentiments, de mes pensées, et de ce corps lui-même auquel je commande; plus je m'efforce de douter de cette vérité, plus je montre de sagacité, de pénétration, en inventant des systèmes pour l'obscurcir, moins il m'est possible d'en méconnaître la certitude. Que penser donc de ces philosophes qui consomment leur vie et tous les efforts de leur raison à prouver par les arguments les plus subtils qu'ils sont semblables aux brutes ou à la stupide matière? Quel aveuglement, quelle contradiction palpable! Rien, à mon avis, ne démontre mieux la supériorité de notre raison que tous les efforts qu'ils font pour la détruire. S'ils n'étaient qu'une machine organisée, comment produiraient-ils tant de raisonnements, tant de systèmes variés à l'infini, qui démontrent si bien ce qu'ils combattent? Ils seraient des adversaires bien plus redoutables, si au lieu de faire une aussi grande dépense d'esprit et de raison, ils se présentaient à nous aussi stupides que les corps ou que les animaux auxquels ils veulent appartenir. Ainsi leurs paroles et leurs discours sont en contradiction manifeste avec leur conduite, et leurs actions prouvent évidemment la fausseté de tous leurs systèmes. Soyons donc d'accord avec nous-mêmes, que notre intelligence soit d'accord avec la nature des choses; et notre cœur avec notre intelligence; en un mot, croyons ce qui est, et ne pensons pas tout changer par nos vaines imaginations et nos coupables désirs.

DISCOURS VII.

SUPÉRIORITÉ DE LA RAISON DE L'HOMME SUR L'INSTINCT DES ANIMAUX

Puis-je craindre de fatiguer l'attention en

approfondissant tout ce qui doit nous conduire à une connaissance plus exacte et plus parfaite de nous-mêmes? Est-il rien de plus nécessaire, de plus utile pour conduire l'homme dans la route du véritable bonheur? Pour celui qui connaît la nature, l'origine céleste de nos esprits et leurs destinées immortelles, les biens seront légers, futiles et passagers; toutes ses pensées, tous ses désirs doivent être pour les biens immortels qui nous attendent. Écoutez Cicéron dans ce beau morceau qui nous reste du livre de sa *République*, le songe de Scipion : « Souvenez-vous, dit ce grand capitaine à son fils adoptif, que vous êtes immortel. Non, vous n'êtes pas cette figure, ce corps que je vois; mais vous portez l'image de la divinité; car, penser, vouloir, sentir, se souvenir, commander à ce corps, n'est-ce pas une image admirable des perfections de ce grand Dieu qui commande et qui régit l'univers? » Deux choses contribuent le plus à rendre les hommes malheureux sur la terre : la crainte des maux, et l'amour, les désirs trop ardents des biens et des honneurs. Mais est-il rien de plus propre, sinon à détruire, du moins à affaiblir ces craintes et ces désirs, que la connaissance de la grandeur et de la destinée de nos âmes? Tout ce que nous avons déjà dit suffisait sans doute pour nous en donner la plus haute idée, mais il manquerait quelque chose au développement de cette grande question : *Que suis-je?* si nous ne prouvions encore la supériorité de notre raison sur l'instinct des animaux.

Quelle différence devons-nous mettre entre le principe de leurs mouvements, de leurs opérations, et la raison qui distingue l'homme? Une impie philosophie, source féconde de la dépravation des esprits et de la corruption des cœurs, s'est emparée des difficultés que présente cette question; et là, comme dans un fort inexpugnable, elle a cru pouvoir attaquer et combattre avec succès toutes les preuves qui établissent, d'une manière si victorieuse, la nature, les propriétés et la grandeur de nos âmes. Esclaves des passions et des vices, les incrédules mettent leur félicité dans les choses qui flattent les sens, ils voudraient se persuader qu'ils ne sont que matière; ils envient la condition des bêtes qui n'ont que leur corps à soigner, et ils semblent vouloir élever les animaux jusqu'à l'homme, afin d'avoir le droit de s'abaisser jusqu'à eux et de vivre comme eux. Descartes, qui sera éternellement la gloire de notre France, pour avoir le premier donné des ailes à l'esprit humain, retenu depuis tant de siècles dans l'étroite enceinte où l'avait placé la philosophie d'Aristote; Descartes, dis-je, dans son beau discours sur la *Méthode d'acquérir les sciences* (cinquième partie), ne craint pas d'assurer qu'après l'athéisme il ne connaît pas de doctrine plus funeste à la société, plus féconde en désordres et en crimes, que celle qui ose assimiler l'homme à la brute, et qui ne voit pour nos âmes d'autre desti-

née que celle d'une mouche ou d'une fourmi. Ce n'est point dans la tête de ce grand philosophe, ni dans celle d'un Bacon, d'un Leibnitz, d'un Bossuet, d'un Fénelon, et de tous les génies du grand siècle de Louis XIV, qu'aurait pu germer une doctrine aussi absurde, aussi avilissante; et parmi nos grands docteurs de l'Eglise, ce n'est ni un Tertullien, ni un Basile, ni un Augustin, ni un Chrysostome, ni tant d'autres génies non moins sublimes, qui ont pu dégrader ainsi la nature humaine; c'est à nos sophistes du XVIII^e siècle qu'en appartient la gloire. Mais quelle contradiction présentent leurs systèmes et leur conduite! Ils s'égalaient à la brute, et nous les avons vus dévorés d'un amour insatiable de gloire; leurs disciples ont traité les hommes comme des animaux, tandis qu'ils ne craignaient pas de se diviniser eux-mêmes en élevant des temples à la raison : ainsi l'homme est une bête, il est un Dieu tout ensemble. Quelle monstrueuse opposition! Mais pourquoi n'ont-ils pas élevé des temples aux tigres, aux lions et à toutes les bêtes féroces? Ils auraient trouvé là des images plus dignes encore de leur aveuglement et de leur barbarie.

Gardons-nous bien de nous laisser égarer par tous les vains sophismes de l'impiété, et vengeons la raison contre ceux qui en abusent pour la dégrader et l'avilir. Nous avons prouvé que ce qui raisonne, pense et agit en nous, est une substance simple, indivisible, douée de facultés sublimes qui nous élèvent au-dessus de tout ce qui nous entoure, et soumet tout à notre empire, non-seulement les êtres qui peuplent la terre et l'eau, mais encore tous les astres qui roulent sur nos têtes, et dont nous calculons la marche et déterminons les mouvements. Les animaux qui peuplent notre globe et qui sont répandus dans tous les éléments, nous surpassent, il est vrai, par le nombre et la finesse de leurs sens; mais notre raison ne les amène-t-elle pas tous enchaînés et tremblants à nos pieds? Voyez cet éléphant dont l'aspect seul épouvante les autres animaux; il obéit au commandement d'un enfant qu'il ne comprend pas; ce lion, qui jette par ses rugissements la terreur et l'effroi au milieu des déserts, le voilà renfermé dans une cage, et le roi des animaux devient l'esclave de l'homme le plus ignorant et le plus stupide. Cette énorme baleine, qui engloutit dans son sein des milliers d'habitants marins, portant partout autour d'elle la dévastation et la mort; vous la voyez saisie par quelques matelots, traînée sur le rivage pour les enrichir de ses énormes dépouilles! Et ce superbe coursier, qui écume d'ardeur, qui frappe avec orgueil la terre de son pied, le voilà soumis, dompté, tremblant en présence de son maître. Mais si les animaux ont la raison en partage, pourquoi se laissent-ils ainsi gouverner, asservir? Pourquoi ne s'uniraient-ils pas en corps de cité, de nation? Pourquoi ne formeraient-ils pas de puissantes

armées, sinon pour conquérir, du moins pour se défendre? Tel est donc le premier caractère qui distingue la supériorité de l'homme, l'empire qu'il exerce sur tous les animaux.

Le second caractère n'est pas moins frappant: tandis que l'homme perfectionne tout, les animaux ne perfectionnent rien. En effet, s'ils étaient doués comme nous de la faculté de raisonner, de calculer et de choisir librement les moyens les plus propres à leur conservation et à leur bonheur; croyez-vous qu'ils n'auraient pas trouvé quelques-uns de ces arts qui démontrent si bien notre intelligence? Nous voyons que depuis six mille ans ces habitants stupides de la terre sont aussi ignorants qu'ils l'étaient auparavant; ils n'ont pas plus amélioré leur sort, leur état, que ne l'ont fait les plantes, les végétaux, qui ont aussi une apparence de vie. Quelle preuve avons-nous donc pour les croire doués de raison? Pourquoi ne nous le démontrent-ils pas eux-mêmes? Qu'on les réunisse tous ensemble, et qu'un singe ou qu'un renard vienne venger leur gloire, j'écouterai bien volontiers ces nouveaux orateurs; mais qu'un philosophe vienne parler pour eux, il prouvera bien son esprit mais non celui des bêtes. Dans les animaux, c'est la nature toujours vraie qui parle, et qui par son silence nous montre bien évidemment leur nullité; dans les philosophes, c'est l'artifice, c'est le mensonge, qui veulent nous égarer et nous séduire.

Mais, me direz-vous, les animaux ne font-ils pas des ouvrages prodigieux? Est-il rien de beau comme le travail de l'abeille, d'un ver-à-soie, d'une araignée dont la toile a servi de modèle aux tissus formés par la main des hommes? Si ce raisonnement est juste, il faudra aussi accorder la raison à la plus grande partie des êtres; y a-t-il, en effet, plus d'art, plus d'intelligence dans les ouvrages des animaux que dans ceux des plantes, des arbres et de tous les végétaux répandus sur notre globe? Avez-vous bien considéré la merveilleuse disposition des feuilles, des fleurs, des fruits, des tiges, des racines elles-mêmes, et leur étonnante activité pour s'approprier tous les sucs nécessaires à leur formation et à leur développement? Voyez-vous ce vernis délicat qui couvre toute la face supérieure d'une feuille d'arbre, pour repousser les rayons du soleil capables de la dessécher en peu de temps? Le dessous présente une couleur terne, qui laisse tous les pores ouverts pour aspirer les vapeurs qui s'élèvent de la terre, et se nourrir elle-même, ainsi que l'arbre qui la porte. Avec quel art merveilleux sont placés tous les grains d'une grenade! Quelle prévoyance pour la conservation des fruits, tels que les noix, les châtaignes, et autres! Sans doute cela est fait avec beaucoup de raison, mais cette raison où la placerons-nous? Oserons-nous l'accorder à toutes les plantes, comme on veut l'accorder à tous les animaux? Je ne

le pense pas; disons donc que ces ouvrages partent d'une intelligence admirable, de cette raison souveraine qui a créé, formé et disposé tous les êtres et dont les végétaux ainsi que les animaux exécutent les volontés d'une manière constante, nécessaire, invincible.

Que devons-nous donc penser sur la nature et les opérations des animaux, et à quel principe les attribuerons-nous? Exposons en peu de mots les différentes opinions des philosophes anciens et modernes les plus célèbres, et si la vérité ne jaillit pas du milieu de leurs systèmes, nous en concluons seulement que cette question renferme des obscurités qu'il n'est pas donné à la raison humaine de dissiper.

Suivant Hérodoté, Diodore de Sicile et Plutarque, les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens et les Perses, étonnés des phénomènes qu'ils remarquaient dans les animaux, admirent généralement la doctrine de la métempsycose, c'est-à-dire, le passage des âmes des hommes dans les animaux pour les punir de leurs crimes, et des animaux dans les hommes pour les éprouver de nouveau, et leur donner lieu de mériter un plus heureux séjour. Cette doctrine, répandue par Pythagore dans la Grèce et dans tout l'Orient, règne encore aujourd'hui parmi les nations idolâtres. Platon vint bientôt lui donner un plus grand développement; il peupla les astres de génies, d'intelligences douées des plus belles qualités et comblées dans ces mondes de tous les dons du Créateur; celles qui se rendaient coupables de quelques crimes, étaient précipitées dans les mondes inférieurs et condamnées à habiter les corps de tous les animaux plus ou moins méprisables, selon le degré de châtiment qu'elles avaient mérité. Il suffit d'exposer cette doctrine pour en sentir l'absurdité; elle abaisse l'homme jusqu'aux animaux en leur accordant les mêmes facultés; elle nous enlève tout droit de leur commander, de les soumettre à notre empire, et nous fait un crime de leur ôter la vie; il faudra donc, à l'exemple des stupides Indiens, honorer, nourrir avec soin les animaux les plus malfaisants, de peur d'y rencontrer l'âme d'un de nos semblables, et peut-être d'un ami et d'un père!

Aristote, Zénon et tous les stoïciens l'expliquaient différemment; ils donnaient une âme au monde pour en régler tous les mouvements, et opérer les effets merveilleux que nous voyons dans les plantes et dans les animaux. Virgile expose en beaux vers ce système, dans le quatrième livre de ses *Géorgiques*, en parlant des abeilles; mais ce système ne peut soutenir l'examen de la raison. Ou cette âme est unique, et alors nous n'avons tous qu'une même âme avec les plantes et les animaux, ce qui est contraire à l'évidence et au sentiment universel; ou cet âme se partage, se divise entre tous les êtres, ce qui est absurde et impossible, et augmente la difficulté au lieu de la résoudre.

Jusqu'ici nous avons démontré que les animaux sont très-inférieurs à l'homme, mais nous n'avons pas dit ce qu'ils étaient en eux-mêmes : or, qui nous expliquera quels sont ces êtres si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés et leurs opérations ? Quelle est la nature de ce principe, qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations au moins apparentes ? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, la religion s'épouvante, chaque système est voisin d'une erreur ; cette question mérite donc de nous occuper sérieusement. Parmi les philosophes modernes, deux opinions principales semblent partager les esprits ; elles sont appuyées sur des raisons fortes, et soutenues par des hommes d'un mérite distingué. Descartes et ses nombreux disciples croient que tout ce qui se passe dans les animaux est l'effet d'une organisation admirable, conduite par des lois mécaniques, mais d'un ordre supérieur aux lois qui régissent les corps ; ils pensent que tout s'opère en eux conformément à ces lois d'une manière constante et invariable, et refusent ainsi aux animaux, non-seulement la raison et l'intelligence, mais encore toute sensation ; en un mot, ils ne voient en eux que des machines d'une merveilleuse fabrication, et dignes de la main du grand ouvrier qui les a formées. Cette opinion, qui paraît contraire à l'impression naturelle que font sur nous les animaux, et au sentiment assez généralement reçu, est-elle dénuée, de toute probabilité ? Je conviens que le système de Descartes, tel qu'il l'a proposé lui-même, n'est pas soutenable ; mais ses disciples l'ont perfectionné, et lui ont donné un aspect plus favorable. A l'époque où Descartes vivait, les sciences étaient encore dans leur enfance, les lois des corps organisés étaient entièrement ignorées, la physique et les lois mécaniques du mouvement des corps étaient seules reconnues ; Descartes appliqua celle-ci aux animaux, et il se trompa. Mais en distinguant les trois ordres de lois qui régissent les trois règnes de la nature, les minéraux, les végétaux et les animaux, et en appliquant à chacun les lois particulières qui lui conviennent, le système change de face, et la plus grande partie des difficultés disparaît.

Aussi les encyclopédistes eux-mêmes, ces hardis et téméraires sophistes, en combattant cette opinion, sont forcés de convenir (tome I^{er}, article *Ame des bêtes*) que l'idée féconde et presque infinie des possibilités mécaniques, jointe à celle de la sagesse et de la puissance suprême du Créateur, est comme le fort inexpugnable du cartésianisme, dans lequel il faut bien se garder de les attaquer ; ainsi avouent-ils clairement qu'on ne peut pas démontrer l'impossibilité d'un tel ouvrage. Et qui oserait, en effet soutenir qu'il est impossible à Dieu de faire une machine organisée de manière à remplir toutes les fonctions uni-

males, quand on voit tant de machines admirables opérées par la main des hommes ?

Mais Dieu a-t-il produit un pareil ouvrage, et les animaux ne sont-ils en effet que des machines ? Pour répondre à cette question, il faudrait connaître avec certitude ce qui se passe en eux : or, non-seulement nous ne voyons pas dans les animaux les opérations intellectuelles, mais nous ne savons même pas s'ils éprouvent des sensations ; nous en voyons bien les apparences, mais des apparences ne sont pas des certitudes. Si l'on objecte leurs mouvements variés qui annoncent la présence d'un principe sensitif, il est aisé de répondre qu'il y a en nous une infinité de mouvements dont nous n'avons pas le sentiment, tels que le battement du cœur, la circulation du sang, la digestion, la respiration, tous les mouvements nécessaires à notre formation, enfin ceux dont nous contractons l'habitude pour la parole, pour les arts. De plus, que nos sensations nos pensées, nos volontés soient les causes directes ou seulement occasionnelles des mouvements de notre corps ; il faut toujours reconnaître que Dieu peut y suppléer dans les animaux par les lois de sa volonté toute-puissante. Enfin, on nous dira peut-être que nous ne pouvons assurer que les autres hommes ont une âme comme nous, puisque nous ne sentons pas ce qui se passe en eux. Mais Dieu nous l'apprend assez, en gravant dans nos cœurs toutes les lois naturelles qui nous obligent d'agir envers nos semblables comme envers nous-mêmes, et ces hommes nous donnent tous les jours par leurs paroles et leurs actions, mille preuves qu'ils pensent et sentent comme nous. Les ouvrages des animaux sont admirables sans doute, mais en comprennent-ils eux-mêmes la beauté ? Autre chose est, dit Bossuet, de tout faire d'une manière conforme à la raison, autre chose de connaître cette conformité avec la raison ; l'un convient aux plantes et aux animaux, l'autre aux seules intelligences. Tels sont les motifs sur lesquels repose cette opinion, qu'on ne peut assurément regarder comme impossible ni absurde.

La seconde opinion, qui se rapproche davantage de celle de tous les anciens peuples et de tous les anciens philosophes, et qu'un sentiment naturel paraît inspirer à tout le genre humain, opinion adoptée par le célèbre Leibnitz et par les plus grands naturalistes, attribue les opérations des animaux à un principe actif, capable de recevoir les impressions des objets extérieurs et d'éprouver des sensations, par conséquent d'une nature simple, immatérielle et distincte du corps. Ce sentiment, plus conforme à la nature des animaux, à leur organisation, à leurs mouvements, et à toutes leurs opérations, doit être ici développé avec ses preuves et ses conséquences.

Nous ne pouvons connaître le principe qui agit dans les animaux que par des analogies, des comparaisons avec ce qui se passe

en nous. Or nous distinguons dans l'homme trois sortes d'opérations : d'abord celles qui sont nécessaires et mécaniques, telles que la circulation du sang, le mouvement du cœur, l'accroissement ou le dépérissement de notre corps, et autres semblables qui ne dépendent que des lois de notre organisation et qui ne sont point soumises à l'empire de notre raison : il paraît incontestable que ces opérations existent dans les animaux ; l'expérience et l'analogie entre leur organisation et la nôtre le prouvent évidemment. En second lieu, il est en nous des opérations spontanées qui dépendent de la volonté, telles que les mouvements des yeux, de la tête, des bras ; or, toutes ces opérations, qui conviennent à l'homme, comme le sens intime nous le dicte, devons-nous aussi les reconnaître dans les animaux ? Les disciples de Descartes le nient, et ils ne voient là que des effets physiques produits sur leurs organes par les impulsions que leur donnent les objets extérieurs. Pour résoudre sûrement cette question, il faudrait savoir ce qui se passe dans les animaux ; mais nous sommes forcés d'avouer que les analogies, les apparences, les vraisemblances tendent à nous persuader qu'il existe en eux des mouvements spontanés produits par un principe actif et capable de volonté. En effet, les mouvements naturels et mécaniques sont soumis à des lois invariables ; ainsi un corps n'est mis en mouvement que par une force capable de le produire, et il persévère dans ce mouvement, à moins qu'une cause extérieure ne l'arrête, ou ne change sa direction ; or, nous ne voyons rien de semblable dans les animaux ; tous se lèvent après le sommeil ; si vous ne reconnaissez pas en eux un principe actif, cause de ce mouvement, il faut l'attribuer à l'impression que font sur eux les objets extérieurs. Ainsi, quand un éléphant que quarante hommes soulèveraient à peine, se lève après son repos pour prendre sa nourriture, il faudra dire que c'est la vue d'un brin d'herbe ou d'une plante qui lui donne une impulsion capable de soulever cette énorme machine ; ici la cause évidemment n'est point proportionnée à son effet. Vous trompez un chien en lui présentant un objet qu'il croit un morceau de pain, il vient ; mais désabusé il se retire ; la cause étant ici la même, pourquoi l'effet ne l'est-il pas ? De plus, les animaux suspendent quelquefois leurs courses et leurs mouvements même les plus violents, ou en changent subitement la direction à la vue d'un autre animal, ou en présence de quelque danger ; dira-t-on que ce sont ces objets extérieurs qui donnent à la machine de l'animal, une impulsion capable de produire de tels effets ? Il n'y a là rien de conforme aux lois mécaniques. Enfin, les animaux ont tous les mouvements spontanés comme nous, ceux de la tête, de la bouche, des yeux et des autres parties du corps, ils ont la même organisation ; toutes les règles de l'analogie nous persuadent donc que ces mouvements

viennent, dans les animaux comme dans l'homme, d'un principe intérieur d'activité. Je sais bien que Descartes et Mallebranche répondent que c'est Dieu lui-même qui, par un effet des lois générales, produit ces mouvements dans les animaux, et que les objets extérieurs n'en sont que les causes occasionnelles ; ils le disent, mais ils ne le prouvent pas ; la chose est possible mais n'est pas vraisemblable, elle offre même de grandes difficultés : quand les animaux se trompent ou qu'ils exercent des actes de cruauté, qui osera dire que c'est Dieu qui est la cause directe et immédiate de ces mouvements ?

Disons, en troisième lieu, que les animaux semblent éprouver tous les mouvements que produisent en nous les sensations, et par conséquent qu'ils sont susceptibles des sensations elles-mêmes. C'est un principe qui doit servir de règle dans les sciences naturelles et physiques, que les mêmes causes doivent produire les mêmes effets, et les mêmes effets partir des mêmes causes quand tout est parfaitement semblable : or, dans les animaux, les effets et les causes des sensations paraissent les mêmes que dans l'homme ; la colère, par exemple, opère en eux la même irritation dans les yeux, dans tous les membres, et produit les mouvements les plus violents pour leur défense ; la crainte inspire à ceux qui sont faibles une prompte fuite ; la douleur se montre par les gémissements et les cris plaintifs ; le plaisir par tous les mouvements qui annoncent la joie : les causes sont évidemment les mêmes ; ce sont les menaces, les outrages, les mauvais traitements qui produisent la haine et la colère, tandis que le plaisir naît en eux de tout ce qui contribue à leur conservation.

J'ajoute, en quatrième lieu, que les animaux ont la perfection et la connaissance des objets extérieurs qui peuvent leur être utiles ou nuisibles. Les mouvements spontanés qu'ils produisent, les sensations qu'ils éprouvent, supposent que les objets sont connus par eux et font sur eux une vive impression. Leurs sens étant les mêmes que les nôtres, l'analogie nous porte à croire qu'ils sont destinés aux mêmes usages et produisent les mêmes effets, et que c'est par les sens que leur arrivent comme à nous toutes les perceptions des qualités sensibles des corps, telles que les figures, les couleurs et les sons. L'expérience vient encore confirmer ce sentiment ; les animaux distinguent évidemment les objets qui leur sont nuisibles ou utiles, à la voix, aux signes, au bruit, à la démarche même ; leur odorat surtout est d'une finesse admirable ; il paraît donc impossible de se refuser à admettre dans eux un principe actif, sensitif et capable de discerner les objets extérieurs par leurs qualités sensibles.

Mais de quelle nature est ce principe, est-il matériel ou simple ? C'est ce qu'il nous reste à examiner. La raison seule, appuyée sur la nature même des choses, sur

les propriétés et les opérations des animaux, doit nous guider dans cette recherche ; or, tout semble prouver qu'il faut admettre en eux un principe immatériel. En effet, selon Newton et tous les physiciens, on doit regarder comme essentielles aux corps toutes les propriétés que l'expérience nous montre dans tous les corps et dont on ne peut les dépouiller : telles sont l'étendue, la divisibilité, la solidité, l'inertie ; or, le principe qui agit dans les animaux nous montre des qualités tout opposées ; il est actif et non inerte, il est sensible, il connaît tous les objets extérieurs ; il n'est donc pas matériel, mais simple et indivisible. Ici, nous n'avons point à craindre de compromettre la dignité de l'homme, ni la divinité de la religion, par les conséquences funestes que l'impiété voudrait tirer de ce sentiment ; ces conséquences, il est vrai, effrayèrent autrefois la piété de Descartes, et lui firent concevoir l'opinion que nous avons déjà exposée, opinion vraiment digne de la puissance du Créateur, et dont on ne démontrera jamais l'impossibilité. Mais l'auteur de la nature a imprimé sur le front des animaux un cachet si frappant d'infériorité, qu'il sera à jamais impossible de confondre le principe qui dirige les animaux avec la raison si supérieure de l'homme.

Dans quel ordre, en effet, placerons-nous ce principe ? Sans doute dans un rang bien inférieur à l'intelligence humaine ; on croit assez communément qu'il n'existe que deux sortes de substances, les corps et les esprits ; ainsi ose-t-on donner des bornes à la toute-puissance de Dieu. N'est-il pas évident que Dieu doit connaître une infinité d'êtres possibles que nous ne connaissons pas, et qu'il peut tirer du néant par sa volonté toute-puissante ? C'est une grande question en physique de savoir si tous les éléments des êtres matériels sont homogènes ; s'ils ne le sont pas, que de substances différentes Dieu a créées pour composer les éléments et tous les êtres de l'univers ! et s'ils le sont, nous sommes forcés d'avouer que Dieu a diversifié les êtres par tant de propriétés et de qualités différentes, qu'on ne peut jamais les confondre. Or, cette gradation merveilleuse que nous reconnaissons dans les substances composées, nous pouvons et nous devons l'admettre aussi pour les substances simples. Dieu peut en créer des milliers qui s'approchent plus ou moins de lui, par les dons qu'il leur accorde, et en former ainsi comme une chaîne indéfinie, sans que jamais aucun d'eux puisse l'égaliser, en sorte que les intelligences supérieures qui environnent son trône soient dans les ordres les plus relevés, et le principe qui agit dans les animaux, dans l'ordre le plus inférieur.

Il est impossible d'admettre en eux la raison l'intelligence et les idées proprement dites ; ils ne connaissent les objets que par les sensations qui leur en font apercevoir la forme, la couleur et tout ce qui peut frapper les sens ; mais ils ne peuvent s'élever jusqu'à la nature des choses et à leurs

propriétés distinctives. Ils ne sont susceptibles d'aucune idée générale et abstraite, et par conséquent d'aucun progrès dans les sciences et les arts, d'aucunes notions morales et religieuses, et dès lors d'aucune moralité ; ils sont également dépourvus de toute liberté, puisque en eux tout suit nécessairement les sensations qu'ils éprouvent. Il est facile de démontrer ces vérités par des exemples sensibles : qu'on présente une pendule à un animal, il verra un corps qui se meut, mais connaîtra-t-il le mécanisme admirable d'un pareil ouvrage ? Concevra-t-il ses rapports avec le temps qui s'écoule et dont il marque tous les instants, avec le soleil dont il trace la marche dans les cieux ? Non, sans doute ; mais cet animal ne se connaît pas lui-même, il ignore son organisation, le but et le résultat de la nourriture qu'il prend. Il est donc évident que les animaux ne connaissent les objets que par des sensations, et nullement par des conceptions et des idées qui leur apprennent la nature et le rapport des choses ; qu'ils peuvent être dressés, pliés à certains exercices par le moyen de sensations vives et répétées, mais qu'ils ne sont pas capables d'instruction proprement dite, parce qu'on ne peut leur apprendre la raison des choses.

Enfin, quelle est l'origine de ce principe qui anime et vivifie les animaux, et quelle est sa destinée ? Parmi les anciens, Thalès, Pythagore, Platon, Aristote et tous les stoïciens ; parmi les philosophes modernes, Kepler, Fontenelle, Bonnet, nous répondent que l'auteur de ce bel univers, qui, en ouvrant la main, a semé dans l'espace des mondes innombrables, comme il a semé les grains de sable sur les bords de la mer, a peuplé cet univers d'une infinité d'êtres de tous les genres, de tous les ordres, et qui, transportés d'une sphère dans l'autre, sont soumis non à la métempsychose, mais à des transformations, à des changements de manières d'être dont nous voyons tant d'exemples dans les insectes qui rampent sur la terre ; ainsi accomplissent-ils, ajoutent ces philosophes, les grands desseins de la divine Providence. Mais le sentiment le plus généralement reçu est que la toute-puissance de Dieu se découvre à nos regards par la formation et la destruction successive d'une infinité d'êtres destinés seulement à cette manifestation glorieuse. Dieu seul est l'être nécessaire et éternel par essence ; l'existence est toujours un bienfait pour la créature ; tirée du néant par la seule bonté de Dieu, elle peut y rentrer à l'instant par sa volonté suprême. Dans les trois règnes de la nature, combien d'êtres semés sur notre globe, et qui ne doivent jamais y recevoir leur parfait développement ! Que de germes dans les plantes, dans les arbres, dans les animaux, qui périssent presque aussitôt qu'ils ont été formés ! Voyez ces fleurs, ces insectes, ces animaux dont l'existence est si courte, si rapide, de quoi peuvent-ils se plaindre au Créateur ? La vie d'un instant, d'un jour, est un bienfait, et

comme ils la doivent à sa bonté, il est toujours le maître de les détruire selon son bon plaisir ; leur destruction même est pour les êtres intelligents un puissant motif de reconnaissance. Plus leur existence est longue en comparaison de celle des animaux, plus ils doivent en béaïr et remercier le Créateur, qui a daigné leur faire part de cette bienheureuse immortalité que lui seul possède essentiellement et par nature.

DISCOURS VIII.

LA RAISON VENGEÉE DE SES DÉTRACTEURS.

Cependant les philosophes, au lieu de s'avouer vaincus, se relèvent avec une nouvelle audace, et forcés de reconnaître la supériorité de la raison sur l'instinct des animaux, ils s'appliquent du moins à dénaturer ses privilèges, et à nous la montrer comme la source de notre dégradation, de toutes nos erreurs et de tous nos maux.

Qu'est-ce, en effet, nous disent-ils, que cette raison tant vantée ? Une faculté, une puissance de l'âme capable de connaître la vérité. Mais d'abord, cette puissance est-elle la même dans tous les individus et chez tous les peuples ? Ne le voyons-nous pas, au contraire, varier à l'infini par l'ignorance, les doutes, les incertitudes, les opinions, les systèmes, les erreurs sans nombre qu'on retrouve, non-seulement dans presque chaque individu, mais encore chez toutes les nations ? Que de maux cette raison n'a-t-elle pas produits dans les familles, dans la société entière ? N'est-ce pas elle qui enflamme toutes les passions : l'orgueil, l'ambition, l'avarice, la cupidité, la sensualité, sources de tant d'injustices, de tant de crimes, de tant de guerres, de tant de maladies, dont sont exempts et les animaux sans raison et les sauvages du Nouveau-Monde ?

Pour répondre à la première question, il est nécessaire de poser des principes qui éclaireissent ce que les philosophes se plaisent à confondre.

D'abord, la raison peut être considérée en elle-même ou dans son exercice ; sous ces deux points de vue elle n'est point égale dans tous les hommes, tous ne naissent pas avec la même puissance et la même faculté d'intelligence : suivant Descartes, Leibnitz et tous les disciples de ces grands maîtres, les âmes sont distinguées par des degrés plus ou moins parfaits de capacité ; c'est aussi la doctrine de nos plus grands théologiens, saint Thomas, le cardinal Bellarmin et autres. Comment, en effet, se refuser à cette idée, quand on voit qu'il n'y a pas deux êtres parfaitement égaux dans l'univers, pas une plante, une feuille, un animal entièrement semblable à un autre ? On reconnaît généralement divers degrés de perfection dans les ordres des intelligences pures ; pourquoi n'en reconnaîtrait-on pas dans les âmes humaines ? Tous les génies supérieurs qui ont étonné le monde par l'étendue et la profondeur de leurs connaissances ; les Homère, les Socrate, les Platon,

les Bacon, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, avaient sans doute une capacité plus grande que le commun des hommes ; de plus, nos âmes étant unies à des corps et dépendantes d'eux pour l'exercice de leurs facultés, il est incontestable qu'une organisation plus ou moins parfaite contribue essentiellement au développement de nos facultés intellectuelles, et l'expérience le démontre par des faits évidents.

L'exercice de l'intelligence ne met pas moins de variété parmi les hommes : les uns la développent par le travail, les autres la laissent renfermée dans un cercle étroit ; ceux même qui exercent le plus leur raison, ne peuvent atteindre qu'à un nombre d'idées déterminé, puisque nos moyens de connaître, tels que le sens et le raisonnement, sont finis et bornés. Ces idées elles-mêmes ne sont pas toutes constantes et immuables ; non-seulement dans chaque homme en particulier, elles varient pour le nombre et la certitude, suivant l'âge, l'éducation, l'étude et les mœurs ; mais on trouve encore cette variété, chez les différents peuples, suivant les temps, les révolutions, les progrès dans la civilisation, les sciences et les arts, et suivant les différentes sectes philosophiques qui naissent dans leur sein. Ainsi, la Grèce, sous Codrus son premier roi, n'était pas aussi éclairée que dans les temps heureux où elle possédait les Miltiade, les Thémistocle, les Socrate, les Platon, les Périclès, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène. Rome et l'Italie n'étaient pas aussi cultivées sous Numa qu'au siècle de César et d'Auguste, où parurent les Cicéron, les Virgile, les Tite-Live, les Ovide et les Tacite. La France n'était pas sous Charlemagne ce qu'elle est devenue sous Louis XIV, et aujourd'hui elle n'est plus ce qu'elle était sous ce grand roi, depuis que la philosophie du *xviii^e* siècle a ébranlé, dans toute l'Europe, le plus grand nombre des vérités religieuses, politiques et morales, alors universellement révérees, aujourd'hui combattues par les plus funestes préventions. Ainsi les sciences, les lettres et les arts ont leurs progrès, leurs révolutions et leurs époques de gloire et de décadence, comme les gouvernements des empires ; les uns cultivent plus les sciences, et telle science en particulier, que tous les autres peuples, et toujours en proportion de l'utilité et de l'honneur qu'on leur accorde, dit Cicéron : *Honos alit artes omnesque incenduntur ad studia gloria ; jacent autem ea semper quae apud quosque improbantur*. Enfin, ces connaissances, ces idées dont le nombre augmente évidemment par les efforts et les progrès de l'esprit humain, ne sont pas toutes également certaines et invariables. L'opinion, dit-on, est la reine du monde ; or, que d'opinions s'établissent dans le monde ! D'abord généralement adoptées comme certaines, indubitables, tantôt par l'ascendant des hommes de génie qui les proposent, tantôt par le défaut d'examen et d'application

dans ceux qui les adoptent; on les voit bientôt après généralement rejetées pour faire place à d'autres opinions qui ne sont ni plus certaines, ni plus indubitables que les premières. On pourrait en citer un grand nombre d'exemples : la philosophie d'Aristote a régné plusieurs siècles dans le monde savant; toute raison s'abaissait au seul nom de cet homme illustre; Descartes parut, et tous les esprits se rangèrent sous ses étendards. Newton vint ensuite, et sa physique nouvelle obtint tous les suffrages; son système de la gravitation fait encore l'admiration des savants, et les nouvelles observations sont venues les confirmer; il n'en est pas de même de son système sur la lumière, qui commence à être abandonné. Et combien d'autres explications des phénomènes de l'univers admises jusqu'ici, qui céderont un jour à de nouveaux systèmes? car il faut avouer que la science et la puissance de Dieu étant infinies, il a pu choisir mille moyens pour opérer l'ordre que nous voyons dans le monde; et qui peut assurer qu'entre tous ces moyens nous avons toujours deviné les véritables? Il est donc un grand nombre d'idées, d'opinions et de systèmes que le commun des hommes adopte comme certains et indubitables, et que les esprits éclairés et réfléchis rejettent entièrement ou ne regardent que comme probables et vraisemblables, toujours en garde contre la légèreté et la précipitation qui veulent juger de tout sans avoir les connaissances nécessaires, et contre la présomption qui méconnaît les limites de la raison et en passe toutes les bornes.

Mais il est impossible de ne pas reconnaître une droite raison immuable et commune à tout le genre humain, sur un certain nombre de principes et de vérités accessibles à tous les esprits. Cette proposition est d'une très-haute importance, et mérite que nous en développiions les preuves. En effet, s'il n'y avait aucun principe, aucune idée certaine et immuable, commune à tout le genre humain, pour servir de base et de règle à la droite raison, il serait impossible d'admettre l'unité de l'espèce humaine; et ceux qui seraient sans raison, ne faisant plus partie de l'espèce des hommes qui en seraient doués, descendraient à juste titre dans la classe des animaux. Dès lors, plus de rapports communs de société, plus de droit naturel commun à tous les hommes, car il n'obligerait pas sans doute ceux qui, privés de raison, seraient dans l'impossibilité de le connaître. Telles sont les funestes conséquences de la doctrine détestable que s'efforcent d'établir nos philosophes modernes, et dont je dois maintenant démontrer toute la fausseté.

Je dis donc qu'il est des principes certains et immuables communs à tous les hommes, et qui servent pour tous de règle et de base à la droite raison. En effet, il est évident, pour tout homme qui réfléchit, que la nature des choses qui nous environnent dans le monde se montre partout la même, tou-

jours constante, uniforme, invariable, au moins quant à la substance, aux lois générales, à leur admirable disposition. L'ordre qui règne dans l'univers s'offre partout à nos regards de la même manière. Les premiers hommes n'ont pas vu un monde différent de celui que nous voyons :

Non aliam videre patres aliamque nepotes.

Les astres qui roulent sur nos têtes, leur situation respective, leurs mouvements, et la plupart des phénomènes qu'ils présentent, sont partout observés et reconnus. La terre que nous habitons et les objets qu'elle renferme, conservent en tout lieu le même ordre, les mêmes rapports, et quoiqu'on ne trouve pas partout les mêmes fruits, ils ont cependant la même destination; d'où nous sommes autorisés à conclure que la plupart des objets qui tombent sous nos sens sont partout les mêmes. De plus, les sens par lesquels nous recevons les impressions et les images des objets qui nous environnent, sont formés de la même manière chez tous les peuples; les yeux, les oreilles, le goût, le tact, l'odorat, ont constamment la même organisation. Vous trouverez des différences dans la taille, la couleur, la nourriture, les vêtements et la manière de vivre; mais vous n'en trouverez point dans tout ce qui est essentiel à notre nature. Partout vous verrez la même structure du corps humain; tous les hommes sont sensibles au plaisir et à la douleur, à la crainte et à l'espérance; vous les verrez agités par les mêmes passions, la colère, la haine, la jalousie, l'amour, l'ambition, l'avarice : dans tous les pays vous retrouverez les vertus et les vices plus ou moins développés : voilà ce que vous rencontrerez à la Chine, au Japon et chez les Tartares, les Lapons, les Africains, les Américains. Tous les voyageurs nous attestent qu'ils ont remarqué, chez les nations les plus sauvages, des signes évidents de compassion, d'amitié, de justice et de pudeur. Enfin, la faculté, la puissance de penser, de juger, de raisonner, quoiqu'elle ne soit pas aussi prompte, aussi vive dans tous les hommes, est néanmoins toujours la même dans tout ce qui intéresse leur existence; nulle part on ne trouvera des hommes réunis en société, qui ne sachent pourvoir à leur subsistance et à la conservation de leurs droits. Partout vous verrez un ordre d'administration, des principes de vertu, un culte rendu à la Divinité; en un mot, dans tous les hommes il y a unité de nature, unité de sens, unité de sentiments intérieurs, unité des premiers principes de justice et de vérité; il y a donc une raison commune à tout le genre humain et qui se manifeste dans les principes, les sentiments et les idées sur lesquelles ils sont tous d'accord, et qui sont pour tous la base et la règle de la raison humaine.

Mais cette raison est-elle une source de maux plutôt qu'un véritable bienfait? Le philosophe de Genève s'est surtout appliqué, dans ses différents ouvrages, à la dégrader

par tous les genres de sophismes. En effet, la simplicité, l'ignorance, la vie sauvage et brutale, voilà, nous dit-il, la source du véritable bonheur de l'homme, et si on veut le trouver, c'est chez les Lapons, les Hottentôts, les Iroquois, les Hurons, qu'il faut aller les chercher; c'est au milieu des forêts du Canada qu'on trouvera l'égalité, la liberté, l'indépendance qui sont les vrais apanages de l'homme. Avec toutes nos académies, nos sciences et nos arts, la raison humaine n'a servi qu'à tout corrompre par ses raffinements funestes; elle a dénaturé même la nourriture la plus simple et la plus utile à l'homme; aux glands, aux herbes, à la chair crue des animaux, elle a substitué des mets variés et composés qui sont devenus de vrais poisons pour la vie humaine; des habits gênants qui contrariaient toutes les formes et tous les vœux de la nature, ont pris la place de ces vêtements simples que l'homme trouve dans la peau des animaux, dans le feuillage des arbres. Aux exercices de la chasse, de la course, de la lutte, si utiles au développement de toutes les forces physiques de l'homme, ont succédé les spectacles, les festins prolongés, en un mot, des plaisirs qui ne sont propres qu'à le rendre lâche timide et efféminé. La raison a fait plus encore; elle a exalté toutes les passions par les nouveaux objets de luxe, de vanité qu'elle expose à tous les regards; elle a mis l'ambition dans le cœur des grands, elle a placé dans leurs mains des armes destructives, et causé tant de guerres toujours funestes au genre humain; que de maux n'a-t-elle pas enfantés par la découverte du Nouveau-Monde; que d'hommes engloutis dans les mers; que de dévastations parmi les paisibles habitants de ces heureuses contrées! C'en est assez, ajoute le philosophe, pour prouver combien la vie sauvage est plus heureuse que celle des peuples éclairés par une funeste raison.

Mais si le citoyen de Genève a dit vrai, pourquoi ne s'est-il pas empressé d'aller goûter auprès des Iroquois et des Hurons le bonheur qu'il nous vante si éloquemment? Il s'est bien gardé de pratiquer sa belle doctrine; il fallait inspirer au peuple la haine des gouvernements, des lois et de la religion; leur donner le goût de la barbarie et d'une farouche indépendance pour les porter plus facilement à la sédition et à la révolte: tel est le but de ses éloquents et funestes déclamations, et les effets n'y ont que trop bien répondu. Après tout, que vient de nous prouver ce grand philosophe? Que les abus de la raison sont un grand mal et la source de tous les maux; qui en doute, et qui a jamais pris la défense d'une raison fausse et trompeuse? Voilà donc en quoi consiste le grand sophisme de ces détracteurs; c'est de confondre la droite raison avec la fausse, et d'attribuer à l'une tous les maux qu'enfante l'autre. Car, ou Jean-Jacques a raison, ou il a tort; dans le premier cas, c'est donc la droite raison qui condamne la fausse par sa bouche, ce qui est vraiment digne d'admiration; s'il a tort, c'est donc la fausse raison

qui accuse la droite, ce qui est digne de tout mépris. Mais en avouant franchement combien sont funestes les abus de la raison, est-il possible de méconnaître les avantages inappréciables que procure à l'homme l'usage d'une raison droite et saine? N'est-ce pas à elle, en effet, que nous devons l'invention de l'agriculture qui féconde la terre et la couvre de moissons, de fruits abondants et délicieux; l'invention du commerce qui établit une communication entre tous les peuples, et les fait participer à toutes les richesses de la terre et à tous les bienfaits de la nature; l'invention de tous les arts nécessaires ou utiles à l'homme pour sa conservation; l'invention des sciences et des lettres qui nous mettent en rapport avec les découvertes de tous les siècles, et nous communiquent toutes les richesses de l'esprit humain; enfin la connaissance de toutes ces lois pleines de sagesse qui, réglant les rapports avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes, enchaînent nos passions, nos désirs pervers, et nous enseignent à tout faire pour notre bonheur et celui de nos semblables? Hommes vains et superbes qui parlez beaucoup et raisonnez si peu! ne confondez pas ce que vos appétits déréglés vous inspirent avec ce que la droite raison vous enseigne, et ne mettez pas vos intérêts privés à la place des intérêts communs de vos semblables. Non, ce ne sont pas vos passions qui doivent régler la raison, mais c'est la raison qui doit commander à vos passions et à vos intérêts. Cessez donc d'être aveugles et injustes, et vous cesserez d'être les détracteurs de la raison humaine.

DISCOURS IX.

SUR LES IMPERFECTIONS DE NOTRE RAISON,
ET LES CAUSES DE NOTRE IGNORANCE ET
DE NOS ERREURS

En établissant l'excellence de la raison humaine, nous ne prétendons pas lui accorder le don de l'infailibilité; sur bien des points elle est sujette à l'ignorance et même à l'erreur; c'est pourquoi, avant de montrer sur quelles bases la raison peut s'appuyer pour arriver sûrement à la connaissance de la vérité, il est important d'en découvrir les maladies et les imperfections, de montrer les obstacles qui l'arrêtent souvent dans sa marche, et qui deviennent pour elle autant de sources d'égarements et d'erreurs. Cette connaissance n'est pas seulement nécessaire pour nous diriger dans l'acquisition des sciences, elle l'est encore plus pour nous conduire au véritable bonheur.

Nous désirons tous d'être heureux, c'est le vœu le plus ardent de la nature humaine; une propension invincible nous porte à éviter les maux qui nous environnent et à nous procurer tous les biens possibles; mais ces biens sans mélange de maux n'existent pas ici-bas, parce qu'il n'en est aucun qui puisse remplir tous nos désirs. Ce bonheur auquel nous tendons, nous ne le trouverons que dans celui qui en est la source et la plénitude.

Sous le double rapport de notre âme et de notre corps, il est des causes de douleur, de peines, de souffrances et de misères qu'il n'est pas en notre pouvoir d'écarter entièrement ; mais du moins devons-nous nous appliquer à éloigner le plus de maux possible, et à nous procurer la plus grande masse de biens. Or, par quel autre moyen pourrions-nous y parvenir, que par l'usage le plus parfait de notre raison, soit en nous conformant aux règles qu'elle prescrit elle-même pour nous faire connaître les choses dans leur véritable rapport avec nous, soit en nous prémunissant contre toutes les causes d'illusion ou d'erreurs qui, en les montrant sous un faux rapport, nous font prendre le bien pour un mal, le mal pour un bien, et deviennent ainsi la source des plus grands malheurs de la vie humaine.

Commençons par retracer les imperfections, les infirmités naturelles de notre propre raison, premier obstacle à la connaissance de la vérité. Ces imperfections sont : premièrement, l'ignorance absolue dans laquelle nous naissons ; secondement, la brièveté et la faiblesse de notre intelligence ; troisièmement, la corruption de notre volonté, qui nous détourne en mille manières de la recherche et de l'amour de la vérité ; ces tristes infirmités ne sont que trop évidentes. D'abord, que nous naissons tous dans une ignorance absolue, y a-t-il rien de plus constant ? Notre âme est comme une table rase sur laquelle il faut tout graver ; nous sommes dans l'obligation de tout apprendre, le langage, la pensée, la science ; un enfant, avant cet exercice, mettra la main dans le feu comme dans l'eau ; il avalera la pierre, les choses les plus funestes, comme la nourriture la plus salubre. Il est vrai, nous naissons tous avec la puissance de sentir et de connaître ; mais cette puissance, qui tient à la nature même de notre âme, a besoin du développement de nos organes pour se développer elle-même, et c'est par l'usage de nos sens que les premières idées y entrent, d'abord confuses et obscures, ensuite plus claires et plus exactes par l'exercice et la réflexion. Encore cette captivité de notre intelligence, combien paraîtra-t-elle courte et débile, si nous la comparons à tous les objets que nous pouvons connaître ; ce que nous pouvons savoir est infini, et non-seulement les hommes, mais les intelligences supérieures ne parviendront jamais à tout saisir parfaitement ; quelles proportions une raison finie peut-elle avoir avec l'infinie vérité ? D'où nous devons conclure que l'intelligence humaine ne doit point s'épuiser à la recherche des choses que nous ne pouvons savoir ; mais s'appliquer uniquement à acquérir les connaissances qui nous sont nécessaires et utiles, de peur qu'en recherchant les choses superflues, comme dit Sénèque, il ne nous arrive d'ignorer celles qu'il nous importe plus de savoir : *Necessaria ignoramus quia superflua discimus*.

A cette infirmité de notre raison joignons une double faiblesse : celle de notre intelli-

gence pour découvrir la vérité, et celle de notre mémoire pour nous en souvenir ; et, quoique ces deux imperfections ne soient pas égales dans tous les hommes, elles n'en sont pas moins sensibles pour tous. Il est un grand nombre d'esprits qui peuvent à peine suivre la liaison et l'enchaînement de trois ou quatre idées ; ce sont des hommes qu'on peut appeler d'un ou deux syllogismes ; si vous les menez plus loin, ils ne vous entendront plus. Il est bien évident que, pour des esprits de cette trempe, l'entrée des sciences est entièrement fermée ; mais ceux même qui peuvent aller un peu plus loin, combien n'éprouvent-ils pas de difficultés à suivre une longue chaîne de raisonnements dans les questions abstraites ? Encore faut-il que la mémoire vienne au secours de l'intelligence ; car, quels progrès peut-on faire dans les sciences humaines, si les principes ne sont pas toujours présents à l'esprit, et si les connaissances lui échappent à mesure qu'il parvient à les acquérir ? Or, est-il rien de plus inconstant que la mémoire, de plus difficile à obtenir et de plus aisé à perdre ?

Ajoutons encore les faiblesses qui viennent de notre volonté, ses distractions infinies, sa propension vers les plaisirs des sens, son aversion pour le travail, sa prédilection pour des études pernicieuses. La recherche de la vérité exige une grande attention ; sans elle on ne peut rien examiner, rien connaître avec exactitude. Or, notre volonté, sans cesse distraite par les objets extérieurs, nous rend inconstants et légers ; l'amour des plaisirs écoule l'esprit et dégoûte des études sérieuses ; l'aversion pour le travail, et le choix des lectures frivoles ne sont pas moins funestes aux progrès dans les sciences. Est-il étonnant qu'il y ait si peu d'hommes vraiment éclairés et instruits, tant d'autres qui vivent dans l'ignorance, et, ce qui est plus déplorable encore, qui prétendent tout savoir, parler et juger de tout ?

Vous me demanderez peut-être comment il est possible de concilier toutes ces imperfections de notre nature avec la bonté, la sagesse et la puissance du Créateur. Cette haute et importante question n'entre pas aujourd'hui dans mon sujet ; nous l'examinerons plus tard en parlant de la révélation, qui a répandu sur ce point capital les plus grandes lumières. Il me suffira de vous dire que la raison humaine, frappée de ce mystère, s'est occupée depuis longtemps à se l'expliquer à elle-même ; tous les anciens peuples, les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perses et les Indiens ; tous les plus grands philosophes, Pythagore, Platon, Aristote, ont pensé que cet état d'ignorance, d'imperfection et de misère, devait être l'effet d'un châtement divin, infligé à l'homme à cause de ses prévarications ; et c'est ce qui a enfanté le système de la métempsycose, système faux et absurde, sans doute, puisque rien ne prouve l'éternité ni la préexistence de nos âmes, et qu'il ne nous reste nul souvenir, nulle connaissance d'un pareil état, mais système qui atteste une

tradition primitive et défigurée de la dégradation de l'homme. Toutefois, malgré l'état d'imperfection de la raison humaine, nous sommes forcés de reconnaître que Dieu lui a laissé les qualités nécessaires à sa nature et à sa destination véritable, en lui conservant les moyens non d'acquérir toutes les connaissances (elles ne sont pas nécessaires à l'homme, et ne servent, le plus souvent, qu'à nourrir sa curiosité et son orgueil), mais de connaître ses devoirs et de les pratiquer, ce qui lui est bien plus avantageux. Cependant toutes les imperfections de notre nature que nous venons de retracer, forment, par les difficultés qu'il faut surmonter et les travaux continuels auxquels il faut se livrer, un grand obstacle à la connaissance des vérités même les plus importantes.

Ce n'est pas tout encore, il est d'autres misères infiniment plus déplorables, ce sont les erreurs presque infinies dans les sciences spéculatives comme dans les sciences pratiques, et qui, en favorisant ou excitant toutes les passions des hommes, produisent des haines, des divisions, des disputes dans la société, dans les Etats, des guerres même entre les peuples, et deviennent ainsi la source d'une infinité de maux. Non, l'ignorance n'est pas le plus grand malheur de l'homme et des peuples, elle les laisse calmes et tranquilles; mais le faux savoir, mais les erreurs soutenues par l'entêtement, la mauvaise foi et l'orgueil, quand elles touchent aux plus grands intérêts de la société, des gouvernements, de la religion et de la morale, que de maux ne produisent-ils pas dans le monde? Que de sang ne font-ils pas verser? C'est ce qu'atteste l'histoire des siècles passés, et plus encore celle des siècles présents. Est-il donc rien de plus nécessaire que de connaître les sources principales de nos erreurs et les moyens les plus efficaces de nous en préserver?

Qu'est-ce donc, avant tout, que l'erreur? C'est une connaissance fautive, prise pour la vérité. Elle peut exister dans nos idées, dans nos jugements et dans nos raisonnements. Une idée est fautive et erronée quand elle n'est pas conforme à la vérité de l'objet qu'on veut se représenter : or, comme nos idées sont la base de nos connaissances, il est évident qu'il n'est pas d'erreurs qui puissent aller plus loin que celles qui sont fondées sur nos premières notions, et qu'il n'est rien, par conséquent, de plus nécessaire à un homme raisonnable que de s'appliquer à se former des idées justes et exactes des choses; sans cette précaution, il ne peut que s'égarer dans ses jugements, dans ses raisonnements, et devenir ainsi le jouet de toutes sortes d'erreurs. En voulez-vous des exemples frappants? Les païens crurent devoir attribuer à Dieu un corps avec la forme et la figure humaine, et de cette idée fautive sur la nature du Dieu suprême sont venus, par des raisonnements et des conséquences, tous les dieux et toutes les déesses du premier, du second et du troisième ordre, inventés nécessairement pour

le seulagement du Dieu suprême dans le gouvernement du monde; de là encore toutes les passions, tous les vices, tous les crimes des hommes attribués à ces mêmes dieux, toutes les fêtes dissolues, toutes les pratiques infâmes qui formèrent le culte et la religion des anciens peuples. Nos philosophes modernes n'ont vu dans notre âme qu'un peu de matière organisée, et de cette idée fautive résultent, par des raisonnements et des conséquences, le *matérialisme*, l'*athéisme*, le *pyrrhonisme universel*, et dès lors la destruction de toute vertu, de toute morale, de toute religion, de toute loi, de tout gouvernement, enfin la ruine de la société tout entière. D'autres ont soutenu que la république est le meilleur des gouvernements, et de cette idée fautive suit naturellement la ruine de tous les Etats monarchiques, et le chaos renouvelé dans l'univers. Il est donc bien important de connaître les véritables sources d'où partent nos idées fautes et erronées.

J'en vois la première origine dans l'abus de toutes les facultés de notre âme. Nous avons déjà reconnu les bornes étroites de notre esprit, son étonnante faiblesse, et, par conséquent, l'ignorance naturelle ou nous sommes d'une infinité de choses. Mais comment se fait-il que cette ignorance se change tout à coup en un faux savoir, qui nous fait adopter tant d'erreurs que nous soutenons opiniâtrement comme des vérités incontestables? C'est qu'à la faiblesse et à la brièveté de notre intelligence, qui devrait nous rendre si réservés, si humbles, si modestes, nous ajoutons d'abord l'inconcevable orgueil de ne rien ignorer, de vouloir parler, décider, trancher sur toutes les questions, sans les avoir jamais examinées, bien approfondies. L'on se persuade que l'homme peut tout savoir; on examine les questions les plus impénétrables à l'esprit humain, les mystères, les profondeurs de la nature, de toutes les sciences et de la religion même, et, à la place de la vérité qu'on ne peut trouver, on embrasse une foule d'erreurs et de chimères.

De plus, on étudie à la fois une multitude d'objets sans suite, sans ordre, sans méthode; l'attention partagée ne se fixe sur rien, et il n'en résulte que la confusion des idées et les ténèbres les plus épaisses. Enfin ce désir de tout savoir nous fait embrasser aveuglément toutes les idées, toutes les opinions nouvelles, quelque opposées qu'elles soient à tout ce que la sagesse et la raison ont consacré jusqu'à nous dans le cours des siècles. L'amour d'une fautive gloire, l'ambition d'une vaine célébrité, l'inquiétude naturelle à l'esprit humain qui ne peut se reposer sur rien, qui méprise tout ce qu'il possède, court après toutes les nouveautés, tout cela nous fait embrasser mille chimères à la place du bon sens et de la vieille autorité; en sorte que si ce délire continue, un siècle sera à peine écoulé que l'édifice de toutes les connaissances humaines aura disparu, et qu'une ignorance profonde sera

l'unique héritage que nous aurons légué à la postérité. Que d'exemples frappants de cette triste vérité nous pourrions citer ici ! On se rappelle avec quelle précipitation, quel aveuglement, on se passionna pour le magnétisme de Mesmer et la crânologie de Gall.

Mais l'abus de notre intelligence n'est pas l'unique source de nos erreurs. Pour devenir un homme vraiment instruit, il ne suffit pas de naître avec une grande capacité et une heureuse mémoire, de lire de bons ouvrages et de recevoir les leçons d'habiles maîtres ; il faut encore y joindre une volonté forte et constante avec un travail opiniâtre : or, combien de causes tendent à affaiblir ou à détruire en nous cette noble et courageuse volonté ! Les plaisirs sensibles viennent troubler et distraire sans cesse notre volonté pour l'attacher à leur objet, et la dégoûtent de tous les plaisirs de l'esprit, plus nobles et plus durables que tous les plaisirs des sens ; de plus, la faiblesse, la pusillanimité, le découragement nous persuadent que les sciences sont ou impossibles ou trop difficiles à acquérir. Viennent ensuite des craintes vaines et chimériques pour notre santé, comme si l'étude sage et bien réglée était un obstacle à la prolongation de nos jours ; comme si l'histoire littéraire ne nous montrait pas un grand nombre de véritables savants arrivés jusqu'à la plus belle et la plus heureuse vieillesse, un Platon mourant un livre à la main à l'âge de quatre-vingt et un ans, un Newton à quatre-vingt-cinq, un saint Jérôme à quatre-vingt-onze, et tant d'autres que je pourrais citer ! Non, ce n'est pas l'étude qui tue les hommes, mais l'intempérance et l'amour désordonné des plaisirs.

Enfin, quelques-uns se persuadent que les sciences sont ennemies de la piété et de la religion : opinion absurde, également injurieuse à Dieu et à la nature humaine ! Comment le Créateur a-t-il pu donner la raison à l'homme pour lui servir de règle, s'il ne peut la cultiver sans devenir méchant et impie ? Et que sont donc les sciences, sinon l'étude et la connaissance de tous les ouvrages de la création que présente à nos yeux l'univers ? En est-il un seul dont la méditation ne puisse et ne doive nous conduire jusqu'à son divin auteur, et nous pénétrer pour lui d'admiration, de reconnaissance et de d'amour ? Toutes les sciences doivent se donner la main pour conduire l'homme à cette fin sublime. Combien de grands personnages l'histoire ne nous montre-t-elle pas qui ont été tout ensemble et des prodiges de lumière, et des modèles de sagesse ! Tous les docteurs de l'Eglise sont également admirables par la profondeur du génie et par la sublimité de leurs vertus ; Descartes, Newton, Pascal, Leibnitz, Euler, Mallebranche, étaient des hommes profondément religieux.

Ajoutons à ces causes d'erreurs qui influent sur notre volonté celles qui naissent de nos affections, de nos penchants, et généralement de toutes les passions humaines.

Elles détournent l'attention et corrompent nos idées et nos jugements. Platon les appelle des brouillards qui obscurcissent la région supérieure de notre esprit. Plutarque les assimile à des verres colorés qui changent totalement les objets et nous les font voir à leur manière. César, dans la harangue qu'il prononça dans le sénat au sujet de la conjuration de Catilina, dont on le soupçonnait d'être le complice, pour affaiblir l'impression terrible qu'avaient produite sur cette assemblée auguste les discours véhéments de Cicéron, profita avec beaucoup d'adresse de cette véhémence elle-même pour en tirer contre lui l'argument le plus redoutable : « Pères conscrits, leur dit-il, prenez-y garde ; tout homme qui veut examiner, discuter, juger une affaire douteuse, difficile, incertaine, doit le faire avec calme et dans le silence de toutes les passions ; il doit se montrer sans haine comme sans amour, sans colere comme sans pitié. Le moyen de connaître la vérité au milieu du bruit et du tumulte des passions ? Quand elles parlent, la raison opprimée garde le silence ; mais quand les passions domptées se taisent, la raison seule se fait entendre, et la vérité paraît dans tout son jour. » Ainsi raisonnait ce grand orateur, et je n'ai pas besoin de m'étendre à prouver cette vérité universellement reconnue, que toutes les passions sont de bien mauvaises conseillères pour la raison.

A quelles erreurs, à quels excès, à quels crimes ne peuvent pas porter la folle joie et les faux plaisirs ! Que ne peut la haine jointe à un faux zèle et à un aveugle fanatisme ! Que d'exemples frappants je pourrais en citer ! Un David devenu en un moment adultère et homicide ; un Salomon, d'abord le plus sage des rois, tombé ensuite dans l'idolâtrie et le plus honteux paganisme ; un Alexandre brûlant la riche et magnifique ville de Persépolis à la suite d'une partie de débauche ; un peuple comblé des plus grandes faveurs du ciel rejetant le Messie promis à ses pères et condamnant le Juste par excellence ; les empereurs romains persécutant le christianisme pendant trois siècles ; le plus doux et le meilleur des rois indignement traité par ses propres sujets ; la religion proscrire dans notre patrie, ses ministres conduits à l'échafaud avec une multitude innombrable de victimes innocentes et malheureuses ! Que dirai-je du fanatisme philosophique opprimant toutes les vérités et toutes les vertus, exaltant toutes les erreurs et tous les crimes ! Joignons à ce tableau tout ce que peuvent inspirer l'orgueil, l'ambition, l'avarice, et tous les genres de cupidité, de désirs, de craintes, d'espérances qui agitent tous les hommes, et nous aurons l'explication de toutes les erreurs et de tous les crimes qui couvrent la terre.

Après avoir développé les causes d'égarement qui se trouvent dans notre âme, exposons, en second lieu, ceux dont notre propre corps est la source, par sa pesanteur et son engourdissement naturel, par ses be-

soins et ses infirmités, par les effets variés que produit sur toutes nos facultés la diversité d'organisation et de tempérament ; enfin l'imperfection et le petit nombre de nos sens, qui sont si bornés sous tous les rapports, et dont l'usage doit être sans cesse dirigé et rectifié par la raison.

Que notre corps soit naturellement paresseux, ennemi du travail qui le lasse et le fatigue, et par conséquent qu'il s'oppose aux progrès et au développement de notre esprit, c'est une vérité que prouve notre expérience journalière : de là cette aversion de tant de jeunes gens pour la lecture, l'étude, la réflexion ; de là cette prédilection pour les abrégés, pour les dictionnaires, les livres superficiels si communs dans notre siècle, et qui promettent l'acquisition de toutes les sciences à si bon marché ; d'où il résulte qu'on apprend peu, qu'on n'approfondit rien, qu'on ne prend que l'écorce des choses et qu'on se remplit l'esprit d'une infinité de préjugés et de chimères. Les besoins du corps nous occupent sans cesse ; la vie animale est tout pour nous, et la vie intellectuelle rien. Il appartient aux physiologistes et aux grands médecins de dévoiler les merveilleux rapports du physique et du moral dans l'homme, et de montrer les effets sensibles que produit, sur toutes les puissances de l'âme, la différence des tempéraments, ou flegmatiques, ou sanguins, ou mélancoliques. Il me suffit de les avoir nommés pour vous faire sentir sous quelles diverses couleurs ils nous présentent les objets, et les jugemens si souvent opposés qu'ils nous en font porter. On peut lire sur les erreurs de nos sens le 5^e livre du traité de Malebranche sur la recherche de la vérité, où ce sujet est admirablement traité, ainsi que le 2^e livre, dans lequel il décrit les égarements de l'imagination qui en sont la suite.

Il me reste, en troisième lieu, à vous indiquer les causes extérieures de nos erreurs. Je les réduis à quatre principales : les parents, le peuple, nos maîtres et nos livres. Cicéron, dans le III^e livre de ses *Tusculanes*, décrit avec son éloquence et sa grâce ordinaires ces différentes sources d'erreurs. La nature, dit-il, nous a donné des traits de lumière et des semences de vertu qui nous conduiraient à la vérité, au bonheur, s'ils pouvaient se développer ; mais à peine avons-nous reçu le jour que nous suçons en quelque sorte l'erreur avec le lait de nos nourrices. Rendus à nos parents, livrés entre les mains de nos maîtres, de combien d'opinions fausses ne sommes-nous pas imbus ? On nous met sous les yeux les ouvrages des poètes, qui, sous une apparence de science et de sagesse, remplissent nos esprits de fables et d'illusions ; bientôt arrive la multitude, dont les exemples pervers et les fausses opinions achèvent de corrompre et d'étouffer en nous toutes les lumières de la vérité et toutes les semences de la vertu. Développons ces pensées si justes et si frappantes.

Les parents sont la première cause de notre ignorance ou de nos erreurs, parce qu'ils n'instruisent pas ou qu'ils instruisent mal, usant de trop d'indulgence ou de trop de sévérité, et quelquefois faisant servir leur autorité pour inspirer à leurs enfants leurs propres erreurs. Le premier devoir des parents, dit Quintilien (liv. I, chap. 2), est d'étudier soigneusement le caractère, les dispositions et toutes les qualités naturelles de leurs enfants, et de les former, dès le premier âge, non par des sentimens qu'ils n'entendraient pas, mais par le regard, le geste, le ton de la voix, et surtout par l'exemple, à tout ce qui est grand, noble, honnête, juste, vertueux. Les enfants sont comme une cire molle qui reçoit facilement toutes les impressions ; il faut les rendre vertueux par l'usage avant qu'on puisse le faire par la raison. Dans le premier âge ce sont les sens et l'imagination seule qui agissent ; mais que font la plupart des parents ? Les uns, par une trop grande faiblesse les rendent, mous, arrogants, indisciplinés ; les autres, par trop de sévérité, émoussent toutes leurs facultés, et les dégoûtent de l'étude et de l'application. Quintilien prétend qu'on ne doit pas employer les châtimens pour ramener les enfants au devoir ; Locke pense le contraire, et croit que, si les paroles ne font rien sur eux, il faut employer des moyens plus efficaces : je partage son sentiment. La paresse et la dissipation, si naturelles au premier âge, ne seront jamais vaincues par de vaines paroles, et le plus grand nombre des éducations pèchent par trop de mollesse. Ainsi, les parents fermes et justes sont les meilleurs amis de leurs enfants ; au contraire, les parents faibles, indifférens, sont les plus grands fléaux de leur famille : peu instruits eux-mêmes, remplis de préjugés et d'opinions fausses qu'ils n'ont jamais examinés ni discutés, ils les font passer dans l'esprit de leurs enfants par l'autorité qu'ils ont sur eux. Que d'erreurs en matière de sciences, de morale et de religion, propagées dans le monde, et qu'il est impossible de déraciner, parce qu'on les a sucées avec le lait et qu'elles sont devenues, en quelque sorte, une seconde nature !

Je ne m'arrête pas aux erreurs populaires si nombreuses, si généralement répandues, et dont il est si difficile de se délivrer, même par l'étude et la réflexion. Enfin, nos maîtres et nos livres sont trop souvent pour nous une nouvelle source d'égarements. La jeunesse est naturellement portée à imiter et à admirer ses maîtres, et par conséquent à suivre leur conduite si elle est dépravée, à embrasser leur doctrine si elle est mauvaise. Quel mal ne peut pas faire un professeur audacieux, téméraire, superbe, qui, plein d'une aveugle confiance dans sa raison et ses lumières, croit pouvoir attaquer, combattre de sa pleine puissance les doctrines les plus révérées et consacrées par les hommes les plus sages et les plus éclairés, appuyées sur l'expérience et l'autorité de

tous les siècles ! Plus il est audacieux, plus une jeunesse aveugle et insensée l'admire comme un oracle, et, foulant aux pieds, comme lui, l'autorité de la raison, du bon sens et de tous les sages, elle apprend de sa bouche à renverser toutes les lois de la morale, tous les enseignements de la religion, tous les fondements de la science.

J'en dis autant des livres, des ouvrages de chaque auteur en particulier, et dont on embrasse la doctrine avec tant d'avidité, comme si tout le genre humain parlait par sa bouche. Mais qu'est-ce donc qu'un homme, et le livre d'un homme, quelle que soit la supériorité de son génie ? A-t-il donc reçu le privilège de l'infailibilité, pour devenir la règle invariable de nos jugements ? Non, sans doute ; et quand un auteur, quel qu'il soit, a contre lui l'autorité de tous les sages, et par conséquent l'autorité de la raison et du bon sens, c'est un homme qui s'égare et que nous ne devons plus écouter. Et qui ne sait combien les hommes de génie sont exposés plus que tous les autres à s'égarer et à se perdre, dominés par l'orgueil et l'ambition de se distinguer en émettant des opinions hardies et nouvelles !

Or, quel est le peuple au milieu duquel toutes ces causes d'erreurs agissent avec plus de force et d'impétuosité que parmi nous ? Nulle part on ne trouve en plus grand nombre des hommes enivrés de la vaine prétention de tout savoir, hardis à parler, à juger, à condamner, à mépriser tout ce qu'ils ignorent, sans daigner écouter les sages sur ce qui a fait l'objet de leurs études profondes ; des hommes d'une attention légère, d'une volonté faible et inconsistante, tyrannisés par des passions violentes et impétueuses ; des hommes d'un caractère frivole, portés à tous les plaisirs des sens, ennemis de l'étude, du travail, de la réflexion, sources de toutes les connaissances et des plaisirs de l'esprit ; des hommes, enfin, s'élevant en docteurs du genre humain, et occupés à propager partout l'erreur et l'impunité.

Apprenons donc à nous taire pour apprendre à bien parler ; apprenons à penser, à étudier, à réfléchir ; c'est l'unique moyen de nous préserver de toute erreur, et de nous avancer de plus en plus dans la connaissance et dans l'amour de la vérité.

DISCOURS X.

DES RÈGLES DE CERTITUDE DANS LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS INTUITIVES.

La raison humaine est-elle condamnée à vivre dans le doute et l'incertitude ? faut-il qu'elle soit en tout et pour tout, ou trompée, ou trompeuse ? C'est l'erreur de nos sceptiques, et cette erreur n'est pas nouvelle dans le monde ; les anciens pyrrhoniens doutaient de tout ; les philosophes de la seconde académie, dont Cicéron lui-même s'est déclaré le partisan, rejetaient la possibilité de rien connaître avec certitude, et n'admettaient d'autre règle de croyance et

de conduite que la probabilité, la vraisemblance. Tous nos sceptiques modernes, renouvelant les sophismes des anciens, prétendent qu'il est impossible d'établir la raison humaine sur une base ferme et inébranlable, et d'assigner des règles pour discerner avec certitude l'erreur de la vérité. En effet, disent-ils, sur quoi pourrait-on appuyer la raison humaine : sur le sens intime ? Mais dans le sommeil, dans les songes, à quelles illusions ne nous livre-t-il pas ! Sur l'évidence de nos pensées, de nos jugements ? Mais combien de fois l'erreur ne prend-elle pas les apparences de l'évidence ! Sur la relation des sens ou la mémoire, ou l'autorité du témoignage des hommes ? Mais quoi de plus trompeur que nos sens ; de plus faible, de plus inconstant, de plus fautif que la mémoire ; et combien de fois les passions et les intérêts poussent-ils les hommes à sacrifier la vérité à l'erreur et au mensonge ! Est-ce, enfin, sur la véracité de Dieu même ? Mais, avant d'être sûrs de l'existence de Dieu, ne faut-il pas que nous le soyons de notre propre existence, et comment dirons-nous avec certitude que Dieu est, lorsque nous ne savons pas même si nous existons ? Qui peut d'ailleurs assurer que nous ne sommes pas l'ouvrage d'un mauvais génie, qui s'est plu à nous rendre les jouets perpétuels du mensonge et des illusions, en nous mettant dans un état habituel de rêve ou de délire ? Voilà le chaos philosophique où nos sages modernes s'applaudissent d'avoir plongé la raison humaine.

Que répondre à cet amas de sophismes et d'illusions ? Ne conviendrait-il pas d'imiter ici la conduite du philosophe auquel le sceptique Zénon s'efforçait de prouver l'impossibilité du mouvement : il fit quelques pas en sa présence et ne répondit à tous ses raisonnements que par un regard de pitié. Ainsi, pour convaincre tous nos vains discoureurs qui osent mentir à eux-mêmes et au genre humain, le moyen le plus efficace serait d'appesantir sur eux un bras vigoureux ; ils rendraient bientôt un hommage éclatant à la certitude de leur existence, du sens intime, des sensations et de l'évidence : je n'en doute pas, la guérison serait complète et sans crainte de rechute.

Mais la raison pourra-t-elle enfin sortir de ce labyrinthe où nos sceptiques modernes sont venus la conduire, et ne lui restait-il aucune issue pour arriver à la connaissance d'elle-même, pour discerner ce qui est vrai de ce qui est faux, ce qui est certain de ce qui n'est que probable, vraisemblable ou douteux ? Nous répondrons, en premier lieu, que toutes les autorités sur lesquelles s'appuient nos sceptiques modernes sont illusoire. Les anciens philosophes grecs parlaient-ils sérieusement, quand ils prétendaient que nous devons douter de tout ? Qui ne sait que toutes ces disputes n'étaient que des jeux d'esprit, des combats de subtilités et de sophismes dans lesquels chacun ne pensait qu'à la gloire d'embar-

rassembler son adversaire et non de chercher la vérité? Or, c'est précisément ce qui fit tomber la philosophie grecque dans un mépris général; et Caton le Censeur fit chasser de Rome Carnéade avec tous les philosophes qui travaillaient à corrompre, par de semblables sophismes, les jeunes Romains. Si le grand Cicéron fut un moment ébloui par leurs faux raisonnements, il n'est plus le même homme lorsqu'il parle et agit comme citoyen, comme administrateur et consul; écoutez-le, poursuivant Catilina et ses complices dans l'assemblée du sénat; est-ce qu'il doute alors, est-ce qu'il regarde la conspiration comme vraisemblable ou probable? Avec quelle assurance, quelle fermeté il déclare qu'il sait tout, que les crimes des conspirateurs lui sont connus? Dans ses *Offices*, où il instruit son fils et lui trace des règles de conduite, ce n'est plus en philosophe qu'il parle, il suit alors l'instinct de la nature et les lumières de la pure raison.

Les arguments que les sceptiques tirent de la faiblesse de nos sens et de nos facultés intellectuelles ne sont pas plus concluants : peut-être vous rêvez, vous êtes fous, nous disent-ils; peut-être l'auteur de la nature vous a-t-il faits les jouets de sa puissance. Déplorons ici l'aveuglement et le malheur de ces hommes qui n'ont rien trouvé de mieux pour soutenir leurs coupables systèmes, que de se présenter à nous comme des rêveurs et des insensés. Voilà le juste châtiment de leur orgueil; ils aspiraient à la gloire d'éclairer les hommes, de faire admirer la subtilité de leur esprit, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements; et cet esprit, ces pensées, ces raisonnements, leur vie, leur existence même ne sont plus qu'un songe et un délire. Quoi! cette raison humaine qui nous place si haut dans la série des êtres et nous élève au-dessus des merveilles du monde visible; le monde lui-même avec toutes ses richesses, et l'ordre admirable qui règne dans toutes ses parties; toutes ces sublimes découvertes de l'esprit humain dans tous les genres de science; ces idées d'honneur, de justice, de gratitude qu'on retrouve dans tous les esprits, qui naissent en quelque sorte avec nous, et font une partie de notre nature; tous ces grands dévouements pour le salut de la patrie et le bonheur de ses semblables, ces actions dignes d'une éternelle mémoire que nos histoires ont fidèlement conservées; tout cela n'est que l'effet d'un rêve et le résultat d'une imagination en délire! Eh! quel est donc ce génie étonnant qui exerce tant d'empire sur nos esprits, qui agit à la fois sur toutes les intelligences, qui leur montre de si beaux rêves si parfaitement liés ensemble, si bien appropriés à notre nature, à nos besoins, à notre destinée, si conformes à toutes les idées d'ordre, de sagesse, de vertu? Je reconnais ici l'être puissant qui a créé l'homme, qui l'a orné des plus belles facultés, l'être infiniment intelligent qui lui révèle les plus hautes vérités, l'être par-

faitement bon et sage qui pourvoit à tous ses besoins, lui inspire les sentiments les plus généreux et les forme aux plus sublimes vertus. Non, ce grand Dieu ne saurait prendre plaisir à se jouer ainsi de son ouvrage; et je ne puis le croire sans outrager son nom et méconnaître ses plus beaux attributs. Ah! bien loin que l'homme puisse trouver en lui-même quelque fondement à de telles suppositions, sa raison l'oblige à les repousser invinciblement. D'où pourrait en effet, lui venir l'idée de la folie? Elle ne peut naître dans l'esprit que par comparaison avec l'état de sagesse et de raison; mais cette comparaison est ici impossible dans le sentiment de nos philosophes, puisque la vie entière de l'homme est un délire perpétuel. L'expérience même lui prouve le contraire: le nombre des fous n'est que trop grand dans notre malheureux siècle, nos petites maisons en font foi; souvent aussi il nous arrive de rêver et de voir des chimères pendant le sommeil. Mais qui n'a pas senti l'immense différence qui existe entre ces deux états et celui d'une raison calme et bien réglée? L'homme ne peut également regarder comme une chimère le sens intime; les sensations, les perceptions claires qu'il en a lui prouvent invinciblement le contraire. Enfin, il ne peut se persuader qu'il est l'ouvrage d'un mauvais génie; son existence avec toutes les facultés qui l'embellissent lui dit assez qu'il doit tout à un être souverainement intelligent et sage.

Nous le confessons aisément, l'homme peut se tromper et il se trompe quelquefois; l'histoire, notre propre expérience nous démontrent assez cette triste vérité. Mais parce que l'homme se trompe quelquefois, faut-il en conclure qu'il se trompe toujours, et qu'il n'y a pour lui aucun moyen d'arriver avec certitude à la connaissance de quelques vérités? C'est un sophisme palpable, une manière de raisonner que le simple bon sens réprouve, et toutefois c'est là que viennent se résoudre toutes les difficultés de nos adversaires. Oui, l'homme peut se tromper; c'est même en vain que l'on cherche un moyen certain, infailible, qui empêche la raison humaine de s'égarer et de se perdre, et qui la force de s'attacher invariablement à la vérité; non-seulement nous n'avons pas un tel moyen sur la terre, mais il est impossible de l'y trouver, parce qu'il serait contraire à la nature de l'homme ici-bas, et qu'il détruirait sa liberté, sa moralité. L'homme est donc toujours libre d'user bien ou mal de sa raison, de mériter le blâme ou la louange, les récompenses ou les châtimens. Et celui qui croirait avoir trouvé ce moyen, comment forcera-t-il tous les hommes à l'admettre, à le suivre invariablement? Les athées, les sceptiques, les déistes y consentiront-ils? On dira qu'ils abusent de leur raison; mais comment les empêcher d'abuser de leur raison? Abandonnons donc cette ambitieuse prétention; et sans chercher un moyen qui oblige l'homme efficacement à s'attacher à la vé-

té, et qui rende l'erreur impossible, bornons-nous à étudier les règles que la raison même prescrit de suivre, non par force et par violence, mais volontairement et librement.

Quelles sont donc les bases sur lesquelles la raison peut s'appuyer, pour arriver avec certitude à la connaissance des vérités qu'il lui importe de savoir ? Pour répondre à cette question, nous distinguons trois ordres de vérités, et par conséquent trois fondements de nos connaissances : les vérités intuitives, les vérités scientifiques ou de démonstration, et les vérités religieuses. Or, quelles règles avons-nous pour nous préserver de toute erreur dans la recherche et la croyance de ces vérités ? Il importe de les établir ici ; et après avoir exposé, dans le précédent discours, les causes de notre ignorance et de nos égarements, nous devons montrer comment la raison peut arriver avec certitude à la connaissance de ce que l'homme est obligé de savoir pour veiller à sa conservation, perfectionner son être, remplir ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même, arriver enfin à sa glorieuse destinée. Le plan est vaste, il comprend toutes les parties de la science : commençons par les vérités du premier ordre.

D'abord, il est impossible à l'homme de révoquer en doute sa propre existence et l'existence de la raison humaine. Quel que soit l'auteur de notre être, ce n'est pas au raisonnement, mais à une impulsion nécessaire qu'il a confié le soin de nous en convaincre. Mais peut-être, nous dira-t-on, vous dormez, vous rêvez, vous êtes fou ; qui vous a dit que l'auteur de votre être n'a pas voulu faire de vous le jouet de sa puissance et de ses caprices ? Je réponds que toutes ces vaines hypothèses ne pourront jamais ébranler l'impulsion invincible qui me détermine à croire que je suis et que je pense ; et lorsque Descartes a prétendu faire un raisonnement pour le prouver, en disant : Je pense, donc je suis ; il a supposé évidemment comme certain qu'il pense, et pourquoi ? parce qu'il lui est impossible d'en douter.

J'en dis autant de toutes les vérités que les hommes sont forcés d'admettre par la même impulsion de la nature : tels sont les premiers principes de la morale dont nous avons parlé ailleurs, qui sont communs à tous les hommes, et présentés constamment à leur raison de la même manière ; telle est aussi l'existence de notre corps, de nos sens, des objets extérieurs qui viennent les trapper : une propension non moins invincible nous oblige à y croire. Non, il n'y a réellement et il ne peut y avoir pour personne aucun doute sur ces vérités, et parce que tous les hommes ont la même organisation et la même nature, il n'en est aucun qui ne voie, par sa propre expérience, que tous doivent éprouver et éprouvent, en effet, comme lui, les mêmes impressions et la même persuasion ; les sceptiques eux-mêmes, qui ont osé élever des doutes sur ces

vérités palpables et invincibles, ont menti à leurs lumières et à leur conscience, et sont forcés dans la pratique à y conformer leur conduite.

Que dirons-nous maintenant des premières vérités d'un ordre supérieur et qui servent de base à la société humaine : l'existence de Dieu et de nos âmes, les peines et les récompenses de l'autre vie, la différence entre le bien et le mal ? Ces vérités sont d'abord transmises à tous les hommes, dès leur enfance, par la société au milieu de laquelle ils naissent ; ils sont portés à les admettre par l'autorité qui leur parle, et dont ils sentent la force et la supériorité. Mais bientôt elles deviennent pour eux des vérités intuitives : à peine leur raison vient à se développer, à s'exercer, qu'ils reconnaissent, par la même propension invincible, qu'ils n'ont pas toujours été, qu'ils ne seront pas toujours tels qu'ils sont aujourd'hui, et dès-lors que leur existence est l'ouvrage d'un être éternel, tout-puissant, supérieur à tous. Donc, attaquer les vérités fondamentales et vouloir ébranler leurs bases, c'est nier la nature humaine, abjurer la raison avec ses plus nobles facultés, fouler aux pieds le sens commun, et tomber ou dans un délire d'orgueil, ou dans un délire de passion, ou dans un délire physique causé par le dérangement du cerveau.

Toutes les vérités acquises facilement, naturellement, invinciblement, forment donc la science de simple intuition, incontestablement la plus sûre, comme la plus simple et la plus nécessaire de toutes. Elle renferme : 1^o tous les axiomes intelligibles : Le tout est plus grand que sa partie ; une même chose ne peut être et n'être pas en même temps ; deux choses égales à une troisième sont égales entre elles ; 2^o la science des choses que nous connaissons par le sentiment intérieur, par la conscience que nous en avons sans aucun raisonnement : telles sont notre existence et celle de nos pensées, de nos affections, de nos besoins, du plaisir ou de la douleur ; 3^o enfin, la connaissance des choses que nous apercevons par des sensations claires, constantes, uniformes, comme l'existence des corps et leurs propriétés sensibles, la lumière, le mouvement, et autres semblables. Telle est donc la base que nous donnons à la certitude dans le premier ordre de vérités : l'impulsion invincible de notre nature, et l'impuissance où elle nous met d'en douter ; base sûre et inébranlable, puisqu'elle tient à l'essence même de notre être. C'en est assez pour confondre tous les sceptiques anciens et modernes, qui veulent douter de tout, même de leur existence ; il ne leur resterait plus d'autre refuge qu'un état perpétuel de rêve et de folie, et nous avons démontré toute l'absurdité de cette hypothèse.

Mais ici une nouvelle question se présente à nos recherches : on nous demande d'où vient cette impulsion invincible de notre nature ; car ce n'est point sans doute

une nécessité aveugle, un vrai fatalisme, un instinct animal qui nous dirige dans la connaissance de ce premier ordre de vérités. Nous répondons que c'est la raison qui les admet, parce qu'elles lui sont connues avant tout raisonnement d'une manière si invincible, si évidente, qu'il lui est impossible de les rejeter, de les combattre, et même d'en douter : d'où nous concluons que le fondement de certitude pour les vérités premières est tout entier dans la pleine perception du rapport des idées entre elles, et c'est ce que nous allons démontrer.

L'homme, en sa qualité d'être intelligent, est nécessairement doué de deux facultés qu'il faut bien se garder de confondre : la faculté de connaître, et la faculté de raisonner. Par la faculté de connaître, nous apercevons la vérité d'une simple vue ; par la faculté de raisonner, l'esprit compare des vérités connues, pour en découvrir les rapports et en tirer les conséquences. La première est le fond même de notre raison ; être intelligent ou raisonnable, c'est être capable de percevoir la vérité ; l'homme a plus ou moins de raison, selon qu'il perçoit plus ou moins de vérités avec certitude, car la certitude est la base essentielle de la raison, et sans elle il n'y a pas de vraie connaissance ; bien plus, la perfection de la raison exclut le raisonnement, puisque raisonner c'est chercher, et que l'on ne cherche pas ce que l'on possède. On ne peut même refuser à la raison humaine cette faculté de connaître, sans anéantir encore la faculté de raisonner, car pour raisonner, il faut une base, et cette base ne peut être qu'une vérité reconnue par une claire intuition. Donc, jamais on ne concevra la raison et l'intelligence sans la capacité de percevoir clairement certaines vérités ; une intelligence sans perception est une intelligence sans action et frappée nécessairement de mort. Cette distinction si juste, si vraie, me semble renfermer la solution de toutes les difficultés qu'offre la question présente.

On nous dit que l'existence de l'homme sous le rapport d'être intelligent servi par des organes, est un problème indéfinissable, capable de déconcerter la sagesse de tous les philosophes. Mais d'abord je ne vois pas que cette question ait déconcerté la raison d'un seul homme depuis que le monde existe, à moins qu'il n'ait été de mauvaise foi, ou dans un état complet de délire ; tous les actes de son intelligence, toutes ses connaissances acquises par sensation, par intuition, par raisonnement, ne sont-ils pas des preuves de fait, des témoins qui déposent en faveur de son existence ? Que dis-je ? tous les efforts que l'homme peut faire pour en combattre la certitude deviennent de nouvelles preuves, de nouveaux témoignages qui la démontrent : qu'il doute de son existence, qu'il la regarde comme un rêve, comme une chimère, il ne fait que la prouver toujours davantage ; car il faut exister avant de douter ; avant de

nier quelque chose, il faut même être intelligent, puisque tous ces actes renferment des idées, des connaissances, des raisonnements. Dira-t-on que cette chaîne d'actes par lesquels nous voulons prouver la faculté de connaître est elle-même aussi incertaine, et qu'il faut en prouver la réalité ? Mais je demande si un être intelligent est possible. On me répondra sans doute qu'il peut exister : or, dire qu'un être intelligent ne peut être assuré de son existence, c'est une contradiction manifeste, c'est dire qu'il est en même temps capable et incapable de connaître la vérité, puisqu'il peut la connaître en sa qualité d'être intelligent, et qu'il ne peut arriver à cette connaissance, dès qu'il ignore s'il existe, s'il n'est pas un rêve, une chimère. Il y a donc contradiction dans son essence, la supposition est donc absurde. J'ajoute qu'un être intelligent ne peut connaître son existence que par intuition ; en effet, toute vérité connue emporte avec elle le sentiment et la conscience intime de cette vérité ; connaître sans savoir que l'on connaît, sans avoir le sentiment intime de cette connaissance, c'est une contradiction dans les termes et dans les choses : or, toute vérité connue suppose nécessairement l'existence de l'être intelligent qui connaît, puisque connaître et avoir le sentiment intime de cette connaissance, c'est évidemment exister ; donc la certitude de notre existence est une vérité intuitive qui n'a besoin d'aucun raisonnement, qui ne peut être attaquée, ni prouvée par une notion plus claire.

Il est donc faux qu'il y ait un abîme immense à franchir avant de pouvoir associer ces deux idées : Je pense, donc je suis ; elles sont au contraire inséparables et presque identiques, et c'est moins une preuve raisonnée que Descartes a voulu donner ici, qu'une simple analyse de raisonnement. On a dit que l'homme ne peut être certain de son existence, parce qu'il n'en est pas lui-même la cause, et qu'il faut auparavant en chercher la raison qui n'est pas en nous. Mais n'est-il pas clair qu'il faut connaître notre existence avant d'en chercher la cause, et que ces deux connaissances sont très-différentes ? L'apôtre saint Paul ne nous dit-il pas que les attributs de la divinité nous sont manifestés par les merveilles du monde visible ? Ainsi la connaissance de Dieu ne précède pas, elle suit naturellement de la connaissance de nous-mêmes et de l'univers.

On nous répond que le langage est l'expression même de l'Être parfait, et que l'on ne saurait parler sans nommer Dieu, parce qu'on ne peut parler sans prononcer le mot *est*. Doctrine vraiment étonnante ! Donc, l'on ne peut nommer les effets sans nommer la cause, et quand je dis qu'une plante, ou un animal, ou une montagne *est*, je nomme Dieu ; mais, si en est ainsi, la cause et les effets ne sont donc plus qu'une même chose, et tout ce qui existe est Dieu lui-même. Quoi ! parce que le verbe *est*

sert à désigner l'Être des êtres, s'ensuit-il qu'il le désigne toujours et nécessairement? Mais que dirons-nous maintenant de cette assurance avec laquelle on prononce que les mots sont les images de nos idées; que l'homme ne peut pas plus penser sans mots que voir sans lumière; que la parole manifestée et retentissant à nos oreilles est le moyen unique et nécessaire par lequel les idées entrent dans notre intelligence; qu'ainsi l'homme n'a pu parler sans connaître Dieu, et par conséquent que l'existence de Dieu est la première vérité connue.

Je demande sur quelle autorité l'on s'appuie pour décider avec tant d'assurance des questions si difficiles: on n'ignore pas que les philosophes sont partagés de sentiment sur deux points capitaux, d'où dépend la solution de ce grand problème: ces deux points sont la nature de l'union de notre âme avec notre corps, et la véritable origine de nos idées. Descartes, Leibnitz, Malebranche, Locke, ont sur ces questions des opinions non-seulement différentes, mais entièrement opposées. Descartes soutient les idées innées; Leibnitz l'harmonie préétablie, par laquelle l'âme produit ses pensées en rapport avec les mouvements du corps: Malebranche pense que nos idées partent du sein de Dieu même, et sont une participation de sa lumière; Locke attribue nos idées en grande partie à nos sens, et ensuite à la réflexion, source des idées générales et abstraites. Mais que la parole soit l'origine de toutes nos idées, comme moyen unique et nécessaire, et qu'elles entrent dans notre intelligence par les oreilles; voilà ce qu'aucun philosophe n'avait encore dit, et ce qu'on aura bien de la peine à prouver.

D'abord, c'est un fait constant, démontré par la droite raison et par la révélation que l'homme a reçu de Dieu, avec l'existence, le don de la parole, comme le moyen le plus naturel, le plus approprié à ses organes, pour transmettre à sa postérité les lumières qu'il avait reçues de son auteur. Il était de la bonté et de la sagesse du Créateur de ne pas laisser imparfait son plus bel ouvrage sur la terre, et de lui communiquer, avec la connaissance de son origine, de ses devoirs envers Dieu, ses semblables et lui-même, tous les arts nécessaires à sa conservation.

Mais demander si l'homme doué, comme la révélation nous l'apprend, de la plus haute intelligence, n'aurait pu s'élever à la connaissance de son auteur, se former un langage pour exprimer ses pensées, et les impressions que faisaient sur lui toutes les merveilles de la nature; c'est une question qu'il est impossible de résoudre, parce que nous n'avons pas une connaissance suffisante de l'état d'innocence du premier homme. Demander si l'homme, dans l'état actuel de faiblesse, d'ignorance, et avec toutes les passions qui l'agitent, qui l'égareront, qui obscurcissent son intelligence, aurait pu facilement parvenir à toutes ces connaissances, l'expérience des siècles passés nous fait assez connaître combien cette

entreprise eût été difficile. Mais, dire que Dieu n'a pu instruire l'homme que par la parole et qu'il est aussi impossible à l'homme de penser sans mots que de voir sans lumière, c'est ce qu'il est impossible d'affirmer, soit parce qu'il ne nous appartient pas de borner audacieusement la puissance de Dieu, soit parce que nous n'avons que des connaissances imparfaites du mode d'union de nos âmes avec nos corps, et de leurs rapports essentiels ou accidentels; soit parce que nous ignorons la nature et l'origine de nos idées, qu'il nous est impossible d'expliquer comment nous pensons, et qu'elle est l'influence de nos sens sur nos pensées; soit, enfin, parce que les plus grands philosophes sont partagés en différents systèmes sur des questions si profondes, si impénétrables à notre intelligence; or, quel homme, sans une insigne témérité, osera dire qu'il voit clairement ce que tous les savants ignorent?

Je dirai plus encore, un pareil système paraît opposé à l'expérience journalière et aux preuves les plus sensibles que nous fournit la nature humaine; il est impossible, en effet, de concevoir la parole sans concevoir une pensée qui la précède et que l'on veut exprimer: ensuite, les pensées, les images, les représentations des choses sont les mêmes dans tous les esprits, comme les choses qu'elles représentent, tandis que les mots varient à l'infini pour le même objet; ils ne sont donc pas les images des idées, ils n'en sont que des signes arbitraires pour les désigner ou les rappeler. Enfin, est-il vrai que les enfants, avant de parler et d'entendre le langage, n'ont aucune idée, aucune image des choses? Est-il vrai que, pour manifester leurs désirs, ils ont besoin de la parole? Est-il vrai que les sourds-muets n'ont aucune pensée, et qu'ils ne peuvent, sans l'usage de la parole, faire connaître leurs sentiments ou leurs désirs? C'est ce qu'on ne prouvera jamais.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que l'homme connaît son existence en qualité d'être intelligent, et que cette existence n'est pas du tout un problème indéfinissable, mais une vérité dont nous acquérons la certitude par une perception claire et intuitive.

DISCOURS XI.

SUITE DES RÈGLES DE CERTITUDE DANS LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS INTUITIVES.

L'homme est un être intelligent servi par des organes; il peut donc connaître avec certitude et comme un fait incontestable qu'il a un corps et des sens destinés à l'usage et au service de son intelligence; en sorte que, l'homme étant donné tel qu'il existe dans le monde, il est impossible d'admettre que les organes ou les sens, d'après leur nature, leur fin, leur destination, soient toujours faux et trompeurs: c'est ce que nous allons démontrer. Mais d'abord, l'homme est-il réellement un être intelligent servi

par des organes ? Nous avons déjà prouvé qu'il possède la double faculté de connaître et de raisonner ; que la première est la base de la seconde, et que, s'il ne peut parvenir à connaître certaines vérités fondamentales par une perception pleine et une claire intuition, ces deux facultés sont dès-lors paralysées et anéanties ; son existence même implique contradiction, puisqu'il serait par nature capable de connaître et de raisonner, et que par le fait il serait dans l'impuissance et de connaître et de raisonner. Or, si l'homme existe comme être raisonnable et n'existe pas comme être organisé, son existence, dans son état actuel, est encore un composé contradictoire, une monstruosité dans la nature ; il est tout à la fois capable de pourvoir à sa conservation et à son bonheur par la connaissance de la vérité, et dans l'impossibilité d'y pourvoir autrement que par l'illusion et le mensonge.

En effet, comment l'homme perçoit-il la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit ? Est-ce comme intelligence pure et simple ? S'il en était ainsi, cette perception ne dépendrait que de sa volonté, et il pourrait en jouir dans toutes les circonstances possibles ; mais non, l'homme apprend, par une expérience constante, qu'il ne peut jouir de la perception intime de la lumière que par l'organe de la vue ; il ne peut douter que l'organe de la vue ne soit le canal, le moyen indispensable de cette perfection ; d'où il conclut, en qualité d'être intelligent, que sa faculté de connaître la lumière est dans la dépendance de cet organe.

Si l'homme peut douter de cette dépendance mutuelle attestée par le sens intime, par une claire intuition, par une expérience constante, il doit douter de toutes les vérités perçues par sa faculté de connaître ; car il n'en est aucune plus claire, plus évidente pour lui que cette dépendance de la faculté de connaître la lumière avec l'organe de la vue ; il ne peut donc rien percevoir avec certitude par sa faculté de connaître ; il ne peut pas même croire sa propre existence comme être intelligent, puisque cette vérité, Je sens, je pense, j'existe, n'est pas plus intuitive pour lui que celle-ci, Je vois par mes yeux, et je ne vois que par eux ; l'homme est donc anéanti dans sa faculté de connaître, il l'est aussi dans sa faculté de raisonner, puisqu'il ne peut le faire sans une base certaine qui sont les connaissances claires et intuitives. Il est donc impossible de nier l'existence de l'homme comme être organisé, sans nier son existence comme être intelligent, ou sans le regarder comme un être composé d'éléments contradictoires, placé dans la nécessité de déraisonner sans cesse, ne pouvant même pourvoir à son bonheur que par des moyens chimériques et illusoire. Tout ce que nous venons de dire du sens de la vue, peut et doit s'appliquer avec une égale force à tous nos autres sens, qui tous procurent à notre faculté de connaître des perceptions, des sentiments intimes, des connaissances non moins claires et non moins

intuitives, tant sur nous-mêmes que sur tout ce qui nous environne.

Mais l'homme peut-il, par l'usage de ses sens, acquérir la certitude de l'existence des objets extérieurs ? En vain on nous opposera qu'il n'existe pas de rapport nécessaire entre nos sensations et la réalité des objets ; nous avouons qu'un rapport d'une nécessité absolue et métaphysique, fondé sur la nature même des choses entre nos sensations et la réalité des objets, ne peut ni ne doit être ; mais il nous suffit que ce rapport existe, qu'il soit fondé sur un fait certain et incontestable aux yeux de la raison, et qu'à elle seule, et non pas à nos sens extérieurs, il appartienne de connaître ce rapport et d'en vérifier la certitude. Développons ces vérités.

L'homme n'est pas seulement un être corporel, une machine organisée ; il est avant tout un être raisonnable, ou, comme l'a très-bien dit M. de Bonald, une intelligence servie par des organes : or, sous ce double rapport, l'homme n'est point un être nécessaire ; comme intelligent, il pouvait exister sans être uni à des organes, ainsi que les intelligences pures, et recevoir la connaissance des objets extérieurs par une simple intuition ; son organisation même pouvait être plus parfaite et lui donner des connaissances plus variées et plus profondes ; elle pouvait aussi être différente, et nous mettre en rapport avec les objets de manière à nous montrer en eux des propriétés nouvelles et inconnues pour nous dans l'état actuel, et nous laisser ignorer toutes celles que nous connaissons. Enfin, nos organes étant destinés à servir notre intelligence, chacun selon sa fin, sa destination et sa capacité qui se réduit à un cercle assez étroit, il appartenait à notre raison d'en régler et d'en diriger l'usage ; et si elle les emploie d'une manière contraire à leur destination et à leur capacité, il est évident que nos organes ou nos sens peuvent et doivent nous tromper, nous égarer. Il est donc vrai qu'il n'y a point de rapport nécessaire, d'une nécessité absolue et métaphysique, entre nos organes ou nos sens, soit avec notre intelligence, soit avec les objets extérieurs.

Mais s'ensuit-il de là que ce rapport n'existe pas, et que les sens ne peuvent procurer à notre intelligence aucune connaissance certaine sur les objets extérieurs ? Non, assurément ; l'homme dans son état actuel, est une intelligence servie par des organes parfaitement distingués d'elle-même, nous l'avons prouvé : or, la première faculté de l'intelligence et son premier besoin étant de connaître la vérité par une claire intuition, et les organes ayant été mis en rapport avec elle pour la servir, toute la question se réduit à savoir si les sens sont des serviteurs fidèles, exacts, dans tout ce que l'intelligence a droit d'attendre d'eux, quand elle ne leur demande rien qui surpasse leur force, leur destination, leur capacité, ou si, dans tous les cas, ils ne sont que des serviteurs faux, trompeurs, véritablement infidèles.

Si l'on soutient le dernier parti, il faut en soutenir aussi toutes les conséquences; il faut dire, en premier lieu, que l'homme n'est pas une intelligence servie, mais trahie, trompée par des organes; qu'il est par conséquent un composé d'éléments contradictoires et dans une opposition continuelle, puisque cette intelligence, dont le fond et la nature sont de connaître la vérité par une claire intuition, est associée à des organes dont l'unique destination est de la tromper constamment et de la précipiter dans toutes sortes d'erreurs.

Il faut dire, en second lieu, que l'homme, le premier de tous les êtres par son intelligence, est le dernier de tous par le vice de son organisation. La matière brute est soumise à des lois sages et invariables, les animaux sont dirigés par un instinct sûr quoique aveugle; l'homme, au contraire, jouet perpétuel de toutes les illusions, de toutes les erreurs et de tous les vices, est le plus vil, le plus méprisable, le plus dégradé de tous les êtres.

Il faut dire, en troisième lieu, que l'intelligence, qui est la plus belle de toutes nos facultés, pour qui la vérité est la vie, et qui ne peut jamais adopter l'erreur comme erreur, est, au contraire, pour l'homme un présent funeste, et que sa destination est de ne connaître que le mensonge, de ne vivre que d'illusions. Il faudra dire enfin que, dans ce désordre, dans ce chaos de contradictions et d'erreurs, l'homme réussit parfaitement dans tout ce qu'il fait pour son bonheur et sa conservation, et que le désordre qui détruit tous les êtres est l'élément qui nous soutient et nous perpétue. Admettre de pareilles conséquences, c'est révolter le bon sens, c'est anéantir la raison même, et il n'est pas un homme de bonne foi qui ne préfère le néant à une pareille existence.

Mais comment l'homme acquiert-il cette perception claire et intuitive des corps qui existent hors de lui? Certes, il lui importe essentiellement de la connaître pour sa conservation et son bonheur. Si l'on se borne, avec Condillac, à n'admettre comme source des connaissances de l'homme, que les sensations reçues par nos organes, il est évident que celles-ci, étant renfermées en nous, ne peuvent nous assurer que leur existence et nullement celle des objets extérieurs. Il faut donc reconnaître, outre la faculté de sentir, une faculté plus noble, plus étendue, celle de connaître par une perception pleine, une claire intuition, une induction rapide comme l'éclair, et qui nous fait apercevoir clairement, invinciblement, les rapports et les liaisons évidentes qui se trouvent entre les effets et leurs causes, entre nos impressions ou nos sensations et les objets extérieurs qui les occasionnent. En effet, l'homme s'aperçoit parfaitement que les sens n'agissent sur lui que quand ils sont eux-mêmes frappés par des objets extérieurs, et que les impressions varient selon les qualités sensibles de ces objets; une expérience cons-

tante ne lui permet pas d'en douter, et par la même induction claire et évidente, il voit, il connaît la liaison nécessaire entre la cause et l'effet, entre ses sens et les objets qui les mettent en action, et il en conclut invinciblement leur existence.

Mais l'être intelligent, servi par des organes et doué de la double faculté de connaître et de raisonner, est-il également doué de la mémoire, et la raison a-t-elle un moyen d'en vérifier les rapports d'une manière évidente? il n'est pas ici question d'expliquer le mécanisme de la mémoire dans l'homme; mécanisme fondé sur l'union du principe intelligent et du corps organisé, et sur la dépendance mutuelle qui en résulte pour leurs différentes opérations. Tous les phénomènes physiologiques démontrent que le cerveau concourt avec l'intelligence aux opérations de la mémoire; que le défaut de sensibilité et d'irritabilité dans le cerveau emporte un égal défaut de mémoire; que, toute parité gardée, ceux dont le cerveau est plus développé ont une mémoire plus étendue; en un mot, les rapports entre notre intelligence et le cerveau pour toutes nos opérations offrent le phénomène le plus étonnant, le plus incompréhensible, le plus digne de notre admiration, le plus capable de nous pénétrer de reconnaissance et d'amour pour la puissance et la sagesse infinie de l'auteur de notre être. Sans chercher à expliquer cette merveille, essayons du moins d'en prouver l'existence.

Nous avons déjà montré que l'homme est un être intelligent, doué de la double faculté de connaître, de raisonner, et, de plus, servi par des organes: or, l'homme est en contradiction avec lui-même sous ce triple rapport, s'il est privé de la mémoire. D'abord un être intelligent, dont toutes les pensées, toutes les connaissances sont aussitôt effacées que perçues, ne sait rien et ne peut jamais rien savoir; pour connaître, il faut savoir que l'on connaît; il faut donc avoir le sentiment intime de la présence de cette connaissance dans l'esprit, il faut qu'elle séjourne dans notre entendement, qu'elle y laisse des traces vives et profondes; sans elles nous ne pouvons contempler nos idées, les examiner sous tous leurs rapports, les considérer successivement dans leurs causes et dans leurs effets, dans ce qui les précède et dans ce qui les suit. Or, cette conscience intime de la présence permanente de nos connaissances et de toutes les opérations dont elles sont l'objet n'est autre chose que la mémoire; celle-ci est donc inséparable de notre faculté de connaître; en nier la réalité et la vérité, c'est tomber dans une contradiction manifeste, c'est dire qu'une chose peut être et n'être pas au même instant, c'est prétendre que nous ne sentons pas quand nous avons la conscience intime du sentiment. La faculté de raisonner exige bien plus encore l'exercice de la mémoire; raisonner c'est comparer des idées entre elles, et juger de leur convenance ou de leur disconvenance: or, pour former ce

jugement, il faut avoir les idées présentes à l'esprit, et comment les avoir présentes sans la mémoire? Il est donc démontré qu'un être intelligent, doué de la double faculté de connaître et de raisonner, est nécessairement doué de la mémoire, et que tous les actes de ces deux premières facultés démontrent l'existence de la troisième.

Ajoutons qu'un être intelligent servi par des organes ne peut exister s'il est privé de la mémoire; car sans elle il ne peut savoir qu'il a un corps, que ce corps éprouve des besoins, qu'il doit veiller sans cesse à sa conservation; avec des idées et des volontés aussitôt évanouies que perçues, comment pourra-t-il, quand le danger est imminent, la nécessité pressante, éviter ce qui doit lui nuire, se procurer ce qui lui est utile? Je n'ai pas besoin d'ajouter que tout progrès dans les sciences et dans les arts est évidemment impossible: il faut, pour les obtenir, une suite dans les idées et les raisonnements, ce qui ne peut exister sans la mémoire; il est donc faux que la raison soit dépourvue de moyens d'en prouver l'existence, et qu'elle la croie aveuglément. Il est également faux que nous soyons dans l'impossibilité de vérifier la fidélité de la mémoire; la raison nous dit qu'il n'y a point d'effet sans cause: or, sur ce principe d'une vérité intuitive, il est impossible que j'aie la conscience intime d'une idée comme ayant été hier présente à mon esprit, si elle n'y a pas été réellement; le sentiment intime ne peut attester que ce qui a été ou ce qui est dans l'âme, et il y aurait contradiction si son témoignage était faux, puisqu'il attesterait un état de l'âme qui n'a jamais existé, et sans lequel il ne peut exister lui-même. La vérité de ce sentiment se vérifie encore par tous les effets et toutes les conséquences dont il est accompagné; si je n'ai pas eu cette pensée hier, je n'ai pu la méditer, la considérer sous tous ses rapports, en tirer les conséquences, soit par le raisonnement, soit par l'application aux sciences et aux arts: or, si j'ai fait tout cela hier, et que les preuves soient aujourd'hui sous mes yeux, les faits les plus incontestables viennent donc confirmer la vérité du sentiment qui m'atteste que cette pensée était hier dans mon esprit; c'est ainsi que notre existence présente se lie à notre existence passée par une chaîne de sentiments et de faits indubitables.

Avançons, et après avoir démontré que l'homme, en sa qualité d'être intelligent servi par des organes et doué de la faculté de la mémoire, peut acquérir par une claire intuition la certitude de son existence, de ses sens extérieurs et des objets sensibles, prouvons qu'il peut acquérir par la même intuition la certitude des axiomes ou principes appelés communément évidents, la certitude de plusieurs faits historiques, et de certaines vérités de démonstration, évidemment déduites des principes.

Il n'est pas question de savoir si les passions peuvent nous égarer et nous faire

adopter l'erreur pour la vérité, le mal pour le bien; personne n'en doute, ce sont des idées qui nous arrivent, ou d'une imagination exaltée, ou des sens irrités par les intérêts, les penchants, les désirs immodérés et criminels; c'est ainsi qu'elles domptent soudain notre âme et s'en emparent. Qui ne sait que la raison n'est point ici consultée; qu'on s'efforce, au contraire, d'étouffer sa voix, mais presque toujours en vain? La droite raison se fait encore entendre, et condamne notre égarement par les cris de cette conscience qui n'est pas seulement un sentiment, mais une perception claire de la vérité, un jugement invariable que nous en portons, malgré tous les penchants d'une volonté coupable. Ne soyons donc plus étonnés si ces idées sont variables et changeantes comme les passions et les intérêts qui nous les font adopter; si aujourd'hui consacrées, couronnées reines de notre intelligence, elles sont le lendemain réprouvées comme fausses, absurdes, insoutenables. Il en sera de même des opinions, toujours incertaines et douteuses, parce qu'elles n'ont d'autres appuis que des suppositions gratuites et des apparences plus ou moins probables; elles se succèdent les unes aux autres, et nul ne peut se présenter pour les juger, s'il n'apporte des preuves évidentes et reconnues comme telles par le corps des hommes sages et éclairés.

Nos adversaires confondent donc évidemment les passions et les systèmes, avec ce que la raison connaît par une perception pleine et une claire intuition. Toute la question est de savoir si la droite raison peut se tromper, si elle peut varier dans les jugements qu'elle porte sur ces axiomes: Deux et deux font quatre; le tout est plus grand que sa partie; une chose ne peut être et n'être pas en même temps; deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies sous les mêmes rapports; il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-mêmes; il faut honorer ses parents, respecter les droits et les propriétés d'autrui, et tant d'autres vérités que la raison perçoit clairement par sa faculté de connaître. Or, est-il possible que la droite raison nous montre jamais que ces axiomes sont faux, et que les propositions contraires sont évidentes? Voilà ce qu'on devrait prouver, et ce qu'on ne prouvera jamais sans tomber dans les contradictions les plus palpables, sans renverser toutes les bases de l'ordre intellectuel, de l'ordre social, de l'ordre moral et religieux, ainsi que nous l'avons démontré. Non, les caractères de doute, d'incertitude, de versatilité, ne sauraient convenir à ces vérités premières qui servent de base essentielle à notre faculté de raisonner. Est-ce que nous ignorons comment elles nous arrivent, quelle est leur nature et leur origine? C'est notre intelligence qui perçoit elle-même ces vérités, qui les contemple et s'en empare comme des éléments de sa vie et de son existence. Bien loin de se prosterner de-

vant elles en esclave aveugle et subjugué, la raison ne les adopte qu'après les avoir reconnues pour certaines par une claire intuition; et si elle les déclare irrésistibles, c'est parce qu'elle voit clairement qu'il est impossible ou de les combattre, ou même de les prouver par des vérités plus claires et plus évidentes, et par conséquent qu'elles sont irrésistibles de leur nature. Nous ne les couronnons pas, nous ne les sacrons pas reines de notre intelligence; nous reconnaissons seulement qu'elles sont couronnées, sacrées par l'évidence elle-même, et par conséquent qu'elles sont reines de notre entendement par droit de naissance, par droit de nature, par tous les titres de la légitimité la plus incontestable.

Demandez maintenant que l'on prouve la certitude de ces principes par des raisonnements plus clairs que les principes eux-mêmes, c'est demander une chose contraire à la nature de ces vérités, à la nature de la raison, c'est vouloir paralyser les deux facultés qui la constituent essentiellement, en rendre l'exercice impossible, et anéantir avec elles la raison et l'intelligence même; en effet, comment donner une définition plus claire, une preuve plus évidente de ce qui est clair et évident, de ce que la raison perçoit par une pleine intuition? Y a-t-il rien de plus clair que ce que l'on voit? Raisonner, c'est chercher, et l'on ne cherche pas ce que l'on possède. Encore, cette définition plus claire, cette preuve plus évidente étant données, il faudra les établir sur une connaissance plus évidente et plus claire, et ainsi à l'infini; n'est-ce pas anéantir toute vérité?

On nous demande sur quel fondement nous établissons la certitude des principes, des axiomes et des premières vérités; d'où peut nous venir cette assurance qu'il y a quelque chose hors de nous et que notre raison n'est pas une chimère. Nous répondons que la certitude des premières vérités, perçues par notre faculté de connaître, repose sur l'existence de cette faculté, sur les circonstances qui accompagnent son opération, enfin sur la nature même des vérités. En effet, notre existence comme être intelligent étant démontrée, nous avons nécessairement la faculté de connaître distincte de la faculté de raisonner, et sans laquelle tout raisonnement est impossible; or, la nature et l'essence de la faculté de connaître supposent en elle la connaissance certaine de quelques vérités par une perception pleine et une claire intuition. De plus, nous percevons pleinement les premières vérités dès qu'elles se présentent à nous, sans être obligés de les chercher par la réflexion, le raisonnement; il nous est impossible de les rejeter, de les attaquer et même de les prouver par une vérité plus claire; ces perceptions sont constantes, invariables, immuables, et tout être doué des mêmes facultés est dans la nécessité invincible de reconnaître et d'adopter ces mêmes vérités. Encore une fois, si dans ces circonstances nous

ne sommes pas certains de ce que la raison perçoit, il faut nier l'existence de l'homme comme être intelligent, et tomber dans les absurdités révoltantes que nous avons déjà signalées. Enfin, la certitude de nos connaissances quant aux premières vérités repose sur la nature même de ces vérités immuables, comme les choses qui en sont l'objet : telles sont les vérités métaphysiques, physiques et morales : les premières sont certaines pour nous, parce que leur objet est immuable de sa nature, et par conséquent toujours vrai; les secondes reposent sur l'ordre constant de l'univers, soumis à nos observations et à notre expérience, et tant que cet ordre durera, les vérités de fait, connues clairement et évidemment, seront certaines et incontestables pour nous; enfin, les vérités morales sont fondées sur les rapports essentiels et sur la nature des êtres intelligents existant dans le monde, elles sont donc certaines et immuables; et vouloir les nier, c'est nier tout ce qui existe dans la nature, c'est vouloir se précipiter et avec soi l'univers entier dans le néant; c'est un excès de délire et de fureur contre lequel tout en nous se révolte et s'indigne.

La vérité des faits historiques n'est pas moins certaine; la raison nous dicte qu'ils doivent être appuyés sur l'autorité des témoins qui les ont vus; elle nous apprend que, si les faits sont publics et les témoins assez nombreux pour n'avoir pu être trompés ni s'accorder à nous tromper, leur déposition est incontestable; telle est, en effet, la nature de l'homme, qu'il ne peut vouloir tromper s'il n'a quelque intérêt à le faire, et qu'un grand nombre d'hommes, étrangers les uns aux autres, ne peuvent avoir un intérêt commun qui les porte à soutenir un fait dont la fausseté leur est clairement connue : sur ces principes, dont la vérité nous est pleinement aperçue, nous croyons invinciblement à tous les faits historiques qui nous sont transmis par un témoignage revêtu de toutes les conditions; ces faits rentrent donc dans le cercle des premières vérités, comme devant servir de base dans ce genre de connaissances.

Les vérités d'intuition sont donc certaines, évidentes pour la raison; mais en est-il de même pour quelques vérités de démonstration; et la raison, éclairée par les premiers principes pleinement aperçus, peut-elle en tirer des conséquences avec la même évidence, former des jugements également certains et incontestables? Nous avons montré plus haut comment la connaissance de Dieu, que nous recevons d'abord de nos parents et de la société au milieu de laquelle nous vivons, devient bientôt pour nous évidente et intuitive; chacun voit clairement qu'il n'a pas toujours existé, qu'il ne sera pas toujours tel qu'il est aujourd'hui; par une égale intuition, il comprend que ce bel univers doit être, aussi bien que lui, l'ouvrage d'un Être éternel, tout-puissant, supérieur à tous. Ainsi, la connaissance de Dieu suit naturellement et clairement de la con-

naissance de nous-mêmes et de l'univers; mais Dieu étant connu, la raison de notre existence et de l'univers est conçue et expliquée : or est-il possible de ne pas admettre cette conséquence du principe clairement perçu. Il n'y a point d'effet sans cause? L'un et l'autre n'entrent-ils pas dans notre esprit par une égale intuition et une invincible propension? Exposons encore quelques raisonnements basés sur une première vérité clairement connue, et nous demanderons ensuite s'il est possible de les contester avec la même évidence et sans changer de principe. Le tout est plus grand que sa partie, donc la terre est plus grande que l'Europe, l'Europe plus grande que la France, la France plus grande que le Languedoc, le Languedoc plus grand qu'une de ses villes; or, qui niera ces conséquences avec une persuasion pleine, une évidence égale à celle qui nous porte invinciblement à les admettre? S'il est jamais possible de reconnaître les propositions contraires comme certaines et évidentes, nous sommes donc dépourvus de la faculté de raisonner, nous ne sommes plus des êtres intelligents, mais des machines désorganisées; et le seul parti qui nous reste est de nous taire, de jeter nos écrits au feu, car il est absurde de vouloir raisonner quand on est incapable de le faire; que nos sceptiques cessent aussi de prendre une peine inutile, pourquoi raisonneraient-ils avec nous et contre nous, si nous ne pouvons rien connaître, rien apprendre? car on ne raisonne pas avec des sourds, des muets et des aveugles, avec des hommes dépourvus de toute intelligence, qui sont dans un rêve perpétuel, et qui ne savent pas même s'ils existent.

DISCOURS XII.

DES RÈGLES DE CERTITUDE DANS LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS SCIENTIFIQUES.

Les connaissances humaines qui composent la science de démonstration, la science de raisonnement, et qui s'obtiennent par de grands travaux et une forte application, sont le partage d'un petit nombre d'hommes qu'on appelle les savants, les érudits; elles composent les vérités du second ordre, et sont métaphysiques, physiques, historiques ou morales, suivant la diversité de leurs objets. Or, l'esprit humain peut être considéré, relativement à ces sortes de sciences, dans quatre états différents, d'ignorance, de doute, d'opinion probable ou vraisemblable, enfin de certitude. L'état d'ignorance absolue est le partage des enfants ou du peuple qui n'ont aucune idée de la science, ou qui ne s'en occupent point; mais une ignorance tempérée par des connaissances certaines et en petit nombre, est celui même des hommes les plus instruits et les plus sages; l'état de doute s'étend à un très-grand nombre de choses sur lesquelles nous n'avons point de raisons qui nous autorisent à prononcer; l'état de probabilité et de vraisemblance

embrasse également un certain nombre d'objets où les motifs de juger sont balancés par d'autres raisons fortes, et qui ne peuvent nous déterminer qu'avec lenteur et perplexité; enfin, l'état de certitude a lieu pour un petit nombre de vérités scientifiques, qui nous sont pleinement aperçues par une démonstration palpable et invincible.

Mais cette certitude peut être réelle et véritable, ou seulement apparente et trompeuse. Or, qu'il y ait parmi les hommes un grand nombre de certitudes de ce dernier genre, c'est ce qu'il est impossible de mettre en doute, quand on considère la multitude d'opinions erronées qui ont été soutenues par toutes les sectes de philosophes anciens et modernes; quand on envisage le nombre prodigieux de sectes et d'opinions religieuses qui toutes se combattent, et qui sont soutenues comme autant de vérités, tandis qu'il ne peut y avoir qu'une seule vraie Religion. Il est donc évident qu'un grand nombre d'hommes prennent une certitude apparente pour la véritable. Les principales sources de cet égarement sont : la brièveté de l'esprit humain, qui, borné à un petit nombre d'idées, rejette souvent comme absurde tout ce qu'il ne connaît pas ou ne peut comprendre; les préjugés dont l'esprit imbu dès l'enfance ne peut se dépouiller, et qui repoussent sans examen tout ce qui les contrarie; la paresse qui fait qu'on se contente de connaissances superficielles, qu'on ne voit que l'écorce des choses, et qu'on ne veut pas se donner la peine de les approfondir; enfin les affections, les passions, qui absorbent l'âme et la fixent tout entière sur leur objet : allez prêcher à un avare le mépris des richesses, à un ambitieux le mépris des grandeurs, à un voluptueux l'amour de la vérité et de la vertu, vous excitez leur rire et leur dédain.

La question la plus importante qui se présente ici, est de savoir quelle est la règle que l'on doit suivre, dans l'ordre des vérités scientifiques, pour distinguer la certitude réelle de celle qui n'est qu'apparente et trompeuse. Remarquons d'abord trois espèces de certitudes, la certitude métaphysique qui est appuyée sur la liaison et la clarté de nos idées ou sur le sens intime, et dont les objets ne tombent pas sous les sens; la certitude physique, qui est fondée sur le rapport de nos sens et sur l'ordre de l'univers; la certitude morale qui repose sur le témoignage des hommes, dont la nature connue est telle qu'un grand nombre de témoins réunis, sans intérêts et contre leurs intérêts, ne peuvent s'accorder pour nous tromper.

Or, quel est le moyen de distinguer, dans ces trois genres de certitudes, celle qui est réelle et véritable de celle qui n'en a que l'apparence? Il paraît d'abord que les philosophes anciens et modernes ont varié beaucoup sur ce point; Platon ne reconnaît de certitude que dans les rapports des idées qu'il regarde seules comme éternelles et immuables; Epicure met la certitude dans le seul rapport des sens; Descartes, dans la clarté et l'évidence des idées; Malebranche

dans l'inclination invincible de l'esprit à adhérer à ce qui est évident; Leibnitz admet les trois espèces de certitudes de l'intellect, des sens et de l'autorité. Nous reconnaissons avec Leibnitz et tous les philosophes sages, ces trois genres de certitudes, mais il s'agit de décider quel en est le juge en dernier ressort? Est-ce la raison individuelle de chaque homme en particulier? Je ne le pense pas; il faudrait consacrer les erreurs sans nombre que tant d'hommes adoptent comme étant évidentes à leurs yeux et sur lesquelles ils se trompent. Je crois donc que la raison elle-même, par le sentiment qu'elle a de sa propre faiblesse, nous ordonne à tous d'invoquer ici deux témoignages pour assurer notre certitude: premièrement, le témoignage de notre propre conscience, qui nous garantisse que, pour acquérir l'évidence, nous avons employé tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et que nul intérêt, nulle affection, nulle passion ne nous ont déterminés dans notre jugement; secondement, le témoignage des hommes les plus éclairés et les plus exempts de passions en cette matière; s'ils ont acquis la même certitude, la même évidence que nous, il faut croire alors que c'est la droite raison qui nous a parlé: voilà évidemment l'aréopage, la chambre haute qui a seule le droit d'examiner et de juger les vérités scientifiques, et dont les arrêts doivent être la règle de nos jugements particuliers.

Ces principes étant posés, il n'est pas difficile de reconnaître que nous avons la certitude réelle et véritable dans les choses intellectuelles, quand l'évidence est également sentie et partagée par des hommes éclairés; dans les choses sensibles, quand le témoignage des sens est partout uniforme et constant; dans les faits historiques, quand le témoignage des hommes qui nous les ont transmis est également reconnu comme incapable de tromper. Il suit de là deux règles qui doivent être regardées comme imprescriptibles dans l'empire des sciences et de toute bonne philosophie: premièrement, l'on doit adopter les doctrines qui sont reconnues comme claires et évidentes par le plus grand nombre des hommes sages et éclairés, et rejeter celles qui ne sont soutenues que par un petit nombre, et qu'on ne peut clairement connaître; secondement l'on doit admettre les raisons qui paraissent claires au plus grand nombre des hommes sages, et rejeter celles qui, obscures ou incertaines, sont soutenues par le petit nombre; sans l'usage de ces deux règles, les disputes seront éternelles. En effet, qu'un homme quel qu'il soit, propose une opinion, un système, une expérience qu'il regarde comme certaine et indubitable aux yeux de sa propre raison, peut-il par sa seule autorité obliger tous ses pairs, tous les savants de l'Europe à le croire? Non, sans doute; tous ont le droit d'examiner cette vérité comme lui; et si les hommes les plus sages les plus éclairés, s'accordent à regarder son opinion comme absurde, et appuient leur

sentiment sur les mêmes raisons que tous jugent évidentes, l'autorité d'un seul peut-elle l'emporter sur celle de tous les sages, de tous les savants; et si cet homme préfère demeurer dans son obstination, et se croire lui seul plus sûr de sa raison que de celle de tous les hommes éclairés qui l'environnent, n'est-ce pas un prodige d'orgueil, d'audace et de délire? Si une telle règle était admise contre toute raison, toute sagesse et toute prudence, ne serait-ce pas vouloir renverser toutes les sciences, les lois divines et humaines, et la société entière?

Je ne m'arrête pas à réfuter l'opinion de M. Huet dans son livre de la *Faiblesse de l'Esprit humain*, où il s'efforce de prouver que la révélation et l'autorité de Dieu sont la base unique de la certitude humaine; car, l'autorité de Dieu et la révélation, comment seront-elles connues si la raison humaine ne peut rien connaître avec certitude? N'est-il pas évident que détruire la raison, c'est détruire la religion elle-même? Je passe sous silence l'opinion de Pythagore, des stoïciens, de Spinoza et de tous les panthéistes anciens et modernes, qui faisant de Dieu l'âme du monde, et nos âmes des portions de la divinité, trouvaient ainsi dans Dieu même notre certitude; quoi de plus absurde! Malebranche a prétendu que nous voyons la vérité en Dieu, ce qui est aussi obscur et aussi impénétrable que tout ce qu'il cherche à expliquer. Mais examinons maintenant quelles règles doit suivre la raison quand elle n'a pas en partage la certitude et l'évidence.

La vérité est quelque chose de si important pour l'homme, qu'il doit chercher tous les moyens pour y arriver; et quand il ne le peut, il doit s'attacher à ce qui en approche le plus: c'est ce qu'on appelle le probable, le vraisemblable. Or il est certain que l'on n'obtient l'évidence que sur un petit nombre de vérités, et que pour le plus grand nombre des questions, on est obligé de s'arrêter au probable et au vraisemblable. Dans la physique, la médecine, la jurisprudence, la morale, la politique et l'histoire, dans presque toutes les sciences en un mot, si nous voulons être de bonne foi, nous sommes forcés d'avouer que le nombre de connaissances certaines est bien petit, et qu'il est souvent nécessaire de nous contenter du probable et du vraisemblable, pour ne pas rester dans l'inaction ou l'incertitude, ce qui aurait les plus graves inconvénients; il est donc important de connaître ce qui constitue la probabilité, ses motifs et ses degrés, afin de marcher toujours avec prudence, sagesse et raison.

Nous pensons que la nature et les degrés de la probabilité et de la vraisemblance doivent être déduits des principes qui servent de base à chaque science; elles ont chacune des sources principales d'où partent les principes, les axiomes sur lesquels elles s'appuient, et d'après lesquels elles se développent dans leurs progrès. Les sources de toutes les connaissances humaines sont: le

sens intime, les sens extérieurs, le raisonnement et l'autorité. Mais il faut observer que ces sources ne sont pas toutes communes à chaque science ; dans les sciences naturelles, telles que les mathématiques, la métaphysique, la physique, l'astronomie, la médecine, nous avons le sens intime, les sens extérieurs, le raisonnement ; dans la théologie, c'est la raison et la révélation ainsi que l'autorité divine et humaine ; dans la morale, la politique, la jurisprudence, nous avons la raison et les lois ; enfin, dans l'histoire et dans les faits sur lesquels repose l'ordre social, c'est l'autorité des témoignages soumise à une sage critique. Pour juger et connaître ce qui est probable, il faut donc, avant tout, connaître ce qui est regardé comme certain dans chaque ordre de science par tous les hommes sages et éclairés en pareilles matières. Toutes les propositions qui ne sont pas renfermées clairement et distinctement dans les principes généralement admis, ou dans les conséquences également reconnues ; ces propositions, dis-je, sont ou douteuses, ou improbables, ou probables et vraisemblables : elles sont douteuses, s'il n'y a aucune raison tirée des principes pour les affirmer ou les nier, ou si l'on trouve des raisons égales pour les nier ou les affirmer ; elles sont improbables, si les raisons contraires sont plus fortes, ou celles qui les appuient presque nulles ; elles sont enfin probables, si les raisons sont plus fortes en leur faveur, sans être néanmoins certaines ni évidemment concluantes. De plus, la probabilité augmente à mesure que les raisons de ce genre sont plus nombreuses ou plus fortes ; d'où il suit qu'une opinion est plus probable quand elle a plus de raisons en sa faveur, ou quand à égalité de raisons les motifs sont plus graves et sujets à moins d'exceptions. Leibnitz, dans ses nouveaux *Essais sur l'entendement humain*, témoigne, avec raison, le désir de voir une nouvelle logique qui traiterait des degrés de probabilité, et qui nous donnerait une balance nécessaire pour peser les apparences et pour former là-dessus un jugement solide ; il observe que les jurisconsultes, en traitant des preuves, semi-preuves, présomptions, conjectures et indices, ont dit quantité de bonnes choses, et que les médecins ont également plusieurs degrés dans leurs signes et indications ; et, en effet, rien n'est plus utile dans ces deux sortes de sciences, où la certitude est rare, et la probabilité le plus souvent en usage.

DISCOURS XIII.

DES RÈGLES DE CERTITUDE DANS LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS RELIGIEUSES.

Les sceptiques qui affectent de dire qu'ils doutent de tout, et des vérités intuitives qui entrent en nous et malgré nous par tous les sens, et des vérités scientifiques constatées par l'expérience, reconnues par tous les hommes vraiment sages et vraiment éclairés ; les sceptiques, dis-je, qui se van-

tent d'être les partisans d'une pareille doctrine, se gardent bien d'y conformer leur conduite. Dans tout ce qui regarde la vie, la fortune, la santé, les biens, la gloire, bien loin de se conduire comme des hommes qui doutent de tout, ils agissent plutôt comme des hommes qui ne doutent de rien, et qui se croient tout permis pour arriver à leur but. Or, le but principal auquel tendent tous les partisans de cette désolante et méprisable doctrine, c'est, après avoir jeté des doutes sur toutes les vérités sensibles et naturelles qui font l'apanage de la raison humaine, de les porter sur les vérités religieuses qui font la base de toute société, de tout ordre, de toute morale, de toutes vertus, pour donner ensuite un libre cours à leurs passions et se livrer à tous les excès sans honte et sans pudeur comme sans remords. Voilà, n'en doutons pas, le terme fatal auquel s'efforcent d'arriver tous les sceptiques anciens et modernes ; c'est ce qu'ils annoncent dans leurs écrits, et l'expérience journalière nous prouve trop bien que tels sont les effets malheureux de cette affreuse doctrine dans les esprits et dans les cœurs qui s'en nourrissent.

Mais si le scepticisme universel est évidemment ou un délire de l'esprit ou une dépravation du cœur, il est un autre excès, non moins dangereux et que nous devons signaler ici : nous le trouvons dans certains auteurs sévères, chez des moralistes ombrageux, qui avouent aisément que la raison humaine peut servir à connaître la vérité dans toutes les sciences naturelles, mais qui pensent qu'elle doit être soigneusement écartée ; qu'elle ne peut que nous égarer et nous perdre, quand il s'agit de la recherche et de la connaissance des vérités religieuses, et qu'on ne saurait trop l'abaisser, l'humilier, l'anéantir devant celui qui est l'unique source de ces augustes vérités. Si ces nouveaux docteurs prétendent seulement nous préserver ici de l'orgueil, de la témérité, de l'audace qui nous porteraient à croire que notre raison est capable de tout examiner, de tout approfondir et de tout connaître, rien de plus sage, rien de plus juste que cette pensée ; j'aime à croire que c'est l'unique but qu'ils se proposent ; tel est du moins celui que l'on doit attribuer à Pascal, lorsque, dans ses *Pensées sur la religion*, il paraît abaisser la raison humaine jusqu'à lui ravir tout moyen de connaître avec certitude la vérité ; car si la raison est impuissante pour démontrer les vérités religieuses, pourquoi Pascal écrivait-il en faveur de la religion et cherchait-il à la prouver par toutes les forces de son génie ? En effet, prétendre que la raison ne peut et ne doit nous servir en rien dans la recherche de ces vérités saintes, et qu'elle doit toujours les recevoir sans examen et sans réflexion, c'est dégrader l'homme, puisqu'il n'y aura plus de différence relativement à ces vérités entre lui et la pierre, et la plante, et la brute, qu'il ne pourra pas mieux les connaître que les créatures dépourvues de raison, et sera

dirigé par le même aveuglement et la même stupidité; c'est dégrader la religion et même l'anéantir, puisque la vérité et l'erreur auront les mêmes droits et seront également partout adoptées; c'est dégrader Dieu lui-même qui nous aura donné la raison pour tout connaître et pour aimer tout excepté lui-même et ses perfections adorables; c'est contredire et tous les philosophes de l'antiquité qui ont employé les forces de leur raison à la recherche de ces vérités, et tous les apologistes de la religion qui les ont établies sur les preuves les plus évidentes.

Cependant gardons-nous de vouloir exagérer ici les droits de la raison, ses privilèges, sa capacité; la raison de chaque homme en particulier n'est point une règle infailible; nous avons démontré, en parlant des vérités scientifiques, combien nous devons nous défier de notre raison, avec quelle facilité elle peut nous égarer, et combien il est juste, sage, raisonnable d'attendre que nos jugements, fondés ou sur des expériences et des faits, ou sur des raisonnements, soient examinés et confirmés par le jugement des savants. Gardons-nous aussi de prétendre que la raison humaine doive tout concevoir, tout expliquer, tout comprendre dans l'ordre des vérités religieuses, et qu'elle puisse hardiment rejeter comme impossible ou absurde tout ce qui surpasse la portée de son intelligence. En effet, pourquoi aurait-elle, dans la science de la religion, des privilèges qu'elle n'ose s'arroger quand il s'agit d'acquérir les autres sciences? Est-ce que nous prétendons tout savoir, tout expliquer et tout comprendre dans la métaphysique, la physique, la géométrie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la médecine? N'est-il pas universellement reconnu, qu'à l'exception d'un certain nombre de principes clairs, de faits constants, de phénomènes prouvés par l'expérience, nous ignorons et la nature intime des choses, et le plus grand nombre de leurs attributs, et leur manière d'agir; or, parce que nous ne connaissons pas tous les ressorts et tous les secrets de la nature, faut-il assurer que tout cela est impossible et absurde, malgré l'évidence des faits qui nous en prouve l'existence? Non, sans doute, notre raison est forcée d'avouer que, dans toutes les sciences, elle est arrêtée à chaque pas par les merveilles qui s'offrent à ses regards, et dont il lui est impossible de donner une explication satisfaisante; soyons donc aussi humbles, aussi modestes, aussi réservés dans l'étude de la religion.

Vous me demanderez peut-être si cette science, étant nécessaire à tous les hommes, ne doit pas être plus claire, plus palpable, plus facile à acquérir que toutes les autres, qui exigent de grands efforts, de continus travaux, et ne peuvent être le partage que d'un très-petit nombre d'hommes bien supérieurs à la masse ignorante et vulgaire qui compose presque tout le genre humain. Je réponds que la connaissance de la reli-

gion est sans doute la plus haute, la plus vaste, la plus nécessaire de toutes les sciences, et c'est ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître si l'on considère la grandeur de son objet et l'importance de sa fin. En effet, connaître Dieu, sa nature, ses perfections et ses lois; les hommages d'adoration, de reconnaissance, de prières et d'amour que nous devons lui offrir, les devoirs que nous avons à remplir envers lui, envers nos semblables et envers nous-mêmes; enfin, le terme auquel l'accomplissement de tous ces devoirs doit nous conduire, voilà évidemment la science la plus haute, la plus belle, la plus importante au bonheur de l'homme et de la société; science que les plus grands philosophes de l'antiquité, un Socrate, un Platon, un Aristote, un Cicéron se sont efforcés d'acquérir, que nos plus grands philosophes modernes, un Bacon, un Descartes, un Newton, un Leibnitz, un Pascal, et les plus beaux génies ont méditée toute leur vie; que les plus grands docteurs qui ont paru dans l'Eglise, les Tertullien, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Cyprien, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome et tant d'autres ont développée dans toute sa grandeur et toute sa beauté.

Mais la religion, plus que toutes les autres sciences, a ses éléments, ses degrés, ses progrès, sa vaste étendue et ses profondeurs redoutables; or, est-il nécessaire aux hommes de l'acquérir dans toute sa perfection et d'embrasser toutes les vérités qu'elle nous enseigne? Non, sans doute; et Dieu qui est la bonté, la justice, la sagesse même, ne saurait exiger du plus grand nombre des hommes, ce qu'ils n'ont ni le temps ni les moyens d'obtenir; donc il faut distinguer dans la science de la religion deux ordres de vérités: d'abord, les vérités fondamentales, nécessaires à tous et sans la connaissance desquelles l'homme ne peut remplir ses devoirs les plus indispensables et assurer son véritable bonheur; ces vérités, qui sont la base de toute vertu et le fondement nécessaire de la religion, doivent être accessibles à tous les esprits. Mais il en est d'autres d'un ordre supérieur qui composent l'ensemble de la religion, qui la montrent dans toute son étendue, dans tous ses rapports; celles-ci ne peuvent être le partage que d'un petit nombre d'hommes destinés par la divine Providence à instruire les peuples et à défendre la religion contre tous les genres d'ennemis qui la combattent; et il en est de même des vérités premières, mais connues dans toute leur perfection et leur étendue avec toutes les preuves qui servent à les établir.

Nous ne nous proposons pas de développer ici les preuves qui démontrent la vérité de la religion sous le double rapport de croyance et de pratique, de doctrine et de morale. Notre unique objet est de développer la marche que suit la raison humaine pour arriver à la connaissance des vérités religieuses, nécessaires et indispensables à

tous les hommes; de faire voir les bases sur lesquelles repose la certitude de ces mêmes vérités dans leurs éléments, leurs progrès et leur développement, ainsi que les moyens et les canaux par lesquels ces vérités nous arrivent d'une manière claire et certaine. Est-il rien de plus important, de plus nécessaire qu'un pareil examen, pour donner à nos croyances toute leur fermeté, à nos actions leur rectitude, à notre vie son repos et son bonheur? Car c'est avant tout, et principalement pour acquérir les connaissances religieuses et morales, que la raison nous a été donnée par l'auteur de notre être, et toute négligence sur ce point est un outrage fait à sa sagesse et à sa bonté. Afin de procéder méthodiquement dans cet examen, je commence par discuter une question sur laquelle nos sceptiques modernes et nos philosophes irréligieux s'arrêtent avec complaisance. Que pensez-vous, disent-ils, d'un enfant abandonné de ses parents, ou égaré au milieu des bois, des forêts de l'Amérique, avant d'avoir appris aucune langue, d'avoir reçu aucune instruction; sa raison pourra-t-elle s'élever, par ses propres forces, à la connaissance des premières vérités religieuses?

Je demanderai d'abord à tous nos philosophes, si l'enfant, dans cette hypothèse, est capable d'acquérir, je ne dis pas seulement des connaissances religieuses, mais aucune connaissance proprement dite; et s'il parviendra jamais à se former des idées justes et exactes des objets qui l'environnent, à les comparer entre elles pour en former des jugements et des raisonnements qui le conduisent à des connaissances véritables. Si nos philosophes nous répondent que cet enfant sera capable de pareils efforts, qu'ils nous disent alors sur quelles preuves ils peuvent établir qu'il ne pourra jamais arriver aux premières connaissances religieuses; celles-ci ne sont-elles pas aussi sensibles, aussi frappantes, aussi intuitives que toutes les vérités naturelles que la raison humaine conçoit et saisit partout avec une égale assurance et une égale facilité? Si, au contraire, ils nous répondent que l'enfant, dans cet état d'abandon et d'isolement, privé de tous les moyens de développer sa raison, vivra dans une sorte d'engourdissement de toutes ses facultés intellectuelles, sans pouvoir se former des idées véritables, et acquérir, par la réflexion et le jugement, les connaissances naturelles, que pourra-t-on conclure de cet exemple particulier, contre la raison humaine environnée de tous les moyens qui doivent naturellement et nécessairement servir à son développement et à ses progrès? N'est-il pas évident que tous les enfants, qui naissent parmi nous, ne connaissent rien et ne peuvent rien connaître avant que leur raison commence à se développer; et parce que leur raison ne conçoit rien avant son développement, en conclura-t-on qu'elle ne peut rien connaître quand elle se développe? Quelle absurdité! Mais je dis qu'il est plus probable et

qu'il paraît même certain, que cet enfant abandonné à lui-même ne pourra jamais acquérir des connaissances véritables; en effet, cet enfant éprouvera sans doute des sensations, des perceptions même; mais ne connaissant aucune langue et ne pouvant s'en former aucune, il ne pourra attacher à ses sensations, à ses perceptions, des signes propres à les graver profondément dans son esprit pour les comparer et en former des raisonnements; sa vie entière sera donc comme une enfance prolongée, et il restera dans une impossibilité absolue de développer sa raison.

Mais la supposition que nous venons d'examiner ne nous montre point l'homme tel qu'il est dans la nature et tel qu'il doit être; l'homme n'est point fait pour vivre seul, isolé au milieu des bois; partout nous le voyons naître au sein d'une famille, protégé, nourri, élevé par les auteurs de ses jours; partout nous voyons les familles se réunir en sociétés, en peuplades, en corps de nations, pour s'aider mutuellement dans les besoins de la vie, se protéger et se défendre contre tous les ennemis et tous les genres de maux qui peuvent les attaquer: voilà l'homme dans son état naturel, et tel qu'il est dans les divers lieux où se trouve répandu le genre humain. Or, je le demande, est-il une société sur la terre sans la connaissance des vérités premières, des vérités fondamentales de toute religion, de toute morale et de toute vertu; est-il une société où ces vérités ne soient pas transmises d'âge en âge, de génération en génération, d'abord dans le sein de toutes les familles par l'enseignement domestique, ensuite par un culte, une profession publique? En effet ces vérités sont: l'existence d'un Dieu suprême, auteur et conservateur de toutes les merveilles que nous présente l'univers; les hommages d'adoration, de prières, de sacrifices qui lui sont dus; l'existence de nos âmes distinctes de nos corps; les peines et les récompenses d'une autre vie, dues aux bons ou aux méchants; les devoirs envers nos semblables, que la raison et la nature inspirent dans cette grande maxime: Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait; enfin, nos devoirs envers nous-mêmes par le bon usage de nos facultés et de nos organes; or, la raison humaine professe partout ces vérités, et les transmet aux générations qui se succèdent sur la terre.

On demande sur quel fondement, sur quels motifs de certitude, tout homme qui reçoit des auteurs de ses jours et de la société qui l'environne ces vérités premières, sur quels motifs, dis-je, il les croit et il les admet? Je réponds, en premier lieu, que ces vérités sont aussi sensibles, aussi frappantes, aussi intuitives, que toutes les vérités sensibles et naturelles, qui, comme nous l'avons dit, l'environnent de toutes parts, entrent par tous les sens, le pénètrent et le persuadent comme malgré lui. Le sentiment de son existence, la vue de l'univers, de tous les êtres qui l'environnent, et de toutes

les merveilles qui s'opèrent tous les jours devant ses yeux, le portent évidemment et invinciblement à reconnaître une cause suprême, un être tout-puissant qui opère tous ces prodiges. Ces idées sont évidemment unies, dépendantes et corrélatives, comme un ouvrage de l'art, que l'on met sous nos yeux, nous force évidemment à croire à l'existence d'un ouvrier qui l'a fait. J'en dis autant des autres vérités premières et fondamentales, sans qu'il soit nécessaire d'en faire ici un semblable développement qui est aussi sensible et aussi frappant.

Je réponds, en second lieu, qu'il n'est aucun obstacle qui puisse détourner la raison de l'homme de reconnaître ces vérités; elles ne contredisent en rien ni ses lumières, ni ses sentiments, ni ses inclinations, ni sa nature, surtout quand je la considère libre des passions, des vices et des sophismes. Non, il n'est rien dans ces vérités qui puisse inspirer un doute; et s'il pouvait naître dans notre esprit, l'assentiment général donné par tous les hommes qui nous environnent, par les savants et les sages, comme par les simples et les ignorants, deviendrait pour notre raison une preuve et une démonstration invincible qui l'obligerait à croire comme certain ce que la raison des autres croit invinciblement comme nous. Mais, me direz-vous peut-être, n'est-il pas possible qu'un homme né et instruit parmi nous, doute réellement de l'existence de Dieu et des autres vérités qui en émanent? Je réponds qu'il faut pour cela, ou que cet homme soit dans un état de stupidité qui le prive de l'usage de sa raison, ou dans un état d'ivresse causé par des passions qui absorbent toutes ses lumières; mais cet état ne pouvant être constant, j'en conclus que le doute réel et permanent est impossible.

J'ai montré comment un enfant est instruit parmi nous des vérités religieuses, et en obtient une connaissance certaine; mais je n'ai pas dit comment le genre humain en avait été instruit lui-même, et quelle part nous devons attribuer à la raison dans la découverte de ces vérités, dans leur développement, leur conservation et leur perpétuité parmi les hommes; je ne vous ai pas montré les fondements inébranlables sur lesquels repose tout l'édifice de la religion, les moyens et les canaux par lesquels les vérités saintes nous arrivent, les motifs certains et évidents sur lesquels la raison humaine s'appuie pour les reconnaître et les admettre avec certitude; enfin, je n'ai pas indiqué les sources empoisonnées d'où sont sorties toutes les erreurs qui ont égaré tant de peuples; or, voilà ce que je me propose de vous exposer d'une manière abrégée et rapide, c'est le tableau historique et raisonné de la religion que je dois mettre sous vos yeux.

La raison humaine étant le moyen, l'instrument qui nous a été donné par l'Auteur de notre être pour parvenir à la connaissance de la vérité, il est important de bien déterminer sa force, sa capacité, son étendue,

la marche qu'elle doit suivre et les bases sur lesquelles elle doit s'appuyer pour parvenir avec certitude à la connaissance des vérités religieuses. Ce grand sujet peut être renfermé dans l'examen de ces trois questions : 1° La raison, seule et abandonnée à elle-même, a-t-elle pu trouver les vérités de la religion? 2° La raison, seule et abandonnée à elle-même, a-t-elle conservé ces vérités pures et sans mélange d'erreurs? 3° Comment et pourquoi la raison s'est-elle égarée et s'égare-t-elle tous les jours sur les vérités de la religion?

D'abord l'homme, abandonné à lui-même sans aucune instruction, sans aucunes lumières étrangères, a-t-il pu et dû, par les seules forces de sa raison, telles que nous les voyons aujourd'hui, parvenir à se faire des idées justes, pures, exactes, dégagées de toute erreur et de toutes superstitions, sur Dieu, sa nature et ses perfections; sur les hommages et le culte qui lui sont dus; sur sa propre nature et la distinction de son âme et de son corps; sur les principaux devoirs moraux qu'il doit remplir envers son Créateur, ses semblables et lui-même; sur les peines et les récompenses dans une vie à venir, comme sanction indispensable de ces devoirs; en un mot, l'homme seul et abandonné à sa propre raison a-t-il pu se former une religion pure et sans mélange d'erreurs, et a-t-il réellement exécuté ce grand ouvrage? Voilà la première question qu'il nous importe d'examiner.

Que pensent sur ce point nos philosophes modernes? Les uns, exaltant la puissance de la raison et exagérant ses forces, prétendent que l'homme, livré à lui-même et placé sur cette terre au milieu de toutes les merveilles de l'univers, a pu connaître de la manière la plus claire et la plus évidente Dieu, sa nature, ses perfections, et se former une idée exacte et complète de tous ses devoirs; tel est le sentiment des principaux déistes anglais, Collins, Tindal, Toland, Woolston, de lord Herbert de Cherbury, de lord Bolinbroke et autres; de Voltaire et de J.-J. Rousseau qui marchent sur leurs pas. D'autres, frappés de la faiblesse de la raison humaine et des erreurs du paganisme dans lesquelles tout le genre humain est demeuré si longtemps plongé, pensent que l'homme abandonné à lui-même n'a pu que s'égarer, et adorer d'abord toutes les créatures à la place de son Créateur, et que ce n'est qu'après avoir parcouru le cercle de toutes les erreurs qu'il est parvenu, à force de réflexions, de méditations et de raisonnements, à découvrir enfin les principales vérités et les principaux devoirs de la religion, ainsi pensent Hume et nos encyclopédistes. Enfin, les matérialistes, les athées, les pyrrhoniens qui prétendent qu'il n'y a point de Dieu, et que nous n'avons point d'âmes, soutiennent qu'il n'y a ni religion, ni vérités morales; que la raison n'a jamais pu en découvrir l'existence avec certitude, et qu'elle n'a pu en puiser la connaissance que dans de vaines imaginations produites

par la crainte ou l'ignorance, ou l'intérêt, ou la politique des législateurs ; et c'est le système d'Hobbes, de d'Holbach et de Lamettrie. Or, il est aisé de reconnaître, d'après cet exposé, que toutes ces vaines opinions sont contradictoires ; qu'elles se détruisent mutuellement, et qu'il suffirait de laisser les philosophes se battre entre eux pour les voir renverser successivement leurs systèmes, et démontrer la faiblesse de la raison humaine par leur propre expérience.

Mais nous ne devons pas nous borner à signaler les erreurs des philosophes, il faut encore chercher à connaître la vérité sur des points d'une si haute importance. Nous regardons comme un fait incontestable que l'homme, en sortant des mains du Créateur, n'a point été abandonné à lui-même et à ses propres forces pour découvrir les vérités religieuses qu'il devait croire et pratiquer ; mais que la religion lui a été enseignée, manifestée, révélée de Dieu même dans ses principes et ses vérités fondamentales, avec l'obligation positive, naturelle et indispensable de transmettre à sa postérité ce précieux dépôt. Nous croyons que ces principes et ces vérités ont dû être transmis de siècle en siècle par l'enseignement des pères aux enfants, par le témoignage de l'univers qui les atteste également, par la conscience et les sentiments naturels qui les approuvent, et par la raison elle-même qui en voit partout les preuves convaincantes. Voilà ce qu'ont pensé et ce que pensent tous les vrais philosophes anciens et modernes, tous les hommes sages et éclairés qui ont le plus approfondi cette question importante, Aristote, Platon, Cicéron, Plutarque parmi les anciens ; Bacon, Newton, Descartes, Leibnitz, Euler, Pascal, Malebranche, Huet, Bossuet, Fénelon, parmi les modernes ; tous ceux qui ont développé le mieux l'origine du droit naturel et des lois, Grotius, Puffendorf, Cumberland, Burlamachy ; tous les docteurs de l'Eglise qui ont si bien connu l'origine et les progrès de la religion : Origène, Eusèbe, Théodoret, saint Augustin, saint Thomas ; enfin, tous les apologistes du christianisme, qui l'ont si bien défendu dans leurs écrits. Une telle réunion ne suffit-elle pas pour décider tout homme raisonnable contre le petit nombre de philosophes réduits chacun à sa propre opinion, et qui tous se combattent entre eux et se contredisent ? Mais sur quel fondement est appuyé ce jugement de tous les hommes sages et éclairés ? Sur la nature de Dieu, sur la nature de l'homme, sur la nature des vérités mêmes de la religion, sur la tradition et la croyance de tous les anciens peuples, sur la faiblesse de la raison humaine prouvée par l'expérience de tous les siècles ; enfin, sur les traditions et les monuments sacrés les plus anciens, les plus vénérables et les plus certains.

Exposons en peu de mots chacune de ces différentes preuves ; il n'appartient qu'à des matérialistes et à des athées de soutenir que l'homme est un être nécessaire, éter-

nel, ou qu'il a été formé par le hasard ou par une aveugle fatalité. Quelle plus grande absurdité, dit Montesquieu, que de faire produire un être intelligent par une cause sans intelligence ! Il est impossible à tout homme sensé de révoquer en doute que l'univers, et tous les êtres qu'il renferme, et l'homme par-dessus tout, sont l'ouvrage d'un être souverainement intelligent et souverainement parfait ; or, comment concevoir qu'après avoir formé l'homme il l'ait abandonné à lui-même sans lui dévoiler son origine, sa destination, ses devoirs envers l'auteur de son être et la fin pour laquelle il l'a créé ? Comment concilier cet abandon absolu avec sa bonté, sa sagesse, sa providence, sa justice et toutes ses perfections ? Les plantes, les animaux auraient été mieux traités que l'homme lui-même, puisque la nature et l'instinct leur apprennent tout et les dirigent nécessairement vers leur fin, et que l'homme dans son isolement aurait tout ignoré. Notre nature le prouve également ; l'homme tel qu'il naît aujourd'hui a besoin d'apprendre à parler, à penser, à sentir, à connaître ; s'il n'est point instruit par les auteurs de ses jours, il restera dans un état de stupidité ; il naît environné d'une foule de besoins auxquels il est obligé de pourvoir pour sa conservation ; il est agité par des passions, par des désirs qu'excitent en lui tous les objets qui l'environnent ; c'est donc vers eux que se tourneront toutes ses pensées, tous ses sentiments, toutes ses affections ; il s'occupera donc longtemps de la conservation de son être, avant que de songer à son origine et à ses devoirs.

La nature des vérités religieuses ne prouve pas moins cette vérité ; observons ici qu'il ne s'agit pas de savoir si quelques génies transcendants, doués par Dieu même de facultés supérieures, entourés de moyens et de circonstances particulières, pourraient s'élever jusqu'à la connaissance pure et parfaite des vérités religieuses ; il s'agit du genre humain et de tous les hommes en général tels qu'ils naissent sur la terre ; or, il est bien évident que tous ne naissent pas avec cette supériorité de lumières et d'intelligence qui leur rende cette connaissance facile et possible. Il faut ensuite bien distinguer entre la facilité qu'a la raison humaine de reconnaître pour certaines et évidentes des vérités qui lui ont déjà été enseignées, et la facilité de découvrir elle-même ces vérités, de les apercevoir clairement et de s'en démontrer la certitude. Dans toutes les sciences, nous apprenons facilement et nous concevons clairement les vérités que l'on nous enseigne ; mais s'il fallait les découvrir nous-mêmes, nous les ignorerions peut-être toute la vie.

C'est donc avec raison que Locke, Montesquieu et d'autres philosophes accusent tous nos faux sages de s'attribuer à eux-mêmes les connaissances qu'ils ont puisées dans la sein du christianisme. En effet, nos déistes modernes composent leur système de religion naturelle avec les principales vérités

dont ils ont été instruits dès leur enfance, et qu'ils ont puisées dans l'Evangile et dans la révélation chrétienne; ils se vantent ensuite qu'ils les ont découvertes par les seules forces de leur raison, et en concluent que la raison dans chaque homme peut, seule et sans aucun secours, arriver au même but : ce n'est là qu'un amas d'illusions et de sophismes. Où sont nés, je le demande, les philosophes qui nous vantent leurs belles découvertes? Est-ce au milieu des forêts du Canada, parmi les Iroquois, les Hurons, les Illinois? Non, c'est au sein de l'Europe civilisée et chrétienne : à Londres, à Paris, au milieu de toutes les lumières que le christianisme y répand depuis tant de siècles. Ils ont été élevés comme nous; dès leur plus tendre enfance, on leur a enseigné, développé, démontré les grandes vérités qu'ils se glorifient d'avoir découvertes eux-mêmes : ce sont donc des serpents qui se révoltent contre le sein qui les a portés, et qui s'efforcent de déchirer ses entrailles. Il est, au contraire, bien évident pour tout homme qui pense sérieusement à la grandeur, à la sublimité, à la pureté des vérités fondamentales de la religion, que la raison humaine, abandonnée à elle-même, ne pourrait parvenir que très-difficilement à les découvrir pures et sans mélange de superstitions et d'erreurs. Ces vérités ne peuvent donc être appelées *naturelles*, en ce sens que la raison seule puisse les découvrir, mais parce qu'elle les comprend et les reconnaît évidemment dès qu'on les lui présente, et qu'elle en démontre même la certitude par leurs rapports nécessaires avec la nature des choses.

Ajoutons que les vérités naturelles ne forment pas une religion particulière : elles ne sont réellement que les premiers fondements de la religion véritable. Dieu peut y ajouter des vérités d'un ordre supérieur, que nous devons croire sur sa parole, quoiqu'il soit impossible à notre raison de les comprendre en elles-mêmes et de les démontrer autrement qu'en s'appuyant sur l'autorité divine; et voilà ce que Dieu a fait, et ce qui compose l'ensemble des croyances de la religion primitive : nous y trouvons, avec les vérités naturelles, la création, la chute de l'homme et le moyen de sa réconciliation et de sa rédemption, dogmes qui ne peuvent être découverts par la raison, et qui émanent nécessairement d'une révélation divine. Joignez à tout cela la croyance de tous les peuples, qui ont regardé leurs ancêtres comme instruits par Dieu même; la faiblesse de la raison humaine, qui s'est égarée pendant tant de siècles sur les vérités principales; enfin les traditions sacrées, qui nous attestent cette révélation dans toutes les pages de la Genèse. Il est donc plus clair que le jour que les vérités fondamentales de la religion ont été dévoilées, enseignées et révélées à l'homme par Dieu même.

Il est bien inutile maintenant de demander, comme le font tant d'impies modernes, si la révélation est possible, utile et même nécessaire : tout ce que nous venons d'ex-

poser le démontre de la manière la plus palpable, puisque dès l'origine des temps ces vérités ont été connues, et que, sans une révélation, elles n'auraient pu l'être purement, clairement et sans mélange d'erreurs. D'ailleurs, demander si Dieu peut nous révéler des vérités, c'est demander si Dieu, qui nous a donné les sens et tous les moyens de connaître la vérité et de la manifester aux autres, n'a pas lui-même des moyens de nous en instruire; demander s'il est utile et même nécessaire qu'il nous instruisse, c'est demander s'il est utile et même nécessaire que nous connaissions tout ce qu'il nous importe de savoir : notre origine, nos devoirs, notre destinée et les moyens d'y arriver; c'est outrager la puissance, la sagesse, la bonté et toutes les perfections de Dieu.

DISCOURS XIV.

SUITE DES RÈGLES DE CERTITUDE DANS LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS RELIGIEUSES.

Examinons maintenant par quel moyen les vérités révélées ont été transmises jusqu'à nous, quel développement elles ont reçu dans le cours des siècles, et sur quel fondement solide la raison humaine peut s'appuyer pour regarder l'ensemble des vérités que nous présente la religion comme certain et incontestable. Pour donner sur cet important sujet des notions claires et précises, remontons aux premiers temps.

Qu'était-ce que le genre humain dans son origine, et peu de temps après être sorti des mains de son Créateur? Tous les monuments historiques sacrés et profanes nous le représentent comme une réunion de familles patriarcales, dont les chefs étaient tout à la fois les législateurs et les pontifes, qui devaient transmettre à leur postérité les vérités religieuses qu'ils avaient reçues de la bouche de Dieu même. Or, quel devait être le moyen de transmission? Le seul qui est en rapport avec la nature de l'homme, savoir : l'enseignement de ces vérités saintes et la pratique journalière des devoirs qu'elles imposent; en un mot, le témoignage de parole et d'action que nos pères rendaient à ces vérités, comme révélées de Dieu. Mais quels beaux caractères de vérité n'imprimaient pas au témoignage unanime de ces vénérables patriarches leur tendresse pour leur famille, qu'aucun intérêt ne pouvait engager à vouloir tromper; leur grand âge, qui, suivant les monuments sacrés et profanes, s'étendait à plusieurs siècles, et le témoignage de l'univers entier, sorti tout récemment des mains du Créateur? Joignez à cela tous les sentiments naturels à l'homme que ces vérités développent, et auxquels elles donnent tout leur essor; enfin, toutes les lumières de la raison, se réunissant naturellement pour applaudir à ces vérités, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître quand elles sont proposées, et dont il est si facile de sentir toutes les preuves. Tel est le moyen certain par lequel le dépôt sacré s'est transmis et conservé parmi les premières familles

du genre humain ; nous le trouvons dans la tradition domestique et patriarcale, confirmé par le témoignage de l'univers, par les sentiments de la nature et par les lumières de la raison.

Mais, hélas ! si la vérité se conserva pure pendant un grand nombre de siècles, les mœurs se pervertirent, et une effroyable corruption souilla le genre humain. Dieu résolut de le châtier par une vengeance éclatante et qui retentit dans la suite des temps : tous les hommes furent ensevelis dans les eaux du déluge, et une seule famille fut sauvée pour en perpétuer la race.

C'est une grande époque que le déluge, dans l'histoire de la nature et dans celle de la religion, et le souvenir en est resté gravé dans la mémoire de tous les anciens peuples. Il ne s'agit pas aujourd'hui de vous démontrer la réalité de ce terrible événement : qu'il me suffise de vous dire qu'il est universellement reconnu par tous les physiiciens et tous les naturalistes vraiment instruits ; que l'époque ne peut pas en être reculée de plus de quatre ou cinq mille ans ; que tous les vrais savants conviennent qu'il n'a pu émaner que de la toute-puissance de Dieu, et que les divers systèmes imaginés par quelques impies, pour le combattre ou l'expliquer, ne sont que des hypothèses vaines et absurdes. Or, cette grande et terrible leçon devait être un puissant moyen de rappeler aux hommes les grandes vérités religieuses et morales qu'ils avaient pu oublier. Le monde, trempé dans les eaux du déluge, et sortant, pour ainsi dire, une seconde fois du néant, leur parlait assez éloquemment de la grandeur de Dieu, de sa puissance redoutable, et des hommages d'adoration, de crainte et d'amour qui lui sont justement dus.

Cet effet salutaire persévéra assez longtemps ; et, durant quelques siècles, les vérités religieuses furent enseignées et conservées dans les familles, pures et sans mélange d'erreurs. Bientôt le genre humain, se multipliant et s'étendant dans toutes les contrées orientales, se partagea en différents peuples et forma divers corps de nations, d'États, de gouvernements, connus dans la plus haute antiquité sous les noms d'Égyptiens, de Phéniciens, de Chaldéens, de Perses, de Mèdes et d'Indiens. Mais, dès les premiers temps, nous voyons ces peuples livrés à toutes les passions qui égarent l'esprit et le cœur de l'homme ; et soit ignorance, ou orgueil, ou vanité, ou corruption, ou intérêt, ils altèrent et corrompent les vérités primitives par la plus honteuse et la plus stupide idolâtrie. D'abord ils divinisent tous les astres du firmament, le soleil, la lune, les planètes, les constellations diverses, qu'ils supposent animées par des génies bienfaisants qui les gouvernent et les dirigent ; bientôt ils voient les mêmes génies dans les éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu, et dans tous les êtres qui servent à leur conservation et à leurs besoins. Tous les maux que les hommes éprouvent, tous les phénomènes funestes de la

nature, ils les attribuent à de mauvais génies, qu'ils croient devoir également honorer et apaiser par leurs hommages et leurs sacrifices ; enfin, ils divinisent tous les héros, les grands hommes qui se sont distingués sur la terre, et divinisent, avec eux et en eux, toutes les passions et tous les vices : mêlant ainsi, dans le culte qu'ils leur rendent, des abominations et des infamies que les sentiments de la nature et les lumières de la raison réprouvent également. Tel est le tableau effrayant que nous présentent les monuments historiques des égarements des anciens peuples et de leurs colonies, dans la Grèce, l'Italie, la Germanie, les Gaules, les Espagnes et les autres parties du monde.

Quelle barrière la divine Providence opposera-t-elle à ce torrent d'iniquités et d'erreurs qui menace d'envahir la terre entière, d'altérer et de corrompre les vérités religieuses sur lesquelles repose le bonheur du genre humain ? Dieu, dans sa bonté, sa sagesse et sa justice, rassemble quelques-unes des familles patriarcales et les réunit en corps de nation : c'est le peuple d'Israël, préféré à tous les autres à cause de la fidélité des patriarches ses ancêtres ; et n'est-il pas juste que ceux qui se montrent les plus fidèles à ses lois en reçoivent plus de grâces et plus de faveurs ? Il destine ce peuple privilégié à conserver le dépôt sacré des vérités religieuses, pur et sans mélange de superstitions et d'erreurs ; pour le pénétrer à jamais de sa grandeur et de sa puissance, il opère à ses yeux les plus grands prodiges ; il le conduit, à travers le désert d'Arabie, au pied du mont Sinai ; et là, dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté, il lui renouvelle l'enseignement des vérités saintes ; il les sanctionne en donnant lui-même le décalogue, qui n'est point une religion nouvelle, mais la religion primitive, révélée à l'homme dès l'origine du monde, et que le Dieu de l'univers proclame solennellement au milieu de son peuple, pour lui redonner une nouvelle force, une nouvelle autorité ; il le sépare des autres peuples de la terre, et lui donne des lois civiles, lui prescrit des cérémonies, des pratiques, des sacrifices, un culte particulier qui doit servir à conserver dans son sein la pureté de ses croyances ; enfin, il ordonne à Moïse de les consigner dans un livre, dont ce peuple devient le dépositaire et le gardien pendant tout le cours des siècles. Ici le témoignage de tout Israël succède à celui des familles patriarcales ; et comment se refuser de croire à la déposition de tout un peuple qui, par sa croyance constante, son culte, ses lois, ses solennités, son histoire entière, atteste ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, et ce qu'il a été chargé par Dieu même de transmettre à tous les âges ? Récuser un pareil témoignage, c'est renverser toute certitude morale, toute certitude historique, c'est bouleverser le monde et la société, c'est abjurer la raison et le sens commun.

Ce témoignage, certain par lui-même, est encore confirmé par les traditions générales

de tous les peuples qui nous offrent des traces sensibles des vérités primitives, par le témoignage de l'univers qui les proclame, par tous les sentiments naturels qui les approuvent, et toutes les lumières de la raison qui les reconnaissent dès qu'on les lui présente. Ainsi, l'autorité de la tradition se montre d'abord à nous avec tous ses caractères de certitude, et vient éclairer, diriger notre raison, en augmentant ses lumières, bien loin de les affaiblir et de les éteindre. Mais, parmi les vérités fondamentales de la religion, que le peuple choisi de Dieu devait soigneusement conserver et transmettre, il en est une d'un ordre plus élevé, et qui intéressait le bonheur du genre humain tout entier : c'est l'espérance d'un médiateur, du Sauveur promis dès l'origine du monde, attendu par les patriarches, et dont la vie et les merveilles devaient être annoncées par les prophètes, figurées par toutes les cérémonies et l'histoire du peuple juif. Ainsi Israël est destiné, non-seulement à conserver le souvenir de cette magnifique promesse, mais encore à fournir les preuves les plus éclatantes de son accomplissement par les oracles de ses prophètes, et à montrer ainsi au monde celui qui doit renouveler la face de la terre, proclamer de nouveau les vérités augustes et sacrées, et donner à la religion, par l'accomplissement des promesses, tout son développement et toute sa perfection.

Pour comprendre maintenant la nécessité de cette nouvelle manifestation de la vérité, de cette révélation faite au genre humain tout entier, il suffirait de considérer les déplorable erreurs répandues, non-seulement chez les peuples barbares, mais encore parmi les nations les plus civilisées, les plus avancées dans les arts et les sciences ; d'exposer l'origine, les progrès et toute la profondeur de ce prodigieux aveuglement de la raison humaine, que ni les philosophes, ni les gouvernements, ni les plus grands législateurs, n'ont pas même entrepris de guérir ; nous y verrions une nouvelle preuve de ce qui a été déjà dit, que les vérités saintes ne peuvent ni être connues et découvertes, ni même se soutenir longtemps pures et inaltérables contre les assauts des passions humaines, et que nous devons mille actions de grâces à la divine bonté qui a daigné retirer le genre humain de cet abîme de ténèbres et de corruption, soit en redonnant aux premières vérités religieuses, si généralement défigurées, leur clarté, leur force, leur autorité, soit en y ajoutant des vérités d'un ordre supérieur non moins nécessaires au bonheur de l'homme.

Mais comme le dessein que je me suis proposé dans ce discours est de vous tracer la marche qu'a suivie et que doit suivre la raison humaine dans la connaissance des vérités religieuses ; sans entrer en ce moment dans le détail de toutes les preuves qui établissent la vérité de la révélation chrétienne, montrons d'abord les moyens sûrs et infaillibles que Dieu a donnés à la

raison humaine pour connaître avec certitude l'existence de cette révélation, et nous verrons ensuite les moyens également sûrs et infaillibles par lesquels nous pouvons connaître avec la même certitude les vérités qu'elle nous oblige de croire et de pratiquer.

D'abord que des moyens sûrs, infaillibles et proportionnés à la capacité de tous les hommes soient nécessaires pour nous assurer de l'existence et de la vérité de la révélation, c'est ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître si l'on considère la nature de l'homme, la nature de la révélation et les perfections de Dieu. En effet, l'homme étant un être raisonnable doit agir en tout d'une manière conforme à la raison ; il lui faut donc un moyen de connaître avec certitude l'existence de la révélation ; celle-ci est pour l'homme la chose la plus importante, elle doit donc porter des caractères de vérité qui la démontrent clairement à la raison humaine et la distinguent de l'erreur et du mensonge ; enfin Dieu, dont la bonté et la sagesse sont infinies, ne peut manifester à l'homme ses volontés suprêmes, sans lui fournir les moyens de les connaître d'une manière sûre et proportionnée à la capacité de tous.

Or, le moyen par lequel Dieu conduit notre raison à la connaissance de la révélation chrétienne, est celui-là même qui nous a transmis la révélation faite aux premiers hommes et au peuple d'Israël, une tradition constante et inaltérable. C'est, en effet, le seul possible, le seul conforme à la nature des vérités que la révélation doit nous apprendre, et en même temps le plus connu, le plus facile, celui sur lequel reposent les connaissances nécessaires à la sûreté et au bonheur des familles, des sociétés et du genre humain tout entier. La certitude de la révélation chrétienne est donc appuyée sur le témoignage des hommes, mais porté au plus haut degré d'évidence, environné de caractères d'une autorité invincible, à laquelle la raison humaine ne peut se refuser, sans s'aveugler elle-même, sans vouloir anéantir les connaissances d'où dépendent l'ordre, la paix et le bonheur de la société.

Quelles sont, en effet, les vérités historiques, même le plus universellement admises, qui puissent se glorifier d'un témoignage d'une évidence aussi palpable, aussi invincible que celui sur lequel repose la certitude de la révélation ? Quel moyen de certitude avons-nous pour connaître les principaux événements qui se sont passés dans les temps anciens, et que nos sens n'ont pu attester ? C'est le témoignage de tous ceux qui ont précédé et qui nous disent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Sur quelle base repose la certitude que nous avons du nom que nous portons de la famille à laquelle nous appartenons, des biens, des héritages que nous avons reçus de nos ancêtres ? Sur l'autorité des actes publics qui ont été passés avant nous, et qui

sont attestés par un certain nombre de témoins dont nous n'avons aucune raison de révoquer en doute la sincérité. Sur quels fondements est établie la tranquillité des sociétés, des gouvernements, des empires? Sur des traités solennels passés longtemps avant nous, qui ont fixé leurs limites, leur succession légitime, leurs droits, et qui nous sont attestés et transmis par le témoignage des générations qui nous ont précédés. Enfin, comment savons-nous les noms des hommes illustres, les ouvrages qu'ils nous ont légués, les services éminents qu'ils ont rendus à la société, aux sciences et aux arts? Par le témoignage constant et invariable de toutes les générations qui se sont succédé depuis le temps où ils ont paru. Renversez ce témoignage, il faut jeter aux flammes les monuments historiques, anéantir tous les titres, nier tous les droits, et renverser enfin la société entière; est-il rien de plus évidemment contraire à la raison et au bon sens?

Or, puisque toutes les vérités historiques attestées par un semblable témoignage sont universellement regardées comme incontestables; je demande si le témoignage qui nous transmet et nous atteste l'existence de la révélation chrétienne n'est pas incomparablement le plus grand, le plus constant, le plus universel, le plus examiné, le plus éprouvé, le plus invariable, le plus imposant de tous? Considérons-le sous tous ces différents rapports. Qu'est-ce, en effet, que ce témoignage? C'est celui de la société chrétienne, répandue dans les quatre parties du monde, et attestant aujourd'hui à l'univers entier, par la bouche de tous les pasteurs qui la gouvernent, qu'elle a reçu du siècle précédent le dépôt de la révélation; en remontant ainsi jusqu'à dix-huit siècles avant nous, elle se présente constamment avec la même autorité et le même témoignage, et nous conduit ainsi, comme par la main, jusqu'à l'établissement du christianisme dont elle nous montre le prodige, jusqu'aux apôtres, à Jésus-Christ même, dont elle nous atteste l'existence et les faits miraculeux, et des mains desquels elle a reçu le dépôt sacré, scellé du sang de son divin fondateur, du sang de tous les apôtres et d'un million de martyrs. C'est ainsi que la raison humaine, conduite par la plus grande autorité possible, arrive jusqu'à Dieu même, reçoit de sa bouche toutes les vérités qu'il daigne lui communiquer, adore ce qu'elle ne peut comprendre, le croit et s'y soumet par une foi ferme et inébranlable; car il n'est rien de si certain que ce qui nous est enseigné par la raison infinie et souveraine.

DISCOURS XV.

SUITE DES RÈGLES DE CERTITUDE DANS LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS RELIGIEUSES.

Le même témoignage sûr et invincible qui atteste à notre raison la vérité de la révélation chrétienne, en lui attestant l'exis-

tence de Jésus-Christ et des apôtres, et tous les faits miraculeux qui établissent la divinité du christianisme, nous transmet avec la même certitude les vérités saintes que Dieu a révélées et que nous devons croire et pratiquer. La grande société chrétienne, la seule qui remonte par une tradition constante jusqu'à son divin fondateur, est par cette raison la seule qui porte écrits sur son front ces titres augustes d'Eglise une, sainte, catholique, apostolique. Elle nous transmet ainsi les vérités saintes avec une double autorité et une double infailibilité: une autorité et une infailibilité humaine, qui est l'apanage inséparable du témoignage qu'elle rend à la croyance de tous les siècles; une autorité et une infailibilité divine, accordée par Jésus-Christ à ses premiers pasteurs qu'il a établis les gardiens fidèles et les seuls juges des traditions anciennes, du sens des Ecritures et de tout ce qui intéresse la conservation du sacré dépôt. Expliquons cette doctrine.

L'Eglise chrétienne, fondée par Jésus-Christ et les apôtres, a reçu de leur bouche l'ensemble des vérités qu'elle devait croire et des devoirs qu'elle devait pratiquer; elle a reçu encore des mains des apôtres les divines Ecritures comme inspirées de Dieu, et dans lesquelles sont consignées les mêmes vérités. Or l'Eglise, considérée comme une grande société, répandue sur toute la terre, nous présente d'abord un témoignage naturellement et humainement infailible pour la conservation de ce double dépôt, l'enseignement et l'Ecriture; en effet, il est impossible de concevoir qu'une telle réunion d'hommes puisse s'accorder à altérer l'un ou l'autre; tout changement qui a été tenté à cet égard, a toujours occasionné dans l'Eglise les plus vives et les plus fortes réclamations, et tous les novateurs ont été promptement repoussés de son sein: telle est l'origine des schismes et des hérésies. Mais ce n'est pas tout: la grande société chrétienne nous atteste un fait non moins certain, elle nous dit que, pour fortifier son autorité et le rendre divinement infailible, Dieu a promis son assistance au corps des premiers pasteurs, et les a rendus témoins irréfragables de la vérité, gardiens fidèles et vigilants contre toutes les erreurs. Cette importante prérogative est attestée par l'Eglise de Jésus-Christ, depuis son origine jusqu'à nous; telle a été sa croyance et sa conduite dans tous les siècles; toujours elle a regardé le corps de ses premiers pasteurs, comme chargé spécialement par son divin fondateur de veiller à la conservation des vérités saintes, et de les enseigner pures et sans mélange d'erreurs; les premiers pasteurs ont constamment exercé cette autorité comme la tenant de Jésus-Christ même; c'est par elle qu'ont été enseignées toutes les nations, fondées toutes les églises, condamnés tous les auteurs des doctrines nouvelles; voilà ce que prouve l'histoire de l'Eglise dans ces dix-huit conciles généraux et plus de six cents conciles nationaux ou provin-

ciaux tenus pendant le cours de dix-huit siècles; or, il est humainement impossible à la grande société chrétienne, répandue dans toutes les parties du monde, de se tromper sur une promesse qu'elle a reçue de la bouche de Jésus-Christ même, et qu'elle a constamment exercée depuis les apôtres jusqu'à nous. Il est donc tout à la fois humainement et divinement impossible à l'Eglise catholique d'altérer le sacré dépôt, et son témoignage est évidemment le plus grand et le plus imposant de tous.

Mais comment cette autorité est-elle exercée par le corps des premiers pasteurs, et par quelle voie arrive-t-elle à la connaissance de chaque membre de l'Eglise, de chaque fidèle en particulier, pour devenir ainsi le moyen sûr et infaillible de sa croyance? Nous l'avons déjà dit, le corps des premiers pasteurs doit être considéré sous un double rapport. Ils sont, en premier lieu, les témoins naturels de la révélation, et comme tels, soit réunis, soit dispersés, leur témoignage uniforme sur la croyance constante et universelle des vérités conservées dans la société chrétienne est humainement infaillible; comment, en effet, concevoir qu'ils pussent altérer ou nier un point de croyance publique, sans s'exposer à une réclamation univérale qui les démentirait ouvertement? Un tel projet dans le corps entier des premiers pasteurs divisés par les lieux qu'ils habitent, et pressés par les intérêts les plus chers à soutenir et à proclamer la vérité, est évidemment impossible. En second lieu, le corps des premiers pasteurs a été chargé par Dieu même de conserver le dépôt sacré et de l'enseigner aux peuples; il a reçu de Jésus-Christ la promesse formelle de son assistance constante dans l'enseignement des vérités saintes, et le fait de cette promesse nous a été évidemment démontré par l'autorité humaine de la grande société chrétienne; le corps des pasteurs est donc divinement infaillible: or, tout fidèle dans l'Eglise catholique est instruit au nom de cette autorité divine qui parle par la bouche de chacun de ses ministres, et qui se montre évidemment à tous les yeux par l'union des ministres du second ordre avec leur premier pasteur, et des premiers pasteurs entre eux, unis eux-mêmes au chef suprême des pasteurs. Ainsi nous est-il invinciblement prouvé que la vérité est annoncée au nom et par l'autorité de la grande Eglise, une, sainte, catholique et apostolique, dont le témoignage, sous tous les rapports, est le plus sûr garant des vérités qui nous sont transmises de la part de son divin auteur.

Telle est la marche de la raison humaine dans la connaissance des vérités religieuses; elle est sûre, infaillible, et montre évidemment combien sont folles et absurdes les prétentions des hérétiques de tous les siècles, qui, à la place de cette grande autorité, veulent assigner pour base et pour règle de la foi, ou l'Ecriture sainte expliquée par chaque fidèle, ou l'inspiration par-

ticulière, et par conséquent la raison individuelle. Qui ne voit dans tous ces systèmes la source de toutes les erreurs, de tous les égarements de l'esprit humain, et la ruine entière de la religion et de la société!

Mais pourquoi tant de peuples se sont-ils égarés en se plongeant dans une honteuse idolâtrie, et comment la divine Providence peut-elle être justifiée à leur égard? C'est la troisième question qui nous reste à examiner. L'idolâtrie généralement répandue chez tous les peuples, avant l'établissement du christianisme, présente un spectacle bien capable d'affliger et d'humilier la raison humaine: cet amas de divinités absurdes mises à la place du Dieu suprême, les crimes de toute espèce qu'on ne craignait pas de leur attribuer, les fêtes, les cérémonies, les pratiques infâmes par lesquelles on pensait les honorer, tous ces égarements font rougir le bon sens autant que la pudeur. Une dépravation si étrange de l'esprit et du cœur humain a fixé l'attention des sages de tout temps; les anciens philosophes grecs et romains, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Plutarque, plus instruits des traditions primitives, et plus attentifs à la marche de l'univers, aux sentiments de la nature et aux lumières du bon sens, ne pouvaient s'empêcher de blâmer et de condamner ces superstitions et ces infamies; mais, soit conviction de leur propre impuissance, soit faiblesse ou même politique, ils crurent devoir ménager et respecter de vieilles erreurs, et au lieu de les combattre, ils les autorisaient souvent par leurs discours et leur conduite. Lorsque le christianisme parut dans le monde et que par ses vives lumières il eut confondu toutes ces divinités absurdes, les philosophes des premiers siècles, Celse, Porphyre, Plotin, Jamblique et Julien l'apostat, tous platoniciens de l'école d'Alexandrie, pour soutenir l'idolâtrie qui tombait en ruine en présence du christianisme triomphant, imaginèrent de représenter les fables et les divinités du paganisme comme autant d'allégories sous lesquelles on adorait le seul souverain Maître de l'univers, ses perfections et ses bienfaits. Mais ces conceptions ingénieuses, beaucoup trop au-dessus de l'intelligence des peuples, ne sauraient être l'expression véritable de leurs sentiments, et nos plus grands docteurs, Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Augustin, confondirent aisément ces inventions de la philosophie qui ne cherchait ainsi qu'à affaiblir la gloire du christianisme; ils démontrèrent invinciblement que sa vive lumière avait seule rétabli parmi les hommes la connaissance du vrai Dieu.

Nos déistes modernes anglais et français, lord Herbert de Cherbury dans sa *Religion des gentils*, Tolland dans son *Christianisme aussi ancien que le monde*, Bolimbroke, dans ses *Dissertations sur le paganisme*, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau leurs copistes, en haine du christianisme, se sont efforcés de justifier le paganisme ancien à l'exemple de

Celse et de Porphyre, et de le présenter comme eux sous les couleurs les plus favorables, Quelques-uns même de nos apologistes, touchés sans doute d'un sentiment de compassion, ont cherché à adoucir les erreurs des anciens peuples : tels le docteur Cudworth, dans son admirable ouvrage du *Système intellectuel de l'univers* ; le célèbre Varburton, dans sa *Divine légation de Moïse* ; le savant Huet, dans ses *Questions d'Alnet* ; et un auteur moderne qui, pour soutenir son système très-faux et très-nouveau sur l'autorité du genre humain comme unique base de certitude, s'efforce de disculper le paganisme, malgré l'autorité du genre humain qui dépose évidemment contre lui. Toutes ces vaines tentatives, que la force de la vérité oblige souvent leurs auteurs de contredire ou de modifier étrangement, n'empêchent pas la généralité des savants de regarder le paganisme comme l'opprobre de la raison humaine, et l'histoire des anciens peuples démontre cette triste vérité.

Mais comment tant d'erreurs et d'infamies ont-elles pu être adoptées dans le monde parmi les peuples même les plus civilisés ? La réponse est facile : pour concevoir l'origine et les progrès de l'idolâtrie, il suffit de se représenter l'état des premières familles, qui, séparées et isolées dans les différentes contrées de l'univers, sont devenues les tiges de tous les grands peuples qui figurent dans l'antiquité. Oubliant les traditions primitives et patriarcales, elles se sont livrées à toutes les fausses idées que l'ignorance, l'imagination, la crainte et les passions humaines ont dû leur inspirer. L'homme ne peut s'empêcher de sentir et de reconnaître que l'empire qu'il exerce sur son corps, et tous les mouvements qu'il produit dans ses membres, émanent d'une intelligence, d'un génie qu'il ne voit pas et dont il ne peut cependant révoquer en doute l'existence. Portant ensuite ses regards sur tout ce qui se meut dans la nature, il se persuade facilement que tout est animé comme il l'est lui-même, et telle est encore l'opinion des peuples sauvages répandus dans les contrées de l'Amérique. L'homme voit le soleil, la lune, les étoiles parcourir leur brillante carrière, et il les croit animés comme lui par des génies qui dirigent tous leurs mouvements ; il aperçoit les éléments, l'air, l'eau, la terre, le feu dans une agitation continuelle et néanmoins conservant entre eux une harmonie merveilleuse, et il en conclut qu'ils sont gouvernés par des génies qui les enchainent et qui règlent leur marche ; il voit dans les animaux, dans les plantes et dans tous les ouvrages de la nature des productions admirables faites avec le plus grand art, et dès lors il place des génies dans les animaux, les plantes, les montagnes, les fleuves, et dans tout ce qui existe.

Voilà donc des génies sans nombre devenus les auteurs de tous les biens, et l'homme ne balance pas à leur rendre ses hommages. Que devient alors pour lui le Dieu suprême.

Créateur de l'univers ? il n'est plus qu'un monarque assis sur son trône éternel, qui se repose au plus haut des cieux, et laisse à ses ministres le gouvernement du monde : bientôt oublié par ses propres créatures, il n'en reçoit plus aucun hommage. L'homme, non content de peupler de génies et la terre et les cieux, veut encore les avoir devant les yeux pour les invoquer à toute heure : mais quelle forme leur donnera-t-il ? celle qu'il a lui-même, la plus noble de toutes ; et voilà les figures, les statues, les idoles de toute espèce qu'il travaille de ses mains, et que, dans son délire, il croit animées par la présence des génies qu'il adore. L'esprit humain ne s'arrête plus quand il est entré dans la voie de l'erreur ; il faut bien qu'il donne encore aux génies ses goûts, ses désirs et ses passions, et dès lors tous les vices et tous les crimes entrent dans les cieux avec les déesses et des générations de dieux à n'en plus finir ; enfin, en donnant à ces divinités l'amour du plaisir, il faut leur donner aussi des spectacles qui les amusent : de là les fêtes de Bacchus, de Vénus, de Diane, de Cérès, et tous les vices qui pénètrent dans les temples, dans les cérémonies publiques, et la religion elle-même, qui autorise et qui sanctionne ces désordres.

Cependant l'homme ne reçoit pas seulement des biens, il éprouve encore des maux sans nombre sur la terre ; il y a donc aussi une infinité de mauvais génies qui se plaisent à le tourmenter, il est donc nécessaire de les apaiser et de nous les rendre propices : or, telle est l'origine des pratiques, des cérémonies, des sacrifices barbares chez les peuples idolâtres : de là le sang humain qui coule aux pieds des autels de ces divinités cruelles.

Enfin, l'homme voit parmi ses semblables des êtres extraordinaires, des héros, des conquérants, des hommes bienfaisants ; ils sont donc animés par un génie supérieur, et il faut les placer dans le ciel au rang des dieux : de là les apothéoses des rois, des empereurs souvent couverts de crimes, et que la terreur bien plus que la reconnaissance ont divinisés.

Tel est le tableau effrayant, mais trop vrai, que nous présente le savant Bergier dans son ouvrage sur l'origine des dieux du paganisme, et dont il démontre la réalité par les monuments de l'antiquité sacrée et profane, par l'autorité de Moïse, du roi David, du livre de la Sagesse, des poètes Hésiode, Homère, Sophocle, Euripide, et des plus célèbres philosophes, Platon, Zénon et Cicéron lui-même.

Mais comment Dieu a-t-il pu permettre un pareil égarement ? La réponse est encore facile : les anciens peuples se sont égarés par les mêmes causes qui sont encore aujourd'hui la source de tant d'erreurs et de tant d'impiétés parmi les peuples modernes. L'homme a été créé libre, avec la puissance d'user bien ou mal de son intelligence et de sa volonté ; il peut donc embrasser l'erreur aussi bien que la vérité, le vice comme la

vertu ; il marche sûrement quand il écoute, avec les lumières de sa raison et le témoignage de sa conscience, la voix de l'univers qui lui parle par la bouche des hommes sages de toutes les générations et de tous les peuples : il s'égare au contraire quand, foulant aux pieds toute espèce de joug et d'autorité, il se livre à la révolte, à l'orgueil, et n'écoutant plus que ses sens, ses passions, son imagination sans règle et sans frein, il adopte toute les erreurs qui le flattent. C'est ainsi que se sont égarés les anciens peuples et que s'égarent aujourd'hui une infinité d'hommes qui, méprisant les lumières de la révélation, se précipitent dans le déisme, le matérialisme, l'athéisme et se livrent aux désordres, aux excès qu'entraînent ces affreux systèmes.

Vous me demandez comment il est possible de justifier la divine Providence à la vue de tant d'égarements ; mais quand il me serait impossible de comprendre les jugements de Dieu sur les nations idolâtres, ils n'en sont pas moins sages et adorables, et la raison humaine n'est pas assez aveugle pour oser prétendre qu'elle doit tout concevoir, et qu'elle peut soumettre Dieu et ses œuvres à son propre jugement. Comment, en effet, les erreurs et les crimes volontaires des hommes pourraient-ils obscurcir la sagesse et la sainteté de Dieu ? S'ils ont foulé aux pieds les traditions paternelles, le témoignage de l'univers avec celui de leur conscience et de leur raison, s'ils ont négligé tous ces moyens que la bonté divine leur avait donnés pour les diriger dans le sentier de la vérité et de la sagesse, ce n'est plus Dieu qu'il faut justifier ici, c'est l'homme seul qui a besoin de se justifier devant lui. Si vous me demandez encore pourquoi Dieu n'a pas fait pour les anciens peuples tout ce qu'il a fait pour les enfants d'Israël, je réponds en premier lieu, que Dieu est dans l'ordre de la religion, comme dans l'ordre de la nature, le maître absolu de ses dons et de ses faveurs, qu'il les accorde à qui il lui plaît et comme il lui plaît. Tous les hommes ne naissent pas également pourvus des talents de l'esprit, des qualités du corps, des dons de la fortune, des honneurs et de la gloire ; avons-nous le droit de nous plaindre de cette distribution inégale ? Dieu doit à l'homme, en le créant, ce qu'exige sa nature, ce qui lui est nécessaire pour remplir sa destination ; mais s'il abuse de tous ces dons naturels, est-ce un titre pour obtenir de nouveaux bienfaits ? Je réponds, en second lieu, que si le peuple d'Israël a été plus favorisé, il le doit à la fidélité des patriarches, ses ancêtres, qui ont conservé la vérité dans le sein de leur famille. Mais dans les desseins de la divine Providence, les lumières qu'elle daigna répandre sur ce peuple chéri, et les merveilles qu'elle opéra pour y conserver les vérités religieuses, n'avaient-elles pour objet que les enfants d'Abraham ? Non, sans doute, elles regardaient encore toutes les nations de la terre. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Assyriens, les Ba-

byloniens furent les témoins de l'éclatante protection dont le Seigneur environnait son peuple pour y maintenir son culte et sa gloire. Les captivités de Ninive et de Babylone devaient servir à répandre les vérités saintes ; les nations infidèles les ont méprisées, foulées aux pieds, c'est leur crime et non celui de la Providence. Tous ces peuples qui paraissent les premiers sur la scène du monde, et qui par leurs colonies ont peuplé notre Occident, ont porté partout avec eux leurs erreurs et leurs cultes insensés ; Cependant Dieu ne les a point abandonnés, et c'est pour conserver la promesse de leur délivrance et préparer la venue du libérateur, qu'Israël a été choisi pour en être le gardien et le témoin irréfragable.

Il suffit de considérer un moment l'état de la société au quatrième âge du monde, pour reconnaître que cette révélation était alors la seule possible ; comment, en effet, rendre commun aux anciens peuples le bienfait accordé aux enfants d'Israël, dans un temps où la terre n'offrait encore que des peuplades séparées, entre lesquelles il n'y avait ni alliance ni rapport de commerce, et où les vérités pouvaient facilement s'altérer et se perdre ? Osera-t-on dire qu'il leur eût été plus utile et plus avantageux de recevoir ces nouvelles lumières, si elles ne devaient servir qu'à les rendre plus coupables ? La divine Providence, pour accomplir son grand dessein d'éclairer le genre humain tout entier, a donc fait sagement d'attendre que par une longue et triste expérience il pût sentir l'utilité, la nécessité d'un si grand bienfait qui devint ainsi l'objet éternel de sa reconnaissance et de son amour. Ne voyons-nous pas nos philosophes et nos déistes modernes oser contester les avantages inappréciables de la révélation, en nier même l'existence, malgré cette expérience qui les condamne ? Et s'il est vrai, comme ils le prétendent, que la raison, la conscience et le témoignage de l'univers étaient suffisants pour apprendre aux hommes leurs devoirs ; la Providence est donc justifiée par nos philosophes eux-mêmes, et ceux-ci restent doublement condamnables, et pour avoir foulé aux pieds les moyens naturels de connaître les vérités religieuses, et pour avoir dédaigné le bienfait de la révélation destiné à les communiquer aux peuples. N'était-il pas plus digne de la sagesse divine de suivre, dans les progrès et les développements des lumières de la religion, les progrès et les développements du genre humain dans la civilisation, dans les arts et les sciences ? Ce rapport mutuel qui en est résulté entre les peuples, a rendu plus facile et plus efficace l'enseignement d'une doctrine commune à tous, l'établissement d'un témoignage universel, et l'empire d'une autorité générale et conservatrice des vérités saintes.

Nous terminerons par deux observations importantes, sur la conduite de la Providence envers les hommes : premièrement, il est faux que Dieu se manifeste seulement par les moyens extérieurs et visibles ;

souvent il agit d'une manière secrète, mystérieuse, sur l'esprit et le cœur de l'homme, pour le rappeler sans cesse à la vérité quand il l'abandonne, et le ramener à la vertu quand ses passions l'égarent : ce grand Dieu, qui est présent partout, l'est surtout dans nos âmes qu'il a faites à son image et qu'il aime, et il y opère d'une manière admirable. Quel est l'homme sincère et vrai qui ne soit forcé de reconnaître la vérité de cette conduite intérieure de la Providence à son égard, et qui n'ait pas éprouvé en mille circonstances ces avertissements secrets, ces traits de lumière, ces effrois salutaires qui le pressaient de revenir à la vérité et à la vertu ? Ce livre des cœurs ouvert un jour devant nous fera peut-être notre condamnation, et justifiera pleinement la divine Providence aux yeux de tout l'univers. Mais n'oublions pas, en second lieu, un principe fondamental qui répond à toutes les difficultés sur cette matière. Dieu qui est la bonté, la sagesse, la justice même, ne peut demander compte à l'homme de ce qu'il lui aura été impossible d'acquiescer ; il le jugera sur les vérités qu'il aura connues ou pu connaître, sur le bien, sur le mal qu'il aura fait avec connaissance et liberté : ainsi en usera-t-il avec le sauvage et le païen qui n'auront pas reçu le bienfait de la révélation.

Pour nous qui sommes nés au sein des lumières, et que Dieu a comblés de ses faveurs, quel compte terrible n'aurons-nous pas à lui rendre ! Il est ici des hommes mûris par l'âge, déjà courbés sous le poids des années ; qu'ils se demandent comment ils ont rempli le cours de cette longue vie. S'ils peuvent se rendre le témoignage d'avoir toujours craint, aimé et servi leur Dieu en enfants soumis et reconnaissants, qu'ils jouissent au fond de leurs âmes du bonheur que le souvenir de cette vie chrétienne doit leur faire éprouver. Mais, hélas ! un grand nombre peut-être est forcé d'avouer que ses années se sont écoulées dans l'oubli des devoirs les plus sacrés ; il est temps de réparer nos pertes, et pendant le peu d'années qui nous restent encore, travaillons à effacer ces tristes pages de notre histoire, écrites de la main de Dieu même dans le livre éternel, et hâtons-nous de les remplacer par des actions dignes de notre Dieu et de ses magnifiques récompenses.

DISCOURS XVI.

OU SUIS-JE ? GRANDEUR DE L'UNIVERS.

Pour arriver à la connaissance de nous-mêmes et répondre à cette question : Que suis-je ? nous sommes restés au dedans de nous, et renfermés dans cette étroite enceinte, nous avons soumis à l'examen le plus sévère nos opérations intellectuelles et physiques, afin de reconnaître les deux principes qui en sont la source et qui constituent l'homme.

Mais, pour satisfaire à la nouvelle question qui va nous occuper : Où suis-je ? Qu'est-ce que ce monde, qu'est-ce que l'u-

nivers au milieu duquel je suis placé ? il est nécessaire de sortir de nous-mêmes, de parcourir les espaces immenses qui nous environnent, de les embrasser autant qu'il sera possible à notre intelligence, et de nous élever même, en traversant les siècles, jusqu'à l'origine des choses pour les voir sortir du chaos et en connaître la véritable cause ; il n'est pas moins indispensable que j'examine les rapports que j'ai avec cette terre qui me porte, avec les êtres qui me conservent et fournissent à mes besoins ; je dois surtout m'appliquer à connaître mes rapports avec la cause première à laquelle le monde et moi-même devons le bienfait de l'existence, et dont nous dépendons entièrement.

O Dieu ! où suis-je ? Quel plus grand sujet de méditation s'est jamais offert à nos pensées ! Plus il est vaste, plus il est profond, et plus nous devons craindre de nous égarer et de nous perdre. Il est donc bien nécessaire de recueillir en ce moment toutes les puissances de notre âme, toutes les forces de notre intelligence, pour marcher sûrement dans cette région nouvelle, dont la longueur embrasse tous les temps, dont la largeur renferme tout l'espace, et dont les sentiers sont aussi multipliés que les chaînes presque infinies de tous les êtres.

Mais qui vous oblige, me direz-vous peut-être, à mesurer toutes les profondeurs ? C'est beaucoup sans doute, pour moi d'avoir connu que je suis et ce que je suis ; mais serai-je donc condamné à demeurer ainsi renfermé au dedans de moi-même comme un ver à soie dans son enveloppe ? Et comment apaiser ce désir ardent, cette flamme dévorante qui demande sans cesse un nouvel aliment, et qui nous porte constamment à étendre nos lumières et nos connaissances ? Marchons donc, soutenus par les forces réunies de notre raison, entourés de tous les génies qui nous ont précédés et qui nous dirigeront dans cette vaste carrière ; si nous rencontrons sur la route des obstacles insurmontables, il sera toujours temps de nous arrêter, car l'esprit humain a des bornes ; nous saurons les reconnaître, mais gardons-nous de céder à la timidité ou à la paresse.

Quel est cependant le but que nous nous proposons dans toutes ces recherches ? Est-ce de satisfaire une vaine curiosité, d'amuser nos loisirs, de flatter notre vanité, notre amour-propre, pour faire un vain étalage de nos connaissances et en retirer une gloire, plus vaine encore ? Tel est le but déplorable que se proposent le plus grand nombre des savants : lisez les ouvrages de nos physiciens, de nos chimistes, de nos astronomes, de nos géologues ; vous les verrez tous occupés à nous dévoiler les merveilles de la nature, sans jamais penser à remonter à leur divin auteur ; j'ai lu des volumes, des ouvrages entiers où le nom même de Dieu ne se trouvait pas une seule fois ; on dirait que ce nom auguste leur fait peur, et je n'en suis pas surpris, puisque tel est l'orgueil de leur raison qu'elle se regarde comme le seul

Dieu de l'univers ! Pour nous, marchant sur les pas des plus grand génies, des Newton, des Leibnitz, des Descartes, des Pascal, des Derham, des Niewentit, nous voulons étudier les merveilles de l'univers pour nous élever à la connaissance de son divin auteur, pour nous pénétrer de plus en plus des sentiments d'adoration, de reconnaissance et d'amour que nous lui devons ; et puisque c'est par la contemplation de son ouvrage que ce grand Dieu a voulu se manifester à l'homme, ne soyons plus surpris que cet univers se présente à nous avec des caractères de grandeur et de magnificence qui publient sa gloire et ses perfections infinies : il serait bien étonnant qu'il n'en fût pas ainsi, et que le monde au milieu duquel nous sommes placés ne révélât à l'homme que sa petitesse, sans lui apprendre la grandeur de celui qui l'a fait. Mais désabusons-nous, et l'impuissance où nous serons de comprendre toute la beauté de l'ouvrage, convaincra plus fortement de la grandeur infinie et incompréhensible de son auteur. Volontiers nous dirons avec Descartes, qu'il ne faut pas craindre de faillir en imaginant les ouvrages de Dieu trop beaux, trop grands ou trop parfaits, mais que nous pouvons manquer, au contraire, en leur supposant des bornes ou des limites dont nous n'avons aucune connaissance ; ajoutons, avec ce grand homme, que nous ne devons pas assez présumer de nous-mêmes pour croire que Dieu a tout fait uniquement pour notre usage ; il est évident, au contraire, que Dieu a tout fait pour sa gloire et qu'il a voulu se procurer cette gloire par une infinité de créatures intelligentes. Combien de merveilles que l'homme n'a jamais connues et qu'il ne connaîtra jamais ici-bas ! Et nous pouvons dire avec Pascal, que l'univers est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Je me vois d'abord placé sur ce globe que nous appelons terre ; je vois cette terre elle-même dans l'espace qui embrasse notre système planétaire, et notre système renfermé dans l'espace infiniment plus grand où se trouvent autant de mondes, autant de systèmes qu'il y a d'étoiles dans le firmament : voilà l'univers au milieu duquel j'habite. Quelle est donc sa grandeur ? Quel ordre, quelle harmonie règnent dans toutes ses parties ? Quelles sont les lois qui les régissent ? Quelle est la cause de cet univers ? Pourquoi existe-t-il, et à quelle fin y sommes-nous placés ? Telles sont les questions que nous allons examiner ; elles sont bien dignes de nos méditations et de nos recherches.

Pour comprendre la grandeur de l'univers et procéder avec méthode dans l'examen de cette question, partons d'un point connu, de cette terre que nous habitons, de la place et de l'espace que nous y occupons ; et comparant cette terre et nous-mêmes à l'univers entier, nous nous convaincrions aisément et de sa grandeur et de notre petitesse.

La terre qui nous porte a été mesurée et pesée par le génie de l'homme ; son diamè-

tre est de trois mille lieues environ, sa circonférence de neuf mille ; quelle est donc sa masse et sa pesanteur, et que suis-je auprès d'elle ? moins qu'un atome, moins que le plus petit insecte ; elle paraît en tout infiniment grande et mon corps infiniment petit. Mais ce n'est encore là qu'une bien faible idée de ce que nous sommes par rapport à l'univers : cette terre dont la grandeur nous étonne n'est elle-même qu'un atome, comparée à l'espace que renferme dans son orbite la plus éloignée des planètes, celle d'Herschel, qui parcourt un cercle de plus de quatre milliards de lieues. Selon les calculs de nos plus savants astronomes, Mercure est distant du soleil de treize millions de lieues, Vénus de vingt-cinq, la Terre de trente-quatre, Mars de cinquante-trois, Jupiter de cent quatre-vingts, Saturne de trois cents, Herschel ou Uranus de six cents. Si nous ajoutons maintenant quatre planètes nouvellement découvertes et placées entre Mars et Jupiter, ainsi que les dix-huit satellites dont un pour la Terre, quatre pour Jupiter, sept pour Saturne et six pour Uranus, quelle idée nous formerons-nous de l'espace que comprend le système de notre monde ? Combien déjà il nous paraît prodigieux et presque incompréhensible à l'esprit humain !

Cependant cet espace, auprès duquel apparaissent comme des atomes notre globe, les planètes, le soleil lui-même, quoique un million et demi de fois plus gros que la terre ; cet espace, dis-je, n'est qu'un point dans l'univers. Pour comprendre cette étonnante vérité, il est nécessaire d'appliquer ici toute notre attention. Le soleil, suivant les physiciens et les astronomes modernes, est une étoile fixe autour de laquelle roulent les onze planètes qui forment le système de notre monde : c'est lui qui entretient en elles la chaleur et la vie. Mais toutes les étoiles qui brillent dans le firmament ne sont-elles pas autant de soleils ? C'est ce qu'il est impossible de révoquer en doute : elles sont fixes, leur position immuable nous montre clairement qu'elles ne se promènent point dans l'espace comme nos planètes, elles sont encore lumineuses par elles-mêmes, et leur lumière vive et scintillante à une si prodigieuse distance le prouve évidemment. Or, si toutes les étoiles sont autant de soleils, pourquoi chacune d'elles n'exercerait-elle pas, au milieu des espaces immenses où elles sont placées, le même empire que notre soleil exerce dans notre monde ? Pourquoi ne seraient-elles pas destinées, comme lui, à éclairer, vivifier, échauffer, animer et faire circuler autour d'elles un grand nombre de planètes ? Toutes les vraisemblances appuient ce sentiment. Or, on a calculé par approximation la distance de Sirius, la plus éclatante des étoiles du firmament, et l'on a trouvé qu'elle est au moins cent mille fois plus éloignée de la terre, que le soleil qui en est à trente-quatre millions de lieues ; mais si cet astre est le centre d'un monde, et si toutes les étoiles à des distances plus

grandes encore sont elles-mêmes. le centre d'autant de mondes, quelles limites assignerions-nous à l'univers?

Pour vous faire mieux comprendre son immensité, distinguons avec les astronomes trois sortes d'étoiles : celles qui sont visibles à nos yeux, par conséquent moins éloignées de nous, et dont ils ont composé les constellations du zodiaque et de la sphère céleste, on en compte environ trois mille; les étoiles à peine visibles, qui sont aperçues à l'aide des télescopes, et qui, selon le calcul d'Herchel, sont au nombre, au moins, de quatre-vingt millions; enfin, celles qui seraient visibles avec un meilleur instrument, et que nous pouvons supposer répandues dans les espaces et au delà de tous les espaces qu'il nous est impossible d'imaginer. Or, si chaque étoile est le centre d'un monde semblable à celui que nous habitons, quelle est donc la grandeur et l'immensité de l'univers? Qu'est-ce que la terre? Que sommes-nous nous-mêmes? Que sont les rois, les potentats avec leurs royaumes et leurs empires? O vanité! ô néant des grandeurs humaines!

Mais qu'ai-je dit? L'homme n'est-il donc rien au milieu de l'univers! Oui, l'homme n'est rien s'il ne considère que son corps; c'est un atome qui disparaît dans l'immensité qui l'environne. Mais l'homme est un esprit, une intelligence qui préside et commande à son corps. Et n'est-ce pas cet esprit qui parcourt l'univers, qui le mesure et le soumet à ses calculs, qui s'élève même au-dessus de tous les espaces et de tous les corps célestes, pour ne plus les voir que comme un grain de poussière, digne à peine de fixer ses regards? Quelle est donc la grandeur de l'homme; l'avions-nous, je ne dis pas, connue, mais même soupçonnée? Le monde entier, en se comparant à mon corps, peut bien me regarder comme un atome invisible, comme un néant; mais suis-je corps moi qui voyage dans l'univers, qui le mesure, qui l'embrasse et qui ne trouve jamais en lui, tout magnifique qu'il est, assez de grandeur pour remplir ma pensée et satisfaire mon intelligence, moi qui traverse tous les espaces et vais chercher bien au delà le vrai infini devant qui l'univers entier est comme s'il n'était pas? Oserai-je encore me plaindre et gémir sur la place étroite que j'occupe ici-bas? Mais quand je posséderais la terre entière, le soleil et toutes les planètes, en serais-je plus grand, mon corps en serait-il moins un atome, mon esprit même en serait-il plus riche, plus élevé, lui qui est d'une nature bien supérieure aux astres mêmes du firmament, inanimés, aveugles, qui ne se connaissent point eux-mêmes et ignorent la main toute-puissante qui les a semés dans l'espace? Non, mon esprit ne sera jamais plus grand que lorsque tous les liens qui l'enchaînent à ce petit corps seront rompus, et il ne serait que plus embarrassé, plus engourdi, s'il était enseveli dans une masse plus considérable de matière. La grandeur de notre âme étant

tout entière dans la force et dans la puissance de l'intelligence, ce ne sont point les corps qui peuvent l'agrandir et l'enrichir; ils ne servent qu'à la convaincre de sa supériorité, en devenant le sujet de ses pensées, de ses méditations et de ses recherches; ce qui doit la perfectionner, c'est de chercher et d'embrasser un infini bien supérieur, auquel elle puisse s'unir, dans lequel elle puisse se reposer, tout voir et tout connaître. Voilà ce qui peut seul satisfaire nos esprits; quelle preuve plus manifeste de leur grandeur et de leur capacité?

DISCOURS XVII.

ORDRE DE L'UNIVERS.

Ce que nous avons dit dans le précédent discours a pu vous donner une idée au moins imparfaite de la grandeur de l'univers et de l'espace immense qui le renferme; examinons aujourd'hui l'ordre et l'harmonie qui règnent dans ce bel univers, les lois qui le régissent, la force et l'enchaînement merveilleux qui unissent toutes ses parties. Sans doute ces questions sont difficiles à résoudre, et semblent même, au premier aperçu, supérieures aux forces de l'esprit humain. Nos sens peuvent-ils pénétrer assez avant dans les replis cachés de la nature, pour en découvrir tous les ressorts? Ils sont en si petit nombre et d'ailleurs si bornés, si imparfaits, qu'il n'en est aucun qui puisse pénétrer au delà de la surface et de l'écorce des êtres, et arriver jusqu'à la composition intérieure de la nature et de l'essence des choses. Or, si notre intelligence n'est point guidée par nos sens dans l'examen de ce monde visible, que pourrions-nous connaître avec certitude? Nous composerions tout au plus un monde imaginaire qui ne ressemblerait en rien à la réalité.

Cependant, malgré les justes craintes que ces considérations doivent nous inspirer, n'étouffons pas cette noble curiosité qui est en quelque sorte l'âme de nos âmes, allons aussi loin qu'il nous sera possible; s'il est un grand nombre de choses que nous devons ignorer, il en est aussi que nous parviendrons à connaître, et qui nous forceront d'avouer que plus nous avancerons dans l'étude de l'univers, plus aussi tout nous y paraîtra grand et admirable.

Y a-t-il un ordre, un enchaînement qui unissent tous les êtres qui composent notre monde, et qui lient ce monde lui-même avec tous les mondes qui composent l'univers; ou bien ce grand ouvrage n'est-il formé que de pièces détachées, sans rapport, sans proportion, sans harmonie, et tel qu'il eût pu sortir du chaos par l'effet d'un aveugle hasard, sans dessein, sans une noble et glorieuse destination? Pour répondre avec clarté, précision et méthode, il est nécessaire de commencer l'examen par les objets qui sont les plus rapprochés de nous, et qui, placés sous nos yeux, peuvent être soumis à nos recherches les plus exactes et les plus sévères. Si nous trouvons dans la composi-

tion de tous ces êtres des rapports merveilleux d'ordre et de dépendance, nous irons plus loin, nous les considérerons dans leur rapport avec la terre et tous les éléments qui la constituent ou qui l'environnent, et si partout un ordre admirable vient frapper nos regards, nous considérerons la terre elle-même dans sa constitution, dans sa forme, dans la distribution des grandes masses qu'elle nous présente, ses continents, ses montagnes, ses mers, ses fleuves et ses sources; nous l'examinerons ensuite, ainsi que les êtres qu'elle renferme, dans leur rapport avec le soleil qui l'éclaire et la vivifie, avec les planètes qui circulent comme elle autour de cet astre. Après avoir admiré l'ordre et l'harmonie qui existent entre ces grands corps, nous nous élèverons jusqu'aux étoiles innombrables qui brillent dans le firmament, et qui, semblables à notre soleil, sont comme lui le centre d'autant de mondes; et nous conclurons avec évidence que cet univers est un tout admirable; que toutes ses parties parfaitement liées entre elles forment comme une chaîne immense, dont le premier anneau est placé dans la profondeur des cieux, et le dernier touche aux limites du néant; qu'il est impossible d'en briser un seul sans rompre toute la chaîne, et replonger dans le chaos tout ce grand ouvrage.

Les êtres les plus rapprochés de moi, et qui fixent d'abord mon attention, sont : les animaux de tout genre, de toute grandeur, depuis l'éléphant jusqu'au ciron; les plantes, depuis la plus petite et la plus faible jusqu'à l'arbre le plus élevé et le plus majestueux. J'examine tous ces objets; j'en contemple la structure, la force, la grandeur, la destination; j'étudie l'union, les rapports des parties qui les composent, et je trouve qu'elles tendent toutes à un même but, à une même fin, et s'y rapportent admirablement. Ainsi, dans le corps d'un animal je vois clairement que les nerfs, les artères, les veines, le cerveau, le cœur, les poumons, les pieds, les yeux, en un mot, que les parties internes et externes qui le composent tendent à une fin unique, qui est la vie de l'animal, comme tous les rayons d'un cercle vont se réunir et se confondre dans un centre commun : voilà ce que la plus légère attention nous force à reconnaître, en sorte qu'il est impossible d'altérer, de retrancher la moindre partie sans causer un désordre, et le plus souvent la destruction même de l'animal. Or, cette organisation, ces rapports merveilleux de toutes les parties, ne se remarquent pas seulement dans le corps des plus grands animaux, on les retrouve encore dans les plus petits et les plus invisibles; et voilà ce qui a frappé d'étonnement les plus grands scrutateurs de la nature, les Lewenhoeck, les Malpigi, les Vallisnieri, les Haller, les Bonnet, les Daubenton et les Cuvier; voilà ce qu'ont remarqué, surtout dans l'organisation du corps humain, les anatomistes de tous les siècles, et ce qui inspira à Galien, médecin

de Marc-Aurèle, cette belle prière qu'il adresse à l'Eternel en terminant son ouvrage sur cette matière. Je serais infini si je voulais entrer dans les détails admirables de l'organisation animale, il faudrait entreprendre un traité d'anatomie comparée; ce magnifique travail appartient aux hommes consommés dans cet art : un seul animal suffirait pour occuper le génie, je ne dis pas d'un savant, mais de plusieurs savants ensemble, pendant leur vie entière. Le célèbre Lyonet a donné un traité sur la chenille, qui a fait l'étonnement de tous les savants, et dans lequel il assure avoir découvert plus de deux mille muscles employés aux mouvements et au mécanisme de ce petit animal, sans parler de tous les vaisseaux et de tous les autres organes qui ne sont pas moins nécessaires à son existence. Quel sujet d'admiration, quand on pense qu'il n'est pas jusqu'au plus petit animal microscopique qui ne présente les mêmes merveilles dans son organisation, ainsi que l'ont prouvé dans leurs beaux ouvrages Derham et Niewentit!

Ce que nous avons dit des animaux, nous pouvons le dire aussi de l'organisation des plantes : celles-ci végètent et vivent à leur manière; le suc qui les nourrit est comme leur sang; une force végétale ou vitale qui est dans leur semence, aidée par la chaleur de la terre et du soleil, développe leur germe admirablement organisé, dans lequel on découvre les linéaments de la plante elle-même. Le suc, composé de terre, d'eau, de lumière et de feu, s'insinue par les petites ramifications de leurs racines, monte, descend et circule dans leurs vaisseaux pour les nourrir; de là cette multitude innombrable de canaux dans le corps de la plante, et qui remplissent les fonctions des artères et des veines dans le corps de l'animal. Voyez-vous ce gland de chêne comme il se développe et devient un grand arbre : les deux lobes qui lui servent de mamelles se liquéfient et alimentent ses racines; bientôt prenant des forces, il tire de la terre sa substance, s'enracine fortement à tout ce qui l'environne, grandit ensuite et s'élève majestueusement, et après avoir longtemps bravé les orages, il tombe de vétusté et laisse autour de lui une nombreuse postérité qui lui succède.

Le suc nourricier se modifie selon la variété des tiges, des branches, des feuilles, des fleurs et des fruits, et parce que les formes et les productions des plantes sont innombrables, leur organisation est d'une variété infinie; vous la retrouvez non-seulement dans les plantes les plus élevées, les plus remarquables, mais dans les plus petites, et jusque dans un brin de mousse; voilà ce qui a fait l'admiration d'un Linné, d'un Tournefort, d'un Jussieu et de tant d'autres; encore ces grands botanistes étaient bien éloignés de connaître les richesses que présente cette branche du grand arbre des connaissances humaines; plus de 60,000 espèces de plantes sont déjà connues,

et combien les régions nouvellement découvertes n'apportent-elles pas chaque jour de nouveaux trésors à la science ! Il est donc vrai que les êtres organisés qui couvrent la terre, et qui sont soumis à l'examen de nos sens et de notre raison, nous présentent l'ordre, l'harmonie, les proportions les plus admirables : or, se peut-il que cet ordre merveilleux, qui règne parmi les êtres les plus petits, ne règne plus parmi les grands corps qui composent l'univers ? Gardons-nous de le penser ; plus nous avancerons dans nos recherches, plus nous le verrons éclater de toutes parts et nous remplir d'étonnement et d'admiration..

Considérez avec attention l'état du globe terrestre, et vous reconnaîtrez aisément que nos continents doivent être partagés, divisés comme ils le sont ; qu'une ceinture de mer doit les environner de toutes parts, et que des Méditerranées doivent se trouver au milieu des continents ; sans cet arrangement merveilleux, la plus grande partie de la terre ferme ne serait plus arrosée et vivifiée, les êtres vivants et organisés périraient infailliblement. Donnons des exemples : c'est l'océan Atlantique qui, par les vents d'ouest, arrose les côtes occidentales de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne ; c'est la mer Méditerranée qui, par les vents d'est, vivifie les côtes orientales des mêmes pays ; l'Atlantique, l'océan Indien, la mer Pacifique, apportent les mêmes bienfaits aux côtes de l'Amérique et de l'Afrique ; il en est de même de l'Adriatique, de la mer Noire, du golfe Persique, de la Baltique, des lacs du Canada, du golfe du Mexique par rapport aux contrées qui sont sur leurs bords. Si l'intérieur de l'Afrique nous présente le vaste désert du Sahara, n'en cherchons point d'autre cause que dans l'absence d'une méditerranée dans cette vaste étendue de terres, absence que nous pouvons attribuer au bouleversement opéré sur le globe par la grande catastrophe du déluge. Mais si les mers portent sur les côtes la fécondité et la vie, l'intérieur des terres est arrosé par une multitude de canaux disposés avec une sagesse non moins admirable : les grands fleuves sortent des flancs des montagnes du premier ordre, les rivières des montagnes du deuxième ordre, et les sources du pied de toutes nos collines ; les nuages qu'elles arrêtent dans leur marche, les grands dépôts de neiges qu'elles portent sur leurs têtes, les immenses glaciers renfermés dans les hautes vallées, telles sont les sources de ces canaux innombrables qui viennent arroser la terre. Ici tout commande notre admiration : la forme arrondie du globe, l'éminence des montagnes favorisent la circulation des eaux, augmentent la superficie de la terre, et présentent à la végétation des plantes les situations favorables à leur développement.

Quelle sagesse encore dans les rapports de l'atmosphère avec les continents et les mers, avec l'homme, les animaux et les plantes ! Elle tient suspendues les vapeurs

que les vents distribuent dans toutes les parties du globe ; plus dense, elle nuirait à la vue des objets ; plus ou moins pesante, elle détruirait l'équilibre de nos organes. L'expérience de Saussure sur les hauteurs du Mont-Blanc nous fournit une belle preuve de cette vérité : l'air y étant réduit aux quatre septièmes de sa densité, cet habile observateur éprouva une si forte dilatation dans le poumon, les veines et les artères, et en même temps une circulation si violente dans le mouvement et si lente dans le repos, que le besoin du sommeil et un froid glacial le menaçaient à chaque instant de la mort. L'atmosphère contribue aussi à la conservation de la chaleur animale par l'air pur qui nous vivifie ; elle conserve, par sa pression, l'eau sur le globe, que le moindre degré de chaleur réduirait bientôt en vapeur et dissiperait dans l'espace ; enfin la lumière par sa chaleur, sa clarté et ses rayons colorés, anime et embellit la nature.

Cet ordre, cette harmonie, ces proportions merveilleuses que nous venons de remarquer dans tous les êtres de la nature, dans l'homme, dans les animaux, les plantes, les mers, les fleuves, les montagnes, les éléments, nous les retrouvons encore entre tous les corps, entre tous les éléments, entre toutes les parties qui composent le globe que nous habitons. A des hommes peu réfléchis, peu accoutumés à saisir le rapport des êtres entre eux, à découvrir les ressorts merveilleux qui les font agir, et à pénétrer ainsi jusque dans les mystères les plus secrets de la nature, la terre paraît dans une sorte de chaos, et toutes ses parties leur semblent en désordre et en confusion ; mais pour des yeux plus exercés, pour des esprits plus attentifs à observer les merveilles de la nature, la terre, considérée dans ses diverses parties et dans les éléments qui l'environnent, ne paraît pas un ouvrage moins harmonieux, moins admirablement construit que les êtres organisés qui occupent sa surface.

En effet, ces montagnes, ces vallées, ces plaines, ces fontaines, ces fleuves, ces mers, ces terres, ce feu, cette lumière qui l'environnent et la pénètrent de toutes parts ; ces vents, ces nuages, ces pluies, ces neiges, en un mot, tous les êtres et tous les éléments forment un enchaînement, une dépendance, une harmonie qui égalent, qui surpassent même l'organisation merveilleuse des plantes et des animaux, soit par la grandeur des objets, soit par la magnificence de l'ouvrage ; si vous en supprimez une seule partie, vous renversez ce grand édifice, vous anéantissez tout ce qui vit, tout ce qui respire dans la nature.

Afin de mettre cette vérité dans un plus grand jour, observons d'abord que la fin à laquelle tendent toutes les parties du globe terrestre, est la conservation et la vie des êtres organisés qu'il renferme, et qui sont évidemment d'un ordre bien supérieur à la matière brute ; donc, pour juger de l'harmonie et de l'enchaînement de tous les corps

et des éléments qui composent la terre ou qui l'environnent, nous devons les rapporter à cette fin. Mais quoi ! est-ce donc une chose bien difficile à connaître, que ce rapport admirable de toutes les parties de notre globe à ce terme commun ? Il se présente de lui-même à nous partout où nous fixons nos regards. Les animaux forment évidemment le premier ordre des corps organisés, par les privilèges dont ils sont favorisés, leurs mouvements spontanés, leur sensibilité et leur connaissance plus ou moins étendue des objets qui les environnent ; or, les animaux ne peuvent vivre, si la terre ne leur présente en quelque sorte ses mamelles pour les nourrir. Mais quelle nourriture leur offre-t-elle ? Ce sont les plantes, les herbes, les fruits, les grains, les fleuves et les fontaines. Les montagnes sont comme les immenses réservoirs où se prépare notre boisson, qui est ensuite distribuée avec une admirable économie ; les pluies, les neiges, les glaces, que les montagnes reçoivent sur leur sommet, pénètrent jusque dans leurs entrailles, et c'est de-là que partent les fleuves, les rivières, les fontaines, qui arrosent continuellement nos plaines et nos vallées, et servent au développement des plantes ; on ne peut donc, sans une étrange ignorance, considérer les montagnes répandues sur la surface de notre globe comme des superfluités, ou comme d'immenses ruines jetées sans ordre et sans dessein. Il me serait facile, en parcourant les deux grands continents qui partagent la terre, de montrer que les montagnes y sont distribuées avec une sagesse admirable, et de manière à donner naissance aux grands fleuves qui portent partout la fécondité et la vie ; mais si les eaux nécessaires à notre conservation sortent des flancs des montagnes, les mers d'où elles partent et d'où elles s'élèvent pour aller se placer sur les sommets du globe, ne sont pas moins indispensables dans leur profondeur comme dans leur immensité ; elles doivent environner la terre entière et partager les continents, afin que de toute part les vapeurs s'en élèvent pour vivifier les diverses contrées ; l'atmosphère qui environne le globe doit recevoir ces vapeurs, les soutenir sur nos têtes pour les transporter ensuite et les répandre, à l'aide des vents, sur tous les pays qui les réclament. Que dirai-je des rapports merveilleux de cette atmosphère avec les êtres qui peuplent la terre, des services immenses qu'elle nous rend par sa pesanteur, son élasticité, sa fluidité, sa transparence et sa mobilité ? Les effets de la lumière et du feu répandus dans toute la nature ne sont pas moins admirables.

Qui ne voit déjà la liaison, l'harmonie, l'enchaînement parfait qui règnent entre toutes les parties de la terre, entre les éléments qui la composent et qui l'environnent ! Qui n'admira comment tout ce qui est dans la nature sert à une fin unique, la conservation et la vie de tous les animaux, et principalement de l'homme placé à la tête

de tous les êtres visibles et le roi de la nature ! Pour nous en convaincre de plus en plus, retranchons par la pensée quelques-unes des parties de ce grand ouvrage : voulez-vous supprimer l'Océan ? vous allez plonger la terre dans une effrayante aridité ; voulez-vous retrancher l'air, la lumière et le feu ? vous anéantissez toutes les plantes, les animaux, tout ce qui vit et respire ; voulez-vous faire disparaître les montagnes, vous tarissez toutes les sources, toutes les rivières, tous les fleuves, et vous donnez la mort à la nature entière. J'en dis autant du nombre infini des êtres que la terre renferme dans son sein, des pierres, des minéraux, des métaux, des sels dont l'usage est indispensable aux arts et à tous les besoins de l'homme.

Il est possible de rencontrer quelques êtres dont nous ne connaissons pas clairement la fin et l'utilité ; mais est-il juste, est-il raisonnable d'en conclure qu'il n'y a entre eux et les autres êtres de la nature aucun rapport d'ordre et d'harmonie ? Si nous comprenions parfaitement l'ensemble des êtres qui composent l'univers, nous verrions clairement qu'ils sont autant d'anneaux nécessaires dans la chaîne immense des êtres, et qu'il en est de ces objets qui nous paraissent hors de proportion, comme de ces débris précieux de statues antiques que l'on trouve brisées et dispersées, mais qui, bien étudiés et réunis ensemble par la pensée, nous présentent un ouvrage parfaitement proportionné et d'une magnifique exécution ; c'est ce que nous allons vérifier en continuant notre examen.

DISCOURS XVIII.

SUITE DE L'ORDRE DE L'UNIVERS.

Après avoir reconnu l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties du globe terrestre et les éléments qui l'environnent, portons nos regards plus haut, et, par l'examen le plus attentif, voyons si la terre que nous habitons n'a point de rapport d'ordre et d'union avec tous les grands corps qui composent le système de notre monde ; si tous ces globes répandus avec tant de profusion dans l'espace ne sont pas unis entre eux par les mêmes liens et ne tendent pas à un même ordre et à un même but ; enfin, si tous les systèmes du monde sont détachés, isolés les uns des autres, sans aucun rapport, aucune dépendance. Marchons avec précaution et à pas lents dans la recherche d'une vérité si haute et si importante.

Commençons par l'examen de notre monde, qui, étant plus rapproché de nous, est aussi plus facile à connaître. Notre système planétaire est composé du soleil qui en est le centre, de onze planètes qui circulent autour de lui, de dix-huit satellites ou lunes qui roulent autour des planètes ; enfin, de plus de six cents comètes, décrivant des ellipses très-allongées et dans toutes les directions, et dont le plus grand nombre

s'éloignent à une telle distance, qu'il leur faut plusieurs siècles pour achever leur révolution. Tels sont les astres qui composent le système de notre monde planétaire ; et combien d'autres qui nous sont inconnus !

Or, que dirons-nous de ces globes si nombreux, si admirables ? N'y aurait-il entre eux aucun rapport, aucune dépendance, aucune harmonie ? Il est impossible à un homme qui réfléchit, de ne pas reconnaître que nulle part, dans notre monde, il n'existe un plus bel ordre que parmi les astres qui le composent. Pour nous en convaincre, examinons d'abord le rapport de leur masse avec leur distance, nous y verrons une sagesse admirable qui a présidé à cette disposition. Le soleil est près d'un million et demi de fois plus gros que la terre, et il en est éloigné de trente-quatre millions de lieues ; en sorte, dit M. de Laplace, dans son *Exposition du système du monde*, que si le soleil occupait la place de la terre, son volume embrasserait l'orbite de la lune et s'étendrait encore une fois plus loin : quelle est donc l'immense grandeur de cet astre ? Mercure est dix-sept fois plus petit que la terre, et il est éloigné du soleil de treize millions de lieues ; Vénus est les neuf dixièmes de la terre, et éloignée de vingt-cinq millions de lieues ; Mars est sept fois plus petit que la terre, et éloigné de cinquante-deux millions de lieues ; Jupiter est douze cent quatre-vingts fois plus gros que la terre, et à cent quatre-vingt millions de lieues ; Saturne est neuf cent soixante-quatorze fois plus gros que la terre, et éloigné de trois cent millions de lieues ; Uranus est à six cent soixante millions de lieues ; les quatre nouvelles planètes Vesta, Pallas, Cérès, Junon, qui sont très-petites, se trouvent placées entre Mars et Jupiter. Or, qui n'admira la sagesse infinie qui a présidé à un si bel ordre ?

Descendons maintenant de ces hauteurs, et commençons notre examen par les satellites de la terre ; voyons si notre lune n'a aucun rapport d'union et de dépendance avec le globe que nous habitons. Je la vois circuler autour du globe terrestre douze fois dans l'année ; tout le monde sait que les corps se meuvent naturellement en ligne droite, ce n'est donc point par elle-même que la lune tourne autour de la terre, elle y est forcée par une raison supérieure ; s'il en était autrement, elle s'échapperait par la tangente et irait se perdre dans l'immensité de l'espace. Quelle est donc cette force qui enchaîne la lune au globe terrestre ? Est-ce le tourbillon de la terre, ou tout autre fluide éthéré, ou une force magnétique propre au globe terrestre, qui la retient à la circonférence de sa sphère ? Est-ce une force d'attraction ou quelque autre loi cachée qui gouverne ainsi tous les corps célestes ? C'est ce que je n'examine pas encore ; mais il est incontestable que cette raison existe, qu'elle est constante et permanente, puisque nous voyons cet astre obéir

inviolablement aux mêmes lois, et que depuis l'origine du monde et dans le cours de tous les siècles cet ordre ne s'est jamais démenti : or, n'est-ce pas là un rapport, une dépendance, une harmonie frappante ? N'est-il pas évident que ces deux grands corps sont unis entre eux, qu'ils marchent d'un même pas et qu'ils tendent au même but ? Si nous avions des yeux plus pénétrants, nous verrions bien d'autres phénomènes qui nous montreraient de la manière la plus évidente les rapports mutuels que ces deux astres ont entre eux : telle est, en particulier, l'influence de la lune sur notre atmosphère qu'elle agit et tient continuellement en mouvement, et sur les mers dont elle cause en grande partie le flux et le reflux ; mais c'est assez pour tout homme qui ne veut pas fermer les yeux à la lumière.

Ces deux astres ont encore un rapport d'union avec le soleil autour duquel ils circulent ; la même force qui les unit entre eux, les enchaîne à cet astre comme à leur centre commun. S'il en est ainsi, comme le reconnaissent tous les savants physiciens, les autres planètes qui circulent également autour du soleil, sont donc soumises à la même puissance et appartiennent au même ordre de choses. Plus on examine attentivement le mouvement des corps célestes qui composent notre système, plus on reconnaît avec admiration que les plus petits comme les plus grands, les plus rapprochés comme les plus éloignés, ceux d'un mouvement plus rapide ou d'un mouvement plus lent, suivent une même loi qui fait dépendre la durée de leurs révolutions de leur distance au soleil. Il y a donc un centre unique pour tous, un même foyer de lumière et de chaleur pour tous, un ordre commun à tous, une même force qui les unit et les enchaîne pour en faire un tout harmonieux qui n'a qu'un même but et une même fin.

Mais avant de nous élever à de plus hautes considérations, contemplons un moment les corps célestes qui sont renfermés dans notre système planétaire. Ces grands corps que le vulgaire connaît à peine, qu'il regarde avec indifférence, et qui néanmoins circulent avec autant de majesté autour du soleil, éclairés, réchauffés et vivifiés par lui ; ces astres, dont plusieurs surpassent la terre elle-même en grandeur, et qui doivent offrir des continents plus vastes encore que notre globe ; ces planètes, en un mot, parfaitement semblables à la terre, n'offriraient-elles pas comme elle une riche et agréable habitation à des millions d'êtres organisés, sensibles, animés, intelligents et parfaitement en harmonie avec les éléments dont elles sont composées, et leurs divers degrés de température, de lumière et de feu ? Quelles sont donc les raisons qui nous empêcheraient de le penser et de le croire, sinon comme certain, du moins comme très-vraisemblable ? Quoi donc ! le soleil ne brillerait dans l'immensité de l'espace, ne répandrait avec tant de profusion sa vive et

éclatante lumière, que pour n'éclairer que nous seuls? Ne serait-il destiné qu'à féconder, vivifier cette terre, qui, d'après tout ce que nous avons dit, n'est qu'un point à peine visible dans son vaste empire? Ces lunes multipliées qui environnent Jupiter, Saturne, Uranus, qui en augmentent la lumière et tempèrent la profonde obscurité de leurs nuits, seraient-elles ainsi placées sans aucun but, sans aucune utilité réelle? Tant de belles et de magnifiques contrées que renferment évidemment ces globes immenses, ne seront donc que de vastes déserts, que d'affreuses solitudes où régneront partout le silence et la mort, d'où nul sentiment, nul cri d'admiration, de reconnaissance et d'amour ne s'élèveront jamais vers l'auteur de tant de merveilles? Si nous étions placés sur quelques-unes de ces planètes, sur Mars, Jupiter, Saturne par exemple, nous le penserions peut-être de cette terre que nous habitons, et cependant nous serions dans une grande erreur. Qui peut donc nous garantir que notre erreur n'est pas la même, lorsque nous refusons des habitants aux globes qui nous environnent? Toutes les analogies, les probabilités, les vraisemblances se réunissent ainsi pour nous le persuader. Cette étonnante vérité trouve une nouvelle force dans les considérations que nous présentent les perfections de Dieu, sa grandeur, sa puissance, sa sagesse et sa bonté; rien n'est plus propre à agrandir nos pensées : l'auteur de la nature nous apparaît avec cette puissance à qui des millions d'êtres variés à l'infini ne coûtent qu'une seule parole; l'univers devient un temple immense où partout sont célébrés ses grandeurs, ses louanges et ses bienfaits. Qui n'admira encore ici la sublime destinée de nos âmes, qui doivent se réunir un jour à toutes les intelligences qui remplissent l'univers, pour publier ensemble dans la cité éternelle la gloire du Créateur?

La révélation, bien loin de contredire ces hautes pensées, nous apprend qu'il est des millions et des milliards d'intelligences qui célèbrent ses grandeurs et ses bienfaits; serait-il donc étonnant qu'il y eût, dans toutes les sphères de l'univers, des êtres organisés et intelligents qui y remplissent cette noble fonction? La révélation, il est vrai, s'est bornée à nous enseigner ce que Dieu a bien voulu faire pour le monde que nous habitons; elle nous laisse présumer ce qu'il a dû faire pour tous les mondes qui nous environnent. Cette doctrine, présentée par l'abbé Genovesi, professeur de philosophie, de théologie et d'économie politique, à Naples, dans un ouvrage dédié au plus savant des pontifes, Benoît XIV, n'a jamais été improuvée par le Siège apostolique; et la découverte d'un nouveau monde sur le globe même que nous habitons, et qu'on a ignoré pendant tant de siècles, nous apprend combien le domaine des connaissances humaines peut et doit s'agrandir par les recherches et les efforts du génie de

l'homme. Mais revenons à notre objet principal.

Il résulte de ce que nous avons dit, que notre système planétaire est un tout bien coordonné, avec un centre commun auquel une même loi enchaîne tous les astres qui l'environnent, et une fin commune qui est la vie et la conservation des êtres organisés qui peuplent toutes les sphères. Mais le monde que nous habitons n'a-t-il aucun rapport, aucun lien, avec cette multitude innombrable de corps célestes répandus dans l'espace? C'est ce qu'il est impossible de penser et de croire, et il nous sera facile non-seulement de nous convaincre que l'univers lui-même est un tout harmonieux dont toutes les parties sont dans une naturelle dépendance, mais encore qu'elles ont avec nous des rapports évidents d'utilité.

En effet, qui ne sait que les régions polaires de notre globe, où les nuits de l'hiver durent plusieurs mois, reçoivent les plus grands bienfaits de la clarté des étoiles fixes! On connaît aussi les services immenses qu'elles rendent à la navigation, et, même pendant un grand nombre de siècles, la grande ourse et l'étoile polaire ont été l'unique boussole; dans les déserts de l'Afrique, les étoiles dirigent les longs voyages des Arabes au milieu des nuits et dans les affreuses solitudes où l'on ne voit que sables arides et brûlants; elles sont également pour les sauvages, et même pour les habitants de nos campagnes, une horloge infailible qui leur apprend toutes les heures de la nuit, et règle ainsi le moment du lever et le commencement des travaux; on sait que les peuples les plus anciens et les plus avancés dans les sciences ont trouvé dans les constellations le moyen de former le zodiaque, et de fixer ainsi toutes les saisons de l'année; enfin, sans les étoiles, les découvertes de l'astronomie planétaire eussent été impossibles. Parlerons-nous encore des comètes qui font partie de notre système, et qui, dans leurs immenses ellipses, s'éloignent du soleil à une si grande distance, qu'il est impossible, le plus souvent, de déterminer le temps de leur révolution? Qui nous dira que ces astres, qui s'enfoncent ainsi dans les profondeurs des cieux, ne s'approchent pas assez des étoiles fixes pour en retirer de nouveaux bienfaits? Il est donc impossible de méconnaître l'union, l'enchaînement, l'harmonie qui régissent entre toutes les parties de l'univers.

Mais ce n'est pas tout encore : après avoir considéré ces globes innombrables qui sont placés dans l'immensité de l'espace, il est nécessaire de porter notre attention sur un objet plus grand et plus étonnant, sur cet océan de lumière qui remplit tout l'univers. En effet, les astres occupent des points dans l'étendue de l'espace, et laissent entre eux des intervalles immenses; mais ce fluide merveilleux pénètre tous les corps et remplit tous les lieux, et il n'est aucune partie de l'univers où il n'arrive. Sa force n'est pas moins admirable que son étendue : consi-

dérez avec quelle vitesse il parcourt le monde entier; la lumière arrive du soleil à la terre en huit minutes, et, par la réflexion, retourne avec la même rapidité de la terre au soleil; ainsi elle parcourt dans ce peu de temps trente-quatre millions de lieues. Mais que dirons-nous de la lumière qui nous vient des étoiles, et qui nous les fait distinguer malgré leur distance incommensurable? La subtilité de ce fluide, l'inaltérabilité de toutes les parties qui le composent n'est pas moins admirable, puisqu'un seul rayon de lumière peut être divisé en des milliards de rayons, dont chacun renferme les sept couleurs primitives. Quelle est donc la sublime destination de ce fluide immense? C'est, premièrement, d'éclairer l'univers, qui sans lui ne serait plus qu'un vaste tombeau où régneraient partout le silence et la mort au milieu d'une nuit éternelle; secondement, de l'embellir, en donnant aux corps cette variété de couleurs qui en fait la grâce et l'ornement; troisièmement, de vivifier toute la nature par son activité merveilleuse, qui est une des principales causes de la conservation et de la reproduction de tous les êtres organisés; quatrièmement, enfin, d'entretenir ainsi la vie dans l'univers entier : la lumière est donc évidemment un lien commun qui unit tous les mondes ensemble et les enchaîne les uns aux autres.

Mais ce que nous venons de dire sur notre globe, sur le soleil, les planètes, les comètes et le fluide lumineux qui embrasse l'espace et pénètre tous les corps, tout cela, dis-je, suffit-il pour expliquer la grandeur, l'étendue et l'harmonie de toutes les parties de l'univers? Non, sans doute; il nous reste encore à parler des étoiles qui brillent de toutes parts dans la voûte immense des cieux. Que sont donc les étoiles? Écoutons les Bacon, les Euler, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, et tous les savants qui marchent à la suite de ces grands génies : ils nous disent, d'un commun accord, que les étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre; que chacune d'elles est le centre d'un monde qu'elles éclairent, échauffent et vivifient; qu'autour d'elles circulent des planètes, des comètes semblables à celles qui forment le système de notre monde. Ainsi, l'univers est composé d'autant de mondes, liés entre eux par des rapports admirables, qu'il y a d'étoiles dans l'espace immense des cieux; et, comme leur nombre est incalculable, il est impossible d'assigner des bornes et des limites à l'univers, et sa grandeur surpasse même les forces de notre intelligence. Comprenons-nous maintenant la vérité de cette parole du Prophète : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum?* (Psalm. xvm, 1.) Concevons-nous en même temps la grandeur de nos âmes, qui, s'élevant au-dessus de cet immense univers, arrivent jusqu'au trône de l'Eternel, devant qui tous les mondes ne sont qu'un atome, et que, d'un mot, il peut multiplier à l'infini? Reconnaissons nous,

enfin, l'ordre, l'harmonie, l'enchaînement admirables qui règnent entre toutes les parties de ce magnifique ouvrage; comment elles tendent à une fin unique, qui est la conservation des êtres dans les trois règnes de la nature, pour servir aux intelligences comme de degrés qui doivent les élever jusqu'à l'auteur de tant de merveilles, digne à jamais de nos louanges, de notre admiration et de notre amour?

DISCOURS XIX.

DES LOIS QUI RÉGISSENT L'UNIVERS.

L'ordre admirable qui règne entre toutes les parties qui composent l'univers a frappé d'étonnement les esprits capables de réflexion; ils ont étudié les lois, les forces, les puissances qui régissent tous les êtres, les soumettent à cet ordre invariable dont ils ne s'écartent jamais, et les conservent ainsi dans la nature et les propriétés qui les caractérisent et dans les rapports qui les unissent entre eux; tous les savants, en un mot, ont cherché à connaître le mécanisme de l'univers, et les causes des divers mouvements que nous remarquons dans les astres qui roulent sur nos têtes, dans le globe terrestre qui nous porte, dans les éléments qui se combattent, dans les minéraux qui se combinent et se réunissent, dans les plantes qui végètent, dans les animaux qui vivent; enfin, dans l'homme lui-même, composé d'un corps organisé par lequel il tient à ces éléments, et d'une intelligence qui le rend bien supérieur à tous les êtres visibles de la création, et le place dans un état de liberté bien différent de celui où nous voyons tous les corps qui sont renfermés dans le monde.

Nous examinerons bientôt quelle est la cause première de l'univers, quel est le principe d'où émanent tant de merveilles, et la puissance admirable qui seule a pu créer et former un si bel ouvrage. Aujourd'hui, nous nous bornerons à exposer la marche qu'a suivie l'esprit humain dans l'explication de tous les phénomènes de la nature, et nous reconnaitrons combien cette entreprise est hardie, audacieuse et bien supérieure aux forces et aux moyens de l'esprit humain; nous verrons combien elle a enfanté d'erreurs et de chimères, funestes non-seulement au progrès des sciences, mais encore à la religion et aux mœurs; nous comprendrons enfin les bornes et les limites que la raison humaine ne peut ni ne doit vouloir franchir, si elle ne veut s'exposer à se jeter dans le pays des chimères les plus extravagantes, ce qui lui arrive toujours, lorsqu'elle se livre à la recherche des causes premières et des explications auxquelles il lui est impossible d'atteindre. Ainsi, convaincus que l'unique moyen d'acquérir des connaissances réelles et positives est de se borner à l'observation des phénomènes palpables, des faits constants qui sont à la portée de nos sens et de notre intelligence, nous apprendrons à nous tenir renfermés

dans notre sphère étroite, sans vouloir arriver à des connaissances qui nous sont réservées dans un état supérieur, mais qui ne sont pas de la vie présente.

Que le monde soit l'ouvrage d'une intelligence supérieure qui en a disposé, arrangé toutes les parties, c'est une vérité que tous les peuples et tous les sages, à un petit nombre près, ont reconnue comme incontestable, et qu'ils ont apprise, soit d'une révélation primitive, transmise par une tradition constante et universelle, soit d'une révélation naturelle que nous en fait le monde lui-même, forçant en quelque sorte les intelligences à s'écrier : *A l'ouvrage on connaît l'ouvrier*. Mais par quels ressorts secrets le Créateur fait-il mouvoir toutes les parties de ce vaste univers ; par quelles forces, quelles puissances, quelles vertus cachées met-il en jeu les éléments des corps, et produit-il avec eux et par eux les propriétés, les formes variées des êtres dans tous les divers genres qu'ils composent, et généralement les merveilleux phénomènes que nous présentent les minéraux, les végétaux et les animaux ? Voilà ce que l'auteur de l'univers ne nous a révélé nulle part d'une manière claire et positive, et ce que la nature elle-même nous révèle encore moins.

Or, ce que Dieu et la nature ont voulu nous cacher, l'esprit de l'homme a voulu le comprendre ; il a prétendu tout connaître, tout expliquer dans l'univers, et nous allons voir avec quels succès et quels résultats.

Le premier objet qui a dû frapper les regards dans le grand spectacle que présente l'univers, c'est le mouvement des astres qui roulent sur nos têtes, des éléments qui nous environnent, des plantes, des animaux et de tous les êtres qui peuplent la terre. Ce magnifique spectacle a dû naturellement frapper d'admiration tous les peuples, et ils ont dû en chercher l'explication ; d'abord les apparences furent prises pour des réalités, la terre fut regardée comme le centre du monde et de l'univers ; sa forme était plate, les mers l'environnaient de toutes parts ; le soleil, la lune, les étoiles n'étaient pas plus gros qu'ils le paraissent à la vue : telle fut la physique des anciens peuples. Poursuivant leurs recherches, ils crurent pouvoir trouver en eux-mêmes l'explication des mouvements qu'ils remarquèrent dans tous les êtres qui peuplent l'univers ; convaincus qu'il était en eux un principe actif, intelligent, source de leurs opérations, de leurs volontés et de leurs mouvements, ils se persuadèrent que des génies, des esprits, des intelligences plus ou moins parfaites, plus ou moins élevées, suivant la grandeur et la beauté des corps qui composent l'univers, étaient le principe et la cause de leurs mouvements, et ils animèrent ainsi les astres, les éléments, les plantes, les animaux : telle fut la source de cette idolâtrie déplorable qui couvrit la terre de ténèbres et de confusion, et qui fit oublier Dieu lui-même au milieu des merveilles de sa puis-

sance. Ainsi pensèrent les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Perses, les Indiens, les Grecs et les Romains ; ainsi pensent encore les peuples idolâtres et les sauvages qui n'ont pas été éclairés par les lumières de l'Evangile. Sans doute, l'opinion qui attache des génies et des intelligences à toutes les parties de l'univers, toute fausse qu'elle est, n'eût pas été criminelle ; mais l'erreur et le crime des peuples idolâtres sont d'avoir regardé les génies comme les maîtres du monde, les arbitres de nos destinées, et de les avoir adorés à la place du Créateur.

Quand la philosophie parut dans la Grèce, elle fit de vains efforts pour renverser les idées populaires, et elle n'enfanta que des systèmes non moins absurdes ; encore fut-elle obligée, pour expliquer les mouvements variés des êtres, d'admettre des intelligences multipliées à l'infini et émanées de l'intelligence infinie : telle fut l'opinion de Pythagore, de Platon et des stoïciens. Thalès cependant devina le vrai système du monde, quant à sa disposition et à sa grandeur ; il plaça le soleil au centre, fit circuler autour de lui la terre et les planètes, pensa que celles-ci étaient habitées, et regarda les étoiles comme autant de soleils. On ne peut qu'admirer cet effort de génie ; il paraît même, au rapport de Platon, avoir admis les tourbillons pour expliquer le mouvement des astres. Mais tous les philosophes donnèrent dans de graves erreurs sur les premiers principes des choses : ils assignèrent l'eau, l'air, les nombres, la matière organisée : tels furent Thalès, Anaximandre, Pythagore et Zénon d'Elée. Démocrite et Epicure imaginèrent les atomes éternels, et formèrent le monde par le jeu du hasard ; Aristote crut pouvoir expliquer les phénomènes de l'univers d'une manière plus simple et plus naturelle, il imagina d'abord une cinquième substance différente des quatre éléments, et il en composa les cieux, qu'il fit solides et transparents comme le diamant, et qu'il fit tourner en des sens différents comme des sphères et des cercles ; il en forma les neuf cieux, auxquels il attachait les planètes et les étoiles qu'il y fixa comme des clous d'or, et qui étaient transportées par les mouvements des cieux autour de la terre placée au centre du monde. Aristote croyait le monde éternel, Dieu en était le premier moteur ; les principes des choses consistaient, selon lui, dans la matière, les formes substantielles et la privation ; il croyait avoir trouvé les lois universelles de la nature dans les trois principes suivants : les phénomènes sont opposés, ils naissent des contraires, ils se résolvent dans les contraires. La partie astronomique du système d'Aristote fut adoptée par Ptolémée, qui vivait au II^e siècle.

Cependant le christianisme, par les vives lumières qu'il avait répandues dans le monde, avait opéré une grande révolution, non-seulement dans la religion et les mœurs des peuples, mais encore dans les opinions des

philosophes d'Athènes et d'Alexandrie sur Dieu, sa puissance et sa sagesse ; ceux-ci tournèrent en allégories tous les génies dont ils avaient rempli l'univers pour le faire marcher ; ils reconurent un Dieu suprême, auteur et conservateur de toutes choses, et adoptèrent, pour expliquer la marche du monde, la partie astronomique du système d'Aristote. Le christianisme, qui ne s'occupe point de sciences profanes, mais de vérités plus hautes et plus importantes, laissa une entière liberté de soutenir les opinions d'Aristote sur ce point ; elles ont régné jusqu'au *xvi^e* siècle, où Copernic, chanoine de Varmie, donna son nouveau système du monde ; ce grand astronome plaça le soleil au centre, et fit circuler autour de lui les planètes, sans expliquer cependant la cause de ce mouvement.

Cette grande époque, où toutes les sciences semblèrent renaître pour se développer bientôt avec une nouvelle force et une nouvelle vigueur, mérite de nous arrêter un instant. L'on ne peut révoquer en doute que jusqu'au *v^e* siècle de l'ère chrétienne, les lettres grecques et latines et toutes les sciences n'aient été cultivées avec le plus grand succès en Orient et en Occident ; elles étaient parvenues à un très-haut degré de splendeur dans diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique : Athènes, Rome, Alexandrie, Carthage étaient des foyers de lumière et de science, d'où sortirent une foule d'écoles et d'académies qui répandirent partout, dans le monde civilisé, les connaissances les plus précieuses.

Mais aux *v^e* et *vi^e* siècles tout changea de face dans l'Orient et dans l'Occident, et aux plus vives lumières succédèrent les ténèbres les plus épaisses et l'ignorance la plus profonde dans les sciences humaines. Les inondations successives des peuples barbares du Nord, connus sous les noms de Goths, de Visigoths, de Vandales, de Lombards et de Francs, portèrent la dévastation dans l'Occident et plongèrent notre beau pays dans la plus affreuse barbarie. Les Arabes, sous la conduite de Mahomet et de ses féroces successeurs, portèrent les mêmes ravages dans les plus belles contrées de l'Orient. Mais il faut reconnaître que l'éclipse n'y fut pas si longue. Le calife Omar avait à la vérité fait brûler les riches manuscrits de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, que les Ptolémée avaient rassemblés à tant de frais ; mais les divers princes qui se partagèrent ensuite le vaste empire de Mahomet, sentirent le besoin de cultiver les sciences dans des régions où elles étaient, pour ainsi dire, naturalisées. Dès le *viii^e* siècle, on vit les soudans de l'Egypte, de la Perse, de Babylone et de l'Espagne appeler autour d'eux les savants de tous les pays, et créer des académies, des écoles célèbres, au Caire, à Alexandrie, à Damas, à Hispahan, à Cordoue, à Séville et dans plusieurs autres villes de l'Arabie et des contrées voisines. Les ouvrages d'Aristote, de Platon, d'Hippocrate et des plus grands philosophes de la Grèce furent tra-

duits en Arabe ; l'histoire, la géographie, la morale, la politique, et surtout la médecine et l'astronomie, furent cultivées avec soin. Le savant d'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*, nous en a conservé les preuves et les monuments incontestables ; mais la domination des Turcs a fait tout disparaître dans ces malheureuses contrées.

Dans notre Occident, malgré les efforts des ordres religieux pour conserver et propager les sciences, ce ne fut qu'au milieu du *xv^e* siècle, après la prise de Constantinople par les Turcs, qu'elle prirent un nouvel essor. Les savants fuyant de l'Orient vinrent les porter chez nous ; Naples, Rome, Florence furent d'abord leur berceau ; de là elles se répandirent dans l'Europe à l'aide de l'imprimerie qui fut alors inventée, et d'un grand nombre d'instruments de physique et d'astronomie qui ne furent pas moins utiles aux savants qui parurent bientôt après, et dont nous allons retracer les noms, les travaux et la gloire.

Copernic en Prusse, Galilée en Italie, Descartes en France, Leibnitz en Allemagne, Newton en Angleterre, tous nés dans le *xvi^e* ou *xvii^e* siècle, furent des hommes supérieurs ; ils ouvrirent la route qui nous conduit aux plus hautes connaissances sur l'ordre, l'arrangement et les lois que suivent les grands corps qui composent l'univers. Copernic s'est justement acquis la gloire d'avoir dissipé les ténèbres répandues sur le système du monde par Aristote et Ptolémée, et d'avoir fait revivre les idées heureuses de Thalès et de Pythagore sur la disposition des corps célestes ; il plaça le soleil au centre du monde, fit circuler autour de lui les planètes et les comètes qui composent notre système, et brisa ainsi les sphères solides, les cieus de cristal et le premier ciel mobile qui entraînait avec lui les étoiles et les astres dans leurs mouvements.

Galilée, qui vint après lui, embrassa ce système nouveau avec ardeur, et par l'invention du télescope, il nous introduisit, pour ainsi dire, jusque dans le sanctuaire des cieus, et nous y fit découvrir de nouvelles régions et de plus grandes merveilles ; il aperçut les quatre satellites de Jupiter, fixa plus sûrement la distance des planètes au soleil, et découvrit les lois du mouvement produit par la gravitation vers la terre.

Descartes marcha sur ses pas ; mais, trop souvent, oubliant lui-même les règles qu'il avait données sur la méthode d'étudier les sciences, il se livra à des hypothèses imaginaires dépourvues de fondement ; il imagina des tourbillons de matière subtile au milieu desquels il fit nager et marcher les astres comme un navire sur les eaux : or, l'existence et le mouvement de ces tourbillons sont purement imaginaires, et leur opposition avec le mouvement des comètes qui les traversent en tout sens, laissa cette hypothèse dépourvue d'appui et de vraisemblance. Dans son livre des *Météores*, Descartes expliqua le premier la cause de l'arc-

en-ciel, et sembla mettre Newton sur la voie, en attribuant le flux et le reflux de la mer à la pression de l'atmosphère par la lune. Dans son *Traité de l'homme*, voulant tout expliquer par les lois mécaniques, il s'égarait et ne s'aperçut pas que les lois des corps organisés et vivants sont bien différentes de celles qui régissent les autres corps. Mais les conceptions de ce grand génie, ses efforts en tout genre pour étendre le domaine des sciences, ses erreurs même, furent pour les savants comme des phares qui leur indiquèrent les écueils qu'ils devaient éviter pour arriver au but qu'il n'avait pu atteindre. Leibnitz crut simplifier et rectifier le système de Descartes en imaginant son fluide éthéré, dans lequel il fit nager et mouvoir tous les astres, tant cette idée paraît simple et naturelle; mais le mouvement des comètes le renverse également.

La science astronomique en était là quand Newton parut; ce grand homme naquit en 1622 et mourut à l'âge de 85 ans: on doit le regarder, pour l'astronomie, comme le génie le plus étonnant en lumières, en sagacité et en profondeur qui ait jamais paru dans le monde. Samuel Clarke, son disciple, nous apprend que la connaissance de l'univers l'avait pénétré d'une si profonde religion envers l'auteur de tant de merveilles, que jamais il ne prononçait le nom de Dieu sans découvrir sa tête et sans montrer la plus vive admiration. Quel contraste avec tant d'hommes légers et superficiels, qui, regardant d'un œil distraint toutes les merveilles de la nature, ne pensent jamais à leur divin auteur ou n'y pensent que pour l'outrager! Ce fut en quelque sorte par une inspiration sublime qu'il conçut la grande idée qui lui expliqua le système du monde, idée qu'il développa admirablement dans son livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. Il se promenait un jour seul dans son jardin, lorsqu'il vit tomber à ses pieds le fruit d'un arbre; cet événement si simple et si naturel lui dévoila aussitôt la gravitation qui fait tendre tous les corps vers le centre de la terre: il se rappelle qu'une tuile qui tombe, qu'un rocher qui roule du haut de la montagne, ont la même destinée; bientôt agrandissant par la force de son génie cette loi de la nature, il se demande à lui-même pourquoi la lune, qui est un corps et qui circule autour de la terre, ne graviterait-elle pas vers son centre? Pourquoi la terre et toutes les planètes ne graviteraient-elles pas aussi vers le soleil qui est leur centre commun? Pourquoi le soleil lui-même ne serait-il pas, attiré par les astres qui l'environnent, et soumis ainsi à la loi de tous les corps? Mais si cette loi régnait seule dans le monde, tous les corps se réuniraient dans une masse commune; il est donc une seconde loi qui les éloigne de leur centre: c'est la loi du mouvement qui, combiné avec leur gravitation, les force à parcourir un cercle, une ellipse autour de leur centre, qui lui-même demeure fixé par

l'attraction de tous les corps qui l'environnent et qui ne peuvent que l'agiter faiblement. Etendant ces idées aux étoiles, dont chacune est le centre d'autant de mondes, Newton explique ainsi, d'une manière simple et facile, tout le mécanisme de l'univers. C'est par l'attraction de la lune et du soleil qu'il explique également le flux et le reflux de la mer; enfin, analysant la lumière, il a eu la gloire de la décomposer en sept rayons divers et de nous montrer l'origine des couleurs primitives, qui, mélangées et combinées entre elles, forment les nuances et les variétés que nous admirons dans la nature. Tel est l'état des sciences physiques dans lequel se repose en ce moment l'esprit humain.

Je ne m'arrête pas à décrire les lois qui régissent les éléments, les minéraux, les végétaux, les animaux et les intelligences pures; mais il est important d'observer que, s'il y a des lois générales et communes à tous les êtres, il en est de particulières pour chaque espèce d'êtres et qu'il faut bien se garder de confondre; mais les unes et les autres sont pleines de mystères inaccessibles à notre intelligence. Les lois générales qui régissent l'univers, qui le maintiennent dans l'ordre établi par le Créateur, et sans lesquelles tout rentrerait bientôt dans le chaos d'où il l'a tiré; ces lois, dis-je, sont: 1° l'attraction, qui pénètre tous les éléments de la matière, et les porte à s'unir entre eux selon leur nature et leur genre; 2° la force d'impulsion primitive, qui a donné aux éléments de la matière tel ou tel mouvement; 3° la force de résistance ou d'impénétrabilité, qui empêche les corps de se confondre et les force au déplacement par l'impulsion; 4° la force d'inertie, qui oblige les corps à conserver leur même état de repos ou de mouvement, à moins qu'une force extérieure ne le modifie; 5° enfin, les lois vitales et génitales qui régissent les végétaux et les animaux, et qui sont la cause de leur reproduction et de leur conservation. Mais que dirons-nous de la nature et de la réalité de ces lois? Sont-elles le produit de certaines forces actives et résidant dans chaque élément de la matière; ou ne sont-elles autre chose que la volonté toute-puissante et persévérante du Créateur? C'est ce qu'il est bien difficile de décider. Si les forces actives résident dans tous les éléments, de quelle nature sont-elles, corporelles ou incorporelles? C'est encore une grande question: elles ne sont pas corporelles, puisqu'elles n'augmentent ni ne diminuent la masse des corps; elles ne sont pas incorporelles, puisqu'elles se partagent et se divisent en se communiquant: comment concilier tout cela? Je réponds que les forces actives qui sont dans tous les éléments des corps n'ont ni solidité ni étendue, qu'elles sont par conséquent simples et indivisibles; mais que les mouvements des corps, qui sont les effets de leur activité, peuvent être variés et divisés dans leur communication.

Nous avons dit qu'il est encore des lois particulières qui régissent les divers êtres de la nature, et qu'il faut bien se garder de les confondre; en effet, les lois mécaniques des corps bruts ne sont pas celles qui produisent l'organisation et les phénomènes de la végétation des plantes; celles-ci diffèrent des lois qui régissent les corps vivants et animés : mais quelle est la nature de ces forces et leur manière d'opérer? C'est encore un mystère pour l'esprit humain. Malgré tous les efforts de la chimie dans la décomposition et la recombinaison des corps, l'on n'a pu parvenir à connaître l'essence des éléments, celle du mouvement et des forces qui le produisent, la nature des affinités qui unissent toutes les parties des corps; toutes ces causes et leur manière d'agir sont des secrets de la nature, inaccessibles à nos sens, supérieurs à toute notre intelligence, et que l'auteur de tant de merveilles s'est réservé de nous manifester dans une autre vie. La botanique, la physiologie végétale sont parvenues à classer un grand nombre de plantes, et Linné nous a montré le fait important de leur fructification dans la poussière de leurs étamines; mais les forces végétales, la manière admirable dont s'opèrent leur formation et leur développement, la diversité des formes des fruits et des saveurs, en un mot, toutes les lois de ces admirables productions sont également impénétrables pour nous.

Dans la physiologie animale, la manie et la fureur de tout expliquer a donné successivement naissance à une foule de systèmes et d'hypothèses plus ou moins chimériques, absurdes et impuissantes pour l'explication des phénomènes de l'économie animale. Le mécanisme, qui a voulu lui appliquer les lois chimiques et physiques qui régissent les corps bruts, est aujourd'hui universellement abandonné. L'animisme, qui a voulu tout expliquer dans les deux ordres de faits que nous présente l'homme, les faits intellectuels, moraux, libres et indépendants, et les faits physiques de l'économie corporelle et animale, par la seule puissance et la seule volonté de l'âme, est également contraire à toutes les observations de la nature; car l'âme n'a point fait le corps animal, elle ne connaît pas ses ressorts secrets; comment pourrait-elle vouloir et commander à ce qu'elle ignore? L'organicisme, qui veut attribuer à chaque organe des lois, des principes, des fonctions indépendantes, méconnaît l'utilité d'harmonie qui préside à tout le corps animal, dans lequel il est nécessaire de reconnaître des lois générales qui embrassent tout le système. Le matérialisme, qui veut expliquer ces deux ordres de faits par des lois physiques, n'est pas moins absurde; les actes de l'intelligence, de la volonté et de la liberté étant évidemment d'une nature différente des actes de l'organisation animale. Ainsi, l'observation des faits nous conduit à la connaissance de deux principes, et par conséquent de deux ordres de lois bien distinctes, mais dont les opérations et

les merveilleux effets nous seront toujours cachés : quelle n'est donc pas la témérité de ceux qui, par de vaines hypothèses, veulent tout expliquer et tout comprendre?

DISCOURS XX.

DE LA NATURE DE L'ESPACE ET DU TEMPS.

Le premier objet qui vient frapper nos regards en contemplant l'univers, c'est l'espace immense dans lequel nous le voyons renfermé. Quelle distance de la terre au soleil, du soleil aux étoiles! Et qui peut comprendre les dimensions de l'espace dans lequel se promènent tous les astres qui composent l'univers! Or, qu'est-ce que l'espace? Cette question a occupé les plus grands philosophes de l'antiquité et des temps modernes; et ce qui prouve la grande difficulté qu'elle présente, c'est la diversité, l'opposition même des sentiments. Les uns, tels que Leucippe, Démocrite, Epicure, Lucrèce, Gassendi, Locke, Newton, Clarke, soutiennent que l'espace n'est d'abord qu'un vide immense formé par l'absence de toute espèce de corps, et qui dans sa nature paraît se confondre avec l'immensité de Dieu; les autres, tels qu'Aristote, Descartes, Malebranche, Leibnitz, Wolf et leurs disciples, soutiennent au contraire que l'espace n'est point formé par un vide effrayant et inutile, mais par un fluide éthéré, d'une incroyable subtilité, et dans lequel nagent en quelque sorte tous les êtres de l'univers. Nous allons examiner l'une et l'autre opinion, et si nous ne pouvons trouver des démonstrations évidentes, nous nous arrêterons du moins aux raisons les plus probables.

Pour renfermer cette question dans ses justes limites, nous nous bornerons à entendre deux hommes dignes de lutter ensemble, Newton et Leibnitz. C'est dans le second volume des œuvres de Leibnitz, que l'on trouve l'exposé de cette fameuse contestation dont Clarke, disciple de Newton, fut l'intermédiaire.

Cette question, qui semble d'abord purement philosophique, vous paraîtra bientôt d'un intérêt majeur pour la religion elle-même, par l'erreur capitale dans laquelle Newton et Clarke se jetèrent en confondant l'immensité de Dieu avec l'immensité de l'espace; erreur que Leibnitz, le plus grand métaphysicien de son siècle, confond avec une force de raison vraiment admirable. Il est d'abord important de remarquer que Newton, qui, dans son livre des *Principes de la philosophie naturelle*, avait soutenu fortement l'existence d'un vide absolu dans l'espace, ne tarda pas à s'apercevoir que ce système, pris à la rigueur, était insoutenable, puisque dans l'espace s'étendent peut-être les atmosphères de toutes les planètes, des comètes, du soleil, des étoiles fixes, et que l'on y trouve sans aucun doute les émanations lumineuses qui remplissent l'univers. Newton se vit donc forcé de reconnaître par-là une sorte de fluide éthéré, très-subtil, très-mobilité, et dans lequel mar-

chent la terre et tous les corps célestes. Cet aveu forcé de ce grand astronome nous aidera à résoudre la grande question qui nous occupe. L'idée de l'étendue nous vient de la vue et du toucher par lesquels nous apercevons les trois dimensions des corps, longueur, largeur et profondeur; l'idée de l'espace nous vient aussi de la vue de ces trois dimensions que nous sommes forcés d'y reconnaître comme réellement et véritablement existantes. Mais comment se former l'idée d'un vide absolu dans l'espace, puisque le vide qui serait le néant lui-même ne peut nous affecter en aucune manière, et ne peut par conséquent nous présenter aucune idée positive? C'est un terme négatif qui est, ainsi que le néant, l'exclusion et la négation de tout être. L'habitude de voir des corps solides nous persuade que, partout où nous n'apercevons pas des objets sensibles, le vide existe : c'est ainsi que nous croyons être au milieu du vide partout où l'air seul nous environne, quoique l'air soit un fluide et un corps très-réel qui remplit à plus de dix-huit lieues d'élévation l'espace qui nous entoure.

Mais quelle est donc la nature de l'espace dans lequel nous voyons les trois dimensions de longueur, de largeur et de profondeur, comme réellement existantes? Les opinions des philosophes sur ce point peuvent se réduire à quatre : la première regarde l'étendue elle-même ou le vide comme un être immense, unique, immobile, invisible, sans solidité, c'est l'opinion d'Épicure et de Lucrèce; la deuxième la regarde comme l'éternel et primitif néant, c'est l'opinion de Gassendi; selon la troisième, l'étendue ou le vide est un fluide très-subtil, très-mobile, sans résistance, sans gravité et invisible, c'est l'opinion de Descartes, de Malebranche et de leurs disciples. Plusieurs regardent l'espace comme l'étendue et l'immensité de Dieu, dans lequel tout est renfermé et qui est lui-même présent partout : tels sont Loke, Newton et Clarke. Enfin, reste le sentiment de Leibnitz, qui pense que la durée ou le temps ne sont point des êtres réels, distingués des êtres eux-mêmes qui durent, et que l'étendue n'est qu'un rapport d'ordre et de situation entre les corps.

Examinons ces diverses opinions. D'abord, l'existence du vide n'est établie sur aucune preuve convaincante, soit par Lucrèce, soit par Newton même; en effet, on allègue, pour prouver l'existence du vide, que les corps célestes ne rencontrent aucune résistance appréciable dans leurs mouvements; mais cela n'exclut pas absolument la présence d'un fluide très-léger, très-subtil et sans résistance sensible : rien ne prouve donc évidemment l'existence du vide dans l'espace.

Etablissons maintenant les propositions qui nous paraissent les plus probables 1° l'étendue n'est point une substance, mais une modification ou qualité. Une substance, en effet, est intrinsèquement indépendante d'une autre substance; elle est à elle-même son propre et premier sujet, et le soutien de

toutes ses modifications, de ses propriétés et de ses attributs; d'où il suit qu'elle doit être une et physiquement simple. Or, lorsque nous prononçons le mot *étendue*, si ce n'est pas une étendue imaginaire, telle que la conçoivent en général les géomètres, nous entendons nécessairement un objet étendu, un sujet qui lui sert d'appui, et dont elle est une modification ou un attribut; car, si l'étendue existait par elle-même, elle serait une, simple et la propre substance d'elle-même, ce que tous les grands physiciens rejettent unanimement. Dire avec Gassendi que l'étendue est l'éternel et primitif néant, c'est dire une chose évidemment absurde. Comment attribuer au néant, à ce qui n'est pas, des qualités réelles, existantes, telles que les trois dimensions que nous présente évidemment l'espace? Descartes, Henri Morus, Newton, Clarke et Leibnitz sont tous d'accord sur cette vérité, que l'étendue en elle-même n'est point une substance, mais une manière d'être, un attribut de substance, et considérée en elle-même, une pure abstraction.

Mais quelle est cette substance qui sert de base à l'étendue? Suivant plusieurs des grands physiciens que nous venons de citer, la substance de l'espace vide et immense qui nous environne est Dieu même, présent partout, et dans lequel, suivant saint Paul, nous avons l'être, le mouvement et la vie. Que Newton ait soutenu cette doctrine, c'est ce que l'on voit clairement à la fin de son livre *des Principes*, où il établit que Dieu, existant toujours et partout, constitue par-là même le temps et l'espace, comme il constitue l'éternité et l'infini; Clarke, son disciple, et mieux instruit que personne des sentiments de Newton, soutient avec opiniâtreté cette doctrine dans son traité *De l'existence et des attributs de Dieu*. Des théologiens catholiques, au sein des lumières de la religion, ont soutenu ce sentiment : tels sont Léonard, Lessius et le P. Mallebranche lui-même, que le célèbre Arnauld a combattu vigoureusement dans les huitième et neuvième lettres au P. Mallebranche. Pour qu'il n'y ait aucun doute sur le sentiment de Clarke et de Newton, je vais citer leurs paroles tirées de la quatrième réplique de Clarke, paragraphe 10 : « L'espace n'est pas une substance, mais un attribut; il est immense, immuable et éternel; et l'on doit dire la même chose de la durée. Mais il ne s'en suit pas de là qu'il y ait rien d'éternel hors de Dieu; car l'espace et la durée ne sont pas hors de Dieu, ce sont des suites immédiates et nécessaires de son existence, sans lesquelles il ne serait point éternel et présent partout; » et il cite en note ces paroles de Newton, tirées du livre *Des principes* : *Deus durat semper, et adest ubique; et existendo semper et ubique, durationem et spatium, æternitatem et infinitatem constituit*.

Or, nous soutenons avec Leibnitz et tous les philosophes les plus sages, que l'espace n'est point la substance de Dieu même, ni un de ses attributs essentiels, ni son im-

mensité réelle et véritable ; car l'opinion de Newton nous donne de la nature de Dieu les idées les plus indignes de ses perfections, ressuscite les absurdités de Spinoza, nous replonge dans toutes les erreurs des anciens peuples et des anciens philosophes sur la nature de Dieu, et contredit formellement tout ce que la révélation nous a appris sur ses perfections infinies. Si l'espace est l'essence de Dieu même et un même attribut avec son immensité, Dieu n'est plus un être simple ; en effet, l'espace est composé de parties très-réelles et très-distinctes, et qui ne sont pas seulement intelligibles, imaginaires et relatives ; l'espace qui se trouve entre la terre et la lune, est très-distinct de celui qui se trouve entre la lune et le soleil, entre le soleil et les étoiles ; de plus, toutes les parties de l'espace sont finies ; ainsi, Dieu, dans son immensité infinie, sera composé de parties finies ! Quoi de plus révoltant ! Ces parties de l'espace peuvent être mesurées, car nous mesurons l'espace qui se trouve entre la terre et la lune, entre la lune et le soleil, entre le soleil et les étoiles ; nous pouvons donc mesurer Dieu dans les parties de son immensité ! Quoi de plus contraire à toutes les idées reçues ?

Il est inutile de répondre que l'espace n'a point de parties réelles, parce que les parties ne sont point séparables ; mais qu'elles soient séparables ou non, l'espace n'a pas moins des parties, on peut les assigner dans l'espace, soit par les corps qui y sont, soit par les lignes ou surfaces qu'on peut y mener. De plus, les espaces sont tantôt vides et tantôt remplis ; il y aura donc dans l'essence de Dieu des parties tantôt vides, tantôt remplies, et par conséquent sujettes à un changement continu ; les corps remplissant l'espace rempliraient une partie de l'essence divine et y seraient commensurés. Or, ce Dieu, continue Leibnitz, ressemblerait fort au Dieu de Spinoza et au Dieu stoïcien. En effet, si la substance de l'espace est Dieu même, étant nécessairement active comme Dieu et pénétrant toute la matière, elle devient dans tous les êtres le principe de leur vie, de leur mouvement et de leur action ; l'espace et la matière sont alors le sujet unique, primitif, actif et passif du monde, et ne font qu'un avec le monde entier. Qui ne reconnaît ici le système de Spinoza, des stoïciens, et toutes les erreurs des anciens peuples et des philosophes du paganisme sur la nature de Dieu ? Les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens et les anciens philosophes ont tous reconnu que Dieu était immense, présent partout, agissant dans tout ; et parce qu'ils le regardaient comme d'une nature très-subtile à la fois et très-intelligente, pénétrant tout, s'unissant à la matière et à tous les êtres, ils en conclurent que Dieu était l'âme du monde entier ; erreur que la raison réprouve autant que la révélation.

Combien donc est étrange la conduite de plusieurs apologistes de la religion, qui

cherchent à en démontrer la vérité par les témoignages des anciens peuples et des anciens philosophes, comme s'ils avaient les mêmes idées que nous sur les attributs de Dieu et sur les autres vérités fondamentales de la religion, tandis qu'il est bien évident qu'ils les entendaient de la manière la plus fausse et la plus erronée ! C'est néanmoins ce qu'ont fait Henri Morus, Petau, Huet, et par-dessus tous un apologiste moderne, qui s'efforce de prouver que toutes les vérités fondamentales de la religion ont été universellement connues, et dans tous les temps, par tous les anciens philosophes et les anciens peuples. N'est-ce pas là fournir, sans le vouloir, des armes puissantes aux incrédules contre l'utilité et la nécessité de la révélation ? Les philosophes et les païens étaient bien loin de le penser ainsi ; nous en avons pour preuve les persécutions qu'ils ont fait souffrir aux disciples du christianisme, ce qui serait inconcevable s'ils avaient pensé et su ce que la religion venait leur enseigner. La théologie païenne consistait à regarder la nature de Dieu comme répandue dans toutes les parties de la matière, et agissant immédiatement et inséparablement dans tous les êtres de la nature ; l'ancien poète Aratus, et après lui Virgile, Lucain, Sénèque le disent de la manière la plus claire :

Jupiter est quodcunque vides, quocunque moveris.

(LUCAN.)

*Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris cælumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.*

(VIRG.)

La théologie chrétienne nous a donné, de la nature de Dieu, des idées bien plus pures et plus sublimes. Le premier enseignement qu'elle nous donne, est qu'il ne faut point chercher à comprendre ni à expliquer ce qui est évidemment incompréhensible ; que Dieu étant l'être nécessaire, l'être parfait, l'être sans bornes, est manifestement d'une nature infiniment supérieure à la nature de tous les êtres, qui ne sont rien par eux-mêmes et qui tiennent tout de lui. La foi nous dit bien qu'il est immense, puisque, étant l'être parfait, l'être infini, il ne peut être borné par rien ; mais elle nous dit en même temps, qu'il faut bien se garder de lui attribuer une grandeur, une étendue formelle, commensurable par les corps, pénétrant les corps et s'unissant indivisiblement avec les corps ; que par conséquent, nous devons regarder le monde et tout ce qu'il renferme, comme très-distingué de Dieu, très-inférieur en tout à la nature de Dieu, et comme ne faisant nullement partie de sa substance ; c'est ce que saint Augustin explique admirablement par ces paroles : « Lorsque nous disons que Dieu est partout, il faut éloigner de notre esprit les pensées terrestres et les illusions des sens, ne pas croire que Dieu a une grandeur spacieuse, qu'il se répand partout, comme l'air, la lumière et le feu ; toute grandeur de cette

espèce ne saurait lui convenir, parce qu'elle a des parties et qu'elles sont moins grandes que le tout. »

Quelle différence y a-t-il donc entre la théologie chrétienne et la théologie païenne? Cette différence est très-grande : nous reconnaissons que Dieu est immense, qu'il est présent partout, par sa nature infinie, sa puissance, son intelligence qui agissent partout, mais nous ne lui attribuons point une étendue, une grandeur commensurables; nous ne pensons point que tout ce qui est et tout ce qui s'opère dans les êtres, la vie, la force active, les formes et tous les mouvements des corps, s'opère par une émanation de la substance de Dieu même, unie à la matière et répandue dans toute la matière, comme les philosophes païens le pensaient généralement, mais nous croyons, au contraire, que Dieu agit et fait tout par son empire et par sa volonté toute-puissante, ce qui met une différence totale entre les idées grossières des philosophes et les idées sublimes du christianisme; et quand nous disons que Dieu est partout, ce n'est pas seulement parce qu'il agit partout, parce qu'il est l'être et tout l'être par nature et par essence, qu'il existe nécessairement et par lui-même, et par conséquent qu'il ne peut être borné par rien. Il est donc partout, mais sans être confondu avec les êtres; il n'est ni leur sujet, ni leur substance, ni le principe intérieur et actif de leur être, ni l'entité, ni la forme; mais il est partout d'une manière qui lui est propre, qui est étrangère à celle de tous les êtres, et qui est pour nous incompréhensible.

Que nous reste-t-il donc à penser et à dire de l'espace? Il n'est point le néant primitif et éternel; ce serait attribuer au néant des qualités réelles, et le placer à côté de Dieu même, éternel et indépendant comme lui, ce qui est réprouvé par la raison et par la révélation; il n'est pas, non plus, l'étendue simple, une, indivisible, immobile, immense, puisque l'étendue ne peut pas être conçue sans une substance dont elle est une manière d'être, et qu'une substance étendue et commensurable ne peut pas être conçue sans division et distinction de parties. Il ne reste donc d'autre parti à prendre, que de regarder l'espace comme formé par un fluide immense composé d'éléments infiniment subtils, imperceptibles à tous nos sens, et dans le sein duquel sont placés tous les éléments plus sensibles et tous les corps qui composent l'univers. Mais où finit l'espace, et qu'y a-t-il au delà de l'espace? C'est ce qui est évidemment au-dessus de toutes les forces de notre raison. Pascal a dit que l'univers est une sphère, dont le centre est partout et la circonférence nulle part; tous les ouvrages de Dieu portent le cachet de sa puissance, un caractère d'infini et d'incompréhensibilité; combien plus l'univers doit-il porter ce caractère sur son front? Nous devons donc penser que s'il n'est pas infini en réalité, il est du moins indéfini, indéterminable et incompréhensi-

sible à nos intelligences, quant à sa grandeur et à son étendue.

Occupons-nous maintenant de la nature du temps; on croit assez vulgairement que le temps est un être à part, distinct de tous les autres êtres de la nature, et en quelque sorte la cause de leur durée ou de la continuité de leur existence. Le paganisme a divinisé le temps sous le nom de Saturne, dieu cruel qui dévore tous ses enfants; les poètes, amis des fables et des fictions, l'ont représenté sous l'image d'un vieillard armé d'une faux tranchante, qui renverse et détruit tout sur son passage. Aristote, Platon, Zénon regardèrent le temps comme une suite nécessaire du mouvement, sans lequel disaient-ils, il n'y a point de temps; ils le considéraient comme un être successif et non permanent, dont toutes les parties ne peuvent jamais exister ensemble, mais qui passent les unes après les autres avec une telle rapidité, qu'elles meurent en quelque sorte en naissant, comme un fleuve qui, dans son cours impétueux, précipite à chaque instant ses eaux dans les gouffres de l'Océan. Parmi nos philosophes modernes, la même dispute que nous avons vue entre Newton, Clarke et Leibnitz sur la nature de l'espace, s'est élevée également sur la nature du temps; Newton et Clarke ont confondu l'éternité de Dieu avec le temps, comme ils ont confondu l'immensité de l'espace avec l'immensité de Dieu même; Clarke le soutient opiniâtrément, et voici comment il s'exprime dans sa cinquième réplique : « Dieu n'existe point dans l'espace ni dans le temps, mais son existence est la cause nécessaire de l'espace et du temps; et lorsque nous disons, conformément au langage du vulgaire, que Dieu existe dans tout l'espace et dans tout le temps, nous voulons dire seulement qu'il est partout et qu'il est éternel, c'est-à-dire que l'espace infini et le temps sont des suites nécessaires de son existence, et non que l'espace et le temps sont des êtres distincts de lui, dans lesquels il existe. » Ainsi, l'espace et le temps ne sont pas des êtres distincts de Dieu, ils sont inséparables de son existence, puisqu'ils en sont des suites nécessaires; il sont donc ses propres attributs, l'immensité et l'éternité.

Écoutez maintenant Leibnitz réfutant toutes ces erreurs anciennes et nouvelles, avec sa force et sa sagacité ordinaire. La durée ou le temps, dit ce grand homme, n'est pas un être réel, distingué de la chose qui est et qui dure, ou qui continue d'exister, mais une simple notion de notre esprit, une idée abstraite par laquelle nous concevons la durée d'une chose ou la continuité de son existence. En effet, qu'est-ce que la durée d'un être? C'est la continue et persévérante existence de cet être : or, de même que l'existence n'est pas un être distingué de la chose qui existe, mais une simple notion de l'esprit, une idée abstraite par laquelle nous concevons qu'une chose existe; ainsi la continuité de cette même existence,

qui est sa durée, ne peut pas être une chose réelle, distincte de la chose elle-même qui continue d'exister, mais une simple idée abstraite par laquelle nous concevons cette continuelle existence. En effet, supposons que la durée d'un être soit distinguée de la chose qui dure, il faudra alors reconnaître un être éternel, distingué de Dieu même, qui formera la durée de cet être éternel ou son éternité; qu'elle impiété! Mais si l'éternité n'est pas distinguée de l'être éternel, ne distinguons-nous pas non plus la durée d'un être contingent de l'être lui-même. De plus, si la durée est une chose distinguée dans les êtres créés des choses elles-mêmes qui durent, on pourra concevoir la durée existante par elle-même sans des choses qui durent, et l'on pourra concevoir aussi des choses qui durent sans la durée : or, je demande si l'on peut rien dire de plus absurde. Mais accordons pour un moment à Clarke que la durée est distinguée des êtres qui durent, et qu'elle est, ainsi qu'il le veut, l'éternité de Dieu même, il faudra en conclure que la durée de notre existence est une participation de l'éternité de Dieu même; et, dans ce cas, participant à l'éternité, comment ne sommes-nous pas des êtres éternels! Mais c'est assez combattre des chimères.

Arrêtons-nous un moment à fixer la différence qu'il y a entre le temps et l'éternité, entre la durée des êtres créés et la durée de l'être éternel. Dans la durée de l'être éternel, ou dans son éternité, il n'y a point de succession réelle, point de mutations, point de changements d'état qui puissent servir à la mesurer et à la calculer; tandis que dans tous les êtres créés il y a succession réelle, changements de manière d'être, d'état et de situation qui servent évidemment à mesurer la continuité de leur existence et à en constater l'origine, la progression et la fin. Il est évident que, dans l'être éternel, il ne peut point y avoir de changements de cette nature, puisqu'il est tout ce qu'il est par nécessité, par essence et immuablement; par conséquent, il ne peut pas y en avoir dans l'éternité qui n'est pas distinguée de l'être éternel; mais dans tous les êtres créés il y a succession réelle, succession dans nos esprits puisqu'il y en a dans nos pensées, succession dans nos corps puisqu'ils changent continuellement d'état, depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort. Or, la durée de cette succession nous sert à mesurer la durée de notre existence, et cette durée continuelle de notre existence est proprement notre temps absolu, notre temps mathématique, indépendant de tous les êtres qui nous environnent; ce temps s'écoule d'une manière toujours égale, sans interruption et sans plus ou moins de précipitation, quoique les instants nous paraissent souvent plus ou moins longs, suivant les divers états de plaisir ou de douleur dans lesquels nous nous trouvons; mais le temps relatif, le temps apparent ou vulgaire est dans le

mouvement des corps célestes qui nous environnent, et particulièrement du soleil et de la lune, dont les changements d'état et de situation servent, pour tous les peuples, à marquer la durée de leur existence par les jours, les mois, les années et les siècles.

Inutilement Clarke insiste en demandant à Leibnitz si Dieu n'a pas pu créer le monde plus tôt; et s'il l'a pu, le temps existe donc indépendamment et avant tous les êtres créés. Leibnitz lui répond que le temps n'existe pas avant les êtres créés, puisqu'il n'est que la durée successive de ces mêmes êtres; mais qu'avant eux existe l'Être éternel avec son immuable éternité. L'Être éternel a pu sans doute avancer ou reculer l'époque de l'existence des êtres qu'il a créés, et par conséquent le commencement du temps ou de leur durée; mais comme il n'est aucune époque possible, pour leur création, à laquelle on ne puisse appliquer la même question, si l'on demande pourquoi il ne les a pas créés plus tôt, nous répondrons que l'indépendance, la toute-puissance et la souveraine sagesse de Dieu peuvent seules connaître les raisons qui ont fixé cette détermination.

De ces principes il suit premièrement, que si Dieu anéantissait tous les êtres qu'il a créés, il anéantirait avec eux et par eux l'espace et le temps, et que c'est en les créant et les conservant qu'il conserve l'un et l'autre; secondement, que pour tous les êtres créés qui doivent avoir en partage l'immortalité, cette vie future et éternelle ne sera pas la même que l'éternité de Dieu, qui ne peut appartenir qu'à lui seul, puisque lui seul est immuable, sans changement, sans succession, et qu'il est tout ce qu'il est nécessairement et constamment. Pour nous, dégagés de tous les changements de biens et de maux, et de la succession des états divers dans lesquels nous passons pendant cette vie mortelle; pour nous, dis-je, n'ayant plus de rapports avec les êtres qui nous environnent, le temps relatif, le temps apparent, le temps vulgaire ne sera plus rien; mais notre immortelle vie, notre durée éternelle n'en sera pas moins réellement successive, puisque nos pensées, nos connaissances, nos jouissances se succéderont sans cesse, et que Dieu dévoilera sans cesse à notre esprit de nouveaux trésors dans ses ouvrages et dans ses perfections infinies.

Mais quel est le fruit que nous devons retirer de ce discours? C'est d'éviter, pardessus tout, de confondre Dieu avec son ouvrage, de l'identifier avec le monde, et de nous replonger ainsi dans les erreurs des anciens peuples du paganisme, et des philosophes grecs et romains, sur la nature de Dieu, qu'ils regardaient comme l'âme du monde, comme uni inséparablement à tous les êtres qui composent le monde, de la même manière que notre âme est unie à notre corps; c'est de reconnaître le bienfait ineffable de la révélation qui nous a retirés du milieu de ces ténèbres, en nous donnant

des idées si hautes, si pures et si sublimes sur la nature de Dieu et de ses perfections; c'est de nous convaincre de plus en plus du besoin que nous avons d'être constamment soutenus et dirigés par l'enseignement ferme et immuable de cette religion sainte, sans lequel nous tomberions bientôt dans les plus déplorables erreurs; c'est enfin, de nous anéantir devant cet Être éternel, immuable, à qui nous devons tout, et devant qui nous ne sommes rien, et de lui consacrer tous les instants de cette vie passagère pour mériter de posséder la vie immortelle qu'il nous a promise, et qui doit être le terme de tous nos désirs et de toutes nos espérances.

DISCOURS XXI

DE LA NATURE, DES PROPRIÉTÉS ET DES MOUVEMENTS DES CORPS.

Il est encore dans la nature deux objets qui fixent avant tout nos regards : les corps qui composent l'univers, et les divers mouvements auxquels ils sont soumis; il est important de vous en former des idées claires et précises, autant qu'il est possible à l'esprit humain d'y parvenir. Que sont donc les corps, et qu'est-ce que la matière dont ils sont composés? Quelles sont leurs qualités essentielles et leurs attributs reconnus d'après l'expérience constante, et dans leur état actuel; jusqu'à quel point les corps peuvent-ils en être dépouillés pour revêtir des qualités d'un ordre supérieur? De quelles puissances, de quelles forces actives sont-ils doués dans l'état présent des choses? A quelles lois différentes sont-ils soumis, et quelles idées devons-nous nous former de la nature de ces forces, de ces propriétés actives et des lois qui régissent les corps? Ces forces émanent-elles nécessairement de l'essence de la matière, ou viennent-elles d'une cause étrangère et supérieure? Telles sont les questions qui se présentent d'abord à notre esprit, et auxquelles il paraît indispensable de répondre.

D'abord, la matière et les corps existent-ils dans l'univers? Descartes est le premier qui ait fait naître des doutes sur ce point, par les efforts mêmes qu'il a faits pour mieux prouver l'existence des corps; Mallebranche et le célèbre Huet sont allés plus loin, ils ont prétendu que la révélation seule pouvait la démontrer; Barklay a soutenu qu'il n'existait que des esprits, et que l'univers n'était qu'un ensemble de phénomènes apparents sans réalité; Bayle, enfin, a profité de toutes ces incertitudes pour appuyer de plus en plus son pyrrhonisme universel. Sans doute, nous ne pouvons avoir une certitude métaphysique de l'existence des corps, parce que les impressions qui sont en nous ne sont pas nécessairement liées avec leur existence; nous les éprouvons souvent sans que l'objet extérieur existe, et Dieu pourrait produire en nous toutes ces impressions sans avoir besoin des corps; mais leur existence n'est pas

moins incontestable, et la certitude qui vient du témoignage de nos sens est telle, qu'il est impossible d'y résister, et qu'il y aurait de la folie et du délire à vouloir en douter. Qu'est-ce donc que cette matière qui compose tous les corps? Est-ce un être, une substance unique, dont les corps ne sont que des modifications; ou bien un assemblage d'êtres, de substances innombrables, distinctes réellement les unes des autres, et formant par leur réunion des corps sensibles et qui frappent nos regards? Cette question est de la plus haute importance, elle a fixé l'attention de tous les plus grands philosophes anciens et modernes.

Pythagore, Platon, Aristote et Zénon, chefs des principales sectes philosophiques, regardaient la matière comme un être unique, comme une substance éternelle, infinie, universelle, d'où les corps avaient été formés par un principe actif, intelligent, uni à la matière. Cette opinion des anciens philosophes venait de l'impossibilité où ils étaient de concevoir l'origine de la matière, et de la nécessité de la reconnaître unique pour ne pas multiplier à l'infini les êtres éternels; ils regardaient donc la matière comme une seule substance, éternelle et nécessaire; et en lui associant une intelligence également éternelle, source de tous les esprits, ils prétendaient expliquer l'origine et la fin de tous les êtres, puisque tous les esprits sortaient de l'unité de l'intelligence pour se confondre un jour en elle, comme tous les corps sortis de la matière devaient se réunir enfin dans son unité. Ce système, renouvelé par Spinoza, est un panthéisme pur, qui confond Dieu avec le monde, mais qui ne peut soutenir les regards de la raison. Comment, en effet, oser dire que la matière est une substance unique, quand on voit qu'elle se divise en une infinité de parties, qui toutes existent séparément, indépendantes les unes des autres, ayant évidemment une existence qui leur est propre, et formant ainsi des êtres et des substances innombrables et très-distinctes? La matière n'est donc pas un être unique, mais un composé, un assemblage d'une multitude d'éléments d'êtres particuliers, qui entrent dans la formation du tout et de ses parties; c'est le sentiment universel de tous les philosophes modernes, de Bacon, de Descartes, de Newton, de Leibnitz, et de tous les physiciens qui marchent à leur suite. Cette vérité étant aujourd'hui universellement reconnue, si l'on veut soutenir la matière éternelle, il faut admettre comme éternels et nécessaires tous les atomes, tous les éléments, c'est-à-dire, tous les êtres bornés, finis et dépendants qui sont dans la nature : ainsi les matérialistes qui répugnent à reconnaître un être éternel, infini et parfait, se voient forcés d'en admettre une infinité, ce qui est le comble de l'inconséquence, de l'aveuglement et de l'absurdité.

Mais que devons-nous penser de ces éléments innombrables de la matière; quelle

est leur nature et leur essence ; qu'elles sont leurs qualités propres et naturelles ? Ces éléments eux-mêmes sont-ils divisibles ou indivisibles ; sont-ils doués de quelque puissance active qui les force à se rapprocher ou à se séparer ; de quelle nature sont ces forces, comment sont-elles unies aux éléments de la matière, et quels sont leurs effets ? Ces éléments sont-ils homogènes, doués de la même nature, des mêmes propriétés et des mêmes forces ; tous les êtres corporels que présentent les trois ordres de la nature, les minéraux, les végétaux, les animaux, sont-ils formés par des éléments d'une même nature, mais diversement arrangés et combinés, en sorte que leur variété ne dépende que de la variété de leurs combinaisons et de leurs modifications ? Que de questions importantes à résoudre !

Lorsqu'il s'agit des sciences naturelles, il faut nécessairement raisonner d'après les idées renfermées dans la sphère de l'esprit humain, et reconnues généralement comme claires, positives, constantes, et prouvées par des expériences et des phénomènes invariables ; et ne jamais s'appuyer sur des idées qui surpassent l'intelligence humaine, ou qui ne sont que de pures hypothèses, des idées systématiques et imaginaires, que l'amour de la nouveauté, le désir de publier des choses inconnues et extraordinaires font tous les jours inventer, et qui deviennent la source d'une multitude d'erreurs : telles sont la métempsycose de Pythagore, les idées éternelles et existantes par elles-mêmes de Platon, la matière unique, immense et simple d'Aristote, l'âme du monde et la perception universellement répandue de Cudworth et des anciens philosophes, le système des causes occasionnelles et la vision de toutes choses en Dieu de Mallebranche, l'harmonie préétablie de Leibnitz : tous ces systèmes qui ne sont prouvés par aucun moyen à la portée de l'esprit humain, ne peuvent servir de fondement à la véritable science des choses naturelles.

Que dirons-nous donc de la nature, de l'essence intime et constitutive des substances élémentaires de la matière ? Nous sommes forcés d'avouer, avec les philosophes les plus sages, que nous ne connaissons pas clairement et entièrement la nature intime et cachée des substances existantes dans l'univers, de quelque genre qu'elles soient, matérielles, spirituelles ou incorporelles. En effet nous ne pouvons connaître les êtres qui nous environnent que par les impressions qu'ils font sur nos sens et par les idées qu'ils font naître dans nos âmes ; or, dans la matière les substances élémentaires sont inaccessibles à nos sens, puisque nous ne pouvons arriver jusqu'à elles que par la divisibilité, et que cette divisibilité surpasse nos efforts et ceux même de notre imagination ; nous sommes donc forcés de nous arrêter à leurs qualités sensibles, naturelles, constantes et universelles. Sous ce rapport, nous connaissons plusieurs propriétés et attributs des subs-

tances existantes : ainsi, dans les substances spirituelles, nous connaissons les attributs essentiels d'une puissance active, capable de penser, de juger, de réfléchir, d'agir librement, de vouloir et de se modifier ainsi elle-même ; dans la matière, nous reconnaissons les propriétés d'étendue, de divisibilité, de mobilité, d'inertie, d'impenétrabilité, et des forces diverses qui lui sont inhérentes. Or, la connaissance de ces propriétés est suffisante pour nous apprendre l'existence des substances et pour nous les faire distinguer ; puisque nous ne pouvons, sans contredire les premiers principes de la raison, attribuer à une même substance des attributs contradictoires, incompatibles, qui se détruisent mutuellement, et qu'il nous est également impossible de nier l'existence des substances à la vue des propriétés qui ne peuvent exister sans elles.

Mais les substances élémentaires de la matière, inaccessibles à nos sens et divisibles au-delà de nos efforts, doit-on les croire et les admettre comme divisibles réellement à l'infini et sans aucunes bornes ? Les philosophes se partagent ici entre les opinions de Newton et de Leibnitz : le premier pense que les éléments des corps sont des composés divisibles à l'infini, mais par Dieu seul, parce qu'il a borné leur division à un certain terme inconnu et insurmontable aux forces de la nature ; Leibnitz, au contraire, pense que les éléments des corps sont des substances unes, simples, indivisibles, et en même temps douées d'une force de résistance qui leur donne l'impenétrabilité, la solidité, et les rend capables de former des corps solides et étendus ; mais qui décidera cette grande question ? L'un et l'autre sentiment offrent des difficultés insurmontables : dans le premier, on ne trouve que des composés sans composants ; dans le second, on n'aperçoit que des composants, sans qu'on puisse expliquer la composition des corps. Mais les éléments, dans le sentiment même de Leibnitz, ne sont pas éternels, nécessaires, immuables, indépendants : puisqu'ils sont si nombreux, si bornés, si dépendants, en entrant dans la composition successive de tous les corps, s'ils étaient éternels, il faudrait admettre dans leur essence des attributs contradictoires, ils seraient infinis, indépendants, sans bornes et parfaits en durée, en nécessité ; ils seraient finis en étendue, bornés en puissance, changeants en manière d'être, toujours dépendants et variés.

En second lieu, les substances élémentaires des corps sont-elles homogènes ; ont-elles toutes la même essence, les mêmes attributs, les mêmes forces, les mêmes propriétés ? Les opinions des philosophes se partagent encore sur ce point. Les anciens, qui regardaient la matière comme une substance unique, la croyaient évidemment homogène, et ils ne voyaient dans tous les corps que des modifications variées de cette substance, produites par la diversité de l'arrangement et du mouvement des parties ;

mais nous ayons réfuté tous ces systèmes. Parmi les philosophes modernes, Descartes a cru la matière homogène, et il a pensé que cette matière, devenue plus ou moins subtile et douée d'un mouvement plus ou moins grand, pouvait suffire à expliquer la diversité des éléments et de tous les corps qui composent l'univers. Leibnitz, dans ses *Principes de philosophie*, destinés au prince Eugène de Savoie, pense que les éléments de la matière qu'il appelle des monades, et qu'il regarde comme des éléments simples, sans parties et par conséquent sans étendue, sans figure et indivisibles; il pense, dis-je, que les éléments sont tous distingués par des propriétés, des qualités, des forces, des affinités qui les rendent propres à former tous les corps que présente l'univers. La création d'une multitude innombrable de substances en nature et en propriétés dissimilaires, manifeste bien mieux la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur; il est vrai que ces éléments étant inaccessibles à nos sens, et par conséquent à nos connaissances, nous ne pouvons en démontrer la différence essentielle; mais la diversité si sensible et si frappante entre tous les corps des trois règnes, n'indique-t-elle pas la diversité des éléments qui les composent? La chimie est bien parvenue à décomposer l'air, l'eau, les minéraux; mais c'est toujours avec les éléments divers qu'elle a reconnus, avec ces éléments, dis-je, décomposés et ensuite réunis, qu'elle rétablit et fait reparaître les mêmes corps dans leur état naturel. Enfin, si les éléments des corps étaient en tout les mêmes, ils pourraient donc être transformés tous en une seule espèce, et le globe de la terre pourrait être également changé en or; ce qui justifierait le rêve des alchimistes, et leur laisserait le fol espoir de détruire l'ouvrage de la création, en faisant disparaître les rapports admirables qui existent entre tous les êtres de l'univers: c'est ainsi que raisonnent les disciples de Leibnitz.

Mais les phénomènes que la nature nous met partout sous les yeux, prouvent évidemment que ces mêmes éléments peuvent passer successivement dans tous les corps, et y prendre toutes les formes et toutes les qualités que les corps présentent; ainsi, nous les voyons concourir à former les pierres, les minéraux, les végétaux, passer de ceux-ci dans les corps animaux, et recommencer ensuite à parcourir la même échelle et les mêmes degrés différents; d'où les partisans de Descartes concluent qu'il suffit de varier à l'infini la combinaison des éléments primitifs, leur texture, leurs divers arrangements, pour concevoir et expliquer la formation des différents corps, leurs diverses figures, ainsi que leurs grandeurs et leurs propriétés. Mais, quelques connaissances que nous ayons acquises de tous ces composés, la question de l'homogénéité des éléments de la matière n'a pas encore été résolue, et probablement ne le sera jamais.

Est-il étonnant que les merveilles de la création nous présentent des questions insolubles, et qu'excités en même temps par un juste sentiment d'admiration, nos esprits en fassent le sujet de leurs méditations, de leurs recherches, de leur examen le plus sérieux et le plus approfondi, pour découvrir des rapports, des combinaisons toujours nouvelles et toujours plus merveilleuses? Ce qui devrait nous surprendre, ce n'est pas que les choses soient ainsi, mais qu'elles fussent tout autrement; car il faudrait vouloir que les ouvrages d'un être infini ne surpassassent en rien des intelligences aussi finies et aussi bornées que les nôtres, ou bien il faudrait prétendre que Dieu a dû nous dévoiler tous les secrets de sa sagesse et de sa puissance dans ses merveilleux ouvrages: l'un et l'autre sont insoutenables. Aussi un sage (c'est Salomon) disait, il y a plus de trois mille ans, que Dieu a livré le monde aux recherches, aux méditations, aux disputes des hommes, et que depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, ils ne parviendront jamais à en connaître tous les secrets et toutes les merveilles: *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniant homo opus quod operatus est Deus, ab initio usque ad finem.* (Eccle., III, 11.) Dieu ne doit à l'homme que les connaissances qui lui sont nécessaires pour arriver à la fin à laquelle il l'a destiné: or, la nature et la révélation, par les enseignements et les merveilles qu'elles mettent sous nos yeux, ont toujours suffi pour nous apprendre à connaître l'auteur de toutes choses, et à lui rendre les hommages qui lui sont dus. Mais il a été digne de la bonté et de la sagesse de Dieu, de laisser un vaste champ au développement de l'esprit humain, à ses recherches et à ses méditations; et les combinaisons infinies par lesquelles il a varié, disposé et arrangé tous ses ouvrages, sont des sujets inépuisables pour nos intelligences. Ne soyons donc pas étonnés de voir toutes les sciences naturelles, l'astronomie, la physique, la chimie, l'anatomie, la physiologie animale et végétale, et toutes les branches de la science médicale, faire chaque jour de continuelles découvertes dans les ouvrages du Créateur; car un grain de sable, un brin d'herbe et le plus petit insecte ont de quoi, je ne dis pas occuper, mais confondre l'esprit de l'homme, par les inépuisables merveilles qu'ils renferment. La seule conclusion légitime que l'on puisse en tirer, c'est que plus on étudie les ouvrages du Créateur, plus on reconnaît et on admire sa puissance, sa sagesse et son intelligence infinies.

DISCOURS XXII.

DE LA NATURE, DES PROPRIÉTÉS ET DES MOUVEMENTS DES CORPS. (Suite.)

Après avoir exposé les différentes opinions des philosophes sur la nature des éléments primitifs, il est nécessaire d'entendre un autre ordre de savants physiiciens qui s'oc-

cupent d'une manière plus spéciale de la composition et de la décomposition des corps : ce sont les chimistes justement célèbres par les découvertes curieuses qu'ils ont faites dans ces derniers temps, et qui ont répandu de grandes lumières sur cette branche des connaissances humaines. En écoutant M. Lavoisier, nous entendrons le père et le fondateur de la chimie moderne ; que dis-je ! nous entendrons les plus savantes académies de l'Europe qui ont approuvé ses théories, et les plus illustres chimistes qui tous se font gloire de marcher à sa suite. Demandons-lui d'abord ce qu'il pense de l'opinion adoptée par tous les peuples anciens et modernes, et par le plus grand nombre des philosophes, sur l'existence des quatre éléments, l'air, l'eau, la terre et le feu, et sur la combinaison de ces éléments pour constituer et former tous les corps dans les trois règnes de la nature. Il nous répondra « que cette tendance que nous avons à vouloir que tous les corps de la nature ne soient composés que de trois ou quatre éléments, tient à un préjugé qui nous vient originairement des philosophes grecs ; que c'est une pure hypothèse imaginée longtemps avant qu'on eût les premières notions de physique et de chimie : on n'avait point encore de faits, et l'on formait des systèmes. »

Il y aurait bien des observations importantes à faire sur ce passage. D'abord est-il vrai que la croyance admise par tout le genre humain de l'existence des quatre éléments, et de leur combinaison pour la formation de tous les corps, soit un préjugé qui nous vienne des philosophes grecs, et une pure hypothèse imaginée avant que la physique et la chimie vinssent nous instruire ? N'est-il pas évident, au contraire, que c'est la nature elle-même qui nous conduit à cette idée par des faits sensibles qui entraînent l'assentiment général ? Il est impossible de ne pas voir que l'univers nous présente quatre grands éléments qui entraînent tout, et que ces éléments se retrouvent dans la composition des corps ; mais ce que la nature ne nous dit pas, c'est comment ces éléments eux-mêmes sont composés ; et voilà ce que l'esprit humain n'a pu et dû rechercher qu'après une longue suite de siècles. L'homme juge d'abord des objets qui sont dans la nature par le témoignage de ses sens, et il les croit tels qu'il les voit et qu'il les sent. Cette connaissance générale lui suffit pour connaître les rapports qu'ils ont avec lui, et les avantages qu'il peut en tirer pour la conservation de son existence ; il cherche avant tout ce qui lui est utile et nécessaire, et non ce qui ne peut qu'amuser sa curiosité. Ainsi, le genre humain naissant a dû s'occuper d'abord de l'agriculture, de la civilisation et des arts les plus indispensables, avant de s'occuper de physique et de chimie ; et quand un peuple tel que les Grecs est parvenu à un état florissant d'opulence, le luxe des arts amène naturellement le luxe des sciences. Des qu'on n'a plus besoin de pen-

ser à soi-même, on pense aux beautés et aux phénomènes de l'univers, et l'on s'applique à en chercher les raisons et les causes secrètes.

Mais, dans cette étude même, l'esprit humain suit un ordre, une marche qu'il est bien important de remarquer ; il prend d'abord la route qui lui paraît la plus facile, la plus brillante et la plus flatteuse pour son amour-propre, celle de son imagination. Ne pouvant entrer facilement dans les profondeurs de la nature, ni connaître les secrets merveilleux de sa composition, il bâtit des systèmes, il imagine des hypothèses dans lesquelles il arrange à son gré tous les phénomènes, et transporté d'admiration pour son ouvrage, il l'adopte et le soutient comme la vérité même : voilà la marche d'un Pythagore, d'un Platon, d'un Aristote, d'un Zénon, d'un Démocrite, d'un Epicure et de tous les philosophes grecs. Mais tous ces systèmes imaginaires n'étant basés sur aucune preuve démonstrative, tombent nécessairement les uns après les autres ; alors la raison humaine, avertie et éclairée par ces chutes déplorables, prend une route nouvelle, plus longue, plus difficile, mais beaucoup plus sûre, et la physique expérimentale et la chimie observatrice deviennent la source des connaissances pures et véritables.

Continuons à interroger notre savant chimiste : puisque la distinction des quatre éléments n'est qu'un préjugé, et que la composition de tous les corps par les quatre éléments n'est qu'une hypothèse imaginaire, qu'il daigne nous apprendre ce que nous devons croire sur le nombre et la nature des éléments des corps. Il nous répond (*Disc. prél. pag. 17*) : « Tout ce qu'on peut dire sur le nombre et la nature des éléments des corps, se borne, selon moi, à des discussions purement métaphysiques ; ce sont des problèmes indéterminés, qu'on se propose de résoudre, qui sont susceptibles d'une infinité de solutions, mais dont il est très-probable qu'aucune en particulier n'est d'accord avec la nature. Je me contenterai donc de dire, que si, par le nom d'éléments, nous entendons désigner les molécules simples et indivisibles qui composent les corps, il est probable que nous ne les connaissons pas ; que si, au contraire, nous attachons au nom d'éléments ou de principes des corps l'idée du dernier terme auquel parvient l'analyse, toutes les substances que nous n'avons encore pu décomposer par aucun moyen sont pour nous des éléments ; non pas que nous puissions assurer que ces corps que nous regardons comme simples ne sont pas eux-mêmes composés de deux ou trois principes, ou même d'un plus grand nombre ; mais puisque nous n'avons aucun moyen de les séparer, ils agissent à notre égard à la manière des corps simples, et nous ne devons les supposer composés qu'au moment où l'expérience nous les montrera tels. »

Ce passage nous présente des aveux importants : Lavoisier et tous les chimistes

avec lui conviennent que nous ne connaissons ni la nature, ni le nombre des éléments des corps, et que ce que les chimistes appellent éléments ou principes des corps, c'est ce qu'ils ne peuvent plus diviser et décomposer, sans être cependant assurés d'être parvenus au terme des divisions. Malgré les efforts de la science, la nature et le nombre des éléments des corps sont donc un mystère encore caché pour elle, et nous ne sommes pas plus avancés que nos prédécesseurs sur ces questions importantes.

Mais combien de sortes d'éléments devons-nous admettre dans l'état actuel de nos connaissances? Ici la chimie moderne va nous dévoiler toutes ses nouvelles découvertes, d'autant plus glorieuses pour elle qu'elles font éclater davantage la puissance, la sagesse et la souveraine intelligence de l'auteur de la nature. Le premier élément dont la chimie reconnaît l'action, c'est la lumière, ce fluide immense répandu dans toute la nature, et qui entre probablement dans la composition de presque tous les corps. Chaque rayon de lumière se divise en sept rayons qui donnent sept couleurs différentes et dont les éléments sont inaltérables : mais quelle est la nature des éléments de la lumière? C'est ce qu'on ne sait point. Le second élément qu'admet la chimie, c'est le fluide ignoré ou le calorique, également répandu dans toute la nature et qui pénètre dans tous les corps : mais ce fluide est-il le même que la lumière, et les deux effets d'éclairer et de chauffer ne sont-ils que des modifications du même élément? C'est ce qu'il est impossible d'assurer dans l'état actuel de nos connaissances. Nous ne savons si cet élément du feu est simple ou composé, car il est impossible de le saisir, de le soumettre à nos analyses; mais il n'est pas moins vrai que nous devons à la chimie moderne, de connaître d'une manière plus spéciale son action sur tous les corps qui nous environnent; c'est à sa présence ou à son absence en plus ou moins grande quantité, que tous les corps doivent principalement leur état ou de solidité, ou de liquidité, ou de fluide plus subtil dans l'état de vapeur, de gaz, ou de fluide aériforme.

Mais si, d'une part, le fluide igné tend à diviser tous les corps, d'autre part, les éléments des corps tendent à s'unir entre eux; il faut donc reconnaître deux forces qui se combattent dans les corps : la force répulsive propre au fluide igné, et la force attractive des éléments des corps, qui résiste à l'action du fluide igné. L'attraction des molécules des corps est encore secondée par une troisième force, la pression de l'atmosphère; et sans cette double action, le moindre degré de chaleur au-dessus de zéro ferait évanouir l'eau en fluide aériforme. Or, quelle est l'origine de ces forces; qui les a combinées d'une manière si admirable; qui les fait servir à produire des effets si variés et si merveilleux? C'est ce que nous examinerons dans la suite.

Continuons à interroger la chimie nou-

velle, et voyons si les découvertes qu'elle a faites sur l'air, l'eau et la terre, peuvent servir à expliquer par elles-mêmes les phénomènes que ces divers éléments nous présentent, sans recourir à une cause suprême, libre et intelligente. Les anciens philosophes et tous les peuples s'étaient bornés, jusqu'à nos jours, à profiter des avantages que l'air et l'eau nous procurent, sans chercher à connaître leur nature et sans approfondir comment ils s'incorporent avec nous et avec tous les êtres. Mais la curiosité de l'esprit humain, qui augmente avec les progrès de la civilisation, des sciences et des arts, a inspiré à quelques savants de soumettre à leurs recherches ces éléments eux-mêmes. Nous devons aux chimistes anglais Cavendish et Priestley les nouvelles découvertes sur la décomposition de l'air et de l'eau; les chimistes français sont venus ensuite développer et perfectionner cette branche de nos connaissances actuelles.

L'air, ce fluide immense qui enveloppe tout le globe, et qui est si nécessaire à la vie des animaux, à la végétation des plantes et à la combustion des corps, avait été regardé jusqu'à présent comme un élément simple, dont toutes les parties semblables entre elles étaient indécomposables. Mais sur quel fondement était appuyée cette croyance? En avait-on des preuves certaines? Nullement; la nature elle-même semble nous dire assez clairement que tout est composé, soit dans les éléments sensibles, soit dans tous les corps qui nous environnent. L'esprit humain plus occupé des avantages qu'il peut retirer des êtres, ne pensait pas à sonder leur nature et leur composition, il se bornait uniquement aux simples apparences; aujourd'hui on s'est occupé de ces secrets, et en décomposant l'air, on a reconnu qu'il est formé d'éléments différents qui constituent deux gaz, deux fluides élastiques et aériformes, avec leurs propriétés particulières.

Le premier de ces fluides est appelé air pur ou vital, parce qu'il est admirablement propre à la vie, à la respiration des animaux et à la combustion des corps; on l'appelle aussi gaz oxygène, parce qu'il est la base et le principe de tous les acides, et qu'il réduit à l'état d'oxyde tous les corps inflammables en s'unissant à eux. Le second fluide aériforme est le gaz azote, ou mortifère, ou méphitique, appelé ainsi parce que seul il donne la mort aux animaux et qu'il éteint le feu; sur cent parties d'air, il y en a 21 d'oxygène et 79 d'azote : telle est la composition de l'air atmosphérique pur, car dans la nature il est mélangé de bien d'autres éléments, tels que les vapeurs aqueuses et tous les autres fluides gazeux. Mais quelle est la base de chacun de ces deux fluides? C'est ce qu'on ne peut parvenir à connaître; d'où il résulte que nous ignorons encore la nature de l'air : sa composition n'est pas moins admirable; car, si il n'y avait que l'oxygène, il nous suffoquerait en produisant en nous une excessive chaleur; s'il n'y avait que du

gaz azote, il nous donnerait la mort. L'eau a été aussi décomposée en deux fluides aéri-formes : le gaz oxygène, dont nous avons parlé, et le gaz hydrogène ou générateur de l'eau ; sur cent parties d'eau, il y en a quatre-vingt-neuf du premier et onze du second : or, ce dernier est également formé d'une base qu'on ne connaît point dans ses éléments. Mais que conclure de toutes ces découvertes, si ce n'est qu'on ne peut assez admirer, et la puissance infinie du Créateur, qui, avec un aussi petit nombre d'éléments, variés et combinés, en a formé des êtres si différents et si multipliés dans tous les ordres de la nature, et sa souveraine sagesse qui a su les combiner de la manière la plus favorable à notre existence et à notre conservation. En effet, tous ces éléments, quelque nom qu'on leur donne, sous quelque forme qu'ils se présentent, ne portent aucun caractère d'éternité, de nécessité, d'immutabilité, d'indépendance ; ils n'existent donc pas par eux-mêmes ; de plus, ils n'ont ni l'intelligence ni le pouvoir nécessaires pour former et arranger les êtres tels qu'ils sont dans la nature, pour établir entre eux l'ordre et l'harmonie que nous y admirons. Il faut donc reconnaître encore ici l'ouvrage d'une sagesse, d'une puissance infinie.

Après avoir considéré la matière dans ses éléments et dans la composition des corps, il nous reste à l'examiner dans les lois, les forces actives qui font mouvoir tous les corps, et qui conservent dans l'univers l'ordre admirable que nous y voyons. Quelles sont donc les lois, les forces qui font mouvoir tous les corps ? Où résident-elles ? Quelle en est la nature, la source et l'origine ? Ces forces motrices sont-elles nécessaires, indépendantes et essentielles à la matière ? Telles sont les questions importantes que nous devons encore examiner.

La première loi est l'*affinité*, résultat d'une force qui pousse et agit sur chaque molécule de matière, et la porte à s'unir aux autres molécules : c'est elle qui forme l'univers et la composition des corps. Cette force se présente agissant de quatre manières différentes : de là les corps durs, mous, fluides ou aéri-formes ; et nous en avons un exemple dans l'eau en l'état de glace, de neige, de fluide ou de vapeurs. Cette différence d'action et de force vient de la plus ou moins grande opposition du calorique, qui tend à diviser, tant par sa force expansive que par son affinité propre avec tous les corps. La seconde loi générale est la *gravitation*, résultat d'une force qui pousse tous les corps les uns vers les autres, malgré la distance qui les sépare. Sans cette loi, il n'y aurait plus d'ordre dans la nature : tous les corps seraient indépendants, et l'univers retomberait dans le chaos. La troisième loi est la *solidité* et l'*impenétrabilité*. Sans elle, tous les corps se confondraient dans un seul et se détruiraient mutuellement ; toute communication de mouvement serait impossible. La quatrième loi est la *force d'impulsion*, qui, étant opposée à la gravitation, oblige tous

les astres à parcourir les mouvements circulaires. Sans cette loi, toutes nos planètes se précipiteraient sur le soleil. La cinquième est la *force d'inertie*, par laquelle un corps résiste, en quelque sorte, à l'action d'une force en proportion de sa masse. Sans cette résistance, l'ordre de l'univers serait bientôt bouleversé par le moindre mouvement. Enfin, se présentent ici les lois particulières et génératrices qui président à la formation, à la génération, à la conservation des corps organisés, tels que les plantes et les animaux, et qui sont le résultat des forces propres à ces diverses espèces d'êtres.

Tous les éléments de la matière sont donc soumis à des forces qui les pénètrent et les dirigent, en sorte que l'univers ne semble être qu'un composé de substances actives. Mais où résident-elles ? Quelle est leur nature ? Suivant les plus grands philosophes anciens et modernes, Aristote, Descartes, Newton, Leibnitz, Volf, et les physiciens et chimistes qui marchent à leur suite, les forces actives sont des propriétés, des attributs, des qualités qui entrent dans l'essence des éléments de la matière, et qui leur ont été attribués par Dieu même. Comme il a créé les esprits avec des forces actives qui sont les principes et les causes de leurs pensées, de leurs volontés, et des effets qu'ils produisent sur les corps en les mettant en mouvement, de même Dieu a créé les éléments de la matière avec des forces actives propres à produire tous les effets que le Créateur s'est proposés en formant l'univers.

D'autres prétendent, et ce sont principalement des métaphysiciens et des théologiens, tels que l'auteur de l'ouvrage de l'*Action de Dieu sur les créatures* ; ils prétendent, dis-je, que les forces actives résidant dans les éléments des corps ne sont que des chimères, des qualités occultes dignes des scolastiques, et qu'elles n'existent en aucune manière ; que la seule force active qui agit sur tous les corps, comme sur tous les esprits, est la volonté constante et toute-puissante de Dieu, cause perpétuelle et immédiate de tous les effets qui sont produits dans la nature. Ce système présente de grandes difficultés : d'abord il est contraire au sentiment intime qui persuade à tous les hommes que nos âmes sont actives, et qu'elles produisent immédiatement nos pensées, nos volontés et nos actions, et que Dieu en est seulement la cause première et suprême, en ce sens que nous tenons de lui tout notre être et toutes nos facultés ; de plus, il est contraire à l'idée que nous avons de la toute-puissance de Dieu même, qui peut sans doute donner de pareilles forces aux êtres, en faire aussi des causes secondes, ou libres, ou nécessaires, pour la production de tous les effets que nous voyons dans l'univers, et auxquels la Providence préside ; enfin, il semble favoriser le panthéisme et le spinozisme, et rendre Dieu dépendant de son ouvrage en le faisant cause nécessaire et immédiate de tous les effets, et en le représen-

tant uni à l'univers et devenant ainsi comme l'âme du monde.

Il nous paraît donc beaucoup plus conforme au sentiment universel, à la raison et à l'expérience constante, de reconnaître des forces actives résidant dans les éléments substantiels et les molécules primitives de la matière, forces qui leur ont été données par l'auteur de leur être et qui entrent dans leur essence et leur nature. En effet, nous voyons les éléments impénétrables, sans cela ils ne pourraient former aucune étendue : or, comment peuvent-ils résister ainsi sans une force qui leur donne cette résistance ? Nous voyons encore ces molécules, suivant qu'elles sont du même genre ou non, s'attirer et s'unir plus ou moins : or, comment peuvent-elles agir sans une force active ? Tous les corps étant donc formés de ces éléments primitifs, il suit qu'une force active réside dans tous les corps. Ce sentiment n'a rien qui doive alarmer les défenseurs de la religion, puisque les plus grands génies et les plus zélés partisans de la cause de Dieu, tels que Descartes, Newton, Leibnitz, le défendent comme plus conforme à sa gloire, et que saint Thomas, ce grand théologien et non moins grand métaphysicien, le soutient expressément dans son troisième livre contre les gentils ; il y réfute les philosophes arabes qui voulaient introduire une espèce d'âme du monde semblable à celle des anciens, et il prouve par une foule d'arguments que les corps sont doués d'une force active qui leur est propre, qu'ils tiennent de Dieu même, et dont l'activité s'exerce dans une sphère très-bornée.

En effet, rien n'est oisieux et inactif dans la nature, tous les corps sont plus ou moins solides et unis dans leurs parties, ou ignés, ou lumineux, ou élastiques, ou végétaux, ou animés : or, comment expliquer tous ces phénomènes sans des forces actives ? Mais, dira-t-on, si les forces sont naturelles ou essentielles aux corps, n'est-ce pas donner gain de cause aux athées ? Nullement, elles sont naturelles aux corps comme toutes les autres propriétés qu'ils tiennent de Dieu même, auteur de leur essence et de leur existence ; c'est lui seul qui les donne et les conserve par une sorte de création continue ; car, l'existence et la continuité d'existence étant de même nature, elles doivent émaner de la même source. Si la force active que Dieu a donnée à nos âmes ne répugne pas à son souverain domaine, pourquoi la même activité, comme simple force motrice, lui répugnerait-elle dans les corps ?

Mais quelle est la nature de ces forces actives ? Il paraît qu'elles doivent être regardées comme incorporelles ; ce sont des propriétés résidant dans les éléments primitifs de la matière, et qui pénètrent la masse des corps, elles sont donc sans solidité, sans inertie et sans étendue : c'est le sentiment que soutient Leibnitz dans tous ses ouvrages de philosophie, et cette opinion ne doit être confondue ni avec l'âme du monde des an-

ciens philosophes, ni avec le principe universel et actif de Van-Helmont et d'autres chimistes, ni avec la vertu génératrice universelle de Cudworth, ni avec l'éther spirituel et cause de l'élasticité et de la gravitation de Newton. Selon Leibnitz, chaque élément primitif individuel est doué d'une force active, mais il n'est soumis à aucune force générale et universelle, excepté à l'ordre de Dieu même. C'est tout ce que nous pouvons dire des forces actives ; quelle idée nous former ensuite de leur nature, de leur action et de leurs effets ? C'est ce qui reste caché à l'esprit humain.

Il est toujours bien évident que ces éléments et leurs forces ne sont ni éternels, ni indépendants ; en effet, des êtres éternels sont des êtres nécessaires, et quant à leur existence, et quant à leur essence ; ils sont donc tout ce qu'ils peuvent être intensivement et extensivement ; ils existent d'une manière invariable, indépendante, et par conséquent toujours de la même manière et sans changement : or, ces premiers éléments sont sans cesse modifiés diversement, ils sont les principes constitutifs d'êtres contingents et perpétuellement changeants, ils sont bornés et finis ; ils ne sont donc pas éternels et nécessaires. Quant aux forces qui font mouvoir les corps célestes, telles que la gravitation et la projection : d'abord, elles ne sont point des attributs nécessaires éternels et indépendants, car ces forces sont évidemment opposées et dans un conflit perpétuel : or, deux attributs opposés et contraires peuvent-ils exister nécessairement dans un corps ? De plus, ces forces opposées tendent naturellement à s'affaiblir et à se détruire ; donc elles doivent être conservées et soutenues par une même cause : or, la même cause qui les conserve est celle qui les a produites, et cette cause ne réside pas dans les corps ; c'est une cause intelligente et suprême, Dieu lui-même. Ajoutons que ces grands corps qui composent l'univers auraient pu être mus en mille manières différentes, puisque la matière ne peut se donner le mouvement et qu'elle lui est indifférente ; donc une cause suprême et indépendante a déterminé et réglé le mouvement actuel de ces grands corps. Enfin, les corpuscules qui forment la masse de tous les corps célestes, n'ont pu être réunis par l'attraction des centres de ces grands orbes ; car ces centres ne pouvaient être que des points indivisibles, évidemment dépourvus d'une force capable d'attirer autour d'eux tous les éléments qui les environnaient à des distances immenses ; le soleil lui-même, centre de notre monde, n'aurait pu le devenir que par une grande réunion de molécules lumineuses, et nulle cause physique ne peut être assignée de leur attraction. Ainsi, d'après l'examen le plus sévère de la matière et des forces actives qui l'animent, nous sommes obligés de reconnaître qu'elle n'est ni éternelle ni indépendante, et qu'il faut remonter constamment, dans l'étude de la nature, à une cause supérieure, intelli-

gente libre, d'une sagesse et d'une puissance infinies, que nous devons louer et bénir pour les merveilles qui nous sont connues comme celles que nous ignorons encore, et que ce grand Dieu se réserve de nous manifester dans une meilleure vie.

DISCOURS XXIII.

DES LOIS QUI RÉGISSENT LES INTELLIGENCES, ET DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME.

S'il existe des lois qui régissent tous les êtres visibles de l'univers, les astres, les minéraux, les végétaux; si tous ces êtres sont enchaînés par ces lois, et tellement soumis à leur empire, qu'aucun d'eux ne puisse se soustraire à l'ordre qui lui est tracé, et à la puissance des causes et des effets qui l'entraînent; comment concevoir que nous, qui faisons partie de cet univers, qui entrons comme des anneaux dans cette grande chaîne des êtres qui le composent, comment oser penser et dire que nous sommes libres, indépendants et maîtres de nos volontés? Quelle liberté peut exister là où, par une immuable nécessité, toute cause tend à une fin certaine, et se trouve déterminée invinciblement à produire des effets constants et invariables? S'il est incontestable que rien ne vient de rien; que tout ce qui est doit avoir une raison et une cause qui le détermine à être; qu'une même loi ne peut pas produire toutes choses, mais que tout effet déterminé vient d'une cause déterminée; qu'ainsi la chaîne des causes et des effets ne s'interrompt jamais, et qu'elle maintient l'ordre constant que nous voyons régner dans l'univers; il suit évidemment que tous les êtres qui entrent dans la composition de l'univers sont les anneaux de cette chaîne de causes et d'effets, dont la force et la puissance est insurmontable; par conséquent, que si nous croyons être libres, indépendants, maîtres de nos volontés, cela ne peut être qu'une vaine illusion.

Ainsi raisonnaient les plus célèbres philosophes de l'antiquité, qui soumettaient à la fatalité non-seulement la matière et tous les corps, mais encore les hommes et les dieux eux-mêmes, pour tous les actes de leur puissance et pour tous les événements de la vie. Les philosophes du XVIII^e siècle n'ont fait que redire ce qu'avaient dit les anciens; et l'athéisme et le matérialisme les ont forcés de se réfugier dans un aveugle fatalisme pour expliquer les phénomènes que présente l'univers.

Pour dissiper tous les nuages, et répondre à tous les sophismes anciens et modernes, il est nécessaire de distinguer deux ordres de puissances, deux ordres de forces et de lois qui régissent la marche de tous les êtres de l'univers, et qui forment, en quelque sorte, deux empires bien différents l'un de l'autre. Le premier ordre de puissances est celui qui régit les corps, et qui renferme les lois physiques, mécaniques, organiques, animales, auxquelles sont soumis les divers genres d'êtres sensibles que nous présente

l'univers; forces et lois qui sont généralement proportionnées à la masse des corps et à l'intensité de la puissance motrice convenable à leur destination; forces et lois qui agissent toujours d'une manière constante, uniforme, invariable et infaillible, parce qu'il n'est pas dans la puissance des corps de leur résister et d'en changer la direction et les effets. Le second ordre de puissances est celui qui régit les esprits, les intelligences, les âmes raisonnables, par des lois d'un ordre bien différent, dont le pouvoir est tout moral, tout intellectuel, tout raisonnable, et qui puise sa force dans la connaissance du vrai et du faux, du bien et du mal, et dans le choix des moyens pour arriver au but auquel les natures raisonnables doivent tendre: or, quelle que soit l'union qui existe entre ces deux sortes d'êtres et de puissances, quelle que soit leur obligation de ne point se contrarier et de marcher d'un commun accord vers une même fin, ils n'en sont pas moins différents par leurs principes, par leur nature et par leur manière d'agir.

Dans les corps tout se fait par une force physique et mécanique, dans les intelligences par une force raisonnable et morale; dans les uns tout dérive de la puissance motrice, dans les autres de la puissance intellectuelle; dans les corps tout est nécessaire, ils ne sont point maîtres d'eux-mêmes ni de leurs mouvements, ils ne peuvent point les changer, les arrêter, les suspendre; tout se fait en eux et sans eux, tandis que les intelligences sont maîtresses d'elles-mêmes, de leurs facultés, de leurs opérations et des effets qu'elles veulent produire; dans les uns ce sont les causes efficientes qui font tout, dans les autres ce sont les causes finales qui déterminent tout; il est donc évident qu'il existe deux ordres de puissances différentes qui régissent les deux ordres d'êtres que présente l'univers.

Pour développer de plus en plus ces deux ordres de puissances et de causes, et en prouver l'existence par des phénomènes constants, je demande si nous ne sommes pas composés de deux substances, l'une corporelle et l'autre spirituelle et raisonnable? Nous l'avons prouvé d'une manière invincible: or, quelle est celle de ces deux substances que nous reconnaissons comme incontestablement soumise aux lois physiques, mécaniques, organiques, qui régissent le monde visible? C'est évidemment notre propre corps. Et comment se pourrait-il que ce corps ne fût pas soumis aux lois physiques qui régissent l'univers? N'est-il pas en rapport avec tous les êtres qui l'environnent? N'est-ce pas avec les éléments qu'il est composé, et ne leur est-il pas sans cesse redevable de sa conservation? malheur à l'homme qui, par aveuglement ou par folie, ne reconnaît pas cette indépendance, refuse de s'y soumettre, ou veut la contrarier et la détruire! Les maux les plus funestes et la mort même, seront bientôt le prix de sa témérité. Mais il n'est pas moins certain que notre

corps est soumis, pour un grand nombre de ses opérations, à un empire d'un ordre bien différent, à l'empire de l'esprit et de la volonté, et qu'ici se présente un ordre de phénomènes et de lois totalement opposés. En effet, m'est-il possible de douter que les mouvements que je fais de la main, du bras, de la tête, des yeux et des autres parties de mon corps, sont soumis aux ordres de ma volonté, selon le but et la fin que je me propose ? n'est-il pas évident que je les remue toutes les fois que je le veux et comme je le veux ; que je change, que je diversifie, que je suspends et que j'arrête ces mouvements quand je le veux, d'une manière conforme aux lois physiques du corps lorsque je laisse tomber mon bras, et d'une manière opposée à ces mêmes lois lorsque je l'élève ? Il ne m'est pas plus possible de douter de cette puissance libre et volontaire qui est en moi, qu'il ne m'est possible de douter de ma propre existence ; le sentiment intime est ici, pour tous les hommes, le témoin irréfutable de l'une et de l'autre vérité.

Je ne me laisse donc point ébranler par les vaines difficultés que l'on m'oppose. On demande comment nous pouvons être libres au milieu de tous les corps qui nous pressent, nous environnent et nous enchaînent de toutes parts ; et je réponds que nos esprits, qui sont incorporels, ne peuvent en aucune manière être soumis à la pression et à l'action physique des corps. On demande comment un esprit peut agir sur un corps, lui commander et s'en faire obéir ; et je réponds que les esprits sont doués de plus d'une force, ils ont celle de penser et celle d'agir ; le fait étant démontré, la puissance l'est aussi, quoiqu'il ne comprenne pas comment elle agit ; et serait-il permis de révoquer en doute l'existence des phénomènes de la nature, parce que nous ne connaissons pas la manière admirable dont ils s'opèrent. Mais ce n'est pas seulement sur les mouvements extérieurs de notre corps et sur ses membres visibles que s'exerce l'empire de notre volonté. Il agit encore sur les parties intérieures de nous-mêmes, qui sont plus spécialement soumises aux lois physiques, mécaniques et organiques, et dont nous pouvons augmenter ou diminuer, exciter ou calmer les mouvements. En effet, n'est-il pas constant que, suivant les sentiments, les affections, les passions d'amour ou de haine, de crainte ou d'espérance, de plaisir ou de tristesse, auxquels notre âme se livre d'après les idées de bien ou de mal réel ou chimérique qu'elle se forme elle-même, les sensations produisent, sur nos organes intérieurs, sur le cœur, la circulation du sang et toutes nos fonctions vitales, des mouvements plus ou moins violents, plus ou moins accélérés ? Que dis-je, tel est l'empire de notre volonté, qu'elle peut même, par égarément, par erreur, par folie, troubler, contrarier tellement les lois physiques de notre organisation et de notre vie qu'elle lui cause des maladies, des infirmités cruelles, qui, en la rendant coupable et ennemie d'elle-

même, ne prouvent pas moins sa puissance, sa liberté et son indépendance.

Notre âme exerce encore sa puissance sur elle-même et sur toutes les facultés dont elle est douée, et c'est ici qu'elle se montre la plus indépendante des différentes lois qui régissent les corps. Locke, dans son *Essai sur l'entendement humain*, prouve très-bien que le siège de la liberté de l'homme est dans son intelligence par la puissance qu'il a d'examiner, de peser, de calculer les raisons pour et contre, et de se déterminer en conséquence à agir ou à ne pas agir. En effet, est-il rien qui montre plus son indépendance que l'exercice de cette admirable faculté, par laquelle l'âme pense à un objet ou à un autre, et change le cours de ses réflexions, de son examen, selon sa volonté et sans l'influence d'aucune cause étrangère ? Voyez comme elle s'élève au-dessus de la région de tous les corps et semble les soumettre à son empire, par l'étude des lois et de l'harmonie qui y règnent, et par les nouveaux systèmes qu'elle forme et auxquels elle les enchaîne. Or, quels rapports y a-t-il entre cette puissance, ces opérations et les lois du mouvement qui régissent les différents corps d'une manière toujours constante, invariable et uniforme ? Supposons, pour un moment, que nos intelligences ne soient plus dans l'univers : les lois, l'ordre qui régissent tous les corps en seraient-ils changés ? Non, sans doute, l'univers matériel marcherait de la même manière ; nos intelligences n'entrent donc pas comme moyen, comme anneau dans la chaîne physique des corps, mais comme une des fins de cet ordre admirable, dont la vue doit les remplir d'admiration, de reconnaissance et d'amour pour l'auteur de tant de merveilles.

Développons cette doctrine : en contemplant la terre et tous les éléments qui la composent ou qui l'environnent, nous voyons une multitude innombrable d'êtres qui en ont été formés, les plantes, les animaux, et l'homme enfin, qui est évidemment le plus parfait de tous. Nous voyons donc une gradation de perfection, de la matière brute aux plantes, des plantes aux animaux, des animaux moins parfaits aux plus parfaits, et enfin jusqu'à l'homme qui possède par-dessus tous la raison et l'intelligence ; nous voyons encore une admirable subordination entre tous les êtres de la création, qui montre qu'ils ont été faits les uns pour les autres : ainsi la matière sert à la formation des plantes, les plantes à la vie des animaux, les animaux, les plantes et les éléments à la vie corporelle de l'homme, et tout ce qui est corporel aux recherches de sa raison et de son intelligence ; d'où il suit manifestement que si tous les êtres matériels et sensibles sont déterminés par un enchaînement évident à l'utilité et à la conservation les uns des autres, l'intelligence de l'homme, qui seule peut connaître cet ordre admirable, n'entre pas comme moyen dans la chaîne des êtres matériels, et ne peut pas être soumise aux lois physiques et

nécessaires qui en règlent tous les mouvements. L'univers est donc comme un grand théâtre dont tous les êtres corporels forment les décorations et les rôles; nos intelligences assistent à ce grand spectacle, et c'est pour elles qu'il est donné. Comment douter enfin que nos âmes sont indépendantes de toutes les lois physiques qui régissent les corps, quand on voit ce que l'homme fait par la force propre de son génie, de ses connaissances et de son industrie, dans les arts, dans les sciences, et sur les êtres de la nature qu'il change, qu'il modifie à l'infini selon ses pensées, ses goûts, ses plaisirs et ses caprices? Que de merveilleux changements sont opérés tous les jours par la chimie, la mécanique! Partout les éléments et les choses prennent de nouvelles formes selon nos volontés; les plantes, les animaux, les minéraux subissent mille transformations dans leurs dépouilles: trouverons-nous dans toutes ces opérations merveilleuses de notre intelligence les effets nécessaires et inévitables des lois physiques et mécaniques qui dirigent invariablement tous les corps de l'univers?

Que peut-on opposer à cette vérité, prouvée par notre sens intime, par l'exercice habituel de notre raison et de notre volonté, par la conviction universelle du genre humain, et sur laquelle repose l'existence de la société et de tout ce qui la conserve, la religion, les lois, la morale, les devoirs, les châtimens et les récompenses? car tout cela est évidemment sans fondement, sans utilité, sans objet, si la liberté de l'homme n'est qu'une chimère, et s'il n'est lui-même qu'une pure machine, soumise à une invincible et fatale nécessité.

Je commence d'abord par écarter de cette discussion cette multitude d'hommes pervers et corrompus qui, par ignorance, par aveuglement, par passion, et pour s'affranchir de toutes lois, de tous devoirs, de toutes vertus et de tous remords, veulent absolument se persuader qu'ils ne sont pas libres, et rejettent ainsi sur une aveugle fatalité les crimes qui dégradent leur raison et souillent toute leur vie; de tels hommes ne sont dignes que du plus souverain mépris, et il est inutile de raisonner avec des êtres qui abjurent la raison. Mais écoutons ceux qui croient pouvoir opposer des difficultés sérieuses à une vérité si palpable et si constante.

Spinoza, Hobbes, Bayle nous disent, qu'une pierre qui aurait la volonté de tomber se croirait libre, si elle ignorait qu'une loi de la nature l'y force; une girouette qui aurait la volonté de tourner à tout vent se croirait libre, si elle ignorait que le vent la pousse nécessairement; d'où ils concluent que si nous pensons être libres dans toutes nos volontés, c'est parce que nous ignorons les causes qui nous déterminent nécessairement. La réponse est facile: non-seulement nous sentons en nous la volonté d'agir, mais nous sentons encore la puissance qu'a notre âme de changer de volonté et de varier les

mouvements qui en sont la suite; ce qu'une pierre et une girouette ne peuvent éprouver et encore moins exécuter. Les encyclopédistes eux-mêmes, forcés de reconnaître cette vérité, proposent à Bayle un pari qu'il se garderait bien d'accepter: Si nous sommes nécessités de faire tel ou tel mouvement de la main, lui disent-ils, vous pouvez parier pour l'un ou pour l'autre à votre choix; le fataliste serait bien assuré de perdre, puisqu'il est évident qu'il n'est pas un homme qui ne soit toujours libre de prendre le parti contraire. Mais, dit-on, comment sommes-nous assurés que nos esprits ne sont pas dirigés par les lois qui dirigent les corps? Nous le sommes, par toutes les raisons qui prouvent que nos esprits ne sont pas des corps, mais qu'ils sont d'une nature totalement différente, sur laquelle les corps ne peuvent pas agir, par leur masse, leur pression, et par aucune des lois du mouvement. Mais, ajoute-t-on, s'il paraît évident que nos esprits ne peuvent être soumis aux forces mécaniques, comment pouvons-nous être assurés qu'ils ne sont pas soumis aux forces morales, produites par les sensations, les idées, les images du bien et du mal, du plaisir et de la douleur, qui déterminent nécessairement nos volontés et nos actions? Nous en sommes assurés par une raison bien évidente, et dont nous faisons tous les jours l'expérience. Tous les biens d'ici-bas n'agissent moralement, sur la puissance de notre âme, qu'en raison de leur bonté et des rapports qu'ils ont avec notre nature, nos inclinations et nos appétits pour les satisfaire: or, ces biens, loin d'avoir des rapports infinis et invincibles avec nos desirs et nos affections, n'en ont que de très-bornés, et souvent ébranlent à peine la puissance de notre âme, bien loin de la déterminer nécessairement; ils nous laissent ainsi la liberté de les examiner, de les comparer, de les juger et de choisir selon la libre détermination de notre volonté.

L'on ajoute que nos sensations et nos idées sont produites en nous, malgré nous, par la présence des objets; que nos jugemens suivent nos idées, puisqu'ils ne sont que l'expression de leurs rapports; que nos volontés suivent nos jugemens, d'après lesquels nous agissons toujours; donc tout est nécessaire dans nos opérations. Je réponds que ces propositions générales renferment un mélange de vérités et de faussetés qu'il faut bien distinguer. Quand nous disons que nous sommes libres, nous ne prétendons pas l'être en tout et pour tout, et nous attribuer une liberté sans bornes, sans règle et sans limites; Dieu lui-même n'a pas une liberté semblable. Ainsi, nous ne sommes pas libres de ne pas aimer notre bonheur en général, c'est un sentiment invincible, imprimé à notre nature; nous ne sommes pas libres d'éprouver du plaisir ou de la douleur, quand notre corps ou notre âme sont affectés d'une manière agréable ou pénible; nous ne sommes pas libres de ne pas voir la vérité quand elle se présente à

notre esprit d'une manière évidente et palpable. Faudrait-il donc, pour être libres, que nous fussions insensibles, ou que nous passions douter si deux et deux font quatre, si le tout est plus grand que la partie, si tous les rayons d'un cercle sont égaux entre eux ? Ce serait vouloir éteindre totalement la raison dans l'homme. Mais parce que nous ne sommes pas libres en tout, faut-il dire que nous ne sommes libres en rien ? Parce que je ne suis pas libre dans le désir et la recherche de mon bonheur en général, s'ensuit-il que je ne le suis pas dans l'examen, la comparaison et la discussion de ces biens, de manière à préférer les plus solides, les plus durables, les plus constants, et qui peuvent me procurer une plus grande somme de bonheur dans ce monde et dans l'autre, et à rejeter ceux qui n'offrent que quelques jouissances passagères, et dont les suites seraient pour moi très-funestes ? Parce que je ne suis pas libre de ne pas voir un objet qui vient frapper mes regards, et de ne pas éprouver une sensation subite de plaisir ou de douleur, s'ensuit-il que je ne puis pas librement détourner mes regards, les fixer sur d'autres objets, me délivrer ainsi des premières sensations en faisant naître en moi des sensations différentes ? Parce que je ne suis pas libre en présence d'une vérité palpable dans le jugement que je forme de son évidence, s'ensuit-il que je ne le suis pas dans la recherche des vérités que je ne connais pas encore, dans l'examen des preuves, des rapports qui unissent ces vérités à celles que je connais déjà, que je ne puis pas continuer cet examen ou l'interrompre, le faire selon ma volonté et en mille et mille manières différentes, suspendre enfin mon jugement, jusqu'à ce que j'aie bien approfondi, bien calculé tout ce qui peut m'autoriser à croire comme certaine la vérité que je cherche ? N'est-ce pas là ce que nous faisons tous les jours, et en quoi consistent précisément et la nature et l'exercice de notre liberté ?

Collin, philosophe anglais, propose une nouvelle difficulté qu'il regarde comme triomphante. Tous les actes de notre volonté, dit-il, sont excités par nos désirs et nos appétits; nos appétits sont produits par les irritations de la nature; les irritations sont produites par les objets extérieurs et par les idées excitantes qui les représentent; donc nos volontés sont le résultat d'opérations mécaniques et nécessaires. Mais le philosophe n'a évidemment que de fausses idées sur la question présente; en effet, qu'entend-il par volonté ? Est-ce le désir, l'appétit, le besoin qui se font sentir en nous et malgré nous; ou bien cet acte d'approbation, d'élection, par lequel nous suivons ces désirs ? Ceux-ci sont physiques, mécaniques et souvent nécessaires, mais l'élection dépend uniquement de notre liberté proprement dite; sentir n'est pas consentir; le premier est souvent involontaire, le second est toujours en notre pouvoir; l'un n'est jamais coupable, l'autre peut l'être,

et il l'est toutes les fois que l'objet est criminel : ainsi, je ne suis pas maître de ne pas éprouver la volonté, le désir de manger quand j'ai faim; mais suivre sur le champ ce désir ou le suspendre, c'est ce qui dépend incontestablement de ma liberté. Il est même faux que tous nos appétits soient nécessaires, il est en notre pouvoir d'empêcher un très-grand nombre de désirs et d'appétits dans notre âme et dans notre corps, en écartant soigneusement la présence des objets qui peuvent les produire; il est faux également que nous soyons nécessités à suivre ces premiers appétits, ces premiers désirs que nous éprouvons malgré nous; le sentiment intérieur nous atteste qu'il n'est aucun appétit quelque violent qu'il soit, aucune douleur quelque véhémente qu'on la suppose, contre lesquels nous ne puissions nous raidir par la force de notre volonté.

Que d'exemples ne pourrions-nous pas citer à l'appui de cette vérité ! Scévola met la main dans un brasier et brave volontairement cette douleur horrible, pour apprendre à Porsenna ce que sait souffrir un soldat romain; Régulus retourne à Carthage et va s'exposer à d'affreux tourments, plutôt que de consentir à l'échange des prisonniers; des milliers de martyrs ont bravé la fureur des tyrans et l'horreur des supplices par amour pour la vertu ou pour la religion. Sans doute, nos volontés suivent nos appétits, mais comme cause excitante et non comme cause nécessitante; nos appétits, nous en convenons, sont produits nécessairement par l'irritation physique, mais l'adhésion est produite par la faculté élective, qui reste libre de l'accorder ou de la refuser : ainsi, un homme est sujet à la pierre, il s'ensuit une irritation, une douleur; mais se soumettra-t-il à une opération plus douloureuse encore, c'est un acte de sa volonté, de sa liberté. Un héritage vous arrive, vous éprouverez nécessairement un moment de plaisir; mais l'accepterez-vous ou le refuserez-vous, c'est un acte de votre liberté et de votre choix.

En effet, nos appétits étant finis et bornés comme les biens qu'ils nous présentent, ils ne peuvent agir sur la volonté que d'une manière finie et bornée, et laissent ainsi à la liberté tout son empire. L'homme, il est vrai, aime nécessairement son bonheur, mais il ne peut être déterminé invinciblement à le chercher dans un objet particulier, si cet objet n'est assez grand et assez clairement connu pour combler entièrement ses désirs. Dieu seul est parfait, et nous ne pouvons trouver qu'en lui le véritable bonheur : c'est ainsi que les intelligences, célestes qui le voient clairement et tel qu'il est, sont déterminées nécessairement à l'aimer et à le préférer à tout; pour nous, qui n'en avons qu'une connaissance très-finie et très-bornée, nous restons libres dans notre amour, notre reconnaissance, notre fidélité à l'égard de Dieu même.

Mais il suit de ce que nous venons de dire que tout ce qui perfectionne notre

raison perfectionne aussi notre liberté; car il est bien évident que l'homme est toujours plus libre, plus maître de lui-même et de ses actions, selon qu'il agit avec plus de réflexion, plus de sagesse, et une connaissance plus parfaite de ce qui est vrai, de ce qui est bien; tandis que l'homme qui ne pense pas, qui ne réfléchit pas, qui ne raisonne pas, n'agit plus que par impulsion, par appétit, se laisse bientôt entraîner par ses penchants aveugles et effrénés, et de là les erreurs et les crimes qui font le malheur du monde. Appliquons-nous donc à l'étude de la religion, de la morale, de la saine philosophie; toutes ces belles sciences, bien loin de nuire à notre liberté, l'étendent, l'éclairent, la perfectionnent, en la rendant plus clairvoyante sur ses vrais intérêts, et dès lors moins faible, moins chancelante dans le choix de ce qui peut nous conduire au solide bonheur.

DISCOURS XXIV.

DE L'ÉTENDUE ET DES BORNES DE NOTRE LIBERTÉ.

Dans la recherche que nous allons faire des propriétés de notre liberté, gardons-nous bien de consulter notre imagination, nos désirs, nos passions effrénées; c'est d'après l'examen approfondi de notre nature et des qualités qui la distinguent réellement que nous devons fixer notre jugement. Toutes les puissances de notre âme et de notre corps étant finies et bornées, il est évident qu'une liberté sans règles et sans mesure est incompatible avec notre nature, et que nous ne pourrions l'exercer que par la destruction de notre être et celle de nos semblables; soyons donc contents des qualités que Dieu nous a données. Si nous nous plaignons, tous les êtres auront également le droit de se plaindre de leur nature et d'accuser la Providence; ce qui ne peut être que l'effet d'un insupportable orgueil. La notion de la liberté, telle qu'elle est dans l'esprit de tous les hommes, est claire et suffisante, à moins qu'on ne veuille en abuser en s'aveuglant soi-même. En effet, suivant le sentiment universel, on est libre quand on a la force et la puissance de régler, de modérer, de suspendre et de changer ses affections, ses appétits, ses désirs, ses volontés, d'après la connaissance qu'on a de ce qui est bon ou nuisible; on est au contraire nécessairement, quand on agit par une force invincible.

Or, l'homme est évidemment libre dans plusieurs circonstances, puisqu'il est maître d'agir ainsi que nous venons de le dire; mais il n'est pas libre dans tout, parce que sa liberté est bornée comme son intelligence, ce qui ne détruit pas l'existence de ces deux facultés. Ainsi nous ne sommes pas libres de changer les propriétés et l'influence des éléments; nous ne sommes pas libres de changer notre nature physique, intellectuelle et morale; nous ne sommes pas libres d'avoir ou de ne pas avoir la pro-

pension vers notre bien et notre bonheur en général; nous ne sommes pas libres dans le désir de connaître ce qui est vrai et dans l'aversion pour ce qui est faux. Ces propensions tiennent à la nature, elles entrent dans la constitution de nos esprits, elles se remarquent dans tous les âges, dans tous les hommes, et ne nous quittent jamais entièrement; aussi nos penchants particuliers peuvent changer et varier suivant les âges, les objets et les circonstances, mais les penchants généraux sont immuables comme la nature elle-même.

Ici nous ne saurions trop admirer la sagesse de l'auteur de notre être, en considérant l'utilité et la nécessité de ces penchants généraux qu'il nous a donnés, et dont on ne pourrait retrancher un seul sans causer la ruine totale du genre humain. Ôtez en effet la propension vers le bien en général, on n'en recherchera plus aucun, et l'homme qui ne peut se suffire à lui-même périra bientôt de misère et victime de tous ses besoins; ôtez la propension de connaître ce qui est vrai, vous détruisez celle d'aimer ce qui est bon, car l'une le fait chercher et l'autre nous en fait jouir; ôtez la propension vers notre conservation, et les misères de la vie dépeupleront la terre; ôtez enfin le désir de la propagation, et le genre humain finira.

Si les athées voulaient réfléchir un instant, ils ne pourraient s'empêcher de reconnaître la sagesse divine qui a présidé à la formation de l'homme, en donnant à sa nature les inclinations qui doivent le conduire à sa fin. Ces propensions sont en quelque sorte les leviers par lesquels le genre humain est mis en action; et il serait facile de démontrer que toutes les actions humaines dérivent de ces quatre lois, suivant qu'elles sont modérées et réglées par la raison, l'éducation, l'instruction, et les lois morales, divines et humaines; car la divine providence, qui nous a donné les penchants, nous a manifesté par la raison et la révélation les lois sans lesquelles ils deviennent des passions aveugles et indomptables, plus funestes à eux-mêmes et au genre humain que ne peut l'être l'instinct aveugle des animaux.

De ces propensions générales naissent toutes les propensions particulières, ou les aversions que nous éprouvons pour tous les biens ou les maux particuliers dont les idées se présentent à nos esprits, et que produisent les divers objets qui viennent frapper nos sens. Il n'est pas en notre pouvoir d'éviter ces propensions ou ces aversions à la vue des objets qui nous paraissent favorables ou nuisibles à notre bien-être; c'est ce qu'on appelle les premiers mouvements qui sont produits en nous malgré nous; mais nous pouvons très-souvent, ou écarter ces idées en fuyant les objets qui les font naître et fixant ailleurs notre attention, ou en affaiblir les expressions par de sages réflexions, par un examen sérieux du bien ou du mal qui se présente, et parvenir ainsi à les comprimer entièrement. Il est certain,

en effet, que nos propensions et nos aversions ne naissent que des idées que nous avons des biens ou des maux qui en sont l'objet; mais ces biens ou ces maux sont ou réels ou imaginaires, et nous pouvons souvent prendre le bien pour un mal et le mal pour un bien; rien n'est plus commun dans la vie humaine, et c'est là une des principales sources de nos tourments et de nos misères. Il est donc bien important de nous appliquer à connaître la réalité des biens que nous devons chercher et des maux que nous devons éviter, et de ne pas nous en tenir aux premières apparences.

La vivacité et la force des propensions vers les biens particuliers dépendent beaucoup de la constitution et du tempérament physique, et de la constitution ou situation morale. D'après les lois de l'union de l'âme avec le corps et du corps avec l'âme, l'influence est mutuelle et inévitable; les sens émus troublent l'âme, et l'âme émue trouble les sens; il faut donc éloigner avec soin tout ce qui peut exciter trop vivement ce trouble, et prendre tous les moyens pour y remédier; il faut, pour le corps, éviter tout ce qui peut enflammer les sens; et pour l'âme, fortifier, éclairer, perfectionner sa raison par les habitudes d'instruction, de science, de religion, de vertu, et corriger tout ce qui peut l'entretenir dans un état d'ignorance, de vices, de désordres et de corruption.

Une loi non moins générale et non moins constante, et qui tient à l'union de l'âme et du corps, c'est qu'il n'est aucune impression faite sur l'âme qui ne soit accompagnée d'une impression faite sur nos organes et principalement sur le cerveau, et que les impressions faites sur nos organes précèdent le plus souvent ou accompagnent toujours les impressions et les opérations de notre âme, d'où il suit que, dans l'état actuel, non-seulement le corps est un instrument indispensable des opérations de notre âme, mais encore qu'une grande force d'irritabilité doit avoir été donnée à nos principaux organes, tels que les nerfs, les artères, les fibres musculaires, et l'expérience nous le démontre clairement; mais on ne doit pas confondre cette force d'irritabilité organique avec les sensations et les idées dont elles ne sont que la cause occasionnelle. Cette irritabilité merveilleuse est l'instrument, la condition nécessaire qui sert à produire toutes les sensations de notre âme; ainsi, quand les organes ont perdu cette irritabilité, l'âme est dans l'impossibilité d'user pleinement de ses facultés, et nous le voyons dans toutes les lésions du cerveau par la paralysie, dans le sommeil qui est une espèce de paralysie momentanée, et dans la vieillesse qui durcit, qui affaiblit l'irritabilité de tous les organes: de là suivent également les phénomènes de la folie et ses divers caractères, selon les diverses impressions désordonnées faites sur le cerveau. Cette irritabilité plus ou moins grande contribue aussi beaucoup à la diversité des tempéraments

et des caractères: de là cette différence si marquée entre les peuples du nord et les peuples des pays méridionaux, qui sont beaucoup plus irritables, plus vifs, plus spirituels, plus actifs; le froid, l'humidité, le peu de saveur doivent rendre les organes des peuples du Nord plus tardifs et plus pesants, tandis que le calorique, le fluide électrique et toutes les causes d'activité agissent sur les peuples méridionaux. Il suit encore que toutes nos habitudes, qui ne sont qu'une plus grande disposition, une plus grande facilité de faire ou d'éviter telle ou telle chose, dépendent beaucoup de l'irritabilité des organes: mais il est en notre pouvoir de les augmenter ou de les diminuer par l'exercice ou le non-exercice, et même de les détruire par des habitudes contraires, car les habitudes ne naissent point avec nous comme les propensions, elles sont les effets des forces actives de l'homme; et comme elles sont morales ou mécaniques, leur siège principal doit être placé dans l'âme ou dans les organes, ou plutôt dans l'homme tout entier, puisque l'âme et le corps agissent dans toutes simultanément.

Toutes ces qualités de nos habitudes se montrent principalement dans la mémoire, qui s'acquiert et s'augmente par l'usage, et s'affaiblit ou se perd par le non-exercice. Mais comment s'opère ce merveilleux phénomène de la mémoire? Par des impressions, des images tracées dans le cerveau? C'est ce qu'il est impossible de concevoir et d'admettre. Il est donc plus convenable de penser, avec Descartes, Mallebranche et leurs disciples, que le cerveau n'y concourt que par une flexibilité, une irritabilité augmentée, perfectionnée par une grande habitude; de là cette facilité à recevoir et à répéter dans un ordre constant les mêmes mouvements auxquels correspondent les mêmes idées, comme nous le voyons clairement dans le jeu des instruments de musique, où le premier mouvement décide et entraîne la suite de tous les autres. Quoi qu'il en soit de cet admirable phénomène, rien n'est plus propre à nous élever jusqu'à notre Créateur et à nous pénétrer de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté dans la formation de notre être. Toute la science humaine repose donc sur deux habitudes principales: celle de la mémoire, dont nous venons de parler, et celle du raisonnement, qui s'acquiert également et se perfectionne par l'usage et se perd dans l'inaction; tout homme qui naît sans mémoire est sans aptitude pour les sciences; et tout homme qui, avec de la mémoire, n'exerce pas son jugement et sa faculté de raisonner, ne peut jamais être un homme instruit; il peut avoir des idées, mais il n'en connaît jamais les vrais rapports et l'enchaînement; or, c'est la vue de ces rapports qui forme la véritable science.

On nous dira peut-être que tout ce que nous avons avancé sur les propensions naturelles à l'homme, repose sur des idées chimériques; que des penchants qui se sou-

lèvent contre la raison, ne sont point raisonnables, mais un trouble, un désordre dans la nature humaine; et qu'il est bien plus juste et plus vrai de dire que ce sont des vices et des maladies de notre nature, qui découlent toutes du péché de notre premier père, et qu'il faut soumettre, dompter, extirper, plutôt que de chercher à les justifier ou à les expliquer par de vains systèmes. Nous répondons qu'il ne s'agit pas d'examiner ici la nature humaine telle qu'elle a été dans l'état d'innocence, ou qu'elle sera dans le ciel, mais telle qu'elle est dans l'état présent : or, dans cet état, il est impossible de condamner les propensions qui sont naturelles, constantes et invariables, et de les regarder comme des vices, lorsqu'elles ne sont ni exagérées ni tumultueuses; ce serait outrager le Créateur lui-même, qui a voulu que l'homme fût porté naturellement à tout ce qui peut faire son bonheur, et détourné de tout ce qui peut lui nuire; ces propensions ne deviennent funestes et condamnables dans l'homme que lorsqu'il s'y livre d'une manière aveugle et brutale, sans les réprimer et les régler par l'usage de la raison.

En effet, l'homme ne peut se conserver que par la jouissance des biens qui lui sont nécessaires, et par l'éloignement des choses qui lui sont nuisibles : or, sans des penchants qui le portent vers les objets ou l'en éloignent, il périra infailliblement dans l'inaction; c'est ce que nous allons justifier par l'examen des principales affections qui émanent de nos propensions générales, et qui sont l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse. Nous sommes portés naturellement à admirer tout ce qui nous frappe subitement et nous paraît grand, rare et extraordinaire; ce sentiment fixe notre attention et occupe toutes les puissances de notre âme : or, l'utilité de cette propension est bien évidente, elle nous fait connaître plus vivement et grave plus profondément dans notre mémoire ce qu'auparavant nous ne savions pas, elle nous porte ainsi à la recherche de tout ce qu'il y a de beau, de grand et d'utile dans les objets; ce qui a fait croire à Platon et à Aristote que le principe de toute la philosophie, c'est l'admiration. De là, l'importance de développer et d'exciter dans la jeunesse ce sentiment précieux, pour la porter à l'étude et à la recherche de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir; on ne saurait croire combien ce ressort de l'âme est puissant, et que de choses utiles et avantageuses il est capable de faire produire à l'esprit humain. Ce beau sentiment se communique même à tout ce qui nous entoure, par les signes extérieurs qui le manifestent, et qui produisent l'enthousiasme, moyen puissant sur l'esprit et le cœur des hommes, pour les diriger vers le bien. Les effets naturels de l'admiration sont l'estime des grandes choses et le mépris de tout ce qui est bas et petit; de là, la grandeur d'âme, la générosité, l'élevation des sentiments. Y a-t-il rien de

plus propre à régler, à modérer toutes nos affections, et à rendre notre vie sage et raisonnable, par conséquent noble et heureuse? Il est donc évident que la doctrine des stoïciens qui ne voulaient pas seulement régler les affections, mais les arracher et les extirper du cœur de l'homme, était absurde et impossible autant que funeste.

De l'admiration naissent encore l'amour de tout ce qui est beau, utile et convenable à notre nature, et l'aversion naturelle pour tout ce qui nous perd, nous dégrade et nous avilit. Or, que ces affections soient également utiles à l'homme, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute : n'est-ce pas cet amour noble, généreux et honnête qui enfante les grandes actions, les vertus héroïques, et donne des ailes au génie? N'est-ce pas ce noble sentiment qui a produit les grands hommes dans l'administration comme dans les sciences, l'éloquence et les arts? La haine, la crainte de tout ce qui nous est contraire et nuisible, ne sont pas moins nécessaires pour la conservation de l'homme et de la société; sans cette crainte que deviendraient les lois et les châtements qui sont la sauvegarde des villes, des provinces et des Etats? L'expérience est là pour nous instruire; elle nous dit les horreurs et les crimes enfantés par l'audace et la témérité, quand le frein de la crainte est brisé à la suite des grandes commotions politiques.

J'en dis autant de l'indignation : une insensibilité absolue nous rendrait semblables aux cailloux; ce sentiment, quand il est dirigé par la raison et retenu dans de justes bornes, n'est plus qu'un légitime amour de nous-mêmes et de tout ce qui intéresse notre bien-être; il augmente dans le péril toutes nos forces physiques et morales, il est le nerf de la guerre, l'argument de tous les cœurs généreux. Mais si l'indignation dépasse toutes ses bornes, elle peut devenir le plus funeste des penchants; elle ressemble alors, dit Sénèque, à ces grandes ruines qui se brisent elles-mêmes en tombant sur tout ce qu'elles écrasent, et c'est pour la modérer que l'auteur de notre nature a mis dans tous les cœurs la propension vers la commisération et la pitié, qui nous portent à soulager nos semblables souffrants et malheureux; or, est-il un sentiment plus utile, plus précieux pour le bonheur de l'homme et de la société? Il est donc évident que toutes nos inclinations sont non-seulement utiles à notre nature, mais qu'elles en sont une suite nécessaire, parce qu'il est naturel que nous nous aimions nous-mêmes et que nous recherchions ce qui peut faire notre bien; l'homme étant par sa nature fini et borné sous tous les rapports, et ne trouvant pas en lui tout ce qui est nécessaire à son existence, à sa conservation et à son bonheur, il a besoin d'être porté vivement à le chercher partout où il croit pouvoir le trouver.

Ces grands principes étant ainsi établis, il nous reste à examiner : 1^o quelle est l'étendue du bonheur que nous pouvons espérer d'obtenir dans cette vie et dans l'autre;

2° où nous devons chercher ce bonheur réel, et quels sont les biens véritables; 3° par quels moyens nous pouvons diriger nos penchans naturellement ardents et aveugles; 4° si la vertu seule doit nous conduire au bonheur, quelles sont les sources où nous devons aller la puiser; 5° enfin, comme une des causes les plus capables de troubler le bonheur de la vie, c'est la crainte de la mort, quels sont les moyens d'affaiblir cette crainte et de nous rendre la mort douce et même désirable?

Examinons donc, premièrement, en quoi consiste le vrai bonheur de l'homme, et si la vertu est le moyen le plus sûr et même l'unique d'y arriver dans ce monde et dans l'autre; est-il un sujet de réflexions plus digne de nous et plus capable de nous intéresser? Je commence par citer un philosophe célèbre, c'est Addison, auteur du *Spec-tateur anglais*; « Je ne connais rien, dit-il, dans le monde, qui puisse être plus nuisible, plus funeste et plus pernicieux à l'homme que l'abus de sa raison; et cependant je ne connais rien qui soit plus en usage dans tous les hommes de tout âge, de tout ordre, de toute condition, que l'abus de la raison! Personne ne croit devoir céder à qui que ce soit en intelligence, en sagacité, en pénétration, en solidité, et tous regardent la raison comme le plus bel ornement de la nature humaine; cependant être corrompu et corrupteur, voilà ce qui fait les délices de tous, et ce qu'on peut appeler le siècle : *At corrupti et corrumpere, et in deliciis est, et sæculum vocatur.* » Tacite le disait de son siècle, nous pouvons aussi le dire du nôtre; aujourd'hui les vertus sont des vices, les vices sont des vertus, et cette funeste habitude de tout corrompre par l'abus de la raison est la source de la perversité des âmes et de toutes les misères de la vie humaine. Disons-le donc, jamais personne n'a été et ne sera heureux par le vice, on ne l'est que par la vertu; les vices mentent la félicité, mais ils ne peuvent la donner, car ils sont opposés à la nature et par conséquent au bonheur; c'est ce qu'un examen réfléchi va justifier et démontrer clairement.

Notre propre nature nous presse, nous sollicite sans cesse de chercher le bonheur; nous éprouvons une propension invincible vers tout ce qui peut nous rendre véritablement heureux, et celui qui ose résister à cette loi est ennemi de lui-même et agit contre sa propre nature. Or, pour ce qui regarde la vie présente, le bonheur consiste évidemment à être sans douleur dans le corps et sans inquiétude dans l'âme; voilà l'unique but de nos désirs et de nos actions, et il est facile de nous convaincre que tous nos efforts ne tendent qu'à nous délivrer de ce qui nous inquiète ou nous fait souffrir. Tous les anciens philosophes qui ont tant disserté sur le vrai bonheur étaient d'accord sur ce point; ils ne disputaient entre eux que sur sa cause et sur le genre de bien qui pouvait le procurer à l'homme; mais parce

qu'ils n'avaient pas observé avec assez de soin que ce bonheur parfait est impossible dans la vie présente, il n'est pas d'opinions absurdes qu'ils n'aient avancées, et, parmi les épicuriens, il en est qui osèrent soutenir qu'un bon cuisinier était ce qui pouvait nous rendre le plus heureux.

Quoi qu'en dise Cicéron dans tous ses ouvrages philosophiques, où il paraît émerveillé de la doctrine des stoïciens, et soutient partout que l'homme ici-bas peut être pleinement et parfaitement heureux, il est certain et même évident que cela est impossible, et qu'il y a dans la constitution intime de notre nature des causes inévitables et nécessaires de misères, de peines et de souffrances qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter entièrement. Ces causes, je les réduis à trois principales : la brièveté et la faiblesse de notre raison, la force et la vivacité de nos penchans et de nos appétits, l'organisation de notre corps, qui est si délicate, si fragile, si changeante. En effet, que la faiblesse et la brièveté de notre esprit soient pour nous la cause d'un grand nombre de peines, de troubles et d'inquiétudes, c'est ce que démontrent évidemment les affections qui naissent de notre ignorance, de nos erreurs sur les biens ou les maux de la vie; j'en dis autant de nos penchans, de nos appétits, que tout ce que nous voyons irrite, enflamme, et qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de satisfaire; enfin, notre organisation est susceptible de mille dérangemens qui deviennent pour nous un principe inévitable de douleurs, soit dans nous-mêmes, soit dans nos amis et nos parents, dont les souffrances et la mort nous affectent si vivement, et contre lesquelles il est insensé de vouloir se révolter, puisqu'elles sont une suite des lois de la nature; il est donc évident qu'un état parfait de bonheur par l'absence de toutes peines et de toutes douleurs est impossible dans la vie présente. Ainsi, le plus grand bonheur de l'homme ici-bas ne consiste pas à être parfaitement heureux, mais à être le moins malheureux, à écarter de lui le plus de peines et de douleurs.

Or, quels sont les moyens que nous devons employer pour y arriver? Avant de répondre à cette importante question, exposons en peu de mots quel est le genre de bonheur que nous pouvons nous procurer. L'homme est un être intelligent et capable de s'élever à la connaissance des merveilles de la nature, et, par cette connaissance d'arriver jusqu'à celle de son divin auteur pour remplir son âme de sentiments d'admiration, de reconnaissance et d'amour qu'un tel bienfaiteur doit lui inspirer; voilà ce qui fait le bonheur intellectuel de l'homme, bonheur inépuisable et qui augmente toujours en lui avec les connaissances et les lumières. Mais il n'est pas seulement capable de connaître et d'aimer la vérité, il l'est aussi de connaître, d'aimer ce qui est bon, ce qui est juste; est-il un cœur qui ne soit sensible au mérite d'une bonne action et

qui n'éprouve la plus douce joie, la plus vive satisfaction de l'avoir faite? c'est ce qui constitue le bonheur moral. Enfin, l'homme est composé d'un corps, organe et instrument de ses opérations; il doit veiller à sa conservation, et les sensations de plaisir et de douleur sont le plus souvent ou la récompense ou la punition de sa vigilance ou de ses excès sur ce point; voilà le bonheur sensitif. Mais, avouons-le à la honte de la nature humaine, ce dernier est celui que recherche avant tout le plus grand nombre, de là leur dégradation et leur misère; aussi que voyons-nous dans le monde? des hommes qui, renfermés dans le cercle étroit des sensations animales, sont à charge à eux-mêmes et à la société, et qui, n'ayant que des pensées et des affections brutales, portent partout le désordre et la corruption.

Quel est donc le premier remède à un mal si funeste? C'est de perfectionner notre intelligence, source unique du bonheur intellectuel et moral, ainsi que du bonheur sensitif; or, les vertus seules peuvent nous procurer ces trois genres de bonheur ici-bas, et les vices ne sont propres qu'à nous les ravir: mais s'il en est ainsi, comme nous le démontrerons dans le discours suivant, il est donc vrai qu'en travaillant à notre bonheur sur la terre, nous travaillons encore au bonheur parfait de la vie future, puisque celui-ci est promis à l'homme vertueux et qu'il doit en être le prix et la couronne. Quel puissant motif de nous donner à la vertu! Mais aussi quel nouveau sujet de bénir Dieu qui a établi un si bel ordre, le seul digne de sa bonté, de sa sagesse et de sa providence adorable!

DISCOURS XXV.

L'HOMME NE PEUT ÊTRE HEUREUX QUE PAR LA VERTU.

Le moyen le plus nécessaire, le plus indispensable pour assurer notre bonheur, c'est de perfectionner notre raison par l'instruction, et d'en augmenter ainsi la capacité et l'étendue par les connaissances les plus exactes et les plus solides sur tout ce qui peut contribuer à notre bien ou à notre mal. En effet, que peut-on attendre et espérer, pour la paix et la tranquillité de la vie, d'une raison bornée, aveugle, inconstante, égarée, et par conséquent incapable de nous diriger dans toutes nos actions; n'est-il pas évident qu'on sera bientôt le jouet de tous les penchants, de toutes les inclinations, de tous les appétits? Or, les penchants sans règle et sans frein sont incontestablement les sources les plus fécondes des misères de la vie humaine; aussi tous les anciens philosophes ont regardé le perfectionnement de la raison par les sciences, qu'ils appelaient la sagesse, comme nécessaire, non-seulement pour régler notre vie et la rendre plus paisible et plus égale, mais encore pour nous assurer les plus douces jouissances par la contemplation de la vérité; et ils méprisaient les anciens cyniques, qui regardaient

la culture de la raison comme inutile au bonheur de la vie humaine.

Mais la raison éclairée spéculativement ne suffit pas, si elle n'est dirigée par la prudence ou la science pratique de ce qui est bien ou mal, utile ou nuisible, de ce que l'on doit faire ou éviter. La prudence nous dicte des règles que nous devons avoir sans cesse devant les yeux: ainsi, dans les choses certaines et évidentes, la raison doit être immuable; dans les choses incertaines et douteuses, nous devons suivre le parti le plus probable, le plus vraisemblable, le plus conforme à nos faibles lumières, et dans les choses que nous ne pouvons connaître, il faut rester calmes et paisibles, sans nous indigner inutilement contre les bornes de notre nature. Ainsi, avant de nous déterminer à agir, il faut examiner sérieusement, consulter, calculer et envisager notre action sous tous les rapports, dans sa fin, dans ses circonstances et dans ses effets. Qui ne voit combien cela peut contribuer à écarter de nous des misères sans nombre! C'est à une conduite irréflectie et inconsidérée que la plupart des hommes doivent tous les malheurs qui les accablent.

Mais à la prudence il faut joindre encore la force; en effet, notre bonheur ici-bas consiste en grande partie à affaiblir la violence des maux que nous ne pouvons éviter: or, pour y réussir il faut une grande fermeté de raison; avec de la faiblesse et de la lâcheté, nous n'éviterons point les maux, et nous nous en laisserons accabler. Cette force, nous pouvons l'acquérir en nous accoutumant à la souffrance dès la jeunesse; en pensant que ces maux ne sont pas notre ouvrage et que nous ne pouvons les éviter; que la faiblesse et le découragement les augmentent; que de plus grands maux pourraient nous arriver encore; enfin, qu'ils sont compensés par les mérites de la vertu, et par les récompenses éternelles réservées à notre patience et à notre soumission.

La tempérance n'est pas moins nécessaire; car, pour le bonheur de la vie présente, il importe de conserver, autant qu'on le peut, la sérénité de l'esprit et la santé du corps: or, c'en est fait de l'une et de l'autre sans la tempérance, qui modère nos appétits, nos inclinations, nos penchants, et les empêche de passer toutes les bornes et de se livrer à tous les excès; sans elle, les sens dominant en nous, la raison devient leur esclave, et toute l'économie de la vie en est troublée.

Enfin, à ces premières vertus il faut joindre la justice, pour assurer autant qu'il est possible notre bonheur ici-bas. L'homme est tellement fait pour la société qu'il ne peut vivre ni être heureux hors de son sein; tout nous démontre cette vérité. Nous naissons dans une faiblesse et dans un dénûment absolu, et sans aucun moyen de pourvoir seuls à nos besoins les plus indispensables; il faut donc que l'enfant soit environné de la famille ou de la société pour se conserver. La nature nous a donné à tous la faculté de

parler, nous ne pouvons l'exercer hors de la société; elle nous a inspiré de l'horreur pour la solitude absolue, il faut donc que nous vivions avec nos semblables; elle nous a pourvus d'intelligence et de raison, qui ne peuvent se développer que dans la société; enfin, elle a mis dans nos cœurs l'amour de nos frères, la pitié, la commisération, qui nous intéressent à leurs malheurs. Or, il est impossible que l'homme vive en société, s'il ne sait pas et s'il ne veut pas rendre à chacun ce qui lui appartient; supprimez tous les devoirs de la justice, vous armez les hommes les uns contre les autres, vous les laissez se détruire mutuellement; ce qui n'est pas assurément la route du bonheur. Cette justice, suivant les philosophes païens eux-mêmes, et surtout les stoïciens, renferme d'abord la piété, qui consiste à rendre à Dieu tout ce qui lui est dû, l'adoration, l'amour, la reconnaissance, l'obéissance; elle prescrit encore, avec le respect des droits, la bienfaisance et l'humanité, qui nous portent à faire du bien à nos semblables. Tout ce qui est contraire à ces grands devoirs nous éloigne évidemment du bonheur et augmente notre misère.

Les qualités que nous venons de désigner sont appelées vertus morales, parce qu'elles perfectionnent notre raison et qu'elles règlent nos mœurs et nos actions; l'on nomme vices toutes les dispositions qui leur sont contraires, parce qu'elles dégradent la raison et conduisent aux excès de tout genre. Les hommes ne peuvent donc être heureux, autant qu'il est possible ici-bas, que par la vertu, et les vices ne servent qu'à augmenter leur misère. On ne répondra peut-être que les vices procurent ordinairement un plaisir, et que les vertus sont le plus souvent accompagnées de douleurs, de tristesse et de combats. Mais observons d'abord que le plaisir qui accompagne le vice n'est que passager, momentané, fugitif, et qu'il n'est jamais pur et sans trouble; que celui au contraire que donne la vertu est constant, permanent et toujours égal; or, le bonheur de la vie ne consiste pas dans des instants d'ivresse et de délire, mais dans un état permanent de sérénité, de calme et de paix. La vertu, je l'avoue, coûte de grands efforts; faut-il s'en étonner! comme si l'on pouvait arriver à rien de bon, de solide et de grand, sans du travail et de la constance. Mais si la vertu a ses combats, elle a ses triomphes toujours glorieux; avec la conscience de sa droiture elle est son propre juge, son bonheur est à elle et dans elle, et les vaines opinions des hommes ne sauraient le lui ravir. Il est également faux que la route du vice soit la plus courte et la plus facile pour le bonheur: l'intempérance, l'injustice, la volupté sont suivies de douleurs cruelles, de pensées inquiétantes qui jettent l'âme dans la consternation; personne n'est l'esclave d'un vice qu'il ne le soit bientôt de plusieurs autres; eh! quelle affreuse servitude que celle des passions, dont une

seule suffit pour enlever à l'homme toute sa force morale, sa noblesse et sa dignité! Tacite fait un tableau effrayant de l'âme de Tibère, déchirée par les remords et les frayeurs que lui causaient ses excès et ses crimes; ni les gardes, ni la pourpre, ni la solitude ne pouvaient le préserver de cet horrible tourment. La vertu est donc nécessaire à l'homme, et quand même il n'y aurait pas une autre vie, ce qu'on ne peut avancer sans un déplorable aveuglement, l'homme devrait être vertueux, puisque c'est l'unique moyen d'adoucir les peines d'ici-bas et de nous aider à les porter. Mais sachons bien que la vertu ne consiste pas dans des actes passagers; elle doit perfectionner notre raison, en écartant tous les obstacles qui viennent ou de la nature ou des penchants, et en nous disposant plus facilement à tout ce qui est bon et utile: or, des actes passagers ne peuvent nous donner ces dispositions, il faut donc se former, par un long exercice, des habitudes vertueuses, telles que l'adversité ou les attrait du plaisir ne puissent les ébranler.

Il est encore nécessaire à notre bonheur dans cette vie de ne pas nous livrer à une crainte exagérée de la mort, mais de nous fortifier contre ce mal inévitable, en l'envisageant habituellement sous les points de vue qui peuvent en adoucir l'amertume, et nous la rendre non-seulement moins effrayante et moins redoutable, mais même douce, consolante et désirable. Est-il, en effet, rien de plus capable de remplir l'âme de peines, de tristesse et de chagrins, et de procurer à notre corps des douleurs, des maladies même, qu'une crainte continuelle et exagérée de la mort? Cela est incontestable, me direz-vous; mais comment pourrions-nous arriver à cette force d'âme? C'est un présent que la nature seule peut faire et qu'elle semble nous refuser.

Distinguons la crainte de la mort en elle-même de toutes les douleurs qui l'environnent dans l'imagination du plus grand nombre. Que l'homme ne doive pas compter la mort parmi les maux de cette vie, et qu'il ne doive pas s'en affliger, c'est ce qu'il est impossible d'exiger d'un être raisonnable qui connaît le bienfait de la vie, et qui éprouve pour elle un attrait invincible. Nous ne sommes point insensibles comme les cailloux, et cette insensibilité pour tout serait un signe ou de barbarie et d'inhumanité, ou de stupidité et d'aveuglement; mais on ne doit pas déplorer cette perte avec une faiblesse qui la rende plus grave et plus intolérable: c'est une loi universelle, inévitable et contre laquelle il est inutile de se révolter. Qui sera assez insensé pour se plaindre des lois de la nature! Il faudra aussi accuser l'impétuosité des vents, la chaleur de l'été, les tempêtes de l'Océan! Se plaindra-t-on de ce que l'on meurt trop jeune et sans avoir goûté les douceurs de la vie? Mais quel est celui d'entre nous qui est né avec cette promesse et cette condition qu'il mourra vieux? L'expérience nous

apprend que la plus grande partie du genre humain meurt avant l'âge de sept ans, et que sur mille personnes nées le même jour, il y en a à peine trois ou quatre qui arrivent à l'âge de quatre-vingts ans; il est donc évident que, selon la loi de la nature, on meurt plutôt jeune que vieux, et que nul d'entre nous ne peut avoir le droit de se plaindre. Prétendre qu'après avoir joui longtemps de la vie on la quitterait plus aisément, c'est une erreur; plus on a vécu, plus on veut vivre, et c'est une des raisons pour lesquelles les jeunes gens quittent plus volontiers la vie que les vieillards. Et puis, la vieillesse a-t-elle donc tant d'attraits! N'est-ce pas l'âge des infirmités et des plus grandes misères de la vie; et quand le vaisseau fait eau de toute part, que toute sa charpente est usée et ruinée, que les mats sont brisés, les cordages rompus, les voiles déchirées, est-il bien à désirer de continuer la navigation au milieu de l'hiver et des tempêtes, et de prolonger ainsi un triste voyage, quand on peut, avec plus de succès, arriver heureusement au port?

Mais il ne suffit pas de nous prémunir contre une crainte exagérée de la mort, il faut encore apprendre à nous la rendre douce et même désirable. Cicéron, dans sa première *Tusculane*, se sert de cet argument pour nous délivrer de toutes craintes et nous faire envisager la mort avec joie. Si elle est la fin de tout notre être, dit-il, et si elle nous plonge dans le néant, elle met donc fin à tous les maux de notre vie; si, au contraire, notre âme survit à notre corps, comme elle est d'une origine et d'une nature toute céleste, elle se réunira aux dieux qui nous l'ont donnée, elle partagera leur bonheur, ce qui est pour nous le plus grand des biens. Faible et déplorable philosophie, qui nous montre les doutes, les incertitudes et les ténèbres où étaient plongés les plus beaux génies, sur tout ce qu'il nous importe le plus de savoir pour le bonheur de la vie présente et future! Laissons donc cette doctrine profane, et reconnaissons comme une vérité incontestable que nos âmes sont immortelles; nous l'avons prouvé, et nous le prouverons encore dans la suite: or, dans ce cas la mort n'est point formidable; elle est pour l'homme de bien le terme de ses combats, la fin de ses épreuves et le grand jour de son triomphe. Mais, me direz-vous, ce qui doit nous rendre la mort formidable, c'est l'incertitude où nous sommes de l'état et du sort qui nous attend. J'avoue que rien assurément n'est plus à craindre; eh! qui pourrait ne pas redouter d'être séparé à jamais de celui qui est le souverain bien! Cependant comme ce malheur est une conséquence des vices, des égarements et des crimes, le remède est prompt et facile: c'est d'avoir la conscience d'une vie pure et irréprochable, et de nous conformer en tout à l'ordre et aux volontés de Dieu, notre créateur, notre maître et notre juge, sans lequel la vertu n'est plus qu'un vain nom. Celui qui aura vécu ainsi,

sans crainte et sans remords, rempli d'une douce espérance des biens futurs, non-seulement ne redoutera pas la mort, mais l'envisagera comme une heureuse délivrance des liens et de la servitude de ce corps mortel, et comme un passage à la véritable immortalité.

C'est donc un aveuglement et un délire de renoncer aux biens éternels pour s'attacher uniquement à ceux de la vie présente. En effet, il est impossible à un homme raisonnable de ne pas convenir que les biens de la vie future ne sont pas évidemment et nécessairement chimériques, mais qu'ils sont possibles, probables, qu'ils sont même certains et incontestables; le consentement du genre humain et de tous les sages le prouve évidemment: et j'ajoute que toutes les raisons tirées de la nature de Dieu, de la nature de l'homme, de la nature des lois morales, civiles et religieuses, démontrent cette vérité comme certaine; mais ne fût-elle que douteuse, il n'y a que le plus imprudent et le plus insensé des êtres qui puisse préférer quelques instants d'une jouissance que la raison réprouve à un bonheur parfait qui sera vraisemblablement le prix de ses efforts et de ses combats. Celui, dit Aristote, qui pousse l'audace et la fureur jusqu'à mépriser les dieux n'est pas un esprit fort, mais un insensé. Pour nous, qui avons le bonheur de participer à tous les bienfaits de la religion chrétienne, écoutons ses enseignements: elle nous apprend que nous ne devons pas nous borner à pratiquer les vertus morales, que la raison nous montre comme nécessaires à notre bonheur, mais encore les vertus surnaturelles, telles que la foi, l'espérance et la charité qui nous unissent plus intimement à Dieu, source de toute vérité et de toute justice; elle nous présente de puissants moyens pour perfectionner notre nature et résister à la violence de nos penchants, dans la prière et les sacrements qui sont les canaux de toutes les grâces de la rédemption. Croyons donc ce qu'elle nous enseigne, observons fidèlement tout ce qu'elle nous prescrit, nous y trouverons sûrement le gage de notre bonheur dans la vie présente et dans la vie future.

Puisque la vertu est l'unique source du bonheur de l'homme, il est nécessaire d'examiner par quels moyens l'homme peut acquérir les habitudes vertueuses et en produire les actes; nous l'avons dit, la vertu consiste uniquement à régler nos inclinations, nos affections, nos penchants, à les tempérer de la manière la plus conforme à la fin de notre être, enfin à les retenir dans les justes rapports avec nous-mêmes, avec nos semblables et avec le Créateur. Mais un pareil travail est-il possible à l'homme; et notre nature ne semble-t-elle pas nécessairement soumise à des penchants invincibles, à l'influence des tempéraments et à l'action des climats qu'il n'est pas possible de changer ni de détruire? Telle est la grande difficulté que nous opposent sans cesse les ennemis de la vertu. Nous répondons que,

quelle que soit l'influence de ces causes, elles ne sont ni indomptables, ni insurmontables; elles peuvent nous rendre la vertu plus ou moins difficile, mais elles ne peuvent nous ravir entièrement l'empire de la raison, ni détruire notre liberté; quelquefois elles produisent des actes physiques involontaires, mais jamais des actes moraux, pour lesquels il faut toujours la connaissance et le consentement libre de la volonté.

Oui, si nous perfectionnons notre raison, si nous réglons notre imagination, si nous examinons sérieusement ce qui est bien et ce qui est mal, si nous étudions les rapports des choses avec nous-mêmes, avec notre fin et notre bonheur; nos inclinations pourront nous inquiéter, nous retarder dans la voie de la vertu, mais nullement nous forcer à nous en écarter. L'expérience la plus constante démontre qu'on peut se vaincre et se surmonter; et il n'est aucun homme, quelque pervers et corrompu qu'il soit, qui ose soutenir, s'il est de bonne foi, que c'est nécessairement et malgré lui qu'il est vicieux, et qu'il ne pourrait, s'il le voulait, revenir à la sagesse et à la vertu. L'influence des climats est surmontée également par l'éducation et les bonnes institutions; les anciens Romains n'étaient pas ce qu'ils sont devenus sous les empereurs, et les peuples du nord ne sont plus ce qu'étaient les Goths et les Visigoths au v^e siècle. La vertu est donc une habitude que nous pouvons et que nous devons acquérir par de continuels efforts.

Mais quels sont les moyens les plus efficaces pour y arriver? Avant tout, adressons au ciel nos vœux et nos prières; Dieu est sans doute la première source de la vertu, puisqu'il est le principe de tout bien, et que la vertu est le premier et le plus grand des biens sur la terre; lui seul connaît parfaitement notre nature, ses besoins, ses faiblesses, sa fin et les moyens convenables pour nous y faire arriver, lui seul aussi peut nous les accorder; c'est donc à lui qu'il faut les demander sans cesse. Cette vérité, que les auteurs sacrés nous représentent à chaque page, les sages du paganisme l'ont eux-mêmes sentie: Platon établit qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous donner la vertu; Epictète recommande partout de la demander à l'auteur de tout bien; les stoïciens seuls ont osé penser que la vertu est uniquement notre ouvrage, et que nous ne devons point la demander, ce qui est un excès d'orgueil intolérable. L'expérience vient confirmer cette vérité; elle nous fait sentir que la raison, même perfectionnée, est souvent sans force pour résister à la violence de nos penchants, si Dieu ne daigne nous secourir; nous reconnaissons par la raison ce qui est juste et bon, nous l'approuvons même, sans avoir souvent la force de le suivre et de le pratiquer; et combien d'hommes, très-éclairés, mais peu exercés à la vertu, voient leurs lumières impuissantes à les retenir sur les bords du précipice! Apprenons donc à connaître notre faiblesse,

à ne pas mettre notre confiance en nous, mais en Dieu seul.

Or, les grands moyens pour conduire l'homme à la vertu et le contenir dans cette route longue et pénible, sont l'éducation et l'exercice. Semblables à de jeunes plantes qui ont besoin de culture pour produire de bons fruits, nous avons besoin aussi d'être cultivés et formés à la vertu; et celui qui a dit que l'homme civilisé n'était qu'un assemblage d'habitudes formées par l'éducation et l'exercice, a dit une grande vérité.

Mais il est encore d'autres moyens qui nous excitent puissamment. Le premier, est la crainte de Dieu; cette crainte est le commencement de la sagesse, et ici ce mot ne veut pas dire la science spéculative, mais cette science pratique qui est l'art de bien vivre; on ne peut être très-savant, très-érudit, sans être sage en ce sens. Le second, est la pensée continuelle de la beauté de la vertu et de ses précieux avantages: or, entre les principaux avantages de la vertu, il faut compter la tranquillité de l'esprit et du cœur qu'elle seule peut donner, la gloire et les louanges des hommes de bien qu'elle seule peut nous mériter, la véritable noblesse qui consiste essentiellement dans la vertu, l'estime et l'affection même des méchants qui ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage. Le troisième moyen consiste à nous représenter continuellement les vices avec toutes les couleurs odieuses qui leur conviennent, et qui sont capables de nous en inspirer l'horreur; on ne saurait dire combien ce sentiment est propre à fortifier la vertu, surtout dans la jeunesse: or, il n'est pas nécessaire d'aller chercher dans l'histoire des Grecs et des Romains les tristes exemples des maux que produisent les vices, le siècle présent nous en fournit assez de preuves. En effet, sont-ce les vertus ou les vices qui peuplent de malades nos hôpitaux, qui remplissent de victimes nos maisons de détention; qui rassemblent dans nos hospices cette multitude d'enfants-trouvés, délaissés cruellement par les auteurs de leurs jours; qui réunissent dans les cachots, dans les prisons tant de criminels; qui amènent tant de scandales devant les cours d'assises; qui enfantent la ruine de tant de grandes maisons; qui causent tant de banqueroutes et tant d'injustices, etc.? Le quatrième moyen est de combattre les vices les plus graves et auxquels nous sommes le plus enclins; ceux-là vaincus, les autres le seront bientôt: or, il est des vices propres aux différents âges, la volupté dans la jeunesse, l'ambition dans l'âge mûr, l'avarice et la morosité dans la vieillesse; si nous ne combattons ces vices, notre vie tout entière en sera troublée et bouleversée. Le cinquième, est le travail de l'esprit, tempéré par quelques exercices corporels; car l'oisiveté est la source de tous les vices, et nous devons l'éviter comme l'ennemi le plus redoutable de la vertu; ainsi, notre esprit ne doit jamais ou que rarement se relâcher des occupations et des méditations sérieuses.

Le sixième consiste non-seulement à lire les vies et les histoires des hommes sages et vertueux, mais encore à n'avoir pour amis que des hommes recommandables par une vie pure et sans tache; car les exemples sont toujours plus efficaces que les leçons. Le septième moyen est de nous voir toujours sous les yeux de Dieu : quoi de plus puissant pour nous retenir dans le chemin de la vertu ! c'est ce que recommandaient les philosophes même du paganisme. Le huitième, est de fuir les occasions du vice, et de les arrêter, de les combattre dans leur principe : *Principiis obsta*, a dit un ancien ; une étincelle négligée allume souvent un grand feu ; *Qui spernit modica, paulatim decidet* (*Eccli.*) c'est la sagesse divine qui nous l'apprend.

Enfin, un moyen puissant pour nous former à la vertu, est un examen sévère de nous-mêmes avec des sentiments humbles et modestes ; rien n'est plus dangereux que l'arrogance et la bonne opinion de soi-même ; et l'on peut dire des vertus ce que Platon a dit des sciences, que plusieurs les auraient acquises s'ils n'avaient pas cru déjà les posséder.

Mais à quels signes pouvons-nous reconnaître si nous y avons fait des progrès ? Celui-là est déjà bien avancé dans sa route, qui sent un vif et ardent amour pour la vertu, et recherche toutes les occasions de la pratiquer ; qui se plaît dans la conversation des hommes de bien, et reçoit avec joie les avis, les conseils et les exhortations de la sagesse ; qui résiste avec courage aux dérisions des méchants, persuadé que, le plus grand nombre des hommes étant corrompus par les vices, il est nécessaire que l'homme de bien déplaie au plus grand nombre, pour qui sa présence seule est un témoin, un accusateur et un juge redoutable.

DISCOURS XXVI.

PAR QUI SUIS-JE ? L'UNIVERS N'EST PAS ÉTERNEL ET NÉCESSAIRE

C'est pour nous un vrai bonheur que de reporter un instant nos regards sur la route que nous avons déjà parcourue, et de rappeler les grandes vérités qui ont fait le sujet de nos méditations ; ce bonheur est inconnu aux hommes ignorants, esclaves des sens, et pour qui les plaisirs d'une vie animale sont le seul bien désirable. Il n'appartient qu'aux esprits nobles et élevés de sentir le prix de l'instruction et les jouissances qu'elle procure : cependant, avec un peu de réflexion, il est aisé de comprendre que, les forces de notre intelligence étant bien supérieures aux forces corporelles, la sphère des jouissances de l'esprit doit être plus étendue et plus parfaite que celle des jouissances de nos sens ; ceux-ci produisent le dégoût, la satiété et l'ennui ; les plaisirs de l'instruction ne font qu'augmenter et se renouveler sans cesse avec elle.

Nous avons déjà répondu à ces trois questions : Je suis, et que dois-je penser du bien-fait de mon existence ? — Que suis-je, et

qu'est-ce que l'homme ? — Où suis-je, et quelle est la grandeur, la beauté, l'harmonie et la magnificence de cet univers, au milieu duquel je me vois placé ? — Nous arrivons enfin à une quatrième question : Par qui suis-je, et par qui est cet univers ? Est-il besoin de dire quelle est son importance, et combien il est nécessaire d'y répondre d'une manière claire, certaine et évidente ? Vouloir rester dans l'ignorance ou dans le doute sur une semblable question, c'est une folie, une témérité, un crime, et l'on ne peut y penser sans frémir. Il faudrait donc se résoudre à s'ignorer soi-même, son origine, sa destinée, ses devoirs, d'où l'on vient, où l'on va, où l'on est et ce que l'on doit y faire ; il faudrait se condamner à douter de tout, dans l'ordre métaphysique et intellectuel, dans l'ordre physique, dans l'ordre social et politique, dans l'ordre moral et religieux ; il faudrait consentir à vivre au milieu d'un chaos affreux de toutes les idées, dans un labyrinthe immense et sans issue, dans un abîme sans fond et sans rivages. Hâtons-nous de sortir de cet état affreux, en nous environnant de toutes les lumières qui s'offrent à nous de toutes parts. Par qui suis-je donc, et par qui est cet univers ?

Nous avons déjà reconnu, comme une vérité incontestable, que nous faisons partie de ce globe que nous appelons *terre* ; que notre terre fait partie du système planétaire qui a notre soleil pour centre ; et que notre système fait partie de tous ceux qui forment l'univers. J'ai donc pour cause et pour principe la cause et le principe de l'univers entier. En effet, toutes les parties qui le composent sont, comme nous l'avons déjà vu, liées, enchaînées, coordonnées entre elles, et dirigées vers une même fin, soumises à un même ordre : or, l'uniformité des lois, de la marche et du gouvernement de l'univers annonce évidemment un ouvrage formé sur un même plan, sur un même modèle qui a présidé à son exécution ; donc la souveraine intelligence qui a formé cette terre que nous habitons a créé aussi tous les systèmes ; et par conséquent, si je parviens à découvrir l'origine de la terre que j'habite, j'aurai par là même découvert et la cause de mon existence et celle de l'univers entier.

Mais avant d'entrer dans cette grande discussion, adressons nos plus ferventes prières à cette cause première dont nous allons parler, et à laquelle nous devons non-seulement tout ce que nous allons en dire, mais encore tous les genres de biens, et les faveurs sans nombre qu'elle a répandues sur nous et autour de nous d'une main si libérale et si magnifique ; conjurons-la d'éclairer nos esprits de ses divines lumières, et que nos connaissances et nos découvertes tournent toutes à sa gloire, ainsi qu'à notre instruction et à notre consolation : O vous qu'il est impossible à la raison humaine de méconnaître, Cause suprême, Être des êtres, qui présidez et gouvernez l'univers ! vous qui êtes si grand, si puissant, si magnifique, puisque vous avez fait un ouvrage si riche,

si beau, si parfait lui-même, et où brillent partout votre sagesse, votre bonté, votre puissance infinie, nous vous en prions par les vœux, les soupirs les plus ardents que nous portons au pied de votre trône auguste, daignez vous manifester à nos âmes par un de ces rayons de lumière qui vous environnent de toutes parts, et conduisez-nous vers cette fin, à laquelle nous aspirons sans cesse, par le désir ardent du bonheur que vous avez allumé dans nos cœurs et que rien ne peut éteindre ! O Dieu ! faites briller à nos yeux la vérité, et puisque par votre bonté infinie vous nous avez déjà conduits si avant, ne nous abandonnez pas au milieu d'une route si belle, lorsque nous touchons, pour ainsi dire, au port heureux où nous nous efforçons d'arriver ; non, vous ne vous refuserez pas à nos desirs, et vous ne tromperez pas nos espérances !...

Entrons maintenant dans cette belle et grande discussion, et traçons la marche naturelle que nous devons suivre. Par qui suis-je ? Par qui est ce globe terrestre que j'habite, et qui fait partie de l'univers ? On ne peut répondre à cette question qu'en disant : ou que la terre et tout ce qu'elle renferme, ainsi que notre monde et l'univers, existent, par eux-mêmes, de toute éternité, de toute nécessité, de toute immutabilité ; ou que la terre et l'univers sont l'effet des lois, des forces, des principes actifs de la matière, et comme un développement des germes primitifs renfermés dans son sein ; ou que la nature entière est le résultat du jeu fortuit des éléments de la matière, qui, après des millions de combinaisons différentes, ont enfin rencontré celle que nous voyons subsister ; ou bien, que tout dans l'univers est l'effet d'une cause supérieure, libre et intelligente qui a tout créé, tout formé, tout disposé par sa sagesse et sa puissance infinies. Démontrons, d'abord, que les trois premières hypothèses sont insoutenables aux yeux d'une raison éclairée ; ainsi, la vérité demeurera invinciblement appuyée, et sur toutes les preuves qui démontrent l'absurdité des systèmes qu'on prétend lui opposer, et sur toutes les preuves qui l'établissent directement et d'une manière inébranlable. Telle est la marche que nous allons suivre dans l'examen de cette grande et importante question.

D'abord, la terre et tout ce qu'elle renferme, le monde et l'univers sont-ils éternels ? Nous allons interroger tous les anciens peuples, qui nous présenteront la croyance universelle et la tradition constante du genre humain ; nous interrogerons ensuite tous les sages, tous les philosophes de l'antiquité et les plus grands philosophes modernes, et nous verrons ce qu'ils ont pensé et enseigné sur ce point important ; nous interrogerons enfin la terre elle-même, et tous les êtres qu'elle renferme dans son sein, ou qu'elle nous offre sur sa surface, et nous examinerons s'ils nous présentent des caractères d'éternité, de nécessité et d'immutabilité. Si tous les peuples, les sages et la

nature entière nous répondent d'une voix unanime que tout a commencé, il restera démontré que l'univers n'est pas nécessaire et éternel par lui-même.

Le premier peuple qui se présente à nos regards comme le plus vénérable par son origine et ses traditions patriarcales, par ses antiquités les plus authentiques, par ses croyances et ses doctrines les plus pures et les plus sublimes, c'est le peuple Hébreu. Or, que nous dit Moïse dans le livre le plus ancien incontestablement qui soit dans le monde, et quelle a été la croyance invariable du peuple Hébreu sur l'origine de l'univers ? C'est que le monde n'est point éternel, mais qu'il a été créé par Dieu, l'être parfait, l'être seul nécessaire, et pour manifester sa puissance et sa bonté. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre : *In principio Deus creavit calum et terram* (Gen. 1, 1). Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut : *Dixit : Fiat lux, et facta est lux* (Ibid 3) ; il est impossible d'exprimer plus clairement et d'une manière plus sublime la toute-puissance du Créateur. En vain l'on essayerait d'élever quelque doute sur la force du mot *créer* ; ce doute disparaît devant la croyance constante et invariable du peuple Hébreu sur ce point important, croyance transmise par eux à tous les peuples chrétiens, et que confirment tous les auteurs sacrés, David dans ses psaumes, Salomon dans ses ouvrages, tous les prophètes dans leurs écrits, et qu'ils expriment de la manière la plus claire et la plus positive ; il est donc indubitable que le peuple Hébreu n'a point cru le monde éternel, et que Moïse, que nous ne considérons point ici comme un auteur inspiré, mais seulement comme un historien digne du plus grand respect, repousse évidemment cette fausse croyance.

Il serait trop long d'entrer dans le détail des divers systèmes des Phéniciens, des Chaldéens, des Egyptiens, des Perses, des Indiens et des Chinois, sur l'origine du monde ; nous y remarquons sans doute un grand nombre d'erreurs, mais il est des points capitaux sur lesquels tous les peuples anciens et modernes s'accordent, comme représentant la croyance universelle : tous croyaient que le chaos avait précédé la formation de l'univers ; tous s'accordaient à représenter ce chaos, sous l'image d'un œuf d'où sortait un animal vivifié et animé par le feu, qu'ils regardaient comme l'image la plus frappante et comme la nature la plus digne de la divinité : de là, chez les Egyptiens, cette image si commune de l'œuf sortant de la bouche de Cnefb, le dieu suprême ; de là aussi, le culte du feu, qui s'est répandu dans les quatre parties du monde. Il est donc vrai que la croyance unanime de tous les anciens peuples est que le monde n'est pas éternel, et que tout a commencé d'être ; on peut consulter sur ce point Diodore de Sicile, Strabon, Diogène Laërce, Cudworth, Marsham, Huet, Prideaux, Genovèse, et la préface de l'*Histoire universelle* par une société de savants anglais. Aussi n'est-il aucun

peuple qui ait eu la pensée de se croire de toute éternité sur la terre ; tous aimaient , à la vérité , à se donner une antiquité très-reculée , mais jamais ils n'ont osé se dire éternels ; et nous verrons , par la suite , ce qu'il faut penser de cette vaine antiquité , et combien elle est chimérique.

Examinons maintenant les opinions des anciens philosophes. Environ six cents ans avant la naissance du christianisme , la philosophie commença à paraître au sein de la Grèce ; trois grandes sectes se présentent les premières , et d'elles sont nées toutes les autres : la secte ionique , fondée par Thalès , la secte italique , fondée par Pythagore , et la secte éléatique , fondée par Xénophane ; des deux premières sont nées les écoles de Socrate , de Platon , d'Aristote et de Zénon , ou l'académie , le péripatétisme et le stoïcisme ; la troisième a produit les sectes de Démocrite , d'Héraclite et d'Epicure : or , qu'ont pensé sur l'origine du monde toutes ces différentes sectes d'anciens philosophes ?

Il paraît constant , d'après les auteurs anciens et modernes qui nous ont transmis leurs doctrines , que Thalès et tous ses disciples , Anaximandre , Anaximène , Anaxagoras , Diogène d'Apollonie , et Archelaüs , qui fut le maître de Socrate , ont tous reconnu le chaos , et ont enseigné que le monde avait été formé par une intelligence suprême : ainsi , la secte ionique , la plus ancienne de toutes , paraît aussi avoir été la plus pure. Quant à la secte italique , Pythagore et ses plus fameux disciples , tels que Empédocle d'Agrigente , Ocellus Lucanus dont nous avons un traité des *Universaux* , Timée de Locre , qui avait écrit un livre sur la nature , dont Platon a tiré tout ce qu'il dit dans son dialogue *le Timée* , et Architas de Tarente , qui fut le maître de Platon ; il paraît constant que tous ont admis que le monde avait été formé par une cause intelligente , mais de toute éternité. Cette même doctrine , fondée sur une connaissance très-imparfaite de la nature et des attributs de Dieu , et sur de faux raisonnements métaphysiques , a été suivie et adoptée par Platon , Aristote et Zénon de Cythie , fondateurs des trois sectes qui suivirent. Mais , quoi qu'il en soit de cette erreur , il est toujours constant que tous les anciens philosophes de ces premières sectes n'ont point cru que le monde fût nécessairement existant et éternel par lui-même , mais qu'ils l'ont regardé comme l'ouvrage d'une cause souverainement intelligente.

La troisième secte dont il nous reste à parler , est celle des philosophes d'Elée , fondée par Xénophane ; elle se divisa bientôt en deux écoles , celle des métaphysiciens et celle des physiciens : la première , où entrèrent Parménide et plusieurs autres , paraît avoir pensé , comme toutes les sectes anciennes , que le monde avait été formé de toute éternité par une intelligence supérieure , qu'ils unissaient et incorporaient au monde lui-même , et dont ils ne formaient qu'un seul être immense et infini , ce qui est pro-

prement le panthéisme , erreur déplorable qui a été renouvelée dans ces derniers temps ; mais la secte des physiciens se divisa en plusieurs écoles , celle de Démocrite et d'Epicure , son disciple , celle de Pyrrhon et de Zénon d'Elée qui doutaient de tout , celle des sophistes qui soutenaient le pour et le contre sur tout , celle enfin des cyniques qui se plongèrent dans les derniers excès. Toutes ces dernières sectes , qui sont l'opprobre de la raison humaine , s'efforcèrent d'établir l'athéisme , le matérialisme et la plus affreuse immoralité ; image fidèle de la dépravation et de la corruption dans laquelle s'est précipitée la philosophie du XVIII^e siècle ; elles soutenaient donc , contre toutes les sectes anciennes , que le monde n'avait point été produit par une souveraine intelligence ; qu'il était , au contraire , nouvellement formé , et l'ouvrage , comme le disait Epicure , du concours fortuit des atomes.

L'on voit , d'après ce simple exposé , que les philosophes de la Grèce furent divisés de sentiment sur l'origine et l'antiquité du monde : les uns disaient , avec Aristote et Platon , que le monde avait été formé , de toute éternité , par une cause intelligente , et les autres soutenaient , avec Démocrite et Epicure , que le monde était nouvellement formé , et l'ouvrage du hasard. Les uns et les autres avaient raison sur un point , et avaient tort sur un autre : les premiers disaient , avec raison , que le monde était l'ouvrage d'un Être suprême , et ils le prouvaient très-bien , comme nous , par l'ordre admirable qui règne dans toutes les parties de l'univers ; mais ils avaient tort de soutenir que le monde était aussi ancien que Dieu même , et que Dieu avait été nécessité à le former de toute éternité ; ils apportaient , pour le prouver , des arguments d'une métaphysique fautive et absurde , basée sur des notions erronées , tant de la nature de Dieu et de ses perfections qu'ils soumettaient à une sorte de fatalisme , que de l'essence de la matière qu'ils croyaient éternelle et nécessaire. Les Epicuriens , de leur côté , avaient raison de dire que le monde n'existait pas de toute éternité , et ils le prouvaient fort bien par tous les caractères de nouveauté que la terre nous présente de toutes parts ; mais ils avaient tort de soutenir que le monde était l'ouvrage du concours fortuit des atomes. Aussi ignorants sur la nature et les perfections de Dieu que les autres philosophes , et ne sachant que répondre à tous les arguments métaphysiques d'Aristote , de Platon , de Timée de Locres , les Epicuriens ne trouvèrent d'autre moyen , pour s'en débarrasser , que d'attribuer tout au hasard , ou de nier l'existence et l'éternité de Dieu même , comme ils niaient l'existence éternelle du monde. Que répondaient cependant les Platoniciens aux arguments et aux preuves sans nombre qu'opposaient leurs adversaires pour prouver la nouveauté de l'univers ? Ils firent ce qu'ont fait plusieurs de nos philosophes modernes , et donnèrent au monde une antiquité sans bornes , en supposant

dans le cours des siècles de nombreuses révolutions qui ont détruit tous les vestiges et tous les monuments de l'antiquité, et donné à notre globe une face toujours nouvelle; nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de ces prétendues révolutions. Il reste donc démontré, par cet exposé des opinions des anciens philosophes, qu'à l'exception d'un petit nombre, tous ont reconnu que l'univers n'existait pas nécessairement et par lui-même, mais qu'il était l'ouvrage d'une cause souverainement intelligente.

Si nous poursuivons l'examen des sectes philosophiques qui ont succédé à celles de la Grèce, nous y trouverons les mêmes sentiments. La première école qui se présente est celle d'Alexandrie, fondée par les Ptolémée, rois d'Egypte; les savants de tous les pays, qu'ils attirèrent auprès d'eux, établirent la secte syncrétique ou eclectique, qui prétendait choisir et adopter ce qui paraissait le plus certain dans toutes les sectes qui avaient paru; mais les opinions de Platon et d'Aristote y prévalurent toujours, et tous soutinrent, avec ces anciens philosophes, que le monde était l'ouvrage d'une souveraine intelligence. Dans ce même temps, nous voyons à Carthage, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, à Milan, ces écoles fameuses qui fournirent tant de grands hommes à l'Eglise, les Justin, les Athénagore, les Tatien, les Théophile d'Antioche, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Tertullien, les Cyprien, les Minutius Felix, les Grégoire Thaumaturge, les Arnobe, les Lactance, les Eusèbe de Césarée, les Bazile, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin; tous ces docteurs de l'Eglise, si profondément instruits dans la philosophie humaine, ont professé que le monde a été fait et disposé par la parole toute-puissante du Créateur.

Passant sous silence tous les hommes célèbres qui ont paru dans le moyen âge, arrêtons-nous à ceux qui, pendant les trois derniers siècles, ont porté si loin le domaine de la philosophie et de toutes les sciences humaines. Ici se présentent Bacon, Descartes, Copernic, Galilée, Képler, Newton, Leibnitz, Gassendi, Euler, Pascal Mallebranche, Bossuet, Fénelon, Huet, et tant d'autres génies supérieurs, qui tous ont reconnu comme une vérité incontestable, que le monde n'est pas éternel et nécessaire, mais qu'il est l'ouvrage d'une souveraine intelligence. Que sont auprès de cette nuée de grands hommes, quelques esprits égarés par l'orgueil ou par des passions plus condamnables encore, qui ont osé contester cette grande vérité; et quel est l'homme sage, raisonnable, prudent, qui voudra préférer leur autorité à celle de tous les plus grands philosophes, à la voix de tous les peuples anciens et modernes, à la tradition constante de tout le genre humain?

Interrogeons maintenant la terre elle-même, et tous les êtres qu'elle nous présente; interrogeons notre monde planétaire et l'univers entier, et voyons s'ils nous of-

frent des caractères d'éternité, de nécessité et d'immutabilité.

D'abord, la terre, considérée dans son ensemble, est un grand corps, composé d'une multitude innombrable d'éléments corporels, unis ensemble et formant un tout; donc les éléments ont précédé, soit dans leur essence, soit dans leur existence individuelle, car sans doute ils ont dû exister avant de pouvoir s'unir et s'assembler. De plus, tous les êtres qui composent notre globe, qui sont à sa surface ou qui l'environnent, l'air, l'eau, le feu, la lumière, la terre, les minéraux, les végétaux, les animaux, sont des êtres composés; donc les éléments ont précédé leur composition. Enfin, si les corps, en tant que composés étaient nécessaires, éternels et indépendants, ils ne pourraient pas être décomposés, car ce qui est éternel et nécessaire ne peut pas être changé; cependant tous les corps, même l'air, la lumière, se décomposent eux-mêmes, ou sont décomposés par des moyens physiques. Mais les éléments primitifs des corps sont-ils éternels, nécessaires et immuables? S'il en était ainsi, ils auraient la première et la plus belle des perfections, celle d'exister par eux-mêmes, d'être infinis en durée et en existence; mais s'ils sont infinis sous ce rapport, pourquoi ne le sont-ils pas sous tous les autres? Pourquoi leur essence n'est-elle pas infinie en tout genre de perfections, et qui a pu les en priver ou les en dépouiller? Cependant l'évidence nous oblige de reconnaître qu'ils sont finis et bornés: or, admettre dans les éléments de la matière un attribut essentiel et infini en existence, et en même temps une essence finie et bornée sous tous les autres rapports, c'est reconnaître en eux des attributs contradictoires, c'est renfermer l'infini dans le fini, c'est une absurdité.

Je demande ensuite si les éléments primitifs des corps sont simples, indivisibles, sans étendue, comme le pense Leibnitz, ou composés de parties divisibles à l'infini, selon l'opinion d'un grand nombre d'autres philosophes. Dans ce dernier cas, ils ne sont pas éternels, nécessaires et immuables, puisqu'ils sont des composés, et que des composés sont des effets qui exigent une cause; ils ne sont pas non plus des composés nécessaires, puisqu'ils sont divisibles à l'infini, selon l'hypothèse, et qu'on peut les décomposer d'une manière indéfinie. Dans le premier cas, les éléments, considérés comme simples et sans étendue, ne sont pas plus éternels, nécessaires et immuables; d'abord, leur essence, comme nous l'avons dit, serait infinie sous le rapport de l'existence, et finie sous les autres rapports, ce qui est absurde; ensuite, ces éléments, quelle que soit la simplicité de leur nature, sont néanmoins doués, comme l'ont reconnu tous les physiciens et tous les chimistes, de propriétés diverses par lesquelles ils tendent à s'unir de différentes manières; ils sont donc, sous ce rapport, des composés, et par conséquent des effets qui exigent une

cause; d'ailleurs, il ne peut exister qu'un seul être réellement infini sous tous les rapports, et les éléments des corps sont innombrables. Enfin, un élément éternel et nécessaire doit être immuable; il ne peut y avoir en lui aucun changement, aucune émanation successive, aucune variation d'état physique; il est nécessairement et de toute éternité tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut et doit être, et ne peut ni rien perdre ni rien acquérir; or, dans tous les éléments de la matière, il y a une succession d'actions pour s'unir ou se désunir, une émanation continuelle de forces qui nécessairement changent leur manière d'être, et la soumettent à des variations continuelles; les éléments primitifs ne sont donc pas éternels et nécessaires.

Nous avons prouvé que la terre n'est point éternelle, immuable, indépendante, ni dans sa composition, ni dans les éléments eux-mêmes qui la composent; démontrons encore qu'elle ne l'est pas davantage dans la forme que nous lui voyons aujourd'hui. Cette importante question nous occupera dans les discours suivants : nous y verrons d'abord que les forces attribuées à la matière n'ont point agi de toute éternité, et qu'elles n'ont pas donné à la terre sa forme d'une manière nécessaire et immuable; nous prouverons ensuite que les forces actives et motrices de la matière n'ont point par elles-mêmes la vertu de produire l'univers, et nous en concluons que la terre et tous les êtres qu'elle renferme, que tous les globes célestes et l'univers entier sont l'ouvrage d'une souveraine intelligence qui a tout créé, tout ordonné et qui gouverne tout par sa sagesse.

DISCOURS XXVII.

LA STRUCTURE DE LA SURFACE DU GLOBE
ATTESTE QU'IL N'A PAS TOUJOURS EXISTÉ.

Étudions l'état présent du globe terrestre; fixons nos regards sur les bouleversements, les révolutions qu'il a subies dans la suite des siècles; pénétrons jusque dans les couches successives qui l'enveloppent de toutes parts, et nous reconnaitrons aisément que les forces actives de la matière n'ont point agi de toute éternité, pour donner à la terre la forme que nous lui voyons aujourd'hui; que cette forme, soit intérieure, soit extérieure, n'est point éternelle et nécessaire, mais qu'elle s'est opérée successivement, qu'elle a même éprouvé à la surface du globe des variations sensibles, causées par de grands bouleversements et de terribles catastrophes. Voilà ce que nous démontre clairement l'état présent de la science, ce qui a été unanimement reconnu par tous les grands naturalistes et les géologues les plus célèbres des derniers temps, Deluc, Dolomieu, Saussure, Pallas et Cuvier. Eh! comment ne pas admirer ici la sagesse divine, qui a voulu montrer au monde savant la parfaite conformité de la nature avec l'histoire de la création présentée par Moïse, et qui sert de base à la religion. Écoutons d'a-

bord M. Deluc sur la première formation du globe terrestre, sa consolidation et la disposition intérieure de tous les éléments qui le composent, sur l'origine de toutes les montagnes, les formations des couches de toute espèce et les divers dépôts de végétaux et d'animaux, soit marins, soit terrestres, que le globe renferme dans son sein ou qu'il présente à sa surface; enfin sur les preuves évidentes de la grande catastrophe qui a changé la face de la terre, et qui ne peut remonter à plus de cinq ou six mille ans, époque où commence l'histoire du genre humain.

M. Deluc, dans sa troisième lettre au professeur Blumenbach, commence par demander à tous les physiciens, à tous les naturalistes, d'où viennent les éléments de la matière répandus dans l'immensité de l'espace, et qui ont servi à la formation de tous les globes qui composent l'univers; il leur est impossible de prouver par aucune raison solide qu'ils sont éternels et nécessaires; tout démontre, au contraire, qu'ils ne le sont pas. Il demande ensuite qui a distribué ces éléments pour en former une multitude de globes divers; il est impossible d'en assigner aucune cause dans toutes les lois connues de la nature. Il demande quelle cause a pu forcer les éléments de la lumière et du feu à s'unir et à se rencontrer dans ces globes, pour les réduire à l'état liquide nécessaire à leur formation; l'activité naturelle du feu et de la lumière s'opposait à cette réunion. Il demande comment les globes réduits à l'état liquide ont pu recevoir une force d'impulsion et de rotation sur eux-mêmes, qui ait produit leur forme sphérique, aplatie vers les pôles et renflée près de l'équateur; il est reconnu qu'un liquide ne peut recevoir aucune impulsion par le choc. Il demande qui a fixé des soleils pour centres divers à ces globes, qui a rassemblé la lumière et le feu en masse dans ces soleils, qui en a fait le centre de gravitation de tous les globes environnants, et qui a gradué cette force de gravitation avec la force de projection pour les faire mouvoir régulièrement et invariablement autour de leur centre commun; il est encore impossible à la physique d'en assigner l'origine et la cause.

A toutes ces questions que les physiciens athées et matérialistes se gardent bien d'examiner, et sur lesquelles ils recommandent à leurs adeptes de ne jamais fixer leurs pensées et leurs recherches, M. Deluc répond par ces paroles de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre; il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. » Voilà le grand trait de lumière qui dissipe toutes les difficultés, éclaircit tous les doutes; ainsi, par un acte de sa volonté toute-puissante, l'Être éternel a donné l'existence à la matière, il en a formé tous les globes divers, mais dans un état de confusion et de chaos intérieur; en même temps il les a placés autour d'un centre, il leur a imprimé un mouvement de rotation qui leur a donné la forme actuelle; et par un mouvement de

projection combiné avec leur gravitation, il leur a fait parcourir différentes ellipses. Tel a été le premier instant de la création, non-seulement pour notre terre, mais aussi pour les globes qui composent tous les mondes de l'univers; car, d'après les savantes observations d'Herschel, il existe de telles ressemblances entre notre terre et toutes les autres planètes, que les mêmes lois ont dû présider à leur formation. Mais sur quel fondement s'appuie M. Deluc, pour nous représenter la terre dans un état primitif de liquidité et dans un véritable chaos? Sur le témoignage de la nature qui vient ici confirmer celui de la révélation et de la tradition universelle du genre humain; en effet, Moïse nous déclare que la terre était d'abord informe et sans ornements, et que les eaux l'environnaient de toutes parts.

Tels sont les principaux faits que M. Deluc renferme dans la première période de la formation du monde; car les six jours de la création énoncés par Moïse représentent, dans l'exposition de M. Deluc, six périodes de temps successives et indéterminées: or, cette interprétation n'a rien de contraire à la manière de parler de l'Écriture, où le mot *jour* désigne souvent un temps indéterminé, et la tradition n'a rien établi de positif sur ce point. Saint Augustin déclare qu'il est même impossible de prononcer ce qu'il faut entendre par les six jours de la création, et l'Eglise laisse la liberté de les prendre de la manière la plus conforme aux phénomènes que présente la nature; aussi Moïse ne date sa chronologie que de la naissance du premier homme et de la succession des patriarches; par conséquent, toutes les époques antérieures à la création de l'homme, et dans lesquelles ont été formés la terre et les globes qui composent l'univers, ne font point partie de la chronologie humaine. Les textes hébreu, samaritain et grec étant en opposition sur ce dernier point, nous restons libres d'adopter la chronologie qui nous paraît le plus favorable pour résoudre les difficultés que peuvent présenter les révolutions de la terre; nous ne balançons pas à préférer, avec le savant P. Pesron, la chronologie des Septante.

C'est à la deuxième époque ou période que le savant naturaliste place la formation des couches primitives et solides du globe dans un liquide aqueux: telles sont les couches de granit, les premières et les plus anciennes que nous connaissons dans la profondeur du globe; les couches blanches de roche calcaire, les schistes argileux, chloriteux et autres espèces que l'on voit aujourd'hui au centre des chaînes de nos plus hautes montagnes. Ces couches sont appelées primordiales, parce qu'elles ne contiennent aucune espèce de corps organisés, et qu'elles ont été formées avant que les plantes et les animaux existassent sur le globe; et il fallait bien que la terre eût pris une forme solide pour recevoir et conserver ses premiers habitants.

M. Deluc rapporte à la troisième époque,

qui répond au troisième jour de Moïse, la formation des premiers continents ou la séparation des terres et des mers. Cette séparation dut s'opérer par l'affaissement d'une grande partie des couches primitives; les eaux se retirèrent dans ce nouveau lit, et les parties du globe abandonnées par elles devinrent les premiers continents. Mais, dans cette grande catastrophe, les couches primitives qui se rompirent en mille manières différentes, tant sur les continents qu'au sein des mers, formèrent les montagnes, les îles et les presqu'îles.

Cette troisième époque nous présente encore la formation des plantes qui furent créées et placées sur toutes les parties du globe, sur les continents comme sur les îles formées au sein des mers. L'état de l'atmosphère et celui du terrain, bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, durent favoriser considérablement la végétation d'une infinité de plantes qui, de nos jours, ne peuvent croître qu'entre les tropiques: tels sont les palmiers et les grandes fougères.

Dans la quatrième époque, l'auteur explique comment tous les soleils ou globes lumineux ont reçu leur dernier degré de développement, pour servir à entretenir et à réparer la lumière et le feu; il y expose ses idées sur ces deux fluides, qu'il se garde bien de confondre. Maintenant portons nos regards sur l'état des couches successives, sur les dépôts des êtres organisés, soit végétaux, soit animaux, qui se présentent comme fossiles dans ces couches; et voyons si le langage de la nature est le même que celui de Moïse; si l'apparition des êtres organisés sur le globe suit la même gradation et les mêmes époques que le législateur des Hébreux assigne à leur création; et comment toutes ces couches, qui ont dû être formées tranquillement et horizontalement au fond des eaux, se trouvent aujourd'hui bouleversées en mille manières pour former les montagnes, les collines, les vallées et toutes les anfractuosités que nous remarquons sur nos continents.

La connaissance de la formation primitive et successive des couches est due au célèbre M. de Saussure, et cette connaissance fut, pour ainsi dire, l'effet d'une inspiration subite, au milieu du grand spectacle que lui présentaient les plus hautes montagnes des Alpes; il n'y vit que des ruines immenses, produites par le renversement de leurs couches. Etudiant ensuite la succession de ces couches adossées les unes aux autres, il reconnut pour couches primordiales les granits, les gneiss, les schistes amphiboliques, micacés, argileux, qui, ne présentant aucune trace de corps organisés, avaient dû être formés avant l'existence de ces êtres. « Depuis que cette idée lumineuse de rupture et de renversement des couches, dit M. Deluc, eut été suggérée par M. de Saussure, je ne suis jamais retourné sur les montagnes et les collines abruptes, sans avoir été frappé de l'évidence de la cause que je viens d'esquisser; telle-

ment que je pouvais me rendre raison de tous leurs phénomènes, comme s'ils s'étaient passés sous mes yeux. » MM. Dolomieu, Pallas, Cuvier, Brogniart et autres grands naturalistes sont du même sentiment. Au-dessus des couches inférieures se montrent les terrains de transition, parce que c'est là que commencent à paraître, mais en petit nombre, des corps organisés du genre animal, crustacés, mollusques, zoophytes, et les grands amas de houille ou de charbon fossile, avec les troncs de palmiers et les fougères. Ainsi, l'état du globe nous apprend que les végétaux sont les premiers êtres organisés qui ont paru, et que les animaux marins ont été formés avant les animaux terrestres, ce qui est entièrement conforme à la narration de Moïse, qui place la création des premiers au troisième jour et celle des seconds au cinquième.

Après les terrains de transition paraissent les couches successives qui portent le nom de terrains secondaires; ces couches sont 1^o des grès bigarrés, des schistes cuivreux qui recouvrent les mines de houille et où se trouvent abondamment des empreintes de poissons, et même quelques reptiles d'eau douce; 2^o des couches de calcaire qui renferment d'innombrables coquilles et dont sont composées les chaînes secondaires des Alpes et du Tyrol; 3^o des couches de sable, de grès, de marne, et des schistes calcaires riches en poissons, en crustacés, en huîtres, en reptiles de plus en plus singuliers dans leurs formes, et du genre des lézards, mais d'une grandeur prodigieuse; ces dernières couches forment la haute chaîne du Jura et des montagnes qui la continuent en Souabe, en Franconie, les crêtes des Apennins et une multitude de bancs en Angleterre et en France; 4^o des couches de sables verts, rouges, ferrugineux, qui renferment quelques rares débris de reptiles; 5^o enfin, le grand banc de craie blanche qui forme la ligne de démarcation entre les terrains secondaires et les terrains tertiaires; on le trouve sur une grande partie de la France, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne et ailleurs: or, la craie, ainsi que toutes les couches que nous avons nommées sont reconnues comme couches marines et formées par des précipitations successives dans le sein de la mer. Au-dessus de la craie se présentent les couches des terrains tertiaires ou plus récemment formés, et qui font en ce moment l'objet des études spéciales des plus célèbres naturalistes. MM. Cuvier et Brogniart, dans la description géologique des environs de Paris, nous ont retracé les formations successives de ces terrains, avec les différents corps organisés qui s'y trouvent; MM. de Humboldt et de Bonnard ont étendu ces recherches à toute la France, Werner et ses disciples à l'Allemagne, et M. Buckland à l'Angleterre. Ainsi la science, à cet égard, s'avance à grands pas.

Nous pourrions présenter ici le tableau de diverses couches successives qui compo-

sent les terrains tertiaires, depuis l'argile plastique posée sur la craie jusqu'au limon d'atterrissement, tant ancien que moderne, formant les couches superficielles de la terre; mais ce travail nous éloignerait trop de la grande question qui nous occupe; il nous suffira d'observer les différents dépôts d'êtres organisés qui se trouvent successivement dans les couches des terrains tertiaires, et c'est M. Cuvier lui-même qui va nous en faire la description dans son *Discours sur les révolutions du globe*. « Nous avons déjà retracé les espèces de corps organisés qui se trouvent dans les terrains secondaires; nous dirons seulement quelque chose du calcaire du Jura, d'où nous partirons pour continuer le tableau de nos observations. C'est là que la classe des reptiles prend tout son développement, et se montre sous des formes variées et des tailles gigantesques; nous y trouvons les restes de deux genres de ces reptiles qui unissaient aux caractères des quadrupèdes ovipares des organes semblables à ceux des cétaqués; avec eux vivaient deux espèces de crocodiles dont on a trouvé des débris dans les falaises de Honfleur, et une troisième espèce qui a été reconnue dans les belles carrières de Caen. Dans les argiles et le calcaire marin grossier qui recouvrent la craie, commencent à paraître les mammifères marins, des dauphins inconnus, des lamantins et des morses, mais d'espèces différentes des nôtres.

« Les terrains d'eau douce qui succèdent au calcaire grossier, renferment, pour la première fois, des ossements mammifères terrestres; cette population animale porte un caractère très-remarquable dans l'abondance et la variété de certains genres de pachydermes, qui manquent entièrement parmi les quadrupèdes de nos jours, et qui se rapprochent plus ou moins des tapirs, des rhinocéros et des chameaux. On en connaît déjà plus de quarante espèces, toutes de genres entièrement éteints, et dans des tailles et des formes auxquelles le règne animal actuel n'offre de comparable que trois tapirs et un daman. Ceci est d'autant plus remarquable que nos ruminants actuels, si communs dans les genres des cerfs, des gazelles, et qui arrivent à une si grande taille dans les bœufs, les girafes, les chameaux, ne paraissent point encore dans les couches dont nous nous occupons; mais on y trouve des carnassiers, des rongeurs, plusieurs sortes d'oiseaux, des crocodiles et des tortues, et diverses espèces de poissons étrangers à nos climats et même inconnus dans les mers actuelles. Ainsi l'on ne peut douter, conclut M. Cuvier, que cette population que l'on pourrait appeler d'âge moyen, cette première grande production de mammifères n'ait été entièrement détruite. Les couches sablonneuses et limonneuses nous offrent une population nouvelle; on y découvre des espèces gigantesques, des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames accompagnés d'innombrables chevaux et de

plusieurs grands ruminants; des carnassiers de la taille du lion, du tigre, de l'hyène, désolaient ce nouveau règne animal; en général, son caractère, même dans l'extrême nord et sur les bords de la mer glaciale d'aujourd'hui, ressemblait à celui que la seule zone torride nous offre maintenant, et toutefois aucune espèce n'était absolument semblable aux espèces actuelles. Parmi ces animaux se montrait surtout l'éléphant appelé par les Russes le *mammouth*, haut de quinze et dix-huit pieds, et assez ressemblant à l'éléphant des Indes; il a laissé des milliers de ses cadavres, depuis l'Espagne jusqu'aux confins de la Sibérie, dans toute l'Amérique septentrionale; et l'on a trouvé, à l'embouchure de la Newa, des individus entièrement conservés avec leurs chairs, leurs peaux, leurs poils, et qui ont été dévorés ensuite par les chiens et les ours. Après le *mammouth*, et presque son égal, venait le *mastodonte* à dents étroites, semblable à l'éléphant par la trompe armée comme lui d'énormes défenses; ses débris sont assez communs dans l'Europe tempérée. Mais l'Amérique du nord possède en nombre immense les restes du grand *mastodonte*, espèce plus considérable que la précédente, et que ses grosses mâchoires hérissées de pointes ont fait prendre longtemps pour un animal carnivore. Avec ces énormes pachydermes vivaient les deux genres un peu inférieurs des rhinocéros et des hippopotames. L'hippopotame de cette époque se trouve très-communément dans les couches meubles en France, en Allemagne, en Angleterre, et surtout en Italie; sa ressemblance avec l'espèce actuelle d'Afrique est telle qu'il est difficile de les distinguer. Le rhinocéros de grande taille comptait au moins trois espèces; l'on en trouve des débris en Allemagne, en Angleterre, et même en France; et près des bords de la mer glaciale, on a découvert des individus entiers et bien conservés.

« A ces quatre genres de pachydermes se joignait un tapir, qui les égalait pour la taille, et par conséquent double et triple de celui d'Amérique; on en voit plusieurs débris en France et en Allemagne. Le genre du cheval existait également; on en trouve des dents et des ossements par milliers, qu'il n'est pas possible de distinguer de ceux d'aujourd'hui; on voit encore en Angleterre et en France, dans les couches comme dans les cavernes, des os de cerfs, de bœufs, d'hyènes, d'ours, de tigres, de loups, de renards, avec des os d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotames. Dans les fentes des rochers de Gibraltar, de Cette, de Nice, et d'autres lieux des bords de la Méditerranée, on trouve-incrustés dans un ciment rouge, beaucoup d'ossements qui semblent appartenir à des quadrupèdes qui ne vivent plus dans nos climats. Mais c'est surtout dans la classe des édentés que l'on voit des espèces bien supérieures à celles d'aujourd'hui : tels sont le mégathérium de la taille du rhi-

nocéros, et dont les ongles étaient d'une longueur et d'une force monstrueuses; le mégalonx qui lui ressemble beaucoup, et dont on a trouvé des restes dans certaines cavernes de la Virginie et de la Géorgie.

« Tels sont les principaux animaux dont on découvre les débris dans cet amas de terres, de sables, de limons, qui recouvre partout nos grandes plaines, qui remplit nos cavernes, et qui obstrue les fentes de plusieurs de nos rochers; ces animaux formaient incontestablement la population des continents à l'époque de la grande catastrophe du déluge. Quelque ressemblance qu'offrent certaines de ces espèces avec celles de nos jours, on ne peut disconvenir que l'ensemble de cette population n'eût un caractère très-différent, et que plusieurs des races qui la composaient ne soient anéanties. Ce qui étonne, c'est que parmi tous ces mammifères on n'ait pas trouvé un seul débris de notre espèce; tous les ossements humains que l'on a recueillis avec ceux dont nous venons de parler, s'y trouvaient accidentellement et récemment; leur nombre est d'ailleurs infiniment petit, ce qui prouve évidemment que les hommes n'avaient pas encore fait des établissements sur les pays qu'habitaient ces animaux. Mais il est certain, conclut M. Cuvier, que nous sommes maintenant arrivés au milieu d'une quatrième succession d'animaux terrestres; qu'après l'âge des reptiles, après celui des paléothériums, après celui des *mammouths*, des *mastodontes* et des mégathériums, est venu l'âge où l'espèce humaine aidée de quelques animaux domestiques, domine et féconde paisiblement la terre; et que ce n'est que dans les terrains formés depuis cette époque, dans les alluvions, dans les tourbières, dans les concrétions récentes, que l'on trouve à l'état de fossile des os qui appartiennent tous à des animaux aujourd'hui connus et vivants. »

Ici se présentent plusieurs observations importantes pour montrer l'harmonie de ces faits qu'atteste la nature, avec ce que Moïse nous apprend dans la Genèse. 1^o Dans Moïse, les végétaux, les poissons, les reptiles, les animaux terrestres et l'homme sont présentés comme formés par des créations successives et à des époques différentes; et c'est dans cet ordre précisément que les couches de la terre nous en présentent l'existence et les dépôts. 2^o Nous lisons dans la Genèse que tous les êtres organisés, à l'exception de l'homme, ont été formés dans le sein des mers, ou sur toutes les parties des terres habitables, selon leur nature et leur constitution; ce qui explique très-bien la présence de ces divers genres d'animaux sur tous les points du globe. 3^o Moïse nous dit que l'homme seul a été individuellement créé pour être la tige de toute la race humaine, et, de plus, qu'il a été le dernier ouvrage de la création; il n'a donc pu se multiplier que lentement, et sa postérité ne devait occuper qu'une partie du globe, lorsque le déluge est venu tout engloutir; ainsi, il

n'est pas étonnant qu'on ne trouve dans les autres lieux de la terre aucun vestige humain. 4° Tout ce que nous venons de dire suppose la réalité du déluge subit et universel raconté par Moïse : or, ce grand fait géologique est aujourd'hui reconnu par tous les savants naturalistes comme un fait incontestable, dont M. Deluc a développé les preuves manifestes dans ses *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*, ainsi que M. Dolomieu dans ses *Mémoires sur l'Egypte*, et Cuvier lui-même dans la première partie de son *Discours sur les révolutions du globe*.

Quant à l'époque de ce grand événement telle que la chronologie de Moïse nous l'apprend, c'est à M. Deluc qu'appartient la gloire d'en avoir le premier montré l'exactitude par des preuves géologiques qui ont été adoptées depuis, et développées par M. Cuvier. « En examinant bien, dit ce dernier, ce qui s'est passé sur la surface du globe, l'on voit clairement que cette révolution, et par conséquent l'établissement de nos sociétés actuelles, ne peuvent pas être très-anciens. C'est un des résultats à la fois le mieux prouvé et le moins attendu de la saine géologie; résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile. En mesurant les effets produits dans un temps donné par les causes aujourd'hui agissantes, et en les comparant avec ceux qu'elles ont produits depuis qu'elles ont commencé d'agir, l'on parvient à déterminer à peu près l'instant où leur action a commencé, et qui est nécessairement le même que celui où nos continents ont pris leur forme actuelle, par la retraite subite des eaux. »

C'est, en effet, à compter de cette retraite que les cimes et les escarpements de nos montagnes ont commencé à s'ébouler, à former des talus et des collines à leur base, et à arrondir leurs sommets par la chute de leurs débris; que nos fleuves ont commencé à couler, à ouvrir leur passage, en minant les rochers qu'ils rencontrent, en formant des alluvions à l'entrée des lacs qu'ils traversent et des atterrissements à leur embouchure dans les mers; que notre végétation actuelle a commencé à s'étendre et à former, sur la surface de nos continents, cette couche de terre végétale formée par ses débris; que nos falaises ont commencé à être rongées par la mer, et nos dunes à être rejetées sur les terres par les vents; c'est encore de cette même époque que date l'origine des peuples, des gouvernements, des empires et des premières colonies; alors toutes les sciences, tous les arts et tous les monuments de l'industrie humaine commencent à paraître, à se développer, sans qu'il soit possible d'assigner aucun vestige certain qui remonte à une antiquité plus grande; d'où M. Cuvier conclut ainsi : « Je pense donc, avec MM. Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut re-

monter au delà de cinq à six mille ans; que c'est depuis cette grande révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur nos continents, que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels et combiné des systèmes scientifiques. »

Je n'ai pas besoin d'observer combien cette conclusion est conforme au récit de Moïse sur le déluge, et combien elle justifie cette grande vérité révélée, contre laquelle l'impiété s'élevait avec tant d'audace.

Il est donc démontré que les êtres organisés ne sont pas éternels et nécessaires, puisqu'une grande partie des espèces primitives a péri entièrement, et que l'homme lui-même n'a paru qu'après la formation des animaux; il est démontré que le globe terrestre n'est pas éternel et nécessaire dans sa structure, puisqu'il a été formé successivement dans ses couches, dans ses montagnes, dans ses continents; il est encore démontré que la forme actuelle du globe n'existe pas éternellement et nécessairement, puisqu'elle a été soumise à de grandes révolutions, à des bouleversements qui lui ont donné une face nouvelle. Donc les forces de la matière n'ont pas agi nécessairement et de toute éternité pour donner au globe terrestre la forme que nous lui voyons aujourd'hui; car tout ce qui existe nécessairement doit être éternel et immuable.

Or, cette conclusion nous devons l'étendre, par une juste analogie, à toutes nos planètes, au soleil lui-même, aux étoiles et à tous les systèmes qui composent l'univers; nous avons prouvé ailleurs qu'ils étaient soumis à une même fin, à un même ordre, à une même loi, à un même gouvernement; nous devons donc reconnaître qu'ils ne sont pas plus nécessaires, éternels, indépendants que notre terre et notre monde, et qu'il faut chercher la cause qui a pu leur donner l'existence.

DISCOURS XXVIII.

REFUTATION DES PRINCIPAUX SYSTEMES D'ATHEISME.

Il est des hommes que les plus vives lumières ne ramènent jamais à la vérité; plutôt que de reconnaître une suprême intelligence, cause première de tous les êtres et que tout le genre humain et la nature elle-même nous annoncent clairement, ils ont imaginé une foule de systèmes absurdes. Les uns, obligés de convenir que l'origine des arts, des sciences, des empires et de tous les monuments historiques, ne remontait pas au delà de quatre à cinq mille ans, ont imaginé une succession infinie de causes et d'effets avec des bouleversements et des déluges sans nombre qui ont anéanti tous les monuments anciens et donné au globe une face toujours nouvelle; ainsi nos incrédules, après avoir nié le déluge rapporté par Moïse, ont fini par en admettre une multi-

tude. D'autres, frappés des caractères de nouveauté que présente le globe terrestre, se sont retranchés dans les forces actives et motrices de la matière, leur ont attribué la vertu de produire l'univers avec tous les êtres qu'il renferme, et ont ainsi divinisé des éléments matériels et stupides. Plusieurs, enfin, ont attribué la formation de tous les globes, les lois qui les régissent et tous les êtres qu'ils renferment, au concours fortuit des atomes, et ont fait ainsi du plus beau, du plus magnifique ouvrage l'effet d'un aveugle hasard. Nous ne dirons qu'un mot sur le premier et le dernier système; l'un et l'autre seront victorieusement réfutés quand nous traiterons des forces actives de la matière.

D'abord, que faut-il penser de cette succession infinie de causes et d'effets, sans une première cause d'où dérivent toutes les autres; de cette chaîne composée d'anneaux liés les uns aux autres, sans un premier anneau qui la soutienne tout entière? Je dis que cette succession, cette chaîne sont absurdes et impossibles; en effet, une chaîne d'êtres ainsi produite, n'est ni nécessaire, ni éternelle, ni immuable. Elle n'est pas nécessaire, puisque l'on peut détruire le germe, la semence d'un être organisé, et avec lui toute la succession des êtres semblables; nous voyons qu'un grand nombre d'espèces ont été détruites dans les couches diverses du globe, et ne se reproduisent plus: or, si les êtres qui composent la succession sont contingents, comment la succession elle-même serait-elle nécessaire? Elle est donc contingente comme les êtres qui la composent, elle pourrait ne pas exister; donc il faut chercher hors d'elle la raison et la cause de son existence. Elle n'est pas non plus éternelle; car, dans la chaîne entière des êtres organisés, il n'en est pas un seul qui n'ait été formé avant de servir à former les autres, qui n'ait été effet avant d'être cause; donc il faut nécessairement ou reconnaître une première cause nécessaire et éternelle, ce que les athées rejettent; ou admettre une succession infinie d'effets sans cause réelle et véritable, ce qui est absurde. Enfin, cette chaîne n'est point immuable et indépendante; chacun des êtres tient son existence de celui qui le précède, tous commencent et finissent, quelques-uns même ne se reproduisent plus dans leurs semblables; quels caractères d'immutabilité et d'indépendance peut-on retrouver au milieu de tous ces changements? La supposition des athées est donc manifestement impossible.

Mais quelles preuves nous donnent-ils de ces déluges sans fin qui ont renouvelé la face du globe, et avec elle le genre humain? Non-seulement il leur est impossible d'en prouver la réalité, mais tous les monuments de l'histoire, de la science et des arts démontrent le contraire; de plus, l'absence des fossiles humains suffirait pour renverser à jamais cette hypothèse. L'on est étonné de voir M. Cuvier, dans son discours sur les *Révolutions du globe*, se jeter lui-même,

et ses lecteurs avec lui, dans un vague indéfinissable, en admettant une succession de déluges dont il ne peut fournir la preuve, et en attribuant tout à la nature qu'il ne définit jamais, et qui, mise trop souvent à la place de Dieu, conduit au matérialisme. M. Deluc a victorieusement réfuté cette opinion dans sa xxiv^e lettre à M. de Lamétrie. En effet, des inondations partielles et le renversement des couches ont dû occasionner des catastrophes capables d'entraîner la perte de tant d'espèces d'animaux, sans qu'il soit besoin d'appeler des déluges universels dont il est impossible de donner une preuve suffisante.

Examinons maintenant la troisième hypothèse, qui ose soutenir que le monde a pu se former par le jeu et l'union fortuite des éléments des corps, avec l'ordre, l'harmonie et la variété des êtres qu'il présente à nos regards. L'arrangement actuel des éléments de la matière, disent nos épicuriens, est nécessairement renfermé dans les systèmes possibles; car, s'il n'entrait pas dans l'ordre infini des possibles, il serait donc impossible et n'aurait jamais pu exister, même par la puissance et la volonté d'un être souverainement intelligent: or, puisque cet arrangement est possible, est-il surprenant qu'il existe et qu'il soit sorti des coups du hasard, aussi bien qu'une infinité d'autres mondes? Pour réfuter ce vain sophisme, il suffit d'observer que si l'arrangement des éléments des corps pour former le monde actuel est possible, ce n'est pas par un jeu fortuit du hasard que la possibilité peut être réduite à l'existence. Les combinaisons des mondes possibles, tel que celui que nous voyons, sont d'une telle nature qu'elles ne peuvent en aucune manière être attribuées au hasard comme cause véritable et suffisante. Pour faire sentir plus clairement cette vérité, je demanderai à tout homme sensé qui aurait une immense quantité d'éléments de matière, s'il croit qu'en les agitant, il pourra en faire sortir la terre avec toutes les planètes, les animaux, l'homme, et tout ce que nous y voyons d'admirable, et s'il pense qu'un tel arrangement entre dans l'ordre de ceux que peut produire le jeu du hasard. Je lui demanderai encore s'il croit que toutes les statues et tous les tableaux de nos musées, que les plus parfaits ouvrages de littérature, nos plus beaux poèmes, l'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jérusalem délivrée*, peuvent sortir d'un arrangement des éléments de la matière par un simple jeu de hasard. Je ne pense pas qu'il y ait un seul homme qui ose le soutenir de sang-froid.

Or, quelle est la raison qui nous force à porter un pareil jugement? C'est qu'en y réfléchissant bien, nous voyons clairement que la cause doit être proportionnée à l'effet, que l'effet ne peut pas être plus grand que la cause, et que celle-ci doit nécessairement renfermer tout ce qui est capable de produire un tel effet. Or, n'est-il pas évident qu'attribuer au hasard l'univers, où se mon-

trent tant de preuves frappantes de sagesse, d'intelligence, d'art, de conseil, d'harmonie et de rapports entre tous les êtres qui le composent, c'est lui assigner une cause qui n'a aucune proportion avec son effet. Donc l'effet surpasserait infiniment la cause, qui, étant aveugle et stupide, produirait un ouvrage qui exige la plus sublime intelligence; il est donc évident qu'on ne peut sans absurdité renfermer l'univers et les lois qui le régissent, dans la sphère des combinaisons possibles d'un aveugle hasard.

Nous en appelons ici à la raison et à la conscience de nos adversaires: supposons un moment qu'en creusant profondément dans les entrailles de la terre, on découvre tout à coup une tête de marbre qui représente Auguste avec sa couronne de laurier et tous les caractères d'un empereur; on me dira que le hasard aurait pu produire un tel ouvrage; mais ce que l'on n'osera pas contester, c'est qu'il peut être aussi le travail d'un habile sculpteur, c'est qu'on n'a jamais vu le hasard faire un ouvrage semblable, et que nous voyons tous les jours des artistes l'exécuter avec une admirable facilité: or, quel est l'épicurien lui-même qui hésiterait un instant à l'attribuer à la cause évidemment la plus naturelle et la plus raisonnable, et confirmée par une expérience de tous les siècles? On ne peut donc, sans résister à la raison, admettre ici le hasard pour cause. Mais ce que l'on ne peut dire d'une tête de marbre, le dira-t-on d'un homme lui-même, mille fois plus merveilleux que son image; le dira-t-on de l'univers, cet ouvrage si admirable? Il est donc inutile de s'arrêter plus longtemps à réfuter une pareille absurdité.

Suivons maintenant les athées dans leur dernier retranchement, et montrons que les forces actives et motrices de la matière n'ont point la vertu de produire l'univers et tous les êtres qu'il renferme. Pour faire sentir l'absurdité de cette hypothèse, il suffit de demander d'abord si les forces actives de la matière sont des attributs nécessaires, éternels et immuables, ou des propriétés accidentelles. Dans le premier cas, elles ont dû agir nécessairement et de toute éternité, et par conséquent produire un monde éternel et nécessaire, ce que nous venons de démontrer faux sous tous les rapports; si les forces motrices sont accidentelles, il faut en assigner l'origine, et elles ne sont plus dès lors les causes premières de l'univers. Il faut demander encore si les forces actives de la matière sont douées ou privées d'intelligence: dans ce dernier cas, le seul soutenu par les partisans du système, comment des éléments de matière, aveugles et stupides, auraient-ils pu former un ouvrage aussi admirable que l'univers, un ouvrage dont toutes les parties sont disposées de la manière la plus ravissante, dans l'ordre le plus parfait et le plus invariable? Une sphère exacte, qui n'offre qu'une faible idée de ce bel ouvrage, est regardée comme un prodige

de l'esprit humain, et le monde lui-même serait le produit de la stupidité et de l'aveuglement! Quelle absurdité!... Il faut demander, en troisième lieu, en vertu de quelles forces les planètes parcourent leurs ellipses autour du soleil. On nous alléguera les deux forces de gravitation et de projection, qui, étant opposées presque à angle droit, font parcourir aux planètes une série de diagonales et leur font décrire à peu près un cercle. Mais pour cela il faut que ces deux forces soient toujours dans un parfait rapport: or, par quelle admirable loi de la nature ces éléments aveugles et stupides ont-ils appris à se réunir en une telle quantité, que la force de leur gravitation contrebalançât aussi exactement la force de projection? Il faut demander, en quatrième lieu, si les forces motrices des éléments de la matière ont toutes primitivement une même direction, ou si elles en ont de variées et de différentes. Dire qu'elles ont une même direction, c'est se mettre en contradiction avec les phénomènes observés; et si l'on répond que ces directions primitives sont différentes, qu'on nous donne la raison de cette diversité.

Mais les difficultés seront bien plus grandes encore, si l'on veut expliquer par les forces motrices de la matière la formation des corps organisés, des plantes, des animaux et des hommes. D'abord on ne peut en donner aucune preuve, en assigner aucun exemple certain; tandis que l'observation a démontré que les corps organisés procédaient de leurs semblables par voie de reproduction ou de génération; ainsi, les générations spontanées ne peuvent être soutenues qu'au mépris de l'expérience constante et de toutes les règles du bon sens. De plus, les causes physiques n'ont jamais pu reproduire les espèces d'animaux perdus, et ne sauraient en former de nouvelles: or, des forces nécessaires doivent produire des effets nécessaires et toujours les mêmes. On nous oppose qu'on a trouvé, dans les couches successives du globe terrestre, une grande quantité de dépouilles d'animaux dont les espèces ont disparu, et auxquelles ceux qui existent aujourd'hui ne peuvent être rapportés; d'où l'on conclut que les animaux qui peuplent présentement le globe, ont été formés par l'effet des causes physiques ou des lois invariables de la nature; qu'ils sont le produit de la fermentation occasionnée par les rayons du soleil dans la vase; et qu'on peut en dire autant de l'origine de ceux qui ont péri dans nos couches.

Nous répondons 1° que les animaux, soit marins, soit terrestres, ainsi que les plantes, ont été créés à des époques différentes; que dès le premier instant de leur création, ces êtres furent placés sur toute la surface des terres, des continents, des îles ou des mers; et que, dans les révolutions qui ont changé la face de la terre, un grand nombre d'espèces a péri, d'autres ont survécu et se sont reproduites jusqu'à nos jours.

Nous répondons 2° que jamais on n'a pu

découvrir la production des animaux par la fermentation, tandis que toutes les observations ont prouvé le contraire : or, quand tous les phénomènes visibles d'une immense classe nous présente une marche déterminée et toujours la même, est-on en droit d'affirmer qu'elle n'est pas générale, surtout lorsque, dans les cas d'abord obscurs et qui ont été observés depuis, l'on a reconnu constamment les mêmes lois ?

Nous répondons 3^e qu'il est faux que tout soit produit dans la nature par l'effet de lois nécessaires et invariables. Il en résulterait que tout ici-bas est éternel et immuable ; mais nous avons démontré que notre globe n'a pas toujours existé, qu'un grand nombre d'êtres ont péri et n'ont plus reparu ; il est donc absurde de dire que la matière, par ses forces actives, produit tout nécessairement.

Nous avons démontré que l'univers n'est pas éternel et nécessaire ; qu'il n'est point l'effet des forces actives de la matière ; qu'il est moins encore le produit d'un aveugle hasard, qui ne saurait produire un ordre tout à la fois si admirable et si stable ; il reste donc prouvé, par une conséquence nécessaire, que l'univers est l'ouvrage d'une puissance, d'une sagesse et d'une intelligence sans bornes. Sans cette cause, l'univers et tout ce qu'il renferme sont inexplicables ; avec cette grande cause tout se conçoit, tout s'explique ; ainsi, tout dans l'univers la réclame et en prouve l'existence. Ici nous devons exprimer notre étonnement, en entendant M. Cuvier parler de la sorte à l'occasion des couches de transition où commencent à paraître les coquillages et les êtres organisés ; « la vie, qui voulait s'emparer de ce globe, semble, dans les premiers temps, avoir lutté contre la nature inerte qui dominait auparavant ; ce n'est qu'après un temps assez long qu'elle a pris entièrement le dessus, et qu'à elle seule a appartenu le droit de continuer et d'élever l'enveloppe solide de la terre. » Un pareil langage conduit manifestement au matérialisme ; hé ! quelle est donc l'origine de cette vie ; qui lui a donné la vertu de dominer la nature inerte, et de former les êtres organisés, les plantes, les animaux et l'homme lui-même ? Cependant M. Cuvier semble se réveiller ; en voyant que parmi nos fossiles on ne trouve aucun reste de notre espèce il se demande : « Où était donc alors le genre humain ? Le dernier et le plus parfait ouvrage du Créateur existait-il quelque part ? » Dieu soit loué, le Créateur est enfin nommé.

En effet est-il possible de le méconnaître ? C'est lui qui a tiré la matière du néant par sa parole toute-puissante ; *Dixit et facta sunt* ; et par cette même parole, il a tout disposé, tout réglé dans l'ordre admirable que nous voyons. En vain l'athée nous dit qu'il y a une distance infinie entre le néant et l'être ; qu'rien ne produit rien, et que le néant ne peut pas être la source de l'être. C'est ainsi que l'on s'efforce de nous montrer la création comme impossible à la toute-puissance

de Dieu ; mais il sera aisé de répondre à ces difficultés. Observons d'abord qu'il n'est pas question de savoir si le néant peut être la source, le sujet ou la cause de l'existence des êtres ; ce serait une contradiction et une absurdité. Mais la question est, si l'Être des êtres, l'Être éternel et tout-puissant, ne peut pas faire passer un être possible à l'état d'existence ; s'il ne peut pas faire, par sa volonté toute-puissante, qu'un être qui n'existait pas reçoive l'existence ; ce qui est bien différent. Il ne s'agit pas non plus d'expliquer et de comprendre clairement comment la volonté toute-puissante de Dieu peut opérer cette merveille ; il faudrait, pour cela, connaître l'étendue des perfections de Dieu et de ses opérations, ce qui surpasse évidemment notre intelligence. Il suffit donc de savoir si l'on peut prouver que la création est impossible, et ensuite si le fait n'est pas démontré véritable et certain, quoique le comment de la création reste impénétrable à l'esprit humain. Or, je dis qu'on ne peut pas démontrer l'impossibilité de la création ; car la seule raison que l'on puisse alléguer contre cet acte de la toute-puissance de Dieu, c'est que nous ne pouvons le concevoir ; mais est-il raisonnable de nier la puissance d'un être infini, sous prétexte que nous ne saurions comprendre ses opérations ? Nous ne refusons pas de croire d'autres effets, quoique nous ne comprenions pas la manière dont ils sont produits ; concevons-nous les mouvements de notre corps commandés et opérés par notre volonté, la formation de tous les êtres organisés, des végétaux, des animaux ? Néanmoins, nous les admettons comme des faits certains et incontestables ; expliquons d'abord toutes ces merveilles, et nous pourrons alors par le même moyen comprendre la création. Secondement, c'est avoir trop bonne opinion de nous-mêmes que de réduire toutes choses aux bornes étroites de notre capacité, et de soutenir que tout ce qui passe notre compréhension est impossible ; comme si une chose ne pouvait être, dès lors que nous ne saurions concevoir comment elle peut se faire. Borner la puissance de Dieu à ce que nous pouvons comprendre, c'est donner une étendue infinie à notre compréhension, ou faire Dieu lui-même fini comme nous. Quoi ! nous ne pouvons pas concevoir les opérations de notre âme qui est finie, et nous sommes étonnés de ne pouvoir comprendre les opérations de cet Esprit éternel et infini, qui a fait et qui gouverne toutes choses, et que les cieux des cieux ne sauraient contenir !

J'ajoute que nous sommes forcés d'admettre le fait de la création comme une vérité certaine, quoique nous ne puissions comprendre comment elle s'est opérée ; en effet, nous avons prouvé que le monde n'est pas éternel et nécessaire, mais qu'il a eu un commencement ; nous avons montré que les éléments de la matière, ainsi que les forces motrices dont elles sont douées, n'ont aucun caractère d'éternité, d'immutabilité et de nécessité ; cependant le monde existe, donc

il a été créé, et le fait de cette création est une conséquence nécessaire de celui de son existence. Quand on accorderait à nos philosophes que les forces actives et motrices de la matière ont eu la vertu de produire le monde, dans l'ordre qui y règne et avec les lois qui le régissent, ils seraient obligés de reconnaître que ces forces ont elles-mêmes été créées et ajoutées à la matière : or, la création de ces forces est un prodige aussi étonnant, aussi incompréhensible que la création de la matière elle-même. Mais nous avons démontré qu'elles n'avaient point par elles-mêmes la vertu de produire l'univers ; la création de la matière est donc un fait certain et incontestable.

Enfin, comment Dieu a-t-il créé la matière, établi l'ordre et les lois qui régissent l'univers ? Nous l'avons dit : C'est par sa volonté seule qu'il a tout fait ; et ici quelles idées grandes et sublimes se présentent à notre esprit sur la nature et la puissance de cette volonté ! Il n'en coûte pas plus à Dieu pour faire et produire, que pour vouloir ; par conséquent, il peut faire avec la même facilité tout ce qui est possible, sans que rien de ce qui est possible, non-seulement surpasse l'étendue de sa puissance, mais lui coûte le moindre effort ; car il n'est pas plus difficile de vouloir les grandes choses que les petites. Dieu peut faire autant qu'il peut vouloir : or, il peut vouloir tout ce qui est capable d'existence ; qui osera donc mettre des bornes à sa puissance ? Que ne pourrions-nous pas faire nous-mêmes, si, pour l'exécuter, il ne nous coûtait d'autre effort que de le vouloir ! Il me serait aussi facile de transporter la terre cent fois plus loin du soleil, que de conduire cette plume dont je me sers en ce moment, et même plus facile encore, puisque j'ai besoin pour cela d'un effort corporel, et qu'une volonté ne coûte rien. Qu'elle est donc grande, admirable et puissante, cette cause première de l'univers !...

DISCOURS XXIX

DE L'ATHEISME ET DE SES PRINCIPES.

L'athéisme proprement dit est la négation formelle et positive de l'existence de Dieu ; ainsi, l'athée est celui qui nie l'Etre éternel, existant par lui-même, doué d'une intelligence et d'une sagesse infinies, auteur et conservateur du monde, vengeur des crimes, rémunérateur des vertus, digne de notre culte, de nos adorations et de nos hommages. Quiconque reconnaît un être doué de ces attributs, ne saurait donc être placé au rang des athées, quelles que soient les erreurs dans lesquelles il peut tomber sur la nature et l'essence de cet être, et sur l'ensemble de ses perfections et de ses œuvres.

Nous ne parlons point ici de ce genre d'athéisme si commun de nos jours, qui consiste à vivre comme s'il n'y avait point de Dieu, et qui a sa source, ou dans une indifférence criminelle, ou plus souvent encore dans une affreuse corruption de cœur, selon

la belle pensée du Sage : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. (Psal. xiii, 1.)* Ces hommes sont des athées en pratique et non en spéculation ; les vices les égarent plutôt que les systèmes et les sophismes de l'erreur ; il serait inutile de raisonner avec des hommes qui ne raisonnent point. Mais doit-on placer au rang des athées tous les philosophes de l'antiquité qui se sont trompés sur la nature, les attributs et les œuvres de Dieu ?

Le célèbre abbé d'Olivet, dans son *Exposition de la philosophie ancienne*, ne balance pas à soutenir l'affirmative, et à placer au rang des athées tous ceux qui ont refusé à Dieu ce qui lui appartient, ou qui lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; Gassendi a été du même sentiment, et les auteurs modernes du *Dictionnaire des athées* n'ont pas manqué de l'adopter, afin d'augmenter la liste des défenseurs de leur déplorable système. Mais ce jugement est évidemment faux et injuste ; en effet, on comprend aisément qu'il faut distinguer des degrés différents dans les erreurs où l'on peut tomber à l'égard de Dieu ; l'athée qui nie son existence se rend coupable de la plus grande impiété ; mais celui qui reconnaît l'existence d'un Dieu auteur et conservateur de l'univers, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, ne saurait être rangé parmi les athées, malgré les erreurs grossières dans lesquelles il peut être tombé sur sa nature et ses perfections. Ainsi, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon, et tant d'autres qui ont admis un Dieu digne de nos hommages et de notre culte, mais qui se sont trompés sur sa nature, en la croyant, ainsi que nos âmes, d'une substance corporelle, mais supérieure à celle de tous les corps ; ces philosophes, dis-je, qui ne l'ont pas connu comme créateur de la matière, qui ont donné une âme au monde et admis une infinité de génies inférieurs qui gouvernaient toutes choses sous ses ordres, n'étaient pas des athées proprement dits ; car il est un grand nombre de vérités touchant la nature de Dieu, qui, nous ayant été manifestées par la révélation, peuvent être facilement démontrées par la raison elle-même ; mais auxquelles sans cette divine lumière il eût été bien difficile d'atteindre par nos seules forces.

D'abord, c'est une grande question parmi les savants, si la création de la matière a été aperçue par les anciens philosophes ; les uns, tels que Clément d'Alexandrie, les platoniciens du II^e siècle, Huët, Cudworth, soutiennent que Platon l'a reconnue ; Gassendi, Baltus, Burnet, Mosheim et Bossuet soutiennent le contraire, et ce sentiment paraît bien plus vraisemblable. Il est également très-douteux si les anciens philosophes ont eu une idée pure et parfaite de la spiritualité de Dieu et de nos âmes ; il paraît évidemment qu'ils les croyaient d'une nature composée ou d'éther, ou d'un feu subtil et céleste, bien supérieur au feu terrestre ; et ce qui le prouve, c'est qu'ils regardaient nos âmes comme des portions, des émanations de ce

feu divin, qui devaient un jour se réunir à leur principe. Mais ces erreurs, triste apanage de la faible raison humaine, ne détruisent pas la vérité fondamentale qu'ils admettaient; et les conséquences funestes qu'on pouvait en déduire contre l'existence même de Dieu, ils n'hésitaient pas à les repousser hautement. Il est également évident qu'on ne saurait placer parmi les athées tous les peuples idolâtres, qui reconnaissant un Dieu le dégradèrent, soit par les divinités inférieures qu'ils lui associaient, soit par un culte souvent criminel qu'ils lui rendaient. La vérité fondamentale d'un Dieu vengeur et rémunérateur demeurerait intacte parmi toutes ces erreurs, et c'est la grande raison pour laquelle le polythéisme est plus digne d'excuse et bien moins criminel que l'athéisme, où nous voyons la plus grande impiété envers Dieu, le plus grand aveuglement de l'esprit humain, et un renversement entier de tous les fondements de la société.

Passons à l'examen des principes sur lesquels l'athéisme se fonde pour établir ses différents systèmes.

Le premier principe de nos athées modernes est de n'admettre, à l'exemple de Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce, que l'existence de la matière qui sert à la composition et à la formation de tous les corps renfermés dans l'immensité de l'univers; principe qui met entre eux et les plus grands philosophes de l'antiquité une différence essentielle, qu'il faut bien observer. Les anciens philosophes admettaient, pour l'essence de Dieu et de nos âmes, une cinquième substance bien supérieure et différente de la matière grossière qui compose tous les éléments et tous les corps de l'univers; ils attribuaient à cette substance sublime tous les attributs que nous donnons à la divinité, et la regardaient comme étrangère à toutes les formes, à tous les changements et à toutes les altérations auxquelles est soumise la matière grossière des corps : tels étaient les sentiments de Pythagore, de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Zénon et de tous les plus grands philosophes de l'antiquité.

Le second principe de l'athéisme est que, hors la matière qui compose l'univers, tout être existant par lui-même, auteur et conservateur du monde, par conséquent distingué du monde lui-même, est impossible et répugne essentiellement; d'où il suit qu'un athée regarde l'existence de Dieu comme impossible et contradictoire. Observons ici qu'il est obligé de tenir ce langage inconcevable; en effet, si un être existant par lui-même, distingué du monde, intelligent et tout-puissant, est possible, son existence suit nécessairement de sa possibilité; car si l'on pouvait supposer qu'il n'existât point, il serait possible et impossible en même temps, ce qui est contradictoire; il serait possible d'après la supposition, et il serait impossible, ne pouvant recevoir l'existence ni de lui-même, puisqu'il doit l'avoir nécessairement et par nature, ni d'un autre, puisqu'il serait alors produit et créé, et qu'il cesserait d'être

nécessaire. Ainsi, un athée est obligé de dire que Dieu, comme être nécessaire et distingué du monde, est impossible, et voilà ce qu'il faut l'obliger à prouver et ce qu'il ne prouvera jamais. Cette méthode de forcer les athées à prouver leurs principes qu'ils avancent sans aucun fondement, suffirait pour montrer la faiblesse et toute la fausseté de leur système.

En effet, que peuvent alléguer les athées pour prouver qu'un être nécessaire, distingué du monde, intelligent et tout-puissant, est impossible? Diront-ils que la puissance créatrice répugne en elle-même, suivant cet axiome qui leur est si familier : *Ex nihilo nihil fit*; le rien ne produit rien? Mais ici ce n'est pas le rien qui produit, c'est l'être tout-puissant qui fait passer un être possible à l'état d'existence, ce qui ne renferme aucune contradiction. Admirons, en passant, la profonde raison des athées; ils nient qu'une cause toute-puissante puisse produire des êtres, et ils les attribuent à une cause qui ne possède pas en elle-même la puissance de ces effets, à la matière dépourvue de sentiment, de pensée, de volonté : c'est bien ici le néant qui est la véritable cause de l'être, malgré leur grand principe, dont ils ne voient pas dans leur propre système la plus juste application.

Diront-ils qu'il est impossible d'admettre dans un être nécessaire une force d'intelligence capable de coordonner toutes les merveilles que présente l'univers? Mais, d'abord, si la matière peut se donner à elle-même accidentellement l'intelligence qu'elle n'a pas, comment serait-il impossible qu'un être nécessaire eût en partage l'intelligence parfaite, comme il possède l'existence parfaite? L'un est-il plus étonnant et plus impossible que l'autre? Non, sans doute. De plus; les athées sont forcés, comme nous, de reconnaître et d'admirer l'ordre ravissant qui règne dans tout l'univers : or, attribuer cet ordre admirable à la matière brute, stupide, sans intelligence et sans volonté, n'est-ce pas le comble de l'aveuglement et de la folie? Ont-ils jamais pu produire une explication de toutes ces merveilles, par les seules causes matérielles, naturelles et physiques? Que dis-je, est-on parvenu à donner la raison d'un seul phénomène de l'univers, pleinement et parfaitement, par les seules causes physiques et matérielles? Sur quel fondement les athées osent-ils donc affirmer qu'il est impossible qu'une cause intelligente ait présidé à ce grand ouvrage?

Le troisième principe des athées est que la matière, le seul être à leurs yeux qui existe dans l'univers, possède l'existence par elle-même, par la nécessité de sa nature, et indépendamment de toute autre cause, de toute autre puissance. Mais comme la matière n'est pas un être et une substance unique, ainsi que l'a pensé Spinoza contre toute évidence, qu'elle est, au contraire, un composé d'éléments distincts et formant chacun une substance particulière, les athées sont forcés d'admettre autant d'êtres nécessaires

qu'il y a d'éléments de matière dans tout l'univers. Certes, il faut avouer qu'ils ne sont pas avares dans leurs largesses, et que le premier et le plus beau de tous les privilèges, celui d'exister par soi-même, ils le prodiguent à pleines mains, puisqu'il n'y a pas un atome qui ne jouisse, selon eux, de ce glorieux attribut. Demandez-leur sur quelles preuves, tirées de la nature et des propriétés de la matière, ils établissent un tel privilège? Ils ne peuvent en donner aucune; tout se réduit à nier la possibilité de la création, ce qui est avancé sans preuve; donc, si l'on démontre qu'un seul atome de l'univers n'est pas un être nécessaire, tout l'édifice de l'athéisme est renversé.

Le quatrième principe des athées est que le monde, considéré soit dans les éléments qui le composent, soit dans la succession continuelle et variée des modifications, des qualités, des formes que tous les êtres nous présentent dans l'univers, est indépendant de tout être, et que la matière seule renferme en elle-même la cause de son existence et de toutes ses modifications successives. Il est bien évident que les athées sont encore forcés de soutenir cette doctrine; puisque, selon les principes déjà énoncés, un être nécessaire, intelligent, auteur et conservateur du monde et distinct de ce monde lui-même, est impossible, et que la matière est le seul être nécessaire qui existe. Demandez-leur des preuves évidentes de ce qu'ils avancent, des preuves fondées sur les propriétés de la matière; ils ne peuvent en donner aucune. Donc, si l'on démontre que la matière ne peut pas être la cause de toutes les modifications qu'elle éprouve, et que ces modifications ne sont point des effets nécessaires de sa nature, ce principe de l'athéisme sera démontré évidemment faux, et avec lui le système tout entier.

Il suit encore des principes que nous venons d'exposer, que les athées sont obligés de soutenir que le monde est éternel, soit dans les substances qui le composent, soit dans les modifications et les changements successifs qu'il nous présente. En effet, puisque la matière est éternelle et nécessaire, les changements qu'elle éprouve doivent avoir pour cause, ou son essence qui les produit nécessairement, ou bien une succession de causes et d'effets sans commencement et sans fin; les athées sont donc obligés de dire que les mouvements dans tels degrés et telles directions qui existent dans l'univers sont essentiels à la matière, et que tous les changements de modification sont des effets nécessaires. En réfutant ces étranges assertions, nous avons donc renversé tout l'édifice de l'athéisme.

Cinquièmement, les athées sont obligés de convenir qu'il n'y a dans tous les effets que nous présente le monde aucun but, aucun dessein, aucun plan, aucune cause finale; puisque tout résulte des mouvements nécessaires d'une matière aveugle et sans intelligence. Ici les athées abusent

étrangement de la doctrine de Bacon, de Locke, de Descartes, qui blâment, il est vrai, l'excès de la curiosité dans la recherche des causes finales, pour l'appliquer à l'examen des phénomènes en eux-mêmes, mais qui sont bien éloignés de penser que l'auteur de la nature a tout fait sans but et sans dessein, ce qui serait le comble de l'absurdité.

Enfin, il suit de tous ces principes, que le vice et la vertu n'ont plus rien à craindre ni à espérer d'un Dieu vengeur et rémunérateur, puisqu'il n'existe pas, qu'il ne commande rien, et qu'il ne peut ni récompenser le bien, ni punir le mal; ce qui ouvre incontestablement la porte à tous les excès possibles, et doit entraîner la destruction de tout culte, de toute morale et de toute religion parmi les hommes, et par conséquent la ruine de la société entière.

D'après cet exposé des principes et des conséquences de l'athéisme, je demande s'il est possible que des hommes doués d'une raison saine, éclairée, droite, et animés par des intentions pures, professent une pareille doctrine, avec une ferme persuasion. Certes, les preuves de l'existence d'un Dieu sont si multipliées et si manifestes; elles font une si vive impression sur l'esprit et le cœur de tous les hommes, et les principes sur lesquels repose l'athéisme sont si évidemment faux, qu'il n'est pas douteux que la plupart de ceux qui se disent athées mentent à leur propre raison, à leur conscience et à leur conviction: l'expérience et leurs propres aveux l'ont prouvé fréquemment. Donc, s'il y a des hommes assez téméraires pour oser professer les faux systèmes de l'athéisme, on ne doit voir en eux, ou que des fanatiques poussés à cet excès par des passions malheureuses, et qui cherchent à se calmer en étouffant en eux-mêmes et dans leurs semblables les motifs les plus puissants de la vertu; ou des orgueilleux qui prétendent se distinguer de la multitude par des opinions hardies et téméraires; ou enfin des esprits faux, qui, ne considérant que les imperfections apparentes de l'univers, ne veulent pas voir l'ordre admirable qui règne partout; qui se font de leur ignorance un argument invincible contre la sagesse et la puissance de Dieu, qui osent sonder ses desseins et ses secrets les plus impénétrables, et préfèrent nier son existence que d'avouer leur propre faiblesse. Est-il, en effet, rien de plus contraire au bon sens, que de conclure de ce qui est inconnu contre ce qui est connu, de ce que l'on ne comprend pas contre ce que l'on comprend clairement, et des difficultés qu'on ne peut résoudre contre les vérités les plus évidentes?

Entrons dans l'examen des principes de l'athéisme, et montrons qu'ils sont non-seulement avancés sans preuves, mais encore opposés à toutes les lumières d'une saine raison. Les athées, comme nous venons de le voir, sont forcés d'admettre un être nécessaire, existant par lui-même et indépendant de toute autre cause; mais,

selon eux, c'est la matière qui existe nécessairement, et tout être indépendant et parfait, distinct de la matière et du monde, est impossible. Pour confondre l'athéisme dans ses principes, nous allons établir, sur la vérité qu'il est forcé de reconnaître, un raisonnement invincible. Il existe un être nécessaire et éternel, qui est par lui-même et par la nécessité de sa nature ; or, cet être est distinct de la matière et du monde, et par conséquent créateur, ordonnateur et conservateur de tous les êtres ; il est unique dans son essence, doué d'une intelligence et d'une volonté parfaites, tout-puisant, immense, immuable dans ses conseils, et néanmoins libre, très-bon, très-saint, très-juste et très-sage dans sa providence sur l'ordre physique et sur l'ordre moral ; en un mot, souverainement parfait : donc, Dieu existe. Prouvons aujourd'hui la première de ces propositions ; nous établirons les deux autres dans les discours suivants.

D'abord, il existe un être qui est par lui-même et par la nécessité de sa nature ; les athées sont forcés de l'avouer, et les preuves sont trop évidentes pour oser le nier. En effet, ou il existe un être nécessaire et éternel, ou il n'existe aucun être, ou tous ceux qui existent ont été produits. Que rien n'existe, c'est ce qu'il est impossible à la raison humaine de se persuader, parce que nous sommes invinciblement et nécessairement portés à croire à notre existence propre et à celle du monde au milieu duquel nous sommes placés ; pour assurer le contraire, il faut vouloir se plonger dans un pyrrhonisme extravagant et insoutenable. Dire que tous les êtres qui existent ont été produits et créés par un autre être, c'est d'abord admettre la création dont les athées nient même la possibilité ; de plus, c'est tomber dans une contradiction manifeste, car, si tous les êtres ont été produits, ils ont donc été pendant quelque temps dans le néant ; mais qui les en a fait sortir ? le néant ? c'est absurde ; un être quelconque ? c'est une contradiction, puisqu'il n'existait pas. Il ne resterait plus que de recourir à une succession infinie de causes et d'effets ; mais la chose est impossible : une succession d'être créés et produits exige évidemment une première cause, existante par elle-même, qui en soit le principe. Donc il existe un être nécessaire et de toute éternité.

DISCOURS XXX.

L'ÊTRE NÉCESSAIRE EST DISTINCT DE LA MATIÈRE ET DU MONDE ; IL EST CRÉATEUR, ORDONNATEUR ET CONSERVATEUR DE TOUTS LES ÊTRES.

Nous attaquons ici l'athéisme dans son plus fort retranchement ; dès qu'il sera renversé, l'existence de Dieu créateur, ordonnateur et conservateur du monde, restera pleinement démontrée ; pour le faire avec plus de succès, établissons d'abord deux grands attributs de l'être nécessaire. Je dis

done, en premier lieu, que l'être qui existe nécessairement et éternellement est indépendant sous tous les rapports, dans son existence, dans son essence et dans sa manière d'être. Il est indépendant dans son existence, puisqu'il la tient de lui-même ; il l'est dans son essence, puisqu'il ne peut pas exister sans sa nature, ses attributs et toutes ses qualités, et qu'il les possède par lui-même et nécessairement ; il est enfin indépendant pour sa manière d'être, car, puisqu'il existe nécessairement, sa manière d'être est aussi nécessaire que son existence ; il tient tout ce qu'il est de lui-même, il est donc indépendant ; et comme la nécessité ne connaît point de changement, il est par-là même immuable.

Je dis, en second lieu, que l'être nécessaire est simple, et ne peut être un composé de parties substantielles, distinctes les unes des autres ; en effet, ou les parties de l'être nécessaire seraient elles-mêmes nécessaires, éternelles, indépendantes, immuables, ou elles ne le seraient pas : dans ce dernier cas, l'être nécessaire serait un composé d'êtres contingents, ce qui est absurde ; dans le premier cas, il faudrait admettre une multitude d'êtres nécessaires, ce qui est contradictoire.

Mais si l'être nécessaire est indépendant, simple et sans parties, il n'est plus possible de le confondre avec la matière et le monde composé de parties finies, bornées et dépendantes sous tous les rapports. Prouvons cependant par de nouvelles considérations que l'être nécessaire est distinct de tous les êtres qui entrent dans la composition du monde. Pour établir cette importante vérité, je ne m'arrêterai pas à réfuter le système de Spinoza, qui a osé soutenir que l'univers est une substance unique qui est Dieu même, et qui a pour attributs une intelligence et une étendue infinies ; système plus absurde que celui des Stoïciens et de tous les anciens philosophes qui admettaient une cinquième substance douée d'intelligence et distincte essentiellement de la matière. Mais comme les athées modernes sont bien éloignés de reconnaître une intelligence infinie dans la matière, il est inutile d'en parler davantage. Il n'est pas non plus nécessaire de démontrer que nos âmes et toutes les intelligences qui existent dans l'univers ne sont pas des êtres éternels et nécessaires, puisque les athées nient même leur existence ; et il est bien évident que nos âmes éprouvent une foule de sensations qui ne sont ni libres ni volontaires, et que leur union avec nos cœurs n'est ni nécessaire, ni immuable. Nous nous bornerons donc à examiner si la matière est, comme le prétendent les athées, l'être nécessaire et éternel.

La matière peut être considérée de deux manières différentes, ou physiquement et comme elle se présente à nos sens, ou métaphysiquement et dans son essence ; c'est ainsi que les philosophes, par les seules forces de l'intelligence, examinent si les

éléments sont simples ou composés, actifs ou inertes, divisibles ou indivisibles; si l'étendue est essentielle à la matière, ou seulement une propriété accidentelle dérivée de l'état actuel ou naturel des choses. Mais le physicien pur et simple ne s'occupe pas de ces questions; il ne juge de la matière que d'après le témoignage des sens qui la montrent partout comme un être composé, étendu, solide, divisible d'une manière indéfinie, et susceptible de recevoir tous les mouvements et toutes les figures; ce qui lui suffit pour observer et constater tous les phénomènes actuels et en expliquer les opérations mécaniques. Nous allons considérer la matière sous ces deux points de vue, et montrer qu'elle n'est, ni dans l'un ni dans l'autre, un être nécessaire et éternel.

D'abord, la matière, considérée physiquement et telle qu'elle se présente à nos sens, n'est pas un être nécessaire et éternel, mais un être contingent et qui a reçu l'existence. En effet, parmi les attributs de la matière, il n'en est aucun qui exige la nécessité d'être; l'existence par elle-même et nécessaire est évidemment le plus haut et le plus sublime degré de perfection en genre d'existence; car être par la puissance d'un autre est bien moins parfait que d'être par soi-même: or, un être étendu, solide, divisible, mobile, figurable, est sous tous les rapports très-imparfait: toutes ses qualités sont bornées et finies, et les athées eux-mêmes refusent à la matière le moindre degré de sentiment, de connaissance et de volonté; donc, les attributs de la matière ne peuvent pas exiger et fonder une perfection infinie, telle que l'existence nécessaire et éternelle; de même qu'une perfection infinie ne peut dériver d'une essence imparfaite et finie: faire dépendre d'une nature aussi bornée une perfection sans bornes, ce serait établir l'infini sur le néant.

De plus, la matière considérée comme étendue, divisible, solide, figurable, mobile, est évidemment un composé de parties distinctes et substantielles; peu importe que l'étendue soit un attribut essentiel, ou un attribut secondaire et accidentel de la matière: toujours est-il certain qu'elle est dans son état actuel un composé de parties distinctes: or, il est évident, et nous l'avons prouvé, qu'un composé ne peut pas être, comme composé, un être nécessaire; puisque toutes ses parties peuvent exister séparément, et par conséquent qu'il peut commencer par la composition et finir par la décomposition. Ajoutons que la matière change perpétuellement de formes, de figures, de manières d'être, en un mot de modifications; on ne peut pas dire que ces changements sont produits dans la matière spontanément, librement et volontairement, puisque les athées lui refusent eux-mêmes tout sentiment, toute volonté, toute intelligence, toute liberté; ils arrivent donc en elle sans qu'elle le sache et qu'elle le veuille. Mais par quelle cause sont-ils produits? Ou

l'on aura recours à une chaîne infinie de causes et d'effets qui se sont succédés sans interruption, et alors ces causes et ces effets étant contingents, puisqu'ils ont tous commencé, sont des effets admis sans cause, et il faut donner à la chaîne le néant pour origine, ce qui est absurde; ou l'on dira que ces changements sont une suite nécessaire de l'essence de la matière qui a exigé d'abord une première modification, et qui en exige ensuite successivement une infinité d'autres, et l'on forme alors une hypothèse manifestement insoutenable; car ce qui est déterminé comme appartenant à l'essence même d'un être, lui appartient essentiellement tant que cet être existe; et il implique contradiction qu'un être puisse exister sans ce qu'il est par nature et par essence; donc, si la première modification était déterminée par l'essence de la matière, elle serait nécessaire, invariable et immuable; et toute succession serait impossible; cette succession ne vient donc pas de l'essence de la matière, mais d'une cause qui lui est étrangère.

Enfin, la matière est d'une étendue finie ou infinie; si elle n'est pas infinie dans sa quantité, on peut concevoir une pareille quantité de matière semblable en essence, et qui cependant n'existe pas: or, une matière possible et qui n'existe pas n'est pas nécessaire; donc dans le premier cas, la matière n'est pas nécessaire. La seconde supposition est impossible, car d'abord la matière comme infinie répugne; elle est composée d'éléments finis, et des éléments finis ne peuvent jamais former un infini réel; on conçoit toujours la possibilité d'y ajouter un élément de plus, comme dans une suite de nombres, quelque grande qu'elle soit, on peut toujours ajouter une unité; la matière ne peut donc être infinie. De plus, si elle était infinie en étendue, le mouvement deviendrait impossible, puisqu'elle remplirait tous les lieux et tout l'espace, et qu'elle ne pourrait passer d'un lieu dans un autre. La matière considérée physiquement n'est donc pas l'être nécessaire.

Considérons maintenant la matière comme objet des recherches métaphysiques. Parmi les philosophes qui se sont occupés de sa nature et de ses propriétés essentielles, les uns ont regardé les éléments comme étendus, et dès lors comme divisibles à l'infini, telle est l'opinion de Malebranche; d'autres ont pensé que les éléments, quoique divisibles à l'infini par Dieu même, étaient cependant indivisibles par toutes les forces de la nature, c'est l'opinion de Newton; quelques-uns ont pensé que les éléments de la matière étaient indivisibles quoique étendus, c'est le sentiment de Démocrite, d'Epicure et de Lucrèce: enfin, plusieurs, en admettant l'indivisibilité des éléments, se partagent encore sur leur nature et leur propriété; les uns leur attribuent l'étendue la plus petite possible, afin de pouvoir former des corps étendus, comme Gassendi et

Henri Morus ; les autres les admettent simples, sans parties, sans étendue, et doués de forces et de propriétés différentes, comme Leibnitz : or, quoi qu'il en soit de ces diverses opinions sur la nature des éléments, il n'est pas difficile de prouver que, dans aucune de ces hypothèses, ils sont des êtres nécessaires et qui existent par eux-mêmes.

Toutes les preuves que nous avons alléguées contre la nécessité de l'existence de la matière, sont également applicables à tous ses éléments, de quelque nature qu'on les suppose : si vous les regardez comme divisibles à l'infini, ils sont donc très-finis, très-bornés, ils sont des composés susceptibles de changements et de nouvelles modifications ; ils ne sont déterminés à aucun état particulier par leur nature et leur essence ; donc, ils ne sont pas des êtres nécessaires et immuables. Si vous dites que ce sont des éléments simples et sans étendue, les mêmes preuves reviennent, puisqu'ils sont d'une nature très-finie et très-bornée ; de plus, ou leur nombre est infini ou il est fini ; s'il est fini, on conçoit donc d'autres éléments semblables qui peuvent exister et qui cependant n'existent pas ; si leur nombre est infini, il faudra reconnaître une infinité d'êtres nécessaires et indépendants ; ensuite, ces éléments, dans l'opinion même de Leibnitz, sont indifférents à tous les mouvements, à toutes les directions, à toutes les figures ; enfin, ils ne peuvent pas exister sans être dans un lieu particulier et sans avoir des rapports avec les êtres qui les environnent : or, leur essence ne déterminant aucun de ces lieux, aucun de ces rapports nécessairement, il faut, ou qu'ils n'existent nulle part ou qu'ils existent partout ; aussi Leibnitz, Wolf, et tous les disciples de ce grand homme, repoussent avec horreur cette pensée, et regardent les éléments de la matière et leurs propriétés comme créés par la puissance de Dieu.

Après avoir démontré que la matière n'est pas un être nécessaire, que dirons-nous de l'espace où elle se trouve placée ; serait-il lui-même nécessaire et éternel ? Nous allons examiner cette question dans son rapport avec l'athéisme : On entend par l'espace, une étendue uniforme, immobile, pénétrable par tous les corps, propre à les contenir, et dans laquelle s'opèrent et s'estiment tous leurs mouvements ; il prend le nom de lieu, pour désigner la partie de l'espace où les corps existent et se meuvent ; on l'appelle le vide, là où il ne renferme aucun corps ; et le plein, là où les corps le remplissent entièrement. Or, cette notion que nous avons de l'espace est-elle uniquement l'effet de notre imagination, ou existe-t-il hors de nous un espace réel, distinct des corps et de la matière ? Les philosophes sont partagés sur ce point comme sur tant d'autres.

Les uns pensent, avec Démocrite, Epicure et Lucrèce, que l'espace est un être réel, existant nécessairement et éternellement, comme les atomes de matière qu'il renferme. D'autres disent, avec Gassendi, que l'espace est

réel, mais qu'il a été créé par Dieu ; qu'il n'est pas infini, mais indéfini ; qu'il n'est ni une substance ni un simple mode, mais quelque chose qui tient le milieu. Plusieurs regardent l'espace comme un attribut de Dieu : c'est, disent-ils, la diffusion infinie et sans parties distinctes de la nature divine, mais différente de son immensité par laquelle il est tout entier partout, et par conséquent l'espace est nécessaire, éternel et incréé ; ainsi ont pensé Newton, Loke, Clark, Henri Morus et plusieurs philosophes et théologiens. D'autres, avec Descartes, pensent que l'espace n'est que l'étendue elle-même de la matière, et qu'elle en est inséparable, que tout est plein, que le vide est impossible, et que le mouvement des corps a lieu dans un fluide très-subtil et approprié par Dieu même. Enfin, Leibnitz a dit que l'espace n'est rien de réel ; qu'il n'est autre chose que le rapport des corps entre eux ; et que si tous les corps étaient détruits, ces rapports n'existeraient plus, l'espace disparaîtrait avec eux. Sans entrer de nouveau dans la discussion de ces systèmes, il est évident que si l'espace n'est que l'étendue abstraite ou réelle de la matière, ou un simple rapport des corps matériels, il n'est plus une substance, et par conséquent il n'est pas un être nécessaire ; si l'espace est un attribut de Dieu même, ainsi que l'entendent les philosophes anglais, il devient alors une preuve nouvelle de l'existence de Dieu contre les athées ; il ne reste donc plus que l'opinion d'Epicure qui en fait un être réel et nécessaire comme la matière. Mais ici reviennent tous les arguments qui prouvent contre la matière elle-même ; car si l'espace est un être matériel, une véritable substance étendue et divisible, il est donc composé d'une infinité de parties finies, bornées, divisibles ; ce qui exclut évidemment l'idée d'une existence nécessaire, comme nous l'avons prouvé si souvent ; il est donc inutile d'insister sur ce point.

Il nous reste enfin à examiner s'il y a dans l'univers d'autres êtres qui puissent être regardés comme existant nécessairement. Un grand nombre de physiciens, de chimistes, de physiologistes, frappés des divers phénomènes que présentent les trois ordres ou règnes de la nature, les minéraux, les végétaux, les animaux, ont admis, dans la nature des êtres qui composent l'univers, une force active, substantielle, immatérielle, distincte de Dieu et de toutes les substances spirituelles ou sensibles qui se montrent dans l'homme et dans les animaux ; par conséquent privée de sentiment, de connaissance et de liberté, mais créée par Dieu même et destinée à produire, dans l'ordre physique, sous la direction constante de sa souveraine sagesse, tous les phénomènes de la nature. Descartes avait pensé et soutenu que les mouvements opérés dans tous les corps étaient des effets directs de la volonté toute-puissante de Dieu ; cependant sur la fin de sa vie, et dans une lettre adressée à Henri Morus, il

dit qu'il ne serait pas éloigné d'admettre une substance créée, à laquelle Dieu aurait donné la force de mouvoir les corps ; « mais continue-t-il, comme c'est une chose difficile à concevoir, je n'ai pas voulu en parler dans mes ouvrages, par la crainte qu'on ne m'accusât de donner une âme au monde, et de favoriser le système des anciens stoïciens qui en faisaient un Dieu. » Malebranche, grand partisan de Descartes, pensait qu'à l'occasion de nos volontés et de tous les effets de la nature, Dieu était la cause immédiate des mouvements qui sont produits dans les corps. Selon Leibnitz, ce grand métaphysicien, Dieu est aussi la cause première et immédiate des mouvements des corps, mais avec le concours des forces actives des monades, dont l'action est coordonnée par la puissance et la sagesse divine.

Les philosophes anglais, peu contents de ces différents systèmes, se sont déclarés les partisans d'une substance active, créée par Dieu même et répandue dans toute la nature, pour être la cause immédiate de tous les effets qu'elle nous présente : Henri Morus, docteur de Cambridge, l'appelle l'esprit de la nature, le dominateur de la matière ; Cudworth, dans son *Système intellectuel de l'univers*, la nomme la nature active, ou la forme plastique et formatrice des choses ; l'auteur de la *Cosmographie sacrée* l'appelle le principe vital, qui est d'après lui répandu dans toutes les parties et tous les éléments de la nature corporelle, mais qui se montre d'une manière plus sensible et plus frappante dans les plantes et dans les animaux ; il distingue dans l'homme trois sortes de vies : l'intellectuelle et la sensitive, qui ont pour principe l'âme tout à la fois intelligente et sensible, et la vie végétative qui a son principe dans cette force active qui dirige toutes les opérations intérieures de son corps ; dans les animaux on ne distingue que les vies sensitive et végétative, et dans les plantes la seule vie végétative, puisqu'elles ne donnent aucun signe constant d'une véritable sensibilité. Les philosophes anciens, frappés des mêmes phénomènes, avaient admis dans l'homme trois principes : l'esprit qu'ils appelaient *mens*, auquel ils rapportaient toutes les fonctions intellectuelles, et qu'ils plaçaient dans le cerveau ; l'âme inférieure ou sensitive, répandue dans tout le corps, et qui était le foyer de toutes les sensations de plaisir ou de douleur ; enfin le corps, qui était l'instrument de l'un et de l'autre ; mais un peu de réflexion suffit pour regarder comme chimérique cette âme sensitive, distincte de l'esprit qui n'est pas seulement le principe des idées, mais encore le sujet de toutes les sensations dont il a évidemment conscience.

Mais que disent sur ce point nos savants physiiciens, chimistes et physiologistes français ? Ils sont généralement partisans des forces actives unies aux éléments des corps ; mais ils les distinguent en trois ordres, suivant les différents règnes de la nature : dans

l'ordre des minéraux, ils admettent les forces d'affinités, qui agissent suivant les lois qui leur sont propres ; dans les végétaux, ils reconnaissent des forces actives et végétatives, qui président à leur formation, à leur développement et à leur conservation ; dans le corps animal, ils admettent des forces vitales et animales, avec des lois appropriées à ces forces, pour produire constamment toutes ses opérations. Bayle, toujours disposé à tout obscurcir, s'est efforcé de prouver que ces différentes opinions anglaises ou françaises favorisent l'athéisme, c'est une fausseté ; tous les philosophes anglais que j'ai cités regardent ces forces comme créées et dirigées par la sagesse de Dieu même ; et parmi les savants français, les plus sages et les plus éclairés attribuent à ces forces la même origine.

Que faut-il donc penser de tous ces systèmes ? Il est très-difficile de se faire une idée claire, distincte et positive de la nature de ces forces, de leur manière d'exister et d'agir ; mais nous avons prouvé que les forces motrices qui transportent les corps d'un lieu dans un autre, ne sont point une propriété essentielle de la matière, et qu'elles émanent d'un principe différent des corps. De plus, toutes ces forces aveugles, sans intelligence et sans aucune perception de ce qu'elles font, sont évidemment incapables de produire avec tant de régularité et de sagesse les phénomènes de la matière ; il est donc nécessaire que ces forces, si elles existent, soient dirigées par une puissance supérieure, souverainement sage et intelligente. Mais cette puissance infinie ne suffirait-elle pas pour opérer, par sa volonté générale et constante, seule véritable loi intelligible de la nature, tous les effets que nous voyons, sans la médiation de ces causes secondaires ? Il a été donné à notre volonté le pouvoir de mettre en mouvement toutes les parties de notre corps ; pourquoi la volonté toute-puissante du Créateur ne remuerait-elle pas toute la nature ? Quoi qu'il en soit de l'existence et de la nature de ces forces actives attribuées aux éléments des corps, il est facile de démontrer qu'elles ne sont point par elles-mêmes, nécessairement et de toute éternité. En effet, ces forces, ainsi que les éléments dans lesquels elles résident, sont évidemment des êtres finis, bornés, indifférents à toutes les modifications et à toutes les manières d'exister, pour le lieu, pour leur union, pour leurs rapports mutuels ; donc, les mêmes raisons qui prouvent que les éléments ne sont pas nécessaires, le prouvent également pour les forces qu'on leur attribue. Ainsi, le monde étant un composé d'être finis et bornés, dont les modifications ne sont ni une partie nécessaire de leur essence, ni une suite de causes et d'effets à l'infini, ni spontanées et volontaires ; l'être nécessaire et éternel, que les athées sont forcés d'admettre, n'est pas le monde lui-même, mais bien le créateur, l'ordonnateur et le conservateur du monde, Cependant les athées ne cessent de nous

présenter la création comme impossible, et c'est sur cet unique fondement qu'ils établissent la nécessité et l'éternité de la matière : il ne sera donc pas inutile d'ajouter quelques éclaircissements à ce que nous avons déjà dit sur ce point important. Le mot *créer* signifie un acte de puissance par lequel on fait passer un être ou une substance de l'état possible à l'état d'existence ; *former, disposer*, sont des expressions bien différentes de créer, et qui supposent déjà une substance existante et capable de recevoir différentes modifications ; car nous entendons par substance, avec tous les philosophes, un sujet existant avec son essence, ses attributs constitutifs, et susceptible de diverses modifications.

Ces principes étant ainsi posés, nous disons, premièrement, que le fameux axiome de rien on ne fait rien : *ex nihilo nihil fit*, prouve contre les athées et non contre la création. En effet, cet axiome, qui est le grand argument de nos adversaires, peut être pris en plusieurs sens différents : ou que le *rien* ne peut être la matière de quelque chose, ce qui est évident ; ou qu'avec le *rien* on ne peut faire la matière d'un être existant, et c'est ce que la création ne dit pas ; ou qu'une cause ne peut pas produire des effets meilleurs qu'elle, des effets qui sont au-dessus de ses propres forces, et nous le reconnaissons hautement ; ou enfin que, par la force d'une puissance infinie, aucune substance ne peut passer de l'état possible à l'état d'existence. Or, nous disons que l'axiome, pris en ce dernier sens, est évidemment faux. En effet, s'il répugnait qu'un être possible pût passer à l'état d'existence, la contradiction serait ou dans la chose elle-même, ou dans le défaut de puissance pour produire un tel effet. Or, il n'y a aucune contradiction à dire qu'une chose qui était possible devienne existante ; ce n'est pas affirmer qu'elle existe et qu'elle n'existe pas en même temps, c'est affirmer, au contraire, qu'une chose, qui d'abord n'existait pas, devient ensuite existante : c'est la considérer dans deux états différents et successifs. Il n'y a pas non plus un défaut de puissance ; car les athées sont forcés de reconnaître qu'une puissance infinie n'est pas plus impossible qu'une existence infinie : l'une et l'autre sont une souveraine perfection. Or, une puissance infinie s'étend à tout ce qui est possible, à tout ce qui ne renferme pas de contradiction. Donc, une puissance infinie peut faire passer un être de l'état possible à l'état d'existence. D'ailleurs, nous voyons tous les jours les substances recevoir des modifications qu'elles n'avaient pas ; ces sortes de transitions ne sont donc pas impossibles. Il est inutile de demander comment la puissance infinie produit un semblable effet. D'abord, notre âme en est une image imparfaite, elle opère par son vouloir ; pourquoi la puissance infinie ne pourrait-elle pas tout faire par sa volonté ? D'ailleurs, peut-on nier la possibilité ou l'existence d'un effet, parce qu'on ignore comment il

s'opère ? Donc, la création n'est pas démontrée impossible ; elle est, au contraire, certaine : car si la matière n'existe pas nécessairement comme nous l'avons prouvé, elle a donc reçu l'existence, et elle ne peut l'avoir reçue que de l'être existant par lui-même ; donc, la création est un fait certain.

Mais, dira-t-on, nous ne savons pas parfaitement ce que c'est qu'une substance : il nous est donc impossible de concevoir sa création. Nous ne connaissons pas, il est vrai, la nature d'une substance, pour dire tout ce qu'elle est en elle-même ; mais nous connaissons assez ses propriétés pour être assurés de son existence : or, c'est son existence bien connue qui sert de base inébranlable à tous nos arguments. Nous voyons dans le monde une infinité d'êtres qui sont les sujets et les soutiens d'un grand nombre de modifications successives, et qui restent toujours essentiellement les mêmes : ils sont donc des substances et non des modifications fugitives ; le témoignage des sens nous atteste cette vérité ; aussi n'est-il aucun philosophe qui ait jamais nié l'existence des substances dans le monde.

Nous disons, secondement, que l'être nécessaire est non-seulement le créateur, mais aussi l'ordonnateur et le conservateur de tous les êtres et de l'ordre qui règne dans le monde. Il est inutile d'insister sur ce point ; car les athées, une fois obligés d'admettre un être créateur, ne refusent pas de reconnaître qu'il est l'auteur et le conservateur de tous les êtres, et de l'ordre qu'ils suivent dans l'univers. En effet, d'où sont venus ces êtres ? Qui a produit cet ordre merveilleux ? Suffirait-il que les éléments de la matière fussent créés, pour que l'univers entier fût un résultat nécessaire de leur existence ? Dans ce cas même, tous les éléments de la matière, toutes leurs qualités, toutes les forces actives dont ils sont doués, toutes les lois du mouvement auxquelles ils sont soumis, ayant été créés eux-mêmes, il faudrait regarder le Créateur comme la cause première de tous les effets produits par les causes secondes qui lui doivent leur existence. Mais l'ordre du monde résulte des modifications successives et variées à l'infini des éléments de la matière : or, cette succession procède, ou de l'essence de la matière, ou d'une cause qui lui est supérieure ; elle ne vient pas de son essence ; car ce qui varie n'est pas essentiel, et si la matière avait une modification essentielle, elle serait immuable comme son essence ; donc, la première modification, comme toutes les autres, a été déterminée par une cause toute-puissante et distincte de la matière. Quant à la conservation des êtres et de l'ordre qu'ils suivent, les raisons sont les mêmes : un être qui n'existe pas nécessairement ne peut continuer d'exister par lui-même, et la même cause qui lui a donné l'existence doit la lui continuer ; car il est bien évident que cette continuité d'existence n'est pas plus une suite de sa nature que l'existence elle-même ; elle est donc un effet

de la toute-puissance qui la conserve directement et positivement. Il en est de même de la continuité des modifications : elles ne sont jamais une suite nécessaire, ni de l'essence de la matière ni des modifications précédentes ; elles sont donc aussi l'effet d'une volonté toute-puissante et conservatrice de l'ordre qu'elle a établi.

DISCOURS XXXI.

L'ÊTRE NÉCESSAIRE EST SOUVERAINEMENT PARFAIT.

Après avoir établi qu'il existe un être nécessaire ; que cet être est distinct de la matière et du monde ; qu'il est le créateur, l'ordonnateur et le conservateur de l'univers et de tous les êtres qu'il renferme, il ne nous reste plus qu'à prouver ses adorables perfections. Ainsi, nous aurons satisfait, autant qu'il est possible à notre intelligence faible et bornée, à cette grande et importante question : *Par qui suis-je ?*

Je dis donc, en premier lieu, que l'être nécessaire est unique. En effet, s'il y en avait plusieurs, ils existeraient ou par une suite de l'essence nécessaire, ou par la force d'un être différent, ou parce que plusieurs êtres nécessaires seraient indispensables : or toutes ces raisons sont évidemment fausses. D'abord, l'essence d'aucun être, même contingent, n'exige l'existence d'êtres semblables à lui ; l'essence et l'existence dans un être sont individuelles, et n'ont aucun rapport nécessaire avec les êtres semblables : or cela est encore bien plus vrai de l'être existant par lui-même. Il n'est pas moins impossible d'appeler ici la force d'un être différent, puisque l'être nécessaire tient l'existence de lui-même, et qu'il l'a nécessairement. Enfin, il est absurde de dire que plusieurs êtres nécessaires sont indispensables ; car un seul suffit évidemment pour expliquer l'origine de tout ce qui existe, et l'on ne doit pas multiplier les êtres sans raison. Nous avons encore prouvé que tout être fini, borné, limité, ne peut pas être nécessaire ; donc l'être nécessaire est souverainement parfait : or un être souverainement parfait est unique, et en admettre plusieurs est une contradiction : car un être qui a des égaux en perfections est nécessairement un être limité, il n'est plus tout-puissant et souverainement indépendant. De plus, l'univers est un ouvrage dont toutes les parties sont liées entre elles dans une harmonie constante, et en font un tout admirable ; donc il est l'ouvrage d'une intelligence et d'une sagesse unique. Enfin, si plusieurs êtres nécessaires ont concouru à former le monde, ou ils l'ont fait sans conseil, ou d'un commun accord, soit nécessairement, soit librement : dire qu'ils ont formé le monde sans conseil, c'est supposer que les êtres créés existent nécessairement : mais un grand nombre d'êtres possibles pouvaient recevoir l'existence comme eux, il n'y avait donc point nécessité à les créer ; dire que c'est par un accord libre, c'est con-

venir qu'un seul suffirait pour faire l'ouvrage, c'est donc multiplier les êtres nécessaires sans nécessité, ce qui est contraire au bon sens.

Bayle s'est fait le défenseur de deux principes nécessaires, l'un essentiellement bon, l'autre essentiellement mauvais ; et il convient qu'en raisonnant d'après l'essence de ces deux êtres, c'est une hypothèse absurde et insoutenable. En effet, d'abord un être nécessaire est essentiellement parfait : or, un être méchant serait, sous tous les rapports, un être très-imparfait ; car il connaîtrait parfaitement ce qui est bon et il le haïrait, il connaîtrait également ce qui est mauvais et il l'aimerait. De plus, ou les deux êtres seraient égaux en puissance, ou l'un serait supérieur à l'autre : dans le premier cas, il n'y aurait ni biens, ni maux dans le monde ; dans le second cas, il n'y aurait que des biens ou des maux, ce qui est contraire à l'état présent des choses. Bayle argumente d'après l'existence des maux métaphysiques, physiques et moraux : or il nous suffira d'observer ici que le mal métaphysique, ou l'imperfection des êtres créés, tient à leur essence, puisqu'ils ne peuvent être ni infinis, ni parfaits ; que les maux physiques sont encore une suite de l'imperfection naturelle des êtres, et qu'en supprimant ces maux, on supprimerait un plus grand nombre de biens : enfin, que les maux moraux résultent de l'imperfection des êtres intelligents et libres, capables de faillir, et qui tombent souvent ou dans l'erreur ou dans le vice, parce qu'ils ne font pas tous leurs efforts pour bien diriger leur intelligence et leur volonté, et qu'ils s'attachent à des plaisirs, à des biens passagers, au lieu de tendre sans cesse vers les seuls biens véritables.

En second lieu, l'être nécessaire est doué d'intelligence et de volonté. L'idée que nous nous formons de ces qualités vient du sentiment que nous avons de nos connaissances et de nos déterminations ; d'où il est aisé de conclure que nous avons la puissance de l'un et de l'autre : or l'être nécessaire, créateur, ordonnateur et conservateur de l'univers, n'aurait pu exécuter un si bel ouvrage sans cette double faculté. De plus, il y a dans l'univers des substances qui sont douées d'intelligence et de volonté, et qui ont été produites par lui : or une cause ne peut être moins parfaite que ses effets ; le rien ne produit rien. Qu'il dit le Roi-Propète, celui qui a fait l'oreille n'entend pas, celui qui a fait l'œil n'y voit pas !...

Enfin, il a fallu au Créateur, pour former le monde présent, choisir entre toutes les modifications possibles les seules qui convenaient à l'ordre qu'il voulait établir ; mais comment faire ce choix sans intelligence et sans volonté ? Allons plus loin, et prouvons que l'être nécessaire est d'une intelligence souveraine et parfaite. Nous avons démontré que tous les êtres finis, bornés, limités dans leurs qualités, ne peuvent être nécessaires ; donc l'être nécessaire

ne peut être limité et borné dans son essence ; donc il renferme toutes les perfections ; donc il possède l'intelligence parfaite, car connaître est une perfection, et connaître tout ce qui peut être connu est la souveraine perfection de l'intelligence : or une intelligence parfaite et sans bornes doit comprendre tout ce qui est intelligible, autrement elle serait bornée et limitée, ce qui est contradictoire. De plus, l'être nécessaire est le créateur, l'ordonnateur et le conservateur du monde ; mais si l'on considère l'immensité de l'espace, la multitude prodigieuse des globes célestes, les êtres innombrables renfermés dans ces espaces et dans ces globes, et tous les changements, toutes les modifications possibles qui doivent avoir lieu et qui ont été prévues, on sera forcé de reconnaître que l'univers est l'ouvrage d'une intelligence qui connaît non-seulement tout ce qui est, mais encore tout ce qui est possible. Ainsi, l'intelligence divine est infinie, et quant à l'objet, puisqu'elle embrasse tout, et quant à la manière, puisqu'elle connaît tout clairement et distinctement par un acte pur et simple, et d'une manière constante et invariable. Donc Dieu connaît tous les êtres possibles dans leurs différences spécifiques et numériques, comme dans tous leurs rapports entre eux, et dans toutes leurs modifications possibles : or les idées par lesquelles il voit tout et connaît tout ne dépendent pas de sa libre volonté, elles sont une suite nécessaire de son intelligence infinie. Ces idées éternelles et immuables sont la raison de l'éternité et de l'immutabilité de l'essence des choses, car rien n'est, quant à la nature et à la possibilité, que conformément à l'intelligence de Dieu, comme rien n'existe que par sa volonté suprême ; donc il connaît tout ce que les êtres possibles peuvent faire, ou nécessairement, ou librement ; s'il en était autrement, il ne pourrait être, avec une parfaite assurance, l'ordonnateur et le conservateur des mondes qu'il veut créer ; des êtres dont les actes lui seraient inconnus, pouvant déranger ses plans et son ouvrage. Cependant quoique l'acte par lequel Dieu connaît tout soit pur et simple, vu notre faiblesse, nous divisons sagement la science de Dieu en science de pure intelligence, par laquelle il connaît tout ce qui est possible, et en science de pure vision, par laquelle il connaît tout ce qui existe et tout ce qui doit exister d'après le décret qu'il en a porté lui-même. Il n'y a donc point d'accroissement ni de changement dans l'intelligence et la science de Dieu ; il voit de toute éternité tout ce qui est possible dans ses idées nécessaires et immuables ; et il voit dans ses décrets éternels, volontaires et libres, tous les êtres passés, présents et à venir, comme les effets de sa puissance ; ainsi, il n'y a de changement que dans les objets de ses connaissances, qui passent de l'état possible à celui d'existence.

L'être nécessaire est encore doué d'une volonté parfaite ; car cette volonté est une

perfection, et l'être nécessaire est souverainement parfait ; mais cette volonté parfaite ne peut embrasser que le bien et jamais le mal. En effet, notre volonté tend nécessairement au bien, en tant qu'il peut contribuer à notre bonheur ; mais, comme notre intelligence est bornée, elle se trompe souvent, elle prend un bien apparent et trompeur pour un bien réel et véritable, elle préfère un bien sensible, passager, fugitif, à un bien plus durable, plus constant, plus précieux, qui peut seul nous procurer le véritable bonheur ; de là naissent toutes nos volontés, vicieuses et même coupables, quand notre erreur n'est pas invincible, de là aussi le plus grand nombre des maux de notre vie : or, dans l'être nécessaire doué d'une intelligence infinie, il ne peut y avoir d'erreurs semblables. D'abord, la volonté divine est toute puissante, car elle est indépendante de toute force, de toute impression étrangère qui pourrait la déterminer ; donc elle peut s'étendre à tout ce que son intelligence lui montre comme bon, juste et convenable à son essence parfaite ; car, dans l'être nécessaire, la puissance de la volonté est égale à la puissance de l'intelligence. Mais l'être nécessaire ne peut vouloir ce qui est contraire à son essence ; s'il en était ainsi, comme il est parfaitement intelligent, il voudrait alors positivement son mal comme mal, ce qui est impossible à une volonté imparfaite et plus encore à une volonté parfaite. Jugeons-en d'après nous-mêmes : quand nous voulons quelque chose qui n'est pas convenable à notre nature, c'est que par erreur ou par faiblesse nous l'envisageons comme un bien sous quelques rapports, et nous détournons nos pensées de tous les autres ; mais, dans l'être infiniment intelligent, de telles erreurs sont impossibles. Cependant, de ce que l'être parfait ne peut vouloir que ce qui est bon, il ne faut pas conclure qu'il soit obligé de vouloir faire tout ce qui est bon ; s'il y était nécessité, il ne serait plus libre pour tout ce qui est hors de lui : or la liberté est une perfection de sa volonté, qui serait évidemment dégradée par la nécessité.

Il suit de tous ces principes : 1° qu'on ne peut attribuer à Dieu ni consultation, ni délibération, ni conseil proprement dit ; l'Être infini connaît tout nécessairement et ne saurait acquérir des connaissances par réflexion. 2° Que la volonté divine doit être considérée non comme une faculté indéterminée, mais comme un acte pur et permanent qui de toute éternité a statué tout ce qu'elle a voulu faire ; l'indécision ne pourrait venir que d'un défaut d'intelligence, ou d'un motif nouveau et déterminant : or ni l'un ni l'autre ne peut être supposé dans un être infiniment intelligent. 3° Que parmi les actes de la volonté divine, les uns ont rapport à lui-même, les autres regardent les êtres hors de lui : les premiers sont évidemment une suite de son essence et nécessaires comme elle ; les seconds sont libres, mais produits de toute éternité, et sous ce

dernier rapport, une indétermination de volonté serait sans motifs et sans raison, et par conséquent une imperfection incompatible avec son essence. 4^e Que la volonté de l'être nécessaire est libre de créer ou de ne pas créer, libre de conserver les êtres créés par elle ou de ne pas les conserver, libre de les disposer et ordonner d'une manière ou d'une autre, mais toujours sage et convenable. En effet, l'être nécessaire se suffit à lui-même et ne peut avoir besoin de rien hors de lui; de plus, tous les êtres possibles sont contingents, ils peuvent exister ou n'exister pas; donc l'être nécessaire n'est pas obligé de leur donner l'existence, il est donc libre, sous tous les rapports, à leur égard. Cependant, quoique la volonté divine soit un acte pur et simple, nous faisons sagement, vu la faiblesse de notre intelligence, de la diviser en différentes espèces selon la diversité des objets; ainsi nous disons qu'elle est ou nécessaire et par rapport à lui-même, ou libre et par rapport aux êtres contingents; qu'elle est antécédente ou conséquente, c'est-à-dire que Dieu veut sincèrement le bien de l'homme, mais dans le cas où l'homme se rend coupable, il veut conséquemment sa condamnation; nous disons encore que sa volonté est ou absolue, et alors elle a toujours son effet, parce que rien ne peut résister à la puissance absolue de Dieu; ou elle est conditionnelle, et alors elle dépend de la condition posée, telle est la volonté de Dieu de sauver l'homme s'il le veut lui-même librement et volontairement; enfin, sa volonté est efficace lorsqu'elle obtient son effet infailliblement, et elle est inefficace lorsque Dieu permet qu'on y mette obstacle par les raisons de sa haute et impénétrable sagesse; mais l'inefficacité des volontés de Dieu ne nuit pas à sa toute-puissance, puisque c'est lui-même qui en fait dépendre l'exécution de conditions libres, et qu'elles sont toujours efficaces, ou pour le bien des créatures qui s'y conforment, ou pour le malheur de celles qui s'y refusent.

Ajoutons que la volonté de l'être nécessaire, créateur, conservateur et ordonnateur du monde, est toute-puissante; en effet, par qui serait-elle limitée? Ce n'est point par son essence, puisqu'elle est nécessairement parfaite et sans bornes; ce n'est pas non plus par un être étranger, puisqu'il est indépendant et que tout dépend de lui; ce n'est pas enfin par la nature ou la multitude des êtres créés, puisqu'ils n'existent que par lui, et qu'étant finis et bornés ils ne peuvent opposer aucune difficulté à sa puissance qui est infinie; en un mot, l'être nécessaire est illimité dans son essence et ses attributs, il l'est donc dans sa puissance comme dans toutes les autres perfections. Mais il ne faut pas en conclure, avec Descartes, que Dieu peut faire l'impossible et qu'il peut changer la nature des choses; car Dieu ne peut pas faire qu'une chose soit et ne soit pas en même temps; ce principe est évident, et si on le renverse,

tout l'édifice de nos connaissances est renversé avec lui, et un pyrrhonisme universel est inévitable. La puissance de faire l'impossible ne peut donc être attribuée à Dieu, puisqu'elle renferme une contradiction, et qu'elle est impossible elle-même; ainsi, Dieu ne peut pas donner à un être quelconque des propriétés, des modifications qui répugnent à sa nature; il ne peut pas faire que la matière pense, qu'une créature nécessairement bornée et finie ait le pouvoir de créer; l'Écriture et les Pères fondent la divinité de Jésus-Christ sur ce qu'il est appelé Créateur du monde : c'est donc un attribut de la Divinité.

L'Être nécessaire, créateur, conservateur et ordonnateur du monde, est parfait en tout genre de perfections; il est infini, immense, et compréhensible par lui seul. En effet, il est évident que toutes les perfections en elles-mêmes sont possibles, et qu'elles sont compossibles dans un même sujet. D'abord, elles n'offrent aucune contradiction; elles renferment, au contraire, l'idée de l'être dans sa plus haute perfection; elles ne répugnent pas non plus dans le même sujet; une telle répugnance serait une contradiction avec l'idée même de perfection. D'ailleurs, ces perfections doivent pouvoir être réunies dans un sujet possible, sans cela elles seraient par là même impossibles : or, l'être nécessaire est le seul dans lequel toutes les perfections puissent être réunies, puisque lui seul est éternel et nécessaire, ce qui est le fondement de toutes les perfections; donc il les renferme toutes, ou il faut dire qu'elles sont impossibles. Nous avons encore prouvé que l'être nécessaire ne peut être limité en rien; que le Créateur de l'univers doit être souverainement intelligent, puissant et sage; or, une nature finie et limitée ne pourrait être le sujet de ces perfections; donc le Créateur les renferme toutes dans son essence infinie; il possède formellement toutes les perfections souveraines, et il renferme éminemment et virtuellement tout ce qu'il y a de réalité et de perfection dans les êtres finis et bornés, puisqu'il les surpasse tous infiniment, et que lui seul a pu leur donner les degrés de perfection qu'ils possèdent. On ne peut donc que gémir en voyant les anciens philosophes, et Spinoza après eux, confondre Dieu avec son ouvrage, et composer son essence infinie de tous les êtres qui remplissent l'univers; comme si des êtres finis et bornés pouvaient jamais composer l'essence de l'Être infini : leur réunion formelle en Dieu ne serait-elle pas évidemment la dégradation la plus complète de ses perfections? Il suit de tout ce que nous venons de dire que l'être nécessaire est compréhensible pour lui seul; nul esprit créé ne peut, ni dans l'état présent, ni dans l'état futur, quoique élevé au plus haut degré de lumière et de gloire, le comprendre parfaitement; parce qu'un esprit fini et borné ne peut pleinement saisir un être infini et sans bornes. Ainsi nous pour-

rons voir clairement et intuitivement l'essence divine dans le ciel ; mais il n'y a que l'intelligence infinie de Dieu même qui puisse la comprendre et qui la comprenne parfaitement.

L'être nécessaire est encore immense ; il est évidemment partout, par sa connaissance et par son opération, puisque son intelligence et sa puissance sont infinies, et si l'on admet qu'il est présent, par la diffusion de sa substance, dans quelques parties de l'espace, il doit l'être partout, puisqu'il ne connaît point de bornes et qu'il n'y a pas de raison pour qu'il soit dans un lieu plutôt que dans un autre. Le point de la difficulté dans cette grande question vient donc uniquement de l'ignorance où nous sommes de la nature des esprits, de leur manière d'exister, et du rapport de leur existence avec le lieu et l'espace. Les esprits étant simples, sans parties distinctes, il nous paraît impossible de leur attribuer aucune espèce d'étendue, et nous ne concevons leur présence que par la connaissance et l'opération. On peut s'arrêter à cette opinion sans nuire à la foi, pour laquelle il suffit de croire que Dieu est présent en tout lieu par son intelligence et sa puissance, et que si l'immensité une et substantielle peut lui convenir, il la possède certainement, puisqu'il possède toutes les perfections compossibles. Mais, en réfléchissant profondément sur cette question, il paraît que l'opinion de ceux qui ne veulent admettre qu'une seule espèce d'extension analogue à celle de la matière, et qui rejettent comme chimérique tout autre espèce d'extension conforme à la nature de Dieu, et qui consiste à être présent partout, mais tout en entier, sans division et sans parties ; il paraît, dis-je, que cette opinion est avancée sans fondement et sans preuve. En effet, dire que Dieu peut être présent tout entier et dans tous les lieux, ce n'est pas nier et affirmer son existence, c'est au contraire l'affirmer dans toute son étendue et sa perfection. Ceux mêmes qui pensent que notre âme n'est présente que dans le lieu principal de son union avec le corps sont forcés d'avouer qu'elle doit être présente à toutes les molécules qui le composent, et sur lesquelles elle agit réellement : or, s'il n'y a pas de contradiction dans cette opinion, pourquoi y en aurait-il dans celle qui admet la présence de l'esprit infini dans toutes les parties de l'espace ? Cela nous paraît inconcevable, mais il faut bien se garder de rejeter comme absurde tout ce qu'il nous est impossible de comprendre et d'expliquer ; l'étendue matérielle ne présente pas moins de difficultés insolubles que nous avons exposées dans les discours précédents.

L'être nécessaire est immuable, non-seulement dans son essence, mais encore dans les actes libres de sa volonté, c'est-à-dire, qu'il veut constamment ce qu'il a voulu, et qu'il ne peut pas vouloir ce qu'auparavant il n'a pas voulu ; prouvons que Dieu est libre, qu'il est en même temps immuable

dans ses conseils et ses volontés ; et que sa liberté ne répugne pas à son immutabilité. Un être libre est celui qui peut vouloir ou ne pas vouloir, faire ou ne pas faire ; ou vouloir ou faire tout autre chose que ce qu'il veut ou fait. On distingue la liberté de contradiction et la liberté de contrariété : la première consiste à vouloir ou ne pas vouloir entre toutes les choses qui sont bonnes ; la seconde est dans la faculté de bien ou de mal agir, de vouloir ce qui est convenable ou ce qui n'est pas convenable : or nous disons que la première liberté convient parfaitement à Dieu dans les actes qui ont rapport aux créatures, mais que la seconde ne saurait exister dans un être dont l'intelligence et la volonté sont parfaites. En effet, il est évident que Dieu n'est pas libre dans l'amour de lui-même, de ses perfections et de sa propre gloire ; il ne peut donc rien faire qui soit contraire à ses perfections, puisqu'il s'aime lui-même nécessairement ; mais il a été libre dans la création de l'univers et de tout ce qu'il renferme, il a pu le créer ou ne pas le créer, ou créer un autre monde ; en un mot, il est libre dans toutes les choses qu'il produit hors de lui, sous la seule restriction que dans ses œuvres il ne peut pas contredire ses attributs. Un être doué d'intelligence et de volonté est libre à l'égard de toutes les choses qu'il n'est pas déterminé nécessairement à vouloir et à faire, tout ce qui est hors de lui ; il ne l'est pas par un être étranger, puisqu'il est, sous ce rapport, indépendant et supérieur à tous les êtres possibles ; il ne l'est pas non plus par lui-même et par une force intrinsèque, puisqu'étant infiniment parfait, et trouvant en lui-même son parfait bonheur, sa pleine gloire, sa fin unique et nécessaire, il n'a besoin de rien hors de lui ; et quand il produirait tous les êtres possibles, ils ne peuvent en rien augmenter cette gloire et ce bonheur infini qu'il trouve en lui-même. Cela est si vrai, que si le monde et toutes les merveilles qu'il renferme ne prouvaient pas que Dieu a pu incliner sa volonté à les produire, nous ne concevriens pas qu'il pût seulement se déterminer à y penser ; donc il est évidemment libre dans ses œuvres extérieures. Il n'est pas même déterminé, comme le veut Leibnitz ou Malbranche, à créer le monde le plus parfait, parce qu'il se suffit à lui-même, parce que rien ne peut l'obliger à manifester plus ou moins au dehors ses perfections, parce que le motif de la raison suffisante, qui est évident pour toutes les causes nécessaires, ne peut être appliqué avec la même rigueur aux causes intelligentes et libres ; enfin, parce que ce motif semble entraîner ici non-seulement une détermination infaillible, mais encore nécessaire, ce qui détruit la liberté en Dieu.

J'ajoute que l'être nécessaire est immuable dans ses volontés ; qu'il veut de toute éternité tout ce qu'il veut, et ne peut pas vouloir les changer : tout cela suit évidemment de l'intelligence infinie de Dieu, qui

n'a besoin ni de temps ni de réflexion pour savoir ce qu'il doit faire et comment il doit le faire. L'être nécessaire est donc libre et en même temps immuable dans ses volontés par rapport aux créatures; et parce que sa liberté est parfaite, elle s'accorde très-bien avec son immutabilité.

DISCOURS XXXII.

L'ÊTRE NÉCESSAIRE EST SOUVERAINEMENT BON.

L'être nécessaire est encore infiniment sage et bon; sa volonté est toujours droite, sainte, juste, miséricordieuse et prévoyante. La sagesse est l'apanage de l'intelligence; elle consiste à prendre les moyens convenables pour arriver à la fin qu'on se propose; donc, Dieu étant souverainement intelligent, il ne peut se tromper ni dans les moyens ni dans la fin. Cette fin est sa gloire, et il manquerait à ses attributs, s'il ne prenait pas les moyens convenables pour la manifester selon ses desseins : or le monde qu'il a créé est, suivant les philosophes les plus sages et tous les théologiens, comme un miroir où sa divine sagesse et toutes ses perfections se réfléchissent d'une manière admirable et se montrent suffisamment à nos esprits et à nos cœurs pour lui mériter nos adorations et nos hommages. S'il existe sur la terre des maux accidentels, pensons que l'ordre entier et universel des desseins de Dieu ne nous est pas connu, et attendons en silence le jour où il nous sera manifesté; alors nous verrons clairement que tout concourt dignement à la gloire de Dieu, comme à la plus grande perfection et au plus parfait bonheur de l'homme. Mais ne pouvons-nous ici-bas justifier la bonté infinie de notre Dieu? Il est juste que nous réunissions toutes les forces de notre esprit pour la venger contre les attaques de ses détracteurs.

Nous avons démontré que l'être nécessaire est souverainement parfait : or la bonté souveraine est une perfection, il la possède donc nécessairement. De plus, il est d'une intelligence et d'une volonté parfaites, donc il ne peut vouloir que le bien; il s'aime nécessairement, donc il ne peut aimer que ce qui convient à ses perfections infinies. Enfin, il est la source de tout bien, puisqu'il est l'auteur de tout ce qui existe, et que le bien que nous voyons dans les créatures ne peut émaner que de lui; donc tout nous manifeste sa bonté, et c'est pour la manifester qu'il a créé le monde, où nous voyons des preuves sans nombre de cette bonté infinie.

Mais, dit-on, si Dieu est souverainement bon, il doit être très-bienfaisant, et dès lors le mal ne peut exister sur la terre; cependant des maux sans nombre accablent la pauvre humanité : ce sont des maux métaphysiques, ou des erreurs de tout genre; des maux physiques, tels que les maladies et la mort; enfin, des maux plus affligeants encore, des tentations auxquelles le plus grand nombre succombe, des vices, des cri-

mes de toute espèce qui désolent la terre; et Dieu, concourant à toutes nos actions, concourt ainsi à tout le mal qui existe. On dira que Dieu permet le péché; mais il pouvait l'empêcher, ou en privant l'homme de la liberté dont il abuse, ou en lui donnant des secours toujours efficaces pour qu'il en usât bien. Joignez à cela le péché originel avec les maux qui en sont la suite pour toute la postérité du premier homme, la condamnation éternelle des enfants qui n'ont point reçu le baptême; enfin, malgré le bienfait de la rédemption, la plus grande partie des hommes qui tombe dans l'enfer : où est donc la sagesse et la bonté de Dieu? Telles sont les objections que Bayle répète sans cesse.

Répondons d'abord d'une manière générale : Dieu est infiniment bon, mais il ne peut manifester sa bonté d'une manière infinie; lui seul est infini, et il ne peut se multiplier lui-même; tous les êtres créés sont nécessairement finis et bornés, ils ne peuvent donc pas recevoir des biens infinis. Dieu n'est pas même obligé, comme nous l'avons prouvé, de manifester sa bonté autant qu'il le peut, et d'accorder aux créatures en particulier tous les biens qu'elles pourraient recevoir; il aurait pu ne produire qu'une substance et la combler de ses dons; mais, en créant une multitude innombrable d'êtres gradués entre eux et coordonnés les uns aux autres, il a bien plus manifesté sa bonté et sa puissance; c'est donc suivant cet ordre d'une souveraine sagesse qu'il donne à chaque créature, selon le rang qu'elle occupe dans cette chaîne immense, les qualités qui lui conviennent. Il y a des maux dans cette petite partie de l'univers que nous habitons; mais si Dieu a eu de hautes et profondes raisons de les permettre, toutes les objections que proposent des hommes téméraires tombent et s'évanouissent : or il n'est pas nécessaire que nous connaissions et que nous puissions expliquer ces raisons; et quel homme sage pourrait exiger de nous une connaissance parfaite des desseins de Dieu et de l'ensemble immense de son ouvrage? *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! Quis enim cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* (Rom., XI, 33, 34.) Cette maxime divinement inspirée doit être suivie par tout philosophe vraiment sage. C'est aux adversaires à prouver évidemment que ces raisons n'existent pas ou ne peuvent exister; et ils sont convaincus d'impiété et de témérité quand ils osent attaquer la bonté de l'auteur de l'univers sur des faits dont ils ignorent les raisons. Pour nous, qui avons démontré que Dieu est infiniment bon et infiniment sage, nous adorons humblement les vues profondes qui l'ont dirigé dans tous ses ouvrages, quoiqu'elles nous soient inconnues.

Mais à cette réponse, très-suffisante pour confondre les incrédules, joignons quelques

explications, d'après les théologiens les plus sages. Il faut d'abord poser, comme un principe incontestable, que dans la combinaison et la disposition la plus parfaite d'êtres finis et bornés, il est impossible qu'il n'y ait dans les détails quelques accidents contraires, suites inévitables de l'imperfection des êtres eux-mêmes; il est également certain que dans la meilleure disposition des choses il faut avoir en vue la plus grande somme de biens, et que celle-ci doit se trouver dans le bien général plutôt que dans les biens particuliers qui ne sont pas compatibles; d'où nous concluons que l'auteur et le proviseur de l'univers doit tendre à ce bien général en permettant les maux particuliers, sans lesquels le bien général ne pourrait avoir lieu. Les imperfections que nous présente notre terre ne naissent donc pas d'un défaut de bonté en Dieu, mais de la nature même des choses finies, qui ne peuvent pas recevoir une perfection infinie; ces défauts sont une suite nécessaire de l'ordre même le plus parfait, qui, étant fini et borné lui-même, ne peut absolument exister sans des imperfections accidentelles tellement liées à cet ordre que, pour les écarter, il faudrait modifier à chaque instant, et par conséquent renverser toutes les lois générales qui le dirigent; et telle est la grande différence qui existe entre Dieu et les proviseurs particuliers qui sont tenus d'éloigner, autant qu'ils le peuvent, tous les défauts et tous les maux des personnes ou des choses qui leur sont spécialement confiées. Donc, quand nos adversaires disent que Dieu aurait pu facilement éviter tel ou tel mal, prendre tel ou tel moyen, ils changent l'état de la question; il leur faudrait prouver qu'en éloignant tous ces défauts, l'ordre général de l'univers serait plus parfait, qu'il en naîtrait plus de bien et qu'il n'en résulterait pas encore de graves inconvénients: or voilà ce qu'ils sont dans l'impossibilité de faire, ne connaissant pas assez l'ensemble de la marche de l'univers.

D'après ces principes, nous pouvons soutenir, non comme Leibnitz et Mallebranche, que Dieu, dans l'hypothèse qu'il veuille créer, est moralement obligé de produire le monde le plus parfait, mais que l'univers présent est un ouvrage admirable par sa grandeur et son immensité, par la variété, la multitude et la gradation ou la chaîne des êtres qui le composent, par la généralité et la simplicité des lois qui le régissent, et qu'il nous est impossible de ne pas y reconnaître la bonté et la sagesse infinies du Créateur. C'est donc avec une insigne injustice que les impies attaquent la bonté de Dieu en relevant quelques défauts que nous présente le monde; oseront-ils dire qu'il serait plus parfait si tous les êtres étaient, dès le principe, tout ce qu'ils peuvent être, plutôt que de passer par toutes les modifications dont il sont susceptibles? Mais n'est-il pas évident pour tout homme qui réfléchit que cet ordre de choses manifeste bien mieux toute la puissance et la sagesse du Créateur?

Il est inutile de nous étendre davantage sur les accidents purement physiques qui regardent la matière, et qui sont évidemment une suite des lois générales; parlons seulement des êtres sensibles et intelligents, de l'homme et des animaux. Ceux-ci sont sujets à la douleur et à la mort; mais telle est la nature constitutive de l'animal, et Dieu n'est pas obligé de la changer: il donne à chaque être ce qui lui convient, et peut lui refuser tout ce qui n'est pas exigé par sa nature. Malgré ces douleurs, tous les animaux aiment la vie, et la bonté divine se montre évidemment dans tout ce qu'elle a fait pour leur bien-être et leur conservation. L'homme est également sujet aux douleurs; mais la révélation nous apprend que c'est en punition de son péché, et qu'Adam innocent en avait été heureusement préservé: c'est donc un effet de la justice divine contre l'homme coupable, et auquel il faut bien se soumettre. Examinons cependant la chose en elle-même. Les douleurs, l'ignorance, la concupiscence, la mort, tous ces maux sont-ils donc incompatibles avec la bonté divine? non, sans doute. Si vous considérez l'homme avec les apanages purs et simples de sa nature, il est évident que ces maux sont inséparables de sa propre constitution, et qu'il ne peut en être exempté que par un bienfait tout particulier du Créateur: or, on ne pourrait sans témérité affirmer que l'homme n'a pu être créé dans son état naturel. Dieu ne veut pas ces maux directement, mais il les permet, à cause des biens plus grands encore dont ils peuvent être la source, et qui sont les vertus et les mérites. D'ailleurs les maux de la vie sont le plus souvent la juste punition de nos péchés, et servent à nous ramener dans le chemin de la justice lorsque nous avons eu le malheur de l'abandonner; car, dans le plan général de l'univers, il ne faut pas seulement considérer l'homme et les choses dans l'état présent, mais encore dans l'état futur où la bonté de Dieu sera pleinement manifestée et justifiée.

Mais pourquoi Dieu a-t-il donné à l'homme la liberté de pécher? pourquoi l'a-t-il exposé à tant de tentations et de périls?... Nous répondons que Dieu a donné la liberté pour faire le bien et non pour faire le mal; que l'homme doué d'intelligence et de volonté doit avoir pour apanage la liberté; mais qu'étant fini et borné, il peut s'égarer et se tromper. Quant aux tentations plus ou moins fortes, elles sont une suite du péché du premier homme; mais lors même qu'elles ne seraient que la suite naturelle de la constitution de l'homme, elles deviendraient pour lui une source de triomphes et de mérites, et il aurait encore mille actions de grâces à rendre à Dieu, qui lui a donné une âme capable de se perfectionner et d'acquiescer par ses efforts toutes les vertus et le souverain bonheur. Non, ce n'est pas peu de chose, dit saint Augustin, d'avoir reçu de Dieu un jugement par lequel nous pouvons préférer le bien au mal, la sagesse à l'erreur, et parve-

nir au bonheur par notre mérite. Les raisons pour lesquelles Dieu n'a pas exempté l'homme du péché nous sont inconnues; mais nous devons penser que l'ordre général de l'univers a exigé qu'il fût placé dans cet état pour être en rapport avec tous les êtres doués d'intelligence qui entrent dans la grande chaîne. Nous devons penser de plus que la permission du péché d'Adam a procuré une plus grande gloire au monde en donnant lieu au bienfait de l'Incarnation. Le Fils de Dieu étant devenu le chef de toutes les intelligences de la terre et des cieux, et celui par lequel les anges eux-mêmes louent et adorent la majesté divine, donne à leurs hommages un prix infiniment supérieur à celui qu'ils pouvaient rendre par eux-mêmes; et c'est pour cela que l'Eglise appelle ce péché *felix culpa*, et *certe necessarium Adæ peccatum*. Dieu, dit saint Augustin, ne permettrait pas le mal si par sa toute-puissance il ne savait toujours en tirer un plus grand bien pour sa gloire. Il est vrai que tous les enfants naissent coupables du péché originel; qu'ils sont par là même enfants de colère et privés de la vue de Dieu s'ils meurent dans ce malheureux état. Mais d'abord un très-grand nombre est sauvé par le baptême sans qu'ils l'aient mérité, et le bonheur qu'ils reçoivent surpasse infiniment en bien la peine à laquelle sont soumis les autres enfants; de plus, saint Augustin, le plus sévère des docteurs à leur égard, ne veut pas qu'on pense qu'il vaut mieux pour eux ne pas exister que d'exister; enfin, saint Thomas et le plus sage des théologiens ne les soumettent qu'à la peine du dam; et encore même les enfants, avant le baptême, n'ayant point la grâce de la foi par laquelle nous connaissons et la possibilité et la promesse de la vision parfaite de Dieu, ils sentent bien moins la grandeur de cette perte, en sorte que leur existence est toujours un grand bienfait.

Quant aux passions et à la concupiscence effrénée qui poussent l'homme au péché, et qui sont la cause de la perte du plus grand nombre, malgré les lumières, les grâces et tous les bienfaits de la révélation, nous observons : 1° Que Dieu n'interdit point aux hommes l'usage de ce qui est en rapport avec les vrais besoins, les desirs légitimes, l'avantage réel de la nature humaine; mais que tout ce qui passe cette latitude est évidemment nuisible à l'homme, à la société, au bien général, et que Dieu doit nécessairement le défendre. 2° Que si nous considérons avec un cœur droit la conduite de la Providence envers les actions des hommes, nous trouverons, dit saint Augustin, que Dieu est toujours louable en tout : si l'homme fait le bien, Dieu se montre louable dans ses récompenses; s'il fait le mal, Dieu se montre louable dans la justice de ses châtiments; s'il revient au repentir, il le trouvera louable dans sa miséricorde. Pourquoi Dieu n'aurait-il donc pas créé l'homme, quoique prévoyant qu'il pécherait, puisque dans tous les cas il fait éclater sa gloire?

3° Que nous ignorons sans doute les profondes raisons de la sagesse de Dieu, et qu'il faut toujours dire avec saint Paul : *O altitudo sapientiæ et scientiæ Dei!* Cependant, malgré notre faiblesse, nous voyons clairement qu'en permettant les tentations et les combats qui forment les saints, Dieu procure à la cité céleste un éclat qu'elle n'aurait jamais eu dans l'état d'innocence; c'est ainsi que, sans les persécutions, il n'y aurait jamais eu des martyrs et des confesseurs de la foi.

Le nombre de ceux qui périssent est bien grand, sans doute, comparé au petit nombre de ceux qui se sauvent; et cependant qui pourra compter les élus de Dieu? Écoutons l'apôtre saint Jean : *Vidi turbam magnam quam nemo dinumerare poterat*, etc. (Apoc., VII, 9) : or, il faut y comprendre tous les enfants baptisés, et tous ceux qui, avant Jésus-Christ, ont reçu la grâce par un rite qui nous est inconnu, ainsi que les adultes qui n'ont pas perdu la grâce, et cela dans toutes les communions chrétiennes où le baptême est validement administré. Il est vrai que les hommes qui se perdent éternellement sont en bien plus grand nombre que ceux qui se sauvent, si l'on considère les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, et les mauvais chrétiens et catholiques, qui tous librement, volontairement et avec connaissance de cause, professent l'erreur ou font le mal; mais il faut observer d'abord que cette difficulté est la même contre les défenseurs de la seule religion naturelle; tous les hommes reçoivent de Dieu, de près ou de loin, pour les devoirs qu'elle impose, des grâces suffisantes; presque tous cependant, d'après l'expérience constante, violent cette loi, et n'en conçoivent que peu ou point de repentir avant la mort : or, les défenseurs de la religion naturelle accusent l'homme et non Dieu de cette transgression; pourqu'oi n'en dirait-on pas autant pour la religion révélée? Voilà une réponse invincible contre les déistes.

Nous disons maintenant que, suivant la foi catholique, tout homme qui meurt dans l'impénitence et coupable de fautes mortelles, est puni par la privation de la vue de Dieu, et il le faut bien; est-il juste que celui qui a abandonné son Dieu sur la terre, soit admis à le voir, à le posséder dans l'éternité? De plus, suivant la même foi, cet homme est soumis à la peine du sens, qui est exprimée dans les saintes Ecritures par la peine du feu; et n'est-il pas juste qu'il porte le châtimement de sa révolte et de sa désobéissance? Enfin, il est également certain de foi catholique, que ces peines seront toujours proportionnées aux fautes, et plus ou moins grandes selon le degré de culpabilité; en sorte qu'on ne pourra jamais accuser Dieu d'injustice. Mais faut-il en conclure que le plus grand nombre des êtres intelligents et libres seront condamnés? Non, sans doute; celui qui raisonnerait ainsi supposerait qu'il n'y a pas dans l'univers d'autres créatures intelligentes que l'hom-

me : or, il serait évidemment dans l'erreur. D'abord, il faut admettre les anges, que la raison reconnaît possibles, et que les divines Ecritures nous présentent comme innombrables ; saint Thomas va même jusqu'à dire : *Rationabile est quod substantiæ immateriales excedant secundum multitudinem substantias materiales incomparabiliter* ; et il ajoute que le nombre des anges tombés est très-petit en comparaison des autres ; c'est donc avec une insigne témérité que les ennemis de la religion opposent à la bonté de Dieu la multitude de ceux qui se perdent. Mais, outre les anges, qui peut empêcher de supposer qu'il existe, dans toutes nos planètes, des créatures douées d'intelligence et de raison ? Ces habitants ne seraient pas des hommes issus d'Adam, ni souillés de la tache originelle, ni rachetés par Jésus-Christ, qui serait cependant toujours leur chef, puisqu'il l'est de tous les anges, et qu'à son nom tout genou fléchit dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, dit saint Paul ; ce seraient des créatures douées d'intelligence et de raison qui vivraient peut-être aussi heureuses qu'Adam dans le paradis terrestre avant son péché ; et qui, après avoir persévéré dans la justice tout le temps fixé par l'ordre de Dieu, passeraient à la souveraine béatitude.

Il est vrai que la raison ne peut le démontrer, et que la révélation se tait sur ce point ; mais la raison souffre de penser que l'immensité de l'univers est vide d'habitants, hors cette petite portion que nous appelons terre ; et la révélation garde le silence sur tout ce qui n'a pas un rapport direct et nécessaire avec nos devoirs, et le terme auquel nous devons tendre ; c'est pourquoi elle nous dit peu de choses sur les anges eux-mêmes, et n'en parle que pour ne pas nous laisser ignorer les rapports qu'ils ont avec nous dans l'ordre du salut. Or, si toutes les planètes de notre monde et de tous les mondes qui composent l'univers sont habitées, comme rien ne s'oppose à le penser ; et si les créatures intelligentes que la main de Dieu y a placées ont persévéré dans la grâce et l'innocence, que sont alors le petit nombre d'hommes malheureux par leurs fautes, en comparaison de cette multitude de créatures intelligentes destinées à remplir la céleste Jérusalem ? Cette hypothèse, qui nous donne les plus hautes idées de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Dieu, est bien propre à confondre la témérité de ceux qui osent attaquer la profonde sagesse de Dieu, dont ils ne peuvent connaître les desseins, les ouvrages et toutes les merveilles. Mais, dans cette hypothèse, il faut conserver aux hommes les prérogatives qui leur sont propres ; c'est avec la nature humaine seule que le Fils de Dieu s'est incarné ; c'est pour les hommes seuls qu'il est né, qu'il a souffert et qu'il est mort ; c'est nous seuls qu'il a rachetés, quoiqu'il soit le chef de toutes les intelligences : aussi les hommes soumis à toutes les épreuves de cette vie, et qui en

auront triomphé par la grâce du Sauveur, brilleront sans doute d'un éclat particulier parmi les heureux habitants de la cité céleste.

DISCOURS XXXIII.

POURQUOI SUIS-JE ? DE LA FIN DE L'HOMME, DU FONDEMENT ET DE LA SANCTION DES LOIS MORALES.

Nous avons prouvé que l'homme est un être composé d'un corps organisé et d'un principe intelligent et simple qui le distingue et l'élève au-dessus de tous les êtres sensibles ; nous avons montré que l'homme, étant par son corps dans un rapport nécessaire avec les éléments et tous les êtres physiques qui l'environnent, devait subir toutes les lois qui les régissent, et que le plaisir ou la douleur étaient une suite inévitable de sa conformité ou de son opposition à ces mêmes lois. Nous avons prouvé ensuite, que l'homme est non-seulement doué d'une intelligence supérieure, mais encore d'une volonté libre, et capable de choisir ce qui lui est utile ou nuisible, ce qui est bon ou mauvais ; de plus, qu'il est poussé par des inclinations et des propensions à chercher tout ce qui peut assurer sa conservation, et lui procurer ce bonheur véritable auquel tendent également sa raison et sa volonté ; car il répugne qu'un être raisonnable cherche le mal pour le mal, et qu'il veuille son malheur directement. Nous avons prouvé que l'homme ne pouvait aspirer à un bonheur parfait dans ce monde, mais qu'il devait se proposer uniquement d'écarter de lui le plus de maux possibles, et d'entrer en possession des biens réels et durables qui peuvent seuls le conduire au bonheur. Nous avons encore exposé les trois sortes de jouissances que l'homme peut se procurer ici-bas : les jouissances de l'esprit, par l'étendue, la variété et l'importance des vérités dont il acquiert la connaissance ; les jouissances du cœur, quand il fait le bien et qu'il évite le mal ; enfin, les jouissances sensibles qui servent à la conservation de son existence et à son bien-être physique : or, nous avons montré que l'homme ne pouvait se procurer et s'assurer la possession de ce triple bonheur que par la pratique des vertus qui sont les règles invariables, enseignées et prescrites par la raison elle-même ; tandis que les vices ne pouvaient être qu'une source de maux, de misères et de malheurs pour tous les hommes qui s'en rendent les esclaves. Enfin, nous avons prouvé que l'homme et l'univers sont l'ouvrage d'un être éternel et nécessaire, souverainement parfait, auteur, maître absolu, et conservateur de tout ce qui existe. Ces grandes vérités ont des rapports essentiels avec la question qui doit nous occuper en ce moment, et il était important de les rappeler en peu de mots.

Il nous reste donc à examiner qu'elle est l'origine, la nature et le fondement des règles ou des lois que nous devons suivre pour

assurer notre bonheur; quelle sanction a été donnée à ces lois, et quelle est l'étendue des devoirs qu'elles nous imposent; ici se présente une nouvelle branche des connaissances humaines, non moins intéressante que les autres. La science des lois morales est nécessaire à l'homme, puisque, sans elle, il ne peut arriver à sa destinée, qui est le bonheur, et que cette science embrasse toutes les autres, en nous apprenant à les diriger vers cette même fin. Locke a pensé qu'on pouvait faire un traité de morale aussi certain, aussi évident qu'un traité de géométrie; il a raison, s'il n'entend parler que des principes généraux et des maximes fondamentales; tout cela est susceptible d'une pleine démonstration; mais s'il parle de l'application de ces maximes à tous les cas particuliers et à toutes les hypothèses possibles, l'évidence n'est plus la même, et la science des probabilités devient nécessaire; car, où l'évidence manque, le plus probable et le plus vraisemblable doivent nous servir de règle. La science morale embrasse nécessairement deux parties, savoir: la connaissance de l'homme, et la connaissance des règles auxquelles il est soumis et qu'il doit suivre; car, à quoi serviraient les règles, si on ignorait le sujet auquel on doit les appliquer? Or, la connaissance de l'homme comprend celle de sa nature corporelle, et spirituelle de la diversité de ses rapports avec tous les êtres qui l'environnent et au milieu desquels il doit vivre, de la fin à laquelle il doit tendre, et du principe qui le porte à agir ou à ne pas agir. Nous avons déjà suffisamment traité tous ces points dans les questions précédentes; il nous reste donc à développer les règles ou les lois morales auxquelles l'homme est nécessairement soumis.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter deux opinions diamétralement opposées, et qui tendent, l'une et l'autre, à renverser tous les fondements de la science morale. La première consiste à ne voir dans l'homme qu'une machine organisée et soumise, comme tous les corps, aux lois physiques et mécaniques qui régissent la matière; nous avons déjà démontré la fausseté de cette opinion, dont la conséquence est le renversement de tout ordre moral. La seconde consiste à regarder l'homme, au contraire, comme doué d'une liberté pleine et entière, sans règle et sans frein, et jouissant sur la terre du privilège unique d'une indépendance absolue; c'est là une extrémité non moins fautive et non moins dangereuse. Tout homme sensé et raisonnable doit être stupéfait d'entendre ces mots de liberté sans frein et d'indépendance absolue sortir de la bouche d'un être aussi petit, circonscrit dans des bornes si étroites, dépendant de tous les êtres qui l'environnent, et qui a tout à craindre non-seulement de ses semblables, mais encore de tout autre cause, la plus faible en apparence dans la nature. Cette idée d'indépendance n'est donc qu'une chimère qui a causé et qui cause encore la ruine des personnes, des familles et de nations. Je ne

connais qu'un seul être indépendant, c'est Dieu; parce qu'il tient tout de lui-même, et qu'il n'a besoin de rien hors de lui.

L'homme est doué d'une triple puissance: celle de la raison, par laquelle il connaît ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est juste et ce qui est injuste, ce qui lui est utile ou nuisible; la puissance du libre arbitre par laquelle il choisit ce qui lui est convenable ou opposé; et la puissance de volonté par laquelle il est porté vers les biens sensibles en particulier, et vers le bien en général proposé par la raison seule, parce que les sens ne peuvent s'élever à des idées générales et abstraites: or, il est évident que l'homme doit suivre une règle dans l'exercice de ces trois puissances, s'il ne veut pas abjurer sa nature et se détruire lui-même. On me dira peut-être que c'est la raison qui doit nous servir de règle; mais la raison ne peut nous diriger invariablement, si elle ne s'attache à quelques maximes fixes, à quelques principes certains qui l'éclairent elle-même; ces principes sont nécessaires pour dissiper notre ignorance et nos erreurs, pour réprimer les passions qui nous portent si souvent hors du cercle de nos vrais intérêts, et qui rompent l'équilibre entre nos puissances, enfin, pour tenir dans de justes limites notre libre arbitre souvent rebelle. Ainsi, quand on dit assez généralement que la première loi de l'homme, celle qui est née avec lui et qui réside en lui, c'est la droite raison, il faut d'abord se former une idée bien claire de ces deux paroles; la raison n'est que la puissance de connaître la règle, et non la règle elle-même; la raison est une faculté calculatrice; mais pour bien calculer, elle a besoin de quelques maximes fixes et certaines qui sont précisément la règle: or la raison ne fait pas ces maximes, elle n'en est pas l'arbitre souveraine, elle ne peut ni les changer ni les détruire; si elle avait ce pouvoir, ces maximes devenues arbitraires ne seraient donc plus vraies, certaines, immuables et obligatoires; elles ne seraient plus, en un mot, les règles fixes de la droite raison.

Quelle est donc la base et le fondement de ces maximes? quelle est la source d'où elles émanent et le principe primitif qui les impose, et qui leur donne une sanction obligatoire? Nous répondons: 1° que la base et le fondement immuables des maximes et des lois morales naturelles sont dans la nature elle-même des choses, et dans les rapports essentiels qu'elles ont entre elles et avec leur véritable fin; bien plus, toute science humaine qui n'est pas appuyée sur la nature, les propriétés, les rapports essentiels des choses entre elles et leur véritable fin, ne peut être que chimérique et une vaine opinion. En effet, sur quoi repose cette maxime fondamentale de la morale, que nous devons adorer, aimer et prier Dieu? Sur la nature de Dieu et de l'homme, sur les rapports essentiels qui existent entre Dieu et l'homme, et sur la fin pour laquelle

nous avons été créés. Dieu, en qualité de créateur, est le souverain maître et la source de tous les biens; l'homme, en sa qualité de créature, est nécessairement son sujet, et c'est de lui seul qu'il peut espérer le bonheur; il doit donc adorer Dieu et reconnaître son autorité suprême par des offrandes et des sacrifices, l'aimer comme la source de tout bien et le souverain bien en lui-même, le prier comme pouvant seul le rendre pleinement heureux. Sur quoi est fondée cette seconde maxime : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse; ou, ce qui revient au même, respectez les droits d'autrui comme vous voulez qu'on respecte les vôtres, et si vous les avez violés, hâtez-vous de réparer l'injustice? Cette maxime, qui dans sa généralité embrasse les droits de Dieu nos propres droits et ceux du prochain, est évidemment fondée sur la nature de l'homme, sur ses propriétés et ses rapports avec ses semblables et sur sa fin essentielle.

En effet, tout homme possède des qualités qui lui sont personnelles, et qui le distinguent non-seulement des plantes et des animaux, mais encore des autres hommes. Ces qualités distinctives sont de trois genres différents : 1° celles qui font partie de nous-mêmes, que nous apportons en naissant, telles sont toutes les qualités du corps et de l'âme; 2° celles que nous obtenons par le travail, par l'exercice de nos facultés naturelles; 3° celles que nous acquérons par des traités, des contrats et une convention mutuelle où chaque partie cède librement une portion de ses droits pour l'avantage de l'autre. Les droits qui en résultent sont fondés sur notre essence, sur nos rapports avec nos semblables et sur notre fin; et l'auteur de notre être, qui nous en a donné la connaissance, le sentiment et l'amour, nous garantit la possession de toutes nos qualités et propriétés, par là même qu'il veut l'ordre dans le monde; en sorte qu'on ne peut nous en dépouiller, sans violer cet ordre qui veille à notre conservation. Mais, avant la création du premier homme, où étaient donc notre nature, nos propriétés et notre fin? Elles étaient évidemment possibles, et dans cet état de possibilité, elles n'étaient pas moins l'objet des pensées éternelles de Dieu; par conséquent les lois essentielles dont elles sont la base étaient nécessairement approuvées par lui, et dignes de fixer invariablement ses décrets et ses volontés suprêmes; car Dieu ne peut pas voir les choses possibles autrement qu'elles ne sont dans leur nature, et il ne peut les vouloir que telles qu'elles sont en elles-mêmes et dans leurs rapports essentiels. Ainsi les idées éternelles de Dieu et ses volontés immuables, fondées sur la nature et les rapports essentiels des choses, sont la véritable source des lois qui les règlent et qui les dirigent.

Mais qui leur imprime les caractères de lois proprement dites et véritablement obligatoires? qui soumet nos intelligences et nos volontés à leur observation? Est-ce la

nature en général, ou la nature individuelle de chaque être, ou notre propre raison? C'est ce qu'il est impossible de soutenir, sans confondre toutes les idées et sans anéantir toute l'efficacité de ces lois. La nature en général, distincte de Dieu, de sa puissance et de sa volonté, n'est qu'une notion abstraite de l'esprit humain, et qui n'existe pas en réalité; ce mot ne peut exprimer autre chose que l'existence de tous les corps qui composent l'univers et des lois qui les régissent; et dès lors il est évident qu'il faut remonter à une première cause pour reconnaître leur existence. Mais parce que les corps ne sont capables ni de connaître ces lois, ni de les observer librement et volontairement, elles sont donc ou la volonté toute-puissante de Dieu, où le résultat des forces physiques dont il a doué les corps et qui agissent conformément à ses volontés; on les appelle lois dans un sens métaphorique pour exprimer la régularité des effets, mais elles ne sont pas réellement des lois ou des commandements proprement dits, et encore moins des lois morales. Si vous entendez par là, nature l'essence, les propriétés et la fin de chaque être en particulier, vous êtes également obligés de remonter à une première cause souverainement intelligente et puissante, pour concevoir leur possibilité et reconnaître leur existence; elles ne sont donc pas indépendantes de cette première cause; elles étaient connues et voulues longtemps avant leur propre existence; elles sont donc soumises au législateur suprême.

Enfin, si vous dites que notre raison seule donne à ces maximes le caractère et la force de lois, je réponds qu'avant notre raison créée et l'existence des êtres contingents, il faut reconnaître une raison infinie, et qui de toute éternité connaissait la possibilité de leur essence, de leurs propriétés, de leurs rapports, de leur fin et des règles qui leur convenaient. Cette raison éternelle non-seulement connaissait ces règles, mais les approuvait et les voulait nécessairement; car son intelligence et sa volonté sont toujours droites et ne peuvent s'écarter de la vérité ni de la justice. Quand, dans son admirable sagesse, Dieu a jugé à propos de créer notre raison finie et bornée, et qu'il lui a donné en même temps la puissance de connaître la nature, les rapports et la fin de notre être, ainsi que les règles qui lui conviennent, il a dû lui imposer l'obligation de conformer ses pensées, ses sentiments et ses volontés, à ses pensées et à ses volontés éternelles et immuables; car il faut bien que la raison créée se conforme à la raison incréée, et se règle sur elle; et si la raison incréée ne l'exigeait pas, elle renoncerait à ses droits les plus sacrés, se dégraderait et se contredirait elle-même. Telle est donc la véritable source de ces lois droites, certaines, immuables et obligatoires, que nous appelons lois naturelles et essentielles; c'est la raison éternelle qui est elle-même toujours vraie, droite, certaine, immuable et obligatoire.

Elle seule, en effet, a le droit de commander à toutes les raisons créées et de s'en faire obéir; elle seule peut obliger toutes les intelligences à suivre les règles invariables qu'elle leur découvre; elle seule a la puissance de donner à ses lois une sanction suffisante pour nous obliger à les observer, par les peines ou les récompenses qu'elle attache infailliblement à leur observation ou à leur transgression; voilà donc, en un mot, le législateur universel revêtu de toutes les qualités requises, pour imprimer à ses volontés les caractères de lois proprement dites, les rendre universelles et obligatoires pour tous. Ajoutons que ma raison individuelle, n'ayant aucun droit sur la raison des autres, elle ne peut leur imposer des règles, chacun en sera donc l'arbitre; bien plus, ces lois n'auront plus d'autres témoins, d'autres accusateurs, d'autres juges et vengeurs que la raison individuelle; chaque homme pourra donc les observer ou les violer, s'en dispenser, se punir ou s'absoudre selon sa volonté, et sans qu'il ait à en rendre compte à personne; ce qui est évidemment enlever toute autorité et toute efficacité aux lois morales, et les anéantir entièrement.

Mais où est la sanction attachée à ces lois? Quelles sont les peines et les récompenses qui suivent infailliblement leur transgression ou leur observation? Car il faut regarder comme certain qu'il n'y a point de loi véritable, si elle n'est armée de peines et de récompenses qui lui donnent la force dont elle a besoin. Observons d'abord qu'il y a deux sortes de sanctions, ou des peines et des récompenses attachées par le législateur suprême à l'observation de ses lois, les unes intrinsèques et les autres extrinsèques. Si l'on veut considérer les choses avec attention, on reconnaîtra que le même tribunal qui promulgue la loi prononce également les peines et les applique à ceux qui la violent; ce tribunal est la conscience. En effet, toute violation d'une loi, soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers nous-mêmes, est suivie d'une peine, d'un remords, d'une crainte ou de la justice divine ou de la justice humaine, et à laquelle les hommes les plus pervers et les plus criminels ne peuvent échapper; tandis que l'observation de la loi est toujours accompagnée d'une paix délicieuse, d'un parfait contentement de soi et de l'estime de nos semblables, qui sont les véritables sources de notre bonheur. Mais ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est que les vices servent eux-mêmes à propager les vertus, et les vertus servent à punir les vices: les désordres, les excès d'un homme, d'une famille, d'un peuple avertissent les sages qui profitent de ces terribles leçons; et la tempérance, la justice, le bonheur des sages augmentent la confusion et le désespoir des méchants.

Mais il faut bien plus encore craindre les peines et travailler à mériter les récompenses de la vie future. Toutes les nations, même les plus sauvages, ont été persuadées de

l'existence d'un autre état de vie, heureux pour les hommes vertueux, et malheureux pour les méchants. Une telle croyance, qui est de tous les temps et de tous les lieux, peut-elle être regardée comme une chimère? Je ne sais ce qu'éprouvent nos esprits forts; pour moi, je me sens frappé du consentement unanime et invariable du genre humain sur ce point important, et je regarde comme une grande témérité de n'en tenir aucun compte. Le dogme des récompenses et des peines de l'autre vie est fondé sur l'essence même des choses: 1° cette raison, cette intelligence, cet esprit qui commande en nous, n'est pas de la même nature que les corps, et susceptible de se dissoudre comme eux; or, s'il demeure, il convient qu'il soit dans un état analogue à ses vertus ou à ses vices; comment l'ordre futur pourrait-il être essentiellement différent de l'ordre présent, puisque ce sont les mêmes natures, les mêmes substances régies toujours par les mêmes lois? 2° La raison éternelle qui gouverne le monde peut-elle laisser impunie la méchanceté, qui souvent n'est pas châtiée dans la vie présente autant qu'elle le mérite, et abandonner sans récompense la vertu qui n'a le plus souvent d'autre prix ici-bas que le bon témoignage de la conscience? C'est ce qu'on ne peut accorder avec l'idée que nous avons tous de la Divinité; et cette idée, gravée profondément dans le cœur de tous les hommes, y produira toujours le sentiment ou d'une douce espérance, ou d'une juste crainte pour les récompenses ou les châtiments de la vie future.

Tels sont les fondements, l'obligation et la sanction des lois que nous appelons naturelles, que la raison et la conscience approuvent dans tous les hommes, et dont la fidèle observation peut seule les rendre véritablement heureux. On me dira peut-être: Si le bonheur de l'homme est la fin de ces lois, n'est-il pas plus simple d'en conclure que l'utilité est l'unique règle ici-bas, et par conséquent que tout ce qui est utile à l'homme est par là même permis? Nous répondons que cette maxime, *tout ce qui m'est utile m'est permis*, mise à la place de celle-ci, *ne blesse jamais les droits d'autrui*, n'est propre qu'à armer les hommes contre les hommes, et à faire le malheur de tout le genre humain; l'expérience l'a prouvé évidemment. L'utile est toujours pour nous une idée complexe de la vraie ou de la fausse utilité; elle se compose de tant de rapports, elle est sujette à tant de variations selon nos différentes passions et la multiplicité de nos intérêts particuliers, qu'il est impossible d'y trouver une règle constante et sûre. L'homme qui, dans ce cas, déciderait de l'utile, serait lui-même la règle de la règle, et comme il subit des modifications infinies, soit physiques, soit morales, il n'aurait plus aucun principe certain pour assurer son existence et son bonheur. Sans doute, la justice et la vertu sont la vraie source de notre véritable utilité; mais

l'idée de l'utile étant sujette à autant de changements qu'il y a de personnes, de familles, de nations, de temps, de mœurs, d'habitudes et d'intérêts momentanés, il est évident que rien n'est plus propre à nous égarer qu'une idée aussi vague et aussi étendue ; et bien loin de servir au bonheur de notre vie, elle le renverserait dans ses fondements en nous faisant préférer le plus souvent l'utilité vaine, apparente ou momentanée, à l'utilité vraie, solide et durable, seule capable de nous rendre heureux. Ainsi, ce n'est pas sur l'utilité en général que nous devons mesurer la justice, le devoir et la vertu, mais bien sur la justice et la vertu que nous devons toujours baser notre véritable et constante utilité.

Ce que nous venons de dire de cette loi universelle : *Ne viole pas le droit d'autrui*, nous devons le dire encore de celle-ci : *Secourez votre prochain autant que vous le pouvez* (Tob., IV, 8) ; elle est également fondée sur la nature, les rapports et la fin de l'homme. En effet, le droit de secours mutuel se sent comme les autres droits ; il se montre appuyé sur la similitude de nature, sur les besoins réciproques, sur les inclinations naturelles qui nous portent à l'amour, à la miséricorde et à la pitié ; enfin, sur l'utilité et les avantages qui en résultent pour tous. Violer cette obligation, c'est donc violer les droits de la nature : aussi tout le genre humain éprouve la même horreur pour les avares, les âmes froides et cruelles, que pour les hommes injustes et pervers. Les Athéniens, dit Pausanias, avaient élevé un autel à la miséricorde, et c'était le premier objet de leur culte ; la loi évangélique en a fait l'âme de la religion, et le Sauveur nous la présente comme la plus digne de ses récompenses. La seule différence entre ces deux lois, qui commandent l'une la justice, l'autre la miséricorde, c'est que nous pouvons et devons constamment observer la première, mais qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de secourir nos semblables dans leurs besoins.

DISCOURS XXXIV.

OPINIONS DES PHILOSOPHES ET DES PUBLICISTES SUR LES FONDEMENTS DES LOIS MORALES.

La vérité des principes sur lesquels nous avons basé les lois naturelles et morales sera bien mieux comprise par l'exposition des systèmes qu'ont proposés sur ce point important les philosophes et les publicistes les plus célèbres. Nous ne dirons rien de quelques anciens philosophes, d'Aristippe, de Démocrite et d'Epicure, qui, niant l'existence ou la providence des dieux, faisaient de notre seule utilité la règle des actions humaines. Platon, Aristote, Diogène-Laërce, Plutarque, Cicéron et tous les stoïciens repoussent cette doctrine avec horreur. Carnéade, fondateur de la seconde académie, ayant osé, devant le sénat romain, pour étaler son art sophistique, parler pour et contre la justice, Caton le Censeur le fit chasser de

Rome comme une peste pour la république. Hobbes est le premier qui, dans nos temps modernes, a renouvelé ces funestes doctrines. Niant l'existence de Dieu même, il n'est pas étonnant qu'il ait méconnu le vrai fondement des lois morales. C'est dans son livre *De cive*, ou du citoyen, qu'il expose le plus clairement sa doctrine, dont nous allons en peu de mots montrer la fausseté. La loi naturelle, dit-il, est ce que nous dicte la droite raison sur ce que nous devons faire ou éviter pour la conservation de la vie présente et de nos membres. Or, cette définition pêche évidemment en plusieurs points : d'abord, la droite raison nous fait connaître l'ordre de la nature et les lois qui en dérivent, mais elle ne fait ni cet ordre ni ces lois ; elle est un principe capable de les connaître, mais non de leur donner le caractère de lois obligatoires. Les lois de la nature sont donc une émanation de la raison souveraine de Dieu, qui ordonne de les observer. La raison humaine les promulgue par la connaissance qu'elle en reçoit ; mais elles ne sont point un ordre de la raison humaine séparée de la raison éternelle. Écoutons Cicéron proclamant cette vérité dans son premier livre des Lois : *Lex est ratio summa, insita in natura, quæ jubet ea quæ facienda sunt, prohibetque contraria*.

Dire encore que nous ne devons observer ces lois que pour la conservation de la vie présente et de nos membres, c'est tout renfermer dans cette vie animale et corporelle ; c'est nier l'immortalité de nos âmes et la vie future ; c'est ne compter pour rien la vie intellectuelle et morale de l'homme, qui est la source de son plus grand bonheur ; c'est autoriser l'homme à tout faire pour conserver sa vie individuelle, ce qui est le renversement de tout bien et de tout ordre général ; enfin, c'est anéantir toute sanction des lois naturelles, soit dans la vie présente, soit dans la vie future, puisque tout est permis pour vivre, et que rien n'est à craindre dans l'avenir. Y a-t-il rien de plus odieux et de plus funeste qu'une pareille doctrine ? En effet, c'est une grande erreur d'imaginer que la loi naturelle ne regarde que la vie présente : la raison apprend à tous les hommes l'existence d'un Dieu vengeur et rémunérateur de ses lois ; elle nous enseigne que nos âmes survivent à nos corps, et que cette vie n'est que le commencement d'une vie immortelle. Il ne nous est donc pas permis de les séparer, et d'agir de manière à conserver l'une et à perdre l'autre.

Mais voyons sur quels principes Hobbes établit les lois naturelles. Telle est, dit-il, la constitution de l'homme, qu'il naît dans la crainte et la défiance de ses semblables, tout occupé à se défendre contre eux, et la guerre est son état naturel ; d'où il conclut la nécessité d'une autorité et des lois qui établissent la paix dans le monde. Mais ce principe est évidemment faux, car l'homme est fait pour la société ; et si la guerre est son état naturel, il est donc par lui-même insociable. Hobbes prend ici la nature dépravée par les

passions, l'ambition, l'avarice, le luxe et le commerce des hommes, pour la nature elle-même. Le premier sentiment que nous éprouvons est l'amour de nos semblables : tous les enfants s'aiment naturellement, et l'on ne voit point entre eux cette défiance que l'on attribue à la nature : c'est donc sur un sophisme qu'Hobbes établit tout son système. De plus, les lois proposées pour conserver la paix, bien loin d'être naturelles, seraient contraires à la nature de l'homme, si la guerre était son élément; elles seraient impuissantes, comme celles qu'on voudrait établir entre les loups et les agneaux. Le second principe d'Hobbes est que l'homme, par nature, veut tout avoir, tout posséder, tout attirer à lui; mais c'est encore l'homme dépravé qui forme de pareils desirs : la nature simple et raisonnable désire ce qui est légitime et nécessaire, et non ce qui est injuste et onéreux; c'est donc un sophisme.

Un troisième principe d'Hobbes est que l'amour naturel de nous-mêmes autorise à faire tout ce que nous pouvons pour la conservation de notre vie et de nos membres; qu'il n'y a rien de plus désirable pour l'homme que la vie présente, et rien de plus formidable que la mort : en sorte que l'homme peut tout faire pour se conserver individuellement, et qu'il est en cela son unique juge. C'est encore une doctrine que la sensualité, la volupté, l'épicuréisme peuvent seuls inspirer. L'homme sage, raisonnable et vertueux, craint plus le vice, la honte et l'opprobre que la mort; il regarde le sacrifice de sa vie pour l'utilité de ses frères et le salut de sa patrie comme le plus beau, le plus louable dévouement. Ainsi ont pensé tous les peuples, et l'histoire nous en présente des exemples sans nombre. Si nous pouvons et devons nous conserver, ce n'est jamais aux dépens de nos semblables et de la société tout entière. Comment la raison et la loi naturelle pourraient-elles nous prescrire de sacrifier le bien général à notre bien particulier? et qui ne voit ici le renversement de toute société et la source de tous les crimes? L'homme doit travailler à sa conservation, mais sans nuire à autrui; il doit s'aimer, mais sans haïr ses semblables; et s'il faut choisir entre notre propre vie et celle de la société, il n'est pas douteux que l'ordre général nous commande de faire le sacrifice de nous-mêmes. Le système d'Hobbes est donc fondé non sur la nature pure et raisonnable de l'homme, mais sur la nature pervertie et corrompue par les passions, qu'il flatte et dont il justifie tous les excès.

Spinoza, plus audacieux encore, a voulu établir aussi les principes du droit naturel; mais on a lieu d'être surpris que, niant la liberté de l'homme, il ose lui imposer des lois. Suivant Spinoza, Dieu et le monde ne font qu'une seule substance; la puissance de tous les êtres est une participation de celle de Dieu même, et, comme la puissance de Dieu est la mesure de ses droits, dans tous les êtres aussi la force est la règle su-

prême; tout appartient donc au plus fort. Cette législation est celle des brutes et non pas de l'homme, qui a reçu la raison en partage, et qui doit évidemment l'employer à régler l'usage de ses forces d'une manière convenable à son bonheur et à celui de ses semblables : on ne peut donc envisager sans horreur la doctrine de Spinoza, où Dieu et l'homme sont manifestement dégradés.

Voyons maintenant les sentiments des plus célèbres publicistes sur l'origine et les fondements non-seulement des lois naturelles, mais encore des lois civiles et politiques. Grotius, Puffendorf, Cumberland, Burlamaki et Leibnitz s'accordent à reconnaître comme une vérité incontestable que la raison éternelle de Dieu et sa volonté immuable sont la source primitive à laquelle il faut nécessairement remonter pour trouver la véritable origine des lois qui doivent nous régir, le fondement de leur autorité, de leur obligation et de leur sanction à notre égard; sur ce point capital l'accord est unanime. Ces grands publicistes se sont ensuite appliqués à rechercher, dans la nature de l'homme, la qualité ou l'attribut principal sur lequel reposent spécialement ces lois, et ici ils semblent se partager en différents systèmes. Mais quand on y regarde de près, on voit évidemment que tous partent d'un même principe et tendent à la même fin, et que la différence de leurs opinions est plus dans les expressions que dans les choses.

Grotius, dans son beau traité du *Droit de la guerre et de la paix*, pour établir les lois naturelles, pose comme un principe incontestable que l'homme est naturellement fait pour vivre en société, et que la société, pour satisfaire les besoins de l'homme, doit être paisible et tranquille; d'où il conclut que le Créateur veut l'observation des lois qui doivent conserver la société dans cet état de paix. Or, l'homme est évidemment en rapport avec Dieu, avec ses semblables et avec lui-même; il doit donc observer toutes les lois qui maintiennent l'ordre dans cette grande société. Telle est, suivant Grotius, la base des lois naturelles, et cette manière de voir est très-lumineuse.

Puffendorf, dans son traité *Du droit de la nature et des gens*, a cru devoir remonter plus haut, mais c'est toujours pour arriver au même point. L'homme, dit-il, est évidemment doué de la raison et de la liberté; si ces facultés ne sont pas réglées, il sera bientôt plus redoutable que les bêtes féroces, car il a plus de moyens pour nuire. De plus, l'homme seul et abandonné à lui-même serait le plus misérable des êtres; il a besoin de soins pour son existence, pour sa conservation et pour le développement de ses facultés; en un mot, l'homme ne peut être heureux que dans la société; il est donc fait pour elle, et il doit observer les lois qui peuvent en assurer la tranquillité. Ainsi il revient au sentiment de Grotius.

Cumberland, dans son code *Du droit de la nature et des gens*, a cru devoir partir, pour

expliquer l'origine des lois naturelles, de la fin de l'homme, qui est son bonheur ; d'où il conclut que Dieu fait un devoir à l'homme de prendre les moyens qui doivent le rendre véritablement heureux : or, ces moyens sont la bienveillance universelle, l'amour de nous-mêmes, de nos semblables et de l'auteur de tous les biens ; en effet, cet amour légitimement entendu est pour nous le principe du vrai bonheur, et le sentiment contraire est la source de tous les maux ; mais qui ne voit que ce principe est lui-même le fondement de la société, qu'elle le réclame impérieusement, et que la sociabilité est en dernière analyse le fondement des lois naturelles ? Il est inutile d'étendre plus loin cette discussion, tous les autres systèmes aboutissent au même résultat. Mais en voyant ce concert unanime des plus grands hommes pour établir l'obligation des lois naturelles, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi ces lois sont si peu respectées ; c'est que la plupart des hommes cherchent beaucoup plus à se montrer gens d'esprit que gens de bien, à paraître de vains discoureurs que justes et probes ; ils exaltent les vertus en paroles et les vices en actions : voilà ce qu'on appelle le progrès des lumières. Que dis-je ? on est parvenu à donner même aux vices le nom de vertus : ainsi, mépriser Dieu et ses préceptes, c'est le propre d'un esprit fort ; manquer aux engagements les plus sacrés, c'est de la prudence ; ravir en toute manière le bien d'autrui, c'est l'art de s'enrichir ; fouler aux pieds les bonnes mœurs, c'est le privilège de la jeunesse et l'agrément de la société.

DISCOURS XXXV.

DE L'OBJET ET DE L'ÉTENDUE DES LOIS MORALES.

Tous les êtres qui composent l'univers sont soumis à des lois ; les corps inorganiques aux lois physiques, les plantes aux lois de la végétation, les animaux pour le corps aux lois animales, et pour les actions spontanées aux lois de sensation, que nous appelons l'instinct ; l'homme, dépendant pour le corps des lois animales, est soumis pour toutes les actions libres et volontaires aux lois morales, comme nous l'avons prouvé ; les intelligences pures sont également soumises à ces lois, et Dieu lui-même, dans son indépendance absolue, étant la vérité et la justice, ne peut détruire ou contrarier sa propre nature : sa raison infinie et immuable se conforme donc nécessairement à la vérité et à la justice éternelles.

Mais, en nous bornant à considérer les lois morales dans l'homme, il est bien évident que toutes les actions qui sont l'effet des lois physiques, mécaniques, animales, et qui ne dépendent ni de son intelligence, ni de son libre arbitre, ne peuvent être soumises aux lois morales ; elles ne prennent ce caractère que dans les cas où l'intelligence et la liberté y concourent, en excitant,

en entretenant ou en ne réprimant pas, autant qu'il est en nous, toutes ces actions quand elles sont désordonnées ; dans tous ces cas, notre raison et notre volonté participent d'une manière coupable au désordre qui se passe en nous. Si Lycurgue condamnait doublement les crimes commis dans l'ivresse, ce n'était donc pas pour punir les mouvements indélébiles produits dans cet état, mais pour amener les citoyens à la tempérance ; je vois là un remède plutôt qu'une peine. J'en dis autant des Romains qui punissaient de mort les actions nuisibles des animaux, pour inspirer à leurs maîtres la vigilance et la circonspection. Comprendons donc combien il nous importe, pour observer les lois morales, non-seulement de tenir notre esprit dans le calme et nos appétits dans la soumission, mais encore de perfectionner chaque jour notre raison en la rendant plus éclairée, et de dompter nos passions par une sévère discipline ; car que peut-on faire avec une raison ténébreuse et des appétits indomptés, et comment éviter les erreurs et les maux sans nombre qui en résultent ?

Nous avons dit que les seules actions humaines, soumises aux lois morales, sont celles où concourent l'intelligence et la volonté libre, ces deux facultés qui nous distinguent, et qu'il n'est pas plus possible de révoquer en doute que notre propre existence. Mais comment concourent-elles à la moralité de nos actions ? D'abord, l'intelligence, par une vue rapide et qui paraît plutôt un sentiment qu'un jugement, voit le principe ou la loi ; elle lui compare l'action pour connaître si elle est conforme ou opposée ; ensuite, la volonté libre choisit ce qui lui plaît davantage, avec la conscience ou le sentiment d'approbation et d'improbation qui en est une suite inévitable. Un voleur qui ne s'aveugle pas lui-même par de fausses hypothèses dira dans son cœur : Je ne dois pas toucher aux droits d'autrui ; et si je prends ce qui ne m'appartient pas, je viole la loi et je mérite une peine ; c'est le raisonnement que fait naturellement tout homme qui commet une injustice. Comme les sons discordants affectent péniblement l'oreille, comme la vue d'une tête de Méduse inspire l'horreur, de même l'iniquité serre le cœur quand on ne l'a pas endurci par l'habitude du crime.

On comprend aisément que ce jugement, que nous appelons conscience, peut varier suivant la diversité des principes vrais ou faux d'où l'on part, et selon les différentes manières de les appliquer ; il est donc important de nous former des idées claires sur ce point, qui intéresse essentiellement la conduite de notre vie. On distingue d'abord la bonne conscience et la conscience mauvaise ; un homme qui s'est habitué à faire le bien, ou par un heureux tempérament, ou par de continuels efforts et de profondes considérations, de manière que la seule idée du vice lui fait horreur ; cet homme jouit évidemment d'une bonne conscience, et

voilà ce qui constitue proprement l'homme juste et honnête. Celui, au contraire, qui se plaît habituellement dans l'iniquité et dans le mal, qui s'est accoutumé à fouler aux pieds tous les sentiments de la justice et de la vertu, a évidemment une conscience mauvaise, et voilà l'homme pervers et méchant; tel fut Tibère, et combien d'autres qui lui ressembloit! Ce n'est pas qu'ils n'entendent quelquefois le cri de la nature qui les condamne, mais ils l'étouffent, suivant l'expression énergique de Tacite, *damnant et faciunt*. Mais comme il n'y a aucun homme impeccable ou qui soit constamment bon, et qu'il n'y en a point qui soit en tout et constamment mauvais, un acte de bonté dans un méchant n'en fait pas un homme de bien, comme une faute unique ne rend pas pour cela méchant celui qui s'en est rendu coupable : principe lumineux, auquel nous devons faire une grande attention quand nous jugeons des personnes. Or c'est une vérité généralement reconnue que la bonne conscience habituelle nous met en possession du seul bonheur que nous pouvons goûter dans la vie présente, tandis qu'une conscience habituellement mauvaise est souverainement malheureuse; il semble que les hommes pervers s'en inquiètent peu, mais c'est que nous ne voyons que le dehors, et nous n'apercevons pas tout ce qui se passe dans le cœur, vrai séjour du bonheur ou de la misère. Dans la jeunesse, le mouvement continu, la diversité des objets et des occupations affaiblissent ces impressions intérieures; mais, dans la maturité de l'âge, on se sent dévoré par le remords, au point que vous trouverez difficilement un vieillard pervers qui ne soit taciturne, pensif et mélancolique, tandis que la vieillesse de l'homme vertueux est toujours douce et paisible.

La conscience est ou véritable ou erronée : celle-ci est basée sur une erreur tantôt invincible et volontaire, tantôt invincible et involontaire; elle est ou certaine, ou plus probable, ou douteuse. Dans ce dernier cas, il faut prendre le parti le plus sûr et le plus favorable à la loi; dans le second, il faut suivre le plus probable; mais la certitude est une règle invariable, tout ce que la loi commande est un devoir pour nous : or, les devoirs sont en grand nombre : les uns sont communs à tous les hommes, les autres sont particuliers selon l'âge, l'état et la position. L'homme juste et honnête les a bientôt compris, et en présence du devoir sa résolution est inébranlable; plutôt que d'y manquer, il saurait faire le sacrifice de sa fortune et de sa vie même.

Mais le point le plus difficile, dans toute la morale, est de savoir ce que l'on doit faire lorsque deux devoirs sont en conflit et en opposition, et qu'on ne peut observer l'un sans violer l'autre : par exemple, si je ne me parjure pas je meurs, et si je me parjure j'offense Dieu; si je parle je meurs, et si je me tais, la patrie, mon père ou mon ami périssent; si je me défends je tue, si je

ne me défends pas je suis tué; si je porte secours à mon semblable je m'expose à périr, si je l'abandonne il faut qu'il périsse lui-même; si je vole je prends le bien d'autrui, si je ne vole pas il faut que je meure dans une affreuse misère. Il y a une infinité de cas semblables dans la vie; comment donc pouvoir être toujours juste et honnête? Pour résoudre ces difficultés qui ne sont qu'apparentes, nous établissons comme un principe certain et évident qu'il n'y a de devoir ou d'obligation que là où il y a des droits; il importe donc essentiellement d'examiner la réalité de ces droits, et de ne pas en juger d'après nos intérêts, nos passions ou de fausses idées : or est-il possible qu'il existe jamais, dans l'ordre moral, des droits et par conséquent des devoirs réellement opposés? Les droits étant fondés sur les lois naturelles émanées de la raison et de la sagesse éternelles, il faudrait dire que Dieu commande des choses opposées, et qu'il se contredit lui-même, ce qui est nier son existence et sa providence. Je puis donc tuer un injuste agresseur qui en veut à ma vie, quand il m'est impossible de me défendre sans lui ôter la sienne, à laquelle il n'a plus de droit; je puis prendre le bien d'autrui dans une nécessité extrême, ce qui est nécessaire à la vie de l'homme devient alors un droit commun : mais je ne puis conserver ma vie par un parjure ni par la mort de l'innocent; mon droit disparaît alors devant un droit antérieur, et je meurs non par un conflit de droits, mais par un conflit d'accidents, comme si je meurs par la chute d'un arbre, par une inondation ou dans un incendie. J'ai tué, me dit quelqu'un; interrogé par le magistrat, dois-je lui avouer mon crime? Non sans doute, lui répondra un avocat complaisant; personne n'est tenu de se déshonorer lui-même, et de s'ôter la vie de ses propres mains : le droit de la nature est celui de notre conservation. Mais il fallait dire cela lorsque vous étiez innocent; vous avez tué, vous avez donc perdu vos droits; non, ce n'est pas lorsque vous confessez votre crime que vous portez atteinte à votre honneur, mais quand vous le commettez; dès ce moment vous méritez le supplice, et vous n'avez pas le droit de nier, en présence du magistrat qui vous interroge.

Les devoirs que la loi naturelle nous prescrit, considérés dans leur objet, se divisent généralement en trois ordres : ce sont les devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables; nous allons les considérer sous ces trois points de vue. D'abord, quels sont les devoirs que la loi naturelle nous prescrit envers Dieu? Il y a un être éternel, existant par lui-même, premier principe et cause de tous les êtres, et par conséquent créateur, ordonnateur, conservateur et moteur de l'univers. Les propriétés de cet être éternel et nécessaire doivent être évidemment infinies et immuables; elles sont le fondement de ses droits sacrés et imprescriptibles, puisqu'il est le seul être indépendant et que tous les autres n'exis-

tent que par lui; ainsi, la piété ou la religion n'est autre chose que la justice que nous devons observer envers Dieu même, dit Cicéron : *Quid enim est pietas, nisi justitia erga deos?* L'homme fait partie de cet univers, il est soumis à l'ordre admirable qui le régit; ne doit-il pas s'étudier à connaître cette première cause sous l'empire de laquelle il vit, et de laquelle seule il peut espérer le bonheur? Or, voilà notre premier devoir envers Dieu; devoir essentiel et primitif, toute la loi de nature étant fondée sur ce grand principe; devoir auquel dans mille occasions tout homme est forcé de rendre hommage; car pourquoi dans les grands périls, dans les grands maux, s'écrie-t-on aussitôt : ô Dieu, ayez pitié de nous? Pourquoi lève-t-on les yeux et les mains suppliantes vers le ciel? Celui qui ne cherche pas à connaître le maître de l'univers, le compte pour peu chose ou le dédaigne, est coupable envers le Créateur, envers lui-même et envers ses semblables; non, il n'aimera jamais ses frères, celui qui ne connaît pas leur père commun. Donc notre premier devoir est d'en acquérir des idées pures et exactes, et d'écarter avec soin les notions indignes et grossières que les païens s'en sont formées, notions qui en dégradant la Divinité ne pourraient que nous dégrader et nous corrompre nous-mêmes; car quelle morale, quelles vertus, quelle religion pouvaient observer les païens en adorant des dieux pervers, cruels, sanguinaires et débauchés?

Mais quels sont les attributs de Dieu et les droits essentiels qui en découlent? Rendons lui grâces d'abord des idées grandes et pures que nous en avons, et que nous devons bien plus aux lumières de l'Evangile qu'aux enseignements de la nature. Le premier attribut que nous reconnaissons en Dieu, est son unité; parce que l'infini, l'éternel, l'être existant par lui-même et auteur de l'univers, est nécessairement unique; donc, en reconnaître plusieurs et diviser son autorité, sa puissance et son empire, c'est la plus grande injure qu'on puisse lui faire, et le polythéisme, enfant de l'ignorance ou des passions, est, non-seulement un attentat contre la majesté suprême du Créateur, mais encore la honte et l'opprobre de la raison humaine. Secondement, le premier être est nécessairement un pur esprit; c'est une erreur insigne de croire qu'il est de la nature du feu, de l'éther, de la lumière ou de l'espace, ou enfin de tout autre matière, comme l'ont pensé les anciens philosophes. Mais si Dieu est un pur esprit, sa grandeur ne peut consister que dans l'infini de sa sagesse, de sa puissance, de sa bonté et de son bonheur; il n'y a donc que la vertu qui puisse lui plaire, et tous les dons qui ne lui sont pas offerts par l'homme juste, sage et bon, ou qui désire ne l'être, ne sont pas dignes de lui. Troisièmement, Dieu est encore tout-puissant; agir pour lui, c'est vouloir; et que ne peut pas faire un être à qui il suffit de vouloir pour tout produire? Longin ne pouvait assez admirer ces paroles : Il a dit et tout a

été fait, *dixit, et facta sunt*; c'est donc une étrange témérité, une insigne folie et un crime de vouloir nous déclarer indépendants devant lui, et d'oser nous soustraire à sa puissance. Quatrièmement, Dieu est immense, parce qu'étant nécessaire par nature il ne peut avoir de limites, ni subir de changements; il est donc partout, ou il n'est point : or Dieu est, donc il est partout, mais de la manière qui convient à un esprit infini et que nous ne pouvons comprendre; nous devons donc le reconnaître et l'adorer en tout lieu. *Où fuirai-je, dit le Roi-Prophète, pour échapper à vos regards?* Dieu me voit! Quelle pensée plus propre à nous contenir dans les voies de la sagesse et de la vertu? Cinquièmement, Dieu comme créateur est le seul maître de l'univers, et nous ne sommes ici-bas en qualité de ses créatures que des usufruitiers; c'est pour la conservation de tous qu'il couvre la terre de fruits; donc refuser aux malheureux ce qui leur est nécessaire, c'est outrager la nature et les droits de Dieu même. Sixièmement, sa providence veille à la conservation de l'univers, et par conséquent au maintien de l'ordre et à l'observation de ses lois; elle promet des récompenses à la vertu et menace le vice de ses châtimens; dès ce monde, le cœur du juste et le cœur du méchant sont des témoins constants et irréfragables de cette vérité, donc il faut aimer la vertu et tout faire pour obtenir ses récompenses; il faut détester le vice et craindre ses châtimens. Septièmement, Dieu étant créateur, conservateur et premier moteur du monde, nous tenons tout de lui; donc nous devons par la prière lui en rendre grâces et lui demander la continuation de ses bienfaits : or quelle plus belle prière que celle qui nous a été donnée par notre divin maître, prière que nous répétons chaque jour, et que nous violons de même? Huitièmement, Dieu est la justice suprême, parce qu'il est la souveraine sagesse, et que la sagesse est la règle invariable de ses volontés et de ses actions; comme il est immuablement sage, il est aussi immuablement juste dans les lois qui dirigent l'univers, ou qui nous dirigent nous-mêmes; c'est donc un crime dans l'homme de murmurer contre sa providence et de se plaindre des maladies, des pertes et de tous les accidents fâcheux auxquels il est soumis dans la vie présente. Neuvièmement, comme il est le principe de tout, Dieu en est aussi la fin; nous devons donc nous rapporter entièrement à lui, et chercher en lui seul notre véritable bonheur : voilà ce qui fait la paix des hommes vertueux dans la prospérité comme dans l'adversité, et ce que les insensés ne veulent pas comprendre. Mais, à tous les droits de Dieu acquis par la création, il faut ajouter encore ceux qui lui viennent par nos vœux, nos promesses et nos sermens. L'homme peut s'obliger envers ses semblables, à plus forte raison envers Dieu même; nous devons donc fidèlement observer nos vœux et nos sermens, parce que Dieu voit tout et qu'il est le ven-

geur du mensonge et de l'infidélité. Le parjure est l'anéantissement de toute religion, de toute société, de toute justice; c'est donc un bien grand crime.

Enfin tous les sentiments religieux peuvent se réduire à l'amour et à la crainte filiale qui en est inséparable. Mais que faut-il entendre par cet amour que nous devons à Dieu? Ce mot peut avoir deux sens différents: il signifie tantôt un mouvement de sympathie entre deux objets, et tantôt l'estime que l'on fait de l'objet aimé et que l'on regarde comme préférable à tout autre; c'est ce qu'on appelle en latin *charitas*, c'est-à-dire estimer cher et de grand prix l'objet qu'on aime. Le premier n'est qu'une touche harmonique produite par les formes, les apparences de la chose aimée; d'où résulte un violent désir qui porte vers l'objet qu'on aime: or, Dieu n'étant point corporel ne peut être pour nous un objet de passions sympathiques. Mais il est éminemment parfait, maître de tout, principe et fin de tout, et rien ne peut lui être comparé; nous devons donc l'estimer, l'apprécier, l'aimer au-dessus de tout, et par conséquent respecter ses volontés et mettre notre bonheur à les observer. Ainsi Dieu est un objet d'amour juste et raisonnable, et un des signes les plus certains de cet amour, c'est le bonheur que nous trouvons à faire sa volonté:

Cet amour nous le devons à Dieu, parce qu'il est le souverain bien en lui-même et le souverain bien de l'homme; parce qu'il nous aime comme ses enfants, qu'il nous permet de l'appeler notre père, et qu'il nous comble chaque jour de ses bienfaits dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, en attendant d'y mettre le comble dans l'ordre de la gloire. Nous devons encore aimer Dieu parce qu'il veut que nous l'aimions, qu'il nous l'ordonne et qu'il nous l'inspire en nous portant vers le parfait bonheur que nous ne trouvons qu'en lui; nous devons enfin l'aimer à cause des avantages inappréciables que cet amour nous procure; et pour goûter la paix de l'esprit et du cœur, la paix des familles et de la société; car, sans cet amour, il n'y a plus que trouble, désordres, crimes, et au dehors et au dedans de nous-mêmes.

Après avoir exposé les devoirs que la loi naturelle nous prescrit envers Dieu, examinons ceux qu'elle nous prescrit envers nous-mêmes: d'abord, la loi naturelle nous oblige à nous aimer, à nous conserver et à nous perfectionner; et tout ce que l'homme fait pour dégrader, pour avilir sa nature, est un outrage envers Dieu de qui il la reçoit, envers la société dont il est membre, et envers lui-même dont il fait le malheur; car, si tout ce qui nuit à notre prochain est un délit, nous sommes encore plus coupables dans ce que nous faisons contre nous-mêmes, puisque notre bonheur dépend bien plus de nous que du prochain. Or, pour violer tous ces devoirs, il n'est pas nécessaire d'en venir à des actes prémédités, inspirés par la

haine ou le désespoir; les passions, les vices, les excès auxquels nous nous livrons volontairement, et qui nous conduisent à des maladies ou à une mort prochaine, sont autant de suicides indirects et coupables. Il paraîtrait inutile de traiter de l'amour de nous-mêmes, puisque la nature nous l'inspire fortement; mais si nous voulons tous être heureux, le plus grand nombre se trompe sur ce qui peut faire son véritable bonheur; et quand on a pris une fausse route, plus on le cherche avec ardeur, plus on s'égare et on s'en éloigne; il est donc important de savoir en quoi consiste le véritable amour de nous-mêmes.

Cet amour a deux grands objets: le premier est la vie corporelle et tout ce qui est nécessaire à sa conservation; le second est la vie intellectuelle et tout ce qui peut la rendre heureuse et parfaite: c'est donc le corps et l'âme que nous devons cultiver et soigner. Mais d'abord, pouvons-nous renoncer à la vie quand il nous plaît? Nous répondons que nous n'en sommes point les maîtres, puisque ce n'est pas de nous que nous la tenons: elle est évidemment l'ouvrage de la cause suprême, c'est par son ordre et non par notre volonté que nous sommes dans le monde; comment donc oser en sortir sans sa permission. Les anciens philosophes, Platon, Aristote, Cicéron et nos grands publicistes, sont unanimes sur ce point; cependant les stoïciens croyaient que, dans les grandes adversités, Dieu semblerait permettre à l'homme de quitter la vie; c'est ainsi qu'ils excusaient Lucrèce, Caton d'Utique, Brutus et autres. Mais une pareille supposition est évidemment contraire au droit souverain de Dieu, et aux devoirs qu'il a imposés à l'homme envers la société et envers lui-même; il est d'ailleurs bien plus glorieux de supporter les maux avec courage, que de s'en débarrasser par faiblesse et par lâcheté; enfin, le sentiment de l'amour de la vie et le cri de la nature réclameront toujours contre cette fausse interprétation de la volonté divine. Toutefois, s'il nous est commandé de conserver la vie, nous ne devons pas l'aimer avec excès et jusqu'à redouter par-dessus tout de la voir finir par une mort naturelle; une telle crainte serait une révolte contre le Créateur, qui a fixé le temps de notre passage sur la terre. La mort est pour l'homme juste et religieux le principe d'une vie heureuse et immortelle; elle est sans doute redoutable pour le méchant, mais c'est un changement de vie plutôt qu'une vaine crainte qui peut la rendre douce et même désirable; accoutumons-nous donc à la méditer, pour augmenter notre fermeté dans le bien, et régler parfaitement toutes nos actions:

La loi naturelle, en nous obligeant à conserver notre vie, nous donne évidemment le droit de la défendre contre toute attaque injuste qui la met en péril; ainsi, quiconque en veut à notre vie, perd le droit de conserver la sienne; et dans le cas d'une attaque subite, nous pouvons user de toutes nos

forcées pour repousser une injuste agression : *Bellum habeat necessitas, pacem voluntas*, dit le grand Augustin. Si l'injure a été faite et que l'agresseur déjà se soit retiré, je n'ai pas le droit de l'attaquer moi-même par haine et par vengeance; ces passions sont toujours funestes et de mauvais conseillers. Dans l'état naturel, l'homme a le droit de se rendre justice à lui-même, pour corriger son ennemi et se préserver de nouveaux outrages; dans l'état social, c'est au magistrat qu'il appartient d'exercer cette justice, toujours dangereuse dans les mains des particuliers. Mais si je suis attaqué dans mon honneur aussi précieux, plus précieux que la vie, puis-je provoquer mon adversaire en duel? Je réponds que, dans l'état social, nul n'a le droit de venger ses injures; ce droit est remis à la puissance civile, et c'est blesser la loi naturelle que d'agir autrement. Donc celui qui est provoqué à un combat singulier ne peut s'y rendre sans crime; accepter le défi, ce n'est plus défendre sa propre vie, c'est l'exposer et attaquer celle d'un autre; au lieu d'écarteler le danger, c'est vouloir s'y précipiter soi-même. Si nous devons conserver notre vie, nous devons aussi conserver la santé, sans laquelle la vie devient inutile et même onéreuse; la tempérance et la modération nous sont donc commandées, et tous les excès qui dérangent la santé sont également proscrits. Par le même principe, nous devons rechercher les biens indispensables à notre conservation; le travail est donc un devoir, et la paresse, l'oisiveté sont condamnées par la loi de la nature. Mais le désir des biens nécessaires doit être modéré et conforme à nos besoins; la loi naturelle proscrit également et l'avarice qui les accumule avec excès, et la prodigalité qui les dissipe.

Retraçons maintenant les devoirs qu'imposent le soin et la culture de notre esprit, devoirs d'autant plus importants que l'esprit est supérieur au corps, et la vie de l'âme plus précieuse que la vie animale; celle-ci est de peu de durée, et la vie de l'âme tend à l'immortalité; donc, plus les biens éternels sont au-dessus des biens passagers de cette vie, et plus la culture de nos esprits doit avoir la préférence sur les soins du corps; d'ailleurs, la vie même présente ne saurait être heureuse, si l'esprit n'est pas lui-même bien réglé, puisque c'est lui qui doit diriger toutes nos actions. La vie de l'esprit consiste dans l'intelligence, la volonté et les affections; il est donc nécessaire de régler notre intelligence en écartant les sources de nos erreurs, et de contenir notre volonté et nos affections dans de justes bornes, par la pratique habituelle des vertus; car l'expérience démontre que tous les maux qui nous affligent sur la terre viennent ou de notre ignorance ou de notre perversité, souvent même de l'une et de l'autre. Nous avons déjà traité ce magnifique sujet, en parlant des moyens qui peuvent rendre l'homme heureux ici-bas.

Posons seulement quelques règles propres à nous diriger dans nos actions. L'homme étant un esprit uni à un corps, la première et la plus indispensable loi de la raison est de bien calculer les principes, les moyens et la fin, c'est-à-dire d'étudier avec soin tous les rapports de nos actions avec le but que nous nous proposons. De là suivent quatre règles particulières que nous devons avoir sans cesse sous les yeux : 1° une douleur qui nous délivre d'une plus grande est réellement un bien; par conséquent, si la tempérance, l'abstinence, la répression de la colère, de la vengeance et de l'ambition servent à nous délivrer des maux bien plus grands qui naissent de ces passions turbulentes, il faut ne rien négliger pour nous vaincre nous-mêmes, quelque peine que nous trouvions dans ce combat. 2° Un plaisir qui nous prive d'un plus grand, est un mal pour nous; et telles sont les jouissances qui troublent l'esprit, qui égarent la raison, ou qui nous ravissent tout sentiment de vertu pour nous livrer à la fureur des passions. 3° Tout ce qui engendre plus de douleur que de plaisir véritable est réellement un mal; c'est un breuvage séduisant qui donne la mort, un marché dans lequel on perd plus qu'on ne gagne; aussi un homme sage doit-il toujours se demander à lui-même : Y a-t-il ici plus à gagner qu'à perdre pour le bonheur total de ma vie? et si la perte est plus grande, il doit s'abstenir. 4° Une douleur qui produit un plus grand plaisir est un véritable bien pour nous; telles sont les peines qui accompagnent l'exercice de toutes les vertus : elles deviennent une source de jouissances bien supérieures, et qui contribuent éminemment au bonheur de la vie.

Enfin, quels sont les devoirs que la loi naturelle nous prescrit envers nos semblables? Nous avons prouvé que l'homme est fait pour la société, et que la société ne peut subsister sans l'amour de nous-mêmes et de nos semblables; nous devons donc aimer le prochain; notre intérêt ainsi que les sentiments de bienveillance et de commisération, que nous éprouvons naturellement, nous avertissent assez de cette obligation. Mais cet amour fraternel nous impose deux grands devoirs, l'un de justice et l'autre d'humanité; le premier est renfermé dans cette maxime : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait* (Matth., VII, 12); et le second est exprimé par celle-ci : *Fais à autrui ce que tu veux qu'il te soit fait*; maximes évidentes, reconnues dans tous les siècles et par tous les peuples de la terre. Les devoirs de justice nous défendent de nuire au prochain dans son esprit, son corps, sa réputation, sa fortune et généralement tout ce qui lui appartient légitimement, et d'où dépend le bonheur de sa vie. Nous pouvons nuire à notre prochain dans son esprit, ou par défaut d'instruction et d'éducation, ou par de fausses doctrines; la société doit donc veiller avec le plus grand soin à l'éducation des enfants; les parents y sont obli-

gés par la nature, les maîtres par convention et par état, et l'omission de ce grand devoir fut toujours la source des plus grands maux pour la famille et la société.

Mais le mal le plus dangereux est de nourrir l'esprit de la jeunesse de doctrines impies, immorales et corruptrices; quel énorme attentat que de blesser ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, sa raison et sa volonté! N'est-ce pas jeter dans son âme les semences d'une immense moisson de crimes? L'intelligence étant une fois dépravée, il est impossible que tous les penchants ne soient bientôt corrompus, et que la vie entière ne devienne une chaîne de désordres. Ceux-là sont évidemment les plus pervers des hommes, qui sont poussés au crime par les principes qu'ils ont adoptés; rien n'est comparable à leur audace, et les attentats les plus odieux leur paraissent les plus louables. Qu'un homme s'égare dans un moment de passion, il peut facilement rentrer dans le chemin de la vertu; mais à celui qui est imbu de fausses doctrines, quel moyen reste-t-il pour revenir au bien? Combien donc sont coupables devant Dieu et la société entière, les professeurs de tout genre qui, par leur enseignement, pervertissent la jeunesse! Je ne m'arrêterai pas à développer les autres devoirs de justice; ils sont universellement reconnus, quoique trop généralement violés. Médire de son prochain, le calomnier et nuire ainsi à sa réputation aussi chère que la vie, ravir ses biens injustement, le tromper par la ruse et le mensonge, sont des crimes que toutes les lois naturelles, divines et humaines proscrivent également.

Il faut encore rendre au prochain tous les services qui dépendent de nous, ce sont les devoirs d'humanité et de libéralité: les premiers renferment tous les secours dont il a besoin, et qui n'exigent de notre part aucun sacrifice; les seconds nous obligent à l'assister au prix même d'une partie de nos biens. Les principes du droit naturel nous persuadent tous ces devoirs, et Dieu nous les prescrit en nous commandant la concorde, l'amour, la bienveillance, sans lesquelles il n'y a point de société parmi les hommes. Il nous fait naître faibles; incapables de nous suffire à nous-mêmes, pour nous apprendre à prêter secours à ceux qui en ont besoin; car si nous le refusons aux autres, comment pouvons-nous l'espérer pour nous-mêmes? D'ailleurs, rien n'honore plus l'homme aux yeux de ses semblables que l'humanité et la bienfaisance; comme rien n'excite plus l'indignation et le mépris que la dureté et la barbarie.

Il suit de ces principes, d'abord, que l'homme doit s'appliquer à cultiver toutes ses facultés pour se rendre capable, non-seulement de pourvoir à ses propres besoins, mais encore de rendre service à ses semblables; secondement, que dans l'ordre de la bienfaisance, c'est l'intérêt général qui doit toujours l'emporter sur l'intérêt particulier; troisièmement, que nous devons également

soulager nos ennemis, bien loin de les haïr et de leur nuire. Que de précieux avantages nous pouvons retirer de nos ennemis! Ils deviennent comme un aiguillon qui nous excite à bien faire, des surveillants d'autant plus utiles qu'ils sont moins disposés à nous flatter; enfin, il n'y a rien de plus glorieux que de savoir pardonner et de faire du bien à celui qui nous fait du mal. Comment arrive-t-il donc que, malgré des principes si évidents, il y ait tant de haines, de jalousies et d'inimitiés parmi les hommes? Je réponds que le premier mouvement de la nature nous porte à la bienveillance; mais quand ce précieux sentiment est affaibli ou détruit par un malheureux égoïsme, alors les inégalités produites par la naissance, la fortune, les places, les distinctions et les honneurs, au lieu de lier les hommes entre eux par le besoin d'un mutuel secours, deviennent une source féconde de rivalités et de divisions, qui font bientôt le malheur des hommes et la désolation de la société entière.

DISCOURS XXXVI.

DE LA POSSIBILITÉ ET DE LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Nous avons répondu aux quatre grandes questions qui devaient faire le sujet de nos méditations; et rien n'était plus digne de fixer toutes les pensées de notre esprit. Voilà la véritable science de l'homme; et celui qui ne sait ni ce qu'il est, ni où il est, ni par qui, ni pourquoi il est, ne mérita jamais le nom de sage; c'est un orgueilleux et un ignorant, puisqu'il ne sait ni sa nature, ni son origine, ni sa destinée, ni les moyens d'y arriver. Nous connaissons donc les vérités fondamentales de la religion avec les lois morales qui en découlent, comme des conséquences nécessaires; gravons-les profondément dans nos esprits et dans nos cœurs; elles feront sûrement le bonheur de notre vie. Cependant notre tâche ne sera qu'imparfaitement remplie, si nous n'ajoutions à ces premières considérations déjà si élevées des considérations d'un ordre encore plus élevé. Nous avons établi ces vérités et ces lois par les enseignements d'une raison éclairée; elles sont donc conformes à cette lumière naturelle que le Créateur a mise en nous. Mais la raison suffit-elle aux savants et aux ignorants pour découvrir les vérités naturelles et les lois morales, et surtout pour leur persuader d'y conformer leurs actions? De plus, les vérités naturelles et les lois qu'elles imposent sont-elles les seules nécessaires à l'homme pour remplir sa destinée et arriver au bonheur parfait? En un mot, la révélation est-elle nécessaire? A-t-elle été faite, et dans quels temps, dans quelle suite de progrès et de développements? Sur quelles preuves est établie la certitude de cette révélation? Enfin, par quels moyens a-t-elle dû se conserver et se transmettre d'âge en âge, de génération en génération, suivant les desseins de la divine Providence? Tel est l'ensemble des questions que nous devons

examiner, pour amener l'homme à la foi catholique, seule capable de nous apprendre toute vérité, toute justice, et de diriger nos esprits et nos cœurs dans la route du bonheur parfait.

D'abord, nous ne demandons pas si Dieu peut révéler à l'homme des vérités qui l'intéressent, et qui passent toutes ses conceptions. Peut-on admettre l'existence d'un Dieu, sans reconnaître que son intelligence est infiniment élevée au-dessus de la nôtre, et qu'il est un grand nombre de vérités que nous ne connaissons jamais, s'il ne daigne nous les manifester? Peut-on douter encore que l'Être tout-puissant n'ait les moyens de nous enseigner ces vérités, si sa bonté et sa sagesse le jugent convenable? Tous les moyens naturels que nous avons de connaître la vérité, nous les tenons de sa main libérale. L'intelligence, les sens par lesquels nous recevons toutes les impressions des objets, et les idées qui les représentent, c'est Dieu qui nous les a donnés : or, qui oserait soutenir que ces moyens de connaître la vérité sont les seuls possibles, et que le Créateur, dans sa toute-puissance, ne peut pas en employer d'autres pour nous instruire lui-même? L'expérience journalière nous montre un grand nombre de moyens qui nous sont indispensables pour arriver à la connaissance de la vérité, et qui doivent prêter secours à ceux que nous avons reçus de la nature. En effet, n'est-il pas évident que nous sommes obligés d'apprendre à parler, à lire et à écrire, que toutes les sciences et tous les arts doivent nous être enseignés par des maîtres qui les connaissent; et que, sans les secours de l'éducation, de l'instruction, sans des modèles en tout genre, nous serions incapables d'y faire par nous-mêmes aucun progrès? Quoi donc! il faut, dans les sciences et les arts, que nous apprenions tout de nos semblables; et il n'y aurait que Dieu qui ne pourrait être notre maître, et qui n'aurait pas le moyen de nous enseigner lui-même! Quelle révoltante absurdité! Posons donc comme un principe incontestable que Dieu, dont la science et la puissance sont infinies, peut nous révéler et nous manifester des vérités utiles à notre bonheur, selon les besoins de sa sagesse et de sa bonté.

Mais par quels moyens Dieu peut-il nous révéler ces importantes vérités? Il en est deux qui se présentent naturellement à notre esprit, et combien d'autres que nous ne connaissons pas! Premièrement, Dieu peut communiquer immédiatement à notre intelligence des vérités auxquelles elle ne serait jamais arrivée, et lui faire connaître en même temps par des signes certains la source de ces divines lumières; secondement, s'il charge ses envoyés de parler aux hommes, il peut les investir d'une puissance surnaturelle, capable de démontrer évidemment que ce qu'ils disent est la parole même de Dieu; de fameux déistes, Bolinbroke et Morgand, n'ont pu s'empêcher de le reconnaître. Une action immédiate de Dieu sur l'esprit humain, telle que l'exprime le mot

d'*inspiration*, n'est pas plus difficile à admettre et à concevoir que l'action ordinaire de l'esprit sur le corps. Morgand, dans son livre : *le Philosophe moraliste*, convient que Dieu peut communiquer et révéler des vérités à l'homme, soit en élevant les facultés de la raison au-dessus de leur portée ordinaire, soit par une illumination surnaturelle.

Mais, si Dieu veut que les vérités révélées soient enseignées et transmises aux autres hommes, il est bien évident qu'il doit donner, à ceux qu'il a choisis et qu'il envoie, tous les moyens nécessaires pour démontrer l'authenticité et la divinité de leur mission. Dieu le doit à lui-même, aux apôtres qu'il envoie, et à ceux à qui ils sont envoyés : or, qu'il puisse leur donner de tels moyens, c'est ce que l'on ne saurait nier raisonnablement. Le puissant auteur de la nature, le maître de l'univers peut sans doute, quand il le juge convenable, accorder à une de ses créatures la puissance de faire des œuvres tellement au-dessus des forces humaines et du cours ordinaire de la nature, qu'elles seront propres à convaincre ceux qui en seront les témoins, que le doigt de Dieu est là; Collins, Voolston, Spinosa et Rousseau ont été obligés d'en convenir. « Dieu peut-il faire des miracles? dit Jean-Jacques; cette question serait impie si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. » Mais si les vérités révélées ont été annoncées, si les faits miraculeux qui leur servent de preuve, ont été opérés publiquement et consignés dans des écrits contemporains; si ces faits nous sont transmis par une constante tradition et avec une entière certitude, il est bien évident qu'il faut croire ces vérités et qu'on ne peut s'y refuser sans renoncer à la raison. En effet, la connaissance de tous les faits qui se sont passés avant nous est fondée sur la certitude du témoignage des hommes; tout ce qui intéresse le plus le repos de la société et celui des familles est appuyé sur ce témoignage; et renverser ce moyen unique de connaître le passé, c'est introduire un pyrrhonisme historique universel. Il est donc démontré que la révélation est possible sous tous les rapports, et dans sa manifestation, et dans sa certitude, et dans sa transmission.

Avançons : la révélation est-elle utile, désirable et même nécessaire dans l'état actuel où se trouve le genre humain? Pour bien résoudre ces questions, il est important d'examiner les divers systèmes qui ont été soutenus, et par les déistes anglais ou français, et par les philosophes chrétiens, défenseurs zélés de la révélation. Lord Herbert de Cherbury, dans son ouvrage de *Religione gentilium*, et le docteur Tindal, dans son livre intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le monde*, ont avancé que tout homme, dans quelque état, dans quelque condition qu'il puisse être, sans éducation, sans instruction et sans aucun moyen extérieur, peut, par les seules

forces de sa raison, parvenir à une connaissance pure et parfaite de Dieu, de ses attributs, de sa providence, de l'existence et de l'immortalité de nos âmes, des peines et des récompenses à venir, et de nos devoirs principaux envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes : ce qui renferme les grands préceptes de la religion qu'ils appellent naturelle; d'où ils concluent que toute révélation est absolument inutile, puisque le grand livre de l'univers apprend à la raison de l'homme tout ce qu'il lui importe de savoir en matière de religion. Voilà ce que J.-J. Rousseau cherche également à établir dans son *Emile*, pour démontrer l'inutilité et par conséquent la fausseté de la révélation.

Ce système est beau dans la spéculation; il nous donne une grande idée de la dignité et de l'étendue de notre raison; c'est grand dommage qu'il ne se soutienne plus, lorsqu'on le rapproche des faits et de l'expérience; il dégénère alors en une véritable chimère; et l'on s'étonne qu'il puisse être défendu par des hommes qui ont quelque connaissance de l'histoire du genre humain. En effet, ce système suppose la religion naturellement connue de tous les hommes dans son essence et dans sa perfection; cependant les monuments historiques prouvent que des philosophes célèbres, des sociétés, des nations entières se sont étrangement trompés dans les points les plus essentiels, et du dogme et de la morale. L'expérience nous apprend également que les hommes privés de toute instruction ont à peine quelque faible idée de la religion, et qu'ils vivent dans la plus stupide ignorance. Les sages même du paganisme ont reconnu la nécessité de l'éducation : Plutarque dit que la nature sans la science et l'instruction est un guide aveugle; que le vice peut entrer dans l'âme par tous les sens, mais que la vertu n'y peut arriver que par les oreilles, c'est-à-dire par l'instruction. Platon, dans son sixième livre des *Lois*, dit que l'homme devient, par une excellente éducation, le plus divin et le meilleur des animaux; mais que s'il a le malheur de n'être pas bien élevé, il est bientôt plus féroce et plus intraitable que les bêtes sauvages. Socrate et Platon ont reconnu même que, sans un secours extraordinaire du ciel, jamais on ne parviendrait à retirer les peuples de l'aveuglement et de la corruption où ils étaient plongés. Ainsi, les sages de l'antiquité sont loin de partager l'opinion de nos philosophes, qui font de tous les hommes des prodiges de lumière et de vertu.

David Hume dans son *Histoire de la religion naturelle*, Locke dans son *Christianisme raisonnable*, Morgand dans son *Philosophe moraliste*, et tous leurs sectateurs, ont dit que l'homme livré à lui-même, sans autre secours que sa faible raison et le spectacle de l'univers, ne parviendrait qu'après bien des siècles à se faire des idées claires et pures des dogmes et des devoirs de la mo-

rale. « En effet, dit Morgand, si la religion naturelle est écrite avec tant de force et de clarté dans le cœur de chaque homme, pourquoi un Chinois, un Indien, ne tracerait-il pas un aussi bon système de religion naturelle qu'un chrétien? Pourquoi Confucius, Zoroastre, Platon, Socrate n'ont-ils pas donné un plan de religion et de morale aussi pur que Grotius et Puffendorf? » D'où ce philosophe conclut que si le genre humain s'est plongé pendant tant de siècles dans l'idolâtrie et les égarements du paganisme, c'est que Dieu l'ayant livré à sa faible raison, il a dû parcourir le cercle de toutes les erreurs, pour arriver enfin, après bien des siècles, à la connaissance des principales vérités religieuses et morales : conséquence absurde et révoltante qui fait retomber sur Dieu même les égarements des anciens peuples.

Tous les philosophes sages et les théologiens les plus éclairés reconnaissent d'abord que l'homme abandonné à lui-même, sans instruction, sans éducation et sans moyens extérieurs, ne parviendrait jamais, ou que très-lentement, très-difficilement, à la connaissance pure et exacte des principaux dogmes de la religion et des devoirs qu'elle prescrit. Ils avouent que les vérités fondamentales de la religion, par rapport au dogme et à la morale, nous ayant été une fois enseignées, on peut en voir clairement le fondement et les preuves dans la nature et la relation des êtres; et que notre raison, dégagée de tous préjugés, les approuve infailliblement, lorsqu'on les lui propose dans leur véritable jour. Mais, parce que certaines vérités déjà clairement connues se trouvent d'accord avec la raison et fondées sur la nature des choses, il ne faut pas conclure que la raison, abandonnée à elle-même et à sa lumière purement naturelle, eût pu les découvrir avec toutes leurs conséquences, et en faire l'application convenable pour diriger les hommes dans la connaissance et la pratique de la religion. Clarke, Locke, Puffendorf observent très-bien qu'il y a une infinité de choses que nous avons apprises au berceau, et qui nous sont devenues si naturelles qu'elles nous semblent faciles à démontrer, sans penser que nous les aurions longtemps ignorées, ou du moins que nous en aurions longtemps douté, si la révélation n'était venue les enseigner au monde; d'où ces philosophes concluent avec raison que les vérités fondamentales de la religion ont été manifestées au premier homme, et transmises d'âge en âge, de génération en génération; et que la révélation est le bienfait le plus désirable et le plus nécessaire pour apprendre à l'homme ces grandes vérités, et pour les lui rappeler quand il les a oubliées.

Les déistes français ont aussi prétendu élever sur les ruines de la révélation une religion qu'ils appellent naturelle; ils nous disent que cette religion est aussi ancienne que le monde, aussi universelle que le genre humain, aussi certaine que l'évidence,

aussi facile à connaître que la lumière du jour; d'où ils concluent qu'elle suffit à l'homme sans le secours de la révélation. Mais d'abord ces prétendus sages s'accordent-ils sur les vérités fondamentales et les lois morales qui composent cette religion? Nullement; les uns admettent la nécessité d'un culte extérieur, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures; les autres rejettent tous ces points comme faux et inutiles ou même dangereux; que penser donc d'une religion sur laquelle ses fondateurs ne s'accordent pas? Ils prétendent que cette religion est évidente pour tous les hommes, pour les simples, les ignorants et le peuple, comme pour les savants, et que nul n'a besoin d'instruction à cet égard; mais s'ils ne s'entendent pas entre eux sur les vérités premières de cette religion, comment tous les hommes pourront-ils les reconnaître? Qu'on nous explique du moins pourquoi tout le genre humain, sans excepter les philosophes eux-mêmes, s'est égaré pendant quarante siècles, en s'abandonnant à la plus grossière superstition et à la plus honteuse idolâtrie: ce fait incontestable démontre clairement l'impuissance de la raison humaine abandonnée à elle-même, et sans aucun moyen d'instruction, pour arriver à la découverte des vérités fondamentales de la religion et de la morale naturelle, dans l'état actuel de dégradation où nous sommes tombés; et si quelques-unes de ces vérités se sont conservées chez tous les peuples, il faut reconnaître une tradition primitive, perpétuée d'âge en âge, et soutenue par les lumières de la raison, le sentiment de la conscience et le spectacle de l'univers, qui ont toujours rendu un témoignage favorable aux enseignements de cette tradition.

Nos philosophes modernes nous ont évité la peine de les combattre plus longtemps; après avoir essayé d'élever la religion naturelle sur les ruines de la révélation, ils ont anéanti cette religion naturelle, en prêchant l'athéisme, le matérialisme, l'épicurisme qui sont le tombeau de toute religion, de toute morale et de toute vertu; avec cette même raison qui, suivant eux, était seule capable d'établir dans le monde les vérités religieuses, ils ont replongé toutes ces vérités dans le néant. Quelle preuve plus frappante du besoin qu'elle a, quand il s'agit de la religion et de la morale, d'un guide qui l'éclaire, la dirige, la soutienne et la ramène à la vérité quand elle s'en est écartée! Or ce guide, c'est Dieu lui-même qui vient au secours de la raison humaine par l'autorité de la révélation.

Il est vrai que Grotius, Puffendorf, Cumberland et autres publicistes nous ont donné de très-beaux traités sur les lois naturelles; mais d'abord, c'étaient de grands génies, et tous les hommes ne sont pas de la même trempe; ces génies avaient reçu la plus grande instruction, ils avaient été élevés au sein du christianisme, environnés de toutes les lumières de la révélation. Mais les hommes sans génie, sans instruction et

sans révélation, parviendraient-ils à la connaissance claire et certaine de ces mêmes vérités de ces mêmes lois? Qui osera le soutenir? personne assurément. La révélation, sous ce premier rapport, est donc utile, désirable, nécessaire.

Mais quand il serait vrai que tout homme peut facilement, par la seule raison, parvenir à connaître clairement les vérités fondamentales et les lois naturelles, connaîtrait-il avec évidence le culte intérieur et extérieur qu'il doit rendre à la Divinité? De plus, l'homme se rend souvent coupable d'offenses graves envers la souveraine majesté, par ses erreurs ou ses vices; comment saura-t-il si Dieu veut les lui pardonner, à quelles conditions il accordera le pardon? Enfin, comme toute loi porte une sanction, quelle idée nous formerons-nous de la nature des peines et des récompenses que Dieu a attachées à l'observation ou à la transgression de ses lois? Il est bien évident que la raison seule ne peut éclaircir tous ces points, et cependant y a-t-il rien qu'il nous importe plus de bien connaître? Ainsi, les vérités naturelles ne font pas toute la religion, elles en sont le fondement; mais il faut encore à l'homme des vérités surnaturelles, et la révélation peut seule les lui apprendre; la révélation est donc évidemment nécessaire, pour apprendre à l'homme toutes les vérités et tous les devoirs qui doivent le diriger et le conduire au bonheur. Mais cette révélation a-t-elle eu lieu, et dans quels temps et dans quels développements? Ces nouvelles et importantes questions nous occuperont dans le discours suivant.

DISCOURS XXXVII.

DE LA RÉVÉLATION PRIMITIVE.

La révélation primitive est un fait historique incontestable; il est aisé de la prouver par les raisons les plus convaincantes, par les monuments les plus certains, par les traditions des anciens peuples, par les fables et les erreurs qui sont venues défigurer et altérer cette révélation, enfin par les témoignages des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Commençons par exposer les preuves naturelles et humaines de cette grande vérité.

Nous avons montré que l'homme, abandonné à lui-même, sans éducation, sans instruction et sans moyens extérieurs, ne parviendrait que très-difficilement, et vraisemblablement jamais, à se former des idées nettes, pures et sans mélange d'erreurs, de l'unité de Dieu, de ses perfections, de ses lois morales, et enfin de sa providence universelle, qui sont les vérités fondamentales de la religion. En effet, comment ne pas reconnaître qu'un homme livré à lui-même, et par conséquent vivant dans l'ignorance et la barbarie, accablé de besoins et de misères, occupé sans cesse à pourvoir à sa conservation, les yeux toujours fixés sur la terre et sur les objets qui l'environnent, n'aurait ni le loisir ni les moyens de con-

templer cet univers, d'en connaître l'ensemble, la marche et les lois qui le régissent, pour s'élever à la connaissance claire et pure d'une cause unique, souveraine, indépendante et infiniment parfaite, et pour en déduire tous les devoirs qu'il doit remplir envers Dieu, son prochain et lui-même? C'est ce qui n'est peut-être jamais arrivé, et ce qui n'arrivera jamais.

Donc, Dieu qui a créé l'homme, qui l'a rendu capable de le connaître et de le servir, pour le diriger vers cette noble fin, lui a manifesté son existence, le culte qu'il réclame, et les grandes vérités avec les grands devoirs qui servent de base à la religion. Supposer que Dieu a abandonné l'homme à lui-même, sans l'éclairer et l'instruire sur l'auteur de son être et sur ses devoirs; qu'il l'a mis dans l'impossibilité de lui offrir la première pensée de son esprit et le premier mouvement de son cœur, et qu'il l'a exposé ainsi à vivre seulement un jour sans Dieu, sans religion et sans vertu : c'est outrager sa bonté, sa sagesse et toutes ses perfections infinies.

Les monuments historiques nous confirment la même vérité. En ne considérant Moïse que comme un simple historien, et indépendamment des preuves que nous avons de son inspiration divine, son livre contient certainement les monuments les plus anciens et les plus authentiques qui nous soient restés de tout ce qui s'est passé dans les premiers temps. Le récit qu'il nous a laissé de la création du monde et de l'origine du genre humain est vraiment digne de Dieu et de l'homme, son plus parfait ouvrage. Ce récit est infiniment au-dessus des fables de tous les anciens peuples, que nous lisons dans Sanchoniaton, Berosé, Manéthon, Diodore de Sicile, et même des systèmes qu'ont inventés tous les philosophes du paganisme. Nous y voyons le premier homme comblé des plus précieuses faveurs, instruit et éclairé par Dieu même sur l'ordre et la suite de la création, l'indissolubilité du mariage, la soumission pleine et entière qu'il doit à ses volontés; après sa chute, nous y voyons encore des promesses qui nous paraissent obscures, mais qui furent sans doute plus claires pour nos premiers parents. Dieu leur montre un libérateur qui naîtra de leur postérité pour détruire l'empire de l'ennemi qui les a séduits, et les racheter de l'abîme de misère et de malheur où leur prévarication vient de les précipiter; ainsi, il leur fait connaître qu'un repentir sincère et une conversion vraie pourront leur ouvrir l'entrée d'une vie meilleure par l'application des mérites du Rédempteur. Voilà donc toutes les vérités importantes et toutes les lois morales, nécessaires au bonheur de l'homme, révélées dès le premier âge du monde, pour se répandre ensuite d'âge en âge, de génération en génération, et nous les retrouverons bientôt dans les traditions les plus anciennes des premiers peuples.

Moïse nous montre cette révélation con-

servée dans les premières familles patriarcales, ensuite méconnue par le plus grand nombre des hommes; ce qui attirera sur la terre un déluge universel, châtimement terrible et bien capable de rappeler au genre humain ses devoirs envers le maître souverain de l'univers. Or, cette narration du premier et du plus respectable des historiens se trouve confirmée par les plus anciens monuments; tous s'accordent à nous représenter les contrées de l'Orient où Noé s'établit avec sa famille, comme le berceau de la société, des sciences et des arts; c'est là qu'on voit paraître les premières villes, les premières formes de gouvernement, et qu'on retrouve les plus précieux restes des anciennes traditions; c'est là aussi que les plus grands philosophes de la Grèce, les plus célèbres législateurs allèrent chercher la connaissance des choses divines et humaines, et les principes d'un gouvernement sage, propres à assurer le repos et le bonheur des peuples.

En effet, que nous disent les historiens des Phéniciens, des Chaldéens, des Egyptiens, sur leurs traditions et leur croyance; que lisons-nous dans Sanchoniaton, dans Berosé, dans Diodore de Sicile? Ils donnent à ces peuples, pour flatter leur orgueil, une antiquité plus reculée; leur chronologie est remplie de tant de fables et d'absurdités, qu'elle est par-là même convaincue de faux, comme l'ont démontré le savant Goguet, dans une dissertation qui termine son bel ouvrage sur *l'origine des lois, des sciences et des arts*, et le célèbre de Guigne, dans son *Histoire des Huns*. Mais les vérités primitives d'un Dieu suprême, de la formation du monde et du premier homme, de la célébration du septième jour, des sacrifices et des oblations, et de la catastrophe du déluge, ont été admises par tous les anciens peuples, et nous en avons pour garants les auteurs déjà cités; on peut consulter sur ce point important le savant Hyde, dans son ouvrage de *Religione Persarum*, et Bailly dans son *Histoire de l'astronomie*. Enfin, c'est dans les tradition des Chaldéens, des Egyptiens, des Persans et des Phéniciens, que Pythagore, Platon, Zénon et tant d'autres dont Diodore de Sicile nous a conservé la liste, allèrent puiser ces précieuses connaissances, comme ils le déclarent eux-mêmes dans leurs écrits.

Les poètes qui ont tant contribué à altérer par leurs fables ces traditions anciennes, ne les ont pas entièrement effacées; les attributs du Dieu suprême se montrent dans leurs poèmes avec la plus grande magnificence. Homère parle du ciel et des dieux comme du maître suprême de l'univers; Horace et Virgile tiennent le même langage; Ovide, dans ses *Métamorphoses*, parle du chaos, de l'origine du monde et du déluge; son âge d'or est évidemment l'âge d'innocence : or, d'où peuvent être venues toutes ces traditions? Puisque les hommes n'ont pu arriver par eux-mêmes à la connaissance de ces grandes vérités, comme nous l'avons

prouvé et comme l'avouent les déistes les plus sensés, elles ne sont donc pas le résultat de leur invention, mais l'heureux effet d'une révélation primitive émanée de la Divinité, mais ensuite altérée et défigurée par l'ignorance, les passions et les vices.

Enfin, que Dieu ait révélé sa volonté aux hommes, c'est le sentiment général du genre humain dans tous les âges, et les anciens peuples ont toujours rapporté toutes leurs croyances à cette manifestation. Une persuasion si générale montre évidemment que la révélation a été faite, quoique ses enseignements aient subi des altérations dans la suite des siècles; elle prouve encore que les hommes ont unanimement regardé la révélation comme possible, utile et même désirable, et qu'ils sentaient le besoin d'être instruits par Dieu même, et d'une manière extraordinaire sur leurs principaux devoirs.

Il a donc plu à Dieu, dans son infinie bonté de communiquer aux premiers hommes la connaissance de la religion et de ses principes fondamentaux, afin qu'ils la transmissent à leur postérité par l'éducation, l'instruction, la pratique du culte extérieur, la prière et les sacrifices. Ce moyen de transmission était évidemment le plus conforme à la nature humaine, puisque c'est lui qui nous apprend tout ce qui intéresse le repos des familles, le bonheur de la société et la tranquillité des peuples. L'autorité de cette tradition, déjà si imposante, puisqu'elle remontait à l'origine du monde, était encore appuyée et soutenue par la droite raison, qui approuve les vérités fondamentales de la religion, quand elle les connaît et que les passions ne l'égarent pas; par la conscience qui les inspire et les confirme; par le spectacle de l'univers qui publie constamment la gloire de son auteur; enfin, par les erreurs elles-mêmes, qui, favorisant toutes les passions, portaient sur leur front un caractère évident de réprobation : tous ces grands moyens prouvent combien les hommes ont été coupables en foulant aux pieds les vérités saintes, et en s'efforçant de les méconnaître.

Les enseignements de cette révélation primitive ayant été altérés et perdus en grande partie dans le cours des siècles, Dieu aurait pu, sans agir contre sa justice, abandonner les hommes à leur aveuglement, car on n'osera pas soutenir, qu'en méprisant les premiers bienfaits de Dieu, on acquiert par-là de justes droits à en obtenir de plus grands encore. Mais Dieu s'est plu à faire éclater sa sagesse et sa bonté, en donnant une seconde révélation par le ministère de Moïse, et la confiant à un peuple chéri, qui, placé au milieu des nations les plus célèbres, pouvait les retirer des ténèbres où elles s'étaient plongées. Cette révélation était aussi destinée à conserver le souvenir des promesses, et à préparer la venue du Sauveur, attendu depuis l'origine des temps, qui devait consommer, par une troisième révélation, la manifestation pleine et entière des lumières et des grâces que Dieu a

daigné répandre sur la terre : telle est la marche que la divine Providence a suivie dans les progrès, le développement et la perfection du grand ouvrage de sa révélation.

Ici se présentent deux difficultés que les déistes du dernier siècle ont renouvelées dans tous leurs ouvrages, et qu'il est important de résoudre. Ils demandent, premièrement, pourquoi la révélation n'a pas été faite selon toute son étendue et sa perfection, dès l'origine du monde, pour servir de flambeau au genre humain dans la suite des siècles; secondement, pourquoi la révélation n'a été faite qu'aux patriarches, au peuple d'Israël, tandis que le plus grand nombre des peuples l'a ignorée. Si Dieu est le père commun de tous les hommes, comme on ne peut en douter, comment, disent-ils, concilier sa conduite avec la bonté, la sagesse et la puissance infinie qui le caractérisent.

Nous répondrons d'abord, avec saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. x, ch. 14) et avec les autres docteurs de l'Eglise, que l'instruction du genre humain a dû prendre, comme celle de chaque particulier, des accroissements selon les temps et la diversité des âges; que la société humaine ayant eu son enfance, ses progrès et sa perfection dans l'ordre naturel de la civilisation, des sciences et des arts, les bienfaits de la révélation ont dû suivre cette marche et se trouver en rapport avec ces divers états. En effet, on conçoit que la société humaine a été, dans le principe, composée de familles éparées, occupées de leurs besoins les plus pressants, et de la culture des terres où elles avaient placé leur habitation, sans aucun rapport de société, de commerce ou de défense mutuelle. Dans cet état d'isolement et de besoins, il est évident qu'un petit nombre de vérités fondamentales, de devoirs et de pratiques religieuses, suffisaient pour perpétuer au sein des familles la connaissance du vrai Dieu, et les hommages de reconnaissance et d'amour qui lui sont dus. Un plus grand développement eût été, non-seulement sans objet et sans utilité, mais encore trop facile à oublier.

Quand les familles sentirent le besoin de se réunir en corps de nations, et se donnèrent des chefs, des gouvernements et des lois, ce qui arriva peu de siècles après le déluge; était-il possible, était-il convenable que Dieu révélât à tous les anciens peuples ses volontés, et qu'il les soumit à une même loi et à un même culte? Nous répondons que puisque Dieu ne l'a point fait, il faut en conclure qu'il n'était ni possible, ni du moins convenable de le faire; car, si la société humaine a eu son enfance, elle a eu ensuite son adolescence, âge faible et critique, encore bien éloigné de l'âge parfait. En effet, qu'étaient-ce que ces nouvelles sociétés considérées dans leur gouvernement, leurs lois, leurs mœurs, leurs sciences et leurs arts? Des peuples grossiers et barbares, jaloux, ennemis les uns des autres,

ayant toujours les armes à la main, et ne cherchant qu'à envahir les possessions de leurs voisins par des guerres d'extermination. Comment réunir de tels peuples sous l'empire d'une même loi, d'un même culte, dans toute son étendue et sa perfection? Un tel projet était évidemment incompatible avec les temps et les circonstances dans lesquelles se trouvait la société; car, Dieu ayant donné à l'homme la raison et la liberté, et l'ayant environné de ses premières leçons et de toutes les merveilles de l'univers, il n'agit point sur son esprit et sur son cœur avec violence, pour le déterminer à le servir malgré lui, mais il use toujours d'une douceur, d'une modération dignes de sa haute sagesse et de son admirable providence.

XXXVIII.

DE LA SECONDE ET DE LA TROISIÈME RÉVÉLATION.

Dieu, prenant donc la société dans son état d'adolescence, sans la forcer dans ses développements et ses progrès, emploie le moyen le plus puissant pour ramener les hommes à la vérité et à la vertu; il place au milieu des peuples une nation qu'il se choisit, parce qu'elle a su conserver la révélation primitive transmise par les patriarches, ses pères; en tirant les enfants d'Israël de la captivité de l'Égypte par les prodiges les plus éclatants, il s'en déclare le chef, le législateur suprême; il proclame sur le mont Sinaï, dans tout l'éclat de sa puissance, les vérités religieuses et morales qui avaient été primitivement révélées; il donne à ce peuple un gouvernement et des lois d'une haute sagesse, et qui pourraient servir de modèle à toutes les nations du monde; enfin, il y joint les cérémonies religieuses les plus propres à conserver sur la terre le souvenir de sa Providence, de ses perfections et de ses promesses: les Égyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Assyriens, les Perses et les Mèdes, tous voisins de la Palestine, pouvaient profiter aisément de ces instructions.

Mais l'idolâtrie était déjà universellement répandue, et les païens, jaloux d'avoir des dieux particuliers, un culte et des lois nationales, se persuadèrent que le Dieu d'Israël était étranger aux destinées des autres peuples. En effet, l'histoire sacrée et tous les monuments profanes nous montrent, peu de siècles après le déluge, les anciens peuples qui se formèrent autour du berceau du genre humain, les Phéniciens, les Égyptiens, les Assyriens, les Perses, les Indiens livrés à l'idolâtrie la plus insensée, à un culte abominable, aux pratiques religieuses les plus infâmes et les plus contraires aux lumières et aux sentiments de la nature, et l'on voit partout le sang humain couler aux pieds des autels de leurs fausses divinités. Sans doute, la tradition primitive et les vérités saintes n'ont pas été altérées et perdues tout à coup et généralement; il en est resté dans

la tradition et la mémoire des peuples de précieux vestiges; nous les avons cités en témoignage de la certitude d'une révélation primitive; mais il n'est pas moins certain que ces premières vérités ont été mêlées et confondues à tant d'erreurs, à tant de fables absurdes et à tant de pratiques immorales, que la masse du genre humain s'est trouvée plongée dans un abîme de ténèbres dont il lui était impossible de sortir.

Tous les savants sont unanimes sur ces points, et c'en est assez pour prouver combien les anciens peuples ont été coupables de rejeter la révélation faite sur le mont Sinaï, et pour démontrer la nécessité d'une révélation générale dans les temps marqués par la Providence; mais l'erreur des païens fut-elle aussi générale, aussi profonde sur toutes les vérités primitives qu'on le dit communément? Exposons les divers systèmes des philosophes et des savants: D'abord, les philosophes platoniciens d'Alexandrie, Celse, Porphyre, Jamblique, Plotin, Julien et autres, frappés de la beauté et de la pureté de la doctrine chrétienne, sur l'unité, la spiritualité de Dieu et toutes ses perfections, soutinrent que les dieux et les déesses du paganisme n'étaient que des images, des figures, des allégories propres à représenter les perfections du Dieu suprême et à nous le montrer dans tous ses ouvrages. Dans cette explication, le paganisme serait exempt de toute erreur capitale sur ces grandes vérités, et ne saurait attirer sur les hommes une juste condamnation. Il est inutile de réfuter une telle imagination, bien éloignée de la croyance et du sentiment des peuples, et combattue en particulier par saint Augustin, dans son bel ouvrage de la *Cité de Dieu*.

Quelques philosophes modernes, tels que lord Herbert de Cherbury, Tindal et Morgand, ont prétendu que les hommages que les païens rendaient aux astres et aux idoles, ils les rapportaient tous au seul vrai Dieu, qu'ils voyaient dans tous ses ouvrages; et que, s'il y a eu quelques erreurs dans le paganisme, elles étaient de peu d'importance, parce que, disent-ils, l'univers enseigne tout ce qu'il importe à l'homme de connaître. Cudworth cherche également à justifier le paganisme, et à prouver que les principales vérités étaient universellement connues; le célèbre Huet n'a vu, dans les dieux et les fables du paganisme, que Moïse et les principaux personnages de l'Ancien Testament travestis en divinités; il prétend même justifier les anciens peuples, en soutenant que les principales vérités y étaient généralement professées; Warburton pense que les mystères du paganisme étaient consacrés à l'enseignement secret des vérités primitives; mais les docteurs Campbel et Leland prouvent très-bien la profonde corruption du paganisme dans ses trois sortes de théologies, naturelle, poétique et civile, qui, dans la réalité, n'en faisaient qu'une seule pour les peuples. On peut consulter leurs savants ouvrages.

De nos jours ont paru diyers auteurs qui ont donné encore plus d'extension à toutes ces idées : le célèbre abbé Guérin du Rocher, dans son *Histoire des temps fabuleux*, s'est efforcé de prouver que les principaux personnages de l'Egypte, ainsi que leur histoire, n'étaient qu'une mauvaise imitation des actions des patriarches et des événements du peuple hébreu, fondée sur des interprétations fausses de la Bible. MM. de Maistre et Schmitt ont cru voir le grand mystère de la rédemption, avec toutes ses particularités, dans Osiris, Mithra, Hercule, Visnou, et dans leurs sacrifices sanglants; mais, de tous les écrivains anciens et modernes, il n'en est aucun qui ait été aussi loin que l'auteur du livre sur l'*Indifférence en matière de religion*. En effet, nous observerons d'abord que les déistes anglais et français, qui ont entrepris l'apologie du paganisme, se sont bornés à soutenir que les premières vérités naturelles, telles que l'existence et l'unité du Dieu suprême, ses perfections, sa providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, et les premiers devoirs de la morale étaient généralement et universellement connus et professés; et, bien loin d'y joindre les vérités plus sublimes de la révélation, ils les ont rejetées comme inutiles au bonheur du genre humain. Les savants Cudworth et Warburton se sont bornés également à soutenir que les vérités premières et fondamentales de la religion, exprimées ci-dessus étaient universellement connues et professées, et ont cru même y trouver un moyen suffisant de salut, ménagé par la divine Providence en faveur des peuples païens, parce qu'une connaissance pure de Dieu, un amour parfait et une observation exacte de ses volontés connues, renferment implicitement la croyance et la soumission à tout ce que Dieu peut exiger de l'homme.

Quand le célèbre Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, s'est efforcé de prouver que toutes les fables du paganisme n'étaient qu'un travestissement des personnages de l'Ancien Testament et surtout de Moïse, il n'a jamais pensé à donner ses idées comme la croyance et l'enseignement universel des peuples, qui étaient assurément bien éloignés de soupçonner que leurs fables eussent une telle origine. Enfin, si MM. de Maistre et Schmitt ont cru voir, le premier dans les prières et dans les sacrifices sanglants, le second dans les dieux du paganisme et dans les fables de leur vie comme dans leur culte, des rapports avec les mystères de l'incarnation, de la rédemption, ils ont voulu seulement montrer l'origine de ces fables et indiquer leur fondement dans la croyance primitive et la révélation plus ou moins explicite de ces mystères faite à l'homme dès l'origine des temps; mais ils n'ont jamais prétendu que cette origine, ces rapports et ces mystères eux-mêmes étaient universellement connus de tous les peuples, qu'ils étaient crus et professés par eux. Non, jusqu'à nos jours, personne n'avait jamais rien

avancé de semblable. Il était réservé à l'auteur de l'ouvrage sur l'*Indifférence en matière de religion* de pousser les choses à un tel point et de nous montrer le paganisme environné de tant de lumières, de grâces, de mérites et de grandeurs, que l'Evangile doit en quelque sorte pâlir en sa présence, puisqu'il n'a d'autre mérite que celui d'être venu répéter, aux oreilles de tous les peuples païens, des vérités et des mystères qu'ils connaissaient et professaient universellement. Les docteurs de l'Eglise, dans les premiers siècles, ont pensé bien différemment; ils connaissaient sans doute mieux que tous nos écrivains modernes la croyance des peuples, ils voyaient encore le paganisme debout : or, tous ces grands docteurs, les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Tertullien, les Augustin ont vu dans le paganisme un assemblage d'erreurs monstrueuses; dans les anciens peuples des hommes rebelles à tous les moyens d'instruction que la Providence avait donnés au genre humain, et dans les philosophes de l'ancienne Grèce, des génies supérieurs, dépositaires de quelques-unes des traditions primitives qu'ils ont injustement cachées aux peuples et même abjurées dans la pratique; il est donc démontré que les anciens peuples et les philosophes eux-mêmes ont rendu inutile pour eux le grand bienfait de la seconde révélation, et qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à leur propre aveuglement.

Enfin, la société humaine étant parvenue à son plus grand développement dans la civilisation, les sciences et les arts, et ne formant presque plus qu'un seul peuple sous l'empire des Césars, Dieu, dans sa sagesse, étend le bienfait de sa révélation à tout le genre humain; il se montre avec l'effusion des plus grandes lumières et des plus grandes faveurs, et veut réunir tous les hommes sous l'empire d'une même foi, d'un même culte et des mêmes préceptes de morale : tel est le plan suivi par la divine Providence, et bien digne de notre reconnaissance et de notre amour.

Les déistes demandent encore ici pourquoi Dieu n'a pas fait entendre sa voix à tous les peuples. Nous répondons d'abord, que Dieu étant le maître absolu de ses dons, dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, nul n'a le droit de lui demander raison de sa conduite; il n'exigera lui-même que le compte de ce qu'il aura donné, il est donc toujours juste et bon. De plus, les difficultés que les déistes opposent à la révélation retombent évidemment sur la religion naturelle dont ils se sont constitués les défenseurs; celle-ci n'est pas connue de tous les hommes également, et les athées partent de ce fait pour la rejeter et pour nier l'existence de Dieu même. Enfin, le Créateur n'est pas obligé d'accorder de nouveaux bienfaits à ceux qui abusent de ses premiers dons : jamais l'ingratitude ne fut un motif raisonnable pour obtenir de nouvelles faveurs; il suffit à la sagesse et à la bonté di-

vine d'avoir accordé aux hommes des moyens suffisants pour le connaître et le servir, faudrait-il aussi qu'il procure de nouveaux bienfaits aux athées et aux matérialistes qui foulent aux pieds toutes les lumières dont ils sont environnés? N'accusons donc que la perversité humaine de toutes ses erreurs et de tous ses excès, louons et bénissons sans cesse la patience et la bonté divine qui les souffre, et reconnaissons avec le Roi-Propète que ses jugemens seront toujours justifiés par eux-mêmes : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. (Psal. XVIII, 10.)*

DISCOURS XXXIX.

DES PREUVES ET DES CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

Mais quelles preuves avons-nous de la révélation faite aux Hébreux sur le mont Sinaï, et de la révélation évangélique adressée à tout le genre humain? Dieu, sans doute, dont la puissance est infinie, connaît un grand nombre de moyens propres à démontrer la manifestation de ses volontés à l'homme; or, en réfléchissant sur l'état présent de notre intelligence et sur nos propensions naturelles, nous découvrons quatre caractères ou genres de preuves qui distinguent et établissent la révélation divine. Le premier caractère est dans l'utilité, la beauté, la sainteté, la sublimité de la doctrine qui est annoncée aux hommes et qui nous présente évidemment les instructions de la suprême sagesse et les préceptes de la souveraine bonté. Le second caractère est dans la sainteté, la sincérité, les vertus héroïques, les mœurs pures et la constance inébranlable des hommes choisis de Dieu pour annoncer sa parole. Le troisième est dans les prodiges ou les faits supérieurs à toutes les forces de la nature et que Dieu lui-même opère par ses envoyés pour établir leur mission. Enfin, le quatrième est dans les prédictions visiblement surnaturelles de certains événements éloignés, dépendants de la liberté humaine et liés à mille accidents qu'il est impossible à l'homme de découvrir et de prévoir avec assurance, tels sont les genres de preuves dont Dieu peut environner sa révélation pour la rendre certaine et incontestable au jugement de la raison humaine. Le premier caractère est propre à persuader les hommes instruits et éclairés, le second fait une vive impression sur les esprits bons et droits, le troisième et le quatrième agissent sur tout le genre humain, parce qu'ils n'exigent pas de grands raisonnements, et, qu'étant sensibles et frappants, ils sont plus propres à entraîner l'assentiment général.

Les philosophes du dernier siècle ont accumulé les sophismes pour attaquer d'abord la possibilité des miracles; mais admettre un Dieu et nier qu'il puisse faire des prodiges, c'est nier l'évidence même, car s'il est tout-puissant, il peut modifier son ouvrage pour des raisons toujours dignes de sa sa-

gesse et spécialement pour le salut et le bonheur du monde. Ces mêmes philosophes ont ensuite attaqué la possibilité de connaître un miracle avec certitude, comme si l'expérience constante ne nous apprenait pas, du moins dans beaucoup de circonstances, ce qui est dans l'ordre et le cours de la nature et ce qui lui est contraire; il est bien évident qu'on ne guérit pas les maladies, qu'on ne ressuscite pas les morts par la seule force de la parole. Ils ont enfin attaqué la possibilité de prouver l'existence des miracles, comme s'ils n'étaient pas des faits sensibles, et si les témoignages humains qui prouvent tous les faits historiques n'étaient pas également propres à prouver les faits miraculeux. Ce que nous disons des miracles s'applique évidemment aux prophéties : Dieu, dont la science est infinie, connaît l'avenir; il peut le manifester à ses envoyés; leurs prédictions publiques et certaines peuvent être conservées et transmises par le témoignage des hommes; enfin, leur accomplissement peut être constaté et transmis de la même manière. Il est inutile de s'étendre davantage sur des points qui ont été discutés et prouvés cent fois et de la manière la plus évidente, comme on peut le voir dans le *Traité de la Religion*, par Bergier, et dans les écrits de nos savants apologistes.

Nous n'avons pas besoin, non plus, de longs discours pour montrer que les caractères de la Divinité brillent du plus vif éclat dans les révélations mosaïque et évangélique : nous nous adressons aux hommes de bonne foi, est-il possible qu'ils n'en soient pas frappés, s'ils veulent y réfléchir un moment? Un peuple entier, aujourd'hui dispersé par toute la terre, vénère le Pentateuque comme un livre divin, et regarde ses croyances, son culte, sa législation comme émanés de Dieu même et révélés non dans le secret, mais sur une haute montagne, parmi les foudres et les éclairs, en présence de leurs pères qui ont vu les prodiges les plus éclatants pendant quarante ans, en Egypte, sur la mer Rouge et dans le désert.

La grande révélation faite par le Fils de Dieu même au sein de la Judée et sous le règne d'Auguste, nous est attestée par tout le monde chrétien; les miracles de Jésus-Christ ont eu pour témoins, et ses nombreux disciples, et les Juifs qui accouraient en foule auprès de lui; les païens eux-mêmes et les plus ardents ennemis du christianisme n'ont pu les nier. Les prodiges opérés par les apôtres et par les premiers chrétiens ont eu également pour témoins les Juifs et les gentils dans toutes les parties de l'empire romain; enfin, l'univers est devenu chrétien, et ce changement merveilleux, s'il a pu se faire sans le secours des miracles, serait lui-même le plus grand et le plus étonnant de tous.

Que dirons-nous maintenant du caractère de Moïse et des prophètes, des grandes et belles idées qu'ils nous donnent de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de sa providence, de la noble origine de nos âmes, de leur

sublime destinée? Qui n'admirera la sage législation du peuple hébreu, la beauté de ses lois morales, la sainteté et la magnificence de son culte? Est-il possible de ne pas reconnaître ici l'ouvrage de Dieu même?

Mais l'Evangile, que dit-il à notre cœur? Nous y voyons accomplis, dans Notre Seigneur Jésus-Christ, tous les anciens oracles des prophètes. Tout en lui annonce la divinité conversant avec les hommes; sa vie est le plus parfait modèle de toutes les vertus; quelle charité pour les malheureux, quelle miséricorde envers les pécheurs, quelle douceur en présence de ses ennemis, quelle patience dans les plus grandes humiliations! Mais en même temps quelle sagesse dans ses réponses, que de grandeur dans sa doctrine, quelle perfection dans sa morale; mais surtout quelle puissance sur les esprits et sur les cœurs! On voit bien qu'il dispose, en maître, des événements; il promet à ses apôtres qu'ils seront remplis de la vertu d'en-haut, et les apôtres, devenus des hommes tous nouveaux, ont annoncé partout son Evangile et bravé la fureur des tyrans; il annonce que l'univers est devenu chrétien; il prédit la ruine du temple, la désolation du peuple juif, et ceux qui ont reçu ces paroles de sa bouche divine en ont vu l'accomplissement: il dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise, et son Eglise subsiste après dix-huit siècles de combats et de victoires. elle subsiste aussi pure dans sa doctrine, sa morale et son culte que le jour où elle sortit des mains de son divin auteur: comment se refuser à tant de lumières, et ne pas tomber à genoux devant Jésus-Christ et son Evangile!

DISCOURS XL.

INSUFFISANCE DE LA RAISON POUR CONSERVER LES VÉRITÉS RÉVÉLÉES.

Nous avons prouvé, par les égarements des anciens peuples, que la raison est impuissante à découvrir les vérités mêmes fondamentales de la religion; mais les contradictions et les excès où sont tombés les hérétiques et les incrédules des trois derniers siècles, prouvent avec la même évidence l'insuffisance de la raison, pour conserver ces mêmes vérités pures et sans mélange d'erreurs.

Deux grandes sectes ont pris naissance dans nos temps modernes, et se sont développées au sein de l'Europe avec une effrayante rapidité; la secte protestante, et la secte philosophique enfantée par la première, dont elle est la conséquence nécessaire, et l'entier et dernier résultat. Le principe fondamental, sur lequel reposent toutes leurs doctrines, est que la raison individuelle de chaque homme en particulier doit être regardée comme la règle unique, le juge souverain et en dernier ressort de tout ce que l'homme doit croire et admettre dans l'ordre des vérités religieuses, comme dans l'ordre des vérités naturelles. Chacun ne

doit donc consulter, écouter et suivre que sa raison seule, dans tout ce qu'il faut adopter comme véritable, indépendamment de toute autorité, de toute croyance et de tout jugement porté par d'autres hommes: ce principe fut soutenu par les premiers réformateurs, Luther et Calvin, comme une conséquence nécessaire de leur révolte contre l'Eglise catholique.

Professant des doctrines nouvelles et entièrement opposées à la croyance, au jugement et à l'autorité de l'Eglise universelle, ils furent obligés de faire de leur autorité individuelle le principe fondamental de leur réforme, et d'attribuer par conséquent à la raison de chaque homme en particulier le même droit qu'ils s'attribuaient eux-mêmes. Ce principe ainsi posé, les fondateurs de la réforme, moins hardis et moins audacieux que nos philosophes, et retenus d'ailleurs par la crainte de soulever contre eux l'univers chrétien, déclarèrent qu'au jugement et au tribunal de leur raison individuelle: 1° la révélation chrétienne devait être regardée comme incontestablement divine; 2° que les saintes Ecritures seules renfermaient cette révélation; 3° que chaque homme devait chercher dans les Ecritures, mais par sa seule raison, et avec une indépendance absolue de toute autorité, ce qu'il devait croire et pratiquer. Pour arrêter encore, autant qu'il était en eux, le torrent des opinions et des systèmes qu'ils prévoyaient devoir naître infailliblement du principe établi, les premiers réformateurs crurent devoir y opposer une nouvelle digue, en dressant eux-mêmes, de leur autorité privée et avec leur raison individuelle, des symboles qu'ils proposèrent à leurs disciples comme autant de règles de foi sûres et invariables. Mais le principe de la liberté et de l'indépendance, qui rendait chaque homme juge unique, et en dernier ressort de tout ce qu'il devait penser, et sur la divinité de la révélation chrétienne, et sur les vérités qu'elle nous enseigne, produisit bientôt les effets malheureux qui en étaient les conséquences nécessaires et inévitables. Retenus d'abord par la même crainte d'un soulèvement général, leurs premiers disciples se bornèrent à attaquer les formules et les professions de foi que les chefs de la réforme avaient proposées à la croyance publique; mais bientôt avec le même droit de liberté et d'indépendance pour leur raison individuelle, ils interprétèrent les divines Ecritures, chacun à leur manière; réformant et supprimant tous les jours quelques nouveaux articles de foi, et publiant sans cesse de nouveaux symboles, ils donnèrent naissance à cette multitude de sectes et de croyances opposées et contradictoires, qui ont achevé d'anéantir dans leurs sociétés tous les caractères d'unité et de catholicité, essentiellement attachés à la véritable Eglise de Jésus-Christ, et ont fait de leur prétendue réforme un chaos effrayant et une nouvelle tour de Babel. Mais on ne s'est pas arrêté là: après avoir ainsi attar-

qué, change et renversé tous les dogmes et toutes les vérités capitales de la révélation chrétienne, il a fallu consacrer par une conséquence nécessaire, la tolérance universelle de toutes les opinions contradictoires, et l'indifférence la plus absolue sur leur importance ou leur nécessité, pour le salut et le bonheur de l'homme; conséquence qu'il est impossible de ne pas reconnaître comme inévitable, dès qu'on admet en principe que la raison individuelle est l'arbitre unique, et en dernier ressort, de ce que chacun doit croire et penser. En effet, du sein même de cette réforme, qui venait de creuser l'abîme où toutes les vérités religieuses, morales et sociales allaient s'engloutir, on vit sortir un homme qui, poussant le principe jusqu'à ses dernières conséquences, employa les forces de son génie pour démontrer que la raison livrée à elle-même ne peut rien connaître avec certitude, et que le doute universel est son unique partage : cet audacieux sophiste est Bayle. Dans son *Dictionnaire historique et critique*, il rassembla toutes les subtilités de sa dangereuse dialectique, pour prouver que sur toutes les questions, même les plus importantes et les plus généralement reçues, on pouvait soutenir le pour et le contre avec une égale force, et que la raison humaine était incapable de discerner la vérité. Un pareil système épouvanta l'impiété elle-même, et l'excès de son audace et de son délire en fut le plus puissant remède; mais il inventa la secte des philosophes connus sous le nom de déistes, qui, sans adopter les idées de Bayle dans toute leur étendue, y puisèrent néanmoins le principe de la liberté et de l'indépendance de leur raison individuelle, ainsi que tous les sophismes dont il s'était servi pour attaquer les vérités les plus importantes. Bientôt poussés eux-mêmes par les conséquences de ce principe funeste, ils sont tombés d'erreurs en erreurs, d'abîmes en abîmes, jusque dans l'athéisme et le matérialisme, qui sont le tombeau de toutes les vérités sociales, religieuses et morales; l'enchaînement de toutes ces erreurs est retracé et confondu, par une force de raisonnement et une éloquence au-dessus de tous les éloges, dans le premier volume sur l'*Indifférence en matière de Religion*.

En effet, plus hardis et plus téméraires que les premiers réformateurs, qui avaient reconnu hautement la vérité et la divinité de la religion chrétienne, les philosophes déistes, toujours conduits par le principe de l'indépendance de la raison individuelle, nièrent ouvertement l'utilité, la nécessité, la vérité et la divinité de la révélation. L'Angleterre, où toutes les sectes de la nouvelle réforme s'étaient développées avec le plus de liberté, où tout était accueilli et toléré, excepté la seule religion catholique qu'elle avait professée pendant tant de siècles, l'Angleterre fut le théâtre où parurent d'abord les philosophes déistes; chacun d'eux inventa des systèmes nouveaux, tous opposés les uns aux autres, pour se précipiter ensuite

d'abîmes en abîmes jusque dans l'athéisme, le matérialisme, et enfin le pyrrhonisme le plus absolu et le plus effrayant. Le premier de ces philosophes fut le trop fameux Hobbes, dont le génie fougueux et indomptable renversa tous les fondements de la religion et de la morale; il ne voyait partout que des conventions, des institutions humaines, sans autre appui que la force et la violence, sans autre fin que l'utilité et la conservation de la vie présente; cet affreux système, évidemment basé sur l'athéisme, devait entraîner avec lui la ruine de tout le genre humain. Les philosophes déistes qui lui succédèrent, crurent devoir suivre une autre marche; ils sentirent l'impossibilité de soutenir l'édifice de la société si l'on ne donne une base solide aux lois morales; et cette base, ils ne purent la trouver que dans l'existence de Dieu et les vérités fondamentales de la religion. Ils en composèrent donc ce qu'ils ont appelé la religion naturelle; mais cette religion devint bientôt elle-même, pour les philosophes déistes, ce que la religion révélée était devenue pour les nouveaux réformateurs, un champ de bataille où l'on vit paraître une foule d'opinions et de systèmes, tous contradictoires et se détruisant les uns les autres. Jamais ils ne purent s'accorder, ni sur l'origine et la nature de cette religion, ni sur la manière dont elle est transmise et enseignée aux hommes, ni sur les articles essentiels qui doivent en composer le symbole, ni sur le culte intérieur et extérieur qui doit nécessairement l'accompagner. Chacun de ces philosophes, fidèle au grand principe de la liberté et de l'indépendance de la raison individuelle, proposa son système comme le seul véritable, et accusa de fausseté tous ceux qui lui étaient opposés; en sorte que la religion naturelle fut plongée dans le même chaos où les réformateurs protestants avaient précipité la religion révélée.

Parmi les déistes anglais, Tindal fut le premier qui se montra un des plus ardens défenseurs de la religion naturelle dans son livre du *Christianisme aussi ancien que le monde*; il prétendit que les vérités fondamentales de la religion étaient aussi manifestes et aussi facilement connues de tous les hommes, que la lumière du jour est évidente à tous les yeux, et il en conclut que ces vérités suffisant au bonheur de l'homme, toute révélation était inutile. Lord Herbert de Cherbury, dans son livre de *Religione gentium*, adopta le même sentiment; il fut suivi par un grand nombre d'autres philosophes, qui exaltèrent la puissance de la raison et la clarté des vérités naturelles; mais quant au nombre et à la nature de ces vérités, la division éclata bientôt entre eux. Ils ne purent s'accorder sur la distinction du bien et du mal, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sur une vie à venir, sur les peines et les récompenses futures; les uns soutenaient ces vérités comme incontestables, les autres, avec Bolimbroke les regardaient comme douteuses ou fausses. Nos déistes français

élevés à la même école ont marché sur leurs traces, avec cette différence, qu'ils soutiennent eux-mêmes le pour et le contre, et ne rougissent pas de se contredire ouvertement. Voltaire, dans son poème sur la religion naturelle, se montre son plus ardent défenseur, et dans tous ses autres ouvrages il la renverse par les fondements, en attaquant la liberté de l'homme, la différence du bien et du mal, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, et les peines et les récompenses futures : que devient en effet la religion naturelle, si l'homme n'est plus qu'une machine, ? Telle est la manière de raisonner de ce grand philosophe : quand il attaque la révélation, il défend la religion naturelle ; et quand il n'a plus besoin de celle-ci, il la renverse hardiment.

Rousseau parut sur la scène et s'annonça dans son *Emile* pour un des plus zélés panégyristes de la religion naturelle, dans le but d'affaiblir et d'anéantir la nécessité et la vérité de la révélation. Né dans la religion protestante, il adopta avec chaleur le grand principe de la liberté, de l'indépendance et de la souveraineté absolue de la raison individuelle ; mais nul homme n'a mieux prouvé que lui, par ses sophismes, ses paradoxes, ses variations et ses contradictions perpétuelles, combien une raison sans règles fixes et sans principes certains est capable de s'égarer. Convaincu avec tous les plus grands philosophes que la société ne peut subsister sans religion, parce qu'elle seule sert de base aux lois civiles et morales, il regarda la religion naturelle comme indispensable ; il soutint donc hautement l'évidence pour tous les hommes des vérités fondamentales, et déclara que tout ce qui avait été ajouté par les révélations anciennes ou nouvelles devait être regardé comme indifférent, comme un pur cérémonial analogue à la diversité des mœurs, des habitudes et des climats des différents peuples, et qu'on devait aimer et observer seulement par respect pour l'ordre et la tranquillité publique. Cependant, Rousseau ne tarda pas à s'apercevoir que son système non-seulement était sujet à toutes les difficultés que présentent les opinions des autres déistes, mais qu'il en offrait de plus graves encore, et ce fut en vain qu'il chercha à les dissimuler ou à les résoudre. Il lui fallut d'abord prouver l'évidence, pour tous les hommes, des premières vérités de la religion naturelle, et résoudre les objections de Hume, tirées de la faiblesse de la raison et des erreurs de tous les peuples païens pendant quarante siècles ; et il n'y répondit que par une haine irréconciliable pour celui qui avait été longtemps à Londres son hôte et son ami. Il lui fallut encore assigner le moyen certain et facile de connaître les premières vérités : forcé alors d'avouer la faiblesse de la raison humaine, il se réfugia dans la conscience et dans le sentiment religieux ; mais l'un et l'autre séparés du jugement ne sont qu'un pur fanatisme, source de toutes les illusions et de toutes les erreurs. Cependant,

pressé de donner le symbole de sa religion, et d'assigner les articles qu'il doit contenir. Rousseau reconnut d'abord comme vérités essentielles, la croyance en un seul Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de la vie future, le culte intérieur et la pratique des vertus morales ; mais sans parler des doutes qu'il élève lui-même sur toutes les vérités, et des incertitudes où il laisse son disciple, il est évident, d'après ces principes, que chacun est libre de croire ou de rejeter ces articles, et même qu'on doit les rejeter, puisqu'il n'en est pas un seul qui ne présente à la raison humaine des incompréhensibilités. Rousseau finit donc par avouer que peu importe ce que l'on croit ; l'essentiel de la religion, selon lui, consiste dans la pratique, et quiconque est honnête homme en croit assez pour être sauvé : mais le moyen d'être honnête homme, quand on ne croit à rien ? il convient lui-même qu'on ne peut être vertueux sans religion ; ainsi s'écroule, dans des contradictions perpétuelles, tout le système de la religion naturelle. Il ne restera donc plus qu'à aimer et à pratiquer toutes les religions, comme pouvant être toutes vraies, comme elles peuvent être toutes fausses, et c'est le dernier conseil que nous donne le philosophe de Genève : mais comment aimer et pratiquer ce que l'on ne croit pas vrai, ou ce que l'on juge faux, ou ce dont on doute légitimement ? C'est autoriser la fourberie ou la plus honteuse hypocrisie, et forcer tous les hommes à mépriser sans distinction toutes les religions connues ; qui ne voit ici le renversement de tout ordre et de toute société ? Telle est donc en abrégé l'exposition des erreurs dans lesquelles se précipite la raison abandonnée à elle-même, et marchant sans règles et sans principes dans l'étude des vérités religieuses ; rien ne prouve mieux son insuffisance pour conserver dans le monde les vérités qu'il a plu à Dieu de manifester à l'homme par le bienfait de la révélation,

DISCOURS XLI.

DE LA TRADITION ET DE L'AUTORITÉ.

Si la raison humaine est insuffisante pour conserver les vérités révélées, quel est donc le canal certain par lequel nous connaissons non-seulement l'existence de la révélation, avec les preuves qui l'établissent, mais encore l'enseignement entier de cette révélation ? Pour satisfaire pleinement à cette question, sur la solution de laquelle reposent la certitude raisonnable de la foi chrétienne et l'obligation d'y demeurer attaché d'une manière inébranlable ; pour en faire la règle de notre croyance et de notre conduite, il faut d'abord connaître la part que la raison humaine peut avoir dans l'étude des vérités fondamentales de la religion. Nous présenterons ensuite l'analyse des moyens établis de Dieu, par lesquels l'homme peut et doit arriver d'une manière certaine et infaillible à la connaissance des vérités révélées.

En répondant à la première question : *Que suis-je?* nous avons prouvé que la raison est notre plus bel apanage et la plus noble partie de la nature humaine ; qu'elle est par conséquent commune à tous les hommes, mais plus ou moins développée ou perfectionnée, suivant les degrés d'instruction et d'éducation, et la diversité des états et des conditions. Nous avons également exposé la marche que la raison humaine doit suivre, et les bases sur lesquelles elle doit s'appuyer pour avoir une certitude inébranlable dans la connaissance des vérités intuitives, des vérités scientifiques et des vérités religieuses ; mais nous devons ajouter ici quelques développements à ce que nous avons dit sur le troisième ordre de vérités.

Dans les discours précédents sur l'utilité, la nécessité et l'existence de la révélation, nous avons prouvé premièrement que la raison humaine livrée à elle-même ne parviendrait peut-être jamais, ou du moins que très-lentement et très-difficilement, à la connaissance pure et exacte des vérités qui servent de fondement à la religion ; par conséquent que Dieu n'a point laissé à l'homme le soin de les chercher et de les trouver. Nous avons démontré, en second lieu, comme un fait certain et incontestable, que Dieu lui-même a révélé et enseigné ces vérités au premier homme, pour les transmettre à sa postérité par une tradition constante, par l'éducation, par l'exercice et la pratique de la prière et des sacrifices. Nous avons reconnu, en troisième lieu, que ces mêmes vérités, ainsi présentées aux générations suivantes, se trouvaient confirmées par la raison elle-même, forcée de les reconnaître ; par la conscience qui nous dirige dans ce qui est bon ou mauvais, quand les passions ne nous rendent pas sourds à ses leçons ; enfin, par toutes les merveilles de l'univers, où l'homme, une fois instruit de son divin auteur, ne peut s'empêcher de voir la preuve la plus constante et la plus palpable de sa puissance et de son admirable Providence, suivant la belle doctrine de l'apôtre saint Paul : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles.* (Rom., I, 20.)

Telle est la marche vraie et certaine que Dieu lui-même avait tracée à la raison humaine, pour l'aider à conserver pures et

intactes, pendant les premiers siècles, les vérités fondamentales de la religion. Ce n'est donc point à la raison individuelle de chaque homme que Dieu avait confié le soin de chercher, de trouver et de conserver ces vérités, mais à la tradition par l'instruction et l'exercice ; la raison, la conscience et le témoignage de l'univers venaient ensuite pour concourir d'une manière efficace à la persuasion et à la conservation des vérités saintes dans l'esprit et dans le cœur des hommes.

Cette tradition, qui devait être si précieusement conservée, fut bientôt altérée, oubliée, méconnue par la corruption humaine. Alors Dieu, par un châtement terrible, ensevelit le genre humain dans un déluge universel ; ce grand événement, que toute la nature atteste aujourd'hui plus que jamais, et dont le souvenir s'est conservé chez tous les anciens peuples, aurait dû graver en caractères ineffaçables, dans la mémoire des hommes les grandes et premières vérités de la religion, enseignées par le vénérable patriarche qui devenait le père du genre humain. Ce n'est pas à la raison individuelle que Dieu confia, à cette seconde époque, le soin de conserver ces vérités ; mais à la tradition, à l'enseignement patriarcal, soutenu comme dans les temps précédents par la raison, la conscience et les merveilles de l'univers, confirmé de nouveau et attesté par le bouleversement de la terre.

Les vérités premières et fondamentales de la religion devaient donc être transmises de génération en génération, par la tradition générale et constante des familles patriarcales, comme révélées par Dieu même, pour diriger tous les hommes vers la vérité et la justice, sources uniques du bonheur : or, ce moyen de transmission était évidemment le plus sûr, le plus naturel, pour instruire l'homme de tout ce qui l'intéresse dans son existence et sa conservation, et il ne pouvait le rejeter sans abjurer la raison et la conscience, sans fermer les yeux aux merveilles de la nature, sans abandonner tous les hommes sages et éclairés, sans fouler aux pieds toutes les règles de prudence, de sagesse et de croyance, sans anéantir le fondement des sciences et des arts, enfin, sans renverser tous les monuments historiques, et détruire ainsi la société tout entière.....

CÆTERA DESIDERANTUR.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR LIENNE-ANTOINE DE BOULOGNE, ÉVÊQUE DE TROYES. 9

OEUVRES ORATOIRES COMPLETES DE DE BOULOGNE.

DISCOURS sur la décadence de l'éloquence en France, et en particulier de l'éloquence de la chaire 15

Première partie — Décadence de l'éloquence en général 15

I. — Fausse position littéraire. 19

II. — Fausse position poétique. 25

III. — Fausse position morale. 32

Seconde partie. — Décadence de l'éloquence de la chaire. 55

Première cause de la décadence de la chaire. — La décadence des mœurs. 58

Seconde cause. — Influence de l'esprit académique. 60

Troisième cause. — La manie des sujets plus philoso-

phiques que chrétiens.	65	II. — Opinion sur la loi concernant le sacrilège.	916
Quatrième cause. — La révolution.	68	III. — Opinion sur le projet de loi relatif aux commu-	
SERMONS SUR LE DOGME.		nautés religieuses de femmes	924
Sermon I. — Sur l'immortalité.	75	NOTICE SUR FOURNIER DE LA CONTAMINE, EVÊQUE DE MONT-	
Sermon II. — Sur la vérité	90	PELLIER.	933
Sermon III. — Sur la religion.	111	OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE	
Sermon IV. — Sur la foi.	131	FOURNIER DE LA CONTAMINE.	
Sermon V. — 1 ^{er} sur l'incrédulité.	147	DISCOURS SUR LES VÉRITÉS FONDAMENTALES	
Sermon VI. — 1 ^{re} sur l'incrédulité.	165	DE LA RELIGION.	
Sermon VII. — Sur la Providence.	177	Fragment du discours d'ouverture.	955
Sermon VIII. — Sur la miséricorde de Dieu.	198	Discours I. — De la certitude et du bienfait de notre	
Sermon IX. — Sur la justice de Dieu.	214	existence.	958
SERMONS DE MORALE.		Discours II. — Prééminence de l'homme sur tous les	
Sermon I. — Sur la morale chrétienne.	253	êtres visibles de la création.	944
Fragment d'un sermon sur la loi chrétienne.	259	Discours III. — De la spiritualité et de l'immortalité	
Sermon II. — Sur le jugement dernier.	207	de nos âmes	950
Sermon III. — Sur la simplicité chrétienne.	285	Discours IV. — Nouvelles preuves de la distinction et	
Sermon IV. — Sur l'excellence de la charité chrétien-		de l'immortalité de nos âmes.	954
ne.	307	Discours V. — De l'union de l'âme et du corps.	964
Dieu.	329	Discours VI. — De la nature de l'union de l'âme et du	
Sermon VI. — Apologie des gens de bien.	348	corps, et des phénomènes qui en résultent.	971
Sermon VII. — Sur l'amour de Dieu.	370	Discours VII. — Supériorité de la raison de l'homme	
Sermon VIII. — Sur la charité fraternelle.	586	sur l'instinct des animaux.	978
Sermon IX. — Sur l'aumône.	405	Discours VIII. — La raison vengée de ses détracteurs.	989
Sermon X. — Sur l'opinion.	425	Discours IX. — Sur les imperfections de notre raison,	
Sermon XI. — Sur l'hypocrisie.	442	et les causes de notre ignorance et de nos erreurs.	994
Sermon XII. — Sur l'amour des plaisirs	458	Discours X. — Des règles de certitude dans la con-	
Sermon XIII. — Sur l'ambition.	477	naissance des vérités intuitives.	1065
Sermon XIV. — Sur l'enfant prodigue	491	Discours XI. — Suite des règles de certitude dans la	
Sermon XV. — Prononcé à la fête des bonnes gens.	508	connaissance des vérités intuitives.	1012
MYSTERES.		Discours XII. — Des règles de certitude dans la con-	
Sermon I. — Pour la fête de Noël.	529	naissance des vérités scientifiques.	1021
Sermon II. — Sur la Passion de Jésus-Christ]	558	Discours XIII. — Des règles de certitude dans la con-	
PANÉGYRIQUES.		naissance des vérités religieuses.	1025
Panégryrique I. — Saint Augustin.	587	Discours XIV. — Suite des règles de certitude dans la	
Panégryrique II. — Saint Louis, roi de France.	612	connaissance des vérités religieuses	1056
Panégryrique III. — Saint Vincent de Paul.	659	Discours XV. — Suite des règles de certitude dans la	
DISCOURS DIVERS.		connaissance des vérités religieuses.	1041
Discours I. — Pour le concile.	669	Discours XVI. — Où suis-je ? Grandeur de l'univers.	1049
Discours II. — Pour la translation solennelle des reli-		Discours XVII. — Ordre de l'univers.	1054
ques de saint Denis et de ses compagnons.	692	Discours XVIII. — Suite de l'ordre de l'univers.	1060
Discours III. — Pour la fête de sainte Geneviève.	707	Discours XIX. — Des lois qui régissent l'univers.	1066
Discours IV. — A l'occasion d'une assemblée de cha-		Discours XX. — De la nature de l'espace et du temps.	1074
rité pour les missionnaires de France.	716	Discours XXI. — 1 ^{re} De la nature, des propriétés et des	
Discours V. — Sur le sacre.	721	mouvements des corps.	1085
Discours VI. — Pour une ordination.	755	Discours XXII. — 1 ^{re} De la nature, des propriétés et des	
Discours VII. — Pour l'installation du séminaire de		mouvements des corps.	1088
Troyes.	742	Discours XXIII. — Des lois qui régissent les intelli-	
Discours VIII. — Pour l'installation des frères des Eco-		gences, et de la liberté de l'homme.	1097
les chrétiennes.	744	Discours XXIV. — De l'étendue et des bornes de notre	
ORAISONS FUNÈRES.		liberté.	1105
I. — Eloge de Louis, dauphin de France, père du roi.	753	Discours XXV. — L'homme ne peut être heureux que	
II. — Oraison funèbre de Louis XVI, roi de France et		par la vertu.	1113
Navarre.	791	Discours XXVI. — Par qui suis-je ? L'univers n'est pas	
III. — Oraison funèbre de M ^{gr} le duc de Berry.	817	éternel et nécessaire.	1121
EXHORTATIONS.		Discours XXVII. — La structure de la surface du globe	
Exhortation I. — Sur la communion.	855	atteste qu'il n'a pas toujours existé.	1129
Exhortation II. — Pour une profession religieuse.	851	Discours XXVIII. — Réfutation des principaux systè-	
Exhortation III. — Pour un mariage.	865	mes d'athéisme.	1138
Exhortation IV. — Pour l'installation du curé d'Argen-		Discours XXIX. — De l'athéisme et de ses principes.	1145
teuil.	866	Discours XXX. — L'Etre nécessaire et distinct de la	
Exhortation V. — Pour l'ouverture du chapitre géné-		matière et du monde ; il est créateur, ordonnateur et con-	
ral des sœurs de charité et autres hospitalières.	868	servateur de tous les êtres.	1151
Exhortation VI. — Pour une visite pastorale à Sens.	875	Discours XXXI. — L'Etre nécessaire est souveraine-	
Exhortation VII. — Pour une ordination.	878	ment parfait.	1161
Exhortation VIII. — Pour le baptême et la confirma-		Discours XXXII. — L'Etre nécessaire est souveraine-	
tion d'un jeune Africain âgé de 15 ans.	884	ment bon.	1163
Exhortation IX. — Aux filles du catéchisme de la pa-		Discours XXXIII. — De la fin de l'homme.	1176
roisse de Saint-Sulpice.	886	Discours XXXIV. — Opinions des philosophes sur les	
Exhortation X. — Pour une bénédiction de drapeaux.	887	lois morales.	1185
Exhortation XI. — Pour l'installation du séminaire de		Discours XXXV. — De l'objet et de l'étendue des lois	
Troyes.	891	morales.	1187
Exhortation XII. — Pour la confirmation.	894	Discours XXXVI. — De la possibilité et de la nécessité	
Exhortation XIII. — 1 ^{re} Pour la confirmation.	897	de la révélation.	1198
Exhortation XIV. — Pour une visite pastorale.	901	Discours XXXVII. — De la révélation primitive.	1204
Exhortation XV. — Pour l'ouverture du conseil de		Discours XXXVIII. — De la seconde et de la troisiè-	
charité, en qualité de président.	904	me révélation.	1209
Exhortation XVI. — Pour l'ouverture de la retraite ec-		Discours XXXIX. — Des preuves et des caractères de	
clésiastique.	905	la révélation.	1215
DISCOURS POLITIQUES.		Discours XL. — De l'insuffisance de la raison.	1215
I. — Opinion sur le projet de loi relatif aux délits qui		Discours XLI. — De la tradition et de l'autorité.	1220
qui se commettent dans les églises.	907		

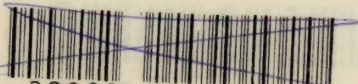




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640407b

BX 1756 .A2M5 1844 V74
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V074
C00 MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047804

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	14	10	5